




3 1761 11972041 5



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761119720415>

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 1

Tuesday, November 9, 1976
Thursday, November 18, 1976

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 1

Le mardi 9 novembre 1976
Le jeudi 18 novembre 1976

Président: M. Kenneth Robinson

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Organization meeting and
Supplementary Estimates
(B) 1976-77 under NATIONAL
HEALTH AND WELFARE

CONCERNANT:

Réunion d'organisation et Budget
supplémentaire (B) 1976-1977 sous
la rubrique SANTÉ NATIONALE ET
BIEN-ÊTRE SOCIAL

APPEARING:

The Honourable Marc Lalonde,
Minister of National Health
and Welfare

COMPARAÎT:

L'honorable Marc Lalonde,
Ministre de la Santé nationale
et du Bien-être social

WITNESSES:

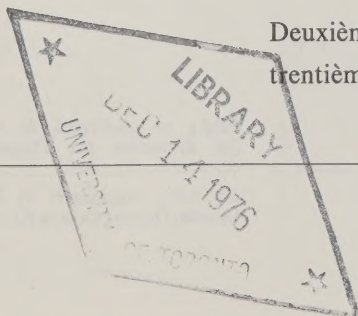
(See back cover)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Deuxième session de la
trentième législature, 1976



STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Appolloni (Mrs.)

Brisco

Collenette

Condon

Elzinga

Flynn

Fortin

Grafftey

Halliday

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Knowles (*Winnipeg
North Centre*)

Lajoie

Lawrence

Marceau

McRae

Nicholson (Miss)

Philbrook

Ritchie

Yewchuk—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

Conformément à l'article 65(4)(b) du Règlement

On November 1, 1976:

Mr. McRae replaced Mr. Kaplan

Mr. Marceau replaced Mr. Baker (*Gander-Twillingate*)

Le 1^{er} novembre 1976:

M. McRae remplace M. Kaplan

M. Marceau remplace M. Baker (*Gander-Twillingate*)

On November 2, 1976:

Mr. Yewchuk replaced Mr. Clarke (*Vancouver Quadra*)

Le 2 novembre 1976:

M. Yewchuk remplace M. Clarke (*Vancouver Quadra*)

On November 4, 1976:

Mr. Knowles (*Winnipeg North Centre*) replaced Mr. Gilbert

Le 4 novembre 1976:

M. Knowles (*Winnipeg-Nord-Centre*) remplace M. Gilbert

On November 5, 1976:

Mr. Lawrence replaced Mr. Howie

Le 5 novembre 1976:

M. Lawrence remplace M. Howie

On November 9, 1976:

Mr. Grafftey replaced Mr. Rynard

Mrs. Holt replaced Mr. Philbrook

Mr. Lajoie replaced Mr. Collenette

Mr. Philbrook replaced Mrs. Holt

Mr. Collenette replaced Mr. Lajoie

Mr. Lajoie replaced Mr. Reid

Le 9 novembre 1976:

M. Grafftey remplace M. Rynard

M^{me} Holt remplace M. Philbrook

M. Lajoie remplace M. Collenette

M. Philbrook remplace M^{me} Holt

M. Collenette remplace M. Lajoie

M. Lajoie remplace M. Reid

ORDER OF REFERENCE

Wednesday, November 10, 1976

ORDERED,—That Votes 1b, 15b, 20b and 25b relating to Consumer and Corporate Affairs;

Votes 25b, 26b, 45b, 50b and 60b relating to National Health and Welfare; and

Votes 10b, 15b, 20b and 30b relating to Urban Affairs, for the fiscal year ending March 31, 1977, be referred to the Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs.

ATTEST:

Le Greffier de la Chambre des communes

ALISTAIR FRASER

The Clerk of the House of Commons

ORDRE DE RENVOI

Le mercredi 10 novembre 1976

IL EST ORDONNÉ,—Que les crédits 1b, 15b, 20b et 25b, Consommation et Corporations;

les crédits 25b, 26b, 45b, 50b et 60b, Santé nationale et Bien-être social;

les crédits 10b, 15b, 20b et 30b, Affaires urbaines, pour l'année financière se terminant le 31 mars 1977, soient renvoyés au Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales.

ATTESTÉ:

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, NOVEMBER 9, 1976

(1)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 10:20 o'clock a.m. this day for the purpose of organization.

Members of the Committee present: Messrs. Condon, Flynn, Grafftey, Mrs. Holt, Messrs. Lajoie, Lawrence, Marceau, McRae, Reid, Ritchie, Robinson and Yewchuk.

The Clerk of the Committee presided over the election of a Chairman.

Mrs. Holt, seconded by Mr. Flynn moved,—That Mr. Robinson do take the Chair of this Committee as Chairman.

The question being put on the motion, it was agreed to.

The Chairman took the Chair.

Mr. Flynn, seconded by Mr. Marceau moved,—That Mr. Corbin be elected Vice-Chairman of this Committee *in absentia*.

The question being put on the motion, it was agreed to.

On motion of Mr. Flynn, it was resolved,—That the Chairman, Vice-Chairman and five other Members appointed by the Chairman, after the usual consultations with the Whips of the different parties, do compose the Sub-committee on Agenda and Procedure.

On motion of Mr. Marceau, it was resolved,—That the Committee print 1,000 copies of its Minutes of Proceedings and Evidence.

On motion of Mr. Flynn, it was resolved,—That the Chairman be authorized to hold meetings, to receive and authorize the printing of evidence when a quorum is not present.

Mrs. Holt moved,—That the Committee order 2,000 additional copies of the special edition of the Fifteenth Report of the Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs on Child Abuse and Neglect presented on Wednesday, July 7, 1976, First Session, Thirtieth Parliament.

After debate, the question being put on the motion, it was agreed to.

At 10:30 o'clock a.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

THURSDAY, NOVEMBER 18, 1976

(2)

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 11:13 a.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Brisco, Corbin, Elzinga, Marceau, McRae and Robinson.

Appearing: The Honourable Marc Lalonde, Minister of National Health and Welfare.

Witnesses: From the Department of National Health and Welfare: Mr. Bruce Rawson, Deputy Minister of Welfare and

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 9 NOVEMBRE 1976

(1)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales tient aujourd'hui à 10 h 20 sa séance d'organisation.

Membres du Comité présents: MM. Condon, Flynn, Grafftey, M^{me} Holt, MM. Lajoie, Lawrence, Marceau, McRae, Reid, Ritchie, Robinson et Yewchuk.

Le greffier du Comité préside à l'élection d'un président.

M^{me} Holt, appuyée par M. Flynn, propose que M. Robinson occupe le fauteuil, à titre de président du Comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le président prend place au fauteuil.

M. Flynn, appuyé par M. Marceau, propose que M. Corbin soit élu vice-président du Comité, *in absentia*.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Sur motion de M. Flynn, il est décidé,—Que le président, le vice-président et cinq autres membres nommés par le président, après les consultations d'usage avec les whips des différents partis, forment le sous-comité du programme et de la procédure.

Sur motion de M. Marceau, il est décidé,—Que le Comité fasse imprimer 1,000 exemplaires de ses procès-verbaux et témoignages.

Sur motion de M. Flynn, il est décidé,—Que le président soit autorisé à tenir des séances, à recevoir et à autoriser l'impression des témoignages, à défaut de quorum.

M^{me} Holt propose,—Que le Comité fasse imprimer 2,000 exemplaires additionnels de l'édition spéciale du 15^e rapport du Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales sur les cas d'abus et de négligence à l'égard des enfants, présenté le mercredi 7 juillet 1976, première session de la Trentième législature.

Après débat, la motion, mise aux voix, est adoptée.

A 10 h 30, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

LE JEUDI 18 NOVEMBRE 1976

(2)

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 11 h 13 sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Brisco, Corbin, Elzinga, Marceau, McRae et Robinson.

Comparait: L'honorable Marc Lalonde, ministre de la Santé nationale et du Bien-être social.

Témoins: Du ministère de la Santé nationale et du Bien-être social: M. Bruce Rawson, Sous-ministre du Bien-être

Mr. H. Frederickson, Director General, Financial Administration Directorate.

The Order of Reference dated Wednesday, November 10, 1976, relating to the Supplementary Estimates (B) for the fiscal year ending March 31, 1977, being read as follows:

Ordered,—That Votes 1b, 15b, 20b and 25b relating to Consumer and Corporate Affairs; Votes 25b, 26b, 45b, 50b and 60b relating to National Health and Welfare; and Votes 10b, 15b, 20b and 30b relating to Urban Affairs, for the fiscal year ending March 31, 1977, be referred to the Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs.

With the consent of Members present the Chairman called Votes 25b, 26b, 45b, 50b and 60b under National Health and Welfare.

The Minister made a statement and with the witnesses, answered questions.

At 12:21 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

social et M. H. Frederickson, Directeur général, Direction de l'administration financière.

Lecture est faite de l'ordre de renvoi suivant, daté du mercredi 10 novembre 1976, portant sur le Budget supplémentaire (B) de l'année financière se terminant le 31 mars 1977:

Il est ordonné,—Que les crédits 1b, 15b, 20b et 25b, Consommation et Corporations; les crédits 25b, 26b, 45b, 50b et 60b, Santé nationale et Bien-être social; les crédits 10b, 15b, 20b et 30b, Affaires urbaines, pour l'année financière se terminant le 31 mars 1977, soient renvoyés au Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales.

Avec le consentement des membres présents, le président met en délibération les crédits 25b, 26b, 45b, 50b et 60b sous la rubrique Santé nationale et Bien-être social.

Le ministre fait une déclaration; puis avec les témoins répond aux questions.

A 12 h 21, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, November 9, 1976

• 1022

[Text]

The Clerk: Honourable Members, there is a quorum. Your first item of business is to elect a Chairman. I am ready to receive motions to that effect. Mrs. Holt.

Mrs. Holt: I move that Ken Robinson take the Chair.

Mr. Flynn: I second that motion.

Motion agreed to.

Mr. Robinson: I wore my new suit for the occasion.

Mrs. Holt: You knew you were going to be elected. I should withdraw my motion.

The Chairman: Ladies and gentlemen, I am honoured indeed to have the opportunity of once again being Chairman of the Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs. We had an excellent Committee last year; we did a great deal of work. Members worked together very well and co-operated very much with the Chair and I hope we will have the same co-operation this time. I think it portends the way the Committee will be able to carry out its duties, that is, in the manner in which the honourable member, Mr. Lawrence, was prepared to close the proceedings so there would be no further nominations and your Chairman became the new Chairman of this Committee. So I thank you very much.

The next item of business then is the election of a Vice-Chairman, and I will entertain a motion for the election of a Vice-Chairman at this time.

Mr. Flynn: Mr. Chairman, I move the name of a very profound and articulate member of this Committee who, although absent this morning, is a very devout and loyal member of the Committee. I would like to move Mr. Eymard Corbin.

Mr. Marceau: I second the motion.

The Chairman: Thank you. Moved that Eymard Corbin be the Vice-Chairman, in absentia.

An hon. Member: Has he indicated his willingness?

The Chairman: Yes.

Motion agreed to.

The Chairman: Thank you.

Mrs. Holt, do not go yet. We have two or three further resolutions.

Mrs. Holt: What is going to happen to the problems of Canada if I am not up there?

The Chairman: Well I will be up there shortly too.

We need, at this time, to have a Subcommittee on Agenda and Procedure. Would somebody make this motion.

• 1025

Mr. Flynn: I move that the Chairman, the Vice-Chairman and five other members appointed by the Chairman, after the

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mardi 9 novembre 1976

[Interpretation]

Le greffier: Messieurs les députés, il y a un quorum. Le premier point à l'ordre du jour est l'élection du président. Je suis disposé à recevoir les motions à ce sujet. Madame Holt.

Mme Holt: Je propose que M. Ken Robinson assume la présidence du Comité.

M. Flynn: J'appuie la motion.

La motion est adoptée.

M. Robinson: J'ai mis mon costume neuf pour l'occasion.

Mme Holt: Vous saviez d'avance que vous seriez élu. Je devrais retirer ma motion.

Le président: Mesdames et messieurs, je suis honoré d'avoir à nouveau l'occasion de présider les travaux du Comité permanent de la santé, du bien-être et des affaires sociales. Ce comité a excellé, l'an dernier; il a accompli beaucoup de travail, ses membres ont manifesté une grande harmonie et un esprit de collaboration étroite avec la présidence; j'espère beaucoup pouvoir continuer à compter sur votre collaboration. Ce qui augure bien de la façon dont le Comité s'acquittera de ses fonctions, c'est de voir que l'honorable député, M. Lawrence, était prêt à mettre fin aux mises en candidature pour que le président puisse assumer son poste. Alors, je vous remercie beaucoup.

Le prochain point à l'ordre du jour, c'est l'élection d'un vice-président; je suis disposé à recevoir les motions tendant à l'élection du vice-président.

M. Flynn: Monsieur le président, je mets en candidature un membre de ce comité à l'esprit très profond et au verbe éloquent qui, malgré son absence, ce matin, reste un membre très dévoué et loyal de ce comité. Je propose la candidature de M. Eymard Corbin.

M. Marceau: J'appuie cette motion.

Le président: Merci. Proposé que M. Eymard Corbin soit vice-président en absence.

Une voix: A-t-il laissé entendre qu'il consentirait?

Le président: Oui.

La motion est adoptée.

Le président: Merci.

Madame Holt, ne partez pas tout de suite. Nous avons encore deux ou trois autres motions.

Mme Holt: Qu'arrivera-t-il des problèmes du Canada si je ne suis pas là-haut?

Le président: Je serai moi-même là-haut sous peu.

C'est le moment d'établir le sous-comité du programme et de la procédure. Quelqu'un voudrait-il en faire une motion?

M. Flynn: Je propose que le président, le vice-président et cinq autres membres nommés par le président, après les con-

[Texte]

usual consultations with the whips of the different parties, do compose a Subcommittee on Agenda and Procedure.

Mrs. Holt: I second the motion.

The Chairman: Seconded by Mrs. Holt. All those in favour please signify?

Motion agreed to.

The Chairman: The next motion is a motion to print specific numbers of copies of our proceedings, the motion being that the Committee print 1,000 copies of its Minutes of Proceedings and Evidence. This has customarily been done in this number in the past. Do I have a mover for this motion?

Mr. McRae: I so move.

The Chairman: It has been moved by the Parliamentary Secretary, Mr. McRae; all those in favour please signify.

Motion agreed to.

The Chairman: The next motion is one to hear evidence and to print same when a quorum is not present.

Mr. Flynn: I move that the Chairman be authorized to hold meetings to receive and authorize the printing of evidence when a quorum is not present.

Motion agreed to.

The Chairman: As the Committee will remember, last time we carried out a report on child abuse and neglect and a number of copies were ordered which I believe have all been disseminated now. So we need a motion to have additional copies obtained. This would be the report of the Committee on child abuse and neglect.

It seems that about 2,000 additional copies of the report should be ordered of this special edition of the 15th Report of the Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs on Child Abuse and Neglect presented on Wednesday, July 7, 1976, the First Session of the Thirtieth Parliament. Would someone make that motion?

Mrs. Holt: I so move.

Mr. Yewchuk: I second the motion.

Mr. Flynn: I would like to ask a question, Mr. Chairman.

The Chairman: Yes.

Mr. Flynn: Where are these 2,000 copies going? We have apparently printed and distributed 1,000.

The Chairman: I think 5,000. We have already distributed 5,000 and we have had many requests to the Minister, and as Chairman last year of the Committee I have had quite a number of requests but we are not able to fulfil them because we do not have copies.

Mr. Yewchuk: Mr. Chairman, just to bring me up to date because my memory is short, what has happened to that report? Was it passed by this Committee or not? Was it accepted by this Committee?

The Chairman: It was reported to the House.

Mr. Yewchuk: It was reported to the House?

[Interprétation]

sultations d'usage avec les whips des différents partis, constituent le sous-comité du programme et de la procédure.

Mme Holt: J'appuie la motion.

Le président: Appuyée par M^{me} Holt. Ceux qui appuient la motion, veuillez l'indiquer.

La motion est adoptée.

Le président: La prochaine motion a trait à l'impression d'un nombre précis d'exemplaires de nos comptes rendus; la motion porte que le Comité fasse imprimer 1,000 exemplaires de ses comptes rendus et témoignages. Il s'agit du nombre d'exemplaires que nous avons fait imprimer dans le passé. Quelqu'un voudrait-il en faire une motion?

M. McRae: J'en fais une motion.

Le président: La motion émane du secrétaire parlementaire, M. McRae. Ceux qui appuient la motion, veuillez l'indiquer.

La motion est adoptée.

Le président: La motion suivante vise à permettre d'entendre les témoignages et d'en autoriser l'impression en l'absence de quorum.

M. Flynn: Je propose que le président soit autorisé à tenir des réunions, à entendre des témoins et à autoriser l'impression des témoignages en l'absence de quorum.

La motion est adoptée.

Le président: Le Comité s'en souviendra, nous avons rédigé, la dernière fois, un rapport sur l'enfance maltraitée et négligée dont nous avons fait imprimer un certain nombre d'exemplaires que nous avons entièrement distribués, je pense. Il faudrait donc une motion pour en faire imprimer d'autres exemplaires. Il s'agit du rapport du Comité sur l'enfance maltraitée et négligée.

Il semble qu'il faudrait faire imprimer 2,000 exemplaires de plus de ce rapport, l'édition spéciale du 15^e rapport du Comité permanent de la santé, du bien-être et des affaires sociales sur l'enfance maltraitée et négligée, déposée le mercredi 7 juillet 1976, lors de la 1^{re} session de la 30^e législature. Quelqu'un voudrait-il en faire une motion?

Mme Holt: J'en fais une motion.

M. Yewchuk: J'appuie la motion.

M. Flynn: Permettez-moi de poser une question, monsieur le président.

Le président: Oui.

M. Flynn: A qui sont destinés ces 2,000 exemplaires? Nous en avons déjà fait imprimer et distribuer 1,000.

Le président: Cinq mille, je pense. Nous en avons déjà distribué 5,000, et le ministre a reçu bien des demandes; moi-même, en tant que président du Comité l'an dernier, j'en ai reçu un grand nombre, mais nous n'avons pu y accéder faute d'exemplaires.

M. Yewchuk: Monsieur le président, mettez-moi donc au fait, car ma mémoire me fait défaut. Qu'est-il advenu de ce rapport? A-t-il été adopté par le Comité? A-t-il été accepté par le Comité?

Le président: On en a fait rapport à la Chambre.

M. Yewchuk: On l'a déferé à la Chambre?

[Text]

The Chairman: Yes, it was. I assume that all members have received copies of the report. It was circularized.

Mr. Yewchuk: Do you recall the date it was reported to the House?

The Chairman: July 7.

It is moved, then, by Mrs. Holt and seconded by Mr. Yewchuk. Thank you very much.

As Chairman I will call a subcommittee meeting then at the beginning of next week so that we can deal with several matters that will be coming before us, including a reference from Consumer and Corporate Affairs.

Mr. Lawrence: Mr. Chairman, do you have any idea of when that will be coming before the Committee?

The Chairman: It has been referred to the Committee. What we will have to do at the steering committee is decide who we want to hear from and when we are going to have our meetings.

Mr. Lawrence: As you will appreciate, there are some members who are interested in that, myself included, who are not normally on this Committee.

The Chairman: Well, you may be on the steering committee.

Mr. Lawrence: I beg your pardon?

Mr. Yewchuk: Mr. Chairman, the way it works from our side is that the appropriate individual dealing with a particular topic will represent our party on the steering committee whenever business referable to his area of responsibility is being discussed.

Mr. Grafftey: You will let Mr. Yewchuk know when you are calling your steering committee?

The Chairman: Definitely he will be advised.

Mr. Lawrence: You do not normally set a day in the week like Tuesdays and Thursdays for the subcommittee to meet?

The Chairman: It will probably be on Tuesday, next Tuesday, I assume, and probably about noon time.

Mr. Grafftey: How many do we have on the steering committee from our party?

The Chairman: Seven. The Chairman, Vice-Chairman and five others.

Mr. Grafftey: How many from our party are on that steering committee?

The Chairman: Two, I believe.

If there are no further questions, we will adjourn to the call of the Chair.

Thank you very much.

[Interpretation]

Le président: Oui, en effet. J'imagine que tous les députés ont reçu des exemplaires de ce rapport, car on l'a fait circuler.

M. Yewchuk: Vous souvenez-vous à quel moment on l'a déféré à la Chambre?

Le président: Le 7 juillet.

La motion est donc présentée par M^{me} Holt et appuyée par M. Yewchuk. Merci beaucoup.

En tant que président, je convoquerai une réunion du sous-comité, au début de la semaine prochaine, pour que nous puissions aborder les diverses questions qui nous seront déferées, y compris celle qui émane du ministère de la Consommation et des Corporations.

M. Lawrence: Monsieur le président, pourriez-vous nous dire à quel moment le Comité en sera saisi?

Le président: On l'a déferée au Comité. Le comité de direction aura à décider qui seront les témoins et à quel moment les réunions auront lieu.

M. Lawrence: Vous n'êtes pas sans savoir que la question intéresse certains députés qui ne font pas normalement partie de ce comité; moi, entre autres.

Le président: Il se peut que vous fassiez partie du comité de direction.

M. Lawrence: Vous dites?

M. Yewchuk: Monsieur le président, dans notre parti, nous faisons en sorte que les députés, qui s'intéressent à une question particulière, représentent notre parti au sein du comité de direction, lorsque les délibérations portent sur un domaine qui l'intéresse.

M. Grafftey: Vous n'oubliez pas de prévenir M. Yewchuk lorsque vous convoquerez le comité de direction?

Le président: Je le préviendrai certainement.

M. Lawrence: En principe, vous ne réservez pas un jour de la semaine pour les réunions du sous-comité, comme le mardi ou le jeudi?

Le président: La réunion se tiendra probablement mardi prochain vers 12 h.

M. Grafftey: Combien y a-t-il de représentants de notre parti au sein du comité de direction?

Le président: Sept. Le président, le vice-président et cinq autres.

M. Grafftey: Combien y a-t-il de membres de notre parti au sein du comité de direction?

Le président: Deux, je crois.

S'il n'y a pas d'autres questions, je lève la séance jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

Merci beaucoup.

[Texte]

[Interprétation]

Thursday, November 18, 1976

Le jeudi 18 novembre 1976

• 1113

The Chairman: We can commence the meeting at this time.

I would point out to the members that a quorum of 11 is required to adopt motions. However, we can take evidence and ask questions of the witnesses in the absence of a quorum.

Our order of reference reads:

ORDERED,—That Votes 1b, 15b, 20b and 25b relating to Consumer and Corporate Affairs;

Votes 25b, 26b, 45b, 50b and 60b relating to National Health and Welfare; and

Votes 10b, 15b, 20b and 30b relating to Urban Affairs, for the fiscal year ending March 31, 1977; be referred to the Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs.

This morning appearing before the Committee we have the Honourable Marc Lalonde, Minister of National Health and Welfare, and I would assume that he has a short statement to make at this time.

Hon. Marc Lalonde (Minister of National Health and Welfare): Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: I am sorry, Mr. Minister, I was just going to mention that we also have the officials from the Department of National Health and Welfare as well. Thank you, Mr. Minister.

• 1115

Mr. Lalonde: Thank you, Mr. Chairman. Gentlemen, I am again pleased to appear before you to present the supplementary estimates of my Department. As the Chairman has indicated, several officials of my Department are here to assist me and to answer your questions.

On my right is Mr. H. Frederiksen, Director General, Financial Administration Directorate in my Department, my two Deputy Ministers, the Deputy Minister of Health, Mr. Jean Lupien, and the Deputy Minister of Welfare, Mr. Bruce Rawson, are here, accompanied by other officials of the Department.

I have a short statement I would like to make to summarize the content of the part of the supplementary estimates which relate to my Department. First of all, I would like to say that as is generally the case for all departments and agencies this year, our request for additional funds is much lower than in the past, reflecting in part our determination to hold down the growth of government expenditures.

As well, we have been aided in this task by a slowdown in the cost of living and hence a lessening of the upward pressure on our unit costs. In total, these supplementary estimates represent a budgetary increase of \$38 million, or one third of 1 per cent for my Department, compared to supplementary estimates last year of \$178 million and \$191 million, or about a 2-per-cent increase in each case.

Le président: Nous pouvons ouvrir la séance.

Je vous signale qu'un quorum de 11 membres est nécessaire pour adopter des motions. Cependant nous pouvons entendre les témoignages et poser des questions, même sans quorum.

Notre ordre de renvoi est le suivant:

IL EST ORDONNÉ,—Que les crédits 1b, 15b, 20b et 25b—Consommation et Corporations;

les crédits 25b, 26b, 45b, 50b et 60b—Santé nationale et Bien-être social; et

les crédits 10b, 15b, 20b et 30b—Affaires urbaines, pour l'année financière se terminant le 31 mars 1977, soient renvoyés au Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales.

Nous avons comme témoin ce matin l'honorable Marc Lalonde, ministre de la Santé nationale et du Bien-être social et je suppose qu'il a un court exposé à nous présenter.

L'hon. Marc Lalonde (ministre de la Santé nationale et du Bien-être social): Merci, monsieur le président.

Le président: Permettez-moi, monsieur le ministre, de mentionner aussi que nous avons des fonctionnaires du ministère de la Santé nationale et du Bien-être social. Merci.

M. Lalonde: Merci, monsieur le président. Messieurs, c'est pour moi un plaisir de venir vous présenter encore une fois le budget supplémentaire du ministère que je dirige. Comme le président l'a mentionné, plusieurs de mes collaborateurs sont ici pour m'aider à répondre à vos questions.

A ma droite, j'ai M. H. Frederiksen, directeur général de l'administration financière et mes deux sous-ministres, le sous-ministre de la santé nationale, M. Jean Lupien et le sous-ministre du bien-être social, M. Bruce Rawson ainsi que d'autres fonctionnaires du ministère.

J'aimerais tout d'abord vous présenter un résumé du contenu du budget supplémentaire du ministère. Ainsi que cela se produit en règle générale cette année pour tous les ministères et organismes, notre demande de crédits additionnels est bien inférieure à celle des années antérieures, et cela est dû en partie à notre détermination de contenir la croissance des dépenses gouvernementales.

J'ajouterai cependant que notre tâche a été facilitée par un ralentissement du coût de la vie qui s'est traduit par une diminution correspondante de la hausse de nos coûts unitaires. Au total, le présent budget supplémentaire représente une augmentation budgétaire de \$38 millions, soit un tiers de un pour cent pour le ministère, comparativement aux budgets supplémentaires de l'an dernier qui atteignaient \$178 millions.

[Text]

I would like now to outline briefly each of the expenditure items contained in the estimates.

On the Welfare side of my Department, the largest item is an increase of \$115 million in forecast payments under the Canada Assistance Plan. The greater part of this amount results from increased costs in Ontario and British Columbia. Estimated payments to Ontario are up by \$75.4 million. This difference reflects difficulties that are experienced in preparing estimates of payments to provinces for purposes of our main estimates before the formal process at the provincial level is completed. It also results from increases in the expenditure trends for general assistance, child welfare services and day-care centres for the years 1975-76 and 1976-77. Estimated payments to British Columbia are up by \$36.5 million above our main estimates. This increase reflects changes in assistance rates which became effective October 1, 1976 and also increased caseloads above those anticipated at the time of the presentation of the estimates.

Forecast reductions of \$26 million for Old Age Security payments, \$12 million for Guaranteed Income Supplement payments and \$6 million for Spouses' Allowance payments are a direct result of a decrease in the rate of inflation. Escalation factors for the first three quarters of the fiscal year are now expected to be about 4.8 per cent compared to an earlier forecast of 6.7 per cent.

Similarly, a reduction of \$27 million in forecast payments under the Family Allowances Act is the result of a lower than anticipated rate of inflation for the last quarter of the fiscal year. As you know, on January 1, 1977, payments made under the Family Allowances Act will once again reflect changes in the Consumer Price Index.

The forecast contributions to be made under the Nursing Home Care Program have increased by \$10 million. This is due primarily to delays by the provinces in submitting claims relating to the 1975-76 fiscal year. These claims must now be paid out of current-year funds.

The Services to Young Offenders Program provides assistance to provinces to support the cost of rehabilitation programs for juvenile offenders. The additional requirement of \$8.4 million is to cover anticipated payments to the Province of Quebec and to the Yukon Territory.

The amounts paid to provinces in respect of Nursing Home Care and Young Offenders are in lieu of equivalent amounts that would have been shareable under the Canada Assistance

[Interpretation]

respectivement, soit un accroissement d'environ 2% dans chaque cas.

Permettez-moi maintenant d'exposer brièvement chacun des postes de dépenses figurant dans le présent budget.

Côté bien-être social, le poste le plus important consiste en une augmentation de \$115 millions dans les paiements prévus au titre du Régime d'assistance publique du Canada. La majeure partie de ce montant est imputable à des accroissements de coûts en Ontario et en Colombie-Britannique. Les paiements estimatifs à l'Ontario comportent un excédent de \$75.4 millions. Cette différence s'explique du fait des difficultés éprouvées dans la préparation d'états estimatifs de paiements aux provinces, aux fins de notre budget principal, avant la mise au point finale des prévisions au niveau des provinces elles-mêmes. Elle s'explique en outre par des hausses dans les tendances des dépenses sous les rubriques de l'assistance générale, des services de bien-être à l'enfance et des garderies, et cela pour l'année 1975-1976 aussi bien que pour 1976-1977. Les paiements estimatifs à la Colombie-Britannique comportent un excédent de \$36.5 millions par rapport à notre budget principal. Cette augmentation est imputable aux modifications des taux d'assistance qui sont entrées en vigueur le 1^{er} octobre 1976 de même qu'à un nombre de cas plus élevé que celui qui avait été prévu lors de la présentation des prévisions budgétaires.

Les réductions prévues, à savoir \$26 millions pour les paiements de la sécurité de la vieillesse, \$12 millions dans le cas des versements de Supplément de revenu garanti, et \$6 millions à l'endroit de l'allocation au conjoint, sont une conséquence directe d'une diminution du taux d'inflation. Nous nous attendons maintenant que pour les trois premiers trimestres de l'année financière, les coefficients de revalorisation seront d'environ 4.8% comparativement à une prévision antérieure de 6.7%.

La réduction de \$27 millions dans les paiements prévus aux termes de la Loi sur les allocations familiales découle également d'un taux d'inflation moindre que prévu pour le dernier trimestre de l'année financière. Comme chacun sait, les paiements versés le 1^{er} janvier 1977 au titre de la Loi sur les allocations familiales, correspondront de nouveau aux changements survenus dans l'indice des prix à la consommation.

Les contributions au chapitre du Programme des soins en maison de repos comportent un excédent de 10 millions de dollars par rapport au chiffre prévu. Ce phénomène est surtout attribuable aux retards des provinces dans la présentation de leurs demandes d'indemnité concernant l'année financière 1975-1976. En conséquence, le paiement de ces demandes devra maintenant provenir des crédits de l'année courante.

Le programme de services aux jeunes délinquants aide les provinces à supporter le coût des programmes de réadaptation destinés aux délinquants juvéniles. Un montant supplémentaire de \$8.4 millions de dollars est nécessaire pour assurer le versement des paiements anticipés à la province de Québec et au territoire du Yukon.

Les sommes payées aux provinces à l'égard des soins en maison de repos et des jeunes délinquants remplacent celles qui auraient fait l'objet d'un partage dans le cadre du Régime

[Texte]

Plan except for certain technicalities involved in the provincial program designs.

The only remaining item on the Welfare side is a request for authority to delete from the accounts overpayments totalling \$95,000 made under the Old Age Security Act. The debtors involved in these cases are either deceased, having left no estate, or are no longer resident in Canada.

Pour ce qui est du côté de la santé du ministère, les effets de la loi contre l'inflation, conjugués aux efforts des gouvernements provinciaux pour restreindre le taux de croissance des programmes, ont entraîné une réduction dans les prévisions provinciales, comparativement aux dépenses présentées antérieurement. Les paiements versés aux termes de la Loi sur l'assurance-hospitalisation et les services diagnostiques sont donc évalués à 42 millions de dollars de moins que le montant prévu au budget principal des dépenses.

Comme conséquence du programme d'immunisation contre la grippe porcine, deux postes ont été inclus au budget supplémentaire des dépenses.

• (1120)

Il s'agit en premier lieu d'un montant de 15 millions de dollars pour payer le coût d'achat du vaccin antigrippal. Il est à noter que de cette somme, seuls \$360,000 ne seront pas recouverts des différents gouvernements provinciaux. Ce montant représente ce qu'il faut au gouvernement fédéral pour offrir le vaccin aux membres des Forces armées, aux personnels des services des pénitenciers et des hôpitaux des anciens combattants, aux populations autochtones et aux résidents des Territoires du Nord-Ouest et du Yukon. Le second poste dans le cadre du programme d'immunisation contre la grippe porcine concerne l'autorisation de prévoir un montant d'au plus 10 millions de dollars en indemnités dans le cas des fournisseurs du vaccin. Cette mesure a été rendue nécessaire en raison de l'impossibilité, pour ces derniers, d'obtenir une protection suffisante des assureurs du secteur privé.

Le dernier poste relevant du côté de la santé porte sur le transfert d'un montant de \$550,000 des subventions dans le cadre du programme de protection de la santé et du crédit des contributions, au crédit des opérations. Ce transfert est nécessaire pour aider à financer le programme national d'information sur l'alcoolisme intitulé «Dialogue sur l'alcool». Conformément à nos efforts de compression budgétaire, la totalité du montant de \$824,000 exigé par ce programme en 1976-1977 est financée grâce à des ressources existantes.

Voilà les commentaires que je désirais faire, monsieur le président, au début de cette séance.

The Chairman: Thank you for your statement, Mr. Lalonde. Now, with the unanimous consent of the members, I will call Votes 25b, 26b, 45b, 50b and 60b, under National Health and Welfare.

[Interprétation]

d'assistance publique du Canada, sauf pour ce qui est de certaines modalités intéressant la structure des programmes provinciaux.

Une demande d'autorisation pour supprimer des Comptes les plus-payés totalisant \$95,000 versés en vertu de la Loi sur la sécurité de la vieillesse, constitue le seul autre point provenant du côté du bien-être social. Les débiteurs concernés en ce cas sont soit des personnes décédées et n'ayant pas de succession, soit des personnes qui ne demeurent plus au Canada.

On the health side of my Department, the impact of the anti-inflation legislation, coupled with efforts by the provincial governments to restrain the rate of program growth, has resulted in provincial forecasts of lower expenditure levels than previously submitted. Consequently, payments under the *Hospital Insurance and Diagnostic Services Act* are estimated to be \$42 million less than forecast in the Main Estimates.

As a result of the Swine Influenza Immunization Program, two items have been included in these Supplementary Estimates.

The first is a provision for \$15 million to cover the purchase of the influenza vaccine. It should be noted that all but \$360 thousand of this sum will be recovered from the various provincial governments. The \$360 thousand represents the Federal Government's requirement for the Armed Forces, Penitentiary Services, Veterans hospitals, Native Peoples and residents of the Northwest and Yukon Territories. The second item involving the Swine Flue Immunization Program concerns authority to provide up to \$10 million of indemnification for suppliers of the vaccine. This action was made necessary due to the inability of the suppliers to obtain satisfactory insurance coverage from the private sector.

The final item on the health side involves a \$550 thousand transfer from the Health Protection Program's Grants and Contributions Vote to its Operating Vote. This transfer is necessary to help finance the National Alcohol Information Program (Dialogue on Drinking). In accordance with our efforts to restrain budgetary growth the entire 1976-77 requirement of \$824 thousand for this program is being funded from existing resources.

These are the preliminary remarks that I wish to make, Mr. Chairman.

Le président: Merci pour ces remarques, monsieur Lalonde. Maintenant, avec le consentement unanime des membres, je mets en délibération les postes 25b, 26b, 45b, 50b et 60b, sous la rubrique ministère de la Santé nationale et du Bien-être social.

[Text]

Department of National Health and Welfare

A—Department—Health Protection Program

Vote 25b—Health Protection—Operating expenditures—\$14,948,000

Vote 26b—Health Protection—To provide in the current and subsequent fiscal years for the indemnification of suppliers of swine flu vaccine—1

Income Security and Social Assistance Program

Vote 45b—Income Security and Social Assistance—Operating expenditures—1

Vote 50b—Income Security and Social Assistance—Contributions—\$17,858,000

B—Medical Research Council

Vote 60B—Medical Research Council—\$1,250,000

The Chairman: At this time I would invite questions from the members. I think we will use our usual rules of 10 minutes for each questioner. Mr. Brisco.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Robinson. I thank the Minister for appearing before us this morning. I do have some questions I would like to ask. The first one is, perhaps, a theoretical point, or more a moral point. As the Minister is probably aware—although, I accept the fact that you receive a great deal of correspondence from the members—I have, on occasion, and I am sure other members have, expressed concern that because of a regulation—and I also understand that the Minister is going to attempt to change that regulation—those pensioners who qualify for a Canada Pension Plan and who, for one reason or another, are late in submitting their applications are denied the retroactivity of money they have put into the plan. I find this an anomaly of the regulations.

It is criminal, in my view, that a government should deny people money that they have put into a program to assist themselves in their period of retirement. There are a variety of circumstances. I think there are some government officials who clearly do not understand that pensioners of 65 years of age frequently are not aware of the system. That these people, who have a distinct need of this money, have two applications forms to fill out—one, for the Canada Pension Plan and one for Old Age Assistance—to me, is just mind boggling and an indication that the bureaucracy is at work. Surely to God there can be some humanity demonstrated. Surely it should not take a pat phrase, that this is regulation and we cannot break the regulations, to serve the people of Canada. That is our purpose. It is a human issue, it is a value issue, and in my view it is criminal.

Whether the regulation is there or not, I think regulations can be bent, and they are frequently bent, as is indicated here. You have \$95,000 you are letting go, because you know you cannot get it back—either the people are deceased, they have left no estate, or they are no longer resident in Canada. Indeed, there are times when money that is owed to the

[Interpretation]

Le ministère de la Santé nationale et du Bien-être social

A—Ministère—Programme des soins de santé

Crédit 25b—Protection de la santé—Dépenses de fonctionnement—\$14,948,000

Crédit 26b—Protection de la santé—pour assurer pendant l'année financière en cours et les années financières subséquentes l'indemnisation des fournisseurs du vaccin contre la grippe porcine—1

Programme de sécurité de revenu et d'assistance sociale

Crédit 45b—Sécurité de revenu et assistance sociale—Dépenses de fonctionnement—1

Crédit 59b—Sécurité de revenu et assistance sociale—Contributions—\$17,858,000

B—Conseil des recherches médicales

Crédit 60b—Conseil des recherches médicales—\$1,250,000

Le président: J'invite donc les membres à poser leurs questions. Comme d'habitude, nous allouerons 10 minutes à chacun. Monsieur Brisco.

M. Brisco: Merci, monsieur Robinson. Je remercie le ministre d'être venu ce matin, car j'ai plusieurs questions à poser. Premièrement, sur le plan théorique ou peut-être même moral, le ministre le sait bien—car il reçoit beaucoup de correspondance des députés—j'ai exprimé mon souci, comme l'ont fait d'autres membres, que, suivant les règlements, et je sais que le ministre est en train de les modifier, certains pensionnaires du Régime de pensions du Canada, qui pour une raison ou une autre ont présenté leurs demandes en retard, n'ont pas le droit à une rétroactivité en vertu des sommes qu'ils ont versées au régime. Voilà une irrégularité des règlements.

C'est criminel, à mon sens, qu'un gouvernement nie à la population les sommes contribuéées à un programme pour les aider au moment de la retraite. Il y a différents cas de ce genre. Par exemple, certains fonctionnaires ne semblent pas avoir compris que bien souvent les pensionnés de 65 ans ou plus ne connaissent pas le système. Que ces gens, qui ont bien besoin de cet argent, doivent soumettre deux différentes formules de demande, une pour le Régime de pensions du Canada et l'autre pour le Régime de pensions de vieillesse, et cela me semble bien trop compliqué et une preuve que l'on vit dans un monde bureaucratique. Dieu sait, on devrait pouvoir faire preuve de quelque sentiment d'humanité. Sûrement, on ne devrait pas pouvoir s'en tirer avec une expression consacrée, à savoir que c'est le règlement et qu'on ne peut l'enfreindre, pour servir le peuple canadien. C'est bien là notre raison d'être. C'est une question d'humanité, de valeur, et à mon sens, notre attitude est criminelle.

Règlement ou non, il me semble qu'on devrait pouvoir être plus souple, comme nous en avons la preuve ici. Vous laissez tomber \$95,000 parce que vous savez que vous ne pouvez pas les toucher, soit parce que les gens sont décédés, ou qu'ils n'ont laissé aucune succession ou qu'ils ne sont plus domiciliés au Canada. Il arrive même, au ministère, de renoncer à récupérer

[Texte]

department for overpayment is waived because of circumstances. And when that happens the government is demonstrating a human touch. I suggest, Mr. Lalonde, that it is about time this government demonstrated a human touch without awaiting a change in regulation. I would like to hear what the Minister has to say about that particular unfair imposition on pensioners, who frequently do not understand the system.

Mr. Lalonde: If it were only a matter of a regulation, those regulations would have been amended long ago, I can assure you of that. Unfortunately, this is the way the act was drafted in 1966. As you know, amendments of substance require the assent of the provinces, two thirds of the provinces with two thirds of the population, and it is not a matter of officials just bending the regulations or the law. They have to obey the law. I am sure you would be the first one to complain if officials were to start acting illegally or against the very clear provisions of the law.

• 1125

What I have obtained is the agreement of the provinces, and I have declared that I will put forward amendments in the House during the course of this session to the Canada Pension Plan to remove this particular provision for the people between 65 and 70 years of age. At the present time we can provide for retroactivity up to one year if people are over 70 years of age, but we do not have that privilege for people between 65 and 70 years of age. Now I have had that co-operation or support from the provinces, and I hope that as soon as I can get this bill through the House it will get strong support from all parties and we can get it into effect very quickly.

We have in addition, I must say, taken steps in the Canada Pension Plan to try and reach as many senior citizens as possible to advise them of the necessity of applying and all that. The advisory council on the Canada Pension Plan has studied the whole information program and has made recommendations on improvements to the information so that senior citizens or people who are retiring may be made aware in a better way and a more efficient way of their rights under the Canada Pension Plan.

I have a lot of sympathy for this subject because, as you do, I receive a lot of letters. I receive letters from members from all parties reacting to complaints from individual citizens. Unfortunately, as long as the act is not going to be amended I cannot go against the clear provisions of the act, but I can assure you that my intention is to introduce an amendment to the act in this session.

Mr. Brisco: I recognize that amending legislation is going to be introduced and I think it is past due. Certainly I would not expect any opposition to that legislation. Probably it is begging the question at this phase, but I think it would be very interesting to know just how many Canadian citizens have been unfairly affected by this legislation, and just how many applications per month for retroactivity for a period of three months or six months or a year or longer have come into the department. However, I do not wish to put somebody in the

[Interprétation]

des sommes payées en trop, à cause de certaines circonstances. En pareils cas, le gouvernement se montre donc très humain. Je prétends donc, monsieur Lalonde, qu'il est grand temps que le gouvernement montre ce même sentiment sans attendre un changement au règlement. Je voudrais entendre ce qu'a à dire le ministre sur cette imposition injuste aux pensionnaires, qui souvent ne comprennent pas le système.

M. Lalonde: S'il ne s'agissait que du règlement, on l'aurait modifié il y a longtemps, soyez-en certains. Malheureusement, c'est ainsi qu'on a rédigé la loi en 1966. Vous savez sans doute qu'il faut obtenir le consentement des provinces, c'est-à-dire des deux tiers des provinces représentant les deux tiers de la population, avant d'apporter tout amendement de fond et les fonctionnaires ne peuvent pas déroger aux règlements ni à la loi. Ils doivent obéir à la loi. Je suis certain que vous seriez le premier à vous plaindre si les fonctionnaires prenaient des mesures illégales ou contraires aux dispositions très précises de la loi.

J'ai obtenu l'accord des provinces et j'ai annoncé que je proposerais des amendements à la Chambre au cours de la présente session afin de supprimer la disposition du Régime de pension du Canada visant les gens entre 65 et 70 ans. A l'heure actuelle, nous pouvons accorder la rétroactivité jusqu'à concurrence d'un an aux gens de plus de 70 ans, mais nous n'accordons pas ce privilège aux gens âgés de 65 à 70 ans. Les provinces m'ont maintenant assuré de leur collaboration ou de leur appui, et j'espère que dès que je pourrai présenter ce bill à la Chambre, il sera appuyé sans réserves par tous les partis et que nous pourrions l'adopter très rapidement.

De plus, nous avons tenté de rejoindre autant de retraités que possible afin de les informer au sujet des demandes etc. Le conseil consultatif sur le régime des pensions du Canada a étudié ce programme d'information et nous a présenté des recommandations sur la façon d'améliorer la diffusion de l'information afin que les retraités ou les citoyens âgés connaissent leurs droits aux termes du Régime de pension du Canada et puissent les faire valoir d'une façon efficace.

Je comprends très bien ce problème car, comme vous, je reçois bon nombre de lettres. Je reçois des lettres de députés de tous les partis au sujet des plaintes que leur font parvenir les citoyens. Malheureusement, aussi longtemps que la loi n'aura pas été modifiée, je ne pourrai enfreindre ses dispositions claires, mais j'ai l'intention bien arrêtée de présenter un amendement au cours de la présente session.

M. Brisco: J'admets que des amendements seront bientôt présentés et on aurait dû le faire depuis longtemps. Je ne crois pas que qui que ce soit s'y oppose. Je m'écarte peut-être un peu du sujet, mais il serait intéressant de connaître le nombre de citoyens canadiens qui ont été traités de façon injuste en vertu de cette loi et le nombre de demandes de rétroactivité que votre ministère a reçues mensuellement sur une période de 3 ou 6 mois ou même 1 an. Cependant, je ne veux pas obliger qui que ce soit du ministère à s'arracher les cheveux pour répondre

[Text]

department to a great deal of headache just to determine that information for me, which would in any event be extraneous by the time you bring in your bill.

There is another area of concern and perhaps this is not specifically your department, Mr. Lalonde. I must regret I am being parochial for a moment. I do not like to be parochial when we are dealing with estimates, but recently I had a letter from a constituent whose father is in Italy. The man retired at an earlier age than 65 years. He is receiving a pension of \$130 a month.

At the time he went to Italy to enjoy his retirement in his native land, after being in Canada for some 26 years of productivity and taxpaying to Canada, \$130 a month at the time of retirement was pretty good. But the government is now taxing away 25 per cent of the \$130 before that cheque gets to Italy, and this fellow is now at the poverty level in Italy after having worked in Canada for 26 years. I think that is another bureaucratic foul up. I really do. I wonder if this is in your ambit of responsibility? Is it Finance?

Mr. Lalonde: It is Finance. The Department of National Revenue, but mainly Finance.

Mr. Brisco: I will let you off the hook on that one, Mr. Lalonde. I thought that is where it belonged.

I notice in your statement today that you referred to increased case loads in the province of British Columbia as being a reason for an increase in your estimated payments of some \$36 million. I cannot find in your statement the reason for the increase in payments for the province of Ontario. I wonder whether you attribute the increased case loads in both provinces to unemployment, or what the reason is.

• 1130

Mr. Lalonde: The larger share of the increase—there are two factors in British Columbia, as you know. First of all, the substantial increase in the rates that has been approved for people on social assistance in British Columbia, and also the number of cases resulting from higher levels of unemployment in particular.

As far as Ontario is concerned, with about a \$75 million increase, \$34 million of that results from the inability to obtain accurate forecasts from the province in time for our Main Estimates to be printed. Their process of forecasting their expenditures for the year was not completed in time for our Main Estimates. So, there is \$34 million out of \$75 million, which is just caused by the inability of the province to give us the figure in time for our Main Estimates, so we had to more or less throw an arrow in the dark and find an approximate figure on our own, and it is shown that our figure was \$34 million too low.

As far as the rest are concerned, the main causes have been rate and payment ceiling increases and also an increase in the number of case loads in proportion to the population increase, and there has also been some increase in unemployment in Ontario but that does not appear to have been the main cause.

[Interpretation]

à ma question, qui ne sera plus pertinente de toute façon lorsque vous déposerez votre bill.

Il y a un autre domaine qui me préoccupe et peut-être cela ne relève-t-il pas précisément de votre ministère, M. Lalonde. Je m'excuse de faire preuve d'un certain esprit de clocher. On devrait s'en abstenir lors de l'étude d'un budget, mais j'ai reçu récemment une lettre d'un de mes commettants dont le père se trouve en Italie. Cet homme a pris sa retraite avant d'atteindre 65 ans. Il reçoit une pension de \$130 par mois.

Au moment où il s'est rendu en Italie pour jouir de sa retraite dans son pays natal après avoir été un élément productif et un contribuable du Canada pendant 26 ans, le montant de sa pension, \$130 par mois, était assez suffisant. Mais le gouvernement prélève maintenant 25 p. 100 de ce \$130 en impôts avant que le chèque n'arrive en Italie, et cet homme se retrouve au niveau de la pauvreté après avoir travaillé au Canada pendant 26 ans. Je crois vraiment que c'est une autre lacune de la bureaucratie. Est-ce que cela relève de votre responsabilité ou de celle du ministère des Finances?

M. Lalonde: Cela relève du ministère des Finances. Aussi le ministère du Revenu national, mais surtout les Finances.

M. Brisco: Je vous dispense donc de répondre à ma question monsieur Lalonde. Je croyais que cela relevait de vous.

Dans votre déclaration d'aujourd'hui vous avez mentionné que, en raison de l'augmentation du volume de travail en Colombie-Britannique, vos paiements estimatifs avaient augmenté d'environ 36 millions. Cependant vous ne dites pas pourquoi les paiements à la province d'Ontario ont aussi augmenté. Croyez-vous que l'augmentation du volume de travail dans les deux provinces puisse être attribué au chômage, ou à autre chose?

M. Lalonde: La plus grande partie de cette augmentation... il y a deux facteurs en Colombie-Britannique, vous le savez bien. Tout d'abord, cela est dû à la majoration sensible des taux approuvés pour les assistés sociaux en Colombie-Britannique, et aussi, plus particulièrement, au nombre de cas résultant des niveaux plus élevés de chômage.

Quant à l'Ontario, de l'augmentation de 75 millions environ, 34 millions sont imputables de l'impossibilité d'obtenir des estimations exactes de la province à temps pour les inclure dans notre budget principal. Le processus d'estimation des dépenses pour l'année en Ontario n'a pas été fini à temps pour permettre de l'inclure dans notre budget. Donc, 34 des 75 millions de dollars sont imputables à l'impossibilité de la province de nous donner à temps la somme juste à inclure dans nos prévisions budgétaires; nous avons donc arbitrairement choisi un chiffre qui, en fin de compte, nous met à court d'une somme de 34 millions de dollars.

Quant au reste, les causes sont les majorations des taux et des plafonds aussi bien qu'une augmentation du nombre de cas par rapport à l'accroissement démographique aussi bien qu'une augmentation du taux de chômage en Ontario, quoique ce ne soit pas la cause principale.

[Texte]

The Chairman: Mr. Brisco, your time has expired. I will put you down for another round.

Mr. Brisco: Would you, please. Thank you.

The Chairman: All right.

Le prochain interrogateur est M. Corbin.

M. Corbin: Merci, monsieur le président.

Monsieur le ministre, vous avez fait allusion au fait que du côté du bien-être social, vous avez eu quelques difficultés à faire des prévisions budgétaires. Il y a eu une espèce de contretemps avec les provinces. C'est pourquoi vous devez maintenant faire des réajustements. Avez-vous prévu pour l'avenir des méthodes correctives afin que vous soyez sur la même longueur d'ondes que les provinces, ou plutôt que celles-ci soient sur la même longueur d'ondes que vous, étant donné l'anicroche dont nous venons de faire l'expérience?

M. Lalonde: Je vais demander à M. Frederickson de commenter cette question particulière.

M. H. Frederickson (directeur général, Direction de l'administration financière): Monsieur le président, ce n'est pas quelque chose de nouveau; cela est en fait normal. Ceci tient au fait que le processus des prévisions, au niveau provincial, est toujours un peu en retard par rapport à ce que nous faisons; c'est ainsi chaque année. Il est très difficile d'accélérer la procédure au niveau provincial.

M. Corbin: Voulez-vous dire que le gouvernement fédéral travaille mieux que les provinces?

M. Frederickson: Non, pas du tout. Je veux dire que les prévisions des provinces manquent, dans une certaine mesure, de précision. C'est tout... Il nous faut faire des réajustements un peu plus tard pour aboutir à des prévisions plus précises.

M. Corbin: Comme vous le disiez il y a un instant, cela arrive tous les ans, et comme vous êtes gentil, que vous êtes bon garçon, vous faites bien volontiers les réajustements nécessaires.

A la page 2 de l'intervention du ministre, monsieur le président, il y a une explication supplémentaire:

... des hausses dans les tendances des dépenses sous les rubriques de l'assistance générale des services du bien-être à l'enfance et des garderies.

Je voudrais savoir si cet accroissement est dû à une tendance générale de l'augmentation des coûts, ou, par exemple dans le cas des garderies, au nombre de nouvelles unités augmentant dans les provinces?

• 1135

M. Lalonde: Monsieur Rawson, voulez-vous répondre à cette question?

M. Rawson (sous-ministre du Bien-être social, ministère de la Santé nationale et du Bien-être social): Ces deux facteurs entrent en ligne de compte dans ce cas.

M. Corbin: Il y a aussi une augmentation d'unités, de garderies.

M. Rawson: Oui.

[Interprétation]

Le président: Monsieur Brisco, votre temps de parole est épuisé, et je vous inscris au second tour.

M. Brisco: Oui, s'il vous plaît. Merci.

Le président: Très bien.

The next member on my list is Mr. Corbin.

Mr. Corbin: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Minister, you mentioned that, regarding the welfare aspect, you have had some difficulties in preparing your estimates. You have had problems with the provinces. And this seems to be the reason why you must now make some adjustments. Have you foreseen for the future some corrective measures, so that you will be on the same wavelength as the provinces or, rather that they might be on the same wavelength as yourself, in view of the problem you are experiencing now?

Mr. Lalonde: I shall ask Mr. Frederickson to comment on this particular question.

Mr. H. Frederickson (Director General, Financial Administration Branch): Mr. Chairman, this is nothing new; in fact, it is quite usual. This is because the estimating process at the provincial level is always a little later than our own; it happens every year. It is quite difficult to accelerate the process in the province.

Mr. Corbin: Are you saying that the federal government works better than the provincial governments?

Mr. Frederickson: No, of course not. I mean that the provincial estimates are usually a little less accurate. That is all... we must make some adjustments a little later in order to get more accurate estimates.

Mr. Corbin: As you said a moment ago, this happens every year, and as you are very kind, good little boys, you are anxious to make the necessary adjustments.

On page two of the Minister's remarks, Mr. Chairman, there is an additional explanation:

... results are from increases in the expenditure trends from general assistance, child welfare services and day care centres.

I would like to know if this increase is due to a general trend in the increase of costs, or if, for instance in the case of the day care centres, to the number of new units increasing in some provinces?

Mr. Lalonde: Mr. Rawson, would you answer this question?

Mr. Rawson (Deputy Minister of Welfare, Department of National Health and Welfare): We must deal with two factors in such a case.

Mr. Corbin: And there is also an increase in the number of day care centres.

Mr. Rawson: Yes.

[Text]

M. Corbin: Ce phénomène est-il concentré dans une ou quelques provinces ou est-il réparti de façon générale dans l'ensemble des provinces au pays?

M. Rawson: Oui. Puis-je m'exprimer en anglais?

The Chairman: As you wish.

Mr. Rawson: Merci beaucoup. The major expansion for the country as a whole was in 1975-76, when there was about a 65 per cent increase in the welfare services area. We are looking at an 11.2, or something of that nature, increase over that this year, so in effect we are having to modify over that 1975-76 period the 1976-77 period, and the major increase was indeed in the last year.

M. Corbin: Cela se rapporte-t-il au budget général ou m'avez-vous répondu spécialement au sujet des garderies?

M. Rawson: J'ai répondu au sujet de la totalité de nos services.

M. Corbin: La totalité, d'accord. Je visais surtout la question des garderies pour savoir si leur nombre augmente de façon sensible au pays et dans quelle province se concentre ce phénomène.

M. Rawson: Nous n'avons pas en ce moment les statistiques que vous voulez, mais il nous sera probablement possible de les avoir bientôt.

M. Corbin: Rien ne presse. Je pourrais peut-être reposer la question au moment de l'étude du Budget des dépenses.

M. Lalonde: Le renseignement est assez facilement disponible, je crois. Nous nous hâterons de l'obtenir et je le ferai parvenir au président qui le transmettra aux membres du Comité.

M. Corbin: Très bien.

Mr. Rawson: The major increases were in B.C. and Ontario in that sector, and to a degree also in Manitoba. The three were the most significant areas of increase.

Mr. Corbin: Therefore, Mr. Chairman and Mr. Minister, we could have a breakdown on a provincial basis if you are going to have one at all.

Mr. Lalonde: Sure.

The Chairman: When the information is received I will see that it is distributed to all members of the Committee.

Mr. Corbin: Thank you very much, Mr. Chairman.

One final observation, again having to do with the supplementary increase.

Ce point vise le service aux jeunes délinquants. Je voudrais savoir encore à ce sujet si certaines provinces augmentent plus vite que d'autres leurs dépenses à ce chapitre. En fait, ce que je veux savoir c'est si certaines provinces sont délinquantes compte tenu des possibilités offertes par le programme.

M. Lalonde: A l'heure actuelle, nous n'avons pas d'entente signée avec le Québec et le Yukon au sujet de ces services et il était prévu qu'une entente serait signée très bientôt avec les deux provinces: la province de Québec et le Territoire du

[Interpretation]

Mr. Corbin: Is this trend concentrated in one or a few provinces, or is it generally occurring everywhere across the country?

Mr. Rawson: Yes. May I answer in English?

Le président: Si vous le désirez.

M. Rawson: Merci beaucoup. On a vu la plus grande augmentation pour l'ensemble du pays en 1975-1976 alors que les services de bien-être ont connu une hausse de 65 p. 100. Cette année la hausse n'étant que d'environ 11.2 p. 100, nous devons donc ajuster la période de 1976-1977 en rapport à la période 1975-1976, et l'augmentation principale a eu lieu effectivement durant cette dernière année.

Mr. Corbin: Is this in relation to the Main Estimates or were you answering in regard to the daycare centres particularly?

Mr. Rawson: I answered in relation to the whole of our services.

Mr. Corbin: As a whole, then. I asked the question particularly about daycare centres in order to know whether their number was increasing considerably in the country and in what province this phenomenon was concentrated.

Mr. Rawson: We do not have these statistics at the moment, but it should probably be quite possible to have them soon.

Mr. Corbin: No hurry. Perhaps I can ask the question again during the study of the Main Estimates.

Mr. Lalonde: The information is readily available, I believe. We shall hasten to obtain it and I shall send it to the Chairman who can transmit it to the various members of the Committee.

Mr. Corbin: Very well.

M. Rawson: C'est en Colombie-Britannique et en Ontario, et aussi quelque peu au Manitoba, qu'ont eu lieu les augmentations importantes dans ce secteur. Ce sont ces trois provinces-là qui ont connu les augmentations les plus importantes.

M. Corbin: Alors, monsieur le président et monsieur le ministre, il vaudrait mieux avoir le détail par province si on doit nous le fournir.

M. Lalonde: Certainement.

Le président: Lorsque je recevrai ces renseignements, je les ferai distribuer à tous les membres du comité.

M. Corbin: Merci bien, monsieur le président.

J'ai une dernière observation au sujet de la majoration.

It is concerning the services for young offenders. Again I would like to know if certain provinces are increasing their expenditures in this matter more quickly than others. In fact I would like to know if certain provinces are themselves delinquent in taking advantages of this program.

Mr. Lalonde: At the moment, we have no signed agreement with Quebec and the Yukon on these services, although we expect that an agreement shall soon be signed with these two provinces: the Province of Quebec and the Yukon Territory.

[Texte]

Yukon. Les prévisions mentionnées ici dans ce budget supplémentaire ont pour objet de couvrir les frais additionnels que ceci représenterait. Il y aurait environ \$8.4 millions qui iraient au Québec et \$300,000 seulement pour le Yukon. Encore une fois, si vous voulez connaître les répartitions des dépenses pour ces services entre chacune des provinces, je pourrai les faire parvenir au Comité par écrit.

• 1140

M. Corbin: Je l'apprécierais, monsieur le ministre.

L'an dernier, je me souviens que lors de l'étude des prévisions budgétaires, il y avait une très grande marge de disparité entre l'Ontario et le Nouveau-Brunswick, pas seulement par habitant, mais aussi en termes de dollars ou de services, si vous voulez, à la population. C'est cet aspect en particulier qui m'intéresse davantage. Alors, monsieur le président, je vous remercie.

Mr. Lalonde: Mr. Chairman, Might I just say that since the member—M. Corbin a soulevé la question de l'Ontario et du Nouveau-Brunswick, nos prévisions actuelles courantes pour l'exercice financier 1976-1977 en effet représentent 17,900 mille dollars pour l'Ontario et \$300,000 seulement pour le Nouveau-Brunswick alors que nous avions prévu \$700,000 pour le Nouveau-Brunswick cette année. Le Nouveau-Brunswick n'utilisera que \$300,000 de ce montant.

M. Corbin: Il me reste une minute...

Le président: Une autre question?

M. Corbin: ... monsieur le président. Quelle raison invoque-t-on alors pour cette réduction des dépenses anticipées au Nouveau-Brunswick?

M. Lalonde: Comme vous savez, tous ces services sont fournis sur la base du partage 50-50. Alors nous ne faisons que payer le 50 p. 100 de la dépense que la province décide dans ce domaine-là.

Maintenant M. Rawson sera peut-être en mesure de vous donner des renseignements plus précis concernant le Nouveau-Brunswick.

Mr. Rawson: The difference is, Mr. Chairman and Mr. Minister, the way in which in reality the courts allocate the children, depending on the system, between a child who is a neglected child and the child who is a delinquent child is more a categorization problem than an absolute drop in expenditures in the whole sector as far as we can tell.

Mr. Lalonde: That would be in the sense that we are covering those children under another type of assistance.

Mr. Rawson: Yes, exactly, under the Canada Assistance Plan and child welfare.

The Chairman: Thank you, Mr. Minister.

Monsieur Marceau, vous avez la parole.

M. Marceau: Merci, monsieur le président. Monsieur le ministre, est-ce que vous seriez en mesure de me donner des précisions sur la différence qui existe entre les niveaux de prestations de bien-être social entre l'Ontario et le Québec? C'est un programme conjoint, mais pourriez-vous me dire de

[Interprétation]

The estimates mentioned here in the supplementary estimates would cover any additional costs if they should occur. There would be about \$8.4 million for the Province of Quebec and only \$300,000 for the Yukon. Once again, if you wish to have the breakdown of expenses for those services in each of the provinces, I can table a written statement for the Committee.

Mr. Corbin: I would appreciate it, Mr. Minister.

I remember that last year when we considered the main estimates, there was a significant discrepancy between Ontario and New Brunswick, not only per capita, but in terms of dollars spent or in terms of services, if you will, to the population. It is that particular aspect of the question that I am interested in. Thank you, Mr. Chairman.

M. Lalonde: Monsieur le président, pourrais-je ajouter puisque... Mr. Corbin raised the question of Ontario and New Brunswick, that our current estimates for the fiscal year 1976-1977 do show \$17.9 million for Ontario and only \$300,000 for New Brunswick whereas we had estimated \$700,000 for New Brunswick this year. New Brunswick will use \$300,000 of that amount.

Mr. Corbin: I still have a minute...

The Chairman: A supplementary?

Mr. Corbin: ... Mr. Chairman. What is the reason of that reduction of estimated expenses of New Brunswick?

Mr. Lalonde: As you know, all those services are provided on a fifty-fifty cost share basis. So we just paid the 50 per cent of the expenditure set in that field by the province.

Now, Mr. Rawson may give you more detailed information regarding New Brunswick.

M. Rawson: Monsieur le président, cela dépend en réalité de la décision des tribunaux, selon qu'on décide qu'un enfant a été négligé ou qu'il est délinquant, et il s'agit plus d'un problème de catégorisation que d'une baisse absolue des dépenses dans tout ce secteur en ce qui nous concerne.

M. Lalonde: C'est-à-dire que ces enfants sont couverts par un autre genre de programme.

M. Rawson: Oui, exactement, par le Régime d'assistance publique du Canada et le bien-être des enfants.

Le président: Je vous remercie, monsieur le ministre.

Mr. Marceau, you have the floor.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Minister, could you be more specific about the difference between the level of social welfare benefits in Ontario and in Quebec? It is a joint program, but could you indicate to me the degree of difference between the benefit levels?

[Text]

quel ordre pourrait être la différence entre les niveaux de prestations?

M. Lalonde: Pour le moment je puis vous donner tout d'abord les montants totaux que nous dépensons dans ces deux provinces. Nos prévisions pour 1976-1977 sont de 417,400 mille dollars pour l'Ontario et 569,400 mille dollars pour le Québec.

M. Marceau: 569?

M. Lalonde: 569 pour le Québec, résultant du fait qu'il y a plus de gens inscrits au Bien-être social au Québec qu'en Ontario, proportionnellement. Cela, c'est le montant global. En ce qui concerne les échelles de paiement, encore là, je pourrais peut-être vous la déposer. Je ne sais pas si vous voulez que j'en donne lecture pour une famille typique. Vous voulez avoir les chiffres pour une famille de 4 personnes par exemple...

M. Marceau: J'aimerais avoir cette échelle-là parce que dans le contexte actuel au Québec, je pense que ce sont des statistiques très intéressantes et très utiles.

M. Lalonde: Encore là, je peux vous faire parvenir deux tableaux comparatifs complets des paiements qui sont faits au Québec et à l'Ontario par les deux gouvernements, paiements que nous partageons dans une proportion de 50 p. 100.

Mr. Rawson: I think that is possible, Mr. Minister, with some qualifications.

Many things in one province or the other may be provided. Benefits may be provided as an "item of special need" and they do not go into the base and so the comparisons get thrown off quite substantially. So we can show certain things but we cannot show a total fixed answer.

Mr. Lalonde: Yes, but we will give you a total answer which will provide for with this rider and you should bear that in mind when you look at the table.

• 1145

M. Marceau: Monsieur le ministre, il y a une question qui, je pense, intéresse tous les Canadiens, et je sais qu'elle intéresse particulièrement les gens du Québec. Il s'agit de la question de la pension à 60 ans. Il y a fréquemment des affirmations qui sont faites à ce sujet mais qui ne sont pas appuyées par des chiffres. Pourriez-vous nous dire si vous avez fait récemment une étude à ce sujet et quelles seraient les implications financières d'une telle mesure?

M. Lalonde: J'aimerais savoir ce que vous entendez exactement par la pension à 60 ans. Est-ce le Régime de pensions à 60 ans, ou est-ce la pension universelle à 60 ans?

M. Marceau: La pension universelle à 60 ans.

M. Lalonde: La pension universelle à 60 ans. Nous avons fait des études à ce sujet durant la révision de la question de la Sécurité sociale. Je n'ai pas les chiffres ici avec moi. Cependant, je peux tout de suite vous dire que d'après nos études les plus récentes, cette mesure engendrerait une augmentation d'environ 2 milliards de dollars des impôts actuels, des dépen-

[Interpretation]

Mr. Lalonde: Right now, I can give you the total amount that we spent in those two provinces. Our estimates for 1976-1977 are \$417.4 million for Ontario and \$569.4 million for Quebec.

Mr. Marceau: Five hundred and sixty-nine?

Mr. Lalonde: Five hundred and sixty-nine for Quebec, because more people are on social welfare in Quebec than in Ontario, proportionately. This is the aggregate amount. As for the payment scales, once again, I can table that later. I could give you the figures for a typical family. For instance, I could give it for a family of four...

Mr. Marceau: I would like to have that scale because in the actual context of Quebec, I think that those statistics are very interesting and very useful.

Mr. Lalonde: Once again, I could table two comprehensive and comparative tables of payments that are made in Quebec and in Ontario by the two governments, payments of which we share 50 percent.

M. Rawson: Je crois que c'est possible, monsieur le ministre, avec quelques réserves.

Beaucoup de services sont fournis dans une province ou l'autre. Certains services peuvent être fournis comme répondant à un besoin spécial et n'entrent pas dans le calcul de base, ce qui rend les comparaisons très difficiles. Nous pouvons donc vous indiquer certaines choses mais nous ne pouvons pas vous donner une réponse définitive.

M. Lalonde: Oui, mais nous vous donnerons une réponse totale tout en vous signalant de ne pas oublier de tenir compte de ce fait en consultant ces tableaux.

Mr. Marceau: Mr. Minister, I am very much interested in one question and I think that all Canadians are, and in particular the people from Quebec. It concerns pension at 60 years of age. Many assertions are made about it but they are never supported by figures. Could you tell us whether you have carried out a study on that matter recently and what the implications might be, moneywise?

Mr. Lalonde: I would to know what you mean exactly by pension at 60 years of age. Is it retirement at 60 years of age, or is it universal pension at 60 years of age?

Mr. Marceau: Universal pension at 60 years of age.

Mr. Lalonde: Universal pension at 60 years of age. We have studied the question while we were reviewing social security. I do not have the figures before me. Nevertheless, I can tell you right now that according to our most recent studies, it would result in an increase of about \$2 billion of government spending. The reduction from 65 to 60 implies universal payments

[Texte]

ses du gouvernement. Seulement, réduire l'âge de la pension de 65 à 60 ans implique des paiements universels et ainsi de suite. Et si vous faites des projections pour les années à venir, vous vous rendrez compte qu'avec la longévité accrue et le changement de la pyramide d'âges au Canada, ces paiements augmenteront considérablement durant les vingt prochaines années. Très considérablement.

M. Marceau: Monsieur le ministre, d'une façon générale, est-ce que le Québec est dans une position différente en ce qui concerne la signature d'accords? Par exemple, vous avez mentionné que dans le cas des jeunes délinquants, il y avait une entente qui n'était pas signée. Je crois que dans le domaine des handicapés également, il y a une entente qui n'est pas signée. Il se peut que vous ne soyez pas au courant de l'existence de toutes ces ententes mais est-ce qu'il y aurait possibilité de savoir, en ce que concerne le Québec, quelles ententes pourraient être signées. Vous pourriez aussi peut-être faire une comparaison avec les autres provinces. Quelles ententes ont été signées dans d'autres provinces, et quels ont été les bénéfices de ces ententes?

M. Lalonde: Encore une fois, je ne peux pas vous donner la réponse tout de suite, mais il me fera plaisir de vous la faire parvenir par écrit, ou de vous la donner à l'occasion d'un prochain témoignage. Nous vous donnerons ce renseignement. Nous vous dirons quelles ententes, à l'heure actuelle, n'ont pas encore été signées avec le Québec, alors qu'elles ont été signées avec d'autres provinces et...

M. Marceau: Les avantages de ces ententes.

Monsieur le ministre, vous faites mention dans votre exposé du programme national d'information sur l'alcoolisme. En quoi consiste exactement ce programme? Est-ce le résultat d'une entente avec les autorités provinciales et est-ce que vous prévoyez, par exemple, de l'argent pour les groupes bénévoles qui jusqu'ici ont lutté contre l'alcoolisme et qui, en raison d'insuffisance de fonds, ne peuvent pas accomplir suffisamment de travail? Je pense, en effet, que l'alcoolisme est un problème grave dans tout le Canada.

M. Lalonde: Il y a deux aspects à votre question. En ce qui concerne le premier aspect c'est-à-dire la campagne de publicité intitulée *Dialogue sur l'alcool*, j'ai ici, si cela vous intéresse, une série d'annonces qui seront publiées. Il s'agit d'un programme strictement fédéral en ce sens que nous en défrayons complètement le coût. Cependant, les provinces ont participé à la mise au point du programme et elles ont, bien sûr, donné leur assentiment. D'ailleurs, le nom de certains ministères ou agences provinciaux apparaissent sur les annonces. D'autres provinces ont préféré mettre au point leur propre programme ou ne rien faire du tout pour le moment.

Donc, cette campagne a été mise sur pied après consultation avec les provinces. Mais les provinces ne sont pas obligées d'y contribuer. Elles ont cependant été invitées à le faire, autant qu'elles le désiraient.

Passons maintenant à la deuxième partie de votre question. Ici, c'est de l'argent que nous octroyons par l'intermédiaire de la Direction de l'usage non médical des drogues du ministère. Dans ce cas-ci, nous prenons en considération les demandes qui

[Interprétation]

for instance, and when you make projections for the years ahead, you realize with the longer life span and the change of the age pyramid in Canada, that these payments will substantially increase for the next 20 years. Very substantially.

Mr. Marceau: Mr. Minister, generally, is the position of Quebec different as far as the signature of agreements is concerned? For instance, you mentioned that in the case of young delinquents, there was an agreement that was still not signed. I think that in the field of handicapped people, there is also an agreement which is not yet signed. Maybe you are not aware of all these agreements, but could it be possible to know, as far as Quebec is concerned, which agreements are signed? You could also make, if possible, a comparison with the other provinces. What agreements have been signed in other provinces, and what were the benefits of such agreements?

Mr. Lalonde: Once again, I cannot give you at once the answer, but it will be my pleasure to table it by writing or when I next appear. We will give you that information. We will tell you which agreements have not yet been signed with Quebec, whereas they have been signed with other provinces and...

Mr. Marceau: The benefits of those agreements.

Mr. Minister, in your statement you mentioned the national information program on alcoholism. What is exactly that program? Is it the result of an agreement with the provincial authorities, and do you intend to grant moneys, for instance, for voluntary groups that have up to now fought alcoholism and that, because of insufficient funds, cannot really do their job? Indeed, I think that alcoholism is a serious problem throughout Canada.

Mr. Lalonde: Your question is twofold. First, there is the advertising campaign entitled *dialogue on alcoholism*. If you are interested, I have with me a series of ads that will be published. It is a strictly federal program in the sense that we are assuming the whole cost. But it has been developed with the participation of the provinces and with their approval. Indeed, the names of some provincial departments or agencies appear in the ads. Some other provinces decided to develop their own program or not to do anything for the time being.

Therefore, the campaign was initiated after consultation with the provinces. But the provinces are not called to contribute. They were however invited to do so, as much as possible.

As for the second part of your question, these are money that we provide through the non-medical use of drugs directorate of the department. We act upon the requests that are submitted to us. Already several million dollars have been

[Text]

nous sont adressées. Déjà plusieurs millions de dollars sont versés sous formes d'octrois par cette division de mon ministère, mais en ce qui concerne un programme de publicité qui pourrait être entrepris par un organisme privé spécifiquement fort, il faudrait avoir des propositions précises. Nous allons les étudier. Nous n'avons pas, je pense, l'intention, à l'heure actuelle en tous les cas, de faire de notre programme de publicité un programme permanent, mais nous allons tout d'abord juger de la valeur de ce programme avant de décider de continuer ou de le modifier d'une façon ou d'une autre.

• 1150

M. Marceau: Est-ce que ces annonces sont disponibles en grand nombre à tous ceux qui en font la demande ou si la publication en est limitée?

M. Lalonde: Quand vous me parlez d'un grand nombre, est-ce que vous songez à quelqu'un qui en demanderait plusieurs milliers ou si vous songez...

M. Marceau: Peut-être, une campagne que nous pourrions faire dans nos circonscriptions respectives pendant une semaine environ ou...

M. Lalonde: Bien, je puis vous dire que c'est une excellente suggestion et je crois comprendre, par les signes que me font mes sous-ministres, qu'ils seront prêts à approuver les dépenses qui pourront être nécessaires de sorte que vous aurez autant d'exemplaires de ces annonces que vous pourrez désirer.

Alors, je peux vous affirmer que si vous voulez avoir des exemplaires de ces textes comme ceux que vous avez entre les mains à l'heure actuelle, dans les deux langues, c'est-à-dire soit en français soit en anglais, il nous fera plaisir de répondre à des demandes venant des députés.

The Chairman: Thank you, Mr. Marceau. Mr. Brisco, you are next.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Minister, through the Chair, I notice that there is a forecast increase in contributions under the Nursing Home Care Program of some \$10 million.

Recently in my riding, and I am sure this is a national problem, notices were given to responsible persons who have parents or relatives in a particular nursing home that I have in mind of an increase in the monthly rate from around \$650. I think it is, to around \$730, which is an astounding increase, bearing in mind what the costs were some five or six years ago. I wonder if your department is giving any consideration to a study or whether they have, in fact, studied or are studying the basic concept of nursing home care and the circumstances of the senior citizen going into a senior citizens home-type facility, a philosophy which has developed and expanded very rapidly in the last 15 years, as opposed to the prevailing philosophy say of the forties, the fifties and before, of the parents or grandparents of a family being really the patriarch, the adviser to the family, someone who should not be shunted to one side but should be a part of the family, taken into discussion, in decision-making and so on.

[Interpretation]

granted by the directorate, but as for an advertising program that could be undertaken by a specifically strong private organization, we would have to have specific proposals. We will study them. We do not intend, I think, at least right now, to turn our advertising program into an ongoing one, but we will first of all determine the value of the program before we decide to go on or to alter it one way or another.

Mr. Marceau: Are those ads available in large numbers to all of those who ask them or is their publication restricted?

Mr. Lalonde: When you say a large number, do you have in mind somebody who would ask several thousands of them or do you have in mind...

Mr. Marceau: I am thinking in terms of a campaign that we could initiate in our own ridings for a week or so...

Mr. Lalonde: This is an excellent suggestion and the nods of my deputy ministers seem to indicate that they will be prepared to approve the necessary expenses so that you will have as many copies of these ads as you want.

So I can confirm to you that if you want copies of messages similar to the ones given to you, in the two languages, namely in French or in English, it will be our pleasure to respond to the M.P.s' requests.

Le président: Je vous remercie, monsieur Marceau. Monsieur Brisco, vous êtes le suivant.

M. Brisco: Je vous remercie, monsieur le président.

Monsieur le ministre, je remarque une prévision d'augmentation de 10 millions de dollars pour le programme des soins en maison de repos.

Dernièrement, dans ma circonscription, et je suis sûr que c'est un problème national, ceux dont les parents se trouvent dans une maison de repos particulière ont été avertis d'une augmentation du tarif mensuel le faisant passer d'environ \$650 à environ \$730, ce qui est énorme si on se souvient de ce que cela coûtait il y a cinq ou six ans. Votre ministère envisage-t-il d'étudier ou étudie-t-il à l'heure actuelle le concept de base des soins en maison de repos et pourquoi de plus en plus depuis les quinze dernières années les citoyens du troisième âge se retrouvent en maison de repos, alors que dans les années quarante, les années cinquante et avant, les parents ou les grands-parents de la famille jouaient un rôle de patriarches, de conseillers, avaient leur mot à dire dans les discussions et dans les prises de décision et n'étaient au grand jamais envoyés sur une voie de garage.

[Texte]

Granted there are those circumstances where these people do live out the balance of their days in a nursing home because of medical reasons, particularly the arteriosclerotic problems that develop, but it seems to me that our generation today has developed almost a fear and an embarrassment and a lack of understanding of the aging process. All I can see is that more and more we are shunting to one side the senior citizens and denying them the opportunity of participating in family life, and denying our children the opportunity of enjoying the contribution that these people can make. I think we need to examine very closely the present-day philosophy. I wonder if your department is addressing itself to this particular problem with a view, perhaps, to turning around in some way or trying to turn around the thinking of Canadian people. It is a national problem or perhaps an international one. I recognize that.

• 1155

Mr. Lalonde: You are addressing yourself, indeed, to very substantial changes in family mores in Canada and, as you say, in many other countries.

The situation is well described in the way you have described it. The only thing I might want to add is that you have had that change in family mores not only in terms of the children but also in terms of the parents themselves. The senior citizens, now many of them more and more also do not like to feel dependent on their children as long as they can and they would rather, in many cases, stay in their own little apartment's even if there were plenty of accommodation in their children's houses. They tend to feel that they would like to be able to fend for themselves. So, we have had that appreciable change in the concept of family responsibilities. We have not embarked on any study on ways to change the philosophy in this respect. What we have done instead has been to try to remove the obstacles in the way of a choice for family decisions, in the sense that you may have families who want to stay together more, those who may have some senior citizens who prefer to go into an institution for all kinds of reasons, and you may have quite a few senior citizens who would rather stay in their own homes as long as they could. It is true that there has been an accent in some provinces in particular on institutionalized care and our own programs have tended, because of cost-sharing, maybe, to favour this approach. For instance, several provinces have nursing home care free, for instance, even though there was the guaranteed income supplement and the basic old age payments. In effect it was cheaper to live in an institution than to live at home. Most provinces now have not only decided to charge for some room and board, but they are adjusting this according to the income of the people.

What we have been doing in the last couple of years has been to act both on the health and the welfare side. As you know, I have put forward a proposal to the provinces for extended cost-sharing of the hospital insurance and the Medicare Act, whereby we would be providing the provinces with funds to provide other types of services, and particularly one

[Interprétation]

Bien sûr, il y a ceux qui passent le restant de leurs jours dans une maison de repos pour des raisons médicales, surtout à cause des problèmes d'artériosclérose qui se développent, mais il me semble qu'aujourd'hui vieillir est un phénomène qui fait presque peur à notre génération, qui la gêne et qu'elle ne comprend pas. De plus en plus, nous semblons rejeter les citoyens du troisième âge et leur nier la possibilité de participer à la vie familiale, et nier à nos enfants la possibilité de bénéficier de l'expérience de ces personnes. Je crois que nous devons réfléchir à cela et je me demande si votre Ministère cherche à influencer, de quelque façon, la pensée des Canadiens à ce sujet. Il s'agit d'un problème d'envergure nationale sinon internationale.

M. Lalonde: Je crois qu'il s'agit ici, en effet, d'un domaine où il s'est produit d'importantes modifications des mœurs familiales, tant au Canada que dans bien d'autres pays, comme vous l'avez dit.

Vous avez très bien décrit cette situation, et tout ce que j'aimerais ajouter, c'est que cette évolution des mœurs s'est produite, non seulement du côté des enfants, mais aussi des parents. Les gens âgés, eux non plus, ne veulent plus se sentir dépendants de leurs enfants et préfèrent, dans beaucoup de cas, vivre dans leur petit logement même si les maisons de leurs enfants ont toute la place voulue. Ils tiennent à leur indépendance. Par conséquent, nous avons vu cette évolution de la responsabilité familiale mais nous ne nous sommes pas lancés dans une étude pour en changer l'orientation. Nous avons plutôt tenté de supprimer ces obstacles qui pouvaient empêcher de faire un choix: je veux dire qu'il peut y avoir des familles qui préfèrent rester ensemble et il peut y avoir des parents âgés qui préfèrent vivre dans un foyer pour différentes raisons et il y a aussi ces gens âgés qui préfèrent rester dans leur propre habitation aussi longtemps que possible. Il est bien vrai que, dans certaines provinces, on a mis l'accent sur les soins en établissements et nos propres programmes ont eu tendance peut-être, vu qu'ils sont à coûts partagés, à favoriser cette façon de procéder. Dans le cas de plusieurs provinces, par exemple, on a fourni les soins gratuits dans des foyers pour gens âgés même si ces personnes profitaient déjà du supplément du revenu garanti et des paiements des pensions de vieillesse. En fait, il devenait plus avantageux d'habiter une institution que de rester dans son propre logement. Actuellement, dans la plupart des provinces, on fait payer un certain montant aux gens âgés pour le logement et la nourriture, mais on tient compte du revenu de ces pensionnaires.

Au cours de ces quelques dernières années, nous avons œuvré tant du côté santé que du côté bien-être et, comme vous le savez, j'ai proposé aux provinces de partager les coûts de l'assurance-hospitalisation et des soins médicaux et de leur fournir des fonds qui leur permettent aussi d'assurer d'autres services, particulièrement les soins à domicile. On voulait ainsi

[Text]

that is mentioned is home care. That is for people, therefore, to encourage people who want to stay home to stay home and be guaranteed they will still get good medical care.

The second aspect—that one is on the welfare side—is the social services act, where we are going to expand the scope of services being provided to people, and particularly to senior citizens at home. Again we would cost-share in a lot of services that could be provided in the home to these people. So, our philosophy in this respect,—I may summarize it that way—is to expand the freedom of choice of the individuals and the families, but not to, let us say, embark upon a campaign or a government policy saying that you must look after your parents more and you must keep them home, or this type of thing. I think this is a question that our society has to decide for itself and our families have to decide for themselves.

Mr. Brisco: Thank you. I appreciate your response, Mr. Minister. Again, through the Chair, I recognize that you would be probably on uncomfortable ground, at least, to perhaps propose this type of program to the Canadian people. I recognize that a lot of parents today going into the age of the senior citizen prefer a degree of independence which they would not perhaps enjoy in a home with their children, or because of conditions of money or space, cannot adapt to that type of environment. Nevertheless, while it may not be a policy of government, I think it might be worthy of comment by government, and perhaps encouragement, that the family unit be retained as long as possible.

• 1200

I was very disturbed by a comment made in my community not too long ago that there were more and more senior citizens remaining within the community, not moving to the coast, but that these senior citizens would increasingly move into senior citizens' facilities, which would then free up housing for younger people because of the demand on housing. I felt that was a pretty poor way of trying to rationalize and to resolve the housing needs of the community.

Mr. Minister, I do not expect you to be the fountainhead of knowledge but, if someone in your department has prepared a paper on this subject or has addressed itself to this subject, I would appreciate having the opportunity to review it.

Mr. Lalonde: I will address myself to the fountainhead in my department, but the message I got is that we have not made a philosophical or sociological study of the nature that you are talking about. We are noticing the trends, as you have noticed them yourself. They are showing up in nursing homes, residences, nursing home construction costs and in nursing home operational costs. What we are noticing also, however, in terms of policy development, is a thrust in all provinces to recognize that senior citizens and the family should at least be given the opportunity of choice or equality of opportunity between the various avenues. That is why, for instance, some provinces, as I mentioned before, that were providing for very generous nursing home arrangements have now decided to be stricter and to charge more in order to have it at least equivalent to staying at home and that you are not going to get

[Interpretation]

permettre aux gens de rester dans leur propre logement tout en profitant de bons soins médicaux.

Du côté bien-être maintenant, nous proposons une loi sur les services sociaux qui nous permettra d'accroître les services, particulièrement aux gens âgés restant dans leur propre logement. Nous sommes prêts à partager les coûts de nombreux services pouvant être fournis aux gens âgés chez eux. Je résume donc notre politique qui est de permettre la liberté de choix pour les particuliers et pour les familles mais nous n'avons pas l'intention de nous lancer dans une campagne pour forcer les gens à garder leurs parents et à s'en occuper, par exemple. Je crois que c'est à notre société et à nos familles à décider elles-mêmes de la réponse à donner à cette question.

M. Brisco: Merci. J'ai apprécié votre réponse, monsieur le ministre et à nouveau je conçois fort bien que vous seriez peut-être mal venu de proposer un programme de ce genre aux Canadiens; je reconnais que beaucoup de parents lorsqu'ils deviennent âgés préfèrent garder une certaine indépendance qu'ils risqueraient parfois de perdre s'ils vivaient avec leurs enfants, pour des raisons financières ou d'espace, etc. Toutefois, bien qu'il ne s'agisse pas d'une politique du gouvernement, j'estime qu'il serait bon que le gouvernement encourage le maintien de la cellule familiale.

J'ai été vivement perturbé par la conversation entendue récemment dans mon quartier. On disait que des personnes du troisième âge, plutôt que de s'établir sur la côte, restent en ville et s'installent de plus en plus dans des foyers pour personnes âgées, ce qui aurait pour effet de libérer des logements pour les jeunes qui ont du mal à se loger. Or ce n'est pas à mon avis la bonne façon de résoudre la crise du logement.

Je sais, monsieur le ministre, que vous ne pouvez pas vous occuper de tout, mais si un document à ce sujet a été écrit par un de vos fonctionnaires, je vous serais reconnaissant de bien vouloir me le communiquer.

M. Lalonde: On me signale que le ministère n'a pas fait d'étude sociologique du type que vous venez d'évoquer. Nous avons, bien entendu, relevé les tendances que vous venez d'évoquer, tendances corroborées par les statistiques sur les maisons de repos, les résidences pour personnes du troisième âge, les frais de construction de maisons de repos ainsi que les frais d'exploitation. Mais du point de vue de l'élaboration des politiques, il faut tenir compte du fait que, dans toutes les provinces, on admet que les personnes du troisième âge et leurs familles devraient pour le moins avoir la possibilité de choisir entre les différentes solutions. C'est pourquoi certaines provinces qui jusqu'à présent finançaient très largement l'installation de maisons de repos, ont à présent décidé d'en augmenter les prix de façon à rendre équivalent un séjour en maison de repos et chez soi, pour que les gens ne s'y rendent pas simplement pour être nourris gratuitement.

[Texte]

your meals free because you are in a residence and have to pay for them if you are staying home.

Mr. Brisco: Right. Of course, the meals on wheels program is a help in that direction, too.

Mr. Minister, I understand I have time for one more question and I have two. They both pertain to the swine flu vaccine program.

Mr. Lalonde: Right.

Mr. Brisco: I noticed that you are providing up to \$10 million of indemnification for the suppliers of the vaccine, and I notice the reason, which I think was basically the same as the reason advanced in the United States. I wonder if the department is looking at the question of setting up regulations affecting the compensation of persons suffering from inoculation as a result of this vaccine program. I see that you are providing indemnification for the suppliers, but is there any provision for the victim?

Mr. Lalonde: Certainly not in the sense that you are putting it. If there is somebody who suffers from vaccination for any reason and that person feels it results from a defect in the vaccine, what they will do is to follow the normal route that you would follow for the producer of any product or any vaccine. And in that case what would take place would be, let us say, a claim against the manufacturer, the producer or the distributor, or even the doctor who is giving you the drug or the particular injection. What has been provided for here has been, like in the United States, a program of indemnification for the Canadian manufacturers of the product, in case they are being sued by consumers or by people who have received the vaccine and in case they are going to be found responsible for some particular defects or faults. This is provided in the item in the estimates itself.

So the approach we are following here is exactly identical with the one that is followed generally. What is being provided, thanks to our compensation program, is an assurance to the citizens of the country, however, that they will not find themselves in a situation where, if they have a justified claim, they would not be paid. It is their role and duty to establish the right or the correctness of their claim. What we are doing, we are telling the public: do not worry, if you have a correct claim, you will be compensated.

• 1205

Mr. Brisco: Thank you. Mr. Chairman . . .

The Chairman: You have just one more question.

Mr. Brisco: I could let you have it now.

The Chairman: All right.

Mr. Brisco: Just one more, again with reference to the swine flu vaccine. It is my understanding that the government decided against recommending the use of a written consent form for the swine flu program. I wonder what the department's reasons were.

[Interprétation]

M. Brisco: Le programme de repas à domicile est également un pas dans la bonne direction.

Je voudrais vous poser quelques questions concernant le programme de vaccination contre la grippe porcine.

M. Lalonde: Très bien.

M. Brisco: Je vois que vous avez prévu 10 millions de dollars pour payer les fournisseurs du vaccin, et ce pour les mêmes raisons qu'aux États-Unis. Avez-vous envisagé la possibilité de prévoir des indemnités pour des personnes qui souffriraient d'effets secondaires de ces vaccins?

M. Lalonde: Les personnes qui, à la suite du vaccin, éprouveraient des ennuis dus à leur avis à celui-ci, devront suivre la procédure normale, c'est-à-dire attaquer le producteur lui-même. Ces personnes pourraient donc intenter une action soit contre le fabricant, le distributeur ou même le médecin ayant fait l'injection. Tout ce que nous avons fait, comme aux États-Unis, c'est de prévoir des indemnités pour les fabricants canadiens des vaccins au cas où il seraient attaqués par les personnes ayant été vaccinées et seraient jugés coupables de défauts de fabrication. C'est ce qui est notamment prévu dans le poste du budget afférent.

Nous suivons donc en la matière la procédure normale. Grâce à ce programme d'indemnisation, les Canadiens sont assurés d'être remboursés en cas de réclamation justifiée. Mais c'est à eux de prouver la validité de leur réclamation. Notre rôle se borne à garantir le remboursement d'une réclamation valable.

M. Brisco: Je vous remercie. Monsieur le président, . . .

Le président: Vous pouvez poser encore une dernière question.

M. Brisco: Je préfère terminer.

Le président: Très bien.

M. Brisco: Je vais quand même poser une dernière question concernant le vaccin contre la grippe porcine. Le gouvernement se serait déclaré contre l'utilisation d'une formule de consentement par écrit pour le programme de vaccination contre la grippe porcine. J'aimerais connaître les raisons qui ont motivé cette décision.

[Text]

Mr. Lalonde: We have discussed this extensively with the provinces. We had looked at that possibility and at first we were attracted by the proposal but in the end most provinces objected to it as being much too cumbersome, that it would generate some new fear amongst people also, that it would not really change the legal liability of the producers anyway, and so it ended up as being perceived as a lot of paper work that would not achieve much.

The Chairman: Thank you, Mr. Brisco.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Corbin.

M. Corbin: Merci, monsieur le président. Ma question s'adresse au ministre encore une fois et concerne le vaccin antigrippal. Je vois, monsieur le ministre, que vous avez donné une liste des personnes qui doivent d'abord être vaccinées. Vous mentionnez les gens des forces armées, le personnel du Service des pénitenciers, des hôpitaux des anciens combattants, les populations autochtones etc. Ne pensez-vous pas qu'il y aurait lieu d'inclure dans votre liste ces personnes qui, surtout dans le contexte politique actuel, ont la charge de légiférer pour l'ensemble du pays et qui siègent de très longues heures, si on tient compte aussi du fait, je ne le dis pas de façon maligne, que la majorité du gouvernement a tendance à diminuer. Ne pensez-vous pas qu'il devrait y avoir un programme spécial pour les députés, les sénateurs de la Chambre des communes afin de maintenir le *statu quo* quoi?

M. Lalonde: Vous me demandez de répondre à une question qui relève du président de la Chambre des communes. Il y a des vaccins à la disposition du gouvernement fédéral pour les gens que j'ai mentionnés. Il n'y aura aucun problème, si ce n'est pas d'ailleurs déjà fait, pour mettre de côté au moins 265 vaccins plus une centaine pour les sénateurs. Des infirmières se trouvent sur la colline parlementaire; je ne sais pas si elles ont le droit de donner des injections, mais si oui, cela pourrait se faire sans difficulté. Je vais m'informer et pour autant que se sache, il était prévu qu'il y en aurait de disponible pour les parlementaires d'autant plus que la province de l'Ontario a prévu un programme d'immunisation générale signifiant que toutes les personnes au-delà de 20 ans auraient droit au vaccin. Il n'y aura donc pas de difficulté dans cette province. Si vous ne l'avez pas sur la colline parlementaire même, vous n'avez qu'à vous présenter à une des cliniques, ici, à Ottawa, et on vous donnera le vaccin.

M. Corbin: Merci.

M. Lalonde: Ainsi je puis voir, si la chose est possible, à ce qu'il soit bientôt disponible et, si c'est possible sur la colline parlementaire, une circulaire sera envoyée aux députés et aux sénateurs.

M. Corbin: Très bien, car jusqu'à maintenant, je n'ai encore rien vu à ce sujet.

M. Lalonde: Moi non plus d'ailleurs.

• (1210)

M. Corbin: Merci, monsieur le ministre. Enfin, en ce qui a trait au programme national d'information sur l'alcoolisme,

[Interpretation]

M. Lalonde: Nous en avons discuté longuement avec les autorités provinciales. Au début, nous avons été séduits par cette proposition mais par la suite les provinces l'ont rejetée, disant qu'il s'agirait d'une procédure fort lourde qui risquerait en plus d'inquiéter la population sans pour autant modifier la responsabilité juridique des fabricants; c'est pourquoi nous avons décidé que cela reviendrait à créer de la nouvelle papeterie sans résultat tangible.

Le président: Je vous remercie, monsieur Brisco.

M. Brisco: Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Monsieur Corbin.

Mr. Corbin: Thank you, Mr. Chairman. I would like to ask the Minister a question concerning the swine flu vaccine. I see that you have drawn up a list of people who must be vaccinated before others, that is Armed Forces personnel, Penitentiary Service personnel, war veterans hospitals, native peoples, et cetera. Do you not think that it would be wise to include in this list those whose responsibility it is to legislate for the country as a whole and to have to sit very long hours to do so, especially in view of the fact that the government majority is dwindling. Do you not think that there should be a special program for M.P.'s and Senators in order to maintain the status quo.

Mr. Lalonde: This question is under the jurisdiction of the Speaker of the House. The federal government has at its disposal vaccines for those people whom I have mentioned. There would be no problem whatsoever to set aside 265 doses plus another 100 for the senators. If the nurses working on Parliament Hill are entitled to administer those vaccines, they would simply do so without any difficulty. I am going to inquire, but as far as I know there will be vaccines available for all parliamentarians, all the more since the Province of Ontario has set up a general immunization program for all people age 20 and over. So there should be no difficulty in this province. If you cannot be vaccinated on Parliament Hill itself, you can go to any Ottawa clinic.

Mr. Corbin: Thank you.

Mr. Lalonde: I shall see if vaccine can be made available on Parliament Hill and, if so, a circular letter will be sent to M.P.'s and Senators.

Mr. Corbin: Very well, because I have seen nothing concerning this subject until now.

Mr. Lalonde: Neither have I.

Mr. Corbin: Thank you, Mr. Minister. I notice that the advertising campaign launched within the framework of the

[Texte]

j'ai cru comprendre que cette campagne publicitaire n'utilise pas les hebdomadaires. Evidemment, je conçois au départ que le coût d'un tel programme serait très élevé et qu'il faudrait des sommes astronomiques si on devait utiliser tous les hebdomadaires. Je crois, néanmoins, qu'il faudrait peut-être songer à inclure dans la liste quelques hebdomadaires de chaque province. En ce qui concerne ma province, le Nouveau-Brunswick, je puis dire sans me tromper que 80 p. 100 de mes électeurs ne lisent rien d'autre que l'hebdomadaire qui arrive chez eux une fois par semaine. Maintenant, dans ce programme de publicité, avez-vous prévu de faire une campagne à la radio ainsi qu'à la télévision?

M. Lalonde: Nous n'avons rien prévu dans ce dernier cas parce que les frais de télévision sont prohibitifs, et nous devrions alors "dévorer" une immense partie de notre budget. Nous avons prévu environ \$200,000 qui iraient directement aux quotidiens; \$260,000 qui iraient aux magazines, et pour la radio, nous avons prévu environ \$70,000. Ceci comprend à ce moment-là, un très grand nombre de postes; je peux vous en donner la distribution. Nous prévoyons en effet qu'il y aurait 58 quotidiens, 9 magazines de distribution nationale et 46 postes de radio de touchés par ce programme. Par ailleurs, en calculant le nombre de messages, nous prévoyons 348 messages dans les quotidiens, 37 dans les magazines, et au-delà de 5,380 dans les postes de radio.

M. Corbin: Est-ce que ce sont des spots d'une minute, en général?

M. Lalonde: Oui, ce sera le genre de messages très courts. Je ne sais pas s'il s'agit d'une minute ou de trente secondes, mais ce sera le système habituel, ou la technique habituelle de la radio.

M. Corbin: Ces 46 postes-là, sont-ils répartis à travers le pays?

M. Lalonde: A travers le pays, nous couvrons 16 villes. Je n'ai pas l'éventail complet des postes de radio, mais encore une fois, mon ministère a fait un relevé de l'ensemble des postes de langue française et de langue anglaise, de façon à tenter de couvrir l'ensemble de la population.

M. Corbin: Vous faites cela en collaboration avec une agence de publicité, je pense? Ou le faites-vous directement?

M. Lalonde: Pour la production, oui, mais pour le placement... Excusez-moi...

Oui, nous utilisons une agence de publicité qui est celle du ministère, pour le programme; mais une bonne partie du travail a été fait directement à l'intérieur de la division de l'information du ministère; la majeure partie, en fait.

M. Corbin: Ce programme-là est évidemment présenté dans les deux langues, mais pas seulement au Québec, car je pense à ma province où il y a une importante minorité de francophones.

M. Lalonde: Absolument, oui. Nous avons fait l'échantillonnage complet des postes de radio dans les deux langues.

M. Corbin: Je vous pose ces questions-là, monsieur le ministre, parce que dans le passé, j'ai reçu entre autres des plaintes

[Interprétation]

national program for information on alcoholism does not make use of weekly publications. I realize quite well that the cost of such a program would be astronomical if it were to use all weekly publications. I think however that you might include a number of weekly publications from each province. Concerning my province, New Brunswick, I can assure you that 8 per cent of my voters read nothing but the weeklies which they only get once a week. Now, in this advertising campaign will you be using radio as well as television?

Mr. Lalonde: We had not planned on using the latter medium, because the costs of television are prohibitive, and we would have eaten up most of our budget. We had planned on spending \$200,000 on the dailies; \$260,000 in the magazines, and some \$70,000 on radio advertising. This would include a very large number of stations; I could tell you which ones. In fact there would be 58 dailies, 9 national magazines and 46 radio stations who would participate in this program. Moreover, in numbers of spots or messages, there would be 348 in the dailies, 37 in the magazines and more than 5,380 through the radio stations.

Mr. Corbin: Would these be generally one-minute spots?

Mr. Lalonde: Yes, it will be that kind of short messages. I cannot tell you if they are one minute or 30 seconds, but it is the usual system or the usual technique used in radio.

Mr. Corbin: Are these 46 stations distributed equally across the country?

Mr. Lalonde: Throughout the country; we shall cover 16 different cities. I do not have the complete detail of the radio stations, but again my department has made a survey of the whole of the French language and English language stations in order to reach the entire population.

Mr. Corbin: You are doing this in co-operation with an advertising agency, I believe? Or are you doing this yourselves?

Mr. Lalonde: For the production, yes, but for the distribution... Excuse me...

Yes, we are using an advertising agency, the department's, for this program; but a good part of the work has been carried on directly within the information division of the department, the major part in fact.

Mr. Corbin: Obviously, the program is being carried out in both languages, not only in the Province of Quebec, but in my province, where there is an important francophone minority.

Mr. Lalonde: Oh, absolutely. We made an extensive sampling of all the radio stations in both languages.

Mr. Corbin: I am asking such questions, Mr. Minister, because in the past, I have received, among others, complaints

[Text]

d'un poste de radio francophone desservant pratiquement l'ensemble de ma circonscription électorale, au sujet de messages transmis par des agences de publicité dans la langue anglaise seulement. Le poste en question a dû dépenser de l'argent pour en faire faire la traduction, ou alors les messages étaient fait en anglais seulement; et cela dans une région du pays où 95 p. 100 de la population est de langue française. Je veux tout simplement m'assurer que le message est transmis, et bien transmis.

M. Lalonde: Eh bien, c'est sûrement ce qui a été prévu. Maintenant, si vous voulez bien donner à mes fonctionnaires le nom du poste en question, nous pouvons vérifier spécifiquement si cet aspect a été couvert.

M. Corbin: Radio CJEM. C pour Canada, JEM pour Joseph-Ensil Michaud qui fut ministre dans le Cabinet de guerre de M. Mackenzie King.

Le président: Merci, monsieur Corbin. Le dernier interrogateur est M. Marceau.

• 1215

M. Marceau: Merci, monsieur le président. Monsieur le ministre, je suis d'accord avec ce que vous disiez tout à l'heure. Il faut laisser aux personnes âgées le choix de demeurer à la maison ou d'aller dans des foyers. Je considère cependant que c'est une des responsabilités des gouvernements de bien indiquer aux gens ce que cela coûte d'obliger les personnes âgées à aller dans des foyers ou d'apporter au moyen de services gouvernementaux une aide concrète aux personnes âgées. Il me semble qu'à certains moments, il devrait y avoir une campagne dans votre ministère portant sur l'obligation naturelle qu'ont les enfants de s'occuper des personnes âgées et sur les implications monétaires qu'elles comportent. De plus en plus on constate que dans certains milieux, les personnes âgées sont éloignées des foyers ou qu'elles vivent dans des conditions de vie tout à fait anormales. Les gens nous disent que le gouvernement doit payer. Je considère que c'est une mentalité à laquelle nous devons répondre, en tant que gouvernement, puisque nous avons des responsabilités financières. Mais nous pouvons tout en nous acquittant de nos responsabilités financières, indiquer aux gens qu'il est de leur intérêt d'assumer leurs responsabilités vis-à-vis les personnes âgées et que cela entraînera des répercussions financières à certains moments.

J'aimerais, monsieur le ministre, à la suite des questions de M. Brisco, vous demander s'il serait possible d'évaluer financièrement ou approximativement, parce que les chiffres ne sont jamais définitifs, d'évaluer approximativement le coût des services donnés à domicile aux personnes âgées et celui des foyers où on les envoie. Est-ce que des études ont déjà été faites à ce sujet et pourrions-nous en être informés?

Mr. Lalonde: Mr. Rawson.

Mr. Rawson: Through the Minister, if I may, it depends so much on the levels of service that are offered, on the one hand, in the nursing home or the other residence, as contrasted to the levels of service that are offered in the home. This is a very tough question that each province is wrestling with to try to see how much we would save in pure financial terms, let alone

[Interpretation]

that the francophone radio station serving almost my whole riding, has received messages from publicity agencies in the English language only. That radio station had to spend extra money in order to get the material translated or the messages were transmitted in English only; and that in a region of the country which is 95 per cent french-speaking. I just want to be sure that the messages will be transmitted appropriately.

Mr. Lalonde: Well, that is certainly what we have planned. Now, if you will give my officials the name of that radio station, we can check that that aspect is particularly covered.

Mr. Corbin: It is radio station CJEM. C for Canada, JEM for Joseph Enoil Michaud who was the war cabinet minister under Mackenzie King.

The Chairman: Thank you, Mr. Corbin. The last person on the list is Mr. Marceau.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Minister, I agree with what you said a while ago. We must give the senior citizens the choice of either staying at home or moving into senior citizens homes. However, I consider it the responsibility of the various governments to properly inform the people of the cost of compelling senior citizens to move into homes or to provide them with sound assistance through government services. I feel there should be a campaign within your department concerning the natural duty of children to look after older people and of the financial implications of this duty. We know that, in some communities, older people are rejected from their homes and live in absolutely unacceptable conditions. People say that the government ought to pay. It is up to the government to reply to those who make this claim, since we have the financial responsibility. But while discharging our financial responsibilities, the government should explain to people that it is in their interest to discharge their responsibilities to old people and that their failure to do so will necessarily have financial repercussions.

Would you have, Mr. Minister, an approximate comparison of costs between health care for older people in their homes and in nursing homes where they are being sent? Have studies been made on this subject and, if so, could we have this information?

M. Lalonde: Monsieur Rawson.

M. Rawson: Tout dépend de la qualité des soins de santé offerts, soit dans les foyers, soit à domicile. Les autorités provinciales cherchent justement à déterminer combien on pourrait économiser sur le plan purement financier, sans parler des facteurs humains. Combien pourrions-nous par exemple économiser si 10 ou 20 p. 100 des personnes âgées actuelle-

[Texte]

in humanitarian and other terms. How much would we save if we were able to move 10 per cent or 20 per cent of the older people out of the homes. There are so many variables that I think what we would be giving you would be more in the nature of a theoretical estimate. I hope I am not being too defensive, but the levels of service . . .

Mr. Marceau: You are not.

Mr. Rawson: You look to us for some certainty and I think we will give you a mass of uncertainty back because the facts are just not within our grasp.

M. Marceau: Mais cela ne vous empêche pas de nous donner des projections. Nous ne vous demandons pas des garanties, des certitudes, mais des tendances, afin que nous puissions dire aux gens: «Si vous gardez les personnes à la maison en leur donnant un service, ceci peut être une économie; si vous les envoyez dans les foyers, cela peut coûter tant, la tendance est vers l'augmentation.» En fait, nous sommes dans le vide, nous donnons des affirmations, nous voulons informer le public, nous n'avons rien de précis en main, même si ce ne sont que des orientations générales, cela peut servir quand même! Nous ne pouvons pas changer cela du jour au lendemain. Mais dans les années à venir, il faut quand même avoir des orientations générales qui, je pense, sont dans l'intérêt de la population en général.

M. Lalonde: Bien, écoutez, ce que nous allons faire, nous allons essayer de préparer un texte qui répondra à la question que vous soulevez, peut-être qu'il faudra y mettre bien des réserves et bien des hypothèses, mais, enfin nous allons essayer d'aborder cette question très sérieusement. Je tiens cependant à vous prévenir encore une fois que quand vous parlez, par exemple, de domiciles, de foyers, de résidences pour personnes âgées, vous parlez de bien des choses; il peut s'agir de cas désespérés, de malades incurables. Par contre, il y en a certains où les foyers sont une espèce de motel où on vit aussi bien que chez soi et on n'est pas malade du tout. Évidemment, vous ne pouvez pas mettre tout cela dans le même panier et dire: «Voici, cela coûte tant si on compare au coût des soins à l'hôpital ou à domicile.»

M. Marceau: Mais est-ce que vous avez une orientation de base en ce qui concerne toutes ces questions qui sont un peu éparpillées, il faut bien le dire? Vous avez ici avec vous des gens bien compétents; ils sont capables de vous donner des indications et de vous dire qu'il va y avoir une orientation. C'est pour cela justement que nous avons l'impression que c'est un peu éparpillé. Nous allons partout, dans toutes les directions, nous payons partout, dans tous les domaines et nous disons aux gens: «Écoutez, cela exige de l'argent» et eux, ils nous répondent: «Ce n'est pas si cher que cela». C'est cela que je veux dire.

M. Lalonde: Très bien.

M. Marceau: Avez-vous une politique de base?

Le président: Merci, monsieur le ministre. Merci, monsieur Marceau.

[Interprétation]

ment dans des foyers pouvaient réintégrer leur domicile. Étant donné le nombre de facteurs en jeu, nous ne pourrions vous donner que des chiffres tout à fait approximatifs et théoriques. Ne pensez pas que je sois sur la défensive.

M. Marceau: Pas du tout.

M. Rawson: Vous vous attendez à ce que nous vous donnions des faits, or, nous ne pouvons vous donner que des chiffres très vagues.

Mr. Marceau: Still you could give us some projections. I am not asking for guarantees or certainties, but merely for trends so that we may tell people that by keeping older people at home rather than sending them to a rest home, this would result in a financial saving for them. As it is, we have no hard facts to tell the people so that even general trends would be helpful. The situation will not be changed overnight, but in the years to come, we should have general projections in the interest of the public at large.

Mr. Lalonde: We shall try to prepare a paper answering the question you have just raised, even though it may have to contain numerous reservations and hypotheses. I wish to remind you once more however that when you talk about older people living at home or in nursing homes, you are not talking about the same things, as in the latter case, might be involved desperate cases or incurable diseases. In other cases, nursing homes are places where one lives quite comfortably like in a motel and where people are not sick at all. These different situations cannot all be put into the same basket nor can we, on this basis, compare the cost of health care given at home or in the hospital.

Mr. Marceau: But do you have a basic philosophy to answer all these scattered questions? You have here with you people who are fully qualified and could give us some indications on a basic philosophy. We have the feeling that we are going in all directions. We tell people that it costs a lot of money and they pretend that it is not the case. That is why I would like to have a basic philosophy to give them.

Mr. Lalonde: Very well.

Mr. Marceau: Do you have one?

The Chairman: Thank you, Mr. Minister. Thank you, Mr. Marceau.

[Text]

Those are all the questioners we have for the estimates. We do not have a quorum, so we cannot pass them today; hopefully, we can pass them at the next meeting of the Committee.

I want to thank the Minister for attending and his officials for being here. We had actually scheduled another meeting for the Minister, which will not now be necessary.

For the benefit of the members, I would say that we still have the supplementary estimates for Consumer and Corporate Affairs, and Mr. Abbott is tentatively to be here before the Committee on Tuesday or Thursday next week—that is November 23 or November 25—at 3:30 p.m. We also have the supplementary estimates for Urban Affairs, and Mr. Ouellet will probably be available on Tuesday, November 30, or Thursday, December 2. You will be notified of the actual time when he will appear.

Monsieur Corbin, vous avez une question?

Mr. Corbin: Mr. Chairman, would it be possible to send us a good advance notice of these various meetings? We have, as you have, other committees to attend. That way we do not have to wait for the green slip to come to our offices, and we can do planning almost a week ahead of time on these, please.

The Chairman: I appreciate that. We have been endeavouring to get the Ministers' schedules worked through. It has been difficult, and that is why we have had some difficulties. I can assure you the Clerk or myself will advise your offices as soon as we have anything definite with regard to future meetings.

Mr. Corbin: Thank you.

The Chairman: The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Interpretation]

Voilà pour tous les noms que j'ai sur ma liste au sujet de ce budget. Nous n'avons pas le quorum et par conséquent nous ne pouvons pas l'adopter aujourd'hui, j'espère que nous pourrons l'adopter à la prochaine séance.

Je veux remercier le ministre et ses fonctionnaires d'être venus ici et nous avions prévu de le faire venir à une autre séance, mais ce ne sera pas nécessaire.

J'ajouterai qu'il nous reste à étudier le budget supplémentaire du ministère de la Consommation et des Corporations et que nous essayerons de faire venir M. Abbott lors des séances de mardi ou de jeudi prochain du comité, soit pour le 23 ou le 25 novembre à 15 h 30. Nous avons aussi à étudier le budget supplémentaire du département d'État chargé des Affaires urbaines et M. Ouellet sera probablement prêt à venir le mardi 30 novembre ou le jeudi 2 décembre. Nous vous préviendrons du moment exact où il comparaitra.

Mr. Corbin, do you have a question to put?

M. Corbin: Pourriez-vous nous aviser dès que possible de ces différentes séances? Comme vous le savez, nous devons aussi nous occuper d'autres comités. Ainsi, nous n'aurons pas à attendre que la feuille verte arrive sur nos bureaux et nous pourrons préparer notre programme presque une semaine à l'avance.

Le président: Je comprends; nous nous sommes efforcés d'établir les dates pour la comparution des ministres, mais cela n'a pas été facile, je peux vous l'assurer, le greffier ou moi-même nous vous préviendrons dès que possible pour les séances à venir.

M. Corbin: Merci.

Le président: La séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of National Health and Welfare:

Mr. Bruce Rawson, Deputy Minister of Welfare, and

Mr. H. Frederickson, Director General, Financial Administration Directorate.

Du ministère de la Santé nationale et du Bien-être social:

M. Bruce Rawson, Sous-ministre du Bien-être social, et

M. H. Frederickson, Directeur général, Direction de l'administration financière.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 2

Thursday, November 25, 1976

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CAL XC 28
- H39

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 2

Le jeudi 25 novembre 1976

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Supplementary Estimates (B) 1976-77 under
CONSUMER AND CORPORATE AFFAIRS

CONCERNANT:

Budget supplémentaire (B) 1976-1977 sous la
rubrique CONSOMMATION ET
CORPORATIONS

APPEARING:

The Honourable Anthony Abbott,
Minister of Consumer and
Corporate Affairs

COMPARAÎT:

L'honorable Anthony Abbott,
Ministre de la Consommation
et des Corporations

WITNESSES:

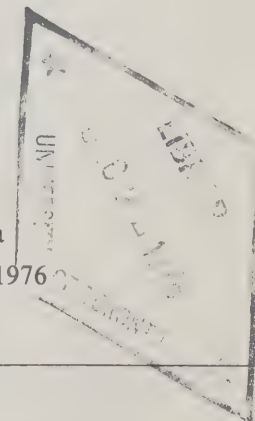
(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976

Deuxième session de la
trentième législature, 1976



STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Appolloni (Mrs.)
Brisco
Collenette
Condon
Elzinga

Flynn
Fortin
Grafftey
Halliday
Huntington

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Lajoie
Lawrence
Marceau
McRae

Nicholson (Miss)
Orlikow
Philbrook
Yewchuk—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On November 24 1976:

Mr. Orlikow replaced Mr. Knowles (*Winnipeg North Centre*).

On November 25, 1976:

Mr. Huntington replaced Mr. Ritchie.

Conformément à l'article 65(4)(b) du Règlement

Le 24 novembre 1976:

M. Orlikow remplace M. Knowles (*Winnipeg-Nord-Centre*).

Le 25 novembre 1976:

M. Huntington remplace M. Ritchie.

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, NOVEMBER 25, 1976
(3)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 3:38 o'clock p.m. this day, the Vice-Chairman, Mr. Eymard Corbin, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Appolloni, Messrs. Brisco, Corbin, Flynn, Grafftey, Huntington, Lajoie, Marceau, McRae, Orlikow and Philbrook.

Appearing: The Honourable Anthony Abbott, Minister of Consumer and Corporate Affairs.

Witnesses: From the Department of Consumer and Corporate Affairs: Mr. Robert Bertrand, Assistant Deputy Minister, Competition Policy and Mr. Jack Swayne, Director, Financial and Administrative Services.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Wednesday, November 10, 1976 relating to the Supplementary Estimates (B) for the fiscal year ending March 31, 1977. (*See Minutes of Proceedings, Thursday, November 18, 1976, Issue No. 1*).

By consent the Votes under Health and Welfare were allowed to stand and the Chairman called Votes 1b, 15b, 20b and 25b relating to Consumer and Corporate Affairs.

The Minister made a statement and with the witnesses, answered questions.

At 5:15 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 25 NOVEMBRE 1976
(3)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 15 h 38, sous la présidence de M. Eymard Corbin (président).

Membres du Comité présents: M^{me} Appolloni, MM. Brisco, Corbin, Flynn, Grafftey, Huntington, Lajoie, Marceau, McRae, Orlikow et Philbrook.

Comparût: L'honorable Anthony Abbott, ministre de la Consommation et des Corporations.

Témoins: Du ministère de la Consommation et des Corporations: M. Robert Bertrand, sous-ministre adjoint, Politique de concurrence et M. Jack Swayne, directeur, Services financiers et administratifs.

Le Comité poursuit l'étude de son ordre de renvoi du mercredi 10 novembre 1976, portant sur le Budget supplémentaire (B) pour l'année financière se terminant le 31 mars 1977. (*Voir procès-verbal du jeudi 18 novembre 1976, fascicule n° 1*).

Du consentement, les crédits sous la rubrique Santé et Bien-être social sont réservés et le président met en délibération les crédits 1b, 15b, 20b et 25b relatifs à la Consommation et aux Corporations.

Le ministre fait une déclaration puis, avec les témoins, répond aux questions.

A 17 h 15, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Thursday, November 25, 1976

• 1541

[Text]

The Vice-Chairman: I will call the meeting to order. We do not, under this Committee's rules, need a quorum to hear witnesses but, of course, we will need a quorum to approve or adopt the estimates.

This afternoon appearing before us is the Honourable Anthony Abbott, Minister of Consumer and Corporate Affairs. I will ask Mr. Abbott to introduce his officials in a moment. If members wish to raise any matters with respect to order or procedure I would hear them now. If not, I will ask the Minister to introduce his officials. The Minister also has a statement that he wishes to read and put in the record.

Hon. Anthony Abbott (Minister of Consumer and Corporate Affairs): Thank you, Mr. Chairman. I thank the honourable members for attending.

On my right today is Mr. Jack Swayne who is the Director of Financial and Administrative Services; next to him M. Robert Bertrand, sous-ministre adjoint, Politique de concurrence, Mr. Michael McCabe, Assistant Deputy Minister, Consumer Affairs; Mr. John Rayner, Director General of Policy Co-ordination.

Perhaps I might just read this brief statement.

I would like to describe briefly for the benefit of the Committee the supplementary estimates of the Department of Consumer and Corporate Affairs. As you can see, the supplementary estimates involve three programs of the department: the Combines Investigation and Competition Policy Program, Votes 15b and 20b; the Bureau of Intellectual Property, Vote 25b; and the Administration Program, Vote 1b. The total of these estimates amounts to just under \$1.5 million, and 50 additional man-years.

In the Competition Policy Program the Department is requesting \$1,406,000 to handle the increased workload brought on by stage one amendments to the Combines Investigation Act passed last December. Bill C-2 greatly expanded and strengthened the provisions of the Act dealing with anticompetitive business practices and misleading advertising. Most significantly the provisions of the Act were expanded to cover the services sector of the economy and gave additional responsibilities and powers to the Director of Investigation and Research to combat anticompetitive behaviour in the marketplace.

Furthermore, Bill C-2 permits the institution of civil damage procedures to obtain redress for consumers who incurred losses due to violations of the act and provides for the use of interim injunctions to stop violations.

All of these amendments have increased considerably the workload of the Bureau of Competition Policy.

Services account for about \$30 billion of the Canadian economy and the inclusion of this sector has increased the

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le jeudi, 25 novembre 1976

[Interpretation]

Le vice-président: La séance est ouverte. En vertu des règles du comité, il n'est pas nécessaire d'avoir le quorum pour entendre des témoins, mais bien entendu, nous aurons besoin d'un quorum pour approuver ou adopter les prévisions budgétaires.

Notre témoin cet après-midi est l'honorable Anthony Abbott, ministre de la Consommation et des Corporations. Dans un instant, je demanderai à M. Abbott de nous présenter ses hauts fonctionnaires. Si les députés ont des questions à poser concernant le Règlement ou la procédure, ils ont la parole. Sinon, je demanderai au ministre de présenter ses fonctionnaires. Le ministre nous lira également une déclaration qui sera inscrite au compte rendu.

L'hon. Anthony Abbott (ministre de la Consommation et des Corporations): Merci, monsieur le président, merci aux députés qui sont présents.

A ma droite aujourd'hui se trouve M. Jack Swayne, directeur des Services financiers et administratifs; à ses côtés, Mr. Robert Bertrand, Assistant Deputy Minister, Competition Policy, M. Michael McCabe, sous-ministre adjoint, Bureau de la consommation; M. John Rayner, directeur général de la coordination de la politique.

Si vous me le permettez, je vous lirai une brève déclaration.

Je voudrais donner aux membres du comité une brève description des crédits supplémentaires du ministère de la Consommation et des Corporations. Comme vous le voyez, ces crédits ont trait à trois champs d'activité: les enquêtes sur les coalitions et la politique de concurrence (Crédits 15b et 20b), le Bureau de la propriété intellectuelle (Crédit 25b) et l'Administration (Crédit 1b). Au total, ces prévisions se chiffrent à un peu moins de 1.5 million de dollars et 50 années-hommes supplémentaires.

Dans le cadre du programme relatif à la politique de concurrence, le Ministère demande 1,406 millions de dollars en raison du surcroît de travail occasionné en décembre dernier par l'adoption de la première étape des modifications à la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions. Le bill C-2 a grandement accru la portée et la force des dispositions de la loi en matière de pratiques commerciales anti-concurrentielles et de publicité frauduleuse. Ce qui est plus important encore, c'est que les dispositions de la loi s'appliquent désormais au secteur tertiaire de l'économie, ce qui confie des responsabilités et des pouvoirs additionnels au directeur des enquêtes et recherches pour combattre les pratiques anti-concurrentielles.

En outre, le bill C-2 permet les poursuites civiles en dommages-intérêts au nom des victimes d'infractions à la loi et prévoit des injonctions provisoires pour mettre fin aux dérogations.

Toutes ces modifications ont beaucoup augmenté le volume de travail du Bureau de la politique de concurrence.

L'industrie des services représente environ 30 milliards de dollars dans l'économie canadienne et l'inclusion de ce secteur

[Texte]

Bureau's workload by approximately 40 per cent. Dealing with civil damage procedures will require substantial investigation, analysis and presentation by the Bureau. Hence the additional finances and man-years are vital to the Bureau's success in managing its new duties and responsibilities. They will enable the Bureau to encourage effective competition in the marketplace and to assist in the process of returning the Canadian economy to more dynamic growth in the postcontrol era.

In the Bureau of Intellectual Property Program we are seeking additional authority to permit Canada to complete its obligations with respect to payments to the World Intellectual Property Organization in Geneva. A requirement of membership in this organization is that grants be paid in Swiss francs. During the interval between the original estimates and the actual time that payment fell due, the change in exchange rates was such that the Canadian dollar value of the given amount of Swiss francs had risen by approximately \$35,000.

The remaining supplementary estimates are in the Administration Program and call for an additional \$88,000 and four man-years to assist the central microfilm unit and the departmental library to expand to cope with the extra workload resulting from Bill C-2 amendments to the Combines Investigation Act.

Mr. Chairman, this concludes my brief remarks on the supplementary estimates before this Committee. My officials and I will be delighted to answer any questions that members may ask. I have copies also of this brief statement if any members wish them in either official language.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Abbott. I should at the outset have welcomed you since this is your very first meeting, your first appearance in front of this Committee. I do it now. I thank you for your statement. I think it has already been circulated in both languages.

• 1545

Mr. Orlikow: On a point of order, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Mr. Orlikow.

Mr. Orlikow: It seems to me that there was a notice which indicated this Committee would be dealing with the Anti-Inflation Board. Was there a later notice?

The Vice-Chairman: Mr. Orlikow, I am informed by the Clerk that the Anti-Inflation Board estimates in the supplementaries went to the Finance Committee. Vote 30b was referred to the Finance Committee. That is my information.

Mr. Abbott: Mr. Chairman, the AIB originally I understand at one time was to be under the Minister of Consumer and Corporate Affairs, but after that it was transferred to the Minister of Finance. So this supplementary estimate goes along with it. That is my understanding.

The Vice-Chairman: Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, as chairman on our side of the House for consumer and corporate affairs, I would like to welcome the Minister here with his officials.

[Interprétation]

a accru d'environ 40 p. 100 le volume de travail du Bureau. Pour les poursuites en dommages et intérêts, le Bureau devra passer beaucoup de temps pour faire faire des enquêtes, effectuer des analyses et les soumettre. Les fonds et années-hommes supplémentaires requis sont donc essentiels à la réussite du Bureau dans ses nouvelles tâches et responsabilités. Ils lui permettront de favoriser une saine concurrence sur le marché et l'aideront à redonner à l'économie canadienne un essor plus dynamique dans la phase postcontrôle.

Pour le programme du Bureau de la propriété intellectuelle, nous demandons des pouvoirs additionnels afin de permettre au Canada de s'acquitter de ses obligations vis-à-vis de l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle, qui se trouve à Genève. Une des conditions à remplir pour devenir membre de cette organisation, c'est de s'acquitter de sa cotisation en francs suisses. Durant la période écoulée entre les premières prévisions et la date d'échéance, le taux de change a fluctué et l'équivalent en devises canadiennes de la somme à payer en francs suisses a augmenté d'environ 35,000 dollars.

Du côté administration, il faut \$88,000 et 4 années-hommes de plus pour permettre à la sous-section centrale du microfilm et à la bibliothèque de s'acquitter du surcroît de travail occasionné par les modifications apportées par le bill C-2 à la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions.

Monsieur le président, voilà qui termine mes brèves observations sur les prévisions supplémentaires dont le Comité est saisi. Mes fonctionnaires et moi répondrons avec plaisir aux questions des députés. J'ai des exemplaires de cette déclaration dans les deux langues officielles pour ceux qui en désirent.

Le vice-président: Merci, monsieur Abbott. J'aurais dû vous souhaiter la bienvenue dès le départ, étant donné qu'il s'agit de votre première visite; c'est la première fois que vous comparez devant ce Comité. Je le fais maintenant. Je vous remercie de votre déclaration. Je pense qu'elle a déjà été distribuée dans les deux langues.

M. Orlikow: J'invoque le Règlement, monsieur le président.

Le vice-président: Monsieur Orlikow.

M. Orlikow: Il me semble qu'un avis indiquait que le Comité étudierait les prévisions de la Commission de lutte contre l'inflation. Y a-t-il eu un avis affiché par la suite?

Le vice-président: Monsieur Orlikow, le greffier me dit que c'est le Comité des finances qui étudie les prévisions supplémentaires de la Commission de lutte contre l'inflation. Le crédit 30b a été déferé au Comité des finances. C'est ce qu'on me dit.

M. Abbott: Monsieur le président, je pense que cette Commission devait relever au départ du ministre de la Consommation et des Corporations, mais que cette responsabilité a échoué par la suite au ministre des Finances. Il en va de même des prévisions supplémentaires, bien entendu. C'est ce que j'ai cru comprendre.

Le vice-président: Monsieur Grafftey.

M. Grafftey: Monsieur le président, à titre de président de la consommation et des Corporations de ce côté-ci de la

[Text]

The Vice-Chairman: Mr. Grafftey, I think I should interrupt you on a matter of procedure.

Mr. Grafftey: Yes.

The Vice-Chairman: Since there is no quorum, with unanimous consent we should now stand the votes under National Health and Welfare and call Votes 1b, 15b, 20b and 25b relating to Consumer and Corporate Affairs. I should have done that at the outset, and I apologize. You have the floor.

CONSUMER AND CORPORATE AFFAIRS

A—Department—Administration Program

Vote 1b—Administration—Program Expenditures—\$88,000

A—Department—Combines Investigation and Competition Policy Program

Vote 15b—Combines Investigation and Competition Policy—Office of Investigation and Research—Operating expenditures—\$1,239,000

Vote 20b—Combines Investigation and Competition Policy—Restrictive Trade Practices Commission—Operating expenditures—\$167,000

A—Department—Intellectual Property Program

Vote 25b—Intellectual Property—Program expenditures and the grant listed in the Estimates—\$1

Mr. Grafftey: Perhaps the Minister is aware that I am concentrating on the consumer affairs aspect of his portfolio. Mr. Huntington will lead off from our side as he is not only more versed but concentrating on the corporate aspect of the Minister's Department. So Mr. Huntington will lead off the questioning on these particular supplementary estimates.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Grafftey. Mr. Huntington, you have 10 minutes like everybody else.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman, and thank you, Mr. Grafftey.

Mr. Chairman, I am wondering if I might be enlightened as to how I missed the fact—apparently I am not the only one—that Vote 30b is not part of the proceedings of Consumer and Corporate Affairs before this Committee.

The Vice-Chairman: Vote 30b relating to . . .

Mr. Huntington: The Anti-Inflation Board.

The Vice-Chairman: That is what I just explained. When the supplementary estimates were referred to various committees in the House, that specific vote was in fact referred to the Finance Committee.

Mr. Huntington: Somewhere in the paper work I missed that referral.

[Interpretation]

Chambre, j'aimerais souhaiter la bienvenue au ministre et à ses hauts fonctionnaires.

Le vice-président: Monsieur Grafftey, je dois vous interrompre pour une question de procédure.

M. Grafftey: Allez-y.

Le vice-président: Nous n'avons pas quorum. S'il y a consentement unanime, nous pouvons mettre de côté les crédits de la Santé nationale et du Bien-être social et passer aux crédits 1b, 15b, 20b et 25b relatifs à la Consommation et aux Corporations. J'aurais dû le faire tout de suite, je m'en excuse. Vous avez la parole.

CONSOMMATION ET CORPORATIONS

A—Ministère—Programme d'administration

Crédit 1b—Administration—Dépenses du programme—\$88,000

A—Ministère—Programme d'enquêtes sur les coalitions et de politique de concurrence

Crédit 15b—Enquêtes sur les coalitions et politique de concurrence—Bureau des enquêtes et recherches—Dépenses de fonctionnement—\$1,239,000

Crédit 20b—Enquêtes sur les coalitions et politique de concurrence—Commission sur les pratiques restrictives du commerce—Dépenses de fonctionnement—\$167,000

A—Ministère—Programme de la propriété intellectuelle

Crédit 25b—Propriété intellectuelle—Dépenses du programme et subvention inscrite au Budget—\$1

M. Grafftey: Le ministre sait peut-être que je m'intéresse surtout aux consommateurs. C'est M. Huntington qui parlera pour nous tout d'abord car il s'intéresse surtout aux corporations, sujet qu'il connaît assez bien. M. Huntington sera donc le premier à poser des questions sur ce budget supplémentaire.

Le vice-président: Merci, monsieur Grafftey. Monsieur Huntington, vous avez dix minutes comme tout le monde.

M. Huntington: Merci, monsieur le président, et merci à vous, monsieur Grafftey.

Monsieur le président, pourrait-on me dire, et je ne semble pas être le seul dans ce cas, comment il se fait que je n'étais pas prévenu que le crédit 30b ne sera pas étudié par ce Comité dans le cadre du budget de la Consommation et des Corporations.

Le vice-président: Le crédit 30b qui s'applique . . .

M. Huntington: La Commission de lutte contre l'inflation.

Le vice-président: Je viens de vous l'expliquer. Lorsque les budgets supplémentaires ont été déférés aux divers comités de la Chambre, ce crédit a été déferé au Comité des finances.

M. Huntington: Ce renvoi m'a échappé.

[Texte]

The Vice-Chairman: But in my information which I get from the Clerk, it was in fact referred to the Finance Committee.

Mr. Huntington: What amendments in the Combines Investigation Act are particularly referred to and have caused this \$88,000 supplementary estimate requirement?

Mr. Abbott: The major change was the Combines Investigation Act, the first competition Phase 1 that was introduced last year and which was passed in the last session. It is because of the expansion of the act's business including misleading advertising practices and its civil provisions which have required a great deal of additional investigatory work and so on. That is the major reason.

Mr. Huntington: All right. So Vote 1b then also ties in to combines investigation as do Votes 15b and 20b.

Mr. Abbott: That is correct.

• 1550

Mr. Huntington: Again under the explanation for 15b and 20b, we are dealing with amendments to the Combines Investigation Act. What amendments are involved here?

Mr. Abbott: I am sorry. What I should have said about 1b was—the sum that you refer to, the \$88,000, was directly attributable to the administrative resources in respect to the Combines Investigation Act. The 15b and 20b, this increase deals with the substantial needs that flow from the new act in terms of administrative staff and investigatory staff. But perhaps if you wish anything more precise on that, either Mr. Swayne or Mr. Bertrand could give you some advice.

Mr. Huntington: We are dealing with an increase here of something close to 20 per cent on Vote 15b. It is a small matter but it is 40 to 50 per cent on 20b. The problems I am getting as an M.P. presented to me in the normal course of the workload concerning the Combines Investigation Act—it seems that every time somebody in the community has a real basic problem and you start on the merry-go-round between FIRA and the department and so on and so forth, it seems that we really can not get at issues. Yet here we are increasing our capacity to investigate and study and research. Why can we not get at things that are obviously leading to a consolidation in certain areas of industry where Canadian companies are being knocked out with forceful practices on the part of companies whose parent ownership is in the United States, for example? Why can we not get at this kind of thing?

It seems that with all of this growth in the department on combines and investigations and so on and so forth, we still can not get at gut causes for the centralization of some of the industries in Canada. Specifically I refer you, Mr. Minister or Mr. Chairman, to the garbage disposal industry in Canada which is being concentrated now into one massive, single-owned industry. With all of this development, why can we not get at that kind of trouble that exists in the Canadian business field?

[Interprétation]

Le vice-président: Mais d'après le greffier, le crédit a effectivement été déferé au Comité des finances.

M. Huntington: Quels sont exactement les modifications à la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions qui ont entraîné ce budget supplémentaire de \$88,000?

M. Abbott: Ce changement principal est dû à la première étape des modifications à la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions, qui a été présentée l'an dernier et adoptée à la session précédente. La loi s'intéresse désormais à la publicité frauduleuse et comporte des dispositions du droit civil qui ont entraîné la multiplication des enquêtes. C'est là la raison principale.

M. Huntington: Parfait. Le crédit 1b concerne donc les enquêtes sur les coalitions tout comme les crédits 15b et 20b.

M. Abbott: C'est exact.

M. Huntington: Pour les crédits 15b et 20b, il s'agit encore d'amendements à la loi relative aux enquêtes sur les coalitions. De quels amendements s'agit-il ici?

M. Abbott: Je m'excuse. Relativement au crédit 1b, la somme que vous avez mentionnée, les \$88,000, est directement imputable aux ressources administratives dans le cadre de la loi relative aux enquêtes sur les coalitions. Pour 15b et 20b, l'augmentation provient de l'accroissement du personnel d'administration et d'enquêtes que nécessite la nouvelle loi. Si vous voulez des détails supplémentaires là-dessus, M. Swayne ou M. Bertrand pourront peut-être vous aviser.

M. Huntington: Il s'agit ici d'une augmentation d'environ 20 p. 100 pour le crédit 15b. Cela n'est pas grand-chose, mais le pourcentage est de 40 ou 50 p. 100 pour 20b. La loi relative aux enquêtes sur les coalitions soulève des problèmes pour certains de mes électeurs, que s'adressent à moi—il me semble que chaque fois que quelqu'un dans la communauté a un problème fondamental véritable, on lui fait faire la navette entre l'AEIE et le ministère, mais on ne s'attaque pas véritablement au problème. Pourtant, nous avons davantage de personnel chargé des enquêtes, des études et de la recherche. Pourquoi ne pas nous attaquer à des problèmes comme le groupement qui se produit dans certains secteurs de l'industrie d'où se trouvent éjectées des compagnies canadiennes, à la suite des pratiques vigoureuses de sociétés dont la maison mère se trouve aux États-Unis? Pourquoi ne pas s'attaquer à ce genre de choses?

Malgré l'essor que prend le Ministère relativement aux enquêtes sur les coalitions, entre autres, nous sommes apparemment incapables de nous attaquer aux causes fondamentales du groupement de certaines industries au Canada. Je voudrais en particulier, monsieur le ministre ou monsieur le président, vous parler de l'industrie de la cuillette des ordures au Canada qui se trouve aux mains d'une seule société. Vu l'essor que le Ministère a pris, comment se fait-il que l'on ne puisse régler ce genre de problème qui se manifeste dans le domaine des affaires au Canada?

[Text]

Mr. Abbott: I am going to ask Mr. Bertrand to answer but I might point out that you appreciate that the second phase of our competition policy will involve those areas rather than the C-2.

Mr. Bertrand, what is your comment?

The Chairman: Mr. Bertrand.

Mr. R. Bertrand (Assistant Deputy Minister, Competition Policy, Department of Consumer and Corporate Affairs): Mr. Chairman, let me remind you first of all when you draw our attention to the garbage type of situation, the concentration, you raise two points there. First of all, garbage disposal is a service and until January 1, 1975, the law was not applicable. Therefore you have the supplementary estimate that is precisely to cover that situation. Now, why do we not get after garbage? We did not have the resource; we are asked now to give it.

Let me look at another angle of it, which is the concentration aspect. Concentration is the result of a number of factors, some that we are concerned with, and others that we are not. If it is just as a result of greater efficiency, a more efficient firm, it is a normal market procedure or process that is taking place. However, if it is part of a merger situation, a number of mergers going on, or monopolization practice, there it does fall under the Act and that is as from January 1.

You must all remember that the merger and monopolization section of our law will be subject to the phase 2 revision of the Combines Investigation Act and it is only at that stage that they will be properly dealt with. You might say we do not have the tools at the moment to do a proper job in respect of merger and monopolization. I think I could draw your attention to a number of cases where the court decision is more or less saying that practically speaking we do not have a merger law in Canada. We are at present working on the revision.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, if I may follow through on this. Mr. Bertrand is aware of the rather thick files which are before some of us on this matter of the garbage disposal service industry. I have taken the matter down to FIRA and have talked to Mr. Bertrand on the telephone about it.

Do I understand him to say that, with the approval of these votes, these moneys will be applied in part to the concentration aspect of what is taking place in that industry using it as an example? Did I understand that correctly?

Mr. Bertrand: We had been looking at that industry even before those moneys were granted. Now we are out of resources, because those moneys were only granted as from April, but the Act was in force in January and we have been looking at the service sector since the law came into force.

Mr. Huntington: Would I now be able to contact the department, Mr. Chairman, with the passage of this vote and

[Interpretation]

M. Abbott: Je demanderai à M. Bertrand de vous répondre; je vous signalerai toutefois que c'est la deuxième étape de la politique de concurrence qui s'occupera de ce secteur et non le bill C-2.

Monsieur Bertrand, qu'avez-vous à dire?

Le président: Monsieur Bertrand.

M. R. Bertrand (sous-ministre adjoint, ministère de la Consommation et des Corporations, Politique de concurrence): Monsieur le président, permettez-moi de vous rappeler tout d'abord qu'en me signalant la situation de l'industrie de la cueillette des ordures, son groupement, en somme, vous soulevez deux points. Tout d'abord la cueillette des ordures est un service auquel la loi s'applique seulement depuis le 1^{er} janvier 1975. Nous vous présentons ce budget supplémentaire qui prévoit précisément cette situation. Pourquoi ne nous occupons-nous pas du secteur de la cueillette des ordures? Nous n'avons pas les ressources nécessaires; nous vous demandons aujourd'hui de nous les donner.

Considérons la chose sous un autre aspect, celui du groupement. Le groupement est la résultante d'un certain nombre de facteurs, dont certains nous intéressent, d'autres, pas. S'il s'agit d'accroître l'efficacité d'une entreprise, le groupement est considéré comme quelque chose de normal. S'il s'agit toutefois d'une fusion, de plusieurs fusions ou d'un monopole, cette pratique tombe sous le coup de la loi depuis le 1^{er} janvier seulement.

Rappelez-vous que l'article de la loi relatif aux fusions et aux monopoles fera l'objet d'amendements à la deuxième étape de la refonte de la loi relative aux enquêtes sur les coalitions; ce n'est qu'à ce moment-là que la situation sera réglée. On peut donc dire que nous n'avons pas les outils nécessaires en ce moment pour faire ce qu'il faut relativement aux fusions et aux monopoles. Je pourrais vous signaler un certain nombre de cas où la décision du tribunal à toutes fins pratiques se retranchait derrière l'absence d'une loi canadienne relative aux fusions. La refonte de la loi est amorcée.

M. Huntington: Monsieur le président, j'aimerais poursuivre ce point. M. Bertrand est au courant des dossiers volumineux que certains d'entre nous possèdent sur cette industrie du secteur tertiaire, celle de la cueillette des ordures. J'ai soumis la question à l'AEIE et j'en ai parlé avec M. Bertrand au téléphone.

Dois-je comprendre qu'il a dit qu'une fois ces crédits votés, l'argent serait utilisé en partie pour étudier le groupement d'industries comme celle-là? Est-ce que je l'ai bien compris?

M. Bertrand: Cette industrie nous intéressait avant même que l'on reçoive l'argent. Aujourd'hui nous sommes sans ressources, les sommes nous ayant été octroyées seulement à partir d'avril, alors que la loi est entrée en vigueur en janvier; depuis lors, nous avons étudié ce secteur des services.

M. Huntington: Une fois ce crédit adopté, monsieur le président, pourrais-je prendre contact avec le Ministère et

[Texte]

expect a more direct type of investigation and involvement of the department in this particular area of concern?

Mr. Abbott: Mr. Huntington, I think the department is not justifying its position on these increased expenditures if it was only within the scope of the department's work as of January 1 to deal with service industries. But I am sure that I can speak for officials when I say that they would want to help you with any enquiries you might have. Whether an investigation is launched is another matter entirely, but we are not making the availability of the department's resources to you only as of the passing of these votes.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, I appreciate that. May I say through you to the Minister that I have received nothing but courtesy and good treatment at the hands of officers and personnel of the Minister's department. I have had cause, as a result of contact with members of the department, to share their frustration in their inability to get at certain activities that are taking place in the Canadian marketplace.

This vote is needed, if I understand the explanation correctly, to allow your department to perform under these investigations in the service field that were effective January 1, 1975; until that date the law was not applicable. Is that right?

Mr. Abbott: That is true, but that is not the only reason the additional amounts are required. It is because there were a whole variety of provisions in Bill C-2, including new civil provisions, as opposed to criminal, leading to more wide-ranging investigations of misleading advertising and all sorts of things, not exclusively of services.

Mr. Huntington: But do you now have an ability to study and investigate this aspect of concentration—respecting, of course, that concentration through efficiency is normal and allowed—where merger and concentration is taking place through other tactics that have a monopolization intent in the marketplace. Is the department, through these additional man-hours and funds, now able to start looking at that area of need in a serious way?

Mr. Abbott: What Mr. Bertrand was saying is that the area of services has now become open to the department's consideration, but that in the area of concentration and monopoly, the law has not really been adequate to deal with this problem. However, the new Phase II revisions will deal specifically with mergers, monopolies, price discrimination, and that sort of thing.

Mr. Huntington: I guess, Mr. Chairman, that I misunderstood the answer Mr. Bertrand gave me, as I thought that these activities now could be looked at. I realize that Phase II has to apply, but I understood from the answer to the question that you would now have manhours and funds to start to investigate this aspect of this problem in the Canadian marketplace, because that particular service industry is facing a very rapid acceleration in concentration and ownership under one U.S. firm through a series of Canadian subsidiaries. I think it is a serious thing in the Canadian marketplace.

[Interprétation]

m'attendre à ce qu'il s'intéresse activement à cette question et fasse faire une enquête?

M. Abbott: Monsieur Huntington, je ne pense pas que les dépenses supplémentaires du ministère se justifient ainsi, car son activité ne porte sur le secteur tertiaire que depuis le premier janvier. Je suis convaincu que mes fonctionnaires sont prêts à vous aider lorsque vous recevez des demandes de renseignements. A savoir si une enquête officielle peut être ordonnée ou non, c'est une autre paire de manches; quoi qu'il en soit, les ressources du Ministère sont à votre disposition, que ces crédits aient été adoptés ou non.

M. Huntington: Monsieur le président, je vous en remercie. J'aimerais dire au ministre que ses fonctionnaires et le personnel de son Ministère m'ont toujours traité avec la plus grande courtoisie. A la suite des contacts que j'ai eus avec eux, j'ai eu l'occasion de partager la frustration qu'ils éprouvent lorsqu'ils se trouvent impuissants à contrôler certaines activités du marché canadien.

Si j'ai bien compris les explications données, ce crédit permettra à votre Ministère de s'acquitter des tâches nouvelles qui lui incombent dans le domaine de l'industrie des services depuis le premier janvier 1975; la loi ne s'appliquait pas avant cela, n'est-ce pas?

M. Abbott: C'est exact, mais ce n'est pas la seule raison pour laquelle nous avons besoin de sommes supplémentaires. Il y a tout un éventail de dispositions dans le bill C-2, y compris de nouvelles dispositions de droit civil par opposition aux dispositions de droit criminel, qui exigent des enquêtes plus approfondies sur la publicité frauduleuse et ce genre de choses, pas exclusivement sur les industries du secteur tertiaire.

M. Huntington: Vous est-il possible à l'heure actuelle d'étudier cet aspect du groupement et de faire enquête—mis à part, évidemment le cas où le groupement est une pratique normale autorisée, destinée à accroître l'efficacité—lorsque se produit une fusion ou un groupement en vue d'établir un monopole sur le marché. Étant donné le personnel et les ressources supplémentaires dont il dispose, le Ministère peut-il se mettre à étudier sérieusement cette inquiétante situation?

M. Abbott: Ce que M. Bertrand disait, c'est que le Ministère s'occupe désormais du secteur des services, mais qu'en ce qui a trait aux groupements et aux monopoles, la loi ne suffit pas à résoudre le problème. Néanmoins les amendements de la deuxième étape traiteront particulièrement des fusions, des monopoles, de la discrimination des prix et de ce genre de choses.

M. Huntington: J'ai probablement mal compris la réponse que M. Bertrand m'a donnée, monsieur le président, puisque je pensais que le Ministère pouvait s'occuper de ce genre de choses. Je me rends compte que la deuxième étape est nécessaire, mais d'après la réponse donnée à la question, j'avais cru comprendre que vous aviez du personnel et des ressources suffisants pour commencer à étudier cet aspect du problème sur le marché canadien, étant donné que dans cette industrie particulière, on remarque un accroissement très rapide du groupement et de la propriété; l'industrie se trouve dominée

[Text]

The Vice-Chairman: Mr. Huntington, that was your last question.

• 1600

Mr. Huntington: The next round, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Yes. Mr. Bertrand.

Mr. Bertrand: The answer that we can give is that the extent of the law at the moment, for instance, on conspiracy, is clear and it is easy to find out but more difficult to prove as we can find in some cases. We can apply that part to the service without too much difficulty; our staff is doing that. However, you mentioned "merger"; you must remember that just last week we had a Supreme Court decision where 100-per-cent control through a merger of newspapers in one province was found not to be against the public interest. We are having second thoughts in our assessment of the present law. Do you need to go more than 100 per cent to achieve a detrimental effect? I mentioned this as a weakness in our present law. The problem that you mentioned had been brought to my attention and I am following my duty under the act.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Bertrand. Perhaps we could continue.

Mr. Huntington: You could not really do anything to prevent that type of merger.

The Vice-Chairman: Mr. Huntington, you are on the second round. Mrs. Appolloni.

Mrs. Appolloni: Thank you, Mr. Chairman. First of all, could I clarify that we are not discussing today the Anti-Inflation Board, that is Part B, Vote 30b; we are not discussing that at all.

The Vice-Chairman: Not at all. It has not been referred to this Committee; it has gone on to the Committee on Finance. I am sorry.

Mrs. Appolloni: Okay.

Mr. Brisco: Is it going to be referred to this Committee, sir?

The Vice-Chairman: I do not know what was at the origin of that particular referral to begin with. I know it used to be referred to us. I do not know the reasoning behind it.

Mr. Abbott: As I understand it, it was because at one stage this department was going to look after the AIB or have it report through it. Then it was transferred to the Committee on Finance and though the original estimates were still in this department, the supplementaries were listed as being under Finance and the Minister of Finance will be responsible for presenting them, I hope. I hope.

Mr. Huntington: Not really, Mr. Chairman.

[Interpretation]

par une entreprise américaine qui possède plusieurs filiales au Canada. Je trouve que la situation est grave.

Le vice-président: Monsieur Huntington, c'était votre dernière question.

M. Huntington: Mettez-moi sur l'autre liste, monsieur le président.

Le vice-président: D'accord. Monsieur Bertrand.

M. Bertrand: Ce que je peux vous dire, c'est que la loi sous sa forme actuelle est claire relativement aux complots; ces derniers sont peut-être faciles à voir, mais ils sont plus difficiles à prouver, comme on s'en aperçoit dans certains cas. Cette partie de la loi peut s'appliquer sans trop de difficulté aux services; c'est ce que fait notre personnel. Mais vous avez parlé de «fusion»; vous vous souviendrez que pas plus tard que la semaine dernière, la Cour suprême a rendu une décision, en vertu de laquelle il a été décidé que le contrôle total des journaux d'une province, obtenu par fusions, n'allait pas l'encontre de l'intérêt public. Nous sommes en train de nous demander si nous avons bien rédigé la loi actuelle. Est-il nécessaire d'aller au-delà de 100 p. 100 pour que les conséquences soient négatives? Je le signale parce qu'il s'agit là d'une des faiblesses de notre loi actuelle. On a déjà attiré mon attention sur le problème que vous me signalez, mais je fais ce que la loi me dit de faire.

Le vice-président: Merci, monsieur Bertrand. Nous pourrions peut-être continuer.

M. Huntington: Ne pouvez-vous rien faire pour empêcher ce genre de fusion?

Le vice-président: Monsieur Huntington, votre nom est sur la deuxième liste. Madame Appolloni.

Mme Appolloni: Merci, monsieur le président. Tout d'abord, je voudrais préciser que nous ne discutons pas aujourd'hui de la Commission de lutte contre l'inflation, autrement dit de la partie B du crédit 30b, ce n'est pas de cela que nous discutons.

Le vice-président: Absolument pas. Ce crédit n'a pas été déferé à notre Comité mais au Comité des Finances. Je suis désolé.

Mme Appolloni: Très bien.

M. Brisco: Sera-t-il déferé à notre Comité, monsieur?

Le vice-président: Je ne sais pas pour quelle raison ce changement a eu lieu. On l'étudiait auparavant. Je ne sais pas pour quelle raison les choses ont changé.

M. Abbott: Si j'ai bien compris, c'est parce qu'à un moment donné ce Ministère était censé s'occuper de cette Commission; cette dernière était censée lui faire rapport. Par la suite, la question a été déferée au Comité des Finances et même si ce Ministère s'occupe du budget principal, le budget supplémentaire relève apparemment de celui des Finances et je suppose que c'est le ministre des Finances qui le présentera. Je l'espère.

M. Huntington: Pas vraiment, monsieur le président.

[Texte]

The Vice-Chairman: It is a matter that is not in the hands of this Committee. We have to look at whatever is referred to us and we cannot question why it is not referred to us. It is beyond my powers, I think. Mrs. Appolloni.

Mrs. Appolloni: Thank you, Mr. Chairman. I would like to start my remarks by saying that I always feel rather uncomfortable when we have to discuss supplementary estimates because the first thought that comes to my mind is why the heck did they not budget for them at the beginning of the year instead of asking for more money towards the end. In this particular part I can see many of the reasons and it is because of the implementations of the Combines Investigation policy. However, that being said, there are a few things I really would like to question, especially this kind of restraint when taxpayers, very rightly are saying, "Why are you saying 'yes' to spending our money?" Frankly, there are many times, including this present moment, when I am not sure of what I am saying "yes" to.

If I may ask for some clarification, particularly on page 14, under 'Objects of Expenditure' they have Rentals of 18 and then later on we have under Capital Construction and Acquisition of Machinery and Equipment—113. Now, what are we renting? That is the first point. The second thing, what are we constructing and what are we acquiring?

The Vice-Chairman: Mr. Swayne.

Mr. Jack Swayne (Director, Financial and Administrative Services, Department of Consumer and Corporate Affairs): The "Rentals" is the rental of equipment used by the Combines Investigation officers in the performance of their duty.

Mrs. Appolloni: What kind of equipment?

Mr. Swayne: It could be office equipment: typewriters, duplicating machines, that type of equipment which the Department would not want to acquire at its full capital value. For a short time period we prefer to rent the equipment.

Mrs. Appolloni: Okay, thank you. I can understand that. But if we are renting it, why on earth do we have to purchase repair and upkeep? Do we not have a guarantee with it? I know it seems I am being picky but it is all money: directly underneath "Rentals", 'Purchased Repair and Upkeep'. Does not a guarantee come with the rental?

Mr. Swayne: No, there are some equipments we will actually buy, certain typewriters for certain secretarial staff, adding machines, duplicating equipment and so on, and that equipment that we do actually purchase has to be repaired and maintained. We do this through the Department of Supply and Services and that Department charges us a levy for the maintenance of our equipment.

Mrs. Appolloni: I assume, therefore, there were not enough of these machines around that you could use before the Combines Investigation Act became law? Is that right?

[Interprétation]

Le vice-président: Cette question ne relève pas du Comité. Nous devons étudier les crédits qui nous sont déférés et nous ne pouvons arguer de son renvoi. Je pense que ce n'est pas de ma compétence. Madame Appolloni.

Mme Appolloni: Merci, monsieur le président. Tout d'abord je voudrais dire que je me sens plutôt mal à l'aise lorsque l'on discute de budgets supplémentaires; la première idée qui me vient à l'esprit, en effet, c'est de me demander pourquoi ces dépenses n'ont pas été prévues au début de l'année; on n'aurait pas ainsi à demander des sommes supplémentaires à la fin de l'année. Dans ce cas-ci, je comprends les raisons, il s'agit de l'application de la politique relative aux enquêtes sur les coalitions. Cela dit néanmoins, il y a des questions que je me pose, en particulier sur ce genre de contrainte, alors que les contribuables, à juste titre, se demandent pourquoi on approuve des dépenses dont ils assument les frais. Franchement, il arrive des fois, et aujourd'hui c'est le cas, où je me demande en fait ce que j'approuve.

J'aimerais avoir un éclaircissement, à la page 15 précisément, sous la rubrique «Articles de dépense», nous trouvons Location, 18, et plus bas, sous Capital, «Construction et acquisition de machines et de matériel... 113». Qu'est-ce qu'on loue? Voilà ma première question. J'aimerais savoir ensuite ce qu'on construit et ce qu'on achète?

Le vice-président: Monsieur Swayne.

M. Jack Swayne (Directeur des services financiers et administratifs, ministère de la Consommation et des Corporations): «Location» signifie la location du matériel utilisé par les préposés d'enquêtes sur les coalitions dans l'accomplissement de leurs fonctions.

Mme Appolloni: Quelle sorte de matériel?

M. Swayne: Il peut s'agir de matériel de bureau—machines à écrire, machines à photocopier, ce genre de matériel que le Ministère ne veut pas acheter à sa pleine valeur. Il est préférable de louer du matériel pour une brève période.

Mme Appolloni: Très bien, je vous remercie. Cela, je le comprends. Mais si nous louons le matériel, pourquoi, d'ailleurs, achetons-nous, réparons-nous, maintenons-nous en état? N'y a-t-il pas de garantie? J'ai l'air de couper les cheveux en quatre, je le sais, mais après tout c'est de l'argent que ces rubriques: «Location, Achat de services de réparation et d'entretien». Est-ce que la location ne va pas de pair avec une garantie?

M. Swayne: Non, il y a du matériel que nous achetons en fait, des machines à écrire pour le personnel du secrétariat, des machines à calculer, des machines à photocopier etc., le matériel que nous achetons doit être réparé et maintenu en bon état. Nous passons par le ministère des Approvisionnements et Services qui nous facture une certaine somme pour l'entretien du matériel.

Mme Appolloni: Je suppose donc que vous n'aviez pas suffisamment de matériel avant même la promulgation de la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions? C'est exact?

[Text]

• 1605

Mr. Swayne: That is right. This equipment is being purchased specifically for these new employees to carry out this new task.

Mrs. Appolloni: What are they constructing and acquiring in the way of machinery and equipment?

Mr. Swayne: This is capital.

Mrs. Appolloni: Yes.

Mr. Swayne: Certain items of equipment are considered to be capital depending on their value, such as furniture and furnishings for employees. Unfortunately, the way this is portrayed in the estimates would make it appear that we are constructing something, but we are not. We are actually acquiring furniture for these employees and it happened to fall under that standard object and has that title.

Mrs. Appolloni: With due respect, Mr. Swayne, in order to help our poor taxpayers, I would suggest that in future we be a bit more careful in the wording of our estimates.

Mr. Swayne: I am afraid that is beyond my control. We are required to put this information into the estimates consistent with the Treasury Board policy with the display of the public accounts.

Mrs. Appolloni: I see.

The Vice-Chairman: If I may say so, we had the Auditor General before another committee this morning and he referred to that problem in respect of proper information to members of Parliament, so it is being looked at.

Mrs. Appolloni: Okay. I now come to salary and wages and then we have professional and special services. Why, again, do we have two different items here? Surely salaries would be paid to the special and professional people?

Mr. Swayne: When we hire employees we pay them out of the Salaries, Standard Object, Standard Object—01. When we hire consultants under contract, for example, the Combines Branch will have to be provided with legal services to pursue their cases, these legal services are charged to Standard Object—04 as a consultant service.

Mrs. Appolloni: Oh, so these lawyers are not on staff?

Mr. Swayne: They are not on staff, no. Frequently for cases, say, commenced in a province, outside counsel will necessarily have to be retained and the increased workload that is occasioned by these new revisions to the act has increased the litigation. I imagine there are other consultants as well that are hired besides lawyers, perhaps economists to help draft regulations and that sort of thing.

The Vice-Chairman: Mr. Bertrand.

Mr. Bertrand: I think I might give some more light on that. You see, when you adopt new sections in the law or covering

[Interpretation]

M. Swayne: C'est exact. On achète du matériel pour les nouveaux employés qui doivent s'acquitter de leurs nouvelles fonctions.

Mme Appolloni: Quel genre de machines et de matériel construit-on et achète-t-on?

M. Swayne: C'est du capital.

Mme Appolloni: Bon.

M. Swayne: Une partie du matériel, en fonction de sa valeur, est considérée comme étant du capital, comme les fournitures et l'équipement de bureau. Malheureusement, c'est présenté de telle façon dans le budget supplémentaire qu'on a l'air de construire quelque chose, mais ce n'est pas le cas. Il s'agit en fait d'achats d'équipements pour ces employés, qu'en-globe cette rubrique «article courant».

Mme Appolloni: En toute déférence, monsieur Swayne, pour venir en aide à nos pauvres contribuables, j'aimerais qu'à l'avenir on fasse un peu plus attention au libellé des budgets supplémentaires.

M. Swayne: Malheureusement, je n'y peux rien. On nous demande d'inclure ces renseignements dans les budgets supplémentaires en suivant le format utilisé par le Conseil du trésor pour la présentation des comptes publics.

Mme Appolloni: Je vois.

Le vice-président: Permettez-moi d'ajouter que l'Auditeur général a comparu devant un autre comité ce matin, où il a fait allusion au problème et parlé des informations dues aux députés; la question est donc à l'étude.

Mme Appolloni: Bien. J'en viens maintenant aux traitements et salaires, puis aux services professionnels et aux services spéciaux. Pourquoi deux postes différents, là encore? Ces deux catégories de gens touchent sûrement un salaire?

M. Swayne: Quand nous engageons du personnel, leurs salaires tombent sous la rubrique Salaires, Article courant, Article courant-01. Lorsque nous engageons à forfait des experts-conseils, par exemple, les conseillers juridiques dont a besoins la Directions des enquêtes sur les coalitions, cette dépense est versée à la rubrique Article courant-04, services d'experts-conseils.

Mme Appolloni: Ces avocats ne font donc pas partie du personnel?

M. Swayne: Non, ils ne font pas partie du personnel. Lorsque le procès débute en province, disons, il est fréquemment nécessaire d'engager un expert-conseil privé; or, les nouvelles modifications apportées à la loi ont entraîné un surcroît de travail qui a lui-même entraîné une multiplication des litiges. Je suppose qu'il y a d'autres experts-conseils qui sont embauchés, à part des avocats, des économistes peut-être qui aident à la rédaction d'avant-projets de règlement et à ce genre de choses.

Le vice-président: Monsieur Bertrand.

M. Bertrand: Je pense pouvoir vous éclairer sur ce point. Voyez-vous, que nous adoptions de nouveaux articles dans une

[Texte]

new parts, for instance, the service sector, I did not develop in my bureau the full expertise on all the range of services before, because it would have been a waste of resources until the law was adopted. Once the law is enforced, is on the books and we have to enforce it, I have a training period for my officers. They have to get familiarized with the service sector, for all the professions. This takes time and it would mean, if I were to proceed that way, I would have just a training period for six months to a year and then enforcement after that. I do not think the Canadian public can afford that. The Department has passed a law. It wants me to enforce it. In that case I would have recourse to experts from outside who are familiar with some aspects of the service sector, the real estate industry, for instance, and they would come and advise us and say now as we have that type of complaint, yes this is the way to go about it, you have some reason. This is the way it functions.

The same thing with the financial sector. We did not have very great experts in the brokerage industry or the banking industry. At the lift of a finger we needed to have information fast because we had received some complaints and we had reason to believe as the law said that a violation of the act has occurred. If I do not have a full knowledge of the industry, I cannot pass that judgment and for that reason, experts would be retained and would come for two or three days, or a number of days and say, yes or no, in answer to our question and then we would be in a better position to enforce it.

• 1610

Mrs. Appolloni: Mr. Bertrand, I can well understand an initial phase of legislation. I suppose my main concern is that because of this legislation the department does not become like Topsy and just grows and grows and grows. Things are becoming more complex, and we are talking about more mergers. We are even already looking towards some kind of legislation or control of multinationals through the UN. When are we going to stop?

Mr. Abbott: Well, Mrs. Appolloni, I think you can be certain that this department is not one of the big spenders. These amounts which are employed are carefully spent, and I think it is for the benefit of Canadians generally, particularly consumers, that we allocate adequate resources to protect them because if we are spending a million and a half or dollars extra the fact is that millions of dollars may be bilked from consumers through misleading practices that we are trying to correct and stamp out. So the money may be regarded more as an investment than an expenditure, if you can think of it that way.

Mrs. Appolloni: That is beautiful way to think of it, Mr. Minister. I also would like you to assure me that some of the money that has been bilked out of the consumer is getting back to that consumer.

[Interprétation]

loi ou que nous englobions des secteurs nouveaux, le secteur des services par exemple, j'attends que la loi soit adoptée avant d'embaucher le personnel compétent voulu; autrement, ce serait un gaspillage de ressources. Une fois que la loi entre en vigueur, qu'elle devient officielle et qu'il me faut des gens pour la faire appliquer, mon personnel subit une période d'entraînement au cours de laquelle il se familiarise avec le secteur des services et toutes les professions qu'il regroupe. Cela prend du temps et si je procédais uniquement ainsi, cela veut dire que j'aurais à prévoir une période d'entraînement de 6 mois à 1 an avant de pouvoir m'occuper de l'application de la loi. Je ne pense pas que le public canadien puisse nous le permettre. Le ministère a fait adopter une loi. C'est à moi de la faire appliquer. Dans ce cas, j'ai recours à des experts qui connaissent certains des aspects du secteur des services, de l'industrie immobilière, par exemple, et qui me conseillent et me disent comment réagir devant tel ou tel type de plainte. C'est ainsi que cela marche.

La même chose s'applique au secteur financier. Nous n'avions pas d'experts véritables dans le domaine du courtage ou de l'industrie bancaire. Il nous fallait avoir des renseignements presque à la minute lorsque nous recevions des plaintes et que nous avions des raisons de soupçonner que l'on avait contrevenu à la loi. Il m'est difficile de me prononcer si je ne connais pas bien l'industrie; c'est la raison pour laquelle nous engageons des experts-conseils qui travaillent deux ou trois jours ou un certain nombre de jours pour répondre par un oui ou par un non à nos questions et nous permettre ainsi de mieux faire appliquer la loi.

Mme Appolloni: Monsieur Bertrand, je puis comprendre la phase initiale de la loi. Ce qui m'inquiète, c'est qu'à cause de cette loi, le ministère risque de croître et prendre des proportions démesurées. Les choses se compliquent et nous parlons de fusions plus nombreuses. Nous envisageons déjà même un genre de loi ou un contrôle régissant les sociétés multinationales par le truchement de l'ONU. Où cela va-t-il s'arrêter?

M. Abbott: Eh bien, madame Appolloni, je vous affirme que ce ministère n'est pas dépensier. Nous faisons très attention à nos dépenses et en général cela profite aux canadiens, aux consommateurs en particulier; nous allouons des ressources adéquates pour les protéger et si nous dépensons un million et demi de dollars supplémentaires, il se peut que des millions auraient été extorqués aux consommateurs grâce à des pratiques frauduleuses auxquelles nous essayons de mettre un terme. Il s'agit donc plutôt d'un investissement que d'une dépense, si vous regardez la chose sous cet angle.

Mme Appolloni: C'est une merveilleuse façon d'envisager les choses, monsieur le ministre. J'aimerais aussi que vous m'assuriez qu'une partie de l'argent qui a été extorqué aux consommateurs sera remis aux consommateurs.

[Text]

Mr. Abbott: Well, frequently that is the problem; it is not. But if we stamp out the practice then the consumer will not be bilked, to begin with.

The Vice-Chairman: Thank you, Mrs. Appolloni. Mr. Brisco, you are next.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Chairman. There are some areas that I would like to address myself to and make certain enquiries of you. Under the Combines Investigation and Competition Act, or under your Ministry, does the department concern itself with the practices of factoring?

Mr. Bertrand: We try to define factoring as a financial service. Factoring is now covered by the act and, if you have any knowledge of any practices that you suspect are in violation of the act, I would suggest that you communicate with me, suggest your grounds, and if that complaint reveals there is evidence of violation of the act then under the law I am bound to start an inquiry and look into it.

Mr. Brisco: Well, I appreciate your answer, Mr. Bertrand, but the problem is that perhaps some companies sail pretty close to the wind and what may be considered as legal may, at least in moral terms, certainly beg the question.

I can think, for example, of an industry that was established under the DREE program which, because of certain managerial indiscretions or errors in judgment, fell victim to a factoring firm which literally brought that business to its knees and closed it down. That firm was a very productive business. It employed about 90 people. It was a firm established under the DREE program. Now, I will endeavour to obtain more background about the practices of that particular factoring company. It is an American concern, with a Canadian subsidiary based in Toronto—I think it is Keller Incorporated. Has your department looked at how many Canadian companies are involved in factoring, how many American companies are involved in factoring in Canada, and how much they are taking out of Canadian industry?

Mr. Bertrand: Mr. Chairman, I know that my bureau has looked into all aspects of financial intermediaries, including factoring, exclusively from the standpoint of the Combines Investigation Act, because the powers that are granted to me under that act must be exercised exclusively for the purpose of the act. It is quite possible that some practices might be reprehensible; they might not be illegal and they might not come under the act. In such respect, I am completely without power and I am exactly the same as any other citizen in Canada.

• 1615

Mr. Brisco: All right. I wonder, Mr. Bertrand, if you would be good enough to provide for me what background papers or information your department may have acquired on factoring. I do not want a library full, but if you have some pertinent documentation that might be of assistance to me in making a

[Interpretation]

M. Abbott: C'est souvent là le problème. Si nous mettons fin à ces pratiques, le consommateur ne se verra rien extorquer du tout.

Le vice-président: Merci, madame Appolloni. Monsieur Brisco, vous êtes le suivant.

M. Brisco: Merci, monsieur le président. Il y a certaines choses que je voudrais vérifier auprès de vous. En vertu de la loi relative aux enquêtes sur les coalitions ou de vos directives, le ministère s'intéresse-t-il à l'affermage de créances?

M. Bertrand: Nous essayons de définir l'affermage de créances comme un service financier. L'affermage de créances ne tombe pas sous le coup de la loi; si vous entendez parler d'une pratique qui apparemment contreviendrait à la loi, je vous suggère de prendre contact avec moi et de soumettre les raisons de votre inquiétude et si effectivement on a contrevenu à la loi, la loi m'oblige à faire faire une enquête et à étudier la question.

M. Brisco: Je vous remercie de votre réponse, monsieur Bertrand, mais le problème, c'est qu'il y a certaines compagnies qui frisent l'illégalité et ce qui peut être considérée comme légal n'est pas nécessairement moral?

Je pense par exemple à une industrie qui a été créée en vertu du programme Meer et qui, à cause de certaines indiscretions ou erreurs de jugement de la part de ses directeurs, s'est trouvée la victime d'une entreprise d'affermage de créances qui l'a acculée à ses dernières ressources et lui a fait fermer ses portes. Il s'agissait d'une entreprise extrêmement productive qui employait environ 90 personnes et qui avait été créée en vertu du programme MEER. J'essaierai d'obtenir davantage de renseignements sur les pratiques utilisées par cette compagnie qui rachète le compte à recevoir. Il s'agit d'une entreprise américaine qui possède une filiale à Toronto. Je pense qu'il s'agit de Keller Incorporated. Votre ministère sait-il combien de compagnies canadiennes font de l'affermage de créances, combien de compagnies américaines le font au Canada et quel est le pourcentage de l'industrie canadienne qu'elles absorbent ainsi.

M. Bertrand: Monsieur le président, mon bureau a étudié tous les aspects relatifs aux intermédiaires financiers, affermage de créances y compris, exclusivement du point de vue de la loi relative aux enquêtes sur les coalitions, les pouvoirs qui me sont octroyés en vertu de la loi devant être exercés uniquement aux fins de la loi. Il est possible qu'il existe certaines pratiques répréhensibles qui ne sont pas illégales et qui ne tombent pas sous le coup de la loi. Dans ce cas, je suis complètement impuissant et je ne peux rien faire de plus qu'un simple citoyen canadien.

M. Brisco: Très bien. Monsieur Bertrand, auriez-vous l'obligeance de me fournir les documents généraux ou les informations que votre ministère a accumulés relativement à l'affermage des créances. Je ne veux pas toute la bibliothèque, mais ce serait utile d'avoir des documents pertinents qui pourraient

[Texte]

determination before I even write to you, it would be helpful. It would be helpful for me to better understand the question of factoring; I do not pretend to be an expert in that area.

The Vice-Chairman: And for the other members of the Committee as well.

Mr. Brisco: Yes.

Mr. Chairman, I think I still have time for another couple of short ones. I would like to move, Mr. Abbott, into a more meat-and-potatoes area.

The Vice-Chairman: Potatoes are my area.

Mr. Brisco: That is why I felt this question might have some appeal.

The Vice-Chairman: Could we have a commitment from Mr. Bertrand to circulate the sort of information requested by Mr. Brisco? Perhaps we should clear that up.

Mr. Bertrand: Mr. Chairman, I would like to draw your attention to the essence of Section 27 under the Combines Investigation Act. It says that all inquiries are in private and confidential. Therefore, if I do have some documents that have been obtained as a result of any inquiry, those I will not be able to circulate.

Mr. Abbott: What we can say is that we will take note of your request and write you with as much information as we can legitimately supply on the question of factoring.

Mr. Brisco: Precisely. Thank you.

Now, back to Mr. Corbin's potatoes, and that is simply an analogy. There has been a lot of controversy in the Province of British Columbia—and I suppose there is in other provinces, too, but I am aware of my own backyard—on the subject of gasoline pricing and the inequities that inevitably seem to occur. I am familiar with all the tired, weary arguments that it is a question of transportation costs, the distances involved, whether the refinery is here or whether it is there. But when I see the price of gasoline sitting at around 76 cents a gallon for regular gas in the Okanagan, and 175 miles to 200 miles away in my own backyard it is at 99.9 cents, I have to wonder who is being ripped off. Let me extend it one step further. Recently the Government in its—I should not say wisdom . . .

Mrs. Appolloni: Try it.

Mr. Brisco: Recently, the Government decided to change the ball game as far as Northland Shipping is concerned and how it would supply communities up the West Coast. One of the communities affected was a place called Stewart. Mr. Abbott, if you can imagine driving your car or your truck over 257 miles of what I hesitate to call road, at an average speed of anywhere from 10 to 20 miles an hour, that is the problem that has confronted the companies in getting gasoline and other supplies into Stewart, B.C. Yet, on that Meziadin junction road, 257 miles from nowhere, I can get gasoline at \$1.06 a gallon. Hell, that is halfway between the Yukon border and Smithers. There just is no justification for the imbalances in prices. In fact, 40 miles up that road from Smithers, up the Meziadin road, I can get regular gasoline at 89 cents a gallon. Surely there is something wrong.

[Interprétation]

m'aider à prendre une décision avant que je vous écrive. Cela me permettrait de mieux comprendre la question de l'affermage des créances; je suis loin d'être un expert en la matière.

Le vice-président: Et aux autres membres du Comité également.

M. Brisco: Oui.

Monsieur le président, je pense qu'il me reste du temps pour quelques autres petites questions. J'aimerais poser à Monsieur Abbott une question un peu plus concrète.

Le vice-président: Le concret, ça me connaît.

M. Brisco: C'est pourquoi j'ai pensé que la question vous intéresserait.

Le vice-président: M. Bertrand nous promet-il de distribuer le genre d'information demandé par M. Brisco? Il faudrait peut-être mettre cela au clair.

M. Bertrand: Monsieur le président, j'aimerais attirer votre attention sur l'article 27 de la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions qui dit que toutes les enquêtes doivent être privées et confidentielles. Par conséquent, je ne pourrais vous donner tous les documents que j'ai recueillis à la suite d'une enquête.

M. Abbott: Eh bien, nous prenons note de votre requête et nous vous enverrons autant d'informations que la loi nous permet de vous envoyer sur la question de l'affermage des créances.

M. Brisco: C'est parfait. Je vous remercie.

Revenons maintenant au monde concret de M. Corbin. Il y a eu beaucoup de controverse en Colombie-Britannique—et ailleurs aussi, je suppose, mais on est plus au courant de ce qui se passe chez soi—au sujet du prix de l'essence et des injustices qui semblent se produire inévitablement. Je connais bien les vieux arguments que l'on invoque lorsqu'on parle des coûts de transport, des distances qui entrent en jeu, du site de la raffinerie. Mais lorsque je vois le prix de l'essence à 76 cents le gallon pour l'essence ordinaire à Okanagan, et à 175 ou 200 milles de chez moi, à 99.9 cents, je me demande qui se fait voler. Et j'irai plus loin. Récemment le gouvernement, dans sa—je ne devrais pas dire sagesse . . .

Mme Appolloni: Pourquoi pas?

M. Brisco: Récemment, le gouvernement a décidé de changer les règles du jeu en ce qui concerne les expéditions dans le grand Nord et l'approvisionnement des communautés de la côte ouest. L'une des communautés touchées est un village qui s'appelle Stewart. Imaginez-vous, monsieur Abbott, conduisant votre voiture ou votre camion pendant 257 milles de ce que j'hésite à appeler une route, à une vitesse horaire moyenne de 10 à 20 milles; c'est à ce problème que font face les compagnies qui veulent se ravitailler en essence et en autres choses à Stewart, en Colombie-Britannique. Et pourtant, au croisement de Meziadin, à 257 milles de toute terre habitée, je peux acheter de l'essence à \$1.06 le gallon. C'est pourtant à mi-chemin entre la frontière du Yukon et Smithers. Cette divergence de prix est totalement injustifiée. En fait, à 40 milles au nord de Smithers, sur la route de Meziadin, je puis

[Text]

I will tell you that the consumers of British Columbia are pretty upset about it, and it gets bounced back between the provincial authorities and the federal authorities. I have drawn this matter to your department's attention with reference to one community, Castlegar. Unfortunately, they were not able to get sufficient evidence to pin down the fact that there was a combine, or an agreement. I suggest that I will have a lot of difficulty getting that type of evidence within my own community of Trail. But I do say, sir, that it is certainly suspect, and I wonder what your department is prepared to do about it on behalf of the consumer.

The Vice-Chairman: Mr. Bertrand.

• 1620

Mr. Bertrand: Mr. Chairman, you must remember that the Combines Investigation Act is a criminal statute. As a consequence, we have to prove, beyond reasonable doubt, that an arrangement or an agreement exists. That is a great deal more than suspecting an agreement. You see we will not succeed in court if the defendants can show that there are other possible or acceptable reasons for their behaviour. In a small community, the interdependence of station operators is a well-known fact and it is also a known fact that, if one started to cut prices, the others would follow. Therefore, just anticipating the behaviour of the others, knowing what the others would do if he were to do that, that is a serious game. You end up with a great deal of similarity among prices without arrangements or agreement. They do not talk to one another but they end up with about the same price because, presumably, they are charged the same price by each supplier and because, secondly, transport costs are about the same. For each little station, the markup and the money required to live and operate a station is comparable and there is even the force of competition in that case. The only way you can reduce the price would be to have a new comer cutting the market but, in that case, if it is a small community, it might not be possible for a third, fourth or whatever number of stations to come and live. Therefore, nobody would come in that case. So it is not a conspiracy, it is not a violation of the Act. There are a lot of other explanations that a judge would buy.

The only way, practically speaking, we can obtain a conviction in the case of a gas station operator is when we have evidence of a joint-meeting place. We have to have a witness who says that he or she attended a meeting where they all agreed to raise the price, and the next day, or a few days later, everybody went up to a new level. Alternatively we might obtain some written document relating to an agreement to raise the price to such and such. But as you see, our choice of evidence is very limited. Now bear in mind that it is a criminal statute, the difficulty of proving beyond a reasonable doubt, and the existence of other circumstances that could explain the situation.

[Interpretation]

acheter de l'essence ordinaire à 89 cents le gallon. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, c'est clair.

Je vous dirai que les consommateurs de la Colombie-Britannique sont assez fâchés de la situation et les autorités provinciales et les autorités fédérales se renvoient la balle. J'ai signalé la chose à votre ministère relativement à une communauté qui s'appelle Castlegar. Malheureusement, nous n'avons pu recueillir suffisamment de preuves pour établir qu'il y avait eu complot ou accord. Je suppose que j'aurais beaucoup de mal à recueillir ce genre de preuves dans ma propre communauté de Trail. Je vous dirai pourtant, monsieur, que la situation est pour le moins suspecte et je demande ce que votre ministère est prêt à faire au nom du consommateur.

Le vice-président: Monsieur Bertrand.

M. Bertrand: Rappelez-vous, monsieur le président, que la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions est une loi criminelle. Nous devons donc établir catégoriquement la preuve que ce genre d'entente ou d'accord existe. Il ne suffit pas de soupçonner l'existence de cet accord. Voyez-vous, si le défendeur allègue des raisons plausibles ou acceptables pour justifier son comportement, les tribunaux nous donneront tort. Dans une petite communauté, c'est un fait bien connu que les stations-service sont interdépendantes; c'est bien connu également que si une station commence à couper les prix, l'autre suivra. Il faut donc prévoir ce que les autres vont faire, imaginer leur réaction; c'est vous qui prenez l'initiative et c'est un jeu assez sérieux. Le prix de vente finalement est sensiblement le même et pourtant il n'y a eu aucune entente. Ces personnes ne communiquent pas entre elles et pourtant elles vendent au même prix, probablement parce que leurs fournisseurs leur facturent le même prix et aussi parce que leurs coûts de transport sont à peu près les mêmes. Le bénéfice réalisé et les frais d'exploitation sont à peu près les mêmes dans toutes les petites stations-service; dans ce cas, la concurrence joue également. Pour faire baisser les prix, il faudrait qu'un nouveau venu s'installe et commence à couper les prix; dans ce cas, toutefois, s'il s'agit d'une petite communauté, il n'est pas toujours rentable d'avoir une troisième ou une quatrième station-service. Dans ce cas, personne ne songerait à venir s'y installer. Il n'y a donc pas d'entente délictueuse et il n'y a pas de dérogation à la loi. Les juges sont prêts à accepter toutes sortes d'explications.

A toutes fins pratiques, la seule façon de gagner un procès entamé contre l'exploitant d'une station-service est de prouver qu'il a rencontré ses concurrents. Il faut que quelqu'un témoigne avoir assisté à une réunion au cours de laquelle les exploitants ont accepté de faire monter les prix, et que le lendemain ou quelques jours plus tard, tous les prix aient effectivement monté. Ou bien il faudrait avoir en main des documents prouvant qu'ils se sont mis d'accord pour faire monter les prix. Comme vous voyez, notre choix de preuves est très limité. Et n'oubliez pas qu'il s'agit d'une loi criminelle, qu'il est difficile d'avoir des preuves catégoriques et que d'autres motifs peuvent être invoqués pour expliquer la situation.

[Texte]

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Bertrand. Your time is up, Mr. Brisco. We will have to go to Mr. Huntington on the second round, now.

Mr. Huntington: No, you have Mr. Grafftey on the first round.

The Vice-Chairman: Okay.

Mr. Grafftey: I will not ask this in the way of a question but I might like some comments. I am not making factual representations. Quite frankly, this comes to me by way of hearsay, but I am bringing it up because I think it is a serious problem. A lot of people represent to me that the relative lack of success in prosecuting combines is the expertise of the lawyers on the defendant as opposed to the expertise of the lawyers on, let us say, the government or public side. I am not making an accusation here. Is it a problem? I know that there are law firms around the country where people do nothing but specialize in combines investigation work. Is it a problem for the Departmental officials, in their view, to utilize lawyers on the government side that seem to have the day-to-day expertise on these combines investigations. In other words, what I am suggesting, briefly, is that it might be a problem because I know that you can go any where in the country and find lawyers doing this for his defendants. And it strikes me, from what I have heard in the judicial community and in the business community, that the presentation by government lawyers in the area of combines investigation is not up to the work being done on the defendants' side.

Mr. Abbott: Mr. Grafftey, I should like to answer that and, perhaps, Mr. Bertrand will want to supplement it. I think first of all, the government, we assume, has the capacity to pay a fair, appropriate fee. I also assume, as Minister, that when cases are commenced the government retains competent legal counsel. Now the reputation you mention may be the result of the fact that frequently the government has launched monopoly cases, as in, say, the recent Irving case, and has lost—and we lose other cases—and the inference is that we did not have good lawyers. It might be equally true that under the present law we lack the necessary ability to prove the case. Therefore I do not think you can draw the inference that we have inferior legal assistance.

• 1625

Mr. Grafftey: Right. Second question—I do not intend to utilize my 10 minutes; hopefully not. If I am correct, you cannot always inform me when investigations are being started, but maybe what I am about to say will at least elicit some commentary from the officials or maybe from the Minister. I am quite concerned about the high price of funerals in this country. It seems incredible to me. Frankly, I have no statistics, just what I read in the press and just what my eye tells me as I go from coast to coast in Canada. Especially in my part of the world I see the same emblems outside funeral homes. It strikes me that the high cost of funerals must have something to do with what seems to be or tends to be monopolistic

[Interprétation]

Le vice-président: Merci, monsieur Bertrand. Votre temps de parole est expiré, monsieur Brisco. Nous allons maintenant passer la parole à M. Huntington pour la deuxième fois.

M. Huntington: Non, vous aviez M. Grafftey au premier tour.

Le vice-président: Très bien.

M. Grafftey: Je n'ai pas l'intention de poser de questions, mais j'aimerais faire quelques commentaires. Il ne s'agit pas vraiment d'instances. En toute honnêteté, c'est quelque chose qui m'a été rapporté; c'est une question grave à mon avis, et c'est pourquoi je la soulève. Bien des gens m'ont dit que les poursuites entamées contre ces coalitions ne réussissent que rarement, les avocats de la défense étant plus compétents que les avocats, disons, du gouvernement ou de la Couronne. Je n'accuse personne ici. Est-ce vraiment un problème? Je sais qu'il existe au Canada des cabinets d'avocats dont les membres se spécialisent dans la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions. Est-ce que les fonctionnaires ministériels considèrent que c'est un problème pour eux d'utiliser au contentieux les avocats qui suivent les enquêtes au jour le jour? En d'autres termes, j'aimerais savoir si cela pose des difficultés; les défenseurs n'ont pas de difficultés à trouver des avocats. J'ai entendu dire quelque chose qui m'a frappé chez les gens de loi et la communauté d'affaires, à savoir que les avocats du gouvernement qui s'occupent des enquêtes sur les coalitions ne sont pas aussi compétents que leurs homologues civils.

M. Abbott: Monsieur Grafftey, je vais répondre à votre question et M. Bertrand ajoutera peut-être quelques mots. Je suppose que le gouvernement a les moyens de payer ses avocats comme il faut. A titre de ministre, je suppose que lorsqu'on entame un procès, le gouvernement engage des experts juridiques compétents. Vous avez parlé de la réputation de ces avocats; cela est peut-être dû au fait que le gouvernement s'attaque fréquemment à des monopoles, comme dans le cas de Irving, et perd son procès; et comme nous avons perdu d'autres procès, l'on peut en tirer la conclusion que nos avocats sont incompetents. Il se peut aussi que la loi actuelle ne nous permette pas de prouver nos allégations. Je ne pense donc pas que l'on puisse en conclure que notre personnel juridique est incompetent.

M. Grafftey: Bon. Deuxième question. Je n'ai pas l'intention d'utiliser les dix minutes qui me sont accordées; je l'espère du moins. Si j'ai bien compris, vous n'êtes pas en mesure de me dire à quel moment l'enquête débute; vos fonctionnaires ou le ministre lui-même pourront peut-être m'éclairer tout à l'heure. Ce qui m'inquiète, c'est le coût élevé des enterrements dans notre pays. Je trouve cela incroyable. Je n'ai pas de statistiques; je vous avoue que mes connaissances me viennent de ce que j'ai lu dans les journaux d'un bout à l'autre du Canada. Et d'un bout à l'autre du Canada, je vois le même signe accroché à la façade des salons funéraires. Je me suis demandé si le coût élevé des enterrements avait quelque chose à voir avec l'appar-

[Text]

practices in the area of funeral homes. I am informed reliably that a great deal of this service—should I call it an industry?—is being taken over in the United States; which seems almost incredible to me. I know that even in a Committee like this you cannot tell me necessarily what investigations are going on, et cetera, but is the high cost of funerals a concern to the department? I am sure every M.P. must . . . You know, it is abhorrent to see the amount of money that is taken out of low-income people for the cost of funerals at the time when their resistance is low and they are most susceptible. I find it hard to believe that so much of this industry is monopolized by United States interests.

Mr. Abbott: Mr. Bertrand, would you like to comment on the funeral situation?

Mr. Brisco: Should we establish a burning ghat on the banks of the Ottawa River?

Mr. Abbott: I can think of some candidates for it.

The Vice-Chairman: Is the reference to political funerals?

Mr. Bertrand: First of all, you must realize that in terms of competition policy price is not necessarily an indication . . .

Mr. Grafftey: That is right.

Mr. Bertrand: . . . of degree of concentration and whether it is good or bad for the allocation of resources in the economy. I must say that this fact was brought to my attention before the law was even applicable to services and there was nothing we could do about that last year. You must realize that any infraction or any violation of the law must have occurred since then for us to be in motion, but we do know that in the last few years a high degree of concentration was going on in the funeral service industry. The only thing we keep an eye on is the supply of goods to that industry.

Mr. Grafftey: Right.

Mr. Bertrand: We suspect the same thing might have happened. We have to see now if that position is entrenched or monopolized.

Mr. Grafftey: You are of course referring to the casket industry.

Mr. Bertrand: Yes.

Mr. Grafftey: My last question to the Minister. I see that the vote under the government grant to the World Intellectual Property directly and indirectly affects patent legislation. I am sure the Minister has received the same sort of representations I have from various interest groups vis-à-vis the patent legislation. Could the Minister at this stage of the proceedings inform the Committee of the government's intentions vis-à-vis the present patent draft legislation?

Mr. Abbott: As you know, we have the study, which we have invited comment on, and a draft bill. A good deal of the comment from responsible sources has been adverse, as you are aware. I think the department's role is to study and come

[Interpretation]

rent monopole de ce secteur. J'ai appris de source sûre qu'une grande partie de ce service—ou devrais-je dire de cette industrie—est rachetée peu à peu par les États-Unis, ce qui m'étonne énormément. Je sais que dans un Comité comme celui-ci, vous n'êtes pas nécessairement en mesure de m'indiquer les enquêtes qui sont en cours; mais votre Ministère s'intéresse-t-il à la question du coût élevé des enterrements? Je suis sûr que tous les députés doivent . . . C'est honteux, savez-vous, de voir ces sommes d'argent que l'on extorque aux gagne-petit pour défrayer les enterrements alors même que leur résistance se trouve affaiblie et qu'ils sont le plus susceptibles de se laisser convaincre. J'ai du mal à croire qu'un si grand pourcentage de cette industrie se trouve monopolisé par des entreprises américaines.

M. Abbott: Monsieur Bertrand, aimeriez-vous nous parler de la question des enterrements?

M. Brisco: Faut-il construire des bûchers funéraires sur les rives de la rivière des Outaouais?

M. Abbott: Il y a des gens que j'y jetterais volontiers.

Le vice-président: Voulez-vous parler d'enterrements politiques?

M. Bertrand: Vous devez tout d'abord vous rendre compte qu'en ce qui a trait à la politique de concurrence, le prix n'est pas nécessairement une indication . . .

M. Grafftey: C'est exact.

M. Bertrand: . . . du degré de groupement ni de ses répercussions sur l'allocation des ressources de notre économie. Je dois vous dire que la question m'a été signalée avant que la loi ne s'applique aux services, et l'an dernier, nous ne pouvions rien faire. Vous devez savoir que seules nous intéressent les infractions ou les dérogations à la loi qui se sont produites depuis lors. Nous savons néanmoins que depuis quelques années l'industrie des services funéraires s'est fortement groupée. Nous gardons l'œil uniquement sur la matériel qui est livré à cette industrie.

M. Grafftey: Bon.

M. Bertrand: On se demande si la même chose ne s'est pas produite dans ce domaine. Il faut savoir s'il s'agit d'une implantation ou d'un monopole.

M. Grafftey: Bien entendu, vous parlez de l'industrie des cercueils?

M. Bertrand: En effet.

M. Grafftey: Voici ma dernière question au ministre. Je vois que le crédit relatif à l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle touche directement et indirectement la Loi relative aux brevets. Je suis sûr que plusieurs groupes de pression ont présenté des instances au ministre au sujet de la Loi relative aux brevets. Le ministre serait-il aujourd'hui en mesure de nous dire quelles sont les intentions du gouvernement vis-à-vis du projet de loi actuel relatif aux brevets?

M. Abbott: Comme vous savez, nous avons l'étude—et nous avons invité les gens à nous envoyer leurs commentaires—ainsi qu'un avant-projet de loi. Vous savez sûrement que la plupart des commentaires de sources autorisées ont été négatifs. Je

[Texte]

to the decision whether we will go forward with legislation which is like the draft legislation or what. I can only say, as I have said publicly, that we are not going to proceed with legislation that will be alien to the best interests, as reflected by a lot of the briefs we have received, of the community. In any event, it is not the highest priority. But we are definitely not going to introduce legislation that will be antagonistic to the best interests of the experts or to their opinions.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Minister, Mr. Grafftey. We are still on the first round and the last name is Dr. Philbrook.

• 1630

Mr. Philbrook: Thank you, Mr. Chairman. Through you to the witnesses. My one question is on the last item that was raised by the Member for Brome-Missisquoi regarding Vote 25b—Intellectual Property Program. At some later date I would like to get onto the broader subject of the patent revisions, and hopefully we will have an opportunity to do that. But at the present time I would like to restrict my question to our grant to the World Intellectual Property Organization. Briefly, and not in any great detail, I would like to know what is the purpose of this organization? What is the arrangement for our grant in terms of a commitment, whether it is an automatic commitment or not, and the particular reason for requiring a supplementary estimate, an extra amount of money on this? I understand that last year the supplementary estimate was \$20,000; this year it is \$35,000 on an original estimate of \$110,000, and that seems to be completely cancelled out by the deferral of another grant:

Less: Funds available from Vote 25 due to deferral of contract for consultant study of automated operations.

Just briefly, what did happen in regard to that grant?

Mr. Abbott: I do not have a great deal of information, but WIPO, as it is popularly known, the World Intellectual Property Organization, is a necessary international organization because, as you are aware, the whole area of patents and copyrights is by its very nature international, and it is essential that this body be adequately financed, in our interests as well as that of other member countries. We are a signatory to the Paris and Berne Conventions protecting industrial property of literary and artistic works. As a class two member, we contribute on an annual basis, and the amount we contribute is based on the volume of applications processed. The 1976-77 grant was to be the Swiss franc equivalent of then \$110,000, but, with the revaluation or inflation vis-à-vis the Canadian dollar of the Swiss franc, it was necessary to supplement that amount by \$35,000.

Mr. Philbrook: Was that expenditure nullified by another \$35,000 that was available from some other source? This explanation of requirements says, "less funds available."

Mr. Abbott: Maybe Mr. Swayne could comment on that point.

[Interprétation]

pense que le ministère doit étudier la question et décider si oui ou non on essaiera d'obtenir une loi semblable à l'avant-projet de loi. Je ne peux que répéter ce que j'ai dit en public, à savoir que nous ne continuerons pas à promouvoir une loi qui va à l'encontre des intérêts publics, comme en témoignent les nombreux mémoires que nous avons reçus. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas la question la plus pressante. Nous n'avons certainement pas l'intention de présenter une loi qui irait à l'encontre des intérêts des experts ou de l'avis qu'ils ont exprimé.

Le vice-président: Merci, monsieur le ministre, monsieur Grafftey. Nous en sommes encore au premier tour et le dernier nom sur la liste est le Dr Philbrook.

M. Philbrook: Merci, monsieur le président. Ma question s'adresse aux témoins et concerne le dernier point qui a été soulevé par le député de Brome-Missisquoi concernant le crédit 25b—Programme de la propriété intellectuelle. J'aimerais aborder plus tard le sujet plus général des révisions relatives aux brevets et j'espère avoir l'occasion de le faire. Pour le moment, je limiterai ma question au crédit relatif à l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle. Sans entrer dans les détails, j'aimerais savoir quel est l'objectif de cet organisme. A quoi s'est-on engagé? S'agit-il d'un engagement automatique ou non et quelle est la raison pour laquelle on présente un budget supplémentaire pour cet organisme? Apparemment, le Budget supplémentaire l'an dernier était de \$20,000; cette année il est de \$35,000 alors que le budget prévu se chiffrait à \$110,000, ce qui équivaut au montant d'un autre octroi qui a été reporté:

Moins: Fonds disponibles au titre du crédit 25 en raison du report de l'octroi du contrat d'étude sur l'automatisation des opérations par des experts-conseils.

Bref, où en sommes-nous avec cet octroi?

M. Abbott: Je n'ai pas beaucoup d'informations mais l'OMPI, comme on dit, soit l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle, est une organisation internationale utile. Vous savez en effet que le domaine des brevets et des droits d'auteur est un domaine international de par sa nature-même, et il est essentiel que cet organisme ait les ressources nécessaires pour protéger nos intérêts et ceux des autres pays membres. Nous avons signé les conventions de Paris et de Genève qui protègent la propriété industrielle des œuvres littéraires et artistiques. Nous sommes membres de deuxième catégorie et à ce titre notre contribution se fait annuellement en fonction du nombre de demandes étudiées. L'octroi de 1976-1977 représentait l'équivalent de \$110,000 en francs suisses, mais étant donné la réévaluation ou l'inflation du franc suisse par rapport au dollar canadien, nous avons dû déboursier \$35,000 de plus.

M. Philbrook: Cette dépense a-t-elle été contrebalancée par \$35,000 provenant d'autres sources? Sous «explication du besoin», on indique «Moins: fonds disponibles».

M. Abbott: M. Swayne pourrait peut-être répondre à ce point.

[Text]

The Vice-Chairman: Mr. Swayne.

Mr. Swayne: We are not asking for any additional money. The Bureau of Intellectual Property has been able to set aside funds from other budgetary sources within the vote. We are seeking simply the authority to spend moneys from within the vote, since grants are controlled by Parliament.

Mr. Philbrook: So the \$35,000 required in the Supplementary Estimates, was required because of foreign exchange differences?

Mr. Abbott: Yes, that is right.

Mr. Philbrook: Thank you very much.

The Vice-Chairman: Thank you, Dr. Philbrook. The second round: Mr. Huntington, 10 minutes.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman. In regard to Dr. Philbrook's last question and the reply, it is my understanding from the Supplementary Estimates that that \$35,000 is to be provided from Treasury Board contingency votes. Is that not right? Not from other votes.

Mr. Swayne: No, the funds are available in Vote 25 at this particular point in time. We simply do not have the authority to spend these under the grants allotment as approved by Parliament, so we are simply asking Parliament to increase the allotment and vote that relates to the provincial grants.

Mr. Huntington: Thank you. In regard to an answer to Mr. Brisco concerning tank wagon prices of gasoline, I might have misunderstood this, but one of the great problems we are having out West is that the tank wagon prices or farm gate prices are not the same in the distribution of gasoline. With the introduction of self-serve, refinery-owned stations, they are now able to buy at the tank farm gate at much lower prices; at prices low enough to allow them to sell at the tank farm gate price for franchised dealers.

Is there anything in the existing legislation that can perhaps move in, study, and correct that apparent injustice?

Mr. Abbott: I might comment before I ask Mr. Bertrand. I met on Saturday in Calgary with the President of the Independent Gas Station Owners' Association, and he and his Association are very concerned because of this and a related issue, and I brought this to Mr. Bertrand's attention.

Mr. Bertrand: Yes, one must remember first of all that the section that would be applicable might be the price discrimination section,

and to which somebody in business cannot sell to competitors at different price, except for different quantities, the same product.

First, when it is a company-owned station, there is no sale; there is just a transfer of gasoline owned by the company to gasoline still owned by the company. It is in the hands of its own station, it is simply transferred from the tank to the

[Interpretation]

Le vice-président: Monsieur Swayne.

M. Swayne: Nous ne demandons pas d'argent supplémentaire. L'Organisation de la propriété intellectuelle a réussi à mettre de côté certaines sommes mentionnées dans le crédit et provenant d'autres sources budgétaires. Tout ce que nous demandons, c'est l'autorisation de dépenser cette somme qui figure au crédit, étant donné que le Parlement contrôle les octrois.

M. Philbrook: Les \$35,000 mentionnés dans le Budget supplémentaire se justifient par une fluctuation des devises?

M. Abbott: Oui, c'est exact.

M. Philbrook: Je vous remercie.

Le vice-président: Merci, monsieur Philbrook. Deuxième tour: Monsieur Huntington, dix minutes.

M. Huntington: Merci, monsieur le président. Relativement à la dernière question de M. Philbrook et à la réponse qui a été donnée, je crois comprendre en lisant le Budget supplémentaire que ces \$35,000 proviennent du crédit des éventualités du Conseil du Trésor. C'est bien cela? Pas des autres crédits?

M. Swayne: Non, cette somme est inscrite au crédit 25 à l'heure actuelle. Nous demandons seulement l'autorisation de la dépenser en vertu de l'allocation d'octrois approuvée par le Parlement; nous demandons simplement au Parlement d'augmenter l'allocation et le crédit relatif aux octrois provinciaux.

M. Huntington: Je vous remercie. Quant à la réponse donnée à M. Brisco relativement au prix de gros de l'essence, je l'ai peut-être mal comprise; le problème dans l'Ouest, c'est que les prix de gros sont différents selon les grossistes. Les raffineries possèdent désormais leurs propres stations libre-service et nous pouvons acheter à un prix de gros beaucoup plus avantageux; nous pouvons même nous permettre de revendre l'essence au prix de gros aux concessionnaires.

Peut-on invoquer un paragraphe de la loi pour nous permettre d'intervenir, d'étudier la question et de redresser cette injustice apparente?

M. Abbott: Avant de demander à M. Bertrand de vous répondre, j'aimerais faire un commentaire. Samedi, j'ai rencontré à Calgary le président de l'Association des exploitants de station-service indépendants; cette situation de même qu'un problème connexe l'inquiètent lui, ainsi que les membres de son association, et j'en ai parlé à M. Bertrand.

M. Bertrand: Oui. Il faut d'abord se rappeler que l'article que l'on pourrait invoquer est celui qui s'applique à la discrimination des prix,

un homme d'affaires ne peut vendre le même produit à des concurrents à des prix différents, sauf pour des quantités différentes.

Tout d'abord, si c'est la compagnie qui est propriétaire de la station-service, il n'est pas question de vente; il s'agit simplement d'un transfert de l'essence que possède la compagnie à un réservoir d'essence que possède aussi la compagnie. La station-

[Texte]

station. Therefore, the present law does not deal adequately with that situation.

It must also be remembered that we do have presently—and it is public knowledge—an inquiry in my bureau on the petroleum industry. That inquiry is in progress and one of the problems studied in that inquiry is precisely the one you mentioned.

The third point that I would like to draw your attention to is that the task force report or the group of consultants' report on phase two reforms dealt precisely with the problems of cross subsidization, price discrimination and loss leader. It is expected that the next legislation, as announced by the Minister, will deal in some respects with those problems.

Mr. Huntington: Thank you very much for that reply. Mr. Chairman, could I ask the Minister when this very important phase two will be presented to the House.

Mr. Abbott: Well, it was our hope to introduce the bill either later this month or early in December, but the drafting and discussions have taken a little longer than we expected, so we now hope to introduce it very shortly after the Christmas break.

Mr. Huntington: That would be in the last half of January?

Mr. Abbott: Well, I cannot be precise on those dates, but let us say very early in the New Year for the sake of giving ourselves a break.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Minister. To come back to the "manpower" under Vote 15b and Vote 20b, we notice that there is "46" and the explanation is:

Scientific and Professional—3

Administrative Support—12

Administrative and Foreign Service—31

If we note that for "Salary and Wages" there is \$881,000 requested, and we divide 46 into that, we come to a figure of \$19,000 to \$20,000 per person. What is the upper and lower range of salaries and wages covered by this \$881,000?

Mr. Abbott: Mr. Swayne, will you reply to that?

• 1640

Mr. Swayne: I will have to obtain that information for you. I could not specifically give you that information at this time.

Mr. Huntington: "Administrative and Foreign Service": what type of personnel are we hiring and in what function are we hiring them?

Mr. Swayne: I have this broken down in a different format in my own notes and I am not sure that I can relate it to the specific way it is displayed in the estimates, but I could give you their generic name if you wish. The 50 man-years are broken down into 24 commerce officers, 2 economists and/or statisticians, 3 administrative officers, 11 in the clerical and regulatory group, 1 in the social science support group, 5 secretarial and 4 in the program administration group.

[Interprétation]

service lui appartient; il s'agit simplement d'un transfert d'essence du réservoir à la station-service. La loi actuelle ne suffit donc pas à régler ce genre de situation.

Il faut se rappeler également—et cette information est publique—que j'ai un dossier sur l'enquête relative à l'industrie du pétrole qui est actuellement en cours; l'un des problèmes étudiés dans cette enquête est celui que vous venez de mentionner précisément.

Troisièmement, j'aimerais attirer votre attention sur le fait que le rapport de l'équipe spéciale ou le rapport du groupe d'experts-conseils engagés pour la deuxième étape de réforme étudie la question de l'échange des subsides, de la discrimination des prix et des articles vendus à perte. La nouvelle loi que nous promet le ministre règlera en partie ces difficultés.

M. Huntington: Merci de votre réponse. Monsieur le président, j'aimerais demander au ministre à quel moment cette importante deuxième étape sera présentée en Chambre.

M. Abbott: Nous espérons présenter le bill à la fin de ce mois ou au début de décembre, mais la rédaction et les discussions ont pris plus de temps que prévu. Nous espérons donc le présenter peu après l'ajournement de Noël.

M. Huntington: Autrement dit, au cours de la deuxième quinzaine de janvier?

M. Abbott: Eh bien, je ne peux pas vous donner de date précise, mais disons au tout début de 1977, pour nous donner le temps de respirer.

M. Huntington: Merci, monsieur le ministre. J'en reviens à la rubrique «Main-d'œuvre» des crédits 15b et 20b. Nous voyons le chiffre «46», qui se justifie comme suit:

Sciences et professions—3

Soutien administratif—12

Administration et service extérieur—31

Nous remarquons que sous «Traitements et salaires» on demande \$881,000; si nous divisons ce chiffre par 46, on obtient \$19,000 ou \$20,000 par personne. Quels sont les salaires les plus élevés et les plus bas couverts par ces \$881,000?

M. Abbott: Monsieur Swayne, vous voulez répondre?

M. Swayne: Je vais devoir me renseigner, pour l'instant je ne saurais vous dire.

M. Huntington: «Administration et Service extérieur»: quel genre de personnel engageons-nous et à quel titre?

M. Swayne: J'ai des notes à ce sujet, mais elles ne sont pas rédigées à partir des mêmes bases que le budget et je ne sais si je peux répondre directement à votre question; je peux toutefois vous donner le titre des postes. Ces 50 années-hommes se répartissent en 24 officiers commerciaux, 2 économistes et/ou statisticiens, 3 officiers administratifs, un groupe de réglementation et de secrétariat de 11 personnes, une personne pour le groupe de soutien des sciences sociales, cinq secrétaires et

[Text]

Mr. Huntington: Of that breakdown, what is applied to or included in the 31 man-years for administrative and foreign service? Or how many are for foreign service?

Mr. Abbott: I do not think we have any foreign service. It is just, again, a Treasury Board type of heading.

Mr. Huntington: So it is a heading that gets printed year after year and is not corrected that causes my confusion here, is it?

Mr. Abbott: It think you are right. I do not see why it is required of us to have a title that complies with the estimates of other departments that do have a foreign service, but we will have to find out if we can correct that.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, I was wondering if I could ask the Minister if he is aware of the date at which the Department of Consumer and Corporate Affairs last had a zero budgeting study?

Mr. Abbott: When was our last zero budgeting study, Mr. Swayne?

Mr. Swayne: In 1975-76, the department was subject to what, in Treasury Board terms, is called an *X* budget review. At that time, the government proposed to reduce initially the department's manpower budget by 1 per cent, which amounted to approximately 26 man-years.

Further on in that fiscal year, an additional 52 man-years was cut out of the department in an effort to decide where the department could make the contribution of both the 1 per cent, i.e., the 26 man-years, and the 52 man-years, which was an additional cut imposed in the Main Estimates. The department carried on a re-evaluation of all of its programs in order to determine where these cuts would be made and, for all intents and purposes, departmental management were required to carry on what amounted to a zero budgeting exercise.

Mr. Huntington: I can gather, then, that this has had a good through overview and a wringing out of any loose practices that have been brought forward automatically?

Mr. Swayne: We hope it did, sir, have that effect on the department.

Mr. Huntington: And we are now adding back in 46 man-years on this supplementary vote; and these are for new activities over and above the former reduction as a result of legislation becoming effective January 1, 1975. Is that understanding correct?

Mr. Swayne: That is right.

Mr. Huntington: Do you have any estimate of what man-years will be required when phase 2 of the new act passes? Has there been a budget done on that?

Mr. Bertrand: Mr. Chairman.

The Chairman: Yes, Mr. Bertrand.

[Interpretation]

quatre personnes pour le groupe d'administration du programme.

M. Huntington: Quelle proportion de ces employés font partie des 31 années-hommes réservées à l'Administration et au Service extérieur? Autrement dit, combien de personnes sont destinées au Service extérieur?

M. Abbott: Je ne pense pas qu'il y ait de Service extérieur. Ici encore il s'agit du Conseil du Trésor.

M. Huntington: C'est donc un titre que nous retrouvons chaque année et qui n'est jamais rectifié et c'est bien ce qui cause ma confusion, n'est-ce pas?

M. Abbott: Je crois que vous avez raison. Je ne vois pas pourquoi l'on exige de nous un titre qui soit conforme au budget des autres ministères qui n'ont pas de service étranger; nous allons essayer de rectifier cette anomalie.

M. Huntington: Monsieur le président, peut-être pourrais-je demander au ministre s'il sait à quelle date le ministère de la Consommation et des Corporations a fait l'objet pour la dernière fois d'une étude de budget zéro?

M. Abbott: Monsieur Swayne, de quand date notre dernière étude de budget zéro?

M. Swayne: En 1975-1976, le Ministère a fait l'objet de ce que le Conseil du Trésor appelle une révision budgétaire *x*. A cette époque, le gouvernement avait proposé de réduire le budget de main-d'œuvre du Ministère de 1 p. 100, ce qui représentait environ 26 années-hommes.

De plus, au cours de cette même année fiscale, 52 années-hommes supplémentaires ont été supprimées pour déterminer si le Ministère pouvait se passer à la fois du 1 p. 100 du personnel, c'est-à-dire 26 années-hommes, et des 52 autres années-hommes dont la suppression nous a été imposée par le budget principal. Le Ministère a procédé à une ré-évaluation de tous ses programmes pour déterminer si ces réductions de personnel étaient possibles à toutes fins utiles et les différents chefs ont dû procéder à un exercice qui était en quelque sorte une étude budgétaire zéro.

M. Huntington: J'en déduis donc qu'une étude approfondie a été faite et que toutes les irrégularités ont été rectifiées automatiquement?

M. Swayne: Nous espérons que tel fut le résultat pour le Ministère.

M. Huntington: Dans ce crédit supplémentaire, 46 années-hommes viennent s'ajouter qui n'ont rien à voir avec la réduction précédente et qui sont destinées à remplir des postes créés par une nouvelle loi qui est entrée en vigueur le 1^{er} janvier 1975. C'est exact, n'est-ce pas?

M. Swayne: C'est exact.

M. Huntington: Avez-vous une idée du nombre d'années-hommes qui deviendront nécessaires lorsque la phase 2 de la nouvelle loi sera mise en vigueur? A-t-on fait une étude à ce sujet?

M. Bertrand: Monsieur le président.

Le président: Oui, monsieur Bertrand.

[Texte]

Mr. Bertrand: Yes, we had that budget: we had that exercise. We estimated something like 80 man-years. Eighty man-years.

Mr. Huntington: For phase 2?

Mr. Bertrand: For phase 2. But I must confess that, first of all, we had estimated 100 for phase 1 and had been granted only 50 by Treasury Board.

Mr. Huntington: I am wondering, Mr. Chairman, if I could ask the Minister if he would put a good priority on his department and on those man-years to investigate the problems being experienced in the garbage disposal industry when phase 2 of the new act is passed.

Mr. Abbott: I will certainly request Mr. Bertrand to give us a report on that and keep it on his file for future reference after the act is passed.

• 1645

Mr. Huntington: I am wondering, Mr. Chairman, if the Minister would put a priority on that because I think that situation is serious across the country.

Mr. Abbott: Mr. Bertrand is advising me that my only authority under the Act is to instruct him to direct an inquiry. That is what I was just doing, asking him to keep his eyes open but there is no point in conducting an inquiry before he has the act in place. My answer to you, to erase those past confusions, is simply to say, yes, I will place a very personal high priority on it to bring it forward . . .

Mr. Huntington: Mr. Minister, I more than appreciate that forthright answer. Thank you.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Huntington. Mr. McRae followed by Mr. Brisco.

Mr. McRae: Thank you, Mr. Chairman. The question that I would like to bring to the Minister and his officials deals with the whole area of anti-combines legislation and the effectiveness of it and the general rise of the global corporation or the multinational corporation. I do not like to use that term because it has a sort of Neo-Marxist meaning. It also seems to me that some of these questions could also be addressed to the Minister of Finance and possibly the Minister for External Affairs or at least to committees dealing with those subjects.

It seems to me that our efforts are rather minuscule in terms of the kind of growth that we have in global corporations over the last 10 or 15 years. One study I saw by the United States Senate finance committee indicated that in 1973, I believe, the liquid assets of global corporations had risen to something in the order of between \$150 billion and \$250 billion. Now, how liquid liquid is I am not quite sure, but using the same definition they say this is roughly one and a half to two times the size of the total liquid assets of all the national banks. We are referring of course to the noncommunist world but it seems to me that we have a very, very massive problem in this context. It is estimated I think by the same committee that by about 1985 about 80 per cent of the world's assets will be controlled by two or three hundred large global corporations.

[Interprétation]

M. Bertrand: Oui, nous avons fait cette étude et nous avons estimé nos besoins futurs à environ 80 années-hommes.

M. Huntington: Pour la phase 2?

M. Bertrand: Pour la phase 2. Mais je dois souligner que pour la phase 1 nos évaluations prévoyaient 100 années-hommes et que le Conseil du Trésor ne nous en a accordées que 50.

M. Huntington: Monsieur le président, j'aimerais que le ministre demande à son ministère et à ses nouveaux employés d'étudier les problèmes qui se poseront dans l'industrie de l'enlèvement des déchets lorsque la phase 2 de la nouvelle loi sera en vigueur.

M. Abbott: J'ai la ferme intention de demander à M. Bertrand de nous faire un rapport à ce sujet et de s'intéresser tout particulièrement à la question lorsque la loi sera adoptée.

M. Huntington: Monsieur le président, si je demande au ministre de s'occuper de la question c'est que la situation me semble assez grave dans ce pays.

M. Abbott: M. Bertrand me dit que mon seul pouvoir en vertu de la loi est de lui demander d'entreprendre une enquête. C'est précisément ce que j'allais faire, lui demander de se tenir au courant mais rien ne l'autorise à entreprendre une enquête tant que la loi ne sera pas en vigueur. Je vous réponds donc, pour éviter toute confusion, qu'effectivement, oui, je m'occuperai tout particulièrement de cette question pour . . .

M. Huntington: Monsieur le ministre, je ne saurais vous dire à quel point j'apprécie cette réponse directe. Merci.

Le vice-président: Merci, monsieur Huntington. M. McRae suivit de M. Brisco.

M. McRae: Merci, monsieur le président. Je voudrais aborder avec le ministre la question de la Loi anti-coalitions, de son efficacité et du soulèvement général de la société globale ou société multinationale. C'est un terme que je n'aime pas beaucoup car il a une résonance néo-marxiste. Je sais, d'autre part, que mes questions pourraient également s'adresser au ministre des Finances, peut-être au ministre des Affaires extérieures ou du moins aux comités qui traitent de ces questions.

J'ai l'impression que nos efforts ont été minimes dans ce domaine si l'on considère la croissance à laquelle les corporations globales sont parvenues depuis 10 ou 15 ans. D'après une étude du comité sénatorial des finances aux États-Unis, en 1973 les liquidités totales des corporations globales avaient atteint 150 à 250 milliards de dollars. Je ne sais pas à quel point ces liquidités étaient vraiment liquides, mais à partir de la même définition il semble que cela soit équivalent à environ une fois et demie à deux fois les liquidités totales de toutes les banques nationales. Nous parlons bien sûr du monde non communiste et j'ai l'impression que nous nous heurtons à un problème particulièrement grave. Le même comité avait estimé que d'ici 1985, environ 80 p. 100 des actifs du monde seraient contrôlés par deux ou trois cents grandes corporations globales.

[Text]

I am not posing the idea that this is bad per se, that a global corporation is bad per se, but what I am posing is this problem of a relatively small handful of large global corporations having one and a half to two times the liquid power and the ability to move—and also the other point which was very important was that there is a mobility that is available to this fairly large sum of money that is not available necessarily to the conglomerate of national banks, even though you have an organization like IMF.

It seems to me—and another reason I do not like to use the word “multinational corporation”—that in dealing with global corporations there must be a multination approach. One of the areas where this has got to come into is anti-combines type of legislation. Other areas had to do with our tax department. I was very disappointed for instance in the last year or so that we cut a lot of man-hours and we cut some of the man-hours out of our taxing authority, or at least of the studies that were done on a multinational basis dealing with tax regimes like the Grand Cayman Islands and so on.

Now, what kind of approaches are we taking globally in concert with other nations to deal with this problem? It seems to me that, for instance, when you are dealing with the sugar industry, you are not dealing with a local sugar industry, you are dealing with a problem that has created a worldwide problem and it seems to me the approach has to be a multinational approach. I am just wondering where we are in this particular area, where we are going in this particular area in terms of dealing with other nations, in terms of the discussions that have been held at OECD in their approach to these things. I would like your views on this.

• 1650

Mr. Abbott: Mr. Chairman, I would point out to Mr. McRae that his concerns about multinational corporations, their size, scope and power in any market, are very much shared by this government and others. We belong to a subcommittee of the OECD which is a subcommittee dealing particularly with restrictive practices that may be carried out by multi-national corporations. Secondly there is an UNCTAD group of companies which also has a subcommittee studying this same area concerned.

In terms of our own ability to deal with the whole area of concentration, monopoly and the type of powerful resources that he mentions, the new phase 2 will enable the government to obtain a greater source of information, hopefully, and also because of the provisions in it allow the government more effectively to deal with evidence of undue concentration, either from abroad by a company dealing in Canada or of course by a Canadian company itself.

Mr. McRae: Is there a multi-nation approach being planned? In other words, is it loose or is there any possibility that—I am perhaps a little more familiar with some considerations in terms of tax regimes like Grand Cayman Island and so on. But in this area and the area of anti-combines legislation is there—you mentioned UNCTAD and you mentioned

[Interpretation]

Je ne veux pas dire que cela soit mauvais en soi, qu'une corporation globale soit mauvaise en soi, mais le fait qu'une petite poignée de grandes corporations globales possèdent de une et demi à deux fois le pouvoir actif et le pouvoir d'action me semble poser un problème; n'oublions pas non plus ce fait important qu'il existe une mobilité à la disposition de ce regroupement considérable d'argent qui n'est pas forcément disponible aux associations de banques nationales, même par l'entremise d'une organisation comme le FMI.

Il me semble—et c'est une raison de plus pour ne pas aimer le terme «corporation multinationale»—que la question des corporations globales doit être abordée au niveau multinational. Ce principe doit s'appliquer tout particulièrement dans le domaine de la législation anti-coalitions. Dans d'autres secteurs, c'est notre ministère de l'Impôt qui est en cause. L'année dernière, nous avons supprimé un grand nombre d'années-hommes et j'ai déploré que nous ayons supprimé en particulier certains postes chargés d'études multinationales des régimes fiscaux comme celui des îles Grand Cayman, par exemple.

Quelles dispositions avons-nous prises globalement, de concert avec les autres pays, pour aborder ce problème? Dans le cas de l'industrie du sucre, par exemple, il ne s'agit pas d'une industrie locale, il s'agit d'une industrie qui a créé des problèmes au niveau mondial et, à mon sens, ces problèmes doivent être réglés au niveau multinational. J'aimerais savoir où nous en sommes, ce que nous faisons, j'aimerais savoir où en sont les discussions de l'OCDE à ce sujet. Qu'en pensez-vous?

M. Abbott: Monsieur le président, je précise tout de suite à l'intention de M. McRae que ce gouvernement et d'autres gouvernements se préoccupent de très près des corporations multinationales, de leur importance, de leur portée et de leur pouvoir sur tous les marchés. Nous faisons partie d'un sous-comité de l'OCDE qui traite tout particulièrement des pratiques restrictives de certaines corporations multinationales. En second lieu, il existe un groupe de compagnies de CNUCED qui ont également un sous-comité chargé d'étudier ces mêmes problèmes.

Pour ce qui est des problèmes posés par la concentration, les monopoles et les ressources considérables qu'il mentionne, la nouvelle phase 2 permettra au gouvernement de recueillir de meilleures informations et, également, de s'opposer plus efficacement à des concentrations inadmissibles, qu'il s'agisse de compagnies étrangères établies au Canada ou de compagnies canadiennes mêmes.

M. McRae: A-t-on l'intention d'aborder le problème au niveau multinational? Autrement dit, devons-nous agir chacun pour soi ou bien y a-t-il une possibilité... Je connais peut-être mieux les questions de régimes fiscaux comme celui de l'île Grand Cayman, etc. Mais dans ce domaine et dans le domaine des lois anticoalition, y a-t-il... Vous avez parlé de la

[Texte]

OECD. I was aware of the latter particularly, but is there any kind of multinational approach or agreement in terms of a treaty where we would be able to take action in a concerted way? I do believe this kind of thing is not possible just with one nation acting in a unilateral fashion.

Mr. Abbott: Mr. Bertrand perhaps could comment on that.

Mr. Bertrand: You are aware of our work at the OECD. We are participating with all the members in a number of committees. One is precisely multi-national. There is another subcommittee precisely on the exchange of information and procedure of notification. Recently, in the last year, a new trend developed in terms of the exchange of information between countries, when the United States and Germany signed an exchange of information agreement that basically provides for about the same type of exchange of information as under the Income Tax Treaty. This trend had been started initially with Canada when the Attorney General in the States, Mr. Mitchell, and the Minister of Consumer and Corporate Affairs, at that time Mr. Basford, signed an informal arrangement for exchange of information and co-operation.

This agreement has been in force for a number of years, five or six years now, and it has now been translated into a formal agreement between the United States and Germany. We do expect that the same type of development will take place within the OECD countries on a number of bilateral arrangements between countries precisely to have a better knowledge of multi-national operations and to know to what extent they have restrictive practices in fact within a country.

Mr. McRae: I appreciate that information. Have you exchanged at these meetings with OECD—this seems to be the more profitable area. At least I have heard more about this. They produce papers and so on. Have you exchanged information about anti-combines legislation, how different nations approach different things?

Mr. Bertrand: Mr. Chairman, every year there are two plenary meetings, one in June and one in December. The countries at those meetings would give reports of their annual activity and of their progress in legislation. The time for Canada is in June. Half the countries will present an annual report in June and the others would be in December. For instance, the United States is coming in December and we will know precisely what the latest developments are in the United States, what they are anticipating, and what type of legislation they are at present making. If we have some difficulty in dealing with some specific problem in developing our legislation, we would put a call in to each of these members and ask what they have in their country vis-à-vis that problem, how they solved, or how they approached it. This could be quite enlightening for us, it could certainly help us in developing our legislation, which approach to take and so on.

Mr. McRae: I have one last question.

The Vice-Chairman: Your time is up, Mr. McRae.

Mr. McRae: Oh, I am sorry.

[Interprétation]

CNUCED et de l'OCDE. Je connaissais les activités de cette dernière, mais y a-t-il quelque accord, quelque traité multinational qui nous permette de prendre des mesures concertées? Personnellement, j'estime qu'il n'est pas possible à un pays d'agir indépendamment dans ce genre de circonstance.

M. Abbott: M. Bertrand pourra peut-être vous répondre.

M. Bertrand: Vous connaissez nos travaux au sein de l'OCDE. Tous les membres de cet organisme dont nous faisons partie participent à un certain nombre de comités. L'un d'entre eux est multinational. Il existe un autre sous-comité qui s'occupe précisément des échanges d'informations et des procédures de notification. Depuis un an une nouvelle tendance se fait jour dans le domaine des échanges d'informations entre les pays. En effet, les États-Unis et l'Allemagne ont signé un accord d'échange d'informations qui prévoit, fondamentalement, le même genre d'échange d'informations que dans le cadre du Traité sur l'impôt sur le revenu. Cette tendance a été amorcée par le Canada lorsque le Procureur général des États-Unis, M. Mitchell et le ministre de la Consommation et des Corporations, qui était à l'époque M. Basford, ont signé un accord officieux pour l'échange d'informations et la coopération.

Cet accord existe depuis un certain nombre d'années, cinq ou six ans, et il vient d'aboutir à un accord officiel entre les États-Unis et l'Allemagne. Nous pensons voir se répéter au sein des pays de l'OCDE ce processus qui pourrait promouvoir certains nombres d'accords bilatéraux, ce qui nous permettrait de mieux connaître les opérations multinationales et le mesure dans laquelle on se livre à des pratiques restrictives à l'intérieur d'un pays.

M. McRae: Je vous remercie de m'avoir donné ces renseignements. Avez-vous échangé à ces réunions de l'OCDE... Je crois que c'est le domaine le plus intéressant. Du moins en ai-je entendu parler. Des quantités de documents sont préparés. Avez-vous échangé des renseignements sur les lois anticoalitions et sur la façon dont les différents pays abordent le problème?

M. Bertrand: Monsieur le président, il y a deux séances plénières à chaque année, l'une en juin, l'autre en décembre. Chaque partie à ces réunions présente un rapport sur les activités dans chaque pays et les progrès réalisés en matière de législation. Le tour du Canada vient en juin. La moitié des pays présenteront un rapport annuel en juin, l'autre moitié en décembre. Par exemple, les États-Unis doivent présenter leur rapport en décembre; ainsi, nous saurons précisément quels progrès ont été faits aux États-Unis, quels sont les projets et quelles sont les lois en préparation. Si certaines questions nous posent un problème particulier, nous pouvons demander à chacun de ces pays de quelle façon ils abordent le problème chez-eux, comment ils l'ont résolu ou comment ils ont essayé de le résoudre. C'est pour la rédaction de nos propres lois, une aide très précieuse.

M. McRae: Une dernière question.

Le vice-président: Votre temps est écoulé, monsieur McRae.

M. McRae: Oh, excusez-moi.

[Text]

The Vice-Chairman: Thank you very much. Mr. Brisco, you are on.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Chairman, I recognize first that the minister is a new minister and unquestionably is deluged, or at least his department is, with correspondence. But I would like to raise an issue, if I may, dealing with your ministry, in respect of a firm called Supervalve Limited of Trail. Am I in order to bring this up?

The Vice-Chairman: Well, I was about to ask you to relate that to the votes now presently being considered.

Mr. Brisco: If I am allowed about 10 minutes I will see if I can relate it.

The Vice-Chairman: Go ahead, it is your time, but please try to remain within the confines of the records.

Mr. Brisco: All right. My concern over this particular issue, Mr. Minister, is the fact that I first raised it with Mr. Lee, the Parliamentary Secretary to Consumer Affairs. Indeed, I think correspondence passed between Supervalve and Mr. Lee before I became involved. It was then raised by me in standing committee, with a response from the then minister, Mr. Ouellet, that he would provide me with a written response to my concerns. It dealt with the seizure of a product called Spray-n-Wash. Subsequent to that I had further correspondence from the Parliamentary Secretary, then with Mr. Mackasey, and now with you.

The crux of the argument, if I can sum it up in a nutshell, is that a product was seized, there was valid reason to seize the product, there was also valid reason advanced by Supervalve as to what led up to the cause of the seizure, and yet the department maintains consistently that Supervalve was advised that they had to apply within the period of 30 days, I think it is, for the return of that product. I have it on record from Supervalve that every time they made an enquiry of Consumer Affairs for the return of this product, well within the 30 day period, they were told it was no longer in the hands of Consumer Affairs, that it was in the hands of the Minister of Justice. And I have letters on file from the Minister of Justice at the time, Mr. Basford, who is still the Minister of Justice, indicating indeed it was in his hands but that he could not comment on it because the matter was before the courts. Now, it is just a massive file on bureaucratic boondoggling.

Mr. Abbott: Maybe I could interrupt.

Mr. Brisco: Yes sir.

Mr. Abbott: I was going to say that when I came into the picture the original legal opinion was that I, as minister, had no direction, no authority to direct the return of the merchandise. I then asked my assistant to see if we could get another legal opinion, and the new opinion came back and said that I did have such authority. So I have now directed the department to return the merchandise. Hopefully, we will not have as much of a boondoggle.

[Interpretation]

Le vice-président: Merci beaucoup. Monsieur Brisco, c'est à vous.

M. Brisco: Merci, monsieur le président.

Monsieur le président, je sais que le ministre vient de prendre son poste et qu'il doit recevoir, ou du moins son ministère, un déluge de correspondance. Néanmoins, je désirerais aborder une question qui relève de votre ministère, il s'agit d'une firme qui se nomme Supervalve Limited de Trail. Je ne suis pas en dehors du sujet?

Le vice-président: Eh bien, j'allais vous demander en quoi cela relève des crédits que nous étudions actuellement.

M. Brisco: Si vous m'accordez dix minutes, je vous l'expliquerai.

Le vice-président: Allez-y, c'est votre temps, mais essayez de ne pas sortir du sujet.

M. Brisco: Très bien. Monsieur le ministre, je m'inquiète de cette question et j'en ai déjà parlé avec M. Lee, secrétaire parlementaire à la Consommation. En fait, avant que je ne m'intéresse à la question, M. Lee et la société Supervalve avait échangé de la correspondance. Lorsque j'ai soulevé la question en comité, le ministre d'alors, M. Ouellet, m'avait répondu qu'il m'enverrait une réponse écrite. Il s'agit de la saisie d'un produit appelé «Spray-n-Wash». J'ai ensuite abordé la question avec le secrétaire parlementaire, puis avec M. Mackasey, et enfin aujourd'hui, avec vous.

Le problème, que je vais me permettre de résumer, réside dans le fait qu'un produit a été saisi, il y avait de bonnes raisons de saisir ce produit, mais Supervalve avait également de bonnes raisons pour expliquer la cause de cette saisie; et pourtant le ministère ne cesse de prétendre qu'on avait averti la compagnie Supervalve de la nécessité de faire une demande dans une période de 30 jours pour la restitution de ce produit. Cette société me dit que chaque fois qu'elle a demandé au ministère de la Consommation la restitution de ce produit, et c'était bien avant l'expiration des 30 jours, on lui a répondu que cela ne relevait plus du ministère de la Consommation mais bien, du ministère de la Justice. J'ai dans mes dossiers des lettres du ministre de la Justice, M. Basford, qui est toujours ministre de la Justice; dans ces lettres le ministre reconnaît que la chose relève de son ministère mais qu'il ne peut rien dire, l'affaire étant devant les tribunaux. Aujourd'hui, tout cela est devenu un énorme embrouillamini administratif.

M. Abbott: Permettez-moi de vous interrompre.

M. Brisco: Oui monsieur.

M. Abbott: Lorsque j'ai occupé mon poste, une opinion juridique existait déjà selon laquelle en tant que ministre je n'avais ni le droit ni le pouvoir d'ordonner la restitution de marchandise. J'ai alors demandé à mon assistant de me procurer une seconde opinion juridique et, aux termes de celle-ci, j'avais ce pouvoir. J'ai donc ordonné au ministère de restituer la marchandise. Espérons que l'embrouillamini ne sera pas trop grave.

[Texte]

Mr. Brisco: May I kiss the minister now or later?

The Vice-Chairman: Order.

Mr. Brisco: Well, I am very pleased that this matter has been resolved.

Mr. Abbott: I will delegate one of my assistants.

The Vice-Chairman: That seems to have taken care of your concern, does it not, Mr. Brisco?

Mr. Brisco: Yes.

The Vice-Chairman: Do you have further questions?

Mr. Brisco: I have never had such prompt action before a standing committee in my brief career as an M.P. Thank you.

Mr. Philbrook: Class of '74.

• 1700

Mr. Grafftey: A vintage year.

The Vice-Chairman: We still have Dr. Philbrook. I see that Mr. Flynn's hand is up, and Mr. Grafftey's hand too; also Mr. McRae. Hopefully we can conclude very soon as our time is practically up.

Mr. Philbrook: Thank you, Mr. Chairman. Again, through you to the witnesses, and very briefly, I would just like to inquire about one other possible area of corporate commercial power and monopoly. The general subject has been mentioned quite a bit today. The trucking industry is an area or sector that I understand is under provincial jurisdiction, and I understand there is a great deal of concern there, particularly in some provinces, including Ontario, in terms of its being difficult for small truckers to obtain a licence from the provincial government. This results in a great concentration of power, and perhaps in a problem with higher than necessary rates for trucking, therefore aggravating our inflationary situation. I understand this is particularly a great concern of small business organizations, and I wonder if this will be coming up at some time in our deliberations and whether the Minister and his department will be or are working closely and diligently on this with the provincial governments to try and correct that problem.

The Vice-Chairman: Mr. Bertrand.

Mr. Bertrand: Thank you, Mr. Chairman. The trucking industry in many respects is a provincial jurisdiction. You must remember that the Combines Investigation Act—The court decision in the marketing case and the brewery cases specifies that the Combines Act is not applicable when the field is regulated by a valid legislation—provincially, in the case in point—and the authority to regulate is exercised. Assuming that this authority is exercised in the public interest, then a restriction on competition cannot be undue or against the public interest. That is the reasoning behind the court decision. In the trucking area, practically the only thing we can do is to talk to the licensing authority and express from a competition point of view that maybe the service to people could be improved. However, we must remember that it is a very delicate situation; those provincial authorities, and pre-

[Interprétation]

M. Brisco: Est-ce que je peux embrasser le ministre maintenant ou dois-je attendre tout à l'heure?

Le vice-président: A l'ordre.

M. Brisco: Je suis très heureux de voir cette question résolue.

M. Abbott: Je vous délèguerai l'un de mes assistants.

Le vice-président: Cela doit vous avoir rassuré, n'est-ce pas, monsieur Brisco?

M. Brisco: Oui.

Le vice-président: Avez-vous d'autres questions?

M. Brisco: Aucune des interventions de ma brève carrière de député n'a jamais donné des résultats si rapides. Merci.

M. Philbrook: Il est de la classe '74.

M. Grafftey: Une année de bonnes récoltes.

Le vice-président: Nous avons encore M. Philbrook. Je vois également les mains de M. Flynn, Grafftey et McRae. J'espère que nous allons terminer bientôt, car il ne nous reste presque plus de temps.

M. Philbrook: Merci, monsieur le président. J'ai pour les témoins une très courte question concernant un autre secteur possible du pouvoir commercial des corporations et du monopole. Ce sujet a été mentionné à plusieurs reprises aujourd'hui. L'industrie du camionnage est un secteur qui relève de la compétence provinciale. Si j'ai bien compris, on s'inquiète beaucoup dans certaines provinces, y compris l'Ontario, du fait qu'il est difficile pour le petit camionneur d'obtenir un permis du gouvernement provincial. Il en résulte une grande concentration du pouvoir, peut-être le problème des taux plus élevés que nécessaire pour le camionnage, ce qui aggrave notre situation inflationniste. C'est une situation qui inquiète surtout les petites entreprises et je me demande si nous allons en discuter à un certain moment dans nos délibérations et si le ministre dans son ministère, travaille ou travaillera promptement et étroitement avec les gouvernements provinciaux pour tenter de corriger cette situation.

Le vice-président: Monsieur Bertrand.

M. Bertrand: Je vous remercie, monsieur le président. L'industrie du camionnage est sous bien des rapports de compétence provinciale. Vous vous souvenez qu'à l'égard de la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions, les décisions des tribunaux dans des causes de marketing et de l'industrie de la bière, précisent que cette loi ne s'applique pas lorsque le domaine est réglementé par une législation valide de la province, donc dans le cas à l'étude, et quand le pouvoir de réglementation est exercé. Si on suppose que cette autorité soit exercée dans l'intérêt public, une restriction sur la concurrence ne peut être induite ni aller à l'encontre de l'intérêt public. Voilà les raisons que l'on retrouve derrière la décision de la cour. Dans l'industrie du camionnage la seule chose pratiquement que nous pouvons faire, c'est de parler aux autorités qui accordent les permis et de dire que du point de vue concurrence les services à

[Text]

sumably also the federal one, regard that field of activity as their own and exclusive field, and they do not like to take lessons. Only if we are invited before them could we press the point.

Mr. Philbrook: Obviously you have a good understanding of the situation; mine is only rudimentary. What you have said would appear to be the root of the problem: that in this case we have a provincial regulatory agency which in fact is the root cause of the problem with monopoly, and therefore perhaps of inflated prices. I understand that in the position one can only use moral suasion, but in fact do I understand correctly that that is proceeding? Some sort of representation by the federal government, if not in fact some thought about legislation to cover this particular problem?

Mr. Bertrand: I do not think legislation would do. When a field of jurisdiction is within the provincial lines of authority there is nothing you can do. If they decide to have a provincial transportation industry, to have just one monopoly, exactly like the telephone company, that is within their jurisdiction. The establishment of a specific jurisdiction makes the use of the Combines Investigation Act inapplicable in that field.

The Vice-Chairman: Thank you, Dr. Philbrook. Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, I just want to concentrate on one subject in my questioning here, following up from my original questioning on the funeral business and the funeral supply business. And not only because of its obvious importance; it is a service industry that involves not only the supplies but the service itself and, of course, the foreign ownership angle. So I think it is in this matrix of input that I base my questioning. Am I correct in understanding that because of the 1975 legislation plus, maybe, this vote today, the Department is going to be able to have a harder look at the funeral industry and the funeral supply industry than it has had heretofore, or are we really going to have to wait for Phase II?

Mr. Abbott: I think I would be safe in saying that those services have been brought under the ambit of the act.

• 1705

Mr. Grafftey: In the 1975 . . .

Mr. Abbott: The revisions that we contemplate in Phase II will broaden the ability of the Department to deal, particularly if it will give us a civil scope as well as . . .

Mr. Grafftey: Am I correct in saying that the present vote that we are passing in supplementary estimates today will to some extent aid and abet the surveillance of this situation and other like situations in the service industry?

[Interpretation]

la population pourraient être améliorés. Il faut nous souvenir toutefois qu'il s'agit d'une situation très délicate. Les autorités provinciales, et probablement l'autorité fédérale, considèrent ce champ d'activité comme étant un domaine d'activité qui leur est propre et exclusif. Elles n'aiment pas qu'on leur donne des leçons. Nous ne pouvons poursuivre la question que si nous sommes invités à le faire devant elles.

M. Philbrook: Il est évident que vous comprenez très bien la situation, alors que mes connaissances ne sont que rudimentaires. Vous me semblez aller aux racines mêmes du problème; dans ce cas-ci, nous avons une agence de réglementation provinciale qui, en fait, est la cause même du problème du monopole, et, par conséquent, peut-être même des prix gonflés. Si je comprends bien, dans cette situation, on ne peut que faire appel à la persuasion morale, mais, si j'ai bien compris, c'est ce qui se fait? Le gouvernement fédéral présente certaines instances, et sinon en fait, du moins étudie-t-il une loi qui couvrirait cet aspect particulier du problème?

M. Bertrand: Je ne pense pas qu'une loi pourrait régler cela. Lorsqu'un domaine de compétence appartient à la province, il n'y a rien que vous puissiez faire. Si les provinces décident d'avoir une industrie du transport provinciale, d'avoir un monopole, comme la société de téléphone, elles ont autorité pour le faire. La création d'une compétence particulière rend la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions inapplicable dans ce domaine.

Le vice-président: Je vous remercie, monsieur Philbrook. Monsieur Grafftey.

M. Grafftey: Monsieur le président, j'aimerais me concentrer sur un sujet, poursuivre mes premières questions concernant les entreprises de pompes funèbres et celles qui s'occupent d'approvisionnement dans ce domaine. Cette question est importante, car il s'agit d'une industrie de services qui comprend non seulement des approvisionnements mais encore le service lui-même, et qui comporte évidemment aussi l'aspect de la propriété étrangère. C'est donc sur ce sujet que j'aimerais concentrer mes questions. Ai-je bien compris? À cause de la loi de 1975 et peut-être même du vote d'aujourd'hui, le ministère pourra examiner de façon plus ferme qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent l'industrie des pompes funèbres et celle des approvisionnements de cette industrie? Ou allons-nous devoir attendre la deuxième phase?

M. Abbott: Ce serait plus sage de dire que ces services entreront dans le cadre de la loi.

M. Grafftey: En 1975 . . .

M. Abbott: Les révisions que nous prévoyons à la phase 2 permettront un plus grand champ d'action au ministère, surtout si elles nous donnent une envergure civique de même que . . .

M. Grafftey: Ai-je raison de dire que le crédit actuel que nous adoptons aujourd'hui dans le Budget supplémentaire permettra dans une certaine mesure de surveiller cette situation et d'autres situations du genre dans l'industrie des services?

[Texte]

Mr. Bertrand: Yes, I think you would be right. It would aid, but it might not be able to solve all the problems.

Mr. Grafftey: Am I correct in stating that at the present time possibly over 50 per cent of the funeral business in Canada today is now foreign controlled and that this relates directly to the foreign control of the supply to that industry?

Mr. Bertrand: Mr. Chairman, I would not know the precise figure.

Mr. Grafftey: It is tough to elicit statistics of this nature now.

Am I correct in saying—you, Mr. Bertrand, inferred this, at least I think you inferred it in your reply to me which was very explicit in the first place—that one of the problems in what seems to be the bigness in the funeral service industry relates to the supply. I think it is very interesting that you would do this at the present time because it would relate to other service industries. Could you elucidate a little bit on that of how it works and how you think it works because it is a serious problem. It just seems ridiculous to me that what has happened is happening.

Mr. Abbott: Perhaps it is a little unfair, Mr. Grafftey, to expect Mr. Bertrand to render his views on a particular service industry that he may or may not be considering for . . .

Mr. Grafftey: I understand that. I accept that, Mr. Chairman.

Mr. Abbott: I think, as you pointed out, this is a vital service for which a lot of people feel or suspect that charges are generally high rated.

Mr. Grafftey: I bring it up because I think the problem of the funeral service industry, which depends on supplies as do many other service industries and the ability of foreign interests to control it in Canada to such a great extent. I know that you, Mr. Abbott, and your officials would not want to comment on this, but I certainly see a very unhappy monopolistic tendency developing there, that if we can have a clear look at that situation by analogy we are going to have a clear look at many other situations. I know the Minister may say that his officials will keep an open eye, I do not know how wide the eye has to be open before investigations start, but I would like to encourage the Department to really have a hard look at this as well as analogous service situations.

Mr. Abbott: Yes, we certainly will.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Grafftey. I still have two names on my list and I would like the guidance of the Committee as to how long we should go. I am prepared to stay here any length of time.

Mr. Huntington: Allow one short question.

The Vice-Chairman: Okay, Mr. Flynn, then Mr. McRae.

Mr. Flynn: Thank you. Mr. Chairman, I will put my questions to the Minister right away, maybe four or five, so

[Interprétation]

M. Bertrand: Oui, vous avez raison. Cela peut nous aider, sans toutefois résoudre tous les problèmes.

M. Grafftey: Est-ce qu'il est vrai qu'actuellement près de 50 p. 100 des entreprises de pompes funèbres au Canada appartiennent à des étrangers à cause du fait que l'approvisionnement de cette industrie dépend de contrôles étrangers?

M. Bertrand: Monsieur le président, je n'ai pas de chiffre précis.

M. Grafftey: Il est difficile de donner des statistiques de cette nature actuellement.

N'est-il pas vrai, monsieur Bertrand, que vous, du moins, semblez le laisser entendre dans votre réponse très explicite, soit que l'un des problèmes touchant l'importance de l'industrie des services funéraires au Canada découle des approvisionnements. Je pense qu'il est très intéressant que vous agissiez ainsi actuellement, car d'autres industries de services sont influencées. Pourriez-vous m'expliquer un peu comment cela fonctionne, car c'est un problème sérieux. Ce qui est arrivé me semble ridicule.

M. Abbott: Ce n'est peut-être pas tout à fait juste, monsieur Grafftey, de demander à M. Bertrand ses vues sur une industrie de services qu'il pourra peut-être considérer ou non pour . . .

M. Grafftey: Je comprends très bien et j'accepte votre remarque, monsieur le président.

M. Abbott: Comme vous l'avez souligné, il s'agit d'un service vital pour lequel bien des gens croient ou soupçonnent que les frais sont généralement trop élevés.

M. Grafftey: J'ai soulevé cette question car je pense que le problème de l'industrie des services funéraires dépend des approvisionnements, comme d'autres industries de services, et de l'aptitude des intérêts étrangers à contrôler dans une aussi large mesure cette industrie au Canada. Je sais que vous, monsieur Abbott et vos hauts fonctionnaires, ne voudriez commenter ce sujet, mais je vois avec tristesse qu'il y a un monopole qui s'installe ici. Si nous pouvions avoir une bonne idée de la situation, par analogie, nous pourrions ainsi en avoir une de bien d'autres situations. Je sais que le ministre peut nous répondre que ses hauts fonctionnaires auront l'œil ouvert, et je ne sais pas à quel point il faudra que leurs yeux soient ouverts avant que les enquêtes commencent. J'aimerais toutefois encourager votre ministère à examiner soigneusement cette situation de même que d'autres semblables.

M. Abbott: Nous le ferons certainement.

Le vice-président: Merci, monsieur Grafftey. J'ai encore deux noms sur ma liste et j'aimerais que vous me disiez combien de temps encore vous voulez poursuivre. Je suis disposé à rester ici tout le temps nécessaire.

M. Huntington: Vous pouvez permettre une courte question.

Le vice-président: Très bien; M. Flynn, et ensuite M. McRae.

M. Flynn: Merci, monsieur le président. Je voudrais poser mes questions au ministre tout de suite, j'en ai peut-être quatre

[Text]

that he can do what he will with them. In view of the nation's rapt attention in the comments by the Auditor General and the attention that he is getting, I would like, sir, your comments on the implementation of the Auditor General's Report within the Department of Consumer and Corporate Affairs. I would like to know, if I may, what changes have taken place as a result, for instance, of last year's report, and I am dealing really within the financial framework and administration which is . . .

The Vice-Chairman: You should relate that, though, Mr. Flynn, to the specific subject.

Mr. Flynn: Administration is the subject of these Committees.

• 1710

The Vice-Chairman: Yes, but if I may say so, and this is the expert advice I received from my left that, under Supplementary Estimates (B), we have to adhere, in a pretty strict fashion, to the very specific items that have been referred to us.

Mr. Flynn: I did not see the funeral industry on here, Mr. Chairman, and you did not call it out of order.

The Vice-Chairman: Well, it comes under Combines Investigation and Competition Policy in a general way. How do you relate your point to . . .

Mr. Flynn: First of all, may I speak to the Minister, Mr. Chairman, through you, and ask the Minister if he would like to answer questions on administration that are really related only to the primary Departmental function?

Mr. Abbott: I gather, if I may, Mr. Chairman, that, Mr. Flynn, in making reference to these Supplementary Estimates and the costs of administration, you are asking whether we are carrying these out or asking for these supplementary funds and taking note of the Auditor General's review of last year and of this year. Mr. Swayne is our Director of Financial and Administrative Services, so, probably, he will be well aware of the answer to this question.

The Vice-Chairman: Let me say first that, if the Committee agrees, I will allow the question, but it should be, in my view, more properly put at the time of the Main Estimates, but I am not here to prevent anyone from making a point. So Mr. Swayne, you have the floor.

Mr. Swayne: Mr. Chairman, I do not have the precise comments that were made by the Auditor General, in his financial-management control study, in 1975-76. The report in which this Department was named. I could, however, make a generalized statement that the Departmental officials, concerned with financial management, are in daily contact with the representatives of the Auditor General's Office. We have responded to all the observations made by the Auditor General in his Annual Report and we have initiated follow-up action. The follow-up action that we have proposed has been accepted by the Auditor General and the Auditor General, now, is in

[Interpretation]

ou cinq, et il en fera ce qu'il voudra. Étant donné que l'attention de la nation toute entière est prise par les commentaires de l'Auditeur général et vu la notoriété que celui-ci reçoit, j'aimerais savoir, monsieur, quelles sont vos remarques concernant la suite à donner au rapport de l'Auditeur général au sein du ministère de la Consommation et des Corporations. J'aimerais savoir, si c'est possible, quels changements se sont produits à la suite, par exemple, du rapport de l'an passé; je pense surtout à l'aspect financier et administratif qui est . . .

Le vice-président: Monsieur Flynn, vous devriez relier tout ceci à un sujet bien particulier.

M. Flynn: L'administration est le sujet soulevé à ce Comité.

Le vice-président: Oui, mais si vous me permettez, l'expert à ma gauche m'a informé qu'il faut adhérer d'une façon soutenue aux postes inscrits dans le Budget supplémentaire (B) qui nous ont été renvoyées.

M. Flynn: Monsieur le président, vous avez considéré comme réglementaire la question concernant les services de pompes funèbres et ils n'apparaissent pas sous cette rubrique.

Le vice-président: De façon générale, ils sont compris sous la rubrique «Programme d'enquêtes sur les coalitions et de politique de concurrence». Quel rapport voyez-vous entre votre argument et . . .

M. Flynn: D'abord, monsieur le président, je voulais parler au Ministre, par votre entremise, et lui demander s'il pourrait répondre aux questions ayant trait à l'administration qui ne sont liées qu'aux fonctions ministérielles principales.

M. Abbott: Si j'ai bien compris, monsieur le président, la question de M. Flynn fait allusion à ce budget supplémentaire et aux coûts d'administration; vous demandez si les dépenses sont effectuées ou si nous demandons les fonds supplémentaires en tenant compte des rapports de l'Auditeur général pour l'année dernière et cette année. M. Swayne est le directeur des Services financiers et administratifs, et alors il serait plus en mesure de fournir la réponse à cette question.

Le vice-président: Je permettrai cette question, si le Comité est d'accord; néanmoins, à mon sens, elle devrait être posée lors de la discussion du budget principal des dépenses. Mais je ne voudrais empêcher personne de répondre à ce qu'on vous demande. Monsieur Swayne, vous avez donc la parole.

M. Swayne: Je n'ai pas en main, monsieur le président, l'étude du contrôle et de la gestion financière présentée par l'Auditeur général pour l'exercice 1975-1976, dans laquelle notre ministère était mentionné. Néanmoins, je voudrais vous assurer que les fonctionnaires du ministère assignés à la gestion financière entrent en contact tous les jours avec les représentants du bureau de l'Auditeur général. Nous avons instauré des mesures en réponse aux observations de l'Auditeur général comprises dans son rapport annuel. L'Auditeur général a accepté les mesures proposées et, à l'heure actuelle, il suit l'application de nos initiatives afin de s'assurer qu'elle le

[Texte]

the process of following up our action to ensure that it is done to his satisfaction. That is about the only statement I guess I can make. We have been meeting with the Auditor General continually over the past summer.

Mr. Flynn: Thank you. I am just trying to get it on the record in view of the many criticisms that are being proffered.

I have one more final question, then, because I do not want to belabour the meeting. Do you have, Mr. Minister, a senior official, in the Department, that you call a chief financial officer?

Mr. Abbott: Well, I think Mr. Swayne would fall into that category, yes. We do not call him Chief Financial Officer.

The Vice-Chairman: He is Director of Financial and Administrative Services.

Mr. Abbott: He is our chief financial officer.

Mr. Flynn: Thank you.

The Vice-Chairman: Did we accommodate you, Mr. Flynn?

Mr. Flynn: No, not particularly, but I will go with your wishes.

The Vice-Chairman: Right. It is the general procedure of Committees, Mr. Flynn.

Mr. Flynn: Not always, not always.

The Vice-Chairman: Thank you, nevertheless, for your co-operation. Mr. McRae.

Mr. McRae: Just one question that will be sort of winding up the other questions that I asked along the line of anticom-bines legislation. What is the relationship between the Department, your Anti-Combines Branch, and the Royal Commission on Corporate Concentration, the Bryce Commission? Have you had an input into that Commission, number one? Number two, obviously it is not your Commission, but have you an indication of when that Commission will report and how will the report affect combines legislation? How would it affect phase two, or is there any way that phase two is related to the report?

Mr. Abbott: Mr. McRae, we understand that the report of the Bryce Commission will be coming down in April. Our officials have followed it very carefully and have read, very thoroughly, the briefs and submissions that are coming in but we have no direct formal contact with the Bryce Commission. We are planning our legislation but we do not believe that it will conflict with any conclusions of the Bryce Commission.

Mr. McRae: There is no possibility that we may have to update some of the legislation afterwards, if there is a very strong ... ?

Mr. Abbott: No, in the timetable that we foresee for our legislation, it is possible that at the Committee stage the implications that might be raised by the Bryce Commission would be taken into account and changes might be required or

[Interprétation]

satisfait. Cette déclaration est la seule que je puisse faire. Nous avons tenu régulièrement des séances avec l'Auditeur général au cours de l'été passé.

M. Flynn: Je vous remercie. Étant donné les maintes critiques qui se présentent, je voulais obtenir une déclaration officielle.

Une dernière question car je ne veux pas que la réunion soit retardée. Dans votre Ministère, monsieur le ministre, est-ce qu'il y a un haut fonctionnaire qui remplisse les fonctions d'un agent des finances en chef?

M. Abbott: Il s'agissait de M. Swayne, en fait, mais nous ne lui donnons pas le titre d'agent des finances en chef.

Le vice-président: Il est directeur des Services financiers et administratifs.

M. Abbott: Il est notre agent des finances en chef.

M. Flynn: Merci.

Le vice-président: Est-ce que cela répond à votre question, monsieur Flynn?

M. Flynn: A vrai dire, non, mais je m'en remets à vous.

Le vice-président: Très bien. C'est dans les règlements des comités, monsieur Flynn.

M. Flynn: Pas toujours.

Le vice-président: Toutefois, merci de votre collaboration. Monsieur McRae.

M. McRae: Une petite question qui servira de conclusions aux autres questions que j'ai posées concernant la législation contre les coalitions. Quel est le rapport entre votre Ministère, votre Division concernant les coalitions, et la Commission royale d'enquête sur les groupements de sociétés, la Commission Bryce? Est-ce que vous avez déjà participé à cette commission? Deuxième question: évidemment, vous n'êtes pas responsable pour cette Commission, mais est-ce qu'on vous a déjà signalé quand cette Commission va faire rapport, et est-ce que la législation contre les coalitions en sera atteinte? Est-ce qu'il y aurait des répercussions pour la phase 2, ou est-ce qu'il existe un rapport quelconque entre la phase 2 et le rapport?

M. Abbott: Monsieur McRae, le rapport de la Commission Bryce sera déposé au mois d'avril. Nos fonctionnaires ont suivi ses travaux de très près et lu au complet les mémoires et les communications qu'on faisait parvenir, mais nous n'avons pas de contact direct avec la Commission Bryce. Nous continuons à travailler sur la législation mais nous ne croyons pas qu'elle serait en désaccord avec les conclusions de la Commission Bryce.

M. McRae: Est-ce qu'il serait nécessaire après, de mettre la législation à jour s'il y a de fortes ... ?

M. Abbott: Il est possible que les comités qui étudieront cette législation tiennent compte des recommandations de la Commission Bryce et que des modifications soient recommandées, mais nous n'y serons pas opposés. Je ne pourrai pas discuter de cette question davantage.

[Text]

recommended, but we are very open on that. But that is as far as I could go.

Mr. McRae: Thank you.

• 1715

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. McRae. Mr. Huntington, do you have a short supplementary?

Mr. Huntington: One short question, Mr. Chairman, and I thank you for the courtesy of allowing me to ask it. I failed to ask this in my initial round. We are dealing with supplementary estimates and I believe this question would fit. What has been the lapsing, what was the lapsing in the last budget of the Department? What amount was lapsed?

Mr. Swayne: This would be for the fiscal year 1975-76?

Mr. Huntington: Yes. And what is your estimate of lapsing for the end of this fiscal year?

Mr. Swayne: As I recall it, the approximate lapse in 1975-76 was approximately \$2.1 million, as recorded in the Public Accounts.

Mr. Huntington: It is \$2.1 million?

Mr. Swayne: I think so.

Mr. Huntington: And does the department manage its budget on a uniform cash flow basis through the year, or do you get into a rush in the last quarter to spend moneys that have built up through the year, or is that carefully managed?

Mr. Swayne: That is very carefully managed. In point of fact, the philosophy of the past fiscal year was that we would allow this lapse to occur in order to exercise restraint in the Department.

Mr. Huntington: Thank you very much, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Huntington. I have no further names. On your behalf, members of the Committee, I wish to thank the Minister for his first appearance before us, and I thank the officials as well for being present. I appreciate your understanding. This is the first meeting I have chaired in a long, long time and I hope we will manage to . . .

An hon. Member: Tough affair.

The Vice-Chairman: Tough, darn tough, nevertheless I still consider Mr. Flynn to be one of my good friends and somehow we will sort these things out in due course, Mr. Flynn. Thank you very much. The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Interpretation]

M. McRae: Merci.

Le vice-président: Merci, monsieur McRae. Monsieur Huntington, avez-vous une question supplémentaire?

M. Huntington: Une petite question, monsieur le président, et je vous remercie de m'en donner la possibilité. Je n'ai pas réussi à la poser pendant mon premier tour. Nous discutons actuellement du budget supplémentaire et je crois que ma question serait réglementaire. Quel était le montant non reportable dans le dernier budget du ministère?

M. Swayne: Vous parlez de l'année financière 1975-1976?

M. Huntington: Oui. Et quel montant non reportable prévoyez-vous à la fin de l'année financière en cours?

M. Swayne: Si je ne m'abuse, pour l'exercice 1975-1976, il a été évalué à 2.1 millions de dollars, comme en font foi les Comptes publics.

M. Huntington: Est-ce que c'est \$2.1 millions?

M. Swayne: Je crois que oui.

M. Huntington: Dans votre ministère, est-ce que vos mouvements de trésorerie sont réguliers au cours de l'année, ou est-ce que vous vous hâtez au cours du dernier trimestre de dépenser les fonds qui se sont accumulés pendant toute l'année; est-ce que votre gestion est prudente?

M. Swayne: Oui, elle est prudente. En effet, au cours de l'année financière écoulée, nous avons permis l'accumulation de ce montant non reportable afin de pratiquer dans notre ministère les restrictions budgétaires.

M. Huntington: Je vous remercie beaucoup, monsieur le président.

Le vice-président: Merci, monsieur Huntington. Je n'ai pas d'autres noms sur ma liste. De la part des membres du Comité, j'aimerais remercier le ministre pour avoir témoigné cet après-midi, et également les fonctionnaires de son ministère. Je vous sais gré de votre compréhension. Cette réunion est la première à laquelle je préside depuis longtemps et j'espère que nous pourrions réussir . . .

Une voix: Une tâche difficile.

Le vice-président: Très, très difficile; néanmoins, je considère toujours M. Flynn comme un de mes meilleurs amis, et nous allons nous débrouiller avec le temps, monsieur Flynn. Merci beaucoup. La séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of Consumer and Corporate Affairs:

Mr. Robert Bertrand,
Assistant Deputy Minister,
Competition Policy; and

Mr. Jack Swayne, Director,
Financial and Administrative Services.

Du Ministère de la Consommation et des Corporations:

M. Robert Bertrand, Sous-ministre adjoint, Politique de
concurrence; et

M. Jack Swayne, Directeur, Services financiers et
administratifs.

HOUSE OF COMMONS

CA1 XC28

Issue No. 3

Thursday, December 2, 1976

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 3

Le jeudi 2 décembre 1976

Président: M. Kenneth Robinson

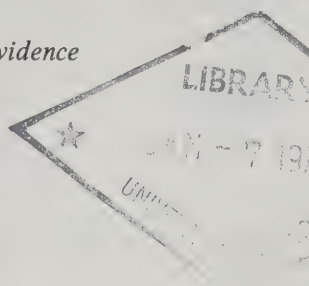
Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales



RESPECTING:

Supplementary Estimates (B) 1976-77 under
URBAN AFFAIRS

CONCERNANT:

Budget supplémentaire (B) 1976-1977 sous la
rubrique AFFAIRES URBAINES

APPEARING:

The Honourable André Ouellet,
Minister of State for Urban Affairs.

COMPARAÎT:

L'honorable André Ouellet,
Ministre d'État chargé des Affaires urbaines.

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976

Deuxième session de la
trentième législature, 1976

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Appolloni (Mrs.)
Brisco
Collenette
Condon
Elzinga

Flynn
Fortin
Gauthier (*Ottawa-Vanier*)
Gray
Huntington

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ
DU BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Lajoie
Lavoie
Marceau
McGrath

McRae
Rodriguez
Whiteway
Yewchuk—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On November 25, 1976:

Mr. Gray replaced Miss Nicholson

On November 30, 1976:

Mr. Gilbert replaced Mr. Orlikow

On December 1, 1976:

Mr. McGrath replaced Mr. Lawrence

Mr. Lavoie replaced Mr. Grafftey

On December 2, 1976:

Mr. Rodriguez replaced Mr. Gilbert

Mr. Whiteway replaced Mr. Halliday

Mr. Gauthier (*Ottawa-Vanier*) replaced Mr. Philbrook.

Conformément à l'article 65(4)(b) du Règlement

Le 25 novembre 1976:

M. Gray remplace M^{lle} Nicholson

Le 30 novembre 1976:

M. Gilbert remplace M. Orlikow

Le 1^{er} décembre 1976:

M. McGrath remplace M. Lawrence

M. Lavoie remplace M. Grafftey

Le 2 décembre 1976:

M. Rodriguez remplace M. Gilbert

M. Whiteway remplace M. Halliday

M. Gauthier (*Ottawa-Vanier*) remplace M. Philbrook.

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, DECEMBER 2, 1976
(4)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 11:13 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Brisco, Corbin, Gauthier (*Ottawa-Vanier*), Lavoie, Marceau, Robinson, Rodriguez and Whiteway.

Other Member present: Mr. Gilbert.

Appearing: The Honourable André Ouellet, Minister of State for Urban Affairs.

Witnesses: From Central Mortgage and Housing Corporation: Mr. W. Teron, Chairman of the Board and Mr. R. V. Hession, President.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Wednesday, November 10, 1976 relating to the Supplementary Estimates (B) for the fiscal year ending March 31, 1977 (*See Minutes of Proceedings, Thursday, November 18, 1976, Issue No. 1*).

By consent the Votes under Consumer and Corporate Affairs were allowed to stand and the Chairman called Votes 10b, 15b, 20b and 30b relating to Urban Affairs.

The Minister made a statement and with the witnesses answered questions.

At 12:58 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 2 DÉCEMBRE 1976
(4)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 11 h 13, sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Brisco, Corbin, Gauthier (*Ottawa-Vanier*), Lavoie, Marceau, Robinson, Rodriguez et Whiteway.

Autre député présent: M. Gilbert.

Comparait: L'honorable André Ouellet, ministre d'État chargé des Affaires urbaines.

Témoins: De la Société centrale d'hypothèques et de logement: M. W. Teron, Président du Conseil et M. R. V. Hession, président.

Le Comité poursuit l'étude de son ordre de renvoi du mercredi 10 novembre 1976, portant sur le Budget supplémentaire (B), pour l'année financière se terminant le 31 mars 1977 (*Voir procès-verbal du jeudi 18 novembre 1976, fascicule n° 1*).

Du consentement, les crédits sous la rubrique Consommation et Corporations sont réservés et le président met en délibérations les crédits 10b, 15b, 20b et 30b, ayant trait aux Affaires urbaines.

Le Ministre fait une déclaration puis, avec les témoins, répond aux questions.

A 12 h 58, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Thursday, December 2, 1976

• 1115

[Text]

The Chairman: We will commence our meeting. We do not have a quorum yet but later on we hope to obtain one so that we can pass some motions.

Our order of the day is the Supplementary Estimates (B) 1976-77 under Urban Affairs.

URBAN AFFAIRS

Canadian Habitat Secretariat

Vote 10b—Canadian Habitat Secretariat—Program expenditures \$6,631,813

Central Mortgage and Housing Corporation

Vote 15b—To extend the purposes of Urban Affairs Vote 15, Appropriation Act No. 3, 1976, \$13,900,000.

Vote 20b—Home buyer grant payments in accordance with terms and conditions prescribed by regulation \$4,700,000.

National Capital Commission

Vote 30b—National Capital Commission—Operating expenditures \$888,000.

The Chairman: We have appearing before us today the Minister of Urban Affairs, the Honourable André Ouellet.

Since there is no quorum at the present time, with unanimous consent, I suggest that we stand votes under Consumer and Corporate Affairs and proceed with Votes 10b, 15b, 20b and 30b relating to Urban Affairs.

The Minister is with us, I believe he has a statement to make at this time and I would ask him to make it. Perhaps, before doing so, he would indicate the witnesses who are before us today from the Central Mortgage and Housing Corporation and the National Capital Commission.

Hon. Andre Ouellet (Minister of State for Urban Affairs): Thank you, Mr. Chairman.

I would like, first of all, to introduce to you and the members the officials who are with me this morning: Mr. W. Teron, Chairman of the Board of Central Mortgage and Housing Corporation; Mr. R. V. Hession the President; Mr. R. J. Boivin, the Finance Administrator; Mr. D. W. Knight, the Corporate Secretary of the Corporation; Mr. John Cox, the Acting Commissioner General of Habitat; M. Pierre Juneau, président la Commission de la Capitale nationale et, aussi, M. Dan Morley, directeur des finances de la Commission. Nous avons également, je pense, quelques autres personnes qui sont ici pour répondre à vos questions.

Je veux, d'abord, vous dire, monsieur le président, que je tenterai, avec votre permission, d'expliquer brièvement les raisons de ce Budget supplémentaire, non seulement pour le département d'État chargé des Affaires urbaines, mais aussi pour la Société centrale d'hypothèques et de logement et la Commission de la Capitale nationale.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le jeudi 2 décembre 1976

[Interpretation]

Le président: Nous allons commencer la séance. Comme nous n'avons pas le quorum encore, nous devons attendre pour adopter des motions.

Nous mettons en délibérations aujourd'hui le budget supplémentaire (B) 1976-1977 relevant des Affaires urbaines.

AFFAIRES URBAINES

Secrétariat canadien de l'Habitat

Crédit 10b—Secrétariat canadien de l'Habitat—Dépenses du programme \$6,631,813.

Société centrale d'hypothèques et de logement

Crédit 15b—Pour étendre la portée du crédit 15 (Affaires urbaines) de la Loi n° 3 de 1976 \$13,900,000.

Crédit 20b—Versement de subventions aux acquéreurs d'une maison pour la première fois, selon les conditions prescrites par le règlement \$4,700,000.

Commission de la Capitale nationale

Crédit 30b—Commission de la Capitale nationale—Dépenses de fonctionnement \$888,000.

Le président: Nous accueillons ce matin, le ministre des Affaires urbaines, l'honorable André Ouellet.

Puisqu'il n'y a pas encore de quorum, et si tout le monde y consent, je suggère que nous réservions les crédits relevant de la Consommation et des Corporations, et que nous commençons par les crédits 10b, 15b, 20 et 30b relevant des Affaires urbaines.

Je crois savoir que le ministre a une déclaration à nous présenter. Il pourrait peut-être auparavant nous dire lesquels de ses collègues appartiennent à la Société centrale d'hypothèques et de logement et lesquels travaillent pour la Commission de la Capitale nationale.

L'hon. André Ouellet (ministre d'État chargé des Affaires urbaines): Merci, monsieur le président.

J'aimerais d'abord vous présenter les personnes qui m'accompagneront ce matin: M. W. Teron, président du conseil d'administration de la Société centrale d'hypothèques et de logement; M. R. V. Hession, président de la Société; M. R. J. Boivin, administrateur des finances; M. D. W. Knight, secrétaire associé de la Société; et M. John Cox, commissaire général suppléant d'Habitat. Then there is Mr. Pierre Juneau, Chairman of the National Capital Commission; and Mr. Dan Morley, Finance Director for the Commission. They are also accompanied by other officials who are here to answer your questions.

Mr. Chairman, I will first try to explain briefly the reasons behind these supplementary estimates, not only for the State Department for Urban Affairs but also for the Central Mortgage and Housing Corporation and for the National Capital Commission.

[Texte]

Dans le cas de la Société centrale d'hypothèques et de logement, nous demandons, en fait, un budget supplémentaire sous le chef de deux crédits: le crédit 15b et le crédit 20b.

Le crédit 15b est celui qui va permettre à la Société centrale d'hypothèques et de logement de recouvrer du Conseil du Trésor les fonds qu'elle a déboursés ou qu'elle déboursera, au nom du gouvernement, sous forme de subventions aux termes des divers programmes de la Loi nationale sur l'habitation, ainsi que les frais et dépenses que comporte l'octroi de ces subventions et toutes pertes qui peuvent être subies dans la vente des propriétés immobilières acquises.

Les fonds demandés sous le Crédit 15b découle, en fait, des modifications de la Loi que le Parlement a approuvées en décembre 1975. Ces modifications, connues en général sous le nom de Programme fédéral Action logement, ont porté sur cinq programmes importants en matière d'habitation, soit l'aide pour l'accession à la propriété, l'aide au logement locatif, l'aide aux corporations à but non lucratif ainsi que l'aide au logement coopératif et l'aide à la remise en état ou à la restauration des immeubles résidentiels. Tous ces changements ont comporté des dépenses supplémentaires, soit des subventions inconditionnelles octroyées aux emprunteurs ou la remise gracieuse de l'intérêt.

• 1120

En plus de ces contributions, le crédit 15b demande aussi des fonds destinés à couvrir les pertes prévues par rapport à la vente de propriétés immobilières. Les membres de ce Comité doivent savoir que la Société centrale d'hypothèques et de logement possède et administre quelque 16,000 habitations qu'elle a acquises au cours des ans, surtout par suite de foreclosures hypothécaires. Comme ces propriétés sont louées à bas prix, elles représentent une forte perte d'exploitation chaque année. Cependant, elles ne procurent qu'un avantage social limité, puisqu'elles ne sont pas restreintes aux personnes à revenus modestes. C'est la raison pour laquelle la Société centrale se propose de vendre ces propriétés aux gouvernements provinciaux, aux administrations municipales ou à leurs organismes respectifs, ou bien aux corporations à but non lucratif. Également si nous ne pouvons trouver preneur, soit au niveau provincial, municipal ou corporations à but non lucratif, nous irons, dans une dernière tentative, sur le marché privé. Nous croyons, bien sûr, que ces ventes comporteront quelques pertes comptables; toutefois, si l'on tient compte de la projection des pertes d'exploitation, les ventes signifieront à long terme de véritables économies.

Les dépenses qui sont au crédit 20b que nous étudierons également aujourd'hui portent sur le programme de subventions aux personnes qui s'achètent une habitation neuve pour la première fois. Ce programme qui a été en vigueur du 1^{er} novembre 1974 au 31 décembre 1975, les membres de ce Comité s'en souviendront, pourvoyait à une subvention de \$500 pour les personnes qui s'achetaient une habitation à prix modique, et qui n'avaient jamais été propriétaires d'une habitation auparavant. Même si le programme a été discontinué, on reçoit encore des demandes de personnes qui ont rempli les conditions requises pour la subvention en achetant et en occupant leur habitation neuve avant la date limite du 31 décembre. Or, les demandes admissibles à ce genre ont dépassé les

[Interprétation]

As far as the CMHC is concerned, we are asking for supplementary estimates under Vote 15b and Vote 20b.

Vote 15b will allow the CMHC to recover from Treasury Board the funds that it had contributed or that it will contribute, on behalf of the government, through grants paid under different programs under the National Housing Act, and the expenses and costs incurred in respect of the grants, as well as all losses incurred in the disposition of acquired real estate.

Vote 15b is generated in fact by the amendments to the act that were approved by Parliament in December 1975. These amendments are in general known under the name of Federal Housing Action Programs; they affected five major programs on housing: the assisted housing ownership program, the rental housing assistance program, the non profit assistance program, the co-operative housing assistance program and the residential rehabilitation assistance program. Those five programs incurred supplementary expenditures, such as unconditional grants paid to borrowers or such as the ex gratia return of interest.

Moreover, Vote 15b requires the approval of funds necessary to cover losses incurred in the disposition of acquired real estate. Members of the Committee surely know that the CMHC owns and manages around 16,000 housing units acquired over the years, especially through foreclosure of mortgages. Since these housing units are rented at a very low price, they represent every year a heavy operation loss. Nevertheless, they only give a limited social advantage, since they are not only restricted to low income persons. This is why the corporation intends to sell these units to the provincial government, to the municipal administrations or to their respective agencies, or to non-profit organizations. If no one at the provincial, municipal or non-profit level wants to buy them, we will try to sell them on the private market. The selling of the units will certainly imply accountable losses, but if we anticipate our operation losses, the selling would on the long term represent considerable savings.

We will also study today Vote 20b which concerns a program for home buyer grants payments. This program which was implemented between November 1, 1974 and December 31, 1975, and if members of the Committee will remember—offered a \$500 grant to all those who bought low-priced housing units, as long as they had never been owners before. Even if the program was discontinued, we still receive applications from persons who filled in all the conditions required for obtaining the grant by buying and living in their new housing units before December 31. Yet, the number of persons qualifying for the grant exceeded the corporation's estimates. The supplementary grants paid to qualified buyers during the fiscal year ending March 31, 1977 are estimated at 9,400. Vote 20b

[Text]

prévisions de la Société. On estime à 9,400 les subventions additionnelles qui auront été versées aux acheteurs admissibles au cours de l'année financière se terminant le 31 mars 1977. Et le crédit 20b autoriserait le montant de 4.7 millions de dollars à cette fin.

L'ensemble des prévisions supplémentaires, en vertu de ces deux crédits, qui ont trait aux activités de la Société centrale prévues par la Loi nationale sur l'habitation totalise 18.6 millions de dollars.

J'aimerais maintenant, monsieur le président, donner quelques brèves explications relatives au budget supplémentaire du Secrétariat canadien d'Habitat, que nous vous demandons également d'autoriser, ce matin.

Le budget principal prévu pour le Secrétariat a été établi en octobre 1975, au cours de l'étude du Budget des dépenses de l'année financière 1975-1976, avant que nous connaissions en fait l'étendue des obligations du Canada à titre d'hôte de la Conférence. Ce n'est qu'en décembre 1975, au moment de la ratification de la convention liant le Canada et les Nations Unies quant aux dispositions de l'accueil, que nous avons pu véritablement évaluer ces obligations.

La plus grande partie des dépenses supplémentaires du Secrétariat sont imputables aux services suivants: l'information, le logement des délégués de l'ONU, la traduction, les programmes audio-visuels, les installations des media et la sécurité.

Il s'agit en fait de porter la somme de \$3,277,000 du crédit 5 des Affaires urbaines visant les subventions et contributions, au crédit 10b relatif aux dépenses d'exploitation du Secrétariat canadien d'Habitat.

Enfin, je voudrais vous dire que la Capitale de notre pays doit être un de nos symboles les plus importants. J'envisage avec plaisir la perspective de participer à la mise en œuvre et en valeur de cet aspect important de notre caractère national. Je pense que le travail accompli par la Commission de la Capitale nationale jusqu'à maintenant, en ce qui concerne l'aménagement du centre de la capitale est très impressionnant. La revitalisation du centre de Hull, qui a été entreprise il y a maintenant sept ans, a été spectaculaire, il faut l'admettre. Il faut reconnaître que certains obstacles ont retardé l'acquisition de terrains autour du ruisseau de la Brasserie, mais nous attendons avec impatience le moment où nous pourrions réhabiliter ce cours d'eau et aménager des installations culturelles d'envergure le long de ses rives.

• 1125

Du côté d'Ottawa, l'établissement d'un important projet domiciliaire aux Plaines Le Breton, à quelques minutes de marche de la colline parlementaire, insufflera une vitalité que sont en train de perdre, malheureusement, bien des grandes villes nord-américaines. La Société centrale d'hypothèques et de logement participe à ce projet en collaboration avec la Commission de la Capitale nationale.

En ce qui concerne l'autre côté de la colline parlementaire, je dois vous dire que j'ai bon espoir que la Commission

[Interpretation]

would therefore authorize the spending of a supplement of \$4.7 million under that program.

The supplementary estimates under those two votes relating to the activities of the Central Mortgage and Housing Corporation under the National Housing Act total \$18.6 million.

Mr. Chairman, I would like to give a short explanation of the supplementary estimates under Canadian Habitat Secretariat which is under consideration.

The Main Estimates for the Canadian Habitat Secretariat was established in October, 1975, during the study of the Main Estimates for fiscal year 1975-76, long before we knew anything about the vastness of Canada's obligations as host to the conference. It is only in December 1975 when the agreement between Canada and the United Nations concerning our participation as host was ratified, that we were able to actually evaluate our obligations.

The majority of the supplementary expenditures of the Secretariat can be charged to the following services: information, housing for UN delegates, translation, audio-visual programs, media facilities and security.

We therefore ask the authority to transfer the amount of \$3,277,000 from Urban Affairs vote 5—Grants and contributions—to Vote 10b relating to operating expenditures under the Canadian Habitat Secretariat.

Last, I would like to emphasize that our country's Capital should be one of our greatest symbols. The prospect of being part of the development of this important aspect of our national characteristic is one that I have great pleasure in considering. The work done by the National Capital Commission up to date, concerning the development of the capital centre is very impressive but the revitalization of downtown Hull initiated seven years ago has been spectacular. We must nevertheless recognize that certain events delayed the buying of the land surrounding the Brasserie stream, but we wait impatiently to see the moment arrive when we will be able to reactivate that body of water and develop extensive cultural facilities along its shores.

On the Ottawa side, the building of an important housing project in the LeBreton Flats, only a few walking minutes away from Parliament Hill, will bring a new vitality to Ottawa to prevent whatever loss is happening in many great North American cities. The Central Mortgage and Housing Corporation is part of that project with the National Capital Commission.

As for the other side of Parliament Hill, I am very optimistic that the Commission will succeed—with the help of the

[Texte]

réussira, avec l'aide du ministère des Travaux publics, de la ville d'Ottawa et de la municipalité régionale d'Ottawa-Carleton, ainsi qu'avec l'aide des marchands du secteur privé qui œuvrent dans cette région, à revitaliser cette partie du secteur central qui doit devenir le Carrefour Rideau. Le succès remporté par la Commission à la suite de la restauration des immeubles historiques de la promenade Sussex, favorise, je pense, la réalisation d'autres projets dans le secteur du marché Byward, qui à leur tour devraient entraîner d'importantes réalisations le long de la rue Rideau et sur les terrains fédéraux voisins.

Voilà, en bref, les quelques remarques que je voulais faire au début de cette réunion. Je demanderais l'indulgence des membres de ce Comité. Comme vous le savez, je n'assume mes responsabilités de ministre que depuis quelques jours, quelques semaines à peine. Il est évident que je n'ai pas eu le temps d'aller en profondeur dans tous les dossiers, mais fort heureusement je suis appuyé par une équipe de fonctionnaires fort aguerris et fort compétents qui, si je ne peux, pourront sûrement, eux, vous donner les réponses à vos questions.

The Chairman: Thank you, Mr. Minister, for your statement. I think we shall pursue the questioning, at this time, and we shall use our customary allotment of time, of ten minutes to each speaker, for the first round, and five minutes thereafter, if that is agreeable to everybody. Well, the first speaker, then, is Mr. Whiteway.

Mr. Whiteway: Thank you, Mr. Chairman. Good morning to the Minister, to Mr. Teron and to Mr. Hession. It is a great morning. And, of course good morning to my colleagues on the Committee.

Some hon. Members: Thank you. Thank you. Good morning.

Mr. Whiteway: Sir, I want to read a statement that I did not make and that I did not write. And, perhaps, then, I could, ask the Minister if he might be able to identify who said it. And I almost feel that I should stand to say it but I will not.

The statement was made on June 5, 1974, in Vancouver. I am quoting:

At a time when money is hard to get, banks, trust companies and other lenders have usually given first choice to wealthier clients. I know that this has locked many middle-income people out of the housing market; or forced them to compete for homes that are too expensive for their budgets. This added demand for expensive housing has caused prices for all housing to rise proportionately.

This situation is intolerable to the government and must be changed. We want to hold down housing prices, and, therefore setting a ceiling for low down-payment mortgages.

On that same day, earlier in the morning, and this, of course, will give you a clue to who made the remarks, speaking to a breakfast for coal workers, on June 5, early in the morning, so

[Interprétation]

Public Works Department, of the municipality of Ottawa and of the Regional Municipality of Ottawa-Carleton, as well as with the help of private dealers of the area—in revitalizing this part of the central sector which is to become the Rideau crossroads. The success gained by the Commission following the restoration of all historical buildings on Sussex Drive encourages the realization of other projects in the Byward Market sector. Those projects should in turn promote very important realizations along Rideau Street and on its neighbouring federal lands.

These are all the comments that I wanted to begin with. I hope members of the Committee will not be too hard on me since, as you know, I have taken this position only since a few days, a few weeks. It is clear that I have not had time enough to study in depth all our files, but I am lucky to be assisted by a team of very competent and experienced officials who will certainly be able to complete my answers.

Le président: Merci, monsieur le ministre, de votre déclaration. Nous allons donc passer aux questions. Nous procéderons comme d'habitude et accorderons dix minutes à chaque orateur pendant le premier tour de questions, puis cinq minutes à chacun par après. Je cède d'abord la parole à M. Whiteway.

M. Whiteway: Merci, monsieur le président. Je souhaite le bonjour au Ministre, à M. Teron et à M. Hession. La journée s'annonce très belle. Et, bien sûr, bonjour à mes collègues du Comité.

Des voix: Merci, et bonjour à vous aussi.

M. Whiteway: J'aimerais vous lire une déclaration que je n'ai ni écrite ni prononcée. Peut-être le Ministre sera-t-il quand même en mesure d'identifier son auteur. J'ai l'impression qu'il me faudra presque me lever pour lire cette déclaration, mais je n'en ferai rien.

Voici ce qui a été dit le 5 juin 1974 à Vancouver.

A une époque où l'argent est difficile à gagner, les banques, les compagnies de finance et les autres prêteurs donnent d'habitude le premier choix à leurs clients riches. Cela a eu pour conséquence de pousser hors du marché des maisons beaucoup de citoyens à revenu moyen ou de les forcer à acquérir des maisons trop coûteuses pour leur budget. En outre, cette demande accrue pour des logements coûteux a fait croître proportionnellement le prix de toutes les maisons.

Le gouvernement considère que cette situation est intolérable et qu'elle doit changer. Nous voulons donc faire baisser les prix des maisons et, par conséquent, fixer un plafond pour les hypothèques calculées à partir de paiements initiaux qui sont faibles.

La même journée, mais plutôt dans la matinée, ce qui vous permet de déduire qui est l'auteur de ce discours, lors d'un

[Text]

there was obviously clarity of mind when he said it, I am quoting again:

But this morning I am beginning a series of announcements that will permit Canadians to share that one dream which has always been the Canadian dream: the dream that some day they will own their own home. Well, Liberals believe in that dream and Liberals believe that every Canadian should have an opportunity in his lifetime or her lifetime to buy a decent house at a price that he or she can afford. I believe that house is much more than shelter. In a real sense, it is a home-owner's stake in Canada. Most often it is the couple's single largest investment in Canada. It is the tap root of the couple into the local community. It is the mold for wholesome family life.

He went on to say on June 6, the following day, also in Vancouver:

To repeat, the Liberal government is going to make it possible for the moderate income family, buying decent housing, to do so at a cost which we assure . . .

and I want to emphasize that,

. . . which we assure will be no more than 22 per cent of their annual income.

Of course, you immediately recognize those elegant words being the words of our Prime Minister on that great election campaign in 1974.

With those remarks, sir, those visionary types of remarks made in Vancouver, I want to read an excerpt from the *Financial Post*:

In terms of ability to purchase, 60.7 per cent of all households could afford to buy a new home in 1965.

Rounded off, 70 per cent in 1965 could afford to buy a new house. Today, using that same proportion of income, only 35 per cent of our households could afford to foot the bill.

Then, sir, to prove that those figures from the *Financial Post* are correct, I want to read—and I was there and I heard with my very own ears; we were in the penthouse at the Palliser Hotel in that great western City of Calgary—at that time the Chairman of the Board of CMHC said this, and I am quoting, sir:

When 280,000 families pay more than 50 per cent of their family income for housing, 500,000 families pay more than 35 per cent and 820,000 pay more than 25 per cent when two-thirds of those Canadians in need of housing cannot afford to buy or rent a home without a subsidy, we have a fundamental problem.

And, sir, simple mathematics show that 1.6 million families, households, sir, are paying more than the promise, the assurance that the Prime Minister gave us back in 1974 when he said, and I am quoting again:

[Interpretation]

déjeuner offert à des mineurs, mon orateur déclare encore ceci, et il ne faut pas douter de la clarté de ses esprits ce jour-là:

Ce matin, je commence à annoncer une série de mesures qui permettront aux Canadiens de partager le rêve qui a été celui de tous les Canadiens: celui de posséder un jour leur propre maison. Les Libéraux ont foi à ce rêve et croient que chaque Canadien devrait avoir la chance dans sa vie d'acquérir une maison convenable à un prix raisonnable. Cette maison doit être beaucoup plus qu'un abri. En fait, elle doit être l'enjeu de tout propriétaire de maison au Canada. Le plus souvent, cette maison représente le plus grand investissement d'un couple canadien. C'est même son pivot au milieu de la communauté locale. C'est aussi la matrice dans laquelle se développera une vie de famille saine.

Le jour suivant, le 6 juin à Vancouver, il a poursuivi:

Je répète que le gouvernement libéral rendra possible pour la famille à revenu moyen d'acquérir un logement convenable et à un coût qui, nous lui assurons . . .

et je veux souligner cela,

. . . qui, nous lui assurons ne dépassera pas les 22 p. 100 de son revenu annuel.

Vous avez certainement reconnu immédiatement ces tournures élégantes qui appartiennent à notre premier ministre et ces paroles qu'il a prononcées lors de sa grande campagne électorale de 1974.

Ces commentaires de visionnaire ayant été prononcés à Vancouver, je tiens maintenant à vous lire un extrait du *Financial Post*:

En termes de leur pouvoir d'achat, 60.7 p. 100 de toutes les familles étaient en mesure de s'acheter une nouvelle maison en 1965.

Si l'on arrondit ce chiffre, 70 p. 100 des familles pouvaient en 1965 s'acheter une nouvelle maison. Si l'on garde la même proportion des revenus, seulement 35 p. 100 de nos familles peuvent aujourd'hui faire de même.

Je tiens maintenant à prouver que les chiffres cités par le *Financial Post* sont exacts. Je vous lirai donc une déclaration que j'ai entendue de mes propres oreilles dans l'Hôtel Palliser de la grande ville de Calgary, au cours d'une allocution prononcée par le président du Conseil d'administration de la S.C.H.L., et je cite:

Si 280,000 familles dépensent plus de la moitié de leur revenu familial pour leur logement, qu'à cette fin 500,000 d'entre elles dépensent plus de 35 p. 100 et 820,000 plus de 25 p. 100 de leur revenu, et si les deux tiers des Canadiens qui ont besoin de se loger ne peuvent se permettre d'acheter ou même de louer une maison sans pour cela obtenir de subvention, c'est qu'il y a un problème fondamental.

En faisant un simple calcul, nous voyons que 1.6 million de familles paient plus du pourcentage pour lequel le premier ministre nous avait donné son assurance en 1974, et je reprends ma citation:

[Texte]

... which we assure will be no more than 22 per cent ...

I wonder, sir, how many?—is it 2 million?—how many pay more than 22 per cent for houses? Sir, you have failed and have failed miserably on the premise that not I have set but that your own leader has set.

I want to know, sir, very simply what plans do you have in place? How do you intend to make it possible for those remaining two-thirds to get into a home that the Prime Minister says is—and I want to make sure I am quoting him correctly here:

It is the tap root of the couple into local community. It is the mold for wholesome family life.

M. Ouellet: Monsieur le président, je pense qu'il est très facile pour l'honorable député de dire que nous avons failli à la tâche. Je reconnais qu'il a cité des remarques fort appropriées et tout à fait légitimes, faites antérieurement soit par le Premier ministre du Canada soit par le président du conseil de la Société centrale d'hypothèques et de logement. Il n'y a aucun doute que les buts recherchés, les buts poursuivis par ces deux hommes correspondent à des besoins inhérents à la société canadienne. Dire que ce Ministère a failli à la tâche, c'est émettre un jugement beaucoup trop rapide et beaucoup trop superficiel. Je veux d'abord rappeler à l'honorable député qu'il y a des responsabilités conjointes dans ce domaine; ce n'est pas exclusivement le propre du gouvernement fédéral d'agir dans ce domaine; c'est le propre des autorités fédérales, provinciales et municipales. C'est le propre aussi d'entrepreneurs privés qui œuvrent dans le domaine de la construction immobilière au Canada. Les programmes mis de l'avant par le gouvernement canadien, afin d'améliorer la situation, sont des programmes qui ont un succès remarquable et je ne rappellerai à l'honorable député que deux programmes, en particulier le Programme d'aide pour l'accession à la propriété qui, en fait, prévoit deux sortes d'aides financières, dont l'une, qui fait que tous les acheteurs, indépendamment de leur revenu, peuvent obtenir un prêt pour réduire leur paiement hypothécaire à ce qu'il serait si le taux d'intérêt était de 8 p. 100. De plus, les familles qui ont des enfants et qui ont besoin d'une aide supplémentaire pour réduire leurs mensualités hypothécaires à 25 p. 100 de leur revenu sont en droit de bénéficier aussi d'une subvention pouvant atteindre \$750 la première année.

• 1135

Voilà un programme qui est de nature à aider les Canadiens à devenir propriétaires d'une maison, ce qui correspond directement aux objectifs cités tout à l'heure, objectifs mentionnés par le premier ministre.

Il y a également un autre programme de subventions, celui-ci aux municipalités. Il a pour but d'encourager les municipalités à aménager plus de terrains pour la construction d'habitations de dimensions modestes, aussi justement à des

[Interprétation]

... qui, nous lui assurons, ne dépassera pas les 22 p. 100 ...

Monsieur le ministre, combien y a-t-il de familles qui dépendent plus de 22 p. 100 de leur revenu pour payer leur maison? Est-ce 2 millions? Je prétends que votre gouvernement a failli à la tâche et failli lamentablement, par rapport à l'assurance que je n'ai pas moi-même donnée mais que votre propre chef a donnée.

Monsieur le ministre, ma question est simple, quels sont vos projets? Qu'envisagez-vous faire pour qu'il soit possible aux autres deux tiers des Canadiens d'acheter une maison qui—d'après le premier ministre et je veux le citer encore à nouveau ...

... est souvent même le pivot du couple au sein de la communauté locale. Elle est aussi la matrice dans laquelle se développera une vie familiale saine.

Mr. Ouellet: Mr. Chairman, it is easy for the honourable member to say that we have failed. I recognize that the choice of his remarks is very appropriate and legitimate, since those are quotes by either the Prime Minister of Canada, or by the Chairman of the Board of CMHC. It is clear that the objectives aimed at by those two men meet needs that are inherent to our Canadian society, but to say that this department has failed is to judge us too quickly and too superficially. May I first remind the honourable member that certain of these responsibilities in that field are joint. It does not pertain exclusively to the federal government to act in that area; it does pertain to the federal, provincial and municipal authorities to act. It pertains also to private entrepreneurs in the real estate building field in Canada. The programs initiated by the Canadian government have been remarkably successful. I will only remind my honourable friend that two of the programs, particularly the Assisted Home Ownership Program, give two types of financial assistance, one of which allowing all buyers notwithstanding their income, to obtain a loan in order to reduce their mortgage payment as if the interest rate was only 8 per cent. Moreover, families with children who are in need of supplementary assistance in order to reduce their monthly mortgage to 25 per cent of their income have the right to benefit also from a grant up to \$750 the first year.

Such a program can help Canadians to become owners of a house and this meets directly the aims mentioned by the Prime Minister.

There also exists another program for helping municipalities. It aims at encouraging municipalities to develop more land for the construction of small housing units at moderate prices in order to establish middle-density living complexes

[Text]

prix modestes en vue de constituer des ensembles à densité moyenne et, d'une façon générale, d'encourager l'utilisation économique des terrains.

L'une des grandes causes du coût relativement prohibitif des habitations au Canada, c'est le coût des terrains.

Mr. Whiteway: May I ask the Minister a question?

The Chairman: Order, please. Mr. Whiteway, your time has already expired. I am allowing the Minister to complete his answer and then I will put you down for another round.

Mr. Ouellet: I could answer the question with one sentence. I am just concluding my remarks.

Je dis que, justement, afin de pallier à cette situation qui fait que le coût des terrains dans bien des endroits est prohibitif . . . A la suite de la Conférence d'Habitat les ministres du fédéral et des provinces se sont unanimement entendus pour créer une *task force* qui étudiera en détail la question de l'utilisation à des fins efficaces des terrains au Canada. Cette *task force* a été formée au cours des derniers jours et s'adressera justement probablement à l'une des . . .

Mr. Whiteway: That is not a recent problem. In fact, land use has been a problem for years.

The Chairman: Order, please. Mr. Minister are you finished?

Mr. Ouellet: Yes, and I will quickly reply to the honourable member, that whether or not the line crossings have been a problem for years, the problem is not necessarily something that is directed exclusively to the federal government.

Mr. Whiteway: You are wasting \$1 million, sir.

The Chairman: Mr. Rodriguez, you are the next questioner.

Thank you, Mr. Whiteway.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, I want to go back somewhat in time because this problem that now exists is one that has historic roots. I was on municipal council, and for years I heard a great deal of promises from the Urban Affairs Department, from Liberal politicians during campaigns in my riding and in the City of Sudbury, about railway relocation. All I heard was that they were going to take out the railways from the downtown areas, and expectations were built up in the breasts of municipal politicians.

I came here in 1972 and we passed the Railway Relocation and Crossing Act in 1973. The former Minister of Urban Affairs, Barney Danson, came up to Sudbury and, under great television lights, held a big conference and said: oh yes, we have plans and everything, and we are going to set out on a five-city pilot study in the Province of Ontario. Sudbury was one of those cities. And we all thought that we were going to participate in this pilot project to study the relocation.

[Interpretation]

and in order, more generally, to encourage an economic use of land.

One of the main reasons for the relatively prohibitive cost for housing units in Canada is the cost of land.

M. Whiteway: Puis-je poser une question au ministre?

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît. Monsieur Whiteway, votre temps est déjà écoulé. Je permettrai toutefois au ministre de terminer sa réponse, mais je devrai vous inscrire au deuxième tour.

M. Ouellet: Je peux répondre en une phrase, car j'en suis à la fin de mes commentaires.

In order to counter the fact that in many instances the cost of land is prohibitive following the Habitat Conference, federal and provincial ministers agreed unanimously to create a task force that would study in detail the matter of an effective use of land in Canada. This task force was formed recently and will probably address itself to . . .

M. Whiteway: Le problème n'est pas récent, il existe depuis des années.

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît. Monsieur le ministre, avez-vous terminé?

M. Ouellet: Oui. Mais je répondrai au député que même si le problème existe depuis des années il ne relève pas nécessairement exclusivement et directement du gouvernement fédéral.

M. Whiteway: Mais vous y dépensez un million de dollars pour rien.

Le président: Monsieur Rodriguez, vous avez maintenant la parole.

Merci, monsieur Whiteway.

M. Rodriguez: Monsieur le président, je voudrais revenir longtemps en arrière pour poser un problème actuel qui cependant a des racines dans l'histoire. J'ai déjà fait partie d'un Conseil municipal, et j'ai toujours entendu les grandes promesses que nous ont faites le ministère des Affaires urbaines, les politiciens libéraux au cours de leurs campagnes dans ma circonscription et la ville de Sudbury au sujet de la relocalisation des chemins de fer. Tout ce qu'on entendait dire, c'est que l'on allait déplacer les chemins de fer du centre-ville, ce qui encourageait énormément les politiciens municipaux.

Je suis arrivé à Ottawa en 1972, et nous avons adopté la Loi sur le déplacement des lignes et sur les croisements de chemins de fer en 1973. L'ancien ministre des Affaires urbaines, M. Barney Danson, s'est rendu à Sudbury et, sous les feux de la télévision, a donné une grande conférence au cours de laquelle il nous a bien déclaré que le gouvernement avait des projets et qu'il avait l'intention de lancer une étude pilote de cinq villes dans la province d'Ontario. Sudbury devait être l'une de ces villes. Nous avons tous cru enfin pouvoir participer à ce projet-pilote sur le déplacement des chemins de fer.

[Texte]

I want to read you the latest letter, Mr. Chairman, which comes from the Minister of Transportation, James Snow, and he is writing to the Regional Chairman of the Municipality of Sudbury and he says:

Dear Mr. Fabbro:

With reference to the proposed study of railway relocation, I have received a reply to my letter of April 23, 1976 on this subject, from the Federal Minister of Transport.

No solution has been reached to begin any of the proposed rail studies in Ontario.

The Federal Government has committed itself to new programs for "a more effective urban transportation policy", with the objective being "to provide incentives to the Provinces aimed at energy conservation and an improved urban environment".

Funds for the new program will be taken from those existing for the Railway Relocation and Crossing Act, meaning that at this time, no further studies of rail will be done in Canada.

The province has serious concerns and reservations over the new direction being taken by the Federal Government but is powerless to change the course now being taken.

Ontario will continue to press for the five pilot railway studies, however, since the Federal Government refuses to participate at this time, it can only be discussed at meetings between the two Governments . . .

Mr. Chairman, I think this is a decision that probably has been made by the bureaucrats. I want to ask Mr. Teron and Mr. Hession and anyone else in the Urban Affairs Department why the money which was committed to railway relocation studies is being diverted into something else.

You built up the expectations of municipal leaders and you have committed the provincial governments to a course of action, and you are now changing the rules in midstream.

I want to ask them that question and I want specific answers, and I do not want to speak for ten minutes.

M. Ouellet: Je pense que je peux répondre assez rapidement à la question . . .

Mr. Rodriguez: Excuse me, Mr. Chairman, I directed my questions specifically to the gentlemen in the bureaucracy.

The Chairman: The Minister is here to be asked questions. He may wish to give you some preliminary information.

Mr. Rodriguez: Please do not make it ten minutes.

The Chairman: Then I am sure he will call on each of his people in turn to answer the questions.

M. Ouellet: Je pense que la procédure exige ici qu'un député pose les questions au président, et le principal témoin répond à

[Interprétation]

Monsieur le président, j'aimerais vous lire la lettre la plus récente qu'a écrite le ministre des Transports, James Snow, au président régional de la municipalité de Sudbury, M. Fabbro:

Monsieur,

Pour ce qui est de l'étude proposée sur le déplacement des chemins de fer, j'ai reçu du ministre fédéral des Transports une réponse à ma lettre du 23 avril 1976 à ce sujet.

Rien n'a encore été fait pour commencer les études proposées sur les chemins de fer en Ontario.

Le gouvernement fédéral s'est engagé à lancer de nouveaux programmes afin d'appliquer «une politique urbaine des transports plus efficace», et afin «d'encourager les provinces qui désirent conserver de l'énergie et améliorer leur environnement urbain».

Comme le nouveau programme sera financé à partir des fonds que prévoit la Loi sur le déplacement des lignes et sur les croisements de chemins de fer, cela signifie qu'on n'entreprendra aucune étude supplémentaire sur les chemins de fer au Canada.

La province exprime son inquiétude et ses réserves quant à la nouvelle voie dans laquelle s'engage le gouvernement fédéral, mais est impuissante à changer le cours des événements.

L'Ontario continuera à demander les cinq études pilotes sur les chemins de fer, mais comme le gouvernement fédéral refuse d'y participer actuellement, la question ne peut qu'être discutée lors de rencontres entre les deux gouvernements.

Monsieur le président, c'est une décision qui a probablement été prise par des bureaucrates. Je voudrais savoir de M. Teron, de M. Hession et des autres fonctionnaires du ministère des Affaires urbaines, pourquoi les sommes qui étaient destinées aux études de déplacement des lignes de chemins de fer sont maintenant consacrées à d'autres fins?

Non seulement vous remplissez d'espoir les dirigeants municipaux, mais vous engagez également les gouvernements provinciaux dans une certaine voie, alors que vous-même changez les règles du jeu au beau milieu de ce dernier.

Comme je ne veux pas parler seul pendant mes dix minutes, j'aimerais qu'on me réponde avec précision.

Mr. Ouellet: I believe I can answer quickly to that question . . .

M. Rodriguez: Monsieur le président, j'ai adressé mes questions directement aux fonctionnaires du Ministère.

Le président: Mais le ministre est ici pour répondre également à vos questions, et voudra peut-être vous donner des renseignements préliminaires.

M. Rodriguez: Alors, qu'il ne prenne pas dix minutes.

Le président: Je suis sûr qu'il fera appel à ses collègues pour vous répondre.

Mr. Ouellet: Is it not the standing procedure that a member ask his questions to the main witness, through the Chairman?

[Text]

ces questions. S'il le veut, il peut demander à des fonctionnaires de son ministère de faire une réponse supplémentaire. Je ne pense pas qu'un député peut directement décider de poser une question à un tel ou à un tel à moins qu'il y ait eu une convocation spécifique à cet effet.

Mr. Rodriguez: On a point of order, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: I specifically said I was asking questions through you, Mr. Chairman, to those gentlemen specifically. I recognize the Minister is only newly appointed to this post, and therefore he probably has not got the ongoing background of this particular problem. I notice that he was being coached during the time I was speaking by Mr. Teron, so I presume Mr. Teron is the fount of knowledge on this question.

The Chairman: The Chairman understands that, Mr. Rodriguez, and the Chairman has indicated that the Minister is the main witness here with the officials from his Department. The Minister will have the first opportunity to respond and I am quite sure in order to be more helpful he will probably ask the people who are here with him to respond further if necessary.

Mr. Ouellet.

M. Ouellet: Merci monsieur le président. La réponse à la question du député est la suivante: pas plus tard qu'hier, il y a eu une rencontre du ministre cité dans la lettre par le député de Nickel Belt, avec des ministres fédéraux. Et justement, il y a, actuellement, des négociations entre le gouvernement fédéral et les autorités provinciales concernant des problèmes soulevés par la question de l'honorable député. Il ne peut pas dire que des fonds aient été détournés pour d'autres utilisations que celles prévues par ces montants. Je pense que c'est incorrect de dire ceci. Il est clair que le gouvernement fédéral, dans un désir d'intervenir dans ce domaine, doit demander aux autorités provinciales leurs priorités. C'est au gouvernement provincial, et en l'occurrence dans ce cas-ci, c'est au gouvernement de l'Ontario à nous faire connaître ses priorités. Ce n'est pas la première fois que j'entends parler de cette question, je suis heureux de voir que le député de Nickel Belt revient à la charge, mais j'avais déjà été sensibilisé à ce problème par le distingué orateur de cette Chambre qui, lui-même, avait porté ce cas à mon attention.

• 1145

Mr. Rodriguez: I presume that is a sort of background, an excuse for the Minister's nonknowledge of this topic. Could I ask you humbly, sir, if you would not mind asking the people who really made the decision about redirecting the funds into an urban transportation policy if they would please answer? Are you calling the Minister of Transport a liar? Because he says in his letter that he has been told by the federal government that the funds are not available to continue with the pilot studies. Are you calling the Minister of Transport of Ontario a liar?

[Interpretation]

And if the main witness wishes so, he can then ask one of his colleagues of the department to give a supplementary answer. I do not believe that a member can directly ask a question to one of the other witnesses, unless there has been a specific notice to that effect.

M. Rodriguez: Monsieur le président, un rappel au Règlement.

Le président: Monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Monsieur le président, j'ai bien précisé que je m'adressais directement à ces messieurs du Ministère, par votre intermédiaire. Comme je sais que le ministre vient tout juste d'être nommé à son poste, il ne connaît probablement pas très bien ce problème en particulier. J'ai même remarqué qu'il se faisait informer par M. Teron, pendant tout le temps où j'ai parlé, et c'est pourquoi je suppose que c'est ce dernier qui a toutes les connaissances sur la question.

Le président: Monsieur Rodriguez, je comprends très bien, mais je vous ai fait remarquer que le ministre est le témoin principal et qu'il est simplement accompagné des fonctionnaires de son Ministère. C'est donc le ministre qui répondra d'abord à votre question, et je suis certain que si cela est nécessaire, il demandera à ses collègues de vous donner tous les détails supplémentaires s'ils sont requis.

Monsieur Ouellet.

Mr. Ouellet: Thank you, Mr. Chairman. Here is my answer. Yesterday, the Minister mentioned in the letter from the member for Nickel Belt, met with the federal minister. There are now negotiations between the federal government and the provincial authorities going on concerning the problems mentioned by the honourable member. It is incorrect to say that funds were diverted to ends other than those provided for by these amounts. It is clear that the federal government if it wishes to intervene in that field, must ask the provincial authorities what their priorities are. It is up to the provincial government—in this case the Ontario government—to let us know its priorities. I have already heard that question and I am happy to see that the member for Nickel Belt has renewed his attempt. But I had already been made aware of the problem thanks to our distinguished Speaker of the House who had himself brought the point to my attention.

M. Rodriguez: Monsieur le président, je suppose que c'est une sorte de prétexte pour justifier l'ignorance du ministre. Auriez-vous l'obligeance de demander à ceux qui ont pris la décision de virer les fonds à la politique des transports urbains de me répondre. Êtes-vous en train de traiter le ministre des Transports de menteur? Il dit bel et bien dans sa lettre que le gouvernement fédéral lui a affirmé que les fonds nécessaires à la poursuite des études n'étaient pas disponibles. Traitez-vous donc le ministre des Transports de l'Ontario de menteur?

[Texte]

Mr. Ouellet: No, I am not. I am saying that we are now having discussions with the provincial authorities on the priorities of the Province of Ontario.

Mr. Rodriguez: Okay. Mr. Chairman, my next question then is— Let me just go through this rigamarole because I was right in the municipal field at the time. One: we passed a railway relocation act here in 1973. The Province of Ontario, in communication with its municipalities, set five cities where they wanted the pilot studies to be undertaken. The federal government had committed itself along with the provinces to pick up the cost of the pilot studies. Therefore, the Province of Ontario had set its priorities. They were prepared to go ahead with the pilot studies. Now, lo and behold! on the part of the federal government the funds and the commitment are not forthcoming to go on with the project. So it is not a matter of setting priorities, we set those priorities a long time ago, Mr. Chairman. It is the money, the wherewithal to continue the studies.

As the Minister says here, he has been informed by the federal government that they are now putting their money into urban transportation, and he is concerned. I want to know, why did the federal government take that line of action? Why did they switch boats in midstream? Have they done that? And I want a commitment from the Minister now that he will go ahead with the five project studies as set out by priority in the Province of Ontario in collaboration with the municipalities. I want that commitment now, or we do not need any more meetings to go on with that.

Mr. Ouellet: You have this commitment if it is in agreement with the priorities of the Ontario government.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, I find that is ridiculous. I have distributed copies to the members of this Committee. It is very obvious that that is what the province wants. Are you telling me, Mr. Ouellet, that you will go ahead with the five project studies, which the province wants you to do?

Mr. Ouellet: As long as the provincial government lives up to its own commitment and recognizes that for it it is a priority and establishes its priorities.

The Chairman: I think you had your answer, Mr. Rodriguez. It may not be exactly what you want, but it would appear to be all the Minister is prepared to give at this time. Do you have further questions? You still have a couple of minutes.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, I just want the answer to a question I have been pressing for. The Minister of Transport in the Province of Ontario said that he was informed by the federal government that the moneys for the railway relocation pilot studies, he was told, were being transferred into urban transportation. I want to ask the Minister, does he think that was a fiction of the Minister of Transport's imagination? Was that a decision that was made within the Urban Affairs Department? That is why I wanted the bureaucrats to answer the question. I think that was a decision that was made in there.

[Interprétation]

M. Ouellet: Pas du tout. Je vous dis tout simplement que nous sommes présentement en train de discuter des priorités du gouvernement ontarien avec les autorités provinciales.

M. Rodriguez: C'est bon. Voici donc ma prochaine question. Je vais vous donner tous les faits puisque je m'occupais de politique municipale à l'époque. D'abord, nous avons adopté en 1973 une loi sur la relocalisation des chemins de fer. Le gouvernement de l'Ontario, en accord avec les municipalités, a choisi cinq villes où devaient être menées des études-pilotes. Le gouvernement fédéral s'est ensuite engagé à en financer le coût de concert avec les provinces. Le gouvernement ontarien a donc établi ses priorités et décidé qu'il était prêt à entreprendre ces études. Maintenant, le gouvernement fédéral retient et les fonds, et l'engagement qui permettraient de lancer le projet. Ce n'est donc pas une question d'absence de priorités, monsieur le président, puisqu'elles ont été établies il y a déjà longtemps. C'est l'argent qui nous manque.

Comme le dit le ministre dans sa lettre, le gouvernement fédéral lui a dit qu'il avait maintenant décidé de consacrer cet argent aux transports urbains. Il s'inquiète de ce fait. Je veux donc savoir pourquoi le gouvernement fédéral a agi comme il l'a fait? Pourquoi a-t-il fait volte-face en plein parcours? Je veux que le ministre s'engage tout de suite à financer les cinq études désignées prioritaires par le gouvernement de l'Ontario en collaboration avec les municipalités. Vous n'avez pas besoin d'une autre réunion pour vous décider.

M. Ouellet: Mais cet engagement a déjà été pris s'il correspond aux priorités du gouvernement ontarien.

M. Rodriguez: Monsieur le président, c'est ridicule. J'ai distribué des copies de la lettre aux membres du Comité. Il est évident que c'est ce que la province veut. Voulez-vous dire, monsieur Ouellet, que vous ne poursuivrez pas les cinq études qu'aimerait faire la province?

M. Ouellet: Pas tant que le gouvernement provincial respectera sa partie de l'entente et affirmera que c'est une priorité.

Le président: On vous a répondu, monsieur Rodriguez. Cela ne correspond peut-être pas exactement à ce que vous aimeriez entendre, mais je ne crois pas que vous en tirerez plus du Ministre. Avez-vous d'autres questions? Il vous reste quelques minutes.

M. Rodriguez: Monsieur le président, je cherche toujours une réponse à ma question. Le ministre des Transports du gouvernement de l'Ontario a dit avoir été informé par le gouvernement fédéral que l'argent promis pour les études de relocalisation des voies ferrées avait été viré au programme des transports urbains. Le ministre croit-il que toute cette histoire a été inventée par le ministre des Transports? Est-ce bien la décision prise par le ministère des Affaires urbaines? C'est pourquoi je veux que ce soit les technocrates qui me répondent. Je pense qu'on a pris une décision à un moment donné.

[Text]

Mr. Ouellet: I am sorry; I know of the fact and I am giving the answer to the honourable gentleman, for the third time, that as far as I see the money has not been transferred. Therefore, if he assumed that the money had been transferred he is wrong.

Mr. Rodriguez: So no money is being directed from . . .

Mr. Ouellet: I will not comment on the letter, which I have not seen. I assume the information there might not be totally accurate.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, I just wanted to make sure I got a straight answer from the Minister. Are you telling me that no money has been redirected out of what is set aside for the railway relocation pilot studies?

Mr. Ouellet: I am telling you that we are still in constant consultation with the Province of Ontario. Not later than yesterday there was a meeting at which discussions on various aspects of these programs took place. Therefore . . .

• 1150

Mr. Rodriguez: Just a simple yes or no.

Mr. Ouellet: . . . it is inaccurate to say the money has been transferred. It is not correct to say that the money has been transferred.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez. Mr. Corbin, you are the next questioner.

M. Corbin: Merci, monsieur le président. Il me fait plaisir de voir que le ministre, bien qu'il relève d'une grippe assez grave, est quand même débordant d'énergie ce matin. Je voudrais adresser mes questions au ministre parce que c'est lui qui est chargé par le Parlement de répondre des crédits. Je vais me référer spécifiquement à plusieurs articles du Budget supplémentaire (B) plutôt que de demander des explications pour un article à la fois. Je veux procéder de façon un peu différente, et je crois que cela obligera le ministre à nous donner des explications un peu plus détaillées, un peu plus généreuses.

Par exemple, je crois comprendre qu'avec le critère pour les contributions aux municipalités en vue de la construction d'habitations à densité moyenne et à prix modérés, il ne reste que peu de subventions, pour les petites collectivités, les petits villages, les petites villes. Et il n'en demeure pas moins que ces petits centres . . .

The Chairman: Mr. Corbin, I wonder if you could hold it a moment. I understand that microphones numbers 5 and 6 do not seem to be working properly.

Mr. Corbin: The light is on.

The Chairman: They are not working properly, according to the girl. Would you move to number 7.

Mr. Corbin: That is a retrograde step, but . . .

The Chairman: We will not take this off your time.

Mr. Corbin: It is some form of realization, is it not?

The Chairman: If you could start over again and I will not take this off your time.

[Interpretation]

M. Ouellet: Je suis désolé. Je sais pertinemment que ces fonds n'ont pas été virés, et cela fait déjà trois fois que je lui dis. Donc, il a tort de présumer que ces fonds ont été virés.

M. Rodriguez: Donc aucune somme n'a été retirée à . . .

M. Ouellet: Je n'ai pas l'intention de commenter cette lettre que je n'ai même pas vue. Je présume que les renseignements qu'elle renferme ne sont pas tout à fait exacts.

M. Rodriguez: Monsieur le président, je voulais simplement être certain d'avoir une réponse franche du Ministre. Donc, on n'a viré aucune fraction de la somme réservée aux études de relocalisation des chemins de fer?

M. Ouellet: Je vous dis que nous en sommes encore à l'étape des consultations avec le gouvernement de l'Ontario. Pas plus tard qu'hier, nous avons eu une réunion au cours de laquelle nous avons discuté des divers aspects de ces programmes. Donc . . .

M. Rodriguez: Dites-moi oui ou non.

M. Ouellet: . . . il est inexact de dire qu'on a viré ces fonds. Ce n'est tout simplement pas juste.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez. Monsieur Corbin, c'est à votre tour.

Mr. Corbin: Thank you, Mr. Chairman. I am pleased to see that the Minister is full of energy this morning because he has just had quite a serious bout of flu. I will direct my question to the Minister because he is the one supposed to vouch for these votes. I will ask specific questions on many items of the Supplementary Estimates (B) instead of mentioning only one item at a time. I intend to proceed in this fashion, not the usual one, in order to force the Minister to give us more detailed and lengthier explanations.

For example, if I understand well, with the criteria for medium density, moderately priced housing grants, there is very little money left for small communities, towns and villages. But still, these small centres . . .

Le président: Monsieur Corbin, permettez-moi de vous interrompre un moment. Je pense que les micros 5 et 6 ne fonctionnent pas.

M. Corbin: La lumière est allumée.

Le président: Mais d'après la préposée, les micros ne fonctionnent pas. Pourriez-vous vous déplacer jusqu'au micro numéro 7?

M. Corbin: C'est une rétrogradation, mais . . .

Le président: Vous ne serez pas pénalisé.

M. Corbin: C'est toute une réalisation.

Le président: Alors, recommencez à zéro.

[Texte]

Mr. Corbin: You are very generous and understanding, Mr. Chairman.

Alors, je disais qu'à cause du critère appliqué aux contributions aux municipalités pour la construction d'habitations à densité moyenne et à prix modérés, et je parle par expérience personnelle, à la suite de ce qui s'est passé dans ma province, au Nouveau-Brunswick, dans ma circonscription électorale, il ne reste que peu de subventions pour les petites municipalités et les petites villes. Ces petites collectivités ont néanmoins besoin d'argent et je voudrais demander au ministre d'examiner, et je sais qu'il le fera très sérieusement, la possibilité d'élaborer des critères moins rigides, d'élargir les critères actuels, quoi, afin que le programme puisse s'appliquer de façon plus généreuse à l'endroit des petites municipalités.

M. Ouellet: C'est une excellente suggestion que fait l'honorable député. Le programme de subventions aux municipalités, qui est un programme relativement neuf, qui vient à peine de débiter, connaîtra nous l'espérons un succès grandissant avec les mois et les années. Il est très important que les municipalités canadiennes connaissent ce programme. Actuellement, il n'est pas assez connu, et c'est peut-être l'une de ses lacunes.

M. Corbin: Vous avez raison.

M. Ouellet: Il n'y a aucun doute dans notre esprit que pour plusieurs municipalités qui recevraient ainsi une subvention de \$1,000 du gouvernement fédéral pour chaque logement construit admissible à ce programme, cela représenterait une subvention relativement importante. A la suggestion du député, je suis prêt à revoir, avec les responsables du programme, les possibilités d'améliorer les critères d'admissibilité à ce programme.

Je souhaite que ce soit un programme qui fonctionne, parce que le but visé est justement de construire des maisons à un coût plus modique. Et il est clair que dans les petites municipalités, il est plus facile d'atteindre ce but et de construire des maisons à un coût modeste que dans les villes ou dans les régions de forte densité.

J'accepte la recommandation du député. Nous allons voir s'il y a possibilité d'améliorer certains critères d'admissibilité. Mais je pense surtout, qu'il serait important d'avoir un programme d'information à l'intention des municipalités canadiennes afin qu'elles soient bien au courant de ce programme.

M. Corbin: Je pense que vous avez tout à fait raison, monsieur le ministre, à propos de votre dernier commentaire. En ce qui me concerne, je fais parvenir toutes les informations disponibles qui me sont communiquées par la Société centrale d'hypothèques et de logement, par exemple, aux municipalités et je constate, bien souvent, que ces dossiers-là vont dormir éternellement dans les dossiers des municipalités; parce qu'on ne semble pas comprendre la portée que cela pourrait avoir au niveau local. C'est pourquoi je vous recommande également, étant donné que vous êtes au courant du problème, d'élaborer un programme d'informations dans un langage que tout le monde puisse comprendre facilement.

Ma deuxième question a trait au programme de subventions qui visent les acquéreurs d'une maison pour la première fois; programme qui a connu énormément de succès, particulière-

[Interprétation]

M. Corbin: Vous êtes bien généreux et compréhensif, monsieur le président.

I was saying that because of the criteria applied to the contributions for medium density, moderately priced housing—and I am speaking from my personal experience in my constituency in New Brunswick—there is very little money left over for small municipalities and towns. These small communities need money also, so I would like to ask the Minister to seriously examine the possibility of establishing new criteria which would be more flexible. The program could then apply, and more generously, to small municipalities.

Mr. Ouellet: You are making an excellent suggestion. This program of contributions to municipalities is relatively new and has barely started. We hope it will be increasingly successful with the years. It is very important that Canadian communities know about this program. Presently, it is not well known and that is one of its weaknesses.

Mr. Corbin: You are right.

Mr. Ouellet: We are convinced that for many communities a \$1,000 grant from the federal government for each housing unit eligible would represent a relatively important contribution. As the honourable member suggests I am ready to review the possibilities of improving the eligibility criteria in consultation with those responsible for the program.

I hope that this program will work because the aim here is to build houses at a lower cost. Also, it is obvious that in small municipalities it is much easier to reach that goal and to build houses at a lower cost than in cities or in densely populated areas.

I accept the recommendation of the member. We shall see if it is possible to improve some of the eligibility criteria. But most of all, I think that it would be important to have an information program for the benefit of Canadian municipalities to make them aware of that program.

Mr. Corbin: I think that you are quite right in your last comment, Mr. Minister. I for one am sending all the available information that is given to me by the Central Mortgage and Housing Corporation, for instance, to municipalities and very often I realize that they never pay any attention to these files because they do not seem to understand the importance this could have at the local level. That is why I also recommend, since you are aware of the problem, that you develop an information program in an easily understandable language.

My second question has to do with the grants program for first time home owners. This program has had a lot of success especially among young couples who were building, had the

[Text]

ment auprès des jeunes couples qui construisaient, qui avaient l'intention ou qui ont été motivés à construire leur première maison. Étant donné le succès national de ce programme, le gouvernement a-t-il l'intention de le remettre en vigueur pour créer plus d'activités, à cause du taux de chômage, et du besoin d'unités d'habitation additionnelles, ou peut-être d'en instituer un autre qui serait comparable?

M. Ouellet: Je pense qu'il faut se reporter à l'époque où ce programme a été institué et où il y avait, à ce moment-là, un besoin impératif de stimuler la construction domiciliaire, et d'aider d'une façon plus pressante des Canadiens à acquérir une maison.

Le programme, vous avez raison de le dire, a connu un grand succès, et à un point tel que, comme vous le voyez, nous devons demander des crédits supplémentaires pour répondre aux demandes de ceux qui se sont qualifiés pour ce programme dans les derniers mois.

Nous n'avons pas pris de décision pour le moment quant à savoir si nous aurions un programme similaire dans le futur. La raison est que la construction domiciliaire au Canada connaît, actuellement, un taux beaucoup plus intéressant qu'il était à l'époque où ce programme a été lancé. Et, la raison est également que nous avons mis de l'avant deux autres programmes fort populaires, qui aident grandement les contribuables canadiens. Ces deux programmes sont le Programme d'aide pour l'accession à la propriété, celui, en fait, qui permet de réduire les paiements hypothécaires à un taux d'intérêt de 8 p. 100; et le programme PAREL, qui lui est un programme permettant la remise en bon état de certaines maisons. En fait, c'est le Programme d'aide à la remise en état des logements. Ce programme rencontre, également, énormément de succès. Et nous croyons que dans une saine utilisation des fonds publics, il y a peut-être avantage à mettre l'accent sur ce dernier programme, que je viens de vous mentionner, qui sauve des vieilles maisons de la démolition ou de la désaffectation; et qui rend grandement service à des gens qui, dans bien des cas, ont des revenus trop faibles pour devenir propriétaires d'une nouvelle maison ou d'une maison, tout simplement. Par l'entremise de ce programme, ces gens peuvent quand même bénéficier d'une subvention gouvernementale pour remettre en bon état leur logement et continuer à y vivre pendant plusieurs années encore.

• 1200

M. Corbin: Monsieur le président, la réponse du ministre enchaîne naturellement la troisième question que je voulais lui poser en regard du Programme d'aide à la remise en état des logements. Je remarque que le ministre reconnaît enfin l'utilité ou, l'urgence ou le besoin de mettre l'accent sur ce programme; mais ce sur quoi je veux attirer son attention c'est qu'il y aurait peut-être lieu aussi d'y mettre l'accent pas seulement en termes de dollars disponibles, quoique les dollars vont sans doute aider, mais également d'augmenter le nombre de régions où le programme pourrait connaître une application. Évidemment, comme il l'a dit, si on élargit les cadres du programme il faut augmenter les budgets.

[Interpretation]

intention to build or were motivated to build their first house. Due to the nationwide success of that program, does the government intend to set it up again in order to create more activities, in view of the high rate of unemployment and because of the need for additional housing units, or does it intend to set up another program somewhat comparable to that one?

Mr. Ouellet: I think one has to go back to the time when that program was set up for the first time and when there was a strong need to stimulate the housing construction and to help in a greater way Canadians who wished to acquire a house.

The program, you are right in saying this, was successful to such an extent that, as you can see, we must ask for supplementary votes to meet the requests of those who were qualified for that program in the last month.

We have not reached a decision yet as to whether we will have a similar program in the future, the reason being that housing construction in Canada is presently at a much more interesting rate than at the time when that program was set up. There is also the fact that we have created two other very popular and very helpful programs for the Canadian taxpayers. These programs are the Assisted Home Ownership Program that allows to reduce mortgage payments to an interest rate of 8 per cent; and the Residential Rehabilitation Assistance Program to help renovate certain houses. This program also had a lot of success. And we believe that if we want to make a wise use of public funds, there may be an advantage to emphasize this latter program, thereby saving old houses from demolition or from being put to another use, thus helping people whose income, in many cases, is too low to allow them to become owner of a new house or just any house. Through this program, people can benefit from a government grant to renew their housing units and continue dwelling in them for several years to come.

Mr. Corbin: Mr. Chairman, the minister's answer leads to the third question I wanted to ask him with regard to the residential rehabilitation assistance. I noticed that the Minister finally recognizes the use or the urgency or even the need to emphasize that program; but I would like to get his attention on the fact that it could be useful to emphasize that program not only in terms of available dollars, although this will undoubtedly help, but also to increase the number of areas where this program could be applied. Of course, as he has stated, if we broaden the program we must also increase the estimates.

[Texte]

M. Ouellet: Je pense que, jusqu'à ce jour, ce programme existe dans un nombre considérable de régions. Nous avons, en consultation avec les provinces, discuté de la possibilité de désigner un plus grand nombre de régions où des Canadiens pourront bénéficier du Programme d'aide à la remise en état des logements. Je peux dire aux membres de ce Comité que nous prévoyons, en fait, que quelque 120 nouvelles régions au Canada seront désignées au cours de la prochaine année.

Le président: Merci, monsieur Corbin. La prochaine question appartient à M. Lavoie.

M. Lavoie: Merci, monsieur le président. Tout d'abord, je me permettrai de féliciter le nouveau ministre puisque c'est la première fois depuis sa nomination que j'ai l'occasion de participer à une réunion avec lui et j'espère qu'il prêtera une oreille attentive et compréhensive aux revendications que j'ai à lui faire, ce matin. Monsieur le président, vous me permettrez, en même temps, de profiter de l'occasion pour féliciter le nouveau président de la Capitale nationale M. Pierre Juneau, que nous avons eu l'occasion de rencontrer l'an dernier. La vie fait bien les choses, parfois.

Mr. Brisco: Mr. Chairman.

The Chairman: On a point of order, Mr. Brisco?

Mr. Brisco: Yes, sir. May I, without taking the time from my colleague Mr. Lavoie, make an inquiry of the Chair as to whether or not it is the intention of the Minister to appear before this Committee again?

The Chairman: There will be no further opportunity for the Minister to appear.

Mr. Brisco: Or his officials?

The Chairman: Or his officials, before the estimates are to be presented to the House. Monday at 6 o'clock is the last day. However, if it is agreeable with the Committee, instead of stopping at 12.30 we might go to 1 o'clock.

Mr. Brisco: The fact that I have to attend a French class now has no bearing..

M. Lavoie: Monsieur le président, je pourrais peut-être céder mon tour à M. Brisco et revenir ensuite.

The Chairman: Order please.

Mr. Brisco: It has no bearing on my concern, sir, that we have had only one round of questioning and it has taken one bloody hour to do it. I do not think that that is a very good demonstration of how this Committee should function. It certainly is not the way it has functioned before, Mr. Chairman, and you are aware of that. I think that it is a shame that people have not been able to get on in an hour. We have only had one round of questioning. I had half a dozen important matters that I wanted to take up...

The Chairman: I have been watching the time very carefully. Maybe Mr. Lavoie...

Mr. Brisco: We started late...

The Chairman: Order, please.

Mr. Brisco: I am not impressed with this at all.

[Interprétation]

Mr. Ouellet: I think that until now this program has been applied to quite a few areas. In consultation with the provinces we have been discussing the possibility of designating more areas where Canadians will be able to benefit from this program. I can tell the members of this Committee that we foresee in fact that some 120 new areas of Canada will be designated during the oncoming year.

The Chairman: Thank you, Mr. Corbin. Mr. Lavoie now has the floor.

Mr. Lavoie: Thank you, Mr. Chairman. First of all, I would like to congratulate the new minister, because it is the first time since his appointment that I have the opportunity to meet with him and I hope that he will take good note and be understanding with regard to the grievances I have to make this morning. Mr. Chairman, I would also like to take this opportunity to congratulate the new Chairman of the National Capital Commission, Mr. Pierre Juneau, whom we have had opportunity to meet last year. Things come to a good end sometimes.

M. Brisco: Monsieur le président.

Le président: Vous invoquez le Règlement, monsieur Brisco?

M. Brisco: Oui, monsieur. Sans toutefois empiéter sur le temps de mon collègue, Monsieur Lavoie, puis-je demander au président si le Ministre a l'intention de comparaître devant le Comité à une date ultérieure?

Le président: Je ne crois qu'il aura l'occasion de le faire.

M. Brisco: Et ses hauts fonctionnaires?

Le président: Non plus, du moins pas avant la présentation du Budget devant la Chambre. Nous avons jusqu'à lundi à 18 h 00. Toutefois, si le Comité est d'accord, au lieu de lever la séance à 12 h 30, nous pouvons continuer jusqu'à 13 h 00.

M. Brisco: Le fait que je doive me rendre à un cours de français n'a rien à voir...

Mr. Lavoie: Mr. Chairman, perhaps I could give up my turn, in favour of Mr. Brisco, and resume later on.

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît.

M. Brisco: Ce n'est pour ça que je m'inquiète, monsieur, mais bien parce qu'il nous a fallu toute une heure pour faire un tour de question. Ce n'est certainement pas ainsi que les travaux du Comité devraient se dérouler. Cela ne se passait pas comme cela auparavant, monsieur le président, et vous le savez. C'est une honte que certaines personnes n'aient pas pu poser deux questions en une heure. Nous n'avons qu'un seul tour de question. J'avais au moins une demi douzaine de questions importantes à soulever...

Le président: J'ai surveillé l'horloge très attentivement. Peut-être que Monsieur Lavoie...

M. Brisco: Nous avons commencé en retard...

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît.

M. Brisco: Cela ne m'impressionne aucunement.

[Text]

The Chairman: Mr. Lavoie has suggested that he would trade places with you and this is certainly agreeable to the Chair.

Mr. Brisco: That is not the point, Mr. Chairman.

The Chairman: I realize that but perhaps it might help. Is that your wish, Mr. Lavoie, that Mr. Brisco take your place at this time in the questioning?

Mr. Brisco: I would rather not be late for my French class.

The Chairman: I leave it to you, Mr. Brisco. The time is open to you if you wish to use it now.

• 1205

Mr. Brisco: On one provision, sir: that Mr. Lavoie will have the opportunity this day within the time constraints to get his questions on.

The Chairman: Well I think there will be time for Mr. Lavoie to be heard. Mr. Brisco.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Chairman. I think just to change the demeanour of the meeting I would like to observe that it is very interesting and that I understand and appreciate the concerns expressed by Mr. Rodriguez with reference to his program in Sudbury on rail relocation, but I cannot help observing that just last week I listened to another member of the NDP speaking about the fact that they were going to relocate railways in Regina and he was not in favour of it at all. I think that the two fellows should get their act together. I could not help but get that little shot in. I know, it is a cheap shot.

Coming back to the matters at hand, the \$1,500 that is given to communities that are involved in the AHOP program for jobs developing houses within a certain framework, that is with reference to the size of the lot, with reference to the cost of the house, with reference to the location of the house and so on, there is, if I am not mistaken, a \$1,000 grant.

Now, reading the terms of reference for the distribution of these funds, are these terms of reference drawn up entirely by the province, entirely by the federal government, or by federal-provincial agreement? Just a yes or no would be helpful.

Mr. Ouellet: I will ask one of my officials to answer this question.

Mr. Teron will answer it.

Mr. W. Teron (Chairman of the Board, Central Mortgage and Housing Corporation): The municipal incentive grant, the \$1,000, was established by the federal government. The program is made available to municipalities through the provinces and the provinces designate the municipalities that will be eligible.

Mr. Brisco: All right, thank you. Mr. Chairman, once a municipality has been designated as eligible, who has written the terms as to how that \$1,000 shall be spent by that municipality, CMHC, the federal government or the province?

[Interpretation]

Le président: Monsieur Lavoie a proposé de vous céder son tour, et je suis tout à fait d'accord.

M. Brisco: Cela n'a rien à voir, monsieur le président.

Le président: Je comprends, mais peut-être que cela nous aiderait. Êtes-vous d'accord, monsieur Lavoie, pour que Monsieur Brisco pose ses questions tout de suite?

M. Brisco: Je préfère ne pas arriver en retard à mon cours de français.

Le président: La décision vous appartient, monsieur Brisco. Vous avez la parole, si toutefois vous désirez la prendre.

M. Brisco: Seulement à la condition que M. Lavoie ait l'occasion de poser ses questions aujourd'hui.

Le président: Je pense qu'il aura le temps d'être entendu. Monsieur Brisco.

M. Brisco: Merci, monsieur le président. Pour varier un peu l'atmosphère de cette réunion, j'aimerais indiquer que je trouve très intéressant et que je comprends les inquiétudes qu'a exprimées M. Rodriguez à l'égard de son programme de déménagement des chemins de fer à Sudbury, mais je ne puis m'empêcher de dire que la semaine dernière j'écoutais un autre député du NDP montrer son désaccord à l'égard du déménagement des chemins de fer à Regina. Peut-être que ces deux députés devraient tenter de s'entendre. Je n'ai pu m'empêcher de faire cette petite observation. C'est un coup bas, je le sais.

Pour en revenir à la question qui nous occupe, c'est-à-dire les \$1,500 accordés aux communautés participantes au programme d'aide à l'accession à la propriété, lorsque certaines conditions sont respectées, c'est-à-dire la taille du lotissement, le coût de la maison et l'emplacement de celle-ci, le propriétaire reçoit, sauf erreur, une subvention de \$1,000.

J'aimerais maintenant savoir si le mandat conféré en vue de l'allocation de ces fonds est rédigée entièrement par la province, par le gouvernement fédéral, ou selon un accord fédéral-provincial? Vous pouvez me répondre par un oui ou un non.

M. Ouellet: Je demanderais à un de mes fonctionnaires de vous répondre.

M. Teron vous répondra.

M. W. Teron (Président du Conseil, Société centrale d'hypothèques et de logement): C'est le gouvernement fédéral qui a le programme de subvention municipale de \$1,000. Ce programme est accessible aux municipalités par l'entremise des provinces et ce sont ces dernières qui désignent les municipalités admissibles.

M. Brisco: Très bien, je vous remercie. Monsieur le président, lorsqu'une municipalité est déclarée admissible, qui est responsable des conditions régissant la façon dont cette municipalité dépensera les \$1,000, est-ce la SCHL, le gouvernement fédéral ou la province?

[Texte]

Mr. Teron: Mr. Chairman, the legislation and the regulations are consistent right across the country. The qualifications for the \$1,000 provide that it is for the purposes of modest type housing which is basically housing within our AHOP or assistant rental type and secondly, that it be for medium density housing to encourage that they not use agricultural land, etc., in an exorbitant way to try to conserve on services, streets etc, so as to get the land prices down. So there are two criteria: price and density.

Mr. Brisco: The point that I was trying to make, Mr. Chairman, is the determination as to how that money will be spent by the municipality. Is it according to CMHC regulations?

Mr. Teron: No.

Mr. Brisco: By provincial regulations?

Mr. Teron: Mr. Chairman, the province may add conditions over and above those that the federal government puts down. A few provinces have put in some controls as to how the money is spent. Some of them have put in comments such as that the money must be spent within the community, etc., but in many provinces they have not added additional conditions.

Mr. Brisco: Well may I suggest that that is the big loophole in this program, that a municipality, Mr. Chairman can engage or become involved with a contractor who develops a group of houses. Let us say there are 40 houses, there is \$40,000 going to that municipality to do with it as it pleases, whether it goes into the public library or the fire hall. And I fail to see any connection. That is a give-away and in my view it is wrong. If that \$1,000 per unit is going to be earned by the municipality, it should be spent by the municipality in and on housing. Let us say we have a block of 40 homes and the city has just received \$40,000 on the fact that those people have purchased those homes. The municipality should be obliged to do one of two things, help to reduce the cost of taxation to those serviced lots and that thousand dollars helps to offset the cost of servicing by a reduction in taxes—by applying that thousand dollars to the cost of servicing, thereby reducing the taxes for the people who are going into that area, into that new development, or it should go into a proposed new housing development for the community. But to just hand the community \$40,000 and say, "Here, here is \$40,000; spend it the way you want" is just a political plum and I do not think you can justify that kind of spending. Why give the municipality \$40,000 because some developer has decided that he can put in 40 homes under the AHOP program within the regulations, within the \$33,000 limit that we have in Kootenay West? The developer is not getting any benefit from this. He is making that \$40,000 for the municipality. The people who go in, residents in there, are not getting any benefit from it. The fact that they bought that home is earning the city \$1,000. And you are telling me that the city can then turn around and do with it as they please. That is sheer waste and just a political plum.

[Interprétation]

M. Teron: Monsieur le président, la Loi et les règlements sont les mêmes dans tout le pays. Pour obtenir la subvention de \$1,000, il faut que la maison soit d'un type assez modeste et qu'elle soit conforme aux normes du programme d'aide à l'accession à la propriété ou du programme d'aide à location, et deuxièmement qu'elle s'agisse d'un type de logement à densité moyenne afin de décourager l'utilisation des terres agricoles, etc., de façon à diminuer le coût des services, des rues et ainsi de suite, pour diminuer, par le fait même, le prix des terrains. Il y a donc deux critères: le prix et la densité.

M. Brisco: Ce que je voulais savoir monsieur le président, c'est qui est responsable de déterminer comment les municipalités devront dépenser cet argent. Doivent-elles se conformer aux règlements de la SCHL?

M. Teron: Non.

M. Brisco: Aux règlements provinciaux alors?

M. Teron: Monsieur le président, la province ajoute parfois des conditions à celles déjà établies par le gouvernement fédéral. Quelques provinces exercent certains contrôles sur la façon dont ces fonds sont dépensés. Certaines, par exemple, exigent que ces sommes soient dépensées dans la communauté, etc., mais de nombreuses provinces n'ont ajouté aucune condition.

M. Brisco: Selon moi, c'est là le majeur échappatoire de ce programme, à savoir qu'une municipalité peut ainsi s'entendre avec un entrepreneur chargé d'aménager un groupe de maisons. Disons par exemple qu'il y a 40 maisons, et que la communauté recevra \$40,000 dont elle fera ce que bon lui semble, et qu'elle pourra ainsi consacrer ces fonds à la bibliothèque municipale ou à la caserne de pompiers. Je dois dire que je ne vois là aucun lien. Il s'agit là d'un échappatoire qui ne devrait pas exister. Si l'on accorde ces subventions de \$1,000 par unité de logement à une municipalité, elle devrait affecter ces fonds à la construction de logements. Disons par exemple qu'on a construit 40 maisons et que la municipalité vient de recevoir \$40,000 parce que l'on a acheté ces maisons. La municipalité devra alors être obligée de faire de deux choses l'une: aider à diminuer les taxes de ces lotissements aménagés, et ces mille dollars aident à équilibrer le coût de l'aménagement grâce à une réduction des taxes, en affectant ces mille dollars au coût des services, réduisant ainsi les taxes de ceux qui iront habiter cette région, ou alors elle devra mettre sur pied un nouveau projet d'aménagement de logements pour la communauté. Mais le fait de donner \$40,000 à la communauté en lui disant «Voici \$40,000 dépensez-les comme vous le voulez» constitue pour moi un cadeau de nature politique et je ne pense pas que l'on puisse justifier ce genre de dépense. Pourquoi donner \$40,000 à une municipalité tout simplement parce qu'un entrepreneur a décidé qu'il pouvait construire 40 maisons conformément aux règlements du Programme d'aide à l'accession à la propriété, c'est-à-dire des maisons d'environ \$33,000, comme nous avons à Kootenay-Ouest, par exemple? L'entrepreneur n'en tire aucune avantage. Il aide la municipalité à toucher les \$40,000. Ceux qui achèteront ces maisons n'en tireront aucun avantage non plus. Le fait qu'ils aient acheté la maison aide la ville à toucher les mille dollars. Si vous me dites ensuite que la ville peut faire ce

[Text]

The Chairman: Mr. Minister.

Mr. Ouellet: I am surprised by the remarks of the member. Obviously, he does not take into account that this is an incentive for building modest homes, which is one of the great needs in Canada.

Mr. Whiteway: I have no complaint with that.

Mr. Ouellet: But, secondly, this money helped tremendously the municipality to balance its budget. Now, to add extra conditions that would make the projects more difficult to be realized, would be looked at no longer as an incentive but could become a disincentive for building these modest homes.

I could look at the suggestion of the honourable member but I think there is a limit to the type of criteria or conditions that could be imposed on a municipality, because a municipality—the honourable member surely knows this—is responsible to the province.

An hon. member: Right.

Mr. Ouellet: And I am not too sure that the province will allow the federal government to dictate to the municipality how to spend its money.

An hon. Member: You would not want to do that.

Mr. Brisco: Well, I recognize the fact that municipal councils, for the benefit of the member from Nickel Belt, have a very serious problem right across Canada, as far as funding is concerned, but if they had to rely on housing and on this particular program with which to supplement their needed revenues, they would be in sad shape, worse shape than they are now. They cannot simply budget on that basis.

With reference to this same program, where you have irregular lot sizes which, by virtue of surveys taken in the area of a community they say, all right, you can go ahead with this AHOP program and we can put housing in here but the lot sizes are irregular and do not specifically conform to the guidelines that are set down by CMHC other than it provides needed housing, it is the view of CMHC, in a small community such as I am speaking of—and, for Mr. Hession's benefit, I am thinking of the cost that they would provide some latitude with reference to this \$1,000 municipal grant?

Mr. Ouellet: I will ask an official to answer this question, sir.

Mr. R. V. Hession (President, Central Mortgage and Housing Corporation): Thank you, Mr. Chairman.

The method of calculation of what constitutes density under this program can be a relatively complex one. I think this was implicit in your question. Earlier, in other questions and the answers thereto, the whole question of effective communication of this program was raised. There is a formula that establishes what we refer to as net density within this program. We do respect, particularly at this point when it is relatively new to a lot of people, especially at the municipal level, that there may be problems of clarity around what constitutes enough density. As to the flexibility, we have most often

[Interpretation]

qu'il lui plaît avec cet argent. Je trouve que c'est du gaspillage et un cadeau de nature politique.

Le président: Monsieur le ministre.

M. Ouellet: Les observations du député m'étonnent. Évidemment, il ne tient pas compte du fait qu'il s'agit là d'une prime afin d'encourager la construction de maisons modestes dont le Canada a besoin.

M. Whiteway: Je ne m'en plains pas.

M. Ouellet: Cet argent peut également aider la municipalité à équilibrer son budget. Si l'on ajoutait d'autres conditions, les projets seraient plus difficiles à réaliser, et la construction de ces maisons modestes n'intéresserait plus personne.

Je pourrais examiner la proposition de l'honorable député, mais je pense qu'il y a des limites quant au type de critères ou de conditions que l'on peut imposer aux municipalités, car, comme l'honorable député le sait sans doute, les municipalités sont responsables envers les provinces.

Une voix: En effet.

M. Ouellet: Et je ne suis pas du tout certain que la province permettra au gouvernement fédéral de contrôler les dépenses des municipalités.

Une voix: Cela ne se fait pas.

M. Brisco: Je reconnais que les conseils municipaux d'un bout à l'autre du Canada ont beaucoup de difficulté sur le plan financier, mais s'ils devaient dépendre du logement et de ce programme en particulier pour compléter leurs revenus, ils seraient en plus mauvaise posture qu'à l'heure actuelle. Ils ne peuvent pas dépendre simplement de ces fonds.

Dans le cadre de ce même programme, lorsque la taille des lotissements n'est pas conforme à la norme, est-ce que l'on peut quand même permettre la construction de logements en vertu du Programme d'aide à l'accession à la propriété pour la simple raison que les logements sont nécessaires, et est-ce que la SCHL, dans une petite communauté semblable à celle dont je parle, et, je songe aux coûts, dans l'intérêt de M. Hession, serait plus tolérante en ce qui a trait à cette subvention municipale de \$1,000?

M. Ouellet: Je demanderai à l'un des hauts fonctionnaires de répondre à cette question.

M. R. V. Hession (président, Société centrale d'hypothèques et de logement): Je vous remercie, monsieur le président.

La méthode de calcul qui permet de déterminer la densité dans le cadre de ce programme peut être assez complexe. Je pense que cet aspect de la chose était implicite dans votre question. Un peu plus tôt, dans d'autres questions et réponses, on a soulevé la question de l'efficacité de la communication de ce programme. Il existe une formule qui détermine ce que nous appelons la densité nette dans le cadre de ce programme. Nous comprenons, surtout puisque ce programme est relativement nouveau pour beaucoup de personnes, particulièrement surtout au niveau municipal, qu'il y a peut-être des problèmes quant à

[Texte]

discovered that it is not so much a matter of flexibility as a matter of clarity around exactly what is being proposed within the definition. I think the definition has integrity; if there are particular situations where there is a lack of clarity around its application, as you have cited—and I have made a note of that—I will certainly look into it.

• 1215

Mr. Brisco: Mr. Chairman, one final point for Mr. Hession's benefit. First, sir, I appreciate your detailed response to me in correspondence; yes, we did in correspondence deal with Nakusp. I indicated to you, sir, in my letter to you in September, that Nakusp has a particular problem because of lot sizes; either 10,000 feet or 5,800 square feet. This wiped out the AHOP program, rural and remote. Subsequently you advised me that 15 houses had gone in. I was aware of that fact because they were able to use a new area of the community which previously had been earmarked for mobile homes. They are now anxious under that program to see if they cannot qualify for this \$1,00 municipal grant, but they have the distinct problem of irregular lot sizes.

I wonder if I may specifically address this problem to you in writing.

Mr. Hession: Yes, I wish you would. I will be happy to deal with the matter, sir.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Brisco. Mr. Gilbert.

Mr. Gilbert: Thank you, Mr. Chairman. First of all, please do not take this from my time, but I want to congratulate the Minister on his appointment, I want to congratulate Mr. Hession on his appointment, and Mr. Juneau on his appointment. I would hope the Minister would give Mr. Juneau a few minutes to set forth some of his ideas with regard to the National Capital Commission. Mr. Juneau did an excellent job with regard to CRTC, and I think all of us recognize that. I am rather happy at the appointment of Mr. Juneau. With regard to the Minister, I was *rather* happy.

The Chairman: Mr. Gilbert, I just want to mention that we will have to stay as close as possible to the terms of reference for the meeting today.

Mr. Gilbert: That took 10 seconds.

The Chairman: Okay.

Mr. Gilbert: On we go.

An hon. Member: Add it on to the end.

Mr. Gilbert: Mr. Chairman, as I say, I have always looked upon the Minister as a young, articulate, vibrant Liberal radical.

[Interprétation]

la définition précise de la densité. Nous avons découvert très souvent que ce n'est pas tellement une question de souplesse mais plutôt une question de précision des définitions. Selon moi, la définition est intègre; s'il existe des situations où l'application de cette définition manque de clarté, comme celle que vous venez de citer, et j'en ai pris note, je me ferai un devoir de l'examiner.

M. Brisco: Monsieur le président, j'aimerais faire une dernière remarque à l'intention de M. Hession. Premièrement, je vous remercie de la réponse détaillée que vous m'avez envoyée par lettre; nous avons en effet examiné la question de Nakusp par correspondance. Je vous avais indiqué, monsieur, dans ma lettre du mois de septembre que Nakusp est aux prises avec un problème particulier à cause de la taille des lotissements: ils ont 10,000 pieds ou 5,800 pieds carrés. A cause de cela cette communauté est inadmissible aux subventions dans le cadre du programme d'aide à l'accession à la propriété rurale et éloignée. Par la suite, vous m'avez informé qu'on avait construit 15 maisons. J'étais déjà au courant car on avait pu se servir d'une nouvelle zone de la communauté qui avait été réservée antérieurement aux maisons mobiles. Les habitants de cette municipalité voudraient maintenant savoir s'ils sont admissibles à la subvention municipale de 1,000 dollars, mais le problème des lotissements de taille irrégulière demeure.

Puis-je vous faire part de ce problème par écrit?

M. Hession: Certainement, je serais heureux d'examiner cette question, monsieur.

M. Brisco: Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie, monsieur Brisco. Monsieur Gilbert.

M. Gilbert: Merci, monsieur le président. Premièrement, j'aimerais féliciter le ministre, M. Hession, ainsi que M. Juneau de leur nomination. J'aimerais que le ministre accorde quelques minutes à M. Juneau afin qu'il nous expose certaines de ses idées concernant la Commission de la Capitale nationale. M. Juneau a fait un excellent travail au CRTC, ce que, je crois, nous reconnaissons tous. Je suis très heureux de sa nomination à ce poste. Pour ce qui est du ministre, je suis assez content.

Le président: Monsieur Gilbert, je dois vous rappeler de respecter le mandat de la réunion d'aujourd'hui le plus possible.

M. Gilbert: Cela ne m'a pris que 10 secondes.

Le président: Très bien.

M. Gilbert: Et c'est reparti.

Une voix: Ajoutez cela à la fin.

M. Gilbert: Monsieur le président, j'ai toujours considéré le ministre comme un jeune radical libéral, éloquent et sensible.

[Text]

The Chairman: This is all on your time, Mr. Gilbert.

Mr. Gilbert: After hearing his first speech in the House on native housing, I must say that I was terribly disappointed. I would hope, when you are being advised by your . . .

An hon. Member: Bureaucrats.

Mr. Gilbert: I would not like to say "bureaucrats"; by the experts. I would hope you would travel around the country also and possibly take some members of the Committee with you. I thought your knowledge and your appreciation with regard to native housing in your speech was not too deep and concerned. When you remember that we have built only 6,000 homes of a program of 50,000 and try to justify that, to me it was not a very good justification.

Having said that, let us look at the former Minister, Mr. Danson. He had what I would call a "starts" phobia. Every month he had to have a look to see how he was doing. Now there was a certain reason to that, because we pounded him pretty hard when he did not have his starts right up. So he went after it, and he went after it to a point where it became an obsession with him.

I would like to think that the Minister would give us a real direction, a real philosophy; I do not want to look upon this Minister as a caretaker minister. We have about a year and a half or two years to go and I would like this Minister to be able to set forth a philosophy with regard to housing, keeping in mind that it is not only starts. Starts are a very important item in the total formula but it is interest rates, it is the type of housing, it is the land costs. I hope you are not going to be overly persuaded by Mr. Teron with regard to his land mapping; I think it takes more than a land mapping approach to the land costs. I would hope that the Minister, if not today then at the next opportunity, would set forth what he thinks is a solution to the problem of housing in Canada.

• 1220

Mr. Whiteway said it for us quite well, that most people in Canada cannot afford a house at the moment and it is because of the high interest rates, the high land and the high building costs. And when you think of the major builders in this country shifting their operations from Canada to the United States for the sole purpose of making money and then trying to challenge the government and forcing the government to change the AIB regulations with regard to land valuation, it indicates what a tremendous pressure, Mr. Minister, that you are going to have from these builders and land developers. It calls for a definite philosophy, a definite program to be able to meet it. All these gimmicky programs that have been set forth with regard to AHOP and so forth are not the answer. You have to strike at the heart of the matter, at land costs and interest rates, and I would hope that Mr. Hession and Mr. Teron would be able to give it a real input, not the land

[Interpretation]

Le président: Cela fait partie de votre temps de parole, monsieur Gilbert.

M. Gilbert: Après avoir entendu son premier discours aux Communes sur le logement autochtone, j'ai été terriblement déçu. J'ose espérer, que lorsque vous recevrez les conseils de vos . . .

Une voix: Bureaucrates.

M. Gilbert: Je n'aime pas beaucoup le mot «bureaucrates», disons de vos experts, que vous voyagerez au pays et que vous inviterez également certains membres du comité à se joindre à vous. En écoutant votre discours je n'ai pas eu l'impression que votre connaissance et que votre compréhension du problème du logement autochtone étaient tellement approfondies. Par exemple, je ne crois pas que l'on puisse justifier le fait de n'avoir construit que 6,000 maisons dans le cadre d'un programme qui devait en construire 50,000.

Ceci dit, jetons un coup d'œil aux travaux de l'ancien ministre, M. Danson. Il avait ce que j'appellerai le phobie des mises en chantier. Chaque mois, il devait voir où il en était. Il y a une raison pour cela; lorsque les mises en chantier ne s'effectuaient pas selon l'horaire prévu, il avait affaire à nous. Il s'en est donc occupé, au point où c'est devenu chez lui une obsession.

J'aimerais que le ministre puisse nous donner une orientation réelle, une philosophie réelle; je ne tiens pas à ce que le ministre devienne à nos yeux une sorte de concierge. Il nous reste encore un an et demi ou deux ans, et j'aimerais que le ministre puisse exposer une philosophie à l'égard du logement, sans pour autant ne songer qu'aux mises en chantier. Celles-ci sont très importantes dans la formule d'ensemble, mais il faut également s'occuper des taux d'intérêt, du type de logement et du coût du terrain. J'espère que vous ne vous laisserez pas trop influencer par M. Teron en ce qui a trait à la cartographie; il faut beaucoup plus que cela pour régler la question du coût des terrains. J'espère que le ministre, sinon aujourd'hui, lors de notre prochaine rencontre, alors, pourra nous exposer quelles solutions il compte apporter au problème du logement au Canada.

M. Whiteway s'est très bien exprimé: la plupart des Canadiens n'ont pas les moyens de s'acheter une maison en ce moment à cause des taux d'intérêt, du prix des terrains et des taux de construction, tous étant très élevés. Quand on pense que les principaux entrepreneurs au pays concentrent maintenant leurs activités aux États-Unis, dans le seul but de gagner beaucoup d'argent, puis mettre le gouvernement au déficit de modifier les règlements de la Commission de lutte contre l'inflation concernant l'évaluation des terrains, on se rend compte que la pression qu'exerce sur vous ces entrepreneurs et promoteurs est très forte. Pour les contrer, il faut un programme et des principes précis. Tous ces programmes de type amuse-gueule que l'on a lancés en même temps que le programme d'accèsion à la propriété ne sont pas tellement indiqués. Il faut s'attaquer au cœur du problème, c'est-à-dire au prix des terrains et aux taux d'intérêt. J'espère que MM.

[Texte]

mapping input. To me, it just is not the answer. And I think to Mr. Teron in his better moments it is not the answer, either.

Now, one final thing, to Mr. Teron, on the native housing. We have a real problem with regard to native housing. If you want to make a mark for yourself, Mr. Minister, I think you have to get that native housing under way. We had a very unfortunate incident with regard to Mr. Rudnicki, probably a personality clash or difference with Mr. Teron—I do not know. From the evidence set forth by the judge, I think probably there was no fault on any side—on Mr. Teron's side or Mr. Basford's or Mr. Rudnicki's. It seems to me that Mr. Rudnicki has a contribution to make, and I would hope—and I said it in my speech—that Mr. Teron would be big enough and the Minister would be big enough to bring back a man who has the answer—the very same way as Mr. Juneau. He was defeated politically, but at least we recognize that Mr. Juneau has a contribution to make with regard to the National Capital Commission, CRTC. I hope we can bring back people, put them in there and give them the challenge. He had a tremendous liaison, relationship with the Indian and native people. I would hope, Mr. Minister, that first of all you develop a philosophy. I do not want to be charging after you, calling you a caretaker Minister. I want you to make a name for yourself. Let us face it; the Liberals are going to have a pretty tough time in the next election. You may be in jeopardy. I want you to give the Canadian people a real challenge and a real thrust with regard to housing.

Some hon. Members: Hear, hear!

Mr. Ouellet: Mr. Chairman, it will be very difficult for me in a few seconds to cover all the ground that Mr. Gilbert has covered, but I will do my best to answer briefly some of his remarks.

Je veux d'abord dire que moi aussi je me réjouis de la nomination de M. Juneau; et j'espère que par l'entremise d'une question que des membres de ce Comité pourraient poser concernant la Commission de la Capitale nationale, que M. Juneau pourra plus tard au cours de cette réunion intervenir dans la discussion. Je suis convaincu que s'il ne peut le faire aujourd'hui en raison de la procédure poursuivie et qui est très sévère à cause des prévisions budgétaires, je suis convaincu que M. Juneau trouvera les occasions de faire valoir ses idées auprès du public canadien à brève échéance.

Je voudrais deuxièmement revenir sur le programme de logement pour les ruraux et les autochtones. M. Gilbert a dit que j'étais intervenu brièvement dans ce débat à la Chambre des communes, l'autre jour, et qu'il lui avait semblé qu'il manquait des données fondamentales dans ce domaine, et qu'il y aurait avantage à ce que j'approfondisse ce dossier. Je suis d'accord avec lui pour dire que le nombre de constructions est jusqu'à présent peu impressionnant. Cependant, s'il se réfère aux propos que j'ai tenus à la Chambre des communes, lors du débat, je lui ai dit que ce nombre, même s'il était peu impressionnant par rapport à l'objectif fixé, il reste quand même que c'est un programme qui a pris du temps à démarrer en raison de l'importance que le gouvernement attache à impliquer les autochtones eux-mêmes dans ce programme.

[Interprétation]

Hession et Teron pourront s'en occuper sérieusement avant de songer à la cartographie. Même à l'heure de gloire de M. Teron, ça ne va pas.

Une dernière remarque à M. Teron au sujet des logements des autochtones. Cela pose un véritable problème. Si vous voulez vous faire un nom, monsieur le ministre, vous devriez donner son envolée au programme de logement des autochtones. Il y a eu avec M. Rudnicki un incident bien regrettable probablement dû à un conflit de personnalité ou à un différent personnel avec M. Teron. D'après les faits présentés par le juge, je pense qu'on ne peut tenir personne responsable de ce qui s'est passé, que ce soit M. Teron, M. Basford ou M. Rudnicki. Je pense que M. Rudnicki a toute une contribution à apporter et j'espère que M. Teron et le ministre seront suffisamment généreux pour réinstaurer celui qui détient peut-être la solution, tout comme on a fait pour M. Juneau. Il a perdu ses élections, mais au moins, nous reconnaissons qu'il a apporté quelque chose au CRTC et qu'il peut faire de même à la Commission de la capitale nationale. J'espère donc qu'on le réintégrera et qu'on lui présentera le défi. Il a énormément de connaissance parmi les Indiens et les autres autochtones. J'espère, monsieur le ministre, que vous allez commencer par élaborer de grands principes. Je n'ai aucunement l'idée de vous harceler, j'aimerais simplement que vous vous tailliez une place. Reconnaissons que les Libéraux vont passer un mauvais quart d'heure lors de la prochaine élection. Peut-être allez-vous perdre. Je veux que vous présentiez un vrai défi à la population canadienne dans le domaine de l'habitation.

Des voix: Bravo!

M. Ouellet: Monsieur le président, il me serait très difficile de répondre en quelques secondes aux multiples questions soulevées par M. Gilbert. Je vais tout de même faire de mon mieux.

First, let me say I am delighted with the appointment of Mr. Juneau. I would hope that later some member of the Committee would ask a question about the National Capital Commission, so that Mr. Juneau could participate in the discussions. Because of the strict procedure we must follow and because we must study the supplementary estimates, he might not do so today but he will certainly soon find an opportunity to submit his views to the Canadian public.

I would now like to come back to the rural and native housing programs. Mr. Gilbert said that I made a few short comments during the debate in the House, a few days ago, and that he found some fundamental principles were lacking. According to him, I should establish a definite philosophy. I agree that the number of constructions to date is not very impressive. Since he mentions however the comments I made during the debate in the House, let me say that this number, although not very impressive compared to the fixed objective, is not so bad because the program was very slow at the beginning, the reason being that the government emphasizes the importance of having the native participate in the program. I suppose we could have made a fast and striking program, which would have immediately reached our objec-

[Text]

J'imagine que nous aurions pu avoir un programme rapide, éclatant, avec la possibilité d'atteindre notre objectif immédiatement, si nous avions demandé à quelques entrepreneurs expérimentés de construire toutes ces résidences, mais nous aurions alors manqué le but même de ce programme, qui est de fournir à ces familles un environnement qui leur convient et qui répond à leurs aspirations

• 1225

Il est donc important de permettre à ces premiers impliqués de participer à la réalisation du programme. Je suis donc prêt à prendre un peu de retard dans le programme, pour justement permettre à ces gens d'intervenir et de participer au programme. J'ai bon espoir, maintenant que nous avons franchi cette première étape, que le programme reprendra son cours normal et que nous réaliserons les objectifs fixés dans un temps relativement court. Pour ma part, j'espère rencontrer, au cours des prochaines semaines, les autochtones et les associations d'autochtones impliquées dans ce programme.

Je retiens par ailleurs la suggestion de M. Gilbert, à l'effet que ce Comité parlementaire ou que quelques membres de ce Comité parlementaire m'accompagnent à l'occasion de visites que j'ai l'intention de faire à travers le pays, afin de voir sur place les problèmes de logement, les problèmes urbains au Canada. Si l'occasion se présente, j'aimerais certainement être accompagné de membres de ce Comité dans mes déplacements à travers le pays.

Enfin, je voudrais faire une remarque sur les propos tenus par M. Gilbert concernant l'influence néfaste ou bonne que pourraient avoir sur moi certains hauts fonctionnaires de ce ministère. Je veux dire que pour ma part je suis extrêmement heureux et même que je me compte privilégié d'être associé à des gens du secteur privé qui ont réussi dans ce domaine et qui ont consenti à consacrer quelques années de leur vie pour réaliser dans le secteur public des choses importantes pour l'ensemble des Canadiens.

Le meilleur exemple que l'on puisse donner, c'est ce qui s'est fait aux États-Unis. Il est indéniable que les Américains ont largement profité du fait qu'un homme comme McNamara ait quitté la compagnie Ford pour s'intéresser pendant un certain nombre d'années à la vie publique américaine. C'est un exemple qui a été suivi par une foule d'hommes d'affaires qui ont aidé à améliorer l'administration gouvernementale américaine. Je crois percevoir que certains députés néo-démocrates sont réfractaires à l'influence ou à la venue d'hommes d'affaires canadiens dans des postes publics importants. Étant donné leur philosophie politique, cela ne me surprend pas. Mais je ne peux pas m'empêcher de m'étonner de l'attitude négative de certains députés conservateurs, je ne dis pas tous, remarquez. Certains députés conservateurs, donc, au cours des derniers mois, des dernières semaines, ont par tous les moyens tenté de tacher la réputation d'individus qui avaient réussi, de façon admirable, dans le secteur privé, et qui avaient accepté de venir dans le secteur public, apporter une contribution importante. Je dois vous dire que le gouvernement... et moi-même en particulier, je suis très heureux de cette contribution importante que des hommes...

[Interpretation]

tive, if we had asked a few experienced contractors to build all these houses, but we would have missed completely the goal of the program, that is to provide these families with a suitable environment matching their aspirations.

It is important to let those directly concerned get involved in the development of the program. That is why I prefer a bit of a delay and see those people get involved and participate. I trust that now that we are over the first stage, the program will take its cruising speed and will soon achieve our objective. Personally, I am hoping to meet the natives and native associations involved in the next few weeks.

I will take note of Mr. Gilbert's suggestion to the effect that your Committee or some of its members should come along on the visits I intend to make throughout the country to examine on the spot housing and urban problems in Canada. If ever there is an opportunity, I will gladly accept to be accompanied by some members of the Committee.

Finally, I would like to comment on Mr. Gilbert's remarks about the good or bad influence some officers of the department could have on me. Personally, it is a great pleasure, and even a privilege, to associate with people who have been successful in the private sector and who have now accepted to contribute a few years of their life to the public sector in order to make a few realizations for the benefit of the Canadian public.

The best example I can give you is what is going on in the United States. The Americans have greatly benefited from the decision made by someone like McNamara who left—the Ford company to give a few years of his life to the American population. This example has been followed by quite a number of businessmen who have helped improve the American governmental administration. It seems that certain NDP members are not too happy about the appointment in high public positions of Canadian businessmen. With their political philosophy, I am not surprised. But I am astonished by the negative attitude of some Conservative M.P.s, not all of them, mind you. In the last months and in the last weeks, some Conservative members have tried to destroy the reputation of certain successful individuals from the private sector who had accepted to make an important contribution to the public sector. I must say that the government, and I in particular, is very happy with this important contribution that men...

[Texte]

Mr. Whiteway: Mr. Chairman, on a point of order.

• 1230

The Chairman: Mr. Whiteway.

Mr. Whiteway: Mr. Chairman, I think it is highly unfair for the Minister to make reference to members of my caucus and I am here to get a response. The Minister ought to name them and then perhaps we can get them here on the Committee.

Mr. Ouellet: They know very well, those of your caucus. The very fact that you react the way you react clearly indicates that you feel guilty about the attitude of some of your members. I do not think it is helpful for the good government in this country to try to minimize and to blur the reputation of decent people who want to have a good contribution.

Mr. Whiteway: If that is so, sir, you name those people who have attempted to do as you have suggested, because they are unknown to me.

Mr. Chairman: these people who have attempted to do what the Minister has said are unknown to me. Perhaps he should name them.

Who are the members of my caucus who are guilty of what you say?

M. Ouellet: Je pourrais... Monsieur le président, je vois que cela rend nerveux le député conservateur. Il n'aime pas mes propos qui veulent exclusivement dire que, je crois extrêmement avantageux et important de bénéficier de la contribution d'hommes qui ont bien réussi dans le domaine privé, et qui ont accepté d'apporter maintenant une contribution valable et importante pour l'ensemble des Canadiens dans le secteur public.

The Chairman: Thank you, Mr. Ouellet.

Mr. Whiteway: I do not know who is more nervous, he or I, but perhaps the Minister would just simply name them so that we would know of whom he speaks.

The Chairman: I think the Minister has indicated that he is not going to mention names.

Mr. Ouellet: I am not going to mention names but you only have to read *Hansard* and see for the last six months what some Conservative members have been doing, asking questions and making innuendoes of all kinds in the House of Commons, and you will have the names there.

The Chairman: Thank you, Mr. Minister. I am sorry, Mr. Gilbert, you gave a long question. The Minister gave an extremely long answer and it took up an extra five minutes. I am sorry. I will put you down for another round.

Monsieur Marceau, vous êtes le prochain.

M. Marceau: Merci, monsieur le président. Monsieur le ministre, je vais éviter de faire de longues déclarations, et je vais essayer de poser des questions assez précises étant donné le temps dont nous disposons.

Il semble que le programme d'accession à la propriété et le programme d'aide au logement locatif, aient eu certaines

[Interprétation]

M. Whiteway: Monsieur le président, j'invoque le Règlement.

Le président: Monsieur Whiteway.

M. Whiteway: Monsieur le président, il est tout à fait injuste que le Ministre fasse allusion à des députés de mon caucus. Moi, je suis ici, et je veux une réponse. Le Ministre devrait citer quelques noms pour que nous les fassions comparaître devant le Comité.

M. Ouellet: Votre caucus sait très bien de qui je veux parler. Votre seule réaction prouve que vous vous sentez coupable de l'attitude de certains de vos collègues. En vue de la bonne administration du pays, essayez d'en tacher la réputation de personnes honnêtes qui ont voulu apporter une grande contribution n'est pas du tout utile.

M. Whiteway: Si c'est le cas, pourquoi ne nommez-vous pas ceux qui ont agi comme vous l'avez dit car moi, je ne les connais pas.

Monsieur le président, ces personnes auxquelles le Ministre fait allusion me sont inconnues. Peut-être devrait-il les nommer.

Quelles sont les membres de mon caucus coupables de ce que vous avez dit?

Mr. Ouellet: Mr. Chairman, I realize the Conservative M.P. is getting nervous. He does not like my comments. All I am saying is that it is extremely profitable and important to look for the contribution of men who have been successful in the private sector and who have accepted to make a valuable contribution in the public sector for the benefit of every Canadian.

Le président: Merci, monsieur Ouellet.

M. Whiteway: Je ne sais pas si c'est lui ou moi qui soit le plus nerveux mais le Ministre pourrait peut-être nommer ceux auxquels il fait allusion.

Le président: Le Ministre vient de dire qu'il n'en avait pas l'intention.

M. Ouellet: Je ne suis pas obligé de vous donner des noms; vous n'avez qu'à lire le *Hansard* des six derniers mois pour connaître le nom des députés conservateurs qui ont posé toutes sortes de questions et fait toutes sortes de sous-entendu à la Chambre.

Le président: Merci, monsieur le Ministre. Je suis désolé, monsieur Gilbert, mais votre question était assez longue. Le Ministre vous a répondu aussi longuement et il a fallu cinq minutes de plus. Je suis désolé. Si vous voulez, je vous inscris pour un autre tour.

Mr. Marceau, you are next.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Minister, I will avoid making long statements and I will try to ask specific questions because we do not have too much time.

It seems the Assisted Home Ownership Program and the Rental Housing Program have recently faced some operation

[Text]

difficultés à opérer ces temps-ci... Est-ce que vous avez l'intention de réviser ce programme pour le rendre accessible à un plus grand nombre de municipalités, surtout les municipalités urbaines, ou croyez-vous que le programme en lui-même est bon mais qu'il y aurait peut-être avantage à l'expliquer davantage? Est-ce que c'est un manque d'information dont il s'agit ou y a-t-il des défauts à la base qui, selon vous, devraient être rectifiés?

M. Ouellet: Je pense que, encore là, l'une des carences inhérentes à ces deux programmes mentionnés par le député a d'abord trait au manque d'information. Manque d'information aux individus, quant au programme d'aide pour l'accession à la propriété, (beaucoup de gens ne sont pas suffisamment informés de ce programme), d'une part; et d'autre part, quant aux municipalités ou aux groupements professionnels qui pourraient profiter du programme d'aide au logement locatif. Je pense que c'est là une façon intéressante de répondre à des pénuries de logements à prix modeste dans les grandes agglomérations canadiennes, et ce nouveau programme d'aide au logement locatif à précisément pour but d'aider un contracteur, sur le plan financier en fait, pour lui permettre de combler la différence entre les loyers qu'il devrait normalement exiger et ceux qu'il, en fait, peut s'attendre de recevoir. Cela permet, en fait, de rendre une plus grande quantité de loyers à prix modique disponibles aux Canadiens.

• 1235

M. Marceau: Monsieur le ministre, j'ai deux questions assez importantes, selon moi. Tout d'abord, quelle est votre priorité pour l'année à venir? Porte-t-elle sur des programmes d'accession à la propriété ou sur la restauration? Votre but, je pense, est bien de donner des logements à prix aussi bas que possible, mais votre orientation va-t-elle porter vers les nouvelles propriétés ou la restauration?

Voici ma deuxième question. Depuis l'élection du 15 novembre au Québec, toutes sortes de rumeurs ont couru à savoir que le fédéral et ses divers ministères ne coopéreraient pas avec la Province. Quelle est votre attitude, celle de votre ministère, envers le gouvernement du Québec?

M. Ouellet: Eh bien, très brièvement, sans donner tous les détails de mon plan d'action, je pense qu'il faudra tenir compte des deux aspects. Il n'y a aucun doute qu'il faille assurer et maintenir un rythme accéléré de construction de nouvelles maisons au Canada. Mais par ailleurs il faudra, au cours de la prochaine année, intensifier notre programme de restauration des maisons.

M. Marceau: Tel qu'il existe actuellement?

M. Ouellet: Tel qu'il existe actuellement et probablement lui donner encore une plus grande ampleur, parce que, d'une part il est clair que la restauration d'une maison est un facteur important de création d'emplois et un facteur très important d'aide aux gens à revenu modeste. Je pense que nous mettrons, sinon l'accent total, mais en tout cas un accent marqué de ce côté-là.

Quant à la deuxième question que vous m'avez posée, il est clair que je veux et espère rencontrer prochainement mon

[Interpretation]

problems. Are you considering reviewing this program so that more municipalities, mostly urban centres, may be eligible or do you think that the program is good but that it should be better explained? Could there be a lack of information or is the program itself at fault and, if so, do you think some changes are in order?

Mr. Ouellet: I think that the basic fault with these two programs you mentioned is a lack of information. I think the individuals who could take advantage of these Assisted Home Ownership Program and the municipalities and professional groups who could be eligible for financial assistance from the rental housing program do not know much about these two programs. I think it is an interesting way of solving the lack of moderate housing in the big Canadian cities since the goal of the new rental housing program is to make up for the difference between the rent the contractors could normally set and the one he will ask for. In fact, this will give Canadians a lot more moderately priced rents.

Mr. Marceau: Mr. Minister, I have two rather important questions. First of all, what are your priorities for the coming year? Are you going to insist on home buyers project or on repairs? I suppose your are aiming at rents as low as possible but what will be your first priority, building new houses or repairing older ones?

And here is my second question. Since Quebec's November 15, rumours have been running around that the federal government and its ministries were not willing to co-operate with the province. What is your stand concerning the government of Quebec?

Mr. Ouellet: Very briefly, without going into all the details of my planning, I believe that we will have to take two things into account. First of all, there is no doubt about it, we must maintain a fast building rate in Canada. But on the other hand, during the coming year, we must intensify our home repairs program.

Mr. Marceau: As it is now?

Mr. Ouellet: As it is now, and probably even enlarge it because on the one hand it is clear that by repairing a house one creates jobs and one helps very significantly the low income people. It may not be total emphasis but we certainly intend to put the emphasis on this aspect.

As to the second question, I clearly want and intend to meet in the very near future my provincial counterpart in Quebec. I

[Texte]

homologue provincial du Québec. Je peux l'assurer d'avance de mon entier concours et de mon désir de travailler en étroite collaboration avec lui afin d'améliorer la qualité du logement et la qualité de la vie urbaine dans la province de Québec.

M. Marceau: Merci, monsieur le ministre.

Le président: Merci, monsieur Marceau. Monsieur Lavoie.

M. Lavoie: Monsieur le président, j'ai bien fait d'attendre parce que mon collègue d'en face a justement soulevé un point sur lequel je veux revenir. En effet, j'ai eu l'occasion de vivre à peu près toutes les étapes imaginables dans le domaine de la restauration. Je suis également très heureux d'apprendre (car c'était l'une de mes questions) que le ministre aura bientôt à rencontrer son homologue du Québec. Je pense que nos maux dans le domaine de la restauration, au niveau des sociétés à but non lucratif, venaient pas mal de là au temps de M. Goldbloom. J'espère donc que le nouveau ministre et le nouveau gouvernement feront du logement l'une de leurs priorités. J'espère que cela pourra enfin s'arranger et dégager, bien sûr, les sociétés à but non lucratif, parce qu'en fait le gros dilemme là-dedans, c'est l'article 44b de la Loi fédérale sur le logement qui permettrait aux provinces de pouvoir collaborer avec les sociétés à but non lucratif. Quant à la municipalité de Montréal, il n'y a aucun problème de ce côté. J'en ai personnellement rencontré les responsables et ils sont prêts à collaborer.

Maintenant, là où se situe un gros problème, c'est lorsque vous demandez des crédits additionnels, soit le crédit 15b, et que vous dites également qu'il est question de combler des pertes, etc. Dans la société à but non lucratif, que j'avais mise sur pied dans le comté d'Hochelaga et qui existe toujours, vous avez des gens qui travaillent là-dessus bénévolement et qui, à l'heure actuelle, sont rendus à un tel point de découragement qu'ils disent: «Si la situation ne s'améliore pas, nous serons obligés d'annuler tout cela». Voici, en effet, ce qui est arrivé. Je ne voudrais pas répéter tout ce que j'ai dit dans des réunions antérieures de comité. De toute façon, votre secrétaire parlementaire est très au courant de la situation. De fait, il a fallu démolir entre autres l'une des maisons car il n'était vraiment pas possible de la restaurer et, pour en finir, un camion est entré dedans. C'était sans doute un mal pour un bien, parce que, s'il y avait eu une maison restaurée à cet endroit, on aurait peut-être eu à déplorer des pertes de vie. Espérons que cela ne se reproduira pas. Il a fallu démolir la maison et maintenant nous avons là un beau grand trou; et il y a eu là des sommes d'argent engagées. Nous en sommes rendus avec les fonds publics à un montant d'environ \$30,000 et cette somme s'accroît toujours de 8 p. 100 d'intérêt par année. Alors, nous avons essayé par tous les plans possibles et imaginables, et il n'y a rien à faire pour une raison entre autres, c'est que les subventions à la restauration, dans le cas de cette maison-là par exemple..., les fonds étaient disponibles. Compte tenu du fait qu'il a fallu démolir la maison au prix qu'il est indiqué, il est certain que la corporation est privée de \$75,000 pour ces subventions-là. Par ailleurs il y a les \$30,000 qui s'ajoutent à cela. Il y a eu des plans de toutes sortes qui ont été faits. C'est beau d'avoir un programme et de dire: on veut construire des logements, à loyers modique, à loyers raisonnables, qui vont répondre aux besoins de la population et en

[Interprétation]

have every wish, and I want him to know it, to work very closely with him in order to improve the quality of housing and the quality of urban life in the province of Quebec.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Minister.

The Chairman: Thank you, Mr. Marceau. Mr. Lavoie.

Mr. Lavoie: Mr. Chairman, it is a good thing I waited because my friend from the other side has just touched on a question I want to raise. I have had the chance to live personally almost all the possible steps in the field of home repairs. I am also very happy to learn—and this was one of my questions—that the Minister will be meeting his Quebec counterpart soon. I believe that this was the source of all our ills in the field of home repairs in the sector of non-profitable corporations in the time of Mr. Goldbloom. Therefore, I hope that the new Minister and the new government will make housing one of their priorities. I sincerely hope that a solution will be found and that non-profitable corporations will be freed because here lies the main problem, in the terms of Section 44b of the Housing Act (Dominion) which is supposed to allow provinces to co-operate with non-profitable corporations. As to the municipality of Montreal, there is no problem. I have personally met the interested people and they are ready to co-operate.

Now, there is nevertheless a great problem and it arises when you are asking for supplementary votes, I am talking about Vote 15b, and when you say that this is to fill a deficit, and so on. In Hochelaga County I created many years ago a non-profitable corporation which is still there and the people who are working there on a voluntary basis are beginning to be so disheartened that they say "if things do not get better, we will have to give up". This is what happened. I would not want to repeat what I have said in previous meetings. In any case, your Parliamentary Secretary knows what I am talking about. In fact, one of the houses among others has had to be pulled down because it was quite impossible to repair it and finally there was a truck accident on the vacant lot. It was probably a lesser ill because if there had been a renovated house on that spot, some lives may have been lost. Let us hope that it will not happen again. The house was pulled down and now we have a nice big hole in spite of the money that was spent on it. With public funds we have reached about \$30,000 and there is an 8 per cent interest per year on that sum. We have tried every possible other way and nothing can be done for one reason among others, the fact that renovation grants were available in the case of that house. Since the house had to be pulled down for the same price, the corporation is losing \$75,000 on that grant. But the \$30,000 come above that. All kinds of schemes have been elaborated. A program is a very nice thing, it is a good thing to say: we want to build moderately priced housing. Reasonably priced housing, without forgetting the needs of people, in Hochelaga County for example. But in the end you find yourself with evaluated rents of \$232 a month. On the other hand, we know that in order to take advantage of the project, people must have a certain income. And those who are eligible cannot take advantage of it because the rents are too high.

[Text]

particulier dans le comté d'Hochelaga. Mais vous arrivez avec des évaluations de loyer de \$232 par mois en moyenne. D'autre part on sait que les gens pour pouvoir bénéficier de ce projet, ne doivent pas gagner plus d'un certain montant d'argent. Et ceux qui pourraient en bénéficier, eux ne peuvent pas y accéder parce qu'en fin de compte les loyers sont trop élevés.

• 1240

Alors, je ne sais pas comment on pourrait s'en sortir. C'est beau de dire: faites une maison! Mais s'il n'y a personne à mettre dedans, cela ne donne rien. Je voudrais savoir, si dans vos pertes il est possible pour cette corporation là, comme pour d'autres corporations rendues à ce niveau par malchance d'avoir cette somme d'argent? Que la société en tienne compte? De plus est-ce qu'il serait possible également de reviser la réglementation au niveau des subventions qui sont données pour les logements? Je pense au fédéral qui fournit \$750 et au niveau municipal et provincial: \$2,500. Ce qui fait que, pour 12 logements, on arrive à environ \$75,000 de subventions qui sont maintenant coupées, et pourtant les fonds sont là. Moi, je pense qu'il serait bon de vérifier cette façon de réaliser les choses, à savoir qu'une maison, de toute façon, lorsque vous rencontrez un «pépin,» vous ne pouvez pas le savoir tant que vous ne l'avez pas déshabillée intérieurement. Alors, si vous devez la démolir, je pense que si la corporation maintient le nombre d'unités de logements qui existait, avec le même nombre d'appartements pour donner une chance aux personnes âgées, aux couples et aux familles, à ce moment-là, la corporation, dis-je, prise avec un dilemme comme celui-là, pourrait quand même obtenir ces subventions. Sinon, on peut se retrouver, fort bien, demain matin, avec... La société aura quand même les \$30,000 sur les bras, et de toute façon monsieur le ministre, il y aura \$30,000 de perte. Il n'y a rien à faire. Au lieu d'aller dans ce sens-là, j'aimerais beaucoup mieux que la chose se régularise et qu'on puisse construire des habitations. C'est beau de parler de l'habitation... Dans Hochelaga et dans Montréal, le problème du logement est évidemment un problème majeur. On le sait. Il existe même pour les personnes âgées. J'espère que cette situation-là pourrait se corriger. Mais j'aimerais avoir les impressions du ministre sur tout ce que je viens de dire.

M. Ouellet: Mon Dieu, il est indéniable que les intentions du programme d'aide à la remise en état des logements, s'applique à des maisons qui sont encore là. Le coût de construction d'une nouvelle maison, et le coût de remise en état d'une maison sont différents; ce n'est pas la même chose. Le programme, dont vous avez fait état, est un programme qui s'applique à des logements qui sont rénovés. Vous me faites part d'un cas spécial, d'une voiture qui est rentrée dans la maison et qui a amené, finalement, la démolition complète de la maison; j'ose espérer qu'il n'y aura pas de voitures à rentrer dans toutes les maisons qu'on espère remettre en état. Je vois, en fait, deux solutions pour régler ce problème. L'une c'est qu'un constructeur puisse se prévaloir d'un programme d'aide aux logements locatifs; vous savez que l'assistance offerte aux constructeurs consiste en des prêts qui peuvent s'élever jusqu'à \$1,200 par année et par logement, prêts exempts d'intérêt pendant au

[Interpretation]

I do not know what is the way out. It is very nice to say: build a house! But it is no use if no one is going to live there. I would like to know whether there is any way this corporation as well as others which have had some bad luck, could get hold of this money? Can the corporation take the circumstances into account? Is there no way to change the regulations governing housing grants? The federal is contributing \$750 and the municipal and provincial \$2,500. Therefore, for 12 dwellings, it is about \$75,000 that are lost but these funds exist all the same. I believe that this should be taken into account, the fact that with a house you never know whether you are going to hit a bone before you start to tear it apart inside. Then, if you have to pull it down, I believe the corporation should be allowed to keep the grant provided it maintains the same number of dwellings, the same number of apartments in order to give a chance to elder people, to couples and families. Otherwise, Mr. Minister, it may very well be that tomorrow morning the corporation finds it has lost \$30,000 anyway. There is nothing to do. This is not the way I would choose, I would much rather see things settled down, see houses being built. When one does nothing but talking... in Hochelaga and in Montreal, housing is a major problem. We know that. It is a problem even for elder people. I do hope we will find solutions. But I would like to hear the Minister on all this.

Mr. Ouellet: Well, there is no use denying that this program is meant for houses that are still standing. Building costs for a new house and the renovation costs for an existing house are two different things; they are not the same. This program you are talking about is for renovations. The example you gave us was quite special; a car ran into the house which then, had to be pulled down. I do hope that cars will not start running into all the houses that we are proposing to renovate. I can see two solutions to the problem. On the one hand, a contractor should be able to benefit from a program concerning rented housing. You know that builders are entitled to loans up to \$1,200 per year and per unit; such loans are interest free for at least 10 years. In other words, this is a way to subsidize housing... and this does bring the rents down very much.

[Texte]

moins 10 ans. Cela veut dire que vous pouvez à ce moment-là, avoir une résidence avec des logements subventionnés, d'une certaine façon... Ce qui réduit considérablement le coût des logements.

• 1245

Il existe une autre possibilité. Ce serait que les autorités municipales ou provinciales accordent une aide spéciale à la société à but non lucratif, compte tenu de la situation dans laquelle elle se trouve. Vous avez dit que l'on peut, bien sûr, profiter du programme d'aide au logement sans but lucratif. Seulement, la Loi concernant ceci est assez rigide et il m'apparaît quasi impossible d'y déroger.

De toute façon, je pense qu'il n'existe pas de problème sans solution et peut-être qu'avec un peu de bonne volonté et d'attention, nous pourrions étudier de plus près ce cas particulier que vous me présentez et nous allons essayer de trouver une solution acceptable à tous.

M. Lavoie: De toute façon, monsieur le ministre, lorsque vous dites que dans votre budget il est question de pertes, c'est quand même le budget de la société qui devient déficitaire à ce moment-là. C'est pour cela, que moi je trouve qu'à un moment donné, il va être scandaleux de voir un trou qui augmente sans cesse, sans compter les taxes foncières qu'il faut payer. Mais en parlant de taxes foncières, j'ai eu de bonnes nouvelles de la ville de Montréal. On m'a dit qu'il y avait un groupe comme le nôtre et lorsqu'on pourra commencer à construire la maison, nous pourrions avoir un taux préférentiel et cela sera rétroactif. C'est déjà bon.

Toujours dans le domaine des sociétés à but non lucratif, il y a aussi l'exemple d'une autre maison qui est récupérable et pour laquelle le permis de restauration est arrivé depuis fort longtemps déjà. Le malheur, c'est qu'il n'y a pas personne qui arrive à soumissionner à des prix qui vont nous permettre d'exiger des loyers raisonnables. Dans Hochelaga, où la moyenne des salaires est peut-être de \$7,000 par année, où vous avez une population assez grande, assez inactive, les gens n'ont tout simplement pas les moyens de payer des loyers élevés. Alors, quand une personne vous appelle au bureau et vous dit: «Je payais \$65 par mois et mon propriétaire vient d'augmenter mon loyer de \$5, ce qui fait \$70. Je n'ai pas le moyen de payer cela», si vous lui proposez un loyer de \$150 par mois, ou de plus de \$200 par mois, inévitablement, elle n'a pas le moyen de payer cela.

Alors, moi, je dis que si on veut faire de la restauration, si on veut faire de l'habitation, il va falloir trouver comment la société et le ministère pourront se pencher sur le problème afin d'en voir les conséquences. Je crois que si dans Hochelaga, rien ne bouge, rien ne se fait, dans moins de 15 ans, il y aura peut-être le tiers du quartier qui sera fauché. A ce moment-là, il ne faudrait pas que ce soit seulement la ville de Montréal qui ait le droit de faire de l'habitation; il faudrait aussi que les sociétés à but non lucratif soient encouragées, car il ne faut pas oublier que ces gens travaillent bénévolement. Si nous n'encourageons pas les gens qui travaillent bénévolement, nous allons détruire complètement cette idée de participation des citoyens à la collectivité. S'il est un domaine où les gens peuvent

[Interprétation]

There is another possibility. The municipal or provincial authorities could give special assistance to the nonprofit organizations, depending on its situation. You said that we could also take advantage of the nonprofit housing program. But the legislation governing that program is not very flexible and it is almost impossible to find any loophole.

Anyway, I think no problem remains without a solution so, with a bit of goodwill and attention, we could examine that particular case and try to find a satisfactory solution for everybody.

Mr. Lavoie: You said there were losses in your budget but then, it is the budget of the company that incurs losses. It will be terrible to see this hole getting bigger and bigger, and I am not even thinking about the land taxes. Talking about land taxes, I have heard good news from Montreal. I was told that there is a group like ours and that we will be able to start building the house because we will get a retroactive preferential rate. That is good news.

Again about nonprofit corporations, I know of another house that could be renovated and, as a matter of fact, the renovation licence was issued a long time ago. Unfortunately, nobody can make bids low enough to ensure reasonable rents. In Hochelaga, where the average annual salary is \$7,000 a year, and where the numerous population is not very active, people simply do not have the means to pay high rents. When someone calls your office and tells you, "I used to pay \$65 a month but now my landlord has just increased my rent by \$5, which makes it \$70 and I do not have the money to pay such a rent," imagine if you ask that person to pay \$150 a month or even \$200 a month! People do not have the money to pay high rents.

So, if we want to renovate old houses or build new ones, we will have to find the company and the department who will be able to solve the problem together. If nothing is done in Hochelaga, almost a third of the district will have been demolished in 15 years. Given the situation, the city of Montreal should not be the only one allowed to build and renovate houses; we should also encourage nonprofit organizations because they are volunteers. If we do not encourage volunteers, we will have to shelve the idea of community involvement. If there is one field which people can get involved in, it is housing. Also, there are old people living in places where windows let the air in in winter, doubling the heating costs. These people do not feel secure in their apartments and should

[Text]

s'initier à ceci, c'est bien celui du logement. De plus, je pense aux personnes âgées qui demeurent dans des taudis où l'air entre par les fenêtres en hiver; cela leur coûte deux fois plus cher de chauffage. Alors, ces gens ne se sentent pas en sécurité et si on leur offrait des logements qui leur permettraient de se sentir en sécurité, on pourrait peut-être, je dirais dans la majorité des cas, prolonger leur vie de quelques années.

M. Ouellet: Je pense, monsieur Lavoie, que je vais solliciter votre aide pour cette question. Évidemment, vous le savez, il existe un programme fédéral d'aide au logement sans but lucratif.

Malheureusement, jusqu'à maintenant le gouvernement du Québec n'a pas accepté, en vertu de l'article 44(1)(b) que l'on donne une aide ou un subside à une organisation privée à but non lucratif. On peut le faire pour une organisation publique, une municipalité, mais le gouvernement du Québec, jusqu'à maintenant, a refusé cette aide, cette subvention à des organismes privés à but non lucratif. Il faudra convaincre le gouvernement du Québec, dans des cas que vous nous soumettez. Il faudra le convaincre de l'importance d'accepter cette nouvelle formule de subvention à des groupes privés.

• 1250

Pour ma part, il n'y a aucun doute que je vais resoulever cette question avec le nouveau gouvernement du Québec et tenter d'obtenir un accord avec eux à cet égard. Si vous pouvez m'aider, afin que cet accord se fasse, je pense que tout le monde pourra s'en réjouir par la suite.

M. Lavoie: Soyez assuré, monsieur le ministre, que je vais tenter de communiquer avec le nouveau ministre pour essayer de le convaincre; cela vous aidera sûrement. Merci.

The Chairman: We only have about 10 minutes left. I wonder if we could divide the time equally between Mr. Rodriguez and Mr. Whiteway. If you would keep that in mind, Mr. Rodriguez, you are next.

Mr. Rodriguez: I have two short questions, Mr. Chairman. The first one deals with this assisted home ownership program. In my area in Nickel Belt in the Sudbury Basin the limit for the price of a house under the AHOP program is \$34,000, including the land. The land is \$12,000 and the house is built for \$22,000. Mr. Chairman, I do not know if the Minister has been up to see the kind of housing that is built for \$22,000, but I think it is a travesty. It is a crying shame that poor people are being asked to defer a second mortgage on a \$34,000 piece of junk which, after two years down the road, they are having to repair all over the place. It is built with minimum standards. Surely the Minister must be concerned about this problem, and I want to know what the devil he is going to do about it. Okay? As my colleague pointed out before, it does not mean lifting up the thing to \$42,000. That is horse baloney. That is not going to solve the problem. Okay?

Secondly, I want to ask the Minister—and I have listened to all these experts in the government. When we used to have a ceiling on interest rates for mortgages we were told we had to

[Interpretation]

be offered something where they would feel more secure. It might be a way to lengthen their lifetime by a few years.

Mr. Ouellet: Mr. Lavoie, I think I will request your help in solving that problem. You know very well there is a federal nonprofit housing program.

Unfortunately, under Section 44(1)(b), the province of Quebec has not yet accepted that we give financial assistance or a grant to private nonprofit organizations. We can give some to a public organization, a municipality, but the province of Quebec has refused that private nonprofit organizations be eligible for these grants. In the cases you mentioned we shall have to convince the Government of Quebec, to tell him how important it is to accept this new subsidy formula for private groups.

I myself, have every intention of taking up the subject again with the new government of Quebec and to try to reach an agreement with them. If you can help me, help me to reach this agreement, everyone will celebrate the achievement.

Mr. Lavoie: Mr. Minister, I can assure you that I will try to reach the new minister in order to convince him; this should help you. Thank you.

Le président: Il ne nous reste que 10 minutes. Peut-être pourrions-nous diviser ce temps également entre M. Rodriguez et M. Whiteway. Prenez en note, monsieur Rodriguez, c'est à vous.

M. Rodriguez: Je n'ai que deux questions très courtes à poser, monsieur le président. Tout d'abord, je voudrais parler du programme d'accession à la propriété. Dans ma région dans le ceinture du nickel, dans le bassin de Sudbury, une maison de plus de \$34,000, terrain compris, ne peut bénéficier du programme PAAP. Le terrain coûte \$12,000 et la maison, \$22,000. Monsieur le président, je ne sais pas si le ministre connaît le genre de maison que l'on construit pour \$22,000, mais, à mon sens, c'est une escroquerie. Il est parfaitement honteux de demander à de pauvres gens de prendre une deuxième hypothèque sur une maison de carton pâte de \$34,000 qui, au bout de deux ans, a besoin de réparation dans tous les coins. Seules les normes minimums de construction sont respectées. C'est certainement un problème qui préoccupe le ministre et j'aimerais bien savoir ce qu'il a l'intention de faire pour y remédier. OK? Comme mon collègue l'a souligné avant moi, il ne suffit pas de relever la limite à \$42,000. C'est une fumisterie. Cela ne résoudra pas le problème. OK?

En second lieu, je voudrais savoir... et j'ai entendu tout ce que les experts du gouvernement avaient à dire à ce sujet. À l'époque où il existait un plafond pour les taux d'intérêt sur les

[Texte]

lift the ceiling so we could attract private money into the mortgage field and if you take the ceiling off, then the interest rates can float up and then more money comes and makes it competitive and the competition brings the interest rates down. Yes, that is it; whatever goes up never comes down in the mortgage business—I want to ask the Minister how is it—and he used the United States as his model, so I think it is only fair that I can use the United States as our model—that in Florida, for example, the mortgage interest rate can fluctuate between 6 to 8 per cent and they do not seem to have any problem attracting capital into the mortgage field. I know that a former Minister had the temerity to suggest the write-off of part of your mortgage interest payments on your income tax, and he sure as heck got his fingers slapped down in a hurry by the Minister of Finance. I want to know what the Minister is going to do, and I want to know specifically what is he going to do about bringing down the interest rate so that people do not pay over a 30-year amortization for a house four times over, which has to be a scandal and which is a travesty on that government. I want to know specifically what he is going to do about those two particular problems.

The Chairman: Mr. Rodriguez, you will not have time for any further questions, you will . . .

Mr. Rodriguez: No, those are all the questions but, please, Mr. Minister, do not incite me to another question.

Mr. Ouellet: If I want to be fair to the other member who also has five minutes my answer will have to be very short. I am afraid that to give a fair answer it would take me more than a few seconds. There are two things, very quickly, which will obviously not satisfy the honourable member. One is that we want to keep the price down. We do not want to increase the price. You say that unfortunately these homes built in your area at that price are sloppy. What we ought to do is to tighten the inspection and discuss with the people involved in the construction to make sure that those people that are buying these residences at the minimum price are not forced to live in residences that are not properly built. This is an area where I think improvement could come.

Secondly, but as I see time flying, I cannot really elaborate further on this one. You asked me what is my view on the other questions. I would reserve my answer for the next budget.

• 1255

Mr. Rodriguez: Well, Mr. Minister, could I suggest you write the answer to me. I am prepared to read your 10 pages. I am interested.

Mr. Ouellet: I might be able to send you a letter of five pages only.

The Chairman: Thank you, Mr. Minister. Mr. Whiteway, and you will be the last questioner.

Mr. Whiteway: Mr. Chairman, before I raise any further questions, I want to give a short response to the political comments made by the Minister in this Committee.

[Interprétation]

hypothèques, on nous disait que ce plafond devait être relevé pour encourager les investissements dans le domaine de l'hypothèque ce qui tendait à augmenter les taux d'intérêt, la concurrence devait entrer en jeu et les taux d'intérêt redescendre. Exactement: dans les hypothèques, ce qui monte ne redescend jamais, et j'aimerais bien que le ministre me dise pourquoi; il a adopté le modèle des États-Unis et cela me semble une excellente idée. En Floride, par exemple, les taux d'intérêt sur les hypothèques oscillent entre 6 et 8 p. 100 et je n'ai pas l'impression qu'on ait du mal à attirer des capitaux dans le domaine de l'hypothèque. Je sais qu'un précédent ministre avait eu la témérité de proposer de déduire une partie des intérêts sur hypothèque de l'impôt sur le revenu, et je suis certain que le ministre des Finances n'a pas tardé à lui taper sur les doigts. Je veux savoir ce que le ministre à l'intention de faire, et je veux savoir surtout ce qu'il a l'intention de faire pour empêcher que les gens ne soient obligés de payer en 30 ans quatre fois le prix de leur maison; c'est véritablement un scandale, c'est une honte pour ce gouvernement. Je veux savoir précisément ce que le ministre va faire pour résoudre ces deux problèmes.

Le président: Monsieur Rodriguez, vous n'avez pas le temps de poser d'autres questions, vous . . .

M. Rodriguez: Non, c'est tout ce que j'avais à dire, mais je vous prie, monsieur le ministre, ne me suggérez pas une autre question.

M. Ouellet: Je veux être juste envers votre collègue qui dispose lui aussi de cinq minutes et vous donner une réponse très courte. Malheureusement, c'est une réponse qui mérite d'être assez longue. Deux choses qui ne plairont certainement pas à l'honorable député. D'une part, nous voulons endiguer les prix, nous ne voulons pas les voir augmenter. Mais vous dites que malheureusement les maisons construites à ce prix dans votre région ne valent rien. Nous devons faire en sorte que les inspections soient plus sévères, nous devons parler aux constructeurs pour empêcher que les gens qui ont besoin de maisons à ce prix minimum ne vivent dans des maisons mal construites. C'est sans doute un domaine où des améliorations sont possibles.

En second lieu, mais le temps passe et je ne peux aller plus loin. Vous m'avez demandé mon point de vue sur une autre question, je préfère vous répondre au moment du prochain budget.

M. Rodriguez: Eh bien, monsieur le ministre, peut-être pourriez-vous m'écrire. Je suis tout prêt à lire 10 pages de votre cru, cela m'intéresse.

M. Ouellet: Que penseriez-vous de cinq pages?

Le président: Merci, monsieur le ministre. Monsieur Whiteway, c'est vous qui aurez le dernier mot.

M. Whiteway: Monsieur le président, avant de poser d'autres questions, je voudrais dire ce que je pense des observations politiques que le Ministre vient de faire.

[Text]

Sir, I grant that the government has the absolute right to govern, but I also think the opposition ought to have the absolute right of scrutiny. Surely it is our responsibility to scrutinize not only economic expenditures and so on of the government but also actions of the government and of the department. So that is our function and I think it is not improper for the opposition to carry out that function.

The Minister also said that if I read *Hansard* that I could find out who these people were who were guilty of the kind of charges that he made. Sir, I have read *Hansard* and I have, myself, raised questions regarding the functions and workings of CMHC, particularly in Winnipeg. Therefore, it is obvious that I am one to whom the Minister refers and, I think the Minister ought to give an apology to me, to clarify as to how I have been guilty of the things that he suggested, and if not, then perhaps I will have to give serious consideration to a motion in the House this afternoon relating to this matter.

The Chairman: Mr. Minister, do you care to respond?

Mr. Ouellet: Yes, I could assure the member that he had better read the minutes of these deliberations before making conclusions that he ought not to make.

If he reads the minutes of this meeting, he will understand fully what I said. I have not made any charge of accusation. I have merely indicated that as far as I am concerned I am pleased to have been helped and supported by two gentlemen who have been successful in private enterprise before, Mr. Teron and Mr. Hession. I think their contribution in this field was very successful. I think now that they are holding public office they could be very helpful to this government and I will gladly receive their recommendations and suggestions.

I have said that in many instances over the past few months some members of the Conservative Party, through questions in the House or through speeches in the House, have jeopardized greatly the movement encouraged by this government bringing outside experts to serve for a short period of time in government, in public office. It is very helpful for a country like ours to have at time to time people coming from the private sector in the public sector and going back and forth like this such as having some of our top notch civil servants who at time to time leave the government to go into private enterprise. This exchange is very helpful and very useful and I do believe the type of questions and remarks made by some members of the opposition have jeopardized these activities.

Mr. Whiteway: Am I one such member, sir?

Mr. Ouellet: No, I did not have you in mind when I said . . .

Mr. Whiteway: My colleague: let us say from Central Nova being one such member, sir?

The Chairman: Have you any further questions, Mr. Whiteway.

Mr. Whiteway: Yes, I have just one quick question, Mr. Chairman, relating to the remarks made by the Chairman of the Board of CMHC, again from his Calgary speech when he said that:

[Interpretation]

Monsieur, je reconnais que le gouvernement a le droit absolu de gouverner, mais je pense que l'opposition doit jouir d'un droit absolu de remise en question. Nous devons remettre en question, non seulement les dépenses économiques du gouvernement, mais également ses actions ainsi que celles du ministère. C'est notre rôle, un rôle qu'il n'est pas mauvais que nous assumions.

Le Ministre a dit également que si je lisais le *Hansard*, j'y trouverais le nom des coupables qu'il a accusés. Monsieur, j'ai lu le *Hansard* et moi-même, j'ai posé des questions à propos du rôle et du fonctionnement de la SCHL, en particulier à Winnipeg. Le Ministre parlait donc de moi, et il me semble qu'il devrait s'en excuser, m'expliquer en tout cas comment je me suis rendu coupable de ce qu'il dit; dans le cas contraire, je me verrais peut-être bien dans l'obligation de déposer une motion en Chambre cet après-midi à ce propos.

Le président: Monsieur le ministre, voulez-vous répondre?

M. Ouellet: Oui, le député ferait mieux de lire les procès-verbaux de ces délibérations avant de parvenir à des conclusions injustifiées.

A la lecture de ce procès-verbal, il comprendra ce que j'ai voulu dire. Je n'ai accusé personne. Je me suis contenté de dire à quel point j'appréciais l'aide et le soutien de deux personnes qui ont eu une carrière brillante dans le secteur privé, M. Teron et M. Hession. Il me semble que leur contribution a été très appréciée. Devenus fonctionnaires, je pense qu'ils peuvent apporter une aide précieuse à ce gouvernement et j'écouterai avec plaisir leurs recommandations et leurs suggestions.

J'ai dit que très souvent depuis quelques mois certains membres du Parti conservateur, par le biais de questions à la Chambre, ont porté atteinte à l'efficacité de mesures prises par ce gouvernement qui jugeait utile de se réserver les services d'experts de l'extérieur pour de courtes périodes. Dans un pays comme le nôtre, il est bon de temps en temps de faire des échanges de compétences entre le secteur privé et le secteur public; nous avons d'autre part d'excellents fonctionnaires qui quittent le gouvernement pour l'entreprise privée. Ces échanges sont précieux et utiles mais leur efficacité a été amoindrie par les questions et les observations de certains membres de l'opposition.

M. Whiteway: Et je suis l'un d'entre eux?

M. Ouellet: Non, je ne pensais pas à vous lorsque j'ai dit . . .

M. Whiteway: Mon collègue de Central Nova était donc visé, monsieur?

Le président: Avez-vous d'autres questions, monsieur Whiteway?

M. Whiteway: Oui, une dernière question monsieur le président, il s'agit des observations faites par le président de la SCHL dans un discours à Calgary où il a déclaré que:

[Texte]

Land development is a game in society in which society is subsidizing the losers. "The winners go to Florida and the losers come to government . . ."

I am wondering what he meant by that comment, whether the losers come to work for the government or whether or not they come to the government for subsidies.

Mr. Ouellet: If you read the text completely you will say that he comes to get subsidies.

• 1300

Mr. Whiteway: Okay, I am prepared to accept that.

Mr. Gilbert: Mr. Chairman, on a point of order.

The Chairman: Mr. Gilbert, on a point of order.

Mr. Gilbert: I would hope that the Minister did not infer from my remarks any personal reference to Mr. Teron or Mr. Hession with regard to their characters. I think they are very fine men. It was just that their philosophy with regard to housing is not one that is in accord with my idea. I was directing my remarks to their philosophy rather than to their personal characters because they are very fine men within the community. I hope that you realize that.

The Chairman: The meeting is adjourned at the call of the Chair.

[Interprétation]

La mise en valeur des terres est un jeu de société dans lequel la société subventionne les perdants. «Les gagnants vont en Floride et les perdants vont au gouvernement . . .»

Je me demande ce que cela signifie, veut-il dire que les perdants viennent travailler pour le gouvernement ou bien qu'ils viennent demander des subventions au gouvernement?

M. Ouellet: Si vous lisiez le reste du texte, vous verriez qu'ils viennent demander des subventions.

M. Whiteway: D'accord, je suis prêt à accepter cela.

M. Gilbert: Monsieur le président, j'invoque le Règlement.

Le président: M. Gilbert invoque le Règlement.

M. Gilbert: J'espère que le Ministre n'a pas attaché mes remarques à la personne de M. Teron ou de M. Hession. Je pense que ces hommes sont compétents. Je trouve simplement que leur façon de percevoir l'habitation ne correspond pas du tout à la mienne. Mes commentaires portent donc uniquement sur cette façon de voir et non pas sur leur personnalité, car ce sont d'excellents hommes reconnus au sein de la collectivité. J'espère que vous avez bien compris.

Le président: La séance est levée.

WITNESSES—TÉMOINS

From Central Mortgage and Housing Corporation:

Mr. W. Teron, Chairman of the Board; and
Mr. R. V. Hession, President.

De la Société centrale d'hypothèques et de logement:

M. W. Teron, Président du Conseil; et
M. R. V. Hession, Président.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 4

Tuesday, December 7, 1976

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 4

Le mardi 7 décembre 1976

Président: M. Kenneth Robinson

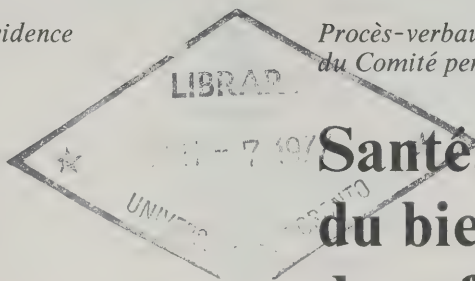
Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Health, Welfare and Social Affairs

Santé, du bien-être social et des affaires sociales



RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and
Depositors Protection Act

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection des
emprunteurs et déposants

APPEARING:

The Honourable Anthony Abbott,
Minister of Consumer and
Corporate Affairs

COMPARAÎT:

L'honorable Anthony Abbott,
Ministre de la Consommation
et des Corporations

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976

Deuxième session de la
trentième législature, 1976

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson
Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Appolloni (Mrs.)	Flynn
Clarke	Fortier
(<i>Vancouver Quadra</i>)	Gauthier
Condon	(<i>Ottawa-Vanier</i>)
Elzinga	Grafftey

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson
Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Gray	McRae
Huntington	Philbrook
Lajoie	Rodriguez
Marceau	Stevens
McGrath	Yewchuk—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On December 6, 1976:

Mr. Clarke (*Vancouver Quadra*) replaced Mr. Lavoie

On December 7, 1976:

Mr. Philbrook replaced Mr. Collenette

Mr. Stevens replaced Mr. Whiteway

Mr. Grafftey replaced Mr. Brisco

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

Le 6 décembre 1976:

M. Clarke (*Vancouver Quadra*) remplace M. Lavoie

Le 7 décembre 1976:

M. Philbrook remplace M. Collenette

M. Stevens remplace M. Whiteway

M. Grafftey remplace M. Brisco

ORDER OF REFERENCE

Thursday, November 4, 1976

Ordered,—That Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof, be referred to the Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs.

ATTEST

Le Greffier de la Chambre des communes

ALISTAIR FRASER

The Clerk of the House of Commons

ORDRE DE RENVOI

Le jeudi 4 novembre 1976

Il est ordonné,—Que le Bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois, soit déferé au Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales.

ATTESTÉ

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, DECEMBER 7, 1976
(5)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 9:42 o'clock a.m. this day, the Vice-Chairman, Mr. Eymard Corbin, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Clarke (*Vancouver Quadra*), Corbin, Gray, Huntington, Lajoie, Marceau, Philbrook, Rodriguez and Stevens.

Appearing: The Honourable Anthony Abbott, Minister of Consumer and Corporate Affairs.

Witnesses: From the Department of Consumer and Corporate Affairs: Mr. Michael McCabe, Assistant Deputy Minister, Consumer Affairs and Mr. M. Goldberg, Director, Consumer Credit Branch.

The Order of Reference dated Thursday, November 4, 1976 being read as follows:

Ordered,—That Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof, be referred to the Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs.

The Chairman called Clause 2.

The Minister made a statement and with the witnesses answered questions.

At 11:01 o'clock a.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 7 DÉCEMBRE 1976
(5)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 9 h 42 sous la présidence de M. Eymard Corbin (vice-président).

Membres du Comité présents: MM. Clarke (*Vancouver Quadra*), Corbin, Gray, Huntington, Lajoie, Marceau, Philbrook, Rodriguez et Stevens.

Comparait: L'honorable Anthony Abbott, ministre de la Consommation et des Corporations.

Témoins: Du Ministère de la Consommation et des Corporations: M. Michael McCabe, Sous-ministre adjoint, Bureau de la consommation et M. M. Goldberg, Directeur, Crédit à la consommation.

Lecture est faite de l'ordre de renvoi suivant du jeudi 4 novembre 1976:

Il est ordonné,—Que le Bill C-16 Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois, soit déferé au Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales.

Le président met en délibération l'article 2.

Le ministre fait une déclaration puis avec les témoins répond aux questions.

A 11 h 01, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, December 7, 1976

• 0943

[Texte]

The Vice-Chairman: Order. Good morning, members of the Committee. We do not have a quorum, yet, but, under our Committee rules, we can proceed with the hearing of witnesses and testimony, when we are five with representation from the two major parties. This morning we have representation from three major parties, so I will read the Order of Reference, now, which is as follows:

Ordered,—that Bill C-16, an Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof, be referred to the Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs.

I will call, now, Clause 2 of the Bill.

On Clause 2—*Definitions*

The Chairman: This morning, for the second time, in less than a week I guess it is, we have with us the Honourable Anthony Abbott, Minister of Consumer and Corporate Affairs, and with Mr. Abbott are some of the Departmental officials. To his immediate right are Mr. Michael McCabe, Assistant Deputy Minister, Consumer Affairs and Mr. Melville Goldberg, Director of the Consumer Credit Branch. Dr. John Evans is sitting next to the wall. He is the Director of the Consumer Research Branch and, with him, is Mr. Jean-Pierre Toupin also of the Consumer Research Branch.

The Minister has asked that I apologize, on his behalf, because we do not have, yet, copies of the text of the remarks he is about to deliver. I guess the snow is upsetting everyone's schedule this morning. Nevertheless, we will proceed with the Minister at this stage, and, as soon as copies arrive, we will have them distributed to all members if that is agreeable. Mr. Minister.

Hon. Anthony Abbott (Minister of Consumer and Corporate Affairs): Thank you, Mr. Chairman, and members of the Committee. As the new Minister of Consumer and Corporate Affairs, it is a great pleasure to appear before this Committee of the House with a Bill as important, and as potentially beneficial to all Canadians, as this one.

The proposed Borrowers and Depositors Protection Act has been needed for a long time. The Interest Act, last amended in 1917, and the Small Loans Act, last amended in 1956, are both outmoded in respect of conditions in today's money market.

Within the last 30 years, the total consumer debt figure — excluding mortgage debt — has increased from less than \$1 billion to more than \$23 billion today. Further, 65 per cent of that increase has occurred since 1967. Between 1947 and

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mardi 7 décembre 1976

[Interprétation]

Le vice-président: A l'ordre, s'il vous plaît. Bonjour, messieurs les membres du Comité. Nous n'avons pas encore le quorum, mais les règles du Comité nous permettent de passer à l'audition des témoins lorsque cinq membres du Comité au moins, représentant les deux grands partis, sont présents. Ce matin, nous sommes même représentés par les trois grands partis, je vous lirai donc notre mandat que voici:

Il est ordonné,—que le Bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les traiteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts, et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois, soit renvoyé au Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales.

Je mets en délibération l'article 2 du bill.

Article 2—*Définitions*

Le président: C'est la deuxième fois en une semaine que nous accueillons l'honorable Anthony Abbott, ministre de la Consommation et des Corporations, ainsi que les fonctionnaires du ministère. Je vous présente à la droite du ministre, M. Michael McCabe, sous-ministre adjoint au Bureau de la consommation, puis M. John Evans, assis le long du mur, Directeur de la recherche en consommation, enfin M. Jean-Pierre Toupin, économiste à la Direction de la recherche en consommation.

Le ministre m'a demandé de vous présenter ses excuses, car nous n'avons pas encore reçu les exemplaires de l'exposé qu'il a l'intention de faire ce matin. C'est certainement la neige qui bouleverse tous nos projets. Néanmoins, nous demanderons au ministre de commencer et, dès que les exemplaires arriveront, nous les ferons distribuer à tous les membres du Comité. Monsieur le ministre.

L'hon. Anthony Abbott (ministre de la Consommation et des Corporations): Merci, monsieur le président et messieurs les membres du Comité. Il m'est très agréable, à titre de nouveau ministre de la Consommation et des Corporations, de comparaître devant votre Comité pour présenter un bill aussi important et aussi bénéfique pour tous les Canadiens que le bill à l'étude.

Le projet de loi sur la protection des emprunteurs et des déposants, est attendu depuis longtemps. La Loi sur les intérêts, dont les dernières modifications remontent à 1917, et la Loi sur les petits prêts, dont les modifications remontent à 1956, sont toutes deux démodées dans la situation actuelle du marché monétaire.

Depuis 30 ans, la totalité des dettes des consommateurs—la dette hypothécaire étant exclue—est passée de moins d'un milliard à plus de \$23 milliards aujourd'hui. En outre, 65 p. 100 de cette augmentation se sont produits depuis 1967. Entre

[Text]

1975, non-mortgage debt increased three times as fast as income.

It is our obvious responsibility to ensure that legislation reflects and is responsive to modern conditions.

We feel that this Bill is such responsive legislation, and that it will meet the present needs of Canada's borrowers and depositors, and, at the same time, not place undue constraints on lenders and deposit-takers.

What are the objectives of the bill?

First, we wish to ensure the proper functioning of the market by encouraging vigorous competition among all money lenders.

Second, we want to guarantee that lenders will provide consumers with enough information about the terms and conditions which consumers undertake when entering into a loan, to enable even the least financially sophisticated of borrowers to make an informed choice.

Third, we shall establish nationally uniform practices for the calculation, crediting and description of credit charges.

Finally, while we are aware that it is unrealistic to think that the scourge of loan sharking can be entirely eliminated, we believe the Bill imposes an effective curtailment on the loan shark's freedom to operate. It establishes a provable criminal offence. Law enforcement agencies will now be able to bring this plague within the control of law. As you study the Bill, you will see that, in addition to the criminal rate provisions, it establishes as punishable offences such nefarious collection practices as harassment, coercion, threats and intimidation.

The Borrowers and Depositors Protection Bill has been a long time in preparation. Not only is it the product of extensive research stretching back for some ten years, but it is also the result of substantial consultation among federal departments and agencies as well as with the provinces and industry.

This is not to say that we have canvassed all opinions. My belief is that one of the initial functions, of Parliament and its committees, is to hear witnesses, to scrutinize the details of legislation, and to make recommendations for change where needed.

I now turn to some considerations that I would like to place before the Committee. First, as a general statement of my own views, I come here with departmental officials, fully open to receive further advice, to consider it, and to respond to it. Second, there are certain aspects of the Bill which have been particularly singled out for criticism, and to which I would like to refer briefly.

It has been said, for example, that removal of ceilings by repealing the Small Loans Act and not replacing it with another set of ceilings, works a hardship on low-income borrowers, especially those who borrow small amounts. It is our view, as expressed in the Bill, that the combination of concepts of the criminal rate and the unwarranted rate, which covers all lending, not just small loans, will prove to be a more effective

[Interpretation]

1947 et 1975, la dette non hypothécaire a augmenté trois fois plus vite que le revenu.

Il est de notre responsabilité, de toute évidence, de veiller à ce que ce projet de loi reflète la conjoncture moderne du marché et y réponde.

Nous estimons que ce projet de loi est très réaliste et répondra aux besoins actuels des emprunteurs et des déposants du Canada sans, toutefois, restreindre indûment les prêteurs et les institutions de dépôt.

Quels sont les objectifs du bill?

Premièrement, nous voulons assurer le fonctionnement adéquat du marché en encourageant une forte concurrence parmi tous les prêteurs.

Deuxièmement, nous voulons garantir que les prêteurs donneront aux consommateurs suffisamment d'informations sur les termes et conditions des contrats de prêt, pour que les emprunteurs les moins au courant de la situation financière puissent faire un choix en connaissance de cause.

Troisièmement, nous désirons établir des pratiques uniformes au Canada pour le calcul, le crédit et la description des frais de crédit.

Nous savons très bien qu'il n'est pas réaliste de penser que le fléau des prêteurs sur gages puisse être entièrement éliminé mais nous pensons que le projet de loi restreindra de façon très efficace leur liberté d'action. Le bill fait du prêt usurier une infraction criminelle, si on peut le prouver. Les organismes qui appliquent la loi pourront maintenant appliquer à ce fléau la rigueur de la loi. Si vous étudiez le bill, vous verrez qu'outre les dispositions relatives au taux criminel, il fait des parties de perception comme le harcèlement, la contrainte, les menaces et l'intimidation, des infractions punissables par la loi.

Le projet de loi sur la protection des emprunteurs et des déposants est depuis longtemps en préparation. Il résulte non seulement de recherches intensives qui remontent à dix ans, mais également de consultations poussées auprès des ministères et organismes du gouvernement fédéral, de même qu'auprès des provinces et de l'industrie.

Cela ne veut pas dire que nous avons entendu toutes les opinions. L'une des fonctions primaires du Parlement et de ses comités, c'est d'entendre des témoins afin d'étudier en détail les projets de loi soumis et de faire des recommandations visant, si nécessaire, à apporter des modifications.

Je passe maintenant à certains éléments que j'aimerais soumettre à l'attention du comité. D'abord, j'espère vous faire comprendre que les fonctionnaires du ministère et moi-même comparaissons ici aujourd'hui parfaitement ouverts à tous vos conseils, prêts à envisager les solutions proposées et à y répondre. J'aimerais maintenant mentionner brièvement certains aspects du bill qui ont fait l'objet de critiques particulièrement dures.

On a dit, par exemple, que la suppression des plafonds par l'abrogation de la Loi sur les petits prêts, sans fixer un autre plafond, est très dure pour les emprunteurs à faible revenu, surtout pour ceux qui empruntent de petites sommes. Nous estimons, comme le montre le bill, que le recours aux concepts de taux d'un prêt de niveau criminel et de taux excessifs, et leur application à tous les prêts, et non seulement des petits

[Texte]

method of controlling rates than the Small Loans Act has proven to be.

Perhaps this is an opportune moment to deal specifically with the concept of interest rate ceilings. The policy objective for ceiling legislation is a desire to ensure that all borrowers receive funds at fair and equitable rates of interest. This was undoubtedly the basic theory underlying the Small Loans Act. However, recent evidence casts serious doubt both on the validity of this theory and the efficacy of the method.

First, the amount of money that is being loaned under the Small Loans Act has dropped from 8.8 per cent of total consumer credit in 1965, to 1 per cent in 1975. In those same 10 years the gross profit on small loans has dropped nearly \$25 million, from a gain of sixteen and two-thirds million dollars to a deficit of more than \$8 million.

Second, the United Kingdom, as well as such countries as New Zealand and Australia, have discarded ceilings as the rationing device for providing small loans to low-income people.

Third, the Small Loans Act applies only to a segment of the lending community.

• 0950

Banks which are occupying an ever increasing portion of the money-lending market are not subject to the Small Loans Act.

Fourth, one of the almost unanimous conclusions of all expert analysts of the credit scene: If ceilings make lending unprofitable, then lenders will not lend. You cannot force lenders to extend credit, especially if they are to lose money by doing so. These experts point out that ceilings, by reducing competition, prevent rates from reaching a true market level. Lenders who have to borrow the funds they loan are squeezed by ceilings whenever the cost of funds rises. That is why, in those same ten years, more than half of the Canadian small loan companies have gone out of business, dropping from 83 to 41.

The problem is not the inability of competition to operate in the consumer credit market; it is the inability of competition to operate effectively under the artificial constraints of ceilings and market segmentation imposed by such legislation as the Small Loans Act.

In light of this highly persuasive evidence that ceilings by themselves are ineffective, we are of the view that rationing of credit by the forces of the market, bolstered, guided and constrained by such devices as the unwarranted rate and the criminal rate, will tend to provide the greatest flow of credit and not restrict lenders through artificial and unremunerative rates which can only force them to seek other investment

[Interprétation]

prêts, s'avèreront beaucoup plus efficaces pour contrôler les taux, que ne l'a été jusqu'à maintenant la Loi sur les petits prêts.

Peut-être est-ce le bon moment de parler plus précisément des plafonds imposés aux taux d'intérêt. L'objectif politique que sous-tend la méthode des plafonds, c'est le désir de voir tous les emprunteurs recevoir des fonds à des taux d'intérêt justes et équitables. Il ne fait pas de doute que c'était l'idée sous-jacente à la Loi des petits prêts. Toutefois, ce qui est arrivé récemment permet de douter sérieusement de la valeur de cette idée et l'efficacité de la méthode.

Premièrement, les sommes prêtées aux termes de la Loi sur les petits prêts sont passées de 8.8 p. 100 de la totalité des crédits à la consommation en 1965 à 1 p. 100 en 1975. Pendant ces mêmes dix années, le bénéfice brut sur les petits prêts a baissé d'environ \$25 millions, c'est-à-dire que le gain de \$16 millions et deux tiers de dollars a laissé place à un déficit de plus de \$8 millions.

Deuxièmement, le Royaume-Uni ainsi que la Nouvelle-Zélande et l'Australie ont cessé d'utiliser la méthode des plafonds pour limiter les petits prêts offerts aux personnes à faible revenu.

Troisièmement, la Loi sur les petits prêts s'applique seulement à une partie des prêteurs.

Les banques, qui occupent une portion toujours plus importante du marché du prêt, ne sont en effet pas assujetties à la Loi sur les petits prêts.

Quatrièmement, l'une des conclusions presque unanimes de tous les experts qui ont analysé le domaine du crédit est la suivante: si, à cause des plafonds, les prêts ne deviennent pas avantageux, on ne voudra plus prêter. Il est impossible d'obliger les prêteurs à étendre le crédit qu'ils accordent surtout si, ce faisant, ils perdent de l'argent. Les experts dont je vous ai parlé ont souligné que les plafonds, tout en réduisant la concurrence, empêchent les taux d'atteindre le niveau réel du marché. Les prêteurs, qui empruntent les fonds qu'ils offrent en prêts, sont désavantagés par les plafonds chaque fois que le coût de financement augmente. Voilà pourquoi pendant ces mêmes dix années, plus de la moitié des petites entreprises de prêt au Canada ont dû fermer leurs portes et sont passées de 83 à 21.

Le problème, ce n'est pas l'impossibilité d'entrer en concurrence sur le marché du crédit au consommateur; c'est plutôt l'impossibilité d'entrer efficacement en concurrence, si par des mesures comme la Loi sur les petits prêts, on impose des restrictions artificielles comme les plafonds et on divise le marché.

Devant l'évidente inefficacité des plafonds nous estimons que limiter le crédit par le jeu des forces du marché, l'appuyer, le guider, le contenir par des moyens comme la fixation du taux excessif et du taux de nature criminelle, tout cela augmentera le mouvement du crédit et évitera de restreindre le nombre de prêteurs par des taux artificiels et non rémunérateurs qui les forcent à trouver d'autres débouchés pour leurs

[Text]

outlets. At the same time, both built-in constraints will do much to ensure that lenders remain competitive and that their rates reflect actual market conditions.

I would be remiss, however, if I did not indicate that we are very much aware that people in the lowest income range, or those presenting the highest risk to lenders, may be unlikely to obtain credit at other than very high rates. For that reason we are giving serious consideration to an appropriate level for the criminal rate as well as to provisions designed to permit market rates to operate well below the criminal rate. Such rates should offer the best possible bargain to the borrower and still appeal enough to lenders that they will continue to offer funds.

As I said, we are prepared to welcome any statutory strategy that would improve on our ability to ensure that the low-income or high-risk borrower will still find a place in the lending market and that, within that scheme, lenders will continue to be able to supply funds at market rates.

We have also received some views on the mortgage provisions. There is no intention in this bill—nor do any of us in the department believe—that its provisions will have the effect of interfering in the mortgage market either in the primary placement of mortgage loans or in their secondary sale. Our aim in this part of the bill is to increase protection for mortgage borrowers while remaining fair to mortgage lenders, not to jeopardize the market but to improve it by providing incentives to make it even more responsive to changes in the cost of funds.

As in every other aspect of the bill, we welcome views and opinions that will enhance the achievement of these objectives. We understand that some lenders are concerned that the present provisions may affect the flow of funds. Although we have not received any actuarial or other hard data to support this contention, I am sure that the Committee would welcome such evidence. Perhaps some witnesses or briefs will deal explicitly with this question.

There has also been some question as to the crediting of interest on deposits. Some deposit takers have stated that it would be very costly to change their present methods and that, as a result, depositors would suffer, since those added costs would lead inevitably to a lowering of returns. Here again, I am sure the Committee would welcome as much as would the department some hard data and actuarial analysis as to the present cost of crediting interest and documented forecast changes in those costs if the frequency of crediting were to be increased.

Perhaps on this question as well, some witnesses or briefs will present hard analytical data for the Committee to evaluate.

Much criticism has been received to the effect that the bill fails to protect the people with whom it should be most concerned, the very poor. By recognizing that there are areas still open for development in this context—and I will deal with

[Interpretation]

investissements. Parallèlement, les exigences du système contribueront grandement à maintenir les prêteurs dans la concurrence et leurs taux de prêt en harmonie avec la situation réelle du marché.

Je m'en voudrais de ne pas souligner que les petits salariés à faible revenu, c'est-à-dire ceux qui présentent le plus grand risque pour les prêteurs, ont peu de chance d'obtenir du crédit, si ce n'est à des taux d'intérêts très élevés. Voilà pourquoi nous envisageons sérieusement d'établir à un niveau approprié le taux d'intérêt de nature criminelle, et aussi de fixer des dispositions permettant au marché de fonctionner, à des taux bien inférieurs au taux d'intérêt criminel. Il faudrait que ces taux soient très avantageux pour l'emprunteur et suffisamment intéressants pour que les prêteurs continuent à offrir les fonds dont ils disposent.

Je le répète, nous sommes prêts à accueillir favorablement toutes dispositions statutaires permettant encore en plus d'assurer que l'emprunteur à faible revenu représentant un très grand risque trouvera encore sa place sur le marché des prêts, et que les prêteurs continueront à offrir des fonds aux taux des marchés.

Nous avons également entendu diverses opinions sur les dispositions relatives aux hypothèques. Aucun des fonctionnaires du ministère ni moi-même n'estimons que ces dispositions troubleront le marché hypothécaire, soit au moment du versement premier des prêts hypothécaires ou lors de leur vente secondaire. Cette partie du bill vise à protéger encore plus les emprunteurs d'hypothèques, tout en restant juste envers les prêteurs hypothécaires, non pas pour compromettre le marché mais pour l'améliorer en encourageant les prêteurs à réagir favorablement aux changements du coût des fonds.

Comme pour toute autre partie du bill, nous serons heureux d'entendre vos opinions sur la meilleure façon d'atteindre ces objectifs. Nous croyons savoir que certains prêteurs craignent que les dispositions actuelles du projet de loi n'aient des conséquences néfastes sur le mouvement de fonds. Même si aucun rapport d'actuaire ne peut appuyer cette hypothèse, je suis certain que le comité est prêt à examiner tout argument en ce sens. Il est d'ailleurs possible que les exposés de certains témoins portent explicitement sur cette question.

On a également remis en question le système de crédit des intérêts sur les dépôts. Certaines institutions de dépôts ont prétendu qu'il serait très coûteux de modifier les méthodes actuelles et que les déposants en souffriraient, étant donné que les coûts supplémentaires leur seraient imputés et entraîneraient inévitablement la baisse des revenus. Ici encore, le ministère et les membres du comité sont prêts à examiner toutes données et analyses d'actuaire sur le coût actuel du crédit d'intérêts et sur le changement de ces coûts envisagé, au cas où les intérêts seraient crédités plus souvent.

De même que pour le cas précédent, il est possible que les exposés de certains témoins présentent au comité des données analytiques précises qui lui permettent d'évaluer la situation.

On a beaucoup reproché au bill de ne pas protéger ceux dont il devrait le plus s'occuper, c'est-à-dire les très pauvres. Nous ne nions pas qu'il soit encore possible de faire des progrès dans

[Texte]

those in a moment—I think it is appropriate to summarize here what the bill now provides.

First, the criminal rate: an easily provable offence directed against loan sharks and tax discounters. These are the biggest despoilers of the unprotected, and the criminal provisions will not only remove many from the streets, but deter many more.

• 0955

Second—the unwarranted rate. The lender now has an onus to prove a rate is applicable to a borrower, or to lose all his profit, and perhaps part of his costs. This is a strong incentive to impose reasonable rates, since the court has power to modify any lending arrangement;

Third—harassment, threats, coercion, and allied threatening activities are now crimes. The poor, who are most vulnerable to these sleazy practices, will have a new protection;

Fourth—the right to prepay everything but mortgages without a penalty—thus giving borrowers greater freedom to find the best loan. Lenders in high-rate areas wishing to retain business will tend to keep loans as low as possible;

Fifth—current misleading practices are outlawed. No longer can leaders hide costs, or use front end loading to disguise the true credit charge rates;

Sixth—explicit, tough disclosure in advertising requirements;

Seventh—a clear, national uniform method of calculating the credit rate—decreasing the scope for deceptive practices, to which the low-income people are the most vulnerable. As well, interest paid on deposits is to be calculated and credited under one rule to ensure full comparability;

Eighth—a strict limitation on penalties for overdue payments. No longer is interest payable on penalty charges;

Ninth—the power of the Administrator to examine. The duty of lenders to keep full records of all transactions; The power of the Administrator to intervene effectively is one that will be mainly for the benefit of low-income people—the ones who are the most vulnerable;

Tenth—the Bill has increased the borrower's effective leverage in variable interest rate mortgages, and has reduced the lender's power to vary the rates;

Eleventh—and I have come to the end of the list, the Bill provides strict rules, in variable credit situations, for the disclosure and application of rate variations and the procedure for crediting payments.

[Interprétation]

ce domaine—j'en parlerai dans un instant—mais je pense utile de résumer les aspects positifs du bill.

D'abord, commençons par le taux d'intérêt criminel: c'est une infraction facile à prouver et destinée à limiter la liberté des prêteurs sur gages et des crédateurs d'impôts. Ce sont les plus grands spoliateurs des faibles, et les dispositions d'ordre criminel parviendront à en supprimer beaucoup, et qui plus est, à décourager plusieurs de le devenir.

Deuxièmement, les taux excessifs. C'est au prêteur de prouver qu'un taux qui s'applique au prêt, sans quoi il peut perdre tout son bénéfice et parfois même une partie de ses frais. Il s'agit d'une pratique qui encouragera fortement l'imposition de taux raisonnables, étant donné que le tribunal a le pouvoir de modifier les dispositions du prêt;

Troisièmement, le harcèlement, les menaces, la coercition et toutes autres mesures coercitives, sont maintenant considérés comme des délits. Les pauvres, qui sont les plus vulnérables devant ces pratiques mesquines seront protégés par ces nouvelles dispositions;

Quatrièmement, le droit de rembourser un prêt avant l'échéance, à l'exception des prêts hypothécaires, ce qui donne aux emprunteurs une plus grande liberté de chercher le meilleur prêt possible. Les prêteurs, dans les domaines où le taux est élevé, qui désireront garder leur clientèle, essaieront de maintenir les prêts à un taux aussi bas que possible;

Cinquièmement, les pratiques trompeuses utilisées actuellement deviendront illégales. Les prêteurs ne pourront plus dissimuler les coûts ni déguiser les véritables frais de crédit;

Sixièmement, une divulgation explicite et sévère est requise dans toute publicité;

Septièmement, une méthode claire, nationale et uniforme de calcul du taux de crédit est exigée, ce qui diminue l'ampleur des pratiques trompeuses, devant lesquelles les personnes à faible revenu sont les plus vulnérables. De même, l'intérêt payable sur les sommes en dépôt devra être calculé et porté au compte de façon uniforme afin de permettre les comparaisons;

Huitièmement, des restrictions sévères concernant les pénalités pour arriérés. Aucun intérêt ne sera payé sur des pénalités;

Neuvièmement, le pouvoir du directeur d'examiner les opérations des prêteurs. L'obligation des prêteurs de garder des dossiers complets de toutes les transactions; le pouvoir du directeur d'intervenir réellement sera surtout à l'avantage des personnes à faible revenu, qui sont les plus vulnérables;

Dixièmement, le projet de loi donne plus de pouvoirs à l'emprunteur dans le cas des prêts hypothécaires à taux variables et réduit les possibilités pour les prêteurs de faire varier ces taux;

Onzièmement, et ce sera là la fin de ma liste, le projet de loi prévoit, dans les situations fluctuantes du crédit, des règles strictes de divulgation et d'application de ces fluctuations, ainsi que la méthode de calcul des versements.

[Text]

As a result, The Borrowers and Depositors Protection Act has simplified the consumer credit market in four significant ways for all Canadians:

One—forbids and penalizes a number of specifically described practices.

Two—provides precise ground rules for clear understanding of obligations.

Three—applies universality to the entire credit field in Canada.

Four—links all federal credit control mechanisms to one meshed system.

The criticisms of the Bill, are, broadly, that there is no loan insurance scheme for the low-income borrower; that the unwarranted rate scheme is too sophisticated and too costly; that there is neither a debt counselling scheme nor a program to induce lenders to supply credit to the poor; that there is no right to class actions established; that the Administrator has now power to initiate legal action; and that persons seeking to enforce their rights could be subject to blacklisting by lenders with no right of access to the information on which the lender bases a credit charge decision.

Loan insurance was never intended to be included within the scope of the legislation. Any scheme which contemplates the federal government as the underwriter of last resort, assuming a feasible scheme of that sort could be designed, could only be designed after extensive research and consultation, and with full participation by many other federal departments and agencies, which would undesirably delay final consideration of this Bill. Such a scheme is not feasible in the short term, if at all.

There are some grave problems involved in implementing a loan insurance system. Such a scheme, for example, could induce people to get into debt over their heads.

Instability or lack of income should be dealt with in the context of other programs, not by inducing people to go into debt. Rates that reflect risk are still the most effective deterrent to over-indebtedness.

Loan insurance, to be effective, should be structured within legislation aimed at precise social objectives, and not be encompassed in a broad scheme of lending control such as The Borrowers and Depositors Protection Act.

There is much that I could add concerning low-income borrowers and access to credit. The problem is multi-faceted, complex and not readily open to solution.

However, there are some strong initiatives that we are considering.

We propose to develop, in collaboration with institutions that have an interest in serving low-income areas, the establishment of community-based, community-oriented branches.

[Interpretation]

Ainsi, la Loi sur la protection des emprunteurs et déposants simplifie le marché du crédit à la consommation de quatre façons importantes pour tous les Canadiens:

Premièrement, il empêche et punit un certain nombre de méthodes décrites spécifiquement.

Deuxièmement, il prévoit des règles de base précises qui permettent de comprendre clairement quelles sont les obligations.

Troisièmement, il universalise tout le domaine du crédit au Canada.

Quatrièmement, il relie en un réseau bien intégré tous les mécanismes de contrôle de crédit régis par les lois fédérales.

Les critiques sur le nouveau projet de loi sont en gros les suivantes: on ne prévoit pas de programme d'assurance sur les prêts pour les emprunteurs à faible revenu; les mesures visant à combattre les taux excessifs sont trop compliquées et trop coûteuses; il n'existe pas de service consultatif en matière de créances ni aucun programme destiné à stimuler les prêteurs à faire crédit aux pauvres; on ne prévoit pas la possibilité pour des groupes d'intenter des poursuites judiciaires; le directeur a actuellement ce pouvoir. Les personnes qui essaient de faire respecter leurs droits pourraient très bien se voir inscrire sur la liste noire par les prêteurs sans avoir accès aux renseignements sur lesquels ces derniers se basent pour déterminer leur crédit.

On n'a jamais eu l'intention d'inclure dans le projet de loi des dispositions relatives à l'assurance-prêt. Tout programme dont le gouvernement fédéral serait le souscripteur de dernier recours, si du moins un programme de ce genre pouvait être envisagé, ne pourrait l'être qu'après des recherches et des consultations exhaustives ainsi qu'avec la participation entière de nombreux autres ministères et agences du gouvernement fédéral, ce qui aurait pour effet indésirable de retarder l'étude du projet de loi. Un tel programme est irréalisable à court terme et, peut-être même, à long terme.

De graves problèmes surgiraient si l'on voulait appliquer un système d'assurance-prêt. Un programme de ce genre pourrait par exemple inciter certaines personnes à se mettre dans les dettes jusqu'au cou.

D'autres programmes devraient se préoccuper des questions d'instabilité et de manque de revenu, et on ne devrait pas inciter des personnes à se mettre dans les dettes. Des taux qui font entrevoir les risques encourus exercent un effet préventif qui permet de ne pas trop s'endetter.

Une assurance-prêt, pour être efficace, devrait être conçue dans le cadre d'une loi ayant des objectifs sociaux précis; elle ne devrait pas être incluse dans un vaste programme de contrôle de prêts comme veut l'être la Loi sur la protection des emprunteurs et déposants.

Je pourrais ajouter beaucoup d'autres choses au sujet des emprunteurs à faible revenu et de l'accès au crédit. Le problème est complexe et la solution n'est pas encore à notre portée.

Cependant, nous pensons prendre des initiatives importantes.

Nous nous proposons de contribuer, en collaboration avec des institutions qui desservent des régions à faible revenu, à

[Texte]

This project would develop modes of operation and services corresponding to the needs of the communities served, and thereby improve their efficiency for those communities. These institutions would at first hand acquire information on the characteristics of the borrowing poor, their special credit needs, the best way of scoring their risk potential and the kinds of collection procedures that would be most appropriate. They would provide budget counselling and credit education.

• 1000

If, as a result, institutions would be better able to screen good risks among the low incomes, then they would be encouraged to penetrate a market that is almost entirely the preserve of the loan shark.

We also hope to create a task force from all interested governments, associations and federal departments to research and gather evidence on credit-related problems of the disadvantaged and to design solutions that will improve their access to credit.

A third program that we hope to undertake is the conduct of a thoroughgoing examination of all existing credit legislation in Canada as a research activity under the joint aegis of the federal and provincial governments. The objective would be to produce a set of conclusions and perhaps model statutes that would be accessible to all jurisdictions for the harmonization of such matters as credit rating, permissible collection practices, cooling-off periods in contracts, disclosure of nonmonetary requirements and any other aspects of credit control that require legislative guidance.

In so far as the administrator's role is concerned, we are presently considering provisions that will enable him to act on behalf of borrowers to bring civil suit and to apply to the courts for orders that, in cases where violations have been established, would compel the compliance of lenders to the provisions of the act of face criminal procedures.

It shall be my duty, and that of our officials, to consider with the utmost care all advice the Committee and the witnesses may offer. When all arguments have been presented, I hope I shall be able to provide a considered response to each of the subjects raised.

Again, Mr. Chairman, I apologize that our arrangements this morning did not—I know that the text of this is on its way, but Hull is a long way, I guess, this morning.

The Vice-Chairman: Thank you very much, Mr. Minister, for your statement. As I said initially, as soon as we get the text we will have it distributed to the members... Permettez-moi de vous informer dès maintenant que nous devons clore notre réunion ce matin à 11 h 00 précises parce que le Comité de l'agriculture se réunit dans la même pièce à 11 h 00.

[Interprétation]

l'établissement de succursales installées dans ces collectivités et les desservant.

Un projet de ce genre nécessiterait la mise au point de modes d'exploitation et de services correspondant aux besoins des collectivités desservies, ce qui aboutirait à une plus grande efficacité. Ces organismes recueilleraient des renseignements de première main relativement aux caractéristiques des emprunteurs économiquement faibles, à leurs besoins spéciaux en matière de crédit, à la meilleure façon de déterminer le risque qu'ils représentent et aux techniques de perception qui conviendraient le mieux. Ils fourniraient également des conseils sur la façon d'établir un budget et expliqueraient les modalités de crédit.

Si, à l'issue d'une pareille enquête, ces institutions parvenaient à dépister les économiquement faibles qui présentent peu de risques, cela les encouragerait à se lancer sur un marché jusqu'ici réservé presque exclusivement aux usuriers.

Nous espérons par ailleurs mettre sur pied un groupe de travail composé de représentants de tous les gouvernements, associations, et ministères fédéraux intéressés chargés de trouver et d'examiner les renseignements relatifs aux difficultés de crédit des économiquement faibles et de dégager les solutions qui permettraient à ceux-ci d'obtenir du crédit plus facilement.

Troisièmement nous espérons entreprendre sous les auspices des gouvernements fédéral et provinciaux une étude approfondie de toutes les lois sur le crédit existant au Canada. L'objet de cette enquête serait de dégager les conclusions et, éventuellement, d'élaborer des lois types qui permettraient à toutes les instances compétentes d'uniformiser l'établissement de la solvabilité des clients, les modalités de perception autorisées, les périodes de réflexion prévues pour les contrats, la divulgation de conditions non monétaires et tout autre aspect du contrôle du crédit exigeant des directives juridiques.

En ce qui concerne le rôle des directeurs, des dispositions sont actuellement à l'étude, qui leur permettraient de plaider au civil au nom des emprunteurs et de demander aux tribunaux de faire des sommations dans le cas d'infractions, et d'obliger ainsi les prêteurs à se conformer aux dispositions de la loi, sous peine de poursuites pénales.

Moi-même et les fonctionnaires, nous étudierons avec le plus grand soin les avis émis par le Comité et les témoins. Lorsque tous les points de vue auront été présentés, j'espère pouvoir fournir des réponses motivées à toutes les questions posées.

Encore une fois monsieur le président, je tiens à m'excuser de ce que les textes anglais et français de mon discours ne soient pas arrivés à l'heure; mais par un temps comme celui-ci, Hull est loin.

Le vice-président: Je vous remercie de votre déclaration, monsieur le ministre. Dès que le texte nous sera parvenu, il sera distribué aux membres du Comité. Please note that I shall have to adjourn the meeting at 11 o'clock sharp as the Committee on Agriculture is meeting in this same room at 11 o'clock.

[Text]

Je voudrais aussi informer le Comité que nous n'aurons pas d'autre réunion sur ce projet de loi cette semaine; la semaine prochaine, c'est-à-dire mardi le 14, nous entendrons le *Retail Council of Canada* et, jeudi le 16 décembre, nous aurons comme principal témoin l'*American Express Company of Canada Limited*.

We will now proceed with questioning. I have on my list Mr. Stevens, Mr. Rodriguez and Mr. Gray. Ten minutes each, please. Mr. Stevens.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman. I must first of all compliment the Minister on this bill, in that I believe this is the first piece of legislation that he has brought to committee since he has taken the office, and I can understand the tremendous problems that must exist with taking over a portfolio and then trying to understand this bill to start with.

Although I compliment the Minister on his presentation, I must take issue with some of the provisions in the bill and with some of the statements made by the Minister, Mr. Chairman. I would first like to ask one very simple question. The Minister has indicated various points of opposition that have been raised with respect to the bill, and I was wondering whether he could indicate if he proposes to bring in some amendments on his own volition in order to clarify or at least make the opposition less stringent than it has been to the present time. I think it would save a great deal of time at this Committee if the Minister could openly indicate that he does propose to table whatever amendments he contemplates. At least we would not have a few meetings of thrust and counterthrust, only to arrive at a position that the Minister is already willing to agree to.

• 1005

Mr. Abbott: Well, thanks, Mr. Sinclair Stevens. We do have some areas for which we have already discussed the need for amendment, some of them are minor and technical in nature while others are substantive. However we did feel it desirable to both hear in the department from industry representatives with their briefs and to review the presentations which such representatives will be making before this Committee. In direct response to your point I agree that there is no point in us struggling through hours of committee hearings if it is a point that we propose to amend. I would like to take your point as a constructive one and respond in kind.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Minister. In a very preliminary point, I sense one of the main concerns about the bill as it is now framed is that in order to catch loan sharks, and certainly I think nobody disagrees with catching loan sharks, you have included provisions in this bill of a general application to all lending institutions in Canada, including mortgage companies, trust companies and this type of thing. I would think the Minister would surely agree that that group is a highly moral, a highly honest group and that to put what are criminal provisions in an act such as we have before us seems a kind of a strange thing. Would the Minister indicate why the Criminal Code was not amended to catch such things as loan sharking as opposed to putting loan sharking provisions in this type of legislation? Why have you got into the grey zone of not

[Interpretation]

I would also wish to inform the Committee that no other meeting will be held on this bill this week; next week, Tuesday, on December 14, we shall hear the Retail Council of Canada and, Thursday, December 16 our main witness will be the American Express Company of Canada Limited.

Nous allons maintenant passer aux questions. J'ai sur ma liste les noms de MM. Stevens, Rodriguez et Gray. Chacun disposera de dix minutes de temps de parole. Allez-y, monsieur Stevens.

M. Stevens: Je vous remercie, monsieur le président. Je tiens tout d'abord à féliciter le ministre de ce bill, c'est le premier texte de loi qu'il présente au Comité depuis qu'il occupe son poste; je me rends parfaitement compte que vos nouvelles fonctions et l'étude d'un pareil bill ne sont pas une mince affaire.

Ceci dit, je ne suis pas d'accord avec certaines dispositions du bill ni avec certaines des affirmations que le ministre vient de faire. Le ministre a fait allusion aux critiques dont le bill a fait l'objet; j'aimerais savoir si, dans ces conditions, il compte déposer des amendements au bill afin de réduire la portée de ces critiques. Cela nous épargnerait en effet beaucoup de temps si le ministre pouvait nous faire savoir d'emblée quels amendements il compte déposer. Il serait dommage de consacrer plusieurs réunions à discuter de modifications que le ministre serait de toute façon disposé à accepter.

M. Abbott: Merci, M. Sinclair Stevens. Il a effectivement déjà été question des amendements éventuels à apporter à certaines parties du bill; certains de ceux-ci présentent un caractère purement technique, alors que d'autres seraient des modifications de fond. Nous avons estimé cependant qu'il serait préférable de commencer par étudier les communications qui vous seront soumises par les parties intéressées. Mais je conviens avec vous qu'il ne servirait à rien de discuter pendant des heures de questions que, de toute façon, nous comptons modifier.

M. Stevens: Je vous remercie. Un des aspects les plus préoccupants du bill dans sa forme actuelle, c'est qu'afin d'empêcher les prêts à taux usuraires, ce que nous approuvons tous, des dispositions ont été prévues qui s'appliqueraient à l'ensemble des sociétés de crédit du Canada, y compris aux sociétés de prêts hypothécaires, aux sociétés de fiducie, etc. Or, ces sociétés sont parfaitement honorables, l'inclusion de dispositions pénales dans la loi est plutôt étrange. Pourquoi n'a-t-on pas modifié le code pénal afin de poursuivre les prêteurs à taux usuraires plutôt que d'inclure les dispositions les visant dans ce bill-ci? Pourquoi n'avoir pas prévu ce délit dans le code pénal plutôt que dans ce bill?

[Texte]

clearly making it part of the Criminal Code—instead you have shifted it into the bill that we have before us?

Mr. Abbott: Well, the bill is principally designed to protect borrowers and depositors from a range of matters that run from simple more adequate disclosure by as you say, the highly respectable lending institutions, ranging through to the kind of protection we think needs to be given to the public from loan sharking. I do not see that the banking industry or others need to be sensitive to being affected in the same act as somebody who is committing offences. After all the Highway Traffic Act, for instance, spells out that the person who drives recklessly is going to be punished and that does not mean that a driver who is normally prudent, such as yourself, needs to be offended by the . . .

An hon. Member: You have not driven with him!

Mr. Abbott: Well, that is true. I have not driven with him but I would imagine him to be a prudent driver. I do not think anybody is offended by having that provision in that Act.

Mr. Stevens: Thanks, Mr. Minister, for your confidence in my driving. We are making some progress this morning.

The institutions though that we are referring to have made representations and I take it they have also made these to you and to your Department that they feel that the general thrust of this act is going to tend to make most lenders more leery; they are going to be much more reluctant to make a loan. The unwarranted interest concept, the unwarranted rate concept is going to make institutions very, very hesitant in some of their loaning activities and as a result there will be a constriction of funds going out which in turn is going to play into the hands of the loan sharks. Surely you only get loan sharking where you have an area that for one reason or another the credible institutions just do not want to be active in, either the credit risk in their view is unduly high or there is some other reason that they do not want to extend credit then the loan shark comes in and unfortunately gouges people. What is your answer to that point? The more you make institutions—and I see one of your officials is smiling so he is quite familiar with this argument—the more that you make . . .

• 1010

Mr. Abbott: He is probably smiling at the certainty of it.

Mr. M. M. Goldberg (Director, Consumer Credit Branch, Department of Consumer and Corporate Affairs): Unless I was smiling at a pretty girl over there . . .

The Vice-Chairman: Order, gentlemen.

Mr. Stevens: With all due respect, Mr. Abbott, this is unfortunately the reaction to this bill in a great and a very big sector of the market that you are now, through the Department of Consumer and Corporate Affairs, directly or indirectly called upon to guide and to lead. They feel this bill, frankly, to use your words, is absurd. What is your response to these people who say that if you force us to be less inclined to extend our loan frontier, if you like, what you are indirectly doing is leaving a bigger territory for the loan sharks who have been

[Interprétation]

M. Abbott: Le présent bill a essentiellement pour objet d'assurer aux emprunteurs et déposants de meilleures modalités de divulgation des renseignements pris par des sociétés parfaitement honorables comme vous dites, ainsi que de les protéger contre des prêts à taux excessifs. Les banques et autres sociétés de crédit n'ont pas à se sentir visées par la Loi dès lors qu'elles ne commettent aucun délit. Après tout, la Loi des grandes routes du Canada prévoit des peines contre les personnes conduisant de façon dangereuse, ce qui ne veut pas dire qu'un conducteur prudent comme vous-même, par exemple, doive se sentir visé.

Une voix: On voit que vous n'avez jamais conduit avec lui.

M. Abbott: C'est vrai, mais même si je n'ai pas conduit avec lui, je suppose qu'il est prudent. Or, personne ne s'offense de l'inclusion de pareilles dispositions dans la Loi.

M. Stevens: Je vous remercie, monsieur le ministre de la confiance que vous faites à mes qualités de conducteur. Nous faisons du progrès ce matin.

Les sociétés de crédit dont il est question ont certainement fait savoir à votre ministère qu'à leur avis, ce projet de loi aura pour effet de rendre les prêteurs plus hésitants à accorder des prêts. La notion de taux d'intérêt excessif fera hésiter les sociétés de crédit, ce qui aura pour effet de réduire le crédit, au seul avantage des prêteurs à taux usuraires. En effet, les taux excessifs ne sont pratiqués que lorsque les institutions de crédit normales refusent d'accorder un prêt, soit parce que les risques sont trop élevés soit pour toute autre raison; c'est dans ces conditions que le champ devient libre pour les prêteurs à taux excessifs. Qu'en pensez-vous? Je vois qu'un de vos collaborateurs sourit comme s'il avait déjà entendu cet argument.

M. Abbott: Il sourit sans doute parce qu'il sait qu'il est juste.

M. M. M. Goldberg (directeur, Direction du crédit au consommateur, ministère de la Consommation et des Corporations): Je souriais peut-être à la jolie jeune fille assise par là.

Le vice-président: A l'ordre, s'il vous plaît.

M. Stevens: Telle est la réaction d'un secteur important qu'en votre qualité de ministre de la Consommation et des Corporations vous êtes censé diriger. Ce secteur estime très franchement que ce bill est absurde. Qu'avez-vous à dire à ceux qui affirment qu'en réduisant leur possibilité d'accorder du crédit, vous étendez d'autant les possibilités d'action des prêteurs à taux usuraires, qui, grâce au présent bill, risquent d'être plus actifs que par le passé.

[Text]

active in the past and likely will be active in the future, in spite of what you are doing here?

Mr. Abbott: Mr. Stevens, I disagree entirely with your basic submission that we are receiving such advice from the financial institutions. We have had some specific complaints from a variety of them, although we hope to see more of those complaints embodied in reasoned submissions than we have yet had. This is not to say they have refused them; they are still in preparation. I have had some banking people, some consumer associations, some others who have complained about certain specifics. But, on the point you mentioned, for instance, the Canadian Bankers Association came to see me one day and their initial point was that they support the objectives of the bill, they believed there was a place in the lending market for the bill, and then they reviewed some of the areas that they took exception to. And that is perfectly reasonable. But I have not yet received—I do not think the officials have—a generalization such as you describe, that they feel having a law like this is going to discourage them from lending money. I think they are lending as much as they can and they will be looking forward to lending more, with these kind of sensible guidelines.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Abbott. Your time is up, Mr. Stevens.

Mr. Rodriguez, you are next.

Mr. Rodriguez: Thank you, Mr. Chairman. First of all, I could express to the Minister an understanding of his need to bring this kind of legislation quickly to establish his role as Minister for Consumer and Corporate Affairs. I know there are those who have said that it has often been mixed up with the corporate side of his portfolio, and I could see the need.

I want to ask some preliminary questions of the Minister because I want to know the rationale for the bill and I want to know the premises to see if, in effect, the bill has some foundation.

Were there any studies done with respect to the credit habits of low income families in Canada? Have there been any studies made by your department, as the premise for the bill?

Mr. Abbott: Perhaps, Mr. McCabe, you could comment on that.

Mr. Michael McCabe (Assistant Deputy Minister, Department of Consumer and Corporate Affairs): As a matter of fact, that kind of study was not undertaken as part of the preparation of the bill.

Mr. Rodriguez: I find that very interesting. What consultations did your department have when they were drafting this bill (a) with the provinces and, (b) with the various informed groups, such as the Consumers Association of Canada, etcetera, etcetera? How extensive was that consultation?

Mr. Abbott: They are so extensive, Mr. Rodriguez, that it would be impossible for me to take the time of the Committee and list them all, but the names you mentioned were among those that we did consult with. I have an eight or ten-page list of people we did consult with that I could provide to you, if you wish.

[Interpretation]

M. Abbott: Il n'est pas vrai que les institutions financières nous aient fait parvenir des critiques de ce genre, comme vous venez de l'affirmer, monsieur Stevens. Certaines de ces sociétés nous ont en effet fait parvenir des critiques, critiques qui, nous espérons d'ailleurs, seront reprises en détail dans les exposés qui vous seront soumis. Des banquiers, des associations de consommateurs et d'autres institutions nous ont effectivement adressé des réclamations sur tel ou tel point précis. Mais en ce qui concerne le problème auquel vous venez de faire allusion, l'Association canadienne des banquiers, lors d'une entrevue que j'ai eue avec ses représentants, m'a fait savoir qu'en principe elle était favorable au bill, car elle estime qu'il a un rôle positif à jouer sur le marché du crédit; ensuite nous avons discuté des points sur lesquels l'Association n'est pas d'accord. Mais ni moi ni mes collaborateurs n'ont jusqu'à présent entendu dire par quiconque que ce bill aurait pour effet de décourager les activités des institutions de crédit. Je dirais au contraire que les dispositions du bill les encourageront à prêter davantage.

Le vice-président: Je vous remercie, monsieur Abbott. Votre temps de parole est épuisé, monsieur Stevens.

C'est maintenant votre tour, monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Je vous remercie, monsieur le président. Je comprends fort bien que le ministre tienne à déposer un pareil projet de loi aussi rapidement que possible pour bien asseoir son rôle de ministre de la Consommation et des Corporations, d'autant plus qu'on affirme souvent que le double rôle du ministre tend à être confondu.

Je vais lui poser quelques questions pour essayer de comprendre quels sont les principes qui sous-tendent ce bill.

Des enquêtes ont-elles été effectuées en ce qui concerne les habitudes de crédit des familles à faible revenu? Votre ministère a-t-il effectué des études de ce genre avant d'entreprendre l'élaboration du bill?

M. Abbott: Je demanderai à M. McCabe de répondre.

M. Michael McCabe (sous-ministre adjoint, ministère de la Consommation et des Corporations): Non, nous n'avons pas effectué d'enquête de ce genre.

M. Rodriguez: Voilà qui est très intéressant. Votre ministère a-t-il consulté les provinces, les groupes intéressés tels que l'Association canadienne des consommateurs, etc., avant d'entreprendre la rédaction du bill?

M. Abbott: La liste de ces consultations est si longue qu'il m'est impossible de vous les énumérer toutes; mais les deux instances que vous venez de mentionner y figurent. Si vous le désirez, je vous ferai distribuer la liste de huit à dix pages contenant toutes les personnes que nous avons consultées.

[Texte]

The Vice-Chairman: Mr. Abbott and Mr. Rodriguez, for your information again, the Consumers Association of Canada will be appearing before this Committee at a later date.

Mr. Rodriguez: What I am trying to do, Mr. Chairman, is to see what the rationale was for the bill.

The Vice-Chairman: I understand that.

Mr. Rodriguez: A lot of the items that were referred to in the bill and in the backgrounder, the Minister says, will be by Order in Council, in other words by regulations—the unwarranted rate, the criminal rate, etcetera, etcetera.

I want to ask the Minister: is it possible that these Orders in Council will be tabled in the Committee—and we have a precedent; apparently it was done with the AIB legislation—is it possible for us, as the committee studying this bill, to see this?

• 1020

Mr. Abbott: Well, I think, Mr. Rodriguez, it may be difficult to give you a complete undertaking but I would say that we would be more than happy, as we get to clause by clause, to provide drafts of certain significant areas that we would be recommending. But I do not think we could give you all the regulations: the task would probably be too great.

Mr. Rodriguez: Okay; fine.

I want now to turn to some specifics in the bill, Mr. Chairman. The Minister says in his background that the bill is an attempt to meet the credit needs of low-income borrowers and to provide some protection for low-income borrowers—these are people who are working and who need to obtain credit—and the Minister went on to make his argument about removing the ceiling on interest rates; and the argument he used was much the same argument that was used when the ceiling on mortgage interest rates was removed, and that argument, of course, went like this: that free enterprise would come in and provide mortgage interest, and that the competition for the money would bring the interest rates down. But the interest rates have not come down.

Is it not true, Mr. Minister, that there are situations in which government agencies and the government provide guaranteed loans at prime rates—and I am thinking in terms of student loans—and that that rate is fixed. Similarly, there are loans to fishermen and loans to farmers; and loans to multinational corporations, such as INCO, through the EDC. They are permitted to borrow, from the Export Development Corporation, large sums of money at a very small interest rate—though it is so secret, we cannot even know: we can only guess. But we know that it is somewhere between 6 and 9 per cent.

Now, I want to ask the Minister, seeing that this is to protect the low-income borrowers—in other words, people who are earning small amounts of money but who need credit—surely the greater need is to provide loans at the prime rate, or as close to the prime rate as possible, to those people who are working but who are earning small amounts of money. Surely

[Interprétation]

Le vice-président: Je vous signale, monsieur le ministre et monsieur Rodriguez, que l'Association canadienne des consommateurs comparaitra devant le Comité à une date ultérieure.

M. Rodriguez: Je cherche simplement à déterminer la raison d'être du bill, monsieur le président.

Le vice-président: Je comprends fort bien.

M. Rodriguez: D'après le ministre, de nombreux points mentionnés par le bill, comme les taux excessifs et les taux criminels seront déterminés par décret, c'est-à-dire par voie de règlement.

Je voudrais demander au Ministre s'il est possible que ces décrets du conseil soient déposés auprès du Comité. Le Comité peut-il obtenir cela pour étudier le bill? Apparemment, un précédent de ce genre a déjà été établi lors de l'étude de la loi établissant la Commission de lutte contre l'inflation.

M. Abbott: Monsieur Rodriguez, je crois qu'il serait difficile de vous donner cette assurance au sujet de tous les règlements, car la tâche serait peut-être trop grande. Mais je dirai que nous ne serons que trop heureux, lorsque nous en serons arrivés à l'étude article par article, de vous fournir des copies des propositions que nous faisons dans certains domaines importants.

M. Rodriguez: Très bien.

J'aimerais entrer dans les détails du Bill, monsieur le président. Le Ministre indique que l'on a présenté le bill pour répondre aux besoins de crédit des emprunteurs à faible revenu et aussi pour leur assurer une certaine protection. Des travailleurs doivent faire appel au crédit et le Ministre plus loin sous l'exposé de ses raisons nous indique pourquoi il veut supprimer le plafond établi pour les taux d'intérêt. L'argument invoqué par le ministre est celui qui a été avancé lorsqu'on a supprimé les plafonds dans le cas des taux d'intérêt d'hypothèques, c'est naturellement le suivant: le jeu naturel de la libre entreprise doit permettre d'établir les taux d'intérêt des hypothèques, la concurrence doit permettre de faire baisser ces taux. Mais c'est précisément ce qui ne s'est pas produit.

N'est-il pas vrai, monsieur le Ministre, que, dans certains cas, des organismes du gouvernement et le Gouvernement lui-même fournissent des prêts à des taux préférentiels, je songe, par exemple aux prêts faits aux étudiants, or, dans ces cas, le taux est préétabli. Il y a aussi le cas de la Société pour l'expansion des exportations qui fournit des prêts aux pêcheurs, aux cultivateurs et aux sociétés multi-nationales, telles que l'INCO, à des taux d'intérêt très peu élevés... naturellement, c'est un domaine secret et nous ne pouvons que deviner ce qui en est, mais nous savons qu'il s'agit de quelque chose entre 6 et 9 p. 100.

Si l'on veut protéger les emprunteurs à faible revenu, c'est-à-dire les personnes qui gagnent plus d'argent, il n'y a pas de toute, monsieur le ministre qu'il faut assurer des prêts aux taux préférentiels, et je pense que ce n'est pas là outrepasser les pouvoirs du Gouvernement que d'établir à leur intention un programme de ce genre.

[Text]

that has to be of concern; and surely it ought not to be beyond the powers of government to work out a scheme that would provide that kind of interest rate to those kinds of borrowers.

Mr. Abbott: Mr. Rodriguez, what I tried to set out in my remarks this morning was that, after considerable analysis and reviewing of other jurisdictions, and after looking at the experience we have had here in Canada, it has been found that, far from producing funds for the low-income borrowers through the small Loans Act, there has been a very steady decline because of the ceilings. So that, while on the face of it, it appears that by removing the ceilings we are depriving low-income borrowers of funds, we contend that the reverse is true.

The specific examples you have cited of loans in other areas are not applicable to a general bill on credit borrowing. The lifting of mortgage ceilings, incidentally, resulted in an increased flow of funds.

Mr. Rodriguez: But surely, Mr. Chairman, and through you, to the Minister, what the lending institution is concerned about is the risk: they want to get their money back. Now if you were to do what the Liberal Party promised in 1974, which was to provide a guaranteed loan program to low-income borrowers, then surely, if the government is guaranteeing the loan, as you do in the case of student loans, the lending institution has the surety that it is going to get its money back. That is point number one.

Point number two, about your legislation—I want to comment on that. The other thing I want to ask you about is that in your legislation, you provide no power for the person who is borrowing, the low-income borrower, to say to the institution from which he is borrowing: “I want to see my file on which you have determined my interest rate”. In other words, according to your legislation, the only thing that the borrower is entitled to know is the interest rate; but that interest rate is based on his age, his mental and physical health, his collateral, his social habits as well, all will be in the file. Can the borrower say to the bank, I want to see my file, on which you have determined the interest rate?

Mr. Abbott: It was pointed out to me that we do not provide it in this specific legislation, but a number of provincial jurisdictions do provide for disclosure of credit information—for instance, Quebec.

Mr. Rodriguez: I would also point out, Mr. Chairman, that several provincial jurisdictions also call for much stronger things with regard to consumer credit. For example, in Ontario the lending institution must specify the interest rate very clearly. You are repeating that in this bill.

Mr. Abbott: You are suggesting then that we should repeat all the provisions of other acts?

Mr. Rodriguez: I think the very important ones, if you want to give a balance. There are going to be jurisdictions where

[Interpretation]

M. Abbott: Monsieur Rodriguez, dans ma remarque préliminaire, ce matin, j'ai indiqué qu'après avoir fait des études et des analyses approfondies dans d'autres domaines et grâce à l'expérience acquise ici, au Canada, on s'est aperçu que la Loi sur les prêts aux petites entreprises, à cause de la fixation de plafonds, offrait de moins en moins de fonds aux emprunteurs à faibles revenus. Donc même si, en supprimant ces plafonds, il semble que nous privions les emprunteurs à faibles revenus de fonds, en fait, nous l'affirmons, c'est le contraire qui se produit.

Ces exemples de prêts dans d'autres domaines ne s'appliquent pas dans le cas d'un bill général sur les emprunts à crédit. En fait, la suppression des plafonds dans le cas des hypothèques a permis d'accroître les fonds dans ce domaine.

M. Rodriguez: Mais vous savez très bien, monsieur le Ministre, que ce qui intéresse l'institution qui prête l'argent, c'est de pouvoir être remboursée. Donc si vous agissiez comme le Gouvernement libéral l'avait promis en 1974 c'est-à-dire si vous fournissiez un programme de prêts garantis aux emprunteurs à faible revenu avec garantie gouvernementale, comme vous le faites dans le cas des prêts aux étudiants, l'institution prêteuse serait sûre d'obtenir le remboursement de son argent.

En deuxième lieu, je voudrais faire remarquer que, dans votre Loi, il n'y a rien de prévu pour permettre à l'emprunteur, soit cette personne à faible revenu, de demander à voir les dossiers utilisés par l'institution prêteuse et de savoir sur quel critère elle s'est fondée pour établir le taux d'intérêt. En d'autres termes, d'après votre Loi, tout ce que peut savoir l'emprunteur, c'est le taux d'intérêt qu'on lui impose, et il n'a aucun renseignement sur les facteurs qui ont servi à l'établir et qui sont dans les dossiers, comme son âge, son état de santé physique et psychique, son comportement social, les garanties auxiliaires qu'il est en mesure de fournir etc. etc. Est-ce que l'emprunteur peut dire à la banque qu'il veut voir ses dossiers, les données sur lesquels on s'est basé pour établir son taux d'intérêt?

M. Abbott: On m'a fait remarquer que nous n'avons pas prévu, dans cette loi, un tel processus, mais qu'un certain nombre d'institutions provinciales permettent de dévoiler ces renseignements sur le crédit; c'est par exemple le cas au Québec.

M. Rodriguez: Je ferai aussi remarquer, monsieur le président, que dans plusieurs juridictions provinciales on exige qu'on indique les conditions de crédit à la consommation d'une façon beaucoup plus précise. Par exemple, en Ontario, l'institution de prêts doit indiquer très clairement quel est le taux d'intérêt imposé. Vous ne faites que répéter cela dans votre bill.

M. Abbott: vous préconisez alors que nous répétions, dans notre bill, toutes les stipulations faites dans les autres lois?

M. Rodriguez: Je crois que, si vous voulez que cette loi soit un instrument d'équilibre, on devrait pouvoir y trouver les

[Texte]

provinces do not have that kind of legislation, and that is where you are trying to cover.

I want to get back and have you answer my question about the guaranteeing of the loan by the government to low-income borrowers.

Mr. Abbott: I did point out in my remarks, of which I hope you will by now have received a copy, the difficulties we foresee in this insurance program of guaranteeing loans. It is not contained in this act. It would require a great deal of interdepartmental interprovincial consultation, and if it is a feasible plan the government should consider it; however, we did not want to hold up what we think is a necessary piece of legislation for this particular additional program.

Mr. Rodriguez: Is there any consideration—is that one more minute, sir?

The Vice-Chairman: One minute, yes.

Mr. Rodriguez: The Minister is concerned, and surely the Minister must be concerned, about the blatant advertising of credit. No one who is interested in credit counselling can avoid that problem. Is the Minister considering any changes to the bill which would ban advertising of credit through the media outright?

Mr. Abbott: We are going to have strong regulations as to advertising fully disclosing the information, but not the banning of advertising about credit. We are more concerned that the advertising of credit is informative rather than simply cosmetic.

Mr. Rodriguez: Credit advertising, as the Minister well knows, is often tied to a life style, and flashing the interest rate at the bottom or at the end of the commercial gets around the whole problem. If you are prepared to spend large amounts of money in community organizations with regard to credit counselling, then surely you ought to be concerned and do as some provinces have done, which is to ban media advertising of credit.

Mr. Abbott: We are concerned, Mr. Rodriguez, and when we are drafting the regulations I think we will reflect the concern you have voiced; however, I do not think we have come to that stage.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Minister and Mr. Rodriguez. Mr. Gray, 10 minutes.

Mr. Gray: Thank you, Mr. Chairman. I want to say to the Minister that he might have pointed out to Mr. Stevens that one very important reason for putting provisions making certain practices unlawful in this bill rather than in the Criminal Code is that it would provide a form of centralized enforcement of those provisions. If the measures in question were in

[Interprétation]

stipulations les plus importantes insérées dans les autres lois. Il y aura des juridictions dans les provinces où une loi de ce genre n'existera pas, et ce sont ces lacunes que vous voulez combler.

Je veux revenir en arrière et vous demander si vous avez répondu à la question que j'ai posée, à savoir si le Gouvernement garantissait ses prêts faits aux emprunteurs à faible revenu.

M. Abbott: J'ai indiqué dans mes remarques—et j'espère que vous en avez reçu maintenant une copie—les difficultés que nous redoutions dans un programme d'assurance garantissant des prêts. Nous ne l'avons pas dans cette Loi, car il faudrait procéder à énormément de consultations interministérielles et interprovinciales pour savoir si ce serait réalisable, auquel cas le Gouvernement pourrait songer à l'adopter. Mais nous n'avons pas voulu attendre pour faire adopter cette Loi, que nous estimons nécessaire, de pouvoir y ajouter ce programme supplémentaire.

M. Rodriguez: Avez-vous songé . . . Est-ce qu'il me reste une minute, monsieur?

Le vice-président: Oui.

M. Rodriguez: Monsieur le ministre s'est très certainement inquiété de cette publicité tapageuse qu'on fait autour du crédit. Toute personne qui veut fournir des conseils dans le domaine du crédit ne peut rester aveugle à ce fait. Est-ce que le ministre serait prêt à apporter au bill des modifications qui permettraient d'interdire carrément la publicité faite par les moyens d'information ou sujet du crédit?

M. Abbott: Nous n'interdisons pas la publicité dans ce cas, mais nous établirons des règlements très stricts afin que soient divulgués d'une façon complète tous les renseignements relatifs au prêt. Nous voulons que cette publicité renseigne les gens plutôt que de les pousser à s'endetter.

M. Rodriguez: La publicité entourant le crédit, comme le ministre le sait, est liée à un mode de vie, et il suffit de faire paraître rapidement le taux d'intérêt à la fin d'un message de publicité pour contourner toute difficulté. Si vraiment vous voulez dépenser de grosses sommes d'argent pour des organismes communautaires destinés à conseiller le public sur le crédit, vous devriez certainement songer, comme certaines provinces l'ont fait, à faire interdire aux organismes de diffusion de faire la publicité sur le crédit.

M. Abbott: Nous partageons votre inquiétude, monsieur Rodriguez, et lorsque nous rédigerons les Règlements, je suis sûr que nous tiendrons compte de ce que vous nous avez dit. Cependant, je ne crois pas que nous en sommes encore arrivés à cet étape.

Le vice-président: Merci, monsieur le ministre et monsieur Rodriguez. Monsieur Gray vous avez la parole pour 10 minutes.

M. Gray: Merci, monsieur le président. Le ministre aurait pu faire remarquer à M. Stevens que, si on a inséré dans le Bill des dispositions rendant illégales certaines façons de procéder plutôt que de les intégrer au Code criminel, c'est parce qu'on voulait centraliser en quelque sorte le pouvoir pour les faire respecter. Si on avait intégré ces mesures au Code criminel, ce

[Text]

the Criminal Code it would be left to the enforcement of the individual provincial Attorneys-General. Considering what that means in terms of individual decisions and differing levels of enforcement, I think it is very wise to put these provisions in this bill in terms of creating new offences in the consumer credit area; there will be the same standards of enforcement across the country, one focal point for this work, and so on. I think this is really useful both to the consumer and to the financial institution. Most of these institutions operate across the country, and one of their great complaints is the variability of rules from one province to another.

Having said that, I want to express some concern about the fact that I gather you are not ready to table draft regulations before the Committee this morning.

Mr. Abbott: No, Mr. Gray, we are not, and for a couple of reasons. One is that we want to hear and read the submissions that are going to be made to the Committee; another is that we want to hear the Committee's views. As you perceive, there are a number of regulations. Some would be easier to produce than others, but we would rather defer, at least until the clause-by-clause...

• 1025

Mr. Gray: I see the point to that, but I want to put my views very strongly on record, that this Committee would not be in a position to make a proper decision on any area of the bill left to coverage by regulations unless we have the draft regulations before us when we are voting. There are over 20 areas in this bill where Parliament is being asked to delegate the real guts of activity in this field to the Governor in Council through the regulation-making power, including the right to exempt any class of transaction or institution from any of the provisions of this bill. Therefore, unless we know exactly what the Government has in mind with respect to each of the areas of regulation, particularly that of exemptions, I again state, I do not see how this Committee of the House can make a proper final decision on behalf of the public on this legislation.

Mr. Abbott: Mr. Gray, I think you would have to agree that numerous bills are presented to committees and Parliament that forecast regulations, and I have never heard it said that it is impossible for a committee to consider a bill until they have all the draft regulations before them. I think I have undertaken that we are going to provide as many significant draft regulations during the committee proceedings as we can, but I cannot, as I said to Mr. Rodriguez, undertake that all will be. Consultation between the provinces and the federal government is going to be required, and it just is not possible to undertake to provide them all. But I will certainly take note of your point regarding exemptions, and any other areas; the question of the criminal rate is another one, I think we would certainly owe it to the Committee to provide an indication on that point.

Mr. Gray: That is one very good example of the point I am making: the value of that concept is really hard to determine

[Interpretation]

serait les procureurs généraux de chaque province qui auraient eu le pouvoir de les faire respecter. Compte tenu des éventuelles différences dans les décisions et la mise en vigueur, je crois qu'il était sage de centraliser ces dispositions dans le bill et de créer de nouveaux délits dans le domaine du crédit à la consommation. Cette façon de procéder permettra d'assurer l'application de normes uniformes dans le pays. Je crois que cette façon de procéder favorisera le consommateur et l'institution financière. La plupart de ces institutions étendent d'ailleurs leurs activités à l'ensemble du pays et se plaignent particulièrement de ce que, d'une province à l'autre, les règlements ne sont pas les mêmes.

Cela dit, je m'inquiète de ce que vous ne soyez pas prêt à déposer ce matin auprès du Comité les avant-projets de règlements.

M. Abbott: Non, monsieur Gray, nous n'y sommes pas prêts pour différentes raisons. Tout d'abord parce que nous voulons entendre et lire les requêtes qui sont présentées au Comité et, d'autre part, parce que nous voulons connaître le point de vue du Comité. Comme vous vous en doutez, il y a plusieurs règlements. Certains poseront moins de problèmes que les autres, mais nous préférierions attendre au moins l'étude article par article...

M. Gray: Je comprends cela, mais je le répète, le Comité ne sera pas en mesure de prendre une décision avisée pour tous les aspects du bill qui seront couverts par une réglementation, à moins d'avoir ces projets de règlement sous les yeux lorsque nous voterons. Dans 20 cas au moins, le bill ne fonctionnera que grâce à une délégation de pouvoir du Parlement au Gouverneur en Conseil à qui sera conféré un pouvoir de réglementation y compris le droit d'exempter toutes les catégories de transactions ou institutions de n'importe quelle disposition de ce bill. Par conséquent, tant que nous ne saurons pas exactement ce que le Gouvernement a l'intention de faire dans chacun de ces domaines de réglementation, et en particulier celui des exemptions, je ne vois pas comment le Comité de la Chambre peut prendre une décision finale avisée au nom du public.

M. Abbott: Monsieur Gray, vous devez reconnaître que de très nombreux bills sont conçus de cette manière, et je n'ai jamais entendu dire qu'il soit impossible pour un comité d'étudier un bill avant d'avoir sous les yeux tous les projets de règlement. Nous nous sommes engagés à vous fournir le plus grand nombre possible de projets de règlement pendant vos délibérations, mais, comme je l'ai dit à M. Rodriguez, je ne peux pas m'engager à vous les présenter tous. Nous allons devoir consulter les provinces, ce qui nous mettra dans l'impossibilité de vous soumettre tous les règlements. Quoi qu'il en soit, je prends note de vos observations au sujet des exemptions, au sujet des taux usuraires également, et je me ferai un devoir de vous soumettre des indications à ce sujet.

M. Gray: Cela montre très bien la validité de mes observations: il est très difficile de déterminer la valeur de ce principe

[Texte]

without knowing exactly what the Government intends to propose in the area of criminal rate. I gather that you are not ready to give us your views on what that rate should be this morning.

Mr. Abbott: No, not this morning. Again, if the Committee agrees with me—and I hope they will—we would like to hear a bit more from the various community organizations, industry representatives, and consumers' associations as to what their reactions are to the bill. I think we will be monitoring these, and will be in a better position to come before the Committee with our suggestions.

Mr. Gray: When you gave the reasons for removing the ceilings as created by the present Small Loans Act, it seemed to me that your reasons could be applied as much to an argument for raising the ceilings as to an argument for eliminating them completely. You have talked about evidence, and you have mentioned experts who have advised against keeping the ceilings at all. You have not given us the names of these experts, I hope you will do so. But at the same time, I note that the Porter Royal Commission on Banking and Finance did not recommend the total removal of the ceilings, but instead that they be raised; the Croll-Basford Committee on Consumer Credit of this Parliament did not recommend that the ceilings be eliminated, but rather that they be raised; and the Consumers' Association of Canada did not recommend that the ceilings be eliminated but rather, again, that they be raised to a more appropriate level. Who are the experts to whom you are referring who will stand against the three groups of experts I have just mentioned?

Mr. Abbott: Again, Mr. Gray, I think it will be incumbent upon us during clause-by-clause to produce detailed testimony in evidence and reasoning on these points, as on others. I think we can certainly provide the Committee with documentary material on how this conclusion was reached. There have been a number of studies, and we will be very happy to provide you with material which I think you will find convincing.

Mr. Gray: You do not have it with you this morning?

Mr. Abbott: No, but I will provide you with it as soon as I can. There is a paper I read that was of great interest, and I will give it to you and certainly to the Committee. I would want to look at it before I make that an undertaking, because I do not know whether it is in such a form at this stage that we would want to table it.

Mr. Gray: All right.

Let me turn to another area: I note in your opening statement, on page 11, the following words:

Loan insurance was never intended to be included within the scope of the legislation.

I must say that I was quite surprised by the statement because I have before me a document in which this aspect of the Liberal campaign platform in the last election was set out, and I quote:

[Interprétation]

sans savoir exactement ce que le gouvernement a l'intention de proposer pour les taux usuraires. Je suppose que vous n'êtes pas encore prêt à nous soumettre une opinion quant à ce taux.

M. Abbott: Non, pas ce matin. Je le répète, si le Comité est d'accord, ce que je l'espère vivement, nous attendrons d'avoir entendu l'opinion de divers organismes communautaires, des représentants de l'industrie et des associations de consommateurs quant aux principes contenus dans ce bill. Après avoir passé en revue tous ces secteurs de la société, notre position nous permettra mieux de présenter des suggestions au Comité.

M. Gray: Vous nous avez dit pour quelles raisons vous aviez jugé utile de supprimer les plafonds fixés par la Loi sur les petits prêts, actuellement en vigueur; il m'a semblé que vos arguments étaient autant en faveur d'un relèvement de ces plafonds que de leur suppression complète. Selon vous, des experts vous ont conseillé de supprimer ces plafonds entièrement, mais vous ne nous avez pas donné leurs noms, j'espère que vous le ferez. En même temps, je constate que la Commission royale Porter sur les banques et la finance n'avait pas recommandé la suppression totale de ces plafonds, mais leur relèvement; le Comité Croll-Basford du Parlement qui avait étudié les crédits aux consommateurs n'avait pas recommandé une suppression des plafonds, mais leur relèvement; enfin, l'Association des consommateurs du Canada n'a pas recommandé leur suppression, mais, une fois de plus, leur relèvement à un niveau plus approprié. Qui sont ces experts que vous avez cités et qui réfutent les conclusions des trois groupes d'experts que je viens de mentionner?

M. Abbott: Monsieur Gray, lorsque nous en serons à l'étude article par article, il nous incombera de vous fournir des témoignages et des opinions détaillés. Nous pourrions alors soumettre au Comité les documents qui expliquent de quelle façon cette conclusion a été atteinte. Plusieurs études ont été faites, et je me ferai un plaisir de vous soumettre des documents que vous ne pourriez manquer de trouver convaincants.

M. Gray: Ne les avez-vous pas ce matin?

M. Abbott: Non, mais je vous les soumettrai dès que possible. J'ai lu à ce sujet une étude qui m'a semblé fort intéressante et que je vous communiquerai. Pourtant, j'aimerais la relire, car je ne suis pas certain qu'elle soit rédigée en des termes qui permettent de la publier.

M. Gray: Très bien.

Passons à autre chose: dans votre déclaration d'ouverture, à la page 11, vous dites:

On n'a jamais eu l'intention de couvrir l'assurance-prêt par ce projet de loi.

C'est une déclaration qui m'a beaucoup surpris car j'ai sous les yeux un document qui énonce cet aspect du programme électoral libéral au cours des dernières élections, et je cite:

[Text]

[Interpretation]

• 1030

Prime Minister Trudeau speaking today in Ottawa about the liberal policy on consumer affairs said "I wish to repeat that I am not making election promises. I am only sketching a few measures that are part of the ongoing liberal commitment to action on behalf of the consumer—action as effective and expensive as that taken by any government in the world." The liberal policy includes—legislation requiring complete disclosure of the effective rate of interest in all interest bearing transactions.

And this has been proposed in this bill: legislation allowing the buyer to pay off residential mortgages during the first five years of the agreement without excessive penalties. This has been proposed in this bill. Then we see the following:

... plans for a loan-insurance plan to help establish credit for low income, steadily-employed wage earners.

Now the government has had two and a half years since the last election and I want to say I think the government has had time to work out a scheme which, if it could not be in this particular bill, could have been introduced in other legislation parallel with the introduction of this legislation at this time.

Mr. Abbott: Well, Mr. Gray, your point is one that we listened to with interest. I continue to argue that it could not be joined in this bill. It was not appropriate to be joined in this bill and that the necessary studies and so on that would have had to be done would have delayed this bill. Now whether it should be introduced in parallel legislation is an interesting contention and one that I would like to think about.

Mr. Gray: I think it either could have been in this bill or could have been in parallel legislation which could have been prepared as was this bill in large measure, although not entirely, over the past two and a half years. With all the good features of this bill, and there are many, this bill really does not make it necessary for anyone who is not willing to make a loan now, to make a loan once it is passed. Many of the measures in this bill, by way of protection against the criminal rates providing someone the opportunity to take action if he feels the rate is unwarranted, will be of value only if that person gets a loan.

Mr. Abbott: You are suggesting then that we should have contained in this legislation an obligation on lenders to lend money whether they wish to or not. Is that what you are suggesting?

Mr. Gray: No, I am not suggesting that but I should, and I will be prepared to do so later in these Committee hearings, point to words in your remarks, particularly on second reading, which could create the impression that people will have, as a result of this legislation, access to credit they did not have before. I wish that were the case but I have grave doubts if the bill will create this additional measure of assistance to specially low income consumers.

Le premier ministre Trudeau parlant aujourd'hui à Ottawa de la politique libérale en matière d'affaires des consommateurs a déclaré: «Je le répète, je ne fais pas de promesses électorales. Je reviens simplement sur quelques mesures qui font partie des engagements permanents du parti libéral envers le consommateur; ces mesures sont aussi efficaces et aussi coûteuses que les mesures prises par n'importe quel gouvernement dans le monde.» La politique libérale dans ce domaine se fonde sur des lois qui exigent que les taux d'intérêt applicables à toutes les transactions portant intérêt soient révélés.

Voilà précisément ce que nous propose ce bill: la possibilité pour l'acheteur de rembourser les hypothèques résidentielles pendant les cinq premières années de l'accord sans pénalisations excessives. Voilà le propos de ce bill. Puis nous voyons ensuite:

... projets pour un plan de prêts-assurance qui permettent aux salariés dont le revenu est faible mais stable d'avoir accès au crédit.

Depuis les dernières élections, le gouvernement a disposé de deux ans et demi, j'estime qu'il a dû avoir le temps de mettre sur pied un système qui, s'il ne l'est pas dans ce bill, aurait pu être mis en vigueur grâce à une loi parallèle déposée en même temps.

M. Abbott: Monsieur Gray, nous vous avons écouté avec intérêt. Je continue à croire que cela n'était pas possible dans ce bill. D'une part, cela n'aurait pas été pratique, d'autre part, les études nécessaires auraient retardé la présentation du bill. Vous prétendez que cela aurait pu se faire grâce à un bill parallèle, c'est une idée intéressante qui mérite réflexion.

M. Gray: Soit dans ce bill, soit dans un projet de loi parallèle qui aurait pu être préparé, tout comme ce bill, presque entièrement au cours des deux années et demie passées. En dépit de tous les avantages qu'il présente, et ils sont nombreux, le bill n'oblige pas forcément une personne à faire un prêt si elle ne le veut pas. Dans nombre de cas, le bill, en protégeant l'individu contre les taux usuraires et en lui permettant de prendre des mesures s'il estime le taux excessif, ne sera utile que si la personne en question obtient un prêt.

M. Abbott: Voulez-vous dire que nous devrions obliger les gens à faire un prêt, qu'ils le veulent ou non? C'est ce que vous voulez dire?

M. Gray: Non, ce n'est pas ce que je veux dire, mais j'ai l'intention plus tard au cours de nos délibérations de rappeler, surtout en seconde lecture, certaines de vos observations qui pourraient faire croire que ce bill donnera accès à un crédit plus considérable que par le passé. J'aimerais que cela soit vrai, mais je doute fort que le bill constitue une aide supplémentaire pour le consommateur dont le revenu est particulièrement bas.

[Texte]

As I have said, there are many desirable features in this bill and I am glad to see it but I think we should recognize that when it comes to the low income borrower who in the past has been forced to have recourse to loan sharks, this bill unfortunately will not do very much to make sure that the legitimate institutions will have to consider such a potential borrower on his merit and make decisions on the merit of that person's credit worthiness.

Mr. Abbott: Well, Mr. Gray, we choose to disagree. I suggest to you that this bill will go a long way to creating a climate for lenders to consider a more competitive atmosphere in which low income borrowers will avail themselves. We live in an imperfect world and I take issue with the suggestion that we should have contained in this bill an obligation for lenders to lend money.

Mr. Gray: Well, I have not made such a suggestion . . .

Mr. Abbott: Well, you have just . . .

The Vice-Chairman: Excuse me, Mr. Minister and then Mr. Gray.

Mr. Gray: But I do point out that the implication was made in your remarks on second reading.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Gray. Your time is up. We now go to Mr. Clarke.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Thank you, Mr. Chairman. Mr. Chairman, I was glad to see some of the items that the Minister included here. Increased competition I think is particularly desirable for the marketplace but I wanted to ask about the lack of definition of the criminal rate and other rates for that matter; I have heard some remarks of the Minister on it. But how can we support what the Minister is trying to do if we are not told the numbers that are going to be involved in these decisions?

• 1035

Mr. Abbott: In this particular case, I agree that it would enable you to consider the matter far more thoroughly. I wonder whether it would be agreeable that you hear the various witnesses that you have invited to attend, or that have asked to attend, and at the first consideration of clause by clause, we present to the Committee our suggestions for the criminal rate. In other words, I am not delaying it. I think we are wrestling with one or two aspects of this and would prefer to go through the hearing stage, but at the very first meeting that we reappear as witnesses for clause-by-clause consideration, we will present our suggestion.

I think we should. I agree with you it is an important feature. It is just that we have deferred it because of our anxiety to be right when we come down with this particular . . .

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Thank you, Mr. Abbott.

Dealing with an action which will be affected by that rate, loan sharking, the Minister has made a big point about its being a provable criminal offence. Of course, people will be unwilling, I presume, to make a loan at a criminal rate because it would be a criminal act, but the Minister also makes a point

[Interprétation]

Comme je l'ai dit, le bill contient des mesures particulièrement souhaitables, et je ne peux qu'applaudir, mais nous devons nous rendre à l'évidence au sujet des emprunteurs à faible revenu qui, par le passé, ont dû avoir recours à des usuriers: les institutions de prêts légitimes ne seront pas plus que par le passé dans l'obligation d'étudier leur cas et de prendre une décision fondée sur leur solvabilité véritable.

M. Abbott: Monsieur Gray, nous avons vraiment décidé de n'être pas d'accord. Ce bill fera beaucoup pour augmenter la concurrence dans les milieux de prêts, et les emprunteurs à faible revenu devraient pouvoir en profiter. Nous vivons dans un monde imparfait, et je ne suis pas d'accord lorsque vous prétendez que le bill aurait dû obliger les prêteurs à prêter de l'argent.

M. Gray: Je n'ai jamais prétendu . . .

M. Abbott: Mais vous venez de . . .

Le vice-président: Pardonnez-moi, monsieur le ministre et monsieur Gray.

M. Gray: Mais c'est ce que vous sous-entendiez lorsque vous avez parlé de la deuxième lecture.

Le vice-président: Merci, monsieur Gray. Votre temps est écoulé. Je donne la parole à M. Clarke.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Merci, monsieur le président. Monsieur le président, certaines observations du ministre m'ont fait plaisir. J'estime, en particulier, qu'une augmentation de la concurrence est souhaitable sur le marché des prêts, mais j'aimerais que nous définissions un peu plus précisément les taux usuraires, les autres taux également, d'ailleurs. Le ministre y a fait allusion, mais comment pouvons-nous nous ranger à son opinion si nous ne savons pas de quels chiffres nous parlons?

M. Abbott: Dans ce cas particulier, je reconnais que cela vous permettrait d'étudier la question de beaucoup plus près. Cependant, je préférerais que vous entendiez les différents témoins que vous avez convoqués, ou qui ont demandé à l'être, et, lorsque vous étudierez le bill article par article, nous présenterons au Comité nos propositions quant à la détermination du taux criminel. Je ne cherche pas du tout à retarder tout le processus mais, étant donné que ce problème revêt différents aspects, je préférerais que vous entendiez d'abord les témoins; ensuite, dès la première séance où vous étudierez le bill article par article, nous comparaitrons de nouveau pour vous présenter nos propositions.

Il est important que nous le fassions, bien sûr. Cependant, nous préférons retarder la présentation de nos propositions, car nous craignons d'influencer . . .

M. Clarke (Vancouver Quadra): Merci, monsieur Abbott.

A propos du prêt usuraire, le ministre a affirmé qu'il s'agissait là d'un délit criminel qu'il est possible de prouver. Peu de personnes sont prêtes, je suppose, à consentir un prêt à un taux criminel étant donné que cela constitue un délit criminel; cependant, le ministre a également parlé de l'élimina-

[Text]

about the elimination of harassment, coercion, threats and intimidation. I would like to ask if those actions are not already illegal in Canada.

Mr. Abbott: Oh yes, of course, they are illegal in the sense of constituting, in some cases, bodily assault, but I do not know that they run directly to the question of enforcing a collection of money. As you are aware, some of the persuasive methods used to collect money in this area include this kind of brutality and that is why we are trying to tie it directly to the Act. The bill defines harassment, it is a precise, novel and new definition which allows, I think, a more precise offence to be described than you could find in the general criminal law.

The Vice-Chairman: Mr. Clarke.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Then, turning to an action or a function which the Minister treats in the same breath almost, I will quote from the Minister's speech on November 1, when he said:

...lending on social welfare cheques and anticipated income tax reimbursements.

And he continues:

Under that practice which could nearly be classified as a theft, a person or company buys an individual's anticipated income tax refund at a substantial discount.

In the first place, in making his second conclusion referring to theft, he has dropped the welfare cheque reference, so I will just deal with the tax discounters, just for a moment.

Can the Minister distinguish for me any major difference between an obligation on the part of the Government of Canada to pay a tax refund at some future date and an obligation on the part of the Government of Canada to pay a sum of money at the maturity of a bond issued by the Government of Canada?

Mr. Abbott: I suppose you mean, then, if a bond is trading at a discount, you would say that it is a direct analogy with an income tax discount being traded at a discount. It is an interesting point, but I guess the difference lies in that there is a market for bonds established, as there are for shares, but in the case of an income tax discount, what we are saying is if somebody buys it at a sharply discounted rate, we are going to deem that to be annualized and believe it will fall into the criminal rate. I do not know that a bond falls in quite that category.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Mr. Chairman, there are many bonds issued by the Government of Canada that trade at discounts, some of them substantial and, particularly, I suppose, the 1936 formerly perpetual bonds which traded at about 40 per cent of their face value. I think 47 per cent was the most recent trade. But I think the Minister did concede that there was some sort of a parallel situation in a promise to pay one kind of dollars and a promise to pay another kind of dollars on the part of the government. Perhaps the Minister

[Interpretation]

tion du harcèlement, de la coercition, des menaces et de l'intimidation. J'aimerais savoir si de tels actes ne sont pas déjà illégaux au Canada.

M. Abbott: Bien sûr qu'ils le sont puisque, dans certains cas, il y a voies de fait; cependant, je ne sais pas si ces actes sont directement liés aux pratiques de perception des montants d'argent. Comme vous le savez, certaines méthodes utilisées dans ce domaine pour percevoir de l'argent impliquent des actes de brutalité que nous essayons justement de lier directement à la loi. Le projet de loi donne une définition précise et nouvelle du terme harcèlement, définition qui permet la description d'un délit plus précis alors qu'il est beaucoup plus difficile de le faire avec le Code criminel.

Le vice-président: Monsieur Clarke.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Pour passer maintenant à un acte ou pratique que le ministre veut réglementer dans la même foulée, je voudrais citer un extrait de son discours du 1er novembre:

Prêter sur les chèques d'assurance-sociale et sur les remboursements anticipés d'impôts.

Vous continuez en disant:

Cette pratique, que l'on pourrait presque qualifier de vol, veut qu'une personne ou société «achète» le remboursement d'impôts anticipés d'un particulier à un escompte important.

En tirant sa seconde conclusion à propos du vol, le ministre ne fait plus allusion aux chèques d'assurance-sociale, je me limiterai donc, pour l'instant, à ces escomptes importants.

Le ministre fait-il une distinction importante entre l'obligation, pour le gouvernement du Canada, de verser un remboursement d'impôts à une date ultérieure, et l'obligation, pour ce même gouvernement, de verser une somme d'argent à la date d'échéance d'une obligation du gouvernement du Canada?

M. Abbott: Vous voulez sans doute dire que si une obligation était négociée avec un escompte, il y aurait alors une analogie directe avec un escompte de remboursement d'impôts négocié avec escompte. C'est une remarque très intéressante mais, à mon avis, la différence réside dans le fait qu'il existe un marché bien établi pour les obligations, comme pour les actions, mais que, dans le cas d'un escompte d'impôts, il s'agit d'autre chose; en effet, nous estimons que, si quelqu'un achète cet escompte à un taux très élevé, ce taux est réputé avoir été calculé sur une base annuelle et, en conséquence, il tombe dans la catégorie des taux criminels. Or, je ne pense pas qu'une obligation puisse tomber dans cette catégorie.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Monsieur le président, beaucoup d'obligations émises par le gouvernement du Canada sont négociées avec escompte, parfois à un taux important, comme ce fut le cas des obligations de 1936 qui ont été négociées à environ 40 p. 100 de leur valeur nominale. Le chiffre le plus récent a même été 47 p. 100. Cependant, je crois bien que le ministre a reconnu une certaine analogie entre la promesse de payer une certaine somme d'argent et celle d'en payer une autre de la part du gouvernement. Le ministre

[Texte]

would consider the analogy more carefully for us and we might get his opinion on it later.

• 1040

Then I would like to ask the Minister if he has taken any steps to solve the problem of tax discounting on this basis, and I will just lay it out for him, The tax deduction schedules which give rise to these tax refund discounting problems are set up by the Government of Canada, National Revenue or Finance, I am not quite sure, and they are based on a full annual employment by wage earners. Of course, the poorer wage earners are the one who do not work for a full year, and that is why they have tax refunds coming to them. What I am suggesting to the Minister, Mr. Chairman, is that the government has within its power the means to completely eliminate this problem simply by working through Finance and National Revenue to allow people who are not working for the full year to have their deductions reduced or—and in this day of computers it would be a fairly simple matter—to allow a person who is heading towards a large tax refund to make an interim filing of a tax return in November, December or January. It would completely eliminate all of this problem, and I would like to ask the Minister his views on this.

Mr. Abbott: The only thing I could say, Mr. Clarke, is that your point is probably a good one but it is not within my purview or is it within this proposed act, but I think what I would like to do is ask somebody in my office to extract your point from the record and send it along to the Minister of Finance with a recommendation that he consider it, or to the Minister of National Revenue, whichever, as you say, would be...

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Thank you. Do I have one minute, Mr. Chairman?

The Vice-Chairman: Yes, three more minutes.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Three more. Thank you. The point is this. Does the Minister not feel that the regulations with regard to tax discounting will infringe on the rights of Canadians, who need that money, from getting access to it? In other words, they cannot get it from the government, and I am afraid that the rules that are in the bill will prevent that poor Canadian from having access to the money that he has a proper claim to.

Mr. Abbott: What is pointed out to me correctly is that we are not attempting to stamp out the practice of people selling their income tax refund in advance of the date they are going to get it, all we are saying is that we want the practice made more conscionable and that the discount be a reasonable one, considering the cost of money. There is no need why somebody should lend for, say, five or six months the price of an income tax refund at an interest rate that is away above what the same person should be able to borrow money for. It should be kept below the criminal rate, surely.

[Interprétation]

pourrait peut-être étudier cette analogie de plus près et nous donner son opinion un peu plus tard.

Je voudrais en attendant, lui demander s'il a pris des mesures pour essayer de résoudre le problème des escomptes sur les remboursements d'impôt. Les barèmes de déductions fiscales qui donnent lieu à ces problèmes d'escompte sur les remboursements d'impôt sont fixés par le gouvernement du Canada, soit le ministère du Revenu, soit le ministère des Finances, je ne sais pas exactement, mais ces barèmes supposent que le salarié a occupé son emploi pendant toute l'année. Il est évident que les plus petits salariés sont ceux qui ne travaillent pas pendant une année complète, et c'est la raison pour laquelle ils reçoivent des remboursements d'impôts. Je suggère donc au ministre, monsieur le président, que le gouvernement trouve le moyen de supprimer radicalement ce problème en demandant au ministère des Finances et à celui du Revenu national de permettre à ceux qui ne travaillent pas pendant une année complète de réduire leurs déductions, et je pense que cela est très facile avec les ordinateurs que nous avons; ceci permettrait à une personne qui est censée recevoir un remboursement d'impôt important de remplir une déclaration d'impôt provisoire en novembre, en décembre ou en janvier. Je suis sûr que cela permettrait d'éliminer complètement ce problème et j'aimerais connaître l'opinion du ministre à ce sujet.

M. Abbott: Monsieur Clarke, votre remarque est très intéressante, mais cette question ne relève pas de ma compétence, ni de celle du projet de loi; je demanderai cependant à un de mes fonctionnaires de transmettre votre remarque au ministre des Finances, ou du Revenu national, pour qu'il l'étudie de plus près.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Merci. Me reste-t-il une minute, monsieur le président?

Le vice-président: Trois.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Bien. Merci. Ne pensez-vous pas, monsieur le ministre, que les règlements relatifs aux escomptes sur les remboursements d'impôt vont empiéter sur les droits des Canadiens qui ont besoin de cet argent? En d'autres termes, certaines personnes ne pourront pas obtenir ces sommes du gouvernement, et je crains que les règlements d'application du projet de loi empêchent les Canadiens les plus démunis de toucher les montants auxquels ils ont droit.

M. Abbott: On me signale, à juste titre, que nous n'essayons pas de supprimer la pratique selon laquelle certaines personnes procèdent à une vente anticipée de leur remboursement d'impôt; cependant, nous voulons que cette pratique soit observée de façon beaucoup plus consciente et consciencieuse, et que l'escompte négocié soit raisonnable. En effet, il ne faut pas qu'une personne prête pour cinq ou six mois le montant du remboursement d'impôt à un taux d'intérêt bien supérieur à celui qu'elle payerait si elle devait emprunter de l'argent. Il faut que ce taux d'intérêt soit inférieur au taux criminel.

[Text]

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Does the Minister consider that it would be considered discounting if a partial loan, in other words, as in a mortgage transaction, the lender only lends a percentage of the value. Now, if a tax discounter, so-called, were to lend a percentage of the anticipated tax refund at a rather high interest rate would this not then be classed as tax discounting?

Mr. Abbott: Do you mean if he lends, say, \$5,000 but the face value of the mortgage has \$10,000 on it? Is that what you are saying?

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): No, no. I mean if a taxpayer claims he has a refund due of \$1,000 and the lender lends him \$500 at a rate below the criminal rate, would that be considered discounting or would that be good business?

• 1045

Mr. Abbott: Well, I assume, from your example, that, if at the time he gets his refund he pays back the \$500, with appropriate interest, and keeps the \$1,000, it would be no offense. But, if he gives them the whole \$1,000, and the \$500, that he has lost, is annualized at an exorbitant rate of interest for the \$500 he borrowed, it would be an offense.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): What about the case, Mr. Chairman, of the . . .

The Vice-Chairman: This will be your final question.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): . . . tax refund that does not materialize. That is the problem with tax-discounting. You do not know what that asset is in the future because it is not like a promise to pay a fixed sum of dollars. It is a promise, by the government, to pay a refund, if there is one due, and one cannot really tell that.

Mr. Abbott: Ah, well, that, of course, is another thing. But, if there is a discount estimated at say \$1,000, and he only gets \$500 and, then, the discount comes through and . . . I think that the facts will be the evidence in this matter. You are suggesting that it is a gamble on the part of the lender; that he may not get the \$1,000. But we are saying that if he only gets \$500 or \$600, maybe that represents an appropriate rate of interest.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Business is a gamble.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Minister and Mr. Clarke.

Mr. Huntington, you are next.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Chairman, I wonder if I might join the chorus of voices, here, and ask the Minister to reconsider what appears to be a rather adamant stand concerning the early tabling of the Regulations. I would ask the Minister to realize that this Bill has been, I believe, it has been said some two and a half years in study and formation. We have invited groups of witnesses, including consumer groups, to come before this Committee

[Interpretation]

M. Clarke (Vancouver Quadra): Pensez-vous qu'il s'agirait d'un escompte lorsque, dans le cas d'un prêt partiel, ou d'une transaction hypothécaire, le prêteur ne prête qu'un pourcentage de la valeur? Ainsi, si celui qui accorde un escompte pour le remboursement d'impôt ne prête qu'un pourcentage du remboursement anticipé à un taux très élevé, cela ne serait-il pas considéré comme un escompte fiscal?

M. Abbott: Voulez-vous parler du cas où une personne prête \$5,000 alors que la valeur nominale de l'hypothèque est de \$10,000?

M. Clarke (Vancouver Quadra): Non. Je veux simplement savoir, au cas où un contribuable pense toucher un remboursement de \$1,000 et que le prêteur lui avance \$500 à un taux inférieur au taux criminel, si cette transaction serait considérée comme un escompte ou comme une bonne pratique commerciale?

M. Abbott: Je présume, d'après l'exemple que vous citez, que s'il reçoit à ce moment-là son remboursement et fait restitution des \$500, avec l'intérêt approprié et garde \$1,000, il n'y a pas d'infraction; mais s'il rend les \$1,000 et que les \$500 qu'il a perdus lui sont enlevés à un taux exorbitant d'intérêt pour l'emprunt de \$500, il y a infraction.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Que dire, monsieur le président, du cas du . . .

Le vice-président: Ce sera votre dernière question.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): . . . du remboursement d'impôt qui n'est pas remis. C'est la difficulté du rabais d'impôt. Il n'y a pas moyen de savoir quel en sera le montant, car il n'y a pas de promesse de paiement d'une somme exacte en dollars. Il y a seulement promesse, de la part du gouvernement, de faire un remboursement s'il est dû, ce que nul ne peut dire.

M. Abbott: Mais c'est une autre paire de manches. Si le rabais estimatif est de \$1,000, qu'il ne reçoit que \$500 et que le remboursement est alors fait et . . . Je pense que les faits parleront d'eux-mêmes. Vous prétendez que c'est un risque à prendre de la part du prêteur, qu'il ne récupérera peut-être pas les \$1,000; mais nous disons que s'il ne reçoit que \$500 ou \$600, cela peut représenter un taux approprié d'intérêt.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Les affaires présentent toujours un risque.

Le vice-président: Merci, monsieur le ministre, monsieur Clarke.

Monsieur Huntington, c'est ensuite votre tour.

M. Huntington: Merci, monsieur le président. Monsieur le président, me permettez-vous de me joindre au chœur et de demander au ministre de réexaminer ce qui semble être une attitude plutôt inflexible concernant la publication rapide des règlements. Je demanderai au ministre de ne pas oublier que le projet de loi est en préparation depuis deux ans et demi. Nous avons convoqué des groupes de témoins, y compris des groupes de consommateur, et leur rôle n'est pas facile. Les consomma-

[Texte]

which is not an easy experience for them. And consumer groups have expressed to us that they really cannot judge the Bill until they understand the intent and the detail behind the Regulations. I also realize, from other Committee work, that the government has good reason to hesitate to make available draft Regulations either because they can be misinterpreted or because they can inflame discussion. However, I would suggest that it would speed the proceedings of this Committee if the draft Regulations were made available to the various groups presenting their cases to us and if they did have, and were able to comment on, the research and thinking of the Department. I really think it would help the Committee and it would progress the Bill through Committee, if you would reconsider what appears to be an adamant refusal to . . .

Mr. Abbott: Mr. Huntington, I hope that I was not acting adamantly. I suggested that we have to be sure that the Bill is going to become law without amendment. Some of the Regulations are going to be dependent on the precise language of the Clauses when they are passed. That is partly why Regulations usually follow the passage of a Bill. I have said, also, that a number of the Regulations are going to require consultation with the provinces in light of the Bill's passage. But I have said, also, rather than being adamant, that I recognize that there are some significant areas, such as the criminal rate, which, perhaps, should be in by Regulation. That we will produce at the very first meeting. I think that is a very significant Regulation that, as you quite properly say, the Committee members should have an opportunity to see. Others of the Regulations, I think, upon further study you would agree, are of a more technical nature that really do not have to be before the Committee. I think we can separate some of the ones, that you quite rightly should see, before you can form a valid opinion of the Bill, from those that are more complicated and do not aid your consideration of the Bill.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, I appreciate the Minister's position and I understand his reply, somewhat, but I would ask him also to remember that we are having a series of expert witnesses coming before us. This bill has 20 key areas that will be ruled with regulations and the full impact of the bill and the nature of it is not going to be understood, either by members of this Committee or by the witnesses we are calling. If you are going to wait until we discuss it clause by clause, I suggest we are going to lose the valuable comment of many of the witnesses that will be appearing before us. That is the point I wanted to make.

• 1050

Mr. Abbott: Mr. Huntington, I could probably ask one of the officials here, if you thought it was worth while but I doubt if it is, to go through the areas that are going to require regulations. On some of them I am sure you will see that, it would not be necessary for you to form a judgment. All I have said is that where possible I will be furnishing them, but I hope you understand why I cannot undertake a complete draft.

Mr. Huntington: That would not be today, would it? I think it would certainly help us. I know it would help me, and it

[Interprétation]

teurs nous ont dit qu'ils ne pouvaient vraiment pas évaluer le projet de loi sans comprendre l'esprit et la lettre des règlements. Je me rends compte aussi, d'après d'autres travaux du Comité, que le gouvernement a une bonne raison d'hésiter à répandre de simples projets de règlements, soit parce que ce serait de nature à provoquer de fausses interprétations ou à envenimer les débats. Toutefois, je prétends que nos travaux seraient accélérés si nous avions les projets des règlements, si nous pouvions les mettre à la disposition des divers groupes qui nous soumettent leurs causes; et si ces documents étaient à leur disposition s'ils pouvaient les analyser, faire les recherches nécessaires et connaître les intentions du ministère, je suis persuadé que cela faciliterait notre tâche et que nous pourrions hâter l'adoption du projet de loi en revenant sur une décision inflexible . . .

M. Abbott: Monsieur Huntington, j'espère n'avoir pas semblé inflexible. J'ai simplement dit qu'il serait bon de nous assurer que le projet de loi sera adopté sans amendement. Certains règlements dépendent des termes précis adoptés. C'est en partie pourquoi les règlements suivent d'habitude l'adoption du projet de loi. J'ai aussi mentionné qu'un certain nombre de règlements exigeront une consultation avec les provinces à la lumière de certains passages du bill. Aussi, loin de me montrer inflexible, j'ai admis que certains aspects importants, comme le taux criminel, devraient être introduits par voie de règlements. Cette information sera fournie dès la première séance. C'est un règlement que j'estime de première importance et que les membres du Comité devraient pouvoir consulter, comme vous le dites si bien. D'autres règlements vous en conviendrez après de plus amples études—sont beaucoup plus techniques que ce qui peut être soumis au Comité. Je pense que nous pourrions séparer ceux que vous estimez importants d'étudier avant de vous former une opinion sur le projet de loi, et ceux qui sont plus complexes et ne peuvent vous aider à vous prononcer.

M. Huntington: Monsieur le président, je comprends l'attitude du ministre et, dans une certaine mesure, sa façon de répondre, mais j'aimerais qu'il se souvienne aussi que nous convoquons ici de nombreux experts. Ce projet de loi comprend vingt points majeurs donnant lieu à des règlements dont la portée et la nature ne seront parfaitement compris ni par les membres du Comité ni par les témoins convoqués si nous en attendons l'analyse article par article, car nous perdrons le bénéfice des observations précieuses de nombreux témoins qui comparaitront devant nous. C'est ce que je veux faire comprendre.

M. Abbott: Monsieur Huntington, je pourrais le demander à mes collaborateurs, si vous pensez que cela en vaut la peine, mais je doute que de repasser tous les points donnant lieu à des règlements vous soit indispensable pour en juger. Je pourrais vous communiquer l'information mais j'espère que vous comprendrez qu'il ne m'est pas impossible d'en faire l'exposé complet.

M. Huntington: Pas aujourd'hui, mais cela nous aiderait certainement. Je sais que cela m'aiderait et que cela serait

[Text]

would help some of the consumer groups I have spoken to concerning this bill if they had some kind of understanding.

Mr. Abbott: Let me, if I may, have a bit of an analysis done. I will ask that the areas we are proposing for regulation be extracted, with a comment as to what is involved. I will send this to you and table it at the next meeting, if you wish, to members of the Committee to give them, you might say, just a backgrounder on the regulations. Perhaps that would be useful and I think you might have a better perspective of what is going to be contained in them. I think you will find that your judgment on the bill will not be damaged by not having all of them before you.

The Vice-Chairman: Mr. Abbott, I think it is agreeable to the members of the Committee that you do that. Could I ask you to have the information forwarded to the Clerk, who will in turn distribute it to the members of the Committee?

Mr. Abbott: Yes.

Mr. Gray: Could I raise a small point of order here?

The Vice-Chairman: Mr. Gray, on a point of order.

Mr. Gray: I presume this material that is going to be distributed, even though the term "backgrounder" is used, will be publicly available and not just for the use of members of the Committee.

Mr. Abbott: Sure, it will be tabled.

Mr. Gray: Second of all, by way of a further suggestion of compromise to resolve this area of concern, because there are two understandable points of view here, it might make it easier for the government to present us with their thinking at an early date, preferably before we start hearing from groups, on the content of regulations. It is not necessary for them to put forward this thinking in the form of legal language so that the wording looks like regulations, but rather in some narrative textual form.

Mr. Abbott: Yes. What I intended . . .

Mr. Gray: This is a suggestion I am making to you to make it easier to meet what I think is a legitimate concern of members of the Committee.

Mr. Abbott: Yes. What I was hoping to suggest by way of a backgrounder was simply an indication to members of the Committee that perhaps their apprehensions about not having the language of the regulations before them is an exaggerated fear. That is my hope.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, I trust that time will be given to me on another round some other day.

The Vice-Chairman: I am giving you extended time, Mr. Huntington. You are next.

Mr. Huntington: Thank you. The Minister has touched on the constitutionality of the legislation in the backgrounders and in his remarks today, and touched on the fact that there have been many long and detailed discussions with the various parts of the community interested in this bill. Could he give us a summary of what provinces agree with the bill and what are

[Interpretation]

aussi utile à des groupes de consommateurs avec lesquels je me suis entretenu au sujet du projet de loi et qui cherchaient à s'éclairer.

M. Abbott: Permettez-moi un brin d'analyse. Je vais demander d'extraire de l'ensemble les points donnant lieu à des règlements et qu'on explique brièvement en quoi cela consiste. Je vous enverrai ces données, elles seront déposées lors de la prochaine séance, si vous le désirez, afin de fournir aux membres du Comité un point de repère. Cela vous en donnera une meilleure perspective. Vous constaterez probablement que votre jugement ne pouvait en rien être ébranlé pour ne l'avoir pas eue sous les yeux.

Le vice-président: Monsieur Abbott, le Comité semble y consentir. Pourrais-je vous demander de faire parvenir l'information au greffier qui, à son tour, la distribuera aux membres du Comité?

M. Abbott: Oui.

M. Gray: Me permettez-vous de faire un léger appel au Règlement?

Le vice-président: M. Gray invoque le Règlement.

M. Gray: Je présume que cette information qui doit être distribuée, bien qu'on l'ait décrite comme étant «un point de repère», sera accessible à tous et pas seulement aux membres du Comité.

M. Abbott: Certainement, la documentation sera déposée.

M. Gray: Deuxièmement, pour ajouter au compromis sur cette difficulté, car il y a deux points de vue acceptables ici, ce serait peut-être plus simple si le gouvernement nous informait le plus tôt possible de sa position quant au contenu des règlements, avant d'entendre les groupes. Il ne serait pas nécessaire que ce soit un texte juridique; il suffirait d'un texte explicatif.

M. Abbott: J'avais l'intention . . .

M. Gray: Je vous le propose pour faciliter votre réponse relativement à un souci légitime des membres du Comité.

M. Abbott: Oui. En vous proposant un point de repère, je voulais simplement fournir aux membres du Comité un indice qui les rassure et apaise leur crainte de ne pouvoir étudier les règlements.

M. Huntington: Monsieur le président, j'espère que je pourrai y revenir à un autre tour un autre jour.

Le vice-président: J'ai déjà prolongé votre temps, monsieur Huntington. Vous êtes le prochain.

M. Huntington: Merci. Le ministre a mentionné les antécédents constitutionnels de la législation aujourd'hui et ses nombreux et longs entretiens avec des groupes intéressés de citoyens concernant ce projet de loi. Pourrait-il nous dire, en peu de mots, quelles sont les provinces qui approuvent le projet de loi et quelles sont les objections des provinces qui ne sont

[Texte]

the concerns of the provinces that do not agree? Are the provinces expressing a concern that the feds are moving in on an area of financial administration that heretofore historically has been the right of the provinces to supervise, like the near banks, et cetera?

Mr. Abbott: We had some conversations after the bill was introduced and we have also heard the speech by the Minister of Consumer Affairs for Saskatchewan in which he expressed some opposition to some parts of it, and probably we have had a letter along that line from one or two. On Thursday evening of this week I am meeting in Edmonton with, I hope, all my provincial counterparts. This will be a dinner at which, I am sure, the ministers will voice their views freely and forcefully, I have no doubt.

• 1055

Mr. Huntington: In other words, Mr. Chairman, do I understand from the Minister that there really has not been extensive communication with the provinces in this area?

Mr. Abbott: We have not had extensive consultation since the bill has been given second reading by Parliament. We anticipate, as I say, this Thursday, a preliminary discussion and we expect the provinces to be providing us with detailed submissions as to their own views on the bill as time goes by; at least we hope they will.

Mr. Huntington: Mr. Minister, will those detailed submissions be made available to the members of the Committee and tabled here?

Mr. Abbott: I cannot undertake that, Mr. Chairman, because I recognize that certain of the provincial governments may not be submitting their views to us, expecting that that would be done, so I have to take advice on that. But I would add—I hope I have said that we had exhaustive consultations with the provinces prior to the introduction of the bill.

Mr. Huntington: But I have reason to believe that some of the provinces since those consultations have changed their points of view quite considerably. Do you have that experience?

Mr. Abbott: Some of them may not have had all of their recommendations acted on, but that is often the case.

Mr. Huntington: In that area, the bill calls for the lender to prove his innocence if challenged by the borrower. Do you anticipate any jurisdictional problems with provincial judges on this point?

Mr. Abbott: We do not say that he must prove his innocence. What is being said is that in an evidential way, the onus shifts to the lender to show that his interest rate was justified in an action.

Mr. Huntington: Yes. And do you anticipate any jurisdictional problem with that intent?

Mr. Abbott: No, we do not.

Mr. Huntington: In the credit charge rate, some have expressed concern that the same level of service be compara-

[Interprétation]

pas d'accord? Est-ce que les provinces redoutent l'empiètement du gouvernement fédéral dans le domaine de l'administration financière traditionnellement provinciale en vue d'y exercer une surveillance comme dans le cas des presque banques et ainsi de suite?

M. Abbott: Nous avons eu des entretiens après la présentation du projet de loi et nous avons entendu le discours prononcé par le ministre de la Consommation en Saskatchewan, qui s'opposait à certaines parties du bill, et nous avons probablement reçu une ou deux communications écrites. Je dois rencontrer, jeudi soir de cette semaine, à Edmonton, tous mes homologues provinciaux, je l'espère, à un dîner où, je n'en doute pas, les ministres exprimeront franchement et fermement leurs vues.

M. Huntington: Autrement dit, monsieur le président, dois-je déduire des propos du Ministre que l'on n'a guère consulté les provinces dans ce domaine?

M. Abbott: Depuis la deuxième lecture du projet de loi, il y a eu peu de consultations. Comme je l'ai dit, une discussion préliminaire est prévue pour jeudi, et nous espérons que les provinces nous remettront un rapport exposant en détail leur position sur le projet de loi; du moins, nous l'espérons.

M. Huntington: Monsieur le ministre, est-ce que ces rapports circonstanciés seront déposés ici et mis à la disposition des membres du Comité?

M. Abbott: Je ne peux pas vous le garantir dans la mesure où certains gouvernements provinciaux s'abstiendront peut-être de nous faire part de leur position; dans le cas contraire, il faudra que je demande conseil. Qu'il soit toutefois bien entendu que nous avons longuement consulté les provinces avant l'introduction de ce projet de loi.

M. Huntington: J'ai pourtant tout lieu de croire que, depuis lors, certaines provinces ont considérablement modifié leur position. N'avez-vous pas la même impression?

M. Abbott: Il se peut que l'on n'ait pas retenu toutes les recommandations qu'elles ont présentées, mais cela est courant.

M. Huntington: A cet égard, le projet de loi exige que le prêteur prouve son innocence lorsque celle-ci est contestée par l'emprunteur. Est-ce que, selon vous, cela peut créer des conflits de juridiction avec les juges provinciaux?

M. Abbott: Nous n'exigeons pas du prêteur qu'il prouve son innocence, mais qu'il justifie son taux d'intérêt, avec preuves à l'appui.

M. Huntington: D'accord, mais estimez-vous que cela puisse poser des problèmes de juridiction?

M. Abbott: Non.

M. Huntington: Certains ont demandé que le taux d'intérêt sur le crédit corresponde à un service analogue; or, je remar-

[Text]

tive or understood, and I notice that there is a void, at least I think there is a void in this area. Have you done any work on this since the second reading debate as to format, how a borrower could compare the level of service available within a stated rate? There are many options and elections that are possibly available. What is the standards package on which a borrower can compare the rate of one lender to the rate of another? Have you cleaned that up any?

Mr. McCabe: I think that when we get to the clause-by-clause study of the bill, we will discover that we will be prescribing regulations not only for the monetary terms of a loan but also for the nonmonetary terms, so that the whole package may be in fact compared.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. McCabe. Your extended time is up, Mr. Huntington.

Mr. Huntington: My extended time is up? I was just beginning.

The Vice-Chairman: We have, for all practical purposes, two minutes. I have Dr. Philbrook on the first round yet. We have not exhausted that. Do you care to take your time now?

Mr. Philbrook: Instead of at the next meeting?

The Vice-Chairman: I cannot guarantee you will be first at the next meeting, but you might as well proceed up to the time. Have you one or two brief questions?

Mr. Philbrook: I have no choice. Thank you very much, Mr. Chairman. Through you to the Minister, I would like to add my congratulations to the Minister on this very important and much needed bill, and also join with the other Committee members in urging that the regulations be made available as soon as possible.

Mr. Minister, with regard to the crediting of interest on deposits, I believe you indicated on page 7 that we need a great deal more information on this as to whether this would represent a hardship to the lenders. I find it surprising that we have not had a great deal of information until now. Are you anticipating that the banks and so on will be submitting briefs in the very near future to which we may have access, and is the government doing anything to try and research the problem?

Mr. Abbott: Dr. Philbrook, we have had, as you probably have heard, press comments and generalized arguments placed before us by bankers and lenders generally that this will make lending or taking deposits more expensive and so on. All we said is, let us have a reasoned, supportive submission that will give us evidence of their point rather than simply a generalized objection.

• 1100

The Vice-Chairman: I apologize to you Mr. Philbrook, but our time is up. I would like to . . .

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): On a point of order, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Yes, Mr. Clarke, our time is up.

[Interpretation]

que qu'il y a un vide à cet égard. Est-ce que, depuis la deuxième lecture, vous vous êtes penchés sur la façon dont un emprunteur pourrait comparer les services offerts dans les limites d'un certain taux? Existe-t-il plusieurs options ou plusieurs choix? Existe-t-il des critères permettant à l'emprunteur de comparer les taux pratiqués par différents prêteurs? Avez-vous cherché à éclaircir ce point?

M. McCabe: Lorsque nous étudierons le projet de loi, article par article, nous prescrirons des règlements s'appliquant non seulement à l'aspect monétaire, mais également à tous les autres aspects, de sorte qu'une comparaison sera possible.

Le vice-président: Je vous remercie, monsieur McCabe. Votre temps est écoulé, monsieur Huntington.

M. Huntington: Vraiment? Ce n'était pourtant que le début.

Le vice-président: A toutes fins utiles, nous ne disposons plus que de deux minutes. Il reste encore M. Philbrook pour le premier tour. Ce n'est pas encore terminé. Voulez-vous prendre la parole maintenant?

M. Philbrook: Plutôt que d'attendre la séance suivante?

Le vice-président: Je ne peux pas garantir que vous serez le premier sur la liste la prochaine fois, mais vous pouvez tout aussi bien utiliser dès maintenant le temps qui vous est alloué. Avez-vous une ou deux brèves questions?

M. Philbrook: Je n'ai pas le choix. Je vous remercie beaucoup. Je tiens à féliciter le ministre pour ce projet de loi très important et qui faisait vraiment défaut; par ailleurs, je me joins aux autres membres du Comité pour demander instamment que les règlements soient disponibles aussi rapidement que possible.

En ce qui concerne l'intérêt sur les dépôts, vous indiquez à la page 7 que de plus amples renseignements sont nécessaires afin de déterminer si cela constituerait une charge pour les prêteurs. Je suis surpris de constater que nous n'avons guère eu de renseignements jusqu'à présent. Peut-on s'attendre à ce que, dans un avenir proche, les banques nous soumettent des rapports; et, par ailleurs, est-ce que le gouvernement essaie d'approfondir le problème?

M. Abbott: Vous le savez sans aucun doute, nous avons eu des commentaires de presse; d'autre part, des banquiers et des organismes de prêt nous ont fait savoir que cela rendrait les emprunts et les dépôts plus onéreux. Au lieu d'une vague objection, nous demandons un rapport circonstancié justifiant leur point de vue.

Le vice-président: Excusez-moi, monsieur Philbrook, mais votre temps est écoulé. J'aimerais . . .

M. Clarke (Vancouver Quadra): Un rappel au Règlement, monsieur le président.

Le vice-président: Monsieur Clarke, notre temps est écoulé.

[Texte]

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): You announced two other meetings for next week, but when will we see the Minister again for this kind of questioning?

The Vice-Chairman: Some time before Christmas, probably the following week, I would presume. Mr. Minister, can you give the Committee an indication of when you are prepared to come back?

Mr. Abbott: I am available. I assume you have some witnesses.

The Vice-Chairman: Well, as I say, on Tuesday, December 14, we have the Retail Council of Canada and on Thursday, December 16, we have American Express Company of Canada. Now I do not know what the steering committee decided on this, but your regular Chairman will be back next week.

Mr. Marceau.

M. Marceau: J'invoque le Règlement.

Le vice-président: Monsieur Marceau, dépêchez-vous, s'il vous plaît.

M. Marceau: Je voudrais également vous signaler qu'il y a un groupe d'Alma, les Caisses d'entraide, qui désire être entendu par le Comité. Alors, je voudrais que le président . . .

Le vice-président: Il va falloir que vous fassiez part de cette demande au secrétaire du Comité, monsieur Marceau. Je vous remercie. And I would like to thank . . .

Mr. Huntington: Mr. Chairman, on a point of order.

The Vice-Chairman: Our time is up, gentlemen. Mr. Huntington.

Mr. Huntington: My simple question is will the Minister be back and can we have the Minister back? Will the Minister return to this Committee before we go to clause by clause?

The Vice-Chairman: Oh, definitely. We will expect him to do that.

Mr. Huntington: Thank you.

Mr. Stevens: Several times.

The Vice-Chairman: I would like to thank Mr. Rodriguez for the coffee this morning.

The meeting is adjourned. Thank you.

[Interprétation]

M. Clarke (Vancouver Quadra): Vous avez annoncé deux autres séances pour la semaine prochaine, mais quand pourrions-nous à nouveau interroger le Ministre à ce sujet?

Le vice-président: Avant Noël, je suppose, et probablement la semaine suivante. Monsieur le ministre, pouvez-vous nous dire quand vous serez prêt à revenir?

M. Abbott: Je suis à votre disposition. Je suppose que vous avez des témoins.

Le vice-président: Je le répète, le mardi 14 décembre, nous accueillerons les représentants du Conseil canadien du commerce de détail, et, le 16 décembre, nous accueillerons les représentants de l'*American Express* du Canada. J'ignore quelle est la décision du Comité directeur à cet égard, mais notre président sera de retour la semaine prochaine.

Monsieur Marceau.

Mr. Marceau: On a point of order.

The Vice-Chairman: Mr. Marceau, will you please hurry up.

Mr. Marceau: I would like to mention that the Alma group is anxious to be heard by this Committee. Therefore I should like the Chairman to . . .

The Vice-Chairman: You will have to put this request to the Clerk of the Committee. Thank you. Et je tiens à remercier . . .

M. Huntington: Monsieur le président, un rappel au Règlement.

Le vice-président: Je regrette, messieurs, mais notre temps est écoulé. Monsieur Huntington.

M. Huntington: Ma question est simple. C'est la suivante: est-ce que le Ministre reviendra avant que nous passions à l'étude du projet de loi, article par article?

Le vice-président: Absolument. Nous tenons à ce qu'il revienne.

M. Huntington: Je vous remercie.

M. Stevens: Plusieurs fois.

Le vice-président: Je tiens à remercier M. Rodriguez pour le café de ce matin.

La séance est levée. Merci.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of Consumer and Corporate Affairs:

Mr. Michael McCabe, Assistant Deputy Minister, Consumer Affairs; and

Mr. M. Goldberg, Director, Consumer Credit Branch.

Du ministère de la Consommation et des Corporations:

M. Michael McCabe, Sous-ministre adjoint, Bureau de la Consommation; et

M. M. Goldberg, Directeur, Crédit à la consommation.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 5

Tuesday, December 14, 1976

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 5

Le mardi 14 décembre 1976

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

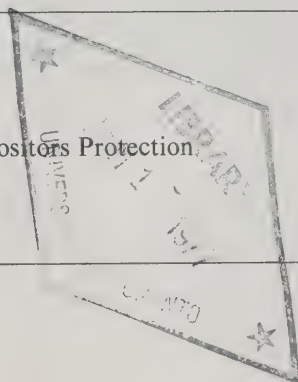
*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection des
emprunteurs et déposants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976Deuxième session de la
trentième législature, 1976

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Appolloni (Mrs.)

Clarke

(*Vancouver Quadra*)

Condon

Elzinga

Flynn

Fortin

Gauthier

(*Ottawa-Vanier*)

Grafftey

Gray

Huntington

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Lajoie

Marceau

McGrath

McRae

Philbrook

Rodriguez

Stevens

Yewchuk—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, DECEMBER 14, 1976

(6)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 8:09 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Mrs. Appolloni, Messrs. Clarke (*Vancouver Quadra*), Grafftey, Gray, Huntington, Lajoie, Marceau, Philbrook, Robinson, Rodriguez and Stevens.

Other Member present: Mr. Ritchie.

Witnesses: From the Retail Council of Canada: Mr. A. J. McKichan, President; Mrs. S. Flagal, President, R. A. Beamish Stores Company Limited; Mr. Jean Renaud, Credit Manager, Simpsons-Sears Limited, Quebec; Mr. Mel Fruitman, Director of Research and Mr. L. Visosky, Chairman, Consumer Credit Committee.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

On Clause 2,

Mr. McKichan made a statement.

The witnesses answered questions.

At 9:43 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 14 DÉCEMBRE 1976

(6)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 20 h 09 sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: M^{me} Appolloni, MM. Clarke (*Vancouver Quadra*), Grafftey, Gray, Huntington, Lajoie, Marceau, Philbrook, Robinson, Rodriguez et Stevens.

Aussi présent: M. Ritchie.

Témoins: Du Conseil canadien de commerce de détail: M. A. J. McKichan, président; M^{me} S. Flagal, présidente, R. A. Beamish Stores Co. Ltd; M. Jean Renaud, gérant du crédit, Simpsons-Sears Ltd (Québec); M. Mel Fruitman, directeur de recherches; et M. L. Visosky, président, Comité du crédit à la consommation.

Le Comité reprend l'étude du bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et des déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et des déposants*).

Article 2,

M. McKichan fait une déclaration.

Les témoins répondent aux questions.

A 21 h 43, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, December 14, 1976.

• 2011

[Text]

The Chairman: I will call the meeting to order, gentlemen. We do not have a quorum, as yet, to adopt any motions but we can carry on, transact business and hear evidence.

Our Order of Reference for the day is Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection Act, and we have before us today witnesses from the Retail Council of Canada. I will introduce them to you in order starting from my right, A. J. McKichan, President of the Retail Council of Canada; on his immediate right, Mr. L. Visosky, Chairman of the Consumer Credit Committee of the Retail Council of Canada; on his right, Mrs. S. Flagal, President of R. A. Beamish Stores Company Limited; next to her on my right, Mr. John Renaud, Credit Manager, Simpson-Sears Limited, Quebec, and next to him Mr. Mel Fruitman, Director of Research for the Retail Council of Canada.

I would now at this time invite Mr. McKichan, who is the President to make a short statement, after which we can start with the questions. I think it will be understood that the questioners in the first round will have 10 minutes each and then after that it will be 5 minutes. That has been our usual custom. I will now ask Mr. McKichan to make his statement.

Mr. A. J. McKichan (President, Retail Council of Canada): Thank you, Mr. Chairman. Retail Council is pleased to have this opportunity to comment on the bill now before the Committee, the Borrowers and Depositors Protection Act.

Perhaps I might just add to the previous introduction you gave us to explain that Mrs. Flagal is here tonight representing the Executive Committee of the Board of the Retail Council and, as the Chairman has explained, Mr. Visosky is the Chairman of the Committee of the Council which is immediately responsible for the credit responsibility, our Consumer Credit Committee.

In our submission, Mr. Chairman, we do express approval of the purposes of the bill, and naturally like other reputable business organizations we are keen as retailers to see the elimination of unscrupulous lending and extortionate rates of interest.

We believe borrowers and depositors deserve to have comprehensive and readily understood forms of protection and there is logic in establishing those standards on a national basis. While we support these objectives very strongly, there are two major and some minor aspects of the bill which we believe require correction and we devote most of our submission to these matters. Our silence on other aspects of the bill should not necessarily be taken as endorsement of their effectiveness and that is not said in a spirit of criticism. We have simply limited our comments to those areas where we feel that

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mardi 14 décembre 1976

[Interpretation]

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît. Nous n'avons pas le quorum pour adopter des motions, mais nous pouvons cependant commencer la séance et entendre des témoignages.

Nous devons aujourd'hui étudier le projet de loi C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et des déposants; nos témoins, aujourd'hui, sont des représentants du Conseil canadien du commerce de détail. Je vais vous les présenter un par un, en partant de la droite: M. A. J. McKichan, président du Conseil canadien du commerce de détail; M. L. Visosky, président du Comité de crédit aux consommateurs, comité relevant du Conseil canadien du commerce de détail; M^{me} S. Flagal, présidente de la Société R. A. Beamish Stores Company Limited; M. John Renaud, directeur des services de crédit de la Société Simpson-Sears Limited, Québec, et M. Mel Fruitman, directeur de la recherche pour le Conseil canadien du commerce de détail.

Je vais maintenant laisser la parole à M. McKichan pour une brève déclaration et, ensuite, nous passerons aux questions. Il est bien entendu que chaque orateur, au premier tour, aura dix minutes et que, pour le second tour, ce sera cinq, comme d'habitude. Je vais maintenant laisser la parole à M. McKichan.

M. A. J. McKichan (président du Conseil canadien du commerce de détail): Merci, monsieur le président. Le Conseil du commerce de détail est heureux de pouvoir faire aujourd'hui ses commentaires sur le projet de loi qui est étudié actuellement par votre comité, c'est-à-dire la Loi sur la protection des emprunteurs et des déposants.

Je voudrais simplement vous signaler, pour compléter les présentations qui vous ont été faites, que M^{me} Slagal représente, ce soir, le comité exécutif du conseil d'administration du Conseil du commerce de détail et que, comme l'a expliqué le président, M. Visosky est président du comité du Conseil chargé du crédit, c'est-à-dire notre comité de crédit à la consommation.

Dans notre mémoire, monsieur le président, nous tenons à manifester notre approbation vis-à-vis des objectifs du projet de loi et, comme toute autre organisation commerciale de bonne réputation, nous avons hâte, en tant que détaillants, que soient éliminés les pratiques frauduleuses de crédit et les taux d'intérêt exorbitants.

Nous estimons que les emprunteurs et les déposants ont droit à une certaine protection, complète et bien comprise, et qu'il est logique que des normes soient établies à cet effet au niveau national. Nous sommes donc tout à fait d'accord avec ces objectifs, mais nous estimons cependant que deux aspects importants du projet de loi, ainsi que certaines questions mineures, doivent être rectifiés, et c'est ce à quoi nous consacrons la majeure partie de notre mémoire. Si nous ne parlons pas de certains autres aspects du projet de loi, cela ne veut pas nécessairement dire que nous sommes convaincus de leur

[Texte]

we have some particular expertise because of our experience with the retail credit granting specialty.

The two areas of which we would particularly like the Committee to focus relate, first, to the treatment of what is known as the variable form of credit lending and, second, to the advertising provisions. So far as the first is concerned, we believe the authors of the bill, in attempting very understandably to establish absolutely uniform provisions for the treatment of loans, have not really appreciated the inappropriateness of some of these provisions to the philosophy and, in fact, the whole basis of operating of a variable account.

Perhaps I might expand on that for a little bit. Variable accounts which are primarily used in retail associated industries are not designed to be employed for the loan of substantial sums of money with substantial repayment periods, rather their use is designed to facilitate a service which, at least for 50 per cent of its purpose, is a customer convenience, more or less a bookkeeping service, and for the balance is a means of providing the customer with an option to use relatively short-term credit to facilitate his or her purchase.

• 2015

To accommodate these ends and to take account of the fact that typical variable accounts see a large number of small purchases made in any accounting period, often with such complications as returns thrown into the picture, charges in these accounts are calculated on a batched fashion, and the system does not attempt to provide the precise day-by-day calculation of charge that occurs in more elaborate and formal buying arrangements usually involving much larger sums of money.

The system of the variable accounts saves expense and indeed works to the benefit of the customer who, every time he or she makes a purchase, in fact enjoys up to 30 days of charge-free credit and, of course, has the option of paying off the account within that time without incurring any charge whatsoever.

To attempt to provide a day-by-day calculation of charge, even in the most sophisticated and highly automated type of system, would be a very expensive task. It would be virtually impossible for the manual or nonautomated type of system which, of course, is the type of system operated by the smaller retailer.

The cost benefits of attempting to legislate radical changes in the manner of operating such accounts can perhaps be put in perspective when it is understood that in retailing, the area, as I mentioned, where such accounts are used most commonly, a customer's average balance is around \$250 and the average size of the "penalty" which the legislation would impute to the late arrival of a monthly payment would average no more than 25 cents. With these figures in context it seems unreasonable to require radical changes in the form of operating such accounts which, it is agreed, achieve high standards of efficiency and which have won customer approval and which are accessible to a very wide cross section of the community.

[Interprétation]

efficacité, mais je ne dis pas cela dans un esprit critique. En fait, nous avons limité nos commentaires aux domaines dans lesquels nous pensons avoir une expertise particulière en raison de l'expérience que nous avons acquise dans les systèmes de crédit au niveau des commerces de détail.

Les deux questions importantes sur lesquelles nous voulons attirer votre attention sont les suivantes: les comptes de crédit dits «variables» et les dispositions relatives à la publicité. En ce qui concerne la première question, nous estimons que les auteurs du bill, en essayant, à juste titre, de définir des dispositions rigoureusement uniformes pour le traitement des prêts, ne se sont pas bien rendu compte que certaines de ces dispositions étaient tout à fait inappropriées en ce qui concerne le fonctionnement des comptes «variables».

Je vais vous donner un peu plus de précisions. Les comptes variables, qui sont généralement utilisés par les grands magasins, ne sont pas destinés à prêter un montant important dont le remboursement est effectué sur des périodes assez longues; bien au contraire, ces comptes sont destinés à simplifier un service qui, dans au moins 50 p. 100 des cas, est un service aux consommateurs, et qui simplifie en même temps la comptabilité; ce système permet aux clients d'avoir recours à un crédit à court terme, facilitant ainsi leurs achats.

Pour atteindre ces objectifs et tenir compte du fait qu'un compte variable typique comporte un grand nombre de petits achats, lesquels sont souvent sujets à complication comme, par exemple, lorsqu'il y a des marchandises retournées, les frais sont calculés par lot et le système ne permet pas de fournir des calculs détaillés des intérêts, comme cela se fait dans d'autres types d'achats, impliquant des sommes beaucoup plus importantes.

Le système des comptes variables permet de réduire les dépenses et fonctionne à l'avantage du consommateur qui, chaque fois qu'il fait un achat, bénéficie d'un crédit gratuit de 30 jours, tout en ayant la possibilité de payer sa dette complète pendant ce délai sans qu'aucun frais ne lui soit imposé.

Fournir un calcul détaillé des intérêts, dans n'importe quel système, coûterait très cher. De fait, ce serait pratiquement impossible avec un système manuel ou non automatisé, alors que c'est précisément ce genre de système qui est généralement utilisé par le petit détaillant.

Les coûts qu'entraîneraient des modifications législatives radicales, quant à la gestion de ces comptes, pourront être mieux compris si l'on vous dit que, dans le commerce de détail, où ce genre de compte est utilisé le plus couramment, le solde moyen d'un client est d'environ \$250, et la pénalité moyenne qui serait imposée par la Loi, en cas d'arrivée tardive du paiement mensuel, ne dépasserait pas une moyenne de 25 cents. Ces chiffres vous montrent qu'il est quelque peu déraisonnable d'exiger des modifications radicales de ce système de comptabilité qui, ceci est généralement reconnu, est très efficace et qui a obtenu l'approbation des consommateurs et est accessible à de très larges secteurs de la collectivité.

[Text]

If legislation did require a substantial number of companies to abandon these accounts, as might well be the case, particularly for smaller companies, nonautomated companies, the alternative sources of credit for the people involved would probably be both much less economical and much less desirable in nature. In fact, they might very well be the sources which this bill is striking at in the first instance.

The second area where we focus attention is in relation to the provisions on advertising. In our comments, I should add, we have assumed that the regulations will require the publication of the most detailed information in any advertisement which mentions credit. This provision, we feel, may also be a two-edged sword. Many types of display advertising, as well as advertising in the electronic media, are simply not suitable vehicles for the transmission of a great mass of detail. This would imply that a retailer could not make known that he offered credit in his television advertising or in his radio advertising or in decals on his front door saying that he had *Chargex* or *Master Charge*, or whatever, or in signs within the store. He probably would be unwilling to sacrifice high-cost newspaper advertising space to include copious details of credit terms, so in effect he would be virtually barred from advertising the fact that he offered credit.

We see two very unfortunate results from this. First of all, some customers, particularly young people and new arrivals to the country, will likely not be aware that a particular store offers a credit plan and may seek an alternative form of loan from a traditional consumer lending organization or from some other source. And the implications for competition here are obvious. In other words, the organization which is recognized as a traditional consumer lender will be favoured over the retail store which offers credit as a sideline to its main business of selling merchandise. Another likely effect is that the small merchant may be penalized in relation to his larger competitor. Most Canadian citizens, for example, are aware that department stores habitually offer credit facilities; they are not necessarily aware that any particular independent merchant accepts one of the universal credit card systems or has his own credit system. The latter's inability to draw attention to this fact will, we believe, hinder him vis-à-vis his larger competitor. We doubt very much whether the assumed benefits of the provision will in fact outweigh these two substantial drawbacks.

• 2020

In our submission we also draw attention to the fact that the virtual prohibition of credit advertising provides a level of restraint which, in its severity and in its completeness, is probably undesirable in areas where it may at one time be desirable to stimulate the economy, particularly in times of economic slowdown, and in other areas in other cases it may be desirable to retard the economy because of an excess of demand. With this provision we would no longer have that

[Interpretation]

Si la Loi obligeait un nombre assez important d'entreprises à abandonner ces comptes, ce qui serait certainement le cas pour les plus petites entreprises, c'est-à-dire celles qui ne sont pas automatisées, les autres sources de crédit seraient probablement beaucoup moins économiques et beaucoup moins pratiques. En fait, ces petites entreprises seraient peut-être fort bien obligées d'avoir recours aux sources de crédit auxquelles ce bill prétend s'attaquer.

Le second domaine qui nous intéresse, ce soir, concerne la publicité. Je dois préciser ici que nos commentaires sont basés sur l'hypothèse que les règlements exigeront la publication d'informations très détaillées dans toute publicité concernant le crédit. Selon nous, cette disposition constitue, en fait, une épée à deux tranchants. En effet, beaucoup de méthodes publicitaires, telle que la publicité télévisée, ne se prêtent pas à la transmission d'un grand nombre de détails. De ce fait, dans sa publicité télévisée ou radiodiffusée, ou même sur de petites décalcomanies indiquant qu'il utilise telle ou telle carte de crédit, comme *Chargex* ou *Master Charge*, par exemple, le détaillant ne pourra pas fournir les informations requises. Il hésitera en outre beaucoup à fournir beaucoup de détails sur ses conditions de crédit dans la publicité très coûteuse qu'il achète aux journaux, ce qui, concrètement, reviendra pratiquement à l'empêcher de faire savoir qu'il offre certaines formes de crédit.

Ceci aura donc deux conséquences très regrettables. Tout d'abord, certains clients, c'est-à-dire spécialement les jeunes et les personnes qui viennent d'arriver dans notre pays, ne sauront pas que tel ou tel magasin offre tel ou tel type de crédit et ne sauront pas non plus qu'ils peuvent obtenir d'autres formes de crédit auprès d'organismes de prêts plus traditionnels. Les conséquences de ceci en matière de concurrence sont évidentes. En effet, les organismes reconnus comme étant des organismes de prêt traditionnel seront favorisés par rapport aux magasins de détail, qui s'occupent essentiellement de la vente de marchandises et pour lesquels le crédit ne représente qu'un à-côté. Autre résultat possible, les petits détaillants peuvent être défavorisés par rapport à leurs grands concurrents. Par exemple, la plupart des citoyens canadiens savent que les grands magasins offrent d'habitude des possibilités de crédit; ils ne savent pas nécessairement qu'un détaillant indépendant donné accepte un des systèmes universels de cartes de crédit ou qu'il a son propre système de crédit. L'inaptitude de ce détaillant à attirer l'attention sur cet aspect risque, à notre sens, de le défavoriser par rapport à ses grands concurrents. Nous doutons fort du fait que les supposés avantages de la disposition contrebalancent en réalité ces deux désavantages considérables.

Nous soulignons également, dans notre document, le fait que l'interdiction virtuelle de toute publicité ayant trait au crédit constitue une restriction qui, de par sa sévérité et son exhaustivité, n'est probablement pas souhaitable quand, dans certaines régions, à un moment donné, on peut vouloir stimuler l'économie, notamment lors des périodes de ralentissement économique, alors que dans d'autres régions, il peut être souhaitable de ralentir l'économie en raison de l'excédent de la

[Texte]

flexibility of providing either an incentive on the one hand or a retarding factor on the other.

Having made these few preliminary observations, Mr. Chairman, we shall be happy to expand on any of the other sections of our submission, or indeed on these submissions, as you or the Committee may see fit.

The Chairman: Thank you, Mr. McKichan, for your statement; we are now open for questioning. Of course, the questions can range over all of the witnesses that we have before us.

The first questioner is Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, before I go into any line of questioning I tend to yield my turn at the outset. I was under the impression that a backgrounder to the regulations was going to be forthcoming tonight.

The Chairman: My understanding is that the backgrounder is still being prepared. I will check into it and at the next meeting I hope to be able to tell you when it will be available.

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, I accept this in good faith.

I would like to enter one caveat before putting my name on the round of questioning for later on. In your position as Chairman, Mr. Chairman, I believe you are the spokesman for the Committee to the government. I would simply like to state that having chatted with Committee members both on the opposition side and our side, we are really at a loss to discuss intelligently the details of this particular bill without the regulations. I assume that the backgrounder is going to be fairly substantial, Mr. Chairman, but on the Opposition side—and I am not exaggerating; from all the people—we see in this brief tonight that they are almost at a loss on how to prepare this brief as long as the regulations are not before the Committee. I say in all sincerity, and I think we are joined in this opinion by supporters on the government side, that a bill of this nature really does need at least a substantial background to the regulations before we can intelligently discuss this bill.

Mr. McKichan, I noticed at the beginning of your very good submission that you were really at a loss to discuss in any substantial way many of the three or four main points that we feel are the principles of the bill. When I first came to Parliament it was orders in council; now we are really up against it. Mr. Chairman, I understand what the Minister said in the last meeting—that he would like to wait for submissions from the private sector, et cetera before the regulations are drafted. But as you say, certainly an outline of the general regulations must be drafted, and to make more valuable the time expended by people coming to Ottawa and the contributions made by individual members of Parliament from the government and opposition sides, we frankly would like to see, Mr. Chairman, not only the backgrounder but the regulations themselves. We will withhold our comments on the backgrounder until we see it; however, as spokesman for this

[Interprétation]

demande. Une fois cette disposition en vigueur, nous n'aurions plus la souplesse qui nous permet d'accorder des encouragements, d'une part, ou d'imposer des mesures de ralentissement, d'autre part.

Ceci étant dit, monsieur le président, nous serons heureux d'ajouter des détails à toute autre partie de notre présentation ou à l'ensemble des présentations, comme le voudra le Comité.

Le président: Merci, monsieur McKichan, pour vos observations; nous sommes maintenant prêts à passer aux questions. Bien sûr, les questions peuvent être adressées à tous les témoins que nous avons devant nous.

Je donne d'abord la parole à M. Grafftey.

M. Grafftey: Monsieur le président, avant que je ne commence à poser des questions, j'aurais tendance à céder mon tour dès le début. J'avais l'impression qu'on allait nous remettre, ce soir, un document fournissant des explications sur les règlements.

Le président: Si je comprends bien, ce document est encore en voie de préparation. Je vais m'enquérir sur la situation et j'espère, lors de la prochaine réunion, pouvoir vous dire quand il sera disponible.

M. Grafftey: Monsieur le président, je vous fais confiance.

J'aimerais faire une remarque avant d'inscrire mon nom à la liste des intervenants du prochain tour. En votre qualité de président, vous êtes, si je ne m'abuse, le porte-parole du Comité auprès du gouvernement. J'aimerais simplement dire qu'ayant conversé avec des membres du Comité, tant du côté de l'opposition que du nôtre, je trouve que nous ne pouvons pas vraiment discuter intelligemment des détails de ce projet de loi particulier sans les règlements. Je suppose que le document explicatif sera assez épais, monsieur le président; toutefois, du côté de l'opposition,—et, sans exagérer, de tous les côtés—nous voyons que dans ce mémoire, ce soir, les auteurs ont eu beaucoup de difficulté à présenter leurs opinions, en l'absence des règlements, devant le Comité. Je déclare fort sincèrement, et pense être appuyé à cet égard par les députés du gouvernement, qu'il nous faut vraiment, pour un projet de loi de ce genre, un document expliquant bien les règlements avant que nous ne puissions discuter intelligemment de la question.

Monsieur McKichan, j'ai noté qu'au début de votre présentation, vous éprouviez réellement des difficultés à discuter de manière approfondie d'un grand nombre des trois ou quatre questions principales qui, d'après nous, constituent les principes du projet de loi. Lorsque je suis d'abord arrivé au Parlement, c'était les décrets du conseil qui faisaient défaut; maintenant, nous avons vraiment des difficultés. Monsieur le président, je comprends ce que le ministre, comme il l'a déclaré lors de la dernière réunion, veuille attendre les présentations du secteur privé, etc., avant de formuler les règlements. Il n'en demeure pas moins, comme vous le dites, qu'un exposé général des règlements devrait être préparé. Honnêtement, monsieur le président, pour bien utiliser le temps des témoins se présentant à Ottawa et celui des divers députés, tant du gouvernement que de l'opposition, nous aimerions voir non seulement le document explicatif, mais les règlements eux-

[Text]

Committee we would be obliged if you could carry this message to the powers-that-be as quickly as possible.

• 2025

The Chairman: Thank you, Mr. Grafftey. You are certainly on the record and I will carry the message back as well. I can assure you there are a great number of people that wish to be heard before this Committee, so hopefully at an early stage we will have the backgrounder and some information with regard to the regulations as well.

Mr. Grafftey: As to the importance, and I am trying to be constructive and helpful here, Mr. Chairman, of the people that are coming before the Committee at least 70 per cent have telephoned our side—not just because we are the Opposition—to state the difficulty they are having. After all, witnesses come at some expenditure of time to Ottawa. We are being informed that they are having great difficulty in even putting draft presentations together before they have some outline of the regulations or preferably the regulations themselves and as Mr. McKichan has stated in his able brief, the second best would be to have the regulations before they are gazetted. But surely if the committee system is to be what it should be I think we should have them much sooner than later, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much for your representation, Mr. Grafftey. The first questioner will be Mr. Stevens.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman. I would like to thank our witnesses for being with us here tonight and for the introductory remarks they made.

If I could refer to their brief, on page 3 I note that the Retail Council of Canada states that their two main objectives in this legislation are:

... the curtailment of the activities of unethical lenders, ('loan sharks') ...

I was wondering if the Retail Council of Canada could give me any indication as to whether they feel it is desirable to have those provisions within this act as opposed to putting them in the Criminal Code.

Mr. McKichan: In fairness Mr. Chairman, we did not as a group consider that question. I think I would want a little notice of it to consider the pros and cons. We certainly support the concept of making life more difficult for the loan sharks. Whether that is better done within the Criminal Code or within a consumer-lending bill, I would hesitate to say from a practical point of view.

Mr. Stevens: Thank you. It is rather pertinent that we address ourselves to this question though, in that in the confusing way, Mr. Chairman, as you can well understand, that things are done in this House we really have two bills

[Interpretation]

mêmes. Nous réserverons nos observations sur le document tant que nous ne l'aurons pas vu; toutefois, nous vous saurions gré, en votre qualité de porte-parole de ce comité, de faire parvenir ce message aux autorités constituées, et ce, aussi rapidement que possible.

Le président: Merci, monsieur Grafftey. Vos propos ont certainement été enregistrés au compte-rendu et je ferai aussi parvenir vos paroles à qui de droit. Je puis vous assurer qu'il y a bon nombre de gens qui veulent se faire entendre devant ce comité et j'espère donc que nous aurons très tôt des renseignements très généraux ainsi que d'autres renseignements concernant les règlements.

M. Grafftey: Monsieur le président, je veux être constructif et vous apporter mon aide et je sais bien qu'au moins 70 p. 100 des gens qui doivent comparaître devant le Comité ont téléphoné à notre parti, pas seulement parce que nous sommes le parti de opposition, pour nous renseigner sur les problèmes qu'elles avaient. Après tout, les témoins doivent tout de même prendre le temps de venir à Ottawa. On nous dit qu'ils font face à de nombreux problèmes, tout simplement pour ébaucher un mémoire, puisqu'ils n'ont ni résumé des règlements ni les règlements eux-mêmes et, comme M. McKichan le souligne dans son mémoire intéressant, il serait tout de même bon d'avoir à sa disposition au moins le texte des règlements avant qu'il ne paraisse dans la *Gazette*. Mais si l'on veut accorder au système des comités l'importance qu'il doit avoir, monsieur le président, je crois qu'on devrait avoir ce genre de choses beaucoup plus tôt.

Le président: Merci de vos propos, monsieur Grafftey. La parole est d'abord à M. Stevens.

M. Stevens: Merci, monsieur le président. J'aimerais remercier nos témoins d'être venus ici, ce soir, et les féliciter pour leurs propos de tout à l'heure.

Si vous me permettez de me reporter à leur mémoire, nous voyons, à la page 2, que les deux objectifs principaux du Conseil canadien du commerce de détail en ce qui concerne ce projet de loi sont:

... la limitation de l'activité de prêteurs véreux—les requins de la finance ...

Je me demande si le Conseil canadien du commerce de détail pourrait me dire s'il croit que ce serait préférable de retrouver ces dispositions dans cette loi que nous étudions plutôt que dans le Code criminel.

M. McKichan: Monsieur le président, je dois dire que notre groupe n'a pas étudié cette question. Il faudrait avoir le temps d'étudier le pour et le contre. Nous sommes bien d'avis qu'il faut rendre la vie le plus difficile possible aux usuriers. Que cela se fasse mieux par le biais du Code criminel ou d'une loi visant à protéger le consommateur, je ne saurais le dire.

M. Stevens: Merci. Cependant, cette question est pertinente surtout lorsqu'on connaît la façon confuse, monsieur le président, dont les choses se font à la Chambre et, comme d'habitude, nous nous retrouvons avec deux projets de loi en un seul.

[Texte]

before us. We have Bill C-16, the one tonight, and we have Bill C-284 which was introduced by the Chairman of this Committee and that bill calls for loan-sharking to be put into the Criminal Code. We are faced with a bit of a dilemma: the Chairman of this Committee feels that the provisions dealing with loan-sharking should actually be part of the Criminal Code, whereas the legislation tonight puts them in this more general consumer-oriented bill. That is why I felt if you could give us the benefit of your impression as to whether it is desirable to have loan-sharking put in this legislation, bearing in mind that it is generally looked upon as a criminal kind of offence, it would be helpful.

Mr. McKichan: May I just say this in response to that question, Mr. Chairman, from Mr. Stevens. I think the likely reaction of the retail trade is that the fine provisions of this legislation will be observed by ethical lenders but they probably will not be of a great deal of import to unethical lenders who, after all, carry out their activities outside the system. Therefore, to that extent, perhaps a great deal of the fine regulation attempted in the bill may well be irrelevant to the criminal element of the situation.

Mr. Stevens: Mr. Chairman, let me put this to the witness then: when he states "unethical activity", I was wondering what he would regard as, if you like, an unethical interest rate. For example, in Bill C-284 it is suggested that if you charge an interest rate in excess of 24 per cent, it is a criminal offence and you are liable to imprisonment for 10 years. Would you suggest that that is a suitable dividing level, 24 per cent per year plus and you are a criminal?

Mr. McKichan: I suggest, Mr. Chairman, that any rates at a level relatively as low as that—and I say relative in terms of the rates of inflation, which 10 years ago we would have thought unbelievable but which in the last few years we have come to live with it. It is probably not a suitable area for the division of lenders into criminal and noncriminal. We have seen rates of inflation in some of the developed countries running to rates above 20 per cent, and in that kind of environment a lending rate which is some substantial percentage points above that could, by no means, be considered an extortionist level on the criminal.

So one's reaction to what is a criminal rate I guess is very much dependent on what is the degree of stability of the economy and by extension of what is the inflation rate at that particular time.

• 2030

Mr. Stevens: Through you, Mr. Chairman. Well as the Minister is a little hesitant to say what the criminal rate will be too, I think it would be very helpful if you could indicate to us, in today's circumstances with inflation of 7 per cent or 8 per cent and with the prime lending rate I believe around 9.5 per cent, what you would regard as the level above which it should be a criminal offence to charge interest.

[Interprétation]

Il y a le Bill C-16, que nous étudions ce soir, mais il y a aussi le Bill C-284, présenté par le président de notre comité et, d'après ce dernier bill, le prêt usuraire se trouverait plutôt au Code criminel. C'est un dilemme. Le président de notre comité croit que les dispositions traitant du prêt usuraire devraient se retrouver au Code criminel tandis que le projet de loi que nous étudions ce soir renferme de telles dispositions, même s'il ne s'agit que d'un bill plus général visant à protéger le consommateur. C'est pour cela que je me demandais si vous ne pourriez peut-être pas nous dire s'il serait préférable de traiter du prêt usuraire dans le présent projet de loi, tout en n'oubliant évidemment pas que ce genre d'infractions est ordinairement considéré comme infraction criminelle; cela nous serait fort utile.

M. McKichan: Je crois que je pourrais répondre en partie à cette question de M. Stevens, monsieur le président. Je crois bien que le Conseil pense que les dispositions de ce projet de loi seront appuyées par tout prêteur honnête, mais qu'elles importeront très peu aux prêteurs véreux qui, après tout, se moquent déjà de la loi. Donc, il se pourrait que bien des dispositions qu'on retrouve dans ce projet de loi n'aient absolument aucune importance en ce qui concerne le côté criminel de la situation.

M. Stevens: Monsieur le président, permettez-moi de poser une question au témoin. Il est question de prêteurs véreux ou d'activités immorales, mais j'aimerais bien savoir ce qui, d'après lui, constituerait un taux d'intérêt immoral. Par exemple, au Bill C-284, on propose qu'un prêt consenti à un taux supérieur à 24 p. 100 constituerait un crime qui pourrait entraîner une peine de dix ans de prison. Croyez-vous que ce taux de 24 p. 100 soit équitable s'il s'agit de départager les honnêtes gens des truands?

M. McKichan: Vous savez, monsieur le président, avec l'inflation qui nous tenaille aujourd'hui, ce taux est plutôt bas; il y a dix ans, on n'imaginait pas la situation actuelle, mais depuis quelques années, nous réussissons tout de même à nous en accommoder. Ce n'est probablement pas un critère souhaitable pour faire la distinction entre taux légal et taux illégal. Dans certains pays industrialisés, le taux d'inflation a dépassé 20 p. 100; dans un cas semblable, on ne peut pas considérer un taux d'intérêt supérieur à ce pourcentage comme une extorsion ni même un délit.

Avant de se prononcer sur l'illégalité d'un taux d'intérêt, il faut tenir compte de la stabilité de l'économie ainsi que du taux d'inflation.

M. Stevens: Étant donné que le ministre a fait preuve des mêmes hésitations, il serait utile que vous nous indiquiez le seuil au-delà duquel l'imposition d'un taux d'intérêt constituerait un délit, compte tenu du fait que l'inflation est actuellement de l'ordre de 7 ou 8 p. 100 et que le taux préférentiel d'intérêt sur les prêts avoisine 9.5 p. 100.

[Text]

Mr. McKichan: In our informal discussions over a year ago with members of the departments who were engaged in the framing of legislation we suggested that rather than the selection of an arbitrary rate level below which lending would be ethical and beyond which lending would be criminal, we suggested that if they had to fix a point and be able to give that fixed point some credibility through a span of time, a better method to adopt might be to establish some percentage points beyond the going bank rate or some other running measure which took into account the then economic state and the then inflationary rate of the country. We would still adhere to that opinion that rather than it having a fixed base, it have a base adjusted to the state of the economy for the time being.

Mr. Stevens: I was wondering then if the witness could tell us with that type of approach, what would you say is a suitable formula today? Assuming that we have, let us say, a prime rate of 10 per cent, what would you feel would be a rate of interest that you think should be either treated as unwarranted, to use the term sometimes found in this act, or that in fact it would be a criminal offence if you charged beyond that level?

Mr. McKichan: Our earlier discussions were of the order of 20 points above the bank rate, which may seem a lot. On the other hand when it is understood that there has to be accommodated a wide spectrum of rates of risk and a wide spectrum of degrees of service in the loan, ranging from the high type of service of a revolving type of account where there are numerous transactions, a lot of bookkeeping, with a relatively low risk, and on the other side of the spectrum a high degree of risk and perhaps less bookkeeping. We felt if you had to pick a figure, a 20 point spread beyond the bank rate might not be unreasonable.

Mr. Stevens: Now how would you allow for this situation then? Let us take your suggested level, which I take it would be 30 per cent now, what happens if the Bank of Canada reduces its rate by another half point? The man is suddenly exposed.

Mr. McKichan: It would have to be fixed at the date at which the loan was granted, and the legality or otherwise would be fixed for all time at that point in time.

Mr. Stevens: So you would have that rather odd situation of where one day a loan would be made that would be regarded as ethical, or certainly not a criminal offence, and tomorrow when the bank rate changes the very same loan, if it were made, would be a criminal offence.

Mr. McKichan: That would be perhaps one of the aberrant concomitants of that situation.

Mr. Stevens: Lenders would have to keep their lines open to Ottawa pretty well.

Mr. McKichan: Pretty frequently, yes.

The Chairman: One more question, Mr. Stevens.

[Interpretation]

M. McKichan: Lors des discussions que nous avons eues, il y a plus d'un an, avec les représentants du ministère chargé d'élaborer la loi, nous avons suggéré qu'il serait préférable non pas de fixer arbitrairement un taux d'intérêt en-deça duquel on resterait dans la légalité, mais plutôt d'établir en pourcentage une marge supérieure au taux pratiqué par les banques afin de tenir compte de la conjoncture économique ainsi que du taux d'inflation. Pour l'instant, on devrait retenir le principe d'une base mobile qui s'ajusterait à la conjoncture économique.

M. Stevens: Selon vous, quelle serait donc la meilleure formule aujourd'hui, compte tenu de ce principe? Supposons que le taux préférentiel soit de 10 p. 100, quel devrait être le seuil au-delà duquel le taux d'intérêt serait considéré comme non justifié, pour reprendre les termes de la loi, ou encore illégal?

M. McKichan: D'après nos discussions, ce serait de l'ordre de 20 p. 100 supérieur au taux pratiqué par les banques, ce qui nous semble considérable. Par ailleurs, lorsqu'on sait qu'il faut tenir compte d'un large éventail de risques et de services, depuis le compte de crédit renouvelable, qui implique de nombreuses transactions et opérations de comptabilité mais dont le risque est relativement faible, jusqu'au service qui implique un risque beaucoup plus élevé mais une comptabilité moins complexe. Nous estimons qu'une marge de 20 p. 100 supérieure au taux des banques serait raisonnable.

M. Stevens: Comment envisagez-vous de mettre cela en pratique? Acceptons le taux que vous proposez et qui s'établit actuellement à 30 p. 100; que se passerait-il si la Banque du Canada réduisait encore son intérêt d'un demi-pourcent? On serait immédiatement dans l'illégalité.

M. McKichan: Le taux devrait être fixé au moment où le prêt est accordé, et c'est cette date qui en fixerait la légalité une bonne fois pour toutes.

M. Stevens: Par conséquent, un prêt considéré comme légal deviendrait illégal du jour au lendemain par suite d'une fluctuation du taux bancaire.

M. McKichan: Ce serait une des aberrations possibles.

M. Stevens: Il faudrait que les prêteurs soient constamment branchés sur Ottawa.

M. McKichan: Assez souvent, en effet.

Le président: Une autre question, monsieur Stevens.

[Texte]

• 2035

Mr. Stevens: I do not know whether I can handle what I was wanting to get into in one question, but I will just touch on it now. On page 17 you say:

A variety of retail customer accounts involve some form of deposit-making by the customer and deposit-taking by the lender.

Then, on page 18, you say:

It is recommended that such accounts be exempt under the regulations dealing with this section.

As I understand it, the type of account you are referring to is the deposit account, where somebody may have a few hundred dollars with the T. Eaton Company or some such company and then periodically, as they buy merchandise, the articles get charged to that account, and in the meantime if they have a minimum monthly balance they will get some nominal interest rate. Foregetting for the moment the pro or con of the way the act tries to treat interest rates on that kind of account, why do you feel specifically that the retailer, if he runs that kind of an account, should be exempt under the act?

Mr. McKichan: Simply because the facility is not really provided as a banking facility for the customer but as a means of customer convenience in shopping, and for that reason it seems unnecessary to apply to it all the strictures and the associated costs that are conceived for what is essentially a banking or savings type of operation, because a customer does not use it that way. He or she uses it as a means of facilitating shopping. Some customers have a prejudice against incurring debt, yet wish the facility of a credit account. This is a means of satisfying, and that is really why it is provided by the retailer.

The Chairman: Thank you, Mr. Stevens. I will put you down for an extra round, if you wish.

Mr. Rodriguez, you are next.

Mr. Rodriguez: Thank you, Mr. Chairman.

I would like to ask the Retail Council of Canada representatives here this evening questions regarding interest rates.

As you know, in this bill it is proposed to remove the ceilings on the interest rates under the Small Loans Act. The argument goes that in effect the financial institutions are not lending money because of the risk involved. So the government, to induce them to do this, will remove the ceiling. I know what the experience was in California. I note your organization, from reading your brief, deals a lot with credit card purchases which quite rightly can be determined within the small loans field. Are you having any difficulty giving credit in selling items, using the credit card system? Is there any difficulty with getting capital to put into that kind of operation?

Mr. McKichan: I think the experience of the trade would be that smaller merchants who may well have pressures on their capitalization, not simply from their credit operation but from their merchandising operation, may well make a decision to switch from providing their own line of credit, through their

[Interprétation]

M. Stevens: Je ne sais pas si une question me suffira mais j'aborderai quand même le sujet qui m'intéresse. A la page 16, vous faites la déclaration suivante:

Divers types de comptes proposés au client du détaillant supposent que le client est invité à faire un dépôt que le prêteur reçoit de son côté.

A la page 17, vous dites encore ceci:

Nous recommandons que le règlement relatif à cet article soustrait ces comptes à l'application de celui-ci.

Je suppose que le genre de comptes auquel vous faites allusion est celui par lequel quelqu'un peut avoir quelques centaines de dollars en dépôt chez T. Eaton ou quelque autre compagnie et auquel les achats de marchandises ou d'articles doivent être imputés de temps en temps, un taux d'intérêt minimal s'y appliquant lorsqu'il y a un solde mensuel. Oubliez les avantages et les désavantages des dispositions de la loi, en ce qui concerne les taux d'intérêt pour ce genre de compte, et dites-moi pourquoi vous croyez qu'en tant que détaillant, vous devez être exempt de la loi dans ce genre de circonstances.

M. McKichan: Simplement parce que ce procédé n'est pas un procédé bancaire pour le client, mais simplement un moyen de faciliter ses achats; pour cette raison, il semble inutile d'appliquer les rigueurs de la loi, avec tous les coûts que cela représente, dans un contexte autre que celui des banques ou de l'épargne dans les banques. Ce n'est pas la façon dont le client utilise son compte. Il veut simplement se faciliter la tâche. Il y a des gens qui hésitent beaucoup à faire des dettes, mais qui veulent quand même avoir un compte. C'est pour le détaillant un moyen de répondre à leur demande.

Le président: Je vous remercie, monsieur Stevens. Je vous inscris pour un autre tour, si vous le désirez.

Monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Je vous remercie, monsieur le président.

Je voudrais poser aux représentants du Conseil canadien du commerce de détail quelques questions concernant les taux d'intérêt.

Comme vous le savez, le bill envisage d'éliminer les plafonds sur les taux d'intérêt en vertu de la Loi sur les petits prêts. L'argument invoqué veut que les institutions financières ne prêtent pas dans ces circonstances à cause des risques. Pour les amener à le faire, le gouvernement éliminerait les plafonds. Je sais quelle a été l'expérience en Californie. Je note que votre organisme, dans son mémoire, parle beaucoup des achats par cartes de crédit qui peuvent, à juste titre, être considérés comme relevant de la Loi sur les petits prêts. Trouvez-vous difficile de consentir le crédit sur certains articles, d'utiliser le système des cartes de crédit? Avez-vous du mal à trouver le capital nécessaire pour financer ce genre d'opérations?

M. McKichan: L'expérience dans le commerce veut que les petits marchands, qui peuvent avoir des difficultés avec leur capitalisation, non pas seulement au niveau de leur crédit, mais au niveau de l'achat de leurs marchandises, soient tentés d'abandonner leur propre système de crédit, par l'intermé-

[Text]

own bank borrowings, and may elect to take the capital they previously employed in that operation and put it into their merchandising operation by utilizing one of the universal credit cards, such as the Chargex type card or whatever.

Mr. Rodriguez: But the point I want to get at is that if he does that then some financial institution does it, a finance company does it?

Mr. McKichan: Yes.

Mr. Rodriguez: So that merchant must not be having difficulty finding the capital to match with the credit. In other words, if a small wage earner goes in to buy a television set and he is going to take it on payments, the merchant puts him in touch with a finance company and they turn the loan over to the finance company. So obviously the capital must be being matched to the purchaser.

Mr. McKichan: I think it would be fair to say, in terms of the purchase of merchandise, that the Canadian consumer who has a reasonable credit rating and a reasonable credit behaviour does not have difficulty in finding a source of credit, either through a retail merchant or through some other source.

• 2040

Mr. Rodriguez: That is the argument. The finance companies must be making money with the present ceilings in place. In other words, they would not be offering their money through the credit-card system to the merchants. They must not be picking up those notes. There must be money to be made. What I cannot understand, and what I am trying to understand is how can the banks use the argument that the risk is too high, because it is the same people who are going in to purchase from the merchants.

Mr. McKichan: I think, Mr. Chairman, there is a distinction between the regulations which govern the consumer loan companies and the regulations which govern the sales finance companies. Perhaps my colleague Mr. Visosky might care to speak to that?

The Chairman: Mr. Visosky.

Mr. Visosky: I am not sure I quite follow the question of the member of your Committee.

Mr. Rodriguez: Let me be specific, okay.

The Chairman: Mr. Rodriguez, would you rephrase your question?

Mr. Rodriguez: Let us have one more go around, Mr. Chairman. What is the maximum rate of interest that you can charge, that can be charged to a credit-card holder, 2 per cent a month?

Mr. Visosky: At this point in time, there is no limit, there is no limit on a credit card . . .

Mr. Rodriguez: All right, what has been your experience from your members?

Mr. Visosky: They would range about 1.75 per cent per month, which is 21 per cent per annum.

Mr. Rodriguez: Okay.

[Interpretation]

diaire de leur banque, et d'employer le capital ainsi recouvré à l'achat de leur marchandise, quittes à employer les cartes de crédit universelles comme la carte Chargex ou quelque autre carte.

M. Rodriguez: Si les petits marchands agissent de la sorte, ce sont les institutions financières, les compagnies de prêt qui interviennent.

M. McKichan: En effet.

M. Rodriguez: Ces marchands, donc, ne doivent pas avoir de difficultés à trouver le capital correspondant à leur crédit. En d'autres termes, si un faible salarié achète un téléviseur et s'il choisit de payer à tempérament, le marchand le met en rapport avec une compagnie de prêt et l'achat est financé de cette façon. Le crédit peut être trouvé pour l'acheteur.

M. McKichan: Il faut dire que pour ce qui est de l'achat de marchandises, le consommateur canadien, qui a un statut financier raisonnable et des habitudes de crédit raisonnables, n'a pas de difficulté à trouver une source de financement, soit au niveau du marchand, soit à un autre niveau.

M. Rodriguez: Voilà l'argument: les compagnies de finance doivent faire leurs affaires compte tenu des plafonds actuels. En d'autres termes, elles n'offrent pas leur argent aux marchands par le moyen de cartes de crédit. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi les banques prétendent que les risques sont trop élevés car ce sont les mêmes gens qui achètent auprès des marchands.

M. McKichan: Je crois qu'il faut établir une distinction entre les règlements qui régissent les compagnies de prêts aux consommateurs et les règlements qui régissent les compagnies de prêt à la vente. Peut-être que M. Visosky pourrait en discuter?

Le président: Monsieur Visosky.

M. Visosky: Je ne suis pas certain d'avoir très bien compris la question du député.

M. Rodriguez: Permettez-moi de préciser.

Le président: Monsieur Rodriguez, pourriez-vous reformuler votre question?

M. Rodriguez: Quel est le taux d'intérêt maximum que vous demandez, qui peut être imputé à un détenteur de carte de crédit; est-ce 2 p. 100 par mois?

M. Visosky: Pour l'instant, il n'y a pas de limite dans le cas d'une carte de crédit . . .

M. Rodriguez: Très bien, quelle est l'expérience de vos membres dans ce cas?

M. Visosky: Ce serait aux environs de 1.75 p. 100 par mois, ce qui représente 21 p. 100 par an.

M. Rodriguez: Très bien.

[Texte]

Mr. Visosky: That would be the general figure.

Mr. Rodriguez: That would be the general.

Mr. Visosky: Yes, sir.

Mr. Rodriguez: All right, so they have to be making money at that rate?

Mr. McKichan: Not necessarily.

Mr. Visosky: Not necessarily. It could be a break even operation.

Mr. McKichan: Most retail lenders are in the business of running a credit operation, not because of the income they generate from the credit operation, but as an accessory to their merchandising operation, so they can sell more merchandise. They may even be content to run their credit operation at a loss if they can run their merchandising operation at a profit.

Mr. Rodriguez: Is it not true that there are an awful lot of finance companies who are buying up these notes from the merchants who are selling the products across the counter?

Mr. McKichan: I guess in the case of sales finance companies the rates would be somewhat higher than these rates.

Mr. Rodriguez: All right, higher. You are the guys with the experience. I do not have it, tell me.

Mr. McKichan: Unfortunately we do not represent the sales finance industry, so I cannot really give you the exact rates, but I would guess them to be 3 points higher, at 24 per cent, something in that order.

Mr. Rodriguez: What do you know? I am just a little school teacher from the backwoods, Mr. Chairman, but what can you tell me about dealer participation plans. Can you tell me anything about dealer participation plans?

Mr. Visosky: Unfortunately, we do not have a retailer with us who operates on that basis, nor can I recall a member of our consumer credit committee who does operate through that basis.

Mr. Rodriguez: What is a dealer participation plan?

Mr. Visosky: I assume you mean a retailer who sells his paper to a finance company? Is that what you meant?

Mr. Rodriguez: That is right.

Mr. Visosky: I have no expertise in answering that question, I am sorry to say.

Mr. Rodriguez: Are there members of your Council who operate on the basis of selling the notes to a finance company or some financial institution on the basis of a kickback?

Mr. McKichan: It is not abnormal in the financing of consumer credit performed by a sales finance company to provide the vendor of the merchandise with a commission of varying degrees for providing that business to the sales finance company.

Mr. Rodriguez: That is exactly the kind of thing, Mr. Chairman, if I might point out, that we are criticizing AECL

[Interprétation]

M. Visosky: Ce serait le chiffre en gros.

M. Rodriguez: Oui.

M. Visosky: Oui.

M. Rodriguez: Très bien. Donc, il faut qu'on puisse faire des bénéfices à ce taux?

M. McKichan: Pas nécessairement.

M. Visosky: Pas nécessairement. Ce pourrait être un solde nul.

M. McKichan: Il y a beaucoup de prêteurs au détail qui s'occupent d'affaires de crédit, non pas pour les revenus qu'ils en tirent, mais comme opérations de commercialisation accessoires afin de vendre plus de marchandises. Ils sont même prêts à subir une perte si leurs ventes de marchandises leur donnent des profits.

M. Rodriguez: N'est-il pas vrai qu'il y a beaucoup de compagnies de finance qui rachètent ces crédits de marchands qui vendent les produits?

M. McKichan: Je crois que dans le cas des compagnies de finance les taux seraient un peu plus élevés.

M. Rodriguez: Plus élevés, d'accord. C'est vous qui avez l'expérience de ces affaires. Voici, pouvez-vous vous expliquer?

M. McKichan: Malheureusement, nous ne représentons pas l'industrie de la finance, pour les ventes; aussi, je ne peux pas vous donner les taux exacts, mais je suppose que c'est quelque trois points plus élevés, soit quelque chose comme 24 p. 100.

M. Rodriguez: Que pouvez-vous me dire au sujet des plans de participation concernant les détaillants?

M. Visosky: Malheureusement, nous n'avons pas, chez nous, de détaillants qui travaillent ainsi, et je ne puis pas me souvenir qu'il y ait un membre de notre comité du crédit à la consommation qui travaille de cette façon.

M. Rodriguez: Qu'est-ce qu'un plan de participation pour les détaillants?

M. Visosky: Je suppose qu'il s'agit d'un détaillant qui vend sa note à une compagnie de finance. Est-ce cela que vous voulez dire?

M. Rodriguez: Oui.

M. Visosky: Je regrette de dire que je ne suis pas compétent pour répondre à cette question.

M. Rodriguez: Est-ce qu'il y a des membres de votre conseil qui ont de l'expérience dans cette vente des notes à une compagnie de finance ou à quelque institution financière avec commission?

M. McKichan: Il n'est pas anormal qu'une compagnie de finance pour les ventes, en fournissant du crédit à la consommation, fournisse aux vendeurs de la marchandise une commission en récompense de cette affaire que celle-ci lui a fournie.

M. Rodriguez: C'est justement ce que nous critiquons dans le cas de l'Énergie atomique du Canada Limitée. Nous criti-

[Text]

for. We are criticizing our multinationals operating in the international scene for kickbacks on the basis of volume or whatever you want to call it. You do not see anything wrong with a person going in to buy a car—a salesman sells him the car and the guy says: “I will go out and see my bank manager”, and lo and behold the pressure is put on to get him. “Oh, we will handle the financing for you”. And for them to route this thing through their finance company, the guy pays an interest rate and that salesman or that dealership gets a kickback on the fact that he has directed this particular sale to a particular finance company.

• 2045

Mr. McKichan: Mr. Chairman, I guess the answer to that question is that it all depends the kinds of service that the vendor is performing in his credit capacity as to whether that commission paid by the sales finance company is reasonable or not. If the vendor for instance, is undertaking the risk of the credit, and I understand some of the contracts provide for that, then it seems to me, in fairness, the vendor is entitled to remuneration for undertaking that risk, and there would be a higher form of commission paid to the vendor for his assuming that responsibility. If there were no recourse against the dealer, then I assume that there would be a lower commission and the commission would be payable partially in respect of the bookkeeping undertaken by the vendor and the completion of the forms and possibly the credit checks undertaken by the vendor, and part of the commission would, in fact, be a business-getting commission. But it seems to me that in neither case is there anything inherently immoral in that situation.

Mr. Rodriguez: Does your council have a code of ethics governing the behaviour of the membership?

Mr. McKichan: By exception. We would not invite a member to continue who was flagrantly in breach of the law or who was a bad corporate citizen.

Mr. Rodriguez: Do you not think it fair that the consumer ought to be able to know and to have things outlined for him, what services you are providing and what those costs are?

Mr. McKichan: I think I should made two points quite clear. First of all, our members are heavily concentrated either in the fashion industry, where we represent three-quarters of all sizes, large as well as small, or in the major units in the industry who tend to operate their own credit accounts and do not utilize third-party sales financing. So questions of that nature directed to our organization are not really very capably answered by us because neither we nor our members have direct experience of that type of financing.

Mrs. S. Flagal (President, R.A. Beamish Stores Co. Ltd.): If you will excuse me, Mr. McKichan, about 10 years ago our company went into the department store business and at that time we found it too costly to have our own credit operation. However, we thought we might benefit from being able to have credit cards for our customers and we did use an outside

[Interpretation]

quons le fait que nos multinationales font des opérations sur le plan international en fournissant des commissions sur la base des affaires reçues. Vous ne vous objectez donc pas à ce que, dans le cas d'une personne qui achète une auto, le vendeur lui dise: «Je vais aller voir mon directeur de banque» et qu'il lui promette de s'occuper du financement et que ce vendeur passe par une compagnie de finance. Ainsi, le vendeur ou celui qui a traité l'affaire reçoit une commission du fait qu'il a fourni cette affaire à telle société de finance.

M. McKichan: Il me semble que tout dépend du genre de service que le vendeur fournit et de savoir si la commission versée par la société de finance pour les ventes est raisonnable ou non. Si le vendeur assume le risque du crédit, ce que prévoient certains contrats, il me semble qu'il a alors droit à une certaine rémunération, ce que lui fournirait une commission un peu plus élevée. S'il n'y avait aucun recours contre le négociant, je suppose qu'il y aurait une commission inférieure et que celle-ci couvrirait en partie les frais de comptabilité assumés par le vendeur, c'est-à-dire l'établissement des formulaires, le contrôle du crédit, etc. Quelle que soit la méthode adoptée, je n'y trouve rien d'intrinsèquement immoral.

M. Rodriguez: Votre conseil a-t-il un code d'éthique applicable à ses membres?

M. McKichan: Par exception. Je veux dire par là que nous n'inviterons pas, comme membre, quelqu'un qui viole manifestement la loi ni un organisme qui ne se comporte pas comme un bon citoyen.

M. Rodriguez: Ne pensez-vous pas qu'il soit juste que les consommateurs puissent avoir une connaissance détaillée des services que vous leur offrez et des coûts que ceci entraîne?

M. McKichan: Je voudrais apporter deux précisions. Tout d'abord, la majorité de nos membres travaillent dans le domaine de la mode, puisque nous représentons les trois quarts des entreprises opérant dans ce secteur, qu'il s'agisse de petites entreprises ou d'unités très importantes qui ont leur propre système de crédit et ne font donc pas appel à d'autres organismes de financement. De ce fait, nous ne pouvons pas réellement répondre à ce genre de questions puisque, ni nous-mêmes ni nos membres, n'avons d'expérience directe de ce type de financement.

Mme S. Flagal (présidente de la société Beamish Stores Co. Ltd.): Veuillez m'excuser, monsieur McKichan, mais je dois préciser qu'il y a environ 10 ans, notre société s'est lancée dans la vente en grand magasin et a constaté qu'il lui coûterait trop cher de gérer son propre système de crédit. Cependant, nous pensions qu'il pourrait être avantageux de fournir nos propres

[Texte]

service. But we found that we did not have enough volume of credit card purchasers and so we dropped the system.

Now, there was no form of kickback. The reason we used an outside agency was that we ourselves could not afford to offer what we felt our customers wanted, so we dropped that service.

The Chairman: Thank you, Mrs. Flagal. Thank you Mr. Rodriguez. The next questioner is Mr. Gray.

Mr. Rodriguez: Put me down for a second round.

The Chairman: Yes, I will indeed.

Mr. Gray: Thank you, Mr. Chairman. Could you tell us a little more about the kind of membership you have? I think it would be useful for the Committee to have this on the record.

Mr. Rodriguez: That is on the first page.

Mr. McKichan: Mr. Chairman, we have within our membership three categories of members: we have ordinary members who are actual retailers, and they are made up of almost all the large national companies, most of the medium-sized companies, and a large cross-section of independents, principally in the fashion trades where there is no specialist sectoral organization representing that retail sector.

We also have affiliate members who are the specialist trade associations representing particular sectors of the trade such as the Canadian Jewellers Association, the Canadian Shoe Retailers Association, and we represent them indirectly. We have a third category of members or associates who are businesses which service the trade in some technical capacity and who have an interest in being aware of what is going on, and, from time to time, in joining their interests with our interests because of our commonality of interests.

Our direct members among them perform something over 60 per cent of the total retail store volume performed in Canada, and if you add our affiliate membership it would represent another 15 or 20 points of volume.

Mr. Gray: So I gather that you represent the largest retail chains like Eaton's and Simpson's and Simpsons-Sears.

Mr. McKichan: And also a great many independents.

Mr. Gray: Did I understand you to say that you have recommended to the department discussions about what might be in the bill, rather than a criminal rate which would be a set level stipulated by regulation? You feel that there should be a variable formula which would be based on the concept of a spread above the prime rate, and you suggested a 20 point spread. That is, say, 30 per cent. In effect, you are saying that if this formula were used you would accept the idea that a criminal rate of interest, that is to say, one which, if charged

[Interprétation]

cartes de crédit à nos clients et nous avons donc fait appel à un service extérieur mais nous avons constaté que notre volume de ventes avec ces cartes de crédit n'était pas suffisant, ce qui nous a amenés à abandonner ce système.

Ceci dit, il n'y avait là aucune forme de commission. La raison pour laquelle nous avons fait appel à un organisme extérieur, c'est parce que nous avons jugé que nous ne pouvions nous-mêmes offrir quelque chose que nos clients désiraient. De fait, nous avons abandonné ce service.

Le président: Merci, madame Flagal. Merci, monsieur Rodriguez. Je donnerai maintenant la parole à M. Gray.

M. Rodriguez: Pouvez-vous inscrire mon nom pour le second tour, monsieur le président?

Le président: Certainement.

M. Gray: Merci, monsieur le président. Pourriez-vous me donner des détails sur les activités des membres de votre organisation? Je pense que ceci serait très utile pour le Comité.

M. Rodriguez: Cela se trouve en première page.

M. McKichan: Nous avons trois types de membres, monsieur le président. Nous avons des membres ordinaires, qui sont essentiellement des détaillants et représentent pratiquement toutes les grandes entreprises nationales, la plupart des entreprises moyennes et un grand nombre d'entreprises indépendantes, surtout dans le domaine de la mode, puisque ce secteur n'est pas représenté par un organisme spécialisé.

Nous avons ensuite des membres affiliés, qui sont des associations commerciales spécialisées, représentant des secteurs bien particuliers des affaires, comme l'Association des joailliers canadiens, l'Association des vendeurs de chaussures canadiens, etc. Ces membres affiliés sont représentés indirectement par notre organisme. Nous avons ensuite une troisième catégorie de membres, c'est-à-dire des membres associés, qui sont des entreprises fournissant certains services techniques et qui tiennent à être tenus au courant de ce qui se passe dans tel ou tel secteur et qui, également, doivent défendre les mêmes intérêts que nous.

Nos membres directs réalisent ensemble un peu plus de 60 p. 100 du total des ventes au détail du Canada et, si vous y ajoutez nos membres affiliés, vous atteignez alors 75 à 80 p. 100.

M. Gray: Je suppose donc que vous représentez les plus grands magasins de détail comme Eaton, Simpson et Simpsons-Sears?

M. McKichan: Ainsi que beaucoup d'indépendants.

M. Gray: Ai-je bien compris que vous avez recommandé au Ministère d'entamer des discussions au sujet des dispositions que pourrait contenir le projet de loi, afin d'éviter des dispositions d'ordre criminel définies par règlements? Je veux dire par là que, selon vous, il devrait y avoir une formule variable, tenant compte d'une certaine variation à partir du total, cette variation étant, si je vous ai bien compris, 20 points. Veuillez m'excuser, il s'agit de 30 p. 100. Vous voulez donc dire que, si cette formule était utilisée, vous seriez prêts à admettre qu'un

[Text]

would be the subject of criminal prosecution, should be or could be 30 per cent if the prime rate were 10 per cent.

• 2050

Mr. McKichan: We did not tie ourselves down to the degree of the spread, Mr. Gray. We simply espoused that principle and by way illustration we suggested that maybe 20 points might be a realistic spread. But we do not feel we have any particular expertise in that area because there may be areas of financing and moneylending where that spread is not appropriate.

Mr. Gray: As far as your industry is concerned you are saying that for the spread of that sort there is ample room to cover your administrative costs and either make a return or at least break even.

Mr. McKichan: It would certainly be ample for the retail industry even taking into account the very comprehensive type of bookkeeping that is associated with retail type of lending.

Mr. Gray: And yet it would appear from what the Consumers' Association of Canada wrote to the Minister of Consumer Affairs that the department suggested to them, they are contemplating a criminal rate of interest with the level of 70 per cent. In so far as your industry is concerned a rate of that level is far in excess of what you consider necessary to cover your cost and a reasonable rate of return.

Mr. McKichan: For our industry that is quite correct, sir.

Mr. Gray: Right. Thank you very much.

The Chairman: Thank you, Mr. Gray. Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: I just want first of all to thank you, Mr. McKichan, for this very good presentation to our Committee. I would like to reiterate what I said to the Chairman that I think you have made it quite clear that in many instances your job would have been rendered easier had the regulations or the background been made available to you.

I would just like to follow the same line of questioning as did Mr. Sinclair Stevens only in relation to the unwarranted rate. I notice you have some general observations, vis-à-vis the unwarranted rate, but do you perceive any difficulties in making this general principle stick? What are your general views and the views of your association vis-à-vis what under some specific instances would constitute an unwarranted rate in relation to the prime rate Mr. Stevens discussed? I know that many cases would be different depending on the risk in attempting to determine an unwarranted rate. But have you any views or background information that might be helpful to the Committee in establishing...

Mr. McKichan: I think, Mr. Chairman, we are probably not the most helpful type of witness who could respond very knowledgeably to that type of question because, as we mention in our submission, typically in retailing, the rate of charge is not adjusted to the circumstances of the individual customer or to the anticipated risk. To do so would be just too complicated in a business with literally millions of borrowers—although in

[Interpretation]

taux d'intérêt criminel, c'est-à-dire un taux passible de poursuite criminelle, serait de l'ordre de 30 p. 100 si le taux préférentiel était de 10 p. 100.

M. McKichan: Nous ne nous sommes pas engagés là-dessus, monsieur Gray. Nous avons simplement approuvé ce principe général et avons indiqué, à titre d'exemple, qu'un éventail de 20 percentiles était sans doute réaliste. Cependant, nous ne pensons pas être des experts en la matière, car il se peut que cet éventail ne s'applique pas à certains détails de la finance ou du prêt.

M. Gray: En ce qui vous concerne, vous admettez donc que cet éventail vous laisse suffisamment de marge pour absorber vos coûts administratifs et, sinon faire des profits, tout au moins ne pas enregistrer de pertes.

M. McKichan: En effet, un tel éventail laisse une marge suffisante au commerce de détail, même si l'on tient compte des services de comptabilité très importants que les opérations de crédit exigent de la part d'un commerce de détail.

M. Gray: D'après ce que l'Association des consommateurs du Canada a écrit au ministre de la Consommation, il semble que des fonctionnaires de ce ministère lui aient dit qu'ils envisageaient de fixer le taux d'intérêt criminel à 70 p. 100. Donc, en ce qui concerne votre secteur industriel, un tel niveau serait bien supérieur à celui que vous jugez nécessaire pour absorber vos coûts et réaliser une marge de profit raisonnable.

M. McKichan: Pour ce qui est de notre secteur industriel, c'est exact.

M. Gray: Merci beaucoup.

Le président: Merci, monsieur Gray. Monsieur Grafftey.

M. Grafftey: Je voudrais tout d'abord vous remercier, monsieur McKichan, de l'exposé excellent que vous avez fait devant ce comité. Au risque de répéter ce que j'ai dit tout à l'heure au président, je pense que vous avez bien montré que, dans de nombreux cas, la tâche vous aurait été beaucoup plus facile si vous aviez eu connaissance des règlements.

Je voudrais maintenant en revenir à la question posée par M. Sinclair Stevens en ce qui concerne le taux non garanti. Je constate que vous avez fait quelques remarques d'ordre général à ce sujet, mais j'aimerais savoir si vous prévoyez des difficultés dans l'application de ce principe général. A votre avis, à quel niveau se situerait un taux non garanti par rapport aux taux préférentiels mentionnés par M. Stevens? Je sais que le fait d'essayer de déterminer un taux non garanti varie d'un à l'autre, selon le risque que présente le cas en question. Cependant, avez-vous des informations ou des remarques à faire qui pourraient être utiles au Comité...

M. McKichan: Monsieur le président, je ne pense pas que nous soyons particulièrement experts en la matière pour répondre à ce genre de question car, comme nous l'avons mentionné dans notre mémoire, le taux d'intérêt, dans le commerce de détail, n'est pas ajusté en fonction de la situation de chaque client ni en fonction du risque anticipé. En effet, de tels ajustements seraient beaucoup trop compliqués pour un sec-

[Texte]

our industry we think of them as customers primarily and as borrowers only secondarily—where the system is that a decision is made to grant credit, and that is the crucial decision. After the decision has been made to grant credit, the next, and it is a more secondary type of feature, is the level of credit which is granted to that customer. There is no custom tailoring of the rate to the assumed risk of that particular customer. The rate is the same regardless of the circumstances of a customer.

So the degree or the appropriate level of rate is not really of crucial importance when placed against the position of the individual customer in our industry. I am sure other witnesses could give you much more precise reactions to that question.

• 2055

Mr. Grafftey: Mr. McKichan, in determining the real rate of interest that the customer should be paying as opposed to credit contracts through, let us say, *Household Finance* or any other, do I assume correctly that you are having great difficulty discussing this point in your brief without the regulations being published?

Mr. McKichan: It certainly was a handicap. Throughout the brief, in the absence of the regulations we took the course of assuming that the regulations were as severe as we could anticipate them . . .

Mr. Grafftey: Yes.

Mr. McKichan: . . . or could reasonably anticipate them, and our reactions are based on that premise.

Mr. Grafftey: Are you faced with the same difficulty, let us say, that an ordinary lending company would have in making a difference between a service charge and a straight interest charge and whether they should all be lumped together or split in two? Let us say, your interest rate would be shown and then a service charge shown and then a compounded interest rate putting the two together. Have you any proposals to make to the Committee and to the government vis-à-vis how you feel that it should be done in your particular domain?

Mr. McKichan: In the typical type of retail credit operation, the so-called interest element of the charge is, of course, a significant one, but it is often no more significant than the so-called service part of the charge because a large element of the consumer credit charge is, in fact, made for the clerical service which is provided and the customer convenience which stems from it. If you operate a revolving or variable credit account with a retailer, you receive once a month a very detailed statement on which you probably have numerous transactions and returns as well as purchases. A large part of the credit charge which you pay goes, in fact, to pay the quite substantial cost of maintaining that account.

Mr. Grafftey: What would your impression be of a regulation that stated that the real interest charge should be shown; second, a compilation of the service charge and, third, although you may or may not argue that a service charge

[Interprétation]

teur industriel qui compte des millions d'emprunteurs, même si nous considérons d'abord ces derniers comme des clients et, ensuite, comme des emprunteurs. La décision la plus importante est celle qui consiste à accorder le crédit. Une fois cette décision prise, il s'agit alors de déterminer le niveau de crédit accordé au client. Cependant, nos taux ne sont pas établis «sur mesure», c'est-à-dire en fonction des risques présentés par le client. Les taux sont les mêmes, quelle que soit la situation de chaque client.

En conséquence, le niveau du taux n'est pas d'une importance cruciale lorsque nous étudions la situation de chaque client. Cependant, je suis sûr que d'autres témoins pourraient vous donner des informations plus détaillées là-dessus.

M. Grafftey: Monsieur McKichan, pour ce qui est de la manière d'établir le taux véritable d'intérêt que le client devrait payer de préférence au taux qu'exigerait de lui, par exemple, *Household Finance* ou toute autre entreprise, ai-je raison de supposer que vous avez eu beaucoup de difficulté à traiter de ce point, dans ce mémoire, en l'absence des règlements?

M. McKichan: Il est certain que cela était une difficulté. Dans le mémoire, en l'absence des règlements, nous avons supposé que les règlements seraient aussi sévères que nous pourrions le prévoir . . .

M. Grafftey: Oui.

M. McKichan: . . . ou que nous pourrions logiquement le prévoir, et nos réactions se fondent sur cette supposition.

M. Grafftey: Avez-vous les mêmes difficultés qu'aurait, par exemple, une compagnie de prêts ordinaires à établir la différence entre des frais de service et des frais d'intérêt simple et à décider si ces frais devraient être totalisés ou présentés sous deux rubriques différentes? Supposons que l'on indique le taux d'intérêt, ensuite les frais de service, ensuite le taux d'intérêt composé totalisant les deux postes précédents. Avez-vous des propositions à faire au Comité ou au gouvernement en ce qui a trait à ce qu'il faudrait faire dans ce domaine précis?

M. McKichan: Dans toute exploitation type de crédit au détail, l'élément «intérêt» de la note est, bien sûr, un élément considérable. Toutefois, il n'est pas plus considérable que l'élément «services» de la note parce qu'une grande partie de la note du crédit de consommation porte en fait sur les services de bureau fournis au client et sur les avantages qu'en retire le client. Si vous avez un compte de crédit renouvelable ou variable auprès d'un détaillant, vous recevez, une fois par mois, un état de compte très détaillé indiquant probablement de nombreuses opérations et des recettes ainsi que des achats. Une grande partie de la note de crédit que vous payez sert, en fait, à payer le coût considérable d'entretien de ce compte de crédit.

M. Grafftey: Que penseriez-vous d'un règlement qui préciserait, premièrement que le taux véritable d'intérêt devrait être indiqué, deuxièmement, que les frais de service devraient être indiqués et, troisièmement, bien que vous puissiez favoriser ou

[Text]

should not be included in interest, what the real interest charge is, compounded, when the first two are added up?

Mr. McKichan: In the variable type of account, which is a large and very significantly growing element of consumer lending in retail, it would be virtually impossible to break out separately a specific interest charge...

Mr. Grafftey: Is this why in your brief, you refer to the desirability of referring the customer to where he may find this information?

Mr. McKichan: That is one of the reasons we raise that point in the context of our advertising comments.

Mr. Grafftey: What guarantee would there be that they would be fairly, I will not say simple, but clear enough so the individual shopper could have a comparative rate?

Mr. McKichan: The existing provincial consumer lending regulations provide quite detailed provisions as to how a rate should be calculated and displayed to the customer, and we feel that it, in fact, gives the customer a completely comprehensive and very useful type of information. We adhere to it every day and we do not feel that it is necessary or desirable and, in some cases, even possible to do more than that.

Mr. Grafftey: This, Mr. Chairman, brings me to my last question. You allude, towards the end of your brief, Mr. McKichan, to the possibility of constitutional difficulties and the desirability to avoid them. Could you be specific to what you are referring and what suggestions would you have of avoiding them?

Mr. McKichan: Mr. Chairman, we do see, at least the possibility of conflict between the federal provisions and the existing provincial provisions. Naturally, as many of our members operate in more than one province and many of them operate in all provinces and the territories, they would be very distraught if, first, there were conflicting provisions and, second, if there were even overlapping provisions that required a double type of publication of information, some of which might be expressed in different ways and...

• 2100

Mr. Grafftey: Could you give specific areas where we should be forewarned that this could happen?

Mr. McKichan: If, for instance, the regulations under the federal bill required the expression of charges on accounts according to a different formula from that used in the provincial legislation, obviously that would be tremendously upsetting, difficult and confusing for the customer, and confusing for the merchant.

Mr. Grafftey: Thank you, Mr. Chairman.

[Interpretation]

défavoriser le fait que les frais de service soient inclus dans l'intérêt, que les véritables frais d'intérêt soient inclus et que l'on fasse l'addition de ces deux postes?

M. McKichan: Dans les comptes variables, comptes qui constituent une très grande partie, en voie de croissance, des prêts des détaillants aux consommateurs, il serait pratiquement impossible de ventiler des frais d'intérêt précis...

M. Grafftey: Est-ce pour cela, dans votre mémoire, vous souhaitez pouvoir renvoyer le client à une source auprès de laquelle il pourrait obtenir ces renseignements?

M. McKichan: C'est une des raisons pour laquelle nous soulevons cette question, dans le cadre de nos observations sur la publicité.

M. Grafftey: Qu'est-ce qui garantirait que ces renseignements seraient assez, ne disons pas simples, mais en tout cas clairs, pour que l'acheteur éventuel puisse avoir des points de comparaison?

M. McKichan: Les règlements provinciaux actuels de prêts aux consommateurs contiennent des dispositions assez détaillées quant à la manière de calculer un taux et de le communiquer au client; nous trouvons que cela donne, en fait, aux clients, des renseignements parfaitement exhaustifs et utiles. Nous nous y tenons tous les jours et nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire ou souhaitable et, dans certains cas, même possible, de faire plus.

M. Grafftey: Voilà, monsieur le président, qui m'amène à ma dernière question. Vous traitez, vers la fin de votre mémoire, monsieur McKichan, de la possibilité de présence de difficultés constitutionnelles, et vous souhaitez pouvoir les éviter. Pourriez-vous préciser ce à quoi vous faites allusion et pouvez-vous offrir des suggestions quant à la manière d'éviter cette situation?

M. McKichan: Monsieur le président, nous entrevoyons, au moins, la possibilité d'un conflit entre les dispositions fédérales et les dispositions provinciales actuelles. Naturellement, comme beaucoup de nos membres exploitent des magasins dans plus d'une province et que beaucoup d'entre eux exploitent des magasins dans toutes les provinces et dans les territoires, ils se trouveraient dans une situation extrêmement déplaisante si, d'abord, il y avait des dispositions contraires et si, deuxièmement, il y avait chevauchement de dispositions, chevauchement qui entraînerait l'existence de deux publications de renseignements différentes, de manière diverse d'exprimer certaines choses, et...

M. Grafftey: Pourriez-vous me donner des domaines bien précis où on devrait nous avertir que cette situation peut se produire?

M. McKichan: Si, par exemple, le Règlement établi en vertu du bill fédéral établissait des frais de compte selon une formule différente de celle de la loi provinciale, ceci, naturellement, créerait beaucoup de confusion pour le client et pour le marchand.

M. Grafftey: Merci, monsieur le président.

[Texte]

The Chairman: Thank you, Mr. Grafftey.

Mr. Huntington, you are next.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Chairman, the answer that was just given to Mr. Grafftey, does that cover the total concern you have with constitutional problems, this bill versus provincial bills? What are your total concerns there?

Mr. McKichan: I think it would be fair to say that in any one of the areas to which we have made specific allusion, such as the basis for the change of rate on accounts, particularly on variable accounts, at the moment there are now different provisions in a variety of the provinces as to how that is done. If the federal legislation is laid on top of that and provides yet another standard, first of all, there is indecision as to which is the provision to be observed because they would be directly at cross purposes and, second, of course it would again, as I have said, be confusing, but we would assume and we would hope that this bill, in fact, would not be passed if the federal department has not reached some accommodation with the provinces as to whose legislation would prevail. It would be disastrous if it was passed without their being a clear understanding as to what was to occur.

Mr. Huntington: In other words, you would see this bill then being of service to your association and the members of your association if it could resolve some of the differences between the different provinces and if it could not lay on top of it further legislation, but if it could unify it nationally.

Mr. McKichan: Any company operating nationally now has to absorb a variety of different circumstances province by province and, for instance, I used the example of changing its rate, has to do that in a different fashion in different jurisdictions. That, of course, is expensive on the one hand and it is also confusing to customers who move between jurisdictions.

Mr. Huntington: My apologies, through the Chairman, I just disembarked from a plane so I have not had that much time on your brief, but has your association done some detailed studies on the different provincial pieces of legislation that affect your credit granting arms, do you have an inventory of the issues and do you have specific recommendations as to where this bill could perform a service to the retail industry and the consumer nationally?

Mr. McKichan: If you ask me if I have that at hand, the answer is no. If you ask me could we assemble that, the answer is yes.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, that would be very helpful to the Committee in its considerations of these points. I wonder whether I might ask, through you, Mr. Chairman, if such a submission could be made available to us.

The Chairman: I see no reason why, if we could make some effort to get it.

Mr. Huntington: Variable credit seems to be of a concern to your organization in your submission. I understand revolving, and I assume that variable credit is a special credit option

[Interprétation]

Le président: Merci, monsieur Grafftey.

Monsieur Huntington, vous avez la parole.

M. Huntington: Merci, monsieur le président.

Est-ce que la réponse que vient de fournir M. Grafftey répond bien à toutes les inquiétudes que vous avez au point de vue constitutionnel, soit dans le cas du bill fédéral par rapport aux bills provinciaux?

M. McKichan: Je crois que dans un domaine particulier, tel que celui de la base sur laquelle on établit des changements de taux des comptes, particulièrement des comptes variables, il existe actuellement différentes stipulations selon les provinces. Si du côté de la loi fédérale on établit encore une autre norme, on ne saura pas tout d'abord quelle est la stipulation qu'il faut respecter et il y aura confusion. Nous espérons que ce bill ne sera pas adopté si le ministère fédéral ne s'entend pas en quelque sorte avec les provinces quant à la loi qui doit primer.

M. Huntington: En d'autres termes, vous pensez que ce bill est utile pour votre Association ainsi que pour ses membres à condition qu'il résolve certaines des différences qui existent selon les provinces. Vous ne voulez pas que ce soit une nouvelle loi surimposée à toutes les autres mais qu'elle standardise les différentes stipulations sur le plan national.

M. McKichan: Actuellement, toute société qui travaille sur le plan national doit tenir compte des circonstances différentes selon les provinces et effectuer des modifications de taux selon ces provinces, ce qui, naturellement, est coûteux et fort déroutant pour les clients qui déménagent d'une province à l'autre.

M. Huntington: Je m'excuse, mais je viens d'arriver par avion et je n'ai pas eu le temps de lire votre mémoire, mais est-ce que votre Association a effectué des études détaillées sur les différentes lois provinciales qui touchent vos succursales qui fournissent du crédit? Avez-vous établi un inventaire de questions en cause, et est-ce que vous avez des recommandations à faire pour que ce bill puisse rendre service dans tout le pays à l'industrie du détail et au consommateur?

M. McKichan: Si vous me demandez si j'ai cette étude sous la main, je dirais que non, mais si vous me demandez si nous pouvons la faire, je dirais que oui.

M. Huntington: Ce serait fort utile pour le Comité. Je me demande si je pourrais demander, monsieur le président, que cette soumission me soit fournie.

Le président: Je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas possible.

M. Huntington: Le crédit variable semble inquiéter votre organisation d'après votre exposé. Je comprends qu'il s'agit du crédit de roulement, et je suppose que ce crédit variable

[Text]

available to consumers of different classes of goods under specific deals, is that what you mean?

Mr. McKichan: Variable credit is simply the name given to the common form of department store. It is also used by other types of retailers, but if you do business with a department store and you have an account with them you are utilizing a form of variable credit. The variable element in it is that the accounts facilitate your being able to purchase a variety of merchandise at the times you want without having to sign a separate contract each time you make a new purchase.

Mr. Huntington: Would you be able to advise what specific clauses of the bill are of concern to you on this subject and what you might like to see in the way of deletions or amendments?

• 2105

Mr. McKichan: Mr. Chairman, the section which gives us particular concern is Clause 12 in which there are provisions dealing with the manner in which a "penalty" may be assessed against payments made in arrears. The clause is conceived, in our view, to deal really exclusively with either the single-loan type of account or the single purchase associated with a single-loan type of account.

The common practice in operating variable accounts when the payment arrives late is simply to add the service charge element of the payment which was due to the balance outstanding on the account, so that when the next payment has to be made, a service charge is charged on that service charge. Now on the usual type of balance that is found in variable accounts which, as we find out, is about \$250, the amount of that "penalty on penalty" is about 25 cents. That means that operating the system is very economical as far as both the customer and the store operating the account are concerned.

However, if some of these accounts are used by persons for substantially larger purchases, the balance sometimes gets up to \$2,000 or \$3,000 and, on these occasions, that "penalty on penalty" might amount to more than the maximum allowed under the bill. It is in these situations that we think it is unreasonable to apply the provisions—which are really designed for a single purchase or a single loan—to an account which is basically not used for that type of purchase, and where, to apply these strict provisions would require an amount of book-keeping and an expense quite disproportionate to the amount of money we are talking about. In fact, it would strike at the whole operation of these types of accounts and, in the case of small retailers, would probably require them to get out of the business and turn their business over to Chargex or somebody else. In the case of the larger companies, it would involve them in quite disproportionate costs to comply with the provisions of the bill.

We do not think this is a hardship on the customer. The customer understands the system and, in fact, most of them work it to their advantage.

[Interpretation]

représente une possibilité spéciale d'obtenir du crédit dont les consommateurs peuvent profiter à l'achat de différentes sortes de marchandises?

M. McKichan: Le crédit variable est simplement le nom donné aux magasins à rayons habituels. Il y a d'autres détaillants qui s'en servent aussi, mais lorsque vous faites des affaires avec un magasin à rayons et que vous avez chez lui un compte, vous utilisez une sorte de crédit variable. L'élément variable c'est que le compte vous facilite l'achat de toutes sortes de marchandises au moment où vous en voulez sans que vous ayez à signer un contrat distinct chaque fois que vous faites un nouvel achat.

M. Huntington: Est-ce que vous pourriez me dire quels sont les articles bien précis du bill qui vous inquiètent dans ce cas et qu'est-ce que vous aimeriez qu'on supprime ou qu'on change?

M. McKichan: Monsieur le président, l'article qui nous préoccupe le plus c'est l'article 12, qui comporte certaines dispositions précisant comment une «pénalité» pourra être calculée dans le cas de paiements en retard. Selon nous, cet article est conçu pour traiter exclusivement de ce que nous appelons les prêts uniques ou les achats uniques associés à un prêt unique.

Lorsque l'on gère des comptes variables, la pratique courante, lorsqu'un paiement arrive en retard, est simplement d'ajouter l'intérêt qu'aurait dû entraîner ce paiement au solde du compte, ce qui fait que, lors du prochain paiement, le client devra payer un taux d'intérêt sur ce premier intérêt. Comme nous l'avons dit, dans ce genre de compte variable, le solde typique est de l'ordre de \$250, ce qui fait que la pénalité sur la pénalité est d'environ 25 cent. De ce fait, le système est très économique, à la fois pour le client et pour le magasin.

Maintenant, si certains de ces comptes sont utilisés pour des achats beaucoup plus importants, le solde peut parfois atteindre \$2,000 ou \$3,000 et, dans ces cas, cette «pénalité sur la pénalité» risque de dépasser le maximum autorisé par ce projet de loi. Selon nous, il serait déraisonnable que ces dispositions s'appliquent à ce genre de situation, puisqu'elle sont essentiellement conçues pour des achats uniques ou des prêts uniques, c'est-à-dire pour des comptes qui ne sont généralement pas utilisés pour ce genre d'achat important. Je veux dire par là que l'application stricte de ces dispositions exigerait une comptabilité beaucoup plus importante et entraînerait des frais tout à fait disproportionnés par rapport aux sommes concernées. De fait, ceci constituerait un tel inconvénient pour ce genre de compte que beaucoup de petits détaillants seraient probablement obligés de faire appel à des sociétés comme Chargex. Pour les plus grandes sociétés, l'application de ce projet de loi entraînerait des coûts tout à fait disproportionnés.

Nous ne pensons pas que ceci constitue une difficulté pour le client, puisqu'il comprend le système et que, dans la plupart des cas, celui-ci fonctionne à son avantage.

[Texte]

Mr. Huntington: How would you like to see Clause 12 worded?

Mr. McKichan: We suggest, Mr. Chairman, that the cure for the clause is by re-defining the definition of "penalty" and on page 15 of our brief we suggest an amendment to that definition wherein we say:

... but shall not be construed to mean any amount contracted to be paid by a borrower under a variable credit arrangement whereby in the event of a payment arriving in the hands of a creditor after a periodic statement date, the unpaid service charge is added to the outstanding balance and the payment is not deducted from the outstanding balance until the next succeeding statement date.

Of course, we know that the legislation is striking at unprincipled lenders who build in unreasonable penalties for late payment, but we suggest that the unreasonable type of lender will not be able to operate a revolving type of account because it is just not applicable to his type of business.

We also have some concerns about the manner on which the rights in a variable account may be changed. That is dealt with in Clause 11. Here we suggest that instead of adopting the proposals of the bill, which say that when a new rate is applied—and you understand that variable accounts are operated virtually in perpetuity—and when money rates change, it is appropriate to change the rate in the account, and that power to do so is taken in the original contract between the borrower and the lender. We say that rather than having to apply the right to all new business, which again would be terribly complicated and would probably involve the companies concerned in having to run down the old account and open a new account for the customer and give the customer two statements, which would be hideously confusing, we suggest that, rather, the customer be given 90 days' notice of the intention to change, and this gives the customer freedom to shop around and find an alternative source of credit, always keeping in mind that in these accounts we are talking about pretty low balances. We are talking about, as we said, on the average of \$250, so we feel in both these circumstances the legislation takes something of a sledge hammer to crack a nut of what is essentially an account designed for convenience.

• 2110

Mr. Huntington: I see the Chairman has signaled me that I have one more question on the first round. I was interested in the use of your term "bad corporate citizens" are not members of your association. What are the practices inherent in that terminology that concerns your association and that you feel we need legislation to cover? Does this legislation, in fact, cover the activities of "bad corporate citizens" in the credit field?

Mr. McKichan: Mr. Chairman, I was not particularly using that expression purely, or even chiefly, in relation to credit practices. I was using it in relation to corporate dealings

[Interprétation]

M. Huntington: Comment voudriez-vous que soit rédigé l'article 12?

M. McKichan: Nous pensons que la solution serait de redéfinir la «pénalité» et, à la page 15 de notre mémoire, nous faisons une proposition à cet effet:

... mais ne saurait s'entendre d'un montant quelconque que le prêteur s'est engagé à payer dans le cadre d'un accord quelconque dit de crédit variable aux termes duquel, dans le cas où le paiement serait entre les mains du créancier postérieurement à la date de présentation de l'état de compte, les frais de service non payés s'ajoutent au solde en souffrance et le paiement n'est déduit dudit solde qu'au moment de la présentation de l'état de compte suivant.

Évidemment, nous savons très bien que ce projet de loi est destiné à s'attaquer au prêteur mal intentionné qui prévoit des pénalités déraisonnables, en cas de paiements tardifs, mais nous pensons que ce type de prêteur ne pourra de toute façon pas gérer un compte identique à celui que nous mentionnons, puisqu'il ne s'applique pas à son type d'activité.

Nous sommes également préoccupés par la manière selon laquelle les taux de crédit d'un compte variable peuvent être changés, ce qui est prévu à l'article 11. Selon cet article, lorsqu'un nouveau taux est appliqué, et vous comprendrez que les comptes variables sont pratiquement gérés à perpétuité, il faut également changer le taux s'appliquant au compte, conformément aux dispositions qui se trouvent dans le contrat d'origine passé entre le prêteur et l'emprunteur. Nous disions que plutôt que d'avoir à donner ce droit à toutes les nouvelles affaires, ce qui serait très compliqué, puisqu'il faudrait que la société examine les anciens comptes et ouvre de nouveaux comptes pour le client et fournisse au client deux états, ce qui jetterait la confusion, nous proposons qu'on fournisse plutôt au client un préavis de 90 jours de cette intention de changement, ce qui permettra au client de voir s'il existe d'autres sources de crédit, compte tenu toujours du fait que dans le cas de ces comptes les soldes ne sont pas très élevés. Nous parlons de quelque chose comme \$250 et nous pensons que dans ces deux cas la loi utilise un gros marteau pour casser une noix, dans le cas d'un compte qui est surtout destiné à faciliter les choses pour le client.

M. Huntington: Je vois que le président m'a indiqué que je pouvais poser une autre question au cours de cette première série. Ce qui m'a intéressé c'est le fait que vous avez indiqué que les sociétés qui n'étaient pas de bons citoyens n'étaient pas membres de votre Association et j'aimerais savoir ce que vous voulez dire par là? Est-ce que vous pensez que la loi que nous avons ici touche ces activités de crédit des sociétés qui sont de mauvais citoyens?

M. McKichan: Je n'utilisais pas cette expression uniquement pour les pratiques de crédit. Je voulais parler de sociétés traitant avec le public. Si nous avions des preuves que certains

[Text]

generally and in relation to dealings with the public. If we had reasonable evidence that any of our members were dealing unfairly with the public, we would ask that member to leave our organization. Unfairly could be in relation to merchandise or it could be in disclosure of the terms on which he did business, including credit business, or any other means of that nature.

The Chairman: Thank you, Mr. Huntington. I am sorry, I have already let you go about a minute over your time. I know you are on a point you are trying to make, but I think I have to cut you off at this point.

Mr. Huntington: Next round, Mr. Chairman.

The Chairman: The next questioner will be Mr. Clarke, followed by Mr. Lajoie, Mr. Stevens and then Mr. Rodriguez. Mr. Clarke.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Thank you, Mr. Chairman. I am not entirely sure whether Mr. McKichan thinks that his members fall under the provisions of daily crediting of interest from the deposit-taking provisions. How is that?

Mr. McKichan: We noted that the proposed act provides for exemption for specified categories of operator, and because our members that do accept credits are not really in the banking business and are doing it as an adjunct to the selling of merchandise rather than the custody of borrowing of money, we suggest that our members would be fitting candidates for exemption, and we hope we would not be involved in the daily crediting of money because it would—particularly for our people who are on manual systems—be an onerous task and inappropriate in terms of the amount of money involved.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Thank you. Is the witness saying, Mr. Chairman, that because the regulations have not been spelled out or set out by the Minister that they have been unable to determine whether they will be encompassed by that provision?

Mr. McKichan: We do not know whether we will be encompassed by that.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): There is another aspect of regulations that has not been spelled out yet, and that is the unwarranted rate of interest. I am surprised that the retailers might fall under that provision, but in the absence of any definition of the unwarranted rate, what has the retail council felt its exposure might be under those provisions?

• 2115

Mr. McKichan: Mr. Chairman, we did not conceive it to be likely that we would fall under the unwarranted rate provision because, in relation to various other categories of credit, the common retail rates appear reasonable by these standards and, indeed, by any standards. So we did not think it likely that that would be an eventuality.

We raised the points—I guess it is on Page 11 in clause 8—the bill provides that as one of the considerations in judging whether or not a rate is reasonable, the court should pay attention to:

[Interpretation]

de nos membres aient traité d'une façon injuste le public nous leur demanderions de quitter notre organisation. Lorsque je parle de traitements injustes, c'est de marchandises saisies ou de conditions d'affaires, y compris le crédit ou autre.

Le président: Merci, monsieur Huntington. Je m'excuse, nous vous avons déjà donné une minute de plus et je sais que vous voulez prouver ce point, mais nous devons vous couper la parole.

M. Huntington: Mettez-moi pour la prochaine série de questions, monsieur le président.

Le président: Les prochains seront M. Clarke, puis M. Lajoie, M. Stevens et puis M. Rodriguez. Monsieur Clarke.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Merci, monsieur le président. Je ne suis pas sûr que M. McKichan est convaincu que ses membres sont visés par les stipulations des établissements quotidiens de l'intérêt du crédit dans le cas des déposants.

M. McKichan: Nous avons remarqué que la loi prévoit l'exemption de certaines catégories d'opérations. Et vu que nos membres qui acceptent le crédit ne sont pas réellement dans les affaires bancaires et ne le font qu'à titre auxiliaire de la vente de marchandises, nous proposons que nos membres soient aussi exemptés et nous espérons n'avoir pas à faire d'opérations quotidiennes de crédit car ce serait trop coûteux pour nos systèmes manuels, et inapproprié vu les montants d'argent en cause.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Merci. Est-ce que le témoin veut dire du fait que les règlements n'ont pas encore été établis par le ministre, qu'il est incapable d'établir s'il est visé par cette stipulation?

M. McKichan: Oui, nous ne savons pas si nous sommes visés par ces stipulations.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Mais il y a un autre aspect des règlements qui n'est pas encore énoncé et c'est celui du taux excessif d'intérêt. Je suis surpris que le commerce de détail soit visé par cette stipulation mais dans l'absence d'une définition de ces taux excessifs, je me demande ce qu'en pense le Conseil du commerce du détail?

M. McKichan: Nous ne pensions pas être visés par cette stipulation visant les taux excessifs dans le cas des différentes catégories de crédit. Les taux du commerce de détail semblent raisonnables dans le cadre de ces normes et, en fait, de toute norme. Nous n'avons donc pas pensé que cela serait une éventualité à envisager.

A la page 11, à l'article 8, le projet de loi stipule qu'en décidant si un taux est raisonnable ou non, les tribunaux devraient prendre en ligne de compte:

[Texte]

the degree of risk assumed by the lender under the lending transaction . . .

We simply pointed out that the degree of risk of a customer is not a factor in the establishment of a right in relation to a particular customer. I made the point in relation to the answer to one of the other Committee members.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I would like to ask, Mr. Chairman, if Mr. McKichan does not think a borrower might apply to the courts on the basis that he had made his payments regularly and had a good credit rating, and might have been able to obtain credit from say a bank at perhaps six per cent per annum below the rate charged by a retailer or a credit card company. What kind of defence in that case does Mr. McKichan think might be available to the retailer?

Mr. McKichan: We assume, Mr. Chairman, that the court would take judicial knowledge of similar rates charged by the competition of the retailer against whom it was claimed. We would assume that the court would take judicial knowledge of the nature of a retail borrowing transaction. Of course, one cannot impute universal or all-seeing wisdom to a court, but we would assume that these considerations would affect the court's decision, and in fact there would not be a substantial risk of a court finding a normal consumer lending rate excessive.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I would hope that you are right, Mr. McKichan, but the legislation is so far silent on that, and a lot of borrowers or people who buy on credit might take issue with that. I suppose the costs of defending a great number of actions in this line might be very costly to the credit granter, either at the retail or the credit card stage, and those costs—it might be preferable to settle, let us say, and incur a lot of costs either through legal costs or through settling. Those costs will have to be passed on. Will they not?

Mr. McKichan: If that became a feature of life in the credit business, that would certainly be unwelcome. As you say, costs of that nature at the end of the day, competition allowing it, would be passed on.

The experience of retailers, I must say, in relation to their dealings with customers is that a very high percentage of ordinary citizens, such as 98 or 99 per cent, are reasonable people and the only reason the credit business, or indeed the retail business, is a tenable one is that it works on that principle.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Mr. Chairman, I would like to ask if the Council generally finds that the legislation is harmful to the general relationship between the retailers and their customers, or the other way around.

Mr. McKichan: I would find it difficult to answer that question on a hypothetical basis. I guess realistically it has been one of the characteristics of the development of the whole consumer movement over the last ten or fifteen years that the great mass of consumers are virtually unaware of the legislation that has been passed to protect them. The legislation in

[Interprétation]

Les risques que le prêt fait courir au prêteur, . . .

Or, à ce sujet, nous avons simplement signalé que le risque que court un client n'est pas un facteur lorsqu'on établit les droits d'un client précis. J'ai déjà dit cela en répondant à un autre membre du Comité.

M. Clarke (Vancouver Quadra): J'aimerais demander, monsieur le président, si M. McKichan ne pense pas qu'un emprunteur pourrait en appeler aux tribunaux du fait qu'il a versé ses paiements régulièrement, et avait une bonne réputation de crédit, et qu'il aurait même pu obtenir du crédit auprès d'une banque à un taux d'intérêt inférieur peut-être de 6 p. 100 par année, au taux exigé par un détaillant ou par une entreprise de carte de crédit. Dans ce cas, d'après M. McKichan, quel serait le recours que pourrait avoir le détaillant?

M. McKichan: Nous supposons, monsieur le président, que le tribunal s'instruirait des taux semblables exigés par les concurrents du détaillant contre qui l'appel serait interjeté. Nous supposons que le tribunal s'instruirait de la nature des opérations de prêts au détail. Bien sûr, on ne peut pas supposer une sagesse universelle ou une certaine clairvoyance à un tribunal, mais nous pensons que ces considérations influeraient sur la décision du tribunal et qu'il n'y aurait, en fait, pas grand danger qu'un tribunal trouve excessif un taux d'intérêt normal pour prêt aux consommateurs.

M. Clarke (Vancouver Quadra): J'espère, monsieur McKichan, que vous avez raison; toutefois, la loi est muette à ce sujet, et beaucoup d'emprunteurs ou d'acheteurs à crédit peuvent s'opposer à cela. Je suppose que les coûts de défense, en justice, d'un grand nombre de causes de ce genre, seraient très élevés pour le prêteur, que ce soit un détaillant ou une compagnie de cartes de crédit; il lui serait alors peut-être préférable d'en arriver à une entente, ce qui l'amènerait, de toute façon, à engager de fortes dépenses. Ces frais seront sans doute retransmis à quelqu'un d'autre. N'est-ce pas?

M. McKichan: Si cela devenait une situation courante en matière de crédit, ce serait certainement ennuyeux. Comme vous le dites, au bout de tout cela, les frais de ce genre, sous réserve des exigences de la concurrence, seraient retransmis à quelqu'un d'autre.

Je dois avouer que les détaillants savent de par leur expérience avec leurs clients, qu'un très haut pourcentage de citoyens ordinaires, 98 ou 99 p. 100, sont des personnes raisonnables. La seule raison pour laquelle le crédit, ou en fait, la vente au détail, survit, est qu'ils se fondent sur ce principe.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Monsieur le président, j'aimerais demander si le conseil trouve qu'en général cette loi est défavorable aux relations globales entre les détaillants et leurs clients, ou si c'est le contraire.

M. McKichan: Je trouve difficile de répondre à cette question en me fondant sur de pures hypothèses. Franchement, une des choses qui caractérise l'élaboration de la consommation au cours des 10 ou 15 dernières années, est le fait que la plus grande partie des consommateurs ignore pratiquement tout des lois qui ont été adoptées pour les protéger. Dans beaucoup de

[Text]

many instances has affected the behaviour of the business enterprises in the system. But the pace of life being what it is, and the mass of information impinging on all of us also being what it is, I think it is realistic to state that there are only a minority of informed consumers who are really aware of their rights. Most consumers rely on a day-to-day basis on the honesty of the merchants with whom they deal. I do not think they have suffered from that but, in fact, that is the real world.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Could I make one observation and ask one more question, Mr. Chairman?

I sense, as an observation, that the Retail Council would feel much better about the bill if the regulations were known to them. Indeed, this has been expressed a number of times in the Committee. How does the Council see, I think it is Clause 2(2), on page 7, which deals with the date on which a payment is deemed to be made?

(2) For the purposes of this Act, a payment . . . shall be deemed to have been made . . . in the form of an amount paid that is sent by mail . . . on the day it is sent . . .

It says, "by mail".

Mr. McKichan: We feel that that is an unrealistic proposal. We make the point, first, that it is often, perhaps even usually, difficult to decipher a postmark; and second, some of the definitions in the bill equate the return of merchandise with a payment. So if the customer were anxious to evade his liabilities, he could keep on making returns and would fall within the provisions of the proposed act as having made a payment, so he would virtually never have to pay his bills at all. I use that semifacetious response, but the deemed payment provision we regard as completely unworkable. The suggestion we make in the alternative, we think, is workable where the onus is on the lender or vendor to bill the customer by a specified date prior to his due date. We think that can be monitored and can be inspected, and the vendor or lender can be obliged to show proof when, in fact, he did mail the statement.

The Chairman: Thank you, Mr. Clarke.

C'est maintenant à M. Lajoie.

M. Lajoie: Monsieur le président, j'aimerais savoir de quelle façon les membres du Conseil canadien du commerce de détail calculent l'intérêt sur les comptes mensuels lorsque le client ne paie pas ou paie seulement une partie du compte du mois précédent. Je vais vous donner un exemple de ceci.

Est-ce qu'on applique le taux d'intérêt mensuel de 1 p. 100, 1½ p. 100 ou 1¼ p. 100 sur le total du compte du mois passé ou seulement sur la partie impayée après un paiement partiel?

The Chairman: Mr. Renaud.

M. Jean Renaud (gérant du crédit, Simpson-Sears Ltd., Québec): Après un paiement partiel, avez-vous dit?

M. Lajoie: Oui.

M. Renaud: Cela dépend du montant du paiement qui a été fait. Les intérêts sont toujours déterminés d'après le solde du mois précédent.

[Interpretation]

cas, les lois adoptées ont influé sur le comportement des entreprises qui font partie du système. Cependant, le rythme de la vie étant ce qu'il est, et il en va de même pour la masse d'information qui s'écroule sur nos têtes, je crois qu'on peut dire, de façon réaliste, qu'il n'y a qu'une minorité de consommateurs bien renseignés qui connaissent vraiment leurs droits. La plupart des consommateurs se fient à l'honnêteté du marchand. Je ne crois pas qu'on en ait tellement souffert jusqu'ici, mais c'est cela la vraie vie.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Puis-je faire une observation et poser une autre question, monsieur le président?

Il me semble que le Conseil canadien du commerce de détail aborderait le bill de façon moins inquiète s'il connaissait les règlements. Cela a d'ailleurs déjà été dit ici. Et que pense le Conseil de l'article, je crois qu'il s'agit de l'article 2(2) à la page 7, de la date du versement présumé?

(2) pour l'application de la présente loi, un versement est réputé être fait . . . le jour où il est expédié par la poste

On dit bien: «Par la poste».

M. McKichan: Nous croyons que ce n'est pas réaliste. D'abord, plus souvent qu'autrement, il est très difficile de déchiffrer l'oblitération; deuxièmement, d'après certains articles du bill, retourner la marchandise équivaut à un paiement. Si le client voulait se défilier, il n'aurait qu'à retourner continuellement la marchandise, ce qui revient à dire qu'il n'aurait jamais à payer ses comptes. J'exagère, mais tout de même, la disposition concernant le versement présumé est tout à fait irréaliste. Nous proposons une solution de rechange en vertu de laquelle le prêteur ou le vendeur doit facturer le client avant une certaine date bien précise avant la date d'échéance. Voilà un système qu'on peut très bien contrôler et le vendeur ou le prêteur peut prouver, si besoin en est, que l'état de compte a bien été envoyé.

Le président: Merci, monsieur Clarke.

The next questioner is Mr. Lajoie.

Mr. Lajoie: Mr. Chairman, I would like to know how the members of the Canadian Retail Council figure interest on the monthly accounts when the client does not pay or pays only part of the preceding months account. I will give you an example.

Is his monthly interest rate of 1 per cent, 1½ per cent or 1¼ per cent applied to the total of the preceding month's account or only to the unpaid part after partial payment?

Le président: Monsieur Renaud.

Mr. Jean Renaud (Credit Manager, Simpson-Sears Ltd., Québec): On partial payment, you said?

Mr. Lajoie: Yes.

Mr. Renaud: That depends on the amount of the payment. Interest is always charged on the preceding months balance.

[Texte]

M. Lajoie: Cela veut dire que si un client, par exemple, n'a pas \$150 pour payer son compte et vous donne un acompte de \$100...

M. Renaud: Oui.

M. Lajoie: ... vous calculez l'intérêt sur les \$50 qu'il vous doit toujours au même taux que le mois précédent?

M. Renaud: Non. Si le client a payé au moins 50 p. 100 du solde, ce montant est déduit avant de calculer les coûts de crédit.

M. Lajoie: Merci.

Le président: Merci, monsieur Lajoie. Mr. Stevens, you are next.

Mr. Stevens: Thank you. Mr. Chairman, when I was on my first round we got up to the deposit account that certain merchants like to keep, which I take it from the response of our witness is really like a prepayment, as far as his future purchases are concerned. I would like now to consider the other situation, where somebody, let us say, uses a Chargex card. Chargex, in addition to the interest that is paid by the holder of the card, also makes a charge, I understand, to the retailer for the use of the card. What percentage is that?

Mr. McKichan: It is a sliding scale depending on the volume of business supplied by the retailer and, I believe, plus the average size of the ticket, plus—as my colleague says—the average size of the individual transaction.

• 2125

Mr. Visosky: It could range anywhere from 3.5 per cent to 6 per cent, to the best of my knowledge, I am not personally aware of any rates that are paid by any retailers, but by hearsay quoted.

Mr. Stevens: Let me put this to you. I was wondering whether you have considered this, and in special reference to Clause 37, which is the Office clause of the bill that we are considering, it states that:

any person who ... exacts collects from a borrower a credit charge in respect of a lending transaction at a credit charge rate that exceeds the rate prescribed by the regulations for the purposes of this paragraph

et cetera, is, of course, guilty of an offence, and he might end up in jail for two years.

When you said a 30 per cent interest structure would appear to be the dividing line between an ethical and nonethical level, I was wondering whether you have addressed yourself, though, to the thinking behind the framers of this legislation because I do not know where they would divide the line between what you formally charge as an interest rate and what you have charged the merchant who is handling the goods in that if I am a buyer and the merchant, has, say, paid even 4 per cent, that means if I have bought \$100 worth of merchandise there is a \$4 fee going to Chargex on \$96 worth of merchandise.

If you work out the magic of this interest rate kind of calculation, this is where they get their 70 per cent calculation because they are saying in that case, if I pay within the month

[Interprétation]

Mr. Lajoie: That means that if a client for example, does not have \$150 to pay his account and gives you an account of \$100...

Mr. Renaud: Yes.

Mr. Lajoie: ... You figure the interest on the \$50 that he still owes you at the same rate as the preceding month?

Mr. Renaud: No. If the client paid at least 50 per cent of the balance this amount is deducted before interest is charged.

Mr. Lajoie: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Lajoie. Monsieur Stevens, c'est à vous.

M. Stevens: Merci. Monsieur le président, à mon premier tour, nous en étions rendus au compte de dépôt qu'affectionnent certains marchands et qui revient, d'après la réponse du témoin, à un genre de paiement par anticipation en ce qui concerne ces achats futurs. Prenons la situation du bonhomme qui se sert de sa carte Chargex. Si j'ai bien compris le système, en plus de l'intérêt versé par l'emprunteur, Chargex exige un certain pourcentage sur les ventes réalisées grâce à la carte. De quel pourcentage s'agit-il?

M. McKichan: C'est une échelle variable; tout dépend du chiffre d'affaire du détaillant, de la moyenne de chaque vente, plus, comme mon collègue me le fait observer, l'importance moyenne de chaque transaction.

M. Visosky: D'après ce que j'en sais, cela va de 3.5 p. 100 à 6 p. 100. Je ne connais pas la situation personnellement, mais c'est ce que j'ai entendu dire.

M. Stevens: J'ai une autre question pour vous. Je me demande si vous vous êtes penché précisément sur l'article 37 du bill concernant les infractions et où il est dit:

quiconque ... stipule ou exige des frais de crédit payables par l'emprunteur à un taux qui dépasse le taux prescrit par les règlements pour l'application du présent alinéa ...

et caetera, est, évidemment, coupable d'une infraction et passible de deux ans de prison.

Vous avez dit qu'on pourrait peut-être départager les truands des honnêtes gens à un taux d'intérêt d'environ 30 p. 100 et je me demandais si vous aviez analysé la pensée qu'avait le législateur parce que je ne sais pas si lui tirerait la ligne entre ce que vous appelez un taux d'intérêt formel et ce que vous facturez au marchand qui vend les biens puisque si je suis le client et le marchand a versé une commission même de 4 p. 100, cela veut dire que si j'ai acheté pour \$100 de marchandises il y a une commission de \$4 qui retourne à Chargex sur une valeur marchande de \$96.

Si on étudie la magie qui loge derrière ce genre de calcul d'intérêt, c'est là qu'ils vont chercher leur 70 p. 100 parce qu'on doit bien se dire que si je rembourse en moins d'un ou

[Text]

or, say, within two months, I have paid \$4, which is 48 per cent per year or it is a little higher than 48 per cent year, on my \$96 plus the fact that I am going to be struck with the 2 per cent on the full \$100 balance which works out at 25 per cent. So you have me up to a 75 per cent interest rate that you can be locked up for.

I was wondering whether you, in the retailing branch, though, have considered that and how do you define what is the interest charge that you think the framers of this legislation are referring to, bearing in mind that you you pay these discounts of fees to people, such as Chargex, for the credit service?

Mr. McKichan: We have never assumed, Mr. Chairman, through you to Mr. Stevens, that the merchant's discount would be imputed as having been paid by the customer because to our minds, that payment by the merchant to the credit card service company to the delivery company if he contracts to have some of his merchandise delivered or no different to the payment made to the insurance company for insuring the merchandise in transit or whatever. It is simply regarded, I would suggest, as a payment by the merchant made in the course of business and is not ascribed to any particular consumer transaction. It is a payment made by the merchant to facilitate his business and, hopefully, to attract more business. I am sure he would assume that by paying it he would gain sales that he would not otherwise gain if he did not have the credit facility.

Mr. Stevens: Let me put this to you. I am a person, then, that has a deposit account with you. Will you give me the 4 per cent discount on the merchandise I buy if I simply say charge it against my deposit account?

Mr. McKichan: I could not speak for all our members, but I would think the majority of them would not be willing to grant a discount to a customer who paid cash as opposed to a customer who paid credit because if I did then the next step would be a customer who took the merchandise away with him would ask for a premium for carrying it away with him instead of having it delivered.

Mr. Stevens: Is that not cash and carry?

Mr. McKichan: If I were in business for that particular type of specialty, I might be able to lower my mark-up and operate at a lower level and offer a lower price for doing it, but if I were in a kind of business where I had both delivered service and take-away service, I probably would not be keen to distinguish between the two because the book-keeping operations would be horrendous, and in my own mind, I would justify the provision of "free delivery service" as a means of increasing my business with those customers who felt that delivery was important.

• 2130

Mr. Stevens: In short then, if a person buys with cash, he is being penalized . . .

Mr. Huntington: That is right.

[Interpretation]

deux mois, j'ai payé \$4, ce qui revient à 48 p. 100 l'an ou un peu plus sur ce \$96 et n'oubliez pas que je devrai verser aussi 2 p. 100 sur le plein montant de \$100, ce qui revient à 25 p. 100. Donc, vous m'avez eu pour un taux d'intérêt de 75 p. 100.

Donc, je me demandais si votre conseil avait étudié cet aspect de la question et je me demande aussi comment vous définissez le taux d'intérêt dont parle le législateur dans le présent bill en n'oubliant pas que vous versez des commissions aux sociétés comme Chargex pour les services de crédit.

M. McKichan: Monsieur le président, permettez-moi de dire à M. Stevens que nous ne croyons pas que la commission versée par le marchand est en réalité payée par le client puisque, pour le marchand, il s'agit du même genre de transaction que lorsqu'il paie quelqu'un pour aller livrer sa marchandise ou qu'il achète des assurances pour assurer sa marchandise en transit ou quelque chose du genre. Il s'agit tout simplement d'un autre des nombreux frais généraux du marchand et on ne peut l'imputer directement à aucune transaction avec un client. C'est un paiement que fait le marchand pour faciliter ses affaires et, nous l'espérons, attirer plus de clientèle. En versant cette commission, il espère ainsi pouvoir faire des ventes qu'il n'aurait pu faire s'il n'offrait pas ce genre de service.

M. Stevens: Parfait. Disons que j'ai un compte de dépôt avec vous. Me donnerez-vous un escompte de 4 p. 100 sur la marchandise que j'achète si je vous dis de porter la vente à mon compte de dépôt?

M. McKichan: Je ne peux parler au nom de tous nos membres, mais je crois que la plupart d'entre eux ne seraient pas prêts à offrir un escompte à un client qui paie comptant par opposition à celui qui paie en se servant d'une carte comptable puisque alors le client lui demanderait un rabais parce qu'il emporte la marchandise avec lui plutôt que de la faire livrer.

M. Stevens: C'est un magasin du genre «Payez et emportez».

M. McKichan: Si je me spécialisais dans cette branche, je pourrais peut-être prendre un profit brut moins élevé sur les ventes, fonctionner à un niveau plus bas et vendre à prix plus bas, mais si j'avais le genre de magasin où le client peut aussi bien emporter la marchandise que demander de se la faire livrer, je ne voudrais pas essayer de faire la distinction entre les deux parce que le système de comptabilité deviendrait alors un véritable cauchemar et je pourrais alors justifier, à mes yeux, un «service de livraison gratuite» qui attirerait la clientèle qui croit que ce genre de service est important.

M. Stevens: En résumé, celui qui achète comptant est pénalisé . . .

M. Huntington: C'est exact.

[Texte]

Mr. Stevens: ...in that he is already charged on his account ...

Mr. McKichan: Not necessarily, because following that philosophy assumes that business will be static whether or not the merchant makes a credit facility available, and assumes that the merchant will not be able to gain a larger volume through offering various types of customer facility, of which a credit service is one. If any of our members asked me, I would very strongly recommend that they not offer a discount to customers who tendered cash, because I would think they would thereby be eroding all the advantage they gained from having a credit service in the first place.

Mr. Stevens: But, with all due respect, can the loan shark not argue the same way? Instead of making the loan directly at a 70 per cent interest rate, he can go through some formality of a credit card-like thing and say, "Go down to the corner merchant and buy your goods."

Mr. McKichan: I do not really feel qualified to answer that question. But it seems to me that it should be quite possible to distinguish between a service or a fee paid to a company which provides a service, on the one hand, and a fee charged to the customer for that service, on the other hand.

Mr. Stevens: Well, if I could touch another point that was raised in your brief, and I am referring to pages 9 and 10 in which you are dealing with Clause 6, promotional advertising and that type of thing, I notice you state that you believe the administration weighed the likely economic effect of an overall dampening of consumer demand through the effective ban of most credit promotional advertising against the assumed social advantages and concluded that the latter outweighed the likely disadvantages of the former. And, as I read the full paragraph here, you are in effect saying that you judge that the department has sort of decided that notwithstanding that this is going to have a monetary effect, that it may even slow down the rate of purchases of goods, they have decided to go ahead with it. Do you make this statement advisedly? Did the department get into this discussion with you at some time? Did they actually say it?

Mr. McKichan: No, sir. We made that purely as an assumption, because we concluded that that side effect, if you like, must have occurred to the architects of the legislation. At least we hope it did. As you will see, a majority of our members did not concur in that judgment. We felt that it was better to retain more flexibility in the system so that there was a capability of stimulating consumer demand when the economy demanded that, and that there was also an opportunity to retard that demand, similarly, when the economy warranted it. That was our first point. And of course we go on to deal with the competitive situation among lenders, as our secondary point. But we think both points are valid.

Mr. Stevens: I take it then that you, as retailers, do not agree with the National Trust Unions who, in 1967, said that credit buying was a social evil.

[Interprétation]

M. Stevens: ... étant donné qu'il paie déjà un taux d'intérêt.

M. McKichan: Pas nécessairement car ce genre d'hypothèse suppose que l'activité commerciale sera stable, que le commerçant ait recours ou non à des services de crédit; elle suppose également que le commerçant n'augmentera pas le volume de ses ventes en offrant divers services aux clients, notamment les services de crédit. Si l'un de nos membres me posait la question je lui recommanderais fermement de ne pas offrir un rabais à ceux qui paient comptant car cela supprimerait complètement les avantages dont ils bénéficiaient au début en ayant recours à des services de crédit.

M. Stevens: Certes, mais l'usurier ne peut-il pas avancer les mêmes arguments? En effet, au lieu d'accorder le prêt directement à un taux d'intérêt de 70 p. 100, il peut employer le moyen détourné d'une carte de crédit, par exemple, et dire à son client d'aller faire ses achats chez le commerçant du coin.

M. McKichan: Je ne me sens pas assez qualifié pour répondre à cette question. Cependant, il me semble qu'il devrait être tout à fait possible de faire la distinction entre un service ou commission payé à une société qui fournit un service, d'une part, et une commission facturée au consommateur pour la prestation de ce service, d'autre part.

M. Stevens: Aux pages 9 et 10 de votre mémoire, vous parlez de l'article 6 et de la publicité sur le crédit. Vous dites que le gouvernement a comparé les effets économiques d'une diminution vraisemblable de la demande par une quasi-interdiction de la publicité sur le crédit, d'une part, et, d'autre part, les avantages sociaux que pourrait avoir une telle mesure; il semble en avoir conclu que cette mesure offre plus d'avantages que de désavantages. Vous dites, dans votre mémoire, que le ministère a en quelque sorte décidé d'adopter cette mesure quels que soient les effets néfastes qu'ils pourraient avoir sur la consommation. Le pensez-vous sérieusement? Le ministère vous a-t-il consulté à un moment ou à un autre? Vous a-t-il dicté cette remarque?

M. McKichan: Pas du tout. Il s'agit simplement d'une hypothèse que nous avons énoncée après avoir conclu que les auteurs de la loi avaient certainement songé à ces effets secondaires. Tout au moins, nous l'espérons. Comme vous le voyez, la majorité de nos membres n'est pas d'accord avec nous à ce sujet. Nous pensions qu'il valait mieux conserver au système le maximum de souplesse afin de pouvoir stimuler ou freiner la demande lorsque la conjoncture économique l'exigeait. C'était là notre premier argument et, par la suite, nous avons parlé de la concurrence parmi les prêteurs.

M. Stevens: J'en conclus donc que, en tant que détaillant, vous n'êtes pas d'accord avec les "National Trust Unions" qui, en 1967, avaient déclaré que l'achat à crédit était une plaie sociale.

[Text]

Mr. McKichan: We would not agree with that, sir. We think consumer credit has been much maligned. In fact, we found ourselves quite strongly endorsing the findings of a study done for the last Royal Commission on Banking and Finance, I believe it was, a study by Professors Papst and Reulier of the University of Toronto, who did a study of the social and economic effects of consumer credit and who concluded that the judicious use of consumer credit could in fact improve and increase the economic efficiency of an average customer, including those in lower and middle income groups, simply because of the effect of substituting consumer capital goods for rented services. They used some quite homely examples, in the form of a customer who bought a washing machine and thereby saved himself laundromat charges, or the customer who bought a television set and thereby saved himself or herself charges at a cinema or other forms of entertainment, and they concluded that a customer who bought reasonably and moderately, utilizing consumer credit, would in fact be economically advantaged as a result.

• 2135

The Chairman: Thank you, Mr. Stevens.

Mr. Stevens: One further question?

The Chairman: A very short one.

Mr. Stevens: It is a very, very short one. On that question of the judicious use of credit, and noting that you have stated in your brief that consumer indebtedness per capita is higher in Canada than in the United States in respect to most other jurisdictions, what do you regard as the reason that Canadians appear to be so much in debt compared to their rivals? For example, the United States is number one in per capita income in the world and it has a smaller consumer credit level per capita than ourselves, and yet we are now ranked about eighth since devaluation has taken place. What is judicious here in the fact that we appear to be leading the pack as far as going in hock is concerned?

Mr. McKichan: We cannot help feeling that part of that apparent aberration is due to the basis on which the statistics are kept. Also, we are not quite sure where the disparity exists, but we think at least part of it is purely a statistical abnormality. It may also have something to do with the differing percentage of house owners in the two countries, whereby mortgage borrowings are taken into account of that. Of course, the level and rate of charges may also have something to do with it.

The Chairman: Thank you, Mr. Stevens. Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, I again want to get back to this whole question of credit and the consumer. What is your rate of refusal of applicants for credit?

Mr. Visosky: It would vary somewhere in the order of 20 per cent, 25 per cent.

Mr. Rodriguez: So, those are 20 to 25 per cent that you refuse credit to.

[Interpretation]

M. McKichan: Nous ne sommes pas d'accord mais il est bien évident que le crédit au consommateur a été fortement critiqué. En fait, nous sommes tout à fait d'accord avec les conclusions d'une étude effectuée par les professeurs Papst et Reulier de l'université de Toronto pour la dernière commission royale d'enquêtes sur les banques et la finance; cette étude, qui portait sur les effets économiques et sociaux du crédit à la consommation, concluait que l'usage judicieux du crédit à la consommation pouvait en fait améliorer et accroître le pouvoir d'achat d'un client moyen, y compris les groupes à bas et moyen revenus, car cela permet d'acheter des biens de consommation durables au lieu de faire appel à des services de location. Ils ont cité des exemples très simples, celui notamment du client qui a acheté une machine à laver économisant ainsi les frais de la laverie automatique, ou encore celui du client qui a acheté un poste de télévision et qui a fait l'économie du cinéma ou de n'importe quelle autre forme de loisir; ils en ont déduit que l'achat à crédit, à condition qu'il soit raisonnable et modéré, permettait de faire des économies.

Le président: Merci, monsieur Stevens.

M. Stevens: Une autre question?

Le président: Très courte.

M. Stevens: Elle est très, très courte. En ce qui concerne l'utilisation judicieuse du crédit, vous dites dans votre rapport que le Canadien est plus endetté que l'Américain; selon vous, quelle en est la raison? Aux États-Unis, le revenu par habitant est le plus élevé du monde alors que le niveau de crédit est inférieur au nôtre puisque nous nous plaçons au huitième rang depuis la dévaluation. Je ne vois pas ce qu'il y a de judicieux puisqu'en ce qui concerne le crédit, nous tenons le flambeau.

M. McKichan: Cette aberration apparente est due à la façon dont les statistiques sont préparées. Nous ignorons où se situe la disparité mais nous pensons qu'il s'agit, en partie du moins, d'une anomalie statistique. Cela n'est peut-être pas non plus étranger au fait que le nombre de propriétaires est différent et que dans l'un des deux pays on tient compte des prêts hypothécaires. Bien entendu, le taux d'intérêt constitue peut-être un autre élément.

Le président: Merci, monsieur Stevens. Monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Monsieur le président, je voudrais revenir au problème du crédit et du consommateur. Quel est le pourcentage des refus que vous opposez aux demandes de crédit qui vous sont adressées?

M. Visosky: C'est de l'ordre de 20 à 25 p. 100.

M. Rodriguez: Vous refusez donc de faire crédit dans 20 à 25 p. 100 des cas.

[Texte]

How much more complicated is your member's system of processing the credit and administering the credit than, say, a bank? Are you much more complicated than a bank when you give a small loan, when you process a credit for \$300?

Mr. Visosky: Yes, it is, in that when the bank extends the credit for \$300, that it is a loan of \$300 in cash. That is one transaction. The monthly payment is fixed and that is the end of it, as long as the consumer continues to pay his monthly payment until the entire loan is liquidated. In our case when we extend an account for \$300 the customer receives nothing but a credit card, a plastic card, by which they have the capability of shopping throughout our stores, by telephone in another city, and continuing to buy on that account and maintaining their balance at \$300. They may then pay for three or four months and then on the order of \$15 would be the required instalment, and then at some future time repurchase so that their balance returns to that \$300. So, there could be a great many transactions and it could be continuous.

Mr. Rodriguez: Yours is a more complicated system of . . .

Mr. Visosky: Oh, no question. I thought I indicated that.

Mr. Rodriguez: I just wanted to get it clear.

The Chairman: Just one more question, Mr. Rodriguez, and then we will have to go.

Mr. Rodriguez: I just wanted to get it clear, Mr. Chairman, because you told me before that the average cost of credit, say, at Simpsons or Eaton's is about 24 per cent.

Mr. Visosky: It is 21 per cent, sir.

Mr. Rodriguez: It is 21 per cent. I want to ask now about the credit business, the advertising. You go on at great lengths against the provisions about advertising in the bill. You said a little while ago on the question of deposits with merchants that you are not in the banking system, but surely if you are a retailer you are not in the credit business. So, surely it is not 'your merchants' concern to advertise credit. That is the concern of the credit companies, those who are giving credit; that is their problem. The problem of your members is to market their goods on the basis of quality, price and availability.

• 2140

Mr. McKichan: Just to carry the distinction a little further than my colleague, Mr. Visosky, you might say that the bank is wholesaling consumer credit while the retailers are truly retailing consumer credit. The point we make in relation to competition is that a retailer basically operates his credit system to attract more business or he can sell more merchandise, which is where his profitability lies. But if he once starts a system, then he has to maximize his volume through the system to make it economical. So naturally he has an interest not only in increasing his merchandise business but he has an interest in increasing his credit business to get full utilization of his system. What the customer gets from his side of the equation when he deals at credit with a retailer is convenience because he has the opportunity to utilize that credit at any

[Interprétation]

En quoi est-ce que la façon dont vous administrez le crédit est plus complexe que dans une banque, par exemple? Est-ce que lorsque vous accordez un crédit de \$300, c'est-à-dire un prêt peu élevé, est-ce que cela donne lieu à des opérations plus complexes que dans une banque?

M. Visosky: Oui, en ce sens que pour la banque, il s'agit d'un prêt de \$300 en espèces. Il s'agit d'une seule transaction. Le versement mensuel est déterminé et c'est tout dans la mesure où le client verse régulièrement son acompte mensuel jusqu'au remboursement total du prêt. Dans notre cas, le client ne reçoit rien d'autre qu'une carte de crédit, une carte en plastique qui lui donne la possibilité de faire ses achats dans nos magasins, par téléphone ou dans une autre ville et de faire en sorte que le solde du compte se maintient au niveau des \$300. Il peut ne rembourser que les \$15 qui sont exigés au minimum ou encore rembourser son crédit en trois ou quatre mois puis effectuer de nouveaux achats de sorte que le solde impayé s'établira de nouveau à \$300. Par conséquent, cela implique en permanence de très nombreuses opérations.

M. Rodriguez: Votre système est donc plus compliqué . . .

M. Visosky: Cela ne fait aucun doute. Je pensais m'être bien fait comprendre.

M. Rodriguez: Je voulais que ce soit précisé.

Le président: Une toute dernière question, monsieur Rodriguez, après quoi nous devons quitter la salle,

M. Rodriguez: Je voulais que ce soit bien clair, monsieur le président, car vous m'avez dit auparavant que le crédit chez Simpson ou Eaton coûte en moyenne 24 p. 100.

M. Visosky: Il est de 21 p. 100.

M. Rodriguez: Il est de 21 p. 100. Je voudrais maintenant passer à la publicité. Vous formulez de très nombreuses objections aux dispositions qui concernent la publicité dans ce projet de loi. A propos des dépôts, vous avez dit tout à l'heure que vous n'étiez pas un organisme bancaire; et cependant, un détaillant n'est pas non plus un organisme de crédit. Par conséquent, ce n'est pas à votre commerçant qu'il appartient de faire de la publicité pour le crédit. Ce sont les sociétés de crédit qui devraient s'en occuper; c'est leur problème. Le problème de vos adhérents c'est de vendre leur marchandise en fonction de la qualité et du prix.

M. McKichan: Je voudrais aller un peu plus loin dans la distinction établie par mon collègue, M. Visosky; ainsi, on pourrait dire que les banques sont les grossistes du crédit à la consommation tandis que les commerçants en sont les détaillants. En ce qui concerne la concurrence, le détaillant fait crédit pour attirer la clientèle ou pour vendre davantage, et c'est là que réside le profit. Cependant, dès lors qu'il offre des facilités de crédit, il doit vendre au maximum pour que ce soit rentable. Non seulement il a donc intérêt à augmenter son chiffre d'affaires mais également à développer ses facilités de crédit de manière à ce que ce soit aussi rentable que possible. L'avantage pour le consommateur; c'est de pouvoir utiliser ce crédit n'importe quand sans avoir à se rendre à la banque, sans

[Text]

time without making a special trip to his bank, without having to sign a whole set of forms, without having to do that every time he makes a purchase.

Mr. Rodriguez: By the same token, Mr. Chairman . . .

The Chairman: This will be your last comment, Mr. Rodriguez. The bells are ringing and we are going to have to leave.

Mr. Rodriguez: Surely you have a responsibility at the same time that you are advertising the product. You are marketing the product; you have a right to let the potential customer know what the cost is going to be for this thing that you are encouraging him to buy and you are suggesting that he needs. Surely at that time you have to give him the cost.

Mr. McKichan: We want the customer to know the cost.

Mr. Rodriguez: But telling him to come down to the store to get the information is not the way to do it. You have already hooked him.

Mr. McKichan: If I might add, Mr. Chairman, we want him to have the cost before he concludes the transaction.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez. I am sorry, we will have to leave now as the bells are ringing for a vote to be taken.

I want to thank our witnesses from the Retail Council of Canada for appearing before us this evening. I thank them for coming. I am sorry that we do not have more time.

Mr. Grafftey: When is the next meeting, Mr. Chairman?

The Chairman: The next meeting is on Thursday.

Mr. Grafftey: At 11.00?

The Chairman: That is correct.

Mr. Grafftey: Who will be before us?

The Chairman: We have the American Express.

Mr. Grafftey: Just one brief point of order. Will we have the backgrounder on the regulations at that time?

The Chairman: I cannot promise but I will certainly do the best I can to provide you with some kind of answer at that time.

Mr. Grafftey: At the last meeting I understand there were some difficulties but the Minister did ensure it would be here at this meeting.

The Chairman: I will check into it and report on Thursday.

The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Interpretation]

avoir à signer toute une pile de formulaires, chaque fois qu'il effectue un achat.

M. Rodriguez: J'en profite, monsieur le président . . .

Le président: Ce sera votre dernière remarque, monsieur Rodriguez. On entend la sonnerie et il faut partir.

M. Rodriguez: La publicité implique sans aucun doute une responsabilité de votre part. Vous vendez un produit et vous devez informer le client éventuel de ce que lui coûtera le produit que vous l'incitez à acheter. Vous devez l'avertir du coût.

M. McKichan: Nous voulons que le consommateur en connaisse le prix.

M. Rodriguez: Mais ce n'est pas en lui disant de venir au magasin pour s'en informer que vous y parviendrez. Il est déjà pris dans l'engrenage.

M. McKichan: Permettez-moi d'ajouter, monsieur le président, que nous voulons qu'il effectue la transaction en toute connaissance de cause.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez. Je suis désolé mais nous devons partir puisque la sonnerie nous appelle à voter.

Je tiens à remercier nos témoins du Conseil canadien du commerce de détail. Je les remercie d'être venus ici ce soir. Je suis désolé que nous n'ayons pas davantage de temps à notre disposition.

M. Grafftey: Quand aura lieu la prochaine séance, monsieur le président?

Le président: La prochaine séance aura lieu jeudi.

M. Grafftey: A 11 heures?

Le président: C'est exact.

M. Grafftey: Quels seront les témoins?

Le président: Nous entendrons les représentants de l'American Express.

M. Grafftey: Un bref rappel du Règlement. Est-ce que le commentaire des règlements sera remis lors de cette séance?

Le président: Je ne peux pas vous le promettre mais je vais faire de mon mieux de manière à pouvoir, du moins, vous donner une réponse.

M. Grafftey: J'ai cru comprendre, lors de la dernière réunion, qu'il y avait des difficultés mais le ministre a garanti que nous l'aurions aujourd'hui.

Le président: Je vais le vérifier et je vous en informerai jeudi.

La séance est levée.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Retail Council of Canada:

Mr. A. J. McKichan, President;
Mrs. S. Flagal, President, R. A. Beamish Stores Co. Ltd.;
Mr. Jean Renaud, Credit Manager, Simpsons-Sears Ltd.,
Quebec;
Mr. Mel Fruitman, Director of Research; and
Mr. L. Visosky, Chairman, Consumer Credit Committee.

Du Conseil canadien du commerce de détail:

M. A. J. McKichan, président;
Mme S. Flagal, présidente, R.A. Beamish Stores Co. Ltd.;
M. Jean Renaud, gérant du crédit, Simpsons-Sears Ltd.,
Québec;
M. Mel Fruitman, directeur de recherches; et
M. L. Visosky, président, Comité du crédit à la
consommation.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 6

Thursday, December 16, 1976

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 6

Le jeudi 16 décembre 1976

Président: M. Kenneth Robinson

C A 1 XC295
-H39

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and
Depositors Protection Act.

CONCERNANT:

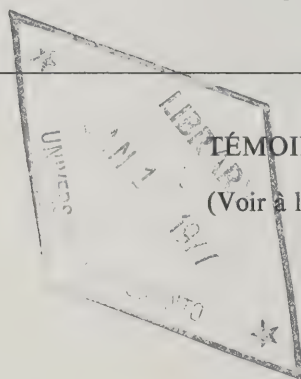
Bill C-16, Loi sur la protection
des emprunteurs et déposants.

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976

Deuxième session de la
trentième législature, 1976

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Appolloni (Mrs.)

Clarke

(*Vancouver Quadra*)

Condon

Elzinga

Flynn

Fortin

Gauthier

(*Ottawa-Vanier*)

Grafftey

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Gray

Huntington

Lajoie

Marceau

McGrath

McRae

Philbrook

Rodriguez

Stevens

Yewchuk—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, DECEMBER 16, 1976

(7)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 11:11 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Corbin, Grafftey, Gray, Huntington, Lajoie, Philbrook, Robinson, Rodriguez and Stevens.

Other Members present: Messrs. Lambert (Edmonton West) and Ritchie.

Witnesses: From American Express Company of Canada Limited: Mr. James F. Boff, Vice-President, Card Division; Mr. W. John Pritchard, Vice-President, Operations and Mr. Ronald G. Atkey, Counsel. *From American Express Company (New York, N.Y.):* Mr. Karl J. Breyer, Attorney, General Counsel's Office.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (Borrowers and Depositors Protection Act).

On Clause 2,

Mr. Boff made a statement.

The witnesses answered questions.

At 1:05 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 16 DÉCEMBRE 1976

(7)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 11 h 11, sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Corbin, Grafftey, Gray, Huntington, Lajoie, Philbrook, Robinson, Rodriguez et Stevens.

Autres députés présents: MM. Lambert (Edmonton-Ouest) et Ritchie.

Témoins: De «American Express Company of Canada Limited»: M. James F. Boff, vice-président, Division de la carte; M. W. John Pritchard, vice-président, Opérations et M. Ronald G. Atkey, conseiller. *De «American Express Company (New York, N.Y.)»:* M. Karl J. Breyer, procureur, Bureau du conseiller général.

Le Comité reprend l'étude du Bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (Loi sur la protection des emprunteurs et déposants).

Article 2.

M. Boff fait une déclaration.

Les témoins répondent aux questions.

A 13 h 05, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Thursday, December 16, 1976

• 1112

[Text]

The Chairman: Gentlemen, we can commence our meeting. We do not as yet have a quorum to adopt any motions; however, we have sufficient numbers here to take evidence.

Our order for the day is Bill C-16, the Borrowers and Depositors Protection act. Before calling our witnesses and asking them to make a statement, I would like to mention to the Committee that in view of the concern the Committee members indicated last day that they wished to have the background information, particularly with regard to regulations, I communicated with the Minister of Consumer and Corporate Affairs. I now have a letter from him dated December 16, 1976 and directed to me as Chairman of the Committee of Health, Welfare and Social Affairs, which I will read into the record. It states as follows:

At the meeting of the Health, Welfare and Social Affairs Committee on December 7, I undertook to provide a backgrounder on the proposed regulations to give Committee members a better idea of the areas in which we would be regulating and the justification for those areas being left to regulation. At that time, I advised the Committee that I would provide the backgrounder at the next meeting. Unfortunately, my officials have been unable to complete the preparation of this material to meet that date but advise me that the paper will be ready for circulation prior to the Christmas recess. As soon as the backgrounder has been prepared, I will have it delivered to you and the Clerk of the Committee.

As I indicated at the meeting at which I was a witness, certain draft regulations will be provided at the clause-by-clause stage to enable Members to give them consideration. I cannot at this stage precisely identify for which areas I can provide such draft regulations, but one will certainly be with respect to the criminal rate and probably in the area of exemptions.

I apologize that the backgrounder was not available at the Committee's meeting on December 14.

Sincerely,

A. C. Abbott

As I said, I spoke to Mr. Abbott this morning about this and he apologized personally to me for not being able to provide the information. He indicated also that the basic reason he could not provide it was that he had not realized the next meeting was going to be held so soon after the meeting which he attended. As I say, he reassured me that the material would be available before the Christmas recess, but unfortunately I do not have it for this meeting this morning.

Yes, Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, I hope the Minister is aware that each of the submissions we have had so far, and other submissions that we have read, have pointed out, and

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le jeudi 16 décembre 1976

[Interpretation]

Le président: Messieurs, nous pouvons commencer. Nous n'avons pas le quorum, mais nous sommes en nombre suffisant pour entendre les témoins.

Notre ordre de renvoi prévoit l'étude du Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants. Avant de céder la parole au témoin pour qu'il puisse faire son exposé, je voudrais signaler qu'à la suite de l'intérêt montré par les membres du Comité, l'autre jour, pour la documentation de base touchant surtout les règlements, j'ai communiqué avec le ministre de la Consommation et des Corporations. Je reçois maintenant, à titre de président du Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales, une lettre de lui en date du 16 décembre 1976. Je vous en fais lecture pour qu'elle soit portée au compte rendu:

Lors de la séance du 7 décembre du Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales, je me suis engagé à fournir une documentation de base sur les règlements proposés afin de donner aux membres du Comité une meilleure idée des domaines qui seront visés par la réglementation et des raisons pour lesquelles ces domaines doivent être couverts par les règlements. A ce moment-là, j'ai indiqué au Comité que j'allais fournir cette documentation de base pour la séance suivante. Malheureusement, mes hauts fonctionnaires n'ont pu préparer à temps tous les documents nécessaires, mais ils m'ont fait savoir que le tout serait prêt à être distribué avant le congé de Noël. Dès que ces documents seront prêts, je les ferai parvenir au Comité et au greffier.

Comme je l'ai indiqué lors de la séance où j'ai témoigné, certains projets de règlement seront révélés à l'étape de l'étude article par article afin de permettre aux députés de les examiner. Je ne puis, à ce stade-ci, identifier avec précision les domaines qui seront sujets à ces projets de règlement, mais parmi ces domaines, il y aura sûrement le taux d'intérêt criminel et, probablement, les exemptions.

Une fois de plus, je m'excuse de n'avoir pu présenter la documentation de base au Comité pour sa séance du 14 décembre.

Bien à vous,

A. C. Abbott

J'ai vu M. Abbott à ce sujet, ce matin, et il s'est excusé personnellement auprès de moi de n'avoir pu fournir les renseignements nécessaires. Il m'a indiqué qu'une des raisons pour lesquelles il avait été incapable de le faire était qu'il ne s'était pas aperçu que la réunion suivante devait avoir lieu si tôt après l'autre. Il m'a donné l'assurance que la documentation serait prête avant le congé de Noël, mais malheureusement, pas pour la présente réunion.

Monsieur Huntington.

M. Huntington: Monsieur le président, j'espère que le ministre sait que les instances que nous avons reçues jusqu'à présent, oralement ou par écrit, insistent sur le fait qu'il est

[Texte]

repeatedly point out, the impossible nature of reporting or making a submission with any complete framework to it as a result of no knowledge on the regulations. It is becoming more and more apparent that it is not just members of the Committee who are concerned about this, but also the witnesses we are calling before the Committee. I repeat again, Mr. Chairman, that if we do not have regulations available we are going to have an awful time when we come to the clause-by-clause, and it would certainly assist this Committee if the witnesses coming before us had knowledge of the regulations. I do not think any background should be limited just to the members of the Committee. I think advance knowledge of that could be given to witnesses appearing before us so that they can be examined on the implications involved.

• 1115

The Chairman: I thank you for your comments, Mr. Huntington, and I will bring this up personally with the Minister. I am sure he will be made aware of it through our minutes here this morning.

I would mention also to the members, before we deal with our witnesses, that we have quite a substantial list of people and organizations that wish to appear before the Committee, so I think there will be ample opportunity at some stage for the members to question the witnesses with the proper information such as the background and, hopefully, the regulations as well.

I just want to follow up with one further point, if I may, before we commence with the witness, and that is that there will be a steering committee meeting held next Tuesday at 1.30 in my office. Maybe at that time we can come to grips with some of these other matters. Yes, Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, I know we have laboured this point on regulations, but we are speaking on behalf of our party officially in this regard in terms of the regulations, and I do not presume for a minute in a partisan sense to speak for members on the other side, but I think members on the other side and you, Mr. Chairman, share our concern about the meaningfulness of committees. Years ago, 20 years ago, if you will, backbenchers like myself were concerned about the discretion that rested in the power of the bureaucracy. It is my impression, Mr. Chairman, on many bills passed by our House of Commons, that the very principle of the bill—and a minister actually has confided to me in the past years that he has seen by regulations the principle of a bill completely distorted.

So, Mr. Chairman, as the spokesman for us to the government on this Committee and to the bureaucracy, we are not fooling around when we say we want the regulations. I am sick and tired of the committee system being diminished to the extent that we are just fluffing around with motherhood principles. We are serious people giving up our time, as are the witnesses, and again the group that is here before us today is at a great disadvantage. It is very convenient for the bureaucrats to put it off and put it off and delay. I suggest that if the committee system is going to be meaningful at all—and I took great objection to Mr. Abbott's reply to Mr. Rodriguez in the House yesterday; that was nonsense—if we are going to be a parliamentary system worth being called a parliamentary

[Interprétation]

impossible de présenter un rapport sans avoir toutes les données en main, en particulier les règlements. Il est de plus en plus clair que ce ne sont pas seulement les membres du Comité qui s'inquiètent à ce sujet, mais également les témoins que convoque le Comité. Je répète, monsieur le président, que sans les règlements, nous allons avoir beaucoup de difficulté à progresser lors de l'étude article par article; il serait utile également que les témoins du Comité sachent quels doivent être les règlements. Je ne crois pas que la documentation de base intéresse seulement les membres du Comité. Les témoins qui comparaissent devant le Comité devraient également avoir l'occasion d'en prendre connaissance afin de juger de ses implications avant de se présenter.

Le président: Je vous remercie de vos observations, monsieur Huntington; j'en ferai part personnellement au ministre. De toute façon, je suis sûr qu'il en aura pris connaissance par le compte rendu de la séance de ce matin.

Avant de céder la parole aux témoins, je rappelle aux députés qu'il y a une longue liste de personnes et d'organismes qui ont demandé de comparaître devant le Comité; les députés auront sûrement l'occasion à l'avenir de questionner les témoins en possession de toute la documentation nécessaire et, surtout, en possession des règlements.

Il y a encore un point que je veux aborder avant de passer aux témoins. Je dois annoncer qu'il y aura une réunion du sous-comité de direction mardi prochain à 13 h 30 dans mon bureau. Nous aurons sûrement la possibilité, lors de cette réunion, de revenir sur certaines des questions qui nous occupent actuellement. Monsieur Grafftey.

M. Grafftey: Monsieur le président, je sais que nous revenons souvent sur cette question des règlements, mais nous reflétons en cela l'opinion officielle de notre parti; je ne prétends pas parler au nom des députés d'en face, mais je pense qu'eux aussi partagent notre avis sur l'importance que doit avoir le Comité. Vous pouvez remonter à 20 ans en arrière. Les députés d'arrière-banc, comme moi-même, se sont toujours inquiétés des pouvoirs discrétionnaires qui sont accordés à la bureaucratie. J'ai toujours eu l'impression, monsieur le président, que pour certains bills adoptés par la Chambre des communes, le principe même pouvait être contourné—un ministre me confiait même, il y a quelques années, qu'il avait vu le principe d'un bill complètement déformé par les règlements.

Nous insistons auprès de vous, monsieur le président, qui êtes le porte-parole du Comité auprès du gouvernement et de la bureaucratie, pour vous dire que nous sommes sérieux lorsque nous demandons à examiner les règlements. Je suis fatigué, moi-même, de voir le système des comités diminué, dans la mesure où nous devons toujours nous en tenir aux grands principes. Nous sommes des gens sérieux, comme le sont les témoins—une fois de plus, le groupe qui témoigne ce matin se plaint du fait qu'il est placé dans une situation extrêmement difficile. Il est toujours facile pour les bureaucrates de retarder le processus, de toujours demander des délais. Il faut voir à ce que le système des comités signifie quelque chose—et à ce sujet, j'ai été choqué de la réponse de M.

[Text]

system, we are going to have the regulations or else we are really wasting our time here, Mr. Chairman; really wasting our time. Everybody is in agreement with the principle of this bill, and surely those of us from many walks of life in Parliament have a certain degree of expertise to bring to the substance of it and I think we are just fanning the air as long as we do not have the regulations.

I sympathize with the tremendous work some of the bureaucrats have, but let them speed it up. If we are going to make this system work—and I repeat myself 50 times; I do not think the Minister is very serious about this if I take seriously the kind of answer he gave to Mr. Rodriguez yesterday—if we are going to return a modicum of discretion in Parliament to the hands of elected representatives, we are going to have the regulations here so that we can take a good, hard look at what we are doing. I do not presume to be speaking in a partisan sense; I am speaking for all members of Parliament who want this kind of real control over what we are doing, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Corbin, on the same point.

Mr. Corbin: Thank you, Mr. Chairman. I have a lot of sympathy for my friends opposite, with a small "o", but when I look at Clause 31 dealing with regulations under this bill, I notice that the Minister must publish:

... in the *Canada Gazette* a copy of each regulation that the Governor in Council proposes to make under subsection (1) and a reasonable opportunity shall be afforded to interested persons to make representations with respect thereto.

Having noted that, I still say I have a lot of sympathy for the point you are making, and as a backbencher I share your concern and I also share many of your frustrations. I have experienced that in the past, too, certainly when bills or parts of bills apply to sectors in which I have a special interest. I do not know how we are going to come out of this, Mr. Chairman, but in a sense when my friends opposite request that regulations be tabled, they are asking that the cart be put in front of the horse. We have not dealt with the horse yet. It is a fundamental matter of government practice and procedure, which has been embedded in the traditions of this Parliament for longer than I can witness. It is a fundamental question. Are we going to change our fundamental way of doing business around here? That is all I can say.

The Chairman: Mr. Philbrook.

Mr. Philbrook: Thank you, Mr. Chairman. As a Liberal member of this Committee, I would like to support the members on the other side in saying that it would be very, very helpful if we could have as many of the regulations as possible as soon as possible for any further discussion of this bill.

I think it is true, as my colleague Mr. Corbin said, that it is difficult to discuss the regulations until we know exactly what the bill is going to be, what form it is going to take. We may well have amendments even at the last moment of these proceedings. The main purpose at this point is, of course, to discuss the general principles. But it is pretty obvious now,

[Interpretation]

Abbott à M. Rodriguez, hier, à la Chambre; c'était tout à fait inacceptable. Si le système parlementaire doit avoir une valeur quelconque, nous devons voir les règlements. Autrement, nous perdons notre temps, monsieur le président. Tout le monde ici est d'accord sur le principe du bill, et nous avons tous, quels que soient nos antécédents, certaines connaissances en la matière. Sans les règlements, nous ne pouvons aller nulle part.

Je sais que certains bureaucrates ont beaucoup de travail, mais ils doivent accélérer le processus. Je vais me répéter 50 fois si c'est nécessaire, mais j'estime que le ministre n'est pas sérieux lorsqu'il fait le genre de réponse qu'il a faite à M. Rodriguez, hier. Si nous voulons redonner aux représentants élus au Parlement un minimum de pouvoir, nous devons avoir l'occasion d'examiner les règlements pour savoir où nous en sommes, pour savoir où nous allons. Je ne pense pas faire preuve d'esprit partisan, ici; je crois, au contraire, que tous les députés au Parlement veulent avoir un vrai contrôle sur ce qu'ils font.

Le président: M. Corbin, au sujet du même rappel au Règlement.

M. Corbin: Je vous remercie, monsieur le président. Je puis comprendre le point de vue de mes amis d'en face, mais en examinant l'article 31 du bill, qui porte sur les règlements, je m'aperçois que le ministre:

... doit faire publier dans la *Gazette du Canada* les règlements que le gouverneur en conseil se propose d'établir en vertu du paragraphe (1); tout intéressé doit avoir la possibilité de présenter des observations à leur sujet.

Je répète que je puis comprendre le point de vue du député qui m'a précédé et que je partage, en tant que député d'arrière-banc, son sentiment de frustration, parfois. Je me suis aperçu, dans le passé, qu'il y avait des bills ou des portions de bill qui s'appliquaient à des domaines qui m'intéressaient tout particulièrement. Je ne sais pas quel sera le dénouement de toute cette affaire, monsieur le président, mais je pense que mes amis d'en face, lorsqu'ils demandent que les règlements soient déposés, veulent qu'on mette la charrue devant les bœufs. Nous n'en sommes encore qu'à la première étape. Il ne faut pas aller à l'encontre d'une procédure gouvernementale fermement établie au parlement, une procédure qui date de bien avant mon temps. C'est là la question fondamentale. Allons-nous changer notre façon de procéder?

Le président: Monsieur Philbrook.

M. Philbrook: Je vous remercie, monsieur le président. Je suis député libéral à ce Comité, mais je voudrais appuyer les députés d'en face en disant qu'il serait très utile d'avoir, pour la poursuite de l'étude du présent bill, le plus de règlements possible dès qu'ils pourront être obtenus.

Par ailleurs, il faut reconnaître, comme l'a souligné mon collègue, monsieur Corbin, qu'il est difficile de discuter des règlements sans savoir exactement quel sera le bill, quelle forme il aura. Il se peut qu'il y ait des amendements présentés au bill jusqu'à la dernière minute. Le but du présent exercice est d'examiner les principes généraux. Mais il est vrai égale-

[Texte]

from the deliberations in this Committee—the type of submissions we have had, the concerns our witnesses have had relative to understanding the principles in terms of the details and the regulations—that we are very, very limited. I think we should, as I think you said, encourage the Minister to try to produce at least some tentative form of the regulations, even if these turn out not to be the final regulations because we do not know the final form of the bill. I think we should go ahead and try to get some regulations on the table so that we can discuss the bill in a little more detail at this stage.

The Chairman: Thank you, Dr. Philbrook. Mr. Stevens, on the same point of order.

Mr. Stevens: Mr. Chairman, I was just going to say that I think the point has been made—certainly I would underline what Mr. Graftey and Mr. Huntington have said—that it is absolutely essential that we get these regulations. But out of courtesy, perhaps we should end this discussion and hear our witnesses.

The Chairman: Thank you, Mr. Stevens. I can assure the Committee that I will do what I can to obtain this necessary information. As I said before, and I reiterate, I did speak to the Minister this morning, I did get a letter from him dated today. It may not be everything we wanted, particularly with regard to the regulations aspect of it; this is something I will discuss with him again and, hopefully, when the steering committee meets at 1.30 o'clock on Tuesday in my office we can go into the matter further. Thank you very much. Mr. Gray.

Mr. Gray: This is a point the witnesses will make in their brief, the question of having regulations on which they can comment. I believe I was about the first one to raise this particular concern during the debate on second reading in the House. I think it shows the nonpartisan nature of this concern, which is something that was echoed later in the debate on second reading and again in this Committee.

I was somewhat concerned about what appeared to be the tone of the Minister's answer in the House yesterday, and I would ask that you inquire of the Minister whether what he said, or appeared to say, in the House yesterday meant some backing away from what I thought was a rather broad undertaking he had given to the Committee when he was here the other week, that is that while he would not necessarily table regulations in the full legal language, he would present in narrative form the regulations dealing, at the very least, with the obvious key areas that have to be filled in by regulations. Otherwise, the bill itself is impossible to decide upon, much less debate. I would ask that you inquire of him just what he intended to mean by his remarks yesterday, and in particular whether he was backing away from what I consider to be the commitment he gave to the Committee the other week.

The Chairman: Thank you, Mr. Gray, for your remarks. I can only say that in speaking to the Minister this morning I got the impression that his concern was as great as any of ours, including that of Mr. Rodriguez. The matter was mentioned,

[Interprétation]

ment, d'après ce que nous avons entendu en Comité—d'après les instances qui ont été présentées, d'après les objections qu'ont fait valoir les témoins concernant l'impossibilité de comprendre les principes du bill sans les détails et sans les règlements—que nous sommes extrêmement limités dans notre action. Comme vous l'avez dit, monsieur le président, nous devons inciter le ministre à produire au moins un avant-projet des règlements, même si l'avant-projet ne doit pas être la forme finale, parce qu'après tout nous ne savons pas encore quelle sera la dernière version du bill. Nous devons avoir au moins certains règlements afin de discuter du bill plus en détail dès la présente étape.

Le président: Je vous remercie, monsieur Philbrook. Monsieur Stevens, toujours au sujet du rappel au Règlement.

M. Stevens: Monsieur le président, je pense qu'on a suffisamment démontré—je suis certainement d'accord avec ce que MM. Graftey et Huntington ont dit—qu'il est absolument essentiel que nous ayons les règlements. Cependant, par politesse pour les témoins, je pense que nous devrions les entendre maintenant.

Le président: Je vous remercie, monsieur Stevens. Je puis donner l'assurance au Comité que je ferai tout en mon pouvoir pour obtenir les renseignements nécessaires. Comme je l'ai déjà dit, j'ai parlé au ministre ce matin; il m'a d'ailleurs fait parvenir une lettre en date d'aujourd'hui. Peut-être, n'avons-nous pas eu la réponse à laquelle nous nous attendions, surtout pour ce qui est des règlements, mais c'est un sujet que nous pourrions discuter mardi prochain à 13 h 30 lors de la réunion du sous-comité de direction dans mon bureau. Nous pouvons y revenir. Je vous remercie. Monsieur Gray.

M. Gray: C'est un point que soulèvent les témoins dans leur mémoire, la non-disponibilité des règlements. Je pense avoir été le premier à soulever la question lors du débat en deuxième lecture à la Chambre. C'est ce qui prouve qu'il n'y a pas d'esprit partisan sur ce point, comme il a été indiqué plus tard au cours du débat en deuxième lecture et précédemment en Comité.

J'ai été quelque peu surpris du ton qu'a pris la réponse du ministre à la Chambre hier, et je voudrais que vous lui demandiez s'il faut interpréter ses paroles comme un recul face à l'engagement général qu'il a pris lorsqu'il a comparu devant le Comité il y a quelque temps; il avait dit à ce moment-là qu'il n'allait pas nécessairement déposer les règlements comme tels, mais qu'il consentirait à les décrire au moins, en soulignant les domaines clés qui seront couverts par ces règlements. Sans ce minimum, il est impossible de discuter du bill ou de prendre une décision à son sujet. Je vous demande donc de vous enquérir auprès de lui sur le sens de ses paroles d'hier et à voir s'il ne recule pas face à l'engagement qu'il a pris devant le Comité.

Le président: Je vous remercie, monsieur Gray. Tout ce que je puis dire, c'est qu'en parlant avec le ministre ce matin, j'ai eu l'impression qu'il était aussi intéressé que nous tous, y compris M. Rodriguez, à la question. Le sujet a été abordé et

[Text]

and I certainly did not get any indication that there was any backing away from his original commitment. I will take it up with him again and report back to the Committee. Mr. Rodriguez.

• 1125

Mr. Rodriguez: On the same point of order, Mr. Chairman, I was under the impression, three or four meetings ago when the Minister appeared as a witness, that there was a clear commitment to tabling some background to the regulations and that we were to get these momentarily, so to speak. I was under that impression. We are constantly getting witnesses coming before the Committee and saying how important it is to know what the government has in mind with respect to these important areas, such as the unwarranted rate, duties of the Administrator, the whole question surrounding advertising credits, et cetera. When you ask the witnesses questions you find that they are also flubbing around because they do not know what the government has in mind with respect to these areas. I was under the impression that the Minister had made a commitment. I had expected that we were going to get them at the last meeting and, lo and behold, we did not get the backgrounder or any kind of backgrounder or draft of these regulations.

The Chairman: Mr. Rodriguez, you were a bit late coming. I have read into the record a letter that I received today from the Minister indicating his apology, in effect, for not being able to provide the necessary information you have asked for. If you wish, rather than read it into the record again I will give you a copy of the letter, which I have here, and you can read it. It is not everything we wanted, but the balance I will take up with the Minister and see whether I cannot provide the additional information.

Thank you, gentlemen. We have with us as witnesses today, from the American Express Company of Canada Limited, on my right, Mr. James F. Boff, Vice-President, Canadian Card Division of the American Express Company of Canada Limited, and on his right, Mr. Ronald G. Atkey, Counsel to the American Express Company of Canada Limited. Then we have as well three other gentlemen. They are sitting over here on the extreme right in the back benches. Maybe they could raise their hands as I call their names. They are Mr. W. J. Pritchard, Vice-President, Operations, American Express Company of Canada Limited, Mr. R. D. McConachie, Director of Marketing, and Mr. K. J. Breyer, American Express General Counsel, from the American Express General Counsel Office.

I understand that Mr. Boff has a short statement to make. The brief itself that they submitted has already been received by everybody, I understand, so at this time I would ask Mr. Boff to make his statement.

Mr. James F. Boff (Vice-President, Canadian Card Division, American Express Company of Canada Limited): Thank you. Mr. Chairman and honourable members of the Committee, American Express welcomes the opportunity to make a submission to this Committee as we believe its mandate to

[Interpretation]

je n'ai pas du tout eu l'impression qu'il voulait reculer devant l'engagement qu'il avait pris. De toute façon, je lui en parlerai une fois de plus et ferai rapport au Comité. Monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Au sujet du rappel au Règlement, monsieur le président, j'avais compris, il y a trois ou quatre séances, lorsque le ministre a comparu comme témoin, qu'il s'était engagé clairement à déposer une certaine documentation de base concernant les règlements, et ce presque immédiatement. C'est ce que j'avais compris à ce moment-là. Nous entendons chaque fois les témoins qui se présentent devant le Comité nous dire combien il est important de savoir quelles sont les intentions du gouvernement à l'égard de domaines essentiels comme les taux excessifs, les fonctions du directeur, la divulgation des conditions de crédit et le reste. Lorsque vous interrogez les témoins, vous vous apercevez qu'ils sont passablement vagues parce qu'ils ne savent pas quelles sont les intentions du gouvernement vis-à-vis de ces sujets. J'étais sûr que le ministre s'était engagé à produire les documents en question; je m'attendais qu'ils le soient lors de la dernière réunion. A ma grande surprise, nous n'avons pas obtenu la documentation de base ni même un semblant de documentation de base ou un avant-projet quelconque des règlements.

Le président: Vous êtes arrivé un peu en retard, monsieur Rodriguez. J'ai porté au compte rendu une lettre que j'ai reçue aujourd'hui du ministre, dans laquelle il s'excusait de n'avoir pu fournir les renseignements demandés. Si vous voulez, plutôt que de lire une fois de plus cette lettre, je vais vous en faire remettre une copie et vous pourrez la lire. Ce n'est pas ce que nous avons demandé, mais je m'engage à aborder le sujet une fois de plus avec le ministre afin de voir si nous ne pouvons pas obtenir plus de renseignements.

Je vous remercie, messieurs. Nos témoins d'aujourd'hui sont de la Compagnie American Express du Canada Limitée. D'abord, à ma droite, M. James F. Boff, vice-président, division canadienne de la carte de crédit à la Compagnie American Express du Canada Limitée; ensuite, M. Ronald G. Atkey, conseiller auprès de la Compagnie American Express du Canada Limitée. Il y a encore trois messieurs. Ils se trouvent tout à fait à la droite de la salle. Ils peuvent peut-être lever la main à l'appel de leur nom. Ce sont MM. W. J. Pritchard, vice-président, opérations, de la Compagnie American Express du Canada Limitée, R. D. McConachie, directeur du marketing, et K. J. Breyer, du bureau du conseiller général de l'American Express.

Je pense que M. Boff a un bref exposé à faire. Le mémoire lui-même a été déposé d'avance et il a été distribué à tout le monde. Je vous cède la parole, monsieur Boff.

M. James F. Boff (vice-président, Division canadienne de la carte, Compagnie American Express du Canada Limitée): Je vous remercie, monsieur le président, ainsi que les membres du Comité. L'American Express apprécie cette occasion de faire une présentation à votre Comité. Nous croyons que son

[Texte]

conduct inquiry into the protection of both borrowers and depositors provides a valuable occasion for us and others to present our views on a subject of immense social and economic importance to Canadian society. Let me say at the outset that American Express is a strong supporter of the concept of consumer protection, and we believe our record upholds this statement.

We are particularly supportive of those objectives of Bill C-16 that will lead to the elimination of the complexities and confusions in the credit field. However, it is our impression that the Ministry had a number of objectives in mind in framing this bill, and it had little opportunity to consider the specific characteristics of a company such as American Express. Accordingly, we have some concerns in relation to certain aspects of the bill that could adversely affect the efforts of American Express to benefit its card members. These may not have been foreseen by the government in its drafting of the bill. It is to these aspects I will direct my remarks.

Our written brief has already been supplied to you. It embodies most of the points I wish to touch upon today. I might point out, however, that this brief and my comments speak only to those aspects of the bill that have direct application to American Express, its card members or the businesses that honour the card. We hope you will give consideration to our views on these matters.

American Express Company is an international corporation with business interests directed to the travel-related and financial-service areas.

• 1130

The card division in Canada, for which I am responsible, offers Canadian consumers a recognizable credential which is accepted by businesses throughout the world. We offer Cardmembers convenience, recognition and protection. The card enables them to travel without carrying large sums of money or the requirement of making cumbersome arrangements in advance.

In our submission we make the point that the American Express card is not a credit card in the strict sense. In fact American Express does not offer credit to its Cardmembers, who must make payment in full when their bills are rendered each month.

There are only two long-standing exceptions to this policy of immediate payment in full each month. First, in the case of certain airline ticket and tour charges where a specific delayed payment plan is offered and credit charges are assessed; and second, in the case of special merchandise offers where delayed payment may be selected at the option of the Cardmember but for which there is no credit charge. Total credit charge billings from these sources amounted to less than one tenth of one per cent of American Express billings in Canada last year.

[Interprétation]

mandat de mener une enquête, touchant la protection des emprunteurs et des déposants, nous offre, ainsi qu'à d'autres, une précieuse occasion de faire valoir nos vues sur une question d'une importante portée sociale et économique pour la société canadienne. Permettez-moi de préciser tout d'abord que l'American Express appuie fermement le concept de la protection du consommateur; nous savons que notre réputation justifie cet avancé.

Nous appuyons particulièrement les objectifs du Projet de loi C-16 qui vise l'élimination des complexités et de la confusion qui existent dans le domaine du crédit. Toutefois, nous sommes d'avis que le Ministère vise plusieurs buts en déterminant le cadre de ce projet de loi et qu'il n'a pas eu le temps de prendre en considération les caractéristiques spéciales d'une compagnie comme l'American Express. Nous nous inquiétons du fait que certaines dispositions de cette loi pourraient nuire d'une certaine façon aux efforts de l'American Express pour avantager ses membres. De telles dispositions n'ont peut-être pas été perçues par le gouvernement lors de la rédaction de cette loi. Je voudrais donc faire quelques remarques sur certains de ces aspects.

Une copie de notre mémoire vous a été fournie. Il aborde la plupart des questions que j'aimerais toucher aujourd'hui. Je voudrais toutefois souligner que ce mémoire tout comme mes commentaires, s'appliquent uniquement aux aspects du projet de loi qui ont des implications directes pour l'American Express, les titulaires de la carte ou les établissements qui l'acceptent. Nous espérons que vous prendrez en considération nos vues sur ces questions.

La compagnie American Express est une société internationale détenant des intérêts dans les secteurs des services reliés aux voyages et au financement.

La division de la Carte, au Canada, dont j'assume la responsabilité offre aux consommateurs canadiens une preuve d'accréditation reconnue et acceptée par des établissements commerciaux dans toutes les parties du monde. Nous offrons aux titulaires de la Carte, un service pratique d'accréditation et de protection. La Carte leur permet de voyager sans emporter d'importantes sommes d'argent ou leur évite la nécessité de faire de fastidieux arrangements avant leur départ.

Nous soulignons, dans notre mémoire, que la Carte American Express n'est pas une carte de crédit dans le sens strict du mot. En fait, American Express n'offre pas de crédit à ses titulaires de la Carte qui doivent effectuer le paiement entier sur réception de nos factures, à chaque mois.

Il n'existe que deux exceptions à cette règle de paiement immédiat à chaque mois; premièrement, dans le cas de facturation de certains billets de sociétés aériennes pour lesquels est offert un programme spécifique de paiements différés et où des frais de crédits sont appliqués et, deuxièmement, dans le cas d'offres spéciales de marchandises où il est possible au titulaire de la Carte de choisir le mode de paiement différé ne comportant cependant pas de frais de crédit. Les sommes ainsi facturées en provenance de ces deux sources représentaient

[Text]

The Committee will be hearing from organizations issuing charge cards or credit cards in one form or another. To the best of my understanding, most of these provide for delayed payment with assessment of credit charges. Most will receive credit income at substantial finance rates if their consumers or card holders incur significant long-term debts. Not only does American Express not encourage the creation of long-term debt, it does not permit it. American Express benefits from and requires prompt payment, and it is standard practice to cancel the membership of persons not conforming to the requirements to which they committed themselves when becoming Cardmembers.

Obviously, Bill C-16 contemplates the protection of Canadian consumers against being tempted or enticed into the accumulation of debts beyond the power to pay. The business philosophy and policies of American Express over the years have been very much in the spirit of this legislation through its careful scrutiny of new Cardmembers and consistent enforcement of the prompt payment provisions of its Cardmember agreements.

The entire operation of American Express is structured to provide a special kind of service to people with a record of financial responsibility and adequate financial resources. Over 80 per cent of all Canadian Cardmembers have annual family incomes in excess of \$15,000, and over 60 per cent have family incomes in excess of \$20,000. More than 90 per cent of all billings made by American Express Cardmembers in Canada are for car rental, airline tickets, lodging, and restaurant expenses.

On the basis of this, I think I can assure this Committee that American Express is not dealing with the unwary or economically vulnerable.

A sudden whim or temptation to spend does not motivate people to become Cardmembers. We subscribe to the principle that consumers—in this case American Express Cardmembers—are entitled to the fullest possible degree of information about the transactions with which they are involved. Complete records of transactions are provided along with the monthly statements. With very few exceptions these include duplicates of the actual record of each purchase which the Cardmember can verify against the copy he received at the time the purchase was made. Very few companies provide this key element of information, and it is a common complaint with holders of other types of cards that they have difficulty in identifying some of the transactions for which they find themselves billed.

[Interpretation]

moins de 10 de un pourcent de la facturation totale de l'American Express au Canada, l'an dernier.

Ce Comité entendra les présentations d'organismes émettant des cartes de facturation ou de crédit sous diverses formes. Au meilleur de ma connaissance, la plupart d'entre elles offrent des possibilités de paiements différés comportant des frais de crédits. La majorité toucheront un revenu de ce crédit, selon des taux d'intérêts substantiels si les consommateurs ou titulaires de ces cartes, contractent des dettes à long terme importantes. Non seulement l'American Express n'encourage-t-elle pas la création de dettes à long terme, elle ne la permet tout simplement pas. American Express tire profit et exige le paiement rapide et il est de pratique courante pour nous d'annuler les privilèges de membres des individus qui ne se conforment pas aux exigences auxquelles ils se sont engagés eux-mêmes au moment de devenir titulaires de la Carte.

Évidemment, le Projet de la loi C-16 vise la protection des consommateurs canadiens contre la tentation ou l'incitation à l'accumulation de dettes supérieures à leur pouvoir de remboursement. La philosophie des affaires et les lignes de conduite de l'American Express, au cours des années, ont été conformes à l'esprit de cette législation, grâce à une sélection prudente des nouveaux titulaires et à l'application constante des dispositions de paiement rapide stipulées dans les ententes avec les titulaires de la Carte.

Les activités entières de l'American Express sont conçues en vue d'offrir un type de service spécial aux individus qui possèdent une réputation de responsabilité financière et des moyens financiers adéquats. Plus de 80 pourcent de tous les titulaires canadiens de la carte possèdent un revenu familial de plus de \$15,000 et plus de 60% gagnent plus de \$20,000. Une proportion supérieure à 90% de toutes les sommes facturées par les titulaires de la Carte American Express au Canada touchent les services de location d'autos, les billets de transport aérien et les frais de logement et de restauration.

En se basant sur ces faits, je pense être en mesure d'assurer les membres de ce Comité que American Express ne fait pas affaires avec des individus imprévoyants ou économiquement vulnérables.

Une fantaisie soudaine ou une tentation de dépenser n'incite donc pas les gens à vouloir devenir titulaires de la carte. Nous sommes d'accord avec le principe que les consommateurs, dans notre cas, les titulaires de la Carte American Express sont en droit d'obtenir l'information la plus complète possible touchant les transactions dans lesquelles ils sont impliqués. Un relevé complet de telles transactions est fourni avec les factures mensuelles. A quelques exceptions près, celui-ci consiste en des copies de la facture originale portée au compte que le titulaire de la Carte peut vérifier avec la copie qu'il a obtenue au moment de la transaction. Très peu de compagnies offrent cet important élément d'information et les détenteurs d'autres types de cartes se plaignent généralement des difficultés qu'ils rencontrent à identifier certaines transactions pour lesquelles il se voient facturés.

[Texte]

• 1135

We recognize the enormous amount of study and effort that has already gone into the preparation of this Bill, as well as the immense task still lying before this Committee. To assist in your understanding of American Express, let me summarize what I have said to this point.

The American Express Company is unique in that it provides easily recognizable credentials to its card members, primarily for the purposes of travel and associated entertainment. It does not, as a matter of long-standing policy, encourage delayed payment.

American Express has always held that its card operations, with one exception, do not constitute the offering of variable credit. However, possible interpretations of the definitions in Bill C-16 could lead to this general assumption, and this causes us some concern.

I think, therefore, it might be helpful to the Committee if I were to describe more fully the relationship of American Express with its card members. They pay a \$20 annual fee. This is a membership fee rather than a credit charge. Among the services which are provided in return for it are travel insurance, the provision of directories and guides, emergency personal cheque cashing programs and the world-wide travel facilities of the American Express Company.

This fee cannot, in our opinion, be regarded as a credit charge. It applies, for example, to the card member who for one reason or another makes no charge against it during the year. The same amount, \$20, is charged to the card member who may have \$2,000 a month in billings. It is surely fundamental to the concept of credit charges that there is some relationship between the amount of charges incurred and the amount paid. We would hope that the Bill can be altered, or a regulation issued, to make it clear that fees, such as the \$20 membership fee, are not credit charges.

By the same token, we do not believe the delinquency charges imposed by American Express in case of nonpayment are credit charges and should not be construed as "credit charges" as defined in the Bill. In the case where a card member has failed to pay promptly, he receives a series of reminders both by mail and telephone. These reminders are to the effect that payment is due and that the card-use privileges of the card member will be jeopardized if payment is delayed unreasonably. In those relatively few cases where payment simply is not forthcoming within 90 days of billing American Express, under its card member agreement, proceeds to cancel membership; and still under the agreement, assesses delinquency charges of 1½ per cent per month on the unpaid balances dating from the sixtieth day after the rendering of the accounts. Surely it is evident that a company which even in the case of nonpayment levies no charge of any kind until after

[Interprétation]

Nous reconnaissons l'importante somme de recherches et d'efforts qui ont été exigés par la préparation de ce projet de loi ainsi que l'immense tâche que l'on a confiée à ce comité. En vue de vous permettre de mieux comprendre le fonctionnement de la Compagnie American Express, permettez-moi de résumer mes propos.

La Compagnie American Express est une entreprise unique en raison du fait qu'elle procure une pièce d'accréditation facilement identifiable, à l'intention de ses titulaires de la carte, principalement aux fins de voyages ou de divertissements. Elle n'encourage pas les paiements différés, ce qui est depuis longtemps sa politique.

Le Compagnie American Express a toujours cru que ses activités au domaine de la carte à une seule exception près ne constituent pas une offre de crédit variable. Toutefois, certaines interprétations possibles de définitions contenues dans le projet de loi C-16 pourraient conduire à cette conclusion générale et ce fait nous préoccupe.

Je crois qu'il serait donc utile aux membres de ce comité que j'explique plus en détail les relations de la Compagnie American Express avec ses titulaires. Nos titulaires de la carte versent une somme annuelle de \$20.00. Il s'agit ici de frais d'admission plutôt que de frais de crédit. Parmi les services qui leur sont offerts en retour de cette cotisation, mentionnons une assurance-voyage, la distribution d'annuaires et de guides, notre service d'encaissement de chèques personnels en cas d'urgence et les facilités de voyage à travers le monde de la Compagnie American Express.

Cette cotisation ne peut pas, à notre avis, être considérée comme frais de crédit. Elle s'applique, par exemple, au titulaire d'une carte qui pour une raison ou une autre ne l'utiliserait pas du tout durant l'année. Le montant de \$20 est exigé d'un autre titulaire qui pourrait facturer une somme de \$2,000 par mois. Il est sans aucun doute inhérent au concept des frais de crédit qu'il doive exister une certaine relation entre le montant des frais appliqués et la somme payée. Nous souhaitons que le projet de loi soit modifié ou qu'une réglementation soit émise, de façon à préciser clairement que des droits tels notre cotisation de \$20 ne sont pas des frais de crédit.

Par la même occasion, nous ne croyons pas que les frais dans les cas de non-paiement imposés par l'American Express constituent des frais de crédit et ils ne devraient pas être considérés comme «frais de crédit» selon leur définition dans le projet de loi. Dans le cas où un titulaire a négligé de payer rapidement son compte, il reçoit une série de rappels par courrier postal ou par téléphone. Ces rappels mentionnent que le paiement est exigible et que les privilèges d'utilisation de la carte par ce titulaire seront compromis si le paiement est injustement retardé. Dans les cas très rares où le remboursement n'est tout simplement pas effectué dans un délai de 90 jours de la date de facturation, American Express procède, en vertu de son entente contractuelle avec le titulaire de la carte, à l'annulation des privilèges de membre et, également en vertu de ce contrat, impose des frais de défaut de paiement de 1 et demi pourcent par mois, sur le solde impayé, à compter du 60e jour

[Text]

payment is 90 days in arrears and the membership has been cancelled, cannot be considered to assess a "credit charge".

To sum up, delinquency charges, rather than being credit charges, are liquidated damages, payable upon default, at a point when no further credit charges are authorized.

Just as we believe the delinquency charge is not a credit charge, so we believe it is not a penalty and should not be construed as a "penalty" as defined in the Bill. Rather, it is a provision for liquidated damages payable upon default. In addition, it is a policy of American Express to impose the delinquency charge for a limited period only.

• 1140

Given the fact that the delinquency charge is assessed only after 90 days or more, and that as long as a cardmember payer pays prior to that he is subject to no credit charge whatsoever. The proposed one-time only, 1-per-cent maximum charge would be unfair. This is unfair because Clause 12 seems to contemplate a type of penalty applicable to lenders whose lending transactions provide for installment payments with precomputed credit charges. We have already stated that card members must make payment in full when their bills are rendered each month. In the absence of regulations under Clauses 6 and 7, we are at this point unclear as to how the disclosure and advertising requirements of the bill may affect card operations. The same can be said of prepayment policies in the context of Clause 13.(1).

We look forward to receiving the draft regulations specific to these issues. We assure our complete co-operation in reviewing and commenting on any provisions which would encompass the substantive points I have raised with you today. We hope this draft is available for discussion during the tenure of your Committee rather than being presented as a *fait accompli* following proclamation.

If I may now, I would like to turn to the wording of Clause 17 of the bill, which speaks to the maintenance of records and books of account in Canada. There is ambiguity in this area which also concerns us. American Express Company carries on a worldwide business, issuing cards in the currencies of 16 countries; namely: Switzerland, Belgium, Germany, the Netherlands, South Africa, Venezuela, France, the United Kingdom, the United States, Mexico, Italy, Japan, Yugoslavia, Australia, New Zealand, as well as Canada. All information relating to a Canadian cardmember's account can be directly accessed through our computer facilities in Canada, but certain data processing and parallel storage of information may be carried on outside of Canada. In our view, the present method of processing accounts and maintenance of records conforms with the spirit of Clause 17. We do feel, however, that in the absence of further clarification questions could arise in respect of this clause, specifically as to whether the

[Interpretation]

après la date de présentation du compte. Il est sûrement évident qu'une compagnie qui, même dans les cas de non-paiement, n'impose aucune charge de toute nature, après que le remboursement accuse des arrérages de 90 jours et que les privilèges de membre aient été annulés, ne peut être considérée comme appliquant des «frais de crédit».

Pour résumer, les frais d'arrérage constituent plus des dommages et intérêts que les frais de crédit et sont dus alors même que le client n'a plus droit à aucun crédit.

De même, nous considérons que ces frais ne constituent pas une pénalité et ne doivent pas être interprétés en ce sens sans le cadre du projet de loi. Ils constituent en fait plutôt une provision pour dommages et intérêts et sont dus dès la constatation de l'arrérage. En outre, la politique d'American Express est de n'imposer ces frais d'arrérage que pendant une période bien limitée.

Étant donné que les frais de non-paiement sont facturés uniquement après un délai minimum de 90 jours et que dans la mesure où le titulaire effectue un paiement durant cette période, il n'a rien à payer, les frais maximum uniques de 1 p. 100 seraient injustes. Ce serait injuste parce que l'article 12 envisage de pénaliser les prêteurs dont les transactions prévoient des versements à tempérament et des frais de crédit calculés à l'avance. Nous avons déjà précisé que les titulaires de la carte doivent régler entièrement chaque mois le montant qui figure sur leur état de compte. Aucun règlement ne s'applique aux articles 6 et 7 et nous ignorons pour le moment dans quelle mesure les conditions de la Loi relatives à la publication et à la publicité influenceront sur les transactions par carte de crédit. Dans le cadre de l'article 13(1), la même chose s'applique aux politiques de paiements à l'avance.

Nous attendons avec impatience l'avant-projet de règlement concernant ces articles. Nous sommes à votre entière disposition pour étudier et discuter de dispositions touchant les points importants sur lesquels j'ai attiré votre attention aujourd'hui. Nous espérons pouvoir discuter de cet avant-projet durant les travaux du Comité, au lieu qu'on nous le présente comme un fait accompli lors de la promulgation de la loi.

Si vous le permettez, j'aimerais passer maintenant au libellé de l'article 7 du projet de loi qui parle des dossiers à tenir et des livres de comptabilité au Canada. La situation est ambiguë dans ce domaine et cela nous inquiète également. La compagnie American Express est une société internationale qui émet des cartes dans les devises de 16 pays, soit la Suisse, la Belgique, l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Afrique du Sud, le Vénézuéla, la Grande-Bretagne, les États-Unis, le Mexique, l'Italie, le Japon, la Yougoslavie, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et le Canada. Toutes les informations relatives au compte d'un titulaire de la carte canadienne peuvent être traitées par nos ordinateurs au Canada; toutefois le traitement de certaines données et l'entreposage parallèle d'informations peuvent se faire à l'étranger. A notre avis, la méthode utilisée actuellement pour le traitement des comptes et la tenue des dossiers est conforme à l'esprit de l'article 17. Nous estimons toutefois que cet article pourrait poser des difficultés étant

[Texte]

term "record and books of account" includes computer read-outs or microfilm of a cardmember's purchases and payments.

Another clause of the bill which causes us deep concern is Clause 2.(2) relating to when payments are deemed to be made. Almost all cardmembers pay their monthly bills by cheque. American Express credits such cheques to the cardmember's account as of the date they are received. We had assumed that such payment and crediting would be acceptable under the provisions of the bill. However, we now understand that payment by cheque may be deemed made as of the date the cheque is mailed. It is almost impossible to develop a system to provide for such crediting. Nevertheless, assuming that a system could be developed, we believe it would only lead to mass confusion without any resulting benefit to cardmembers. Therefore we strongly urge that payment by cheque be deemed made on the day received as set forth in Clause 2.(2)(b).

One final point of concern to us arises out of Clause 2.(6), which sets forth a 60-day compliance period. We feel these new procedures will require more time to review and implement, and respectfully ask that this time period be extended.

Mr. Chairman, Committee members, thank you for your attention. I hope that I have been clear in my remarks and that our suggestions will prove to be helpful. I hope also that I have succeeded in impressing upon you the sincerity of American Express in its support of the objectives of this important bill and our hope that you can achieve practical and workable legislation. You have my best wishes in your continuing endeavour.

Now Mr. Atkey and I, with the assistance of our associates, are prepared to answer questions you may have.

The Chairman: Thank you, Mr. Boff, for your statement.

We will commence the questioning. I think it was understood from last day that the initial questioners from each party would have 10 minutes and the other questioners five minutes on the first round. Our time may be very short, so that would allow everybody to have at least one go at the witnesses.

I will ask Mr. Stevens to be the first questioner.

Mr. Stevens: Mr. Chairman, I thank our witnesses today for giving us the benefit of the brief beforehand, and also for Mr. Boff's remarks before the Committee.

I am very interested in the rather ingenious approach you take to this business, Mr. Boff, in that frankly as an AMEX cardholder I never realized the rather enviable position I am in and the way the world sort of opens up to me as you describe it. But I was wondering if we could explore it a little more fully.

[Interprétation]

donné son manque de clarté, en particulier en ce qui a trait aux termes «dossiers et livres comptables» dont on ne sait s'ils s'appliquent aux imprimés électroniques ou aux microfilms établissant les achats et les versements d'un titulaire de carte.

L'article 2(2) relatif à la date à laquelle le versement doit être fait nous pose également des difficultés. La plupart des titulaires de carte règlent leur facture par chèque une fois par mois. L'American Express en crédite le montant au compte du titulaire à la date à laquelle le chèque leur parvient. Nous pensions que les dispositions du projet de loi entérineraient cette façon de procéder. Or, il semblerait que ce soit désormais la date à laquelle le chèque est envoyé qui compte. Il est pratiquement impossible de mettre au point un système qui permette de créditer ainsi les comptes. Et même si l'on pouvait mettre au point un tel système, nous sommes convaincus que les titulaires de carte n'en retireraient aucun avantage et que cela donnerait lieu à une grande confusion. C'est pourquoi nous recommandons instamment que pour les versements par chèques, ce soit la date de réception du chèque qui compte, tel que stipulé dans l'article 2(2)(b).

Le dernier article qui nous inquiète est l'article 2(6) qui prévoit un délai de 60 jours pour se conformer à la Loi. A notre avis, l'étude et la mise en œuvre de ces nouvelles méthodes prendront plus de temps et nous vous demandons humblement de prolonger la période de grâce.

Monsieur le président, messieurs les députés, je vous remercie de votre attention. J'espère m'être exprimé clairement et je souhaite que nos suggestions vous soient utiles. J'espère avoir réussi à vous convaincre que la société American Express appuie sincèrement les objectifs de ce projet de loi important. Nous vous souhaitons d'établir une loi pratique et maniable. Veuillez accepter mes meilleurs vœux de succès dans cette entreprise.

M. Atkey et moi-même, à l'aide de nos associés, sommes prêts à répondre aux questions que vous voudrez bien nous poser.

Le président: Monsieur Boff, nous vous remercions de votre déclaration préliminaire.

Passons maintenant aux questions. L'autre jour, nous sommes entendus pour accorder au premier tour de questions dix minutes au premier représentant de chaque parti, et cinq minutes aux autres interrogateurs? Puisque nous disposons de peu de temps, cette façon de procéder permettra à tous les membres du Comité d'avoir l'occasion de questionner les témoins au moins une fois.

Je cède la parole à M. Stevens.

M. Stevens: Monsieur le président, je remercie les témoins de nous avoir remis un exemplaire du mémoire avant la séance du Comité. Je remercie M. Boff des commentaires qu'il vient de faire.

L'approche ingénieuse que vous avez adoptée à l'égard de votre institution m'a grandement intéressé. Monsieur Boff, je n'ai jamais pris conscience qu'à titre de titulaire de la carte de crédit AMEX, je jouis d'une position enviable et que le monde entier s'ouvre devant moi. Peut-être pourrions-nous en discuter un peu plus en détails.

[Text]

I understand I pay \$20 membership fee, but when I go to a merchant to buy something, what do you charge the merchant for the goods that I use my credit card—pardon that expression; my American Express Card—to pay for these goods?

Mr. Boff: Mr. Stevens, we have worked out the economics of dealing with several types of industries, and the charge to the merchant is based on the industry in which he operates as well as the volume he does on our card. The scale right now is never more than five per cent, but it is scaled down from there on the volume that is done by the merchant and the industry in which he operates.

Mr. Stevens: What would be the minimum charge that you would make to a merchant?

Mr. Boff: That is hard to answer, sir, because it is also part of a contractual agreement where we may or may not have an advertising program with that merchant. As a rule now it gets down to about three and one quarter per cent, but there are other stipulations that go into that in terms of what the discount rate might be.

Mr. Stevens: Would it be fair to say that on average it is probably somewhere around the four per cent range with most purchases? Or is it closer to the five per cent?

Mr. Boff: Now it is closer to less than that because of the large volume that many of the merchants . . .

Mr. Stevens: Is it three and one half per cent?

Mr. Boff: I am not trying to dodge the issue; I am trying to think. It probably would be in that neighbourhood, give or take some leeway.

Mr. Stevens: In your agreement with the merchant have you a clause that states that the merchant may not give me a cash discount if I wish the alternative of paying cash? Let us say it is a 3.5 per cent charge if I use my American Express Card, but if I turn to the merchant and say, would you give me the same merchandise for \$96.50, am I correct in saying that would be violating the agreement you have with that merchant?

Mr. Boff: Our new contracts do not have such a stipulation in that. I believe we have taken the lead in eliminating that specific stipulation.

Mr. Stevens: Your old contracts did have it?

• 1150

Mr. Boff: I think some of our old contracts away back did have those in.

To answer your question, I suppose that the delicate part of it would come if you bought the merchandise and you laid your card down—which we would assume any merchant to then accept, since you offered that as a payment vehicle—and he now negotiated with you. I suppose we would argue on a technicality there, as to whether he really is giving you a

[Interpretation]

Je paie des frais d'adhésion \$20. Combien en coûte-t-il aux commerçants chez qui j'achète un article quelconque en utilisant ma carte de crédit *American Express* pour régler la facture?

M. Boff: Monsieur Stevens, nous avons calculé les données économiques de ces transactions pour divers genres d'industries. Les frais imposés aux marchands sont fondés sur le genre d'industrie qu'ils exploitent ainsi que sur le taux d'utilisation de la carte *American Express*. L'échelle actuelle ne dépasse pas 5 p. 100 mais, elle diminue progressivement selon le volume des transactions effectuées par le marchand et l'industrie dans laquelle il œuvre.

M. Stevens: Quel est le tarif minimum imposé à un commerçant?

M. Boff: Monsieur, il est difficile de répondre à cette question, puisque, le tarif imposé fait partie d'une entente contractuelle qui diffère si nous menons ou non un programme de publicité pour le commerçant. En règle générale, le taux minimal est présentement 3¼ p. 100. Toutefois, il faut tenir compte d'autres éléments qui concourent à l'établissement du pourcentage imposé à chaque commerçant.

M. Stevens: Serait-il exact de dire qu'en moyenne le taux se situe à 4 p. 100 pour la plupart des achats? Est-il plus près de 5 p. 100?

M. Boff: Présentement, le pourcentage se situe à un peu moins de cela à cause du volume important des transactions effectuées par beaucoup de commerçants . . .

M. Stevens: Est-il de 3½ p. 100?

M. Boff: Je n'essaie pas d'éviter votre question, j'essaie simplement de penser. Vous avez sans doute raison; c'est à peu près cela, un peu plus, un peu moins.

M. Stevens: Dans le cadre de votre entente avec le commerçant, y a-t-il une disposition qui empêche celui-ci de m'accorder une remise en espèces si je choisis de payer argent comptant? Disons qu'il en coûte 3.5 p. 100 au commerçant si j'utilise ma carte *American Express*. Si je lui demande de me vendre la marchandise à \$96.50, ai-je raison de croire qu'il s'agit là d'une infraction à l'entente qu'il a conclue avec vous?

M. Boff: De telles stipulations ne paraissent pas à nos nouveaux contrats. Je crois que nous sommes les premiers à supprimer cette condition précise.

M. Stevens: Qu'en est-il de vos anciens contrats?

M. Boff: Je crois que certains d'entre eux comprenaient en effet des stipulations de ce genre.

En réponse à votre question, je suppose que la situation devient un peu plus délicate si vous choisissez la marchandise et sortez votre carte de crédit *American Express*. Vous supposez que le commerçant a l'intention d'accepter la carte AMEX que vous offrez comme méthode de paiement. S'il décide de négocier avec vous, à ce moment-là je suppose qu'il y a matière

[Texte]

complete free choice or whether he is changing his mind, once he sees the card laid down.

Mr. Stevens: Mr. Boff, would it be fair to say that as far as your card operation is concerned, where you make the bulk of your revenue is with that amount that you are charging to the merchants whom your card holders may be dealing with?

Mr. Boff: The amount that the merchant pays really does not contribute any significant amount to any profitability. That which is charged the merchant really is consumed in serving the merchant in terms of taking over the responsibility of collections that he would have if he did not use the card; the responsibility of bad debts; the responsibility of the paperwork; and when we go all through that, there is, I would say, practically nothing left of that section of the billings or the revenue.

Mr. Stevens: Well, let us approach it this way. How many card holders would you have in Canada, Mr. Boff?

Mr. Boff: Mr. Stevens, that is a difficult question to answer. Our corporate policy has always been that we would tell you that we have over seven-and-a-half million card members in the world, but we do not, as a matter of policy, make the number available publicly. I would say this, that if this is a critical part of the Committee's deliberations, we would provide it to you under those conditions. But our corporation has always maintained that it did not want to get into the numbers game per se, and therefore we have always revealed that we have about seven-and-a-half million worldwide, but we have not made a practice of revealing the numbers in each country.

Mr. Stevens: Let us approach it this way, Mr. Boff. In relation to the total revenue that you receive from your card division, and forgetting how you will apportion your expenses—I follow your thinking in treating the merchant's fee in the way you do—but forgetting where the expenses are allotted, dealing with total revenue, what per cent of your total revenue would come from the twenty dollar membership fee that you have referred to, what per cent would come from the merchant's fee, and what per cent would be coming from the incidental things that you referred to, such as the delinquency charges, that type of revenue?

Mr. Boff: I do not readily have those available on a corporate basis. I could only generalize with you, that a substantial amount comes from the fee, in terms of revenue.

Mr. Stevens: The fee?

Mr. Boff: The fee: the \$20. A very small amount, if any, comes from the remainder of what the merchant pays us, and a very, very, very small amount comes from what you termed the "delinquency charges".

Mr. Stevens: No, on a worldwide basis, you say you have seven-and-a-half million card holders, so that would be \$150 million that the company would be receiving from their card division, presumably, if that twenty dollar fee applies worldwide. What would be the total revenue that American Express receives on their worldwide card activity?

[Interprétation]

à discussion s'il vous accorde la liberté de choix, où s'il change d'idée après avoir vu votre carte de crédit.

M. Stevens: Monsieur Boff, est-il exact de dire que dans l'exploitation des cartes de crédit, la majeure partie de votre revenu découle des frais que vous imposez aux commerçants qui traitent avec les titulaires de cartes de crédit?

M. Boff: Les frais versés par le commerçant ne contribuent pas vraiment aux profits. Cette somme d'argent est utilisée pour servir le commerçant puisqu'American Express assume les frais de perception, de mauvaises créances et d'administration. Suite à toutes ces opérations, il ne reste à peu près aucun profit dans le secteur de la facturation.

M. Stevens: Abordons la question différemment. Monsieur Boff, combien y a-t-il de titulaires de cartes de crédit Amex au Canada?

M. Boff: Monsieur Stevens, il m'est difficile de répondre à cette question. En vertu de la politique de notre société, je puis vous dire qu'il y a plus de 7 millions et demi de titulaires de cartes de crédit Amex dans le monde; nous ne pouvons cependant révéler le nombre précis. Toutefois, si ce renseignement est essentiel aux délibérations du comité, nous vous le fournirons. Notre société a toujours refusé d'entrer dans le jeu des chiffres; c'est la raison pour laquelle nous disons avoir quelque sept millions et demi de participants dans le monde. Nous ne révélons pas la répartition par pays.

M. Stevens: Monsieur Boff, je m'y prendrai autrement. Analysons le revenu total de la Division de la carte de crédit. Oublions que vous devez répartir les frais et les dépenses. J'ai compris votre façon de traiter les frais des commerçants. Pouvez-vous me dire quel pourcentage de votre revenu total provient des \$20 de frais d'adhésion? Quel pourcentage provient des frais des commerçants et quel pourcentage provient des sources de revenu accidentelles dont vous avez parlé, par exemple des frais d'arriérés?

M. Boff: Je n'ai pas en main les chiffres précis pour toute la société. Je puis simplement vous dire qu'en termes généraux, une somme importante de notre revenu provient des frais d'adhésion.

M. Stevens: Avez-vous dit des frais d'adhésion?

M. Boff: Oui, des frais d'adhésion qui sont de \$20. Une très petite somme, s'il en est, provient des frais versés par les commerçants et une somme encore plus minime découle des frais d'arriérés.

M. Stevens: Vous avez dit que American Express compte sept millions et demi de titulaires de la carte de crédit dans le monde. Ce nombre représente un revenu de 150 millions de dollars pour la société, si les frais d'adhésion de \$20 s'appliquent partout dans le monde. Quel est le revenu total de la

[Text]

Mr. Boff: That again, sir, is something that is not broken out by division in the corporate reporting. I am sorry, but I am not in a position—first of all, I do not really know—but I am not in a position to respond with those kind of specific numbers.

• 1155

Mr. Stevens: Mr. Boff, you have put some emphasis on the fact that you like prompt payment of the amount and that you do not sort of—not exactly welcome but that you do not solicit longer-term payments as far as your card holders are concerned.

Is it not true, though, that the reason that you do not is that you find that that is a less remunerative side of your activity in that if you can pick up $3\frac{1}{2}$ per cent on your initial transaction and get the person to pay that within the month, that is obviously a very much more remunerative thing that picking up the point and a half per month that you might get in subsequent months, and that really the most remunerative part of the transaction is if you want to put it on a 12-month basis, you multiply your $3\frac{1}{2}$ by 12. That is something over 40 per cent on an annualized basis you are picking up on that transaction when I use the card with the merchant, who then pays you, say, the $3\frac{1}{2}$ to 5 per cent amount off my total amount of purchase.

Mr. Boff: I am sorry, sir. I do not quite understand the first part of your question on the $3\frac{1}{2}$ per cent.

Mr. Stevens: When I go to a merchant and buy \$100 worth of goods...

Mr. Boff: Yes.

Mr. Stevens: ... he pays \$3.50 to you.

Mr. Boff: On our assumption, yes.

Mr. Stevens: On our assumption. And what I am saying is that it is very much in your interests that I pay the \$100 to you within the 30 to 60 days because really you are in the business of basically trying to pick up that $3\frac{1}{2}$ per cent every time I buy something which, if you wish to annualize it, is really about a 40 cent return on whatever I am buying, whereas if you get into the prolonged payment thing, if you annualize the amount, the average that you would be receiving would steadily go down month by month because then I am shifted to paying you $1\frac{1}{2}$ to 2 per cent per month, which I am saying I presume you do not encourage because that is a less remunerative side of the business.

Mr. Boff: I believe you have to look at it on a little different basis, sir.

Mr. Stevens: I know *you* do, but...

Mr. Boff: So does the merchant. You see, we always prefer prompt payment, and as you may understand, the \$100 that you spent we pay immediately so that we...

[Interpretation]

société American Express à partir de l'exploitation des cartes de crédit dans le monde?

M. Boff: Monsieur, dans le rapport de notre société, ces articles ne sont pas ventilés par divisions. Je regrette de ne pouvoir vous donner des réponses plus précises.

M. Stevens: Monsieur Boff, vous avez indiqué, avec une certaine insistance, que vous préféreriez le règlement rapide des factures et que vous n'encouragez pas, en quelque sorte, vos membres à différer leurs paiements.

Cependant, contrairement à ce que vous avez dit, ce n'est pas parce que vous constatez que c'est moins rémunérateur, étant donné que si vous pouvez récolter $3\frac{1}{2}$ p. 100 sur votre transaction initiale et obtenir le remboursement de votre client dans le mois qui suit, c'est une opération beaucoup plus rémunératrice que d'imposer un intérêt de $1\frac{1}{2}$ p. 100 chaque mois; en conséquence, le plus avantageux pour vous, sur le plan rémunérateur, est d'obtenir le paiement de la facture dans le mois qui suit; si cela s'étend sur une période de douze mois, vous multipliez $3\frac{1}{2}$ par 12, ce qui fait un intérêt annuel supérieur à 40 p. 100. Vous vous rattrapez donc sur la transaction elle-même puisque le commerçant vous paye $3\frac{1}{2}$ à 5 p. 100 du montant de l'achat que je fais chez lui avec ma carte.

M. Boff: Je m'excuse mais je n'ai pas très bien compris la première partie de votre question à propos de ces $3\frac{1}{2}$ p. 100.

M. Stevens: Lorsque j'achète pour \$100 de marchandises dans un magasin...

M. Boff: Je vous suis.

M. Stevens: ... le commerçant vous paye \$3.50.

M. Boff: C'est ce que nous pensons.

M. Stevens: Bien. Or, il est tout à fait dans votre intérêt que je vous paye ce montant de \$100 dans les 30 ou 60 jours qui suivent car votre objectif, en fait, est d'essayer de toucher $3\frac{1}{2}$ p. 100 chaque fois que je fais un achat, ce qui donne un intérêt annuel d'environ 40 p. 100 sur tout ce que j'achète; par contre, si vous tolériez davantage les paiements différés, le taux d'intérêt annuel serait inférieur puisque je ne vous paierais que de $1\frac{1}{2}$ à 2 p. 100 par mois; j'en conclus donc que vous n'encouragez pas les paiements différés parce que ceci vous rapporte beaucoup moins.

M. Boff: Il faut se placer sous un angle différent.

M. Stevens: C'est ce que vous faites, je le sais bien, mais...

M. Boff: Le commerçant aussi. Nous préférons les paiements rapides et vous savez sans doute que nous devons payer immédiatement les \$100 que vous venez de dépenser...

[Texte]

Mr. Stevens: How many days does it take you to pay the merchant?

Mr. Boff: We have several approaches, but let me just describe the one that is used most often. The merchant drops the receipts in the mail and in three days from the time we get it his cheque is put back in the mail to him. That which we can control is three days. That which is uncontrollable might be a day or two on each end, depending on the speed with which the mail is delivered. But you see, we pay that merchant immediately, and in many cases when we bill the card member the merchant has had his money. Our economics are built on the fact that we must get that payment immediately from the card member in order to keep our negative cash flow at its minimum, but we paid all that money out and now it is our responsibility to collect it from the card members, wherever that expenditure may have come from anywhere in the world.

The Chairman: Thank you, Mr. Stevens. I am sorry, I have already given you a great deal of latitude.

Mr. Stevens: Oh, I did not realize my time was even up.

The Chairman: I will put you on for another round. Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Thank you, Mr. Chairman. I presume that the American Express card of Canada is a subsidiary of an American parent company.

Mr. Boff: The card is through the American Express Company in the United States. We are a service group.

Mr. Rodriguez: Right. You said that you operate in 16 countries, at least 16 currencies around the world, so I presume it is very important for information to flow back and forth almost instantaneously.

Mr. Boff: I did not mean to mislead you. The American Express Company, the parent company, has these cards all over the world in terms of the currencies. The availability of a Canadian card member to spend is in almost every country in the world with very few exceptions.

• 1200

Mr. Rodriguez: Okay, so when an applicant, in Canada, applies for an American Express card, there is a great deal of information about that applicant that is collected by American Express of Canada.

Mr. Boff: Only that information which is on the application.

Mr. Rodriguez: All right, and I presume, therefore, and you can tell me if I am wrong, that that information is transferred to a central computer in the United States. Is the information about Canadian applicants, centralized, by computer, in the United States. I read a report, recently, that American Express of America was turning over personal information, about card applicants, to the American intelligence agencies

[Interprétation]

M. Stevens: En combien de temps payez-vous le commerçant?

M. Boff: Il y a diverses manières de le faire et je vais vous décrire celle que nous utilisons le plus souvent. Le commerçant poste ses reçus et, à partir du moment où nous les recevons, nous avons trois jours pour lui expédier son chèque. Nous faisons donc cette opération en trois jours mais, selon la rapidité du courrier, ce processus peut prendre deux jours de plus au début et deux jours de plus à la fin. Vous voyez donc que nous payons le commerçant immédiatement et, très souvent, le commerçant a déjà été payé lorsque nous envoyons la facture au détenteur de la carte. Selon notre politique actuelle, il nous faut obtenir le paiement immédiat du détenteur de la carte, afin de minimiser nos liquidités négatives; une fois que nous avons remboursé tous les commerçants, il nous appartient de récupérer ces fonds auprès de nos membres, quel que soit le pays où la transaction a été effectuée.

Le président: Merci, monsieur Stevens. Je suis désolé, mais j'ai déjà été très indulgent avec vous.

M. Stevens: Je ne m'étais même pas rendu compte que mon temps était écoulé.

Le président: Je vais vous inscrire pour un autre tour. Monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Merci, monsieur le président. Je suppose que l'American Express du Canada est une filiale de la maison mère américaine.

M. Boff: La carte émise au Canada l'est par l'intermédiaire de l'American Express américaine. Nous sommes un consortium.

M. Rodriguez: Bien. Vous avez déclaré que vos opérations s'étendaient à 16 pays, ou tout au moins qu'elles étaient effectuées en 16 monnaies différentes; je présume donc qu'il est très important que les informations soient échangées presque instantanément.

M. Boff: Je ne voulais pas vous induire en erreur mais la société American Express, la maison mère, émet ses cartes dans le monde entier en fonction de la monnaie de chaque pays. Un détenteur d'une carte canadienne peut s'en servir pratiquement dans tous les pays, à quelques exceptions près.

M. Rodriguez: D'accord, donc lorsqu'un demandeur au Canada demande à obtenir une carte de l'American Express l'American Express du Canada se renseigne pas mal sur son compte.

M. Boff: Nous ne recueillons que les renseignements qui se trouvent sur la demande d'adhésion.

M. Rodriguez: D'accord, vous pouvez corriger ce que je dis si je me trompe, mais ces renseignements sont transférés à un ordinateur central aux États-Unis, je suppose. Est-ce que ces renseignements sur les demandeurs canadiens sont centralisés par ordinateur aux États-Unis? Car j'ai récemment eu un rapport indiquant que l'American Express of America fournissait à des agences de renseignements américaines des rensei-

[Text]

and I want to know where that leaves the Canadian applicant. A few M.P.'s as we know, hold those cards.

Mr. Boff: The answer to your question is that that borders on, I think, a subject that may be, or may not be, completely within the purpose of this session, but I will answer it. The only persons who can have access to a Cardmember's information is the Cardmember himself and an official with a subpoena. If that subpoena is served on us, obviously, we must comply with the law. Unless the subpoena tells us not to do so, we notify the Cardmember. That is a corporate policy that we have.

Mr. Rodriguez: That is a corporate policy, but are there any laws, in Canada, that prohibit you from transferring personal information, about Canadian card applicants, to a central operation outside of Canada? Is there any federal law that exists that prevents you from doing so?

Mr. Boff: I see Mr. Atkey saying: "No".

Mr. Ronald G. Atkey (Counsel, American Express Company of Canada Limited): Perhaps I could come in. There is no federal law, to my knowledge, Mr. Rodriguez, that provides that sort of prohibition. Indeed, I would suggest that, at some point in the past, and even at present, the federal government itself stores information outside Canada about Canadians. It is not a unique or novel situation at all.

Mr. Rodriguez: What I am concerned about is that we are dependent on the goodwill of, and the assurance from, your Company that you would not do those things. Is that what you are telling us, then?

The Chairman: Mr. Boff.

Mr. Boff: I am going to say "yes" to your question if I understood it correctly. American Express has taken extreme measures to protect the integrity of those records and we have a very stiff policy that no one may touch those records unless it is the Cardmember himself. May I just go on for a moment? If you are a Cardmember, and we establish that you are a Cardmember, you can come to our offices and we will show you the records of anything that we have on you, either by cathode-ray tube or we will pull the records and give them to you. That assumes that you are a Cardmember.

Mr. Rodriguez: Yes, fine, but, you see, that is the assurance that your parent company was giving the card holders in the United States, and, then, it turns out that personal information was being passed to the American intelligence agencies. I just want to make that point.

The other point I want to make, Mr. Chairman, is with respect to seeing a copy of the contract. Can you table for us a copy of the kind of contract that you offer to your participating dealers?

Mr. Atkey: Mr. Rodriguez, I think we have anticipated your question because you will notice, appended to the statement which Mr. Boff read, today, copies not only of the contract,

[Interpretation]

nements personnels sur ceux qui avaient demandé à obtenir des cartes. Aussi j'aimerais savoir quelle est la situation du demandeur canadien. Il y a quelques députés, comme vous le savez, qui ont de ces cartes.

M. Boff: Je dirais, en réponse à votre question, que cette dernière touche un sujet qui, je crois, peut ou peut ne pas être entièrement pertinent à notre séance, mais j'y répondrai. Les seules personnes qui ont accès aux renseignements fournis sur le titulaire de la carte sont le titulaire lui-même et un agent ayant le pouvoir d'assignation. Si on nous assigne légalement, nous en avisons le détenteur de carte; c'est là la politique de notre société.

M. Rodriguez: C'est donc une politique de la société, mais y a-t-il des lois au Canada qui vous empêchent de transférer ces renseignements personnels concernant des demandeurs canadiens de carte à un organisme central se trouvant à l'extérieur du Canada? Est-ce qu'une loi fédérale vous en empêche?

M. Boff: Je vois que M. Atkey indique que non.

M. Ronald G. Atkey (conseiller, Compagnie American Express du Canada Limitée): Il n'y a pas de loi fédérale, que je sache, monsieur Rodriguez, établissant une interdiction de cette sorte. Je dirais même qu'à une certaine époque le gouvernement fédéral lui-même conservait, et même à l'heure actuelle conserve des renseignements sur des Canadiens à l'extérieur du Canada, et ce n'est donc pas une situation unique ou nouvelle.

M. Rodriguez: Ce qui m'inquiète c'est que nous dépendons de la bonne volonté de votre compagnie ou de l'assurance qu'elle nous donne qu'elle ne procède pas ainsi. Est-ce que vous nous donnez cette assurance?

Le président: Monsieur Boff.

M. Boff: Si j'ai bien compris votre question je réponds: «Oui». L'American Express a pris des mesures très sérieuses pour protéger l'intégrité de ses dossiers et notre politique est extrêmement stricte: aussi personne n'a le droit de toucher à ces dossiers sauf le détenteur de carte lui-même. Me permettez-vous de continuer un instant? Si vous détenez une carte de l'American Express vous pouvez venir à nos bureaux et nous vous montrons ces dossiers qui ont été constitués à votre sujet, soit par le moyen d'une lampe à rayon cathodique soit en vous fournissant directement ces dossiers, mais ceci à condition que vous soyez détenteur d'une carte.

M. Rodriguez: Très bien, mais c'est là l'assurance que votre société mère donnait aux détenteurs de carte aux États-Unis, et puis on s'est aperçu que des renseignements personnels étaient fournis à des organismes de renseignements américains. Je voulais souligner ce point.

Ce que je voulais aussi indiquer se rapporte à une copie du contrat. Pouvez-vous déposer auprès du comité une copie du genre de contrat que vous offrez à ceux qui participent à votre plan?

M. Atkey: Monsieur Rodriguez, je crois que nous avions prévu votre question car vous remarquerez qu'on a annexé à la déclaration que M. Boff a lue aujourd'hui, des exemplaires non

[Texte]

but also of the original application, the provisions of the contract in English and in French, and the model statement of account that a Cardmember will receive.

Mr. Rodriguez: Okay, thank you.

The Chairman: Mr. Rodriguez, maybe in the interests of the Committee, we could have these appended to our Minutes today. Okay?

Mr. Rodriguez: Yes.

Mr. Corbin: A point of order, Mr. Chairman.

The Chairman: Yes.

Mr. Corbin: Did you ask for the contract between American Express and the dealers, the merchants, or the applicants?

Mr. Rodriguez: Not between me and . . .

Mr. Atkey: My apologies, Mr. Rodriguez, the contract, which is appended, here, is the contract the Cardmember has to . . .

Mr. Rodriguez: No, no, I am interested in the question Mr. Stevens raised. You said that, in your new contract, certain things, that were on old contracts, are not included.

• 1205

The Chairman: Mr. Boff, do you wish to provide a copy of that to the Committee?

Mr. Boff: Certainly, if we could just take one moment, Mr. Chairman.

Mr. Rodriguez: Do not take it off my 10 minutes though, Mr. Chairman.

Mr. Atkey: I understand, Mr. Rodriguez, that Mr. Boff does not have a copy of the contract with him, but to assist the Committee at its future deliberations, he will undertake to provide one as soon as possible.

Mr. Rodriguez: I would certainly appreciate that. You said that on the old contract, Mr. Boff, it includes certain provisions for a percentage, up to 5 per cent to be paid to American Express. Okay? If a person wanted to pay cash or use his card, he would not get the benefit of a discount if he paid cash. You said that on the new contract you were not including that.

Mr. Boff: If I said that, I would like it corrected. That really is up to the merchant. We assume that he will treat all customers the same.

Mr. Rodriguez: Have you anything that binds that merchant to not giving a discount?

Mr. Boff: No, we do not, sir.

Mr. Rodriguez: In the old contracts or in the new contracts?

Mr. Boff: In the new contracts.

Mr. Rodriguez: How about the old contracts?

[Interprétation]

seulement du contrat mais aussi de la demande faite à l'origine, des stipulations du contrat en anglais et en français, ainsi que de l'état de compte que le titulaire de carte recevra.

M. Rodriguez: Très bien, merci.

Le président: Monsieur Rodriguez, peut-être que dans l'intérêt du comité, on pourrait annexer ces pièces au procès-verbal de la séance d'aujourd'hui?

M. Rodriguez: Oui.

M. Corbin: J'invoque le Règlement, monsieur le président.

Le président: Oui.

M. Corbin: Est-ce que vous avez demandé qu'on fournisse ce contrat passé entre l'American Express et les marchands ou les demandeurs?

M. Rodriguez: Non pas entre moi et . . .

M. Atkey: Je m'excuse, monsieur Rodriguez, le contrat qui est annexé ici est un contrat que le titulaire de carte a . . .

M. Rodriguez: Non, la question que M. Stevens a posé m'intéresse: vous avez dit que votre nouveau contrat ne comprenait pas certaines stipulations des anciens contrats. Moi, si j'étais à la place des compagnies aériennes, j'aimerais avoir une copie du genre de contrat que je signerais avec American Express. Pourrait-on obtenir une copie de ce contrat?

Le président: Monsieur Boff, pourriez-vous donner une copie de ce contrat aux membres du Comité?

M. Boff: Mais volontiers. Un petit instant monsieur le président.

M. Rodriguez: Monsieur le président, la pendule s'arrête, n'est-ce pas?

M. Atkey: M. Boff n'a pas de copies du contrat avec lui, mais nous en ferons parvenir une le plus tôt possible.

M. Rodriguez: Je vous en remercie. Monsieur Boff, vous dites que l'ancien contrat prévoyait un pourcentage, jusqu'à 5 p. 100 qui serait versé à l'American Express. C'est bien cela? Si quelqu'un voulait payer en espèces ou utiliser sa carte, il ne pourrait pas jouir du rabais. Vous avez dit que le nouveau contrat était différent.

M. Boff: Si c'est ce que j'ai dit, je voudrais me raviser. Tout dépend du marchand. Nous supposons qu'il traitera tous ses clients de la même façon.

M. Rodriguez: Y a-t-il des clauses qui forcent le marchand à ne pas accorder de rabais?

M. Boff: Non.

M. Rodriguez: Parlez-vous de l'ancien contrat ou du nouveau?

M. Boff: Du nouveau contrat.

M. Rodriguez: Et dans l'ancien contrat, était-ce pareil?

[Text]

Mr. Boff: To the best of my memory it was not prohibitive, but we did assume that they would honour the card at any time it was offered.

Mr. Rodriguez: Now I presume you have knowledge of other credit cards or courtesy cards or whatever you want to call them. It is quite possible that a merchant may carry courtesy cards of not only American Express but Chargex, Bank Americard, or whatever. Is that correct?

Mr. Boff: Yes, sir.

Mr. Rodriguez: Is it possible that in their contracts with the merchant they may require that the merchant not give a cash discount?

Mr. Boff: I frankly do not know the technical part of their contracts, sir.

Mr. Rodriguez: But it is possible that their contracts may have what you had in your old contract?

Mr. Boff: I do not know the answer to that question, sir.

Mr. Rodriguez: All right, let us suppose that there was such a clause in the agreement, say, between Chargex and an airline company and the customer goes in to purchase his ticket. He wants to pay cash and the merchant says, no, he cannot accept cash. So the customer has a Chargex card and an American Express card so he takes out the American Express card and he proffers it. Though your company does not have a clause in your contract saying that that merchant cannot offer a discount, you are getting the benefit of a clause that is in somebody else's contract. Do you follow what I am getting at?

Mr. Boff: Yes, sir, I follow what you are saying. I can only say that I do not know what is in their contract. That would be, in my judgment, a marketing decision they have made on how they want to operate their card business, sir.

Mr. Rodriguez: What I am getting at is that you do not have to put anything in your contract if somebody has already got it and you will get the benefit of it any way.

Mr. Boff: I do not . . .

Mr. Rodriguez: Unless you specifically say to the dealer: You may offer a discount to the customer if he is paying cash because, if you have another contract, he may get a discount on it. It seems to me that should be advertised and he ought to be told that when he comes in.

Mr. Boff: I would have to say that I believe that is outside the realm of our business. It would seem to me that that fits into the realm of the merchant and how he wants to price his products, as well as how he wants to promote and compete in the market for his products.

The Chairman: One more question, Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: In the matter of advertising then. You have seen the section in the bill dealing with advertising and ensuring that the customer is properly advised of all the related material regarding the interest rate and so on. How do you see

[Interpretation]

M. Boff: Si ma mémoire est bonne, cela n'était pas interdit, mais nous présumons qu'on honorerait la carte en tout temps.

M. Rodriguez: Je suppose que vous êtes au courant qu'il existe d'autres genres de cartes. Il est fort possible qu'un marchand accepte les paiements par carte Chargex ou *Banamericard* en plus de la carte American Express, n'est-ce pas?

M. Boff: Oui.

M. Rodriguez: Il est possible que les contrats des administrateurs de ces cartes passés avec les marchands exigent qu'il n'y ait pas de rabais pour les paiements comptants?

M. Boff: Je ne connais pas les détails des contrats des autres compagnies.

M. Rodriguez: Mais il est fort possible que leurs contrats comportent des clauses analogues à celles qui existaient dans votre ancien contrat, n'est-ce pas?

M. Boff: Je ne sais pas, monsieur.

M. Rodriguez: Très bien. Supposons que ce genre de clause existe dans un accord entre Chargex et une compagnie aérienne; si un client se présente pour acheter un billet et qu'il veut payer comptant, le marchand peut lui dire qu'il n'accepte pas d'argent comptant. Votre client est muni d'une carte Chargex et d'une carte de l'American Express et il choisit d'utiliser cette dernière. Même si votre compagnie n'inclut pas dans ses contrats une clause interdisant au marchand d'offrir un rabais, vous profitez d'une clause qui existe dans un contrat entre le marchand et une autre compagnie. Comprenez-vous ce que je veux dire?

M. Boff: Oui, je vous suis. Je ne peux que vous répondre que je ne sais pas ce qui existe dans les autres contrats. C'est à la suite d'une décision bien pesée qu'on décide de la procédure à suivre pour l'utilisation des cartes d'affaires.

M. Rodriguez: Je veux vous dire simplement qu'il n'est pas nécessaire qu'une clause fasse partie d'un de vos contrats pour que vous profitiez des avantages qu'elle confère, de toute façon.

M. Boff: Je ne . . .

M. Rodriguez: A moins que vous ne disiez en termes clairs au marchand: «Vous avez le droit d'offrir au client un rabais s'il paie comptant, car si vous êtes lié par un autre contrat, le client obtiendrait de toute façon un rabais.» A mon avis, le client devrait être averti des conditions avant de faire son achat.

M. Boff: A mon avis, ce sont des considérations qui nous échappent. C'est au marchand de s'occuper de cela car c'est lui qui décide de la façon dont on marquera ses produits, de la façon dont il en fera la publicité et fera concurrence aux autres marchands sur le marché des achats.

Le président: Une dernière question, monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Une question au sujet de la publicité. Vous savez qu'il y a un article de ce projet de loi qui traite de la publicité et qui veille à ce que le client soit informé de tous les détails qu'il lui faut connaître sur le taux d'intérêt, etc. Mais

[Texte]

them getting around the major problem of advertising which attracts people not to the quality particularly of the item being advertised and the credit available but rather the style? Surely there is a difficulty in trying to put across the fact that this will cost you something if you go and take this credit. How do you think we can get around that particular problem of making sure that the consumer is aware of the cost of the credit when the credit is advertised?

• 1210

Mr. Boff: Well, I am sorry I do not know how to respond to that question beyond what our company does which is that we promote heavily the current payment and when the payment is due.

Mr. Rodriguez: Well I have seen your recent advertisement of an older man, obviously a business type, with a younger man who is a comer and they are having supper; I do not know if you have seen that.

Mr. Boff: Yes sir.

Mr. Rodriguez: Are you trying to tell me that that advertising fairly indicates that there is some kind of responsibility with respect to credit? Is it not selling credit on the fact that you too can become a comer if you have an American Express card; you had better get one if you want to get somewhere?

Mr. Boff: That commercial that you are referring to is in no way trying to get anybody into trouble. We recognize that most of the charges on the American Express card are mostly for business purposes. And the commercial was designed . . .

Mr. Rodriguez: Excuse me, Mr. Chairman, I think . . .

The Chairman: Your time has already elapsed. I have given you a lot of latitude.

Mr. Rodriguez: On Mr. Boff's answer, I just wanted to telescope it. The fact that is made in the particular advertisement is that if you expect to go anywhere in this company, you have got to have an American Express card. So it becomes a status symbol, not a vehicle for facilitating extensive travel with large amounts of money as you have put forward in your brief but rather that it is a status symbol. That is the point I am getting at. That has nothing to do with advertising the responsibility inherent when you use a courtesy card or a credit card. That is the crux. Are you going to withdraw that advertisement?

The Chairman: Mr. Boff, I will allow your response, or Mr. Atkey, and then I will have to go on to the next questioner. Mr. Atkey, did you have something to say? Mr. Boff.

Mr. Boff: From everything that we see, including the testing of those commercials, we believe that is within the intent and the purpose of promoting the American Express card. Unless we are breaking the law somewhere, I would be troubled to answer you categorically that we would withdraw that commercial.

[Interprétation]

comment envisagez-vous de régler le problème principal—le fait que lorsque l'on fait de la publicité pour un produit, ce qui attire les gens, ce n'est pas la qualité ni les conditions de crédit mais plutôt la présentation même? C'est certainement difficile de faire comprendre aux gens que le crédit leur coûte toujours quelque chose. Comment envisagez-vous de régler ce problème et de vous assurer que le consommateur sache bien ce que lui coûte cette publicité lorsqu'il achète à crédit?

M. Boff: Je suis désolé de ne pouvoir répondre à cette question; je puis simplement vous dire que notre compagnie encourage fortement les gens à régler leur compte à la date d'échéance.

M. Rodriguez: Eh bien, j'ai vu votre dernière réclame où figure un homme dans la cinquantaine, un homme d'affaires de toute évidence, qui dîne avec un jeune homme plein de promesses; je ne sais pas si vous l'avez vu?

M. Boff: Si, monsieur.

M. Rodriguez: Et vous voulez me dire que ce genre de publicité montre que l'accès au crédit implique une certaine responsabilité? Est-ce que vous n'essayez pas en fait d'en convaincre d'autres qu'une fois munis de la carte American Express, eux aussi deviennent pleins de promesses et que pour réussir dans la vie il faut avoir cette carte?

M. Boff: Le but de la publicité à laquelle vous faites allusion n'est nullement de mettre les gens dans une situation difficile. C'est un fait que la plupart du temps les titulaires de la carte American Express l'utilisent à des fins commerciales. Le message publicitaire visait à . . .

M. Rodriguez: Excusez-moi, monsieur le président, je pense . . .

Le président: Il ne vous reste plus de temps et j'ai été généreux.

M. Rodriguez: Je voulais simplement bien résumer la réponse de M. Boff. Le but de la publicité en question, c'est de montrer que pour réussir, il faut être titulaire de la carte American Express. Cela devient donc un symbole social; il ne s'agit plus simplement de faciliter des transactions commerciales comme vous l'avez prétendu dans votre mémoire; il s'agit en fait d'un symbole social. C'est là où je voulais en venir. Il n'est pas du tout question de montrer la responsabilité qui va de pair avec l'utilisation d'une carte de courtoisie ou d'une carte de crédit. C'est cela le problème. Avez-vous l'intention de retirer ce message publicitaire?

Le président: Monsieur Boff, je vous permettrai de répondre, vous ou M. Atkey, et je devrai ensuite donner la parole à quelqu'un d'autre. Monsieur Atkey, aviez-vous quelque chose à dire?

M. Boff: D'après ce que nous voyons, y compris ces messages publicitaires, nous sommes convaincus que nous encourageons simplement la promotion de la carte American Express. A moins que ce faisant nous ne contrevenions à la Loi, j'aurais du mal à répondre à votre question de façon catégorique, à savoir si nous envisageons ou non d'interrompre cette publicité.

[Text]

The Chairman: Thank you, Mr. Boff.

Mr. Atkey: I wonder if I could finish.

The Chairman: Mr. Atkey.

Mr. Atkey: Mr. Rodriguez, I have seen that advertisement too and I think the characterization you give the advertisement dictates the result that you want to hear and with respect, the advertisement does show the man that you describe as a comer, assuming a position of some responsibility and importance in his company, which means that he may well be travelling. He may well have expenses such as entertaining clients and others in the performance of his duties. Therefore it relates directly to the fact that this is a travel-related card. Now this is the message of the advertisement and I think your characterization perhaps is a little slanted.

Mr. Rodriguez: Well, I would say yours was a bit slanted.

The Chairman: Mr. Philbrook.

Mr. Philbrook: Thank you, Mr. Chairman, I will try to be brief. Mr. Boff, I would like to congratulate you on what I think is a good and an interesting submission. I have found the credit card system such as the American Credit card a very useful system. I can only worry a little bit that, as a longstanding card holder, I might be in conflict of interest here in the Committee but I will go ahead and ask my questions anyway.

You referred to this previously in this Committee—the charges that you make to the cardholder are of a different nature than those of other credit cards; these are charges of a membership fee, delinquency charges. In spite of that difference in definition I would presume, I hope correctly, that American Express would feel these charges should be subject to the same principles announced in the bill, (1) that the charges should be clearly outlined to the customer or the cardholder and (2) that there should not be any misleading advertising. Would that be correct—in spite of the fact that there is a difference in definition that you would like to make clear?

• 1215

Mr. Boff: If I understood your question, the answer is yes, because we do, even in the application, as well as the contract, and then any followup information is very clear on what the purpose of the fee is and what the charges are, if any, that are incurred. You probably have not had the chance to read it, but we have a copy of the agreement that the card member agrees to when he signs the card, and that is in the back of the presentation handed out. There is every intent for us to give the card member every bit of information we can, and one of the important ingredients is the fact that any American Express card member who travels anywhere in the world signs the receipt. And we do spend money and time and effort to get that copy back to the card member so that he can in fact look at what he signed, in no matter what currency it was, and he can rest assured that that was his charge and not someone else's. And he can rest assured that those are the expenses to

[Interpretation]

Le président: Merci, monsieur Boff.

M. Atkey: Me permettez-vous de compléter la réponse?

Le président: Monsieur Atkey.

M. Atkey: Monsieur Rodriguez, moi aussi j'ai vu ce message publicitaire et je trouve votre description tout à fait partielle; dans le message publicitaire on voit l'homme que vous décrivez, un jeune homme plein de promesses, qui occupe un poste assez important dans sa compagnie, ce qui signifie qu'il est probablement appelé à voyager. Dans l'exercice de ses fonctions, il se peut fort bien qu'il doive assumer des frais de représentation, entre autres. Cela montre clairement que la carte est utile pour l'homme qui voyage. C'était là l'objectif du message publicitaire dont vous avez donné une description un peu partielle peut-être.

M. Rodriguez: Je dirais que c'est la vôtre qui est un peu partielle.

Le président: Monsieur Philbrook.

M. Philbrook: Merci, monsieur le président, j'essaierai d'être bref. Monsieur Boff, je voudrais vous féliciter pour ce que je considère comme un mémoire valable et intéressant. Personnellement, je trouve que les cartes de crédit comme celle de l'*American Express* sont extrêmement utiles. Cela fait longtemps que j'en ai une et je me demandais s'il y avait peut-être conflit d'intérêt du fait que je fais partie du Comité. Quoi qu'il en soit, je vais tout de même vous poser mes questions.

Vous avez déjà dit au Comité que les titulaires de la Carte ne paient pas les mêmes frais que les titulaires d'autres cartes de crédit; il s'agit de frais d'abonnement et de frais de non paiement. En dépit de ces divergences d'ordre sémantique, je présume, à juste titre j'espère, que l'*American Express* voudrais que ses frais de crédit soient assujettis de la même façon au principe énoncé dans le bill, premièrement que les frais de crédit soient clairement expliqués au client ou au détenteur de la carte et deuxièmement qu'il ne doit y avoir aucune publicité frauduleuse. Ai-je raison, compte tenu des divergences d'ordre sémantique que vous nous avez signalées?

M. Boff: Si j'ai bien compris votre question, oui, vous avez raison, car nos formules de demande, nos contrats ainsi que toute correspondance de rappel comportent des explications claires sur les frais d'abonnement et, le cas échéant sur les frais de crédit débités au client. Vous n'avez probablement pas eu l'occasion de le lire, mais nous avons un exemplaire de l'accord auquel l'abonné souscrit lorsqu'il signe la carte; vous le trouvez en annexe de notre mémoire. Nous nous efforçons de fournir à l'abonné tous les renseignements voulus, dont l'un des plus importants, c'est que tout détenteur d'une carte de l'*American Express* doit signer un reçu, partout au monde où il se trouve, de sorte que nous consacrons beaucoup d'argent, de temps et d'effort à retracer ses factures et à les retransmettre à l'abonné pour qu'il puisse vérifier ce qu'il a signé, quelles que soient les devises qu'il a utilisées; l'abonné s'assure ainsi qu'il s'agit bien de sa facture et non de celle de quelqu'un

[Texte]

which he is committed when he made the commitment either for a hotel, airline, restaurant, or whatever it may be.

Mr. Philbrook: He has every opportunity to know what the expense is?

Mr. Boff: Yes sir, and if there is any question about it and he calls us, we will tell him what his record is. So there is every intent. I believe one of the important ingredients of the American Express Company is that we do return, wherever possible, the exact charge, with the card member's signature on there, so that he can make the comparison of the one he had or he kept when he made the expenditure and the one we are returning to him. We think that is a very important ingredient in our business.

Mr. Philbrook: All right. Secondly, when this legislation is passed would you expect it to have any influence on American Express' international operation? In other words, would it tend to become the standard in other countries for customers signing up and so on?

Mr. Boff: I do not know how to answer that, as far as it becoming a standard. Obviously we always comply with the laws of the country, and if there were identical laws then it would be. Where there are specific laws or specific regulations, obviously we must comply with those in any of the countries or currencies in which we operate.

I am not clear on your question. I may have misunderstood.

Mr. Philbrook: I guess really the slant I was trying to give it was that if the legislation went through in its present form, which I believe offers you some concern . . .

Mr. Boff: Yes.

Mr. Philbrook: . . . regarding American Express operations, would you anticipate that those restrictions might be picked up by other countries and cause you some restriction, some difficulty, some awkwardness in your international operations as well as in your Canadian operations?

Mr. Boff: I do not really know how to answer the question of whether other countries would pick up the Canadian policies or regulation. I really do not know how to answer the question.

Mr. Atkey: Perhaps I might make up that answer. In response to that, this company, Mr. Philbrook, has made a submission to a committee of the National Assembly of the Province of Quebec on Bill 7, the Consumer Protection Act there, and of course a proposed bill there was put forward which attempts to do much the same sort of thing as this bill is trying to do.

Now, American Express operates in the Province of Quebec and obviously is prepared to comply with the law of that province, and I suppose in the same sense it might be argued that there is a ripple effect from what is being attempted in Quebec in other parts of Canada.

That does raise a very real problem for American Express, namely conflicts between laws of the federal government and laws of the various provinces, and . . .

[Interprétation]

d'autre; il s'assure qu'il s'agit bien des dépenses qu'il a faites soit à l'hôtel, à l'aéroport, au restaurant ou ailleurs.

M. Philbrook: Il peut donc obtenir les détails des dépenses qu'il fait?

M. Boff: C'est exact; en cas de doute, s'il communique avec nous, nous lui transmettons les renseignements qu'il demande. Nous répondons à toutes les exigences. L'un des avantages importants d'être abonné à l'*American Express*, c'est que nous renvoyons à l'abonné, dans la mesure du possible, la facture elle-même qui porte sa signature, de sorte qu'il peut la comparer avec la copie qu'il a conservée au moment où il s'est servi de sa carte; nous estimons que c'est une pratique commerciale très importante à suivre.

M. Philbrook: Bon. Deuxièmement, lorsque la mesure sera adoptée, pensez-vous qu'elle aura quelque influence sur les opérations internationales de l'*American Express*? Autrement dit, pensez-vous que d'autres pays adopteront les mêmes pratiques, d'exiger la signature du client, mettons?

M. Boff: Je ne puis vous dire si ces pratiques vont se généraliser. De toute évidence, nous nous plions aux lois dans les pays où nous faisons affaire; si un pays adopte des mesures identiques, nous nous y conformerons. Lorsque les lois ou les règlements comportent des stipulations précises, nous en tenons compte évidemment, quel que soit le pays où l'unité monétaire en cause.

Votre question n'était pas claire. Je ne l'ai peut-être pas bien comprise.

M. Philbrook: Il y avait quelque chose de sous-entendu dans ma question, car si la mesure est adoptée sans être modifiée, elle pourrait apparemment vous causer des soucis . . .

M. Boff: En effet.

M. Philbrook: . . . quant aux opérations de l'*American Express*, croyez-vous que ces restrictions seront reprises dans d'autres pays et qu'elles puissent gêner, entraver vos opérations internationales aussi bien que vos opérations au Canada?

M. Boff: Je ne puis vraiment vous dire si d'autres pays vont s'inspirer des politiques ou des règlements adoptés par le Canada. Je ne sais vraiment pas quoi vous répondre.

M. Atkey: Je pourrais peut-être vous donner une réponse à cela. Notre société, monsieur Philbrook, a présenté des instances auprès d'un comité de l'Assemblée nationale de la province de Québec au sujet du Bill 7, la Loi relative à la protection du consommateur, mesure qui, dans ses objectifs, est analogue à celle dont vous êtes saisis en ce moment.

Vu qu'elle fait affaire dans la province de Québec, l'*American Express*, de toute évidence, va se plier aux lois de cette province; à ce propos, on pourrait soutenir, j'imagine, que l'exemple du Québec pourrait fort bien inspirer d'autres provinces à agir de la même façon.

C'est ce qui pose un véritable problème à l'*American Express*, savoir le conflit possible entre une loi fédérale et une loi provinciale et . . .

[Text]

Mr. Philbrook: Jurisdictional differences.

Mr. Atkey: ... we have had this jurisdictional problem, which we have not addressed directly in the brief. But I can assure you it is a concern of a company that operates not only internationally but in every Canadian province.

• 1220

Mr. Philbrook: Thank you very much. Maybe I had better drop that one for now and go on to my next question, just from the point of view of time. You referred to certain specialty, later deferred charges on merchandise and travel expenses and the fact that they represent only 1 per cent of your operations at the present time. Do you anticipate much change in that in the future, particularly a big increase of that portion of your operation?

Mr. Boff: No, I do not think so, sir. This has been part of our offer to card members for many years and it does not seem to grow very much. It is a convenience. I do not really anticipate it growing very much.

Mr. Philbrook: You stated that you thought the compliance period was too short at 60 days and should be extended. Would you have any particular recommendation on how long it should be extended?

Mr. Boff: As you know, if it means changing some of our automated systems, and sometimes it means that, not only changing the system from where we are just to make sure that the accuracy is maintained between the card member and American Express, if it means that plus a major retraining program of our people, those kinds of changes easily could be six months. I am sure all of you who have been involved with changing computer systems know that it takes a lot of man-years to reprogram those, and then testing time and training time, and if it involves that much additional work, six months is awfully short.

Mr. Philbrook: Would you think that such a guideline might be worded at six months plus an extension if the government department agrees, something to that effect if the company involved can justify an extension?

Mr. Boff: I would think that would be very reasonable, yes.

Mr. Philbrook: Do I have any more time, Mr. Chairman?

The Chairman: Yes, you have a couple of minutes.

Mr. Philbrook: Just one more quick one. We referred earlier to reminders, reminder cards about a bill not being paid. I have received those myself at times, not because of any delinquency but because of what seemed to be the common complaint about something having gone wrong with the computer system. This can be a source of very, very great aggravation to members of the public who hold the cards. Do you have much trouble that way these days? Was that an initial problem with the computer system that has been ironed out very effectively and so on? There was even one story apparently where somebody kept getting a bill for \$0.0. The only way that

[Interpretation]

M. Philbrook: En matière de compétence.

M. Atkey: ... ce problème de compétence a déjà été soulevé, quoique nous n'en fassions pas mention dans notre mémoire; néanmoins, je puis vous dire qu'il inquiète beaucoup une société qui fait affaire non seulement dans divers pays mais aussi dans chacune des provinces canadiennes.

M. Philbrook: Merci bien. Je devrais peut-être laissé tomber cette question et passer à ma suivante, vu le temps à ma disposition. Vous avez parlé d'une pratique qui vous est particulière, soit les frais des crédits différés à l'égard des dépenses effectuées sous forme d'achat de marchandises ou de frais de transport; vous dites qu'à l'heure actuelle, cela ne représente que 1 p. 100 de vos opérations. Estimez-vous que cet état de chose puisse changer à l'avenir, que cette partie de vos opérations soient appelées à s'accroître sensiblement?

M. Boff: Non, je ne le crois pas. Il y a des années que nous offrons ce service à nos abonnés, mais très peu s'en prévalent. Pour eux, c'est commode à avoir. Je ne prévois pas que cette pratique se généralise.

M. Philbrook: Vous avez déclaré qu'il faudrait prolongé le délai de 60 jours qui est stipulé pour se conformer à la loi. Dans quelle mesure croyez-vous qu'il faudrait prolonger ce délai?

M. Boff: Vous savez, s'il nous faut changer certains de nos programmes d'ordinateur, ce qui est fort possible, il ne suffit pas de faire en sorte que les communications entre les abonnés et l'*American Express* soient précises, il faut parfois donner des cours de recyclage à notre personnel, tous ces changements ne peuvent se faire en moins de 6 mois. Si jamais vous avez eu à modifier des programmes d'ordinateur, vous savez bien qu'il faut beaucoup d'années-hommes pour y arriver, sans compter les essais qu'il faut pratiquer, la formation du personnel; alors, s'il faut faire tout cela, 6 mois, c'est vraiment peu.

M. Philbrook: Ne pourrait-on pas stipuler, si le ministère en convient, un délai de 6 mois, quitte à le prolonger au besoin?

M. Boff: Ce serait fort raisonnable de procéder ainsi, je trouve.

M. Philbrook: Me reste-t-il un peu de temps, monsieur le président?

Le président: Oui, quelques minutes encore.

M. Philbrook: Une question très courte alors. On a parlé tantôt des avis de rappel, lorsqu'un compte est en souffrance. Moi-même, j'en ai parfois reçu, non que mes comptes étaient en souffrance, mais plutôt en raison de ce qui semble être un phénomène assez commun, soit les erreurs de l'ordinateur. Ce sont de tels incidents qui parfois poussent à bout les détenteurs de cartes. Est-ce que vous avez beaucoup de problèmes de ce genre, en ce moment? N'y en aurait-il pas eu au début avant que l'on ne rode le programme d'ordinateur? Je me souviens d'un client qui recevait régulièrement une facture au montant

[Texte]

they could stop this from happening was to send in a cheque worth \$0.0.

Mr. Boff: Yes, that was a problem and that relates back a little bit to my former response that if you have to go into a system and do a lot of reprogramming, there are those dangers. We have spent a great deal of money to try to prevent that. It does happen. It will be naive to say that it does not happen. But we have put added people on. We have added training programs to ensure the cross-checking of our bills.

One of the problems that you may be referring to is the mobility of our card member, which is very high. Often a card member will move and three months later or four months later he will think about notifying us that he has moved. In the meantime, we may have sent bills to his old address. That is one of the problems. We are putting additional people into place to try to prevent that, because our mobility is very high. Where we do have the belief that the computer has made a mistake, many times we find that a bill has been misplaced on the part of the card member or he has overlooked an expenditure, at which time we go back and provide him with the information.

The answer to your question is that it was a problem originally, it has some problems now but they are much, much smaller than they were a couple of years ago, and we are putting more and more effort on that. We as a company recognize the irritability that comes up when someone asks us to do something and we do not do it promptly.

Mr. Philbrook: Thank you, Mr. Boff. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Dr. Philbrook. The next questioner is Mr. Huntington, followed by Mr. Gray.

Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Corbin: Mr. Chairman, when do we adjourn?

The Chairman: Mr. Corbin, normally the adjournment time would be 12.30 p.m. but we got rather late starting because of our initial points of order. If it is agreeable, we could go on until probably 1 o'clock or until everybody has had a turn.

Some hon. Members: Hear, hear.

• 1225

The Chairman: Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, thank you.

Mr. Chairman, Mr. Boff, if I heard him correctly, when he was talking about the one-and-one-half per cent charge they have, called it a "fee delinquency" charge. I believe his words were: "delinquency charge of provision for liquidated damages". Is that the only charge that a card-holder is subject to in the event of delinquency?

[Interprétation]

de \$0.0. Il a envoyé un chèque au montant de \$0.0, après quoi il n'a plus été importuné.

M. Boff: Le problème existe, en effet, ce qui me ramène à la réponse que j'ai fournie tantôt, que ce danger existe s'il faille modifier les programmes d'ordinateur. Nous avons dépensé des sommes énormes pour éviter ce genre d'incidents, mais ils se produisent parfois. On serait naïf de laisser entendre que cela n'arrive jamais. A cette fin nous avons accru notre personnel. Nous avons fait suivre à nos employés des cours sur la vérification des factures.

L'un des problèmes auxquels vous faites peut-être allusion, c'est la très grande mobilité des détenteurs de cartes. Ces derniers attendent parfois 3 mois voire 4 mois avant de nous aviser de leur changement d'adresse. Dans l'intervalle, nous envoyons les factures à leur ancienne adresse. Voilà un des problèmes que nous avons. Nous avons accru nos effectifs afin d'éviter ces erreurs, vu ce phénomène très courant de la mobilité. Lorsqu'il semble que l'ordinateur a fait une erreur, on s'aperçoit très souvent que c'est l'abonné qui a perdu une facture ou qui ne se souvient plus d'avoir fait une telle dépense; nous sommes alors en mesure de lui fournir les renseignements qui lui manquent.

Pour répondre à votre question, je dirai que l'ordinateur a posé des problèmes à l'origine, mais que de telles erreurs sont beaucoup moins fréquentes par rapport à il y a 2 ans, grâce à l'effort accru que nous déployons pour les éviter. Notre société se rend bien compte qu'elle provoque la mauvaise humeur de ses clients si elle ne donne pas promptement suite à leur demande.

M. Philbrook: Merci, monsieur Boff, merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Philbrook. Je cède la parole à M. Huntington qui sera suivi de M. Gray.

Monsieur Huntington.

M. Huntington: Merci, monsieur le président.

M. Corbin: Monsieur le président, quand allons-nous lever la séance?

Le président: Monsieur Corbin d'ordinaire nous terminons vers 12 h 30, mais nous avons mis du temps à nous mettre en marche, vu les nombreux rappels au Règlement au début de la séance. Si cela vous va, nous pourrions siéger jusque vers 13 heures ou jusqu'au moment où chacun des membres aura eu son tour.

Des voix: Bravo!

Le président: Monsieur Huntington.

M. Huntington: Monsieur le président, merci.

M. Boff, si je l'ai bien entendu, lorsqu'il a parlé des frais de 1½ p. 100 qu'il appelle «frais de défaut de paiement» il me semble qu'il s'est ainsi exprimé: «Frais de dommages liquidés payables en raison de défaut». Est-ce les seuls frais que le titulaire de la carte de crédit a à payer s'il fait défaut?

[Text]

Mr. Boff: In the event of a delinquency, yes.

Mr. Atkey: There is one additional charge which tends to be theoretical, Mr. Huntington. There is a \$15 collection fee for court costs which, I understand, is almost never imposed. So as a practical matter, in the operations of the company it is a one-and-one-half per cent per month delinquency charge imposed after a period of time.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, Mr. Atkey says there was a \$15 charge for court costs but the contract reads 15 per cent. Is that not how the contract you submit to the card-holder reads?

Mr. Atkey: I am sorry, that was an error on my part, Mr. Huntington. It is 15 per cent.

Mr. Huntington: I just wanted to correct the impression you left with me that the one-and-one-half per cent was the delinquency charge. The card-holder, in the event of default, is subject not only to the one-and-one-half per cent per month past 60 days but is subject to court costs and a 15 per cent of the balance, in the event you have to proceed against him or her?

Mr. Boff: Yes, according to the contract, yes.

Mr. Huntington: That 15 per cent, then, is compounded on the one-and-one-half per cent. If it went on, say, for 10 months, and you had a one-and-one-half per cent fee accumulating, the 15 per cent would be on top of the balance of the account?

Mr. Boff: May I ask my associate Mr. Pritchard to address himself to that question?

The Chairman: Mr. Pritchard, would you come up to the table?

Mr. W. John Pritchard (Vice-President, Operations, American Express Company of Canada Limited): Firstly, the one-and-one-half per cent monthly charge can only be charged for six consecutive months, maximum. If an account is assigned to some form of outside agency to take a legal action, then the one-and-one-half per cent is immediately discontinued. In point of fact, the 15 per cent is very rarely ever levied; only the costs which are assigned by the court to be payable by the card member are in fact charged to the account. It is a provision in there which I would say we do not normally follow. So the one-and-one-half per cent per month can only apply on accounts which have been in default for at least 90 days and thereafter for only six months.

Mr. Huntington: So there is a compounding effect in there?

Mr. Pritchard: Not relative to the 15 per cent.

Mr. Huntington: One-and-one-half on one-and-one-half for six months, and then 15 per cent of the balance at the end of six months?

Mr. Pritchard: The delinquency charge is debited to the account. Only those amounts which are at least 60 days in default are assigned in the future for further charges.

Mr. Huntington: But if you have a sour account, you are debiting one-and-one-half per cent a month on the month-end balance for six months?

[Interpretation]

M. Boff: S'il fait défaut, oui.

M. Atkey: Il y a frais additionnels plutôt théoriques, monsieur Huntington. Il y a perception d'un honoraire de \$15 pour frais de cour qui n'est, je crois, jamais imposé. Les frais de fonctionnement de la compagnie sont donc à toutes fins pratiques de 1½ p. 100 pour défaut de paiement mensuel après une période de temps.

M. Huntington: Monsieur le président, M. Atkey dit qu'il y a des frais de \$15 pour frais de cour mais le contrat dit 15 p. 100. N'est-ce pas tel sur le contrat que vous proposez aux détenteurs de la carte?

M. Atkey: Padonnez-mon erreur, monsieur Huntington, c'est 15 p. 100.

M. Huntington: Je tenais à rectifier la fausse impression que vous m'aviez donnée que les frais étaient de 1½ p. 100 pour défaut de paiement. Le titulaire de la carte, si le paiement fait défaut, doit payer non seulement 1½ p. 100 par mois après 60 jours mais des frais de cour et 15 p. 100 sur le solde, si vous devez tenter des poursuites à son égard?

M. Boff: Oui, d'après le contrat, c'est exact.

M. Huntington: Ce 15 p. 100 s'ajoute donc au 1½ p. 100. Si nous continuons ainsi disons pour une dizaine de mois, et que le 1½ p. 100 de frais s'accumule, le 15 p. 100 est surajouté au solde du compte?

M. Boff: Me permettez-vous de demander à mon associé M. Pritchard de répondre à la question?

Le président: Monsieur Pritchard, voulez-vous, s'il vous plaît, vous approcher de la table?

M. W. John Pritchard (vice-président, Opérations, la Compagnie American Express du Canada Limitée): Premièrement, les frais de 1½ p. 100 par mois ne peuvent être imposés que pendant six mois consécutifs tout au plus. Si un compte est confié à une agence de l'extérieur en vue d'intenter des poursuites, le 1½ p. 100 est immédiatement radié. En fait, le 15 p. 100 est rarement prélevé; seuls les frais déterminés par la cour et payables par le titulaire de la carte sont portés sur le compte. Nous n'appliquons pas d'habitude cette disposition. Le 1½ p. 100 par mois n'est donc imputé que sur le compte en défaut pendant 90 jours, et six mois ensuite seulement.

M. Huntington: Il y a donc effet composé?

M. Pritchard: Pas quant au 15 p. 100.

M. Huntington: Un et demi sur 1½ pendant six mois, puis 15 p. 100 sur le solde à la fin de six mois?

M. Pritchard: Les frais de défaut de paiement sont débités du compte. Seulement les montants en souffrance depuis 60 jours sont passibles d'autres frais éventuels.

M. Huntington: Mais vous avez un mauvais compte, vous débitez 1½ p. 100 par mois sur le solde de fin du mois pour six mois?

[Texte]

Mr. Pritchard: That portion of the balance which is 60 days or greater . . .

Mr. Huntington: Which includes the one-and-one-half per cent from the previous month?

Mr. Pritchard: Not from the previous month, no.

Mr. Huntington: Well, let us start at 60 days when you start billing one-and-one-half per cent in.

Mr. Pritchard: That becomes a current charge.

Mr. Huntington: And then there is one-and-one-half per cent 30 days later, on the one-and-one-half per cent . . .

Mr. Pritchard: Not 30 days later, no.

Mr. Huntington: Pardon?

Mr. Pritchard: The following charge of one-and-one-half per cent would be applied on the new 60-day balance which would not include the delinquency charge because that came in as a current debit to the account.

Mr. Huntington: If a hundred dollars were due at the end of 60 days, one-and-one-half per cent would be charged on \$100 . . .

Mr. Pritchard: Yes.

Mr. Huntington: . . . leaving a balance of \$101.50.

Mr. Pritchard: In point of fact, the account has to be in the ninety-day stage before any delinquency charges are . . .

Mr. Huntington: Yes, but you are playing with days here. What I am trying to get at is, is there a compounding factor on the delinquency charge?

Mr. Pritchard: If the card member did not pay the delinquency charges within 60 days and in fact made no other payments whatsoever; but since there are only six consecutive months, the compounding would be very minimal on the front end.

• 1230

Mr. Huntington: Yes, but it is compounding. I am just trying to get a principle here; it does compound. Then the 15 per cent is on the balance at the end of six months, including the 1½ per cent charges? It is a very simple question.

Mr. Pritchard: If the account was assigned to an outside agency . . .

Mr. Huntington: Assuming it is assigned, yes.

Mr. Pritchard: But I cannot, in my own experience, remember a case where the 15 per cent was applied.

Mr. Huntington: Thank you.

The Chairman: One further question, Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Oh, Mr. Chairman, have I taken up my time?

The Chairman: Time goes very quickly in this Committee.

Mr. Huntington: What law applies in the event of delinquency? Is it federal law in Canada, or provincial law?

Mr. Atkey: In Canada, on delinquency, I would imagine it would be provincial law that would apply, subject to such

[Interprétation]

M. Pritchard: La portion du solde de 60 jours ou plus . . .

M. Huntington: Qui comprend 1½ p. 100 du mois précédent?

M. Pritchard: Pas du mois précédent, non.

M. Huntington: Commençons alors à 60 jours quand vous commencez à imposer 1½ p. 100 de frais.

M. Pritchard: Cela devient des frais courants.

M. Huntington: Et il y a 1½ p. 100 trente jours plus tard sur le 1½ p. 100 . . .

M. Pritchard: Pas 30 jours plus tard, non.

M. Huntington: Pardon?

M. Pritchard: Les prochains frais de 1½ p. 100 seraient appliqués sur le nouveau solde de 60 jours qui ne comprendrait pas les frais de défaut de paiement parce que cela est porté au solde débiteur courant du compte.

M. Huntington: Si l'on doit \$100 à la fin des 60 jours, et un et demi pourcent de frais est imposé sur \$100 . . .

M. Pritchard: Oui.

M. Huntington: . . . laissant un solde de \$101.50.

M. Pritchard: En réalité, le compte est de 90 jours avant que des frais de défaut de paiement soient . . .

M. Huntington: Oui, mais vous jouez avec les jours ici. Ce que je cherche à savoir c'est s'il y a un facteur composé des frais de défaut de paiement?

M. Pritchard: Si le titulaire de la carte n'a pas payé les frais de défaut de paiement dans les 60 jours ni fait aucune sorte d'autres paiements; mais comme cela ne porte que sur six mois consécutifs, le facteur composé ne représenterait qu'une somme minime.

M. Huntington: Oui, mais c'est composé. J'essaie simplement d'en venir au principe; les frais sont composés. Le 15 p. 100 est ajouté au solde à la fin de six mois, y compris le 1½ p. 100 de frais? C'est une question très simple.

M. Pritchard: Si le compte est confié à une agence extérieure . . .

M. Huntington: En supposant que le compte est assigné, oui.

M. Pritchard: Mais je ne puis, d'après ma propre expérience, me rappeler un seul cas où le 15 p. 100 a été imposé.

M. Huntington: Merci bien.

Le président: Une autre question, monsieur Huntington.

M. Huntington: Oh! Monsieur le président, est-ce que mon temps est déjà épuisé?

Le président: Le temps vole dans notre comité.

M. Huntington: Quelle loi s'applique en cas de défaut? Est-ce la loi fédérale canadienne ou la loi provinciale?

M. Atkey: Au Canada, j'imagine que c'est la loi provinciale qui s'applique en cas de défaut, toute réserve faite des statuts

[Text]

federal statutes as the Bills of Exchange Act or any other federal banking or interest statutes that may apply. But in terms of the collection procedures to be followed, I would think it would be provincial law.

Mr. Huntington: Does New York law apply in all matters arising out of the issuance or use of the card?

Mr. Atkey: Well, you get into a very complex area, Mr. Huntington, between the procedural law that affects the collection process and the substantive law that determines the nature of the contractual relationship, and you and I could debate that.

Mr. Huntington: Well, being a very simple person—I want to tell you I am not capable of debating with you, Mr. Atkey—I just want an answer to the question. What law applies to a Canadian cardholder in the event matters arise out of the issuance of the card requiring the use of law?

Mr. Atkey: The simple answer to your simple question is the substantive law of New York and the procedural law of the province in which enforcement is sought.

Mr. Huntington: Substantive law of New York and the procedural law of the province. Could you explain the difference to me, please.

Mr. Atkey: Now, your simple question becomes a complex one.

Mr. Huntington: Well, I am a simple man and I would like to become complex.

Mr. Atkey: The court in which you sue, the time limits that apply, the notice that must be given, the paper that is served, is procedural law, and that is determined by the province in which the enforcement action is brought, as I understand it.

The substantive law is the law that determines the nature of the contractual relationships between the parties: if there are any implied contractual terms in the relationship; if there are any warranties that may be imposed by legislation; if there are any presumptions as to the nature of the contract other than appears in the paper document which you have in front of you. That is substantive law and that would be the law of New York.

The Chairman: I am sorry, Mr. Huntington, I have already given you more than enough and I think you have adequately had that last question answered.

Mr. Huntington: Good gracious. I got two questions in 10 minutes.

The Chairman: Well, I will see if I can get you on before we adjourn. Mr. Gray.

Mr. Gray: First of all, you are not suggesting, Mr. Atkey, that any term in the contract saying that the law of New York should apply to the contract would overrule any statute in operation, either adopted by the province of Ontario or the Parliament of Canada. You are not suggesting that?

Mr. Atkey: No.

[Interpretation]

féderaux comme la Loi sur les lettres de change ou tous autres statuts fédéraux visant les banques ou l'intérêt. Mais pour ce qui est de percevoir les comptes, je pense que c'est la loi provinciale qui s'applique.

M. Huntington: Est-ce que la législation de New York s'applique en toute matière concernant la délivrance ou l'utilisation de la carte?

M. Atkey: Nous nous introduisons dans un secteur complexe, monsieur Huntington, dans le champ vague entre la législation relative à la procédure touchant la perception, et la loi fondamentale qui détermine la nature du rapport contractuel, et nous pourrions le débattre.

M. Huntington: Étant d'esprit modeste,—étant bien incapable d'en débattre avec vous, monsieur Atkey—j'aimerais avoir une simple réponse à ma question. Quelle est la loi qui s'applique dans le cas d'un Canadien titulaire d'une carte lorsque l'usage de la carte provoque l'intervention de la loi?

M. Atkey: La simple réponse à votre simple question est la loi fondamentale en vigueur à New York et la loi régissant la procédure dans la province où on cherche à l'appliquer.

M. Huntington: La loi fondamentale appliquée à New York et la loi régissant la procédure dans la province. Pourriez-vous m'expliquer la différence, s'il vous plaît?

M. Atkey: Votre simple question devient une question complexe.

M. Huntington: Ma nature est simple, mais je veux m'engager dans la complexité.

M. Atkey: Le tribunal auprès duquel vous intétez des poursuites, dans des limites de temps prévues, le préavis, l'avis d'avoir à comparaître, constituent la loi qui régit la procédure et elle est déterminée par la province où la poursuite est intentée, d'après ce que je comprends.

La loi fondamentale est celle qui détermine la nature des rapports contractuels entre les parties: s'il n'y a pas de dispositions contractuelles existantes entre les parties, s'il y a des garanties imposées par la loi; s'il n'y a pas de présomption adverse concernant la nature du contrat en dehors du document que vous avez sous les yeux. Cela constitue la loi régissant la procédure et ce serait la loi appliquée à New York.

Le président: Je regrette, monsieur Huntington, je vous ai déjà accordé plus de temps qu'il ne fallait et j'estime que vous avez eu une réponse satisfaisante à cette dernière question.

M. Huntington: Mais je n'ai pu poser que deux questions en dix minutes.

Le président: J'essaierai de vous donner une nouvelle chance avant d'ajourner. Monsieur Gray.

M. Gray: Premièrement, vous ne prétendez-pas, monsieur Atkey, qu'une loi de New York s'appliquant au contrat, prédominerait sur une loi en vigueur adoptée par la province de l'Ontario ou le Parlement du Canada?

M. Atkey: Non.

[Texte]

Mr. Gray: So I gather the point you are trying to make is that any provision applying the law of New York to the contract really applies to its interpretation where the law of Canada, either provincial or federal, was silent. I gather that is what you were trying to say.

Mr. Atkey: That is right. The law that would determine the bargain made between the parties, contractual law in the absence of any overriding statutory provision in a province or a federal enactment.

Mr. Gray: Anyway, this is really what I wanted to ask you about. Exactly what records does your company keep in Canada right now pertaining to its card members?

Mr. Boff: Right now the records that are retained in Canada are the records on the application, the microfilm records that are associated with the card member, and we have the ability to bring up on a CRT screen any information that is needed on the card member. In addition we do have microfilm of the card member's expenditures or commitments, whichever way you want to look at it.

Mr. Gray: Well, is the information you bring up on your microfilm or viewer kept in Canada for retrieval in Canada, or is some of it maintained only abroad?

Mr. Boff: Some of it is maintained in the United States or abroad.

Mr. Gray: And what information is that?

• 1235

Mr. Boff: That is merely the records that are funnelled back from all the countries into the central point which is the operating centre in the United States. Those are then microfilmed and brought to Canada. The record is maintained in the operating centre in the States but available to Canada. It comes up; it is available . . .

Mr. Gray: What you are saying, I gather, is that you do not duplicate in Canada all the charges a person might make in Great Britain or France or in the United States. Do I understand that correctly?

Mr. Boff: We do not duplicate them. I am sorry, I am not sure what you mean.

Mr. Gray: You said that you can call up through microfilm. Is that microfilm kept in Canada?

Mr. Boff: We have some microfilm in Canada or we can go directly to the main computer on a cathode ray tube.

Mr. Gray: So some of the total information you have on cardmembers in Canada is kept only in the United States.

Mr. Boff: No, that is not available. You are getting into a technical question. May I ask my associate, Mr. Pritchard, to address that?

[Interprétation]

M. Gray: Alors je suppose que ce que vous voulez dire c'est que toute disposition d'une loi de New York s'appliquant au contrat, s'applique en réalité à son interprétation dans la mesure où une loi canadienne, soit provinciale ou fédérale, ne s'y oppose pas. Sans doute est-ce ce que vous voulez dire?

M. Atkey: En effet. La loi qui déterminerait l'accord entre les parties, la loi contractuelle en l'absence de toute disposition statutaire prédominante dans la province, ou d'un décret fédéral.

M. Gray: A tout événement, voici ce que je voulais vous demander. Quels sont exactement les dossiers que votre compagnie conserve au Canada présentement au sujet des titulaires de vos cartes de crédit?

M. Boff: Nous conservons présentement au Canada les dossiers des demandes, des dossiers microfilmés ayant trait au titulaire de la carte, et nous pouvons projeter sur écran CRT tout renseignement dont nous avons besoin au sujet du titulaire. Nous conservons aussi sur microfilm l'état des dépenses ou comptes à payer du titulaire de la carte, selon votre façon de le voir.

M. Gray: Est-ce que l'information que vous conservez sur microfilms ou que vous pouvez reproduire sur l'écran est conservée au Canada et récupérée au Canada ou est-ce qu'une partie de l'information demeure à l'étranger?

M. Boff: Une partie de l'information est conservée aux États-Unis ou à l'étranger.

M. Gray: Et quelle est cette information?

M. Boff: Il s'agit là simplement des informations qui sont renvoyées au point central des États-Unis de tous les pays du monde. Ces informations sont enregistrées sur microfilms et transférées au Canada. Ainsi, le dossier général est conservé au Centre opérationnel des États-Unis mais il est à la disposition du Canada. Il peut être utilisé . . .

M. Gray: Si je vous comprends bien, vous dites que vous ne reproduisez pas au Canada toutes les factures qu'une personne aurait pu encourir en Grande-Bretagne, en France ou aux États-Unis, par exemple?

M. Boff: Nous ne les reproduisons pas. Je regrette, je ne sais pas si je vous comprends bien.

M. Gray: Vous dites que vous enregistrez cela sur microfilm. Ces microfilms sont-ils conservés au Canada?

M. Boff: Nous en avons certains au Canada, mais nous pouvons également nous adresser directement à l'ordinateur central, qui nous fournit les informations sur un écran à tube cathodique.

M. Gray: Donc, le total des informations que vous avez sur les détenteurs de cartes du Canada n'est observé qu'aux États-Unis?

M. Boff: Non, cela n'est pas disponible. Il s'agit là d'une question technique et je demanderais à mon associé, M. Pritchard, d'y répondre.

[Text]

Mr. Gray: I am not saying that you cannot retrieve it from a point in Canada; I am just trying to find out where the basic initial point of location is.

The Chairman: Mr. Pritchard.

Mr. Pritchard: If I can reply to Mr. Gray's question, the information that we retrieve through a remote facility, through a cathode ray tube, is principally name and address and dollar information, billing information. All records that are existing both in a dollar sense and in an application sense are all maintained or retrievable in Canada. There are no records on Canadians which we do not have access to here. There is some duplication for backup purposes in terms of storage of microfilm.

Mr. Gray: Right. Now does your company sell lists of names and addresses of card holders to other private or governmental entities?

Mr. Boff: Yes, we do, under very stringent rules, but only to the extent that the cardmember has been given an opportunity to remove his name from that list and only to the extent that it is a Canadian cardmember. There is no way that we sell or make available to anybody the names of cardmembers other than those in Canada, and only those people that have identified that they do wish to have this kind of material made available.

Mr. Gray: How do you do that?

Mr. Boff: We send out little flyers in the statements which identifies and asks the cardmember to respond if he wishes to have his name removed from that list.

Mr. Gray: What information about the income or occupation of a card holder do you offer as part of the sale of lists of names and addresses of card holders?

Mr. Boff: No characteristics or no demographics are offered to anybody. If someone wishes to use the cardmember list, he uses it. We do not offer any kind of demographics or any kind of specific differentiations unless that person specifically wants to mail to those people in a geographical . . .

Mr. Gray: It is only a geographical differentiation. You do not offer all members whose billings are over a certain amount or anything like that.

Mr. Boff: No, sir. No, sir.

Mr. Gray: And when you send out a notice saying people can take their names off any such list, is that sent in a separate envelope or lumped in one envelope with a lot of other material about Amex services?

Mr. Boff: It goes out with the card. When the cardmember gets his card, that is included in the package that he gets.

Mr. Gray: Mr. Atkey said that the federal government itself stores information outside Canada about Canadians. Could he tell us exactly what he was referring to?

[Interpretation]

Mr. Gray: Je ne veux pas dire que vous ne pouvez pas récupérer ces informations à partir d'un point quelconque du Canada, puisque j'essaie simplement de savoir où se trouvent ces informations.

Le président: Monsieur Pritchard.

M. Pritchard: Si vous le permettez, je vous dirai que les informations que nous obtenons par l'intermédiaire d'un écran à tube cathodique, concernent essentiellement le nom du client, son adresse et le montant de ses factures. Tous les autres dossiers, c'est-à-dire le formulaire de demande, ainsi que les détails des factures, sont conservés au Canada. Il existe aucun dossier sur les clients canadiens auxquels nous n'ayons pas accès ici. Évidemment, il peut y avoir une certaine duplication d'information, du fait de la nécessité de garder sur microfilm certaines preuves.

M. Gray: Très bien. Je vous demanderais maintenant si votre société vend des listes de noms et adresses de ces détenteurs de cartes à des organismes privés, ou publics?

M. Boff: Oui, dans le cadre de règles très sévères et seulement dans la mesure où le détenteur de la carte a eu la possibilité de faire supprimer son nom de cette liste et, en outre, seulement dans la mesure où il s'agit d'un détenteur de carte canadien. Il n'est donc pas question pour nous de vendre ou de donner à qui que ce soit les noms de nos détenteurs de cartes autres que ceux qui sont Canadiens, et seulement aux personnes ou organismes que nous avons identifiés comme étant susceptibles de désirer ce genre d'information.

M. Gray: Comment faites-vous cela?

M. Boff: Nous envoyons avec les factures une notice demandant au détenteur de la carte de nous répondre s'il désire que son nom soit supprimé de la liste.

M. Gray: Fournissez-vous également, avec ces listes de noms et d'adresses, des informations sur le revenu de la personne concernée, sa profession, etc.?

M. Boff: Nous n'offrons aucune information particulière, d'ordre démographique ou autre, à qui que ce soit. Si quelqu'un veut utiliser la liste des membres, il peut le faire. Mais nous n'offrons absolument aucune analyse autre que géographique . . .

M. Gray: Il n'y a donc de répartition que géographique . . . Vous n'indiquez pas, par exemple, les noms des membres dont les factures dépassent un certain montant?

M. Boff: Non.

M. Gray: Et lorsque vous envoyez à vos clients un avis leur disant qu'ils peuvent faire supprimer leur nom de ces listes, est-ce que vous envoyez cet avis dans une enveloppe séparée ou dans une enveloppe contenant les autres papiers que vous envoyez aux clients?

M. Boff: Cette information est envoyée avec la carte.

M. Gray: M. Atkey a dit que le gouvernement fédéral lui-même détenait à l'extérieur du Canada des informations sur des Canadiens. Pourrait-il nous préciser ce qu'il entend par là?

[Texte]

Mr. Atkey: Mr. Gray, you would know better than I would the storage policy of the Government of Canada. Whether or not that goes on now I do not know. If it is relevant to you and you have not been able to get that information, then I will do my best to assist you.

That may not be a policy now; it perhaps was in the past. The point I was raising was that it is not an unusual procedure.

Mr. Gray: I may not have time on this first round to find out exactly what you think the policy is but I would like to have it put on the record. I will move to something else. What is the view of our witnesses on the offering of discounts for cash by merchants who are also subscribers to your service or that of another charge card service?

• 1240

Mr. Boff: I believe I would try to respond to that by saying that really it has to be the policy of the merchant in terms of how he wants to operate his business.

Mr. Gray: Do you think there is some element of unfairness, from your point of view at least, for a merchant to say to somebody who offers to pay cash that he will not charge you the same as those people who want to make use of their credit card membership in Amex or any of the other competing services?

Mr. Boff: I suppose our view is that if he treats all of his customers exactly the same then that has to be the competitive part of being in the card business.

Mr. Gray: All right. I have one final question. There is one aspect of your answers about where you make your money that I find a bit puzzling. I understood you to say almost all of the revenue from the 5 per cent or less you take from member firms is used in administrative services. In your brief you say that the \$20 membership fee is also used almost entirely for services of various kinds to the members. Where do you make your money on this operation?

Mr. Boff: Part of our money is made in the economics of running the business from the fee standpoint, if you want to look at it from that standpoint, plus the amount we derive from the merchant and our ability to handle the money in terms of the negative float that we have and our ability to pay for those services and collect the money in the normal fashion that we promote very heavily, to pay promptly when we render the bill.

The Chairman: Thank you, Mr. Gray. I am sorry, your time has expired. Mr. Grafftey, followed by Mr. Lajoie.

Mr. Grafftey: Mr. Boff, I would like to thank you for your submission to the Committee. You have made reference to something, both in your written brief and your verbal brief, Mr. Boff, and I would like to ask you two questions, I am going to put them in one.

[Interprétation]

M. Atkey: Je suppose que vous connaissez mieux que moi, monsieur Gray, la politique du gouvernement du Canada dans le domaine. Que cela se fasse ou non, je ne sais pas. Cependant, si vous ne réussissez pas à obtenir cette information, et si elle continue à vous intéresser, je ferai mon possible pour vous aider.

Il se peut que cette politique ne s'applique plus maintenant mais tout ce que je voulais dire c'était que ce n'était pas une procédure inhabituelle.

M. Gray: Je n'aurais sans doute pas suffisamment de temps, au premier tour, pour aller au fond de cette question mais je tenais à ce qu'elle soit mentionnée au procès-verbal. Je passerai maintenant à autre chose. Que pensent nos témoins sur les escomptes offerts par des magasins, en cas de paiement en liquidité, alors qu'ils souscrivent à vos services ou à ceux d'une autre société de carte de crédit?

M. Boff: Je répondrais simplement en disant que le vendeur établit sa propre politique à l'égard de ses activités.

M. Gray: Pensez-vous qu'il puisse être injuste qu'un vendeur dise à quelqu'un qui propose de payer en liquidité qu'il ne paiera pas autant qu'un autre client, voulant utiliser une carte de crédit, qu'il s'agisse de la vôtre ou d'une autre?

M. Boff: A condition qu'il traite tous ses clients de la même manière, je ne vois pas ce que nous pourrions lui reprocher, puisqu'il maintiendrait ainsi l'élément de concurrence qui existe entre les diverses sociétés de carte de crédit.

M. Gray: Très bien, je n'ai plus qu'une question. Il y a un aspect des réponses que vous avez faites au sujet de vos revenus que je trouve assez troublant. En effet, j'ai cru comprendre que pratiquement la totalité des recettes que vous tirez de la commission de 5 p. 100, environ, des magasins, sert à couvrir vos frais administratifs. Or, dans votre mémoire, vous affirmez que la cotisation de \$20 sert également en presque totalité à couvrir les services que vous donnez à vos membres. Je vous poserai donc cette question: d'où tirez-vous vos bénéfices?

M. Boff: Une partie de nos revenus proviennent de la gestion des cotisations qui nous sont versées, à quoi il faut ajouter les sommes que nous obtenons des magasins pour les services que nous rendons. Comme nous payons nos magasins très rapidement, il s'agit simplement d'une question de bonne gestion de nos fonds.

Le président: Merci, monsieur Gray. Je regrette, votre temps de parole est écoulé. M. Grafftey, puis M. Lajoie.

M. Grafftey: Monsieur Boff, j'aimerais vous remercier d'être venu témoigner aujourd'hui. J'aimerais vous poser une question globale sur certaines de vos déclarations.

[Text]

The first involves the provisions of advertising, real interest rates, as they are in the bill. I know you said that you were going to discuss the bill today and in your brief more particularly as it affected your particular industry, but do you see any provisions in the proposed bill in terms of the provisions which make obligatory advertising real interest rates, and do you see the provisions vis-à-vis the unwarranted rate for interest affecting your operation at all? Those are the two questions in one, the provisions over the principle of the bill that the customer must know, so we can make a comparative judgment, a comparative shopping judgment. Do you see any of these advertising provisions in the bill and the unwarranted rate provisions in the bill affecting your particular operation and, if so, how and why and what more specific recommendations and thoughts do you have in this regard?

Mr. Boff: The only exception we have is the one I stated, the extension of pay on airliner tour tickets. As we say in our promotional material it is a straight 12 per cent across the board and it is predetermined when the customer makes the purchase. He knows exactly what his payments are going to be each month. From our viewpoint we think that is adequate because we do put that in any promotional material that applies to that kind of business and we have not changed it for years. I do not think we have changed that specific part of it for—I am going to guess now—I have been here seven or eight years and it has been identical all this time. What we feel is important is that the card member which we are dealing with does understand that when he is going in, and they do, because they understand the 12 per cent straight across the board. It is on increments and they decide at the time that they made the commitment, how long they want to pay, so it is very specific in their mind. We do not have any precomputed differentiations from that. Ours is fairly simple so we feel that in the travel and entertainment business that is pretty straightforward. Obviously we want to maintain that kind of front to our card members since we have had it for years and we have always felt that complied with the spirit of the law as well as the details of the law.

• 1245

Mr. Graffey: So you feel then that in terms of advertising real interest rates and the future application of this bill which might involve in terms of carrying charges, service charges, that what you are doing right now would probably, in your view, live up to any potential clauses in the bill vis-à-vis the publishing of interest rates and service charges.

In fact, what you have read in this bill does not cast any ambiguity. I mean, you are not concerned about it to the effect that . . .

Mr. Boff: I do not believe to the best of my memory, it does have any major impact from an advertising or sales promotion . . .

Mr. Graffey: It is fairly simple. This is an area where, I might say, the regulations would help, but anyway . . .

The Chairman: Do you wish to respond?

[Interpretation]

Tout d'abord, je voudrais parler des dispositions du projet de loi en matière de publicité sur les taux d'intérêt réels. Vous avez déjà discuté du projet de loi, devant nous et dans votre mémoire, mais j'aimerais vous demander si certaines des dispositions du projet de loi, qui rendent obligatoire la publicité des taux d'intérêt réels, risquent de vous causer des difficultés quelconques? Cette question s'applique également aux dispositions concernant les taux d'intérêt injustifiés. Ce sont là les deux questions que je voulais vous poser. Si vous me répondez par l'affirmative, pourriez-vous me préciser quelle sera la nature de ces difficultés et quelles recommandations vous pourriez faire pour y remédier?

M. Boff: La seule chose qui nous préoccupe, dans ce contexte, est notre système de paiements différés des billets d'avion. En effet, comme l'indique notre propre publicité, nous faisons payer un taux de 12 p. 100 à tout le monde, taux qui est prédéterminé lorsque le client fait son achat. Celui-ci sait donc parfaitement ce qu'il devra payer, chaque mois. Selon nous, cette méthode est parfaitement adéquate, puisqu'elle est précisée en détail dans notre publicité qui existe depuis très longtemps. Je ne sais pas si elle a été modifiée au cours des années, mais je sais qu'elle existe depuis que j'occupe mon poste, c'est-à-dire il y a sept ou huit ans. Ce qui est important, pour nous, c'est que le détenteur de la carte sache bien à quoi il s'engage et, généralement, il est d'accord avec ce taux d'intérêt de 12 p. 100. Avant de s'engager, il décide sur combien de temps il veut rembourser et il sait donc très bien quel intérêt lui sera imposé. Notre système est simple et cette procédure est particulièrement pratique pour les voyages et toute forme de loisirs. Nous avons évidemment l'intention de la conserver étant donné que nous l'appliquons depuis des années et qu'elle est parfaitement conforme aux dispositions de la Loi.

M. Graffey: Vous estimez donc que l'application des dispositions de ce Bill relatives à la publicité des taux d'intérêt et des frais administratifs ne vous touchera pas tellement étant donné que vous respectez déjà ces dispositions.

En résumé, rien dans ce Bill ne vous inquiète.

M. Boff: J'ai bien lu le projet de loi et je ne me souviens pas qu'il aura un effet important sur la publicité ou les ventes promotionnelles . . .

M. Graffey: C'est assez simple. Toutefois, cette question serait beaucoup plus claire si nous avions les règlements.

Le président: Avez-vous quelque chose à répondre?

[Texte]

Mr. Atkey: If I may. Mr. Grafftey, with two exceptions that are clearly outlined in the brief, that the membership fee and the delinquency charge not be treated as credit charges as defined in the bill.

Mr. Grafftey: Right.

Mr. Atkey: If for example, and let me give you by way of hypothetical a difficult problem, the membership fee of \$20 were to be expressed as a credit charge and, indeed, you were to reduce it as required by the regulations which we have not yet seen, to be expressed in terms of an annual interest rate, that would be an impossible task for American Express because, as we have said in the brief, it is \$20 for every member whether they use their card for one purchase or a thousand purchases.

Mr. Grafftey: We are discussing by analogy. This is why I put advertising in the unwarranted rate. It would then become obvious that you may have a concern that possible provisions of this bill, if interpreted that way, might bring you into the unwarranted rate.

Mr. Boff: I am sorry, I misinterpreted your point. I was thinking about the extended pay that you were referring to. Yes, it would cause us a great deal of concern.

Mr. Grafftey: The unwarranted . . .

Mr. Boff: Yes.

Mr. Grafftey: . . . rate provisions of this bill obviously are a concern to you. If by regulation the government considers your annual dues and the delinquency charges as interest charges . . .

Mr. Atkey: Or as credit charges.

Mr. Grafftey: . . . or as credit charges, you could possibly be into the area of the unwarranted rate under this bill.

Mr. Atkey: That is possible, Mr. Grafftey, but highly unlikely. Taking the delinquency charge in the worst light, if you will, for purposes of characterization, it is 1.5 per cent per month, but only after 90 days of nonpayment, so I doubt if it is really in that ballpark area as contemplated by the unwarranted rate.

Mr. Grafftey: So you are really discussing . . .

The Chairman: One further question, Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: . . . the delinquency charge in relation to the advertising provisions you might be forced to make under the bill.

Mr. Atkey: And the disclosures.

Mr. Grafftey: And the disclosure provision. Do you feel that the disclosure provisions . . .

Mr. Atkey: We do not know what they mean.

[Interprétation]

M. Atkey: Monsieur Grafftey, nous avons deux réserves qui sont clairement mentionnées dans le mémoire: Les droits d'adhésion et les frais imposés pour factures non payées à temps ne devraient pas être considérés comme des frais de crédit tels qu'ils sont définis dans le projet de loi.

M. Grafftey: D'accord.

M. Atkey: Si, par exemple, le droit d'adhésion de \$20 était considéré comme un frais de crédit et que vous vouliez le réduire pour le rendre conforme aux règlements que nous n'avons pas encore vus, pour qu'il soit calculé annuellement, l'American Express ne pourra absolument pas le faire car ce droit de \$20 doit être payé par tous les membres, qu'ils utilisent leur carte pour un seul achat ou pour des milliers d'achats.

M. Grafftey: Comme je faisais entrer la publicité dans le taux excessif, je pensais que vous vous inquiéteriez du fait que certaines dispositions du projet de loi, si elles sont interprétées de cette façon, vous mettent dans la catégorie des taux excessifs.

M. Boff: Je vous avais mal compris, excusez-moi. Je pensais que vous parliez des taux d'intérêt appliqués aux paiements différés. En effet, une telle situation nous inquiéterait beaucoup.

M. Grafftey: Les dispositions . . .

M. Boff: Oui.

M. Grafftey: . . . de ce Bill relatives aux taux d'intérêt vous préoccupent évidemment. Si, par règlement, le gouvernement décrète que vos droits d'adhésion annuels et les frais que vous imposez pour les paiements différés font parties des taux d'intérêt . . .

M. Atkey: Ou des frais de crédit.

M. Grafftey: . . . ou des frais de crédit, vous avez raison, il se pourrait que vous soyez alors placés dans la catégorie des taux excessifs, aux termes de ce projet de loi.

M. Atkey: C'est possible, monsieur Grafftey, mais fort peu probable. Dans le pire des cas, les frais imposés pour les paiements différés sont de 1.5 p. 100 par mois, mais ils ne s'appliquent que 90 jours après l'absence de paiements; je ne pense donc pas qu'un tel taux risque de tomber dans la catégorie des taux excessifs.

M. Grafftey: Vous parlez en fait . . .

Le président: Ce sera votre dernière question, monsieur Grafftey.

M. Grafftey: . . . des frais que vous imposez pour les paiements différés par rapport aux dispositions sur la publicité.

M. Atkey: Il y a aussi la disposition sur les informations à fournir au sujet du crédit.

M. Grafftey: Vous avez raison. Pensez-vous que ces dispositions . . .

M. Atkey: Nous ne savons pas encore ce qu'elles veulent dire.

[Text]

Mr. Grafftey: ... you are giving now to your clients is sufficient to meet any potential regulations or clauses of this bill?

Mr. Atkey: Yes.

Mr. Grafftey: But you are worried that there may be an interpretation under the regulations—there is nothing I see in this bill that clarifies it for me—some bad regulations that might put you into a very unhealthy position.

Mr. Atkey: To simplify it, regardless of what Clauses 6 and 7 say with the regulations, if the annual fee and the delinquency charge are treated as credit charges as defined in that bill and now as it is constituted probably would be included. Any kind of disclosure or advertising restrictions or requirements become difficult for American Express. If on the other hand, as is provided in the act, there is an exempting regulation in the definition of credit charge under Clause 2.(1)(k) for something like the membership fee or something like the delinquency charge, the problem American Express has is virtually eliminated.

• 1250

The Chairman: Thank you, Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: This certainly points out the futility of a lot of our discussion, Mr. Chairman, without regulations in my view.

The Chairman: Thank you, Mr. Grafftey. Monsieur Lajoie, vous êtes le prochain.

M. Lajoie: Merci ...

Thank you very much, Mr. Chairman. I want to first thank our witness for his fine submission which I have not had time to read completely.

I have two questions. Does American Express charge a participating fee for retailers joining your card system and if so how are these charges determined? What range and charges apply for different types or sizes of businesses?

The Chairman: Would you care to repeat that question, Mr. Lajoie?

Mr. Lajoie: Do you want me to repeat my question?

Mr. Boff: Yes, I did not understand the first part.

Mr. Lajoie: Okay. Is American Express charging a participating fee for retailers joining your card system and if so how are these charges determined? What range and charges apply for different types or sizes of businesses?

Mr. Boff: If I understood your question, we do not have an affiliation fee just because you come with American Express.

Mr. Lajoie: Do you mean you do not charge anything for those who want to join your system?

Mr. Boff: No, no. We have a schedule in which a merchant pays when a card member uses his card in that place of business. We do not have any front end fee in order to sign him up. I thought that was the question you asked.

[Interpretation]

M. Grafftey: ... pensez-vous que les informations que vous donnez maintenant à vos clients sont suffisantes et seront conformes aux futurs règlements ou dispositions de ce Bill?

M. Atkey: Oui.

M. Grafftey: Vous craignez cependant que certains règlements soient mal interprétés et que cela vous mette dans une situation assez désagréable.

M. Atkey: En résumé, quels que soient les règlements établis à propos des articles 6 et 7, si le droit d'adhésion annuelle et les frais imposés aux paiements différés sont considérés comme des frais de crédit tels que définis dans le projet de loi, ... tout genre de divulgation ou de publicité devient difficile pour American Express. D'autre part si, comme prévu dans la loi, il y a un règlement d'exemption qui se trouve dans la définition du taux des frais à l'article 2(1)(k) pour les frais comme les droits annuels des membres ou les frais d'arriérés, ainsi il n'y a pas de problème pratiquement pour l'American Express.

Le président: Merci, monsieur Grafftey.

M. Grafftey: Ceci indique certainement l'inutilité de discuter, monsieur le président, lorsqu'on n'a pas les règlements.

Le président: Merci, monsieur Grafftey. Mr. Lajoie you have the floor.

Mr. Lajoie: Thank you ...

Merci beaucoup, monsieur le président. J'aimerais tout d'abord remercier notre témoin pour son très bel exposé que je n'ai pas eu le temps de finir de lire.

Je voudrais poser deux questions: est-ce que l'American Express fait payer des droits aux détaillants qui se servent du système et, dans ce dernier cas, comment établit-on le montant de ces droits? Quels sont les droits selon des différentes sortes d'entreprises et leur importance?

Le président: Pourriez-vous répéter votre question, monsieur Lajoie.

M. Lajoie: Voulez-vous que je la répète?

M. Boff: Oui, je n'en ai pas compris la première partie.

M. Lajoie: Très bien. Est-ce qu'American Express fait payer un droit de participation aux détaillants qui veulent faire partie du système et, dans ce dernier cas, comment établit-on le montant de ces droits? Quels sont ces droits selon les différents genres d'entreprises et leur importance?

M. Boff: Si j'ai bien compris votre question, nous ne faisons pas payer de frais de membre pour le simple fait que vous participez à ce système.

M. Lajoie: Vous voulez dire que vous ne faites rien payer à ceux qui veulent participer à votre circuit?

M. Boff: Non. Nous avons un tarif que le marchand doit suivre lorsque le titulaire d'une carte se sert de sa carte pour payer chez ce marchand. Nous n'avons pas établi de frais pour

[Texte]

Mr. LaJoie: Yes, okay, This is part of the question. What I would like is information about those who join your system. In other words, you have to approve of those merchants. There are certain merchants you have to approve of, eh?

Mr. Boff: Yes.

Mr. Lajoie: Before letting them use your cards.

Mr. Boff: Yes, it is a joint agreement between . . .

Mr. Lajoie: Therefore the fee is a certain percentage of the sale. Is that it?

Mr. Boff: Yes, sir.

Mr. Lajoie: Okay.

Mr. Boff: There is on our card a certain percentage that is used when our card members spend money in those merchants' place of business.

Mr. Lajoie: Is it the same fee for everybody or do you have different types of businesses?

Mr. Boff: No, sir, the fees are developed on the economics of dealing with different industries. In other words, there are different economics involved in dealing with merchants in different industries, and in some cases, even laws affect merchants such as airlines that have certain controls that others do not. As a rule, each merchant has a fundamental same contract. The only difference really is in the volume of business that our card members do in that merchant's place of business.

Mr. Lajoie: Okay. What would that fee be, say, on the average?

Mr. Boff: Well, that is difficult and I hope this does not get bound in cement. Our range at the very top is 5 per cent but depending on the volume it does come down to somewhere in the neighbourhood of 3.25 or 3.5 depending on the volume and depending on certain other stipulations in the contract. It is hard to say what an average is because there are a number of industries. Each industry has its own and to make an average can sometimes be very misleading when you are talking to a specific group of people.

Mr. Lajoie: In other words, your lowest fee would be around 3 per cent and the highest would be around 5.

Mr. Boff: The 5 is a maximum; 3 gets down into the area that we are talking about under certain conditions.

Mr. Lajoie: Like airlines, I suppose?

Mr. Boff: Well, airlines and hotels get into that area.

Mr. LaJoie: What about Air Canada, for instance?

Mr. Boff: I do not remember off-hand.

Mr. Lajoie: Okay. My second question is with reference to the question asked by Mr. Stevens earlier on the breakdown of your revenues for your Canadian operation. Would you be ready to submit to the Committee information as to how these

[Interprétation]

attirer ce marchand, par exemple, comme membre. Je crois que c'est là la question que vous posiez.

M. Lajoie: D'accord. C'est une partie de la question, mais j'aimerais savoir quels sont vos critères pour accepter certains marchands?

M. Boff: Oui.

M. Lajoie: Avant qu'ils puissent utiliser vos cartes.

M. Boff: Oui, il s'agit d'un accord passé avec . . .

M. Lajoie: Par conséquent, ces droits se présentent sous la forme d'un pourcentage de la vente, n'est-ce pas?

M. Boff: Oui.

M. Lajoie: Très bien.

M. Boff: Lorsque le titulaire de la carte dépense dans ces établissements, il y a un certain pourcentage de prévu à payer.

M. Lajoie: Est-ce que ce sont les mêmes frais qui s'appliquent à tout le monde ou est-ce qu'il y a différents tarifs selon les entreprises?

M. Boff: Non, les droits sont établis selon le volume d'affaires traitées. Il y a différentes considérations économiques selon les marchands et les différentes sortes d'industries, et dans certains cas, la loi elle-même fait des distinctions, notamment pour les compagnies d'aviation. Mais en règle générale, les marchands passent le même contrat de base et la seule différence, c'est le volume d'affaires traitées par nos titulaires de cartes auprès des marchands.

M. Lajoie: Très bien. En moyenne, quels seraient ces frais?

M. Boff: Il serait difficile de préciser et j'espère que ce que je dirai ne deviendra pas un dogme. Au maximum c'est 5 p. 100, mais selon le volume et certaines autres clauses du contrat, le tarif peut être de 3.25 ou 3.5. Il est difficile de donner la moyenne car les industries sont nombreuses et chaque industrie a son propre tarif, et si on établit une moyenne cela peut être trompeur.

M. Lajoie: En d'autres termes, votre droit le plus bas serait d'environ 3 p. 100 et le plus haut serait d'environ 5 p. 100.

M. Boff: Cinq est le maximum et trois dépend de certaines conditions.

M. Lajoie: Comme dans le cas, je suppose, des lignes aériennes?

M. Boff: Oui, les lignes aériennes, les hôtels tombent dans cette catégorie.

M. Lajoie: Et pour Air Canada?

M. Boff: Je ne m'en souviens pas.

M. Lajoie: Très bien. Ma deuxième question se rapporte à la question posée par M. Stevens, plus tôt, dans le cas de la ventilation du bénéfice de votre entreprise au Canada. Est-ce que vous seriez prêt à fournir au Comité des renseignements

[Text]

total revenues can be broken down between: (a) the revenues coming from the annual membership fee charged to cardholders, (b) revenues generated by the discount of 3.5 to 4 per cent charge to retailers and card purchasers, (c) other revenues such as flat annual charges levied on retailers, if any, delinquency charges on late payments, and other likely miscellaneous revenues.

• 1255

Mr. Boff: I do not want to commit myself to submitting those to the Committee at this stage of the game, sir. Basically, our corporation does not make those figures available, and I am not in a position to commit it to you, sir.

The Chairman: Are you through, Mr. Lajoie?

Mr. Lajoie: I have a fourth question, I am sorry.

Mr. Atkey: As a follow-up, I am not sure Mr. Lajoie was here when the earlier answer was given to that, but Mr. Boff did give a general characterization of which was greater in terms of the three categories. If I recall, Mr. Boff, you said that the \$20 membership was a substantial portion of the revenue, that the merchants' fee was a small portion of the revenue and the delinquency charge was a very small portion. So while you do not have numbers, you have a characterization and a proportionate description.

Mr. Lajoie: Could you indicate to me the proportion? Would the membership fee, which is \$20, be more than 50 per cent of the revenues?

Mr. Boff: I am not in a position to give you that, sir. I am sorry.

Mr. Lajoie: Okay, let us go into a third question, if I have time, Mr. Chairman.

The Chairman: You last question, then, Mr. Lajoie.

Mr. Lajoie: Under the truth in lending law in the United States, are you considered to be a credit card operation, and do their disclosure provisions apply to your company?

Mr. Boff: I am not a U.S. lawyer. May I ask somebody else to answer? May I ask Mr. Breyer? Would you repeat the question, please?

Mr. Lajoie: Under the truth in lending law in the United States, are you considered to be a credit card operation, and do their disclosure provisions apply to your company?

Mr. Karl Breyer (Attorney, General Counsel's Office American Express Company of Canada Limited): The disclosures set forth in the United States are slightly different from those under Canadian law. There are two particular types of credit in terms of assessment of a credit charge: a closed-end transaction with a precomputed amount, which is paid over a period of time in instalments, and what is called in the States a revolving charge, with an assessment of a periodic rate, usually

[Interpretation]

sur la totalité des bénéfices répartis selon a) les bénéfices venant des droits annuels pour les titulaires de cartes; b) les bénéfices venant des frais de 3.5 à 4 p. 100 imposés aux détaillants et aux acheteurs qui se servent de leurs cartes; c) les autres bénéfices tels que les frais annuels imposés aux détaillants, s'il y en a, les frais d'arriérés pour des paiements faits en retard, et les autres bénéfices divers.

M. Boff: Présentement, je ne veux pas m'engager à fournir ces chiffres au Comité. En règle générale, nos sociétés ne révèlent pas ces chiffres, et je ne suis pas en mesure de prendre cet engagement envers vous, monsieur.

Le président: Avez-vous terminé, monsieur Lajoie?

M. Lajoie: Je regrette, j'ai une quatrième question.

M. Atkey: Pour faire suite à cela, je ne suis pas sûr que M. Lajoie était ici lorsqu'on a répondu à cette question pour la première fois, mais M. Boff a donné la caractéristique générale de ces trois catégories en termes d'importance. Si je me souviens, monsieur Boff, vous avez dit que les frais d'affiliation de \$20 constituaient une partie substantielle du revenu, que les honoraires d'un marchand constituaient une petite partie de ce revenu et que les amendes n'en constituaient qu'une très petite partie. Donc, même si vous n'avez pas de chiffres, vous avez une description de leur nature et de leur proportion.

M. Lajoie: Pouvez-vous me dire quelle est cette proportion? Les frais d'affiliation de \$20 constituent-ils plus de 50 p. 100 des revenus?

M. Boff: Je regrette, monsieur, je ne suis pas en mesure de vous dire cela.

M. Lajoie: Très bien, passons à une troisième question, si j'en ai le temps, monsieur le président.

Le président: Alors ce sera votre dernière question, monsieur Lajoie.

M. Lajoie: Selon les lois américaines sur les prêts, vous êtes considérés comme une affaire sur les prêts, vous êtes considérés comme une affaire de carte de crédit: est-ce que les dispositions de cette loi sur la divulgation s'appliquent à votre compagnie?

M. Boff: Je ne suis pas un avocat américain. Puis-je demander à quelqu'un d'autre de répondre? Puis-je demander à M. Breyer? Auriez-vous l'obligeance de répéter votre question?

M. Lajoie: Selon la Loi américaine sur les prêts, vous êtes considérés comme une affaire de carte de crédit: est-ce que les dispositions de cette loi sur la divulgation s'appliquent à votre compagnie?

M. Karl Breyer (Avocat, Bureau du conseiller général, American Express Company du Canada Limitée): Les divulgations aux États-Unis, sont un peu différentes de celles qui sont dans la Loi canadienne. Pour fins d'évaluation des frais de crédit, il y a deux genres de crédit: la transaction définitivement close dont le montant est établi à l'avance et remboursé par versements sur une certaine période de temps, et ce que l'on appelle aux États-Unis le crédit renouvelable, avec l'éva-

[Texte]

in the vicinity of 1.5 per cent per month, on the outstanding balance.

Mr. Lajoie: What did you just say now?

Mr. Breyer: The revolving charge rate is assessed on the outstanding balance at the end of each month, and that balance is never known until the end of the month since the consumer has an opportunity to pay either a minimum balance or any amount up to the full balance.

Under those two types of credit, American Express usual current charges that are submitted and billed on a monthly basis are not included, because, first, we do not grant revolving credit under the terms involved, and second of all, there is no precomputed amount, except in terms of the airline ticket, and in those cases those disclosures are given on a contract.

Mr. Lajoie: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: With the concurrence of the members, we could have one question from Mr. Huntington and one from Mr. Stevens before we call the meeting.

Mr. Huntington: I have to make up my mind which one I want, now.

The Chairman: Wrap them both up into one.

Mr. Huntington: Maybe I will get three on the record in one.

I was interested in the prompt payment. There is a prompt payment by the holder; it is due upon receipt of the statement. Then I was very interested to learn that American Express make a prompt payment to the merchant. A three-day factor was mentioned.

I would like to ask whether that is the habit of American Express and the practice of American Express in the other 16 countries in which it is operating. My concern as a consumer and user of the American Express card, and I have heard this stated many times to me in the past, is that American Express at times in Europe and particularly in France is not a good instrument for travelling credit. You have emphasized today that the American Express card is usually for businessmen and for travellers, and that conflicts somewhat with the reputation that American Express has with Canadian users on the continent of Europe.

I would like to know why merchants will not accept it over there in all cases and why there is some reticence. They say that it takes too long to get their money back. You mention that it is primarily used for travel and business purposes. I would like to have some idea of the criteria used between issuing a card to an individual and issuing a card to a business. It is quite difficult for many businesses to carry the card in their name, I believe.

The Chairman: Make it short and precise.

Mr. Huntington: Yes.

[Interprétation]

luation du taux périodique, habituellement aux environs de 1.5 p. 100 par mois, sur le montant en souffrance.

M. Lajoie: Qu'est-ce que vous venez de dire?

M. Breyer: Le taux du crédit renouvelable est évalué sur le montant en souffrance à la fin de chaque mois, et la balance n'est jamais connue avant la fin du mois, puisque le consommateur a le choix de payer un montant minimum, ou une partie ou l'ensemble de la balance.

Les factures habituellement soumises et facturées mensuellement par American Express ne sont pas incluses dans ces deux types de crédit, d'abord parce que nous n'avons pas de crédit renouvelable selon les termes mentionnés, et ensuite, il n'y a pas de montant précalculé, sauf pour les billets d'avion, et dans ces cas-là, les divulgations se font sous forme de contrat.

M. Lajoie: Merci, monsieur le président.

Le président: Si les membres sont d'accord nous pourrions permettre à M. Huntington et M. Stevens de poser chacun une question avant de lever la séance.

M. Huntington: Je dois décider quelle question je veux poser.

Le président: Posez-les toutes deux dans une seule.

M. Huntington: J'en poserai peut-être trois en même temps.

J'étais intéressé par le paiement à court terme. Il y a le paiement à court terme par le détenteur; ce paiement est dû dès la réception du relevé de compte. Ensuite j'étais très intéressé en apprenant qu'American Express effectue un paiement à court terme aux marchands. On a parlé d'un délai de trois jours.

Je voudrais savoir si c'est la coutume d'American Express d'agir ainsi et si la compagnie agit de la même façon dans les 16 autres pays où elle fait des affaires. Ma préoccupation en qualité de consommateur et d'utilisateur de la carte American Express, et d'ailleurs certaines choses m'ont été dites par le passé, c'est qu'à certains moments en Europe, et particulièrement en France, la carte American Express n'est pas le meilleur instrument de crédit pour voyager. Vous avez précisé aujourd'hui que la carte American Express est destinée aux hommes d'affaires et aux voyageurs. Cette déclaration entre en conflit avec la réputation de la carte American Express auprès des usagers canadiens en Europe.

J'aimerais savoir pourquoi certains commerçants refusent la carte American Express en Europe ou du moins pourquoi ils sont hésitants à l'accepter. Selon eux, il faut trop de temps pour recouvrer l'argent. Vous avez mentionné que cette carte de crédit est destinée aux voyages et aux affaires. Quels sont les critères utilisés pour l'émission d'une carte de crédit à un individu et à une entreprise d'affaires? On me dit qu'il est assez difficile d'obtenir une carte de crédit au nom d'une entreprise.

Le président: Je vous demande d'être bref et précis.

M. Huntington: Oui.

[Text]

Mr. Boff: Your point about some criticisms that American Express drew because of slow payment is legitimate, sir.

In the past year and a half the Company has spent a great deal of time and money in analysing this problem. On April 1, I believe, in most countries—now I cannot speak for some of them because I am not acquainted with them—we did speed up our payment; we have made commitments to pay much quicker.

That has been a marketing problem that had to be rectified, and we have rectified it. That is our policy, and if it is not in France now it soon will be, because we recognize that was somewhat of a deficiency in our dealings. We recognize that as a criticism and that is a legitimate complaint. We have spent a lot of money in correcting that marketing deficiency, if that is the way you look at it.

I forgot your second question.

Mr. Huntington: The other one was that you have emphasized the use of the card for travel and for business purposes.

Mr. Boff: Oh. When we talk about that, sir, we get that kind of information by asking the card member by periodic surveys: what was the use of your card? Was the card used for business purposes or was it used for your personal expenditures? When we talk about that we talk about what the card member tells us: yes, I used it for business purposes as distinct from personal purposes.

Mr. Huntington: What are the criteria under which you issue a card to business vis-à-vis issuing it to individuals?

Mr. Boff: Yes, we do have a corporate card and the basic part of that is that a recognized officer of the corporation does authorize us in a joint contract to provide his employees with cards on a joint and several relationship basis.

Mr. Huntington: One more supplementary?

The Chairman: I am sorry, I am going to have to cut you off. One question from Mr. Stevens, your colleague.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Chairman, Mr. Boff has indicated that he has no authority to give us a breakdown of his revenue sources. Could he indicate if he files with Statistics Canada or any other branch of government here the breakdown to which I am referring? For example, what your revenues are, what is the nature of your activity in Canada, and, if you do make such a filing, under what category is it? Is it a request from the federal government to know of your activity in the general Chargex or Master Charge type of operation? In what way does the government get a better understanding through general statistics of your activities?

Mr. Boff: The only filing that I know of, to the best of my knowledge, is the tax filing of American Express of Canada Company Limited.

The Chairman: Thank you, Mr. Stevens.

[Interpretation]

M. Boff: Monsieur, les critiques que vous avez entendues au sujet de la lenteur du paiement par American Express sont fondées.

Au cours de ces derniers 18 mois, la société a consacré beaucoup de temps et d'argent à analyser ce problème. A partir du 1^{er} avril, je crois, nous avons accéléré nos paiements dans la plupart des pays. Je ne puis vous les nommer puisque je ne les connais pas tous. Toutefois, nous nous sommes engagés à verser l'argent beaucoup plus rapidement.

Il s'agit d'un problème de mise en marché qu'il fallait corriger; nous l'avons corrigé. Si cette politique n'est pas encore établie pour la France, elle le sera bientôt. Nous avons reconnu cette faiblesse dans la conduite de nos affaires. Les critiques étaient donc justifiables et fondées. Nous avons donc dépensé une somme importante d'argent pour rectifier cette faiblesse de notre mise en marché.

J'ai oublié votre deuxième question.

M. Huntington: Vous avez insisté sur l'utilisation de la carte de crédit à des fins de voyage et d'affaires.

M. Boff: Oh, je vois. Nous obtenons ce genre de renseignements par des sondages périodiques auprès des titulaires de cartes de crédit. Nous leur demandons à quelle fin ils utilisent leurs cartes, affaires ou dépenses personnelles. Nos déclarations sont donc fondées sur les renseignements fournis par nos titulaires de la carte qui répondent: oui, je l'ai utilisée pour des fins d'affaires, et non pas simplement des dépenses personnelles.

M. Huntington: Quel critère utilisez-vous pour émettre une carte à une société d'affaires par opposition aux particuliers?

M. Boff: En effet, nous avons une carte de société. L'entente est fondée sur la signature d'un directeur nommé par la société qui nous autorise à passer un contrat conjoint qui procure des cartes de crédit à ses employés sur une base conjointe.

M. Huntington: Puis-je poser une question supplémentaire?

Le président: Je m'excuse, je devrai vous couper la parole. Votre collègue M. Stevens voudrait poser une question.

M. Stevens: Merci, monsieur le président.

Monsieur le président, M. Boff a mentionné qu'il n'est pas autorisé à donner une ventilation des sources de revenus de sa société. Peut-il nous dire s'il dépose auprès de Statistique Canada ou de tout autre service du gouvernement la ventilation dont je parle? Par exemple, faites-vous rapport sur vos revenus, sur la nature de votre activité au Canada; si tel est le cas dans quelle catégorie d'entreprises êtes-vous compris? Le gouvernement fédéral vous demande-t-il de faire rapport de votre activité comme il le ferait pour Chargex ou Master Charge? Comment le gouvernement arrive-t-il à comprendre un peu mieux les données statistiques de votre activité?

M. Boff: A ma connaissance, la Compagnie American Express du Canada Limitée dépose une déclaration d'impôt.

Le président: Merci, monsieur Stevens.

[Texte]

I want to thank our witnesses for appearing before us today on behalf of the American Express Company . . .

Mr. Lajoie: Mr. Chairman, may I have a very short one?

The Chairman: I suppose I have showed lenience to everybody else so I should show you some too. Very short. It is already past 1.00 o'clock.

Mr. Lajoie: Okay. I am an American Express credit card holder and I have been satisfied for many years, but I would like to ask you this question. Two years ago I visited Mexico and I got my bill about four months later. I did not mind this but the value of the peso had changed quite a bit during that time and I was told by a couple of American Express card holders that the same thing had happened to them. I am sure it is not a policy of your company to wait that long but . . .

Mr. Boff: No, sir, that is absolutely not a policy of our company. The policy of our company is one that I tried to explain a moment ago: that if you made an expenditure to a merchant, let us say in Mexico, and he does not submit that document, then American Express has no way of knowing that you made an expenditure in that merchant. Since we pay the merchant before we collect from the card member, as soon as we get that documentation in, and get the authority to make the billing, we bill the card member but, the fact that that did not come to you for 12 months, 4 months or whatever it is, I assure you, means that the Mexican merchant sitting on that and not getting into our system.

• 1305

Mr. Lajoie: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Boff, Mr. Atkey, Mr. Pritchard, Mr. McConachie and Mr. Breyer, for appearing before us, today, as witnesses on behalf of the American Express Company of Canada Limited. The meeting is adjourned, now, to the call of the Chair.

[Interprétation]

J'aimerais remercier les témoins qui ont comparu devant nous aujourd'hui au nom de la Compagnie American Express . . .

M. Lajoie: Monsieur le président, puis-je poser une question très brève?

Le président: En effet, j'ai été très indulgent à l'endroit des autres membres du Comité; je vous cède donc la parole pour quelques minutes. Il est déjà plus de 13 h 00.

M. Lajoie: D'accord. Je suis titulaire d'une carte de crédit de la Compagnie American Express et j'ai toujours été satisfait de ses services. J'aimerais cependant poser la question suivante: il y a deux ans, j'ai visité le Mexique et j'ai reçu mon compte quatre mois plus tard. Cela m'arrangeait puisque la valeur du peso avait changé sensiblement au cours de cette période. D'autres titulaires de cartes d'American Express ont eu la même expérience. Il ne s'agit certainement pas d'une politique de votre société d'attendre aussi longtemps mais . . .

M. Boff: Non, monsieur, il ne s'agit pas d'une politique de notre société. J'ai essayé de vous l'expliquer tantôt: si vous faites un achat chez un commerçant à Mexico puis que celui-ci n'envoie pas le document à la société American Express, il nous est impossible de savoir que vous avez fait une telle dépense chez le commerçant en question. Puisque nous remboursons le marchand avant d'exiger le paiement de nos membres, nous envoyons donc à nos membres une facture dès que nous recevons des documents appropriés de la part du marchand. Si vous n'avez pas reçu votre facture avant 12 mois, 4 mois ou que sais-je, c'est que le marchand mexicain a retenu les documents nécessaires qui mettent la roue en marche.

M. Lajoie: Merci.

Le président: Merci MM. Boff, Atkey, Pritchard, McConachie and Breyer d'être venus témoigner au nom de l'American Express du Canada Limitée. La séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

WITNESSES—TÉMOINS

From American Express Company of Canada Limited:

Mr. James F. Boff, Vice-President, Card Division; Mr.
W. John Pritchard, Vice-President, Operations and Mr.
Ronald G. Atkey, Counsel.

From American Express Company (New York, N.Y.):

Mr. Karl J. Breyer, Attorney, General Counsel's Office.

De «American Express Company of Canada Limited»:

M. James F. Boff, vice-président, Division de la carte;
M. W. John Pritchard, vice-président, Opérations et
M. Ronald G. Atkey, conseiller.

De «American Express Company (New York, N.Y.)»:

M. Karl J. Breyer, procureur, Bureau du conseiller général.

CA 1 X 2
-1127
HOUSE OF COMMONS

Issue No. 7

Thursday, January 27, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 7

Le jeudi 27 janvier 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

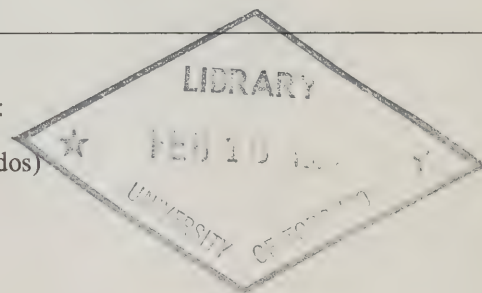
Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Appolloni (Mrs.)
Condon
Elzinga
Flynn
Fortin

Gauthier
(*Ottawa-Vanier*)
Grafftey
Gray
Huntington

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Lajoie
Lambert
(*Edmonton West*)
Marceau
McRae

Philbrook
Ritchie
Rodriguez
Stevens
Yewchuk—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Thursday, December 16, 1976:

Mr. Lambert (*Edmonton West*) replaced Mr. Clarke (*Vancouver Quadra*)

On Thursday, January 27, 1977:

Mr. Ritchie replaced Mr. McGrath

Conformément à l'article 65(4) (b) du Règlement

Le jeudi 16 décembre 1976:

M. Lambert (*Edmonton-Ouest*) remplace M. Clarke (*Vancouver Quadra*)

Le jeudi 27 janvier 1977:

M. Ritchie remplace M. McGrath

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, JANUARY 27, 1977
(8)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 11:11 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Condon, Corbin, Flynn, Grafftey, Lajoie, Lambert (*Edmonton West*), Marceau, Philbrook, Ritchie, Robinson, Rodriguez and Stevens.

Witnesses: From the Board of Trade of Metropolitan Toronto: Mr. William R. Wilson and Mr. Bradley Crawford, Legislation Committee.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

On Clause 2,

The witnesses made a statement and answered questions.

At 12:52 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 27 JANVIER 1977
(8)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 11 h 11 sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Condon, Corbin, Flynn, Grafftey, Lajoie, Lambert (*Edmonton-Ouest*), Marceau, Philbrook, Ritchie, Robinson, Rodriguez et Stevens.

Témoins: De «The Board of Trade of Metropolitan Toronto»: M. William R. Wilson et M. Bradley Crawford, Comité de la législation.

Le Comité reprend l'étude du bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Article 2,

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

A 12 h 52, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Thursday, January 27, 1977

• 1112

[Text]

The Chairman: The meeting will come to order, please. We do not have a quorum yet, but we have no motions to adopt, and if we do we can obtain a quorum later and deal with them at that time. Our order of reference today is Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection Act, and we have before us as witnesses today from the Board of Trade of Metropolitan Toronto Mr. William R. Wilson, on my immediate right, and on his immediate right, Mr. Bradley Crawford of the legislative committee. I will invite the witnesses at this time to make a statement. They have already presented their brief, which has been circularized, so I would assume they would be merely giving us a synopsis of their brief and maybe any added comments they might wish to make, and then I will invite questions from the members. Mr. Stevens on a point of order?

Mr. Stevens: Yes, Mr. Chairman. I was wondering if we have had any further communication from the Minister concerning amendments to Bill C-16, or draft regulations, that he might have in mind. I have been given to understand that the Department has circulated draft amendments to provinces, and I am wondering if they are available to this Committee. I think it would be most helpful in our considerations if we had those amendments, as has been pointed out earlier, as quickly as possible from the Minister's office.

The Chairman: Mr. Stevens, I do not know as yet, but I will look into that immediately after this meeting and hopefully I can report when we have our next meeting tomorrow morning. Mr. Wilson, would you like to make your statement now?

Mr. William R. Wilson (Legislation Committee, Board of Trade of Metropolitan Toronto): Thank you, Mr. Chairman and members. The Board of Trade of Metropolitan Toronto is glad of this opportunity to appear before this Committee in its considerations of Bill C-16.

• 1115

The Board has had a long-term interest in government legislation that affects corporate and commercial affairs. As you may know the Board's membership exceeds 15,000 and represents large and small firms that transact business both national and international in character. It is with this background that the Board believes it can fairly claim to represent the views of a major cross-section of Canadian business.

The Board supports administrative and legislative actions designed to ensure that consumers receive equitable and fair treatment, and to protect individual borrowers and depositors against the activities of unscrupulous operators in the marketplace.

The Board's submission, which has been prepared to reflect the breadth and diversity of its membership, has endeavoured to comment on the broad effects of the proposed legislation on

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le jeudi 27 janvier 1977

[Interpretation]

Le président: La séance est ouverte. Nous n'avons pas le quorum, mais nous n'avons pas non plus de motions à adopter, et au besoin nous pourrions peut-être obtenir le quorum. Notre ordre de renvoi pour aujourd'hui est le Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants, et nous avons comme témoins aujourd'hui du *Board of Trade of Metropolitan Toronto*, M. William R. Wilson, à ma droite immédiate, et à sa droite immédiate, M. Bradley Crawford, du comité de la législation. J'inviterai les témoins à faire une déclaration. Ils ont déjà présenté leur mémoire qui a été distribué aux députés; ils nous en donneront donc probablement un résumé et ajouteront les quelques commentaires supplémentaires qu'ils désirent; par la suite, je donnerai la parole aux députés qui voudront poser des questions. M. Stevens invoque le Règlement.

M. Stevens: Oui, monsieur le président. Le ministre nous a-t-il fait savoir s'il proposerait des amendements au Bill C-16 ou un projet de règlements. Si je comprends bien, le ministère a distribué un projet d'amendements aux provinces; je voudrais savoir si ce texte serait disponible pour le Comité. Il nous serait très utile d'avoir ces amendements aussi rapidement que possible.

Le président: Monsieur Stevens, je ne suis pas encore au courant, mais je pourrai étudier la question immédiatement après la réunion et vous dire ce qu'il en est à notre prochaine rencontre, demain matin. Monsieur Wilson, voudriez-vous faire vos observations?

M. William R. Wilson (Comité de la législation, Board of Trade of Metropolitan Toronto): Je vous remercie, monsieur le président et messieurs les députés. Le *Board of Trade of Metropolitan Toronto* est heureux de l'occasion qu'il a de comparaître devant le Comité au cours de l'étude du Bill C-16.

Depuis sa création, notre organisme s'est toujours vivement intéressé aux mesures gouvernementales visant les sociétés et le commerce. Comme vous le savez sans doute, il compte au-delà de 15,000 membres représentant des entreprises, grandes et petites, dont les opérations commerciales sont aussi bien nationales qu'internationales. Compte tenu de ceci, nous pouvons, à juste titre, prétendre représenter assez bien les milieux d'affaires au Canada.

Nous appuyons toute mesure administrative et législative visant à assurer au consommateur un traitement juste et équitable et à protéger les emprunteurs individuels et les déposants contre les agissements d'entreprises peu scrupuleuses.

Le mémoire de notre organisme, dont la rédaction reflète la diversité de ses membres, s'attaque aux effets principaux que pourrait avoir la loi proposée sur le marché du crédit, tant du

[Texte]

a credit marketplace from both the business and the consumer point of view. It has refrained from concentrating on the implications for any particular segment of the business community.

In the first section of the brief, the Board has commented primarily on the efficacy of the bill relative to the objectives for it as set out in several background papers issued by the Department of Consumer and Corporate Affairs and in statements made by the Minister.

In the second section, in the form of an appendix the Board has commented on the terms and conditions of the bill which the Board believes require attention and revision.

With your permission, Mr. Chairman, I will ask Mr. Crawford to comment on that particular section in a few moments.

The Board is concerned that the proposed legislation will fail to meet the announced objectives and in certain respects will have the opposite effect. If I might direct your attention to our brief, the objectives that we are commenting on are laid out there. The first stated objective of the bill is to upgrade the quality and increase the quantity of information. We believe the reverse may be true and that due to duplication and conflict there may be more confusion and the quality of the information will not be improved.

We the people who do grant credit are not concerned about the information that must be disclosed, but about the divergent methods of disclosure.

The second objective refers to the unnecessary complexity in consumer credit, and we feel that the proposed legislation will add to that complexity. The objective is to protect borrowers against excessive interest rates—we are concerned about that element and the effects of loan sharking. However, we believe these corrections can be made in other ways, other than in the proposed legislation, say, by making some corrections in the Criminal Code, if necessary.

The rationalization of federal legislation is another objective that has been referred to, and we believe there are alternative methods of such revisions and that they should be explored.

The national data bank, we can understand, but we question whether it would be used and be of any benefit to consumers. We are also concerned of the costs involved with such a system.

In addition to the inability of the proposed legislation to meet the objectives, we are concerned about the failure of the proposed legislation to resolve the significant constitutional issues which appear to be raised by the bill. We feel strongly that the resolution of such issues should not be left to private legislation.

The bill is wide-ranging and very ambitious. The proposed act, covers the areas of consumer and commercial credit, residential and commercial mortgages, deposits, advertising and disclosures. The implications are very broad for depositors and borrowers as well as for institutions, and could have a widespread effect on the operation of this country's financial institutions.

[Interprétation]

point de vue des entreprises que des consommateurs. Nous ne nous sommes pas penchés sur les conséquences qu'elle pourrait avoir sur tel secteur particulier du milieu des affaires.

Dans la première partie du mémoire, nous nous intéressons surtout aux chances que le projet de loi a d'atteindre les objectifs fixés par différents documents du ministère de la Consommation et des Corporations, et par les discours du ministre.

Dans la seconde partie, en annexe, le Board of Trade s'arrête sur les dispositions du bill qui, à son avis, devraient être réétudiées et révisées.

Avec votre permission, monsieur le président, je demanderai à M. Crawford de nous parler de cette partie de notre mémoire dans quelques instants.

Nous estimons que la loi proposée n'atteindra pas les objectifs annoncés et aura même à certains égards un effet contraire à celui escompté. Si vous vous reportez à notre mémoire, vous verrez que nous passons en revue l'un après l'autre les objectifs visés par la loi. Le bill vise tout d'abord à améliorer et à accroître les renseignements sur le crédit au consommateur dont peuvent disposer les emprunteurs. Nous pensons que c'est le contraire qui pourrait arriver, qu'on pourrait bien connaître une plus grande confusion et ne pas obtenir de meilleurs renseignements.

Nous ne nous préoccupons pas tellement, en tant que bailleurs de fonds, des renseignements qui doivent être divulgués, mais des différentes méthodes de divulgation.

Le deuxième objectif du bill porte sur la complexité non justifiée du crédit à la consommation; nous estimons quant à nous que la loi proposée ajoutera encore à cette complexité. Le but est de protéger les emprunteurs contre des taux d'intérêts excessifs. Nous nous préoccupons de cette question et des effets que peuvent avoir les prêts usuraires; cependant, nous estimons que l'on pourrait modifier cette situation en apportant, par exemple, des modifications au code criminel plutôt qu'en adoptant une nouvelle loi.

On a dit également que le projet de loi cherchait de rationaliser les lois fédérales, mais nous croyons qu'il existe d'autres moyens d'arriver à ce but et qu'il faudrait les étudier.

Nous comprenons le besoin d'une banque nationale données, mais nous nous demandons si elle serait utilisée et quel en serait l'avantage pour les consommateurs. Nous nous préoccupons également des coûts qu'entraîne un tel système.

L'impossibilité d'atteindre les objectifs visés par le projet de loi nous préoccupe, mais tout autant l'incapacité où il est de résoudre les importantes questions d'ordre constitutionnel qu'il soulève. Nous estimons que la solution à telles questions ne devrait pas être laissée au domaine de la législation privée.

Il s'agit d'un projet de loi très ambitieux, puisqu'il traite à la fois des problèmes du crédit au consommateur et du crédit commercial, des hypothèques résidentielles et commerciales, des dépôts, de la publicité et de la divulgation des renseignements. Ses conséquences sont très grandes pour les déposants et les emprunteurs, ainsi que pour les institutions visées; il pourrait, de plus, avoir une incidence notable sur les activités d'institutions financières du pays.

[Text]

The Board is particularly concerned with the additional implementing, operating and administrative costs inherent in the proposed legislation to both the public and private sectors. We believe these additional costs, should they occur, inevitably would be borne by individual Canadians as taxpayers, consumers of credit, policy holders, depositors, and shareholders. In a general way, our concern is that the board is sympathetic to the stated objectives of Bill C-16 but seriously concerned about the proposed legislations, duplication of existing measures, its doubtful constitutional validity, its failure to distinguish commercial, noncommercial and criminal activities, its imposition of unnecessary costs, and its introduction of untried concepts. The board is of the opinion that the proposed legislation is much more likely to hinder than to help the real interests of Canadian consumers.

• 1120

Mr. Chairman, I would like to ask if Mr. Crawford might speak to some of the highlights of the appendix.

The Chairman: Yes. Mr. Crawford.

Mr. Bradley Crawford (Legislation Committee, The Board of Trade of Metropolitan Toronto): Thank you, Mr. Chairman.

If members have had a chance to review the brief, they will see that the appendix addresses a number of technical points, although some of these technical points do, I think, contain important matters of policy. Having tried to draft legislation myself, I am sympathetic to the efforts of the draftsmen, and the comments that we made here were intended to be made in the spirit of these hearings to try to get a better bill.

There are some difficult concepts and some novel concepts. As a member of the board, having regard for the rights of Canadian borrowers as well as lenders, I think we would like to see every effort made to clarify the expression of the law in order to make it easier for people to know what their rights are.

So the technical comments range over a very broad scope: we raise some constitutional points; we raise some questions of the practicality of the bill; we raise some questions about the equality of treatment in the bill between borrowers and lenders; we point to some old problems that existed in the legislation that will be repealed and which do not seem to us to have been solved; and we point to some anomalies.

Taking just a representative selection of these points, the basic scope of the bill, we understood it was intended to be for consumer protection. The definition of borrower, as I am sure you have had pointed out to you, includes a closely-held corporation. A person or a closely-held corporation that receives a net principal sum, say for the purposes of relending it or for the purposes of making an investment, or which, rather than receiving the principal sum and looking at the definition of borrower now in the bill, receives it for any purpose otherwise but in respect to the purchase of goods for resale, is going to be within the definition of a borrower. It

[Interpretation]

Nous nous préoccupons particulièrement des coûts supplémentaires entraînés par l'application de la loi dans les secteurs public et privé. Nous estimons qu'en fin de compte ce seront les contribuables, les emprunteurs, les personnes qui détiennent des polices d'assurance, les déposants et les actionnaires qui en feront les frais. De façon générale, notre organisme est favorable aux objectifs déclarés du bill C-16, mais nous nous posons de sérieuses questions au sujet du projet de loi proposé; il fait parfois double emploi avec les mesures existantes, il est, du point de vue constitutionnel, plutôt contestable, il n'établit pas de distinction entre les activités commerciales, non commerciales et criminelles, il crée des frais inutiles et, finalement, introduit des concepts qui n'ont jamais été mis à l'épreuve. Nous pensons que la loi proposée risque de nuire aux consommateurs canadiens plutôt que de servir leurs intérêts réels.

Monsieur le président, j'aimerais demander à M. Crawford s'il pourrait nous parler des principaux points de l'annexe.

Le président: Oui. Monsieur Crawford.

M. Bradley Crawford (Comité des lois, Board of Trade of Metropolitan Toronto): Merci, monsieur le président.

S'ils ont parcouru le rapport, les députés se seront rendu compte que l'annexe traite d'un certain nombre de points techniques, bien que certains d'entre eux comportent, je crois, d'importants aspects politiques. Pour avoir moi-même essayé de rédiger des lois, je reconnais les efforts déployés par les rédacteurs; les remarques que nous faisons ici conformément à l'esprit de ces audiences, visent à améliorer le projet de loi.

Certains concepts sont difficiles, d'autres sont nouveaux. En ma qualité de membre du Board of Trade, et afin de respecter les droits des emprunteurs comme des prêteurs canadiens, je crois que nous devrions nous efforcer de clarifier l'énoncé de la loi afin que les intéressés puissent plus facilement connaître leurs droits.

La gamme des remarques techniques est donc assez vaste: nous avons soulevé certaines questions d'ordre constitutionnel, nous avons posé des questions sur les possibilités d'application du bill, nous nous sommes interrogés sur la justice des conditions faites dans le bill aux emprunteurs et aux prêteurs, nous avons signalé de vieux problèmes déjà posés par la loi en vigueur, et qui ne nous semblent pas résolus par le bill. Nous avons également indiqué certaines erreurs.

A considérer une sélection représentative de ces aspects et en particulier la visée générale du bill, nous croyons comprendre qu'il veut protéger les consommateurs. La définition d'un emprunteur, comme on vous l'a certainement indiquée, inclut la corporation fermée. Une personne ou une corporation fermée qui reçoit un capital net afin de le prêter de nouveau ou de faire un investissement, ou qui, au lieu de recevoir le capital net—et nous nous reportons à la définition de l'emprunteur donnée par le bill—le reçoit pour une fin autre mais cependant en rapport avec l'achat de biens destinés à être revendus, est incluse dans la définition d'un emprunteur. Il semble qu'un

[Texte]

seems that a number of commercial purposes are thus swept into the bill.

A number of persons who—I am looking now specifically at the closed corporation would—not normally be thought of as consumers, are going to be affected. This brings a scope to the Act that, I think surprises us and may cause some difficulties. The difficulties I allude to may cause different treatment to be given to persons who act for really quite similar purposes.

Let me give you an example. An association of local businessmen, say, borrow to improve their street with trees, and so on. Since they are not borrowing for the purposes of reselling the goods, I think they would be borrowers within the meaning of the Act. If, in the same area, the ratepayers' association, which happened to have incorporated and had more than 15 members, borrowed for the same purpose, they would not be protected. It is wholly arbitrary.

Similar provincial legislation that is designed to protect consumers is closer to the heart of the matter, it seems to us, when it excludes business activities; any association of individuals, any partnership or any corporation which buys or borrows in the course of carrying on a business.

I mentioned constitutional difficulties. I think the leading case came before the Supreme Court of Canada not long ago. I am sorry. It is getting longer ago, in 1963. It does not seem long ago. The reference was *Barfried Investments* and the Attorney General of Canada. At that time the Supreme Court of Canada went in great detail into the constitutionality of Ontario legislation dealing with unconscionable transactions. It was argued at that time . . .

• 1125

The Chairman: Excuse me. Did you want to give the citation in that case?

Mr. Crawford: It is in the brief at page 15 of the appendix, Mr. Chairman.

The Chairman: All right. That is fine.

Mr. Crawford: It was argued that the Ontario act which sought to offer a modicum of protection to Ontario consumers by regulating the cost of borrowing was unconstitutional because it was interest, the federal power over interest being exclusive. It went right to the Supreme Court of Canada and the Court looked at the scope of the bill that was offered from Ontario, the act, and pointed out that it swept in many things other than interest. It addressed itself to the whole cost of borrowing. The Supreme Court decided that as it did affect the whole cost of borrowing and not merely interest, it was constitutional.

If you turn that reasoning around and look at this bill in the same light, this bill presumably invokes the federal government's power to pass laws relating to interest, and yet it sweeps in the whole cost of borrowing. By the most recent statement

[Interprétation]

certain nombre de raisons commerciales sont donc couvertes par ce bill.

Un grand nombre de personnes qui, dans des circonstances normales, ne peuvent pas être considérées comme des consommateurs, seront touchées, et je parle en particulier de la corporation fermée. Cette disposition donne à la loi une portée qui nous surprend et qui risque de soulever des difficultés. Il se peut que ces difficultés soient réglées différemment selon les personnes, même s'il s'agit de personnes ayant des objectifs presque similaires.

Permettez-moi de vous donner un exemple. Supposons qu'une association locale d'hommes d'affaires contracte un emprunt afin de planter des arbres le long de la rue où elle se trouve installée. Puisqu'il ne s'agit pas d'un emprunt axé vers la revente, je crois que cette association devrait être considérée comme emprunteur aux termes de la loi. Si, dans la même région, une association de contribuables qui s'est constituée en société et comprend plus de 15 membres, contracte un emprunt aux mêmes fins, elle ne sera pas protégée. C'est totalement arbitraire.

Une législation provinciale similaire conçue pour protéger les consommateurs nous semble plus proche du problème dans la mesure où elle exclut les activités d'hommes d'affaires, toute association d'individus, toute société qui achète ou emprunte dans le cours normal des affaires.

J'ai mentionné des difficultés d'ordre constitutionnel. Je crois que le premier cas a été porté devant la Cour Suprême du Canada il n'y a pas longtemps. Je m'excuse, il y a assez longtemps de cela, c'était en 1963. Cela ne me semblait pas loin. Il s'agit de l'affaire *Barfried Investments* vs le Procureur général du Canada. A cette époque, la Cour Suprême du Canada avait mené des recherches très détaillées sur la constitutionnalité de la loi ontarienne relative aux opérations malhonnêtes. On avait alors avancé l'argument selon lequel . . .

Le président: Excusez-moi. Voudriez-vous nous donner les références exactes de cette affaire?

M. Crawford: Elles se trouvent dans le rapport, à la page 16 de l'annexe, monsieur le président.

Le président: Très bien. C'est bon.

M. Crawford: Il avait été avancé que la loi ontarienne qui vise à protéger les consommateurs de l'Ontario en réglementant le coût de l'emprunt n'était pas constitutionnelle puisqu'il s'agissait d'un intérêt, et que le pouvoir fédéral a compétence exclusive pour ce qui est de l'intérêt. L'affaire est allée devant la Cour Suprême du Canada; la Cour a étudié la portée du bill ontarien, la loi, et a indiqué que ce bill incluait beaucoup de choses autres que l'intérêt. Il avait trait à l'ensemble des coûts d'emprunts. La Cour Suprême a donc décidé que, puisque le bill touchait l'ensemble des coûts d'emprunt et pas simplement l'intérêt, il était constitutionnel.

Si vous faites le raisonnement inverse et étudiez ce bill sous le même angle, il suppose que le gouvernement fédéral a le pouvoir de promulguer des lois relatives à l'intérêt, mais par ailleurs il englobe l'ensemble des coûts d'emprunts. Selon le

[Text]

of the Supreme Court of Canada, you are perhaps infringing on the provincial jurisdiction in doing so.

We point to some provisions in the bill that we think will be rather difficult to apply in practice, or will result in some unfairness in application in practice. I am sure you have had referred to you clause 2.(2) of the bill dealing with when a payment is made. It is deemed to be made when a cheque is put in the mail. It is not made conditional on the mail actually being delivered, which occasionally does not happen. It is not made conditional on the cheque actually being paid when it is received. The bill says the creditor is paid when a cheque is put in the mail, and that may be a little harsh. It may be impractical.

Reference is made in the bill to the seizure of records. This is in Clause 28. The administrator is given the power to seize records. We are familiar with this kind of legislation, but increasingly it seems to me business records are being kept electronically in data banks. In the Bankruptcy Act, under the bill, representations were made to this effect and they seemed to receive a welcome from the Minister, that the seizure of electronic records can be terribly disruptive. If a sheriff or someone acting on behalf of the administrator presents himself at the data processing centre of a large credit-granting organization and says, show me which disc or show me which tape has the information pertinent to John J. Doe, and takes it away, he can shut down the operation of that credit grantor effectively until the thing comes back. Surely it is enough to say that if something is to be seized, he may make a demand for some readable copy to be presented to him within a very prompt time, and he may take that away.

Two sections of the Act actually make it an offence to publish an advertisement without giving full details of the method by which—and make reference in it. There is no exception for people who run newspapers or who publish advertisements on television stations. I am not talking now about the people who pay for the add. I am talking about the media. In the Business Practices Act of Ontario, representations were made to the Ontario government and they were accepted as valid, and the Business Practices Act now contains, in a sense, substantially the same. But it also contains a defence for people who publish advertisements in good faith in the line of their business. Without that defence, it seems to me impractical to suggest that a person commits an offence merely by publishing an advertisement that someone else gives them when he has no way at all of knowing if it is correct.

• 1130

We refer to some old problems that are not solved. In the Interest Act the old Section 4 now requires a statement of the equivalent rate of interest whenever interest is made payable for any period less than a year. In commercial lending now, increasingly, it is common for the interest rate to be set on the basis of a 360-day year. This has been common for a long time in the United States and in the number of transactions in which American money lenders have been involved—and

[Interpretation]

jugement le plus récent de la Cour Suprême du Canada, vous empiétez peut-être, ce faisant, sur la compétence provinciale.

Nous avons souligné certaines dispositions du projet de loi qui seront assez difficiles à appliquer ou qui risquent de créer certaines injustices en pratique. Je suis sûr que l'on vous a parlé de l'article 2(2) du bill qui traite du cas où un paiement est effectué. On juge qu'un paiement a été effectué lorsqu'un chèque a été mis à la poste, et non lorsque il a été distribué, mais il n'est pas toujours distribué. On ne lie pas le paiement à l'encaissement du chèque, après réception. On dit simplement que le créancier est payé lorsque le chèque est mis à la poste, je trouve que cela est un petit peu dur. Ce n'est pas très réaliste.

Le bill fait par ailleurs allusion à la saisie des registres. Je vous rapporte à l'article 28. Le directeur a le pouvoir de saisir les registres. Nous connaissons bien ce type de loi, mais il semble que les registres d'affaires sont de plus en plus souvent conservés sur ordinateur dans des banques de données. Dans la Loi sur la faillite et en vertu de ce bill, des instances avaient été présentées à cet effet, et elles semblent avoir été bien accueillies par le ministre. En effet, la saisie de registres électroniques peut provoquer des conflits. Si un chef de police ou une personne agissant au nom du directeur se présente au centre de traitement des données d'un organisme qui accorde des crédits importants et demande qu'on lui indique la bande ou le disque qui contient des renseignements au sujet de M. Dupont, cette personne peut emporter le document et provoquer une rupture dans les opérations de cette société jusqu'au moment où il remettra la bande en question. Il suffit de dire que si un document doit être saisi, une personne peut faire une demande pour obtenir un exemplaire lisible dans les plus brefs délais et l'emporter.

Deux articles de la loi considèrent comme un délit de publier une réclame sans donner tous les détails de la méthode à utiliser. Aucune exception n'est faite pour les directeurs de journaux ou pour les personnes qui font passer de la publicité à la télévision. Je ne parle pas de ceux qui paient ces réclames. Je parle des média. Lors de l'adoption de la loi sur les pratiques commerciales de l'Ontario, des recommandations ont été présentées au gouvernement de l'Ontario qui les a jugées valables, et cette loi comprend maintenant une disposition similaire. Mais elle prévoit aussi un recours pour les gens qui font de la publicité de toute bonne foi dans le cadre de leurs activités commerciales. En l'absence d'un tel recours, il me semble peut réaliste de considérer qu'une personne commet une infraction en publiant une annonce publicitaire qui lui a été donnée par quelqu'un d'autre alors qu'elle n'a aucun moyen de savoir si elle est exacte.

Nous mentionnons aussi de vieux problèmes qui ne sont pas du tout résolus par la loi. L'article 4 de la Loi sur l'intérêt exige actuellement que le contrat énonce le taux d'intérêt équivalent dès que l'intérêt est payable pour une période de moins d'un an. Cependant, les taux d'intérêt sur les prêts commerciaux sont de plus en plus fixés pour une période de 360 jours. Il en est ainsi depuis longtemps aux États-Unis, les prêteurs d'argent américain ont souvent constaté cette prati-

[Texte]

Canadian banks have been syndicating loans with American banks here and in the States and elsewhere in Europe and so on—they have been this practice, and it has many advantages. The difficulty in attempting to state the annual equivalent of a rate of interest which floats, which may vary relation to time, when the period chosen is 360 days rather than 365 or 366, is really quite significant. It is possible to say in words what the equivalent is, but it does not lead to disclosure. It, in fact, leads to a paragraph or more of very difficult lawyerese or legalese. It would be relatively simple, it seems to us, to clarify this and, in connection with borrowing, permit the use of this 360 day year, as it is a growing and perhaps beneficial practice.

We refer in the brief to many things that appear to us merely to be drafting errors. I shall not underline those. They are there and members may refer to them by section to see what our comments are.

I guess, Mr. Chairman, I shall leave it at that, and we welcome questions from the members.

The Chairman: Thank you, Mr. Crawford and Mr. Wilson. Our first questioner is Mr. Stevens.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman.

I have read your brief and I find it very enlightening and rather alarming really, in that, as you point out, there are 62 defects that you feel are in this draft legislation that is before us.

Could either witness indicate, first of all, to what extent the Minister or his officials consulted your type of organization, the Board of Trade of Metropolitan Toronto, during the preliminary drafting stage of this legislation.? Were you ever asked for any comment as to what should be in the bill or what should be covered? In short, were you consulted by the Minister or his predecessor?

Ministers change so darn fast down here so I guess we had better lay it more on the predecessor than the present Minister, but were you ever consulted before they brought in the bill that we now have before us?

Mr. Wilson: I am not aware that the Board was consulted as the Board of Trade of Metropolitan Toronto. I think individual members may have been involved through their business connections but not as the board.

Mr. Stevens: So the first that you as a board saw of the government's intention was when they brought in the bill that we are now confronted with.

Mr. Wilson: Right.

Mr. Stevens: Have you had an opportunity to see any amendments that are now being suggested by the department to rectify one or more of these 62 defects to which you are referring?

Mr. Wilson: No, I have not, sir.

Mr. Stevens: I think we are well aware of your excellent relationship with business. To what extent have you a consum-

[Interprétation]

que, les banques canadiennes négocient des prêts avec des banques américaines, ici, aux États-Unis et ailleurs en Europe, et cette méthode présente bien des avantages. Il est vraiment très difficile de tenter d'évaluer l'équivalent annuel d'un taux d'intérêt qui varie, lorsque la période est de 360 jours, plutôt que de 365 ou 366. On peut dire verbalement quel est cet équivalent, mais il ne s'agit pas d'une divulgation. En fait, cela entraîne tout simplement la rédaction d'un paragraphe supplémentaire en un jargon juridique difficile à comprendre. Il nous semble qu'il serait assez facile de remédier à cette situation et de permettre, pour ce qui est des emprunts, l'emploi de ces années de 360 jours, étant donné que c'est une pratique de plus en plus courante et assez avantageuse.

Nous mentionnons dans notre mémoire bien d'autres problèmes qui nous semblent simplement des erreurs de rédaction. Je n'insisterai pas là-dessus. Ils se trouvent dans notre mémoire, et les membres peuvent le consulter pour connaître nos observations.

Je crois que c'est tout pour l'instant, monsieur le président, nous sommes maintenant disposés à répondre aux questions des députés.

Le président: Merci monsieur Crawford et monsieur Wilson. M. Stevens a tout d'abord la parole.

M. Stevens: Merci, monsieur le président.

J'ai lu votre mémoire, je le trouve très instructif et presque inquiétant, étant donné que vous avez trouvé 62 défauts dans le projet de loi que nous étudions maintenant.

Pourriez-vous nous dire tout d'abord dans quelle mesure le ministre ou ses collaborateurs ont consulté votre organisme, le *Board of Trade of Metropolitan Toronto*, lors de la rédaction préliminaire de ce projet de loi? Vous a-t-on déjà demandé votre opinion sur le contenu ou la portée du bill? En résumé, le ministre ou son prédécesseur vous ont-ils consultés?

Étant donné que les ministres changent si souvent, plutôt qu'au ministre actuel, nous devrions peut-être nous en prendre à son prédécesseur, mais je voudrais savoir s'ils vous ont consultés avant de présenter le bill?

M. Wilson: A ma connaissance, le *Board* n'a pas été consulté comme tel. Il se peut que certains membres l'aient été dans le cadre de leurs activités, mais pas le *Board* lui-même.

M. Stevens: Donc, le *Board* a été informé pour la première fois de l'intention du gouvernement, lorsque celui-ci a présenté le bill que nous étudions maintenant.

M. Wilson: C'est exact.

M. Stevens: Avez-vous eu l'occasion de voir les amendements que le ministère propose maintenant pour corriger certains des 62 défauts mentionnés.

M. Wilson: Non, je ne les ai pas lus.

M. Stevens: Nous savons tous que vous entretenez d'excellents rapports avec le monde des affaires. Quelle est la nature

[Text]

er relation activity? In what way can you get some input from the consumer group about what they feel, on any particular issue, should be your position?

Mr. Wilson: I think our response to consumer needs is really a general concern with the market-place, because if it is disturbed for the consumers it is also disturbed for the business element of it. I think many of the members have a general awareness of consumer needs. There is not a formal relationship with any of the consumer organizations that I am aware of.

Mr. Stevens: What I had more in mind, though, is that within your membership,—which I note you say is 15,000—I was wondering whether there is any . . .

Mr. Wilson: There are a number of consumers.

Mr. Stevens: That is what I am getting to. Is there any particular sectionalization, a committee or something like that, that specifically concerns itself with the consumer position in relation to the business activities of your members?

Mr. Wilson: I do not think there is a particular group or advisory committee to the council, and that really is what the legislation committee is. I think the Board's interest in broadening its point of view is evidenced in the legislation committee which, until about three years ago, was made up, I believe, entirely of lawyers. About three years ago, people from other business disciplines were added to the committee to give it a broader aspect.

Mr. Stevens: Mr. Chairman, on page 4 of the general submission the point is made, or a recommendation is made, that all commercial lending transactions be excluded from the proposed act. Could one of the witnesses define a little more fully what you would include or what you would exclude when you refer to commercial lending transactions?

Mr. Crawford: I tried to allude to that in my brief introductory remarks. The Ontario Consumer Protection Act contains a definition of a consumer that seems to me to be preferable—to contain elements that I prefer, and the Board prefers—to the definition of "borrower", in that it excludes:

... a person buying goods or services in the course of carrying on a business, any association of individuals, any partnership or any corporation.

If you set out to try to enact a measure of consumer protection, it seems to us that the first thing you want to try to isolate and put beyond your concern for the moment is business activity. In looking at the definition of "borrower" here, it does not seem to do that because it excludes only principal sums received by individuals. I am looking at Clause 2., it is on the first page of the bill, about line 15. It seems to exclude only persons who receive:

... a net principal sum otherwise than in respect of a purchase of goods for resale, . . .

You may use funds in business for many purposes other than resale: you may borrow commercially to relend; you may

[Interpretation]

de vos rapports avec les consommateurs? Comment pouvez-vous obtenir l'opinion des groupes de consommateurs sur la position que vous devriez adopter envers certains aspects précis?

M. Wilson: Nous répondons aux besoins du consommateur en nous préoccupant d'une façon générale du bon fonctionnement du marché, car si ce dernier est bouleversé du point de vue des consommateurs, il en est de même du point de vue des hommes d'affaires. Je crois que la plupart de nos membres sont sensibilisés aux besoins du consommateur. Cependant, à ma connaissance, il n'existe pas de relation officielle avec aucune association de consommateurs.

M. Stevens: Je pensais plutôt à ceci: parmi vos membres, vous avez dit qu'il y en avait 15,000, je me demandais si . . .

M. Wilson: Il y a aussi un certain nombre de consommateurs.

M. Stevens: C'est ce que je veux dire. Y a-t-il un comité ou un groupe particulier qui s'occupe précisément d'obtenir l'opinion des consommateurs sur les activités commerciales de vos membres?

M. Wilson: Je ne crois pas qu'il existe un groupe particulier ou un comité consultatif au conseil, il s'agit en fait du comité législatif. La volonté du Board d'accroître son objectivité est prouvée par les modifications apportées au comité législatif qui était entièrement composé d'avocats il y a environ trois ans. A ce moment-là, les gens exerçant d'autres professions y ont été nommés pour lui donner une plus grande ouverture d'esprit.

M. Stevens: Monsieur le président, à la page 4 du mémoire, on recommande d'exclure les prêts commerciaux de la loi proposée. Un des témoins pourrait-il donner plus de détails sur ce qu'il entend par «prêts commerciaux»?

M. Crawford: J'en ai parlé dans mes observations préliminaires. La loi ontarienne sur la protection du consommateur comprend une définition du terme «consommateur» qui nous semble, à moi-même et au Board, préférable à la définition du terme «emprunteur», car elle exclut:

... quiconque achète des biens ou des services dans le cadre de ses activités commerciales, toute association de personnes, toute association ou toute société.

Nous estimons que, si l'on veut adopter une mesure propre à protéger le consommateur, on doit tout d'abord tenter d'écarter de nos préoccupations les activités commerciales. Ce n'est pas ce que laisse supposer la définition du terme «emprunteur» dans le bill, puisqu'elle exclut seulement le capital net reçu par les personnes. Il s'agit de l'article 2, à la deuxième page du bill, ligne 36, où la définition exclut seulement les personnes qui reçoivent:

... un capital net non destiné à l'achat de marchandises pour la revente . . .

En affaires, vous pouvez utiliser des fonds à bien d'autres fins que la revente. Vous pouvez emprunter pour prêter à quel-

[Texte]

borrow to invest; it could be for the purchase of goods not for resale but for lease or hire. Those are commercial activities. They do not seem to be excluded. We suggest that if the main thrust and the scope of this act is consumer protection and the helping of Canadian citizens in this way, that would be a good first point at which to begin, to put all commercial activity to one side.

Mr. Stevens: I can understand generally what you are getting at, and I would say with relatively larger business, and certainly not small business, it is fairly easy, I think, to define. But I am thinking of that very marginal situation where you have, say, a one-man operator, a person who is running an insurance agency or something like that. He may have an office adjoining his house. When he goes for a mortgage, will he be looked upon as a person who is in a commercial lending activity and so should be excluded from the act? Or will he fall into the general consumer category in that the mortgage would be on his whole house?

Mr. Crawford: Is he borrowing in the course of carrying on a business? You have a point in which he wants, say, to use one room of the house to carry on his business and the other 12, or whatever, in which to live. Could he be one-twelfth within the Act? I think not. You would have to decide whether it was predominantly . . .

• 1140

Mr. Stevens: In case of doubt, he will be in the Act, I imagine.

Mr. Crawford: That is right.

Mr. Stevens: Among your 15,000 members, presumably many of them, as you point out, are relatively small business people. Have they given any reason or any indication that they feel this type of legislation we are now confronted with should be introduced and made to apply to them? In short, do they feel that in their general commercial transactions there are inequities or problems in their dealings with lenders that require this type of legislation to protect them?

Mr. Crawford: We have not had any representations to that effect.

Mr. Stevens: I am always very curious when we see this draft type of legislation come down the pipe as to who has been making the great demand for it. I take from your statement that it has not come up through the ranks of small businessmen who might be part of the Board of Trade of Metropolitan Toronto.

Mr. Crawford: We are not aware of it.

Mr. Stevens: Another point that I know has concerned many of the people who have already appeared before us is the catch-all, or the way the bill is framed to catch loan sharks and relatively responsible lenders or whatever you want to call them, honest lenders. Again I was wondering if you can expand. Frankly, I agree with your general approach, that surely if it is loan sharking they are trying to get, the thing to do is to strengthen the Criminal Code provisions to the extent

[Interprétation]

qu'un d'autre, pour investir, ou pour acheter des marchandises non destinées à la revente mais à la location à bail. Ce sont toutes des activités commerciales. Cependant, elles ne sont pas exclues. Pour vraiment protéger le consommateur et aider les citoyens canadiens il faudrait commencer tout d'abord par exclure toute activité commerciale.

M. Stevens: Je comprends à peu près ce que vous voulez dire, et je dirais que c'est assez facile à définir pour ce qui est des grandes entreprises, mais certainement pas pour ce qui est des petites entreprises. Je pense à des situations moins fréquentes, par exemple, le cas d'un entrepreneur unique, d'une personne qui administre une agence d'assurance ou quelque chose de ce genre. Il se peut que son bureau soit adjacent à sa maison. S'il veut contracter une hypothèque, jugera-t-on qu'il s'agit d'une personne engagée dans une activité commerciale et qui doit par conséquent être exclue de la loi? Ou fera-t-il partie de la catégorie de consommateurs, étant donné que l'hypothèque est contractée sur toute la maison?

M. Crawford: Vous voulez savoir s'il emprunte dans le cadre d'une activité commerciale? Supposons qu'il veut se servir d'une pièce de sa maison pour son commerce et des douze autres, pour y demeurer. Dans un tel cas, tomberait-il pour un douzième sous le coup de la loi? Je ne le pense pas. Il faudrait déterminer s'il s'agit surtout de . . .

M. Stevens: Dans des cas douteux, je suppose que la loi sera appliquée.

M. Crawford: C'est exact.

M. Stevens: Comme vous l'avez déjà dit, il existe un nombre important de petits hommes d'affaires parmi vos 15,000 membres. Vous ont-ils fait savoir si cette loi devrait s'appliquer dans leur cas particulier? En d'autres termes, sont-ils d'avis qu'il existe dans leurs transactions commerciales en général des problèmes ou des inégalités qui exigeraient l'adoption d'une telle loi pour qu'ils puissent se sentir protégés?

M. Crawford: Nous n'avons pas reçu des représentations de ce genre.

M. Stevens: En étudiant ce genre de loi à l'étape de la première rédaction, je me demande toujours qui cherche à faire adopter de telles mesures. Si j'ai bien compris votre déclaration, ce ne sont pas les petits hommes d'affaires qui font partie du Board of Trade of the Metropolitan Toronto qui sont à l'origine de cette loi.

M. Crawford: Pas que nous sachions.

M. Stevens: Une autre question préoccupe beaucoup des témoins qui ont comparu devant nous, c'est que la loi vise à la fois les usuriers et les prêteurs légitimes et honnêtes. Pourriez-vous nous donner plus de détails? A vrai dire, je suis d'accord avec la façon dont vous abordez le problème, mais si vous voulez punir ceux qui prêtent l'argent à des taux usuraires, il faudrait modifier le code criminel de la façon nécessaire sans faire souffrir les prêteurs légitimes et honnêtes. Ne pourriez-

[Text]

they think is necessary, but do not complicate the over-all lending and borrowing activities in the relatively legitimate field. Is there anything further beyond what you have already said that you would like to tell the Committee in connection with your attitude as spelled out on pages 4 and 5?

The Chairman: Mr. Wilson.

Mr. Wilson: I think that is the general position the Board has. We do not have a specific recommendation as an alternative to that, other than to emphasize any corrections that may be required in the Criminal Code.

Mr. Crawford: I could supplement Mr. Wilson's comment. The brief in maybe five paragraphs points out specific areas of concern. Let me just go to one, because I think it is readily comprehended. It is on page 37 of the appendix, and it is paragraph 61.

I have already disclosed my personal interest, so you will not think I am doing any special pleading here, but you will see that a penalty of \$1,000 to \$10,000 and imprisonment for two years may be visited on a person who enforces or attempts to enforce any provision of a lending transaction against a borrower by threat. There is no exception for threat of litigation. We will have to change our letterhead.

Mr. Grafftey: Would you repeat that?

Mr. Crawford: There does not seem to be any exception for a threat of litigation. We may have to change our letterhead and put some flowers on the top and send a very different kind of letter to people who are not paying their debts. I think that is perhaps just a slip or a technicality.

If you are thinking about crime and you are trying to strike at people who make serious threats of the nature that we understand loan sharks do, then this is the language that would occur to you, and naturally you would want to leave it as broad as possible in order to stamp out every manifestation of this undesirable, criminal conduct. But if you are thinking about reputable commercial lenders, then another whole range of the term "potential conduct" comes to your mind. When you lump them together, we are not entirely sure that the commercial lenders do not wind up taking a beating around the ears for conduct that is really originating in another sector.

I would just refer to paragraph 62. Paragraphs 8, 9, 11 and 15 similarly point out what seem to us to be—I do not know whether to put them higher than inconveniences. They are points that we note now seem to be aimed at criminal activity that would inconvenience commercial lenders.

• 1145

The Chairman: One question, Mr. Stevens. Your time is up but I will give you that one question since the answers are long.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman. I guess my final question for this round would have to be a very general one. You have given us a very full brief here pointing out 62 defects. I take it there has been a lot of concern among your

[Interpretation]

vous pas nous donner plus de détails à ce sujet, en plus de ce que vous avez dit aux pages 4 et 5 de votre mémoire.

Le président: Monsieur Wilson.

M. Wilson: Vous y trouvez notre position générale. Nous n'avons pas de recommandations précises à faire, à part notre insistance sur les modifications éventuelles au code criminel.

M. Crawford: Puis-je ajouter un mot à l'observation de M. Wilson? Le mémoire indique les questions précises qui nous préoccupent dans 5 endroits différents. J'aimerais me rapporter à un des renvois qui n'est pas difficile à comprendre. Cela se trouve à l'alinéa 61, à la page 37 de la version anglaise.

Je vous ai déjà indiqué mon intérêt personnel pour cette question, vous comprendrez donc que je ne cherche pas à faire ici un plaidoyer spécial. Vous verrez qu'une peine de \$1,000 à \$10,000 de dollars et d'un emprisonnement de deux ans est prévue par cet article pour toute personne qui applique ou tente d'appliquer une disposition d'un prêt à un emprunteur en recourant à des menaces. Nous ne faisons pas exception pour les menaces de poursuites. Il faudrait donc que nous changions nos entêtes de lettre.

M. Grafftey: Voulez-vous bien répéter?

M. Crawford: On ne semble pas faire exception pour les menaces de poursuites. Il va falloir que nous changions nos entêtes de lettre et chercher des formules plus raffinées lorsque nous envoyons une lettre à quelqu'un qui ne paie pas ses dettes. Je pense qu'il s'agit là d'une petite erreur technique.

Si vous faites allusion aux criminels et à ceux qui font des menaces comme le font ces requins de la finance, c'est le vocabulaire qui vous viendra à l'esprit et vous chercherez tout naturellement à utiliser les termes aussi généraux que possible afin d'enrayer la conduite criminelle que nous détestons. Mais si vous pensez aux prêteurs commerciaux de bonne réputation, le terme «conduite éventuelle» acquiert un tout autre sens. Si vous mettez les deux ensemble, il existe une possibilité que les prêteurs commerciaux de bonne réputation pâtissent à cause de la conduite de ces usuriers.

Je voudrais vous renvoyer également à l'alinéa 62. Les alinéas 8, 9, 11 et 15 parlent également de pratiques qui sont gênantes plutôt que criminelles. Il nous semble que certaines mesures destinées à combattre les activités criminelles risquent de poser des problèmes aux prêteurs commerciaux.

Le président: Monsieur Stevens, une dernière question, car votre temps est écoulé. Toutefois, je vous accorde cette question puisque les réponses sont très longues.

M. Stevens: Merci, monsieur le président. Je vais terminer ce tour par une question d'ordre très général. Vous nous avez soumis un mémoire très complet qui comprend une liste de 62 objections. Je pense que vos membres ont étudié très sérieuse-

[Texte]

members with regard to the provisions in Bill C-16, and I wonder if you could give us some estimate or some indication as to what extent there has been concern perhaps relative to concerns that may be raised about other things. We are living in a time of a great lack of confidence among businessmen; have you found that this bill in particular has triggered what you would regard as a rather remarkable discontent and objection from your members?

Mr. Wilson: It is very difficult to be qualitative about such a situation, but from my point of view there does seem to be amongst the members more interest in this particular piece of legislation than I have observed in other proposed pieces in recent years. I think it is a subject for more conversation amongst members during the meeting sessions I have been involved with, but I cannot be qualitative about the response.

The Chairman: Thank you, Mr. Stevens. Mr. Rodriguez, you are next.

Mr. Rodriguez: Just a couple of questions, Mr. Chairman. I noted the 62 objections and I read the litany of complaints you have against the bill. Is there anything in the bill you can support? Is there any one thing in the bill, or two or three things?

Mr. Crawford: In prefacing my remarks I said that I have tried to be a draftsman myself on occasion and I had great sympathy with him. I thought we were trying to get a better bill. If I criticize, for example, the section on seizure of records, it is on the point that he has failed to deal with a modern mode of keeping records. It is not that I quarrel with this enlarged power to seize records; we are becoming increasingly familiar with it, and in stamping out the criminal aspects of this I think these powers are probably very good. At the same time, I thought our function was to try and help you to see the points we were worried about, and I guess we take the basic part of the bill as granted.

Mr. Rodriguez: At the top of page 4 you say that you have a quarrel with regard to the clauses dealing with mortgage repayment.

The Chairman: Page 4 of the appendix.

Mr. Rodriguez: Page 4 of the foreward, if you like.

The Chairman: Yes.

Mr. Rodriguez: It is hard to see how this result is compatible with the government's stated objective of encouraging private institutions to make more mortgage funds available. I presume your comments have to do with the repayment of mortgage funds—that whole arrangement in the bill. Are you aware of any other jurisdictions not only in Canada but in North America where they do provide for that sort of repayment in three years of a mortgage?

Mr. Crawford: No, I am not.

Mr. Wilson: I am not.

Mr. Rodriguez: In California, for example, the same clause is available in their legislation and it does not seem to have acted as a deterrent to private institutions putting money into mortgages.

[Interprétation]

ment les dispositions du Bill C-16 et peut-être pourriez-vous nous donner une idée de la portée des inquiétudes provoquées par ce bill. De nos jours, les hommes d'affaires manquent de confiance; j'aimerais savoir, si, à votre sens, le bill a provoqué parmi vos membres un mécontentement notable.

M. Wilson: Dans ce domaine, il est très difficile d'être très précis, mais j'ai l'impression que les membres de notre association se sont intéressés à ce bill plus qu'à tout autre au cours des années passées. C'est un sujet dont nous avons discuté fréquemment au cours de nos réunions, mais je pourrais difficilement dire plus.

Le président: Merci, monsieur Stevens. Monsieur Rodriguez, c'est votre tour.

M. Rodriguez: Monsieur le président, deux questions seulement. J'ai lu les 62 objections et la litanie des plaintes que vous formulez contre le bill. Est-ce que certaines dispositions du bill ont votre approbation? Y a-t-il dans ce bill une, deux ou trois choses que vous approuviez?

M. Crawford: Dans mon introduction, je dis qu'il m'est arrivé d'essayer de rédiger des textes juridiques et que je comprenais la difficulté. Je croyais que nous essayions en commun d'améliorer cette mesure législative; si je critique, par exemple, l'article sur la saisie des livres de comptabilité, c'est qu'il ne tient pas compte des méthodes modernes de comptabilité. Je ne m'en prends pas à l'élargissement des pouvoirs de saisie des livres de comptabilité, cela devient de plus en plus courant, et c'est probablement un excellent moyen de lutter contre les pratiques illégales. Nous avons essayé d'attirer votre attention sur les articles qui nous inquiétaient, mais il est bien entendu que nous ne remettons pas en cause le fonds du bill.

M. Rodriguez: En haut de la page 4, vous dites que vous n'approuvez pas les articles traitant du remboursement des hypothèques.

Le président: La page 4 de l'annexe?

M. Rodriguez: La page 4 de l'introduction, en quelque sorte.

Le président: Oui.

M. Rodriguez: Cela est difficile à concilier avec les objectifs annoncés par le gouvernement, qui consistent à encourager les institutions privées à libérer des fonds hypothécaires plus importants. J'imagine que vous vouliez parler du remboursement des fonds hypothécaires, de cet aspect du bill. Savez-vous si d'autres juridictions, non seulement au Canada mais en Amérique du Nord, prévoient cette possibilité de remboursement d'une hypothèque en trois ans?

M. Crawford: Pas que je sache.

M. Wilson: Moi non plus.

M. Rodriguez: En Californie, par exemple, le même article existe et ne semble pas avoir empêché les institutions privées d'accorder des hypothèques.

[Text]

Mr. Wilson: Has it affected the rate of interest? That certainly is another element to it.

Mr. Rodriguez: Yes, but certainly the mortgage interest rate in California is far less than in Canada and they seem to have no problems with that sort of thing.

The other question I wanted to ask you about . . .

The Chairman: Do you wish to respond to that, Mr. Crawford?

Mr. Crawford: If I could just supplement the answer, it is a question of how your market has developed, how people are using the market and what their competitive positions are. I think the major concern of the members of our committee who wanted to make this statement was that there would be disruption in the method of matching the maturities. You are familiar with the five-year guarantee investment certificate. That is paired, in most institutional lenders' portfolios, to my information, with the five-year mortgage provision, which is very common in residential mortgages. But if you study the definition of "borrower" again you will see that this privilege of prepayment is going to be extended beyond merely residential lending. It will go to many forms of commercial lending to people who do not qualify or do not fit within the traditional definitions of a consumer, so it will disrupt the normal operation of our market. It will no longer be possible to match five-year maturities.

• 1150

Even if you look only at the provisions dealing with consumers, as we would like to see them defined, there is an option. He may prepay at any one of two or three anniversaries. No one knows whether he will or not. The only safe conduct for an institution which is concerned about preserving its liquidity, its available cash, would be to borrow only for the shorter term so that it would have the money available to lend on the shorter term. It will disrupt the market. It does not mean that it could not work on three years, as I understand it, it is just that it is going to take a lot of jostling again to get everybody back in the same competitive position.

Mr. Rodriguez: I see the same kind of free enterprise operation in California . . .

Mr. Crawford: Yes.

Mr. Rodriguez: . . . that I see in Canada. I guess if one can adjust to the situation there, surely our free enterprisers are not so inflexible that they cannot adjust their investments, and so on, to that situation.

The purpose of this bill, we were told time and again by the government, was to try to provide some protection for low-income borrowers as they go into the market to seek funds, small amounts of money. They said that the interest rate that is presently operative for small amounts of money being borrowed did not reflect the risk, and therefore lending institutions were not lending these small amounts of money to low-income borrowers.

[Interpretation]

M. Wilson: Cela a-t-il eu des répercussions sur le taux d'intérêt? C'est un élément qu'il ne faut pas oublier.

M. Rodriguez: Oui, mais les taux d'intérêt hypothécaires en Californie sont de toute façon beaucoup moins élevés qu'au Canada, et il ne semble pas y avoir de problèmes.

Je vais maintenant vous poser une question au sujet de . . .

Le président: Monsieur Crawford, vous avez quelque chose à ajouter?

M. Crawford: J'aimerais compléter cette réponse. Cela dépend de l'évolution de votre marché, de la façon dont les gens utilisent le marché et de la position concurrentielle de chacun. En faisant cette déclaration, les membres de notre Comité se préoccupaient avant tout des dérèglements, que cela provoquerait dans la méthode de calcul des échéances. Vous connaissez le système du certificat de garantie des investissements de cinq ans. Je crois que dans le portefeuille de la plupart des institutions de prêts, cela est assorti d'une disposition hypothécaire de cinq ans, qui est très courante dans les hypothèques résidentielles. Mais si vous consultez attentivement la définition du terme «emprunteur», vous constaterez que ce privilège de remboursement ne s'appliquera pas uniquement aux prêts résidentiels. Il s'appliquera à toute une série de prêts commerciaux qui s'adressent à des personnes auxquelles on ne peut appliquer la définition traditionnelle de consommateurs; ainsi, on portera atteinte au fonctionnement normal de notre marché. Il deviendra impossible de calculer des échéances de 5 ans.

Si vous tenez compte uniquement des dispositions relatives aux consommateurs, des dispositions que nous favorisons, une possibilité reste ouverte. Un pré-paiement peut être effectué au bout d'un an, de deux ans ou de trois ans. Personne ne peut prévoir la décision de l'emprunteur. La seule solution sûre pour une institution soucieuse de conserver ses liquidités serait d'emprunter à court terme uniquement, ce qui lui permettrait de prêter à court terme. Le marché va en souffrir. Cela ne signifie pas que le système ne fonctionnera pas sur une base de trois ans, cela signifie qu'il va falloir jongler sérieusement pour que chacun se retrouve dans la même position concurrentielle.

M. Rodriguez: Je constate qu'en Californie les opérations de la libre entreprise fonctionnent exactement comme . . .

M. Crawford: Oui.

M. Rodriguez: . . . au Canada. S'il a été possible de s'adapter là-bas à cette situation, j'imagine que notre libre entreprise pourra le faire également, elle n'est pas si rigide que cela.

Le gouvernement n'a cessé de nous répéter que l'objet de ce bill était de protéger les emprunteurs à faible revenu, ceux qui cherchent à emprunter de petites sommes. Il prétend que les taux d'intérêt s'appliquant actuellement aux petits emprunts ne tiennent pas compte des risques, si bien que les institutions de prêts refusent de prêter de petites sommes aux emprunteurs à faible revenu.

[Texte]

Surely that must be a concern since I am sure you have, and you said you have, consumers in your group and you are Canadians and you must be concerned about the total Canadian picture, so you must have some concern for this sort of thing. If you have, then what do you think of the Minister's proposal with respect to a criminal rate and how much do you think that criminal rate ought to be?

Mr. Crawford: I think we agree with the Minister's statement. The facts are there. The money has not been made available to these people under the Small Loans Act. There are many reasons. I think the Minister and his staff have indicated them fairly. The ceilings are extremely difficult to operate.

The question, though, is whether the cure that they offer is going to be worse than the disease. To give to every person in Canada and to exercise without any constraint whatsoever the power simply to stop paying his debts and to force the credit grantor to take him to court and to undergo the expense and delay of proving that the rate was warranted, is an extreme remedy, terribly extreme. It would be difficult to overstate the disruptiveness of it.

Going on to the criminal rate, I do not know what the appropriate criminal rate should be.

Mr. Rodriguez: But how would . . .

Mr. Crawford: But it seems . . .

Mr. Rodriguez: . . . you suggest protecting the consumer who may suspect that he is being charged, or he is not sure but he thinks there is something wrong with paying 63 per cent interest, for example. I picked that figure.

Mr. Crawford: The way it is done now in Ontario, say, and there are other provinces that have unconscionable transactions relief legislation, is that he will wind up either with a lawyer on legal aid or his own legal advisor. The task for them will be to consider whether the rate was unconscionable, which probably is the same as unwarranted. Incidentally, one of the reasons why this bill, it seems to us, has constitutional problems is because the Ontario legislation has been held to be constitutional.

• 1155

However, we will consider whether he was dealt with harshly by the credit grantor. If they think they have a case, they can take it to a court and show the court that they have a case, and that has happened. There have been perhaps three or four reported litigations in Ontario since the Unconscionable Transactions Relief Act of Ontario was passed in which borrowers have had their mortgages rewritten. Not everyone who goes to court wins; sometimes the court has assessed the whole transaction and ruled that it was a fair transaction. The risk was great and the rate was fair.

But the onus is on him to make his case; not merely to fold his hands and say: here, you go to court. You show the court that what you did is right. If there is injustice, let the man who says there is an injustice show his cause. Bring the facts and marshal them and have a fair hearing.

[Interprétation]

J'imagine que cela doit vous préoccuper également, puisque des consommateurs font partie de votre groupe, puisque vous êtes Canadien et que l'ensemble de la situation canadienne vous intéresse; cela doit vous inquiéter également. Si c'est le cas, que pensez-vous de la proposition du ministre au sujet des taux usuraires et, à votre sens, à quel niveau faut-il les fixer?

M. Crawford: Dans l'ensemble, nous sommes d'accord avec la déclaration du ministre. Les faits sont là. La Loi sur les petits prêts n'a pas réussi à faire libérer des fonds pour ces personnes et ce, pour de nombreuses raisons. Le ministre et ses collègues nous les ont d'ailleurs expliquées assez clairement. Les plafonds imposés sont extrêmement difficiles à respecter.

Pourtant, nous devons nous demander si le remède proposé ne sera pas pire que le mal. Cette solution est parfaitement redoutable, qui consiste à donner à chaque Canadien la possibilité de cesser de payer ses dettes, forçant ainsi le prêteur à le faire comparaître devant les tribunaux et à risquer des dépenses et des délais pour prouver que le taux d'intérêt était justifié. On ne saurait trop insister sur les difficultés que cela risque de poser.

Quant aux taux usuraires, je ne sais pas à quel niveau il faudrait les fixer.

M. Rodriguez: Mais comment . . .

M. Crawford: Mais il me semble . . .

M. Rodriguez: . . . pensez-vous protéger le consommateur qui n'en est pas sûr, mais qui pense qu'un intérêt de 63 p. 100 n'est pas tout à fait satisfaisant? J'ai pris ce chiffre au hasard.

M. Crawford: L'Ontario et d'autres provinces également ont des lois contre les transactions peu scrupuleuses, cet emprunteur peut faire appel à un avocat de l'aide juridique ou à son propre avocat. Il appartiendra à celui-ci de décider si le taux était peu scrupuleux, c'est-à-dire, en fait, injustifié. Soit dit en passant, si ce bill nous semble poser certains problèmes d'ordre constitutionnel, c'est que la Loi ontarienne a été jugée constitutionnelle.

Pourtant, nous accepterons de déterminer si l'emprunteur a été traité injustement par le prêteur. Si ses avocats estiment qu'il est dans son droit, ils peuvent porter l'affaire devant un tribunal et défendre la cause. Depuis l'entrée en vigueur en Ontario de la Loi sur les transactions peu scrupuleuses, qui permettent aux emprunteurs de faire rédiger à nouveau leurs hypothèques, deux ou trois litiges ont été portés devant les tribunaux. Ceux qui vont en cour ne gagnent pas toujours; après étude de la situation, le tribunal décide parfois que la transaction était juste, que le risque étant élevé, le taux était équitable.

Mais, c'est à l'emprunteur de prouver si sa cause est juste, il ne peut pas croiser les bras et attendre que le tribunal agisse pour lui. Il doit prouver au tribunal que sa cause est juste. Dans le cas d'une injustice, c'est à celui qui dénonce cette

[Text]

Mr. Rodriguez: All right. What about jurisdictions in Canada where there is no legal aid, what then? That is my point one.

Point two, what is your response to the question of the potential borrower going before the institution that he wants to borrow a small amount of money from, and he is assigned an interest rate? Now, that interest rate will be based on, according to the bill, his age, his job, his physical and his mental background—right? And the rate is assigned and may vary up to what the Minister will establish is a criminal rate.

He has no right to see the file on himself, according to the legislation. He has been given no right to demand from the bank or the finance company: I would like to see my file to see what you have in there about me and on which you are basing the rate, are indeed true things. Do you think that is fair? Do you think the potential borrower ought to be able to see what is in his file to be able to correct the things that are not right?

The Chairman: This will have to be your last question, Mr. Rodriguez, because your time is already up.

Mr. Crawford, do you wish to answer that?

Mr. Crawford: Yes, if I may, Mr. Chairman. You say: what if there is no legal aid? If the bill were rewritten so that the onus was placed upon the borrower to show that the rate was unwarranted, then he might seek—it seems to me—redress from the Ministry's offices, which are spread . . .

Mr. Rodriguez: Obviously, Mr. Chairman, he is not aware of the kinds of poor people there are across this country, who do not even know how to handle unemployment insurance and workmen's compensation. For God's sake, are they going to take on the Royal Bank?

Mr. Crawford: No, no. The Minister of Consumer and Corporate Affairs has established . . .

Mr. Rodriguez: Ah, come on. You come into my riding office for a few days.

Mr. Crawford: . . . Box 999, Consumer and . . .

Mr. Rodriguez: Oh yes. They cannot even read, for God's sakes. There are illiterates in this country. Come into my riding office for two days, sir. I want you to meet the people I deal with. They are poor. They are working for less than \$6,000 a year. Are they to go into the fancy offices of Prudential or Household Finance or the Royal Bank, and deal with people like yourself who are thoroughly acquainted with all the acts?

Mr. Crawford: If they are so badly informed, why do they not stop paying then? Under the Act, all he has to do is stop paying and . . .

Mr. Rodriguez: Then that puts the onus on the person who wants to collect.

Mr. Crawford: Will he have other motives for stopping paying then, merely because he thinks 60 per cent is too much?

[Interpretation]

injustice de le prouver. Les faits doivent être exposés et expliqués en toute équité.

M. Rodriguez: Très bien. Mais alors qu'advient-il dans les juridictions canadiennes qui n'ont pas d'aide juridique? C'est la première chose.

Deuxièmement, que pensez-vous du cas de l'emprunteur qui s'adresse à une institution pour emprunter une petite somme et à qui on impose un taux d'intérêt? D'après le bill, ce taux d'intérêt sera fondé sur l'âge, l'emploi, la santé physique et mentale de l'emprunteur, n'est-ce pas? Ce taux est imposé et dépendra du montant que le ministre fixera comme taux d'intérêt usuraire.

L'emprunteur en question n'a pas accès à son dossier, d'après la loi. Il n'a pas le droit de dire à la banque ou à la compagnie de finance: je voudrais voir mon dossier, voir si les données dont vous vous êtes servis pour établir le taux sont exactes. Pensez-vous que cela soit juste? Ne pensez-vous pas que l'emprunteur en question devrait pouvoir consulter son dossier et, le cas échéant, faire rectifier certaines erreurs?

Le président: Monsieur Rodriguez, votre temps est écoulé, ce sera votre dernière question.

Monsieur Crawford, vous voulez répondre?

M. Crawford: Oui, monsieur le président. Vous dites: qu'advient-il s'il n'y a pas d'aide juridique? Si le bill était modifié pour que le fardeau de la preuve appartienne à l'emprunteur, il me semble que celui-ci pourrait aller demander justice au Bureau du ministère qui se trouve . . .

M. Rodriguez: Monsieur le président, notre témoin semble ignorer totalement la situation des pauvres de ce pays qui ne savent même pas comment faire pour obtenir des prestations d'assurance-chômage ou des indemnités d'accident du travail. Et vous, vous voulez leur expliquer comment fonctionne la Banque royale.

M. Crawford: Non, non. Le ministre de la Consommation et des Corporations a décidé . . .

M. Rodriguez: Je vous en prie, venez passer quelques jours dans ma circonscription.

M. Crawford: Boîte postale 999, Consommation et . . .

M. Rodriguez: Mais bien sûr. Ils ne savent même pas lire, pour l'amour de Dieu. Il y a des illettrés dans ce pays. Je vous en prie, venez passer deux jours dans le bureau de ma circonscription. Je vous présenterai les gens pour qui je travaille. Ils sont pauvres. Ils gagnent moins de \$6,000 par an. Et vous voulez qu'ils aillent à la *Prudential*, à la *Household Finance* ou à la Banque royale et qu'ils s'adressent à des gens comme vous qui connaissent toutes les lois par cœur?

M. Crawford: S'ils sont si mal informés, pourquoi n'arrêtent-ils pas de payer? D'après la Loi, il suffit d'arrêter de payer et . . .

M. Rodriguez: Dans ce cas, c'est au créancier de défendre sa cause.

M. Crawford: Aura-t-il d'autres raisons de cesser de payer, uniquement parce qu'il pense que 60 p. 100, c'est trop?

[Texte]

Mr. Rodriguez: We do not know; each circumstance may differ. But go ahead and answer the rest of the question.

The Chairman: Mr. Rodriguez, I would hope you would not have any more interruptions because you are taking up a lot of extra time.

Mr. Rodriguez: I apologize, Mr. Chairman, but I get kind of worked up over these things.

The Chairman: I know. I did want to let Mr. Crawford respond. Do you have anything further to say?

Mr. Crawford: One sentence, just on your second point: no right to see the file.

I think there is increasing provincial legislation, consumer reporting acts, consumer protection acts, that contain a right to see the file. Now, again, with people such as you are concerned about, I do not know whether they would know that right is there, but it is increasingly present in provincial legislation.

The Chairman: Thank you, Mr. Crawford.

Dr. Philbrook.

Mr. Philbrook: Thank you, Mr. Chairman. Through you, to the witnesses, first of all I would like to thank and congratulate them for what I think is a very comprehensive and thoughtful brief, one good enough to have made the *Globe and Mail* this morning, which has to be some mark of success.

• 1200

First of all, I would like to touch on a section we have already discussed a bit, both in your preamble and with the first questioner. This involves the second paragraph of page three, which states:

The attempt to regulate both kinds of lending transactions commercial and non-commercial

in the same legislation will add to the complexities of the credit market and . . . will produce adverse effects on the availability of consumer credit.

I think you have already cast some doubt on this clause, particularly in relation to the definition of borrower, in terms of who would be in and who would be out of the act. As I would read the definition of borrower, it would exclude the person who would try to borrow some money to buy some merchandise and then immediately resell it; in other words, the strictest terms of commercial borrowing. But in any other area the commercial borrower would in a sense be a consumer like anyone else, particularly if he is at the disadvantage of being small, a man running a one-room store, grocery store or something else, in which he wanted to improve his business by buying a little more equipment or perhaps pushing out the back wall, expanding, and so on. In this case he could be at the same sort of disadvantage as a straight consumer borrower who wanted to buy a new television set or something like that.

Does that sound reasonable? Would you tend to agree that is possibly the intent of that clause rather than confusing it

[Interprétation]

M. Rodriguez: Nous n'en savons rien, cela dépend des cas individuels. Mais je vous en prie, répondez au reste de la question.

Le président: Monsieur Rodriguez, j'aimerais bien que vous cessiez d'interrompre, car vous dépassez votre temps.

M. Rodriguez: Monsieur le président, je vous présente mes excuses, mais c'est un sujet qui me met hors de moi.

Le président: Je le sais. J'aimerais que vous laissiez M. Crawford répondre. Avez-vous quelque chose à ajouter?

M. Crawford: Un mot, au sujet de la seconde question, l'accès aux dossiers.

De plus en plus, les lois provinciales sur les consommateurs, sur la protection des consommateurs, prévoient que ceux-ci auront le droit de consulter leur dossier. Évidemment, je me demande si les personnes dont le cas vous inquiète, pourront comprendre leur dossier, mais en tout cas, c'est une disposition que l'on voit de plus en plus dans les lois provinciales.

Le président: Merci, monsieur Crawford.

Monsieur Philbrook.

M. Philbrook: Merci, monsieur le président. Pour commencer, j'aimerais remercier et féliciter les témoins de nous avoir présenté un mémoire si complet et si réfléchi qu'il a été publié dans le *Globe and Mail* de ce matin; c'est une référence.

Tout d'abord, j'aimerais parler d'un article que nous avons déjà discuté, au début et avec les premières questions. Il s'agit du second paragraphe, à la page 3. Voici ce que cet article déclare:

Vouloir réglementer ces deux types de prêts . . . commerciaux et non commerciaux

. . . par le même texte de loi ne fera que compliquer le marché du crédit et, à notre avis, aura des effets néfastes sur le crédit disponible au consommateur.

Je crois que vous avez déjà émis certains doutes au sujet de cet article, en particulier à l'endroit de la définition de l'emprunteur. En effet, à qui cette loi s'adresse-t-elle? Si je comprends bien la définition de l'emprunteur, elle semble exclure une personne qui essaierait d'emprunter de l'argent afin d'acheter des produits pour les revendre immédiatement; en d'autres termes, elle exclut très exactement l'emprunt commercial. Mais par ailleurs, l'emprunteur commercial est en un sens un consommateur comme les autres, et en particulier s'il a le désavantage d'avoir un petit magasin géré par une seule personne, une épicerie par exemple, et qu'il veut améliorer ses affaires en achetant un peu plus d'équipement, en s'agrandissant ou en supprimant un mur. En ce cas, il a les mêmes désavantages qu'un consommateur normal qui contracterait un emprunt pour acheter une nouvelle télévision.

Cela vous semble-t-il raisonnable? Êtes-vous d'accord pour dire que c'est cela que vise cet article, au lieu de compliquer

[Text]

more by ruling out commercial borrowers completely on any pretext at all?

The Chairman: Mr. Crawford.

Mr. Crawford: It seems that is the intent. It is just a question of the workability of that, and it is not a complete solution. It contains its own anomalies. Many medical practitioners have received very technical legal advice that has led them to form corporations. The borrowing by the family through the corporation often happens. The family car is owned by the corporation. That would be covered in your bill and would be excluded under typical provincial legislation.

At the same time, though, the family corporation has gone one step further and the corporation owns a subsidiary which invests in mortgages. That is not covered because one of the owners or members of that corporation is itself a corporation. So we are dealing with a very difficult problem. I am sympathetic with the needs of a small shop owner who borrows because when he borrows for his business purpose he may be no more sophisticated than when he borrows for personal purposes.

Concerning technical problems, we are trying to show what we see as the disadvantages of your approach. We are both trying to solve the same problem.

Mr. Philbrook: Would you think then that in this connection the difficulty is in the definition of borrower or in later parts of the act that refer to who can borrow?

Mr. Crawford: Well, in the definition itself and in its application.

Mr. Philbrook: Should we concentrate then to clear up this point on changing the definition of borrower or other things in the act that would bear on the distinction between commercial and non-commercial aspects?

Mr. Crawford: Well, that would be a good beginning, it seems to me. Maybe I can make reference to paragraph 8 of the appendix of our brief as well.

If a son applies to his father or uncle for a loan and an arrangement is made whereby a sum is made available to him and a small interest rate is charged, that is a transaction caught by this act. The fact that the uncle is not a moneylender, is merely trying to help his son or his nephew, does not save the transaction because it does not have to be a loan made in the course of business. It simply has to be a loan made for a credit charge. And if there is any agreement as to interest at all, then it is caught.

The uncle might be surprised to find the administrator pounding on his door one night asking to see the records of the loan and seizing the notebook. I do not suggest it would happen but the words are there and the power is . . .

Mr. Philbrook: Surely the intent of the act is to refer to licensed lenders, though, not otherwise, because I may ask you

[Interpretation]

d'avantage les choses en éliminant totalement les emprunteurs commerciaux sur un prétexte quelconque?

Le président: Monsieur Crawford.

M. Crawford: Il semble que ce soit en effet l'intention de la loi. Toute la question est de savoir comment cela peut marcher, ce n'est pas une solution complète. Cette loi comporte certaines erreurs. Plusieurs médecins ont reçu des avis juridiques très techniques qui les ont conduits à se constituer en société. Très fréquemment, une famille contracte un emprunt par l'intermédiaire d'une société. C'est la société qui est propriétaire de la voiture familiale. Ce type de situation serait couvert dans ce projet de loi mais serait exclu conformément à des lois provinciales habituelles.

En même temps cependant, la société familiale est allée un peu plus loin et elle possède une filiale qui investit dans des hypothèques. Cette situation n'est pas couverte par la loi, car un des propriétaires ou membre de cette société constitue lui-même une société. Nous avons donc affaire à un problème très compliqué. Je comprends les besoins du petit propriétaire de magasin qui contracte un emprunt, car ce faisant, il vise un but commercial qu'il est difficile de distinguer d'un but personnel.

Pour ce qui est des problèmes techniques, nous essayons de montrer quels sont les désavantages de votre approche. Nous nous efforçons de résoudre le même problème.

M. Philbrook: Pensez-vous donc qu'à cet égard les difficultés résident dans la définition de l'emprunteur ou dans les dernières parties de la loi relative aux personnes qui peuvent emprunter?

M. Crawford: Je dirais, dans la définition elle-même et dans son application.

M. Philbrook: Devrions-nous donc nous efforcer de résoudre cette difficulté en modifiant la définition de l'emprunteur ou d'autres éléments de la loi afin de clarifier la distinction entre les aspects commerciaux et non commerciaux?

M. Crawford: Ce serait, je crois, un bon début. Je peux peut-être vous renvoyer à notre mémoire, très exactement au paragraphe 8 de l'annexe.

Si un fils demande un prêt à son père ou à son oncle et si un arrangement est conclu selon lequel une somme lui sera versée moyennant un faible taux d'intérêt, ce type d'opération tombe sous le coup de la loi. Le fait que l'oncle ne soit pas un bailleur de fonds mais s'efforce simplement d'aider son fils ou son neveu, ne change rien à l'opération puisqu'il ne s'agit pas d'un prêt contracté dans le cours normal des affaires. Il s'agit d'un prêt, c'est-à-dire d'un crédit moyennant intérêt. Et si un accord est conclu au sujet de cet intérêt, alors l'opération tombe sous le coup de la loi.

L'oncle peut avoir la surprise de voir le directeur frapper à sa porte un beau soir, lui demander de voir les registres du prêt et le saisir. Je ne veux pas dire que cela arrive, mais l'énoncé actuel de la loi permet ce genre de situation.

M. Philbrook: La loi s'adresse théoriquement aux prêteurs agréés, sinon je peux vous demander sur-le-champ de me prêter \$5 pour aller dîner à la cafétéria et certainement. . .

[Texte]

on the spur of the moment if you can lend me \$5 to get dinner in the cafeteria and surely . . .

• 1205

Mr. Crawford: But without a credit charge. Without a credit charge, that is outside the act. But if I say: "Yes, but I want 25 cents for the privilege", then I am within the act.

Mr. Philbrook: Yes. I would not think you would in practice. I hope not, anyway.

Skipping down, a little out of order for a minute, I did want to ask you about the same subject that Mr. Rodriguez asked you about, but I think you covered that fairly well, unless you wanted to mention any more technical reasons which would allow this problem to happen in practice: the business of disrupting the mortgage market. I find I am still not quite clear on this yet, the problem of distinguishing or failing to distinguish between residential and commercial mortgages, in its simplest possible terms, without getting into the indigent borrower and so on.

Mr. Crawford: I am sympathetic with you because I have some difficulty comprehending, in great detail, as well.

As I said, the statement in the brief was prompted by members of our committee who are active exclusively in the mortgage market and they are very serious about this statement. I understand that it deals with the matching of maturities, it deals with the application of the prepayment privilege and, in fact, the prepayment option, and the liquidity problems that may cause lending institutions.

I can only suggest, Mr. Chairman, and we want to be as helpful as we can—and I am somewhat reluctant to let my poor advocacy harm my colleagues' case—that we could perhaps request the members of our committee who are knowledgeable on these matters to write to the member, or perhaps to yourself for circulation to the members.

The Chairman: We would be pleased to receive any further brief or supplement to your brief that you may wish to submit.

Mr. Philbrook: Might I suggest, before we leave that subject, that the statement "total disruption of the mortgage industry" might be a little strong, and that the type of statement you made earlier, "some readjustment", or even "considerable readjustment of the mortgage industry" might be a little more appropriate?

In other words, this sounds as though it would be damage beyond repair; but I think you suggested earlier that it would take a great deal of readjustment and a great deal of work and thought, but it would survive.

Mr. Crawford: That is my understanding. These institutions have a strong survival instinct.

But let me request a supplementary representation by way of a letter to the Chairman.

The Chairman: That will be fine, Mr. Crawford.

Mr. Philbrook: That would be much appreciated.

[Interprétation]

M. Crawford: Mais sans intérêt. Si aucun intérêt n'est perçu, l'opération échappe à la loi. Mais si je demande 25c. pour le principe, je tombe sous le coup de la loi.

M. Philbrook: Oui. Mais je ne pense pas que ce soit le cas en pratique. Je l'espère.

J'aimerais un peu m'écarter du sujet et vous poser une question dans la ligne de celle que vous a posée M. Rodriguez. Vous réponses m'ont satisfait, mais j'aimerais que vous nous donniez des précisions qui nous permettent de croire que ce problème peut se poser en pratique: je veux parler du déséquilibre du marché des hypothèques. Mes idées ne sont pas très claires sur la distinction entre hypothèques résidentiels et commerciales, au sens le plus strict, exception faite de l'emprunteur indigent etc.

M. Crawford: Je vous comprends bien, car j'ai également des difficultés.

Comme je l'ai dit, nous devons certaines affirmations de ce rapport à des membres de notre comité qui sont des spécialistes du marché des hypothèques et qui sont très sérieux. Je crois savoir qu'il s'agit de l'équilibre des échéances, de l'application du privilège de paiement anticipé et, en réalité, de la possibilité d'un paiement anticipé et des problèmes de liquidité qui peuvent se poser aux organismes de prêts.

Monsieur le président, je voudrais simplement suggérer, car nous voulons être aussi utiles que possible, et je répugne à ce que ma médiocre plaidoirie nuise au cas de mes collègues, je peux simplement suggérer que nous demandions aux membres de notre comité qui sont spécialistes de ces questions, de rédiger un document à l'intention du député ou peut-être de vous-même, document qui sera distribué aux autres députés.

Le président: Nous serions très heureux de recevoir un rapport supplémentaire ou un supplément à ce rapport si vous désirez nous le présenter.

M. Philbrook: Avant de passer à autre chose, j'aimerais souligner que l'expression «déséquilibre total de l'industrie hypothécaire» est peut-être un peu forte et que l'expression employée plus tôt: «certains réajustements» ou même «un grand rajustement de l'industrie hypothécaire» est peut-être plus appropriée?

En d'autres termes, la situation semble irrémédiable; mais je crois que vous avez suggéré plus tôt que malgré de nombreux réajustements, de longs travaux et de profondes réflexions, ces institutions survivraient quand même.

M. Crawford: C'est ce que j'ai cru comprendre. Ces institutions ont un instinct de conservation très fort.

Permettez-moi de demander des instances supplémentaires par l'intermédiaire d'une lettre au président.

Le président: C'est bon, monsieur Crawford.

M. Philbrook: Nous l'apprécierons beaucoup.

[Text]

Do I have time for one more question, Mr. Chairman?

The Chairman: Yes, you do.

Mr. Philbrook: Okay.

Just going back to the third paragraph on page 3, you cite an example of what could be "arbitrary and unnatural distinctions" in relation to transactions taking place between the same borrower and the same lender; and you have given one example here. I wonder if you can give any other examples. I find the one gives me some idea of what you are getting at there, but I need a little more help on that one.

Mr. Crawford: If you simply focus on the narrowness of the exception in the definition of "borrower", a net principal sum otherwise than in respect of the purchase of goods for resale, I think other examples will become apparent to you.

I mentioned the borrowing of a net principal sum for the purpose of buying goods for lease. Increasingly, leasing transactions are replacing sale transactions among commercial borrowers, and even among consumers. Many people lease their cars now, rather than buy them.

I think that is the origin of it, and examples come readily to mind.

Mr. Philbrook: Okay. I think I get the point there. It seems to me that, as with the second subject, the one Mr. Rodriguez has discussed, it might be worthwhile if you could elaborate in your supplementary brief on that one, too, and perhaps give some more examples. I would think there could be some worthwhile amendments to the bill on the basis of that, if you could lay it out very thoroughly. There is a very valid point there.

Mr. Wilson: We will attempt to do that, Mr. Chairman.

Mr. Philbrook: Mr. Chairman, those were all the questions I have for now. If you would put me down for the second round, though, I would appreciate it.

The Chairman: Thank you, Mr. Philbrook.

The next questioner is Mr. Lambert.

• 1210

Mr. Lambert (Edmonton West): Mr. Chairman, I am concerned primarily as to the detail in which the Board of Trade of Metropolitan Toronto feel that there may be a conflict or just merely an overlapping of legislation between this legislation with already existing legislation of many years standing in various provinces across the country, all under the heading of property and civil rights, and I feel that this bill is, by its wide sweep, a serious intrusion into that right and that the Government of Canada is merely using some other handle more recently discovered by which they are shoving their blessed big nose into things that are being well cared for already by the provinces.

However, since you are from Toronto, I want to say that in my speech on Second Reading I did enumerate a number of the acts that already apply in Ontario to transactions which this bill seeks to cover. Has anyone in your committee exam-

[Interpretation]

Ai-je le temps de poser une autre question monsieur le président?

Le président: Oui.

M. Philbrook: Très bien.

J'aimerais en revenir au troisième paragraphe de la page 3, vous citez un exemple de ce qui pourrait être «des distinctions arbitraires et forcées» en ce qui concerne des opérations qui ont lieu entre le même emprunteur et le même prêteur; vous nous avez donné un exemple. Je me demande si vous pourriez nous en donner d'autres. L'exemple donné me donne une idée de ce que vous voulez prouver ici, mais j'ai besoin d'autres cas dans ce domaine.

M. Crawford: Si vous vous reportez à la définition d'un emprunteur, vous remarquerez l'étroitesse de l'exception: un capital net qui ne sert pas à l'achat de biens à des fins de revente. De nombreux exemples vous viendront à l'esprit.

J'ai mentionné l'emprunt d'un capital net dans le but d'acheter des biens à louer. De plus en plus, les opérations de location remplacent les opérations de vente parmi les emprunteurs commerciaux et même parmi les consommateurs. Beaucoup de gens louent leurs voitures au lieu de les acheter.

Je crois que l'origine est là, mais les exemples viennent facilement à l'esprit.

M. Philbrook: D'accord. Je crois que je comprends. Il semble que, comme avec le second sujet que M. Rodriguez a discuté, il serait peut-être bon que vous donniez plus de détails dans votre rapport supplémentaire et plus d'exemples aussi. Je crois qu'il serait bon d'envisager d'amender le bill sur ce point, si vous pouviez nous donner des exemples et des détails précis. C'est une suggestion très valable, je crois.

M. Wilson: Nous nous y efforcerons, monsieur le président.

M. Philbrook: Monsieur le président, c'est toutes les questions que j'avais à vous poser. Si vous voulez bien inscrire mon nom pour le second tour, je vous en serais très reconnaissant.

Le président: Merci monsieur Philbrook.

Le prochain orateur est M. Lambert.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Monsieur le président, je voudrais savoir tout d'abord si le *Board of Trade of Metropolitan Toronto* estime qu'il existe un conflit, ou peut-être seulement une répétition, entre cette loi et les différentes lois provinciales qui existent depuis bien des années et qui ont été adoptées sur la question de la propriété et des droits civils. J'estime que le bill, étant donné sa portée générale, représente une atteinte grave à ce droit et que le Gouvernement du Canada vient de découvrir un autre moyen pour légiférer sur des questions dont s'occupent déjà très bien les provinces.

Cependant, étant donné que vous êtes de Toronto, je voudrais dire que, lors de mon discours en deuxième lecture, j'ai énuméré les lois portant sur les transactions visées par ce bill qui existent déjà en Ontario. Avez-vous étudié les cas où il

[Texte]

ined the situation as to where there would be differences and that under one Act, the provincial Act, which has been in effect for some years, certain consequences flow and certain rights are set up, etc. What about the federal Act, and which shall have the over-ride? Has that been examined or what do you have to say about that?

Mr. Wilson: We have not tried to identify which would have the over-ride. One of the things that makes it difficult is the lack of regulations that are referred to in the Act and, particularly when we think of consumer credit, the amount of information that is disclosed and that is required by provincial legislation, and it is not known whether the federal legislation proposed in this bill would be different, more extensive, supplementary to it, or not. It is very difficult to answer the question for that reason.

Mr. Lambert (Edmonton West): The reason I say this is because this bill is designed to protect consumers but, in the end, it seems to me that in many areas it merely puts a heavier load on that consumer or completely closes him out of the market. He no longer becomes a consumer of the services provided by lending institutions. It is the same way, if I may say so, this overlap or, shall we say, the continuing struggle between the Government of Canada and the provinces as to the ownership of off-shore minerals and the question of who has the right to grant exploratory licences, and that the oil companies have had to consider the claims of both, have had to file with differing regulations, and the net result is, of course, that there has been far less drilling than there could have been, just because some people are being incredibly stubborn and sometimes obviously stupid.

Mr. Crawford: If I could supplement Mr. Wilson's answer, I think the brief says in so many words that members of the board do not object to the kind of disclosure that is being offered here, but the overlap is so considerable and the chances of uniformity being achieved when you have now not just 10 consumer protection pieces of legislation, but 11, the chances of uniformity are so slight that we are afraid there is going to be an additional burden which is going to generate costs and be handed on. We cannot be certain because most of the detail which would show where the overlap is and where the changes are is going to be in the regulations, and we have not had a chance to examine them yet.

Mr. Lambert (Edmonton West): Mr. Chairman, I will limit myself to the Province of Ontario because, after all, this brief is from Toronto and I do not think the people in Toronto are particularly concerned about the regulations under the relevant legislation in the Province of Alberta, because the transactions in Alberta are subject to the transactions . . .

Mr. Crawford: Many members are representatives of national lenders.

Mr. Lambert (Edmonton West): Oh, granted, granted, but let us look at it under the heading of property and civil rights that you have had for many years with regard to many credit transactions in Alberta. For instance, what has to be disclosed under time purchases and precisely the granting of credit. All

[Interprétation]

pourrait y avoir des différences par exemple, lorsque certains droits ont été établis par une loi provinciale, en vigueur depuis quelques années, etc. Quelle loi aura la préséance, la loi fédérale ou la loi provinciale? Avez-vous étudié cette situation et qu'en pensez-vous?

M. Wilson: Nous n'avons pas tenté de savoir quelle loi aurait la préséance. C'est assez difficile étant donné que les règlements mentionnés dans la loi n'ont pas encore été établis. Surtout pour ce qui est du crédit au consommateur, il faut divulguer certains renseignements aux termes de la loi provinciale, mais nous ne savons pas si la loi fédérale demandera la divulgation de renseignements différents, plus complets, ou complémentaires. Il est donc très difficile de répondre à votre question.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je dis cela parce que le bill vise à protéger les consommateurs, mais en fin de compte, il me semble que dans bien des domaines, on ne fait qu'imposer un fardeau plus lourd au consommateur ou l'écarter complètement du marché. Il n'est plus le consommateur des services fournis par les prêteurs. Cette situation me fait penser au conflit permanent entre le Gouvernement du Canada et les gouvernements des provinces sur la propriété des minerais aux large de nos côtes et sur le droit d'octroyer les permis de prospection. Étant donné ce différend, les sociétés pétrolières doivent envisager les revendications des deux parties, elles doivent se conformer à des règlements différents et c'est pourquoi, bien entendu, il y a beaucoup moins de forage qu'il y en aurait eu autrement, seulement parce que certaines personnes font preuve d'un entêtement inouï et parfois d'une stupidité évidente.

M. Crawford: Je pourrais peut-être compléter la réponse de M. Wilson, nous déclarons dans le mémoire que les membres du *Board* ne s'opposent pas au genre de divulgation proposé ici, mais il y a tellement de chevauchements entre toutes ces lois, il est tellement difficile d'atteindre une certaine uniformité lorsqu'on a non seulement dix lois sur la protection du consommateur, mais bien onze, que nous craignons la création de coûts supplémentaires. Nous n'en sommes pas encore certains, parce qu'il faudrait étudier les règlements pour savoir exactement quels changements seront effectués et où il y aura double emploi.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Monsieur le président, je me limiterai à la province de l'Ontario étant donné que ce mémoire émane de Toronto, et je ne crois pas que les gens de Toronto soient particulièrement préoccupés par les règlements établis en vertu de la loi de l'Alberta, car les transactions ayant lieu en Alberta sont soumises aux transactions. . .

M. Crawford: Bien des députés sont les représentants de prêteurs nationaux.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): D'accord, mais envisageons la situation en fonction des droits sur la propriété et des droits civils en vigueur depuis bien des années pour ce qui est des prêts effectués en Alberta. Par exemple, que faudra-t-il divulguer au sujet des achats à crédit et de l'octroi de prêts. Toutes

[Text]

the questions of disclosure. We now may get something that is quite different. What is going to be required on a document that has to be registered in a registry of a district court. If it is going to have two schedules with two sets of conflicting or overlapping types of information, all of it at a greater expense, then again the poor consumer is going to have to bear the costs. This is the thing that bothers me. Unfortunately Mr. Rodriguez is not here, but he wants to protect what he calls the poor people and he seems to think he has a monopoly in representing poor people. But the question is are they poor because they borrow unwisely or for foolish purposes.

• 1215

If it becomes difficult to recover because a borrower could simply say, "well forget it, I am not going to pay you because you are gouging me," then will it not be that there will be no loan in the first place or else the average rate of interest on that type of a transaction will be much higher to cover the percentage of such borrowers who are going to take advantage of these provisions? The honest borrowers are going to have to pay for the dishonest borrowers. That is all there is to it.

Now, does your committee think this is going to tighten up business so much that we are going to see whole classes of borrowers eliminated?

The Chairman: Mr. Wilson.

Mr. Wilson: Well, that is a quantitative item that is very difficult to identify. We believe these duplications and complications will make it more costly to do business on the part of the lender, and that it will lead to additional complications for the borrower, and as such will lead to additional costs.

Our suggestion is that these overlaps be resolved before this legislation is enacted. Our concerns are similar to those you have enunciated.

Mr. Lambert (Edmonton West): Could you tell me whether or not any members of the Board of Trade were consulted or had discussions with representatives of this ministry with regard to the regulations? This bill is only the tip of the iceberg; the regulations, like in all legislation are what can either serve the purpose of good implementation, or can frankly just throw a spanner in the works and ruin legislation.

Mr. Wilson: We are not aware of any consultation on regulations.

Mr. Lambert (Edmonton West): I see. Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Lambert. Monsieur Marceau, vous êtes le suivant.

M. Marceau: Merci, monsieur le président. Je voudrais féliciter les membres de la Commission pour être venus nous rencontrer, et plus particulièrement, pour nous avoir fait parvenir leur mémoire à temps afin que nous en ayons une version française, ce qui nous permet d'en discuter.

[Interpretation]

ces questions de divulgation. Il se peut maintenant que la situation soit tout à fait différente. Que faudra-t-il exiger dans un document qui doit être versé au greffe d'une cour de district? Advenant que l'on doive inclure deux échéanciers différents et deux genres de renseignement contradictoires ou répétitifs, les coûts augmenteront et c'est encore une fois le pauvre consommateur qui devra payer. C'est ce qui m'ennuie. Malheureusement, M. Rodriguez est parti, mais il a dit vouloir que l'on protège les pauvres gens, comme il les appelle, et il semble croire qu'il est le seul à représenter les pauvres gens. Mais il faudrait tout d'abord savoir s'ils sont pauvres parce qu'ils empruntent peu sagement ou à des fins futiles.

Si un emprunteur a de la difficulté à rembourser son prêt, il pourrait tout simplement dire qu'il refuse de rembourser l'emprunteur en prétendant que celui-ci veut l'estorquer. A ce moment-là ne vaudrait-il pas mieux refuser de consentir des prêts à ces gens-là, étant donné que le taux d'intérêt moyen pour ce genre de prêt sera beaucoup plus élevé pour compenser le petit pourcentage d'emprunteurs qui tirera ainsi profit des dispositions de la loi? Les emprunteurs honnêtes devront payer pour les méfaits des emprunteurs malhonnêtes. C'est ce qui va se passer.

Maintenant, croyez-vous que ces dispositions rendront la situation tellement difficile que des catégories entières d'emprunteurs seront éliminées?

Le président: Monsieur Wilson.

M. Wilson: C'est un aspect quantitatif très difficile à évaluer. Nous croyons que ces répétitions et ces complications augmenteront les frais du prêteur, et que cela entraînera automatiquement des complications et des coûts supplémentaires pour l'emprunteur.

Nous recommandons que ce chevauchement des lois fédérales et provinciales soit résolu avant l'adoption de la loi. Nos préoccupations sont assez semblables à celles que vous avez énoncées.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Pouvez-vous me dire si des membres du *Board of Trade* ont été consultés ou contactés par les représentants du ministère au sujet des règlements? En fait ce bill n'est que la partie visible de l'iceberg, les règlements peuvent soit aider à la bonne application de la loi, ou tout simplement créer toutes sortes d'obstacles et entraîner des résultats contraires.

M. Wilson: A notre connaissance, il n'y a eu aucune consultation au sujet des règlements.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je vois. Merci.

Le président: Merci, monsieur Lambert. Mr. Marceau, you are next.

Mr. Marceau: I would like to thank the members of the Board for appearing before us and, more specifically, for having presented their brief in time for us to have the French version for discussion.

[Texte]

Ma première question est à propos de ce que vous dites à la page 6 de votre mémoire dans la version anglaise. Et je cite, c'est à partir de la quatrième ligne. Vous dites ceci :

• 1220

Par exemple, des dispositions qui seraient nécessaires dans des opérations de prêts du type décrit dans la Loi sur les petits prêts peuvent s'avérer inadéquates et trop rigides dans une loi qui s'applique au prêt commercial en général.

Pourriez-vous être un peu plus explicite et nous dire si vous faites référence à tout le projet de loi ou à certains articles particuliers?

Mr. Crawford: The reference is a general one, but naturally it is based upon observations of specific sections. Mr. Lambert made reference to the detail of this. I have made reference to the loan within the family although a small charge be made. The brief addresses itself section by section to many areas. We believe if you have the intention of protecting consumers then, in response to concerns such as those voiced by Mr. Rodriguez, you spread a very wide net. You bring in everything and try to assist them in the market-place, taking recognition of the fact that because they have less information available to them from their own sources it must be made plain to them.

If commercial lending is involved, the view we take is that the parties are less likely to be unequal, less government intervention to redress imbalance is necessary. If commercial lending were taken out of this bill completely we would not have very many concerns. It is when you look at a proposed section and say, how will that work if a small corporation is borrowing? Within the definition of "closed corporation" it is a business loan, how will it work? Then we become concerned.

M. Marceau: A la page 8, soit la dernière page de votre première section, vous faites allusion à des «unnecessary costs». Pouvez-vous me donner des précisions sur les «unnecessary costs» que vous croyez être inclus dans les dispositions de ce projet de loi?

Mr. Crawford: Again, Mr. Lambert's recital of the problem equals my own understanding of it. There are 10 provincial statutes. The regulations, while similar, are not identical. A large national lender wishing to print these forms so they may be distributed to the offices has to have a slightly different form of disclosure for British Columbia than he does in Ontario, different again for Nova Scotia. This is not just for documents that need to be registered in county or district court offices, as was the specific reference, but in other ways as well. Every time the lawyers of the national lender are consulted he must pay a fee, the printer must pay for the cost of extra stationery—and so on. I think they would be much in favour of one statute emanating from this government and, if it is to be a statute, this is a very good start. But until we clear the scene a little—we have said in our brief, could we not please have a rationalization so we know to whom we must answer. Until we

[Interprétation]

My first question referred to page 6 of the brief in the English version, and I quote from the fourth line, where you say:

For example, provisions which might be needed in dealing with loans described in the Small Loans Act can be inappropriate and too rigid in a statute applying to commercial lending in general.

Would you be able to elaborate somewhat and tell us whether you are referring to the entire bill or to certain sections in particular?

M. Crawford: L'allusion est générale, mais elle est évidemment fondée sur les observations faites sur certains articles en particulier. M. Lambert a fait référence à ces détails. J'ai parlé du prêt fait aux familles, quoique l'on demande une faible rétribution. Le mémoire touche plusieurs domaines. Nous croyons que si vous voulez protéger les consommateurs et ainsi répondre aux préoccupations comme celles qui ont été soulevées par M. Rodriguez, il faut embrasser tous les aspects. Il faut tout comprendre et essayer d'aider les consommateurs en se rendant compte qu'ils ont moins de renseignements à leur disposition; il faut qu'ils soient renseignés.

Si les prêts commerciaux sont touchés par ce projet de loi, nous croyons que les parties se trouvent plus souvent sur un pied d'égalité, que l'intervention du gouvernement pour redresser les inégalités est moins nécessaire. Si les prêts commerciaux ne sont point touchés par le bill, nous ne sommes pas trop préoccupés. C'est en étudiant un article précis et en posant des questions comme «et si une petite société emprunte, qu'est-ce qui arrivera? Aux termes de la définition de corporation fermée, il s'agit d'un prêt commercial; comment cela va-t-il marcher?», c'est alors qu'une certaine préoccupation se fait jour.

Mr. Marceau: On page 8, which is the last page of your first section, you refer to «unnecessary costs». Could you elaborate on «unnecessary costs» that you believe are included in the proposals of this bill?

M. Crawford: Encore une fois, l'explication du problème fournie par M. Lambert est également la mienne. Il existe 10 droits provinciaux. Les règlements, tout en étant très semblables, ne sont pas identiques. Une grande société de prêts désireuse d'imprimer ses formulaires afin de les distribuer au bureau doit avoir des formules de divulgation légèrement différentes pour la Colombie-Britannique et pour la province d'Ontario, et, différentes encore pour la Nouvelle-Écosse. Et il ne s'agit pas uniquement des documents qui sont enregistrés dans les bureaux des tribunaux dans les comtés ou les districts. Chaque fois que les avocats d'une grande société de prêts sont consultés, l'imprimeur doit payer les honoraires et les coûts du papier supplémentaire, etc. Je crois qu'ils approuveraient une loi émanant de ce gouvernement et, s'il s'agit d'une loi, c'est un bon départ. Néanmoins, jusqu'à ce que l'on reçoive les éclaircissements... Nous l'avons précisé dans notre mémoire...

[Text]

do that we see a lot of duplication and those are the unnecessary costs.

Mr. Wilson: If I may add to that, two other examples concern us about additional costs that may not be necessary, those are the cost of the data bank and that reporting system that is required, the support that must be given to it to make it effective, and the degree to which it will be used by consumers. That is a real area of concern of cost.

• 1225

Mr. Crawford: Administrative cost?

An hon Member: Yes.

M. Marceau: Voici ma dernière question, monsieur le président. A la page 6 de la version française de votre mémoire, vous faites allusion à des "concepts qui n'ont pas été mis à l'épreuve". Je voudrais que vous me donniez des exemples de concepts que vous n'acceptez pas et que vous me donniez également des exemples de concepts nouveaux que vous auriez été prêt à accepter mais que vous avez dû mettre de côté parce que, comme bien d'autres, vous aviez l'impression que le monde des affaires est toujours un peu réticent à l'égard des nouvelles lois. Sans vouloir offusquer personne, je dirais que ces gens sont un peu conservateurs, en ce sens que parfois ils voient d'un mauvais œil toute nouvelle disposition. Est-ce qu'il y a des concepts nouveaux que vous auriez aimé voir inclure dans un projet de loi de cette nature?

The Chairman: Mr. Wilson and Mr. Crawford.

Mr. Crawford: I am sorry, I am just trying to collect my thoughts. I would identify, immediately, as a bad new concept the one on which Mr. Rodriguez and the Committee spoke, that is the ability of the borrower to fold his arms and pay no more and put to the lender the task of showing that the rate was warranted.

I did not come either to bury or to praise. I came really with the thought of pointing up points that were difficult to us. Let me see if I can come up with one. Give me a moment.

Would you want to ask another question?

The Chairman: Do you have any further questions?

Mr. Marceau: No, I have no further questions.

Mr. Crawford: I may say the reason I am having difficulty is that the concepts which are new are new only to federal legislation; they are not new to the provincial sphere. You know, there are many points here that we are accustomed to dealing with in provincial legislation. We do not disapprove of their extension or their application by the federal government, if the problem of reconciling jurisdiction can be resolved.

I do not think in this bill that you have gone further than the provincial legislatures have before you. I cannot think of a provision which is not already present in existing provincial legislation. I have not read through the bill and said, "ah, what a wonderful advance." My reaction has been, "oh, they have

[Interpretation]

.Est-ce que vous ne pourriez pas mettre un peu d'ordre pour que nous sachions à qui nous adresser. Autrement, il y a trop de double emploi et, partant, de coûts inutiles.

M. Wilson: Si vous me permettez, j'aimerais citer deux autres exemples de coûts supplémentaires et peu nécessaires qui nous préoccupent; il s'agit du coût de la banque des données et du système de rapport qui est requis, des efforts à y consacrer pour le rendre efficace, et de son utilisation par les consommateurs. C'est un coût supplémentaire qui nous préoccupe beaucoup.

M. Crawford: Les coûts d'administration?

Une voix: Oui.

Mr. Marceau: This will be my last question, Mr. Chairman. On page 6 of the French version of your brief, you refer to «untried concepts». I would like you to give me examples of concepts you do not accept and, also, of new concepts you would be ready to accept, but which you had to put aside because, like many others, you are under the impression that the business world is always a little reticent to receive new legislation. Without wishing to offend anyone, I would say these people are somewhat conservative, in the sense that they accept any new proposals somewhat reluctantly. Are there any new concepts which you would have liked to have included in a bill of this nature?

Le président: Monsieur Wilson et monsieur Crawford.

M. Crawford: Je m'excuse, j'essaie de rassembler mes idées. Je dirai tout de suite que l'un des mauvais concepts nouveaux est celui mentionné par M. Rodriguez et également par le Comité; il s'agit du pouvoir de l'emprunteur de refuser de payer, obligeant ainsi le prêteur à fournir la preuve que le taux n'était pas excessif.

Je ne suis pas venu pour faire des louanges ni des reproches. Je suis venu pour souligner les points qui nous causent des difficultés. Permettez-moi de penser une minute à un de ces points.

Auriez-vous une autre question?

Le président: Avez-vous d'autres questions?

M. Marceau: Non.

M. Crawford: Si j'ai des difficultés, c'est que les concepts nouveaux ne le sont que dans la législation fédérale; ils ne sont pas nouveaux au niveau des provinces. Vous savez, plusieurs de ces points nous sont familiers, les législations provinciales nous ont habitués à nous y conformer. Si le problème de la conciliation des juridictions est solutionné, nous ne désapprouverons pas l'extension ou l'application de ces points par le gouvernement fédéral.

Je ne crois pas que le bill ait dépassé les dispositions prévues par les lois provinciales. Il n'y a pas de disposition ici, à mon avis, qui n'existe déjà dans les législations provinciales actuelles. Je n'ai pas constaté de progrès remarquable en lisant ce bill. J'ai réagi de la façon suivante: «Oh, ils ont emprunté cet

[Texte]

picked that up from British Columbia," or "they have picked that up from Alberta."

Mr. Marceau: Have you any new concept you would favour?

Mr. Crawford: To graft onto the bill as it is now?

Mr. Marceau: Yes. Have you any new ideas?

Mr. Crawford: Well, I mentioned one: the practice in commercial lending is increasingly to invoke a 360-day year. It is a lot easier to calculate. I understand from my friends in the market that there are practical advantages and they are understood by both borrowers and lenders. I guess it would be a new concept if a year could be defined for some kinds of lending as a 360-day year. It would certainly save a lot of legal manoeuvring to try to accommodate something that seems to us innocuous at the very worst and perhaps beneficial.

The Chairman: Merci, M. Marceau. Mr. Ritchie.

Mr. Ritchie: Mr. Chairman, from your knowledge of the City of Toronto, is loan sharking a large operation? How large is it, and have you any opinions on that?

Mr. Wilson: I have none and I have no measure.

Mr. Ritchie: Your organization . . .

Mr. Wilson: I have not been trapped personally, as far as I know.

Mr. Ritchie: Wait till Income Tax gets you. So, with your 15,000 organizations, you have not made a study or some inquiries or formed some opinions as to the extent in the City of Toronto?

• 1230

Mr. Wilson: No, we have not undertaken such a study.

Mr. Ritchie: Do you think this legislation will help reduce loan sharking or, because of the nature of it, because there always seem to be segments of people in our society who want or need money and are willing to accept the risks of high interest rates, do you think it will continue?

Mr. Wilson: Yes. I guess the difficulty in loan sharking is that a large part of it, if not most of it, seems to be outside the system and I think people who get involved with loan sharks are in a position that they cannot go within the system, and it is very difficult to develop regulations that will protect them.

Mr. Ritchie: Therefore, in your opinion, this legislation will have little or no effect on that segment which you describe as outside the system?

Mr. Wilson: Yes, I think . . .

Mr. Crawford: Could I supplement that as well?

The Chairman: Mr. Crawford.

Mr. Crawford: The Minister's staff and the Minister himself, in public statements, as I think I mentioned—has pointed out the difficulties and the dangers in interest rate ceilings, without appearing to notice that that is exactly what he advocates in dealing with the criminal rate. If you set a

[Interprétation]

aspect à la Colombie-Britannique,» ou «Ce point vient de la législation de l'Alberta».

M. Marceau: Est-ce qu'il y a un nouveau concept que vous accepteriez?

M. Crawford: Pour ajouter au bill dans sa forme actuelle?

M. Marceau: Oui. Avez-vous de nouvelles idées?

M. Crawford: Bien, j'en ai déjà mentionné une: dans les prêts commerciaux il est de plus en plus courant de demander une année de 360 jours. Cela devient beaucoup plus facile aux fins des calculs. D'après les amis que j'ai dans les affaires je crois comprendre qu'il y a des avantages pratiques acceptés par les emprunteurs et par les prêteurs. Pour certains prêts, une année de 360 jours serait une idée nouvelle. Nous accorder quelque chose de si inoffensif et peut-être même de bénéfique évitera beaucoup d'activités juridiques.

Le président: Thank you, Mr. Marceau. Monsieur Ritchie.

M. Ritchie: Monsieur le président, d'après votre connaissance de la ville de Toronto, le prêt usuraire est-il une pratique répandue? Jusqu'à quel point, avez-vous une opinion à ce sujet-là?

M. Wilson: Je n'en ai pas et j'ignore toute façon de la mesurer.

M. Ritchie: Votre organisme . . .

M. Wilson: On ne m'a pas eu, en autant que je sache.

M. Ritchie: Vous allez voir lorsque les Impôts vous attrapent. Alors, vous n'avez fait aucune étude, aucune enquête, vous n'avez aucune opinion sur l'importance des prêts usuraires dans la ville de Toronto chez vos 15,000 agences?

M. Wilson: Non, nous n'avons pas fait une telle étude.

M. Ritchie: Pensez-vous que cette loi réduira le nombre de ces requins de la finance, ou pensez-vous que la pratique va continuer puisqu'il semble y avoir dans notre société des personnes qui ont besoin d'argent au point d'accepter les risques inhérents aux taux d'intérêt usuraires?

M. Wilson: Un bon nombre des usuriers travaillent à l'extérieur du système, et c'est pour cela qu'il est difficile d'éliminer les usuriers. Les victimes de ces requins ne peuvent pas obtenir de l'argent ailleurs, et il est excessivement difficile de mettre au point des règlements pour les protéger.

M. Ritchie: Vous dites donc que cette loi aidera peu ou pas du tout ceux qui se trouvent à l'extérieur du système, n'est-ce pas?

M. Wilson: Oui, c'est à peu près ce que je dis.

M. Crawford: Puis-je ajouter une remarque?

Le président: Monsieur Crawford.

M. Crawford: Comme je vous l'ai déjà fait remarquer, le ministre lui-même et ses fonctionnaires ont déclaré publiquement qu'il serait très dangereux de fixer des taux d'intérêt, sans avoir l'air de se douter que c'est exactement ce qu'ils proposent par l'établissement d'un taux d'intérêt criminel.

[Text]

criminal rate of 150 per cent then, it seems to me, if I were a criminal, I would exact 148 per cent. I would stay clear of 150 per cent in order to avoid the per se offence that has been laid down in the bill.

The approach that we took, when we looked at it in our legislation committee and the one that seemed to be common among the members, was that loan sharking is principally objectionable because of the related activity that we understand goes along with it. My information is solely from the newspapers, and I suppose some of the more fanciful TV shows. It is not so much the lending and borrowing that is the evil, although the rate is undesirable, but the things that go with it.

I looked at the Criminal Code and tried to see what kind of protection Canadian citizens now have against this. We have a section against extortion. It is an offence to make threats, menaces, violence and so on, in order to obtain any advantages, or even to exercise any right. There are other sections covering threatening letters and phone calls, intimidation, assault and so on. Certainly, if a loan shark breaks both a man's legs, we do not need to bother with the Depositors Protection Act, if we can catch him and show that he did it, to put him away. I would not like to say that in the Criminal Code there are dozens but there are perhaps 10 sections that seem to me to be applicable to this peripheral activity of the loan shark.

Mr. Ritchie: Therefore, dealing with cases of high interest rates, it seems that this legislation will only affect quite a limited number of the transactions now being carried on.

Mr. Wilson: It would seem so.

Mr. Ritchie: Speaking of threat and your interpretation of it, if you did not pay your bill, for instance, for a small washing machine and the retailer sent out a bill saying that if you do not pay the balance owing they shall have to take action to repossess your machine, would you understand that to be a threat under the bill?

Mr. Crawford: I would put that down as an example of perhaps a slip on the part of the draftsmen, because he was thinking about criminal activity and not regular commercial lending.

Mr. Ritchie: If he put down "Please remit", would that, again, consist of a threat?

Mr. Crawford: "We would be pleased to receive your payment".

Mr. Ritchie: That is fine.

The Chairman: Thank you, Dr. Ritchie. I have two for the second round, Mr. Stevens and Dr. Philbrook.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Chairman, in answer to questions put by Mr. Marceau, I was wondering if a wrong impression was left in that Mr. Marceau, I think, was trying to get some follow-up to the untried concepts that the brief refers to on page 8. As I understood Mr. Crawford's reply, and I may have not understood it correctly, he indicated that while the Board rejects the concept which would permit any borrower to stop payment of

[Interpretation]

Pour un taux criminel de 150 p. 100, j'exigerais un taux d'intérêt de 148 p. 100, si j'étais un criminel. J'évitais la limite maximale de 150 p. 100 pour ne pas être coupable d'une infraction en vertu de la Loi.

La plupart des membres de notre comité qui ont étudié cette loi ont trouvé les pratiques de ces requins de la finance inacceptables surtout à cause des activités qui accompagnent l'acte de prêter. J'ai trouvé mes renseignements à ce sujet surtout dans les journaux et dans des émissions télévisées plutôt fantaisistes. Ce n'est pas tellement l'acte de prêter ou d'emprunter qu'il faudrait condamner, bien que les taux d'intérêt soient inacceptables, mais les autres activités qui accompagnent l'acte de prêter.

J'ai consulté le code criminel pour voir quelle protection il offrait aux citoyens canadiens contre les usuriers. Il y a un article qui les protège contre l'extorsion, et on considère comme des infractions les menaces et les actes violents s'ils sont employés afin d'obtenir des avantages quelconques. D'autres articles dans le code criminel parlent de l'intimidation, des voies de fait, des coups de téléphone ou des lettres menaçantes. Si un de ces usuriers fait briser les deux jambes d'un de ses clients, il va de soi que nous n'avons pas besoin de consulter la Loi sur la protection des emprunteurs et déposants, s'il est pris et si l'on peut prouver qu'il a fait ces choses. Il semble y avoir dix articles environ dans le code criminel qui s'appliquent aux activités périphériques de ces requins de la finance.

M. Ritchie: Cela veut dire que cette loi n'imposera des contrôles que sur un petit nombre de transactions dans lesquelles il est question d'un taux d'intérêt trop élevé, n'est-ce pas?

M. Wilson: Je crois que oui.

M. Ritchie: Puisqu'on parle de menaces et de votre façon de définir ces termes, si vous achetez une petite machine à laver et que vous ne payez pas la facture, pourrait-on définir comme une menace, en vertu de la Loi, la lettre envoyée par le détaillant qui vous avise qu'il reprendra possession de la machine si vous ne payez pas?

M. Crawford: Dans un tel cas, je considérerais cela comme une erreur de la part de rédacteurs plus préoccupés par le criminel que par le prêteur commercial de bonne réputation.

M. Ritchie: Si le détaillant disait, «Veuillez nous envoyer le paiement», s'agirait-il de menace?

M. Crawford: Ou bien, «Il nous ferait plaisir de recevoir le paiement qui nous est dû».

M. Ritchie: Ce serait une bonne formule.

Le président: Merci, monsieur Ritchie. M. Stevens et M. Philbrook voulaient parler au second tour.

M. Stevens: Merci, monsieur le président.

Je me demande si on nous a laissé sur une mauvaise impression avec les questions posées par M. Marceau. Il voulait obtenir plus de renseignements au sujet des nouveaux concepts dont on parle à la page 8 du memorandum. Si j'ai bien compris la réponse, monsieur Crawford—et je peux me tromper—il a dit que son association ne permettrait pas à un emprunteur d'arrêter ses paiements et d'obliger le prêteur à

[Texte]

a loan and to place the onus on the lender to justify the interest rate and the validity of the loan repayment provisions. He cited that, but rather than say that there were other concepts untried, I understood him to say that there was nothing particularly new in the bill, that he was able to find similar provisions in other provincial bills. And that raised the question in my mind that, if there are other provisions, presumably they are not untried concepts then. They may be untried at a federal level but, in the provincial level, there is some precedent.

• 1235

Could I have some clarification on that?

Mr. Crawford: Yes. My answer was intended to be in two parts. The question was: What is an example of an untried concept of which you disapprove; and are there any new concepts that you do approve of? This was to test the degree of our reaction, I guess, or reactionarism? It was in the second context that I referred to provincial legislation.

There are some ideas here which are new to federal legislation which are not new in provincial legislation of the same sort. So they are only untried at the federal level and not new in that sense.

I have since thought of the option to prepay the mortgage on the anniversary date and so on, the option to tender the full amount of any loan at any time. These are other novel concepts that we view with alarm.

Mr. Stevens: And there is no precedent at a provincial level?

Mr. Crawford: There is no precedent for those at the provincial level.

Mr. Stevens: And is there no precedent for the concept that would permit the borrower to stop repayment of a loan?

Mr. Crawford: No. Under provincial legislation the onus is on him to show that there is an unconscionable rate or charge. Then the court, on being satisfied after listening to both sides, will reopen the transaction and adjust it.

Mr. Stevens: So the three examples you have given then would be examples that you feel are untried concepts that are unique in this bill, that there is no precedent at a provincial level, and in respect of any other concepts that you find are new to the federal level that you might agree with, there is precedent for them anyway in some provincial legislation.

Mr. Crawford: Even in this bill, although it sets out to redress the problem of the unwarranted rate and basically accepts the question of onus that we have looked at in basically the same way as the provincial law, it somehow fails to follow it. The court here is not free to adjust the rate, as I read the bill; it is not free to set a rate that would reflect the risk. It seems to have to go to the prime rate. It is almost directed to a rate which in itself might not be appropriate. The provincial legislation is much more sensitive, allowing the court to graduate the rate.

[Interprétation]

justifier ses taux d'intérêt, ainsi que les termes et conditions du remboursement. Plutôt que de dire qu'il y avait d'autres concepts qu'on n'avait pas essayés, il a dit, si j'ai bien compris, que le bill ne contenait pas de dispositions vraiment nouvelles et qu'il a pu trouver des lois provinciales semblables à celle que nous étudions. Si de telles similitudes existent, il se peut fort bien que ces concepts aient déjà été mis à l'épreuve. Il se peut qu'il y ait des précédents au niveau provincial, sinon au niveau fédéral.

Puis-je avoir plus de détails à ce sujet?

M. Crawford: Bien sûr. Je voulais donner une réponse en deux parties. On me demandait de donner un exemple d'un nouveau concept qu'on n'a pas encore mis à l'épreuve, mais qu'on ne trouve pas acceptable, tout en identifiant les nouveaux concepts que nous trouverions acceptables. L'orateur a peut-être voulu voir comment nous allions réagir. J'ai parlé des lois provinciales dans la deuxième partie de ma réponse.

Il y a dans le bill des concepts qui sont nouveaux dans la législation fédérale, mais ne le sont pas dans les législations provinciales. Cela veut dire seulement que ces concepts n'ont pas été mis à l'épreuve au niveau fédéral.

Pouvoir faire un versement anticipé sur une hypothèque à l'anniversaire de la signature du contrat ou pouvoir rembourser un prêt quand on veut: ce sont de nouveaux concepts qui nous inquiètent beaucoup.

M. Stevens: Vous dites qu'il n'y a pas de précédent au niveau provincial?

M. Crawford: C'est exact.

M. Stevens: Existe-t-il un précédent au concept qui permettrait à l'emprunteur d'arrêter de rembourser un prêt?

M. Crawford: Non. En vertu des lois provinciales, c'est à l'emprunteur que revient la responsabilité de démontrer que le taux est trop élevé. La transaction peut être modifiée, une fois qu'un tribunal a eu l'occasion d'entendre les deux parties.

M. Stevens: Si je comprends bien, les trois exemples que vous nous donnez sont des concepts nouveaux dans ce bill pour lesquels il n'y a pas de précédent au niveau provincial. En même temps, il existe des précédents dans des lois provinciales pour d'autres concepts que vous trouveriez peut-être acceptables mais qui sont nouveaux au niveau fédéral.

M. Crawford: Bien que le bill cherche une solution au problème des taux d'intérêt trop élevés, et qu'il définisse les responsabilités de l'emprunteur de la même façon que les lois provinciales, ce n'est pas la même chose. Dans le bill, un tribunal ne peut pas modifier le taux et ne peut pas fixer un taux qui corresponde aux risques. Il semble qu'on sera obligé d'adopter un taux de base. Il se peut même que cette loi fixe un taux qui ne sera pas convenable. Les lois provinciales sont plus raisonnables et elles permettent aux tribunaux d'établir une échelle de taux.

[Text]

Mr. Stevens: I also would like some clarification of a point on page seven. You mention that there will be an increase in administrative burden, you cite various things that you think will increase that, and you say that it will end up in a lower interest rate for depositors and a higher credit charge for those that may be borrowing.

Have you any estimate as to what these costs might be? I know it is difficult but, in your general discussions with the people you have been discussing this bill with, do they come up with any dollar figures as to the magnitude of these administrative costs or what the effect of this type of provisions in this bill might be?

Mr. Wilson: There has not been a dollar estimate that we have been privy to. We have not seen specific cost estimates of the full ramification. And one of the reasons for that, I guess, is that the full ramification is not known. But, to answer your question directly, we do not have a number.

Mr. Crawford: I know one example was given to me, when I sought it from a senior executive of one of the chartered banks. He said that they had done a cost estimate of the cost of daily balance on interest and then calculated the number of man-hours that would be necessary to do that where they were not able, because of transmission costs and others, to have access to a date centre where there was automated calculation, and then applied that to the number of branches that have the spare man-hours available, as far as their personnel people could tell, and he said that their conclusion was alarming; that they were going to have to close branches because they were marginal.

• 1240

They were serving a town, but if they had to put another person in there to calculate the interest, they would be losing money on the branch, or losing more than they wanted to. I did not press him.

But he said that that institution at least had done a calculation. He did not tell me what the numbers were but he was very concerned about it, because closing branches is not the way to take banking and financial services to outlying areas of the country. It is going to operate against the consumers' interests.

Mr. Stevens: My final question, Mr. Chairman. Would the witnesses undertake to review whatever amendments may eventually be tabled by the Minister, and the regulations thereto, and give us a supplementary brief as to what extent they feel these amendments or regulations relieve—if they do—any of the 62 defects that you are pointing out? I feel the way we are proceeding on this bill is most unfortunate. Many of our anxieties may evaporate when we see the amendments.

We have heard you today. We have read your brief, and, until we have the benefit of your new reaction when you see these amendments, we will not know to what extent you feel the amendments are solving your problems.

[Interpretation]

M. Stevens: Je voudrais également plus de renseignements au sujet d'une remarque que vous faites à la page 7 de la version anglaise du mémoire. Vous dites qu'il y aura plus de travail administratif et que, par conséquent, il y aura un taux d'intérêt moins élevé pour les déposants et que les emprunteurs auront à payer des frais plus élevés.

Savez-vous combien il coûtera pour faire appliquer cette loi? Avez-vous des chiffres sur le coût de l'administration? Quelles seraient les répercussions des dispositions de cette loi?

M. Wilson: Nous n'avons pas de chiffres précis et ne saurions vous dire en dollars combien l'administration de cette loi pourrait coûter.

M. Crawford: J'ai demandé des renseignements de ce genre à un membre du conseil d'administration d'une banque à charte. Il m'avait dit qu'ils avaient calculé le coût du solde quotidien par rapport à l'intérêt et qu'ils avaient également calculé le nombre d'heures-hommes qui seraient nécessaires pour faire ce même travail s'ils n'avaient pas accès d'un centre de données où les calculs se faisaient automatiquement. Ils appliquaient ce coût au nombre de succursales qui disposaient encore d'heures-hommes supplémentaires et ils sont arrivés ainsi à une conclusion très inquiétante. Il m'a dit qu'ils seraient obligés de fermer quelques succursales qui ne rapporteraient plus suffisamment.

Ils desservaient une ville, mais s'ils devaient engager quelqu'un pour calculer l'intérêt, ils allaient perdre plus d'argent qu'ils n'acceptaient d'en perdre. Je n'ai pas insisté.

Il m'a dit du moins que sa banque avait fait les calculs, bien qu'il ne m'ait pas donné les chiffres. La question l'inquiétait beaucoup, puisque la fermeture de succursales n'aide pas beaucoup à desservir les régions éloignées du pays. C'est le consommateur qui va en souffrir.

M. Stevens: J'ai une dernière question, monsieur le président. Les témoins seraient-ils prêts à réexaminer les amendements que seront déposés par le Ministre ainsi que les règlements qui s'y rapportent de façon à nous préparer un mémoire supplémentaire au sujet de la façon dont ces amendements aux règlements pourraient rectifier quelques-unes des 62 lacunes sur lesquelles vous attirez notre attention? Je n'aime guère la façon dont nous procédons en étudiant ce bill. Beaucoup de nos inquiétudes disparaîtront peut-être lorsque nous verrons les amendements.

Nous avons bien lu votre mémoire, mais nous ne saurons que plus tard ce que vous pensez de l'efficacité des amendements qui seront déposés.

[Texte]

Mr. Wilson: I think it is a good suggestion, Mr. Chairman. Subject to the approval of the Council, I believe the Board would be interested in doing that—and would be quite anxious to do it because of their interest in this whole legislative program.

The Chairman: Thank you, Mr. Wilson. Dr. Philbrook.

Mr. Philbrook: Thank you Mr. Chairman. Again to the witnesses—striking while the iron is hot. Regarding Mr. Marceau's concern about new concepts, and the previous one about the onus for the borrowing conditions, and there was something about a *prima facie* case by the borrower before involving the lender in extensive litigations. Obviously you feel that this would put an unfair burden of proof of the fairness of the lending conditions on the lender. Have you any other suggestions or compromise on that situation.

For example, if I may put a thought in your head, perhaps reserving the business of putting the onus on the lender for a secondary or appeal situation, so that if the administrator or whoever is in charge decides this is a borrower who is under some personal handicap through inability to understand such conditions, but a great need for the loan and so on, then the onus can be put back, as necessary, perhaps, on the lender, but not in the first case. Would you entertain something of that nature?

Mr. Wilson: Our concern is that the way the legislation is written at the moment leaves it open to all sorts of frivolous activity that could involve a corporation in a lot of unnecessary and unwarranted expense. If there is going to be a provision such as this, there should be some mechanism where-by there is some screening of such cases before this action is taken.

Brad, did you want to expand on that?

Mr. Crawford: You are suggesting that, rather than a court, this be an administrative procedure.

Mr. Philbrook: Or some mechanism that will not put the entire burden on the lender in the first case.

Mr. Crawford: The administrator would himself have to be satisfied that there was some evidence of an unwarranted rate, perhaps taking advantage of the weakness of the borrower.

Mr. Philbrook: Yes.

Mr. Crawford: The Minister has these regional offices. My suggestion is that the Minister's staff might be able to assist people in coming to a conclusion on whether their interest had been overrun by a zealous lender.

Mr. Philbrook: It is a two-way proposition really: try to deter, on the one hand, the irresponsibility on the part of the borrower, and, on the other hand, try to relieve any excessive burden or responsibility on the part of the lender.

Mr. Crawford: I would like to consider it. It seems to me to have merit.

[Interprétation]

M. Wilson: Vous faites là une bonne suggestion. Nous nous intéressons à tout ce programme, et je pense que notre association sera très intéressée à présenter un memorandum supplémentaire, sous réserve de l'approbation du conseil.

Le président: Merci, monsieur Wilson. M. Philbrook a la parole.

M. Philbrook: Merci, monsieur le président. Je vais battre le fer pendant qu'il est encore chaud. Je reviens donc à la question de M. Marceau au sujet des nouveaux concepts. Je m'intéresse également à qui doit déterminer les termes et conditions régissant l'emprunt. Quelqu'un a parlé aussi de la possibilité de recourir à une cause *prima facie* pour l'emprunteur avant d'intenter des poursuites plus complètes contre le prêteur. Vous êtes sans doute d'avis que cela imposerait un fardeau injuste au prêteur qui serait donc obligé de démontrer le bien-fondé des termes et conditions régissant le prêt. Avez-vous des suggestions à faire quant à la façon de procéder dans un tel cas?

Par exemple, on pourrait peut-être mettre le fardeau de la preuve sur le prêteur uniquement en appel, pour que l'administrateur ou le responsable puisse décider s'il s'agit d'un emprunteur qui n'est pas capable de comprendre les termes et conditions qui régissent la transaction. L'emprunteur peut avoir grand besoin de l'argent, et dans un tel cas, le fardeau de la preuve devrait revenir au prêteur mais seulement après un appel ou un procédé semblable. Que pensez-vous de cette façon de procéder?

M. Wilson: Nous sommes inquiets parce que le libellé actuel de la loi permettrait toutes sortes d'abus qui pourraient coûter très cher à une entreprise. Si on va inclure une telle disposition dans la loi, il doit y avoir également un mécanisme quelconque qui permettrait à déterminer le bien-fondé des plaintes avant d'arriver à un tel recours.

Brad, vouliez-vous ajouter quelque chose?

M. Crawford: Si je comprends bien, vous proposez qu'on adopte un procédé administratif au lieu de passer par les tribunaux, n'est-ce pas?

M. Philbrook: Ou qu'on adopte un mécanisme quelconque qui n'impose pas aussitôt le fardeau de la preuve au prêteur.

M. Crawford: Il faudrait que l'administrateur lui-même soit persuadé qu'un taux trop élevé a été imposé et qu'on exploitait peut-être l'emprunteur.

M. Philbrook: C'est exact.

M. Crawford: Le personnel du Ministre dans les bureaux régionaux pourrait peut-être aider en déterminant si l'emprunteur a été exploité.

M. Philbrook: J'essaie d'accomplir deux choses. Tout d'abord, il faut décourager un manque de responsabilité de la part de l'emprunteur; et en même temps il ne faut pas imposer un trop grand fardeau de responsabilité au prêteur.

M. Crawford: Votre suggestion est bonne. Je vais la prendre en considération.

[Text]

• 1245

Mr. Philbrook: Secondly, we were talking earlier about jurisdiction and the differences between the various provincial acts, and perhaps an eleventh difference with a federal act. How would a national lender like Eaton's be affected by these different laws and, in fact, would it be the best situation of all to have complete national uniformity; or is there some advantage in having flexibility—difference between jurisdictional interpretations of lending?

Mr. Wilson: Certainly from the point of view of the retailer who was acting on a national basis, the provincial differences create additional cost and inconvenience, and the possibility of error. Nationally-prepared advertisements will have to be screened and often it is necessary to change the copy to coincide with another provincial regulation. Certainly uniformity across the country would have some merit.

Mr. Philbrook: Have you had any experience, though, that there is a valid argument on behalf of any of the provinces that they want different conditions than other provinces, for reasons of regional differences?

Mr. Crawford: Not in credit disclosure. There have been arguments made traditionally in the taking of security on chattels, for example, in the farming areas of the country. The western provinces have had, since the depression years, much more favourable legislation in favour of farmers who have granted security on farm equipment and that kind of thing. There are also some homestead provisions; but that is on the security side rather than the disclosure side, which is what this is primarily aimed at.

Mr. Philbrook: So at least there could be some partial bringing together of all these acts—at least, theoretically?

Mr. Crawford: Yes.

Mr. Philbrook: Even if some minor things had to be left different.

If I may, just one more quick question. On page 6, first paragraph, you say:

For example, provisions which might be needed in dealing with loans of the type described in the Small Loans Act can be inappropriate and too rigid in a statute applying to commercial lending in general.

Can you give any more examples of this, or was that a rather general statement?

Mr. Crawford: We explained what we intended by the statement. Do you find it not so?

Mr. Philbrook: Well, I am interested in the Small Loans Act and therefore I think that needs looking into.

I was wondering if this was more a general statement referring to the nature or spirit of the bill or whether you had other examples which we should, in fact, be taking up; perhaps building amendments around.

[Interpretation]

M. Philbrook: Nous parlions précédemment de la question des juridictions, des lois provinciales différentes, etc. Comment un bailleur de fonds comme Eaton qui travaille à l'échelle nationale est-il touché par ces différentes lois? Est-ce qu'une loi uniforme pour tout le pays serait la meilleure solution? Y a-t-il un avantage à avoir de la souplesse en ce domaine, différentes interprétations en ce domaine?

M. Wilson: Pour un détaillant qui a des magasins dans tout le pays, les différentes lois provinciales créent un fardeau, un coût additionnel et évidemment la possibilité d'erreurs. Il faut passer en revue la publicité à l'échelle du pays et il est bien souvent nécessaire d'y apporter des modifications afin de tenir compte des règlements provinciaux. Ainsi, une certaine uniformité pour tout le pays aurait des avantages.

M. Philbrook: On a entendu dire que certaines provinces désiraient des conditions différentes de celles d'autres provinces à cause de différences régionales. Qu'en pensez-vous?

M. Crawford: Ce n'est pas le cas dans le domaine de la divulgation en matière de crédit. On a toujours parlé des garanties sur les biens meubles par exemple dans les régions agricoles du pays. Les provinces de l'Ouest, depuis la dépression, ont adopté une législation beaucoup plus favorable en faveur des agriculteurs qui donnaient en garantie de l'équipement agricole. Il y a également des dispositions concernant les exploitations rurales. Évidemment, il s'agit là de la question des garanties plutôt que de la divulgation, prévue dans le projet de loi à l'étude.

M. Philbrook: Ainsi donc, il serait possible en théorie d'uniformiser toutes ces lois.

M. Crawford: Oui.

M. Philbrook: Même si certaines dispositions mineures n'étaient pas les mêmes.

J'aimerais rapidement vous poser une question. A la page 5, de votre mémoire, vous dites:

Par exemple, des dispositions qui seraient nécessaires dans des opérations de prêts du type décrit dans la Loi sur les petits prêts peuvent s'avérer inadéquates et trop rigides dans une loi qui s'applique à un prêt commercial en général.

Pourriez-vous nous donner des exemples ou bien s'agissait-il là de votre part d'une déclaration d'ordre général?

M. Crawford: Nous avons expliqué ce que nous voulions dire. N'est-ce pas clair?

M. Philbrook: Je m'intéresse à la question de la Loi sur les petits prêts et, par conséquent, je crois qu'il faudrait étudier cette question.

Je me demande s'il s'agissait là de votre part d'une déclaration générale quant à la nature ou à l'esprit du projet de loi ou si vous aviez d'autres exemples que nous devrions en fait étudier, d'autres amendements que nous devrions proposer.

[Texte]

I suppose this is one we could come back to in later correspondence. It does not need to be answered today, but I would just like to point that out to you.

Mr. Crawford: We could make reference to paragraph 39 of the appendix. It is on that point. It is a technical point that we might want to consider.

Mr. Philbrook: Perhaps you can take that one home with you, too, and let us know if there are any more specifics involved in your mind. Thank you.

That is all I have, Mr. Chairman. Thank you very much.

The Chairman: Thank you, Mr. Philbrook. Thank you, members.

I would like to thank the witnesses, Mr. Wilson and Mr. Crawford, appearing before us today from the Board of Trade of Metropolitan Toronto, for the expertise they have given us and the thought that they have given us, as well. Also, we thank them for giving consideration to providing a further submission on the points that were mentioned earlier, in connection with regulations in particular.

The next meeting of this Committee will be tomorrow morning . . .

Mr. Stevens: Mr. Chairman, just before we adjourn . . .

The Chairman: Mr. Stevens.

Mr. Stevens: . . . I was wondering if I could raise two points.

Does this brief in its entirety get appended to today's minutes?

The Chairman: No, that is not what would happen to it. It has been circularized, with the comments, of course. The short brief that was made by Mr. Wilson is part of our minutes. This original brief itself is not part of the minutes at this time.

Mr. Stevens: I wonder if that could not be done because I am finding that there is some confusion, in that those that are interested in this proceeding get copies of our minutes but often the minutes do not make that much sense when they do not have the full brief to be able to refer to.

• 1250

For example, there are so many references here to pages in the brief and paragraphs, this type of thing, that I think it would be helpful to have one neat package for every meeting.

The Chairman: Of course, you will appreciate that if we do this for one we would have to do it for all briefs that come before us. The cost involvement could be quite substantial with the translation, and so on. I think, the fact that the members are provided with the brief in advance, does give them the opportunity to ask the kind of pertinent questions and to elicit the kind of response they require, and also the fact that the gentlemen from the Board of Trade have had the opportunity of making an additional statement or of speaking from their original brief, so I really would like to consider that further before we just . . .

[Interprétation]

Mais je suppose que nous pourrions revenir sur cette question dans notre correspondance ultérieure. On n'a pas besoin d'une réponse aujourd'hui, mais je voulais simplement aborder la question avec vous.

M. Crawford: Nous pourrions parler du paragraphe 29 de l'annexe; il s'agit d'une question technique que nous pourrions étudier.

M. Philbrook: Peut-être pourriez-vous étudier cette question à tête reposée et nous donner par la suite d'autres détails. Je vous remercie.

J'ai terminé mes questions, monsieur le président. Je vous remercie.

Le président: Merci, monsieur Philbrook. Merci, messieurs les députés.

J'aimerais remercier les témoins du Board of Trade of Metropolitan Toronto, MM. Wilson et Crawford qui ont comparu aujourd'hui devant nous et qui nous ont fait part de toutes leurs connaissances en la matière. Je désire également les remercier à l'avance du mémoire qu'ils nous enverront sur les différentes questions mentionnées plus tôt, en ce qui concerne les règlements en particulier.

La prochaine réunion du Comité aura lieu demain matin . . .

M. Stevens: Monsieur le président, avant d'ajourner . . .

Le président: Monsieur Stevens.

M. Stevens: . . . pourrais-je soulever deux questions?

Va-t-on annexer le texte intégral du mémoire au compte rendu des délibérations d'aujourd'hui?

Le président: Non, le mémoire a été distribué aux membres et des commentaires y ont été apportés. La courte déclaration faite par M. Wilson fera partie du compte rendu, mais le mémoire lui-même n'en fera pas partie.

M. Stevens: Je me demande si cela ne pourrait se faire; les députés qui s'intéressent à la question obtiennent des fascicules mais, bien souvent, si on n'a pas le texte complet du mémoire, les délibérations ne sont pas très compréhensibles.

Par exemple, on trouve tant de renvois à différents paragraphes du mémoire, qu'il me semblerait utile d'avoir compte rendu complet pour chaque séance.

Le président: Vous comprenez sans doute que si nous adoptions cette pratique, nous serons obligés d'en faire autant pour tous les mémoires qui nous sont présentés. Cela pourrait représenter des dépenses importantes, étant donné la nécessité de traduction etc. Puisque les députés reçoivent le mémoire à l'avance, je crois qu'ils ont l'occasion de préparer des questions et d'obtenir les réponses qui les intéressent. Les représentants du Board of Trade ont également eu la possibilité de faire une déclaration supplémentaire et, par conséquent, je crois qu'il faudrait étudier davantage cette proposition avant de . . .

[Text]

Mr. Stevens: Could we at least get some estimate of cost on it?

The Chairman: Yes, I will see if we can get that.

Mr. Stevens: Because I think it would make the proceedings much more meaningful for those who were not here and also when we come back on the proceedings.

The Chairman: I think what we probably might say for the record is that if there is some necessity for distributing, in a limited way, some copies of the briefs that have been presented, I suppose that could be worked out, too. I understand from the Clerk that copies of the brief are available if people request them.

Mr. Stevens: My next point, Mr. Chairman, is this. I understand you are taking up with the Minister today his position with regard to the draft amendment and regulations. I understand the Minister also intends to meet with the members of this Committee from the Liberal caucus for a Tuesday dinner meeting, and I wonder if that could be expanded to include all members of this Committee in order that we can get his valuable insight as to what he may have in mind with respect to the bill or, if there is something that he feels he can only trust to the Liberal members of the Committee at that session, can there at least be an additional meeting where we might have the benefit of that kind of private briefing?

The Chairman: I would assume that what you are referring to initially is what could be an interest meeting of members of the caucus, not members of this Committee that would necessarily be interested, but actually just members of the Liberal caucus itself that would be meeting with the Minister. It would not be normal procedure to have that kind of meeting with members of the Opposition. However, it may be that a special meeting could be held, where anybody who is interested in the bill could appear. I will look into that aspect.

Mr. Stevens: Would you? I am very curious about the thing.

Mr. Philbrook: Do we have a caucus next Wednesday morning? Will we attend Conservative caucus next Wednesday morning, Mr. Sinclair?

Mr. Stevens: I am curious sometimes about these inner sanctums. Maybe you can get the Minister's comments on whether he would not find it invigorating and enlightening to meet with all members, as opposed to that rarified group.

The Chairman: It may be that at some further stage he will be appearing before the Committee again.

Mr. Stevens: I hope so, many times.

The Chairman: Thank you, Mr. Stevens. The next meeting of this Committee will be held on Friday, January 28, 1977, at 9.30 a.m. in Room 371, West Block, to consider Bill C-16, and at that time we will have witnesses from the Canadian Association of Police Chiefs.

The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Interpretation]

M. Stevens: Pourrait-on au moins avoir une idée du coût?

Le président: Très bien, je vais voir si c'est possible.

M. Stevens: Je crois que les délibérations auraient beaucoup plus de sens pour les personnes qui n'y assistent pas.

Le président: S'il s'avère nécessaire de distribuer certains exemplaires du mémoire qui a été présenté, je suppose que cela pourrait se faire également. Je crois comprendre, d'après ce que le secrétaire me dit, que des copies du mémoire sont disponibles pour les personnes qui les désiraient.

M. Stevens: Si je comprends bien, vous aurez aujourd'hui des entretiens avec le ministre en ce qui concerne les projets d'amendements et de règlements. Je crois comprendre également que le ministre a l'intention de rencontrer les membres de ce Comité qui font partie du caucus libéral au cours d'un dîner mardi; je me demande si on ne pourrait pas élargir ce cercle afin d'inclure tous les membres du Comité; il pourrait nous dire ce qu'il compte faire au sujet du projet de loi. Évidemment, si le ministre désire au cours de cette réunion ne s'entretenir qu'avec les membres libéraux du Comité, serait-il possible alors d'organiser une autre réunion à notre intention?

Le président: Vous voulez sans doute parler d'une réunion des membres du caucus qui s'intéressent à la question, non pas des membres du Comité; en fait ce seront simplement les membres du caucus libéral qui se réuniront avec le ministre. Il n'est pas habituel d'accueillir des membres de l'Opposition à ce genre de réunion. Cependant, on pourrait peut-être songer à une réunion spéciale où toutes les personnes qui s'intéressent au projet de loi pourraient être invitées. Je vais étudier cette question.

M. Stevens: Très bien. Je suis assez curieux d'en savoir plus dans ce domaine.

M. Philbrook: Est-ce que nous pourrions peut-être participer au caucus conservateur mercredi prochain, monsieur Sinclair?

M. Stevens: Peut-être le ministre serait-il très heureux de rencontrer tous les membres du Comité plutôt que de se retrouver toujours en cercle fermé.

Le président: Peut-être comparaitra-t-il devant le Comité à une date ultérieure.

M. Stevens: J'espère qu'il comparaitra souvent.

Le président: Je remercie M. Stevens. La prochaine réunion du Comité aura lieu le vendredi 28 janvier 1977 à 9 h. 30 du matin, salle 371 Édifice de l'ouest. Les membres du Comité étudieront le Bill C-16 et le témoin sera le représentant de l'Association canadienne des chefs de police.

La séance est levée jusqu'à nouvel ordre.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Board of Trade of Metropolitan Toronto:

Mr. William R. Wilson and Mr. Bradley Crawford, Legislation Committee.

De «The Board of Trade of Metropolitan Toronto»:

M. William R. Wilson et M. Bradley Crawford, Comité de la législation.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 8

Friday, January 28, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 8

Le vendredi 28 janvier 1977

Président: M. Kenneth Robinson

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

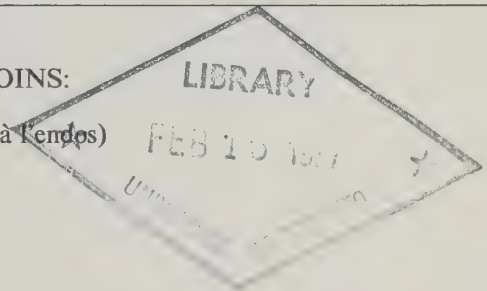
Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Appolloni (Mrs.)

Clarke

(*Vancouver Quadra*)

Condon

Elzinga

Flynn

Fortin

Gauthier

(*Ottawa-Vanier*)

Grafftey

Gray

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Huntington

Lajoie

Lambert (*Edmonton West*)

Marceau

McRae

Philbrook

Ritchie

Rodriguez

Stevens (20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Friday, January 28, 1977:

Mr. Clarke (*Vancouver Quadra*) replaced Mr. Yewchuk.

Conformément à l'article 65(4)(b) du Règlement

Le vendredi 28 janvier 1977:

M. Clarke (*Vancouver Quadra*) remplace M. Yewchuk.

MINUTES OF PROCEEDINGS

FRIDAY, JANUARY 28, 1977
(9)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 9:50 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Clarke (*Vancouver Quadra*), Corbin, Flynn, Gray, Lajoie, Marceau, Robinson, Rodriguez and Stevens.

Other Member present: Mr. Brisco.

Witnesses: From the Canadian Association of Chiefs of Police: Deputy Chief T. E. Welsh, Chairman, Law Amendments Committee; Mr. W. H. Kelly, Deputy Commissioner, Royal Canadian Mounted Police (*Retired*) and Mr. Bernard Poirier, Executive Director.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

On Clause 2,

Deputy Chief T. E. Welsh made a statement.

The witnesses answered questions.

At 11:19 o'clock a.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE VENDREDI 28 JANVIER 1977
(9)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 9 h 50, sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Clarke (*Vancouver Quadra*), Corbin, Flynn, Gray, Lajoie, Marceau, Robinson, Rodriguez et Stevens.

Autre député présent: M. Brisco.

Témoins: De l'Association canadienne des chefs de police: Sous-chef T. E. Welsh, Président, Comité des amendements du droit; M. W. H. Kelly, Sous-commissaire, Gendarmerie royale du Canada (*retraité*) et M. Bernard Poirier, Directeur exécutif.

Le Comité reprend l'étude du bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois.

Article 2,

Le Sous-chef T. E. Welsh fait une déclaration.

Les témoins répondent aux questions.

A 11 h 19, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Friday, January 28, 1977

• 0952

[Text]

The Chairman: The meeting will come to order, please. We do not have a quorum to adopt any motions but we have sufficient members here to carry on business and take evidence.

Our order of the day is Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection Act. We have as witnesses, from the Canadian Association of Chiefs of Police: Deputy Chief T. E. Welsh, Chairman, Law Amendments Committee; Mr. W. H. Kelly, Deputy Commissioner, Royal Canadian Mounted Police, (retired); Mr. Bernard Poirier, Executive Director; and Chief E. G. Wersch, Secretary Treasurer, Board of Directors.

I would invite the witnesses at this time to make their statement, and I understand that a statement will be given initially by Deputy Chief T. E. Welsh.

Deputy Chief T. E. Welsh (Chairman, Law Amendments Committee): Mr. Chairman, thank you very much. First, I would like to bring you greetings from Chief Machan, President of the Canadian Association of Chiefs of Police; and also, as I am in Ottawa today, I would like to bring greetings from my own Chief.

If I may, Mr. Chairman, I will read the brief, which is short. I will have a few other remarks to go along with it and then, if it is the desire of the Ottawa members, they can ask us questions and we will answer any questions that we can.

The Canadian Association of Chiefs of Police and, more particularly, the representatives of the Law Amendments Committee of the Association, greatly appreciate the opportunity of appearing for the first time before the House of Commons Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs.

The Association has had the pleasure of communicating both directly and indirectly with members of this Committee, as well as with members of other standing committees of the House of Commons on matters relating to law enforcement.

The Association is very pleased that since the House manifested its concern on the matter of crime in Canada in December of 1974 various pieces of legislation have been proposed and adopted with a view of reducing crime in Canada. We refer to Bill C-71, among others, as well as Bill C-83 which is still under consideration.

Among other pieces of legislation which are worthy of comment is the present bill concerning borrowers and depositors. The main objective of this bill is to provide a blueprint for the elimination of loansharking and usurious practice by finance companies and organized criminal type money lenders. Compared with this objective the protection of depositors' interests is secondary and receives much less emphasis.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le vendredi 28 janvier 1977

[Interpretation]

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît. Nous n'avons pas le quorum voulu pour adopter des motions, mais nous sommes assez nombreux pour entendre les témoins.

A l'ordre du jour, le Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants. Nos témoins de l'Association canadienne des chefs de police sont le chef adjoint T. E. Welsh, président, Comité d'amendement à la loi; M. W. H. Kelly, commissaire adjoint, Gendarmerie royale du Canada (retraité); M. Bernard Poirier, directeur exécutif; et le chef E. G. Wersch, secrétaire trésorier, conseil d'administration.

J'inviterai maintenant les témoins à faire leur déclaration et je crois que c'est tout d'abord le chef adjoint T. E. Welsh qui prendra la parole.

Chef adjoint T. E. Welsh (président, Comité d'amendement à la loi): Monsieur le président, merci beaucoup. J'aimerais tout d'abord vous présenter les vœux du chef Machan, président de l'Association canadienne des chefs de police et comme je suis aujourd'hui à Ottawa, j'ai également été chargé par mon propre chef de vous présenter à tous ses meilleurs vœux.

Si vous me le permettez, monsieur le président, je vais lire ce court mémoire. J'aurai quelques autres remarques à faire; si les députés ont ensuite des questions à nous poser, nous serons heureux d'essayer d'y répondre.

L'Association canadienne des chefs de police, et plus particulièrement les représentants de son Comité d'amendements à la loi, apprécient grandement l'occasion de comparaître pour la première fois devant le Comité permanent de la santé, du bien-être et des affaires sociales qui étudie actuellement le Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants.

L'Association a déjà eu le plaisir de communiquer de part et d'autre tant avec les membres de ce comité qu'avec les membres d'autres comités permanents de la Chambre des communes en ce qui concerne la mise en vigueur de la loi.

L'Association est très heureuse de constater que, depuis le débat qui a eu lieu au mois de décembre 1974 et qui manifestait un souci marqué de la part de ses membres quant à l'incidence du crime au Canada, certains projets de loi ont été adoptés en vue de réduire le crime, notamment le Bill C-71 et le Bill C-83 qui est encore à l'étude. Ce Bill C-16 sur la protection des emprunteurs et déposants est un autre exemple de ces mesures souhaitables.

Nous comprenons que le but de cette loi est de tracer un plan visant l'élimination du prêt usuraire pratiqué par certaines compagnies financières et par des éléments du crime organisé. Considérant cet objectif, nous croyons que la protection des emprunteurs et déposants est d'importance secondaire.

[Texte]

• 0955

It is noteworthy that the Association realizes this bill had as its basis the protection of depositors and borrowers against loansharking, but it would appear that the main emphasis leaves something to be desired in this particular field. By and large the Association endorses the provisions of this bill, but through the specific comments that follow hereafter we hope to bring forth those shortcomings which we feel are related to loansharking as a criminal activity rather than the over-all aspect of money lending which is covered by Bill C-16.

We believe this bill is particularly suited to dealing with problems arising from the behaviour of genuine lending agencies and even those agencies who are genuine, but who are inclined to unethical practices. However, we do not think it meets the problems as seen by the police in dealing with that element which, for want of a better term, we can call criminal lenders. We foresee problems arising from the mixing of civil procedures and the criminal law and even the efforts of the Administrator himself might possibly indicate that the purpose of the bill, in spite of its criminal provisions, is for the purpose of creating a collection agency. If and when this view becomes public knowledge there is a likelihood that the police will consider this as a civil matter generally and one in which they need not be too concerned. Our suggestions are made for the sole purpose, not only of enforcing the provisions of Bill C-16 effectively, but ensuring that all police forces, municipal, provincial and federal in this country are charged with the responsibility of enforcement.

We suggest that serious consideration be given to dealing with what we have termed the criminal lender as, for example, members of organized crime and professional criminals by way of a special provision within the Criminal Code of Canada.

We are of the firm view that provision should be made in this proposed act or in the Criminal Code to deal separately with the criminal lender. In this way the law will differentiate between the crime of loan-sharking and those less serious lending offences which may be dealt with by way of summary conviction or administratively under the provisions of Bill C-16.

We are somewhat apprehensive that the philosophy of this bill in dealing with genuine lending agencies who may or may not use unethical practices could result in the view being held that the purpose of this bill is also to involve the police in collection procedures. Whether this idea gathers force or not this Association would like to ensure that there be no doubt whatsoever our sole concern for the protection of society must rest in the prosecution of the criminal money lender. Historically, police and courts have hesitated to enforce and try offences in which there is the slightest suggestion that prosecutions have only taken place when there has been a failure to resolve the problems in another fashion. It is our concern that where this situation exists, the public will not receive the degree of enforcement that it normally expects of our police forces. In fact, there have been instances where enforcement of

[Interprétation]

L'Association réalise bien sûr que cette loi vise surtout la protection des emprunteurs et déposants contre le prêt usuraire mais il appert que les dispositions n'ont pas la force nécessaire pour y arriver. Généralement l'Association appuie les dispositions du projet de loi, mais nous croyons, nous l'avons dit, qu'il y a certaines lacunes à l'égard des activités usuraires et que les dites dispositions s'adressent surtout d'une manière générale à ceux qui voudraient profiter de certaines circonstances financières et même enfreindre la loi sans qu'il y ait acte criminel. Nous reviendrons sur ces lacunes qui nous semblent toucher l'aspect criminel des prêts usuraires plutôt que la question générale des prêts monétaires envisagée dans le Bill C-16.

Nous disions tout à l'heure qu'à notre avis ce projet de loi traite particulièrement de certains problèmes entre emprunteurs et véritables compagnies de prêt qui, dans certains cas ont un penchant pour des transactions malhonnêtes. Nous répétons, nous ne croyons pas que ce projet de loi se mesure aux problèmes posés par l'élément criminel et envisagés par la police. Il se peut qu'un chevauchement de procédures civiles et criminelles présente des problèmes, et même les dispositions régissant les activités de l'administrateur pourraient laisser croire que le but du projet de loi, en dépit de ces dispositions visant les activités criminelles, est la création d'un moyen de perception. Qu'il en soit ou non ainsi: il est très probable que cette législation sera considérée comme matière civile par les autorités policières, quelque chose de complètement étranger à l'activité criminelle et alors d'une importance secondaire. Nos recommandations sont formulées non pas uniquement dans le but d'assurer l'efficacité du Bill C-16 mais aussi en vue d'assurer uniformément dans le pays la participation de la police au palier municipal, provincial et fédéral.

Nous recommandons qu'une considération toute particulière soit portée aux prêteurs criminels tels que la fraternité du crime organisé et les criminels de profession en leur réservant une section particulière dans le Code criminel.

Nous croyons fermement qu'une disposition spéciale soit dans cette loi soit dans le Code criminel doit être réservée aux prêteurs criminels de sorte que la loi puisse établir une distinction nette entre le prêt usuraire criminel et les infractions moins sérieuses qui pourraient être réglées par voie de déclaration sommaire de culpabilité ou par disposition administrative en vertu du Bill C-16.

Nous constatons avec une certaine appréhension que l'esprit de ce projet de loi, dans la mesure où il s'applique à des prêteurs honnêtes, qui ont ou non recours à des pratiques malhonnêtes, pourrait porter à croire que son but est aussi d'impliquer les autorités policières dans le processus de perception. Que ce point de vue soit accepté ou non, l'Association désire assurer sans équivoque que son seul souci est la protection de notre société par la poursuite du prêteur criminel. Depuis toujours les autorités policières hésitent quelque peu à rédiger des chefs d'accusations lorsqu'il y a moins d'un soupçon que des poursuites judiciaires ont été intentées en dernier ressort. Nous craignons qu'une telle situation prive le public de la protection à laquelle il a droit. Il y a même eu des occasions où la mise en vigueur de telles lois dans de telles circonstances a été réduite à néant.

[Text]

such laws in such circumstances have become minimal, if nonexistent.

In so far as the present bill is concerned, it is our opinion for the sake of effective enforcement the offenses covered in Clauses 37 and 38 of this bill should be included in Section 178.1 of the Criminal Code of Canada relating to electronic surveillance, as is now done with such legislation as the Food and Drugs Act as well as the Narcotic Control Act.

This is considered necessary in order to counter a common tactic of criminal money lenders in their use of the telephone in perpetration of offences contemplated in this bill. While the present bill permits an interpretation that the police may take enforcement action independently of that taken by the Administrator, it is our belief that this point should be more clearly stated within the bill. We also believe Clause 37 in relation to punishment needs clarification. Clause 37(1)(e) is not as well defined as it might be. In its present form Clause 37 (1)(e) could, in fact, result in no penalty at all, albeit relating to indictable offence. We do not think it is the intention of Parliament to allow persons convicted of this type of offence to be disposed of in this manner.

Further, it is our opinion that some of the offences dealt with in this bill are similar to offences in the Criminal Code relating to extortion and that the punishment for such offences in this bill should be the same as the punishment in the Criminal Code for extortion, namely 14 years in prison. Indictable offences of this nature should not include the possibility of absolute or conditional discharges.

• 1000

Also, there is a need, in the punishment sections, for the provision of additional punishment for subsequent offences, both on summary conviction and indictment; and in the latter case, there is need for provision of a mandatory jail term upon conviction. It is also our belief that there should be a greater minimum money penalty in the case of indictable offences, and that the present \$1,000 should be increased to a larger sum between \$2,000 and \$5,000. It is the experience of the larger police forces in this country that criminal lenders make like sums of money on single loans and that, in effect, the fines listed in this bill simply cover the licensing of their criminal activities.

In conclusion, we believe that an effort is being made in the right direction but that the protection of the debtor may be such that the reputable institution will not readily lend to any but the most credit-worthy customers. Loan-sharking by others on poor-risk debtors will continue until it becomes apparent how real the actual enforcement and penalties under the Act are going to be.

We would like to lay particular emphasis on the necessity for singling out the criminal loan-sharking element in an even more evident manner than presently proposed.

[Interpretation]

En ce qui concerne ce projet de loi, nous croyons qu'il serait beaucoup plus efficace si les offenses tombant sous le coup des articles 37 et 38 tombaient également sous le coup des articles 178.1 du Code criminel du Canada ayant trait à la surveillance électronique comme pour la loi sur les aliments et drogues et la loi sur les stupéfiants.

Cela nous semblerait essentiel afin de parer aux tactiques du prêteur criminel se servant d'appareil téléphonique dans la perpétration des offenses considérées dans ce projet de loi. Bien que ce projet de loi prévoit que la police peut agir indépendamment de l'administrateur, nous croyons que cette disposition devrait être clarifiée. Nous estimons également que l'article 37 sur les peines souffre d'ambiguïté, plus particulièrement le sous-alinéa (e) de l'alinéa 1. En effet, tel quel, le sous-alinéa en question ne prévoit en réalité aucune peine même si l'infraction est un acte criminel. Ce n'est sûrement pas l'intention du gouvernement.

En outre, nous sommes d'avis que certaines infractions tombant sous le coup de ce projet de loi sont semblables aux actes d'extorsion traités dans le Code criminel et que la peine devrait donc être la même, à savoir 14 ans de prison. Une personne coupable d'un acte criminel de ce genre ne devrait pas pouvoir bénéficier d'une libération conditionnelle ou absolue.

D'autre part dans les articles portant sur les peines, il serait nécessaire de prévoir une peine supplémentaire pour infractions répétées, qu'il s'agisse de déclaration sommaire de culpabilité ou de véritable inculpation. Il faudrait d'ailleurs, dans ce dernier cas, envisager un emprisonnement obligatoire si la personne est déclarée coupable. Nous estimons d'autre part que les amendes minimales devraient être supérieures dans le cas d'inculpation et passer de \$1,000 à une somme qui serait fixée entre \$2,000 et \$5,000. L'expérience a prouvé aux forces de police que les usuriers gagnent de telles sommes sur un seul prêt et qu'en fait les amendes prévues dans ce projet de loi représenteraient tout juste ce que leur coûterait un permis pour ces activités criminelles.

Enfin, nous pensons qu'il y a là un pas dans la bonne direction, mais que la protection du débiteur peut être telle que les compagnies financières réputées auront tendance à ne prêter qu'aux clients dont le crédit est le plus sûr. Aussi les prêts usuraires continueront pour les débiteurs présentant des risques, du moins tant qu'on ne saura pas exactement comment sera appliquée la loi et quelles seront les peines prévues.

Nous croyons qu'il vaut la peine d'insister sur la nécessité d'isoler et de faire ressortir l'élément criminel du prêt usuraire d'une manière plus évidente et plus précise que dans le projet de loi actuel.

[Texte]

I have some additional notes, Mr. Chairman. They deal with some of the highlights of this bill and, if I may, I would like to run through them.

The Chairman: Do you wish to read them into the record now?

D/Chief Welsh: I would, please.

The Chairman: Fine.

D/Chief Welsh: There is no question in our mind but that this bill is most aptly described—a borrowers and depositors bill. It would appear to protect the borrower; however, how it will affect a legitimate lender is difficult for us to say.

From a review of the bill, I would suggest that it is primarily geared to regulate and control the legitimate lender as well as the legitimate but unethical lender. In our view, we do not see this as a police matter but rather one for the administrator who, we hope, will have adequate regulations to assist him. It goes without saying that, should either of the previously described lenders enter into criminal lending, we, the police, will not only have great interest but, in fact, an obligation.

We fear that the civil nature of much of this bill may not leave the police as free as they should be to enforce the criminal provisions. It is obvious that the police should not become involved in abuses or errors by legitimate lending institutions. It seems that the bill intends for these matters to be dealt with by the administrator, and rightly so in an administrative matter. We say this because we believe that the bill is constructive, that the civil process is outlined, and that the authority of the administrator could well compromise the criminal proceedings which might take place or be taken.

We note that one of the major intentions of the bill is to attack the loan-shark or criminal money lender, the pivot around whom many of the most serious crimes revolve. The money obtained from criminal lending finances organized crime activities, such as prostitution and gambling, which in itself generates business for the criminal lender and other crimes. Victims of loan-sharks are often forced to commit serious crimes to meet their debt, and I will give you some examples.

The third type of crime involving loan-sharks is that committed by themselves to collect their outstanding debts. Because of the very nature of criminal lending and the criminals involved we would like to see the offences pertaining to their offences included in the Criminal Code, rather than have their lending activities involved with those legitimate lending institutions which can be handled by the administrator in an administrative fashion, rather than through the courts. Because of the criminal nature of loan-sharking and its relationship to organized crime, we believe it should be covered as a crime in the Code.

We also believe that there will be a tendency for charges of loan-sharking to take into account the activity described in Clause 37(3), (a) to (e) inclusive, and that such activity will be disposed of in the punishment described in Clause 37(1) (d) and (e), rather than the most serious offence of extortion and

[Interprétation]

Monsieur le président, j'ai quelques autres notes ici. Il s'agit des points saillants du projet de loi et j'aimerais les parcourir rapidement.

Le président: Voudriez-vous les lire maintenant pour qu'elles soient enregistrées?

Le chef adjoint Welsh: Oui, s'il vous plaît.

Le président: Très bien.

Le chef adjoint Welsh: Il est tout à fait évident pour nous que ce projet de loi vise la protection des emprunteurs et des déposants. Toutefois, il est difficile de déterminer en quoi il touchera un bailleur de fonds légitime.

Après avoir examiné le projet de loi, je dirai que l'objectif est essentiellement de réglementer et de contrôler le bailleur de fonds légitime ainsi que celui qui peut parfois se livrer à des actes malhonnêtes. A notre avis, cela ne regarde pas la police, mais l'administrateur qui, nous l'espérons, sera outillé de règlements adéquats. Il va sans dire que si un de ces bailleurs de fonds devait se livrer à des pratiques criminelles, la police non seulement s'y intéresserait fortement mais, en fait, se sentirait obligée d'intervenir.

Nous craignons que ce projet de loi ne laisse pas à la police assez de liberté pour en appliquer les dispositions criminelles. Il est évident que la police ne peut s'occuper des abus ou des erreurs commis par des prêteurs légitimes. Le projet de loi semble prévoir que ces questions relèveront de l'administrateur, et à juste titre, puisqu'il s'agit de questions administratives. Nous le précisons, car nous estimons que le projet de loi est constructif, que la procédure civile est bien décrite, et que l'autorité de l'administrateur pourrait compromettre les procédures criminelles éventuelles.

Nous remarquons qu'une des principales intentions du projet de loi est d'attaquer l'usurier ou le prêteur criminel, autour duquel tournent la plupart des crimes sérieux. L'argent obtenu dans des opérations de prêts criminels finance d'autres activités comme la prostitution et le jeu qui constituent d'autres affaires pour le prêteur criminel et peuvent susciter d'autres crimes. Les victimes de ces ururiers sont souvent contraintes de commettre des crimes très graves pour rembourser leurs dettes, et je vais vous donner quelques exemples.

Le troisième type de crime lié au prêt usuraire est celui que commet le prêteur lui-même pour percevoir certains prêts en souffrance. Du fait de la nature même du prêt criminel et de ces criminels, nous aimerions que ces infractions soient incluses dans le Code criminel plutôt que confondues avec celles des compagnies de prêts légitimes, qui peuvent être réglées par l'administrateur, de préférence aux tribunaux. Étant donné la nature criminelle du prêt usuraire et de ses liens avec le crime organisé, nous pensons qu'il devrait être considéré comme un crime aux termes du Code.

Nous estimons d'autre part que les accusations de prêts usuraires comporteront l'activité décrite à l'article 37(3), *a*) à *e*) inclus, et qu'une telle activité sera sanctionnée par la peine décrite à l'article 37(1) *d*) et *e*), plutôt que l'infraction plus sérieuse d'extorsion et la peine plus sévère de 14 ans prévue au Code criminel.

[Text]

the greater punishment provided in the Criminal Code, namely 14 years.

We believe that criminal lending, which is so often linked to crimes such as murder, corruption, extortion, intimidation and arson, to name a few, should not be associated with legitimate lending agencies as is done in Bill C-16. We believe that the criminal lender, at whom certain provisions are aimed, would be treated more leniently under this bill than he would be if charged with the same offence under the Code.

I refer you again to Section 305, which is the particular section on extortion.

• 1005

At this time, if I may, I would like to read some of a few cases that are before us at present emanating from Toronto, and there are a few examples. During the early part of 1974 the victim, a 32-year-old male, borrowed \$7,500 from a loan shark in the Windsor area. He paid \$3,000 before running into difficulty with his payments. The victim turned to boosting—shoplifting—in the London area to make his payments. He was apprehended and sentenced to 18 months. The victim was released on probation after serving 9 months, and upon his release he was visited by loan sharks and advised that he now owed \$30,000. He again commenced payments and paid a further \$1,500. Again having difficulty with his payments he was again visited by the loan sharks; at this time both he and his wife were assaulted, as well as having most of his furniture destroyed. The message left was “pay or else”. The victim again turned to boosting in the Toronto area, with the result that he was apprehended. At this time he reported the above, naming the loan shark. This still is under investigation by Metro and OPP.

In December, 1975, the victim, a 50-year-old male who was a prominent businessman, ran into financial troubles. He was a gambler. He was able to borrow \$15,000 from his bank but required more money. He again approached his bank. The bank manager on this occasion had him sign a blank demand note, then arranged a loan of \$23,000 at 10-per-cent interest per month from a loan shark. The victim was unable to meet his payments and started to receive telephone calls threatening him with bodily harm if payments were not made forthwith. This was reported, the threats recorded, and two men were arrested. The victim also lost his job at this time as a result of this. The \$50,000-plus bracket—this is what he was receiving. He was forced into personal bankruptcy, lost his home and property valued at about \$400,000, as well as other property valued at \$300,000.

In January, 1976, the victim, a 25-year-old female, borrowed \$15 with interest at \$5 a day. When the victim reached \$100 she was threatened with bodily harm. The victim was then told to join the loan shark's stable and work off the debt

[Interpretation]

Pour nous, le prêt criminel, si souvent lié aux crimes tels que meurtres, corruption, extorsion, intimidation et incendies criminels, pour n'en citer que quelques-uns, ne devraient pas être associés dans le Bill C-16 aux prêts de compagnies financières légitimes. Nous pensons que le prêteur criminel, qui fait l'objet de certaines dispositions de la loi, sera traité avec plus d'indulgence dans le cadre de ce projet de loi que s'il était accusé de la même infraction en vertu du Code criminel.

Je vous renvoie à nouveau à l'article 305 qui porte précisément sur l'extorsion.

Si vous le permettez, j'aimerais vous lire certains cas qui nous ont été soumis et qui proviennent de la région de Toronto; il ne s'agit que de quelques exemples. Au début de 1974, la victime, un homme de 32 ans de la région de Windsor, a emprunté \$7,500 à un usurier. Après avoir remboursé \$3,000 il a connu des difficultés de paiement et s'est mis au vol à l'étalage dans la région de London afin de pouvoir payer. Il a été arrêté et condamné à 18 mois de prison. Après 9 mois d'emprisonnement, il a été mis en liberté conditionnelle et immédiatement, les usuriers lui ont rendu visite pour l'avertir qu'il devait maintenant \$30,000. Il a recommencé à rembourser et leur a versé encore \$1,500. Comme il était de nouveau incapable de verser les remboursements prévus, les mêmes usuriers lui ont rendu de nouveau visite, s'en sont pris à son épouse et à lui-même et ont détruit presque tous leurs meubles. Ce comportement voulait dire «Vous avez intérêt à payer.» Notre victime a recommencé à faire du vol à l'étalage dans la région de Toronto et a été arrêtée de nouveau. A ce moment-là, il a décidé de faire un rapport et de révéler le nom de l'usurier. La police de l'agglomération de Toronto et la Sûreté provinciale de l'Ontario enquêtent sur ce cas.

En décembre 1975, une autre victime, un homme d'affaires en vue de 50 ans, s'est trouvé dans des difficultés financières à la suite de pertes de jeu. Il a réussi à emprunter \$15,000 à sa banque; cette somme étant insuffisante, il s'est adressé de nouveau à son gérant de banque. A ce moment-là, celui-ci lui a demandé de signer une note de demande en blanc et a négocié avec un usurier un emprunt de \$23,000 à un taux d'intérêt de 10 p. 100 par mois. La victime, incapable de faire face aux paiements, a commencé à recevoir des appels téléphoniques le menaçant de sévices s'il ne trouvait pas l'argent nécessaire immédiatement. Il a fait un rapport à la police, les menaces ont été enregistrées et deux hommes ont été arrêtés. A la suite de ces événements, notre victime a aussi perdu son emploi où il touchait dans les \$50,000. Il a dû déclarer une faillite personnelle, il a perdu sa résidence et des biens fonciers pour une valeur de quelque \$400,000, ainsi que d'autres valeurs d'environ \$300,000.

En janvier 1976, une autre victime, une jeune femme de 25 ans a emprunté \$15 à un taux d'intérêt de \$5 par jour. Lorsque son emprunt a atteint la somme de \$100, on l'a menacée de sévices. On lui a conseillé de se joindre à l'équipe de l'usurier

[Texte]

through prostitution. This was not reported at the time of the occurrence.

In February, 1976, the victim, a 40-year-old man, borrowed \$15,000 to pay off a gambling debt. When he was unable to repay the loan two men were hired for \$2,500 to break an arm and a leg of the victim. Armed with a sawed-off shotgun these two men attended at the victim's store and assaulted his partner when he tried to interfere. The two men have been arrested.

In May, 1976, the victim, a 23-year-old male, borrowed \$600, using his auto valued at \$1,500 for collateral. The victim missed a payment, was assaulted and forced to sign the ownership of the vehicle over to the loan shark. This was not reported at the time it occurred. In June, 1976, the same victim needed money again. He returned to the same loan shark and again borrowed money, signing over a boat as collateral. The boat was immediately seized and sold by the loan shark. When the victim complained he was threatened with bodily harm. Two men have been arrested in this incident.

In May, 1976, the victim, a 33-year-old man, borrowed \$1,000 at 1-per-cent interest per week. The victim paid back \$1,500 and then stopped payments. In July, 1976, the victim was visited by the loan shark, assaulted with a tire iron and forced to sign over his auto for outstanding interest. The victim was hospitalized. Three men have been arrested and the auto has been recovered.

• 1010

In June 1976, the victim, a 33-year-old male, borrowed a sum of money from a loan shark with whom he had previous dealings. The original loan was paid. On this occasion he missed payments. As a result, he was pistol whipped and threatened with death if he failed to pay. Two men have been arrested.

December 1976—Victim, a 56-year-old female, borrowed \$15,000. Several months later the loan shark attended at her home and demanded \$40,000 as payment for the original loan. When she was unable to pay, he returned next day with two other men. The three men used baseball bats to break all the doors and windows of the house. The total damage was \$3,000. One man has been arrested.

These are just some examples of what is going on in this field that illustrate our concern. The Minister, I might add, has indicated that he, as well, is concerned with loan sharks. We feel that we must have very strong legislation to deal with them and we feel, again, that it should be in the area of the Criminal Code where the police forces of Canada would not have any difficulty in enforcing this kind of legislation. They might have under this bill, because some of the forces might say this is a federal matter and would leave it alone. Under the Criminal Code, there would be no doubt whatsoever.

I think that pretty well completes it, Mr. Chairman.

[Interprétation]

et de libérer sa dette en faisant de la prostitution. A ce moment-là, elle n'a rien rapporté à la police.

En février 1976, une autre victime, un homme de 40 ans, a emprunté \$15,000 pour payer une dette de jeu. Quand il a été incapable de rembourser, deux hommes ont été engagés pour la somme de \$2,500 avec l'ordre de lui briser un bras et une jambe. Armés de carabine à canon coupé, ces deux hommes se sont présentés au magasin de la victime et ont attaqué son associé qui essayait de protéger son patron. Les deux hommes ont été arrêtés un peu plus tard.

En mai 1976, une autre victime, un homme de 23 ans, a emprunté \$600 en utilisant comme garantie subsidiaire sa voiture évaluée à \$1,500. Cette victime a omis un versement, a été attaquée et forcée de renoncer au droit de propriété sur sa voiture en faveur de l'usurier. Cet incident n'a pas été rapporté au moment où il a eu lieu. En juin 1976, cette même personne a de nouveau eu besoin d'argent. Elle s'est présentée devant le même usurier pour emprunter d'autre argent et cette fois, a utilisé son bateau comme garantie. Immédiatement, l'usurier criminel s'est emparé du bateau et l'a vendu. Lorsque la victime s'est plainte, on l'a menacée de sévices. Deux hommes ont été arrêtés dans cette affaire.

En mai 1976, une autre victime, un homme de 33 ans, a emprunté \$1,000 à un taux d'intérêt de 1 p. 100 par semaine. La victime a remboursé \$1,500 et par la suite a cessé ses remboursements. En juillet 1976, cet homme a reçu la visite de l'usurier qui l'attaqué au moyen d'une barre de fer et l'a forcé à céder son droit de propriété sur sa voiture en remboursement de l'intérêt impayé. La victime a été hospitalisée, trois hommes ont été arrêtés et la voiture recouvrée.

En juin 1976, la victime, un homme de 33 ans, a emprunté de l'argent à un usurier avec qui il avait déjà fait affaire. Un prêt antérieur avait été remboursé. Cette fois-ci, il n'a pu faire quelques versements. A cause de cela, il a été battu avec un pistolet et menacé de mort s'il ne remboursait pas. Deux hommes ont été arrêtés.

En décembre 1976, la victime, une femme de 56 ans, a emprunté \$15,000. Quelques mois plus tard l'usurier s'est présenté chez elle et lui a demandé \$40,000 en remboursement du prêt initial. Comme elle ne pouvait payer, il est retourné le jour suivant avec deux autres hommes. Les trois hommes se sont servis de bâtons de base-ball pour briser toutes les portes et les fenêtres de la maison. Les dommages s'élevaient à 3,000. Un homme a été arrêté.

Voilà quelques exemples de ce qui se passe dans ce domaine qui nous préoccupe. J'ajouterai que le ministre s'inquiète également de cette question des usuriers. Il nous faudrait des lois très strictes pour nous en occuper et nous répétons que cela devrait relever du Code criminel, car cela faciliterait le travail des forces policières du Canada qui n'auraient ainsi pas de difficulté à appliquer ce genre de loi. Le bill ne les aidera pas autant, car certaines forces policières peuvent dire qu'il s'agit là d'une question fédérale et ne pas s'en occuper. Dans le cadre du Code criminel, il n'y aurait pas de doute possible.

Je crois que c'est à peu près tout, monsieur le président.

[Text]

The Chairman: Thank you, Deputy Chief Welsh, for your comments and your statement. We can now commence the questioning. The first questioner is Mr. Clarke.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Thank you, Mr. Chairman.

I would like to ask Deputy Chief Welsh if he could somehow or other define loan sharking for the Committee. It is attached to violence? Is it attached to a rate of interest? Is it attached to a kind of loan or type of lender? I am not entirely clear.

D/Chief Welsh: I thank loansharking, of course, is attached to all of these things; it is attached to violence, it is attached to high interest rates—you name it.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): But are all the ingredients necessary to find the existence of loansharking?

D/Chief Welsh: Not necessarily so but, generally speaking, one flows from the other: the high interest rates, being unable to pay, then the violence, the threats, then the violence, then other kinds of things. Then the loan sharks, as I said earlier, even come in and commit crimes to collect their debts—such as the violence.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I am a little concerned that if we are successful in eliminating loan sharking the violence, and so on, that is carried out at present by loan sharks will be carried out by the people who were owed the money in the first instance. In the examples you gave, I think the first one where a man borrowed \$7,500 from a loan shark, you did not say what he borrowed it for and he is the one who later turned to boosting; there was a gambler who borrowed \$15,000—and so on. Let us take the instance of somebody who is borrowing to pay off a gambling debt. I suppose the gambler would come along and take the same measures to enforce his debt as the loan shark does later. In other words, the borrower is simply putting off his misery. Is that a likelihood?

D/Chief Welsh: We have the gambler with the gambling people. He then gets into them for large sums of money. Of course, to meet his obligations—because most gamblers want to continue gambling—he, in turn, approaches a loan shark, who usual by is part and parcel of the gambling operation. The loan shark comes forward and lends him the money and then it starts. He is into them for all kinds of money, it ends up that he cannot pay. He has met his obligation as far as the gambling aspect of it is concerned, he has paid off his bill, but he simply gets further in. Then the violence comes in and everything else, as we have illustrated here today.

• 1015

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): The violence that is involved, is that not already illegal and punishable under other statutes, like the Criminal Code?

D/Chief Welsh: Yes, it certainly is in a lot of the cases, but when we are dealing with loan sharking we feel that it should be in the Code for the reasons that I have illustrated.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Do you mean that it would be easier for you to prosecute?

[Interpretation]

Le président: Merci, monsieur le sous-chef Welsh de vos remarques et de votre déclaration. Nous pouvons maintenant passer aux questions. Le premier sur ma liste est M. Clarke.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Merci, monsieur le président.

J'aimerais demander au sous-chef Welsh de définir ce qu'est l'usure pour l'information du Comité. Est-ce qu'elle est liée à la violence? Ou aux taux d'intérêt? Est-ce lié à un genre particulier de prêt ou de type de prêteur? Je ne comprends pas tout à fait bien.

Le chef adjoint Welsh: Je pense que l'usure est liée à peu près à tout ce que vous venez de dire. Elle est liée à la violence, aux taux d'intérêt excessifs et à tout le reste.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Mais est-ce que tous ces éléments sont nécessaires pour que l'on parle de prêt usuraire?

Le chef adjoint Welsh: Pas nécessairement mais en général une chose découle de l'autre: les taux d'intérêt excessifs, qui ne peuvent être payés, engendrent violence, menaces, encore plus de violence et bien d'autres choses. Les usuriers, comme je l'ai dit plus tôt, peuvent même commettre des crimes pour percevoir les dettes.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Je crains que si nous réussissons à éliminer l'usure, la violence et toutes les autres choses actuellement en usage, tout continuera avec les gens à qui l'argent est d'abord dû. Dans les exemples que vous avez donnés, je pense à l'homme qui a emprunté \$7,500 à un usurier—mais vous n'avez pas dit pourquoi il avait emprunté cette somme—, c'est pourtant lui qui, plus tard, s'est mis à réclamer; il y avait aussi le joueur qui avait emprunté \$15,000 et bien d'autres cas. Prenons l'exemple de la personne qui a emprunté pour rembourser une dette de jeu. Je suppose que le joueur prendra, pour garantir sa dette, les mêmes mesures que l'usurier plus tard... Autrement dit, l'emprunteur ne fait que remettre à plus tard ses difficultés. Est-ce possible?

Le chef adjoint Welsh: Il y a le joueur évidemment dans le monde du jeu. Il joue pour de grosses sommes d'argent. Évidemment pour répondre à ses obligations,—étant donné que la plupart des joueurs veulent continuer à jouer,—il communique avec un usurier qui habituellement fait également partie de ce monde du jeu. L'usurier lui prête de l'argent, et c'est là le début. Il contracte alors toutes sortes d'emprunts et finalement il ne peut rembourser. Il a pu répondre à ses obligations de jeu, il a réglé sa facture, mais il s'enfonce davantage. La violence entre en ligne de compte et tout le reste, comme je l'ai mentionné aujourd'hui.

M. Clarke (Vancouver Quadra): La violence dans ce cas-là n'est-elle pas déjà illégale et punissable en vertu des autres lois, comme le Code criminel?

Le chef adjoint Welsh: Oui, certainement, dans la plupart des cas, mais nous estimons que le prêt usuraire devrait relever du Code pour les raisons que nous avons énumérées plus tôt.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Voulez-vous dire qu'il vous serait plus facile de poursuivre?

[Texte]

D/Chief Welsh: It would be as well. We see it as such. The penalty sections in this bill we do not feel are strong enough.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): In Bill C-16?

D/Chief Welsh: That is correct. The kinds of things that emanate from loan sharking are certainly the similar crimes, such as extortion and robbery, for that matter, as illustrated in the Code. They are very serious crimes and they are listed as such. We feel that the penalty section in Bill C-16 is not that serious and, of course, as you can appreciate, you would be entitled to or possibly would receive an absolute or conditional discharge. As to the absolute and conditional discharge, we certainly feel there is a place for that in the Code but we are dealing with loan sharks and the viciousness of it all and the havoc they wreak in the homes and as far as the economy of the country is concerned. Look at this chap Obront who is before the Quebec Crime Commission at the moment. Part of his apparent illegal gains, they are talking in terms of \$84 million. He is presently in jail serving a four-year term, and at the end of that term they intend to deport him to the States. I suspect the States have no charges against him. I do not know. Here again is a chap who is really in the business and he touches all bases, according to the information received from the Crime Commission, and even to that point, right here in Ottawa.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Deputy Chief Welsh, I do not want to go into a specific case, but I think you said that the penalties provided under this bill were not adequate, in your opinion. If the bill is not changed, would you then proceed under the Criminal Code if you were prosecuting? I think the Minister said that the penalties here are designed to discourage the fairly legitimate lender from charging too high a rate, even though he has not defined the rate yet. So, you would have to operate under this bill and the Criminal Code if you were prosecuting somebody for busting up a house or beating a person, or something like that.

D/Chief Welsh: But I can see that if it is a loan sharking operation as such that I would suggest that the defence lawyer is going to demand his client be charged under this bill rather than these other sections, if we are bringing in loan sharking. However, if loan sharking is contained in the Criminal Code we then have the authority right there.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): And it is not now?

D/Chief Welsh: And it is not now, no, sir.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I want to get on to a slightly different topic before my time is up, Mr. Chairman. You mentioned one example, Deputy Chief Welsh, about a fellow who borrowed \$1,000 at 1 per cent a week, and he made some payments and then he had some problems. Would that have been an example of loan sharking because of the rate of 1 per cent a week?

D/Chief Welsh: Of course, I do not know what the rate is as yet because, as I understand it, it has not been struck.

[Interprétation]

Le chef adjoint Welsh: Ce serait aussi facile, à notre avis. Les articles concernant les amendes dans le bill ne sont pas suffisamment sévères à notre avis.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Dans le bill C-16?

Le chef adjoint Welsh: C'est cela. Ce qui résulte du prêt usuraire est certainement assimilable à l'extorsion et au vol, qui sont mentionnés dans le Code. Ce sont des crimes très sérieux, identifiés comme tels. Nous croyons que les articles concernant les amendes dans le bill C-16 ne sont pas tellement sérieux et, évidemment, vous vous en doutez, vous pouvez bénéficier d'une mise en liberté absolue ou conditionnelle. Dans l'un ou l'autre cas, nous sommes d'avis que le Code devrait en faire mention. Car nous avons affaire à des usuriers, à leurs activités permicieuses et aux dommages causés aux foyers et à l'économie du pays tout entier. Prenez le cas de ce type Obront qui passe devant la Commission de crime du Québec présentement. Une partie de ses gains illégaux apparents, s'élève à quelque 84 millions de dollars. Il purge actuellement une peine de 4 ans de prison, après quoi il sera probablement expulsé aux États-Unis. Je crois que les États-Unis n'ont pas d'accusation à porter contre lui. Je ne sais pas. Voilà donc un bonhomme qui est vraiment engagé dans ce genre d'activités et qui encaisse tous ses bénéfices d'après les renseignements qu'a reçus la Commission du crime; ici même à Ottawa.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Monsieur le sous-chef Welsh, je ne veux pas parler de cas précis; vous avez dit que les amendes prévues dans le bill n'étaient pas suffisantes, à votre avis. Si le bill n'est pas changé, vous appuieriez-vous sur le Code criminel en cas de poursuite? Le ministre a dit que les amendes prévues par le bill visaient à décourager le prêteur moyen légitime de demander un taux d'intérêt trop élevé, même si le taux d'intérêt n'a pas encore été défini. Il vous faudrait donc agir en fonction du bill et du Code criminel si vous deviez poursuivre quelqu'un qui, par exemple, défonce une maison ou qui blesse une personne.

Le chef adjoint Welsh: S'il s'agissait d'un prêt usuraire comme tel, je suppose que l'avocat de la défense demanderait que son client soit accusé en vertu du bill plutôt qu'en vertu de ces autres articles, s'il s'agit de prêt usuraire. Toutefois, si le prêt usuraire faisait partie du Code criminel, nous aurions cette autorité.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Ce n'est pas le cas actuellement?

Le chef adjoint Welsh: Non, ça ne l'est pas, monsieur.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Je voudrais soulever un sujet un peu différent avant que mon temps ne soit écoulé, monsieur le président. Vous avez mentionné l'exemple, monsieur le sous-chef Welsh, de ce type qui emprunte \$1,000 à 1 p. 100 par semaine, qui a effectué certains paiements et a ensuite eu des difficultés. Serait-ce un exemple de prêt usuraire parce que le taux était de 1 p. 100 par semaine?

Le chef adjoint Welsh: Je ne sais pas évidemment ce qu'est le taux, car si j'ai bien compris, il n'a pas encore été fixé.

[Text]

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): That is right, but it appears likely from what we know that the criminal rate will be somewhat above 1 per cent a week.

Mr. W. H. Kelly (Deputy Commissioner, Royal Canadian Mounted Police, Retired): It is 20 per cent.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): It is 20 per cent?

Mr. Kelly: It is 20 per cent per week.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Per week?

Mr. Kelly: Per week. It is 1040 per cent in simple interest.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Wait a minute. I am sorry.

Mr. Kelly: This is the criminal lending rate.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Where?

Mr. Kelly: With loan sharks.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): That is what they charge?

Mr. Kelly: That is what they charge.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): But this fellow was only charging 1 per cent a week.

Mr. Kelly: It is \$6 for \$5. For every \$5 you borrow you pay \$6. It is 20 per cent per week.

• 1020

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): That is a different example. And I think Chief Welsh did say 1 per cent a week on the \$1,000 loan. It was about your second-to-last example, I think.

Mr. W. H. Kelly (Deputy Commissioner (Retired), Royal Canadian Mounted Police): I think you will find in the example that it was not just lending per se that was the problem; it was the activities that went along with it, the threats and the violence, and so on.

D/Chief Welsh: Yes. He was assaulted with a tire iron and forced to sign over his auto.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): But the rate was 1 per cent a week.

D/Chief Welsh: That is according to this.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): And it is possible—I will not say likely—that that would be within the criminal rate; that would be a legal rate of interest to charge, 52 per cent. On some supposedly fully secured loans, it is quite legal to charge 24 per cent per annum now, and on an unsecured loan to a bad credit risk, 52 per cent probably is not unreasonable in the regular scheme of things.

D/Chief Welsh: I wonder if Mr. Poirier has some thoughts on that. Perhaps he could respond to your question.

Mr. Bernard Poirier (Executive Director, Canadian Association of Chiefs of Police): Well, I might have. Thank you very much, Mr. Chairman.

I might add, as Deputy Chief Welsh indicated, that the main difference, the essential difference, is in the way the loan

[Interpretation]

M. Clarke (Vancouver Quadra): C'est exact, d'après ce que nous avons entendu dire le taux criminel est un peu plus élevé que 1 p. 100 par semaine.

M. W. H. Kelly (commissaire adjoint, (retraité) Gendarmerie royale du Canada): Il est de 20 p. 100.

M. Clarke (Vancouver Quadra): De 20 p. 100?

M. Kelly: Il est de 20 p. 100 par semaine.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Par semaine?

M. Kelly: Oui. Cela fait 1040 p. 100 en intérêt simple.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Attendez un instant, excusez-moi.

M. Kelly: C'est là le taux de prêt criminel.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Où?

M. Kelly: Chez les usuriers.

M. Clarke (Vancouver Quadra): C'est ce qu'ils demandent?

M. Kelly: C'est cela.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Mais ce type ne demandait que 1 p. 100 par semaine.

M. Kelly: Ce qui fait \$6 pour \$5. Pour chaque \$5 que vous empruntez, vous en payez \$6, soit 20 p. 100 par semaine.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Voilà un exemple différent. Je pense que le chef Welsh a parlé de 1 p. 100 par semaine pour un prêt de \$1,000. C'était dans l'avant dernier exemple.

M. Kelly: Vous verrez dans cet exemple qu'il ne s'agit pas simplement du prêt lui-même mais que les activités connexes, les menaces, la violence, faisaient problème etc.

Le chef adjoint Welsh: Oui. Il a été attaqué avec un levier pour pneu et forcé de signer une garantie sur sa voiture.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Mais le taux était de 1 p. 100 par semaine.

Le chef adjoint Welsh: Selon ces renseignements.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Il est donc possible, je ne dirai pas probable, que ce soit en dessous du taux criminel; cela ferait un taux légal d'intérêt de 52 p. 100. Sur certains prêts soi-disant tout à fait garantis, il est actuellement très légal de demander 24 p. 100 par année; et sur des prêts non garantis qui constituent un mauvais risque en matière de crédit, un taux de 52 p. 100 probablement ne serait pas déraisonnable dans l'ordre actuel des choses.

Le chef adjoint Welsh: Je me demande si M. Poirier a des idées sur le sujet. Peut-être voudra-t-il répondre à votre question.

M. Bernard Poirier (Directeur exécutif, Association canadienne des chefs de police): Oui en effet, je vous remercie beaucoup, monsieur le président.

J'ajouterai, comme l'a mentionné M. le chef Welsh, que la différence importante, la différence essentielle, tient à la façon

[Texte]

is enforced. You could have a very legitimate rate of interest that would not be usurious at all but the method of enforcing that loan makes the difference. A person who could not legitimately borrow from a good lending institution would have to go to a loan shark. The loan shark might lend at a very low interest but the method of enforcement would put him in the loan shark category.

The Chairman: Thank you, Mr. Clarke. Your time is up but I will put you down for the next round.

Mr. Flynn, followed by Mr. Rodriguez.

Mr. Flynn: Thank you, Mr. Chairman.

First, I want to congratulate Deputy Chief Welsh and Mr. Kelly and all his confrères and their association on coming before this Committee and making their presentations known. I think it is important for a major group of this nature in our country to show that they are not only interested in the policing of our nation but in all of the other things that are pertinent to it.

And second, Mr. Chairman, I would like to rap your knuckles, if I may. I was here at 9.20 this morning before anybody else. I am the first on the list, and you should have had the courtesy to call me first.

The Chairman: Well, Mr. Flynn . . .

Mr. Flynn: It is now 40 minutes since we commenced, Mr. Chairman. Now if I may go on—I do not need your apology.

The Chairman: Order, please. Order, please.

Mr. Flynn: I do not need your apology, Mr. Chairman.

Mr. Robinson: It is not a question of an apology; it is a question of an explanation. It has always been a courtesy of this Committee to allow the official Opposition to speak first.

Some hon. Members: Hear, hear!

Mr. Flynn: Well then, they are 45 minutes late. I do not think that should happen, Mr. Chairman.

As a matter of fact, at a steering committee meeting, I thought that was changed. They are always late, and the Liberals were here first. But that is beside the point.

An hon. Member: Garbage.

Mr. Flynn: Friday morning is a tough morning . . .

An hon. Member: It is not.

Mr. Flynn: Friday morning is a tough morning to get anybody here, and you should be a little more courteous.

The Chairman: Well, Mr. Flynn, you were not here on time either. As a matter of fact, only the Chairman was here at 9.30 a.m. when the meeting was to start.

Mr. Flynn: Your eyes were not open. You were talking to two men back there.

An hon. Member: We should have our witnesses maintain order.

[Interprétation]

dont le prêt est appliqué. Vous pourriez avoir un taux d'intérêt très légitime pas du tout usuraire, mais une méthode d'application qui fasse toute la différence. Une personne qui ne peut légitimement emprunter à une bonne institution de prêt aurait peut-être à s'adresser à un usurier. L'usurier pourrait prêter à un taux d'intérêt très bas, mais la méthode de recouvrement pourrait le placer dans la catégorie des usuriers.

Le président: Merci, monsieur Clarke. Votre temps est écoulé, mais vous pourrez continuer au second tour.

Monsieur Flynn a la parole, suivi de M. Rodriguez.

M. Flynn: Merci monsieur le président.

Premièrement je désire féliciter M. le chef Welsh et M. Kelly—sans oublier ses collègues et leur association—d'être venus au Comité ce matin pour faire cet exposé. A mon avis, il est important qu'un groupe comme celui-ci dans notre pays indique qu'il ne s'intéresse pas seulement à l'aspect policier de la nation, mais également à toutes les autres choses qui s'y rattachent.

Deuxièmement, monsieur le président, j'aimerais un peu vous taper sur les doigts si vous me le permettez. J'étais ici à 9 h 20 ce matin avant tous les autres. Je suis le premier sur la liste et vous auriez dû avoir la courtoisie de me donner la parole le premier.

Le président: Eh bien monsieur, Flynn . . .

M. Flynn: Cela fait maintenant 40 minutes que le Comité a commencé monsieur le président, si vous me permettez de continuer, je n'ai pas besoin de vos excuses.

Le président: A l'ordre s'il vous plaît, à l'ordre.

M. Flynn: Je n'ai pas besoin de vos excuses, monsieur le président.

M. Robinson: Ce n'est pas une question d'excuse, mais d'explication. Dans ce Comité-ci, nous avons toujours eu la courtoisie de permettre au représentant officiel de l'opposition de parler le premier.

Des voix: Bravo, bravo!

M. Flynn: Vous avez 45 minutes de retard. Je ne crois pas que cela aurait dû se produire, monsieur le président.

En fait, au comité de direction, je pense qu'il faudrait changer cela. Ils sont toujours en retard et les libéraux sont toujours ici les premiers. Mais ce n'est pas la question.

Une voix: Blablabla.

M. Flynn: Le vendredi matin est un matin assez difficile.

Une voix: Mais non.

M. Flynn: Le vendredi matin, il est difficile d'obtenir que les gens viennent ici, et vous devriez être un peu plus courtois.

Le président: Eh bien! monsieur Flynn, vous n'étiez pas non plus à l'heure. En fait, seul le président était ici à 9 h 30 lorsque la réunion devait débiter.

M. Flynn: Vous n'aviez pas les yeux ouverts. Vous parliez à deux messieurs là-bas.

Une voix: Nous devrions demander à nos témoins d'imposer un peu la discipline.

[Text]

The Chairman: All right, Mr. Flynn, if you have something to say . . .

Mr. Flynn: I do have something to say.

An hon. Member: Your time is up.

Mr. Flynn: I think it is important to say that.

An hon. Member: Right on.

Mr. Flynn: Yes. Mr. Chairman, I have two questions I would like to ask Deputy Chief Welsh.

Mr. Brisco: Your time is up.

Mr. Flynn: And I will let him use up some other member's time in answering it. But the two questions, if you want to note them, sir, are: first, to what extent does this brief reflect the official views of the RCMP? And second, would the Association give its views on the current effectiveness of the enforcement of the criminal provisions as related to (a) the Bankruptcy Act, and (b), the provincial Securities Act? Thank you.

The Chairman: Deputy Chief Welsh, do you wish to answer that or does Mr. Kelly?

D/Chief Welsh: Perhaps Mr. Kelly had better speak to it first. Would you care to speak to that?

Mr. Kelly: I did not quite get the drift in the second question, Mr. Flynn.

Mr. Flynn: Well, the views on the current effectiveness of the enforcement of the criminal provisions as related to the Bankruptcy Act and the provincial Securities Act.

Mr. Kelly: Relating to Bill C-16?

Mr. Flynn: Right, sir.

Mr. Kelly: I certainly am in no position to talk officially for the RCMP. But I see in the Minister's remarks that he has discussed this matter with the fraud squads of the various police forces, presumably the RCMP included, and they have more or less agreed with the provisions of this bill. But for your information, there is quite a difference between a book investigator and the hardnosed policeman who has to deal with the loan shark when the loan sharking reaches the degree of violence that we know exists today. So you would probably find in most police forces some difference in the attitude of the fraud squads who deal with book investigations largely. I am thinking of the commercial fraud squad rather than the ordinary fraud squad.

• 1025

So, I think we are looking at this in the association from the point of view of the general policeman, and in that regard I would have no hesitancy in saying that the association's view reflects the general police view. Personally I would like to get at some of these fraud squads to tell them something about the problems on the other side of the fence. And then, I think, probably, we might get a different point of view from them as well.

[Interpretation]

Le président: Très bien monsieur Flynn, si vous avez quelque chose à dire.

M. Flynn: J'ai quelque chose à dire.

Une voix: Votre temps est écoulé.

M. Flynn: Je pense qu'il est important que je le dise.

Une voix: C'est tout à fait cela.

M. Flynn: Oui monsieur le président, j'ai deux questions à poser au sous-chef Welsh.

M. Brisco: Votre temps est écoulé.

M. Flynn: Je vais donc lui laisser le temps d'un autre membre du Comité pour répondre. Voilà mes deux questions si vous voulez bien les noter, monsieur. La première, dans quelle mesure ce mémoire reflète-t-il les opinions officielles de la Gendarmerie royale du Canada? Deuxièmement, est-ce que l'Association pourrait me dire ce qu'elle pense de l'efficacité de l'application des dispositions criminelles en rapport avec (a) la loi sur la faillite et (b) la loi sur les valeurs provinciales? Je vous remercie.

Le président: Monsieur le sous-chef Welsh, voulez-vous répondre ou préféreriez-vous que ce soit M. Kelly?

Le chef adjoint Welsh: Je pense que M. Kelly pourrait peut-être parler le premier. Voulez-vous, s'il vous plaît, prendre la parole?

M. Kelly: Je n'ai pas tout à fait compris le sens de la deuxième question de M. Flynn.

M. Flynn: Eh bien! quelles sont vos vues sur l'efficacité actuelle de l'application des dispositions criminelles en rapport avec la Loi sur la faillite et la Loi sur les valeurs provinciales.

M. Kelly: En rapport avec le bill C-16?

M. Flynn: Oui monsieur.

M. Kelly: Je ne suis certainement pas en mesure de parler officiellement de la Gendarmerie royale du Canada. Selon les observations du ministre, je conclus qu'il a discuté cette question avec les escouades de fraude des diverses forces policières, y compris la GRC et, toutes semblent plus ou moins d'accord avec les dispositions du projet de loi. A titre de renseignement, sachez qu'il y a une grande différence entre le contrôleur des livres de comptabilité et le policier qui doit traiter avec les usuriers qui utilisent le genre de violence que nous observons aujourd'hui. Dans la plupart des forces policières, vous remarquerez sans doute une grande différence dans l'attitude de l'escouade de fraude chargée de contrôler la comptabilité. Je pense par exemple à l'escouade de fraude commerciale par rapport à l'escouade de fraude normale.

Au sein de l'Association, nous étudions ce problème du point de vue du policier en général. Je n'hésite pas à dire que le point de vue de l'association reflète celui de la force policière en général. Personnellement, j'aimerais pouvoir communiquer avec certaines de ces escouades de fraude pour leur faire part des problèmes dont nous sommes conscients. Par contre, il est probable que certains policiers pourraient nous confier leur opinion qui diffère sans doute de la nôtre.

[Texte]

There is not any doubt in my mind that in some instances bankruptcy cases will become involved or have been involved with loan sharks. As in one of the cases mentioned by Chief Welsh, the gambler who could not pay back the \$15,000 having lost \$400,000 once and \$300,000 in addition, obviously that would result, I submit, in bankruptcy. Again, fairly obviously, it would have resulted from his inability to borrow a relatively small sum.

But the thing that bothers me about this bill in relation to that point is that the bill seems to equate the criminal loan shark with the legitimate businessman—even the legitimate businessman who might abuse the regulations. Concerning the use of this term, criminal rate, I am not saying that it actually is a fact, but it seems to suggest that if I, a poor credit risk, cannot borrow from a legitimate lending agency, and that if I pay a sufficient penalty, I may then resort to a loan shark. Now, this is putting me right into the loan shark business, and I find it very difficult to think even legitimate businessmen would want to be equated with loan sharks or be in a position to say to a borrower: I am sorry your credit is not good enough, but now—not using these words perhaps—you should go to a loan shark.

Then, I find in this bill something further. The bill is written as though the loan shark—if I use the word “criminal” it is better—the criminal is going to keep books of account; the criminal is going to abide by that rate of interest set by the administrator. He does not obey the law now. What reason is there to believe that he is going to believe this?

We are now dealing, not with people who lend money as a business—it is incidental to their criminal activity—and we are trying to attack with a bill which tends to want to handle matters by way of civil action, by way of court orders and so on and so forth. I think the view of the association is that we do not think this is going to be effective. I might add something and I will probably say the same thing Chief Welsh has said, the punishment here as provided by Clause 37 is maybe two or three years in jail. The tendency for the Crown attorney, the defence attorney and for judges is to say, “well, there is a special law for this”. This is this Bill C-16. Forget about extortion and the Criminal Code. Forget about 14 years. The two or three years is the basis of this kind of punishment.

• 1030

So there is another point here where we are indicating that loansharking is something less than criminal. It is more akin to a civil action type of thing. Although there are criminal penalties, we agree, they are much less than that provided in the criminal law—I know this is criminal law—but in the Criminal Code.

So this sort of thing gives the Association a feeling that if this bill becomes law as it is now, it is not going to be as effective as it should be, it is not going to meet the problems of the police and it is not meeting the views that the police expressed when there was some thought given to this kind of law in the first place.

[Interprétation]

Il n'y a aucun doute dans mon esprit que certaines victimes de faillite ont dû se tourner vers ces usuriers. Prenons par exemple l'un des cas mentionnés par le chef Welsh, le joueur qui n'a pu rembourser les \$15,000 et qui a perdu \$400,000 et \$300,000. Il est évident, qu'une telle situation mène à la faillite. Il s'agit encore d'une personne qui n'a pu emprunter ailleurs une somme d'argent malgré tout assez petite.

Un des points qui m'ennuie dans ce projet de loi, c'est qu'il met sur le même pied l'usurier criminel et l'homme d'affaires légitime, même si ce dernier abuse parfois des règlements. Je ne suis pas certain si cela tient compte de la réalité mais, l'utilisation du terme taux criminel laisse entendre que, si je représente un mauvais risque financier, je ne puis emprunter à une agence de prêt légitime et, moyennant certaines sanctions je puis m'adresser à un usurier. Une telle démarche me jette directement dans les bras des usuriers. Il me semble assez difficile de concevoir que même des hommes d'affaires légitimes veulent être mis sur le même pied que les requins de la finance. Il me semble qu'ils refusent aussi de dire à un emprunteur: «Je regrette, votre crédit est insuffisant mais, peut-être n'utilisera-t-il pas le mot précis, vous pouvez vous adresser à un usurier.

Le libellé du bill laisse entendre que l'usurier ou, si vous préférez, le «criminel» tiendra des livres de comptabilité. Vous semblez croire que ce criminel respectera le taux d'intérêt établi par l'administrateur. Je me demande bien pourquoi, puisqu'il n'obéit même pas à la loi présentement. Pourquoi espérer qu'il se conformera au nouveau projet de loi?

Ces personnes dont nous parlons ne font pas commerce d'argent. Cette activité est accessoire à leur activité criminelle, et nous décidons de les attaquer par un projet de loi qui se propose de traiter cette question par une action civile, par des ordonnances judiciaires et ainsi de suite. Aux yeux de l'Association, cette démarche ne sera pas efficace. Permettez-moi de répéter ce qui a déjà été dit par le chef Welsh, la sanction prévue en vertu de l'article 37 s'en tient à deux ou trois ans de prison. L'avocat de la Couronne, l'avocat de la Défense et les juges auront tendance à dire, «il existe une loi précise pour traiter ce genre d'affaire». Puisque le bill C-16 a été adopté, oublions les cas d'extorsion et le Code criminel, oublions les sentences de 14 ans, puisque deux ou trois ans en prison suffisent pour ce genre d'infraction.

De nouveau, nous laissons entendre que le comportement des usuriers n'est vraiment pas criminel. Leurs affaires s'apparentent plutôt à des actions civiles même si elles comportent des sanctions criminelles. Nous laissons entendre qu'elles sont moins importantes que les affaires prévues par le droit criminel et le Code criminel.

Aux yeux de l'Association, si ce projet de loi est adopté sous sa forme actuelle, il ne sera pas aussi efficace qu'il le devrait, il ne répondra pas aux problèmes de la force policière puisqu'il ne tient pas compte des opinions exprimées par la police au moment de l'élaboration de la loi.

[Text]

Provincial security is your further point. I cannot relate this to provincial security offences unless the people involved, say stockbrokers, salesmen of a sort, get themselves involved in such a way that they too resort to loan sharks.

Mr. Flynn: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Flynn. The next questioner is Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Thank you, Mr. Chairman. I am pleased that the Association has very clearly pointed out—and I subscribe to that—that their primary purpose is the protection of the public. But I must express some surprise that the brief talks about more punishments, tougher punishments, separating the white-collar loan shark from the criminal loan shark. I do not see any difference in Avco, which does not belong to the credit bureau in the Sudbury Basin, refinancing and refinancing people who cannot make the payments on the loans they took out, and then afterwards dunning them with lawyers' letters threatening litigation, collection agencies calling them two and three times a week. That is mental torture, mental pressure, that is equivalent to three big fat guys going down and beating up a little old lady with baseball bats.

I would be concerned Mr. Chairman, to know this, from the example given. I want to know why a 23-year-old male would have to go to a loan shark to borrow \$600. He assigns his car to the loan shark and the loan shark takes his car after he defaults on the \$600 that he owes them. Then he goes back to them again, and the next thing they take is his boat.

If a man has a car that he can assign and he is free to assign, and a boat, then why the devil is he going to a loan shark? Why can he not walk down to the Royal Bank of Canada, or the Toronto-Dominion Bank, and obtain a loan of \$600? I want to know why, because that is germane to the whole point of people's going to loan sharks. Is it because they cannot borrow small amounts of money from legitimate lending institutions? Is that the reason?

D/Chief Welsh: I can only say maybe, maybe, the car is not as free and maybe the boat is not as free . . .

Mr. Rodriguez: He cannot sell it, he cannot transfer the ownership, if there is a lien against it.

D/Chief Welsh: I know, but he is not really worried about that, and of course the loan sharks are not overly worried, either, about these kinds of things. They will get rid of the car or spirit it out of the way and get their money out of it. They are not really concerned. And let him . . . He owes a debt for the car. I suggest that nobody is going around looking to see whether he has the car, as long as he meets his obligations to where he first purchased it, or whether he is in to anyone for any amount of money, if he purchased the car on credit. Now he is using that same car to get a loan from a loan shark, and that is the only reason that I could conceivably see.

Mr. Rodriguez: Do your records show why—Was this man working, for example? Was he earning wages?

[Interpretation]

La sécurité provinciale est aussi en cause. A moins que les personnes concernées, les agents de change ou les vendeurs, se mettent dans une situation où ils sont forcés d'avoir recours aux usuriers, je ne puis rattacher cette situation aux délits contre la sécurité provinciale.

M. Flynn: Merci.

Le président: Merci, monsieur Flynn. Monsieur Rodriguez, vous avez la parole.

M. Rodriguez: Merci, monsieur le président. Je suis heureux de constater que l'Association a déclaré clairement que son premier objectif est de protéger le public. Je partage son avis. Par contre, je suis étonné de constater que le mémoire envisage des sanctions plus nombreuses et plus dures et veuille séparer les usuriers «respectables» des usuriers criminels. Que penser de la société AVCO qui n'appartient pas au bureau du crédit de la région de Sudbury, qui refinance des personnes incapables de rembourser, qui ensuite les harcèle de lettres d'avocat, les menace de poursuites et de mesures de recouvrement en leur téléphonant deux ou trois fois par semaine. A mon avis, ces tortures et ces pressions mentales ressemblent à la visite de trois gros hommes qui s'amènent et attaquent une pauvre vieille dame à coups de bâton de baseball.

Monsieur le président, j'aimerais qu'on me donne quelques précisions sur un des exemples précités. Pouvez-vous me dire pourquoi un homme de 23 ans doit se présenter chez un usurier pour emprunter \$600. Il cède sa voiture en garantie, l'usurier s'empare de sa voiture lorsqu'il se montre incapable d'effectuer les versements sur les \$600 empruntés. Ce même homme s'adresse de nouveau à l'usurier, et cette fois, celui-ci s'empare de son bateau.

Comment se fait-il que cet homme qui possède une voiture libre de tout lien, ainsi qu'un bateau, doive s'adresser à un usurier? Pourquoi ne se présente-t-il pas à la Banque royale du Canada ou à la Banque Toronto Dominion pour obtenir le prêt de \$600? Pourquoi les gens s'adressent-ils aux usuriers? Est-ce parce qu'ils ne peuvent emprunter de petites sommes d'argent aux institutions de prêts autorisés? J'aimerais qu'on réponde à cette question.

Le chef adjoint Welsh: Il est possible que la voiture et le bateau en question soient, jusqu'à un certain point, liés . . .

M. Rodriguez: Il ne peut vendre ni l'un ni l'autre ni transférer la propriété de ces objets si quelqu'un détient un privilège sur eux.

Le chef adjoint Welsh: Vous avez raison. Mais n'oubliez pas que ce jeune homme ne s'inquiète pas de cet aspect de l'affaire, et, évidemment, il s'agit là des derniers soucis des usuriers. Ils liquideront la voiture d'une façon ou d'une autre et garderont l'argent. Ces gens ne se préoccupent pas de grand-chose. Disons que le jeune homme en question n'est pas encore propriétaire de sa voiture, personne, encore moins l'usurier, ne se préoccupera de cette situation aussi longtemps qu'il verse ses paiements à la compagnie où il a acheté la voiture. Il se trouve à utiliser la voiture pour obtenir un prêt de l'usurier. C'est vraiment la seule chose qui compte, à mon avis.

M. Rodriguez: Selon vos dossiers, savez-vous si cet homme détenait un emploi rémunéré?

[Texte]

D/Chief Welsh: No, I am sorry. These are only examples. I cannot go any further than that on these. Some of these I would think probably are before the courts at the present moment, but they came . . .

• 1035

Mr. Rodriguez: Can you give us a profile of the victim of a loan shark? Does the person work? Do they collect unemployment insurance? The loan shark has to make sure he can collect. That is what he wants.

D/Chief Welsh: He does not care how the victim, or at least the person borrowing the money, gets the money. This is why these other crimes emanate from this kind of thing. The chap has to go and break in to meet his payments. There are any number of areas—the girl who had to get into prostitution to meet her debt. These things emanate from the loan shark. The loan shark is not too concerned that you hold the paper on the car or the local bank holds the paper on the car. They are not really concerned with that at all.

Mr. Rodriguez: Why do you make that distinction between the white collar loan shark and the criminal loan shark. I mean, they are equally as violent in their methods of collecting.

D/Chief Welsh: I did not really . . .

Mr. Rodriguez: On page 3 it says:

In this way the law will differentiate between the crime of loansharking and those less serious lending offences which may be dealt with by way of summary conviction.

You seem to be giving us the assumption that because they operate from a highrise downtown and they have plants in their offices, and they are under the Canada Corporations Act or whatever act they are incorporated under, somehow or other they cannot be as violent as the loan sharks who go down with knuckles.

Mr. Kelly: I do not think we are absolute in that statement. I believe when offences are committed like the ones you have described, then of course they should be taken under the Criminal Code because these people too bring themselves into the category of criminal loan sharks. There is no suggestion, I think, from the Association that because they happen to have some sort of corporate image they be handled by way of summary conviction in administrative matters.

Mr. Rodriguez: What is the best way, in your opinion, and the Association's opinion—surely it is not just like punishment—but how would you see eliminating the need for people to go to underground moneylenders?

Mr. Kelly: You are asking the police a question which it is really not the police business to answer, I submit. I do not think it is a problem for the police to work out, as to how people can borrow money from legitimate lending agencies. I think it is for the financial brains of this country, and there are lots of them to do that.

[Interprétation]

Le chef adjoint Welsh: Non, je n'ai pas ces renseignements puisqu'il s'agit simplement d'exemples. Je ne puis vous donner d'autres détails sur ces affaires. Certains de ces cas sont probablement présentement devant les tribunaux, mais nous en avons eu connaissance . . .

M. Rodriguez: Pouvez-vous nous donner une description de la victime moyenne de ces usuriers? A-t-elle un emploi? Reçoit-elle de l'assurance-chômage? Il faut que l'usurier soit sûr de se faire rembourser. C'est bien cela sa profession.

Le chef adjoint Welsh: Il ne se demande guère comment la victime ou l'emprunteur trouvera l'argent pour lui rembourser. C'est pour cela que la victime est souvent poussée à commettre des crimes. Elle doit se faire cambrioleur, est obligée de se prostituer. Voilà le genre de crime qui résulte des pratiques usuraires. Les usuriers se moquent bien de savoir qui a droit de propriété sur la voiture. Que ce soit vous ou la banque locale, cela leur est bien égal. C'est le dernier de leur souci.

M. Rodriguez: Pourquoi distinguez-vous entre l'usurier criminel et l'usurier «respectable»? Après tout, ils se servent tous les deux des mêmes méthodes pour se faire rembourser.

Le chef adjoint Welsh: Je n'ai pas vraiment . . .

M. Rodriguez: A la page 4 de la version française, vous dites qu'il faut une disposition spéciale dans la loi ou dans le Code criminel pour que la loi:

. . . puisse établir une différence nette entre le crime de «loansharking» et les offenses moins sérieuses qui pourraient être réglées par voie de conviction sommaire.

Vous avez l'air de dire qu'un usurier ayant un bureau dans un grand immeuble au centre-ville avec des plantes dans son bureau est protégé en vertu de la loi modifiant la Loi sur les corporations canadiennes. Vous semblez dire que ses méthodes sont moins violentes que celles de ceux qui n'hésitent pas à faire battre leurs victimes.

M. Kelly: Nous n'avons pas voulu être si catégoriques. Lorsque quelqu'un commet un crime comme ceux auxquels vous faites allusion, il faudra évidemment procéder en vertu du Code criminel puisque cette personne sera classée automatiquement avec les usuriers criminels. Je ne pense pas que notre association ait voulu vous donner l'impression qu'une déclaration sommaire de culpabilité suffirait dans le cas de requins de la finance déguisés en hommes d'affaires.

M. Rodriguez: Pourriez-vous, vous-même ou votre association, nous dire comment on pourrait procéder pour que les gens ne soient pas obligés de se présenter chez ces usuriers? Il doit y avoir une solution autre que de punir les coupables.

M. Kelly: Je pense que vous nous demandez de vous suggérer une solution qui n'est pas de notre ressort. Ce n'est pas à la police qu'il incombe de trouver une formule permettant à tous ceux qui ont besoin d'argent d'en emprunter aux prêteurs légitimes. C'est aux spécialistes de la finance de trouver la solution à ce problème, et Dieu sait qu'il y en a assez.

[Text]

Mr. Rodriguez: I am not suggesting that you do that, but I see modern police forces—the one in Toronto, for example. Their job is not to create good racial harmony in the community. I see, though, that modern police forces attach racial units to their forces to create good relationships in the community.

You must also be concerned with the prevention of crime, that is, the unjust prosecution of people and the arresting of people. So you must have considerable experience in doing the backgrounds of people who are victims of loan sharks. I am trying to get some expertise from you because you are the experts in this area. Why do they go to loan sharks?

Mr. Kelly: It just amounts to this, and some people might criticize me for saying this, that the majority of people who become involved with loan sharks are of dubious character in one way or another. If there can be a system where such people can be assisted in getting loans—if I am a gambler and I am in debt to a bookmaker by \$15,000, if the government wants to set up a system to lend me, a gambler, \$15,000, that is one way of doing it. But how are we going to get governments to handle that kind of problem?

Mr. Rodriguez: Excuse me, but Captain Henri Marchessault, who is going to be coming before this Committee, contradicts what you have just said. He found in a two-year study of about 7,000 clients—he is working in a Montreal area, which I suppose is well known for that sort of thing, as well as Toronto—that only 20 per cent of those had criminal backgrounds.

• 1040

Mr. Kelly: There is quite a difference, I might say, between a person having a criminal background and having a dubious character.

Mr. Rodriguez: He said that the remainder were low-income earners and had no place else to go to borrow money.

Mr. Kelly: That is right. I agree. I am not suggesting that they are all of dubious character, there are a lot of them. But there must be some system, whatever that system is, and there are people with better knowledge than the Association has. If there is a system that will help those people that is fine. But I can assure you that a large number of people who go to loan sharks will not even be looked upon as good risks by any system the Government sets up. It is not as large a problem as the 7,000 cases that you mentioned.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, all I say is that when Capt. Marchessault comes before the Committee, I am going to follow that up, because I do not believe that. I really do not.

D/Chief Welsh: I would say as well that the people who fall into the category you are referring to, those who do not have a criminal background, that kind of thing, who go to these people, are at the end of the rope. Their back is to the wall.

[Interpretation]

M. Rodriguez: Ce n'est pas cela que je voulais dire, mais je songeais au rôle de la police dans la société d'aujourd'hui. Par exemple, la police de Toronto n'est pas censée se charger d'améliorer les rapports entre les différents groupes ethniques dans cette ville. Mais il existe des forces policières qui établissent des unités formées de membres provenant de différents groupes ethniques afin de favoriser de bons rapports entre les différents groupes de la collectivité.

Il faudrait que vous songiez également à empêcher le crime pour qu'on ne soit pas obligé d'arrêter des gens et d'entamer des poursuites judiciaires. Vous devez savoir beaucoup au sujet des victimes de ces requins de la finance. Je vous demande votre avis parce que vous vous y connaissez dans ce domaine. Pourquoi quelqu'un va-t-il chez un usurier?

M. Kelly: Eh bien, la plupart de ceux qui cherchent à emprunter de l'argent à ces requins de la finance n'inspirent pas toujours confiance. D'aucuns pourraient me critiquer parce que j'ose exprimer une telle opinion, mais c'est la vérité. Par exemple, si je suis joueur et que je doive \$15,000 à un bookmaker, le gouvernement pourrait toujours m'aider, si jamais il veut permettre une chose pareille. Comment faire pour qu'un gouvernement s'occupe de ce genre de problème?

M. Rodriguez: Je suis désolé, mais le capitaine Henri Marchessault, qui doit comparaître devant nous aussi, n'est pas d'accord avec vous. Il a étudié ce phénomène à Montréal, où il est sans doute aussi répandu qu'à Toronto. Il lui a fallu deux ans pour terminer son étude, et il a trouvé que seulement 20 p. 100 des 7,000 victimes-clients examinés avaient un dossier criminel.

M. Kelly: Je dirai qu'il y a une différence entre quelqu'un ayant un dossier criminel et quelqu'un qui n'inspire pas confiance.

M. Rodriguez: Il a dit que les autres emprunteurs gagnaient très peu d'argent et ne pouvaient en emprunter ailleurs.

M. Kelly: C'est exact. Je suis d'accord avec lui. Remarquez, il y a beaucoup d'emprunteurs dans cette catégorie, et je ne veux pas dire qu'on devrait se méfier de tous. Mais il faut procéder de façon systématique, et il existe des gens ayant des connaissances plus grandes que notre association. S'il y a un moyen de les aider, tant mieux. Mais je puis vous assurer que beaucoup de ceux qui empruntent de l'argent à ces requins de la finance ne seraient pas considérés comme dignes de confiance dans un programme gouvernemental quelconque. Toutefois, le chiffre de 7,000 cas que vous avez mentionné ne donne pas une idée véritable des dimensions du problème.

M. Rodriguez: A vrai dire, je ne vous crois pas, et je vais en parler plus longuement avec le capitaine Marchessault, lorsqu'il comparaitra devant nous.

Le chef adjoint Welsh: Je dois également dire que les victimes de ces requins de la finance qui ne sont pas des criminels sont au pied du mur. Ils n'ont pas le choix. Ils sont obligés d'emprunter de l'argent à ces usuriers.

[Texte]

They have to go somewhere. These, maybe, are the people you are referring to.

Mr. Rodriguez: That is what I would expect, Mr. Chairman, from a moderate police association: coming before a parliamentary committee, dealing with the bill, presenting a brief that deals strictly with tougher laws, putting them in prison and all the rest of it and it will all go away. I do not happen to believe that. I would expect something far more challenging and something more substantial in the way of presenting it, something giving us guidance from their expertise—because they deal with this constantly across the country from day to day. I will just have to wait until Capt. Marchessault comes.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez.

Monsieur Marceau, vous êtes le suivant.

M. Marceau: Merci, monsieur le président.

Messieurs, je dois d'abord vous féliciter d'être venus nous rencontrer pour discuter de ces questions très importantes à propos d'un projet de loi sur lequel nous avons à prendre une décision qui n'est pas facile.

Je voudrais suivre un peu l'ordre des questions posées par mon collègue, M. Rodriguez, et vous demander: comment pouvez-vous affirmer, comme vient de le dire M. Kelly, que le projet de loi qui n'est pas encore adopté, qui n'est pas encore en opération, ne peut pas être efficace? Comment pouvez-vous présumer, à l'avance, qu'une législation qui n'est même pas en opération ne puisse pas être efficace? Ne croyez-vous pas que le meilleur moyen de savoir si une loi est efficace, c'est d'abord de l'adopter, de la mettre en opération, d'avoir des statistiques et de se rendre compte ensuite si elle est inefficace?

Je me demande, monsieur Welsh ou monsieur Kelly, si le point de vue de la police n'est pas, dans le sens général du mot, le point de vue capitaliste. Ceux que vous essayez de défendre, ce sont ceux qui sont en haut: soit les compagnies, soit les gens qui sont les plus forts dans la société. Je ne dis pas que vous le faites intentionnellement, mais il me semble que vous ne semblez pas avoir compris que nous, les représentants de la population, celui que nous voulons protéger, c'est le peuple, c'est l'emprunteur. Que celui-ci ait fait un prêt usuraire ou qu'il ait emprunté de gens bien habillés, jouissant d'une bonne réputation mais abusant de la population, ce n'est pas la question. Nous, nous n'avons pas à décider si le gars agit d'une façon honnête, s'il outrepassa la loi ou s'il est vraiment mal-honnête. Notre but principal, c'est qu'il ne faut pas abuser de l'emprunteur qui n'a pas de protection.

En fait, quand vous dites qu'il faut faire la distinction entre le Code criminel et les procédures civiles, je me demande, voici ma question, si ce n'est pas là une façon de nuire à l'emprunteur puisque cette distinction va entraîner des enquêtes. Vous allez prendre un dossier, et vous allez devoir déterminer si le cas doit être réglé en vertu du Bill C-16 ou du Code criminel. Il va y avoir des délais, les dossiers vont passer d'une personne à l'autre. Pour le type qui est à la base, celui qui a été exploité, les délais vont être beaucoup plus considérables, je pense que cela ne le protégera pas. Alors, je me demande si vous avez pris en considération dans vos commentaires, qui, par ailleurs,

[Interprétation]

M. Rodriguez: C'est un peu à quoi je m'attendais de la part d'une association de policiers conservatrice. Ils se présentent devant un comité parlementaire, ils nous disent qu'il faut des lois plus exigeantes et qu'il n'y aura plus de problèmes, si on met les coupables derrière les barreaux. Eh bien, je ne suis pas d'accord avec vous. Je m'attendais à des suggestions plus originales, j'attendais surtout que vous nous fassiez bénéficier de vos connaissances et de votre compétence. Vous devez faire face à ce problème tous les jours, partout au pays. Il faudra donc que j'attende la comparution du capitaine Marchessault.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez.

Mr. Marceau, you have the floor.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman.

Gentlemen, first of all I would like to congratulate you for coming here today to discuss the very important matters related to this bill. Our job is not an easy one.

I would like to ask questions similar to the ones put to you by my colleague, Mr. Rodriguez. How can you say the Bill under discussion will not be efficient, since it has not yet been adopted? How can you say this about a piece of legislation which has not even been applied? Do you not think we would first of all have to give it a try and have some kind of statistics to fall back upon before speaking of the efficiency of inefficiency of the Act?

Also, Mr. Welsh or Mr. Kelly, I find myself wondering if police forces do not have a capitalist point of view in the broader sense of the word. You are trying to defend the companies, that is to say, the stronger and the richer. I do not mean to say that you are doing this intentionally, but I have the impression that you do not seem to understand that we, as the representatives of the people, want to protect the borrower. It is not a matter of determining whether someone has been the victim of a well-dressed loan shark with a good reputation and busy exploiting people. It is not for us to decide whether the lender breaks the law or if he is honest. Our main goal is to protect the borrower, who is without protection and who must not be exploited in this fashion.

Indeed, when you say we must make a distinction between the criminal code and civil procedure, I find myself wondering if this would not be one way of harming the borrower, since investigations would have to be carried out in order to make such a distinction. You will study a file and then will have to determine if the case falls within the jurisdiction of the Bill C-16 or of the Criminal Code. The delay involved as these files were referred to various authorities would affect quite considerably the person who had been exploited. I do not think this would offer him any protection, so I was wondering, in your comments, which are very valid, whether you had considered

[Text]

sont très valables, le point de vue de l'emprunteur ou si vous n'avez songé qu'au point de vue du prêteur.

• 1045

D/Chief Welsh: No, we are certainly not worried about the lenders point of view; we are worried about the criminal lenders fleecing the borrowers. We feel that borrowers are reasonably well protected in this bill, unfortunately the kind of borrowers that will not be able to get a loan through a legitimate house will go to the loan shark. We are concerned with how they are dealt with by the loan shark. As I said earlier this certainly is a borrower and depositors bill and we are not overly concerned about the people that are in the business, the legitimate people. According to the bill we will have an administrator and he will be able to take care that the borrower is fully advised of the rate that he will be paying and all of these kinds of things. The people that we want to help are the poor borrowers who cannot get this kind of loan. And as Mr. Kelly illustrated just previously, he must go to these kinds of people, the loan shark. These are the ones that we want to get at and these are the ones that we want to place before the court and eliminate.

Mr. Kelly: May I say a word, Mr. Chairman?

The Chairman: Yes, Mr. Kelly.

Mr. Kelly: Actually our concern is more with the victim of loan sharks than it is with loan sharks themselves. It is the victim that we have in mind whenever we talk about what we want to do to the loan shark.

M. Marceau: Dans votre travail, messieurs, est-ce que vous avez pu constater qu'il y avait en plus des prêts véritablement usuraires, d'autres prêts qui sont faits à des conditions anormales pour l'emprunteur? Tout à l'heure, vous avez décrit des cas extrêmes qui nous semblent des exemples de prêt usuraire, mais dans le travail que vous faites, est-ce qu'il vous a été donné de constater qu'il y avait aussi des prêts qui sont faits, avec des taux qui ne sont peut-être pas absolument excessifs, mais qui sont quand même très élevés? Est-ce que vous pourriez nous dire dans quelles proportions on retrouve les prêts vraiment usuraires et les prêts qui, sans être usuraires, sont faits à des taux excessifs? Évidemment, il est difficile d'établir une ligne de démarcation mais pourriez-vous tout de même essayer de me répondre?

D/Chief Welsh: Well, there certainly would be two types of lenders: the people that charge usurious rates and the loan sharks.

Mr. Marceau: Are there many of them?

D/Chief Welsh: Well, of course the loan sharks, in some of the areas that we have described here, are part and parcel of the organized crime picture. Then there are the other people who are nothing more than unethical in their practices and they will be dealt with by the administrator.

Mr. Poirier: Mr. Chairman, may I add something?

The Chairman: Yes, Mr. Poirier.

[Interpretation]

the borrower or whether you were only taking the lender into account.

Le chef adjoint Welsh: Non, nous ne nous préoccupons pas du point de vue des prêteurs; ce sont plutôt les usuriers qui rançonnent les emprunteurs qui nous intéressent. Nous croyons que les emprunteurs sont assez bien protégés par le bill; malheureusement, l'emprunteur incapable d'obtenir un prêt d'une société de prêts reconnue ira voir le requin de la finance. Nous sommes inquiets de la façon dont ils sont traités par ce dernier. Comme je l'ai dit plutôt, le bill cherche à protéger les emprunteurs et les déposants, nous ne nous préoccupons pas des gens qui exercent un commerce tout à fait légal. En vertu du bill, un directeur serait chargé de s'assurer que l'emprunteur est bien renseigné sur le taux à payer et, également, sur d'autres détails de ce genre. Nous voulons aider les petits emprunteurs qui ne peuvent pas obtenir ce genre de prêts. M. Kelly vient justement de remarquer que ces emprunteurs doivent chercher des prêts chez les requins de finances. Nous voulons les attraper, les poursuivre en justice et les éliminer.

M. Kelly: Vous me permettez de faire une remarque, monsieur le président?

Le président: Oui, monsieur Kelly.

M. Kelly: Nous nous inquiétons plutôt des victimes que des requins de la finance eux-mêmes. Lorsque nous parlons des requins de la finance, c'est la victime qui est toujours présente à notre esprit.

Mr. Marceau: Gentlemen, in your work, have you noted that, in addition to the really criminal lending transactions, there have been other loans made under abnormal conditions for the borrowers? A moment ago, you described extreme cases which we would understand to be examples of criminal lending; however, were you ever aware of loans made at perhaps not unwarranted rates, but at rates that were nonetheless very high? What are the proportions of actual criminal lending transactions and loans which, while not criminal, are given at excessive rates? Obviously, it is difficult to establish a definition, but perhaps you could try to answer my question?

Le chef adjoint Welsh: Il existe sans aucun doute deux types de prêteurs: ceux qui demandent les taux excessifs et les requins de la finance.

M. Marceau: Est-ce qu'il y en a beaucoup?

Le chef adjoint Welsh: Dans certaines régions, les requins de la finance font partie intégrante du crime organisé. Ensuite, il y a les gens qui manquent d'éthique professionnelle, c'est l'administrateur qui fera alors justice.

M. Poirier: Monsieur le président permettez-moi d'ajouter quelque chose?

Le président: Oui, monsieur Poirier.

[Texte]

M. Poirier: Si vous me le permettez, je vais parler en français. Tout à l'heure, M. Rodriguez faisait allusion à de la documentation préparée par M. Marchessault de la Communauté urbaine de Montréal. De fait, M. Marchessault appartient à notre entourage pas aujourd'hui évidemment, mais plus précisément à notre Comité, et nous avons reçu cette documentation le résultat de ces recherches et nous avons obtenu une assez grande collaboration.

• 1050

Pour répondre précisément à votre question, selon certains renseignements, il est possible d'évaluer le nombre de crimes directement commis en vertu des tactiques de pression exercées par l'organisation. Au cours d'une période allant de septembre 1973 à janvier 1975, ce sont d'ailleurs des chiffres qui vous seront présentés plus tard par M. Marchessault qui viendra témoigner ici, la communauté policière a eu l'occasion de rencontrer 4,000 clients à titre d'emprunteurs. Il a été définitivement établi qu'au moins une de ces personnes sur trois est assujettie non seulement aux prêts usuraires, mais à ce que l'on appelle le *shylocking*. Je crois que c'est un peu la distinction que j'ai faite dans la version française du mémoire: le prêt usuraire, cela représente quelque chose, mais le *shylocking*, lui, il existe au moment où les fiers à bras entrent en jeu...

M. Marceau: Ah! bon.

M. Poirier: Justement, il y a une nuance.

Maintenant, j'aimerais profiter de l'occasion pour en dresser un profil tel que nous le connaissons et tel que le sous-commissaire Kelly l'a fait en partie. Il ne s'adresse pas nécessairement qu'à des personnes quelque peu mal famées. Imaginons des personnes, pas nécessairement illettrées non plus... mais si vous aviez encouru une certaine dette ou une obligation dont vous n'êtes pas tellement fier, iriez-vous à un prêteur légitime? Non, évidemment. Si vous avez peur de l'administration des documents... Il y en a qui ont une crainte formidable d'apposer leur signature à un document. Alors, que vont-ils faire pour éviter la formalité? Ils vont justement s'adresser à un *shylock*, à quelqu'un qui fait des prêts usuraires. Il y a certainement des personnes de très bon caractère mais qui ont cette crainte inouïe, soit de leurs actions, évidemment c'est de la gêne et ce peut être une gêne légitime, soit de la formalité légale liée aux documents. Alors, ils sont dirigés vers le *shylocking*.

Évidemment nous ne sommes pas des experts dans le domaine des finances, mais certainement que s'il y avait un moyen... Par exemple, puis-je proposer quelque chose du genre de l'aide juridique? S'il existait une section spécialement formée pour conseiller en ce domaine... Il y a même, aujourd'hui, des sociétés provinciales où l'on offre justement des conseils financiers pour empêcher des personnes de faire des emprunts. Peut-être faut-il aller dans cette direction-là. De plus, quand on parle des punitions, on semble s'inquiéter au sujet de notre section des punitions. Somme toute, c'est justement pour essayer de lutter contre ceux qui se servent du *shylock*, si nous sommes capables de les apostropher, la question de la prison c'est oui.

[Interprétation]

Mr. Poirier: If you do not mind, I will speak in French. Mr. Rodriguez made reference a moment ago to the document prepared by Mr. Marchessault of the Urban Community of Montreal. Actually, Mr. Marchessault is part of our entourage, not today obviously, but more specifically, of our committee. We have received these documents, the result of this research, and we have obtained a good deal of co-operation.

To answer your question more precisely, according to the information we have received, it is possible to evaluate the number of crimes directly related to pressure tactics from the Organization. Over the period from September, 1973 to January, 1975—these figures which will be presented later on by Mr. Marchessault when he appears before you—the police community had the opportunity to meet 4000 clients of lenders. It was definitely established that at least one person out of three was subject not only to criminal lending but also to what is known as «*Shylocking*». I believe that resembles the distinction I had made in the French version of the brief: the criminal lending transaction is bad enough, but «*shylocking*» involves thugs...

Mr. Marceau: Oh, I see.

Mr. Poirier: Precisely, there is a difference.

Now, I would like to take this opportunity to outline the situation as we know it; Deputy Commissioner Kelly has described it in part. It does not involve solely people of disreputable character. Imagine people, and not necessarily illiterate people either... if you had incurred a debt or had an obligation of which you were not very proud, would you go to a legitimate House? Obviously not. If you were afraid of official documents... there are those who have a terrible fear of putting their signature on a document. So, what will they do to avoid this formality? They will go to a «*shylock*», to someone who does loansharking. They are certainly respectable people, but who have this ridiculous fear, either of their behaviour which is embarrassment and may be very legitimate, or of the formalities related to documents. So, they look towards «*shylocking*».

Obviously, we are not experts in finance, but certainly, if there was a way... for example, I could suggest something along the lines of legal help. If a clause specifically designed to establish an advisor in this area... today there are even provincial companies who offer financial advice to prevent people from taking loans. Perhaps we should be taking the same direction. Also, there seems to be some concern about the clause on punishment. It is precisely to prevent people who use the «*shylock*». Are we able to take legal action? The answer is yes.

[Text]

M. Marceau: C'est plus préventif que punitif. C'est cela?

M. Poirier: Oui, d'accord. Absolument. Mais, si au lieu de n'imposer seulement qu'une peine de \$5,000, si on arrivait à un *shylock* et qu'on lui disait; c'est correct, on te prend, cela va te coûter \$75,000 d'amende. Eh bien, là ses profits disparaissent et cela devient joliment moins attrayant. Or, c'est un peu dans cette direction-là que nous voulions réellement nous diriger dans le mémoire. Si nous ne l'avons pas fait, nous nous en excusons, car nous avons peut-être fait un peu fausse route; mais c'est réellement cela qui est le but de l'affaire.

M. Marceau: Ma dernière question. Monsieur Poirier, pourriez-vous me dire dans quelle mesure les procureurs généraux des provinces ont approuvé votre mémoire. Quelle est l'attitude des procureurs généraux?

M. Poirier: En somme, nous ne leur avons pas distribué. C'est tout simplement, je ne dirais pas une question de délai du courrier ou de quoi que ce soit...

M. Marceau: Vous n'avez pas eu de rapport.

M. Poirier: C'est une sorte d'information, c'est routinier; nous avisons nos représentants provinciaux. C'est un document public. L'expéditions-nous directement aux bureaux du procureur? Non.

M. Marceau: Vous n'avez pas eu de réponse?

M. Poirier: Non. Non seulement cela, mais ce ne fut expédié directement.

M. Marceau: Ah! bon.

M. Poirier: Nous avons parmi notre effectif, parmi nos membres, des personnes qui appartiennent, évidemment, à ces organisations-là. Alors, nous croyons que...

M. Marceau: C'est une information plutôt qu'une consultation.

M. Poirier: Oui.

Maintenant, vous avez aussi touché à une question: comment peut-on présumer qu'une loi qui n'est pas encore en vigueur puisse être efficace?

M. Marceau: ... soit inefficace...

• 1055

M. Poirier: Oui. Nous ne disons pas que c'est inefficace. Notre position n'est pas catégorique. Étant donné notre expérience, nous suggérons que... Et d'après nous, il est possible d'y parer en faisant quelque chose. Nous essayons véritablement d'être constructif, d'être positifs.

M. Marceau: Je n'en doute pas.

M. Poirier: Nous essayons d'anticiper...

M. Marceau: Nous vous en félicitons, et nous vous demandons de continuer.

The Chairman: I have three further questioners on my list: Mr. Brisco, followed by Mr. Gray and then by Mr. Stevens. We would normally stop at 11 o'clock, but if it is the will of the Committee we could go a little longer and have all three

[Interpretation]

Mr. Marceau: It is more prevention than punishment. Is that correct?

Mr. Poirier: Yes, that is correct. Absolutely. But, instead of imposing a fine of only \$5000 if a *shylock* was fined \$75,000 his profits then disappear and his activities become much less attractive. This was the direction we wished to take in the brief. If we have not done so, we apologize, because we may have followed the wrong route; but that was really our goal.

Mr. Marceau: My last question. Mr. Poirier, could you tell me how much approval the Attorneys General of the provinces gave to your brief? What was there attitude?

Mr. Poirier: The truth is that we did not send them a copy. It is merely... I would not say a question of delay in the postal services or anything of that nature...

Mr. Marceau: You have received no reports?

Mr. Poirier: It is routine information; we advise our provincial representatives. It is a public document. But do we send it directly to the Attorneys' offices? No.

Mr. Marceau: You have had no reply?

Mr. Poirier: No. No, only this, but it was not sent directly.

Mr. Marceau: Oh, I see.

Mr. Poirier: There are people on our staff who obviously belong to these organizations. So, we believe that...

Mr. Marceau: It is information rather than consultation.

Mr. Poirier: Yes.

Now, you have touched on another question. How can it be assumed that legislation not yet in effect may be efficient?

Mr. Marceau: Or inefficient.

Mr. Poirier: Yes. We are not saying that the Act is inefficient. That is not our position at all. What we are saying is that experience has taught us that something can be done to remedy the situation. We are really trying to be positive and constructive in our approach.

Mr. Marceau: I do not doubt your sincerity.

Mr. Poirier: We are trying to anticipate what...

Mr. Marceau: We congratulate you for your efforts and encourage you to keep up the good work.

Le président: Il reste trois noms sur ma liste. M. Brisco, suivi par M. Gray et M. Stevens. Normalement, nous levons la séance à 11 h 00, mais si c'est le désir du Comité, nous pourrions siéger plus longtemps pour que les trois membres

[Texte]

ask their questions, although the House would be sitting at 11 o'clock.

Before I ask Mr. Brisco to start his questioning, I would like to mention that the last day, which was yesterday, Mr. Stevens asked if there were any chance of taking up with the Minister his position with regard to draft amendments and regulations. I spoke to the Minister yesterday about this. I contacted him as soon as possible, and he said to me that as soon as it was possible for him to advise the Committee of the department's thinking in this direction he would do so. That is about as far as I could get. He is quite aware of what you are asking for, Mr. Stevens, and I am sure he will provide us with whatever information he can as soon as possible, but apparently he is not able to do so at this time.

The other point raised by Mr. Stevens was the cost of adding to our minutes the briefs that are received, and I have an item here with regard to the cost. I understand it will be approximately \$62.75 per page for printing a brief. In the case of the Board of Trade brief that we had yesterday, this means it would cost about \$627.50 to have this done. Something we might consider at the next steering committee meeting is whether in fact we wish to incur all of the expense that might be involved in the briefs. I doubt if it is necessary, particularly when all of the members have been circularized with the briefs ahead of time. In the case of the brief this morning, it was a short brief and the chief read it into the record; so there is no problem.

The next questioner then is Mr. Brisco.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Chariman. At the risk of being abrasive in a couple of areas I would like to observe that the previous questioner felt the bill should be passed, and as we find loopholes through experience that we then change the bill. My understanding is that at least part of the work of the standing committees and Parliament is to try and get rid of the loopholes before the bill is passed rather than afterwards. I only pass that along as an observation to the member.

Also, I would like to ask your feelings, contrary to the feelings of another questioner today, regarding the people who borrow money from loan sharks and whether they are white collar or otherwise. You say they are of dubious character, or at least you say some of them are. Of course, I know this is going to stir up a controversy, but do you feel there should be some provision whereby the reasons a person goes to a loan shark should be examined at the same time as the practices of the loan shark to provide the financing at 20 per cent a week or whatever? That perhaps there should be some examination of the reason the victim has gone to the loan shark and whether those reasons are valid; whether they are valid in the eyes of the borrower or in the eyes of some authority?

I say that in light of the fact that I come from a small western town; I do not know what things are like in Montreal, but we do not have a lot of very low paid people. We do not have a high welfare role and I do not think we have loan sharks. We may have some white-collar loan sharks, we may have an Avco—in fact, there is an Avco. I am not familiar with their practices, I must say. In my years of professional

[Interprétation]

dont je viens de lire les noms puissent poser leurs questions, même si la Chambre commence à siéger à 11 h 00.

Avant de céder la parole à M. Brisco, je voudrais vous rappeler que M. Stevens a demandé hier si on pouvait discuter avec le ministre au sujet des amendements et des règlements projetés. J'en ai parlé avec le ministre hier aussitôt que j'ai pu, et il m'a dit qu'il allait nous communiquer la position de son ministère à ce sujet le plus tôt possible. C'est tout ce que j'ai pu apprendre. Remarquez, il est au courant de ce que vous demandez, monsieur Stevens, et je suis persuadé qu'il nous donnera tous les renseignements disponibles aussitôt que possible, mais il ne peut pas nous les donner tout de suite.

M. Stevens a également demandé combien il en coûtait pour annexer un mémoire au procès-verbal du Comité. On me dit qu'il en coûte environ \$62.75 la page pour faire imprimer un mémoire. Il faudrait donc \$627.50 pour faire annexer au procès-verbal d'hier le mémoire du *Board of Trade* de Toronto. Nous pourrions peut-être discuter combien nous voulons consacrer à la présentation de ces mémoires lors de la prochaine séance du comité directeur. Personnellement, je n'en vois pas la nécessité, surtout si tous les membres du Comité reçoivent les mémoires avant de les discuter. Le mémoire de ce matin n'était pas très long, et le chef l'a lu pour qu'il fasse partie du procès-verbal, il n'y a donc pas de problème pour la séance d'aujourd'hui.

Je cède donc la parole à M. Brisco.

M. Brisco: Merci, monsieur le président. Sans vouloir avoir l'air trop sur, j'ai une observation à faire au sujet de la position de l'orateur précédent. Il était d'avis qu'on devrait adopter le bill et le modifier au fur et à mesure qu'on y découvrirait des failles. Si je comprends bien, c'est précisément la tâche—du moins en partie—des comités permanents de la Chambre et du Parlement que d'essayer de découvrir ces failles avant d'adopter une loi. C'est une simple observation en passant.

Je voudrais également m'opposer aux opinions d'un autre membre du Comité et vous demander ce que vous pensez de ceux qui empruntent de l'argent à ces usuriers, qu'il s'agisse des usuriers «respectables» ou des autres. Vous dites que certains de ces emprunteurs n'inspirent pas confiance. Ne pensez-vous pas qu'il devrait y avoir dans cette loi une disposition précisant qu'on devrait examiner les raisons pour lesquelles l'emprunteur est allé chez l'usurier de la même manière que l'on examine les pratiques de l'usurier qui prête de l'argent à un taux d'intérêt de 20 p. 100 la semaine? Une telle proposition serait fort controversée, mais on devrait tout de même savoir pourquoi la victime s'est présentée chez l'usurier. Il faudrait déterminer le bien-fondé de ces raisons aux yeux de l'emprunteur ou d'une autorité quelconque.

Je viens d'une petite ville de l'Ouest du pays, et c'est pour cela que je fais cette suggestion. J'ignore ce qui se passe à Montréal, mais il n'y a pas beaucoup de gens pauvres chez nous. Il n'y en a pas beaucoup qui vivent du bien-être social, et je ne crois pas qu'il existe chez nous de ces requins de la finance. Il se peut qu'il y ait des usuriers «respectables», et je pense qu'il y a même une succursale d'AVCO chez nous. Je

[Text]

experience, and I think most people associated with the field of health accept people at face value because people generally do not lie about their health when they come to talk to you, it has been the people who tend to rip off the system, in my view, that have been the one who do not pay their bills.

• 1100

It is not the little old lady who cannot afford to pay her bill, and whose bill is written off in any event by many people in the professional fields; it is not that pensioner. But frequently the ones that are ripped off by the public are professional men, those big fat cat money earners: the doctors, the dentists. They are ripped off by the guys who are ripping off the corner grocery store as well, the local hardware store, the T. Eaton Company for a television set or whatever. They are the major credit risks. Whether it is a quirk of their thinking or whether it is true criminal intent, they nevertheless do it.

It is rather disturbing to the fellow who is paying taxes on his property who is trying to live as a good citizen, making his contribution to society, to see somebody who owes him \$200 driving down the street in a new car towing a boat or a house trailer behind it. Those are the people that I think we should be concerned about. Perhaps, it is our entire philosophy of borrowing and lending. Perhaps this buy now and save stuff is errantly wrong and very misleading.

I have perhaps rambled on the point, but I will come back to this: whether an examination should be made of what is the reason for the borrowing rather than the lending—not that I am trying to absolve the crime of loan sharking.

D/Chief Welsh: I am inclined to agree with you, and I do think if we come to a case where we have had an offence of loan sharking, if we get the loan shark, so to speak, that would be one of my first questions as an investigator, Why? Why were you there? Surely we would have to introduce that in evidence. We will call him the victim, he has walked right into it, he wants to be. But nevertheless he needs this money, as you say, and rightly so.

Maybe we have to examine our credit. I have heard, and I am sure as you have, that we appear to live in a credit society. Everything is on: how many cards have you got? And it is on television everyday: get your express company card or whatever. There is no apparent thought by people today as to what they are going to meet these debts. Maybe somewhere along the line they have to consolidate their debts, and then they borrow from somebody else and pay a little bit out here and a little bit there.

I agree, I am very concerned about this. I know in my own home, we darn well find the money before we go running out to buy on credit. I have always operated that way. If we have not had the money, we have not bought. That is not the way it appears to go today. Get a credit card and go to town, and have a good time, and get all these nice things. As you say,

[Interpretation]

dois dire en passant que je ne suis pas au courant des pratiques de cette entreprise. D'après mon expérience, je crois que la plupart des personnes qui travaillent dans le domaine de la santé acceptent les gens comme ils sont; les patients ne mentent généralement pas concernant leur santé quand ils viennent vous parler; ce sont ceux qui veulent abuser du système à mon avis qui ne paient pas leur consultation.

Ce n'est pas la vieille dame qui n'a pas la possibilité de payer sa dette, dont, de toute façon, les professionnels de la santé ne tiennent pas compte bien souvent. Fréquemment ce sont les professionnels—ces gens si avides de gagner—les médecins, les dentistes qui se font voler par des personnes qui volent tout aussi bien le quincaillier de l'endroit, l'épicerie du coin, la compagnie Eaton etc. ce sont ces gens-là qui représentent d'importants risques pour le crédit. Qu'ils veuillent duper la société ou qu'ils soient de véritables criminels, peu importe, leur intention est de voler.

Et cela dérange beaucoup les bons citoyens qui veulent payer leurs taxes, faire une contribution à la société et qui voient que quelqu'un, qui leur doit \$200, est en train de se balader dans la rue avec une nouvelle voiture tirant un bateau ou une roulotte. A mon sens, c'est de ces personnes-là qu'il faudrait se préoccuper. Peut-être aussi faudrait-il revoir toute notre philosophie de l'emprunt et des prêts. Peut-être trompe-t-on le public en faisant de la réclame de biens que l'on peut acheter à crédit.

Je vais peut-être paraître incohérent, mais je crois qu'il est important de revenir sur cette question; ne devrait-on pas étudier la raison pour laquelle on emprunte? Ne devrait-on pas se pencher sur l'emprunteur plutôt que sur le prêteur, ce qui ne veut pas dire que je ne reconnaisse pas le crime que constitue le prêt usuraire.

Le Chef adjoint Welsh: J'aurais tendance à être d'accord avec vous, et nous demandons souvent aux requins de la finance lors des interrogatoires la raison pour laquelle ils se sont lancés dans ce genre de commerce. Quant à la victime, elle a donné tête baissée dans le piège parce qu'elle a besoin d'argent et, parfois, pour de bonnes raisons.

Il faudrait peut-être étudier notre situation du crédit. On dit que nous vivons dans une société du crédit, tout le monde a des cartes de crédit et on conseille à tous ceux qui n'en n'ont pas d'en acquérir. On dirait que les gens ne se préoccupent pas de la façon dont ils vont s'acquitter de toutes ces dettes qu'ils accumulent. Parfois aussi ils veulent consolider leurs dettes et empruntent à nouveau.

Je suis tout à fait d'accord, cette question me préoccupe énormément. Je sais que, dans ma propre famille, nous n'achetons rien sans avoir l'argent comptant. Nous avons toujours agi ainsi; si nous n'avons pas l'argent, nous n'achetons pas. Cependant il ne semble pas que cela soit le cas pour tout le monde. Demandez une carte de crédit et allez-y, menez la grande vie.

[Texte]

somebody owes you \$200. I do not have a big boat. I would like a big boat, but I do not have a big boat. But to see him driving down the street with his big boat, and he owes you \$200!

In examining, when we get to this stage of investigation certainly I could not agree more—we must ask that individual why are you there? We must show the whole pattern if we are going to present anything before the courts. But then I think we are into two areas here.

Mr. Brisco: Yes. I know we are, and I recognize, Mr. Chairman, that I really may not be contributing to . . .

The Chairman: Mr. Kelly.

Mr. Kelly: As I understood the question, it was not that you examined the borrower after he gets into trouble, it was if there was some system set up to interview the borrower before he got into trouble to see whether or not there was some way in which the matter could be handled. Of course, these things are handled in secrecy and, unless there was a way for the borrower to get money from some government-backed agency, I doubt that it would be possible to get these people to come forward in order to have their cases discussed before they go to what we call a criminal loan shark.

• 1105

Mr. Brisco: I would warrant Mr. Chairman, just as a closing observation, that the people who borrow money, whether it is from the white collar or the black collar lender, are not borrowing money for clothing, for food, for shelter, or for transportation, even if it is a bus station, they are borrowing it for something else that they could probably do very well without. It is part of the philosophy of our thinking in North America that has created this very problem, and it is a sad commentary. I recognize I am not contributing to the bill.

Mr. Kelly: May I say something to that. You may be 100 per cent correct and I agree with a lot of what you say, but it is still the responsibility of the police to try to stop the loan sharking as a result of some weakness of the individuals that you refer to.

Mr. Brisco: I agree.

The Chairman: Thank you, Mr. Brisco. Mr. Gray.

Mr. Gray: Thank you, Mr. Chairman. To some extent we are getting into areas which I do not think our witnesses feel it is their total responsibility to discuss, although I know they are very interested in them as citizens.

One issue we have to pursue in these hearings is why so many people feel they have to turn to loan sharks and what this means in terms of gaps in our legitimate credit system. We will certainly have opportunities to debate the legislation and what is behind it. I must say I do not think the evidence supports Mr. Brisco's contention that generally across the country, especially in larger urban centres, the only people who turn to loan sharks are those also want to buy things they really cannot afford anyway. I think the people in the larger

[Interprétation]

Comme vous le dites, il est très désagréable de voir quelqu'un qui vous doit de l'argent mener la grande vie. Personnellement je n'ai pas de grand bateau parce que je ne peux pas me le payer, et pourtant je vois des gens qui doivent de l'argent partout et qui ne se le refusent pas.

Je suis tout à fait d'accord avec vous, nous devons nous demander la raison pour laquelle tous ces requins de la finance ont la possibilité d'exister; mais en cour, il faut montrer les deux aspects de la question, car il y a bien deux aspects.

M. Brisco: Évidemment. Je me rends compte, monsieur le président, que je ne contribue pas beaucoup à . . .

Le président: Monsieur Kelly.

M. Kelly: Si j'ai bien compris la question, vous aimeriez voir un système qui permettrait de discuter avec l'emprunteur avant qu'il ne fasse des bêtises afin de voir si son cas ne pourrait se régler d'une autre façon. Évidemment toutes ces choses se passent assez en secret; et à moins que l'emprunteur ne puisse obtenir de l'argent auprès d'une agence contrôlée par le gouvernement je doute qu'il soit possible de discuter avec lui de son cas avant qu'il ne fasse appel à un requin de la finance.

M. Brisco: A mon avis, monsieur le président, et ce sera ma dernière observation, les personnes qui empruntent de l'argent légalement ou illégalement ne le font pas pour pouvoir s'habiller, se nourrir, se loger ou pour pouvoir voyager, ils le font pour quelque chose dont ils pourraient très bien se passer. Cela fait partie de notre façon de penser en Amérique du Nord, c'est cela qui est à l'origine de ce problème et c'est assez triste. Je m'excuse, je ne contribue pas à la discussion du projet de loi.

M. Kelly: Pourrais-je répondre? Vous avez peut-être tout à fait raison, et j'admets une grande partie de ce que vous dites, mais c'est quand même à la police d'essayer d'arrêter le prêt usuraire rendu possible à cause de certaines faiblesses des personnes qui font appel à ce système de prêt.

M. Brisco: D'accord.

Le président: Je vous remercie, monsieur Brisco. Monsieur Gray.

M. Gray: Je vous remercie, monsieur le président. Je crois que nous nous engageons dans un domaine qui ne relève pas tout à fait de la responsabilité des témoins, bien que je sache qu'ils s'intéressent à la question en tant que simples citoyens.

La question que nous devrions nous poser au cours des séances du Comité est de savoir la raison pour laquelle tant de personnes estiment qu'elles doivent faire appel aux requins de la finance. Nous devons nous demander ce que cela signifie, s'il n'existe pas des lacunes dans notre système de crédit légal. Nous aurons certainement la possibilité de discuter du projet de loi et de son objectif. Personnellement, je ne crois pas qu'il soit vrai de dire, comme M. Brisco semble le penser, que d'une façon générale et spécialement dans les grands centres urbains

[Text]

urban police forces would agree that their observations show that people with very low incomes who turn to loan sharks do so because of the lack of money for necessities or because they are small business people who have not access to the larger system.

I want to go on to one or two very brief questions. This brief is very useful because it is from people who are sort of on the front line of the problem. They look at the offenders and they look at the victims. I wonder if they could help the Committee in giving us their view as to how loan sharking might be defined, because I think they will agree that it is through defining the offence in the statute that the investigator can build up a case and that case can be effectively presented to the courts. Do they agree that by simply setting a certain rate of interest would be the way of getting at the offence, or should it be a combination of the rate of interest and conduct? Perhaps they have some comments to offer in that area.

The Chairman: Mr. Welsh, would you like to be first?

D/Chief Welsh: Yes. I do feel that the conduct certainly is part of this and certainly the rate of interest, but flowing from the rate and the fact that the individual cannot pay his debt, then the other flows from it. Then we look at the loan shark, the actions he takes.

Mr. Gray: So, if somebody asked you how would you define a loan shark, not necessarily in legal draftsman's language, how would you put it? I do not see that coming through in your brief. I think we ought to have an idea what we are talking about. From the point of view of ourselves as legislators, what would you say? I gather the thrust of the bill is simply defining a certain rate of interest which would constitute the offence and it would seem to me it would make it fairly easy for the police authorities, and so on, to get at the problem. Do you think that is enough, or do you want to have something more?

D/Chief Welsh: The thing is, Mr. Gray, it is not reported. We do not know the the loan shark or the borrower that approaches a loan shark. We do not hear about it. It is only after the fact that we find out these things, what has occurred and why, and why they are there, and that we can put the picture together. I do not know. Could you elaborate?

The Chairman: Mr. Kelly.

Mr. Kelly: In part, and I want to make sure that it is only in part, loan sharking often arises from crime and creates crime. But I know that that is not enough to cover the interpretation of the word "loan sharking" in the law. But, obviously, you are not going to define loansharking in one short sentence; you are going to have many circumstances that will have to be included in the definition of loansharking.

[Interpretation]

les seules personnes qui font appel aux requins de la finance sont celles qui désirent acheter des choses qu'elles ne peuvent se permettre de toute façon. Au contraire, je crois que les policiers dans les grandes villes seraient d'accord pour dire que ce sont les personnes à très faible revenu qui font appel à ces usuriers, tout simplement parce qu'elles ne possèdent pas l'argent nécessaire pour l'essentiel ou parce qu'elles ont de petites entreprises et qu'elles n'ont, par conséquent, pas aussi pleinement que les grandes entreprises accès au système de crédit.

Je voudrais poser une ou deux questions très courtes. Votre mémoire est très utile, étant donné que vous êtes sérieusement préoccupés par ces questions. Vous connaissez le point de vue des criminels et des victimes. Pourriez-vous aider le Comité et nous dire comment vous définissez le prêt usuraire. Les avocats tiennent compte de la définition du délit lorsqu'ils défendent une cause devant les tribunaux. Devrait-on simplement se préoccuper du taux excessif d'intérêt ou également de la conduite de ces usuriers? Auriez-vous des observations à faire à cet égard?

Le président: Monsieur Welsh, voudriez-vous prendre la parole le premier?

Le chef adjoint Welsh: Il faut évidemment tenir compte de la façon dont s'y prend l'usurier tout autant que du taux d'intérêt, l'un ne va pas sans l'autre.

M. Gray: Si l'on vous demandait de définir ce qu'est un requin de la finance, peut-être pas en termes juridiques, mais en vos propres termes, que diriez-vous? Je ne crois pas que vous ayez donné une telle définition dans votre mémoire. Nous devrions savoir de quoi nous parlons. Sur quoi doivent se baser les législateurs? Si je comprends bien, le projet de loi vise simplement à définir un certain taux d'intérêt qui serait criminel; cela faciliterait la tâche pour les policiers, etc., mais croyez-vous que cela soit suffisant ou croyez-vous qu'on devrait introduire un autre aspect?

Le chef adjoint Welsh: Nous ne prenons connaissance des faits qu'après coup. Ce n'est qu'après coup que nous prenons connaissance du problème, nous essayons de déterminer ce qui s'est passé et pourquoi, afin d'avoir une idée globale de la situation. Peut-être pourriez-vous préciser?

Le président: Monsieur Kelly.

M. Kelly: Les prêts usuraires sont souvent la conséquence du crime, par la suite ils en sont la cause. Je crois qu'il faudrait souligner cela, bien que ce ne soit pas toujours le cas. Je sais également que cela ne suffit pas pour définir le terme de «prêt usuraire» employé dans la loi. Évidemment, vous n'allez pas définir l'usure en une seule courte phrase; il y a bien des circonstances dont vous aurez à tenir compte dans la définition de l'usure.

[Texte]

• 1110

Mr. Gray: You feel then it is not enough simply to say anybody who charges x per cent as a rate of interest would be guilty of loansharking; you are suggesting that it could conceivably be a loan at a lesser rate but associated with certain types of oppressive conduct.

Mr. Kelly: That is right. It would depend on the collection practices of the lender, and there may be a number of things you would have to include in order to cover the definition completely, if that is even possible.

Mr. Gray: You are pointing out something very interesting and, I think, useful to us. You are saying that it would not be enough to say a person is a loan shark if he charges, say, 50 per cent per annum because, in your view, somebody could be a loan shark who charges 20 per cent if he accompanies that loan with abusive collection practices.

Mr. Kelly: Just like the people who Mr. Rodriguez mentioned.

Mr. Gray: But the act at present does not really seem to cover your approach to it totally.

Now let me move very quickly on to another area, the problem of jurisdiction with respect to investigation and enforcement. I recall that for many years in the Criminal Code there was a section making it an offence to engage in misleading advertising. But I also recall that until those sections were transferred to the Combines Investigation Act there were almost no prosecutions whatsoever for misleading advertising. It was a matter—because it was in the Criminal Code—left to the attention of individual Crown Attorneys and provincial Attorneys General and, quite understandably, because there were so many demands on their time and resources this particular offence was never the subject of court action. And now, when it is centralized in one statute and one group of people taking an interest in it, as we all know, there is considerable activity in terms of prosecution. If we put in a new offence of loansharking, however defined in the Criminal Code, will local Crown Attorneys and provincial Attorneys General and police forces, with all the demands on their time and resources now, give sufficient attention and priority to taking action under the section if it is in the Criminal Code?

Mr. Kelly: I think there is a difference between false advertising, and we really would find difficulty in getting the police to accept that as a real hard criminal offence.

But I can give you the opposite kind of an example. When the provisions within the small vessels regulations under the Canada Shipping Act were first set out to cover dangerous driving drunken driving and that sort of thing in boats, we found that it remained the responsibility of the R.C.M.P. and municipal forces and provincial forces, with some exceptions of course, would say, well, that is a federal statute and that is a matter for the R.C.M.P. And there are all kinds of examples like this. But when we realized this and said that there was no difference between drunken driving in a boat and drunken

[Interprétation]

M. Gray: Vous ne pensez donc pas qu'il suffise simplement de dire qu'une personne qui demande un intérêt de tant pour cent puisse être coupable d'usure; vous laissez entendre qu'il peut s'agir d'un prêt à un faible taux d'intérêt mais auquel on associe une certaine forme d'oppression.

M. Kelly: C'est exact. Cela dépend des pratiques de recouvrement du prêteur, et il y a un certain nombre de choses qu'il faut inclure, si c'est possible pour que la définition soit complète.

M. Gray: Vous signalez quelque chose de bien intéressant et de bien utile pour nous. Vous dites qu'il ne suffit pas d'imposer un taux d'intérêt de 50 p. 100 par an pour être qualifié d'usurier; selon vous, même s'il ne demande que 20 p. 100 d'intérêt, l'usurier est celui qui associe à son prêt des pratiques de recouvrement abusives.

M. Kelly: Tout comme les gens dont M. Rodriguez a fait mention.

M. Gray: Mais à l'heure actuelle, cela ne tombe pas totalement sous le coup de la loi.

Permettez-moi de passer rapidement à un autre domaine, celui de la compétence à l'égard des enquêtes et de l'application des lois. Durant plusieurs années, le code criminel comportait des dispositions concernant la publicité frauduleuse. Je me souviens aussi que, lorsque ces dispositions ont été transférées à la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions, on m'a presque plus intenté de poursuites relativement à la publicité frauduleuse. Lorsque ces dispositions figuraient dans le code criminel, leur application incombait au procureur de la couronne et aux procureurs généraux des provinces; aussi faute de temps et de ressources, il est facile de comprendre pourquoi on n'intentait jamais de poursuites à cet égard. Ces dispositions figurent désormais dans une seule loi; leur application relève d'un seul groupe de personnes, comme nous le savons tous, c'est pourquoi elle donne lieu désormais à beaucoup de poursuites. Si on inclut l'usure, dans le code criminel qu'elle qu'en soit la définition, croyez-vous que les procureurs de la couronne, les procureurs généraux des provinces et les services policiers, compte tenu de leur temps et de leurs ressources limitées, pourront prêter à ces dispositions suffisamment d'attention, leur accorder la priorité en vue d'intenter des poursuites?

M. Kelly: Je pense qu'il faut distinguer entre cela et la publicité trompeuse, je pense que nous aurons vraiment du mal à faire accepter par les services policiers qu'il s'agit d'un délit criminel véritable.

Je peux vous citer un exemple tout à fait à l'opposé de celui-ci. Lorsque l'on a fait entrer dans les règlements relatifs aux petites embarcations, au titre de la Loi sur la marine marchande du Canada, des dispositions concernant la conduite dangeureuse et la conduite en état d'ébriété, entre autres choses, nous avons constaté que c'est la G.R.C. qui devait les appliquer, car les services municipaux et provinciaux, à quelques exceptions près, bien entendu, se défilaient sous prétexte qu'il s'agissait d'une loi fédérale; on pourrait citer bien d'autres exemples de cet acabit. Lorsque nous avons pris cons-

[Text]

driving on the highways and that it should go into the Criminal Code, it was put into the Criminal Code, with the result that the police forces throughout the country then enforced this section of the Criminal Code.

Now, coming back to this particular thing, I feel sure, seeing that loansharking, as we see it, is related very often to organized crime and to the activities of criminals, that the police forces of this country would not overlook the provisions of the Code and say that is an offence that they should not be bothered with. I think they would really enforce the Code.

Mr. Gray: At the same time we see a growing role for the R.C.M.P. in co-operation with local police forces in getting at this kind of problem. It is something that we will have to consider because of your advice and practical experience.

Mr. Kelly: Well, the thing is that I do not see an increasing role for the R.C.M.P. because right today, where they have their commercial fraud squad and their criminal intelligence operations going, and where every other police force of any size has a criminal intelligence unit, the machinery is there now in order for such crimes to come to the attention of the appropriate police forces.

• 1115

Mr. Gray: One final point. You made reference to having this in the Criminal Code, in the part of the Code where we have the offence of extortion and so on. I gather from what you have said here today that the offence of extortion has not been sufficient to enable local police forces to get at loansharking. The offence of extortion has been part of the Criminal Code from the beginning and it is of course subject to prosecution but obviously it has not been the solution to the loansharking problem or else we all would not be here today.

Chief Welsh: The extortion area is clearly defined and it does not include this.

The Chairman: One more question, Mr. Gray.

Mr. Gray: Yes, fine, I am just finishing here.

I think, as I said, we are going to carefully consider the practical advice of our witnesses today. I do not think I will carry on, Mr. Chairman, because I want to get into a number of very technical areas, but we do not have the time. Perhaps we can seek the advice of the witnesses more directly, so I will turn the floor back to you. Thank you very much.

The Chairman: Thank you, Mr. Gray. Mr. Stevens is the next questioner.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman. I will be very brief. Having read the submission of the Association of Chiefs of Police, I was wondering if you would agree that perhaps a succinct version of what you are saying is found on page 3, the second last paragraph there:

[Interpretation]

science de cet état de chose, nous avons fait remarquer que conduire en état d'ébriété à bord d'un bateau ou sur la grande route, était du pareil au même; il fallait inscrire ce délit dans le code pénal, nous l'avons fait, et tous les corps policiers du pays, par la suite, ont accepté d'appliquer cet article du code pénal.

Pour en revenir à nos moutons, étant donné que l'usure, tel que nous l'entendons, est très souvent associée au crime organisé et aux agissements des criminels, nous sommes persuadés qu'aucun des services policiers du pays n'ignorait ces dispositions du code et se comporterait comme s'il s'agissait d'un délit insignifiant. Je pense au contraire qu'ils appliqueront ces dispositions du code dans toute leur rigueur.

M. Gray: Nous pensons aussi que la G.R.C., de concert avec les services policiers locaux, pourrait se consacrer davantage à la lutte contre ce genre d'activité. C'est une chose que nous devons prendre en considération, compte tenu de vos avis et de l'expérience pratique que vous avez acquise.

M. Kelly: Je ne crois pas que la G.R.C. ait à jouer un plus grand rôle dans ce domaine, car elle compte déjà des sections qui s'occupent des fraudes commerciales ainsi que des renseignements, de sorte que si un corps policier assez important comporte déjà une unité de renseignement, les rouages sont déjà en place pour que de tels délits puissent être signalés à l'attention des services policiers compétents.

M. Gray: Un dernier point. Vous avez dit que l'on devait inclure ceci dans la partie du Code criminel comprenant l'infraction d'extorsion, etc. Si j'ai bien compris ce que vous avez dit ici aujourd'hui, même avec l'inclusion de l'infraction d'extorsion, les forces policières locales n'ont pas réussi à mettre un frein au prêt usuraire. Cette infraction a toujours fait partie du Code criminel, et on peut bien entendu entreprendre des poursuites, mais il est évident que l'on n'a pas réussi à résoudre le problème du prêt usuraire, autrement nous ne serions pas tous ici aujourd'hui.

Le chef adjoint Welsh: On définit clairement en quoi consistent les extorsions, et on ne mentionne pas ceci.

Le président: Une dernière question monsieur Gray.

M. Gray: Très bien, j'ai presque terminé.

Comme je l'ai dit, nous allons étudier intensivement les conseils pratiques que nous ont donnés nos témoins aujourd'hui. Je m'arrêterai ici, monsieur le président, parce que je voudrais toucher certaines questions très techniques et nous n'avons pas le temps. Nous pourrions peut-être nous adresser directement aux témoins, je vous retourne donc la parole. Merci beaucoup.

Le président: Merci monsieur Gray. Monsieur Stevens.

M. Stevens: Merci monsieur le président. Je serai très bref. J'ai lu la présentation de l'Association des chefs de police, et je crois que l'avant-dernier paragraphe de la page 3 résume assez bien votre opinion:

[Texte]

We are of the firm view that provision should be made in this Act or in the Criminal Code to deal separately with the criminal lender. In this way the law will differentiate between the crime of loansharking and those less serious lending offences which may be dealt with by way of summary conviction or administratively under the provisions of Bill C-16.

As I read your submission and have heard your evidence, I sensed that essentially you were saying that we should try to make a clear distinction. Something that would generally be looked upon as a criminal activity should be dealt with preferably under the Criminal Code and something that is of a more administrative nature, perhaps unduly high interest rates, should be dealt with elsewhere. Am I correct in interpreting your submission that way?

D/Chief Welsh: Yes, that is right. We feel that certainly there will be what appear to be offences or administrative problems. They could be dealt with by the administrator but we would be in a far better position to deal with it. There would be no doubt as to who would enforce that particular section that we are concerned with. It then would not be just a federal offence for the RCMP or whoever to administer or to deal with. The police forces across the country would be able to zero right in on the issue. The issue would be defined in the Code.

Mr. Stevens: Let me put this further question to you. During the drafting of this legislation and prior to its publication, was your Association consulted by the Minister or any member of his department as to what your views were with respect to the types of problems we are attempting to cover here?

D/Chief Welsh: We unfortunately did not sit down with the Minister or his people at that particular time. I understand Captain Marchessault had some input into it with I believe Mr. Goldberg.

Mr. Stevens: But there was nothing that you would regard as formal in nature?

D/Chief Welsh: No, and of course we did not know what was in the bill until it received first reading which was I believe some time at the end of October. By the time we got our copies, it was time for the first meeting of our law amendments committee on January 6. We had no choice other than to send out copies to the various police forces or members of my committee. This was our first touch with the bill and it was at that time that we prepared our brief.

• 1120

Mr. Stevens: Has the Minister or his Department, subsequent to the publication of this draft bill, been in touch with your Association for your views and suggestions?

D/Chief Welsh: We have not received a reply as yet. However, we have forwarded the bill to the Minister.

At the time we were preparing our brief and examining the bill, Mr. Goldberg did come over at our request. Yes, he did

[Interprétation]

Nous croyons fermement qu'une disposition spéciale soit dans cette loi, soit dans le Code criminel, doit être réservée au prêteur criminel de sorte que la loi puisse établir une distinction nette entre le prêt usuraire criminel et les infractions moins sérieuses qui pourraient être réglées par voie de déclarations sommaires de culpabilité ou par dispositions administratives en vertu du Bill C-16.

L'essentiel de votre présentation et de votre témoignage revient à ceci, nous devrions établir une nette distinction. Le Code criminel devrait s'appliquer aux activités d'une nature criminelle, et une autre loi devrait s'appliquer aux activités d'une nature administrative, comme les taux d'intérêt trop élevés. Ai-je donné une bonne interprétation à votre proposition?

Le chef adjoint Welsh: Oui, vous avez raison. Nous estimons qu'il y aura certainement des infractions d'une nature administrative. Elles pourraient relever du directeur, mais nous serions beaucoup plus aptes à nous en occuper. On saurait ainsi de façon certaine qui est chargé d'appliquer l'article dont nous parlons. A ce moment-là, ce ne serait pas uniquement une infraction fédérale relevant de la GRC ou de quelqu'un d'autre. Toutes les forces policières du pays pourraient appliquer immédiatement cet article. L'infraction serait définie dans le Code criminel.

M. Stevens: Permettez-moi de vous poser une autre question. Au cours de la rédaction de cette loi et avant sa publication, le ministre ou ses collaborateurs vous ont-ils demandé quelle était votre opinion sur les problèmes que nous tentons de résoudre par ce bill?

Le chef adjoint Welsh: Malheureusement, nous n'avons pas rencontré le ministre ou ses collaborateurs à ce moment-là. Toutefois, le capitaine Marchessault en a discuté avec M. Goldberg, je crois.

M. Stevens: Mais il n'y a pas eu de consultation officielle?

Le chef adjoint Welsh: Non, et, bien entendu, nous ne connaissions pas le contenu du bill avant la première lecture qui a eu lieu, je crois, à la fin d'octobre. Nous avons reçu des exemplaires du bill vers le 6 janvier, lorsque notre comité sur les amendements devait tenir sa première réunion. Nous n'avions pas d'autre choix que d'envoyer des copies aux différentes forces policières et aux membres de mon comité. C'est la première fois que nous avons entendu parler du bill, et c'est à ce moment-là que nous avons préparé notre mémoire.

M. Stevens: Une fois que l'avant-projet de loi a été rendu public, le ministre ou son ministère s'est-il mis en contact avec votre association afin de recueillir vos vues et vos propositions?

Le chef adjoint Welsh: Nous n'avons pas encore reçu de réponse. Nous avons toutefois renvoyé le projet de loi au ministre.

Au moment où nous rédigeons notre mémoire et faisons l'examen du bill, M. Goldberg, que nous avons invité, est venu

[Text]

appear during our committee meeting and we discussed various aspects of it.

Mr. Stevens: Could I ask you one further thing that has been referred to by the Chairman? There will be draft regulations and draft amendments hopefully brought to the Committee in respect of the bill. Could you give us the benefit of a supplementary brief after you have had an opportunity to review those regulations and amendments to let us know to what extent you feel that they meet the objections you are raising in your current brief?

D/Chief Welsh: Yes, we would be most pleased to do that.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Stevens.

The next meeting of the Committee will be Tuesday, February 1, 1977, at 9.30 a.m. in this same room, Room 371, West Block, at which time the witnesses will be from the National Association of Canadian Credit Unions.

I would like to thank you witnesses who appeared before us today representing the Canadian Association of Chiefs of Police and I thank them for presenting us with their views and their brief.

The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Interpretation]

nous voir. En fait, il a assisté à la réunion de notre comité, où nous avons discuté des divers aspects de ce projet de loi.

M. Stevens: Puis-je revenir sur une autre question à laquelle le président a fait allusion? Au sujet de cette mesure, nous espérons que notre Comité sera saisi des avant-projets de règlements et d'amendements qui s'y rattachent. Auriez-vous l'obligeance de nous remettre un mémoire supplémentaire, une fois que vous aurez eu l'occasion de passer en revue ces règlements et ces amendements, afin de nous faire savoir dans quelle mesure ils répondent aux objections que vous avez soulevées dans votre présent mémoire?

Le chef adjoint Welsh: Oui, nous le ferons volontiers.

M. Stevens: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Stevens.

Le Comité tiendra sa prochaine réunion mardi, le 1^{er} février 1977, à 9 h 30 du matin dans cette même pièce, salle 371, Édifice de l'Ouest; nous entendrons alors les témoins de l'Association nationale des caisses populaires du Canada.

Je tiens à remercier nos témoins d'aujourd'hui, le représentant de l'Association canadienne des chefs de police; je les remercie de leur mémoire et des opinions qu'ils nous ont fait connaître.

La séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Canadian Association of Chiefs of Police:

Deputy Chief T. E. Welsh, Chairman, Law Amendments Committee;

Mr. W. H. Kelly, Deputy Commissioner, Royal Canadian Mounted Police (*Retired*);

Mr. Bernard Poirier, Executive Director.

De l'Association canadienne des chefs de police:

Sous-chef T. E. Welsh, président, Comité des amendements du droit;

M. W. H. Kelly, sous-commissaire Gendarmerie royale du Canada (*retraité*);

M. Bernard Poirier, directeur exécutif.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 9

Tuesday, February 1, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 9

Le mardi 1^{er} février 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Health, Welfare and Social Affairs

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Appolloni (Mrs.)

Brisco

Clarke (*Vancouver Quadra*)

Condon

Flynn

Fortin

Gauthier (*Ottawa-Vanier*)

Grafftey

Gray

Huntington

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Lajoie

Lambert (*Edmonton West*)

Marceau

McRae

Philbrook

Ritchie

Rodriguez

Stevens—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Tuesday, February 1, 1977:

Mr. Brisco replaced Mr. Elzinga

Conformément à l'article 65(4) (b) du Règlement

Le mardi 1^{er} février 1977:

M. Brisco remplace M. Elzinga

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 1, 1977

(10)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 9:43 o'clock a.m. this day, the Vice-Chairman, Mr. Eymard Corbin, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Brisco, Corbin, Gray, Lajoie, Lambert (*Edmonton West*), Marceau, Philbrook, Ritchie and Rodriguez.

Witnesses: From the National Association of Canadian Credit Unions: Mr. Robert J. Ingram, General Manager (NACCU); Mr. Rod MacMullin, Managing Director, Nova Scotia Credit Union League; Mr. K. L. W. Boland, Counsel; Mr. Peter Podovnikoff, President (NACCU) and Mr. Chris Hansen, Vice-President (NACCU).

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

Mr. Ingram made a statement.

The witnesses answered questions.

At 11:31 o'clock a.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 1^{er} FÉVRIER 1977

(10)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 9 h 43, sous la présidence de M. Eymard Corbin (vice-président).

Membres du Comité présents: MM. Brisco, Corbin, Gray, Lajoie, Lambert (*Edmonton-Ouest*), Marceau, Philbrook, Ritchie et Rodriguez.

Témoins: De la National Association of Canadian Credit Unions: M. Robert J. Ingram, Directeur général (NACCU); M. Rod MacMullin, Gérant de la direction, «Nova Scotia Credit Union League»; M. K. L. W. Boland, Conseiller; M. Peter Podovnikoff, Président (NACCU) et M. Chris Hansen, Vice-président (NACCU).

Le Comité reprend l'étude de bill C-16, Loi visant à assurer le protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité poursuit l'étude de l'article 2.

M. Ingram fait une déclaration.

Les témoins répondent aux questions.

A 11 h 31, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, February 1, 1977

• 0943

*[Text]***The Chairman:** Order.

A l'ordre. Messieurs les membres du Comité... Members of the Committee, this morning we are continuing consideration of Bill C-16, the Borrowers and Depositors Protection Act. We have, as witnesses from the National Association of Canadian Credit Unions, on my immediate right, Mr. Robert J. Ingram, the general manager; Mr. Rod MacMullin, managing director of the Nova Scotia Credit Union league, next to Mr. Ingram; and then Mr. K.L.W. Boland, legal counsel for the NACCU.

Also sitting on the sidelines this morning is Mr. Peter Podovnikoff, president of the NACCU, accompanied by Mr. Chris Hansen, vice-president of the Association. Mr. Hansen is from Regina and Mr. Podovnikoff is from Vancouver.

• 0945

Before proceeding with hearing the witnesses and the questioning of them, I would like to draw to your attention that, on Thursday of this week, February 3, at 3.30 p.m. in this same room we have scheduled the Honourable Graham L. Harle, who is the Minister of Consumer and Corporate Affairs for the province of Alberta, and on Friday, February 4, at 9:30 in the morning in this same room again we will have la fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins. Aussi, monsieur Marceau, n'oubliez-pas d'être ici vendredi.

M. Marceau: Je n'y manquerai pas, monsieur le président.**Le vice-président:** Nous allons maintenant commencer...**M. Lambert (Edmonton-Ouest):** Excusez-moi!

Le vice-président: ... A 09h30, monsieur Lambert, le vendredi 4 février, dans cette même pièce. It is, therefore, my pleasure to ask Mr. Ingram to begin this morning's session with either a resumé of his memoir or he could, if he wish, read his full text into the minutes of this morning's meeting. Mr. Ingram, we are very happy to have you with us.

Mr. Robert J. Ingram (General Manager, National Association of Canadian Credit Unions): Thank you very much, Mr. Chairman. I believe it would be expeditious if I did not read the entire brief, unless it is the desire of the Committee to do that. We hope that you have had an opportunity somewhere along the line to at least read through our brief and get some feeling for the thrust of our presentation.

I would like to make a few opening remarks, if I may, by way of explanation to make sure that the Committee understands that there are some differences in terms of the members of the family, as it were. As the Chairman pointed out to you, on Friday of this week you will be hearing from the Desjardins Federation which is the largest Caisse Populaire organization in the province of Quebec. There are three other Caisse Populaire organizations—provincial organizations—in Canada

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)*Le mardi 1^{er} février 1977*[Interpretation]***Le président:** La séance est ouverte.

Order, please. Members of the Committee... Messieurs les membres du Comité, ce matin nous reprenons l'étude du Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants. Nos témoins d'aujourd'hui, représentant l'Association nationale des caisses d'économie canadiennes sont, à ma droite, M. Robert J. Ingram, Directeur général; M. Rod MacMullin, administrateur délégué de la Nova Scotia Credit Union League, ainsi que M^e K. L. W. Boland, conseiller juridique de l'ANCEC.

Nous accueillons également ce matin M. Podovnikoff, président de l'ANCEC ainsi que M. Chris Hansen, vice-président de l'Association, qui sont assis derrière. M. Hansen vient de Régina et M. Podovnikoff, de Vancouver.

Avant d'entendre et d'interroger les témoins, J'aimerais vous signaler que le jeudi 3 février à 15 h 30 dans cette même pièce, nous entendrons l'honorable Graham L. Harle, ministre de la Consommation et des Corporations de l'Alberta, et le vendredi 4 février à 9 h 30, toujours dans cette pièce, nous entendrons... la Fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins. Therefore, Mr. Marceau, do not miss Friday's meeting.

Mr. Marceau: I will make a point of it, Mr. Chairman.**The Vice-Chairman:** Let us now proceed...**Mr. Lambert (Edmonton West):** Excuse me!

The Vice-Chairman: ... at 9:30, Mr. Lambert, on Friday, February 4, in this very same room. J'aimerais maintenant demander à M. Ingram d'ouvrir la séance de ce matin en nous présentant un résumé de son mémoire ou alors, s'il le désire, de lire son texte intégralement afin qu'il soit inscrit au compte-rendu de la réunion. Monsieur Ingram, nous sommes heureux de vous accueillir.

M. Robert J. Ingram (Directeur général, Association nationale des caisses d'économie canadienne): Je vous remercie beaucoup, monsieur le président. Vu les limites de temps, il serait peut-être préférable de ne pas vous lire le mémoire intégralement, à moins que le Comité ne le désire expressément. Nous espérons toutefois que vous avez eu l'occasion d'y jeter un coup d'œil et d'en saisir l'essentiel.

Si vous me le permettez, j'aimerais faire quelques observations préliminaires et vous fournir quelques explications afin d'être certain que le Comité connaît l'existence de certaines différences au sein de notre grande famille. Comme le président vous l'a indiqué, vendredi de cette semaine, vous entendrez les témoins de la Fédération Desjardins qui représentent l'organisation des caisses populaires la plus importante au Québec. Il existe au Canada d'autres organisations provincia-

[Texte]

which are not members of the National Association of Canadian Credit Unions. These are located in Manitoba, Ontario and New Brunswick. Our organization, then, is a national organization representing the provincial credit unions and co-operative credit society organizations in all provinces, with the exception of those I have just mentioned.

Now, Mr. Chairman, we are very happy to be here today on behalf of the four million members of credit unions that are affiliated through their provincial central organizations with our national association. As I understand that our brief has already been circulated to members of the Committee, I would like at this time to make only a few brief remarks.

In the first place, like many other witnesses that you have probably already heard, I would like to say that NACCU supports wholeheartedly the underlying principles contained in the bill. Members will be aware that the credit union movement was founded in Canada at the turn of the century because of a feeling that the financial interests of consumers, particularly the low income consumers, were not being sufficiently protected by existing financial institutions. Ever since then the credit unions across the country have prided themselves on member-oriented techniques and services that have distinguished them from other institutions.

Second, and this may not be what you have heard from other witnesses, we very much support many of the actual details of Bill C-16. The prepayment provisions, for example, strike us as being entirely reasonable. Indeed, the credit unions have traditionally allowed the unlimited right of prepayment without penalty, even for mortgage loans. We are pleased also that the legislation does not require the licensing of provincially incorporated lenders, as we understand was once the intention of the government. We are also very hopeful that the standardization of regulations for variable rate mortgages will assist the development of the mortgage market throughout the country.

• 0950

I think it is fair to say that our brief criticizes not the philosophy or even the basic policies of the proposed legislation, but rather the practicability of some of the detailed operational requirements. We are very much concerned, in fact, with many of these proposals, which could have the result of seriously reducing the quality of services that credit unions are able to offer to their members. Therefore, while we have no quarrel with the guts of the bill we are extremely worried about many of the details.

These particular concerns are outlined in our brief. They involve primarily problems that the bill could create for small credit unions, which are still by far in the majority. A requirement for the daily calculation of interest on all deposit accounts, for example, would impose absolutely unbearable administrative problems on the majority of our members and would not, we are convinced, be in the best interests of the consumer. Another serious set of problems involves the potential conflict of this bill with the existing provincial legislation

[Interprétation]

les de ce genre qui ne font pas partie de l'Association nationale des caisses d'économie canadienne. Elles se trouvent au Manitoba, en Ontario et au Nouveau-Brunswick. Notre organisation, elle, est une organisation nationale représentant les caisses d'économie provinciales et les sociétés coopératives de crédit de toutes les provinces, à l'exception de celles que je viens de citer.

Monsieur le président, nous sommes très heureux de comparaître devant vous aujourd'hui au nom des 4 millions de membres de nos caisses d'économie qui sont affiliés à notre Association nationale par le biais de leurs centrales provinciales. Puisque notre mémoire a déjà été distribué aux membres du Comité, je me bornerai à quelques brèves observations.

En premier lieu, comme bon nombre d'autres témoins que vous avez probablement déjà entendus, je tiens à vous assurer que l'A.N.C.E.C. appuie entièrement les principes fondamentaux du bill. Les membres savent sans doute que le mouvement des caisses d'économie au Canada a été fondé au début du siècle parce qu'on sentait que les intérêts financiers des consommateurs, plus particulièrement des consommateurs à revenu modique, n'étaient pas suffisamment protégés par les institutions financières de l'époque. Depuis lors, les caisses d'économie d'un bout à l'autre du pays ont toujours été fières des services et des modalités qui les ont distinguées des autres institutions.

En second lieu—et les autres témoins n'abondaient peut-être pas dans le même sens que nous à cet égard—nous appuyons fermement bon nombre des dispositions actuelles contenues dans le bill C-16. Les dispositions concernant les remboursements anticipés, par exemple, nous paraissent tout à fait raisonnables. En effet, les caisses d'économie ont toujours accordé le droit illimité du remboursement anticipé sans pénalité, même en ce qui a trait au prêt hypothécaire. Nous sommes également heureux de constater que la loi n'oblige pas les sociétés de prêt provinciales à obtenir un permis, ce que, sauf erreur, le gouvernement s'était proposé de faire à un moment donné. Nous espérons également que la normalisation des règlements concernant les taux hypothécaires variables contribuera à l'expansion du marché hypothécaire d'un bout à l'autre du pays.

Je pense qu'il serait juste de dire que notre mémoire critique non pas les principes ni même les grandes lignes du projet de loi, mais plutôt le caractère peu pratique de certaines exigences de service exposées en détail. En fait, bon nombre de ces propositions nous inquiètent, puisqu'elles risquent de diminuer considérablement la qualité des services que les caisses d'économie sont en mesure d'offrir à leurs membres. Par conséquent, bien que nous approuvions l'essence même du bill, bon nombre de détails nous inquiètent beaucoup.

Ces inquiétudes sont exposées dans notre mémoire. Elles concernent premièrement les difficultés que le bill risque de susciter aux petites caisses d'économie, qui constituent toujours la majorité. Par exemple, exiger que l'intérêt de toutes les sommes reçues en dépôt soit calculé quotidiennement, imposerait à la majorité de nos membres des problèmes administratifs insurmontables, ce qui, nous en sommes convaincus, irait à l'encontre des intérêts bien compris du consommateur. La possibilité de conflit entre ce bill et les lois provinciales

[Text]

that presently regulates credit unions. Most of the provinces already have very strict and effective legislation covering disclosure, maximum lending rates, the filing of statistics and so on, and we would hate to find ourselves in a position in which we and our members were being pulled in two different directions. We have a number of other concerns, such as the possibility of frivolous abuse resulting from the unwarranted rate concept, and the tying of a number of rates to the bank prime rate, most of which are set out in our brief.

I might add that we have deliberately attempted to keep our brief as short and devoid of technical details as possible, but we should be pleased to expand on any of the points in which the members of the Committee may be interested.

Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you very much, Mr. Ingram. Our first questioner this morning is Dr. Ritchie.

Mr. Ritchie: Mr. Chairman, it is unusual to be first.

In this word of explanation, you are different from the caisses populaires. Is this purely a language difference, and not that you have a different structure or that members of your groups have a different structure?

Mr. Ingram: Essentially this is correct, sir. It is essentially a language differential.

Mr. Ritchie: And there is no difference in the actual structure between a caisse populaire and a credit union?

Mr. Ingram: No. The caisses populaires and the credit unions are both regulated by the same provincial legislation; by the same credit union act in the various provinces.

Mr. Ritchie: I see. Is there liaison between the two groups?

Mr. Ingram: Yes, there is very frequent liaison between all of the organizations in Canada, particularly in areas where federal legislation and other federal matters are concerned.

Mr. Ritchie: One of the purposes of the bill is to do away with loan sharking, if possible, or at least to contain it. In your experience, how much loan sharking occurs? Has your group made any study or formulated any opinions on the amount of loan sharking, particularly, I would think, maybe in the larger cities where you have branches?

Mr. Ingram: I am not aware of any particular studies in this area. I suppose we feel, as do most other Canadians, that there is a substantial amount of it going on.

Mr. Ritchie: To your knowledge, what type of individuals or groups are involved in loan sharking?

Mr. Ingram: There is one particular example, I suppose, that we could put into that category, and these are the store-front operators with regard to income tax rebates—if you want to put those people in that category. This is one example, I believe, where the credit unions in the last two or three years have begun to provide a real service to the low-income people,

[Interpretation]

actuelles qui régissent présentement les caisses d'économie risquent également de créer de graves problèmes. La plupart des provinces appliquent déjà des lois très sévères et très efficaces au sujet de la divulgation, des taux d'intérêt maximums du dépôt des données et ainsi de suite, et nos membres ainsi que nous-mêmes n'aimerions pas être assujettis à deux contrôles différents. D'autres questions nous préoccupent, par exemple la possibilité d'abus provoqués par le recours au concept des taux injustifiés et l'association d'un bon nombre de taux au taux préférentiel d'une banque; la plupart sont exposées dans notre mémoire.

J'ajouterais que nous avons tenté de vous présenter un mémoire aussi bref et contenant le moins de détails techniques que possible, mais nous nous ferons un plaisir d'expliquer tous les points qui intéressent les membres du Comité.

Je vous remercie, monsieur le président.

Le vice-président: Je vous remercie beaucoup, monsieur Ingram. Monsieur Ritchie, vous avez la parole.

M. Ritchie: Monsieur le président, il m'arrive rarement de parler le premier.

Dans cette note explicative, votre association semble différente des caisses populaires. S'agit-il simplement d'une question de vocabulaire et n'y a-t-il aucune différence entre la structure de votre organisation et celle des caisses populaires?

M. Ingram: En principe, c'est exact. Il s'agit essentiellement d'une différence de vocabulaire.

M. Ritchie: Et il n'y a aucune différence entre la structure même de la caisse populaire et celle d'une caisse d'économie?

M. Ingram: Non. Les caisses populaires et les caisses d'économie sont toutes deux régies par les mêmes lois provinciales, par la même loi sur les caisses d'économie dans les diverses provinces.

M. Ritchie: Je vois. Y a-t-il des échanges entre ces deux groupes?

M. Ingram: Oui, il y a très souvent des échanges entre toutes ces organisations au Canada, surtout lorsqu'il est question de loi ou de questions fédérales.

M. Ritchie: Le bill se propose entre autres de mettre, si possible, un terme aux prêts usuraires, ou du moins de les freiner. D'après votre expérience, quelle est l'importance des prêts usuraires? Votre groupe a-t-il fait des études ou formulé des opinions sur ce point, en particulier dans les grandes villes où vous avez des filiales?

M. Ingram: Je n'ai pas entendu parler d'étude dans ce domaine. J'imagine que, comme la plupart des autres Canadiens, nous estimons que cette pratique est assez courante.

M. Ritchie: A votre connaissance, quel type d'individus ou de groupes se livrent à cette pratique?

M. Ingram: Un exemple qui me vient à l'esprit est sans doute celui des prêteurs sur les ristournes d'impôt sur le revenu, si toutefois on peut classer ces gens dans cette catégorie. C'est l'un des domaines où, par exemple, les caisses d'économie ont commencé depuis deux ou trois ans à offrir un service réel aux personnes à revenu modique, notamment en ce

[Texte]

particularly with regard to their income tax rebates. We would hope that kind of usury would be eliminated entirely by this kind of legislation.

Mr. Ritchie: So to your knowledge, although you feel that loan sharking is prevalent, you have no figures on it.

Mr. Ingram: No specific data that I am aware of.

Mr. Ritchie: Do you think this legislation will stop loan sharking? Can you see it helping to contain the problem?

• 0955

Mr. Ingram: Yes, I think it would have some bearing on it. We have some reservations as to whether this kind of legislation would be more applicable than amendments to the Criminal Code, for example.

Mr. Ritchie: You are suggesting then that the legislation is misplaced to get at this particular problem of loansharking, to some extent anyway.

Mr. Ingram: To some extent, yes. I would not eliminate the possibility altogether. Perhaps some of the other members of the Committee would have some observations on that.

Mr. Ritchie: What things . . .

The Vice-Chairman: Excuse me, Mr. Ritchie. Mr. Boland, you would like to add something to that?

Mr. K. L. W. Boland (Counsel): Well I do not think we are particularly concerned with whether this legislation appears as part of the Criminal Code or as a separate bill. I think we hope that it will control loansharking without interfering with the legitimate activities of the credit union movement which we are also convinced control loansharking by providing competition at lower rates of interest.

Mr. Ritchie: Certainly in theory and practice presumably you people, by lending to the smaller person, help out here. You expressed the opinion that some things might have been done through the Criminal Code rather than through this bill. What in your opinion might have been done through the Criminal Code better than through this bill? Have you given any thought to that?

Mr. Boland: No. I do not really think that has been an area on which we focused our concern. What we hope is that no matter where the legislation appears it will control loansharking but it will also allow normal lenders to continue their activities.

Mr. Ritchie: Will this in any way curtail the individual lender that is around every town that I know of, the person who does lend money at higher interest rates than credit unions or banks very often, but who lends to high risk people which seems to be legitimate? He is dealing very often with a borrower who does not have a good record. He may be a poor manager or something like that. Will this legislation contain him as you see it?

Mr. Rod MacMullin (Managing Director, Nova Scotia Credit Union League): I could make a comment but my comment probably would not be so significant from the point

[Interprétation]

qui a trait à leur ristourne d'impôt sur le revenu. Nous espérons que cette loi réussira à éliminer complètement ce genre d'usure.

M. Ritchie: Donc, à votre connaissance, bien que vous soyez au courant de l'envergure des prêts usuraires, vous n'avez aucun chiffre à nous fournir.

M. Ingram: Je ne suis au courant d'aucun chiffre précis.

M. Ritchie: Pensez-vous que cette loi mettra un terme aux prêts usuraires? Croyez-vous qu'elle aidera à éliminer cette pratique?

M. Ingram: Oui, je pense qu'elle pourra avoir cet effet. Nous ne sommes pas tout à fait sûrs que ce genre de loi sera plus facile à appliquer que des amendements au Code criminel, par exemple.

M. Ritchie: Voulez-vous dire par là que, dans une certaine mesure tout au moins, cette loi ne pourra résoudre le problème des prêts usuraires?

M. Ingram: Dans une certaine mesure, oui. Je n'élimine pas tout à fait cette possibilité. Peut-être que d'autres membres du Comité auraient des observations à ce sujet.

M. Ritchie: Quel genre de . . .

Le vice-président: Excusez-moi, monsieur Ritchie. Monsieur Boland, voulez-vous ajouter quelque chose?

M. K. L. W. Boland (avocat): Eh bien, nous ne sommes pas particulièrement inquiets de savoir si cette loi fera partie du Code criminel ou si ce sera une loi distincte. Nous espérons qu'elle saura contrôler les prêts usuraires sans toutefois contre-carrer les activités légitimes des caisses d'économie qui, elles aussi, contrôlent l'usure en offrant des taux d'intérêt inférieurs et donc concurrentiels.

M. Ritchie: Certes, en théorie et en pratique, lorsque vous prêtez aux petits clients, vous les aidez. Vous avez dit tout à l'heure que certaines mesures auraient pu être appliquées par le biais du Code criminel plutôt que par le bill. Selon vous, sur quels points le Code criminel aurait-il été préférable au bill? Y avez-vous songé?

M. Boland: Non, je ne pense pas qu'on se soit penché sur cette question. Nous espérons simplement que le droit, quelle que soit la forme qu'il prenne, saura contrôler les prêts usuraires tout en permettant aux prêteurs ordinaires de poursuivre leurs activités.

M. Ritchie: Est-ce que cela nuira au prêteur particulier, celui que l'on retrouve dans presque toutes les collectivités, qui prête à des taux d'intérêt très souvent supérieurs à ceux des caisses d'économie ou des banques puisqu'il prête à des clients à risques élevés, et qui se livre donc à des pratiques apparemment légitimes? Souvent il prête à un emprunteur n'ayant pas bonne réputation. Il peut s'agir d'un mauvais gérant ou de quelque chose du genre. Selon vous, cette loi lui nuira-t-il?

M. Rod MacMullin (administrateur délégué, Nova Scotia Credit Union League): Je pourrais faire une observation, mais elle n'aura probablement pas beaucoup de poids du point de

[Text]

of view of the legislation because I do not think we really have a serious problem as far as loansharking is concerned in the smaller areas of the Maritimes such as I come from. Now there is no question that some of this goes on. I think probably the most obvious practice that we would see would be what Mr. Ingram has referred to, the income tax discounting, which is obviously a rip-off. But outside of this, with probably few exceptions, most of the lending business that is done in the Maritimes I would suggest, is from the legitimate lenders.

Now we could argue that in some cases the rates are probably high but I do not think I would want to class them in a general way as being loansharks. So in the Maritimes at least we have not concerned ourselves with the implications of the bill as far as loansharking is concerned, although we do see some advantages in what is referred to in the bill as a criminal rate which would at least make it easier for the law to convict those lenders that do get involved in rates that are considered to be unnecessarily high.

Mr. Ritchie: How high should this criminal rate be in a given set of conditions and are you satisfied with the method by which presumably the government will arrive at this?

Mr. MacMullin: Off the top of my head I would suggest a criminal rate is anything beyond 36 per cent. The unwarranted rate concept: personally I do not agree with it. I think it penalizes the legitimate lenders and it does not really solve any particular problems. Therefore, I would much prefer, as a representative of a large number of relatively small credit unions, to have a rate concept which would justify all rates up to a certain level leaving the option to a borrower to challenge that rate if he should want to but to take the onus off the lender of having to justify a rate that obviously would be considered by almost anybody as being within the reasonable range. If you want to put a figure on that one, let us say 18, 20 per cent.

Mr. Ritchie: So you feel that a clause that allows a borrower to challenge the rate by merely stopping payment could eliminate . . .

• 1000

Mr. MacMullin: I think it could be purposely abused.

Mr. Ritchie: Would you suggest, what shall we say, further additions to the bill to try to prevent this, or do you see any way in which this frivolousness can be prevented?

Mr. MacMullin: I think this would be one step of putting a ceiling on loans, below which level the onus would not be on the lenders to justify, in other words, let us say 18 per cent. Any loan that is made to a person of 18 per cent or below would be considered as a justified rate as far as the lender is concerned, with the option for the borrower if he feels that this is still too high, to have the right to challenge this, but the onus would be on him to prove that it was an unwarranted rate rather than the other way around.

Mr. Ritchie: Would your idea be that there be some penalty on him? If he loses and it was considered not an unwarranted rate, he could not get off scott free without some penalty.

[Interpretation]

vue de la loi, car je ne crois pas qu'il existe un grave problème en ce qui concerne les prêts usuraires dans les petits coins des provinces maritimes comme ceux d'où je viens. Il ne fait évidemment aucun doute que ces pratiques ont cours. La plus évidente est probablement celle à laquelle M. Ingram a fait allusion, c'est-à-dire les crédits d'impôt sur le revenu, où, évidemment, les gens se font avoir. Mais à part cela, sauf quelques rares exceptions, la plupart des institutions de prêt dans les provinces maritimes sont légitimes.

On peut soutenir que, dans certains cas, les taux sont probablement élevés, mais je ne pense pas qu'on puisse classer ces prêteurs dans la catégorie des usuriers de façon générale. Ainsi, dans les provinces maritimes au moins, nous ne nous sommes pas penchés sur les répercussions du bill, du moins en ce qui concerne les prêts usuraires, bien que les dispositions du bill concernant le taux criminel nous semblent favorables, car il serait ainsi plus facile pour un tribunal d'inculper les prêteurs qui demandent des taux d'intérêt beaucoup trop élevés.

M. Ritchie: A combien ce taux d'intérêt criminel devrait-il être fixé, êtes-vous satisfait de la façon dont le gouvernement est censé fixer ce montant?

M. MacMullin: A priori je dirai qu'un taux criminel est un taux supérieur à 36 p. 100. Quant au concept du taux injustifié, personnellement je ne suis pas d'accord, il pénalise les prêteurs légitimes sans toutefois régler vraiment aucun problème. En tant que représentant de nombreuses caisses d'économie relativement petites, je préférerais un système selon lequel tous les taux d'intérêt seraient possibles jusqu'à une certaine limite, ce qui permettrait à l'emprunteur de discuter un taux qui lui semblerait excessif sans obliger le prêteur à justifier des taux reconnus comme raisonnables. Le plafond pourrait se fixer, disons à 18 ou à 20 p. 100.

M. Ritchie: Vous croyez donc qu'une disposition qui permettrait à l'emprunteur de contester un taux d'intérêt en refusant d'effectuer des paiements pourrait éliminer . . .

M. MacMullin: Je crois qu'elle entraînerait plutôt des abus . . .

M. Ritchie: Voudriez-vous inclure des dispositions visant à empêcher cette pratique? Ou pourriez-vous proposer d'autres moyens d'éviter des abus?

M. MacMullin: Il serait peut-être souhaitable d'établir un taux d'intérêt maximal en dessous duquel le prêteur ne serait pas obligé de justifier le sien. Mettons que le prêteur ne serait pas tenu de justifier un taux d'intérêt inférieur à 18 p. 100, mais que l'emprunteur aurait le droit de ce faire s'il trouvait celui-ci trop élevé. Ainsi, le fardeau de la preuve incomberait à l'emprunteur et non au prêteur.

M. Ritchie: Croyez-vous qu'on devrait pénaliser les contestataires pendants? Si le taux d'intérêt est jugé raisonnable, ne faudrait-il imposer une pénalité quelconque?

[Texte]

Mr. MacMullin: I was not thinking particularly of a penalty. He would be charged with the necessary costs that would be involved in bringing suit, but I cannot see a penalty as such.

Mr. Ritchie: That is fine, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Ritchie.

Monsieur Marceau, vous avez la parole.

M. Marceau: Merci, monsieur le président. Je suis prêt à reconnaître avec M. Ingram, monsieur le président, que les caisses de crédit et les caisses populaires jouent un rôle tout à fait particulier et essentiel dans notre milieu et quant à moi, je ferai tout ce que je pourrai en tant que membre du gouvernement pour aider ces institutions. Je crois que nous serons prêts à le faire, tout en rendant également justice aux autres institutions financières qui, elles aussi, jouent un rôle important dans notre société.

Monsieur Ingram, à la page 4, au deuxième paragraphe, . . .

Le vice-président: Vous parlez du texte français ou anglais?

M. Marceau: Du texte anglais.

Au deuxième paragraphe, vous parlez du plan 24 et vous dites que ce plan 24 qui est actuellement offert par les caisses de crédit de l'Alberta et de la Colombie-Britannique s'applique à des caisses de crédit relativement importantes et disposant du système moderne de traitement des données.

N'est-il pas vrai, monsieur Ingram, que ce plan 24 est offert dans ces mêmes provinces par des caisses de crédit de taille modeste ne disposant pas de système de traitement par ordinateur, sans qu'apparemment ces institutions ne se trouvent aux prises avec des problèmes majeurs du fait qu'elles doivent effectuer les calculs manuellement?

Mr. Ingram: Mr. Chairman and gentlemen, on the matter of calculation of interest on deposits on a daily basis, I think, we have tried to point out in our brief that it is quite a popular concept in our larger credit unions. We have used British Columbia and Alberta as examples, but there is, in other provinces in Canada, the same concept being developed. However, what we have tried to point out here is that although it is a very popular advantage in terms of income to the depositor, and it can work and it can be calculated, but, in our opinion, only in those credit unions which have sophisticated data processing equipment. As we also indicated in our brief, the vast majority of our credit unions in Canada are not tied into that sophisticated data processing equipment, and in those cases the burden would be astronomical in order to calculate and/or credit interest on deposits on a daily basis. We are not opposed to the principle—in fact, it is favoured—wherever it is possible to do so, but we try to point out here that in the vast majority of cases it is just administratively impossible to do it.

M. Marceau: Merci monsieur Ingram.

• 1005

A la page 10 du texte français, au deuxième paragraphe, vous dites qu'au-delà d'un taux donné, le fardeau de la preuve devrait être transféré de l'emprunteur au prêteur.

[Interprétation]

M. McMullin: Je n'envisage pas nécessairement une pénalité. Les frais judiciaires lui seraient imputés, mais je n'entrevois pas de pénalité comme telle.

M. Ritchie: Très bien, monsieur le président.

Le vice-président: Merci, monsieur Ritchie.

Mr. Marceau, you have the floor.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman. I am quite willing to admit, like Mr. Ingram, that credit unions and caisses populaires play a unique and essential role in our society. As a member of government, I will do everything in my power to help these institutions. Without forgetting our obligations towards other financial institutions which play an equally important role, I believe that we are all willing to grant them our support.

Mr. Ingram, on Page 4, in the second paragraph . . .

The Vice-Chairman: Are you referring to the English or the French text?

Mr. Marceau: The English version.

In the second paragraph, you referred to Plan 24 which is now offered by credit unions in Alberta and British Columbia, and stated that it applies to larger credit unions having access to modern data processing systems. Is it not true.

Mr. Ingram, that Plan 24 is made available in those provinces through smaller credit unions and that the fact that they do not have access to modern data processing systems does not seem to cause major problems.

M. Ingram: Monsieur le président, messieurs, nous avons insisté dans notre mémoire sur le fait que la plupart des caisses de crédit importantes préfèrent le calcul quotidien des intérêts accrus sur les dépôts. Nous avons pris comme exemple la Colombie-Britannique et l'Alberta, mais cette méthode gagne de la faveur dans les autres provinces du Canada. Nous avons cependant tenté de démontrer que, même si cette méthode favorise le déposant sur le plan du revenu, qu'elle soit pratique et qu'il soit possible d'effectuer les calculs nécessaires, seules les caisses d'économie disposant d'un système moderne de traitement des données pourraient envisager son adoption. Comme nous l'avons signalé dans notre mémoire, la majorité des caisses d'économie canadiennes n'ont pas accès à un tel système de sorte que le coût du calcul quotidien des intérêts serait astronomique. Nous ne nous opposons pas au principe; c'est même préférable dans les cas où il est possible de le faire. Toutefois, nous cherchons à faire comprendre que, la plupart du temps, l'organisation du système ne le permet pas.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Ingram.

On page 10 of the French version, in the second paragraph, you mentioned that above a certain interest rate the onus of proof should be shifted from the borrower to the lender.

[Text]

Vous ne mentionnez pas ce taux, mais tout à l'heure, en répondant à une question de mon collègue d'en face, vous avez mentionné un taux de 18 p. 100. Est-ce que selon vous ce serait le taux normal et pourquoi 18 p. 100? Est-ce que cela ne vous paraît pas assez élevé? Sur quoi vous basez-vous pour calculer ce taux?

Mr. Ingram: As Mr. MacMullin pointed out, we are much more concerned with the establishment of a maximum rate for consideration as a warranted or an unwarranted rate. I do not think we have determined in our own mind, on a nation-wide basis, what that specific figure should be. I think the point of our objection, if you will, is that the maximum ceiling as it presently exists in the Small Loans Act should be eliminated, but that there should be a set rate above which we would consider to be unwarranted and subject to review or objection by the borrower. Mr. MacMullin mentioned 36 per cent as a very outside maximum rate and I think, generally speaking, we would agree with that. The figure of 18 per cent, I suppose, is kind of a ballpark figure which is currently used by a lot of other financial institutions as being the rate of interest below which they cannot successfully or profitably operate.

In the case of credit unions, they are restricted by provincial legislation to a maximum interest rate on all loans, and until very recent years that was set at a maximum of 12 per cent per annum, and this was uniform in all the provinces. But then, with inflation and the rapid increase in the cost of obtaining funds, in most of the provinces that 12 per cent maximum was extended to 15 or 18 per cent, as the case may be, by the provincial legislators, and that the maximum rate now, as far as I can recall, in any of the provinces would be that same 18 per cent per annum.

M. Marceau: A la page 11 de la version française de votre mémoire, au paragraphe intitulé *Emploi des paiements*, vous parlez de la façon dont les paiements devraient être utilisés quand des paiements antérieurs sont en souffrance.

Quelle est la pratique courante dans les caisses d'économie en ce qui concerne les paiements en souffrance et quelle est la politique de vos membres en ce qui a trait à l'imposition de pénalités sur les paiements en retard?

• 1010

Mr. Ingram: May I defer to Mr. MacMullin on that one? He is much closer, in an operational sense, than I am.

The Vice-Chairman: Mr. MacMullin.

Mr. MacMullin: I think the general application in the case of overdue payments is that when a payment comes in after several have been missed, and there is an accumulation of interest, the application of the current payment to whatever interest has accumulated is applied first; if there is anything left, this would go to the principal. It seems to me that this is about the only practical way this could be operated without getting into a lot of statistical information, which would really make it difficult for people who are trying to keep records.

In our own province, and I think generally in most of the areas, we do not have a penalty for missed payments other

[Interpretation]

While you did not mention a specific rate, you suggested to my honourable colleague opposite, in answer to his question, a rate of 18 per cent. Do you think that 18 per cent is a normal rate? Why 18 per cent? Does that not seem rather high to you? How did you go about calculating this rate?

M. Ingram: Comme l'a signalé M. MacMullin, nous nous préoccupons davantage de fixer un taux maximal afin de déterminer si les taux sont excessifs. Nous avons fixé un taux qui ne devrait pas, à mon avis, s'appliquer à toutes les institutions du pays. Nous maintenons tout simplement, si vous voulez, que le plafond actuel prévu dans la Loi sur les petits prêts devrait être éliminé, mais qu'il faudrait fixer un niveau au-dessus duquel un taux serait considéré comme excessif et pourrait être révisé, ou contesté par l'emprunteur. M. MacMullin a cité 36 p. 100 comme maximum absolu; je crois qu'en général nous acceptons ce chiffre. Le 18 p. 100 constitue une sorte de chiffre officieux couramment cité par les institutions financières comme étant le taux d'intérêt en-dessous duquel elles ne peuvent fonctionner à profit.

En ce qui concerne les caisses d'économie, les lois provinciales leur imposent un taux d'intérêt maximal universel. Jusqu'à très récemment, celui-ci était fixé à 12 p. 100 par an dans toutes les provinces. Mais, dans la plupart des provinces, les législateurs ont augmenté le plafond et l'ont fait passer de 12, 15 ou même 18 p. 100 à cause de l'inflation et de l'accroissement rapide des taux d'intérêt en général. Si je me rappelle bien, le taux maximal élève présentement à 18 p. 100 dans toutes les provinces.

Mr. Marceau: On page 11 of the French version of your brief, in the paragraph entitled «Application of Payments», you mentioned the way in which payments should be used when previous payments are overdue and unpaid.

What is the current practice in credit unions regarding overdue and unpaid sums and what is your members' policy concerning the enforcement of penalties on late payments?

M. Ingram: Puis-je demander à M. MacMullin de répondre à cette question puisque, par son travail, il est plus en contact avec les opérations.

Le vice-président: Monsieur MacMullin.

M. MacMullin: Voici ce qui se passe dans le cas de paiements en souffrance. Lorsque plusieurs paiements ont été omis, l'intérêt s'est évidemment accumulé. Les paiements versés en remboursement sont d'abord affectés à l'intérêt; le montant qui reste est déduit du capital dû. A mon avis, cette façon est la plus pratique de fonctionner sans devoir recourir à des données statistiques nombreuses qui rendraient difficile la tâche des personnes chargées de la tenue de livre.

Dans notre province et, je crois, dans presque toutes les régions, l'emprunteur n'est pas pénalisé pour des paiements en

[Texte]

than the normal rate of interest that applies on the principal balance.

There is another problem I can see us getting into here—and again this may vary from one province to another, remembering again that our credit unions are provincially regulated. I know that in the East our provincial government inspectors would take very strong exception if we applied current payments in a different way from what they have been doing, in other words, taking current payments, and applying these to the accumulated interest before doing anything else with them. I am sure that our government inspectors in most of the provinces—certainly in the East—would not want to change this and would take very strong exception to leaving accumulated interest to pile up and applying current payments to principal while the interest remains unpaid.

Le vice-président: Monsieur Marceau, vous avez le temps de poser une dernière question.

M. Marceau: Merci monsieur le président.

Au milieu de la page 9, vous mentionnez que la liste des facteurs qui doivent être utilisés pour déterminer si un taux est excessif ou non, n'est peut-être pas assez complète pour tenir compte de certaines pratiques des caisses de crédit telles que les prêts à taux faible.

Comme les caisses de crédit, d'après ce que vous dites, et cela semble être le cas, prêtent à des taux assez faibles, pour quelle raison vous inquiétez-vous de ces facteurs quant aux taux excessifs, puisqu'en général vous n'avez pas la réputation de prêter à des taux excessifs? Quel est votre véritable intérêt dans cette question?

The Vice-Chairman: Mr. Boland, I think, wishes to reply to that question.

Mr. Boland: I think our general principle would be that rates are not being set in credit unions using only these factors, so it would, in principle, be a bad idea to have the legislation saying we should look only to these factors to warrant our interest rates. We are looking to other factors; we are looking to regional disparities, we are looking at these types of things in setting the rates. The legislation then says to us, constrict yourself to these five factors. We may consider it most unlikely that any of our interest rates will ever be found to be unwarranted because of the nature of our operation. But, on the other hand, we would consider it most unfortunate if a piece of legislation were passed that said we could not consider some of the worthwhile factors we considered in the past.

M. Marceau: Merci monsieur.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Boland. Et merci monsieur Marceau. C'est à vous, monsieur Lambert.

Mr. Lambert (Edmonton West): Mr. Chairman, I wonder if the witnesses could tell us whether they were ever consulted by Consumer and Corporate Affairs' officials prior to the confederation of this bill.

Mr. Ingram: Yes, we did have some discussions with Mr. Ouellet during his term of office. This would be about a year ago last January, about two years ago now. But it was before this bill was introduced, of course.

[Interprétation]

souffrance si ce n'est par le taux normal d'intérêt qui s'applique au solde du capital.

Il peut se présenter un autre problème qui variera sans doute d'une province à l'autre,²² puisque les caisses d'économie sont soumises à une réglementation provinciale. Je sais,²³ par exemple, que, dans les provinces de l'Est, les vérificateurs des gouvernements provinciaux s'opposent violemment à une utilisation des paiements courants différente de l'utilisation actuelle qui consiste à affecter ces remboursements à l'intérêt accumulé avant toute autre chose. Je suis persuadé que les vérificateurs du gouvernement de la plupart des provinces, certainement dans l'Est, ne veulent aucun changement à ces dispositions. Ils refusent carrément de permettre l'accumulation de l'intérêt par l'affectation de paiements courants au capital.

The Vice-Chairman: Mr. Marceau, you are entitled to one more question.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman.

In the middle of page 9, you mention that the list of factors to be used in determining if an interest rate is excessive or not, is not complete enough to take into account certain practices adopted by credit unions, for example low interest loans.

According to what you told us, it seems that credit unions lend money at low interest rates. I wonder why you worry about the factors relative to excessive interest rates since you have a reputation of not lending at excessive interest rates? Why are you concerned about this problem?

Le vice-président: Je crois que M. Boland aimerait répondre à cette question.

M. Boland: En règle générale, les taux d'intérêt des caisses d'économie ne sont pas établis uniquement en fonction de ces facteurs. En principe, il serait mauvais d'adopter un projet de loi nous obligeant à ne tenir compte que de ces seuls facteurs pour justifier nos taux d'intérêt. Dans l'établissement de taux d'intérêt, nous tenons compte d'autres éléments, par exemple les disparités régionales. Le projet de loi à l'étude nous contraint de n'étudier que ces cinq facteurs. En raison de la nature de nos opérations, il est peu probable qu'aucun de nos taux d'intérêt soit injustifié. Par contre, il serait malheureux d'adopter un projet de loi qui nous empêche de tenir compte de certains facteurs très valables comme nous l'avons fait par le passé.

Mr. Marceau: Thank you, sir.

Le vice-président: Merci, monsieur Boland. And thank you, Mr. Marceau. Mr. Lambert, the floor is yours.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Monsieur le président, les témoins peuvent-ils nous dire si les fonctionnaires du ministère de la Consommation et des Corporations les ont consultés avant de rédiger ce projet de loi?

M. Ingram: Oui, il y a un an en janvier dernier ou est-ce deux ans, nous avons eu des discussions avec M. Ouellet au cours de son mandat comme ministre. Évidemment, ces échanges ont eu lieu avant la présentation du projet de loi.

[Text]

Mr. Lambert (Edmonton West): This is what I mean.

Mr. Ingram: It had to do with the Small Loans Act particularly.

• 1015

Mr. Lambert (Edmonton West): Well, were any of the provisions about which you pass, shall we say, negative comment in your brief, the subject matter of discussion? For instance: the date of mailing of a cheque shall be determined to be the date of payment on any obligation. Was that discussed?

Mr. Ingram: Not at that time, no.

Mr. Lambert (Edmonton West): No. I think conflict with provincial legislation is one of the more interesting areas in the whole concept of this bill. The BNA Act speaks specifically of property and civil rights being an exclusive provincial jurisdiction, and the provinces have gone forward in many types of obligations. We now get a bill and regulations which conceivably can be at considerable variance with provincial statutes. Have you discussed that problem with the Consumer and Corporate Affairs people?

Mr. Ingram: Not specifically, no, but we are very much concerned over the conflict of . . .

Mr. Lambert (Edmonton West): When you say, "not specific", was it discussed at all?

Mr. Ingram: No. The general concept was discussed, as I mentioned, with Mr. Ouellet in prior discussions. The matter of provincial disclosure legislation, which was in the offer at that time, was not completed in all provinces. What we have repeated here in our brief this morning is, that we would be very happy to have the federal government legislation tied in with the appropriate provincial legislation on a standardized basis, and as a model, if you will. But we are very much concerned with the duplication and the need for filing of petitions of information of both governments, provincial and federal, one of which may be in conflict with the other.

Mr. Lambert (Edmonton West): Well, through the co-operative movement have you consulted your solicitors to see why it is that property and civil rights jurisdiction of a provincial government should be superseded by a federal bill of this type?

Mr. Ingram: I will let Mr. Boland, our legal counsel, answer that one. I am not so sure that that should happen.

The Vice-chairman: Mr. Boland.

Mr. Boland: Well, I think, Mr. Lambert, the Supreme Court may ultimately answer that question as to whether all parts of this proposed legislation are constitutional and whether it does over-ride provincial legislation. The main point we have taken at this time is that we do not want to be the people in the middle of a constitutional argument. If there is a dispute between the federal government and the provinces, as seems

[Interpretation]

M. Lambert (Edmonton-Ouest): C'est ce que je veux savoir.

M. Ingram: Plus précisément, nous avons discuté de la Loi sur les petits prêts.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Les dispositions du projet de loi au sujet desquelles vous faites des remarques négatives dans votre mémoire, ont-ils fait l'objet de discussion? Par exemple, le fait que la date de la mise au courrier d'un chèque sera considérée comme étant la date de paiement d'une obligation?

M. Ingram: Non, nous n'en avons pas parlé à ce moment-là.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): A mon avis, le conflit avec la législation provinciale est un des aspects les plus intéressants de toute la conception du projet de loi. Il est inscrit dans l'Acte de l'Amérique du Nord britannique que les droits civils et fonciers sont exclusivement de compétence provinciale. Les provinces ont émis bien des genres d'obligations. Présentement, nous étudions un projet de loi et des règlements qui semblent différer considérablement avec les lois provinciales en vigueur. Avez-vous discuté cette question avec le personnel du ministère de la Consommation et des Corporations?

M. Ingram: Non, pas précisément mais nous sommes très inquiets du conflit de . . .

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Vous dites que vous n'en avez pas parlé «précisément». En a-t-il été question à un moment ou l'autre?

M. Ingram: Non. Comme je l'ai mentionné plus haut, le concept général a fait l'objet d'une discussion avec M. Ouellet. A ce moment-là, il a été question d'une mesure législative provinciale qui n'a pas été mise au point dans toutes les provinces. Dans le mémoire présenté ce matin, nous répétons que nous serions très heureux de voir les mesures législatives du gouvernement fédéral harmonisées avec les lois provinciales appropriées, bâtie à la façon d'un modèle. Il s'agirait d'un projet de loi témoin. Nous craignons le double emploi. Il sera assez difficile de déposer des renseignements auprès des deux niveaux de gouvernement, provincial et fédéral, qui risquent parfois d'entrer en conflit.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Par l'entremise du mouvement coopératif, avez-vous consulté vos conseillers juridiques afin de déterminer pourquoi la compétence du gouvernement provincial dans le domaine des droits civils et fonciers devrait être liée par un projet de loi fédéral de ce genre?

M. Ingram: Je demanderai à M. Boland, notre conseiller juridique, de répondre à cette question. Je ne suis pas si certain que ce devrait être ainsi.

Le vice-président: Monsieur Boland.

M. Boland: Monsieur Lambert, la Cour suprême répondra sans doute en fin de compte à cette question et déterminera si toutes les dispositions de ce projet de loi sont constitutionnelles et si elles l'emportent sur les lois provinciales. Pour l'instant, les membres de l'Association des caisses d'économie ne veulent absolument pas se mêler d'un conflit d'ordre constitutionnel. Certaines déclarations de journaux laissent prévoir qu'il y aura

[Texte]

from newspaper statements of some of the provincial governments to have arisen on this point, we do not want to be in the middle, faced with trying to comply with two conflicting pieces of legislation or two overlapping pieces of legislation.

Mr. Lambert (Edmonton West): I quite agree with you as a legislator, but I also object very strenuously as a lawyer. I object very strenuously to be urged by a government administration to pass legislation which is beyond its powers or which creates this nonsense.

Mr. Boland: The main argument that I have heard for this legislation as against provincial legislation is that it will create uniformity throughout Canada. We have suggested in our brief that the better method of creating uniformity is to work co-operatively with the provinces to prepare a model code, which each province could then pass, rather than attempt to over-ride or conflict with the existing provincial legislation.

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes, but I think you would agree also that whatever desirability there may be to have a rather uniform code all the way through, that cannot be achieved by a misuse of powers or the wrongful application or wrongful attempt to use powers.

Mr. Boland: I would hope that it could be worked out co-operatively so that parties such as the credit unions would not suffer.

• 1020

Mr. Lambert (Edmonton West): Credit unions are not the only ones, may I assure you, because every other institution that gets into a credit transaction—this involves banks, trust companies, department stores selling big ticket items, and all sorts of things. I was wondering whether you had had the rather exclusive benefit of being consulted about these matters.

Mr. Boland: By the credit unions or by . . .

Mr. Lambert (Edmonton West): No, the credit union movement as such, since you are a very large factor in the spectrum of credit granting institutions.

Mr. Boland: Do you mean, did the department consult with the credit union movement as to the constitutionality of this legislation?

Mr. Lambert (Edmonton West): That is right. A number of points have been raised, particularly the points in your brief here. Presumably you may have been consulted and they simply disregarded your reactions to them. Or perhaps they just failed to consult.

This is very wide-ranging legislation. The intent at least is very wide-ranging.

Mr. Boland: Yes. I know that officials of the department met with Mr. Ingram and other officials of NACCU here in Ottawa, and that officials of the department also travelled throughout Canada and met with the various credit union centrals in the provinces. But whether this point of jurisdiction was ever clearly addressed in those discussions, I do not know.

[Interprétation]

une dispute entre le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux. Je répète que nous ne voulons pas nous trouver entre le manteau et l'enclume et devoir concilier deux lois qui sont en conflit ou se chevauchent.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): A titre de législateur, je partage votre avis, mais je m'y oppose violemment aussi comme homme de loi. Je refuse carrément d'être poussé par une administration gouvernementale à adopter une mesure législative qui dépasse notre compétence ou risque de créer le chaos.

M. Boland: Certaines personnes semblent croire que ce projet de loi, à l'encontre des mesures législatives provinciales, permettra une certaine uniformité partout au Canada. Dans notre mémoire, nous proposons d'atteindre cette uniformité en coopérant avec les provinces à la préparation d'un code témoin. Chaque province pourra alors l'adopter. Cela vaudrait mieux que d'essayer de contrecarrer les mesures législatives provinciales actuellement en vigueur.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Par contre, vous conviendrez sans doute avec moi que, si désirable que soit l'existence d'un code uniforme partout au Canada, il est impossible d'atteindre ce but en utilisant notre autorité à mauvais escient ou en faisant preuve d'abus de pouvoir.

M. Boland: Nous espérons ardemment que la question se règlera dans un esprit de collaboration et que les caisses d'économies n'auront pas à en souffrir.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Croyez-moi, les caisses d'économie ne sont pas les seules institutions à exécuter des transactions de crédit; il y a aussi les banques, les sociétés de fiducie, les grands magasins à rayons, etc. Je me demandais simplement si vous seuls aviez été consultés sur ces questions.

M. Boland: Voulez-vous dire par les caisses d'économie ou . . .

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Non, je parle des caisses d'économie elles-mêmes, puisque vous jouez un rôle très important dans la gamme des institutions de crédit.

M. Boland: Vous me demandez si le ministère a consulté les caisses d'économie sur la constitutionnalité du projet de loi, n'est-ce pas?

M. Lambert (Edmonton-Ouest): C'est exact. Dans votre mémoire, vous soulevez un certain nombre de questions. J'ai l'impression que vous avez été consulté et que le ministère n'a pas tenu compte de vos réactions. Ont-ils simplement omis de vous consulter?

N'oubliez pas que ce projet de loi a une grande portée, du moins dans son intention.

M. Boland: Je sais que des hauts fonctionnaires du ministère ont rencontré M. Ingram et d'autres fonctionnaires de l'Association nationale des caisses d'économie du Canada ici à Ottawa. En outre, des hauts fonctionnaires du ministère ont traversé le Canada pour rencontrer les maisons-mères des caisses d'économie des diverses provinces. Je ne saurais vous

[Text]

Mr. Lambert (Edmonton West): All right. We will get away from jurisdiction and we will go to some other points to which you objected primarily, for instance the date of payment, the second one under the crediting of a payment and the date of credit for repayment, as against where there are overdue installments. Then I want to get into this unwarranted rate business.

Mr. Boland: I think we would say we were consulted with regard to the general philosophy of the legislation. As Mr. Ingram mentioned in his opening remarks, we understood at one time that the department proposed to use this legislation to license all money lenders, including provincially regulated money lenders. At the time of the discussions with the department that was perhaps our main concern, and I do not think in discussions with the credit union movement we were ever involved in questions of detail such as date of application of payments and these types of thing.

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes. Protection of borrowers and depositors is in the same category as motherhood. I do not know whether that is still a desirable objective today, but it used to be, and they are not to be attacked as a concept.

I think everybody will agree that borrowers and depositors should be protected, sometimes from themselves, from their own foolish actions. On the other hand there is a question as to whether in protecting them on the one hand you are overloading them on the other.

You make a suggestion on page 9—the one that starts at page 8 and continues on page 9—about this question of some ceiling which would then be deemed unwarranted beyond that point. Do you not think under those circumstances, in the same way that the other day we were discussing loansharking where say a rate of 60 per cent or no, a factor of the prime rate—all you have to do is come in at half a per cent underneath and you are home free, and in effect by setting this so-called warranted ceiling you are setting pretty well a minimum rate? The person says, if the warranted rate on a personal loan—this is like on accounts—shall be one and a half per cent per month or roughly 18 per cent per year, adjusted for the differences in calculation, the rate will be constantly set just below that because it cannot be attacked. Also, if for credit granting reasons there is a super risk, anything above that is a clear invitation to challenge any agreement.

The Vice-Chairman: Your time is up, Mr. Lambert, but I will give Mr. Boland time for your question.

• 1025

Mr. Boland: I do not think we have suggested that a rate that is set under, say, 18 per cent would not be subject to attack. The borrower could of course attack it, but the onus would be on the borrower to prove that in the circumstances this was not a proper rate. So that even if you come in at 17.5

[Interpretation]

dire toutefois, si la question de compétence a été discuté clairement au cours de ces rencontres.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Très bien. Laissons la question de juridiction et passons à d'autres points auxquels vous vous opposez. Tout d'abord, vous parlez de la date des paiements, ensuite vous mentionnez l'affectation du paiement et la date des crédits de remboursement dans le cas de paiements en souffrance. J'aimerais aussi parler des taux excessifs d'intérêt.

M. Boland: Il est exact de dire que nous avons été consultés sur les principes du projet de loi. Comme l'a mentionné M. Ingram dans sa déclaration d'ouverture, à un moment donné nous avons cru que le ministère se proposait d'utiliser cette mesure législative pour émettre des permis à tous les prêteurs d'argent, y compris ceux qui sont réglementés par des lois provinciales. En fait, lors des discussions avec les représentants du ministère, cette question était la principale à l'ordre du jour. Par contre, à aucun moment, dans nos discussions avec le groupe des caisses d'économie il n'a été question de détails précis, comme la date d'affectation des paiements.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Très bien. La protection des emprunteurs et des déposants ressemble à la maternité. Autrefois, celle-ci avait une très grande importance, elle en a peut-être moins aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas en attaquer le principe.

Vous serez tous d'accord avec moi, nous devons protéger les emprunteurs et les déposants parfois contre eux-mêmes et leurs folles décisions. Par contre, il faut éviter de les protéger d'un côté en les surchargeant de l'autre.

Aux pages 8 et 9 de la version anglaise du mémoire, il est question d'imposer au taux d'intérêt un plafond au-delà duquel il serait qualifié d'excessif. L'autre jour, nous avons discuté des usuriers qui prêtent à un taux de 60 p. 100. Dans certains cas, ne craignez-vous pas qu'en précisant un taux maximal, il soit trop facile d'imposer un taux d'intérêt de .5 de 1 p. 100 en deçà du plafond pour éviter tout problème. En effet, l'établissement de ce plafond soi-disant justifié fixe ni plus ni moins un taux minimal. Prenons l'exemple d'un emprunt personnel pour le paiement de factures courantes. Si le taux d'intérêt justifié est de 1.5 p. 100 par mois ou environ 18 p. 100 par année, y compris certains rajustements de calcul, je crains que le taux d'intérêt ne soit établi légèrement en deçà de ce taux justifié et n'évite ainsi de transgresser la loi. De plus, si l'on estime que l'emprunteur présente des risques très élevés et qu'on lui impose un taux d'intérêt supérieur à celui-là, cet article l'incitera évidemment à présenter une contestation.

Le vice-président: Votre temps de parole est écoulé, monsieur Lambert, mais je permettrai à M. Boland de répondre également à votre question.

M. Boland: Je voudrais en effet préciser que nous n'avons pas dit qu'un taux d'intérêt inférieur à 18 p. 100, par exemple, ne serait pas sujet à contestation. Évidemment, l'emprunteur pourrait toujours le contester, mais il lui reviendrait alors de prouver que ce taux n'est pas justifié, dans les circonstances.

[Texte]

per cent, if all factors would clearly point to a proper rate of 12 per cent it would still be open to the borrower to attack that rate, but the onus would be on him. What we are talking about is that once you go over, say, 18 per cent the onus then comes on the lender. He has to demonstrate, in your example, that there was a very great risk, or some other factor applied such as that, and that therefore, notwithstanding the fact that he went over 18 per cent, his rate is a proper one in the circumstances.

The Vice-Chairman: Thank you.

Mr. Lambert (Edmonton West): I have some other questions that flow from there, such as why you should get a prime rate on a judgement.

The Vice-Chairman: I certainly can put you down for the second round. We will have time, Mr. Lambert. Mr. Gray, you are next.

Mr. Gray: Mr. Chairman, to avoid using the time available to me for discussion on some rather technical matters, I am wondering whether the witnesses could file with the Committee some further written statements giving detail on some of the areas touched on in their brief, for example, the extensive increase of cost that would be brought about by a requirement for daily or even monthly computation of interest, and in particular some examples of conflicts that could result if this legislation is adopted and there are conflicts between this legislation and existing provincial legislation. I want to get into some other matters and I am not asking for detailed answers on these points now, but perhaps a written submission could be filed with the Committee. I see Mr. Boland is indicating his consent.

Mr. Boland: Yes, I think, Mr. Gray, we would be pleased to file material relating to this.

Mr. Gray: To move on to another area, the area of constitutionality, I think this finally will be a matter of debate in the Committee and in the House and it will be one of the reasons on which the members will vote for or against the adoption of the bill. But it is a fact, is it not, that the BNA Act gives the federal government the jurisdiction over interest?

Mr. Boland: I think that is quite so, Mr. Gray.

Mr. Gray: And it is just as likely that some of the existing provincial legislation may be beyond the powers of the provincial legislatures, as it is likely that this legislation, if passed, will be beyond the powers of the federal Parliament. It could well be that the provincial legislation stands at the present time only because it has not been fully tested in the courts. One should not assume that because that provincial legislation is there and is being applied it is any more constitutional than this bill we are studying today.

Mr. Boland: I do not think we have assumed that, Mr. Gray. I think what we have said is that whoever has the jurisdiction, whoever has the authority, or whether both parties have part of the jurisdiction and part of the authority, we would hope

[Interprétation]

Ainsi, même si vous imposez un taux d'intérêt de 17,5 p. 100, l'emprunteur pourra toujours l'attaquer, s'il estime que tous les facteurs à considérer auraient dû entraîner un taux de 12 p. 100, mais il lui reviendra alors de le prouver. Par contre, lorsque l'on dépassera le taux de 18 p. 100, la charge de la preuve reposera alors sur le prêteur. Dans votre exemple, il devra prouver que le client constituait un risque très élevé ou qu'il y avait d'autres facteurs justifiant l'imposition d'un taux supérieur à 18 p. 100.

Le vice-président: Merci.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): J'aimerais poser quelques questions supplémentaires là-dessus. Par exemple, pourquoi la décision du tribunal devrait-elle automatiquement être le taux préférentiel?

Le vice-président: Je prends votre nom pour le second tour, monsieur Lambert. Nous aurons suffisamment de temps. Monsieur Gray.

M. Gray: Pour éviter de faire perdre son temps au Comité par des discussions d'ordre très technique, je voudrais demander aux témoins s'ils pourraient nous fournir, par écrit, des détails plus précis sur les questions qu'ils soulèvent dans leur mémoire. Ainsi, j'aimerais avoir des précisions sur l'importance de l'augmentation des coûts provoquée par le calcul quotidien ou mensuel de l'intérêt, j'aimerais avoir des exemples de conflits que pourrait entraîner l'adoption de ce projet de loi, conflits avec les lois provinciales actuelles par exemple. Je ne vous demande pas de me répondre maintenant sur ces questions mais, si vous le voulez, de nous fournir une réponse par écrit. Je vois que M. Boland semble être d'accord.

M. Boland: Certainement, monsieur Gray, c'est avec plaisir que nous vous donnerons ces détails.

M. Gray: J'aimerais donc passer immédiatement à la question de la constitutionnalité, qui sera très certainement largement débattue au sein du Comité et à la Chambre, et constituera un facteur fondamental dans le vote pour ou contre le projet de loi. Je vous demanderai donc s'il est vrai ou non que l'Acte de l'Amérique du Nord britannique donne au gouvernement fédéral la juridiction en matière d'intérêts?

M. Boland: C'est très juste, monsieur Gray.

M. Gray: Ne se pourrait-il pas que certaines lois provinciales aient été adoptées en quelque sorte *ultra vires*, comme cela pourrait être le cas pour ce projet de loi? Il se pourrait fort bien que les lois provinciales n'aient actuellement de valeur que parce qu'elles n'ont pas été contestées devant les tribunaux. Il ne faudrait donc pas en conclure qu'elles sont plus constitutionnelles que le projet de loi étudié aujourd'hui.

M. Boland: Je ne pense pas que cela ait été notre hypothèse, monsieur Gray. En effet, nous avons simplement dit que, quelle que soit l'autorité responsable, provinciale ou fédérale, nous souhaiterions qu'elle tienne compte du point de vue de

[Text]

they would work together to have a uniform set of regulations that all lenders could comply with with certainty.

Mr. Gray: To move on to another area, I was very interested in the comment of one of the witnesses that provincial law provides for maximum rates that could be charged by credit unions in the provinces in which they operate, and it was indicated that the maximum rate now under the various provincial laws in question is 18 per cent. Does this rate apply only to loans under a certain level, or to all loans no matter what their size may be?

Mr. Ingram: Mr. Gray, that applies to all loans. It is not a maximum of 18 per cent in all provinces, but that is the highest rate that any of the provinces may charge on all loans. But, of course, like all good reputable lending institutions, we have to comply with the existing Small Loans Act, as do all other lenders too.

• 1030

Mr. Drury: And even though you are complying with the Small Loans Act you are finding it possible to stay in business lending money to people?

Mr. Ingram: It is becoming more and more difficult as the cost of obtaining those funds increases. This is why we put legislation on the books in the various provinces to increase that maximum rate to 15 per cent or 18 per cent. It would only apply, of course, on loans in excess of \$1500, which is the ceiling under the existing Small Loans Act.

Mr. Drury: So I gather that you find it possible as a credit union movement to live with the approach now found in the Small Loans Act of having interest-rate ceilings for all loans below a certain amount. You in effect have said only that the maximum rate should be increased to take into account the present increase in the cost of funds.

Mr. Ingram: Yes, but we would much prefer, frankly, to eliminate that ceiling on the small loans entirely. We feel there is a certain amount of abuse by having that kind of a ceiling, the existing \$1500 ceiling, and we do not feel that increasing or raising that ceiling will have the effect of eliminating the loan-sharking activities and other activities that we are very much concerned with.

Mr. Drury: Will you expand on that, please? You say that eliminating the ceiling will not eliminate loan sharking?

Mr. Ingram: I am using loan sharking as an example, but we do not feel the elimination or the raising of that ceiling will solve the problem that this bill is intended to solve.

Mr. Drury: Why is that?

Mr. Ingram: We are much more interested in having the rate established as a possible maximum, but not the actual amount as such.

[Interpretation]

l'autre, si cela est nécessaire, pour aboutir à un ensemble uniforme de règlements, pouvant être respectés sans difficultés par tous les organismes de prêts.

M. Gray: Je passerai maintenant à un autre sujet. J'ai été en effet très intéressé d'entendre les témoins affirmer que les lois provinciales établissent des taux d'intérêt maximum, applicables aux caisses d'économie, ces taux étant généralement de l'ordre de 18 p. 100. J'aimerais demander si ce taux ne s'applique qu'aux prêts ne dépassant pas un certain niveau ou à toutes sortes de prêts?

M. Ingram: Ceci s'applique à tous les prêts, monsieur Gray. Je préciserai également qu'il ne s'agit pas d'un maximum de 18 p. 100 dans toutes les provinces mais du taux le plus élevé que puisse fixer n'importe quelle province, sur tous les prêts. Cependant, comme tout organisme de prêt respectable, nous devons également respecter la Loi sur les petits prêts, comme le font les autres prêteurs.

M. Drury: Et même en respectant la loi sur les petits prêts, vous ne faites pas faillite?

M. Ingram: Il est cependant de plus en plus difficile d'obtenir des fonds. C'est d'ailleurs pourquoi diverses provinces ont adopté des lois faisant passer le taux maximal de 15 à 18 p. 100. Évidemment, ce taux ne s'applique qu'aux prêts dépassant \$1,500, qui est le plafond fixé par la loi sur les petits prêts.

M. Drury: Mais je constate que vous réussissez toujours, comme caisse d'économie, à faire des affaires dans le cadre de la loi sur les petits prêts, même si l'on fixe un plafond aux taux d'intérêt imposables pour certains prêts. De fait, vous avez simplement dit que le taux maximal devrait être augmenté pour tenir compte de l'actuelle augmentation du coût de l'argent.

M. Ingram: En effet, mais très sincèrement, nous préférons que le plafond sur les petits prêts soit totalement supprimé. Nous pensons en effet que ce genre de plafond, qui est de \$1,500, aboutit à certains abus et nous ne croyons pas que son relèvement aboutirait à la suppression des prêts usuraires ou autres pratiques répréhensibles.

M. Drury: Pourriez-vous préciser votre pensée là-dessus? Voulez-vous dire que la suppression du plafond n'entraînera pas la disparition des prêts usuraires?

M. Ingram: Il ne s'agit que d'un exemple mais nous ne pensons pas que la suppression ou le relèvement de ce plafond résoudrait les problèmes que ce projet de loi est censé résoudre.

M. Drury: Pourquoi?

M. Ingram: Nous préférons de beaucoup que l'on fixe un certain taux maximal possible, mais pas de maximum du montant de prêt.

[Texte]

The Vice-Chairman: Excuse me, gentlemen. I think Mr. Hansen would like to add a comment to what Mr. Ingram has just said.

Mr. Chris Hansen (Vice-President, National Association of Canadian Credit Unions): Mr. Chairman, the comment I want to make on this point is that credit unions have not been really guided by the ceiling so much as by what they think they require in order to return a decent rate to the people who put up the savings. In Saskatchewan, for example, the maximum rate established by provincial legislation is 15 per cent, and I do not know of any credit union charging over 13 per cent on their riskiest loans; it varies downward from there depending on the kind of security and so on that the borrower puts up. So it is not the maximum rate as established in the legislation that determines the behaviour of the credit unions, it is the rate that was required in lending money to some members in order to provide the kind of return necessary to other people who are putting up the savings.

Mr. Drury: But you are able to do business lending money at amounts above the maximum amounts under the Small Loans Act, even though the rates in question are below the maximum rate set by the provincial legislation.

Mr. Hansen: Yes.

Mr. Drury: Your answer is yes.

Mr. Hansen: We cannot exceed the Small Loans Act.

Mr. Drury: You can for loans above \$1500.

Mr. Hansen: Above \$1500, yes.

Mr. Drury: And once you get above \$1500, since you consider yourself bound by the provincial legislation you cannot exceed the maximum rate called for in the relevant provincial legislation.

Mr. Hansen: That is right.

Mr. Drury: Yet for those loans over \$1500, for which you cannot charge more in any province than 18 per cent, you are able to find money to loan and you are able to find customers to borrow. You are staying in business and you are, in fact, thriving and expanding as a movement across Canada. Your answer is yes?

Mr. Hansen: Yes.

Mr. Drury: Yet the government in this legislation is saying that unless ceilings on rates are eliminated completely, except for the criminal rate, it will not be possible to serve the needs of borrowers. I gather that is not part of your philosophy as a co-operative movement of financial institutions lending money.

Mr. Hansen: The very philosophy of our movement is really to encourage thrift and savings, and we are against loan sharking or usurious rates, if you like. That is the whole basis on which we are organized and on which we have grown and developed to serve our members.

Mr. Drury: Finally, Mr. Chairman, in presenting the legislation the Minister said that \$3 billion a year was going through the hands of loan sharks. I and others have observed that this

[Interprétation]

Le vice-président: Veuillez m'excuser, je crois que M. Hansen voudrait ajouter quelques précisions.

M. Chris Hansen (Vice-président de l'Association nationale des caisses d'économie canadiennes): Je voudrais dire, monsieur le président, que les caisses d'économie n'ont pas vraiment fondé leurs activités sur le plafond mais plutôt sur ce qu'elles estiment nécessaire pour assurer un taux de rentabilité décent aux personnes qui leur fournissent les fonds. Ainsi, en Saskatchewan, le taux maximal fixé par la loi provinciale est de 15 p. 100, mais je ne connais aucune caisse d'économie qui fasse payer plus de 13 p. 100, même dans les cas de risque les plus élevés; évidemment, ce taux varie, en-deçà de 13 p. 100, en fonction des circonstances. Ce n'est donc pas le taux maximal fixé par la loi qui détermine le comportement des caisses de crédit, c'est plutôt le taux qui est nécessaire pour permettre aux épargnants d'obtenir une certaine rentabilité.

M. Drury: Mais vous continuez quand même à faire des affaires, en prêtant des sommes supérieures au maximum prévu par la loi sur les petits prêts, même si les taux d'intérêt imposés dans ces cas sont inférieurs au taux maximal fixé par la loi provinciale?

M. Hansen: Oui.

M. Drury: C'est très bien.

M. Hansen: Mais nous ne pouvons dépasser le maximum prévu par la loi sur les petits prêts.

M. Drury: Vous le pouvez, pour des prêts dépassant \$1,500.

M. Hansen: Oui.

M. Drury: Et dans ce cas, puisque vous vous considérez lié par la loi provinciale, vous ne pouvez dépasser le taux maximal qui y est établi?

M. Hansen: C'est exact.

M. Drury: Cependant, pour les prêts de plus de \$1,500, pour lesquels vous ne pouvez imposer, dans aucune province, de taux supérieur à 18 p. 100, vous réussissez quand même à trouver les fonds nécessaires, ainsi que les clients. Vous faites des affaires et, de fait, de très bonnes affaires, qui ne cessent de se développer dans tout le pays. Est-ce bien cela?

M. Hansen: Oui.

M. Drury: Cependant, dans ce projet de loi, le gouvernement affirme que, si les taux-plafonds ne sont pas totalement éliminés, sauf en ce qui concerne le taux criminel, il ne sera plus possible de répondre aux besoins des emprunteurs. Je suppose que ceci ne correspond pas à vos propres principes?

M. Hansen: En fait, notre objectif fondamental est d'encourager l'épargne et nous sommes tout à fait opposés aux prêts usuraires. C'est donc là la base sur laquelle nous nous sommes organisés et développés pour répondre aux besoins de nos membres.

M. Drury: Finalement, monsieur le président, lorsqu'il avait présenté le projet de loi, le ministre avait affirmé que les prêts usuraires, au Canada, atteignaient la somme de 3 milliards par

[Text]

indicates some gap in our system of legitimate financial institutions, at least the profit-making ones. Could you, with your wide experience in dealing with low-income people and so on, offer some comments as to what would have to be done, even with this legislation passed, to provide for the credit needs of people who up to now have apparently found it necessary to resort to loan sharks because the legitimate financial institutions, at least the profit-making ones, apparently are not ready or willing or able to serve them?

The Vice-Chairman: Mr. Ingram or Mr. Boland.

• 1035

Mr. Boland: I think Mr. Hansen has a comment.

Mr. Hansen: I could make a comment on that, Mr. Chairman. First of all, in terms of my own philosophy on this, it seems to me that if you overregulate the legitimate financial institutions you then force the person who is a higher risk to go elsewhere for a source of funds. The credit union I happen to belong to in Regina, which is a fairly large one, has had a program to serve the needs of those people who used to be served by the income tax discounters.

Our experience is that in a lot of cases it is not money that the person in the low-income level needs most; often another loan is helping him into a deeper hole. We have had a program through what is known as the Welfare Rights Centre in Regina, for example, where we put up the money, we provide trained counsellors who are available to assist. Any welfare agency in Regina can refer people there. Eighty per cent of the people who come in, who originally came in for a loan, find, through counselling, that it is a matter of organizing their financial affairs more than one of getting an additional loan. But if a loan is required we will make it available at 12 per cent interest. It is a risk to us, but it is part of the service that we provide.

Most of the loans that we provide, incidentally, are in the \$50 to \$100 range. It is the guy who cannot quite make it to the next pay cheque who is served through that. There is a very rapid turnover, of course, in that kind of activity, but it is just one example, if you like, of the fact that it is not just the rate on the loans, it is the total package that must be made available to that person who is subjected to the loan shark today—the counselling, the assistance in organizing his financial affairs.

The Vice Chairman: Thank you, Mr. Hansen. Mr. Gray, your time is up.

Mr. Gray: So you are able to do this at a rate of 12 per cent.

Mr. Hansen: It is part of the service we are providing.

Mr. Gray: Thank you.

[Interpretation]

an. Je ne suis pas le seul à l'avoir constaté, ceci prouve qu'il existe une certaine lacune dans nos institutions financières, tout au moins dans celles qui sont rentables, par rapport aux besoins de la société. Étant donné que vous avez une vaste expérience des besoins financiers des personnes à faible revenu, pourriez-vous nous dire ce qui aurait dû être fait, ou ce que l'on pourrait même faire, après l'adoption de ce projet de loi, pour répondre aux besoins de crédit de ces gens qui, jusqu'à présent, ont apparemment jugé nécessaire de s'adresser aux usuriers, parce que les organismes financiers reconnus refusaient de répondre à leurs besoins ou ne pouvaient le faire?

Le vice-président: Monsieur Ingram ou monsieur Boland.

M. Boland: Je pense que M. Hansen voudrait répondre à cette question.

M. Hansen: En effet, monsieur le président. Tout d'abord, il me semble que si l'on surréglemente les organismes financiers légitimes, on oblige les personnes qui constituent un risque élevé à s'adresser à d'autres sources. La caisse d'économie à laquelle j'appartiens, à Regina, est assez importante, elle a adopté un programme destiné à répondre aux besoins de ces personnes qui, autrefois, s'adressaient à ce que nous appelons les escompteurs de l'impôt sur le revenu.

Dans beaucoup de cas, nous avons constaté que le vrai problème auquel font face ces personnes à faible revenu n'est pas essentiellement un problème d'argent, puisqu'un nouveau prêt n'entraîne en fait qu'une augmentation de leur dette. Nous avons donc mis au point un programme, avec l'aide de ce que l'on appelle le Centre des droits au bien-être, de Regina, auquel nous fournissons une certaine aide financière ainsi que des conseillers financiers. Tout organisme de bien-être social de Regina peut y envoyer ses clients. En fait, 80 p. 100 des personnes qui s'adressent à lui, et qui étaient venues à l'origine pour demander un prêt, constatent, après certains conseils, qu'il leur est plus rentable d'organiser leur budget plutôt que d'obtenir un prêt supplémentaire. Cependant, si un prêt est vraiment nécessaire, nous le fournirons à 12 p. 100. Ceci constitue un risque pour nous, mais fait partie du service que nous rendons.

Incidemment, je préciserai que la plupart de nos prêts sont de l'ordre de 50 à \$100. Nous aidons donc les gens qui ont besoin de petites sommes pour faire la soudure en attendant leur prochain chèque de paie. Ceci entraîne évidemment un taux de roulement très élevé de notre clientèle, mais vous montre concrètement que ce ne sont pas simplement les taux d'intérêt qui sont à prendre en considération mais plutôt un ensemble de choses, comprenant des conseils, des principes budgétaires, des informations, etc., si l'on veut que ces personnes sortent des griffes des usuriers.

Le vice-président: Merci, monsieur Hansen. Monsieur Gray, votre temps de parole est écoulé.

M. Gray: Et vous réussissez à donner ces prêts à 12 p. 100?

M. Hansen: Cela fait partie des services que nous rendons.

M. Gray: Merci.

[Texte]

The Vice-Chairman: Thank you, gentlemen. Mr. Brisco is next, and I perhaps should inform the members of the Committee that Mr. Brisco provided the coffee this morning, on the basis of an interest-free loan, forgivable. Mr. Brisco.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Chairman, and thank you for the provision of an interest-free loan, which I wish to assure you will be paid on time according to the conditions of . . .

The Vice-Chairman: It is completely forgivable, I assure you.

Mr. Brisco: Mr. Chairman, for openers I would like first to have it on the record that the President of the credit union movement for Canada comes from the Kootenays and received his early credit union training, I am not sure whether it was in Grand Forks or Castlegar . . .

Mr. Hansen: Grand Forks.

Mr. Brisco: . . . and I am very pleased to see Peter Podovnikoff here today.

I would like to say that Mr. Hansen touched on an area that I wanted to remark on and perhaps inquire a little further into. This is the program, if you will, to educate the poor credit risk, not just to counsel the poor credit risk at the time he approaches the credit union for a loan that may or may not be necessary.

It seems to me that in representations made to members a year or two ago by the credit union movement they outlined a program that they were implementing to get into the schools and educate the students on fiscal matters, more particularly in areas dealing with credit. I would like to know how that particular program is coming along because, while it may not be immediately pertinent to the bill, it encompasses the purpose of the bill, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Mr. Hansen, will you take that chair again, please?

• 1040

Mr. Hansen: Yes, thank you.

Mr. Chairman, in the last three years, with the co-operation of the Department of Education in Saskatchewan, we have instituted a very extensive program on money management, if you like, in the school system that is right down to the grade seven and eight level now. It started in the high school, but is now built right into the curriculum and we provide aids to that. It is not propaganda material, if you like, related to the credit union, it is material on money management.

Mr. Brisco: So it does not go into the school with the credit union label on it for sale?

Mr. Hansen: No.

Mr. Brisco: All right, that is in the Province of Saskatchewan, but what about this program on a national scope, Peter?

[Interprétation]

Le vice-président: Merci, messieurs. Je donnerai maintenant la parole à M. Brisco et je préciserai aux membres du Comité que c'est lui qui a fourni le café ce matin, sur la base d'un prêt sans intérêt, non remboursable. Monsieur Brisco, vous avez la parole.

M. Brisco: Merci, monsieur le président. Je vous remercie de m'avoir fourni un prêt sans intérêt, je puis vous assurer qu'il sera remboursé, conformément aux conditions . . .

Le vice-président: Je vous en fais grâce.

M. Brisco: Je commencerai par préciser, monsieur le président, que le président du mouvement des caisses d'économie du Canada vient de la région de Kootenays et a reçu sa formation financière, soit à Grand Forks soit à Castlegar . . .

M. Hansen: A grand Forks.

M. Brisco: . . . et que je suis également très heureux de voir Peter Podovnikoff dans la salle.

Ceci dit, je dois reconnaître que M. Hansen vient de soulever un sujet qui m'intéresse beaucoup. Il s'agit du programme d'éducation des clients présentant des risques élevés, puisqu'il s'agit ici de beaucoup plus que de simples conseils.

J'ai l'impression que dans ses démarches effectuées auprès des députés, il y a un an ou deux, le mouvement des caisses d'économie avait défini un programme appliqué dans les écoles dans le but d'apprendre aux étudiants divers principes de base, en matières financières et, plus spécialement, en ce qui concerne le crédit. J'aimerais savoir où en est ce programme car, s'il ne se rattache pas immédiatement au projet de loi, il en relève quand même dans un contexte plus général.

Le vice-président: Voudriez-vous revenir au microphone, monsieur Hansen?

M. Hansen: Merci.

Depuis trois ans, monsieur le président, nous avons mis sur pied, avec la collaboration du ministère de l'Éducation de la Saskatchewan, un programme très complet de gestion financière, si vous voulez, qui est donné dans les écoles jusqu'au niveau de la septième année. Nous avons commencé au niveau secondaire, mais il est maintenant inscrit dans le programme normal. Je préciserai qu'il ne s'agit pas du tout de propagande en faveur des caisses d'économie ni de publicité, mais simplement de divers documents concrets qui aident à enseigner des principes de base.

M. Brisco: Ce ne sont donc pas des documents que vous fournissez aux écoles avec votre étiquette?

M. Hansen: Pas du tout.

M. Brisco: Très bien. Ce programme est appliqué en Saskatchewan, mais j'aimerais savoir s'il y en a un sur le plan national?

[Text]

Mr. Hansen: At the moment there is no national program, although I think Manitoba and Alberta have some program commencing in their system. I really can not comment on the Maritimes or Ontario.

Mr. Brisco: What about B.C.?

Mr. P. Podovnikoff (President, National Association of Canadian Credit Unions): Thank you Mr. Chairman. Yes, in British Columbia we have been concerned and Mr. Brisco is aware of the fact that the credit unions of British Columbia have taken a very strong stand on the matter of educating our young people, our old people, with regard to abuses in credit and the term, so-called, "ripoffs in credit". We have worked with our Department of Education in our province to provide material. We provide packages of material to all of the teachers in the high schools of the province to enable them to familiarize themselves because what we have found is that the teachers in the school system require a lot of assistance in learning about credit and abuses of credit. The program over a long term, I think, will be very beneficial. We do not attach credit union labels to the material that we provide, because we are interested in eliminating any kinds of abuses that exist. It seems that some of our experiences indicate that the abuses exist with the poorer people or the people who worked in lower incomes in our society and these are the ones that we have concentrated on to whatever extent necessary and possible.

Mr. Brisco: Thank you. Mr. Chairman, I have another question for Mr. Podovnikoff. We have heard a great deal about loansharking and one of the purposes of the bill is to try to eliminate or certainly considerably diminish that very serious problem. In the communities with which you are particularly familiar, are you aware of any loansharking practices that go on?

Mr. Podovnikoff: I personally, no. I have never been exposed personally to any kind of loansharking activity except for the fact that I, personally, as a credit union manager, have been exposed to some rather interesting contracts that have been written by loan companies that are licensed loan companies which provide for bonus clauses, for clauses that call for excessive interest rates and have clauses which are not entirely understood by those people who, in fact, borrow the money. It is a puzzle as to why people would want to go to these kinds of companies, but on the other hand a lot of people who have never been exposed to the fact that they could go to an organization such as a bank or a credit union and obtain credit would automatically go to these places because they are at times exposed to some high-pressure advertising, advertising which suggests that it is very easy or advertising which suggests that they could borrow one hundred per cent on their security. So, yes, I have been exposed to contracts and we have documented contracts which, in fact, show some very exorbitant rates on second mortgages on residential property, which in my opinion, were just completely unnecessary.

Mr. Brisco: Then, if I may, Mr. Chairman, I would like to follow that up with another question. That is a very interesting statement. Do you feel that there is almost a built-in philosophy, a built-in education or a built-in fear, if you will, amongst the poor people who patronize the financial houses that you

[Interpretation]

M. Hansen: Il n'y en a pas pour l'instant, même si le Manitoba et l'Alberta viennent d'en lancer un. Par contre, je ne suis pas au courant de la situation dans les provinces maritimes ou dans l'Ontario.

M. Brisco: Et en Colombie-Britannique?

M. P. Podovnikoff (Président de l'Association nationale des caisses d'économie canadiennes): Merci, monsieur le président. Je dois dire que cette question nous a également préoccupés, en Colombie-Britannique, et M. Brisco sait certainement que les caisses d'économie de cette province ont adopté des mesures très fermes en ce qui concerne l'éducation des jeunes et des vieux à l'égard des abus en matière de crédit et des divers «truandages» s'y rattachant. Ainsi, nous avons collaboré avec notre ministère de l'Éducation pour fournir certains documents, à tous les enseignants, afin de leur permettre à eux-mêmes de se familiariser avec les problèmes, puisque nous avons constaté qu'eux aussi avaient besoin d'aide en la matière. A long terme, je pense que ce programme se révélera très positif. En outre, nous ne profitons pas de ce travail pour faire notre propre publicité, car, ce qui nous intéresse, c'est de faire disparaître les abus. Notre expérience nous a montré que ces abus sont généralement commis à l'égard des personnes les plus pauvres ou qui ont les revenus les plus faibles, c'est donc sur eux que nous concentrons nos efforts.

M. Brisco: Merci. J'ai une autre question. Nous avons beaucoup entendu parler de prêts usuraires, et l'un des projets de loi vise à supprimer ou tout au moins à réduire considérablement cette pratique. J'aimerais donc vous demander si vous avez connaissance de personnes pratiquant des prêts usuraires dans vos collectivités?

M. Podovnikoff: Pas personnellement. Je n'ai jamais été exposé à ce genre de pratique, mais, comme gérant de caisse d'économie, j'ai eu connaissance de certains contrats très intéressants, signés par des sociétés de prêts tout à fait légales et prévoyant des clauses de boni, des taux d'intérêt excessifs, etc., qui n'étaient pas totalement comprises par les clients. On se demande souvent pourquoi des gens s'adressent à ce genre de société mais il ne faut pas oublier que beaucoup de personnes ne savent pas qu'elles peuvent s'adresser à des organismes tels que des banques ou des caisses d'économie pour obtenir du crédit, ce qui les amènent à s'adresser automatiquement à ce genre de sociétés, qu'elles connaissent par leur publicité intensive. Il s'agit d'ailleurs généralement d'une publicité leur faisant croire qu'il leur sera très facile d'emprunter la somme totale dont elles ont besoin; j'ai donc eu l'occasion de voir des contrats prévoyant des taux d'intérêt exorbitants, pour des secondes hypothèques, qui, selon moi, étaient tout à fait inutiles.

M. Brisco: Il s'agit là d'une déclaration très intéressante. Pensez-vous donc qu'il y a une sorte de crainte innée chez les clients de ce genre de société, c'est-à-dire que, se trouvant dans une certaine catégorie de revenu, généralement très faible, ils sont pratiquement automatiquement renvoyés vers ces sociétés

[Texte]

referred to that this is the only place they can go, that because they are in a particular bracket in income, a very low bracket, they are automatically relegated to these companies rather than trying to go to a bank? Do you think the whole thrust of the advertising media and the way in which they are educated would lead them to believe that the only hope they would have of obtaining a loan would be by going to one of these lending institutions rather than going to a chartered bank or to a credit union?

Mr. Podovnikoff: Unfortunately, I think some of that feeling still exists. It varies across the country. But in our own experience in British Columbia, where we too have a program of working with low-income people and providing low interest funds, in the counselling that we have carried out we have found that people were surprised that they could borrow money from institutions that charge lower rates of interest.

With education and with more knowledge, misgiving perhaps is diminishing, but yes, some of the old feeling still exists.

Mr. Brisco: Then would you suggest that it might be incumbent upon the chartered banks to change their advertising thrust, the better to educate those in the lower income levels; that the bank is indeed a place where they can go in confidence without the fear of being ripped off, and perhaps even receive some guidance and counselling? I do not think that responsibility should be solely the responsibility of the credit union. Granted, the credit union has assumed that particular mantle by virtue of its co-operative make-up, but would you suggest that perhaps the banks should think in those terms?

Mr. Podovnikoff: I would not dare to suggest to the chartered banking system in this country . . .

Mr. Brisco: Why not? Why not?

Mr. Podovnikoff: . . . what they should do, but I know that we in the credit union system across this country are motivated by these kinds of thoughts.

Mr. Brisco: I see. Thank you very much. That concludes that particular line of questioning. How is my time?

The Vice-Chairman: Two minutes.

Mr. Brisco: Thank you. Could I have an indication—and I note Mr. Gray asked for some statistics on it—of your views on the cost benefit of daily interest rate calculations? Will it in some way affect the credit union member, your customer? That is, the year-end declaration of shares or dividends may be substantially decreased.

I notice in your list of the asset size of credit unions for Ontario, that out of a very large number, close to 1,000, there are only 117 that have an asset size in excess of \$1 million. I think that is a very interesting statement. What do you view as being the ultimate effect on the customer or credit union member?

[Interprétation]

et n'essaient pas de s'adresser aux banques? Pensez-vous que l'impact des réclames publicitaires faites par les média et leur éducation les portent à croire que leur seul espoir d'obtenir un prêt consiste à s'adresser à ces sociétés de prêt plutôt qu'à une banque à charte ou à une caisse d'économie?

M. Podovnikoff: Malheureusement, je crois que ce type de raisonnement existe encore. Il se manifeste de façon variable dans l'ensemble du Canada. Mais d'après notre expérience en Colombie-Britannique, où nous aussi avons un programme destiné à former les personnes à faible revenu et à leur fournir des prêts à faible intérêt, nous avons constaté au cours de nos séances de conseil, que les gens étaient tous surpris d'apprendre qu'ils pouvaient emprunter de l'argent par l'intermédiaire d'institutions pratiquant des taux d'intérêt inférieurs.

Plus d'informations et de connaissances permet sans doute de dissiper la méfiance, mais les gens sont encore soupçonneux comme par le passé.

M. Brisco: Voulez-vous dire qu'il appartient aux banques à charte de modifier leur publicité, de mieux informer les personnes à faible revenu? Voulez-vous dire qu'ils doivent se rendre à la banque en toute confiance sans craindre d'être floués, et peut-être même y recevoir des conseils et des avis? Je ne crois pas que les caisses d'économie devraient être les seules à assumer cette responsabilité. Il est évident qu'elles ont assumé cette tâche particulière en raison de leur vocation coopérative, mais voulez-vous dire que les banques pourraient peut-être aussi fonctionner de cette façon?

M. Podovnikoff: Je n'oserais pas suggérer aux banques à charte de ce pays . . .

M. Brisco: Pourquoi pas? Pourquoi pas?

M. Podovnikoff: Ce qu'elles devraient faire, mais je sais que dans les caisses d'économie au Canada, nous avons ce type de motivation.

M. Brisco: Je comprends. Merci beaucoup. Cela met fin à mes questions dans ce domaine. Est-ce qu'il me reste du temps?

Le vice-président: Deux minutes.

M. Brisco: Merci. J'aimerais avoir certaines précisions sur ce que vous pensez du coût et des avantages du calcul quotidien du taux d'intérêt? J'ai remarqué que M. Gray avait également demandé des précisions à ce sujet. Cela risque-t-il de toucher les membres des caisses d'économie, c'est-à-dire vos clients? En effet, la déclaration de fin d'année des actions ou des dividendes risque de diminuer de façon sensible.

J'ai remarqué dans votre liste des caisses d'économie en Ontario d'après leur actif que seulement 117 d'entre elles sur un très grand nombre, presque 1,000, ont un actif supérieur à 1 million de dollars. Je trouve que c'est une déclaration très intéressante. Quel sera l'effet selon vous de ces mesures sur les clients ou les membres d'une caisse d'économie?

[Text]

The Vice-Chairman: Mr. MacMullin.

Mr. MacMullin: I would like to make a comment on this. I do not believe Mr. Gray is here right now, but he asked a question some time back, and Mr. Hansen answered it, but I do not think the answer was complete.

The thought may have been left with you that the 12 per cent that credit unions are generally charging on small loans is adequate and everybody is happy with this. I do not think Mr. Hansen wanted to leave that impression. I want to make this point, that in recent years, while credit unions are stuck with the 12 per cent limit under the Small Loans Act, it is becoming increasingly difficult for many of our smaller and medium-range credit unions to pay adequate dividends to retain capital because of the very decreasing margins that they have to work on, between the prices they have to pay for money—that is, deposits particularly—and the ceiling that is placed on them by virtue of the Small Loans Act at 12 per cent for small loans.

I know that in the East, in many of our credit unions, which basically are still subsisting on share capital rather than deposits, the person who pays for that is the small shareholder. He is paying for it by taking dividends that are somewhat less than he would like to have, and somewhat less than that same credit union may be paying for other types of deposits.

The point that I want to make is this: anything that increases the cost of operating a credit union has to be charged against the return that the shareholder or the member is getting. I think one of the problems we have with this whole bill is that the thrust of it seems to be based upon the philosophy of a profit-oriented credit system, and we, as credit unions, which are not profit oriented, have to fit into this. To credit unions it really does not make that much difference, you know, what you charge for loans or pay on deposits. There is a certain amount of income that comes in that is net after you pay your expenses and this goes back to the members in one form or another.

• 1050

If it is paid back in the form of wages in order to calculate interest on a daily basis, it means that somebody else has to take slightly less, and we do have credit unions even yet across the country that give a high priority to the borrower and still pay a rebate to borrowers even though they may still only be charging 12 percent as an interest rate on their loans. I just wanted to make that point, that anything that interferes or adds to the cost of operations has to be charged in the end to the small member who is a shareholder.

Mr. Brisco: My time is up . . .

The Vice-Chairman: I believe Mr. Hansen would like to add a final comment to that point, if you will allow him.

[Interpretation]

Le vice-président: Monsieur MacMullin.

M. MacMullin: J'aimerais faire une remarque à ce sujet. Je ne crois pas que M. Gray soit ici en ce moment, mais il a posé une question il y a un moment, et M. Hansen y a répondu. Je ne crois pas que la réponse était complète.

Sa réponse vous a peut-être laissé l'impression que le taux de 12 p. 100 perçu par les caisses d'économie en général pour des petits prêts est tout à fait acceptable et que tout le monde en est satisfait. Je ne crois pas que c'est l'impression que M. Hansen voulait vous donner. J'aimerais souligner que, au cours des dernières années, les caisses d'économie étant liées par la limite de 12 p. 100 en vertu de la Loi sur les petits prêts, il devient de plus en plus difficile à la majorité des caisses de moyenne et de petite importance, de payer les dividendes suffisants pour leur permettre de garder le capital nécessaire, à cause des marges décroissantes dont il leur faut tenir compte, marges entre les prix qu'elles doivent payer pour avoir de l'argent . . . et je parle en particulier des dépôts . . . et le plafond de 12 p. 100 pour les petits prêts qui leur est imposé en vertu de la Loi sur les petits prêts.

Je sais que, dans l'Est, où la plupart de nos caisses d'économie subsistent encore grâce au capital en actions plutôt que grâce aux dépôts, celui qui fait les frais de cet état de chose, c'est le petit actionnaire. Il accepte des dividendes inférieurs à ce qu'il aurait aimé avoir et inférieurs à ce que cette même caisse d'économie doit payer pour d'autres types de dépôts.

Je voudrais en arriver à ceci: tout ce qui contribue à augmenter le coût de fonctionnement d'une caisse d'économie doit être imputé sur les recettes que touchent ses actionnaires ou ses membres. Je crois que, si ce bill nous crée des difficultés, c'est qu'il est apparemment fondé sur le principe d'un système de crédit orienté vers le profit, en sorte que nous, caisses d'économie non orientées vers le profit, devons nous adapter à ce système. Pour les caisses d'économie, il n'y a pas une grande différence, vous savez, entre percevoir un intérêt pour les prêts ou en verser un pour les dépôts. Il y a une certaine masse de revenu net qui rentre après que vous ayez payé vos dépenses et ce revenu revient sous une forme ou une autre aux membres de la caisse.

Si cette somme est versée sous forme de salaire, pour le calcul quotidien de l'intérêt, cela signifie que quelqu'un d'autre devra accepter une somme légèrement inférieure. Et il existe encore aujourd'hui au Canada des caisses d'économie qui accordent une plus grande priorité à l'emprunteur, continuent à verser une ristourne aux emprunteurs, tout en ne percevant qu'un intérêt de 12 p. 100 sur leurs prêts. Je voulais simplement souligner ceci, à savoir que tout ce qui vient s'ajouter au coût de fonctionnement d'une caisse d'économie doit être imputé en dernier lieu au petit actionnaire membre de la caisse.

M. Brisco: Mon temps est écoulé . . .

Le vice-président: Je crois que M. Hansen a une dernière remarque à ajouter à ce sujet, si vous voulez bien le lui permettre.

[Texte]

Mr. Hansen: Yes, Mr. Chairman, if I may. If I left the impression that 12 per cent was adequate across the board then I want to correct that and add this. I think one of the reasons credit unions have grown as they have is because of their rather unique ability to respond to the particular needs of each community they serve, and believe me, that is different in Vancouver than it is in Halifax or in Regina. If you have regulations which say that the daily interest rates are good, they may be good in B.C. In fact, the reason that some of the big credit unions were providing it in B.C. was not only because they had the automated skills for doing it, but because that was reflecting a need in that particular market.

My own credit union has all the automated skills to do this, but we do not do it because we have a lot of long-term savers in our operation and if there is a cost, and believe me, there has to be some cost of calculating interest more frequently, then somebody is paying it. If you have long-term savers, then you are saying they will take something less in order to provide something more for the person who does not save quite so consistently. To me, it may be desirable in one part of the country and certainly less desirable in another, depending on the nature of the market, really.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Hansen.

Mr. Brisco: One one-line shot.

The Vice-Chairman: Yes, one one-line shot.

Mr. Brisco: I would like to suggest, with tongue in cheek, mind you, that on page 7, line 7, you change the word "days" to "weeks".

Some hon. Members: Agreed.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Brisco. Mr. Philbrook is next, to be followed by Mr. Rodriguez, and if the Committee so wishes, the Chair is prepared to stay beyond 11 o'clock to conclude your questioning this morning if our witnesses are available at that time. We will try to accommodate everyone. I think we should not exaggerate too much because some of us have other commitments to meet after 11 o'clock.

Mr. Philbrook.

Mr. Philbrook: Thank you, Mr. Chairman. Through you to the witnesses, first of all, starting off on a positive note, you have made it very clear that NACCU supports the bill in general and I believe you state it very strongly.

By way of review and summary, I wonder whether you could just go over the main points where you think the bill is of some benefit, makes a contribution to the whole field of borrowing and depositing over and above what the provinces are doing and can do themselves in this field, and what can be done by the voluntary standards set by the financial institutions. Perhaps, to put it another way, how do you think this bill will help pull the financial institutions into line, not counting an organi-

[Interprétation]

M. Hansen: Oui monsieur le président, si c'est possible. Si j'ai donné l'impression qu'un taux d'intérêt de 12 p. 100 semblait satisfaisant à tous les membres du conseil, je veux rectifier cela et ajouter des précisions. Une des raisons pour lesquelles les caisses d'économie ont connu une telle expansion, c'est qu'elles sont seules capables de répondre aux besoins particuliers de chaque localité qu'elles desservent, et croyez-moi, la situation est différente à Vancouver, à Halifax ou à Regina. Si certains règlements affirment que les taux d'intérêt quotidiens sont bons, c'est peut-être le cas en Colombie-Britannique. En réalité, la raison pour laquelle les caisses d'économie importantes offraient un taux d'intérêt quotidien en Colombie-Britannique n'est pas seulement qu'elles avaient l'équipement automatisé nécessaire, mais encore que cela répondait à un besoin exprimé sur ce marché particulier.

Ma caisse d'économie dispose de tous les équipements automatisés pour le faire, mais nous ne le faisons pas, car nous avons de nombreux épargnants à long terme et, si un coût nouveau est introduit—et croyez-moi, le calcul plus fréquent de l'intérêt coûte plus cher—il faudra bien que quelqu'un le paie. Si vous avez des épargnants à long terme, cela signifie en fait qu'ils recevront une somme inférieure afin que des personnes qui n'épargnent pas de façon aussi régulière touchent davantage. Selon moi, c'est peut-être souhaitable dans une partie du pays et moins dans une autre. Tout dépend en fait de la nature du marché.

Le vice-président: Merci monsieur Hansen.

M. Brisco: Juste un détail.

Le vice-président: D'accord, juste un détail.

M. Brisco: Après avoir tourné sept fois ma langue dans ma bouche j'aimerais vous dire qu'à la page 7, ligne 7, vous avez remplacé le mot «jour» par «semaine».

Des voix: D'accord.

Le vice-président: Merci monsieur Brisco. M. Philbrook est notre prochain orateur, il sera suivi par M. Rodriguez, et si les membres du Comité le désirent, le président est prêt à rester au-delà de 11 heures afin de terminer ce matin l'audition de vos questions, à condition toutefois que nos témoins soient disponibles. Nous nous efforcerons d'arranger tout le monde. Je crois que nous ne devons pas trop exagérer, car certains d'entre nous ont d'autres engagements après 11 heures.

Monsieur Philbrook.

M. Philbrook: Merci, monsieur le président. J'aimerais tout d'abord m'adresser aux témoins et commencer sur une note positive. Vous avez clairement laissé entendre que l'ANEC est en général en faveur du bill. Je crois même que vous l'avez dit très fermement.

Afin de nous résumer et de revenir là-dessus, ne pourriez-vous pas énumérer les points essentiels sur lesquels, à votre avis, le bill est utile, et complète ce que les provinces font et peuvent faire elles-mêmes dans le domaine de l'emprunt et du dépôt et sur ce que font les institutions financières par leur fixation volontaire de normes. En d'autres termes, quel effet ce bill aura-t-il sur les institutions financières, exception faite d'un organisme comme l'ANEC qui, de toute évidence, fait

[Text]

zation such as NACCU which, obviously, is doing a pretty fine job? What would be the main contributions of this bill? Why do you feel that this bill is necessary or desirable?

The Vice-Chairman: Mr. Boland.

Mr. Boland: I think Mr. Ingram mentioned in his opening statement some of the positive things that we see in this bill which include, for instance, general rights to prepay loans on favourable terms. We think this is good because it will foster competition among institutions, it will allow people to change loans to obtain more favourable rates. So, for instance, if someone has made a mistake and taken a loan with a high interest rate lender they can switch to another financial institution which offers it to them at a more economic rate. We think that is a good provision.

• 1055

We think also that all deposit-taking institutions should have to disclose the interest they are paying on a uniform basis so that consumers can make informed decisions among institutions. We do not want 7 per cent at one institution to be the equivalent of 6 per cent at another institution.

In general, we think the bill is good where it tries to provide information to consumers and tries to broaden their rights to deal with a variety of financial institutions.

The Vice-Chairman: I do not believe there are any comments. Dr. Philbrook.

Mr. Philbrook: Thank you very much. Somewhere in your brief you mention that you would prefer to see this bill act as a model for provincial governments rather than as a compulsory instrument. Would you anticipate that the provincial governments would fall into line with this, or is there some possibility that in fact this will be needed as a compulsory instrument? One wonders why until now provincial governments have not gotten together and tried to accomplish some of these things, tried to make some of their provisions uniform. In fact, are there advantages or are there necessary situations which require provincial legislation to be different in some areas, in your experience?

Mr. Ingram: Mr. Chairman, to answer Dr. Philbrook and to make an observation, in our view and in our examination of the provincial statute dealing with this type of legislation, I think it is fair to say that the provincial legislation is reasonably standardized and does meet most of the requirements that in our view are necessary to put into legislation. We feel that the imposition, if you will, of federal statutes, in addition to what is already existing in the provinces, could have a desirable effect of bringing together the provincial organizations for standardization purposes. But we are very much concerned with the onerous burden that would be extended to all financial institutions for reporting, if for no other reason, because all of us are deluged from day to day with the requirements for reporting statistical information and so on and we already have to comply with provincial laws in this area which, in our view,

[Interpretation]

du beau travail? Quelles seront les contributions essentielles de ce bill? Pourquoi pensez-vous que ce bill soit nécessaire ou souhaitable?

Le vice-président: Monsieur Boland.

M. Boland: Je crois que M. Ingram a, dans sa déclaration d'ouverture, mentionné certains aspects positifs que nous voyons à ce bill, et en particulier le droit général de rembourser à l'avance des prêts à des conditions favorables. Nous pensons que c'est une bonne chose dans la mesure où cela favorisera la concurrence entre les institutions. Par ailleurs, les gens pourront changer leurs prêts afin d'obtenir de meilleurs taux. Par exemple, si quelqu'un a fait une erreur et contracté un prêt auprès d'une institution qui pratique des taux d'intérêt élevés, il peut toujours s'adresser à une autre institution financière qui lui offre un taux plus économique. Nous croyons que cette disposition est utile.

Nous pensons également que toutes les institutions qui acceptent des dépôts devraient révéler l'intérêt qu'elles versent, sur une base uniforme, afin que les consommateurs puissent faire un choix éclairé entre plusieurs institutions. Nous ne voulons pas qu'un taux de 7 p. 100, pratiqué par une institution, équivale à un taux de 6 p. 100, dans une autre.

De façon générale, nous pensons que ce bill est utile dans la mesure où il s'efforce d'informer les consommateurs et d'accroître leurs droits lorsqu'ils s'adressent à diverses institutions financières.

Le vice-président: Je ne crois pas qu'il y ait des commentaires. Monsieur Philbrook.

M. Philbrook: Merci beaucoup. Vous avez mentionné quelque part, dans votre rapport, que vous préféreriez que ce bill soit un modèle pour les gouvernements provinciaux plutôt qu'un instrument de contrainte. Envisagez-vous que les gouvernements provinciaux se conformeront à ce modèle ou faudra-t-il en user comme d'un instrument de contrainte? On se demande pourquoi, jusqu'à maintenant, les gouvernements provinciaux ne se sont pas réunis afin d'uniformiser les dispositions de leurs lois respectives. En réalité, croyez-vous qu'il y ait avantage à ce que les lois provinciales soit différentes, dans certains secteurs, ou pensez-vous plutôt que ce soit la situation qui l'impose parfois?

M. Ingram: Monsieur le président, pour répondre à M. Philbrook, je ferai remarquer que selon nous, et suite à notre étude du statut provincial concernant ce type de loi, il faut reconnaître que les lois provinciales sont relativement normalisées et satisfont la majorité des exigences qui nous semblent nécessaires à toute loi. Je crois que l'imposition, si vous me permettez ce terme, des statuts fédéraux, en plus des lois existant déjà dans les provinces, risque d'amener les organismes provinciaux à se réunir pour uniformiser leur méthode et ceci me semble une conséquence souhaitable. Mais nous savons très bien que la nécessité d'établir des rapports représente, entre autres, une charge monétaire qui sera étendue à toutes les institutions financières. Jour après jour, nous sommes assaillis par la nécessité de rapporter des renseignements statistiques, etc., et nous avons, d'autre part, à nous conformer

[Texte]

are reasonably good laws, and the additional burden imposed by federal legislation, as we have mentioned in our brief, will create some problems for us in those areas where there are differences in the legislative arena. And, as we have mentioned, there would be a very great difficulty with our credit unions as to which legislation is relevant, or how we could comply with both of them. So I think we see the federal presence here as being valuable in terms of coercing the provinces to standardize its legislation, but not necessarily imposing a second tier, if you will, in the consumer legislation field.

Mr. Philbrook: Let me just ask you about one thing you just said, Mr. Ingram. I thought you just said that the various provincial laws on the subject were fairly uniform, fairly in agreement, not too much variation. I also thought I understood from previous witnesses that there was a great deal of variation and that this was one of the already existing problems which this bill might complicate even further.

Mr. Boland: Well, one point I think we should make is that, because of our provincial organizations, we are organized on provincial lines and therefore it is perhaps somewhat easier for us to deal with conflicting provincial laws from province to province because we do not overlap. The credit unions within the one province will comply with the laws of that province. They have done so, and have found them to be beneficial so far.

Mr. Philbrook: So in respect of your institutions that operate on a nation-wide basis though, would there not be some problems in making loans to companies or organizations that exist on a nation-wide basis or across provincial boundaries, or with individuals who tend to move from one area to another and want to continue doing business with you.

• 1100

Mr. Boland: I do not think we have had any difficulty like that. For instance, in the case of the individual who is a credit union member in British Columbia and then moves to Saskatchewan, he will change and become a member of the local credit union in Saskatchewan and take out his loans there in compliance with the Saskatchewan legislation. So, we do not have the problems which other witnesses may have indicated they had because of the nature of their organizations.

Mr. Philbrook: Okay. So, what we are dealing with, then, is perhaps two problems, or co-ordinating two problems, and not 11. It is the federal thrust in this field now versus an over-all provincial thrust, but not the federal thrust versus ten different and very varying provincial ones?

Mr. Boland: I think we support uniformity where there is no valid reason for difference arising out of regional disparities differences, and we would hope that the provinces and the federal government could produce model legislation which could be passed by as many jurisdictions as possible.

Mr. Philbrook: Okay. Thank you very much. I still have a little time, Mr. Chairman?

[Interprétation]

dans ce secteur aux lois provinciales qui, selon nous, sont satisfaisantes. Comme nous l'avons dit dans notre rapport, l'imposition de la loi fédérale représente un fardeau supplémentaire qui sera, pour nous, source de difficultés dans des domaines où il y a un conflit entre les lois. Comme nous l'avons dit, les coopératives de crédit auront des difficultés dans la mesure où elles devront choisir l'une ou l'autre loi ou bien se conformer aux deux à la fois. Nous estimons donc que la présence du fédéral sert à contraindre les provinces à normaliser leur loi. Mais sa présence, en second plan, si vous voulez, dans le domaine de la consommation, n'est pas nécessaire.

M. Philbrook: Permettez-moi de vous interroger au sujet de ce que vous venez de dire, monsieur Ingram. Je pensais que vous disiez que les diverses lois provinciales à ce sujet étaient relativement uniformes, relativement en accord et qu'il n'y avait pas trop de divergences. J'avais également cru comprendre d'après les précédents témoignages qu'il existe, en fait, de nombreuses divergences et que c'est un des problèmes existants que ce bill risque de compliquer encore davantage.

M. Boland: J'aimerais insister sur ceci. Nos organismes provinciaux sont constitués conformément à des lignes directrices provinciales et, donc, il est peut-être plus facile pour nous de résoudre des conflits de lois entre les provinces puisqu'il n'y a pas chevauchement. Les coopératives de crédit, dans une province, doivent se conformer aux lois de cette province. C'est ce qu'elles ont fait par le passé et j'estime que cela leur a été jusqu'à présent profitable.

M. Philbrook: Par conséquent, pour ce qui est des institutions qui fonctionnent à l'échelon national, n'y aura-t-il pas des difficultés à faire des prêts à des sociétés ou à des organismes qui existent à l'échelon national ou au-delà des frontières provinciales, ou à des individus qui ont tendance à se déplacer tout en désirant continuer à faire affaire avec vous.

M. Boland: Je ne crois pas que nous ayons eu ce genre de difficulté. Par exemple, dans le cas où un membre d'une coopérative de crédit, en Colombie-Britannique, va s'installer en Saskatchewan, il deviendra membre de la coopérative de crédit locale de la Saskatchewan et touchera un prêt, dans cette dernière, en conformité de la loi de la Saskatchewan. Nous n'avons donc pas connu les problèmes auxquels d'autres témoins ont dû faire face en raison de la nature de leurs organismes.

M. Philbrook: D'accord. Il s'agit peut-être de deux problèmes différents ou de coordonner deux problèmes et non pas onze. La présence fédérale dans ce domaine s'oppose à l'ensemble de la présence provinciale mais non pas à chaque province distincte, et très différente.

M. Boland: Nous sommes pour l'uniformité quand la différence issue de disparités régionales n'a aucune raison d'être valable. Nous espérons que les provinces et le gouvernement fédéral réussiront à établir une loi modèle qui pourra être adoptée par le maximum de juridictions possible.

M. Philbrook: D'accord. Merci beaucoup. Est-ce qu'il me reste encore du temps, monsieur le président?

[Text]

I have a specific point. On page 10, Subsection 12(4), your comment on the bill which deals with the way in which payments should be applied in cases where some prior payments are in default.

What is the common practice in credit unions with regard to late or overdue payments and what is your policy with reference to the charging of penalties on these late payments?

Mr. Ingram: Mr. Chairman, Mr. MacMullin commented on that point earlier and perhaps he should . . .

Mr. Philbrook: Perhaps I missed that. I am sorry if I did. I would like to hear the answer to that.

Mr. MacMullin: The general practice, Mr. Chairman and doctor, is that credit unions, when they have a situation where an account is in arrears, usually there is an accumulation of interest and probably the payment comes in some months later, let us say. The normal application is that the current payment as it is received is applied to the interest that has accumulated and if there is anything left after the interest has been paid off, then that difference would be applied to the principal. It seems to me that this is a practical way of handling that particular accounting problem, and I think it is more of an accounting problem than it is anything else. To isolate the delinquency that has been accumulated, and then take the current payment and apply this according to a pre-determined schedule, would seem to me to be a very awkward and could become a very confusing arrangement for the lender as well as for the recipient at the other end, so the normal practice is to take the payment and pay off the interest and, if there is anything left, it goes to a principal. As a general rule, I do not believe in the credit union movement there are penalties for late payments.

As far as arrears are concerned—and again I think this is the general practice and it follows through from the philosophy of the credit union—we have many, many accounts among our members that we classify not necessarily as delinquent, or anything of this nature, but slow accounts, and we sort of encourage these to pay. If a man cannot pay the exact amount that he promised he was going to pay when he got the loan, usually the credit union is prepared to enter into a new arrangement with him by which he will extend the period of payment and thereby make a smaller payment, and in this way the credit union is satisfied with the lender, the borrower is accommodated because of his new circumstances and everybody is really happy.

Mr. Philbrook: So in practice you find it is better to handle these cases on an individual case basis?

Mr. MacMullin: On an individual case basis, that is right.

Mr. Philbrook: Is this where you pick up an awful lot of your problem children, your delinquent people who have difficulty handling their own financial affairs, and is this where your counselling service tends to plug in?

Mr. MacMullin: I think so, yes.

[Interpretation]

C'est au sujet d'un point précis qui se trouve à la page 10, paragraphe 12(4). Votre remarque sur ce bill a trait à la façon dont les versements doivent être employés dans des cas où des versements antérieurs font défaut. Quelle est la pratique commune dans le cadre des coopératives de crédit en ce qui concerne les arriérés ou les versements en souffrance?

Quelles sont vos modalités de pénalité pour arriérés?

M. Ingram: Monsieur le président, M. MacMullin a déjà répondu sur ce point plus tôt et il pourrait peut-être . . .

M. Philbrook: Je n'ai peut-être pas entendu sa réponse. Je m'en excuse. Mais j'aimerais entendre ce qu'il a à me dire.

M. MacMullin: Monsieur le président, monsieur Philbrook, d'une façon générale, quand il y a des arriérés, il y a accumulation de l'intérêt et il est probable que le versement rentre quelques mois plus tard. Le versement courant est appliqué, tel que reçu, à l'intérêt qui s'est accumulé et s'il reste un montant d'argent après paiement de l'intérêt, la différence est appliquée au principal. Il me semble que c'est un moyen pratique de résoudre ces problèmes particuliers de comptabilité, car il s'agit plus d'un problème de comptabilité que d'autre chose. Isoler les sommes impayées qui se sont accumulées et appliquer, par la suite, le versement courant, conformément à un plan prédéterminé, me semble un procédé maladroit qui risque de nuire à la fois au prêteur et au bénéficiaire, de l'autre côté. La pratique normale consiste donc à prendre le versement et à en déduire l'intérêt. Le cas échéant, la somme restante est ajoutée au principal. En règle générale, je ne crois pas que les coopératives de crédit prévoient des pénalités pour arriérés.

En ce qui concerne les arriérés, . . . et à nouveau il s'agit d'une pratique générale qui découle du principe sur lequel sont fondées les coopératives de crédit . . . nous avons de nombreux comptes, parmi les comptes de nos clients, que nous ne classons pas nécessairement comme non payés. Mais les clients sont relativement lents à approvisionner leurs comptes et nous les encourageons à payer. Si quelqu'un ne peut pas payer le montant exact qu'il a promis de payer lorsqu'il a obtenu un prêt, la coopérative de crédit est d'ordinaire prête à conclure avec cette personne un nouvel arrangement qui consiste à augmenter le délai de paiement et par là, à diminuer le montant du paiement. De cette façon, la coopérative de crédit est en règle avec le prêteur, l'emprunteur est satisfait de ce nouvel arrangement et tout le monde est content.

M. Philbrook: Vous pensez donc qu'en pratique, il vaut mieux régler ces cas sur une base individuelle?

M. MacMullin: Oui, c'est exact.

M. Philbrook: Et c'est ici qu'entrent en scène les enfants à problème, les jeunes délinquants qui ont des difficultés à gérer leurs propres finances et c'est également ici qu'interviennent vos services de consultation?

M. MacMullin: Je crois, oui.

[Texte]

Mr. Philbrook: Okay.

Mr. MacMullin: Another comment I might make while we are talking in this vein—and this is apropos to some remarks you made just a minute ago with reference to the federal-provincial relationship—is that I think we have to recognize that in the various provinces there has developed a fairly close relationship between the provincial central credit union organizations and the government inspection department, so that generally the legislation that we have in the provinces is for the most part the kind of legislation that we asked for by the credit union organizations. Likewise, the kinds of regulation you have in the province and the interpretation of these regulations are the kinds of thing that are pertinent and relate to that particular province or region. These are done in close association between the provincial government inspection departments and the provincial central credit union organizations. It is very difficult, I would think, to change this kind of relationship by federalizing it, trying to make it all uniform.

• 1105

Mr. Philbrook: I have one quick supplementary, Mr. Chairman. This business of counselling service—apparently NACCU is very involved in this. It sounds as though it is doing a good job. Is this true of the whole area of financial institutions, or is there a great deal of room for improvement? Could a lot more be done by other organizations and, if so, could it be done on a voluntary basis, or does it need some push from above, perhaps some government incentive to do it, by regulations?

Mr. MacMullin: I think we have to admit that all the financial organizations can do a much better job than they have been doing, and this includes credit unions. For instance, probably one of the finest series of consumer booklets of an educational nature that has been put out by almost any of the financial institutions has been that package put out by Household Finance. From the point of view of consumer literature, I think it is excellent.

Having said this, I think credit unions, the banks, the loan companies and all of us can do a much better job than we have done in the past in attempting to counsel and to educate the consumer into the wise use of credit.

Mr. Philbrook: Is there a good consumer response to that type of thing?

Mr. MacMullin: I think so.

The Vice-Chairman: Thank you, Dr. Philbrook. I have been very generous with you.

Mr. Philbrook: Thank you, Mr. Chairman, and I appreciate it.

The Vice-Chairman: Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: May I ask the Association, do you borrow money from the Bank of Canada?

Mr. Ingram: The answer is no, sir.

[Interprétation]

M. Philbrook: D'accord.

M. MacMullin: Puisque nous en sommes là, j'aimerais faire un autre commentaire. Il s'agit des remarques que vous avez faites, il y a une minute, au sujet des relations fédérales-provinciales. Nous devons admettre que les provinces ont établi une relation assez étroite entre les associations provinciales de coopératives de crédit et le ministère gouvernementale chargé de leur inspection, si bien que les lois en vigueur, dans les provinces, sont pour la plupart celles que les associations de coopératives de crédit avaient demandées. Et de même, le genre de règlements existant dans une province, ainsi que l'interprétation qui en est faite s'applique uniquement à la province ou à la région donnée. Il existe à cet effet un rapport étroit entre les ministères d'inspection du gouvernement provincial et les organisations centrales de caisses d'économie de la province. J'oserais croire qu'il serait très difficile de modifier ce genre de rapport en ramenant le tout au niveau fédéral, en vue de tenter de réaliser l'uniformité.

M. Philbrook: J'aurais une brève question supplémentaire à poser, monsieur le président. En matière de service consultatif... il semble que l'ANEC y joue un très grand rôle. Il semblerait que cette société fait du très bon travail. Est-ce le cas pour l'ensemble des institutions financières, ou les choses laissent-elles plutôt à désirer? Est-ce que d'autres organismes pourraient faire davantage, et, dans l'affirmative, pourraient-ils le faire volontairement, ou encore, leur faudrait-il un coup de pouce d'en haut, c'est-à-dire un certain encouragement de la part du gouvernement, sous forme de règlements?

M. MacMullin: Nous devons avouer, je crois, que toutes les organisations financières peuvent faire beaucoup mieux qu'elles ne l'ont fait jusqu'ici, et ceci comprend les caisses d'économie. Par exemple, l'une des meilleures séries de brochures d'information à l'intention des consommateurs, qui ait été publiée par des institutions financières, est probablement celle qu'a lancée la *Household Finance*. Je pense que c'est un excellent exemple de publication destinée au consommateur.

Cela dit, je n'en pense pas moins que les caisses d'économie, les banques, les sociétés de prêt et toutes les autres organisations financières peuvent faire beaucoup mieux que dans le passé, en ce qui concerne les conseils et les informations transmises aux consommateurs en vue de les aider à mieux faire usage du crédit.

M. Philbrook: Est-ce que la réaction des consommateurs vis-à-vis ce genre d'information est bonne?

M. MacMullin: Je le crois.

Le vice-président: Merci, monsieur Philbrook. Je crois avoir été très généreux envers vous.

M. Philbrook: Je vous remercie, monsieur le président. J'apprécie votre générosité.

Le vice-président: Monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: J'aimerais demander aux représentants de l'association si celle-ci emprunte de la Banque du Canada?

M. Ingram: La réponse est non, monsieur.

[Text]

Mr. Rodriguez: So all the money you lend comes from the shares sold in the credit union movement.

Mr. Ingram: No, that is not—when I said no, perhaps I should have qualified that remark. We do not have access to the Bank of Canada, except through the chartered banking system, and this is one of the national institutions where we would have access to funds other than from our own members.

Mr. Rodriguez: So you borrow from the finance banking institutions. Would you be what is called a primary customer, a preferred customer? What kinds of rate would you pay for the money you borrow?

Mr. Ingram: That would vary from province to province. I would like to think we are considered as prime customers of the banking system. The rates that would be paid for those kinds of funds would vary from jurisdiction to jurisdiction, depending on circumstances, depending on the size and type of the organization, the needs for the funds, what it was being used for, and the particular relationship with the chartered bank in each province.

Mr. Podovnikoff: Mr. Chairman, can I expand on that.

The Vice-Chairman: Yes.

Mr. Podovnikoff: Generally credit unions generate their money not only from shares. Credit unions have as their primary base, share saving accounts. They have various other kinds of saving accounts. They offer time deposits to their members, and then the local credit unions probably would have back-up lines of credit available through their provincial central organizations, if they in fact had a greater demand for loans than savings available in their particular area. The provincial central organizations are the ones that have negotiated back-up lines of credit with the various chartered banks across the country, and the terms vary from province to province. The rates vary from province to province.

Mr. Rodriguez: Would there be much of a discrepancy between the Bank of Canada rates and the rates that the credit union would pay to the particular banking institution?

Mr. Podovnikoff: Generally the rates that the credit union provincial central would pay to a chartered bank do not relate to the Bank of Canada directly, but they would relate more to the prime bank rate established by the chartered banking system.

Mr. Rodriguez: Okay. In the brief, on page 9, in the second paragraph down, you say:

• 1110

Many credit unions have sought to support worthwhile projects with lower interest rates. They have sought to stimulate the economy in specific regions and assist

[Interpretation]

M. Rodriguez: Ainsi donc, tout l'argent que vous prêtez provient des actions vendues au sein même du mouvement des caisses d'économie.

M. Ingram: Non, ce n'est pas—en disant non, j'aurais peut-être dû expliquer ma réponse. Nous n'avons pas accès directement à la Banque du Canada, sauf par l'entremise du système de banques à charte, et c'est là l'une des institutions nationales où nous pourrions nous adresser pour obtenir des fonds, en plus de ceux de nos propres membres.

M. Rodriguez: Donc, vous empruntez de certaines institutions bancaires. Est-ce que vous seriez un client prioritaire, un client privilégié? Quel type de taux d'intérêt devez-vous payer pour l'argent que vous empruntez?

M. Ingram: Il varie d'une province à l'autre. J'oserais croire que nous sommes considérés comme des clients privilégiés dans le système bancaire. Le taux que nous devons payer pour ce genre de fonds varie d'une province à l'autre, tout dépendant des circonstances ainsi que de l'envergure et du type de l'organisation prêteuse, de même que du besoin ressenti pour les fonds, de leur destination et des rapports qui existent avec la banque à charte concernée, dans chaque province.

M. Podovnikoff: Monsieur le président, si vous le permettez, j'aimerais ajouter un mot.

Le vice-président: Certainement.

M. Podovnikoff: En général, les caisses d'économie ne tirent pas tous leurs fonds des actions. Leur principale source de fonds est constituée par les comptes d'épargne. Les caisses d'économie offrent différents types de comptes d'épargne. Elles offrent à leurs clients la possibilité de dépôts à terme, et ensuite les caisses de crédit locales ont probablement des sources de fonds d'urgence qu'elles peuvent obtenir d'organisations centrales, dans la province, si jamais la demande de prêt dépasse les épargnes disponibles dans la région en question. Ce sont les organisations centrales dans les provinces qui négocient habituellement des sources de crédit d'urgence avec les diverses banques à charte du pays, et les conditions varient d'une province à l'autre. Les taux d'intérêt varient également d'une province à l'autre.

M. Rodriguez: Est-ce qu'il y aurait un écart important entre les taux d'intérêt de la Banque du Canada et les taux que paierait la caisse d'économie à l'institution bancaire en question?

M. Podovnikoff: En général, les taux que doit payer la caisse d'économie centrale à une banque à charte n'ont pas de lien direct avec les taux de la Banque du Canada; ils se comparent plutôt aux taux bancaires préférentiels établis sous le régime des banques à charte.

M. Rodriguez: Très bien. A la page 10 du mémoire, vous dites au deuxième paragraphe:

Un grand nombre de caisses d'économie ont tenté d'appuyer des projets valables en imposant des taux d'intérêt peu élevés. Elles ont cherché à stimuler l'économie de

[Texte]

individuals residing in those regions with favourable loan rates.

And then this statement occurs:

They have established special funds used to loan money at low rates to high-risk low-income borrowers. None of these are factors the bill considers.

Can you tell me something about that group? That is the group in which I am particularly interested. What is the rate of return you get on that particular group if you have that experience? How is the default rate in that group? Do you find that these people are defaulting on their loans, in large numbers?

Mr. MacMullin: I can make a comment that may not be indicative of a national comment. But just to give you an example, for instance we have provided some service to those people that like to make use of the discounters for income tax refund purposes. In our experience with these, we have generally picked up people who were not particularly interested in credit unions, who were probably not particularly interested in counselling, but wanted quick money and were prepared to pay almost any price for it.

In those cases where we have done this on a wholesale basis, we have found that the losses would be considerably higher than the losses you would normally have among your membership. In those cases, particularly in my province, as a central organization we agreed to share the losses with the particular credit unions that were involved in this in this way. This probably is not indicative of what is happening nationally.

Mr. Rodriguez: Are these loans in any way insured when you lend these moneys?

Mr. MacMullin: These loans in this particular case would be life-insured, yes. This would be providing, of course, that the member was insurable, that is, he was under 65 years of age and was in reasonably good health.

Mr. Rodriguez: These insurance companies—is that the credit union's insurance business as well?

Mr. MacMullin: Yes.

Mr. Rodriguez: I am interested in the next paragraph, where you go on to talk about how you establish the rates of interest for specific types of loans. You set the rate without regard for the degree of risk in the transaction. Many of the banking institutions we have heard from keep telling us that they have to have varying rates to reflect the riskability of the potential borrower.

What is your experience in that? Have you found that that has created a problem for your operations in lending money to these people?

Mr. MacMullin: As a general rule, credit unions do not set rates depending upon the risk in an individual case. We prefer to set rates for various classifications of loans. Then if the risk

[Interprétation]

certaines régions et à aider les habitants de ces régions en imposant des taux d'intérêt avantageux.

Ensuite vient cette déclaration:

Elles ont mis sur pied des fonds spéciaux pour pouvoir accorder des prêts à des taux d'intérêt préférentiel à des emprunteurs à faible revenu, loin d'être sûrs. Ce sont tous là des facteurs dont le bill ne tient pas compte.

Pouvez-vous me parler de ce groupe? C'est le groupe qui m'intéresse plus particulièrement. Quel taux de rendement retirez-vous de ce groupe particulier, si vous avez ces chiffres? Quel est aussi le taux de défaut de paiement dans ce groupe? Est-ce que ces gens manquent en grand nombre à leurs engagements?

M. MacMullin: Je puis faire une observation, mais elle ne représentera pas nécessairement la réalité à l'échelle nationale. Mais à titre d'exemple, je puis vous dire que nous avons rendu ce genre de service à des personnes qui aiment tirer profit des rabais aux fins de ristourne d'impôt sur le revenu. D'après notre expérience dans ce genre de cas, nous sommes généralement tombés sur des personnes qui n'étaient pas particulièrement intéressées aux caisses d'économie et qui n'étaient pas particulièrement intéressées non plus aux conseils, mais qui cherchaient plutôt un moyen rapide de faire de l'argent, étant prêtes à payer n'importe quel prix.

Dans tous ces cas de prêts en gros, nous avons constaté que les pertes étaient beaucoup plus élevées que dans les cas ordinaires de prêts effectués à nos membres. Dans ce genre de cas et, en particulier dans ma province, nous avons convenu, en tant qu'organisation centrale, de partager les pertes encourues par les caisses d'économie qui faisaient ce genre de transactions. Ce n'est probablement pas ce qui se passe à l'échelle nationale.

M. Rodriguez: Est-ce que ces prêts sont assurés d'une certaine manière?

M. MacMullin: Les prêts que nous consentons dans ce genre de cas particuliers comportent en effet une assurance-vie. Il faut cependant que l'emprunteur soit assurable, c'est-à-dire qu'il ait moins de 65 ans et soit en assez bonne santé.

M. Rodriguez: Ces compagnies d'assurance—est-ce la caisse d'économie elle-même qui garantit cette assurance?

M. MacMullin: Oui.

M. Rodriguez: Le paragraphe suivant m'intéresse également, car vous y parlez de la manière dont vous déterminez les taux d'intérêt relatifs à certains types précis de prêts. Vous fixez le taux sans tenir compte du degré de risque en cause. Plusieurs institutions bancaires ne cessent de nous dire qu'elles doivent avoir des taux d'intérêt variables de manière à refléter l'importance du risque présenté par l'emprunteur éventuel.

Qu'en dites-vous? D'après votre expérience, est-ce que cela crée des difficultés dans le cas des prêts que vous consentez à ces personnes?

M. MacMullin: Règle générale, les caisses d'économie ne fixent pas de taux en fonction du risque présenté dans un cas particulier. Nous préférons fixer les taux suivant différentes

[Text]

is a reasonable risk, we make it and there is no change in interest rates.

Let me explain. For instance, once a member joins a credit union and applies for a loan, several things are used to determine whether or not he gets the loan. Number one, the purpose; number two, his ability to repay; and number three, the general knowledge of the character of the applicant. If these are in order, he will get the loan. Somebody else applying for the same type of loan will have exactly the same consideration. There will not be, generally, any distinction in the rates between the two loans.

We do find distinctions in rates between, for instance, the member who wants to borrow a consumer loan for an automobile as compared to the individual who wants to borrow a mortgage loan in order to buy or build a house for himself. Generally, all the mortgage loans for home building purposes will bear the same rate. All the consumer loans will bear the same rate. So we do not, as a general rule, in credit unions make distinctions in rates for the same classification of loan to different individuals. In other words, if he qualifies for the loan, he gets it and he pays the standard rate for it. If he does not qualify, then he does not get it regardless of what the scope may be to charge some other rate.

• 1115

Mr. Rodriguez: But in the discussion of whether the person gets it or not, there could be some degrees of risk between one applicant and another.

Mr. MacMullin: As a general rule, in the credit union procedure of processing applications this is not given any consideration. The consideration is given as to whether or not this is a good loan, whether he can afford to repay it and so forth, and if this is in order then he pays the same rate as every other member who wants to borrow that type of loan.

Mr. Rodriguez: I was just getting a head-nodding when I asked the question from your cohort beside you and I presume...

The Vice-Chairman: Mr. Boland.

Mr. Podovnikoff: I think there would be degrees of risk, certainly, but the considerations are always the same. Two people are never the same, because they have different circumstances, but the consideration of these two people would always be the same.

Mr. Rodriguez: Can you give me any kind of idea, of the total amount of money loaned by the credit union in any period of time in any particular jurisdiction or province, what percentage was for loans under \$1,500? Do you lend a lot of money under \$1,500 with fixed interest rates?

Mr. MacMullin: That would be a difficult one, actually, because I do not have figures on it. I would suggest, though, that these times the percentage of loans under \$1,500 would be

[Interpretation]

classes de prêts. Si le risque est raisonnable, nous consentons le prêt et les taux d'intérêt ne changent pas.

Si vous me permettez, je vais vous expliquer. Par exemple, quand un membre adhère à une caisse d'économie et présente ensuite une demande de prêt, nous nous appuyons sur différents points pour décider si nous devons lui accorder le prêt. Premièrement, le motif de l'emprunt; deuxièmement, la capacité de rembourser; et troisièmement, une connaissance générale de l'emprunteur éventuel. Si rien ne cloche, la personne obtient le prêt. Toute autre personne qui présente une demande pour le même genre de prêt sera considérée exactement de la même manière. En général, il n'y a aucune différence de taux entre deux prêts.

Il existe cependant, par exemple, une différence entre le taux demandé dans le cas d'une personne qui emprunte en vue d'acheter une automobile, par rapport à celle qui fait un emprunt hypothécaire en vue d'acheter ou de construire une maison. En général, tous les prêts hypothécaires destinés à la construction d'une maison comportent le même taux. D'autre part, tous les prêts courants comportent le même taux d'intérêt. Donc, en règle générale, les caisses d'économie ne font pas de distinction de taux à l'intérieur de la même classe de prêts consentis à différentes personnes. Autrement dit, si une personne est admissible à un prêt, elle l'obtient et le rembourse au taux courant. Si la personne n'est pas admissible au prêt, elle ne l'obtient pas, même s'il était possible d'imposer un taux d'intérêt supérieur.

M. Rodriguez: Mais lorsqu'il s'agit de décider si un emprunteur aura ou n'aura pas un prêt, la demande de l'un peut représenter certains risques comparée à la demande de l'autre.

M. MacMullin: Règle générale, la méthode de traitement des demandes des caisses d'économie n'en tient pas compte. On tient plutôt compte du fait que l'emprunteur est solvable ou pas, qu'il peut rembourser ou non, etc.; dans l'affirmative, il verse le même taux que tous les autres membres qui désiraient faire le même genre d'emprunt.

M. Rodriguez: Lorsque j'ai posé la question à votre collègue, il n'a qu'opiné et je présume...

Le vice-président: Monsieur Boland.

M. Podovnikoff: Évidemment, le risque peut varier, mais nous tenons toujours compte des mêmes facteurs. Deux personnes ne sont jamais semblables, puisque leurs circonstances diffèrent, mais les critères qui s'appliquent à deux emprunteurs différents sont toujours les mêmes.

M. Rodriguez: Pouvez-vous me donner une idée du pourcentage de prêts de moins de \$1,500 consentis par la caisse d'économie sur le volume total de prêts, pendant une période donnée, dans une compétence ou une province particulière? Faites-vous beaucoup de prêts de moins de \$1,500 à des taux d'intérêts fixes?

M. MacMullin: Cette question est difficile car je n'ai pas de chiffres à ce sujet. Mais, à mon avis, par les temps qui courent, le pourcentage de prêts de moins de \$1,500 diminuent certain-

[Texte]

getting much smaller because of the large number of loans that are made for such things as automobiles and things of this nature where the amount required is beyond this. But as to a percentage, I would not suggest what that percentage might be.

The Vice-Chairman: Mr. Boland.

Mr. Boland: I am wondering, Mr. Chairman, whether it might be possible to extract from the records of various credit unions that type of figure and supply them to the Committee in due course.

Mr. Rodriguez: I would appreciate that.

I would like to ask an opinion of these gentlemen. I think they operate at the grass roots level so they must have some fairly good ideas of where we should be going. There is a ceiling on the interest rate under the Small Loans Act. The arguments we are receiving and that the Minister has used in the rationale for this legislation, removing the ceiling and letting it float upwards and setting a criminal rate, are that the rate must reflect the risk and the reason why lending institutions are not lending money is that the present rate, which can go up to 33 per cent, is too low. From your experience, do you think that argument holds any water, and should there be an interest rate kept on these small loans?

Mr. MacMullin: Again, I am going to speak personally rather than attempt to speak for the movement. Personally I agree very much with the concept of a criminal rate, beyond which a lender should be charged. Regardless of what the risks involved may be, I think there is a limit beyond which nobody should pay.

Mr. Rodriguez: What do you think that rate is now?

Mr. MacMullin: Again, this is off the top of my head.

Mr. Rodriguez: Yes, sure.

Mr. MacMullin: I would say 36 per cent should be the maximum that any lender should extract from a loan. If the risk is so much greater than that, then he should not make the loan.

Mr. Rodriguez: I just want to go back briefly to a question I have asked before with respect to borrowing money. You said you have a back-up line of credit with banks. How about with finance companies? Do you also borrow from finance companies?

Mr. Podovnikoff: I imagine that we could borrow from finance companies, but never have we done that. It was always more reasonable to deal with the banking system. It has never occurred to us that there would be any need for dealing with finance companies.

Mr. Rodriguez: My last question, Mr. Chairman, and again I am looking for an opinion from people with experience. We obviously have some difficulty with low-income earners and their ability to obtain credit when they need it for things like repairing their homes, providing transportation and so on. What is your opinion and how do you think we could best go

[Interprétation]

nement vu le grand nombre de prêts consentis pour l'achat d'automobiles, donc pour des achats qui demandent des prêts plus importants. Pour ce qui est du pourcentage que ces prêts représentent, je n'oserais pas m'avancer.

Le vice-président: Monsieur Boland.

M. Boland: Je me demande, monsieur le président, s'il ne serait pas possible de tirer ces chiffres des dossiers des diverses caisses d'économie et les fournir ensuite au comité.

M. Rodriguez: Je vous en serais reconnaissant.

Maintenant, j'aimerais connaître l'opinion de ces messieurs. Je crois qu'ils font plutôt affaires avec le petit emprunteur et ils doivent donc avoir une assez bonne idée de la voie que nous devrions suivre. En vertu de la Loi sur les petits prêts, le taux d'intérêt est plafonné. On nous a fait valoir, et c'est l'argument dont s'est servi le ministre pour justifier le présent projet de loi visant à laisser flotter le taux d'intérêt et à fixer un taux d'intérêt excessif passible de poursuites au criminel, que le taux d'intérêt devait tenir compte du risque, car les institutions financières ne prêtent plus d'argent parce que le taux actuel, qui peut aller jusqu'à 33 p. 100, est trop faible. D'après votre expérience, croyez-vous que cet argument est fondé, croyez-vous que l'on doit fixer un taux d'intérêt pour ces petits prêts?

M. MacMullin: Encore une fois, je parle à titre personnel plutôt qu'au nom du mouvement. Pour ma part, je suis tout à fait d'accord avec le principe de fixer un taux excessif au-delà duquel un prêteur serait passible de poursuite au criminel. Quels que soient les risques en jeu, je crois qu'au-delà d'une certaine limite, personne ne devrait être obligé de payer.

M. Rodriguez: A votre avis, que devrait être ce taux actuellement?

M. MacMullin: Encore une fois, je devine.

M. Rodriguez: Oui, bien sûr.

M. MacMullin: Je dirais que 36 p. 100 devrait être le taux maximum qu'un prêteur puisse tirer d'un prêt. Si le risque est beaucoup plus grand, alors il ne devrait pas consentir le prêt.

M. Rodriguez: J'aimerais retourner brièvement à une question que j'ai déjà posée au sujet des emprunts. Vous avez dit que vous aviez une accumulation de crédit auprès des banques. Qu'en est-il des sociétés de finance? Est-ce que vous empruntez également des sociétés de finance?

M. Podovnikoff: Je suppose que nous pourrions emprunter des sociétés de finance, mais nous ne l'avons jamais fait. Il nous a toujours semblé raisonnable de faire affaires avec les institutions bancaires. Il ne nous est jamais venu à l'esprit qu'il nous était nécessaire de faire affaires avec les sociétés de finance.

M. Rodriguez: Ma dernière question, monsieur le président. Encore une fois, je veux l'opinion de personnes expérimentées. Il est évident que les gagne-petit éprouvent certaines difficultés lorsqu'il s'agit, pour eux, d'obtenir du crédit pour effectuer des réparations à leurs demeures ou pour s'offrir un moyen de transport, etc. A votre avis, comment croyez-vous que nous

[Text]

about serving the needs of this group in terms of providing credit? Do you think the answer is government-guaranteed loans such as we have for students, such as we have for fishermen and other groups?

• 1120

Mr. MacMullin: I do not think this would necessarily be the answer to this problem. For instance, some of the government-guaranteed loans are not used by credit unions generally in an enthusiastic way, very often because the rates that are set are so low that the credit union, as a lender, just cannot afford to make loans on this basis. This has been the experience with loans for education, fisheries-improvement loans, farm-improvement loans. Now this was particularly true when loan rates set by government for such guaranteed loans were extremely low. Very often these could only be taken advantage of, I suppose, by banks and other organizations that had very large amounts of wholesale money available to them at extremely low rates of interest.

Mr. Rodriguez: How do we solve this particular problem?

The Vice-Chairman: Excuse me. I think Mr. Podovnikoff would like to add a comment.

Mr. Podovnikoff: Mr. Chairman, I think Mr. Rodriguez has raised a very broad, wide-ranging question when he asks about how you should overcome this kind of problem. All the borrowing desires we have relate to one's income, one's ability to repay and the value of things one wishes to acquire.

As an example, in British Columbia we have been exposed, as has the rest of Canada, to the federal AHOP program. This is another way to tackle some of these problems. We are not saying that it is the correct way or the wrong way, but when you have housing values that are at a certain level, then you have to have an income level to qualify for purchasing that housing, not because of the rules that are set by a lending organization such as a credit union to provide money, but because there is only a certain practical amount of one's take-home pay that can be allocated to the retirement of debt to acquire these properties or these assets. Therefore, you have to enter into the whole question of the relationship between one's income and the value of the things one wishes to acquire. It is a question that could not be answered at a meeting such as this.

Mr. Rodriguez: Well, okay.

Mr. Chairman, I asked for an opinion and I got a personal one from Mr. MacMullin that he thought the criminal rate ceiling ought to be 36 per cent. I just want to make a statement and get a response from them, Mr. Chairman.

In my experience, well-dressed individuals who have steady jobs, many earning over \$12,000, can go into a bank or finance company—or maybe even a credit union—and end up with a loan. Now that loan could be at 13.5 per cent. But if a person who is badly dressed and with no command of the language—

[Interpretation]

pourrions le mieux répondre aux besoins de crédit de ce groupe? Croyez-vous que la solution serait de prévoir des prêts garantis par le gouvernement, comme il en existe déjà à l'intention des étudiants, des pêcheurs et d'autres groupes?

M. MacMullin: Je ne crois pas que cela soit nécessairement la solution au problème. Par exemple, les caisses d'économie n'envisagent généralement pas de façon très enthousiaste certains prêts garantis par le gouvernement parce que les taux sont trop faibles et que nous n'avons tout simplement pas les moyens de faire des prêts de cette façon. C'est, entre autres, le cas des prêts aux étudiants, des prêts d'aide aux pêcheurs et des prêts d'amélioration agricole. C'était surtout le cas lorsque le taux d'intérêt était fixé par le gouvernement pour ces prêts garantis à un niveau très bas. Le plus souvent, seules les banques et autres institutions semblables pouvaient, je suppose, y trouver un certain avantage à cause des grosses d'argent liquide qu'elles pouvaient se procurer à des taux d'intérêt très faibles.

M. Rodriguez: Comment solutionner alors ce problème particulier?

Le vice-président: Excusez-moi. Je crois que M. Podovnikoff aurait quelque chose à ajouter.

M. Podovnikoff: Monsieur le président, je crois que M. Rodriguez a soulevé une question très vaste, à répercussion multiple, lorsqu'il demande comment surmonter ce genre de problème. La volonté d'emprunter est reliée au revenu, aux possibilités de remboursement, à la valeur de ce que nous désirons acquérir.

Par exemple, en Colombie-Britannique, nous avons fait connaissance, tout comme le reste du pays, avec le programme fédéral AHOP. C'est une autre façon d'aborder certains problèmes. Nous ne voulons pas dire que c'est la bonne ou la mauvaise façon, mais lorsque les maisons ont une certaine valeur, il vous faut avoir un certain revenu pour pouvoir acheter telle maison, non pas à cause des règlements fixés par un organisme de prêt, telle une caisse d'économie, mais tout simplement parce que, dans la pratique, on ne peut allouer qu'un certain montant de son revenu net au remboursement de la dette encourue pour acquérir ces propriétés ou ces valeurs. Par conséquent, il faudrait discuter toute la question de la relation entre le revenu et la valeur du bien qu'on désire acquérir. Question à laquelle on ne peut répondre au cours d'une réunion comme celle-ci.

M. Rodriguez: Très bien.

Monsieur le président, j'avais demandé une opinion, et M. MacMullin m'a donné son opinion personnelle qu'on devrait fixer à 36 p. 100 le taux d'intérêt excessif passible de poursuites au criminel. J'aimerais, monsieur le président, dire quelque chose et ensuite savoir ce qu'ils en pensent.

À ma connaissance, les individus bien habillés, qui ont un emploi régulier, qui gagnent pour la plupart plus de \$12,000 par année, peuvent aller à la banque, ou à une compagnie de finance ou même, peut-être, à une caisse d'économie et emprunter. Ce prêt leur sera consenti à un taux de 13.5 p. 100.

[Texte]

whichever official language he is using—and does not look very prepossessing, he may very well end up with a ceiling rate close to 36 per cent if that is the criminal rate.

Is there a system we could devise wherein the low-income person could get a lower interest rate? This person, who obviously has the greater needs, ought to be paying an interest rate that reflects his security. In effect, you are putting a higher burden on a person who is working and maybe earning only \$6,900 a year.

Mr. Podovnikoff: Well, let me assure you, Mr. Chairman, that if that person walked into the credit union with which I am associated, he would not be exposed to varying rates because he has on a fisherman's coat or farmer's boots. He would get exactly the same treatment as would the person who was wearing a suit and a shirt and tie.

Mr. Rodriguez: Do you get many who are refused by banks and who come to the credit union?

Mr. Podovnikoff: Yes. We like to think we generate our membership from the fact that we provide them with a fairer deal.

Mr. Rodriguez: But you do get those who are turned down by banks and who come to the credit union and are dealt with.

• 1125

Mr. Podovnikoff: Possibly vice versa, too.

The Vice-Chairman: Yes. Thank you, Mr. Rodriguez. I would like to close the meeting at 11.30 a.m. Mr. Lambert, you indicated you had a few additional questions. I will hear you at this time.

Mr. Lambert (Edmonton West): I wanted to come straight into clause 8 of the act. There already has been comment in the brief with regard to subclause 8(1), that it was too inhibiting. But I want to know actually whether it is thought that subclause 2, and those following, are at all practical.

How do you envisage working under them? For instance, the court may re-open and stir around the whole loan and effectively give a prime rate that may be rather difficult to determine because it apparently goes back to the day that the transaction was binding. Is this a practical way?

The Vice-Chairman: Mr. Boland.

Mr. Boland: One of the things I might say, Mr. Chairman, is that the reason we are here today is in the hope of persuading this Committee of the force of our views so that we will not have to live under that section. We do not view it as practical to say to an individual, you can stop payment on your loan today, saying that you feel the rate is too high, you can force the credit union or other financial institution to go to a court, try to prove under a set of five arbitrary factors that they set the rate for your loan properly, and then if two years

[Interprétation]

Mais si une personne est mal habillée, ne connaît pas bien la langue, quelle que soit la langue officielle qu'elle parle... n'a pas l'air très imposante, elle pourrait bien se retrouver avec un prêt à un taux d'intérêt près du plafond, soit de 36 p. 100, si le taux excessif est fixé à ce niveau.

Y aurait-il moyen de mettre au point un régime qui permettrait à la personne à faible revenu d'obtenir un prêt à un taux d'intérêt plus bas? Cette personne, qui a très évidemment besoin d'aide devrait verser un taux d'intérêt qui tient compte de sa situation. En fait, vous augmentez le fardeau de la personne qui travaille et ne gagne peut-être que \$6,900 par année.

M. Podovnikoff: Je puis vous assurer, monsieur le président, que si cette personne entrait à la caisse d'économie avec laquelle je suis associé, elle ne serait pas victime de taux qui varient parce qu'elle porte un manteau de pêcheur ou des bottes de cultivateur. Elle serait traitée exactement de la même façon que la personne qui a un habit, une chemise et une cravate.

M. Rodriguez: Est-ce qu'il y a beaucoup de personnes, qui se voient refuser par les banques, qui viennent chez vous, à la caisse d'économie?

M. Podovnikoff: Oui. Nous aimons penser que nous augmentons le nombre de nos membres parce que nous leur offrons des conditions plus justes.

M. Rodriguez: Mais les emprunteurs qui se sont vus refusés par les banques viennent à la caisse d'économie et on s'occupe d'eux.

M. Podovnikoff: Et vice-versa aussi, peut-être.

Le vice-président: Oui. Merci beaucoup monsieur Rodriguez. J'aimerais que nous terminions à 11 h 30. Monsieur Lambert, vous m'avez laissé entendre que vous aviez quelques autres questions. Vous pouvez les poser maintenant.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je voulais parler de l'article 8 de la loi. Vous avez déjà fait des remarques dans votre mémoire au sujet de l'alinéa 1 de l'article 8, à savoir que ces dispositions étaient trop restrictives. Mais j'aimerais savoir maintenant si vous croyez que l'alinéa 2 et les suivants sont le moins pratiqués.

Comment envisagez-vous vous y soumettre? Par exemple, le tribunal peut modifier les termes du prêt et, en fait, se fonder sur un taux préférentiel qu'il sera peut-être assez difficile de fixer parce qu'apparemment il faut retourner en arrière et voir ce qu'était le taux à la date de la transaction. Est-ce pratique?

Le vice-président: Monsieur Boland.

M. Boland: Je peux vous dire, monsieur le président, qu'une des raisons pour laquelle nous sommes ici, aujourd'hui, c'est que nous espérons vous persuader du bien-fondé de nos opinions, de façon à ne pas avoir à vivre avec cet article. Nous n'estimons pas qu'il soit pratique de dire à un individu: «Vous pouvez arrêter de rembourser votre prêt aujourd'hui», en disant qu'à votre avis, le taux d'intérêt est trop élevé. Vous pouvez forcer la caisse d'économie ou toute autre institution financière à faire appel au tribunal pour démontrer, en vertu

[Text]

down the road the credit union is not able to prove that to the satisfaction of a court, that the court can step in and deal with the relationship between the member and the credit union. We are opposed to that concept.

Mr. Lambert (Edmonton West): I want to draw your attention to subclause 2 on page 11, and particularly paragraph 8(2)(b) thereof, where it says that regardless of what you have done, if the court so decides—remember that the decision shall be a value decision by that court—they are going to set a rate that shall be the prime rate at the time the transaction was entered into.

Let us see just what this means. Is this practical? Mr. MacMullin, you seem to me to have other views.

Mr. MacMullin: I think it would be impractical in view of the fact that that prime rate could be such that it did not relate at all to the actual costs to that credit union of getting money in the first instance. So I can see situations where the credit union would actually, as a lender, be losing money on that type of loan.

Mr. Lambert (Edmonton West): I can take you, for instance, into what is known as the personal loan type. Say it is the purchase of an automobile, where the interest rate may be 18 per cent, or something less than that. It could be, say, 14 per cent. But today, or yesterday, the prime rate was set at 8 per cent. Was it not? Under those circumstances, that would be the rate at which the court would—if the transaction had been entered into yesterday, that is the rate at which the court would settle. Yes, it would settle. It is directed to settle at the prime rate.

Mr. Boland: It is the rate, Mr. Chairman, that does not exceed the prime rate. It seems to me it is contemplated by the legislation that the rate might even be less than the prime rate.

Mr. Lambert (Edmonton West): Even that could be less practical. What gets me here is that in setting up these types of, shall we say, do-goodism rate features, in the end the whole class of borrowers suffers, in that services are just not extended because of these powers.

Is there audible comment on that? I see some head shaking and agreeing with what I have said, but unfortunately the recording system does not take that in.

• 1130

Mr. MacMullin: Yes, I agree very much with what you are saying. I think it is impractical—I was going to say “nonsensical”—that the rate could be set by the court as being less than the prime rate.

Mr. Lambert (Edmonton West): Or even at the prime rate.

Mr. MacMullin: Or even at the prime rate.

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes, all right. Section 8 is really one of the, shall we say, key enforcement sections under this legislation, and I think it is far better for us to work at

[Interpretation]

de cinq facteurs arbitraires, que le taux d'intérêt du prêt avait été fixé correctement; si, deux ans plus tard, la caisse d'économie n'a toujours pas été capable de démontrer à la satisfaction du tribunal que c'était le cas, alors ce tribunal peut s'ingérer et régir la relation entre l'emprunteur et la caisse d'économie. Nous nous opposons à ce principe.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je veux attirer votre attention sur l'alinéa 2, page 11, et plus particulièrement, sur l'alinéa 2b) de l'article 8, où il est dit que nonobstant ce que vous avez fait, si le tribunal en décide ainsi—n'oubliez pas que cette décision du tribunal est en fait une décision de valeur—celui-ci fixera le taux au même niveau que le taux préférentiel applicable à la date du prêt.

Voyons ce que cela signifie. Est-ce pratique? Monsieur MacMullin, vous ne semblez pas être de notre avis.

M. MacMullin: Je crois que cela ne serait pas pratique parce que le taux préférentiel pourrait fort bien ne pas du tout tenir compte de ce qu'il en a réellement coûté à la caisse d'économie pour obtenir cet argent en premier lieu. Je peux concevoir des situations où la caisse d'économie, à titre de prêteur, perdrait en réalité de l'argent sur ce genre de prêt.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Prenons, par exemple, ce qu'on appelle les prêts personnels. Disons que, pour acheter une automobile, le taux d'intérêt serait de 18 p. 100 ou moins. Disons plutôt 14 p. 100. Mais aujourd'hui ou hier, le taux préférentiel était fixé à 8 p. 100. N'est-ce-pas? Dans ces circonstances, le tribunal fixerait dont le taux à ce niveau si le prêt avait été accordé hier. Oui, c'est bien cela. La loi prévoit qu'on ramène le taux à un taux égal à celui du taux préférentiel.

M. Boland: C'est ce taux qui ne doit pas dépasser le taux préférentiel. Il me semble que le projet de loi envisage même un taux qui serait inférieur au taux préférentiel.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Dans ce cas, ce serait encore moins pratique. Ce qui me fâche ici, c'est qu'en fixant de telles normes condescendantes, toute une classe d'emprunteurs en souffriront parce que toute une gamme de services ne sera pas offerte à cause des pouvoirs restrictifs.

Avez-vous quelque chose à dire à ce sujet? Je vois quelques personnes qui semblent être d'accord avec ce que je viens de dire, mais malheureusement le système d'enregistrement ne note pas les signes.

M. MacMullin: Oui, je suis tout à fait d'accord avec ce que vous dites. Je crois que c'est peu pratique... j'allais dire «insensé» qu'un tribunal pourrait fixer le taux d'intérêt à un niveau inférieur à celui du taux préférentiel.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Ou même au même niveau que le taux préférentiel.

M. MacMullin: Ou au même niveau que le taux préférentiel.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Oui, très bien. L'article 8 est, en réalité, comment dirais-je, l'article clé d'application du présent projet de loi; je crois qu'il vaut beaucoup mieux que

[Texte]

something that is practical and beneficial from the point of view of not only the lender but of the borrower.

Mr. MacMullin: I think this is the reason we take exception to the concept, as it is spelled out in the bill, of what they refer to as "the warranted rate". We think the concept is completely misplaced.

Mr. Lambert (Edmonton West): I see. All right, fine; that is the point I wanted.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Lambert.

Members of the Committee, thank you very much for your co-operation. On your behalf I would like to thank the witnesses from the NACCU for appearing this morning. I think the exchange was extremely useful.

The meeting is now adjourned to the call of the Chair.

[Interprétation]

nous tentions de mettre au point des directives pratiques et avantageuses, non seulement du point de vue du prêteur, mais également du point de vue de l'emprunteur.

M. MacMullin: Je crois que c'est là la raison pour laquelle nous nous opposons à ce concept du «taux justifié» que l'on trouve dans le projet de loi. Nous croyons que ce concept est tout à fait injustifié.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je vois. Très bien, parfait; c'est justement ce que je voulais savoir.

Le vice-président: Merci, monsieur Lambert.

J'aimerais remercier les membres du comité de leur coopération. En votre nom, j'aimerais également remercier les témoins de l'ANCEC d'être venus ici ce matin. Je crois que le dialogue a été extrêmement utile.

La séance est levée jusqu'à convocation du président.

WITNESSES—TÉMOINS

Mr. Robert J. Ingram, General Manager (NACCU);

Mr. Rod MacMullin, Managing Director, Nova Scotia
Credit Union League;

Mr. K. L. W. Boland, Counsel;

Mr. Peter Podovnikoff, President (NACCU); and

Mr. Chris Hansen, Vice-President (NACCU).

M. Robert J. Ingram, Directeur général (NACCU);

M. Rod MacMullin, Gérant de la direction, «Nova Scotia
Credit Union League»;

M. K. L. W. Boland, Conseiller;

M. Peter Podovnikoff, Président (NACCU); et

M. Chris Hansen, Vice-président (NACCU).

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 10

Thursday, February 3, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 10

Le jeudi 3 février 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Appolloni (Mrs.)

Brisco

Clarke

(*Vancouver Quadra*)

Condon

Flynn

Fortin

Gauthier

(*Ottawa-Vanier*)

Grafftey

Gray

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ,
DU BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Huntington

Lajoie

Lambert

(*Edmonton West*)

Marceau

McRae

Philbrook

Ritchie

Rodriguez

Stevens—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, FEBRUARY 3, 1977
(11)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 3:46 o'clock p.m. this day, the Vice-Chairman, Mr. Eymard Corbin, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Brisco, Corbin, Grafftey, Lajoie, Marceau and Philbrook.

Witness: From the Government of Alberta: The Honourable Graham L. Harle, Minister of Consumer and Corporate Affairs.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

The Honourable Graham L. Harle made a statement and answered questions.

At 5:38 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 3 FÉVRIER 1977
(11)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 15 h 46, sous la présidence de M. Eymard Corbin (vice-président).

Membres du Comité présents: MM. Brisco, Corbin, Grafftey, Lajoie, Marceau et Philbrook.

Témoin: Du gouvernement de l'Alberta: L'honorable Graham L. Harle, ministre de la Consommation et des Corporations.

Le Comité reprend l'étude du Bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité poursuit l'étude de l'article 2.

L'honorable Graham L. Harle fait une déclaration et répond aux questions.

A 17 h 38, le Comité suspend ses travaux, jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Thursday, February 3, 1977

• 1547

[Text]

The Vice-Chairman: Order. Members of the Committee, we are continuing today consideration of Bill C-16, the Borrowers and Depositors Protection Act. Our chief witness today will be the Honourable Graham L. Harle, Minister of Consumer and Corporate Affairs for the Province of Alberta. Mr. Harle, we are happy to have you with us. Accompanying the Minister is Mr. J. L. Lyndon, Deputy Minister of the Ministry of Consumer and Corporate Affairs. Also accompanying our two witnesses are Mr. F. W. Sonnis and Mr. D. Tanner, sitting at the side of the hall.

We do not have a quorum, obviously, but we can proceed with the hearing of testimony. I will now call upon the Minister, Mr. Harle, to please make an opening statement.

The Hon. Graham L. Harle (Minister of Consumer and Corporate Affairs, Province of Alberta): Mr. Chairman, thank you very much. I would like to proceed to read the brief that we submitted, primarily because of the fact that it, of course, probably came down late and I do not know how it may have been distributed. In any event, it could only have been handed to your members relatively recently.

I am pleased to be afforded the opportunity to appear before you today, and to have some input into the provisions of Bill C-16.

For some years Alberta has supported the plea to amend the Small Loans Act and the Interest Act to better reflect the requirements of today's market place, but while we are sympathetic to the proposed goals, we cannot agree with the outlined methods since we did not request such a major piece of legislation. If the objective of the legislation is to reduce consumer debt, this we feel should be stated, but reducing consumer debt by attacking only the higher risk transactions also eliminates credit from low income earners. The Canadian consumer who has both a reasonable credit rating and demonstrates reasonable credit behaviour does not experience difficulty in finding a source of credit.

Mr. Abbott stated to this Committee on December 7 that the policy objective for ceiling legislation is a desire to ensure that all borrowers receive funds at fair and equitable rates of interest. Mr. Abbott went on to state:

If ceilings make lending unprofitable, then lenders will not lend.

It is Alberta's view that rationing credit, to use a term used by Mr. Abbott before this Committee, by legislation such as the Borrowers and Depositors Protection Act, will not improve the ability of low income or high-risk borrowers to find a place in the lending market. The end product is seen by Alberta as

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le jeudi 3 février 1977

[Interpretation]

Le vice-président: A l'ordre. Messieurs, nous reprenons aujourd'hui l'étude du Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants. Aujourd'hui, notre principal témoin est l'honorable Graham L. Harle, ministre de la Consommation et des Corporations de l'Alberta. Monsieur Harle, nous sommes heureux de vous souhaiter la bienvenue. Le ministre est accompagné de M. J. L. Lyndon, sous-ministre de la Consommation et des Corporations. Ils ont également avec eux MM. F. W. Sonnis et M. D. Tanner, qui sont assis le long du mur.

De toute évidence, nous n'avons pas le quorum, mais nous pouvons entendre les témoignages. Je vais maintenant demander au ministre, M. Harle, de nous faire sa déclaration d'ouverture.

L'hon. Graham L. Harle (ministre de la Consommation et des Corporations, province de l'Alberta): Monsieur le président, merci beaucoup. J'aimerais commencer par vous lire le mémoire que nous avons soumis, surtout parce qu'il a probablement été envoyé assez tard, et je ne sais pas s'il a été distribué. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas très longtemps que vous en avez des exemplaires.

Je suis heureux d'avoir l'occasion de témoigner devant vous aujourd'hui, et de pouvoir dire quelques mots des dispositions du projet de loi C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants.

Depuis quelques années déjà, l'Alberta soutient ceux qui réclament une modification de la Loi sur les petits prêts et de la Loi sur l'intérêt pour mieux les adapter aux exigences du marché contemporain. Bien que favorables aux objectifs proposés dans le projet de loi, nous ne pouvons être d'accord avec les méthodes, car nous ne réclamions pas un texte de loi aussi important. Si la loi vise à réduire l'endettement des consommateurs, cela devrait être dit, mais vouloir réduire cet endettement, en s'en prenant uniquement aux opérations comportant le plus de risque, c'est du même coup fermer la porte du crédit aux personnes à faible revenu. Le consommateur canadien qui, sur le plan financier, fait preuve d'une cote et d'un comportement raisonnables, n'éprouve aucune difficulté à trouver du crédit.

Le 7 décembre, M. Abbott a déclaré devant le Comité que l'objectif que vise la loi en établissant un plafond, s'inspire du désir de garantir à tous les emprunteurs la possibilité d'obtenir des fonds à des taux d'intérêt justes et équitables. Et M. Abbott poursuivait:

«S'il n'est plus lucratif de prêter parce qu'il existe un plafond, alors les bailleurs de fonds ne prêteront plus.»

Pour l'Alberta, le «rationnement du crédit», pour utiliser un terme dont M. Abbott s'est servi devant le Comité, au moyen d'une loi, comme celle sur la protection des emprunteurs et déposants, n'aidera ni les emprunteurs à revenu modique ni ceux qui se livrent à des opérations comportant des risques

[Texte]

reducing the amount of available credit and possibly forcing higher risk Canadians into less desirable avenues of credit.

• 1550

Mr. Chairman, there was a very important statistic given to this Committee by a witness on December 14, Mr. McKichan, President of the Retail Council of Canada, stated that already 20 to 25 per cent of applicants to retailers who apply for credit are turned down. To whom do these consumers turn to for credit? Obviously such consumers are high risks, that is above the 21 per cent rate of interest charged to consumers whose applications are accepted for credit by retailers. We must realize that the market will sink. And so the Alberta government is especially concerned over the secondary effects of the bill and the effects that it will have in the financial services sector for the borrowing public.

While I do not intend to dwell on the constitutional aspects of the proposals, I would be remiss if I did not offer some comment on the background which accompanied the Borrowers and Depositors Protection Act when it was introduced. The particular statement is attached as Schedule I to this document, and I quote from page 2 of the material:

The BNA Act gives the federal government exclusive jurisdiction over interest and all transactions where interest is involved must therefore be considered to be within federal jurisdiction.

Our federal system is not built on such over-simplifications. Many provinces have for years administered disclosure laws which are, by inference, being challenged by the federal venture into the field. There may well be a common jurisdictional ground where property and civil rights and interest matters meet, but such a categorical statement as the one cited above cannot enhance logical and co-operative programming.

The implication is made in the quotation cited above that all stages of a transaction, from the advertising to the terms of the contract to the final payments, come under federal jurisdiction. This point must be resolved if we are going to work together in the administration of the act.

Mr. Abbott's staff have met with interested parties, including representatives of the provinces, over the past two years. My impressions of those sessions suggest a somewhat forceful and established federal position rather than real dialogue. The impression was created that the federal position was irrevocably predetermined and so the dialogue that followed was ineffective, since there was no opportunity to achieve a consensus.

By contrast, I look at the extensive, exhaustive and professional approach taken by the federal government over the past decade before introducing the new Canada Business Corporations Act. Those preintroductory deliberations have made the statute a workable and understood document. I believe I am reflecting the views of my fellow provincial ministers responsible for consumer affairs across Canada, when I tell you that we are not in agreement with the philosophy of the bill as it

[Interprétation]

élevés à se trouver une place sur le marché des prêts. Cette loi ne fera que réduire le montant disponible du crédit et obligera peut-être les Canadiens qui courent des risques plus élevés à trouver du crédit par des moyens peu souhaitables.

Monsieur le président, un témoin a révélé au Comité, le 14 décembre, une statistique très importante. M. A. J. McKichan, président du Conseil canadien du commerce de détail a déclaré qu'actuellement on rejetait de 20 p. 100 à 25 p. 100 des demandes de crédit présentées aux détaillants. Vers qui ces consommateurs vont-ils se tourner pour trouver du crédit? Il est évident qu'ils courent des risques élevés, c'est-à-dire supérieurs au taux d'intérêt de 21 p. 100 imposé aux consommateurs dont les demandes de crédit sont acceptées par les détaillants. Il faut bien comprendre que le marché va se rétrécir, et c'est pourquoi le gouvernement de l'Alberta se préoccupe tout particulièrement des effets secondaires que le bill risque d'avoir dans le secteur des services financiers offerts au public emprunteur.

Je n'ai pas l'intention de m'étendre sur les aspects constitutionnels des propositions, mais il serait négligeant de ma part de ne pas commenter brièvement les documents qui étaient joints à la Loi sur la protection des emprunteurs et déposants, lors de sa présentation. Voici un extrait de la page 2 de la déclaration en cause, jointe au présent document en l'annexe¹:

«L'A.A.N.B. accorde au gouvernement fédéral compétence exclusive en matière d'intérêt; par conséquent, toute opération financière où il est question d'intérêt doit être considérée comme relevant de cette compétence.»

Notre système fédéral ne repose pas sur des postulats aussi sommaires. De nombreuses provinces appliquent, depuis bien des années, des lois sur la divulgation de renseignements que le fédéral vient maintenant remettre en question, par suite de son ingérence en ce domaine. Il se peut très bien que les deux juridictions se chevauchent dans les questions de biens immobiliers, de droits civils et d'intérêt, mais une déclaration aussi catégorique que celle citée ne peut favoriser l'établissement de programmes faisant logiquement appel à la collaboration.

La citation en question implique que toutes les étapes d'une opération financière, qu'il s'agisse de la publicité, des conditions du contrat, ou du paiement final relèvent de la compétence fédérale. Ce point doit être réglé si nous souhaitons travailler ensemble à l'application de la Loi.

Le personnel de M. Abbott a rencontré, au cours des deux dernières années, des représentants des parties intéressées, notamment des provinces. Ces sessions m'ont laissé l'impression que le gouvernement fédéral avait, en quelque sorte, adopté une position ferme et bien établie, sans envisager de dialogue réel, et que cette position déterminée à l'avance était irrévocable; le dialogue qui a suivi n'a été d'aucune utilité puisqu'il a été impossible d'en arriver à un consensus.

On ne retrouve pas le sérieux avec lequel le fédéral a, au cours des dix dernières années, étudié de façon exhaustive et professionnelle le dossier de la Loi sur les corporations commerciales canadiennes, avant de la modifier. Les délibérations préliminaires avaient fait de ce projet de loi un document compréhensible avec lequel il était possible de travailler. Je crois exprimer l'opinion de mes collègues canadiens chargés, dans les provinces, des affaires du consommateur, en vous

[Text]

appears, and we question the probable effectiveness of the proposals.

I should now like to elaborate on our two specific areas of concern: (1) the philosophy of the bill and how it will affect Canadian consumers, the lending and borrowing segments of our country; and, (2) the overlap with our provincial legislation and probable administrative problems. These two points will present themselves several times as I discuss the various features of the bill.

The bill is proposed as legislation responsive to today's market conditions. No one will argue with the goals that will eliminate abusive lending practices, that will enable potential borrowers to shop around for credit, and ensure competition among money lenders. However, the combined philosophy of the unwarranted rate and the criminal rate will carry a side effect, I suggest, of effectively reducing much needed competition among credit granters.

• 1555

The criminal rate concept is interesting as a partial alternative to a ceiling concept. A fundamental principle of economics is that an interest rate is a factor of risk, and I suggest to you that the pre-occupation with loan sharking reform will significantly reduce the credit available to many low income, high risk Canadian consumers.

Criminal matters of this magnitude are best handled within the Criminal Code of Canada. We have considered Mr. Gray's earlier comments on the need for having these matters included in the bill, namely, that if it were dealt with in the Criminal Code different Attorneys General would administer them differently. Surely that argument fails, or the Criminal Code itself becomes meaningless. Loan shark abuses are criminal offences and belong in the Criminal Code along with other crimes.

Many companies who have traditionally operated under the Small Loans Act tend to have argued for hikes in the step levels, particularly the lowest 6 per cent level, to permit them to lend in smaller amounts, will be faced with a further reduction in operations. The credit union and caisse populaire movement have greatly expanded, as have Canadian banks, in this field, but they will be the only lenders left in the field as traditional finance and acceptance companies shift away from this area. For example, Household Finance in their recent advertising are apparently directing their efforts towards more mortgage lending. Canadian Acceptance Corporation has, over recent years, moved from a finance and acceptance venture to a leasing situation today. A legislative attempt at promoting competition is likely to have just the opposite effect, to the detriment of many lower-income Canadians.

In Alberta we have taken the position, through our Credit and Loan Agreements Act, that disclosure of the effective

[Interpretation]

disant que nous sommes en désaccord avec l'idée directrice du bill dans sa forme actuelle, et que nous mettons en doute l'efficacité des propositions.

J'aimerais maintenant développer les deux questions qui nous préoccupent le plus: 1) le principe du bill et des conséquences pour les consommateurs canadiens—emprunteurs et prêteurs; et 2) son chevauchement sur les lois provinciales et les problèmes administratifs que cela risque d'occasionner. Ces deux points se répéteront plusieurs fois lorsque je commenterai les diverses parties du bill.

Le bill vise à établir une loi qui réponde aux conditions actuelles du marché. Personne ne s'opposera à des objectifs qui veulent supprimer les pratiques abusives de prêt, permettre aux emprunteurs éventuels de se renseigner à plusieurs endroits avant de demander du crédit et assurer la concurrence entre les différents prêteurs. Toutefois, les notions combinées de taux excessifs et de taux criminels auront, à mon avis, pour conséquence de réduire sensiblement une concurrence nécessaire entre les prêteurs.

Le principe du taux criminel est intéressant à titre de solution partielle au principe du plafond. Un principe fondamental de l'économie est le facteur de risque que représente un taux d'intérêt et je prétends que cette volonté de modifier les prêts usuraires réduira considérablement le crédit dont peuvent bénéficier de nombreux consommateurs canadiens à faible revenu qui représentent un risque élevé.

Les questions criminelles de cette envergure relèvent beaucoup plus du Code criminel du Canada. Nous avons étudié les commentaires précédents de M. Gray sur la nécessité d'inclure ces questions dans le bill, sous prétexte, que si elles relevaient du Code criminel, les procureurs généraux les administreraient de façon différente. Cet argument n'est certainement pas valable ou le Code criminel perd toute sa valeur. Les abus des usuriers sont de graves délits criminels et relèvent du Code criminel, au même titre que d'autres crimes.

De nombreuses sociétés qui se sont traditionnellement prévaluées des dispositions de la Loi sur les petits prêts et qui ont demandé le relèvement des paliers successifs des coûts d'emprunt, particulièrement le moins élevé de 6 p. 100, pour leur permettre de prêter de plus petits montants, verront se réduire encore plus leurs opérations. Le mouvement des coopératives de crédit et des caisses populaires a pris beaucoup d'expansion, tout comme les banques canadiennes, dans ce domaine, mais ils resteront seuls dans ce domaine étant donné que les sociétés traditionnelles de finance le quitteront. Dans sa récente annonce publicitaire, la société Household Finance, par exemple, dirige manifestement ses efforts vers un accroissement des prêts hypothécaires. Au cours de ces dernières années, la Canadian Acceptance Corporation, qui était une société de financement et d'escompte, s'est orientée vers le crédit bail. Une tentative du législateur en vue de promouvoir la concurrence peut avoir un résultat tout à fait opposé, contraire aux intérêts des nombreux Canadiens qui ont de faibles revenus.

En Alberta, par l'intermédiaire de notre Credit and Loan Agreements Act, nous estimons que la divulgation du taux

[Texte]

annual interest rate is a better method of urging consumers to shop around, without taking steps which may dry up those last sources of credit for the low-income person. The Alberta approach, coupled with a trial project sponsored by the Credit Union Federation of Alberta and a student legal services office at the University of Alberta, described in schedule II in this brief, you will see what we believe will hopefully direct borrowers to alternatives where appropriate.

As with all expenditures, consumers must be urged to avail themselves of the knowledge of the alternatives available, and then the consumer must exercise a reasoned decision. Do not forget that we have many high-risk Canadians who have no choices open to them. They cannot obtain loans from banks and finance companies or credit from retailers, and to totally deny them access to credit seems to me to be an over-reaction. The low income, high risk consumer will obtain his credit needs somehow, whether from legitimate lenders or loan sharks.

Let me turn to the unwarranted rate concept for a moment. While I can appreciate the thrust of having the lender in a position where he has to prove that the interest rate exacted at any given time was not unwarranted, I feel that a standard defence will develop, and as such the attempt at consumer protection will result in a decline in credit availability. The marginal loan will not be made because of the uncertainty involved in going back in time to reconstruct a risk situation. The risk that a court will reduce the interest rate to prime will, I submit, discourage the loaning of money to the high-risk consumers and upset the traditional borrower-lender relationship.

I appreciate that the limitation imposed by the unwarranted rate philosophy is much broader in application than the Small Loans Act ceilings which it is proposed to remove. However, it does seem as though one set of ceilings is being replaced by another. For the combined concepts to work, we must be satisfied that greater competition and two marked levels for credit will result.

• 1600

We are convinced that the decline in small loan companies mentioned by Mr. Abbott when he spoke before your Committee on December 7 will in fact continue. Also, some retailers who borrow funds to provide credit facilities to their customers will tend to withdraw from serving the credit needs of the higher-risk customer. Retailers may turn to Chargex or Mastercharge for credit, thus concentrating credit in the hands of fewer lenders, resulting in a decrease in competition. The ceilings in the Small Loans Act have resulted in less funds being available for high-risk borrowers, and the Borrowers and Depositors Protection Act will not change that trend.

Of the two concepts, it is the "unwarranted rate" which must be rethought. I am convinced that a shift from urging disclosure to forcing the lender to be prepared to justify the rate charged the borrower will work undue hardship on many

[Interprétation]

d'intérêt annuel réel est la meilleure façon d'inciter le consommateur à faire ses achats sans épuiser, pour les personnes à faible revenu, leurs dernières sources de crédit. Ces dispositions, jointes à un projet d'essai patronné par la Credit Union Federation of Alberta et le Student Legal Services Office de l'Université d'Alberta, décrit en annexe ¹¹, amèneront, nous l'espérons, les emprunteurs à faire des choix.

En ce qui concerne les dépenses, les consommateurs doivent être poussés à prendre connaissance des solutions possibles. Le consommateur doit ensuite prendre une décision raisonnée sans oublier qu'il existe de nombreux Canadiens qui présentent des risques plus élevés et qui n'ont pas le choix. Il leur est impossible d'obtenir des prêts des banques et des sociétés de financement ou du crédit des détaillants. Leur refuser absolument tout accès au crédit semble abusif. Le consommateur à faible revenu qui présente des risques élevés obtiendra son crédit d'une façon ou d'une autre, en ayant recours à des prêteurs agréés ou à des usuriers.

Permettez-moi maintenant d'examiner un instant le taux excessif. Malgré l'intérêt d'une disposition obligeant le prêteur à prouver que le taux d'intérêt exigé, à un moment donné, n'est pas excessif, je crois qu'on créera des mécanismes de défense et qu'ainsi, cette tentative de protection du consommateur entraînera une baisse de la disponibilité de crédit. Il n'y aura plus de prêt marginal en raison de l'incertitude que comporte le retour en arrière afin de recréer une situation de risque. Le risque qu'un tribunal abaisse le taux d'intérêt au taux préférentiel diminuera, à mon avis, les prêts aux consommateurs à risque élevé et bouleversera les relations traditionnelles entre l'emprunteur et le prêteur.

Je comprends que les limites imposées par le principe de taux excessif sont beaucoup plus vastes en pratique que les plafonds prévus par la Loi sur les petits prêts que le bill veut supprimer. Il semble toutefois qu'on ne fait que remplacer une série de plafonds par une autre. Pour que ces notions combinées fonctionnent, il faut être certains qu'il en résultera une plus grande concurrence et deux niveaux réels de marché pour le crédit.

Nous sommes convaincus que la diminution du nombre des sociétés de petits prêts, mentionnée par M. Abbott dans son témoignage au Comité, le 7 décembre, se poursuivra. Certains détaillants, également, qui empruntent des fonds pour assurer du crédit à leurs clients, auront tendance à cesser de le faire pour le client à risque élevé. Les détaillants s'adresseront peut-être à Chargex et Master Charge pour leurs besoins en matière de crédit, concentrant ainsi le crédit entre les mains de quelques prêteurs, et diminuant, par le fait même, la concurrence. Les plafonds établis dans la Loi sur les petits prêts ont entraîné une baisse des fonds disponibles pour les emprunteurs à risque élevé et la Loi sur les emprunteurs et déposants ne changera pas cette tendance.

Le principe des taux excessifs est celui qui doit être le plus repensé. Je suis convaincu que ce changement de l'obligation de divulguer à l'obligation de justifier le taux demandé à l'emprunteur par le prêteur, nuira considérablement à de

[Text]

Canadians. All efforts should be devoted to urging the potential borrower to shop around and to understand the bargain which he or she is contemplating. The disclosure provisions of Clause 7 of the bill could be sufficient without the unwarranted-rate features as mentioned in Clause 8. The evidentiary features of Clause 8 (3) result, in my view, in the aforementioned reduction in the amounts of credit available to many. Surely the provision whereby the lender will be called upon to justify his rate if challenged by a borrower will be seen by many lenders as going too far. I am not as concerned with the shift in the traditional burden of proof as I am with the decrease in the market and the possible shrinking of the long-term competitive aspect of credit-granting in Canada.

Instead of shifting the onus by means of the unwarranted-rate section and giving the right to the borrower to stop payment, the bill might provide that where the Administrator is of the opinion that an unwarranted rate is being charged, he may commence and maintain an action in court against that lender to have the court declare that the rate is unwarranted; to have the court make an order establishing an appropriate interest rate; to have the court grant an injunction restraining the lender from certain practices; or to have the court grant such other relief as the court considers proper. The Administrator might be required to obtain the written consent of the borrower. Also, provision could be made to have a consumer group take such action. Furthermore, the borrower should also be able to commence such an action. We in Alberta have utilized a somewhat similar provision in our Unfair Trade Practices Act. Under that statute the Director can, if he is satisfied that an unfair act or practice exists and after the approval of the Attorney General, enter into a negotiated settlement or commence legal action. The consumer can always commence his own action, but if he agrees to the Director's involvement he consents to the assignment of his right of action to the Director.

I would like to comment now on Alberta's view of the bill's deposits-and-mortgages proposals which, I submit, will also contribute to a reduction in the financial services available to Canadians through the various types of financial institutions in our country. Regarding the provisions of Clause 21(1) and 21(2) requiring, respectively, savings accounts to be calculated daily and the monthly payment of interest to depositors, we assume from press coverage and departmental discussions that the regulations to be passed under Clause 21(1) will require a daily calculation. Many depositors do not need this costly assistance, and the universal requirement will result in those costs being eventually passed on to depositors, probably by a lower savings rate being offered. Turning to Clause 21(2), the mandatory monthly payment of interest, we strongly question why the federal government has seen fit to alter the competitive alternatives presently open to Canadians. Most institutions now offer a better rate of interest to term depositors who require, according to their needs, less frequent interest payments.

[Interpretation]

nombreux Canadiens. Il faudrait tout mettre en œuvre pour inciter le futur emprunteur à comparer et à bien comprendre les modalités de la transaction qu'il envisage. Les dispositions de l'article 7 du projet de loi prévoyant la divulgation de tous renseignements pourraient être suffisantes, sans les dispositions concernant les taux excessifs prévus à l'article 8. A mon avis, les dispositions de l'article 8(3) concernant la charge de la preuve, auront pour effet de réduire le crédit mis à la disposition de bien des gens. De nombreux prêteurs trouveront démesurée la disposition selon laquelle le prêteur aura à justifier le taux d'intérêt du prêt qu'il a fixé si un emprunteur le juge excessif. Ce n'est pas la mutation de la traditionnelle charge de la preuve qui m'inquiète, mais le fléchissement du marché et la diminution éventuelle de la concurrence à long terme sur le marché du crédit au Canada.

Au lieu de permuter la charge de la preuve, comme le prévoit l'article sur les taux excessifs, et d'accorder à l'emprunteur le droit de cesser tout remboursement, le projet de loi pourrait prévoir qu'au cas où le directeur juge un taux excessif, celui-ci pourrait poursuivre le prêteur afin que le tribunal décrète que le taux est excessif, ordonne qu'un taux d'intérêt plus approprié soit fixé, somme le prêteur de s'abstenir de certaines pratiques et accorde toute autre réparation si le tribunal le juge opportun. Le directeur pourrait être tenu d'obtenir le consentement écrit de l'emprunteur. On pourrait également prévoir qu'un groupe de consommateurs obtienne le droit d'intenter des poursuites de ce genre, et d'accorder aussi ce droit à l'emprunteur. En Alberta, il existe une disposition quelque peu similaire dans le cadre de notre Loi sur les pratiques commerciales déloyales. Cette disposition prévoit que le directeur peut, s'il estime être en présence d'un acte ou d'une pratique déloyale et, après assentiment du procureur général, négocier un accord ou intenter des poursuites. Le consommateur peut toujours intenter un procès, mais s'il accepte la participation du directeur, il lui délègue son droit de poursuite.

J'aimerais maintenant faire quelques observations sur la façon dont l'Alberta juge les propositions concernant les dépôts et les hypothèques que contient le projet de loi et qui, je pense, contribueront aussi à réduire les services financiers qu'offrent les divers établissements financiers de notre pays aux Canadiens. Pour ce qui est des dispositions des articles 21 (1) et 21 (2), qui prévoient respectivement le calcul quotidien des intérêts sur les comptes d'épargne et le versement mensuel de ces intérêts au crédit des comptes d'épargne des déposants, nous supposons, d'après les articles parus dans la presse et les discussions entre les ministères, que le règlement prévu à l'article 21 (1) nécessitera un calcul journalier. De nombreux déposants n'ont pas besoin de cette aide onéreuse dont ils devront finalement payer le prix en subissant probablement une baisse du taux d'intérêt offert aux épargnants. En ce qui concerne l'article 21 (2), c'est-à-dire le paiement mensuel obligatoire des intérêts, nous nous demandons pourquoi le gouvernement fédéral juge nécessaire de modifier les possibilités concurrentielles offertes actuellement aux Canadiens. La plupart des institutions financières offrent un taux d'intérêt plus élevé à ceux qui font des dépôts à terme, lesquels nécessi-

[Texte]

• 1605

A brief survey in December indicated that on five-year deposits it appeared that one could obtain a nine and three quarters per cent rate on monthly interest payments, ten per cent on the semi-annual basis, and ten and a quarter per cent if an annual interest payment was sufficient. These provisions well serve the needs of term depositors, retired Canadians for example, and a standardized monthly requirement may not really help.

In effect, the goal of standardization is being given precedence over the supply-demand interface in the market. The removal of the five-year mortgage lock-in provision from the Interest Act and replacing it with the proposed sections 14 and 15 may, if they are enacted in their present form, result in costlier or fewer mortgage funds being available.

Section 10 of the Interest Act now states that unless otherwise provided, both the borrower and the lender are committed to a five-year term. This degree of certainty has facilitated the borrowing of funds by mortgage institutions through guaranteed investment certificates and the relending of those funds for mortgage purposes. From what we can visualize from the proposed sections, the ten per cent permitted principal retirement on each of the first two anniversary dates could be followed by prepayment of all or any part of the principal balance on the third anniversary date. The maximum bonus or prepayment penalty would be three months interest. Surely this approach will change supply or interest rate on deposit funds provided for mortgages through Canadian financial institutions.

The traditional five-year maxim that has developed can, of course, be adapted to new requirements but not without some side effects. Probably higher costs will result from the more frequent handling of funds and the remortgaging of the security will be more frequent and will carry with it the ultimate administrative appraisal and legal costs borne by the consumer. If the fixed mortgage proposals can be rethought, we feel a better balance might be struck which would allow the mortgage borrower to pay his loan but without ignoring the realistic costs involved in the well-developed fiscal matching process. The present proposal will have higher ultimate costs to Canadians and we may see some lenders withdraw from these avenues of investment.

In my earlier remarks I referred to the concerns of our government over the impact of the Borrowers and Depositors Protection Act on the consumers we are trying to assist in their dealings with the financial services sector in Alberta. Regarding these proposals we feel that the federal government is overextending itself in the area of regulating financial transactions between lenders and borrowers, and that the interest of neither party will adequately be served.

[Interprétation]

tent—selon les besoins des déposants—des paiements d'intérêts moins fréquents.

Une étude sommaire menée en décembre a démontré que pour des sommes déposées pour cinq ans, la banque offrait un taux de 9¾ pour les intérêts versés tous les mois, de 10 pour cent lorsque l'intérêt était calculé à la fin de chaque semestre, et 10¼ si l'intérêt était calculé une fois par an. Ces dispositions servent fort bien les intérêts des déposants à terme, tels que les Canadiens retraités, par opposition au paiement mensuel de l'intérêt qui ne sera peut-être pas d'un grand secours.

En fait, les efforts de normalisation ont préséance, au sein du marché, sur le jeu de l'offre et de la demande. Si l'on élimine les dispositions relatives aux contraintes hypothécaires de la Loi sur l'intérêt pour les remplacer par les articles 14 et 15—sous leur forme actuelle—cela aura pour effet de raréfier les capitaux hypothécaires disponibles ainsi que de les rendre plus chers.

L'article 10 de la Loi sur l'intérêt prévoit que sous réserve de dispositions contraires, l'emprunteur et le prêteur sont tenus de respecter le délai de cinq ans. Cette obligation a facilité l'emprunt de capitaux par les institutions prêteuses, sous forme de titres de placement garanti, qui les ont reprêté sous forme de prêts hypothécaires. Selon notre interprétation des articles envisagés, le remboursement de 10 p. 100 du capital par année, pour les deux ans suivant la date de prise d'effet, pourrait être suivi par le versement anticipé d'une partie de l'ensemble du solde trois ans après la prise d'effet. La pénalité maximale pour un versement anticipé serait l'équivalent de trois mois d'intérêt. Cette approche ne sera pas sans influencer l'offre de capitaux ou les taux sur les dépôts destinés aux prêts hypothécaires par l'entremise des institutions financières canadiennes.

La période traditionnelle de cinq ans pourra, il va sans dire, épouser les nouvelles exigences mais cela ne se fera pas sans séquelles. Il s'ensuivra probablement des frais plus élevés provenant de mouvements de capitaux plus fréquents ainsi que du refinancement hypothécaire qui entraîneront des décisions administratives et des frais juridiques qui seront en fin de compte répercutés sur le consommateur. Si les propositions relatives aux prêts hypothécaires déterminés peuvent être remaniées, il serait possible d'améliorer la situation en permettant à un emprunteur de rembourser son prêt hypothécaire, et aussi en tenant compte des coûts véritables pour le prêteur, dans un régime fiscal bien agencé. Le projet de loi actuel entraînera certainement des coûts plus élevés pour les Canadiens et il se pourrait que les prêteurs boudent finalement ce type de placement.

Dans une des remarques que j'ai faites aujourd'hui, j'ai souligné que notre gouvernement se préoccupait des conséquences qu'aurait la Loi sur la protection des emprunteurs et déposants sur le consommateur que nous tentons d'aider dans ses transactions avec le secteur des services financiers de l'Alberta. A ce sujet, nous estimons qu'il s'agit là d'une ingérence du gouvernement fédéral dans le domaine de la réglementation des transactions financières entre prêteurs et emprunteurs, ce qui ne peut que desservir les parties intéressées.

[Text]

One of our major difficulties as we appear before this Committee is that we have not seen the regulations that are supposed to be accompanying this particular piece of legislation. I note in the proceedings from earlier meetings of this Committee that other witnesses have also referred to the absence of the regulations. The lack of regulations per se would not bother us too much were it not for the fact that certain points were encompassed in earlier drafts of the bill, but they have now been removed and will be provided for in the regulations at a later date.

It is the apparent reversal in policy that causes us difficulty, but it is evident that many of the key elements of the legislation will now come under the regulations.

In some of the background material accompanying the introduction of the bill, the point was made that there is a need for uniformity and national standards across the country. This is the point on which we basically concur, but I would point out to the Committee that the provinces have moved on their own to enact credit disclosure legislation while the federal government has not moved and amended the relevant pieces of legislation in past years so that they would conform with changing needs.

It appears to me that the federal government is assuming that their bill will somehow supersede all the provincial statutes and that consumers will be better off as a result. We still have difficulty understanding why the federal government did not choose to amend the existing legislation as requested by industry, consumer groups and the provinces over the last few years, rather than coming up with a totally new piece of legislation at this time. There are some advantages to be achieved from a comprehensive piece of legislation, but the application of the Borrowers and Depositors Protection Act will, in many cases, cause duplication and conflict with existing provincial statutes resulting in a basic confusion in the minds of Canadians.

• 1610

There is the matter of administrative costs in proposing a bill that duplicates in some considerable measure the efforts of the provinces. We must urge continued emphasis on federal-provincial co-ordination to maximize our program delivery and eliminate duplication of expenditures wherever possible.

Alberta enacted the Credit and Loan Agreements Act in 1967. Nova Scotia was the first to present credit disclosure and related provisions in 1965. The other provinces followed shortly thereafter. The Alberta statute requires full disclosure of the terms and conditions of credit lending. Portions of our legislation specifically cover sale agreements, loan agreements, credit cards, advertising and tax discounters.

Also set forth are important consumer rights such as the purchaser's entitlement to a copy of the agreement, proper rebate provisions in the event of prepayment, a monthly periodic statement for the consumer on revolving or continuous accounts and provisions relating to unsolicited credit cards and

[Interpretation]

En comparaisant devant le Comité, nous sommes particulièrement embarrassés par le fait que nous n'avons pas pu prendre connaissance du règlement qui accompagnera probablement le projet de loi. A la lecture du compte rendu des réunions précédentes, je constate que d'autres témoins se sont également plaints de cette absence de règlement. En soi, une telle carence ne nous ennuierait pas trop, si ce n'était que certaines dispositions figurant dans les premiers projets de ce bill ont été retirées et seront probablement insérées plus tard dans le règlement.

Ce changement apparent de politique nous pose des problèmes, car il est évident que bon nombre des points essentiels de cette loi apparaîtront désormais dans le règlement.

Dans la documentation qui accompagnait le projet de loi, on insistait sur la nécessité d'uniformiser la loi et d'imposer des normes nationales dans tout le pays. C'est là un argument auquel nous souscrivons en principe, mais j'aimerais faire remarquer au Comité que les provinces ont déjà institué leur propre loi sur le crédit, alors que le gouvernement fédéral n'a pas jugé bon, au cours des dernières années, de modifier les siennes pour les adapter à la situation nouvelle.

A mon avis, le gouvernement fédéral semble s'imaginer que son bill aura un jour préséance sur toutes les lois provinciales et que partant, les consommateurs en bénéficieront. Nous arrivons difficilement à comprendre pourquoi le gouvernement fédéral n'a pas préféré modifier la loi actuelle, comme le demandaient depuis quelque années les représentants de l'industrie, les consommateurs et les gouvernements provinciaux, plutôt que de présenter une loi complètement nouvelle, comme il le fait actuellement. La rédaction d'une loi cadre présente certains avantages, mais les nombreux chevauchements et contradictions de la Loi sur la protection des emprunteurs et déposants avec les lois provinciales existantes sèmeront totalement la confusion dans l'esprit des Canadiens.

Je tiens à souligner l'énormité des frais d'administration que suppose la présentation d'un bill qui reprend, dans une large mesure, les efforts des provinces. Nous ne devons cesser d'accentuer la collaboration fédérale-provinciale afin d'assurer le mieux possible la mise en place de nos programmes et éviter de faire des dépenses en double.

En 1967, l'Alberta promulguait une loi intitulée «Credit and Loan Agreements Act». En 1965, la Nouvelle-Écosse était la première à présenter un projet de loi réglementant le crédit et les domaines connexes. Les autres provinces suivaient peu après leur exemple. La loi de l'Alberta oblige les sociétés de prêt à divulguer les modalités de leurs prêts. Certaines dispositions de notre loi concernent spécifiquement les contrats de vente, les contrats de prêt, les cartes de crédit, la publicité et les escompteurs de créances fiscales.

La loi décrit en outre certains droits importants du consommateur comme, par exemple, le droit de l'acheteur d'exiger une copie du contrat, des remises appropriées en cas de paiement anticipé, un relevé périodiquement mensuel remis au consommateur et décrivant l'état des comptes renouvelables ou

[Texte]

a liability maximum for loss or stolen credit cards. The statute also sets out the duties of the supervisor whose function encompasses the auditing of credit granting practices in Alberta. In the area of compliance, I should like to mention several aspects of our department's recent activity.

Since I have become the Minister responsible, we have used civil remedies to rectify noncompliance with the act. In a proper case, however, the Attorney General will still recommend the laying of charges. We have recently entered into undertakings with two national credit granters to rectify practices not in compliance with the regulations. Consumer redress in the amount of \$17,000 in one case and some \$9,000 in the other, have been arranged. These matters were revealed by the regular auditing procedures of our program and covered many individual items in the general areas of improper rebates and extra charges.

What Canada needs is a universal credit disclosure code, and I must stress national rather than federal. I believe that the federal government should direct its efforts towards a co-operative, comprehensive code which acknowledges the present roles of the provinces, and to the degree necessary, the regional differences in Canada today. These differences in maturity of economic development and level of competition among financial institutions are particularly relevant. When Mr. Abbott spoke in Toronto in October to the Association of Financial Corporations, he spoke of the creation of "uniform national procedure" when discussing the Borrowers and Depositors Protection Act. I was in fact heartened when he stated that, and I quote:

It may be an existing provincial rather than a new federal organization that will implement these national standards, in co-operation with officials of my department.

We are concerned about some of the possible interactions between this bill, Bill C-16, and the proposed revisions of the Bank Act which are now being pursued separately. It is stated in the White Paper on the Bank Act revisions that all the relevant sections for the protection of borrowers and depositors which are applicable to banks will in fact be superseded by the Borrowers and Depositors Protection Act. I have yet to see any clarification or elaboration on what those relevant sections are and since the Bank Act revisions do have some major implications for Alberta treasury branches and other provincially incorporated institutions, I believe that we should have some close consultation and dialogue on the particular points of interface. We know that most loans are provided by the chartered banks which come under federal jurisdiction, but the Borrowers and Depositors Protection Act goes one step further and applies to all our provincial lending institutions.

[Interprétation]

ininterrompus de même que des dispositions concernant les cartes de crédit non sollicitées et établissant un montant maximum de responsabilité en cas de perte ou de vol de carte de crédit. La loi décrit également les attributions du surveillant dont les fonctions comportent la vérification des opérations d'octroi de prêts en Alberta. En ce qui concerne le respect de la loi, j'aimerais mentionner plusieurs aspects des activités récentes de notre ministère.

Depuis qu'on m'a confié ce ministère, nous avons usé de recours civils, dans des cas où la loi n'était pas respectée. Au besoin, le procureur général doit toutefois recommander qu'on porte des accusations. Nous avons récemment engagé des poursuites contre deux établissements nationaux de prêt pour mettre fin à des pratiques contraires à la loi. Dans le premier cas, \$17,000 ont été remboursés aux consommateurs, et \$9,000, dans l'autre. On a découvert ces irrégularités en procédant à des vérifications ordinaires dans le cadre de notre programme, et ces dernières portaient sur un grand nombre de cas de remises insuffisantes et de frais prohibitifs en général.

Le Canada a besoin d'un code universel de divulgation de crédit qui doit être établi au niveau national plutôt que fédéral. Je crois que le gouvernement fédéral devrait orienter ses efforts vers l'établissement d'un code coopératif global qui reconnaîtrait le rôle actuel des provinces et qui, au besoin, tiendrait compte des disparités régionales au Canada. Ces différences de maturité au niveau du développement économique et de la concurrence entre les établissements financiers sont particulièrement importantes. En octobre dernier, lorsqu'il s'est adressé à l'Association des corporations financières, à Toronto, M. Abbott a parlé de la création d'un système uniforme, au niveau national, pour discuter de la Loi sur la protection des emprunteurs et déposants. La citation suivante m'a particulièrement réjoui:

Plutôt que de créer un nouvel organisme fédéral, il serait préférable d'avoir recours à une organisation provinciale déjà en place, laquelle se chargerait d'appliquer ces normes au niveau national, en collaboration avec les fonctionnaires de mon ministère.

Nous nous inquiétons des éventuelles réactions réciproques entre ce projet de loi et les projets de modification de la Loi sur les banques, ces divers textes de loi étant actuellement étudiés séparément. On mentionne dans le Livre blanc sur la révision de la législation bancaire canadienne que tous les articles qui visent la protection des emprunteurs et des déposants et qui s'appliquent aux banques seront en fait remplacés par des dispositions de la Loi sur la protection des emprunteurs et déposants. J'ignore encore de quels articles il s'agit de façon précise, et étant donné que la révision de la législation bancaire canadienne touche directement et de façon notable le Trésor de l'Alberta et d'autres établissements constitués en corporation au niveau provincial, je crois qu'il conviendrait de procéder à des consultations étroites et d'établir un dialogue à propos de ces rapports entre les textes de loi. Nous savons que la plupart des prêts sont consentis par les banques à charte dont les activités sont régies par la loi fédérale, mais la Loi sur la protection des emprunteurs et déposants va plus loin et vise tous nos établissements de prêt provinciaux.

[Text]

• 1615

The Borrowers and Depositors Protection Act does seem to be just one of a series of examples where the federal government is trying to extend its jurisdiction into areas that have been traditionally under the jurisdiction of the provincial governments. The provincial statutes will stand as valid operative legislation since they are intra vires of the provincial government. Some of the provinces are probably going to be faced with the dilemma of administering different standards of regulations if the Borrowers and Depositors Protection Act is enacted in its present form. The federal officials, to date, have basically downplayed the importance of this fact, and I would request that the federal government earnestly consider modifications that would compliment existing provincial statutes so as to avoid possible conflicts later on.

Alberta is concerned about the unnecessary competitive element that seems to be existing now between the two levels of government in Canada in the name of consumer protection. While some of my comments may appear to be quite critical of the federal initiative in this area, I would like to stress that we must ensure that the best interest of Albertans and all Canadians are served, and that is one of the areas where I remain to be convinced in some of the fundamental features of this legislation.

Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you very much, Mr. Minister. I think, on behalf of the Committee, that your course is impartial but I would like to compliment you on your clear and informed statement. It is well put together; it is forceful; and as you have admitted, it is critical.

Of course, I am referring to the form. I will let the members of the Committee now question you on the subject matter at hand.

Mr. Grafftey is first on my list followed by Mr. Marceau. I have all the members' names down, by the way.

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, having heard such a, as you have alluded to it, Mr. Chairman, comprehensive presentation, it is virtually hard to know where to begin questioning the honourable Minister. I read his brief with some of my assistants last night. We went over it, paragraph by paragraph, and I hope the members opposite will believe me when I say, without any partisan motivations whatsoever, that this is easily the best brief we have had brought before this Committee to date. It involves, obviously, a comprehensive study of the bill by you, Mr. Minister, and your officials, and we thank you for it.

In looking at pages 11, 12 and so on, of your brief, generally, I come up with the basic question: do you believe that Canadians in general will be better off if the government frankly withdrew this bill and, instead, revised and amended the relevant pieces of federal legislation, having regard to what the provinces already have enacted in this field and which already exists.

[Interpretation]

La loi sur la protection des emprunteurs et déposants semble constituer un des exemples d'ingérence du gouvernement fédéral dans des domaines qui relevaient jusqu'à présent de la juridiction des gouvernements provinciaux. Les lois provinciales resteront en vigueur puisqu'elles ont été édictées en vertu des pouvoirs des gouvernements provinciaux. Certaines provinces seront probablement aux prises avec un problème épineux, celui d'appliquer des règlements différents si la Loi sur la protection des emprunteurs et déposants est adoptée sous sa forme actuelle. Les représentants fédéraux en ont jusqu'ici sous-estimé l'importance et je prie le gouvernement fédéral d'étudier immédiatement des modifications qui correspondent aux lois provinciales actuelles afin d'éviter d'éventuels conflits.

L'Alberta se préoccupe de la concurrence inutile qui semble se pratiquer actuellement au nom de la protection du consommateur entre les deux niveaux de gouvernement au Canada. Certains de mes commentaires peuvent sembler critiquer l'initiative du gouvernement fédéral dans ce secteur, mais j'aimerais souligner que nous devons protéger les intérêts des Albertains et de tous les Canadiens, et je doute encore du bien-fondé de certains points fondamentaux du projet de loi.

Merci, monsieur le président.

Le vice-président: Merci beaucoup, monsieur le ministre. Je sais que vous défendez une position impartiale et, au nom des membres du Comité, j'aimerais vous féliciter pour cet exposé aussi clair que bien informé. Cela est bien préparé, convaincant, et, comme vous l'avez reconnu vous-même, parfois critique.

Bien sûr, je parle de la forme. Je vais maintenant céder la parole aux membres du Comité pour qu'ils vous questionnent sur le fond.

C'est M. Grafftey qui est le premier sur ma liste; il sera suivi de M. Marceau. Soit-dit en passant, toutes les personnes présentes se sont faites inscrire.

M. Grafftey: Monsieur le président, après avoir entendu un exposé que vous avez qualifié d'exhaustif, je ne sais pas très bien par où je dois commencer. Mes assistants et moi-même avons lu ce mémoire, hier soir, nous l'avons examiné paragraphe par paragraphe, et je dois dire, j'espère que ceux qui me font face me croiront, que c'est de beaucoup le meilleur mémoire que nous ayons reçu à ce comité. De toute évidence, monsieur le ministre, vous-même et vos collègues avez étudié ce bill en profondeur et nous vous en remercions.

En lisant dans votre mémoire les pages 11, 12, et les suivantes, je me pose une question fondamentale: pensez-vous que les Canadiens en général feraient une meilleure affaire si le gouvernement abandonnait purement et simplement ce projet de loi et se contentait de réviser et de modifier les lois fédérales qui existent déjà en tenant compte, ce faisant, des lois provinciales actuelles?

[Texte]

I say this and I appeal to members opposite, and I think we have a common interest here: here is another witness who has travelled a great distance to be here, who has been handicapped again in his presentation to this Committee by the lack of regulations. Mr. Chairman, and I am being repetitive in this regard, the fact that there are no regulations before us or the provincial ministers, as we, on the opposition side go through clause after clause after clause of this bill, we really find it hard to comment because, in my view, without being a parliamentary expert or without getting into a long philosophical debate about where the administration of a bill starts and where parliamentarians intervene—and I think we have a bi-partisan interest in this regard—I frankly find it very hard to comment on many of what should be substantive aspects of this bill until we see the regulations.

It is just motherhood, and I would hope that members opposite would join sincerely with us, just the way they would in the Congress of the United States, the way Democrats and Republicans join hands, when the administration encroaches on what we should be doing for the benefit of all Canadians. And I would like, Mr. Chairman, for you again to bring this to the Minister's attention, that another very credible witness is being handcuffed, as all of us are on the government and the opposition side. For some mysterious reason the regulations are not being brought before us.

• 1620

So, I put my question to the Minister, and I put it with all gravity. Does he feel that the consumer in Alberta and Canada would be better served if this legislation were withdrawn? We have made mention of the fact that loan sharking would be better dealt with in the Criminal Code. We have already decided on this side of the Committee that it would be served better by amendments to the Criminal Code. There is a long list of areas which are either going to acquire amendment or not.

So, I put the question repetitively. Do you feel those should be withdrawn and the consumer would be better served by amending existing legislation and maybe bringing in a new bill more limited in scope?

Mr. Harle: Mr. Chairman, in response to the member's question, I think we would certainly look toward having the general aim of a uniform national credit standard. In other words, one set of rules across Canada would be useful, I think, in the Canadian context.

Undoubtedly from the point of view of a Canadian citizen moving across Canada as a consumer there are, in fact, different standards in the various provinces. These have been worked out very diligently by the provinces. I know that the officials in the department in Alberta have done a great amount of work to try to ensure that there is adequate disclosure, and various other aspects of the lending transaction. But from a consumer's point of view, I think there is a need for a uniform national credit standard across Canada. The question in my mind is can it be achieved with Bill C-16.

[Interprétation]

Je lance un appel aux députés de la majorité: voilà un témoin de plus qui s'est déplacé de très loin pour venir ici, et dont les arguments seraient beaucoup plus convaincants s'ils se fondaient un règlement. Monsieur le président, je me répète, mais le fait est que nous n'avons pas le moindre règlement sous les yeux pas plus que les ministres provinciaux, et que nous allons devoir, nous qui sommes de l'opposition, étudier ce bill article, après article, après article. Quelle position devons-nous adopter? Je ne suis pas un expert en matière parlementaire, je ne veux pas me lancer dans un débat philosophique prolongé sur le rôle respectif de l'administration et des parlementaires, mais je pense que notre tâche est rendue particulièrement difficile par le fait que nous n'avons pas le règlement sous les yeux; et dans ce domaine, je pense que l'intérêt général transcende celui des partis.

Je vous assure que je suis sincère, et j'espère que les députés qui nous font face se joindront sincèrement à nous, tout comme les démocrates et les républicains américains du Congrès font alliance lorsque l'administration met en danger l'intérêt commun. Monsieur le président, j'aimerais que vous attiriez l'attention du ministre sur cette question particulièrement importante: nous recevons une fois de plus un témoin dont l'opinion serait précieuse s'il n'avait pas les mains liées, comme nous les avons tous, que nous siégeons avec le gouvernement ou avec l'opposition. Pour de mystérieuses raisons, le règlement ne nous est pas soumis.

Et je pose une question au ministre, c'est une question sérieuse: pense-t-il que les intérêts du consommateur de l'Alberta et du Canada en général seraient mieux servis si ce projet de loi était abandonné? On a déjà dit qu'il serait préférable d'aborder les problèmes d'usure dans le Code criminel. Nous avons déjà décidé, de ce côté-ci du Comité, qu'il vaudrait beaucoup mieux apporter des amendements au Code criminel. Quoi qu'il en soit, une longue liste d'amendements va s'avérer nécessaire.

Je vous répète donc ma question: pensez-vous que les intérêts du consommateur seraient mieux servis si ce projet de loi était abandonné et si l'on modifiait les lois qui existent actuellement, ce qui n'empêcherait pas, le cas échéant, de préparer un nouveau projet de loi de portée plus limitée?

M. Harle: Monsieur le président, il ne fait aucun doute que nous aimerions voir s'imposer des normes nationales de crédit. Autrement dit, des règles identiques pour tout le Canada ne pourraient que servir les intérêts canadiens.

Sans aucun doute, cela faciliterait les choses aux citoyens canadiens qui se déplacent d'une région à l'autre du Canada puisque, pour l'instant, les normes sont différentes dans les différentes provinces. Je sais que ces normes ont été étudiées très soigneusement par les différentes provinces. Je sais que les responsables du Ministère, en Alberta, ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour trouver une solution équitable dans le cas des problèmes de divulgation et dans le cas de divers autres transactions de prêt. Mais, si nous tenons compte de l'intérêt du consommateur, il faut reconnaître que le Canada a besoin

[Text]

Mr. Grafftey: Maybe my question was a little tough. That is only as you alluded to it in the beginning of your brief, Mr. Minister, that national standards constitute maybe 25 per cent of the whole general purport of this bill.

Do you feel free at the present time to comment on whether you would like this bill withdrawn? I will ask you two questions, Mr. Minister. Do you feel the bill should be withdrawn and specific statutes that already exist amended, and maybe a new bill brought in that is more limited and precise in scope? I was reminded today in conversation that there are uniform national standards for prospectuses, I think, in business that have developed between the provinces, the issuing of prospectuses in terms of corporate legislation. Could you describe in a little more detail how the provinces, left to their own operation, will develop such uniform national standards and what progress is going to be made? Do you feel that this piece of legislation will impede the creation of national standards, or what? Again I hope, in elaborating in the area of national standards, you will address yourself to attempting to answer my question whether or not the bill should be withdrawn.

Mr. Harle: Mr. Chairman, in responding to the member's question I would say yes, we would like to see it withdrawn, nevertheless we do recognize the bill's philosophy of trying to establish some standards across Canada. Frankly, I think that the standards could be developed if there were some adequate dialogue between the province and the federal government.

Part of the difficulty raised by this bill is that it seems to be setting up a new set of standards without doing anything about the existing ones that are already in place within the province.

Mr. Grafftey: Thank you very much.

That is it, unless I have time for one more comment, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Certainly.

• 1625

Mr. Grafftey: Frankly, one of the dilemmas facing us here is that we are in total agreement with some of the objectives of this bill, we just cannot argue with some of the principles but, as is so typical of the bills that are prepared by the administration these days, we find that having examined it we wonder if the bill will attain those objectives. We are on the horns of that dilemma. I think many witnesses have shared that, and I reiterate, Mr. Chairman, that our task would be made much easier if the regulations were in front of us. Thank you, Mr. Chairman.

Le vice-président: Merci monsieur Grafftey. Monsieur Marceau vous avez maintenant la parole pour une dizaine de minutes.

M. Marceau: Merci monsieur le président. Je trouve un peu curieux de la part de mon collègue, que j'apprécie beaucoup,

[Interpretation]

de normes nationales et uniformes de crédit. Or, je me pose la question: le bill C-16 nous permettra-t-il d'y parvenir?

M. Grafftey: Je vous ai peut-être posé une question un peu difficile; vous n'avez fait que l'effleurer au début de votre mémoire, monsieur le ministre; vous avez dit que le quart seulement de ce bill était consacré à la création de normes nationales.

Que pouvez-vous nous dire, maintenant, de la possibilité d'abandonner ce bill? Monsieur le ministre, je vais vous poser deux questions: pensez-vous que ce projet de loi devrait être abandonné, pensez-vous que nous devrions réviser les statuts qui existent déjà et, le cas échéant, préparer un nouveau bill d'une portée moins grande? On m'a rappelé aujourd'hui qu'il existait déjà des normes nationales et uniformes pour toutes les provinces dans le domaine des perspectives d'affaires; il s'agit ici de la législation des sociétés. Pouvez-vous nous expliquer en détail comment les provinces, laissées à elles-mêmes, réussiraient à mettre sur pied ces normes nationales et uniformes; dans cette éventualité, à quel progrès faudrait-il s'attendre? Pensez-vous que ce projet de loi risque de gêner la création de normes nationales; qu'en pensez-vous? En répondant à la question des normes nationales, j'espère que vous n'oublierez pas de me dire si, oui ou non, à votre sens, ce projet de loi devrait être abandonné.

M. Harle: Monsieur le président, effectivement, nous aimerions voir ce projet de loi abandonné. Pourtant, nous reconnaissons que ce bill a pour objectif la création de normes nationales. En fait, je pense qu'il suffirait d'établir un dialogue entre les provinces et le gouvernement fédéral pour obtenir que ces normes soient adoptées.

L'un des problèmes posés par ce bill réside dans le fait qu'il crée toute une série de normes nouvelles sans tenir compte de celles qui existent déjà dans les provinces.

M. Grafftey: Merci beaucoup.

Je m'en tiendrai là, à moins que vous ne me donniez la permission de faire une observation, monsieur le président.

Le vice-président: Certainement.

M. Grafftey: En toute franchise, nous nous trouvons dans un dilemme. Nous sommes tout à fait d'accord avec certains des objectifs de ce projet de loi; certains de ses principes sont incontestables. Mais comme cela se produit très souvent dans le cas des bills préparés par l'administration, de nos jours, ce projet de loi nous laisse beaucoup de doutes sur la possibilité d'atteindre les objectifs qu'il se propose. Voilà notre dilemme. Je crois que de nombreux témoins ont déjà exprimé ce point de vue et je réitère, monsieur le président, que notre tâche serait énormément facilitée si nous pouvions avoir le règlement devant nous. Merci, monsieur le président.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Grafftey. Mr. Marceau, you now have the floor for 10 minutes.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman. I find rather strange the request made by my colleague, whom I greatly

[Texte]

qu'il demande au gouvernement fédéral de se retirer d'une juridiction qui lui appartient et de ne pas prendre ses responsabilités. Je trouve cela un peu curieux en tant que parlementaire canadien d'inviter le gouvernement à ne pas prendre ses responsabilités. C'est un peu surprenant. Qu'on demande d'apporter des modifications au projet de loi, je suis d'accord, mais qu'on réclame le retrait du projet de loi, je trouve cela un peu surprenant. Ses paroles ont probablement dépassé sa pensée.

Mr. Graftey: Du tout.

Mr. Marceau: Monsieur le ministre, moi aussi je dois vous féliciter de la présentation de votre mémoire qui m'apparaît très intéressant et qui apporte des objections très sérieuses. Vous dites que ce projet de loi risque d'entrer en conflit avec les lois de votre province. D'autre part, vous insistez sur une forme de coopération fédérale-provinciale pour mettre en application ce projet de loi s'il est accepté par la Chambre. Pourriez-vous me préciser, d'une façon générale, quels sont les points, dans le présent projet de loi, qui n'entrent pas en conflit avec votre loi provinciale? Quant aux points qui entrent en conflit avec votre loi, de quelle façon vous, en tant que ministre de l'Alberta, proposez-vous qu'on trouve une solution entre le fédéral et le provincial? En d'autres mots, quelle méthode proposez-vous pour résoudre le problème que vous soulevez avec beaucoup d'intérêt et qui me semble très pertinent?

Mr. Harle: Mr. Chairman, to the member, there is no doubt that in terms of jurisdiction there is jurisdiction, of course, under the British North America Act on the subject of interest, and those parts of the bill that relate specifically to matters of interest I think are obviously quite within the competence of the federal government and are not concerned at this stage about matters that come within their jurisdiction. I may comment on a particular amount, for example, as to what might turn out to be the unwarranted rate and what might turn out to be a criminal rate. That is a matter which is a jurisdiction within the competence of the federal government. But when you read this bill covering the matters of disclosure, the forms that are to be used, the advertising provisions. I think you will find that a lot of the provincial legislation already covers this type of thing. It is in this area, I submit, that the bill goes beyond what is thought of, in normal circumstances, to be a matter of interest, as that is understood under the British North America Act.

• 1630

Mr. Marceau: Mr. Minister, you have spoken about the national standards. What are the national standards you are ready to accept in this bill?

Mr. Harle: Mr. Chairman, I would say this: If consumers are to understand the nature of the transaction they are entering into, it would be very useful to have disclosure requirements that are the same in the various provinces of Canada. That is, the calculation of the charges and all that go towards making the effective interest rate that a consumer must pay should be the same, so that one can compare the effective interest rate that one is paying for credit or for borrowed funds.

[Interprétation]

appreciate, in that he is asking the federal government to withdraw from one of its jurisdictions and not to assume its responsibilities. As a member of the Canadian Parliament, I am somewhat surprised by a request inviting the government not to take its responsibilities. This is rather odd. I can understand a desire to have amendments made to this bill but I am taken aback by a request for the bill's withdrawal. I think that his words have gone farther than his thoughts.

Mr. Graftey: Not at all.

Mr. Marceau: Mr. Harle, I should also like to congratulate you on your very interesting presentation which gave voice to serious objections. You say that this bill risks coming into conflict with the laws in your province. On the other hand, you stress the need for a type of federal-provincial operation for the implementation of this bill, should it be accepted by the House. Could you make clear to me, in a general way, what points of the present bill do not enter into conflict with your provincial legislation? As for those points which do come into conflict, how do you, as a Minister of the Albertan government, propose that a solution be found between the federal and provincial governments? In other words, what method do you suggest to solve the problem which you have so accurately identified?

Mr. Harle: Monsieur le président, il ne fait aucun doute que l'Acte de l'Amérique du Nord britannique établit une juridiction sur le sujet de l'intérêt et je crois qu'il est évident que ces aspects du projet de loi qui touchent précisément les questions d'intérêt relèvent de la compétence du gouvernement fédéral. Quand il s'agit d'établir quel pourrait être un taux excessif et un taux criminel, c'est un domaine qui tombe sous la juridiction du gouvernement fédéral. Mais examinons les questions de divulgation, les formules prescrites à cette fin et les dispositions concernant la publicité. Vous constaterez que les lois provinciales traitent déjà d'un bon nombre de ces cas. A mon avis, c'est dans ce domaine-là que le projet de loi dépasse ce qui est entendu normalement par le terme «question d'intérêt», comme il est employé dans l'Acte de l'Amérique du Nord britannique.

Mr. Marceau: Monsieur le ministre, vous avez parlé de normes nationales. Quelles sont les normes nationales que vous seriez prêt à accepter dans ce bill?

Mr. Harle: Monsieur le président, je dirais ceci: si les consommateurs doivent comprendre la nature de la transaction qu'ils concluent, il serait très utile d'avoir les mêmes exigences sur la divulgation dans les différentes provinces canadiennes. C'est-à-dire, le calcul de tous les frais pour déterminer le véritable taux d'intérêt devrait être le même afin de permettre la comparaison du taux réel pour obtenir du crédit ou des emprunts.

[Text]

The same with advertising; that the same thing may be understood by a person reading the advertising that appears in a Toronto newspaper as that appears in a newspaper in Edmonton. I think there are many forms in the information that is supposed to be supplied by lenders to the administrators of these various programs that could be the same. This would work towards cutting down the cost of duplication of effort which can only result if you have two pieces of legislation which, in both senses, is *intra vires* of the governments involved.

M. Marceau: Monsieur le ministre, vous parlez de "taux criminel". Vous dites que le fait, dans ce projet de loi, d'établir un "taux criminel", peut à un moment donné empêcher les compagnies d'avoir du crédit de disponible pour prêter aux gens à faible revenu ou à ceux qui ont un haut taux de risque. Je suis un peu surpris par ce commentaire, parce que le but du projet de loi est de permettre un taux d'intérêt plus élevé que la Loi des petits prêts ne le permet; ce qui normalement devrait dire: si le taux d'intérêt est plus élevé, il y aura plus d'argent de disponible entre les mains des compagnies à mettre à la disposition des emprunteurs. Pourriez-vous me dire sur quoi vous vous basez pour avancer que l'établissement d'un "taux criminel" peut empêcher les compagnies d'avoir des fonds à la disposition des gens qui en ont besoin et des gens à faible revenu?

The Vice-Chairman: Mr. Minister.

Mr. Harle: Mr. Chairman, I think the problem is the combination of the unwarranted rate concept and the criminal rate. As all members of this Committee realize, we have not got the regulations which set out just exactly what the criminal rate will be. So at this time we really do not know what we are talking about when we consider what might be the criminal rate. It has been suggested, and there have been some comments, that it might be seven times prime.

Mr. Marceau: What is your suggestion about that criminal rate?

Mr. Harle: As to its validity?

Mr. Marceau: Yes.

• 1635

Mr. Harle: As to whether seven times prime is an acceptable sum.

Mr. Marceau: Yes, yes.

Mr. Harle: I think in terms of interest rates on loans, seven times prime might, I suppose, be regarded by many to be high. I am not sure that seven times prime would be high for certain other types of transactions where, depending on the risk which presently exists for some types of so-called lenders—and I am thinking particularly now of the income tax discounters—whether or not that might in fact just mean that they simply cannot operate.

Now, there is obviously a view of some that there is a necessity to, in effect, close down operations of tax discounters. On the other hand, I think one has to realize that many of the people who go to the tax discounter simply cannot get funds from any other source and it is a question of whether or not,

[Interpretation]

La même chose s'applique à la publicité. Il faudrait que le lecteur d'une annonce dans un journal de Toronto puisse comprendre la même chose que le lecteur dans le journal d'Edmonton. Je crois qu'il y a des moyens de normaliser les renseignements que doivent fournir les emprunteurs aux administrateurs des différents programmes. Cela permettrait d'éviter une multiplication d'efforts et de coûts qu'entraînerait l'existence de deux lois. C'est un domaine où les deux gouvernements ont compétence.

Mr. Marceau: Mr. Harle, you refer to the criminal rate. You say that the establishing of a criminal rate may, at some time or another, prevent companies from having credit available to lend to low income or high risk customers. I am rather surprised by this observation since the aim of this bill is to permit a higher rate of interest than that allowed by the Small Loans Act. With a higher interest rate, companies should normally have more money available for lenders. Could you tell me on what you base your claim that the establishing of a criminal rate could prevent companies from having funds available for people in need and people with low incomes?

Le vice-président: Monsieur le ministre.

M. Harle: Monsieur le président, je crois que le problème résulte de la confusion de l'idée du taux excessif et du taux criminel. Comme le savent tous les membres du Comité, nous n'avons pas encore des règlements qui précisent quel sera le taux criminel. Donc, en ce moment, nous ne savons vraiment pas de quoi nous parlons lorsqu'il s'agit du taux criminel. On a parfois dit qu'il pourrait être sept fois plus élevé que le taux préférentiel.

M. Marceau: Que proposez-vous au sujet du taux criminel?

M. Harle: S'il est acceptable?

M. Marceau: Oui.

M. Harle: Si sept fois le taux préférentiel est acceptable?

M. Marceau: Oui.

M. Harle: Pour ce qui est d'un taux d'intérêt sur les prêts, je suppose que bien des gens estimerait que sept fois le taux préférentiel est trop élevé. Mais sept fois le taux préférentiel ne serait peut-être pas trop élevé pour certains genres de transactions où l'on trouve un important élément de risque pour les prêteurs, et je pense surtout aux prêts accordés en anticipation d'un remboursement de l'impôt sur le revenu. Pour ces prêteurs-là, ce serait peut-être la faillite.

Certaines personnes estiment qu'il faudrait supprimer ce genre de prêts. Je crois qu'il faut néanmoins tenir compte du fait que beaucoup de personnes qui s'adressent à ces prêteurs ne peuvent pas obtenir des fonds ailleurs et il s'agit de déterminer quel serait effectivement le véritable taux annuel d'intérêt

[Texte]

worked out on an annual basis and depending on how the calculation is made, that would be considered to be the effective annual rate for people in the tax-discounting area.

That is a difficult question as to what should be the criminal rate. I think, really, it is a matter that obviously the federal government is going to have to decide as to just exactly what is the amount to put in the regulations. Our concern would be that if it were set too low, in effect you could only drive the consumer who has to seek out high-risk money to look to so-called underground sources for his credit.

I do not envy the task of the person who has to come up with and arrive at what is the criminal rate.

M. Marceau: Merci, monsieur le ministre. Une dernière question, monsieur le président. Vous dites à un certain endroit dans votre mémoire, que vous ne voulez pas l'établissement d'un «taux criminel» et, d'autre part, vous dites que l'établissement d'un «taux criminel» peut nuire aux compagnies de petits prêts. D'autre part vous dites, également dans votre mémoire, que ce sont les compagnies de petits prêts qui demandent qu'on élève justement un plafond de cette nature-là. Avez-vous été informé par les compagnies de prêts elles-mêmes du fait qu'elles ne sont pas intéressées à ce que l'on fixe un «taux criminel», comme on veut le faire dans ce projet de loi-là, et du fait que ce taux qu'on veut imposer leur serait nuisible.

Mr. Harle: Mr. Chairman, I think our concern lies more with the combination of the criminal rate and the unwarranted rate, but particularly the unwarranted rate which will, I submit, have the effect of drying up sources of credit, especially in the high-risk areas, for many Canadians whose incomes security is not adequate for the usual forms of credit.

I say again that retail credit is probably a fairly high risk: it carries an interest rate of, say, 17 to 21 per cent; and of the people who apply for that type of credit, 20 to 25 per cent are just rejected. So our question really lies in, where do these people go for credit? And obviously it is a credit that is higher than 21 per cent.

• 1640

Really, it is the unwarranted rate, the gap between what might be considered a normal source of retail credit and what is established as the criminal rate, because once the unwarranted-rate concept is introduced it means that the lender must establish and have on record documents to show that his assessment of the risk at that time was a valid assessment, and this may be many months, in fact years, after the transaction was entered into.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Minister.

The Vice-Chairman: Merci, M. Marceau. Mr. Brisco, you are next.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Chairman. Under the caveat that you presented at the last standing committee meeting with reference to the granting of a no-interest loan for the payment for coffee, I must say I think I have come out the better on the deal on the basis of today's representation. I am

[Interprétation]

dans le domaine des prêts accordés par anticipation au remboursement de l'impôt sur le revenu.

Cette question est aussi difficile que celle du taux criminel. Évidemment, le gouvernement fédéral devra décider d'un montant pour le règlement. Ce qui nous inquiète, c'est que l'établissement d'un taux trop bas obligerait le consommateur qui représente un grand risque à chercher son crédit sur le marché illégal.

Je n'envie pas la personne qui devra établir le taux criminel.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Harle. One last question, Mr. Chairman. You say, at a certain point in your presentation, that you do not want a criminal rate to be set and, on the other hand, you say that the setting of a criminal rate can harm small loan companies. You also say in your brief that it is the small loan companies which are asking for an increase in the ceiling. Have you received information from the small loan companies to the effect that they are not interested in the setting of a criminal rate, as is proposed in this bill, and that the establishing of such a rate would be harmful to them?

M. Harle: Monsieur le président, je crois que nous nous préoccupons plus de la combinaison du taux excessif, surtout le taux excessif qui, à mon avis, fera tarir les sources de crédit, notamment le crédit à grand risque, pour les nombreux Canadiens qui n'ont ni le revenu ni les gages nécessaires pour obtenir le crédit de la façon la plus habituelle.

Je réitère que le crédit pour les achats au détail constitue probablement un domaine qui comporte un assez grand risque: le taux d'intérêt est entre 17 et 21 p. 100, et entre 20 et 25 p. 100 des personnes qui demandent ce genre de crédit sont refusées. Il faut donc vraiment se demander où ces gens obtiendront du crédit. Il est évident qu'ils l'obtiendront à un taux de plus de 21 p. 100.

Il s'agit en fait du taux excessif, soit l'écart entre la source normale de crédit au détail et ce qui est défini comme taux criminel. En effet, une fois adopté le concept du taux excessif le prêteur doit préparer et conserver des dossiers qui lui permettront de démontrer, plusieurs mois et même plusieurs années après la signature du contrat, que son évaluation du risque était, à l'époque, valide.

M. Marceau: Merci, monsieur le ministre.

Le vice-président: Merci, monsieur Marceau. Monsieur Brisco.

M. Brisco: Merci, monsieur le président. Compte tenu de votre réserve exprimée lors de la dernière réunion du Comité à propos des prêts sans intérêt accordés pour le paiement du café, je dois avouer que cette affaire a été en ma faveur, compte tenu de la participation d'aujourd'hui. Je suis simple-

[Text]

only sorry that the Minister does not have a bigger turnout of members at today's meeting.

There are some things within the statements, Mr. Chairman and Mr. Minister, that I do have some difficulty with and some that I agree with wholeheartedly. I notice that you make reference to the fact that there was dialogue between your Department, your Ministry, and the federal counterparts over the past two years, and that this dialogue seemed to be pretty much one way. I think that is regrettable but not unusual.

I might add that in private conversation with a previous witness he indicated to me that his organization had met with officials of the Department of Consumer and Corporate Affairs over the past three ministers and that each minister had his own ideas as to what this particular act should encompass. I must say that that must make it very difficult for any organization in trying to provide input to government, if in fact the input is listened to, recorded, or accepted.

I can understand the arguments that you have presented with reference to the discussions of the previous member on unwarranted rate; I can accept your concerns there. I question the statement on page 2:

Prosecutions will be facilitated, but we must realize that the market will shrink . . .

Is this the high-risk market that you suggest will shrink or is this the market, the lending market, Mr. Minister?

Mr. Harle: Mr. Chairman, to the member, I think it must be the high-risk market that we are talking about, and when we are talking about that we are talking about an interest rate that would exceed, say, 20-21 per cent. I am assuming here that a retailer who operates a credit system and is charging anywhere from 17 to 21 per cent in fact will continue to be able to charge those rates. That means that the higher-risk borrower is going to be charged an interest rate above those percentage rates, and if that market dries up because the lenders are not prepared to be in court to justify their interest rates on individual loans, then they simply just will not make those loans. The reaction of business on many occasions to government legislation which interferes with the normal business relationships between consumers and themselves, tend to withdraw from areas that become difficult, and I would suggest that the necessity for the lender to keep detailed files on each individual borrower and to justify the rate that is being charged to that individual, will be such that they simply will not take on the task and they will just put the funds to other uses.

• 1645

Mr. Brisco: So you are suggesting in effect that the high risk borrower is going to be even more inevitably driven into the hands of the loan sharks. Perhaps if that is the case, the problem is not so much the risk of driving the high-risk borrower into the hands of a loan shark, but rather to examine who the high-risk credit individuals are, and I suggest that there are possibly two basic classifications. One is the inveterate high risk regardless of his level of income who by virtue of

[Interpretation]

ment désolé que le ministre n'ait pu comparaître aujourd'hui devant un plus grand nombre de députés.

Monsieur le président et monsieur le ministre, je puis difficilement accepter certains aspects de ce mémoire, bien que je sois entièrement d'accord avec d'autres. J'ai pris note de votre mention que les échanges des deux dernières années entre votre ministère et sa contre-partie fédérale ont surtout été à sens unique. J'estime que c'est regrettable mais pas du tout inhabituel.

Je puis ajouter que lors d'une conversation personnelle avec un autre témoin, ce dernier m'a avoué que son organisme avait rencontré des fonctionnaires du ministère de la Consommation et des Corporations sous la gouverne des trois derniers ministres et que chaque ministre avait sa propre conception de ce qui devrait figurer dans la loi. Il devient par le fait même très difficile pour tout organisme d'essayer de faire connaître son point de vue au gouvernement, en supposant qu'il soit écouté, noté, ou accepté.

Je comprends les arguments que vous avez présentés au député qui m'a précédé au sujet du taux excessif et je puis accepter votre préoccupation à cet effet. Je m'interroge sur votre affirmation, à la page 2:

Les poursuites seront plus faciles, mais il nous faut comprendre que le marché va se rétrécir . . .

Monsieur le ministre, voulez-vous parler du marché du crédit à risque élevé ou du marché du prêt?

M. Harle: Monsieur le président, je pense que nous voulons parler du marché à risque élevé; nous parlons ici des taux d'intérêt qui pourraient dépasser 20 à 21 p. 100. Je supporte qu'un détaillant qui utilise son propre système de crédit et demande entre 17 et 21 p. 100 d'intérêt pourra effectivement continuer à le faire. Il s'ensuit que l'emprunteur qui présente de grands risques devra payer un taux d'intérêt supérieur à ce plafond et si le marché se tarit parce que les prêteurs ne sont pas prêts à se rendre devant les tribunaux pour justifier le taux d'intérêt exigé pour chaque prêt, ils refuseront alors tout simplement d'accorder de tels prêts. Souvent, lorsque le gouvernement applique des lois qui nuisent aux rapports commerciaux normaux entre les consommateurs et les entreprises commerciales, ces dernières ont tendance à se retirer des domaines qui leur posent trop de difficultés. Selon moi, si l'on oblige les prêteurs à établir des dossiers détaillés pour chaque prêteur particulier et de justifier le taux d'intérêt impliqué à ces derniers, ces entreprises décideront peut-être tout simplement d'éviter cette tâche en trouvant d'autres moyens d'utiliser leurs fonds.

M. Brisco: Donc, selon vous, l'emprunteur à risques élevés se verra ainsi davantage contraint à s'adresser aux requins de la finance. Si tel est le cas, le problème n'est peut-être pas ce risque de pousser les emprunteurs à risques élevés entre les mains d'un requin de la finance mais plutôt de voir exactement qui sont ces emprunteurs à risques élevés, et j'estime qu'il y a peut-être ici deux groupes fondamentaux. L'un de ces groupes comprend les emprunteurs à risques élevés invétérés qui, quels

[Texte]

living on a champagne account with a beer income, becomes a high risk, starts to run into problems with the various companies that he is doing business with, delays payment to Eaton's or the Bay or whatever, gets himself boxed in, has to borrow money from the bank and is slow in making payments to the bank and all that sort of problem that develops by overextending his credit limit. I would suggest that that is one class and that the other class is the low-income earner.

I think it is grossly unfair to charge the low-income earner a high rate of interest, because by virtue of his income he may be considered a high credit risk, and I suggest that that is driving him further into the ground, and it is a simple practice in my view, and I suggest that regardless of the source of credit, be it the bank, the credit union, or the finance companies, they are all guilty of this same perception of a low income earner.

I would like to suggest to you that there should be some sharing of the credit risk, and I think in some provinces indeed there is, by agreement, some sharing of the risk between banks and other lending institutions, with reference to the low-income earner. But how do you perceive the manner in which the low-income earner should be treated?

In light of the remarks made the other day by witnesses from the credit union, and the National Association of Credit Unions, who stated that I think—and my statistics may be wrong, but it seems to me they said that some 80 per cent of people who had got themselves into difficulty in so far as their credit is concerned were, first, low-income; second, the majority did not require a loan when a counsellor reviewed their situation, and gave them direction as to how best to manage their money, and third, the ones that did require a loan required \$50 to \$100.

How many times have any of us gone to the bank to borrow \$50 or \$100? I think it is a pretty sad commentary on our social structure, in a way that we oblige people in the low-income class to get themselves into that situation. They are the ones who, in my view, need help, and they are the ones, in my view who are put down by the banks; certainly taken advantage of by the loan sharks, to some degree by the finance companies, and I think their only friend in court that I can determine this far are the credit unions. And I think, sir, that the banks are probably the worst offenders by the philosophy and the advertising that they have generated across this country, and I think, again if you look at the bank as an institution and determine how many offices there are in each bank, in each branch, who look after credit risks or consumer loans. I think you will find that every branch of every bank in Alberta and in British Columbia—and probably right across Canada—has its consumer credit officer, or or whatever he may be called, who is responsible for the loans that go out to people such as you and me and the worker, who is responsible for dunning them, for harassing them at times.

[Interprétation]

que soient leurs revenus continuent de vivre au-dessus de leurs moyens, devenant par le fait même emprunteurs à risques élevés, et qui commencent alors à éprouver des difficultés auprès des diverses sociétés avec lesquelles ils font affaires, retardant leurs paiements chez Eaton ou La Baie ou à un autre magasin, et une fois acculés au pied du mur, doivent emprunter auprès des banques; et comme ils continuent à accuser des retards dans leurs paiements, ils en viennent aux prises avec toutes sortes de problèmes parce qu'ils ne cessent d'étendre leur limite de crédit. C'est là le premier groupe, et l'autre comprend les gagne-petit.

J'estime qu'il est injuste d'imputer des taux d'intérêts élevés au gagne-petit, tout simplement parce que son revenu le classe dans la catégorie des emprunteurs à risques élevés, car on ne fait ainsi qu'aggraver son cas davantage. Quelle que soit la source du crédit, que ce soit une banque, une caisse d'économie ou une société de finance, elles sont toutes coupables puisque leur conception du gagne-petit est la même.

A mon avis, il devrait y avoir un certain partage du risque d'emprunt, ce qui se fait d'ailleurs dans certaines provinces où, par un accord entre les banques et d'autres institutions de prêts, le risque que comporte un emprunteur à faible revenu est partagé. Mais comment, selon vous, le gagne-petit devrait-il être traité?

A la lumière des remarques des témoins des caisses d'économie et de l'Association nationale des caisses d'économie qui ont déclaré, l'autre jour, sauf erreur, que quelque 80 p. 100 des gens qui éprouvent des difficultés en ce qui concerne leur crédit sont, premièrement, à revenu modique; deuxièmement, qu'après examen de leur cas, les conseillers se rendaient compte que la majorité d'entre eux n'avaient pas besoin d'un prêt et les renseignaient sur le meilleur moyen de gérer leurs finances; et, troisièmement, que ceux qui ont besoin d'un prêt demandent habituellement entre \$50 et \$100, que faut-il faire?

Combien de fois est-ce que l'un d'entre nous a dû emprunter \$50 ou \$100 de la banque? Une telle situation brosse un bien triste tableau de notre structure sociale, à savoir que ceux qui font partie de la classe à faible revenu se retrouvent obligatoirement dans de telles situations. Selon moi, ce sont eux qui ont besoin d'aide et c'est à eux que les banques tournent le dos; les requins de la finance et, dans une certaine mesure, les sociétés de prêt profitent d'eux, et les seuls qui me paraissent être de leur côté, jusqu'à présent, ce sont les caisses d'économie. J'estime, monsieur, que les banques sont probablement les plus coupables, étant donné la philosophie et la publicité qu'elles ont propagées dans tout le pays, et il serait peut-être bon d'examiner les banques, en tant qu'institutions, et voir combien de bureaux, dans chacune d'elles, s'occupe des emprunteurs à risques élevés ou des prêts au consommateur. Vous verrez que chaque succursale de chaque banque, en Alberta et en Colombie-Britannique, et probablement dans tout le Canada, a son préposé au crédit au consommateur, quel que soit son titre, qui est responsable des prêts accordés aux gens tels que vous et moi, et qui est chargé de les harceler et même de les importuner parfois.

[Text]

• 1650

And yet if you go to the Royal Bank of Canada and say: how many credit officers do you have for corporations and big business? You will find that they have one, and that he is probably enclosed in a grandiose office in Edmonton, and that they have one in Vancouver and one in Toronto and one in Regina. And they are the ones who are supposed to look after the corporations and the businesses that have borrowed money from the banks. They hand that job to one man. I suggest further, that if that business or corporation goes belly up, they are very busy passing the buck higher up to the guy that made the decision. Nobody gets creamed on the deal; it is all covered up. But when it comes down to John Q. Public and the poor bugger that is digging a ditch, he is the one the banks go after. That is the problem, in my view, and I suggest that that is the area, sir, of my concern.

Mr. Harle: Mr. Chairman, I think it is very fair to say that the credit union movement certainly has made an effort to service the people who might be termed "low-income, high-risk borrowers". In fact I can say that in Alberta they have responded to the needs of many people who probably are just not candidates for loans from the chartered banks. Our own treasury bank has made an effort in this regard as well.

The Government of Alberta has also, in my department, created a family finance counselling service, which is a free service, to look at an individual's debt load and counsel, not only where it is very serious but to make an effort to get people on the right track. These are obviously useful, but they do not solve the problem of the person who is looking for credit and who cannot obtain it from the existing chartered banks and retailers that we have at present.

Mr. Brisco: I suppose I came on a little strong there, but I do very much regret that we, as Canadians, more particularly the financing community, associate the low-income earner with a high-risk position, Mr. Chairman.

Have I time for one more question?

The Vice-Chairman: Well, your time has elapsed, but since you are in that line of thought I will allow you to finish that line.

Mr. Brisco: Okay. It is suggested that it should really be the responsibility of the low-income earner to shop around and find the best place he can do business. I agree that that is a commendable thing, and I agree that the regulations, as the law has provided in Alberta where there is disclosure of the annual interest rate, are a very commendable idea. But I wonder how many of the low-income earners who may have not had the benefit of the education that you or I may have had, simply sign their names on the dotted line in their haste? That interest rate of 15 to 24 per cent does not really mean too much, just as long as he can get that \$50 or that \$100 until the next payday.

Perhaps I am making an observation and asking a question at the same time. What is the experience of the Alberta

[Interpretation]

Et cependant, si vous vous adressez à la Banque Royale du Canada pour savoir combien elle a de préposés au crédit des sociétés et des grandes entreprises, vous verrez qu'elle en a probablement un dans un somptueux bureau d'Edmonton, un autre à Vancouver, à Toronto et à Regina. Et ce sont eux qui sont censés s'occuper des sociétés et des entreprises qui ont emprunté de l'argent des banques. Un seul employé est responsable de cette tâche. En outre, si une entreprise ou une société fait faillite, ces responsables s'empressent de mettre l'affaire sur le dos de celui qui avait pris la décision en premier lieu. Personne ne se fait passer de savon; l'affaire est vite close. Mais lorsqu'il s'agit de M. Tout-le-monde et du pauvre balayeur de rues, les banques s'acharnent. Le problème est là, selon moi, et c'est de cela, monsieur, que je m'inquiète.

M. Harle: Monsieur le président, il est juste de dire que le mouvement des caisses d'économie s'est efforcé de desservir ceux qui entrent peut-être dans la catégorie des gagne-petit et des emprunteurs à risque élevé. En fait, je puis dire qu'en Alberta, elles ont répondu aux besoins de nombreuses personnes qui n'auraient probablement jamais pu obtenir de prêts auprès des banques à charte. Notre propre banque du trésor a fait un effort dans cette voie également.

Le gouvernement de l'Alberta a également créé un service de consultation familial de finance, au sein de mon ministère, service gratuit chargé d'examiner la dette des particuliers et de les conseiller, non pas seulement lorsque la situation est très grave, mais aussi pour aider les gens à partir dans la bonne direction. Ce service est évidemment des plus utiles, mais il ne peut régler le problème de celui qui cherche à obtenir du crédit et qui ne peut en obtenir auprès des banques à charte et des autres sociétés qui existent présentement.

M. Brisco: J'ai peut-être un peu exagéré tout à l'heure, mais je regrette beaucoup que nous, Canadiens, et surtout le secteur financier, ayons tendance à classer le gagne-petit dans la catégorie des emprunteurs à risque élevé, monsieur le président.

Puis-je poser une dernière question?

Le vice-président: Votre temps est écoulé, mais puisque vous suivez cette ligne de pensée, je vous laisse terminer.

M. Brisco: Merci. On a dit qu'il devrait incomber au gagne-petit de se renseigner pour voir quelle institution financière lui convient le mieux. J'estime que c'est très bien et je suis d'accord pour dire que les règlements, tels que prévus par la loi de l'Alberta, obligeant la divulgation des taux d'intérêt annuels sont des plus souhaitables. Mais je me demande combien de gagne-petit, qui n'ont peut-être pas eu l'occasion de s'instruire comme vous et moi, s'empressent tout simplement de signer leurs noms sur la petite ligne pointillée. Le taux d'intérêt de 15 p. 100 à 24 p. 100 ne veut peut-être pas dire grand-chose, du moment où il peut toucher les \$50 ou \$100 dont il a besoin jusqu'au prochain jour de paie.

Peut-être que je viens de faire une observation et de poser une question à la fois. Quelle a été l'expérience du gouverne-

[Texte]

government with reference to that type of problem? Do you feel that your disclosure of the annual interest rate is sufficiently detailed that, when a retailer or a credit grantor provides this information to that applicant, he pretty well fully understands how much he is going to have to pay?

• 1655

Mr. Harle: Mr. Chairman, undoubtedly one can achieve some idealism by a greater education and I think probably all governments, especially those that get into the counselling area, recognize the need to have an educated consumer, as you might express the idea, but nevertheless you cannot legislate that you must give credit to the people to whom the lender simply is reluctant to lend. So, I suppose there is a combination.

We are doing a certain amount of advertising and trying to reach the people that need it most, but undoubtedly there are many, many people who simply do not have the educational skills sufficient to protect themselves and they do not shop around. We are basically trying to reach those groups, trying to make them aware of the fact that they can go elsewhere and shop around and compare. I think the ideal consumer would be the educated consumer, but that idealism I do not think can be reached in a practical sense, and when I say "a practical sense" I mean it from a point of view of legislation. You have to rely eventually on the consumers' taking their own methods of self-protection and I think that can come about if there is adequate disclosure. I think the more thrust towards disclosure, the more consumers generally will know that they can, in fact, shop around and compare rates which are, in fact, comparable.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Brisco, Mr. Harle. Mr. Philbrook, I am giving you plenty of time.

Mr. Philbrook: How much?

The Vice-Chairman: All the time you need.

Mr. Philbrook: Thank you, Mr. Chairman. Through you to the witness, Mr. Harle, first of all, I would like to add my assurances to Mr. Harle that it is very good to have him here today and it was a very good brief, thorough-going, interesting and thought-provoking.

In trying to salvage something here, not to amputate the entire patient, which is Bill C-16, I would just like, first, to get an idea of the framework for this bill in the mind of Mr. Harle and then perhaps go into a little more detail. There seem to be two main sections, the legal and the illegal here. In terms of legal lenders and illegal lenders, the loan sharks. On the side of the illegal lenders, the loansharkers, the part which has been suggested might be more appropriate in the Criminal Code, I would like to dispose of that, first, and ask you a little bit about that.

Do you really feel that there is absolutely no place for that aspect of it in this bill or do you have some relative feelings about that? It has been suggested, in fact, that the enforcement of the loansharking provision can be carried out by

[Interprétation]

ment de l'Alberta en ce qui a trait à ce genre de problème? Croyez-vous que la divulgation du taux d'intérêt annuel soit suffisamment détaillée pour permettre au requérant, au moment où il obtient ce renseignement auprès d'une société de prêt, sache exactement combien il devra rembourser?

M. Harle: Monsieur le président, plus une société est instruite plus on se rapproche de l'idéal, et tous les gouvernements, surtout ceux qui offrent des services de consultation, reconnaissent qu'il est nécessaire de renseigner les consommateurs, comme on l'a exprimé tout à l'heure, mais néanmoins, on ne peut obliger les sociétés de prêt à accorder du crédit à tout le monde. Ainsi, j'imagine qu'il y a ici une combinaison d'éléments.

Nous faisons une certaine publicité et nous tentons d'atteindre ceux qui en ont le plus besoin, mais il y a sans doute beaucoup de gens qui ne sont pas suffisamment instruits pour se protéger eux-mêmes et qui ne cherchent pas à se renseigner. En principe, nous tentons d'atteindre ces groupes et de leur montrer qu'ils peuvent s'adresser ailleurs, se renseigner et comparer les avantages. Le consommateur idéal serait, sans doute, le consommateur instruit, mais on ne peut atteindre cet idéal sur le plan pratique, et je veux parler ici du point de vue de la loi. En fin de compte, il faut espérer que le consommateur emploiera ses propres moyens d'autoprotection, ce qui est possible s'il y a divulgation suffisante des taux d'intérêt. Plus on accentuera la divulgation des taux d'intérêt, plus les consommateurs verront qu'il est possible d'établir des comparaisons et de faire un choix.

M. Brisco: Je vous remercie, monsieur le président.

Le vice-président: Je vous remercie, monsieur Brisco et monsieur Harle. Monsieur Philbrook, vous avez tout le temps qu'il vous faut.

M. Philbrook: Combien de temps cela représente-t-il?

Le vice-président: Tout ce qu'il vous faudra.

M. Philbrook: Je vous remercie, monsieur le président. Premièrement, j'aimerais assurer M. Harle que son témoignage d'aujourd'hui a été des plus intéressants et qu'il a présenté un mémoire excellent, complet et stimulant.

En tentant d'empêcher qu'on empute entièrement le patient qu'est le Bill C-16, j'aimerais premièrement avoir une idée de la structure que M. Harle a en tête pour ce bill et, ensuite, peut-être entrer dans les détails. Il semble se diviser en deux parties principales, le côté légitime et le côté illégal, c'est-à-dire les prêteurs légitimes et les prêteurs illégitimes, soit les requins de la finance. Ce qui aide ces derniers, il serait peut-être préférable d'incorporer la partie proposée au Code criminel. J'aimerais tout d'abord discuter de cette question.

Croyez-vous réellement que cet aspect de la question n'a aucunement sa place dans le bill ou alors quelles sont vos vues à cet égard? On a proposé en fait que l'application des dispositions relatives à l'usure pourrait relever des autorités

[Text]

federal authorities, perhaps through the RCMP and so on, and there are precedents for parts of the criminal code's not being in the Criminal Code, being in other legislation. Can you at all picture this being left in this bill or absolutely not?

Mr. Harle: Mr. Chairman, Mr. Philbrook, undoubtedly from a legislative point of view a criminal rate could be declared in any piece of legislation, one can assume, because the Parliament of Canada can declare it to be a criminal activity. I think the spillover is the area where the concern is, that in effect in a piece of legislation which is going to be used by the lending and borrowing community generally, all of whom presumably are legitimate, these people are included and swept into a piece of legislation in which there is a criminal aspect. And I think, as with most crimes, you get into of course matters of proof, and proof beyond a reasonable doubt and all this concept which exists in the criminal law, and I think perhaps, from an administrative point of view, it should be administered by the people that deal with criminal activity rather than putting it into legislation which really is a matter dealing with borrowers and lenders and depositors in the normal course of business, which is trying to be regulated by the rest of the bill.

• 1700

Mr. Philbrook: Thank you very much.

Getting onto the legal side, in terms of legal lenders and so on, I thought I heard you say that you felt that there was a very important place for at least one thing in a national or federal setting and that was uniform disclosure legislation.

I presume then that you feel that at least this could be salvaged, that if the bill contained nothing else but disclosure rules, that would be acceptable and useful for the provincial governments. If that is true, are there any other major areas, do you think, that could be added to it to perhaps make the bill a little more comprehensive than just a disclosure bill?

Mr. Harle: Mr. Philbrook, the uniformity provisions would of course need some dialogue, I submit, between the officials in the federal government and the provinces, in order to arrive at something that is going to be uniform, obviously. At the moment it looks as though there would be a set of disclosure rules established by this federal legislation by regulation and a set of rules which have been established by various pieces of provincial legislation, and obviously if we are going to have an administration which avoids duplication, I think it would be necessary for there to be a considerable amount of dialogue on the details of what in fact are to be uniform. At the moment we presume much of this, of course, is contained in the regulations and eventually we will know what they are. Mr. Abbott has indicated before this Committee that there will in fact be some dialogue and we would in fact look forward to that dialogue.

Mr. Philbrook: It was suggested by a previous witness that the essence of the bill be a voluntary model for the provinces to follow in terms of their contracts and provisions and so on for

[Interpretation]

fédérales, peut-être par l'entremise de la GRC et ainsi de suite, et il existe déjà certains précédents, à savoir que certaines parties du Code criminel font partie d'autres lois plutôt que du Code criminel. Selon vous, cette partie pourrait-elle rester dans le bill ou non?

M. Harle: Monsieur le président, du point de vue de la loi, le taux criminel pourrait figurer dans n'importe quelle loi puisque le Parlement du Canada peut juger s'il s'agit d'un acte criminel. Dans un tel projet de loi à l'usage des prêteurs et des emprunteurs en général, tous supposément respectueux de la loi, le hic est qu'on les inclut tous ensemble dans un projet de loi traitant d'un certain aspect criminel. Et d'après moi, dans la plupart des cas de crimes, il faut des preuves et même des preuves au-delà de tout doute raisonnable, concept inhérent au droit criminel. Je pense que du point de vue administratif, ce sont des spécialistes du droit criminel qui devraient s'en occuper plutôt qu'une loi traitant en réalité des activités normales d'emprunteurs, de prêteurs et de déposants, activités régies par le reste du projet de loi.

M. Philbrook: Je vous remercie beaucoup.

En ce qui concerne l'aspect légal des prêts, je croyais vous avoir entendu dire qu'il y avait certainement lieu d'instituer au moins une chose sur la plan national ou fédéral, à savoir une loi uniforme concernant la divulgation des renseignements.

Je suppose donc qu'à votre avis, on pourrait du moins préserver cet aspect, et si les règlements relatifs à la divulgation constituaient seuls la teneur du projet de loi, ce dernier serait acceptable et utile aux gouvernements provinciaux. Si c'est la vérité, voyez-vous d'autres secteurs importants que l'on pourrait y ajouter afin de rendre ce projet de loi un peu plus complet qu'un simple projet de loi sur la divulgation?

M. Harle: Monsieur Philbrook, les dispositions relatives à l'uniformité devraient, bien sûr, faire l'objet d'un dialogue, d'après moi, entre les représentants du gouvernement fédéral et ceux des provinces, afin d'en arriver évidemment à des dispositions tout à fait uniformes. Pour l'instant, il semble cependant qu'il y aura un ensemble de règles de divulgation établies par le règlement annexé à cette loi fédérale, et un autre ensemble de règles déjà établies par diverses lois provinciales. Si nous voulons une administration qui évite le double emploi, je crois qu'il faudrait nécessairement de nombreux entretiens afin de déterminer les détails de ce qui doit constituer en fait l'uniformité. Pour l'instant, nous supposons qu'une bonne partie de ces détails sont, bien sûr, contenus dans le règlement et nous les connaissons un jour. M. Abbott a déjà dit au Comité qu'il y aura, en fait, des pourparlers, et nous avons très hâte qu'ils aient lieu.

M. Philbrook: Un autre témoin a déjà suggéré que l'essence même du projet de loi soit de représenter un modèle que les provinces pourraient suivre volontairement, dans l'établisse-

[Texte]

lending and depositing rather than having a compulsory nature, an enforceable nature. Would that ring a note of acceptance on your part, do you think, and perhaps on the part of other provincial ministers, in your experience? Can you see that being effective? Would it be of any use at all, or is there a possibility it might simply be ignored or be taken up by a few but not others, so there would not be any more uniformity than when we started?

Mr. Harle: I think at the present time, Mr. Chairman, from what we can gather, there is a fair amount of realization by the provinces that uniformity is perhaps needed. I think the national code type of approach, where the provinces and the federal government decide what should be the code and then the provincial legislation can be amended to meet that code and the federal legislation could be worded in line with the national code; the national standard. This would, I think, achieve something that would be very useful in a Canadian context.

• 1705

Mr. Philbrook: All right, another subject. At the bottom of page 4 on the subject of small loans and the availability of credit to low-income-high-risk consumers, you stated in your brief that the increased competition arising out of the removal of the Small Loans Act ceilings and its replacement by the "criminal rate" concept would lead to a reduction in the operations of existing small loan companies. But you also mention in the same brief that these companies have themselves been asking for an update of these ceilings. Can these two statements be reconciled, or do they tend to be a bit contradictory? I had difficulty reconciling these myself.

Mr. Harle: Mr. Chairman, I believe Mr. Abbott presented to this Committee the statistics that show that the volume of transactions under the Small Loans Act have in fact decreased. It is my understanding that because of the stepped levels of interest under the Small Loans Act, because the interest rates specified in the legislation are in fact unrealistic in terms of the period, certainly, that we have just gone through, by and large the institutions in the small loans field have tended to make their loans in other areas and not come within the limits of the Small Loans Act.

This is the concern, because, depending on what the criminal rate is, which is another ceiling, limit, we will have to wait and see what exactly the figure is, and of course this will in effect cut off any loans over and above that new ceiling. It is the fact that the small loans could not be made with any reasonable expectation of return at the lower levels of the interest rates in the Small Loans Act that really has discouraged the lenders making loans in that field.

M. Philbrook: That would be my experience, too. But in your experience, in the simplest terms, if in fact lenders are not happy with the existing small loans ceiling, what do you think they expect instead? There has to be an alternative of some kind, otherwise the situation is wide open and is certainly wide open to abuse. The ceilings that have been suggested in this

[Interprétation]

ment des contrats et des dispositions en matière de prêts et de dépôts, plutôt que d'en faire une loi coercitive, exécutoire. Seriez-vous d'accord, et est-ce que d'autres ministres provinciaux pourraient être d'accord également, d'après vous? Croyez-vous que ce serait efficace? Est-ce qu'une telle loi aurait son utilité ou est-il plutôt possible qu'elle soit tout simplement ignorée ou peut-être acceptée seulement par certains, de sorte qu'il n'y aurait pas davantage d'uniformité qu'auparavant?

M. Harle: Je crois qu'à l'heure actuelle, monsieur le président, d'après ce que nous pouvons savoir, on comprend de plus en plus, dans les provinces, qu'il faudrait peut-être réaliser l'uniformité. La solution pourrait être l'adoption d'un genre de code national, établi par les provinces et le gouvernement fédéral; ensuite les lois provinciales pourraient être modifiées de manière à être conformes à ce code, alors que la loi fédérale pourrait être rédigée de manière à suivre également le code national, la norme nationale. Ainsi, cela pourrait être très utile dans la conjoncture canadienne.

M. Philbrook: Passons donc à un autre sujet. Au bas de la page 4 de votre mémoire—au sujet des petits prêts et du crédit accordé aux consommateurs à faible revenu et présentant un grand risque—vous déclarez que la concurrence supplémentaire qu'entraînerait la suppression des plafonds dans la Loi sur les petits prêts et leur remplacement par le concept de taux criminel occasionnerait une réduction des opérations dans les entreprises de petits prêts. Votre mémoire souligne également que ces entreprises demandent elles-mêmes depuis quelque temps une remise à jour des plafonds. Ces deux déclarations se rejoignent-elles ou plutôt ne se contredisent-elles pas? J'ai du mal à comprendre.

M. Harle: Monsieur le président, M. Abbott a présenté au Comité des statistiques prouvant que le nombre de transactions relevant de la Loi sur les petits prêts a effectivement diminué. C'est à cause de l'augmentation des niveaux d'intérêt aux termes de la Loi sur les petits prêts, et parce que les taux d'intérêt spécifiés par la Loi ne sont pas réalistes et proportionnés à la période de temps choisie—comme nous venons de le voir—, que les institutions de petits prêts ont tendance à investir leur argent dans d'autres domaines afin de ne pas tomber sous le coup de la Loi des petits prêts.

C'est ce qui les inquiète; en effet, selon le taux criminel qui sera fixé, c'est-à-dire selon cet autre plafond, tous les prêts qui, dépasseront la nouvelle limite seront supprimés. C'est parce que l'on ne pouvait s'attendre raisonnablement à récupérer les petites sommes prêtées aux niveaux les plus bas—aux termes de la Loi sur les petits prêts—que les prêteurs hésitaient à prêter dans ce domaine.

M. Philbrook: C'est ce que j'avais cru comprendre. Pouvez-vous nous expliquer en des termes simples ce que désirent les prêteurs qui ne sont pas satisfaits du plafond actuel imposé aux petits prêts? Il faut qu'il y ait une solution de rechange, sans quoi la situation pourrait prêter à des abus. Le bill a pour but de proposer des plafonds raisonnables, mais aussi de proposer

[Text]

bill—I think the intention was to suggest reasonable ceilings, partly, but suggest an alternative rather than leave the field completely wide open to extremely high interest rates. Do they expect an alternative? Why then would they not accept what exists here, for example, the unwarranted-rate ceiling?

Mr. Harle: I think, Mr. Chairman, to the member, it is our view that the unwarranted-rate concept will in fact place upon the lenders a concern, if they have to face the borrower and justify the interest rate that is charged. Given a period of time, one would anticipate that a certain amount of jurisprudence may well develop. But as we see it at the moment, if the unwarranted-rate concept as it exists at present in the bill, which places upon the borrower the right to stop payment, the right to challenge the rate of interest . . .

Mr. Philbrook: To opt out without penalty.

Mr. Harle: Yes. I think these things will have probably tipped the scales sufficiently that those who are in the high-risk areas may simply say, "Well, we can put our funds to work in other areas". Of course if that occurs, then the market availability of funds shrinks.

• 1710

Mr. Philbrook: I believe you suggest that someone else could be an advocate for the borrower, particularly the hapless, unresourceful borrower who finds himself in a situation he does not like and would like to get out of, the administrator, the consumer groups, and so on. If in fact you accept that, does that mean you accept it on the basis of screening the case and making representation but not opting out immediately and no penalty, not just stopping payment without penalty?

Mr. Harle: Yes, Mr. Chairman. The concept is the one we have used in the Unfair Trade Practices Act where the Director has the right to take action if the Director is of the opinion that the practice complained about is unfair. It is our submission that perhaps the administrator under this Bill C-16, if he could be in a position, with his knowledge of the interest rates that are charged, to come to the aid of the consumer and in effect to argue that the rate is unwarranted, he can then take the necessary steps for corrective action, either in a way of having the new rate established of what should be the interest rate in that particular transaction, or the remedies as we have described in the brief.

I think there should also be a safeguard so that if the consumer is unhappy with the actions of the administrator, the consumer should be in a position to take that action and to initiate the proceedings to have the interest rate declared to be unwarranted. This would mean, I think, that instead of the consumer having to bear the cost of initiating the action, which by and large I think consumers are reluctant to do, it would give the consumer the right to go to the administrator and say, in this particular transaction we feel that the rate is unwarranted.

With his knowledge of the business which he will acquire by virtue of information that he is able to gather under the legislation, he can then say, yes, I think in this particular case

[Interpretation]

une solution de rechange plutôt que de laisser la voie ouverte à des taux d'intérêts extrêmement élevés. Les prêteurs s'attendent-ils à se voir présenter une solution de rechange? Pourquoi n'acceptent-ils pas les taux excessifs qui existent déjà, par exemple?

M. Harle: Le concept des taux excessifs obligera les prêteurs à expliquer à l'emprunteur pourquoi ils lui imposent un taux d'intérêt aussi élevé. Il se peut très bien qu'avec le temps, il existe une jurisprudence. Mais pour l'instant, si le concept de taux excessif qui existe actuellement dans le bill et qui donne à l'emprunteur le droit de cesser de payer, c'est-à-dire le droit de remettre en question le taux d'intérêt . . .

M. Philbrook: De se retirer sans être pénalisé.

M. Harle: Oui. Ces éléments auront probablement fait pencher la balance dans l'autre sens, de sorte que les entreprises qui prêtent à des clients présentant de grands risques pourront décider de faire fructifier leurs fonds dans d'autres domaines. Bien sûr, si cela se produit, le marché des fonds diminue inévitablement.

M. Philbrook: Vous avez suggéré de demander à l'administrateur ou aux groupes d'associations de consommateurs de protéger l'emprunteur, surtout le petit emprunteur sans ressources qui se trouve dans une situation déplaisante et dont il aimerait sortir. Si c'est en fait ce qui se produit, est-ce que cela signifie que vous allez faire une sélection des cas et faire des recommandations plutôt que de recommander à l'emprunteur de se retirer sur-le-champ, c'est-à-dire d'arrêter de payer, puisqu'il n'est pas pénalisé?

M. Harle: En effet, monsieur le président. Le concept auquel nous avons eu recours est celui de la Loi sur les pratiques de commerce déloyales par lequel le directeur a le droit de prendre des mesures s'il est d'avis que la pratique qui fait l'objet de plaintes est déloyale. Nous sommes d'avis que si le directeur—aux termes du Bill C-16, qui connaît les taux d'intérêt qui sont appliqués, décide de venir en aide au consommateur et décide que le taux est excessif, il peut alors prendre les mesures nécessaires pour corriger la situation, soit en établissant un nouveau taux d'intérêt pour la transaction en question, soit en appliquant les mesures que nous avons décrites dans le mémoire.

Il faudrait également inclure une garantie selon laquelle si le consommateur n'est pas satisfait des mesures qu'a prises le directeur, il pourrait prendre d'autres mesures correctives et lancer les procédures nécessaires pour faire déclarer excessif le taux d'intérêt qui lui a été imposé. Par conséquent, au lieu de faire porter par le consommateur le coût du procès, ce qui déplaît en général au consommateur, cela lui donnerait le droit de se présenter devant le directeur et de lui dire que le taux qui lui est imposé pour une transaction en particulier lui semble excessif.

Ainsi, s'il connaît bien la question et est bien au courant de ce que lui permet le projet de loi à l'étude, le directeur pourra décider que dans un cas en particulier, le taux lui semble

[Texte]

it is an unwarranted rate and we will take the necessary action to have it corrected. This, I submit, would mean that the consumers generally would have some relief without having to bear the legal costs of trying to initiate this type of corrective action.

Mr. Philbrook: Did I understand you correctly to say, Mr. Harle, that the business of scot-free opting out by the borrower would be acceptable in your mind one step later after he has tried to consult another advocate such as a consumer group or the administrator, and if that broke down then you would accept the borrower just saying stop, I want out, and no penalties?

Mr. Harle: Mr. Chairman, no. I would submit it would be better to eliminate the right of the borrower to stop payment as the method of initiating action to have an interest rate declared unwarranted. I think it would be better to take that provision out of the legislation but give the right to the administrator to take a court action to have the rate declared to be an unwarranted rate.

Mr. Philbrook: In the meantime the loan conditions would go on and the borrower would still be paying the provisions of the interest on the loan.

Mr. Harle: Until the matter was decided by the court.

Mr. Philbrook: I have one last question.

The Vice-Chairman: Certainly.

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, I feel there is unlimited time as far as we on this side are concerned.

Mr. Philbrook: I have had 15 minutes already.

Mr. Grafftey: We do not perceive there should be any time limit.

The Vice-Chairman: I understand that both Mr. Grafftey and Mr. Brisco have each a brief question, and then we can adjourn.

Mr. Grafftey: We could carry on.

Mr. Philbrook: I have one more question and I will be happy to turn the floor over to some other questioners, and then perhaps something at the end if there is any time left.

• 1715

Earlier, in terms of alternatives, in the main sections of this bill, I think you mentioned that some of the goals could be accomplished by revising and updating other pieces of legislation, and I wondered exactly which ones you had in mind.

Mr. Harle: Mr. Chairman, the Small Loans Act, particularly. And, of course, the Interest Act, because it applies to judgment debts and mortgage interest rates.

Mr. Philbrook: I thought I also heard you mention the Criminal Code—in that context.

[Interprétation]

effectivement excessif, et alors prendre les mesures nécessaires afin de corriger la situation. Les consommateurs pourraient donc être protégés sans avoir à porter les coûts des mesures juridiques qu'il leur faudrait prendre pour remédier à la situation.

M. Philbrook: Vous ai-je bien entendu dire, monsieur Harle, que vous acceptez de voir un emprunteur s'en tirer sans frais, simplement s'il a déjà consulté un autre avocat comme une association de consommateurs ou le directeur nommé par la loi? C'est-à-dire acceptez-vous que l'emprunteur se retire simplement sans être pénalisé, si ce dernier recours ne lui a été d'aucune utilité?

M. Harle: Non, monsieur le président. Je pense qu'il vaudrait mieux éliminer du bill le droit pour l'emprunteur d'avoir recours à la méthode de l'arrêt des paiements afin de mettre en branle les mesures nécessaires pour faire déclarer excessif le taux d'intérêt qui lui a été imposé. Il vaut mieux supprimer cette disposition du bill, et donner plutôt le droit au directeur d'aller en cour pour faire déclarer excessif le taux d'intérêt en question.

M. Philbrook: Mais entre-temps, le prêt continue d'être en vigueur et l'emprunteur continue à payer l'intérêt?

M. Harle: Oui, jusqu'à ce que la cour rende sa décision.

M. Philbrook: Une dernière question.

Le vice-président: Certainement.

M. Grafftey: Monsieur le président, on semble accorder un temps illimité aux députés qui sont de l'autre côté.

M. Philbrook: Je n'ai eu que 15 minutes.

M. Grafftey: On ne devrait pas imposer de limite de temps.

Le vice-président: Je crois savoir que MM. Grafftey et Brisco ont chacun une question à poser, après quoi nous ajournerons.

M. Grafftey: Nous devrions poursuivre.

M. Philbrook: J'ai une dernière question à poser, puis je laisserai la parole à d'autres députés. J'aimerais quand même avoir quelques minutes à la fin de la séance, si le temps le permet.

Plus tôt, lorsque vous avez proposé des voies de rechange pour les parties importantes du Bill à l'étude, vous avez déclaré que certains des buts que vous vous êtes proposés pourraient être atteints en révisant et mettant à jour tout simplement d'autres lois. A quelles lois pensiez-vous?

M. Harle: Je pensais surtout à la Loi sur les petits prêts et évidemment à la Loi sur l'intérêt, puisque cette dernière s'applique aux créances judiciaires et aux taux d'intérêts hypothécaires.

M. Philbrook: N'avez-vous pas également mentionné le Code criminel?

[Text]

Mr. Harle: Not the Code at the moment, unless the criminal rate concept in Bill C-16 were transferred to the Code.

Mr. Philbrook: So it was not so much a matter of revising the Criminal Code as it was transferring something to the Criminal Code?

Mr. Harle: Yes.

Mr. Philbrook: All right. Thank you very much. Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Philbrook. Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, I have no further line of questioning to propose at this time except to reiterate my thanks to the witness today for a very, very helpful brief. And if we are not posing more questions from this side of the Committee at the present time, it is because it is hard to know where to begin and where to end in a short time with a brief of this magnitude. But rest assured, Mr. Minister, that your brief is going to be very helpful to us, as I am sure it is going to be helpful to members on the other side, in approaching the brief further in committee and in the House.

I want to make, Mr. Chairman, one observation from this side of the Committee—and I say “this side of the Committee” advisedly, because I am sincere when I say that all of us in the Committee, government members as well as those on this side, and I think this is about the tenth hearing—that I think that every individual member is here for one reason, to make a better bill. And I hope it does not sound too general or motherhood statement when I say that I have found that individual members on the government side—and I say this in a non-patronizing way—with their suggestions and questions and observations, have been helpful. And there has been no bipartisan point-scoring in this Committee.

Having said that, Mr. Chairman, I am going to make an observation now, at this stage of our hearings, that I made when we were on the government side, which was a long, long time ago, I admit. I object, as a backbencher, to having a bill of this complexity being brought down before the Committee, and what do we find? Admittedly there have been three or four ministers, but we find no regulations, and one witness after another saying that nobody has been consulted by the officials, whether it was a retailers' group or a police group or a consumers' group. Now we find that there has been very little meaningful provincial consultation in an area of conjoint responsibility, involving a very, very complicated bill.

And I am saying the same thing now, Mr. Chairman, as I said when I was on the government side. I think that the rights of Parliament affecting all individual members on the government and the opposition side, and the effectiveness of our committee system, would be greatly enhanced if a bill of this nature—and I am being realistic. Everybody thinks you have scored a great victory when you get one minor amendment in across the floor of the House. Well, God! In Congress, they spend half their time amending bills, because they do not think the conventional wisdom always rests in the hands of the bureaucrats. But I get the feeling that the government side, by

[Interpretation]

M. Harle: Pas pour l'instant, à moins que l'on n'incorpore au Code criminel le concept de taux criminel mentionné par le Bill.

M. Philbrook: Il ne s'agissait donc pas essentiellement de remettre à jour le Code criminel mais plutôt d'y inclure un élément supplémentaire?

M. Harle: Oui.

M. Philbrook: Très bien. Merci beaucoup. Merci, monsieur le président.

Le vice-président: Merci, monsieur Philbrook. Monsieur Grafftey.

M. Grafftey: Monsieur le président, je n'ai plus de questions à poser. Je désire simplement remercier à nouveau le témoin qui nous a présenté un mémoire extrêmement utile. Si les membres de mon parti ne posent plus de questions au témoin, c'est qu'il est difficile de savoir par où commencer lorsqu'il s'agit d'un mémoire d'une aussi vaste portée. Mais, monsieur le ministre, soyez assuré que votre mémoire nous sera d'une grande utilité ainsi qu'aux députés des autres partis, surtout lorsque nous aurons à l'étudier plus à fond au comité et à la Chambre.

Monsieur le président, permettez-moi une dernière observation en tant que membre de mon parti—et je parle de mon parti très intentionnellement, parce que tous les membres du Comité, députés ministériels et nous-mêmes, assistons à l'étude du Bill depuis au moins 10 séances. Chaque député est ici pour une seule raison, c'est-à-dire pour améliorer le Bill à l'étude. J'espère ne pas dire des généralités ni adopter un ton protecteur, mais j'avoue que les députés ministériels ont tous posé des questions très pertinentes et fait des observations et suggestions très utiles. Je pense que personne ici au Comité n'a fait montre de sectarisme politique.

Cela dit, je reprendrai une observation que j'ai déjà faite il y a bien longtemps lorsque nous formions le gouvernement. En tant que député de l'arrière-banc, je m'oppose à ce qu'un projet de loi d'une telle complexité soit mis à l'étude d'un comité. Pourquoi? Parce que trois ou quatre ministres ont déjà comparu devant nous, mais que pourtant tous les témoins nous ont déclaré les uns après les autres—que ce soit les groupes de détaillants ou les corps de police ou les associations de consommateurs—n'avoir pas été consultés par ces mêmes ministres. Et voilà qu'aujourd'hui nous découvrons que les provinces n'ont pas été consultées, même dans un domaine de responsabilités conjointes d'aussi grande complexité.

Je vous redis donc ce que j'avais déjà déclaré en tant que député ministériel: Que les droits du Parlement qui touchent tous les députés pris individuellement du côté du gouvernement ou du côté de l'opposition, de même que notre système de comités, auraient une portée beaucoup plus grande si un Bill de cette nature... Je suis réaliste! Nous crions tous à la victoire lorsque nous arrivons à faire adopter par l'opposition un tout petit amendement. Eh bien, regardez comment fonctionne le Congrès: on y passe la moitié de son temps à amender les projets de loi, parce qu'on sait très bien que la sagesse conventionnelle ne se retrouve pas toujours chez les bureaucra-

[Texte]

force of tradition, have dug in their heels now; that we are just fanning air.

What I am saying, Mr. Chairman, is that in a bill of this nature, I think we are going to make much greater ground in a very meaningful way if the government were to bring down a general outline of the bill—general concepts, general principles and goals to be attained, with a background around it. Then we would hear meaningful representations like this, and then the bureaucrats can have their heyday and draft a bill, and we would already, in a spirit of goodwill, be ready to amend the thing. But frankly, this is the worst piece of drafting I have ever seen in my life. I would not have said it when I was on the government side, I will admit it to you guys. But I have spoken to lawyers, I have spoken to consumer groups and they said, who in the hell brought this down? The government, in its haste, had to put something on the Order Paper and here we are dealing with a hodge-podge. They are trying to do 50 things in one bill. If we oppose it from this side, I can hear the speeches in the government: you are opposing the protecting of consumers—and all this.

• 1720

In future I would hope, Mr. Chairman—and I am going to terminate now—that when a bill of this complexity, especially if you have to have private consultations in our system of government between the government per se and the interested parties. We now find that really there was very little of that. I think our input, with experts, is going to make much more meaningful legislation if the *t*'s are not crossed and the *i*'s dotted until hearings of this nature are heard. I am not talking about studies, royal commissions or green papers or white papers. I find these are very useful meetings but I would be much happier if we had a background paper of the government's intentions, and we had hearings like this, and then in subsequent hearings the bill was brought before us. It would be much better legislation. I now terminate.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Grafftey. I think Mr. Marceau indicated that he wanted to respond to some of your comments. We will deal with that now.

M. Marceau: Oui, monsieur le président, je pense que mon honorable ami est entré dans des considérations un peu générales. Je pense que s'il avait voulu poser des questions, il n'avait qu'à lire le projet de mémoire qui nous a été présenté par le ministre, et il aurait fait un peu comme nous avons fait de ce côté-ci, il aurait eu des questions à poser.

Nous ne sommes pas ici pour discuter, en fait, du projet de loi, mais d'un mémoire qui nous a été présenté par une province amie, une province très riche d'ailleurs, et que nous apprécions beaucoup au Québec. Nous avons rencontré les gens de l'Alberta avec amitié et nous les avons interrogé... Ils nous ont donné des réponses; ils nous ont donné un point de vue.

Mais il y a une chose que je voudrais relever dans le commentaire de M. Grafftey. Lorsqu'il parle des règlements, il semble dire que c'est exceptionnel que les règlements n'aient

[Interprétation]

tes. Mais j'ai l'impression que chez les députés ministériels, de par la tradition, on ne fait que piétiner et que parler pour ne rien dire.

Monsieur le président, lorsqu'il s'agit d'un bill de cette nature, il faudrait procéder de façon beaucoup plus raisonnable, c'est-à-dire demander au gouvernement de donner un résumé général du Bill—avec ses grands concepts, ses principes et objectifs généraux—avec quelque détail. Puis, il s'agirait d'entendre les recommandations très utiles d'aujourd'hui, après quoi nous laisserions les bureaucrates rédiger un projet de loi que nous serions prêt, en toute bonne foi, à amender. Franchement, je n'ai jamais vu une si mauvaise rédaction de toute ma vie. Je ne l'aurais pas admis au moment où je faisais partie du gouvernement, je dois le reconnaître. Mais j'ai parlé à un des avocats, à des groupes de consommateurs et ils m'ont tous demandé, pour l'amour du ciel, qui a déposé cela? Le gouvernement a déposé quelque chose en hâte au Feuilleton et nous voilà maintenant pris avec un véritable méli-mélo. On tente au moins cinquante différentes choses dans un seul projet de loi. Je peux déjà entendre les discours du gouvernement, si on s'y oppose: vous vous opposez à la protection du consommateur et toute la ribambelle.

Monsieur le président, à l'avenir, j'espère—et je terminerai ainsi—que dans le cas d'un bill si complexe, vous aurez des consultations particulières dans notre système de gouvernement entre le gouvernement même et les parties intéressées. En ce moment, cela est presque inexistant. Je crois que notre contribution, en collaboration avec les experts, produira un projet de loi plus significatif si les dernières touches n'y sont pas mises avant qu'on ait entendu des témoignages de ce genre. Je n'inclus pas les études, les commissions royales, ou les documents verts ou blancs. Ces réunions sont très utiles, mais je serais d'autant plus heureux si nous avions une documentation sur les intentions du gouvernement et des audiences semblables à celle-ci, et si seulement ensuite on nous renvoyait le bill. Cela produirait de meilleures lois. J'ai fini.

Le vice-président: Merci, monsieur Grafftey. M. Marceau a signalé qu'il aimerait répondre à vos remarques. Je lui donne donc la parole.

Mr. Marceau: Yes, Mr. Chairman, I think my honourable colleague has gone into generalities. Had he wanted to ask questions, he only had to read the draft memorandum tabled by the Minister, and then, as was our case, he might have had some questions to ask.

We have not come here in fact to discuss the bill, but a brief that was submitted by a friendly province, a rich province, which we hold in high esteem in Quebec. We have met the people of Alberta in friendship and we have asked them questions... We received answers, we know their opinion.

But I would like to note one particular point in Mr. Grafftey's remarks. When he speaks of regulations, he seems to say that it is exceptional that regulations are not tabled at the

[Text]

pas été déposés en même temps que le projet de loi. Or, jamais un projet de loi n'a été accompagné de règlements. Ce n'est pas un précédent.

M. Grafftey: Je suis d'accord.

M. Marceau: Et les règlements, monsieur le président, comme vous le savez, sont adoptés lorsqu'un projet de loi est accepté. On ne peut pas accepter des règlements sans que le projet de loi soit accepté, car il peut être amendé à n'importe quel moment pendant les travaux du Comité de la Chambre.

Je pense qu'il ne faudrait pas donner l'impression que le gouvernement, dans ce cas-là, a causé un préjudice. Il a simplement suivi une tradition. Je suis d'accord avec M. Grafftey quand il dit que plus il y a de consultations, plus il y a d'échanges au niveau provincial, au niveau fédéral. C'est une attitude que l'on doit adopter. Mais, à un moment donné, je pense qu'il faut prendre une décision, s'acquitter d'une responsabilité; et je pense que c'est ce que le gouvernement essaie de faire. Je suis certain que mes collègues d'en face vont collaborer pour que cette législation-là soit la plus parfaite possible dans l'intérêt des consommateurs.

Le vice-président: Évidemment, je ne veux pas trancher à propos de cette différence d'opinion. Vous avez raison de part et d'autre, selon le siège que vous occupez.

Mais je peux vous dire officiellement qu'ayant rencontré le ministre il y a à peine quelques heures, il m'a donné l'impression qu'il allait nous fournir à la suite des témoignages qui ont été entendus, et des objections faites de part et d'autre, d'autres informations, de façon à nous renseigner davantage sur les intentions fondamentales de la législation; et surtout, ce qui jusqu'à ce jour a été très souvent demandé par des députés des deux côtés de la salle, (je dois le souligner,) apporter plus de lumière en regard des intentions du gouvernement concernant les règlements qui vont régir la Loi. Je n'ai pas l'impression ou enfin le ministre n'a pas laissé l'impression qu'il avait l'intention de présenter des projets de règlements comme tels. Il serait apparemment disposé à dévoiler le contenu général de ces règlements. Je ne suis pas ici à titre d'arbitre mais je vous le dit en passant.

• 1725

Monsieur Brisco, vous avez la parole.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Chairman. That was an interesting exchange, I must say. I have one question for the Minister. Reference is made in the brief, Mr. Minister, to the possible drying up of mortgage money where this privilege of paying out a mortgage in less than the five-year period can be done with very little penalty and so on, and that mortgage lenders might funnel their resources into other areas. What percentage of people who go to the mortgage market for a home do you think are in the position of paying out that mortgage in a much reduced timeframe, let us say, 5 years instead of the customary 15, 20 or 25?

[Interpretation]

same time as the bill. It happens that a bill is never tabled with the regulations. This would create a precedent.

Mr. Grafftey: I agree.

Mr. Marceau: And the regulations, Mr. Chairman, as you well know are only adopted after the bill. It is impossible to adopt regulations without first adopting a bill, for that bill before becoming law could be amended at any time during its study by a committee of the House.

We should not give the impression that the government in such a case was prejudiced. It is only following the tradition. I agree with Mr. Grafftey when he says that there should be more consultations, more exchanges at the provincial level, at the federal level. It is certainly a desirable attitude but at a given moment, I think it is necessary to make a decision, to take in hand one's responsibilities; and I think that is what the government is trying to do. I am sure that my colleagues in the Opposition will cooperate so that this piece of legislation shall be as perfect as possible in the interest of the consumers.

The Vice-Chairman: Obviously I cannot bring judgment on such a difference of opinion. You are both right according to the side of the House you have espoused.

But I can tell you unofficially, after a meeting with the Minister, only a few hours ago, I had the distinct impression that he shall, following the testimony we have heard, and the objections which have been raised from one side and the other, give us more details on the fundamental purposes of the legislation; and particularly, as has been so often requested up to now by members from both sides of the House, I must underline this, shed more light on the intentions of the government concerning the regulations necessary to administer the act. I do not feel or at least the Minister has not given me the impression that he intended to propose any regulations as such. Apparently he would be prepared to divulge the general content of these regulations. I am not here as an arbitrator, but I was just mentioning the fact to you.

Mr. Brisco, you have the floor.

M. Brisco: Merci, monsieur le président. Je dois dire que cet échange de vues était très intéressant. J'aurais une question à poser au ministre. Il est fait allusion dans le mémoire, monsieur le ministre, à un épuisement éventuel de fonds destinés aux prêts hypothécaires comportant le privilège de pouvoir régler une hypothèque en moins de 5 ans sans encourir de pénalité importante et ainsi de suite, et il est dit également que les prêteurs sur hypothèque pourraient peut-être acheminer leurs ressources vers d'autres secteurs. Quelle est la proportion des emprunteurs sur hypothèque domiciliaire qui peuvent être en mesure de rembourser l'hypothèque beaucoup plus rapidement que prévu, par exemple en 5 ans, au lieu de prendre 15, 20 ou 25 ans comme c'est la coutume?

[Texte]

I should not ask you for a percentage. That is difficult, but, I suggest that it would be very minimal.

Mr. Harle: Well, Mr. Chairman, I certainly cannot give a figure. As mortgages are amortized and the payments are based on a 20- or 25-year payout, I think we can assume that in fact very few mortgagors that could raise sufficient funds in order to pay out a mortgage and, in fact, in order to do so it would mean obtaining funds from another lender or through a new loan with the lender with whom they are dealing to pay off the old one. I do not know that there are figures that could establish exact percentages.

Mr. Brisco: Mr. Chairman, I am referring to page 9 of your brief and I wonder what gave you cause to be concerned about this particular point. Perhaps, in part anticipating your answer, you may feel that it might bring about a new class of entrepreneurs who might well take full financial advantage of this type of clause by the ready availability of mortgage money, supposedly or purportedly for a long term but which can be paid out on a short term and then going on from development to development. I can see it as a convenient way of perhaps escalating one's empire, if you will. But was that the thought that you had that occasioned you to take the view that you have in your brief or is it simply that you feel that, for other reasons, that the mortgage market would tend to shrink?

Mr. Harle: Mr. Chairman, I think our concern relates to the fact that if you reduce the period of the cycle from the five-year to the three-year, then obviously there is a cost associated with that. It costs money to process a loan and the consumer has to pay that ultimate cost. So, reducing the cycle, I submit, will in fact increase the costs or increase the interest rates that are associated with the direct amount of funds that are lent because funds have to be loaned out and repaid in order for the lenders to meet their other commitments. Reducing their cycle, I would submit, can have no other effect but to increase the general costs. Now, if those costs increase, it is our submission that the consumer is eventually the one that has to pay.

• 1730

Mr. Brisco: Thank you very much, Mr. Minister.

The Vice-Chairman: That is it, Mr. Brisco?

Mr. Brisco: Yes, thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you.

Mr. Philbrook: I thought you . . .

Mr. Philbrook: A couple of quick ones.

The Vice-Chairman: Yes, a quickie.

Mr. Philbrook: First of all, Mr. Minister, do your concerns involve the type of difficulty the bill might create for the different types of target businessmen? We have the straight lenders on the one hand that make their money by lending

[Interprétation]

Je ne devrais pas vous demander de pourcentage, car c'est trop difficile à établir, mais je croirais que la proportion est très minime.

M. Harle: Monsieur le président, je ne peux certainement pas donner de chiffres. Les hypothèques sont amorties au fur et à mesure et les versements sont basés sur une période de 20 ou 25 ans, et je pense que nous pouvons très bien supposer que très peu d'emprunteurs hypothécaires pourraient réunir des fonds suffisants pour régler une hypothèque. En fait, ils devraient, pour y arriver, obtenir des fonds d'un autre prêteur ou encore obtenir un nouveau prêt du même prêteur afin de régler définitivement le premier prêt. J'ignore s'il existe des chiffres qui pourraient nous donner des pourcentages exacts.

M. Brisco: Monsieur le président, je faisais allusion à la page 9 de votre mémoire, et je me demandais simplement ce qui avait pu causer votre préoccupation à ce sujet. Je vais peut-être anticiper sur votre réponse, mais vous pensez peut-être qu'une telle disposition pourrait amener toute une nouvelle catégorie d'entrepreneurs voulant profiter le plus possible du fait qu'il serait ainsi plus facile d'obtenir des fonds destinés à des prêts hypothécaires, supposément ou apparemment pour un investissement à long terme, alors qu'en fait le prêt serait remboursé à court terme, la chose permettant de réinvestir sans cesse. Cela pourrait peut-être facilement présenter un moyen commode d'édifier un empire. Est-ce que l'opinion exprimée dans votre mémoire provenait de telles réflexions, ou est-ce simplement parce qu'à votre avis, pour diverses raisons, le marché hypothécaire aurait tendance à baisser?

M. Harle: Monsieur le président, nous nous inquiétons du fait que si vous diminuez la période cyclique de 5 ans à 3 ans, il en coûtera évidemment quelque chose. La préparation d'un prêt coûte de l'argent et en fin de compte c'est le consommateur qui assume ces frais. Je pense donc qu'en réduisant le cycle, vous faites augmenter les frais, c'est-à-dire le taux d'intérêt relié au montant direct des fonds prêtés, car ces fonds doivent être remboursés, une fois prêtés, afin que les prêteurs puissent satisfaire à leurs autres engagements. Je pense que l'effet d'une réduction du cycle ne serait que d'augmenter les frais généraux. Or, nous pensons que si ces frais augmentent, c'est le consommateur qui devra en fin de compte payer.

M. Brisco: Je vous remercie beaucoup, monsieur le ministre.

Le vice-président: Vous avez terminé, monsieur Brisco?

M. Brisco: Oui, je vous remercie, monsieur le président.

Le vice-président: Merci.

Monsieur Philbrook, je croyais que vous . . .

M. Philbrook: J'aurais seulement quelques brèves questions à poser.

Le vice-président: Oui, si vous êtes bref.

M. Philbrook: D'abord, monsieur le ministre, est-ce que vous vous préoccupez du type de difficulté que le bill pourrait engendrer pour les divers types d'hommes d'affaires visés? Il y a d'une part les prêteurs professionnels, c'est-à-dire ceux dont

[Text]

money, and we have retailers and credit-card people who are caught up on the other side. Have you any concern about the difference there, because we have had at least one witness on the credit-card side that said: We do not think we should be drawn into this at all.

Mr. Harle: Mr. Chairman, I presume you are referring to the American Express group.

Mr. Philbrook: Yes.

Mr. Harle: Well, it is obvious that it is the general intention of Bill C-16 to reach all types of lenders. I think that is a very useful concept. Whether there are specific types of lenders that should be exempted from the provisions of the bill, that is something for which, obviously, we will have to wait to see what the regulations provide. I do not think you can have this type of legislation and not have it applied universally to all types of lending transactions—whether one credit-card system is within the terms of reference or another is. That is a matter, I suppose, for determination in individual cases.

Mr. Philbrook: That is not a current concern for you. Okay.

Second and last. Aside from the general difficulties and differences we have discussed, regarding, for example, mortgage provisions, are there any specific legislative conflicts you are concerned about in the mortgage area? Regarding the Mortgage Act, the Mortgage Brokers Act and so on, or the Trade Practices Act of Alberta, are there any specific concrete conflicts between this bill and certain provincial acts in relation to mortgages.

Mr. Harle: Not in relation to the ones that you have mentioned.

Mr. Philbrook: Okay, thank you very much.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Philbrook.

Members of the Committee, it would be superfluous to say that the brief you presented to us today, Mr. Minister, is extremely appreciated by all the members, and they have individually outlined the qualities of your brief. We thank you for taking time out of a busy schedule to come down to Ottawa to meet with the members of this Committee, and we would also like to extend thanks and best wishes to you and your associates.

Thank you very much.

The Witnesses: Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Meeting adjourned.

[Interpretation]

l'activité principale est de prêter de l'argent, et d'autre part il y a les détaillants et les compagnies de carte de crédit. Est-ce que la différence qui existe là vous préoccupe, car au moins un témoin représentant les sociétés de carte de crédit a dit: Nous pensons que nous ne devrions pas du tout être inclus.

M. Harle: Monsieur le président, je suppose que vous faites allusion au groupe American Express.

M. Philbrook: En effet.

M. Harle: Il est évident que le Bill C-16 vise à atteindre tous les types de prêteurs. Je crois que l'idée générale est d'une très grande utilité. Quant à savoir s'il existe des types précis de prêteurs qu'il faudrait exempter des dispositions du projet de loi, il faudra évidemment attendre de voir de quoi sera fait le règlement. Je ne crois pas que ce genre de loi puisse ne pas s'appliquer universellement à tous les types de transactions de prêts... Je suppose qu'il faudra déterminer dans chaque cas particulier si une société de carte de crédit est incluse dans la portée du projet de loi.

M. Philbrook: Cette question ne vous préoccupe pas particulièrement. Très bien.

A part les difficultés d'ordre général et les divergences dont nous avons parlé en ce qui concerne, par exemple, les dispositions relatives aux hypothèques, voyez-vous d'autres conflits législatifs précis dans le domaine des hypothèques? En ce qui concerne la Loi sur les hypothèques, la Loi sur les courtiers d'hypothèques et ainsi de suite, ou encore la *Trade Practices Act* de l'Alberta, entrevoyez-vous des conflits concrets et précis entre le présent projet de loi et certaines lois provinciales en matière d'hypothèques?

M. Harle: Non, je n'en vois pas en rapport avec les lois que vous avez mentionnées.

M. Philbrook: Très bien, je vous remercie beaucoup.

Le vice-président: Je vous remercie, monsieur Philbrook.

Il serait superflu de dire, monsieur le ministre, à quel point tous les membres du Comité ont apprécié le mémoire que vous nous avez présenté aujourd'hui, car chacun en a déjà souligné les qualités. Nous vous remercions d'avoir bien voulu ajouter à votre horaire assez chargé une visite à Ottawa pour rencontrer les membres du Comité, et nous aimerions également vous offrir nos meilleurs vœux ainsi qu'à vos collègues.

Nous vous remercions sincèrement.

Les témoins: Merci, monsieur le président.

Le vice-président: La séance est levée.

WITNESS—TÉMOIN

From the Government of Alberta:

The Honourable Graham L. Harle, Minister of Consumer
and Corporate Affairs

Du gouvernement de l'Alberta:

L'honorable Graham L. Harle, Ministre de la Consomma-
tion et des Corporations

CA 1 X C 29

-H39

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 11

Friday, February 4, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 11

Le vendredi 4 février 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

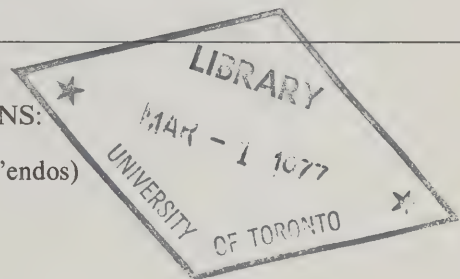
Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Brisco	Fortin
Clarke (<i>Vancouver Quadra</i>)	Gauthier (<i>Ottawa-Vanier</i>)
Clermont	Grafftey
De Bané	Gray
Flynn	Huntington

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Friday, February 4, 1977:

Mr. Clermont replaced Mrs. Appolloni;

Mr. De Bané replaced Mr. McRae;

Mr. Joyal replaced Mr. Condon.

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Joyal	Philbrook
Lajoie	Ritchie
Lambert (<i>Edmonton West</i>)	Rodriguez
Marceau	Stevens—20

Conformément à l'article 65(4)(b) du Règlement

Le vendredi 4 février 1977:

M. Clermont remplace M^{me} Appolloni;

M. De Bané remplace M. McRae;

M. Joyal remplace M. Condon.

MINUTES OF PROCEEDINGS

FRIDAY, FEBRUARY 4, 1977

(12)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 9:40 o'clock a.m. this day, the Vice-Chairman, Mr. Eymard Corbin, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Brisco, Clarke (*Vancouver Quadra*), Clermont, Gorbun, De Bané, Grafftey, Gray, Lajoie, Joyal, Marceau, Philbrook and Stevens.

Witnesses: From the "Fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins": Mr. Paul-Émile Charron, Secretary General; Mr. André Morin, Economist and Counsel, Governmental Affairs; Mr. Louis Tardif, Legal Counsel.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

Messrs. Charron and Morin made statements.

The witnesses answered questions.

At 11:12 o'clock a.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE VENDREDI 4 FÉVRIER 1977

(12)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 9 h 40, sous la présidence de M. Eymard Corbin, (vice-président).

Membres du Comité présents: MM. Brisco, Clarke, (*Vancouver Quadra*), Clermont, Corbin, De Bané, Grafftey, Gray, Lajoie, Joyal, Marceau, Philbrook et Stevens.

Témoins: De la «Fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins»: M. Paul-Émile Charron, secrétaire général; M. André Morin, économiste et conseiller aux affaires gouvernementales; M. Louis Tardif, directeur du contentieux.

Le Comité reprend l'étude du bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité poursuit l'étude de l'article 2.

MM. Charron et Morin font des déclarations.

Les témoins répondent aux questions.

A 11 h 12, le Comité suspend ses travaux, jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Friday, February 4, 1977

• 0942

[Text]

The Vice-Chairman: Order. A l'ordre s'il vous plaît.

Nous poursuivons ce matin l'étude du projet de loi C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants.

Nous sommes heureux d'accueillir ce matin de la Fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins: assis à ma droite, M. Paul-Émile Charron, secrétaire général, à côté de lui M. André Morin qui est économiste et conseiller aux affaires gouvernementales, M. René Croteau, directeur général, et assis au bout de la table, M. Louis Tardif, directeur du contentieux, M. Yves Tétrault qui est assis près du mur, est le directeur général de la Fédération de Montréal des Caisses populaires Desjardins. Et dans la salle se trouve M. André Fecteau, le directeur général de la Fédération des Caisses d'établissements du Québec. Messieurs, soyez les bienvenus chez nous. Je vous demanderais sans plus tarder, de bien vouloir nous présenter votre mémoire. Monsieur Charron, vous avez la parole.

M. Paul-Émile Charron (Secrétaire général, Fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins): Monsieur le président, messieurs les membres du Comité, je voudrais vous remercier bien chaleureusement pour nous avoir donné l'occasion de vous rencontrer ce matin afin de vous exposer le point de vue de toutes les Caisses populaires, les Caisses d'économies, et de coopératives d'épargne et de crédit de la province de Québec. Elles sont ici représentées par leurs différentes fédérations; il y a six fédérations qui regroupent toutes les caisses d'épargne et de crédit du Québec. D'autre part le mémoire que nous vous présentons ce matin est le point de vue de toutes ces Caisses d'épargne et de crédit regroupées dans les six fédérations. Ce mémoire a été préparé par la Fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins en collaboration étroite avec les cinq autres fédérations de Caisses d'épargne et de crédit, toutes les coopératives d'épargne et de crédit régies par la Loi des Caisses d'épargne et de crédit du Québec. Vous avez donc devant vous les représentants des Caisses d'épargne et de crédit, coopératives d'épargne et de crédit du Québec; elles sont toutes là, et elles sont représentées par ces différentes fédérations qui ont signé conjointement ce mémoire.

Ceci dit, j'invite à prendre la parole devant vous M. Morin, économiste, qui est au service de la Fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins depuis de nombreuses années. On dit qu'il est conseiller aux affaires gouvernementales, mais il ne faut pas se leurrer, c'est pour le compte de la Fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins. Il est le lien entre les Caisses populaires Desjardins et les gouvernements, provincial et fédéral. Je tiens à insister là-dessus. M. Morin est économiste et il sert la Fédération depuis de nombreuses années. Il est parfaitement au courant des problèmes. J'invite donc M. Morin, avec votre permission monsieur le président, à vous résumer nos suggestions.

Le président: Merci bien monsieur Charron. Monsieur Morin s'il vous plaît.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le vendredi 4 février 1977

[Interpretation]

Le vice-président: A l'ordre, s'il vous plaît. Order, please.

This morning, we resume consideration of Bill C-16, an Act to Provide for the Protection of Borrowers and Depositors.

We are happy to welcome the Fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins. Mr. Paul-Émile Charron, general secretary, is seated on my right; beside him is Mr. André Morin, an economist and adviser for governmental affairs; Mr. René Croteau, general director; and, seated at the far end of the table, Mr. Louis Tardif, the director of the legal division. Mr. Yves Tétrault, general director of the Fédération de Montréal des Caisses populaires Desjardins, is seated along the wall. Somewhere in the room is Mr. André Fecteau, general director of the Fédération des Caisses d'établissements du Québec. Gentlemen, you are most welcome. May I ask you now to present your brief. Mr. Charron, you have the floor.

Mr. Paul-Émile Charron (General Secretary, Fédération de Québec des Caisses Populaires Desjardins): Mr. Chairman, honourable members, I would like to thank you most warmly for providing us with the opportunity to meet with you this morning and present to you the views of all Caisses populaires, credit unions, savings and credit co-operatives of the province of Quebec. They are represented here by their various federations. There are six federations grouping all the savings and credit unions of Quebec. The brief we intend to present this morning gives the views of all the savings and credit unions forming those six federations. The brief was prepared by the Fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins in close co-operation with the five other federations of savings and credit unions, and of the savings and credit co-operatives covered by the Quebec Savings and Credit Unions Act. In other words, you have before you representatives of the savings and credit unions, as well as of the savings and credit co-operatives of Quebec. They are all represented here by the various federations which are jointly presenting the brief.

May I now give the floor to Mr. Morin, an economist who has been working for the Fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins for quite a number of years. We say that he is a counsel for governmental affairs, but do not get any ideas, he does it for the Fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins. He is the link between the Caisses populaires Desjardins and the provincial and federal governments. I insist on the fact that Mr. Morin is an economist and he has been serving the Federation for a number of years now. He knows very well all the problems. So, with your permission, Mr. Chairman, I will now ask Mr. Morin to sum up our suggestions.

The Chairman: Thank you, Mr. Charron. Mr. Morin, please.

[Texte]

M. André Morin (Économiste et conseiller aux affaires gouvernementales, Fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins): Monsieur le président, les caisses d'épargne et crédit, par vocation, ont toujours été préoccupées par la protection de leurs membres tant comme emprunteurs que comme déposants. C'est vous dire l'intérêt qu'ils ont dans ce projet de loi sur la protection des emprunteurs et des déposants. Et ils sont entièrement d'accord avec plusieurs objectifs poursuivis par ce projet de loi, notamment la divulgation de certains renseignements qui sont nécessaires au consommateur pour lui permettre de prendre une décision éclairée lorsqu'il effectue un dépôt ou un emprunt; notamment aussi quant à la reconnaissance du droit au remboursement anticipé pour l'emprunteur et cela sans pénalité pour les prêts personnels, et avec une légère pénalité pour les prêts hypothécaires.

• 0945

Nous vous signalons tout de suite que dans les caisses d'épargne-crédit ce principe est reconnu depuis longtemps et même les prêts hypothécaires peuvent être remboursés sans pénalité avant terme, évidemment.

Nous sommes d'accord aussi avec votre préoccupation d'établir un taux d'intérêt injustifié et un taux d'intérêt illégal et d'essayer ainsi de mettre un frein au *shylocking* et aux abus que l'on connaît dans ce domaine.

Les grands objectifs de la Loi sont donc entièrement en accord avec les objectifs qu'ont toujours poursuivis les Caisses populaires. Lorsque nous entrons dans le détail de la Loi, toutefois, nous voyons des problèmes à l'horizon et c'est sur ces problèmes-là surtout que nous aimerions insister ce matin pour essayer d'y remédier avant que la Loi n'entre en fonction.

J'aimerais résumer à grand trait. Nous voyons des problèmes du côté constitutionnel; nous voyons quelques problèmes reliés à la nature des Caisses populaires et aussi à des détails, je dirais, qui sont contenus dans la loi et nous aimerions insister, comme troisième point de cet exposé, sur la question de la rémunération de l'épargne qui nous laisse songeurs, telle qu'envisagée actuellement dans le projet de loi.

Au sujet de l'aspect constitutionnel, monsieur le président, nos conseillers juridiques ont fouillé cette question; ils n'ont pas voulu tirer la ligne, mais on est conscient que l'intérêt de l'argent relève de la juridiction du Parlement canadien. Mais, par contre, on nous dit que la constitution des compagnies pour des objets provinciaux, la propriété et les droits civils et toutes les matières qui, dans la province, sont d'une nature purement locale ou privée, on nous dit que ceci relèverait de la juridiction des provinces. Et nous ne sommes pas convaincus que le projet de loi dans sa forme actuelle ne dépasse pas la juridiction du fédéral. Il nous semble que tel que le projet de loi se présente, il y a des possibilités de guerre juridique en arrière de ce projet de loi. Et les Caisses populaires ne sont pas intéressées à ces guerres juridiques interminables entre les deux niveaux de gouvernement.

Ce que nous aimerions beaucoup voir c'est une coordination entre les deux paliers de gouvernement à l'œuvre au pays. Et cette coordination, dans notre esprit, viserait à amasser l'expérience acquise déjà aux deux niveaux de gouvernement. Beaucoup de provinces, presque toutes les provinces, ont des

[Interprétation]

Mr. André Morin (Economist and Counsel for governmental affairs, Fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins): Mr. Chairman, because of their own nature, the savings and credit unions have always been concerned about the protection of their members, whether they be borrowers or depositors. This shows you their interest in this bill on borrowers and depositors. They agree entirely with many of the goals of the bill, including the disclosure of certain information that the consumer needs to have in order to be able to take a wise decision when he makes a deposit or when he borrows; also with the right of the borrower to make a prepayment without penalty for all personal loans and with a small penalty for mortgage loans.

I would like to add that savings and credit unions have recognized this principle a long time ago and that mortgage loans can be reimbursed without penalty if they are made as a prepayment.

We also understand your concern in wanting to establish an unwarranted interest rate and a criminal interest rate in order to try to stop shylocking and all other abuses.

The bill agrees entirely with the objectives that have always had our caisses populaires. However, when we look at the bill in detail, we foresee some problems which I would like to discuss with you this morning before the bill becomes law.

I would now like to outline those difficulties. We foresee some constitutional problems; we also foresee other problems related to the nature itself of our caisse populaires and also to certain details of the bill; third, we would like to discuss the payment of savings which, as envisaged by the bill, does not entirely satisfy us.

First, Mr. Chairman, on the constitutional aspect of the problem. Our legal advisers studied the matter and did not want to draw the line, since everyone knows that the interest on money is within the ambit of the Canadian Parliament. However, they tell us that all provincial matters within the constitution of companies, like property, civil rights and all other matters which are within a province, purely local or private matters, are of provincial jurisdiction. We are not satisfied that the bill in its present form is actually within the federal government's jurisdiction. The present bill can give rise to legal problems, and the caisses populaires are not interested in endless legal wars between the two levels of government.

We would rather see the two levels of government coordinate their action. Through this cooperation, both levels would share the experience they have already acquired. Most of the provinces have adopted, years ago, laws to protect the consumer and have had a lot of experience in that area.

[Text]

lois de protection des consommateurs qui existent depuis plusieurs années et ont accumulé de l'expérience dans ce secteur.

Du côté du fédéral, nous sommes conscients aussi que le gouvernement fédéral a des hauts fonctionnaires très spécialisés qui ont aussi des expériences très valables dans ce secteur, et ce que nous aimerions, c'est que ces expériences, à ces deux niveaux de gouvernement, puissent être échangées et qu'on essaie de dégager de ces rencontres fédérales-provinciales un consensus sur ce que devrait être une législation qui pourrait être appliquée au niveau fédéral pour les institutions de juridiction fédérale et au niveau provincial pour les institutions de juridiction provinciale.

Ce qui nous préoccupe donc, c'est d'abord de faire la somme de l'expérience acquise, des ressources que nous avons dans ce secteur-là et le deuxième point de vue en arrière de cette coordination serait d'éviter toute double juridiction notamment, pour les institutions de caractère provincial. Nous sommes préoccupés par les empiètements de juridiction notamment quant à l'utilisation de formules, la tenue des registres et les détails de ce genre, quant à la production de la part et quant à l'inspection. Nous voudrions éviter à tout prix de tomber sous une double juridiction, avec le gouvernement provincial nous donnant des instructions ou des directives dans ce secteur, alors que les directives arrivant du gouvernement fédéral pourraient être différentes.

• 0950

Si on regarde les différents points de la loi sur cette question de coordination, nous avons donné dans notre mémoire l'exemple de l'assurance-dépôt où précisément il y a eu une coordination entre le fédéral et les provinces, la province de Québec particulièrement, et il nous semble que ceci pourrait se constituer également dans un domaine aussi important que la protection des déposants et des emprunteurs.

Quand on retourne au contenu de la loi, on est surpris de retrouver que les Caisses populaires sont traitées dans cette loi avec les banques à charte et un peu avec les Shylocks aussi. Vous êtes conscient, monsieur le président, que les Caisses populaires ce sont des coopératives qui transigent uniquement avec leurs membres, que les taux d'intérêt dans les Caisses populaire sont fixés au niveau local par le conseil d'administration local et que tous les membres peuvent s'exprimer en assemblée générale sur ces sujets. Si un membre n'est pas satisfait des taux d'intérêt reçus ou est mécontent des taux d'intérêt exigés, il peut toujours faire ressortir son point de vue à l'assemblée générale annuelle de sa caisse. Et même s'il est intimidé par cette assemblée générale, je vous signale que la décision de ce taux d'intérêt a été fixé par les administrateurs locaux et que ce sont des gens de son milieu qu'il peut rencontrer individuellement.

Alors ceci nous paraît être très différent de la situation de l'emprunteur, par exemple, dans une compagnie de finance ou dans une banque où les taux d'intérêt exigés ont été décidés bien loin de chez lui. Ici dans une caisse d'épargne crédit les taux d'intérêt exigés sont toujours fixés au niveau local.

Vous êtes conscient aussi, monsieur le président, que dans une caisse d'épargne et de crédit les surplus à la fin de l'année,

[Interpretation]

As far as the federal government is concerned, we are aware that its senior officers specialized in that field have also a lot of experience. We would like to see both levels of government come together in order to exchange information on their respective experience in order to evolve a consensus on legislation which could be applied at the federal level, in all institutions of federal jurisdiction, and at the provincial level, in all institutions of provincial jurisdiction.

Our first concern is to sum up all experience acquired at both levels and all our resources in that sector; second, this cooperation would help to avoid a dual jurisdiction in provincial institutions. We are also preoccupied with the infringement of jurisdiction in areas like the use of forms, the maintaining of registers, etcetera, and in areas like the production of the share and inspection. At all cost, we wish to avoid coming under a double jurisdiction, with the provincial government giving us instructions or guidelines, while the federal government's guidelines might be different.

With regard to the different aspects of the bill on the question of co-ordination, we give, in our brief, the example of insured deposits for which there was co-ordination between the federal and the provinces, especially the province of Quebec; we feel that this co-ordination could be continued in an area as important as the protection of depositors and borrowers.

When one studies the content of the bill, one is surprised to find that the caisses populaires are put in the same lot as chartered banks and even with shylocks. You know of course, Mr. Chairman, that the caisses populaires are co-operatives which only do business with their members, that the interest rates are set at the local level by the local administration board and that all members can express their views on these matters at the annual meeting. If a member is not satisfied with the interest rate he has received or with the interest rate he has been charged, he can always bring up the matter at the annual meeting of his caisse, and though he might be intimidated by the number of people assembled, I should like to point out that the decision setting the interest rate was made by the local administrators, people of his own milieu whom he can meet on a private basis.

The situation is therefore quite different from that of the borrower who goes to a finance company or to a bank where the interest rates that are being charged have been set far away. In the case of a credit union, the interest rates have been set at the local level.

You undoubtedly know as well, Mr. Chairman, that in the case of a credit union, at the end of the year, the operational

[Texte]

les surplus d'opérations que l'on appelle profits dans les autres institutions financières, ces surplus-là après avoir prévu aux réserves nécessaires pour assurer la stabilité de l'organisme, sont retournés aux membres. S'il n'y a donc pas de fuite vers d'autres personnes et si les taux d'intérêt n'ont pas été à la satisfaction d'un emprunteur, par exemple, il est possible qu'il y ait une ristourne à la fin de l'année, et cette ristourne-là n'est pas négligeable; quant à nous c'est un montant de 13.5 millions de dollars uniquement pour les Caisses populaires affiliées à notre Fédération en 1975.

Nous voudrions passer rapidement sur les points qui nous préoccupent. Nous avons signalé que dans les Caisses populaires les taux d'intérêt sont les mêmes pour tous les emprunteurs avec peut-être une nuance pour les prêts qui sont garantis par des épargnes dans la caisse. Mais pour les prêts qui ne sont pas garantis il n'y a aucune référence à l'âge de l'individu, à la connaissance des affaires, à sa situation financière, ou à sa santé physique ou mentale. Tous les membres des caisses populaires sont toujours traités sur un même pied. Le projet de loi parle de prêts hypothécaires à taux variables, et pour protéger le déposant on suggère que ce taux variable soit rattaché, si vous voulez, aux fluctuations de l'épargne remboursable à demande dans les banques à charte. Ceci nous paraît inacceptable. Il s'agit de prêts hypothécaires, donc, qui existent pour un terme donné. Et si vous voulez référer à un taux, un autre taux à l'épargne qui fluctue, il vous faudrait référer aux taux des dépôts à terme, qui eux aussi sont pour un terme donné. Et enfin nous voudrions éviter une référence aux banques à charte puisque chez nous les taux sont discutés localement et que l'essentiel c'est peut-être de répondre au milieu où travaille la caisse populaire, et que les taux fixés dans les banques à charte, souvent très loin du milieu où opère la caisse, ne nous paraissent pas nécessairement reliés à la situation locale. Nous avons touché aux versements par la poste, aux versements échus, à la conservation des documents; nous trouvons inacceptable que les Caisses populaires aient à demander à un directeur fédéral la permission de détruire des documents. Voyez-vous, selon notre conception de la concertation, il devrait y avoir une législation provinciale parlant de la protection des déposants et des emprunteurs et qui serait parallèle à une législation fédérale. Et on devrait retrouver, à ce moment-là, un directeur provincial qui, lui, pourrait se préoccuper de ces questions administratives.

• 0955

Le même raisonnement que je viens de faire pour ce directeur fédéral vaut aussi pour la question de l'inspection.

Nous abordons le troisième point, la question de la rémunération de l'épargne. En page 17, de notre mémoire, nous avons voulu chiffrer le problème avec un exemple concret et simplement pour faire ressortir que nous sommes bien conscients, et vous l'êtes certainement aussi, qu'une capitalisation mensuelle, une obligation de rémunérer l'épargne à une fréquence mensuelle coûte plus chère en intérêt pour un même taux à cause de l'intérêt composé. C'est ce que le tableau vise à illustrer. Nous sortons aussi, comme deuxième remarque sur cette obligation de rémunérer l'épargne mensuellement, qu'il y a des

[Interprétation]

surplus called, in other financial institutions, profits, are, after the necessary reserves have been set aside to stabilize the organization, returned to the members. The money is therefore not leaked out of the organization and if the interest rate demanded was not to the satisfaction of a borrower, it is possible for him to get a kick-back at the end of the year, a kick-back which is never negligible; in our case, for the sole Caisses Populaires affiliated with our federation, in 1975, we returned 13.5 million dollars to our members.

We should like to review quickly the points which cause us concern. We have already indicated that in the caisses populaires, interest rates are the same for all borrowers, except perhaps in the case of loans guaranteed by savings. But in the case of all loans not so guaranteed, we take no account of the age of the individual, of his knowledge of business, of his financial situation, of his physical or mental health. All members of the caisses populaires are always treated the same way. In the bill, there is mention of variable mortgage rates; in order to protect the depositor, it is suggested that this variable rate be aligned to the fluctuations of the non-chequing savings deposits in chartered banks. To us, this is unacceptable. Mortgages are loans for a fixed period. If you wish to base yourself on a rate, a fluctuating savings rate, then you must base yourself on the term deposit rate which is also a fixed period rate. The point is, of course, that we should like to avoid all reference to chartered banks since, in our case, interest rates are discussed locally and that essentially we strive to answer the needs of the milieu where the caisse populaire is situated, whereas fixed interest rates found in chartered banks are often set in far away places and to not, to our mind, have any bearing on the local situation. We have discussed mail deposits, matured deposits and the conservation of documents; we think it is unacceptable that the Caisses populaires have to ask a federal director for permission to destroy documents. You see, according to our conception of collaboration, there should exist a provincial legislation allowing for protection of depositors and borrowers and that would be parallel to federal legislation. Then you should have a provincial director who could settle these administrative problems.

The same reasoning about the federal director also applies to the inspection problem.

We are now getting to the third point, the question of return on savings. On page 17 of our report, we tried to work out this problem in numbers with a concrete example if only to emphasize the fact that we are fully conscious, as you must also be, that monthly capitalization, the obligation to pay the returns on savings on a monthly basis costs more in terms of interest for the same rate because of compound interest. The graph illustrates that fact. As a second observation on this obligation to pay the returns on savings on a monthly basis, we submit

[Text]

frais d'administration évidemment plus élevés reliés à cette fréquence plus grande de rémunération.

Après avoir signalé qu'un intérêt versé mensuellement est plus dispendieux qu'un intérêt versé annuellement, nous avons parlé d'une base de comparaison entre les institutions financières et nous nous sommes permis de nous référer aux obligations d'épargne du gouvernement du Canada qui sont rémunérées annuellement, seulement. Si les institutions financières étaient tenues de rémunérer les épargnes sur une fréquence mensuelle, nous ne voyons pas pourquoi le gouvernement fédéral ne devrait pas aussi rémunérer les quelque \$15 milliards d'épargnes qu'il reçoit des Canadiens dans les obligations d'épargne.

Revenant aux coûts d'administration et essayant de les regarder d'une façon plus précise, nous soulignons que les coûts d'administration pour verser les intérêts ne sont pas reliés à l'importance des comptes mais au nombre de comptes. C'est le grand nombre de comptes qui devient un facteur très dispendieux et il est, évidemment, relié à la fréquence à laquelle les intérêts sont calculés.

Nous vous signalons, quant à cette importance des comptes *versus* la fréquence, que 44 p. 100 des membres des Caisses populaires ont moins de \$100 à l'épargne dans une Caisse populaire et que 67 p. 100 y ont moins que \$500. Et nous vous donnons, au bas de la page 20, un tableau montrant pour ces comptes de \$100 ou de \$500 quels intérêts additionnels ils pourraient recevoir en vertu d'un intérêt versé à tous les mois; et on y réalise que, pour un compte de \$100, le déposant recevrait 04c. de plus par année s'il était payé à tous les mois que s'il était payé annuellement, seulement. Nous vous signalons que, selon nos estimés à la page 21, en présupposant le calcul d'un intérêt, son versement au compte coûte 20c. seulement et il en coûterait \$2.20 de plus en frais administratifs pour donner ce 04c. de plus aux membres qui ont \$100 ou moins. Et nous vous signalons, nous vous répétons que ceci représente quelque chose comme 1,5 millions de membres de Caisses populaires chez nous.

Nous ne sommes pas convaincus que la satisfaction des déposants sera beaucoup plus grande, s'ils reçoivent une rémunération mensuelle, que s'ils reçoivent une rémunération trimestrielle ou semestrielle. Pour la majorité des gens, presque les deux tiers des membres, la rémunération à l'épargne, et notamment à l'épargne avec opération, est un petit montant; et nous ne voyons pas au moins pour les 45 p. 100 de membres qui peuvent recevoir peut-être 25c. par mois au lieu de \$1.50 par semestre, nous ne voyons pas tellement plus de satisfaction dans cette rémunération mensuelle. Enfin, nous signalons au bas de la page 21, une crainte grave que nous avons: c'est-à-dire que les institutions financières pour satisfaire à ces exigences comptables et à ces calculs d'intérêt plus dispendieux, soient amenées à baisser les taux d'intérêt ou même à ne plus rémunérer la petite épargne. Et ceci c'est une crainte qui nous préoccupe vraiment.

• 1000

A la page 22, nous discutons des bases de rémunération. Nous avons parlé tantôt de la fréquence des intérêts payés. Ici,

[Interpretation]

that the administrative expenses are obviously higher since the returns are paid more frequently.

After pointing out that interest paid on a monthly basis are more expensive than interest paid on a yearly basis, we have discussed a comparison basis between financial institutions, and we took the liberty of referring to the Canada Savings Bonds whose returns are paid annually only. If the financial institutions had to pay their returns on savings on a monthly basis, we do not see why the federal government should not also have to pay their returns on the approximately \$15 billion in savings it receives from Canadians through savings bonds.

Coming back to administrative costs and trying to study them in a more precise fashion, we emphasize the fact that administrative costs for the payment of interest are not related to the importance of the accounts but to their quantity. It is the massive number of accounts that constitutes a very expensive factor which is obviously related to the frequency at which the interests are calculated.

About the importance of the accounts versus frequency, we point out that 44 per cent of the members of the Caisses populaires have less than \$100 in savings in their accounts and that 67 per cent have less than \$500. At the bottom of page 20, a graph shows for these accounts varying from \$100 to \$500, what additional interests could be received if interests were paid every month; and we see that for an account of \$100, the depositor would receive four cents more each year if he was paid monthly instead of being paid annually. We point out that according to our calculations on page 21, crediting the calculated interest to the account costs only 20 cents and it would cost \$2.20 more in administrative costs to give this additional four cents to the members with an account of \$100 or less. And we point out once more also, that these accounts represent some \$1.5 million members of caisses populaires.

We are not convinced that the depositors would be much more satisfied if they received a monthly return, instead of receiving a quarterly or bi-annual payment. For a majority of people, almost two-thirds of our members, the return on savings, namely savings with chequing privilege, constitutes a small sum; at least for 45 per cent of members who might receive 25 cents a month instead of \$1.50 twice a year, we do not see how this monthly return payment could bring about much more satisfaction. Finally, at the bottom of page 21, we speak of the deep concern that we have, namely that financial institutions, in order to be able to save more costly accounting procedures and interest figures, might be forced to lower the interest rate and no longer remunerate small savings. This, we fear enormously.

At page 22, we deal with the basis of remuneration. Earlier, we spoke of the number of times at which interest is to be

[Texte]

à la page 22, nous parlons de la base de rémunération. Les épargnes devraient-elles être rémunérées sur une base de solde minimum pour une période donnée ou sur une base de solde moyen quotidien? Il semble bien dans le projet de loi et surtout dans les commentaires auxquels il a donné lieu dans les journaux, il semble bien qu'on voudrait faire le procès des institutions financières et les accuser d'injustice parce qu'elles rémunèrent l'épargne souvent sur des bases de solde minimum.

En contrepartie de cela, pour solutionner ce problème, on s'orienterait vers des soldes des rémunérations basées sur des soldes moyens quotidiens. Avant de tirer la ligne là-dessus, nous nous sommes demandés qui était avantagé par chaque mode de calcul. Et à partir de l'exemple donné au bas de la page 22, selon nous, un solde moyen quotidien favorise les comptes instables en ne donnant aucune rémunération additionnelle aux comptes stables, qui ne fluctuent pas ou qui fluctuent très peu. Par contre, le solde moyen quotidien va avantager grandement les comptes qui fluctuent beaucoup. Et plus les comptes sont variés, plus la rémunération basée sur un solde moyen quotidien devient favorable aux titulaires de ces comptes. Nous savons monsieur le président, que dans les institutions financières, les comptes qui fluctuent beaucoup sont précisément les comptes déjà les plus dispendieux à administrer malgré quelques charges administratives que l'on peut retrouver sur de tels comptes. Ils causent beaucoup d'écritures comptables ou de frais d'écritures comptables. Nous devons des réserves importantes en numéraire pour répondre aux besoins de ces comptes-là. Nous supportons un transit important relié à la fluctuation de ces comptes-là. Ce sont définitivement les comptes les plus dispendieux à administrer et nous trouverions étonnant qu'une législation oblige les institutions financières à rémunérer davantage ce genre de compte qui reçoit déjà, selon nous, un excellent traitement en services rendus.

Nous signalons aussi, à la page 23, un deuxième point de vue à savoir que, selon nous, le solde moyen quotidien risque de défavoriser les comptes stables. Il est clair pour tout le monde qu'une rémunération basée sur un solde moyen quotidien coûterait beaucoup plus cher à une institution financière pour un même taux d'intérêt. Le projet de loi est préoccupé du mode de calcul, mais il ne dit encore rien du taux d'intérêt, et ce que nous craignons c'est que plutôt de donner 3 p. 100 sur un solde minimum, les institutions financières s'orientent vers un 2 p. 100 ou 1.75 p. 100 sur un solde moyen quotidien. Nous tenons à noter que si ceci survient, tous les comptes stables auront perdu à l'échange. Enfin, le solde moyen quotidien ignore les coûts du transit. Nous l'avons illustré par un exemple. Je pense que vous êtes familiers avec ceci. Je ne voudrais pas le détailler davantage. A la page 25, nous signalons le phénomène bien connu selon lequel le solde moyen quotidien entraîne des coûts administratifs très élevés lorsque le capital rémunéré fluctue. Ici, pour être très concrets, nous avons parlé de chaque sorte de solde, de chaque forme d'épargne. Et vous êtes conscients que les dépôts à terme reçoivent déjà des rémunérations basées sur un solde quotidien parce qu'ils sont stables et précisément c'est facile à calculer. L'épargne stable reçoit presque partout une rémunération basée sur un solde

[Interprétation]

calculated and paid. We now come to the basis of remuneration. Should savings bear interest on the basis of the minimum balance for a given period or on the basis of an average daily balance? Judging by the bill and by the comments which it generated in the newspapers, it would seem that financial institutions are being judged and decried as unfair because they often remunerate savings on the basis of the minimum balance.

To counteract this, there would be a tendency to have the interest paid according to the average daily balance. Before we came to a conclusion on this, we tried to ask ourselves who benefited in each case. We think that the example given at the bottom of page 22 shows that the average daily balance favours accounts that are unstable and add nothing to the returns of stable accounts, which do not change or change very little. The accounts that fluctuate the most stand to gain enormously from this period. The more the accounts vary, the more remuneration on the basis of an average daily balance becomes profitable. And we all know in our field, that it is precisely the accounts that vary the most that are the most costly to administer, notwithstanding the service charges which they generate. They give rise to many accounting operations and these operations cost money. Furthermore, we must have on hand very large sums of money in cash to contend with these fluctuations. These are the accounts that are the more costly to administer and we are surprised that a bill would want to force the financial institutions to remunerate them more since they already receive an excellent service in our opinion.

We make another point on page 23, and it is that we think the average daily balance risks of being unfair to stable accounts. Everyone surely realizes that remuneration based on an average daily balance costs a great deal more than interest at the same rate. The bill only deals with the method of calculation, it does not go into interest rates to this point, so we fear that the financial institutions, instead of giving 3 per cent on the minimum balance will tend to go for 2 per cent or 1.75 per cent on the average daily balance. If this eventually ever comes about, all the stable accounts will lose something in the process. Finally, the average daily balance ignores transit costs. We give an example that illustrates the point very well. You probably all know it. I do not have to elaborate. On page 25, we state once more that the average daily balance brings with it very high administration costs when the remunerated capital fluctuates. Here, in a very concrete sense, we go over each type of savings. You are all aware that term deposits are remunerated on the basis of the average daily balance because they are the most stable and are easy to calculate. Everywhere stable savings are rewarded by an interest on a minimum monthly balance taking into account its variations. We think that this is fair.

[Text]

minimum mensuel, et tenant compte des variations qu'elle connaît, et du transit qu'elle cause, ceci nous paraît équitable.

• 1005

Quant à l'épargne avec opérations, c'est celle qui fluctue le plus, les remarques que nous avons faites s'appliquent déjà à ce genre d'épargne.

Étant donné le grand nombre de comptes, 99 p. 100 des membres de Caisses populaires ont un compte d'épargne avec opérations, étant donné donc le grand nombre de comptes qu'il y a là et les fluctuations que l'on connaît, il nous semble administrativement impensable de vouloir rémunérer ces comptes sur une base de moyenne quotidienne sans l'aide de l'ordinateur. Même avec l'aide de l'ordinateur, pour les raisons déjà invoquées, nous ne sommes pas convaincus que l'équité milite en faveur d'une rémunération basée sur un solde moyen quotidien.

Nous signalons aussi, évidemment, la possibilité de ristourne à la fin de l'année mais j'y reviendrai plus tard.

Au bas de la page 26 et au bas de la page 27, il y a un commentaire aussi que l'on aimerait faire. Selon nous l'épargne avec opérations n'est pas une épargne axée sur un rendement. Dans toutes les Caisses populaires, les taux d'intérêt à l'épargne avec opérations sont bien affichés et à côté on affiche le taux de l'épargne stable qui évidemment est bien supérieure. Nous croyons que l'épargne avec opérations est beaucoup plus un produit de convenance, une sécurité pour le déposant, une réserve pour l'imprévu, réserve à laquelle il peut accéder n'importe quand, même à distance. Nous vous signalons que ce besoin de sécurité, d'avoir cette petite réserve, cette poire pour la soif, n'est pas unique chez nous et nous nous référons à l'expérience américaine où les dépôts retirables par chèques aux États-Unis ne reçoivent aucun intérêt, et la législation américaine est explicite là-dessus, depuis 1933.

Si on revient à notre discussion de base, solde moyen versus solde minimum, il convient aussi de regarder de près le solde minimum et nous nous sommes permis de le faire. A la page 27 nous devons reconnaître que votre projet de loi a attiré notre attention sur ce point et nous reconnaissons qu'un solde minimum est d'autant moins rémunérateur et d'autant plus susceptible d'être injuste pour les nouveaux déposants ou ceux qui doivent se retirer, que la période d'application de ce solde minimum est longue. Nous vous donnerons dans le deuxième paragraphe du bas de la page 27, les équivalences d'intérêt chez nous. Et les statistiques basées sur plusieurs milliers de comptes nous font croire que l'intérêt payé sur un solde minimum mensuel équivaut pour l'ensemble des comptes à environ 80 p. 100 du taux nominal. Laissez-moi traduire ceci: si on donne 3 p. 100 d'intérêt sur de l'épargne avec opérations et qu'on rémunère cette épargne-là à partir d'un solde minimum mensuel, ceci coûte à la caisse environ 2.4 p. 100 d'intérêt. (80 p. 100 de 3 p. 100 valent 2.4 p. 100, d'accord?) Si on parle d'un solde minimum trimestriel, le coût à la caisse est encore plus faible et nous serons à ce moment-là à 2.1 p. 100, (70 p. 100 de 3 p. 100); avec un solde minimum semestriel, nous serions à ce moment-là avec un rendement effectif moyen pour l'ensemble de 1.8 p. 100. C'est que cela coûte à la

[Interpretation]

Now, in the case of operational savings which brings a lot of fluctuations our comments do already apply to that kind of savings.

In view of the great number of accounts, as 99 per cent of credit union members have a savings account with chequing privileges, it seems to us that interest could not be calculated on a daily average without the help of a computer. Even in that case we are not sure that it would be equitable to give remuneration based on a daily average balance.

We also point out to the possibility of a refund at the end of the year but I will come back on this point.

At the bottom of pages 26 and 27 there would be a comment to make as we believe that operational savings is not a return-oriented savings account. In all the Caisses populaires the interest rates on operational savings are well publicized near the stable savings rate which of course is much higher. We believe that operational savings is more a convenient way for the depositor to have a reserve for an unexpected situation, on which he can rely at any time even when he is far away. We would point out that this security need to have a small reserve in case of difficulty, is not a unique feature in our country as in the States a chequing account does not bring any interest and the American legislation is pretty clear on that point since 1933.

To come back to our basic argument, the minimum balance versus the average balance, we have to examine pretty closely this minimum balance. So that is what we did, at page 27 we make the comment that your bill has drawn our attention on this question and we recognize that a minimum balance is far less rewarding and could be much more unfair for the new depositors or those who have to withdraw and that the period involved in that case of a minimum balance is much stronger. We will give you in the second paragraph at the bottom of page 27, the equivalent interest in our area. And statistical data based on several thousand accounts leads us to believe that paid interest on a monthly minimum balance equivalent for the totality of the accounts to 80 per cent of the nominal rate. I would interpret this as follows: If you give 3 per cent interest on operational savings and remunerate this savings account on a monthly minimum balance it would cost the credit union about 2.4 per cent interest (80 per cent of 3 per cent equivalent to 2.4 per cent), right? When you take a quarterly minimum balance, the cost for the credit union is even lower and would be 2.1 per cent (70 per cent of 3 per cent); with a quarterly minimum balance, the average return would be for the totality at 1.8 per cent. It would cost more to the credit union but we want to repeat, Mr. Chairman, that

[Texte]

caisse, mais nous vous rappelons, monsieur le président, que tous ceux qui ont des comptes stables, même si on paye sur le solde minimum, reçoivent le rendement effectif. Alors nous ne touchons pas davantage à l'épargne, le capital social pour des raisons qui nous paraissent évidentes devraient être exclues du champ d'application de la loi. Nos recommandations sont simples et se retrouvent à la page 29. Nous recommandons que les institutions financières ne soient pas tenues de rémunérer l'épargne à des fréquences plus rapprochées que trimestriellement; à la page 30: qu'elles ne soient pas tenues de rémunérer l'épargne sur la base de soldes moyens quotidiens. Et dans le milieu: que les institutions financières ne puissent rémunérer l'épargne sur la base de «soldes minimum» autres que mensuels. C'est difficile à comprendre, je le redis d'une autre façon. Si une institution financière rémunère l'épargne sur une base de soldes minimum, on devrait exiger que ce soit le solde minimum mensuel et non sur des périodes plus longues. Et on recommande que le capital social soit exclu du champ d'application de la loi.

• 1010

Enfin, dernier détail, nous vous signalons, monsieur le président, que nous avons des problèmes avec les préoccupations du projet de loi quant à la publicité. Nous voudrions continuer à faire une publicité régionale pour faire connaître le service de la Caisse populaire. Et comme toute publicité, selon le projet de loi, devrait être accompagnée d'un tableau des taux d'intérêts, ceci nous cause des problèmes, parce que les taux ne sont pas les mêmes partout dans les Caisses populaires. Nous signalons aussi que le "phénomène ristourne" change d'une façon importante le taux d'intérêt dans plusieurs Caisses, et que ces ristournes-là ne peuvent pas être annoncées à l'avance et sont le résultat des opérations à la fin de l'année.

Je vous ai signalé plus tôt, monsieur le président, que les ristournes sont de l'ordre de 14 millions de dollars dans les Caisses de notre groupe en 1975; mais je voudrais utiliser l'exemple de la Caisse de Granby pour faire ressortir ce point. La Caisse de Granby, qui a 20,000 membres environ et des actifs de 50 millions de dollars, a donné à ses membres des ristournes pour un montant de 718,000 dollars en 1976. Et ceci s'est traduit par une addition de 30 p. 100 à l'intérêt déjà versé à l'épargne avec opérations. C'est un exemple qui a eu des ristournes à l'épargne et sur frais, mais 30 p. 100 d'intérêts additionnels ont été donnés aux membres qui avaient des comptes d'épargne avec opérations. C'est dire que, si un membre avait reçu \$100 d'intérêt sur son compte d'épargne avec opérations, on lui a donné une ristourne de \$30 à la fin de l'année. Le taux d'intérêt officiel de Granby annoncé, était un taux d'intérêt de 3 p. 100 à la fin de l'année; dû à cette ristourne, il est passé à 3.9 p. 100. Les ristournes, ce sont des ajustements au taux d'intérêt chargé ou payé. De la même façon, du côté des prêts hypothécaires, ou des prêts sur reconnaissance de dette, les ristournes font baisser d'une façon drastique les taux d'intérêt déjà chargés. Le cas de Granby n'est pas un cas unique. A la Fédération de Montréal, par exemple, on nous signale la Caisse populaire de St-Eustache, qui est une Caisse semblable à celle de Granby, avec aussi

[Interprétation]

even if it is calculated on the minimum balance all those who have stable accounts do receive an effective return. So we do not draw more on the savings; the assets, for reasons which are self-evident should be excluded from the implementation of the law. Our recommendations are plain and you will find them at page 29. We recommend that financial institutions should not be bound to give a return for the savings more than once quarterly; at page 30 that they should not be forced to remunerate the savings on a daily average balance. And in the middle of the page we say that the financial institutions should not remunerate the savings on a minimum balance basis other than every month. It is difficult to understand so I will put it another way. If a financial institution remunerates savings on a minimum balance basis, it should be required that this remuneration be based on the minimum monthly balance and not on the minimum balance as applied to a longer period of time. We also recommend that capital stock be excluded from the application of this bill.

Lastly, we would like to point out to you that we have had some difficulty respecting the publicity requirements of this bill. We would like to carry on with our regional publicity campaign in order to make people acquainted with the services offered by the Caisses Populaires. According to the bill, all such publicity must include a scale of interest rates, and this is proving to be something of a problem for us since the interest rates are not the same in all Caisses Populaires. At the same time, the "refund phenomena" directly affects the rates of interest in a number of Caisses Populaires. The refunds cannot be announced beforehand and have to be calculated at the end of the year.

I pointed out to you earlier that some \$14 million in refunds were paid out by the Caisse Populaire in our group in 1975. I nonetheless would like to use the example of the Caisse Populaire at Granby to drive home my point. It has about 20,000 members and assets worth \$50 million. In 1976, the Granby Caisse Populaire refunded some \$718,000 to its members. This was reflected in the 30 per cent additional interest paid out to those with operational savings accounts. This means that, if a member received \$100 in interest on his operational savings account, he was given a refund of \$30 at the end of the year. The official Granby interest rate was 3 per cent at the end of the year, but because of this refund, it went up to 3.9 per cent. These refunds represent adjustments to the interest rate being charged. In the same fashion, these refunds make the interest rates being charged on mortgages or acknowledgement of debt loans go down dramatically. The Granby Caisse Populaire is but one example in many. The Fédération de Montréal points out to us the case of the St-Eustache Caisse Populaire, which resembles the one in Granby. It also has about 20,000 members and assets worth \$51 million. In 1976, it paid out some \$809,000 in refunds to its members. The policy of the St-Eustache Caisse Populaire was to bring the acknowledgement of debt rates of interest down to 10.1 per cent and the mortgage rates of interest down

[Text]

20,000 membres, et \$51 millions d'actif, et qui a retourné à ses membres 809,000 dollars en ristournes en 1976. La politique de la Caisse populaire de St-Eustache a été de ramener les taux d'intérêt sur reconnaissance de dette à 10.1 p. 100 et les taux d'intérêt sur hypothèque à 10 p. 100. A partir de taux qui apparemment étaient beaucoup plus élevés. Or, il nous semble que ce phénomène de ristourne est difficilement conciliable avec l'approche prévue pour la publicité dans le projet de loi. En gros, voilà le contenu de notre mémoire, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie beaucoup, monsieur Morin pour ce résumé très concis, très concret, je crois. Et je vais maintenant demander aux membres du Comité qui ont des questions à poser de le faire, et si possible de coopérer avec la présidence, parce que je crois que nous aurons un petit problème: il y a beaucoup de députés pour le temps disponible. Normalement, on accorde dix minutes à chaque député, mais je ne pourrais avoir que quatre périodes de dix minutes seulement.

M. Clermont: J'aimerais faire une suggestion . . .

Le vice-président: Monsieur Clermont?

M. Clermont: Au lieu de dix minutes, donnez seulement cinq minutes, et s'il reste du temps supplémentaire . . . Ou encore, que le premier député de chaque parti ait dix minutes et les autres cinq minutes.

Le vice-président: Êtes-vous d'accord, messieurs?

Une voix: D'accord.

Le vice-président: Bon. Alors, M. Marceau est le premier sur ma liste. Monsieur Marceau.

M. Marceau: Merci Gaston. Monsieur le président, je suis tout à fait heureux comme membre du Comité d'avoir eu l'occasion de parler avec M. Morin, et qu'il ait décidé de venir devant le Comité de la Santé nationale, du Bien-être social et des Affaires sociales, présenter un mémoire extrêmement intéressant, avec la collaboration des Caisses d'entr'aide, des Caisses d'établissements, de la Fédération des Caisses populaires. C'est une représentation francophone extrêmement valable; c'est probablement la seule que nous aurons devant le Comité, mais c'est certainement la plus prestigieuse. Monsieur Morin, votre préoccupation à l'égard de l'aspect constitutionnel du projet de loi est partagée par moi et, surtout, par tous les membres francophones du Comité et par les francophones, en général, qui siègent ici, à Ottawa. Les empiètements que pourra faire le fédéral dans des domaines de juridiction provinciale ne sauraient être acceptés pas plus par moi-même que par n'importe quel député francophone. Je tiens à vous dire que nous sommes très préoccupés de cet aspect-là.

• 1015

Lorsque vous dites que les domaines potentiels de chevauchement sont ceux de la divulgation, du calcul de l'intérêt, de la tenue des livres et registres, des activités d'inspection, de la production périodique de rapports, je crois être partiellement d'accord avec cette affirmation.

[Interpretation]

to 10 per cent. The previous rates apparently were much higher. This whole refund operation makes it difficult for us to apply the publicity provisions of the bill. That is a short summary of our brief, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much for this very complete and precise summary, Mr. Morin. I shall now give the floor to those members who have questions to ask. We might have something of a problem here, since many members want to ask questions but only four will be able to do so if each one takes 10 minutes.

Mr. Clermont: May I make a suggestion?

The Vice-Chairman: Yes, Mr. Clermont?

Mr. Clermont: We could each have five minutes instead of ten, and could ask more questions if there is any time left over. Or perhaps one representative from each party could have ten minutes and the others five minutes.

The Vice-Chairman: Do you all agree, gentlemen?

An hon. Member: Agreed.

The Vice-Chairman: Very well. Mr. Marceau now has the floor.

Mr. Marceau: Thank you, Gaston. Mr. Chairman, it gives me great pleasure to have a chance to talk with Mr. Morin. I am glad he decided to appear before us and provide us with an extremely interesting brief. Since the Caisses d'entr'aide, the Caisses d'établissement and la Fédération de Caisses populaires all contributed to the preparation of this brief, it makes for a very valuable contribution to the work of this Committee from Quebec. It is perhaps the only such presentation we will be receiving. Certainly it is a most distinguished one. Mr. Morin, you are concerned about the constitutional side of this bill and I agree with you as well as all French-speaking members of this Committee, as well as all the Francophones in general, here in Ottawa. Neither I nor any other French-speaking member can condone the interference of the federal government in the provincial jurisdiction. And I can tell you that we are deeply concerned about this side of the question.

When you say that potential interferences lie in disclosure, interest rates, bookkeeping, inspection and the reporting procedures, I believe I am partly in agreement with you.

[Texte]

Mais, lorsque vous recommandez à cause de ce chevauchement possible un retard dans le projet de loi, je trouve que cette recommandation va un peu loin en ce sens qu'elle empêche le gouvernement fédéral d'agir dans un domaine où il y a une certaine urgence. Évidemment, vous vous référez à l'assurance-dépôt, à l'entente de 1966 et c'est vraiment une référence appropriée; mais, au lieu de retarder le projet de loi, monsieur Morin, ne croyez-vous pas qu'il serait plutôt souhaitable que le gouvernement fédéral fasse preuve d'une certaine souplesse en déléguant ses pouvoirs à une autorité provinciale dans des domaines où il y aurait danger de chevauchement? Autrement dit, n'est-il pas possible que ce projet de loi entre en application, mais avec une certaine souplesse reconnaissant les compétences provinciales de sorte que, dans ces domaines-là, le fédéral procéderait plutôt par délégation de pouvoir au lieu de retarder le projet de loi?

M. Morin: Merci pour votre question, monsieur Marceau. Elle me paraît bonne.

J'aimerais tout de suite préciser, ici, au départ, que cette question constitutionnelle ne nous paraît pas être un trémolo québécois. Vous avez certainement pris connaissance du mémoire de NACCU, *National Association of Canadian Credit Union*. On y exprime exactement le même point de vue qui est ressenti dans les provinces de l'Ouest tout aussi bien que dans le Québec.

Vous me dites que de vouloir assurer cette coordination ce serait accuser un grand retard dans le projet de loi. Personnellement, je ne suis pas sûr que ce ne serait pas le meilleur raccourci pour une loi efficace. Nous craignons beaucoup une levée de boucliers et une course vers la Cour suprême de sorte que tout le monde va être perdu dans cette jungle-là.

Vous nous parlez d'une souplesse possible du côté du gouvernement fédéral en déléguant des pouvoirs aux gouvernements provinciaux. Moi, je pense que tout ceci est à discuter avec les gouvernements provinciaux. Si les gouvernements provinciaux sont d'accord sur cette procédure; notre problème, à nous, c'est d'éviter toute double juridiction. S'il y a un seul directeur et s'il est à Québec, nous sommes prêts à répondre à ce directeur-là et, surtout, quand il est question de la protection des déposants et des emprunteurs, étant donné que ceci a toujours fait partie de notre philosophie.

M. Marceau: Monsieur Morin, à la page 10 de votre mémoire, au bas, vous semblez préoccupé en disant:

... il nous paraît inconcevable que certaines dispositions du projet de loi puissent être interprétées comme pouvant constituer une entrave à l'action bénéfique des coopératives en faveur de leurs membres.

Pouvez-vous me dire quelles sont ces dispositions qui, selon vous, pourraient constituer une entrave et quelles modifications il faudrait apporter pour reconnaître votre statut particulier, car vous dites, à un certain moment, que le projet de loi ne tiendra pas compte du rôle particulier que vous jouez dans la société?

Pourriez-vous nous donner vos commentaires sur ces deux points?

[Interprétation]

On the other hand, when you recommend a postponement of the bill because of these potential interferences, I think you are going too far because you are preventing the federal government from acting in a matter of some urgency. Of course, you referred to deposit insurance, to the 1966 agreement and your point is well made; but instead of postponing the bill, Mr. Morin, don't you think it would be preferable if the federal government could yield some of its powers to the provincial authority whenever there is a threat of interference? In other words, could we not adopt this bill with the understanding that provincial authority will be preserved; this way, the federal government would delegate its powers instead of postponing the adoption of the bill?

Mr. Morin: Thank you for your question, Mr. Marceau. It seems very well put.

First of all, let me tell you that this constitutional problem is not Quebec's psychosis. You must have read the brief presented by NACCU, the National Association of Canadian Credit Unions: according to that brief, the very same fears are expressed in the western provinces as well in Quebec.

You say that in order to attain this ordination, we would have to accept a postponement of the bill. As for me, I wonder whether it would not be the best short cut towards an efficient bill. We all fear a general upheaval and a general race to the Supreme Court: everyone would be lost in a real jungle.

You say that the federal government would be willing to compromise and to delegate its powers to provincial governments. I think this has to be discussed with provincial governments first. If provincial governments agree to follow that procedure, our task will be to avoid any overlapping jurisdiction. If there is one single director and if he is in Quebec, we are ready to answer to him, above all regarding the matter of protection for borrowers and depositors, since this has always been part of our philosophy.

Mr. Marceau: Mr. Morin, on page 10 of your brief, at the bottom, expressing concern, you say:

... it seems inconceivable to us that certain clauses of the draft bill could be interpreted as constituting an impediment to the beneficial action of co-operatives in favour of their members.

Could you tell us what clauses you are referring to which, according to you, could constitute an impediment and what modifications could be made in order to recognize your particular position because you say somewhere that this bill will not take into account the particular role you are playing in society?

Would you comment on these points?

[Text]

M. Morin: Voyez-vous, une Caisse populaire, c'est une association de personnes qui se groupent ensemble pour se donner des services financiers. Nos caisses populaires vivent la formule démocratique. Il nous semble que cette formule-là est importante et cela nous laisse songeurs quand Ottawa veut déterminer de quelle façon, par exemple, les intérêts vont être payés.

Si je vais, par exemple, à la caisse de Natashquan, je pense que peut-être les gens de Natashquan ne veulent pas du tout surcharger le travail de leur gérant en exigeant un intérêt mensuel. Peut-être que vous pourriez réussir à amasser dans la salle paroissiale de Natashquan, tous les membres de la caisse, et que démocratiquement tous ces membres vous disent unanimement: «Eh, tu nous calculeras les intérêts qui nous sont dus, une fois par semestre ou une fois par année». Et quand c'est Ottawa qui décide à la place de l'assemblée générale, de la façon de rémunérer les épargnes, cela nous laisse songeur.

M. Marceau: Vous dites à la page 11 de votre mémoire et je cite:

... certaines composantes des frais de crédit ne peut être déterminé avec exactitude au moment de la formation du contrat ...

Quels sont ces frais que vous ne pouvez pas déterminer avec exactitude au moment de la formation du contrat?

M. Louis Tardif (Directeur du contentieux de la Fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins): Monsieur le président, si vous me le permettez, je pourrais peut-être donner une réponse à cette question.

Il y a dans l'énumération des frais de crédit des choses comme par exemple: les frais d'évaluation, des frais pour déterminer la solvabilité d'un individu. Au moment où la convention va intervenir, disons, sur le prêt entre l'emprunteur et le prêteur, il y a certains de ces frais qu'on ne peut pas connaître avec exactitude. Le sens de notre observation est ceci: les prêteurs seront peut-être incités à faire une moyenne, de dire: «Cela va coûter à peu près \$50. On va ajouter \$50 sur les frais de crédit». Ce n'est pas sûr à ce moment-là que le consommateur va en profiter. Nous voudrions donc qu'il y ait une possibilité de divulgation et je puis vous donner comme exemple d'une de ces possibilités celle qui est prévue à l'article 7(2)b de la Loi; c'est-à-dire que ce soit divulgué avant la date à laquelle les frais de crédit commencent à courir. Il y aurait peut-être d'autres formules; mais ce qui nous préoccupe là, c'est d'éviter que certains frais soient déterminés de façon arbitraire.

Le vice-président: Merci monsieur Tardif.

M. Marceau: Ma dernière question monsieur le président.

Le vice-président: Oui.

M. Marceau: Monsieur Morin, à la page 20, vous faites un tableau sur la répartition des membres des Caisses populaires Desjardins, selon l'importance des dépôts, et vous dites que cela comprend également les parts sociales. Si la loi excluait la question des parts sociales, dans les comptes, comment votre tableau varierait-il étant donné que vous dites que bien des gens n'ont qu'une part sociale, ou que ces gens-là ont des

[Interpretation]

Mr. Morin: You see, a Caisse populaire represents a certain number of people who join together to give themselves financial services. Our Caisses populaires are truly democratic institutions. To us, this formula seems most important and we are in a quandary when Ottawa wants to regulate, for example, how interest payments are to be paid.

Let us take the example of the Natashquan Caisse populaire. Maybe the people in Natashquan do not want to give too much work to their manager by requesting that their interest be calculated monthly. We might get together all the members of the Caisse and in a democratic way they might all unanimously say: you will calculate our interest semi-annually or once every year. But when instead of the general assembly, we see Ottawa deciding how the interest on savings is going to be calculated, we feel ill at ease.

Mr. Marceau: On page 11 of your brief you say and I quote:

There are some credit elements which cannot be accurately determined at the time of the contract.

What are those elements which you cannot accurately determine at the moment of the contract?

Mr. Louis Tardif (General Counsel, Fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins): Mr. Chairman, allow me to answer this question.

Those credit expenses include for example the cost of the assessment of the person's credit rating. At the time of the loan agreement between the lender and the borrower, it is impossible to know exactly the amount of some of these expenses. We have come to use as a rule-of-thumb an average; we know it is going to cost approximately \$50. therefore, we add that amount to the credit expenses. It is doubtful that the consumer is going to benefit from that. We therefore want some disclosure as is provided for example by clause 7(2)b of the act which requires that this be made public before the date when credit expenses begin to apply. There might be some other formula but our concern is to avoid any arbitrary calculation.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Tardif.

Mr. Marceau: My last question, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Yes.

Mr. Marceau: Mr. Morin, on page 20 of the brief, we find a table showing the distribution of your members according to their deposits and you say that shares are also included. If under the act, the shares were excluded from the accounts, how would that affect your table in view of the fact that many people have only one share and that their accounts are not very high? What would be the effect on your table? My second

[Texte]

comptes qui ne sont pas très élevés? De quelle façon votre tableau serait-il modifié? Et la deuxième partie de ma question: A la page 21, au quatrième paragraphe, vous dites que les frais seraient moindres en utilisant un ordinateur. Vous donnez un exemple un peu plus haut à la page 4 des frais encourus pour calculer les intérêts sans ordinateur; vous dites ensuite qu'avec un ordinateur cela coûterait un peu moins cher. Pourriez-vous me donner des précisions sur ce coût approximatif et me dire en gros où vous en êtes rendus dans l'installation d'ordinateur? Quelle est la proportion de vos opérations effectuées par ordinateur?

M. Morin: Le tableau de la page 20, si nous excluons le capital social, serait très peu changé; pour la bonne raison, monsieur Marceau, que 99 p. 100 de nos membres ont un compte d'épargne avec opérations, et que le tableau de la page 20 est bâti avec tout ce que les membres ont dans leurs caisses: capital social, épargne avec opérations, épargne stable et épargne à terme. Il y aurait peut-être 1 p. 100 de moins dans ce 43.8 p. 100, on descendrait peut-être à 42.8 p. 100, mais la répartition ne serait que très légèrement changée.

Sur cette question de capital social, la très grande majorité des membres, et nous n'avons pas de statistiques précises, mais selon nous ces 90 p. 100 des membres ont uniquement un \$5 à la caisse populaire. Cette part sociale est rémunérée à 7 ou 8 p. 100 par année; c'est vous dire que vouloir la rémunérer sur une base mensuelle, au lieu de donner 40c. à la fin de l'année, c'est vouloir donner 3c. par mois. C'est impensable parce que les coûts d'opération, pour porter ces montants-là aux comptes, sont prohibitifs. Ils sont prohibitifs, si le travail est fait à la main; mais vous croyez peut-être comme on en a souvent l'impression que les ordinateurs travaillent la nuit, les lumières éteintes, que cela se fait automatiquement et que cela ne coûte rien du tout. Écoutez, moi, j'ai fait un petit calcul très simple: en tenant compte du fait que 100 p. 100 des membres ont un compte de capital social, que 99 p. 100 ont un compte d'épargne avec opérations, que 29 p. 100 ont un compte d'épargne stable et que 14 p. 100 ont un compte d'épargne à terme, quand vous savez que 100 p. 100 cela représente 3,200,000 membres et qu'il faudrait rémunérer tous ces comptes-là tous les mois, nous en sommes rendus à des chiffres astronomiques. C'est 92 millions d'inscriptions qu'il nous faut faire pour dire à chaque membre l'intérêt qu'on lui a donné ce mois-ci, sur son compte de capital social, d'épargne avec opérations et le reste. Quatre-vingt-douze millions, même si tout était sur ordinateur; 92 millions d'inscriptions pour les «imprimantes» qui fonctionnent à haute vitesse, à 1,000 lignes à la minute, cela prend 155 heures pour faire la liste des intérêts qui seraient dus de cette façon à tous les mois!

• 1025

A l'autre bout de la ligne, quand vous voulez inscrire cela dans les petits carnets des Caisses populaires, nous avons fait un calcul assez simple, cela nous prendrait 562,000 carnets uniquement pour enregistrer les intérêts mensuels sur tous ces comptes-là pour tous les membres de Caisses populaires, si tout était sur ordinateur. Voyez-vous, 562,000 carnets, cela représente 8 tonnes et demie de papier. Actuellement, nous

[Interprétation]

question is: in paragraph 4 of page 21, you say that the use of a computer would reduce the expenses. At the top of page 4, you give an example of how much it costs to calculate the interests without a computer; you then state that the costs would be slightly reduced with the use of the computer. Could you elaborate on the approximate cost and give us a progress report in the installation of your computers? What is the proportion of your operations which are carried out by computer?

Mr. Morin: If we exclude the capital stock, the table on page 20 would not be essentially different; the reason is, Mr. Marceau, that 99 per cent of our members have a checking savings account and that the table on page 20 represents all that the members have on their accounts: their shares, capital stock, savings capital and term deposits. It might come up to 1 per cent less which would amount to 42.8 per cent instead of 43.8 per cent, but the distribution would only be slightly different.

As to capital stock, although we do not have accurate statistics, we think that the vast majority of our members, that is to say 90 per cent of them, have no more than \$5 in the Caisse populaire. This equity bears an interest of 7 per cent to 8 per cent a year; if we were to calculate this interest on a monthly basis, we would have to pay three cents per month instead of 40 cents at the end of the year and this is impossible because of the exceedingly high operating costs it would involve. The cost of doing the work by hand is prohibitive. However, you are perhaps under the impression, as many are, that computers run all night, without lights, and that everything is done automatically at no cost whatsoever. I have done some very simple calculations; In view of the fact that all members have a capital stock account, that ninety-nine per cent of them have an operational savings account, that twenty-nine per cent have a stable savings account, that fourteen per cent have a term savings account and that this means paying interest on three million, two hundred thousand accounts every month, the figures would be astronomical. It would take ninety-two million entries to tell each member the interest he has earned each month on his capital stock account, operational savings account, etc. Even if everything is computerized, it would take a high-speed printout, operating at one thousand lines per minute, one hundred and fifty-five hours to list the interest due each month!

Furthermore, these sums would have to be entered in Caisse populaires pass books. We have calculated that we would need five hundred and sixty-two thousand bank books to enter the monthly interest on each member's account, if this were done by computer. Now, five hundred and sixty-two thousand bank books means eight and a half tons of paper. We now

[Text]

nous en tirons avec à peu près une tonne et quart parce que nous rémunérons tous les six mois.

C'est donc vous dire que même si ce sont des ordinateurs qui travaillent, il y a quand même des coûts qui en résultent.

Le vice-président: Votre temps est écoulé, monsieur Marceau.

M. Marceau: Merci.

Le vice-président: Je vous remercie. Nous passons maintenant à un autre député de la belle province, M. Grafftey.

M. Grafftey: Monsieur le président, tout d'abord, je profite de l'occasion pour remercier sincèrement M. Morin pour son mémoire qui est excellent. Aujourd'hui c'est très difficile pour nous de poser des questions détaillées, mais soyez assuré que votre mémoire nous sera très utile à la Chambre des communes. Je répète que j'ai analysé votre mémoire, hier soir, avec mes adjoints et, franchement, c'est un mémoire excellent et très utile. Je pense que les députés des deux côtés sont d'accord avec moi sur ce point.

Monsieur Morin a constaté la même chose que les autres associations venues ici, dernièrement, depuis le commencement des réunions de notre Comité. Vous avez des difficultés à analyser le projet de loi sans la production des règlements. Je pense que nous, les députés, nous avons le même problème.

Monsieur Morin, je veux poser simplement une question très générale car nous n'avons seulement que quelques minutes ce matin. Si le projet de loi, tel qu'il est rédigé, est adopté par la Chambre des communes, cela suscitera des grandes difficultés à vos associations et à votre clientèle. Si nous n'apportons pas au projet de loi les amendements clairs dont vous avez parlé aujourd'hui, vous n'avez pas utilisé le mot "amendements" mais vous le suggérez dans votre mémoire, si nous ne le modifions par ces amendements, il en résultera des grandes difficultés pour vos associations et votre clientèle en général.

Le vice-président: Monsieur Morin.

M. Morin: Oui, monsieur Grafftey, et ce qui nous préoccupe le plus, je voudrais le répéter, c'est entre autres, la question constitutionnelle.

M. Grafftey: Oui.

M. Morin: S'il y a une bataille entre Québec et Ottawa ou entre les provinces et Ottawa, nous allons être tous perdus dans cette jungle-là. Voilà, c'est très clair. Mais ce qui nous préoccupe c'est votre orientation face à la rémunération de l'épargne.

M. Grafftey: Exactement.

M. Morin: Cela va nous causer des problèmes, notamment à toutes nos caisses qui ne sont pas reliées au télétraitement. M. Marceau avait demandé une statistique là-dessus et vous pourriez noter qu'environ 70 p. 100 à 75 p. 100 des actifs des Caisses populaires sont déjà reliés aux ordinateurs, mais ceci ne représente qu'environ 500 Caisses populaires. Donc, la majorité des Caisses et surtout les petites Caisses ne sont pas reliées au télétraitement.

[Interpretation]

manage on approximately one and a quarter tons, because we pay interest every six months.

What I mean to say is that even if the work is done by computer, there are still costs.

The Vice-Chairman: Your time is up, Mr. Marceau.

Mr. Marceau: Thank you.

The Vice-Chairman: Thank you very much. We will now hear from another M.P. from "la belle province", Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, I would first like to take this opportunity to thank Mr. Morin for his excellent brief. While it would be difficult for us to ask detailed questions today, rest assured that your brief will be very useful in the House of Commons. I went over your brief last night with my assistant and, quite frankly, we found it excellent and most useful. I am sure that members for both parties will agree with me.

Mr. Morin made the same remarks as other associations who have appeared before the Committee. You have found it difficult to analyze the bill without the regulations. I think that we, as M.P.s, have the same problem.

I would like to ask Mr. Morin a very general question, as we have only a few minutes left this morning. Your associations and clients would have a great deal of difficulty if the bill were passed by the House of Commons in its present form. Our failure to amend the bill as you have suggested today—you did not use the word «amendments», but suggested changes in your brief—would cause problems for your associations and clientele in general.

The Vice-Chairman: Mr. Morin.

Mr. Morin: Yes, Mr. Grafftey. We are very worried about this and I would like to repeat that it is a constitutional question.

Mr. Grafftey: Yes.

Mr. Morin: If there is a battle between Quebec and Ottawa or between the provinces and Ottawa, we will all be lost in the jungle. That is quite obvious. We are very worried about your attitude towards interest on savings.

Mr. Grafftey: Exactly.

Mr. Morin: That will cause problems, especially for Caisses populaires which are not linked to the computer terminal. Mr. Marceau asked for figures on that. You may want to note that approximately seventy to seventy-five per cent of the assets of Caisses populaires are already linked to computers. However, this figure includes only five hundred Caisses populaires. The majority of them, especially the smaller ones, are not hooked up to the computer terminal.

[Texte]

[Interprétation]

• 1030

M. Grafftey: Exactement.

M. Morin: Et si on parle de rémunérations mensuelles telles que la loi le propose y compris les rémunérations mensuelles sur les parts sociales, cela nous paraît impensable. Et, fatalement, nous sommes convaincus que si la loi était présentée telle quelle, ce ne serait pas à l'avantage des membres des Caisses populaires. Vous nous obligeriez à rémunérer davantage des comptes d'affaires qui sont des comptes dispendieux à administrer et vous nous obligeriez à dépenser énormément d'argent en salaire uniquement pour des écritures comptables qui n'ajoutent rien comme satisfaction aux membres.

Prenez simplement le phénomène «part sociale»: recevoir trois cents par mois, c'est «loufoque», cela ne se peut pas.

M. Grafftey: Avant que ce projet de loi ait été présenté à la Chambre des communes, individuellement ou en groupe, avez-vous été consultés par le gouvernement fédéral? Je ne veux pas dire simplement par un appel téléphonique. Dans le vrai sens du mot, avez-vous été consultés par les fonctionnaires fédéraux ou par les divers ministres avant que le Bill ne nous soit présenté?

M. Morin: Monsieur Grafftey, je suis content que vous nous posiez cette question. Nous avons été effectivement consultés. En 1975, nous avons rencontré trois hauts fonctionnaires du gouvernement fédéral qui nous ont montré un papier parlant de protection des déposants et des emprunteurs, mais un papier très général...

M. Grafftey: Très général.

M. Morin: ... Nous avons passé un après-midi à discuter avec eux de cela. Je pourrais vous faire parvenir les notes que nous avons prises lors de cette rencontre, mais le principal point sur lequel nous avons insisté, à de multiples reprises, c'est celui de faire attention aux problèmes de conflit de juridictions.

M. Grafftey: Exactement.

M. Morin: «Attention! Nous avons déjà une loi au Québec qui nous oblige à divulguer des taux d'intérêt d'une certaine façon. Ne venez-pas nous voir avec un autre mode de calcul parce qu'on va être perdu là-dedans.»

M. Grafftey: Mais, monsieur Morin, en ce qui concerne...

Le vice-président: Excusez-moi, monsieur Grafftey, je crois que M. Tardif voudrait ajouter un mot à cela, si vous le permettez.

M. Tardif: Si vous me permettez, monsieur le président, je voudrais ajouter une chose. Il me semble, moi, très important de constater qu'au début, nous reconnaissons la juridiction du gouvernement fédéral, bien sûr, dans le domaine de l'intérêt. Et il faut bien constater qu'avant, nous avions une loi sur l'intérêt; et si vous regardez simplement le titre de cette loi-ci, c'est la «Loi sur la protection des emprunteurs et déposants»; ce n'est même pas la Loi concernant l'intérêt affectant les emprunteurs et les déposants. Cela m'apparaît un point fondamental. Je rejoins M. le député Marceau qui demandait tout à

Mr. Grafftey: I see.

Mr. Morin: And if you talk about monthly payments, as proposed in the act, including monthly payments on social shares, it seems to us quite unthinkable. And, necessarily, we are convinced that if the act is presented as it is now formulated, this would not be to the advantage of the members of the Caisses populaires. This would compel us to pay more for business accounts which are very costly to run and we would have to spend big amounts of money on wages for making entries which do not help satisfying our members.

Just take the phenomenon of the social share; it would be crazy to get 3 cents interest every month, it is simply not possible.

Mr. Grafftey: Before the introduction of that bill to the House of Commons, had you been consulted by the federal government, individually or as a group? I do not mean a telephone call, but consultation in the true sense of the word; have you been consulted by federal civil servants or by the various ministers before the bill was presented to us?

Mr. Morin: Mr. Grafftey, I am glad you asked this question. We have effectively been consulted in 1975, we have met three federal executives who have shown us a document concerning the protection of borrowers and depositors, but it was a very general paper...

Mr. Grafftey: Very general.

Mr. Morin: We spent a whole afternoon with them discussing it. I could send you the notes we took during that meeting, but the main point upon which we have repeatedly been insisting is that we must pay attention to the problems of conflicts of jurisdiction.

Mr. Grafftey: Exactly.

Mr. Morin: Be careful! We have already an act in Quebec which compels us to disclose the interest rates in a certain way. Do not come up to us with another way of calculating, because we are going to be in a real confusion.

Mr. Grafftey: But, Mr. Morin, as far as...

The Vice-Chairman: Excuse me, Mr. Grafftey, I think that Mr. Tardif would like to add something if you will allow him.

Mr. Tardif: If I may interject, Mr. Chairman, I would like to add one thing. It seems to me very important to note that in the beginning, we recognize the federal jurisdiction, of course, in the field of rates of interest. We had before an act concerning rates of interest; consider the title of this new act, it is Borrowers and Depositors Protection Act. It is not an act concerning the interest affecting the borrowers and the depositors. This seems to me of primary importance. I agree with Mr. Marceau who was asking earlier for more concrete suggestions. Personally, I would suggest that we try to take out

[Text]

l'heure des suggestions concrètes. Personnellement, je suggèrerais d'essayer de décortiquer, de sortir de cette loi-là ce qui concerne l'intérêt, ce qui concerne la protection des emprunteurs et des déposants, quitte à ce que cette deuxième partie, concernant les emprunteurs et les déposants, elle, fasse l'objet d'une concertation et de rencontres etc, avec les provinces . . .

M. Grafftey: Naturellement, avec les Caisses populaires de la province du Québec et les autres fédérations comme celles du Nouveau-Brunswick . . . c'est pour nous dans la province du Québec un problème pécunier. Mais il n'y a pas seulement que la question de juridiction et de coordination. Je n'exagère pas quand je constate que les fonctionnaires et le Ministre de la province de l'Alberta ont, règle générale, discuté avec nous hier du même problème.

Pensez-vous, monsieur Morin, qu'avant de présenter ce projet de loi en deuxième lecture nous devrions avoir des consultations étroites avec les provinces? Parce que, je suis complètement d'accord avec vous en ce qui concerne l'interprétation du mot «intérêt» etc., etc . . . Il y a un «paquet» de problèmes pour faire une loi efficace en ce qui concerne les questions des juridictions, de coordination et les questions constitutionnelles. Pensez-vous qu'il serait préférable pour avoir une loi plus efficace . . . ? Après tout, c'est maintenant, le quatrième ministre de la Consommation et des Corporations que nous avons en trois ans peut-être. Pour avoir une loi efficace et une meilleure coordination il faut avoir des consultations étroites avec les provinces avant que ce projet ne soit présenté encore une fois à la Chambre des communes.

Le vice-président: Monsieur Morin.

M. Morin: Monsieur Grafftey, notre point de vue est clair. Mais il nous semble qu'il nous faut d'abord nous assurer de cette coordination des deux niveaux de gouvernement. Et comme je le signalais à M. Marceau tout à l'heure, ceci nous paraît le meilleur raccourci pour avoir vraiment une législation efficace, comme vous dites, pour vraiment protéger les déposants et les emprunteurs. C'est cela.

M. Grafftey: Ma dernière question, monsieur le président. Le ministre de la province de l'Alberta a dit hier que quelques articles du bill, tel qu'il est, vont obliger ou encourager des emprunteurs à chercher leurs prêts peut-être dans le domaine criminel, comme nous disons en anglais des loan shark. Ils ont calculé, en analysant la loi hier, qu'il y a quelques articles avec leur définition qui vont vraiment restreindre le crédit aux petits emprunteurs et encourager et obliger ces gens-là à chercher les prêts dans le domaine des loan shark. Croyez-vous, en analysant quelques articles du projet de loi, que le crédit sera limité?

M. Morin: Je ne vois pas d'articles qui pourraient laisser entendre cela. Je ne sais pas si vous pourriez m'indiquer . . .

M. Grafftey: Cela a été dit hier. Je ne voudrais pas abuser de mon temps de parole, mais je crois comprendre que vous n'avez pas vu cet aspect-là.

M. Morin: Non.

Le vice-président: Monsieur Grafftey, ce que le ministre manifestait hier c'était plutôt l'expression d'une crainte . . .

[Interpretation]

from this act everything that concerns the interest, and the protection of borrowers and depositors, even if this second part which deals with borrowers and depositors must be the object of consultations and meetings with the provinces . . .

Mr. Grafftey: Naturally, with the Caisses Populaires of the Province of Quebec and other federations as the ones in New Brunswick—it is for us in the Province of Quebec a financial problem. But there is not only the question of jurisdiction and co-ordination. I am not exaggerating when I realize that the civil servants and the Minister of the Province of Alberta have discussed generally speaking the same problem with us yesterday.

Mr. Morin, do you suggest that before presenting this bill for second reading we should have close consultation with the provinces? I agree completely with you as far as the interpretation of the word "interest" is concerned. The making of an efficient act creates a lot of problems as far as the question of jurisdictions, co-ordinations and the Constitution are concerned. Do you think it would be preferable, in order to have a more efficient act . . . After all, the Minister of Consumers and Corporate Affairs is the fourth one we have had in about three years. If we want to have a more efficient law and better co-ordination, we must have close consultation with the provinces before this bill is presented for the second time to the House of Commons.

The Vice-Chairman: Mr. Morin.

Mr. Morin: Our point of view is clear, Mr. Grafftey. But we should first of all make sure that there is co-ordination between the two levels of government. As I was telling Mr. Marceau a short while ago, this is in our opinion the best way to achieve a truly efficient legislation which will protect both depositors and borrowers.

Mr. Grafftey: This will be my last question, Mr. Chairman. Yesterday, the Premier of Alberta said that a number of sections of this bill will drive borrowers to ask money from loan sharks. After analysis of the bill, it has been established that a number of sections, with their definitions, will in fact limit money available for small borrowers which would drive those people to the loan sharks. Do you believe that this is so?

Mr. Morin: I see no section which might be interpreted in that way. You might perhaps point them out to me.

Mr. Grafftey: It was mentioned yesterday. You do not seem to have considered this side of the coin.

Mr. Morin: No.

The Vice-Chairman: Mr. Grafftey, the Minister was expressing a concern yesterday . . .

[Texte]

M. Grafftey: Une crainte, c'était simplement très général. Encore une fois si je n'ai pas posé de questions trop profondes aujourd'hui, c'est parce que votre mémoire est excellent. Vous avez simplement suggéré, comme nous le disons, un «paquet» de questions que nous allons sûrement analyser ici dans les prochains jours, et encore une fois, félicitations. Les députés de l'opposition vous remercient sincèrement.

M. Morin: Merci.

Le vice-président: Merci, monsieur Grafftey.

Maintenant, nous passons à 5 minutes par député tel que convenu tout à l'heure. Monsieur Clermont.

M. Clermont: Merci, monsieur le président. Monsieur Morin, dans une question que mon collègue M. Marceau vous posait, il vous suggérait, il vous demandait si ce ne serait pas préférable que dans le cas des Caisses populaires ou de d'autres institutions de juridiction provinciale, le gouvernement fédéral transfère ses responsabilités aux provinces. Et, si je me rappelle bien, vous avez répondu que pour la question des juridictions; vous voulez rester en dehors de ce domaine-là. A un autre moment vous avez dit que peut-être il serait préférable d'attendre pour avoir une loi meilleure. Vous savez très bien, monsieur Morin, que lorsqu'on parle de consultations entre deux parties, bien souvent pour une partie, c'est de la consultation, mais pour l'autre partie, c'est un veto. Cela arrive assez souvent dans différents domaines. Et lorsqu'il y a un chevauchement entre deux paliers de gouvernement dans un bill comme celui-ci, ne croyez-vous pas qu'il serait préférable, de faire comme pour la caisse de dépôt lorsque le bill a été déposé à la Chambre des communes? Que le fédéral légifère dans le domaine des corporations plutôt que dans celui de la juridiction, et qu'on laisse les provinces... légiférer! Parce que je me rappelle d'avoir dit: Si les institutions d'obédience provinciale n'ont pas dans leur vitrine, que les dépôts sont assurés jusqu'à concurrence de \$20,000... , alors, le déposant va avoir un choix à faire. Et je crois que cela n'a pas été long; entre autres la province du Québec a établi sa propre loi et les déposants, peu importe l'institution financière, avaient la même protection. Est-ce que vous ne croyez pas monsieur Morin, ou monsieur Charron ou monsieur Tardif, que ce serait peut-être préférable que la loi s'adresse surtout aux institutions d'obédience fédérale? Parce que M. Abbott, lorsqu'il a expliqué ce projet de loi, a déclaré que selon les informations reçues du ministère de la Justice du Canada et du Conseil privé, il n'y avait aucun doute: le bill qu'il présentait à la Chambre des communes se situait à l'intérieur des responsabilités du gouvernement du Canada.

• 1040

Le vice-président: Monsieur Morin.

M. Morin: Monsieur Clermont, votre recommandation est très intéressante et puis, elle rejoint l'objectif fondamental de notre mémoire. En fait, ce que nous voulons éviter c'est que des institutions de juridiction provinciale soient prises sous une double juridiction; et la recommandation que vous faites: que le fédéral légifère sur les institutions qui relèvent de sa juridic-

[Interprétation]

Mr. Grafftey: That is very general. I have not gone more deeply into the questioning because of the excellence of your presentation. You have put forward a package of questions which we will examine closely in the next few days and for which I congratulate you. Opposition members thank you most sincerely.

Mr. Morin: Thank you.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Grafftey.

Each member will now have five minutes, as agreed upon. Mr. Clermont.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Marceau asked the Minister whether it would not be preferable for the federal government to transfer the authority for the Caisses populaires and other institutions already under provincial jurisdiction to the provincial governments. You answered that you did not wish to go into the question of jurisdiction. But you also said that it might be better to wait until a better bill can be drawn up. You know quite well, Mr. Morin, that so-called consultations between two parties are quite often in fact consultation for one of them, but that often the other has a vetoing power. When two levels of government overlap as is the case here, do you not think it would be advisable to repeat what was done when the bill concerning the Caisse de dépôt came before the House? The federal government should legislate corporations rather than jurisdiction which it should leave to the provinces. If institutions under provincial jurisdiction cannot state that all deposit accounts are insured up to a maximum of \$20,000, depositors will have to make a choice. The Province of Quebec among others voted its own law so that all depositors would have equal protection, whatever financial institution they go to. Do you not think it would be better for the provisions of the bill to apply solely to financial institutions under federal jurisdiction. When Mr. Abbott was explaining the provisions of the bill, he said that according to the information provided by the Department of Justice and the Privy Council, there was no doubt whatsoever that the provisions of the bill came within federal jurisdiction.

The Vice-Chairman: Mr. Morin.

Mr. Morin: Your suggestion is most interesting and meets the basic objective of our submission. Our aim is precisely to prevent financial institutions under provincial jurisdiction to fall under a two-fold jurisdiction; so we approve wholeheartedly your suggestion to let the federal government legislate for those institutions which come under its jurisdiction and provin-

[Text]

tion actuellement, et que les provinces légifèrent sur les institutions qui relèvent de leur juridiction, nous paraît excellente.

M. Clermont: Monsieur Morin, je vous corrige . . . Je ne fais pas de recommandation. Je vous pose une question. C'est un peu différent.

M. Morin: Je manque d'expérience!

M. Clermont: C'est moins qu'un engagement de ma part.

Vous dites que les ristournes qui sont payées par les caisses populaires, si j'ai bien compris, se paient aux emprunteurs et aux déposants.

M. Morin: Oui.

M. Clermont: Cela ne se paie seulement qu'aux emprunteurs.

M. Morin: Non. La ristourne peut se payer aux deux, monsieur Clermont. Elle est décidée à la fin de l'année en tenant compte des surplus de la caisse; et la ristourne a comme objectif de rapprocher les taux d'intérêt du marché s'ils ne le sont pas déjà. On peut très bien donner un intérêt additionnel à l'épargne si on réalise que les épargnants n'ont pas reçu tout l'intérêt qu'ils auraient pu recevoir sur le marché ou à l'inverse, sur les prêts également.

Mais les deux peuvent se faire.

M. Clermont: Oui, mais les deux peuvent se faire, monsieur Morin, mais d'après votre expérience est-ce que la ristourne s'applique surtout aux emprunteurs ou bien, l'expérience nous dit que . . . ?

M. Morin: Oui.

M. Clermont: Elle s'est appliquée dans les deux sens, aux deux palliers.

M. Morin: Sur les 13.5 millions qui ont été donnés en ristournes en 1975, monsieur Clermont, 8.8 millions ont été donnés en ristournes aux emprunteurs et 4.7 millions en ristournes aux épargnants.

Le vice-président: Monsieur Clermont, vos 5 minutes sont écoulées. Je regrette.

M. Clermont: Très bien. C'est moi qui ait suggéré 5 minutes, alors je l'accepte.

Le vice-président: Je ne suis pas conservateur! . . . M. De Bané, suivi de M. Stevens. after Mr. De Bané.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: After Mr. De Bané.

Mr. De Bané: As usual, after me.

Le vice-président: Allez-y.

M. de Bané: Au sujet de la moyenne mensuelle sur les soldes quotidiens, vous nous avez montré l'absurdité de certaines situations, et je me demande s'il n'y a pas moyen de trouver une solution qui, à la fois, serait conforme au bon sens et ferait en sorte que les milliers de citoyens de ce pays qui ne reçoivent jamais un cent d'intérêt sur leurs dépôts, je ne parle pas de vous, mais des autres institutions, n'y trouveraient pas justice.

Voyez-vous, ce qui me frappe, c'est l'hypothèse que M. Marceau a développée à savoir d'exclure le capital social de

[Interpretation]

cial governments legislate for those over which they have jurisdiction.

Mr. Clermont: Mr. Morin, I am making no suggestion, but merely asking a question, which is different.

Mr. Morin: That was my lack of experience.

Mr. Clermont: I am not committing myself.

You said that the Caisses populaires pay rebates both to borrowers and depositors.

Mr. Morin: That is correct.

Mr. Clermont: But is not that paid only to borrowers?

Mr. Morin: No, this rebate can be given to both, Mr. Clermont. The amount is decided upon at the end of the year, depending upon the surpluses at the Caisse. These rebates are supposed to bring interest rates more closely in line with those of the market, if it were not the case. An extra interest rate on deposits accounts can be given out if the rate was lower than the market rate and the same is true of loans.

So both can be done.

Mr. Clermont: Even if, in theory, both can be done, Mr. Morin, in practice is this rebate not given mainly to borrowers?

Mr. Morin: Yes.

Mr. Clermont: It was given to both lenders and borrowers.

Mr. Morin: Of the 13.5 million dollars given out as rebates in 1975, 8.8 million dollars were given to borrowers and 4.7 million to holders of savings accounts.

The Vice-Chairman: Mr. Clermont, your five minutes are up.

Mr. Clermont: I will accept, since it was I who suggested the five minutes.

The Vice-Chairman: I think I was generous . . . Mr. De Bané, followed by Mr. Stevens.

M. Stevens: Je vous remercie, monsieur le président.

Le vice-président: Après M. De Bané.

M. De Bané: Après moi, comme d'habitude.

The Vice-Chairman: Go ahead.

Mr. De Bané: Concerning the monthly average of daily balances, you pointed out a number of absurdities and wonder whether it would not be possible to arrive at a solution which would enable the thousands of Canadians who now receive no interest on their deposits whatsoever to receive interest in the future; I am not talking about your institution of course.

I think first of all that the capital stock should be excluded from his provision as suggested by Mr. Marceau. Secondly,

[Texte]

cette mesure-là, premièrement. Deuxièmement, peut-être de prévoir que les... (je n'ai pas le mot exact, vous me le direz), que les comptes de chèque... il n'y ait pas d'intérêt sur ces comptes-là, pour éviter qu'on ait à faire comme vous dites des écritures à n'en plus finir, et que plutôt que ce soit les comptes d'épargne, les vrais comptes d'épargne qui eux donneraient... l'impôt calculé de cette façon-là. Enfin, comme vous le savez, il y a plusieurs *Credit Unions* tant en Colombie-Britannique qu'en Californie, par exemple, qui paient l'impôt de cette façon-là. Je vois votre problème, mais je me dis que les Caisses populaires sont au nombre des institutions qui existent dans ce pays pour recevoir les dépôts, et la majorité de ces institutions ont des règles telles que la plupart de leurs déposants ne reçoivent rien sur leurs dépôts.

• 1045

Je veux bien penser aux Caisses populaires, mais je veux penser également à la majorité des déposants dans d'autres institutions, qui sont complètement frustrés des montants auxquels ils auraient droit car les calculs que font ces autres institutions, notamment les institutions bancaires, sont toujours faits au détriment du consommateur. C'est à ces cas-là que je pense, pas tellement à des mouvements comme le vôtre qui existent moins pour faire des profits que pour rendre service à la population.

Le président: Monsieur Morin.

M. Morin: Merci monsieur De Bané.

L'exclusion du capital social de la réglementation de la loi est évidemment en relation directe avec notre mémoire et nous l'acceptons. Quand vous posez la question de la rémunération sur l'épargne avec opérations... cette épargne-là ne devrait-elle pas être sans intérêt? Nous ne serions pas d'accord avec une telle recommandation, monsieur De Bané, en tenant compte du fait que dans les Caisses populaires, 40 p. 100 des épargnes des membres sont sous cette forme. Il semble bien que les membres apprécient avoir une épargne continuellement accessible à distance, notamment avec le service inter-caisses que nous avons au Québec, qui permet à un membre, même s'il est à l'extérieur de son patelin, de pouvoir tirer de l'argent de sa Caisse populaire.

Ce service semble très apprécié. Je vous signale qu'il y a actuellement 2.3 milliards de dollars dans ces comptes-là. Pour l'année 1975, il y a 35 millions de dollars qui ont été donnés en intérêts sur ces comptes. Vouloir enlever la rémunération sur ces comptes-là nous paraîtrait donc défavorable à nos membres.

Vous nous dites que les Caisses de crédit de l'Ouest ont des comptes d'épargnes qui sont rémunérés sur une base de solde moyen quotidien. C'est vrai, nous en sommes conscients, nous aussi, mais nous aimerions nous référer au témoignage donné par M. Crif Hanson vice-président de l'Association nationale des caisses d'économie canadienne, qui nous disait que ce mode de rémunération de l'épargne n'est pas un mode recherché en Saskatchewan, par exemple, même si la Saskatchewan a aussi des ordinateurs pour calculer de tels rendements sur une base de solde moyen quotidien. Selon M. Hanson, la politique

[Interprétation]

chequing accounts should not bear interest which would save countless paperwork while only true saving accounts would bear interest. You probably know that there are a number of credit unions both in British Columbia and in California who are already paying out interest in this way. I see your problem. but I tell myself that the caisses populaires are among those institutions whose purpose in our country is to receive deposits, and the rules of the majority of these institutions are such that most of their depositors receive no interest on their deposits.

I am willing to take the caisses populaires into account, but I also want to look at the majority of depositors in other institutions, namely banks, where patrons are totally deprived of the sums they are entitled to since calculations are always made to the detriment of the consumer. These are the cases about which I am thinking rather than about movements such as yours that exist mainly to serve the population rather than to make profits.

The Chairman: Mr. Morin.

Mr. Morin: Thank you, Mr. De Bané.

The exclusion of capital stock from the regulations under the act is, of course, in direct relationship with our brief and we accept it. When you are asking the question about interests on savings with operations... Should these savings not remain without interest? We do not agree with such a recommendation, Mr. De Bané, since 40 per cent of the members' savings in our caisses populaires are deposited under that formula. It seems that members appreciate a permanent easy access to their savings from a distance, namely with the inter-union service that exists in Quebec, allowing a member, even if he is away from his home town, to withdraw money from his caisse populaire.

This service seems to be highly appreciated. I would like to point out that there are presently \$2.3 billions in these accounts. For the year 1975, \$35 million were paid in interest on these accounts. Therefore, our members would not be pleased if we were to stop paying interest on these accounts.

You say that Western credit unions have savings accounts on which the interest is paid on a daily average balance basis. We realize that this is being done, but we would like to refer to the evidence given by Mr. Crif Hanson, Vice-Chairman of the National Association of Canadian Credit Unions, who was saying that this method was not sought after in Saskatchewan, for instance, even if that province also has computers to calculate these interests on a daily average balance basis. According to Mr. Hanson, the caisses populaires and the British Columbia credit unions aimed much more at meeting a

[Text]

adoptée par les Caisses populaires et les Caisses de crédit de la Colombie-Britannique visait beaucoup plus à répondre à un certain besoin local du marché, alors qu'en Saskatchewan les membres des Caisses de crédit étaient plus intéressés à des dépôts à terme.

Au Québec, ce genre de rémunération sur des soldes moyens quotidiens n'existe pas que l'on sache. Il y aura peut-être à l'avenir une demande des membres des Caisses populaires pour obtenir un tel mode de rémunération. Je voudrais cependant vous signaler que notre perception de ces plans 24, comme on les appelle dans les Caisses de crédit, constituent une sorte de compte d'épargne et cela ne rejoint pas l'idée du compte d'épargne avec opérations où il y a des possibilités de retraits par chèques. Alors, il faudrait toujours garder en mémoire les différentes sortes de formes de comptes d'épargne, avant de parler d'un solde moyen quotidien. Il nous semble que ce devait être aux institutions financières à offrir le service, si elles perçoivent une demande du milieu, pour un tel service. Cela nous paraît très difficilement acceptable que, de la scène fédérale ici, une loi puisse préciser un genre de service que les citoyens vont désirer à travers le pays. Surtout si nous constatons avec quelle fréquence les lois sont adoptées, je pense qu'il ne faut pas compter sur la législation pour nous indiquer quels services nous devrions donner à nos membres.

M. De Bané: Non, mais c'est une question...

Le président: M. De Bané, je m'excuse, mais nous avons dépassé vos cinq minutes. Nous pourrions peut-être y revenir à la fin.

Mr. Stevens, five minutes please.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman. I will try to be brief.

• 1050

I have read your brief, and I must agree with those who have said it is quite full and extensive, and we thank you for it.

On page 30, I would like to have you comment further though, on your two conclusions. I can understand your first conclusion in which you state...

that financial institutions be not obliged to remunerate savings on the basis of the average daily balance.

And then you change in your next conclusion and you say:

... that financial institutions be not permitted to remunerate savings on the basis of "lowest balances" other than monthly ones.

Now I realize you raise this question of security and I think you visualize that it becomes an overly competitive system, that there may be certain questions of security, but are your deposits insured, either provincially or federally?

M. Morin: Oui, monsieur Stevens. Les dépôts dans les Caisses populaires sont assurés par la Régie d'assurance-dépôt du Québec jusqu'à concurrence de \$20,000. Et, en plus de cela, on pourrait vous parler d'un autre genre d'assurance. Les

[Interpretation]

particular local market need, whereas in Saskatchewan credit union members were more interested in term deposits.

In Quebec, this type of interest paid on daily average balances does not exist as far as we know. Maybe in the future the caisses populaires members will request such a formula. However, our perception of these plans 24, as they are called in credit unions, will present some sort of savings account that is not related to the concept of a savings account with operations where it is possible to make withdrawals by cheque. Therefore, one should always remember these different types of savings accounts, before talking about an average daily balance. It seems to us that it should be incumbent on financial institutions to offer this service, if, of course, they feel the need for such a service in their area. It seems hardly acceptable that from the federal scene an act could dictate the type of service that would answer the needs of citizens across the country. Furthermore, if one examines the frequency at which acts are being passed, I do not think we should count on the legislation to dictate what services we should offer to our members.

Mr. De Bané: No, but this is a question...

The Chairman: Mr. De Bané, I am sorry but your five minutes are up. Maybe we could come back to it at the end.

Monsieur Stevens, vous avez 5 minutes.

M. Stevens: Je vous remercie, monsieur le président. J'essaierai d'être bref.

J'ai lu votre mémoire et je dois dire comme les autres qu'il est assez complet; nous vous en remercions.

A la page 30, j'aimerais que vous commentiez un peu plus vos deux conclusions. Je comprends bien la première qui se lit comme suit:

Que les institutions financières ne soient pas tenues de rémunérer l'épargne sur la base de solde quotidien.

Puis, dans la suivante, vous semblez changer d'idée puisque vous dites:

Que les institutions financières ne puissent rémunérer l'épargne sur la base de «solde minimum autre que mensuelle».

Je comprends très bien la question de sécurité que vous soulevez puisque vous imaginez probablement que le système deviendrait trop concurrentiel, mais vos dépôts ne sont-ils pas assurés soit par le gouvernement provincial soit par le gouvernement fédéral?

Mr. Morin: Yes, Mr. Stevens. The deposits in the caisses populaires are insured by the Deposit Insurance Commission of Quebec up to \$20,000. On top of that, they can be covered by another kind of insurance because all deposits, up to \$1,000, are generally protected by a life and savings insurance.

[Texte]

dépôts jusqu'à concurrence de \$1,000 reçoivent, en règle générale, une protection d'assurance-vie-épargne.

Mr. Stevens: No, I am referring to the type of deposit insurance that we have in the trust companies, loan companies, banks. You would have a Quebec insurance plan . . .

Mr. Morin: Yes.

Mr. Stevens: . . . with respect to your deposits, would you not? Well, would it not then be fair to say that the question of security is something that would be secondary, as you are pointing out on page 27, where you refer to the 1933 American legislation wherein they stated that they felt there should be a prohibition against daily interest? But that was at a time when there were a great many bank failures in the United States and they brought in their own deposit insurance plan. We have a comparable plan, as you have in Quebec in relation to your caisses populaires.

I am a little surprised that you are frightened of what I would regard as a truly competitive system involving daily balances, if people wish, but not requiring you, not obligating you, to calculate on a daily balance. I fully agree with you there. But on the other hand, I am a little surprised that you feel you need the protection from those who, for their own reasons, desire to give a daily balance calculation.

M. Morin: Non. Nous ne nous sommes pas opposés à ce que des institutions rémunèrent les épargnes sur une base de solde moyen quotidien. Tout ce que nous disons dans notre recommandation, c'est que nous ne voudrions pas que les institutions financières soient forcées de le faire.

Mr. Stevens: I follow that.

Let me put this more general question.

In the *Montreal Gazette* this morning there is a front page business section story, and Mr. Dlouhy, Chairman of the Montreal Stock Exchange, points out that Quebec is going into a recession this year. It is the first time that a responsible financial person has indicated that your slowdown will be that serious. I think it is generally accepted that, provincially, Quebec is going to have less real growth than any province in Canada.

I was wondering if, in your view, this is an inopportune time to be bringing in a depositors and borrowers protection act, in view of the uncertainty that it is now going to put into the financial market the types of problems that you are raising, and in particular reference to Quebec, which is, unfortunately, perhaps going to take the brunt of the slowdown in our economy that we are now contemplating.

Le vice-président: Monsieur Morin.

M. Morin: Non, monsieur Stevens, je ne serais pas porté à faire un lien quand même avec la situation économique actuelle.

Écoutez, si nous avons parlé de l'expérience américaine et de cette législation américaine qui interdit la rémunération des épargnes recevables par chèque, c'était beaucoup plus pour signaler que, de l'autre côté de la frontière, on a une attitude

[Interprétation]

M. Stevens: Non, je songe au type d'assurance-dépôt dont bénéficient les sociétés de fiducie, les sociétés de prêts et les banques. Vous avez certainement un régime d'assurance au Québec . . .

M. Morin: Oui.

M. Stevens: . . . pour vos dépôts, n'est-ce pas? Ne serait-il donc pas juste de dire que cette question de sécurité n'est en fait que secondaire comme vous le faites remarquer à la page 27 où vous dites que, depuis 1933, la loi américaine interdit le versement d'un intérêt quotidien. Mais c'était à l'époque où il y avait énormément de faillites bancaires aux États-Unis et où les Américains ont à cause de cela décidé d'instituer leur propre régime d'assurance-dépôt. Il existe un régime comparable au Canada et il y a sûrement un au Québec pour les caisses populaires.

Je suis un peu étonné que vous craigniez le système vraiment concurrentiel qu'entraînerait le calcul des intérêts d'après les soldes quotidiens, si les clients le désirent, puisque vous ne seriez pas obligés vous-mêmes de faire les calculs d'après ces soldes. Je suis tout à fait d'accord avec vous. Mais je suis un peu étonné que vous ressentiez le besoin d'être protégé contre ceux qui, pour des raisons personnelles, souhaiteraient faire les calculs d'après les soldes quotidiens.

Mr. Morin: No. We have no objection whatsoever if other institutions wish to remunerate savings on the basis of the average daily balance. All the recommendation says is that we would not like to see financial institutions being forced to do so.

M. Stevens: Je comprends.

Laissez-moi vous poser une question d'ordre plus général.

Ce matin, dans la *Gazette* de Montréal, il y a un article à la première page du cahier financier dans lequel M. Dlouhy, président de la Bourse de Montréal, souligne que le Québec connaîtra cette année une période de récession. C'est la première fois qu'une autorité du monde des finances annonce qu'il y aura un net ralentissement. Au Québec, on admet, je crois, que la province aura une croissance réelle moindre que les autres provinces canadiennes.

Je me demande si vous ne croyez pas que le moment est mal choisi de présenter une loi visant à protéger les déposants et les emprunteurs, étant donné l'incertitude dans laquelle se trouvera placé le marché financier, les divers problèmes que vous avez soulignés et qui touchent malheureusement surtout le Québec, puisque c'est lui qui accusera surtout le ralentissement prévu de notre économie.

The Vice-Chairman: Mr. Morin.

Mr. Morin: No, Mr. Stevens, I would not even think of relating it to our present economic situation.

If we mentioned that American legislation prohibits remunerating savings that may be withdrawn by cheque, it was only to point out that, on the other side of the border, the attitude towards savings remuneration is quite different. As I said

[Text]

tout à fait différente vis à vis de la rémunération de l'épargne. Et, je vous ai dit tout à l'heure que cette Loi-là datait de 1933. Mais notre mémoire précise aussi qu'en 1971, la Commission Hunt chargée d'étudier précisément les institutions financières, une commission présidentielle, a recommandé à nouveau que l'on continue à garder cette politique de ne pas rémunérer les épargnes retirables par chèque.

Je ne veux pas transposer la politique américaine chez nous. Je vous signale que les Américains ont mis sur pied cette politique en 1933, et ils veulent la continuer, et que la raison qui est derrière cela semble être d'éviter une course aux intérêts élevés entre les très nombreuses institutions financières qui sont aux États-Unis, laquelle course pourrait conduire à une insécurité et à des faillites. Notre situation est différente au pays. Mais tout ce que nous voulions invoquer c'est que l'épargne retirable par chèque ou par ordre de paiement reçoit déjà une rémunération basée en règle générale, sur des soldes minimum. Mais ceci est déjà beaucoup plus favorable aux déposants que dans la législation américaine. Cependant nous pensons que les orientations de la législation américaine et celles de la législation canadienne sont diamétralement opposées.

• 1055

Le vice-président: Merci, monsieur Morin. Thank you, Mr. Stevens. Monsieur Joyal, s'il vous plaît.

M. Joyal: Monsieur le président, ma question s'adresse au conseiller juridique de la Fédération. Est-ce qu'il est dans votre intention de contester éventuellement la constitutionnalité de cette loi, ou du moins certains aspects de la constitutionnalité de cette loi si elle était adoptée telle quelle?

M. Tardif: Je ne peux pas vous répondre pour la Fédération ou les fédérations, parce que vous savez que nous sommes un groupe de fédérations, ici ce matin. Il y a quand même un fait que l'intérêt, incontestablement, relève de la juridiction du gouvernement fédéral. Cependant on pourrait signaler dans la loi des cas où, soit des emprunteurs, soit un prêteur éventuellement, pourraient contester la constitutionnalité de certaines dispositions de la loi. Je ne veux pas rentrer dans ce débat parce que ce n'est pas non plus mon rôle ici, je pense. Je vais vous référer simplement à certains articles qui, selon moi, pourraient faire l'objet d'une contestation, parce que le but de cette loi-là est de réglementer le crédit. Et je comprends qu'accessoirement, on puisse toucher aux conditions du contrat mais on ne peut pas englober tout le contrat. Et dans le contrat, comme vous le savez aussi bien que moi, vous avez ce qui concerne la formation du contrat, ce qui concerne l'exécution du contrat et la résolution du contrat. Alors voici des articles qui, pour moi, sont des sujets de méditation ou d'interrogation actuellement. Vous avez l'article 2, paragraphe (2) qui détermine une date présumée d'un versement. Vous avez l'article 2, paragraphe (3) qui indique une destination présumée d'un versement. On est nettement dans le domaine du droit civil. Vous avez l'article 8(1) qui indique à la Cour, quels sont les critères sur lesquels elle doit se baser pour déterminer si un taux est injustifié. Or vous savez aussi bien que moi, n'est-ce pas, Maître Joyal, que dans notre loi, nous avons une

[Interpretation]

earlier, that legislation was passed in 1933. Our brief also says that, in 1971, the Hunt Commission, the presidential commission responsible for the study of financial institutions, recommended to maintain that policy of not remunerating savings withdrawable by cheque.

I do not wish to apply the American legislation to our context. I would point out to you that the Americans adopted this policy in 1933 and wish to continue it, apparently to avoid a high interest war between the numerous financial institutions which exist in the United States. Such a war could result in instability and bankruptcy. Our situation is quite different. We simply wish to point out that a checking savings account receives payments based as a general rule on minimum balances. This favours the depositor much more than the American legislation, however, we believe that the guiding principles of the American and Canadian legislations are diametrically opposed.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Morin. Merci, monsieur Stevens. Mr. Joyal, please.

Mr. Joyal: Mr. Chairman, my question is directed to the Federation's legal adviser. Do you intend to oppose the legislation, or certain aspects of it, on constitutional grounds if it is passed in its present form?

Mr. Tardif: I cannot speak for the Federation or rather the federations. As you know, a group of federations is present this morning. We must remember that interest falls under Federal jurisdiction. However, there are cases in which either borrowers or lenders could question the constitutionality of certain provisions of the law. I do not wish to take part in the debate, as this is not my responsibility at the moment. I will simply refer you to certain sections which I feel could be contested, since the object of the law is to regulate credit. I also feel that we could modify the terms of contracts, but not on contracts themselves. You know as well as I do what is involved in the drawing up, the signing and resolution of a contract. In my opinion, the following sections could be reconsidered: Section 2, sub-section (2) which specifies when a payment shall be deemed to have been made; Section 2, sub-section (3), which indicates the recipient to whom the payment is deemed to have been made. (We are now clearly dealing with civil law.); and Section 8(1) which determines on what basis the courts will decide whether or not a credit charge rate is unwarranted. You are perfectly aware, are you not, Mr. Joyal, that our legislation includes a section dealing with equity in contracts and that that entire area is a provincial concern. You have Section 8(3) dealing with evidence and the burden on the lender. Allow me to add that an interesting suggestion has been made in this regard. I do not know at what level, but I believe that it follows the first suggestion made by our colleagues from the

[Texte]

section concernant l'équité sur les contrats, et que justement toute cette juridiction-là est déjà prévue dans notre Droit provincial. Vous avez l'article 8(3) qui concerne la preuve; vous savez . . . , ce renversement de la preuve. Et ici, s'il m'était permis de le dire, il y a quelque chose d'intéressant qui a été suggérée. Je ne sais à quel niveau, mais je pense que c'est à la suite d'une première suggestion venant de nos collègues des autres provinces. On pourrait prévoir par exemple, actuellement . . . , prenons le projet de loi tel qu'il est. On dit peu importe le taux du prêt, un emprunteur peut actuellement arrêter de payer et c'est un prêteur à prouver que le taux qui lui est demandé est justifié. Si on pouvait essayer de vouloir arriver à une solution pratique, si on voulait par exemple sauvegarder la juridiction provinciale, on pourrait dire d'aller jusqu'à un certain taux qui serait basé sur un pourcentage, disons celui du *prime rate*, et qu'à ce moment-là le demandeur aurait à faire la preuve que le taux n'est pas justifié, et que passé ce niveau-là, ce serait le prêteur, alors. De telle sorte que, et c'est là un cas bien précis, de telle sorte qu'on ne sente pas, nous, dans le «même panier,» si vous voulez, qu'un *Shylock* et un prêteur institutionnel du genre des caisses d'épargne ou de crédit au pays. Vous avez l'article 8.3 et l'article 9 qui, lui, concerne . . . , (il ne me reste que quelques articles seulement), l'article 9 sur les règles au sujet de la cession des droits de l'emprunteur. Voilà encore une fois du droit civil pur. L'article 12.4 porte sur l'emploi d'un versement à l'échéance lorsqu'il y a d'autres versements échus. Ici on fait fi de tout ce qui, dans notre droit, porte sur l'imputation des paiements; on dit: voici comment vous allez l'appliquer.

• 1100

Enfin, le dernier article, l'article 33, indique une date présumée d'un versement. Alors, c'est un empiètement, il me semble, au moins dans ces domaines-là. Il y en a d'autres. M. Morin a souligné par exemple les droits très considérables accordés au directeur fédéral qui impose des registres, des livres comptables, qui impose le délai de conservation des documents, parce qu'on ne peut pas les détruire sans lui en demander la permission, qui a un accès direct à tous les documents du prêteur et qui a un droit de perquisition, de saisie, etc. Pour répondre en résumé à cette question, même si ce n'est pas l'endroit pour faire le tour de la question, je pense qu'il y a certainement des points qui seraient contestables dans ce projet de loi simplement sur le plan constitutionnel. Je voudrais donc terminer en disant: nous, ce que nous voulons, c'est d'éviter cela. Ce n'est pas votre but. Ce que nous voulons en fait, c'est de trouver une solution pratique et il y en a certainement. En effet, nous avons eu aussi des conversations avec des fonctionnaires du ministère. Il y a certainement des solutions pratiques qui peuvent être envisagées, spécialement au niveau de la réglementation, pour éviter ces écueils-là et pour la protection même de ceux que vise le projet de loi, c'est-à-dire l'emprunteur, le consommateur.

Le président: Merci, monsieur Tardif et monsieur Joyal. Le temps presse. Vous avez eu vos cinq minutes. Il reste deux questions très brèves à ce que je crois comprendre de la part de

[Interprétation]

other provinces. We could, for example, take the bill in its present form. It states that a borrower may stop payment regardless of the interest rate and that it is up to the lender to justify the rate he is asking. If we try to reach a practical solution, one which would safeguard provincial jurisdiction, we could say that below a certain interest rate, based perhaps on a percentage of the prime rate, the borrower would have to prove that the credit charge is unwarranted; beyond that level, the burden would be on the lender. In this way, we would not be put in the same class as shylocks or lending institutions, saving banks or credit unions. There is also section 8.3 and section 9 in particular—I shall only be speaking of one or two more sections—which deals with payments where rights of lenders are assigned. This is another matter for civil law. Section 12.4 deals with the application of payments when other payments are due. This flies in the face of everything in our law which applies to charging payments. This act simply tells us what to do.

Lastly, there is section 33, which deals with presumption as to time of payment. This is one more example of the authors of the bill overstepping their authority. Mr. Morin also drew to our attention the power the federal director has to decide how long books and other accounting documents are to be kept. They cannot be destroyed without his permission and he has the right to examine the lender's books and also seize them, should the need make itself felt. This is perhaps neither the time nor the place to bring the matter up, but I think there are parts of the bill which are not entirely constitutional. But we are not seeking to open a debate on the constitution. We want to find practical solutions to real problems. We have had talks with officials from the department, and certain practical solutions are indeed possible, especially in the form of regulations. We can indeed avoid some of the pitfalls of which I have just spoken and give the borrower and the consumer the kind of protection this bill seeks to provide.

The Chairman: Thank you, Mr. Tardif and Mr. Joyal. But time is running out and there are two short questions Mr. Philbrook and Mr. Marceau have to ask before we end today's meeting.

[Text]

M. Philbrook et de M. Marceau et il faudra lever la séance tout de suite après.

Monsieur Philbrook.

M. Philbrook: Merci, monsieur le président. Je veux poser seulement une brève question au témoin. Vous nous avez mentionné que vous aviez beaucoup discuté de l'aspect criminel du loan sharking dans ce projet de loi. Approuvez-vous l'inclusion de cet article dans le projet de loi?

Le président: Monsieur Morin.

M. Morin: Oui. Cet article, surtout avec l'orientation que l'on croit deviner vers ce taux d'intérêt criminel qui serait sept fois le taux de base bancaire, vous êtes certain, monsieur Philbrook, qu'il ne visera jamais les Caisses populaires. Nous nous demandons toutefois... Nous le trouvons trop haut et selon nous il pourrait être baissé grandement et se rapprocher beaucoup de trois ou quatre fois le taux de base bancaire plutôt que de sept fois le taux de base bancaire.

Maintenant, écoutez, au sujet de cette question de taux criminel, je pense qu'il est très important que la législation fédérale soit dure sur ce point et permette des pénalités fortes lorsqu'on réussit à attrapper des shylocks. Maintenant, nous ne sommes pas convaincus de l'utilité des recours que vous offrez, soit d'aller à la cour à propos de ces questions-là. Il nous semble que précisément les clients des shylocks ne seront pas des gens intéressés à aller en cour. Ce qui nous paraît beaucoup plus positif dans votre projet de loi, pour répondre au taux d'intérêt injustifié et au taux d'intérêt criminel, c'est la possibilité que vous accordez à tout emprunteur de pouvoir rembourser avant terme, sans pénalité, s'il réussit à emprunter ailleurs. Cela nous paraît quelque chose d'efficace.

M. Philbrook: Merci beaucoup.

Le président: Merci, monsieur Philbrook. Monsieur Marceau, très brièvement, s'il vous plaît.

M. Marceau: Oui. Une question me semble importante, monsieur Morin, et j'aimerais connaître votre réponse. A la page 22 et par la suite, vous abordez la question de la base sur laquelle l'intérêt devrait être calculé pour les comptes de dépôt et, de manière générale, vous présentez une vision assez pessimiste quant à la valeur pratique de cette approche. Vous êtes peut-être au courant du fait qu'une majorité des institutions de dépôt aux États-Unis offrent des comptes sur lesquels l'intérêt est calculé sur les soldes quotidiens et que, même au Canada, ce système est offert par quelques institutions notamment du bon nombre de "Credit Union" affilié à la "BC Central Credit Union" apparemment sans qu'il y ait de problèmes majeurs ou de coûts additionnels importants pour le faire. Est-ce que votre Fédération a procédé à des recherches ou études du genre de celles dont vous faites état, sur la fréquence du calcul de l'intérêt, et qui appuierait votre conclusion suivant laquelle l'utilisation de la méthode du solde quotidien est indésirable, et dans l'affirmative je serais intéressé à avoir plus de détails au sujet de telles recherches ou d'avoir l'occasion d'en prendre connaissance?

[Interpretation]

Mr. Philbrook has the floor.

Mr. Philbrook: Thank you, Mr. Chairman. I have one short question. You mentioned that you discussed at length the criminal activities of loan sharks in this bill. Would you approve including the section dealing with them in this bill?

The Chairman: Mr. Morin.

Mr. Morin: Yes. We believe loan sharks apply a rate of interest seven times that of the basic bank rate. The Caisses populaires will never be affected by that article. However we wonder... We find this rate of interest far too high and feel it could be brought down to three or four times the basic bank rate.

In this regard, I think it is very important that the government be hard on loan sharks. There should be strict penalties. Nonetheless we are not convinced that the courts are the solution to this problem. Often as not, the people who borrow money from loan sharks shy away from courts. In the bill, you suggest giving every borrower the right to pay back his loan before it falls due, without paying any penalty, if he can borrow money elsewhere. We think that is a much better way of helping do away with these criminally high interest rates.

Mr. Philbrook: Thank you very much.

The Chairman: Thank you, Mr. Philbrook. Mr. Marceau now has the floor. Please try to make it short.

Mr. Marceau: Yes, I just have one question. On page 22 and thereafter in your brief, Mr. Morin, you deal with which balance should be taken as a base in calculating the interest rate for stable accounts. You seem to doubt the practical value of such an approach. I wonder if you realize that most of the depositing institutions in the U.S. offer their customers accounts for which the interest rate is calculated on the daily balance. Even in Canada, this system is offered by some institutions, in particular by a number of credit unions affiliated with the BC Central Credit Union. They do not seem to have any problem with this system, nor does the cost seem to be prohibitive. Has your federation made any research or studies of the kind you just mentioned on the frequency of interest calculation? Would those studies support your conclusion that the use of the every day balance method is inappropriate? If so, can you give us more insight on those studies or could we read them?

[Texte]

• 1105

Le vice-président: Merci pour la question brève, monsieur Marceau.

M. Morin: Monsieur Marceau nous avons déjà parlé tantôt des plans 24 des *Credit Union* de l'Ouest et je pense qu'il est inutile d'y revenir. Cela répond à une demande locale mais d'autres *Credit Union* dans d'autres provinces n'ont pas du tout ces plans-là même s'ils ont tous les ordinateurs voulus pour les calculer. Vous réferez à l'expérience américaine où beaucoup de banques et beaucoup de *Savings and Loans* se rémunèrent l'épargne sur des soldes moyens quotidiens. La question est intéressante et j'aimerais la développer durant quelques minutes seulement. Vous devez noter qu'aux États-Unis la législation stipule des maximums que peuvent payer les institutions financières sur les taux à l'épargne. Je vous ai dit tout à l'heure que tous les dépôts retirables par chèques le sont sans intérêt et que la législation le stipule. Et la législation américaine stipule aussi les taux maximums que peuvent payer les banques commerciales américaines sur les épargnes qu'elles reçoivent. Je ne sais trop quel est ce taux aujourd'hui, mais il fut un temps où les banques commerciales pouvaient donner 6.50 p. 100 alors que les *Savings and Loans* qui étaient orientés vers des prêts hypothécaires avaient la permission de donner jusqu'à 7 p. 100 mais pas plus que 7 p. 100. Vous avez donc aux États-Unis une réglementation qui est entièrement différente de la réglementation canadienne et qui fixe des maximums que peuvent payer les institutions financières.

La seule façon pour les institutions financières d'essayer de détourner cette législation, ou si vous voulez j'aimerais mieux dire, essayer d'avantager leurs déposants, c'est en cherchant des «trucs» d'intérêts composés ou de rémunérations à base d'intérêts composés mensuellement, hebdomadairement, ou quotidiennement. On parle même d'intérêt composé infiniment. Et on va parler aussi de rémunérations sur les soldes moyens quotidiens. Mais ce que j'aimerais vous faire remarquer c'est ceci: Regarder, il y a deux problèmes là-dedans, monsieur le président, et c'est important de le signaler. La base de calcul c'est quelque chose. Je vous signale que les Américains utilisent souvent cette base de soldes moyens quotidiens pour essayer de concurrencer davantage l'institution financière voisine. Maintenant, rémunérer sur une base de soldes moyens quotidiens ne veut pas dire verser des intérêts tous les mois. Donner un intérêt composé mensuellement ne veut pas dire verser des intérêts tous les mois. Vous pouvez très bien vous fabriquer une table de taux d'intérêts composés mensuellement ou quotidiennement ou à la minute si vous voulez, sans évidemment verser ces intérêts-là à la minute. Regardez les institutions américaines; elles vont donner des intérêts trimestriellement ou même semestriellement, en basant leur taux d'intérêts sur des soldes minimums mensuels, sur des soldes moyens quotidiens. En fait ce qui nous préoccupe c'est que pour régler le problème de la justice face aux déposants, vous parlez d'obliger les institutions financières à rémunérer mensuellement les épargnes; et c'est la base de calcul qui devrait vous préoccuper et non quand les paiements sont faits. Nous vous faisons une suggestion positive quand on vous dit qu'au lieu de tolérer et d'accepter que les institutions rémunèrent sur

[Interprétation]

The Vice-Chairman: Mr. Marceau, I am glad your question was a short one.

Mr. Morin: Mr. Marceau, we already talked about plans 24 of Western credit unions and it is therefore useless to take that subject up again. All that is made to meet a local requirement, but other credit unions in other provinces do not use these plans even if they have all the computers necessary to make that calculation. You talked of the American experience where many banks and many savings and loans companies make their savings on average day-to-day balances. The matter is interesting and I would like to discuss it for a few minutes. The American legislation establishes a ceiling that must be followed by financial institutions for their savings rates. I repeat that according to our legislation, all deposits can be withdrawn by a cheque and without interest. The American legislation also establishes all maximum rates payable by American commercial banks on all savings received. I do not recall what the rate is today, but at one time, commercial banks were allowed to give 6.5 per cent whereas savings and loans companies which made mortgage loans were allowed to give up to 7 per cent but not more on interest. You, therefore, notice that the American regulation is entirely different from the Canadian regulation and establishes ceilings on rates applied by financial institutions.

The only way for a financial institution to get around that law, or rather to favour its depositors, is to find a way to give compounded interest or payment based on interest compounded monthly, daily or weekly. I have even heard of interest compounded *ad infinitum*. I have also heard of payments on daily average balances. But I would like you to understand this: we are faced with two problems. First, there is our computation basis. The Americans often use as a basis daily average balances in order to compete more advantageously with their neighbouring financial institutions. Now, this does not mean that they have to pay interest every month. To compound monthly an interest does not mean to pay interest every month. It is possible for anyone to make a chart of interest rates compounded monthly, or daily or every minute even, without having to pay those interests every minute. Here is what American institutions do: they give out interests every third or six months, based on their interest rate for monthly minimum balances or daily average balances. We are worried by the fact that in order to resolve a problem of justice for all depositors, you are thinking of obliging all financial institutions to pay a monthly rate on savings; you should be worried about our calculation basis and not on the frequency with which payments are made. We believe that our suggestion is a positive one: instead of tolerating and accepting that institutions should make a payment on savings, on monthly or quarterly minimum balances, you should oblige financial institutions that want to pay on savings to pay on monthly minimum balances. Thus you will help all depositors who are given a minimum balance on a long period of time and who see on a given month their balance cancelled. But in order to achieve

[Text]

les épargnes, sur les soldes minimums mensuels ou trimestriels vous devriez dire à toutes les institutions financières: si vous rémunérez les épargnes sur des soldes minimums, que ce soit des soldes mensuels. Et à ce moment-là vous allez éviter de léser les gens par un solde minimum qui s'applique sur une longue période et qui voient pour un mois donné, leur solde passer par zéro. Mais pour cela vous n'avez pas besoin de toucher du tout à la fréquence des versements d'intérêts. C'est votre base de calcul que vous devez surveiller.

Le vice-président: Merci monsieur Morin, pour cet éclaircissement qui est très important je crois.

Je voudrais, si les députés me le permettent, vous poser une question à mon tour.

• 1110

Étant donné que nous n'avons pas eu d'indication jusqu'à ce jour, à savoir si la Fédération des Caisses populaires acadiennes avait l'intention de comparaître devant ce Comité, je crois pouvoir conclure, et je le dis bien, de façon générale, que vous reflétez d'une certaine façon la philosophie et le point de vue de cette Fédération des Caisses populaires acadiennes, parce que je crois que vous êtes fréquemment en contact.

M. Morin: Vous avez raison, monsieur Corbin, nous sommes fréquemment en contact avec la Fédération des Caisses populaires acadiennes, et cette Fédération a sensiblement la même philosophie que nous quant à ses déposants et à ses emprunteurs. Toutefois, nous devons vous dire, malheureusement, que, pour ce projet de loi, nous n'avons pas eu l'occasion de les consulter et je ne saurais les engager derrière nous. Eux seuls, pourraient le faire.

Le vice-président: Merci bien, monsieur Morin.

Je voudrais . . . Monsieur De Bané?

M. De Bané: Monsieur le président, je voudrais proposer que le mémoire de la Fédération soit annexé aux Comptes rendus et témoignages de ce jour.

Le vice-président: Monsieur De Bané, nous avons dû régler une proposition de ce genre la semaine dernière. Nous devons entendre encore probablement au moins une vingtaine de témoins qui nous arrivent tous avec des mémoires assez volumineux et cela nous coûtent un minimum de \$600—nous a-t-on dit la semaine dernière—pour les imprimer. C'est une question d'économie. Il s'agit d'être raisonnable. Je pense que dans le cas de . . .

M. Clermont: Monsieur le président, si la question était réglée sur une base . . .

Le vice-président: Laissez-moi finir, monsieur Clermont . . .

M. Clermont: . . . Oui mais si la question était . . .

Le vice-président: . . . S'il vous plaît!

M. Clermont: Oui, mais c'est bien beau . . .

Le vice-président: A l'ordre, monsieur Clermont.

M. Clermont: . . . Mais il est 11 h 10 et nous devrions être en Chambre.

[Interpretation]

that, it is not necessary to change anything to the frequency with which interests are paid. You should rather change the basis on which you make your calculations.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Morin, you have clarified the matter very well.

If members will allow me, I would like to ask you a question.

Since we have had no indication to date that the Fédération des caisses populaires acadiennes wished to appear before the Committee, I think I can safely conclude in a general way that you somehow reflect the philosophy and the point of view of this federation, since you are frequently in communication with them, I think.

Mr. Morin: You are right, Mr. Corbin, we have frequent communications with the Fédération des Caisses populaires acadiennes, and that federation more or less shares our philosophy as far as depositors and borrowers are concerned. However, we must say that unfortunately as far as this bill goes, we have not had the opportunity to consult them and I cannot speak for them. Only they could do so.

The Vice-Chairman: Thank you very much, Mr. Morin.

I would like . . . Mr. De Bané?

Mr. De Bané: Mr. Chairman, I wish to propose that the Federation's brief be appended to today's minutes.

The Vice-Chairman: Mr. De Bané, we had to decide upon a proposition such as yours last week. We probably have yet to hear at least 20 more witnesses who will all be presenting rather extensive briefs, and as we were told last week, it costs a minimum of \$600 to print these briefs. It is a question of saving money. We have to be reasonable. I think that in the case of . . .

Mr. Clermont: Mr. Chairman, if that question was decided upon on a basis . . .

The Vice-Chairman: Let me conclude, Mr. Clermont . . .

Mr. Clermont: . . . Yes, but the question was . . .

The Vice-Chairman: . . . Please!

Mr. Clermont: Yes, that is very nice but . . .

The Vice-Chairman: Order, Mr. Clermont.

Mr. Clermont: . . . but it is eleven minutes after ten o'clock and we should be sitting in the House.

[Texte]

Le vice-président: A l'ordre, s'il vous plaît, monsieur Clermont. La présidence a la parole. Ce n'est pas M. Corbin qui parle, c'est la présidence.

Il faut être raisonnable les membres réguliers de ce Comité ont décidé unanimement, la semaine dernière, de ne pas faire cela pour tous les mémoires qui nous sont présentés. Dans le cas de ce matin, nous en avons eu un résumé excellent. Le greffier conserve dans les archives des copies supplémentaires de tous les mémoires qui nous sont présentés; on peut les reproduire très facilement ici à la Chambre des communes. Si vous-même ou des personnes qui communiquent avec vous désirent recevoir le texte complet, le Comité se fera un plaisir de vous les faire parvenir.

Alors, la question ayant été réglée la semaine dernière, monsieur De Bané... et nous n'avons pas de quorum de toute façon ce matin. Nous devons nous en tenir à cette décision.

Je voudrais, messieurs, en votre nom, remercier bien sincèrement la Fédération de Québec des Caisses Populaires Desjardins et les autres organismes qui accompagnaient ces messieurs ce matin. nous avons apprécié très sincèrement la qualité de votre présentation.

La prochaine réunion aura lieu mardi prochain, à 20 h 00 dans cette même pièce, et nous entendrons alors l'Association canadienne des compagnies d'assurance-vie, *The Canadian Life Insurance Association*.

La réunion est ajournée. Merci beaucoup.

[Interprétation]

The Vice-Chairman: Order, please, Mr. Clermont. The Chairman has the floor. It is not Mr. Corbin who is talking, it is the Chair.

We have to be reasonable. The Committee's regular members have unanimously decided last week not to follow this policy for all briefs that are presented to us. In the present case, we were given an excellent summary this morning. The Clerk keeps supplementary copies of all briefs that are presented to us in his files; they can be easily photocopied here in the House of Commons. If you or other people who communicate with us wish to receive a complete version of any of these briefs, the Committee will be pleased to send them.

Therefore, the matter having been settled last week, Mr. De Bané... and by the way we do not have a quorum this morning. We should abide by that decision.

Honourable members of the Committee, I would like to thank on your behalf the Fédération de Québec des Caisses Populaires Desjardins and the other agencies that accompanied them this morning. We have sincerely appreciated the quality of your presentation.

The next meeting will be held next Tuesday at eight o'clock in this same room, and we will be hearing the Canadian Life Insurance Association.

The meeting is adjourned. Thank you very much.

WITNESSES—TÉMOINS

From the "Fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins»:

Mr. Paul-Émile Charron, Secretary General;

Mr. André Morin, Economist and Counsel, Governmental Affairs; and

Mr. Louis Tardif, Legal Counsel.

De la Fédération de Québec des Caisses populaires Desjardins:

M. Paul-Émile Charron, Secrétaire général;

M. André Morin, Économiste et conseiller aux affaires gouvernementales; et

M. Louis Tardif, Directeur du contentieux.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 12

Tuesday, February 8, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 12

Le mardi 8 février 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

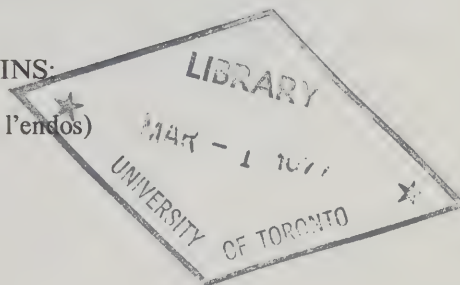
Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Brisco
Clarke
(*Vancouver Quadra*)
Clermont
De Bané
Flynn

Fortin
Gauthier
(*Ottawa-Vanier*)
Grafftey
Gray
Holt (Mrs.)

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Huntington
Lajoie
Lambert (*Edmonton West*)
Marceau

Philbrook
Ritchie
Rodriguez
Stevens—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Tuesday, February 8, 1977:

Mrs. Holt replaced Mr. Joyal.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement

Le mardi 8 février 1977:

M^{me} Holt remplace M. Joyal.

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 8, 1977
(13)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 8:12 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Clarke (*Vancouver Quadra*), Clermont, Corbin, Flynn, Grafftey, Gray, Mrs. Holt, Messrs. Huntington, Lajoie, Lambert (*Edmonton West*), Philbrook, Robinson, Rodriguez and Stevens.

Other Member present: Mr. Woolliams.

Witnesses: From the Canadian Life Insurance Association: Mr. T. R. Suttie, Chairman; Mr. E. S. Jackson, President; Mr. T. Douglas Kent, Secretary and Assistant General Counsel; Mr. J. A. Tuck, Executive Director; Mr. D. R. Winhold, Vice-President and Treasurer, The Mutual Life Assurance Company of Canada and Mr. A. F. Lindsay, Senior Associate Treasurer, The Canada Life Assurance Company.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

Messrs. Suttie, Winhold, Jackson and Lindsay made a statement.

The witnesses answered questions.

At 10:10 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 8 FÉVRIER 1977
(13)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 20 h 12 sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Clarke (*Vancouver Quadra*), Clermont, Corbin, Flynn, Grafftey, Gray, M^{me} Holt, MM. Huntington, Lajoie, Lambert (*Edmonton-Ouest*), Philbrook, Robinson, Rodriguez et Stevens.

Autre député présent: M. Woolliams.

Témoins: De l'Association canadienne des compagnies d'Assurance-vie: M. T. R. Suttie, Président; M. E. S. Jackson, Président suppléant; M. T. Douglas Kent, Secrétaire et conseiller général adjoint; M. J. A. Tuck, Directeur exécutif; M. D. R. Winhold, vice-président et trésorier, The Mutual Life Assurance Company of Canada M. A. F. Lindsay, trésorier associé senior, The Canada Life Assurance Company.

Le Comité reprend l'étude du Bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité poursuit l'étude de l'article 2.

MM. Suttie, Winhold, Jackson et Lindsay font des déclarations.

Les témoins répondent aux questions.

A 22 h 10, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, February 8, 1977

• 2012

[Text]

The Chairman: I will call the meeting to order. I would, first, like to give a word of thanks to the Vice-Chairman of this Committee who stood in for me last week while I was away on the subcommittee of the Justice Committee looking at penitentiaries.

An hon. Member: Hear, hear!

The Chairman: I understand he may have to do it again next week, and I hope he will do the job. I know he will; he did a good job last week and I want to thank him for standing in my place. Very seldom does the Vice-Chairman get that much work to do, but in this case, he has had a lot of it to do.

The next thing I would like to bring to the attention of members is that in view of the fact there has been so much concern about what the minister has in his mind with regard to this bill—he has indicated to me personally and from time to time in writing that he wishes to keep the Committee up to date—I have a letter from him which I received only this afternoon which I would like to read into the record for the benefit of members. I also have copies that I can give out to members of the Committee.

The letter is of today's date, and it is to me as the Chairman of the Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs. It reads as follows:

After considering the many thoughtful submissions and comments I have received from my colleagues in the House and from consumers, consumer groups, financial institutions and other interested parties, I have concluded that there are certain areas of the Borrowers and Depositors Protection Bill which could be improved through amendment. I have also concluded that knowledge of these areas and of my preliminary thinking would be most helpful to the members of this Committee in their deliberations. It would be premature and impractical to propose precise amendments to the Bill since all interested parties have not yet had the opportunity to express their views, and my officials and I have not therefore had the opportunity to give these views the careful consideration they deserve. In this spirit and without prejudging future submissions and comments, I submit the following as indicative of my thoughts at this time.

First, I have received much comment indicating that the scope of the Bill is too broad in that incorporated enterprises are included. Originally, our purpose was to extend the protection afforded by the Bill to small closely held businesses such as farming or fishing operations run by an individual or a family. While there are a number of such small enterprises which happen to be incorporated but could nonetheless benefit from the protection of this legislation, I am coming to the opinion that the inclusion

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mardi 8 février 1977

[Interpretation]

Le président: A l'ordre, s'il-vous-plaît. Je remercie d'abord le vice-président du Comité qui m'a remplacé la semaine dernière lorsque j'ai dû m'absenter avec le sous-comité de la Justice chargé d'examiner le régime des institutions pénitencières.

Une voix: Bravo!

Le président: Je pense qu'il aura à me remplacer une fois de plus la semaine prochaine. Je sais qu'il fera un aussi bon travail que la semaine dernière et je tiens à l'en remercier d'avance. Il est rare qu'un vice-président d'un comité ait autant à faire que lui.

Il y a un autre sujet que je vais aborder avec les membres du Comité. A la suite des inquiétudes qu'ont suscitées au Comité les intentions du ministre vis-à-vis du présent bill, il m'a souvent fait part de vive voix et par lettre de son intention de tenir les députés au courant de tout, et j'ai reçu cet après-midi une communication de lui que je voudrais lire et porter au compte rendu. J'en ferai également distribuer des copies.

La lettre est datée d'aujourd'hui et elle m'est adressée en tant que président du Comité permanent de la Santé, du Bien-être social et des Affaires sociales. Je vous la lis:

A la suite de tous les mémoires et commentaires judicieux qui m'ont été adressés par mes collègues de la Chambre et par les consommateurs, les groupes de consommateurs, les institutions financières et les autres parties intéressées, j'en suis venu à la conclusion qu'il y a plusieurs points du bill sur la protection des emprunteurs et déposants qui peuvent être améliorés par voie de modifications. J'ai également pensé qu'il pourrait être utile aux membres du Comité de savoir quels seront ces points et quelles sont à priori, mes intentions. Il serait prématuré et presque impossible de proposer dès maintenant des modifications précises au bill puisque toutes les parties intéressées n'ont pas eu encore l'occasion de présenter leurs points de vues et que mes hauts fonctionnaires et moi-même n'avons pu examiner comme elles le méritent les considérations dont on nous a fait part jusqu'ici. Dans cet esprit, et sans minimiser l'importance des mémoires et des commentaires qui restent à venir, je veux bien indiquer quelles sont, pour l'instant, mes intentions.

D'abord, on m'a signalé que la portée du bill est trop vaste puisqu'il inclut les entreprises constituées en corporation. Au départ, nous voulions étendre la protection du bill aux petites entreprises, propriété d'individus ou de familles comme celles qu'on retrouve dans les domaines de la pêche et de l'agriculture. Il y a un certain nombre de ces petites entreprises qui sont constituées en corporation, mais qui pourraient quand même profiter de la protection offerte par le bill. Cependant, j'en suis venu à la conclu-

[Texte]

of closely held corporations could create some uncertainties as to which forms of corporations could be included.

• 2015

Second, the Bill specifies that where a payment is mailed to a lender, such payment is deemed to have been made at the time of mailing. While this is consistent with the treatment of income tax payments by the Department of National Revenue, I have been informed that such a deeming could create a great many practical problems for lenders and could open the door to possible abuse. For this reason, I hope to be able to propose changes which will result in a more efficient and practical approach.

Third, the unwarranted rate provision has been criticized as being both ineffective as a borrower's remedy and unfair to lenders. On the one hand, it is said that borrowers will not bring legal proceedings on their own initiative due to costs and other considerations. On the other hand, it is clear that much disruption could occur if large numbers of actions were brought by unscrupulous borrowers. To resolve these difficulties, I have instructed my officials to develop an amendment which enhances the effectiveness of this provision for borrowers in the marketplace and at the same time minimizes the opportunity for its misuse.

Fourth, the provisions dealing with mortgage loans have been a source of great concern to lenders, especially those dealing with prepayments and associated penalties. I am fully aware of the needs of lenders to be able to match the terms of their assets and liabilities and that failure to allow for this could result in higher mortgage interest rates and the possibility of reductions in the supply of mortgage funds. Neither of these results are in the interests of borrowers and I have instructed my officials to explore possible modifications in this area.

I am hopeful that my comments here will assist you in your further deliberations on this Bill. If other problem areas come to my attention as the Committee hearings proceed I will give them careful and serious consideration. In addition, further useful comments will likely be forthcoming in the areas I have discussed above and these will also be carefully considered. I am convinced that the end product of these deliberations will be a Bill which will contribute to the achievement of a more equitable atmosphere and a higher level of efficiency in the marketplace.

Yours sincerely,

A. C. Abbott

I would also like to mention to the members of the Committee that I have received a communication from Arthur J. MacDonald, the Provincial Secretary of Prince Edward Island, and he has indicated that he has some concerns, although he will not be attending before the Committee. That being the case, I propose to read into the record—it is a little over a page long—the suggestions he has made.

[Interprétation]

sion que l'inclusion des corporations détenues par peu de personnes pourrait créer des difficultés au moment de déterminer le genre de corporations qui sont visées.

Deuxièmement, le bill prévoit que lorsqu'un paiement est envoyé par la poste à un prêteur, il est considéré que ce paiement a été fait au moment où il a été mis à la poste. Bien que ce soit la position adoptée par le ministère du Revenu national pour les paiements d'impôts, il m'a été signalé qu'une telle présomption pourrait créer de nombreux problèmes d'ordre pratique pour les prêteurs et amener toutes sortes d'abus. J'espère donc apporter des changements à ce niveau pour faire en sorte que l'approche du bill soit plus efficace et plus pratique.

Troisièmement, les dispositions sur les taux excessifs ont été critiquées comme étant à la fois inefficaces pour les emprunteurs et injustes pour les prêteurs. D'une part, on a dit que les emprunteurs hésiteraient à entamer des poursuites de leur propre initiative à cause des coûts et pour d'autres raisons; d'autre part, il est clair que si un grand nombre de poursuites étaient entamées par des emprunteurs sans scrupules, la situation pourrait devenir intenable. Pour résoudre ces difficultés, j'ai demandé à mes hauts fonctionnaires de travailler à une modification qui augmente l'efficacité de ces dispositions pour les emprunteurs et qui réduise au maximum les possibilités d'abus.

Quatrièmement, les dispositions visant les prêts hypothécaires ont causé de graves inquiétudes aux prêteurs, surtout dans le cas de remboursement anticipé et des pénalités qui s'y rattachent. Je sais fort bien que les prêteurs doivent pouvoir équilibrer leur actif et leur passif; dans le cas contraire, les taux d'intérêt sur les prêts hypothécaires risquent d'augmenter et l'offre de prêts hypothécaires risque de diminuer. Il n'est certainement pas de l'intérêt des emprunteurs de risquer l'un ou l'autre de ces résultats, de sorte que j'ai demandé à mes hauts fonctionnaires de voir s'il était possible d'apporter des modifications à ce niveau.

J'espère que ces quelques observations pourront vous aider dans votre étude du bill. Si d'autres sujets de préoccupations sont portés à mon attention au cours des délibérations du Comité, je m'engage à les examiner avec tout le sérieux possible. J'examinerai également les vœux qui me seront soumises sur les points que je viens de discuter. Je compte bien que toutes ces délibérations aboutiront à un bill qui rendra le marché plus juste et plus efficace.

Bien à vous,

A. C. Abbott.

Je signale également aux membres du Comité que j'ai reçu une communication de M. Arthur J. MacDonald, secrétaire provincial de l'Île-du-Prince-Édouard. Il m'indique que bien que dans l'impossibilité de venir devant le Comité, il a certaines préoccupations vis-à-vis du bill. La lettre a un peu plus d'une page. Je propose de la porter au compte rendu.

[Text]

The letter is dated January 31, 1977, and it is directed to me as Chairman of the Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs. It reads as follows:

At this time, I would like to extend our appreciation for your kind invitation to speak to the Common's Committee in respect to the Borrower's and Depositor's Protection Bill. Rather than address the Committee, I would like to express my concerns by means of this letter which I would appreciate having tabled before the Committee.

My Government is pleased to see the attempts being made to provide increased consumer protection by the provisions of the proposed bill. The contents, however, do pose some concerns which I will now mention.

1. Sections of the bill dealing with information disclosure would appear to be a duplication of existing provincial legislation, therefore, possibly somewhat redundant;

2. The maximum permissible interest rates are presently in the area of seven times prime. I would like to suggest that this be changed so as not to exceed three times prime;

3. The method of calculating interest on interest bearing savings accounts will certainly benefit the consumer, unless the industry, as a result of the proposed change, decides that it is a costly administrative burden and subsequently, feels they must reduce the rate they are currently paying on such accounts. The end result of such action would certainly nullify any benefit to depositors. One possible means of preventing this would be to insure that interest rates on savings accounts be linked to the prime rate in effect at the time. For example, prime less two percent or whatever deferential is being justified.

I trust you will consider the aforementioned in your final assessment of the Bill before you.

Yours very truly,

Arthur J. MacDonald.

Gentlemen, having read those items into the record, we can now come to the order of the day, which is Bill C-16, the Borrowers and Depositors Protection Act.

• 2020

We have before us this evening, as witnesses from the Canadian Life Insurance Association, Mr. T. R. Suttie, the Chairman; Mr. E. S. Jackson, the President; Mr. T. Douglas Kent, Secretary and Assistant General Counsel; Mr. Carmin Graveline, Director General, and Mr. D. R. Winhold, Vice-President and Treasurer, The Mutual Life Assurance Company of Canada; Mr. A. F. Lindsay, Senior Associate Treasurer, The Canada Life Assurance Company; and Mr. J. A. Tuck, the Executive Director of the Canadian Life Insurance Society.

At this time I would ask the witnesses to make a statement. I understand the statement is to be made by the Chairman, Mr. T. R. Suttie.

[Interpretation]

Elle est datée du 31 janvier 1977 et elle m'est adressée en tant que président du Comité permanent de la Santé, du Bien-être social et des Affaires sociales. Je vous la lis:

Je veux d'abord remercier le Comité de son invitation à comparaître dans le cadre de l'étude du Bill sur la protection des emprunteurs et déposants. Plutôt que de comparaître, je voudrais faire part au Comité de mes vues par lettre et je vous serais reconnaissant de lui communiquer la présente.

Mon gouvernement est heureux de voir qu'on tente d'améliorer la protection du consommateur au moyen du bill proposé. Il y a cependant des dispositions de ce bill qui suscitent des inquiétudes.

1. Certains articles du bill portent sur la divulgation de l'information et semblent faire double-emploi avec des mesures législatives provinciales et qui sont de ce fait rendues inutiles.

2. Les plus hauts taux d'intérêt permis actuellement sont de l'ordre de sept fois le taux préférentiel. Il faudrait apporter des changements de façon à ce que ces taux ne dépassent trois fois le taux préférentiel.

3. La façon de calculer l'intérêt sur les comptes d'épargne portant intérêt avantagerait certainement le consommateur, à moins que l'industrie ne décide, à la suite de ce changement, que les frais d'administration sont trop lourds à supporter et qu'elle croit devoir réduire les taux d'intérêt qu'elle verse actuellement à ces comptes. Tout avantage au déposant disparaîtrait. Une façon d'éviter un tel résultat serait de s'assurer que les taux d'intérêt sur les comptes d'épargne sont liés en tout temps au taux préférentiel en vigueur. Par exemple, on pourrait prévoir 2 p. 100 de moins que le taux préférentiel ou une autre marge justifiée.

J'espère que vous tiendrez compte de ces quelques considérations dans votre dernière analyse du bill.

Bien à vous,

Arthur J. MacDonald

Maintenant que ces lettres ont été portées au compte rendu, nous pouvons revenir au Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants.

Nous accueillons ce soir des témoins de l'Association canadienne des compagnies d'assurance-vie: M. T. R. Suttie, président, M. E. S. Jackson, président suppléant; M. T. Douglas Kent, secrétaire et conseiller général adjoint; M. Carmin Graveline, directeur général, M. D. R. Winhold, vice-président et trésorier, The Mutual Life Assurance Company of Canada; M. A. F. Lindsay, trésorier associé senior, The Canada Life Assurance Company; enfin, M. J. A. Tuck, directeur exécutif de la Société canadienne des compagnies d'assurance-vie.

J'invite les témoins à faire une déclaration. Je pense que c'est le président, M. T. R. Suttie, qui s'en chargera.

[Texte]

Mr. T. R. Suttie (Chairman, Canadian Life Insurance Association): Thank you very much, Mr. Chairman. I appreciate very much this opportunity to appear before the Committee on behalf of the Canadian Life Insurance Association and its 130 member companies. Perhaps I should say on behalf of the 12 million policy owners, because I do want to stress that life insurance companies are intermediaries between the two groups of consumers: the policy owners, who in this case are largely people saving for retirement, and the mortgagors who are borrowing the money the savers are saving.

Very naturally I was very pleased to hear the letter from the Minister addressed to your Committee because it is clear that he is reconsidering some of the provisions that are giving us the greatest concern. And to some extent perhaps some of the things we are going to say tonight may appear unnecessary in view of the Minister's letter.

So perhaps we can carry on and give our reasons for concern. If you have the brief before you, I and some of my colleagues would like to highlight particular points.

In paragraph 4 of our brief we are making the point that we obviously are in full support of the objectives of the bill but we have this concern that there be equitable treatment both for the borrower and for the saver.

In paragraph 6 we emphasize that we believe there is a real danger that the legislation, as it has been proposed, could have a major adverse impact on the capital markets in Canada, because many differing segments of a very complex capital system are going to be brought under a single control mechanism and we believe there is a real danger that this could seriously dislocate the capital markets.

The Minister, in the fourth paragraph of his letter, is dealing with the question of prepayment of mortgages. In the paragraphs, beginning at paragraph 15, we deal with prepayment rights and we ask people to envisage a situation where, possibly because of depressed economic conditions, there has been a significant drop in interest rates. We have had a long period since the war when interest rates have been on a fairly steady upward rise but that is not something we feel will continue. We cannot be sure it will continue indefinitely. We ask you to envisage a situation where in fact there has been a substantial drop in interest rates.

Our companies have many products in which it is necessary for us to obtain what we call a matching of assets and liabilities. A particular type of a policy is very similar to the G.I.C. of a trust company under which we issue a deferred annuity contract by which we will guarantee to the individual who buys a contract a certain interest rate for a five-year period. That interest rate is tied to the current rate of money obtainable, and normally the rate obtainable on mortgages.

The common practice of the companies, as the premiums are received from the purchases of these contracts, is to invest that money in mortgages with a five-year term. The saver has a guaranteed interest rate for the five year period. As interest rates, rise, he does not expect to receive a higher rate than that

[Interprétation]

M. T. R. Suttie (président, Association canadienne des compagnies d'assurance-vie): Je vous remercie, monsieur le président. Au nom de l'Association canadienne des compagnies d'assurance-vie et de ses 130 compagnies membres, je tiens également à remercier le Comité de son invitation à comparaître devant lui. Je devrais peut-être vous remercier au nom des douze millions de détenteurs de polices d'assurance; en effet, je veux que vous compreniez que les compagnies d'assurance-vie sont en quelque sorte les intermédiaires entre deux groupes de consommateurs: les détenteurs de polices, qui sont surtout des gens qui mettent de l'argent de côté pour la retraite, et les emprunteurs sur hypothèque qui mettent cet argent à contribution.

Nous avons été heureux de prendre connaissance de la lettre du ministre au Comité parce qu'elle montre clairement que le ministre réexamine précisément les dispositions qui nous causent le plus d'inquiétude. Certaines des objections que nous allons soulever vont peut-être même sembler inutiles à la suite de cette lettre du ministre.

Nous allons vous dire pourquoi nous avons ces inquiétudes. Vous avez le mémoire devant vous. Mes collègues et moi-même allons essayer d'en faire ressortir les grandes lignes.

Au paragraphe 4, nous disons que nous appuyons les objectifs du bill, mais que nous voulons qu'il soit équitable à la fois pour les emprunteurs et les épargnants.

Au paragraphe 6, nous disons que la loi, dans sa forme actuelle, risque très fort de causer de grands bouleversements sur le marché des capitaux au Canada puisque plusieurs secteurs différents d'un système très complexe relèveront d'un seul mécanisme de contrôle. Nous pensons que le marché des capitaux pourrait être sérieusement touché.

Au quatrième paragraphe de sa lettre, le ministre parle du paiement anticipé des hypothèques. Dans les paragraphes 15, et suivants, nous abordons cette question des droits de prépaiement et nous demandons aux législateurs d'envisager le cas où à cause de conditions économiques défavorables, les taux d'intérêt baisseraient considérablement. Après la guerre, il y a eu une longue période au cours de laquelle les taux d'intérêt ont augmenté de façon continue, mais nous croyons que cette situation ne pourra se maintenir indéfiniment. Nous vous demandons donc de prévoir le cas où il y aurait une baisse considérable des taux d'intérêt.

Nos compagnies offrent des services qui nous obligent à équilibrer notre actif et notre passif. Nous avons une police qui ressemble assez aux certificats de dépôt avec intérêt garanti (G.I.C.) des compagnies de fiducie, c'est un contrat de rentes à paiements différés par lequel nous garantissons au titulaire un certain taux d'intérêt pour une période de cinq ans. Ce taux d'intérêt est rattaché au taux courant de l'argent disponible, et normalement de l'argent disponible sur hypothèque.

Les compagnies ont toujours eu pour habitude d'utiliser les primes payées pour ces contrats pour le financement d'hypothèques sur des périodes de cinq ans. L'épargnant a un taux d'intérêt garanti pour une période de 5 ans. Si les taux d'intérêt montent, il ne s'attend pas de recevoir un taux

[Text]

during the five-year period; if interest rates drop we have no option to reduce the interest rate to that saver. We matched that by investing the money in a five-year mortgage, and in order that we can give this guarantee of a five-year rate to the saver who has entrusted his money to our company, we have to be sure that the interest rate we receive from the borrower remains unchanged for a five-year period.

• 2025

If the scenario I have described took place and there was a general drop in interest rates and the bill went through without modification, we would have to expect that, as mortgages reached the end of a three-year period, the borrowers would exercise their right to repay, and the companies would either have to accept repayment and reinvest at the much lower interest rate then available, or would have to reduce the rate on that five-year mortgage. Whichever happened, we would be in a situation where in the company would have guaranteed an interest rate for a five-year period to the saver, and would not have the matching flow of interest coming in from the borrower.

So that from the point of view of this product, which is producing a very large volume of money to finance single-family residence mortgages, the right to repay at the end of three years will be a very disruptive factor. It might mean either withdrawing this type of contract or reducing the term for which we guarantee the interest rate from five years to something like three years.

Equally serious, and perhaps more serious, is a proposal in the bill that at the end of the five-year term, if that mortgage is renewed by the borrower and by the lender, by the company, there would not at that time be any lock-in. That is, if interest rates dropped after another short period, the borrower would be free at that time to repay at the lower interest rate. If this occurred, we would have guaranteed an interest rate to the saver for another five-year period; we would not have the corresponding interest rate coming from the mortgage loan.

The consequence of that, of course, would be a great reluctance on the part of the companies to renew such mortgages, and there would be nothing more disruptive for the housing market, for the mortgagors, than a situation wherein companies are unwilling to renew mortgages at the end of the first five-year period. The common practice, of course, of our companies is to renew mortgages virtually automatically as the five-year term ends at whatever may be the current rate at that time.

So we would urge very strongly that there not be a repayment option at the end of the five-year term; at that time the interest rate be subject to negotiations between the borrower and the lender; and there should then be another five-year period during which the rate could not be changed by either party.

We do recognize, though, that there is a serious problem for the mortgagor when he has to sell the House. It may very often occur, because he has had to move—perhaps the most common reason—and if an individual has purchased a house at a time when mortgage rates high and, perhaps a year or two

[Interpretation]

d'intérêt plus élevé au cours de cette période de 5 ans; en revanche, si les taux d'intérêt baissent, nous ne pouvons pas réduire l'intérêt qui lui est versé. Pour nous protéger, nous investissons cet argent dans des hypothèques de 5 ans, et pour être sûr de pouvoir verser pendant 5 ans un taux d'intérêt garanti à l'épargnant nous devons exiger le même taux d'intérêt de l'emprunteur pendant toute cette période.

Si la situation dont j'ai parlé se présentait, c'est-à-dire si les taux d'intérêt diminuaient de façon générale, et si le bill est adopté sans modification, nous devons nous attendre, après une période de 3 ans, à ce que les emprunteurs sur hypothèque usent de leur droit de remboursement avant terme, ce qui obligerait les compagnies à accepter le remboursement et à réinvestir cet argent à un taux d'intérêt moindre ou à réduire le taux d'intérêt sur l'hypothèque de 5 ans. D'une façon ou d'une autre, les compagnies auraient garanti à l'épargnant un taux d'intérêt pendant 5 ans et ne pourraient pas obtenir le même intérêt de l'emprunteur.

Donc, pour ce qui est de ce service, la mise en disponibilité de fonds considérables pour le financement de prêts hypothécaires sur des maisons unifamiliales, le droit de remboursement avant terme après 3 ans aurait des effets néfastes. Ce pourrait signifier la fin de ce genre de contrat ou la réduction de la période de garantie de 5 ans à 3 ans.

Tout aussi graves et peut-être plus graves sont les dispositions du bill qui prévoient qu'à la fin de la période de 5 ans, si l'hypothèque est renouvelée par l'emprunteur et par le prêteur, la compagnie, il n'y a pas d'immobilisation. Ce qui veut dire que si les taux d'intérêt baissent encore pendant un certain temps, l'emprunteur aurait le loisir de rembourser à ces taux d'intérêt réduits. Une fois de plus, nous aurions garanti un certain taux d'intérêt à l'épargnant pour une période de 5 ans et nous n'aurions pas le même intérêt sur le prêt hypothécaire.

Les compagnies hésiteraient certainement beaucoup à renouveler ces hypothèques, ce qui serait extrêmement dommageable pour le marché de l'habitation, pour les emprunteurs. Actuellement, les compagnies ont pour habitude de renouveler presque d'office les hypothèques après 5 ans, et ce au taux courant.

Nous sommes donc très sérieux quand nous disons qu'il ne devrait pas y avoir de possibilité de remboursement à la fin de 5 ans; que le taux d'intérêt devrait faire l'objet de négociations entre l'emprunteur et le prêteur; enfin, qu'il devrait y avoir une autre période de 5 ans au cours de laquelle le taux d'intérêt ne pourrait être changé par l'une ou l'autre des parties.

Nous savons cependant que l'emprunteur fait face à un grave problème lorsqu'il va vendre sa maison. Il arrive souvent qu'un individu doive vendre sa maison parce que sa compagnie l'envoie dans une nouvelle ville, c'est probablement le cas qui se présente le plus souvent. S'il a acheté sa maison au moment

[Texte]

years later he has to move—his company moves him to a new city—it can be a very serious liability to him in trying to sell his house if he has to sell the house subject to a mortgage at an interest rate that is higher than the then-going interest rate.

Now we make a proposal that what is now the common practice in the companies, which is to accept repayment on the sale of a house at arm's length, be written into legislation, so that if the house is sold in an arm's length transaction, no matter whether it is after six months or after two years or three years, we would propose that the mortgagor would then have the right to repay. We felt this is a far more valuable privilege to the mortgagor than the right to repay after three years, which may not be the appropriate time. We recognize that that is an option that will be exercised against our member companies but it will be exercised in specific individual cases. It will not be something that will happen on a wholesale basis at a time when interest rates have dropped substantially.

• 2030

We would like to go on to the area that begins with paragraph 27, under the heading: "Disclosure and Determination of Credit Rate." I would like Mr. Winhold to pick that up.

The Chairman: Mr. Winhold.

Thank you, Mr. Suttie.

Mr. D. R. Winhold (Vice-President and Treasurer, the Mutual Life Assurance Company of Canada): In these paragraphs commencing with paragraph 27, we have indicated a number of concerns related to those clauses of the proposed legislation dealing with the question of disclosure and determination of credit rate. As Mr. Suttie indicated earlier, we completely support the concept of full disclosure and, indeed, we believe we now provide complete information on all costs that are, in fact, borne by the mortgagor. However, the proposal that all costs borne by the mortgagor be turned into a rate calculation does indeed pose particular difficulties for lending institutions such as ourselves.

We mention, for example, that some costs are not, in fact, known at the time that the rate would be determined. We mention that some item are, in fact, never known to us. If, for example, there are things like finders' fees that are borne by the borrower, we may not be aware of those particular fees.

We mention that there is, indeed, an element of doubt in our thinking as to what is intended within the wording of the bill. For example, we are not entirely clear whether such items as fire insurance, which are clearly to the benefit of the homeowner, would have to be included in the rate calculation.

There are some items that we believe are fixed—they do not vary from lender to lender. For example, insurance fees, be they charged by Central Mortgage and Housing Corporation or by private insurers are, in fact, common, and therefore we do not believe the ability of a homeowner who is arranging the mortgage to shop for a better rate is enhanced by including those particular fees in the calculation.

[Interprétation]

où les taux d'intérêt sur les prêts hypothécaires étaient élevés, il peut être en sérieuse difficulté. Il doit vendre une maison sur laquelle il y a une hypothèque à un taux d'intérêt plus élevé que le taux courant.

Nous proposons que la façon de faire habituelle des compagnies, qui est d'accepter le remboursement lorsque la maison est vendue à un tiers, soit consacrée dans la loi. Lorsqu'une maison est vendue à un tiers, que l'hypothèque date de 6 mois, 2 ans ou 3 ans, l'emprunteur aurait le droit de rembourser avant terme. Nous estimons que ceci est un avantage bien plus appréciable pour les créanciers hypothécaires que le droit de remboursement après trois ans, échéance qui peut ne pas leur convenir. Nous savons que cette possibilité sera utilisée contre les intérêts de nos sociétés membres, mais uniquement dans des cas bien précis. Maintenant que les taux d'intérêt ont baissé très sensiblement, ces cas ne devraient pas être trop fréquents.

Nous passons maintenant au paragraphe 27 intitulé: «Renseignements à divulguer au directeur», et je vais demander à M. Winhold de vous exposer ce problème.

Le président: Monsieur Winhold.

Je vous remercie, monsieur Suttie.

M. D. R. Winhold (vice-président et trésorier, The Mutual Life Assurance Company of Canada): Dans les articles 27 et suivants, nous avons relevé quelques points relatifs aux modalités prévues pour divulguer les renseignements et pour fixer le taux de crédit. Ainsi que M. Suttie vous l'a expliqué, nous appuyons pleinement le principe de la divulgation de ces renseignements, et à ce propos je vous signale que nous fournissons déjà toutes les données relatives aux frais à charge des créanciers hypothécaires. Cependant la suggestion d'utiliser la totalité des frais à charge des créanciers hypothécaires dans le calcul des intérêts présente certaines difficultés pour les institutions de prêt telle que la nôtre.

Certains frais ne sont pas encore connus au moment où l'on calcule les taux d'intérêt. Ainsi nous ne connaissons jamais les honoraires des démarcheurs, frais qui sont à la charge des emprunteurs.

Le libellé du bill n'est pas toujours clair; par exemple nous ne sommes pas certains que des postes tels que l'assurance-incendie, qui est bien entendu tout à l'avantage des propriétaires, doivent être compris dans le calcul des taux d'intérêt.

Il y a certains postes fixes telles les primes d'assurance qui sont les mêmes à la Société centrale d'hypothèques et de logement et chez les sociétés d'assurance privées. C'est pourquoi il nous semble que le fait d'inclure ces primes dans ces calculs n'améliore pas les possibilités des propriétaires qui cherchent à obtenir le meilleur taux d'assurance possible.

[Text]

There are some other technical aspects to the mortgage business that we think would be difficult to accommodate within the concept of credit-charge determination. For example, it is becoming more common now to arrange block funding agreements with builders where there are a number of homes, financed. The ultimate rate is not determined until the time the mortgage is consolidated and the individual homeowner takes over the mortgage.

It seems to us, also, that there is a difficulty in the sense that with this sort of credit-charge rate determination we can visualize the mortgage markets changing in such a way that it will evolve that you will have different rates for new mortgages than you would have for renewals. The tendency for lenders might well be to attempt to recover their acquisition cost during the first five years, thus resulting in a somewhat higher rate. Indeed, if you have some difference in cost from territory to territory even within first-year or initial mortgages, the somewhat different rates, we feel, might very well inhibit the growth of the marketability of mortgages, which is something that hopefully, will evolve in the years ahead.

Also, I think I should mention that Mr. Suttie indicated earlier our proposal that consideration be given to a provision whereby, in the event of an arm's-length sale at any time, the homeowner would be given the right to repay the mortgage with no more than a three-months' interest bonus. That kind of arrangement is clearly incompatible with the kind of credit-charge determination outlined in the bill.

For all these reasons, then, we recommend that the determination of the credit charge for mortgage lending purposes be modified to exclude direct front-end costs, the payment of which is not in any sense an income item to the lender.

• 2035

Mr. Suttie: Thank you, Mr. Winhold.

We would like to go on to the section dealing with closely held corporations, beginning with paragraph 38. We recognize here, again, that the Minister appears to be contemplating significant changes. Perhaps we could comment briefly, Mr. Jackson.

The Chairman: Mr. Jackson.

Mr. E. S. Jackson (President, Canadian Life Insurance Association): Thank you, Mr. Chairman. Seventy-five percent of the mortgages that the life insurance business does are with corporate borrowers, and a large part would fall in the category of closely held corporations. In addition, we are doing an increasing amount of private placement bonds, and many of these would be with closely held corporations. The draft of the bill would extend most of the benefits to these types of corporations, including not just little corporations but corporations as large as, for example, Eatons. The consequences, we feel, would be that this legislation would favour public corporations for loans rather than private or closely held corporations, where we believe the intention of the government is quite the opposite. So we would propose that either this section be dropped, or that a "closely held corporation" be refined to say

[Interpretation]

Il y a d'autres aspects de ce principe du calcul des taux d'intérêts qui présentent certaines difficultés pour nous. Ainsi on a de plus en plus souvent recours à des accords de financement globaux pour des projets de construction d'une série de maisons. Le taux définitif n'est fixé que lorsque l'hypothèque a été consolidée et les hypothèques prises en charge par les propriétaires individuels.

Ce mode de calcul risque d'entraîner un écart entre le taux des nouvelles hypothèques et celui prévu pour le renouvellement des anciennes. Les prêteurs auront tendance à chercher à recouvrer leurs frais au bout des cinq premières années, ce qui va relever les taux d'intérêt. Des écarts dans les taux d'intérêt, même au cours de la première année, risquent de freiner les transactions hypothécaires, lesquelles, nous l'espérons, vont au contraire se multiplier dans les années à venir.

Par ailleurs M. Suttie a proposé que l'on envisage la possibilité, lors des ventes indirectes, de permettre aux propriétaires de rembourser leurs hypothèques, pénalités à verser ne dépassant pas trois mois d'intérêts. Or ceci n'est pas compatible avec les modalités de calcul du taux de crédit prévu dans le présent bill.

C'est pourquoi nous recommandons que l'on exclue du calcul des intérêts hypothécaires les frais directs qui ne rapportent rien aux prêteurs.

M. Suttie: Je vous remercie, monsieur Winhold.

Je veux maintenant, si vous le permettez, passer à l'article 38 traitant des sociétés privées. Le ministre semble vouloir apporter des modifications majeures à ce chapitre et je vais demander à M. Jackson de vous en parler brièvement.

Le président: Monsieur Jackson.

M. E. S. Jackson (Président de l'Association canadienne des compagnies d'assurance-vie): Je vous remercie, monsieur le président. Soixante-quinze pour cent de nos prêts hypothécaires sont accordés à des sociétés, dont une part importante sont des sociétés privées. Nous vendons également de plus en plus d'actions toujours à ces mêmes sociétés privées. Or, les avantages du présent bill s'appliqueront essentiellement à ce type de sociétés, qui ne sont pas nécessairement des petites firmes mais bien souvent des sociétés aussi importantes que Eatons. C'est pourquoi nous estimons que le présent bill favorise les sociétés dont les actions sont cotées à la Bourse par opposition aux autres, alors que le gouvernement poursuit précisément le but contraire. C'est pourquoi nous proposons, soit de supprimer cet article soit de modifier la définition de «société privée» en précisant qu'il s'agit uniquement de sociétés

[Texte]

that it includes only a corporation the assets of which after any lending transaction do not exceed, say, \$100,000.

Finally, there is paragraph 14. (1)(c), which provides—and I will read this—that the prepayment rights normally available to a natural person would be extended to a corporate loan where:

—the rights and obligations of the mortgagor thereunder have vested in and are held by a natural person.

The implication would appear to be that a corporate mortgagor, in the event of a major downward move in interest rates, could avoid its obligation simply by effecting a transfer to a “man of straw” thus arranging prepayment. We would recommend that this be restricted to residential properties consisting of not more than four self-contained housing units where the obligations have vested in and are held by:

a natural person who permanently dwells in such residential property.

The Chairman: Thank you, Mr. Jackson.

We are back to you, Mr. Suttie.

Mr. Suttie: Yes, if I could carry on with two sections; one deals with policy loans, which begins with paragraph 45 of our brief, and one deals with deposit taking provisions beginning in paragraph 52.

Our concern here is that we do not think the operations of the life insurance companies were really intended to be brought within the provisions of this bill, but we are not sure that the wording is sufficiently clear to make it definite that the companies are excluded.

I would like to give an example in policy loans. We have a provision in our life insurance policies under which, if a premium is not paid within the permitted days of grace, the policy is automatically continued in force in full by an automatic loan of that premium against the cash value of the policy. This can happen on a monthly premium, which might be something like \$10, and it is an extremely useful provision. If the man is away on holiday when the premium notice comes, and the premium is not paid within days of grace, or something goes wrong with his automatic transfer from his bank account, the policy instead of lapsing and having to be revived is continued in force simply with his \$10 premium as a loan. We think it is obviously not intended that we should have to go through the full disclosure provisions every time a monthly premium became an automatic premium loan. We think it is intended to be excluded, but we hope the wording can make that clear.

The same thing is rather true of our deposit provisions. We do not accept a deposit in the same way as a bank or trust company, but it is possible and it occurs quite frequently that policy dividends are left on deposit, or claim moneys are left on deposit. They are normally left there for a long period of time. It is not a question of money coming in and out frequently, as happens with bank accounts. Again, we think the provisions of the bill were not intended to cover that and we hope that that could be made clear.

[Interprétation]

dont l'actif, après déduction des transactions hypothécaires, ne dépasse pas \$100,000 par exemple.

Enfin l'article 14.(1)(c) stipule que les droits de remboursement normalement prévus pour les personnes physiques seraient applicables aux prêts accordés à une société dans les cas suivants:

... après que les droits et obligations de cette dernière sont transférés à une personne physique.

Or, ceci permettrait aux sociétés débitrices en cas de baisse importantes du taux d'intérêt, d'échapper à leurs obligations en effectuant un transfert à un homme de paille, procédant ainsi à un remboursement anticipé. Nous proposons que cette mesure s'applique uniquement aux immeubles résidentiels comportant un maximum de quatre unités de logements dans les cas où les obligations sont à charge

d'une personne physique habitant dans cet immeuble résidentiel.

Le président: Je vous remercie, monsieur Jackson.

Vous avez de nouveau la parole, monsieur Suttie.

M. Suttie: Je voudrais maintenant soulever deux autres questions, notamment les prêts sur assurance-vie traités dans le paragraphe 45 de notre mémoire et les dispositions régissant les dépôts traités au paragraphe 52.

Je ne trouve pas que les opérations des compagnies d'assurance-vie devraient en principe relever des dispositions du présent bill; toutefois le libellé de celui-ci n'est pas suffisamment clair pour les en exclure sans ambiguïté.

Je veux vous donner un exemple en ce qui concerne les prêts sur assurance-vie. Une clause de nos polices d'assurance-vie prévoit que lorsque les primes ne sont pas versées dans les délais prévus, la police est automatiquement prorogée, un prêt du montant de la prime étant automatiquement accordé, la valeur marchande de la police servant de garantie. Il s'agit-là d'une disposition extrêmement utile qui peut être appliquée par exemple dans le cas d'une prime mensuelle de \$10. Si l'assuré est parti en vacance au moment où sa facture lui parvient et que la prime n'est pas versée dans les délais prescrits, ou bien si le transfert automatique de fonds à partir de son compte en banque n'est pas effectué, sa police d'assurance est néanmoins prorogée, la prime de \$10 étant réputée constituer un prêt. Le bill ne vise certainement pas à nous obliger à fournir tous les renseignements chaque fois qu'une prime mensuelle est ainsi transformée en prêt automatique. Cette procédure devrait être exclue, mais il faudrait que le libellé du bill soit plus clair à cet égard.

La même chose s'applique à nos modalités de dépôts. Les dépôts chez nous ne se font pas de la même façon que dans les banques ou les sociétés de fiducie. Par contre, il arrive très souvent que les dividendes touchés sur une police où les montants versés en paiement de demandes de remboursement soient mis en dépôt. Ces dépôts sont souvent laissés à long terme alors que les comptes en banque font l'objet de fréquents retraits et dépôts. Je ne pense pas que les dispositions du bill sont censés s'appliquer à ces transactions, mais il faudrait l'explicitier.

[Text]

The last major section of our bill deals with a number of points, each of which is quite technical but of great importance to us and that begins with paragraph 56. I am going to ask Mr. Lindsay if he will speak to some of those points.

• 2040

Mr. A. F. Lindsay (Senior Associate Treasurer, The Canada Life Assurance Company): The important thing to remember about those points is that an insurance company is an intermediary as Mr. Suttie mentioned earlier. Any increase in cost for administration must be paid either by lower benefits to the policyholders, the twelve million consumers involved there, or higher interest costs to the consumers involved as mortgage borrowers. It has to come from somewhere and these things all increase the administration costs. Some of these points have been covered by the letter received from the Minsiter that was read earlier about the payment being accepted on the date it was mailed which could be a very contentious point, especially in view of the way the Post Office has been delivering mail in recent years.

Some hon. Members: Hear! Hear!

The Chairman: Order, please.

Mr. Lindsay: We have made a suggestion that if it was registered that would solve a lot of the problems. Also, it is suggested in the legislation that if a person made a payment and the cheque was valid on the date it was mailed, but was bounced when it was presented to the bank it would still be considered a valid payment. This would mean that a mortgagee, which could be any individual such as yourselves, who has sold a house would no longer have a mortgage on the property if the cheque was sufficient to pay off the full loan but would be an unsecured creditor just by the act of the cheque's having gone bad from the time it was mailed until you received it. I think this is important to a lot of individuals who have sold their homes and are consumers.

The manner of application of payment, as suggested under the act, are different from those that have been historically carried out. I think we have pointed out here how it could be very difficult for an individual who prepays his mortgage charges, if he is going south for three months to Florida for the winter and gives three months payments. Under the act they all have to be applied against principal and at the end of the first month he would think he was paid up and he would be in default. That does not make sense.

Unwarranted credit charge rate and the provisions of Section 7 of the bill seem to me could lend themselves to great opportunities for a person who is a borrower who is unscrupulous and wishes to get free housing accommodation. Under NHA the loans are 95 per cent loans. The man says you did not give me all the information I required—even though he was given everything he wanted—and I will not pay you anything. I do not have to pay any credit charges. Sue me if you want. So you sue him and by the time it gets through the courts it has taken two years. At 10 or 11 per cent interest rate you have a loan in excess of the value of the property and the

[Interpretation]

Le dernier chapitre du bill traite de toute une série de questions hautement techniques, en commençant notamment au paragraphe 56. Je vais demander à M. Lindsay de vous parler de ces questions.

M. A. F. Lindsay (Trésorier associé sénior, The Canada Life Assurance Company): Ce qui compte ici c'est que les compagnies d'assurance jouent le rôle d'intermédiaire, comme M. Suttie l'a expliqué tantôt. C'est pourquoi toute hausse des frais d'administration se traduit nécessairement, soit par une baisse des prestations versées aux détenteurs de polices d'assurance, ce qui touche quelque 12 millions de personnes, soit par une hausse des taux d'intérêt versés par les débiteurs hypothécaires. Certains de ces points ont été relevés dans la lettre du ministre dont on nous a donné lecture, la lettre disait que le cachet de la poste ferait foi aux fins des paiements; or ceci donnerait lieu à bien des controverses, étant donné la façon dont le courrier est distribué ces dernières années.

Une voix: Bravo.

Le président: A l'ordre s'il-vous plaît.

M. Lindsay: Nous suggérons que ces lettres soient recommandées, ce qui résoudrait bien des difficultés. Le bill propose que lorsqu'un paiement est effectué à l'aide d'un chèque, valable à la date de son expédition mais qui s'avère sans provision au moment où il est présenté à la banque, le paiement soit néanmoins considéré valable. Ceci voudrait dire qu'un créancier hypothécaire, une personne ayant vendu sa maison par exemple se verrait privé de l'hypothèque sur son immeuble lorsque le chèque est d'un montant suffisant pour rembourser la totalité du prêt, mais verrait ses créances perdre toute garantie par le seul fait qu'un chèque serait sans provision au moment où il lui est remis. Voilà une disposition qui touche un grand nombre de personnes ayant vendu leurs maisons.

Les modalités de paiement prévus dans le présent bill diffèrent de ce qui s'est fait jusqu'à présent. Ceci risque de poser de sérieuses difficultés aux personnes qui avant de se rendre pour trois mois en Floride l'hiver, voudraient effectuer un paiement anticipé pour la durée de leur absence. Aux termes du bill, ces paiements doivent être déduits du capital, si bien qu'à la fin du premier mois, elles seraient en défaut de paiement alors qu'elles se croyaient en règle; cela n'a aucun sens.

Les dispositions de l'article 7 et celles qui régissent les taux excessifs laisseraient le champ libre aux emprunteurs peu scrupuleux qui pourraient ainsi se loger gratuitement. Aux termes de la Loi nationale sur l'habitation, ces prêts représentent 95 p. 100 de la valeur de l'immeuble. Or une personne malhonnête pourrait prétendre ne pas avoir obtenu tous les renseignements requis et refuser dès lors d'effectuer le paiement. On peut toujours la traîner devant le tribunal mais cela risque de durer au moins deux ans. Lorsque les taux d'intérêt atteignent 10 ou 11 p. 100, le prêt dépasse la valeur de l'immeuble. Cela n'a aucun sens et cela risque de coûter fort

[Texte]

NHA is the one that has got to pay off the loan. To me it just does not make sense and it is certainly going to cost a lot of money to somebody if that type of legislation goes through. I think it would discourage lending on house loans to a great degree.

We have suggested that some way be found to reduce nuisance disputes as to whether adequate information had been supplied or the rate of interest was unwarranted because it is just going to mean a lot of legislation is required. A lot of these problems are not unique to our industry. They are problems to individuals. There is a large amount of individual lending by lawyers, estates and individuals who are selling their homes for something to live on or selling the homestead for their retirement.

There is the problem of the drafting which is just inconsistent. It has been brought to our attention here that there are several others in the act which we did not mention. As we pointed out here the interest rate used gives the banking system tremendous power over the whole short-term and long-term interest rates.

• 2045

The last but not least of our concerns, is that there appear to be constitutional conflicts. Many provisions in the act, as mentioned in that letter today that was read from the Province of Prince Edward Island, are going to make it very difficult to administer mortgages, whether by an institution or an individual, because they will not know what is really law.

The Chairman: Thank you, Mr. Lindsay.

Mr. Suttie, have you any further remarks?

Mr. Suttie: No, we would become questions.

The Chairman: At this time we can commence our questioning, and I think you . . .

Mr. Corbin: Mr. Chairman, on a point of order.

We have outside interference coming in over our earphones.

The Chairman: We have some interference? It is being straightened out, is it? They have the wrong hymn.

Mrs. Holt: There is music.

The Chairman: We will continue, if I may. We will follow the usual practice of the first questioner of each of the parties having ten minutes, and thereafter five minutes because there are so many who may wish to speak. If we have additional time, they can be put on for another round.

That being the case the first questioner is Mr. Grafftey, followed by Mr. Rodriguez and Mr. Gray. Mr. Grafftey?

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, I would like to thank you on behalf of the members of our party for tabling that letter. At the same time I would be less than frank if, before I get into the questioning of Mr. Suttie, I did not bring up a real problem that I believe that letter poses, not for just members of the Opposition but for all committee members who take their work seriously. Mr. Suttie, we share your view on this

[Interprétation]

cher. Dans ces conditions, les gens hésiteront à investir dans les prêts hypothécaires.

C'est pourquoi nous estimons qu'il faut réduire les possibilités d'actions en justice concernant la question de savoir si tous les renseignements requis ont été fournis ou non ou si les taux sont excessifs ou non. Cela entraînerait des difficultés non seulement pour nous mais également pour de nombreux particuliers qui prêtent de l'argent par l'entremise d'un avocat ou qui vendent leurs immeubles ou leurs fermes pour en tirer de quoi vivre, par exemple au moment de leur retraite.

Le libellé du bill n'est pas logique. On nous a d'ailleurs signalé plusieurs autres lacunes que nous n'avons pas relevées. Nous vous avons déjà expliqué que le taux d'intérêt prévu accorde un pouvoir énorme aux banques en ce qui concerne le taux d'intérêt aussi bien à court terme qu'à long terme.

Nous nous préoccupons beaucoup des conflits constitutionnels que ce bill pourrait entraîner. Comme le mentionne la lettre de l'Île-du-Prince-Édouard qui a été lue aujourd'hui, bien des dispositions de la loi rendront la tâche très difficile aux institutions ou aux particuliers qui veulent gérer des hypothèques car ils ne connaîtront pas la portée précise de la loi.

Le président: Merci, monsieur Lindsay.

Monsieur Suttie, avez-vous d'autres observations?

M. Suttie: Non, nous pouvons maintenant répondre aux questions.

Le président: Nous pouvons commencer les questions, et je crois que vous . . .

M. Corbin: Monsieur le président, j'invoque le Règlement.

Il y a de l'interférence dans nos écouteurs.

Le président: De l'interférence? On s'en occupe, n'est-ce pas? On s'est trompé d'hymne.

Mme Holt: Nous entendons de la musique.

Le président: Je puis maintenant continuer. Comme d'habitude, le premier député de chaque parti à prendre la parole disposera de dix minutes, et les autres, de cinq minutes étant donné la longueur de la liste. Si nous disposons de temps supplémentaire, nous pourrions faire un second tour.

Ceci étant dit, je donne la parole tout d'abord à M. Grafftey, suivi de M. Rodriguez et de M. Gray. Monsieur Grafftey?

M. Grafftey: Monsieur le président, j'aimerais vous remercier au nom des députés de notre parti d'avoir déposé cette lettre. Je dois dire en toute franchise cependant, avant de poser des questions à M. Suttie, que cette lettre pose de réelles difficultés non seulement aux députés de l'opposition, mais à tous les membres du comité qui prennent leur travail au sérieux. Monsieur Suttie, les députés de ce côté de la table

[Text]

side of the Committee that, with a bill of this nature, a white paper should have been brought before us before we discussed the details.

But Mr. Chairman, we are getting the worst of both worlds here, in our view from this side of the table. We have a very detailed bill, which I now say officially from this side, that in the area of finance and business legislation, for most of us sitting in the Opposition, this is the worst piece of drafted legislation we have ever seen.

An hon. Member: Why did you not say so in the second reading speech in the House?

Mr. Graftey: We feel that this is the worst piece of drafted legislation we have ever seen. But where does it put conscientious members of a committee? Where does this letter put people who are in the private sector, on the consumer and the corporate side, Mr. Chairman, who are spending hours and hours of valuable time preparing briefs for this committee? We were told half way through the Committee hearings by a nice general letter from the Minister that he is going to have to bring in a plethora of amendments. I am not hiding anything when I say to you that we on this side of the Committee have a meeting scheduled this week to discuss constructive—and I repeat, constructive—amendments to this, very complicated legislation.

Frankly, Mr. Chairman, let us be honest with each other. Where does it leave us? It is just a revolving door. Are we going to get another letter next week saying there will be amendments here and amendments there?

The witnesses tonight are being forced to say: well, we do not know; we do not know what to say under our brief because of contemplated amendments. I think this is fundamental to the committee system, Mr. Chairman, and I appeal, not in a partisan way, to members on the other side to give great credence to the suggestion from the witnesses tonight, vis-à-vis the desirability of a white paper being presented in the first place before we go on to detailed legislation. I do not know where we are going to begin or where we are going to end with amendments.

We have one interest on this side of the Committee, Mr. Chairman, and that is to produce a better piece of legislation. I am not sure that all parties should not agree in this Committee that, for once and for all, while working sometimes with the administrators in government, that this is a crystal-clear case of where the rights of Parliament should be crystallized. I hope you will inform the Minister on our behalf on this side of the Committee, Mr. Chairman, of the great difficulty this kind of procedure is causing with this kind of legislation.

• 2050

Mr. Suttie, just let me repeat for the second or the third time how much we appreciate on this side of the Committee the original desirability of a white paper having been proposed, in the first place. The second point we make—and I am going to make it each and every time as long as witnesses of this kind make assertions as they do tonight—we are hamstrung without the regulations. We do not think we should even have a bill at

[Interpretation]

pensent comme vous que le gouvernement aurait dû publier un Livre blanc avant que nous discussions des détails de ce bill.

Mais il semble que nous perdions à tous les coups. Je puis maintenant dire officiellement au nom des députés de ce côté-ci, que ce bill est le pire projet de loi que nous ayons jamais vu en matière de finance et de commerce.

Une voix: Pourquoi ne l'avez-vous pas dit lors du discours en deuxième lecture en chambre?

M. Graftey: Nous estimons que c'est le pire projet de loi que nous ayons jamais vu. Mais que peuvent faire les membres consciencieux du comité? Quelles sont les conséquences de cette lettre pour les gens du secteur privé, les consommateurs et les sociétés, qui consacrent une grande partie de leur temps précieux à préparer des mémoires pour notre comité? Au beau milieu des réunions du comité, le ministre nous envoie une gentille lettre pour nous annoncer qu'il va présenter toute une série d'amendements. Je ne vous apprend rien en vous disant que les députés de ce côté-ci se rencontreront cette semaine pour discuter des amendements positifs, et je répète positifs, à apporter à cette loi très complexe.

Monsieur le président, soyons honnêtes. Que pouvons-nous faire maintenant? C'est un cercle vicieux. Allons-nous recevoir une autre lettre de ce genre la semaine prochaine au sujet des amendements?

Les témoins sont obligés d'avouer qu'ils ne peuvent répondre à nos questions parce qu'ils ignorent la nature des amendements envisagés. Je crois que c'est essentiel au régime des comités, monsieur le président, et je demande sans aucun parti-pris aux députés de l'autre côté, de tenir compte de la proposition des témoins, à savoir qu'il serait souhaitable de toujours présenter un Livre blanc avant la rédaction d'une loi détaillée. Nous n'avons aucune idée de la nature des amendements.

Les députés de ce côté de la table, monsieur le président, ne visent qu'à améliorer cette loi. J'estime que tous les partis du comité devraient convenir, une fois pour toute, que c'est un domaine où le Parlement devrait faire valoir ses droits quand il collabore avec les administrateurs du gouvernement. J'espère, monsieur le président, que vous ferez savoir au ministre, au nom des membres du comité de ce côté-ci, que cette façon de procéder, pour l'étude d'une mesure comme la présente mesure, cause toutes sortes de difficultés.

M. Suttie, permettez-moi de vous dire, je ne sais pas combien de fois je suis revenu là-dessus, à quel point nous aurions aimé, de ce côté-ci de la table, qu'il y ait d'abord un Livre blanc. Je veux aussi répéter, je le ferai chaque fois que nous aurons des témoins comme ceux de ce soir, que nous sommes extrêmement limités dans notre action sans les Règlements. Le bill ne devrait même pas être présenté à ce stade, mais il l'est

[Texte]

this stage, but being that there is a bill, we are talking in a vacuum without the regulations.

Were you, Mr. Suttie, as an association, consulted before this bill was given first reading? Were you consulted to your satisfaction about the difficulties it would create for you in general and in particular? Did you have a chance to inform the Minister or Ministers or senior officials in the Department of Consumer and Corporate Affairs of the problems you bring out in this brief, as you are informing the Committee tonight, before the bill was drafted?

Mr. Suttie: Not before the bill was presented to the House.

Mr. Grafftey: I do not know whether I am living in another world, Mr. Chairman. It just is inconceivable to me.

Mr. Crobin: You are living in a Tory world.

Mr. Grafftey: I am living in an auditory world, Mr. Chairman. I am living in the real world. To think, Mr. Chairman, that an association of this nature was not consulted by the bureaucrats before this bill was brought out into the open is inconceivable to me.

Obviously, time is of the essence, and in a brief of this nature, it is hard to know where, Mr. Suttie, to begin questioning and to end it. But I am going to confine myself to the effects this proposed bill would have on the mortgage market were it passed as is. You say on page 9—I have done a little underlining here—in paragraph 12.

If, as a result of this legislation, the single-family mortgage were to become a less appropriate investment vehicle for life insurance companies, the impact would be very severe on some companies but of much less severity on others.

You state

Overall, there would be a significant impact on the availability of home mortgage funds to Canadians.

Would I be right in saying to lower-income Canadians, small mortgage funds? Could you elaborate on that?

Mr. Suttie: That would be over the full range of mortgages, some mortgages which typically would run from perhaps \$20,000 to \$75,000, from all income ranges.

Mr. Grafftey: Could you elaborate on section 14, the bottom of the paragraph on page 5?

These results also reflect the positive response of the industry to exhortations from the Minister of State for Urban Affairs for assistance in meeting the federal government's housing targets. As a result of the proposed legislation in its present form, this trend would in all likelihood be reversed.

Could you be just slightly more specific? Could you give us an example of why and how it would be reversed from this proposed legislation, Mr. Suttie?

Mr. Suttie: Yes. Well, as we mentioned, the figure in 1975 for our mortgage lending on single-family residences was about \$250 million. It increased to \$600 million in 1976, and

[Interprétation]

et nous devons travailler dans le noir sans savoir quels sont les Règlements.

Monsieur Suttie, votre association a-t-elle été consultée comme telle avant la première lecture de ce bill. Avez-vous pu expliquer, comme vous l'auriez souhaité, les difficultés qu'un tel bill risque de vous causer? Avez-vous pu signaler au ministre ou aux fonctionnaires du ministère de la Consommation et des Corporations avant que le bill ne soit rédigé les problèmes que vous reprenez dans votre mémoire et dont vous faites part au comité?

M. Suttie: Certainement pas avant que le bill soit présenté à la Chambre.

M. Grafftey: Je me demande si je rêve, monsieur le président. C'est incroyable.

M. Corbin: Vous êtes au pays des conservateurs.

M. Grafftey: Malheureusement, je suis bien sur terre, monsieur le président, et j'ai bien du mal à croire qu'une association comme celle qui est représentée ici ce soir n'ait pas été consultée par les bureaucrates avant que le bill ne soit rendu public.

De toute façon, le temps presse, et dans un mémoire comme celui-ci, il est bien difficile de savoir où commencer, monsieur Suttie. Je vais essayer de m'en tenir aux effets que pourraient avoir le bill, s'il était adopté tel quel, sur le marché hypothécaire. A la page 5 de votre mémoire, paragraphe 12, vous dites ceci, j'ai souligné le passage:

Si, par suite de cette loi, les hypothèques sur habitation unifamiliale devaient devenir un instrument de placement moins approprié aux yeux des compagnies d'assurance-vie, les répercussions seraient très graves pour certaines compagnies et moindres pour d'autres.

Vous ajoutez:

Dans l'ensemble, les disponibilités de fonds hypothécaires, pour fins de logement, pour les Canadiens seraient sérieusement atteintes.

Vous voulez parler des Canadiens à faibles revenus, des petites hypothèques? Pouvez-vous vous expliquer davantage?

M. Suttie: Toutes les hypothèques seraient touchées, de \$20,000 à \$75,000, tous les revenus seraient touchés.

M. Grafftey: Vous pouvez expliquer davantage le passage qui se trouve au bas du paragraphe 14, page 6?

Sans compter la réponse positive de l'industrie aux exhortations du ministre d'État aux Affaires urbaines sollicitant l'aide des compagnies pour atteindre les objectifs du gouvernement fédéral en matière de logements. La loi, telle qu'elle est proposée à l'heure actuelle, risque fort de renverser cette nouvelle tendance.

Vous pouvez nous donner un exemple indiquant de quelle façon cette tendance serait renversée par la loi proposée?

M. Suttie: Comme je l'ai dit, en 1975, les prêts hypothécaires consentis par les compagnies sur les nouvelles habitations unifamiliales devaient être aux environs de 250 millions de

[Text]

there were two factors at work. We did respond very positively to the appeals from the Minister to direct more funds into this market, and there became a much wider sale by the life insurance companies of these products under which the companies guaranteed the interest rate for five years and matched that against five-year mortgages. I have no doubt at all that if the bill were passed and became an act in its present form, the amount of lending would revert at least to the figure it was previously of \$250 million and might very well go to a lower figure.

Mr. Grafftey: On page 6, the end of paragraph 18 you say,

The consequence of this legislation would be a reduction in funds available for the single-family mortgage market.

Could you elaborate a little on that, Mr. Suttie? In what specific ways?

• 2055

Mr. Suttie: Because of the lack of the ability to match the asset with a five-year term against the liability with a five-year liability, the insurance companies would seek other outlets for their mortgage money. They would seek to lend to commercial borrowers, where we would have the five-year lock-in period.

Mr. Grafftey: Mr. Suttie, I want to ask a pointed question in front of this whole Committee. Here is a prime witness telling this Committee that funds for single family mortgage units will be reduced because of this legislation. It is being made in no threatening way whatsoever; it is being made in a very practical way. At any time were you given the opportunity to inform the bureaucrats of this situation before you came here tonight and this bill was made public to you? Were you at any time called upon to inform anyone in the bureaucracy of the consequences of such legislation before you saw it?

Mr. Suttie: No.

Mr. Grafftey: The answer is no.

Mr. T. Douglas Kent (Secretary and Assistant General Counsel, Canadian Life Insurance Association): May I speak to that.

The Chairman: Yes, Mr. Kent.

Mr. Kent: I should correct that to one extent. We have had two, if I may say so, meetings, the first one being sometime back when we were told about possible provisions with regard to the disclosure of the credit charge. I do not consider that a consultation. We were told what was being considered and a number of objections were raised at that time, but nothing further developed from that. Subsequently our Association did have a meeting with one of the ministers. This was before Mr. Suttie was President. But, again, it was only to object to very small portions of the bill that were revealed to us and not the total impact of the whole bill.

The Chairman: This will be your last question, Mr. Grafftey.

[Interpretation]

dollars. Ce chiffre est passé à 600 millions de dollars en 1976, et ce pour deux raisons principales. Nous avons voulu répondre aux appels du ministre exhortant les compagnies à investir davantage de fonds dans ce marché; nous avons pu vendre des contrats par lesquels nous garantissons un certain taux d'intérêt pendant 5 ans et réinvestir cet argent dans des hypothèques de 5 ans. Il ne fait aucun doute quant à moi que si le bill était adopté dans sa forme actuelle ce montant reviendrait à ce qu'il était auparavant, c'est-à-dire 250 millions de dollars, et peut-être même moins.

M. Grafftey: A la page 8, vers la fin du paragraphe 18, vous dites:

Il en résulterait une diminution des fonds disponibles pour le marché des prêts hypothécaires sur habitation unifamiliale.

Vous pouvez être plus précis, monsieur Suttie?

M. Suttie: Puisqu'il deviendrait impossible de juxtaposer un actif calculé sur une période de cinq ans à un passif calculé sur une période équivalente, les compagnies d'assurance trouveraient d'autres placements pour leurs fonds hypothécaires. Elles s'adresseraient aux emprunteurs commerciaux qui pourraient leur garantir une période d'immobilisation de cinq ans.

M. Grafftey: Monsieur Suttie, je veux encore vous poser une question difficile devant tout le Comité. Voilà un témoin important qui déclare que les fonds disponibles pour les maisons unifamiliales seront plus rares à la suite de l'adoption de la présente mesure. Ce n'est pas une menace, c'est simplement une constatation. Avez-vous eu à quelque moment que ce soit, l'occasion d'informer les bureaucrates de cette situation que vous envisagez et que vous décrivez au comité? Avez-vous pu avertir les bureaucrates des conséquences que pourrait avoir la présente mesure?

M. Suttie: Non.

M. Grafftey: Vous répondez non.

M. T. Douglas Kent (Secrétaire et conseiller général adjoint, Association canadienne des compagnies d'assurance-vie): Je voudrais dire quelque chose à ce sujet.

Le président: Certainement, monsieur Kent.

M. Kent: Je voudrais apporter une petite correction. Nous avons eu deux rencontres, si je puis utiliser le terme, d'abord lorsqu'on nous a parlé de dispositions possibles portant sur la divulgation des frais de crédit. Ce n'est pas ce que je pourrais appeler de la consultation. On nous a parlé des intentions du gouvernement et nous avons soulevé certaines objections à ce moment-là. Cependant, il n'y a pas eu de suite. Ce n'est que bien plus tard que les membres de notre association ont vu l'un des ministres concerné. C'est avant que M. Suttie ne soit président. Une fois de plus, il n'y a que certaines parties du bill qui ont été abordées; il n'a pas été question de l'ensemble du bill et de l'ensemble des répercussions qu'il pourrait avoir.

Le président: Ce sera votre dernière question, monsieur Grafftey.

[Texte]

Mr. Grafftey: I cannot refer to the paragraph because I am just flipping the pages quickly here, but you make a suggestion in the brief, in the general area of mortgages, Mr. Suttie, that the tendency of the bill would be to make mortgage lending for existing housing better for you than mortgage lending for new housing. Could you explain the ramifications of that statement in your brief?

Mr. Suttie: Perhaps I could ask Mr. Winhold to comment.

The Chairman: Mr. Winhold, would you like to respond?

Mr. Winhold: I think one of the main elements in that statement is related to our interpretation of the meaning of effective date of a mortgage. As we read the bill, the right of repayment becomes available three years after the effective date of the mortgage, and we read the effective date of the mortgage not to be the mortgage consolidation date, as it is in the case of any chain mortgages, but rather the date of the first advance under the mortgage.

Mr. Grafftey: And this would be a sizeable amount.

Mr. Winhold: This could be, with a builder's loan, a very long period of time, running from the time that the plans were approved, during the construction period and, finally, until the house was sold.

Mr. Grafftey: It does not make it very attractive to stay with the existing housing market as opposed to new housing.

Mr. Winhold: That is correct.

Mr. Grafftey: Right.

The Chairman: Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, I may as well get right down to asking some questions.

I have read somewhere that in drafting this legislation the Minister accepted advice primarily from finance companies. Are you or any one of the witnesses, in their experience of this bill and its process from inception to the present stage, knowledgeable of the fact that the government did seek advice primarily from finance companies in drafting the bill?

The Chairman: Mr. Suttie, would you care to respond to that?

Mr. Rodriguez: Or have you heard rumours to that effect?

Mr. Suttie: I cannot give any answer to that. Mr. Kent, do you have any idea?

Mr. Kent: I do not think I can say anything more than I have already. I certainly would not call the process "consultation" or anything of that order whatsoever, Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: On page 4, paragraph 13, you express some concern that the five-year mortgage contracts, with the provisions included in the bill, now may become three-year mortgage contracts, and you cite all the problems in terms of the interactions in the business world.

[Interprétation]

M. Grafftey: Je ne me souviens pas du passage exact, monsieur Suttie, mais vous dites quelque part dans votre mémoire, que le bill pourrait avoir pour effet de favoriser davantage le marché des hypothèques sur les maisons existantes que sur les nouvelles maisons. Pourriez-vous développer?

M. Suttie: Je vais demander à M. Winhold de parler de cette question.

Le président: C'est vous qui allez répondre, monsieur Winhold?

M. Winhold: Tout tient à ce que nous pensons être la définition de la date de prise d'effet d'une hypothèque. De la façon dont nous comprenons le bill, le droit de remboursement anticipé peut être exercé trois ans après la date de prise d'effet de l'hypothèque, et cette date, toujours selon notre interprétation, n'est pas la date de consolidation, comme c'est le cas pour toutes les séries d'hypothèques, mais bien la date de la première avance.

M. Grafftey: Ce qui représente un montant considérable.

M. Winhold: S'il y avait eu un prêt au constructeur, la période pourrait être extrêmement longue, et aller du moment où les plans ont été approuvés au moment où la maison a été vendue.

M. Grafftey: Ici, il serait de loin préférable de rester dans le marché des maisons déjà construites plutôt que dans celui des nouvelles maisons.

M. Winhold: C'est exact.

M. Grafftey: Très bien.

Le président: Monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Je vais tout de suite passer aux questions, monsieur le président.

J'ai lu quelque part qu'au moment d'élaborer la présente mesure, le ministre s'est fié surtout à l'avis des compagnies de prêt. D'après ce que vous savez du présent bill et de sa préparation jusqu'ici, pouvez-vous dire s'il est exact que le gouvernement a demandé surtout l'opinion des compagnies de prêt pour ce qui est de la rédaction du bill?

Le président: Vous voulez répondre à cette question, monsieur Suttie?

M. Rodriguez: Où avez-vous entendu parlé de la chose?

M. Suttie: Je ne peux répondre à cette question. Vous, monsieur Kent?

M. Kent: Je ne peux rien ajouter à ce que j'ai déjà dit. Je ne pourrais certainement pas dire qu'il y ait eu «consultation» ou quoi que ce soit qui s'en approche, monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: A la page 5, paragraphe 13, vous craignez que l'adoption du présent bill, les hypothèques de cinq ans deviennent des hypothèques de trois ans, et vous signalez tous les problèmes qui pourraient survenir par la suite dans le monde des affaires.

[Text]

• 2100

Are there any jurisdictions in your experience or in your knowledge where this kind of legislation regarding paying off a mortgage in three years rather than five years exists? Are there any countries or states where this legislation is in existence?

Mr. Suttie: It does exist as regard NHA mortgages in Canada, and that has been a major reason for the life insurance companies to move away from lending under NHA to lending under what we call conventional mortgages, but we do have a five-year period instead of a three-year period of lock-in.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, at the bottom of page 4 there is something rather intriguing. You mention the difficulties and at the bottom of the page you point out that the life insurance companies' share of mortgage investment, I guess, was 25 per cent in 1965. Then when the ceiling was lifted, I believe, in 1966, the 6 per cent on mortgages, I notice that you dropped to 3 per cent in 1975. I would think that with the ceilings off you chaps would really get in there because the mortgage interest rate kept moving. At that time there was no three-year mortgage retirement business; this legislation was not in effect. Why would that be?

Mr. Suttie: Because life insurance companies have traditionally issued policies with very long-term liabilities, and even the five-year period did not properly match that period of liability. With the recent introduction by the life insurance companies of contracts under which a rate is guaranteed for a five-year period, then the five-year mortgage became an attractive, suitable asset for it.

The other reason for the drop, of course, was the entry into the market of the banks and the trust companies on a much larger scale.

Mr. Jackson: So that our volume went up, but as a percentage of the total it became much less because the banks and the trust companies moved in very substantially.

Mr. Rodriguez: On page 21 you refer to the "Unwarranted Credit Charge Rate". You make a rather interesting statement in the last sentence on that page:

A mortgagor who is unable or unwilling to fulfill his obligations under a mortgage can bring a frivolous action and then cease making mortgage payments pending the final determination of the matter by the court.

What is the basis for making that sort of a statement?

Mr. Suttie: This is the point that Mr. Lindsay was making. Perhaps you would like to amplify that paragraph.

The Chairman: Mr. Lindsay.

Mr. Lindsay: This is paragraph 62 on page 21. It is simply that all borrowers are not as clean as the driven snow. We have trouble with lots of them who are deadbeats, and this is a wonderful way for a deadbeat to beat the lenders because he can just say there was an unwarranted credit charge, prove it, and then it is up to the lender to prove it is not unwarranted, so

[Interpretation]

Savez-vous s'il existe des pays ou des états où l'on peut rembourser un prêt hypothécaire au bout de trois ans au lieu de cinq?

M. Suttie: Cela existe au Canada aux termes de la Loi nationale sur le logement. C'est d'ailleurs en grande partie la raison pour laquelle les compagnies d'assurance-vie ont préféré aux hypothèques de la LNL, les hypothèques dites conventionnelles, mais le remboursement de nos prêts est bloqué pendant cinq ans et non trois ans.

M. Rodriguez: Ce que vous écrivez au bas de la page 6 m'intrigue. Après avoir signalé les difficultés, vous indiquez que les compagnies d'assurance-vie faisaient en 1965, 25 p. 100 des placements hypothécaires. Ensuite, lorsqu'en 1966 le plafond de 6 p. 100 sur les hypothèques a été supprimé, cette part est passée à 3 p. 100 en 1975. On s'attendrait à l'inverse dans la mesure où, de surcroît, le taux d'intérêt hypothécaire n'a cessé d'augmenter. A l'époque, le blocage des remboursements hypothécaires avant trois ans n'existait pas puisque la loi n'était pas encore en vigueur. A quoi cela tient-il?

M. Suttie: Les polices d'assurance-vie ont toujours comporté des engagements à long terme de sorte que même cette période de cinq ans était insuffisante. Récemment, les compagnies d'assurance-vie ayant introduit des contrats en vertu desquels le taux d'intérêt reste fixe pendant cinq ans, les hypothèques couvrant cette période sont devenues intéressantes.

Cette diminution est due en outre à la participation plus active des banques et des compagnies fiduciaires.

M. Jackson: C'est à cause de cette importante participation des banques et des compagnies fiduciaires que le pourcentage de nos activités par rapport à l'ensemble du secteur a fortement diminué alors que le volume en a augmenté.

M. Rodriguez: A la page 26, vous parlez du «taux injustifié des frais de crédit». Ce que vous dites est intéressant:

Un emprunteur hypothécaire qui est incapable de remplir ses engagements, ou qui ne veut pas le faire, peut intenter une action sans fondement et alors cesser d'effectuer ses versements hypothécaires en attendant la décision finale du tribunal.

Qu'est-ce qui motive une telle déclaration?

M. Suttie: Cela se rattache à ce que disait M. Lindsay. Vous voulez peut-être expliquer ce paragraphe.

Le président: Monsieur Lindsay.

M. Lindsay: Il s'agit du paragraphe 62 à la page 26. Cela signifie simplement que les emprunteurs ne sont pas des anges. Il y en a beaucoup qui refusent de rembourser, et cela constitue un moyen idéal car il leur suffit de dire que le taux des frais de crédit est injustifié, auquel cas il appartient au prêteur de prouver le contraire; l'emprunteur cesse de rembourser en

[Texte]

he just stops making payments and says, "Sue me." I say it is an unwarranted credit charge whether it is warranted or not.

Mr. Rodriguez: What experience have you had with these so-called deadbeats? What percentage of the mortgage . . .

Mr. Lindsay: I will give you an example. There was a chap out in British Columbia who had a 20-year NHA loan at 4.5 per cent. Two years before maturity he said, "You have gotten my money for 18 years; I am not going to pay you any more. Sue me." We said, "Well, it is not worth suing over that small amount, but you will never get a discharge of your mortgage." He refused to pay for 10 years.

Mr. Rodriguez: But, by the same token, he could not sell the home.

Mr. Lindsay: Pardon?

Mr. Rodriguez: He could not sell the home.

Mr. Lindsay: He could not sell the home.

Mr. Rodriguez: What percentage of the total moneys you invested in mortgages in, say, the last year, or whatever term you want to use, ended up with these kinds of deadbeats, as you call them, deadbeat mortgages?

Mr. Lindsay: A very small percentage, I will agree. About . . .

Mr. Jackson: One thing is that with rising values there are very few defaults on mortgages. If the value of the house goes the other way the experience could be quite different.

• 2105

Mr. Rodriguez: You see, I cannot imagine anyone who really wants to live rent-free going through the whole process. You said that people could live rent-free.

Mr. Lindsay: That is right.

Mr. Rodriguez: And I suggest to you that it would not be practical. Under the present Landlord and Tenant Act in Ontario it is much cheaper for him to rent, and he can get away with living rent-free before the processes are finally evolved where they can get him out of the place. Why should he have to go through this whole process of getting into a mortgage just to live rent-free?

Mr. Lindsay: One reason is that he might feel he could make a quick killing by buying a house. In Western Canada, when the house market was booming, everybody was hoping to make a fortune out of buying houses, and suddenly the market price dropped below what they paid for it, so they did not really need the house or want the house.

Mr. Rodriguez: But has it been the case—to get back to the comments of this gentleman—in your business that the value of homes—at least in your experience in the last 10 years—has dropped?

Mr. Lindsay: Yes, definitely.

Mr. Rodriguez: Well . . .

Mr. Lindsay: They dropped 10 per cent in Alberta.

[Interprétation]

disant qu'on n'a qu'à le poursuivre en justice. Que ce soit vrai ou faux, il suffit de dire que le taux des frais de crédit est injustifié.

M. Rodriguez: Quel est le nombre de ceux qui refusent de payer? Quel pourcentage des prêts hypothécaires . . .

M. Lindsay: Voici un exemple. En Colombie-Britannique, quelqu'un avait un prêt de la LNL à 4.5 p. 100 sur 20 ans. Deux ans avant l'échéance, il a déclaré qu'après avoir payé pendant 18 ans, cela suffisait et qu'on n'avait qu'à lui intenter un procès. La somme étant peu élevée, cela ne valait pas la peine d'entamer des poursuites judiciaires mais nous l'avons prévenu qu'il ne serait jamais libéré de son hypothèque. Il a refusé de payer pendant 10 ans.

M. Rodriguez: En revanche, il ne pouvait pas vendre sa maison.

M. Lindsay: Pardon?

M. Rodriguez: Il ne pouvait pas vendre la maison.

M. Lindsay: Il ne pouvait pas vendre la maison.

M. Rodriguez: Par rapport au total de vos placements hypothécaires, l'an dernier par exemple, quel est le pourcentage de ces refus de paiement?

M. Lindsay: Il est très faible, j'en conviens. Environ . . .

M. Jackson: En ce qui concerne les hypothèques, les refus de paiement sont très rares étant donné l'inflation. Si le prix des maisons baissait, ce serait différent.

M. Rodriguez: J'ai du mal à imaginer que quelqu'un accepte de passer par toute cette procédure pour ne pas avoir à payer de loyer. Car c'est bien ce que vous dites?

M. Lindsay: C'est exact.

M. Rodriguez: En Ontario, il serait beaucoup plus rentable d'être locataire et de ne pas payer de loyer jusqu'à ce que les procédures judiciaires aboutissent et que l'on soit expulsé. Pourquoi se donnerait-on la peine de contracter un prêt hypothécaire pour éviter de payer un loyer?

M. Lindsay: On pense peut-être faire un bon coup en achetant une maison. Dans l'Ouest du Canada où l'immobilier était en plein essor, tout le monde espérait pouvoir faire fortune en achetant des maisons; soudain, les prix se sont effondrés de sorte que personne ne voulait plus de maison.

M. Rodriguez: Mais pour revenir aux remarques de monsieur, d'après votre expérience des dix dernières années, est-ce que la valeur des immeubles a baissé?

M. Lindsay: Absolument.

M. Rodriguez: Eh bien . . .

M. Lindsay: En Alberta les prix ont baissé de 10 p. 100.

[Text]

Mr. Rodriguez: Well, that has not been the experience in Ontario.

Mr. Lindsay: No, but we do business all across Canada. You are making laws for all of Canada, not for Ontario.

Mr. Rodriguez: But surely for a small percentage, as you pointed out, on the other side of the question there are mortgagors who are taken to the cleaners?

Mr. Lindsay: No, not by us.

Mr. Rodriguez: Maybe not by you, but, again, we have to make laws for all the people, not just exempt insurance companies. I am not going to quarrel with you about that, but I recognize you are making a brief to represent your industry.

Mr. Lindsay: Right.

Mr. Rodriguez: For example, in number 64 the bill is trying to give some power to the consumer in the marketplace, and you are saying now—I can understand your position that the onus ought to be on the person taking out the mortgage to prove that. Well, how many poor people do you know who would take any one of your insurance companies to court? How many poor people earning under \$8,000 a year can afford to take Imperial Life, or any one of your members, to court and stand the litigation costs? Has it been your experience that many poor people take insurance companies to court? Tell me. That is what we are talking about. That is the heart of this bill, if it has one.

Mr. Lindsay: People who make \$8,000 a year cannot afford to own a house today.

Mr. Rodriguez: I am glad you said that, I am glad you said that. All right, what about people earning \$10,000 a year? Have you had the experience of the mortgagor taking the insurance company to court over the interest rate?

Mr. Lindsay: This Act is not in force, though.

Mr. Rodriguez: No, but presently. If I have a mortgage with one of your companies and I feel that something is not just hunky-dory and the answers you have given me are not satisfactory, I can take you to court, can I not?

Mr. Lindsay: On what basis?

Mr. Rodriguez: Suppose I feel that the interest rate that is being charged is not warranted?

Mr. Lindsay: But there is no such Act now?

Mr. Rodriguez: Pardon?

Mr. Lindsay: There is no such unwarranted interest act now.

Mr. Rodriguez: Exactly. That is what we are trying to do, to put in some level at which a consumer could have some protection if it is exceeded. I am now asking the question if it has been the experience of your companies that mortgagors have ever taken an insurance company to court over a question of interest rates or any conditions of the contract?

[Interpretation]

M. Rodriguez: Ce n'est pas le cas en Ontario.

M. Lindsay: Non, mais nos activités s'étendent à l'ensemble du Canada. Les lois ne s'appliquent pas seulement à l'Ontario mais au pays tout entier.

M. Rodriguez: D'autre part, même s'ils sont peu nombreux, il y a certainement des emprunteurs qui se font rouler.

M. Lindsay: Non, pas par nous.

M. Rodriguez: Peut-être pas par vous mais, encore une fois, les lois que nous adoptons s'appliquent à tous, y compris les compagnies d'assurance. Je ne veux pas me disputer avec vous mais il faut admettre que votre mémoire défend vos intérêts.

M. Lindsay: C'est juste.

M. Rodriguez: Pour reprendre le paragraphe 64, par exemple, le bill essaie de donner certains pouvoirs au consommateur. Je comprends votre position mais vous dites que l'emprunteur devrait établir la preuve. Combien connaissez-vous de gens pauvres qui oseraient intenter un procès à une compagnie d'assurance? Combien de gens dont le revenu annuel est inférieur à \$8,000, pourraient se permettre d'intenter un procès à la compagnie *Imperial Life* ou à l'une de ses filiales? Avez-vous vu beaucoup de gens pauvres intenter un procès à une compagnie d'assurance? Répondez-moi car c'est bien de cela qu'il s'agit ici. C'est le fondement même de ce projet de loi, si fondement il y a.

M. Lindsay: Les gens qui gagnent moins de \$8,000 par an n'ont pas les moyens de s'acheter une maison.

M. Rodriguez: Je suis heureux de vous l'entendre dire. Et que penser de ceux qui gagnent \$10,000 par an? Avez-vous vu des emprunteurs entamer des poursuites judiciaires contre une compagnie d'assurance à propos d'un taux d'intérêt?

M. Lindsay: Cette loi n'est pas en vigueur.

M. Rodriguez: Non, mais si, ayant fait un emprunt hypothécaire auprès d'une de vos compagnies, j'estime que je suis roulé et si, par ailleurs, vos explications ne me satisfont pas, je peux vous intenter un procès, n'est-ce pas?

M. Lindsay: A quel titre?

M. Rodriguez: Supposons que le taux d'intérêt soit, selon moi, injustifié.

M. Lindsay: Mais il n'existe actuellement aucune loi vous autorisant à agir en ce sens.

M. Rodriguez: Pardon?

M. Lindsay: Il n'existe actuellement aucune loi contre les taux d'intérêts excessifs.

M. Rodriguez: Précisément. C'est ce que nous sommes en train de faire afin que, dans une certaine mesure, le consommateur soit protégé contre les abus. Je vous pose maintenant la question suivante: est-ce que les taux d'intérêts ou les clauses d'un de vos contrats ont déjà été contestés devant les tribunaux par vos emprunteurs?

[Texte]

Mr. Suttie: If I could answer that, I do not think there is any practice of the life insurance companies that would justify them being taken to court over a mortgage.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez. Mr. Gray.

Mr. Rodriguez: Such goodness and light!

Mr. Gray: Mr. Chairman, our witnesses have said that they thought that this proposal should be presented to Parliament and the public as a White Paper, and Mr. Grafftey agrees with this. I say that it would be a lot healthier for Parliament, in terms of its relevance, if in effect this bill was treated as a White Paper. If the Minister, as he shows some indication of doing, is going to accept wide-ranging amendments in the light of the work of this Committee and the evidence before it, I frankly welcome the government's proposal being presented in legislative form as a bill rather than as a White Paper, because a White Paper would not have the legislative language which enables witnesses like the ones we have today to comment in any detailed and informed fashion.

• 2110

An hon. Member: Hear, hear!

Mr. Gray: It would seem to me that in terms of the relevance of Parliament to the needs of the country, it would be a very good thing for the government to get away from the scheme of having a measure develop behind closed doors in consultation only with the very narrow interest groups and then presenting it to Parliament on a take-it-or-leave-it basis. If, in fact, the Minister is really sincere, as he appears to be in being willing to accept wide-ranging amendments as a result of the work of this Committee, I think this is a very healthy thing for the parliamentary process.

Mr. Lambert (Edmonton West): On a point of order, Mr. Chairman.

The Chairman: On a point of order, Mr. Lambert.

Mr. Lambert (Edmonton West): I wonder if Mr. Gray could advise, on the basis of his ministerial experience, whether it is procedurally within the rules for the government to introduce wide-ranging amendments to a bill that has been accepted on second reading?

The Chairman: I do not know that Mr. Gray wants to make that kind of a statement on behalf of . . .

Mr. Gray: It has been done regularly. Look at the tax reform legislation, for example. Look at all sorts of legislation that I can point to: the competition bill, for example—something that people on this Committee are very much aware of.

In any event, if the rule . . .

Mr. Lambert (Edmonton West): Tax reform legislation had to call for new resolutions.

Mr. Gray: Well, all right. If the rules need changing, we can change the rules. I am just saying that rather than having our witnesses object to having a bill on which to comment, they should welcome that, provided the government is willing to look upon the bill simply as a set of proposals in legislative language which has been presented, rather than something

[Interprétation]

M. Suttie: Je ne pense pas que les compagnies d'assurance-vie aient donné matière à des poursuites judiciaires en ce qui concerne les hypothèques.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez. Monsieur Gray.

M. Rodriguez: Elles sont toutes si bonnes et si gentilles!

M. Gray: Nos témoins ont déclaré que ce projet de loi aurait dû être soumis au Parlement et au public sous la forme d'un Livre blanc; M. Grafftey souscrit à cette idée. Selon moi, en effet, il serait nettement préférable, du point de vue parlementaire, que ce projet de loi soit traité comme un Livre blanc. Si comme il l'a indiqué, le ministre accepte les amendements importants, consécutifs aux travaux de ce Comité et aux témoignages que nous avons entendus, je pense franchement que la proposition du gouvernement devrait être présentée sous la forme d'un projet de loi plutôt que d'un Livre blanc dans la mesure où un texte législatif permet à des témoins comme ceux d'aujourd'hui de formuler des remarques précises.

Une voix: Bravo!

M. Gray: Du point de vue de la responsabilité du Parlement face aux intérêts du pays, cette mesure ne devrait pas être élaborée à huis clos en consultant uniquement le cercle restreint des groupes intéressés, après quoi ce serait, pour le Parlement, à prendre ou à laisser. Si, comme les apparences l'indiquent, le ministre est sincèrement prêt à accepter les amendements importants, consécutifs aux travaux de ce Comité, je crois que c'est une chose très saine du point de vue de la procédure parlementaire.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Un rappel au Règlement, monsieur le président.

Le président: Un rappel au Règlement, monsieur Lambert.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): En sa qualité d'ancien ministre, M. Gray pourrait-il nous dire si le gouvernement est autorisé à modifier par des amendements importants un projet de loi qui a déjà été adopté en deuxième lecture?

Le président: J'ignore si M. Gray acceptera de répondre au nom de . . .

M. Gray: Cela s'est fait régulièrement. Prenez par exemple la réforme fiscale ou encore la Loi sur la concurrence, que nous connaissons bien dans ce Comité.

Quoi qu'il en soit, si le règlement . . .

M. Lambert (Edmonton-Ouest): La loi sur la réforme fiscale a exigé de nouvelles résolutions.

M. Gray: S'il faut modifier le règlement, nous le modifions. Mais nos témoins devraient se réjouir d'avoir un projet de loi auquel ils peuvent apporter des commentaires, à condition toutefois que le gouvernement soit disposé à considérer ce bill comme un simple ensemble de propositions, exprimées en

[Text]

that is so firm in its mind that it has to be blasted off by outright confrontation.

I do not know if the witnesses want to respond. I do not want to interrupt, but if they have no . . .

The Chairman: Mr. Suttie, do you wish to respond?

Mr. Suttie: We are very happy as long as the Minister is, in fact, prepared to accept these suggestions and make these wide-ranging amendments. I think our concern was the fact that we did not think it was the general practice to make sweeping amendments to bills. We had a concern that that would not be done.

Mr. Gray: My comments do not imply that one should be ready to accept everything in your brief, with all due respect to the effort that has gone into it; but what you have said indicates, both on the part of the private sector and on the part of governments—I say this in plural—the concept of the rigidity of the process which is unhealthy, both in terms of the relevance of Parliament and the relations of Parliament with various interest groups.

Anyway, if I can move on to a couple of specific questions: you have asked that the various deposit accounts you manage be exempt from the legislation. First of all, do you pay interest on these accounts?

Mr. Suttie: Yes.

Mr. Gray: And how do you inform those people whose money you hold in these accounts of the interest you pay?

Mr. Suttie: It depends on the type of deposit. For example, when a policy has become a claim by death and the owner of the proceeds elects to leave the money with the company, they will receive a certificate from the company which sets out the interest rate to be allowed for, say, a one-year period.

Mr. Gray: But when dividends accumulate each year—are left on deposit with the company—do you offer a statement every year showing the rate of interest?

Mr. Suttie: They are shown the dividends and the amount of interest that has been added to the dividends, and the new total.

Mr. Gray: No, the rate of interest.

Mr. Suttie: Some companies' forms show rate of interest and some do not.

Mr. Gray: So I am suggesting that not all companies disclose clearly the rate of interest. Do you agree with that?

Mr. Suttie: I would think there are some companies that do not show it on their statement.

Mr. Gray: What about the tax accounts, where people pay certain amounts into an account so that the insurance company will pay the taxes on properties for which they hold the mortgage?

Mr. Suttie: That is at the same rate of interest as is being charged on the mortgage.

Mr. Gray: But what if there is a surplus in the account? Do you pay interest on the surplus?

[Interpretation]

termes législatifs, et non pas comme quelque chose d'immuable.

Je ne sais pas si les témoins ont quelque chose à dire. Je ne veux pas les interrompre mais s'ils n'ont pas . . .

Le président: Monsieur Suttie, voulez-vous répondre?

M. Suttie: Nous sommes satisfaits, à condition que le ministre soit disposé à accepter ces suggestions et à introduire ces amendements substantiels. Nous ne pensions pas que les projets de loi pouvaient être modifiés aussi substantiellement et cela nous inquiétait.

M. Gray: Je ne veux pas dire qu'il faille accepter votre mémoire sans réserves, malgré les efforts dont il témoigne; mais vous signalez de la part du secteur privé et des gouvernements—et j'insiste sur ce pluriel—l'impression d'une rigidité néfaste, en ce qui concerne à la fois la responsabilité du Parlement et ses rapports avec les divers groupes d'intérêt.

Permettez-moi de vous poser maintenant quelques questions plus précises: Vous demandez que les différents comptes de dépôt que vous gérez ne soient pas assujettis à cette loi. Tout d'abord, versez-vous un intérêt sur ces comptes?

M. Suttie: Oui.

M. Gray: Et comment les gens qui ont de l'argent dans ces comptes sont-ils informés des intérêts que vous leur versez?

M. Suttie: Tout dépend de la nature du dépôt. Ainsi, lorsque par suite d'un décès, le bénéficiaire de la prime d'assurance décide de laisser l'argent dans un compte de la compagnie, nous lui faisons parvenir un certificat où figure le taux d'intérêt versé pendant un an, par exemple.

M. Gray: Mais lorsque sur ces dépôts l'argent s'accumule, envoyez-vous chaque année un relevé de compte indiquant le taux d'intérêt?

M. Suttie: On indique le montant du capital et le montant des intérêts qui s'y sont ajoutés, ainsi que le nouveau total.

M. Gray: Non, le taux d'intérêt.

M. Suttie: Certaines compagnies indiquent le taux d'intérêt et d'autres pas.

M. Gray: Par conséquent, les compagnies ne révèlent pas toutes clairement le taux d'intérêt. Êtes-vous d'accord?

M. Suttie: Je pense que certaines ne l'indiquent pas sur leur relevé.

M. Gray: Et les comptes destinés au paiement des taxes municipales? Les gens versent un certain montant qui permettra à la compagnie d'assurance de payer les taxes foncières des propriétés auxquelles s'appliquent les hypothèques.

M. Suttie: Le taux d'intérêt est identique à celui de l'hypothèque.

M. Gray: Que se passe-t-il si le compte est excédentaire? Est-ce que vous versez un intérêt sur l'excédent?

[Texte]

Mr. Suttie: Oh yes. Whatever rate is being paid by the mortgagor is allowed on the interest, I believe.

Mr. Winhold: Excuse me. That is not always the case. With many companies, interest is credited at the bank savings account rate of 3 per cent.

Mr. Gray: Three per cent?

Mr. Winhold: That is correct.

Mr. Gray: And yet the rate of interest on the mortgage is much higher.

Mr. Winhold: That is correct.

If I may expand on that for just a moment, the suggestion in the last question, perhaps, was that this is a large money-making venture for the life insurance companies. Indeed, the administrative complexities attending the mortgage tax accounts, and indeed paying taxes four or five times a year, on the basis at least of my company indicates that it is at very best a break-even operation.

• 2115

Mr. Gray: I am not suggesting it is not a useful service, but it seems to me that some argument could be made that rather than exempting these types of deposit account completely from the proposed act, at the very least there should be some provision for disclosure of the rate of interest being paid and accumulated amounts accruing thereby.

Mr. Suttie: I do not think the terms of the bill as they are written would be suitable.

Mr. Gray: Well, that may be. Perhaps the answer to the question I am going to ask is implicit in what you just said, but your brief does not state a specific reason why these accounts should be exempted. You outline in your brief quite clearly what they are, and you make the point that the provisions in the proposed act do not fit them exactly. But granting that point, I do not see a specific argument in your brief as to why they should be totally exempted.

Mr. Suttie: We are suggesting they be exempted from the specific provisions in the proposed act. If it was considered desirable to write special provisions for them, it possibly could be suitable.

Mr. Gray: You made a point in another portion of your brief, I think in paragraph 23 dealing with your concerns about the prepayment provisions, that the cost of originating and processing a mortgage loan is estimated to run at 1.5 per cent of the principal, and there is a time lag between the time you receive funds when a mortgage is paid off and the time you can put that money out again in another type of mortgage or other kinds of investment. Do you have any assessment of what this time period is generally for your industry?

Mr. Suttie: Did we make any assessments, Mr. Winhold?

Mr. Winhold: No. Obviously it depends upon investment conditions at the time. The time can in some instances be quite lengthy and in other instances quite short.

Mr. Gray: What are the reasons for the time lag?

Mr. Winhold: I am sorry, I missed the question.

[Interprétation]

M. Suttie: Oh! oui. Quel que soit le taux d'intérêt de l'hypothèque, c'est le même qui s'applique.

M. Winhold: Excusez-moi. Ce n'est pas toujours le cas. Dans certaines compagnies, un intérêt de 3 p. 100 est versé aux comptes d'épargne.

M. Gray: Trois p. 100?

M. Winhold: C'est exact.

M. Gray: Et pourtant, le taux d'intérêt hypothécaire est beaucoup plus élevé.

M. Winhold: C'est exact.

Permettez-moi de m'expliquer. Votre dernière question laissait entendre que c'était une opération lucrative pour les compagnies d'assurance-vie. En fait la complexité des opérations administratives sur le calcul fiscal des hypothèques et le fait de payer des impôts quatre ou cinq fois par an, au moins pour ma société, indiquent que dans le meilleur des cas nous n'y perdons pas.

M. Gray: Je ne dis pas que ce service n'est pas utile mais il me semble qu'il serait préférable de ne pas complètement soustraire ces comptes de dépôt et d'envisager au moins une disposition législative obligeant à faire état des taux d'intérêt versé et des sommes ainsi accumulées.

M. Suttie: Je ne pense pas que le libellé actuel du projet de loi soit acceptable.

M. Gray: C'est possible. Vous m'avez peut-être déjà répondu implicitement mais vous ne donnez pas, dans votre mémoire, la raison précise qui vous fait dire que ces comptes ne devraient pas être touchés par la loi. Vous expliquez très clairement ce que sont ces comptes, et vous dites qu'à votre avis des dispositions prévues ne sauraient correspondre exactement. Ceci dit, je ne trouve là aucun argument pour une exemption totale.

M. Suttie: Nous suggérons de les soustraire aux dispositions actuelles du projet de loi. Si l'on jugeait souhaitable de rédiger d'autres dispositions à ce sujet, la question pourrait être réétudiée.

M. Gray: A un autre endroit dans votre mémoire, je crois qu'il s'agit du paragraphe 23 portant sur les paiements anticipés, vous dites que l'opération financière qui consiste à consentir un prêt hypothécaire revient à environ 1.5 p. 100 du principal et qu'il faut prévoir un certain délai entre le moment où l'hypothèque est remboursée et le moment où vous pouvez réinvestir cet argent dans un autre type d'hypothèque ou ailleurs. Quel peut être ce délai?

M. Suttie: Avons-nous évalué cela, monsieur Winhold?

M. Winhold: Non. Cela dépend évidemment des conditions d'investissement du moment. C'est parfois très long mais cela peut aussi être très court.

M. Gray: Pourquoi ces délais?

M. Winhold: Pardon, je n'ai pas entendu?

[Text]

Mr. Gray: Can you give us some of the reasons for the time lag? You refer to investment conditions. Are you suggesting there are periods when people are not seeking your money as frequently as others?

The Chairman: Mr. Winhold.

Mr. Winhold: Yes. There is always, of course, available to us the short-term money market where we can put the money out, and indeed we do and earn short-term rates. We are referring here to the spread between what might be construed as a short-term rate and long-term rate. If you are hit with an influx of cash you are not able immediately to put that money out on the other side.

Granted to the extent that your own cash flows techniques are able to some extent to anticipate normal repayments, you can cover off in your planning techniques. But to the extent that your cash flow flies around by reason of unanticipated influxes of cash, there can indeed be a sizeable period.

Mr. Gray: You say that the average cost of originating and processing a mortgage loan is estimated around 1.5 per cent of the principal. Do you mean to say it would be the same percentage for a \$100,000 loan as for a \$12,000 loan? The differences applying the 1.5 per cent to those principal amounts are quite great.

Mr. Winhold: That is an average figure from 1 to 1.5 per cent, close to 1.5 per cent on a single family loan, taking the average book. But that figure does not apply to larger commercial loans.

Mr. Gray: So for some types of loans, I suppose the larger loans, the cost as a percentage of the principal is really much less.

Mr. Winhold: That is correct.

The Chairman: One last question, Mr. Gray.

Mr. Gray: I just wanted to observe that as anybody reading *Hansard* can see, I have my own concerns about this bill, which I have stated, and I think a brief of this type has to be very seriously considered. It is not put forward in a light or frivolous fashion.

• 2120

I hope that people in the private sector like yourselves will come increasingly to look upon this type of opportunity to bring your views to the Parliamentary Committee and have them reflected in the attitudes of government is a healthier way of dealing with the government's legislative proposals than by sneaking in for a meeting with the Minister and hoping that it will turn up in the bill, which will be rammed through Parliament by a complacent majority.

The Chairman: Thank you, Mr. Gray. Mr. Stevens, you are next.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman.

If I could come back to a point that was touched on it was this question of what consultation there was prior to the bill's being actually tabled in the House. I noted Mr. Gray's comment, that he felt that there should not have been too many

[Interpretation]

M. Gray: Pouvez-vous nous donner la raison de ces délais? Vous parlez des conditions d'investissement. Voulez-vous dire qu'il y a des moments où les emprunteurs sont plus ou moins nombreux?

Le président: Monsieur Winhold.

M. Winhold: Oui. Il va de soi que nous avons toujours le marché à court terme et, en fait, nous effectuons des opérations à court terme. Ici, il s'agit de la différence entre un taux à court terme et un taux à long terme, du moment où vous êtes soudain inondé de liquidités que vous ne pouvez immédiatement réinvestir.

Si vos techniques de rentrées d'argent vous permettent de prévoir dans une certaine mesure des remboursements normaux, vous pouvez en tenir compte dans votre planification. Mais si vous avez des rentrées d'argent imprévues cela peut alors prendre assez longtemps.

M. Gray: Vous dites que le coût moyen d'émission et d'administration d'un prêt hypothécaire varie autour de 1.5 p. 100 du principal. Cela signifie-t-il que le pourcentage sera le même pour un prêt de \$100,000 et pour un prêt de \$12,000? Il y a pourtant de la marge entre ces deux sommes.

M. Winhold: C'est un chiffre moyen qui varie de 1 p. 100 à 1.5 p. 100; il se rapproche de 1.5 p. 100 pour un prêt particulier. Mais cela ne s'applique pas aux prêts plus importants consentis aux sociétés.

M. Gray: Donc, pour certains types de prêts, pour les prêts plus importants, je suppose, le coût, le pourcentage du principal, est nettement inférieur.

M. Winhold: C'est exact.

Le président: Dernière question, monsieur Gray.

M. Gray: Je ferai simplement remarquer que quiconque lit le *Hansard* peut constater que j'ai personnellement quelques réserves à l'égard de ce projet de loi. Un mémoire comme celui-ci doit être pris en considération car il est extrêmement sérieux.

J'espère que, de plus en plus, le secteur privé saisira, comme vous, l'occasion d'exprimer ses opinions devant un comité parlementaire. C'est de beaucoup préférable à des entretiens fortuits avec le ministre dans l'espoir de voir vos idées traduites en projet de loi qu'une paisible majorité serait tenue d'approuver.

Le président: Merci, monsieur Gray. Monsieur Stevens, c'est à vous.

M. Stevens: Merci, monsieur le président.

J'aimerais revenir sur cette question des consultations qui ont eu lieu avant le dépôt de ce projet de loi à la Chambre. M. Gray vient de dire qu'à son avis ce genre de consultations privées ne devrait pas être trop fréquent. Je lui rappelle toute-

[Texte]

private consultations. I would draw Mr. Gray's attention, though to the second reading statement of the Minister, in which he said that there were vast consultations with consumers, lenders, deposit institutions and provincial governments across Canada. To have this identified, I was wondering whether I could ask Mr. Suttie for one point of clarification? As I understood it, what he said was that there had been no consultation with the association prior to the introduction of the bill. But I note, in paragraph 7, that the association states that they:

—would have welcomed the opportunity before the Bill was tabled to co-operate by providing greater assistance to the Department as its thinking was being developed.

When I first read that I thought, when you said "greater assistance," to some degree you had been consulted. Am I correct in saying that that is terminology and that, in fact, there was no consultation?

Mr. Suttie: Mr. Kent corrected me. During my term my office there was no consultation, but Mr. Kent outlined two occasions, going back—How long—?

Mr. Kent: It would be about two years, Mr. Stevens. The only consultation with the department, if I can use that term, was an invitation extended to the three lending associations—the banks, trust companies and life insurance companies—to appear in the department. At that time we were presented with a rundown of the suggested cost—disclosure provisions of the bill, which we do not even have here because they are going to be in regulation, as I understand it. We were asked an opinion on those, off the top of our head, because we had no chance to study them. Our opinion, as you can understand, was not that good and we expected that the departmental officials would then go back and study the matter further.

We heard nothing after that until, I think it was, a year ago July, when officials were calling on some of the companies with the same proposals they had made at the time. At that time we asked for an appearance before the Minister and were granted an appearance before the then Minister, because of our concern or feeling that legislation would be brought in almost immediately. That was the extent of the consultation. The appearance before the Minister, again, was just to ask him to give us a chance to speak and to provide input to the department.

Mr. Stevens: Mr. Abbott, in his statement at second reading, stated that a goal of this legislation was to facilitate the proper functioning of the market by encouraging more vigorous competition and providing the consumer both with protection and with the right of civil recourse with respect to his borrowing activities or the putting of money on deposit.

I was wondering if the witnesses could indicate whether they feel that there are provisions in this bill that will make their activities any more competitive? Or are we right in assuming that it is a fairly competitive market, both mortgagewise and depositwise, at the present time?

Mr. Suttie: We consider it a very competitive market at the present time.

[Interprétation]

fois la déclaration du ministre en deuxième lecture; il disait que beaucoup de consommateurs, de prêteurs, de banques de dépôt et de gouvernements provinciaux de tout le Canada avaient été consultés. Pourrais-je alors demander à M. Suttie un éclaircissement? Si j'ai bien compris, il a dit que son association n'avait pas été consultée avant le dépôt du projet de loi. Toutefois, au paragraphe 7, l'association déclare:

Nous aurions été heureux d'avoir l'occasion, avant la présentation du projet de loi, d'apporter notre collaboration en fournissant au ministère une plus grande aide, au fur et à mesure du développement de sa pensée.

J'ai tout d'abord cru que «plus grande aide» signifiait que dans une certaine mesure vous aviez bien été consultés. En fait il n'y a pas eu de consultation?

M. Suttie: M. Kent vient de m'indiquer que si aucune consultation n'avait eu lieu depuis que j'occupe le poste, à deux occasions toutefois, cela remonte à quand...

M. Kent: A environ 2 ans, monsieur Stevens. La seule consultation avec le ministère, si je puis m'exprimer ainsi, fut une invitation lancée à trois associations de prêteurs—banques, compagnies fiduciaires et compagnies d'assurance-vie. On nous a alors exposé quelles seraient en gros les dispositions du projet de loi relativement à la divulgation des coûts mais il semble que cela doive maintenant faire l'objet de règlement. On nous a demandé notre avis sans nous donner le moindre temps pour réfléchir. Vous comprendrez facilement que nous n'étions pas tellement d'accord et que nous espérions voir le ministère réétudier la question.

Nous n'en avons plus entendu parler jusqu'à, je crois, il y a eu un an en juillet lorsque le personnel du ministère a présenté à certaines sociétés les mêmes propositions qu'avant. C'est alors que nous avons demandé un entretien avec le ministre car nous avions l'impression que le projet de loi serait déposé presque immédiatement. C'est tout pour la consultation. Nous nous sommes contentés de demander au ministre d'alors de nous autoriser à présenter notre point de vue et à participer à l'élaboration du projet de loi.

M. Stevens: En deuxième lecture, M. Abbott a déclaré qu'un des objectifs de ce projet de loi était de faciliter le fonctionnement du marché en encourageant une concurrence plus vigoureuse et en offrant aux consommateurs protection et droit de recours civil dans leurs emprunts ou leurs dépôts d'argent.

Les témoins pourraient-ils nous dire s'ils estiment que certaines dispositions de ce projet de loi pourraient rendre leurs activités plus concurrentielles ou si l'on peut supposer que le marché actuel, qu'il s'agisse des hypothèques ou des dépôts, est déjà assez concurrentiel?

M. Suttie: Nous le jugeons déjà très concurrentiel.

[Text]

Mr. Stevens: Do you feel that there is anything in this bill that will make it more competitive?

Mr. Suttie: I would say, no. I had better ask my other witnesses.

Mr. Stevens: If I could refer you to paragraph 64, in which you state:

We recommend a refinement whereby a first mortgagor would be permitted to make an application under Section 8 only if he can show that his contract interest rate exceeds by more than, say, 2 percentage points, the average conventional mortgage rate as published by the Bank of Canada for the month during which the transaction was entered into.

Do I read your recommendation there in the correct context, that you are saying; If we have to live with this type of provision, we would suggest that that 2 percentage points might be the standard? But, in any event, would you not agree that the market-place is the proper place to have mortgage interest rates set, in that it is a pretty competitive market-place?

• 2125

Mr. Suttie: In our own experience this is unnecessary, but we have been told that there are some lending institutions, not life companies, which possibly are charging unwarranted rates and if it is necessary in the judgment of Parliament to have some provision, then we suggest something that would avoid frivolous suits.

The Chairman: Thank you, Mr. Stevens.

Mr. Lambert.

Mr. Stevens: Put me down for another round.

Mr. Lambert (Edmonton West): I am particularly concerned with what I consider the main clause of this bill, which is Clause 8, at page 10, which is on the *Unwarranted Credit Charge Rate*, where there are a number of things that are set out as to what shall be involved in the credit charge and then the powers of the court.

While you made reference in your brief to this, do you think in so far as the life insurance industry is concerned in its lending practices on mortgage, and there I say on mortgage rather than loans to policyholders, that this section is in any way practical?

Mr. Suttie: Dan, could you answer that?

Mr. Winhold: We think it raises tremendous problems of compliance as it now stands and the costs of designing systems to comply and the costs of, perhaps, broad-brushing in advance some of the anticipated items here would result in higher costs to the borrower to very little advantage. I suppose it is possible somehow or other for the market place to adjust to it, but we think the difficulties outweigh the benefits, in this particular area.

Mr. Lambert (Edmonton West): Of course, there is one point that has been missed, I think, by a great number of people in reading this clause section that the allegation by or

[Interpretation]

M. Stevens: Avez-vous l'impression que ce projet de loi pourrait encore renforcer ce caractère concurrentiel?

M. Suttie: Personnellement, non. Mais j'aimerais demander l'avis des autres témoins.

M. Stevens: Si je puis citer votre paragraphe 64:

Nous recommandons une précision par laquelle l'emprunteur de première hypothèque pourrait faire une demande, aux termes de l'article 8, seulement s'il peut prouver que le taux d'intérêt de son contrat excède par plus de, disons, 2 points en pourcentage, le taux moyen des hypothèques conventionnelles, telles que publiées par la Banque du Canada pour le mois où l'opération s'est effectuée.

En d'autres termes si ce genre de disposition est inévitable vous suggérez de choisir une norme de 2 p. 100? De toute façon, ne pensez-vous pas que c'est justement sur le marché que doivent se fixer ces taux d'intérêt hypothécaires puisque c'est un marché très concurrentiel?

M. Suttie: Notre expérience personnelle nous a prouvé que ce n'était pas nécessaire mais on nous a rétorqué que pour certains prêteurs dont les taux sont peut-être exagérés c'était nécessaire. Or, si c'est l'avis du Parlement, nous suggérons quelque chose qui éviterait des poursuites ridicules.

Le président: Merci, monsieur Stevens.

Monsieur Lambert.

M. Stevens: Inscrivez-moi pour le prochain tour.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je voudrais revenir sur ce qui me semble être l'article essentiel du projet de loi, à savoir l'article 8, page 10, taux excessifs où l'on précise ce que doivent être les frais de crédit et ce que seront les pouvoirs du tribunal.

Vous en avez parlé dans votre mémoire mais pensez-vous que pour les compagnies d'assurance-vie et leur formule de prêts sur hypothèques, je parle ici d'hypothèques plutôt que de prêts consentis à des assurés, cet article soit réaliste?

M. Suttie: Dan, voulez-vous répondre?

M. Winhold: Cela nous semble soulever d'énormes problèmes d'application sans compter que tout le système de contrôle nécessaire coûtera tellement cher que l'emprunteur devra supporter des frais plus élevés pour un avantage minime. Il est possible que le marché supporte cela mais nous pensons que dans ce cas particulier les inconvénients l'emportent sur les avantages.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Il semble que nombreux sont ceux qui n'ont pas compris à la lecture de cet article que l'emprunteur ou son mandataire peuvent alléguer que le taux

[Texte]

on behalf of the borrower is «that the credit charge rate in the lending transaction was unwarranted on the day the transaction was entered into,” not as the borrower feels it is at this particular time, say, eight, ten or two years down the road. I am looking to the practicality of the lender's being able to go back, say, maybe five years to indicate that the rate on a particular day was a warranted rate.

Mr. Suttie: It is hard to say.

Mr. Lambert (Edmonton West): This is to me an indication, I think, that those who drafted this legislation have not the slightest conception of what they are talking about, that they are living in a dream world. As a matter of fact, witnesses the other night from the credit unions called this provision, not only impractical, but absolute nonsense. Not only were they are dealing in a mortgage transaction, they were dealing in small loans.

I am sure that legal counsel has advised not only the Canadian Life Insurance Association, but also individual companies as to what they think of this particular clause. I wonder whether, Mr. Chairman, the principal witnesses are free to disclose what they have been advised about this clause, in printable language in a family newspaper.

Mr. Suttie: Any comment there?

The Chairman: Does Mr. Kent, your counsel, wish to make any comment?

Mr. Kent: I do not really feel that we want to comment on that one to any great degree, Mr. Lambert. We can certainly see a great deal of problem with the provision. It is impractical, as you pointed out, and as we stated in our brief. I do not think there is anything more we can add to that. It is a provision that we feel would leave the lenders at the mercy of the borrowers, and not just our companies but individual lenders—fathers lending to sons, if you will, and you have a family dispute.

• 2120

The Chairman: Thank you, Mr. Lambert. Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman.

Before I get into my questions, I am wondering, Mr. Chairman, if through you I could ask a question for the record that might get the attention of the Minister.

There is the good news in his letter that has been put on record here today, advising us of major amendments. I am wondering why he omitted to include in his letter, a separation of the loan shark aspects of this bill, from the bill, to be put into legislation, perhaps as amendments to the Criminal Code. I think that is one of the aspects of the present draft that is causing quite a few people trouble. It is certainly causing me some concern. As I read through the briefs I notice that it is recurring in the observation of others.

Mr. Chairman, I have a few questions to ask our witnesses. First I would like to compliment them for the care they have

[Interprétation]

des frais de crédit stipulé était excessif le jour où le prêt a été conclu», et non pas huit, dix ou deux ans après. Est-il réaliste de penser que le prêteur pourra revenir cinq ans en arrière, peut-être pour justifier le taux imposé tel ou tel jour.

M. Suttie: C'est difficile à dire.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Cela indique à mon avis que les rédacteurs du projet de loi n'ont pas la moindre idée de ce dont ils parlent et qu'ils sont complètement dans les nuages. D'ailleurs l'autre soir les représentants des caisses populaires nous ont déclaré que cette disposition était non seulement irréaliste mais absolument stupide. Ils parlaient non seulement de transactions hypothécaires mais également de petits prêts.

Je suis sûr que des conseillers juridiques ont été consultés non seulement par l'Association canadienne des compagnies d'assurance-vie mais également par les compagnies elles-mêmes. Monsieur le président, les témoins peuvent-ils nous dire en gros, et dans un langage qui puisse être imprimé par la presse la plus respectable quels avis leur ont été donnés à propos de cet article.

M. Suttie: Avez-vous quelque chose à dire?

Le président: M. Kent, votre conseiller, veut-il faire une observation?

M. Kent: Je ne pense pas que nous puissions nous étendre beaucoup là-dessus, monsieur Lambert. Il est certain que cette disposition nous semble poser de gros problèmes. Elle n'est pas réaliste, vous l'avez dit et nous l'avons indiqué dans notre mémoire. Je pense que c'est tout ce que nous pouvons dire. A notre avis, cette disposition laisserait les prêteurs à la merci des emprunteurs, non seulement les compagnies mais aussi les prêteurs particuliers, comme les pères qui prêtent de l'argent à leurs fils provoquant ainsi une querelle familiale.

Le président: Merci, monsieur Lambert. Monsieur Huntington.

M. Huntington: Merci, monsieur le président.

Avant de commencer mes questions, j'aimerais demander au président la permission de poser une question à l'intention du ministre.

Il y a de bonnes nouvelles dans la lettre rendue publique aujourd'hui et qui nous annonce des amendements majeurs. Je me demande pourquoi le ministre n'a pas annoncé que les dispositions concernant les prêts usuraires ne seraient plus incluses dans ce bill mais seraient plutôt appliquées dans d'autres lois, peut-être comme amendements, au Code criminel. Je crois que ce sont ces dispositions-là du projet actuel qui causent des ennuis à bien des personnes. Personnellement, je dois dire qu'elles me préoccupent. J'ai remarqué que cette préoccupation revient souvent dans les exposés.

Monsieur le président, j'ai quelques questions à poser à nos témoins. D'abord, j'aimerais les complimenter du soin avec

[Text]

taken with their brief that has been presented to the Committee. There are a few things that are starting to show up as omissions in the various briefs we are getting before us, and I would like to touch on a few of them.

I have to assume that we have before us that aspect of this industry that has grown in its size because of reliable services rendered to the community. There are auxiliary services in the mortgage market that have, I believe, a fairly high earning rate to the industry, and I am speaking of life insurance attached to mortgages.

Do any of the group of witnesses, Mr. Chairman, have any cost experience with the life insurance sold as a condition of mortgage?

The Chairman: Mr. Suttie.

Mr. Suttie: I do not know of any accountant here who requires life insurance to be taken as a condition of the mortgage. Certainly our company does not. Does any company here?

Mr. Jackson: No. Well, it was done on occasions in the United States but I do not believe it has been a practice in Canada.

Mr. Huntington: Are mortgages insured? Is there insurance covering mortgages in the industry?

Mr. Suttie: You mean life insurance . . .

Mr. Huntington: Are mortgages insured? That is my next question.

Mr. J. A. Tuck (Executive Director, Canadian Life Insurance Association): They are guaranteed.

Mr. Suttie: If we are to make a loan of more than 75 per cent of the value of the house, it must either be an NHA loan or it must be insured by a mortgage insurance company. This is insurance against loss if there is default on the loan and the sale of the house does not cover the amount of the loan. This is not life insurance.

Mr. Huntington: Right, I understand. Now, in that type of insurance is there a cost experience on it?

Mr. Suttie: We are not experts on that. We do not carry that insurance. That is carried by a different type of insurance company.

Mr. Huntington: Well, in figures I have had on insurance on NHA, offered by Central Mortgage and Housing, the profit on that aspect of their revenues seems to be extremely high, unnaturally high. Is that a spin-off of costs in the mortgage industry?

Mr. Suttie: The two things are quite separate. We do not make any profit as mortgage lenders on mortgage insurance. I should make it clear that a relatively very small proportion of the mortgages are, in fact, insured. The great bulk of our mortgages are made up to 75 per cent of the value of the house, and insurance is not required on those. But whether there is a profit or not on the mortgage insurance, it does not benefit the mortgage lenders.

[Interpretation]

lequel ils ont préparé cet exposé. Les divers mémoires que nous avons reçus ont signalé différentes omissions et j'aimerais en aborder certaines.

Je crois comprendre que le secteur représenté par nos témoins s'est considérablement développé en raison des services fiables qu'il offre à la collectivité. Je crois qu'il y a des services complémentaires dans le marché des hypothèques qui s'avèrent assez rentables; il s'agit de l'assurance-vie lorsqu'elle accompagne obligatoirement une hypothèque.

L'un d'entre vous, peut-il me parler du rapport coût-bénéfice en ce qui concerne les polices d'assurance-vie accompagnant obligatoirement une hypothèque?

Le président: Monsieur Suttie.

M. Suttie: Je ne connais aucune compagnie qui exige une police d'assurance-vie comme condition à une hypothèque. Ce n'est certainement pas le cas de notre compagnie. L'une des compagnies que nous représentons le fait-elle?

M. Jackson: Non. Cela s'est fait de temps à autre aux États-Unis mais je ne crois pas que cela soit la pratique au Canada.

M. Huntington: Les hypothèques sont-elles assurées? Y a-t-il une assurance hypothécaire dans votre secteur?

M. Suttie: Vous voulez dire l'assurance-vie?

M. Huntington: Les hypothèques sont-elles assurées? C'est une autre question.

M. J. A. Tuck (Directeur exécutif, l'Association canadienne des compagnies d'assurance-vie): Elles sont garanties.

M. Suttie: Si nous accordons un prêt de plus de 75 p. 100 de la valeur de la maison, il doit s'agir d'un prêt LNL ou bien il doit être assuré par une compagnie d'assurances hypothécaires. C'est une assurance-perte en cas de non-remboursement et si la vente de la maison ne suffit pas à couvrir le montant du prêt. Il ne s'agit pas d'assurance-vie.

M. Huntington: Je comprends. Avez-vous des renseignements sur le coût de ce genre d'assurance?

M. Suttie: Nous ne sommes pas experts dans ce domaine. Nous n'offrons pas ce genre d'assurance. C'est une autre sorte de compagnie d'assurance qui l'offre.

M. Huntington: D'après les chiffres que j'ai vus sur l'assurance dans le cadre de la Loi nationale sur le logement, chiffres fournis par la Société centrale d'hypothèques et de logement, les bénéfices dans ce domaine semblent extrêmement élevés, et même exceptionnellement élevés. Est-ce que cela est lié au coût dans le secteur hypothécaire?

M. Suttie: Les deux choses sont tout à fait séparées. En tant que prêteur hypothécaire, nous ne faisons pas de bénéfice sur l'assurance hypothécaire. Je devrais souligner qu'une assez faible proportion des hypothèques sont effectivement assurées. La valeur de la plupart des hypothèques ne dépasse pas 75 p. 100 de la valeur de la maison et il n'est pas nécessaire d'assurer celles-là. Qu'il y ait ou pas bénéfice sur l'assurance hypothécaire ce ne sont pas les prêteurs hypothécaires qui en profitent.

[Texte]

Mr. Huntington: When a mortgage is prepaid, are there any prepayment rebates against the insurance, and if there are, by whom are they received?

Mr. Suttie: You are into an area where we do not have great expertise.

The Chairman: Mr. Winhold.

Mr. Winhold: I am not aware of any prepayment rebates.

Mr. Huntington: You are not?

Mr. Winhold: No, are you, Al?

• 2135

Mr. Lindsay: No.

The Chairman: One further question.

Mr. Huntington: In the collection of taxes, deposit of payments, prepayments, monthly payments towards taxes, is interest paid on those accounts to the borrower?

Mr. Suttie: Yes, interest is credited on the amount. As a matter of interest, the account is sometimes a negative and sometimes a positive, in many cases. We accept monthly payments to cover the taxes and we pay the bills as they occur. With the early payment now required by many municipalities the thing can go either way.

Mr. Huntington: What is the normal use to which that cash is put? It builds up over the period of a year and then, I guess, you have a massive payout.

Mr. Suttie: It does not build up every year because we are paying taxes four times a year now on behalf of the mortgagor.

The Chairman: Thank you, Mr. Huntingdon. Mr. Clarke.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I would like to try to determine quickly who is fighting whom, Mr. Chairman. I notice from paragraph 3 that the life insurance companies are either mutual or stock. Of the 130 members in your association, sir, how many are stock and how many are mutual?

Mr. Suttie: I am not sure of the number of companies. In volume of business I believe two-thirds of the business, approximately, is handled by mutual companies and one-third by stock. Am I right in that?

Mr. Lindsay: Yes.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): In the case of the majority of the business then, two-thirds of the business, if there is any loss to be borne for any reason whatever it is being borne by the little people that Mr. Rodriguez, for example, was expressing concern about. Is that correct?

Mr. Suttie: Yes, that is the point I tried to make at the beginning. We are simply intermediaries between two groups of consumers, the group who are saving money through our institutions and those who are borrowing money.

[Interprétation]

M. Huntington: Lorsqu'une hypothèque est remboursée par anticipation, y a-t-il des rabais accordés pour l'assurance et, si c'est le cas, qui en bénéficie?

M. Suttie: C'est un domaine où nous n'avons pas beaucoup de connaissances.

Le président: Monsieur Winhold.

M. Winhold: Je ne suis pas au courant de rabais accordés dans les cas des remboursements anticipés.

M. Huntington: Non?

M. Winhold: Non. Et vous, Al?

M. Lindsay: Non.

Le président: Une dernière question.

M. Huntington: Dans le cas des paiements réguliers et des paiements anticipés aussi bien que des versements mensuels pour rembourser les taxes, versez-vous des intérêts à l'emprunteur?

M. Suttie: Oui, les intérêts sont ajoutés au montant. En fait, le compte peut être négatif ou positif, dans bien des cas. Nous acceptons des versements mensuels pour le remboursement des taxes et nous payons les factures au fur et à mesure qu'elles arrivent. Puisque beaucoup de municipalités exigent maintenant un paiement tôt dans l'année, le résultat peut être positif ou négatif.

M. Huntington: A quel usage cet argent est-il normalement destiné? Il s'amasse pendant l'espace d'une année et je suppose que vous avez un versement énorme à faire à la fin.

M. Suttie: Il ne s'amasse pas parce que nous payons les taxes quatre fois par année au nom du débiteur hypothécaire.

Le président: Merci, monsieur Huntington. Monsieur Clarke.

M. Clarke (Vancouver Quadra): J'aimerais d'abord savoir qui est contre qui, monsieur le président. Je vois au paragraphe 3 de votre mémoire que les compagnies d'assurance-vie sont, soit des mutuelles soit des sociétés à capital-actions. Quelle est la répartition des 103 membres de votre association entre ces deux catégories?

M. Suttie: Je ne ne suis pas sûr du nombre de compagnies. Je crois que les compagnies d'assurance mutuelles détiennent les deux tiers du volume d'affaires et les compagnies à capital-actions l'autre tiers. Est-ce exact?

M. Lindsay: Oui.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Pour ce qui est du plus gros des affaires, c'est-à-dire les deux tiers, s'il y a une perte à subir pour quelque raison que ce soit est-ce que ce sont les gens ordinaires, les petits dont le sort inquiète M. Rodriguez, qui devront supporter cette perte?

M. Suttie: Oui, c'est ce que je voulais souligner au début. Nous sommes simplement des intermédiaires entre deux groupes de consommateurs: les gens qui économisent de l'argent grâce à nos institutions et ceux qui en empruntent.

[Text]

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): In fact, in many cases they might even be the same individuals.

Mr. Suttie: Yes.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Of the stock companies that do a third of the business I believe there are one or two that are largely privately-held, but many of them are public companies with shares traded on stock exchanges. Is that correct?

Mr. Suttie: One or two are traded on stock exchanges.

Mr. Tuck: There might be as many as three or four traded, and some are not traded. Was it mentioned that these stock companies do a substantial amount of their business on the participating plan?

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): That is in your brief, sir, yes.

Mr. Tuck: Yes. That side of their business is, in effect, mutual because Parliament has limited the amount of the earnings of the participating business that can go to shareholders.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I think the point I am getting at, Mr. Chairman, is that the representation here tonight is on behalf of the average Canadian who insures his life and invests in one way or another in life insurance policies rather than in the large investors, because we have heard that relatively speaking there are very few large investors in the life business. Is that correct?

Mr. Tuck: Yes, that is correct.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): When it comes to making the mortgage loans that life insurance companies make, who sets the mortgage rates, how are they set?

Mr. Suttie: They are set by the market. We are competing amongst ourselves, amongst the life insurance companies, we are competing with the trust companies, we are competing with the banks and, of course, there has to be a relationship between the rate at which money can be borrowed or attracted to the institutions and the rate at which we lend it.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Does the government have anything to do with the setting of the mortgage rates?

Mr. Suttie: Not directly. Of course, whenever there is a change in the Bank of Canada rate the repercussions reach through into the mortgage market very rapidly.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): So there is an input by the government?

Mr. Suttie: There is an impact, certainly, yes.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): What happens in the case of a five-year mortgage at present, for example, when the full amount of the money owed is tendered to one of your association members in full? The full amount of money is tendered early say in four years time, for example.

[Interpretation]

M. Clarke (Vancouver Quadra): En fait, ils peuvent être les mêmes personnes dans bien des cas.

M. Suttie: Oui.

M. Clarke (Vancouver Quadra): En ce qui concerne les compagnies à capital-actions qui font un tiers des affaires, je crois qu'il y en a une ou deux qui sont surtout la propriété personnelle de quelques personnes mais beaucoup sont des sociétés dont les actions se vendent sur la bourse des valeurs, n'est-ce pas?

M. Suttie: IL y en a une ou deux dont les parts sont cotées en bourse.

M. Tuck: Il peut même y en avoir trois ou quatre. N'a-t-on pas dit que ces compagnies à capital-actions émettent beaucoup de polices avec participation?

M. Clarke (Vancouver Quadra): C'est ce que vous dites dans votre présentation, monsieur.

M. Tuck: Oui. Cet aspect de leurs affaires pourrait être qualifié de transaction mutuelle puisque le Parlement a limité le montant des recettes de polices avec participation pouvant être destinées aux actionnaires.

M. Clarke (Vancouver Quadra): J'essaie de souligner, monsieur le président, que l'exposé que nous avons entendu ce soir, est fait au nom du Canadien moyen qui assure sa vie et investit d'une façon ou d'une autre dans une police d'assurance-vie. Nous avons entendu dire que, proportionnellement, il y a très peu d'investisseurs riches dans ce secteur, n'est-ce pas?

M. Tuck: Oui, c'est exact.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Dans le cas des prêts hypothécaires consentis par les compagnies d'assurance-vie, qui fixe les taux hypothécaires et comment sont-ils établis?

M. Suttie: Ils sont établis en fonction du marché. Il y a une concurrence entre les différentes compagnies d'assurance-vie, avec les sociétés fiduciaires, avec les banques, et bien sûr, tout cela doit être proportionné au taux qui permet d'attirer l'argent dans nos institutions et au taux de prêt.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Le gouvernement participe-t-il à l'établissement des taux hypothécaires?

M. Suttie: Pas directement. Évidemment, lorsque le taux de la Banque du Canada change, les répercussions se font sentir très vite sur le marché hypothécaire.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Ainsi, le gouvernement participe?

M. Suttie: Il y a certainement une influence.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Que se passe-t-il dans le cas d'une hypothèque de cinq ans lorsque toute la dette est remboursée à un des membres de votre association? Disons que le montant intégral soit remboursé en quatre ans, par exemple.

[Texte]

• 2140

Mr. Suttie: We would normally consent to a bonus, would we not?

Mr. Winhold: It varies from company to company. I think each company has its own practice in that regard. Speaking, for example, on behalf of my own company, we have a rather elaborate formula which relates to the amount of time left during the five-year period and the current interest rate relative to the rate at the time the mortgage was put on the books, which could vary anywhere from no penalty to as much as six months interest.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): It has been my impression that the lock-in period was designed not so much for the benefit of the operators or the owners of the insurance companies, but rather for the benefit of the people who invest in insurance as an investment. Is that correct?

Mr. Suttie: This is very true now because of the fact that we are issuing many policies under which we guarantee an interest rate for five years and we can only do that if we have an asset which is guaranteed to us for five years.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): If then you had to make an adjustment to a three-year period, I think you said in paragraph 20 or 21, that you could do that if the lock-in period commences to run when the renewal came along. If I read it correctly you are saying that you could live with a three-year period as long as you were given an adjustment for the break-in time.

Mr. Suttie: Yes, if we had a series of three-year terms, each of which was a lock-in again for a three-year period, we would have to adjust the contracts we sell to only give the guarantee for three-year periods, which would obviously be less attractive to people who want to save money through our contracts.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I am not sure that all these points have been fully made, Mr. Chairman, that is why I wanted to make them.

I have one last question. We heard about the fall in real estate value recently and my experience in real estate is relatively restricted to British Columbia, but out there in the past year or so the lawyers have been kept very busy with foreclosures because of the drop in values in relation to the mortgage amount on a number of properties, and the situation is being likened unto the fifties as far as the foreclosure rates are concerned. I would like to know what the experience has been in your Association on foreclosures compared to the last year and, say, 20 years ago.

Mr. Suttie: We can only speak for an individual company. We have not had a problem. Have your companies?

Mr. Winhold: We have had no problem.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Clarke. Mr. Rodriguez is next, followed by Mr. Stevens, Mr. Gray and Mr. Huntington, in that order.

[Interprétation]

M. Suttie: Je crois que normalement nous serions prêts à accorder une remise, n'est-ce pas?

M. Winhold: Cela varie d'une compagnie à l'autre. Je crois que chaque compagnie a sa pratique particulière dans ce cas. Ma compagnie, par exemple, a une formule plutôt complexe qui tient compte de ce qui reste de la période de 5 ans et du taux d'intérêt actuel par rapport au taux en vigueur lorsque l'hypothèque a été prise—cela pourrait varier de zéro à 6 mois d'intérêt.

M. Clarke (Vancouver Quadra): J'ai toujours eu l'impression que la période d'immobilisation ne servait pas tellement les propriétaires des compagnies d'assurance mais plutôt les gens qui font des investissements dans les assurances, n'est-ce pas?

M. Suttie: C'est particulièrement le cas maintenant puisque nous émettons beaucoup de polices qui garantissent un taux d'intérêt pendant 5 ans et nous pouvons faire cela seulement si notre actif est garanti pendant cette période de 5 ans.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Si vous deviez faire un réajustement après 3 ans, je crois que vous avez dit au paragraphe 20 ou 21 qu'il serait possible de le faire si la période d'immobilisation recommençait à courir au renouvellement de l'hypothèque. Si j'ai bien compris, vous êtes prêt à accepter une période de 3 ans pourvu que vous puissiez faire un réajustement pour la période d'adaptation.

M. Suttie: Oui. Si nous avions des périodes d'immobilisation de 3 ans, il faudrait ajuster les contrats que nous vendons pour garantir seulement cette période de 3 ans, ce qui serait évidemment moins intéressant pour les personnes qui veulent épargner de l'argent par notre entremise.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Je ne suis pas persuadé que l'on ait suffisamment étudié ces points, monsieur le président, et c'est la raison pour laquelle je les ai soulignés.

Une dernière question. Nous avons entendu parler récemment de la chute de valeur des propriétés immobilières. Mon expérience dans ce domaine se limite surtout à la Colombie-Britannique où depuis un an, les avocats s'occupent de nombreuses saisies d'hypothèques en raison de la baisse de valeur de certaines propriétés par rapport au montant de l'hypothèque. En ce qui concerne le nombre de saisies, on compare la situation à celle des années 50. J'aimerais savoir quelle a été l'année dernière l'expérience de votre Association en ce qui concerne les saisies; parlez-moi aussi de la situation il y a 20 ans,

M. Suttie: Nous pouvons parler seulement pour notre compagnie. Nous n'avons pas eu de problèmes. Et vos compagnies?

M. Winhold: Nous n'avons pas eu de problèmes.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Clarke. M. Rodriguez, suivi de Mm. Stevens, Gray et Huntington.

[Text]

Mr. Rodriguez: Thank you, Mr. Chairman. I was glad to hear the previous questioner, Mr. Clarke, helping the insurance companies to bring out all these very plain and . . .

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Helping the poor policy-holders, John.

Mr. Rodriguez: Is it not true that insurance companies do not just lend to the little . . . you know the little idea we have of the single family home owner? Is it not true that you also lend to developers? Is it not true that insurance funds are also loaned to developers, for example, those who build shopping plazas, great office complexes and apartment buildings? Are you not in that business as well?

Mr. Suttie: I am glad we lend to all type of borrowers including new industries and so on.

Mr. Rodriguez: Fine. Okay. Is it not also true that insurance companies also have subsidiaries that are in the business as developers?

Mr. Suttie: There are such subsidiaries.

Mr. Rodriguez: That is right. So in effect you are not simply insurance companies who are really taking the premiums from people who are buying life insurance and out of the goodness of your hearts turning around and helping the great Canadian development of single family dwellings by lending this money to all these little people out there. I just wanted to get that picture clear.

In a previous answer to a question I asked because I was intrigued on page 4 about the percentage drop. When I flipped over the page you actually quoted figures. You said that in 1974 \$295 million had been invested in new residential mortgages for single-family dwellings, and in 1975 it dropped to \$256 million. That was during the time when we were into the five-year thing, and I am just wondering about it. Suddenly you jump from 1975 to 1976 up to \$600 million. Then you go on to give this Committee a veiled threat in the last sentence of that particular section 14, which says:

• 2145

As a result of the proposed legislation in its present form, this trend would in all likelihood be reversed.

Good leavers, what reversed the trend before? What reversed it from 1974 to 1975? You are making it sound, in effect, as if you are all out there for the good of the Canadian people. I want you to explain to me why your investment in single-family mortgages would drop between 1974 and 1975, and then suddenly jump to \$600 million in 1976. Can you give me an explanation?

Mr. Suttie: The drop, from 1974 to 1975 is really not, I think, a very large percentage drop. The increase from 1975 to 1976, as I explained, was for two reasons. First, it was a response to the appeals of the Minister, but even more it was because the companies introduced these new products, which were attractive to savers who entrust premiums to us in order to have a five-year guarantee of a high interest rate. That in

[Interpretation]

M. Rodriguez: Merci, monsieur le président. J'ai été heureux d'entendre M. Clarke aider les compagnies d'assurance à faire ressortir tous ces . . .

M. Clarke (Vancouver Quadra): Ces compagnies qui aident tous les pauvres titulaires de polices d'assurance, John.

M. Rodriguez: N'est-il pas vrai que les compagnies d'assurance ne prêtent pas seulement au propriétaire d'une maison familiale mais aussi au promoteur? N'est-il pas vrai que vous prêtez de l'argent aux promoteurs qui construisent des centres commerciaux, des immeubles de bureaux et d'appartements? Vous travaillez également dans ce domaine, n'est-ce pas?

M. Suttie: Heureusement nous prêtons à toutes sortes d'emprunteurs, les nouvelles industries y comprises.

M. Rodriguez: Très bien. N'est-il pas également vrai que les compagnies d'assurance ont des filiales qui travaillent comme promoteurs?

M. Suttie: Oui, ces filiales existent.

M. Rodriguez: C'est vrai. En somme, vos activités ne se limitent pas à faciliter l'achat d'une maison unifamiliale par des prêts aux Canadiens moyens. Je voulais simplement apporter cette précision.

J'ai déjà posé une question sur la baisse des pourcentages dont il est question à la page 4. En tournant la page, j'ai constaté que vous citiez même des chiffres. Vous dites qu'en 1974, on a investi 295 millions de dollars dans de nouvelles hypothèques résidentielles destinées aux maisons unifamiliales, chiffre qui est passé à 256 millions de dollars en 1975. C'était la période où l'on pensait à une disposition quinquennale, et cela donne à réfléchir. Entre 1975 et 1976 on passe soudain à 600 millions de dollars. Ensuite, vous exprimez une menace voilée à l'intention de ce Comité; dans la dernière phrase de ce même paragraphe 14, vous dites:

La loi, telle qu'elle est proposée à l'heure actuelle, risque fort de renverser cette nouvelle tendance.

Bonté divine, qu'est-ce qui avait renversé cette tendance auparavant? Qu'est-ce qui l'avait renversée entre 1974 et 1975? On croirait, à vous lire, que vous faites tout pour le seul bien du peuple canadien. J'aimerais bien que vous m'expliquiez pourquoi vos investissements dans les hypothèques destinées aux maisons unifamiliales ont pu baisser de 1974 à 1975 pour ensuite augmenter brusquement et atteindre 600 millions de dollars en 1976. Pouvez-vous m'expliquer cela?

M. Suttie: Entre 1974 et 1975, je ne crois pas que la baisse enregistrée ait représenté un pourcentage important. J'ai déjà expliqué que l'augmentation entre 1975 et 1976 avait deux causes. Elle a été provoquée d'une part, par les demandes du ministre, mais surtout par les nouveaux programmes lancés par les sociétés et qui attiraient les épargnants en raison de la garantie quinquennale à un taux d'intérêt élevé. C'est ce

[Texte]

turn gave us the funds of it to be available to put into single-family residences.

Mr. Rodriguez: What things did they give you? What new things would they have given you in 1975 that really could have resulted in going in one year from \$256 million to \$600 million? You doubled it. What new things? I am not aware of any new things we passed in Parliament that would put...

Mr. Suttie: No, no. These are new products...

Mr. Rodriguez: What products?

Mr. Suttie: ... which our company has offered. In my own company we doubled the volume of premium income coming on annuity contracts, which we in turn put back out in mortgage lending.

Mr. Rodriguez: You mean you did not have that in 1974 and 1975?

Mr. Suttie: No.

Mr. Rodriguez: Not in all your companies?

Mr. Suttie: Our company did not have that product; it was a new development within the industry. We were not the first company to do it. There has been a trend by a large number of companies to introduce these products.

Mr. Tuck: You might also refer to the other reason given after the figures you quote, Mr. Rodriguez—segregated fund investments for pension liabilities. Some years ago pension liabilities were covered to a greater extent by common stock investments than they are today. There has been more of a trend towards covering pension liabilities with such things as mortgage investments.

Mr. Rodriguez: What does that mean? Could you please explain that to me?

Mr. Tuck: That means we put more into mortgage investments, and that is another reason for the increase from 1975 to 1976.

Mr. Rodriguez: I am not an expert in your field, so would you explain what it means by "the greater use of single family mortgages ... to support pension liabilities"? What does that mean?

Mr. Tuck: An employer establishes a pension plan, and he may have it administered by a life insurance company as a group annuity or as a deposit administration account or something like that. It may be a large enough plan that there is a segregated fund, a special fund for that plan, and he may say, "I would like to see this invested in mortgages."

Mr. Jackson: There has been quite a change in the pension fund market in this regard. The climate is not very good for investing in the stock market and a number of pension clients have turned towards mortgages. So there has been a very rapid

[Interprétation]

phénomène-là qui nous a fourni les fonds nécessaires pour investir dans les résidences unifamiliales.

M. Rodriguez: Quels nouveaux programmes? Quels programmes a-t-on pu vous accorder en 1975 qui expliqueraient une augmentation en un an de 256 millions de dollars à 600 millions, plus du double. Quels nouveaux programmes? Je ne me rappelle pas que le Parlement ait adopté un nouveau programme qui puisse...

M. Suttie: Non, non. Il s'agit de nouveaux régimes d'épargne...

M. Rodriguez: Quels régimes?

M. Suttie: ... que notre société a proposés au public. Ma propre société a vu doubler le volume des recettes provenant des primes de contrats de rente, fonds que nous avons réinvestis dans les prêts hypothécaires.

M. Rodriguez: Et vous n'aviez pas cela en 1974 et 1975?

M. Suttie: Non.

M. Rodriguez: Aucune de vos sociétés?

M. Suttie: Notre société n'avait pas ces régimes; c'était une innovation dans notre industrie. Nous n'avons pas été la première société à l'offrir. De plus en plus de sociétés ont lancé ces nouveaux régimes d'épargne.

M. Tuck: Il y a une autre raison monsieur Rodriguez, fournie par les chiffres que vous citez, le placement des fonds réservés en garantie des engagements de prestations de retraite. Il y a quelques années, les prestations de retraite provenaient beaucoup plus qu'aujourd'hui des investissements en valeurs mobilières. On a de plus en plus tendance à financer les prestations de retraite à partir, des investissements du public dans les hypothèques.

M. Rodriguez: Qu'est-ce que cela veut dire? Auriez-vous la gentillesse de me l'expliquer?

M. Tuck: Cela veut dire que l'on investit bien davantage dans les hypothèques, ce qui est une autre raison pour cette augmentation de 1975 à 1976.

M. Rodriguez: Je ne suis pas expert dans ce domaine et j'aimerais savoir ce que veut dire «une plus grande utilisation des prêts hypothécaires comme placement en garantie des engagements de prestations de retraite». Qu'est-ce que cela veut dire?

M. Tuck: Lorsqu'un employeur crée un régime de pension, il peut le faire administrer par une société d'assurance-vie comme on administre un régime collectif de rente, comme un compte d'administration de l'épargne ou quelque chose de ce genre. Il peut s'agir d'un régime assez important pour que l'on crée un fonds réservé, un fonds spécial destiné au régime en question, et l'employeur peut préciser qu'il désire que les primes soient investies dans les hypothèques.

M. Jackson: Il y a eu une évolution considérable du marché des fonds de pension, du moins à cet égard. La conjoncture n'est pas très favorable aux investissements dans les valeurs mobilières, de sorte qu'un certain nombre de nos clients pour

[Text]

increase in the mortgage content of funds held for pension plans.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Well, I just . . .

The Chairman: I will give you one more question just to finish.

Mr. Rodriguez: I also wanted him to explain (b). I just want an explanation of (b), that other reason, the development of special annuity products. What is that all about?

• 2150

Mr. Suttie: Perhaps I did not explain this very successfully. An increasing number of companies have been introducing an annuity contract which had been made available for registered retirement savings plans under which the company guarantees a high interest rate for five years, that interest rate being related to the interest rate to be obtained when the money is invested in five-year mortgages.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: What happens if the interest rate drops?

The Chairman: Mr. Stevens.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Chairman, on page 5, clause 15, the brief deals with the prepayment rights, with particular reference to the single family mortgage, and it is stated that large scale refinancing may occur whenever interest rates decline materially. I am wondering if the witnesses could help us with any evidence they may have as to what extent refinancing does result from interest rates falling. For example, is there any formula that you have? If it is entirely optional on the part of the borrower for a 1 per cent interest rate drop, is there X per cent generally refinanced? Can you give us a quantitative approach to the point that you are making there?

Mr. Suttie: I do not think we can, Mr. Stevens, because the trend of interest rates has been up for so long. There have been temporary drops but the drop has not been of sufficient magnitude or sufficiently prolonged to induce this wave of repayments. We are thinking in terms of the type of situation that occurred around 1931, where an interest rate in England dropped from 5 per cent to 3 per cent and then declined to 2.5 per cent. That is the type of situation where this kind of prepayment becomes serious. But we have not experienced that since the war, since mortgage lending under the present form became typical.

Mr. Stevens: At page 16 you cover the policy loan situation and you point out that it represents essentially an advance of the benefits payable under the policy as opposed to technically being a loan. As to what extent are Canadians exercising this option that they are given? To what extent have you had a run? For example, 6 per cent is a pretty favourable interest rate on contracts prior to 1968. What percentage have people

[Interpretation]

des régimes de pension ont préféré investir dans les hypothèques. En conséquence, la partie des fonds destinés au financement des régimes de pension qui correspond aux hypothèques est de plus en plus importante.

Le président: Merci. M. Rodriguez a la parole.

M. Rodriguez: Eh bien, je voulais, . . .

Le président: Je vous accorde une question de plus.

M. Rodriguez: Je voulais aussi qu'on m'explique le paragraphe (b). J'aimerais une explication du paragraphe (b), cet argument de l'importance prise par des contrats de rente spéciaux. De quoi s'agit-il?

M. Suttie: J'ai peut-être mal expliqué cet aspect là. De plus en plus de sociétés proposent un contrat de rente à l'usage des bénéficiaires des régimes enregistrés d'épargne-retraite, contrats en vertu desquels la société garantit un taux d'intérêt élevé pendant 5 ans, ce taux étant établi en fonction du taux d'intérêt que rapporteraient des investissements hypothécaires de 5 ans.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Que se passe-t-il si le taux d'intérêt baisse?

Le président: M. Stevens a la parole.

M. Stevens: Merci, monsieur le président.

Monsieur le président, le paragraphe 15 du mémoire, à la page 5, a trait au droit de prépaiement, surtout dans le contexte des prêts hypothécaires sur habitations unifamiliales, on ne parle pas de la possibilité d'un refinancement massif lorsque les taux d'intérêt baissent sensiblement. Les témoins pourraient-ils nous dire dans quelle mesure cela se produit lorsque les taux d'intérêt baissent. Appliquez-vous une formule? Si c'est entièrement facultatif pour l'emprunteur, dans le cas d'une baisse de 1 p. 100 du taux d'intérêt, est-ce qu'on refinance d'habitude tel ou tel pourcentage? Pouvez-vous nous fournir des chiffres?

M. Suttie: Je crains que non, monsieur Stevens, parce que les taux d'intérêt augmentent depuis si longtemps. Il y a bien eu des baisses temporaires, mais pas assez importantes ni assez prolongées pour déclencher une vague de prépaiements. Nous songeons là à une situation comme celle de 1931, où le taux d'intérêt en Angleterre pouvait passer de 5 à 3 p. 100, puis à 2.5 p. 100. Voilà le genre de situation où ces prépaiements deviennent graves. Mais nous n'avons pas connu cela depuis la guerre, depuis que les prêts hypothécaires se sont généralisés sous leur forme actuelle.

M. Stevens: A la page 16 vous parlez des prêts sur polices d'assurance et vous faites valoir qu'il s'agit essentiellement du paiement anticipé des prestations payables au terme de la police, et non d'un véritable prêt. Dans quelle mesure les Canadiens profitent-ils de cette option? La demande est-elle importante? Par exemple, 6 p. 100 est un assez bon taux d'intérêt pour les contrats établis avant 1968. Combien de gens

[Texte]

lined up and borrowed, if you like, or at least taken back that benefit that you refer to here?

Mr. Suttie: It is 16 or 17 per cent. Do you have the figure there, Mr. Tuck?

Mr. Tuck: The ratio of policy loans to policy reserves was 6.8 per cent at the end of 1975, which was down .7 during the year.

Mr. Jackson: I do not think that is the appropriate figure though, Mr. Tuck; that relates to all our assets. You cannot borrow on a lot of our business, a lot of our pension business. If you take the loans and relate them to the ordinary life insurance policies that have loan values, I think the figure is more like 15 or 16 per cent.

Mr. Suttie: In other words, of those policies which can take a loan the percentage is in the neighbourhood of 16 and 17 per cent.

Mr. Stevens: So it is a sizeable amount that you are talking about.

Mr. Suttie: Yes, indeed.

Mr. Stevens: On page 24, the conclusion of Clause 69, you make the interesting observation that certain sections in the act

... appear to give additional power to the chartered banks to set interest rates for the whole economic system.

If my memory serves me right, your entire industry as far as assets or savings are concerned, held on behalf of policy holders of \$24 billion, which you mention on the first page, is smaller than the Royal Bank alone, and I was wondering if you could expand on the significance of the point that you are raising here, that if you are interrelated to the banking system, like the act contemplates, what will be the consequence to you on getting caught up still further with such a mighty competitor as the chartered banking industry in Canada?

• 2155

Mr. Suttie: I think the point we were making there was the fact that the rate is tied to the prime rate of the banks, but that moves very quickly. Or rather the savings rate, that is the rate that moves up and down very quickly, which would be a very serious problem for many mortgagors who plan their budget on the basis of certain mortgage payments. A substantial change in the interest rate within a short period would be very embarrassing for them.

Mr. Stevens: Mr. Chairman, I think most of us have found the brief most helpful. In view of the uncertainty concerning the final amendments and regulations that the Minister may table, I was wondering if the Association representatives would give us a supplemental brief after we have received these amendments to set out to what extent they feel their anxieties have been satisfied and they are either relieved or more concerned than ever with what form the Minister's final draft bill will take.

[Interprétation]

ont fait la queue pour emprunter ou, si vous préférez, bénéficier des avantages dont vous parlez ici?

M. Suttie: 16 ou 17 p. 100 d'entre eux. Vous avez le chiffre, monsieur Tuck?

M. Tuck: A la fin de 1975, le rapport prêts sur polices—réserves de polices était de 6, 8 p. 100, ce qui représente une baisse de 0.7 p. 100 depuis le début de l'année.

M. Jackson: Je ne pense pas que ce soit le chiffre que nous cherchions, monsieur Tuck; ce chiffre-là correspond à l'ensemble de nos actifs. Sur une bonne partie de nos polices de pension de retraite, il est impossible d'emprunter. Si l'on prend le montant des prêts en fonction des polices d'assurance-vie ordinaires sur lesquelles il est possible d'obtenir un prêt, il s'agit plutôt, je crois, de 15 ou de 16 p. 100.

M. Suttie: En d'autres termes, sur les polices qui servent à garantir un prêt, le pourcentage est d'environ de 16 ou 17 p. 100.

M. Stevens: La proportion est donc assez importante.

M. Suttie: En effet.

M. Stevens: A la fin du paragraphe 69, à la page 24, vous remarquez, et c'est très intéressant, que certains articles de la loi

... semblent donner aux banques à charte un autre pouvoir, celui de fixer les taux d'intérêt pour l'ensemble du système économique.

Si je me rappelle bien, les actifs ou l'épargne détenus pour le compte des détenteurs de polices par l'ensemble de votre industrie s'élèvent à 24 milliards de dollars, chiffre inférieur, comme vous le dites à la première page, au chiffre équivalent de la Banque royale à elle toute seule; pourriez-vous expliquer le sens de votre remarque, car si vous devez être rattachés au réseau bancaire, comme cela est prévu dans le projet de loi, quelles seront pour vous les conséquences d'une plus grande interaction avec des concurrents aussi formidables que les banques à charte canadiennes?

M. Suttie: Ce que nous voulions faire valoir, c'est je crois, que notre taux est lié au taux préférentiel des banques, mais ce taux-là change très vite. Ou plutôt c'est le taux d'intérêt des épargnes qui augmente et baisse très vite, ce qui risque de constituer un problème très grave pour bien des détenteurs d'hypothèques qui établissent leur budget en fonction d'un certain taux de remboursement. Une modification importante et subite du taux d'intérêt pourrait les mettre dans l'embarras.

M. Stevens: Monsieur le président, je crois que la plupart d'entre nous avons trouvé ce mémoire très utile. Étant donné l'incertitude où nous nous trouvons quant aux derniers amendements et règlements que le ministre doit déposer, j'aimerais demander aux représentants de l'Association de nous soumettre un mémoire supplémentaire une fois les amendements déposés; qu'ils nous expliquent dans quelle mesure ces modifications éventuelles répondent à leurs inquiétudes, et s'ils consi-

[Text]

Mr. Suttie: If that is the wish of the Committee, I am sure we would be very pleased to do so.

The Chairman: We would be pleased to receive any additional information you may wish to provide, Mr. Suttie.

The next questioner on round two is Mr. Gray.

Mr. Gray: Mr. Chairman, first with respect to the last point made in the brief, the issue of constitutionality, I would like to point out to our witnesses that while I understand the grounds for their concern, their suggestions may not be a way of removing their concern because the law officers of the Crown are really the people who drafted this bill. All drafting of legislation for whatever department is done by the people from the Department of Justice. So aside from their views of constitutionality being effective in the documents—and that is to say because we have the documents—there is also in law a presumption of constitutionality arising from the fact that the government presented the bill to Parliament. If there is a presumption of doing so, they are doing something that is constitutional.

I just want to observe that your suggestions for removing—this does not really advance things so much because it has already happened. The law officers of the Crown in effect, in drafting this bill, have stated their views.

Mr. Suttie: We may be looking the wrong way to remove our uncertainty, but we do feel there is an area of uncertainty and that does not help us in our mortgage business.

Mr. Gray: I want to move back to the question of policy loans. You make the point that each policy loan, and I am quoting your brief, represents essentially an advance of the benefit payable under the policy. I do not want to seem too unkind by putting the question in this way, but why are you charging interest to a policy holder for the use of his own money?

Mr. Suttie: Because he is receiving the money at an earlier date than the contract provided for, and obviously there is a time value on money. Money received in 1977 is worth more than money received 10 years later when he dies.

Mr. Gray: To some extent I think it would depend on the size of the loan. I do not know if the loan could ever exceed the amount he has actually paid in in premiums. It could not.

Mr. Suttie: Oh, yes.

Mr. Gray: It could.

Mr. Suttie: If the cash value exceeded the premiums paid in, which could happen over a period of time.

Mr. Gray: Yes. But if it was less than that, it would seem to me, speaking obviously very much as a layman, that the justification for not any interest rate perhaps but the interest rate charged would be somewhat less.

[Interpretation]

dèrent que la version définitive du bill en sera meilleure ou pire.

M. Suttie: Si le Comité le désire, nous nous en ferons un plaisir.

Le président: Nous apprécierons tous les renseignements supplémentaires que vous voudrez nous fournir monsieur Suttie.

Au deuxième tour, la parole est maintenant à M. Gray.

M. Gray: A propos, monsieur le président, du dernier argument que l'on trouve dans le mémoire, à propos de la constitutionnalité du bill, je voudrais signaler aux témoins, que tout en comprenant leurs inquiétudes, j'estime que leurs propositions ne sont pas la meilleure solution, car ce projet de loi a été rédigé par les experts juristes de la Couronne. La rédaction d'une loi, pour tous les ministères, est l'œuvre des fonctionnaires du ministère de la Justice. Ainsi, c'est leur interprétation de la constitutionnalité qui est reflétée dans ce document—que nous possédons, je le rappelle—de plus, aux termes de la loi il y a présomption de constitutionnalité puisque c'est le gouvernement qui a présenté le projet de loi au Parlement.

Je voulais vous faire remarquer que vos propositions qui visent à enlever—de toutes façons, cela ne nous avance pas beaucoup car cela s'est déjà fait. Les juristes de la Couronne, en rédigeant ce projet de loi, ce sont déjà prononcés sur sa constitutionnalité.

M. Suttie: Nous n'avons peut-être pas trouvé la meilleure solution, mais nous considérons qu'il existe néanmoins un domaine d'incertitude et cela ne fait pas l'affaire des détenteurs d'hypothèques.

M. Gray: Je voudrais revenir maintenant à ma question des prêts sur police d'assurance. Vous prétendez que chaque prêt sur police, et je cite votre mémoire, représente essentiellement le paiement anticipé des prestations payables aux termes de la police. Je ne voudrais pas que ma question vous paraisse injuste, mais pourquoi obligez-vous le détenteur de la police à payer des intérêts pour l'utilisation de son propre argent?

M. Suttie: Parce qu'il reçoit l'argent plus tôt que prévu par le contrat, et il va s'en dire que le temps change la valeur de l'argent. L'argent reçu en 1977 vaut plus que l'argent reçu 10 ans plus tard, lors du décès du détenteur de police.

M. Gray: Je crois que cela dépend, dans une certaine mesure, de l'importance du prêt. Je ne pense pas que le prêt puisse jamais dépasser le montant payé en primes. C'est impossible.

M. Suttie: Oh, oui, il peut le dépasser.

M. Gray: C'est donc possible.

M. Suttie: Si la valeur au comptant dépassait le montant des primes payées, ce qui est possible au bout d'un certain temps.

M. Gray: Oui. Mais s'il ne le dépassait pas, il me semble, à moi qui ne suis qu'un profane, qu'on peut justifier un certain taux d'intérêt, mais un taux plutôt moindre.

[Texte]

Mr. Suttie: I do not think that is correct, Mr. Gray, because the premium rate which has been quoted to him, which he is paying, takes account of the fact that until the proceeds become payable under the terms of the contract, that is, a death or possibly the maturity of an endowment, the funds will remain in the hands of the companies and will earn interest, and it is the interest plus his premium payments that provides the eventual payment of the face amount of the policy. That, of course, is why the cash value does in time exceed the premiums paid.

Mr. Gray: Is he paying an interest rate which is less, more, or equal to the amount that money can earn if invested?

Mr. Suttie: In a great many cases he is paying interest at a lower rate than it would earn if we were able to invest it in other assets.

Mr. Gray: Finally I want to suggest that your concern about the unwarranted rate concept being open to abuse, at least widespread abuse, is in my view anyway not really based on what is likely to happen. I point out to you that to bring an action complaining of an unwarranted rate the person must bring his action in a Superior Court. That means, in effect, that the person will have to be able to retain a lawyer. I think a lot of people who may, perhaps, be willing to take a case into a Small Claims Court will be inhibited by what they perceive to be the solemnity and red tape surrounding approach to a Superior Court. Also, if the fellow loses he will be liable to be assessed costs. You point out that the fellow might have free rent even if he is later found to be liable to pay the money, but against that notion of free rent he also will have the possible liability for costs.

• 2200

Mr. Kent: If I may differ with that, Mr. Gray, the bill provides that he just stops paying interest. He does not apply to the court, he just stops paying interest. Then we have to take him to court. And by the time we get to court and the case is called, you could be a year or a year and a half down the pipe. You know how long it takes to get on. He can stall the thing and then he can walk away from the deal, and if he is a deadbeat costs are not going to mean anything to him whatsoever.

Mr. Gray: I doubt whether there will be many people who would be in a position to put in defences to stall. I rather think if you are taking action to foreclose on your mortgage there are various summary procedures that can be taken, unless the people want to go to trial. My own view is that this provision will turn out, in fact—even with the onus on the lender—to be less onerous than it appears at first glance. Even looking at the factors that the lender has to prove to satisfy the judge as to the onus, I do not think it would be too hard for most judges to find that the onus is discharged, if you are looking at the cost of lending money and that sort of thing. I, personally, do not see it as being as difficult an onus as you say. You ask in your brief whether the onus will be civil or criminal. I think it is clear from the wording of the act that the onus is simply civil.

[Interprétation]

M. Suttie: Je crois que c'est une erreur, monsieur Gray, car le niveau des primes payées par le détenteur est établi en tenant compte du fait que son argent reste entre les mains des sociétés d'assurance jusqu'au jour où celle-ci doit payer, c'est-à-dire le jour de sa mort ou de l'échéance d'une assurance à terme, et que les intérêts accumulés se joignent au montant de ces primes pour fournir la valeur de la police. Voilà évidemment la raison pour laquelle la valeur comptant d'une police finit par dépasser le montant des primes qui ont été payées.

M. Gray: Et le taux d'intérêt versé, est-il inférieur, égal ou supérieur à ce qu'il serait si cet argent était investi.

M. Suttie: Dans bien des cas, il est inférieur à ce que nous en obtiendrions si nous pouvions l'investir ailleurs.

M. Gray: Pour finir, je voudrais faire valoir que votre inquiétude sur l'abus éventuel du principe du taux excessif ou abusif est mal fondée et peu réaliste, à mon avis, du moins pour ce qui est d'abus fréquents et répandus. Des poursuites relatives à un taux injustifié ne peuvent être entendues que par une Cour supérieure. Il faut donc par conséquent pouvoir s'assurer des services d'un avocat. Beaucoup de ceux qui sont prêts à aller devant une cour de petite créance seront inhubés par le caractère solennel et officiel d'une Cour supérieure. De plus, si le plaignant est débouté il lui faudra payer les dépens. Vous dites qu'il peut bénéficier d'un loyer gratuit même si plus tard il lui faut payer, mais il reste toujours la possibilité de ces dépens.

M. Kent: Je me permettrai de ne pas être tout à fait d'accord, monsieur Gray. Le projet de loi prévoit simplement la cessation du paiement de l'intérêt. Il n'a pas besoin de faire de demande auprès de la cour, il cesse simplement de verser l'intérêt. C'est nous qui devons entamer les poursuites. Et quand l'affaire est finalement entendue, il se peut très bien qu'une année ou une année et demie se soit écoulée. Vous savez combien de temps cela peut attendre. Il peut très bien tout bloquer et laisser tout tomber, et s'il est indigent les dépens ne signifient rien pour lui.

M. Gray: Je doute que beaucoup puissent prendre les dispositions nécessaires pour tout bloquer. Je pense plutôt que si vous décidez de faire une saisie il y a un choix de procédures sommaires, à moins que l'intéressé ne veuille aller en cour. À mon avis cette disposition se révélera, en fait, même si les justifications doivent être fournies par le prêteur, moins onéreuse qu'il n'apparaît au premier coup d'œil. Même si l'on tient compte des justifications que le prêteur doit fournir pour satisfaire le juge, il n'en faudra pas beaucoup pour persuader celui-ci, quand on connaît le loyer de l'argent. Personnellement, je ne pense pas que cela soit aussi dur que vous le dites. Vous demandez dans votre mémoire si cela relèvera du civil ou du criminel. Les termes utilisés dans la loi démontrent clairement que c'est simplement civil.

[Text]

The Chairman: Thank you, Mr. Gray. Did you have a response, Mr. Suttie.

Mr. Suttie: No.

The Chairman: Mr. Huntington, you are the last questioner.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman.

A quick question. We seem to be narrowing and restricting the parameters in which rates are set, and we are dealing with unwarranted rates. But in an examination, a borrower when he is examining the rate is one aspect. Against that, what should be the criteria a borrower looks for in the quality of the mortgage package? Rate is one thing, but there are many variables that can be build into the terms of that mortgage, are there not?

Mr. Suttie: Perhaps one of the other witnesses should answer, but I think from the major institutions, whether they be banks or trust companies or life companies, I doubt whether there is any significant variation between the terms of the mortgage.

Mr. Huntington: In the mortgage industry at large, then, beyond the activity of the major institutions, do you find a variation in the mortgage package?

Mr. Suttie: We do not really have experience of that. Could you answer that?

The Chairman: Mr. Lindsay.

Mr. Lindsay: In the bit of contact I have had in connection with settling my parents' estate, and acting with them, you see a different term generally, a different term to amortization and term to maturity. There are two different terms, you have to watch which one you are talking about. On private loans that are involved, for instance, when you sell your house and take back a second mortgage on the property, or take back a whole mortgage depending on how the situation is, the mortgage then is a different package from the type of business the institutional lenders are in. It is generally a shorter term, much faster amortization, practically no consideration of privileges is quite true as a rule. But each one seems to vary, each is sort of tailor made to fit the situation. They are generally fitting some unique situation at the time the mortgage was made.

Mr. Huntington: In this legislation we are dealing with an industry that has a high-quality, standard package and the market-place has established a pattern that reduces risk and improves quality. Do you see a shrinking of your market to the individual borrower, and do you see him being pushed over into other lending institutions that would have a lower-quality package? More fringes attached to it?

• 2205

Mr. Suttie: If this bill became an act in its present form, certainly a withdrawal, which I think would take place to a certain extent by the life insurance companies—perhaps other institutions—would tend to make that happen.

Mr. Huntington: And do you see within the total financial community other institutions that would be able to service your withdrawal from that part of the market, or the demand?

[Interpretation]

Le président: Je vous remercie, monsieur Gray. Aviez-vous une réponse à donner, monsieur Suttie?

M. Suttie: Non.

Le président: Monsieur Huntington, vous êtes le dernier.

M. Huntington: Je vous remercie, monsieur le président.

Il semble que nous réduisions et que nous limitions les paramètres d'établissement des taux, et il s'agit de taux excessifs, mais le taux, pour l'emprunteur, n'est qu'un des aspects. A quel critère l'emprunteur doit-il se reporter pour déterminer la qualité de l'hypothèque? Le taux est une chose, mais il y a de nombreuses variables pouvant entrer dans les modalités de cette hypothèque, n'est-ce pas?

M. Suttie: On devrait peut-être laisser répondre un autre témoin, mais je doute qu'il y ait de grosses différences de modalités hypothécaires d'une grande institution à l'autre, qu'il s'agisse de banques, de sociétés de fiducie ou de sociétés d'assurance-vie.

M. Huntington: Mise à part les grosses compagnies, y a-t-il des différences dans les hypothèques?

M. Suttie: Nous ne pourrions pas vraiment dire. Est-ce que vous pouvez ajouter quelque chose?

Le président: Monsieur Lindsay.

M. Lindsay: Le peu d'expérience que j'ai eu en réalisant le bien de mes parents, m'a montré une différence entre les modalités d'amortissement et de maturité. Il ne faut pas les confondre. Au niveau des emprunts privés, par exemple, quand on vend sa maison et que l'on reprend une deuxième hypothèque sur la propriété, ou que l'on reprend toute l'hypothèque selon les circonstances, le genre d'hypothèque est alors différent du type de transaction des bailleurs institutionnels. Le terme est généralement plus court, l'amortissement beaucoup plus rapide, et en règle générale il n'y a presque pas de privilèges. Les modalités semblent toujours être différentes pour correspondre à une situation unique prévalant au moment où l'hypothèque a été prise.

M. Huntington: Cette loi s'applique à un secteur hautement qualifié, normalisé et le marché est tel qu'il réduit les risques et améliore la qualité. Constatez-vous un rétrécissement de votre marché au niveau des emprunteurs individuels, et pensez-vous qu'il sont rejetés vers d'autres sociétés de prêt dont les offres sont de moindre qualité?

M. Suttie: Si le projet de loi dans sa forme actuelle est adopté, il y aura certainement un recul des compagnies d'assurance-vie et peut-être d'autres institutions.

M. Huntington: Et selon vous y a-t-il dans la communauté financière d'autres institutions qui pourraient récupérer cette partie du marché ou y faire face?

[Texte]

Mr. Suttie: I am not sure I am competent to answer that. Would you think so, Dave?

The Chairman: Mr. Winhold.

Mr. Winhold: Clearly, you have different conditions in the mortgage market from time to time. At one time there may be a fair abundance of money available in the market and not a great supply of mortgages available. At another time the opposite situation might very well obtain. Certainly, in those periods when there would tend to be a scarcity of mortgage money, it would seem to me that the situation would be aggravated by our particular situation, and likewise, I would think there would be a similar type of restraint on the activities of some of our competitors in the trust field, for example.

The Chairman: Thank you, Mr. Huntington.

Mr. Stevens, you have one further question?

Mr. Stevens: Mr. Chairman, just to get the life insurance companies into perspective as far as the total picture in Canada is concerned, how have you been doing since the Bank Act revision in 1967? Am I correct in saying that your percentage of the total pie, if you like, in Canada, has grown smaller, in that certain other institutions have increased at a faster percentage rate: the banks, the trust companies?

Mr. Suttie: That is correct. I could not quote the figure. I am not sure whether you could, Mr. Tuck? But the trend is as you describe it. We have had a lower percentage of the savings market.

Mr. Jackson: Are you talking of the total savings market, Mr. Stevens, or the mortgage market?

Mr. Stevens: No, the total savings market. You have been getting a smaller percentage?

Mr. Suttie: We have been getting a smaller percentage. Yes.

Mr. Stevens: So the last thing you need is a further impediment that might somehow put you down even further.

Mr. Suttie: Yes, indeed.

The Chairman: Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, I understand the rationale for the brief that was presented, and I heard a lot of concern being expressed for the policyholders who have placed their funds with the insurance companies, and how to look for the most secure and the most productive kinds of investments.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): You are learning, John.

Mr. Rodriguez: The member says I am learning. Well, that may be so, but I want to know why is it that the presidents of these companies enjoy such large and beneficial salaries and good pension plans? After all, they are supposed to be handling the policyholders' money in a frugal way. Some people who may be using some of the consumers' money, maybe to their advantage, are called deadbeats, but on the other end of the scale we have these very fancy salaries paid and very fancy pension schemes for the people who run these companies. These are the ones who are backing the National Citizens' Coalition to complain about Civil Service pensions. Mr. Brown, was it not for London Life? Colin Brown?

[Interprétation]

M. Suttie: Je ne suis pas certain de pouvoir répondre à cette question. Qu'en pensez-vous, Dave?

Le président: Monsieur Winhold.

M. Winhold: Il est clair qu'il y a de temps en temps évolution du marché hypothécaire. Il arrive que des capitaux soient disponibles sur le marché alors que l'offre d'hypothèques est faible. La situation inverse peut se produire. Au cours de ces périodes de rareté de capitaux hypothécaires, il me semble que notre situation particulière ne fera qu'aggraver les choses, et les activités de certains de nos concurrents dans le domaine fiduciaire, par exemple, connaîtront également le même genre de restriction.

Le président: Je vous remercie, monsieur Huntington.

Monsieur Stevens, vous avez encore une question?

M. Stevens: Monsieur le président, afin de pouvoir situer les compagnies d'assurance-vie dans le contexte canadien, quelle a été votre performance depuis la révision de la Loi sur les banques en 1967? Peut-on dire que votre pourcentage a décru dans la mesure où d'autres institutions telles que les banques, les sociétés fiduciaires ont cru à un rythme plus rapide?

M. Suttie: C'est exact. Je ne peux vous citer de chiffres. Le pourriez-vous, monsieur Tuck? Mais la tendance est bien comme vous l'avez décrite. Notre pourcentage du marché de l'épargne a décru.

M. Jackson: Vous voulez parler du marché total de l'épargne, monsieur Stevens, ou du marché de l'hypothèque?

M. Stevens: Non, du marché total de l'épargne. Votre pourcentage a décru.

M. Suttie: Exactement.

M. Stevens: Donc, la pire chose qui puisse vous arriver c'est une disposition aggravant encore la situation.

M. Suttie: Évidemment.

Le président: Monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Monsieur le président, je comprends le raisonnement exposé dans le mémoire, et j'ai entendu les inquiétudes exprimées par les détenteurs de police qui ont placé leur argent auprès des compagnies d'assurance, et qui cherchent les investissements les plus sûrs et les plus productifs.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Vous commencez à comprendre, John.

M. Rodriguez: Le député dit que je commence à comprendre. Il a peut-être raison, mais je voudrais savoir pourquoi les présidents de ces sociétés bénéficient de traitements aussi importants et de régimes de pension aussi bons? Après tout, ils sont censés s'occuper de l'argent des détenteurs de police d'une manière frugale. On dit de ceux qui se servent de l'argent des consommateurs, peut-être à leur avantage, que ce sont des parasites, mais à l'autre bout de l'échelle nous avons ces traitements très confortables et ces régimes de retraite très confortables accordés à ceux qui dirigent ces sociétés. Ce sont ceux qui financent la campagne de la coalition nationale des

[Text]

An hon. Member: He is the thorn in their side, John.

Mr. Rodriguez: So I just want to put this in perspective, after listening to the Tory questioners, that we are not exactly dealing with a bunch of very poor, small, and humble group of companies.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez.

I would like to thank our witnesses from the Canadian Life Insurance Association for being with us this evening and presenting their brief and answering our questions.

I would say to the members that the next meeting of this Committee will be Wednesday, February 9, 1977, at 3.30 p.m. in Room 269, the West Block—note the change in the room number from 371 to 269—at which time the Trust Companies Association of Canada will be our witnesses.

The meeting is now adjourned to the call of the Chair.

[Interpretation]

citoyens contre les retraites de la Fonction publique. Monsieur Brown, n'était-ce pas pour la *London Life*? Colin Brown?

Une voix: C'est lui l'épine dans le pied, John.

M. Rodriguez: Je veux simplement remettre les choses à leur place, après avoir entendu les conservateurs. Il ne s'agit pas exactement d'un humble petit groupe de sociétés pauvres.

Le président: Je vous remercie, monsieur Rodriguez.

J'aimerais remercier nos témoins de l'Association canadienne des compagnies d'assurance-vie d'avoir pu venir ce soir, d'avoir présenté leur mémoire et d'avoir répondu à nos questions.

La prochaine réunion de ce comité aura lieu le mercredi 9 février 1977 à 15 h 30, pièce 269, Édifice de l'Ouest. Nous ne siégerons pas en 371 mais en 269. Nous entendrons alors l'Association des compagnies de fiducie du Canada.

La séance est levée jusqu'à la prochaine convocation.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Canadian Life Insurance Association:

Mr. T. R. Suttie, Chairman;
Mr. E. S. Jackson, President;
Mr. T. Douglas Kent, Secretary and Assistant General Counsel;
Mr. J. A. Tuck, Executive Director;
Mr. D. R. Winhold, Vice-President and Treasurer, The Mutual Life Assurance Company of Canada; and
Mr. A. F. Lindsay, Senior Associate Treasurer, The Canada Life Assurance Company.

De l'Association canadienne des compagnies d'Assurance-Vie:

M. T. R. Suttie, président;
M. E. S. Jackson, président suppléant;
M. T. Douglas Kent, secrétaire et conseiller général adjoint;
M. J. A. Tuck, directeur exécutif;
M. D. R. Winhold, vice-président et trésorier, «The Mutual Life Assurance Company of Canada»; et
M. A. F. Lindsay, trésorier associé senior, «The Canada Life Assurance Company».

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 13

Wednesday, February 9, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CA1XC25
-H39
CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 13

Le mercredi 9 février 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Brisco	Fortin
Clarke (<i>Vancouver Quadra</i>)	Gauthier (<i>Ottawa Vanier</i>)
Clermont	Grafftey
De Bané	Gray
Flynn	Holt (Mrs.)

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Huntington	Philbrook
Lajoie	Ritchie
Lambert (<i>Edmonton West</i>)	Rodriguez
Marceau	Stevens—20

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, FEBRUARY 9, 1977

(14)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 3:47 o'clock p.m. this day, Mr. Frank Philbrook, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Clarke (*Vancouver Quadra*), Clermont, Grafftey, Huntington, Lajoie and Philbrook.

Witnesses: From the Trust Companies Association of Canada: Mr. T. Stewart Ripley, First Vice-President; Mr. William W. Potter, Executive Vice-President; Mr. Colin Bennett, President and Chief Executive Officer, Victoria and Grey Trust Company; Mr. André Forest, Vice-President, Mortgage Services, The Royal Trust Company and Mr. Alan Purdy, Group Vice-President, Real Estate and Mortgages, The Royal Trust Company.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

Messrs. Ripley and Forest made a statement.

The witnesses answered questions.

At 5:09 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 9 FÉVRIER 1977

(14)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 15 h 47 sous la présidence de M. Frank Philbrook (président).

Membres du Comité présents: MM. Clarke (*Vancouver Quadra*), Clermont, Grafftey, Huntington, Lajoie et Philbrook.

Témoins: De l'Association des compagnies de fiducie du Canada: M. T. Stewart Ripley, premier vice-président; M. William W. Potter, vice-président exécutif; M. Colin Bennett, président et officier en chef de l'administration, «Victoria and Grey Trust Company»; M. André Forest, vice-président, service d'hypothèques, la compagnie Trust Royal et M. Alan Purdy, vice-président de groupe, immeubles et hypothèques, compagnie Trust Royal.

Le comité reprend l'étude du Bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité poursuit l'étude de l'article 2.

MM. Ripley et Forest font des déclarations.

Les témoins répondent aux questions.

A 17 h 09, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Wednesday, February 9, 1977

• 1548

[Text]

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): Gentlemen, we have a little problem today in that we seem to have lost our two regular chairmen and, with your permission, I would be very happy to sit in, at least until one of them arrives, either Mr. Robinson or Mr. Corbin.

I would like to start off by introducing our witnesses representing the Trust Companies Association of Canada: Mr. Stewart Ripley, First Vice-President; Mr. William W. Potter, Executive Vice-President; Mr. Colin E. Bennett, President and Chief Executive Officer, Victoria and Grey Trust Company; Mr. Alan Purdy, Group Vice-President, Real Estate and Mortgages, Royal Trust Company; and Mr. André Forest, Vice-President, Mortgage Services, Royal Trust Company.

I would like to start off by asking the witnesses to make an opening statement, and then of course we will go to questions from the Committee.

Mr. Stewart Ripley (First Vice-President, Trust Companies Association of Canada): Thank you, very much, Mr. Chairman.

We are grateful for the opportunity to appear before this Committee today to express our views on Bill C-16, the Borrowers and Depositors Protection Act. You have already received copies of our brief outlining our comments and we have additional copies, should anyone request them.

There are several important points that I would like to make that will complement the brief that we have submitted. Members of our Association are in complete agreement that everything possible should be done to eliminate loansharking and this, I think, is the feeling of all reputable lenders in Canada. However, we do feel that rather than having loansharking incorporated into Bill C-16, it should perhaps be incorporated under the Criminal Code.

In our brief we have in particular covered the area of mortgage loans. This, of course, is of major interest to members of our Association as the Trust and Mortgage Loan companies have a very high percentage, many in excess of seventy-five per cent of their assets, in mortgages.

• 1550

However, we do want to make a brief comment on consumer lending and also on the regulations that, to a great extent, have a major effect on this legislation.

We have not commented in depth on consumer lending as many trust companies in our association are not involved in this area of lending. At the present time, members of the Association have only a very small percentage of their assets in this field. We did want to point out however the new bill's clause for one all-inclusive credit charge statement to include all costs charged and those that a borrower has to incur in

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mercredi 9 février 1977

[Interpretation]

Le président suppléant (M. Philbrook): Messieurs, nous avons un petit problème aujourd'hui; nous semblons avoir perdu nos deux présidents habituels et, si vous me le permettez, je serais très heureux de présider cette séance, du moins jusqu'à l'arrivée de l'un d'eux, qu'il s'agisse de M. Robinson ou de M. Corbin.

J'aimerais commencer par présenter les témoins de l'Association des compagnies de fiducie du Canada: M. Stewart Ripley, premier vice-président; M. William W. Potter, vice-président exécutif; M. Colin E. Bennett, président et administrateur en chef, *Victoria and Grey Trust Company*; M. Alan Purdy, vice-président de groupe, immeubles et hypothèques, de la compagnie Trust Royal; et M. André Forest, vice-président, service d'hypothèques, de la compagnie Trust Royal.

J'aimerais demander aux témoins de faire leurs déclarations préliminaires. Nous passerons ensuite aux questions des membres du Comité.

M. Stewart Ripley (premier vice-président, Association des compagnies de fiducie du Canada): Merci beaucoup, monsieur le président.

Nous remercions le Comité de l'occasion qu'il nous donne de comparaître devant lui afin d'exprimer nos opinions sur le Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants. Vous avez déjà reçu des exemplaires de notre mémoire présentant nos opinions; nous en avons des exemplaires supplémentaires si vous en voulez.

Il y a plusieurs sujets importants dont j'aimerais traiter afin de compléter le mémoire que nous vous avons présenté. Les membres de notre association admettent tous sans hésitation qu'il faut faire tout ce qu'il est possible de faire afin d'éliminer les usuriers; c'est du moins là le sentiment de tous les organismes prêteurs dignes de ce nom au Canada. Toutefois, nous pensons que c'est dans le cadre du Code criminel, et non d'un projet de loi comme le Bill C-16, qu'il faudrait traiter de l'usure.

Nous avons, dans notre mémoire, traité notamment du domaine des prêts hypothécaires. Bien sûr, ce domaine intéresse beaucoup les membres de notre association, étant donné que les sociétés de fiducie et de prêts hypothécaires ont un très haut pourcentage de leur actif, beaucoup pour plus de 75 p. 100, sous forme d'hypothèques.

Nous aimerions toutefois traiter brièvement des prêts au consommateur et également des règlements qui, dans une grande mesure, ont des répercussions importantes sur cette loi.

Nous n'avons pas traité en profondeur des prêts au consommateur, étant donné que beaucoup de sociétés de fiducie faisant partie de notre association ne s'intéressent pas à ce domaine de prêts. Actuellement, les membres de notre association engagent une très petite partie de leur actif dans ce domaine. Nous nous intéressons toutefois à la nouvelle disposition du projet de loi visant l'utilisation d'un état indiquant tous

[Texte]

transacting a consumer loan. Borrowers will know exactly the principal sum they obtain in a loan but lenders will have to calculate the credit charge and express it as an effective annual interest rate.

Now, we feel it would be much easier to give each borrower a very simple closing statement showing the exact amount he would receive, the effective amount of annual interest, and any other such charges, such as insurance or other fees, that should be expressed in simple dollars. And we think this would be more meaningful.

We are deeply concerned with the broad powers that may be vested in the administrator and also with the important impact that the regulations will have on this legislation.

There are at least 20 clauses of the legislation in Bill C-16 that make reference to areas that will be determined by regulation. Now this appears to be a new trend in the legislative process. Since these regulations play such an important part in the legislation, they should come under public scrutiny—and I would think that this Committee would also share our concern. In our opinion, Bill C-16 depends far too heavily on regulations and their interpretation by the administrator.

While we do not wish to get involved in possible constitutional issues, we do feel that this bill was originally drafted with very little meaningful consultation between federal and provincial governments or with major lending institutions. Many of the clauses of the proposed legislation overlap or conflict with existing provincial legislation. This we think has resulted in a bill which will be difficult and expensive to administer, from the government's point of view, and equally difficult and expensive to conform to from the lender's viewpoint. We fear that the consumer, instead of deriving benefit from this legislation, is more likely to be faced with increased costs.

Already the amount of time and money spent by our industry and others in reviewing this proposed legislation is quite considerable. If there had been more consultation prior to the drafting of the bill, much of this could have been avoided. It is our sincere conviction that government and industry must operate by means of consultation not confrontation, if the Canadian people are to benefit from effective legislation.

The gentlemen with me here today are well versed in the proposed legislation and we will endeavour to answer your questions to the best of our ability in English and French. Mr. Chairman and gentlemen, we are at your service and will try to respond to your questions in a way that will be helpful to you in your deliberations.

Mr. André Forest has a few comments to make in French.

M. André Forest (Vice-président, Service d'hypothèques, la compagnie Trust Royal): Monsieur le président, messieurs, nous sommes très heureux d'avoir l'occasion aujourd'hui de vous présenter notre mémoire et d'exprimer nos vues et nos opinions sur le projet de loi C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants. Vous avez déjà reçu une copie de notre mémoire. Veuillez croire, monsieur le président, messieurs que nous serons très heureux de répondre à vos questions au meilleur de notre connaissance.

Je vous remercie, monsieur le président.

[Interprétation]

les frais de crédit imputés à l'emprunteur d'un prêt au consommateur. Ainsi, les emprunteurs connaîtront exactement la somme principale du prêt obtenu, mais les prêteurs devront calculer les frais de crédit et les exprimer sous la forme d'un taux annuel d'intérêt réel.

Or, nous pensons qu'il serait beaucoup plus facile de donner à chaque emprunteur un simple état de compte final indiquant le montant exact qu'il recevra, le montant véritable de l'intérêt annuel, et tous les autres frais, le tout exprimé en dollars. D'après nous, cela serait plus significatif.

Nous nous préoccupons beaucoup des vastes pouvoirs éventuellement accordés à l'administrateur ainsi que de l'effet important des règlements sur la loi.

Il existe au moins 20 dispositions du bill C-16 qui traitent de domaines qui seront régis par règlements. Il s'agit là d'une nouvelle tendance du processus législatif. Étant donné que ces règlements jouent un rôle tellement important dans la loi, le public devrait pouvoir les examiner; je pense qu'à cet égard, le comité partage nos préoccupations. D'après nous, le projet de loi C-16 dépend beaucoup trop des règlements et de la manière dont le directeur les interprétera.

Bien que nous ne voulions pas nous mêler à un débat constitutionnel, nous trouvons que la première rédaction de ce projet de loi a été effectuée après de fortes consultations significatives entre les gouvernements fédéral et provinciaux ou entre le gouvernement fédéral et les principales institutions de prêts. Un grand nombre de dispositions de la loi proposée chevauche des lois provinciales actuelles ou s'y oppose. Il risque donc d'être difficile et coûteux de mettre ce bill en application, du point de vue du gouvernement, et également difficile et coûteux à respecter, du point de vue des organisations prêteuses. Nous craignons que le consommateur, au lieu de tirer profit de cette loi, ne subisse une augmentation des coûts.

Le temps et l'argent déjà consacrés par notre industrie et par d'autres organismes à étudier ce projet de loi ont déjà été fort considérables. S'il y avait eu plus de consultations avant la rédaction du bill, on aurait pu s'éviter une grande partie de ces problèmes. Nous croyons fermement que le gouvernement et l'industrie doivent se consulter et non s'affronter si l'on désire que le peuple canadien profite des lois adoptées.

Les messieurs qui m'accompagnent aujourd'hui connaissent bien le projet de loi; nous tâcherons de répondre à vos questions du mieux que nous le pourrons, et ce, tant en anglais qu'en français. Monsieur le président, messieurs, nous sommes à votre disposition et nous tâcherons de répondre à vos questions de la manière qui vous sera le plus utile.

M. André Forest a quelques observations à faire en français.

Mr. Forest (Vice-President, Mortgage Services, Royal Trust Company): Mr. Chairman, gentlemen, we are glad for this opportunity to submit our brief and to express our views and opinions on Bill C-16, the proposed Borrowers and Depositors Protection Act. You have already received copies of our brief. Mr. Chairman, gentlemen, we shall be very happy to answer your questions to the best of our ability.

Thank you, Mr. Chairman.

[Text]

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): Thank you, Mr. Ripley. Thank you, Mr. Forest.

The first name I have on the list is Mr. Grafftey. If there are any more questioners beyond Mr. Grafftey would you please so indicate.

I would suggest, if this is all right with the Committee, that considering we have a small number of Committee members here today we might just go with ten minutes all the way through. Would that be all right?

Some hon. Members: Agreed.

Mr. Clermont: But as you know, Mr. Chairman, we may be stopped at a certain point by the bell.

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): Perhaps. So we should proceed immediately.

Mr. Grafftey: There is a possible vote?

• 1555

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): I believe so.

Mr. Grafftey: At 5.30 p.m.?

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): Yes.

Mr. Grafftey: Mr. Ripley, my staff and I and members of our Committee have analysed your brief, which we think is just excellent.

It is hard to know where to start questioning in a short period of time. It is going to be very, very useful to us in our deliberations. We, on this side of the Committee, take the position that before the bill was presented to the Committee and to you, there should have been extensive consultation and the first thing that we should have seen was an outline White Paper before the bill was drafted. I note from your comments both today and in the brief that you are experiencing the same difficulty as we are without the regulations in front of you. I am not going to be presumptuous but I would like to think that I was speaking for every member of this Committee when I say that. I said the same thing when we were the government many, many years ago as I am saying now. I think this is an extremely important consideration.

Was there any meaningful consultation with your association by the government and administrative officials before the bill that we see today was put before us? And by that I mean meaningful consultation. The Minister in his speech said the bill had come out after much consultation with consumer groups and the relevant corporate groups and individuals. Was this just perfunctory phone calls and general discussions or do you really feel, as an association, that you had meaningful input into this bill before it appeared?

Mr. Ripley: In answer to that question, we had some meetings prior to the bill, some several months prior to the bill. We do not think it was meaningful consultation—you used

[Interpretation]

Le président intérimaire (M. Philbrook): Merci, monsieur Ripley. Merci, monsieur Forest.

Le premier nom sur ma liste est celui de M. Grafftey. S'il y a d'autres membres qui désirent prendre la parole après M. Grafftey, qu'ils me le signalent.

Si le Comité le veut bien, étant donné que nous avons un petit nombre de membres du Comité présent aujourd'hui, je propose que nous accordions 10 minutes à chaque intervenant. D'accord?

Des voix: D'accord.

M. Clermont: Toutefois, monsieur le président, comme vous le savez, nous risquons d'être interrompus à un moment donné par la cloche.

Le président intérimaire (M. Philbrook): Peut-être bien. Nous ferions donc mieux de commencer immédiatement.

M. Grafftey: On s'attend à un vote?

Le président suppléant (M. Philbrook): Oui, je le crois.

M. Grafftey: A 17 h 30?

Le président suppléant (M. Philbrook): Oui.

M. Grafftey: Monsieur Ripley, mon personnel et moi-même, sans parler des membres de ce Comité, avons étudié votre mémoire et l'avons simplement trouvé excellent.

Il est difficile de savoir à quel sujet s'attaquer d'abord lorsque l'on dispose de peu de temps. Ce mémoire va nous être extrêmement utile lors de nos délibérations. Les députés de mon parti qui sont membres de ce Comité ainsi que moi-même pensons qu'avant que le bill n'ait été présenté au Comité et au public, il y aurait dû y avoir des consultations intenses. Avant la rédaction du bill, on aurait dû nous en exposer les détails dans un Livre blanc. Je remarque, d'après les observations que vous avez faites tant aujourd'hui que dans votre mémoire, que vous éprouvez les mêmes difficultés que nous quant à l'absence des règlements. Sans présomption aucune, je pense parler au nom de tous les membres de ce Comité en prononçant ces mots. J'ai d'ailleurs dit la même chose lorsque mon propre parti était au pouvoir, il y a bien des années maintenant. Je pense qu'il s'agit là d'une question extrêmement importante.

Y a-t-il eu des consultations significatives entre le gouvernement, votre association et les hauts fonctionnaires administratifs avant que le projet de loi ne soit présenté? Je parle bien de consultations significatives. Dans son discours, le ministre a dit que le projet de loi avait été présenté après de nombreuses consultations avec des groupes de consommateurs ainsi que des groupes d'affaires et les personnes intéressées. S'est-il agi là d'appels téléphoniques faits pour la forme et de discussions générales, ou votre association trouve-t-elle vraiment qu'elle a participé de façon significative à la création de ce projet de loi?

M. Ripley: Nous avons eu quelques réunions avant la parution du projet de loi, et quelques-unes ont même eu lieu plusieurs mois avant cette parution. Nous ne pensons pas qu'il

[Texte]

that qualifying phrase. We had meetings but in our opinion, we were not listened to.

Mr. Grafftey: In my brief questioning this afternoon, there are two things I want to get to the point with. The number one question that is coming to light is mainly the effect on the capacity of you people and other groups that have come before the Committee to extend mortgage credit, if you will, in the house building industry. Is it the considered opinion of your association that if this bill is passed unamended, moneys available for housing mortgages in this country will in effect be seriously restricted?

You have alluded to it in your brief. Many similar associations, Mr. Ripley, have said the same thing, that while the regulations have yet to be drafted, there is certainly a preoccupation on the part of many people like yourself that moneys for mortgage lending in the housing field, etc., will be seriously affected. Could you expound on that a bit?

Mr. Ripley: I do not know how much it would be affected. It would certainly inhibit some of the lenders from going into mortgages if there were alternative types of investments. What it definitely will do is increase the cost of mortgages to the borrowers. I think all we have to do is to look down at the similar type of legislation that is in the U.S. where, in order for the lender to compensate for the fact that these are open mortgages, there is usually a closing charge of about 2 per cent of the cost. In effect, what this does is to increase the cost of borrowing money and it also means that the borrower who does not take advantage of the prepayment is subsidizing the people that do.

Mr. Grafftey: Right.

In your considered opinion, Mr. Ripley, to carry it forward in a little more detail, would the effect be greater on mortgage money for new housing as opposed to existing housing? We have had it suggested by other groups that have come before us that if the bill were passed unamended as such, mortgage moneys available for existing housing . . .

Mr. Ripley: Well, we are talking about the over-all mortgage money available. Looking not at our industry but looking at the life industry, for instance, they have just recently come back into the residential field. They were out of it if you look at their figures.

Mr. Grafftey: Yes.

Mr. Ripley: This would be an inhibiting factor for those kinds of lenders to come back into the residential field.

Mr. Grafftey: While it would not be inhibiting for you to the extent of . . .

Mr. Ripley: It would not be as inhibiting for us as it would for, say, life companies.

[Interprétation]

se soit agi de consultations significatives, pour reprendre l'épithète dont vous vous êtes servi. Nous avons eu des réunions, mais, d'après nous, on ne nous a pas écoutés.

M. Grafftey: Il y a deux choses dont j'aimerais rapidement traiter. La question principale qui semble se poser a notamment trait à votre aptitude et à celle d'autres groupes qui ont comparu devant ce Comité à accorder des prêts hypothécaires pour la construction de maisons. Votre association est d'avis que, si le projet de loi est adopté sans modification, les sommes d'argent mises à la disposition du prêt hypothécaire pour le logement au Canada seront, en réalité, gravement restreintes?

Vous y faites allusion dans votre mémoire. Je vous signale, monsieur Ripley, que comme vous-même, beaucoup d'associations semblables ont dit qu'en l'absence des règlements, beaucoup de personnes pensent avec inquiétude que les sommes réservées au prêt hypothécaire dans le domaine du logement seront gravement touchées. Pouvez-vous nous parler un peu de cela?

M. Ripley: J'ignore dans quelle mesure elles seraient touchées. Il va sans dire que certaines organisations prêteuses hésiteraient à s'intéresser au prêt hypothécaire s'il existe d'autres types de placements. Ce qui est certain, c'est que cela amènera, pour les emprunteurs, une augmentation du prix des hypothèques. Contentons-nous d'étudier les lois semblables adoptées aux États-Unis. En effet, afin de rétablir l'équilibre, du fait qu'il s'agit d'hypothèques non purgées, les prêteurs imposent d'habitude des frais de clôture s'élevant à environ 2 p. 100 du coût. En réalité, cela entraîne une augmentation du coût de l'emprunt et cela signifie également que l'emprunteur qui ne profite pas des dispositions de paiements anticipés subventionne les emprunteurs qui en profitent.

M. Grafftey: Parfaitement.

Toutefois, monsieur Ripley, entrons dans les détails. D'après vous, les répercussions se feraient-elles plus sentir sur les prêts hypothécaires accordés pour de nouveaux logements que pour les prêts hypothécaires apportés pour des logements existants? D'autres groupes qui ont comparu devant nous nous ont laissé entendre que, si le projet de loi était adopté sans modification, les prêts hypothécaires disponibles pour les logements existants . . .

M. Ripley: Nous parlons de l'ensemble des sommes disponibles aux fins de prêts hypothécaires. Laissons de côté notre industrie et étudions, par exemple, l'industrie de l'assurance-vie: elle vient tout récemment de reprendre ses activités dans le domaine des hypothèques. Étudiez ces chiffres, et vous vous apercevrez qu'elle s'en était retirée.

M. Grafftey: Oui.

M. Ripley: L'adoption de cette loi amènerait ces types de prêteurs à éviter le prêt hypothécaire résidentiel.

M. Grafftey: Alors que vous n'hésiteriez pas tant, dans la mesure où . . .

M. Ripley: Nous n'hésiterions pas autant que, par exemple, les compagnies d'assurance-vie.

[Text]

Mr. Grafftey: Would it be inhibiting at all, Mr. Ripley?

Mr. Ripley: It would be inhibiting to some extent, yes.

Mr. Grafftey: To some extent. But your impression is to repeat it and drive it home to the Committee that the bill, without looking at the bill per se, you have a genuine fear that this bill would affect the availability of mortgage money for housing.

Mr. Ripley: Yes. It also would inhibit it, as far as we are concerned, in the secondary mortgage market because a number of member institutions in our association are active in the secondary market. The buyers of these would not be anxious to buy mortgages that can be prepaid at any time.

Mr. Grafftey: My last general area of questioning involves page 10 in your allusions to Clause 21 (2). Frankly, your excellent brief has brought a new point home to me and we are having trouble understanding the bill, lawyers and nonlawyers alike on this side of the Committee, in terms of its drafting. We do not hide that fact, Mr. Ripley.

Section 21 (2) of the bill fails to take into account the preference of individual depositors.

And then you go on to say in the next paragraph

Many of our companies' depositors are retired citizens who must ensure that their often limited resources yield the best possible rate. We strongly object on their behalf to this provision which, for no very good reason that we can see, would eliminate their power of choice and their ability to conserve their funds to the greatest possible extent.

Could you elaborate on that a little more for the Committee? In what way would the bill, as drafted, by eliminating the choice of the borrower, inhibit . . .

Mr. Ripley: Well, if there is going to be uniformity of interest calculations on a monthly or quarterly basis, a good many of our depositors are now taking types of instruments that are compounding themselves rather than being calculated as credited. They compound themselves over a five-year GIC that is compounded.

Mr. Grafftey: I see. And that is the explanation of that.

Mr. Ripley: Yes.

Mr. Grafftey: To get right to the point, and this will be my last question, Mr. Ripley—it is a tough question. Do you think this bill is amendable? We, on this side, are in agreement with many of the principles of the bill, but we want to consult with you and consumers groups to make sure we are drafting the best possible bill. In your view and in the view of the association you represent, do you feel that by amendment patchwork, we can produce a meaningful bill from what you have seen, or should we start again?

[Interpretation]

M. Grafftey: Toutefois, monsieur Ripley, cela nuirait-il de quelque façon?

M. Ripley: Oui, dans une certaine mesure.

M. Grafftey: Dans une certaine mesure. Toutefois, afin que le Comité comprenne bien votre position, répétons que vous craignez sincèrement que le projet de loi, abstraction faite des règlements, n'ait un effet négatif sur la disponibilité de prêts hypothécaires aux fins de logement.

M. Ripley: Oui. Il affecterait également, d'après nous, le marché des prêts hypothécaires secondaires; signalons en effet qu'un bon nombre des institutions membres de notre association s'occupent du marché secondaire. Les acheteurs de cette catégorie n'auraient pas hâte d'acheter des hypothèques pour lesquelles on peut verser des paiements anticipés n'importe quand.

M. Grafftey: La dernière question dont j'aimerais traiter a trait à vos propos au sujet du paragraphe 21(2). Franchement, votre excellent mémoire m'aura appris quelque chose. Soit dit en passant, de ce côté de la table, tant les juristes que les non juristes ont de la difficulté à comprendre ce projet de loi. Nous ne nous en cachons pas, monsieur Ripley.

Le paragraphe 21(2) du projet de loi ne tient pas compte des préférences du particulier.

Vous ajoutez ensuite, dans le paragraphe suivant:

Dans nos sociétés, la plupart des déposants sont des retraités qui doivent s'assurer que leurs ressources, souvent limitées, rapportent le meilleur taux possible. En leur nom, nous nous opposons fortement à cette disposition qui, sans aucune raison valable, leur supprimerait la possibilité de faire un choix et l'aptitude à conserver leurs fonds dans la plus grande mesure possible.

Pourriez-vous nous parler un peu plus de cela? De quelle manière le projet de loi actuel, en éliminant les préférences de l'emprunteur, empêcherait-il . . .

M. Ripley: Eh bien, on compte uniformiser le calcul des intérêts selon une base mensuelle ou trimestrielle. Or, un bon nombre de nos déposants optent maintenant pour des modes de placement à intérêt composé automatique plutôt que pour des modes de placement où les sommes calculées et créditées. On préfère l'intérêt composé qui se calcule automatiquement qui offre un certificat de placement garanti de cinq ans.

M. Grafftey: Je vois. Voilà qui explique cela.

M. Ripley: Oui.

M. Grafftey: Arrivons-en à l'essentiel; ce sera ma dernière question, monsieur Ripley, mais vous trouverez difficile d'y répondre. Pensez-vous que ce projet de loi soit modifiable? De ce côté de la table, nous approuvons un grand nombre des principes du projet de loi, mais voulons vous consulter ainsi que les groupes de consommateurs afin de nous assurer que nous promulguons la meilleure loi possible. A votre avis, et d'après l'association que vous représentez, trouvez-vous que, par des modifications, nous pourrions produire un projet de loi utile, ou ferions-nous mieux de recommencer à zéro?

[Texte]

Mr. Ripley: We, frankly, had seriously considered making this sort of recommendation but in view of the amount of time that has gone into this bill and hopeful that the Minister will consider modifying it, it probably can be done. Frankly, it would have been better to start over with a more simplistic type of bill. The main object of this bill was to deal with loan sharking. That is what it started out as. We do not think it will accomplish that.

Mr. Graftey: Do you feel it would be better done in the criminal code?

Mr. Ripley: We do.

Mr. Graftey: And do you feel that the bill as now drafted would possibly, I will not say make it more attractive, but make it more possible that the low income borrower would inadvertently, because of the provisions of this bill, be forced into the loan shark field?

Mr. Ripley: Well, there is no provision in this bill, of course, to obviate that condition. He cannot get a loan now because of credit conditions. So there is no solution in this bill.

Mr. Graftey: We are talking about the provisions in the bill vis-à-vis, not necessarily uniform disclosure but the unwarranted rate, the criminal rate, and for the lack of regulations and the increased undesirability to lend for institutions, do you see the possibility that funds might be just dried up for the high risk lender and he would be forced into . . .

Mr. Ripley: That is a possibility.

Mr. Graftey: Thank you.

The Vice-Chairman: Thank you very much, Mr. Graftey. Next on my list, Mr. Clermont.

M. Clermont: Monsieur le président, à la page 3, au sujet de l'usure, vous dites:

Bien que cet objectif soit des plus louables, nous ne pensons pas qu'il sera possible de l'atteindre.

Et vous poursuivez:

Par contre, il pourrait contraindre . . .

J'aimerais que vous nous donniez des explications additionnelles. J'aimerais que vous nous disiez pourquoi vous êtes arrivés à la conclusion que le Bill C-16 ne contrôlerait pas ces taux usuriers.

• 1605

M. Forest: Je pense que nous avons exprimé l'avis que ce projet de loi a pour objectif premier, tel que mentionné, de combattre ces taux usuraires. Nous pensons que le projet de loi est adressé à d'autres prêteurs qui, comme nous le mentionnons d'ailleurs dans notre mémoire, consentent des prêts aux taux courants et nous sommes d'avis qu'il ne s'adresse peut-être pas à cette catégorie de prêteurs. Par contre, je pense que nous mentionnons notre opinion selon laquelle les prêteurs

[Interprétation]

M. Ripley: Franchement, nous avons envisagé sérieusement de faire cette recommandation, mais compte tenu du temps que l'on a consacré à l'étude de ce projet de loi, et comme nous espérons que le ministre voudra bien envisager de le modifier, nous avons bon espoir. Franchement, il aurait mieux valu recommencer avec un projet de loi plus simple. Le principal objet de ce projet de loi était de régler le problème de l'usure. C'est du moins ce qui l'a inspiré. Or, nous ne pensons pas qu'il réussira à résoudre ce problème.

M. Graftey: Pensez-vous qu'il vaudrait mieux, pour cela, passer par le code criminel?

M. Ripley: Oui.

M. Graftey: Trouvez-vous que le projet de loi, dans sa forme actuelle, pourrait éventuellement forcer l'emprunteur à faible revenu, par inadvertance, en raison des dispositions qu'il contient, à recourir au prêt usuraire?

M. Ripley: Il n'existe bien sûr aucune disposition, dans ce projet de loi, qui empêcherait cela. Actuellement, cette personne ne peut pas obtenir de prêt, en raison de sa solvabilité. Ce projet de loi n'apporte donc pas de solution.

M. Graftey: Nous parlons des dispositions du projet de loi portant non nécessairement sur la divulgation uniforme, mais sur le taux excessif, le taux criminel; nous parlons également de l'absence de règlement, et de l'hésitation accrue qu'auraient les institutions de prêts à prêter de l'argent. Envisagez-vous la possibilité que le prêteur qui court des risques élevés voie se tarir les fonds mis à sa disposition, et se sente obligé de . . .

M. Ripley: Cela est possible.

M. Graftey: Merci.

Le vice-président: Merci beaucoup, monsieur Graftey. La parole est à M. Clermont.

Mr. Clermont: Mr. Chairman, on page 3, talking about loan sharking, the witnesses say:

While few would quarrel with that intent, we do not believe that the bill will be successful in accomplishing that aim.

And you add:

Instead, it could well force . . .

I would like you to give us additional explanations. I would like you to tell us why you have come to the conclusion that Bill C-16 would not control these excessive rates.

Mr. Forest: I believe we expressed the opinion that this bill is designed primarily, as already mentioned, to combat unwarranted rates. We feel that the bill is directed to other lenders who, as mentioned in our brief, agree to loans at current rates and we believe that it perhaps does not address itself to this group of lenders. We are also of the opinion that loan sharks will always find ways to get around the law. And, are they not already doing this?

[Text]

usuriers pourront toujours trouver des moyens de faire exception à la loi. D'ailleurs, ne le font-ils pas déjà?

M. Clermont: Au bas de la page 3, vous faites référence...

M. Forest: C'est au texte français, monsieur?

M. Clermont: Oui, mes questions sont en français.

M. Forest: D'accord.

M. Clermont: J'imagine que c'est à la page 3, même si les pages ne sont pas numérotées. Vous dites ceci:

Nous proposons qu'on pense à mettre à la disposition des consommateurs une organisation prêteuse de "dernier ressort" qui prêterait de l'argent à des taux suffisamment élevés pour prémunir contre le risque plus élevé, ces derniers, les représenteraient...

Alors, à la suite d'une telle suggestion, quel rôle l'Association des compagnies de fiducie du Canada serait-elle prête à jouer dans un tel organisme et, dans ce cas, quelle garantie demanderiez-vous au gouvernement fédéral, dans quel secteur seriez-vous disposés à consentir ces prêts, quelle catégorie d'emprunteurs accepteriez-vous et à quel taux? Ma grande question est la suivante: à la suite d'une telle recommandation, si le gouvernement croyait que celle-ci a de la valeur, votre organisme serait-il intéressé à participer dans une telle organisation de prêts du dernier ressort? Je vous demande aussi de répondre aux autres questions que je vous ai posées à ce sujet?

M. Forest: Notre président voudra peut-être ajouter des commentaires à ma réponse. Mais je pense que d'une façon générale, oui, nous serions prêts à examiner et c'est d'ailleurs la suggestion que nous faisons en tant qu'institution ou qu'association, nous serions certainement prêts à discuter de la chose et à essayer de trouver des moyens en vue de combattre ce prêt usuraire. De là à faire des suggestions concrètes, je pense que je ne suis pas en mesure de le faire. Je pense qu'il faudrait y mettre un certain temps. Je pense qu'il faudrait étudier la question dans son ensemble. Notre président voudrait peut-être ajouter des commentaires.

Mr. Ripley: No, I do not think I have anything other to add. I think this is a very complicated thing. As was pointed out in our brief, we would be prepared to sit down and consult, and try to work something out with both the government and other major lessors to find a solution to this problem.

M. Clermont: Présentement, y a-t-il des institutions qui prétendent jouer ce rôle? Je vais me permettre de mentionner les Caisses populaires, les caisses de crédit, etc. Ces organismes-là prétendent jouer ce rôle, mais pas en dernier ressort. Ces organismes sont disposées à faire des prêts à leurs membres sur une base assez généralisée.

M. Forest: Je pense que ce rôle est peut-être joué jusqu'à un certain point également par les sociétés de finance. Je pense que je dois apporter une précision ici. Si, par exemple, on réfère au marché hypothécaire, et si pour une raison ou une autre, un risque n'est pas acceptable à une compagnie prêteuse conventionnelle, je pense qu'il y a probablement, sans aucun doute, des fonds disponibles sur le marché à des taux plus élevés; le taux est en rapport avec le risque, il y a certainement des fonds disponibles à des taux plus élevés. Et je pense que

[Interpretation]

Mr. Clermont: At the bottom of page 3, you refer...

Mr. Forest: In the French text, sir?

Mr. Clermont: Yes. My questions are in French.

Mr. Forest: Fine.

Mr. Clermont: I imagine it is page 3, though the pages are not numbered. You state the following:

We suggest that consideration be given to establishing a lender of last resort facility from which loans would be available to borrowers at a rate of interest high enough to meet a greater than normal degree of risk, but, at the same time,...

So, after making a suggestion of this nature, what role would the Trust Companies Association of Canada be ready to play in this type of organization and what guarantee would you demand from the federal government? To which sector would you be prepared to grant loans? What type of borrower would you accept and what rate of interest would be charged? My greatest concern is that should the government be willing to follow up this kind of recommendation, would your association be interested in participating in a last-resort facility? I would also ask that you reply to the other questions I had on this subject.

Mr. Forest: Our First Vice-President may have some remarks to add to my reply. However, I believe, generally speaking, that yes, since it is a suggestion we have made as an institution or association, we would certainly be ready to discuss the issue and to try to find ways to tackle the problem of loan sharking. I do not believe I am in a position to begin making concrete proposals. I think it will require some time. We must study the question in its entirety. Our President may have a few words to add.

Mr. Ripley: Non, je ne vois rien à ajouter. Il s'agit ici d'un sujet assez compliqué. Nous avons déjà mentionné dans le mémoire que nous serions prêts à discuter des solutions à ce problème avec le gouvernement et également avec d'autres bailleurs importants.

Mr. Clermont: Are there establishments now who claim to be playing this role? I will mention in particular the Caisses Populaires, the credit unions and so forth. These organizations claim to play this role, but not as last resort facilities. They are prepared to grant loans to their members on a very general basis.

Mr. Forest: I believe this role may perhaps also be filled to a certain point, by finance companies. I think I should elaborate. If, for example, we refer to the mortgage market, and if for one reason or another, a risk is not acceptable to a conventional lending company, there will be, without any doubt, some funds available on the market at higher rates. The rate is related to the risk. There must certainly be funds available at higher rates. Some finance companies, which have higher lending rates related to the risk, play this kind of role...

[Texte]

probablement certaines sociétés de finances qui prêtent à un taux plus élevé en relation encore une fois avec le risque, jouent un rôle de cette façon . . .

• 1610

M. Clermont: Un instant s'il vous plaît . . . J'espère que vous n'incluez pas dans cette catégorie, les institutions que je viens de mentionner.

M. Forest: Non, absolument pas. Parce que je pense que si on se réfère aux Caisses populaires, les taux sont sensiblement les mêmes, pour autant que je sache. Alors c'est pour cela que je me réfère à des sociétés qui vont prêter à un taux plus élevé.

Nous sommes d'avis néanmoins, que des prêts ne sont pas acceptables ni aux sociétés conventionnelles ni aux sociétés de finances, et que peut-être il y aurait lieu de considérer une autre source de fonds disponibles pour ces risques encore plus élevés.

Mr. Ripley: We look at this as a social problem that can be solved in co-operation with the major lenders and government. There is lots of precedence for this, with government guarantees and with the unacceptable risk. I think it is a matter of sitting down and working out some sort of credit bank, some credit agency.

M. Clermont: Si je comprends bien votre réponse . . . if I understand your answer well, there is always such an agency available for such a loan. If so, I would like you to tell me who they are. I know some. There is some availability for the small enterprises and for farm loans and a few others, but I do not think I should consider these, in the question I just asked, as agencies of last resort.

Mr. Ripley: We are looking at this as the situation of an individual who for some reason cannot obtain credit from a regular institution. He has no place to go now except to a loan shark. How do we solve that problem? Obviously there are some people that you can never give any credit to, regardless of a government guarantee, and it is unacceptable.

M. Clermont: Dans un autre domaine, monsieur le président, au paragraphe sur le concept du taux usuraire . . . vous dites:

. . . Nous avons déjà expliqué pourquoi selon nous de telles armes n'auront pas l'impact escompté et nous voudrions maintenant expliquer pourquoi . . .

Mais si je me reporte à une ou deux pages plus haut, et dans vos explications qui suivent, vous restez dans les généralités. Pourriez-vous nous donner d'autres explications? Votre mémoire reste dans les généralités. J'aimerais que vous nous donniez d'autres raisons pour expliquer ce que vous dites dans votre mémoire à la page de la version française, que cet impact n'aura pas d'utilité.

Mr. Ripley: Mr. Chairman, I would ask Mr. Colin Bennett to reply to that question.

[Interprétation]

Mr. Clermont: Just a moment, please. I hope you did not include in this category the institutions that I have just mentioned.

Mr. Forest: Absolutely not. If we speak to the *Caisses Populaires*, the rates are about the same, as far as I know. This is the reason why I refer to the companies which have higher lending rates.

We believe, however, that some loans are not acceptable for conventional companies nor finance companies, and that maybe it will be best to consider another source of available funds for these higher risks.

M. Ripley: Nous voyons cela comme un problème social qui peut être résolu en collaboration avec les compagnies prêteuses importantes et le gouvernement. Il y a des précédents en la matière, avec garanties gouvernementales pour des risques inacceptables. Je pense qu'il s'agit simplement de s'asseoir et d'élaborer un projet de banque de crédit, une sorte d'agence de crédit.

Mr. Clermont: If I understood your answer . . . Si j'ai bien compris votre réponse, il y a toujours des sources disponibles pour de tels prêts. Par conséquent, j'aimerais bien que vous me disiez quelles sont ces organisations. J'en connais certaines. Il y a, par exemple, des disponibilités pour les petites entreprises pour les prêts agricoles et pour quelques autres, mais je ne crois pas qu'il faille les considérer, dans la question que je viens de soulever, comme étant des organisations de dernier ressort.

M. Ripley: Nous sommes en train d'étudier la situation, celle d'un particulier qui pour une raison ou une autre ne peut obtenir de crédit d'un établissement régulier. Il ne peut s'adresser qu'à un usurier. Comment résoudre ce problème? Il est évident qu'il y a des personnes à qui vous ne pouvez faire crédit, quelle que soit la garantie du gouvernement; c'est inacceptable.

Mr. Clermont: In another field, Mr. Chairman, under the paragraph related to the unwarranted rate concept, you say:

. . . we have already explained why we feel the use of such weapons will be unsuccessful and we would now like to explain why . . .

But in the one or two pages before and in the explanations that follow, you still remain in the general field. Could you give us some other explanations? Your submission is very general. I would like you to give us some reason, explain why you say on page 4 of the French text, that such weapons will be unsuccessful.

M. Ripley: Monsieur le président, je vais demander à M. Colin Bennett de répondre à cette question.

[Text]

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): That will have to be your last question, Mr. Clermont,

Mr. Clermont: At page 4, the fourth paragraph, at the centre.

Mr. Colin E. Bennett (President and Chief Executive Officer, Victoria and Grey Trust Company): Right. You are asking why we are opposed to the unwarranted rate?

Mr. Clermont: No, no, that is not what I said. I am citing a statement or reference you make in your brief. I am sorry, I have only the French version. I cannot refer to the English one.

• 1615

Mr. Bennett: Some trust companies have \$200 million and \$300 million in mortgages, some have \$1 billion, some have \$2 billion in mortgages. The collection of mortgage interest and principal is a big operation. Ninety-five per cent of the borrowers are good people and pay their debts on time. Do not cross-examine me, please, on the 95 per cent but there are a few delinquents always, a few trying to beat the system, and these millions of dollars and billions of dollars that the trust companies have are not our money. We borrow the money from the public, so we have to be very prudent and active in collecting interest and principal. We cannot allow arrears to accumulate.

Mr. Clermont: Excuse me, Mr. Chairman, but I do not think that is a reply to my question.

Mr. Bennett: Yes, it is

So a trust company looks at arrears one day to 15 days, 15 days to 30, two months, and you can see that if a man at any time can say the rate is too high, it throws sand into the gears. Now passing on to legal action, we usually take power of sale action because it is cheaper for the borrower. That is in the mortgage. This is after maybe two or three months of default. Power of sale action is taken by notifying the borrower that his property is going to be sold if he does not pay up. Now all he has to do under this section is serve notice that the rate is too high and our power of sale action goes out the window. Similarly if we go to foreclosure action, which is a more expensive and longer procedure. The way the bill is worded, he could suddenly say the rate is too high, what would the master do? In most jurisdictions I have been in, he would have to adjourn it and you would have to call witnesses. It really would clog up the machinery of collecting mortgage monies and it is playing into the hands of the people that want to beat the system, the defaulters, and it is going to cost the other 95 per cent for these provisions.

Mr. Clermont: Thank you, sir. Merci, monsieur le président.

Le président suppléant (M. Philbrook): Merci monsieur Bennett. Merci, monsieur Clermont. Next, Mr. Huntington, you will have ten minutes.

[Interpretation]

Le président suppléant (M. Philbrook): Ce sera votre dernière question, monsieur Clermont.

M. Clermont: A la page 4, quatrième paragraphe, au centre.

M. Colin E. Bennett (président et officier en chef d'administration, Victoria and Grey Trust Company): Très bien. Vous nous demandez pourquoi nous sommes opposés au taux excessif?

M. Clermont: Non, non ce n'est pas ce que j'ai dit. J'ai cité une déclaration que vous faites dans votre mémoire. Excusez-moi, je n'ai que la version française, je ne peux pas vous indiquer la phrase dans le texte anglais.

M. Bennett: Certaines sociétés de fiducie ont 200 et même 300 millions de dollars en hypothèques, certaines en ont \$1 milliard, d'autres \$2 milliards. La perception de l'intérêt sur hypothèques et du principal représente un travail énorme. 95 p. 100 des emprunteurs sont des gens honnêtes qui paient leurs dettes à temps. Ce 95 p. 100 est un chiffre approximatif, mais il y a quelques délinquants comme toujours, quelques-uns qui essaient de contourner le système. Ces millions et même ces milliards de dollars que les sociétés de fiducie ont ne sont pas leur propre argent. Nous empruntons l'argent du public, nous devons donc être prudents et énergiques dans la perception des intérêts et du principal. Nous ne pouvons pas permettre que les arrérages s'accumulent.

M. Clermont: Excusez-moi, monsieur le président, je ne crois pas que ce soit une réponse à ma question.

M. Bennett: Oui monsieur, ça l'est.

Par conséquent, si la société de fiducie attend des arrérages d'une journée à quinze jours, de quinze jours à 30 jours, de deux mois, et que l'emprunteur se met à prétendre que le taux est trop élevé, c'est le grain de sable qui arrête la machine. Parlons maintenant des poursuites juridiques; nous recourons habituellement à la vente, ce qui est moins coûteux pour l'emprunteur et qui est prévu dans le contrat de l'hypothèque. Après deux ou trois mois de défaut, on met la machine en branle en avertissant l'emprunteur que sa propriété sera vendue s'il ne paie pas. Tout ce qu'il a à faire en vertu de cet article, c'est de donner avis que le taux est trop élevé et notre pouvoir de vente passe par la fenêtre. C'est la même chose si nous prenons des mesures de saisie d'une hypothèque qui est une procédure plus coûteuse et plus longue. D'après le libellé du bill, l'emprunteur peut prétendre soudainement que le taux est trop élevé, que fait alors le juge? Dans la plupart des sociétés que j'ai connues, il demandera un ajournement et il faudra appeler des témoins. Mais toute la machine de perception d'hypothèques est arrêtée et son sort est dans les mains des personnes qui veulent contourner le système, ceux qui ne veulent pas payer, ce sont alors les autres 95 p. 100 qui en feront les frais.

M. Clermont: Merci monsieur. Thank you, Mr. Chairman.

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): Thank you Mr. Bennett and Mr. Clermont. Le prochain à prendre la parole est M. Huntington. Vous avez dix minutes.

[Texte]

Mr. Huntington: Mr. Ripley, last night we heard from the life insurance companies, and found out that they had what they considered to be a very standard package of mortgage now that they are in the mortgage field and that the package is very easy to compare interest rates against. They more or less left the impression with me that they, probably second to CMHC, offered the highest quality package available to the mortgage borrower or purchaser. I do not know if you want to dispute that. I had the impression that perhaps the field that you were servicing left you with a greater variety of risk in terms of the quality of borrower than they are facing. Am I right or wrong in that understanding of last night's meeting?

Mr. Ripley: I am not sure just what they mean by higher quality but they primarily are in the new construction area, lending money to builders on new housing. With the trust companies, although they are in the new residential area too, a great deal of their money is in the refinancing of existing housing. That is really the only difference, to the extent that older houses may have some more risks than new houses.

Mr. Huntington: So you are serving a wider, more variable type of market?

Mr. Ripley: That is right.

Mr. Huntington: In mortgage—and compound interest rates have been mentioned here—there are many formulas and it is a rather skilled area of arithmetic. Is there any standardization of interest calculation in your industry, or does it vary from house to house?

• 1620

Mr. Ripley: Usually there is a prime rate quoted and that is pretty general in all the companies. There is some variance, it is not more than a quarter, maybe half a point, depending upon the age of the house, location. For instance, a house in a more rural area on septic tank and well would probably command a higher rate than a house in a serviced subdivision. To that extent there is some variance, but it is really an underwriting situation, underwriting the risk.

Mr. Huntington: Does the quality of rate, speaking from the borrower or the house-owner's point of view now, and the quality of the package vary from house to house within your industry or is that standardizing? If there is a variance, can the cause and reason for the variance be isolated and defined?

Mr. Ripley: I am just not sure if I understand that question.

Mr. Huntington: There is a standardization for mortgages operating in the field of life insurance companies. We heard that last night. I from personal life experience in the community, know that mortgages from trust companies and from other lenders are not necessarily standard. I am trying to find or define how we can get towards a standardized package in which the borrower knows what he is getting for a variance in rate, interest rate. In other words, we are very concerned about

[Interprétation]

M. Huntington: Monsieur Ripley, nous avons entendu hier soir les sociétés d'assurance-vie qui nous ont dit avoir ce qu'elles considéraient être un ensemble d'hypothèques très normalisé maintenant qu'elles sont dans ce domaine des hypothèques et que cet ensemble rend très facile la comparaison des taux d'intérêt concurrentiels. Elles m'ont plus ou moins laissé l'impression qu'après la SCHL, elles offraient probablement un ensemble de la plus haute qualité à l'emprunteur d'hypothèque ou à l'acheteur. Je ne sais pas si vous voulez mettre cette déclaration en doute. J'ai eu l'impression qu'en ce domaine où vous vous spécialisez, vous avez une plus grande variété de risques quant à la qualité de l'emprunteur comparativement aux leurs. Ai-je raison ou tort?

M. Ripley: Je ne sais pas exactement ce qu'elles veulent dire par la plus haute qualité, mais ces sociétés s'occupent surtout du domaine de la nouvelle construction, elles prêtent de l'argent aux constructeurs de nouvelles maisons. Quant aux sociétés de fiducie, même si elles s'occupent également de ce secteur de nouvelles résidences, elles prêtent également beaucoup d'argent pour le refinancement de logements existant. C'est là vraiment la seule différence, dans la mesure où les vieilles maisons présentent peut-être des risques plus grands que les nouvelles.

M. Huntington: Ainsi vous desservez un marché plus étendu et plus varié?

M. Ripley: C'est exact.

M. Huntington: Dans les hypothèques, les taux d'intérêt composé ont été mentionnés; il y a bien des formules qui sont utilisées dans ce domaine assez spécialisé. Est-ce qu'il y a une normalisation dans le calcul des intérêts dans votre industrie, ou est-ce que ce calcul varie d'une maison à l'autre?

M. Ripley: Habituellement, toutes les compagnies donnent un taux préférentiel. Mais cela peut varier, ce n'est pas supérieur à un quart, ou peut-être un demi-point, selon l'âge de la maison, et son emplacement. Ainsi, par exemple, le taux sera plus élevé pour une maison avec fosse septique dans un secteur rural que pour une maison en ville avec terrain desservi par les services municipaux. Dans cette mesure, il y a des différences, mais il s'agit plutôt d'une évaluation du risque.

M. Huntington: Est-ce que la qualité du taux, du point de vue de l'emprunteur ou du propriétaire de la maison, et la qualité des plans varient d'une maison à l'autre dans votre industrie, ou est-ce normalisé? S'il y a des différences, est-ce que la cause et la raison peuvent être isolées et définies?

M. Ripley: Je ne suis pas certain d'avoir bien compris votre question.

M. Huntington: Il y a une normalisation pour les hypothèques dans le domaine de l'assurance-vie. C'est ce que nous avons entendu hier soir. Je sais personnellement que les hypothèques des sociétés de fiducie et des autres prêteurs ne sont pas nécessairement normalisées. J'essaie de définir comment nous pourrions avoir une offre normalisée permettant à l'emprunteur de savoir ce qu'il obtient lorsqu'il y a une différence de taux d'intérêt. Autrement dit, nous aimerions beaucoup que

[Text]

the interest rate being defined to an annual interest rate basis, but the interest rate is only one part of buying a mortgage, the package of words varies, the quality of service varies.

Mr. Ripley: If you are talking about a refinancing house, you are talking about a borrower who is going to shop to see whether he can get a better deal from one institution to another. Is that the question?

Mr. Huntington: Why an 11¼ per cent rate versus an 11¼ or a 12 per cent rate and does the borrower know, who does not read the fine print . . .

Mr. Ripley: But this is a competitive area. He can go and shop from one institution and get a quote that might be, say, 11½ per cent on an older house on a twenty-year amortization on a five-year term. He may get from another institution a lower rate on a fifteen-year amortization on a five-year term.

Mr. Huntington: Would there be other terms within the contract that are plus and minus to the borrower and plus and minus to the lender, or is there a standardization in the mortgage package within your industry? This is what I am getting at.

Mr. Ripley: The mortgage itself is a pretty standard document. The variables are the amortization and the interest rate, and the amortization and interest rate, when you combine those, vary the monthly payment. Usually that is what the man is concerned with.

Mr. Huntington: In placing mortgages, do members of your industry and Association attach conditions of mortgage guarantees or life insurance? Is there an activity that sells these auxiliary services?

Mr. Ripley: I think there are some institutions that offer life insurance, but that is not very common.

Mr. Huntington: It is not common, but there are institutions within trust companies that do that?

Mr. Ripley: Yes.

Mr. Huntington: Do they get payment rebates or refunds on these?

Mr. Ripley: No.

Mr. Huntington: They do not. Do you get into the area of advancing funds or committing funds to the future, and do you charge an interest earning? Does your industry charge an interest earning when you commit funds into the future?

Mr. Ripley: If we are doing block funding to a builder in which we are setting aside three or four million dollars for that program, we may charge him a standby fee to hold those funds.

Mr. Huntington: That is a standby fee. Could you give me some idea as to what that might be in terms of a per annum rate?

Mr. Ripley: If we were holding funds, say, for a twelve-month or an eighteen-month period, we might charge him one per cent to hold those funds, and that would be . . .

[Interpretation]

le taux d'intérêt soit défini sur une base de taux d'intérêt annuel, mais ce taux d'intérêt n'est qu'une partie de l'achat d'une hypothèque, le plan varie, la qualité du service varie.

M. Ripley: S'il s'agit de refinancer une maison, il s'agit d'un emprunteur qui va faire le tour des maisons pour savoir où il obtiendra la meilleure affaire. C'est bien votre question?

M. Huntington: Pourquoi un taux d'intérêt de 11¼ p. 100 et un autre de 11¼ ou de 12. 100; est-ce que l'emprunteur sait ce qu'on lui offre, celui qui ne lit pas les petits caractères, . . .

M. Ripley: C'est de bonne guerre dans un système concurrentiel que d'aller voir une société pour obtenir des taux, disons 11½ p. 100 pour une maison ancienne et un amortissement de 20 ans renouvelable après cinq ans et d'aller ensuite obtenir les taux d'une autre société qui peuvent être moins élevés avec amortissement de 15 ans renouvelable après 5 ans.

M. Huntington: Est-ce qu'il y a d'autres conditions dans le contrat qui sont à l'avantage ou au désavantage de l'emprunteur et du prêteur, ou est-ce qu'il y a une normalisation dans les plans hypothécaires dans votre industrie? C'est à cela que je veux en venir.

M. Ripley: L'hypothèque elle-même représente un document assez normalisé. Les variables sont l'amortissement et le taux d'intérêt, et lorsque vous combinez les deux, le paiement mensuel peut différer. Habituellement, c'est cela qui intéresse l'emprunteur.

M. Huntington: Lorsque vous prêtez des hypothèques, est-ce que les membres de votre industrie et de votre association attachent des conditions de garantie d'hypothèque ou d'assurance-vie? Est-ce que vous avez une section qui vend ces services auxiliaires?

M. Ripley: Je pense qu'il y a des institutions qui offrent l'assurance-vie, mais ce n'est pas très commun.

M. Huntington: Ce n'est pas commun, mais il y a des sociétés fiduciaires qui le font?

M. Ripley: Oui.

M. Huntington: Est-ce qu'ils obtiennent des rabais de paiement ou des remboursements?

M. Ripley: Non.

M. Huntington: Ils n'en obtiennent pas. Est-ce que vous vous occupez des avances de fonds ou des fonds engagés dans l'avenir et est-ce que vous chargez un intérêt lorsque vous engagez des fonds dans l'avenir?

M. Ripley: S'il s'agit d'une capitalisation globale à un entrepreneur où nous mettons de côté 3 ou 4 millions de dollars pour son programme, nous pouvons lui imposer des frais pour la mise de côté de ces fonds.

M. Huntington: Ce sont des frais de mise de côté. Pouvez-vous me donner une idée de ce que cela représente comme taux annuel?

M. Ripley: Si nous retenons des fonds pour une période de douze mois par exemple ou de 18 mois, nous pourrions lui demander un p. 100 pour retenir les fonds, et ce serait . . .

[Texte]

Mr. Huntington: For the period?

Mr. Ripley: For the period. That would be nonreturnable, it would be a holding fee.

Mr. Huntington: So if he did not draw those funds or utilize those funds, he forfeits that?

• 1625

Mr. Ripley: He forfeits that. That is not usually passed on to the home purchaser. That is his cost.

Mr. Huntington: Yes. Now in this bill you protest, as do I, the fact that we seem to have given an overview for the justification of this legislation, that such proposed is going to prevent loan sharking, and we both kind of favour removal of that aspect from this bill and some type of an amendment to the Criminal Code. Has your Association studied the Criminal Code and drafted an amendment that might assist the government and members of the House or this Committee in removing that aspect and attitude towards this bill from it?

Mr. Ripley: We have not studied that aspect of it.

Mr. Huntington: Is it a reasonable request to ask that your legal departments do that?

Mr. Ripley: I would think so.

Mr. Huntington: I notice, as others have, that you are concerned that your rate is getting tied back to a nonchequeing rate and a prime rate. Is there a difference in those rates and could you explain it to me, and is your concern strictly that the banking community would then seem to have a rate-fixing effect on your industry?

Mr. Ripley: Well, our objection to it being tied into that type of rate is that it is not really applicable to our industry. We would like to see it tied into the NHA which is tied into the average or the mean of the five largest trust companies on their five-year certificates.

Mr. Huntington: On your five-year GIC's.

Mr. Ripley: Yes.

Mr. Huntington: And you consider that is a far more applicable base . . .

Mr. Ripley: It is more applicable for us.

Mr. Huntington: That it is fairer to long-term lending than to the rates affecting . . .

Mr. Ripley: Than the demand . . . which can fluctuate very widely.

Mr. Huntington: Some of the companies in your industry have adjusted to a three-year GIC basis and I do not know that too high a percentage of their total back-to-back financing is involved in that, but you mention in your report that you see a massive disruption of capital available as we move from five-year GIC's closer to three years or less.

Mr. Ripley: You have to look at the mix that is in the trust companies. You get most of our money, probably 55 per cent, in five-year certificates. The rest is in the one to four years,

[Interprétation]

M. Huntington: Pour la période?

M. Ripley: Pour la période. Il n'y aurait pas de remboursement, il s'agit de frais de retenue.

M. Huntington: Par conséquent, s'il ne tirait pas d'argent de ces fonds ou s'il n'utilisait pas ces fonds, il perd cette somme?

M. Ripley: Il la perd. Elle n'est pas crédité habituellement à l'acheteur de la maison. C'est un coût du constructeur.

M. Huntington: Oui. Vous vous opposez dans ce bill, comme moi, au fait que nous semblons avoir voulu justifier cette loi en disant qu'elle empêcherait le prêt usuraire, et nous serions tous les deux en faveur de retirer du bill cette impression en faveur d'un certain amendement au code criminel. Votre association a-t-elle étudié le code criminel et rédigé un amendement qui pourrait aider le gouvernement et les députés ou ce comité-ci à retirer du bill cet aspect?

M. Ripley: Nous n'avons pas étudié cet aspect.

M. Huntington: Serait-il raisonnable de demander à votre contentieux de le faire?

M. Ripley: Je le pense.

M. Huntington: J'ai remarqué, comme d'autres, que vous vous inquiétez du fait que votre taux puisse être lié aux taux d'intérêt de compte de chèques et à un taux préférentiel. Y a-t-il une différence dans ces taux, pourriez-vous me l'expliquer, vous inquiétez-vous seulement du fait que les banques auraient comme rôle de fixer les taux pour votre industrie?

M. Ripley: Nous nous opposons à cela car ce genre de taux ne s'applique vraiment pas à votre industrie. Nous aimerions qu'il soit relié à la LNH qui est reliée à son tour à la moyenne ou à la moyenne pondérée des cinq plus importantes sociétés fiduciaires en ce qui a trait aux certificats de cinq ans.

M. Huntington: Pour vos certificats d'investissements garantis de cinq ans.

M. Ripley: Oui.

M. Huntington: Et vous considérez que c'est là une base qui peut plus facilement être applicable . . .

M. Ripley: C'est plus facilement applicable pour nous.

M. Huntington: C'est plus juste pour les prêts à long terme que les taux qui affectent . . .

M. Ripley: Que la demande qui peut varier très largement.

M. Huntington: Certaines de vos sociétés se sont placées sur une base de trois ans pour le certificat d'investissement garanti, et je ne sais pas si le pourcentage de leur financement complémentaire est trop élevé, mais vous mentionnez dans votre rapport que vous prévoyez une baisse de capitaux disponibles lorsque nous passerons des certificats d'investissements garantis de cinq ans à des certificats de trois ans ou moins.

M. Ripley: Vous devez considérer la situation dans les sociétés de fiducie. Nous obtenons en grande partie notre argent, probablement 55 p. 100, des certificats de cinq ans. Le

[Text]

but most of that is in the one and two. So in trying to do a matching some of the companies have now come out with shorter term mortgages: one-, two-, three-year mortgages. Our own company, for instance, is trying to achieve a 30 per cent balance in the short term as opposed to the long term.

Mr. Huntington: But you still need the five-year term mortgage?

Mr. Ripley: We still need the five in order to do our matching.

Mr. Huntington: A supplementary, please. I just want to ask: what is your association's consideration and opinion of the effect this is going to have on the borrower? Does not the borrower, when he starts to get into this size of borrowing, want a longer term for stability? Have you done any market studies on the reaction and the need of the borrower in this respect?

Mr. Ripley: We found when we brought out what we call flex term mortgage, which was brought out early last year, that as the borrower understood it, it became more popular.

Mr. Huntington: Than rising interest rates.

Mr. Ripley: This was on the basis of course that short-term money is usually cheaper than long-term money.

Mr. Huntington: Yes, but we were in a rising interest rate market. What about a falling interest rate market?

Mr. Ripley: Then he might elect to go to the longer term.

Mr. Huntington: Okay.

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): Mr. Colin Bennett would like to comment on that.

Mr. Bennett: Could I speak briefly on your question to Mr. Grafftey too? I am with the Victoria and Grey Trust Company. It is Ontario based and we are known as the country trust company, but we are a major lender. I think Clause 14(2) would be disastrous for us. This is your question about the three-year GIC's.

Mr. Ripley is the president of the Metropolitan Trust Company and he is based in many of the leading cities. But you know our average term of GICs—and we have well over a billion dollars of them—is 4.64 years; that is our average certificate.

We do not do business very much in Toronto and Hamilton and Ottawa; our centres are places like Belleville, Cannington, Cobourg, Kingston, Alliston, Barrie, Collingwood, Kitchener, Hanover and so on; and we have been selling five-year GICs for many, many years, and rather than the 55 per cent that Mr. Ripley mentioned, I would think ours would be over 80 per cent.

[Interpretation]

reste pour des périodes de une à quatre ans, mais surtout de un et deux. Par conséquent, en essayant de faire des appariements, certaines sociétés offrent maintenant des hypothèques à termes plus courts: à un, deux ou trois ans. Notre propre société par exemple essaie de réaliser un équilibre de 30 p. 100 dans les hypothèques à court terme par opposition aux hypothèques à long terme.

M. Huntington: Mais vous avez quand même besoin des hypothèques de cinq ans?

M. Ripley: Oui, pour nos alignements.

M. Huntington: Une question supplémentaire, s'il vous plaît? Je voulais simplement demander quel est, à votre avis, l'effet de cela sur l'emprunteur? Lorsqu'il s'agit des emprunts de cette importance, est-ce que l'emprunteur ne préfère pas d'emprunts à long terme pour plus de stabilité? Avez-vous fait des études de marché sur la réaction et les besoins de l'emprunteur sous ce chapitre?

M. Ripley: Nous nous sommes rendus compte, lorsque nous avons lancé ce que nous appelons les hypothèques à termes flexibles, tôt l'an passé, qu'au fur et à mesure que l'emprunteur comprend, ces emprunts deviennent plus populaires.

M. Huntington: Plus que les taux d'intérêt qui s'accroissent.

M. Ripley: Nous nous fondions sur la prémisse évidemment que l'argent à court terme est habituellement moins cher que l'argent à long terme.

M. Huntington: Oui, mais le marché en est un de taux d'intérêts qui s'accroissent. Que pensez-vous d'un marché où le taux d'intérêt baisserait?

M. Ripley: A ce moment-là, il préférerait peut-être les prêts à long terme.

M. Huntington: Très bien.

Le président suppléant (M. Philbrook): M. Colin Bennett veut ajouter quelque chose.

M. Bennett: Puis-je aussi répondre brièvement à votre question, monsieur Grafftey? Je suis de la *Victoria and Grey Trust Company*. C'est une société établie en Ontario et nous sommes connus comme la société fiduciaire du pays, mais nous sommes un gros prêteur. Je crois que l'article 14 (2) serait désastreux pour nous. Vous avez posé la question concernant les certificats de placements garantis pour trois ans.

M. Ripley est président de la *Metropolitan Trust Company*, société ayant des succursales dans beaucoup de grandes villes. Vous savez toutefois que la durée moyenne de nos certificats de placement garanti—et nous en avons pour plus d'un milliard de dollars—est de 4.64 années; voilà pour notre certificat moyen.

Nous ne faisons pas beaucoup d'affaires à Toronto, à Hamilton et à Ottawa; nos affaires s'effectuent surtout à des endroits tels que Belleville, Cannington, Cobourg, Kingston, Alliston, Barrie, Collingwood, Kitchener, Hanover et ainsi de suite; nous vendons des CPG de cinq ans depuis bien des années et je pense alors que, pour M. Ripley, ce chiffre monte à 55 p. 100, pour nous il serait de plus de 80 p. 100.

[Texte]

If you asked me tomorrow if we could sell half as many three-year GICs, I would be afraid. We have tried to sell three-year GICs and been able to do it in a partial way, but this market for GICs—and it is a big one—is the foundation for our mortgage lending. We lent \$300 million last year and it was on the basis of five-year GICs; and this would be a very disastrous thing for us if Clause 14.2 went through.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, there is a very important point here. If you could just bear with me, I think that the Committee should have the benefit of conversation about this point.

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): With the permission of Mr. Clarke, your colleague, who is the next speaker.

Mr. Huntington: I am sorry.

Mr. Clermont: If you want to ask a few more questions, I would have no objection.

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): But the next speaker is Mr. Clarke. I think you should seek his permission to do this.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I agree.

Mr. Huntington: The point I was making is that we have a company here that has been a pioneer in short-term mortgages—that is, mortgages below the five-year base—and I think we have to keep in mind the fact that they have got about 30 per cent of their portfolio, if I may use that term, in the market. We do not know if the success and market demand they have had would have any continuity if the total mortgage industry portfolio went to that base.

I just wanted to get that point clear in my head.

Mr. Ripley: I think the point, though, that Mr. Bennett raised is that the trust industry is a heterogeneous group of companies and they all operate differently. Our company has a much higher demand deposit ratio than Victoria and Grey, for instance, and so we can put 30 per cent of our mortgages into shorter term and do a better matching than if we did it all in five years.

Mr. Huntington: Matching is all important.

Mr. Ripley: And it is the matching that would be destroyed if Clause 14 went through.

Mr. Huntington: Thank you. I wanted to bring that point out.

Thank you, Mr. Chairman and Mr. Clarke.

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): Thank you, Mr. Huntington. That will be four minutes off your second round.

Mr. Clarke, please.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Thank you, Mr. Chairman.

[Interprétation]

Si vous me demandiez demain de vendre la moitié de ce nombre en CPG de trois ans, j'aurais des craintes. Nous avons essayé de vendre des CPG de trois ans et avons réussi à le faire en partie, mais ce marché de CPG—et c'est un vaste marché—constitue la base de nos prêts hypothécaires. Nous avons prêté 300 millions de dollars l'an dernier en nous basant sur des CPG de 5 ans; il serait donc désastreux pour nous que le paragraphe 14.2 soit adopté.

M. Huntington: Monsieur le président, je trouve cela très important. Si vous pouvez m'accorder quelques instants, je pense que le Comité profiterait de cette conversation.

Le président suppléant (M. Philbrook): Si M. Clarke, votre collègue, le veut bien, lui qui a la parole ensuite, je suis d'accord.

M. Huntington: Veuillez m'excuser.

M. Clermont: Si vous voulez poser quelques questions supplémentaires, je ne m'y oppose pas.

Le président suppléant (M. Philbrook): La parole est ensuite à M. Clarke. Je pense que c'est à lui de vous permettre de poursuivre.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Je veux bien.

M. Huntington: Voilà une compagnie qui a joué un rôle de pionnier quant à l'octroi d'hypothèques à court terme, c'est-à-dire d'hypothèques en-deçà de 5 ans, et je pense que nous devons nous souvenir du fait qu'environ 30 p. 100 de son portefeuille, si on me permet d'utiliser ce terme, est consacré à ce marché. Nous ignorons si le succès et la demande sur le marché qu'elle connaît se poursuivraient si tout le portefeuille de l'industrie des prêts hypothécaires adoptait cette base.

Je voulais simplement éclaircir ce point afin de le mieux comprendre moi-même.

M. Ripley: Je pense toutefois que la question que M. Bennett a soulevée est que l'industrie de la fiducie se compose d'un groupe hétérogène de sociétés qui fonctionnent différemment. Dans notre société, par exemple, le rapport des prêts et des dépôts est beaucoup plus élevé que pour la société *Victoria and Grey*, ce qui nous permet d'investir 30 p. 100 de nos hypothèques à court terme et de réaliser un meilleur appariement que si nous ne le faisons entièrement en cinq ans.

M. Huntington: L'appariement est une chose très importante.

M. Ripley: Et c'est l'appariement que serait affecté si l'article 14 était adopté.

M. Huntington: Merci. Je voulais faire ressortir cela.

Merci, monsieur le président et monsieur Clarke.

Le président suppléant (M. Philbrook): Merci, monsieur Huntington. Cela m'oblige de soustraire quatre minutes de votre deuxième tour.

Monsieur Clarke, s'il vous plaît.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Merci, monsieur le président.

[Text]

Mr. Chairman, I agree with many of the main complaints that the Association has put and I also have the advantage of having had a discussion with Mr. Ripley before, not much more than a couple of months ago, when the bill first came out. I would first like to ask Mr. Ripley if anything has developed in the last couple of months from the studies that he has undoubtedly undertaken that have changed any of the views that he originally had about the bill.

Mr. Ripley: I do not think our views have changed at all, Mr. Clarke. We are a little more hopeful that the bill will be modified.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I wanted to examine the area that Mr. Huntington was questioning on, as well. The life insurance industry indicated that it would not be too difficult for them to adapt to a three-year or five-year lock-in period but I am quite impressed with the apparent matching that your industry does with your deposits.

I guess my question is this. With the vast amount of money that is involved in a trust company, could you not issue five-year certificates and invest the money in mortgages that are subject to repayment in three years, knowing that if you had a substantial run, you could borrow the ballooned amount of money that might be necessary, or the bulge amount that might be necessary, if you had a lot of certificates come due, say, in the fifth year, that you had to pay out while your mortgages did not come due, say, for another year, if we are talking about two three-year cycles. In other words, what I am getting at will there not be a jumble of . . .

Mr. Ripley: But that is not the problem, Mr. Clarke.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Okay, what is the problem then?

Mr. Ripley: If we borrow five-year money at 11 per cent or 10 per cent and loan it out at 11.5 per cent on mortgages for three years, we borrow it on five and at the end of three years the rate has now dropped to 9.5 per cent, we have a contractual arrangement with our depositors to continue paying them 10 per cent where we will have to reinvest that money at a lower rate. So you have to match, or try to match, your deposit liabilities with your assets.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I understand that better now. Thank you. Failing that you would have to give yourself a bigger margin. In other words, you would have to drop the rate on your payments.

Mr. Ripley: That is right. As I pointed out, the way they get around it in the savings and loan associations in the U.S. is to charge every borrower a front end fee of 2 per cent, so if it is prepaid at any time they, in effect, have bought that loan initially at 98 cents on the dollar, so if it is prepaid their interest rate goes up, but the effect of that is more cost to the borrower and the people who do not take advantage of the prepayment subsidizing the people that do.

[Interpretation]

Monsieur le président, je conviens de bien des plaintes que l'Association a formulées et j'ai également l'avantage d'avoir discuté antérieurement avec M. Ripley, il y a à peine deux mois, lors de la parution du projet de loi. J'aimerais d'abord demander à M. Ripley si les études qu'il a certainement entreprises au cours des deux derniers mois l'ont amené à modifier certaines attitudes qu'il avait à l'origine à l'endroit du bill.

M. Ripley: Je ne pense pas que nos attitudes aient changé du tout, monsieur Clarke. Nous avons meilleur espoir que le projet de loi sera modifié.

M. Clarke (Vancouver Quadra): J'aimerais traiter du domaine auquel s'est intéressé M. Huntington. Les sociétés d'assurance-vie ont indiqué qu'elles ne trouveraient pas difficile de s'adapter à une période de trois ou de cinq ans; toutefois je trouve assez impressionnant l'appariement que votre industrie effectue entre les dépôts et les prêts.

Voici donc ma question. Compte tenu des vastes sommes d'argent qui circulent dans une compagnie de fiducie, ne pourriez-vous pas émettre des certificats de cinq ans et placer l'argent dans des hypothèques qui devraient être remboursées en trois ans, sachant que si vous avez besoin de fonds, vous pourriez emprunter le montant supplémentaire d'argent qui serait nécessaire. En effet, beaucoup de certificats arriveraient à échéance lors de la cinquième année, et vous devriez les payer, alors que vos hypothèques ne seraient remboursables qu'au bout d'une autre année, puisqu'il s'agirait de deux périodes de trois ans. Autrement dit, je me demande s'il n'y aura pas un fouillis . . .

M. Ripley: Mais là n'est pas le problème, monsieur Clarke.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Bon, alors quel est le problème?

M. Ripley: Si nous empruntons de l'argent, pour cinq ans, à 11 ou 10 p. 100, et le prêtons à 11.5 p. 100 pour des hypothèques de trois ans, et qu'au bout de trois ans le taux est tombé à 9.5 p. 100, nous sommes engagés auprès de nos déposants à continuer de leur payer 10 p. 100 alors que nous devons réinvestir cet argent à un taux moins élevé. Il faut donc essayer d'équilibrer le passif et l'actif.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Je vous comprends mieux, maintenant. Merci. Faute de cela, vous devriez vous accorder une plus grande marge de jeu. Autrement dit, vous devriez diminuer le taux de vos paiements.

M. Ripley: Parfaitement. Comme je l'ai signalé, il existe une manière de contourner cette difficulté, manière pratiquée par les associations d'épargne et de prêt des États-Unis, celle d'imposer à tout emprunteur des frais de base de 2 p. 100, afin que si des paiements par anticipation sont effectués à un moment donné, la société ait, en fait, acheté ce prêt au prix de 98c. par dollar. Donc, si des paiements anticipés sont versés, le taux d'intérêt augmente. Toutefois, cela ne constitue qu'une augmentation des coûts de l'emprunteur, et les personnes qui ne profitent pas des dispositions de paiement par anticipation subventionnent les personnes qui en profitent.

[Texte]

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): What about the variable rate mortgage that is referred to in the bill? Would that help at all?

Mr. Ripley: We are not very enthusiastic about the variable rate mortgages. We think the short term mortgages will accomplish that purpose, give the borrower the benefit of the lower interest rate.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Speaking about who is able to pay off, I noticed on page 11 of your brief you seem be concerned that the definition of borrower, as stated in Clause 2, includes a closely held corporation, and you do not think the closely held corporation, which could be a very sophisticated borrower, should get the protection that is provided. The way I read Clause 14.(1)(a) of the Act which says:

For the purpose of section 14 and section 15

“borrower” does not include a closely held corporation.

It seems to me that eliminates the objection you have raised because it says that only a natural person would be entitled to pay off after three years.

Mr. Ripley: If that is correct, that would.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): You can see it on page 15 of the bill.

For the purposes of this section and section 15, which are the payoff sections,

(a) the term “borrower” does not include a closely held corporation;

Is that correct?

Mr. Ripley: This is basically a bill for consumers, not corporations.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): My original concern is in the other . . .

Mr. Bennett: That is right.

Mr. Ripley: We are not talking of mortgages here, but consumer loans.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I was concerned that someone who was a sole proprietor who had incorporated a business and maybe his home is in the business, might be denied the rights that are granted to the individual just because he had an incorporated business. Does that situation ever occur?

Mr. Ripley: I suppose that is possible, but it could be dealt with by an amendment that clarified it.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): It strikes me, because of the kind of business the trust companies are in, that you are not likely to be concerned about the unwarranted rate. In other words, you could easily justify your rates because you are, generally speaking, charging less than some other lenders.

[Interprétation]

M. Clarke (Vancouver Quadra): Qu'en est-il du taux variable accordé pour les prêts hypothécaires, aux termes de la loi? Cela serait-il utile?

M. Ripley: Nous ne sommes pas très favorables aux taux variables pour les prêts hypothécaires. Nous pensons que les hypothèques à court terme satisferont ce besoin et donneront à l'emprunteur la possibilité de profiter d'un taux d'intérêt plus faible.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Puisque nous parlons de ceux qui sont capables de rembourser, j'ai noté que dans votre mémoire vous semblez vous préoccuper du fait que la définition d'emprunteur, telle qu'établie à l'article 2, inclut les corporations fermées, et que vous ne pensez pas que les corporations fermées, qui peuvent être des emprunteurs fort raffinés, devraient jouir de la protection qui leur est accordée. L'alinéa 14.(1)a) du projet de loi se lit comme suit:

Pour l'application du présent article et de l'article 15,

a) «emprunteur» ne comprend pas une corporation fermée;

Il me semble que cela élimine l'objection que vous avez soulevée puisqu'il est établi que seule une personne physique aura droit de recevoir des paiements après trois ans.

M. Ripley: Si cela est exact, cela élimine notre objection, en effet.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Cela figure à la page 15 du projet de loi.

Pour l'application du présent article et de l'article 15,

a) «emprunteur» ne comprend pas une corporation fermée;

Est-ce exact?

M. Ripley: Il s'agit essentiellement d'un projet de loi destiné aux consommateurs, non aux sociétés.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Ma préoccupation originale porte sur l'autre . . .

M. Bennett: C'est exact.

M. Ripley: Nous ne parlons pas d'hypothèques ici mais de prêts aux consommateurs.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Je m'inquiétais du fait qu'un propriétaire unique qui se soit constitué en corporation et qui ait inclus sa maison dans sa corporation, se voie refuser les droits accordés à un particulier simplement parce qu'il s'était constitué en corporation. Cette situation arrive-t-elle jamais?

M. Ripley: Je suppose que cela est possible, mais on pourrait régler le problème par un amendement qui éclaircirait la situation.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Je remarque qu'en raison du type d'affaire dont s'occupent les entreprises de fiducie, il est peu probable que vous vous préoccupiez du taux excessif. Autrement dit, vous pourriez facilement justifier vos taux parce qu'en règle générale vous percevez moins d'intérêt que certains autres prêteurs.

[Text]

Mr. Ripley: I think, as Mr. Bennett pointed out, we could justify the rate because it is standard, but if a borrower can unilaterally just stop making payments with the onus being on the lender to establish that it is a rate, we think it is unnecessary, and encourages a certain type of borrower to take advantage of this.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Your action would not really be any different than the action you have to take now if any borrower stopped making payments. It is just like an ordinary foreclosure.

• 1640

Mr. Ripley: Yes, but he might be encouraged to stop making payments, knowing that there is no penalty involved here for frivolous action.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): The other question I would like to ask is about the numbers of individuals involved. For instance, there are millions, I suppose, of people who invest in life insurance and whose money is loaned out by the life insurance companies. How many depositors are we talking about in connection with the trust companies whose money is being loaned out?

I suppose those are statistics that are hidden by the association. You are jealous of each other.

Mr. Ripley: I think we can give you a rough answer.

This is just a rough answer, but about 3,400,000 depositors.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Depositors?

Mr. Ripley: Yes.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Ripley: There would be duplications there.

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): Was that your last question? You still have a minute.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I suppose, because of the rules under the Canada Deposit Insurance Corporation Act, nobody would likely invest more than \$20,000 in any one trust company, otherwise he would lose the protection of that Act.

Mr. Ripley: That is right.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Thank you, Mr. Chairman.

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): Thank you, Mr. Clarke. Mr. Lajoie.

M. Lajoie: Merci, monsieur le président.

Je voudrais souhaiter la bienvenue aux représentants de l'Association des compagnies de fiducie du Canada. J'aimerais profiter de l'occasion pour poser quelques questions à M. André Forest.

A la page 8 de votre mémoire, vous parlez des dispositions relatives aux versements anticipés pour les hypothèques. Vous dites que les compagnies de fiducie et les compagnies de prêts

[Interpretation]

M. Ripley: Comme l'a signalé M. Bennett, je pense que nous pourrions justifier le taux parce qu'il s'agirait d'un taux normal; toutefois, un emprunteur peut, de son propre chef, interrompre soudain ses paiements, l'emprunteur étant obligé d'établir la pertinence du taux, nous trouvons cette mesure inutile, et pensons qu'elle encourage certains emprunteurs à tirer profit de la situation.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Les mesures que vous prendriez ne seraient pas vraiment tellement différentes de celles que vous prenez actuellement si un emprunteur cesse d'effectuer ses paiements. C'est comme une saisie d'hypothèque ordinaire.

M. Ripley: Oui, il pourrait être encourager à cesser de faire ses paiements, sachant qu'il n'y aura aucune pénalité pour une action sans fondement.

M. Clarke (Vancouver Quadra): De combien d'individus s'agit-il? Par exemple, il y a des millions de personnes qui investissent dans l'assurance-vie et dont l'argent est ensuite prêté par les compagnies d'assurance-vie. De combien de déposants dont on prête l'argent s'agit-il dans les compagnies de fiducie?

L'association a certainement des statistiques confidentielles. Vous êtes jaloux l'un de l'autre.

M. Ripley: On ne peut vous donner qu'une réponse générale.

C'est une réponse approximative, mais il s'agirait de 3,400,000 déposants.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Ce sont des déposants?

M. Ripley: Oui.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Merci, monsieur le président.

M. Ripley: Ce chiffre comprend beaucoup de publications.

Le président suppléant (M. Philbrook): Est-ce votre dernière question? Vous avez encore une minute.

M. Clarke (Vancouver Quadra): En effet, en vertu du règlement de la Loi sur la société d'assurance-dépôt du Canada, personne ne peut investir plus de \$20,000 en une seule compagnie de fiducie sans autrement perdre la protection de la Loi.

M. Ripley: C'est juste.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Merci, monsieur le président.

Le président suppléant (M. Philbrook): Merci, monsieur Clarke. Monsieur Lajoie.

Mr. Lajoie: Thank you, Mr. Chairman.

I welcome the delegates of the Trust Companies Association of Canada. I shall take the occasion to ask a few questions of Mr. André Forest.

On page 8 of your brief, you mention certain provisions relating to prepayment on mortgages. You say that it has long been the practice of the majority of trust and loan companies

[Texte]

hypothécaires ont depuis longtemps pour politique de permettre le remboursement anticipé d'hypothèques quand il y a vente en toute bonne foi de la propriété. D'après des discussions précédentes, avec d'autres groupes de prêteurs, il appert que cette pratique est suivie par la majorité des prêteurs hypothécaires et en dépit de cela, plusieurs consommateurs se sont plaints au sujet des circonstances dans lesquelles se sont faits ces remboursements anticipés lorsqu'ils ont eu à vendre leur propriété ou encore pour d'autres raisons.

Pour être plus précis, il semblerait que la principale source d'insatisfaction soit l'imposition de lourdes pénalités sur les versements anticipés, même dans les situations où le taux du marché dépassait le taux du contrat hypothécaire. Permettez-moi de vous poser deux questions à ce sujet. Tout d'abord, quelles sont les pénalités imposées par vos institutions lorsqu'elles acceptent des remboursements anticipés?

M. Forest: Monsieur Lajoie, je pense qu'en ce qui a trait aux pénalités imposées par les institutions prêteuses, les formules peuvent varier d'une société à une autre.

Je pense que l'on peut très bien imposer une pénalité de trois mois comme on peut imposer une pénalité de six mois. Ici, je devine jusqu'à un certain point car je n'ai pas de renseignements précis. Mais, je crois pouvoir affirmer sans craindre de me tromper que de façon générale, dans notre industrie, les pénalités peuvent varier de trois mois à six mois. Nous sommes ici, je pense, pour parler au nom de l'Association. Si je puis parler au nom de la société que je représente, voici un exemple concret.

• 1645

Nous avons une table qui a été préparée et qui tient compte de la différence dans le taux d'intérêt, entre le taux du contrat et le taux courant du marché. Si par exemple un emprunteur a un prêt à 10 ½ p. 100 et que le taux courant du marché est de 12 p. 100—remarquez bien que dans ces cas-là on n'a pas souvent de remboursement—si la différence entre les deux taux est de un et demi p. 100 ou plus, on ne comptera aucune pénalité. Par contre, dans d'autres cas, on tiendra compte de la différence du taux. On est d'avis que la pénalité devrait varier selon la différence dans le taux et selon le terme à courir. Je pense que si la différence entre le taux du contrat et le taux du marché est de un et demi p. 100, la pénalité sera moindre que si elle est seulement d'un demi-point.

M. Lajoie: Voici un cas bien spécifique, justement à la suite d'une plainte présentée à la compagnie Royal Trust. Lorsque le taux d'intérêt par exemple est de 7 p. 100... le plaignant a un taux de 7 p. 100 alors que le taux du marché est de 12 p. 100, et qu'il s'agit... voici une autre question avant celle-là parce que c'est un cas vraiment spécifique.

M. Forest: D'accord.

M. Lajoie: vous dites de trois mois à six mois... A ce moment-là, les trois mois ce serait pourquoi, pour une raison de vente, je suppose?

M. Forest: D'une façon générale dans notre industrie et encore, je me permets de parler au nom de l'industrie, et mes collègues me corrigeront si je fais erreur, mais d'une façon

[Interprétation]

to permit prepayment of a mortgage in the case of a bona fide sale of a mortgage property. In previous discussions with other groups of lenders, it was seen that this practice is followed by the majority of mortgage lenders, yet, in spite of that, many consumers have complained about the circumstances under which these prepayments are made when they must sell their property or for other reasons.

More specifically, it was seen that the principal source of dissatisfaction is the imposition of heavy penalties on prepayments, even in situations where the market rate is higher than the contracted mortgage rate. I have two questions in this regard. First, what are the penalties imposed by your institutions when they accept prepayments?

Mr. Forest: Mr. Lajoie, as to the penalties imposed by lending institutions, the formula will vary from one company to another.

One can just as easily impose a three-month as a six-month penalty. I am only guessing because I have no pertinent facts before me. But I can state without error that, generally, in our industry, the penalties will vary from three to six months. We are here to speak in the name of the association. If I were to speak for my company, I could give you a specific example.

We had a table prepared which illustrates the difference between the interest rate, the contract rate and the current market rate. If, for example, a borrower has a loan at 10½ per cent and the current market rate is 12 per cent,—note that in this case there is often no reimbursement—and the difference between these two rates is 1½ per cent or more, no one will be penalized. On the other hand, in other cases, the difference in rates is taken into account. We believe that the penalty should vary according to the difference between the rates and according to the length of the term. I feel that if the difference between the mortgage rate and the market rate is 1½ per cent, the penalty should be less than that for a difference of only ½ a percentage point.

Mr. Lajoie: Here is a very specific case of a complaint registered at the Royal Trust Company. When the interest rate is, for example, 7 per cent..., the complainant has a rate of 7 per cent while the market is 12 per cent and it... Here is another question before that one, because it is really a very particular case.

Mr. Forest: Fine.

Mr. Lajoie: You say from three to six months... would the three months be in the case of a sale then?

Mr. Forest: Generally speaking, in our industry and, once again, I permit myself to speak for the industry, and my colleagues will correct me if I am mistaken, in a five-year

[Text]

générale, dans un contrat de cinq ans il n'y a pas au départ de clause de paiement par anticipation. D'un autre côté, nous sommes raisonnables et flexibles. Si, par exemple, il s'agit d'un cas de vente où aucun financement ne sera requis, nous serons prêts à accepter le paiement de l'hypothèque. Un autre cas, par exemple, s'il s'agit d'un emprunteur qui désire augmenter son prêt et que pour une raison ou pour une autre nous ne puissions le faire pour toutes sortes de raisons, on est d'avis qu'il est tout simplement raisonnable dans de telles circonstances d'accepter le repaiement de l'hypothèque au complet. Ce sont peut-être les cas les plus courants dans la pratique.

M. Lajoie: Je vais vous présenter un cas où vraiment cela n'a été ni raisonnable ni flexible de la part du Royal Trust de compter six mois de pénalité à un plaignant qui avait un prêt à 7 p. 100 chez vous alors que le taux, je me répète, était à 12 p. 100. Vous lui avez compté six mois de pénalité alors que vous pouviez très bien prêter cet argent-là à 5 p. 100 de plus le lendemain matin. Alors, pourquoi six mois de pénalité?

M. Forest: Monsieur Lajoie, je ne suis malheureusement pas au courant du cas auquel vous faites allusion. Je ne peux pas me prononcer, mais si une telle chose a été faite, cela a été fait par erreur, sans aucun doute, parce que vraiment, vraiment, cela va certainement à l'encontre de notre politique. C'est à l'encontre de notre politique et si vous vous réferez à un cas particulier, si je peux me permettre, j'aimerais en savoir plus long pour étudier cela davantage.

M. Lajoie: De plus je vais vous dire que ce cas-là n'est pas un cas de vente, c'est bel et bien un cas d'expropriation. Et le type en question s'appelle Claude Lajoie, il demeure au Cap-de-la-Madeleine et puis... c'est moi la victime.

M. Forest: Monsieur Lajoie, j'en suis encore plus malheureux...

M. Lajoie: Plus malheureux...

M. Forest: J'en suis encore plus malheureux.

M. Lajoie: Alors, vous m'avez dit que cela pourrait être rectifié. Je compte bien que vous tiendrez parole!

M. Forest: Je pense que je n'ai pas le choix!

M. Lajoie: Je ne suis pas ici pour défendre mon cas mais je pense que je ne suis pas la seule victime de ce genre de choses-là. Vous dites que vous êtes raisonnables mais vous ne l'êtes vraiment pas.

M. Forest: Je pense que votre collègue... Je n'ai pas dit que cela pourrait être rectifié, j'ai simplement dit: examiné.

M. Lajoie: Ouais...

M. Forest: Oui.

M. Lajoie: Pour plusieurs raisons en tout cas.

M. Forest: Oui... Je suis très heureux que vous le signaliez. J'en suis bien surpris. Et je vais examiner ce cas-là.

M. Lajoie:... Je me répète là: Claude Lajoie, 76, rue de l'Armée, Cap-de-la-Madeleine. Et de plus j'ai été avisé à peu près un an avant. Alors, vous avez toutes les chances du monde... cela veut dire que vous profitez vraiment dans ce cas-là.

[Interpretation]

agreement there is no anticipated payment clause. On the other hand, we are reasonable and flexible. For example, in the case of a sale where no financing is required, we are ready to accept the payment of the mortgage. Another example; if a borrower wishes to increase his loan and we, for one reason or another, are unable to accommodate him, we believe that it is only reasonable under such circumstances to accept complete repayment of the mortgage. In practice, these are perhaps the most frequent cases.

Mr. Lajoie: I will give you an example where the Royal Trust was neither reasonable nor flexible; a complainant with a loan from you at 7 per cent while the interest rate, and I repeat, was 12 per cent, was fined six months. You penalized him six months when you could very easily have lent this money at 5 per cent more the following day. So, why six months penalty?

Mr. Forest: Mr. Lajoie, I am unfortunately not aware of the case to which you are referring. I am unable to make a statement, but if this type of thing was done, it was undoubtedly in error, because, really, it is in absolute violation of our policy. It is not our policy and if you are referring to a particular case, if you will permit, I should like to have more detail so I may examine the case further.

Mr. Lajoie: I will add that this case does not concern a sale, but rather an expropriation. The fellow involved is called Claude Lajoie, he lives in Cap-de-la-Madeleine and, well, ..., I am the victim.

Mr. Forest: Mr. Lajoie, I am doubly embarrassed...

Mr. Lajoie: Doubly embarrassed...

Mr. Forest: I am even more embarrassed by the whole affair.

Mr. Lajoie: So, you told me this could be rectified. I am counting on you to keep your word!

Mr. Forest: I do not believe I have any choice!

Mr. Lajoie: I am not here to defend my case, but I think that I am not the only victim of this type of misfortune. You say you are reasonable, but, in fact, you are not.

Mr. Forest: I believe your colleague... I did not say the issue be rectified, I merely said «studied».

Mr. Lajoie: Oh yes...

Mr. Forest: Yes.

Mr. Lajoie: For several reasons, in any case.

Mr. Forest: Yes... I am very happy you brought it up. I am very surprised. And I will study the case.

Mr. Lajoie:... I repeat, my name is Claude Lajoie, rue de l'Armée, Cap-de-la-Madeleine. In addition, I was advised a year in advance. So, you have every opportunity in the world... this means you can really benefit from this case.

[Texte]

M. Forest: Monsieur Lajoie, nous serons très heureux d'examiner la situation.

• 1650

M. Lajoie: Votre association estime-t-elle qu'il serait raisonnable d'incorporer à ce projet de loi des dispositions qui auraient pour but de limiter en pratique les remboursements anticipés aux seuls cas où il y a vente de propriété; croit-elle également que ces dispositions devraient être telles que les pénalités imposables soient restreintes de façon à ne refléter que les coûts de réinvestissement du prêteur, ses pertes d'intérêt éventuelles ou encore selon le cas, les possibilités qu'il a de réinvestir à un taux plus élevé, tout dépendant de la relation entre le taux du marché et le taux du contrat?

M. Forest: Monsieur Lajoie, si j'ai bien compris votre question, vous nous demandez si nous serions satisfaits si on incorporait au projet de loi un article selon lequel les prêteurs accepteraient le repaiement de l'hypothèque dans les cas de vente seulement.

M. Lajoie: Oui.

M. Forest: Notre président voudra peut-être ajouter des commentaires, mais je crois que je vais me contenter de répondre non. Le danger, c'est qu'il peut y avoir vente mais qu'il peut aussi y avoir vente et refinancement la même journée ou le lendemain à des taux plus avantageux. Notre président aurait peut-être des commentaires à ajouter, mais pour ma part, je crois que s'il y a tout simplement vente, cela ne serait pas suffisant. Si on peut prouver que c'est une vente au comptant, je pense qu'alors nous serions prêts à être plus flexible. Notre président voudrait peut-être ajouter des commentaires.

Mr. Ripley: I agree. I think that these things have to be done on a case basis. I think there are many, many reasons for accepting prepayment without penalty, such as a bona fide cash sale. I think Mr. Potter might make a comment on this.

Mr. Potter: As far as complaints are concerned, Mr. Lajoie, the trust industry has over \$18 billion out in mortgages, and I know that when I talked to the Consumer Affairs people—and I think Mr. Mann was one of them—some months ago, I said, "When you had Box 99 in Ottawa, how many complaints did you get on the industry and mortgage?" And they admitted they had had two complaints within a year. We have talked to the federal superintendent and the Ontario superintendent of complaints, who said that it was so minimal that it was probably one or two in an entire year on mortgages and our industry. When you are putting thousands of mortgages out and you have over \$18 billion and three different departments can come up with maybe four or five complaints, then I do not think it is a very large percentage. But I agree that you might have an individual on a case basis; you will always get that whether you are selling apples or lending on a home, but when you get the background from both sides I am sure it can be resolved. But basically, in our industry, similar to the banks

[Interprétation]

Mr. Forest: Mr. Lajoie, we will be very happy to examine the situation.

Mr. Lajoie: Does your association believe it would be reasonable to include in this bill provisions designed to limit advance reimbursements solely to cases of sale of property? Does it also believe that these provisions should be such that taxable fines be restricted so as not to show the lender's reinvestment costs, his possible loss of interest or, depending on the case, his possibility of reinvesting at a higher rate, all depending on the relation between the market rate and the mortgage rate?

Mr. Forest: Mr. Lajoie, if I understood your question; you are asking us whether we would be happy with the inclusion in the bill of an article under which lenders would accept repayment of mortgages only in the case of sale.

Mr. Lajoie: Yes.

Mr. Forest: Our President might have some remarks to add, but I believe that I can safely answer no. The danger is that there may be a sale but there may also be a sale with refinancing the same day or the following day at a more profitable rate. Perhaps our President has some comments to add, but for my part, I believe that in the case of purely a sale, it would not be sufficient. If it can be proved that it is a cash sale, then I think we would be ready to be more flexible. The president may have something to add.

M. Ripley: Je suis d'accord. Je crois qu'il faut examiner chaque cas en particulier. Il existe beaucoup de raisons pour accepter le paiement par anticipation sans compter de pénalité, comme, par exemple, dans le cas d'une vente au comptant de bonne foi. M. Potter aurait peut-être une remarque à faire à ce sujet.

M. Potter: En ce qui concerne les plaintes, monsieur Lajoie, l'industrie des fiduciaires a consenti plus de 18 milliards de dollars en prêts hypothécaires; lorsque j'ai parlé, il y a quelques mois, aux agents du ministère de la Consommation, et je crois que M. Mann y était, je leur ai demandé combien de plaintes ils avaient reçues au sujet de l'industrie et des prêts hypothécaires à la case postale 99 à Ottawa? Ils ont admis qu'ils n'avaient reçu que 2 plaintes au cours d'un an. Nous avons parlé au surintendant fédéral et au surintendant des plaintes en Ontario qui a dit que la quantité était très négligeable et qu'il avait reçu seulement une ou deux plaintes des prêts hypothécaires et de notre industrie au cours de l'année. Étant donné que l'on consent des milliers de prêts hypothécaires d'une valeur de 18 milliards de dollars et que trois ministères distincts n'ont reçu que 4 ou 5 plaintes, je ne dirais pas que c'est un très gros pourcentage. J'admets qu'il existe des cas en particulier; vous allez tomber sur ces cas, peu importe que vous vendiez des pommes ou que vous consentiez un prêt pour

[Text]

and life insurance, I think there are minimal complaints, particularly in the mortgage lending field.

M. Lajoie: Au dernier paragraphe de la page 9 et au début de la page 10, vous spéculez sur les raisons qui pourraient avoir motivé l'inclusion de dispositions relatives aux paiements anticipés dans ce projet de loi et vous faites allusion aux frais imposés par les sociétés de fiducie et les sociétés de prêt hypothécaire pour le renouvellement des prêts à terme fixe de 5 ans. Pouvez-vous éclairer le comité sur cette question en détaillant quelque peu ce que sont ces coûts, non seulement ceux qui sont payables directement au prêteur mais aussi ceux qui pourraient être directement imposés à l'emprunteur du seul fait qu'il doit renouveler son contrat hypothécaire? De plus, de quoi parlez-vous exactement quelques lignes plus bas quand vous dites que vous seriez heureux de discuter de ces questions avec les auteurs de ce projet de loi? Êtes-vous en mesure de fournir des précisions au comité sur des solutions que vous pourriez avoir à l'esprit et qui pourraient contribuer à améliorer le sort des emprunteurs en ce qui a trait aux coûts de renouvellement?

M. Forest: En ce qui concerne les frais de renouvellement, monsieur Lajoie, je pense que comme nous le mentionnons dans notre mémoire, ces frais sont vraiment très minimes. Encore une fois, d'autres membres de notre délégation auront peut-être des commentaires, mais je pense que les frais sont très minimes. De façon générale, ces frais sont peut-être de l'ordre de \$30 à \$100. Nous pensons que ce sont des frais minimes pour le renouvellement d'un prêt. Naturellement, comme nous l'avons expliqué, en tant que société de fiducie, nous représentons plusieurs sources de fonds, plusieurs investisseurs différents. Au moment du renouvellement d'un prêt, nous réexaminons la situation dans l'ensemble; nous nous donnons la peine de faire une nouvelle inspection de la propriété, de revoir notre dossier, de revoir le crédit. Enfin, nous estimons que, dans les circonstances, ce sont des frais tout à fait raisonnables.

• 1655

M. Lajoie: Merci, monsieur le président.

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): Gentlemen, that seems to be the end of the first round of questions. I only have Mr. Huntington, so far, for the second round and Mr. Clermont. May I suggest that with a vote hanging over our heads we try to reduce this to five minutes per person, and then we may be able to keep it down to 10 minutes.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman. In the placement of mortgage loans, do you have need or recourse to having those mortgages guaranteed?

Mr. Ripley: Under the Loan and Trust Companies Act, the institution can lend up to a 75-per cent ratio of loan to value without any guarantee. If the ratio is above the 75 per cent, it has to be insured under private insurance, or under NHA.

[Interpretation]

acheter une maison. Néanmoins, après avoir reçu les détails des deux côtés, je suis certain que l'on peut trouver une solution au problème. Dans notre industrie, comme, d'ailleurs, dans les banques et les sociétés d'assurance-vie, il y aura toujours des plaintes et, en particulier, dans le domaine des prêts hypothécaires.

Mr. Lajoie: In the last paragraph on page 9 and at the top of page 10, you speculate on the reasons that may have existed for the inclusion of provisions relating to prepayments in this bill and you refer to the fees charged by trust and mortgage companies for the renewal of five-year, fixed term loans. Could you enlighten the Committee on this question by elaborating somewhat on the costs, not only those directly payable to the lender, but also those of the borrower, which are involved in the renewal of his mortgage contract? Also, to what exactly are you referring a few lines later when you say that you would be happy to discuss the matter with the authors of the bill? Could you be more precise about any solutions you foresee and which would contribute to improving the borrower's situation concerning renewal costs.

Mr. Forest: As far as renewal costs are concerned, Mr. Lajoie, I believe as mentioned in our brief, that these are minimal charges. Once again, other members of our delegation may have other comments to make, but I feel that the charges are really negligible. Generally speaking, they may be in the order of \$30 to \$100. We feel that this is a small charge for the renewal of a loan. Naturally, as we have explained, as a trust company we represent several sources, several different investors. When a loan is being renewed, we re-examine this situation globally. We have to inspect again the property, we re-examine our file, we review the credit. We believe, in these circumstances, that these charges are very reasonable.

Mr. Lajoie: Thank you, Mr. Chairman.

Le président suppléant (M. Philbrook): Messieurs, ce semble être la fin du premier tour de questions. Je n'ai que le nom de M. Huntington jusqu'à maintenant pour le second tour, et celui de M. Clermont. Étant donné qu'il y aura peut-être un vote, nous pouvons peut-être nous limiter à 5 minutes par personne afin de terminer dans 10 minutes.

M. Huntington: Merci monsieur le président. Au sujet des prêts hypothécaires, est-ce qu'il faut que ces hypothèques soient garanties?

M. Ripley: En vertu de la Loi sur les compagnies de prêt et les compagnies fiduciaires, l'établissement peut prêter jusqu'à 75 p. 100 du prêt sans aucune garantie. Au-delà, le prêt doit être assuré par une assurance privée ou en vertu de la LNH.

[Texte]

Mr. Huntington: Are most of the mortgages you place within the 75-per cent range?

Mr. Ripley: Are you talking of the industry?

Mr. Huntington: Yes.

Mr. Ripley: Within the industry I would think, as a whole, most of them would be under the 75 per cent.

Mr. Huntington: So, any placement over 75 per cent would have a guarantee policy attached to it.

Mr. Ripley: That is right.

Mr. Huntington: In the event that that mortgage is prepaid before the end of the its term, is there a rebate on the guaranteed premium?

Mr. Ripley: I do not think there is. Do you know Al?

Mr. Alan Purdy (Group Vice-President, Real Estate and Mortgages, The Royal Trust Company): No, I cannot be positive.

Mr. Huntington: You are saying that there is no rebate on any guaranteed insurance premium?

Mr. Ripley: Yes.

Mr. Huntington: That remains with the insurer for the full term originally contracted.

Mr. Ripley: Right.

Mr. Huntington: Thank you. We mentioned in this discussion today an alternative, and we must search for an alternative to remove loan sharks from the market-place. I got absolutely horrified at the suggestion that the government get into guaranteeing loans. We just had a whole rash of loans in the millions of dollars, where the government has guaranteed loans to chartered banks for various activities within the Canadian community and these loans have gone flat; departments of government are paying out millions of dollars on loan guarantees. So, unless we had some form of leverage in the creation of an association with a government guarantee on very high risk loans, we would have to be more humane than broken arms and broken legs, but would it be hard labour? We do not want to start a new debtors' prison. What are we getting into here when we start asking the government to guarantee this class of high-risk loan? Do you have an alternative to the fact that we are going to need an annual vote in our budget and estimates to cover this? And I can see that escalating in the future.

Mr. Ripley: I think a great deal of research has to go into this, because I do not know what size of market that is and what all the ramifications are. I think a great deal of study would have to be made of this before you could come up with any definitive answers to it.

Mr. Huntington: I am suggesting, requesting your industry's and association's help in starting to apply our minds to the alternative of the loan shark. There are many people who are in borrowing situations, perhaps, where they cannot come to a legal agency. I would hope that this agency of last resort would

[Interprétation]

M. Huntington: Est-ce que la plupart de vos hypothèques se trouvent dans cette gamme de 75 p. 100?

M. Ripley: Parlez-vous de l'industrie dans son ensemble?

M. Huntington: Oui.

M. Ripley: Dans l'industrie, en général, la plupart des prêts hypothécaires se situent en deçà de 75 p. 100.

M. Huntington: Ainsi, tout prêt qui dépasse 75 p. 100 de la valeur doit être garanti par une police d'assurance.

M. Ripley: C'est exact.

M. Huntington: Si l'hypothèque est payée d'avance, avant la fin de l'échéance, est-ce qu'il y a rabais sur la prime garantie?

M. Ripley: Je ne crois pas. Le savez-vous Al?

M. Alan Purdy (Vice-président de groupe, immobilier et hypothèques, la Compagnie Royal Trust): Non— je ne sais pas de façon précise.

M. Huntington: Vous dites qu'il n'y a pas de rabais sur les primes d'assurance?

M. Ripley: Oui.

M. Huntington: C'est l'assureur qui garde cette somme pour toute la période qui avait été prévue au départ?

M. Ripley: C'est cela.

M. Huntington: Merci. Nous avons mentionné aujourd'hui une solution de rechange, qu'il fallait trouver une autre solution pour retirer les usuriers du marché. Je suis tout à fait horrifié de cette suggestion que le gouvernement pourrait s'occuper de garantir les prêts. Nous avons eu toute une série de prêts, qui se chiffrent dans les millions de dollars, où le gouvernement a garanti des prêts consentis à des banques à charte pour diverses activités au sein de la collectivité canadienne et ces prêts sont des échecs. Des ministères versent des millions de dollars en garanties de prêts. Par conséquent, à moins de trouver une autre façon de faire pour créer une association portant la garantie du gouvernement pour des prêts à risques très élevés, il nous faudra être plus humains que ceux qui brisent des bras et des jambes, mais va-t-il falloir recourir aux travaux forcés? Nous ne voulons pas mettre sur pied une nouvelle prison pour les créanciers. Dans quoi nous engageons-nous lorsque nous demandons au gouvernement de garantir ces prêts à risques très élevés? Avez-vous quelque chose d'autre à suggérer plutôt qu'un crédit annuel dans notre budget? Je vois que ce crédit pourrait bien connaître des augmentations dans l'avenir.

M. Ripley: Je pense qu'il faudra beaucoup de recherche, car je ne sais pas quelle est l'importance du marché et quelles sont les ramifications. Il faudrait que ce soit étudié en profondeur avant qu'on n'ait des réponses plus définitives.

M. Huntington: J'aimerais proposer que l'on demande à votre industrie, à votre association, son aide afin de trouver une solution de rechange à ces prêts usuraires. Beaucoup de personnes se trouvent dans cette situation où elles doivent emprunter mais ne peuvent s'adresser à des organisations

[Text]

be legal. You have offered a rather simplistic situation and I am searching for a simplistic answer.

Mr. Ripley: It may not be so serious. There may be a lot of people who feel into the clutches of loan sharks who do not need to be there, because they are not aware of the credit facilities available to them. There are credit counselling service in the Province of Ontario, and maybe there should be more education of people . . .

Mr. Huntington: They should expand that.

Mr. Ripley: . . . credit counselling.

• 1700

Mr. Huntington: Let us do our homework before we come and ask the government to guarantee loans. I would think . . .

Mr. Ripley: I would agree with that.

Mr. Potter: Yes, I agree that there would have to be homework. These would be very small, perhaps only emergency loans, but I think again probably education takes more advantage of the consumer counselling services and so forth. As you know, they have tried this down in the U.S. and it has not been entirely successful.

Mr. Huntington: Am I up?

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): Believe it or not.

Mr. Huntington: Time does fly, does it not?

Mr. Bennett: Mr. Chairman, I would just like to say something to Mr. Huntington and Mr. Clarke. I do not know whether we have got the story of matching over to you. Matching is really basic with our industry, and that is what I was trying to tell you on the three year prepayment. For instance, the mortgage rate in the last five months has dropped 1.5 points, and if we had had a mortgage paid off we would have that high-priced money on our hands that may go down another point.

You figure out \$1 billion and Las Vegas looks like a minor league compared to what we would be into if you tamper with our matching. Remember the tampering is not only under Clause 14(2), but the bill talks about any mortgage over 12 months up to three years, that you can pay it off any time. Please think a great deal before you tamper with the foundation of our mortgage lending.

Mr. Huntington: I agree with you, sir.

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): All right. Thank you, Mr. Huntington. Mr. Clermont.

M. Clermont: Merci, monsieur le président. Je me réfère à la page 13, secteur frais de crédit, deuxième paragraphe et je cite:

Dans le contexte des frais hypothécaires, il n'est pas clairement précisé, par exemple, quel serait le statut, aux

[Interpretation]

légales. J'espère que cette organisation de dernier ressort sera légale. Vous soulignez une situation plutôt simpliste et je cherche une réponse simpliste.

M. Ripley: Ce n'était pas tellement sérieux. Il peut y avoir bien des personnes qui tombent dans les mains des usuriers qui n'auraient pas besoin d'y être car elles ne connaissent pas les services de crédit qui sont disponibles. Il y a des services de conseillers en crédit en Ontario et nous devrions peut-être mieux renseigner la population.

M. Huntington: Et étendre ces services.

M. Ripley: D'accord.

M. Huntington: On devrait bien étudier la question avant de demander au gouvernement de garantir des prêts. Je crois . . .

M. Ripley: Je suis bien d'accord.

M. Potter: Oui, il faudrait étudier la question. Il s'agirait seulement de petits prêts, d'urgence plus ou moins, mais il faudrait mettre l'accent sur les services qu'offrent les conseillers à la consommation. Vous savez sans doute qu'on a tenté l'expérience aux États-Unis sans grand succès.

M. Huntington: C'est déjà fini?

Le président suppléant (M. Philbrook): Croyez-le ou non.

M. Huntington: Le temps passe vite, n'est-ce pas?

M. Bennett: Monsieur le président, je voudrais faire une mise au point pour M. Huntington et M. Clarke. Je ne sais pas si on a très bien expliqué cette question des ordres couplés d'achat et de vente. Cette pratique est à la base même de notre industrie, et c'est ce que je cherchais à vous faire comprendre au sujet des versements anticipés dans le cas de contrats de trois ans. Par exemple, le taux d'intérêt sur les hypothèques depuis cinq mois est tombé de 1.5 points au pourcentage, et dans le cas où une hypothèque aurait été payée par versement anticipé, nous serions restés avec cet argent rapportant un intérêt élevé qui aurait pu descendre d'un autre point.

Il pourrait s'agir d'un milliard de dollars, et Las Vegas semble une petite entreprise comparé à ce qui pourrait nous arriver si vous dérangiez notre pratique d'ordres couplés. Il faut se rappeler aussi que l'article 14(2) n'est pas le seul à nous nuire, mais le projet de loi touche toutes les autres hypothèques de 12 mois à 3 ans qui pourraient être payées complètement à n'importe quel moment. Je vous prie de penser longuement avant de miner la base même de notre système de prêts hypothécaires.

M. Huntington: Je suis d'accord avec vous, monsieur.

Le président suppléant (M. Philbrook): Très bien. Merci, monsieur Huntington. Monsieur Clermont.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman. I refer to page 13, the section on Credit charges, in the second paragraph where it is said that:

in the context of mortgage loans, we are, for example, not clear what would be the status under the definition of refundable and nonrefundable stand-by fees.

[Texte]

termes de la définition, des honoraires confirmés remboursables et non remboursables.

Voici ma question. Premièrement quels frais et honoraires entendez-vous par là? Deuxièmement: quelle politique et selon quelles modalités les membres de l'Association suivent-ils présentement dans ce secteur ou en cette matière?

M. Forest: Je pense que, d'une façon générale, nous pouvons parler dans notre industrie de deux types de frais. Je pense que nous avons le dépôt remboursable en autant qu'il n'y ait pas un défaut. Et pour vous donner un exemple concret...

Une voix: Oui.

M. Forest: Si je consens un prêt de \$50,000, j'exigerai dans certains cas un dépôt de 1 p. 100 ou de 2 p. 100 du montant du prêt, lequel dépôt sera remboursé au moment de l'avance des fonds.

M. Clermont: Et ce 1 p. 100 additionnel que vous demanderiez, est-il très bien expliqué à l'emprunteur?

M. Forest: C'est absolument très clair dans la lettre d'engagement. Il est explicitement mentionné que ce dépôt sera remboursable lors de la vente des fonds.

Maintenant, je devrais mentionner ici que ceci ne s'applique pas d'une certaine façon dans le cas d'un prêt à un individu. C'est plutôt le genre de dépôt qui est exigé dans le cas de prêts à des contracteurs. Le dépôt de 1 ou de 2 p. 100 est tout simplement une garantie que la transaction s'exécutera. Alors, si la transaction s'exécute, le dépôt est remboursé. Dans les cas où la transaction ne s'exécuterait pas et où les fonds ne seraient pas avancés, eh bien naturellement, il va sans dire que selon les termes de notre engagement, ce dépôt pourrait être confisqué. C'est une forme de dépôt.

L'autre forme de dépôt qui n'est pas remboursable, je pense que notre président, M. Ripley, l'a expliquée quand il parlait de ce que nous appelons le... , je ne sais pas l'expression française, le *block financing*. Alors, nous réservons des sommes d'argent pour un prêteur et que pour un contracteur en vue de construire des maisons, pour une période d'un an. Ce contracteur utilisera les fonds au fur et à mesure qu'il construit ses maisons. Ce que nous faisons c'est que nous réservons alors un crédit de 2 millions de dollars et il y a alors un *stand by fee* qui s'applique. Et ce *stand by fee*, d'une façon générale, ne sera pas remboursable.

• 1705

Le président suppléant (M. Philbrook): Monsieur Ripley, est-ce que vous avez un commentaire?

M. Clermont: Comme nous sommes limités à cinq minutes au deuxième tour... , je me réfère à la page 18, version française et au secteur: Date de prise d'effet du renouvellement d'un prêt hypothécaire. Et vous nous donnez comme exemple un cas hypothétique: Une société pourrait se servir d'un homme de paille dans le but de bénéficier d'un remboursement anticipé.

M. Forest: D'accord.

M. Clermont: J'ai bien dit «hypothétique».

[Interprétation]

And my question is, firstly, what credit charges are you talking about? Secondly, what policies and what procedures are practised by members of the Association at the moment in this sector?

Mr. Forest: Generally, in our industry, we are concerned with two types of charges. There is the refundable fee, as long as there is no default, and to give you a specific example...

An hon. Member: Yes.

Mr. Forest: On a loan of \$50,000, a deposit of 1 or 2 per cent of the capital loaned is required, which will be refunded at the moment when the funds are advanced.

Mr. Clermont: And do you explain clearly to the lender this extra 1 per cent fee which you ask?

Mr. Forest: It is explained very clearly in the letter of commitment that this deposit will be refunded at the time of the sale of the funds.

Now, I should explain also that this does not apply in the same way in the case of a loan to an individual. It is the type of deposit which is required on loans to contractors. The deposit of 1 or 2 per cent is simply a guarantee that the transaction will be closed. Then, in such a case, the deposit is refunded. In cases where the transaction is not closed, or where the funds are not provided, well, naturally, under the terms of our commitment, the deposit is forfeited. It is a type of deposit.

I think that our President, Mr. Ripley, explained the other type of nonrefundable fee when he spoke of what we call block financing. In that case, we reserve certain funds for a lender or for a contractor who is building a development for a period of one year. The contractor can use these funds as he builds his houses. We are, in fact, reserving say a credit of \$2 million for which there will be a standby fee applied. Generally, this standby fee is not refundable.

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): Mr. Ripley, do you have any comments?

Mr. Clermont: Since we only have five minutes on the second round, I will refer now to page 17 under the heading «Effective date of renewal of a mortgage transaction». You give a hypothetical case as example. A company could use a front man in order to take advantage of a prepayment.

Mr. Forest: Agreed.

Mr. Clermont: I said clearly hypothetical situation.

[Text]

M. Forest: D'accord.

M. Clermont: Ce cas nous a été soumis à des réunions précédentes de ce Comité par d'autres témoins. Serait-il possible pour les membres de votre association d'éviter une telle chose si vous aviez un article dans votre contrat restreignant cette possibilité de transfert, ou dans un autre article vous demanderiez à cette société avant de faire un tel transfert, de recevoir votre approbation?

M. Forest: Je pense que cela soulève peut-être, à mon sens, un point légal. Il arrive que, la clause que vous suggérez, nous nous en servions à l'occasion lorsque nous faisons un prêt à une société, par exemple, et que nous considérons que notre garantie, (d'ailleurs c'est dans tous les cas comme cela), que notre garantie n'est pas seulement l'immeuble, mais disons que la société à un crédit particulièrement fort et que nous voulons nous assurer que nous conserverons le crédit de cette société. Alors, ce que nous faisons c'est que nous allons inclure une clause dans l'acte de prêt selon laquelle si la propriété est vendue, nous nous réserverons le droit d'accepter de continuer notre prêt avec le nouvel acquéreur.

Je ne suis pas certain que cela résoudrait le problème s'il y avait une telle clause et que le nouvel acquéreur s'avère être un individu. Est-ce que du point de vue légal, et je ne le sais pas, je ne suis pas avocat, on peut vraiment restreindre la vente de la propriété?

M. Clermont: Je suis dans la même position que vous, je ne suis pas avocat, aussi je ne peux pas faire de commentaire, mais présentement, dans certains cas, vous employez un tel article?

M. Forest: Oui.

M. Clermont: Merci, monsieur le président.

Le président suppléant (M. Philbrook): C'est votre dernière question. Third round. Mr. Huntington, please.

Mr. Huntington: I might be out of order on this, Mr. Chairman, but we did mention forced selling of mortgages, forced selling of properties against which there were mortgages in trouble. I notice there is a tendency for the trust companies to get more and more into the real estate industry and when they force sell, do they use their own real estate or associated real estate organizations? Out in British Columbia, recently, I came across a case where a trust company did not have to listen to beneficiaries of a will. When it is the trustee or co-trustee of a will, they can do what they like with real estate that is part and parcel of a will. In other words, they can sell it through their own organization, they can mortgage the sale through their own organization. Is this a practice that is national in the industry or is that provincial?

Mr. Ripley: I would not think that is a general practice—the old axiom that you cannot benefit from a trust. We are not in

[Interpretation]

Mr. Forest: Agreed.

Mr. Clermont: Such a case was brought before us at other hearings of this Committee by other witnesses. Would it be possible for members of your association to avoid such a case if you had a clause in your contract limiting the possibility of transfer, or in another clause, you required approval by your association before such a company could make such a transfer?

Mr. Forest: I think that you raise here a legal point. It happens that we use the clause you have suggested at times when we are making a loan to a company for example and that we consider that our guarantee,—this occurs in every case—that the collateral is constituted not only of the building, but if the company has a particularly good credit with us and we want to assure that we will be able to maintain this credit. In such a case, we will include a clause in the loan agreement whereby if the property is sold, we reserve the right to accept or not to continue our loan with the new owner.

I do not know if such a clause would solve the problem if the new owner were an individual. Legally, and I do not know, I am not a lawyer, is it possible to restrict the sale of property?

Mr. Clermont: I am in the same position. I am not a lawyer, so I cannot comment, but are you presently, in certain cases, including such a clause?

Mr. Forest: Yes.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman.

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): It was your last question. Nous passons au troisième tour. Monsieur Huntington.

M. Huntington: Mon point n'est peut-être pas à propos, monsieur le président, mais nous avons mentionné la vente par le prêteur d'hypothèques, de propriétés, lorsque les hypothèques étaient en défaut. Je remarque une tendance pour les compagnies de fiducie de s'ingérer de plus en plus dans l'industrie immobilière, et je voudrais savoir lorsqu'elles vendent dans un tel cas si elles emploient leurs propres compagnies immobilières ou d'autres qui leur sont associées? Récemment, en Colombie-Britannique, j'ai eu connaissance d'un cas où une compagnie de fiducie n'était pas dans l'obligation de s'en remettre aux bénéficiaires d'un testament. Lorsqu'elle est l'administrateur, ou co-administrateur d'un testament, elle peut faire ce qu'elle veut des biens immobiliers qui font partie intégrante du testament. En d'autres mots, elles peuvent vendre ces biens par l'entremise de leur propre organisation et peuvent même fournir l'hypothèque par le biais de leur propre compagnie. Est-ce une pratique nationale qui se pratique par toute l'industrie, ou est-ce une pratique provinciale?

M. Ripley: Je ne crois pas que ce soit une pratique générale—selon le dicton qui veut qu'on ne puisse pas profiter d'une

[Texte]

the residential real estate field to any great extent. Can you answer that?

Mr. Purdy: Yes. In cases of force sale, some companies, I believe, use their own real estate departments, but the listing must be what is known in the trade as a "multiple list".

Mr. Huntington: Multiple list.

Mr. Purdy: It must be listed, in other words, with all brokers through their own company broker.

Mr. Clermont: Mr. Chairman, I think it is a scheduled vote and I wonder whether the bell will ring for only 15 minutes. If that is the case, I am very sorry for the witnesses.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, thank you for your courtesy.

The Acting Chairman (Mr. Philbrook): We have not heard otherwise. I think we must assume it is a 15-minute bell, in which case the usual procedure is to finish up the last speaker, I think, which we have done. I think that is it, gentlemen.

I would like to thank you for your participation, and on your behalf thank the witnesses. Are there any last quick comments by the witnesses?

Mr. Ripley: Mr. Chairman, I would like to thank the Committee for this sympathetic hearing and just leave this thought that our industry represents over fifty-six per cent of the residential lending in this country. I hope we do nothing to destroy something that has worked so well.

The Chairman: Thank you. The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Interprétation]

fiducie. Nous ne faisons que très peu dans le domaine de l'immobilier résidentiel. Pouvez-vous répondre à cela?

M. Purdy: Oui. Dans le cas d'une telle vente, certaines compagnies utilisent leurs divisions immobilières, mais l'immobilier doit être inclus sur la liste multiple, comme on l'appelle dans la profession.

M. Huntington: Sur la liste multiple.

M. Purdy: On doit envoyer une liste à tous les courtiers en immeuble par le biais de notre propre agent.

M. Clermont: Monsieur le président, je crois que c'est un vote prévu, et je ne sais pas si la cloche ne sonnera que 15 minutes. Si c'était le cas, cela serait malheureux pour les témoins.

M. Huntington: Monsieur le président, merci de votre gentillesse.

Le président suppléant (M. Philbrook): Nous n'avons pas eu d'instruction contraire. Il faut donc supposer que c'est une cloche de 15 minutes, et qu'il faut en terminer avec le dernier orateur, ce qui est fait, messieurs.

Je vous remercie de votre participation, et en votre nom je remercie les témoins. Les témoins auraient-ils une dernière remarque?

M. Ripley: Monsieur le président, je désire remercier les membres du comité qui nous a entendus avec sympathie et j'aimerais vous dire avant de partir que notre industrie représente plus de 56 p. 100 de tous les prêts qui se font dans le domaine domiciliaire au pays. J'espère que nous ne ferons rien pour détruire un système qui a fait ses preuves.

Le président: Je vous remercie. La séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Trust Companies Association of Canada:

Mr. T. Stewart Ripley, First Vice-President;
Mr. William W. Potter, Executive Vice-President;
Mr. Colin E. Bennett, President and Chief Executive Officer, Victoria and Grey Trust Company;
Mr. André Forest, Vice-President, Mortgage Services, The Royal Trust Company; and
Mr. Alan Purdy, Group Vice-President, Real Estate and Mortgages, The Royal Trust Company.

De l'Association des compagnies de fiducie du Canada:

M. T. Stewart Ripley, premier vice-président;
M. William W. Potter, vice-président exécutif;
M. Colin E. Bennett, président et officier en chef d'administration, «Victoria and Grey Trust Company»;
M. André Forest, vice-président, service d'hypothèques, La compagnie Trust Royal; et
M. Alan Purdy, vice-président de groupe, immeubles et hypothèques, La compagnie Trust Royal.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 14

Thursday, February 10, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

C-11 XC 28
- H39

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 14

Le jeudi 10 février 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Brisco	Flynn
Clarke	Fortin
(<i>Vancouver Quadra</i>)	Grafftey
Clermont	Gray
De Bané	Herbert

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Holt (Mrs.)	Marceau
Huntington	Philbrook
Lajoie	Ritchie
Lambert	Rodriguez
(<i>Edmonton West</i>)	Stevens—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Thursday, February 10, 1977:

Mr. Herbert replaced Mr. Gauthier (*Ottawa-Vanier*)

Conformément à l'article 65(4) (b) du Règlement

Le jeudi 10 février 1977:

M. Herbert remplace M. Gauthier (*Ottawa-Vanier*)

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, FEBRUARY 10, 1977
(15)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 11:08 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Clermont, Flynn, Grafftey, Herbert, Huntington, Lajoie, Lambert (*Edmonton West*), Philbrook, Robinson, Rodriguez and Stevens.

Witnesses: From the Canadian Bankers Association: Mr. R. C. Frazee, President; Mr. J. A. G. Bell, Vice-President; Mr. J. Machabée, Vice-President; Mr. J. E. Wightman, Chairman, Consumer Credit Committee; Mr. W. P. Carter, Chairman, Mortgage Committee and Miss Helen K. Sinclair, Manager, Government Relations, The Bank of Nova Scotia.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

Mr. Frazee made a statement.

The witnesses answered questions.

At 1:06 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 10 FÉVRIER 1977
(15)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 11 h 08 sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Clermont, Flynn, Grafftey, Herbert, Huntington, Lajoie, Lambert (*Edmonton-Ouest*), Philbrook, Robinson, Rodriguez et Stevens.

Témoins: De l'Association des banquiers canadiens: M. R. C. Frazee, président; M. J. A. G. Bell, vice-président; M. J. Machabée, vice-président; M. J. E. Wightman, président, Comité du crédit à la consommation; M. W. P. Carter, président, Comité d'hypothèques et M^{lle} Helen K. Sinclair, gérante, relations gouvernementales, banque de Nouvelle-Écosse.

Le Comité reprend l'étude du Bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité poursuit l'étude de l'article 2.

M. Frazee fait une déclaration.

Les témoins répondent aux questions.

A 13 h 06, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Thursday, February 10, 1977

• 1109

*[Text]***The Chairman:** Will the meeting come to order, please?

Our Order of Reference is Bill C-16, the Borrowers and Depositors Protections Act. We have with us today, as witnesses from the Canadian Bankers Association, Mr. R. C. Frazee, President, who is on my immediate right; next to him, Mr. J. A. G. Bell, the Vice-President; on his right, Mr. J. Machabee, the Vice-President; next to him, Mr. J. E. Wightman, Chairman, Consumer Credit Committee; Mr. W. P. Carter, Chairman of the Mortgage Committee, and Miss Helen K. Sinclair, Manager, Government Relations, The Bank of Nova Scotia.

• 1110

I would, at this time, ask the Association President, Mr. Frazee, to make his statement. I understand that everybody had already received a copy of the brief which was circularized to the members of the Committee.

Mr. Frazee.

Mr. R. C. Frazee (President, Canadian Bankers Association): Thank you, Mr. Chairman. Gentlemen, it is a great pleasure for us to have the opportunity to appear before you this morning. Mr. Chairman says you have received copies of our brief commenting on major provisions of the bill, and we will be pleased to expand on them if you require and comment on any other provision of the bill to the best of our ability and experience.

There have been so many comments on this bill before you and elsewhere, that I would only like to say a few words on the protection of consumers in respect of their savings and borrowings.

First, we believe, based on our findings, the Canadian consumers are among the best protected people in the world in respect of their savings and borrowings. This is largely because of related legislation, but also because of the conduct of Canada's major financial institutions. This is not to say that we disagree with the enactment of federal legislation on consumer protection or its objectives, but rather that we believe the practical application of such objectives ought to be based on Canadian consumer and institutional experience and on Canadian constitutional realities. To do otherwise would incur costs for both consumers and financial institutions beyond the benefits which are sought.

We hope that the deliberations of this Committee will strike the right balance between the objectives of the proposed legislation and the most effective Canadian practices in meeting the consumers financial needs. In this context we were pleased to learn that the Minister had informed the Committee of his thoughts on major changes to the provisions of the bill designed to improve the legislation.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le jeudi 10 février 1977

*[Interpretation]***Le président:** Messieurs, la séance est ouverte.

Nous reprenons aujourd'hui notre étude du Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants. Nos témoins d'aujourd'hui, représentant l'Association des banquiers canadiens sont, à ma droite, M. R. C. Frazee, président; M. J. A. G. Bell, vice-président; M. J. Machabee, vice-président; M. J. E. Wightman, président du comité du crédit à la consommation; M. W. P. Carter, président du comité des hypothèques; et M^{lle} Helen K. Sinclair, directrice des relations gouvernementales de la Banque de la Nouvelle-Écosse.

Je demanderai tout d'abord au président de l'Association, M. Frazee, de faire sa déclaration préliminaire. Je pense que tous les membres du Comité ont d'ailleurs déjà reçu un exemplaire du mémoire.

Monsieur Frazee.

M. R. C. Frazee (président, Association des banquiers canadiens): Merci, monsieur le président. Messieurs, nous sommes heureux d'avoir l'occasion de comparaître devant vous, ce matin. Le président m'informe que vous avez reçu des exemplaires de notre mémoire portant sur les dispositions principales du bill et nous nous ferons un plaisir de vous faire des commentaires sur toute autre disposition du bill, dans la mesure de nos moyens, si vous le désirez.

Ce bill a déjà fait l'objet de nombreux commentaires, ici et ailleurs, et je me bornerai donc à parler brièvement de la protection des consommateurs sur le plan des économies et des emprunts.

Premièrement, d'après nos études nous croyons que les consommateurs canadiens sont parmi les mieux protégés au monde en ce qui concerne leurs économies et leurs emprunts, en grande partie grâce à des lois connexes et à la gestion des institutions financières majeures du pays. Cela ne veut pas dire que nous ne sommes pas d'accord avec l'application ou les objectifs d'une loi fédérale sur la protection du consommateur, mais plutôt que selon nous, l'application pratique de tels objectifs doit se fonder sur l'expérience du consommateur et des institutions canadiennes ainsi que sur les réalités constitutionnelles du Canada. En agissant autrement, les coûts devraient assumer les consommateurs et les institutions financières seraient de beaucoup supérieurs aux bénéfices escomptés.

Nous espérons que les délibérations de ce comité sauront atteindre le juste équilibre entre les objectifs de la loi proposée et les pratiques canadiennes les plus efficaces visant à répondre aux besoins financiers des consommateurs. A ce propos, nous avons été heureux d'apprendre que le ministre a fait part au Comité de ses impressions sur les modifications majeures du bill en vue d'améliorer la loi.

[Texte]

As representatives of the largest element in the lending and deposit-receiving side of the Canadian financial system, the members of the Canadian Bankers Association have taken a close interest in the bill now before you. Naturally, it is legislation of extreme importance to us, and we have, therefore, examined it at some length and in considerable detail.

We should make it clear at the outset that we support the objectives and many of the principles behind the legislation. We are in favour of any effort to improve standards of all component institutions conducting lending and deposit-receiving businesses to the existing high standards of the chartered banks and thus to eliminate abuses against Canadian borrowers and depositors. Any reasonable and practical attempts to achieve this objective have our full support. For this purpose, we welcome the opportunity to assist this Committee and the Minister of Consumer and Corporate Affairs in framing firm and meaningful legislation and regulations.

We would like to contribute to the work of the Task Force "To research and gather evidence on credit-related problems of the disadvantaged and to design solutions that will improve their access to credit", as proposed by the Minister during his evidence before you on December 7, 1976.

Our members have already taken positive steps to serve low income consumers and communities, and this is an ongoing process and will have to be expanded on the basis of our own and others' experiences in this area.

Now, Mr. Chairman, we are at your service and will respond to any questions, hopefully in a way that will be helpful to the Committee in its deliberations.

The Chairman: Thank you, Mr. Frazee.

The first questioner will be Mr. Stevens.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman. I would first like to compliment the representatives of the Canadian Bankers Association on their brief. I think it is certainly one of the fullest that we have received and I am particularly appreciative, and I think I speak for other members of the Committee, for the extensive tables and schedules that you have attached to the brief, setting out in dollar terms some of the costs that you anticipate that might be incurred if certain aspects of the legislation are put into effect. In particular, I notice that you estimate that the monthly crediting of interest on both minimum monthly balance and average daily balance for chequeable and nonchequeable personal savings deposits might cost an estimated \$167 million. I take it that is an estimate of the entire banking system for Canada.

Mr. Frazee: Yes, it is, Mr. Stevens.

Mr. Stevens: As I read your references in the brief and then, of course, noted the table, I wondered what led you to believe you may be required to calculate interest on a daily balance basis.

Mr. Frazee: The background paper, which came with the bill, indicated that this was being given consideration plus the fact that an official of the Department of Consumer and

[Interprétation]

A titre de représentants de l'élément le plus important des institutions de prêt et de dépôt du système financier canadien, les membres de l'Association des banquiers canadiens se sont très sérieusement penchés sur le bill présentement à l'étude. Évidemment, cette loi revêt une importance extrême à nos yeux, et nous en avons donc approfondi tous les détails.

Au départ, nous tenons à préciser que nous appuyons les objectifs et bon nombre des principes fondamentaux de la loi. Nous sommes en faveur de tout effort visant à améliorer les normes de chaque institution de prêt et de dépôt afin d'atteindre partout les normes élevées actuelles des banques à charte, éliminant ainsi les abus commis au détriment des emprunteurs et des déposants canadiens. Nous appuyons donc entièrement toute tentative pratique visant à atteindre cet objectif. A cette fin, nous serons heureux d'aider ce comité, ainsi que le ministre de la Consommation et des Corporations à structurer une loi et des règlements fermes et efficaces.

Nous aimerions également participer aux travaux du groupe de travail «chargé de trouver et d'examiner les renseignements relatifs aux difficultés de crédit des économiquement faibles et de dégager les solutions qui permettraient à ceux-ci d'obtenir du crédit plus facilement», comme l'a proposé le ministre dans le cadre de son témoignage du 7 décembre 1976 devant ce comité.

Nos membres ont déjà pris des mesures positives dans l'intérêt des consommateurs et des communautés à faible revenu, et ce processus en cours devra se répandre en se fondant sur notre expérience et celle des autres en la matière.

Maintenant, monsieur le président, nous sommes à votre disposition et répondrons à toute question en tâchant d'être le plus utiles possible au Comité et à ses délibérations.

Le président: Je vous remercie, monsieur Frazee.

Le premier interrogateur sera M. Stevens.

Mr. Stevens: Je vous remercie, monsieur le président. J'aimerais tout d'abord féliciter les représentants de l'Association des banquiers canadiens de leur mémoire. C'est, certes, l'un des plus complets que nous ayons reçu jusqu'à présent et je vous suis notamment reconnaissant, et je pense ici émettre l'opinion de tous les autres membres du Comité, d'avoir inclus de nombreux tableaux à votre mémoire, exposant en termes financiers certains des coûts anticipés si certains aspects de la loi devaient être adoptés. J'ai remarqué, entre autres, que selon vos prévisions le versement des intérêts mensuels calculés selon le solde minimum mensuel et le solde quotidien moyen des comptes d'épargne de chèque et des comptes personnels sans chèque coûte environ 167 millions de dollars. J'imagine qu'il s'agit là du coût prévu dans l'ensemble du système bancaire au Canada.

M. Frazee: En effet, monsieur Stevens.

M. Stevens: Après avoir lu le mémoire et consulté les tableaux à cet égard, je me suis demandé ce qui vous avait amené à croire que vous serez peut-être tenus de calculer les intérêts sur une base quotidienne.

M. Frazee: Les documents explicatifs, qui accompagnaient le projet de loi, indiquaient que l'on en tenait compte et, en outre, un représentant du ministère de la Consommation et des

[Text]

Corporate Affairs, in a statement to the press in Winnipeg prior to the tabling of the bill, indicated that this was being given very serious consideration.

Mr. Stevens: Have you had any subsequent indication that the department is probably changing its view on the desirability of such a daily calculation?

Mr. Frazee: I do not know how firm the department was in this area, but it represented to us an extreme position, and that is why we included that figure. We also showed the cost on interest paid on a monthly basis and calculated on a monthly basis as another possibility. I really have no way of knowing what the department's present thinking is in this respect.

Mr. Stevens: I noticed that in your opening statement you made the comment that you felt the Canadian consumer is relatively well served by our various financial institutions, both on the deposit and on the borrowing side. I was wondering if we could anticipate a question that is going to be raised at a subsequent Committee hearing, and that is the suggestion that there is an undue turn-down rate with respect to personal loan applications. I was wondering if you could help us with any information. What, in practice, is the percentage actually turned down of those people who apply to banks for personal credit, consumer loans?

Mr. Frazee: I do not know that I have that information exactly. Certainly, people are turned down. We regard ourselves in the banking industry, and other responsible financial institutions as well, as having a responsibility to our clients to try to prevent their getting into debt beyond their ability to repay. So, inevitably, people are turned down, but I am not sure that I have the percentage. A fair number are declined. When this happens, we think it is as much in the best interest of the individual concerned as it is in the interest of the institution concerned.

Mr. Stevens: Could you hazard a guess, though, from your own experience, say, in the bank in which you are a senior executive, as to what, in practice, would be the percentage that would have a "No" answer?

Mr. Frazee: Mr. Chairman, may I ask my colleague, Mr. Wightman, who may have some information here, to answer?

The Chairman: Mr. Wightman.

Mr. J. E. Wightman (Chairman, Consumer Credit Committee, Canadian Bankers Association): In the case of our bank, I would say that the percentage . . .

Mr. Stevens: Which bank is it?

Mr. Wightman: The Canadian Imperial Bank of Commerce. I would say that it runs in the range of 5 to 10 per cent, but we do not have any exact figures on that. It would be both low-income and high-income borrowers; there is no differentiation, it is a matter of who can repay.

[Interpretation]

Corporations avait également dit, dans une déclaration faite aux journaux à Winnipeg, peu avant la déposition du projet de loi, que l'on y songeait très sérieusement.

M. Stevens: Avez-vous, par la suite, entendu dire que le ministère commençait peut-être à douter qu'un tel calcul quotidien soit souhaitable?

M. Frazee: J'ignore à quel point le Ministère tenait à cette opinion, mais nous avons inclus ces chiffres parce que cette opinion nous semblait une position extrême. Nous avons également montré une autre possibilité, soit les frais encourus pour le versement mensuel de l'intérêt ainsi que le calcul mensuel. Je n'ai absolument aucune idée de l'opinion du Ministère à ce sujet à l'heure actuelle.

M. Stevens: Vous dites, dans votre déclaration préliminaire, qu'à votre avis, le consommateur canadien est relativement bien traité par nos diverses institutions financières, aussi bien en matière de dépôts qu'en matière de prêts. Je me demandais si nous ne pourrions pas anticiper sur une question qui sera abordée lors d'une prochaine réunion du Comité; on allègue qu'il existe un taux de rejet excessif en matière de prêts personnels. Pourriez-vous nous renseigner à ce sujet? Quel est le pourcentage réel des personnes à qui les banques refusent un prêt personnel, un prêt à la consommation?

M. Frazee: J'ignore si j'ai ce renseignement. Il est certain que nous refusons de prêter à certaines personnes. Dans l'industrie bancaire et dans d'autres institutions financières responsables également, nous considérons que nous avons la responsabilité de tenter d'empêcher nos clients de s'endetter au-delà de leurs possibilités de rembourser. Il est donc inévitable que nous refusions de prêter à certaines personnes, mais je ne suis pas certain d'avoir le pourcentage exact. Un bon nombre de personnes essuient un refus. En réalité, nous pensons qu'en refusant, nous avons autant à cœur l'intérêt de la personne intéressée que celui de l'institution prêteuse.

M. Stevens: D'après votre propre expérience dans l'industrie bancaire où vous faites partie de la haute direction, pourriez-vous tenter de donner un pourcentage approximatif des personnes qui se voient en réalité opposer un refus?

M. Frazee: Monsieur le président, si vous le permettez, j'aimerais demander à mon collègue, M. Wightman, de répondre, car il a peut-être le renseignement demandé.

Le président: Monsieur Wightman.

M. J. E. Wightman (président, Comité du crédit à la consommation, Association des banquiers canadiens): Dans le cas de notre propre banque, je dirais que le pourcentage . . .

M. Stevens: Quelle est votre banque?

M. Wightman: La Banque canadienne impériale de Commerce. Je dirais que le pourcentage varie de 5 p. 100 à 10 p. 100, mais nous n'avons pas de chiffres précis à ce sujet. Les personnes dont la demande de prêt est refusée peuvent avoir un revenu élevé aussi bien qu'un revenu peu élevé; il n'y a pas de différence; il s'agit tout simplement de savoir si l'emprunteur éventuel peut rembourser le prêt.

[Texte]

Mr. Stevens: Then the suggestion that may be raised at this Committee, that it is more like 30 per cent, you would say is quite excessive in your experience?

Mr. Wightman: Yes.

Mr. Frazee: I would be in ours too. We do not keep these statistics, that I am aware of, but I know that 30 per cent would be excessive.

Mr. Stevens: If we could anticipate some other statements that will likely be made dealing, say, with the credit-card business? One of the arguments that is being raised with respect to credit cards is that the liability for unauthorized use of the credit card is something that should be limited. As you probably know, in the United States there is a limit, I believe, of \$50 on the amount that you can be charged in the event your card gets into a wrongful hand and subsequently a bill is run up. I think Manitoba might have some legislation like this too. Could you tell the Committee to what extent this is, in fact, a problem? Is there very much of this going on, where cards do drift into wrong hands and bills are run up at the expense of the true card holder?

Mr. Frazee: Certainly lost cards or cards falling into the wrong hands is a problem. It would be a problem if half a dozen fell into the wrong hands, because that is not what they are designed for, obviously.

• 1120

The essence of your question is the extent to which people are assessed for purchases made fraudulently by an unlawful holder of the card. I do not think that is a problem at all. I think most banks feel—I am not sure I can speak for the whole industry in all of these things, I have to speak for my own bank, I guess, in this case—as long as the owner of the card has not obviously negligently permitted the card to fall into wrongful hands and has not let an extensive period pass without notifying the bank—I am not even aware of a situation such as that happening—but basically we do not assess the owner of the cards, if in the normal course and through misadventure the card falls into wrongful hands. My experience is that the cardholders usually notify us very promptly.

Mr. Stevens: I am pleased to hear that. Would you say that the banking association, being I suppose among the major credit card participants now, could live with a \$50 limitation on liability if that were included in this bill? I guess you could live with it, but how meaningful would it be?

Mr. Wightman: We have a limit on it now Mr. Sinclair of \$50, his liability in case of a lost card if he advises us, and we would never go back on him for that \$50 even now.

Mr. Stevens: So you already have the limit of \$50- . . .

Mr. Wightman: We have the limit of \$50.

[Interprétation]

M. Stevens: D'après votre expérience, vous diriez donc qu'il serait tout à fait exagéré de suggérer au Comité que la proportion de refus est plutôt de 30 p. 100?

M. Wightman: Oui.

M. Frazee: Ce serait exagéré également dans notre cas. Nous ne tenons pas de telles statistiques, pour autant que je sache, mais je sais que 30 p. 100 serait un chiffre excessif.

M. Stevens: Nous pourrions peut-être maintenant anticiper encore sur d'autres déclarations susceptibles d'être faites au sujet, par exemple, des cartes de crédit. On dit, par exemple, qu'il faudrait limiter la responsabilité du détenteur d'une carte de crédit en cas d'utilisation non autorisée de la carte. Vous savez probablement qu'aux États-Unis, la limite est fixée, je crois, à \$50; c'est le maximum que l'on peut exiger du détenteur d'une carte, lorsque celle-ci est utilisée frauduleusement. Je pense qu'au Manitoba, on a peut-être une loi de ce genre également. Pourriez-vous dire aux membres du Comité dans quelle mesure ceci présente un problème? Arrive-t-il bien souvent que des cartes de crédit tombent en de mauvaises mains et que des comptes s'accumulent aux dépens du détenteur autorisé de la carte?

M. Frazee: Il est certain que les cartes perdues ou volées constituent un problème. Ce serait certainement un problème si une demi-douzaine d'entre elles tombaient en d'autres mains car elles ne sont pas destinées à être utilisées de cette façon.

Essentiellement, vous demandez dans quelle mesure on évalue la solvabilité pour des achats effectués illégalement par quelqu'un d'autre que le détenteur de la carte. Or, je ne crois pas que ce soit un problème. Je crois que la plupart des banques sont d'avis—je ne devrais peut-être pas parler au nom de toute l'industrie, mais plutôt de ma propre banque, dans le présent cas—que, tant que ce n'est pas à cause de la négligence du propriétaire de la carte qu'elle est passée entre les mains d'un escroc et tant que le propriétaire n'a pas trop attendu pour en informer la banque—je ne me rappelle, d'ailleurs, aucun cas de ce genre—nous ne défavorisons pas le propriétaire de la carte lorsque celle-ci arrive par malheur entre d'autres mains que celles du propriétaire. D'après mon expérience, je puis affirmer que les détenteurs de cartes nous informent très rapidement de telles cas.

M. Stevens: Je suis très heureux de l'apprendre. Si ce projet de loi prévoyait une limite de \$50 à la responsabilité du propriétaire, croyez-vous que l'Association des banques, dont les membres souscrivent maintenant, je suppose, aux principales cartes de crédit, accepteraient une telle disposition? Je suppose bien que vous l'accepteriez, mais quelle en serait l'incidence?

M. Wightman: Nous avons déjà cette limite de \$50, monsieur Sinclair, et si le propriétaire de la carte nous informe de sa disparition, nous ne lui exigeons jamais même ces \$50.

M. Stevens: Vous avez donc déjà une limite de \$50.

M. Wightman: Nous avons une limite de \$50.

[Text]

Mr. Stevens: . . . provided he advises you promptly.

Mr. Wightman: Yes, and we would never go after that \$50. We never have in the case of a lost card where it has been mishandled.

Mr. Stevens: Let me anticipate another question that is going to be raised, the wrongful billing question, the error type of thing. It is likely going to be represented that this is a pretty major thing on the credit card operation, there is a fairly high percentage of the cardholders who raise errors. Can you give us any background on that and to what extent is this a problem? Is there any percentage of your cardholders who in practice you find are claiming that there has been an error in their billing?

Mr. Frazee: Quite frankly, Mr. Chairman, I was not aware that it was a problem, and I do not think it is a serious problem with the banks or with our customers, which is more important. If it became a very serious problem, or became a problem we would do our best to cope with it, but I was not aware that this was a problem, certainly not in our bank.

Mr. Stevens: So then for the record, a survey that I believe is relatively public that indicated that 48 per cent of the respondents, that is cardholder respondents, recalled having found a billing error in respect of their card, and in 61 per cent of those cases they claimed that the error was not corrected within a month to the consumer's satisfaction, is a great surprise to you.

Mr. Frazee: A considerable surprise.

Mr. Stevens: You are surprised there would be that kind of an impression.

Mr. Frazee: That is right. I think I can safely say that I have never personally had anyone come to me and in conversation, friends or any one, say that their credit card billings were subject to errors. I have not experienced it myself. I see the complaint letters that come in to our head office and I have never seen one in this particular area. I have seen them in others, but not in this area. So I would have to say that is surprising and I would have to question the accuracy of the figures that are stated in that survey.

Mr. Stevens: Have you any survey of your own, either an internal survey within one of your banks or Charge as to what extent there is this type of error problem?

Mr. Frazee: Could I ask Mr. Bell to comment on that?

Mr. J. A. G. Bell (Vice-President, Canadian Bankers Association): Mr. Chairman, we have a requirement in our particular institution that any complaint whatsoever that is addressed at the head office level is dealt with by me, it goes across my desk, and I cannot recall, certainly in recent time, having received any complaints of errors on credit card billings.

The Chairman: Thank you, Mr. Stevens. I will put you down for another, round, if you wish.

[Interpretation]

M. Stevens: . . . à condition que le propriétaire vous informe tout de suite.

M. Wightman: Oui, et nous ne lui demandons jamais les \$50. Nous ne les avons jamais demandés dans aucun cas d'utilisation illégale d'une carte perdue.

M. Stevens: Permettez-moi d'anticiper sur une autre question que l'on va aborder, celle des facturations erronées, celles des erreurs dans les factures. On va sans doute prétendre que c'est un aspect assez important de l'utilisation des cartes de crédit, et qu'un bon nombre des propriétaires de cartes se plaignent de telles erreurs. Pouvez-vous nous dire dans quelle mesure ce problème se fait sentir? Quel pourcentage de vos détenteurs de cartes se plaignent d'erreurs de facturation?

M. Frazee: Très franchement, monsieur le président, je n'étais pas au courant de ce problème et, en effet, je ne crois pas que ce soit un problème sérieux à la vie des banques ou, qui plus est, à celle de nos clients. Si ce problème devenait grave, s'il devait y avoir un tel problème, nous ferions de notre mieux pour le résoudre, mais je n'en étais pas au courant, du moins pas pour ce qui est de notre banque.

M. Stevens: Je dirais donc, pour les besoins du compte rendu, que je connais une enquête dont les résultats sont relativement accessibles au public et qui prouve que 48 p. 100 des détenteurs de cartes de crédit qui ont participé à l'enquête se rappelaient d'avoir relevé des erreurs de facturation. De ce nombre, 61 p. 100 affirmaient que l'erreur en question n'avait pas été corrigée de façon satisfaisante dans un délai d'un mois. Cela vous étonne.

M. Frazee: Beaucoup.

M. Stevens: Une telle réaction vous surprend.

M. Frazee: En effet. Je crois pouvoir affirmer que personne de mes amis, et personne avec qui j'ai eu des conversations, ne s'est jamais plaint à moi d'aucune erreur dans leurs factures de cartes de crédit. Cela ne m'est jamais arrivé non plus. Je prends régulièrement connaissance des plaintes reçues par notre bureau central, et je n'ai jamais vu de telles plaintes. J'ai vu d'autres plaintes, mais aucune de ce genre-là. Je réponds donc que cela m'étonne et que je voudrais mettre en doute l'exactitude des chiffres cités dans les résultats de l'enquête.

M. Stevens: Avez-vous jamais fait enquête, à l'intérieur d'une de vos banques ou des entreprises Chargex ou Master Charge, sur l'ampleur et la portée du problème des erreurs?

M. Frazee: Permettez-vous que je demande à M. Bell de vous répondre?

M. J. A. G. Bell (vice-président, Association des banquiers canadiens): Monsieur le président, en vertu du règlement de mon établissement, toute plainte reçue par le bureau central doit me parvenir, je dois en prendre connaissance, et je ne me rappelle, du moins récemment, avoir reçu aucune plainte au sujet des erreurs de facturation dans les comptes de cartes de crédit.

Le président: Merci, monsieur Stevens. Je vais vous inscrire au deuxième tour, si vous le désirez.

[Texte]

Mr. Stevens: I you would, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Rodriguez.

• 1125

Mr. Rodriguez: Thank you, Mr. Chairman. I want to congratulate the Bankers Association on a very complete, very thorough brief. I also want to say that I always have had great confidence in the past in respect of banks in Canada, they seem so secure, so thorough. You said in the opening remarks that...

Mr. Stevens: Mr. Chairman, there is something coming here.

The Chairman: Order, please.

Mr. Rodriguez: ... the conduct of Canadian financial institutions, the way you conduct business, is of great security for those who deposit with your banks and do business with your banks.

I am interested, first of all, in the kinds of banks' operating now and the policies you hold before we get into C-16. I want to find out about discriminatory policies which members of your Association may hold. One has come to light. You have written or understood policies of discrimination against women in respect of women's borrowing. A case came to light on *marketplace* last Sunday of a woman in Longlac where the local bank manager—this was the Canadian Imperial Bank of Commerce—first of all, would not see her, then finally when he did see her—she wanted to borrow some money to buy a car—said he would only consider 50 per cent of her income in terms of a loan and she had to bring back her husband. I am sure he did not get that by osmosis. That is point No. 1.

Second, Earl McLaughlin, whom I think, Mr. Frazee, is the head of your operation, was quoted by Peter Cooke in *The New York Times* as having said in respect of South Africa and Chile:

The bank would not make over-all...

The Chairman: Mr. Rodriguez, I hate to interrupt, but I wonder how relevant this is to the piece of legislation before us today. It may be very relevant in some other way, but certainly not to this bill as I see it. I have allowed you to go on, I know you would like to get all this on the record and ask some questions, but I fail to understand how the policy the bank in Chile has anything to do with the Borrowers and Depositors Protection Act which we are discussing today.

Mr. Rodriguez: On a point of order, Mr. Chairman, if you would permit me to ask my question, I started off in respect of discrimination. The discrimination against women has relevance to the clause dealing with the unwarranted rate, who can get loans from the banks, the kinds of rates and do we have discriminatory rates depending on the individual. If it is a woman, is it higher? If you are a man working, single, is it

[Interprétation]

M. Stevens: S'il vous plaît, monsieur le président.

Le président: M. Rodriguez a la parole.

M. Rodriguez: Merci, monsieur le président. Je voudrais d'abord féliciter l'Association des banquiers canadiens pour l'excellent mémoire qu'elle nous a présenté. Je dois dire aussi que j'ai toujours eu une confiance absolue dans les banques du Canada. Elles semblent si sûres et si stables. Vous disiez dans vos remarques préliminaires que...

M. Stevens: Quelqu'un de ce côté voudrait dire quelque chose.

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît.

M. Rodriguez: ... les institutions financières canadiennes offrent une grande mesure de sécurité à leurs clients.

Avant de passer au Bill C-16, je m'intéresse au genre de banques existantes et aux politiques de votre association. La discrimination dont quelques-uns de vos membres font peut-être preuve me préoccupe surtout. On a attiré mon attention sur un cas particulier. Votre association a une politique officielle ou officieuse de discrimination contre les femmes lorsqu'elles veulent emprunter de l'argent. On a parlé d'un tel cas dimanche dernier au cours de l'émission *Market place*. Une femme, à Longlac, s'est présentée à la succursale locale de la Banque canadienne de commerce impériale, à laquelle elle voulait emprunter de l'argent afin d'acheter une voiture. Le directeur a refusé de la voir, et lorsqu'il a finalement consenti à le faire, il lui a dit qu'il ne tiendrait compte que de 50 p. 100 de son revenu en lui consentant un prêt et qu'elle devait revenir avec son mari. Je suis persuadé qu'il n'a pas agi ainsi sans avoir reçu des directives quelconques. C'est le premier point que je voulais faire valoir.

Deuxièmement, Peter Cooke, du *New York Times*, a cité Earl McLaughlin, qui se charge des politiques de votre association, si je ne m'abuse, monsieur Frazee. M. McLaughlin aurait fait la déclaration suivante au sujet de l'Afrique du Sud et du Chili.

La banque a refusé de faire des...

Le président: Excusez-moi de vous interrompre, monsieur Rodriguez, mais parlez-vous bien du bill dont nous sommes saisis? Vos observations peuvent être pertinentes dans un autre contexte, mais elles ne se rapportent pas au bill que nous étudions. Je sais que vous aimeriez que vos remarques figurent au procès-verbal, mais je vois mal ce que la politique de la banque, au Chili, puisse apporter à la Loi sur la protection des emprunteurs et déposants.

M. Rodriguez: J'invoque le Règlement, monsieur le président. Je voulais parler de pratiques discriminatoires, et toute discrimination contre les femmes se rapporte aux dispositions de la Loi sur les taux excessifs et ceux à qui on peut accorder des prêts. S'il s'agit d'une femme, les taux sont plus élevés? S'il s'agit d'un homme non marié qui travaille, doit-il payer un

[Text]

higher than a man, married and working? So it does have relevance.

The point I am getting at is that . . .

The Chairman: I would say, Mr. Rodriguez, that your first point is a pretty thin line and maybe it is relevant, but certainly the second point is not.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, I thought I had 10 minutes and how I use my 10 minutes in respect of the bill is this particular party's responsibility. I am trying to quote Mr. MacLaughlin and he has very clearly said on the record that his bank does not consider politics of a country in respect of making loans. So he has in effect, gone on record that his bank has a nondiscriminatory policy.

Related to the question of whether your banks do have discriminatory policies, why are you participating in a narrow boycott in respect of lending money to those companies that may use Israeli parts in the manufacture and sale of products? I want to know the kinds of banks we are dealing with, I want to know their philosophy and their points of view.

Mr. Grafftey: That has absolutely nothing to do with this bill.

Mr. Rodriguez: You will get your 10 minutes, you will get your 10 minutes.

Mr. Grafftey: We are not here to waste time.

The Chairman: Mr. Rodriguez, I am inclined to think it is not too relevant, but there may be a point of relevance in it. I will let Mr. Frazee answer the question, if he wishes to do so, but I would suggest to you that you keep your questions relevant to the bill that is before us.

Mr. Frazee: Mr. Chairman, on the first point, I have made enquiries from time to time about the possibility of discriminatory practices, for instance, against women in the lending practices of the banks. I have been assured on all cases that no such discriminatory practices exist.

I think, in drawing attention perhaps to one individual transaction, there is always the possibility of a misinterpretation by the customer. I cannot speak for the Commerce, I cannot speak for this individual transaction, but I can give, I think, assurances that the banks have a policy of nondiscrimination in respect of women and other groups in our society.

• 1130

What was the second question?

Mr. Rodriguez: The Arab boycott. Why are you practising discrimination?

Mr. Frazee: Again, as we understand it, the only position that has been taken by the Canadian Government was that outlined by the Minister of External Affairs in the House some weeks ago. We have read that. We are not contravening, we are not in violation of anything the Minister said in terms of what you refer to as the Arab boycott.

[Interpretation]

taux plus élevé qu'un homme marié? Mes observations sont donc pertinentes.

Je voulais dire que . . .

Le président: Votre première observation pourrait être acceptée à la rigueur, mais je ne pourrais pas dire autant de la seconde.

M. Rodriguez: Monsieur le président, j'avais l'impression d'avoir dix minutes pour parler au sujet du bill. Je voulais citer M. MacLaughlin, qui a bel et bien dit que sa banque ne tient pas compte de la politique et surtout de la situation politique dans les pays où cette banque a des succursales, lorsqu'il s'agit de consentir des prêts. Il a donc déclaré officiellement que sa banque n'approuve pas des pratiques discriminatoires.

Et pour revenir à cette question de la discrimination, pourquoi refusez-vous de prêter de l'argent aux manufacturiers qui se servent de pièces provenant d'Israël dans la fabrication et la vente de leurs produits? C'est du boycottage discriminatoire. Je voudrais savoir quelles sont les politiques des banques dans votre association.

M. Grafftey: Cela n'a aucun rapport avec le bill.

M. Rodriguez: Ne vous inquiétez pas, vous aurez vos dix minutes aussi.

M. Grafftey: Nous ne sommes pas là pour gaspiller du temps.

Le président: Monsieur Rodriguez, je serais enclin à croire que vos observations ne sont pas très pertinentes, mais il se peut qu'elles se rapportent au bill en partie, du moins. Je vais permettre à M. Frazee de répondre à la question, s'il le veut bien, mais je vous demandrais de vous traiter du bill que nous étudions.

M. Frazee: J'ai fait des enquêtes, de temps à autre, afin de déterminer si nos banques étaient coupables de pratiques discriminatoires contre les femmes, par exemple, mais dans chaque cas, on m'affirme que de telles pratiques n'existent pas.

Remarquez, lorsqu'on parle de transactions données, il y a toujours la possibilité que le client ou la cliente comprend mal la transaction. Je ne suis pas au courant de cette transaction particulière que la femme dont vous parlez a voulu faire avec la Banque de commerce, mais je puis vous assurer que les banques, dans notre association, ne font pas de discrimination contre les femmes ou contre d'autres groupes dans notre société.

Quelle était la deuxième question?

M. Rodriguez: Le boycottage arabe. Pourquoi faites-vous preuve de discrimination?

M. Frazee: Si nous avons bien compris, la seule position adoptée par le gouvernement canadien a été celle qu'a décrite le ministre des Affaires extérieures à la Chambre, il y a quelques semaines. Nous l'avons lue. Nous ne sommes pas en contravention, nous ne violons pas quoi que ce soit, a dit le ministre au sujet de ce que vous appelez le boycottage arabe.

[Texte]

In terms of loans to Chile, and I have the statement by the Minister here, I would suggest that the Canadian Government has no restrictions on its relationships with Chile, or certain other countries of the world—but you specifically mentioned Chile—the Canadian Government continues to have diplomatic relationships. The World Bank recently approved a major financing for Chile and Canada, as a country, subscribes to the World Bank. We simply do business with them, on a limited—risk basis—we hope it is a low-risk basis. We take our lead, we think, in these particular areas from the Canadian Government.

Mr. Rodriguez: I wish you would read the Minister's statement again.

When a person comes in to obtain a personal loan at your banks, what things do you take into consideration with respect to setting a rate of interest? What would you consider, for example, with respect to the risk? What is the rate? If he is a high risk, what rate would you set for the loan?

Mr. Frazee: May I ask a question, Mr. Chairman? Are we talking about what we call consumer-type loans, which in my own bank are called term plans?

Mr. Rodriguez: That is right.

Mr. Frazee: The rate is established by many factors, of course. The first is the interest-rate structure in the market-place. The banks work on spread. They charge a certain interest and they pay a certain interest, and they endeavour to pay their expenses by the spread between them. So rates are first and foremost set by the market-place. Secondly, there are administrative costs involved in any lending transaction, and particularly in personal loan transactions. Those are also taken into consideration. In terms of risk in this particular area, we do not discriminate between what we would call an extreme-risk, a marginal-risk and a no-risk situation. The administrative costs of endeavouring to engineer our programs to take that into consideration are completely unworkable.

Mr. Rodriguez: You mentioned that there were people you turned down for these personal loans both poor, high-risk poor . . .

Mr. Frazee: Usually, Mr. Chairman, if we turn them down we would not make the loan at any rate.

Mr. Rodriguez: That is what I am getting at.

Mr. Frazee: We turn them down because they do not have the ability to repay.

Mr. Rodriguez: Yes, and these are the kinds of people we are finding out who turn to the loan sharks. And that is where we come in with the question of Chile. Chile's rating with the International Monetary Fund . . .

The Chairman: Order, Mr. Rodriguez . . .

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, I have to make my point.

[Interprétation]

Pour ce qui est des prêts consentis au Chili, j'ai ici la déclaration du ministre qui dit—Je prétends que le gouvernement canadien n'a pas de restrictions dans ses rapports avec le Chili ou avec certains autres pays—mais vous avez mentionné spécifiquement le Chili—le gouvernement canadien continue d'avoir des relations diplomatiques. La Banque mondiale a récemment approuvé un projet de financement important pour le Chili et le Canada, en tant que pays, souscrit à la Banque mondiale. Nous faisons affaires avec eux, pour des entreprises à risque limité—nous espérons que les risques sont bas. Nous suivons, dans ce domaine, l'exemple du gouvernement canadien.

M. Rodriguez: J'aimerais que vous lisiez de nouveau la déclaration du ministre.

Lorsqu'une personne se présente pour obtenir un prêt personnel à votre banque, quelles sont les choses que vous prenez en considération pour établir le taux d'intérêt? Qu'examinez-vous, par exemple, quant à l'élément risque? Quel est le taux? S'il s'agit d'un risque élevé, quel taux allez-vous établir pour le prêt?

M. Frazee: Puis-je poser une question monsieur le président? Est-ce que nous parlons de ce que nous appelons les prêts du type consommateur, ce que, dans ma propre banque, nous appelons des projets à terme.

M. Rodriguez: C'est exact.

M. Frazee: Le taux est établi d'après plusieurs facteurs évidemment, le premier est la structure du taux d'intérêt sur le marché. Les banques travaillent avec un certain écart. Elles demandent un certain intérêt et elles en paient un également, et elles cherchent à faire leurs frais dans cet écart qui existe entre les deux. Par conséquent, les taux sont tout d'abord établis sur le marché. Deuxièmement, il y a des coûts administratifs dans toute transaction de prêt, mais particulièrement dans les transactions de prêt personnel. Ceux-ci sont toujours pris en considération. Pour ce qui est du risque dans ce domaine, nous ne faisons pas de discrimination en ce que nous appelons des extrêmes, des risques marginaux et une situation absente de risques. Les coûts d'administration pour tenter d'établir nos programmes afin qu'ils tiennent compte de tout cela sont tout à fait impraticables.

M. Rodriguez: Vous avez dit que vous aviez refusé des gens qui demandaient des prêts personnels et qui étaient pauvres ou qui présentaient des risques très élevés . . .

M. Frazee: Habituellement, monsieur le président, si nous les refusons, nous ne consentirions pas le prêt à aucun taux.

M. Rodriguez: C'est à cela que je veux en venir.

M. Frazee: Nous les refusons parce qu'ils n'ont pas la possibilité de rembourser.

M. Rodriguez: Oui, et ce sont les genres de personnes qui se tournent vers les usuriers. Et c'est là que je pose la question du Chili. L'établissement des taux du . . . pour le Chili au Fonds monétaire international . . .

Le président: A l'ordre, monsieur Rodriguez . . .

M. Rodriguez: Monsieur le président, je dois expliquer mon point.

[Text]

The Chairman: I do not see that it is relevant to the bill.

Mr. Rodriguez: You cannot tell until I have asked my question.

Chile has a very low credit rating in the world, the IMF refuse even to back the loans to Chile, and yet three Canadian banks participated in lending \$300 million to a bad risk. Why is it that we seem to have difficulty finding money in Canada to lend to small businesses—and your banks have been very reluctant to lend under the Small Businesses Loans Act, you have been very reluctant because my people have gone to your banks and you will not touch them because the interest rates, you say, are too low and do not reflect the risk. And they have to go to the caisses populaires and credit unions and run around...

Mr. Lambert (Edmonton West): That is the loansharking...

Mr. Rodriguez: No. Why is it that you have adopted two standards: one when you are lending to poor-risk countries and the other when you are lending to very poor risk or small businesses in Canada, why you have been reluctant?

Mr. Frazee: Mr. Chairman, we bankers consider ourselves professionals in the lending business. If we do not know anything else, we have broad experience over many decades of learning our credit risk. I would suggest that the Canadian banks would not be involved in any loan to Chile, or any other country of the world, if they considered that the risk were unreasonable. So I just cannot accept the fact that this is a bad risk because we do not believe it is.

• 1135

Mr. Rodriguez: Did the American banks participate in the consortium or did they drop out of the consortium?

Mr. Frazee: I am not sure which particular loan we are talking about, but American banks are certainly lending to entities within that country.

Mr. Rodriguez: Would you put me down for the second round, please?

The Chairman: Yes. Mr. Philbrook.

Mr. Philbrook: Mr. Chairman, I would like to add my thanks to the witnesses for an excellent brief and presentation. I hope and imagine this will go a long way in helping to introduce a much more improved bill.

First of all, and briefly, in terms of setting a general context, I would like to ask the witnesses what they consider to be the main positive points of the bill as it now stands without any further changes or improvement.

I notice in your conclusion you mention disclosure. You certainly emphasize that, and that seems to be the main point. Could you mention two or three others just to put it in context?

[Interpretation]

Le président: Je ne crois pas que cela soit vraiment pertinent.

M. Rodriguez: Vous ne sauriez dire avant que j'aie terminé ma question.

Le Chili a un taux de crédit très bas dans le monde, le Fonds monétaire international refuse même d'endosser les prêts au Chili et, pourtant, trois banques canadiennes ont participé à un prêt de 300 millions de dollars, à un mauvais risque. Pourquoi se fait-il que nous ayons de la difficulté à trouver de l'argent au Canada pour prêter aux petites entreprises—et vos banques ont prêté avec beaucoup de réticence dans le cadre de la Loi sur les prêts aux petites entreprises, vous avez été très réticents car mes gens se sont adressés à vos banques et vous n'avez pas voulu faire affaires avec eux parce que les taux d'intérêt, disiez-vous, étaient trop bas et ne reflétaient pas le risque. Ils ont dû s'adresser à des caisses populaires. faire le tour...

M. Lambert (Edmonton-Ouest): C'est de l'usure.

M. Rodriguez: Non. Pourquoi avez-vous adopté deux normes: une, lorsque vous prêtez à des pays qui sont de mauvais risques, et l'autre, lorsque vous prêtez aux mauvais risques ou aux petites entreprises canadiennes, alors que vous avez été réticents?

M. Frazee: Monsieur le président, nous nous considérons, nous les banquiers, comme des professionnels dans le domaine des prêts. Si nous ne connaissons pas d'autres choses, nous avons une expérience très vaste car nous avons appris depuis plusieurs décennies les risques du crédit. Je prétends que les banques canadiennes ne s'engagent pas à prêter au Chili ou à d'autres pays si elles considèrent que les risques ne sont pas raisonnables. Je ne peux tout simplement pas accepter l'idée qu'il s'agit d'un mauvais risque, car nous ne le croyons pas.

M. Rodriguez: Est-ce que les banques américaines ont participé au consortium ou s'en sont-elles retirées?

M. Frazee: Je ne suis pas certain de quel prêt en particulier nous parlons, mais les banques américaines prêtent certainement à des groupes dans ce pays.

M. Rodriguez: Pourriez-vous inscrire mon nom pour un second tour de questions, s'il vous plaît?

Le président: Certainement. Monsieur Philbrook.

M. Philbrook: Monsieur le président, j'aimerais remercier également les témoins de leur excellent mémoire et du très bon exposé. J'ose penser que cela nous aidera beaucoup à présenter un bien meilleurs projet de loi.

Tout d'abord, pour nous placer brièvement dans un contexte général, j'aimerais demander aux témoins quels sont, d'après eux, les principaux traits positifs du projet de loi, tel qu'il se lit actuellement, c'est-à-dire sans autres modifications ou améliorations.

Je remarque que, dans votre confusion, vous mentionnez l'aspect divulgation. Vous y mettez certainement l'accent, et ce point semble être l'essentiel. Pourriez-vous en mentionner deux

[Texte]

Mr. Frazee: Of positive features of the bill?

Mr. Philbrook: Yes. That you think are particularly valuable from the point of view of the Canadian public.

Mr. Frazee: I guess probably we are inclined to regard the bill—if we regard it as a philosophical document, designed to offer some protection to consumers in the area of borrowing and saving, then as a broad principle we are in favour of that. When you get down to the specifics, apart from disclosure we find it difficult to identify those areas because so many of them, we feel, are not in the best interests of the consumer. So I do not know—let me see.

Mr. Philbrook: What about the loan sharking provision, the criminal provision? Do you feel that may have a place there, in one form or another?

Mr. Frazee: I find loan sharking as repulsive as anyone and it is certainly one of the major social problems we have. Whether it is best handled in this bill or in some other area would have to be a question. If it is not going to be handled in another area, then yes, that would be a positive feature of this bill.

Mr. Philbrook: Thank you very much on those generalities.

The Chairman: Mr. Bell.

Mr. Bell: Mr. Chairman, if the legislation finally did see a uniformity across the country of consumer legislation in respect to borrowing and depositing funds, we think that would be an advantage as well.

Mr. Philbrook: Thank you. Now down to a few specifics. You said in your brief that this bill has been drafted on the assumption that Canadian financial institutions are highly and largely computerized—it sounds reasonable—an assertion which you described is incorrect. You give some figures as to the present level of computerization of your accounts as well as the expected pace of automation of your operations in the years to come. You also give some estimates of the likely cost increases which would have to be incurred if the present deposit provisions were to be implemented.

This raises two or three questions. First, the figures on the cost of interest calculations given in the text and in the tables at the end—to what extent do these reflect your present level of automation? In other words, do the unit costs used in building these projections reflect in the cost of computing manually or by computer or both? This is perhaps important since, as you have said, the unit cost of manual versus automated operation is quite different.

[Interprétation]

ou trois autres, tout simplement pour nous placer dans un contexte général?

M. Frazee: Des aspects positifs du projet de loi?

M. Philbrook: Oui. Je voudrais savoir quels aspects vous pensez particulièrement valables, du point de vue du contribuable canadien.

M. Frazee: Je suppose que nous sommes probablement portés à considérer le projet de loi—si nous le considérons comme un document plutôt philosophique, destiné à offrir une certaine protection aux consommateurs en matière d'emprunts et d'épargne—nous sommes certainement favorables à ce principe général. Mais, si l'on en vient aux détails, à l'exception de l'aspect divulgation, il nous est très difficile d'identifier des domaines positifs, car beaucoup d'entre eux ne nous semblent pas du tout dans l'intérêt du consommateur. Aussi, j'ignore... Un instant, s'il vous plaît.

M. Philbrook: Que pensez-vous de la disposition relative aux prêts à des taux usuraires, c'est-à-dire la disposition des taux criminels? Croyez-vous qu'une telle disposition est appropriée dans ce genre de projet de loi, sous une forme ou une autre?

M. Frazee: Comme la plupart des gens, j'éprouve une profonde aversion à l'endroit des prêts à des taux usuraires, et cette pratique est certainement l'un des principaux problèmes sociaux qui existent. Mais il faut se demander s'il est bien de régler cette question dans ce projet de loi ou dans un autre. Si le problème ne doit pas être réglé dans une autre loi, alors, nous considérerions certainement qu'il s'agit d'un aspect positif du projet de loi.

M. Philbrook: Je vous remercie beaucoup de nous avoir donné ces idées générales.

Le président: Monsieur Bell.

M. Bell: Monsieur le président, nous verrions également un avantage certain à l'adoption de ce projet de loi s'il réalisait finalement l'uniformité dans la législation relative aux consommateurs, dans tout le pays, en matière d'emprunts et de dépôts.

M. Philbrook: Je vous remercie. Venons-en maintenant à quelques questions précises. Vous dites, dans votre mémoire, que le projet de loi a été rédigé avec l'idée que les institutions financières canadiennes sont hautement et grandement automatisées—Cette idée semble raisonnable—Mais vous dites que cette supposition est inexacte. Vous donnez des chiffres quant au degré actuel d'automatisation dans la tenue des comptes, aussi bien que le rythme auquel vous prévoyez automatiser vos opérations dans les années à venir. Vous donnez également une idée de l'augmentation des prêts qui serait occasionnée par l'adoption des dispositions actuelles relatives aux dépôts.

Ceci m'amène à poser deux ou trois questions. Tout d'abord, les chiffres relatifs aux coûts du calcul de l'intérêt, qui figurent dans le texte et dans les tableaux annexés, dans quelle mesure reflètent-ils le degré actuel de l'automatisation? Autrement dit, les coûts unitaires utilisés pour établir ces projections reflètent-ils les frais encourus par le calcul manuel ou par ordinateur ou les deux? C'est peut-être assez important, étant donné, comme vous l'avez dit, que le coût unitaire des opéra-

[Text]

Mr. Frazee: Mr. Chairman, these figures are based on a meld of both. It takes into consideration our present level of computerization and also the degree of manual involvement that would be involved. If the Chairman would permit, perhaps Miss Sinclair would care to comment on that. She has been intimately involved with the preparation of the figures.

The Chairman: Miss Sinclair.

Miss Helen K. Sinclair (Manager, Government Relations, Bank of Nova Scotia): Yes. Those figures are based on levels of automation at the end of 1976 and at the end of 1977. So they are based on an average of the levels of automation, 46 plus 60.

Mr. Philbrook: Secondly, in Table No. 1(a) you gave some impressive figures about the additional cost of calculating on the basis of a daily balance and of crediting interest to accounts every month. You gave a breakdown between the cost implications of each of these requirements. However, you have merged all the savings accounts into one category, and that is the chequable accounts and the non-chequable ones, which I gather must have very different behaviour in terms of fluctuation in the number of entries per month. Could you break this down further, this category, into chequable and non-chequable, and, if you do not have it now, could this information be drawn up?

• 1140

Mr. Frazee: It is broken down, not by total quite so much, but in Table 1b we break it down into chequable and non-chequable on a per account basis and on the effect on the rate; it is a question of multiplying it out by the number of accounts. But it is broken down. In the subsequent charts we do break out the chequable and non-chequable accounts. If you wish it in the total dollars in terms of millions of dollars, we can certainly do that.

Mr. Philbrook: What I am getting at is, in terms of action, not so much of information, could a more frequent calculation of interest be made, distinguishing between these two types of accounts, in other words, where there is a more stable account? Would this be a reasonable feature even if it had to be dropped for these more unstable accounts that change on a day-by-day basis?

Mr. Frazee: I suppose what you mean, Mr. Chairman, is the degree of activity in an account, whether for all accounts with more than 10 entries per month there is a certain cost or... Well, how would we define a stable account? I guess that would have to be the starting point.

Mr. Philbrook: Yes. For example, if an account did not change in a one-month period, could that be credited in a different way?

Mr. Frazee: We have done it per account on an average basis...

[Interpretation]

tions manuelles, par rapport aux opérations automatisées, diffère grandement.

M. Frazee: Monsieur le président, ces chiffres sont fondés sur un mélange des deux. Ils tiennent compte du niveau actuel d'automatisation, chez nous, et également du degré d'opérations manuelles qui sont encore nécessaires. Si le président le permet, peut-être que M^{lle} Sinclair aurait un mot à ajouter. Elle a participé de très près à la préparation de ces chiffres.

Le président: Mademoiselle Sinclair.

Mlle Helen K. Sinclair (directrice, Relations gouvernementales, Banque de Nouvelle-Écosse): Oui. Ces chiffres sont fondés sur les niveaux d'automatisation à la fin de 1976 et à la fin de 1977. Ils sont donc fondés sur une moyenne des deux niveaux d'automatisation, soit 46 et 60.

M. Philbrook: Deuxièmement, au tableau 1(a), vous donnez des chiffres assez impressionnants au sujet des frais supplémentaires qu'entraîneraient le calcul du solde quotidien et le versement mensuel des intérêts dans les comptes. Vous donnez un relevé détaillé des frais encourus par chacune de ces exigences. Cependant, vous avez réuni tous les comptes d'épargne dans une seule catégorie, celle des comptes sans et avec droit de tirage de chèques, alors que, pour ce qui est de la fluctuation du nombre mensuel des inscriptions, il faudrait distinguer entre les deux. Pourriez-vous faire cette ventilation, entre les comptes avec droit de tirage de chèques et les comptes sans droit de tirage, et si vous n'avez pas les chiffres ici, pourriez-vous nous les fournir?

M. Frazee: Au tableau 1b, nous faisons cette ventilation, sans les chiffres totaux, il est vrai, mais nous donnons les chiffres moyens, par compte, avec et sans droit de tirage, ainsi que la différence du taux; il suffit donc de multiplier ces chiffres par le nombre des comptes. La distinction est pourtant faite. Dans les tableaux suivants, nous maintenons cette distinction entre les comptes avec droit de tirage et les comptes sans droit de tirage. Nous pouvons donc facilement vous fournir les chiffres totaux en millions de dollars.

M. Philbrook: Vous recommandez d'adopter une pratique, plutôt que de fournir des renseignements. Ne serait-il pas possible de calculer plus fréquemment les taux d'intérêts en faisant la distinction entre ces deux types de comptes, c'est-à-dire dans le cas des comptes les plus stables? Cette pratique ne serait-elle pas acceptable, même s'il fallait l'abandonner dans le cas des comptes moins stables qui changent de jour en jour?

M. Frazee: Je suppose, monsieur le président, que l'on parle du volume des inscriptions d'un compte, pour savoir s'il y a des frais supplémentaires pour tous les comptes qui auraient plus d'inscriptions par mois, par exemple... Eh bien, comment définir un compte stable? Il faudrait commencer par cette question-là.

M. Philbrook: Oui. Par exemple, si tel compte resté inchangé pendant un mois entier, n'y aurait-il pas moyen de le traiter différemment?

M. Frazee: Nous avons établi les moyennes par compte...

[Texte]

Mr. Bell: Mr. Chairman, in effect, Table 1b does reflect, I think, what our question is getting at. We have allowed for activity, the variation in activity, in computing our costs in respect to the chequable and the non-chequable. You will see there an annual incremental operating cost per account for your savings non-chequable at \$3.01 and your savings chequable at \$4.99. The difference reflect our analysis of experience of the number of items on average in the various kinds of accounts. That is Table 1b

Mr. Philbrook: Right, okay. I have just one more point on this subject, on the business of computing rates. Again with reference to Table 1a at the end, your figures of the extra costs in the category of term deposits seem to have been built with the assumption that interest would have to be mailed every month to the deposit holder. This does not seem to be a requirement of this legislation. I wonder how the \$57 million figure would change if you simply credited interest in a regular bank account for the benefit of the term deposit customer, if you simply credited the interest. Could you give us an idea of the new cost figures that this change in assumption would produce, or can it be costed?

Mr. Frazee: Rather than mailing the cheques, you mean?

Mr. Philbrook: Yes, just simply crediting it.

Mr. Frazee: Oh, yes, we could give it. I do not have it. Do you, Miss Sinclair.

Miss Sinclair: I suppose the big difference is that you would not have the postage costs. I guess the postage costs are a function of the Post Office, so we are talking about 10 cents an envelope at the present time, 12 cents very soon. There may be some other differences I am not aware of at the present time. But they would be lower; they would not be wiped out.

The Chairman: Mr. Bell, do you wish to add to that?

Mr. Bell: Yes, of course. Mr. Chairman, we are dealing here, of course, specifically with term deposits. A great number of people who have term deposits at a bank are not necessarily deposit customers at a bank. In point of fact, the people who as a rule have term deposits shop for rates, and a tremendous percentage of the term deposits in the books of any one given branch may well not have a deposit account. The cheque has to be mailed.

Mr. Philbrook: Just off the top of your head, though, would you think it might be of some advantage in reducing costs, the mailing aspect?

Mr. Frazee: It would reduce costs. Oh, yes, sure. Crediting would be less costly than mailing out, if they had an account.

Mr. Philbrook: Is it worth considering?

[Interprétation]

M. Bell: Effectivement, monsieur le président, je crois que le tableau 1b fournit la réponse à notre question. Nous tenons compte du volume des inscriptions, des variations de ce volume, en calculant le coût, pour nous, des comptes avec et sans droit de tirage de chèques. Vous noterez sur ce tableau que l'augmentation annuelle du coût d'exploitation par compte est de \$3.01, pour les comptes d'épargne sans droit de tirage, et de \$4.99 pour les comptes d'épargne avec droit de tirage. Cette analyse est fondée sur différents chiffres moyens et montre la différence entre les deux types de comptes. Je parle du tableau 1b.

M. Philbrook: Très bien. Il me reste une question à poser au sujet du calcul des taux. Pour revenir au tableau 1a, en bas de la page, en estimant les coûts d'exploitation supplémentaires, sous la rubrique des dépôts à terme, vous semblez supposer que les intérêts seraient obligatoirement envoyés tous les mois par la poste à chacun des propriétaires de dépôts. Or, ce projet de loi ne semble pas exiger cela. J'aimerais savoir de combien diminuerait ce chiffre de 57 millions de dollars si l'on se contentait de créditer le compte ordinaire du client du montant des intérêts de son dépôt à terme. Pouvez-vous me le dire?

M. Frazee: Plutôt que d'envoyer des chèques par le courrier?

M. Philbrook: Oui, en se contentant de créditer le compte.

M. Frazee: Oui, nous pouvons fournir ce chiffre. Je ne l'ai pas ici. L'auriez-vous, mademoiselle Sinclair?

Mlle Sinclair: La différence essentielle serait, je suppose, le montant de l'affranchissement postal. Le taux d'affranchissement étant fixé par le ministère des Postes, il faut compter 10c. par enveloppe à l'heure actuelle et, très bientôt, 12c. Il peut y avoir d'autres éléments dont je ne tiens pas compte en ce moment. Mais c'est là le seul facteur qui serait totalement éliminé.

Le président: Désirez-vous ajouter quelque chose, monsieur Bell?

M. Bell: Oui, monsieur le président. Bien entendu, il s'agit ici exclusivement des dépôts à terme. Un grand nombre de ceux qui possèdent des dépôts à terme, dans une banque, ne font pas obligatoirement partie de la clientèle ordinaire de la banque. Et, en fait, ceux qui ont des dépôts à terme, vont d'habitude chercher de meilleurs taux d'intérêts, de sorte qu'une forte proportion des dépôts à terme d'une succursale de la banque ne correspondent à aucun compte ordinaire. On est donc obligé d'envoyer le chèque par le courrier.

M. Philbrook: Mais, à première vue, l'élimination de l'affranchissement postal aurait pour effet de réduire beaucoup?

M. Frazee: Oh, certainement. Si tous les clients avaient un compte, il serait moins coûteux de créditer ce compte plutôt que d'envoyer le chèque par la poste.

M. Philbrook: Cette solution vaut-elle la peine d'être étudiée?

[Text]

Mr. Frazee: The one thing you have to be careful of here, Mr. Chairman, is that you do not restrict yourselves to dealing with your existing customers, or force people who want to place deposits with you, if your rates happen to be favourable at any given time, to open accounts. I do not think it would be in the best interest of the consumer.

• 1145

Mr. Philbrook: Thank you very much. How is my time, Mr. Chairman?

The Chairman: You have another minute. A long one-minute question.

Mr. Philbrook: You state the concerns on pages 3 and 4 of your brief about the potential constitutional difficulties that this bill may experience. You urge the Committee to make sure that such issues be settled before the Act is proclaimed on the basis that:

... great confusion for all national organizations ...

This seems a rather unusual concern for a national organization such as yours which clearly falls under the sole jurisdiction of the federal government. Did you have any particular reasons or did you foresee any specific difficulties arising as a result of the federal government's introducing this legislation which, among other things, would apply to your federally regulated industry? I am just not quite clear how you may be affected by a jurisdictional dispute in your case when you are a federally controlled institution.

Mr. Frazee: Mr. Chairman, we have always insisted that we are a federally controlled institution but there have been occasions when certain jurisdictions have questioned whether certain activities might not be subject to provincial legislation. I guess probably what our concern here is is that we hopefully would not become the meat in the sandwich.

Mr. Philbrook: You think this is likely in your case?

Mr. Frazee: We would much prefer to see a national act covering these various areas which would not be too incompatible with what is going on in the provinces. Many of the provinces today have very effective and well-designed consumer protection acts.

Mr. Philbrook: Thank you.

The Chairman: Thank you, Dr. Philbrook. Mr. Grafftey, you are next.

Mr. Grafftey: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Frazee, we thank you from this side for your excellent brief and your presentation this morning.

The first question I would put to you is that in the true sense of the word, do you feel that your Association was properly consulted by government and government officials before this proposed legislation saw the light of day? I mean consulted in a substantive way. Has there been a discussion amongst your Association that this bill came out in bold form before there was reasonable consultation with you as a body?

[Interpretation]

M. Frazee: Il faut se rappeler ici, monsieur le président, que l'on ne saurait s'en tenir aux clients réguliers de la banque, ni obliger ceux qui désirent faire des dépôts à terme chez vous, lorsque vos taux d'intérêts se trouvent être les meilleurs, d'ouvrir un compte ordinaire. Je ne crois pas que ce soit dans le meilleur intérêt du consommateur.

M. Philbrook: Je vous remercie beaucoup. Est-ce qu'il me reste du temps, monsieur le président?

Le président: Il vous reste encore une minute. Vous pouvez donc poser une longue question d'une minute.

M. Philbrook: Vous dites en pages 3 et 4 de votre mémoire, que vous êtes inquiets des difficultés d'ordre constitutionnel que peut amener le présent projet de loi. Vous engagez le Comité à régler ces questions avant que le projet de loi ne soit adopté parce qu'autrement il est possible qu'il soit la cause:

... de grandes confusions pour les entreprises d'envergure nationale ...

Il semble assez étrange qu'une organisation nationale comme la vôtre ait de telles préoccupations, car vous relevez évidemment de la seule juridiction du gouvernement fédéral. Aviez-vous des raisons particulières, ou encore prévoyiez-vous des difficultés précises qui pourraient surgir par suite de l'adoption d'une telle loi par le gouvernement fédéral, une loi qui s'appliquerait à votre industrie régie à l'échelle fédérale? Je ne vois pas très bien comment un débat sur la juridiction pourrait vous affecter, étant donné que vous êtes une institution contrôlée par le fédéral.

M. Frazee: Monsieur le président, nous avons toujours affirmé que nous étions une institution contrôlée par le fédéral, mais il est déjà arrivé que certaines juridictions se demandent si certaines de nos activités ne pourraient pas être assujetties aux lois provinciales. Je crois que ce qui nous inquiète probablement, c'est la crainte de nous retrouver entre l'arbre et l'écorce.

M. Philbrook: Vous pensez que c'est probable?

M. Frazee: Nous préférierions certainement avoir une loi nationale pour couvrir tous ces domaines, mais une loi qui ne soit pas trop contraire à celle des provinces. Plusieurs provinces ont déjà des lois très efficaces et vraiment destinées à protéger le consommateur.

M. Philbrook: Je vous remercie.

Le président: Merci, monsieur Philbrook. Monsieur Grafftey, vous avez maintenant la parole.

M. Grafftey: Merci, monsieur le président. Monsieur Frazee, je veux vous remercier au nom de mon parti, pour nous avoir si bien exposé votre excellent mémoire ce matin.

La première question que je voudrais vous poser est la suivante. Croyez-vous que votre association a vraiment été consultée dans le vrai sens du mot, par le gouvernement et les représentants du gouvernement, avant la présentation du présent projet de loi? Je veux parler de consultations réelles. A-t-on mentionné, au sein de votre association, que le projet de loi était sorti avant même que l'on vous consulte vraiment?

[Texte]

Mr. Frazee: I guess the operative words are "meaningful", and the other word that you used—well, "meaningful", and my answer would have to be no.

Mr. Grafftey: You do not feel you have had any substantive input into the provisions here?

Mr. Frazee: I would have to say that in one respect, apparently some banking officers from various banks were talked to, certain areas were discussed with them in an informal way, and on reflection, if this is called consultation, then perhaps we should be a little more alert to what consultations mean.

Mr. Grafftey: At this stage, Mr. Chairman, I would bring to the attention of this Committee the excellent presentation on page 6 which in very general terms sets out the problems that associations of this nature, as well as many of the members on this side of the Committee have dealing with a bill like this when we do not have regulations. We have been told time and time again, Mr. Chairman, that regulations are not traditionally handed down when the bill is proposed. That is so, but a bill of this nature, which depends in substantive areas on regulations being drafted, renders our job here and I would say the job of every Committee member from every party and you, the Canadian Bankers Association, very, very difficult. I am not saying that we should have regulations with every bill when it comes down, but when a bill of this complexity depends in substantive areas, Mr. Chairman, on regulations, look at what it does in terms of enabling witnesses to come to the point as well as us. I say that in passing.

Before I go on to page 5, your last paragraph—and to save time I will not quote it in detail—but combining, Mr. Frazee, the last paragraph in page 5 with your continual references in your brief to the problems brought about by constitutional conflict, the question I would now ask you, sir, is: are you saying in effect that you would like Bill C-16 abandoned and instead have existing legislation improved? I am not trying to put you on the spot, but do you share the view of many witnesses that this legislation should simply be abandoned and the government should direct its activities to amending existing legislation and co-operating with the provinces in bringing a co-ordination in provincial legislation?

• 1550

Mr. Frazee: We are on record, Mr. Chairman, in believing national legislation which would regulate the national institutions, such as the banks, would be a good thing. We are also on record in expressing the hope that there would be a high degree of consultation with the provinces because they have had some experience in this area and to bring out a bill that in many areas might be inconsistent with the provinces we do not think would be in the public interest. I am not saying that the provincial legislation cannot be improved because the provinces do vary to one extent or another.

[Interprétation]

M. Frazee: Je suppose que le qualificatif important serait «significatif» et l'autre mot que vous avez utilisé... enfin, je suppose que ce serait «significatif», et je devrais répondre non.

M. Grafftey: Vous ne croyez pas avoir eu vraiment voté mot à dire en ce qui concerne les dispositions présentées ici?

M. Frazee: Je dois dire que l'on a parlé à certains représentants du monde bancaire, apparemment, que l'on a discuté de façon officieuse de certains domaines avec eux, et en y réfléchissant bien, s'il s'agit là de consultations, il faudrait peut-être nous demander ce qu'on entend vraiment par consultations.

M. Grafftey: J'aimerais maintenant, monsieur le président, attirer l'attention des membres du Comité sur la page 6 de l'excellent mémoire, où l'on décrit de manière très générale les difficultés qu'éprouvent des associations de ce genre, tout comme les membres du Comité, de ce côté de la table, lorsqu'un projet de loi de ce genre est présenté sans règlement. On n'a pas cessé de nous répéter, monsieur le président, que les règlements ne sont pas ordinairement présentés en même temps que le projet de loi. C'est exact, mais lorsqu'il s'agit d'un projet de loi de cette nature, qui dépend en grande partie de la rédaction de règlements, la tâche n'en est que plus difficile pour tous les membres du Comité, de chaque parti, ainsi que pour l'Association des banquiers canadiens. Je ne dis pas qu'il faudrait présenter des règlements en même temps que chaque projet de loi. Mais lorsqu'un projet de loi d'une telle complexité dépend de règlements dans des secteurs très importants, monsieur le président, il est très difficile pour les témoins de présenter leur point de vue, tout comme pour nous. Je voulais le mentionner en passant.

Avant de passer à la page 5, à votre dernier paragraphe... et pour épargner du temps, je ne vais pas le citer en détail... mais si l'on combine le dernier paragraphe de la page 5, monsieur Frazee, avec vos allusions répétées dans le mémoire aux problèmes soulevés par un conflit constitutionnel, voici ce que je veux vous demander, monsieur: voulez-vous dire en réalité que vous aimeriez voir le Bill C-16 abandonné pour tenter d'améliorer plutôt les lois existantes? Je n'essaie pas de vous mettre sur la sellette, mais pensez-vous, comme bien d'autres témoins, que ce projet de loi devrait simplement être abandonné et qu'il -le gouvernement devrait plutôt s'attacher à modifier les lois existantes et à travailler, en collaboration avec les provinces, afin de réaliser la coordination dans les lois provinciales?

M. Frazee: Nous avons déjà dit, monsieur le président, que nous croyons très bon d'avoir une loi nationale régissant les institutions nationales comme les banques. Nous avons également déjà exprimé l'espoir qu'il y ait consultation suivie des provinces, car elles ont déjà de l'expérience dans ce domaine, et nous pensons qu'il ne serait pas dans l'intérêt de la population d'adopter un projet de loi pouvant, dans plusieurs secteurs, aller à l'encontre des lois provinciales. Je ne veux pas dire que les lois provinciales n'ont pas besoin d'améliorations, car en fait, les lois varient d'une province à l'autre, dans une certaine mesure.

[Text]

As to whether this bill should be thrown out—I think that was the idea—and something new brought in, there are certainly a lot of areas of this bill which we think have to be changed dramatically if it is going to achieve the objectives that exist. I guess if I had my druthers I would have suggested that a white paper might have been the ideal way to approach this and then move to a bill.

Mr. Grafftey: That a bill be produced to this Committee after you had had a chance to testify before the Committee.

Mr. Frazee: Yes, we would have preferred that. The absence of the regulations at the moment, as you suggest, make it very difficult for us.

Mr. Grafftey: My two brief last questions . . .

The Chairman: If they are very brief. You have already used up your time. I can put you down for another round.

Mr. Grafftey: I have one brief question and then I will not want another round. In reading the bill, do you feel that if the bill went through unamended, as now constituted, that, number one, lending funds would tend to be dried up as you invest your moneys in more profitable areas and, especially low-income lenders, would be driven more into the loan shark hands, and do you feel that if the bill unamended went through it would seriously affect funds for the housing and mortgage field, both for existing housing and new housing?

Mr. Frazee: To the latter question, yes, I think it would have an adverse impact on the availability of funds in the mortgage area.

As to the other areas, if the bill went through this way, it would fail to achieve its objectives of benefiting the consumer broadly.

The Chairman: Thank you, Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: Do you feel that it would be especially low-income consumer who may be forced inadvertently by the provisions of this bill into the loan-sharking field?

Mr. Frazee: I do not think I would isolate the low-income consumer.

Mr. Grafftey: Right. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Grafftey.
Le prochain interlocuteur est M. Clermont.

M. Clermont: Merci, monsieur le président.

Je ne répéterai pas toutes les remarques qui ont été faites au sujet de votre mémoire; je ne suis pas surpris de la valeur de votre document, messieurs les représentants de l'Association des banquiers canadiens. J'ai été habitué dans le passé à ce que vous présentiez toujours un mémoire très bien documenté.

[Interpretation]

Quant à savoir si le présent projet de loi devrait être abandonné . . . je pense que c'est ce que vous vouliez dire . . . pour le remplacer par un nouveau, nous pensons qu'il y a certainement bien des parties de ce projet de loi qu'il faudrait modifier radicalement, s'il doit réaliser les objectifs proposés. Je suppose que si j'avais mon mot à dire, je suggérerais qu'un Livre blanc serait peut-être le moyen idéal d'attaquer cette question, pour ensuite proposer un projet de loi.

M. Grafftey: Vous voudriez qu'un projet de loi soit présenté au Comité, une fois que vous auriez eu l'occasion d'y témoigner.

M. Frazee: Oui, c'est ce que nous aurions préféré. Comme vous le dites, l'absence de règlements, à l'heure actuelle, nous rend la tâche très difficile.

M. Grafftey: J'avais encore deux brèves questions . . .

Le président: D'accord, si elles sont très brèves. Vous avez déjà dépassé le temps qui vous était alloué, mais je peux inscrire votre nom pour un autre tour de questions.

M. Grafftey: J'aurais encore une autre brève question à poser, et ensuite, je n'aurai pas besoin d'un second tour de questions. En lisant le projet de loi, croyez-vous que s'il était adopté sans modification, c'est-à-dire tel qu'il se lit maintenant, tout d'abord les fonds destinés aux prêts auraient tendance à s'épuiser, parce que vous investiriez dans des secteurs plus profitables, et que, par conséquent, les emprunteurs à faible revenu surtout, tomberaient davantage entre les mains des usuriers? Et croyez-vous que si le projet de loi était adopté sans modifications, il y aurait de graves répercussions sur les fonds disponibles dans le domaine de l'habitation et des hypothèques, que ce soit pour des habitations existantes ou de nouvelles habitations?

M. Frazee: Pour répondre à votre dernière question, je dois dire que nous envisagerions, en effet, des répercussions défavorables en ce qui concerne la disponibilité de fonds destinés aux prêts hypothécaires.

En ce qui concerne les autres secteurs, si le projet de loi était adopté tel qu'il est, il ne réaliserait pas son objectif qui est d'avantager généralement le consommateur.

Le président: Je vous remercie, monsieur Grafftey.

M. Grafftey: Croyez-vous que ce serait surtout le consommateur à faible revenu qui serait forcé indirectement par les dispositions du projet de loi de s'adresser aux usuriers?

M. Frazee: Je ne pense pas que ce serait uniquement le consommateur à faible revenu.

M. Grafftey: Très bien. Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie, monsieur Grafftey.

The next questioner is Mr. Clermont.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman.

I do not want to repeat the comments made concerning your brief; I am not surprised by such a valuable document coming from the representatives of the Canadian Bankers Association. I have been accustomed in the past to seeing you always submit a very well documented brief. As I told you in private,

[Texte]

Comme je vous l'ai dit en privé, cela ne veut pas dire que je partage toutes les idées exprimées dans votre mémoire, mais celui-ci est très bien présenté.

Monsieur le président, comme nous sommes limités à cinq minutes, ma question va traiter des versement anticipés sur les prêts hypothécaires.

En premier lieu, que voulez-vous dire lorsque vous affirmez dans votre mémoire que les dispositions actuelles . . .

. . . vont créer de graves problèmes pour les institutions qui doivent faire concorder les échéances de l'actif avec celles de leur passif.

C'est le cas de la plupart des prêteurs hypothécaires. Il faut s'attendre à une réduction de la disponibilité des fonds hypothécaires.

Qu'est-ce que vous entendez par cela quand vous dites "les dispositions actuelles"? S'agit-il de la loi qui existe ou bien du projet de loi?

M. J. Machabée (vice-président, l'Association des banquiers canadiens): Si vous le permettez, monsieur Clermont, nous pourrions dire que ce sont plutôt les habitudes qui existent actuellement de financer des prêts à terme par des dépôts, aussi à terme, comme on vous le faisait remarquer hier lorsque les compagnies de fiducie ont parlé de *matching*. En d'autres termes, si on devait changer de façon radicale les règles du jeu par des paiements anticipés à très brève échéance, les méthodes de financement de ces prêts-là devraient elles aussi changer.

• 1155

M. Clermont: Oui. Dans le même domaine, vous dites que si ce projet de loi était accepté, les fonds disponibles pour les nouveaux prêts, les prêts secondaires pourraient être réduits. Mais quelle est la différence entre le prêt traditionnel, le prêt primaire et le prêt secondaire? Par ailleurs, quelle est l'importance de l'Association des banquiers canadiens dans le nouveau système de prêts hypothécaires secondaires?

M. Machabée: Je pense qu'on devrait parler surtout des prêts secondaires. Les banques ne font pas simplement des prêts directement à des clients qui sont dans les livres de la banque. Elles peuvent constituer, si vous voulez, des portefeuilles de prêts qui sont revendus à d'autres prêteurs. Un problème pourrait survenir si ces nouveaux prêteurs qui achètent lesdits portefeuilles avaient, en même temps, à assumer le risque d'être payés immédiatement ou à brève échéance, alors qu'ils s'attendaient à être payés dans trois, cinq ou même dix ans. Ainsi il serait peut-être très très difficile pour le système bancaire canadien de constituer de tels portefeuilles pour prêter à nouveau et éventuellement continuer aussi à augmenter le marché des prêts hypothécaires.

M. Clermont: Est-ce que l'Association des banquiers canadiens ou les membres de l'Association participent présentement à l'achat sur une base de prêts secondaires.

M. Machabée: C'est-à-dire qu'il faudrait plutôt dire que nous participons à la vente de prêts secondaires.

M. Clermont: Mais vous en n'achetez pas.

[Interprétation]

this does not mean that I share all the ideas expressed in your brief, but it is a very good presentation.

Mr. Chairman, since we are restricted to five minutes, my question will deal with prepayment on mortgage transactions.

First of all, what do you mean when you state in your brief that the present provisions . . .

"... will create serious problems for those institutions which match the maturities of assets and liabilities?"

It is the case with most mortgage lenders. We must expect a reduction in the availability of mortgage funds.

What do you mean when you say "the present provisions"? Are you talking about the existing act or about the bill?

Mr. J. Machabee (Vice-President, Canadian Bankers Association): If I may, Mr. Clermont, we could say that it is customary right now to finance term loans through terms deposits as the trust companies told you yesterday when they talked about matching. In other words, were we to change radically the rules of the game by allowing very short-term prepayments, the financing method for these loans should also be changed.

Mr. Clermont: Yes, on the same topic, you say that if this bill were to pass, it would reduce the amount of funds available for new loans, for secondary loans. But what is the difference between the traditional loan, the primary and the secondary loan? Also, what role is played by the Canadian Bankers Association in the new system of secondary mortgage loans?

Mr. Machabée: I think that we should be mainly talking about secondary loans. The banks do not merely make direct loans to customers who appear in the books of the bank. They can also set up what you might call loan portfolios which are sold to other lenders. There might be problems if the new lenders who purchase these portfolios were obliged thereby to take the risk of being repaid immediately or in the short run, loans that they were expecting to have repaid in three, five, or even ten years. That might make it extremely difficult for the Canadian banking system to set up these portfolios for relending, and possibly to go on increasing the mortgage loan market.

Mr. Clermont: Does the Canadian Bankers Association or its members, at present take part in purchasing on the basis of secondary loans?

Mr. Machabée: Well, we should really say that we take part in the sale of secondary loans.

Mr. Clermont: But you do not purchase any?

[Text]

M. Machabée: Il est possible qu'à l'occasion, tout dépendant des finances d'une banque, qu'il y en ait une qui en achète. Mais en principe, c'est la contraire.

M. Clermont: Vous dites dans votre mémoire que c'est un nouveau système. Vous avez par contre droit à un certain pourcentage de fonds destiné aux prêts hypothécaires. Avez-vous de l'information ou des statistiques nous indiquant quel pourcentage de ce montant sert présentement à l'achat de ces hypothèques ou bien si présentement, c'est très minimal?

M. Machabée: Comme nous le précisons dans le mémoire, c'est récent. Donc, il ne faudrait pas s'attendre à trouver dans les chiffres du système bancaire canadien un montant très important. Mais c'est appelé à le devenir si on doit continuer ce genre de marché.

The Chairman: Mr. Carter, did you wish to add something?

Mr. W. P. Carter (Chairman, Mortgage Committee, Canadian Bankers Association): I would appreciate that very much, Mr. Chairman.

Out of the total portfolio of the chartered banks of mortgages under administration today, which is some \$11 billion, 25 per cent—or very close to 25 per cent—of those loans are no longer owned by the chartered banks but have been sold into what is termed in the industry as the secondary mortgage market; namely, they have been sold to pension funds and other investors of that type. So approximately 25 per cent of the mortgages we have under administration are in the secondary market, which is a very important part of the total mortgage scene for Canada.

M. Clermont: Monsieur Carter, le 25 p. 100 qui a été vendu à des institutions, surtout des institutions de plans de retraite, a-t-il été de nouveau réinvesti dans le secteur hypothécaire ou bien dans celui des particuliers, ou de l'industrie? Car, c'est une des raisons du nouveau projet de loi qui permet la vente de prêts hypothécaires sur une base secondaire. La raison principale, bien que ce ne soit pas la seule raison, est illustrée par le cas des banques qui détiennent, pour reprendre votre exemple 11 milliards, si 25 p. 100 de ce 11 milliards-là est vendu à des institutions financières de plans de retraite, etc., alors ce 25 p. 100 que les banques ont de nouveau à leur disposition est-il destiné au prêt hypothécaire ou à d'autres secteurs de prêts?

Mr. Carter: The secondary market is made up principally of end investors—that is, pension funds . . .

• 1200

Mr. Clermont: Oh no, that is not my question, Mr. Carter. My question is this.

You said that the banks were holding, at a certain date, \$11 billion of mortgages; and out of that \$11 billion dollars, you sold 25 per cent. Now, the funds that you got back for that 25 per cent: were they re-invested in mortgages? Or were they re-invested in industrial loans, in individual loans, or in any kind of loans other than mortgage loans?

[Interpretation]

Mr. Machabée: It is possible occasionally, depending on a bank's finances, that one of them might purchase. But usually, it is the other way around.

Mr. Clermont: You say in your brief that this is a new system. You have a right to a certain percentage of funds set aside for mortgage loans. Do you have information or statistics that would indicate what percentage these funds is at present used for purchasing mortgages, or is it a minimal amount at present?

Mr. Machabée: As we have said in the brief, this is a recent thing. We should thus not expect to see a very large figure in the statistics of the Canadian banking system. But the figure will become a large one if we continue with this type of market.

Le président: Monsieur Carter, désiriez-vous ajouter quelque chose?

M. W. P. Carter (président, Comité des prêts hypothécaires, Association des banquiers canadiens): Je vous remercie beaucoup, monsieur le président.

Sur l'ensemble du portefeuille des banques à charte, des hypothèques que nous administrons aujourd'hui, portefeuille d'environ 11 milliards de dollars, 25 p. 100, ou presque, des prêts en question n'appartiennent plus aux banques à charte parce qu'ils ont été vendus à ce qu'on appelle, dans le métier, le marché des hypothèques secondaires; c'est-à-dire qu'ils ont été vendus à des fonds de pension ou à d'autres investisseurs de ce genre. Environ 25 p. 100, donc, des hypothèques que nous administrons appartiennent au marché secondaire, qui représente une partie très importante de l'ensemble des prêts hypothécaires au Canada.

Mr. Clermont: Mr. Carter, has the 25 per cent that was sold to these institutions, especially pension funds, been reinvested in the mortgage sector or in consumer loans or industrial loans? Because that is one of the reasons behind the new bill, which allows for the sale of mortgages on a secondary basis. The main reason, although not the only one, is shown by the case of the banks which hold, in your own example, \$11 billion; if 25 per cent of those \$11 billion is sold to financial institutions like pension funds, etc., is the 25 per cent that the banks again have available put into mortgages or into other loan areas?

M. Carter: Le marché secondaire consiste principalement d'investisseurs à terme—je parle par exemple des fonds de pension . . .

M. Clermont: Mais ce n'est pas ce que j'ai demandé, monsieur Carter. Voici encore une fois ma question.

Vous avez dit que les banques ont détenu, à une date donnée, 11 milliards de dollars d'hypothèques dont vous en avez vendu 25 p. 100. Avez-vous réinvesti les profits tirés de ces 25 p. 100 dans des hypothèques, ou les avez-vous réinvestis dans des prêts personnels, des prêts industriels ou une autre sorte de prêts, sauf les hypothèques?

[Texte]

Mr. Carter: The answer to that is simply that, each year, the banks—and certainly, I now talking for my bank specifically—we say: “How many mortgages are we going to be able to sell?” And let us assume, for example, that we say that we are going to sell half-a-billion dollars’ worth of mortgages into the secondary market. We know what allocation we are going to have in our own funding from general funds of the bank—and let us say that is, for example, four hundred million dollars; then that means that in grand total in the year, we are able to do \$900 million as against only \$400 million if we did not have the secondary market.

Mr. Clermont: Your reply is that the funds you are getting back are used for mortgages only?

Mr. Carter: Yes.

The Chairman: Thank you, Mr. Clermont.

Mr. Clermont: Will you put my name down again, please, if time is available?

The Chairman: Yes.

Mr. Huntington, followed by Mr. Herbert.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman.

I was very interested in Mr. Frazee’s statement in which he said the association was interested in research to serve the needs of the disadvantaged. We have talked generally of lending that has an extreme risk, a marginal risk, and no risk; and I think most of us are concerned with the loanshark activities within our country and our community—and one way to get rid of that is to remove the market upon which it breeds and feeds.

Has your association reached any conclusions or can they give the Committee any guidance as to the direction or the type of institution or service that could be offered through existing institutions in the community to reduce the need for people in the community to go to loan sharks? And do you have observations you might leave with us as to the needs of the type of person that is force to go to a loanshark that is causing us to get into this type of legislation. Have you done research or can you offer the Committee any opinions on the cure that we are trying to correct, other than this approach?

Mr. Frazee: Mr. Chairman, our offer to participate in some research was an offer to the Department of Corporate and Consumer Affairs, because they indicated that they were, I think, establishing a task force to look at this. We would welcome the opportunity to participate in that. That is the first part of the question.

On the second part of the question, I guess that the Association, as such, has not done great or substantial research into this area. Individual banks, on the other hand, have: some perhaps more than others. But all banks have been for some time concerned about the disadvantaged, as you say, who are the people who seem ultimately to get into the hands of the loansharks.

Our experience—and now I have to speak for my own bank—our experience has been that what these people need is counselling. We always—all the banks—endeavour to provide a high degree of counselling when anyone comes through the

[Interprétation]

M. Carter: La réponse est bien simple. Chaque année, les banques, et naturellement la mienne, se demandent combien d’hypothèques elles vont réussir à vendre. Disons que nous croyions être capables de vendre pour un demi-milliard de dollars d’hypothèques sur le marché secondaire. Nous savons combien nous pourrions tirer des fonds généraux de notre banque, par exemple, 400 millions de dollars. Autrement dit, nous pouvons vendre, en une année, pour 900 millions de dollars au lieu de seulement 400 millions de dollars, s’il n’y avait pas ce marché secondaire.

M. Clermont: Donc, les fonds que vous en tirez sont réinvestis uniquement dans des hypothèques?

M. Carter: Oui.

Le président: Merci, monsieur Clermont.

M. Clermont: J’aimerais avoir un autre tour plus tard, si c’est possible, s’il vous plaît.

Le président: C’est bien.

Monsieur Huntington, suivi de M. Herbert.

M. Huntington: Merci, monsieur le président.

M. Frazee a dit que l’Association serait intéressée à mener des recherches sur la façon de satisfaire les besoins des défavorisés. Nous avons parlé en termes généraux des prêts qui comportent de très grands risques, des risques et pas de risques du tout. Nous aimerions tous voir les usuriers disparaître de notre pays et de nos localités, mais pour ce faire, il nous faut dissiper le marché dont ils vivent.

Votre association en est-elle venue à certaines conclusions? Pourriez-vous donner au Comité une idée du genre d’institution ou de services que l’on pourrait mettre à la disposition de la collectivité, par l’intermédiaire des établissements déjà en place afin de supprimer le besoin de recourir à des usuriers? Pourriez-vous nous faire connaître les besoins de la personne type qui doit recourir à un usurier et qui nous oblige donc à adopter une telle loi. Avez-vous fait des études ou avez-vous une idée d’une autre façon de corriger le problème?

M. Frazee: Nous avons offert au ministère de la Consommation et des Corporations de participer au groupe d’étude qui, semble-t-il, a été créé pour étudier la question. Nous serions très heureux d’en faire partie. Voilà pour la première partie de votre question.

Quant à la seconde partie, je vois que l’Association elle-même n’a pas mené d’étude importante dans le domaine. Les banques, par contre, l’ont fait et certaines ont poussé plus loin que d’autres. Toutes se sont préoccupées des défavorisés qui, la plupart du temps, sont ceux qui se retrouvent aux prises avec des usuriers.

D’après l’expérience de la banque qui m’emploie, ces personnes ont habituellement besoin de conseils. Toutes les banques essaient de conseiller tous ceux qui viennent leur demander de l’argent. Malheureusement, plusieurs d’entre eux, comme l’a

[Text]

door to borrow money. Unfortunately, there are people in our society who, like Mark Twain said, get rattled when they go into a bank. So, unfortunately, many of them do not find their way to a bank. I think if there were a way to give them greater encouragement to try the bankers, this would be part of the solution.

Our own experience with what we call our community branches, in certain areas where the income levels are low—and I should emphasize that in our lending business in the consumer area, we make loans to low-income people and higher-income people; and we turn down people with low income, and also turn down many with high income, simply because, in either case, we did not believe that they had the ability to repay.

• 1205

But in any event, coming back to my question of our experimentation with the lower-income groups, it has been a most rewarding experience, and partly for the bank because it has demonstrated to us an opportunity to expand these services through the whole branch system rather than just the specific community branches in these particular areas, because all low-income people do not live in the same area of a community by any stretch of the imagination. So it is a combination of counselling and getting the word—I guess that comes first—publicity, that the banks are prepared to consider loans to low-income people at going rates, and then when the people are encouraged or persuaded to come into a bank, it is a combination of counselling and the offer of banking services.

Different banks have approached it in different ways. Several banks have consumer education programs which are designed—in our case they are designed largely for use in schools and other groups of that kind. Different banks have them for different purposes. I personally feel that in our school system we have emphasized the broadening of education into everything from sex to the theory of sports or something like that, and one of the most critical areas that have been overlooked in many jurisdictions has been the education of people in money management.

An hon. Member: Hear! Hear!

Mr. Frazee: And this is something the banks are endeavouring to do something about. But, you know, some of the educational authorities have some reservations about accepting our material because they perceive it as being promotional material.

Mr. Huntington: Is there a special type of training manager or type of personnel that is particularly effective in this educational or PR process, if I may come back I think to your word again, of the disadvantaged or the type of person who needs to be encouraged or made aware of the fact that these institutions are available and are not sinister and are not hard, that they are there for a function? Is this something that we can expect to spread within your community, your banking community? In other words, I am trying to get a mechanism whereby we can reduce or remove the market that loan sharks

[Interpretation]

dit Mark Twain, craignent d'entrer dans une banque. Ils n'osent donc jamais y entrer. Si on les poussait vraiment à faire confiance aux banquiers, ce serait un premier pas vers une solution.

Dans ce que nous appelons nos succursales communautaires, établies dans les quartiers où les revenus sont faibles, nous accordons des prêts personnels à des personnes au revenu faible ou élevé. Nous refusons également des prêts à des personnes de ces deux catégories, parce que, dans un cas comme dans l'autre, nous ne croyons pas qu'elles soient capables de rembourser.

De toute façon, pour en revenir à notre expérience dans les milieux défavorisés, elle a été très enrichissante, en partie, parce que cela nous a donné l'occasion d'étendre ces services à toutes les succursales et non pas seulement à celles de ces quartiers moins riches. N'oubliez pas que tous les défavorisés ne vivent pas dans les mêmes quartiers, loin de là. Je pense donc qu'il faut commencer par faire de la publicité pour dire que les banques sont disposées à prêter aux personnes défavorisées, aux taux courants, puis, une fois que l'on a attiré ces personnes à la banque, il suffit de les conseiller et de leur offrir toute la gamme des services bancaires.

Les diverses banques ne s'y sont pas prises de la même façon. Plusieurs ont des programmes d'éducation du consommateur conçus, du moins dans notre cas, à l'intention des écoles et autres groupes de la même catégorie. Les programmes de diverses banques ne servent pas les mêmes fins. Personnellement, je trouve que nous avons grandement diversifié les programmes scolaires en y ajoutant des cours de sexologie ou de théorie sportive ou autre sujets du même genre, mais on a négligé tout à fait la gestion financière.

Une voix: Bravo.

M. Frazee: Les banques essaient donc maintenant de combler cette lacune. Vous savez que certaines autorités scolaires n'osent pas employer les documents que nous leur envoyons de crainte que ce soit de la publicité.

M. Huntington: Est-ce que certains directeurs ou certaines catégories d'employés s'occupent surtout de ce programme d'éducation ou de relations publiques auprès des défavorisés ou de tous ceux qui ne se rendent pas compte que cette institution est à leur disposition dans un but bien précis et n'est pas sinistre du tout? Croyez-vous que l'idée pourrait se propager à toutes les banques? Je cherche un moyen de faire disparaître le marché des usuriers. Je me montre peut-être idéaliste mais on peut sûrement faire un effort.

[Texte]

feed on. It is an idealistic thing but surely to God we can make some progress in that area.

Mr. Frazee: I think it has to be a combined effort of the government and what I might loosely call welfare institutions, social welfare institutions, banking and financial institutions. If all of them co-operated I think we could make substantial progress. But it is going to be slow progress and I do not suggest for a moment that apart from the individual branches that we have the results in totality have been dramatic. They have in these particular areas. And to come back to your earlier question, yes. The type of people who we find will be effective in this environment, our own employees, are special people but we have no shortage of them. When we open branches we call for volunteers and we are overwhelmed by the number of people. We have no trouble. But not everyone can adapt to that type of environment.

The Chairman: Thank you, Mr. Huntington.

Mr. Huntington: One more little one?

The Chairman: Very short. Your time has already expired.

Mr. Huntington: In the extreme risk category, then, in this lending environment we are speaking of, can the private sector provide the guarantees? Are your reserves, if I may use the term, tax-free reserves against lending risks? Is the private sector coupled with your reserves capable of handling that risk, or do you seek government backing on that risk, which I am very afraid of?

Mr. Frazee: I think that we could reach a point where anyone who had the capacity and the determination to repay the loan should be able to get the loan without a government guarantee. Beyond that, then the government guarantee becomes basically a subsidy and I would be opposed to it. You would be perhaps encouraging people to get deeper into debt, those people who should not. When some people come to us and we realize they do not have the capacity to repay, our practice is to put them in touch with social welfare agencies for counselling and so forth.

• 1210

The Chairman: Thank you Mr. Herbert. Mr. Bell did you wish to add something.

Mr. Bell: Mr. Chairman, I would like to say a few words on this question of our participation in the task force. I agree with Mr. Frazee's comment that perhaps the best thing we could do in respect to those people that are not able to get credit all that easily is help through education. I cannot also but feel that there are other areas that we should be exploring with government. One of the areas of lending that has become increasingly important in recent years is mobile housing.

Mobile housing in many ways is the cheapest form of housing available in Canada today and in many instances for low wage earners it is the only form of housing that they can acquire. The fact of the matter is, though, that you can only take a charge on a mobile home by way of a chattel mortgage,

[Interprétation]

M. Frazee: Je pense que cela exige un effort concerté du gouvernement, de l'assistance sociale, des banques et autres établissements financiers. Nous ferions certainement d'énormes progrès, peut-être pas rapidement, mais tout de même, si tout le monde collaborait. D'ailleurs, n'allez pas croire que nous avons connu un franc succès, sinon dans les succursales spéciales dont je vous ai parlé. Pour en revenir à votre première question, je dois dire qu'en effet certaines personnalités se prêtent beaucoup mieux au travail dans les milieux défavorisés, mais nous n'en manquons pas. Lorsque nous ouvrons de nouvelles succursales, à notre demande de volontaires, nous recevons un déluge de réponses. Il n'y a pas de problème de ce côté. Mais ce n'est pas n'importe qui qui puisse s'adapter à un tel milieu.

Le président: Merci, monsieur Huntington.

M. Huntington: Une dernière petite question?

Le président: Très courte. Vous n'avez déjà plus de temps.

M. Huntington: Dans la catégorie des très grands risques, le secteur privé peut-il fournir des garanties? Vos réserves non impossibles, si je peux employer l'expression, n'équilibrent-elles pas les prêts risqués? Le secteur privé, allié à vos réserves, n'aurait-il pas les reins assez forts pour supporter un tel risque ou, comme je le crains, préféreriez-vous une garantie du gouvernement?

M. Frazee: Je pense qu'à un moment donné, on devrait en arriver à ce que quiconque est capable de rembourser un prêt et le veut vraiment devrait pouvoir en obtenir un sans être obligé de demander une garantie du gouvernement. Sinon, cette garantie gouvernementale serait l'équivalent d'une subvention et je ne veux pas en entendre parler. On ne ferait, à ce moment-là, qu'encourager encore plus l'endettement, et ce n'est pas une solution. D'ailleurs, lorsque des personnes qui nous semblent incapables de rembourser viennent nous voir, nous les mettons en contact avec des organismes d'assistance sociale qui peuvent les conseiller ou les aider autrement.

Le président: Je vous remercie, monsieur Herbert. Monsieur Bell avez-vous quelque chose à ajouter?

M. Bell: Monsieur le président, j'aimerais toucher brièvement la question de notre participation au groupe d'étude. Je suis d'accord avec M. Frazee en ce sens que le mieux à faire, en ce qui concerne ceux qui éprouvent certaines difficultés à obtenir des prêts, serait probablement de les renseigner davantage. J'estime qu'il y a d'autres domaines où nous devrions travailler en collaboration avec le gouvernement. En matière de prêts, l'un des aspects qui a revêtu beaucoup d'importance au cours des dernières années est sans doute celui des maisons mobiles.

De biens des façons, ce système de logement est probablement le moins coûteux au Canada, à l'heure actuelle, et dans bien des cas, c'est le seul type de logement que peuvent acquérir les gens à faible revenu. Cependant, les hypothèques conventionnelles n'était pas disponibles dans le cas d'une

[Text]

not a conventional mortgage, thus there is no NHA insurance. Now, conceivably in situations like this we could work together with government to find a way of providing that sort of acquisition more easily than we can today to some benefit to society at large. I think there are ways and that should be explored.

The Chairman: Thank you, Mr. Bell. Mr. Herbert.

Mr. Herbert: Mr. Chairman, on such a lengthy and complex bill it is very difficult to really get into detailed questioning and answers in a five-minute period. So if Mr. Frazee, our witness, will excuse me, I want to make three points which I will do as quickly as possible and hopefully he will have some opportunity to respond.

The first deals with the calculation of interest on the basis of daily balances and Mr. Frazee is aware that I am opposed to including this kind of interference in the legislation. He mentions a cost of \$75 million, and without getting into an argument as to how much that additional cost is, obviously it is going to be paid by the consumer somewhere. However, what I am more interested in at the moment is the probability that the impact of this type of regulation is less likely to be felt by the highly developed computerized systems of some of the larger banks and would under those circumstances tend to discriminate against the small banks which are certainly presently involved in more manual calculations. Under these circumstances, would it therefore not increase the relative profitability of the big banks, their power and growth, at the expense of the smaller banks?

Now, while you are thinking about that one, I want to go on to the second point which deals with the sale of mortgages and the right of the individual to be informed. We deal almost exclusively with principal and interest. It has always occurred to me that the consumer has only one thing in his mind and that is the date on which he is going to have paid up his mortgage. He has a 20-year mortgage and he figures a certain date. Would you not agree that if a mortgage is to be sold, or for that matter if a mortgage is being paid off that reference should be made to any change in situation on the date on which the mortgage will be paid up, since this is really the only thing, in my opinion, the consumer, the house owner takes into account?

I have been somewhat concerned and it was mentioned here this morning that banks sell mortgages to the secondary mortgage market and again I am concerned about the amount of information that is given to the consumer. For example, the banks sell to pension funds which include their own pension funds for which the trustees are generally the employees of the bank and therefore may not either be capable of certainly not necessarily willing to criticize their employers. Obviously what I am concerned with here is that the release of full information on the status of an account—that is its principal sum, interest rate and so on—is not necessarily enough to convey to the

[Interpretation]

maison mobile, il faut avoir recours à une hypothèque sur bien-meuble qui, malheureusement, n'est pas couverte par l'assurance en vertu de la Loi nationale sur l'habitation. Dans une situation de ce genre, nous pourrions très certainement joindre nos efforts à ceux du gouvernement afin de trouver un moyen de faciliter ce genre d'acquisition dans l'intérêt de la société en général. Il existe certainement des moyens et il ne s'agit plus que de les examiner.

Le président: Je vous remercie, monsieur Bell. Monsieur Herbert.

M. Herbert: Monsieur le président, il est très difficile de poser des questions détaillées et d'y répondre lorsqu'on n'a que cinq minutes pour le faire, surtout lorsqu'il s'agit d'un bill aussi complexe que celui-ci. Donc, si M. Frazee veut bien m'excuser, j'essaierai de faire ressortir trois points le plus rapidement possible en espérant qu'il aura l'occasion d'y répondre.

Premièrement, en ce qui concerne le calcul des intérêts sur une base quotidienne, M. Frazee sait sans doute que je m'oppose à l'inclusion de ce genre d'ingérence dans la loi. Il a cité un chiffre de 75 millions de dollars et, sans toutefois nous lancer dans un argument au sujet de ce coût supplémentaire, il est évident que c'est le consommateur qui devra éventuellement l'assumer. Toutefois, ce qui m'intéresse davantage, à ce moment-ci, c'est qu'il est fort probable que les répercussions de ce genre de règlement se feront beaucoup moins sentir chez les plus grandes institutions bancaires dotées de systèmes par ordinateur hautement perfectionnés que par les plus petites banques dont les calculs se font manuellement à l'heure actuelle. Il y a donc discrimination à ce niveau. Dans ces circonstances, ce règlement ne permettrait-il pas aux grandes banques d'améliorer leurs bénéfices leur pouvoir et leur croissance au détriment des plus petites institutions?

Pendant que vous y réfléchissez, j'aimerais passer au second point, c'est-à-dire la vente des hypothèques et le droit des particuliers à en être informés. Nous parlons presque exclusivement du capital et des intérêts. Il m'a semblé que le consommateur n'avait qu'une chose à l'esprit, c'est-à-dire la date à laquelle il devra rembourser son hypothèque. S'il a, par exemple, une hypothèque de 20 ans, il peut se fixer une certaine date. N'êtes-vous pas d'accord pour dire que si une hypothèque est vendue ou qu'elle est remboursée, on devrait aviser le client de toute modification relativement à la date à laquelle l'hypothèque sera payée, puisque c'est à peu près la seule chose qui préoccupe ce dernier?

Cette question m'a un peu inquiété et on a dit ici, ce matin, que les banques vendent les hypothèques sur le marché secondaire des hypothèques, et je me demande dans quelle mesure on en avise le client. Par exemple, les banques vendent l'hypothèque à un fonds de retraite, qui a déjà son propre fonds de retraite dont les dépositaires sont, en général, les employés de la banque, qui ne sont peut-être pas en mesure ni désireux de critiquer leur employeur. Ce qui m'inquiète ici évidemment, c'est que la divulgation des renseignements sur le capital, taux d'intérêt et ainsi de suite de comptes donnés ne suffit pas nécessairement à faire part aux consommateurs de change-

[Texte]

consumer a change that might arise from errors that have been made in calculations by the bank. I am not saying that there are errors necessarily, but I am suggesting that there could be and that this could be hidden.

Also, on mortgages we surely are looking toward the day when there can be variable interest rates. How can this be developed? At present, this matter certainly is to the forefront. And I am referring to my own province, the Province of Quebec, where there seems to be a drying-up of funds from the banks because of the higher risk. This may derive from the fact that we do have standardized interest rates across the country, therefore, the money is going to be lent where there is less risk rather than increasing the interest rates where there is considered to be a greater risk.

• 1215

The third point I would like to make I apologize for putting these all together but the time is so short.

The Chairman: Well, your time has virtually expired now, Mr. Herbert.

Mr. Herbert: Well then, I will make my last point. I am concerned about the practice where in an employee of the bank, generally the bank manager of one chartered bank, can telephone another chartered bank concerning the investigation of the credit worthiness of a prospective client. The practice, for me, seems to support the expressed fears that our Canadian banking system is not really competitive.

Now, I know I have not left you much time, Mr. Frazee, but you might like to mull over my points.

The Chairman: Well, Mr. Frazee, you may wish to answer or maybe some of your colleagues. I shall leave it up to you to direct which ones you wish to answer the questions and queries of Mr. Herbert.

Mr. Frazee: Well I will answer the first one which is on automation.

There is no doubt that the costs of computing interest under any system is greater manually than it is once you are automated. Now there are substantial costs in automation; I do not suggest for a moment that there are not substantial capital costs of the equipment and costs of implementing programs.

Whether the big banks are going to be automated more rapidly than some of the smaller institutions, I would have to say that is very much open to question. There are some of the near banks that are now in a more advanced degree of automation than some of the very large chartered banks. So I do not anticipate it would impact more unfavourably on the big banks as opposed to the small, because all elements are moving forward in automation.

On the mortgages, may I defer to Mr. Carter?

The Chairman: Yes. Mr. Carter.

[Interprétation]

ments qui peuvent résulter de certaines erreurs commises par la banque dans ses calculs. Je ne dis pas qu'il y a nécessairement des erreurs, mais il se peut qu'il y en ait et qu'elles passent ainsi inaperçues.

En outre, pour ce qui est des hypothèques, nous attendons tous avec impatience le jour où des taux d'intérêt variables seront disponibles. Comment peut-on y arriver? Cette question occupe présentement le premier plan, surtout dans ma propre province, le Québec, où il semble y avoir une pénurie de fonds dans les banques, étant donné le risque élevé. Cela doit être dû au fait que nous avons des taux d'intérêt normalisés dans tout le pays et qu'ainsi l'argent sera prêté où les risques sont moins élevés plutôt que d'augmenter les taux d'intérêt dans les endroits qui pourraient être à risque plus élevé.

Troisièmement, et je m'excuse de vous poser toutes ces questions à la fois; mais nous avons très peu de temps.

Le président: En fait, monsieur Herbert, votre temps est presque écoulé.

M. Herbert: Je fais donc ma dernière observation. La pratique suivant laquelle l'employé d'une banque, habituellement le directeur d'une des banques à charte, peut demander à une autre banque à charte par téléphone des renseignements concernant la solvabilité d'un client possible, me préoccupe. Cette pratique semble confirmer les craintes à savoir que notre système bancaire canadien n'est pas concurrentiel.

Je sais que je ne vous ai pas laissé beaucoup de temps, monsieur Frazee, mais vous voudrez peut-être quand même toucher brièvement ces quelques points.

Le président: Eh bien, monsieur Frazee, vous pouvez répondre mais, si vous préférez, vous pouvez demander à l'un de vos collègues de répondre aux questions de M. Herbert.

M. Frazee: Je répondrai à la première question qui porte sur l'automatisation.

Il ne fait aucun doute que le coût du calcul des intérêts dans n'importe quel système est beaucoup plus élevé lorsque celui-ci se fait manuellement plutôt que par ordinateur une fois qu'on est installé. L'automatisation coûte évidemment très cher, et je ne dis pas que les coûts de premier établissement de l'équipement et de l'application des programmes ne sont pas élevés.

Cependant, il n'est pas certain que les grandes institutions s'automatiseront plus rapidement que certaines des plus petites banques. En fait, certaines des petites banques sont présentement beaucoup plus avancées sur le plan de l'automatisation que certaines des plus grandes banques à charte. Puisque tous les éléments se dirigent présentement vers l'automatisation, je ne sais vraiment pas si les grandes institutions seront favorisées au détriment des plus petites.

Pour ce qui est de la question des hypothèques, je demanderai à M. Carter de vous répondre.

Le président: Monsieur Carter.

[Text]

Mr. Carter: I am not sure, Mr. Herbert, exactly what your question is concerning the sale of mortgages and, therefore, if I get off the point, please correct me.

When a mortgage is created with a borrower and that mortgage is sold by a bank, say my own, to an investor, the investor, in buying that mortgage, obviously buys it under the same terms and conditions that we have made it. He has to buy the mortgage subject to those terms and conditions. We—and this is true of all banks—still retain the administration of the mortgage. So, as far as the individual borrower is concerned, he still is dealing with the bank of his choice from whom he took the mortgage originally.

I do not know whether that answers your question on that first point. I might be missing something.

Mr. Herbert: I do not have any time, but I will take it up on the next round if I get an opportunity.

Mr. Carter: Second, on the question of VIRM—variable interest rate mortgages—I think there is a contribution that these can make to the mortgage market; it is another type of mortgage to have on your shelf. I think there are some problems associated with variable interest rate mortgages, particularly concerning any exposure to the borrower where the interest rate could jump. It could also go the other way, of course, and he would benefit. I am concerned, and I think the industry is somewhat concerned, about Bill C-16 regarding the base rate to be used. I have always been a great believer in the market forces being the rate that should be used.

And, finally, the third question that you raised was the drying up of funds in Quebec, and this really puzzles me. Again, I can only speak for our own institution; there may be other members present who would like to speak for their own. But as far as my bank is concerned, we have not dried up any funds for Quebec for 1977 as far as mortgages are concerned.

The Chairman: Thank you, Mr. Carter.

Mr. Lambert, you are the next questioner, followed by Mr. Flynn.

Mr. Lambert (Edmonton West): Thank you, Mr. Chairman.

I wonder if Mr. Frazee could tell me whether the Canadian Bankers' Association has been advised by counsel as to the constitutionality of all or in part of this act?

• 1220

Mr. Frazee: Mr. Chairman, through you to Mr. Lambert, no, we have not asked our counsel. Certainly the Canadian Bankers Association has not asked counsel on the constitutionality of the bill. We have our own internal counsel and we see areas that we think are somewhat questionable.

There was this study, *Federal-Provincial Relations in the Field of Consumer Protection*, prepared by the Consumer Research Council, Ottawa, which does raise a number of these questions. I have not studied it in detail myself, but by looking

[Interpretation]

M. Carter: Je ne suis pas exactement certain de votre question au sujet de la vente des hypothèques, monsieur Herbert, et si je m'éloigne un peu de la question, veuillez m'en aviser.

Lorsqu'un emprunteur crée une hypothèque, prenons par exemple, la mienne, et qu'une banque la vend à un investisseur, ce dernier l'achète aux mêmes conditions qui existaient au préalable. Il doit donc s'y conformer. Nous continuons quand même, ce qui est le cas de toutes les banques, à administrer l'hypothèque. Ainsi, l'emprunteur particulier continue de faire des affaires avec la banque de son choix, c'est-à-dire celle qui lui a accordé l'hypothèque en premier lieu.

Je ne sais pas si j'ai répondu à votre question. J'ai peut-être oublié quelque chose.

M. Herbert: Il ne me reste plus de temps, mais j'y reviendrai au deuxième tour, si j'en ai l'occasion.

M. Carter: Deuxièmement, en ce qui concerne les hypothèques à taux d'intérêt variable, je pense qu'elles pourraient en effet jouer un rôle sur le marché hypothécaire; elles viendraient se joindre aux autres prêts d'hypothèque accessibles. Cependant, elles posent certaines difficultés, en ce sens qu'elles pourraient nuire à l'emprunteur si les taux venaient à augmenter. Évidemment, dans le cas contraire, l'emprunteur en bénéficierait. Les dispositions du Bill C-16 concernant la base de l'intérêt qui sera utilisé, me préoccupe, tout comme l'industrie toute entière. J'ai toujours préconisé d'utiliser les taux dictés par les forces du marché.

Enfin, votre question au sujet de l'épuisement des fonds au Québec m'intrigue. Encore une fois, je ne puis me faire le porte-parole que de notre propre institution. Il y a peut-être ici d'autres membres qui voudront parler au nom de la leur. Mais en ce qui concerne ma banque, nous n'avons pas épuisé nos fonds hypothécaires au Québec pour l'année 1977.

Le président: Je vous remercie, monsieur Carter.

Monsieur Lambert, vous avez la parole.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je vous remercie, monsieur le président.

Monsieur Frazee, pouvez-vous me dire si l'Association des banquiers canadiens a eu recours aux conseils d'un avocat quant à la constitutionnalité de cette loi?

M. Frazee: Pour répondre à M. Lambert, non, nous n'avons pas demandé à notre conseiller juridique. Il est certain que l'Association des banquiers canadiens ne s'est pas informée auprès du conseiller sur la validité constitutionnelle du bill. Nous avons notre propre conseiller et nous prévoyons qu'il y aura des points contestables.

Le Conseil de recherches a fait une étude intitulée *Relations fédérales-provinciales dans le domaine de la protection du consommateur* qui soulève plusieurs questions de ce genre. Je ne l'ai pas examinée en détail, mais d'après nos connaissances

[Texte]

at this and our own knowledge of it, we know that there are some areas that are a little bit questionable.

Mr. Lambert (Edmonton West): The only reason I raised this is that you have been operating for many years under provincial jurisdictions, where the rights are asserted under property in the civil rights. Now this bill and all of its move into the field is allegedly on the basis of the federal government's jurisdiction on the matter of interest. And that is a highly dubious argument.

In any event, you have no opinion to advance at this time.

Mr. Frazee: Other than that we believe there are questionable areas.

Mr. Lambert (Edmonton West): There are some questions that leave me . . .

In your tenth recommendation, I am a little concerned as to just what—At page 7 of your brief, you talk about, shall we say:

... application of the Act to affected institutions be represented by the appointment of a board similar to the Board of Directors of the Canada Deposit Insurance Corporation.

Just why do you say that? I thought we had . . .

Mr. Frazee: Mr. Chairman, we are a little concerned about the powers of the administrator.

Mr. Lambert (Edmonton West): . . . government above our eyebrows now.

Mr. Frazee: We are a little concerned about the powers of the administrator.

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes.

Mr. Frazee: And we think that an alternative to these extensive powers of the administrator would be a board of this nature, as we have suggested, which could be somewhat similar in its content to the Deposit Insurance company. That is our principal reasoning.

Mr. Lambert (Edmonton West): Do you think they would be . . .

Mr. Frazee: Otherwise, I presume the administrator would be reporting to one department of government and, under the bill as proposed, has quite extensive powers. We feel that there are other areas of government that could and should be interested in it, and that is the reason for our suggestion.

Mr. Lambert (Edmonton West): Again, to number 8 on page 7, you say you support,

the concept of pre-payment on non-mortgage loans

but are concerned that,

unless the regulations are simple and flexible, the additional calculations and therefore operating costs will tend to increase loan interest rates.

[Interprétation]

de l'étude, nous savons qu'il y a des domaines qui feront l'objet de discussions.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): La seule raison pour laquelle j'ai soulevé cette question est que vous relevez de la juridiction provinciale depuis plusieurs années; donc, les droits sont les droits de propriété, aux termes du Code civil. Ce domaine et tout ce qu'il comporterait dans le domaine supposément de la juridiction du gouvernement fédéral en ce qui concerne l'intérêt. C'est un argument assez douteux.

De toutes façons, vous n'avez pas d'opinion à exprimer à l'heure actuelle.

M. Frazee: Seulement que nous croyons qu'il y a des points discutables.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Il y a des questions qui me laissent . . .

La dixième recommandation qui se trouve à la page 7 de votre mémoire me préoccupe un peu; vous dites:

... l'application de la Loi aux institutions concernées soit représentée au sein d'un conseil similaires au Conseil d'administration de la Société d'assurances-dépôts du Canada.

Pourquoi dites-vous cela? Je pensais que nous avions . . .

M. Frazee: Monsieur le président, les pouvoirs de l'administrateur nous préoccupent quelque peu.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): . . . gouvernement au-dessus de la tête.

M. Frazee: Les pouvoirs de l'administrateur nous intéressent.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Oui.

M. Frazee: Et nous croyons qu'un conseil de ce genre, comme nous l'avons suggéré, constituerait une solution de rechange aux pouvoirs onéreux de l'administrateur; ce conseil ressemblerait à la Société d'assurance-dépôts. Voilà notre motif principal.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Croyez-vous qu'ils le seraient?

M. Frazee: Autrement, je suppose que l'administrateur relève d'un ministère du gouvernement et, aux termes des dispositions de ce bill, ait des pouvoirs assez considérables. Nous croyons que cela devrait intéresser d'autres domaines du gouvernement, et voilà donc le raisonnement de notre proposition.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Encore une fois, je m'en rapporte à la recommandation n° 8, à la page 7, par laquelle vous appuyez,

le concept de remboursement anticipé des prêts non hypothécaires.

Mais vous craignez que:

à moins que les règlements ne soient simples et souples . . . les calculs supplémentaires et, par conséquent, les coûts d'exploitation ne tendent à augmenter les taux d'intérêt sur les prêts.

[Text]

Surely most of your loans are now demand loans.

Mr. Frazee: Except consumer loans, which are terminal.

Mr. Lambert (Edmonton West): All right. We will stay on that side. But then, the other, broadly called commercial loans . . .

Mr. Frazee: Yes.

Mr. Lambert (Edmonton West): . . . are demand loans, and therefore there can be no increase in costs. There is no such thing as prepayment under the terms . . .

Mr. Frazee: There is no problem with the commercial loans.

Mr. Lambert (Edmonton West): No. What about on the consumer side, though? For instance, my son borrows money to buy a car, and since he does not like to pay even the standard interest rate on that, he says he is going to get that damned thing paid off as quickly as he can. Do you charge him a penalty? Does the consumer-loan type of operation, generally, through the banks . . .

Mr. Frazee: Not on an automobile, no.

Mr. Lambert (Edmonton West): Where would he . . .

Mr. Frazee: Normally, in the consumer loan field there is a tolerance either way—a late payment, we do not charge additional interest; an early payment, there is no penalty. And certainly on an automobile loan this tolerance exists.

Mr. Lambert (Edmonton West): All right. Suppose they purchase furniture, a big-ticket item, under a consumer loan spread over 18 months or 24 months, and they come in and pay it off in, say, 12 or 15 months. They want to pay it off.

Mr. Frazee: Are you asking whether there is a penalty?

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes.

Mr. Frazee: No.

• 1225

Mr. Lambert (Edmonton West): I am just wondering why it concerns additional calculations and therefore operating costs will tend to increase loan interest rates.

Mr. Frazee: Mr. Bell, would you like . . .

Mr. Bell: I would like, if I may, to speak to that. I think it is the case that we are likely to be getting into more and more big-ticket items under the so-called consumer lending programs. I cited earlier the fact that mobile homes have to be financed under consumer lending, because the security is essentially chattel mortgages. If you are writing, say, a mobile-home loan for 15 years, you have the same argument that you may need penalties as you do on conventional mortgages. If you write a long-term loan on a big-ticket item there could be

[Interpretation]

La majeure partie de vos prêts sera certainement des prêts à demande.

M. Frazee: A l'exception des prêts aux consommateurs qui sont les prêts à terme.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Très bien. Nous allons nous en tenir à ce sujet. Mais, ensuite, les autres, qui sont appelés les prêts commerciaux, de façon générale . . .

M. Frazee: Oui.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): . . . sont des prêts sur demande dont les coûts ne peuvent pas être augmentés. Il n'existe pas de remboursement anticipé selon les termes . . .

M. Frazee: Il n'y a aucun problème en ce qui concerne les prêts commerciaux.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Non. Mais qu'est-ce qui arrive aux consommateurs? Par exemple, mon fils emprunte de l'argent pour acheter une voiture et, étant donné qu'il ne paie même pas le taux d'intérêt courant, il dit qu'il va rembourser le prêt aussitôt que possible. Est-ce que vous lui imposez une pénalité? Est-ce que les prêts aux consommateurs, de façon générale, par l'entremise des banques, impliquent . . .

M. Frazee: Pas pour une automobile, non.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Ou serait-il . . .

M. Frazee: Normalement, dans le domaine des prêts aux consommateurs, on accorde une certaine marge . . . pour des remboursements en retard, il n'y a aucun frais supplémentaire demandé; pour des remboursements anticipés, il n'y a aucune pénalité imposée. Cette marge existe assurément dans le cas d'un prêt pour une automobile.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Supposons que l'on achète des meubles, des articles très coûteux, grâce à un prêt aux consommateurs avec remboursement échelonné sur une période de 18 ou 24 mois, et que l'on veuille le payer en 12 ou 15 mois. On veut le rembourser au complet.

M. Frazee: Demandez-vous s'il y aurait pénalité?

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Oui.

M. Frazee: Non.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Puisque cela comporte des calculs supplémentaires, je me demande simplement si les frais d'exploitation n'auront pas tendance à faire augmenter les taux d'intérêt.

M. Frazee: Monsieur Bell, voudriez-vous . . .

M. Bell: J'aimerais répondre, si vous le permettez. Il est vrai que le montant des achats ira en augmentant en vertu du programme de prêts aux consommateurs. J'ai dit tout à l'heure que les maisons mobiles doivent être financées grâce à un prêt aux consommateurs puisqu'il s'agit en principe d'hypothèques sur bien-meuble. Si l'on obtient un prêt pour l'achat d'une maison mobile, réparti sur une période de 15 ans, par exemple, l'argument est le même, à savoir qu'il y aura peut-être des pénalités tout comme lorsqu'il s'agit d'une hypothèque conven-

[Texte]

a very considerable amount of work go into that, and if you do not have some sort of penalty, that cost could be lost to you.

Mr. Lambert (Edmonton West): Are you going to take things like mobile homes in the consumer-loan side?

Mr. Bell: In practice mobile-home lending is now included in the consumer-lending figures of the banks.

Mr. Lambert (Edmonton West): Have you given any consideration to the fact that there might be? Because in certain areas of the country there is a sufficient volume, where you are developing these so-called estates, where there is the so-called mobile home—the mobile home being one that is not on a fixed foundation? In other words, I am not talking about a motor home, I am talking about the big products put out by ATCO and others. They are not so favoured here in Eastern Canada, but certainly they are in Alberta and in B.C. in areas like—well, what do you do in McMurray, your own branch, Mr. Frazee, in McMurray? Do you finance there under consumer loans?

Mr. Frazee: Yes, we do.

Mr. Lambert (Edmonton West): I would suggest that perhaps this might be an area in which a different type of financing might be arranged, to make that type of housing, which is a coming type of housing, rather on a par with the more conventional.

The Chairman: Thank you, Mr. Lambert. Mr. Flynn. Mr. Bell, did you wish to . . .

Mr. Bell: I just want to comment that I think that is an excellent suggestion and one of the things that we should be studying with the task force to try to work out a program on, because there would have to be some legislative change to accommodate that.

Mr. Lambert (Edmonton West): To the Bank Act?

Mr. Bell: Not necessarily to the Bank Act. Perhaps, yes, I think probably.

The Chairman: Thank you, Mr. Bell.

Mr. Lambert (Edmonton West): I think the gate is open enough for you to get in there.

The Chairman: Mr. Flynn.

Mr. Flynn: Thank you very much, Mr. Chairman. Mr. Frazee, I would like, for my own clarification to take you back to your summary because I think one of the opposition members sort of left me with the impression that you were not happy with the general situation. But in reading from your summary, you say:

We regard it as an important national measure to protect the interest of the Canadian consumers, and it is a step towards uniform legislation in an area of national concern, which will contrast favourably with the current piecemeal situation.

You sort of left the impression with one of the members that you really were not particularly happy or willing to support

[Interprétation]

tionnelle. Si l'on fait un emprunt à long terme pour l'achat d'un article très coûteux, cela demandera des calculs considérables et si aucune pénalité n'est prévue, on risquerait de perdre cette somme.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Est-ce que les biens telles que les maisons mobiles entreraient dans la catégorie des prêts aux consommateurs?

M. Bell: En pratique, c'est le cas à l'heure actuelle.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Avez-vous songé au fait que cela deviendra peut-être obligatoire puisque, dans certaines régions du pays, on aménage de plus en plus des parcs de maisons mobiles, autrement dit, des maisons qui ne reposent pas sur des fondations fixes? Je ne veux pas parler des roulottes, mais plutôt des maisons mobiles fabriquées par Atco, par exemple, et d'autres sociétés. Il n'y en a pas beaucoup dans l'Est du Canada mais, en Alberta et en Colombie-Britannique, elles sont très à la vogue. Par exemple, quelle est la politique dans votre propre succursale de McMurray, monsieur Frazee? Les prêts effectués à cette fin sont-ils des prêts aux consommateurs?

M. Frazee: Oui, nous le faisons.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Peut-être qu'on pourrait songer à utiliser un autre type de financement à cet égard, afin de ramener ce type de logement, qui devient de plus en plus populaire, de pair avec les logements plus conventionnels.

Le président: Je vous remercie, monsieur Lambert. Monsieur Flynn. Monsieur Bell, est-ce que vous voulez . . .

M. Bell: Je voulais simplement dire que c'est une excellente suggestion et qu'on devrait examiner la question en collaboration avec le groupe d'étude afin d'essayer d'élaborer un programme satisfaisant, puisqu'à cette fin, il faudrait apporter des modifications à la loi.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): A la Loi sur les banques?

M. Bell: Pas nécessairement à la Loi sur les banques, mais peut-être bien.

Le président: Je vous remercie, monsieur Bell.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Vous avez toutes les chances d'y participer.

Le président: Monsieur Flynn.

M. Flynn: Je vous remercie beaucoup, monsieur le président. Monsieur Frazee, j'aimerais avoir quelques éclaircissements au sujet de votre résumé, car l'un des membres de l'opposition m'a laissé l'impression que vous étiez mécontent de la situation en général. Mais, dans votre résumé, vous dites:

Elle constitue, à nos yeux, une mesure importante pour protéger dans notre pays les intérêts des consommateurs et un pas vers une législation uniforme dans un domaine d'intérêt public, ce qui représente une amélioration par rapport à la situation fragmentaire actuelle.

Vous avez en quelque sorte donné à un membre de l'opposition l'impression que vous n'étiez pas particulièrement heureux ni

[Text]

what is being attempted in this bill. If I am wrong, please correct me.

The Chairman: what page of the brief is that, Mr. Flynn?

Mr. Flynn: In the summary, page 2.

Mr. Frazee: Mr. Chairman, I certainly did not mean to create the impression that we were opposed to the principal objective of the bill. When we talked about an area of national concern, we were thinking of it in the sense that we are national institutions and are subject to regulation by the federal government largely through the Bank Act. But now other acts are impacting on the federally-chartered institutions as well and we should, therefore, come under federal legislation. At the moment there is provincial legislation in this field in most, if not all, provinces. Specifically, we believe we are federal institutions and that is the essence, or the basis, of banking in this country. That is really what we meant. The objectives of the bill we do not quarrel with at all, in fact, we would be delighted to see legislation we could subscribe to, or would be subject to—I guess was the correct term.

• 1230

The Chairman: It is now about our usual time for closing the meeting. However, I do have Mr. Stevens, Mr. Rodriguez, Mr. Clermont, Mr. Herbert and Mr. Grafftey on my list, So we can start again if you wish.

Mr. Herbert: Mr. Chairman, are you intending to ask Mr. Frazee to return?

The Chairman: No. It is not intended to ask him to return but we can continue on right now and ask questions.

Mr. Herbert: In view of your list, is that not going to take quite some time?

The Chairman: We can go to one o'clock if it is agreed by the members of the Committee.

Mr. Herbert: I presume we are not going to finish at one o'clock. That is for sure.

The Chairman: I do not see how we can bring them back.

Mr. Lambert (Edmonton West): You can read the brief.

Mr. Herbert: Is it not a matter of reading. It is a matter of discussing.

The Chairman: It is agreed that we go until one o'clock?

Some hon. Members: Agreed.

Mr. Clermont: Mr. Chairman, if I heard Mr. Lambert's remark he said, can we read? It would be no use to ask witnesses to come before this Committee. When we ask questions it is because we feel that the explanation given in a brief—we want some additional information. That is the reason we are asking questions.

The Chairman: Mr. Stevens.

[Interpretation]

désireux d'appuyer les objectifs visés par ce bill. Si j'ai tort, veuillez m'en informer.

Le président: A quelle page du mémoire cela se trouve-t-il, monsieur Flynn?

M. Flynn: C'est dans le résumé, à la page 1.

M. Frazee: Monsieur le président, je n'ai pas voulu donner l'impression que nous nous opposons aux objectifs principaux du bill. Lorsque nous parlons d'un domaine d'intérêt public, nous songeons au fait que nous sommes des institutions nationales et, par conséquent, sujettes aux règlements du gouvernement fédéral, surtout par le biais de la Loi sur les banques. Mais d'autres lois viennent maintenant s'imposer aux institutions à charte fédérale et nous pensons qu'il serait donc préférable d'être régis par une loi fédérale. A l'heure actuelle, il existe des lois provinciales à cet égard, dans la plupart des provinces, sinon toutes. Plus précisément, nous croyons être des institutions fédérales, ce qui est le principe même ou la base, si vous voulez, du système bancaire dans notre pays. C'est ce que nous voulons dire par là. Nous ne nous opposons pas aux objectifs du bill; en fait nous serions heureux qu'il y ait une loi à laquelle nous pourrions nous soumettre.

Le président: Le temps est presque venu de mettre un terme à la réunion. Toutefois, j'ai encore les noms de MM. Stevens, Rodriguez, Clermont, Herbert et Grafftey sur ma liste. Si vous le désirez, nous pouvons poursuivre nos délibérations.

M. Herbert: Monsieur le président, avez-vous l'intention d'inviter M. Frazee à nouveau?

Le président: Non. Cela n'est pas prévu, mais nous pouvons prolonger la séance.

M. Herbert: Étant donné la longueur de votre liste, est-ce que cela ne prendra pas beaucoup de temps?

Le président: Nous pouvons continuer jusqu'à 13 heures si les membres du Comité sont d'accord.

M. Herbert: Je n'ai pas l'impression que nous aurons fini à 13 h.

Le président: Je ne vois pas comment on pourrait inviter les témoins d'aujourd'hui à comparaître à nouveau.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Vous pourriez peut-être lire le mémoire.

M. Herbert: Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de discuter.

Le président: Est-ce que vous êtes d'accord pour prolonger la séance jusqu'à 13 h?

Des voix: D'accord.

M. Clermont: Monsieur le président, si j'ai bien compris, M. Lambert nous a demandé si nous savions lire? Il serait donc inutile d'inviter des témoins à comparaître devant le Comité. Lorsque nous posons des questions, c'est parce que nous voulons des détails supplémentaires, parce que les explications données dans un mémoire ne nous satisfont pas entièrement. C'est la raison pour laquelle nous interrogeons les témoins.

Le président: Monsieur Stevens.

[Texte]

Mr. Stevens: Mr. Chairman, I could deal with two or three points, and I am sorry we have such limited time. As I read the bankers' brief, they are perhaps more concerned with the unwarranted credit charge concept and the onus being placed on the lender, and I am in complete agreement. I think this is a very unwieldy type of approach that is being suggested.

I note you say in item 7 that you support the concept of criminal rate to combat loansharking and you specifically say that you are in favour, without reservation, to making loansharking a criminal offence.

I was wondering if I could put my first question this way. Do you not feel it would simplify the whole implication and thrust of this act if loansharking was removed to where I would suggest it could be, in the Criminal Code? Make whatever stringent provisions they wish within the Criminal Code but not include the innuendo that is now in this act that somehow or other your activities may be borderline loansharking activities and could even drop the edge and become criminal.

In short, could we start off, and would you agree, that the loansharking provision perhaps should be removed from Bill C-16 and put into the Criminal Code? Then let us move back and deal with the type of thing that we are considering under possible unwarranted credit charges.

Mr. Frazee: Mr. Chairman, when this bill was first tabled and I read it, I was correctly reported in a minor headline in the *Globe and Mail*, I think it was, that I resented the fact that we were lumped with loan sharks. That was my first quick reaction to the bill so I would have to say, yes, I think they are two separate things, hopefully.

My only comment as to whether it is better here or under the Criminal Code, the association I do not think has a specific position here. I would have to say my own preference is that I believe loansharking is criminal. As long as it is covered somewhere, if action is taken somewhere, I will be satisfied. I am not that experienced in legislative matters to know whether it would be better here or under the Criminal Code, but we should do everything possible in the country to deal with it.

Mr. Stevens: My further question then, if we are both in agreement that loansharking should be out of this bill and into the Criminal Code by preference, it comes down to the fact that you feel the criminal rate might be anything over 45 per cent and you are using the five times a certain running average as far as Government of Canada bonds are concerned of a relatively short term as a possible governor to an even higher rate.

What I am a little curious about is that on page 32 you say:

The Association does not dispute the need for legislation which protects borrowers from rates of interest which, while not of a criminally high rate, are nevertheless usurious in the circumstances.

[Interprétation]

M. Stevens: Monsieur le président, j'aimerais discuter de deux ou trois questions et je suis désolé de ne pouvoir disposer que de quelques minutes. En lisant le mémoire des banquiers, je me rends compte qu'ils s'inquiètent du concept du taux d'intérêt excessif et du fardeau imposé au prêteur, et je suis tout à fait d'accord avec eux. La méthode proposée me paraît très pénible.

Je remarque qu'au 7^e point, on appuie le concept du taux criminel afin de combattre l'usure et l'on ajoute que l'on serait en faveur, sans réserve, de considérer l'usure comme un acte criminel.

Je pourrais peut-être poser ma première question ainsi. Ne croyez-vous pas que cette loi serait simplifiée si les dispositions concernant l'usure étaient renvoyées au Code criminel? Que l'on prévoit les dispositions les plus strictes que possible dans le Code criminel, sans toutefois insinuer, comme le fait la présente loi, que vos activités sont peut-être très près de l'usure et risquent de devenir criminelles?

Bref, seriez-vous d'accord pour que les dispositions concernant l'usure soient retranchées du Bill C-16 et ajoutées au Code criminel? Passons maintenant aux types de questions qui relèveraient des accusations possibles de taux d'intérêt excessif.

M. Frazee: Monsieur le président, après avoir lu le bill, lors de son dépôt initial, on m'a cité très correctement dans le *Globe and Mail*, je crois, disant que j'étais mécontent d'avoir été classé dans la même catégorie que les usuriers. Ce fut ma première réaction à ce bill et je devrais vous répondre dans l'affirmative, à savoir que nous ne faisons pas partie de la même catégorie, du moins nous l'espérons.

Pour ce qui est de savoir si cette disposition serait davantage à sa place dans le Code criminel, l'Association n'a pas pris position à cet égard. Personnellement, j'estime que l'usure est un acte criminel. Dans la mesure où il existe des dispositions à cette fin quelque part pour l'enrayer, je me verrai satisfait. Je n'ai pas tellement d'expérience en matière législative et je ne puis donc vous dire s'il serait préférable d'ajouter cette disposition au Code criminel ou de la laisser dans cette loi, mais nous devrions toutefois faire tout ce qui est en notre mesure dans ce pays pour y remédier.

M. Stevens: Si nous sommes tous deux d'accord pour dire que l'usure devrait préférablement relever du Code criminel, vous estimez donc qu'un taux supérieur à 45 p. 100 devrait être considéré comme un taux criminel et utiliser donc, comme étalon, le taux courant des obligations d'épargne du gouvernement du Canada multiplié par cinq.

Ce qui m'intrigue un peu, c'est qu'à la page 28 vous déclarez:

Notre Association ne met pas en doute la nécessité d'une législation qui protège les emprunteurs contre les taux d'intérêt qui, tout en étant pas élevés au point d'être criminels, sont néanmoins usuriers dans les circonstances.

[Text]

[Interpretation]

• 1235

Being a person, I guess Mr. Carter mentioned this, that believes in the marketplace, will not the marketplace look after this? Is there this grey area between legitimate lending and the criminal level? Frankly I was a little surprised that you thought there had to be this government intervention to govern something between what is obviously an acceptable level and what you are suggesting is a criminal level, 45 per cent.

Mr. Frazee: Mr. Chairman, I guess it is a question of semantics. We said the association does not dispute the need. We did not say that we gave it strong support, but maybe you could read that into it. I think you are correct though when you say that there is a grey area, perhaps, between what is obviously a criminal rate and what is a warranted rate. We prefer the term that others have used, such as Australia, of harsh and unconscionable, rather than unwarranted. We think it should be a very strong term, but not necessarily criminal. I would think the number of people who are caught in this area are probably minimal, but we could not find any particular reason to dispute the introduction of this factor into the legislation.

The Chairman: One further question, Mr. Stevens.

Mr. Stevens: Thank you. Well, on this same theme, Mr. Chairman, I note you cite, on page 36, the United States position under Chapter II of the Consumer Credit Protection Act in that country. I have no doubt that much of the thinking in this bill is simply being copied out of something in the United States in a Charlie McCarthy Edgar Bergman fashion. We are automatically saying: "Well the Yankees have it presumably we should have."

So far as you, as a banking industry, are concerned you agree that the two situations are entirely different. In the United States they have a very diversified system where states have control over banks to a very great extent whereas in Canada it is very centralized system, we have comparatively few banks compared to the 14,000 banks I think the United States has. While some type of central legislation dealing with consumer credit may have some merit in the United States, in our case in reference to the banking community with our central control at the present time, I would have presumed that they can control you so far as whatever you are doing with the consumers of this country through the Bank Act without having an additional act brought into play that will apply to you in the name of trying to catch some loan sharks.

Mr. Frazee: Philosophically we would have preferred legislation affecting the banks to be incorporated in the Bank Act.

The Chairman: Thank you, Mr. Stevens. Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Thank you Mr. Chairman. On this question of the daily interest, on page 14 you go into some detail, you deal with the administrative costs, if you were to go to a daily interest calculation, you lay that in an amount of \$75 million and you say it is a total of \$167 million in administrative costs. How much would the pay out be to nonchequing depositors? You must have that figure, because you later go on to mention

Si l'on croit au marché, comme l'a dit M. Carter, ne devrait-on pas croire que le marché réglera le problème? N'y a-t-il pas une zone grise entre le prêt légal et le prêt criminel? Je m'étonne que vous ayez pensé à faire intervenir le gouvernement pour régir cette zone entre les prêts à un taux acceptable et ceux à un taux criminel, soit de 45 p. 100.

M. Frazee: Écoutez, c'est une question de sémantique. Nous avons dit que l'Association ne niait pas la nécessité de le faire, mais elle n'a pas dit qu'elle apportait son appui; mais c'est peut-être ce que vous pouvez lire entre les lignes. Vous avez raison de parler d'une zone grise entre ce qui est de toute évidence un taux d'intérêt criminel et un taux qui est justifié. Nous préférons les adjectifs utilisés par d'autres pays comme l'Australie, soit dur et exorbitant, plutôt que non justifié. Nous croyons que l'adjectif employé devrait être très fort, sans toutefois avoir recours à l'adjectif criminel. Le nombre de personnes qui se retrouvent dans cette catégorie est peut-être minime, mais nous n'avons aucune raison de nous opposer à la mention de ce facteur dans la loi.

Le président: Votre dernière question, monsieur Stevens.

M. Stevens: Merci. Dans le même ordre d'idées, je remarque que vous citez à la page 36 l'attitude adoptée par les États-Unis dans le chapitre II de la Loi sur la protection du crédit des consommateurs, dans ce pays. Je suis certain qu'on s'est fortement inspiré de cette loi pour rédiger le bill, comme on l'a déjà fait avant. On veut toujours avoir ce que les Américains ont.

Votre banque reconnaît que les deux situations sont tout à fait différentes. Aux États-Unis, le système est assez diversifié; les États contrôlent, dans une large mesure, les banques, alors qu'au Canada, le système est très centralisé. Nous comptons beaucoup moins de banques ici qu'aux États-Unis, où il y en a environ 14,000. Peut-être qu'une loi fédérale régissant le crédit aux consommateurs s'imposait aux États-Unis mais, étant donné le contrôle centralisé déjà exercé sur nos institutions bancaires, j'aurais cru qu'on aurait pu surveiller vos relations avec les consommateurs en invoquant la Loi sur les banques, sans être obligé d'en adopter une nouvelle sous prétexte de faire échec aux usurers.

M. Frazee: En théorie, nous aurions préféré que toute législation touchant les banques soit intégrée à la Loi sur les banques.

Le président: Merci, monsieur Stevens. Monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Merci, monsieur le président. A la page 14, où il est question de l'intérêt quotidien, vous donnez, avec force détails, les coûts d'administration qu'impliquerait le calcul quotidien des intérêts. Vous dites que cela coûterait environ 75 millions de dollars, portant à 167 millions de dollars le total des frais d'administration. Quelle proportion serait versée aux déposants qui ne sont pas autorisés à faire des chèques? Vous

[Texte]

percentages. So if you were to go to a daily interest basis how much do you figure, roughly, that you would be paying out to the nonchequing depositors?

The Chairman: Miss Sinclair.

Miss Sinclair: Mr. Rodriguez, I believe you will find those rates in Tables 1c and 1d of our brief. We get the reduction in rates from those tables which are necessary to compensate the banks for the extra costs of calculating interest on . . .

Mr. Rodriguez: Where is that? Pardon me.

Miss Sinclair: Tables 1c and 1d.

The Chairman: It follows page 51 in the brief, Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Tables 1c and 1d you said?

Miss Sinclair: Yes.

Mr. Rodriguez: That is the operating costs to compute interest on average daily balances. What I am asking is, you must have figured out what it would cost the banks, how much money more would you be paying out on a daily basis if the interest was calculated on the daily balance.

• 1240

Miss Sinclair: Mr. Chairman, I think the point is made in the brief that the banks would not actually be paying out more. The banks would have to be compensated for the extra costs of the daily calculations.

Mr. Rodriguez: Yes, but you do that on a percentage basis.

Miss Sinclair: That is right.

Mr. Rodriguez: I want to know, as you must have had some raw figures you were working with . . .

Miss Sinclair: What it would cost the banks?

Mr. Rodriguez: On a daily basis of calculated interest, what is going to be the benefit to those depositors? That is what I want to know. How much would you be paying to these people on average? You must know roughly what it would cost to pay this out to the depositors.

Miss Sinclair: Mr. Chairman, the question has to be answered in terms of the approach we took in drafting the brief, which was, what is the reduction in rates that will be necessary to compensate institutions for the additional costs?

Mr. Frazee: Mr. Chairman, in our background papers, which we would have to research, we probably have this information; however, it is not immediately available.

The Chairman: May I ask that it be made available?

Mr. Frazee: Yes, Mr. Chairman.

Mr. Rodriguez: Another question, Mr. Chairman. I want to ask about the Chargex. When a retailer carries a Chargex in his window—let us say The Royal Bank of Canada—I pre-

[Interprétation]

avez sûrement ce chiffre avec vous car, plus loin, vous parlez de pourcentage. Donc, si vous étiez obligés de calculer quotidiennement les intérêts, combien d'argent verseriez-vous grosso modo aux déposants qui n'ont pas droit à un chéquier?

Le président: Mademoiselle Sinclair.

Mlle Sinclair: Monsieur Rodriguez, je crois que vous trouverez ces montants dans les tableaux 1c et 1d de notre mémoire. Nous réduisons les taux dans ces tables afin de dédommager les banques pour les dépenses supplémentaires qu'entraîne le calcul de l'intérêt pour . . .

M. Rodriguez: Pardonnez-moi, où? Je ne trouve pas.

Mlle Sinclair: Les tableaux 1c et 1d.

Le président: Après la page 51 du mémoire, monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Vous avez dit les tableaux 1c et 1d?

Mlle Sinclair: Oui.

M. Rodriguez: Il s'agit des dépenses de fonctionnement qu'entraîne le calcul de l'intérêt sur les soldes quotidiens moyens. Ce que j'aimerais savoir, c'est combien il en coûterait aux banques et combien d'argent en plus on serait obligé de verser à cause du calcul de l'intérêt en fonction du solde quotidien.

Mlle Sinclair: Je crois qu'il est clair, dans le mémoire, que les banques n'auraient pas à déboursier plus. Les banques devraient être alors indemnisées pour les frais supplémentaires que leur causent ces calculs quotidiens.

M. Rodriguez: Oui, mais vous le faites sur la base d'un pourcentage.

Mlle Sinclair: C'est exact.

M. Rodriguez: J'aimerais savoir, car vous devez avoir des chiffres en gros sur lesquels vous travaillez . . .

Mlle Sinclair: Ce qu'il en coûterait aux banques?

M. Rodriguez: On calcule les intérêts sur une base quotidienne, ce qu'il en coûterait aux déposants? C'est cela que j'aimerais savoir; en moyenne, ce qu'il en coûterait aux déposants.

Mlle Sinclair: Monsieur le président, nous devons répondre à cette question dans l'optique du mémoire, c'est-à-dire quelle serait la réduction des taux qu'il serait nécessaire de faire pour indemniser les institutions de ces coûts supplémentaires?

M. Frazee: Monsieur le président, vous avez probablement cela dans vos documents, mais il faudrait le chercher; nous ne l'avons pas sous la main.

Le président: Puis-je demander qu'on fournisse ces renseignements.

M. Frazee: Oui, monsieur le président.

M. Rodriguez: Une autre question. Je voudrais discuter de Chargex. Lorsqu'un détaillant affiche qu'on peut utiliser chez lui Chargex, mettons Chargex—la Banque royale du Canada, je suppose qu'il doit payer un droit pour ce privilège?

[Text]

sume he pays some kind of fee for the privilege of carrying Chargex. Is that correct?

Mr. Frazee: It varies from bank to bank.

Mr. Rodriguez: I am just asking if he pays a fee.

Mr. Frazee: A sign-up fee—is that the term?—of \$25.

Mr. Rodriguez: And does he pay an annual fee?

Mr. Frazee: No.

Mr. Rodriguez: That is it. A one-time \$25 shot.

Mr. Frazee: And I emphasize that some banks do not have this charge. It varies.

Mr. Rodriguez: Does he get any kind of credit or any kind of payment or any other inducement, in effect, to do a lot of business using Chargex? Is there any inducement at all?

Mr. Frazee: No, sir.

Mr. Rodriguez: All right.

The other question I want to ask is about advertising. You seem to make a big point of the responsibility consumers ought to have with regard to credit and the handling of money. I just want to ask an opinion, because it is very important, Mr. Chairman, as to whether they consider those advertisements being carried for Chargex as really helpful in developing a responsible attitude on the part of consumers. You know the ones: after you decide on wood, leather or whatever, after you decide on green or yellow or blue, it is so nice to say, "Will that be cash or Chargex?" You seem concerned about that and you talk about the schools. I want to know if you consider that suitable for developing an attitude in consumers with regard to credit. If you do not think it is, then what are you doing about improving your advertising techniques?

Mr. Frazee: In answer to the first question, I do not consider it irresponsible. Concerning the type of advertising we are currently doing in Chargex, I am not familiar with all of them, but I have seen enough, and I found nothing that I would consider immoral or dangerous to the public interest.

We do have an advertising code which most banks subscribe to; we think it is comprehensive and responsible. Our Chargex advertising and the banks which are a part of this program also subscribe to it and observe it. It is subject to outside monitoring.

Mr. Rodriguez: One last question, Mr. Chairman, dealing with consultation. I want to find out how right I am on the bill. I want to talk about consultation.

You said that as far as you are concerned you did not have what would be considered meaningful consultation; you had a sort of informal consultation on the bill. I want to ask the Association a serious question, Mr. Chairman. On November 12, 1976, the Minister of Consumer and Corporate Affairs, whose bill this is and whose bill you have made these recommendations on, took a plane you received payment for that ride?

The Chairman: Mr. Rodriguez, I do not see that this is a relevant question.

[Interpretation]

M. Frazee: Cela varie d'une banque à l'autre.

M. Rodriguez: Je demande simplement s'il paie un droit.

M. Frazee: Un droit lors de la signature pour l'inscription, est-ce là le terme? ... de \$25.

M. Rodriguez: Et verse-t-il un droit annuel?

M. Frazee: Non.

M. Rodriguez: Donc, il ne verse qu'une seule fois \$25.

M. Frazee: Et je souligne que certaines banques ne font pas payer ce droit. Cela dépend.

M. Rodriguez: Est-ce qu'on lui permet de faire n'importe quel crédit, n'importe quel paiement, ou est-ce qu'on pousse à faire des affaires en utilisant Chargex? Y a-t-il une incitation?

M. Frazee: Non.

M. Rodriguez: Très bien.

Je voudrais maintenant parler de publicité. Vous semblez insister sur la responsabilité dont devraient faire preuve les consommateurs dans le cas du crédit et des transactions d'argent. J'aimerais savoir, car cette question est très importante, monsieur le président, s'ils considèrent cette publicité de Chargex comme aidant réellement le consommateur à prendre ses responsabilités. Vous connaissez l'annonce après que vous avez décidé qu'il s'agit du bois, du cuir ou du vert ou du jaune. C'est si agréable de dire: «Est-ce que ce sera comptant ou Chargex»? Vous semblez vous inquiéter de ce problème et vous parlez des écoles. Pensez-vous que ce soit une bonne façon d'apprendre aux consommateurs à assumer leurs responsabilités et, si ce n'est pas le cas, que faites-vous pour améliorer vos techniques de publicité?

M. Frazee: Pour répondre à votre première question, je ne considère pas que la publicité faite actuellement par Chargex incite les gens à ne pas prendre leurs responsabilités, d'après ce que j'ai vu; je ne considère pas qu'il y ait quelque chose d'immoral ou de dangereux là pour l'intérêt public.

Nous avons un code de publicité auquel la plupart des banques souscrivent et nous pensons qu'il est compris et qu'il indique bien les responsabilités. Ce code est sujet à surveillance extérieure.

M. Rodriguez: Une dernière question, monsieur le président, qui a trait aux consultations et au bill.

Vous avez indiqué que vous n'aviez pas été consulté d'une façon utile au sujet du bill, qu'on ne vous avait consulté que d'une façon officielle. Je voudrais poser à votre association une question sérieuse. Le 12 novembre 1976, le ministre de la Consommation et des Corporations, dont c'est ici le bill au sujet duquel vous avez fait ces recommandations, a pris l'avion avec votre association pour aller à Toronto. Est-ce que vous avez reçu le remboursement de ce voyage?

Le président: Monsieur Rodriguez, je ne pense pas que ce soit une question pertinente.

[Texte]

Mr. Rodriguez: Well, it is; it has great relevance with regard to the Minister's bill. Here they are appearing before this Committee and talking about consultation being informal.

The Chairman: It has already gone on the record that they did not have much consultation.

• 1245

Mr. Rodriguez: Did the Minister pay this Association for his ride on the airplane to Toronto?

The Chairman: I am going to rule the question out of order, Mr. Rodriguez.

Mr. Clermont.

M. Clermont: Monsieur le président, dans la première ronde des questions que j'ai posées, il s'agissait des remboursement anticipés des prêts hypothécaires. Je voudrais maintenant parler des autres prêts.

Votre mémoire dit au sujet du remboursement anticipé des prêts non hypothécaires que l'Association est aussi généralement d'accord avec ce principe, mais il souligne que la conversion des programmes et procédures exige un délai substantiel... Ensuite il est suggéré que les privilèges de remboursement anticipé soient limités à des montants équivalents à la valeur d'un ou plusieurs montants... etc.

Autrement dit vous prétendez que l'administration serait très difficile. Mais quelle est la politique actuelle des banques canadiennes lorsqu'un emprunteur veut rembourser au complet les prêts des particuliers? Est-ce qu'on lui compte un mois? Quelle pénalité lui inflige-t-on?

The Chairman: Mr. Machabée, do you wish to answer this?

Mr. Machabée: Yes, please. C'est un point que nous avons soulevé tout à l'heure. Lorsque nous parlions des prêts aux consommateurs, nous avons dit clairement qu'il n'y a pas de pénalité s'il s'agit d'un prêt pour une automobile ou quelque chose comme cela.

M. Clermont: Mais qu'est-ce que vous entendez par pénalité? En fin de compte, quand quelqu'un fait un prêt pour l'achat d'une automobile, on lui compte de l'intérêt sur une base de 12, 24 ou 36 mois. Mais s'il rembourse la balance après 15 mois, lui fait-on un remboursement des intérêts qui auraient été payés entre le 15^{ème} et le 24^{ème} mois?

The Chairman: Mr. Wightman.

Mr. Wightman: If a loan is prepaid, say, an 18-month loan in 10 months, he would get a rebate on the unearned portion of that interest. In the case of our bank, that rebate would be on an actuarial basis. He would only pay for that money for the length of time he has it.

M. Clermont: Est-ce que vous suivez la même méthode que certaines institutions financières qui prétendent que la plupart des intérêts servent à couvrir les 12 premiers mois?

[Interprétation]

M. Rodriguez: Si; cela est en rapport avec le bill du ministre. Ces témoins comparaissent devant le Comité et nous indiquent qu'ils ont été consultés mais officieusement seulement.

Le président: On a déjà consigné au procès-verbal qu'il n'y avait pas eu beaucoup de consultation avec cette association.

M. Rodriguez: Le ministre a-t-il payé l'Association pour son vol en avion à Toronto?

Le président: Je vais déclarer irrecevable cette question, monsieur Rodriguez.

La parole est à M. Clermont.

Mr. Clermont: Mr. Chairman, in my first round of questioning, I asked about the prepayment of mortgage loans. I should now like to talk about other loans.

In your brief, talking about the prepayment of nonmortgage loans, you say that the Association generally approves in principle of these provisions, but you stress that you will require considerable time in order to alter extinct programs and practices. Further on, you suggest that prepayments of a portion of the borrower's obligation be permitted in amounts equal to one or more instalment payments... etc.

I other words, you claim that the administration aspect would be very difficult. But what is the current policy in Canadian banks when a borrower wants to pay off a consumer loan? Is he charged one month's interest, or what penalty is he subject to?

Le président: Monsieur Machabée, voulez-vous répondre à cette question?

M. Machabée: S'il vous plaît. This is a point we brought up just now. When we were talking about consumer loans, we stated quite clearly that there is no penalty on a loan obtained for buying a car or something like that.

Mr. Clermont: But what do you mean by penalty? After all, when someone contracts a loan to buy a car, he is charged interest on the basis of a 12, 24, or 36-month term. But if he pays off the balance after 15 months, is he given a rebate on interest he would paid between the 15th and the 24th month?

Le président: M. Wightman a la parole.

M. Wightman: Si un prêt est remboursé plus tôt que prévu, disons au bout de dix mois, dans le cas d'un prêt établi sur un terme de 18 mois, l'emprunteur recevrait un remboursement équivalant à la partie injustifiée des intérêts. Dans le cas de notre banque, le remboursement est fait sur une base actuarielle. L'emprunteur ne paie intérêt que sur la période pendant laquelle il garde le prêt.

Mr. Clermont: Do you have the same system as some financial institutions which claim that the greater part of the interest covers the first 12 months?

[Text]

Mr. Wightman: No, our interest is calculated actuarially and our rebate is on an actuarial basis. You only pay for that money for the number of days that you have it.

M. Clermont: Dans un autre domaine, monsieur le président. J'ai été surpris en lisant le mémoire à la page 3 et 4. Vous demandez que la question constitutionnelle soit réglée avant que le bill C-16 ne soit adopté par le Parlement.

J'ai été un peu surpris par une telle demande, parce qu'en fin de compte les banques ont une charte fédérale et pourquoi cette possibilité de conflit sur le plan constitutionnel pourrait-elle vous embarrasser? Je pourrais comprendre cela dans le cas de certaines institutions financières qui ont une incorporation provinciale et fédérale. Mais dans votre cas, il n'y a aucun doute que les banques tombent entièrement sous la juridiction du gouvernement fédéral. Vous êtes une institution nationale. Pourquoi ce problème? Pourquoi cette demande pour régler la question constitutionnelle avant que le bill C-15 ne soit adopté?

M. Machabée: C'est exact, monsieur Clermont, nous avons dit aussi que notre préférence était que la législation soit fédérale, parce que nous sommes des organismes fédéraux. Cependant nous avons vécu jusqu'à ce jour en vertu et en fonction de lois qui étaient provinciales, nous adaptant autant que nous pouvions le faire pour la protection des consommateurs, à ces dites lois. Évidemment, nous ne croyons pas qu'il nous appartient de régler les conflits de juridiction qui pourraient exister et que l'on souligne dans le mémoire. Pour nous, quoique notre préférence c'est d'avoir une législation fédérale, nous aimerions que celle-ci soit adaptée autant que faire se peut aux législations qui existent aux niveaux provinciaux.

• 1250

Le président: Votre dernière question, monsieur Clermont.

M. Clermont: En ce qui concerne la modification des taux des frais de crédit, vous vous référez au paragraphe 11(3)

lequel stipule qu'une augmentation du taux des frais de crédit aux termes d'un contrat de crédit variable...

Et vous donnez comme exemple la carte de crédit. Vous voudriez que la loi soit semblable à la loi de la Colombie-Britannique, que L'emprunteur ait droit à un avis de six mois. Mais d'autre part, depuis trois mois, le taux d'escompte de la banque du Canada a diminué à trois reprises. Est-il déjà arrivé dans le passé que quelqu'un ait un contrat de 12, 24 ou 36 mois et que le taux d'intérêt varie de un point, de deux points? Est-ce qu'il est arrivé dans le passé que les banques aient pris l'initiative d'accorder une diminution du taux d'intérêt de 1 p. 100? Vous voulez avoir de l'augmentation quand le taux d'intérêt que vous payez aux déposants d'une banque augmente. Mais ne serait-il pas bon aussi que lorsque le taux d'intérêt accordé aux déposants diminue, le taux d'intérêt exigé des emprunteurs qui ont des billets sur demande diminue aussi? Avez-vous pensé à faire bénéficier l'emprunteur aussi d'une réduction du taux d'intérêt? Il semble que c'est seulement d'un côté. Les banques veulent bénéficier de tout immédiatement ou elles veulent qu'à la suite d'un avis de six

[Interpretation]

M. Wightman: Non, nous calculons nos intérêts sur une base actuarielle, et il en est de même pour les remboursements. On ne paie d'intérêts que pour le nombre de jours où l'on conserve le prêt.

Mr. Clermont: On another matter, Mr. Chairman, I was surprised to read on pages 3 and 4 of the brief that you would prefer the constitutional aspect to be settled before Bill C-16 is passed by Parliament.

I was rather surprised by this request, because after all, the banks have a federal charter; how could you be placed in a difficult position by a constitutional conflict? I could understand that in the case of certain financial institutions which have been incorporated provincially and federally. But in your case, there can be no doubt that your banks come completely under federal government jurisdiction. You are national institutions. So where is the problem? Why are you requesting us to settle the constitutional question before Bill C-16 is passed?

Mr. Machabée: That is correct, Mr. Clermont. We have stated that we preferred to have federal legislation because we are federal bodies. However, we have operated so far under and in accordance with provincial legislation, adapting ourselves to them as far as was possible for the protection of consumers. Obviously, we do not feel that it is our job to settle any jurisdictional conflicts that might arise, those we mention in our brief. Although we would prefer to have federal legislation, we would want such legislation to fit in as well as possible with existing provincial legislation.

The Chairman: Your last question, Mr. Clermont.

Mr. Clermont: Concerning changes in credit charge rates, you refer to subsection 11(3)

which concerns the increase of the credit charge rate under a variable credit contract.

And you give the example of credit cards. You would have federal legislation the same as that of British Columbia, under which the borrower has a right to six months' notice; however, in the last three months, the Bank of Canada's discount rate has gone down three times. Has there ever been a case in which someone with a 12, 24, or 36-month contract has had the interest rate changed by one or two points? Have the banks in the past ever granted a reduction of one per cent in the interest rate? You are all in favour of increasing the interest rate for a bank's depositor, but might it not also be a good idea to reduce the interest rate for borrowers on demand loans, for them to be lowered at the same time as the rate granted to depositors? Have you considered helping the borrower by reducing the interest rate? It seems a bit one-sided. The banks want to gain immediate benefit everywhere, or at least they want to be able to raise a borrower's interest rate at six months' notice. But if the rate were to go down, as has happened three times with the Bank of Canada's discount rate,

[Texte]

mois, l'emprunteur soit obligé de payer une augmentation du taux d'intérêt. Mais si le taux d'intérêt diminue comme le laissent présager les trois réductions d'escompte de la banque du Canada, ne serait-il pas normal que les emprunteurs aussi bénéficient d'un taux de réduction de ½ de 1 p. 100, de 1 p. 100?

The Chairman: Mr. Machabée, do you wish to answer this question? And then Mr. Bell, I think, wanted to add something to the answer given to the previous question.

M. Machabée: Si vous le voulez bien, monsieur Clermont, nous allons d'abord partager la question en deux.

Oui, nous ajustons nos taux d'intérêt immédiatement, par exemple, pour tous ceux de nos clients qui sont à taux de base plus un pourcentage donné. Ceci se fait automatiquement dès qu'il y a un changement dans les taux. Alors, pour cette partie de la clientèle, évidemment, il n'est pas question que cela ne se fasse pas automatiquement. Les instructions sont ainsi formulées dans toutes les banques d'ailleurs.

M. Clermont: Mais là, vous vous adressez aux emprunteurs à taux préférentiel.

M. Machabée: Ou à d'autres emprunteurs semblables, évidemment. Cependant, lorsque nous parlons de la carte de crédit, nous faisons aussi une remarque sur les six mois dont il est question. Pour nous, c'est plutôt une question de frais administratifs. En d'autres termes, si dans le cas d'une carte de crédit, nous devions avoir deux taux, un taux pour les anciens prêts et un pour les nouveaux, que ce soit à la hausse ou à la baisse, il serait prohibitif pour nous en termes de coûts, de garder en ordinateurs un dossier avec le nom d'un client pour un certain montant à un certain taux et d'ouvrir un nouveau dossier, toujours en ordinateur, pour le même client avec un nouveau taux, un nouveau prêt. Alors, nous recommandons donc que le taux soit le même, (tout de même, pour nous c'est une seule et même opération) ou qu'on donne un avis suffisamment long au client pour qu'il puisse décider s'il doit continuer ou non de payer au nouveau taux, à la hausse ou à la baisse.

The Chairman: Mr. Bell, did you wish to reply.

Mr. Bell: Mr. Chairman, I just wanted to add one comment on the questions that arose in respect of the use of the word *constitutionality* in our brief. Our main concern here is that there is tremendous confusion in the minds of consumers when they are living under various legislations that have discrepancies between them, and that is a very major factor in our wish for uniformity.

The Chairman: Mr. Grafftey, you are next.

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, I have but one question to ask, and I will ask it very briefly. I would suspect by the nature of the question that the witness can use the rest of my time—and I would hope he would.

It is directed to Mr. Carter in the area of mortgages, and I direct it to him because I know him by reputation, not so much as a banker but, having sat on the housing task force in the late sixties on housing I had, Mr. Chairman, the opportunity to represent the Leader of the Opposition on the government housing task force. Everybody in every corner of the country

[Interprétation]

why should not borrowers also profit from a half a per cent or one per cent reduction in their interest rate?

Le président: Monsieur Machabée, voulez-vous répondre à cette question? Après quoi, je crois que M. Bell désirait ajouter quelque chose à la réponse précédente.

Mr. Machabée: With your permission, Mr. Clermont, I should like to split this question into two halves.

We do indeed adjust our interest rates immediately, for example, in the case of our customers who are at base rate plus a given percentage. This is done automatically whenever there is a change in interest rates. So obviously, it has to be done automatically for those customers. There are instructions to that effect in all banks.

Mr. Clermont: But there you are talking about borrowers at prime rate.

Mr. Machabée: Or other similar borrowers, obviously. Coming to credit cards, however, we have a comment on the six months' notice aspect. For us, it is mainly a question of administrative costs. In other words, if we had to have two rates for credit cards, one for old loans and another for new ones, whether the rate has gone up or down, the costs to us would be prohibitive if we had to keep separate files in the computer for each customer, one for each interest rate. We therefore recommend that there be one single rate—which means that we can do everything in one operation—of for there to be sufficient notice given to the customer so that he can decide if he wants to go on paying at the new rate whether it is higher or lower.

Le président: Vous aviez une réponse, monsieur Bell?

M. Bell: Monsieur le président, je tenais simplement à ajouter une remarque aux questions qu'a soulevées l'emploi du terme constitutionnalité dans notre mémoire. Ce qui nous inquiète ici, c'est que les consommateurs qui se trouvent pris entre différentes juridictions se voient embrouillés lorsqu'il se produit des incompatibilités entre elles, et c'est la raison principale pour notre demande de normalisation.

Le président: La parole est maintenant à M. Grafftey.

M. Grafftey: Monsieur le président, je n'ai qu'une seule question à poser, et elle sera très brève. J'invite le témoin à utiliser ce qui reste de mon temps de parole pour y répondre, et j'espère qu'il le prendra.

Ma question a trait aux hypothèques, et je la pose à M. Carter parce que je le connais de réputation, non pas tellement en tant que banquier; lorsque j'ai siégé au groupe d'étude sur l'habitation, vers la fin des années 60, monsieur le président, j'ai eu l'occasion de représenter le leader de l'opposition au sein du groupe d'étude du gouvernement en matière d'habita-

[Text]

was impressed with Mr. Carter's contribution to the excellent recommendations of this housing task force.

• 1255

Mr. Rodriguez: Same old gas.

Mr. Grafftey: Well, unlike the honourable member, I am not on the side of God. I do not presume . . .

An hon. Member: Tell us more.

Mr. Grafftey: Oh, that is palaver of a by-gone age.

I would now ask Mr. Carter, in view of his vast experience in this field, to elaborate on the general area that many witnesses up to now have skirted, especially the insurance association, that if the bill passed unamended it would have an adverse effect upon moneys available for mortgages in general and mortgages available for new housing. Could Mr. Carter as a witness take the rest of my time in informing this Committee in some detail how you feel the provisions of this bill, if unamended, would adversely affect moneys available for housing, both existing and new housing?

The Chairman: Mr. Carter.

Mr. Carter: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Grafftey, that is a very difficult question to answer in 30 seconds, perhaps even 30 minutes, but I will attempt to do so.

Mr. Grafftey: You have the rest of my time, Mr. Carter.

Mr. Carter: The problems that we had in the past, as I think everybody knows, is the cyclical up and down in the housing market of funds that are available. We have attempted, in the past 10 years, to try to even this out, and I think we have been reasonably successful in doing so by the re-entry of the banks into mortgage financing, by the development of a secondary mortgage market. It is developing, and may it continue to develop.

I am speaking now really not so much as a banker, in view of your question, but one of the concerns that the mortgage lenders generally have is that there should not be anything brought into a bill unintentionally that is going to cause the supply of funds for the mortgage market to dry up. We believe—and the mortgage lenders believe—that certainly some of the prepayment privileges will cause funds to dry up in the conventional mortgage side.

The trust companies primarily are in this area. Obviously, if the trust companies are unable, because of this matching process that they must have, to supply the money that is necessary for the mortgage market, then it is going to fall on some other lenders, and that would probably be the banks.

[Interpretation]

tion. Tout le monde, partout au pays, a été impressionné de la contribution de M. Carter aux recommandations excellentes qui ont été faites par le groupe d'étude sur l'habitation.

M. Rodriguez: Toujours la même chose.

M. Grafftey: Contrairement à l'honorable député, je ne suis pas du côté de Dieu. Je ne prétends pas . . .

Une voix: Il faut nous en dire un peu plus.

M. Grafftey: C'est des histoires des temps passés.

Je vais maintenant demander à M. Carter, étant donné sa vaste expérience dans ce domaine, de nous donner des détails sur l'aspect général que bien des témoins jusqu'à maintenant ont évités, surtout sur l'Association des assurances, étant donné que si le bill était adopté sans modifications, il aurait un effet contraire sur les sommes disponibles pour les hypothèques, en général, et sur les hypothèques concernant les nouveaux logements. Est-ce que M. Carter, en tant que témoin, pourrait prendre le reste de mon temps pour donner au Comité des précisions et nous dire comment, à son avis, les dispositions du bill, s'il n'était pas modifié, pourraient affecter de façon adverse les sommes d'argent qui sont disponibles pour l'habitation, les habitations qui existent et les nouvelles habitations?

Le président: Monsieur Carter.

M. Carter: Merci, monsieur le président.

Monsieur Grafftey, c'est une question à laquelle il est difficile de répondre en 30 secondes, même en 30 minutes, mais je vais tenter de le faire.

M. Grafftey: Vous avez le reste de mon temps, monsieur Carter.

M. Carter: Les problèmes que nous avons eus, dans le passé, comme vous le savez tous, ce sont les changements cycliques, les hauts et les bas du marché de l'habitation et des fonds qui sont disponibles. Nous avons tenté, au cours des dix dernières années, d'aplanir ces difficultés, et je crois que nous avons raisonnablement réussi à le faire car les banques se sont rengagées par le financement des hypothèques en mettant aussi au point un marché d'hypothèques secondaires. Ce marché prend de l'ampleur et va continuer de le faire.

Je ne parle pas tellement en tant que banquier, étant donné votre question, mais une des inquiétudes habituelles des prêteurs sur hypothèques, c'est qu'on ne devrait pas insérer sans intention, dans le bill, quoi que ce soit qui puisse assécher cet approvisionnement de fonds servant aux hypothèques. Nous croyons et les prêteurs sur hypothèques le croient aussi, que certains des privilèges concernant le paiement anticipé feront que ces fonds vont s'assécher du côté des hypothèques conventionnelles.

Les compagnies de fiducie sont principalement visées. Il est évident que si les compagnies de fiducie ne peuvent, à cause de ce processus d'ordre couplé qu'elles doivent avoir, fournir l'argent qui est nécessaire pour le marché des hypothèques, ce fardeau retombera sur d'autres prêteurs, probablement les banques.

[Texte]

But the banks, of course, have many demands on their money, not only from mortgages; from farmers, fishermen, you name it. Therefore their own ability is somewhat limited.

If, indeed, these prepayment privileges also caused the drying up of the secondary mortgage market—and we have to remember that investors in the secondary mortgage market are just that, investors; they like to hold securities, pension funds, as do foreign investors too—therefore, if those sources dry up because of the uncertainties about when they are going to be prepaid then they cannot tell what their yield is going to be. Anything that creates instability is going to affect the total funds for mortgages. It is the feeling of the industry generally that the proposals in this bill do affect the stability of the mortgage market.

In summary, I think that is the best answer I can give you in the time.

The Chairman: Thank you, Mr. Carter.

Mr. Herbert.

Mr. Herbert: Mr. Chairman, I will be brief. In mentioning first of all that when I was worrying about discrimination, it was not between banks and other lending institutions, but, to be very specific, the fact that they would discriminate against one of the chartered banks, the Banque Canadienne Nationale, as an example. And when I was talking about mortgages, though recognizing that when they are sold, the terms and conditions remain the same, it is the principal and interest which are the factors and not the time period over which the mortgage will be repaid.

Thus it is possible for a person, and we have examples, to find that at the end of the term of the mortgage there is still a sum remaining to be paid, which could result from a multitude of things, mostly, I will acknowledge, the faults of the person holding the mortgage. Nevertheless it could also result from errors in computing which would not necessarily be readily apparent to the person borrowing the money.

In connection with mortgages, at the end of a period of, say, 5 years on a 20-year mortgage would you approve of the inclusion in the legislation of some force to continue the mortgage, assuming, firstly, that the borrower has done everything that has been expected of him under the agreement and, secondly, that he is prepared to accept a revised rate of interest?

Mr. Carter: I will now talk about my bank, but I think I can talk for every bank. If a borrower has been a satisfactory borrower during the first five years of the mortgage the banking industry will always renew that mortgage for a further period of five years at the then prevailing interest rate. I will go further and say, talking just for my own bank, that if we sell mortgages to any investors we require those investors to allow us to renew the mortgage at whatever our prevailing rate is at the end of five years. So the investor does not control the mortgage contract; we are still in full control of that mortgage contract even though the bank does no longer own the security.

[Interprétation]

Mais les banques, évidemment, reçoivent bien des demandes d'argent, non seulement des emprunteurs d'hypothèques, mais des agriculteurs, des pêcheurs, et j'en passe. Leur capacité est donc limitée.

Si ces privilèges de paiements anticipés asséchaient ce marché des hypothèques secondaires, et nous devons nous souvenir que les investisseurs sur le marché des hypothèques secondaires ne font que cela, des investisseurs, ils aiment bien avoir des valeurs, des fonds de retraite, comme c'est le cas pour les investisseurs étrangers. Par conséquent, si ces sources se tarissent à cause de l'incertitude du moment où ils seront remboursés, ils ne pourront pas savoir quel sera leur rendement. Tout ce qui peut créer de l'instabilité affectera le financement global des hypothèques. Voilà le sentiment de l'industrie en général, c'est que les propositions du bill affectent la stabilité du marché des hypothèques.

En résumé, je pense que c'est là la meilleure réponse que je puisse vous donner dans les circonstances.

Le président: Merci, monsieur Carter.

Monsieur Herbert.

M. Herbert: Monsieur le président, je serai bref. Je dois dire tout d'abord que lorsque je m'inquiétais de la discrimination, ce n'était pas entre les banques et les autres établissements de prêts, mais pour être très précis, parce qu'elles pouvaient faire de la discrimination contre une des banques à charte, la Banque canadienne nationale, par exemple. Lorsque j'ai parlé d'hypothèques, tout en reconnaissant que lorsqu'elles sont vendues, les conditions demeurent les mêmes, le principal et l'intérêt sont les facteurs et non pas la période de remboursement de l'hypothèque.

Il est donc possible pour une personne—nous en avons des exemples—de voir à la fin d'une période d'hypothèque, qu'il y a encore une somme qui est due, résultant d'une multitude de choses surtout, je le reconnais, d'erreurs de la personne qui détient l'hypothèque. Néanmoins, ce montant pourrait résulter d'une erreur de calcul qui ne sauterait pas aux yeux de l'emprunteur.

En ce qui concerne les hypothèques, seriez-vous en faveur de l'inclusion dans le bill d'une disposition quelconque permettant de prolonger de 5 ans une hypothèque de 20 ans si l'emprunteur a respecté tous les termes du contrat et s'il n'a pas d'objection à ce que le taux d'intérêt soit modifié?

M. Carter: Je parle au nom de ma propre banque, mais je pense que mes remarques s'appliquent à toutes les banques. Si un emprunteur respecte les conditions de la transaction au cours des cinq premières années de l'hypothèque, une banque serait toujours prête à lui accorder une prolongation de 5 ans au taux d'intérêt courant. Lorsque la banque que je représente vend des hypothèques, elle précise qu'elle est autorisée à renouveler l'hypothèque au bout de 5 ans au taux d'intérêt courant. Cela veut dire que l'investisseur ne dicte pas les termes du contrat, ce que nous pouvons faire même si la banque n'a plus de garantie.

[Text]

Mr. Herbert: You would not then disapprove of the right of the borrower, under those circumstances, to be legislated?

Mr. Carter: No.

The Chairman: Thank you, Mr. Carter.

I will allow one question from you, Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Only one, sir?

The Chairman: Well, our time has already expired that we agreed upon. I may have made an error in not putting you down in the right slot and that is why I am giving you an opportunity now.

Mr. Huntington: The record will show that I did ask for a second round.

May I have two questions?

The Chairman: Yes, but make them both short.

Mr. Huntington: When did you offer research assistance to the Department of Consumer and Corporate Affairs on the subject of serving the needs of the disadvantaged? Was that before this legislation or after?

Mr. Frazee: It was when the Minister announced that he was proposing to organize this task force; I do not know the exact date.

Mr. Huntington: Do you know the year?

Mr. Frazee: Well, it would be announced just fairly recently.

Mr. Huntington: Has he taken you up on it?

Mr. Frazee: Yes, in his appearance before this committee he indicated that he was going to form this task force, as I understand it.

Mr. Huntington: So the offer of research assistance was given at that time.

Mr. Frazee: Certainly, just very recently.

Mr. Huntington: Do you have, in your legal studies pertaining to this piece of legislation, an itemization of the specific conflicts between this legislation and that which exists in the provinces provincial legislation?

Mr. Frazee: Not in documented form, Mr. Chairman, that we could hand out. We have not in this case subjected it to extensive legal study in that context of the conflict, because we consider basically that if there are constitutional problems they are largely intergovernmental. They are difficult for us, perhaps, in implementation to reconcile ourselves to the varying pieces of legislation, but we would not presume to advise either the federal or the provincial governments on their constitutional rights.

The Chairman: Thank you, Mr. Huntington.

Mr. Stevens: Mr. Chairman, on a point of order . . .

The Chairman: Yes, Mr. Stevens.

Mr. Stevens: . . . before we thank the witnesses, I think it was Mr. Herbert who raised the point of possibly having the Bankers Association back at a future meeting. I would like to

[Interpretation]

M. Herbert: Vous accepteriez donc que l'emprunteur soit protégé par la loi?

M. Carter: Oui.

Le président: Merci, monsieur Carter.

Monsieur Huntington, vous avez le temps de poser une question.

M. Huntington: Seulement une?

Le président: Eh bien, notre temps est écoulé et il se peut que je me sois trompé en inscrivant votre nom sur ma liste. De toute façon, vous avez le temps de parler maintenant.

M. Huntington: J'ai bien demandé de parler au deuxième tour, et cela figure au procès-verbal.

Puis-je poser deux questions?

Le président: Oui, mais soyez bref.

M. Huntington: Quand avez-vous proposé au ministère de la Consommation et des Corporations de l'aider à trouver des moyens de mieux servir les handicapés? Était-ce avant ou après la rédaction de ce bill?

M. Frazee: Nous l'avons fait lorsque le ministre a annoncé la création d'un groupe d'étude. Je ne saurais vous donner la date précise.

M. Huntington: Mais quelle année?

M. Frazee: Tout récemment.

M. Huntington: A-t-il accepté l'offre que vous lui avez faite?

M. Frazee: Si je ne m'abuse, il a dit devant ce Comité qu'il allait bel et bien établir ce groupe d'étude.

M. Huntington: C'est à cette époque que vous avez fait votre offre.

M. Frazee: Oui, tout récemment.

M. Huntington: Dans les études judiciaires que vous avez faites au sujet du bill, avez-vous établi une liste des éléments contradictoires que vous avez relevés entre ce bill et les lois provinciales?

M. Frazee: Nous n'avons pas de liste. A vrai dire, nous n'avons pas fait d'étude judiciaire approfondie parce que nous sommes d'avis que les problèmes constitutionnels relèvent des deux niveaux de gouvernement. Les différences qui existent entre ce bill et les lois provinciales créeraient des difficultés pour nous, mais nous ne prétendons pas donner des conseils au gouvernement fédéral ni aux provinces au sujet de leurs droits constitutionnels.

Le président: Merci, monsieur Huntington.

M. Stevens: J'invoque le Règlement, monsieur le président.

Le président: Oui, monsieur Stevens.

M. Stevens: Avant de remercier nos témoins, puis-je vous rappeler que M. Herbert a évoqué la possibilité d'inviter l'Association des banquiers à comparaître devant nous une

[Texte]

take that suggestion up very strongly, because I think this committee is almost getting into an impossible position in that we have had a good brief from the Canadian Bankers Association, we have had helpful testimony today, yet we know there are amendments to come and that there are going to be regulations. I think it would be very helpful to have the bankers' reaction, bearing in mind, Mr. Chairman, that, as I understand it, the banks in Canada handle over 50 per cent of the consumer business as listed by Statistics Canada. So there is no other group that we really should be more concerned with as far as leaving their evidence on the implications of some of this. I think there is a strong chance that inadvertently some of the provisions in this bill, if they were ever put into force, would tend to make people shift from demand deposits to maybe more notice type of deposits, which would have an implication on our monetary system, the M1 type of control that the Bank of Canada likes to ensure.

• 1305

Mr. Chairman, I would like to further mention that we have a brief coming in tomorrow from the Consumers Association. It is going to dump in our laps certain statistics, certain poll results, and we have no way of then coming back to the bankers and saying, "What is your version?" I tried to get some things on the record today that we are going to be confronted with tomorrow.

The Chairman: Well, you just got a lot more on the record, too.

Mr. Stevens: Mr. Chairman, I am saying in short that if the Bankers Association was willing, I would like our steering committee to consider inviting them back to give us further testimony and perhaps a supplemental brief, and my question really is would they be willing to come back?

The Chairman: There is no question involved, Mr. Stevens.

Mr. Stevens: Or to you.

The Chairman: You have made a point, and I will take the ball and carry it. I think we have listened to the Bankers Association for a period of some two hours, which is all on the record, and they have presented a brief which has been circulated to all the members. There are many, many groups and organizations that wish to be heard on this bill, and I am sure if they have any further contributions to make they can certainly write to us. We would be glad to hear from them further, perhaps a supplementary brief, if they wish to submit it, but I would bring the matter up at the next steering committee meeting for you, Mr. Stevens.

I want to thank the witnesses who are here today from the Canadian Bankers Association, Mr. Frazee, Mr. Bell, Mr. Machabée, Mr. Wightman, Mr. Carter and Miss Sinclair. They presented an excellent brief and they answered the questions very well.

The next meeting of this Committee will be on Friday, February 11, 1977, at 9.30 a.m. in this room, when we will hear from the Consumers Association of Canada.

The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Interprétation]

autre fois. C'est une très bonne idée; ses représentants nous ont présenté un excellent mémoire et leurs témoignages vont beaucoup nous aider. N'empêche qu'il leur reste à discuter les amendements et les règlements. Si je comprends bien, les banques canadiennes s'occupent de plus de 50 p. 100 des transactions selon les données de Statistique Canada, et l'avis des banquiers pourrait nous aider beaucoup pendant l'étude de ces amendements et de la réglementation. Il n'y a pas de groupe dont le témoignage pourrait nous être plus utile. Quelques-unes des dispositions de ce bill, si jamais on les appliquait, pourraient influencer les déposants qui choisiraient les dépôts exigibles sans préavis au lieu des dépôts à vue. Un tel phénomène aurait des répercussions sur notre système monétaire et sur le système de contrôle M-1 employé par la Banque du Canada.

Puis-je vous rappeler en même temps que l'Association des Consommateurs du Canada doit nous présenter un mémoire demain et nous donner certains chiffres dont nous ne pourrions pas discuter avec les banquiers. Je voulais seulement faire quelques remarques au sujet de ce qui nous attend demain, pour qu'elles figurent au procès-verbal.

Le président: Vous avez réussi à dire beaucoup plus.

M. Stevens: Je voudrais que notre comité directeur songe à inviter l'Association des banquiers du Canada à comparaître plus tard et même à nous soumettre un mémoire supplémentaire. Aurait-il des objections?

Le président: Il ne s'agit pas de leur poser la question maintenant, monsieur Stevens.

M. Stevens: Ni à vous non plus.

Le président: Je m'en occuperai. Nous avons consacré deux heures à l'Association des banquiers du Canada et ils nous ont présenté un mémoire qu'on a distribué à tous les membres du Comité. Beaucoup d'organisations voudraient se faire entendre au sujet de ce bill, et si nos témoins d'aujourd'hui veulent nous en parler davantage, ils peuvent toujours nous en aviser. Nous accepterions avec plaisir un mémoire supplémentaire. De toute façon, j'en parlerai lors de la prochaine réunion du Comité directeur.

Je voudrais remercier MM. Frazee, Bell, Machabée, Wightman et Carter ainsi que M^{lle} Sinclair, qui représentent tous l'Association des banquiers du Canada. Ils nous ont présenté un excellent mémoire et ont bien répondu à nos questions.

La prochaine séance de ce Comité aura lieu le 11 février à 9 h 30 dans cette salle, et nos témoins représenteront l'Association des Consommateurs du Canada.

La séance est levée.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Canadian Bankers Association:

Mr. R. C. Frazee, President;
Mr. J. A. G. Bell, Vice-President;
Mr. J. Machabée, Vice-President;
Mr. J. E. Wightman, Chairman, Consumer Credit
Committee;
Mr. W. P. Carter, Chairman, Mortgage Committee; and
Miss Helen K. Sinclair, Manager, Government Relations,
The Bank of Nova Scotia.

De l'Association des banquiers canadiens:

M. R. C. Frazee, président;
M. J. A. G. Bell, vice-président;
M. J. Machabée, vice-président;
M. J. E. Wightman, président, Comité du crédit à la
consommation;
M. W. P. Carter, président, Comité d'hypothèques; et
M^{lle} Helen K. Sinclair, gérante, Relations gouvernementales,
La banque de Nouvelle-Écosse.

CA1 XC28

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 15

Friday, February 11, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 15

Le vendredi 11 février 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Health, Welfare and Social Affairs

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Brisco
Clarke
(*Vancouver Quadra*)
Clermont
De Bané

Flynn
Fortin
Grafftey
Gray
Herbert

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Holt (Mrs.)
Huntington
Lajoie
Lambert
(*Edmonton West*)

Marceau
Philbrook
Ritchie
Rodriguez
Stevens—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and
Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services
Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

FRIDAY, FEBRUARY 11, 1977
(16)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 9:42 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Clermont, Corbin, Grafftey, Gray, Huntington, Lambert (*Edmonton West*), Robinson and Rodriguez.

Other Member present: Mr. Saltsman.

Witnesses: From the Consumers Association of Canada: Professor Jacob Ziegel; Mrs. Helen Anderson and Mr. Jacques Auger, Counsel.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

Professor Ziegel made a statement.

The witnesses answered questions.

At 11:16 o'clock a.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE VENDREDI 11 FÉVRIER 1977
(16)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 9 h 42 sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Clermont, Corbin, Grafftey, Gray, Huntington, Lambert (*Edmonton-Ouest*), Robinson et Rodriguez.

Autre député présent: M. Saltsman.

Témoins: De l'Association des consommateurs du Canada: Le professeur Jacob Ziegel; M^{me} Helen Anderson et M. Jacques Auger, conseiller.

Le Comité reprend l'étude du Bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité poursuit l'étude de l'article 2.

Le professeur Ziegel fait une déclaration.

Les témoins répondent aux questions.

A 11 h 16, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Friday, February 11, 1977

• 0943

[Text]

The Chairman: Will the meeting come to order, please.

Our Order of the Day is Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection Act.

We have with us today, as witnesses from the Consumers Association of Canada, on my right Professor Jacob Ziegel; next to him Mrs. Helen Anderson; then Mr. Jacques Auger, the counsel.

At this time I would ask Professor Ziegel to make his statement, after which we can commence with the questioning. Professor Ziegel.

Professor Jacob Ziegel (Consumers Association of Canada): Mr. Chairman, it gives me great pleasure on behalf of the Consumers Association of Canada to appear before your Committee today to present the Association's submissions with respect to Bill C-16.

Permit me first of all to introduce our delegation. On my right I have Mr. Jacques Auger... M. Jacques Auger, membre du service de recherches de la Commission des services juridiques de la province de Québec... sitting next to him we have Mrs. Helen Anderson, who is Chairman of the Economic Policy Committee of the Consumers Association of Canada. Finally, I myself am a professor of law, from the Faculty of Law at the University of Toronto.

Perhaps, Mr. Chairman, you will allow me to emphasize also that all three of us are volunteers. We are not necessarily members of the executive of the Association, but we have deemed it very important that the consumers' voice should be heard on a bill of such overriding importance to every Canadian consumer.

Mr. Chairman, our brief has certain introductory remarks concerning the immense growth of consumer credit in Canada since the end of the Second World War, accompanied by great diversification in the forms of consumer credit and the financial institutions providing it. We also pointed out that one cannot appreciate the growth of consumer credit and the impact it has had on the economic and social life of the nation, without also bearing in mind that it has adverse consequences as well as desirable consequences.

• 0945

The adverse consequences, of course, are that there are a percentage of consumers who, unfortunately, do not cope successfully with consumer credit and will become over-committed, and thus trigger a whole variety of very serious problems affecting both them as individuals and as members of society.

We emphasize these factors, Mr. Chairman, because we say that you cannot really appreciate the impact and implications of Bill C-16 without seeing Bill C-16 as part of a wider social and economic matrix in the consumer credit area.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le vendredi 11 février 1977

[Interpretation]

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît.

Nous avons à l'ordre du jour le Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants.

Nous entendrons aujourd'hui l'Association des consommateurs du Canada. Je vous présente à ma droite le professeur Jacob Ziegel, M^{me} Helen Anderson et M. Jacques Auger, leur conseiller.

J'aimerais maintenant demander au professeur Ziegel de faire une déclaration, après quoi nous pourrions passer aux questions. Professeur Ziegel.

M. Jacob Ziegel (Professeur, Association des consommateurs du Canada): Monsieur le président, c'est avec un très grand plaisir que je compare aujourd'hui devant votre Comité au nom de l'Association des consommateurs du Canada afin de présenter le mémoire de l'association sur le Bill C-16.

J'aimerais tout d'abord vous présenter notre délégation. A ma droite, M. Jacques Auger. Mr. Jacques Auger is a member of the Research Department of the Legal Aid Services of the Province of Quebec. A ses côtés, M^{me} Helen Anderson, présidente du comité des politiques économiques de l'Association des consommateurs du Canada. Quant à moi, je suis professeur de droit à la Faculté de droit de l'Université de Toronto.

Je devrais peut-être souligner, monsieur le président, que nous sommes tous trois des bénévoles. Nous ne sommes pas nécessairement membres de la direction de l'association, mais nous jugeons qu'il était très important que l'on fasse connaître l'opinion des consommateurs sur un bill d'une aussi grande importance pour tous les consommateurs canadiens.

Monsieur le président, l'introduction de notre mémoire comporte certaines observations sur la progression considérable du crédit à la consommation au Canada depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, qu'accompagne une très forte diversification des modes de crédit à la consommation et des institutions financières assurant ce service. Nous soulignons également qu'il est impossible d'évaluer la croissance du crédit à la consommation et son impact économique et social sur la notion sans également tenir compte des avantages et désavantages qu'elle représente.

Les désavantages sont évidemment qu'un certain nombre de consommateurs ne peuvent malheureusement pas utiliser efficacement le crédit à la consommation et se retrouvent face à trop d'obligations: il en découle pour eux toute une série de très graves problèmes tant comme personnes que comme membres de la société.

Nous soulignons ces facteurs, monsieur le président, car nous prétendons que l'on ne puisse vraiment évaluer l'impact et les implications du projet de loi C-16 sans le considérer dans

[Texte]

We emphasize also, Mr. Chairman, that the constitutional constraints of Bill C-16 must be borne in mind in determining its scope and its limitations. Both provinces and the federal government have jurisdiction in areas of consumer credit. It is somewhat unevenly divided. There can be no doubt in our minds, as I am sure there is no doubt whatever in the government's mind, that the federal government has very substantial jurisdiction over selected areas of consumer credit. But the fact that the federal government does not have plenary jurisdiction leaves a somewhat artificial division of problems in the consumer credit area which functionally, really form part of an integrated whole.

As I shall have occasion to say again later on, one of the problems triggered by the divided jurisdiction is, that unless the federal government and the provinces co-operate firstly in the adumbration of a comprehensive scheme of regulation, you are going to find inefficiencies and disfunctions in the proper regulation of the emerging problems.

Mr. Chairman, Bill C-16 is primarily a disclosure statute, and neither the concept of truth in lending nor its implementation are new in North America. All the provinces in Canada have now adopted such legislation. It has been adopted at the federal level in the United States. So that, Mr. Chairman, the federal government's belated attempt to introduce truth-in-lending legislation at the federal level in Canada is not new.

Nevertheless, CAC has, from the beginning, strongly supported truth-in-lending legislation for the same reason we strongly welcome those features in Bill C-16 which will require uniform calculation and disclosure of interest costs and yields. We particularly welcome the extension of truth-in-lending principles to mortgage and deposit transactions.

With respect to other provisions of the bill, the improvement of consumer rights to prepayment in respect of both non-mortgage and mortgage loans, these two, in our view, are basic and overdue elements of genuine consumer protection.

We are, of course, deeply concerned about loansharking and support efforts to suppress it, as well as other unfair or illegal lending practices, while maintaining certain reservations about the effectiveness of the measures envisaged in the bill to treat these problems.

At the same time, Mr. Chairman, we are bound to add that our support of Bill C-16 is qualified in a number of important respects.

In particular, we oppose the removal of the concept of graduated ceilings on the cost of loans, and the elimination of licensing requirements for lenders, both of which have been an intrinsic part of federal law for almost 40 years. Second, we believe that public and private law remedies in Bill C-16 are inadequate, and we urge their strengthening in a number of respects. Third, we support the principle of minimized penal-

[Interprétation]

un contexte du crédit à la consommation dans l'ensemble du milieu économique et social.

Il faut également, monsieur le président, ne pas oublier les limites constitutionnelles du Bill C-16 lorsqu'il s'agit d'en évaluer la portée et les limites. Tant les provinces que le gouvernement fédéral ont compétence en matière de crédit à la consommation. La division des pouvoirs est quelque peu inégale. Nous sommes quant à nous convaincus, et je pense qu'il en est de même dans l'esprit du gouvernement, que le gouvernement fédéral a une compétence très grande dans certains secteurs du crédit à la consommation. Le gouvernement fédéral n'a toutefois pas compétence plénière et il en découle une répartition quelque peu artificielle des problèmes du crédit à la consommation dans un secteur qui, en fait, fonctionne comme élément d'un ensemble intégré.

J'aurai l'occasion de le répéter plus tard, mais l'un des problèmes causés par cette division des compétences, consiste en ce que si le gouvernement fédéral et les provinces ne collaborent pas tout d'abord pour élaborer un ensemble détaillé de règlements, il s'ensuivra que la réglementation des nouveaux problèmes sera inefficace et partielle.

Monsieur le président, le Bill C-16 vise avant tout la divulgation de renseignements. Le concept de la bonne foi du prêteur, et son application, sont loins d'être nouveaux en Amérique du Nord. Toutes les provinces ont déjà adopté de telles lois et le gouvernement fédéral des États-Unis également. Cet effort de dernière heure du gouvernement fédéral pour tenter de présenter une loi sur la bonne foi des prêteurs, au niveau fédéral canadien, n'est donc rien de nouveau.

Quoi qu'il en soit, l'Association des consommateurs du Canada a depuis toujours accordé son appui à de telles lois, pour la même raison que nous sommes tout à fait en faveur des aspects du Bill C-16 qui rendront obligatoire l'uniformisation du calcul et la divulgation des intérêts et des dividendes. Nous faisons tout particulièrement bon accueil à l'extension du principe de la bonne foi du prêteur, aux transactions hypothécaires et aux opérations de dépôt.

En ce qui concerne les autres dispositions du projet de loi, celles qui visent l'amélioration du droit des consommateurs au paiement anticipé des prêts non hypothécaires et hypothécaires, constituent, à notre point de vue, un élément essentiel et attendu depuis longtemps dans le domaine de la protection du consommateur.

La pratique du prêt usuraire nous préoccupe naturellement beaucoup et nous approuvons les efforts visant à l'abolir de même que plusieurs autres pratiques injustes ou illégales en matière de prêts, même si nous maintenons certaines réserves quant à l'efficacité des mesures envisagées dans le projet de loi pour résoudre ces problèmes.

Par ailleurs, monsieur le président, nous devons ajouter que l'appui que nous manifestons à l'égard du bill C-16 s'accompagne de réserves sur plusieurs questions importantes.

En particulier, nous nous opposons à ce que soit supprimé le principe du plafond progressif imposé aux frais de crédit et la possession obligatoire d'un permis pour les prêteurs, dispositions qui font partie intégrante de la loi fédérale depuis presque 40 ans. Deuxièmement, nous sommes convaincus que les solutions proposées par le bill C-16 en matière de droit public et de droit privé sont inadéquates et nous réclamons

[Text]

ties for prepayment of mortgage loans, and we recommend measures to protect consumers from becoming locked into high interest second mortgage commitments. Fourth, in areas where the degree of consumer protection offered will be defined in the regulations, notably the interest calculations on deposit provisions, we make recommendations to ensure that the objectives of the legislation will remain intact. Finally, we have a number of ancillary recommendations dealing with a miscellany of problems.

• 0950

Mr. Chairman, all of these submissions are developed in considerable detail in our brief. What I would like to do in the remaining time at my disposal is perhaps touch on some of the basic issues. If I may, I would like to begin with our position with respect to the abolition of rate ceilings.

Canada has substantial experience in this area, and we are distressed that a very substantial body of experience going back to pre-Confederation days appears to have been either dismissed or overlooked in the drafting of the present bill. There was a period when Canada purported to abolish all their interest ceilings, and it was quickly found that in the consumer area this led to abuses. As a result, Canada, through the Money Lenders' Act of 1906, reintroduced ceilings. That Act did not work well, not because the concept was unsound but because the means adopted at the time were not effective to regulate usurious practices. Finally, Mr. Chairman, in 1939 the Small Loans Act was adopted by Parliament, and may I add it was adopted by Parliament after very careful committee enquiries as to the experience in other jurisdictions, and particularly experience in the United States. Around 1939 the Small Loans Act, which was still basically in force, was based on an American uniform small loans law, which is still in effect in large number of the state jurisdictions south of the border.

I would have thought, Mr. Chairman, that if the government, was going to reverse the basic concepts enshrined in the Small Loans Act, it should have been preceded by the recommendations of some committee of enquiry or some public document to set forth in detail the reasons for the reversal of the carefully articulated and reflective policy of 1939.

Our submission is that there is nothing in the previous history of the Small Loans Act or the subsequent studies of other committees or commissions of enquiry, including the report of the Royal Commission on Banking and Finance in 1964, the Joint Committee on Consumer Credit and the Cost of Living, of which the former Minister of Consumer Affairs was Joint-Chairman, the Canadian Consumer Council, an off-shoot of the Department of Consumer Affairs, none of these bodies recommended abolishing the basic concept of the Small Loans Act. We are concerned, therefore, as I say, that these basic features of the Small Loans Act should be about to

[Interpretation]

instantment qu'elles soient rendues plus sévères sur de nombreux points. Troisièmement nous appuyons le principe de l'adoucissement des pénalités sanctionnant le paiement avant l'échéance des prêts hypothécaires et nous recommandons que des mesures soient prises pour empêcher que les consommateurs ne soient forcés de payer des intérêts élevés sur une deuxième hypothèque. Quatrièmement, nous faisons des recommandations visant à assurer que les objectifs poursuivis par cette loi demeurent intacts dans les domaines où le degré de protection du consommateur sera défini dans les règlements, notamment celui du calcul des intérêts selon les dispositions relatives au dépôt. Nous faisons enfin diverses recommandations accessoires sur certains problèmes.

Monsieur le président, ces recommandations sont expliquées avec beaucoup plus de détail dans notre mémoire. J'aimerais maintenant prendre le reste du temps dont je dispose pour aborder peut-être certaines des questions de fond. J'aimerais tout d'abord vous expliquer notre position quant à l'abolition des plafonds de taux d'intérêt.

Nous avons au Canada une très longue expérience de cette question et nous sommes quant à nous désolés de voir que cette très longue expérience, qui remonte à la période antérieure à la Confédération, semble avoir été mise de côté ou oubliée dans la rédaction du projet de loi. A une certaine époque, le Canada a voulu abolir tous les plafonds sur les taux d'intérêt et il s'est rapidement avéré que cela menait à des abus dans le domaine de la consommation. Il en est donc résulté la réintroduction de plafonds au moyen de la Loi sur les prêteurs de 1906. Cette loi n'a pas donné de bons résultats, non pas parce que le principe en était mauvais, mais parce que les moyens adoptés à l'époque pour contrôler les pratiques usuraires étaient inefficaces. Enfin, en 1939, la Loi sur les petits prêts a été adoptée par le Parlement. J'ajouterai qu'elle fut adoptée après une étude très poussée en comité sur l'expérience des autres pays et plus particulièrement celle des États-Unis. Vers 1939, la Loi des petits prêts, qui était toujours en vigueur, a été refondue en fonction de la Loi américaine sur l'uniformisation de l'intérêt sur les petits prêts, loi qui demeure toujours en vigueur dans un grand nombre d'États au sud de la frontière.

J'aurais cru, monsieur le président, que si le gouvernement voulait aller à l'encontre des principes inscrits dans la Loi sur les petits prêts il aurait tout d'abord obtenu les recommandations d'un quelconque comité d'enquête, ou d'une étude publique qui aurait détaillé les raisons de l'abandon d'une politique bien réfléchie, bien définie en 1939.

Nous sommes d'avis que rien dans l'historique de la Loi sur les petits prêts, dans les études de comité ou de commission d'enquête, dont le rapport de la Commission royale d'enquête sur les systèmes bancaires et financiers de 1964, dans les délibérations du comité mixte sur les crédits à la consommation et le coût de la vie, dont l'ancien ministre de la Consommation était le coprésident, ou celles du Conseil canadien des consommateurs, rejeton du ministère de la Consommation, ne donne lieu à la recommandation d'abolir le principe fondamental de la Loi sur les petits prêts. Je répète donc notre crainte de voir les caractéristiques essentielles de la Loi sur les petits

[Texte]

be repealed without an explicit and public articulation of the underlying policies and without some serious studies to determine the effects of the repeal of the feature of the Small Loans Act.

With respect to the drafting of Bill C-16, I believe that rate regulation has some deleterious effects and yet, on the other hand, the alternative provisions in Bill C-16 will compensate for the loss of the protection of statutory rates. We address ourselves to both these questions in our brief. We make the submission that the underlying assumptions there have been on this point may well be mistaken. Also that the draft may be over-optimistic in believing that disclosure requirements, coupled with an unwarranted rate concept and the residual or high criminal rate will be sufficient to provide either the levels of competition or the protection that I think we are all agreed upon is necessary from the point of view of the consumer.

• 0955

Mr. Chairman, I gather from previous evidence given before this Committee, plus questions put by the members of this Committee, that there appears to be a widespread impression that there are large numbers of Canadian consumers who are presently being excluded from the consumer credit market because of the antiquated ceilings in the Small Loans Act. In view of this fairly widespread belief, I think it is important that the Committee should study carefully the brief submitted in 1974 by the then Canadian Consumer Loan Association to the Minister of Consumer and Corporate Affairs.

Mr. Grafftey: What association was that, Professor Ziegel?

Professor Ziegel: The Canadian Consumer Loan Association. They have now changed their name, but basically they are the companies who are licensed under the Small Loans Act.

Their brief rejects in categorical terms this impression that consumer loan companies are rejecting credit-worthy borrowers. In support of their conclusions this is not so, they append a scholarly study conducted by Professor Waters of the University of Toronto.

Professor Waters studied 2,000 or more rejected applicants for loans from consumer loan companies. He found that, overwhelmingly, the grounds of rejection had nothing to do with the Small Loans Act, or at least there was nothing on the face of the record that had anything to do with the Small Loans Act or the rates that could or could not be charged under the Small Loans Act, but that the grounds of rejection were based on the personal characteristics of the applicants in the particular cases.

The Association, in its brief to the Minister, after quoting Professor Waters' statistical findings, emphasized that these rejected applicants were persons who were perceived as poor risks and who were not regarded as worthy of credit "regardless of the rate charged." As I would like to emphasize again, this is the language adopted in the brief of the Consumer Loan Association.

[Interprétation]

prêts être abandonnées sans que l'on précise publiquement et de façon détaillée les politiques fondamentales de cette modification et sans que l'on entreprenne des études poussées afin d'établir les répercussions de l'abandon de cet aspect de la Loi sur les petits prêts.

Quant au Bill C-16, j'estime que la réglementation des taux comporte des effets défavorables, et cependant, les dispositions de remplacement du Bill C-16 compenseront la perte de la protection des taux statutaires. Nous parlons de ces deux questions dans notre mémoire. Nous sommes d'avis que les hypothèses fondamentales utilisées à ce sujet sont peut-être erronées. On est peut-être trop optimiste si l'on pense qu'en introduisant le concept de taux excessif ou de taux usuraire et en exigeant de rendre le taux public, on assurera une saine concurrence et que l'on protégera le consommateur, nécessité sur laquelle tout le monde s'accorde.

D'après les témoignages précédents et les questions posées par les membres du Comité, il semblerait que de nombreux consommateurs canadiens ne peuvent bénéficier du crédit à cause des plafonds inactuels qu'impose la Loi sur les petits prêts. Étant donné cette impression, apparemment très répandue, il importe que le Comité étudie attentivement le mémoire présenté en 1974 par la *Canadian Consumer Loan Association*, au ministre de la Consommation et des Corporations.

M. Grafftey: Quelle était cette association, monsieur Ziegel?

M. Ziegel: Il s'agissait de la *Canadian Consumer Loan Association*. Elle a changé de nom, mais elle regroupe les sociétés agréées en vertu de la Loi sur les petits prêts.

Ce mémoire réfute catégoriquement l'impression selon laquelle les sociétés de crédit à la consommation refuseraient de prêter de l'argent à des emprunteurs qui en sont dignes. À l'appui de cette affirmation, on trouve en appendice une étude dirigée par le professeur Waters de l'Université de Toronto.

Le professeur Waters a examiné environ 2,000 demandes de prêt rejetées par des sociétés de crédit à la consommation. Il a constaté que, dans la vaste majorité des cas, les raisons invoquées n'avaient rien à voir avec la Loi sur les petits prêts, ni avec les taux que cette loi autorise, et que le refus était lié aux caractéristiques personnelles de chaque demandeur.

Citant les résultats de l'enquête menée par le professeur Waters, l'Association souligne dans son mémoire que les demandes rejetées avaient été présentées par des gens considérés comme peu solvables, «indépendamment du taux d'intérêt». Tels sont les termes du mémoire présenté par l'Association.

[Text]

So it seems to us to suggest that the problem of making credit accessible to this group of persons who are currently not obtaining it from established sources cannot simply be ascribed to the constraints in the Small Loans Act but really must be examined in the light of much more complicated factual patterns.

Beyond the question of the credit-worthiness of the borrowers that may be rejected by existing institutions, we are also concerned with the notion that somehow it is government's function to encourage the granting of credit regardless of its costs or its social impact. We note in fact that the government itself has refrained from so extreme a conclusion because, if it were otherwise, then there would be no justification for the concept of the so-called criminal rate or usurious rate. You let the market find its own level and if a consumer is such a high risk that credit can only be made available at 100 per cent or more, then on classical economic principles we should acquiesce in that and not seek to interfere.

Of course, the concept of a criminal rate, apart from seeking to outlaw mafia-type activities, seems to us also to imply a social judgment, that you are not assisting people to obtain credit at these enormously high costs because inevitably it will merely aggravate their financial difficulties. It is a case of, at best, providing a band-aid for what may be a very serious surgical wound.

• 1000

So we say, Mr. Chairman, that the problems of access to credit for low-income consumers must, of course, be tackled in a serious manner. We do not believe the answer to the problem is to encourage very high cost lenders, but rather to make special facilities available for low-income consumers so that we will eventually put an end to the paradox, which is so striking at the present time, that those who can afford to pay least are usually required to pay most.

We also address ourselves to the impact of truth-in-lending legislation and the question of the effectiveness of competition in the market. We cite, Mr. Chairman, on page 13 of our brief, one of the most recent, and certainly one of the most detailed statistical empirical studies conducted on behalf of the National Commission on Consumer Finance in the United States by two professors at the Stanford School of Business Administration, namely Professors Brandt and Day. I should correct that, I am not sure that both of them are at Stanford, at least one of them is. If I may, I would like to quote a short passage from their findings as to the effects of the American truth-in-lending legislation. They say:

Despite the rise in consumer knowledge, the effect of disclosure on actual purchase behaviour has been minimal. Some consumers reported that they might use the credit information in the future, but among those having used credit since Truth in Lending, knowledge about credit terms had very little influence on their comparison shopping, either among retailers or credit sources. In the decisions to postpone purchases or to use cash instead of

[Interpretation]

Il en ressort que la Loi sur les petits prêts n'est pas uniquement à l'origine du refus opposé à ces gens qui s'adressent à des établissements de crédit reconnus, et que des éléments plus complexes interviennent.

Au-delà de la solvabilité de l'emprunteur à qui l'on refuse de faire crédit, nous devons nous inquiéter de voir que le rôle du gouvernement serait d'encourager l'obtention du crédit, indépendamment de son coût ou de ses répercussions sociales. En réalité, le gouvernement lui-même s'est abstenu d'adopter une position aussi extrême car sinon, rien ne justifierait la nécessité de se prémunir contre les taux usuraires. Dans ce cas, le marché reste libre et si le consommateur présente un risque tel qu'on ne puisse lui faire crédit qu'au taux de 100 p. 100 ou davantage, nous n'avons plus qu'à nous incliner en vertu des principes traditionnels de l'économie.

Outre le fait qu'il doit permettre de couper court à des activités du type de celles de la mafia, le concept du taux usuraire implique également un jugement de valeur sociale: le fait d'encourager les gens à obtenir un crédit à des taux aussi exagérés aggrave inévitablement leurs difficultés financières. Cela reviendrait à appliquer un cataplasme sur une jambe de bois.

Par conséquent, monsieur le président, nous estimons que les facilités de crédit accordées aux économiquement faibles doivent faire l'objet d'un examen prudent. La solution au problème n'est pas d'encourager des taux d'intérêt élevés mais plutôt de faciliter l'accès du crédit aux économiquement faibles et de mettre fin à ce paradoxe qui fait qu'à l'heure actuelle, moins on en a les moyens, plus on paie cher.

Nous nous intéressons également aux répercussions d'une loi exigeant que toute information concernant les prêts soit rendue publique, ainsi qu'à l'efficacité d'une telle loi du point de vue de la concurrence. A la page 13 de notre mémoire, nous citons les résultats d'une étude parmi les plus récentes et certainement les plus détaillées; elle a été réalisée par MM. Brandt et Day, professeurs à la Faculté d'administration des affaires de l'Université de Stanford, pour le compte de la National Commission on Consumer Finance, aux États-Unis. En réalité, j'ignore s'ils enseignent tous les deux à Stanford. Je citerai, si vous me le permettez, un court extrait de cette étude, qui porte sur les répercussions de la loi américaine exigeant la publication de toute information concernant les prêts. Voici:

En dépit d'une meilleure information, consécutive à la législation, les consommateurs n'ont guère modifié leurs habitudes. Certains ont déclaré qu'éventuellement ils utiliseraient cette information; mais on a constaté, parmi ceux qui ont eu recours au crédit depuis l'introduction de la loi, que la connaissance des conditions de crédit les a peu incités à faire des comparaisons entre les différents établissements. Le fait de connaître les conditions de

[Texte]

credit, knowledge of credit terms played no role whatsoever.

These findings are not unexpected, because as many other scholars have pointed out over a period of many years, low-income consumers are "rationed" consumers. The problem for them is not so much to know what they are being charged, but to find the lenders who are willing to lend to them at all on monthly terms that the consumer can afford to pay.

Our conclusion, then, is that to the extent that Bill C-16 relies on uniform and high-quality disclosure this is admirable. We do not think in itself it can resolve the problem of protecting the consumer against exploitation.

We have equally strong reservations about the concept of the unwarranted rate, for a number of reasons. The concept is far from new in Canada, we have had it for these 60 years, in the case of Ontario, under such labels as the Unconscionable Transactions Relief Act. Most, if not all of the provinces now have similar legislation in Canada. The cumulative experience, to date, has been that consumers are extremely reluctant to litigate to determine whether the cost of a loan has been excessive or usurious.

Mr. Chairman, we see no reason to expect any different reaction under the terms of such provisions as Clause 8 of the present bill. Speaking for myself, I find it bordering on the absurd to think that large numbers of consumers are suddenly going to take The Royal Bank or the Canada Permanent Trust Company to court to make them prove the reasonableness of their finance charges. And I cannot take too seriously the protestation of some finance company spokesmen that consumer credit will grind to a halt while this apprehended enormous volume of litigation is grinding its way through the courts up and down the length and breadth of our land. It is quite the reverse. We say that anybody who has any knowledge at all about consumer psychology and consumer reactions to court will know that the last thing the consumer contemplates when seeking a resolution to a problem is to rush to court. It is precisely for this reason that consumers will not litigate, coupled with the inevitable uncertainty that litigation entails. We say that if we agree that protection is necessary against excessive usurious rates then we say that objective standards should be set forth in Bill C-16. It should not be left to the judge to decide the excessiveness of the loan on an ad hoc case-by-case basis.

• 1005

Mr. Chairman, if I may, I would like to say something about licensing requirements. The Small Loans Act requires the licensing of lenders making loans up to \$1,500. We think this feature of the Act should be retained, because many years of experience has shown that it can play an extremely useful role in policing lenders markets in the small loan areas. Once again, no case has been made out, in our view, for abolishing this valuable feature of the Small Loans Act. We want to make it clear that we are not seeking or encouraging a proliferation of licensing statutes. We see no reason, for example, why those institutions already licensed under the provin-

[Interprétation]

crédit n'a joué aucun rôle dans la décision de différer un achat ou de payer comptant plutôt qu'à crédit.

Ces résultats sont inattendus dans la mesure où beaucoup d'autres autorités en la matière n'ont cessé de répéter pendant de nombreuses années que la consommation des économiquement faibles était «limitée». Pour ces derniers, le problème consiste moins à se soucier du taux d'intérêt que de trouver quelqu'un qui consente à leur prêter de l'argent remboursable par mensualités dont le montant serait à portée de leur bourse.

Si le Bill C-16 exige que l'information soit uniforme et réelle, nous applaudissons. Nous ne pensons pas que cela suffise à empêcher que le consommateur ne se fasse exploiter.

Nous avons également de sérieuses réserves en ce qui concerne l'idée du taux excessif, et ce pour plusieurs raisons. L'idée est loin d'être nouvelle au Canada; elle existe depuis 60 ans en Ontario en vertu de lois comme la *Unconscionable Transactions Relief Act*. La plupart des provinces, sinon toutes, ont une législation analogue. L'expérience accumulée jusqu'ici indique que les consommateurs hésitent beaucoup à entamer des poursuites judiciaires dont l'issue est de déterminer si le coût d'un emprunt est excessif ou usuraire.

Il n'y a aucune raison de croire que la réaction serait différente après la mise en vigueur de l'article 8 du projet de loi. Selon moi, il est absurde de croire que, soudain, une foule de consommateurs intentera un procès à la Banque Royale ou au Canada Permanent Trust pour que ces institutions justifient leurs taux d'intérêt. Je ne peux guère prendre au sérieux les porte-parole des compagnies de finances lorsqu'ils déclarent que le crédit à la consommation sera bloqué par la masse énorme des procès qui n'en finiront pas d'aboutir. Au contraire, quiconque connaît tant soit peu la psychologie du consommateur et son attitude vis-à-vis des tribunaux, sait qu'un procès est bien la dernière chose qu'il envisage lorsqu'il cherche à résoudre un problème. C'est précisément la raison pour laquelle les consommateurs n'entameront pas de poursuite, sans compter que l'issue d'un procès est toujours incertaine. Si l'on convient de la nécessité d'empêcher les taux usuraires, il faut alors que le Bill C-16 donne des critères objectifs afin que le caractère excessif d'un taux d'intérêt ne soit pas laissé à l'appréciation de chaque juge.

Je voudrais parler des conditions d'autorisation auxquelles les prêteurs sont soumis. La Loi sur les petits prêts exige que quiconque prête de l'argent jusqu'à concurrence de \$1,500 soit agréé. Nous pensons que c'est à retenir dans la loi car de nombreuses années d'expérience ont démontré que cela permet utilement de réglementer le secteur des prêts peu élevés. Là encore, nous estimons qu'aucun argument convaincant n'a été avancé pour abolir cet élément inestimable qui fait partie de la Loi sur les petits prêts. Nous ne cherchons pas à encourager la prolifération d'une réglementation sur les permis. Selon nous, il est inutile d'exiger que les établissements agréés aux termes

[Text]

cial law should also be required to be licensed under the federal law. We really are addressing ourselves to that group of lenders, an important group of lenders, who will be totally unlicensed by the federal or provincial governments if Bill C-16 is enacted in its present form. We believe indeed one of the most effective ways of policing the activities of usurious lenders will be through a licensing requirement, since it is often much easier to prosecute somebody who is conducting an unlicensed lending business than it is to prove he is engaged in usurious practices.

In terms of the public and private law sanctions, Mr. Chairman, we urge that the existing provisions in the act be substantially strengthened in a number of ways, particularly in terms of the public law sanctions. There is an unfortunate tendency for statutes often to rely on criminal mechanisms to ensure compliance with the act. We think this is regressive and that administrative law mechanisms, such as cease and desist orders, assurances of voluntary compliance, coupled with restitutionary orders made by court, when necessary, have shown their effectiveness in both the United States and those provinces in Canada that have recently adopted trade practices legislation. We would urge the federal government to adopt comparable measures in Bill C-16 in order to make the bill that much more effective. And we have a similar group of suggestions in terms of the private law remedies so as to give them real muscle and to perhaps avoid the impression that an individual consumer is likely to go to court in order to complain about a possible loss which may only entail a few dollars.

So, I turn, Mr. Chairman, to the question of mortgage prepayment rights. Let me say at the outset that we were much handicapped in reaching a conclusion with respect to provisions of Bill C-16 in not having available the hard statistical data about current practices and the costs to lenders being made subject to the new prepayment provisions. However, after making allowance for this important reservation, Mr. Chairman, we think there are some weaknesses in the provisions as they exist at present. We are particularly concerned that Bill C-16 does not appear to govern the prepayment right, or does not appear to govern adequately the prepayment right, in case of mortgage loans for less than three years. We think it ought to be made clear what maximum penalties borrowers falling into this category would be exposed to in this type of case.

• 1010

We are also concerned about a possible switching from non-mortgage loans to mortgage loans. For this reason, the bill entitles borrowers of non-mortgage loans to prepay any time without penalty. It does impose penalties if the loan is secured by a real estate security or security on immovables. We think this would give great encouragement to certain types of lenders, particularly those lenders who engage in granting both chattel mortgage loans and loans on real estate or immovables, to switch from one to the other because it would contain distinct advantages for them. For this reason, Mr. Chairman, we urge that Bill C-16 be amended so as to strengthen rights of prepayment for second mortgage loans so as to discourage

[Interpretation]

de la législation provinciale, le deviennent également aux termes de la législation fédérale. Ce qui nous préoccupe, c'est ce groupe important qui échappera à tout contrôle fédéral ou provincial si le Bill C-16 est adopté sous sa forme actuelle. Selon nous, l'exigence d'un permis constitue la façon la plus efficace de surveiller l'activité des usuriers; il est en effet beaucoup plus facile de poursuivre quelqu'un en justice parce qu'il n'a pas de permis que de prouver qu'il prête de l'argent à des taux usuraires.

En ce qui concerne les sanctions du droit public et du droit privé, nous insistons pour que la loi soit renforcée de plusieurs manières, surtout en ce qui concerne les sanctions du droit public. Les lois ont malheureusement trop souvent un aspect punitif. Nous pensons que c'est régressif et que les mécanismes du droit administratif, tels que les ordonnances de ne pas faire ou les ordonnances de dommages-intérêts rendues par les tribunaux, lorsque cela s'impose, ont prouvé leur efficacité aux États-Unis et dans les provinces canadiennes qui ont récemment adopté les principes du droit commercial. Nous insistons auprès du gouvernement fédéral pour que des mesures semblables soient introduites dans le Bill C-16, dont l'efficacité sera ainsi renforcée. Nous avons des suggestions analogues à proposer en ce qui concerne le droit privé et la réparation, de manière à ce qu'on n'ait pas l'impression que le consommateur irait vraisemblablement se plaindre au tribunal d'une perte de quelques dollars seulement.

Je passe maintenant à la question du remboursement anticipé des prêts hypothécaires. Tout d'abord, nous avons eu du mal à nous faire une opinion du Bill C-16 puisque nous ne disposons pas des statistiques concernant les pratiques actuelles et les coûts que cela implique pour le prêteur soumis à ces nouvelles dispositions. Cette importante réserve étant faite, nous estimons néanmoins que les dispositions actuelles accusent certaine faiblesse. Ce qui nous préoccupe en particulier, c'est de voir que le Bill C-16 semble ne pas régir, ou alors régir de manière insuffisante, le remboursement anticipé des prêts hypothécaires consentis pour moins de 3 ans. Il faut qu'il soit clair à quelles pénalités maximales les emprunteurs appartenant à cette catégorie seront exposés dans ce type de cas.

Nous nous préoccupons également d'un éventuel changement de prêts non hypothécaires en prêts hypothécaires. Pour cette raison, le bill autorise les emprunteurs ayant contracté des prêts non hypothécaires à effectuer des remboursements anticipés à n'importe quel moment sans pénalité. Des pénalités sont appliquées si le prêt est garanti par une valeur mobilière ou immobilière. Nous pensons que cela pourrait encourager certaines catégories de prêteurs, en particulier ceux qui se livrent à la fois aux prêts hypothécaires sur biens meubles, et aux prêts sur biens mobiliers ou immobiliers, à passer de l'un à l'autre type de prêt, ce qui représenterait pour eux des avantages particuliers. Pour cette raison monsieur le président, nous

[Texte]

lenders from switching from non-mortgage loans to the mortgage type loans.

Under the heading, Mr. Chairman, of Credit Cards and Variable Forms of Credit, experience over a number of years has shown that there are a variety of problems peculiar to variable forms of credit and the greatly proliferating use of credit cards which are not adequately dealt with by existing legislation at either the federal or provincial levels. We have listed these problems on pages 27 to 31 of our brief. It concerns us greatly, Mr. Chairman, that a bill directed to the problems of the nineteen-seventies, and probably of the nineteen-eighties, should have substantially neglected this very important congeries of problems. We appreciate that the federal government may contemplate supplementary legislation at a future date arising out of the emergence of electronic forms of transfer, but we are strongly of the view that Parliament ought not to await this future event, particularly having regard to the constraints of the Parliamentary timetable. Now is the time and this is the bill when Parliament should address itself to a very significant series of problems relating to the use of credit cards and variable forms of credit.

The last part of our brief, Mr. Chairman, deals with a number of highly technical matters and a number of broader policy issues. At the technical level we deal with some of the problems of definition in Bill C-16. We do not support earlier witnesses before this Committee who argue that the bill should be exclusively restricted to consumer transactions. We say this because we see the need for protection of other types of borrowers, as well as consumer borrowers, in certain types of situations—for example, in respect of the right to receive disclosure of the true cost of lending, and perhaps also in respect of rights of prepayment. We note also, Mr. Chairman, that the existing Interest Act, which contains some very elementary disclosure requirements as well as some prepayment requirements, likewise draws no distinction between consumer loans and other types of loans for the purpose of securing these very basic types of rights. We would, however, support an attempt to distinguish in the bill between those situations where only consumer borrowers need to be especially protected, and those situations where basic protection is required for all types of individual borrowers, whether the purpose of the loan is for purely personal or family purposes or whether it is intended for a wider range of purposes.

• 1015

I mention these in the interest of time Mr. Chairman. I am going to list some observations we have in some other technical features of the bill, and I will conclude if I may with reiterating some broader concerns about the need for closer federal-provincial co-operation. Other witnesses before the Committee have already drawn attention to the dangers of overlapping and duplicating provisions at the federal and provincial levels.

[Interprétation]

recommandons fortement que le Bill C-16 soit amendé afin de renforcer les droits de remboursement anticipé pour les prêts de seconde hypothèque afin de décourager les prêteurs qui voudraient transformer leurs prêts non hypothécaires en prêts de type hypothécaire.

Pour ce qui est, monsieur le président, des cartes et marges de crédit, l'expérience de nombreuses années a prouvé l'existence d'une catégorie de problèmes particuliers liés aux marges des crédits et à l'utilisation de plus en plus étendue des cartes de crédit. Que ce soit au niveau fédéral ou provincial, la loi actuelle n'est pas satisfaisante à cet égard. Ces problèmes sont énumérés de la page 25 à 29 de notre mémoire. Nous nous inquiétons, monsieur le président, du fait qu'un bill appelé à résoudre les problèmes qui se poseront dans les années 70 et probablement 80, ait sérieusement négligé ce type de problème. Nous savons que le gouvernement fédéral peut envisager d'introduire ultérieurement une nouvelle loi en raison de l'apparition de fiches de transfert électroniques, mais nous pensons fermement que le Parlement ne devrait pas attendre, étant donné les contraintes de l'emploi du temps des parlementaires. Je crois que c'est le moment d'agir, et par l'intermédiaire de ce bill, le Parlement devrait s'attacher à une série importante de problèmes liés à l'utilisation des cartes de crédit et des marges de crédit.

La dernière partie de notre mémoire, monsieur le président, traite d'un certain nombre de questions très techniques et de questions de politiques générales. Au niveau technique, nous étudions certains problèmes de définition dans le Bill C-16. Nous ne sommes pas d'accord avec certains témoins qui ont comparu devant ce Comité et qui prétendent que ce bill devrait exclusivement se limiter à des problèmes de consommation. Nous estimons qu'il est nécessaire de protéger d'autres types d'emprunteurs, aussi bien que les emprunteurs consommateurs, dans certaines situations. Par exemple, nous voulons parler du droit du consommateur à ce que soit divulgué le coût réel du prêt, et aussi les droits de remboursement. Nous remarquons également, monsieur le président, que la Loi actuelle sur l'intérêt qui comporte quelques exigences élémentaires de divulgation et de remboursement anticipé, ne fait aucune distinction permettant de garantir ces droits essentiels, entre les prêts aux consommateurs et autres types de prêts. Cependant, nous sommes en faveur d'une distinction dans ce bill entre les situations où l'emprunteur consommateur a particulièrement besoin d'être protégé et celles où tous autres types d'emprunteurs individuels doivent être protégés, quelles que soient les raisons de l'emprunt: raisons personnelles, familiales ou autres.

Le temps passe, monsieur le président. Je vais vous citer quelques-unes des observations que nous faisons concernant certaines parties techniques du projet de loi, et terminerai mon exposé en revenant sur la question d'une collaboration plus étroite entre le gouvernement fédéral et les provinces. D'autres témoins vous ont déjà signalé les chevauchements et les doubléments qui peuvent exister dans les lois fédérales et provinciales.

[Text]

Our solution to this problem, Mr. Chairman, is the establishment of some kind of permanent machinery of consultation between the federal and provincial governments. We urge at the same time that there is a great need for much more extensive studies of various aspects of consumer credit in Canada than those that have been pursued to date.

It is a striking paradox that while Canada is one of the largest users of consumer credit in the Western World, we have done very little in the way of basic research about its economic and social effect. We urge that this very significant gap should be bridged.

Mr. Chairman, I have taken up much of the Committee's time in seeking to summarize our brief.

The Chairman: Thank you, Professor Ziegel, for your remarks. We can now commence with the questioning, and the first questioner is Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: Is the normal procedure ten minutes and then five after?

The Chairman: Yes, that is correct. Monsieur Clermont.

M. Clermont: Monsieur le président, si le premier député de chaque parti a 10 minutes, il restera 15 minutes pour les 4 autres députés. Je crois donc que dans les circonstances il serait préférable que nous ayons tous, chacun 5 minutes. À moins qu'on laisse trois députés parler, et alors nous autres nous allons nous absenter.

The Chairman: Would it be agreeable that everybody have five minutes and then the first speakers could be put onto the next round?

Mr. Rodriguez: On a point of order, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: I am sorry, but I did not make these rules, sir. These rules were laid down and we often have meetings from 9:30 a.m. on a Friday and they go to 11:00 a.m. You set the quorum for these meetings too, my friend, because you are the government. All we are using are the rules. The rule says ten minutes for the lead-off speaker and five minutes for each of the other speakers. I think that is the procedure we should follow.

The Chairman: Mr. Clermont.

M. Clermont: Monsieur le président, pour continuer dans le sens des remarques de monsieur Rodriguez... Vendredi dernier, lorsque les Caisses populaires sont venues témoigner, avec le consentement des membres du Comité, nous avons changé le Règlement. Au lieu de permettre 5 minutes au deuxième tour, nous avons permis 10 minutes, parce qu'il n'y avait pas assez de députés présents. Tout règlement, avec le consentement unanime des députés présents, peut être changé.

Alors, si monsieur Rodriguez veut avoir encore, comme d'habitude, 2 heures et demie pour...

The Chairman: Mr. Corbin.

Mr. Corbin: May I make a suggestion? Perhaps it would be a wise thing in the future to ask witnesses, and I certainly do

[Interpretation]

Une des solutions à ce problème, monsieur le président, serait la mise sur pied d'un mécanisme permanent de consultation entre les gouvernements fédéral et provinciaux. En même temps, nous croyons qu'on devrait étudier plus sérieusement toute une variété d'aspects du crédit à la consommation au Canada, aspects autres que ceux qui ont été étudiés jusqu'ici.

Il y a un paradoxe en ce que le Canada est un des pays occidentaux où l'on se sert le plus du crédit à la consommation tandis que nous avons fait très peu de recherches fondamentales en ce qui concerne les effets économiques et sociaux de ce crédit. Nous croyons qu'il faudrait combler cette lacune.

Monsieur le président, je sais que j'ai pris pas mal de temps pour résumer notre mémoire.

Le président: Merci, professeur Ziegel, pour vos commentaires. Nous pouvons maintenant commencer la période de questions et la parole est à M. Grafftey.

M. Grafftey: C'est comme toujours, 10 minutes puis 5 minutes chacun?

Le président: Oui, c'est ça. Mr. Clermont.

Mr. Clermont: Mr. Chairman, if the first member of each party takes 10 minutes, then there will only be 15 minutes left for the other four members. I believe that in the circumstances it might be preferable to give five minutes for each and every one of us. Of course, we can always let the first three speak and the rest of us can leave.

Le président: On pourrait accorder 5 minutes à chacun, puis faire un deuxième tour.

M. Rodriguez: Je soulève une objection, monsieur le président.

Le président: Monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Je suis désolé, monsieur, mais ce n'est pas moi qui fais le règlement. Ce règlement a été adopté par tous et nous avons souvent des réunions le vendredi matin de 9 h 30 à 11 heures. C'est vous qui avez établi le quorum pour ces réunions, mon ami, parce que vous faites partie du gouvernement. Nous appliquons le règlement. Le règlement accorde 10 minutes au premier orateur de chaque parti et 5 minutes aux autres députés. Je crois que nous devrions nous en tenir à cette procédure.

Le président: Monsieur Clermont.

Mr. Clermont: Mr. Chairman, following on Mr. Rodriguez remarks... Last Friday, when we heard the Caisses populaires, by unanimous consent we altered the rules. Ten minutes each were allowed instead of 5 because there were not enough members present. Any rules, with unanimous consent of the members in attendance, can be altered.

So, if Mr. Rodriguez again as usual, wishes to get two hours and a half in order to...

Le président: Monsieur Corbin.

M. Corbin: Puis-je faire une suggestion? Sans vouloir offenser nos témoins de ce matin, peut-être serait-il mieux de

[Texte]

not want to be rude with the witness with us this morning, to limit their presentation to a given time frame so as to allow questioning. That is the problem we are facing.

The Chairman: I might say, Mr. Corbin, that I was assured by Professor Ziegel that he would only be about 20 minutes and he took about 40 minutes. So he is his own worst enemy, I suppose, in that respect. We will not have the time for as much questioning as we would like.

Is it agreed that we go to the five-minute limit on this occasion?

Mr. Gray: I have another suggestion. We do not have to adjourn at 11:00 a.m. There is a period of time that goes by while the bells ring and there are prayers in the House and all that sort of thing. I do not see why we cannot go on until about 11:20 a.m.

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, I also have another suggestion. In so far as there has been—I say this advisedly but I think it is true, that in terms of the corporate side and the institutional side we have had many witnesses and this is one of very few consumer-orientated groups before the Committee. I do not think I am stretching a long bow when I say they should be invited back again. This is a very short term for a brief of this nature.

The Chairman: We are wasting a lot of time now, Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, we are not. I do not think that intervention was necessary. When I suggest that on your agenda there has been a propensity of corporate groups as opposed to consumer groups, I do not think I am wasting time when I say the Consumers Association of Canada can be questioned for more than 40 minutes on this question.

• 1020

The Chairman: Well, we do not have to adjourn the meeting at 11 o'clock.

Mr. Grafftey: And if you think I am wasting time, Mr. Chairman, I do not agree with you. I think it is a very, very pointed observation.

The Chairman: I am saying, Mr. Grafftey, we do not have to adjourn at 11 o'clock...

Mr. Grafftey: No.

The Chairman:... if Committee members do not wish to do so. But we commenced the questioning. We will do it as we have in the past, 10 minutes for the lead speaker of each party and then five minutes for subsequent speakers. Mr. Grafftey, you are first.

Mr. Grafftey: Professor, I will agree...

Mr. Lambert (Edmonton West): Mr. Chairman, we have other duties too, and we are caught now. You do not know that these witnesses can come back again. The suggestion is maybe putting them to a great deal of expense.

I am sorry about these procedural hassles that are usually brought on by, shall we say, suggestions that, frankly, do not

[Interprétation]

demander aux autres témoins qui se présenteront ici à l'avenir de s'en tenir à une période bien définie pour que nous puissions tous poser nos questions. Voilà le fond du problème.

Le président: Monsieur Corbin. Je dois dire que le professeur Ziegel m'a assuré qu'il ne prendrait que 20 minutes, mais il en a pris 40. A ce point de vue là, il est son pire ennemi. Nous n'aurons pas tout le temps que nous aurions voulu pour poser nos questions.

Donc, s'en tiendra-t-on à 5 minutes chacun?

M. Gray: Je propose autre chose. Nous n'avons pas besoin de lever la séance à 11 heures. La cloche sonnera pendant quelques minutes, il y a les prières à la Chambre et tout le reste. Nous pourrions peut-être continuer jusqu'à 11 h 20.

M. Grafftey: Monsieur le président, moi j'ai une proposition à faire. Jusqu'ici, et je le dis en toute connaissance de cause, nous avons eu comme témoins bien des sociétés et bien des compagnies tandis que les témoins représentant les consommateurs ont été peu nombreux à témoigner. Je ne crois pas m'aventurer trop loin en recommandant que nous les invitions à comparaître de nouveau. Nous ne leur accordons pas tout le temps que nous devrions vu l'importance de leur mémoire.

Le président: Nous perdons déjà beaucoup de temps, monsieur Grafftey.

M. Grafftey: Au contraire, monsieur le président. Je ne crois pas que vous devriez dire cela. Quand je vous signale qu'il y a plus de place à votre ordre du jour pour les grosses sociétés par opposition aux groupes de consommateurs, je ne crois faire perdre le temps de personne en proposant que l'Association des consommateurs du Canada se voie accorder plus que 40 minutes pour répondre à nos questions.

Le président: Nous ne sommes pas obligés de lever la séance à 11 heures.

M. Grafftey: Et si vous croyez que c'est une perte de temps, monsieur le président, je ne suis pas du tout d'accord avec vous. Je crois que mon observation était très pertinente.

Le président: Monsieur Grafftey, nous ne sommes pas obligés de lever la séance à 11 heures...

M. Grafftey: Non.

Le président:... si les membres du Comité en décident ainsi. Mais la période de questions est commencée. Nous ferons comme toujours, dix minutes pour le premier représentant de chaque parti, puis cinq minutes pour les autres. Monsieur Grafftey, vous avez la parole.

M. Grafftey: Monsieur le professeur, je...

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Monsieur le président, nous avons d'autres engagements et nous voilà pris. Vous ne savez pas si ces témoins peuvent revenir. Cela pourrait leur coûter cher.

Ce genre de procédure m'ennuie, surtout qu'on ne semble pas tellement tenir compte des témoins. Accordons-nous cinq

[Text]

consider the witnesses very much. Let us go to five minutes and we will go on beyond the time but let us have an even go.

The Chairman: Mr. Huntington.

Mr. Huntington: I am wondering if the senior members of this Committee could have a caucus outside on procedure so that I can get on with my questions.

Mr. Grafftey: All right. Well, I will keep mine to five minutes.

The Chairman: Thank you, Mr. Grafftey. You are first.

Mr. Grafftey: Professor, in answer to my question, do you feel that your Association was adequately consulted before this bill saw the light of day?

Professor Ziegel: It is a difficult question for me to answer, Mr. Chairman, since I am not a member of the executive of the Consumers Association. I do not know what the extent of consultation was between them. So I have to say that, to the best of my knowledge, there was only a limited amount of consultation with CAC before Bill C-16 was drafted.

Mr. Grafftey: Thank you very much. Maître Auger, étant donné les nombreuses questions constitutionnelles discutées dans ce mémoire que vous présentez au Comité, pensez-vous qu'il serait préférable, que le gouvernement actuel entreprenne des consultations approfondies avec les provinces? . . .

Me Jacques Auger (conseiller, Association des consommateurs du Canada): Oui, certainement.

Mr. Grafftey: . . . consultations portant sur les questions constitutionnelles avant que le projet de loi ne soit présenté de nouveau à la Chambre des communes?

Me Auger: Je trouve que ces consultations auraient dû avoir lieu avant.

Mr. Grafftey: Oui.

Me Auger: Il est maintenant trop tard pour les faire, et si ce genre de consultations devait retarder davantage le projet de loi, je ne serais pas d'accord. Maintenant, je trouve qu'elles auraient dû avoir lieu bien avant.

Mr. Grafftey: Et vous pensez qu'il n'est pas possible au gouvernement de tenir les consultations avant la présentation en deuxième lecture du projet de loi devant la Chambre des communes?

Me Auger: Je pense que ce genre de consultations est habituellement très long, et j'ai bien peur que, dans ce cas, le projet de loi ne soit pas adopté.

Mr. Grafftey: D'après ce que j'ai lu dans votre mémoire, vous prévoyez, comme nous le disons en bon français, un paquet de difficultés, si la Chambre adopte le projet de loi sans le modifier?

Me Auger: Exactement. Cependant, il y a beaucoup de difficultés qui sont actuellement subies par les consommateurs et ce sont celles-là que j'essaie de corriger.

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, in relation to this submission, I have to be very general here and very quick. I have to lump these all in one to get under my five minutes.

[Interpretation]

minutes chacun, dépassons l'heure prévue, mais que chacun ait sa chance.

Le président: Monsieur Huntington.

M. Huntington: Peut-être que les plus anciens du Comité pourraient s'assembler dehors pour causer procédure pour que j'aie l'occasion de poser mes questions.

Mr. Grafftey: Parfait. Je m'en tiendrai donc à mes cinq minutes.

Le président: Merci, monsieur Grafftey. A vous la parole.

Mr. Grafftey: Monsieur le professeur, croyez-vous qu'on a suffisamment consulté votre association avant que de rédiger ce projet de loi?

M. Ziegel: Il m'est difficile de répondre à cette question, monsieur le président, puisque je ne suis pas membre de l'exécutif de l'Association des consommateurs. Je ne sais pas s'il y a eu consultation. A ma connaissance, on n'a pas tellement consulté l'ACC avant de rédiger le bill C-16.

Mr. Grafftey: Merci beaucoup. Mr. Auger, concerning the many constitutional questions that are discussed in this presentation before us, do you think it might be better if the present government undertook in depth consultations with the province . . .

Mr. Jacques Auger (Counsel, Consumers Association of Canada): Yes, certainly.

Mr. Grafftey: . . . concerning constitutional questions before the bill is presented once more in the House of Commons?

Mr. Auger: I think this sort of consultation should have taken place before.

Mr. Grafftey: Yes.

Mr. Auger: It is too late to do that now and if this type of consultation were going to delay the bill any further, I would not agree. I think it should have been done much earlier.

Mr. Grafftey: And you do not think it is possible for the government to have consultation before the bill is presented for second reading in the House of Commons?

Mr. Auger: I think this kind of consultation usually takes rather long and I am afraid that, in this case, the bill would not pass.

Mr. Grafftey: From what I have read in your brief you seem to foresee a whole pack of problems if the House passes the bill without amending it?

Mr. Auger: Exactly. However, consumers are already subject to many problems and those are the ones I am trying to correct.

Mr. Grafftey: Monsieur le président, je tâcherai d'être bref puisque le temps passe terriblement vite. Je n'ai que cinq minutes.

[Texte]

Your concept of rate ceilings, your discussion of the unwarranted rate, are very interesting. After reading your brief on the unwarranted rate concepts and your views on rate ceilings, I will then ask you, within the confines of my time, one very general question. Do you feel, as other witnesses feel, that if this bill gets through the House of Commons unamended, that there is a great danger that credit will be limited, not extended, and especially to low-income borrowers, and that it will adversely affect the mortgage field or the house market in general, new and existing housing? In other words that this bill as now drafted, is not only not going to reach the goals it purports to want to reach but it will exacerbate the existing situation in terms of moneys available to low-income borrowing consumers and for low-income housing? Have you discussed that danger if the bill goes through?

• 1025

Professor Ziegel: With respect, we do not see that danger at all, as I tried to make clear in my earlier presentation. We do not remotely anticipate that consumers will be rushing to litigate under the concept of the unwarranted rate.

Mr. Grafftey: That is not the question I asked. I have asked this question. I put it to Mrs. Anderson. In your economic studies, putting that bill beside the general considerations of the money markets, did you conceive of the possibility, if this bill goes through the House unamended, from your over-all economic studies that it will dry up funds for low-income borrowers and adversely affect monies going into the mortgage market?

Mrs. H. Anderson (Consumers Association of Canada): As far as the mortgage market goes, yes, we certainly see that there would be disruptions in the mortgage market, because of the nonmatching of maturities of monies. However, I must admit my heart is with the consumer and not with the matching of maturities. I would like to see that prepayment provisions for mortgages be certainly spelled out so that the penalties would be known and be not too onerous.

Mr. Grafftey: My last question, Professor. You have alluded to the criminal rate, the criminal rate as discussed in this bill. When we are talking about loansharking, am I right in saying that the lack of statistics before us vis-à-vis who gets shoved into the loansharking field—Am I not right in saying that there are basically two classifications of people that go into them, the person, no matter what this standard of income, who is going into the loansharking fields for illegal reasons, and secondly, the low-income borrower who needs money very, very quickly, for example to pay a grocery bill. That being the case, do you see the provisions of this bill, if it goes through the House unamended, very possibly increasing the rush to loan sharks?

[Interprétation]

Ce que vous dites à propos des plafonds de taux d'intérêt et des taux excessifs est très intéressant. Après avoir lu la partie de votre mémoire consacrée à ces sujets, j'aimerais vous poser une question très générale à ce propos tout en essayant de ne pas excéder le temps de parole qui m'est accordé. Croyez-vous, comme d'autres témoins, que si ce projet de loi est adopté par la Chambre des communes sans modification il y ait un danger de restriction plutôt que d'expansion du crédit, surtout pour les emprunteurs à faibles revenus, et que ce sera nuisible dans le domaine hypothécaire et au marché de l'habitation en général surtout en ce qui concerne les maisons neuves ou celles qui existent déjà? En d'autres termes, que ce projet de loi, comme il est maintenant rédigé, non seulement ne réussira pas à atteindre les objectifs qu'on a fixés ou qu'on a prétendu fixer, mais que la situation actuelle empirera surtout pour les emprunteurs à faibles revenus et les projets domiciliaires subventionnés? Avez-vous parlé de ce danger éventuel si le bill était adopté?

M. Ziegel: Comme j'ai bien essayé de le faire comprendre dans mon exposé, nous n'entrevoions pas du tout ce risque. Nous sommes loin de craindre que le principe du taux excessif pousse les consommateurs à tenter des poursuites.

M. Grafftey: Ce n'est pas cela que je vous ai demandé. Je vais plutôt poser la question à M^{me} Anderson. Si ce bill est adopté sans modification, et compte tenu des conditions habituelles du marché monétaire, vos études économiques vous permettent-elles de croire qu'il n'y aura plus de fonds pour les emprunteurs à revenus modestes et que cela risque d'avoir un effet négatif sur le marché des hypothèques?

Mme H. Anderson (Association des consommateurs du Canada): En ce qui concerne le marché des hypothèques, la réponse est affirmative. Nous croyons que ce marché sera perturbé parce que les échéances ne seront plus synchronisées. Toutefois, j'admets avoir plus de sympathie pour le consommateur que pour la synchronisation des échéances. J'aimerais également, que dans les contrats d'hypothèques, on énonce clairement les conditions régissant les remboursements anticipés afin que le montant des pénalités soit connu et ne soit pas exagéré.

M. Grafftey: Une dernière question, monsieur. Vous faites allusion au taux criminel dont il est question dans le bill. Lorsqu'il s'agit de prêts usuraires, n'est-il pas vrai que nous n'avons pas suffisamment de données pour déterminer qui fait appel aux usuriers, et n'est-il pas juste de dire qu'il y a deux grandes catégories de clients pour ces usuriers: ceux qui, quel que soit leur revenu, font affaire avec eux parce qu'ils ont besoin de cet argent à des fins illégales, et les personnes défavorisées qui ont besoin d'argent très rapidement pour payer exemple une facture d'épicerie. Cela dit, croyez-vous que si le bill est adopté sans modification, il augmentera le nombre de clients des usuriers?

[Text]

That is the first part of my question. The second is, do you feel that the loansharking provisions would be better dealt with in the Criminal Code as opposed to this bill?

Professor Ziegel: As far as your first question is concerned, no. I see no reason to expect that this bill will in any way enhance loansharking. I would hope that the reverse would be true, that it might offer some discouragement.

Far as your second question is concerned, no. I see no particular advantage to putting the loansharking provisions in the Criminal Code.

I observed, Mr. Chairman, that in the American federal Consumer Credit Protection Act it too has some loansharking provisions. They appear in what is also basically a truth-in-lending measure. There is precedent for combining, if you will, measures dealing with criminal activities with provisions dealing with aspects of consumer credit at large. Frankly, I see no reason to get excited one way or the other.

The Chairman: Thank you, Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: Thank you.

The Chairman: Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Thank you, Mr. Chairman. It is certainly most delightful to get the consumers' point of view after hearing the insurance companies, the banks, the trust companies and the credit union.

I want to ask you first of all about the unwarranted rate concept. Do you see the unwarranted rate concept existing beyond a ceiling of \$7,500 for amounts to be borrowed? Have you any idea what you think that rate concept ought to be? I know you have made a recommendation that it ought to be done by regulation and reviewed regularly.

Professor Ziegel: You mean the stepped rate up to \$7,500?

Mr. Rodriguez: Yes. What is your concept of an unwarranted rate?

Professor Ziegel: Mr. Rodriguez, there are enormous numbers of questions in this area. I believe I am right in saying that every one of the American states has small-loan legislation for loans of anything up to \$5,000. There is in addition American model legislation called the Uniform Credit Code, Uniform Consumer Credit Code, which contains stepped rates. These stepped rates are reached after very careful studies of current rates in the American market. I believe they could readily be adapted to a Canadian context.

• 1030

You will find also, Mr. Rodriguez, that a very detailed, a very comprehensive brief submitted by the Saskatchewan Government to the Department of Consumer and Corporate Affairs about a year ago contains recommendations with respect to a possible series of step rates, so I think at the technical level there ought to be no insuperable difficulties in finding a suitable set of rates. Moreover, let me make it clear

[Interpretation]

Voilà la première partie de ma question. La seconde maintenant: Croyez-vous que les dispositions ayant trait aux prêts usuraires devraient se trouver plutôt dans le Code criminel que dans ce bill?

M. Ziegel: La réponse à votre première question, c'est non. Je ne vois pas pourquoi le bill pourrait pousser encore plus de gens à avoir recours aux usuriers. J'espère plutôt que le contraire se produira, que leurs clients éventuels seront plutôt découragés.

La réponse à votre seconde question, c'est encore non. Je ne vois pas l'avantage d'ajouter au Code criminel les dispositions concernant les prêts usuraires.

J'ai remarqué, dans la loi de protection du crédit des consommateurs, que le gouvernement fédéral américain a adopté, il y a aussi certaines dispositions concernant les prêts usuraires. On les retrouve dans la partie traitant de la divulgation des véritables taux d'intérêt. Il existe donc un précédent à ce mélange de dispositions traitant d'activités criminelles et d'autres, du crédit des consommateurs en général. Franchement, les deux formules sont tout à fait acceptables.

Le président: Merci, monsieur Grafftey.

M. Grafftey: Merci.

Le président: Monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Merci, monsieur le président. Cela fait plaisir d'entendre l'opinion des consommateurs après celle des compagnies d'assurance, des banques, des sociétés de fiducie et des caisses populaires.

J'aimerais d'abord vous poser des questions sur le principe des taux excessifs. Croyez-vous que ce principe s'applique aux prêts supérieurs à \$7,500? Avez-vous idée de ce que le concept devrait alors être? Je sais que vous recommandez que les taux soient fixés par règlement et revus régulièrement.

M. Ziegel: Au sujet des taux échelonnés pour les prêts jusqu'à concurrence de \$7,500?

M. Rodriguez: Oui. Qu'est-ce pour vous qu'un taux excessif?

M. Ziegel: Monsieur Rodriguez, bien des questions doivent être posées. Je suis presque certain que chacun des États américains a adopté une loi régissant les petits prêts, c'est-à-dire tous ceux dont le montant ne dépasse pas \$5,000. Il y a en plus, aux États-Unis, une loi type appelée le Code du crédit uniforme des consommateurs, fixant une série de taux échelonnés. Ces taux ont été adoptés à la suite d'une étude approfondie des taux courants du marché américain. Je pense qu'on pourrait facilement adapter ces taux au marché canadien.

Il existe également un mémoire exhaustif très détaillé qu'a présenté il y a environ un an le gouvernement de la Saskatchewan au ministère de la Consommation et des Corporations. Ce mémoire recommandait précisément des taux échelonnés qui seraient acceptables. Il n'y a donc aucun obstacle technique insurmontable à l'adoption de séries de taux convenables. N'allez pas croire que notre association veuille lier de façon

[Texte]

that we as an association are not seeking to impose arbitrary fetters on any lender. We see the need for very flexible ceilings and we see the need for reviewing them at regular intervals to make sure that they keep in step with fluctuations in the money market. What we do say is that until we have very detailed studies showing fairly persuasively that generous ceilings have lost their value, we say until this type of evidence is available step rates are a better means of coping with usurious practices than the concept of the unwarranted rate.

Mr. Rodriguez: The next question, Mr. Chairman, is regarding freedom of information to the borrower. The present Act says that, when a borrower goes into an institution to borrow, the rate will be set and there are certain factors which will determine the rate—his age, his physical health, whether he is married or single, whether he is working, etc. It makes no provision in the present Bill C-16 in any way for him to be able to demand and have a right to see the file on him so that he could determine whether the things that are in that file indeed are justified and are true.

I have not read completely your brief and I do not know if you have touched on that, but can you comment on that? Do you not think that the consumer ought to have the right to see his file?

Professor Ziegel: Mr. Chairman, I think that illustrates a point. We made various points in our brief, namely, that federal and provincial legislation ought to be seen as an entirety. We do at the moment have a substantial amount of provincial legislation dealing with consumer credit reporting which generally speaking entitles the consumer to examine his records at a credit bureau or similar credit collection agency, but generally he does not have the right under existing provincial law to examine the records of the lender itself.

Mr. Rodriguez: Do you think he should have that right?

Professor Ziegel: I would like to reflect on it. I am basically sympathetic. It seems to me in line with the general concept, if you will, of freedom of information and, if you will, a right to have incorrect records rectified. I can see certain technical difficulties, so my answer would be that in principle, I am supportive but I want to reflect more about some of the possible technical difficulties.

Mrs. Anderson: May I say something on that? As we go to electronic fund transfer systems, when more and more payments are going to be made by pre-authorized payments through your banking system, and even when your grocery stores get linked up with your banks so that you can pay everything by a little card, I think it is going to be more and more important for consumers to know what information is on file and where, and to have access to it and have the right to correct it.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, two further questions. I want to ask now about . . .

The Chairman: They will be your last, Mr. Rodriguez.

[Interprétation]

arbitraire les prêteurs. Nous savons qu'il faudra fixer des plafonds très souples, qu'il faudra régulièrement les revoir pour s'assurer qu'ils suivent les fluctuations du marché monétaire. Tant que nous ne disposerons pas d'études très détaillées prouvant au-delà de tout doute que les plafonds généreux n'ont plus de valeur, la meilleure façon de régler le problème des prêts usuraires, c'est d'adopter des taux échelonnés plutôt que d'énoncer le principe des taux excessifs.

M. Rodriguez: Ma prochaine question porte sur la liberté d'information des emprunteurs. La loi actuelle stipule que le taux d'intérêt d'un emprunteur doit être fixé au moment où il fait la demande d'emprunt, compte tenu de son âge, de sa santé, de son état civil, de son emploi, etc. Dans le Bill C-16, on ne prévoit absolument pas que l'emprunteur pourra exiger de voir son dossier afin de pouvoir vérifier l'exactitude des renseignements qui s'y trouvent.

Je n'ai pas lu votre mémoire au complet et j'ignore si vous abordez la question, mais avez-vous une idée là-dessus? Ne croyez-vous pas que le consommateur devrait avoir le droit de voir son dossier?

M. Ziegel: Monsieur le président, cela vient confirmer l'une des remarques que nous faisons dans notre mémoire, soit que les législations fédérale et provinciale doivent être considérées comme un tout. Il existe déjà toute une série de lois provinciales traitant du crédit des consommateurs et qui leur donnent en général le droit de voir les dossiers qu'ont sur eux les bureaux de crédit ou les agences de recouvrement. Toutefois, ces lois ne leur donnent pas le droit, la plupart du temps, d'examiner les dossiers du prêteur.

M. Rodriguez: Ne croyez-vous pas qu'ils devraient avoir ce droit?

M. Ziegel: Il faudrait que j'y réfléchisse. J'aurais tendance à pencher en faveur de ce droit à cause du principe même de la liberté d'information et aussi du droit de rectifier toute erreur. Donc, en principe, je serais d'accord avec ce droit mais, comme cela pourrait poser des difficultés d'application, il faudrait que j'y réfléchisse.

Mme Anderson: Me permettez-vous un commentaire? Comme nous nous acheminons vers un système de virements électroniques grâce auquel de plus en plus les paiements seront effectués directement par les banques grâce à des paiements autorisés à l'avance, et que l'on pourra même régler toutes ses emplettes grâce à une petite carte, les consommateurs auront de plus en plus besoin de connaître les renseignements que contiennent leurs dossiers pour pouvoir les corriger s'il y a lieu.

M. Rodriguez: Deux autres questions, monsieur le président. J'aimerais maintenant savoir . . .

Le président: C'est votre dernière question, monsieur Rodriguez.

[Text]

Mr. Rodriguez: Thank you. Two questions I want to ask, Mr. Chairman, with regard to advertising.

I raised the question yesterday when we had the Bankers' Association before this group, and I see you have touched on the whole question of responsible advertising of credit. You call it—at least it was described as ready availability of credit. In your opinion—and I think in terms of the Chargex advertisement that goes, after you have decided on such and such, “Is it not great to just say, ‘Will that be cash or Chargex?’”—do you think that by and large the advertising of credit reflects a responsible attitude in terms of obtaining credit and handling credit?

Professor Ziegel: That is an extremely broad question, Mr. Rodriguez, and I would not be prepared to give a simple yes or no answer. I think it greatly depends on the type of lender, the type of credit grantor in questions.

• 1035

Mr. Rodriguez: All right. May I ask you specifically, as I asked the bankers, do you think Chargex's advertising is a responsible one, keeping in mind what we are trying to develop with people?

Professor Ziegel: I would say it is very difficult to find a half-way house once you accept consumer credit as an acceptable institution in the North American economy. If you accept the basic premise, then I think it is very difficult to deny credit grantors the right to advertise the availability of their services. If they misdescribe . . .

Mr. Rodriguez: Yes, but just a minute, Mr. Chairman, I want to get specific, do your think, in the advertising, the consumer should be caught with the glitter of the material things and the advertising should not contain, for example, information in respect of what it is going to cost. I mean, that is not for free.

Professor Ziegel: Yes. I think, with respect, the example of Chargex use is not the best one because Chargex is more of a payment mechanism than a means of generating new sources of credit. I think the Chargex statistics show that at least 30 per cent of all indebtedness is paid during the free-ride period, and most consumers do not look upon it as a substantial source of medium or long-term credit. In fact, Chargex is not geared to providing long-term credit. There is a 20-month maturity period on credit available under Chargex. So, as I said, I do not think Chargex is the best example.

If you are asking me does the ready availability of credit, coupled with the generous advertising to which the consumer is exposed, lead to the danger of over-extension, the answer is definitely yes.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: May I ask one last question, Mr. Chairman?

The Chairman: Mr. Rodriguez, you have already have had eight minutes. You have had your two questions.

[Interpretation]

M. Rodriguez: Merci. J'aimerais poser deux questions sur la publicité.

Hier, j'ai posé la même question aux représentants de l'Association des banquiers. J'ai remarqué que vous parlez de la publicité responsable pour le crédit. Vous faites allusion au crédit facile. A votre avis, croyez-vous qu'en général les annonces portant sur le crédit sont faites de façon responsable, en faisant part du moyen d'obtenir du crédit, de s'en servir? Je songe par exemple à la publicité de Chargex où l'on dit qu'après avoir choisi, n'est-il pas plus simple de n'avoir qu'à penser: «comptant ou Chargex?»

M. Ziegel: Vous abordez là une question très vaste, monsieur Rodriguez, à laquelle je ne peux répondre par un simple oui ou non. Cela dépend énormément du prêteur, de celui qui fait crédit.

M. Rodriguez: Très bien. Je vais vous poser une question précise que j'ai déjà posée aux banquiers: Pensez-vous que la publicité de Chargex soit de la publicité responsable, compte tenu de ce que nous essayons de faire?

M. Ziegel: Il est très difficile de trouver le juste milieu lorsqu'on a accepté le crédit au consommateur comme une institution valable de l'économie nord-américaine. A partir du moment où vous acceptez ce principe, il devient très difficile de refuser aux institutions de crédit le droit de faire de la publicité pour leurs services, à moins que cette publicité ne soit mensongère.

M. Rodriguez: Oui, mais un instant, monsieur le président. Je voudrais plus de précisions. Pensez-vous que le consommateur doive se laisser prendre par la séduction des biens matériels et que la publicité ne doive pas contenir, par exemple, des renseignements relatifs aux coûts. Car après tout, cela n'est pas gratuit.

M. Ziegel: Oui. En fait, Chargex n'est pas le meilleur exemple car il s'agit plus d'un mécanisme de paiement que d'une source de crédit de conception nouvelle. D'après les statistiques, 30 p. 100 du crédit consenti par Chargex est remboursé pendant la période gratuite et la plupart des consommateurs n'y voient pas une source de crédit véritable à moyen ou long terme. En fait, Chargex ne veut pas être une institution de crédit à long terme. Le crédit consenti par Chargex arrive à échéance au bout de vingt mois. Ainsi, Chargex n'est pas le meilleur exemple possible.

Mais si vous me demandez si les facilités de crédit offertes, associées à une publicité bien faite qui atteint le consommateur, risquent d'engendrer des abus, je vous répondrai oui.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Vous me permettez une dernière question, monsieur le président?

Le président: Monsieur Rodriguez, vous avez déjà eu huit minutes, vous avez posé vos deux questions.

[Texte]

Mr. Rodriguez: No, I did not, Mr. Chairman. The last question I had dealt with government guaranteed loans, and we touched on that thing, too.

The Chairman: But you asked a couple of questions on it.

Mr. Rodriguez: I was trying to . . .

The Chairman: You told the Chair you were only asking two questions.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, I was trying to get the witness to try to limit the answers, but . . .

The Chairman: I know. That was what I allowed you some latitude, but you have already had your questions.

Mr. Rodriguez: No, Mr. Chairman, no. I did not agree to a five-minute limit. There is only one member of this party here, and as far as I am concerned, I come regularly to the meetings.

The Chairman: Order, please.

Mr. Rodriguez: My last question, Mr. Chairman.

The Chairman: Make it short.

Mr. Rodriguez: One short question.

The Chairman: One short question.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, in respect of government guaranteed loans, do you suggest that because some people have difficulty obtaining credit because of their credibility, the government ought to establish loans? The government has thrown up arguments that student loans are specifically in a specific area, but when you get into this business of consumer credit, government guaranteed loans, it cannot be done. Can you just respond? Is it possible to offer government guaranteed loans, insured loans or guaranteed loans to people who have poor credit ratings, who would otherwise then turn to the loan sharks?

Mr. Ziegel: Mr. Chairman, the Joint Committee on Consumer Credit and the Cost of Living thought it was a feasible idea and it was Chaired, as I said, by a former Minister of Consumer and Corporate Affairs. They had access to research resources. They thought it was a feasible idea. I am willing to go along with them.

Mr. Rodriguez: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez. Monsieur Clermont vous avez la parole.

Mr. Clermont: Monsieur le président, à la page 25, section VI, le mémoire de l'Association des consommateurs du Canada appuie les dispositions concernant le calcul des intérêts sur une base . . . un solde moyen quotidien. La plupart des témoins représentant les institutions recevant des dépôts nous ont dit que cette formule ne serait pas très pratique, mais serait très coûteuse même. Hier, les représentants de l'Association des banquiers canadiens nous ont donné un montant qui pourrait se chiffrer, je crois, à environ 157 millions de dollars. Les représentants des Caisses populaires également, vendredi dernier, nous ont laissé entendre qu'un tel calcul sur une base

[Interprétation]

M. Rodriguez: Non, pas du tout, monsieur le président. Ma dernière question portait sur les prêts garantis du gouvernement et nous avons abordé également cet aspect.

Le président: Mais vous avez posé deux questions à ce sujet.

M. Rodriguez: J'essayais . . .

Le président: Vous m'avez dit que vous vouliez poser deux questions.

M. Rodriguez: Monsieur le président, j'ai essayé d'obtenir du témoin qu'il restreigne ses réponses, mais . . .

Le président: Je le sais, c'est la raison pour laquelle j'ai été indulgent, mais maintenant vous avez posé vos questions.

M. Rodriguez: Non, monsieur le président, non. Je n'ai jamais accepté la limite de cinq minutes, un seul membre de ce parti est présent ici et, pour ma part, j'assiste régulièrement aux séances.

Le président: A l'ordre, je vous en prie.

M. Rodriguez: Une dernière question, monsieur le président.

Le président: Qu'elle soit courte.

M. Rodriguez: Elle sera courte.

Le président: Une courte question.

M. Rodriguez: Monsieur le président, à propos des prêts garantis du gouvernement, pensez-vous qu'à cause des difficultés qu'éprouvent certaines personnes pour obtenir du crédit à cause des risques qu'elles présentent, le gouvernement doit envisager la possibilité d'accorder des prêts? Le gouvernement a prétendu que les prêts aux étudiants étaient dans une classe spéciale. Mais en matière de crédit au consommateur, on ne peut pas avoir des prêts garantis du gouvernement. Qu'en pensez-vous? Serait-il possible de mettre à la disposition de personnes qui ont du mal à obtenir du crédit et qui, dans le cas contraire, devraient s'adresser à des usuriers, des prêts garantis du gouvernement, des prêts assurés ou prêts garantis?

M. Ziegel: Monsieur le président, le Comité mixte sur le crédit au consommateur et le coût de la vie a jugé que c'était une idée applicable. Soit dit en passant, ce Comité était présidé par un ancien ministre de la Consommation et des Corporations. Ce Comité qui a pu étudier la question en profondeur a estimé que c'était faisable, et je partage assez bien cette opinion.

M. Rodriguez: Merci.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez. Mr. Clermont, you have the floor.

Mr. Clermont: Mr. Chairman, on page 25, Section VI, the brief of the Canadian Consumers Association seems to be in agreement with the measures concerning a calculation of interest on the basis of an average daily balance. Most witnesses representing deposit institutions said that this formula would not be very practical, would even be rather costly. Yesterday, the witnesses from the Canadian Bankers Association quoted an amount of approximately, I think, \$157 million. The witnesses from the Caisses populaires also, last Friday, said that such a calculation on an average daily basis would be to the advantage of depositors who have chequing privileges.

[Text]

moyenne quotidienne favoriserait surtout les déposants avec privilège de chèques.

J'aimerais que les représentants de l'Association des consommateurs du Canada nous doivent d'autres raisons que celles qu'ils ont invoquées dans leur mémoire pour approuver l'article qui traite de l'adoption du principe du solde moyen quotidien comme fondement juridique du calcul des intérêts.

• 1040

M. Ziegel: Oui, je vais essayer de vous répondre en français, mais vous m'excuserez, monsieur, si...

M. Clermont: Peut-être que M. Auger pourrait me répondre.

M. Ziegel: Pardon? Vous préférez que je parle en anglais?

M. Clermont: Non... Voici, monsieur: ici, au Canada, il y a deux langues officielles... Vous avez le droit d'utiliser la vôtre.

M. Ziegel: Alors, merci... I will attempt to reply in English, then, Mr. Chairman. It is a little easier for me.

There is a series of problems. Let me explain, first of all, the difference from the consumers' point of view in respect of typical deposit practices at the present time. I think there is strong evidence that on a minimum monthly balance, the consumer often is disadvantaged for a number of reasons.

One is that he does not always appreciate the meaning of the term "interest on minimum monthly balances". Second, he frequently has little control as to the period of times when he must withdraw money from deposit. Assuming that I deposit \$1,000 at the beginning of the month and on the 29th I must pay an urgent bill, under current practices, certainly practices adopted by the bank, he would get no benefit at all from the 29 days of interest that he has left to the bank. The bank, on the other hand, would have very good use of it and have made substantial earnings on his money.

We think in principle this is an undesirable practice and ought to be rectified, if it can be rectified. That, of course, raises the important technical questions. We are not naive. We do not want to see people's having to spend millions of dollars in order to accomplish a difficult technological task. What we say is, let us see the evidence.

Often there is an unfortunate tendency, whenever a suggestion is brought forward that has not been thought of by the other side, to say that it must be intrinsically bad, therefore, we reject it out of hand. There is a tendency to magnify the costs. Yet it is often remarkable, when business sees a change in its favour, how quickly they can adapt themselves.

Therefore, as I say, while we strongly support the concept of a daily average balance in principle, we are sympathetic to feelings that it would have to be introduced gradually incrementally, but we see nothing in the bill that would prevent a phasing-in of this regulation, depending on the pace of technological change and the adaptation of computers by credit grantors at large.

[Interpretation]

I would like the representatives from the Canadian Consumers & Association to give us other reasons than those given in their brief for the approval of the section dealing with the adoption of the principle of an average daily balance as a legal basis for calculating interest.

Mr. Ziegel: Yes, I shall try to answer in French, but you will excuse me, sir, if...

Mr. Clermont: Maybe Mr. Auger could answer me.

Mr. Ziegel: Sorry? Would you rather I answered in English?

Mr. Clermont: No... Now then, sir: here in Canada, we have two official languages... You have every right to use your own.

Mr. Ziegel: In that case, thank you... Dans ce cas, je vais vous répondre en anglais, monsieur le président, c'est un peu plus facile pour moi.

Plusieurs problèmes se posent. Pour commencer, la différence qui existe du point de vue du consommateur entre les différentes pratiques de dépôt à l'heure actuelle. Si l'on parle d'un solde mensuel minimum, il semble évident que le consommateur est souvent désavantagé pour plusieurs raisons.

D'une part, il ne comprend pas toujours la signification du terme: «Intérêt sur le solde mensuel minimum». En second lieu, la plupart du temps, ce n'est pas lui qui décide de la date exacte des retraits de son compte de dépôt. Supposons que je dépose \$1,000 au début du mois et que, le 29, je sois obligé de payer une facture urgente; avec le système actuel, en tout cas le système adopté par la banque, je ne tire aucun intérêt de ces 29 jours de dépôt. D'autre part, pendant cette même période, la banque a utilisé la somme à bon escient et a réalisé des gains substantiels sur mon argent.

Nous pensons qu'en principe c'est une pratique peu satisfaisante qui doit et peut être rectifiée. Bien sûr, cela pose des problèmes d'ordre technique importants. Nous ne sommes pas naïfs. Nous ne voulons pas obliger les gens à dépenser des millions de dollars pour accomplir un exploit technologique difficile. Nous voulons simplement voir le pour et le contre.

Très souvent, lorsqu'une idée est lancée qui ne nous était pas venue à l'esprit, on a tendance à la rejeter comme fondamentalement mauvaise avant même de l'avoir étudiée. On a tendance à exagérer les coûts. Pourtant, lorsque les gens pensent qu'une innovation pourrait jouer en leur faveur, il est étonnant de voir avec quelle vitesse ils s'adaptent.

Ainsi, comme je l'ai dit, tout en défendant fermement le principe d'un solde moyen quotidien, nous pensons qu'il faudrait l'appliquer progressivement et rien dans ce bill ne semble pouvoir empêcher une application progressive de cette réglementation, une application adaptée au rythme des progrès technologiques et des possibilités des ordinateurs des organismes de crédit.

[Texte]

So what are really doing is supporting the principle. There is nothing in the bill even that refers to the daily average balance, that was merely a part of the press release of the government. Perhaps the government is being a little premature. Perhaps they were a little too optimistic in thinking that it could be introduced overnight.

So that in supporting it, we are not expecting the miraculous. We are not arguing for overnight implementation because we say it should be a goal to which all credit grantors should aim and it should be implemented with all deliberate speed.

M. Clermont: Je me limiterai à une seule question, puisque j'ai suggéré cinq minutes par député, monsieur le président.

M. Auger: Si je peux ajouter quelque chose monsieur le président... Les représentants du gouvernement que nous avons rencontrés une semaine avant le dépôt du bill en Chambre nous ont dit que la question des coûts n'était pas très importante là-dessus, qu'il s'agissait de coûts minimums, que cela se faisait dans d'autres pays et qu'ils distribueraient aux institutions financières toutes sortes de systèmes comptables pour faire ces calculs assez rapidement et à moindres frais. C'était à ce moment-là la position du gouvernement, position que j'endosse complètement.

M. Clermont: Merci, monsieur Auger.

Le président: Merci monsieur Clermont. Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Thanks very much, Mr. Chairman. The Consumers Association of Canada is a very important interest group in our community and in our type of society and I have had many meetings in the two-plus years I have been down here with groups from consumer organizations that have been most valuable, as is this brief today.

I would, for a complete understanding to the preparation of this brief, like to ask or get an understanding of how broad an audience or how broad is the participation within the association in the preparation of a brief of this importance. Is the input narrow or broad?

• 1045

Professor Ziegel: We try, within, very severe time constraints, to make it as broad as we possibly can—and indeed, I think the background of each of the three delegates here today is very varied, very diverse.

We also have had input from a good many other people. All our major points have been approved by the executive of the Association. They have had occasion to discuss Bill C-16 a number of times, so I think it is right to say that the general thrust of this brief has received the support of a broad representation, at least at the national level of the Consumers Association.

Mr. Huntington: Thank you, Professor Ziegel.

[Interprétation]

Nous sommes donc en faveur du principe, dans le bill, le principe d'un solde moyen journalier n'est même pas mentionné, le gouvernement en a seulement parlé dans son communiqué de presse. Le gouvernement va peut-être un peu vite, peut-être a-t-il fait preuve d'un peu trop d'optimisme en pensant qu'un changement pouvait se faire du jour au lendemain.

Ainsi, tout en favorisant cette mesure, nous ne nous attendons pas à un miracle. Nous ne réclamons pas un changement immédiat car, à notre sens, c'est un objectif que devraient se fixer tous les organismes de crédit, objectif qu'il faut chercher à atteindre le plus rapidement possible.

Mr. Clermont: I will ask only one more question, Mr. Chairman, since I suggested five minutes for each member.

Mr. Auger: If I could add something, Mr. Chairman... One week after the bill was tabled in the House, we met with some government representatives and they said that the cost factor was ancillary since we were talking about minimum costs. They said the same thing was done in other countries and that they intended to circulate among the financial institutions all kinds of accounting systems in order to facilitate the calculations and to make them less costly. It was then the position of the government, and I am fully in agreement with it.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Auger.

The Chairman: Mr. Clermont, thank you. Monsieur Huntington.

M. Huntington: Merci beaucoup, monsieur le président. L'Association des consommateurs du Canada regroupe des intérêts très importants dans notre communauté et dans notre société et il m'est arrivé souvent, depuis un peu plus de deux ans que je suis ici, de rencontrer des groupes de consommateurs qui ont exprimé des opinions très intéressantes, tout comme est intéressant ce mémoire que vous présentez.

Pour bien comprendre la portée de ce mémoire, je voudrais que vous m'expliquiez dans quelle mesure il est le fruit d'une recherche commune, quelle est l'importance du groupe qui a travaillé à sa préparation?

M. Ziegel: Dans le cadre des limites sévères que le temps nous impose, nous essayons d'élargir le plus possible la participation... à ce propos, je vous signale que la formation des trois délégués que nous avons parmi nous aujourd'hui est particulièrement variée, particulièrement diversifiée.

Un grand nombre de personnes ont également apporté leur participation. Toutes les questions fondamentales ont été approuvées par l'exécutif de l'Association. Les membres de l'exécutif ont eu l'occasion de discuter du Bill C-16 à plusieurs reprises si bien, on peut le reconnaître, que l'ensemble de ce mémoire a été approuvé par un très grand nombre de personnes, du moins au niveau national de l'Association des consommateurs.

M. Huntington: Merci, professeur Ziegel.

[Text]

On page 33 of your brief, paragraph 27, under "Definition of 'Credit Charge'", you support the principle of a standard rate. Basically I do, but I see certain problems showing up in this.

Do you want a total inclusion of all the factors of cost that go into putting together the different types of loans, or do you favour something such as exists under the Ontario legislation whereby items are specified and then you get back to the cost of actually renting or borrowing that money?

Professor Ziegel: Mr. Huntington, I do not think there is any essential difference between the Ontario approach and Bill C-16.

I think there is perhaps some confusion as to two distinct questions.

One is: should the lender have to break down his aggregate figure into its component parts? Let us assume the bank charges 14 per cent for a particular loan: should the bank have to justify or indicate how that 14 per cent is arrived at? We did not support that kind of disclosure: we do not argue for it. It does not exist under the provincial laws and I do not think it was the intent of the draft of Bill C-16 to introduce it at the federal level. So you can put that one aside.

The second question is: if the lender shows in the actual agreement that the borrower is responsible for a variety of charges—not simply something that is denominated an interest or finance charge but that he is, in addition, liable for other charges: say, for insurance, for registration fees, other forms of disbursements—then we say: to the consumer these represent part of the cost of borrowing, so therefore they should be disclosed first in terms of dollars and cents—which is normally done now; and secondly we say that it should be included in computing the costs as an annualized percentage rate.

Mr. Huntington: Then we come to a standardization of package—and I have trouble within my own experience of coming to any comparison of a rate to the wording and the extent of service required within a package, because I would think that the extent of service would vary from borrower to borrower, and their creditability within the market. And I see this as a very real problem in collectivizing all the inputs to calculate a rate and bringing it back to the quality of package being purchased, which I suggest will vary.

Professor Ziegel: Well, I entirely agree. That is true now with respect to credit granted. Presumably, a bank would claim that its service is not identical with that of other credit-granters in the market, and that, to some extent, the rate charged may reflect the package of services they are offering. But surely, that is part of the competitive marketplace.

Mr. Huntington: Yes, but there are various degrees of sophistication among consumers within the lending-borrower marketplace. And I assume—and I, perhaps, am mistaken in reading this into this—that your Association is trying to get at legislation that will protect the more unsophisticated type of

[Interpretation]

A la page 31, paragraphe 27, sous le titre: «définition de «frais de crédit», vous défendez le principe d'un taux uniforme. En principe, je suis d'accord, mais je prévois que certains problèmes vont se poser.

Voulez-vous qu'on tienne compte de tous les facteurs de coût qui sont pris en considération pour les différents types de prêts ou bien êtes-vous en faveur d'une loi semblable à celle qui a été adoptée en Ontario et aux termes de laquelle chaque poste est précisé après quoi on calcule les coûts véritables de location et d'emprunt de cet argent?

M. Ziegel: Monsieur Huntington, je ne vois pas de différence essentielle entre la solution ontarienne et le Bill C-16.

Je pense qu'ici on a tendance à confondre deux questions différentes.

D'une part, le prêteur doit-il donner le détail des chiffres qui ont servi à déterminer le chiffre global? Supposons que la banque exige 14 p. 100 pour un prêt donné: la banque doit-elle justifier ses 14 p. 100, c'est-à-dire indiquer en vertu de quels facteurs ce chiffre a été choisi? Nous ne sommes pas en faveur de ce genre de divulgation: ce n'est pas une solution que nous défendons. Cela n'existe pas dans les lois provinciales actuelles et je ne crois pas que cela ait été le but recherché par le projet de loi C-16 au niveau fédéral. Cela peut donc être écarté.

La seconde question est la suivante: si le prêteur stipule dans l'accord que l'emprunteur est responsable d'une série de frais et non pas seulement d'un poste intitulé: intérêts ou frais financiers, mais en plus de cela responsable d'autres frais, par exemple, assurance, frais d'enregistrement, autres déboursés, dans ce cas nous disons au consommateur: cela fait partie des coûts d'emprunt, et à ce titre, cela doit être divulgué pour commencer en terme de dollars et de cents—c'est d'ailleurs ce qui se fait d'ordinaire actuellement. En second lieu, nous pensons que cela devrait être compris dans le calcul des coûts en tant que pourcentage annuel.

M. Huntington: Et nous revenons à une solution de standardisation. J'ai du mal à trouver dans ma propre expérience une comparaison entre le taux et son explication et la portée des services compris dans une transaction, car j'imagine que la portée des services varie d'un emprunteur à l'autre, de leur solvabilité par rapport au marché. A mon sens, le regroupement de tous les facteurs pour calculer un taux et le rendre conforme à la qualité de la transaction acquise, qui varie forcément, me semble poser un problème véritable.

M. Ziegel: Je suis parfaitement d'accord avec vous. Cela est tout à fait exact pour le domaine du crédit. Une banque pourrait prétendre que ses services ne sont pas les mêmes que ceux d'autres organismes de crédit sur le marché et que, dans une certaine mesure, le taux exigé tient compte de la qualité des services offerts. Mais bien sûr, c'est une des lois de la concurrence sur le marché.

M. Huntington: Oui, mais tous les consommateurs du marché prêt-emprunt n'ont pas la même facilité à comprendre ces transactions. J'imagine, je me trompe peut-être, que votre association essaie de faire adopter une loi qui protège plus efficacement les emprunteurs moins avertis. Et si vous voulez,

[Texte]

borrower. And if you are going to average down to the standard rate, with a variable input as to services within that rate, I think there is all kinds of trickery available. You talk to life insurance companies and they say they have a standard package, and I can buy that. And when you get over to trust companies, their package starts to vary somewhat. Then you have all these different services and different rates of charges, and that can only end up in a wide variation of end rate, if you try to bring it back to a per annum interest rate.

• 1050

Professor Ziegel: I do not quite agree. Credit is very different from the sale of life insurance. No doubt, you are aware, Mr. Huntington, that there is a strong movement now for a much more comparable method of disclosing cost, even in life insurance, and I think it is a very legitimate movement.

But surely, in terms of credit you are dealing with fundamentally the same commodity. Additional services that may be rendered are usually wholly ancillary to the main product, which is the provision of credit for a given period of time. I do not understand how you can have a truly competitive market, how you can expect the consumer to make an informed judgment as to where he can get credit at the lowest cost, without having some proper yardstick of comparison. And economists have long agreed that the only common denominator of cost is the percentage rate. This is an old argument that goes back to . . .

Mr. Huntington: Could I interject here?

The Chairman: Mr. Huntington, this will have to be your last question.

Mr. Huntington: Good gracious, how time does fly. I have two others to ask . . .

The Chairman: You have had eight minutes already.

Mr. Huntington: There are others. Well, in passing then, I do not know that there is a debate there. But before I get to my question, Mr. Chairman, there is nothing wrong with a dollar and cents loading or itemization of those front-end costs that do vary from borrower to borrower, and then getting to the annual interest rate on a simple-interest basis. Do you not think that would be a desirable aspect of this type of legislation?

Professor Ziegel: I am not sure that I understand you. Are you saying that the front-end costs should be segregated . . .

Mr. Huntington: And itemized.

Professor Ziegel: . . . from the interest element? It depends. Not necessarily, no.

For example, again taking a typical and a fairly simple consumer loan, if I am borrowing \$5,000 from the bank to buy a car, I am not interested in knowing how the bank arrives at the figure of 13.5 per cent; I want to know how much it is going to cost me in terms of dollars and cents.

Mr. Huntington: Yes, but if you go for a mortgage and it requires appraisal and extra legal expenses, and a second

[Interprétation]

pour parvenir à une moyenne, adopter un taux uniforme, indépendamment des variables des services offerts, le service vendu globalement risque fort de devenir un attrape-nigaud. C'est un aspect qui m'inquiète un peu. Nous avons appris que les compagnies d'assurance-vie présentent un ensemble normalisé mais que, chez les compagnies de fiducie, il y a des variations. Puis il y a tous ces différents services, et les différents frais qui amènent toute une variété de taux si vous essayez d'établir un taux d'intérêt annuel.

M. Ziegel: Je ne suis pas tout à fait d'accord. Le crédit est une opération fort différente de la vente d'assurance-vie. Vous savez très certainement, monsieur Huntington, qu'on cherche à établir maintenant de plus en plus de méthodes comparables de divulgation des coûts même dans le cas de l'assurance-vie et je crois que c'est très légitime.

Dans le cas du crédit, il s'agit fondamentalement du même produit. Les services supplémentaires sont d'habitude des services auxiliaires par rapport au produit principal qui est l'octroi de crédit pour une période de temps donnée. Je ne vois pas comment vous pouvez avoir un marché concurrentiel, comment vous pouvez vous attendre à ce qu'un consommateur puisse juger d'une façon éclairée où il peut obtenir du crédit au taux le plus bas s'il ne dispose pas d'un moyen de comparaison. Et les économistes se sont mis d'accord depuis longtemps sur le fait que le seul dénominateur commun du coût est le taux de pourcentage. C'est là un ancien argument qui remonte à . . .

M. Huntington: Puis-je vous interrompre ici?

Le président: Monsieur Huntington, ce sera votre dernière question.

M. Huntington: Que le temps passe vite! J'en ai deux autres à poser . . .

Le président: Vous avez déjà pris huit minutes.

M. Huntington: Il y en a d'autres. Je ne sais pas si nous sommes en train de débattre une question, mais avant de passer à ma question, monsieur le président, je dirai que je ne vois aucun mal à ce que l'on précise les frais particuliers du crédit qui varient d'emprunteur à emprunteur puis que le taux d'intérêt annuel soit indiqué sous forme d'intérêt simple. Est-ce que vous ne pensez pas que ce serait souhaitable dans notre loi?

M. Ziegel: Je ne suis pas bien certain de vous comprendre. Est-ce que vous voulez dire que ces frais particuliers devraient être mis à part . . .

M. Huntington: Et détaillés?

M. Ziegel: . . . par rapport à l'intérêt lui-même . . . Cela dépend . . . Pas nécessairement.

Par exemple, pour prendre à nouveau l'exemple typique d'un prêt simple à la consommation: si j'emprunte \$5,000 d'une banque pour acheter une auto, je ne suis pas intéressé à savoir comment la banque en arrive à ce pourcentage de 13.5, mais je veux savoir ce que cela me coûte.

M. Huntington: Oui, mais si vous voulez obtenir une hypothèque et qu'il faut une évaluation et des frais juridiques

[Text]

appraisal, and the person beside you at the next desk only requires one appraisal and has not got a complicated title, these are all variables to the package, are they not that all get lost in a grouping?

Mr. Huntington: One rate stands up at 21 and the other at 16.

Professor Ziegel: Quite so. Yes. But surely it is the over-all cost that is important from the consumer's point of view if he is to make a meaningful comparison. And if it transpires, because of these additional cost elements...

Mr. Huntington: Those front-end costs do not get carried through to a renewal necessarily; they do not get repeated on a renewal.

The Chairman: Thank you, Mr. Huntington. Mr. Gray.

Mr. Gray: Mr. Chairman, before I begin my questions I have a proposal for the Committee. I think it would be most worth-while, before we get down to clause-by-clause debate on the bill, if we could invite representatives of the Consumers Association to come here, together with representatives of lenders whom we would also invite, to have a further public session in which we could have a direct exchange. Although it may appear to be one with some elements of confrontation, it would enable us to put to the major sides of this issue—and by issue I mean the elements of the bill in general—some of the major concerns that have been raised during the hearings so far.

There is a certain amount of isolation here. We hear from the Consumers Association today a very worth-while brief. We have heard from groups of lenders who have also presented very detailed briefs. But we have not had a mechanism to bring together on the same field of debate, so to speak, these two sides of the question.

I leave this proposal with the Committee and I ask it be studied by the steering committee and a report back made.

The Chairman: Thank you, Mr. Gray. I will take this up with the steering committee.

Mr. Gray: Now I would like to begin my questions. The Consumers Association today has urged that the bill include a guaranteed loan program for low income borrowers, and the licensing or registration of all money lenders not provincially licensed or registered.

• 1055

Are the witnesses aware that these same actions were pledged by the Prime Minister in the statement he gave on June 22, 1974, when he announced that plank in the Liberal election platform dealing with consumer matters?

Mrs. Anderson: Yes, we are.

Professor Ziegel: I am afraid I am not a very good reader of party electoral programs but I am willing to accept your word for it.

[Interpretation]

supplémentaires puis une deuxième évaluation et que la personne qui est près de vous au comptoir n'a besoin que d'une seule évaluation et que son titre n'est pas compliqué, ce sont là tous des éléments variables donc qui se perdent lorsqu'on les groupe?

M. Huntington: Il y a des taux qui s'établissent à 21 et d'autres à 16.

M. Ziegel: C'est exact. Mais c'est le coût d'ensemble qui est important du point de vue du consommateur, s'il veut établir une comparaison valable. Et si, à cause de ces éléments de coûts supplémentaires, il découle que...

M. Huntington: Cest coûts particuliers ne sont pas payés à nouveau au moment du renouvellement.

Le président: Merci, monsieur Huntington. Monsieur Gray, vous avez la parole.

M. Gray: Monsieur le président, avant de poser mes questions, j'ai une proposition à faire au Comité. Je crois qu'avant de passer à l'étude article par article du bill, nous devrions demander à des représentants de l'Association des consommateurs du Canada de venir ici rencontrer des représentants des prêteurs afin d'avoir un échange direct. Même s'il semble qu'il y aurait une certaine confrontation, cela nous permettrait de bien poser le problème devant les parties principales en cause, et de nous pencher sur les éléments du bill et les inquiétudes principales qui ont été exprimées jusqu'ici au cours de nos séances.

Il me semble qu'ici les choses sont trop discontinues: nous entendons aujourd'hui l'Association des consommateurs du Canada qui nous présente un mémoire très valable. Nous avons entendu des groupes de prêteurs qui nous ont présenté aussi des mémoires très détaillés, mais nous n'avons pas établi de rouages permettant de les rassembler afin de tenir un débat pour examiner pour ainsi dire les deux côtés de la question.

Je propose donc cette façon de procéder au Comité et je demande que le Comité de direction l'étudie et fasse rapport.

Le président: Merci, monsieur Gray. Je soulèverai la question auprès du Comité de direction.

M. Gray: Je passe maintenant aux questions: l'Association des consommateurs du Canada, qui témoigne aujourd'hui, veut qu'on inclue dans le bill un programme de prêts garantis pour les emprunteurs à faible revenu et qu'en exige l'inscription ou l'enregistrement de tous les prêteurs qui ne sont pas enregistrés ou n'ont pas de permis au niveau provincial.

Est-ce que les témoins sont au courant du fait que le premier ministre avait promis de prendre ces mêmes mesures dans sa déclaration du 22 juin 1974 énonçant cet aspect du programme libéral électoral concernant les consommateurs?

Mme Anderson: Oui.

M. Ziegel: Je crains de ne pas être très compétent en matière des programmes électoraux des partis, mais j'accepte votre parole.

[Texte]

Mr. Gray: If you are not aware of this, I presume that you would consider the statements of the Prime Minister on that date further support for the positions you are taking in these areas in your brief today.

Professor Ziegel: I was being semi-facetious, Mr. Gray. I have read some of the early proceedings of this committee and so I was aware that the Prime Minister has supposed to have made these pledges on an earlier occasion.

Mr. Lambert (Edmonton West): So what? Does that give them any greater strength?

Mr. Gray: It should, if our political system has the validity the public expects of it.

May I move on to another area, Mr. Chairman? If we do have a licensing or registration procedure of all money lenders not already provincially registered what, in your view, would this do that simply having the criminal rate concept would not do? What would this add?

Professor Ziegel: Well, I would put it the other way around, sir. First of all, we are not talking about a new feature; we have got a licensing requirement now in the Small Loans Act. What we are saying is that it should be retained. Indeed it was my understanding that the original intent of Bill C-16 was to retain this feature and it was dropped because of some provincial opposition. But we think that the provincial point of view can be readily met by excluding those lenders that are already regulated under provincial acts. So it means basically what will remain unlicensed will be the consumer loan companies that are presently licensed under the Small Loans Act. What we are most concerned about is not to create a hiatus so you are going to have one sector of the lending industry that would not be licensed either provincially or federally and then the public will be confronted with complaints about serious abuse.

Mr. Gray: I gather you are saying that if the bill is adopted in its present form that element of regulations that exists now, and is apparently quite satisfactory in terms of the public interest, would disappear completely—that regulation at the federal level.

Professor Ziegel: It could do, yes.

Mr. Gray: I suppose there could be unscrupulous practices by lenders who have charged less than the criminal rate, whatever it might be, and they would therefore not be subject to whatever sanction the criminal rate provides. And, in any event, a conviction for charging the criminal rate does not prevent anyone from going back into business or continuing in business. A person could be repeatedly convicted, or even imprisoned, and if that person wanted to do business and could find customers, there is nothing in this law that would prevent that person from doing so, whereas a licensing procedure would also reach at that type of person in a way that his absence would not permit.

Professor Ziegel: This is entirely correct, entirely correct.

Mr. Gray: Do you see anything in the bill we are studying today that would fill what I and others have perceived to be a gap in our present system of financial institutions as evidenced by what the Minister claims to be the amount of some \$3

[Interprétation]

M. Gray: Si vous n'étiez pas au courant, je suppose que vous serez heureux d'apprendre que la déclaration du premier ministre à cette occasion renforce d'autant plus vos positions dans ce domaine.

M. Ziegel: Je plaisantais à moitié, monsieur Gray. J'ai lu certains des comptes rendus précédents du Comité, aussi je suis au courant du fait que le premier ministre est censé avoir pris ces engagements à l'époque.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Et alors? Est-ce que cela leur donne une valeur supplémentaire?

M. Gray: Cela devrait, si notre système politique a quelque valeur aux yeux du public.

Puis-je passer à un autre domaine, monsieur le président? Si nous établissons une procédure d'enregistrement pour tous les prêteurs qui ne sont pas encore enregistrés au niveau provincial, que pensez-vous que cette mesure apportera de plus que les dispositions ayant trait au taux criminel?

M. Ziegel: Je m'exprimerai autrement. Tout d'abord, il ne s'agit pas d'une nouvelle mesure; elle existe déjà dans le cadre de la Loi sur les petits prêts. Ce que nous voulons dire, c'est qu'il faut la conserver. Je croyais que le Bill C-16 avait l'intention de conserver cette mesure et qu'on l'avait laissée tomber à cause d'une objection des provinces. Mais nous pensons pouvoir régler cela en exonérant de cette mesure les prêteurs qui tombent déjà sous le coup des lois provinciales. Cela signifie donc fondamentalement que les non-détenteurs de permis seront les compagnies de prêts à la consommation qui sont enregistrées à l'heure actuelle au titre de la Loi sur les petits prêts. Notre plus grand souci à l'heure actuelle, c'est d'éviter qu'il y ait un secteur de l'industrie des prêts qui ne soit pas enregistré soit au niveau provincial, soit au niveau fédéral, ce qui créerait de sérieux abus dont le public souffrirait.

M. Gray: Ce que vous voulez dire en somme, c'est que si le présent bill est adopté sous sa forme actuelle, les règlements qui existent à l'heure actuelle et qui sont apparemment tout à fait satisfaisants pour l'intérêt du public, disparaîtraient complètement au profit de règlements au niveau fédéral.

M. Ziegel: Cela se pourrait.

M. Gray: Je suppose qu'il pourrait y avoir des cas de prêteurs non scrupuleux qui auraient demandé moins que le taux criminel, quel qu'il soit, et qui ne seraient par conséquent pas sujets aux sanctions prévues au titre de ces taux criminels. De toute façon, lorsqu'on condamne quelqu'un pour ses taux criminels, cela ne l'empêche pas de revenir faire des affaires ou de continuer à faire des affaires. Une personne peut bien être condamnée plusieurs fois ou même emprisonnée et si elle veut continuer à faire des affaires, elle réussira à trouver des clients; il n'y a rien dans la loi qui l'en empêche. Alors qu'une procédure d'inscription pourrait toucher ce genre de personnes.

M. Ziegel: C'est parfaitement exact.

M. Gray: Est-ce que vous pensez que le bill que nous étudions aujourd'hui comble cette lacune que j'ai trouvée et que d'autres ont trouvée dans notre système d'institutions financières. Le ministre lui-même prétend que des usuriers ont

[Text]

billion in transactions by loan sharks. I have expressed some concern that, in looking at this bill in the most favourable light, the remarks by the Minister supporting it indicates that there is some gap in the present system of financial institutions which I, for one, find it difficult to see being filled entirely by this bill. Otherwise, why are people going to loan sharks now, when apparently legitimate financial institutions offer credit at rates that may be above those set by the Small Loans Act ceiling but hopefully are below those that are charged by loan sharks.

Professor Ziegel: Well, let me address myself firstly to the figure of \$3 billion. I know of no statistical basis for this estimate. I think, at best, it is an extrapolation of some crude estimates made by some Montreal police officers. To the best of my knowledge there is no hard data available anywhere in Canada as to the extent or the importance of loansharking. I think we should take that \$3 billion figure with a great deal of reservation. And again, as a previous questioner pointed out, we do not know how much of this legal lending is occasioned by borrowers who themselves have something to conceal, and how much of it relates to low-income borrowers who, in sheer desperation, resort to loan sharks. But I would agree, subject to these important caveats, that if there is an important area involving low-income borrowers who are driven to loan sharks because the need for credit is not being met elsewhere, there exists an important gap. That is why we say time and again in our brief, this is an area that should be researched and the government should become directly involved. Surely, it was part of the concept underlying the joint committee's recommendation in favour of government-supported or government-guaranteed loans.

• 1100

Mr. Gray: Whatever amount is handled by loan sharks, I think I, and the members of the Committee in general, would support action against loan sharking that was effective and meaningful. But to the extent that low-income borrowers go to loan sharks, I presume somehow they find the money, in most cases, to pay these exorbitant interest rates. I find it odd that even though the people, in this rather onerous way, show their ability to make interest payments, legitimate institutions do not have doors open for them even at amounts above the Small Loans Act ceilings. I say that this demonstrates some gap in the operations of the legitimate institutions, which I think Parliament, and groups like yours, should work on, together with the Government and the other institutions.

Professor Ziegel: I would be the last one to oppose empirical research. On the contrary, I think this is an excellent example of an area where our data falls very far short of what is desirable and necessary to know how to react to a given problem. But I would like to add that in my discussions with various types of credit grantors and community leaders, in the context of Toronto, I have not unearthed evidence of wide-

[Interpretation]

extorqué quelque 3 milliards de dollars en transactions de ce genre. Même si j'examine ce bill de la façon la plus favorable, il me semble que les remarques du ministre indiquent que notre système actuel d'institutions financières présente des lacunes qui, à mon avis, ne sont pas comblées par ce bill. S'il en allait autrement, alors pourquoi les gens s'adresseraient-ils à ces usuriers alors qu'apparemment des institutions financières légitimes offrent du crédit à des taux qui sont peut-être supérieurs au plafond établi par la Loi sur les petits prêts mais qui, nous l'espérons, sont inférieurs à ceux demandés par les usuriers.

M. Ziegel: Je voudrais tout d'abord parler de ce chiffre de 3 milliards. Je ne pense pas qu'il soit basé sur des données statistiques. Je crois que c'est, au mieux, une extrapolation de quelque évaluation brute faite par quelques agents de police de Montréal. A mon avis, on ne peut trouver aucune donnée sérieuse au Canada qui indique l'importance de l'usure. Par conséquent, je crois qu'il faut faire des réserves sur ce chiffre de 3 milliards de dollars. Encore une fois, comme l'a fait remarquer votre collègue, nous ne savons pas dans quelle mesure ces prêts illégaux sont le fait d'emprunteurs qui ont eux-mêmes quelque chose à cacher ni dans quelle mesure ils sont consentis à des emprunteurs à faible revenu qui, par désespoir, ont recours à des usuriers. Mais je suis d'accord, exception faite de ces quelques réserves, qu'il y a un nombre important d'emprunteurs à faible revenu qui sont poussés à faire affaire avec des usuriers parce qu'il n'y a pas d'autres moyens pour eux de trouver du crédit; il y a là une lacune importante. C'est la raison pour laquelle nous ne cessons de répéter dans notre mémoire que c'est là un domaine qui doit être étudié et qui appelle la participation directe du gouvernement. Cela fait certainement partie du concept qui sous-tend la recommandation du comité conjoint à l'appui des prêts garantis ou soutenus par le gouvernement.

M. Gray: Quel que soit le volume d'affaires des usuriers, je crois tout comme les autres membres du Comité, que j'appuierais toute mesure efficace et significative qui s'opposerait à ce genre de prêt. Il n'en reste pas moins que dans la mesure où les emprunteurs à faible revenu font affaire avec des usuriers, ces emprunteurs réussissent d'une façon ou d'une autre à trouver l'argent nécessaire pour payer les taux d'intérêt exorbitants. Ces personnes démontrent de cette façon assez onéreuse leur aptitude à rembourser l'intérêt, et je ne comprends pas que les institutions financières légitimes ne leur fassent pas crédit, même s'il faut leur faire payer des taux d'intérêt supérieurs au plafond fixé dans la Loi sur les petits prêts. A mon avis, cela indique une faille dans le fonctionnement des institutions financières légitimes que le gouvernement et des groupes tels le vôtre devraient tenter de réparer.

M. Ziegel: Je suis le dernier à m'opposer à la recherche empirique. Au contraire, je crois qu'il s'agit d'un excellent exemple d'un domaine où les données que nous avons sont loin d'être celles dont on aurait besoin afin de savoir comment réagir à un problème donné. Néanmoins, j'aimerais ajouter que, dans mes discussions avec divers types d'organismes de crédit et avec les dirigeants municipaux dans la région de

[Texte]

spread loansharking involving low-income consumers. As you rightly say, it is not easy to see where they would derive the funds with which to repay the loans.

The Chairman: Thank you, Mr. Gray.

Mr. Gray: Could I have one very quick final question?

The Chairman: All right. I have given latitude to everybody else, I might as well give it to you too, I guess.

Mr. Gray: If the criminal rate is set at a very high level and the ceiling approach of the Small Loans Act is abolished, is there not a risk that the criminal-rate level will become a new form of ceiling, which will stimulate even legitimate lenders to a certain attitude toward interest rates, in spite of the unwarranted-rate concept?

Professor Ziegel: Not necessarily. I think most lenders have an image of themselves. Banks are not essentially restricted now as to the amount they may charge, they are not subject to the Small Loans Act, and yet they have pretty rigidly adhered to the 12- to 14-per cent limit as far as installment loans are concerned—charges are something else. In fact, this is an interesting reflection about the lack of competitiveness in the market, because if you are right banks long ago should have attempted to capture a yet larger share of the market by providing credit to certain groups of people at a high rate. The fact that they have not done so, I think, is very strong evidence that they have an image of themselves as very reputable, very classy lenders, if you will, and they think the benefits of diversifying still more would be more than offset by a loss in the public image.

I think even to some extent this may be true of the consumer loan companies, despite the fact that they are frequently referred to as lenders of last resort. I think administratively and structurally they seem to be very uninterested, let us say, in making loans below the \$500 level, and certainly below the \$300 level, because it requires a different type of approach, a different type of administrative structure.

Mr. Gray: So rather than respond through higher interest rates, they simply do not deal with certain classes of borrowers at all, or in a very limited way?

Mrs. Anderson: May I respond to Mr. Gray's question, as I see it? I think in our brief we mentioned that there might be new lenders come into the market outside of the banks and the traditional consumer loan companies that are in the market now, and that they, under no constraints of ceilings except the criminal rate, might then go into this market of very, very high interest rates. And if you do not have licensing regulations or provisions, you do not know who they are, and where they are, and what they are doing.

[Interprétation]

Toronto, je n'ai pas trouvé de preuve que les consommateurs à faible revenu faisaient beaucoup appel aux usuriers. Comme vous l'avez si justement fait remarquer, il est difficile de voir comment ceux-ci pourraient trouver l'argent nécessaire pour rembourser ce genre de prêts.

Le président: Merci, monsieur Gray.

M. Gray: Puis-je poser une très brève et dernière question?

Le président: Très bien. J'ai été clément à l'égard de tous les autres, je suppose que je peux l'être dans votre cas aussi.

M. Gray: Si le taux d'intérêt passible de poursuites au criminel est fixé à un très haut niveau et si l'on abolit le plafond prévu dans la Loi sur les petits prêts, ne risque-t-on pas alors de voir le taux d'intérêt criminel devenir un nouveau plafond, ce qui encouragera même les prêteurs légitimes à augmenter leurs taux d'intérêt, et cela malgré le concept du taux excessif?

M. Ziegel: Pas nécessairement. Je crois que la plupart des prêteurs sont soucieux de leur réputation. Les banques ne sont soumises à aucune restriction quant au taux qu'elles peuvent demander, elles ne sont pas assujetties à la Loi sur les petits prêts et pourtant elles s'en sont tenues assez rigideusement à la limite de 12 à 14 p. 100 dans le cas des prêts à tempérament... les comptes bien sûr sont une autre question. En fait, cela montre d'une façon intéressante le peu de concurrence qu'il y a dans ce domaine, puisque si vous avez raison, il y a déjà longtemps que les banques auraient dû essayer de s'accaparer une plus grande part encore du marché en offrant du crédit à certains groupes d'individus à un taux plus élevé. Le fait qu'elles ne l'ont pas fait, montre clairement, je crois, que les banques se voient comme étant des institutions renommées, des prêteurs très chics si vous voulez, qui croient que les bénéfices qu'apporterait un service plus diversifié seraient compromis par la perte de leur réputation.

Je crois que l'on peut même dire que cela est vrai des sociétés de prêt aux consommateurs même si ces dernières sont souvent appelées des prêteurs de dernier recours. Je crois qu'au niveau administration et structure, celles-ci ne sont pas du tout intéressées à consentir des prêts en-dessous de \$500 et très certainement pas en-dessous de \$300, car ce genre de prêts demande une approche différente et une structure administrative très différente.

M. Gray: Vous dites donc qu'au lieu de demander des taux d'intérêt plus élevés, certains types de prêteurs ne font tout simplement pas affaire avec certaines classes d'emprunteurs ou alors seulement d'une façon très limitée?

Mme Anderson: Puis-je répondre à la question de M. Gray telle que je l'ai comprise? Je crois que dans notre mémoire, nous mentionnons que de nouveaux prêteurs pourraient venir s'ajouter aux banques et aux sociétés de prêts aux consommateurs et que ces nouveaux prêteurs, n'ayant aucune autre contrainte que le plafond fixé par le taux d'intérêt passible de poursuites, pourraient fort bien accaparer ce marché à taux d'intérêt très très élevés. Or, s'il n'y a aucune réglementation ou disposition de surveillance, alors vous ne saurez pas quels sont ces prêteurs, où ils sont, ce qu'ils font.

[Text]

[Interpretation]

• 1105

The Chairman: Thank you, Mr. Gray.

Mr. Gray: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Lambert.

Mr. Lambert (Edmonton West): First of all, I appreciate the collective constraint on questioning, but I am concerned in a bill of this type that we are engaging in, frankly, cosmetic do-goodism, and that there is always this resort to big brotherism in government and that we will have this as long as the preachers continue to preach and that they direct their brother citizens' activities.

The difficulty of legislating is implicit in some of the wording I find here, and there is the very practical difficulty of legislating consumer habits and consumer credit, the control of consumer credit or indebtedness. You say so, and this is it. Do we have to try to protect people from themselves? This is implicit in Mr. Rodriguez' sorties against Chargex. It is the same way that you can tell a department store that is selling furniture; they say, "You do not have to pay until after the end of January and you have 36 months to pay."

I was involved in the past, as a lawyer, in preparing legislation 20 years ago under provincial laws and disclosure laws and, incidentally, the Minister of Consumer and Corporate Affairs was here the other day and said that, frankly, this was a repetition, and not a good repetition, of what already exists in many provincial jurisdictions. When you are dealing with consumer credit it is that bottom-line figure of what shall be paid and what shall be the monthly payment. Does that fit into the present earnings and the projected earnings of either the husband or the wife, or both? That is the gut of it.

You can tell them how much you are giving them under disclosure, you can give everything, whether the rate is 12 per cent, whether it is 18 per cent, matters nothing to them. It is that final low, bottom-line figure, and I think that is the question everybody should concern themselves about. Are those people getting into a deep financial hole? I think the Consumers Association have expressed a great deal of worthwhile concern about that.

When we get into this business of loan sharks, and I want to say something here, loan sharking today is merely a modern buzzword that is popularized from the illegal activities, from the extortioner, who is the loan shark, to what you would consider usurious lending or usury. That is a bad word. It is hard. Nobody wants to understand what usury is.

Loan sharks are not the people who are taking, say, 18 per cent or 24 per cent. That is not loan sharking. Loan sharking is usually, as somebody indicated, concerned with the purpose of the loan. There is some illegal activity behind it. That is where your loan sharking comes in. If it comes out because it is a popular term in the media in dealing with Montreal or, as you said, Professor, Toronto, it is the guy who cannot pay his

Le président: Merci, monsieur Gray.

M. Gray: Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Lambert.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Tout d'abord, j'aimerais dire que je me rends bien compte que la portée des questions posées est limitée vu notre nombre, mais je suis très inquiet de voir qu'un bill de ce genre ne nous sert qu'à faire du paternalisme; nous voulons, comme c'est toujours le cas avec les gouvernements, jouer au grand frère, ce qui sera sans doute le cas aussi longtemps que les prêcheurs continueront à prêcher et à diriger les activités de leurs concitoyens.

La difficulté de préparer une loi de ce genre apparaît clairement à la lecture du texte que l'on trouve ici, puisqu'il s'agit de la difficulté pratique de légiférer sur les habitudes du consommateur, le crédit du consommateur, le contrôle du crédit au consommateur et les dettes du consommateur. Vous le dites d'ailleurs très bien. Faut-il tenter de protéger les gens centre eux-mêmes? C'est ce qui est sous-entendu dans les sorties de M. Rodriguez contre Chargex. C'est la même chose dans le cas d'un grand magasin qui vend des meubles: on vous dit: «vous n'avez pas à payer avant la fin du mois de janvier et vous aurez 36 mois pour payer».

Dans le passé, il y a 20 ans, comme avocat, j'ai participé à la rédaction de lois provinciales et de lois sur la divulgation et entre parenthèses, le ministre de la Consommation et des Corporations qui était ici l'autre jour a déclaré que, très franchement, le présent texte était une copie, pas très bonne d'ailleurs, de ce qui existe déjà dans bien des provinces. Lorsqu'il s'agit de crédit au consommateur, c'est la ligne en bas de la page où est indiqué ce que vous devez payer, quels seront les paiements mensuels, qui est importante. Il s'agit de déterminer si ce chiffre est compatible avec vos revenus actuels et avec les revenus prévus du mari ou de l'épouse ou des deux? C'est le nœud de l'affaire.

En vertu de la Loi sur la divulgation, vous pourrez leur dire tout ce que vous voudrez, qu'il s'agisse d'un taux d'intérêt de 12 p. 100 ou de 18 p. 100, cela ne les préoccupe pas. Ce qui devrait intéresser tout le monde, c'est ce chiffre au bas de la page. Vont-ils s'embourber dans un précipice financier? Je crois que l'Association des consommateurs a exprimé des inquiétudes très judicieuses à cet égard.

Pour ce qui est des prêts usuraires, j'aurais quelque chose à expliquer: l'expression «prêt usuraire» aujourd'hui couvre toutes les activités illégales, depuis l'extorsion, ce qui est en fait le «loan sharking», jusqu'au prêt usuraire ou à l'usure. Voilà un mot dur, très dur. Personne ne veut savoir ce qu'est l'usure.

Celui qu'on appelle le «loan shark» ce n'est pas celui qui exige 18 ou 24 p. 100 d'intérêt. Ce n'est pas ça. D'ailleurs, les «loan sharks» s'intéressent en général, comme l'a fait valoir quelqu'un, aux raisons du prêt qui sont en général illégales. C'est à ce moment-là que cela devient du «loan sharking». Si l'on en parle beaucoup parce que cela est très populaire dans la presse, vu ce qui se passe à Montréal ou, comme vous l'avez dit

[Texte]

gambling debts, his racing debts, or some other way that he has to get money in a hurry in big amounts. That is your real loan shark.

The other is usury and if it is combined with extortion. The Criminal Code covers that, very much so. For instance, this bill here, to go and try to give jurisdiction to a provincial court to try what in essence is a criminal offence is again, I think, bordering on the ridiculous. It is constitutionally not possible.

I am going to finish up by asking the Consumers Association, which represents Canada as a whole, they are not a localized group, if they have sought the opinion of their members in certain provinces where there is good disclosure legislation, and what is going to be the effect of this conflicting legislation in the end on the consumer? I am going to conclude by suggesting to the witnesses that if they have not looked at some of the better legislation, as in Ontario and Alberta. You are going to find the consumer is going to be the meat in the sandwich. If the lender finds that there is going to be a great deal of uncertainty as to what jurisdiction he is going to be under, there is not going to be any lending. Or, as it always comes down, the hair on the end of the tail of the dog is the consumer. It is the consumer who will always pay and I do not care how much do-goodism you put into it, or how many formalities you put into it. If it costs money, it is the consumer at the end of the chain. That is where the buck stops.

• 1110

All right. Are you not sometimes just going a little far by loading the consumer with some unnecessary costs because you have put in so many regulations that people have to comply with?

Professor Ziegel: You have raised a diverse and greatly varying number of issues, Mr. Lambert. I am going to try to answer as quickly as I can. I think Mrs. Anderson would also like to comment.

First of all, let me for myself reject the charge of do-goodism against this bill or similar legislation. Every civilized country in the Western World has had to cope with problems of consumer credit. Canada is merely one among them. Even the United States, which prides itself on its free enterprise system, has regulated extensively in all areas of consumer creditors. As I pointed out in our brief, Bill C-16 is essentially a disclosure type statute and we are following the footsteps of most reputable precedents. I do not think the federal government needs to apologize at all.

Mr. Lambert (Edmonton West): But why? We already . . .

Professor Ziegel: The federal government does have jurisdiction over interest. I would agree with you. We say this too in our brief. We regret very much the long delay of the federal government, but there is not very much the consumer can do. The CAC record of supporting truth in lending legislation

[Interprétation]

professeur, à Toronto, cela vise plutôt celui qui ne peut pas payer ses dettes de jeu, ses dettes de course, ou autre chose d'autre et qui doit se procurer beaucoup d'argent très vite. C'est là que l'on retrouve les vrais prêteurs louches.

Dans l'autre cas, c'est de l'usure, souvent combinée avec extorsion, mais dans ce cas, ces infractions sont prévues au Code criminel. Dans le présent bill, essayer d'accorder à un tribunal provincial une certaine compétence pour juger un délit qui au fond est un délit criminel est presque ridicule. Et constitutionnellement, c'est impossible.

Pour terminer, je vais demander à l'Association des consommateurs, qui représente le Canada dans son ensemble puisqu'il ne s'agit pas d'un groupe local, si celle-ci a tenté d'obtenir l'opinion de ses membres dans certaines provinces où il existe déjà de bonnes lois de divulgation pour tenter de déterminer quel sera l'effet de ces lois divergentes pour le consommateur? Je terminerai en suggérant aux témoins, s'ils ne l'ont déjà fait, d'étudier certaines des meilleures lois dans ce domaine, soit celles de l'Ontario et de l'Alberta. Vous allez voir que le pauvre consommateur ne pourra plus s'y retrouver. Si le prêteur constate qu'il y a beaucoup d'incertitude quant à la compétence à laquelle il sera assujéti, alors il ne prêtera pas. En fin de compte, c'est toujours le consommateur qui paie. Ce sera toujours le consommateur qui paiera et ce, même si vous voulez le protéger contre lui-même à l'aide d'un tas de formalités. Si cela doit coûter quelque chose, c'est toujours le consommateur qui paye en fin de compte. C'est là que la ronde s'arrête.

Bon, ne croyez-vous pas que vous allez parfois trop loin en imputant au consommateur des frais inutiles parce que vous avez rajouté trop de règlements auxquels on doit se conformer?

M. Ziegel: Vous avez soulevé un grand nombre de questions variées, monsieur Lambert. Je vais essayer de répondre aussi rapidement que possible. Je crois que M^{me} Anderson aimerait également faire quelques remarques.

Tout d'abord, à titre personnel, j'aimerais rejeter votre accusation que le présent bill ou des lois semblables ne sont que du paternalisme ou de l'altruisme gouvernemental. Tous les pays civilisés du monde occidental doivent faire face à des problèmes de crédit du consommateur. Le Canada n'est qu'un parmi d'autres. Même les États-Unis qui se targuent d'un excellent régime de libre entreprise, ont des loi sur tous les aspects du prêt au consommateur. Comme je l'ai déjà fait remarquer dans notre mémoire, le bill C-16 est au fond une loi de divulgation et en cela nous ne faisons que suivre des précédents. Je ne crois pas que le gouvernement fédéral ait à s'excuser du tout.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Mais pourquoi? Nous avons déjà . . .

M. Ziegel: La question de l'intérêt relève de la compétence du gouvernement fédéral. Par ailleurs, je suis d'accord avec vous et nous le disons dans notre mémoire. Nous regrettons beaucoup ce long retard du gouvernement fédéral, mais il n'y a pas grand-chose que le consommateur puisse faire. L'ACC

[Text]

since Senator Croll first introduced a truth in lending bill in the Senate back in the early sixties—it would have been fifteen years ago. Really there is very little control that CAC has over parliamentary timetables or the relative priorities the government gives to consumer legislation.

Of course we are concerned about potentially conflicting provisions in federal-provincial governments. We have addressed ourselves to this. Once again, there is very little we can do about it. If I may reminisce for a moment, I recall vividly that about ten years ago I wrote a letter to a member of the Commissioners on Uniformity of the Uniform Law Conference of Canada and said that the time was ripe for some kind of uniform system of credit legislation in Canada. The response I got was that the Commissioners as such did not see the kind of urgency or priority to which I was addressing myself.

I have confidence in the flexibility of our constitutional system, Mr. Lambert. I think when the chips are down the federal and provincial governments will get together and will make some serious attempt to sort out any potential duplication that may exist.

As a lawyer, Mr. Lambert, you will be only too keenly aware of the fact that we already have a lot of duplicating legislation, not so much in the credit area as in other areas such as motor vehicle driving offences. There without any difficulty we have managed to muddle through the somewhat ineloquent confusion. So I have considerable confidence in the sensibility of our constitutional structure.

I agree with you, and we say this in our brief, that many consumers are more interested in the monthly payments than they are in the percentage disclosure, but that is precisely the reason why we say you need restraint on concealing because it we say the basic rationale of the bill is that if the consumer gets high-quality disclosure that is all the protection he needs, that does not correspond to the reality of the marketplace or the different types of consumer involved in the use of credit. I think there you are merely supporting our basic thesis that you cannot lump all consumers together. They vary as enormously as parliamentarians if I may say so, and they have to be catered to according to their respective needs.

I think it is always a question whether you are going too far, whether you are attempting to square the circle I think there is always an honest degree of difference. Certainly I think among CAC, and I think among a number of other groups, there is consensus as to the broad goals of consumer protection, and certainly as to the broad goals of consumer legislation. Certainly you should seek for maximum exposure compatible with reasonable cost and surely you would also agree it should attempt to prevent oppressive or deceptive practices and I think this is what this bill is basically about.

[Interpretation]

appuie depuis le tout début le principe de la divulgation des taux véritables dans les transactions de prêts, c'est-à-dire depuis que le sénateur Croll présenta pour la première fois un bill en ce sens au Sénat au début des années 60... cela aurait fait 15 ans. En réalité, l'ACC a très peu de contrôle sur les priorités que le gouvernement accorde aux lois de protection du consommateur.

Bien sûr, nous sommes inquiets des dispositions fédérales et provinciales qui pourraient éventuellement être en conflit. Nous y avons réfléchi. Mais encore une fois, il n'y a pas grand-chose que nous puissions faire. Si vous me permettez de raconter mes souvenirs, je me rappelle très bien qu'il y a environ 10 ans, j'avais écrit à l'un des commissaires de la Conférence sur l'uniformité des lois du Canada pour lui dire qu'il était temps de mettre au point une loi préconisant un régime uniforme de crédit au Canada. On m'a répondu que les commissaires n'en voyaient pas du tout l'urgence.

J'ai confiance en la souplesse de notre régime constitutionnel, monsieur Lambert. Je crois que lorsque les détails seront connus, les gouvernements fédéral et provinciaux se réuniront pour éliminer tout chevauchement ou double emploi.

Comme avocat, monsieur Lambert, vous ne savez que trop bien que nous avons beaucoup de lois qui font double emploi, peut-être pas en ce qui concerne le crédit, mais dans d'autres domaines tels que les délits de conduite de véhicules motorisés. Pourtant, sans grande difficulté, nous avons réussi à passer à travers la confusion. J'ai donc grande confiance dans notre structure constitutionnelle.

Je suis par contre d'accord avec vous, et nous le disons dans notre mémoire, que beaucoup de consommateurs sont beaucoup plus intéressés par les paiements mensuels qu'ils auront à faire que par la divulgation du pourcentage total. Mais c'est là précisément la raison pour laquelle nous disons qu'il faut empêcher la tromperie parce que si l'on accepte que la raison fondamentale du projet de loi est de permettre au consommateur de savoir exactement à quoi s'en tenir et que c'est là toute la protection qu'il lui faut, nous ne tenons pas du tout compte de la réalité du marché ni des types différents de consommateurs qui ont recours au crédit. Je crois que, tout comme nous, vous êtes d'accord que l'on ne peut pas mettre tous les consommateurs ensemble. Ils sont aussi différents les uns des autres que les députés, si vous me permettez l'analogie, et il faut satisfaire à leurs besoins respectifs.

Il s'agit bien sûr toujours de savoir si on ne va pas trop loin, si on n'essaie pas de réaliser l'impossible. Il existera toujours, je crois, des différences normales. Il est à mon avis évident qu'au sein de l'ACC et, à coup sûr d'un bon nombre d'autres groupes tout le monde s'accorde pour accepter les objectifs généraux dans le domaine de la protection du consommateur, de même que les objectifs généraux visés par les mesures législatives sur la protection du consommateur. Il ne fait aucun doute qu'il importe d'obtenir les meilleurs résultats aux moindres frais et, de même, nous serons tous d'accord pour dire qu'il faut essayer d'éviter les méthodes qui permettent de

[Texte]

• 1115

The Chairman: Mrs. Anderson, did you wish to . . .

Mrs. Anderson: I just have one little remark because the time is getting on and I just wondered—is it not better to be a do-gooder than a do-badder?

Mr. Lambert (Edmonton West): That is not the issue. That is not the issue. You already have good consumer legislation in many provinces and if you want to square up the provincial jurisdictions on property and civil rights, ask council, one of your witnesses, as to who is going to assert the rights under property and civil rights, particularly under militant use. This bill is whistling in the wind on that score.

The Chairman: Thank you, Mr. Lambert.

Mr. Lambert (Edmonton West): As a lawyer, I like to be intellectually honest.

The Chairman: I would like to thank our witnesses from the Consumers Association of Canada for being with us today and presenting their brief and answering questions. The next meeting of this Committee will be Tuesday, February 15th at 9.30 a.m. in Room 371, West Block, at which time we will have as witnesses the Canadian Labour Congress. The meeting is now adjourned.

[Interprétation]

tromper le consommateur ou de lui forcer la main; mais après tout, il s'agit là de l'essence même du projet de loi.

Le président: Madame Anderson, voulez-vous . . .

Mme Anderson: Excusez-moi, mais le temps passe et j'aimerais ajouter quelque chose: que vaut-il mieux en somme, bien faire ou mal faire?

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Là n'est pas la question, certainement pas. Bon nombre de provinces disposent déjà d'excellentes mesures législatives pour la protection du consommateur et si vous voulez aligner les juridictions provinciales en matière de droits civils et fonciers, demandez donc, à un avocat ou à un de vos témoins, qui va pouvoir déterminer la ligne de démarcation, surtout lorsqu'on pense aux secteurs les plus revendiqués. A cet égard, le projet de loi bat complètement le beurre.

Le président: Merci, monsieur Lambert.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je suis avocat et j'aime que les raisonnements intellectuels soient honnêtes.

Le président: J'aimerais maintenant remercier nos témoins qui représentaient l'Association canadienne des consommateurs pour s'être joints à nous aujourd'hui, nous avoir soumis un mémoire et avoir bien voulu répondre à nos questions. La prochaine séance du Comité aura lieu le mardi 15 février à 9 h 30 dans la salle 371 de l'Édifice de l'Ouest. Lors de cette réunion, nous entendrons les représentants du Congrès du travail du Canada. La séance est levée.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Consumers Association of Canada:

Professor Jacob Ziegel;
Mrs. Helen Anderson; and
Mr. Jacques Auger, Counsel.

De l'Association des consommateurs du Canada:

Le professeur Jacob Ziegel;
M^{me} Helen Anderson; et
M. Jacques Auger, conseiller.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 16

Tuesday, February 15, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 16

Le mardi 15 février 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

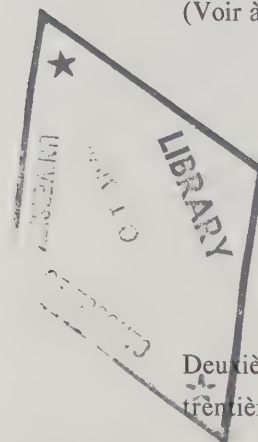
Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Brisco	Flynn
Clarke	Fortin
(<i>Vancouver Quadra</i>)	Grafftey
Clermont	Gray
De Bané	Herbert

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Holt (Mrs.)	Marceau
Huntington	Philbrook
Lajoie	Ritchie
Lambert	Rodriguez
(<i>Edmonton West</i>)	Stevens—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and
Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services
Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 15, 1977
(17)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 9:41 o'clock a.m. this day, the Vice-Chairman, Mr. Eymard Corbin, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Clermont, Corbin, Grafftey, Gray, Huntington, Lajoie, Lambert (*Edmonton West*), Marceau, Philbrook and Ritchie.

Other Member present: Mr. Orlikow.

Witnesses: From the Canadian Labour Congress: Mrs. Shirley Carr, Executive Vice-President; Mr. Ronald Lang, Director, Legislation and Research Department and Mr. Seppo Nousiainen, Assistant Director, Legislation and Research Department.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act.*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

Mrs. Carr made a statement.

The witnesses answered questions.

At 11:45 o'clock a.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 15 FÉVRIER 1977
(17)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 9 h 41 sous la présidence de M. Eymard Corbin (vice-président).

Membres du Comité présents: MM. Clermont, Corbin, Grafftey, Gray, Huntington, Lajoie, Lambert (*Edmonton-Ouest*), Marceau, Philbrook et Ritchie.

Autre député présent: M. Orlikow.

Témoins: Du Congrès du travail du Canada: M^{me} Shirley Carr, vice-présidente exécutive; M. Ronald Lang, directeur, Département de la législation et des recherches et M. Seppo Nousiainen, directeur adjoint, Département de la législation et des recherches.

Le Comité reprend l'étude du Bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité poursuit l'étude de l'article 2.

M^{me} Carr fait une déclaration.

Les témoins répondent aux questions.

A 11 h 45, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, February 15, 1977

• 0941

[Text]

The Vice-Chairman: Order.

A l'ordre. Messieurs les membres du Comité, Members of the Committee, we will be continuing this morning consideration of Bill C-16, the Borrowers and Depositors Protection Act.

Our witnesses this morning are from the Canadian Labour Congress. To my immediate right, of course, you all know Mrs. Shirley Carr, the Executive Vice-President, who will be making the presentation. Next to her is Mr. Ronald Lang, who is the Director for Legislation and the Research Department at the CLC, and Mr. Seppo Nousiainen, Assistant Director, Legislation and Research Department.

Mrs. Carr, if you would read your brief into the record, please.

Mrs. Shirley Carr (Executive Vice-President, Canadian Labour Congress): Thank you, Mr. Chairman. We are very pleased to be with you this morning to offer our suggestions and recommendations to the bill.

The Canadian Labour Congress represents approximately 2 million organized workers in Canada, and since many of our members will be directly affected by the provisions encompassed within Bill C-16, we are pleased to be able to offer our views on this important piece of legislation.

Bill C-16 will be beneficial in so far as it attempts to bring into force a number of provisions dealing with unjust and unethical practices as these affect both borrowers and depositors. We agree with the provisions which seek to impose an equitable formula for the calculation of interest on deposit accounts. At the present time there are many different formulas for the calculation of interest paid on deposits for exactly the same amount of money involved. For example, a quoted 8 per cent rate using one formula will provide a much different interest payment than another quoted 8 per cent rate using another formula. This lack of uniformity in calculating interest charges has not served the interests of working men and women in Canada.

It is also very important to put a stop to those practices which permit credit granting institutions to mislead consumers about the true costs of borrowing money. It is now possible for lenders to stack a variety of charges on top of the quoted cost of borrowing such as insurance premiums, administrative charges, legal costs and registration costs, but in many cases these costs are excluded from the calculation of the cost of borrowing, with the result that the consumer is not informed of the real interest burden that he actually has to carry. To overcome this problem, the bill requires that all costs related to a loan be included in the total credit charge and be clearly disclosed to a consumer in a uniform manner.

Another important provision in the bill relates to regulations which will bar a lender from charging a borrower a penalty for paying off a nonmortgage loan before the term of that loan has

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mardi 15 février 1977

[Interpretation]

Le vice-président: A l'ordre.

Order. Honourable members of the Committee, Messieurs les membres du Comité, nous poursuivons ce matin l'étude du Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants.

Les témoins représentent le Congrès du travail du Canada. A ma droite, vous reconnaissez M^{me} Shirley Carr, vice-présidente exécutive, qui présentera l'exposé, à côté d'elle sont assis M. Ronald Lang, directeur de Département de la législation et des recherches du CTC, et M. Seppo Nousiainen, directeur adjoint du Département de la législation et des recherches.

Madame Carr, aimeriez-vous lire votre mémoire pour qu'il figure au compte rendu, s'il vous plaît.

Mme Shirley Carr (vice-présidente exécutive, Congrès du travail du Canada): Merci, monsieur le président. Nous sommes très heureux d'avoir l'occasion ce matin de vous présenter nos suggestions et recommandations au sujet du bill.

Le Congrès du Canada représente environ deux millions de travailleurs syndiqués au Canada; or, comme un grand nombre d'entre eux seront directement touchés par les dispositions du Bill C-16, nous saisissons avec empressement l'occasion de soumettre notre point de vue sur cette importante mesure législative.

Le Bill C-16 aura d'heureux résultats quant aux dispositions qui visent à faire obstacle aux procédés injustes et déloyaux dont les emprunteurs et les déposants sont victimes. Nous applaudissons aux mesures qui tendent à imposer une formule équitable de calcul de l'intérêt sur les comptes de dépôt. Il existe à l'heure actuelle tout un assortiment de formules pour calculer l'intérêt versé sur des montants de dépôts absolument identiques. Ainsi, un taux annoncé de 8 p. 100, d'après une formule, rapportera un intérêt très différent d'un autre taux de 8 p. 100 auquel on appliquerait une autre formule. Ce manque d'uniformité a rendu de mauvais services aux travailleurs et travailleuses du Canada.

Il est non moins important de mettre un terme aux moyens que prennent certaines institutions de crédit pour tromper le consommateur au sujet du coût réel d'un emprunt. Les prêteurs peuvent actuellement ajouter toutes sortes de frais au coût déclaré du prêt, comme les primes d'assurance, les frais d'administration, de justice et d'enregistrement. Or, dans bien des cas, ces coûts n'entrent pas dans le calcul des frais d'emprunt, de sorte que le consommateur n'est pas conscient du fardeau qu'il devra effectivement porter. Pour y remédier, le projet de loi exige que tous les coûts reliés à un prêt soient compris dans les frais de crédits globaux et soient clairement et uniformément exposés au consommateur.

Un autre point important du projet de loi consiste dans les règlements qui empêcheront le prêteur d'imposer une pénalité au débiteur qui liquiderait un emprunt non hypothécaire avant

[Texte]

expired, and in so far as this bill permits the borrower to prepay up to 10 per cent of the principal amount of a fixed mortgage on each of the first and second anniversaries of the effective date of the mortgage, this too is desirable. We believe, however, that there should be no percentage limit on prepayments.

We also wish to express general agreement with those sections of the bill which specifically limit the use of unethical and coercive methods of debt collection. We trust that all penalties found within the bill will be severely enforced.

While Bill C-16 is a step in the right direction, it unfortunately misses its target by a rather wide margin in a number of other areas. The primary purpose of this legislation is to protect the low-income borrower. However, low-income people are not well served by existing financial institutions and are either not able to obtain loans at all, able to obtain loans but only at excessive rates of interest, or forced to borrow from less than legitimate sources, for example, loan sharks. The foregoing results from a weakness currently found in legislation dealing with small loans and from attendant problems relating to methods used in establishing credit ratings.

• 0945

The only protection which a low income borrower has against practices in the credit field is the Small Loans Act. This act controls interest rates on loans to a maximum of \$1,500, but in practice this legislation is totally ineffective.

The basic problem with the Small Loans Act is that because interest rates are controlled for loans up to \$1,500, a great deal of pressure is applied to the potential customer to increase the amount to some figure which exceeds the \$1,500 ceiling. If the lending agent is successful, it can then charge any rate of interest it wishes, with the result that the customer will be faced with both a heavy debt load and a high rate of interest. The customer could of course refuse to go beyond the \$1,500 limit but the result would be that the company would simply refuse a loan altogether. At this point the borrower has no recourse other than to turn to the loan shark.

In other instances many low income people, among which are the working poor, are unable to establish a credit rating, and without a credit rating it is impossible to obtain loans from any legitimate institution, be it the bank, a trust company, or even the most exploitative consumer credit agency. We must therefore assume that these individuals make up a large part of the clientele of the loan sharks.

The government's solution to all of these problems is to do away with statutory ceilings on interest rates altogether, in the belief that the market system, if left to itself, will take care of all problems. We find this an absurd proposal and cannot in any way condone it since it has been the so-called free play of the legend markets which have given rise to these abuses in the first place.

The most immediate impact of removing interest rate ceilings will be that individuals who wish to borrow small amounts will now be able to do so, but at the interest rate to be determined by the lending agent. What the government is

[Interprétation]

la date d'échéance. Le projet de loi permet de plus à l'emprunteur de rembourser d'avance jusqu'à 10 p. 100 du capital d'une hypothèque fixe à la fin de la première ou de la deuxième année qui suit la prise d'effet de l'hypothèque; c'est là une bonne initiative, mais nous croyons qu'aucune limite de pourcentage ne devrait être apposée.

Nous tenons également à exprimer de façon générale notre accord avec les parties du projet de loi qui limitent expressément le recours aux méthodes déloyales et coercitives pour percevoir les sommes dues. Nous sommes confiants que toutes les peines prévues seront rigoureusement mises en vigueur.

Si le Bill C-16 est un pas dans la bonne direction, il manque d'assez loin la cible, hélas, sur un certain nombre d'autres points. L'un des objectifs primordiaux de cette mesure consiste à protéger l'emprunteur à faible revenu. Mais les citoyens à revenu peu élevé sont mal servis par les institutions financières actuelles, car soit qu'ils ne puissent obtenir de prêts, soit qu'ils en obtiennent mais à des taux d'intérêt excessifs, soit qu'ils se trouvent forcés d'emprunter de sources qui n'ont rien de légitime, c'est-à-dire des usuriers. Cette situation découle d'une faiblesse que recèlent les lois actuelles sur les petits prêts et des problèmes connexes qu'entraînent les méthodes utilisées pour établir les cotes de solvabilité.

La seule protection sur laquelle l'emprunteur à faible revenu puisse compter en matière de crédit lui vient de la Loi sur les petits prêts. Celle-ci réglemente les taux d'intérêt sur les prêts égaux et inférieurs à \$1,500 mais, en pratique, les résultats en sont tout à fait nuls.

Le problème fondamental de la Loi sur les petits prêts vient de ce que, les taux d'intérêts étant réglementés sur les prêts égaux et inférieurs à \$1,500, on fait des pieds et des mains pour que le client en perspective emprunte davantage afin que le chiffre dépasse la limite de \$1,500. Si l'agent prêteur réussit, il peut alors exiger le taux d'intérêt qu'il désire, de sorte que le consommateur aura sur ses épaules à la fois une lourde dette et un taux d'intérêt élevé. Sans doute le consommateur pourrait-il refuser de dépasser les \$1,500, mais alors on ne lui consentirait tout simplement pas le prêt, ce qui ne lui laisserait d'autre issue que de se tourner vers les usuriers.

En d'autres cas, beaucoup de citoyens à faible revenu, par exemple les travailleurs mal rémunérés, ne peuvent se bâtir une cote de solvabilité; or, sans une telle cote, il est impossible d'obtenir un prêt d'une institution reconnue, qu'il s'agisse d'une banque, d'une compagnie de fiducie, ou même de l'agence de crédit la plus encline à exploiter le consommateur. Il nous faut donc conclure que ces gagne-petit constituent une large tranche de la clientèle des usuriers.

Pour solutionner tous ces problèmes, le gouvernement a choisi de ne plus limiter les taux d'intérêt dans la loi, croyant que les forces du marché laissées à elles-mêmes y remédieront. Nous voyons là une absurdité tout à fait impardonnable, car c'est justement le soi-disant libre jeu des marchés du crédit qui a engendré ces abus.

Comme première conséquence du dé plafonnement des taux d'intérêt, les personnes qui désirent emprunter de petites sommes pourront le faire, mais au taux que l'agent prêteur fixera. En somme, le gouvernement consacrerait par la loi un

[Text]

doing is legislating a system of high-cost credit to low-income people to say nothing of a profitable source of new revenues for the lending agents.

The government claims that the borrower will receive protection against high interest rates by being able to demonstrate that he is being charged a rate which is "unwarranted". According to the Minister of Consumer and Corporate Affairs,

"Where a rate appears to be excessive in view of the security involved, the risk characteristics of the particular customer, and prevailing market conditions, the consumer will be able to apply to the court for a determination that the rate charged is unwarranted."

In other words, "unwarranted" really means that the lending rate will be determined by the market and the discretionary powers vested in the lending agents to interpret it. While the onus of proof will be on the lender, we do not believe that this method of controlling interest rates will work. It is too much to expect that low income workers can ever win in a fight against the finance companies, even if they are aware of the existence of the relevant legislation. This is simply not the way the system works. Low income people do not have sufficient experience in coping with complex bureaucratic procedures and are not, therefore, likely to make use of them. Furthermore, it is impossible for low income people to be involved in costly legal battles. In this case the law favours the wealthy.

Neither do we understand how this bill will in any way help those who are unable to obtain credit because they have no credit rating, at even exploitative rates of interest. In these circumstances, we can only assume that their only recourse will be the continued use of loan sharks.

The proposed legislation is clearly deficient in serving low income earners. The activities of legitimate lenders must be brought under much greater control than that which the current legislation requires, or what is being proposed by the government. Interest rate ceilings on small loans must be closely controlled and it is the government's obligation to do this. Under no circumstances can we allow the companies a free hand in this area. The only result of allowing the market to determine rates of interest will be continued exploitation of consumers.

For those low income workers who cannot establish a credit rating (or are otherwise unable to use conventional sources) the only logical solution is the introduction of a government backed small loan scheme. The principle of operating a guaranteed loan scheme are well known to the government. There are currently four such schemes in operation—for farm loans, small business, student loans and fisheries. In each instance the government gives a guarantee to the lender against default of a loan, with costs being financed out of consolidated general revenue. In all cases interest rates are regulated to conform closely to the prime lending rate. The benefits of a small loans scheme guaranteed by government is as follows: low-income people would immediately gain a source of credit and loan-sharking would be reduced. The business of the less ethical but

[Interpretation]

régime de crédit très coûteux pour les gagne-petit, sans compter la nouvelle mine de revenus que les agents prêteurs y trouveraient.

Le gouvernement soutient que l'emprunteur sera protégé contre les taux d'intérêt élevés par la possibilité de démontrer qu'on lui demande un taux «excessif». Selon le ministre de la Consommation et des Corporations,

«Si le taux semble exagéré au regard des valeurs en jeu, des risques propres au client et de l'état courant du marché, le consommateur pourra s'adresser aux tribunaux pour obtenir que le taux requis soit déclaré excessif».

En d'autres termes, «excessif» signifie en réalité que le taux sera déterminé par le marché et par les pouvoirs discrétionnaires d'interprétation dévolus à l'agent prêteur. Même si la charge de la preuve incombe au prêteur, nous ne croyons pas que ce mode de contrôle des taux d'intérêt portera fruit. Il ne faut pas s'attendre à ce que des travailleurs peu rémunérés arrivent à gagner une cause contre les compagnies de finances, même s'ils savent qu'une loi les appuie. Ce n'est tout simplement pas ainsi que le système fonctionne. N'ayant pas suffisamment d'expérience pour faire face aux dédales de la bureaucratie, il est fort peu probable que les gagne-petit s'y aventurent. De plus, ils n'ont sûrement pas les moyens de se lancer dans d'odieuses batailles juridiques. Sous cet aspect, la loi avantage les riches.

Nous n'arrivons pas non plus à comprendre comment ce projet de loi aidera ceux qui ne peuvent obtenir de crédit parce qu'ils n'ont pas de cote de solvabilité, même à des taux d'intérêt abusifs. Nous pouvons seulement présumer qu'ils n'auront encore d'autre choix que de se jeter dans les bras des usuriers.

La loi proposée comporte des lacunes évidentes vis-à-vis des gagne-petit. Les opérations des prêteurs autorisés doivent faire l'objet d'une surveillance bien plus sévère que la loi actuelle le prévoit ou que le gouvernement le propose. Les taux d'intérêt maximum sur les petits prêts doivent être tenus à l'œil, et c'est au gouvernement que cette tâche incombe. Nous ne saurions pour aucun motif permettre aux compagnies d'agir à leur guise dans ce domaine. En laissant les taux d'intérêt à la merci des forces du marché, on ne fera que perpétuer l'exploitation des consommateurs.

Dans le cas des travailleurs à faible revenu qui n'ont pas de cote de solvabilité (et ne peuvent par ailleurs s'adresser aux sources normales), la seule solution logique réside dans la création d'un régime de petits prêts appuyé par le gouvernement. La mise sur pied d'un régime de prêts garantis n'a rien de nouveau pour le gouvernement: quatre régimes de ce genre sont présentement en vigueur pour les agriculteurs, les petites entreprises, les étudiants et les pêcheries. Dans chaque cas, l'État fournit une garantie au prêteur contre le défaut de remboursement, en puisant dans le Fonds du revenu consolidé, et les taux d'intérêt sont réglementés en étroite harmonie avec le taux préférentiel. Un régime de petits prêts garantis par le gouvernement aurait les avantages suivants: les gagne-petit obtiendraient immédiatement une source de crédit et le prêt

[Texte]

legitimate credit-granting institutions would be severely inhibited since the consumer would now have an alternative source of credit. There would no longer be any need to charge exorbitant interest rates to low-income people since all loans would be guaranteed. Low-income consumers would receive expert advice on all aspects of consumer credit. At the moment there are virtually no services of this kind and if the loan scheme is to be a success, credit counselling must be a necessary component of the program.

• 0950

On the question of garnishment of wages, Clause 37(3) states that:

(3) Without limiting the generality of paragraph (1)(c), enforcement or attempted enforcement of a provision of a lending transaction against a borrower by threat or coercion includes the following conduct by a lender or a person acting for or on behalf of a lender:

The clause then proceeds to detail the types of activities which are specifically forbidden under this clause, and we draw your attention particularly to Clause 37(3)(e) which prohibits:

(e) a threat that non-payment of an amount would result in the arrest of the borrower or any other person or in the seizure, garnishment, attachment or sale of any property or wages of the borrower or any other person without resort to proceedings in a court of law.

Garnishment as a method of debt collection is widely used in Canada, and involves a procedure whereby the courts enable a creditor to claim a portion of the workers' wages in the event of a default in payment of debts. In Ontario, for instance, it is legal to garnish 30 per cent of a person's wages and we have not been able to discover whether there are any jurisdictions which specifically prohibit this method of collection, although in the United States both Texas and Pennsylvania prohibit wage garnishments.

In and of itself, the procedure of wage garnishment would appear to be no more offensive a method of debt collection than, say, the seizure of personal property. But in reality, wage garnishment is a far greater evil than any other method of debt collection because this procedure often leads directly to job loss.

We cannot demonstrate the extent to which wage garnishment or garnisheeing occurs in Canada because there are very few published statistics on this procedure. But unofficially, court officials have told us that garnishees are issued in the thousands in any one year or that they are served every day. The only way to obtain precise statistics would be to examine records of all small claim courts and this is an involved procedure and is beyond our capacities. Neither can we tell how many workers have been fired because of wage garnishees because in most jurisdictions it is illegal to dismiss workers as a result of a court order leading to garnishment. In Alberta, for example, the Labour Act of 1973 states that it is illegal to dismiss a worker:

[Interprétation]

usurairer diminuerait en conséquence. Les institutions de crédit moins scrupuleuses (quoique autorisées) verraient leurs affaires ralentir, car le consommateur aurait maintenant une autre source de crédit. Il ne serait plus nécessaire d'exiger des gains-petit un taux d'intérêt exorbitant puisque tous les prêts seraient garantis. Les consommateurs à faible revenu bénéficieraient de conseils spécialisés sur tous les aspects du crédit à la consommation. Il n'existe à peu près aucun service de ce genre en ce moment; or, la réussite du régime de prêts garantis suppose qu'on y intègre nécessairement un service de conseillers en crédit.

Passons maintenant à la question de la saisie des salaires. L'article 37(3) dit ce qui suit:

«Sans limiter la portée générale de l'alinéa (1)c), l'application ou la tentative d'application d'une disposition d'un prêt à un emprunteur par des menaces ou des mesures coercitives comprennent, lorsqu'ils sont commis par le prêteur ou une personne agissant pour lui, les actes suivants.»

On énumère ensuite les genres d'actes expressément défendus; nous attirons votre attention, en particulier, sur l'alinéa e), qui interdit

«de dire que l'emprunteur ou une autre personne seront arrêtés si une certaine somme n'est pas payée au qu'un refus de payer une somme entraînera la saisie ou la vente des biens ou la saisie des salaires de l'emprunteur ou d'une autre personne sans intervention judiciaire.»

La «saisie du salaire» est fréquemment utilisée au Canada pour percevoir les sommes dues; elle entraîne une procédure par laquelle les tribunaux permettent à un créancier de réclamer une partie du salaire d'un travailleur qui ne rembourserait pas dûment ses dettes. En Ontario, par exemple, il est légal de saisir 30 p. 100 du salaire d'une personne. Nous n'avons pu vérifier s'il y a des endroits où cette forme de recouvrement est expressément interdite. Aux États-Unis, le Texas et la Pennsylvanie prohibent la saisie des salaires.

En soi, la saisie du salaire ne semble pas une méthode plus choquante de perception des sommes dues que, disons, la saisie des biens personnels. Mais à y regarder de plus près, la saisie du salaire est un bien plus grand mal que toute autre forme de recouvrement, car souvent elle conduit droit à la perte du travail.

Nous ne pouvons démontrer l'envergure que la saisie des salaires a prise au Canada parce que les statistiques se font rares là-dessus. Mais des porte-parole des tribunaux nous ont dit officieusement que des milliers d'ordonnances de saisie sont émises chaque année, ou encore qu'on en délivre «chaque jour». Le seul moyen d'obtenir des statistiques exactes serait de scruter les dossiers de tous les tribunaux des petites créances. Ce serait là une recherche complexe qui dépasse nos capacités. Nous ne pouvons dire non plus combien de travailleurs ont été congédiés par suite de saisies de salaires, puisqu'il est illégal dans la plupart des compétences de mettre des travailleurs à pied d'une ordonnance du tribunal portant la saisie. En

[Text]

"for the sole reason that garnishment proceedings are being or may be taken against the employee".

Sometimes, however, the relevant legislation is provided by either human rights legislation such as in Newfoundland or by regulations applying to small loans and attachment of debts as in British Columbia. Because of these restrictions, employers are not likely to volunteer information which would indicate that the true cause of a dismissal was a garnishment order. It is difficult to collect figures on a problem which is not supposed to exist. But because employers in all jurisdictions possess the unilateral right of dismissal or lay-offs, these provisions mean very little, particularly in the unorganized sector. In most cases it is sufficient for the employer to simply state that a dismissal or a lay-off has occurred because there is not sufficient work for the individual who is affected, rather than the cause being garnishment.

Quebec has the strongest legislation. There the Code of Civil Procedure states that:

No employer shall, on pain of all damages, dismiss or suspend an employee merely because his salary or wages have been seized by garnishment. When an employee is dismissed or suspended while his salary or wages are seized by garnishment, there shall be a presumption that he has been dismissed or suspended because of such seizure by garnishment, and it shall be incumbent upon the employer to prove that the employee has been dismissed or suspended for another fair and sufficient reason.

In contrast to the Quebec situation, the Ontario Employment Standards Act, 1974 merely states:

No employer shall dismiss or suspend an employee upon the ground that garnishment proceedings are or may be taken against the employee.

• 0955

As can be seen from the foregoing, legislation in Ontario—most jurisdictions aside from Quebec, have legislation similar to that found in Ontario—is far more permissive than in Quebec, although even in Quebec we believe it would not be overly difficult to prove dismissal for causes other than garnishment, particularly if the employer provides for a decent length of time between a garnishment order and a notice of dismissal or lay-off.

To some measure, organized workers are protected against job loss due to garnishment by grievance procedures found in collective agreements. But for the vast majority of workers who do not have the protection of a collective agreement, there is no protection against dismissals of this kind.

There are a number of ways in which we could approach this problem. The first way would be to outlaw this practice

[Interpretation]

Alberta, par exemple, la Loi du travail de 1973 précise qu'il est illégal de congédier un travailleur

pour la seule raison qu'une procédure de saisie a été engagée contre lui ou peut l'être.

Parfois, cependant, la législation pertinente est incorporée soit dans la loi sur les droits de la personne (Terre-Neuve) ou dans des règlements relatifs aux petits prêts (annexe de la Loi sur les dettes, en Colombie-Britannique). A cause de ces restrictions, il est peu probable que les employeurs fournissent d'eux-mêmes des renseignements susceptibles de mener à la conclusion qu'une ordonnance de saisie a vraiment été à l'origine d'un congédiement. Il est difficile de recueillir des chiffres sur un problème qui n'est pas censé exister. Mais puisque les employeurs de toutes les compétences ont le droit unilatéral de renvoyer ou de congédier, ces dispositions équivalent à bien peu de choses, surtout dans le secteur non syndiqué. Dans la plupart des cas, l'employeur n'a qu'à déclarer tout bonnement que le renvoi ou le congédiement découle pour la personne visée non pas de la saisie, mais du manque de travail.

C'est dans la loi du Québec qu'on trouve les termes les plus catégoriques; d'après le Code de procédure civile de cette province.

aucun employeur ne doit, sous peine de tous les dommages-intérêts, congédier ni suspendre un employé simplement parce que le salaire de ce dernier a fait l'objet d'une saisie; quand un employé est congédié ou suspendu alors que son salaire est saisi, on présume qu'il a été congédié ou suspendu à cause de cette saisie et il incombe à l'employeur de prouver que l'employé a été congédié ou suspendu pour un autre motif juste et suffisant.

Par contre, la *Loi sur les normes d'emploi* adoptée par l'Ontario en 1974 stipule simplement

aucun employeur ne doit congédier ni suspendre un employé parce qu'une procédure de saisie est ou peut être engagée contre cet employé.

Comme vous pouvez le constater, la loi de l'Ontario (la plupart des compétences hormis le Québec ont une législation semblable à celle de l'Ontario) est beaucoup moins explicite que celle du Québec, quoique même au Québec nous croyons qu'il ne serait pas excessivement difficile de prouver que le congédiement est lié à des causes autres que la saisie, en particulier si l'employeur laisse s'écouler un espace de temps «convenable» entre l'ordonnance de saisie et l'avis de congédiement ou de renvoi.

Dans une certaine mesure, la procédure de règlement des griefs que contiennent les conventions collectives met les travailleurs syndiqués à l'abri des pertes d'emploi résultant de saisies. Mais la grande majorité des travailleurs qui ne sont pas protégés par une convention collective n'ont rien qui les préserve de tels congédiements.

Il y aurait plusieurs façons d'aborder ce problème. D'abord, on pourrait interdire complètement la saisie de salaire. Le

[Texte]

altogether. The federal government could legislate against this procedure by making it a criminal offence. There may, however, be some constitutional problems associated with this procedure. Nevertheless, we suggest that this option be thoroughly studied. If it is impossible to legislate against garnishment at the federal level, the government should seek an accommodation with the provinces which would eliminate garnishment.

The second way of dealing with this problem—in the short term at least—would be to create a guaranteed small-loans scheme which, if correctly designed, would go a long way towards solving the problem of job loss due to garnishment. If such a program were created, it would be important for the government to seek an agreement with all participants to the plan that the wage garnishee would no longer be used. It would be desirable to have this agreement formalized, although constitutional problems may not make this possible. In any case, an informal agreement can be achieved. And by the same token we would see a reduction in some of the other more brutal methods of debt collection such as repossession of personal property. Losses to the plan would be minimized in any case by the use of judicious credit counselling techniques.

This is respectfully submitted by the Canadian Labour Congress.

The Vice-Chairman: Thank you very much, Mrs. Carr, for your concise submission. We also appreciate the brevity of it. This allows, of course, more time for members to put questions to yourself and your colleagues.

We will begin the round of questioning now with Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: Thank you very much, Mr. Chairman.

Mrs. Carr, to you and your colleagues, we thank you very much for your excellent brief, for the presentation you have made, which undoubtedly will help all members of the Committee in their deliberations here.

As a spokesman this morning for the Canadian Labour Congress, do you feel that, in a real way—and I underline the words “real way”—the Canadian Labour Congress was properly consulted concerning the input before this bill saw the light of day? I do not mean, Mrs. Carr, a phone call to let you know that the bureaucrats and the successive ministers had this kind of legislation in mind. You are before the Committee today with an excellent brief. But before this long bill came before Parliament and was made public, did the Canadian Labour Congress really feel that it was consulted by the bureaucrats in terms of being able to put substantive input into its final form?

Mrs. Carr: No, we were not. I think you must appreciate that the Canadian Labour Congress is never consulted prior to legislation; we get it after the fact. The only opportunity we have to debate is when we come to hearings such as this. We were not consulted in any way, shape, or form relative to this legislation.

Mr. Grafftey: And is it not true to say that your counterparts in the United States in the congressional-presidential

[Interprétation]

gouvernement fédéral pourrait légiférer pour en faire une infraction criminelle. Cependant, il est possible que cette solution pose certains problèmes d'ordre constitutionnel. Nous recommandons néanmoins de l'étudier minutieusement. S'il est impossible de légiférer au palier fédéral contre la saisie, le gouvernement devrait chercher à s'entendre avec les provinces pour abolir ce genre de mesure.

Une seconde manière (au moins pour l'immédiat) consisterait à instituer un régime de petits prêts garantis; bien structuré, un tel régime ferait beaucoup pour résoudre le problème des pertes d'emploi dues aux saisies. En créant ce programme, il serait impérieux que le gouvernement cherche à obtenir de tous les participants au régime l'abolition définitive de la saisie de salaire. Il serait mieux que cet accord soit signé dans toutes les formes voulues, quoique des obstacles d'ordre constitutionnel ne le permettraient peut-être pas. De toute façon, il est possible d'en arriver à une entente non officielle. Du même coup, nous verrions régresser certaines autres formes encore plus brutales de perception des sommes dues (comme la reprise des biens personnels). Par ailleurs, les pertes que pourraient éventuellement subir le régime seraient réduites au minimum par l'institution de services compétents de conseillers en crédit.

Le mémoire est respectueusement soumis par le congrès du travail du Canada.

Le vice-président: Merci beaucoup, madame Carr, de votre mémoire concis. Nous vous en sommes reconnaissants puisque cela laisse plus de temps aux députés pour vous poser des questions à vous et à vos collègues.

M. Grafftey a la parole en premier.

M. Grafftey: Merci beaucoup, monsieur le président.

Nous vous remercions beaucoup, madame Carr ainsi que vos collègues pour votre excellent mémoire, il aidera certainement tous les membres du comité dans leurs délibérations.

A titre de porte-parole du Congrès du travail du Canada ce matin, croyez-vous que le Congrès du travail du Canada a vraiment, et j'insiste là-dessus, été consulté avant la rédaction du bill? Je ne fais pas allusion à un coup de téléphone vous avertissant du genre de loi que les bureaucrates et les divers ministres avaient en tête. Vous vous êtes présentés aujourd'hui avec un excellent mémoire. Mais avant que ce projet de loi n'ait été disposé à la Chambre et rendu public, le Congrès du travail du Canada a-t-il véritablement été consulté par les bureaucrates, a-t-il eu l'occasion de faire des suggestions et de donner son opinion?

Mme Carr: Non. Vous devriez savoir que le Congrès du travail du Canada n'est jamais consulté avant la présentation d'un projet de loi. Il ne l'apprend qu'une fois le fait accompli. Ce sont les comités qui lui procurent les seules occasions de se faire entendre. Nous n'avons absolument pas été consultés sous une forme ou une autre à propos de ce projet de loi.

M. Grafftey: N'est-il pas vrai que votre homologue aux États-Unis, dans ce régime présidentiel et congressiste est

[Text]

system, before a bill is even contemplated, have a great input before bills are discussed in committee?

Mrs. Carr: Well, I think they have more opportunity than we do.

Mr. Grafftey: That is right. You have made a very important point, Mrs. Carr.

Mr. Ronald Lang (Director, Legislation and Research Department, Canadian Labour Congress): May I add to that?

Mr. Grafftey: Yes.

The Vice-Chairman: Mr. Lang.

Mr. Lang: The only contact that the Congress had with this piece of legislation prior to its being in bill form was through my capacity as a member of the Canadian Consumer Council, which is really for the most part and intent, after the fact. The policy has been pretty well firmed up before the Council ever gets to see it. It is really the bureaucrats who come in, along with the Minister, and tell you what they are going to do. You are supposed to respond immediately to a situation to which is impossible for you to respond at that time, but that was the first real knowledge that the legislative department of the Congress had that this bill was in the works, and by then it was too late.

• 1000

Mr. Grafftey: Right. Too late. That was the point that I wanted to make. You made some very valid points vis-à-vis uniform disclosure for interest rates. I do not intend to question you, Mrs. Carr, at any great length on that today except to say that in past testimony, and I am sure, Mr. Lang, you are aware of that, it has been pointed out that there is a great constitutional difficulty here. I am sorry to mention that because of the definition of what an interest rate is or what interest is, but I do not want to take too much of your time in questioning on that this morning, simply to let you know that we are aware of the problem on this side of the Committee vis-à-vis uniform and proper disclosure and the desirability to have that.

What I find most interesting and almost—I hate this word, but I am going to use it—centrifugal in your brief is contained on pages 5 and 6. There are those who say that the important part of the bill is uniform disclosure, and no doubt that is right. It seems to me that central in the bill should be making moneys better and more moneys more readily available for low income people at a proper interest rate. If I read your brief properly on pages 5 and 6, you are faced with the same problem, Mrs. Carr, as we are, that without regulations what does the unwarranted rate mean? Can we discuss it today? Without regulations before this Committee by the bureaucrats and before you, as an association, can we really have a fundamental discussion today about what the unwarranted rate principle will do to the low income borrower?

[Interpretation]

longuement consulté avant la conception d'un bill et sa discussion en comité?

Mme Carr: Disons qu'il a plus d'occasions que nous.

M. Grafftey: C'est exact. Vous venez de faire une observation très importante, madame Carr.

M. Ronald Lang (Directeur du Département de la législation et des recherches, Congrès du travail du Canada): Me permettez-vous d'ajouter quelque chose?

M. Grafftey: Allez-y.

Le vice-président: Monsieur Lang.

M. Lang: Avant que cette loi ne soit rédigée, le Congrès en a eu vent lorsque, à titre de membre du Conseil canadien des consommateurs, j'en ai moi-même entendu parler. De toute façon, c'était déjà pour la plupart un fait accompli. Habituellement, les politiques sont assez définitives avant que le Conseil en entende parler. Ce sont les bureaucrates accompagnés du ministre qui vous racontent ce qu'ils font. Vous êtes censés réagir immédiatement à une situation à laquelle vous ne pouvez pas répondre sur-le-champ. C'était la première fois que le département de la législation du Congrès du travail du Canada apprenait que ce bill était en cours de rédaction, mais il était alors trop tard.

M. Grafftey: Bon. Trop tard. C'est précisément ce que je voulais dire. Vous avez invoqué des arguments très valables au sujet de la divulgation uniforme des taux d'intérêt. Je n'ai pas l'intention de vous interroger longuement à ce sujet aujourd'hui, madame Carr, sauf que que les témoignages que nous avons entendus dans le passé, et je suis sûr que M. Lang le sait, ont souligné une importante difficulté constitutionnelle, étant donné la définition du taux d'intérêt et de l'intérêt; je suis navré de mentionner cela, et je n'ai pas l'intention de vous faire perdre votre temps ce matin en vous questionnant trop longuement, mais je voulais simplement que vous sachiez que les membres de mon parti qui siègent à ce comité sont au courant du problème de la divulgation uniforme et réelle, ainsi que de l'opportunité d'une telle mesure.

Votre rapport contient à la page 5 et 6 un élément des plus intéressants, élément que je qualifierais presque de centrifuge, bien que je déteste ce mot. Il s'agit des paragraphes où il est dit que la partie principale du bill est celle qui traite de la divulgation uniforme. Ceci est incontestablement vrai. Il me semble que ce bill devrait fondamentalement permettre aux personnes à faible revenu de mieux investir leur argent et d'en tirer davantage profit grâce à un taux d'intérêt satisfaisant. Si je comprends bien ce que vous dites à la page 5 et 6 de votre rapport, vous devez faire face au même problème que nous, madame Carr. En effet, que signifie un taux excessif qui n'est soumis à aucun règlement? Pouvons-nous en discuter aujourd'hui? Sans qu'un règlement ait été présenté devant le Comité et devant vous, en votre qualité d'association, pouvons-nous discuter en profondeur aujourd'hui des conséquences que représente pour l'emprunteur à faible revenu le principe d'un taux excessif?

[Texte]

Mr. S. Nousiainen (Assistant Director, Legislation and Research Department, Canadian Labour Congress): It will mean high interest rates.

Mr. Grafftey: It will mean high interest rates.

Mr. Nousiainen: It also assumes that there is some competition in this particular market and I do not think anyone has proven yet that the small loans market is highly competitive.

Mr. Grafftey: Since time is of the essence in this type of questioning, from reading pages 5 and 6 in your brief you have come to the conclusion that if this legislation goes through the House unamended that, in effect, rather than bettering the situation for the low income worker, unorganized worker, the low income Canadian, it could be that funds will be dried up for low income Canadians who will be pushed into the loan shark field and, possibly funds that are available would be at higher interest rates.

Mr. Nousiainen: Exactly.

Mr. Grafftey: You feel that the unwarranted rate provision makes it incumbent on the low income person to initiate suits. Is your experience the same as mine in the low income area, they have no access to lawyers and it is just . . .

Mrs. Carr: The low income person has no money to begin with, so I do not know how anyone is going to get through the courts if they are considered in an area where they have to make payments back. One only has to look at those people that are on public welfare assistance to find out that fact and unless you want to go into the field of legal aid or something such as that to then claim back money that was paid to these loan sharks, these credit companies and all the rest of it, I do not know how one could discuss, as you have indicated, what the interest rates will be unless we see regulations and find out what is proposed. A low income earner has no money to begin with so there has to be some protection.

Mr. Grafftey: Right. What is your experience with legal aid in Canada, Mrs. Carr? Where can the people get . . .

Mrs. Carr: I worked 15 years in the welfare department and I know what the legal aid experience is.

Mr. Grafftey: It is very spotty across Canada?

Mrs. Carr: It is very spotty and it is choiced.

Mr. Grafftey: It is very spotty and it is choiced.

Mrs. Carr: Choiced.

Mr. Grafftey: Could you say briefly what you mean by choiced?

Mrs. Carr: Selective.

Mr. Grafftey: Selective. Right. From reading pages 5 and 6, would I be correct in assuming, and possibly reading between the lines, that what you are advocating is possibly an amendment to the Small Loans Act which, in effect, would increase ceilings for small loans? Of course, our experience from

[Interprétation]

M. S. Nousiainen (directeur adjoint, département de la législation et des recherches, Congrès du travail du Canada): Cela veut dire des taux d'intérêt plus élevés.

M. Grafftey: C'est bien cela.

M. Nousiainen: Cela suppose également une certaine concurrence sur ce marché particulier, et je ne crois pas qu'on ait prouvé que le marché des petits prêts était très concurrentiel.

M. Grafftey: Puisque le temps est un facteur qui entre en jeu dans ce type de question, il semble que à la page 5 et 6 de votre rapport vous êtes arrivés à la conclusion que si ce bill passe devant la Chambre sans amendement, il ne réussira pas à améliorer la situation de l'ouvrier canadien à faible revenu et non membre d'un syndicat, mais qu'il contribuera plutôt à tarir les fonds dont pourraient disposer les gagne-petit et les obligera par là à recourir à des prêts usuraires. Par ailleurs, il est probable que les fonds disponibles seront soumis à des taux d'intérêt plus élevés.

M. Nousiainen: Exactement.

M. Grafftey: Vous pensez qu'aux termes de la disposition sur les taux excessifs, il incombe à une personne à faible revenu d'intenter des poursuites. Si vous avez la même expérience que moi de la catégorie des personnes à faible revenu, vous savez qu'elles n'ont pas accès aux avocats et il est seulement . . .

Mme Carr: Pour commencer, les personnes à faible revenu n'ont pas d'argent. Je ne vois pas comment quelqu'un qui a des remboursements à faire pourrait aller en justice. Il suffit de penser aux gens qui touchent des prestations de bien-être social pour s'en rendre compte, et à moins de recourir à l'assistance juridique ou à une solution de ce genre afin de réclamer l'argent versé à des usuriers, société de crédit etc., je ne vois pas de moyen de discuter de taux d'intérêt, à moins, comme vous l'avez indiqué que d'étudier les règlements pour savoir ce qu'ils proposent. Pour commencer, une personne à faible revenu n'a pas d'argent et doit donc être protégée.

M. Grafftey: Bon. Quelle expérience avez-vous de l'assistance juridique au Canada, madame Carr? Où les gens peuvent-ils . . .

Mme Carr: J'ai travaillé 15 ans au ministère du Bien-être social et j'ai une bonne expérience de ce qu'est réellement l'assistance juridique.

M. Grafftey: Est-elle très inégale à travers le Canada?

Mme Carr: Elle est très inégale et elle opère des choix.

M. Grafftey: Elle est très inégale et elle opère des choix.

Mme Carr: Oui.

M. Grafftey: Pourriez-vous nous expliquer brièvement ce que vous entendez par là?

Mme Carr: elle est sélective.

M. Grafftey: Sélective. Bon. D'après ce que je lis à la page 5 et 6, mais je lis peut-être entre les lignes, ai-je raison de croire que vous êtes en faveur d'une modification de la loi sur les petits prêts qui aurait pour effet d'élever le montant maximal des petits prêts? Bien sûr, nos recherches prouvent qu'il n'y a

[Text]

research is that there has been no small loans because the ceilings have not been amended for God knows how long. So what you are, in effect, recommending is getting away from the unwarranted rates principle that is in this bill and talking about an amendment to the Small Loans Act, increasing the ceilings for the small loans and interest rates?

• 1005

Mrs. Carr: I think that is fair—fair to say that in areas where people can afford to borrow money, and you do not have to be a low-wage earner for that.

Mr. Grafftey: Let us repeat this as clearly as possible because this is perhaps one of the most important questions I have put in our lengthy deliberations.

The unwarranted rate, for us on this side of the Committee, without regulations, is a no-man's land. What you would like to see, either by amendment or in the Small Loans Act, is the government taking its responsibility and putting a rate ceiling for small loans in these areas discussed on page 5 and 6—a rate ceiling on interest rates, and, obviously, there would have to be a rate ceiling for the amount of the loan. Is that where we are at?

Mr. Nousiainen: That is exactly where we are at.

Mr. Grafftey: Right.

Another thing that I would like to get at, that is not mentioned per se in your brief—and anyone may answer this—is this: has your research into this act, as now drafted indicated—and I know we are into another tough area; we are talking about monetary questions and money supply and the whole financial-institution thrust in the country—has your research indicated that if this act goes through unamended, that readily available funds for housing, both new housing and existing housing, under the present system of mortgage, etc., lending in Canada, could actually dry up in general and, in particular, for low income Canadian workers? Have you done any research . . .

Mrs. Carr: We have not researched that, over in that area.

Mr. Grafftey: Right.

Mr. Chairman, I do not know whether my ten minutes is up or not, but I cannot think of anything more important that I could find out today from the Canadian Labour Congress.

It is incomprehensible to me that you were not consulted before this legislation was tabled. That is the way government goes these days, and if I sound partisan, I make no apologies.

And secondly, what you are telling us is what we feel on this side, that if this bill goes—and this bill is meant to make life a little easier for the low-income Canadian . . .

Mr. Nousiainen: That is the purpose of the bill?

[Interpretation]

pas eu de petit prêt, car les limites n'ont pas été modifiées depuis je ne sais combien de temps. Donc, vous recommandez, en fait, d'en finir avec le principe des taux excessifs, principe qui se trouve dans le bill, et vous proposez de modifier la loi sur les petits prêts en élevant le montant maximal des petits prêts et en limitant les taux d'intérêt.

Mme Carr: Je crois que cela est justifié dans les catégories où les gens peuvent se permettre d'emprunter, il n'est pas besoin d'avoir un faible revenu pour cela.

M. Grafftey: Répétons ceci le plus clairement possible, car c'est peut-être l'une des questions les plus importantes que j'aie posées au cours de nos longues délibérations.

Un taux d'intérêt excessif non assujéti à des règlements, représente pour les membres du Comité de mon parti un genre de *no-man's land*. Vous aimeriez que, par le biais d'un amendement ou en vertu de la Loi sur les petits prêts, le gouvernement assume ses responsabilités et fixe une limite au taux d'intérêt perçu pour des petits prêts dans les secteurs mentionnés aux pages 5 et 6 de votre rapport. Limite donc imposée au taux d'intérêts mais évidemment limite imposée au montant du prêt. C'est bien là que nous en sommes?

M. Nousiainen: Exactement.

M. Grafftey: Bon.

J'aimerais aborder un autre domaine qui n'est pas mentionné en soi dans votre rapport. N'importe lequel d'entre vous peut répondre à ma question qui est la suivante: les recherches que vous avez faites au sujet de cette loi, dans sa formulation actuelle,—je sais que c'est un autre domaine délicat; nous parlons des questions monétaires, de la disponibilité des fonds et de l'importance de toutes les institutions financières de ce pays—vos recherches indiquent-elles que, si cette loi n'est pas amendée, les fonds qui sont disponibles pour les logements, logements neufs ou existants, en vertu du système hypothécaire actuel, du système des prêts au Canada etc, risquent de s'épuiser, ce qui toucherait en particulier les ouvriers canadiens à faible revenu? Avez-vous fait des recherches dans ce domaine?

Mme Carr: Nous n'avons pas fait de recherches dans ce domaine.

M. Grafftey: Bon.

Monsieur le président, je ne sais pas si mes dix minutes se sont écoulées, mais je ne vois aucune autre question importante à poser aujourd'hui aux représentants du Congrès du travail du Canada.

Il me semble incompréhensible que vous n'ayez pas été consultés avant que ce projet de loi n'ait été déposé. C'est ainsi que le gouvernement fonctionne de nos jours, et si mes paroles vous semblent partisanses, je ne m'en excuse pas.

Deuxièmement, ce que vous nous dites confirme ce que pense notre parti, à savoir que, si le bill passe—et je répète que ce bill est conçu pour faciliter la vie des Canadiens à faible revenu . . .

M. Nousiainen: Est-ce là l'objectif du bill?

[Texte]

Mr. Grafftey: That is the purpose of the bill. But the bureaucrats have so drafted it in their dream world, in our opinion, that it is going to achieve exactly the opposite.

Mrs. Carr: But there is another area that we are very concerned about and that is the garnisheement of wages.

Mr. Grafftey: Mrs. Carr, I read that with great interest. I do not purport to be a constitutional expert but that and the disclosure field we feel is—well, I could not agree with you more.

We are going to do more research from this side of the Committee on small loans, government guaranteed, as you have suggested. We have not come to a conclusion yet on it. We see it in your brief and we accept the brief with great interest in that area.

But the garnishee thing—and I am not backing away from it—with disclosure, does pose quite a few constitutional difficulties. We like to get at the easiest things first, and we noticed the unwarranted rate and the criminal rate.

Do you feel . . .

The Vice-Chairman: Mr. Grafftey, I think I will have to cut you off here.

Mr. Grafftey: Thank you very much.

The Vice-Chairman: You may put that last question and get a response.

Mr. Grafftey: Right.

Do you feel that possibly the criminal rate provisions that are now in this bill would be better dealt with in the Criminal Code as opposed to being dealt with in this bill per se? Do you have any views on that?

Mr. Nousiainen: I would think so. If this loansharking is a criminal activity, is an illegal type of activity, then I think the Criminal Code could probably handle that better than legislation of this sort.

Mr. Grafftey: I would like to thank you for your helpful brief and your helpful testimony.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Grafftey.

We go now to Mr. Orlikow.

Mr. Orlikow: Mrs. Carr, you and Mr. Lang mentioned that you had virtually no consultation with the Minister or any of his officials before the bill was actually drafted. I wonder if you have any knowledge as to whether any other organizations which try to help consumers were consulted. Have you any knowledge as to whether, for example, credit unions or the Consumers' Association were consulted?

Mrs. Carr: Not that I am personally aware of, but perhaps my colleagues could tell you that.

Mr. Nousiainen: Well, I cannot say for sure. I know that the Consumer's Association of Canada has had an input into this process here, somehow. I think they have given a brief here, but as to whether they were in a . . .

[Interprétation]

M. Grafftey: C'est bien son objectif. Mais les bureaucrates qui vivent dans un monde de rêve le rédigent de telle façon que, selon nous, il atteindra l'objectif contraire.

Mme Carr: Il y a un autre domaine qui nous préoccupe, il s'agit de la saisie des salaires.

M. Grafftey: Madame Carr, j'ai lu cette partie avec beaucoup d'intérêt. Je ne prétends pas être un expert des questions constitutionnelles, mais il me semble que cette question comme celle de la divulgation de l'intérêt est . . . Bien, je ne pourrais être plus d'accord avec vous que je ne le suis.

Comme vous l'avez suggéré, les membres de mon parti et moi-même nous engageons à faire davantage de recherches au sujet des petits prêts garantis par le gouvernement. Nous ne sommes pas encore arrivés à une conclusion. Nous avons lu les conclusions de votre rapport, que nous avons trouvé d'un grand intérêt dans ce domaine.

Mais les saisies, et je ne veux pas éluder la question, comme l'exigence de divulgation, posent un certain nombre de difficultés d'ordre constitutionnel. Nous examinons d'abord les choses les plus simples et nous avons pris note du problème des taux excessifs et criminels.

Pensez-vous que . . .

Le vice-président: Monsieur Grafftey, je crois que je dois vous interrompre.

M. Grafftey: Merci beaucoup.

Le vice-président: Je vous permets de poser cette dernière question et de recevoir une réponse.

M. Grafftey: D'accord.

Pensez-vous qu'il vaudrait mieux que les taux criminels fassent l'objet de dispositions du Code criminel au lieu de tomber, comme c'est le cas actuellement, sans la coup du bill? Avez-vous des idées là-dessus?

M. Nousiainen: Si accorder des prêts usuraires représente une activité criminelle et illégale, je crois qu'il vaudrait mieux que cela fasse l'objet de dispositions du Code criminel.

M. Grafftey: J'aimerais vous remercier pour votre rapport et pour vos témoignages très utiles.

Le vice-président: Merci, monsieur Grafftey.

Je donne maintenant la parole à M. Orlikow.

M. Orlikow: Madame Carr, vous-même et M. Lang avez mentionné que vous n'aviez pratiquement pas été consultés par le ministre ou ses fonctionnaires avant que le bill n'ait été rédigé. Savez-vous si d'autres organismes d'aide au consommateur ont été consultés? Savez-vous, par exemple, si des caisses populaires ou l'Association des consommateurs l'ont été?

Mme Carr: Personnellement, je ne le sais pas, mais mes collègues pourraient peut-être vous le dire.

M. Nousiainen: Je ne peux pas vous répondre avec certitude. Je sais que l'Association des consommateurs du Canada a participé d'une certaine façon à ce processus. Je crois qu'elle a

[Text]

Mr. Orlikow: No, I am not talking about their submitting a brief, such as you have done, after the bill went to second reading and was referred to the Committee. I am talking about some of these concerns which you have expressed and which other organizations have expressed—for example, the fact that the rate of interest is not specified and the difficulties of the person who gets caught; the person with a very low income having to go to court to fight one of the big banks or other lending institutions. Were those discussed, or were the difficulties brought to the attention of the people in the department who drafted this bill before the bill was introduced?

Mr. Nousiainen: I do not know for sure, but judging from the tone of some of these briefs, including our own, you get the feeling of, Hey folks, before you proceed with this bill, would you please listen to us? You almost have to come and bang on the door, which implies that the consultative process is not one that involves seeking out competent opinion from relevant groups in our economy. I would suspect they were not consulted any more than we were.

Mr. Lang: Mr. Orlikow, this is not . . .

The Vice-Chairman: Excuse me. Would you please put your questions and answers through the Chair, for the simple reason that this facilitates the transcription of proceedings? The controller has a difficult time I think, trying to catch on with everyone. Thank you.

Mr. Lang: Mr. Orlikow, it is not peculiar to this piece of legislation, when you are talking about the consultative process with government. I have been the Legislative Director since 1972, and with few exceptions the Congress, as the largest mass organization in this country, is not consulted on the bulk of legislation being prepared by government. Quite honestly, I find that the power of Parliament is not what it was or what it was intended to be when Parliament was first in transition. The Parliamentary process has slipped away. The power of Parliament has slipped away, first to the party system and to the Cabinet, the Privy Council, and perhaps most importantly of all it has slipped into the hands of the bureaucracy, which exercises tremendous influence and power; that is where the power in this system lies.

Quite frankly, it is very disheartening for an organization such as ours—and, I am sure, for other organizations which want to have a part in the political process of this country—to be denied something which, it seems to me, is a pretty fundamental right in the way our democratic system operates. If you cannot get at the power of the bureaucracy through either freedom of information or the setting up of counter-organizations which will present alternatives to the bureaucracy outside of Parliament, then I do not know how you are going to get at the problem. However, I will tell you one thing quite frankly: when it comes to the Parliamentary committee stage, it is too late; it is too late.

[Interpretation]

présenté un rapport devant le comité, mais je ne saurais dire si . . .

M. Orlikow: Non, je ne vous demande pas s'ils ont présenté un rapport, comme vous l'avez fait, après que le projet de loi soit passé en deuxième lecture et ait été renvoyé devant le Comité. Je veux parler des préoccupations qui ont été exprimées par vous-mêmes et par d'autres organisations. Par exemple, le fait que le taux d'intérêt ne soit pas spécifié, ainsi que les difficultés qui se posent à une personne qui se fait prendre; je veux parler des personnes à faible revenu qui doivent aller devant le tribunal pour affronter une banque importante ou autre agence de prêts. Ces questions ont-elles été discutées et ces difficultés ont-elles été portées à l'attention des responsables de la rédaction du bill, avant qu'il n'ait été déposé?

M. Nousiainen: Je ne peux pas vous répondre avec certitude, mais d'après le ton de certains rapports, y compris le nôtre, on a l'impression que, pour se faire entendre il faut vraiment se présenter et cogner à la porte en disant: «Hé, vous autres, auriez-vous la bonté de nous écouter avant d'adopter ce projet de loi?» Cela sous-entend que le processus de consultation ne tient pas compte des avis compétents que pourraient donner certains groupes intéressés au sein de notre économie. Je doute qu'ils aient été plus consultés que nous.

M. Lang: Monsieur Orlikow, ceci n'est pas . . .

Le vice-président: Excusez-moi. Voudriez-vous avoir l'obligeance de poser vos questions et faire vos réponses par l'intermédiaire du président, pour la bonne raison que cela facilite la transcription de la séance? Le contrôleur a, je crois, beaucoup de difficultés à vous suivre. Merci.

M. Lang: Monsieur Orlikow, lorsque vous parlez du processus gouvernemental de consultation, ce que vous dites n'est pas particulier à cette loi. Je suis Directeur du département de la législation depuis 1972 et, à quelques exceptions près, le Congrès, qui est pourtant l'organisation de travail la plus importante du pays, n'est pas consulté sur la majorité des lois rédigées par le gouvernement. Honnêtement, je pense que le pouvoir du Parlement n'est pas ce qu'il était ou ce qu'il devait être au moment de sa transformation. Le processus parlementaire s'est métamorphosé. Le pouvoir du Parlement est passé entre les mains des partis, du cabinet, du Conseil privé, et ce qui est peut-être plus grave, il est passé entre les mains des bureaucrates, qui exercent une influence et un pouvoir énormes. C'est eux qui ont le pouvoir dans ce système.

Bien franchement, il est très décourageant pour un organisme comme le nôtre—et j'en suis sûr, pour tous les autres organismes qui veulent participer au processus politique de ce pays—de se voir refuser ce qui me semble être un droit fondamental de notre système démocratique. Si vous ne pouvez pas atteindre le pouvoir des bureaucrates, par l'intermédiaire de la liberté de l'information ou en mettant sur pied à l'extérieur du Parlement des contre-organisations chargées de proposer des solutions différentes de celles des bureaucrates, je ne vois vraiment pas comment vous pourrez résoudre ce problème. Cependant, je vais vous dire une chose bien franchement:

[Texte]

As I say, you have these organizations which have an interest in the community and want to play a part, and they have no say; they are neutralized in the direction in which this country is going to go and the legislation which is before it. And I will tell you one thing: it is damned frustrating when you bang your head up against this wall day after day. In some way, somehow, this country and the organizations in it are going to have to take more of a responsibility and come to grips with this problem, because I do not think you as politicians have the power and the capacity to do it on your own. I think you need help.

The Vice-Chairman: Mr. Orlikow.

Mr. Orlikow: On your section dealing with the garnishee situation, which affects many people; to your knowledge, were any attempts made by the department to get an idea of how expensive the practice of garnishee is? For example, there has been a great deal of information and many charges, most of them proved, I think, about loan sharking in Montreal. Could anybody from the department get in touch, if not with you, with the Quebec Federation of Labour or any of the affiliated organizations to get information on the extent of loan sharking?

• 1015

Mrs. Carr: No, that was not offered to us, and as far as our attempts to find out the numbers who have been released from their employment relative to garnishment are concerned, it is impossible, as we have quoted in there, because the employer has used very subtle ways of getting rid of people on the job. They do not want to be bothered with accepting a garnishment. As a matter of fact you could be the best upstanding citizen in the community and have a garnishment placed against you and the next thing you know you are no longer a person in the community, you are almost subject to criminal activity. They say to you, that is fine, we will accept it, and two or three weeks later they have some reason to get rid of you or else they tell you right there that they no longer want you.

In the areas where there is no organized labour we have the employer in fact telling the employee: we will not accept any garnisheeing of wages and if you have any here you know now ahead of time that you no longer have a job.

We cannot find the numbers unless, as we have stated in here, we were to go through the courts and find out in fact how many garnishees there are against workers. There was no research done on the government side into this that I can see. I have read *Hansard* and I have read the bill, and I have not heard, unless I have missed some of it, anybody even in the House speaking about garnishment and the effect that it has on the community. And this disturbs me greatly. Sure, the word "garnishment" is thrown in with a whole kettle of fish and other things. It is not even accepted as a separate item. And yet people in Canada, by the thousands, are being mis-

[Interprétation]

lorsqu'on en arrive au stade d'un comité parlementaire, c'est trop tard. C'est beaucoup trop tard.

Comme je l'ai dit, certains organismes prennent à cœur les intérêts de la collectivité et veulent jouer leur rôle. Ils n'ont aucun mot à dire. Ils sont neutralisés et ne peuvent participer ni à l'orientation ni à la législation de ce pays. Je vais vous dire ceci: il est réellement frustrant de se taper la tête contre les murs jour après jour. Cependant, ce pays et les organismes concernés devront d'une certaine façon, prendre de plus en plus de responsabilités et s'attaquer à ce problème, car je ne crois pas que vous, en tant que politiciens, ayez le pouvoir et la capacité de le faire vous-mêmes. Je pense que vous avez besoin d'aide.

Le vice-président: Monsieur Orlikow.

M. Orlikow: J'aimerais revenir au paragraphe qui traite des saisies de salaire. A votre connaissance, le département a-t-il cherché à avoir une idée du coût de cette pratique? Par exemple, on a beaucoup parlé du prêt usuraire à Montréal et de nombreuses accusations, prouvées pour la plupart, ont été portées contre des usuriers. A défaut de vous contacter, un responsable du département pourrait-il entrer en contact avec la Fédération du travail du Québec ou avec des organismes affiliés afin d'obtenir des renseignements sur l'extension de la pratique du prêt usuraire?

Mme Carr: Non, on ne nous a pas donné ce type de renseignement et, et il ne nous est pas possible de connaître le nombre d'employés suspendus de leurs fonctions en raison d'une ordonnance de saisie, car, comme nous l'avons dit dans notre rapport, l'employeur a en général des tactiques très subtiles pour se débarrasser d'un employé. Ils ne veulent pas avoir à accepter une ordonnance de saisie de salaire. En fait, vous auriez beau être un des citoyens les mieux placés dans la société, vous risquez de vous trouver exclus du jour au lendemain à cause d'une ordonnance de saisie. Vous êtes pratiquement tenu coupable d'une activité criminelle. Votre employeur vous dira: «D'accord, nous acceptons cette ordonnance.» Mais deux ou trois semaines plus tard, il va trouver une raison de se débarrasser de vous ou vous dira tout simplement qu'il n'a plus besoin de vous.

Dans le secteur où les travailleurs ne sont pas syndiqués, l'employeur prévient son employé qu'il n'accepte pas les ordonnances de saisie, et si ce dernier en reçoit une, il sait à l'avance qu'il perdra son emploi.

Nous ne connaissons pas le nombre de personnes touchées par cette mesure. Comme nous l'avons dit dans notre rapport, il faudrait que nous nous adressions aux tribunaux afin de savoir combien d'ordonnances de saisie de salaire ont été émises contre des ouvriers. Aucune recherche n'a, que je sache, été effectuée dans ce domaine du côté du gouvernement. J'ai vu le *Hansard* et le projet de loi, et je n'ai jamais entendu personne à la Chambre parler des saisies de salaire et de l'effet que cette mesure a sur la collectivité. Je n'ai peut-être pas tout entendu, mais cela me gêne beaucoup. Évidemment, le terme de «saisie» est jeté pêle-mêle avec un tas d'autres termes. Les

[Text]

treated as a result of the right and privilege of the employer or the finance company or the credit bureau or the bank or some business community to garnishee the wages of the low-income worker because it certainly is not anybody else. It is someone who is either trying to get a job and has just got one and they cannot hang on to it. They might have it for three weeks and what happens, the garnishment comes in.

As I said, you should try working in the welfare office and see what happens. It destroys the family unit, garnishment does, and there is no question about that. There is no research, no legitimate, honest, research done on it and we cannot do it either because the employer will not tell us what is going on. He has not got the courage to tell us why he is really releasing that man or that woman from the job. But sit in a welfare office for three weeks and you will find out what it is all about; you will find out.

Mr. Orlikow: Perhaps I could go back to the question of the fact that the bill does not indicate what interest rates are allowable. To your knowledge, was any attempt made by the government or by the department to find out what actually happens? After all I would say there are probably several thousand credit unions in companies which have union organizations. I know many in Winnipeg. I am sure all of them have stories about the way in which some of their members were mistreated by some unscrupulous company before they were directed or persuaded or before they realized they could—perhaps not probably—be dealt with much more fairly at the credit union. I am sure the credit unions, amongst others, and other organizations have this kind of information. To your knowledge, was any attempt made by the department to ...

Mrs. Carr: Not to our knowledge.

Mr. Nousiainen: No, and I would be frankly surprised if the department had thought the bill through sufficiently to come to the conclusion that garnishment is actually a job-related issue. To say that, with an unemployment rate approaching that which we had in the thirties, seems to me to be an oversight on the part of many of the people, I guess, who drafted this bill.

Mr. Orlikow: Mr. Chairman, I have no more questions. I just want to say one thing. It seems to me pretty obvious that the actual provisions of this bill were drafted by people in the department who are in an income class and have the kind of permanent employment so that if they need to borrow money they can go to a bank or they can go to the Civil Service Co-operative Credit Society. They really have no concept of what people in low incomes with very temporary jobs have to do in order to live.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Orlikow. Monsieur Clermont, vous êtes le suivant.

M. Clermont: Merci, monsieur le président.

En lisant le mémoire du Congrès du travail du Canada, je vois que vous n'êtes pas à 100 p. 100 défavorables au bill que nous étudions parce que si je me réfère au deuxième paragraphe de la première page, je lis ici:

[Interpretation]

saisies ne font même pas l'objet d'une rubrique séparée. Et pourtant, des centaines de gens au Canada sont maltraités, car un employeur, une société de financement, un bureau de crédit, une banque ou une entreprise commerciale a le droit ou le privilège de saisir le salaire d'un ouvrier à faible revenu. C'est encore lui qui est touché. Il s'agit en général de quelqu'un qui cherche un emploi et vient d'en trouver un, mais il ne peut pas le garder. Au bout de trois semaines de travail, il est frappé par une ordonnance de saisie.

Comme je l'ai dit, vous devriez aller travailler dans un bureau de bien-être social afin de comprendre ce qui se passe. Une ordonnance de saisie détruit l'unité d'une famille, cela est incontestable. Aucune vraie recherche, aucune recherche franche n'a été faite à ce sujet et cela n'est pas possible, car l'employeur refuse de nous dire ce qui se passe. Il n'a pas le courage de nous dire pourquoi il congédie tel ou tel employé. Mais il suffit de travailler trois semaines dans un bureau de bien-être social pour comprendre de quoi il s'agit.

M. Orlikow: Je voudrais revenir au fait que le bill n'indique pas quels sont les taux d'intérêt admissibles. Savez-vous si le gouvernement ou le département ont cherché à savoir ce qui a effectivement lieu? Après tout, je dirai qu'il y a probablement plusieurs milliers de caisses populaires dans les sociétés où les ouvriers sont syndiqués. J'en connais plusieurs à Winnipeg. Je suis sûr qu'elles pourraient toutes nous raconter comment certains de leurs membres ont été abusés par une société sans scrupule avant d'être envoyés à une caisse populaire, ou avant de comprendre qu'ils auraient intérêt à s'adresser à une caisse populaire. Je suis sûr que les caisses populaires, entre autres, ainsi que d'autres organismes possèdent ce type de renseignement. A votre connaissance, le département s'est-il efforcé de ...

Mme Carr: Pas à ma connaissance.

M. Nousiainen: Non, et je serais très surpris que le département ait suffisamment étudié le bill pour conclure que le problème des saisies de salaire a un rapport étroit avec l'emploi. Affirmer une telle chose, sachant que le taux de chômage est aujourd'hui presque aussi élevé que dans les années 30, n'est pour moi qu'une négligence de la part de ceux qui ont rédigé ce projet de loi.

M. Orlikow: Monsieur le président, je n'ai plus d'autres questions à poser. Je voulais dire une chose. Il me semble évident que les dispositions actuelles du projet de loi ont été rédigées par des gens qui ont un revenu et un emploi permanents leur permettent de s'adresser à une banque ou la coopérative de crédit des fonctionnaires, s'ils veulent emprunter de l'argent. Ils n'ont vraiment aucune idée de ce que doivent faire pour vivre des personnes touchant des faibles revenus et ayant des emplois temporaires.

Le vice-président: Merci, monsieur Orlikow. Mr. Clermont, you are the following name on my list.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman.

I see from your brief that the Canadian Labour Congress is 100 per cent against the bill which we are studying. In the second paragraph of the first page, you say:

[Texte]

Le Bill C-16 aura d'heureux résultats quant aux dispositions qui visent à faire obstacle aux procédés injustes... dont les emprunteurs et les déposants sont victimes.

A deux ou trois endroits, à partir de la page 7, vous traitez de la saisie du salaire et vous mentionnez que cette question peut apporter des problèmes constitutionnels. Mais si je lis les six premières pages, dans l'ensemble, le Bill C-16 ne semble pas, selon vous, être défavorable aux déposants et aux emprunteurs.

Vous apportez certaines réserves. En ce qui regarde le remboursement anticipé de prêts hypothécaires vous semblez vous objecter au pourcentage des 10 p. 100 pour les première et deuxième années, et vous préféreriez qu'il n'y ait aucun pourcentage.

Que se passe-t-il dans vos organismes affiliés au Congrès du travail du Canada comme les caisses d'établissement et les caisses d'économie? Est-ce que dans ces organismes-là, l'emprunteur peut rembourser son hypothèque à tout moment sans être pénalisé?

Mrs. Carr: I would have to ask my colleagues.

Mr. Nousiainen: I think, in a credit union, yes, that is the case. You are allowed full privilege of prepayment of any portion of your mortgage loan at any particular time, not just the anniversary.

M. Clermont: Dans un autre domaine, vous mentionnez qu'en ce qui regarde les emprunteurs à faible revenu, vous suggérez que le gouvernement devrait établir un organisme tel que celui que nous avons pour les agriculteurs, la petite entreprise, les étudiants et pour les pêcheurs. Est-ce que vous pourriez expliquer au Comité ce que serait le rôle du gouvernement dans un tel organisme? Dans le cas des agriculteurs, il peut s'agir de l'achat d'une ferme ou de l'achat d'équipement... de tracteurs, etc. Dans le cas de la petite entreprise, cela peut être pour agrandir l'usine... Et dans ces prêts-là, le prêteur peut se trouver être une institution financière comme les caisses populaires, les banques ou autres institutions... En ce qui concerne les prêts à l'agriculture, eh bien cela se fait directement par la Société du crédit agricole. Mais vous avez aussi les prêts qui sont faits pour l'amélioration de la ferme agricole. Ils demandent un bilan, etc. Alors, selon vous, quels seraient les critères...? A qui ces prêts-là pourraient-ils être accordés et par l'entremise... de qui? Pour quoi... pour payer des dettes accumulées ou pour l'achat, d'articles de ménage, etc.?

Mr. Nousiainen: I think the guaranteed loan scheme should have the objective of providing frankly low cost credit for those who cannot, somehow, use the current system. We have tried to show in our brief how the system...

M. Clermont: Est-ce que vous laissez entendre que tous ceux qui présentement ne peuvent pas avoir de prêt dans une institution financière comme les banques, les caisses populaires, les *credit unions*, pourraient s'adresser à l'organisme que vous proposez? Ou faudrait-il là encore, faire une certaine sélection? Tout compte fait, je crois qu'il faut être raisonnable et se dire qu'il est impossible de prêter à certaines personnes

[Interprétation]

Bill C-16 will be beneficial in so far as it attempts to bring into force a number of provisions dealing with unjust and unethical practices as these affect most borrowers and depositors.

From page 7 on, you make several references to the garnishment of wages and you say that this question may result in constitutional problems. But judging from the first six pages of your presentation, it would appear that Bill C-16 does not strike you as being to the disadvantage of depositors and borrowers.

You express some reservations. With respect to the advance payment of mortgage loans, you seem to object to the setting of 10 per cent the first and second year, preferring instead that no percentage be established.

What is the practice of the organizations affiliated with the Canadian Labour Congress such as credit unions and savings and loans associations? In these organizations is the borrower able to repay his mortgage at any time without being penalized?

Mme Carr: Il faudra que je demande à mes collègues.

M. Nousiainen: Je crois que c'est le cas dans une caisse populaire. On a le droit de faire un remboursement anticipé de toute partie d'un prêt hypothécaire à tout moment, et pas seulement au moment de l'anniversaire.

Mr. Clermont: Concerning low-income borrowers, you suggest that the government should set up a borrowing scheme such as that made available for farmers, small business, students and fishermen. Could you explain to the Committee what the government's role would be in the scheme? As far as farmers are concerned, loans can be made for the purchase of a farm or of equipment such as tractors and so forth. In the case of small businesses, a loan can be used to expand the plant, and the lender can be a finance institution such as a credit union or a bank. Farm loans are granted directly by the Farm Credit Corporation. There are also loans made available for farm improvement. Certain documents are required before these loans are granted. What criteria would you suggest? To whom and by whom would these loans be granted? Would they be used to pay accumulated debts or for the purchase of household goods, et cetera?

M. Nousiainen: Je crois que ce régime de prêts garantis devrait offrir un crédit à coût raisonnable à ceux qui n'ont pas la possibilité de profiter du système actuel. Nous avons essayé de montrer dans notre mémoire comment ce système...

Mr. Clermont: Are you suggesting that all those people who are not able to obtain a loan at the present time from a financial institution such as a bank or a credit union would be able to apply to the organization which you are advocating? Or would you expect to have a certain selection take place? After all, I think we have to be reasonable about this and acknowledge that it is impossible to lend to certain people

[Text]

car le risque est énorme. Alors, quels critères un tel organisme pourrait-il suivre?

• 1025

Mr. Nousiainen: Well, I do not understand the high-risk business in the first place; I think it is an issue that is a little bit overdone. I think a lot of the people that we are talking about actually are not high-risk people. They are people who are very fine Canadian citizens. They may, however, have some problems with all the incentives to buy on credit without the true cost being explained to them.

I would expect that in a guaranteed scheme like this, the essential component is credit counselling. You would have to talk to the person and not with the intent of trying to lend him as much money as possible as HFC would do. You would have to say, «look, do you think this is a legitimate reason that you are borrowing money for» and «this would be your monthly obligation». You would have to have a very solid credit counselling system attached to this loan insurance scheme. Also, the risk would be reduced very considerably if this kind of system were put into effect. Does that answer your question?

M. Clermont: Oui. Il y a autre chose que je voudrais savoir en ce qui concerne les emprunteurs à faible revenu. Vous parlez d'une cote de solvabilité. Est-ce que vous avez des suggestions à faire au Comité sur de nouvelles façons d'établir la cote de solvabilité d'une personne, c'est-à-dire des méthodes autres que celles utilisées dans les institutions financières présentement? De fait, je ne suis pas familier avec les possibilités qui peuvent exister dans les autres provinces, mais vous savez très bien qu'au Québec les Caisses populaires jouent un rôle très important qui est d'aider ceux que vous considérez comme des emprunteurs à faible revenu. Vous parlez ici d'une cote de solvabilité. Est-ce que vous avez des suggestions à faire au Comité quant à de nouvelles méthodes d'établir des cotes de solvabilité, des méthodes autres que celles connues présentement dans les institutions financières? A ma connaissance, je crois que c'est la première fois que dans des mémoires soumis au Comité, on parle de la cote de solvabilité. Est-ce que vous avez d'autres suggestions à faire, en plus des... the rating we have now in the financial institution?

Mr. Lang: Well, surely there is no problem with using the existing financial institutions. The problem is that the financial institutions as they now operate and as they now grant credit require that a person have either assets or have a history of being a good borrower or someone who pays back the money that he borrows. That is the only way in which you can get a credit rating in this country.

When I was farming I had no credit rating at all, when I first started to farm. I owned my farm, livestock and machinery and I went to the bank and I said I wanted to borrow some money because I wanted to expand and they said, "we cannot lend you money on your own because you have no established credit rating, you have never borrowed money before." In other words, because I had never borrowed money before, I could not borrow money. What did I have to do after owning my own farm, machinery and livestock; I had to get

[Interpretation]

because of the enormous risk they present. What would be the criteria followed by a scheme such as the one you are proposing?

M. Nousiainen: D'abord, je ne comprends pas ce que vous entendez par un risque énorme; je crois que cet aspect est un peu exagéré. Je crois que beaucoup des gens dont nous parlons sont très loin de cette catégorie. Ce sont de respectables citoyens canadiens. Ils ont peut-être quelques problèmes financiers parce qu'ils ont trop incités à acheter à crédit sans avoir assez d'explications sur le véritable coût.

Je crois qu'un service de conseillers en crédit est une partie essentielle de ce genre de régime de prêts garantis. Il faudrait parler à l'emprunteur éventuel, non pas avec l'idée de lui prêter autant d'argent que possible, comme ferait la HFC. Il faudrait demander si la raison de l'emprunt est vraiment légitime et expliquer clairement quelle serait l'obligation mensuelle. Ce régime de prêts garantis devrait comporter un très bon service de conseillers en crédit. Ce service permettrait également de réduire beaucoup les risques encourus. Cela répond-t-il à votre question?

Mr. Clermont: Yes. There is another matter which I would like to raise concerning low-income borrowers. You have referred to the subject of credit rating. Do you have any suggestions to make to the Committee on new ways of establishing a person's credit rating, that is methods other than those now used by financial institutions? I am not familiar with the possibilities existing in other provinces, but you know, of course, that in Quebec, credit unions play a very important role in helping those people you consider low-income borrowers. Do you have any suggestions to make to the Committee on new ways of establishing credit ratings, methods other than those used at the present time by financial institutions? To the best of my knowledge, this is the first time that any reference has been made to credit rating in a brief submitted to this Committee. Do you have any suggestions to make in addition to... la façon actuelle de déterminer la cote de solvabilité par les institutions financières?

M. Lang: Nous ne voyons pas d'inconvénients à ce qu'on s'adresse aux institutions financières. Actuellement, pour que les institutions financières accordent un crédit, elles exigent que l'emprunteur ait des biens, qu'il prouve qu'il a remboursé les emprunts déjà faits. C'est la seule façon d'obtenir une cote de solvabilité dans ce pays.

Lorsque j'ai commencé à travailler comme cultivateur, je n'avais aucune cote de solvabilité. J'étais propriétaire de ma ferme, de mon bétail et de mes machines; j'ai demandé un emprunt à la banque pour faire des travaux d'agrandissement. Ils ont refusé de me prêter de l'argent, car je n'avais pas de cote de solvabilité, n'ayant jamais emprunté jusque-là. Autrement dit, parce que je n'avais jamais emprunté, je ne pouvais pas commencer à faire des emprunts. Qu'est-ce qu'il me fallait d'autre, je possédais une ferme, des machines et du bétail; il

[Texte]

my father to co-sign the note to reduce "the risk factor." That kind of a situation, is just ridiculous.

You have low income people in this country who have not had the chance to accumulate money and have never borrowed money, therefore they are nonentities. They are a blank wall. They do not even exist as far as financial institutions are concerned. Therefore, we are suggesting that with a government backed small loans scheme, which would operate through the existing financial institutions, the risk factor would no longer be a factor in borrowing for these people. In other words, instead of your parents co-signing the note it will be the government backing this note and the risk factor is taken out of it. Indeed it would reserve the whole attitude of the lending institutions who will only lend money to people who have money. Therefore, if you take the logic to its conclusion, they do not need to borrow the money. So they are working in exactly the opposite direction; they are supposed to be there to serve all the people, yet a large part of the community has no access to it at all.

• 1030

M. Clermont: Merci, monsieur le président. Merci, monsieur Lang.

Le vice-président: Merci, monsieur Lang et monsieur Clermont.

Mr. Huntington, you are next, followed by Mr. Gray and Dr. Ritchie.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman. I found this brief a relief from the technical ones we have had from financial institutions—many of which, because of my background, I understand and am sympathetic to. I am also very sympathetic to the points being made here today. I compliment our visitors on the quality of statements being made on a rather broad range of subject matter that is very important to proper legislation that will serve the Canadian community in this field.

I agree completely with the garnishee concern as expressed by Mrs. Carr, Mr. Chairman. It is a serious thing. I would also like to attach to the record the comment that the world is not full of villains, there are companies that will move in and assist people who do get into trouble. They do not all get fired, although I agree that many people do risk employment and a satisfactory relationship with the working community when garnishee comes in. I think Canadian society should have moved ahead to the point where that threat and leverage could be removed from the system, and I am completely sympathetic to the point you are making.

One of the things I am searching for here—and I am sure that it is available, I just need some help with it—is this. In talking about soft- and hard-loan policies, those people who are in the established stream and do have a cash flow and do want to borrow money, are signing a note, a promise to pay back. The financial system is built on that asset-and-liability basis and back-to-back matching, and so on and so forth. Even the managers of your pension funds you would want to be very

[Interprétation]

fallait que mon père soit cosignataire pour réduire le risque. Voilà le genre de situation ridicule qui existe.

Puisque les personnes à faible revenu n'ont pas eu la possibilité d'économiser de l'argent et n'ont jamais fait d'emprunts, elles sont considérées comme des personnes insignifiantes, elles n'ont aucun statut. Elles n'existent même pas pour les institutions financières. A notre avis, un régime de prêts garantis par le gouvernement et appliqué par les différentes institutions financières permettrait de remédier à cette situation. Au lieu d'exiger que les parents soient consignataires de l'emprunt, le gouvernement le garantirait et le risque sera éliminé. En fait, cette pratique serait le contraire de ce que font les institutions financières qui prêtent seulement de l'argent à ceux qui en ont déjà. Ce sont justement les personnes qui n'ont vraiment pas besoin d'emprunter. Ces institutions sont sensées desservir toute la population, mais une bonne partie n'a aucun accès à leur service.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman, thank you, Mr. Lang.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Lang and Mr. Clermont.

Mr. Huntington, suivi de M. Gray et de M. Ritchie.

M. Huntington: Merci, monsieur le président. J'ai éprouvé quelque soulagement en voyant que votre présentation est sensiblement différente de celle faite par beaucoup d'institutions financières qui ont déjà comparu. A cause de mon expérience professionnelle, je comprends les points de vue exprimés par ces institutions, mais je comprends également les idées que vous avez exprimées ici aujourd'hui. Je voudrais féliciter les témoins d'avoir témoigné, avec tant de brio, sur toute une gamme de sujets très importants pour l'élaboration d'une loi qui serve la population canadienne dans ce domaine.

Je comprends tout à fait les appréhensions de M^{me} Carr sur la saisie du salaire. Il s'agit d'une chose sérieuse. Néanmoins, j'aimerais faire remarquer que le monde n'est pas rempli de méchants, qu'il existe des compagnies prêtes à aider leurs employés dans la difficulté. Tous les employés ne sont pas congédiés dans des cas semblables, mais je conviens qu'un arrêt de saisie peut mettre l'emploi en danger. Je crois que la société canadienne a suffisamment évolué pour que cette menace soit supprimée, et je suis tout à fait favorable à votre proposition à ce sujet.

J'aimerais maintenant parler de la politique sur les prêts. Les personnes qui ont les biens et la liquidité nécessaires peuvent emprunter de l'argent en signant une promesse de remboursement. Notre système financier est basé sur ce concept d'actif et de passif. Même les administrateurs de vos caisses de pension devraient faire preuve d'une grande prudence dans le choix de leurs investissements puisque, de ce

[Text]

responsible in the quality of investment they get into, because it is dealing with the quality of pension produced in the long run. We are dealing with a highly technical field here.

The examples you have given of government involvement in farm loans, small-business, student loans, and fisheries are very good examples. I thank you for having them in your brief. In addition, internationally we have two types of lending operations; soft lending through CIDA, where we do not necessarily expect to get paid back although it is there as a promise to pay; and we have lending transactions through the EDC, which constitute hard lending, we do want that money back. It seems to me that surely, somehow, we can get into our financial institutions, number one, an educational process, because if you know the rules of the game the game can become more exciting and you can participate more; and we need a soft-loan situation for, probably, first-time borrowing—as explained by Mr. Lang. Did I understand you correctly, there, that if you can get credit established, you can get a soft loan where that risk and that interest cost is lightened for the low-income person and the new family unit that is starting? You do earn a credit ability there, and then you should be able to move on into the normal routine of borrowing and paying back money? Is that the point you are getting at, or do you want to see something in this area continue on a continuing repeating basis, a soft-loan basis or guaranteed-risk basis for the low-income earner?

Mr. Lang: Hopefully, the initial problem of establishing a credit rating should be a primary objective for those who have not, to date, established one or who are unable to establish a credit rating. I think a part of that is that having established a credit rating, they could, hopefully, continue from that point on their own. But then, I think, there is a very important problem that many of these low-income people will be low-income earners for a very long time. I think there is a collective responsibility on the part of the Canadian community, for want of a better word to subsidize in the form of a guaranteed scheme that they continue to be able to get this low-cost credit.

• 1035

Mr. Huntington: I for one am very disturbed that the Canadian community has to live with interest rates that are three to four points above the American community. I think that this problem gets right back to the Bank of Canada policy. We seem to relate our interest rate in Canada to the international interest rates, and great massive loans from the provinces and from corporations down on the foreign money markets seem to have an influence on these rates. To me the heart of our problem in the Canadian community is in there. I personally do not see why we have to borrow abroad for other than an imbalance in commodity exchange. If the Bank of Canada started to direct its efforts to the Canadian domestic market, I am sure that we could get interest rates down three points at least in the service of the people. There is a whole mental block in this philosophy and I think that is one of the basic problems we are faced with in this bill.

[Interpretation]

facteur, dépendent les pensions offertes à l'avenir. Il s'agit, après tout, d'un domaine très complexe.

Je trouve très bons les exemples que vous donnez de la participation gouvernementale aux prêts destinés aux cultivateurs, à la petite entreprise, aux étudiants et aux pêcheurs. Je vous remercie de nous avoir signalé ces cas. A l'échelle internationale, nous avons deux genres de prêts: Les prêts consentis par les agences comme l'ACDI qui ne seront pas forcément remboursés même s'il existe une promesse de remboursement et les prêts fermes comme ceux consentis par la FDE, lesquels doivent être remboursés. J'ai l'impression qu'il serait possible d'introduire dans nos institutions financières un programme de formation des consommateurs parce que, quand on connaît les règles du jeu, le jeu peut devenir plus passionnant, et on peut y participer davantage. Et-il nous faut en outre des conditions spéciales pour le premier emprunt, comme l'a expliqué M. Lang. Si j'ai bien compris, vous avez proposé d'accorder le crédit à un intérêt réduit dans le cas des personnes à faible revenu et les jeunes familles. De cette façon, ces personnes obtiennent une cote de solvabilité, qui devrait leur permettre d'obtenir plus tard des emprunts par la procédure normale. Est-ce que c'était cela votre idée ou voulez-vous accorder de façon régulière des prêts à conditions spéciales ou des prêts garantis aux travailleurs à faible revenu?

M. Lang: Nous espérons d'abord régler l'établissement d'une cote de solvabilité pour les personnes qui jusqu'ici n'ont pas pu le faire. Une fois cette cote établie, elles pourraient, espère-t-on, s'adresser aux institutions existantes. Mais il ne faut pas quand même oublier que beaucoup de ces travailleurs à faible revenu continueront à avoir un faible revenu pendant très longtemps. Je crois que la société canadienne a collectivement la responsabilité de financer, si vous me permettez l'expression, une forme de régime de prêts garantis afin que les personnes défavorisées puissent continuer de trouver du crédit à peu de frais.

M. Huntington: Personnellement, je suis plutôt ennuyé de voir que les Canadiens doivent s'accommoder de taux d'intérêt supérieur de trois ou quatre points à ceux des États-Unis. Je pense que cet état de fait est dû à la politique de la Banque du Canada. Notre taux d'intérêt semble être établi par rapport aux taux d'intérêt internationaux et les prêts énormes obtenus par les provinces et les sociétés sur les marchés monétaires internationaux semblent également influencer sur les taux d'intérêt. A mon avis, c'est là que réside le nœud du problème de la société canadienne. La seule raison pour justifier ces emprunts à l'étranger serait une balance commerciale déficitaire. Si la Banque du Canada dirigeait plutôt ses efforts vers le marché intérieur canadien, je suis certain que les taux d'intérêt diminueraient d'au moins trois points, du moins dans le cas de prêts personnels. C'est un véritable blocage psychologique, et on le retrouve dans le bill.

[Texte]

I would like, if I may, to ask you if you agree that there should be a greater content in our educational system in fundamental economics of a community at work and living together.

Mrs. Carr: Of course. That is one of our fundamental principles, that the educational process be expanded in these areas. While we are on that subject, I would like to suggest to you that there has to be some way of counselling people in the low-income bracket. It should not be left up to that person to try and find that counselling for himself or herself. If one wants to look at the credit agencies, if they are going to be given the licence to lend money at these exorbitant interest rates, then they must be obligated to at least have some credit counselling.

There are some in the community; there are some very good credit counselling agencies in Metro Toronto, for instance. There is one there that has done considerable work with those on low incomes or those that are on public welfare assistance. They should be shown how they can get out of the dilemma that they are in and the reasons why they should be very careful in borrowing money.

One might say that it should be handled through the welfare offices. I do not particularly agree with that because it is not always the welfare recipients that want to have that kind of education or assistance. But it would seem to me that if these lending agencies have the right to give this kind of money out to those people that are insecure to begin with and have some real problems to begin with, if they have the right to charge the kind of interest that they are charging these people for nonpayment or for back payment or for even just making their regular payments, then the onus should be on them to provide a legitimate, decent counselling service so that they will not get into those kinds of difficulties, instead of coming and saying fine and dandy, we are going to take your fridge away and we are going to take your stove away and we are going to take your wife's watch away and we are going to take her rings away or we are going to take his snow blower away, and this sort of thing. In 1977 we should not have that kind of hijacking taking place. It is fine for us to sit here and defend our people with regard to the right to borrow and the right to have the things that they want to do, and we do that, but on the other side we also say that those lending that kind of money should have obligations placed on them which are more than are there now. There is no obligation there now. They smile very gladly when people come to borrow money and say, "Ha, ha! We are going to make 12 or 15 or 25 per cent interest on this one so it is one more dollar." But we feel there has to be protection, and the protection certainly is in the counselling area along with the other areas of trying to borrow money.

Mr. Huntington: I assume there will be second rounds, Mr. Chairman?

The Vice-Chairman: Time permitting.

Mr. Huntington: Time permitting.

The Vice-Chairman: You have time for one more question, Mr. Huntington.

[Interprétation]

Ne croyez-vous pas que notre système scolaire devrait accorder plus d'importance aux notions de base relatives à l'économie d'une collectivité qui vit et travaille ensemble?

Mme Carr: Bien entendu. Nous croyons, et c'est un de nos principes de base, que l'on devrait offrir des cours dans ce domaine. Pendant que nous y sommes, je dois dire qu'il y a sûrement une façon de conseiller les gens à faible revenu. Nous ne devrions pas les laisser chercher eux-mêmes des conseillers. Prenons par exemple les agences de crédit. Si on leur donne un permis les autorisant à prêter de l'argent à des taux d'intérêt exorbitants, on pourrait tout aussi bien les obliger à donner des conseils sur le crédit.

Il existe déjà de tels services. Je sais qu'à Toronto, il existe quelques agences de conseillers en crédit qui sont excellentes. L'une, en autres, a accompli énormément de choses avec les défavorisés et les assistés sociaux. On devrait leur montrer comment briser le cercle vicieux et leur expliquer pourquoi ils doivent être très prudents lorsqu'ils empruntent de l'argent.

Certains diront que les bureaux du Bien-être social devraient s'en occuper. Je ne suis pas tout à fait d'accord, car ce ne sont pas uniquement les assistés sociaux qui ont besoin de ce genre de conseil ou d'aide. Par contre, si toutes ces sociétés de prêts ont le droit de donner tout cet argent à ceux qui, au départ, présentent un risque et ont véritablement des difficultés, si elles ont le droit d'exiger un tel taux d'intérêt en cas de non-remboursement, ou pour les paiement tardifs, ou uniquement pour les paiements réguliers, elles devraient elles-mêmes prodiguer un service acceptable de consultations pour que leurs clients ne retombent pas dans le pétrin. Il ne sert à rien de sourire et de menacer de reprendre le réfrigérateur, le poêle, la montre ou les bijoux, ou encore la souffleuse. En 1977, on ne devrait pas tolérer de tels détournements de biens. C'est bien gentil de dire que les Canadiens ont le droit d'emprunter et de faire ce qu'ils désirent, il faudrait aussi que les prêteurs aient beaucoup plus d'obligations qu'ils n'en ont maintenant. Ils n'en ont pas aucune pour l'instant. Ils sourient bien gentiment lorsque les clients viennent leur emprunter de l'argent en songeant aux 12, 15 ou 25 p. 100 d'intérêt qu'ils feront et à tous les beaux dollars qu'ils gagneront. Nous croyons que les consommateurs doivent être protégés et, en particulier, par des conseils.

M. Huntington: Je suppose qu'il y aura un second tour, monsieur le président?

Le vice-président: Si le temps le permet.

M. Huntington: C'est bon.

Le vice-président: Vous pouvez poser encore une question, monsieur Huntington.

[Text]

Mr. Huntington: Let me find the right question, Mr. Chairman.

We are coming back to a situation here where we are dealing with a bill that has made a great impact on the minds of parliamentarians and the press in Canada on the basis that it is a bill attacking loan sharking. You brief puts in a fair amount of attention on this. I would like to search out just what is loan sharking in your mind and what is usury. Loan sharking, to me, is a lending activity that is involved with people who perhaps are involved or have needs as a result of activities outside the law. Usury is a type of high-interest rate, smooth, sharp operator dealing with those fringe areas within the law, and why people have to go to them is beyond my comprehension. Nevertheless, it has become a serious thing in society. In your brief do you really separate usury and loan sharking? What is your understanding of loan sharking, and should it be in the Criminal Code?

• 1040

Mrs. Carr: I would say that loan sharking certainly should be . . .

Mr. Huntington: Yes.

Mrs. Carr: . . . in the Criminal Code. I have such very strong opinions on that that I am afraid I would like to ask my . . .

Mr. Huntington: I would like to hear them.

Mrs. Carr: . . . colleagues, perhaps, to answer that. My very strong feelings on this comes about because of my experience in the past 15 years. A loan shark is a kind of person who is not a person that should be within our Canadian society. That goes from the very highly-established type of person to the person that is down on the streets of no return with the people who do not have anything, and yet they still take their money. This business of people who are lending money on welfare cheques, that is a very strong loan sharking establishment, as far as I am concerned, and it should certainly be outlawed.

Mr. Huntington: But is that loan sharking?

Mrs. Carr: It depends on who you are, as far as I am concerned. I have said that I have very, very strong opinions on this, and so have many of my colleagues in the trade unions.

Mr. Huntington: Do you still group usury and loan sharking together?

Mrs. Carr: Yes, in many, many areas we do.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Next round, Mr. Chairman?

The Vice-Chairman: Certainly. Mr. Gray, you are next.

Mr. Gray: It would appear that a number of witnesses are using this Committee to draw attention to a concern of a lot of us, that is, the issue of the power of Parliament versus the bureaucracy and the consultative process of the groups outside of government, and so on. I do not complain of this; I think it is very worthwhile to have this brought forward.

I would like to point out to our witnesses today, whose brief I think is very useful and presents a very necessary point of

[Interpretation]

M. Huntington: Alors je dois trouver la bonne, monsieur le président.

Une fois de plus, nous étudions un bill qui a grandement frappé tous les parlementaires et les journalistes canadiens comme une loi visant les usuriers. Votre mémoire en parle d'ailleurs assez longuement. J'aimerais savoir ce que vous pensez de l'usure criminelle et de l'usure dite légale. Pour moi, la première est une opération de prêt impliquant des personnes dont les besoins sont créés par des activités illégales. La deuxième est plutôt exercée par un financier à l'air distingué qui exige des taux d'intérêt très élevés et agit à la limite de la légalité. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi certains ont recours à ce genre de personnages. De toute façon, c'est devenu un problème assez grave. Dans votre mémoire, faites-vous la distinction entre les deux types d'usure? Croyez-vous que l'usure criminelle devrait relever du Code Criminel?

Mme Carr: L'usure criminelle? Certainement.

M. Huntington: Oui.

Mme Carr: Mon opinion personnelle est si catégorique que je préférerais demander à mes . . .

M. Huntington: J'aimerais les entendre.

Mme Carr: . . . collègues de vous répondre. Si j'ai une opinion si catégorique, c'est à cause de mon expérience de ces quinze dernières années. Les usuriers ne devraient pas être tolérés dans notre société. Qu'il s'agisse de personnes respectées ou d'irrécupérables qui font affaires avec les démunis pour leur vendre leur argent. Certains font des prêts qui seront remboursés par des chèques du bien-être social. Rendus à ce point-là, ces requins de la finances devraient être mis hors-la-loi.

M. Huntington: Mais est-ce de l'usure criminelle?

Mme Carr: Cela dépend de qui vous êtes, à mon avis. Je vous l'assure, j'ai là-dessus une opinion très catégorique, comme plusieurs de mes collègues des syndicats.

M. Huntington: Criminelle ou non, l'usure, c'est de l'usure pour vous?

Mme Carr: La plupart du temps, oui.

Le vice-président: Merci, monsieur Huntington.

M. Huntington: Un autre tour, monsieur le président?

Le vice-président: Certainement. Monsieur Gray, c'est à votre tour.

M. Gray: Il semble qu'un certain nombre de témoins se servent du Comité pour attirer l'attention sur une question qui préoccupe nombre d'entre nous, c'est-à-dire le pouvoir du Parlement face à la bureaucratie et les consultations entre le gouvernement et divers groupements de l'extérieur. Je ne m'en plains pas; c'est une question qui vaut la peine d'être discutée.

Je veux simplement souligner à l'attention de nos témoins, dont le mémoire est très utile et avance une opinion tout à fait

[Texte]

view, that on the one hand there is a complaint about the weakening of the power of Parliament and the slipping away of the Parliamentary process and, on the other hand, an urging of the creation of alternatives outside of Parliament to deal with the powers of bureaucracy. It would seem to me that the best solution, if one is concerned about the erosion of the power of Parliament, is to build it up to what it should be and make it the focal point of the consultative process.

We are all aware of the gaps in our present committee system, but it would seem to me that the place to create the kind of consultation, which I think we all agree is lacking with certain groups like the Canadian Labour Congress, is through committees like this with adequate staff and greater opportunity than we have at present for discussion, so that what is done is done more in the open for all groups. The accountability of people like the Members of Parliament on this committee to the public will be a source of due attention, and so on. I am concerned that one of the main complaints, not only of the Labour Congress before this committee but of other groups, is that they simply are not being sufficiently involved in the behind-the-scenes consultation on legislation that will later be presented on a "take it or leave it" basis to Parliament. As someone concerned with the value of Parliament, I would prefer to see Parliament built up as the focal point for consultation and decision making. Do you have a comment on that?

The Vice-Chairman: Mrs. Carr.

Mrs. Carr: Mr. Chairman, in answer to Mr. Gray's comments about the witnesses, you must appreciate that the questions are put to us and we are answering them in the frankest way that we know how. If you wish us to sit here and footsie around with some of these questions, well, we are not prepared to do that.

An hon. Member: Hear, hear.

Mrs. Carr: As to your ideal of perhaps building up the parliamentary process to be more legitimate and acceptable in the community, I can say I agree with you on that, but I also have to say that asking us to come before you when it is in its second reading is certainly not any way to get us to participate fully as Canadian citizens, number one, who are concerned . . .

An hon. Member: Hear, hear.

Mrs. Carr: ..and as the trade union movement, which is responsible for two million people. What we are responsible for is more than 2 million people, when you consider the families, and also the likes of everyone else who is sitting in this room who benefits from what we gain. Now, we are and want to be part of some of the decision-making, as you well know, by some of the commitments that we have put forward. But we cannot do it. We cannot do it legitimately until after things have gone through the House and they are discussed there in second reading and then we are asked to come forward, like children off the street, to present our position. We cannot do that, with all due respect to the Ministry.

[Interprétation]

valable, que d'un côté on se plaint de l'affaiblissement du pouvoir du Parlement et de l'érosion du processus parlementaire, tandis que, de l'autre, on suggère la création d'autres organismes paraparlamentaires pour contrôler les pouvoirs de la bureaucratie. A mon avis, si l'on s'inquiète de l'érosion du pouvoir parlementaire, la meilleure solution est de le renforcer pour qu'il redevienne ce qu'il doit être, pour qu'il devienne le centre de toutes les consultations.

Nous connaissons tous les lacunes du système actuel des comités, mais pour mettre en place les mécanismes d'une consultation, qui, nous en convenons, est insuffisante avec certains groupes comme le Conseil du travail du Canada, il faut se servir de comités comme le nôtre, comptant un personnel suffisant et ayant plus de temps pour discuter, comme nous le faisons en ce moment. Ainsi, on pourra accomplir beaucoup plus et rencontrer beaucoup plus d'organismes. La responsabilité des parlementaires envers le public sera alors mise en valeur. Le Congrès du travail du Canada, et aussi d'autres groupements, se sont plaints surtout, devant notre Comité, de ne pas participer suffisamment aux consultations qui ont lieu en coulisses sur des lois présentées ensuite au Parlement et finalement adoptées ou rejetées. Comme je me préoccupe de la valeur du Parlement, je préférerais qu'il joue un rôle encore plus grand au niveau des consultations et de la prise des décisions. Qu'en pensez-vous?

Le vice-président: Madame Carr.

Mme Carr: Monsieur le président, au sujet de ce que M. Gray vient dire sur les témoins, je répondrai que les questions nous sont posées et que nous devons y répondre de plus franchement possible. Si vous préférez nous voir patiner, vous serez déçu, cela ne nous intéresse pas.

Une voix: Bravo!

Mme Carr: Quant à votre idée de renforcer le processus parlementaire afin qu'il soit mieux accepté par la collectivité, je l'admets, c'est un bel idéal, mais je dois vous faire remarquer que ce n'est pas en nous invitant lorsque les projets de loi en sont à l'étape de la deuxième lecture que vous pourrez nous faire participer pleinement d'abord à titre de Canadiens citoyens intéressés . . .

Une voix: Bravo!

Mme Carr: . . . puis à titre de mouvement syndical représentant deux millions de personnes. Nous sommes responsables de plus de 2 millions de gens, si on considère les familles de nos membres, et de tous ceux qui, comme vous tous qui êtes ici dans cette salle, tirent avantage de nos gains. Nous voulons participer au processus de décision, comme vous le savez, et nous y participons par le biais des engagements que nous avons pris. Mais nous ne pouvons pas le faire. Nous ne pouvons pas le faire légitimement tant que les projets de lois n'ont pas été discutés en deuxième lecture à la Chambre. C'est alors qu'on nous demande de comparaître, pour exposer nos positions, comme on le demanderait à des enfants. Sauf le respect que je dois au ministère, nous ne pouvons pas l'accepter.

[Text]

• 1045

Mr. Gray: Well, I would agree that to the extent that there is consultation before the legislation is presented to Parliament, your role should be equal to that of any other group and perhaps superior to some, but I would prefer to see a system evolve where First and Second Reading merely provides a basis for the real work on the bill in committees like this and the test will be if, as a result of our hearings here, for example, due consideration will be given to valid points like those raised in your brief.

Mrs. Carr: Well, we appreciate that.

Mr. Gray: Anyway, we could perhaps have a separate set of hearings on this issue.

The Vice-Chairman: You have five minutes left, Mr. Gray.

Mr. Gray: Thank you.

But I gather that your basic point is that there is nothing in this legislation to ensure that low-income people who are unable to get credit now at all or on reasonable terms will be able to get it if this bill is adopted. This would appear to be your basic statement of concern. Am I right there?

Mrs. Carr: Yes.

Mr. Nousiainen: Well, on a certain portion of the bill, yes.

Mr. Gray: And one of your solutions, which reflects my own view, is a creation of a guaranteed loan program for the low-income people. I am happy to see your support for this. I gather you are also attacking the implicit concept that low income necessarily means high risk.

Mrs. Carr: That is right.

Mr. Gray: Now, is it your experience that people one might describe as good citizens are forced out of recourse to loan sharks to a high degree, or as some witnesses have suggested, are the people who are going to loan sharks mainly those who are engaged in some type of questionable activity themselves?

Mrs. Carr: I would not say that. I would say that the questionable activity people are going to do it regardless of what the scene is, because they know where to go for the money. As far as the low-income people or the unemployed person is concerned, because they cannot get access to the legal process, if one wants to put in quotes "the legal process", they therefore have to go elsewhere. And the loan sharks are always looking for those people. They know who they are, so they are available.

Mr. Gray: So you would confirm that in your observation and experience, there are large numbers of low-income people who are otherwise good citizens who are forced to have recourse to loan sharks because of gaps in our so-called legitimate system of financial institutions.

Mrs. Carr: That is right.

[Interpretation]

M. Gray: Dans la mesure où il y a consultation avant qu'un projet de loi ne soit déposé devant le Parlement, je conviens que votre rôle devrait être égal à celui de tout autre groupe et, peut-être même, supérieur, mais je préférerais que les première et deuxième lectures constituent une base de discussion pour les comités comme celui-ci. Si des questions comme celles que vous avez mentionnées dans votre rapport étaient réellement prises en considération à la suite de nos audiences, par exemple, le test serait positif.

Mme Carr: Nous le savons bien.

M. Gray: Quoi qu'il en soit, nous pourrions peut-être envisager une série d'audiences séparées sur ce sujet.

Le vice-président: Il vous reste cinq minutes, monsieur Gray.

M. Gray: Merci.

Je crois comprendre que votre principale objection est que le projet de loi ne prévoit rien pour donner aux personnes à faible revenu un accès au crédit ou des conditions raisonnables de crédit. Cela me semble être votre préoccupation centrale. Ai-je raison?

Mme Carr: Oui.

M. Nousiainen: En ce qui concerne certaines parties du projet de loi, oui.

M. Gray: Et une des solutions que vous proposez et qui reflète aussi mon opinion, consiste à créer un régime de prêts garantis pour les personnes à faible revenu. Je suis heureux de constater que vous êtes en faveur d'un tel régime. Je crois comprendre que vous refusez d'admettre, comme on le fait implicitement, qu'un faible revenu comporte nécessairement un grand risque.

Mme Carr: C'est vrai.

M. Gray: Au cours de votre expérience, avez-vous vu des cas où des personnes que l'on pourrait qualifier de bons citoyens ont été forcés de contracter un prêt usuraire ou bien, comme certains témoins l'on suggéré, ceux qui s'adressent à des usuriers sont-ils principalement des gens engagés dans des activités douteuses?

Mme Carr: Je ne dirais pas cela. Quelles que soient leurs activités douteuses, elles n'ont rien à voir avec le prêt usuraire, car ces gens-là sauront toujours où trouver de l'argent. Pour ce qui est des personnes à faible revenu ou des chômeurs, ces derniers doivent s'adresser ailleurs puisqu'ils n'ont pas accès aux «sources légales», permettez-moi de mettre cette expression entre guillemets. Les usuriers sont à l'affût de ce genre de personne. Ils savent qui ils sont et se mettent à leur disposition.

M. Gray: Vos observations et vos expériences tendent donc à confirmer que de nombreuses personnes à faible revenu, qui sont par ailleurs de bons citoyens, sont forcées de recourir à des prêts usuraires en raison des lacunes de ce qu'il est convenu d'appeler le réseau légitime des institutions financières.

Mme Carr: C'est exact.

[Texte]

Mr. Gray: That is one of your essential points.

I am pleased to see you are urging the maintenance of the concept of ceilings on interest rates similar to that in the present Small Loans Act. What proposal do you have as to what these ceilings should be under present conditions?

Mrs. Carr: Well, we thought we would see it in the legislation but it is not there, and I am not about to suggest to you until I see it. Neither is my committee. I would hope that you would be wise enough not to have anything in there that would be out of the bounds of those low-income people. I hope it will not be found in the regulation.

An hon. Member: That is where it will be.

Mr. Gray: But you do not have a proposal for us to consider at this time as to what the ceilings on loans, as to amounts or rates should be?

Mr. Nousiainen: Well, we could if you wanted us to put down something about the actual ceilings and the rates of interest that apply to these ceilings. I think we can come across with a pretty defensible position. You say, "Okay, let us control interest rates and let us have ceilings." It has been thought through fairly carefully I think by some other people. I think you have had a brief from the Saskatchewan government, for instance. I think they have suggested a number of ceilings.

Mr. Gray: The Consumers' Association suggested some the other day.

Mr. Nousiainen: Right.

Mr. Gray: But I know the Committee and I am sure the Committee would value any further briefs or supplementary briefs you might want to submit.

Mr. Nousiainen: If you wish, we will be happy to do it.

Mr. Gray: Finally, with your indulgence, Mr. Chairman, a quick question about the garnishee issue, and I think that our witnesses today make a very good point about the unfair risk to the job through the use of the garnishee procedure. But I think they also recognize the constitutional issue in as much as the garnishee procedure now is not only a matter of provincial law but it is part of the judicial process in provinces and courts created by the provinces.

Mr. Nousiainen: I might just make one point. It is my understanding that the banks themselves are at fault, entirely within the jurisdiction of the federal government. If this kind of scheme were to be operated through the banks, I think some of your constitutional problems may begin to fade away. I am not entirely sure of that but I think it is worth-while checking that out.

• 1050

Mr. Gray: I do not think the fact the banks are federal makes them subject to only federal jurisdiction in everything

[Interprétation]

M. Gray: C'est un de nos points essentiels.

Je suis heureux de constater que vous favorisez le maintien d'une limite aux taux d'intérêt, similaire à celle qui est actuellement prévue par la Loi sur les petits prêts. Dans les conditions actuelles, quelle limite proposeriez-vous?

Mme Carr: Nous croyions pouvoir la trouver dans le projet de loi, mais ce n'est pas le cas, et je ne me hasarderai pas à vous la suggérer tant que je ne la verrai pas. Mon comité non plus d'ailleurs. J'ose espérer que vous aurez la sagesse de ne pas fixer une limite inacceptable pour les personnes à faible revenu. J'espère la même chose pour ce qui est des règlements.

Une voix: C'est le règlement qui en décidera.

M. Gray: Mais vous n'avez pas de proposition à nous faire pour le moment en ce qui concerne la limite à fixer pour les prêts, montants du prêt ou taux d'intérêt?

M. Nousiainen: Nous pourrions vous dire ce que nous pensons des limites actuelles et des taux d'intérêt appliqués. Je crois que notre attitude est tout à fait défendable. Vous dites: «D'accord, contrôlons les taux d'intérêt et fixons des limites.» D'autres y ont déjà beaucoup Vous avez réfléchi. Vous avez, je crois, entendu un rapport du gouvernement de la Saskatchewan. Je crois qu'il a suggéré un certain nombre de limites.

M. Gray: L'Association des consommateurs m'en a suggéré quelques-unes, l'autre jour.

M. Nousiainen: Bon.

M. Gray: Mais je connais le Comité, je suis sûr qu'il sera très heureux d'étudier tout autre rapport supplémentaire que vous désireriez lui soumettre.

M. Nousiainen: Nous en serons très heureux si vous le désirez.

M. Gray: Monsieur le président, avec votre indulgence, j'aimerais poser une question rapide au sujet des saisies de salaire. Je crois que les témoins ont mis le doigt sur une question importante, à savoir que la procédure de saisie de salaire fait injustement courir à un employé le risque de perdre son emploi. Nos témoins admettent, je pense, qu'il s'agit d'un problème constitutionnel dans la mesure où la procédure des saisies ne dépend pas uniquement du droit provincial, mais fait partie du processus judiciaire des provinces et des cours créées par les provinces.

M. Nousiainen: J'aimerais ajouter une précision. Je crois savoir que les banques elles-mêmes sont tout à fait en défaut au sein de la juridiction du gouvernement fédéral. Si ce type de régime devait être appliqué par les banques, plusieurs problèmes constitutionnels commenceraient à disparaître. Je n'en suis pas tout à fait sûr, mais je crois que cela vaut la peine de s'en assurer.

M. Gray: Ce n'est pas parce que les banques dépendent de la compétence fédérale que tout ce qu'elles font y est aussi

[Text]

they do. They are subject, for example, to provincial laws on real estate.

Mr. Nousiainen: Yes, I realize that. But if the federal government itself were to initiate a scheme of this sort, and if it set the rules of the game on this kind of loan scheme . . .

Mr. Gray: Yes. You make a very good point; that if there is a guaranteed loan scheme for low-income people, payment of loans should not be enforceable by garnishee, which is a valid concept.

Now, finally, are you proposing the absolute abolishing of the concept of garnisheeing wages for all purposes?

Mrs. Carr: Yes, we are.

Mr. Gray: Would this also include the use of garnishees by governments for collecting amounts due to them?

Mr. Nousiainen: Yes, why not?

Mrs. Carr: Well, a garnishment is a garnishment. You cannot, in this society expect people to live with 30 per cent of their wages taken away from them. You just cannot allow that to happen. That is criminal and it is crooked.

Mr. Nousiainen: It also leads to bankruptcy.

Mr. Gray: Okay, thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you very much, Mr. Gray.

We go now to Dr. Ritchie.

Mr. Ritchie: Mr. Chairman, I would like to comment on the farm situation. I would like to point out that government farm credit agencies, before they will lend money to a young farmer or a young son, often take the father's land into hock too. So you get very bad situations developing wherein the senior people need the revenue off the farm and find that it is lost to the son to pay the loan to the government. So it is not just loan sharks that are involved in this; it is our own government lending agency—at least at this particular level.

Mr. Gray asked about this and I think you felt that garnishment should be outlawed, sort of per se across the board. Would this not lead to credit restriction and more in down payments? I presume by garnishment you would prohibit the repossession of appliances like refrigerators and so on. Would outlawing garnishment really mean there would be higher down payments, maybe more cash sales in many areas, than what there are at present.

Mrs. Carr: It may develop into that, but the area in which garnishment is taking place right now is in areas where they probably would not save enough funds anyway for a down payment or cash sale. Making garnishment unlawful would also perhaps educate people on how to use their money wisely and, along with the counselling, it would help them to do that. But until we establish some of these things, this is never going to take place.

[Interpretation]

exclusivement assujetti. Elles sont par exemple, assujetties aux lois provinciales pour ce qui est des biens immobiliers.

M. Nousiainen: Oui je le sais. Mais si le gouvernement fédéral devait lui-même mettre en place un régime de ce genre, s'il définissait les règles du jeu . . .

M. Gray: Oui. Votre argument est très valable. Si un régime de prêts garantis est mis en place pour les personnes à faible revenu, le remboursement de ces prêts ne devrait pas être garanti par une saisie sur le salaire, c'est un concept très valable.

En dernier lieu, proposez-vous l'abolition absolue de la saisie des salaires, en toutes circonstances?

Mme Carr: Oui, assurément.

M. Gray: Cette abolition doit-elle également frapper les ordonnances de saisie émises par les gouvernements pour recouvrer des sommes qui leur sont dues?

M. Nousiainen: Oui, pourquoi pas?

Mme Carr: Une saisie est une saisie. Dans cette société, vous ne pouvez pas demander à des gens de vivre avec 30 p. 100 de leur salaire en moins. Vous ne pouvez pas le permettre. C'est une procédure criminelle et bancale.

M. Nousiainen: Cela amène aussi à la faillite.

M. Gray: D'accord, merci, monsieur le président.

Le vice-président: Merci beaucoup monsieur Gray.

Nous passons maintenant à M. Ritchie.

M. Ritchie: Monsieur le président, j'aimerais faire une remarque au sujet de la situation agricole. J'aimerais souligner qu'avant de prêter de l'argent à un jeune fermier ou au fils d'un fermier, les agences gouvernementales des produits agricoles prennent très souvent comme garantie la terre du père. Cela provoque des situations très graves des gens âgés qui ont besoin du revenu de leurs fermes perdent leurs terres, parce que leurs fils doivent rembourser un prêt au gouvernement. Il ne s'agit pas donc uniquement du prêt usuraire. Il s'agit aussi, du moins à ce niveau-là, des agences de prêt du gouvernement.

M. Gray a posé des questions à ce sujet et vous avez dit que les saisies devraient être déclarées illégales en soi. Cela ne risque-t-il pas de provoquer une restriction du crédit et d'augmenter les dépôts initiaux? Je suppose que vous voulez également interdire la reprise de possession d'appareils ménagers comme des frigidaires etc.. Si vous abolissez le système des saisies, les paiements initiaux ne seront-ils pas plus élevés et les ventes comptant moins nombreuses qu'elles ne le sont actuellement dans de nombreux domaines.

Mme Carr: C'est possible, mais les personnes frappées par une saisie de salaire n'ont de toute façon pas assez d'argent pour acheter comptant ou pour faire un dépôt initial. Déclarer illégale la procédure de la saisie apprendrait peut-être aux gens à gérer sagement leur budget, et des séances d'information pourraient aussi les aider. Mais tant que des mesures de ce genre ne sont pas prises, la situation ne changera pas.

[Texte]

You suggested something about repossession. I think that is a different sort of thing and would have nothing to do, perhaps, with our feeling about the garnishment of wages.

Mr. Nousiainen: Garnishment is strictly job related. That is the one way you can get canned, but you cannot get fired if your refrigerator goes out the door.

Mr. Ritchie: You are not saying that the person who sold the refrigerator could not garnishee the person's wages; what you are saying is that garnishment cannot be used to dismiss him from his job. Is that right?

Mr. Nousiainen: That is right.

Mr. Ritchie: In other words, you are still saying that . . .

Mrs. Carr: No, we are not saying that. We are saying that nobody has the right to garnishee wages. Now, if he wants to get that refrigerator back, then he can go in the door and get the refrigerator back, but he does not garnishee the wages. The wages of the low-income worker cannot be garnisheed any longer, because, as I say, in some provinces it is 30 per cent.

Mr. Ritchie: I know that in Manitoba the Small Debts Court has the employee pay in often so much money every pay day, which is distributed *pro rata* amongst his creditors until such time as he is paid off. Is that not a form of garnishee?

• 1055

Mrs. Carr: No, it is not. That is- . . .

Mr. Lang: That is a consolidation order, it is not a garnishee. It is a court order that out of his pay cheque he will pay "X" number of dollars into this fund which will be distributed amongst his debtors. The purpose of a garnishee is to compel the borrower to repay "X" number of dollars and cents to the lender. However, the fact of the matter is that in many cases as garnishee proceedings have taken effect the borrower loses his job and the lender therefore never has a hope in hell of getting repaid. It destroys both things. It does not do the job it was intended to do, and if it does not do the job it was intended to do, then why in the world keep it.

Mrs. Carr: The employer becomes the collection agency. That is what happens when the wages are garnisheed, the employer is the collection agency for the lender. That is what happens, and the employer is saying, "We are not going to have any part of it. We are not going to collect the wages."

Mr. Ritchie: Then you would replace the garnishee by a small debts court order type of jurisdiction, would you, or you feel it would be possible . . .

Mr. Nousiainen: Yes, by applying judicious credit counseling, as we have said in this brief. We hope you would not have to get to a situation where you are up against the wall with debts that you really cannot manage. I think that is the other side of our approach here. Then, in terms of debt collection, we are saying that there is one really bad way of collecting debts, and that is garnishment. Really stay from that.

[Interprétation]

Vous avez parlé de reprise de possession. Selon moi, c'est une question tout à fait différente et qui n'a rien à voir avec ce que nous pensons de la saisie des salaires.

M. Nousiainen: La saisie des salaires est une procédure strictement liée à l'emploi. Elle peut provoquer votre congédiement, mais ce n'est pas parce que l'on reprendra votre frigidaire que vous serez mis à la porte.

M. Ritchie: Vous ne dites pas que le vendeur d'un frigidaire ne peut pas faire saisir le salaire, mais vous dites que la saisie de salaire ne peut pas entraîner une perte d'emploi. Est-ce exact?

M. Nousiainen: C'est exact.

M. Ritchie: En d'autres termes, vous dites que . . .

Mme Carr: Non, nous ne disons pas cela. Nous disons que personne n'a le droit de saisir le salaire de qui ce soit. Si un vendeur veut reprendre son frigidaire, il peut toujours frapper à la porte de l'acheteur et reprendre son frigidaire. Il ne peut en aucun cas saisir son salaire. La saisie du salaire de l'ouvrier à faible revenu est une procédure qui ne peut pas durer plus longtemps. Comme je l'ai dit, elle peut s'élever à 30 p. 100 du salaire dans certaines provinces.

M. Ritchie: Je sais qu'au Manitoba, la Cour des petites dettes oblige l'employé à déduire régulièrement de sa paie une somme d'argent qui est répartie proportionnellement parmi ses créanciers jusqu'à ce que sa dette soit totalement remboursée. N'est-ce pas là une forme de saisie?

Mme Carr: Absolument pas. C'est . . .

M. Lang: Il s'agit d'une ordonnance de consolidation et non pas d'une ordonnance de saisie-arrêt. Le tribunal ordonne que «x» dollars de chaque chèque de paie soit versé dans ce fonds qui sera ensuite distribué aux créanciers. L'ordonnance de saisie-arrêt a pour but d'obliger l'emprunteur à rembourser «x» dollars au prêteur. Toutefois, le fait est que, dans bien des cas, à la suite d'une ordonnance de saisie-arrêt l'emprunteur perd son emploi et le prêteur n'a aucun espoir d'être remboursé. Ainsi, aucun but n'est atteint. Cette ordonnance n'obtient pas le résultat escompté, alors pourquoi l'utiliser?

Mme Carr: C'est l'employeur qui devient percepteur. Lorsqu'il y a ordonnance de saisie-arrêt, l'employeur devient le percepteur du prêteur. C'est ainsi que cela se passe, et l'employeur dit: «Je ne veux pas être mêlé à cela. Je ne percevrai pas le salaire de mon employé.»

M. Ritchie: Donc vous voulez remplacer l'ordonnance de saisie-arrêt par un genre d'ordonnance des cours des petites créances, ou alors croyez-vous qu'il serait possible . . .

M. Nousiainen: Oui, en appliquant des conseils judicieux en matière de crédit, comme nous l'exposons dans ce mémoire. Nous espérons ainsi qu'un emprunteur ne se laissera pas couvrir de dettes au point de ne plus pouvoir s'en sortir. C'est là l'autre aspect de notre proposition. Pour ce qui est de la perception des créances, procéder par voie d'une ordonnance

[Text]

There are other ways of collecting debts, things like talking to the person and saying to him," Look, your loan situation is really bad and out of shape. Could we not agree on some commonly-agreed-to plan on how you are going to reduce these debts? We will not even repossess your furniture, or things like that."

The Vice-Chairman: Could we have some order, please.

Mr. Nousiainen: We believe that people, if they are given an opportunity to get out of, say, a bad debt situation, if it is explained to them in a proper way will co-operate with the lender of the money. It is almost more a communications problem than anything else. But the garnishment thing, you have to get rid of it because what happens is that a garnishment issue goes to the company and the accounting department looks at it and says, "We have to process this much more paper work, we have to do this and that, write cheques, it is an economic cost to our operation", and this is especially so for marginally-employed people who make, say, the minimum wage. Suddenly it costs \$20 per month for the company, on top of that meagre salary in the first place, to have this person employed at that particular plant, and they will say, "This is a guy we do not want around here; it costs us money", and that is why people are fired and that is why we want garnishment gotten rid of.

Mr. Ritchie: Mr. Chairman, I would like to ask Mrs. Carr a question. From your wide experience in the welfare field, do you think most people become involved in financial trouble in this low income group because they are unaware of what, shall we say, social programs can do for them? Do they get into it through bad judgment on their part, or do unexpected events in the family upset their paying ability?

Mrs. Carr: Mr. Chairman, there are a number of reasons, of course, why people get into that kind of circumstance. First of all, we have TV, which is brainwashing the Canadian public, and particularly those who do not have access to money and who really would like to have all of these other little things. The credit card system that is so easily available to anybody and everybody. Just go and get a credit card and buy all your things on credit cards, so they get into debt that way. I think the problem is also that the educational process has not taken into account the fact that they should start educating our young people in high school, before they are 16 years old, on how they should manage funds and why they should be more aware of what things are going on in the outside world. I suppose it is the society that we live in today. I know there is a big change with those people on public assistance who are greatly in debt today than what happened when I was first in welfare 15 years ago. Easy access, by the credit bureaus and by the stores and all the rest saying "Come on and buy these things, we will do it on time and there is no down payment required". How many times have you read or seen that," no down payment required, come in" and so they do that.

[Interpretation]

de saisie-arrêt est le pire moyen qui soit. Il faut à tout prix éviter d'y avoir recours.

Il y a d'autres façons de percevoir le remboursement de dettes. Par exemple, on peut parler à l'emprunteur en lui disant «Écoutez, vous êtes en très mauvaise posture. Est-ce qu'on ne pourrait pas se mettre d'accord sur un moyen de réduire ces dettes? Nous ne saisisons pas vos meubles, et ne ferons rien de ce genre.»

Le vice-président: A l'ordre, s'il vous plaît.

M. Nousiainen: Si on donne à un emprunteur l'occasion de se sortir d'un mauvais pas, si on lui explique les modalités à suivre, il collaborera avec le prêteur. Il s'agit presque d'avantage d'un problème de communication que d'autre chose. Mais il faut absolument abolir l'ordonnance de saisie-arrêt parce que c'est le département de comptabilité de l'employeur qui en est saisi, et comme cela lui complique la tâche et augmente ses coûts d'exploitation et que l'employé en question est habituellement un employé marginal au salaire minimum, l'employeur décide que cela ne vaut pas la peine de dépenser \$20 par mois pour s'occuper de cet employé, et il le congédie. C'est pourquoi nous devons abolir l'ordonnance de saisie-arrêt.

M. Ritchie: Monsieur le président, j'aimerais poser une question à M^{me} Carr. D'après votre grande expérience en matière de bien-être social, croyez-vous que la plupart des gens à revenu faible sont aux prises avec des ennuis financiers parce qu'ils ignorent l'aide que peuvent leur apporter les programmes sociaux? Est-ce que leurs ennuis sont dûs à un manque de jugement ou à des imprévus sur le plan familial?

Mme Carr: Monsieur le président, il y a plusieurs raisons. Premièrement, la télévision est coupable du lavage de cerveau du public canadien, et notamment des gens qui n'ont pas d'argent et qui aimeraient cependant se procurer tout ce que la publicité fait miroiter à leurs yeux. Le système de carte de crédit, facilement accessible à chacun, est également responsable. On leur dit qu'ils n'ont qu'à obtenir une carte de crédit et qu'ils pourront acheter tout ce qu'ils veulent, et c'est ainsi qu'ils s'endettent. Le problème vient également d'une lacune du système scolaire, on n'a pas encore compris qu'il faudrait instruire les jeunes dans les écoles secondaires, avant qu'ils aient 16 ans, sur la façon de gérer ses finances et sur les choses à savoir sur le marché du travail. J'imagine que la société dans laquelle nous vivons aujourd'hui est la grande responsable. Les assistés sociaux d'aujourd'hui, qui sont endettés, sont bien différents de ceux que j'ai connus lorsque j'ai commencé à m'occuper du bien-être social il y a 15 ans, un grand changement est intervenu. Il y a également l'accès facile au crédit qu'annoncent les bureaux de crédit et les magasins en disant: «Venez acheter nos produits à tempérament et sans paiement initial». Combien de fois avez-vous lu ou entendu cette publicité «aucun paiement initial nécessaire, venez en profiter», et c'est exactement ce que les gens font.

[Texte]

• 1100

People on low incomes never have a chance to come out the way you and I may as far as our credit is concerned. They may become a detriment to society and they never get around that stigma. It is attached to them for the rest of their lives.

Credit counselling has to start in school. When I went to school we learned how to buy oranges and apples and how to pay for it over the next few weeks, a little bit at a time. That is not taught in schools any more either.

I think we have to have more responsible citizenship on the part of those people who are lending money. There has to be more sincerity within our big appliance stores. It is not just the almighty dollar that they should be looking for. There has to be a better understanding within the community. All of this leads to the problems that we have and let me say garnishment of wages effects the entire family. There are good employers who assist and who do have counselling, but, for every good employer that will take this person aside and suggest to them "look, can we work this out between us so that I do not have to take it off of your salary", there are 125 more employers that will say "tomorrow you have got no job". If they do not do it tomorrow, then they will find that you came in late for work two or three weeks later and, because you have been late one day, you are fired. It is just as simple as that.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Ritchie, Your time is up.

Mr. Philbrook, you are next. By the way, members of the Committee, we are running over our time. I am disposed to remain a while longer yet so as to enable everyone to put their questions. I wonder if our witnesses are free to remain a little while yet.

Mrs. Carr: Oh, I think so.

The Vice-Chairman: Mr. Philbrook.

Mr. Philbrook: Thank you, Mr. Chairman. I think I will be very brief. I apologize for being late both to the chair and the witnesses. It is a busy morning. If I ask something that covers ground that has already been covered, I apologize for that too. I hope we can just go over it again briefly.

In the area of loan sharking, in terms of the organized labour movement, have you had any definite experiences with this very tragic area? Is there a feeling that it goes on there some where in the shadows and you do not know very much about it or is it a very tangible from your point of view?

Mrs. Carr: It is a very tangible problem, it certainly is. So far as the Congress itself is concerned, naturally, we have had no contact, but our people have indicated to us the areas of their concern. We know for a fact that some of our people have been subjected to that type of thing. Many of our people have been, as a matter of fact, because many of our people are in the low income area.

Mr. Philbrook: Do your people sometimes come to you with personal problems and lay it all on the table and say, "this is

[Interprétation]

Les gens à faible revenu sont incapables de s'en sortir comme vous et moi en ce qui concerne le crédit. Ils risquent de devenir une charge pour la société et ils ne peuvent jamais se débarrasser de ce stigmate. Ils sont marqués à tout jamais.

Une information sur le crédit doit être donnée dans les écoles. Lorsque je fréquentais l'école, on apprenait à acheter des oranges et des pommes en échelonnant nos paiements sur quelques semaines, un peu à la fois. Mais on n'enseigne plus cela dans les écoles.

Il faut que les prêteurs soient plus responsables. Il faut que nos grands magasins fassent preuve de plus de franchise. Ils ne devraient pas chercher uniquement à tirer des bénéfices. La collectivité doit être amenée à une meilleure compréhension de ces choses. Tout ceci contribue aux problèmes auxquels nous faisons face, et permettez-moi de vous dire que la saisie des salaires touche la famille toute entière. Il existe de bons employeurs qui nous aident et qui conseillent leurs employés, amis pour chaque bon employeur qui aide son employé en lui disant: «Écoutez, est-ce qu'on peut s'arranger pour que je ne sois pas obligé de saisir votre salaire», il y en a environ 125 employeurs qui diront à cet employé: «A compter de demain, vous n'avez plus d'emploi». S'ils ne le congédient pas immédiatement, ils le feront deux ou trois semaines plus tard sous prétexte qu'il est arrivé en retard. C'est aussi simple que cela.

Le vice-président: Je vous remercie, monsieur Ritchie. Votre temps est écoulé.

Monsieur Philbrook, vous êtes le suivant. Soit dit en passant, Messieurs les membres du Comité, nous avons dépassé notre temps. Je suis disposé à rester un peu plus longtemps afin de permettre à chacun de poser ses questions. Je me demande si nos témoins peuvent rester encore un peu de temps.

Mme Carr: Certainement.

Le vice-président: Monsieur Philbrook.

M. Philbrook: Je vous remercie, monsieur le président. Je serai très bref. Je veux m'excuser de mon retard auprès du président et des témoins. Il y a beaucoup à faire ce matin. Si je pose une question qui a déjà été posée, je m'en excuse également. J'espère simplement que nous pourrions en discuter encore brièvement.

En ce qui concerne le mouvement syndical, avez-vous eu des expériences précises en matière d'usure, dans ce qu'il a de plus tragique? Est-ce qu'on a l'impression que le monde de l'usure existe quelque part dans l'ombre, qu'on n'en sais pas beaucoup à ce sujet ou alors est-ce une chose tangible selon vous?

Mme Carr: C'est une chose très tangible. Évidemment, le congrès lui-même n'a eu aucun contact avec ce milieu, les gens dont nous nous occupons nous ont fait part de leurs inquiétudes. Nous savons que certains d'entre eux en ont été les victimes. En fait, bon nombre d'entre eux en ont été victimes, probablement parce qu'ils font partie de la classe à faible revenu.

M. Philbrook: Est-ce qu'ils viennent parfois vous voir pour vous faire part de leurs problèmes personnels en disant par

[Text]

the situation I have got myself in, can you help me; what can you do?"

Mrs. Carr: At the local union level this happens quite frequently. In many of our unions we have groups or committees that deal with this very thing, lending and borrowing and credit counselling. We also do it privately.

Mr. Philbrook: Would you say it is very common among your members or is it quite rare?

Mrs. Carr: It is not a rare thing. If you mean 2 or 3 or 5 or 10 times a week, I would not say it is that common but certainly we have contact with it every day.

Mr. Philbrook: How do you make out then on remedial action to help these people? Do they seem receptive to help or do they seem rather resistant?

Mrs. Carr: The majority of them are receptive to some kind of counselling or some kind of help.

Mr. Lang: They reach a stage where they can no longer cope with the problem by themselves. When I was in the plant and the president of my local union, I received telephone calls a few times at two o'clock in the morning where I would have to drive twenty five miles to the fellow's home and stay with him for a few hours to try to grapple with the problem. He would then have a meeting with the president of the company the next day where we could talk the thing out so that we could calm him down a little bit and see what help we could give, which was very minimal at that level. This plant was only 110 people so if you have that in a plant of 110 people, then I suppose if you multiply that across the country by all the little plants of 110 people, you have what seems to me a rather significant problem.

• 1105

Mr. Philbrook: In the process, are you able to do anything about the loan sharks themselves ...

Mrs. Carr: Not really.

Mr. Philbrook: ... identifying them, reporting them to the authorities and so on?

Mrs. Carr: I suggest to you that we work very closely with the police departments in many areas and my experience has been very warm and very close to them. It is the same as if you were to ask me if we worked very closely in the area of the drug scene. I suggest to you privately that we do have our contacts and our avenues of making inroads. I would not say that publicly.

The Vice-Chairman: Well, it is now a matter of public record.

Mr. Philbrook: Perhaps we could learn something from that too.

Mrs. Carr: It is matter of public record but I would not go out on T.V. and say that type of thing.

[Interpretation]

exemple «Telle est la situation dans laquelle je suis embarqué, pouvez-vous m'aider, que pouvez-vous faire?»

Mme Carr: Cela se produit très souvent au niveau du syndicat local. Bon nombre de nos syndicats comprennent des groupes ou des comités qui s'occupent de ce genre de situations et offrent leurs conseils sur le prêt, l'emprunt et le crédit. Nous nous en occupons également sur le plan particulier.

M. Philbrook: Est-ce que cela se produit souvent parmi vos membres ou est-ce plutôt rare?

Mme Carr: Ce n'est pas rare du tout. Je n'irai pas jusqu'à dire que cela se produit deux, trois, cinq ou dix fois par semaine, mais au moins tous les jours.

M. Philbrook: Comment pouvez-vous aider ces gens? Semblent-ils disposés à recevoir votre aide ou sont-ils plutôt réticents?

Mme Carr: La majorité d'entre eux sont disposés à recevoir nos conseils ou notre aide.

M. Lang: Ils en arrivent à un point où ils ne peuvent régler leurs problèmes eux-mêmes. Lorsque je travaillais à l'usine et que j'étais président de mon syndicat local, il m'arrivait parfois que quelqu'un me téléphone à 2 h 00 du matin, et je devais alors me rendre chez lui à 25 milles de là pour discuter de ses problèmes. J'en discutais le lendemain avec le président de la compagnie, puis nous convoquions l'employé en question pour voir comment on pouvait lui être utile, mais notre aide à ce niveau était assez minime. Notre usine ne comptait que 110 employés, et si ce genre de situation se produit dans une petite usine de ce genre, j'imagine que, si l'on multiplie ce problème dans toutes les petites usines comptant 110 employés au pays, on se retrouve avec un problème relativement important.

M. Philbrook: En même temps, êtes-vous en mesure de faire quelque chose au sujet des requins de la finance eux-mêmes ...

Mme Carr: Pas vraiment.

M. Philbrook: ... les identifier, les dénoncer aux autorités et ainsi de suite.

Mme Carr: Je tiens à vous dire que nous travaillons très étroitement avec les corps de police dans plusieurs domaines, et ma collaboration avec eux a été très bonne et très étroite. C'est la même chose que si vous me demanderiez si je travaille très étroitement dans le domaine de la drogue. Je vous dirai en particulier que nous avons des contacts, que nous avons des possibilités de nous rendre compte. Je ne le dirais pas en public.

Le vice-président: Bien, c'est maintenant un compte rendu publique.

M. Philbrook: Nous pourrions peut-être apprendre quelque chose de cela également.

Mme Carr: C'est un compte rendu publique, mais je n'irais pas dire ce genre de choses à la télévision.

[Texte]

Mr. Philbrook: I was asking that for very real, tangible reasons, so perhaps that could lead to something worth while and constructive, as well, from your experience.

Changing the subject a little bit, I am still a little uncertain, from my own point of view, and, perhaps, from your point of view, and, perhaps, from your point of view, about the business of ceilings versus money supply. In this sort of free-market system we have, I can understand the feeling about having ceilings but it has been suggested, too, that this might reduce the money supply. The lenders may not be interested, at the level that ceilings are set, and, therefore, just will not be in business to that extent and, will not make that much money available for loans and mortgages. How do you sort that one out in your own minds?

Mrs. Carr: Of course, I am not a lender, so I am not aware of all of their problems. I suggest to you that perhaps that is really not a major concern of theirs. My concern is that they should be aware of the low-income earner, his capacity to pay back a loan, how much they are going to allow them and this sort of thing. But I also think, in many areas, where the reasons are there, and the reasons are warranted, they should not be limited to say \$1,000 or \$500 or something like that, particularly if they are receiving counselling and they require the money for particular items. The lender of money is always going to say to you: "Look, do not raise those ceilings. I do not want to lose the money I am lending." But, in fact, it has been proven that the lender always gets his money back. It is like the RCMP who always get their man. He gets it either one way, or the other, the way things are now.

Mr. Philbrook: I know you were asked this, before, but if you could put yourself in the position of government, or where the buck stops, in terms of setting a ceiling level, have you had any particular thoughts on that? You seem a little reluctant to suggest what the ceiling may be.

Mrs. Carr: We have said that we are prepared perhaps, to, look into it and to make an additional submission to you on that.

Mr. Philbrook: Okay. I have one final question, if I may, Mr. Chairman.

Again on the subject of garnishment, I certainly see your point about trying to avoid this, if possible, through other more reasonable means, such as counselling before the loan, counselling after the loan, when the person gets into trouble and so on. But, realistically, there is always a small percentage of people who will try to beat the system, take advantage of the system, and going through all the more reasonable steps, I think we would still be left with a few of them who get in over their heads, who have no serious intention of assuming their responsibilities and paying their money back to the lender and so on to the point where we might not have any other answer. For this small minority, after we have talked to the reasonable people, and we have sorted out their problems, for the small number of out-and-out troublemakers, what would you suggest there? How would we deal with these people? The lender has

[Interprétation]

M. Philbrook: Je posais cette question pour des raisons très réelles, pour que cela nous mène peut-être à quelque chose de valable et de constructif à partir de votre expérience tout aussi bien.

En changeant un peu de sujet, j'entretiens toujours un peu de doute, c'est mon opinion, et peut-être la vôtre, au sujet du plafonnement et de la masse de crédit. Dans le système de marché libre que nous avons, je peux comprendre que l'on veuille des plafonnements, mais on a également mentionné que cela pourrait réduire la masse de crédit. Les prêteurs ne seraient peut-être pas intéressés, au niveau où ces plafonnements sont fixés et, donc, jusqu'à un certain point ils ne feront pas d'affaires et tout cet argent ne sera pas disponible pour des prêts et des hypothèques. Comment voyez-vous cela?

Mme Carr: Bien sûr, je ne suis pas prophète, donc je ne connais pas tous les problèmes. Mais je vous dirai que ce n'est peut-être pas la principale préoccupation. Je veux qu'on soit conscient de la capacité de remboursement des gagne-petit, qu'on sache combien leur octroyer, etc. Mais je pense également, dans plusieurs domaines, lorsqu'il y a des raisons et que ces raisons sont bonnes qu'il ne devrait pas être restreint à \$100 ou \$500 ou quelque chose comme cela, surtout s'ils reçoivent des conseils et ont besoin d'argent pour des besoins précis. Le prêteur va toujours vous dire «Un instant, n'augmentez pas ces plafonds. Je ne veux pas perdre l'argent que je prête». Mais, en fait, il a été prouvé que le prêteur est toujours remboursé. C'est comme la GRC qui attrappe toujours son homme. Dans la conjoncture actuelle, il est remboursé d'une façon ou d'une autre.

M. Philbrook: je sais qu'on vous a déjà posé cette question mais si vous pouviez vous mettre à la place du gouvernement vous demander où fixer le plafonnement, que proposeriez-vous? Vous semblez un peu répugner à suggérer des chiffres précis de plafonnement.

Mme Carr: Nous avons dit que nous serions peut-être prêts à étudier la chose et à vous formuler d'autres propositions sur le sujet.

M. Philbrook: Très bien. Si vous le permettez, monsieur le président, j'ai une dernière question.

Revenons à la saisie-arrêt, je comprends que vous voulez l'éviter si possible, de la remplacer par d'autres moyens plus raisonnables, comme la consultation avant le prêt, la consultation après le prêt, lorsque la personne est en difficulté et ainsi de suite. Mais il y aura toujours un petit nombre de gens qui essaieront de jouer au plus fin, de profiter du système. Même en employant toutes ces mesures plus raisonnables, nous aurons toujours un petit nombre de gens qui s'endetteront par-dessus la tête, qui n'auront pas vraiment l'intention d'assumer leurs responsabilités et de rembourser le prêteur; et ainsi il n'y aura pas d'autres possibilités. Après avoir parlé aux personnes raisonnables, après avoir résolu le problème, que suggérez-vous pour ce petit groupe de fiefés fauteurs de troubles? Comment pouvons-nous nous en occuper? Le prêteur doit être remboursé, dans une période de temps raisonnable, et ne pas être désavantagé.

[Text]

to get his money back somehow, in a reasonable period of time, so he is not put at a disadvantage.

Mrs. Carr: First of all you cannot blame the majority for the few.

Mr. Philbrook: No, exactly. This is what I was saying. I was talking just about the few.

Mrs. Carr: Right. It is the same thing that we find in the unemployed, there is always that core group that you are never going to get a job for regardless of that. I would suggest that when you get to that step, when there are a few people who simply refuse to pay their bills, then there should be some avenue where they must go for counselling. It must be mandatory that they go for counselling and that there will be no further credit for those persons. We know that there is that group in society and it would seem to me that there should be some formal avenue that they must proceed through, then, if it is a continuous thing where they are going to get money all the time. But, then again, the onus has to be placed on the lender in some areas.

Mr. Philbrook: In that formal avenue, would that be formal in terms of taking counselling or formal in terms of repaying their debts as well?

Mrs. Carr: No one can repay their debts if they have no money.

Mr. Philbrook: No.

• 1110

Mrs. Carr: So they obviously have to have some counselling in order to determine how they are going to get the money to pay off all of their debts, or in what avenue it is going to work.

Mr. Philbrook: Well, presuming they are still working and drawing wages...

Mrs. Carr: Then I would suggest that you would have to have some very formal counselling on that.

Mr. Philbrook: Might that reasonably then include something applied to their wages? Perhaps not a crippling amount—not a third of their wages—but...

Mrs. Carr: No, we are suggesting that there be no garnishing whatsoever on the man's wages. If the counselling were to take place, somebody would be able to show them how to do that; and if that means that a third person goes in there to assist them with how they spend their funds, and they put so many dollars in their pocket each day, that is fine; but that is not easy to do if you have someone who is an alcoholic, that simply is trying to get over that problem.

So it is a very serious problem; but I think that with that kind of person that you are looking at, rather than throw him into jail or throw him into the courts and this sort of thing, we should look to the other avenue that we have available: counselling, to try and bring that person back on stream.

There are going to be losses, no question about that; there are going to be those who will fall off the wagon, there is no

[Interpretation]

Mme Carr: D'abord, on ne peut pas blâmer tout le monde pour quelques-uns.

M. Philbrook: Non, précisément. C'est ce que je dis, je parlais de ce petit groupe.

Mme Carr: Bien. Nous avons la même chose chez les chômeurs, il y a toujours ce noyau d'irréductibles qui ne travailleront jamais, quoi qu'on fasse. Je suggère que lorsque vous en arrivez à cette étape, lorsque quelques personnes refusent simplement de payer leurs factures, alors il devrait y avoir une disposition les obligeant à aller consulter. La consultation doit être obligatoire, et tout crédit additionnel leur serait refusé. Nous savons que ce groupe existe, et il devrait y avoir des façons officielles de régler leur cas si la chose se continue, s'ils obtiennent de l'argent continuellement. Mais, encore là, dans certains cas la charge de la preuve doit revenir au prêteur.

M. Philbrook: Pour ce qui est de cette procédure officielle, qu'est-ce qui serait officiel: la consultation ou le remboursement des dettes?

Mme Carr: Personne ne peut rembourser ses dettes, s'il n'a pas d'argent.

M. Philbrook: Non.

Mme Carr: Donc ils doivent évidemment bénéficier d'une certaine consultation afin de voir comment ils vont obtenir l'argent pour rembourser toutes leurs dettes, ou voir de quelle façon ça va se passer.

M. Philbrook: Bien, supposons qu'ils travaillent et qu'ils gagnent un salaire...

Mme Carr: Alors je suggérerais qu'il faudrait des consultations très officielles là-dessus.

M. Philbrook: Pourrait-on inclure raisonnablement une saisie de leur salaire? Pas un montant étouffant, pas un tiers de leurs salaires, mais...

Mme Carr: Non, nous suggérons qu'il n'y ait pas d'arrêt-saisie sur le salaire, quelles que soient les circonstances. Si la consultation devait avoir lieu, quelqu'un pourrait probablement lui montrer comment s'en sortir; et si cela signifie qu'il faut une troisième personne pour l'aider dans son budget, et lui indiquer le montant d'argent à retenir chaque jour, c'est très bien; mais ce n'est pas facile si vous faites affaires avec un alcoolique, qui essaye simplement de passer au-dessus son problème.

Donc c'est un problème très sérieux, mais je crois qu'avec ce genre de personne, plutôt que de l'envoyer en prison ou devant les tribunaux, et ce genre de chose, nous devrions étudier les autres possibilités qui s'offrent: conseiller, essayer de ramener cette personne dans la bonne voie.

Il y aura des pertes, cela va sans dire, il y aura toujours ceux qui n'y arriveront pas, c'est sûr. Nous ne pouvons pas préten-

[Texte]

question about that. But we cannot try and resolve every problem that there is. But to garnishee wages? No, sir.

Mr. Philbrook: Okay. Just very briefly again, before I finish.

For the case that simply will not take advantage of the counselling and where the money is not being paid back . . .

Mrs. Carr: You are really protecting that poor devil, are you not?

Mr. Philbrook: . . . where somebody has to take a loss—and we are going to have . . .

Mrs. Carr: Then he can take him to court, and let the courts do something about it.

Mr. Philbrook: . . . we are going to have cases like this: who do you think should absorb the loss, the lender or the government or who?

Mr. Lang: Well, presumably interest is set because there is a risk factor. If there is no risk factor, then why charge interest? So maybe the lender, if he is going to accept that risk, should also accept the losses which go with that. That is surely one of the reasons why he sets x percentage on the rate of lending, because there is a risk factor.

Mr. Philbrook: So you are saying, the lender, in those few cases?

Mr. Lang: That is what it is all about. If there is no risk, then no interest.

Mrs. Carr: You are paying more for your goods in the store because of the theft that takes place. So . . .

Mr. Philbrook: Thank you very much.

The Vice-Chairman: Thank you, Dr. Philbrook.

Mr. Lambert.

Mr. Lambert (Edmonton West): I am a little concerned here about what seems to be an assumed very large number of so-called low income people who are denied access to some form of credit. Now, credit is not only the borrowing of money: credit is being able to buy furniture or clothing on time, maybe up to 18 months. All of this has to come in; and so there is not just a lender: there is a granter of credit.

Now it seems to me that, in order to avoid, shall we say, the higher financing rates that there are on purchases of furniture, for instance, on a time basis of 18 months, many of the so-called lower income persons may have, and do have, resort to what is being underestimated in so many briefs, the operations of the caisses populaires and the small credit unions, who have done a tremendous job in financing and in assisting this co-op lending, this co-op effort. In my own parish church, there is a credit union that operates very effectively. Now these people cannot be put in the category of having to resort to usurious lenders.

Mrs. Carr: We do not suggest that.

Mr. Lambert (Edmonton West): No, but unfortunately the sole recourse that is mentioned in so many of the briefs, and

[Interprétation]

dre résoudre tous les problèmes qui existent. Mais la saisie des salaires? Non monsieur.

M. Philbrook: Très bien. Alors rapidement encore une fois avant que je finisse.

Pour ceux qui n'utilisent pas la consultation et qui ne remboursent pas . . .

Mme Carr: Vous protégez vraiment ce pauvre diable, n'est-ce pas?

M. Philbrook: . . . lorsque quelqu'un doit subir une perte . . . et lorsque nous devons . . .

Mme Carr: Alors on peut le traduire devant le tribunal et laisser les tribunaux s'en occuper.

M. Philbrook: . . . nous aurons des cas comme celui-là; selon vous, qui devrait subir la perte, le prêteur, le gouvernement, qui?

M. Lang: Eh bien, nous présumons que le taux d'intérêt est fixé en fonction du risque. S'il n'y a aucun risque, alors pourquoi demander l'intérêt? Donc peut-être que si le prêteur accepte ce risque, il devrait également accepter les pertes qu'il entraîne. C'est certainement l'une des raisons pour lesquelles il fixe X pourcentage sur le taux du prêt, parce qu'il y a un risque.

M. Philbrook: Donc pour ces quelques cas, vous dites que c'est le prêteur?

M. Lang: C'est de cela qu'il s'agit. S'il n'y a pas de risque, alors pas d'intérêt.

Mme Carr: Vous payez plus cher pour les marchandises dans les magasins à cause des vols qui ont lieu. Donc . . .

M. Philbrook: Merci beaucoup.

Le vice-président: Merci, monsieur Philbrook.

Monsieur Lambert.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je suis un peu préoccupé par ce qui semble être un supposé chez un très grand nombre de soi-disant gagne-petit n'ayant pas accès au crédit. Actuellement, le crédit ne consiste pas seulement à emprunter de l'argent, c'est aussi de pouvoir acheter des meubles ou des vêtements à tempérament, peut-être sur dix-huit mois. Il faut tenir compte de tout cela; donc il n'y a pas seulement le prêteur: il y a aussi celui qui accorde le crédit.

A mon avis, afin d'éviter des taux de financement plus élevés sur l'achat de meubles, par exemple, sur une période de dix-huit mois, beaucoup de ces gagne-petit doivent faire appel et font appel—on l'a trop passé sous silence dans beaucoup de mémoire—aux caisses populaires, aux petites coopératives de crédit, qui ont fait un merveilleux travail en finançant et en aidant ces prêts coopératifs, cet effort coopératif. Dans ma propre paroisse, il y a une coopérative de crédit qui fonctionne très efficacement. On ne fait pas dire que ces gens recourent aux prêteurs usuriers.

Mme Carr: Nous ne suggérons pas cela.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Non, mais malheureusement le seul recours mentionné dans de nombreux mémoires,

[Text]

unfortunately perhaps in the words of your own brief, is in the third paragraph on page 3: the item that is called "(c)". The three items are:

- (a) not able to obtain loans at all;
- (b) able to obtain loans but only at excessive rates of interest, . . .

with "excessive" not being defined . . .

. . . or

- (c) forced to borrow from less than legitimate sources, i.e. loan sharks.

Well, I suggest to you that that is too limited. What you are looking at, what you are getting after, is the usurious lender, be he pawnbroker or maybe somebody operating down on the corner of the street or the guy who is discounting income tax—all of these things; that these are the usurious lenders. Whereas the real loan shark—that is the man with the enforcer behind him, he uses fear to induce repayment.

• 1115

There is always a sanction, because a debt is an obligation and there is a sanction in law. Law is sanction. It says you will be sued in court and there will be a judgment and they can go seize or they can garnishee. Remember that a garnishment of wages has to be preceded by a judgment of a court. The only one that does not have to do that is the writ of extent under the Income Tax Act, acting on behalf of the public. There is no faster mover on wages than the Department of National Revenue's Verification and Collections Branch. And that is the public, remember, that is not any private lender that is the public—which is tougher than anybody else. He counts your gold teeth, if you have any.

Then you have the right of repossession. But something that is not mentioned, and which is entirely beyond our control, is that in provincial jurisdictions—in my home province of Alberta, for instance—if the creditor elects to go via judgment and seizure and garnishment, the goods—maybe their refrigerator or the car—cannot be touched. On the other hand, if you go to seize those goods under the right of repossession under the contract, the debt is extinguished and you cannot garnishee. You may not do that.

Now, simply to say, as was suggested a moment ago, that the right, shall we say, of the creditor to be repaid should be limited to repossession of the refrigerator that has been stoved in—you mean the sucked-out lemon—and that is all the creditor can get— But the creditor has some rights too, in society. We are all creditors at one time or another.

The same way with many people who are landlords, they are little people who have saved and they are being bilked, intentionally or sometimes unintentionally. All of society is not that honest. How do you protect these people? You cannot make it that one-sided.

[Interpretation]

et malheureusement peut-être dans les mots de votre propre mémoire, c'est au troisième paragraphe de la page 3: à l'article «(c)». Les trois items sont:

- (a) soit qu'ils ne puissent obtenir de prêts;
- (b) soit qu'ils en obtiennent mais à des taux d'intérêt excessif, . . .

le mot «excessif» n'est pas défini . . .

. . . ou

- (c) soit qu'ils se trouvent forcés d'emprunter des sources qui n'ont rien de légitime, c'est-à-dire des usuriers.

Eh bien, je vous dis que c'est trop limité. Ce que vous étudiez, ce que vous visez, c'est le prêteur usurier, que ce soit un prêteur sur gage ou quelqu'un qui tient boutique au coin de la rue ou le type faisant de l'escompte sur l'impôt, tous sont des usuriers. Quant au véritable requin de l'usure qui est appuyé par ses adjoints, il utilise la force pour forcer le remboursement.

La sanction est toujours présente puisque une dette entraîne une obligation. La loi en elle-même prescrit des sanctions. Elle stipule que vous serez traduit en justice et qu'un jugement sera porté sur votre cause qui peut aboutir à une ordonnance de saisie de salaire. Rappelez-vous qu'une saisie de salaire est précédée d'une décision du tribunal. Le seul cas dans lequel une ordonnance de la cour n'est pas nécessaire, c'est dans le cas de la Loi de l'impôt sur le revenu et alors le fonctionnaire agit au nom du bien public. Personne n'agit aussi rapidement que la direction de validation et recouvrement du ministère du Revenu national. Au fait, il ne s'agit pas d'un prêteur dans le secteur privé, mais plutôt du public. Il est plus dur que qui que ce soit d'autre et comptera même vos dents en or si vous en avez.

Il existe aussi le droit de rentrer en possession. Toutefois, il ne faut pas oublier un aspect de la question qui est totalement indépendant de notre volonté. En vertu des compétences provinciales comme dans ma province natale de l'Alberta, si le créancier adopte la voie de la décision du tribunal, de la saisie et de l'ordonnance de saisie-arrêt, les articles, que ce soit un réfrigérateur ou une voiture, ne peuvent être touchés. Par contre, si vous saisissez ces articles en vertu du droit de rentrer en possession, comme l'indique le contrat, la dette est rayée, et il n'est pas question de saisie de salaire.

Il y a un moment, vous avez proposé que les droits des créanciers soient limités à la rentrée en possession de l'objet, que ce soit un réfrigérateur qui fonctionne plus ou moins bien ou autre chose; selon vous, le créancier devait s'en satisfaire . . . Cependant, lui aussi a des droits dans la société et, de toute façon, nous sommes tous créanciers à un moment ou l'autre.

Que dire des propriétaires qui sont de pauvres gens ayant épargné toute leur vie et dont on abuse intentionnellement ou pas. La société n'est pas aussi honnête qu'on le croit. Comment pouvons-nous protéger ces gens? Il faut donc tout de même être juste.

[Texte]

This is what bothers me when we look at all of this, that somehow or other every credit grantor has odds on his side, even the corner grocery store. I have acted for corner grocery stores trying to collect on a grocery bill where the credit was conned out of the man. Is he not entitled? Or else, we are allowing society to say, well, if you can con somebody into passing goods over or money over, good on you, you will get away with it. This is a danger.

I will come again to the last thing. Where do we get the government-guaranteed loans to what people? And who pays? Who pays? Society, if they do not repay? And who is going to lend? Who is going to lend that money?

Mrs. Carr: If I may answer just a couple of questions. That was a very eloquent speech that you have given to us and . . .

Mr. Lambert (Edmonton West): I am entitled to make a speech.

Mrs. Carr: You are entitled to make them, I assure you.

Mr. Lambert (Edmonton West): I am entitled to put the problem, here.

Mrs. Carr: You are. I suggest to you that each group has been, perhaps, speaking about the things they see in the bill that they feel more strongly about. The credit unions, of course, we have not talked about, and I am sure you are aware that we do not mean that they are part and parcel of the loansharking or those people who are using people. The credit unions are very close to us, I am sure you are aware of that. But, when you say that lenders have rights, of course they have rights, we would be the first to say that they have rights. But they do not have the right to abuse people. And I think you have to accept that, whether he be the corner grocer or whether he be the little store guy that is selling the appliance or whether he be the banker. They have not got the right to use people, and this is what is happening.

• 1120

Mr. Lambert (Edmonton West): Is the borrower using people?

Mrs. Carr: Some borrowers use people but you find that borrowers may use people unwittingly or without knowing exactly what they are getting into. We cannot lump everybody into the basket with those few people at the bottom end who, no matter what they want or no matter what society says, are going to do things because of the fact they are that type of person. We are always going to have that kind of person.

Mr. Lambert (Edmonton West): Every credit grantor is not a skinflint.

Mrs. Carr: We are not suggesting that and I am sure that you are not sitting there thinking that. We did not say that in our brief.

Mr. Lambert (Edmonton West): It seems that everybody gets put into one basket by reason of one or two people.

Mrs. Carr: Not really. Then you are not thinking nationally or broadly enough, because when we speak we are speaking as

[Interprétation]

Toute cette question m'inquiète, car je constate que, d'une façon ou d'une autre, chaque créancier bénéficie de certains avantages, même l'épicier du coin. A quelques reprises, j'ai joué le rôle d'agent de collection pour ce genre de commerces et j'ai été témoin d'escroquerie dans le paiement dû. N'a-t-il pas le droit d'agir ainsi? Par contre, nous laissons à la société si d'approuver un escroc qui s'en tire. Le danger existe vraiment.

J'aimerais dire quelques mots sur un dernier point. Où obtenons-nous les prêts garantis du gouvernement et à qui sont-ils consentis? Qui paie pour ces prêts? Est-ce la société si l'individu ne rembourse pas? Qui va prêter cet argent?

Mme Carr: Puis-je répondre à une ou deux questions. Vous avez fait un discours très éloquent et . . .

M. Lambert (Edmonton-Ouest): J'ai bien le droit de faire un discours.

Mme Carr: En effet, je vous concède ce droit.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): J'ai le droit de poser le problème devant le Comité.

Mme Carr: En effet. J'ai l'impression que chaque groupe qui a témoigné devant vous s'est attaché aux points du projet de loi qui l'inquiète le plus. Prenons par exemple les coopératives de crédit dont nous n'avons même pas encore parlé. N'allez pas croire que nous les accusons de faire de l'usure ou d'abuser de la population. Vous savez sans doute que les coopératives de crédit nous tiennent à cœur. Selon vous, les prêteurs ont des droits que nous reconnaissons sans discussion. Par contre ils ne sont pas autorisés à abuser de la population. Peu importe qu'il s'agisse de l'épicerie du coin, du petit commerçant qui vend les appareils électriques ou du banquier, aucun d'eux n'a le droit d'abuser de la population. Malgré tout, c'est ce qui se produit.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): L'emprunteur abuse-t-il d'autres personnes?

Mme Carr: Certains d'entre eux peuvent exercer un certain abus, mais ils le font inconsciemment sans savoir exactement où ils vont. Il serait injuste d'accuser toute la population des erreurs commises par quelques personnes au bout de la ligne. Malgré la réaction de la société, ces dernières agiront toujours à leur gré parce qu'elles sont ainsi faites et qu'il y en aura toujours comme elles.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Tout prêteur ne fait tout de même pas des affaires véreuses.

Mme Carr: Nous n'avons dit rien de semblable dans notre mémoire et nous ne le pensons pas.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Il arrive souvent qu'on mette tout le monde dans le même sac à cause d'une ou deux personnes qui agissent mal.

Mme Carr: Mais pas vraiment. Ou alors vous n'envisagez pas la question dans toute son ampleur. N'oubliez pas que nous

[Text]

a nation, as a national congress that is representing the people in the country, and we certainly cannot list all the people we would like to list that are good and all the people that are bad. We have to speak in open, frank, general terms. As a result of that, that is what we have before us. To say who is going to be paying the government, let me tell you that the government could use some of their money more wisely than what it has been doing.

Some hon. Members: Hear, hear.

Mrs. Carr: I will not go into that because I do not think this is the place to bring it up, but if you wish me to I am quite capable of doing that.

Mr. Lambert (Edmonton West): If you suggest a means, and your bona fide in this is not questioned at all—please. If a government guaranteed program is suggested as perhaps one of the major tools to protect the sort of low income borrower from any number of ills, then surely the scheme has been thought out seriously. There comes the question then in many instances: well, all right, what are the remedies to default in payment? Is it like a student loan plan which is again a government-guaranteed thing? You are undoubtedly aware of the steps that are taken before the government guarantee could be implemented, and that goes to the full rigour of the law. In other words there has to be a default under a judgment or somebody decides that this person has skipped or is a total deadbeat. Otherwise, the government does not repay.

Mrs. Carr: We are not suggesting that people in the low income levels should ignore what the law is. We are not suggesting that. We are not suggesting that they will be more irresponsible. We are suggesting that they would be responsible and both sides will win . . .

An hon. Member: Hear, hear.

Mrs. Carr: . . . the lender, the borrower and the third party, the government. I do not think we can sit here and suggest that if some program were implemented, they would by their very nature will not be legitimate people. We cannot say that. No more than you can say that perhaps a student is not legitimate in making his application and is not sincere in the effort he will put forward to pay back that loan. We cannot be so negative about people in this country. Canadians are warm, happy people and some people are in difficulties through no fault of their own. And that is the area we have to talk about.

Mr. Lambert (Edmonton West): How do we get them out of that trouble?

Mrs. Carr: Well, we have offered a suggestion.

Mr. Lambert (Edmonton West): I am concerned about so much of this. It is assumed by some that merely passing the law will cure the ill.

Mrs. Carr: It will not.

Mr. Lambert (Edmonton West): Most of what you two have said is about education about certain things and there I am fully with you. I am fully with you on many of the things that you said about education concerning wiser credit buying. At

[Interpretation]

parlons au nom des délégués de toute la nation qui représentent la population entière. Il nous est certainement impossible de faire une liste de toutes les personnes qui ont un bon comportement ainsi que des coupables. Nous devons nous exprimer en termes généraux, et nous avons abouti au mémoire que nous avons présenté. Permettez-moi de vous dire que le gouvernement pourrait dépenser beaucoup plus sagement son argent qu'il ne le fait présentement.

Des voix: Bien dit!

Mme Carr: À mon sens, ce n'est pas l'endroit pour entamer une telle discussion, mais, si vous le désirez, je suis bien capable de le faire.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je vous prie de nous proposer un moyen d'agir et je ne mettrai pas en doute votre bonne foi. Vous avez dû réfléchir sérieusement au programme de prêts garantis par le gouvernement que vous présentez comme un des principaux instruments destinés à protéger le petit emprunteur. Comment nous proposeriez-vous de remédier au défaut de paiement? S'agit-il d'un programme semblable à celui des prêts aux étudiants qui est garanti par le gouvernement? Vous connaissez sans doute les démarches à suivre pour établir des prêts garantis par le gouvernement c'est-à-dire, jusqu'à l'adoption d'une loi. En d'autres termes, il faudra recourir à une décision du tribunal pour établir qu'il y a défaut de paiement ou quelqu'un devra décider que la personne en question est un mauvais payeur. Autrement, le gouvernement ne le remboursera pas.

Mme Carr: Nous ne prétendons pas que les petits salariés devraient ignorer la loi. Loin de nous cette pensée. Nous ne voulons pas dire qu'ils seront plus irresponsables. Nous croyons que toutes les parties intéressées auraient avantage à assumer leurs responsabilités.

Une voix: Bien parlé!

Mme Carr: Un tel comportement serait à l'avantage du prêteur, de l'emprunteur et du gouvernement. Nous n'avons pas le droit de déclarer que les petits emprunteurs n'agiront pas avec justice, si un tel programme est établi. La même chose est vraie dans le cas d'un étudiant qui demande un prêt étudiant. Nous devons considérer sa demande comme légitime et respecter son intention de rembourser son prêt plus tard. Il est injuste d'être aussi négatif à l'endroit de la population de notre pays. Les canadiens sont chaleureux, heureux, certains ont des difficultés indépendantes de leur volonté. Voilà la question dont il faut traiter.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Comment pouvons-nous les sortir de leurs difficultés?

Mme Carr: Nous vous avons fait une proposition.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Toute cette question me préoccupe parce que certains supposent que l'adoption du projet de loi remédiera à tous les maux.

Mme Carr: Ce ne sera pas le cas.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Vous avez tous les deux beaucoup parlé de l'aspect éducation, je partage votre avis. En effet, il faudrait éliminer certains cours de vanerie dans les écoles et les remplacer par des cours beaucoup plus valables,

[Texte]

school some of the basket-weaving courses should be thrown out and something much more valuable as you suggested should be in if we are going to turn people out on society with a proper base to face the life today. That cannot be provided for in legislation.

The Vice-Chairman: Thank you Mr. Lambert. Mr. Huntington, you are last on my list.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman. In the brief you talk about the all-inclusive interest charge. Would you favour the listing of front-end charges, such as appraisals, searches, legal costs, et cetera as an itemized dollar factor and then leave the interest rate to the cost of actually borrowing the money so that there could be a better comparison of a standard package in that I am assuming the front-end charges are variable from loan to loan . . .

• 1125

Mr. Nousiainen: Do you mean that it should be part of the loan?

Mr. Huntington: Yes.

Mr. Nousiainen: Yes, right.

Mr. Huntington: . . . rather than grouping it together in a grossed-up annual rate of simple interest, because the annual rate of simple interest then would vary from package to package depending on the services demanded for that particular loan?

Mr. Nousiainen: I am afraid I do not understand the question.

Mr. Huntington: We are grouping up all front-end charges . . .

Mr. Nousiainen: Yes.

Mr. Huntington: . . . that is what it is calling for, and it is calling for one rate of interest. So you are going to have a variable rate of interest from mortgage to mortgage or term loan to term loan depending on the cost of those front-end charges.

Mr. Nousiainen: Yes.

Mr. Huntington: What I am trying to get at is how can you compare what you are buying in the form of a package from one package to the other . . .

Mr. Nousiainen: I see.

Mr. Huntington: . . . by averaging an annual interest?

Mr. Nousiainen: It is certainly a question that I have not, you know, thoroughly thought through, but it would seem to me to be nice to know about all the front-end kind of stuff.

Mr. Huntington: Separated from the rate?

Mr. Nousiainen: That is right, sure.

Mr. Huntington: You would agree with that?

Mr. Nousiainen: Yes.

Mr. Huntington: Thank you.

[Interprétation]

comme vous l'avez proposé. Cela s'impose si nous voulons former notre population à la vie dans la société d'aujourd'hui. La loi ne prévoit pas une telle formation.

Le vice-président: Merci, monsieur Lambert. Monsieur Huntington, votre nom est le dernier sur la liste.

M. Huntington: Merci, monsieur le président. Dans votre mémoire, vous parlez de taux d'intérêt tout compris. Seriez-vous en faveur d'un système qui obligerait à indiquer séparément tous les frais à l'achat, évaluation, recherche, frais juridiques? Le taux d'intérêt refléterait alors uniquement les frais d'emprunt de l'argent, ce qui permettrait une meilleure comparaison des différents emprunts, puisque les frais à l'achat sont différents selon le prêt?

M. Nousiainen: Vous voulez dire que cela devrait faire partie du prêt?

M. Huntington: Oui.

M. Nousiainen: Oui.

M. Huntington: Plutôt que de regrouper tout dans un taux annuel brut d'intérêt simple qui serait différent d'après les différents services du prêt?

M. Nousiainen: Je m'excuse, mais je ne comprends pas la question.

M. Huntington: Nous regroupons tous les frais à l'achat . . .

M. Nousiainen: Oui.

M. Huntington: . . . ce qui est prévu, de même qu'un seul taux d'intérêt. Ce taux d'intérêt dépendra de l'hypothèque ou du prêt à terme à cause de la différence des frais à l'achat.

M. Nousiainen: Oui.

M. Huntington: Ce que je veux dire, c'est ceci: comment peut-on alors comparer deux emprunts ou deux hypothèques . . .

M. Nousiainen: Ah, je vois.

M. Huntington: . . . en établissant un intérêt annuel moyen?

M. Nousiainen: Je n'ai pas réfléchi à cette question dans tous ces détails, mais je crois qu'il serait intéressant de savoir à combien évaluer ces frais initiaux.

M. Huntington: En les séparant du taux d'intérêt?

M. Nousiainen: Évidemment.

M. Huntington: Vous semblez d'accord avec une telle façon de procéder?

M. Nousiainen: Oui.

M. Huntington: Merci.

[Text]

You mention in your brief no percentage limits on prepayments. Would you think you would get agreement with the managers of union pension funds on that when they are dealing in quality of mortgage lending packages and the quality is determined on the basis of back-to-back arrangements? Could you get agreement with the money managers in the pension funds on that statement?

Mr. Nousiainen: Probably.

Mr. Huntington: Pardon?

Mr. Nousiainen: Probably.

Mr. Huntington: You think you could? A good money manager who is dealing with the quality of return for the payees into that pension system?

Mr. Nousiainen: Yes, I think so. I think he would have to do some actuarial work and whatnot, really do some . . .

Mr. Huntington: I would suggest that he would have trouble giving the highest rate of return to the pension fund if he were not dealing in back-to-back arrangements. That part of your brief gives me some trouble which was also shared by other briefs we have had representing actually the financial field and the mortgage field.

Mr. Nousiainen: Yes. That just assumes that there is no intervention in the way the thing is done today, and we are looking at it from the point of view, I suppose, of the consumer.

Mr. Huntington: What I am worried about . . .

Mr. Nousiainen: I realize that somebody is going to have to do some . . .

Mr. Huntington: . . . is the complete disruption of the financial market.

Mr. Nousiainen: I would not say a complete disruption of the financial market, but I think somebody would have to resharpen his pencils and just take a look at the rates of return kinds of implications.

Mr. Huntington: In the brief you mentioned penalties enforced.

We trust that all penalties found within the bill will be severely enforced.

Gosh, I have only been here two and a half years, so I am just getting over the greenness, but everywhere I look there are penalties all through the legislation to which they do not pay any attention. If you are going to write laws that require enforcement, why are we not enforcing them?

Mrs. Carr: That is what we would like to know.

Mr. Huntington: There is a general contempt for the rule of law developing in our land. I have made note of that and it is something that troubles me. It is enforced in some instances and not enforced in others.

Mr. Nousiainen: With respect to garnishment, there is a law against being fired for garnishment and, you know, you are always down to the question of enforcing.

[Interpretation]

Dans votre mémoire, vous proposez de n'établir aucun plafond sur le pourcentage des paiements anticipés. Croyez-vous que les directeurs des fonds de pension syndicaux seraient d'accord avec vous à cet égard, eux qui veulent obtenir les prêts les meilleurs possibles en ne se basant justement pas sur ce système?

M. Nousiainen: Probablement.

M. Huntington: Pardon?

M. Nousiainen: Probablement.

M. Huntington: Vous croyez qu'ils seraient d'accord avec vous? Avez-vous déjà vu un financier efficace qui essaie d'obtenir le meilleur rendement pour les prestataires de ce fonds de pension?

M. Nousiainen: C'est possible. Évidemment, il faudrait que ses actuaïres étudient un peu la question . . .

M. Huntington: Personnellement, je crois qu'il pourrait difficilement offrir le meilleur taux de rendement pour les cotisations au fonds de pension en éliminant ce plafond. Cette partie de votre mémoire m'est assez incompréhensible. Il en va de même pour d'autres mémoires présentées par des représentants des secteurs financiers et hypothécaires.

M. Nousiainen: Oui. Je suppose que notre façon de voir tient compte du point de vue du consommateur.

M. Huntington: Ce qui m'inquiète . . .

M. Nousiainen: Je me rends compte que quelqu'un devra faire quelque . . .

M. Huntington: . . . c'est le bouleversement complet du marché financier.

M. Nousiainen: Personnellement, je ne parlerai pas de bouleversement complet du marché financier; il faudrait simplement que l'on réétudie la question des taux d'intérêt, que l'on repense toutes les implications de ce domaine.

M. Huntington: Vous parlez dans votre mémoire des pénalités qu'il faudra appliquer.

Nous espérons que toutes les pénalités prévues par le projet de loi seront appliquées avec sévérité.

Je ne suis ici que depuis deux ans et demi, je viens à peine de perdre mes illusions, mais il me semble que tout le monde s'en moque. Les lois devraient être appliquées. Pourquoi ne le sont-elles pas?

Mme Carr: C'est ce que nous aimerions savoir.

M. Huntington: On dirait que la population commence à se moquer de la loi dans notre pays. Je me rends compte de cela et cela m'inquiète. On applique la loi dans certains cas, et pas dans d'autres.

M. Nousiainen: En ce qui concerne la saisie sur le salaire, la loi prévoit que l'on ne peut être démis de ses fonctions à cause de cela, mais évidemment la grande question est celle de l'application de la loi.

[Texte]

Mrs. Carr: There is one area you enforce, though, and that is if we have an illegal strike.

Mr. Huntington: I have never had need to do that, but then again we are dealing . . .

Mrs. Carr: Join us some time.

Mr. Huntington: . . . with the welfare and the well-being of the Canadian community at large.

There is one area here, Mr. Chairman, on page 5 of your brief, in the middle of the page:

“Where a rate appears to be excessive in view of the security involved, the risk characteristics of the particular customer, and prevailing market conditions, the consumer will be able to apply to the court for a determination that the rate charged is unwarranted.” In other words, “unwarranted” really means that the lending rate will be determined by the market and the discretionary powers vested in the lending agent to interpret it. While the onus of proof will be on the lender, we do not believe that this method of controlling interest rates will work.

• 1130

I am a little confused here. Are you saying that the marketplace is not the basis of determining interest rates?

Mr. Nousiainen: Certainly not in a consumer loan market, I would think. As I said earlier, I think it assumes that that particular market is super-competitive in some way. But again, I will refer you to another brief where you will find some answers—and you may have had it here—it is by the Government of Saskatchewan and they talk about the financial markets in Canada in pretty good detail, and they will also tell you why the unwarranted rate concept does not work. We agree with their position.

Mr. Huntington: So you refer me back to the Saskatchewan brief?

Mr. Nousiainen: That is right.

Mr. Huntington: I come back to a comment I made earlier that the base rate of interest is really set by government policy through the Bank of Canada, and I think that is an area that has to be looked at in order to get a base rate. You are not inferring, here, in this section that you want a bureaucrat to set the interest rate in this area of the marketplace, are you, in lieu of the forces of the marketplace? Is that what you are saying?

Mr. Nousiainen: Yes, we want regulation of interest rates. Through proper consultation with organizations like ours, we might be able to come up with the appropriate ceilings and interest rates that apply to each category of loan.

Mr. Huntington: Then would you, as the Canadian Labour Congress, accept the same rules pertaining to the setting of wage rates and different categories and guidelines for wage rates in the marketplace?

Mr. Nousiainen: No.

[Interprétation]

Mme Carr: Pour ce qui est de l'application de la loi, on peut dire qu'elle est appliquée, dans le cas des grèves illégales, par exemple.

M. Huntington: Je n'ai jamais dû en arriver là mais ici également . . .

Mme Carr: Vous pourriez peut-être vous joindre à nous.

M. Huntington: Ici évidemment, on s'attaque au bien-être de tous les Canadiens.

Aux pages 4 et 5 de votre mémoire, vous dites ce qui suit:

«Si le taux semble exagéré au regard des valeurs en jeu, des risques propres au client et de l'état courant du marché, le consommateur pourra s'adresser aux tribunaux pour obtenir que le taux requis soit déclaré excessif». En d'autres mots, «excessif» signifie en réalité que le taux sera déterminé par le marché et par les pouvoirs discrétionnaires d'interprétation dévolus à l'agent prêteur. Même si la charge de la preuve incombe au prêteur, nous ne croyons pas que ce mode de contrôle des taux d'intérêt portera fruit.

Je n'ai pas bien compris. Dites-vous que les taux d'intérêt ne sont pas déterminés par les forces du marché?

M. Nousiainen: Certainement pas dans le cas des prêts pour les consommateurs, à mon avis. Comme j'ai dit tout à l'heure, on semble prendre pour acquis que ce marché-là est particulièrement concurrentiel. Je vous renverrais à une autre présentation où vous trouverez certaines réponses. Il s'agit du mémoire présenté par le gouvernement de la Saskatchewan, où on parle en détail des marchés financiers au Canada et explique également pourquoi l'idée du taux excessif n'est pas applicable. Nous sommes d'accord avec cette position.

M. Huntington: Vous me renvoyez à la présentation de la Saskatchewan?

M. Nousiainen: C'est ça.

M. Huntington: A mon avis, c'est le gouvernement qui établit le taux d'intérêt fondamental par la Banque du Canada et je crois qu'il faut examiner cela en considérant le taux de base. Mais vous ne dites quand même pas que vous préférez qu'un bureaucrate fixe le taux d'intérêt plutôt que les forces du marché?

M. Nousiainen: Si, nous voulons la réglementation des taux d'intérêt. Par la consultation d'organismes comme le nôtre, il serait sans doute possible de déterminer des plafonds appropriés et des taux d'intérêt applicables à chaque catégorie de prêts.

M. Huntington: Le Congrès du travail du Canada accepterait-il alors les mêmes règles pour l'établissement de salaires dans les différentes catégories d'emplois?

M. Nousiainen: Non.

[Text]

Mrs. Carr: Of course not, that is not a very good example to use.

Mr. Huntington: I would like to be helped out of why it is not? We have some very serious legislation coming before this Parliament in stage two of the Competition Act.

Mrs. Carr: You are surely not suggesting that . . .

Mr. Huntington: We are dealing with market organizations . . .

Mr. Nousiainen: You are assuming that we are monopolistic in the same way as the—are you assuming that we have the monopoly power that we claim that . . .

Mr. Huntington: No, I am just getting to the point that, in interest rates, we have market forces at work and in labour rates we also should have market forces at work. Why do you want a bureaucrat to decide one and not the other?

Mr. Lang: I would argue that market forces are at work in the industrial sector of the economy. I would be very reluctant to say that when a union negotiates with the company that they do not have full awareness of what the competitive position of the company is, both internationally and in the domestic market, its rate of profit and its capacity to compete.

Any union worth its salt has that information down cold before it ever starts to negotiate and it realizes very well that market forces are at work, and the last thing that it wants to do is to put that company out of business. Market forces do work and contrary to what the general public believes or seems to believe that unions do not care about profits, they do. Our interest in profits is how they are distributed. The interest is that there must be a profit and that there is a marketplace. There is no question about that. You cannot argue with that.

Mr. Huntington: That is my understanding of your function, and the philosophy behind your very valuable work within the community. I am not knocking it.

Mr. Lang: I am just saying that there are forces at work in the marketplace and in the labour relations field. That is what I am saying and that is what your question was.

Mr. Huntington: Your brief leaves me with the impression that you are against market forces in the setting of interest rates.

Mrs. Carr: We are against everybody and his brother running around setting their own interest rates. That is what we are against. You cannot have that.

Mr. Huntington: Yes, but that is the marketplace. You do not have to borrow at those high interest rates, if you are a properly informed person.

Mr. Lang: The idea of the small loans scheme is to get at the competitive question. It is to make moneys available where the moneys are not now. The market system works against low income people; the money is not there for them. The marketplace is working against them.

Now how do you correct the deficiencies in the market place? It may not be a perfect alternative or a perfect solution, but what we are suggesting is, in order to bring the market-

[Interpretation]

Mme Carr: Bien sûr que non, ce n'est pas une très bonne comparaison.

M. Huntington: Pouvez-vous m'expliquer pourquoi? Le Parlement sera bientôt saisi d'un projet de loi très important ayant trait à la deuxième phase de la Loi sur la concurrence.

Mme Carr: Vous n'allez pas quand même proposer que . . .

M. Huntington: Nous parlons des forces du marché . . .

M. Nousiainen: Vous nous prêtez le même pouvoir de monopole, lequel, d'après nous, . . .

M. Huntington: Non, je veux simplement souligner que pour l'établissement de taux d'intérêt, les forces du marché entrent en jeu et que la même chose devrait s'appliquer pour l'établissement de niveaux de salaires. Pourquoi voulez-vous qu'un bureaucrate prenne des décisions sur l'un et pas sur l'autre?

M. Lang: Je soutiens que les forces du marché sont à l'œuvre dans le secteur industriel de l'économie. Normalement, un syndicat en cours de négociations avec l'employeur est complètement au courant de la position concurrentielle de la société, à l'échelle tant internationale qu'intérieure, de son taux de bénéfices et de sa capacité de faire la concurrence.

Tout syndicat qui se respecte obtient tous ces renseignements avant même de commencer les négociations et il sait très bien que les forces du marché sont à l'œuvre et il est le dernier à souhaiter que la compagnie perde sa position concurrentielle. Les forces du marché sont importantes et même si le public croit que les syndicats se fichent des bénéfices, ce n'est pas vrai. Nous nous intéressons surtout à la répartition des bénéfices. Mais il faut des bénéfices et il faut également un marché. On ne peut pas contester cela.

M. Huntington: C'est comme cela que je comprends votre rôle et votre apport très utile à la collectivité. Je n'essaie pas de vous critiquer.

M. Lang: Je dis simplement qu'il y a des forces en jeu dans le marché et dans le domaine des relations de travail. Je réponds simplement à cette partie de votre question.

M. Huntington: Votre présentation me donne l'impression que vous vous opposez à ce que les forces du marché déterminent les taux d'intérêt.

Mme Carr: Nous ne voulons pas que chaque prêteur puisse établir ses taux d'intérêt. Nous nous opposons à cela. Ce n'est pas acceptable.

M. Huntington: Mais c'est comme ça que ça se passe sur la place du marché. On n'est pas obligé de faire des emprunts à un taux élevé si on s'informe bien.

M. Lang: Un régime de petits prêts permettrait de remédier aux lacunes du système concurrentiel actuel. Les forces du marché ne favorisent pas les personnes à faible revenu et le crédit ne leur est pas disponible. Le marché travaille contre eux.

Comment corriger les défauts du marché? Notre solution n'est peut-être pas parfaite mais nous proposons un régime de petits prêts garantis par le gouvernement pour donner une

[Texte]

place to these kinds of people and to open it up, a small loans scheme which the government would guarantee. They can then enter the marketplace. They can enter the financial institutions. They can get the money which they require to fulfil their own small needs, whatever they are. And the institutions, which are there at the present time, would be administering this program as they administer all other things with the fishermen, with the farmers and with the students. They would look at this person and they say: "What is your income now? Where do you work?" They would ask all these kinds of things and they could be administering the program and, hopefully, you could open up the marketplace to these kinds of people. That is all we are saying. Do not try to read more into it than we intend because I think that would be . . .

• 1135

Mr. Huntington: I would not want you to get the impression I am trying to read more into it than you intend. On the basis of the thrust that you have ended up with I am in complete agreement that that is the challenge for us in trying to redesign and restructure this Bill. And I think that is the challenge that you have left with us this morning.

Mr. Lang: Okay, fair enough.

Mr. Huntington: And, Mr. Chairman, if I may, through you, thank them very much because I have found the meeting extremely valuable.

Mr. Lang: Thank you.

Le vice-président: Monsieur Clermont, vous avez des questions supplémentaires?

M. Clermont: Monsieur le président, je croyais que la séance se terminait à 11 h 00 comme d'habitude, mais il y a un secteur sur lequel j'aimerais avoir l'opinion des témoins. Au deuxième paragraphe de la première page, dans sa version française, le mémoire dit ceci:

Nous applaudissons aux mesures qui tendent à imposer une formule équitable de calcul de l'intérêt sur les comptes de dépôt.

Sans doute, vous faites alors allusion au calcul des intérêts sur un solde moyen quotidien, tel que le projet de loi C-16 le demande. Mais plusieurs témoins qui sont autorisés à recevoir des dépôts, dont les Caisses populaires, hésitent beaucoup devant une telle mesure. En effet, si je me rappelle bien les commentaires du témoin représentant les Caisses populaires, il nous disait entre autres que calculer l'intérêt sur un solde moyen quotidien, cela favorise surtout ceux qui ont des comptes comportant le privilège d'émettre des chèques mais non pas les personnes qui ne font pas beaucoup de retraits à leur compte. Vous avez aussi sans doute pris connaissance du mémoire qui nous était présenté par l'Association des banquiers canadiens qui disent que:

Un tel procédé ou une telle méthode coûterait énormément . . . les coûts seraient tellement élevés . . .

Si je me rappelle bien, ils mentionnaient entre autres une somme totale de 157 millions de dollars, et ils auraient même dit que:

[Interprétation]

possibilité de crédit aux personnes qui n'en ont pas maintenant. De cette façon, ces personnes pourront s'adresser aux institutions financières. Ces personnes pourront obtenir le crédit nécessaire, dans certaines limites, et les institutions financières seront chargées de l'application de ce programme, comme elles administrent déjà les programmes de prêts pour les pêcheurs, les cultivateurs et les étudiants. Elles obtiendraient des renseignements sur le revenu de l'emprunteur, son lieu de travail, etc. Nous estimons que ce genre de programme ouvrirait le marché aux personnes à faible revenu. C'est tout ce que nous disons. N'essayez pas de trouver des interprétations plus poussées que ça.

M. Huntington: Je ne veux pas vous donner l'impression que je cherche à trouver des interprétations plus poussées que celle que vous préconisez. D'après vos dernières remarques, je conviens qu'il faudra essayer d'atteindre cet objectif en modifiant ce projet de loi. C'est grâce à vous que nous avons pu prendre conscience de ce défi aujourd'hui.

M. Lang: Très bien.

M. Huntington: Si vous permettez, monsieur le président, j'aimerais remercier les témoins, puisque j'ai trouvé cette séance très utile.

M. Lang: Merci.

The Vice-Chairman: Mr. Clermont, do you have any supplementary questions?

Mr. Clermont: Mr. Chairman, I thought this meeting would be over at 11 o'clock as is usual, but there is one matter on which I would like to hear from the witnesses. In the second paragraph of page 1 of your brief, you state:

We agree with the provisions which seek to impose an equitable formula for the calculation of interest on deposit accounts.

You are no doubt referring to calculation of interest on the average daily balance, as stipulated in Bill C-16. But several witnesses representing groups authorized to receive deposits, such as credit unions, are very hesitant about accepting such a measure. The witness from the Caisses Populaires pointed out, among other things, that calculating the interest on an average daily basis would particularly advantage holders of chequing accounts rather than those people who make few withdrawals. You are probably familiar with the brief presented by the Canadian Association of Bankers which states that:

Such a procedure or such a method would represent an enormous cost . . . costs would be extremely high . . .

If my memory serves me right, they mentioned a total amount of \$157 million and they also said:

[Text]

... si un tel procédé ou une telle méthode était suivi, cela pourrait vouloir dire dans certains cas qu'on devrait réduire le taux d'intérêt aux déposants et peut-être aussi dans certains cas augmenter le taux aux emprunteurs.

J'aimerais donc avoir l'opinion des témoins sur les commentaires que je viens de faire.

Mr. Nousiainen: Well, it seems, you know, to be a principle, of that elementary justice, that one should have interest paid on the money that is advertised at the bank calculated from your point of view as a consumer, as opposed to the point of view of the company. Now, I realize that the Canadian Bankers Association also has said that they will have lots of problems servicing this kind of thing. That is a response you expect from these guys, you know, any time you put any kind of pressure on them. And ...

Mr. Clermont: But that response did not come only from the bankers. It came, too, from the representatives of the Caisse Populaire.

Mr. Nousiainen: I am not aware of that.

Mr. Clermont: Oh yes.

Mr. Nousiainen: Sure, if it did fine. We still think the principle is sound. We do not think it is either good, or equitable, treatment of people to credit interest on a minimum monthly balance or whatever it is. It is the worst possible deal for the consumer at the moment. We think it should be the other way around. There should be some averaging done and, certainly, there are going to be again some arithmetic problems and we do not have the capacity to work through the actuarial business ourselves. Certainly, take a look at the problem and we would be willing to take a look at that problem too. But, in principle, we still will hold, if you understand, that the consumer should get the best possible deal.

• 1140

M. Clermont: Ma dernière question a rapport encore au remboursement par anticipation des hypothèques. Vous m'avez dit que dans le cas des Caisses de crédit, les hypothèques peuvent être remboursées par anticipation et qu'il n'y a aucune pénalité d'imposée. On nous a laissé entendre que cela pourrait causer des problèmes parce que dans plusieurs cas, les dépôts sont faits pour un an, deux ans, trois ans ou cinq ans; on pourrait donc avoir de la difficulté en ce qui concerne l'argent liquide. Est-ce que les Caisses de crédit ont elles aussi de ces genres de dépôts d'un an, de deux ans, de trois ans et de cinq ans et si tel est le cas, est-ce que, selon vous, cela cause des problèmes? Ces problèmes ne sont-ils que des problèmes de surface? Peut-on s'en accommoder? Maybe when I ask you my question in French it brings you some problem, but there are two official languages in Canada. I am using mine.

Mrs. Carr: We appreciate that.

Mr. Nousiainen: Yes, sir. I am sorry I am not able to use your language. All I know is that the credit unions seem to manage very well with a full privilege pre-payment without penalty system on mortgages because I have had one out with

[Interpretation]

... if such a procedure or such a method were followed this might require a reduction of interest rate to depositors, in some cases, and perhaps also an increase in the rate for borrowers in some cases.

I would like to have the witnesses' opinions on this.

M. Nousiainen: Il semble un principe de justice élémentaire que l'intérêt sur les dépôts en banque doive être calculé pour favoriser le consommateur, plutôt que l'institution. Je sais que l'Association canadienne des banquiers a dit qu'elle aurait beaucoup de difficultés par suite du coût d'administration. C'est le genre de réponse automatique de cette association chaque fois qu'elle envisage une nouvelle mesure.

M. Clermont: Ce n'est pas seulement la réaction des banquiers mais également celle des représentants des Caisses populaires.

M. Nousiainen: Je ne suis pas au courant de cela.

M. Clermont: Certainement.

M. Nousiainen: Même dans ce cas, nous croyons que le principe est bon. Nous ne croyons pas qu'il soit juste de calculer l'intérêt sur le solde minimal mensuel. C'est le pire des arrangements possible pour le consommateur. Nous croyons qu'il faudrait renverser la situation. Il faudrait établir des moyennes et je sais que cela va donner lieu à des problèmes d'arithmétique. Nous n'avons pas la capacité de faire le travail d'actuariat nous-mêmes. Mais nous sommes prêts à étudier ce problème. En principe, nous estimons que le consommateur devrait avoir le meilleur traitement possible.

Mr. Clermont: My last question relates to prepayment of mortgage loans. You told me that as far as credit unions are concerned, mortgages may be paid off in advance without any penalty. We were given to understand that this might cause problems because in many cases deposits are made for a period of one, two, three or five years and there could be cash flow problems. Do credit unions also have this type of one, two, three and five year deposits, and if so, do you think that this causes any problems? Are such problems superficial only? Can such problems be solved? Peut-être que vous avez des difficultés à me comprendre quand je pose ma question en français, mais nous avons deux langues officielles au Canada et je parle la mienne.

Mme Carr: Nous nous en rendons compte.

M. Nousiainen: Oui, monsieur. Je regrette de ne pas pouvoir vous répondre dans votre langue. Tout ce que je sais, c'est que les caisses populaires ne semblent pas avoir de difficultés en acceptant le remboursement anticipé sans pénalité. J'en ai

[Texte]

them. I have had one out with them. I said "Look, I would like to pay off my mortgage today", and they said "Okay just fine, no penalties, nothing".

M. Clermont: Je n'ai qu'un bref commentaire, monsieur le président. Certains ont fait remarquer qu'il n'y avait pas eu de consultations, et ainsi de suite. Cependant, vous savez très bien que le Bill C-16 est très important et moi, je serais l'homme le plus surpris au monde si ce projet de loi retournait à la Chambre des communes sans modifications. C'est la raison pour laquelle il est très important que des témoins comme vous viennent devant le Comité expliquer leur point de vue. Nous avons besoin des points de vue des différents secteurs de la société ce qui nous permettra de modifier le projet de loi. Je serais donc très surpris que le Bill C-16 tel qu'il est présentement, tel qu'il a été adopté en deuxième lecture, retourne à la Chambre des communes sans modifications. C'est donc pour cela que lorsque vous demandez de venir devant un Comité de la Chambre des communes, il est très important que vous exposiez votre point de vue sur le projet de loi en question. Merci,

Le vice-président: Merci.

Mr. Nousiainen: Thank you very much.

The Vice-Chairman: Yes, if you wish to comment. No? Okay. Merci monsieur Clermont.

Jusqu'à maintenant, nous avons eu plusieurs séances au cours desquelles nous avons entendu des témoins représentant différents organismes nationaux et provinciaux. Il reste encore au moins 12 témoins sur la liste, ce qui veut dire que notre travail va se poursuivre bien au delà du mois de mars.

Compte tenu de vos commentaires, j'ai bien l'impression que le projet de loi sera modifié, peut-être pas en principe, mais il sera probablement modifié de façon substantielle.

Vous devez avoir reçu à vos bureaux, hier ou tôt ce matin, un avis à l'effet que demain après-midi, à 15 h 30, nous entendrons le témoin qui devait comparaître vendredi. Il y aura donc une réunion demain après-midi à 15 h 30 et le témoin sera M. Alfred E. Levin, qui est directeur du groupe d'action de la politique sociale de la banque Royale du Canada. Jeudi, nous aurons notre réunion habituelle à 15 h 30 alors que nous entendrons l'Association canadienne des radiodiffuseurs.

Je voudrais, en votre nom à tous, remercier les témoins de ce matin, M^{me} Carr, M. Lang et M. Nousiainen, d'avoir bien voulu comparaître et d'avoir passé tant de temps à répondre à vos questions. Thank you very much for coming here this morning.

Mrs. Carr: Thank you very much.

The Vice-Chairman: This meeting is adjourned.

[Interprétation]

personnellement fait l'expérience puisque j'ai un jour décidé de rembourser mon hypothèque et j'ai pu le faire sans payer de pénalité.

Mr. Clermont: Just one short comment, Mr. Chairman. Several people have pointed out that there has been no consultation on this bill. You realize that Bill C-16 is a very important piece of legislation and, personally, I would be extremely surprised if this bill were returned to the House of Commons without any amendments. For this reason, it is important for the Committee to hear witnesses such as you explain their point of view. We need to know the opinions of different sectors of society in order to make the appropriate amendments. I would be very surprised if Bill C-16 were returned to the House in its present form without modification. When you come before a committee of the House of Commons as witnesses, your opinions on the bill being studied are very important to us. Thank you.

The Vice-Chairman: Thank you.

M. Nousiainen: Merci beaucoup.

Le vice-président: Avez-vous des observations? Non? Très bien. Thank you, Mr. Clermont.

Let me point out to the members that so far we have had several sittings during which we heard witnesses representing different organizations both national and provincial. Since there are at least 12 witnesses left to be heard from, our work on this bill will be continuing well beyond the month of March.

In view of your comments, I gather that this bill will be amended, if not in principle, at least substantially in form.

You probably received in your offices yesterday or early this morning a notice to the effect that tomorrow afternoon at 3:30 we will be hearing from the witness who was scheduled for Friday. Thus, we shall be having a meeting tomorrow afternoon at 3:30, our witness being Mr. Alfred E. Levin, Manager of the Social Policy Action Group, Royal Bank of Canada. On Thursday we shall have our regular meeting at 3:30 p.m. with as witness the Canadian Association of Broadcasters.

On your behalf, I should like to thank our witnesses, Mrs. Carr, Mr. Lang and Mr. Nousiainen, for having so kindly agreed to appear and spend so much time answering your questions. Nous vous remercions beaucoup d'être venus ici ce matin.

Mme Carr: Merci beaucoup.

Le vice-président: La séance est levée.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Canadian Labour Congress:

Mrs. Shirley Carr, Executive Vice-President;

Mr. Ronald Lang, Director, Legislation and Research Department; and

Mr. Seppo Nousiainen, Assistant Director, Legislation and Research Department.

Du Congrès du travail du Canada:

Mme Shirley Carr, vice-présidente exécutive;

M. Ronald Lang, directeur, Département de la législation et des recherches; et

M. Seppo Nousiainen, directeur adjoint, Département de la législation et des recherches.

CAT 48 28
H39
HOUSE OF COMMONS

Issue No. 17

Wednesday, February 16, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

D
CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 17

Le mercredi 16 février 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Brisco	Fortin
Clarke (<i>Vancouver Quadra</i>)	Grafftey
Clermont	Gray
De Bané	Herbert
Flynn	Holt (Mrs.)

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Huntington	Orlikow
Lajoie	Philbrook
Lambert (<i>Edmonton West</i>)	Ritchie
Marceau	Stevens—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Tuesday, February 15, 1977:

Mr. Orlikow replaced Mr. Rodriguez

Conformément à l'article 65(4) (b) du Règlement

Le mardi 15 février 1977:

M. Orlikow remplace M. Rodriguez

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, FEBRUARY 16, 1977
(18)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 3:43 o'clock p.m. this day, the Vice-Chairman, Mr. Eymard Corbin, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Clarke (*Vancouver Quadra*), Clermont, Corbin, Grafftey, Gray, Huntington, Lajoie, Lambert (*Edmonton West*), Marceau and Stevens.

Other Member present: Mr. Rodriguez

Witness: From the Royal Bank of Canada: Mr. Alfred E. Levin, Manager, Social Policy Action Group.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*)

The Committee resumed consideration of Clause 2.

Mr. Levin made a statement and answered questions.

At 5:48 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 16 FÉVRIER 1977
(18)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui, à 15 h 43, sous la présidence de M. Eymard Corbin (vice-président).

Membres du Comité présents: MM. Clarke (*Vancouver Quadra*), Clermont, Corbin, Grafftey, Gray, Huntington, Lajoie, Lambert (*Edmonton-Ouest*), Marceau et Stevens.

Autre député présent: M. Rodriguez.

Témoin: De la Banque royale du Canada: M. Alfred E. Levin, directeur, groupe d'action de la politique sociale.

Le Comité reprend l'étude du bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois. (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité reprend l'étude de l'article 2.

M. Levin fait une déclaration et répond aux questions.

A 17 h 48, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Wednesday, February 16, 1977

• 1544

[Text]

The Vice-Chairman: Members of the Committee, order. Je m'excuse, je n'ai pas avec moi le symbole de mon autorité. Il semble que le messenger n'est pas encore arrivé. Alors je vais me servir de ma plume. C'est d'ailleurs plus musical.

J'ai le plaisir d'accueillir en votre nom, cet après-midi, M. Alfred E. Levin, qui est le directeur du Groupe d'action de la politique sociale. M. Levin n'a pas l'intention de nous lire le mémoire très complet que vous avez déjà reçu à vos bureaux, messieurs les députés. Cependant, je lui ai suggéré de faire un résumé de son expérience dans le domaine des succursales communautaires, et je crois qu'il serait bien venu que nous lui accordions de 15 à 20 minutes pour cela, s'il le désire. Following Mr. Levin's presentation we will proceed with the questioning in the usual fashion. Mr. Levin, please.

Mr. A. E. Levin (Manager, Social Policy Action Group, Royal Bank of Canada): Mr. Chairman, thank you very much. Mr. Chairman and members of the Committee, I appreciate and the Royal Bank appreciates the opportunity to share with you some of the experiences that we have had with our experimental community branches and also to share with you some of the lessons that we have learned from that experiment. But before I get into that, it has come to my attention that it might help if I explained the name of our department, that crazy name, the Social Policy Action Group. It originally was called the Public Affairs Department which deals with the social effects of our business activities.

Our function is to identify, assess and evaluate the social effects of our business activities and, if they are in conflict with the norms and values and desires of the communities in which we operate, to develop alternative ways of doing business in order to wind up with being more part of the solution than part of the problem that our communities are involved in. And it relates to evolving in the long run a kind of thing that is called the social audit and we still have a bit to go in that. The reason we changed the name from Public Affairs to the Social Policy Action Group is because too many people confused Public Affairs in our organization, the Royal Bank, with public relations.

And the Public Affairs Department was not connected with the Public Relations Department at all. It is completely separate and distinct; it is more connected with our Marketing Department than with our Public Relations Department. Another reason was that because of the name Public Affairs, people got the impression that we were concerned about people outside of the bank, the public, rather than being concerned about our internal operations which again was not so. Our strongest emphasis and focus is on the internal operations of the bank but tying in the social consequences of our economic activities; in that respect it relates to the various publics.

To avoid this kind of confusion, we struggled and tried to come up with a name of a department that was more descriptive of what we did as what we were mandated to do, and we finally came up with the name, the Social Policy Action

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mercredi 16 février 1977

[Interpretation]

Le vice-président: La séance est ouverte. I am sorry, but I do not have the gavel, symbol of my authority. The messenger has not yet arrived. I shall therefore use my pen which is more musical anyway.

This afternoon, I am pleased to welcome on your behalf Mr. Alfred E. Levin, Manager of the Social Policy Action Group. Mr. Levin does not intend to read this very exhaustive brief which has already been circulated to your offices. My suggestion however is that he could sum up his experience with the community branches. We could allow him 15 to 20 minutes if he so wishes. Après l'exposé de M. Levin, nous passerons aux questions de la manière habituelle. Monsieur Levin, vous avez la parole.

M. A. E. Levin (Directeur, Groupe d'action de la politique sociale, Banque royale du Canada): Messieurs, au nom de la Banque royale du Canada, je vous remercie de nous avoir permis de partager avec vous les expériences que nous avons faites dans le domaine des succursales communautaires ainsi que certains des enseignements que nous en avons tirés. Auparavant, il serait utile de vous expliquer pourquoi notre service porte le nom bizarre de Groupe d'action de la politique sociale. Ce service qui s'appelait à l'origine Service des affaires publiques, s'occupe des répercussions sociales de nos activités.

Notre rôle consiste à déterminer les répercussions sociales de nos activités et, lorsque ces dernières sont en contradiction avec les normes, les valeurs ou les désirs du public auquel nous avons affaire, nous devons trouver de nouvelles solutions pour résoudre les problèmes au lieu de les aggraver. A long terme, il s'agit de mettre en place une sorte de politique sociale et là, nous avons encore beaucoup de chemin à faire. Si le Service des affaires publiques s'est appelé Groupe d'action de la politique sociale, c'est parce que trop de gens au sein de notre organisme, la Banque royale, confondaient nos activités avec les relations publiques.

Or, le Service des affaires publiques n'avait rien à voir avec les relations publiques. Notre service se rattache davantage à celui de la commercialisation qu'à celui des relations publiques dont il est totalement distinct. Par ailleurs, ce nom donnait l'impression que nous nous occupions des gens à l'extérieur de la banque, du public, et non des activités internes. Il n'en était rien, encore une fois. Nous sommes principalement axés sur les activités internes de la banque et leurs conséquences sociales; à cet égard, nos activités s'adressent à différents publics.

Pour éviter cette confusion, nous avons lutté pour trouver un nom qui décrive mieux nos activités et notre mandat; nous nous sommes finalement arrêtés sur ce nom de Groupe d'action de la politique sociale. Et vous remarquerez que nous

[Texte]

Group. And you notice that we call it a group rather than a department in order to keep reminding ourselves that our aim is not to become a built-in permanent part of the bureaucratised structure. Our aim is to make ourselves redundant by infusing processes and methods of doing things within the bank so that it can be taken care of as an ongoing process rather than having somebody from the ivory tower in head office try to tell somebody out in the field what to do. Also, one of the other aspects of the Social Policy Action Group is to focus attention upon the social responsibilities of our organization.

• 1550

So, to sum up, that should give you some idea why we came up with this crazy name, and it is the closest thing that we have been able to come up with that describes what we do and what we want to do.

One aspect of the social effects of what we do led us into examining some of the effects of our credit granting procedures, as well as the kinds of things that are being done in our society, and to identify some problems which might be related to some of our practices. It is not that we would be responsible for it, because in most instances the social problems are multidimensional and usually have many causes. So in examining the situation we try to identify problems that might be somewhat related to banking, and then to see if we could play our part in dealing with that problem in a constructive way so that we try to become part of the solution rather than the problem.

Among other things our investigation came up with was the complex problem of urban poverty. In examining it more closely we found that the lower income groups tended to be subject to things like bailiff seizures to a much greater extent than other segments of the income distribution and that the lower income and the lower-middle income groups tended to be prime targets for loan sharks. So, in further investigation, we decided that we would try to set up a storefront lending operation in the heart of a poverty-core district in order to begin to cope with the situation and to see what we could do, or whether anything could be done. I got approval to do it from the public affairs committee, which is made up of the chief general manager and the five general managers of the bank, and instead of doing it we went out and knocked on doors and met with the indigenously poor people who were living in a particular neighbourhood, a low-income neighbourhood, in order to determine what could be done, and to involve those people in the process of development of a facility that would meet their needs and their requirements—because the basic principle, one of the things we have learned throughout this whole development is that if there is to be a plan for change and if it is to be effective, that plan for change will succeed to the degree that all affected parties participate in the building of that plan for change. But you do not bring them in after you have decided that you involve them in that process. In one sense it might be thought of as a dangerous process to go on, because in the course of doing it you might find out that you do not have all the answers, that you might be making mistakes and you might have to change your mind. But that is precisely why we do it.

[Interprétation]

avons préféré le mot groupe à celui de service de manière à ne pas oublier que notre objectif n'est pas de devenir partie intégrante d'une structure bureaucratique. Notre but est de présenter en permanence de nouvelles méthodes à la banque afin que les décisions ne viennent pas toujours d'en haut. En outre, le Groupe d'action de la politique sociale doit centrer son intérêt sur les responsabilités sociales de l'organisme.

Cela devrait vous donner une idée de la raison pour laquelle nous avons adopté ce nom bizarre qui, selon nous, reflète le mieux nos activités et nos objectifs.

En examinant les répercussions sociales de nos activités, nous avons été amenés à étudier les modalités d'obtention du crédit et à cerner un certain nombre de problèmes en rapport avec nos méthodes. La question n'est pas de vouloir en assumer la responsabilité car, dans la plupart des cas, les problèmes sociaux comportent de nombreux aspects et sont liés à de multiples causes. En examinant la situation, nous avons donc essayé d'identifier les problèmes qui auraient un lien quelconque avec la banque et de voir si nous pourrions résoudre ces problèmes d'une manière positive au lieu de les aggraver.

Entre autres, l'enquête s'est heurtée aux problèmes complexes de la pauvreté urbaine. En l'examinant de plus près nous nous sommes aperçus que les saisies, par exemple, étaient beaucoup plus fréquentes parmi les bas revenus que dans les autres segments de la population. Par ailleurs, les gens ayant un revenu faible ou moyen étaient également une cible de choix pour les usuriers. Aux termes d'une enquête plus approfondie, nous avons donc décidé de créer un service de prêts ayant pignon sur rue au cœur même d'un quartier pauvre, afin d'affronter la situation, si toutefois nous pouvions résoudre le problème. J'ai obtenu l'approbation du Comité des affaires publiques qui regroupe le directeur général en chef ainsi que les cinq directeurs généraux de la banque, après quoi nous avons fait du porte à porte dans un quartier pauvre pour y rencontrer les gens et déterminer avec eux la nature des services capables de répondre à leurs besoins. Ce faisant, nous avons découvert que si l'on veut introduire un changement qui soit efficace, il faut que tous les intéressés y participent. Cette participation ne doit pas se faire après coup. En un certain sens, cela n'est pas sans danger, car au fur et à mesure qu'on avance, on se rend compte qu'on n'a peut-être pas toutes les réponses, qu'on fait peut-être des erreurs et qu'il faut peut-être changer d'avis. Mais c'est précisément la raison pour laquelle nous avons opté pour cette solution.

[Text]

So we developed the community branch after nine months of meetings with the people and put it into effect. One of the things that we wanted to do was provide interest-free loans, and the reason we wanted to do that was because it is a hell of a lot cheaper to begin with and also fits in with a middle-class paternalistic notion that whenever we deal with the poor we have got to do something for them, and that we have to paternalistically do something for them.

• 1555

In our investigation, we discovered that doing that would be a disaster; that those people not only did not want interest-free loans, but that if we offered them interest-free loans, they would say to themselves—and this is what we discovered—that they knew the Royal Bank is not a charitable institution, that whatever we would lose on the bananas we would make up for on the grapefruit, and so there has got to be a gimmick.

Secondly, the main thing that came out in our discussions with them is that they wanted an opportunity to become part of the mainstream—which is the Canadian dream—and they want to be able to do that. They want to be given an opportunity like everybody else is, so they were not looking for any gifts.

The tragic thing that they have experienced is that most middle-class institutions—I should say most institutions which also happen to be middle-class values—most institutions, whether they are governmental, business, the church, welfare institutions, hospitals or medical institutions, tend to treat the lower-income person, the disadvantaged, in a very paternalistic way, giving them little opportunity to have an input into and playing a role in making decisions on things that will affect their own lives. They want an opportunity to do that, as the rest of society has the chance, and they do not want special favours.

Thirdly, we found, in working with these people, that they set us straight. Here were people who were poorly educated, under severe economic stress, who had never dealt with a bank before, and we were meeting with them for several months; and it is a good thing we did because, if we had done what I proposed to do originally, and which top management, the best minds in banking, approved for me to do, it would not have worked. The only reason it works is because these poorly-educated people straightened us out.

They did not want a lending operation; they wanted a bank. They wanted their children to learn how to save, to learn how to manage their funds. They did not look upon borrowing money as the be-all and end-all of a financial institution, nor as a be-all and end-all of solving their problems.

They did not look upon the borrowing of money as a solution, but they looked upon the borrowing of money as giving them time to evolve a solution; and they wanted their children to have an opportunity to learn all of these things, as well as themselves. So it was through their input that we

[Interpretation]

Au bout de neuf mois de discussion avec les gens, nous avons donc ouvert une succursale communautaire. Nous avons envisagé d'offrir des prêts sans intérêt, parce que c'est beaucoup moins cher pour commencer et que cela cadrerait avec le sentiment paternaliste de la classe moyenne qu'il faut faire quelque chose pour les pauvres.

Lors de notre enquête, nous nous sommes toutefois rendus compte que ce serait un désastre, que non seulement ces gens ne voulaient pas de prêts sans intérêt, mais que si nous leur en offrions, ils se diraient que la banque Royale n'est pas une institution de charité et que ce qu'elle semblait ainsi donner d'une main, elle allait le reprendre de l'autre et que, par conséquent, il devait s'agir d'une tromperie.

Deuxièmement, la chose essentielle qui a transpiré de nos discussions avec eux, c'est qu'ils voulaient avoir l'occasion de faire partie de la masse et de ce qu'est le rêve canadien, ils croient que c'est leur droit et veulent avoir cette occasion comme n'importe qui d'autre; ils ne s'attendent pas à des cadeaux.

Ce qui les ulcère, c'est que les institutions pour les classes moyennes, et j'ajouterais la plupart des institutions qui ont des valeurs de la classe moyenne, qu'elles soient gouvernementales, commerciales, l'Église, de bien-être social, médicales, hôpitaux, ont tendance à traiter la personne à faible revenu, les gens désavantagés, de façon paternaliste, en leur offrant peu de chance de jouer un rôle dans la prise de décisions qui affecteront leur propre vie. Ces gens veulent avoir l'occasion de le faire, comme le reste de la société, ils ne veulent pas de traitement de faveur.

Troisièmement, nous nous sommes rendus compte, en travaillant avec ces gens, qu'ils nous remettent sur le droit chemin. Voilà des gens qui avaient peu d'éducation, qui vivaient sous des tensions économiques graves, qui n'avaient jamais fait affaire avec une banque auparavant et nous les avons rencontrés pendant plusieurs mois. Heureusement que nous l'avons fait, car si nous avions fait ce que nous pensions faire à l'origine, ce que la haute direction, les gens les plus compétents dans le système bancaire, avait approuvé, cela n'aurait pas marché. La seule raison pour laquelle cela a fonctionné, c'est que ces gens qui avaient peu d'instruction nous ont ouvert les yeux.

Ils ne voulaient pas d'une institution de prêts, ils voulaient une banque. Ils voulaient que leurs enfants apprennent l'épargne, apprennent comment gérer des fonds. Ils ne voyaient pas les emprunts comme la seule raison d'être d'une institution financière, ni même comme le seul moyen de résoudre leurs problèmes.

Ils n'envisageaient pas l'emprunt comme une solution, mais comme un moyen leur permettant de trouver une solution, et ils voulaient que leurs enfants aient l'occasion d'apprendre toutes ces choses, en même temps qu'eux. C'est donc grâce à eux que nous avons changé notre conception originale et que

[Texte]

transformed our original conception of having a store-front lending operation into having what we call a community branch. Where did we get the name? We got it from them. While we would have four-hour meetings, they would do homework in advance and work up, in some instances, as many as 45 questions that they would throw at us. The heading of the questions had the title "La Banque communautaire", so we decided we would use that name, the community branch, as a name for the branch.

• 1600

They were the ones who located the branch. They decided where that branch would be located. They decided on the hours of business. They said they needed a meeting room because they are not like us. Whereas we have a living room and a family room they live in very close quarters, and they have difficulty in having a place to meet. Yes, they meet in a school or they meet in a church basement but they find that severely limits them. If they meet in a church basement, and somebody who does not belong to that parish or who belongs to a different religion wants to attend the meetings, they sometimes are not able to get the people to come. They felt a meeting room in, of all places, a bank, might be a neutral place where people of different political conceptions, different religious connections and so on, would be able to get together and come to grips with the situations they had to deal with. So we set up a meeting room for them.

In addition, we discovered there are two basic principles for dealing with the problem of loan sharks. First, you have to involve the people themselves in a process in which they are able to learn how to change their habits. In most situations of credit counselling, debt counselling, money management, whatever you want to call it, we bombard the people taking those courses with a lot of information, and the problem is not that of information. After they take these courses—and not only the poor; the middle-income people as well—if you ran a TV program where you could win prizes they would win all the prizes, but they would still go on and mismanage their funds. What we are talking about is something very different from either legislating good behaviour or teaching good behaviour though an intellectual process; we are talking about people learning how to improve and change their habits. That is the kind of process we evolved out of the very process we used to develop the community branches. We now have community branches in Montreal, Toronto, Winnipeg, and we will be opening one in Vancouver probably in the last week of March. It was supposed to open last June but construction strikes and other things delayed the opening.

In addition to getting people involved, the second aspect of the loan shark problem is that we found we could not deal with the problem by ourselves, nor could the police deal with that problem by themselves. If the police put the loan shark in jail,

[Interprétation]

nous avons abandonné l'idée d'une société de prêts au profit de ce que nous avons appelé une succursale communautaire. D'où nous vient ce nom? C'est eux qui nous l'ont fourni. Nous avons des tenu séances de quatre heures à la fois et, en plus, les gens devaient se préparer à la maison et, bien des fois, ils avaient à répondre à au moins 45 questions que nous leur donnions. Ces questions avaient pour titre «la banque communautaire». Nous avons donc décidé de nous servir de ce nom, la succursale communautaire comme nom de succursale.

Ce sont eux qui ont décidé où sera située la succursale. Ils ont décidé également des heures d'affaires. Ils ont dit qu'ils avaient besoin d'une salle de réunions car ils ne sont pas comme nous, nous avons des salles de séjour, des salons, mais eux vivent dans des endroits très exigus et ont souvent de la difficulté à trouver un endroit pour se réunir. Oui, ils se rencontrent dans une école ou dans le sous-sol d'une église, mais ils se rendent compte qu cela les limite sérieusement. S'ils se rencontrent dans un sous-sol d'église, que faire des gens qui n'appartiennent pas à la paroisse ou qui sont de religion différente? Ils ont parfois de la difficulté à obtenir que les gens viennent aux réunions. Ils ont cru qu'une salle de réunions, dans, je vous le donne en mille, une banque, serait un endroit neutre où des gens d'opinions politiques différentes, de religions différentes, etc., pourraient se rencontrer et faire face aux situations qu'ils doivent régler. Nous leur avons donc installé une salle de réunions.

De plus, nous avons découvert qu'il y a deux principes de base pour traiter des problèmes du prêt usuraire. Tout d'abord, vous devez faire participer les gens eux-mêmes à des expériences où ils peuvent apprendre comment changer leurs habitudes. Dans la plupart des cas, les séances d'information dans des domaines comme le crédit, les créances, la gestion de l'argent, ou toute autre chose, ne servent qu'à bombarder les gens qui suivent ces cours d'un tas de renseignements. Le problème ce n'était pas celui de l'information. Non seulement les gens à faibles revenus mais les gens à revenus moyens sont venus à ces cours. Il existe des émissions de télévision où on peut gagner des prix; ces gens auraient pu gagner tous les prix, mais ils auraient quand même continué à mal gérer leurs fonds. Nous parlons de quelque chose de très différent, d'une loi pour le bon comportement ou d'un enseignement de bon comportement par une méthode intellectuelle. Il s'agit de personnes qui apprennent comment améliorer et changer leurs habitudes. C'est là le genre de méthode que nous avons mis au point après avoir élaboré ces succursales communautaires à Montréal, Toronto et Winnipeg. Nous allons en ouvrir une autre à Vancouver au cours de la dernière semaine de mars probablement. Elle devait être ouverte en juin dernier, mais à cause des grèves dans le secteur de la construction et d'autres choses, l'ouverture en a été retardée.

En plus de faire participer les gens, le second aspect du problème de l'usure, c'est que nous nous sommes rendu compte que nous ne pouvions pas résoudre le problème par nous-mêmes, les policiers ne pouvaient pas non plus le faire. Si le

[Text]

where would the victim go if he had to borrow some money? He did not exactly have a good credit record.

• 1605

On the other hand, if we lend the money, which we did, in some instances these victims came into the grip of the loan shark all over again, and instead of repaying the loan to us, they were paying it to the loan shark. So, we could not do it by ourselves. We reached the stage where these people took it upon themselves to meet with the people in the community branch to share with them how they got into it and what struggles they are having in trying to get out of it. It was not until we brought the police into the picture, the loan shark squad of the Montreal Urban Community Police Department, the only one in North America—a captain and a Sergeant participated with us in this whole thing—that we began to make baby steps and inroads into that complex problem. It looks like we have made some inroads in that.

I guess the main thing that we learned in this whole procedure is that you really do not teach people anything, you have to provide an environment for the people to teach themselves, and that is the best way for them to learn how to change their habits and to improve their situation by coming to grips with the thing that they are confronted with in a realistic way. There is an enormous amount of wisdom that is built into the lives of these people who have gone through a great deal that has not been able to come out primarily because in most situations there is kind of bigotry almost on the part of the rest of society in terms of the way we treat the disadvantaged. There is a tendency to feel that if you are disadvantaged it is because you are not very smart, or whatever, instead of there being circumstances that bring it about, and how do you find ways to release the kind of wisdom that is there and enable them to take hold of some of things that are going on.

Through these meetings, for example, in the Montreal Community Branch, the people in the community set up various committees, and one of the committees that they set up was the Comité d'Invitation, which has been in existence for a little over a year. They have reached the stage where they have made a submission to CMHC in terms of a proposal that they drew up, not that the city planner sets up, the planner who lives out in the suburbs and does not have to live in the place that he creates, but what they evolved. And it has been approved by the CMHC in terms of rehabilitation of some of their places of living. So, what we are talking about is really being a catalyst for all kinds of things that spill over from that branch itself.

Thank you.

The Vice-Chairman: Thank you, very much, Mr. Levin, for giving us this insight into a unique Canadian experiment. I am sure that the members of the Committee have very pointed questions to put to you now.

I recognize first Mr. Huntington.

[Interpretation]

policier enferme l'usurier en prison, où ira la victime qui doit se procurer de l'argent? Cette dernière est loin d'avoir un bon dossier de crédit.

Par ailleurs, si nous prêtons de l'argent, ce que nous avons fait dans certains cas, ces victimes tombent de nouveau dans les griffes de l'usurier et au lieu de nous rembourser notre prêt, elles remboursent l'usurier. Nous ne pouvions donc pas le faire nous-mêmes. Nous en sommes arrivés au point où ces personnes ont décidé elles-mêmes de rencontrer les responsables de la succursale communautaire pour discuter avec eux de ce qu'elles voulaient faire et des difficultés qu'elles avaient à s'en sortir. Ce n'est que lorsque nous avons amené les policiers dans cette histoire, l'escouade qui s'occupe des usuriers au département de la police de communauté urbaine de Montréal, la seule du genre en Amérique du Nord, et qu'un capitaine et un sergent ont participé à cette expérience, que nous avons commencé à faire nos premiers pas en ce domaine très complexe. Il semble que nous ayons depuis fait quelques progrès.

Ce que nous avons appris d'important dans tout cela, c'est qu'on ne peut pas vraiment montrer quoi que ce soit aux gens, mais qu'il faut leur fournir un milieu pour qu'ils apprennent eux-mêmes. C'est la meilleure façon pour eux d'apprendre à changer leurs habitudes et à améliorer leur sort en s'attaquant au problème de façon réaliste. Ces gens possèdent énormément de sagesse, ils ont passé à travers bien des choses et ils n'ont pu s'en sortir bien souvent à cause d'une sorte de sectarisme de la part du reste de la société, et à cause de la façon dont nous traitons les désavantagés. Nous avons tendance à croire que les désavantagés ne sont pas très intelligents par exemple, au lieu de voir quelles circonstances les ont placés dans cette situation et de trouver des moyens pour qu'émerge cette sagesse qui est là et qui peut leur permettre de saisir ce qui se passe.

Lors de ces réunions, par exemple, à la succursale communautaire de Montréal, les gens de la communauté ont créé divers comités. Un de ces comités, le Comité d'invitation existe depuis déjà un peu plus d'un an. Les membres en sont rendus au point où ils ont présenté un exposé à la SCHL, une proposition qu'ils ont rédigée eux-mêmes, qui n'a pas été faite par un urbaniste, car les urbanistes vivent en banlieue et non pas dans les endroits qu'ils créent. Cette proposition concernant le réaménagement de certains endroits où ces gens vivent a été approuvée par la SCHL. Par conséquent, nous croyons pouvoir jouer le rôle d'un catalyseur pour tout ce genre de choses qui émanent de la succursale elle-même.

Je vous remercie.

Le vice-président: Merci beaucoup, monsieur Levin, de nous avoir fait connaître cette expérience unique au Canada. Je suis certain que les membres du comité ont des questions bien précises à vous poser maintenant.

Je donne d'abord la parole à M. Huntington.

[Texte]

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman, Mr. Levin, through you, Mr. Chairman, your presentation today I find very fascinating, particularly since it follows the presentation of the Canadian Labour Congress, which was also most interesting to the Committee yesterday. But at yesterday's Committee meeting it was expressed that organizations in the financial community earning a rate of return above prime have a responsibility to educate people and that part of their earning and overhead should be in that direction.

• 1610

You named the problem that I have seen as I have walked through this life, that people really want access or an ability to get into the stream of life. And we seem to have barriers, psychological barriers and barriers of bigotry and contempt for those that are not educated, and we have these barriers that can only end up in causing antagonisms to our society and to the degree of affluence that is all around.

So I am basically very sympathetic to that expression, and here we have an organization, a substantial organization in the financial community taking a pioneering step in this direction. To me it is very welcome. I hope it is not too little too late. But I am very impressed with the approach you have taken to evolve this program.

Would you agree with the statement made yesterday that those members of the financial community should participate in a responsible and meaningful way in this type of activity that you have been pioneering?

Mr. Levin: I would say that in many respects most, if not all, financial institutions are participating in their own way in what they thought or feel are ways of educating the clients and the public and so on. That is from one standpoint.

From another standpoint, in direct answer to your question whether I want all the other financial institutions to do the same thing, if that is the way I . . .

Mr. Huntington: Do you feel the financial community have a responsibility to the total community in this regard in order to break this poverty barrier and this resistance to the stream of life?

Mr. Levin: Yes. I do feel that we all have. I would not confine it to the financial community. The government has a responsibility, the Canadian Labour Congress has a responsibility . . .

Mr. Huntington: All right.

Mr. Levin: But in terms of whether I want all the financial institutions to do what we are doing, I would not say that. I would say, hopefully, that they would try something else out or improve on it.

Mr. Huntington: If I appear anxious, sir, it is because that gentleman on your left has a stopwatch . . .

Mr. Levin: Oh! All right.

Mr. Huntington: . . . and your answer takes time out of my questioning period. So I jump around here and others jump around. How can your problem be expanded to get into these

[Interprétation]

M. Huntington: Merci, monsieur le président. Monsieur Levin, votre exposé m'a beaucoup fasciné, étant donné surtout qu'il suit l'exposé du Congrès du travail du Canada qui a été présenté hier au comité et qui était très intéressant. Mais lors de la réunion d'hier, on a dit que les organisations financières qui font des profits dépassant la moyenne devraient avoir la responsabilité d'éduquer les gens, et qu'une partie de leurs gains et de leurs frais généraux devrait être orientée dans cette direction.

J'ai moi aussi constaté que les gens veulent vraiment pouvoir s'en sortir ou réussir eux-mêmes, mais il semble y avoir des obstacles, des obstacles psychologiques, de l'intolérance et du mépris à l'égard des personnes moins instruites, et ces obstacles ne font que provoquer des antagonismes dans notre société et empêchent les moins nantis de s'en sortir.

Donc je suis foncièrement très favorable à votre projet; nous avons ici un organisme important du monde financier faisant un premier pas dans cette direction. Je trouve que cette initiative est bienvenue. J'espère que ce n'est trop peu trop tard. Mais je suis très impressionné par votre façon d'élaborer ce programme.

Êtes-vous d'accord avec la déclaration faite hier que le monde financier devrait participer d'une façon responsable et valable à ce genre de mouvements dont vous vous êtes faits les pionniers?

M. Levin: Je dirais qu'à bien des égards, la plupart des institutions financières, sinon toutes, participent de leur propre façon dans ce qu'elles croient ou pensent être des manières d'éduquer les clients et le public et ainsi de suite. C'est un point de vue.

D'un autre point de vue, en réponse directe à votre question, si je veux que toutes les autres institutions financières fassent la même chose, si c'est là la façon que je . . .

M. Huntington: Croyez-vous que le monde des affaires a une responsabilité envers la société dans son ensemble dans ce domaine afin de briser cet obstacle qu'est la pauvreté et cette résistance au courant de la vie?

M. Levin: Oui. Je crois que nous avons tous une responsabilité. Je ne limiterais pas cela au monde des affaires. Le gouvernement a une responsabilité, le Congrès du travail du Canada a une responsabilité . . .

M. Huntington: Très bien.

M. Levin: Mais je n'irais pas jusqu'à dire que je veux que toutes les institutions financières fassent ce que nous faisons. J'ose espérer qu'elles essaieront quelque chose d'autre ou qu'elles amélioreront notre projet.

M. Huntington: Si je parais anxieux, c'est parce que le monsieur à votre gauche a un chronomètre . . .

M. Levin: Oh! Très bien.

M. Huntington: . . . et votre réponse écourtée ma période de questions. Donc je fais du coq à l'âne, les autres aussi. Comment pouvez-vous atteindre ces zones de pauvreté et répondre

[Text]

pockets of poverty and serve the needs of the disadvantaged in our society? That is the guts of this whole bill, and if we are going to bring about anything that is meaningful from these halls up here, it is going to have to be in this area. Are we going to have the government get into it and develop it in their pattern and way, or are we going to have to put incentives into the system whereby the private sector can do it? Is it going to be a combination of both? Do you need guarantees in the plan? I sense from what you have said that you do not. Could you answer that?

Mr. Levin: I would urge no guarantees because it could be counterproductive. In one sense it can be counterproductive, that the credit grantor, if it is guaranteed, does not have the same incentive of making sure that the things work properly. We are all human, and as John Dewey said, we do not really begin to think about anything until we have a problem. If you wash away the problem, why shall I have to think? So from that standpoint I do not think guarantees.

But as to what the answer is to a complex thing like poverty, gee! I think we all have to do whatever we can. You see, the interesting thing is from the marketing standpoint. All sophisticated marketing developments that have occurred, whether it is in the capitalistic system or in the socialist or communist system or whatever, has always been focused on what we would call the middle-income segment, because that is the mass market. So all the improvements have been concentrated on that. Relatively little experimentation and innovation have been concentrated upon the lower-income segment.

• 1615

Mr. Huntington: Has your industry matured to the point where it can start to move into this need in a very meaningful manner, as you are doing on a pioneering basis, and how rapidly can we expand the experience you have had? We have to resolve this matter of poverty if we are going to defend this system.

Mr. Levin: All right, if we are going to resolve the matter of poverty we need a hell of a lot more than the banking system. You know, we are just a piddling little part.

Mr. Huntington: Okay, but we are dealing with Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection Act, and we could get into that whole area and I would lose all my time.

Mr. Levin: Right, okay.

Mr. Huntington: We want to create and bring about an introduction to the mainstream of life for people who are disadvantaged. How are we going to expand that activity and how can we encourage the private sector to get more involved?

Maybe you would like to write an answer to that.

Mr. Levin: That is a tough one because, you see, I think in terms of my company. It is hard for me to think about another company.

[Interpretation]

aux besoins des défavorisés de la société? C'est là l'essentiel de ce bill, et si quelque chose de valable doit sortir de ce Parlement, ce devra être dans ce domaine. Le gouvernement devra-t-il œuvrer en ce domaine afin d'améliorer à sa manière, ce genre de projet, ou allons-nous créer une motivation dans le système qui amènera le secteur privé à le faire? Ou est-ce que ce sera un mélange des deux? Votre plan a-t-il besoin de garantie? J'en ai déduit d'après vos propos que ce n'était pas le cas. Pouvez-vous répondre à cela?

M. Levin: Les garanties auraient un effet négatif, alors je ne les recommande pas. Dans un sens, la garantie peut avoir un effet négatif pour le prêteur puisqu'il n'aurait pas à s'assurer que les choses marchent comme elles devraient. Nous sommes tous humains, et comme John Dewey l'a dit, c'est seulement lorsque nous avons un problème que nous commençons à réfléchir. Pourquoi devrais-je y réfléchir, si vous éliminez le problème? Donc, pour cette raison, je ne crois pas aux garanties.

Mais la réponse à une chose aussi compliquée que la pauvreté, pristi! Je crois que nous devons tous faire notre possible. Ce qui est intéressant, c'est l'aspect commercialisation. Tous les efforts intenses de commercialisation, que ce soit au sein du système capitaliste, socialiste ou communiste ou quoi que ce soit, ont toujours eu comme cible ce que nous pourrions appeler la classe à revenu moyen, car c'est là le marché le plus important. Alors, toutes les améliorations ont touché cette classe. Relativement peu d'expériences et d'innovations ont touché les classes à revenu faible.

M. Huntington: Les banquiers sont-ils maintenant assez sages pour s'attaquer à ce problème de façon significative, comme vous le faites de façon expérimentale, et dans combien de temps pourrions-nous profiter de votre expérience? Nous devons résoudre cette question de la pauvreté si nous voulons défendre ce système.

M. Levin: D'accord, si nous voulons résoudre la question de la pauvreté, les efforts des banques ne suffiront pas car, vous le savez, nous ne sommes qu'une très petite roue de l'engrenage.

M. Huntington: Oui, mais nous discutons du Bill C-16, loi sur la protection des emprunteurs et déposants; nous pourrions nous engager dans une discussion à ce sujet et je perdrais tout mon temps.

M. Levin: C'est vrai.

M. Huntington: Nous voulons trouver des moyens afin de permettre aux personnes désavantagées de vivre vraiment. Comment faire pour réaliser ce but et pour encourager le secteur privé à s'engager plus loin dans cette voie?

Peut-être voudriez-vous écrire votre réponse?

M. Levin: C'est une question difficile parce que, voyez-vous, je pense en fonction de ma société. Il est difficile pour moi de penser en fonction d'une autre société.

[Texte]

Mr. Huntington: But you have a unique experience in the community, and a community involves communication if it is going to work.

Mr. Levin: Right, and the big thing is, we have to find ways in which the people themselves have an opportunity to have a say and an influence on things that are happening to them.

Mr. Huntington: That is basic, and I believe you have had a very valuable experience that you have expressed to us on that. So that is one of the areas we have to work on.

Mr. Levin: And you are asking how you bring that about through laws.

Mr. Huntington: Right, and the problem that we have with the financial community does not only exist with the pockets of poverty. You have all kinds of people, even the progeny of middle-class income parents, who are trying to get into the mainstream of life and trying to get established and cannot borrow from the banks because they have not got a credit record. Now we hear that on this Committee. What is your answer to that?

Mr. Levin: No, no. Basically, it is not a question of borrowing money to get into the mainstream. All you have to do is just take a look at the statistics. Before 1967 what proportion of consumer credit was allocated to the banks? A relatively small proportion. Most of it was with the finance companies. We now have about 57 per cent, so as far as the banks providing funds for consumer credit . . .

Mr. Huntington: I am a young man, I want to buy a car, I want the down payment on a house, I go into a bank and I am refused. We have had that presented to us here in exactly those terms.

Mr. Levin: Sure you are refused. We are not going to lend to everybody because there are some people who should not borrow.

Mr. Huntington: Well, do first-time lenders trying to establish a line of credit with a bank have to go through some kind of a training program? In pockets of poverty, do we bring them through the community type of bank that you have been experimenting with and which is starting to spread across the country?

Mr. Levin: We are trying not to confine it only to the poor. We evolved this thing in the disadvantaged sector for the same reason that the medical profession has a teaching hospital. You go into the pathological situation so that you can bring what you learn into the healthy main stream. Our idea is to have a few of these across the country so that each region would be able to identify unique situations that they could deal with in their regular banking situations. So it seems to me that it is like asking how you can legislate good behaviour. You cannot legislate it. You can prevent bad behaviour, so from that angle . . .

[Interprétation]

M. Huntington: Mais vous avez une expérience communautaire unique en son genre et si l'on veut que la collectivité fonctionne, il faut une certaine communication.

M. Levin: Exact, et ce qui est important, c'est de trouver des moyens par lesquels les gens eux-mêmes auront la possibilité de s'exprimer et d'influencer les événements qui les touchent.

M. Huntington: C'est essentiel et à mon avis, vous nous avez fait part d'une expérience très valable. C'est donc un des domaines où il nous faut travailler.

M. Levin: Et vous demandez comment on peut atteindre ce but à l'aide de lois?

M. Huntington: Exactement, et le problème que nous avons avec la communauté financière ne touche pas seulement les classes pauvres. Il touche tout le monde, même les enfants de parents à revenu moyen qui essaient de vivre leur vie et de s'établir, mais ne peuvent emprunter des banques parce qu'ils n'ont pas encore de cote de crédit. Ce comité a entendu de telles choses. Qu'est-ce que vous en dites?

M. Levin: Non, non. Fondamentalement, il ne s'agit pas d'emprunter de l'argent pour vivre une vie normale. Vous n'avez qu'à examiner les statistiques. Avant 1967, quelle proportion du crédit à la consommation était accordée par les banques? Une proportion relativement faible. La majorité allait aux sociétés de finance. Maintenant, nous touchons environ 57 p. 100 de ce marché, alors pour ce qui est du crédit à la consommation accordé par les banques . . .

M. Huntington: Prenons un exemple: Je suis jeune, je veux m'acheter une auto et faire le premier versement pour une maison, je vais à une banque et on me refuse le prêt. On nous a présenté un cas exactement en ces termes.

M. Levin: Certainement qu'on refusera. Nous ne prêterons pas à tout le monde, parce qu'il y a des gens qui ne devraient pas emprunter.

M. Huntington: Alors, est-ce que les personnes qui empruntent pour la première fois et qui essaient de s'établir une côte de crédit dans une banque doivent suivre une quelconque formation? Dans les quartiers pauvres, est-ce qu'on achemine ces gens vers les banques de type communautaire qu'on est en train de mettre au point et qui maintenant, apparaissent un peu partout au pays?

M. Levin: Nous essayons de ne pas limiter cette expérience aux classes pauvres. Nous avons entrepris ce projet dans les secteurs désavantagés pour les mêmes raisons que les médecins ont des hôpitaux-écoles. Vous vous engagez dans la pratique afin d'appliquer ce que vous avez appris dans des situations réelles. Notre but est d'implanter un peu partout au pays quelques-unes de ces institutions de sorte que chaque région pourra isoler les problèmes qui lui sont propres et qu'on pourrait traiter dans les banques normales. A mon avis, c'est comme demander comment on peut réglementer la bonne conduite. La bonne conduite n'est pas une chose sur laquelle on peut légiférer. On peut tenter d'empêcher la mauvaise conduite et de ce point de vue . . .

[Text]

• 1620

Mr. Grafftey: Penalize them.

Mr. Levin: Penalize those who do criminal acts. But you cannot reward people for being good citizens. The reward is in the process. I find it very difficult to come up with a neat little ...

Mr. Huntington: Do I have one more?

The Vice-Chairman: A final question, Mr. Huntington.

Mr. Huntington: I have a preface to it. When you read over the minutes of your expression here today, if you have time to sit down and give an answer to a couple of the things that you find difficult, I am sure I for one, and the Committee, would appreciate receiving a further submission from you on any thoughts you might have on the problems that are being defined here.

In closing, I am wondering whether you could give us some wisdom and guidance on just what loansharking is and what usury is.

Mr. Levin: Loansharking has to be defined within the context of the existing social system and the values. At the present time, I guess loansharking has to be defined as being an exorbitant criminal rate of interest. When a guy pays 2,000 per cent per annum interest, I call that loansharking.

Mr. Huntington: Does it have anything to do with the method of collection and enforcement?

Mr. Levin: No, because the method of collection can be very kind if you pay. It only becomes difficult if you do not pay. That is one of the consequences of this exorbitant, excessive rate of interest. It is too much to bear; you cannot afford to pay it back. That is when you get into trouble. So if instead of breaking your legs they took your house away, to some people that might be even more painful than just a couple of broken legs. Yet in legitimate lending to take a house away is part of the process, and that is not looked upon as a terrible thing.

What I am saying is that I would not confine it to the method of collection; that is one of the consequences. Certain kinds of methods of collection should not be used, whether it is the loan shark or not the loan shark. You do not call somebody up at one o'clock in the morning and bug him because he missed a payment; you just do not do that. That is not the kind of way that a legitimate lender collects his loan.

An hon. Member: He gets a lawyer to do it.

Mr. Levin: In defining loansharking I do not have an interest rate; I would say maybe 75 per cent is a loan shark rate. But, there are some people and some businesses who would not have got started if they ...

The Vice-Chairman: Mr. Huntington, ...

Mr. Huntington: Thank you.

The Vice-Chairman: ... I have already given you your second turn.

[Interpretation]

M. Grafftey: Pénalisez-les.

M. Levin: Pénaliser les délinquants. Vous ne pouvez toutefois pas récompenser les bons citoyens. La récompense est incluse dans le processus. Je trouve très difficile d'exprimer ceci en une phrase succincte et ...

M. Huntington: Puis-je poser encore une question?

Le vice-président: Une dernière question, monsieur Huntington.

M. Huntington: Mais d'abord, un préambule. Je me demande si, lorsque vous relirez le texte des délibérations d'aujourd'hui, vous voudrez bien réfléchir aux questions que vous trouvez difficiles et y apporter une réponse que, j'en suis certain, le Comité et moi-même serions très reconnaissants de recevoir.

En guise de conclusion, je me demande si vous pourriez nous éclairer de vos conseils et nous dire quelle est la différence entre l'usure criminelle et l'usure dite légale.

M. Levin: L'usure criminelle est un reflet du système social et de ses valeurs. Actuellement, je crois qu'on pourrait la définir comme la pratique de prêter à un taux d'intérêt exorbitant et criminel. Lorsqu'un malheureux paie un intérêt de 2,000 p. 100 par année, j'appelle cela de l'usure criminelle.

M. Huntington: Votre définition englobe-t-elle le mode de collecte?

M. Levin: Non; la collecte peut s'effectuer de manière très douce si vous payez. La situation se corse uniquement si vous ne pouvez pas payer à cause du taux d'intérêt exorbitant, excessif. Le taux est si élevé qu'on ne peut pas rembourser. C'est alors qu'on a des problèmes. Notez que, pour certaines personnes, il peut être plus douloureux de se faire confisquer sa maison que de se faire briser les deux jambes. Pourtant, en matière de prêts légitimes, la confiscation d'une maison est une chose acceptée et considérée comme normale.

A mon sens, le mode de collecte n'est pas la manifestation unique de l'usure criminelle; il n'en est qu'une des conséquences. Il y a certains modes de collecte qui ne devraient pas être utilisés, quel que soit le prêteur. On n'appelle pas quelqu'un à 1 heure du matin, on ne le harcèle pas parce qu'il a raté un versement; cela est simplement inadmissible. Un prêteur légitime n'a pas recours à ces tactiques.

Une voix: Non, il a recours à un avocat qui s'en charge.

M. Levin: Pour définir le taux criminel, disons ... Je n'ose pas préciser à quel moment un taux d'intérêt devient excessif, mais disons qu'un taux d'intérêt de 75 p. 100 est criminel. Il y a toutefois certaines personnes et certaines entreprises qui n'auraient jamais pu se lancer en affaires sans ...

Le vice-président: Monsieur Huntington ...

M. Huntington: Merci.

Le vice-président: ... je vous ai déjà accordé votre deuxième tour.

[Texte]

Mr. Huntington: Yes, sir, I realize that. I will be good.

The Vice-Chairman: It was a logical line of questioning; that is why I did not want to interrupt. Mr. Rodriguez, you are next, for 10 minutes, please.

Mr. Rodriguez: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Levin, you seem to be a disciple of John Dewey.

Mr. Levin: No.

Mr. Rodriguez: Well . . .

Mr. Levin: I know a little bit about him, yes.

Mr. Rodriguez: I see you went through this experiment . . .

Mr. Levin: Yes.

Mr. Rodriguez—which, I presume, is part of the consciousness-raising level of poor people.

Mr. Levin: Yes.

Mr. Rodriguez: I just want to explore that for a couple of questions, Mr. Chairman.

One, when these people get together in their board room in the storefront operation in the low-income community, do they decide on the rate of interest to be charged?

Mr. Levin: No.

Mr. Rodriguez: So they have no control over the rate of interest.

Mr. Levin: Well, they . . .

Mr. Rodriguez: Do they have any control over the services that are offered by that community branch, for example the safety deposit box?

Mr. Levin: If they wanted it, they could have it. If there were enough people who wanted it, we would have it.

• 1625

Mr. Rodriguez: No, that is not what I am asking. Do they have control over deciding the cost of a safety deposit box and all of the other services in that community branch?

Mr. Levin: No.

Mr. Rodriguez: Okay, thank you. That is what I wanted to know.

If any of them did need to borrow, would the interest rate charged to them reflect that they are indeed low-income earners or would they pay the same rate of interest for the \$500 they borrowed as a person in Toronto where you may not have a community branch? Would they pay the same rate of interest?

Mr. Levin: They pay exactly the same rate of interest even though the risk is higher.

Mr. Rodriguez: Okay. You told me that you were setting up these branches to raise the level of consciousness and while you are not giving interest free loans, you do not differentiate between . . .

[Interprétation]

M. Huntington: Oui, monsieur, je m'en rends compte. Je serai sage.

Le vice-président: Vos questions suivaient un ordre logique; c'est pourquoi je n'ai pas voulu vous interrompre. Monsieur Rodriguez, vous avez 10 minutes.

M. Rodriguez: Merci, monsieur le président. Monsieur Levin, vous semblez être un disciple de John Dewey.

M. Levin: Non.

M. Rodriguez: Eh bien . . .

M. Levin: Je sais certaines choses à son sujet, en effet.

M. Rodriguez: Je remarque que vous avez suivi son expérience . . .

M. Levin: Oui.

M. Rodriguez: Ce qui, je le suppose, s'inscrit dans le cadre de l'éveil de conscience des pauvres.

M. Levin: Oui.

M. Rodriguez: Monsieur le président, j'aimerais simplement traiter de cela en deux ou trois questions.

Premièrement, lorsque ces personnes se rassemblent dans l'arrière-boutique de quelque quartier pauvre, décident-elles du taux d'intérêt à exiger?

M. Levin: Non.

M. Rodriguez: Elles ne fixent donc pas le taux d'intérêt.

M. Levin: Eh bien, disons . . .

M. Rodriguez: Exercent-elles une influence quelconque à l'endroit des services offerts par la succursale bancaire de la collectivité, comme les coffres de sûreté, par exemple?

M. Levin: Si elles en veulent, elles peuvent les obtenir. S'il y a assez de personnes qui veulent de ce service, nous l'offrirons.

M. Rodriguez: Ce n'est pas ce que je vous demande. Le contrôle qu'elles exercent leur permet-il de décider du prix d'un coffret de sûreté et de tout autre service offert dans cette succursale?

M. Levin: Non.

M. Rodriguez: Très bien, merci. C'est ce que je voulais savoir.

Si l'une de ces personnes a besoin d'emprunter de l'argent, le taux d'intérêt exigé d'elles serait-il établi en fonction de la faiblesse de son revenu? Pour un prêt de \$500, paierait-elle le même taux d'intérêt qu'une personne à Toronto où il n'existe peut-être pas de succursale communautaire? Paierait-elle le même taux d'intérêt?

M. Levin: Elle paie exactement le même taux d'intérêt, même si les risques sont plus élevés.

M. Rodriguez: Très bien. Vous m'avez dit être en train d'établir ces succursales afin d'éveiller les consciences et bien que vous n'accordiez pas de prêt sans intérêt, vous n'établissez pas de différence entre . . .

[Text]

Mr. Levin: No differentiation . . .

Mr. Rodriguez: All right, okay, good enough. How about their deposits?

Mr. Levin: No difference; they are exactly the same.

Mr. Rodriguez: All right so you are trying to encourage them really. Now, you said that they want a bank that they do not necessarily want to borrow money, but they want a bank.

Mr. Levin: Right.

Mr. Rodriguez: They want to save. They want to encourage their children to put their money away.

Mr. Levin: As well as to borrow.

Mr. Rodriguez: All right. In your brief, you are very concerned about the way the community sees you or observes you, the community's perception of you at large.

Mr. Levin: Yes, we are.

Mr. Rodriguez: Right.

Mr. Levin: If everybody attacks us then maybe there is something wrong.

Mr. Rodriguez: Here you are in a poor area and these people are putting their hard earned money into your bank and saving it. Now, say that a guy has \$1,000 in the bank and he has it in for 26 days in February and on February 26, he needs to take the \$1,000 out, so he takes it out and he leaves \$10 in. Now, when you go to calculate the interest, it is calculated on the minimum monthly balance, which means on \$10, yet you have used his money. What kind of economics is that teaching those poor people? Here you are a big bank, a powerful bank, and you use their money for 26 days and you calculate the interest on \$10. Do you think that action on the part of your bank is conducive to the public having a good view of you? Do you not feel a little pang of a conscience going into poor areas and telling them how interested you are in raising their consciousness level.

Mr. Levin: I do not tell them how interested we are.

Mr. Rodriguez: You give that impression.

Mr. Levin: No. We tell them that we are going in there to make a profit. We are not a charitable institution.

We want to do business with them, and we have ways of doing business. If you do not want to do business with us, then you go across the street and do business elsewhere. That is what we tell them and that is what they want.

Mr. Rodriguez: Just answer my question. Do you think it is fair that you can use their money?

Mr. Levin: Those are the terms and conditions. We do not hide it from them.

Mr. Rodriguez: No.

Mr. Levin: They knew that before we even opened.

[Interpretation]

M. Levin: Aucune différence . . .

M. Rodriguez: Très bien, parfait. Qu'en est-il de leurs épargnes?

M. Levin: Aucune différence; elles sont traitées de la même façon.

M. Rodriguez: En réalité, vous les encouragez. Vous avez dit que ces personnes veulent une banque, qu'elles ne veulent pas seulement d'une société de prêts, mais qu'elles veulent une banque.

M. Levin: Exactement.

M. Rodriguez: Elles veulent avoir des épargnes. Elles veulent encourager leurs enfants à épargner.

M. Levin: Elles veulent aussi pouvoir emprunter.

M. Rodriguez: Très bien. Dans votre mémoire, vous vous préoccupez beaucoup de la manière dont la collectivité vous considère et vous juge.

M. Levin: Oui.

M. Rodriguez: Très bien.

M. Levin: Si tout le monde s'en prend à nous, c'est peut-être que quelque chose va mal.

M. Rodriguez: Vous voilà donc dans un quartier pauvre où de braves gens placent leur argent durement gagné dans votre banque afin d'avoir des épargnes. Supposons maintenant qu'un type ait \$1,000 en banque et que, jusqu'au 26 février, il n'y touche pas mais que justement, le lundi 26, il ait besoin de ces \$1,000 et les retire en laissant \$10 dans son compte. Or, lorsque vous calculez son intérêt, vous le calculez d'après le solde mensuel minimum, c'est-à-dire d'après les \$10. Pourtant vous vous êtes servi de son argent. Quel genre de principe économique cela enseigne-t-il à ces pauvres? Voilà une grande banque, une banque puissante qui se sert de l'argent pendant 26 jours et qui calcule ensuite l'intérêt sur les \$10. Pensez-vous que cela puisse encourager le public à avoir bonne opinion de vous? N'avez-vous pas de légers remords lorsque vous dites aux défavorisés que vous voulez éveiller leur conscience.

M. Levin: Je ne le leur dis pas.

M. Rodriguez: Vous donnez cette impression.

M. Levin: Non. Nous leur disons que nous sommes là pour faire des bénéfices. Nous ne sommes pas une œuvre de bienfaisance.

Nous voulons établir des relations commerciales avec eux et nous avons certaines manières de faire affaires. S'ils ne veulent pas traiter avec nous, ils peuvent aller ailleurs. C'est ce que nous leur disons, et c'est ce qu'ils veulent qu'on leur dise.

M. Rodriguez: Veuillez répondre à ma question. Trouvez-vous juste de vous servir de leur argent?

M. Levin: Mais ce sont des conditions qui sont établies à l'avance et que nous ne leur cachons pas.

M. Rodriguez: Bien sûr que non.

M. Levin: Ils savaient cela avant même que nous ayons ouvert notre succursale.

[Texte]

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, as a previous witness, we had a group of bankers and they all raised great exception to that provision in this bill . . .

Mr. Levin: I do not raise exception to it.

Mr. Rodriguez: Your bank is part of that Association.

Mr. Levin: Sure.

Mr. Rodriguez: And there was great exception and they even questioned—and threatened very insidiously—that we would dare to legislate them to do that.

Mr. Levin: No.

Mr. Rodriguez: Let me just finish, okay? Well, if the banks do not want us to interfere and to legislate why does not your bank say: “Well, that sounds very fair that we pay interest on an average of the monthly balances and pay it quarterly”. Nobody is asking you to credit the accounts daily.

So why does not the Royal Bank, if they want to correct their public image, lead the way? You are doing it now in the community branches, why do you not lead the way?

Mr. Levin: You are talking marketing decisions.

Mr. Rodriguez: I cannot follow you into that field. You are now running out of the field that I am trying to catch you in. Do you think it is fair?

Mr. Levin: Do I think it is fair?

Mr. Rodriguez: Right. Yes or no.

Mr. Levin: From what standpoint? It is fair because they knew it long before the branch opened and we had God knows how many discussions on the terms and conditions of every service and that the terms and conditions at this bank were not any different from the terms and conditions of other banks.

• 1630

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, I have read this brief thoroughly and I see all the arguments. You say, for example, “even your former friends in the business world are seeing you as the bogey man in business”. Okay?

Mr. Levin: Yes.

Mr. Rodriguez: You referred to a survey taken by the *Financial Times* in 1974, “67 per cent of the population did not have any confidence in the banks”. Okay?

Mr. Levin: Right.

Mr. Rodriguez: You are trying to correct that image, you are trying to help the Canadian people come to grips with a serious problem. I am saying to you, one of the most effective ways is to stand up now and say that if we are using your money for the greater part of a month, then we ought to pay you, it seems only fair. We criticize the loan shark. Oh, no, we criticize the loan shark, on the other hand, this is a very important point . . .

Mr. Levin: Yes.

[Interprétation]

M. Rodriguez: Monsieur le président, nous avons déjà entendu un groupe de banquiers qui a témoigné devant nous s'opposer fortement à cette disposition du projet de loi . . .

M. Levin: Je m'y oppose pas.

M. Rodriguez: Votre banque fait partie de cette association.

M. Levin: Bien sûr.

M. Rodriguez: Elle s'y est opposée très fortement, elle a fait des menaces à peine voilées, nous disant que nous n'oserions pas, en légiférant, lui imposer cela.

M. Levin: Non.

M. Rodriguez: Permettez-moi de finir, voulez-vous? Si les banques ne veulent pas que nous intervenions quand nous légiférons, pourquoi votre banque ne calcule-t-elle pas l'intérêt sur la moyenne des soldes mensuels, quitte à verser l'intérêt trimestriellement. Personne ne vous demande de faire un calcul quotidien de l'intérêt.

Pourquoi la Banque Royale, si elle veut modifier l'image que le public a d'elle, ne fait-elle pas preuve d'initiative? Vous le faites maintenant dans vos succursales communautaires, pourquoi ne le feriez-vous pas partout?

M. Levin: Vous parlez là de décision de commercialisation.

M. Rodriguez: Je ne peux pas pénétrer dans ce domaine. Vous sortez du domaine strict auquel j'essaie de m'en tenir. Pensez-vous que cela soit juste?

M. Levin: Si je pense que cela est juste?

M. Rodriguez: Parfaitement. Oui ou non?

M. Levin: A quel point de vue? C'est juste, parce que ces personnes étaient au courant de la situation bien avant que la succursale n'ait ouvert et Dieu sait que nous avons eu un nombre incroyable de discussions sur les conditions pour chaque service fourni dans cette succursale, conditions assez semblables à celles d'autres banques.

M. Rodriguez: Vous dites, par exemple, dans votre mémoire, que même vos anciens amis du monde des affaires vous considèrent avec méfiance. Est-ce exact?

M. Levin: OUi.

M. Rodriguez: Vous parlez d'une enquête effectuée par le *Financial Times* en 1974, indiquant que “67 p. 100 de la population n'avait absolument pas confiance aux banques”. D'accord?

M. Levin: Exact.

M. Rodriguez: Vous tâchez de corriger cette situation, vous tâchez d'aider les Canadiens à surmonter un grave problème. Or, je prétends qu'une des manières les plus efficaces de faire cela, ce serait de leur dire: Si nous nous servons de votre argent pendant la plus grande partie du mois, nous devons vous payer, cela ne serait que juste. Nous nous opposons à l'usure criminelle. Nous nous y opposons, et ceci est très important . . .

M. Levin: Oui.

[Text]

Mr. Rodriguez: ... because it is one that has created a bad name for the banking institutions.

Mr. Levin: Yes. Could I just describe to you what actually took place on the very question that you are asking? They asked us if we were going to give them higher interest rates on savings accounts or calculated in a different way from the way it is in any other bank, and I said, no.

Mr. Rodriguez: Did they ask you the specific question that if they have \$900 in the bank ...

Mr. Levin: No, they did not.

Mr. Rodriguez: What would you respond to them if they asked you that?

Mr. Levin: I would respond that those are the terms and conditions of the accounts, that is what everybody in Canada is getting at this time. You have told me in four months of meetings every meeting you have said you do not want special privileges and you do not want this to be known as having a stigma on this branch.

Mr. Rodriguez: Okay, Mr. Chairman, I have one more question, but before I ask the question I just want to comment on that. I get back to the point again that you are trying to create the impression that you are a concerned bank ...

Mr. Levin: Yes.

Mr. Rodriguez: ... a concerned company, you stand for fair play and justice, you do not give anything out for nothing ...

Mr. Levin: Right.

Mr. Rodriguez: ... and nobody is asking you for interest free loans.

Mr. Levin: Right.

Mr. Rodriguez: Okay?

Mr. Levin: We were prepared to do it, but ...

Mr. Rodriguez: Therefore, the question that I would ask you, and I would lead the poor people in that branch to ask you is, why are you taking advantage of us? We have started to save our money and you are not going to give us an inch of credit for the money that we have saved. Do not tell me about what you do down in Toronto and other places, we, as a community bank. You have held us and you brought us up and we now have consciousness, now we want power, because that is the next step, and the next step, of course, is sitting on your board of directors.

Mr. Levin: If enough people and if enough parts of the market want that, we will give it to them. We always do.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, I have another one. I was glad to see you found a woman for the Board of Directors of your bank. No, that is not a laughing matter. This was the bank that could not find a woman in all of Canada qualified to sit on the Board of Directors of the bank, one woman.

[Interpretation]

M. Rodriguez: ... parce que c'est cela qui a donné aux institutions bancaires leur mauvaise réputation.

M. Levin: Oui. Pourrais-je simplement vous décrire ce qui s'est vraiment passé lorsque la question que vous abordez a été soulevée? Les membres de la collectivité nous ont demandé si nous allions leur accorder des taux d'intérêt plus élevés pour leurs comptes d'épargne ou si nous allions calculer leur intérêt d'une manière différente de celle de toute autre banque. Je leur ai répondu: non.

M. Rodriguez: Vous ont-ils demandé, exemples à l'appui, si, advenant qu'ils aient \$900 en banque ...

M. Levin: Non, ils n'ont pas posé cette question.

M. Rodriguez: Que leur auriez-vous répondu s'ils l'avaient posée?

M. Levin: Je leur aurais répondu que ce sont là les conditions ordinaires pour les comptes d'épargne et que ces conditions sont les mêmes dans tout le Canada. Je leur aurais dit: Vous m'avez dit depuis quatre mois, lors de chaque réunion, que vous ne vouliez pas de privilèges spéciaux et que vous ne vouliez pas que cette succursale soit stigmatisée.

M. Rodriguez: Bon. Monsieur le président, avant de poser une dernière question, j'aimerais faire une observation. Je reviens au fait que vous essayez de donner l'impression que vous êtes une banque ferrue de justice sociale ...

M. Levin: Oui.

M. Rodriguez: ... qui se préoccupe du bien-être de ses épargnants, qui joue son jeu et qui n'accorde rien pour rien.

M. Levin: Exact.

M. Rodriguez: En outre, personne ne vous demande de prêts sans intérêt.

M. Levin: Parfaitement.

M. Rodriguez: D'accord?

M. Levin: Nous étions disposés à le faire, mais ...

M. Rodriguez: La question que j'aimerais donc vous poser et que j'aimerais amener les pauvres de cette succursale à vous poser est la suivante: Pourquoi profitez-vous de nos malheurs? Nous avons commencé à épargner de l'argent et voilà que vous refusez de nous accorder le moindre crédit pour l'argent que nous avons épargné. Ne me parlez pas de ce que vous faites à Toronto et dans d'autres endroits, en tant que banque communautaire. Vous nous avez pris en mains, vous nous avez dégagés de notre borbier, nous avons maintenant conscience de notre situation, et nous voulons un certain pouvoir, puisque cela constitue l'échelon suivant et cet échelon suivant ce serait bien sûr de siéger à votre conseil d'administration.

M. Levin: Si suffisamment de personnes et suffisamment de groupes faisant partie du marché veulent cela, nous le leur accorderons. Nous le faisons toujours.

M. Rodriguez: Monsieur le président, j'aimerais traiter d'autre chose. J'ai été heureux d'apprendre que vous avez réussi à trouver une femme pour le conseil d'administration de votre banque. Non, cela n'est pas amusant. C'était bien votre banque qui ne réussissait pas à trouver, dans tout le Canada,

[Texte]

I want to ask another question because this has real relevance to the way the public is seeing the bank. I asked this question to the association of bankers who were here, but your bank is involved in participating in lending money to the regime in Chile. I raised that question with you, and that regime is perceived as a very repressive regime. We in Canada have voted at the United Nations against that particular country with the repressive nature of torture and so on that is proven by Amnesty International. We in this country have always had a great respect for civil rights and human rights, and here we are seeing the Royal Bank of Canada participating in lending money to a very repressive regime. I think there are many branches of your bank in Windsor, for example, where demonstrations have taken place in the bank protesting that kind of action.

The Vice-Chairman: Mr. Rodriguez, you made comments along those lines or put a question along those lines the other day and the Chairman of the Committee ruled you out of order. Unless you relate this specifically to Bill C-16 or to the comments made by the witness this afternoon, I will have to rule you out of order again. Your time is up, by the way.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman . . .

The Vice-Chairman: I want to be fair. I want to be fair with you.

Mr. Rodriguez: Okay. All right.

• 1635

The Vice-Chairman: Try to relate to the subject matter at hand.

Mr. Rodriguez: I want to point out, Mr. Chairman, that I have read this covering statement here. Mr. Levin in this statement expresses grave concern about the way the public in Canada perceive banks and he is concerned about the banks' image. He said so here.

Mr. Levin: I find that is something to be concerned about. It indicates that not everything they say is wrong. Maybe we are doing something wrong. Let us straighten it out.

Mr. Rodriguez: It says, Mr. Chairman, . . .

Mr. Levin: Right.

Mr. Rodriguez: It says, Mr. Chairman, . . .

—that the source of criticism of business has significantly changed. It is no longer coming from only dissident groups or minorities or even minorities of minorities. The criticism is now coming from the mainstream of society.

Mr. Levin: Right.

Mr. Rodriguez: And I am pointing out since he has touched on the societal criticism . . .

The Vice-Chairman: Social criticism.

[Interprétation]

une femme, une seule, qui ait les compétences nécessaires pour siéger à son conseil d'administration.

J'aimerais poser une autre question, fort pertinente, en ce qui a trait à la manière dont le public perçoit la banque. Je l'ai d'ailleurs posée à l'Association de banquiers qui a comparue devant nous. Votre banque prête de l'argent au régime chilien, régime considéré fort répressif. Aux Nations unies, le Canada a voté contre le régime du Chili, contre les tortures répressives qui y règnent, et ainsi de suite, fort des preuves apportées par Amnesty Internationale. Les Canadiens ont, de tout temps, eu un grand respect pour les droits civils et les droits de l'homme. Or, voilà que la Banque Royale du Canada participe à l'octroi d'un prêt à un régime très répressif. Si je ne m'abuse, il y a un grand nombre de vos succursales, à Windsor par exemple, où des gens sont venus manifester contre cela.

Le vice-président: Monsieur Rodriguez, vous avez fait des observations de ce type, ou posé une question de ce genre l'autre jour, et le président du Comité a jugé vos propos irrecevables. A moins que vos observations ne soient directement liées au Bill C-16 ou aux propos tenus par le témoin cet après-midi, je vais encore une fois devoir les juger irrecevables. Au fait, votre temps est écoulé.

M. Rodriguez: Monsieur le président . . .

Le vice-président: Je veux être juste avec vous.

M. Rodriguez: Très bien.

Le vice-président: Essayez de vous attacher à la question qu'on discute.

M. Rodriguez: J'aimerais signaler, monsieur le président, que j'ai lu le mémoire. M. Levin, dans ce mémoire, nous fait part de ses inquiétudes profondes en ce qui concerne la façon dont la population canadienne perçoit les banques et c'est l'impression donnée par les banques qui le préoccupe. Il l'a répété ici.

M. Levin: Cela mérite qu'on s'en inquiète. Les gens n'ont pas toujours tort. Peut-être que c'est nous qui avons tort. Nous corrigeons la situation.

M. Rodriguez: On dit, monsieur le président, . . .

M. Levin: D'accord.

M. Rodriguez: On lit, monsieur le président,

En effet, les critiques entendues sur le monde des affaires ne proviennent plus tellement de quelques groupes minoritaires ni même de groupuscules. Elles sont répandues dans de larges couches de l'ancienne «majorité silencieuse». . .

M. Levin: D'accord.

M. Rodriguez: Et ce que j'aimerais vous faire remarquer, étant donné qu'il a abordé la critique «sociétale». . .

Le vice-président: Critique sociale.

[Text]

Mr. Rodriguez: Then in effect I have that criticism of your bank and I know thousands of people in Canada who have that criticism. What are you doing to correct that since you have touched on it in your brief?

Mr. Levin: That is beyond the context of what I am here to be speaking about.

The Vice-Chairman: The witness does not have to answer that, Mr. Rodriguez.

Mr. Clermont: Your responsibility.

Mr. Rodriguez: The Canadian government does not . . .

The Vice-Chairman: Your time is up, thank you very much. I do not think we should get involved in that.

Mr. Rodriguez: You always avoid the important things.

Le vice-président: Monsieur Marceau, vous attendez patiemment. Je vous donne maintenant la parole.

M. Marceau: Merci, monsieur le président. Monsieur Levin, je pense que vous nous avez présenté un aspect nouveau de nos institutions financières, et tout particulièrement de la Banque Royale du Canada. Si j'étais malin, je vous aurais demandé si dans vos études sociales vous avez pensé aux conséquences sociales d'un transfert des bureaux du Québec en Ontario, mais c'est peut-être une autre question qui ne fait pas l'objet de votre présence ici aujourd'hui.

Le vice-président: Je vous en prie, monsieur Marceau.

M. Marceau: Je n'ai pas posé de question, monsieur le président.

Monsieur Levin, vous soulignez dans votre mémoire . . .

M. Levin: Oui.

M. Marceau: . . . qu'il y a une croissance remarquable du crédit à la consommation depuis la dernière guerre mondiale. Je pense que c'est un fait acquis. Et vous soulevez le problème du conflit entre la société en général et les institutions bancaires. Pour . . .

M. Levin: Pas seulement les institutions bancaires, mais aussi les institutions du gouvernement et les institutions des autres secteurs de la société.

M. Marceau: Les formes d'autorité.

M. Levin: Oui, c'est ça.

M. Marceau: Les dirigeants.

M. Levin: Oui, oui.

M. Marceau: Mais ce que je voudrais savoir de vous— Il y a quelque chose de très intéressant ici et qui se rapporte au projet de loi que nous avons à étudier, c'est le prêt usuraire. Vous dites, entre autres, que 80 p. 100 des victimes des prêteurs usuraires sont des gens à faible revenu, qui ont eu à un certain moment un urgent besoin d'une somme de \$100 à \$200 qu'ils ne pouvaient obtenir d'une institution.

M. Levin: Oui.

M. Marceau: Pouvez-vous me dire si, dans les succursales communautaires dont vous avez parlé abondamment, c'est vraiment un problème majeur? On dit que c'est la deuxième

[Interpretation]

M. Rodriguez: Alors, je fais la même critique de votre banque et je connais des milliers de gens au Canada qui feraient la même critique. Puisque vous parlez de ce problème dans le mémoire, qu'est-ce que vous entendez faire afin de le résoudre?

M. Levin: Cela dépasse le cadre strict du sujet que je suis venu aborder ici.

Le vice-président: Le témoin n'est pas obligé de répondre à cette question, monsieur Rodriguez.

M. Clermont: C'est votre responsabilité.

M. Rodriguez: Le gouvernement du Canada ne . . .

Le vice-président: Votre temps est expiré; merci beaucoup. Je ne pense pas que l'on doive se lancer dans cette question.

M. Rodriguez: Vous évitez toujours les sujets importants.

The Vice-Chairman: - Mr. Marceau, you are waiting patiently. You now have the floor.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman. I believe you have presented a new aspect of our financial institutions, and, particularly, of the Royal Bank of Canada. If I wanted to be difficult, I would have asked you if, in your social studies, you had considered the social consequences of the transfer of offices from Quebec to Ontario; however, perhaps this is another question which is not the object of your presence here today.

The Vice-Chairman: I beg of you, Mr. Marceau.

Mr. Marceau: I did not ask the question, Mr. Chairman.

Mr. Levin, you emphasize in the brief . . .

Mr. Levin: Yes.

Mr. Marceau: . . . that there has been a remarkable growth in consumer borrowing since the last world war. I think this is an established fact. You raised the problem of conflict between society in general and banking institutions. For . . .

Mr. Levin: Not only financial, but also government institutions and those in other sectors of society.

Mr. Marceau: All forms of authority?

Mr. Levin: Yes, that is right.

Mr. Marceau: The people in control?

Mr. Levin: Yes, yes!

Mr. Marceau: But, what I would like to hear from you . . . There is something very interesting here and it deals with the bill we are studying: that is loan sharking. Among other things, you mentioned that 80 per cent of loan shark victims are low income earners, who, at a given time, had an urgent need of 100 to 200 dollars which they could not obtain from a recognized company.

Mr. Levin: Yes.

Mr. Marceau: Could you tell me whether, in the community branches which you referred to repeatedly, this constitutes a major problem? It is said to be the second greatest source of

[Texte]

source de crime organisé et que cela représente plusieurs milliards. Dans les succursales communautaires, face à ce problème-là êtes-vous vraiment sérieux? Vous, vous avez peut-être des exemples de la fréquence de ces cas-là?

Mr. Levin: We have had experience with people who already are victims of loan sharks. It is very difficult, very hard, for them to get out of that trap, and we do not have very much success with that. But what we have inferred is that since 80 per cent of the victims needed less than \$200, and they came from the low and middle-income people, undoubtedly we have prevented a number of them. We had no tangible evidence until about two months ago when a member of the Canada Penitentiary Services, at a luncheon, said to a Royal Bank employee, when he learned that the person was working for the Royal Bank, "You will be interested to learn that we have learned from our inmates that they are complaining that the Royal Bank Community Branch is cutting into our lending business." That is the first time we have had tangible evidence. Before that they had nine bank robberies in 18 months of that little piddling community branch at the corner of Hochelaga and Hogan. And they never got away with more than \$400 or \$500. And you had four guys there with machine guns who would not even pay for the gasoline since the Arabs raised the price of oil. And you wonder why they come back. And then we heard this evidence. So we think it is a preventive thing, but we do not really have tangible evidence of it. But the prevalent thing, not just in Montreal, in the development of the community branch, which is not even open yet in Vancouver, the community branch manager had one of his first meetings with the police department and he asked about loan sharks. And they said, "Well, we do not have very many loan sharks. We do not know of any." In two months of working in the community, of meeting with people, he discovered an enormous amount of loan-sharking going on, which he of course communicated to the police. So apparently in big cities it is quite a problem.

• 1640

When the government issued pension cheques one month in advance, because they expected a postal strike, our community branch managers found that the local tavern was being used to discount those cheques one month in advance, and 50 per cent of that cheque was taken as a price. In Winnipeg our community branch works with the community income tax service where we provide loans at 1 per cent per month interest on the rebates that they expect from their income tax. Whereas there are stores that charged 60 per cent of the rebate. So, I have not been able to answer it, but that is . . .

M. Marceau: Monsieur Levin, vous avez certainement pris connaissance du projet de loi C-16. Pourriez-vous nous faire vos commentaires quant aux propositions que nous y faisons, quant au taux maximum, quant aux méthodes de perception, et quant aux pénalités? What do you think about this?

Mr. Levin: First, it ought to be part of the criminal code.

Mr. Marceau: Yes.

[Interprétation]

funds for organized crime and that it represents several billion dollars. In your community branches, do you really tackle that problem? Perhaps you could give us an idea of the frequency of cases of loan sharking.

M. Levin: Nous avons connu des gens qui sont déjà victimes des requins de la finance. Il est très, très difficile pour eux de s'en sortir et nous n'avons pas très bien réussi à résoudre le problème. Étant donné que 80 p. 100 des victimes avaient besoin de moins de \$200 et qu'ils étaient des gens à revenu faible et moyen, nous avons conclu que nous avons empêché plusieurs prêts usuraires. Nous n'avions aucune preuve réelle de cela jusqu'à il y a deux mois, lorsqu'un membre du Service canadien des pénitenciers a dit au déjeuner à un employé de la Banque royale, lorsqu'il a su que cette personne travaillait pour la Banque royale, «vous serez intéressé d'apprendre que nos détenus se plaignent de ce que la succursale locale de la Banque royale nuit aux usuriers». C'est la première fois que nous avons une preuve tangible. Avant cela, il y eut neuf vols en dix-huit mois à cette petite succursale insignifiante au coin d'Hochelaga et de Hogan. Et ces vols n'ont jamais rapporté plus que \$400 ou \$500. Il y avait quatre types armés de mitrailleuses, cela n'aurait même pas payé l'essence depuis que les Arabes ont augmenté les prix de pétrole. Et vous vous demandez pourquoi ils reviennent. Et ensuite nous avons entendu ce témoignage. Alors nous croyons que c'est un avertissement, mais nous n'avons pas vraiment de preuves de cela. Ce qui ressort le plus, non seulement à Montréal, mais également à Vancouver où l'on se prépare à ouvrir une succursale, c'est que lors d'une des premières rencontres entre le directeur de cette succursale et le corps de police, on a abordé la question des usuriers et la police lui a répondu: «Il n'y a pas beaucoup d'usuriers ici. Nous n'en connaissons pas». Après avoir travaillé deux mois dans la localité, après avoir rencontré les gens, il a découvert qu'il y avait énormément de prêts usuraires qui se faisaient, dont il a bien sûr informé la police. Alors il semble que dans les grandes villes, c'est un problème grave.

Lorsque le gouvernement a émis les chèques d pension un mois à l'avance, parce que l'on s'attendait à une grève des postes, nos directeurs de succursales se sont aperçus que l'on escomptait ces chèques un mois à l'avance dans les tavernes de l'endroit, et le coût de l'escompte était 50 p. 100. A Winnipeg, notre succursale travaille en collaboration avec le service d'impôt communautaire et nous offrons des prêts à 1 p. 100 d'intérêt équivalant au remboursement d'impôt prévu. Alors qu'il y a des magasins qui exigent 60 p. 100 de ce remboursement. Donc, je n'ai pas pu répondre à cela, mais c'est . . .

Mr. Marceau: Mr. Levin, you certainly have read Bill C-16. Can you give us your comments on the proposition elaborated in that bill, concerning the maximum rate, the means of collection, and the penalties? Qu'est-ce que vous en pensez?

M. Levin: D'abord, cela devrait faire partie du Code criminel.

M. Marceau: Oui.

[Text]

Mr. Levin: And in terms of computation as to at what point it becomes usurious, that is a hard one to deal with. However, we have felt that somewhere between five and seven times the Government of Canada bond rate would be something like a logical place—because the finance companies are doing legitimate lending. They get their money at a much higher rate and they also deal with greater risks. So the fact that they charge higher interest rates than banks is not usury, by any means. They are meeting an essential need in an economical fashion. So that was the horseback figure that we were kicking around.

Mr. Marceau: What do you think about the penalties in the bill?

Mr. Levin: The penalty should be part of the Criminal Code. I do not know what kind of penalties, but I defer to a man who is dealing with that situation on a daily basis. I would agree with . . .

Mr. Marceau: Do you think tougher penalties will solve the problem?

Mr. Levin: It will not solve it. It might deter a couple of people. But, just by itself, it will not do it. That is why I have recommended that the police forces and the law enforcement groups have to get more deeply involved with other aspects of the community. And not just banks, because there are other businesses in the neighbourhood that have to become involved, and we do involve them in these meetings that we run in the community branches.

• 1645

Mr. Marceau: Monsieur Levin, dans votre mémoire vous parlez des mauvaises créances. Pouvez-vous me dire pour votre banque, ou d'une façon générale, quelle est la proportion des mauvaises créances dans les prêts que vous faites?

Mr. Levin: The bad loans—I guess the best way to report to you what our experience has been is to give the most recent inspection reports. We inspect our branches within an 18-month period of the most recent inspection and the branch never knows when that is going to take place.

In our Winnipeg community branch, at the most recent inspection, the inspector said that 4.5 per cent of all our loans in the community branch were considered weak, doubtful or bad.

In Toronto, the most recent inspection showed that about 11.5 or 12 per cent of the loans on the books at that time were considered weak, doubtful or bad; and the Montreal one was about 17 per cent.

Mr. Marceau: Monsieur Levin, vous mentionnez dans votre mémoire que vous m'approuvez pas des prêts garantis par le gouvernement, mais vous ne donnez pas tellement de prévisions. En quoi cette solution serait-elle mauvaise ou inacceptable? Est-ce parce que vous craignez une concurrence, et c'est peut-être normal, ou parce que vous croyez que ce n'est pas une véritable solution aux problèmes des gens à faibles revenus qui veulent emprunter?

Mr. Levin: Ma dernière phrase.

Mr. Marceau: Merci, monsieur Levin.

[Interpretation]

M. Levin: Et quant à définir à quel moment cela devient usurier, c'est très difficile. Toutefois, nous croyons qu'un taux qui serait cinq fois ou sept fois le taux d'intérêt des obligations du Canada serait la limite, parce que les compagnies de finances prêtent légitimement. Elles paient plus cher pour leur argent et elles courent de plus grands risques. Donc, le fait que leurs taux d'intérêt est plus élevé que les banques n'est pas usuraires, d'aucune façon. Elles répondent à un besoin essentiel d'une manière économique. Donc, à première vue, c'est le chiffre qui nous semble convenir.

M. Marceau: Que pensez-vous des pénalités du bill?

M. Levin: Cela devrait relever du Code criminel. Je ne sais pas quel genre de pénalités, mais je m'en remettrais à un expert qui travaille quotidiennement dans cette situation et j'accepterais son point de vue.

M. Marceau: Croyez-vous que les peines plus sévères résoudraient le problème?

M. Levin: Non; on pourra décourager quelques personnes. Mais, cela seul ne va pas résoudre le problème. Voilà pourquoi j'ai recommandé que les forces de l'ordre et les responsables de l'application de la loi s'occupent davantage d'autres aspects de la vie collective. Et il ne s'agit pas simplement des banques, car d'autres commerces dans le voisinage doivent s'en mêler, et nous faisons appel à eux pour ces réunions aux succursales communautaires.

Mr. Marceau: Mr. Levin, in your brief you touch upon bad debts. Could you tell me, either for your bank or in a more general way, what is the ratio of bad debts to loans that you make?

M. Levin: Les mauvaises créances . . . la meilleure façon de vous renseigner serait de vous faire voir nos derniers rapports d'inspection. Nous faisons une visite surprise à toutes nos succursales tous les dix-huit mois.

À notre succursale communautaire de Winnipeg, la dernière inspection a révélé que 4.5 p. 100 des prêts consentis par les succursales communautaires étaient peu sûrs, douteux ou mauvais.

À Toronto, il y en avait environ 11.5 p. 100 ou 12 p. 100; à Montréal, environ 17 p. 100 des créances étaient peu sûres, douteuses ou mauvaises.

Mr. Marceau: Mr. Levin, you mentioned in your brief that you do not agree with government guaranteed loans but you are not very specific. Why would this solution be bad or unacceptable? Is it because you are afraid of competition, which is probably normal, or is it because you believe that it is not a valid solution to the problems of lower income people who want to borrow?

Mr. Levin: My last sentence.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Levin.

[Texte]

M. Levin: Ou la première.

Le vice-président: Merci, monsieur Marceau. Monsieur Clermont, s'il vous plaît.

M. Clermont: Merci, monsieur le président. Monsieur Levin, mon collègue M. Rodriguez vous a posé une question... Vous êtes bien monsieur Levin. Vous n'êtes pas monsieur McLaughlin...

M. Levin: McLaughlin?

M. Clermont: Non, vous n'êtes pas M. MacLellan. Ce n'est pas à vous qu'on attribue la déclaration selon laquelle il n'est pas possible de trouver une femme pour être directrice de la Banque Royale du Canada.

M. Levin: Je ne suis pas...

M. Clermont: Très bien. Alors voici, monsieur, vous avez parlé du nouvel aspect du système bancaire ou des institutions financières qui pourraient recevoir ces dépôts et faire des prêts. Vous sans doute êtes familier avec la gestion ordinaire d'une banque.

Est-ce le gérant de la succursale qui décide du taux d'intérêt?

M. Levin: Est-ce le gérant...

M. Clermont: Voici, c'est parce qu'on vous a demandé si c'était l'administration des succursales communautaires qui décidait du taux d'intérêt. Dans une succursale de la Banque Royale du Canada, est-ce le directeur de la succursale qui décide du taux d'intérêt ou est-ce là une décision prise ailleurs?

Mr. Levin: It is decided in head office, not by the...

M. Clermont: Il n'y a donc rien de changé en ce qui regarde les succursales communautaires?

Mr. Levin: Yes, that is right. He could not.

The Vice-Chairman: The rate is still applied by the head office.

Mr. Levin: The rate is applied by head office and the community branch does not change it.

The Vice-Chairman: Okay.

M. Clermont: Je savais cela monsieur Levin, mais c'était en fin de compte pour faire contrepoids aux questions de notre collègue M. Rodriguez qui vous demandait si c'est...

M. Levin: Oui, oui.

M. Clermont:... le directeur ou le gérant de la succursale communautaire qui décidait du taux d'intérêt à payer sur un prêt ou du taux d'intérêt à payer sur les dépôts.

Mr. Rodriguez: Another bank defender.

• 1650

M. Clermont: S'il fallait répondre à toutes les insinuations ou aux remarques de M. Rodriguez, cela nous prendrait six heures et demie comme cela lui a pris en Chambre dernièrement.

Le vice-président: Il ne le faudrait pas, monsieur Clermont.

[Interprétation]

Mr. Levin: Or the first one.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Marceau Mr. Clermont has the floor.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Levin, my colleague, Mr. Rodriguez asked you a question... You are Mr. Levin. You are not Mr. McLaughlin...

Mr. Levin: McLaughlin?

Mr. Clermont: No, you are not Mr. McLaughlin. It is not you who said that it was impossible to find a woman to sit on the Board of Directors of the Royal Bank of Canada.

Mr. Levin: I am not...

Mr. Clermont: Fine. You said something about a new aspect of the banking system of the financial institutions which could accept deposits or make loans. You are no doubt familiar with the day-to-day operations of a bank.

Is it the branch manager who decides what the interest will be?

Mr. Levin: Is it the manager...

Mr. Clermont: It is because you were asked if it was the committee of the community branches who decided what the interest rates were. In a Royal Bank branch, is it the branch manager who decides what the interest rates will be or is this decision made elsewhere?

M. Levin: C'est le siège social qui décide, pas le...

Mr. Clermont: Nothing is changed in this procedure, then, for the community branches?

M. Levin: Oui, c'est vrai. Ce n'est pas au directeur de la succursale de le faire.

Le vice-président: Le taux d'intérêt est toujours fixé au siège social.

M. Levin: Le taux est fixé au siège social, et ce n'est pas la succursale communautaire qui le fixe.

Le vice-président: Bien.

Mr. Clermont: I wanted to know that, Mr. Levin, but it was to balance out the questions of our colleague Mr. Rodriguez who asked you if it was...

Mr. Levin: Yes, yes.

Mr. Clermont:... the community branch manager who decided what the interest rate on loans or deposits would be.

M. Rodriguez: Un autre défenseur des banques.

Mr. Clermont: If we were to reply to all the insinuations or remarks coming from Mr. Rodriguez, we could go on for six and a half hours as he did in the House the other day.

The Vice-Chairman: We should not do that. Mr. Clermont.

[Text]

M. Clermont: Au sujet des succursales communautaires... au sujet des opérations, pourriez-vous nous dire en quelques mots, comment sont créés ces organismes? Où sont-elles situées ces succursales? Comment fonctionnent-elles? Comment retient-on les services d'employés, etc.? Est-ce votre organisme, au bureau en chef qui s'occupe de cela ou est-ce les membres?

Mr. Levin: The banking decisions are made by the bankers. There is involvement and participation of the people in the community in discussing or evolving the problem situations, the complaints or whatever, that they are confronted with, and they work out solutions that are amenable to them. In addition to involving the people in the community, the manager involves his staff in a very participatory way, the staff make the decisions to a greater extent about how they are going to do the work, the kind of service they are going to give, and what the goals and objectives are. What we are trying to do is apply some of those things into our regular branches as well.

M. Clermont: Quels sont les services qu'un tel organisme peut offrir à ses clients..?

Mr. Levin: They give the same kind of local range of services.

M. Clermont: Quel genre de prêt peut-il habituellement faire? Quel est le genre d'évaluation de la cote de crédit, parce qu'hier un témoin nous a dit au nom du Congrès du travail du Canada qu'il ne devrait plus y avoir de cote de crédit, que cela était dépassé, démodé?

Mr. Levin: We make loans to people on welfare, to people who are unemployed and on UIC, as well as to people who are earning a good amount of money and are good risks.

M. Clermont: Monsieur Levin, vous parlez de "bon risque". Mais j'attire de nouveau votre attention sur le fait que nous nous sommes fait dire hier qu'il n'était plus question de bon ou de mauvais risque. Car enfin, quiconque fait un prêt et paie de l'intérêt, s'il y a une perte, c'est à son risque.

Mr. Levin: That is true, yes. We have found that by and large the people who have borrowed money have been repaying their loans. They tend to miss some of the payments to a greater extent than in our more traditional lending situations, but by and large they tend to repay it.

In addition, when we were running budgeting courses with them we found that in order to enable them to make better decisions the traditional budgeting courses did not do the job. It was not until we evolved that supplement, which I attached to give some indication of the kind of involvement we have in mind, that we found them beginning to improve their money-handling habits. And as a point of clarification, when they borrow it is not a solution; it just gives them time to evolve a solution for them.

M. Clermont: Monsieur Levin, vous avez dit qu'il arrive souvent dans les succursales régulières qu'un, deux, trois paiements ne soient pas faits. J'espère qu'il n'y a pas de pénalisation quand on manque un paiement.

[Interpretation]

Mr. Clermont: Concerning the community branches, their operations, could you tell us in a few words how those organizations are set up? Where are those branches located? How do they work? How are the employees found, etc. . . . ? Is it your organization at head office that takes care of that or is it the members?

M. Levin: Les décisions concernant les aspects bancaires sont prises par les banquiers. Les gens qui sont desservis par la succursale communautaire participent aux discussions sur les problèmes qui se présentent ou les plaintes qui sont déposées; ils y trouvent des solutions acceptables. De plus, le directeur de la succursale s'organise pour que les employés participent activement à l'affaire; c'est le personnel qui décide en grande partie comment le travail sera fait, le genre de service qui sera fourni, les buts et objectifs poursuivis. Nous essayons de faire adopter certaines de ces choses par nos autres succursales.

Mr. Clermont: What kind of service does such an organization offer its clients . . . ?

M. Levin: Les services habituels.

Mr. Clermont: What kind of loans are usually made? What about credit ratings because yesterday one of the witnesses here for the Canadian Labour Congress told us that credit ratings should be done away with, that this sort of thing was outmoded, dated?

M. Levin: Nous prêtons aux gens qui ont comme seule source de revenu les chèques de l'assistance sociale ou de l'assurance-chômage, aussi bien qu'à certaines personnes qui gagnent de bons salaires et ont une bonne cote de crédit.

Mr. Clermont: Mr. Levin, you are talking about "good risks", but I must again draw your attention to the fact that we were told that it was no longer a question of good or bad risks. After all, if you lend money out to get interest in return, if there is a loss, that was the risk.

M. Levin: Oui, c'est vrai. En général, les emprunteurs remboursent. Ils sautent peut-être un paiement plus souvent que cela n'arrive ailleurs, mais en gros, ils remboursent.

De plus, lorsqu'il a été question de leur donner des conseils concernant leur budget, nous nous sommes aperçus que les conseils habituels ne faisaient pas l'affaire. C'est seulement après avoir rédigé le texte supplémentaire, que j'ai annexé ici pour vous donner une idée de la situation, que nous nous sommes aperçus que les gens changeaient d'attitude vis-à-vis de l'argent. Plus précisément, quand ils empruntent, ce n'est pas une solution; cela leur donne tout simplement le temps de trouver leur propre solution.

Mr. Clermont: Mr. Levin, you have said that it happens more often in the community branches than in the regular branches that one, two or three payments are not made. I hope there is no penalty when a payment is skipped.

[Texte]

Mr. Levin: Not at all. No penalty. They punish themselves by feeling badly about missing the payment. But no, we do not charge them anything for missing a payment.

M. Clermont: A propos de cette initiative ici, à Montréal, est-ce dans l'intention de la Banque royale de l'implanter dans d'autres villes du Canada? Mon collègue me dit que vous n'avez plus qu'une succursale communautaire. Combien en avez-vous en ce moment?

Mr. Levin: At the present time we have three, in Montreal, Toronto and Winnipeg, one in each, and we have a fourth coming up in Vancouver at the end of March.

M. Clermont: Vous mentionnez des grands centre là. Mais est-il dans votre intention . . .

Mr. Levin: Our intention . . .

M. Clermont: . . . de faire participer des services que la Banque royale veut établir dans d'autres régions? Parce qu'en fin de compte, il y a des gens qui dans d'autres centres ont de la difficulté à obtenir des prêts. Est-ce l'intention de la Banque royale de faire profiter les petites centres d'un tel service, sur une base régionale sinon sur une base locale?

Mr. Levin: Yes. The way we want to do it is not to set up a parallel banking system called community branches on the one hand and the traditional branches on the other, because we feel that would be an example of tokenism, window dressing, that it would be like going to church on Sunday or the synagogue on Saturday and remaining the same S.O.B. the rest of the week. With us, we feel we would want to take the lessons we learned from the community branches in a big centre, in a low income area, and apply some of those things into the 1,450 branches we have. That is a long process and it cannot be done overnight. So we are in the process of doing that right now, but on a step-by-step basis.

I agree with you, not only in the smaller centres, but if there is anybody who has a greater need than *les pauvres*, they are the middle class because the poor buy out of necessity. It is the middle income person who has to make choices, and depending upon whether he makes a good choice or a bad choice, is going to determine the fate of his loved ones in his family and himself. So if anybody needs it more, it is the middle income group. But we went into the lower income one because you can learn more in a pathological deviant case experiment than in the main stream.

M. Clermont: Merci, monsieur le président.

Le vice-président: Je vous remercie, monsieur Clermont. Je donne la parole à M. Gray qui sera suivi de M. Lambert et M. Stevens.

Monsieur Gray, s'il vous plaît.

Mr. Gray: How does the ratio of bad or doubtful loans to good ones in these community branches compare to the same kind of ratio in your conventional branches?

[Interprétation]

M. Levin: Pas du tout. Pas de pénalisation. Ils se pénalisent eux-mêmes parce qu'ils se sentent coupables. Non, nous ne rajoutons pas de pénalisation parce qu'un client a manqué un paiement.

Mr. Clermont: Concerning this initiative here in Montreal, is it the Royal Bank's intention to do this in other Canadian cities? My colleague tells me you have more than one community branch. How many are there presently?

M. Levin: Il y en a trois, une à Montréal, une autre à Toronto et une troisième à Winnipeg, et il y en a une quatrième de prévue à Vancouver pour la fin du mois de mars.

Mr. Clermont: These are all big cities. But do you intend . . .

M. Levin: Notre intention . . .

Mr. Clermont: . . . to have this sort of thing set up by the Royal Bank elsewhere? Because, after all, there are people elsewhere who have trouble getting loans. Does the Royal Bank have the intention of setting up such a service in smaller centres on a regional or local basis?

M. Levin: Oui. Nous n'avons pas l'intention de créer deux systèmes parallèles, l'un composé de succursales communautaires et l'autre de succursales ordinaires, parce que nous croyons que ce ne serait que de la frime, une façade, que ce serait un peu comme aller à l'église le dimanche ou à la synagogue le samedi tout en se conduisant comme un véritable enfant de chienne le reste de la semaine. Nous voudrions profiter des leçons que nous avons apprises grâce aux succursales communautaires dans les grands centres, dans les zones à faibles revenus, et utiliser cette expérience dans les 1,450 succursales qui existent déjà. C'est un projet à long terme, ça ne peut pas se faire du jour au lendemain. Nous sommes déjà en train de le faire, mais nous y allons étape par étape.

Je suis d'accord avec vous, non seulement pour les petits centres, mais s'il y a quelqu'un qui a un besoin plus grand que *les pauvres*, c'est bien de la classe moyenne parce que les pauvres achètent par nécessité. C'est la personne à revenu moyen qui doit faire un choix, et ce choix, bon ou mauvais, aura des répercussions pour elle et toute sa famille. Donc, s'il y a un besoin dans ce domaine, c'est bien chez les gens de la classe moyenne. Mais nous avons fait cette expérience dans un milieu à faibles revenus parce que l'expérience est beaucoup plus révélatrice dans un milieu marginal que dans un milieu normal.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Clermont. I now recognize Mr. Gray followed by Mr. Lambert and Mr. Stevens.

Mr. Gray, you have the floor.

M. Gray: Quel est, dans les succursales communautaires, le rapport entre les mauvaises créances et les prêts consentis comparativement au même taux dans les succursales ordinaires?

[Text]

Mr. Levin: The two higher ones, other than Winnipeg—Winnipeg was extraordinary. It is as good and maybe even a little better, or just about the same, as in our regular branches. But in Toronto and Montreal, it is a little higher.

Mr. Gray: A little higher.

Mr. Levin: Yes. Not extraordinarily higher.

Mr. Gray: Not extraordinarily higher. You also told one of my colleagues that while people sometimes miss payments, they pay back the money.

Mr. Levin: By and large.

Mr. Gray: It would seem to me from what you have said that the traditional concepts of credit rating and decision making used by your bank over-all and the other chartered banks therefore are seriously open to question. This is a definite indication, to me at least, from the experience of your community branches.

• 1700

Mr. Levin: Could I comment on that, Mr. Gray?

Mr. Gray: Yes.

Mr. Levin: I would have to say that it is less a reflection on the credit ratings or the determination of whether to lend or not, but more of a reflection that a different way of involving the people is required in order to use the same standards. Let me explain what I mean.

Another way to put a nonrepayment of a loan is to call it a rip-off, and what is a rip-off? A rip-off from the sociological standpoint is an institutionalized evasion of those laws and regulations that are interpreted to come from outside of your important relevant social system. Now, if that is the case, we can then understand why some people cheat on their income tax, because they perceive the government to be alien and separated from their relevant social system. This is why the middle-class women, who are church-going or synagogue-going or whatever, very moral people, will not complain when their children steal something from Steinberg's but they would whip the living daylight out of their children if they took a paper napkin from a next door neighbour. So what I am saying is that part of the thing, in terms of the success or failure of repayment, is not just in whether the guy is eligible or not, but how does he feel—not just feel—how does he experience you vis-à-vis his life? Does he have an influence on it or not?

Mr. Gray: Well, Mr. Levin, it would seem to me that in your own very eloquent way, you are really saying the same thing I am: That the experience of your community branches indicates that the traditional approach of your bank and its conventional branches and the other chartered banks is not totally valid and can be restructured . . .

Mr. Levin: Right.

Mr. Gray: . . . without loss to the banks or the community. You say that you have three community branches and one on the way, out of 1,450 branches of the Royal Bank.

[Interpretation]

M. Levin: Il y a d'abord Winnipeg, mais c'est un cas d'espèce. Là, le rapport est aussi bon, sinon un peu meilleur que dans les succursales ordinaires. Mais à Toronto et à Montréal, le rapport est un peu plus élevé.

M. Gray: Un peu plus élevé.

M. Levin: Oui. Rien d'extraordinaire, cependant.

M. Gray: Pas beaucoup plus élevé. Vous avez aussi dit à un de mes collègues que même si les gens manquent un paiement à l'occasion, ils finissent toujours par rembourser.

M. Levin: En général.

M. Gray: Donc, d'après ce que vous avez dit, les idées traditionnelles concernant la cote de crédit sur laquelle se fondent votre banque et toutes les autres pour prendre des décisions concernant les prêts, ces idées, dis-je, peuvent être remises en question. Du moins, c'est ce qui m'apparaît d'après ce qui se passe dans vos succursales communautaires.

M. Levin: Pourrais-je faire une remarque, monsieur Gray?

M. Gray: Oui.

M. Levin: Je dirai que cela se reflète moins sur la cote de crédit ou sur la décision de prêter ou de ne pas prêter, que sur la manière, nécessairement différente, d'amener les gens à respecter les mêmes normes. Je m'explique.

Une autre façon de considérer le non-remboursement de prêts, c'est de dire que c'est une escroquerie, mais qu'est-ce qu'une escroquerie? Du point de vue sociologique, une escroquerie est un refus systématique d'obéir à des lois et règlements considérés comme étrangers aux valeurs sociales que l'on vit. Donc, si c'est le cas, cela explique pourquoi certaines personnes trichent dans leur déclaration d'impôt sur le revenu, elles perçoivent le gouvernement comme étranger au milieu social dans lequel elles vivent. C'est pourquoi des femmes de la classe moyenne, bonnes catholiques, de bonnes juives, au autres, moralement très strictes, ne diront rien si leurs enfants volent quelque chose chez Steinberg, mais elles leur donneraient la raclée de leur vie si ces mêmes enfants volaient à leur voisin de palier une serviette de papier. Alors pour ce qui est du succès ou de la faillite du remboursement, ce que je dis, ce n'est pas de savoir si la personne est admissible ou non, mais quel est son sentiment—pas simplement son sentiment—comment vous perçoit-il dans sa vie? L'influence-t-il ou non?

M. Gray: Bien, monsieur Levin, il me semble que d'une façon très éloquente, vous dites la même chose que moi: c'est que l'expérience de vos succursales locales montre que l'approche traditionnelle de votre banque, de ses succursales conventionnelles et des autres banques à charte n'est pas totalement valable et peut être revue . . .

M. Levin: En effet.

M. Gray: . . . sans encourir de pertes pour les banques ou la collectivité. Vous dites que sur 1,450 succursales, la Banque royale a trois succursales communautaires et une quatrième qui agissent ainsi.

[Texte]

Mr. Levin: Right.

Mr. Gray: And you say you do not want to have a parallel network of community branches; it is just tokenism. I would have been much more impressed with your presentation, and I have been recently impressed with it, if you had come to us today and said, this experiment to date has already proved to be so valid that under this timetable we are changing all our branches . . .

Mr. Levin: Right.

Mr. Gray: . . . to use the community branch concept.

Mr. Levin: Right. Yes, and we do have a timetable, but it is a long one.

Mr. Gray: What is it? What did Mr. McLaughlin and Mr. Frazee . . .

Mr. Levin: Mr. McLaughlin and Mr. Frazee, when we are talking about changing a bureaucratic structure of 1,457 branches . . .

Mr. Gray: If I may interrupt, it is an authoritarian structure, with all due respect. Mr. Frazee . . .

Mr. Levin: But that is what we are trying to change.

Mr. Gray: No. I mean, if Mr. Frazee and Mr. McLaughlin said, Mr. Levin has a wonderful concept here; as of such and such a date we want this in place; the people are going to do it or they are going to get fired.

Mr. Levin: Yes, but, Mr. Gray . . .

Mr. Gray: Let us face it.

Mr. Levin: . . . what you are saying is: Let us have a dictator order democracy. You do not get democracy, you do not get participation in a dictatorial or authoritarian way.

Mr. Gray: Oh, I see. In other words—I am perhaps getting myself sidetracked here. Are you telling me the way you run your bank is that Mr. Frazee says, we raise interest rates tomorrow. If the branches do not go along, the interest rates are not put into effect all along the line.

Mr. Levin: No. All I am saying is that—I am not doing this against the will of Mr. Frazee or Mr. McLaughlin. They are paying me to do this.

Mr. Gray: Yes.

Mr. Levin: You see, that is what they want.

Mr. Gray: I am glad they do.

Mr. Levin: And they also want me to participate with the other branches in getting it into that branch, where the cure will not be worse than the disease.

Mr. Gray: Before I pass on to another area of questioning, what is being done now throughout the country to implement a specific part of the community branch concept in the other branches? Can you tell me one thing?

Mr. Levin: Yes. One thing is that we are starting with head office. Because it is an authoritarian structure you have to make sure that head office agrees—and not just Mr. Frazee; top management has agreed for a long time. You have to get

[Interprétation]

M. Levin: C'est bien cela.

M. Gray: Et vous dites que vous ne voulez pas de réseau parallèle de succursales communautaires; c'est simplement un symbole. J'aurais été beaucoup plus impressionné par votre présentation—et elle m'a déjà assez impressionné—si vous nous aviez déclaré aujourd'hui que jusqu'ici cette expérience s'était déjà révélée tellement bonne que vous prévoyiez, dans votre échéancier, de modifier toutes vos succursales . . .

M. Levin: Oui.

M. Gray: . . . en des succursales communautaires.

M. Levin: En effet. Oui, nous avons bien un échéancier, mais il prévoit un long délai.

M. Gray: Quel délai? Qu'est-ce que M. McLaughlin et M. Frazee . . .

M. Levin: Lorsque nous discutons de modifier la structure bureaucratique de 1,457 succursales, M. McLaughlin et M. Frazee . . .

M. Gray: Si vous me permettez, avec respect, c'est une structure autoritaire. M. Frazee . . .

M. Levin: Mais c'est ce que nous essayons de changer.

M. Gray: Non. Je veux dire, si M. Frazee et M. McLaughlin avait dit: le concept de M. Levin est merveilleux; à partir de telle et telle date, nous voulons qu'il soit appliqué, les gens le feront ou seront renvoyés.

M. Levin: Oui, mais monsieur Gray . . .

M. Gray: Voyons les choses en face.

M. Levin: . . . ce que vous dites, c'est: Ayons une démocratie dictatoriale. Vous obtenez pas la démocratie, vous n'obtenez pas la participation de façon dictatoriale ou autoritaire.

M. Gray: Oh, je vois. En d'autres termes—je me suis écarté un peu ici. Dites-vous que la façon dont votre banque fonctionne, c'est que M. Frazee dit, demain nous augmentons les taux d'intérêt. Si les succursales ne sont pas d'accord, les taux d'intérêt ne seront pas appliqués partout.

M. Levin: Non. Tout ce que je dis, c'est que je ne fais pas cela contre la volonté de M. Frazee ou de M. McLaughlin. Ils me paient pour le faire.

M. Gray: Oui.

M. Levin: Vous voyez, c'est ce qu'ils veulent.

M. Gray: J'en suis heureux.

M. Levin: Et ils veulent également que je collabore avec les autres succursales pour l'instaurer dans les succursales où le remède ne fera pas plus de tort que de bien.

M. Gray: Avant de passer à un autre sujet, qu'est-ce qui se fait présentement partout au pays pour appliquer ce concept communautaire dans les autres succursales? Dites-moi quelque chose.

M. Levin: Oui. L'une des choses, c'est que nous commençons par le bureau-chef. Étant donné que la structure est plutôt autoritaire, il faut vous assurer que le siège social est d'accord, et pas seulement M. Frazee; la haute direction a

[Text]

the working stiff, the middle-management person, to agree that this is really good and really valid.

• 1705

So we are putting the people, representatives from all the departments of head office, through part of the process. Then we go into the district and then we go into the branches. We already have one of the branches earmarked for it as a demonstration in an established branch. Then we go into the others.

Mr. Gray: But you cannot give me any dates.

Mr. Levin: No.

Mr. Gray: I am quite impressed with your own personal commitment to this and the way you have described what your branches are doing. But I would be more impressed with your bank as a whole if, as I have said, this were being put into effect by such and such a date. After all, when the ceilings on interest rates were removed after the last revision of the Bank Act and the banks decided to go into consumer lending, they had programs, they had dates. Before people could turn around after the act was proclaimed the banks were out after consumer lending business.

Mr. Levin: I agree.

Mr. Gray: And what you are talking about has nothing to do with any amendment to any law.

Mr. Levin: No, no.

Mr. Gray: In fact, you are arguing against the amendment to any law, and yet you cannot give us any dates.

Mr. Levin: One of the dates that we have in mind is to move through head office and one of the districts—what we call a district; it is a regional set-up—and into a branch by the end of the year.

Mr. Gray: One branch.

Mr. Levin: When I say one—You have to get into—You see, it is easier to create an attitude than to change one.

Mr. Gray: I would like to pass on to one other area because probably my time for questions is about up. But it would seem to me that a terrific way of creating the attitude would be to say to the branch managers, "Here is Mr. Levin's system. Mr. Levin has written it up. Put it into effect in six weeks or you are fired." Is that not a great way of changing the attitude?

Mr. Levin: You know what would happen. There is a guy who has been a bank manager for 30 years . . .

The Vice-Chairman: Is that your last question, Mr. Gray?

Mr. Gray: No, I have one very important area.

[Interpretation]

accepté depuis longtemps mais il faut que le personnel intermédiaire, c'est-à-dire les cadres, soient persuadés de la validité du système.

Nous faisons donc participer tout le monde, c'est-à-dire les représentants de tous les services du siège social, à ce processus. Ensuite, nous passons au niveau du district et des succursales. Nous en avons d'ailleurs déjà choisi une comme succursale-pilote. Ensuite, nous passerons aux autres.

M. Gray: Vous ne pouvez pas me donner des dates précises.

M. Levin: Non.

M. Gray: Je suis assez impressionné de la façon dont vous vous êtes personnellement engagé dans cette entreprise, et la description que vous avez donné des activités de vos succursales était extrêmement intéressante. Cependant, tout cela me plairait cependant davantage si je savais à quelle date précise le système allait entrer en vigueur. En effet, lorsqu'on a supprimé les plafonds des taux d'intérêt, après la dernière révision de la Loi sur les banques, et que celles-ci avaient décidé de se lancer dans le crédit à la consommation, elles avaient des programmes et des dates bien précis. Après la promulgation de cette loi, les gens ont eu à peine le temps de se retourner que les banques s'étaient déjà lancées dans le crédit à la consommation.

M. Levin: C'est exact.

M. Gray: Et ce que vous venez de nous dire n'a rien à voir avec des amendements.

M. Levin: Non.

M. Gray: Vous vous opposez donc à un amendement concernant n'importe quelle loi, alors que vous ne pouvez même pas nous donner des dates précises.

M. Levin: Nous pensons pouvoir instaurer ce système au siège social, dans l'un des districts et dans une succursale d'ici la fin de l'année.

M. Gray: Une seule succursale.

M. Levin: Je dis une parce que . . . vous savez, il est plus facile de susciter une attitude plutôt que de la changer.

M. Gray: J'aimerais passer à autre chose, car mon temps s'écoule rapidement. A mon avis, le meilleur moyen de susciter une certaine attitude n'est certainement pas de dire aux directeurs de succursales: «Voici le système que M. Levin a conçu; vous avez six semaines pour le mettre en vigueur sinon vous êtes licenciés.» Ne pensez-vous pas qu'il s'agit là de moyens un peu draconiens?

M. Levin: Vous savez très bien ce qui se passerait autrement. Par exemple, celui qui dirige la banque depuis trente ans . . .

Le vice-président: Est-ce votre dernière question, monsieur Gray?

M. Gray: Non, j'en ai une autre très importante.

[Texte]

You argue against guaranteed loan plans on page 15.

Mr. Levin: Yes.

Mr. Gray: And you say:

It would perpetuate feelings of dependency because those who borrowed under these circumstances could not get the satisfaction of doing so on their own merits.

Are you in effect saying that people who are receiving small-business loans or guaranteed farm loans or guaranteed student loans or guaranteed fishermen's loans from the banks are not getting things on their own merits and are developing unworthy concepts of dependence?

Mr. Levin: No, but there is a difference, Mr. Gray. The student, the farmer or the small businessman already has established himself. First of all, in order for each of them to have reached that status he has had to do all kinds of things. They have utilized their resources, their internal resources, and got the satisfaction that they accomplished. They have other alternatives as well. Even if there were no guaranteed loan some of them would be able to get it.

In the instance we are talking about, here are people who have not been eligible for any of these things. Aside from that, they are even reluctant to go into a hospital because of the kind of treatment they get. One of the reasons we get so many people switching from Caisse Populaire into the community branch, or from the credit union into the community branch, is that they want to get the feeling and experience that they are able to accomplish what they want to with the mainstream body.

Mr. Gray: Mr. Levin, I think the businessmen, the farmers, the students, who avail themselves of the guaranteed loan programs do not feel that they are pariahs and out of the mainstream of society. The fact of the matter is, and I think you know, that everybody who applies for a guaranteed loan under one of the existing programs does not get it. The loss ratio is very small, and the government, which honours the guarantee only as a last resort, pays very tiny amounts by comparison with the total volume of loans. It would seem to me that if your community branch concept is worthy of trying as an experiment, a guaranteed loan program for low-income people is both practical and no less worthy of trying than your community branch concept.

• 1710

Mr. Levin: Well, from our experience, they did not want things like that. I am not saying that they did not want it in the first meeting. In the first meeting that we had, which went for four hours, they wanted everything—and I mean everything. They wanted things that they did not even want four months later. In other words, what they wind up with doing is because of the way they have had to relate to various institutions. They had to scream for unreasonable things in order to get the crumbs. When they found that they could have an influence, they did not want things like guaranteed loans, they did not want interest-free loans, they did not want . . .

[Interprétation]

Vous vous opposez aux programmes de prêts garantis, à la page 13.

M. Levin: C'est exact.

M. Gray: Et vous dites:

Cela ne ferait en fait que perpétuer leur situation de dépendance, car ceux qui emprunteraient dans de telles conditions seraient privés de la satisfaction de pouvoir se procurer des fonds sur leur propre crédit.

Voulez-vous dire que les petits industriels, les agriculteurs, les étudiants ou les pêcheurs qui obtiennent des prêts garantis de la part des banques ne les obtiennent pas sur leur propre crédit et se sentent ainsi de plus en plus dépendants de ces organismes?

M. Levin: Non, mais il y a une différence, monsieur Gray. L'étudiant, l'agriculteur ou le petit industriel s'est déjà établi. Il a déjà bâti un certain statut en utilisant ses ressources internes et il a donc une certaine satisfaction de ce qu'il a accompli. De plus, il aurait certainement d'autres solutions s'il ne pouvait pas obtenir de prêt garanti.

Dans le cas qui nous occupe aujourd'hui, nous parlons de personnes qui n'ont pas droit à ces catégories de prêts. Elles hésitent même à entrer à l'hôpital de peur d'y être maltraitées. L'une des raisons pour lesquelles tant de gens quittent la Caisse populaire ou une mutuelle pour aller dans une succursale communautaire est qu'ils ont l'impression de pouvoir réellement satisfaire leurs aspirations sans pour autant se trouver dans une situation marginale.

M. Gray: Monsieur Levin, je ne pense pas que les hommes d'affaires, les agriculteurs et les étudiants qui bénéficient de prêts garantis aient l'impression d'être en marge de la société, d'en être les parias. Vous savez très bien que ceux qui font une demande de prêt garanti n'obtiennent pas tous satisfaction. Le déficit est très faible et le gouvernement, qui n'avalise le prêt qu'en dernier ressort, ne paie que des montants très faibles en comparaison du volume total des prêts. A mon avis, si votre concept de succursales communautaires vaut la peine d'en faire l'expérience, il en va de même pour un programme de prêts garantis à l'intention des groupes à faible revenu.

M. Levin: L'expérience que j'ai acquise me prouve exactement le contraire. Certes, toutes les personnes ne disaient pas non dès le début. Au cours de la première réunion, qui a duré quatre heures, elles voulaient tout et je dis bien tout. Elles voulaient certaines choses dont elles ne voulaient même plus quatre mois plus tard. En d'autres termes, elles ont arrêté leur choix sur certaines choses en raison de l'expérience qu'elles avaient eue avec différents organismes. De toute façon, il fallait qu'elles demandent le maximum pour obtenir au moins quelque chose. Lorsqu'elles se sont rendues compte qu'elles pouvaient réellement avoir une influence, elles ont refusé des

[Text]

Mr. Gray: A guaranteed loan is not an interest-free loan.

Mr. Levin: I know, but I am using that as another example. And, in addition, I think the lender would take greater care if it were not guaranteed.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Gray and Mr. Levin. Mr. Lambert, you are next. Oh, pardon me, Mr. Lambert. Could I just point out to the members of the Committee you should have received in your offices by now an amended schedule of our sittings. And I would like to draw to your attention that on Tuesday, February 22 next we will be dealing with Bill C-35, an Act to amend the Old Age Security Act. It is my understanding that there have been consultations with the parties and this has been agreed to. So that is Tuesday, at eleven. That is Bill C-35. Oh, we go back Bill C-16, of course. There is only one meeting scheduled on Bill C-35 and, as most of you know, Mr. Lewin has referred repeatedly to Captain Detective Henri Marchessault, who will be our witness on Friday, February 25.

Mr. Lambert (Edmonton West): Mr. Chairman, the clientele, or, shall we say, those people to whom you aim, are in large cities so far?

Mr. Levin: So far.

Mr. Lambert (Edmonton West): Comparing them to the people who patronize the local parish *Caisse Populaire* or the small industrial credit union, have you been able to form an estimate as to the number of people that you might be aiming for as compared to the people who also operate with the other, shall we say, more self-help groups, where there is supposed to be a participation in the decision-making?

Mr. Levin: In the original aim and with the meetings that we have had, we touch on a group that is not part of either the traditional credit union or *Caisse Populaire*. The co-operative movement, by and large since 1832, in Lochdale, when it was formed, has always been a middle-income, middle-class kind of movement, although from the outside it looks like it is a poor people's movement. Even the first ones were beyond the level of poverty. So the people in the industrial unions, for example, are beyond the level of poverty—most of them. So what we have found in the initial thrust, the ones that we got, the ones we brought in to have meetings and those who agreed to come to the meetings, as well as the ones who patronized it at the beginning, were primarily people that were not being reached by the traditional self-help groups.

• 1715

Mr. Lambert (Edmonton West): What about the thousands of operatives in the garment trade in Montreal, the thousands of people who work at the lower levels in services like the restaurants, of which there are thousands in Montreal? Those people who are either at minimum wage or just a scale above that, where do they go? Some will be with credit unions and some will be with *les caisses populaires* but how big is the remaining slice of people?

[Interpretation]

programmes comme des prêts garantis, des prêts sans intérêt, ...

M. Gray: Ce n'est pas la même chose.

M. Levin: Je sais, mais ce n'est qu'un exemple. De plus, je crois que le prêteur ferait beaucoup plus attention si le prêt n'était pas garanti.

Le vice-président: Merci, monsieur Gray et monsieur Levin. Monsieur Lambert, vous avez la parole. Oh, excusez-moi, je voudrais simplement faire remarquer aux membres du comité qu'ils doivent tous maintenant avoir reçu à leur bureau un calendrier modifié des séances; j'aimerais vous signaler que le mardi 22 février nous étudierons le bill C-35, Loi modifiant la Loi sur la sécurité de la vieillesse. Je crois savoir que tous les partis se sont mis d'accord à ce sujet. Nous nous réunirons donc le mardi 22, à 11 h 00. Ensuite, nous reviendrons bien sûr, au Bill C-16, puisqu'une seule séance est consacrée au Bill C-35; le vendredi 25 février, comparaitra le capitaine-détective Henri Marchessault dont M. Levin a souvent parlé.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Monsieur le président, votre clientèle, c'est-à-dire les personnes que vous visez, résident essentiellement dans des grandes villes?

M. Levin: Jusqu'à présent, oui.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Si vous les comparez aux clients des caisses populaires ou des mutuelles locales, est-il possible d'évaluer le nombre des personnes que vous pourriez attirer en comparaison du nombre de clients des autres organismes favorisant davantage l'initiative et où il est censé y avoir une participation à la prise de décision?

M. Levin: Selon notre objectif initial, et cela s'est concrétisé au cours des réunions que nous avons eues, le groupe que nous visons ne fait pas partie de la clientèle des caisses populaires ou des mutuelles. Le mouvement des coopératives, depuis son lancement en 1832 à Lochdale, a toujours attiré des groupes à revenu moyen même si, de l'extérieur, on pourrait croire que ce mouvement attire des groupes à faible revenu. Même au début, les clients des coopératives avaient un revenu supérieur au seuil de la pauvreté, comme c'est le cas par exemple, pour la plupart des mutuelles. Nous avons donc constaté dès le début, que notre système attirait essentiellement ceux que n'atteignaient les groupes traditionnels.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Qu'en est-il de ces milliers d'employés de l'industrie du vêtement à Montréal, ou de tous ceux qui travaillent aux échelons les plus bas dans les restaurants, etc.? Tous ces employés qui sont au salaire minimum ou juste au-dessus, à qui s'adressent-ils? Mis à part ceux qui vont à la mutuelle et ceux qui vont à la caisse populaire, combien en reste-t-il?

[Texte]

Mr. Levin: An enormous number.

Mr. Lambert (Edmonton West): But it is hard to give percentage figures of population. You might say, Well, it will be 1 per cent of population in Montreal. That is meaningless to a city like Saskatoon.

Mr. Levin: Right.

Mr. Lambert (Edmonton West): Some members have been attempting to emphasize that there is a segment of society that is without any recourse to, shall we say, credit granting. How big is that? Are you going to fashion a cannon to go after a squirrel?

Mr. Levin: It is hard to get precise figures on this, but I would say about 15 to 40 per cent of the people that are below the poverty line really do not make use of the legitimate financial mechanisms in society, for whatever reason. Whether they feel excluded or whether they are excluded does not matter. A very large proportion of those people do not have many dealings with the legitimate financial institutions, in spite of the fact that we banks, unlike in the U.S., have always had branches in low-income sections of cities. So we have lots of branches in all these places but we do not always get the people coming in.

In Vancouver, the manager has discovered that there are various social agencies, the Salvation Army, that act as banks. Now, what do I mean by that? You get some of the people who ask the Salvation Army or a social agency to hold the money for them, because, when they put it under their mattress, some dope addict would come in and steal it from them. So we found that there were a sizeable number.

Mr. Lambert (Edmonton West): Well, I am rather surprised that you say the figure was 15 to 20 per cent.

Mr. Levin: I do not know.

Mr. Lambert (Edmonton West): Even in a city like Montreal, I suggest to you that it is very much lower than that. But I am interested in the concept. All right. In a city like Montreal, based upon the one branch you have there, if they were to be specialized branches, then this almost gets to a ghetto complex. How many of those specialized branches would you require? They are part of a neighbourhood, I suppose.

Mr. Levin: You could take a regular branch and have it become part of the neighbourhood.

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes, but there is no way that you can put this into the St. Catherine Street branch of your bank.

Mr. Levin: No, because the people do not live around there.

Mr. Lambert (Edmonton West): No.

Mr. Levin: Right, they are transients.

Mr. Lambert (Edmonton West): And they are more commercial branches, and so forth.

Mr. Levin: Yes, right. But there might be a modification of it for those who want it.

[Interprétation]

M. Levin: Un nombre considérable.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Mais il est difficile de donner un pourcentage exact. Même si vous me disiez qu'ils représentent 1 p. 100 de la population de Montréal, cela ne signifierait rien pour une ville comme Saskatoon.

M. Levin: Vous avez raison.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Certains députés essaient de nous convaincre que certains groupes sociaux ne peuvent obtenir du crédit. J'aimerais savoir combien de personnes cela représente. En effet, ce n'est peut-être pas la peine de sortir toute l'artillerie...

M. Levin: Il est difficile d'avoir des chiffres précis, mais je dirais que de 15 à 40 p. 100 environ de ceux qui se trouvent en-dessous du seuil de la pauvreté ne peuvent avoir recours aux mécanismes de financement ordinaires, pour quelque raison que ce soit. Qu'ils s'en sentent exclus et qu'ils le soient réellement n'a pas d'importance. Le fait est, donc, qu'un grand nombre de ces personnes ne font guère affaire avec les organes financiers ordinaires, même si les banques canadiennes, contrairement aux banques américaines, ont toujours eu des succursales locales s'adressant plus particulièrement aux groupes à faible revenu. Nous avons beaucoup de succursales de ce genre, mais les gens n'y viennent pas toujours.

A Vancouver, le directeur a constaté que beaucoup d'organismes sociaux, comme l'Armée du salut, faisaient office de banque. J'entends, par là, que certaines personnes demandent à l'Armée du Salut ou à un organisme social de garder leur argent, car, si elles le mettent sous leur matelas, elles risquent de se le faire voler. Nous avons constaté qu'il y avait un grand nombre de gens dans ce cas-là.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je suis très étonné que vous ayez parlé d'un pourcentage oscillant entre 15 et 20 p. 100.

M. Levin: Je ne le sais pas vraiment.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je suis sûr que dans une ville comme Montréal, ce pourcentage serait bien inférieur. Cependant, votre concept m'intéresse. En ce qui concerne la ville de Montréal, si vous y ouvrez plusieurs succursales spécialisées, je crains que cela ne crée un ghetto. Combien de succursales spécialisées sera-t-il nécessaire d'ouvrir dans cette ville?

M. Levin: On peut simplement transformer une succursale ordinaire en succursale de quartier.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Oui, mais vous ne pouvez pas le faire avec la succursale de la rue Ste-Catherine.

M. Levin: Bien sûr que non, puisque notre future clientèle ne réside pas dans ces parages.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Non, c'est évident.

M. Levin: Certes, il y en a beaucoup qui déménagent.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Et il y a des succursales plus commerciales etc.

M. Levin: C'est exact. Mais on peut modifier cela, s'il y a lieu.

[Text]

Mr. Lambert (Edmonton West): Now, I refer back to the brief that was put in yesterday by Mrs. Carr on behalf of the CLC. She made a very strong pitch that you have to start earlier than this; that it is a question of education, and it is an education that starts in school. Mind you, you might say, Well, a lot of the people we see have not had much schooling. And this traditional, shall we say, minding how you pay your pennies, look after your pennies, is something that just escapes them. Not everybody because in all walks of life, you have people who have pockets that are just fish nets, that their money just goes right through.

• 1720

But do you think that if there were better education, insofar as credit-granting and the use of money, and so forth and so on, and the concept of repaying what you borrow or paying for what you buy, are concerned, instilled in the schools, that perhaps you would not require quite so much of it; that you would not have such a big clientele or big constituency for the type of thing you are looking at.

Mr. Levin: I would like to believe that; and I do not reject that, because the sooner it is built into the educational system, the better. But that by itself will not do it.

We are living in an age of an explosion of information. There is no problem in getting the information; we are overloaded with information. We do not know how to use it. And I am not talking about the guy who sits in the ivory tower: I am talking about the average person.

If that is all that it is, though, it would be more confusing. What you need is some way to have the people get into a process that will enable them to get at the wisdom so that they can make use of the information. They are overloaded and they do not know what to do with it.

As I have said to the community branch managers, we do not want to teach them how to get along on small amounts of money because they do it better than I do. I used to know because that is the kind of environment that I was raised in. But I have forgotten. The bank pays me too much money. I have forgotten, forgotten how to do it.

Mr. Rodriguez: Give it away.

Mr. Levin: So they know that already and they are doing it with a great deal of skill. What we want to do is provide a means for their better handling of it so that they can use it for their own purposes, rather than be victims of that. And that takes more than just education.

I am in favour of it—and when I say that it is more than education, I am speaking of education as we have used it in the last 250 years in the Western world. It is only in the last 250 years that we have thought that education is in the schools, education is in a classroom; that it is a linear kind of a thing, an intellectual thing, where one comes before two and two comes before three.

[Interpretation]

M. Lambert (Edmonton-Ouest): J'aimerais maintenant en revenir au mémoire qui a été présenté hier par M^{me} Carr au nom du CTC. Elle insistait fortement sur le fait qu'il fallait commencer beaucoup plus tôt, que c'était une question d'éducation, qu'il fallait donc commencer à l'école. Bien sûr, vous allez me dire que beaucoup de vos clients n'ont pas beaucoup d'instruction et que, en conséquence, ils dépensent un peu à tort et à travers. Dans toutes les catégories sociales vous voyez des gens à qui l'argent brûle les doigts.

Ne croyez-vous pas que si l'on donnait une éducation sur le crédit et l'utilisation de l'argent, si on expliquait ce que c'est que de rembourser un prêt ou de payer comptant, si cette éducation était faite dans les écoles, le système que vous préconisez n'aurait pas tellement sa raison d'être.

M. Levin: J'aimerais croire ce que vous dites; en fait je suis assez d'accord, parce qu'une éducation de ce genre devrait faire partie de l'éducation générale, et plus tôt cela sera fait, mieux ce sera. Mais cela ne suffit pas.

Nous vivons à l'âge de l'explosion de l'information. On peut toujours obtenir l'information désirée sur n'importe quel sujet. Nous sommes sursaturés d'information. Le problème, c'est que nous ne savons pas comment nous en servir. Je ne parle pas ici de la personne qui s'enferme dans sa tour d'ivoire, je parle du Canadien moyen.

Ce qui manque, c'est l'acquisition d'une certaine sagesse qui permette d'utiliser l'information à bon escient. L'information est là, elle est omniprésente, mais il semble que le problème soit de savoir comment s'en servir.

Comme je l'ai dit aux directeurs des succursales communautaires, nous ne voulons pas enseigner à la population comment s'en sortir avec peu d'argent, elle sait mieux que nous comment faire. Je suis bien placé pour le savoir, car c'est dans un milieu semblable que j'ai été élevé. Cependant j'ai oublié ce qui s'y passe. La banque me rémunère trop bien et j'ai perdu le contact.

M. Rodriguez: Vous pourriez très bien distribuer votre argent.

M. Levin: Ainsi donc la population sait très bien comment agir, et notre seule raison d'être est de lui enseigner comment utiliser son argent afin d'en retirer le maximum possible plutôt d'en être victime. Je crois qu'à cet égard, le travail dépasse une simple éducation.

Quand je parle d'éducation, je pense à l'éducation que nous connaissons en Occident depuis 250 ans, une éducation faite à l'école, quelque chose d'intellectuel, de partiel, de systématique.

[Texte]

But now, at the Royal Bank—as in most companies—we have on-the-job training and it is not on a linear basis. It is on a whole glob of things, where the guy has a chance to put something into practice, to make a mistake and to fix it up; but if you just emasculate it into an intellectualized, ideational process, he will be able to answer all the questions but he will not be able to do a thing.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Levin. Monsieur Marceau, vous m'avez indiqué que vous aviez une question supplémentaire à poser . . . and next, we will go to Mr. Stevens right away. Très brièvement, s'il vous plaît.

M. Marceau: Monsieur Levin, je vous ai entendu parler des caisses populaires.

M. Levin: Oui.

M. Marceau: Je ne vous ai pas entendu parler de vos autres compétiteurs: les autres banques. Je vais vous poser une question assez franche.

M. Levin: Oui.

M. Marceau: Les succursales communautaires que vous avez mises en place ne seraient-elles pas un moyen pour entrer en compétition . . .

M. Levin: Ah oui.

M. Marceau: . . . avec les caisses populaires?

Mr. Levin: I guess it could. I guess it could.

Mr. Marceau: It is about the same . . .

Mr. Levin: It is similar orientation but different because it is a private, profit-making effort where we make the decisions on those things. It is similar but that is not where it originated; that is not why it happened. It was not designed in our minds to compete with the caisse populaire.

It was designed to learn more about banking and to change our own delivery system of consumer credit to make it more contemporaneous and more effective in billing it, not just for the poor but for the rest of the customers.

M. Marceau: Vous considérez que les Caisses populaires jouent un rôle important . . .

M. Levin: Oh oui! Oui.

M. Marceau: . . . et qu'elles doivent demeurer.

M. Levin: Oui.

Le vice-président: Merci, monsieur Marceau. Mr. Stevens, please.

Mr. Stevens: Thank you. Mr. Chairman. I found the discussion, and I am sorry I got here a little late, quite interesting on these community branches. I was wondering, Mr. Levin, if you could give us some specific detail on these branches. What would be the square footage of your branches?

Mr. Levin: The Montreal community branch started out with about 1,200 or 1,400 square feet. It has just recently been expanded, so including the meeting room, which is in the

[Interprétation]

A la Banque royale, comme dans de nombreuses autres compagnies, nous avons à l'heure actuelle une formation en cours d'emploi qui n'est pas partielle. Il s'agit d'une éducation globale, où l'employé a la possibilité de mettre ses nouvelles connaissances en pratique immédiatement, de faire des erreurs qu'il pourra rectifier ensuite au lieu d'apprendre des choses théoriques qui l'écarteront de la réalité.

Le vice-président: Je vous remercie, monsieur Levin. Mr. Marceau, you indicated that you wanted to ask a supplementary . . . ensuite, nous passerons immédiatement à M. Stevens. Please be short.

Mr. Marceau: Mr. Levin, I heard you talk about the caisses populaires.

Mr. Levin: Yes.

Mr. Marceau: I did not hear you speak about your other competitors, the other banks. I would like to ask you a very candid question.

Mr. Levin: Yes.

Mr. Marceau: Would these new community branches not be a way to compete with . . .

Mr. Levin: Yes.

Mr. Marceau: With the caisses populaires?

M. Levin: Je suppose qu'elle pourrait faire concurrence aux caisses populaires. C'est possible.

M. Marceau: Car c'est la même . . .

M. Levin: L'orientation est semblable, cependant notre organisme est un organisme privé, non communautaire, orienté vers le profit, ce qui influence évidemment les décisions que nous prenons. Cependant, notre but n'est pas que l'on nous compare aux caisses populaires, nous ne voulons pas leur faire concurrence.

Nous voulions augmenter nos connaissances dans le domaine bancaire et modifier notre système de crédit à la consommation pour l'adapter aux temps modernes et le rendre accessible non pas seulement aux pauvres mais à tous nos clients.

Mr. Marceau: Do you think that the caisses populaires play an important role . . .

Mr. Levin: Of course.

Mr. Marceau: . . . and that they should remain.

Mr. Levin: Yes.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Marceau. Monsieur Stevens.

M. Stevens: Je vous remercie, monsieur le président. J'ai trouvé la discussion au sujet de ces succursales communautaires bien intéressante et je m'excuse d'être arrivé ici en retard. Pourriez-vous, monsieur Levin, nous donner certains détails pratiques sur ces succursales. Quel serait par exemple le nombre de pieds carrés de ces succursales?

M. Levin: La succursale communautaire de Montréal avait 1,200 ou 1,400 pieds carrés au départ. Elle vient d'être agrandie et ainsi, si l'on comprend la salle de réunion, qui faisait

[Text]

original footage, it must be about 2,500 square feet. The Toronto community branch is about 2,000 square feet. The Winnipeg community branch is about 2,000, or 2,500 square feet. The Vancouver community branch, which is not open yet, is going to be a little bigger because that was the only piece of property. First of all, in all these instances the people themselves choose the location. They find the place for us, and not because we ask them; but I do not want to get into that. So it is about 3,000 square feet in Vancouver.

Mr. Stevens: How big a staff would you have in the branches on average?

Mr. Levin: They start out with a manager and three or four staff, and then they grow in size of staff according to the business they acquire.

Mr. Stevens: Can you tell us what the volume is? What is your deposit side and what is your loan side?

Mr. Levin: They vary from branch to branch depending upon the age and so on. In Montreal, which was the first one, I do not know the latest figures but it is between 2,500 and 3,000 deposit accounts and we have about \$1 million on deposit.

Mr. Stevens: How long has that branch been open?

Mr. Levin: Three years.

Mr. Stevens: And you have \$1 million.

Mr. Levin: About \$1 million. We have close to \$1 million out on loan in Montreal. In Toronto we have about 2,000 deposit accounts and we must have about—is it \$700,000? I sent the figures—\$700,000 or \$800,000 on deposit and about \$650,000 out on loan. In Winnipeg we have about 2,000 accounts. I have not seen the figures recently for deposits but it must be about \$700,000 on deposit and about \$500,000 or \$600,000 out on loan.

Mr. Stevens: Taking the Montreal one, you say \$1 million in three years. That is a relatively slow growth, is it not?

Mr. Levin: In terms of branches, yes. At the same time, however, it is much greater than we had anticipated.

Mr. Stevens: Are any of the branches profit centres yet?

Mr. Levin: Not yet, but we can see that maybe it will take a little longer until it might be in the black. It will never be a big earner. For example, we have a \$20 loan with 12 months to repay. Our break even point on a loan is about \$1,500 in 3 years to repay so obviously with the smaller loans you are going to be losing money, but it looks like we will be in the black maybe in about the seventh or eighth year, that is, it will be paying for itself.

Mr. Stevens: With \$1 million on loan in Montreal, approximately how many borrowers would you have borrowing that \$1 million?

[Interpretation]

partie du bâtiment au début, la succursale doit mesurer environ 2,500 pieds carrés. La succursale communautaire de Toronto est de 2,000 pieds carrés environ. Celle de Winnipeg de 2,000 à 2,500 pieds carrés. Celle de Vancouver, qui n'est pas encore ouverte, sera un peu plus grande, et ceci vient de ce que c'est le seul local... Tout d'abord, il faut signaler que ce sont les clients eux-mêmes dans tous les cas qui choisissent le local. Ils le font sans que nous le leur demandions. Mais il s'agit là d'une autre question sur laquelle je n'insisterai pas pour le moment. En fait, la succursale de Vancouver sera de 3,000 pieds carrés.

M. Stevens: Quelle est l'importance du personnel dans ces succursales?

M. Levin: Au départ il y a un directeur et un personnel de trois ou quatre membres, mais celui-ci augmente en fonction des affaires de la succursale.

M. Stevens: Quel est le volume des transactions? Je parle des dépôts et des prêts.

M. Levin: Cela dépend des succursales, de l'âge des clients etc. A Montréal, la première succursale qui fut ouverte, nous avons de 2,500 à 3,000 comptes de dépôts—ce ne sont pas les derniers chiffres—ce qui représente environ un million de dollars en dépôts.

M. Stevens: Depuis combien de temps cette branche est-elle ouverte?

M. Levin: Depuis trois ans.

M. Stevens: Et les dépôts s'élèvent à un million de dollars.

M. Levin: Environ. Nous prêtons un million de dollars à Montréal. A Toronto, nous avons 2,000 comptes de dépôts, nous avons \$700,000 ou \$800,000 en dépôts et nous prêtons environ \$650,000. A Winnipeg, nous avons 2,000 comptes, et bien que je n'aie pas vu le chiffre le plus récent des dépôts, je crois qu'ils doivent se chiffrer à \$700,000; quant aux prêts, ils doivent se situer entre \$500,000 et \$600,000.

M. Stevens: Si l'on se base sur le cas de Montréal, vous avez un million de dollars de dépôts en trois ans. On ne peut pas dire que la croissance soit rapide, n'est-ce pas?

M. Levin: Vous avez raison, il ne s'agit pas d'une croissance très rapide. Cependant, elle est quand même beaucoup plus importante que ce que nous avions anticipé.

M. Stevens: Y a-t-il des profits dans une de ces succursales?

M. Levin: Pas encore, peut-être ne réaliserons-nous pas de profits très rapidement. De toute façon ces succursales ne réaliseront pas de gros profits. Par exemple, nous avons des prêts de \$20. remboursables en douze mois. Pour qu'un prêt de \$1,500 commence à être rentable pour une institution bancaire, il faut attendre trois ans et, par conséquent, avec les petits prêts, on perd de l'argent. Cependant, on pense commencer à faire des profits dans 7 ou 8 ans.

M. Stevens: Combien d'emprunteurs empruntent ce million de dollars à votre succursale de Montréal?

[Texte]

Mr. Levin: I forget the number. We have a sizable number that are borrowing in the thousands of dollars. We do not have an enormous number borrowing very small amounts. I have forgotten. I am sorry.

Mr. Stevens: Mr. Levin, of a more general nature, you are obviously well acquainted with your branch activities and at an earlier submission from the bankers association they pointed out that this bill, if it becomes law, may increase the cost of the handling of money. Have you any figures or statistics that you could give us as to what is the relative cost of the Canadian banking industry as far as their branches are concerned compared to the comparable branches in the United States? I can remember seeing some time ago figures that showed the Canadian banking industry, partly because of its extensive branch network . . .

Mr. Levin: Is much higher.

Mr. Stevens: . . . was very expensive.

Mr. Levin: Yes, because we have many more branches, more staff. I do not know the exact figures, but I do know the costs of operations are higher and our profit is lower than in the U.S., and of most other banking systems of the world, the rate of return is lower. You see, when you do not have a branch banking system, how do you get somebody to open a branch in Hay River in the Northwest Territories? We have had one there for years, so when I talk about the community branch it sounds like this is the first time that something like this has been going on. We have had one there for what, I think maybe 30 or 40 years, under very similar circumstances, and we have run it and operated it, even though it was not making much money, because we have a branch system that allows for that kind of thing to happen. So that the regionalization, if you break it up and chop it up, it becomes very, very difficult because the economies of scale are lost and you lose the opportunity to fill in places that are being served now that would not be able to be served. Even though our costs are higher and our profits are relatively lower, we are not complaining about it, I think this is something that most people do not recognize.

Mr. Stevens: They do not recognize that your . . .

Mr. Levin: That our costs are higher than the U.S. system and our rate of return is far from being the tops in the world, we are very low down.

Mr. Stevens: On that theme then, Mr. Levin, realizing, as you do I am sure, that in the United States they control the branching of banks—you actually have to appear and justify the opening up of a new branch as opposed to just finding an empty store some place the way it is in Canada—do you feel that we have perhaps gone to too great an extent in competing bank to bank through our branch expansion?

Mr. Levin: You see, if you were a marketing man you would say well gee, would it not be nicer if we could find a way to have it easier for us, because whenever anyone speaks of regulations it is never about us. We are always speaking of regulations for somebody else, but by and large I do not think so. From one standpoint, by not having the regulations, yes, I

[Interprétation]

M. Levin: J'en ai oublié le chiffre. Beaucoup d'emprunteurs empruntent des milliers de dollars. Nous n'en avons pas tellement qui empruntent de petits montants.

M. Stevens: Monsieur Levin, j'aimerais aborder une question plus générale, vous êtes sûrement très bien au courant des activités de votre succursale. Au cours d'une comparaison devant le Comité, l'Association des banquiers a précisé que, si ce projet de loi était adopté, cela aurait pour effet d'augmenter les frais bancaires. Pourriez-vous nous donner des chiffres ou des statistiques qui nous permettent de comparer les frais des banques canadiennes par rapport à celles des États-Unis? Il me semble avoir vu certains chiffres, il y a quelque temps, indiquant que l'industrie bancaire canadienne à cause en partie de son réseau très développé de succursales . . .

M. Levin: Ces frais sont beaucoup plus élevés au Canada.

M. Stevens: . . . était beaucoup plus coûteuse.

M. Levin: Oui, c'est évident, parce que nous avons beaucoup plus de succursales et, par conséquent, un personnel beaucoup plus important. Je ne connais pas les chiffres exacts, mais je sais que les frais d'exploitation sont beaucoup plus élevés au Canada et que notre profit est beaucoup moins important qu'aux États-Unis et que dans d'autres pays du monde. Cependant, sans notre réseau de succursales bancaires, comment pourrait-on concevoir l'ouverture d'une succursale à Hay River dans les Territoires du Nord-Ouest? Nous en avons ouvert une à cet endroit du pays, il y a de très nombreuses années, et quand je parle de succursales communautaires, on dirait vraiment que c'est quelque chose de tout à fait neuf, alors qu'à Hay River nous avons une succursale qui fonctionne dans des conditions similaires depuis 30 ou 40 ans. Cette succursale n'a jamais été fermée bien que nos profits n'y soient pas très élevés. C'est notre système même, celui des succursales bancaires, qui permet un tel état de choses. Évidemment, le désavantage, c'est que l'on ne peut plus compter sur l'économie d'échelle. Cependant, même si nos frais sont plus élevés et nos profits relativement moins élevés, nous ne nous en plaignons pas, bien qu'il s'agisse là d'un phénomène dont peu de gens se rendent compte.

M. Stevens: Peu de gens se rendent compte que . . .

M. Levin: Que nos coûts sont plus élevés qu'aux États-Unis et que nos profits ne sont pas les plus élevés au monde, bien au contraire.

M. Stevens: Ne croyez-vous pas que nous sommes peut-être allés trop loin en permettant cette concurrence entre les différentes banques par le truchement de nouvelles succursales? En effet, aux États-Unis, il faut pouvoir justifier l'ouverture d'une nouvelle succursale et pas simplement ouvrir boutique, comme nous le faisons là où nous trouvons un emplacement?

M. Levin: En parlant strictement de commercialisation, on pourrait dire qu'il serait bon d'instaurer des règlements dans ce domaine également. Personnellement, je ne suis pas de cet avis. D'une certaine façon, oui, sans règlements, nous avons énormément de succursales. Il y a en marché libre certaines façons de régler cette question, qui pourraient nous amener à

[Text]

think we have a hell of a lot of branches. But there are ways to deal with it on the free market where we should possibly be closing down some. In other words, the number of branches could be a function of what the market needs and what it requires. One aspect of that in the United States is that where you have to get permission to open a branch, it is very significant that the low-income pockets of big cities in the United States did not have banks. And the reason that they did not have banks was because the people that were doing the regulating wanted to make sure that the branches or banks that would open would be profitable because of the experience they had in the thirties which we did not have.

• 1735

To make sure you did not have bank failures—and I have to say it is middle-class bias as to where profitable branches can be located—they excluded it from the poor sections. There were places in the poverty-core districts where you would have to travel three and a half miles to find the nearest branch. And it is very interesting that in most of the burnings in Watts, for example, there was not a branch in that whole Watts area and that is an enormous section. The banks were not permitted to go in there until after the burnings. We do not have that problem in Canada.

The Vice-Chairman: Mr. Stevens, your time is up. Thank you, Mr. Levin.

Mr. Rodriguez, you have indicated you wanted a supplementary.

Mr. Rodriguez: Yes, Mr. Chairman. You have mentioned these community branches. You said the policy with respect to interest rates and service charges were all set at head office and administered by the branch managers. Is the same method used to collect bad debts in these community branches as you would collect, say, in the community that I live in?

Mr. Levin: No.

Mr. Rodriguez: How do you collect when a debt goes bad in this community branch? Do you get a lawyer to send a letter?

Mr. Levin: We use friendly persuasion.

Mr. Rodriguez: The loan sharks use friendly persuasion too. Now, what does that mean?

Mr. Levin: Yes. What I am trying to say is that we do not use lawyers. We are in touch with the people. We try to get them to come to meetings so that they themselves might identify what problems they have and deal with them.

For example, when we lend the money we have probably four to seven interviews with a client and his or her spouse. We ask them to fill out a budget form. We never fill it out for them. We never tell people how to allocate their funds. We raise questions so that they begin to counsel themselves. And when they miss payments we are in touch with them, yes.

[Interpretation]

en fermer quelques-unes. C'est-à-dire que le nombre des succursales devrait être en fonction des besoins du marché. Aux États-Unis par exemple, il faut obtenir la permission avant d'ouvrir une succursale. On remarque que les quartiers défavorisés des grandes villes n'ont pas de banque. Pourquoi? Parce que les responsables de la réglementation, qui se souvenaient des années '30, voulaient être certains que toutes les succursales ou banques seraient rentables. La situation n'a pas été la même ici.

Pour être certains de n'avoir aucune succursale en banqueroute, ils ont interdit l'ouverture de banques dans les quartiers pauvres. J'avoue que c'est d'après les préjugés bourgeois que l'on déterminait l'emplacement des succursales rentables. Dans certains quartiers vraiment pauvres, il fallait parcourir près de trois milles et demi pour se rendre à la succursale la plus rapprochée. Lorsqu'il y a eu les incendies dans le quartier de Watts par exemple, aucune banque n'a été touchée puisqu'il n'y en avait pas une seule dans le quartier, pourtant assez vaste. Ce n'est qu'après les incendies qu'on a autorisé les banques à y ouvrir des succursales. Ce problème n'existe pas au Canada.

Le vice-président: Monsieur Stevens, votre temps est écoulé. Merci, monsieur Levin.

Monsieur Rodriguez, vous aimeriez poser une question supplémentaire?

M. Rodriguez: Oui, monsieur le président. Vous avez parlé de succursales communautaires. Les politiques régissant les taux d'intérêt et les frais de service sont établies au siège social et appliquées par les gérants des diverses succursales. Pour recouvrer les mauvaises créances, utilise-t-on dans les succursales communautaires les mêmes méthodes que dans les quartiers mieux nantis, comme le mien par exemple?

M. Levin: Non.

M. Rodriguez: Comment recouvre-t-on les mauvaises créances des succursales communautaires? Envoie-t-on une lettre d'avocat?

M. Levin: Disons que nous faisons de la persuasion amicale.

M. Rodriguez: Les usuriers emploient la même méthode; qu'est-ce que cela signifie?

M. Levin: Eh bien, nous ne faisons pas appel à des avocats. Nous sommes directement en contact avec les gens. Nous essayons de les attirer à nos assemblées pour qu'ils comprennent nos problèmes et nous aident à les régler.

Lorsque nous recevons une demande d'emprunt, nous avons quatre ou sept entrevues avec le client et son conjoint. Nous leur demandons de remplir un questionnaire sur leur budget sans jamais les aider. Nous ne leur dictons jamais la façon de répartir leur argent. Nous leur posons des questions afin de les amener à se conseiller eux-mêmes. Lorsqu'ils ratent un paiement, nous entrons en communication avec eux naturellement.

[Texte]

Mr. Rodriguez: All right. What do you do when a person—you must have had this experience—does not pay back? He has borrowed \$1,000 and he does not . . . What do you do? Do you write it off?

Mr. Levin: That has happened and there were some that we have written off, right.

Mr. Rodriguez: Do you go through a process before you finally write it off?

Mr. Levin: Oh, of course, we get in touch with the person . . .

Mr. Rodriguez: Do you garnishee his wages?

Mr. Levin: Oh, no, no, no.

The Vice-Chairman: What is the process?

Mr. Levin: The process is one of trying to reach him, to get him to come to the branch, to talk to him, to have him attend meetings. You see, there are meetings, group meetings . . .

Mr. Rodriguez: All right. Okay. Let me just stop you right there. This trying to get hold of him, would that entail calling him at his place of work?

Mr. Levin: No.

Mr. Rodriguez: Well, do you call him at his home?

Mr. Levin: Sure.

Mr. Rodriguez: Okay, so he is working, he is not around. Do you send messengers? Do you send letters asking him to come into the bank?

Mr. Levin: It depends on the situation.

Mr. Rodriguez: Well, I want to suggest, Mr. Chairman, that that is exactly what they do in a middle-income branch; a lawyer sends a letter saying, "Please contact . . .

Mr. Levin: We do not send lawyers.

Mr. Rodriguez: Well, I do not care how you do it. The bank manager calls up, the mortgage guy calls up the home and he says, "you are late on the mortgage payment, can you come in and see us if you are having a difficulty?" I am suggesting . . .

Mr. Levin: What is the alternative?

Mr. Rodriguez: . . . that even that gentle persuasion can become harassment.

I just want to see the kinds of . . .

Mr. Levin: Nobody has complained of harassment.

Mr. Rodriguez: Okay.

Mr. Levin: I have never heard of any complaint of harassment.

Mr. Rodriguez: I used to work in the Royal Bank at one time, Mr. Chairman, and I wonder if the practice is still prevalent. Branch managers are very conscious of promotion.

• 1740

Mr. Levin: Right.

[Interprétation]

M. Rodriguez: C'est bon. Que faites-vous lorsqu'une personne ne rembourse pas, le cas s'est sans doute déjà présenté? Disons qu'une personne emprunte \$1,000 et ne rembourse pas. Que faites-vous à ce moment-là, l'annulez-vous?

M. Levin: Le cas s'est en effet déjà présenté, et certaines créances ont été annulées.

M. Rodriguez: Prenez-vous certaines mesures avant de finalement annuler la créance?

M. Levin: Bien entendu, nous entrons en communication avec l'intéressé . . .

M. Rodriguez: Faites-vous saisir le salaire?

M. Levin: Jamais de la vie.

Le vice-président: Que faites-vous alors?

M. Levin: Nous essayons d'entrer en contact avec la personne, de la convaincre de venir à la succursale nous rencontrer et assister aux assemblées. Vous voyez, nous tenons des réunions . . .

M. Rodriguez: C'est bon, ça va. Permettez-moi de vous arrêter. Pour arriver à l'atteindre, téléphonez-vous à son travail?

M. Levin: Non.

M. Rodriguez: Vous l'appellez chez lui?

M. Levin: Certainement.

M. Rodriguez: Et s'il travaille et n'est pas chez lui, envoyez-vous des messagers? Lui envoyez-vous des lettres lui demandant de venir à la banque?

M. Levin: Cela dépend des cas.

M. Rodriguez: Eh bien, monsieur le président, je trouve que c'est exactement ce que l'on fait dans les succursales des quartiers bourgeois. On envoie une lettre d'avocat disant: «veuillez s'il vous plaît entrer en communication . . .

M. Levin: Nous n'envoyons pas d'avocats.

M. Rodriguez: Je ne sais pas la façon dont vous procédez. Le gérant de la banque téléphone, l'agent de l'hypothèque téléphone à la maison pour dire au client que son paiement d'hypothèque est en retard et qu'il devrait peut-être passer les voir s'il a quelque problème. Je crois . . .

M. Levin: Y a-t-il une autre façon?

M. Rodriguez: . . . que même la forme la plus douce de persuasion peut être perçue comme du harcèlement.

J'aimerais simplement savoir comment . . .

M. Levin: Personne ne s'est jamais plaint d'être harcelé.

M. Rodriguez: C'est bon.

M. Levin: Je n'ai jamais entendu parler d'une plainte en ce sens.

M. Rodriguez: J'ai déjà travaillé pour la Banque royale, monsieur le président, et je me demande si la pratique que j'ai en tête prévaut encore. Les gérants de banque sont très soucieux de la publicité.

M. Levin: C'est vrai.

[Text]

Mr. Rodriguez: One of the things that is very important for promotion is the number of debts that go belly-up which their branch may have okayed. How would this work? Is there a special allowance made for the managers of these community branches or are they under the same, either, unseen pressure or gentle pressure?

Mr. Levin: They are under the so-called same pressure in one sense, that the evaluations are made on the basis of what he does and how it performs. You are asking me if I have a new way of high-jumping different from what Joy used in the Olympics, whether or not you are going to use a different scale of measuring. No, we use the same standard of measurements, of evaluation, but it is understood and it is clearly understood that he has a unique situation to cope with. More than that, before he takes on the job, he meets with me and I try to inform him or raise questions to make sure that he is going into this with his eyes wide open and he has to volunteer, and we have no trouble getting volunteers. In addition, even with those nine robberies in 18 months, we have zero turnover in those branches, and the turnover rate in all banks is enormous. We have had one day of sick leave in 13 months. Did you ever hear of a branch having one day of sick leave in 13 months? So what I am talking about is in spite of the fact that you imply that he is going to be evaluated in a put-down way, apparently they work very well, their morale is high and they are enthusiastic. They make their own decisions and they do not call in lawyers and they do not garnishee wages. They have done things that are amazing.

Mr. Rodriguez: You mentioned that in Toronto the inspectors have said that 11.5 per cent of the loans were weak, doubtful or bad.

Mr. Levin: Right.

Mr. Rodriguez: Now, what percentage in the Toronto experience would have gone belly-up?

Mr. Levin: The bad ones . . .

Mr. Rodriguez: The ones that did not pay it, the ones that you had to write-off or had to go after.

Mr. Levin: I do not have the figures with me, but they are relatively small. It is about three per cent. It is higher than in the established branch situation, but not enormously higher.

Mr. Rodriguez: We have heard the rationale that the Minister has used in this bill to take the ceiling off the interest rate and to set a criminal rate which is touted to be somewhere around 60 per cent, let us say, and the reason is that the interest rate must rise to reflect the risk involved. From the experiences that you have told us of these community branches, it seems that low income earners are very responsible people when they borrow money. They have a low rate of default and in a co-operative manner you are able to lend them money, take a risk with them and not have a problem.

[Interpretation]

M. Rodriguez: Une chose très importante pour leur avancement, c'est le nombre de mauvaises créances que leur succursale peut avoir autorisé. Que se passe-t-il donc alors? Les gérants de ces succursales communautaires appartiennent-ils à une catégorie à part ou sont-ils soumis à cette même pression subtile?

M. Levin: En un sens, ils sont soumis à cette même soi-disant pression puisque leur évaluation est faite d'après les décisions qu'ils prennent et les résultats qui en découlent. Vous me demandez si pour le saut en hauteur j'ai une méthode différente de celle dont Joy s'est servi aux Olympiques ou si nous nous servons d'une échelle de mesure différente. Non, nous nous servons des mêmes normes d'évaluation, mais l'on tient bien compte du fait que ces gérants font face à une situation unique. De plus, avant d'accepter un tel poste, le candidat me rencontre et j'essaie alors de l'informer et de soulever certaines questions afin d'être certain qu'il sait très bien dans quoi il s'embarque. Tous ces gérants sont des volontaires et leur recrutement n'est pas difficile. En outre, même s'il y a eu neuf vols à main armée en dix-huit mois, le roulement du personnel de ces succursales est nul, alors que dans les autres il est effarant. En treize mois, on a accordé qu'une seule journée de congé de maladie. Avez-vous déjà entendu parler d'une succursale qui n'avait accordé qu'une seule journée de congé de maladie en treize mois? Autrement dit, vous laissez entendre que ces gérants auront une évaluation plutôt négative, alors qu'apparemment ils travaillent très bien, leur moral est bon et ils sont plein d'enthousiasme. Ils prennent leurs propres décisions, ils ne sont pas obligés de faire appel à des avocats ni de saisir des salaires. Ils ont accompli des choses tout simplement extraordinaires.

M. Rodriguez: Vpus avez dit qu'à Toronto, les inspecteurs ont évalué à 11.5 p. 100 le taux des créances incertaines ou mauvaises.

M. Levin: C'est exact.

M. Rodriguez: Et dans les succursales communautaires de Toronto, quel est le pourcentage des mauvaises créances?

M. Levin: Les mauvaises . . .

M. Rodriguez: Je parle des prêts qui n'ont pas été remboursés, des créances qu'on a dû annuler ou des remboursements qu'il a vraiment fallu aller chercher.

M. Levin: Je n'ai pas les chiffres avec moi, mais le pourcentage est relativement faible. Il est d'environ 3 p. 100. Il est un peu plus élevé que dans les succursales ordinaires, mais très peu.

M. Rodriguez: Ce bill a pour but de supprimer le plafond des taux d'intérêt et de fixer un taux criminel, qui est censé être d'environ 60 p. 100, parce que, d'après le raisonnement du ministre, les taux d'intérêt doivent augmenter en fonction des risques courus. D'après l'expérience des succursales communautaires dont vous nous avez parlé, il semble que les personnes à faible revenu soient des emprunteurs ayant un grand sens de leurs responsabilités. Leur taux de défaut de paiement est bas et, dans la tradition des coopératives, vous pouvez leur prêter de l'argent, courir le risque avec eux sans avoir de problèmes.

[Texte]

Do you, from your own experience and in your own heart, think we have to lift the ceiling and set a criminal rate and let the rate rise to meet the risk?

Mr. Levin: Yes, I think you do have to set a criminal rate. From what I understand and from my contact with Captain Marchessault—he has been fantastic in the kinds of things he has done and in the information that he has accumulated—in the present situation, if somebody is charging usurious 2,000 per cent loanshark rates, he cannot be brought in for any criminal charge; instead he is brought in for a summary offence, or something or other, under the existing law.

• 1745

Mr. Marceau: Summary conviction.

Mr. Levin: Summary conviction or whatever is in the existing law, where you cannot even take a photograph and you cannot even get the fingerprints of a guy.

Mr. Rodriguez: But my point, Mr. Chairman, from the way you have told us, is that this experiment is working from your evaluation of it, and it seems to be doing a very useful purpose. Now there are four other very large banks in this country and if all of them tackled it in the same fashion with a timetable, surely you could get into these low income areas and do a very effective job and we will not need to lift any ceilings.

Mr. Levin: Well according to Marchessault you would have to lift the ceilings anyway. You see, here is the thing: the ceiling that we now have does not apply just to the low income person. What we are talking about, risk is not based exclusively on how much income you have, and there are not more honest people, more saintly people among the poor than there are among the rest of us.

Mr. Rodriguez: Captain Marchessault says that over 60 per cent of those members in the hands of loan sharks are from the low income groups and I have his report.

Mr. Levin: Yes, yes.

Mr. Rodriguez: All right.

Mr. Levin: What I am trying to share with you is that it is not a matter of opening a door and lending money to the poor. That is not the case. If you just do that, we are finished.

Mr. Rodriguez: I have not suggested that but I am saying that with your experiment, obviously you are on the right track. There are four other large banks like yours, and if you are lending money and you are doing these other things so effectively, then in effect we do not need to have a criminal rate set at 50 per cent or 60 per cent.

Mr. Levin: Why not?

Mr. Rodriguez: If the other banks and credit unions and caisses populaires were to get into the act . . .

Mr. Huntington: Not everybody would fit into the scheme.

Mr. Levin: Right.

[Interprétation]

D'après votre expérience personnelle, en votre âme et conscience, croyez-vous que nous devons élever le plafond des taux d'intérêt et fixer un taux criminel afin de laisser les taux fluctuer en fonction des risques?

M. Levin: Oui, je crois qu'il faut établir un taux criminel. Si je comprends bien et d'après ce que m'en a dit le capitaine Marchessault, qui a fait des choses fantastiques et accumulé une documentation incroyable, si présentement quelqu'un exige un taux d'intérêt usuraire de 2,000 p. 100, comme le font certains usuriers, il ne peut être arrêté et accusé d'aucun crime. Il peut par contre être arrêté pour un délit sommaire quelconque en vertu de la loi.

M. Marceau: Sur déclaration sommaire de culpabilité.

M. Levin: Oui ou pour une autre raison quelconque qui ne nous permet ni de photographier la personne ni de prendre ses empreintes digitales.

M. Rodriguez: Mais d'après ce qu'on nous a dit, d'après vous, l'expérience est un succès et on a accompli une tâche bien utile. Il y a quatre autres grandes banques au pays; si chacune se fixait un échéancier pour l'établissement de succursales du même genre dans les quartiers défavorisés et était tout aussi efficace, nous ne serions même pas obligé de lever les plafonds.

M. Levin: D'après M. Marchessault, il faudrait lever les plafonds de toute façon. Car, voyez-vous, le plafond actuel ne s'applique pas seulement aux personnes défavorisées. Les risques ne sont pas calculés uniquement d'après les revenus. Il y a plus de gens honnêtes et droits parmi les pauvres que parmi nous.

M. Rodriguez: Le capitaine Marchessault a dit que plus de 60 p. 100 des clients des usuriers viennent de milieux défavorisés, et j'ai avec moi son rapport.

M. Levin: C'est vrai.

M. Rodriguez: Bon.

M. Levin: Ce que j'essaie de vous faire comprendre, c'est qu'il ne s'agit pas seulement d'ouvrir une porte et de prêter de l'argent aux pauvres. Cela ne suffit pas. Si vous ne faites que cela, nous sommes finis.

M. Rodriguez: Je n'ai pas suggéré cela, mais je crois que votre expérience est de toute évidence un pas dans la bonne direction. Il existe quatre autres grandes banques comme la vôtre; or, si vous, vous pouvez prêter de l'argent et accomplir tant de choses aussi efficacement, il semble inutile de fixer un taux criminel à 50 ou 60 p. 100.

M. Levin: Pourquoi pas?

M. Rodriguez: Si les autres banques, coopératives de crédit et caisses populaires se mettaient de la partie . . .

M. Huntington: Toutes ne peuvent pas administrer un tel programme.

M. Levin: C'est exact.

[Text]

Mr. Rodriguez: Taking the ceiling off the rate you think is going to solve the problem?

Mr. Levin: No. I have to take the advice of Marchessault. Establishing a criminal rate appears to be a very important component of the ammunition that he needs, so I would have to say that something like that had to be done.

Mr. Rodriguez: But if you use a ceiling it could be the effect of . . .

Mr. Levin: I will use the same ceiling. His problem is that using that ceiling would get at only the small fry, the guy out in the street. In order to get at the guy behind the small fry, you have to have a larger amount of money in this ceiling—according to him.

Mr. Rodriguez: Well all I am saying is that if you were to expand what you are doing, then people will not have to end up going to a loan shark.

Mr. Levin: We are not that utopian to think we would be able to handle all of it. It is an enormous thing.

The Vice-Chairman: Thank you very much, Mr. Rodriguez.

The members of the Committee wish to thank you very much, Mr. Levin, for appearing and answering their pointed questions today. Again I would like to re-emphasize that we appreciate details on the experience you have engaged in and this should prove very useful to the detailed study of our bill later on.

Thank you again for coming.

The meeting is now adjourned until tomorrow at 3.30 p.m. Thank you very much.

[Interpretation]

M. Rodriguez: Et vous croyez que lever le plafond des taux va régler le problème?

M. Levin: Non, mais moi je suis les conseils de M. Marchessault. La fixation d'un taux criminel sera, pour lui, une arme utile dont il a besoin. Je crois donc que c'est une bonne chose de le faire.

M. Rodriguez: Mais si l'on fixe un plafond, ce pourrait être parce que . . .

M. Levin: Je vais fixer le même plafond qu'auparavant. Son problème à lui, c'est que, avec un tel plafond, il n'arriverait à attraper que le menu fretin, les usuriers à la petite semaine. Pour pouvoir attraper ceux qui s'abritent derrière eux, il faut, d'après lui, que le plafond soit plus élevé pour que la somme d'argent soit plus importante.

M. Rodriguez: Mais si vous donniez plus d'envergure à vos services, tous ces gens n'auraient pas recours à des usuriers.

M. Levin: Nous ne rêvons pas en couleur; nous savons très bien que nous ne pourrions pas attirer tous ces gens. Il y en a beaucoup trop.

Le vice-président: Merci beaucoup, monsieur Rodriguez.

Les membres du Comité désirent vous remercier, monsieur Levin, d'avoir comparu aujourd'hui et répondu à leurs questions pleines d'à-propos. Je tiens à nouveau à souligner que nous vous sommes reconnaissants de nous avoir fourni ainsi tous les détails de votre expérience, ils nous seront certainement bien utiles lorsque nous ferons plus tard l'étude approfondie du bill.

Je vous remercie encore une fois d'être venu.

La séance est levée. Nous poursuivrons demain à 15 h 30. Merci beaucoup.

WITNESS—TÉMOIN

From the Royal Bank of Canada:

Mr. Alfred E. Levin, Manager, Social Policy Action Group.

De la Banque Royale du Canada:

M. Alfred E. Levin, directeur, Groupe d'action de la politique sociale.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 18

Thursday, February 17, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 18

Le jeudi 17 février 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Brisco	Fortin
Clarke (<i>Vancouver Quadra</i>)	Grafftey
Clermont	Gray
De Bané	Herbert
Flynn	Holt (Mrs.)

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Huntington	Orlikow
Lajoie	Philbrook
Lambert (<i>Edmonton West</i>)	Ritchie
Marceau	Stevens—20

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and
Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services
Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, FEBRUARY 17, 1977
(19)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 3:45 o'clock p.m. this day, the Vice-Chairman, Mr. Eymard Corbin, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Brisco, Clarke (*Vancouver Quadra*), Clermont, Corbin, Grafftey, Herbert, Huntington, Lajoie, Marceau and Stevens.

Witnesses: From the Canadian Association of Broadcasters: Mr. Pierre Camu, President; Mr. M. Robin Quinn, Director, Government and Public Relations; Mr. Pat Hurley, Vice-President and General Manager, St. Clair Productions (Toronto) and Mr. John D. Richard, Counsel.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

Messrs. Camu and Hurley made a statement.

The witnesses answered questions.

At 5:23 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 17 FÉVRIER 1977
(19)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 15 h 45, sous la présidence de M. Eymard Corbin (vice-président).

Membres du Comité présents: MM. Brisco, Clarke (*Vancouver Quadra*), Clermont, Corbin, Grafftey, Herbert, Huntington, Lajoie, Marceau et Stevens.

Témoins: De l'Association canadienne des radiodiffuseurs: MM. Pierre Camu, président; Robin Quinn, directeur, relations gouvernementales et publiques; Pat Hurley, vice-président et directeur général, *St. Clair Productions* (Toronto) et John D. Richard, conseiller.

Le Comité reprend l'étude du bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité reprend l'étude de l'article 2.

MM. Camu et Hurley font une déclaration.

Les témoins répondent aux questions.

A 17 h 23, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Thursday, February 17, 1977

• 1547

[Text]

The Vice-Chairman: Order. Members of the Committee, we have with us, today, representatives from the Canadian Association of Broadcasters for the continuation of consideration of Bill C-16, the Borrowers and Depositors Protection Act. To my immediate right is Mr. Pierre Camu, the President. Next to him is Mr. Robin Quinn, Director, Government and Public Relations, for the CAB. Mr. Pat Hurley is at the end of the table and Mr. Hurley is the Vice-President and General Manager of St. Clair Productions (Toronto). At the end of the other row is Mr. Jean D. Richard and he is the counsel for the CAB.

Monsieur Cam, bienvenue au Comité. Je vous demanderais de bien vouloir procéder immédiatement à la présentation de votre témoignage.

M. Pierre Camu, (président, Association canadienne des radiodiffuseurs): Je vous remercie, monsieur le président, messieurs. L'Association que je représente regroupe les radiodiffuseurs privés du Canada, c'est-à-dire les radiodiffuseurs qui font et de la radio et de la télévision. Nous représentons à peu près 85 p. 100 des radiodiffuseurs privés du pays et à peu près 90 p. 100 des postes de télévision privés. Cette organisation existe depuis 50 ans et son objectif principal est, bien entendu, de protéger et de défendre les intérêts des radiodiffuseurs privés, quels qu'ils soient, et la manière dont ils se présentent.

Aujourd'hui, nous vous remercions de l'occasion que vous nous donnez de présenter nos observations sur le projet de loi C-16. Ce texte traite surtout de questions relatives aux emprunts ou aux dépôts, ce qui ne nous intéresse que du point de vue administratif. Notre intervention est une intervention limitée et très détaillée; de fait, il n'y a que deux articles dans ce projet de loi qui nous préoccupent et nous les avons signalés dans notre texte; ce sont les articles 6 et 20, et l'un et l'autre ont trait à la publicité.

Notre Association, au contraire des autres transporteurs, doit assumer en ce qui concerne la publicité la responsabilité de deux choses; d'abord, c'est une industrie qui est contrôlée à l'extrême par une commission de réglementation qui s'appelle la CRTC. Par conséquent, à l'inverse des annonceurs qui eux peuvent produire leurs messages de façon créatrice, tout ce que nous mettons en ondes, que ce soit à la radio ou à la télévision, est contrôlé par un système de règlements extrêmement précis.

Deuxièmement, nous sommes aussi aux prises dans le domaine des communications, avec un élément compétitif extrêmement important, soit la presse écrite et l'annonce sous toutes ses formes, que ce soit l'annonce qu'on voit le long des routes, ou la publicité qu'on voit dans les autobus, dans les métros et ainsi de suite. Nous sommes donc aux prises avec cette compétition qui est extrêmement sérieuse. Alors, en ce qui concerne ces deux articles, l'un de nos problèmes est le suivant: c'est de pouvoir dans un espace de temps limité, 30 secondes ou une minute, exprimer dans un message publicitaire non seulement un produit ou un service qu'un client veut vendre, mais aussi dire quelles sont les qualités du crédit qu'il

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le jeudi 17 février 1977

[Interpretation]

Le vice-président: A l'ordre. Aujourd'hui nous allons entendre les représentants de l'Association canadienne des radiodiffuseurs aux fins de l'examen du Bill C-16, la Loi sur la protection des emprunteurs et déposants. A ma droite est M. Pierre Camu, président; M. Robin Quinn, directeur, Relations gouvernementales et publiques pour le ACR se trouve à côté de lui. M. Pat Hurley, au bout de la table, est vice-président et directeur général de St. Clair Productions (Toronto). A sa droite, se trouve M. Jean D. Richard, conseiller juridique pour l'ACR.

Mr. Camu, welcome to the Committee. I would ask you to proceed immediately to the presentation of your evidence.

Mr. Pierre Camu (President, Canadian Association of Broadcasters): Thank you, Mr. Chairman, gentlemen. The Association I represent groups together the private broadcasters in Canada, that is, broadcasters for both radio and television. We represent approximately 85 per cent of the private broadcasters in the country and about 90 per cent of the private television stations. This organization has existed for 50 years and its main objective is, obviously, to protect and defend the interests of private broadcasters, whatever they may be, and in whatever form they present themselves.

We thank you for the opportunity you have given us to put forward our observations on Bill C-16. Most of the bill deals with lending and depositing, which only concerns us in the course of administration. Our intervention is limited and very detailed. In fact, our particular concerns arise from only two sections of the bill and we have mentioned them in our presentation. These are sections 6 and 20, both of which are directed toward advertising matters.

Our association, unlike common carriers, must carry responsibility for two things in advertising. First, it is an industry controlled on the one hand by a committee of regulations called the CRTC. Consequently, contrary to broadcasters who may produce their messages in a creative way, all that we put on the air, whether it be on the radio or television is controlled by an extremely precise set of regulations.

Second, we are also caught in the area of communications with an extremely important competitive element: the written press and publicity in all its forms, whether it be a billboard, advertising found in buses, in subways and so forth. We must therefore face this considerable competition. So, we find ourselves facing the following problem under these two sections: that is, to be able, in a very restricted time, 30 seconds or a minute, to express in a commercial, not only a product or a service that a client wishes to sell, but also to outline the qualities of the credit he can or cannot use. It is virtually impossible to achieve this on the radio in 30 seconds and it is extremely difficult to do so in one minute on television. These

[Texte]

peut ou ne peut pas utiliser. À la radio il est quasiment impossible de relever ce défi en 30 secondes et il est extrêmement difficile de le faire en une minute à la télévision. En présence de ces deux articles, nous avons ce que j'appellerais un problème physique: chercher à solutionner quelque chose quand on nous demande de détailler, de très détailler même, ce que la loi exige au point de vue de l'information sur le crédit.

• 1550

I would like at this point, Mr. Chairman, to just summarize very briefly. I do not intend to summarize what I have in the paper because I think it would take too much time and it would be unnecessary, but if I just summarize my thoughts very briefly and using only one page of my text, I think this is the essence of our problem.

From a competitive point of view, broadcasters could not cope as easily as other media operators with the mechanics of meeting Section 6, if Section 6 remains as drafted.

The Vice-Chairman: It is on page 5.

Mr. Camu: As we said earlier, we believe a distinction should be made between broadcast commercials that are primarily directed to the sale of goods or other services, and which do not encourage the use of credit, and broadcast commercials commissioned to promote credit services as their primary objective.

The mandatory inclusion of details on terms and conditions in broadcast ads, which do not more than mention the availability of credit, could create a bias against the use of broadcast commercials. The latter are brief, condensed and, as I said, are 60 or 30 seconds on TV and even shorter on radio.

Additional requirements could make broadcast advertising less attractive, relative to other advertising outlets. Hence our particular industry concern is that Clause 6 as proposed should not bring about, in effect by accident, a bias against broadcast commercials by advertisers.

So we have suggested in a position way some modifications to Clause 6 at the end. We also say that Clause 20 is a little bit difficult, but perhaps not as much as Clause 6, and this is really the essence of our message.

To help understand what I call our physical problem I would like to ask Mr. Hurley to give an example to the members of the Committee.

Le vice-président: Merci monsieur Camu. Mr. Hurley, would you proceed, please.

Mr. Pat Hurley (Vice-President and General Manager, St. Clair Productions (Toronto)): For example, suppose the situation is that a local hardware merchant purchases a 30-second TV spot—or radio spot, for that matter—to promote a sale on snowblowers which, as you know, is particularly pertinent at this time of year with the kind of winter we have been having. After describing the merits of the product, the fact that it might save your back, its price reduction, et cetera, there is a brief mention in the last few seconds that a charge card is accepted, or the store itself offers credit, or possibly the product is shown in the store and in the background on a

[Interprétation]

two sections present what I would call a physical problem: we have to try and solve a problem when we are asked to examine in detail what is required by the act in terms of credit information.

Monsieur le président, je n'ai pas l'intention de résumer le mémoire car cela prendrait trop de temps et serait tout à fait inutile, mais j'aimerais cependant résumer très brièvement mes pensées en ne me servant que d'une page du texte qui expose le sens même de notre problème.

Du point de vue concurrentiel, le radiodiffuseur aurait plus de difficultés que les exploitants des autres média à se conformer aux prescriptions actuelles de l'article 6.

Le vice-président: Cela se trouve à la page 5 du mémoire.

M. Camu: Comme nous le disons plus tôt, il y aurait lieu de faire une distinction entre les messages publicitaires conçus pour la vente des biens ou services ordinaires et qui n'encouragent pas le recours au crédit, et ceux qui ont pour objet premier la promotion du crédit lui-même.

Si pour chaque message qui mentionne la disponibilité du crédit, on oblige le radiodiffuseur à divulguer toutes sortes de détails relatifs à ce crédit, on risque fort de nuire à la publicité radiophonique et télévisée, laquelle se fait sous forme de messages brefs, condensés (soixante ou trente secondes à la télévision, parfois moins encore à la radio).

L'imposition d'exigences supplémentaires risquerait de rendre la publicité radiodiffusée moins intéressante que celle que peuvent offrir les autres média. Les radiodiffuseurs voudraient que l'article 6 ne devienne pas un moyen—même accidentel, de détourner les annonceurs du moyen de communications qu'ils peuvent mettre à leur disposition.

Nous avons donc proposé certaines modifications positives à l'article 6 à la fin du mémoire. Nous disons entre autres dans notre mémoire que l'article 20 pose certaines difficultés, mais peut-être pas autant que l'article 6, était en principe l'essence de notre message.

Pour vous aider à mieux comprendre ce que j'appelle notre problème physique, je vais demander à M. Hurley de vous en donner un exemple.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Camu. Monsieur Hurley, vous avec la parole.

M. Pat Hurley (Vice-président et directeur général, St. Clair Productions (Toronto)): Supposons par exemple qu'un quincaillier achète une grille de 30 secondes à la télé ou à la radio, pour faire la publicité de son solde de souffluses à neige ce qui est tout à fait pertinent à ce temps-ci de l'année surtout cet hiver. Après avoir vanté les mérites de l'article, son prix intéressant et le fait que son produit vous épargnera peut-être des maux de dos inutiles, etc., il fait enfin observer, dans les quelques dernières secondes, que l'établissement accepte une carte de crédit ou consent lui-même des facilités de paiement. Il se peut aussi qu'on fasse voir l'article dans le magasin

[Text]

counter, visible to the viewer, is a small sign, to indicate acceptance of a given credit card—Chargex, Master Charge, et cetera. According to Clause 6, regulations could then require that various details as to credit, rate and other conditions would have to be provided in a way to be prescribed in the regulations. Thus the merchant could be placed in the position of providing, in addition to information on his goods, advertising for a credit company, or publishing in detail information on his own credit service all within 30 seconds, which is a pretty tough order.

Mr. Camu: Thank you very much. Mr. Chairman, I think at this point we would prefer to have the members of the Committee ask questions because I think our message is pretty clear and perhaps in the exchange it would be more profitable to both groups.

The Vice-Chairman: Thank you very much, Mr. Camu. We will, of course, resume questioning on the usual basis of 10 minutes for each questioner on the first round, until everyone has had his 10 minutes. Then the second round should take up five minutes of your time. Especially for the information of some of our witnesses who may not be familiar with the proceedings, the 10 minutes does include the answers. So, Mr. Grafftey, you are first.

• 1555

M. Grafftey: Monsieur Camu, je profite tout d'abord de l'occasion pour vous remercier sincèrement de la part de notre côté du Comité pour votre exposé ainsi que pour votre mémoire qui est très clair.

Au commencement de nos délibérations, cet après-midi, vous traitiez exclusivement des articles 6 et 20 et je remarque, à la page 8 de votre mémoire, que vous avez proposé très clairement une modification à l'article 6. Monsieur Camu, si nous ne posons pas trop de questions de notre côté, cet après-midi, c'est parce que votre texte et vos paroles sont dans le contexte de ces deux articles. Sincèrement, je tiens à vous dire que je trouve votre mémoire très clair et très précis. Nous allons en tenir compte dans nos délibérations quand le projet de loi sera devant la Chambre des communes.

Monsieur Camu, je veux vous poser une question avant que le projet de loi que nous étudions en ce moment au Comité n'ait été publié. Vous avez discuté cet après-midi les grandes lignes de vos problèmes face à ce projet de loi. Avez-vous été consulté par les fonctionnaires du gouvernement ou par le ministre lui-même avant la révision de ce projet de loi?

M. Camu: Monsieur Grafftey, nous n'avons pas été consultés par les fonctionnaires. Non, pas dans ce cas-là, pas avant la rédaction du projet de loi.

M. Grafftey: Avant la rédaction du projet de loi actuel, vous n'avez pas été consulté d'une manière ou de l'autre sur le problème que vous discutez aujourd'hui?

M. Camu: Non, monsieur.

M. Grafftey: Vous avez suggéré une modification à l'article 6 pour clarifier votre situation. Je me demande si vous avez

[Interpretation]

lui-même et qu'au fond, sur un comptoir, le téléspectateur puisse entrevoir une petite pancarte indiquant qu'on accepte telle ou telle carte de crédit, que ce soit Chargex, Master Charge, ou une autre. Aux termes de l'article 6, on pourrait donc, par voie réglementaire, exiger la communication de divers détails relatifs au taux du crédit ou aux autres conditions qui s'y rattachent. Le négociant aurait donc à faire à la fois la publicité de ses produits et celle d'une société de carte de crédit, ou encore de communiquer des renseignements détaillés sur ses propres facilités de paiement, et tout cela en 30 secondes. Vous admettez que cela n'est pas facile.

M. Camu: Je vous remercie beaucoup. Monsieur le président, je préférerais maintenant que les membres du comité nous interrogent car notre message est assez clair, je crois, et l'interrogatoire serait probablement plus profitable pour tout le monde.

Le vice-président: Je vous remercie beaucoup, monsieur Camu. Comme d'habitude, chaque interrogateur au premier tour aura 10 minutes et ensuite au deuxième tour chacun aura 5 minutes pour poser ses questions. Pour la gouverne de nos témoins qui ne sont peut-être pas au courant des modalités du comité, les 10 minutes ne comprennent pas les réponses. Monsieur Grafftey, vous avez la parole.

Mr. Grafftey: Mr. Camu, I would like first of all to take this opportunity to thank you sincerely on behalf of our Committee for your presentation as well as your very precise brief.

At the beginning of our proceedings this afternoon, you were talking exclusively about sections 6 and 20 and I notice on page 8 of your brief that you propose an amendment to Clause 6. Mr. Camu, if we do not ask too many questions this afternoon, it is because your text and your presentation remain within the context of both these sections. I wish to tell you that I find your brief very clear and very precise. We will be referring to it during our debates when the bill will be submitted to the House of Commons.

Mr. Camu, this afternoon you have given us the highlights of your problems concerning this bill. Were you ever consulted by civil servants or by the Minister himself before the revision and the publication of this bill?

Mr. Camu: No, Mr. Grafftey, we have not been consulted by civil servants before the drafting of the bill.

Mr. Grafftey: Before the drafting of this present bill, you have not been consulted one way or another on the problem you have been discussing today?

Mr. Camu: No, Sir.

Mr. Grafftey: You have proposed an amendment to Section 6 to clarify your situation. I am wondering if you have also

[Texte]

suggéré une telle modification pour l'article 20 ou si vous croyez que vos problèmes relatifs à l'article 20 seront rectifiés par les règlements?

M. Camu: Non, nous disons que l'article 20 devrait être modifié de la même manière.

M. Grafftey: De la même manière?

M. Camu: Oui. Dans notre texte anglais, nous disons:
Section 20 should also be amended similarly.

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, at the risk of sounding like a broken record from this side and at the risk of being repetitive, we just say again on this side of the Committee, "Look at the trouble we are in because of lack of consultation before the bill was published". It seems incredible to us that if it is not a detail for this particular association it may be a detail frankly for us, Mr. Camu, on this side of the Committee. We had not even thought of this until you brought it to our attention. But it is a clear indication to us that there should have been profound consultation with you before this bill saw the light of day before the Committee of the House of Commons.

Mr. Hurley, your example was very, very clear to us. I am not going to suggest to you whether an amendment could rectify it or a regulation could rectify it but surely the spirit of the law would say that on the actual detailed information vis-à-vis interest rates and the kind of credit that someone is going to be buying or purchasing or negotiating with the store, the hardware store, this bill—and I have only thought of it since you have brought it up this afternoon—in terms of regulation or amendment surely your problem would be rectified if it were made quite clear that it is not on radio or television that the detailed terms of the interest rates or the carrying charges or the extra charges are going to be articulated. It is actually when the purchaser sits down with papers in front of him in the store, for example, to make the purchase that this bill would apply.

Now, having read the bill and having read your brief and not having spoken to functionaries or the administrators or bureaucrats, and neither have you obviously. It is a question mark and I cannot answer it. But surely the spirit of the bill would be the advertising credit ramifications in terms of interest rate and all the things which the bill purports to deal with in terms of spelling out the real interest rates. It did not occur to me that the bill would apply at all to advertising on radio or television, but rather to making the actual terms of credit clear by written documents. Is that your impression, and are you here before us today to make doubly sure that that is everyone else's impression?

• 1600

Mr. Hurley: Our impression of the bill, as the brief states, is that as it is presently structured, if they state certain regulations which must go in—i.e. interest rates, et cetera—then those must be included in the commercials. In 30 seconds that is extremely difficult; in fact, you may lose the total idea of the commercial because you spend so much time explaining what the interest rate is, how it is calculated or what the conditions are under which you can buy this snowblower.

[Interprétation]

suggested such an amendment to Section 20 or do you believe that your problems concerning that clause will be solved by the regulations?

Mr. Camu: No, we are saying that Section 20 should be amended in the same way.

Mr. Grafftey: In the same way?

Mr. Camu: In our English version, we say:

Section 20 should also be amended similarly.

M. Grafftey: Monsieur le président, au risque de me répéter j'aimerais dire encore une fois au nom des membres assis de ce côté du comité "voyez tous les ennuis qu'entraîne le manque de consultation avant l'impression du bill". Même si cela peut paraître très important aux yeux de votre association, il est assez extraordinaire de voir que pour nous cela n'était qu'un détail. Nous n'y avions même pas songé jusqu'à ce que vous attiriez notre attention sur ce fait, mais cela indique clairement qu'on aurait dû vous consulter avant que le Comité de la Chambre des communes soit chargé de l'étude du bill.

M. Hurley, l'exemple que vous nous avez donné est très clair. Je ne sais pas si un amendement ou un règlement pourrait remédier à cette situation, mais votre problème serait sûrement réglé si la loi précisait que les détails concernant les taux d'intérêt, le genre de crédit accessible ou les frais supplémentaires concernant les achats dans un magasin, une quincaillerie par exemple, ne seront pas expliqués à la radio ou à la télévision. En fait, c'est lorsque l'acheteur remplira les formules nécessaires dans le magasin, par exemple, au moment de l'achat, que le bill s'appliquera.

J'ai lu le bill ainsi que votre mémoire, mais je n'ai pas consulté les fonctionnaires, les administrateurs et les bureaucrates à ce sujet, et vous non plus j'imagine. Il y a là un point d'interrogation et je n'ai pas de réponse. En tout cas, ce projet de loi insiste sur les ramifications du crédit dans la publicité, les taux d'intérêt, en particulier les taux d'intérêt véritables. Je ne pensais pas que ce bill pouvait s'appliquer à la publicité à la radio ou à la télévision, je pensais uniquement à des documents écrits énonçant les termes du crédit. Qu'en pensez-vous? Êtes-vous venus vous assurer aujourd'hui que c'était bien là l'impression de tout le monde?

M. Hurley: Comme le mémoire le précise, nous pensons que ce bill par le biais de la réglementation qui sera adoptée, précise des taux d'intérêt et cela doit être compris dans les messages publicitaires. En 30 secondes, c'est très difficile, en fait, le message publicitaire proprement dit peut être perdu complètement si l'on essaie d'expliquer trop longuement quels sont les taux d'intérêt, la façon de les calculer ou les conditions d'achat de cette souffleuse à neige.

[Text]

Mr. Grafftey: Has it occurred to you, as it occurred to me last night while reading your brief, that the people who drafted the bill as it now stands before the House did not even think of the bill in terms of a broadcasting problem?

Mr. Hurley: That I cannot answer.

Mr. Grafftey: It just seems to me that . . .

The Vice-Chairman: Mr. Grafftey, Mr. Quinn would like to comment on that.

Mr. M. Robin Quinn (Director, Government and Public Relations, Canadian Association of Broadcasters): Mr. Chairman, I think there was some consideration that there were various media, but I do not think the consideration was necessarily all that profound or knowledgeable. My understanding is that there is a kind of belief that if you talk about credit or just mention the word—and it is the word “availability” that causes us the problem—somehow that provides a very strong impetus to a potential buyer to go down and buy without thinking about the requirement that credit means you have to pay it back.

Mr. Grafftey: My point, Mr. Quinn, is that this bill is supposedly tightening up on the disclosure rules, which are the advertising rules, and trying to make uniform across the country for the prospective purchaser what he is buying so that he can compare the package with other companies. Perhaps I lack imagination here, but no prospective purchaser is going to go either to radio or television per se to get the details of the comparative package or the credit regulations.

Mr. Quinn: That is quite right.

Mr. Grafftey: What I am trying to bring out here today is that certainly the spirit of the law could not be dealing with you people in terms of—If I am a purchaser and, let us say, I do not have too much education but I am knowledgeable about credit, I am really not going to make my comparative buy by looking at television or radio; I am going to have to see something pretty sophisticated before me in writing on the actual transaction.

Mr. Quinn: Let us put it this way: in our view, the objectives of the law will not be well served by the section as it is presently drafted, but if it is left that way it will cause us a lot of problems.

Mr. Grafftey: Let us get one thing clear now. What we could be establishing this afternoon is to bring to the attention of those who are eventually going to be interpreting this law your real concerns, and we have either to proceed by way of amendment—that is, if the bill does not get thrown out completely—or else assume, and I think logically assume, that maybe this bill per se just does not apply to the broadcasting media whatsoever. Has it occurred to you that it just does not apply to you when people use the word “advertising”? In terms of this bill, is not the word “disclosure” synonymous with “advertising”?

Mr. Quinn: I guess it is difficult for us to give an answer as to whether the bill was intended to or should apply to broad-

[Interpretation]

M. Grafftey: J'ai pensé à quelque chose hier soir en lisant votre mémoire, et je me demande si vous y avez pensé aussi; je me demande si les auteurs de ce projet de loi étudié actuellement par la Chambre ont seulement pensé au problème qui risquait de se poser pour la radiodiffusion?

M. Hurley: Je ne saurais vous répondre.

M. Grafftey: Il me semble que . . .

Le vice-président: Monsieur Grafftey, M. Quinn a quelque chose à ajouter.

M. M. Robin Quinn (Directeur des relations publiques et gouvernementales, Association canadienne des radiodiffuseurs): Monsieur le président, on a pensé que plusieurs media étaient en cause, mais je doute que l'on ait réfléchi sérieusement à la question. On croit généralement qu'en matière de crédit, il suffit de prononcer le mot—et c'est le terme «disponibilité» qui nous pose un problème—pour que l'acheteur éventuel se précipite et achète sans se préoccuper de ce petit détail qu'est le remboursement du crédit.

M. Grafftey: Monsieur Quinn, ce bill est destiné à renforcer les règles sur la divulgation et les règles de publicité; il recherche une uniformité dans tout le pays pour l'acheteur éventuel qui pourra maintenant comparer le produit qu'il achète à ce que lui auraient offert d'autres compagnies. Je manque peut-être d'imagination, mais il me semble qu'aucun acheteur éventuel ne se fondera sur ce qu'il entend à la radio ou à la télévision pour comparer les différents produits ou les différents règlements de crédit.

M. Quinn: C'est parfaitement exact.

M. Grafftey: J'ai vraiment l'impression que la loi ne peut pas s'appliquer à vous; supposons que je sois l'acheteur, que je n'aie pas beaucoup d'éducation mais que je m'y connaisse en matière de crédit: je ne vais pas me fonder sur ce que j'entends à la radio ou à la télévision pour faire une comparaison entre les différents produits à acheter. Avant de me décider, je vais chercher des assurances dans un document écrit et sérieux.

M. Quinn: A notre avis, cet article, tel qu'il est rédigé actuellement ne sert absolument pas les objectifs du projet de loi et, s'il est conservé sous cette forme, il nous posera des problèmes considérables.

M. Grafftey: Mettons les choses au point: cet après-midi, nous pourrions nous décider à attirer l'attention de ceux qui seront appelés à interpréter cette loi sur vos préoccupations; nous devons procéder soit par amendement—à condition bien sûr que ce bill ne soit pas complètement rejeté—soit, j'imagine, et c'est logique, nous pourrions décider que ce bill ne s'applique tout simplement pas à la radiodiffusion. Avez-vous pensé que le terme «publicité» pouvait tout simplement ne pas s'appliquer à vous? Dans ce projet de loi, le terme «divulgation» n'est-il pas synonyme de «publicité»?

M. Quinn: Nous pourrions difficilement vous dire si ce projet de loi doit s'appliquer à la radiodiffusion ou si c'était le

[Texte]

casting. However, when this bill crossed my desk, as all bills do in the normal course of the work, and I flipped through it and read Sections 6 and 20, I found that it did, in fact, bear on broadcasting as we know it today. We examined this section, considered it within our organization, and said, Okay, this part is bad, and the other part, where we say:

This text, we suggest, does not detract from what appears to be the main objective of Section 6 . . .

That is, our changes do not detract.

—that is, to insist on the provision of certain information in advertisements which are intended to sell or promote credit service or which advocate the use of credit. That is all right.

• 1605

Mr. Grafftey: I have read that, Mr. Quinn.

One quick question I would like to ask you, Mr. Quinn or Mr. Hurley or Mr. Camu, is that, in general outline, if this bill goes through the House unamended, it could seriously affect the traditional methods of broadcasting advertising. In other words, what you have told us in this brief—and I want to make sure that I have read it correctly—is that by conventional advertising methods both on television and radio traditionally it would be impossible to spell out the detailed terms demanded by this brief to satisfy Clauses 6 and 20.

Mr. Quinn: Yes.

Mr. Grafftey: Which brings me around to saying—and maybe I am being very, very repetitive—that I cannot for the life of me see where the bill reasonably could even apply to you people. But then you have had enough doubt, and so have we, as to whether you have rightfully come before this Committee—but then you were not consulted. I just want to thank you again . . . infiniment monsieur Camu et je n'aurai pas d'autres questions. Vous avez bien exposé votre problème et nous en tiendrons compte dans nos délibérations futures. Encore une fois, merci infiniment pour votre présentation de cet après-midi.

M. Camu: Merci monsieur Grafftey.

Le Vice-président: Merci monsieur Grafftey. Monsieur Marceau, c'est à votre tour.

M. Marceau: Merci monsieur le président. Je suis aussi très heureux d'avoir l'occasion de rencontrer les membres de l'Association canadienne des radiodiffuseurs. Je voudrais peut-être faire disparaître la confusion créée, non intentionnellement, par mon collègue M. Grafftey. S'il a voulu vous donner l'impression que vous étiez ici uniquement pour copie conforme, que votre présence n'était pas importante, je pense que ce n'est pas du tout pour cela que vous avez été convoqués.

Si vous êtes venus, c'est parce que nous voulions vous consulter. La consultation demeure, et elle va demeurer jusqu'à ce que le projet de loi soit adopté. Si vous n'avez pas été consultés avant, c'est parce qu'il n'est pas toujours possible de consulter en détail toutes les personnes concernées, surtout

[Interprétation]

but recherché. Pourtant, lorsque j'ai pris connaissance de ce projet de loi—je les reçois tous, cela fait partie de mon travail—et lorsque je l'ai parcouru, aux articles 6 et 20 je me suis aperçu qu'en fait, il y est question de la radiodiffusion. Nous avons étudié cet article, nous avons réfléchi à ses répercussions pour nous et nous avons décidé: telle partie n'est pas acceptable, et l'autre partie à propos de laquelle nous disons:

A notre avis, ce texte n'est pas contraire aux objectifs principaux de l'article 6 . . .

C'est-à-dire que nos modifications ne changent rien.

. . . objectifs qui sont d'obliger les responsables de la publicité à promouvoir ou encourager l'utilisation du crédit, à révéler certaines informations. Nous n'avons rien contre cet aspect de la question.

M. Grafftey: J'ai lu ce paragraphe, monsieur Quinn.

Une dernière question très rapidement, monsieur Quinn, monsieur Hurley ou monsieur Camu: si ce bill était adopté par la Chambre sans modification, il pourrait porter gravement atteinte aux méthodes de publicité traditionnelles de la radiodiffusion. Autrement dit, et je veux être certain de ne pas me tromper, vous prétendez qu'avec les méthodes de publicité conventionnelle à la fois à la télévision et à la radio, il serait impossible d'énoncer les termes détaillés comme l'exigent les articles 6 et 20.

M. Quinn: Oui.

M. Grafftey: Et cela m'amène à dire—j'ai l'impression de me répéter vraiment beaucoup—qu'avec la meilleure bonne volonté du monde, je ne vois vraiment pas comment ce projet de loi peut s'appliquer à vous. D'un autre côté, vous vous êtes demandés si vous faites bien de comparaître devant ce Comité; nous nous le sommes demandés également—mais nous constatons que vous n'avez pas été consultés. Encore une fois, merci. Thank you very much, Mr. Camu and I shall ask no more questions. Your point is very well made and we shall take it into account in our future deliberations. Once again, thank you very much for your presentation this afternoon.

Mr. Camu: Thank you, Mr. Grafftey.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Grafftey. Mr. Marceau, you are next.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman. I am very grateful for this opportunity of getting acquainted with the members of the Canadian Broadcasting Association. I would like to clear up a slight confusion created unwillingly by my colleague, Mr. Grafftey. He may have given the impression that you are here only for the sake of it, that your presence is of no importance, but I believe this is not the case at all. It is not at all for this reason that you have been asked to appear as witnesses.

You are here because we want to consult you. The consultation is still going on and it will go on until this bill is passed. If you were not consulted before, it is only because it is not always possible to consult all concerned parties and above all such parties as are only partially concerned, and I do not mean

[Text]

lorsqu'elles sont concernées, d'une façon importante sans doute, mais qui demeure quand même partielle. Ceci veut dire que nous, du côté du gouvernement, nous sommes très intéressés à vous recevoir et entendre vos commentaires.

Monsieur Camu, lorsque vous avez fait votre présentation, et ceci m'a surpris tout à l'heure, vous avez dit que vous étiez là pour protéger les radiodiffuseurs. Je suis surpris que vous ne disiez pas que vous êtes là pour protéger la demande publique et l'information en général! Est-ce que dans votre charte, et dans votre travail, vous vous sentez responsables de l'information que vous donnez au public et dans quelle mesure?

M. Camu: Je dois vous dire qu'avant tout nous sommes une association à base volontaire, semi-commerciale et semi-professionnelle, et par conséquent les seuls membres que j'ai, ce sont des radiodiffuseurs qui ont une licence. C'est chacun d'eux qui est responsable de ce qui se transmet sur les ondes, soit radiophoniques, soit télévisées. C'est lui qui à cause du CRTC et de tous ses règlements, est responsable de la qualité de la nouvelle, du genre de nouvelle, du message qui y est porté, tous les jours, soit dix-huit heures ou 24 heures par jour, selon la durée de l'exploitation de son poste. C'est lui individuellement qui a la licence.

M. Marceau: C'est un service de coordination.

M. Camu: C'est cela, uniquement. Et quand je dis «pour protéger», je dis: «pour protéger et défendre les intérêts de mes membres». Nous-mêmes, nous n'exploitons aucun de ces postes-là. Au fond ce sont eux, les propriétaires, qui sont les détenteurs des permis et des licences. Ils ont des obligations vis-à-vis du CRTC pour respecter ce que j'appellerais justement la qualité de la programmation qu'ils font tous les jours. C'est exact.

Alors au milieu de cela il y a deux grandes choses: il y a d'une part ce qu'on appelle les programmes et puis il y a aussi ce que j'appelle les annonces commerciales qui sont soit au début, soit à la fin, soit au milieu. Ce qui nous intéressait dans ce mémoire, c'est que dans ces annonces commerciales, il y a deux choses qui se vendent au fond: un produit, et un service. Et cela vient d'une multitude d'annonceurs ou de ce que j'appellerais plutôt de clients qui, utilisant les services d'agences de publicité, apportent aux radiodiffuseurs des messages et disent «combien» pour passer tels messages, cinq fois, dix fois, cent fois au cours des prochaines semaines ou des prochains jours. Il y a un échange, il y a un contrat qui se signe et le message est en onde.

• 1610

Ces messages, comme je vous le disais tantôt, ils sont tous... c'est compact, c'est restreint, c'est vite, c'est rapide. Au fond c'est ce que je dirais un appel à acheter quelque chose ou à vendre un produit. Alors, si vous essayez de mettre là-dedans toute une série de conditions sur les formes de crédit qui vont avec le service ou le produit que vous voulez vendre, et cela en 30 secondes ou en une minute, c'est un défi quasiment impossible. Je ne veux pas dire que ce n'est pas possible, mais c'est presque impossible surtout si vous dites par exemple plus que ceci: «Oui, ce produit dont on vient de vous parler pendant

[Interpretation]

that this is not important. All this leads me to assure you that on the government side we are very anxious to hear what you have to say.

Mr. Camu, in your presentation, and it came as a surprise to me, you said that you were here in order to protect the broadcasters. I am surprised because you did not say that you were here to protect the public interest and information in general! Do you, in the course of your work, feel responsible for the information you are offering the public and in what way?

Mr. Camu: First of all I must say that we are a voluntary association, semi-commercial and semi-professional; therefore our only members are licensed broadcasters. Each of them is responsible for what goes on the air, on radio or on television. Because of the CRTC and of its regulations, each of them is responsible for the quality of news, the kind of news, the message given every day, 18 hours or 24 hours a day, according to the broadcasting hours of every station. Each of them has an individual licence.

Mr. Marceau: It is a co-ordination operation.

Mr. Camu: Exclusively. And when I say «in order to protect», I mean «in order to protect and defend the interests of my fellow members». Ourselves, we do not operate any station. They are the owners; they have no licences. They are responsible to the CRTC for what I would call, precisely, the quality of programs. That is true.

But there are two great aspects to consider: on the one hand, the programs, and then, the commercials which are heard at the beginning, at the end or in the middle of the program. What was interesting to us was the fact that in these commercials things are being sold, a product and a service and they come from a great many advertisers, people I would call clients who, through an advertising agency, get messages to the broadcasters and tell them «how much» for such and such message, five times, ten times, one hundred times during the next few days or the next few weeks. There is a transaction, a contract is made and the message is broadcast.

These messages, as I have told you, are all... concise, brief, condensed, quick. Basically, it is what I would call an invitation to buy something or to sell a product. So, to try to include a whole series of conditions on the forms of credit available with the service or the product you wish to sell all in the space of 30 seconds or 1 minute, is a virtually impossible feat. I am not suggesting that this is impossible, but almost; especially if, for example, you say more than: «Yes, this product we just spoke to you about for 55 seconds can be purchased on credit.» That is making mention. But should you begin to add the whys

[Texte]

55 secondes vous pouvez l'acheter avec des conditions de crédit». Cela, c'est une mention. Mais si vous commencez à dire quelle sorte, comment, où et pourquoi, alors c'est là plus que la moitié du message. A ce moment-là, nous, nous avons peur de perdre beaucoup de ces messages publicitaires et c'est la seule source de revenu d'un radiodiffuseur.

M. Marceau: Ne croyez tout de même pas, monsieur Camu, qu'il existe un problème très sérieux de consommation. On dit qu'on vit dans une société de consommation et sans vouloir attribuer la seule responsabilité à vous et à vos membres, ne croyez-vous pas que vous êtes quand même des leaders et des responsables et que dans l'information que vous donnez nous devons, nous, restreindre en quelque sorte l'information sur le fait brutal, qu'il y a simplement du crédit? N'est-ce pas qu'une simple mention induit les gens en erreur, les incite à croire qu'ils vont pouvoir obtenir ce qu'ils désirent même s'il n'en ont pas les moyens nécessaires. Hier, en effet, un représentant de la Banque royale nous disait que le problème n'est pas tant la disponibilité de l'argent que la conscience des gens qui est maintenant faussée, qui est orientée vers le désir d'obtenir quelque chose. Je ne veux pas, comme je le dis, blâmer vos membres, mais ne croyez-vous pas qu'on devrait plutôt restreindre cela et empêcher tout le monde d'indiquer qu'il y a du crédit? Simplement, peut-être, une indication générale sur le produit... mais devrait-on empêcher qu'il y ait, même une simple mention au sujet du crédit parce que la simple mention, je pense, est plus tragique qu'une mention avec explication car elle laisse miroiter une situation qui dans le fond est peut-être très mauvaise, mais n'est pas suffisamment expliquée?

M. Camu: Oui. Je reviens sur la première question que vous m'aviez posée en disant: "Comment se fait-il que votre association n'est pas responsable de certains aspects?" Je pense que vous avez fait alors la distinction en disant que c'est chacun de ces propriétaires qui a la licence et non pas nous.

J'en arrive à une deuxième comparaison entre une association comme la nôtre et une association de consommateurs par exemple. L'Association des consommateurs X, Y, Z est, bien entendu, intéressée à protéger ses consommateurs comme moi je protège mes clients. Alors nous sommes l'un vis-à-vis de l'autre. Mais faut dire que nous sommes très sensibles aux paroles des consommateurs, aux projets qu'ils soumettent et que nous, nous-mêmes, suivons de très près toutes ces associations-là, ce qu'elles ont à dire sur les formes de crédit, sur la manière dont on le fait ou souvent si on en abuse et ainsi de suite.

A l'intérieur de notre association nous avons un code d'éthique. C'est un code volontaire; c'est-à-dire qu'il n'est pas obligatoire, mais chacun des membres est au courant de ce que j'appelle la manière de faire des affaires d'une façon qui soit acceptable, honnête et ainsi de suite. Nous avons tout cela. Mais c'est en général très bien suivi. Par conséquent, s'il était possible de trouver ici à l'intérieur des 30 secondes ou de la minute un moyen de dire plus que tout simplement: "Oui vous pouvez acheter le produit suivant à crédit, mais faites attention à..." Nous sommes bien prêts à étudier cela surtout avec les responsables, les créateurs des messages publicitaires parce qu'au départ ces messages se font à partir du manufacturier ou

[Interprétation]

and the wherefores, it begins to take up more than half the commercial. It is this type of thing we fear because we would lose a good deal of advertising, the only source of revenue for the broadcaster.

Mr. Marceau: Do you not believe, just the same, Mr. Camu, that we are facing a very serious consumer problem? It could be said that we are living in a consumer society and, without wanting to place the responsibility on you and on your members, do you not believe that you are leaders and responsible. But we, on our side, must make provisions for restricting somewhat the information on the simple fact that there is credit? A mere mention would suffice to induce people into error, into believing they may have whatever they want, despite the fact that it may be beyond their means. Yesterday, in fact, a representative of the Royal Bank told us that this problem lies not so much with the availability of money but rather with people's distorted conscience, directed towards the desire to obtain material goods. As I said, I do not wish to blame your members, but do you not believe that people should be prevented from mentioning that credit is available? Perhaps even a general reference on the product... I believe that a mere reference to credit is more harmful than one with an explanation; it reflects a situation which is basically very dangerous, but not adequately explained. Should it be altered?

Mr. Camu: Yes. To come back to your first question on why our Association is not responsible for certain aspects, I believe you made a distinction when you said that it is the individual broadcaster who has the licence and not us.

This leads us to a second comparison between an association like ours and, for example, a consumers' association. The latter is of course interested in protecting its consumers as I protect my clients. We find ourselves face to face. I should add that we are very sensitive to consumer views, to the projects they submit and that we follow closely the activities of all these associations and are attentive to their feelings on credit, on the way in which it is handled, on its abuse, and so forth.

There is a code of ethics within our Association. It is a voluntary code; that is, it is not mandatory, but each member is aware of what I refer to as the way to do business in an acceptable and honest fashion. We all have that sense; but in general, our code is closely adhered to. Consequently, if it was possible, within 30 or 60 seconds, to say more than simply: «Yes, you may purchase this product on credit, but be careful of...» We are perfectly willing to study this, especially with the people responsible, that is, the producers of commercials, because these commercials originally come from a manufacturer or a retailer or a merchant or a salesman of a given service; it is that person who wishes to attract a clientele and to do

[Text]

du détaillant ou du commerçant ou du vendeur d'un certain service: c'est lui qui veut attirer une clientèle et faire plus d'affaires. Alors, il consulte une agence de publicité qui elle dit: "Très bien, voici le genre de message que vous pourriez soumettre à la radio ou à la télévision ou dans les journaux." Dans notre cas présent c'est radio et télévision. Il sait donc qu'il doit travailler à l'intérieur d'un temps très limité. Surtout si c'est la radio, il doit utiliser le son le plus possible, le son et les mots. A la télévision, il y a un autre avantage: la couleur ou le blanc et noir; il y a l'image en plus et donc un peu plus de versatilité. Mais ce qui nous préoccupe c'est l'addition de tout commentaire comme ceux-là. Je suis bien prêt à recommander à mes membres de faire attention à cela à l'avenir, d'essayer de travailler avec des agences de publicité pour que cela ne devienne pas une réclame uniquement pour acheter n'importe quoi sous toutes ses formes, à n'importe quelle sorte de crédit. Je suis tout à fait d'accord là-dessus. Mais empêcher totalement cet aspect, je trouve que nous allons contre ce que j'appellerai une pratique commerciale établie depuis fort longtemps ici, à moins de bannir complètement tout ce système.

Alors, je me dis à ce moment-là, pourquoi nous nous pénaliser alors que cela pourrait continuer dans d'autres media à être utilisé de cette manière.

M. Marceau: Mais en quoi l'article 6 vous affecte-t-il différemment que les autres radiodiffuseurs? Vous dites cela quelque part dans votre mémoire. Vous dites que les...

M. Camu: Les transporteurs, pas les autres radiodiffuseurs...

M. Marceau: Les transporteurs, excusez-moi.

M. Camu: Oui, c'est parce que les transporteurs ne font que transporter les messages, peu importe les contenus, cela ne les préoccupe pas en aucune manière tandis que nous, nous sommes préoccupés quand même par le contenu surtout à cause des restrictions de temps. Voilà une différence entre eux et nous.

M. Marceau: Je voudrais vous poser une dernière question, avec la permission de la présidence, monsieur Camu. Elle est à double volet.

Premièrement, que pensez-vous des réclames publicitaires qui disent, par exemple, «crédit facile», «meilleures conditions hypothécaires», «pas de dépôt initial et aucun paiement requis avant trois mois» etc.? Quelle est votre position vis-à-vis de ces annonces-là? Comment les classez-vous? Est-ce que vous calculez que c'est de la publicité qui doit se continuer? Que devrions-nous faire au gouvernement à ce sujet?

Deuxièmement, vous dites à un certain moment que comme radiodiffuseur, comme transporteur, vous avez en général une responsabilité sur les messages que vous transportez. Vous dites cela à la première page de votre mémoire. Cela s'adresserait peut-être à M^e Richard. D'autre part, vous dites que le projet de loi ajoute une responsabilité que vous n'aviez pas déjà. En quoi le projet de loi vous attribue-t-il une responsabilité que vous semblez déjà reconnaître et qui semble être additionnelle par rapport à celles qui existent déjà?

[Interpretation]

more business. So, he consults an advertising agency who might say to him: «Very well, here is the type of message you may submit to radio, television or to the newspapers.» In our case, it is radio and television. He knows he must work within a given time frame. Especially in the case of radio, he must use sound as much as possible, sound and words. Television offers another advantage: colour or black and white; there is an image as well and, therefore, more versatility. Our particular concern is the additional explanation. I am quite willing to recommend to my members that they should be careful about that in the future; that they try to work together with advertising agencies to prevent indiscriminate advertising that encourages people to buy anything at all with any kind of credit. I quite agree there. But if we ban that completely, I think we would be going against what you might call a long established commercial practice unless you ban the whole system.

This brings me to ask why we should be penalized, while the same thing could go on in the same way in the other media.

Mr. Marceau: But how does Clause 6 affect you differently from other broadcasters? You make that point somewhere in your brief. You said that...

Mr. Camu: The carriers and not the other broadcasters...

Mr. Marceau: Oh, I am sorry, the carriers.

Mr. Camu: Yes, because the carriers merely carry the messages, no matter what their content; whereas we have to worry about the content, mainly because of time restrictions. There is one difference between them and us.

Mr. Marceau: I should like to ask one last question, with the Chairman's permission, Mr. Camu.

My question is in two parts. First, what is your opinion on advertising which states, for example, "easy credit", "better mortgage conditions", "no initial down payment", and "no other payments in the first three months", and so on? What is your position on that sort of advertising? Do you feel that sort of thing should be allowed to continue? What should the government do about this?

Secondly, you state that as a broadcaster and a carrier you have some general responsibility for the messages you carry. You say that on the first page of your brief. This question should perhaps be addressed to Mr. Richard. However, you say that the Bill gives you an additional responsibility. How does this Bill give you additional responsibility to that which you already recognize?

[Texte]

M. Camu: Je vous demanderais la permission de donner la parole à M^e Richard pour le deuxième volet de votre question.

M. Marceau: Oui, pour la deuxième partie... et vous pourriez répondre à la première partie.

Le vice-président: Maître Richard.

M. John D. Richard (conseiller): Je vous remercie.

Les membres de l'ACR sont des détenteurs de permis d'exploitation accordés par le CRTC et sont sujets non seulement à la Loi sur la radiodiffusion, mais encore aux règlements qui sont promulgués par le CRTC après audience ou consultation et qui touchent...

M. Marceau: Comme pour Radio-Canada, en fait, ou plus sévères?

M. Richard: Les règlements touchent tous les radiodiffuseurs, que ce soit Radio-Canada ou que ce soit les radiodiffuseurs privés; maintenant, dans le cas de Radio-Canada, ils ont adopté comme politique à la radio, de ne pas faire de publicité ou d'annonces commerciales. Mais s'ils en faisaient, ils seraient soumis aux mêmes règlements que les radiodiffuseurs du secteur privé.

Or en plus des responsabilités qui sont imposées par la Loi sur la radiodiffusion et par le CRTC, (responsabilités pour la programmation, pour le contenu canadien, etc., interdiction de certains genres de réclames ou de publicité etc.) dans ce projet de loi, quand on regarde les articles 6 et 20, les radiodiffuseurs sont des «transporteurs» d'un message préparé par quelqu'un d'autre: un agent de publicité, un détaillant, un commerçant, une maison de vente nationale, etc. Alors, ils sont les «transporteurs» de ces messages. A ce moment-là, le message, s'il traite de divers aspects de frais de crédit ou de prêts ou de catégories de prêts, doit divulguer tous les renseignements prescrits sur les taux ou les frais de crédit qui sont exigés par les règlements. Ce que nous demandons donc c'est qu'il y ait une exception de faite pour les radiodiffuseurs qui ne sont que des «transporteurs» de messages. Y a-t-il un moyen de défense semblable ou presque identique, si je peux dire, à celui qui apparaît dans la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions dans le cas de publicité trompeuse. Dans cette loi, on retrouve cette interdiction à l'article 36. Maintenant, au paragraphe 37,3 de cette même loi, il est prévu pour les transporteurs de messages un moyen de défense selon lequel les articles 36 à 37,2 ne s'appliquent pas à la personne qui diffuse des indications ou de la publicité pour le compte d'une autre personne se trouvant au Canada lorsqu'elle établit qu'elle a obtenu et consigné le nom et l'adresse de cette autre personne et qu'elle a accepté de bonne foi d'imprimer, de publier ou de diffuser de quelque autre façon ces indications ou cette publicité dans le cadre officiel de son entreprise. Alors, ce que nous demandons c'est la même exception, le même moyen de défense qui s'applique déjà dans une loi adoptée par le Parlement.

• 1620

Le vice-président: Monsieur Camu, je vais demander à M. Quinn de donner quelques explications. Il va utiliser l'anglais, mais...

[Interprétation]

Mr. Camu: I should like to refer to Mr. Richard for the second part of your question.

Mr. Marceau: Yes, for the second part, but you could perhaps answer the first.

The Vice-Chairman: Mr. Richard.

Mr. John D. Richard (Legal Adviser): Thank you.

The members of CAB hold operating licences from the CRTC, and they are subject not only to the Broadcasting Act, but also to regulations put out by the CRTC following hearings or consultations, dealing with...

Mr. Marceau: The same as for the CBC, or are they stricter?

Mr. Richard: These regulations govern all broadcasters, whether CBC or private broadcasters. In the case of CBC, of course, they have a no advertising policy on radio, but if they had advertising they would be subject to the same regulations as private broadcasters.

But, in addition to the responsibilities that are inherent in the Broadcasting Act and CRTC regulations—programming restrictions, Canadian content restrictions, and so on—if you look at Sections 6 and 20 of the Bill, broadcasters are the “carriers” of messages prepared by other people: advertising agents, retailers, dealers, nation-wide chain stores, etc. When broadcasters carry these messages, they must, insofar as they deal with credit, loans or types of loans, contain whatever details about the interest rate or credit charges that the regulations lay down. What we are asking for is to make an exception for broadcasters who are only the “carriers” of messages. Could we have a similar or identical protection to that provided for in the matter of misleading advertising under the Combines Investigations Act? Section 36 of that Act contains such a prohibition. However, subsection 37(3) of the same Act provides some protection for the carriers of messages, because it says that Sections 36 to 37.2 do not apply to a person who prints or publishes or otherwise distributes a representation or an advertisement on behalf of another person in Canada, where he establishes that he obtained and recorded the name and address of that other person and that he accepted the representation or advertisement on good faith for printing, publishing or other distribution in the ordinary course of his business. What we are asking for is the same exemption, the same protection as already provided for in another act passed by Parliament.

The Vice-Chairman: Mr. Camu, I should like to ask Mr. Quinn to elaborate a little. He will do so in English...

[Text]

M. Camu: Il se débrouille bien dans l'autre langue, mais je pense qu'il est préférable dans ce cas présent qu'il s'exprime en français.

M. Quinn: Je pense que sur la question des facilités de crédit nous avons préparé une distinction très claire dans notre mémoire. Nous avons souligné à la page 8...

On nous permettra de faire observer que ce faisant on ne s'écarte pas pas de l'objectif premier de l'article 6, soit la communication de certains renseignements dans des réclames conçues pour favoriser la vente ou la promotion de crédit ou l'utilisation de celui-ci.

Si on dit que vous avez des facilités de crédit, eh bien, à mon avis, c'est une promotion. Si on dit qu'il y a des crédits, ou qu'il y a des Chargex, des Master Charge, on sait que si l'on achète, si on veut acheter quelque chose, c'est la fin de semaine, le week-end, vous n'avez pas d'argent, vous avez le choix. C'est notre distinction. Je pense que ce n'est pas très difficile de faire une distinction comme celle-là avec une promotion réelle.

Le vice-président: Merci, monsieur Quinn. Monsieur Marceau.

M. Marceau: Merci, monsieur le président.

Le vice-président: La présidence a été plus que généreuse avec vous, je pense que vous aurez l'indulgence des autres membres du Comité, mais ce faisant vous devrez attendre deux tours avant de revenir.

M. Marceau: Les Acadiens sont habitués d'être patients.

Le vice-président: La patience elle-même vient à s'user parfois. Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman. I just really have one question. I have been listening with interest, and I believe I understand the points you are making in the brief. In checking with Clause 6 and your proposed amendment to it on page 8 of your brief, I noticed that the wording in the draft of the act starts with:

6. No person shall publish an advertisement or otherwise...

Your draft changes that to read

No advertiser shall publish an advertisement or otherwise...

Is there a significance in your use of "no advertiser" versus the draft of the act, "no person"?

• 1625

Mr. Richard: Yes, it does, because it imposes the responsibility for complying with this clause on the advertiser, the one who promotes the service or the credit, the one who formulates the material that is to be broadcast as a commercial message. Therefore, yes, it is a substantial and significant suggestion because it would clearly impose the obligation on the advertiser and not just on any person who happens to be in any particular position on the ladder leading up to the publication or broadcast of this message. It would be clear that the obligation, if this wording were accepted, to comply with this

[Interpretation]

Mr. Camu: He gets along very well in the other language, but I think it would be better in this case if he were to speak French.

Mr. Quinn: On the matter of credit facilities, I think we have made a very clear distinction in our brief. We have stressed on page 8...

This text, we suggest, does not detract from what appears to be the main objective of Section 6, that is, to insist on the provision of certain information in advertisements which are intended to sell or promote credit services or which advocate the use of credit.

If an advertisement says you will have easy credit, to my mind that is promoting credit services. Whereas if it says that credit is available, that they will take Chargex or Mastercharge, one is informed that it is possible to make a purchase even on weekend and without ready cash. That is the distinction we have made. It seems to me that it is quite easy to distinguish that sort of thing from a regular promotional pitch.

The Vice-Chairman: Thank you Mr. Quinn. Mr. Marceau.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: The Chair has already been more than generous with you. I think you will have the indulgence of the other members of the Committee, but it will mean that you will have to wait for two more turns before coming back.

Mr. Marceau: We Acadians are used to being patient.

The Vice-Chairman: The soles of Patience's shoes will eventually wear thin. Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Merci, monsieur le président. Je n'ai qu'une petite question à poser. J'écoute avec grand intérêt, et je crois comprendre, les arguments avancés dans votre mémoire. Si je compare l'article 6 du projet de loi à l'amendement que vous proposez à la page 8 de votre mémoire, je note que le texte du bill commence ainsi:

6. Est interdite la publicité qui...

Or, votre texte se lit comme suit:

Aucun annonceur ne doit faire la publicité...

Quelle importance faut-il attribuer à votre emploi du terme «aucun annonceur» plutôt que la formule du projet de loi «cet interdite la publicité»?

M. Richard: Si, puisque la responsabilité de se conformer à cet article incombe à celui qui fait la promotion du service ou du crédit, c'est-à-dire celui qui rédige l'annonce qui doit être diffusée commercialement. Par conséquent, c'est une suggestion très importante et de taille, puisqu'elle imposerait clairement cette obligation au promoteur, et non à quelqu'un qui pourrait se trouver à n'importe quel échelon de la hiérarchie de la publication ou de la diffusion du message. Si l'on accepte de parler d'obligation, alors l'obligation de se conformer à cet article incomberait à celui qui fait savoir qu'il a du crédit et

[Texte]

clause is on the person who advertises the availability of the credit or lending transaction and that is where we think the obligation should be, if there is to be such an obligation because it is within that person's means to determine what he is offering and determine how he should comply with the regulations. I do not want to stress this much more because it does not necessarily flow from your question, but it is an important point that we are dealing with a clause here that really says that no person shall do anything except as permitted by regulations. We have no idea at the present time what those regulations are or may be and this is another very fundamental aspect of this particular clause, and if I may go a little beyond it, in the entire bill, a great deal is left to regulation and none of it is before us so we cannot comment on it.

Mr. Huntington: Yes, regulations are mentioned 20 to 21 times in the bill and it is one of the fogs and concerns that the Committee has with the present draft of the bill. We have all agreed with the objectives, but once we get into the vagaries and the wording of it and the approaches, we all seem to be in trouble, at least on this side.

I have no further questions, Mr. Chairman. Thank you.

The Vice-Chairman: Thank you very much, Mr. Huntington. Mr. Clarke.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Thank you, Mr. Chairman. Like my colleagues, I was surprised that this bill was of interest to the CAB, but also like Mr. Grafftey I was surprised that Clause 6 would apply to them. What legal counsel did you have to indicate to you that you really are affected by Clause 6?

Mr. Richard: I am afraid he is sitting in front of you, sir. It is a very good question. "No person shall publish". I think a great number of people tend to think of publication as relating to the printed word only. I do not believe in this day and age publishing, which after all the dictionary defines as declaring publicly or openly or making available to the public, can be limited to the public word. If the draftsmen of this bill and those who put it before Parliament meant to exclude broadcasters, I suggest then that exclusion should be read in because once Parliament has enacted this bill into an act and it has been proclaimed, it is then up to the courts to interpret without the benefit of the discussions that have taken place in committees or even in the House of Commons or in the Senate as an aid to interpretation, what the spirit and intent of the Act is from the words found in the Act. It was our concern that the terminology used both in Clauses 6 and 20 could be interpreted as applying to broadcasting or publication as well as publication by other means. I may say that no one has suggested to us since we have circulated our brief—and it has been circulated, I understand, to members . . .

The Vice-Chairman: Yes, it has, to all members.

• 1630

Mr. Richard: And presumably it is available to the Minister and his advisers. No one has suggested to us that we were

[Interprétation]

des sommes à prêter disponibles puisque c'est lui qui sait ce qu'il peut offrir et déterminer comment il lui est possible de se conformer aux règlements. Je ne vais pas m'attarder trop longtemps sur ce point, puisqu'il ne découle pas nécessairement de votre question, mais il importe de reconnaître qu'aux termes de cet article, personne ne peut déroger aux règlements. Or, comme nous n'avons aucune idée, à l'heure actuelle, du libellé de ces règlements, permettez-moi d'ajouter que le projet de loi laisse beaucoup de latitude aux règlements dont nous ne pouvons aucunement discuter puisque nous n'en sommes pas saisis.

M. Huntington: En effet, on parle des règlements une vingtaine de fois dans le projet de loi et c'est d'ailleurs une des choses qui préoccupent le Comité depuis qu'il a rédigé le projet de loi. Nous sommes tous d'accord avec les objectifs du bill, mais c'est la confusion la plus totale lorsque l'on tente d'en scruter le libellé et les méthodes.

Monsieur le président, je n'ai plus de question à poser. Merci.

Le vice-président: Merci beaucoup, monsieur Huntington. Monsieur Clarke.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Merci, monsieur le président. Tout comme mes collègues, j'ai été surpris d'apprendre que le projet de loi intéressait l'ACR, et tout autant d'apprendre comme M. Grafftey que l'article 6 pouvait s'appliquer à elle. Quel conseiller juridique vous a fait croire ça?

M. Richard: Celui qui est assis en face de vous. C'est une question très pertinente. L'article dit: «Est interdite la publicité . . .» Beaucoup ont l'impression que la publicité s'applique simplement aux mots écrits. De nos jours, la publicité ne peut se limiter aux mots écrits, puisque après tout le dictionnaire la définit comme ce qui est déclaré publiquement ou ouvertement ou ce qui est diffusé auprès du public. Si les rédacteurs du projet de loi et ceux qui l'ont présenté au Parlement avaient l'intention d'en exclure les radiodiffuseurs, alors l'exclusion devrait être prononcée officiellement. En effet, une fois que le projet aura force de loi et qu'il aura été proclamé il reviendra aux tribunaux d'interpréter ce que c'est que la publicité sans avoir recours aux discussions qui ont eu lieu en comité ou à la Chambre des communes ou même au Sénat, pour les aider à interpréter l'esprit et l'intention de la loi d'après son libellé. Nous avons toujours pensé que la terminologie des articles 6 et 20 pouvait s'appliquer à la radiodiffusion ou à la publicité par radiodiffusion, aussi bien que par les autres modes de communication. Personne, depuis que nous avons distribué notre mémoire aux membres du Comité, n'a prétendu que . . .

Le vice-président: En effet, il a été distribué à tous les membres du Comité.

M. Richard: Je suppose que le ministre et ses conseillers en ont reçu un exemplaire. Personne n'a prétendu que nous étions

[Text]

wrong in interpreting that clause in that way. Now, if we are, we are here for the sake of abundant caution. But I must say that my advice was that this could be interpreted, and probably would be interpreted, as applying to advertisements published by any means, whether by the printed word or by the electronic media, radio or television.

The Vice-Chairman: Mr. Quinn would like to add a comment to that, Mr. Clarke.

Mr. Quinn: To give you a little background on the exact process, as I mentioned to Mr. Grafftey, in the normal course of my duties I check bills that come across. I looked at this and I quickly got in touch with Mr. Richard, at the same time I contacted officials in the Department of Consumer and Corporate Affairs, and there is just no doubt in my mind that they meant broadcasters were to be included. There is just no doubt at all in my mind. At least I hope I did not give them the idea, in any case. There was not any doubt.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Well, that is very interesting. I do not have the misfortune to be a lawyer so I do not . . .

An hon. Member: Order, order.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): . . . have to come to a conclusion.

Would agree with you on the use of the word "publish" because it had kind of a broad meaning. Also, it says "or otherwise make any representation", which would certainly include you. But, reading on: the availability of credit, or related to credit charge, or any other aspect of a lending transaction or class of lending transaction. It seems to me that when you are selling or advertising a snowblower you are not involved in a lending transaction. But, on the other hand, I read the full page definition of credit charge and I still do not know that I would attempt to advise you.

Anyway, I was going to ask you who did you think the target was, because certainly, if it ever came to court, this would have to be the question the judge would ask. But I think Mr. Quinn has probably answered the question in that he was convinced that you as well as others were the targets.

Mr. Richard: Well, one of the targets; I do not know that we are the sole target. I think we are just in the outfall here. That is why we suggested at page 8, as the honourable member pointed out, that the persons at whom this section appears to us to be really directed are the advertisers, and that is why we suggested the insertion of that word. We may be wrong. In any event, it is worded broadly in the English text. I may say there is a French version that conveys maybe a little different sense than the English version, but not much. It has the advantage of being a little more brief than the English version, but it says that publicity or advertising is prohibited. And it talks about loans of money: prêts d'argent..., whereas in the English version we are talking about indicating availability of credit.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Yes, I was looking at the French wording, too, which is usually longer, but it is not in this case. What does it mean: les frais de crédit?

Mr. Richard: No, les prêts d'argent . . .

[Interpretation]

dans l'erreur en interprétant l'article ainsi. Si nous le sommes, nous sommes donc ici par prudence. D'après ce que l'on m'a conseillé, l'article—dans son interprétation—pourrait s'appliquer à la publicité sous toutes ses formes, que ce soit par écrit ou par l'intermédiaire des media électroniques, radio ou télévision.

Le vice-président: Monsieur Clarke, M. Quinn aimerait ajouter quelque chose.

M. Quinn: Permettez-moi de vous expliquer rapidement, comme je l'ai fait pour M. Grafftey, la façon dont la question a été portée à notre attention: mes fonctions exigent que j'étudie régulièrement les projets de loi qui sont présentés. Après avoir lu le bill, j'ai rapidement pris contact avec M. Richard, parallèlement avec des fonctionnaires du ministère de la Consommation et des Corporations pour qui, j'en suis convaincu, on se devait d'inclure la publicité radiodiffusée. J'espère leur avoir bien montré que j'en étais persuadé, moi aussi.

M. Clarke (Vancouver Quadra): C'est fort intéressant. Je n'ai pas le malheur d'être avocat, ce qui fait que . . .

Une voix: Règlement!

M. Clarke (Vancouver Quadra): . . . je n'ai pas à me prononcer.

Je suis d'accord avec vous sur l'utilisation de l'expression «publicité qui offre», parce que son sens en est assez large. Mais on ajoute également «publicité qui . . . traite», ce qui comprend certainement la publicité radiodiffusée. On parle plus loin des prêts d'argent, des frais de crédit, des prêts ou des catégories de prêts. Lorsqu'on vend des souffleuses à neige ou qu'on en fait la publicité, il me semble que cela n'a rien à voir avec une catégorie de prêts. Par contre, même si je lis la définition que l'on donne des frais de crédit, je ne sais toujours pas comment vous conseiller.

J'allais de toute façon vous demander qui, à votre avis, est visé principalement par cet article. Si l'affaire était portée devant les tribunaux, c'est probablement ce que vous demanderait le juge, mais M. Quinn a déjà répondu qu'à son avis, vous étiez visés par le projet de loi tout autant que les autres.

M. Richard: Nous sommes un des groupes qui sont visés, et certainement pas le seul. Nous faisons simplement partie du lot. Voilà pourquoi nous avons proposé, comme vous venez de le souligner, d'ajouter à la page 8 le terme «publicitaire», puisque nous pensons que c'est vraiment à eux que s'adresse l'article à l'étude. Nous avons peut-être tort, mais le texte anglais est quant même assez large. Je pense même que la version française ne donne pas exactement le même sens que la version anglaise, mais la différence est minime. Évidemment, la première a l'avantage d'être plus courte que la version anglaise, car elle dit directement que la publicité en général est interdite. On y parle aussi des prêts d'argent, alors que la version anglaise mentionne de façon plus générale le crédit.

M. Clarke (Vancouver Quadra): J'ai été moi aussi étonné de constater que la version française, pour une fois, est plus courte. Mais que veut dire: «Les frais de crédit?»

M. Richard: Non, il s'agit plutôt des prêts d'argent . . .

[Texte]

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I know but after that.

Mr. Richard: ... les frais de crédit..., which means credit charges. But we have the French version talking of: prêts d'argent..., and the English version talking of availability of credit. Under the Official Languages Act we would have to try to reconcile both text, if it was adopted into law the way it is.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): So what you are saying then is that you have had no indication from the Minister that it is or is not intended to apply to you and the indication is yes, you have had no indication?

Mr. Richard: Mr. Quinn should answer that one.

Mr. Quinn: We have had indications from the Minister that this was intended to apply to us.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Have you made a direct approach to the Minister on your position, or is it being done through the Committee?

Mr. Quinn: There has been an exchange of correspondence between the Minister and ourselves.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): And that correspondence confirms your suspicions that it was intended to affect you?

• 1635

Mr. Quinn: It confirms that it was intended to affect us, yes, to affect broadcast commercials, television or radio. The hang-up, to use the colloquial expression, today is the term "availability", the mere mention.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): The other aspect that has been touched on by my colleagues is the word "regulations". I see that is used in Clause 6. It strikes me that even if you were resigned to the fact that Clause 6 was intended to get you, or to include you, you would not have any way of knowing how you could comply with it. Is that correct?

An hon. Member: That is correct.

Mr. Richard: At the present time that is correct, since the regulations are not available to us even in draft form.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): You are certainly not alone.

Mr. Camu: Yes, this is not known at this time. We have no way of finding out how this will specifically apply in the regulations. There is no way.

An hon. Member: That is right.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): We have some partisan views on that, as you know. I have no further questions, Mr. Chairman. I will just offer my sympathies to these gentlemen.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Clarke. Monsieur Clermont, vous avez maintenant la parole.

M. Clermont: Merci, monsieur le président. J'aimerais revenir sur un aspect qui a été touché par mon collègue, le député

[Interprétation]

M. Clarke (Vancouver Quadra): Je sais, mais l'expression dont je parle est plus loin.

M. Richard: ... les frais de crédit correspondent à l'anglais «credit charges». Mais la version française parle aussi de :«prêts d'argent». alors que l'anglais mentionne «the availability of credit». La loi sur les langues officielles nous obligerait à faire concorder les deux textes, si le projet de loi devrait être adopté tel quel.

M. Clarke (Vancouver Quadra): En fait, le ministre ne vous a absolument pas fait savoir si l'article doit s'appliquer à votre groupe ou non, n'est-ce pas?

M. Richard: M. Quinn pourrait vous répondre.

M. Quinn: Le ministre nous a fait savoir que l'article devait s'appliquer à notre groupe.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Avez-vous fait part au ministre, directement ou par l'intermédiaire du Comité, de la position que vous aviez adoptée?

M. Quinn: Nous avons déjà correspondu avec le ministre.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Et la correspondance en question vous confirme-t-elle dans vos soupçons que l'article s'applique à votre groupe?

M. Quinn: Cela confirme en effet que ces articles visent la publicité sur les ondes, à la télévision ou à la radio. C'est la simple expression «offre» à l'article 6 qui est à la source du problème.

M. Clarke (Vancouver Quadra): L'autre aspect de la question dont certains de mes collègues ont discuté concerne l'expression «la forme réglementaire» que l'on retrouve à l'article 6, d'ailleurs. Il me semble que même si vous vous étiez fait à l'idée que l'article 6 vous vise, vous n'auriez aucun moyen de savoir comment faire pour vous y conformer. Est-ce exact?

Une voix: En effet.

M. Richard: A l'heure actuelle, c'est exact, puisque nous n'avons pas accès aux règlements, même pas sous forme d'ébauche.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Vous n'êtes certainement pas les seuls.

M. Camu: En effet, nous ignorons tout à ce sujet pour le moment. Il est impossible de savoir comment cela s'appliquera de façon précise dans le règlement. C'est impossible.

Une voix: En effet.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Comme vous le savez sans doute, nous sommes assez partiaux à ce sujet. Je n'ai plus de question, monsieur le président. Pour terminer, j'aimerais offrir mes condoléances à ces messieurs.

Le vice-président: Je vous remercie, monsieur Clarke. Mr. Clermont, you may proceed.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman. I would like to come back on a question that was discussed by my colleague

[Text]

de Lapointe, c'est celui de la publicité ou la promotion de crédit facile.

Monsieur Camu, dans vos remarques vous avez mentionné que vous représentiez 85 p. 100 de la radiodiffusion du secteur privé, et pour la télévision, environ 90 p. 100. Mais dans les messages qui paraissent à la télévision, il n'y a pas seulement que des messages écrits ou lus; vous avez aussi le message par l'image. Je crois que le message par l'image peut donner une fausse interprétation. Entre autres, il me vient à l'idée un message: Un couple se promène dans la rue, voit une annonce dans la vitrine d'une institution financière, entre dans l'institution financière, le directeur de cette institution les voit, les fait entrer dans son bureau . . . , après cela ils en sortent avec leur chèque . . . avec leur prêt . . .

Une voix: . . . quelques secondes . . .

M. Clermont: . . . quelques secondes après. Cela peut donner l'impression que c'est très très facile d'avoir un prêt. Et souvent on dit que l'image frappe beaucoup plus que le message écrit. Ne serait-ce pas possible de modifier cette publicité? Je pourrais vous donner plusieurs exemples de ce genre. Il y en avait un entre autres aussi où une dame se promenait en . . . chaloupe, et elle allait très vite; elle arrivait à l'institution financière, elle entrait à la course etc . . . Vous avez aussi pour les dépôts de nuit, le type qui se cogne le visage sur la porte, etc. Or ce n'est pas un service disponible pour tout le monde, cela.

Le vice-président: La même dame est aussi arrivée à la banque en parachute une fois . . . , dans une réclame!

M. Clermont: En 1977 . . . ? Il ne faut pas s'en offusquer. J'apprécierais beaucoup d'entendre les commentaires des témoins à la suite des remarques que je viens de faire.

Le vice-président: Monsieur Camu.

M. Camu: Merci, monsieur le président. En effet, je suis d'accord qu'il y a beaucoup de messages publicitaires visuels qui peut-être vous présentent en une minute une action qui peut durer une demie-heure ou une heure. D'ailleurs tout le cinéma est comme cela, toute la technique du cinéma est comme cela. Parce que si vous avez un film qui vous raconte une histoire, il y a très peu de films qui, je dirais, se déroulent au fil de l'événement selon le temps. La plupart du temps, vous avez une histoire de quelques mois, deux, trois ans, qui sont racontées dans une heure et demie. Alors, vous avez là une espèce de parallèle entre ce que le cinéma a créé et puis l'annonce publicitaire qui elle, en une minute au plus, essaie de vous montrer ce que j'appellerais toute une série d'actions. Je vous avoue que c'est un truc utilisé depuis fort longtemps mais qui est dans la même ligne d'utilisation du moyen visuel au maximum. Le couper ou le présenter d'une autre manière et de dire, eh bien dans le cas de ce couple qui veut faire un prêt, c'est beaucoup plus difficile . . . Vous n'avez pas seulement à entrer et à sortir de l'institution financière en question. Il faut discuter, il faut expliquer votre demande et ainsi de suite. C'est presque impossible de pouvoir faire cela dans le temps voulu. C'est un défi qu'il faudrait probablement poser aux agences de publicité qui, d'après ce que M. le président me disait tantôt,

[Interpretation]

the hon. member for Lapointe, that is publicity or promotion of easy credit.

Mr. Camu, in your remarks you said that you represent 85 per cent of private radio broadcasters and about 90 per cent of private television broadcasters. But in messages that are shown on television, there is not only written or read messages; there is also the visual message. I think the latter can also lead to a false interpretation. Among other things, I think of one advertisement where a couple walking down the street sees an ad in a financial institution's show case, they go inside, the manager of the institution sees them and invites them into his office and then they come out with their cheque . . . with their loan . . .

An hon. Member: . . . a few seconds . . .

Mr. Clermont: . . . a few seconds later. That can give the impression that it is very easy to get a loan. And it is often said the the image has a greater effect than the written message. Would it not be possible to change this kind of publicity? I could give you several such examples. There was also another one where a lady is rowing her boat at great speed, and then she arrives at the financial institution and runs inside, et cetera, . . . There is also the ad for night deposits where some guy hits his nose against the door, et cetera. Yet, this kind of service is not available to everybody.

The Vice-Chairman: I can also remember this other ad where the same lady drops in the bank by parachute!

Mr. Clermont: In 1977? No reason to take offence for anything like that. I would now like to hear the witnesses' comments about what I have just said.

The Vice-Chairman: Mr. Camu.

Mr. Camu: Thank you, Mr. Chairman. I agree with you that many visual advertisements can show you in one minute an action that may take half an hour or an hour. In fact, that is what film techniques are all about. There are very few films that can tell a story following the pace of real time. Nearly all films tell you a story in an hour and a half that really happened in months or even years. Therefore, you have here some sort of parallel between what cinema has created and the publicity advertisement that is trying to tell you a whole series of actions in a minute at the most. This trick has been used for a long time and it is in fact the maximum use of visual means. In the case of this couple that wishes to make a loan, for instance, it would be much more difficult to present the action in another way. It is not simply a question of popping into the financial institution involved. You have to discuss the whys and wherefores of your application. It is just about impossible to do that in the time available. This is something you could probably bring up with the advertising agencies who are expected to appear before you, according to what your chairman was saying earlier. They are experts in that field.

[Texte]

auront l'occasion d'être ici parmi vous. Eux, ce sont des experts là-dedans.

• 1640

Nous, nous prenons plutôt les messages et nous les passons en autant que ces messages sont acceptables selon les règlements du CRTC. Mais dans la créativité elle-même de tout cela, je vous l'avoue, il y a beaucoup de trucs. D'ailleurs, c'est à cause de cela qu'il y a tellement d'agences de publicité et qu'il y a une concurrence effrénée entre elles. Le radiodiffuseur, lui, en autant qu'il a du temps de disponible, qu'il le vend, que l'annonce est conforme à un certain code d'éthique, qu'elle ne va pas à l'encontre de tel et tel règlement, il va la passer, bien entendu. Oui, il y a des manières de faire plus subtiles, probablement. Mais je pense qu'à ce moment-là le message il ne faut pas le faire aux radiodiffuseurs, qui eux ne font pas les annonces: ils les passent, ils les transmettent. C'est alors aux créateurs mêmes qu'il faut probablement faire des suggestions.

M. Clermont: Dans un domaine similaire, aussi, il semble qu'il y a une différence entre la promotion de biens et services en général et la promotion de crédit. Dans un message, ne serait-il pas possible de mentionner que ce crédit n'est pas universellement disponible mais restreint?

Un autre sujet, c'est que vous avez un certain poste de télévision où une institution financière qui fait la promotion d'une carte de crédit. On vous montre une centaine de cartes. On fait le jeu ici et là et on dit ensuite qu'une telle carte va vous donner les services de toutes les autres qu'on vous a permis d'entrevoir. Je ne fais aucune publicité pour une institution financière; je mentionne un sujet. Cependant, ne serait-il pas aussi possible de mentionner dans ce message-là que oui, la carte peut être offerte, mais de dire également si le crédit ou la vente qui est annoncée sont assujettis à certains règlements du prêteur ou du vendeur; et si c'est exact qu'une carte de crédit peut en remplacer 50, 75 ou 100, qu'elle n'est pas offerte à tout le monde, qu'elle peut être restreinte? Ne serait-il pas possible de mentionner dans cette publicité que cette offre est limitée?

M. Camu: Vous avez des commentaires qui sont excellents, à mon avis, mais il faudrait les adresser au groupe particulier qui travaille dans ce secteur de la publicité.

M. Clermont: C'est très bien, mais vous êtes les transporteurs.

M. Camu: Oui.

M. Clermont: Et vous dites que vous avez une certaine responsabilité qui vous est imposée par le CRTC. Mais vous êtes les transporteurs et ce message-là vous le faites moyennement une certaine rémunération. Alors, vous avez une certaine responsabilité. C'est pour cela que des organismes demandent de plus en plus la suppression de la publicité pour les jouets, surtout durant le mois de décembre, parce que par cette publicité-là, vous donnez beaucoup d'idées aux enfants et cela peut créer des problèmes énormes aux parents. Quand les jeunes font leur liste, cela peut représenter des montants très appréciables; puis tous les jouets semblent très intéressants. En

[Interprétation]

For our part, we simply take the messages and put them on, as long as they are acceptable under CRTC regulations. But I agree that there is plenty of trickery in the way they are conceived. That is why you have so many advertising agencies and such cutthroat competition between them. Your broadcaster, of course, will put the message on if he has time available to sell, and as long as the commercial obeys a certain code of ethics and does not transgress any particular regulation. Of course there are ways of being rather subtler about it, probably. But I think that your criticism should not be addressed to the broadcasters who merely broadcast the messages and do not create them, but rather to those from whom they originated.

Mr. Clermont: On a similar subject, there seems to be a difference between promoting goods and services in general and promoting credit. Would it not be possible in the commercial to mention that credit is not available to everyone, but is subject to certain restrictions.

To take another example, there is a television station that carries a commercial for a financial institution which is promoting a credit card. It shows you about 100 different cards. They play around with these for a while and then they tell you that one particular card will provide as many services as all the others you have seen put together. I am not advertising for any financial institution, but merely bringing up a relevant subject. Would it not be possible, in that commercial, to state that although the card is available, the credit or particular sale which is advertised is subject to certain regulations set down by the lender or the vendor? And even if it is true that one credit card can replace 50, 75 or 100 of them, why not state that it is not available to everyone, that there might be restrictions?

Mr. Camu: I find your comments excellent, but I feel that they should be addressed to the appropriate section of the advertising business which deals with those aspects.

Mr. Clermont: Well, that is very well, but you are the carriers.

Mr. Camu: Yes.

Mr. Clermont: And you state that you are subject to certain responsibilities under CRTC regulations. But you are the carriers and you receive some payment for carrying those messages. So you do have some responsibility. This is why some organizations have been asking for more controls on toy advertising, especially during December, because such advertising gives children all kinds of ideas and creates tremendous problems for their parents. When the children make up their Christmas lists, it can come to quite a tidy sum; yet all those toys are made to look so interesting. At any rate, when we were young, we never had the chance to see so many toys

[Text]

tout cas, durant notre jeunesse, il n'y avait pas autant de possibilités pour vous et moi de voir les jouets qui nous étaient offerts, parce qu'il y en avait beaucoup moins. Mais, aujourd'hui, quand arrive le mois de décembre, puis ensuite aux heures... Ce sont les annonceurs, bien entendu, qui choisissent cela. Vous êtes les transporteurs, mais n'avez-vous pas aussi une certaine responsabilité? Vous semblez rejeter toute la responsabilité sur les compagnies de publicité.

M. Camu: C'est-à-dire que je leur donne la responsabilité dans la création des messages eux-mêmes. Pour les transporter c'est notre problème, je suis d'accord avec vous. A ce moment-là, nous avons certainement des règlements qui nous disent que nous ne pouvons pas, par exemple, annoncer plus de telle quantité de minutes à l'heure. Et puis ensuite, il y a certaines restrictions, le jour ou le soir. Pour ce qui est des annonces destinées aux enfants, nous avons un code qui est devenu depuis, à mon avis, deux ans, une des conditions d'accord d'une licence par le CRTC. C'est très restrictif et on ne peut pas faire ce que l'on veut. D'ailleurs tous les messages publicitaires destinés aux enfants doivent passer par le conseil des normes de la publicité qui, lui, détermine si c'est acceptable ou non. Ces mécanismes-là sont en place. Et dans la question du crédit, je pense qu'il y aurait moyen en effet de surveiller cela un peu plus attentivement et de voir si on peut faire quelque chose. Nous ne sommes pas contre cela. Mais les couper entièrement, cela nous causerait certainement une perte assez considérable. Maintenant vous avez soulevé un point que j'ai trouvé...

• 1645

M. Clermont: Monsieur, je n'ai pas suggéré que cela soit coupé entièrement, mais j'ai dit dans mes dernières remarques, que ces services de crédit ou d'achat, ne sont pas universellement disponibles. Il y a des restrictions. Les restrictions peuvent venir du vendeur ou du prêteur.

M. Camu: Non, je pense qu'il nous est possible de nous pencher là-dessus, et d'examiner cela plus sérieusement. J'avoue que nous ne mettons pas cela de côté en disant: "On ne fera rien". Au contraire, nous allons y penser.

Maintenant il y a une remarque que j'ai aimée de votre part. Il y a une distinction entre deux groupes de messages. Je pense que nous n'en avons pas fait allusion ici avant. D'une part, il y a ce que j'appelle toute la catégorie des messages publicitaires où on vend un produit ou un service et dont à la fin on mentionne une possibilité de crédit. Et d'autre part, il y a l'autre série qui est nouvelle en fait. Ce sont des messages d'institutions bancaires, prêteuses et autres. Cela ne se voyait pas à la télévision il y a quelques années...

M. Clermont: Avant la révision de la charte des banques de 1966, les banques ne l'annonçaient pas.

M. Camu: Justement elles ne pouvaient pas le faire. Cela est une nouvelle série de clients qui sont arrivés et qui ont naturellement d'assez gros budgets publicitaires à leurs dispositions. C'est devenu si vous le voulez, une nouvelle série d'annonces, qui, je l'avoue a contribué à faire connaître davantage

[Interpretation]

because there was no such variety. Yet today, come December, ... and then there is the matter of the time of day. I realize that it is the advertisers who choose the time. You are just carriers, but do you not also have some responsibility in this? You seem to be passing the buck onto the advertising companies.

Mr. Camu: Well, I consider them responsible for the creation of the messages themselves. We carry them, I agree with you. And we are subject to certain regulations which say, for example, that we must not have more than so many minutes in the hour of advertising. Then there are other restrictions on the time at evening broadcasting. As regards children's advertising, we have a Code of ethics which has become in the last two years a requirement for obtaining a licence from the CRTC. It is a very restrictive clause which does not allow us to do whatever we want. All advertisements aimed at children must first go through the Standards for Advertisement Council which determines if it is acceptable or not. Those are the mechanisms which already exist. And as far as credit is concerned, it would certainly be possible to control that field a little bit more and to determine if it is possible for us to do something. We are not against that. But to cut all advertising would certainly result in a big financial loss. However, you mentioned something which seemed to me...

Mr. Clermont: Sir, I did not suggest that you should cut all advertisements. I only said in my last remarks that those credit or buying services were not universally available. There are some restrictions that may be imposed either by the vendor or by the lender.

Mr. Camu: It is certainly possible for us to study more in depth. You must understand that we do not put this question aside without intending to do anything about it. On the contrary, we will think about it.

I would like to come back to one of your remarks that pleased me about the distinction that should be drawn between two groups of messages. It has not been mentioned before. On the one hand, there is what I would call the advertisement category by which one sells a product or a service after which it is mentioned that it is possible to buy through credit. On the other hand, there is a new category of advertisements which are offered by banking institutions, lending institutions or otherwise. This would have been unheard of on television just a few years ago.

Mr. Clermont: Banks could not advertise their names before their charter was revised in 1966.

Mr. Camu: That's it, they were not allowed to do it. So they form a new kind of clients for us who, naturally enough, have very large advertising budgets to spend. This new kind of advertisement helped to make better known the means of financing the purchase of a service, of a product or of a need.

[Texte]

les moyens de financer l'achat d'un service, ou d'une chose ou d'un besoin.

M. Clermont: Il n'y a aucun doute qu'ils sont les bienvenus dans vos institutions. Merci, monsieur le président.

Le vice-président: Merci, monsieur Clermont. Mr. Herbert, please.

Mr. Herbert: Thank you, Mr. Chairman. Pursuing the same point, for additional clarification, on page 1 you do say broadcasters carry a responsibility for the messages they broadcast and, then, you are suggesting a change to protect a person who publishes an advertisement that he accepts in good faith. I am not inclined to believe that one should be able to get rid of responsibility. One is considered to be the expert by referring it back to another party. Are you not, on page 1, saying that you have a responsibility for having the knowledge of the Regulations, as they exist? And the very fact that you are, here, today, means that you are clarifying in your own minds what your responsibilities are going to be when this Bill is finally passed. Surely you have the responsibility, under those circumstances, for the legislation as it is passed and, therefore, you cannot pass it back to the person that supplies the advertising to you.

Let me put it a little differently. If you had not come here because you thought you were not going to be included by the Bill later on, you might have been able to say: "Well, in good faith we accepted the advertisement." The very fact that you are here discussing it means that you are going to have full knowledge of the legislation when it goes into effect, whatever that may be.

The Vice-Chairman: Mr. Richard.

Mr. Richard: We are not concerned here, sir, with avoiding our general responsibilities, which the brief refers to in page 1 and which are imposed on us, as broadcasters, under the Broadcasting Act, with all its ramifications as to complaints, revocation of licence, suspension of licence, renewal of licence, so on and so forth, and its own provision regarding the penalties for failing to observe the CRTC Regulations.

• 1650

What we are concerned with, here, and what Parliament has recognized as a legitimate concern in the Combines Investigation Act, both for broadcasters and for publishers of newspapers, is strict liability. These clauses impose strict liability on those persons who are found to have not complied with their provisions, the same as under the Combines Investigation Act. There is no element of intent or, as they say in law, *mens rea* that is involved. It is a very strict absolute liability provision. As in the case of the Combines Investigation Act, we are carriers of messages that have been prepared by others, over which, unless the broadcasting station has an arm of advertising and in that case, that arm is treated like any other advertiser would by the the bill, but where the broadcaster carries messages—of course we know of the existence of the

[Interprétation]

Mr. Clermont: I can very well understand that they should be most welcome in your Association. Thank you, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Clermont. Monsieur Herbert, vous avez la parole.

M. Herbert: Merci, monsieur le président. Pour continuer dans la même veine et à titre de clarification, vous dites à la page 1 de votre mémoire que les radiodiffuseurs sont responsables des messages qu'ils diffusent. Vous proposez également d'apporter une modification au projet de loi qui protégerait la personne qui diffuse un message publicitaire accepté en toute bonne foi. On ne devrait pas pouvoir se débarrasser de ses responsabilités aussi facilement. On est considéré comme le spécialiste dans un domaine si on peut conseiller des tierces personnes. A la page 1, n'est-il pas écrit que vous avez la responsabilité de connaître les règlements? Le fait même que vous comparaisiez ici aujourd'hui signifie que vous tenez à éclaircir, pour vous-même, quelles sont les responsabilités qui vous incomberont une fois le bill adopté. Dans ces circonstances, il est évident que vous êtes responsable du projet de loi tel qu'il est adopté et que, par conséquent, vous ne pouvez renvoyer la balle à la personne qui vous envoie la publicité.

Permettez-moi de m'exprimer différemment. Si vous n'aviez pas comparu aujourd'hui et que vous ayez été convaincu que le bill ne s'appliquait pas à vous, vous auriez très bien pu prétendre plus tard avoir accepté en toute bonne foi un message publicitaire. Par conséquent, que vous soyez ici en train d'en discuter avec nous signifie clairement que vous aurez toutes les notions voulues du projet de loi lorsqu'il entrera en vigueur, quelle que soit la date à laquelle cela se produise.

Le vice-président: Monsieur Richard.

M. Richard: Monsieur, nous ne cherchons pas à esquiver nos responsabilités générales dont parle notre mémoire à la page 1 et qui nous sont imposées à nous, radiodiffuseurs, aux termes de la Loi sur la radiodiffusion et aux termes de ses règlements sur les plaintes, les révocations de permis, les suspensions de permis, les renouvellements de permis, etc., et aux termes de la disposition de la loi relative aux amendes imposées pour avoir contrevenu aux règlements du CRTC.

Ce qui nous intéresse ici, et ce qui a été reconnu par le Parlement dans sa Loi relative aux enquêtes sur les coalitions comme étant une inquiétude légitime pour les radiodiffuseurs et pour les éditeurs de journaux, c'est strictement la responsabilité. Aux termes du bill, ceux qui enfreignent ces dispositions sont les seuls responsables, comme en vertu de la loi relative aux enquêtes sur les coalitions. On ne tient aucunement compte de l'intention, comme on dit en droit, la *mens rea* intervient; cette disposition prévoit une responsabilité absolue. Comme dans le cas de la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions, nous diffusons des messages préparés par d'autres personnes et sur lesquels nous ne pouvons exercer aucun contrôle, à moins que le poste de radiodiffusion n'ait son propre service de publicité et dans ce cas, ce service serait

[Text]

law and we will know its provisions and when the regulations are available, presumably, we will know what they say. We are not pleading ignorance of the law as an excuse. What we are saying, though, is that if we in good faith publish by way of broadcasting, the same as a newspaper would do by way of the printed word, an advertisement advertising credit, which in some way or other does not comply with the requirements of regulation, we should not be held strictly liable to the penalties and offences set out in Clauses 36 to 40 of the bill and in particular subsection (2) of Clause 39, because the preparation of these messages and the knowledge as to whether they comply with the regulations and with the bill, are with those who have originated it.

In the same fashion as under Section 36 of the Combines Investigation Act, which deals with misleading advertising which is certainly just as serious a social evil as is contemplated by the bill we have before us today, the Act is quite clear, that no person shall make representations to the public that are misleading, it is provided that if a broadcaster or a publisher of a newspaper has accepted—and this is a matter for the court to determine—such advertising in good faith and in the ordinary course of his business, in other words, is not a party to the infraction in the sense that he did not participate in making a false representation, that person who carries the message, whether he be a printer, a publisher of a newspaper or a broadcaster, is not liable for the offence which is created by that section, but the person who has violated the section is liable for that offence. It is putting the responsibility, I suggest, on the one who can clearly discharge that responsibility. I agree, if it is put on a philosophical basis, we are all responsible, I suppose, for everything that is done because we are all members of the same community. In varying degrees we are responsible, but the law, I suggest, as properly recognized in the Combines Investigation Act, recognizes that there are limitations on broadcasters and publishers of newspapers or printers of advertising on how far they can go in checking to make sure that everything that is advertised in the newspaper, or by way of broadcasting, complies with regulations. That this bill before us recognizes—and I hope I am not going on too long, I am sorry—the difficulties of complying with certain of these provisions, one can look at clauses 7, 26 and 27 that deal, not with advertising, but deals with lenders, information to be disclosed to the borrower. This is information to be disclosed to the borrower by a lender. Under clause 26, if the borrower wants to be certain that he has complied with all the requirements of the regulations, as the bill is presently structured he can apply for a satisfaction certificate from an administrator, who will tell him that he has complied with the requirements of clause 7, in respect of a particular lending transaction. I just draw this to your attention to show that the bill itself recognizes that there will be a great deal of difficulty in ascertaining whether one has complied or not. To impose this additional obligation on the broadcaster, as opposed to the advertiser, when the broadcaster is acting in good faith, we submit, would be going too far.

[Interpretation]

traité comme tout autre publicitaire aux termes du bill. Bien entendu, nous connaissons la loi et ses dispositions, et nous connaissons aussi les règlements lorsqu'ils seront disponibles. Nous ne pouvons pas plaider l'ignorance de la loi. Cependant, si nous publions de bonne foi, comme le ferait un journal, une annonce qui offre des prêts d'argent, et que cette annonce n'est pas conforme aux exigences du règlement, nous ne devrions pas être tenus strictement responsables et encourir les peines stipulées dans les articles 36 à 40 du bill et surtout dans l'alinéa 2 de l'article 39, car ce sont ceux qui préparent les messages publicitaires qui savent qu'ils sont conformes au règlement et à la loi.

Par exemple, aux termes de l'article 36 de la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions, qui vise la publicité trompeuse, et qui est une pratique certainement aussi néfaste que sur laquelle porte ce bill, quiconque fait au public un exposé essentiellement trompeur commet une infraction. Cependant, on mentionne dans la loi que ce paragraphe ne s'applique pas à un radiodiffuseur ou un éditeur qui accepte de faire paraître une telle annonce de bonne foi—c'est au tribunal d'en juger—et dans le cours ordinaire de son entreprise. Autrement dit, la personne qui fait paraître l'annonce publicitaire que ce soit un imprimeur, un éditeur ou un radiodiffuseur, n'est pas responsable de l'infraction parce qu'elle n'a pas participé à la rédaction de l'exposé trompeur. Seule la personne qui contrevient directement à cette disposition est coupable d'une infraction. En fait, on rend responsable la seule personne qui puisse assumer cette responsabilité. Je conviens que du point de vue théorique nous sommes tous responsables dans une certaine mesure parce que nous faisons tous partie de la même collectivité. Cependant, on admet dans la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions que les radiodiffuseurs, les éditeurs ou les imprimeurs ne peuvent s'assurer que toute annonce publicitaire est conforme au règlement. Il faudrait qu'on tienne compte dans ce bill, j'espère ne pas être trop long, de la difficulté de se conformer à certaines dispositions, comme les articles 7, 26 et 27 qui concernent les prêteurs et les renseignements à divulguer à l'emprunteur. Il s'agit de l'information que doit divulguer le prêteur à l'emprunteur. Aux termes de l'article 26, si le prêteur veut s'assurer qu'il s'est bien conformé à toutes les exigences des règlements, il peut demander au directeur un certificat attestant qu'il s'est conformé à l'article 7 pour le prêt considéré. Je tiens à souligner que dans le bill lui-même on admet qu'il sera très difficile d'être certain si l'on s'est ou non conformé à la loi. Nous estimons qu'il est abusif d'imposer ce fardeau supplémentaire au radiodiffuseur, plutôt qu'au publicitaire, lorsque le radiodiffuseur agit de bonne foi.

[Texte]

• 1655

Mr. Herbert: I think I want to think about that a bit. Nevertheless, you are already accepting certain responsibilities and certain regulations, and you do not shy away from that. If there are going to be new restrictions, of which, presumably, you will be aware, you will accept them and try to conform to them, without saying: "We do not care what is in the advertisement, it has nothing to do with us, we just received it, we just transmitted it." There is a certain responsibility that must always be there. I think I understand your point, though. I think your point has been well made.

Mr. Richard: I would like to answer, for the record, because I think it is important: yes, we agree with the way you have summarized it.

Mr. Herbert: I have only one small other point, that is whilst you make quite a lot of the 30-second commercial—and this is a restraint, I will agree—surely the same restraint exists in any advertisement. One can hardly, in a small advertisement in a newspaper where there is a size restriction, put in all the complete terms that are necessary if one is going to suggest that credit is available. I understand your point about the 30-second commercial, but possibly under those circumstances that 30-second commercial should not make the reference in the first place that would make it impossible for it to put in everything that is necessary under the law; the same thing is going to apply in an advertisement in a newspaper.

Mr. Richard: Yes. The physical limitations of space and time, the dimension of space and time in a newspaper are not the same as for a broadcaster. First of all, a broadcaster under regulations promulgated by the CRTC pursuant to the Broadcasting Act, can only have so many commercial messages in a certain time period. I will not go into all the details, but they are limited as to the number of commercial messages in a time period. In a newspaper, one can sell more space, one can print more pages.

Mr. Herbert: Or your advertiser can buy up every one of your advertising spots if he does not have enough space in 30 seconds.

Mr. Richard: I suppose he could. But that would mean, sir, that many smaller advertisers would be at a disadvantage, in that the person with the greatest amount of money could buy up the space and others would not have an opportunity to advertise their wares or services. I do not think that would be...

Mr. Herbert: I understand your point, but I do not think we should press too much on the 30-second spot where the guy is spending several hundreds of dollars. I think it is just as important to consider the small advertiser who only has a few bucks to spend in a newspaper, but I appreciate the point you made. That is all I have, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Mr. Hurley would like to complete that answer with an example, I understand.

Mr. Hurley: It is the feeling among many advertisers, sir, that advertising informs, it generates interest, but primarily it

[Interprétation]

M. Herbert: Je voudrais réfléchir à cela un peu. Néanmoins, vous acceptez déjà de bonne grâce d'assumer certaines responsabilités et de vous conformer à certains règlements. Si nous adoptons de nouvelles restrictions, dont vous serez probablement mis au courant, vous les accepterez et vous tenterez de vous y conformer sans dire: «le contenu de l'annonce nous importe peu, cela ne nous concerne pas, nous la recevons et nous nous contentons de la transmettre». Vous devez toujours assumer une certaine part de responsabilités. Cependant, je comprends très bien votre argument. Il est fort pertinent.

M. Richard: Je veux faire consigner ma réponse, car cela me semble important: nous convenons volontiers que vous avez résumé exactement notre pensée.

M. Herbert: J'admets que vous présentez beaucoup d'annonces commerciales de 30 secondes, c'est une contrainte, j'en conviens, mais cette même contrainte existe certainement pour toute autre annonce. Il est très difficile, dans un journal, où l'espace est très limité, d'inclure tous les renseignements nécessaires dans une annonce où l'on offre des prêts. Je comprends ce que vous avez dit au sujet des annonces de 30 secondes mais s'il est impossible d'inclure dans cette annonce de 30 secondes tous les renseignements exigés par la loi, il en va de même pour les annonces dans les journaux.

M. Richard: Oui. Les limites du point de vue de l'espace et du temps ne sont pas les mêmes pour le journal et le radiodiffuseur. Tout d'abord, aux termes des règlements adoptés par le CRTC, conformément à la Loi sur la radiodiffusion, le nombre d'annonces commerciales que l'on peut diffuser dans une certaine période de temps est limité. Je ne vous donnerai pas tous les détails, mais le nombre est limité. Cependant, l'éditeur peut vendre plus d'espace dans son journal, car il peut imprimer plus de pages.

M. Herbert: Par contre, votre publicitaire peut acheter tout le temps d'antenne réservé aux annonces publicitaires, si les 30 secondes ne lui suffisent pas.

M. Richard: Je suppose qu'il le pourrait, mais alors bien d'autres publicitaires moins importants seraient désavantagés, car les plus riches pourraient tout acheter et les autres n'auraient pas l'occasion d'annoncer leurs produits ou leurs services. Je ne crois pas que cela serait...

M. Herbert: Je comprends, mais je ne crois pas que nous devrions trop parler de ces annonces de 30 secondes qui coûtent des centaines de dollars. Il est aussi important de tenir compte du petit publicitaire qui ne dispose que de quelques dollars pour ses annonces dans les journaux, mais je comprends ce que vous voulez dire. C'est tout ce que j'ai à dire, monsieur le président.

Le vice-président: Je crois que M. Hurley voudrait vous donner un exemple.

M. Hurley: La plupart des publicitaires estiment que la publicité contribue non seulement à informer et à intéresser la

[Text]

creates traffic for the manufacturer, for the retailer. It really does not sell anything, the sale is made in the store. If Simpson's are advertising suits at \$99.95 and you happen to think it is attractive and you are in the market, a great deal takes place before you actually purchase a suit. If you do, you may purchase one somewhere else, like Eaton's, across the street. But there is this belief that it really creates traffic. We certainly do not dispute many of the points that have been made here today, but our concern is that even if we got all the information into a 30-second commercial, which might be required, would we simply confuse the listener or the viewer or, in the case of a newspaper, will people read it? You may recall some years ago Shell ran tremendous full-page advertisements and when they reviewed them and researched them, I believe something like a tremendous percentage had read the headline but hardly anyone had read the body of the copy.

I just wanted to add those comments because I think it is certainly one view that is held by many advertisers.

The Vice-Chairman: Thank you. Mr. Stevens is next.

• 1700

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman. I read your brief with some interest, and there is something of a general nature that I am curious about. I think your point is well taken as to why the legislation would be quite unfair both on the credit side and on the deposit side, but I am a little surprised that you come up with a suggested amendment. Why do you not just flatly say that you think the clause should not be included and get it over with. I think you are dealing, in the form of bureaucrats, with what you might call snapping crocodiles. They are after anybody they can get hold of and, as I read your brief, in effect you are trying to feed them in the hope that you are going to be eaten last, or something. Why do you not, on behalf of all advertisers, not only the broadcasters, simply say that this is a daft section that is not needed and that you would hope the Minister would bring some common sense to his bureaucracy and delete it.

An hon. Member: You are putting words in their mouths, sir.

Mr. Camu: In other words, we were too nice under the circumstances.

Mr. Stevens: I am just putting the question.

Mr. Clermont: It might not be too useful to Mr. Stevens.

Mr. Stevens: If you had been left to your druthers, as they say, would you have gone a little further and simply recommended that this clause, along with Clause 20, be deleted and forgotten about and stricken from the record?

Mr. Camu: I think we will make a comment on that, Mr. Stevens. Mr. Quinn will develop that.

Mr. Quinn: Mr. Chairman and Mr. Stevens, I do not want to sound like Captain Hook, but I think we are all agreed that

[Interpretation]

population, mais aussi, et surtout, à créer un marché pour le fabricant ou le détaillant. Elle ne contribue en rien à la vente elle-même, l'achat a lieu dans le magasin. Si Simpson's annonce des complets à \$99.95 et que ces complets vous semblent attrayants, bien des choses se passent avant que vous n'alliez l'acheter. Vous pouvez tout aussi bien l'acheter ailleurs, chez Eaton's par exemple, de l'autre côté de la rue, mais on estime que la publicité crée un certain marché. Nous ne mettons certainement pas en doute bien des arguments que vous avez présentés aujourd'hui. Cependant, en diffusant tous les renseignements nécessaires dans une annonce de 30 secondes, nous craignons de semer la confusion dans l'esprit de l'auditeur ou du spectateur, ou, dans le cas des journaux, du lecteur. Vous vous souvenez peut-être qu'il y a quelques années Shell a fait paraître des annonces publicitaires qui occupaient toute une page. Après avoir fait une enquête à ce sujet, Shell s'est rendue compte qu'un énorme pourcentage des lecteurs n'avaient lu que le titre, et que presque personne n'avaient lu l'annonce en entier.

Je tiens à ajouter ces observations car j'estime que c'est l'opinion de la plupart des publicitaires.

Le vice-président: Merci, Monsieur Stevens.

M. Stevens: Merci monsieur le président. Votre mémoire m'a intéressé mais il y a un point d'un caractère assez général qui a piqué ma curiosité. Je crois que vous avez bien expliqué pourquoi la loi serait assez injuste autant pour les prêteurs que pour les déposants, mais cela m'étonne un peu que vous proposiez un amendement. Pourquoi ne dites-vous pas simplement que cet article devrait être supprimé? Je crois que vous avez affaire à des bureaucrates, qui ressemblent en quelque sorte à des crocodiles prêts à mordre. Ils s'attaquent à quiconque se trouve à leur portée. Lorsque j'ai lu votre mémoire, j'ai eu l'impression que vous tentiez de leur donner de la nourriture dans l'espoir d'être mordus les derniers, ou quelque chose du genre. Pourquoi ne dites-vous pas simplement au nom de tous les publicitaires, et non seulement les radiodiffuseurs, que cet article est superflu et que le ministre devrait faire entendre raison à sa bureaucratie et le supprimer?

Une voix: Ils n'ont pas dit cela, vous déformez leurs propos, monsieur.

M. Camu: Autrement dit, vous croyez que nous avons été trop gentils.

M. Stevens: Je ne fais que soulever la question.

M. Clermont: Monsieur Stevens n'en sera sans doute pas plus avancé.

M. Stevens: Si vous aviez pu agir à votre guise, auriez-vous simplement recommandé la suppression pure et simple de cet article et de l'article 20?

M. Camu: Nous ferons une observation à ce sujet, monsieur Stevens. M. Quinn en parlera plus longuement.

M. Quinn: Monsieur le président et monsieur Stevens, je ne veux pas avoir l'air trop méchant, mais nous convenons tous

[Texte]

the general broad objectives of the bill merit approval. So, we looked at this and said, "All right, what is in this that is okay and what is in it that is not." On that kind of an analysis, we said, "All right, this is acceptable, perhaps even useful and not harmful." The other part we just could not accept, and we said so. There were times, though, when we were working on the brief and trying to develop our thoughts on it, that what you said certainly had a certain appeal, especially as the hours grew later.

The Vice-Chairman: Mr. Richard would like to say a word.

Mr. Richard: I think, Mr. Stevens, we recognize that we are here as representing an association of broadcasters, and we look at this bill in the light of the interests of broadcasters. There are other associations and other persons who are eminently qualified to appear and represent other interests, if they so wish. We did not believe we had a mandate to challenge all the provisions, and we are drawing to your attention the provisions that concern us. I think it is up to others to come before this Committee or the Committee in the other place to express their views on how it affects them.

Mr. Stevens: I take it, then, that if there was a like submission from other advertisers your general disposition would be to support them if they feel it is an unfair clause in reference to whatever their advertising activity is. In other words, if they appear and ask for some comparable change to what you are asking for, which I take it makes it more acceptable to you, as broadcasters, generally speaking, as an advertiser or a group, an association dealing with advertisers, you would be sympathetic to similar points from other advertisers?

Mr. Quinn: I would say "yes" to that.

• 1705

Mr. Stevens: Is there any province, to your knowledge, that has a comparable type of clause to what somebody has conceived of here?

Mr. Quinn: Mr. Chairman, yes, sir, there is, Mr. Stevens. It is my understanding that the Province of Ontario has a provision, something like this, but its Section states that, if an ad talks about a credit charge or a credit rate, then there must be certain information included in that ad. But it stops short of what Clause 6 asks for, which is the question of statement of availability. It does not require anyone to go beyond that for having said credit is available.

Mr. Stevens: And is there anything touching on deposits?

Mr. Quinn: There is nothing to my knowledge, sir.

Mr. Stevens: In any province?

Mr. Quinn: Not to my knowledge. Now with 10 legislatures, working as hard as this one, it is tough to be sure.

Mr. Stevens: What about in a foreign jurisdiction? Is there something comparable to this in the United States?

Mr. Quinn: Not to my knowledge.

[Interprétation]

que les objectifs généraux du bill sont très louables. Nous avons étudié le bill pour voir ce qui nous convenait et ce qui ne nous convenait pas. Nous avons donc accepté certaines dispositions qui nous paraissaient utiles, mais il y en a d'autres que nous ne pouvions tout simplement pas accepter. Cependant, lorsque nous avons rédigé notre mémoire, votre suggestion nous a parfois paru assez attrayante, surtout après tant d'heures de travail.

Le vice-président: M. Richard voudrait ajouter quelque chose.

M. Richard: Nous admettons que nous représentons ici une association de radiodiffuseurs et nous étudions ce bill en tenant compte de leurs intérêts. Il y a d'autres associations et d'autres personnes très compétentes qui pourraient comparaître et représenter d'autres groupes s'ils le désirent. Il ne nous incombe pas d'examiner toutes les dispositions de la loi, et nous attirons votre attention sur les dispositions qui nous visent directement. D'autres personnes pourront comparaître devant ce Comité pour exprimer leur opinion sur les dispositions qui les visent.

M. Stevens: Je prends donc pour acquis que si d'autres publicitaires présentaient une proposition semblable, vous seriez disposé à les appuyer s'ils estimaient aussi cet article injuste envers eux. Autrement dit, s'ils viennent demander des changements comparables aux vôtres qui rendraient cet article, à votre avis, plus acceptable pour les radiodiffuseurs en général, un publiciste ou un groupe, une association traitant avec des publicistes, vous prêteriez une oreille favorable à ce genre de chose venant d'autres publicistes?

M. Quinn: Je dirai que oui.

M. Stevens: Y a-t-il à votre connaissance une province qui ait ce genre d'article?

M. Quinn: Oui, monsieur le président. Je crois qu'il existe une disposition semblable en Ontario, mais l'article en question stipule que si la publicité fait état de frais ou d'un taux de crédit, elle doit contenir certaines informations. Mais c'est moins que ce qu'exige l'article 6 sur l'offre de prêt d'argent. En Ontario on ne demande pas plus à quiconque offre des prêts d'argent.

M. Stevens: Y a-t-il quelque chose sur les dépôts?

M. Quinn: Rien à ma connaissance, monsieur.

M. Stevens: Dans aucune province?

M. Quinn: Pas que je sache. Évidemment avec 10 parlements qui travaillent aussi dur que le vôtre, il est difficile d'être certain.

M. Stevens: Et à l'étranger? Existe-t-il quelque chose de comparable aux États-Unis?

M. Quinn: Je ne crois pas.

[Text]

Mr. Richard?

Mr. Richard: I do not know that we are competent to answer that because I do not know that we have done the research. I certainly know of none personally and none has been drawn to my attention.

Mr. Quinn: With one exception, there is the Truth in Lending Act, in the United States, and I gather that there has been some studies done by officials, who were involved in the development of this Bill, but we did not focus in on the deposit side in that way.

Mr. Stevens: Now I would take it, that, as an Association, you tend to do some self-policing of what ever problems might arise in your industry. Has this been a problem? Have people got in touch with your Association and said that they feel they were misled because of an advertisement on one of your broadcasts? In short, when we get the Minister's staff, here, I will be very curious to find what exactly triggered this Clause. Have they got a complaint? Have they a hundred complaints, or a thousand complaints? Now, have you, as an Association, received any complaints that you feel may have led some bureaucrat to dream this thing up?

Mr. Camu: The answer to that is: "No". We have not received any complaints and we do receive complaints directly, many, all the time, year around, on all kinds of topics, but not in this case. Perhaps individual broadcasters may have received some but we are not aware of that.

Sometimes when there is, let us say, like several hundred letters going to several broadcasters they inform us automatically. But if it is a complaint here and there and so forth, we are not aware of it. At this moment my answer is "no" to your question.

Mr. Stevens: On both sides, the credit side and the deposit side?

Mr. Camu: Yes.

Mr. Stevens: Did the Department discuss this Clause with you before they dropped it into the draft Bill?

Mr. Camu: That question was asked by Mr. Grafftey and we said: "No".

Mr. Stevens: No.

Mr. Quinn: I can add something, Mr. Chairman.

The Vice-Chairman: Yes.

Mr. Quinn: We have had discussions, since, with officials, and, in answer, or perhaps a possible answer, when you say what prompted them, there are some ads which sell or promote certain goods and which also do more than mention, indeed, advocate, the use of certain credit services. If you think, probably you can remember an example you may have seen in the last several months. Now whether those ads were on before that Clause was drafted I am not sure. But, when we did discuss it, they cited those kinds of ads which tended to say: "Well there is this available and there is that available and you can put it on your so-and-so card." As I say, I think we have addressed ourselves to that kind of problem very clearly in our

[Interpretation]

Monsieur Richard?

M. Richard: Je ne sais pas si nous pouvons répondre, car je ne suis pas sûr que la recherche ait été effectuée. Personnellement, je n'en ai jamais entendu parler.

M. Quinn: Il y a toutefois une exception, le *Truth in Lending Act*, aux États-Unis, et je suppose que les fonctionnaires auront étudié cette loi quand ils ont rédigé le projet de loi qui nous occupe, mais nous ne nous sommes pas particulièrement penchés sur le côté dépôt en ce sens.

M. Stevens: Je suppose alors qu'en tant qu'association, vous essayez en général de régler les problèmes qui peuvent se poser dans votre secteur. Cela a-t-il représenté un problème? A-t-on contacté votre association pour lui signaler qu'on s'estimait trompé par une publicité radiodiffusée? Bref, quand le personnel du ministre sera ici, je ne manquerai pas de demander ce qui a poussé à insérer cet article. Y a-t-il eu des plaintes? Une centaine, un millier? Mais vous, à titre d'association, avez-vous reçu des plaintes qui auraient pu, à votre avis, inciter certains bureaucrates à imaginer cet article?

M. Camu: Non, monsieur. Nous n'avons jamais reçu de plaintes à ce sujet, bien que nous recevions tous les jours de nombreuses plaintes sur n'importe quoi. Peut-être que certaines sociétés de radiodiffusion en ont reçues, mais nous n'en avons pas été avertis.

Il arrive qu'on soit informé automatiquement lorsque plusieurs radiodiffuseurs reçoivent par exemple des centaines de lettres. Mais s'il s'agit d'une plainte par ci par là, on ne nous la signale pas. Aussi répondrai-je «non» à votre question.

M. Stevens: Des deux côtés, qu'il s'agisse du crédit ou des dépôts?

M. Camu: Oui.

M. Stevens: Le ministère a-t-il discuté de cet article avec vous avant de l'insérer au projet de loi?

M. Camu: M. Grafftey a déjà posé la question et nous avons répondu que non.

M. Stevens: Non.

M. Quinn: J'ajouterai quelque chose, monsieur le président.

Le vice-président: Oui.

M. Quinn: Nous avons, depuis, eu certains entretiens avec les fonctionnaires concernés; et quand vous demandez ce qui les a incités à mettre cet article dans le projet de loi, je pense à certaines publicités qui visent à vendre ou à promouvoir certaines denrées et ne se contentent pas de mentionner, mais véritablement préconisent le recours à certains services de crédit. En y réfléchissant, vous vous appellerez probablement un exemple que vous avez peut-être vu dans les derniers mois. Maintenant, je ne suis pas certain que ces publicités soient parues avant la rédaction de cet article. Mais, lorsqu'on en a discuté, on nous a cité ce genre d'annonces disant que: «Nous vous offrons ceci et cela que vous pouvez mettre sur telle et

[Texte]

brief but they want to cover that kind of problem by an all-embracing and, then, to make exceptions after the fact.

This makes us rather uncomfortable.

Mr. Stevens: Yes. Well, following on that, I notice in your suggested amendment that you do accept this concept of Regulations, that there is to be a form prescribed by regulation. Are you not fearful of that in the sense that really what you are doing is being fairly analytical of the bill, the clause that you see before you, and then, in effect, leaving yourself subject to what the regulation may eventually say because bureaucracies change, governments change? I would think you have left yourself fairly vulnerable and I was wondering why you are not proposing an amendment that would be much tighter in that respect.

The Vice-Chairman: Mr. Richard.

• 1710

Mr. Richard: We have already indicated to the Committee in response to a question by your colleague that we are concerned with the fact that much is to be done by regulation and we are looking at a bill which is before Parliament where, in very important respects and aspects of it, the real material is not before us, and that real material is what the regulations will include. We have, therefore, sought to deal with the clause rather than wait for the regulations because that is all we have before us, this particular clause of the bill.

What we have sought to do is rather than wait for a regulation which we have no idea what it will contain, we are saying that there is no evil that needs to be cured by providing that whether it is an advertisement indicating availability of credit that additional information need be given, whatever that additional information may be in the eventual regulations, and we are saying, therefore, two things. We are saying that the responsibility should, first of all, be placed on the person who can comply with the regulations and that is the advertiser because that is the person who prepares the material. Second, that the mere reference to availability of credit should not be included in this clause and, therefore, should not be the subject matter of any regulation, whatever that regulation may be.

To follow logically to the conclusion of your question, we have not in the other parts of that clause which remain unchanged, suggested any other modification and, yes, if the clause were amended as we propose it, there would still be a large amount of content to come by way of regulation. I think all of us would feel a lot easier in mind if we knew in advance what those regulations were to be, but unfortunately we can only deal with what we have before us in this bill and, therefore, representations have to be directed towards the provisions of the bill. I do not know if that covers the point you wished to make, Mr. Stevens.

The Vice-Chairman: Mr. Camu.

Mr. Camu: Thank you, Mr. Chairman. Just a small additional point that broadcasting is a regulated industry. We are really controlled by the CRTC. In other words, we have lived

[Interprétation]

telle carte de crédit». Je pense que nous avons bien traité ce problème dans notre mémoire, mais le ministère semble vouloir l'envisager de façon globale et autoriser après coup certaines exceptions.

Nous trouvons cela assez gênant.

M. Stevens: Oui. Je remarque ensuite dans l'amendement que vous suggérez que vous accepteriez l'idée d'un règlement. Cela ne vous fait-il pas peur, en ce sens que vous faites une analyse du projet de loi, de l'article proposé et qu'en fait vous ignorez ce que sera le règlement, car les bureaucrates, les gouvernements changent? J'ai l'impression que cela vous rend assez vulnérable et je me demande pourquoi l'amendement que vous proposez n'est pas beaucoup plus formel.

Le vice-président: Monsieur Richard.

M. Richard: Nous avons déjà répondu au Comité que nous nous inquiétons de tous ces pouvoirs réglementaires et qu'en étudiant le projet de loi tel qu'il est présenté au Parlement, on s'aperçoit que la véritable matière, à bien des égards et dans bien des domaines n'est pas là et sera contenue dans les règlements. C'est pourquoi nous nous sommes efforcés d'étudier l'article plutôt que d'attendre les règlements, étant donné que c'est tout ce que nous avons.

Comme nous ne savons absolument pas ce que contiendra le règlement, nous nous sommes dits qu'il n'y avait aucun mal à prévoir que, s'il s'agit d'une annonce publicitaire pour offrir des prêts d'argent, il faut donner certains renseignements supplémentaires, quels que soient les renseignements stipulés par les règlements éventuels. Nous disons donc deux choses. Tout d'abord que la responsabilité doit d'abord incomber à la personne qui peut se conformer aux règlements, à savoir le publiciste, puisque c'est lui qui prépare le matériel publicitaire. Deuxièmement, qu'une simple offre de prêt d'argent ne devrait pas être touchée par cet article ni donc par aucun règlement quel qu'il soit.

Pour conclure logiquement votre question, nous n'avons pas, pour les autres parties de l'article, suggéré d'autres modifications, et si l'article devait être modifié comme nous le proposons, il y aurait encore beaucoup à attendre sous forme de règlements. Je crois que nous serions tous beaucoup plus à l'aise si nous savions à l'avance ce que seraient ces règlements. Malheureusement nous ne pouvons nous occuper que de ce qui nous est présenté dans le projet de loi, et c'est pourquoi nos remarques portent sur les dispositions du projet de loi en question. Je ne sais pas si cela répond bien à votre question, monsieur Stevens.

Le vice-président: Monsieur Camu.

M. Camu: Merci, monsieur le président. Je voulais juste ajouter que la radiodiffusion est réglementée. Nous sommes en fait contrôlés par le CRTC. Autrement dit, nous savons ce que

[Text]

with regulations and this is not new as far as we are concerned. Also, another small point, it is true that we have some codes, internal codes, such as a code of ethics which is voluntary, but it exists. However, in the case of advertising to children there is a code that we have been really the sponsors of and it is administered by the Canadian Advertising Advisory Board. It works, it works so well, in fact, that it has been adopted by the CRTC as a condition of licence. So the world of regulation is far from being unknown to us, really.

Mr. Stevens: There are two worlds, I would suggest, of regulation, though. You are referring to one world, but I do not know that you have ever dealt with the world of regulation under Consumer and Corporate Affairs and I think, with all due respect, you are in an adversary position here, and they will take, in the form the bureaucracy will take, as much as they can. Your suggested amendment, I think, is a win in the sense that as soon as you acknowledge that they may prescribe by regulation subsequently rules to apply to you, I think you have given them a win. I am surprised because when you bear in mind they will put operatives in through the field; they will file their own complaints of alleged breaches of the advertising on which they feel that they can catch you and you will be prosecuted, not from relatively innocent consumers who are disturbed, but by operatives working in the federal civil service who simply file the case in order to have you adjudicated upon. And, realizing that that is the system you now are going to have to work under, if this bill should ever go through, I am a little surprised that you prescribe, or at least acquiesce in the concept that things should not be pretty well spelled out in the Act and that there be no regulations allowing these people in effect to write the law and then prosecute you under it.

Mr. Quinn: May I comment, Mr. Chairman?

• 1715

The Vice-Chairman: Mr. Quinn.

Mr. Quinn: If this Committee were to recommend that such regulations would form part of the Act before it was passed and would ask to go back to look at them, I think you might say we would certainly comment. And that would even be better. The regulations would have to be part of the Act.

It is very difficult for us, as Mr. Richard said, to figure out all the answers. We spotted these two things and it is about all we could say.

Mr. Richard: There was also another suggestion we have made, which has been discussed with the Committee, that if we accept an advertisement in good faith for publication in the ordinary course of our business, that we not be considered to be in breach of the Act. I think that also coloured our submission.

Mr. Stevens: You heard Mr. Herbert's comment on that, though. The mere fact that you are here is implying that you feel that you might be caught within the Act. And this is the insidious part of the way certain bureaucratic minds think.

Well, I had better not delay you, Mr. Chairman.

[Interpretation]

c'est que les règlements. Autre détail, il est vrai que nous avons certains codes internes comme le code d'éthique, qui est facultatif mais qui existe. Toutefois, dans le cas de la publicité s'adressant aux enfants nous avons véritablement mis sur pied un code qui est administré par le Conseil consultatif canadien de la publicité. Cela marche et même si bien qu'en fait il a été adopté par le CRTC comme condition à tout octroi de permis. Le monde des règlements ne nous est donc pas du tout inconnu.

M. Stevens: Je pense toutefois qu'il y a deux mondes de réglementation. Vous parlez de l'un d'entre eux, mais je ne sais pas si vous avez jamais eu affaire à celui qui relève de la Consommation et des Corporations, et je pense, en toute déférence, que vous êtes là l'adversaire et que les bureaucrates essaieront de prendre tout ce qu'ils peuvent. L'amendement que vous suggérez leur donne le feu vert puisqu'en reconnaissant qu'ils pourront prescrire par règlement des règles s'appliquant à vous, vous vous rendez vulnérables. Cela me surprend, car quand vous savez qu'ils mettront leurs espions à vos trousses et se plaindront eux-mêmes d'infractions sur lesquelles ils penseront pouvoir vous attraper, vous serez poursuivis, non pas parce que vous aurez gêné des consommateurs relativement innocents, mais parce que des espions de la Fonction publique fédérale auront décidé de porter plainte contre vous. Et alors que vous savez qu'il vous faudra travailler sous ce genre de régime si le projet de loi est adopté, je m'étonne un peu que vous préconisiez, ou du moins acceptiez, l'idée que les choses ne soient pas précisées dans la loi et que les fonctionnaires puissent ensuite vous poursuivre aux termes de règlements qu'ils auront rédigés comme ils l'entendent.

M. Quinn: Puis-je dire un mot, monsieur le président?

Le vice-président: Monsieur Quinn.

M. Quinn: Si le Comité recommandait que ces règlements fassent partie de la loi avant que celle-ci ne soit adoptée et exigeait de pouvoir les examiner, il est certain que nous donnerions également notre avis. Et ce serait même beaucoup mieux. Les règlements devraient être insérés dans la loi.

Il nous est très difficile, comme l'a dit M. Richard, d'imaginer toutes les réponses. Nous avons soulevé ces deux points, et c'est à peu près tout ce que nous pouvons dire.

M. Richard: Nous avons également suggéré—et on a parlé au Comité—que, si l'on accepte une annonce publicitaire en toute bonne foi pour qu'elle soit publiée normalement, on ne puisse considérer qu'il y ait infraction à la loi. Je crois que cela ressort également de notre étude.

M. Stevens: Vous avez toutefois entendu ce qu'a dit M. Herbert à ce sujet. Le simple fait que vous soyez ici prouve que vous estimez pouvoir tomber sous l'emprise de cette loi. Et c'est la façon insidieuse dont pensent certains esprits bureaucrates.

Merci, monsieur le président, je ne voudrais pas vous retarder plus.

[Texte]

The Vice-Chairman: Mr. Hurley wished to comment.

Mr. Hurley: The only comment I wished to make was that we certainly are working under a substantial burden of legislation at this time—all broadcasters and, in particular, the advertising industry. There are a number of large advertising agencies who now have lawyers, either on a retainer or on staff, to look at every single phrase that a copywriter creates for submission to the client. It is that bad. And of course, we are all faced with inflation, the cost of advertising, the cost of goods, and the cost of advertising goes along with the goods. If you are going to tell people about something you manufacture, you have to reach them. And we have to pay our employees. So these costs are added. And the more legislation, the more regulation, the more lawyers we will have to employ, the more people the government will have to have to check, and it just goes on and on and on and is really one of the basic causes of inflation.

Mr. Stevens: Have you any estimate of cost on this that you are referring to, which I am well acquainted with? I can tell you that when I was fresh out of law school this was just unheard of. But I am amazed now that advertising agencies have to refer virtually every line of copy to some legal firm or an in-house lawyer for an opinion as to whether it is contravening or not contravening some kind of legislation. Even when some of us ran for leadership of our own party the advertisements that we proposed to put out had to be screened by lawyers to make sure that some place, inadvertently, we were not breaking the law.

Mr. Hurley: The cost, I can honestly say, is certainly growing very quickly. There is no question about that. The reason for the review of the copy in agencies is because that copywriter can now be held responsible, and they naturally are becoming very nervous.

The Vice-Chairman: Thank you, Mr. Hurley and Mr. Stevens. Monsieur Marceau, vous avez une question supplémentaire?

M. Marceau: Oui, monsieur le président. M. Camu, une question de mon collègue, le député de Gatineau, a tiré une ligne entre l'information et la promotion. Je me permets de vous dire, avec tout le respect que je vous dois monsieur Camu, que je ne vois pas très bien cette distinction que vous faites, parce que, au départ, c'est du profit de part et d'autre. Un profit orienté peut-être différemment, mais il reste quand même que les radiodiffuseurs ont à la base, ce qui est normal, un profit, tout comme les institutions financières. Pouvez-vous me donner des explications additionnelles à propos de cette ligne de démarcation que vous tirez entre la promotion et l'information?

• 1720

M. Camu: Si l'on s'en reporte à des commerciaux sur la vente d'un produit ou d'un service, on peut ajouter à la base, ou, si vous voulez, à la fin du message: "informer le public que ce produit ou ce service peut être acheté à crédit". Cela, c'est informer le public, et pas autre chose.

[Interprétation]

Le vice-président: Monsieur Hurley, vous voulez dire quel-que chose?

M. Hurley: Simplement que nous avions à l'heure actuelle beaucoup de lois réglementant déjà tous les radiodiffuseurs et, en particulier, l'industrie de la publicité. Pas mal de grosses agences de publicité ont maintenant leurs propres juristes qui étudient chaque phrase soumise à un client. On en est arrivé là. Et nous devons tous évidemment faire face au problème de l'inflation, au coût de la publicité, des produits, et cela va de pair. Pour parler aux gens de ce que vous fabriquez, il faut les atteindre. Nous devons payer nos employés. Tous ces coûts s'ajoutent. Plus il y a de législation, de réglementation, plus il faudra employer de juristes et plus le gouvernement devra contrôler. Cela n'en finit pas, et c'est en fait une des causes fondamentales de l'inflation.

M. Stevens: Savez-vous à peu près ce que cela peut coûter? Je puis vous dire que, lorsque je suis sorti de la faculté de droit, cela n'existait tout simplement pas. Or aujourd'hui je n'en reviens pas quand on me dit que les agents de publicité doivent pratiquement soumettre chaque ligne de texte à un cabinet juridique ou à leur propre juriste afin qu'il détermine s'il y a ou non infraction à quelque loi. Même lorsque nous nous sommes portés candidats à la chefferie de notre parti, la publicité que nous propositions devait être vérifiée par des juristes pour que l'on soit bien sûr que tout était légal.

M. Hurley: Il n'y a aucun doute, très franchement que le coût ne cesse de croître. Si l'on fait revoir les textes par des juristes, c'est parce que l'auteur peut en être tenu responsable et qu'évidemment cela l'inquiète beaucoup.

Le vice-président: Merci, monsieur Hurley et monsieur Stevens. Mr. Marceau, a supplementary question?

Mr. Marceau: Yes, Mr. Chairman. Mr. Camu, in answer to a question from my honourable friend from Gatineau, you drew a line between information and promotion. In all due respect, Mr. Camu, I must say that I do not quite understand this distinction, because, at first, there is profit in both cases. A different kind of profit, maybe, but the broadcasters make a profit basically, just as financial institutions and it is quite normal. Would you elaborate a little on that distinction you made between promotion and information?

Mr. Camu: If we talk about commercials, promoting the sales of a product or a service, one could say at the end of the message «inform the public that this product or service can be bought on credit». This is what is meant by informing the public and nothing else.

[Text]

La promotion du crédit est différente. Il s'agirait plutôt d'une annonce faite par une institution financière, bancaire ou autre, et qui dit: "nous, nous sommes là-dedans; nous sommes une institution; on prête de l'argent à tel taux et ainsi de suite". Il y a des annonces de ce genre. Et, c'est la distinction que je faisais entre les deux. Mais, toujours à l'intérieur des messages...

M. Marceau: C'est quand même une information de part et d'autre et une promotion de part et d'autre.

M. Camu: Mais dans le premier cas, la promotion est faite surtout sur un article à vendre ou un service à vendre. Elle n'est pas faite sur le crédit lui-même, parce que je fais la distinction entre les deux séries.

M. Marceau: Ah! Bon.

M. Camu: Tandis que dans le deuxième cas, quand c'est une institution bancaire, naturellement, ils sont là pour vendre leurs services, donc, c'est la promotion de faire de l'argent, de vendre de l'argent, ... on peut l'emprunter et ainsi de suite.

Tandis que dans l'autre cas, ce n'est pas cela. Son message c'est de vendre un appareil quelconque ou un service; c'est seulement à la fin, qu'il dit: "Vous pouvez l'acheter à crédit ou comptant". C'est tout.

M. Marceau: Voici ma dernière question, monsieur Camu. En fait, est-ce que vous acceptez, en tant que radiodiffuseurs, une certaine limite de l'information?

Évidemment, le projet de loi, là parle à un certain moment de limiter certains détails qui concernent le crédit. Vous savez qu'il y a des gens qui vendent des choses au public. Radio-Canada essaie de vendre le séparatisme sous forme d'information, sous forme de liberté. Et on passe toujours à côté de la question en disant: "les radiodiffuseurs, vous n'accepteriez aucune forme d'information sous prétexte de liberté". Est-ce qu'en fait vous êtes aussi intransigeant que cela ou ne considéreriez-vous pas qu'il y aurait des limites auxquelles vous seriez prêts à vous astreindre dans certains cas sans affecter votre liberté fondamentale à laquelle vous avez droit?

M. Camu: La réponse à cela est automatiquement oui, et c'est normal. Je dirais que dans n'importe quelle activité économique il y a certaines limites que, à un moment donné, l'on ne peut pas franchir. Je suis tout à fait d'accord avec cela. Naturellement, chaque cas précis est à étudier, à voir et à poser.

M. Marceau: Merci de cette précision, monsieur Camu.

Le vice-président: Je vous remercie...

M. Clermont: Je ne sais pas si je pourrais poser une question indiscrète à M. Camu?

Quand il entend dans la bouche de certains de mes collègues les mots bureaucratie et bureaucrate, cela ne le fait-il pas sursauter?

Le vice-président: La question est indiscrète, monsieur. Voulez-vous, voulez-vous...

M. Clermont: Pas de commentaire?

M. Camu: Je peux faire un commentaire.

[Interpretation]

Promoting credit is a different thing. It would be a commercial by a financial institution, a bank or such institution and it would say: «this is what we do, we are an institution lending money at such and such rate». There are commercials of this kind. This is the distinction I was making. But, still within messages...

Mr. Marceau: Still, it is still information in both cases and promotion in both cases.

Mr. Camu: But in the first case the promotion is about a product or service to be sold, It is never about credit itself, because I draw a distinction between the two.

Mr. Marceau: Oh, I see.

Mr. Camu: Whereas in the second case, in the case of a banking institution, of course it is there to sell its services; it is there to promote making money, selling money, borrowing money and so on.

The other case is quite different. The main thing is to sell some kind of appliance or service and it is only at the end that it says: «you can buy on credit or cash». This is it.

Mr. Marceau: This is my last question, Mr. Camu. As broadcasters, would you say you accept certain limitations to information?

Of course, somewhere in the bill there is something about some limitations on credit. You know that some people sell things to the public. Radio Canada is trying to sell separatism through information, through freedom of expression. The question is always evaded; they say: «the broadcasters want nothing with information for the sake of freedom». Are you really so strict or are you willing to accept some limitations in some cases without forsaking the basic freedom you are entitled to?

Mr. Camu: The answer has to be yes and it is normal. I would say that in any economic field, there are certain limitations that sooner or later will have to be accepted. I am in complete agreement with that. Of course, each individual case must be studied, considered and weighted.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Camu.

The Vice-Chairman: I thank you...

Mr. Clermont: Would you let me ask Mr. Camu an indiscreet question?

When he hears some of my colleagues mention the words «bureaucracy» and «bureaucrats», does he not startle?

The Vice-Chairman: This is an indiscreet question, sir. Do you, do you...

Mr. Clermont: Any comment?

Mr. Camu: I can comment.

[Texte]

Le vice-président: . . . non, vous n'êtes pas obligé.

M. Camu: Je peux faire un commentaire et dire: oui, cela me chatouille un peu.

Le vice-président: Merci bien, monsieur Camu . . .

I would like to thank, first of all, the members of the Committee for their usual co-operation—the Chair appreciates it. And, on your behalf, en votre nom à tous, . . . I would like to thank the spokesmen for the Canadian Association of Broadcasters for coming to the Committee this afternoon with their suggestions and comments.

Merci beaucoup.

The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Interprétation]

The Vice-Chairman: . . . No, you do not have to.

Mr. Camu: I can make a comment, and it does startle me a little.

The Vice-Chairman: Thanks a lot. Mr. Camu.

Je remercie d'abord les membres du Comité pour l'esprit de coopération dont ils ont fait preuve comme d'habitude et que j'apprécie. Et en votre nom . . . and on your behalf . . . Je désire remercier le porte-parole de l'Association canadienne des radiodiffuseurs d'avoir assisté à ce comité cet après-midi et de nous avoir fait part de ses suggestions et de ses observations.

Thank you very much.

La séance est levée.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Canadian Association of Broadcasters:

Mr. Pierre Camu, President;

Mr. M. Robin Quinn, Director, Government and Public Relations;

Mr. Pat Hurley, Vice-President and General Manager, St. Clair Productions (Toronto);

Mr. John D. Richard, Counsel.

De l'Association canadienne des radiodiffuseurs:

M. Pierre Camu, président;

M. M. Robin Quinn, directeur, Relations gouvernementales et publiques;

M. Pat Hurley, vice-président et directeur général, St. Clair Productions (Toronto);

M. John D. Richard, conseiller.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 19

Tuesday, February 22, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 19

Le mardi 22 février 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-35, An Act to amend the Old Age Security
Act

CONCERNANT:

Bill C-35, Loi modifiant la Loi sur la sécurité de la
vieillesse

APPEARING:

The Honourable Marc Lalonde,
Minister of National Health
and Welfare

COMPARAÎT:

L'honorable Marc Lalonde,
Ministre de la Santé nationale
et du Bien-être social

WITNESSES:

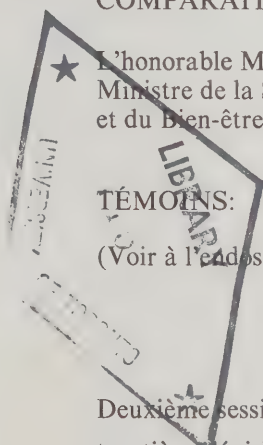
(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977



STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson
Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Alexander
Clermont
De Bané
Epp
Flynn
Fortin

Grafftey
Gray
Herbert
Knowles (*Winnipeg
North Centre*)
Lajoie

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson
Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Marceau
McKinnon
McRae
Munro
(*Esquimalt-Saanich*)

Philbrook
Ritchie
Yewchuk—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Monday, February 21, 1977:

Mr. Alexander replaced Mr. Brisco;
Mr. Epp replaced Mr. Clarke (*Vancouver Quadra*);
Mr. Yewchuk replaced Mr. Huntington;
Mr. Malone replaced Mr. Lambert (*Edmonton West*);
Mr. McKinnon replaced Mr. Ritchie;
Mr. Munro (*Esquimalt-Saanich*) replaced Mr. Stevens.

On Tuesday, February 22, 1977:

Mr. Knowles (*Winnipeg North Centre*) replaced Mr.
Orlikow;
Mr. McRae replaced Mrs. Holt;
Mr. Ritchie replaced Mr. Malone.

Conformément à l'article 65(4)b) du Règlement:

Le lundi 21 février 1977:

M. Alexander remplace M. Brisco;
M. Epp remplace M. Clarke (*Vancouver Quadra*);
M. Yewchuk remplace M. Huntington;
M. Malone remplace M. Lambert (*Edmonton-Ouest*);
M. McKinnon remplace M. Ritchie;
M. Munro (*Esquimalt-Saanich*) remplace M. Stevens.

Le mardi 22 février 1977:

M. Knowles (*Winnipeg-Nord-Centre*) remplace M.
Orlikow;
M. McRae remplace M^{me} Holt;
M. Ritchie remplace M. Malone.

ORDER OF REFERENCE

Wednesday, February 9, 1977

Ordered,—That Bill C-35, An Act to amend the Old Age Security Act, be referred to the Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs.

ATTEST:

ORDRE DE RENVOI

Le mercredi 9 février 1977

Il est ordonné,—Que le bill C-35, Loi modifiant la Loi sur la sécurité de la vieillesse, soit déféré au Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales.

ATTESTÉ:

Le Greffier de la Chambre des communes

ALISTAIR FRASER

The Clerk of the House of Commons

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 22, 1977
(20)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 11:07 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Alexander, Clermont, Corbin, Knowles (*Winnipeg North Centre*), Marceau, McKinnon, McRae, Philbrook, Ritchie and Robinson.

Appearing: The Honourable Marc Lalonde, Minister of National Health and Welfare.

Witnesses: From the Department of National Health and Welfare: Mr. Norbert Préfontaine, Assistant Deputy Minister, Bureau of International Liaison (Welfare); Mr. Gordon J. Parker, Acting Director, Legislation and Policy Development and Mrs. K. Liljefors, Director, Programs Planning and Evaluation, Income Security Programs.

The Order of Reference dated Wednesday, February 9, 1977 being read as follows:

Ordered.—That Bill C-35, An Act to amend the Old Age Security Act, be referred to the Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs.

The Chairman called Clause 1.

The Minister made a statement.

The Chairman authorized that a document entitled "Updated Material On the Proposed Legislation Amending The Old Age Security (OAS) Act", from the Minister of National Health and Welfare, be printed as an appendix to this day's Minutes of Proceedings and Evidence (*See Appendix "HWSA-1"*).

The Minister and the witnesses answered questions.

At 12:25 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 22 FÉVRIER 1977
(20)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 11 h 07, sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Alexander, Clermont, Corbin, Knowles (*Winnipeg-Nord-Centre*), Marceau, McKinnon, McRae, Philbrook, Ritchie et Robinson.

Comparait: L'honorable Marc Lalonde, ministre de la Santé nationale et du Bien-être social.

Témoins: Du ministère de la Santé nationale et du Bien-être social: M. Norbert Préfontaine, sous-ministre adjoint, Bureau de liaison internationale (Bien-être); M. Gordon J. Parker, Directeur intérimaire, Étude des lois et de la politique et M^{me} K. Liljefors, Directeur, Planification et évaluation des programmes, Programmes de la sécurité du revenu.

Lecture est faite de l'ordre de renvoi suivant du mercredi 9 février 1977:

Il est ordonné,—Que le Bill C-35, Loi modifiant la loi sur la sécurité de la vieillesse, soit renvoyé au Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales.

Le président met en délibération l'article 1.

Le ministre fait une déclaration.

Le président autorise que le document intitulé «Un document à jour sur le texte législatif proposé pour modifier la Loi sur la sécurité de vieillesse, (S.V.)» du ministre de la Santé nationale et du Bien-être social, soit joint aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir Appendice «HWSA-1»*).

Le ministre et les témoins répondent aux questions.

A 12 h 25, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, February 22, 1977.

• 1108

[Texte]

The Chairman: The meeting will come to order, please. We do not have a quorum yet to adopt any measures but we have a sufficient number of members to take evidence and hear the Minister.

Our Order of Reference today is Bill C-35, An Act to amend the Old Age Security Act, be referred to the Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs.;

On Clause 1 . . .

The Chairman: We have appearing before us today the Honourable Marc Lalonde, Minister of National Health and Welfare as well as some officials from his Department. At this time I would invite the Minister to make a statement and to introduce the other officials from his Department. Mr. Minister. Yes, Mr. Alexander.

Mr. Alexander: I am putting my finger up so that I will be first on your list.

The Chairman: I had you down first already.

Mr. Alexander: Sometimes we have some very funny priorities in these committees.

The Chairman: And I have Mr. Knowles second.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): You are a smart chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Knowles.

L'hon. Marc Lalonde (Ministre de la Santé nationale et du Bien-être social): Monsieur le président je voudrais tout d'abord remercier le Comité d'avoir accepté de se réunir si promptement au sujet de ce Projet de loi afin d'en hâter l'étude par la Chambre.

Je suis accompagné aujourd'hui à cette table de M. Norbert Préfontaine, sous-ministre adjoint, Bureau de liaison internationale au ministère de la Santé nationale et du Bien-être social et de M^{me} Kristina Liljefors, directeur de la Planification et évaluation des programmes, au Programmes de la sécurité du revenu à mon ministère.

Le débat en deuxième lecture montre que tous les partis semblent s'entendre sur les dispositions de ce Projet de loi et sur la nécessité de faire un effort particulier pour renseigner tous les prestataires éventuels de la pension de vieillesse afin que tous comprennent bien les dispositions de la nouvelle loi.

• 1110

A cet égard, je voudrais attirer l'attention des membres de la presse sur la proposition adoptée à l'unanimité par la Chambre, récemment, proposition qui demande aux média de bien expliquer à la population que les personnes âgées de 25 ans ou plus qui demeurent au Canada ne seront pas touchées par les nouvelles règles de sécurité-vieillesse. A l'âge de 65 ans ces personnes pourront demander leur pleine pension de base, suivant les conditions de résidence en vigueur actuellement, ou

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mardi 22 février 1977

[Interprétation]

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît. Nous n'avons pas un quorum suffisant pour voter, mais nous sommes assez nombreux pour entendre le témoignage du ministre.

Nous sommes saisis du Bill C-35, Loi modifiant la Loi sur la sécurité de la vieillesse lequel a été renvoyé devant le Comité permanent de la Santé nationale et du Bien-être social et des Affaires sociales.

Concernant l'article 1.

Le président: Notre témoin aujourd'hui est l'honorable Marc Lalonde, ministre de la Santé nationale et du Bien-être social ainsi que des hauts fonctionnaires de son ministère. Je demanderai donc au ministre de bien vouloir nous donner lecture de sa déclaration et de nous présenter ses adjoints. Monsieur Alexander.

M. Alexander: Je lève la main pour que vous m'inscriviez en tête de la liste.

Le président: J'avais déjà inscrit votre nom.

M. Alexander: L'ordre des députés sur la liste est parfois bien bizarre.

Le président: M. Knowles occupe la deuxième place.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Vous êtes un excellent président.

Le président: Je vous remercie, monsieur Knowles.

Hon. Marc Lalonde (Minister of National Health and Welfare): Mr. Chairman, I wish first of all to thank the Committee for having accepted to meet so quickly on this bill so as to speed up its consideration by the House.

Today I have with me Mr. Norbert Préfontaine, Assistant Deputy Minister, Bureau of International Liaison, Welfare, at the Department of National Health and Welfare, and Mrs. Kristina Liljefors, Director, Programs planning and Evaluation, Income Security Programs, also of my department.

Debate in second reading has indicated an apparent concurrence among all parties on the provisions of this Bill and on the need for a special effort to inform everyone who may have some entitlement to the *Old Age Security pension* of the changes in residence requirements so that the provisions of the new legislation are clearly understood.

In this latter respect, I would like to draw the attention of the press to the motion that was recently passed unanimously by the House which urges the media to make it clear to the people of Canada that anyone now in Canada who is 25 years of age or over will not be affected by the new rules regarding old age security but will, on reaching age 65, be able to qualify either under the residence rules now in effect for the full

[Text]

une pension partielle suivant les nouvelles règles, si cela leur était plus avantageux.

Plusieurs députés déplorent sans doute comme moi comment certains média ont mal interprété les effets de ces amendements. En raison de la complexité de cette loi et du danger d'inquiéter inutilement de nombreux pensionnés et immigrants de récente date, j'espère que les média accorderont une attention particulière à l'exactitude dans leurs reportages sur cette question.

Les membres du Comité savent bien qu'il ne m'arrive pas souvent de citer des membres de l'Opposition. En l'occurrence, toutefois, le député de Winnipeg-Nord-Centre, M. Knowles, a saisi l'essence des amendements avec une telle clarté que je ne peux espérer faire mieux que lui. Je cite donc un extrait des délibérations en deuxième lecture.

An hon. Member: You are never too old to learn.

Mr. Lalonde: One thing has to be said about this bill; it puts everybody on an equal basis whether he was born here and stays, born here and goes away, born here and goes away and comes back or comes as an immigrant. No matter what the basis is, citizen or not, it puts everyone on the same basis. The amount of basic old age security a person will get at age 65 depends on the number of years that the person has resided in the country after age 18. It is far from being discriminatory, in my view, because it puts everyone on an equal basis.

Tel était bien l'objectif principal du Gouvernement: faire en sorte que la loi et les règlements d'application soient équitables pour tous.

C'est pourquoi nous avons prévu une période de transition de 40 ans pendant laquelle résidents actuels et anciens résidents du Canada, âgés de 25 ans et plus, pourront opter pour les règles les plus avantageuses lorsqu'ils feront leur demande de pension, à l'âge de 65 ans ou après.

Ainsi, les droits à la pension de vieillesse de toute personne ayant vécu ici après son 18^e anniversaire sont protégés. Pour tout dire, bon nombre d'entre elles pourront mettre à profit les dispositions prévoyant les accords internationaux et les pensions dont le montant sera désormais proportionnel aux années de résidence au Canada.

Afin d'informer tous ceux qu'intéresse le Programme de sécurité-vieillesse, on a distribué à tous les média, y compris ceux qui desservent les différentes communautés ethniques du pays, des renseignements de base du même genre que l'information qui a été mise à la disposition des députés. Les représentants du Ministère collaborent avec ceux des ministères des Affaires extérieures et de la Main-d'œuvre et de l'Immigration afin que tous nos postes à l'étranger soient en mesure de répondre aux demandes de renseignements d'anciens résidents du Canada et de futurs immigrants. Le personnel des bureaux régionaux du Ministère de la Santé et du bien-être dans tout le pays a été renseigné sur les dispositions du Bill C-35 et a reçu la documentation nécessaire pour répondre aux demandes de renseignements émanant du public canadien.

En résumé, permettez-moi de souligner que ce projet de loi ne modifie en rien les faits suivants: la pension de vieillesse

[Interpretation]

amount of the basic pension *or* under the new rules, whichever is most beneficial to them.

I know many honourable members will join with me in expressing alarm at the manner in which certain of the media have misinterpreted the effect of this legislation. In view of the complexity of this legislation and of the danger of causing undue alarm to many pensioners and recent immigrants, I would hope the media would pay special attention to reporting this matter with accuracy.

Committee members know full well that I am not readily given to quoting statements by Members of the Opposition. In this instance, however, the Honourable Member from Winnipeg North Centre (Mr. Knowles), has captured the essence of the amending legislation with such clarity that I cannot hope to do better. With his permission, I quote from the proceedings in second reading:

Une voix: On n'est jamais trop vieux pour apprendre.

M. Lalonde: «Bien, s'il est une chose qu'on peut dire, c'est que ce bill place tout le monde sur le même pied: peu importe qu'on soit né ici et qu'on y reste; qu'on soit né ici et qu'on aille ailleurs; qu'on soit né ici, qu'on parte et qu'on revienne; ou qu'on vienne ici en qualité d'immigrant. Donc, dans tous les cas, tout le monde est sur le même pied, citoyen ou pas. Le montant de la pension de la sécurité de la vieillesse versé à 65 ans d'âge est établi en fonction du nombre d'années passées au Canada à partir du 18^e anniversaire de naissance. Où est la discrimination? Tout le monde est traité de la même façon.»

Such, indeed, was the Government's main objective: to assure that the legislation and the regulations governing it would be fair to all.

That is why we have provided for a 40-year transition period during which current residents and ex-residents of Canada who are 25 and over will have the choice of the most beneficial set of rules when they apply for the pension, at age 65 or later.

Thus no one who has had some connection with Canada after the age of 18 loses anything; indeed, a good many may gain from the prorating of pensions to the number of years of residence in Canada and from the provision for international agreements.

In order to reach all those who have an interest in the Old Age Security Program, basic information of the same type as has been distributed to Members of Parliament has been made available to the media; including the media serving the various ethnic communities across the country. My officials are working with the Departments of External Affairs and Manpower and Immigration so that posts abroad can answer queries from ex-Canadian residents and future immigrants. Regional staff at Health and Welfare offices across the country have been briefed on the provisions of Bill C-35, and been provided with the documentation required to respond to enquiries from the Canadian public.

In summary, then, let me emphasize that the bill before us will not alter the fact that: a) the OAS pension is universal,

[Texte]

reste universelle, elle n'est assujettie à aucune cotisation, elle se fonde exclusivement sur la résidence au Canada et les prestations de sécurité-vieillesse continuent d'être payables à l'âge de 65 ans ou plus tôt.

Dès que les modifications seront adoptées, trois améliorations seront apportées au Programme comme suit: Le programme pourra être incorporé aux accords réciproques de sécurité sociale; les trois critères d'admissibilité (40 ans, 10 ans et règle de trois-pour-un, avec obligation pour le requérant de résider au Canada pendant une année entière avant de faire sa demande) seront remplacés par un seul critère. Chaque année de résidence au Canada après l'âge de 18 ans vaudra 1/40^{ème} de pension. Enfin, des pensions partielles seront ainsi établies; un bénéficiaire devra avoir vécu au Canada pendant 10 ans au moins pour avoir droit à la pension au Canada, et pendant 20 pour y avoir droit à l'étranger comme l'exige la loi en vigueur actuellement.

Ces deux exigences en matière d'années de résidence minimale ne sont pas nouvelles. En outre, contrairement à ce qui a été signalé au cours du débat en deuxième lecture, le Canada n'a pas à recourir à des accords de réciprocité pour augmenter les pensions de sécurité-vieillesse versées à l'étranger à des bénéficiaires qui satisfont à la règle des 20 années. Nous faisons cela unilatéralement en vertu des dispositions de la loi actuelle. Si d'autres pays étaient disposés à appliquer les mêmes modalités, les accords de réciprocité deviendraient, bien sûr, beaucoup moins nécessaires. Mais tel n'est pas le cas.

Les accords internationaux prévoient la combinaison des périodes de résidence ou de cotisation, dans chacun des pays contractants, pour déterminer si le requérant peut satisfaire aux critères d'admissibilité minimaux de l'un des pays ou des deux. Lorsque cette première opération détermine l'admissibilité, chaque pays verse, selon ses propres règles, sa part des prestations combinées. Ainsi, en vertu de ces accords, des pensions partielles de moins de 10/40^{es} pourraient être payables au Canada et des pensions allant de 11/40^{es} à 19/40^{es} pourraient être payables à l'étranger, si l'autre partie contractante acceptait de faire des concessions réciproques en faveur de ses bénéficiaires vivant au Canada et des anciens résidents du Canada qui habitent sur son territoire.

• 1115

Les accords internationaux prévoient aussi la suppression des cotisations doubles et ils prescrivent automatiquement le versement, à l'étranger, de prestations fondées sur l'examen du revenu.

Ce Bill prévoit aussi les dispositions suivantes: l'indexation trimestrielle des pensions partielles à l'indice des prix à la consommation; l'accès au supplément de revenu garanti, fondé sur l'examen du revenu et à l'allocation au conjoint, le cas échéant, pour les bénéficiaires d'une pension partielle de sécurité de vieillesse; et enfin l'exemption des prestations d'allocations familiales du calcul du revenu ouvrant droit au supplément de revenu garanti, et à l'allocation au conjoint, et quelques autres modifications en matière de procédure et de régie interne.

[Interprétation]

non-contributory and based exclusively on residence in Canada; and b) pensions will continue to be payable at age 65 at the earliest.

The program will be improved in three ways as soon as the amendments are enacted, as follows: a) the OAS program can be included in reciprocal social security agreements; b) the three eligibility criteria (40 years, 10 years and 3-for-1 with year preceding commencement of the pension in Canada) will be replaced by a single rule. Each year of residence in Canada after age 18 will be worth 1/40th of a pension, and c) partial pensions will thus be established and be subject to a minimum ten years of residence for payment in Canada and to a 20-year minimum for payment abroad—as the current Act requires.

There is nothing new in these two minimum requirements. Further, and contrary to what was said in the debate on second reading, Canada does not need reciprocal agreements to pay increases in OAS pensions abroad to recipients who can meet the 20-year rule for export. We do this unilaterally, that is, by virtue of current legislation alone. If other countries were prepared to do the same, there would obviously be much less need for reciprocal agreements. But such is not the case.

International agreements allow for adding periods of residence (or contributions) in each of the two contracting states to determine whether the applicant can meet the minimum eligibility rules of one or both countries. When this first operation establishes eligibility, each country pays its share of the composite benefit under its own rules. This means that under agreements, partial pensions of less than 10/40ths could become payable in Canada and pensions of 11/40ths to 19/40ths could become payable abroad, in return for the other contracting party making reciprocal concessions to its beneficiaries living in Canada and to ex-Canadian residents living on its national territory.

International agreements also provide for removal of duplicate contributions and automatically exclude payment abroad of income-tested benefits.

Other features of the Bill cover quarterly indexation of partial pensions in line with increases in the Consumer Price Index; access to the income-tested Guaranteed Income Supplement and to the Spouses' Allowance benefits, as warranted, for partial OAS pensioners; exemption of FA benefits as income in calculating entitlement to GIS and Spouses' Allowances and several other amendments of a housekeeping or procedural nature.

[Text]

Mr. Chairman, I made available to all members of Parliament at the time this bill was introduced a document, a letter, in which I explained the purpose of the bill. Attached to it was a document entitled *Questions and Answers* on the proposed legislation amending the Old Age Security Act. These questions and answers were given wide distribution. They are available. They have been communicated to the press. I do not know whether the Committee would wish to have them annexed to the minutes of today's meeting for anybody who would apply and get a copy of the information on the discussions of today. I just wanted to say that this information is public, and if you think there would be an advantage to it, I would be pleased to co-operate.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Yes.

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: Then the items will be attached to today's minutes.

Mr. Alexander: On a point of order, Mr. Chairman.

The Chairman: Yes, Mr. Alexander.

Mr. Alexander: Were there any other situations the Minister could think of in terms of a question and an answer, rather as a supplement to the original information, which I must confess we found extremely helpful? Have there been other situations by way of questions that the Minister could have thought of during the debate or since that time?

Mr. Lalonde: I must say that we have not received any request for additional information at the present time.

Mr. Alexander: Right.

Mr. Lalonde: If any were to come through during the course of the consideration of this bill we would certainly be happy to add them.

The Chairman: We are now ready for questioning. Before that I would like to take a moment to thank the Vice-Chairman for standing in for me last week on this Committee when I was not able to be here because I was on the penitentiary subcommittee. Mr. Corbin attended to it. This is the second week he has done this, and when he is not chairman it is a bit onerous. I thank him for standing in for me.

We are open for questioning at this time. The first questioner I have is Mr. Alexander.

Mr. Alexander: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Minister, thank you for your statement. And, as I stated earlier, I found that the addendum to your original indication, in terms of a statement to the bill by way of questions and answers, was certainly helpful. As a result of those questions and answers I think you have rather pre-empted a lot of the questions I am sure the members would have had if that was not the case.

Mr. Minister, you have indicated that this is a very complex piece of legislation. On page 1 you say, "In view of the complexity of this legislation," et cetera, et cetera. I notice that the bill is going to be proclaimed on a day to be fixed by proclamation. We ran into some difficulties, well, not difficulties, with the Citizenship Act. There were reasons for that

[Interpretation]

Monsieur le président, au moment où ce bill a été présenté à la Chambre, j'ai envoyé à tous les membres du Parlement une lettre dans laquelle j'ai expliqué le but de ce projet de loi. J'y ai attaché un document intitulé, «Questions et réponses», au sujet de la loi modifiant la Loi sur la sécurité de la vieillesse. On a également communiqué ce document à la presse, j'ignore si le Comité voudrait le faire annexer aux procès-verbaux de la séance d'aujourd'hui. Ces questions et réponses seraient ainsi mises à la disposition de tous ceux qui lisent le compte rendu d'aujourd'hui. Somme toute, ces renseignements sont publics et il me ferait plaisir de les faire annexer aux procès-verbaux d'aujourd'hui, si vous le voulez.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Oui.

Des voix: D'accord.

Le président: Ce document sera donc annexé aux procès-verbaux d'aujourd'hui.

M. Alexander: J'invoque le Règlement, monsieur le président.

Le président: Oui, monsieur Aléxander.

M. Alexander: J'ai trouvé ces questions et réponses fort utiles. Le Ministre a-t-il pensé à d'autres détails qu'il aimerait ajouter à ce premier document?

M. Lalonde: On ne nous a pas demandé de renseignements supplémentaires jusqu'ici.

M. Alexander: Merci.

M. Lalonde: Si d'autres questions sont soulevées au cours de l'étude du bill, je me ferai un plaisir de les ajouter au document dont vous parlez.

Le président: Passons maintenant aux questions. Avant de procéder, je tiens à remercier M. Corbin, vice-président du Comité, qui m'a remplacé la semaine dernière lorsque je voyageais avec le sous-comité sur le régime d'institutions pénitenciaires au Canada. Le travail d'un président de comité est parfois onéreux, d'autant plus que c'est la deuxième semaine d'affilée qu'il me remplace ainsi. Je le remercie.

Passons aux questions. M. Alexander est le premier orateur.

M. Alexander: Merci, monsieur, le président. Monsieur le ministre, je vous remercie de votre déclaration. Comme je l'ai dit avant, j'ai trouvé les questions et réponses dont vous parliez tantôt fort utiles. Je dirai même que vous avez déjà répondu dans ce document à plusieurs des questions que nous allions vous poser.

Monsieur le ministre, au début de votre exposé, vous parlez de la complexité de cette loi. Si je comprends bien, le bill sera promulgué à un jour qui sera aussi fixé par voie de promulgation. Lors de notre étude de la Loi sur la citoyenneté, nous avons eu également des difficultés au sujet de la promulgation du bill, qui ne devrait pas se faire plus tôt que d'habitude. De

[Texte]

bill's not being proclaimed earlier than usual. As a matter of fact, significant period of time expired before it was proclaimed I think on February 15.

In light of the complexity of this bill, can you give us any indication as to when you think this bill would be proclaimed? I think I can say that there are a lot of questions that others may have to ask outside of the House, but in terms of all the information we have received, it is not contentious, so to speak, that it is going to be held up for any great length of time. So, keeping in mind that we are now talking about the earned residency, and keeping in mind the situation in respect of reciprocal agreements, could you give us some idea to when you hope this bill will be proclaimed?

• 1120

Mr. Lalonde: Our hope is certainly to have it proclaimed by July 1. As you know, we would want to make sure that the information is passed on to citizens in Canada and abroad; organize the information campaign after the proclamation of the bill, and if it could be done before, if the bill passes very quickly we might be able to advance that date. I might remind you also if the bill is passed, even though it might not be proclaimed, we could advance our bilateral negotiations on the basis of the new bill. We would not have to wait for the proclamation before starting actual negotiations.

Mr. Alexander: Yes.

Mr. Lalonde: But, a tentative date at this time would be about July 1 for the proclamation of the bill.

Mr. Alexander: I see. Mr. Lalonde, you know that some people are perhaps still misinterpreting the bill, and particularly those over 25 and those under 25, keeping in mind that there is an age 18 involved. This statement, of course, is excellent for the purpose of the Committee, but keeping in mind that the government has at times spent a number of dollars in order to give information to people who will be involved with this bill, has the Minister given any thought of newspaper advertisements in respect of the key features of this bill, that perhaps would enlighten many others who have some apprehension about how this bill works, the key phrases of the bill. Keeping in mind that I know—and I am not trying to be partisan in this regard—there was something over a million dollars spent to indicate what was happening with controls, have you given that some consideration, and if so, what have you ...

Mr. Lalonde: Yes. I have asked my officials to come up with the proposals for an information campaign. I am advised that they should reach my desk sometime this week. I might tell you that already we have distributed in 17 languages a summary of the information on this particular bill for all the ethnic media in Canada, and we have had meetings with the general Canadian media on the subject already in terms of briefing them properly on what the content of the bill is, but in terms of the direct advertisement, this would be part of a general proposition that I would receive from my officials. However, my intention, indeed, is to have one. I do not know

[Interprétation]

fait, une période de temps considérable s'est écoulée avant la promulgation du bill, qui a eu lieu le 15 février, si je ne m'abuse.

Compte tenu de la complexité du bill, pourriez-vous nous dire quand il sera promulgué? A mon avis, d'autres se sentiront peut-être obligés de poser beaucoup de questions en dehors de la Chambre, mais je dois dire, sans vouloir chercher querelle à qui que ce soit, que, après tous les renseignements que nous avons reçus, le bill ne sera sans doute pas retenu pendant très longtemps. Aussi, compte tenu de notre débat immédiat sur le temps de résidence acquis et compte tenu de la situation relative aux arrangements réciproques, pourriez-vous nous dire, quand, à votre avis, vous espérez le voir promulgué?

M. Lalonde: Nous espérons que ce sera d'ici le 1^{er} juillet. Comme vous le savez, nous voulons nous assurer que les renseignements sont communiqués aux citoyens canadiens dans le pays et à l'étranger; il faudra lancer une campagne d'information après la promulgation du bill et, si cela pouvait être fait avant, je veux dire si le bill était adopté très rapidement, nous pourrions avancer cette date. D'autre part, si le bill était adopté, nous pourrions, sans même qu'il soit promulgué, engager plus tôt des négociations bilatérales sur la base du nouveau bill. Il ne serait pas nécessaire d'attendre la promulgation pour engager les négociations elles-mêmes.

M. Alexander: Bon.

M. Lalonde: Je pense cependant pouvoir vous dire que le bill pourrait être promulgué aux environs du 1^{er} juillet.

M. Alexander: Je vois. Monsieur Lalonde, vous savez que certaines personnes font peut-être encore une mauvaise interprétation du bill, en particulier ceux qui ont plus ou moins de 25 ans, étant donné que l'on y parle de l'âge de 18 ans. Bien sûr, cette déclaration est excellente pour le comité mais, étant donné que, parfois, le gouvernement a dépensé une quantité indéterminée de dollars pour informer ceux à qui le bill s'adresse, j'aimerais savoir si le ministre a pensé à placer dans les journaux des annonces publicitaires à propos des principaux éléments du bill, cela permettrait peut-être d'éclairer beaucoup de personnes susceptibles de s'inquiéter à propos de l'application du bill, notamment l'application des articles les plus importants. Je sais—et je n'essaie pas de me montrer partisan à ce propos—que l'on a dépensé plus d'un million de dollars pour informer la population de l'application des mesures de contrôle, avez-vous envisagé, et si c'est le cas, avez-vous ...

M. Lalonde: Oui. J'ai demandé à mes collaborateurs d'élaborer des propositions de campagne d'information. J'ai appris qu'on les déposera sur mon bureau dans le courant de cette semaine. Permettez-moi de vous dire que nous avons déjà distribué, en 17 langues, un résumé des dispositions du bill à l'intention des organes d'information de tous les groupes ethniques de notre pays, et nous avons eu des réunions avec les représentants des principaux moyens d'information canadiens à ce sujet. Nous leur avons donné des renseignements précis sur le contenu du bill. Je recevrai, à propos des annonces publicitaires des propositions de mes collaborateurs. J'ai fer-

[Text]

how much money I will be able to allocate to it, but definitely I think we should take the necessary steps to communicate to the public exactly what the meaning of this bill is, and as you said yourself, try to put it in a rather short space and simple language for people to understand what it is all about.

Mr. Alexander: All right. I am . . .

Mr. Lalonde: This is the intention.

Mr. Alexander: . . . pleased to know that the Minister is moving in that direction.

Mr. Lalonde, there is another matter about which I am a little confused, perhaps because of my own inadequacies, and I would refer you to page 6 of *Questions and Answers*. I will read it, as a matter of fact:

The proposed amendments will not alter the cost of the program to any significant degree. As a matter of fact, they may result in a marginal reduction in the total cost of the OAS program after, say, the first 10 years of operation. What will happen, however, under reciprocal social security agreements, is that a significant amount of foreign benefits which are not presently payable in Canada will become so.

I wish you would elaborate on that. As I understand it, there are some five hundred thousand people who will be affected by this bill. I do not know whether we are talking about the reciprocal end of it or those who have earned pensions and who are no longer in this country, but as a result of this bill will be able to pick up the "something" rather than the "nothing", keeping in mind we have, I believe, some two million-odd who are on Old Age Security now. Could you elaborate on this part:

. . . will not alter the cost of the program to any significant degree.

Just what are we talking about here?

• 1125

Mr. Lalonde: I will ask Mrs. Liljefors to expand on the cost aspect. I will, as a way of introduction to her comments, just say that you must bear in mind that there are a certain number of Canadians abroad who are not qualifying now for pension and who might come to qualify for pension on the basis of the new rules while they would not be qualifying under the existing rules.

Second, you have the situation of new immigrants qualifying on the basis of partial pension only and not the full pension. They might get almost a full pension by adding what they are entitled to from their country of origin. This would mean a smaller cost on the other hand for Canada while paying the Canadians abroad would be a higher cost.

The Chairman: Mrs. Liljefors.

Mrs. K. Liljefors (Director, Program Planning and Evaluation, Income Security Programs, Department of National Health and Welfare): I think the Minister has basically

[Interpretation]

mement l'intention d'y recourir. Je ne sais pas quelle somme nous pourrions utiliser à cet effet, mais je pense que nous devrions prendre toutes les mesures nécessaires pour faire connaître au public la signification exacte du bill et, comme vous l'avez vous-même dit, pour le résumer en un langage simple et compréhensible pour tous.

M. Alexander: C'est parfait. Je suis . . .

M. Lalonde: Telle est l'intention.

M. Alexander: . . . heureux de savoir que le ministre va dans cette direction.

Monsieur Lalonde, j'ai l'esprit quelque peu embrouillé à propos d'un autre point, mais peut-être est-ce dû à mes propres incapacités. Je voudrais faire allusion à la page 6 de Questions et réponses. Je vais d'ailleurs vous la citer:

Les amendements proposés ne modifieront pas le coût du programme de façon importante. En fait, ils pourront entraîner une réduction marginale du coût total du programme relatif à la sécurité de la vieillesse après, disons, les dix premières années d'application. Cependant, dans le cadre des arrangements réciproques de sécurité sociale, un montant important d'allocations payables dans les pays étrangers, deviendront payables au Canada, ce qui n'est pas le cas à l'heure actuelle.

J'aimerais que vous nous donniez des précisions à ce sujet. Si je comprends bien, le bill concernera quelque 500,000 personnes. Je ne sais pas si l'on parle des arrangements réciproques ou de ceux qui ont accumulé des pensions dans notre pays, qui n'y résident plus et auxquels le bill permettra de ramasser le «petit rien» plutôt que le «rien du tout», étant donné qu'il y a, je pense, quelque 2 millions de personnes qui reçoivent à l'heure actuelle les allocations de la sécurité de la vieillesse. Pourriez-vous nous donner des précisions à propos de:

. . . ne modifiera pas le coût du programme de façon importante.

De quoi parlons-nous ici?

M. Lalonde: Je vais demander à Mme Liljefors de vous donner plus de détails sur l'aspect coût. Avant de lui donner la parole, permettez-moi de vous rappeler qu'il y a un certain nombre de Canadiens à l'étranger qui ne sont pas admissibles maintenant à la pension et qui pourraient le devenir en vertu des nouveaux règlements, même si actuellement ils ne le sont pas.

Deuxièmement, vous avez également le cas des nouveaux immigrants admissibles à une pension partielle et non à une pension complète. Ils auront presque une pension complète en ajoutant ce à quoi ils ont droit de leur pays d'origine. Dans ce dernier cas, cela signifie pour le Canada une réduction des coûts, alors que le pays devra déboursier plus pour les Canadiens qui sont à l'étranger.

Le président: Madame Liljefors.

Mme K. Liljefors (Directeur, Planification et évaluation, Programmes de la sécurité du revenu, ministère de la Santé nationale et du Bien-être social): Je pense que le ministre a

[Texte]

answered the question. What happens is that although we will pay more benefits under Old Age Security abroad, and that is an increasing cost, in the long run this will be offset by the partial pensions paid in Canada to future immigrants as they reach age 65. The social security benefits that future immigrants may derive under international social security agreements would then . . .

Mr. Alexander: Are we safe, sir?

The Chairman: I hope so.

Mr. Alexander: Or do we run?

The Chairman: I think it is a fire alarm and I think they are just testing it.

Mrs. Liljefors: Is that a fire alarm?

The Chairman: I believe that is what it is so carry on, Mrs. Liljefors.

Mrs. Liljefors: Some proportion of future immigrants of course in addition to their partial benefits payable under Old Age Security will benefit from the international social security agreements and get benefits from that. But from Canada's point of view, and from the point of view of the Old Age Security program itself, we pay more benefits to future immigrants to Canada. They balance out. There might be a small marginal saving but we are not at all sure that there will be any change.

Mr. Alexander: Let me put it to you this way, and I want to thank you for your answer, given the complexity of this situation, have you any forecast for say, the next three years after the implementation of this bill as to what we are talking about in terms of cost analysis? Have you done that type of work and is it available?

Mr. Lalonde: Yes, there has been some work done in that respect. If the Committee is interested in having it we will be very happy to provide it and table it. I would like those figures to be reviewed however in the light of the new figures we have, as to the number of possible immigrants outside of Canada being eligible for pension. And we have to make assumptions about the pick-up rate. We do not even know whether they are alive or not, we do not have that type of information, but we know roughly that there are about 50,000 or 55,000 Canadians abroad who might be eligible to a partial pension. But we do not know whether they are still alive or where they are, as a matter of fact.

Mr. Alexander: But you are working on this type of analysis.

Mr. Lalonde: Absolutely.

Mr. Alexander: Have you any idea, Mr. Minister, when this will be completed?

Mr. Lalonde: We could have that in the next day. We could have that readily if you wish, attached to the minutes of today's meeting. We could make it available tomorrow to the meeting.

Mr. Alexander: That is fine.

[Interprétation]

répondu fondamentalement à la question. Ce qui arrive, c'est que, même si nous versons plus de prestations aux termes de la sécurité de vieillesse à l'étranger, ce qui représente une augmentation de coûts, à long terme, ce sera contrebalancé par les pensions partielles versées au Canada à de futurs immigrants qui atteindront l'âge de 65 ans. Les prestations de sécurité sociale dues aux futurs immigrants en vertu d'accords internationaux sur la sécurité sociale seraient . . .

M. Alexander: Est-ce nous sommes en sécurité, monsieur?

Le président: Je l'espère.

M. Alexander: Devons-nous quitter les lieux en vitesse?

Le président: Il s'agit d'une alerte au feu, mais ce sont des exercices.

Mme Liljefors: C'est une alerte au feu?

Le président: Je le crois, mais nous pouvons continuer, madame Liljefors.

Mme Liljefors: Certains des futurs immigrants évidemment, non seulement recevront des prestations partielles aux termes de la sécurité de vieillesse, mais profiteront aussi des accords internationaux sur la sécurité sociale et en obtiendront des prestations. Mais du point de vue du Canada et du programme de sécurité de la vieillesse, nous versons plus de prestations aux immigrants et moins aux futurs immigrants au Canada. Cela s'équilibre. Il y aura une petite épargne marginale, mais nous ne sommes pas du tout certains qu'il y aura vraiment un changement.

M. Alexander: Laissez-moi vous poser ma question de cette façon-ci, et je désire vous remercier de votre réponse, étant donné la complexité de la situation, avez-vous fait des prévisions, disons, pour les trois prochaines années, avez-vous cherché à savoir combien l'application du projet de loi coûtera? Avez-vous fait cette analyse, est-elle disponible?

M. Lalonde: Oui, on a fait un certain travail dans ce sens. Si le Comité s'y intéresse, nous déposerons volontiers ce document. J'aimerais, toutefois, que les chiffres soient révisés à la lumière de nos nouvelles statistiques sur le nombre d'immigrants qui à l'extérieur du Canada, sont admissibles à la pension. Nous devons faire des hypothèses quant au pourcentage réel. Nous ne savons pas encore si ces personnes vivent ou non, nous n'avons pas ce genre de renseignement, mais nous avons évalué les Canadiens à l'étranger admissibles à une pension partielle à 50,000 ou 55,000. Nous ne savons pas si ces personnes sont toutes vivantes ni où elles sont.

M. Alexander: Mais vous travaillez à cette analyse?

M. Lalonde: Certainement.

M. Alexander: Avez-vous une idée, monsieur le ministre, quand elle sera terminée?

M. Lalonde: Nous pourrions l'avoir demain, très rapidement, si vous le désirez, pour l'annexer au compte rendu d'aujourd'hui. Nous pourrions par exemple vous la remettre demain à la réunion.

M. Alexander: Très bien.

[Text]

Mr. Lalonde: But you have to remember that we are working on assumptions.

Mr. Alexander: On assumptions, right.

Have you any idea as to what the progression is in terms of years? Is it just for the first year, second year, or third year, or just what have you done in that regard?

Mr. Lalonde: No. We could provide you with information that could spread over several years—go well into the nineteen eighties.

Mr. Alexander: Good.

Mr. Lalonde: So if you want to, I could make that information available tomorrow morning, at the latest and have it appended to the Minutes.

The Chairman: I do not really know that it could be appended to today's Minutes if it is to be ready for us tomorrow. Maybe we are a bit presumptuous but I thought maybe we would get through the bill today.

Mr. Alexander: I cannot answer that question, sir, but I think the information which you have there, Mr. Minister, is extremely valuable for a number of reasons and I would hope that it will be distributed in the first instance, perhaps to the Members of Parliament, and then I do not know what happens after that. Perhaps you could table the information in the House. Mr. Knowles, am I moving in the right direction?

• 1130

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Even though this Committee moves to another subject, the Committee still meets and a future meeting of this Committee could append it to that meeting.

The Chairman: Certainly, that could be done.

Mr. Alexander: Thank you.

The Chairman: Who knows they might be back again.

Mr. Alexander: Yes, who knows.

Mr. Lalonde: After consulting with my officials, I am advised that, in the latest review they have made here, they have included the estimates that I have referred to of Canadians abroad. So, I could table it today. We have information, as a matter of fact, up to 2015, Mr. Alexander, when you will be taking your first old age pension cheque.

Mr. Alexander: I will not be around. At the rate I am going around here, sir, I will be lucky to get the first cheque. But anyway, that is fine.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): I will check on that for you when the time comes.

Mr. Lalonde: I do not know whether you will want to print this particular document as an appendix because it has all the methodology for cost estimates and all the assumptions and it is rather a lengthy document and very learned. I will not dare read to you some of the mathematical formula that it includes.

[Interpretation]

M. Lalonde: Mais vous devez vous souvenir que ce ne sont là que des hypothèses.

M. Alexander: Très bien.

Avez-vous une idée de la progression dans le temps? Est-ce simplement pour la première année, la deuxième ou la troisième, qu'avez-vous fait dans ce sens?

M. Lalonde: Non. Nous pouvons vous donner des renseignements qui s'étalent sur plusieurs années, même dans les années 1980.

M. Alexander: Très bien.

M. Lalonde: Si vous voulez, je vous donnerai ces renseignements demain matin, au plus tard, afin que vous puissiez les annexer au compte rendu.

Le président: Je ne sais pas vraiment si nous pourrions les annexer au compte rendu d'aujourd'hui, si cela nous est remis demain. C'est peut-être un peu présomptueux de notre part, mais nous avons cru pouvoir terminer l'étude du bill aujourd'hui.

M. Alexander: Je ne peux répondre à cette question, monsieur, mais je pense que les renseignements que vous avez, monsieur le ministre, sont extrêmement valables, pour un certain nombre de raisons, et j'espère qu'ils seront distribués d'abord, peut-être aux députés, je ne sais pas ensuite ce qui va se passer. Vous pourriez peut-être les déposer à la Chambre. Monsieur Knowles, est-ce que je m'engage dans la bonne voie?

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Même si le Comité étudie une autre question, il n'en demeure pas moins que nous devons nous réunir de nouveau et que nous pouvons annexer ce document au compte rendu d'une autre réunion.

Le président: Certainement, nous pouvons le faire.

M. Alexander: Je vous remercie.

Le président: Qui sait, peut-être reviendront-ils?

M. Alexander: Oui, qui sait.

M. Lalonde: Après consultation avec mes collaborateurs, je crois savoir que, dans la dernière révision faite, les estimations concernant les Canadiens à l'étranger sont comprises. Par conséquent, je peux déposer ce document aujourd'hui. Nous avons donc des renseignements qui vont jusqu'en l'an 2015, l'année, monsieur Alexander, où vous retirerez probablement votre premier chèque de pension de vieillesse.

M. Alexander: Je n'y serai pas. Au train où vont les choses ici, monsieur, j'aurai beaucoup de chance si je touche mon premier chèque. De toute façon, c'est très bien.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Je vais vérifier pour vous lorsque le temps viendra.

M. Lalonde: Je ne sais pas si vous voulez annexer ce document, car il comprend toute la méthodologie utilisée pour estimer les coûts et toutes les hypothèses. Il est assez long et très savant. Je n'ose pas vous lire certaines des formules mathématiques qui en font partie.

[Texte]

The Chairman: I wonder, Mr. Minister, if we could have it run off and circularized? That would probably be satisfactory for the Committee.

Mr. Lalonde: It is a lengthy document.

The Chairman: We will get it run off now and circularize it.

Mr. Alexander: With respect to my first question, which is the one I am more interested in right now, will that information be supplied?

Mr. Lalonde: Will you repeat that?

Mr. Alexander: Well, the first question on your analysis of the cost over a period of years.

Mr. Lalonde: That is what I am tabling now. The document is entitled: Briefs and Notes on the Proposed Revisions to OAS, Cost Estimates and Methodology.

Mr. Alexander: All right.

The Chairman: Mr. Alexander, I am sorry, but your time is up.

Mr. Alexander: Oh, all right.

The Chairman: I will put you down for the next round.

Mr. Alexander: Was that 15 minutes?

The Chairman: It was 10 minutes. You really had 13 minutes.

Mr. Alexander: All right.

The Chairman: Mr. Knowles.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Mr. Chairman, you will not be surprised if I say that I am sorry this bill does not raise the basic amount of the pension at least to \$250. I am surprised that the Minister has not yet accepted our wisdom in proposing that the pension should be available at age 60. However, I guess like some other causes around here, it takes time to win them. What the bill does, as I have already said, we approve of and we are ready to give it our support, but one always has questions as well.

The first question I wanted to ask has been answered by implication but I still think it is worthwhile to put it on the record and get an answer directly to it. When this bill has been passed and proclaimed, is it clear that former Canadian residents now outside of Canada who may indeed have been out for a number of years will be able to qualify without coming back to Canada for the pension on the number of fortieths that they were here after age 18?

Mr. Lalonde: This is absolutely the case, if they have more than 20 years.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Yes. They have to have had 10 years over age 18 residence to get anything, and they have to have 20 years residence over age 18 to collect it outside of Canada.

Mr. Lalonde: That is right.

[Interprétation]

Le président: Je me demande, monsieur le ministre, si vous pourriez le faire polycopier et distribuer? Je pense que cela irait très bien.

M. Lalonde: C'est un document assez long.

Le président: Nous allons le faire polycopier et distribuer.

M. Alexander: Au sujet de ma première question, qui m'intéresse le plus actuellement, est-ce que les renseignements seront fournis?

M. Lalonde: Voulez-vous répéter, s'il vous plaît?

M. Alexander: Au sujet de ma première question concernant votre analyse des coûts sur un certain nombre d'années.

M. Lalonde: C'est le document que je dépose actuellement. Il est intitulé: Mémoires et notes concernant les révisions projetées pour la sécurité de la vieillesse, coûts, estimations et méthodologie.

M. Alexander: Très bien.

Le président: Monsieur Alexander, excusez-moi, mais votre temps est écoulé.

M. Alexander: Oh, c'est très bien.

Le président: Je vais vous inscrire pour le deuxième tour.

M. Alexander: Est-ce que ça fait 15 minutes?

Le président: Vous avez eu droit à 10 minutes, monsieur, mais vous en avez pris 13 en réalité.

M. Alexander: Très bien.

Le président: Monsieur Knowles.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Monsieur le président, vous ne serez pas surpris si je vous dis combien je suis désolé de voir que ce bill n'augmente pas le montant de base de la pension à au moins \$250. Je suis surpris que le ministre n'ait pas accepté, comme nous le proposons avec sagesse, de donner la pension à 60 ans. Toutefois, comme pour bien d'autres causes, je suppose que ça prend du temps. Nous approuvons et nous sommes prêts à appuyer le bill, je l'ai déjà dit, mais nous pouvons quand même poser des questions.

La première que je voulais poser a déjà reçu une réponse, mais, à mon avis, il vaut quand même la peine de la soulever de nouveau afin qu'elle soit consignée au procès-verbal et que l'on obtienne une réponse directe. Lorsque le bill aura été adopté et promulgué, il est clair que les anciens résidents canadiens qui vivent maintenant et depuis un certain nombre d'années à l'extérieur du Canada seront sans avoir à revenir au Canada admissibles à une pension proportionnelle au nombre de quarantièmes auxquels ils ont droit après l'âge de 18 ans.

M. Lalonde: C'est tout à fait cela, s'ils ont résidé plus de 20 ans.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Oui. Il faut qu'ils aient plus de 10 années de résidence au Canada après l'âge de 18 ans pour obtenir quelque chose, et 20 années de résidence après l'âge de 18 ans pour percevoir la pension à l'extérieur du Canada.

M. Lalonde: C'est exact.

[Text]

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): I think it was useful just to have you say that in absolute terms.

Now, Mr. Chairman, there is an area, I mentioned it in the House and, Mr. Minister, you have dealt with it in your statement, that I think is going to be terribly important in administering this new law—when we get down to the point where we are administering it and you know that most of it is way down the road—and that is making sure that people understand their options. We have run into experiences in UIC and CPP, and so on, where people have applied for something and then, lo and behold, they are frozen out because something else was available to them.

Let me give you two cases of what I have in mind. Here is a person who at age 65 has been in Canada for 29 years and 11 months. He is 65. He knows the pension is available at 65. So, he applies for it. Will there be some machinery whereby he is told that if he had waited one more month he would get 30/40ths instead of 29/40ths?

• 1135

Mr. Lalonde: I would think, Mr. Knowles, that with the application forms for the old age security pensions there should be, either on the form itself or attached to it, and it would probably be better if it were attached to it, a sheet explaining the options, what the rights are and what people can do. I think the example you give is a good one, where indeed there should be an indication of . . .

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): But even after you put out a sheet that seems to say that, there are people who have difficulty with forms of any kind, not just government but private employers and all the rest of it. Should a person who has made a decision to his disadvantage not be told, "If you made it at another time, if you had waited one more month your pension would be that much more"? I am thinking of the people, for example, in CPP . . .

Mr. Lalonde: Right.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): . . . who have made decisions, the information was given to them, but then they discover—especially when we had that 65 to 69 period, as it used to be—afterwards they should not have made the decision they did.

Mr. Lalonde: What we are doing at the present time, to give you an example which is in line with what you are saying, is that we now have a proposal of integrating the OAS and CPP services in the sense that it will be the same officials and the same locals, the same services, that will provide the information on both CPP and OAS-GIS, so that people will know their rights under both pieces of legislation at the same time.

In answer to your question, I would hope that the officials would indeed advise the applicants that it might be to their advantage to wait for a while before applying. Frankly, with two million applicants I cannot give you a guarantee that this

[Interpretation]

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Je pense qu'il était utile de vous l'entendre dire en termes clairs.

Il y a, monsieur le président, un autre domaine que j'ai mentionné à la Chambre et dont vous en avez, monsieur le ministre, parlé dans votre déclaration, qui sera terriblement important dans l'application de la loi—lorsque nous en serons rendus là, car vous savez que c'est assez loin—ce sera de s'assurer que la population comprend bien les choix qui lui sont offerts. Nous avons connu des cas, avec l'assurance-chômage et le régime de pensions du Canada, où des gens ont fait une demande et se sont, malheureusement, rendus compte que leur demande n'était pas valable parce que quelque chose d'autre était disponible pour eux.

Laissez-moi vous citer deux cas que j'ai à l'esprit. Vous avez une personne, âgée de 65 ans, qui est au Canada depuis 29 ans et 11 mois. Elle a 65 ans. Elle sait que la pension est disponible à 65 ans. Par conséquent, elle fait une demande. Pourra-t-elle savoir que, si elle attend un mois de plus, au lieu d'obtenir les 29/40^e de la pension, elle obtiendra les 30/40^e.

M. Lalonde: Je pense, monsieur Knowles, que, dans la formule de demande pour les pensions de la sécurité de la vieillesse, il y aura sur le formulaire même ou sur une feuille annexée les choix offerts, les droits et les possibilités. Je pense que votre exemple est bon, s'il y a une indication de . . .

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Mais même si vous annexe une feuille indiquant cela, il y a des personnes qui éprouvent de la difficulté avec les formulaires et pas seulement ceux du gouvernement, mais ceux des employeurs privés et d'autres. A une personne qui a pris une décision à son désavantage, ne devrions-nous pas dire: «Si vous faites votre demande à un autre moment, si vous attendez un mois de plus, votre pension sera augmentée d'autant»? Je pense par exemple aux personnes qui ont droit au régime de pensions du Canada . . .

M. Lalonde: C'est exact.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): . . . qui ont pris des décisions, ils ont reçu des renseignements, pour découvrir ensuite—surtout que nous avons cette période de 65 à 69 ans—et qu'ils n'auraient pas dû prendre la décision qu'ils ont prise.

M. Lalonde: Actuellement, dans ce domaine, pour vous citer un exemple, nous nous proposons d'intégrer les services de la sécurité de la vieillesse au régime de pensions du Canada, en ce sens que ce seront les mêmes fonctionnaires, les mêmes locaux, les mêmes services, qui fourniront les renseignements relatifs au régime de pensions du Canada, à la sécurité de la vieillesse et au supplément du revenu garanti. Par conséquent, la population connaîtra ses droits pour les deux lois en même temps.

Pour répondre à votre question, j'espère que les fonctionnaires conseilleront les candidats si c'est à leur avantage d'attendre un peu avant de faire une demande. Pour vous dire très franchement, étant donné qu'il y a quelque deux millions de

[Texte]

will be the case with every official administering this particular plan.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): I should be pressing for this, Mr. Chairman. I am going to give you another example which will make it even more glaring. One-fortieth might not be that much, but still waiting one month for one-fortieth more escalated for the rest of your life can be worth it.

Mr. Lalonde: Sure.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Let me give you this example. I have picked figures that build up my case, but it is a case that could take place. Somebody is in Canada now who is over 25, which puts him in the category of having the choice. He says here until he is 43—that is 18 years—and then he goes away. He comes back at age 62. So, at age 65 he has had 18 years that he was here earlier and three more, which makes 21. So, under the new rule he qualifies for 21/40ths of the pension.

Mr. Lalonde: Right.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): But let us take that same person who had 18 years here before. Under the old rule, on the three for one basis, that is worth six years. He has now been here from age 62 to 65, three years, that is nine years. If he waited one more year, instead of getting 21/40ths of the pension he would get 100 per cent, under the old rule. I do not think it is good enough just to spell out the rules. I think the person who comes along with that record should be told, "Look, brother, one more year and you will get 100 per cent instead of 21/40ths."

Mr. Lalonde: I would hope my officials once more would follow the rules of informing the citizens of the relative advantages, but once more I cannot vouch that every single official will think of it or communicate with the particular official, Mr. Préfontaine.

Mr. Préfontaine: I think so.

Mr. Lalonde: Mr. Parker? Mr. Parker is Acting Director of Legislation and Policy Development in the Income Maintenance Branch.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): I am glad to know it is in his hands. He gives good service.

• 1140

Mr. Parker: Mr. Knowles, we have been concerned about this for some time as well, and the two choices, the two examples you mentioned are very, very valid examples.

We are considering dealing in two ways with the question of counselling applicants with respect to their benefits. In terms of the people in Canada, at least for the implementation phase, we are considering the establishment of a special unit in each office to handle people who come under the new rules. These people will be particularly trained to deal with the case in point, particularly the question of option. It is our intent to

[Interprétation]

candidats, je ne puis vous garantir que ce sera le cas pour chaque fonctionnaire qui administrera le projet.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Je voudrais insister, monsieur le président. Je puis vous donner un autre exemple qui est encore plus frappant. Un quarantième, ce n'est peut-être pas beaucoup, mais quand même s'il s'agit d'attendre un mois pour obtenir un quarantième de plus, si cette somme est indexée au coût de la vie, ça vaut peut-être la peine.

M. Lalonde: Certainement.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Permettez-moi de vous donner un exemple: j'ai relevé des chiffres pour donner plus de poids à ce cas, car c'est un cas qui pourrait très bien se produire. Prenons le cas de quelqu'un qui est au Canada actuellement, qui a plus de 25 ans—ce qui le place dans la catégorie de ceux qui ont le choix—qui demeure ici jusqu'à l'âge de 43 ans, c'est-à-dire 18 ans et quitte ensuite le Canada pour y revenir à 62 ans. Par conséquent, à 65 ans, il a eu 18 ans de résidence la première fois et trois autres années ensuite, ce qui fait un total de 21 années. En vertu du nouveau règlement, il est admissible aux 21/40^e de la pension.

M. Lalonde: C'est cela.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Prenons la même personne qui a passé 18 ans ici une première fois. En vertu de l'ancien règlement, la formule trois pour un, cela équivalait à six ans. Elle vit ensuite au Canada de 62 à 65 ans, c'est-à-dire trois ans, ce qui fait neuf ans. Si elle attendait une autre année, au lieu d'obtenir les 21/40^e de la pension, elle obtiendrait 100 p. 100 en vertu de l'ancienne loi. Je ne pense pas que ce soit une bonne chose de ne citer que les règlements. Je pense qu'à une personne ayant ce genre de dossier, on pourrait dire: «Écoutez, une année de plus, et vous obtenez 100 p. 100 au lieu de 21/40^e».

M. Lalonde: J'espère que les fonctionnaires, une fois de plus, feront connaître aux citoyens les avantages auxquels ils peuvent prétendre, mais une fois de plus je ne peux jurer que tous le feront ou y penseront. Monsieur Préfontaine.

M. Préfontaine: Je le crois.

M. Lalonde: Monsieur Parker? M. Parker est le Directeur suppléant à l'étude des lois et de la politique à la Direction du maintien du revenu.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Je suis heureux de savoir que c'est entre ses mains. Il donne un bon service.

M. Parker: Monsieur Knowles, cette question nous préoccupe depuis quelque temps, et les deux choix, les deux exemples que vous nous avez donnés sont très, très valables.

Nous avons pensé à deux façons pour conseiller les candidats sur leurs prestations. Pour ceux qui demeurent au Canada, du moins pendant la période de mise en vigueur des règlements, nous avons songé à établir dans chaque bureau une unité spéciale destinée à renseigner ceux qui tombent sous le nouveau règlement. Les personnes en place auront reçu une formation spéciale pour répondre à la situation, surtout lorsque

[Text]

discuss each case with the individual where he has an option and to confirm the decision in writing with the individual that it is in fact his decision, and he may yet then come back to us and say: that is not my agreement, in which case we would go back to him to get final confirmation.

In terms of dealing with cases outside of Canada, it becomes somewhat more difficult because of the fact that the individual cannot be contacted personally. What we are doing is giving thought at the present time to establishing a special unit which will handle all outside Canada cases, and this unit will be skilled not only in documentation aspects but in terms of making the choice absolutely clear, if there is one, to the pensioner residing outside of Canada.

Now these are basically tentative plans. I think we have identified the problem. We are as concerned as yourself about this and we will make every effort to ensure that the person is adequately counselled.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): As I told you, Mr. Minister, we put it in the right hands, and that is much better than just saying we are going to make the information available. Mr. Parker is saying that in each individual case where there are choices, and certainly in the case of those in Canada, those persons will be informed.

Mr. Parker: That is right.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): I think this is terribly important. I appreciate the problem about those outside of Canada. There will not be so many instances where there is a choice. The only choice would be the choice between staying outside of Canada and qualifying under the new rules or coming back to Canada for that final year to get under the formula.

Mr. Parker: That is correct.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): And that is quite difficult. Well, as I say, you did not satisfy me, Mr. Minister.

Mr. Lalonde: That is why I have good officials!

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): That is right.

The Chairman: Thank you, Mr. Knowles.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Have I had my 13 minutes? Can I raise . . .

The Chairman: Well, I will give you one more question and then I will go to Dr. Philbrook.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): As I said in the House, I have to smile at the thought that we are setting up something that is going to last for 40 years—any notion that it will not be changed. I have not been around here that long yet but I have known about old age pensions from the beginning, and the number of changes we have made have been tremendous, and I predict that in about 10 years from now, when some of these issues arise and the pressures come from M.P.s, there will be some changes.

The Minister quoted a very good statement that was made in the House about the quality of this plan and I stand by it,

[Interpretation]

la question des choix se pose. Nous avons l'intention de discuter de chaque cas avec l'intéressé, là où il y a un choix, de lui confirmer par écrit la décision qu'il a prise, et s'il revient nous dire: je ne suis pas d'accord, nous reviendrons à la charge pour obtenir une décision finale.

Quand à ceux qui vivent à l'extérieur du Canada, cela devient un peu plus difficile, étant donné que nous ne pouvons communiquer personnellement avec elle. Nous songeons actuellement à créer une unité spéciale qui pourrait se charger de tous les cas à l'extérieur du Canada, qui serait compétente non seulement pour informer le retraité qui demeure à l'extérieur, mais également pour lui montrer clairement les choix, si choix il y a.

Ce sont évidemment des projets. Je crois toutefois que nous avons cerné le problème. Nous sommes aussi préoccupés que vous-mêmes et nous allons faire tout notre possible pour nous assurer que les personnes sont bien conseillées.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Comme je vous l'ai dit, monsieur le ministre, nous avons placé cette question entre bonnes mains, c'est mieux que de dire simplement que nous rendrons ces renseignements disponibles. M. Parker a dit que, dans chaque cas, s'il y a un choix, et certainement dans le cas des personnes qui se trouvent au Canada, il y aura information.

M. Parker: C'est exact.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Je pense que c'est terriblement important. Je comprends très bien le problème de ceux qui habitent à l'extérieur du Canada. Il n'y aura pas autant de cas où le choix se présentera. Le seul choix que ces personnes auront, sera de demeurer à l'extérieur du Canada et d'être admissibles en vertu des nouveaux règlements, ou de revenir au Canada pour cette dernière année pour être admissibles en vertu de la nouvelle formule.

M. Parker: C'est exact.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Et c'est très difficile. Comme je vous l'ai dit, vous ne m'avez pas donné de réponse satisfaisante, monsieur le ministre.

M. Lalonde: C'est pourquoi j'ai de bons fonctionnaires.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): C'est cela.

Le président: Merci, monsieur Knowles.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Est-ce que j'ai eu mes treize minutes? Puis-je poser . . .

Le président: Je vais vous laisser poser une autre question et nous passerons ensuite à M. Philbrook.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Comme je l'ai dit à la Chambre, je dois un peu sourire à la pensée que nous créons quelque chose qui doit durer quelque 40 années—et que cela ne sera pas changé. Je ne suis pas ici depuis si longtemps et pourtant, d'après ce que je sais des pensions de retraite depuis le début et du nombre impressionnant de changements intervenus, je puis prédire que dans 10 ans, à compter d'aujourd'hui, lorsque ces questions se poseront et qu'il y aura des pressions exercées par des députés, il y aura d'autres changements.

Le ministre a cité une très bonne déclaration qui a été faite à la Chambre sur la qualité du plan et je l'appuie, mais qualité

[Texte]

but the quality can be inequality in some instances. I think that basically what we are doing is right. We are saying that it is the number of years you have in the country after age 18 in relation to 40 that determines the amount of pension you get. We apply the same rule to the immigrant who comes here late in life as we do to the resident who leaves.

There is one difference between those two persons. The person who has left—has left Canada. He has chosen to do better in some other part of the world; some of it is for health reasons but some of it is just to do better.

Mr. Corbin: To find a job.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Yes.

Mr. Corbin: That is true in my area.

• 1145

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Yes, sure, and it applies to many. But the person that comes, even if he comes late in life, has chosen this country. He is going to stay here, and some of the members might say, oh, spend the money here. It bothers me a little bit that such persons are going to be put on 10/40ths or 15/40ths of OAS and then get GIS—and I understand they will get up to the full amount of GIS—and if they are still in need, something under CAP or social services or welfare of some sort. Was any consideration given in preparing this legislation to extending the GIS? You can find speakers aligned against the GIS, but we have it here. You know, these people that come to a country that believes in people having enough to live on, we are going to see that they are taken care of in one way or another. It strikes me that the more that comes as of right, or the more that comes with limited income test that is in GIS and the less that comes as welfare, the better we are treating Canadians who have come here and chosen to live. If I have any quarrel, I did not state it in the House, with it, it is that. I think we have leaned over backwards. We have said that those that go away, we give them so much per year up to the point, so we are going to treat those who come here exactly the same way, but those that go away who have a better job or have picked up pensions somewhere else and are living somewhere else, they have said goodbye to Canada. However, the immigrants that have come, that we welcome here—maybe you cannot answer this question today, Mr. Lalonde, maybe I will put questions to you on it, if you are still over there 10 years from now because that is when it will first start. About eleven years from now there will be persons coming here after this bill comes into effect who are 54, 55 years of age and 10 years later they are getting the ten-fortieth pensions and members of Parliament will start to say, should we not do a little bit better?

Mr. Lalonde: Mr. Knowles, we indeed have studied this very extensively. I looked at various alternatives with my officials. One included even having the GIS on a partial basis, that is related to the number of years of residence. The other extreme is having a GIS that was going to cover whatever was missing

[Interprétation]

peut signifier inégalité dans certains cas. Je pense que fondamentalement ce que nous faisons est juste. Nous disons que c'est le nombre d'années passées dans le pays après l'âge de 18 ans, par rapport à 40, qui détermine le montant de la pension à recevoir. Nous appliquons le même règlement à l'immigrant qui arrive ici plus tard au cours de sa vie que dans le cas du résident qui quitte le pays.

Il y a une différence de traitement. Celui qui part, a quitté le Canada. Il a choisi de faire mieux ailleurs dans le monde, certains pour des raisons de santé, d'autres pour mieux réussir.

M. Corbin: Pour trouver du travail.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Oui, oui.

M. Corbin: C'est vrai dans ma région.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Oui, certainement, cela s'applique à beaucoup. Celui qui vient, même tard dans sa vie, a choisi ce pays-ci. Il va y demeurer et, certains députés le diront, y dépenser son argent. Cela m'inquiète un peu qu'il recevra 10/40^e ou 15/40^e de la sécurité de la vieillesse et un supplément de revenu garanti—et si j'ai bien compris le plein montant du supplément de revenu garanti—et s'il a encore besoin d'aide, quelque chose d'autre des services sociaux ou de bien-être. Dans l'élaboration du projet de loi, a-t-on envisagé d'augmenter le supplément de revenu garanti? Vous pouvez trouver des gens qui sont contre le supplément de revenu garanti, mais il existe ici. Vous savez, ces personnes viennent dans un pays où l'on croit à un minimum vital, et nous allons nous assurer qu'elles ont le nécessaire d'une façon ou d'une autre. Ce qui me frappe, c'est que plus nous donnons le plein droit, plus nous donnons aux pensionnés à revenus limités, c'est-à-dire en supplément de revenu garanti, et moins en aide sociale, mieux nous traitons les Néo-Canadiens qui sont venus ici et ont choisi d'y vivre. S'il y a une chose avec laquelle je ne suis pas tout à fait d'accord, je ne l'ai pas dit à la Chambre, et c'est cela. Je pense que nous avons reculé. Nous avons dit que nous donnions à ceux qui sont partis tant par année jusqu'à un certain point, par conséquent nous allons traiter ceux qui arrivent exactement de la même façon. Mais ceux qui sont partis et qui ont un meilleur travail ou qui bénéficient de pensions ailleurs et vivent ailleurs, ils ont dit au revoir au Canada. Toutefois, les immigrants qui sont venus, que nous avons accueilli ici . . . , vous ne pourrez peut-être pas répondre à cette question aujourd'hui, monsieur Lalonde, mais je vais quand même vous la poser, car si vous êtes ici dans dix ans, ce sera vraiment le début. Dans environ 11 ans, à partir d'aujourd'hui, il y aura des personnes qui seront venues après l'adoption du bill qui ont 54 ou 55 ans et qui, dix ans plus tard, n'obtiendront que le dix-quantième de pension, et les députés diront, est-ce que nous ne pourrions pas faire un peu mieux?

M. Lalonde: Monsieur Knowles, nous avons en fait étudié longuement cette question. J'ai examiné diverses solutions de rechange avec mes collaborateurs. Nous avons même pensé à un supplément de revenu garanti proportionnel au nombre d'années de résidence. À l'autre extrême, il faudrait un supplé-

[Text]

under the OAS to bring the individual to the full level of residence in Canada, fully qualifying under OAS/GIS if he was in need. In the end we favoured the particular solution that has been proposed on several grounds. Cost was a factor, but that was not the real factor that was involved in our decision in this particular case. It was a matter of having a consistency in the program and the fact that the social assistance is available to supplement even now for the cases of people for which OAS/GIS is not sufficient because of special needs. It does exist at the present time and it will remain. Second, frankly we expect that there will be a shift over the next few years for what is at the present time social assistance payment towards some form of income test which is more like the OAS/GIS type of test than the needs test that we have at the present time. It may not be quite identical, but there will be a closer relationship between the type of test we have under GIS and the type of test that would come, for instance, under a program of income support and supplementation.

All around, as I said, it has been felt that it was fair and would make for better administration of the program if cases of special needs would be covered under social assistance and would facilitate the general administration of the program and the understanding of the program by the public too.

The Chairman: Thank you, Mr. Knowles. Mr. Philbrook.

Mr. Corbin: On a point of order, Mr. Chairman . . .

The Chairman: Yes.

Mr. Corbin: . . . there will be a pretty important statement at 12:30 today on television and radio. I, for one, would like to listen to it. I understand there will be a repeat tonight, but we are sitting again tonight. Is there any indication as to when we could conclude our deliberations this morning?

The Chairman: The Chairman is in the hands of the Committee. If the Committee wishes to stop shortly before 12:30, I suppose it would mean we would have to come back for another meeting. Is that agreeable with the Committee?

Some hon. Members: Agreed.

• 1150

Mr. Alexander: It is a pretty hard act to follow.

Mr. Corbin: It is a matter of national interest and I put it in a very nonpartisan way.

Mr. Alexander: That is why I said it was a pretty hard act to follow. I suppose, Mr. Chairman, in light of the circumstances and because of the representation made by the member, we can go until 12.25 or 12.20 p.m., as the case may

[Interpretation]

ment de revenu garanti qui couvrirait ce qui manque à la sécurité de la vieillesse pour qu'une personne reçoive ce que représente le plein niveau de résidence au Canada, qu'elle soit tout à fait admissible en vertu de la sécurité de la vieillesse et du supplément de revenu garanti si elle est dans le besoin. Nous avons finalement opté pour la solution que nous avons proposée pour plusieurs raisons. Le coût était un facteur, mais ce n'était pas vraiment le facteur qui justifiait notre décision dans ce cas-ci. Il fallait qu'il y ait une certaine uniformité dans le programme et le fait que l'assistance soit disponible comme supplément même maintenant, pour les personnes qui reçoivent la sécurité de la vieillesse et le supplément de revenu garanti n'est pas suffisant à cause des besoins spéciaux. C'est ce qui existe actuellement et ça va demeurer. Deuxièmement, nous croyons qu'il y aura au cours des prochaines années, un changement, et que des prestations actuelles d'aide sociale, nous passerons à une forme de test de revenu, plus semblable au test utilisé dans les régimes de sécurité de la vieillesse-supplément du revenu garanti que le test des besoins actuels. Ce ne sera pas tout à fait la même chose, mais il y aura un rapport plus étroit entre le genre de test que nous avons en vertu du supplément de revenu garanti et le test qui sera utilisé par exemple dans un programme d'aide et de supplément au revenu.

Finalement, comme je l'ai dit, nous avons cru que c'était plus juste et que cela permettrait une meilleure administration du programme si les cas des besoins spéciaux étaient couverts en vertu de l'assistance sociale. Nous avons pensé que cela faciliterait l'administration générale du programme et une meilleure compréhension du programme par le public.

Le président: Merci, monsieur Knowles. Monsieur Philbrook.

M. Corbin: J'invoque le Règlement, monsieur le président.

Le président: Oui.

M. Corbin: Il y a une déclaration assez importante qui doit être faite à midi trente aujourd'hui à la télévision et à la radio. J'aimerais bien, pour ma part, l'écouter. Si j'ai bien compris, on la reprendra de nouveau ce soir, mais nous siégeons encore ce soir. Est-ce que vous pourrez nous donner une idée de l'heure à laquelle nous pourrions terminer nos délibérations ce matin?

Le président: Le président est à votre disposition. Si le Comité désire terminer un peu avant midi trente, cela signifie que nous devons revenir pour une autre réunion. Est-ce que vous êtes d'accord?

Des voix: D'accord.

M. Alexander: Voilà qui est bien difficile à suivre.

M. Corbin: C'est une question d'intérêt national et je l'exprime de la manière la plus neutre possible.

M. Alexander: C'est pourquoi j'ai dit que ce serait très difficile à suivre. Monsieur le président, compte tenu des circonstances actuelles et étant donné les démarches qu'a faites le membre du Comité, je pense que nous pouvons

[Texte]

be, and that would give those members who want an opportunity, to hear the Prime Minister.

The Chairman: Thank you, Mr. Alexander.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): I agree. As long as you do not try to cut us off and make us pass the bill.

The Chairman: No, I think we could probably arrange to have another meeting on Thursday evening this week. If that would be agreeable to the members we will set that up.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Thursday morning.

The Chairman: Is that agreeable with you, Mr. Minister?

Mr. Alexander: How is the Minister's schedule?

Mr. Lalonde: I am always at your disposal.

Mr. Alexander: Oh, God!

The Chairman: The next meeting will be at 8 o'clock Thursday evening.

The Chairman: Dr. Philbrook.

Mr. Philbrook: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Corbin has just pre-empted my request and Mr. Knowles has pre-empted my second question regarding payments to older people. But I would like to ask one other small point on that. I notice that on page 3, Mr. Minister, the work has been co-ordinated with External Affairs and Manpower and Immigration. We have an immigration bill coming up which, I think, puts in a very acceptable amendment that parents can be brought to this country regardless of age; they do not have to be over 65 from now on. One would expect a rush of this type of thing, people bringing over their parents who are in their late fifties, early sixties, something to that effect. I, for one, have already had many, many requests from people in my riding to do this in anticipation. And with the announcement about this bill they are also saying, "Well, you know, what happens?"

Quite often they are from third-world countries, their parents over there have no old-age-pension plan. The people here are sometimes on a very low income, perhaps have not been here long enough themselves and they say, "When my parents get here, it is going to be a bit of a hardship on us to keep them." On the other hand, they are sometimes even a little reluctant to draw on welfare and they are saying, "Is there any particular help we can get under this OAS plan for reciprocal agreements?"

I have heard the answers but will there be, in terms of communication, some special effort made by your officials to have these people advised as to what their limitations are, the fact that they may, in fact, have a financial hardship here supporting their parents? Presumably the parents at that age

[Interprétation]

poursuivre jusqu'à 12h25 ou 12h00, selon le cas, ce qui permettrait aux membres qui le souhaitent d'entendre le Premier ministre.

Le président: Monsieur Alexander, je vous remercie.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Je suis d'accord dans la mesure où vous n'essayez pas de couper court aux délibérations et de nous faire adopter le bill.

Le président: Non, je pense que nous pourrions probablement nous arranger pour convoquer une autre réunion jeudi soir prochain. Si les membres sont d'accord, nous prendrons les mesures nécessaires.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Jeudi matin.

Le président: Monsieur le Ministre, cela vous convient-il?

M. Alexander: Et l'emploi du temps du Ministre?

M. Lalonde: Diable, il est toujours à votre disposition.

M. Alexander: Ô mon Dieu!

Le président: La prochaine séance aura lieu à 20h00 jeudi soir.

Le président: Monsieur Philbrook, vous avez la parole.

M. Philbrook: Monsieur le président, je vous remercie. M. Corbin s'est en quelque sorte arrogé un droit de préemption sur ma requête, et monsieur Knowles a fait de même sur ma deuxième question à l'égard des versements aux personnes âgées. J'aimerais qu'on me donne une petite précision à ce propos. Monsieur le Ministre, j'ai remarqué à la page 3 que le travail a été coordonné avec le ministère des Affaires extérieures et le ministère de la Main-d'œuvre et de l'immigration. Un bill sur l'immigration sera présenté d'ici peu qui, je pense, prévoit, et c'est là tout à fait acceptable, que les parents d'immigrants pourront venir résider dans notre pays, quel que soit leur âge; donc à partir de maintenant il ne sera pas nécessaire qu'ils aient plus de 65 ans. On pourrait s'attendre à ce que l'on se précipite pour faire valoir ce nouveau droit. Les gens vont faire venir leurs parents s'ils ont par exemple entre 55 et 65 ans. Pour ma part, j'ai déjà reçu de nombreuses requêtes à cet effet de personnes de ma circonscription. À propos de l'annonce concernant ce bill il dit également: «Eh bien, vous savez ce que c'est?»

Bien souvent, il s'agit d'immigrants des pays du Tiers-Monde dont les parents ne bénéficient pas de régime de pensions de retraite. Parfois, ces immigrants sont des gagne-petit et peut-être même n'ont pas résidé dans notre pays assez longtemps, et ils disent: «Quand mes parents seront ici, il nous sera peut-être bien difficile de subvenir à leurs besoins». D'autre part, ils répugnent parfois quelque peu à demander les allocations de l'aide sociale et disent: «Est-il possible, dans le cadre de la Loi sur la sécurité de la vieillesse, de bénéficier d'accords réciproques?».

Je connais les réponses, mais j'aimerais savoir si les fonctionnaires feront un effort spécial pour dire à ces personnes qu'il leur sera difficile, financièrement, de subvenir aux besoins de leurs parents? Il est probable que, vu leur âge, les parents auront des difficultés à trouver un emploi, à assurer leur

[Text]

will have trouble getting a job, having their own income, and they will be a straight dependant.

Mr. Lalonde: Mr. Préfontaine.

Mr. N. Préfontaine (Assistant Deputy Minister, Bureau of International Liaison (Welfare), Department of National Health and Welfare): The answer is in the question, in effect. If the aged parent comes from a country which has no social security system, then obviously Canada cannot negotiate an agreement on a bilateral basis. If the aged parent is sponsored to Canada and the sponsor cannot keep the parent, the parent will have to resort to whatever other assistance can be made available by the system.

Mr. Philbrook: The point I was trying to make and the situation I see arising is that the parents will come here and then both the parent and the children who are supporting him will say, "Why did somebody not tell us? We are in a difficult or impossible financial situation; why did you not make this clear before we brought them over?"

Mr. Préfontaine: Immigration is clear on that point.

Mr. Philbrook: So they will be very clearly advised. Thank you very much. The second question is with regard to reciprocal arrangements with other countries. Which countries do we see making these arrangements with first, how quickly and what will probably be the trend thereafter? How many countries will we get involved with over the longer term, say, five years?

Mr. Lalonde: Mr. Préfontaine.

Mr. Préfontaine: In the immediate future we would hope to be able to negotiate promptly with the U.S.A., with the U.K., with Italy and probably with France. There have been other requests to us by countries such as Belgium, Norway, Bermuda and, of late, Turkey. The reason we would wish to negotiate first with those I have mentioned is, of course, the number of Canadian residents who are from those countries and who would stand to benefit immediately from agreements.

Mr. Philbrook: That would seem to leave out some of the countries which do have a large number of expatriates here, such as Greece, Portugal, Germany and Holland, I believe. Do they not have a larger number of expatriates here than Belgium and Norway?

Mr. Préfontaine: They do. I was only mentioning those countries that have approached Canada on the possibility of reaching a bilateral agreement on social security. The others have not approached us as of today.

Mr. Lalonde: I mentioned that Germany already has one.

Mr. Préfontaine: Yes. We have a convention, as members are aware, with the Federal Republic of Germany, and an arrangement with the U.K.

Mr. Philbrook: For those countries such as Greece, Germany and so on that have a lot of people here, would we wait for those countries to approach us or would we approach them

[Interpretation]

propre revenu, et ils ne pourront être que totalement dépendants.

M. Lalonde: Monsieur Préfontaine.

M. N. Préfontaine (Sous-ministre adjoint, Bureau de liaison internationale au ministère de la Santé nationale et du Bien-être social): La réponse est en fait dans la question. Si le parent âgé vient d'un pays qui n'a pas de système de sécurité sociale, il est évident que le Canada ne peut négocier un accord bilatéral. Si, pour venir au Canada, le parent est parrainé et que le parrain peut subvenir à ses besoins, le parent devra recourir à l'une quelconque des autres méthodes d'aide prévues par le système.

M. Philbrook: Ce que je voulais dire, c'est que les parents vont venir dans notre pays et qu'ensuite les parents et les enfants qui subviennent à leurs besoins diront: «Pourquoi ne nous a-t-on pas prévenus? Nous sommes dans une situation financière difficile, voire impossible; pourquoi ne nous avez-vous pas prévenus avant que nous les fassions venir?»

M. Préfontaine: Les dispositions relatives à l'immigration sont très claires sur ce point.

M. Philbrook: Ainsi, ils seront parfaitement avertis. Je vous remercie beaucoup. La deuxième question a trait aux accords réciproques avec d'autres pays. Avec quels pays allons-nous d'abord conclure ce genre d'accord, dans quel délai et quelle sera la tendance par la suite? Avec combien de pays allons-nous engager des négociations à plus long terme, disons cinq ans?

M. Lalonde: Monsieur Préfontaine.

M. Préfontaine: Pour ce qui est de l'avenir immédiat, nous espérons pouvoir négocier rapidement avec les États-Unis, le Royaume-Uni, l'Italie et probablement la France. D'autres demandes nous ont été adressées par des pays comme la Belgique, la Norvège, les Bermudes et, récemment, la Turquie. La raison pour laquelle nous voulons négocier tout d'abord avec eux, c'est évidemment qu'il y a un certain nombre de résidents canadiens qui viennent de ces pays et qui profiteraient immédiatement de ces accords.

M. Philbrook: Cela semble exclure certains pays qui ont un grand nombre de personnes expatriées ici, comme la Grèce, le Portugal, l'Allemagne et la Hollande. N'ont-ils pas plus d'expatriés ici que dans la Belgique et la Norvège?

M. Préfontaine: C'est un fait. Je mentionnais seulement les pays qui ont communiqué avec le Canada afin d'arriver à un accord bilatéral sur la sécurité sociale. Les autres n'ont pas communiqué avec nous à ce jour.

M. Lalonde: J'ai mentionné que l'Allemagne a déjà un accord.

M. Préfontaine: Oui. Nous avons une convention, comme vous le savez, avec la République fédérale d'Allemagne, et également un accord avec la Grande-Bretagne.

M. Philbrook: Pour la Grèce, l'Allemagne et d'autres pays qui ont bien des gens ici, allons-nous attendre que ces pays communiquent avec nous ou allons-nous communiquer avec

[Texte]

on the basis of the interests of our Greek and German citizens, let us say?

Mr. Lalonde: In terms of priorities we will have to deal with those which are on our desks and which, as a matter of fact, have been on our desks for a few years now. However, I would indeed expect that we would take into account the large number of residents from the countries you have mentioned here. We would express to those particular countries our willingness to discuss with them a particular bilateral agreement. But again, we cannot force any other country.

Mr. Philbrook: No, we cannot force them, but I can see . . .

Mr. Lalonde: We will take the initiative.

Mr. Philbrook: . . . that in some of our ridings, adding that secondary group together, it might amount to about 20 per cent of the people in a riding; it is that high. I can see many of them saying to us, What are you doing to protect us? If you say we are waiting for the other countries to come to us, they would say, But can you not go to them?

Mr. Lalonde: We would not hesitate to do so, except that in some of the countries you have mentioned you might find there is hardly anything to negotiate, in terms of social security from that particular country, which the people who have immigrated here could benefit from.

Mr. Philbrook: When we get down to that point, a clear statement on our situation with those countries would be very helpful in dealing with those people in our own ridings.

Just one last thing, if I may, on the fifth page, the big second paragraph. I read that and I just do not quite understand it. I wonder if you could explain that provision a little more clearly, perhaps using a specific example.

Mr. Lalonde: I will ask Mr. Préfontaine to explain this one. Page 5 in English.

Mr. Philbrook:

International agreements allow for adding periods of residence (or contributions)

Mr. Préfontaine: The possibility of prorating under the ten years in Canada.

Mr. Philbrook: Yes, right.

Mr. Préfontaine: That flows from the fact that the object of international agreements is to protect the people who are sitting between two stools, so to speak; that is, those who do not meet the minimum requirements. If an immigrant were to come to Canada and live here for two years prior to reaching retirement age and had, let us say, eight years overseas, and we had an agreement with the overseas country, we would total all his residence and contributions; that is, two years in Canada and eight years overseas gives the individual ten years. Under agreement, each country then pays to the individual its prorated share of the benefits. Since under the ten years the immigrant would have two years, we would pay two fortieths of the pension and the foreign country would pay eight

[Interprétation]

eux dans l'intérêt des Grecs et des Allemands vivant au Canada?

M. Lalonde: Au chapitre des priorités, nous allons commencer par les demandes qui sont déjà sur nos bureaux et qui le sont depuis plusieurs années. Toutefois, je devrais ajouter que nous allons tenir compte du grand nombre de résidents des pays que vous venez de mentionner. Nous allons exprimer à ces pays notre volonté de discuter avec eux d'un accord bilatéral. Mais là encore, nous ne pouvons forcer un autre pays.

M. Philbrook: Non, nous ne pouvons pas les forcer, mais je peux voir . . .

M. Lalonde: Nous prendrons l'initiative.

M. Philbrook: . . . Que dans certaines de nos circonscriptions, si nous additionnons ce groupe secondaire, nous obtenons 20 p. 100 de la population, c'est un pourcentage élevé. Je prévois que beaucoup nous demanderont: qu'est-ce que vous faites pour vous protéger? Si vous répondez, nous attendons que les autres pays viennent à nous, ils vous répondront, mais ne pouvez-vous pas vous adresser à eux?

M. Lalonde: Nous n'hésiterions pas à le faire, sauf que pour certains pays que vous avez mentionnés, il n'y a presque rien à négocier, dont pourraient profiter ces personnes aux termes de la sécurité sociale.

M. Philbrook: A ce point, je crois qu'une déclaration claire de notre situation avec ces pays pourrait nous aider à répondre à ces personnes dans notre circonscription.

Une dernière chose, si vous me le permettez, à la cinquième page, au second paragraphe, je ne comprends pas très bien. Pouvez-vous m'expliquer ou peut-être nous donner un exemple.

M. Lalonde: Je vais demander à M. Préfontaine de vous l'expliquer.

M. Philbrook:

Les accords internationaux prévoient la combinaison des périodes de résidence (de cotisation)

M. Préfontaine: La possibilité de calculer le montant en proportion des dix années passées au Canada?

M. Philbrook: Oui, très bien.

M. Préfontaine: C'est que l'objectif des accords internationaux est de protéger les personnes assises entre deux chaises pour ainsi dire; c'est-à-dire celles qui ne satisfont pas aux exigences minimales. Si un immigrant devait venir au Canada et y vivre pendant deux ans, avant d'atteindre l'âge de la retraite, et s'il avait passé, disons huit ans outremer, si nous avions un accord avec ce pays d'outremer, nous pourrions totaliser toutes les années de résidence et de cotisation, c'est-à-dire deux ans au Canada et huit ans outremer pour lui donner 10 années. En vertu de l'accord, chaque pays verse alors à cette personne un montant proportionnel à ses prestations. Nous, nous verserions deux quarantièmes de la pension à cause de ces années ici, et le pays étranger les huit quarantièmes ou

[Text]

fortieths, or forty-fifths or whatever, of the overseas pension directly to the beneficiary.

Mr. Philbrook: That would only be decided by bilateral agreement.

Mr. Préfontaine: Yes.

Mr. Philbrook: It would not be decided unilaterally by us to help the person coming here.

Mr. Préfontaine: Oh, no. It is only after you have determined eligibility under our program that we apply our rules in the case, and the other country does the same under its own rules.

• 1200

Mr. Philbrook: And the combined effect would not be made available, even by bilateral agreement, to those who are over the eligibility time; in fact, who qualify even in one country. It is strictly for people who do not qualify for anything.

Mr. Préfontaine: If people qualify under our own rules, we will say without agreement. What may happen is that they qualify without agreement under our own rules, but they do not qualify without agreement under the other country's rules. Over the minimum eligibility requirements the rules of both countries apply individually.

Mr. Philbrook: Individually?

Mr. Préfontaine: Yes.

Mr. Lalonde: In effect, you might have a person who will receive a 25/40th of a pension and then they receive another 10/40th of a pension from a country with which we have an agreement.

Mr. Philbrook: I think what I was getting at is if a person qualifies over the minimum for one country but not for another, would he just get the benefit from one country and not from the other or would there be a provision for adding the two together so he would receive both, receive something from both countries?

Mr. Préfontaine: Of course.

Mr. Philbrook: Thank you very much, Mr. Chairman.

Mr. Préfontaine: If you meet the minimum requirement of either country.

The Chairman: Mr. McKinnon.

Mr. McKinnon: Thank you, Mr. Chairman. I would like to find out what some of the current regulations are just to set the stage for this. Is a female person from, say, Britain able to qualify at age 60 for a Canadian pension who has lived under pension in Britain and then comes to Canada and lives here for 10 years?

Mr. Lalonde: If you live here for 10 years you can qualify for a Canadian pension at age 70 if you arrive at 60.

[Interpretation]

quarante-cinquièmes de la pension à laquelle il avait droit outremer.

M. Philbrook: Ce ne pourrait être décidé que par un accord bilatéral.

M. Préfontaine: Oui.

M. Philbrook: Ce ne pourrait être décidé unilatéralement par nous afin d'aider la personne qui vient ici.

M. Préfontaine: Oh non. Ce n'est qu'après avoir déterminé l'admissibilité en vertu de notre programme que nous appliquons nos règlements dans ce cas, et l'autre pays fait la même chose en vertu de ses propres règlements.

M. Philbrook: Ceux qui seraient admissibles, ne fut-ce que dans un seul pays, ne sauraient bénéficier des avantages cumulés de cette disposition, pas même aux termes d'un accord bilatéral. C'est prévu uniquement pour ceux qui n'ont droit à rien.

M. Préfontaine: Si les gens sont admissibles aux termes de nos propres règlements, nous leur versons des prestations même en l'absence d'un accord. Il se peut toutefois que ces personnes soient admissibles sans accord aux termes de nos propres règlements, mais non dans leur pays d'origine. Les règles de deux pays s'appliquent individuellement en ce qui concerne les conditions d'admissibilité minimales.

M. Philbrook: Individuellement, dites-vous?

M. Préfontaine: Oui.

M. Lalonde: Une personne pourrait toucher 25/40 de sa pension ici et toucher en même temps 10/40 d'une pension d'un autre pays avec lequel nous avons conclu un accord.

M. Philbrook: Si une personne est admissible pour le minimum dans un pays, mais non pas dans un autre, toucherait-elle les prestations d'un seul des deux pays ou bien cumulerait-elle les prestations des deux?

M. Préfontaine: Certainement.

M. Philbrook: Je vous remercie, monsieur le président.

M. Préfontaine: A condition de remplir les conditions minimales dans les deux pays.

Le président: Monsieur McKinnon.

M. McKinnon: Je vous remercie, monsieur le président. Je voudrais savoir quels sont les règlements actuellement en vigueur à ce sujet. Est-ce qu'une ressortissante britannique venue s'établir au Canada et ayant vécu 10 ans ici a droit à une pension canadienne arrivée à l'âge de 60 ans?

M. Lalonde: Les personnes venues au Canada à 60 ans peuvent toucher une pension canadienne lorsqu'elles atteignent l'âge de 70 ans.

[Texte]

Mr. McKinnon: Right. Then that person would be in receipt of two pensions, and that is quite legal.

Mr. Lalonde: There is nothing illegal about that under Canadian rules.

Mr. McKinnon: I would like to clarify the date on which this is going to become effective because it is going to be terribly important, particularly to some person who is age 54 and lands in Canada around the time this bill is proclaimed. I understand that if they are in Canada and in possession of an immigrant visa on the day that it is proclaimed, then they will be all right. If they arrive the next day they will come under the new tremendous financial lessening of their old age pension.

Mr. Lalonde: For some, yes; for others it will be advantageous.

Mr. McKinnon: The problem of indexing the industrial pensions from Britain occurs as well. Quite a few of their industries—I believe Austin Motors, and people like that—pay what amounts to index pensions. Has there been any move for Canada to come to an agreement with Britain that that will be done? I understand it is not done now, and it is as much a difficulty as the old age security pension.

Mr. Lalonde: This has been one of the difficulties in our negotiations with Britain. We have told the British government that we could sign an agreement tomorrow morning if it were only a matter of authorizing them to pay index pensions in Canada. The question is how much they want in return. Our problem in negotiating with the British government is that we have so little flexibility under the existing legislation, and that because of our “all-or-nothing” rules under OAS-GIS we really were in no position to bargain on anything. Of course, there is nothing to prevent the British government from doing this if they want to pay it here. It requires an agreement under their law, I understand. If it were only a matter of signing an agreement, as I said, we have no objection to signing an agreement authorizing them to pay index pensions to Canadians, but behind this there was the whole question of negotiating in exchange benefits for Canadians in Britain, et cetera.

Mr. McKinnon: They are not industrial pensions, but they are not old age security pensions, either, that are payable in other countries. I am thinking of service pensions to servicemen, British servicemen who retire in Canada, or to people with service disability pensions. Has any thought been given to a reciprocal agreement, including the service pensions and disability pensions?

Mr. Lalonde: I will ask Mr. Préfontaine to comment on this. He has been . . .

Mr. Préfontaine: Normally such arrangements are not covered by bilateral social security agreements. The agreements refer to things that are earned by contribution or things that are universal, such as OAS or flat rate and contributory schemes, such as the U.S. special security schemes.

[Interprétation]

M. McKinnon: Ce qui ferait qu'une personne se trouvant en pareil cas toucherait le plus légalement du monde deux pensions.

M. Lalonde: C'est tout à fait légal en droit canadien.

M. McKinnon: Je voudrais connaître la date exacte à laquelle ce règlement va entrer en vigueur, car cela aura une très grande importance pour les personnes âgées d'une cinquantaine d'années et arrivant au Canada justement au moment où ce bill entrera en vigueur. Les personnes arrivant au Canada en qualité d'immigrants le jour même de la promulgation du bill auront droit aux prestations, alors que celles qui arriveraient le lendemain de cette promulgation verraient leur pension de vieillesse réduite très sensiblement.

M. Lalonde: C'est vrai pour certains, alors que d'autres, au contraire, en profiteront.

M. McKinnon: Il y a aussi la question de l'indexation des pensions industrielles acquises en Grande-Bretagne. En effet de nombreuses firmes britanniques, par exemple la Austin Motors, versent des pensions indexées. Le gouvernement canadien envisage-t-il de conclure un accord avec le gouvernement britannique à ce sujet? C'est une question aussi épineuse que la pension de vieillesse.

M. Lalonde: C'est effectivement une des difficultés dans nos négociations avec la Grande-Bretagne. Nous leur avons fait savoir que nous pourrions conclure un accord avec eux n'importe quand s'il s'agissait uniquement d'autoriser les Britanniques à verser des pensions indexées au Canada. Mais la question est de savoir ce qu'ils veulent de nous en retour. Or, la difficulté pour nous, c'est que la loi actuellement en vigueur nous laisse très peu de latitude, les règlements de la sécurité de la vieillesse et du supplément de revenu garanti étant trop rigides pour nous permettre de négocier. En principe, rien n'empêche le gouvernement britannique de verser ses pensions ici s'il le désire, tout ce qui faut, c'est un accord aux termes de leur propre loi. Nous ne nous opposons pas bien entendu à ce que les Britanniques versent des pensions indexées à des Canadiens, mais il s'agit de négocier un accord réciproque pour le paiement de prestations à des Canadiens résidant en Grande-Bretagne.

M. McKinnon: Il y a la question des pensions qui ne sont ni des pensions de vieillesse ni des pensions industrielles, telles par exemple les pensions des membres des Forces armées britanniques qui prennent leur retraite au Canada ou des personnes qui bénéficient d'une pension d'invalidité. A-t-on envisagé la possibilité de conclure un accord de réciprocité couvrant les pensions des militaires et les pensions d'invalidité?

M. Lalonde: Je demanderai à M. Préfontaine de vous répondre.

M. Préfontaine: D'habitude les accord bilatéraux touchant à la sécurité sociale ne s'appliquent pas à ce type de pension. Les accords bilatéraux touchent uniquement les prestations pour lesquelles les bénéficiaires ont versé des cotisations, par exemple la sécurité de la vieillesse ou bien les régimes de sécurité spéciaux en vigueur aux États-Unis.

[Text]

• 1205

Mr. McKinnon: Service pensions are contributory and people generally thought they have earned them if they get disabled in service, but what steps would have to be taken for this to be possible? Would it be up to the Minister of Veterans Affairs to try and arrange it with the Minister of Veterans Affairs in Britain, or could Canada think up another agreement to make it possible that service pensions could be the subject of a different reciprocal agreement?

Mr. Préfontaine: That is a possibility. I am not familiar with the precedents there may be.

Mr. McKinnon: In any case they are not going to be included in this agreement.

Mr. Lalonde: The answer is no.

Mr. McKinnon: Now I would like to follow one step further with this well-documented case that Mr. Knowles presented us with. If a person age 64 waits one more year he will get a full pension . . .

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Sixty-five.

Mr. McKinnon: Sixty-five. He waits one more year, he gets a full pension. And you said you would counsel him very closely on this. What is he going to do? The guy is 65, he cannot find work and he needs the money desperately, so he goes for the partial pension because it will entitle him to get guaranteed income supplement if he needs it—and he needs it. A year later he comes back to you and says: now, look, if I could have held out for another year and you did not prohibit me from holding out for another year, my circumstances are terrible, will you now retroactively let me change my mind?

Mr. Lalonde: The answer is no.

Mr. McKinnon: It is going to be a tough, tough decision. Those people are in desperate circumstances. Sometimes at age 65 what can a person do if he is hungry?

Mr. Lalonde: Well it is quite clear that these people have the option. Suppose he has reached 65, he is unemployed, he is in need, there is no arrangement in this country where people are going to be left to starve. You have welfare benefits and social assistance benefits that are available. Some provinces are getting reasonably generous in the sense they are getting closer to what you can get under OAS-GIS. It would be very likely, as a matter of fact, that this particular individual might be better off to be on social assistance for one year—he might get more than the partial pension he would get—and wait another year under social assistance, then apply under OAS. Otherwise it is quite obvious that everybody would apply for the partial pension, and when it comes to full pension would come and say: you know, if I had been given the choice I would have waited for the full pension. In which case, you might just as well have no program.

Mr. McKinnon: On page 2 of your questions and answers, Mr. Minister, I do not quite follow question 6 which has to do with travelling, or living in another country. A person at present comes to Canada at age 55 and qualifies for the full

[Interpretation]

M. McKinnon: Les bénéficiaires cotisent au service des Forces armées, et ceux qui sont frappés d'invalidité en cours de service pensent y avoir droit, des mesures ont-elles été prises pour permettre à ces personnes de toucher leur pension? Est-ce que le ministre des Anciens combattants doit contacter son homologue britannique pour arranger cette affaire ou bien faut-il mettre au point un accord réciproque spécial pour des pensions des Forces armées?

M. Préfontaine: C'est possible, mais je ne suis pas au courant.

M. McKinnon: Quoi qu'il en soit, ces pensions ne sont pas reprises dans le présent accord.

M. Lalonde: Non.

M. McKinnon: Je voudrais reprendre l'exemple de M. Knowles. Une personne âgée de 64 ans toucherait une pension complète, si elle attend un an.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Soixante-cinq ans.

M. McKinnon: D'accord 65. Donc il suffit d'attendre un an pour toucher une pension complète. Vous avez dit que vous donneriez des conseils aux intéressés se trouvant en pareil cas. Mais si la personne âgée de 65 ans n'arrive pas à trouver du travail et a un besoin urgent d'argent, elle accepte la pension partielle qui lui donne droit au supplément de revenu garanti. Or si cette personne revient un an plus tard et demande de revenir rétroactivement sur cette décision, quelle est la réponse?

M. Lalonde: Ce sera le refus.

M. McKinnon: Ce sera une décision très dure pour ces gens qui se trouvent dans une situation souvent désespérée. Qu'est-ce qu'une personne âgée de 65 ans peut faire si elle n'a pas de quoi vivre?

M. Lalonde: Elle a le choix. En effet, une personne âgée de 65 ans qui n'a pas de travail et est dans le besoin touchera des prestations d'assistance sociale, car personne ne meurt de faim au Canada. Les prestations versées par certaines provinces se rapprochent d'ailleurs de ce que l'on touche au titre de la sécurité de la vieillesse et du supplément de revenu garanti. Dans le cas que vous venez de citer, l'intéressé ferait sans doute mieux de toucher pendant un an les prestations de l'assistance sociale plutôt que d'accepter une pension partielle et ensuite de demander à bénéficier des prestations de la sécurité de la vieillesse. Sinon tous demanderaient une pension partielle et, ensuite, viendraient dire que, s'ils avaient eu le choix, ils auraient attendu d'avoir droit à la pension complète, ce qui rendrait parfaitement inapplicable tout régime.

M. McKinnon: Je ne comprends pas très bien ce que vous entendez par la réponse fournie à la question n° 6, qui se rapporte aux personnes voyageant ou résidant à l'étranger. J'avais cru comprendre qu'une personne qui arriverait au

[Texte]

pension at 65, I had thought he was allowed to go to say the United States, reside there and draw OAS. Is that not so?

Mr. Lalonde: Only if they have had 20 years residence in Canada.

Mr. McKinnon: How do you earmark them so you recognize the ones that have 20 years residence? Is this part of the application to receive a pension overseas: they must certify that they have been resident in Canada for 20 years. Is that it? Is that the way it is done?

Mr. Lalonde: Mr. Parker.

Mr. Parker: As part of our processing procedures, if a person has 20 years residence he is in fact given a code in our computer system. The computer actually will control the payment abroad. If he has 20 years or more it falls into indefinite payment; if he has less than 20 years of residence in Canada it becomes a temporary payment which is suspended six months following the month of departure from Canada, unless the person returns within that period.

Mr. McKinnon: That is all I had, thank you. And I wish the bill a speedy passage.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): For a person who was away six months, you say it is suspended unless he returns to Canada. He returns for how long?

Mr. Parker: At the present time as you know he can return for a day or an hour and absent himself again. There is provision in the bill also to ensure that the pension would be suspended six months following cessation of residence in Canada.

Mr. McKinnon: If you need a Canadian dentist, see your dentist twice a year.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): But you mean return and establish residence.

Mr. Parker: That is right. The person would then have to return and establish residence.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): For how long?

Mr. Parker: That becomes a question of judgment.

The Chairman: Mr. Clermont.

• 1210

M. Clermont: Monsieur le président. M. McKinnon a formulé le souhait que le Projet de loi passe le plus tôt possible. Si c'est l'intention des membres et étant donné que il est midi et vingt-cinq, je suis bien prêt à ne pas poser mes questions. Mais si nous devons avoir une autre réunion, je vais poser ma question?

Mr. Alexander: You had better ask your question.

M. Clermont: Merci, monsieur le président. Monsieur le ministre, je partage les idées exprimées par M. Knowles et M.

[Interprétation]

Canada à l'âge de 55 ans et aurait donc droit à une pension complète à l'âge de 65 ans aurait par la suite le droit d'aller s'établir aux États-Unis et d'y toucher les prestations de la sécurité de la vieillesse, est-ce exact?

M. Lalonde: A condition d'avoir résidé 20 ans au Canada.

M. McKinnon: Comment faites-vous pour déterminer quelles personnes ont effectivement résidé 20 ans au Canada? Les bénéficiaires doivent attester qu'ils ont résidé 20 ans au Canada, est-ce bien ainsi que l'on procède?

M. Lalonde: Monsieur Parker.

M. Parker: Toutes les personnes ayant résidé 20 ans au Canada se voient attribuer un numéro de code par l'ordinateur. C'est l'ordinateur d'ailleurs qui contrôle les paiements effectués à l'étranger. Les personnes ayant résidé un minimum de 20 ans au Canada relèvent de la catégorie des paiements permanents. Par contre, celles ayant résidé moins de 20 ans au Canada relèvent de la catégorie des paiements provisoires, qui sont suspendus six mois après la date de départ du Canada, à moins que l'intéressé ne revienne avant.

M. McKinnon: C'est tout ce que j'avais à dire. Je souhaite que le bill soit adopté rapidement.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Les paiements sont donc suspendus pour les personnes ayant quitté le Canada pendant six mois, à moins qu'elles ne retournent au pays. Combien de temps faut-il retourner?

M. Parker: Actuellement on peut revenir pour un jour ou même une heure et puis s'en aller à nouveau. Le bill prévoit l'arrêt des prestations six mois après que les bénéficiaires n'habitent plus au Canada.

M. McKinnon: Il suffit donc de venir voir son dentiste deux fois par an au Canada.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Il faut revenir au Canada et y être domicilié.

M. Parker: C'est exact. Il faut revenir et être domicilié.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Pendant combien de temps?

M. Parker: C'est une question de jugement.

Le président: Monsieur Clermont.

Mr. Clermont: Mr. McKinnon said he hoped that the bill would be passed as quickly as possible. If it is the intention of the Committee to pass the bill before 12.25, I would be quite willing to forgo my questions. But if we are going to have another meeting, perhaps I should go ahead and ask them anyway.

M. Alexander: Allez-y, posez vos questions.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman. I am of the same opinion as Mr. Knowles and Mr. McKinnon. I hope that your

[Text]

McKinnon au sujet des fonctionnaires. Lorsque quelqu'un doit ou devrait attendre pour recevoir des bénéfices additionnels, j'espère que les fonctionnaires le prendront en considération. Dans un autre champ d'activités de la sécurité sociale, soit l'assurance-chômage, il est arrivé, dans le passé, que des personnes bien qu'ayant droit à une assurance médicale, mais étant donné la différence entre le montant de l'assurance-chômage et celui alloué pour l'assurance-maladie soit \$4 ou \$5 par semaine, elles ont employé les semaines qu'elles auraient dû attendre après que leur assurance-maladie se termine. J'espère que dans ces cas vous allez souligné aux personnes qui feront la demande que ce serait préférable d'attendre 3 mois, 6 mois ou 1 an. Ma question monsieur le ministre serait, au sujet de votre mémoire, plus précisément à la page 6 où vous mentionnez:

Ce Bill prévoit aussi les dispositions suivantes:

—l'accès au supplément de revenu garanti, fondé sur l'examen du revenu . . .

Je voudrais vous soumettre des cas qui, selon moi, peuvent engendrer de la discrimination ou de l'injustice selon l'interprétation que vous en donnez. Dans le Guide pour le supplément de revenu garanti 1976-1977, à la page 15, sous la section diminutions de revenu de retraite, on dit:

Si vous receviez une pension ou une pension de retraite ou une rente . . .

Prenons par exemple le cas d'un conjoint qui à 50 ou 55 ans commence à recevoir un montant de la Régie des rentes du Québec. Vous savez très bien lorsque cette personne atteint l'âge de 65 ans sa rente diminue de beaucoup. Selon la table, durant la première étape, le revenu par mois est de \$200, donc cette personne aurait le droit de recevoir \$131.35. Or, lorsqu'elle atteint 65 ans, elle n'a droit qu'à 40.15.

Lorsque ce sont présenté quelques cas de ce genre, on m'a répondu que ces cas ne s'appliquaient pas parce qu'il ne s'agissait pas de travailleurs. Je crois qu'une telle interprétation engendre de la discrimination. J'ai eu une lettre à ce sujet encore récemment. Supposons que cette personne va avoir 65 ans au mois de novembre, et on établit les revenus sur l'année précédente. Elle a reçu, disons, \$131. Par mois pour 10 mois ce qui lui donne un revenu de \$1,300. Pourquoi dans un cas pareil, ne pas appliquer la formule qui permet de ne pas considérer les revenus passés mais uniquement ceux à venir.

The Chairman: Mr. Parker.

Mr. Parker: There is a provision under the existing legislation to allow a person to base his GIS and spouse's allowance on the current year's estimate if he is retired or suffered a reduction in private pension income. So in effect the estimate he uses for income purposes is actually in line with his current needs.

Mr. Clermont: Yes, but I was told, and I have a letter on hand from your Quebec branch, that it does not apply to a person drawing for . . .

. . . qui retirent de la Régie des rentes pour un conjoint. Le cas que je veux citer est celui d'une dame qui recevait une rente de conjoint, mais ce n'est le seul cas. Lorsqu'elle a atteint

[Interpretation]

officials will take into account how long some people have to wait before they start receiving additional benefits. I would like to switch to unemployment insurance for a moment. There have been cases of people who were entitled to both unemployment insurance and health insurance. They might receive \$4 or \$5 a week in health insurance but because they received different amounts from both sources, they also count the weeks they should have waited after their health insurance runs out. I hope that you will point out to such individuals that it is better to wait six months or a year. My first question refers to a statement you make on page 6 of your presentation, which reads as follows:

Other features of the bill cover access to the income-tested Guaranteed Income Supplement . . .

I think there exists cases of discrimination or injustice, depending on the interpretation of such provisions. On page 15 of 1976-77 Guaranteed Income Supplement Guide, the following statement is made:

If you receive a pension or retirement revenue or an annuity . . .

Take the example of a 50 or 55 year old spouse who has just begun to receive a pension from the Quebec Pension Board. When that person reaches 65, his or her pension decreases. According to the table in the Guide, such a person would be entitled to receive \$131.35. But when he reaches 65, he is only entitled to \$40.15.

Whenever I bring up such cases, it is pointed out to me that the regulations do not apply since we are dealing with non-workers. I think such an interpretation gives rise to discrimination. I recently received a letter dealing with this very matter. If someone turns 65 in November, his revenue for the previous year is calculated. Let us say he gets \$131 a month for ten months for a total revenue of \$1,300. Why not apply this formula to future revenue?

Le président: Monsieur Parker.

M. Parker: Il y a, dans la loi actuelle, une disposition qui permet à quelqu'un de baser son supplément de revenu garanti et l'allocation au conjoint sur son revenu annuel de l'année en cours s'il est déjà à la retraite ou si sa pension a été déjà réduite. Cela veut dire que la prévision dont il se sert en calculant son revenu répond à ses besoins courants.

M. Clermont: Entendu, mais j'ai une lettre de votre bureau au Québec affirmant que cela ne s'applique pas à quelqu'un qui . . .

. . . who draws from the Quebec Pension Board for his spouse. I am referring to a lady who got an annuity as a spouse—but her case is not the only one. When she reached

[Texte]

65 ans sa rente a diminué. Elle recevait \$125, mais sa rente a diminué de \$30.25 par mois. Selon les informations qui j'ai, ces personnes doivent considérer leur revenu pour 1976 mais non ceux qu'elles vont recevoir en 1977. Pour moi, ce sont des cas d'injustice et de discrimination. Ces personnes se voient subir une diminution de revenu.

J'admets que la rente diminue parce que cette personne va recevoir . . .

• 1215

M. Lalonde: Le supplément.

M. Clermont: . . . la pension de vieillesse. Mais prenons l'exemple de l'invalidé qui reçoit un certain montant, lorsqu'il atteint 65 ans, il a droit à sa pension de vieillesse et pourtant sa rente ne diminue pas.

Mme Liljefors: Vous avez raison, monsieur, c'est ce qui se passe en ce moment. Il n'y a que certains types de gains qui, s'ils changent au cours de l'année vont affecter le SRG: il s'agit de la pension de retraite, du Régime de pensions du Canada, du Régime des rentes du Québec de l'assurance-chômage et de la pension de retraite privée. En ce moment, nous sommes en train de revoir cette . . .

M. Clermont: Dans vos directives aux gens, vous dites «rente». La Régie des rentes du Québec, c'est une rente, alors, pourquoi cette interprétation?

Mme Liljefors: C'est une pension supplémentaire; ce n'est pas la rente, ce n'est pas la pension de retraite, c'est une pension supplémentaire aux survivants.

M. Clermont: Dans les renseignements qu'on donne au conjoint, il est bien indiqué à la page 16 de la brochure de 1976:

Le montant de la rente . . .

Ensuite, dans vos explications à la page 15 du guide pour le supplément de revenu garanti de 1976-1977, on lit ceci:

Une pension ou pension de retraite, une rente.

Alors, pourquoi cela ne s'applique-t-il pas?

Mme Liljefors: C'est une pension de retraite, ce n'est pas une rente pour les survivants.

M. Clermont: Mais ne trouvez-vous pas que c'est de la discrimination?

Mrs. Liljefors: I really cannot answer that. We are in the process of reviewing types of income that, if they change in the current year, will affect the GIS benefit.

M. Clermont: J'admets, monsieur le ministre, que c'est peut-être une décision ministérielle, mais je soutiens que c'est une injustice à l'égard de ces personnes, car en fin de compte, ces personnes voient leur revenu diminuer. Alors, pourquoi est-ce que cette formule qui est généreuse et dont, je suis certain, des milliers et des milliers de personnes bénéficient, ne s'appliquerait pas aussi à la perte de revenu du conjoint qui voit sa rente diminuer lorsqu'il atteint 65 ans? Cela devrait s'appliquer à ces personnes.

[Interprétation]

65, her pension decreased. Her pension, from the \$125 it used to be, decreased to \$30.25 a month. From the explanations I have been given, those persons should calculate their 1976 revenue, but not what they expect in 1977. To me, those are cases of injustice and discrimination. Those persons have to accept a decreased revenue.

I admit that his or her revenue would decrease because the person would be receiving . . .

Mr. Lalonde: The supplement.

Mr. Clermont: . . . his old age pension. But take the case of an invalid receiving a certain amount of money every month. When he turns 65, he gets his old age pension and his source of revenue does not decrease.

Mrs. Liljefors: You are quite right, and that is what is being done at the moment. There are only certain kinds of revenue changes which have an effect on the GIS. I refer here to the Canada Pension Plan, the Quebec Pension Board, Unemployment Insurance, and private pensions. At the moment we are reviewing . . .

Mr. Clermont: In the information you send out to people, you speak of annuity. The Quebec Pension Board pension is an annuity, so how can you justify such an interpretation?

Mrs. Liljefors: It is not an annuity, but a supplementary pension paid out to the spouse left behind.

Mr. Clermont: On page 16 of the 1976 brochure sent out to such people, it is clearly stated that:

The amount of the annuity . . .

And on page 15 of the 1976-77 Guaranteed Income Supplement Guide, mention is made of:

A pension or retirement revenue or annuity.

Why does this not apply?

Mrs. Liljefors: It is a simple pension and not a pension for surviving spouses.

Mr. Clermont: Do you not think that is discriminatory?

Mme Liljefors: Je ne saurais vous dire. Nous sommes en train de repasser les différents genres de revenus afin de déterminer si le supplément de revenu garanti sera modifié, si ces revenus subissent des changements au cours de l'année.

Mr. Clermont: It may be tied up to the department to hand down a decision in this matter, but I think it is unfair. After all, these people see their revenue decreasing. Thousands upon thousands of people benefit from this generous formula. Why can it not also be applied to a spouse who sees his or her pension being cut back when they reach 65? They should also be covered.

[Text]

M. Lalonde: Monsieur Clermont, comme madame Liljefors vient de le dire, nous sommes en train de réviser cette question et je vous remercie de l'avoir portée à notre attention.

M. Clermont: Alors, monsieur le ministre, je souhaite que cette révision se fasse le plus tôt possible et que nous n'ayons pas à vivre l'expérience de ceux qui ont atteint 65 ans, qui se sont fait refuser l'assurance-chômage et qui maintenant s'aperçoivent qu'une cour a porté un jugement dont ils auraient dû bénéficier. Alors, j'espère que cette révision se fera le plus tôt possible pour que ce secteur de la société puisse bénéficier de votre formule généreuse qui s'applique lorsqu'il y a perte de revenu.

M. Lalonde: Merci beaucoup.

Le président: Merci, monsieur Clermont. Dr. Ritchie, you are the next questioner.

Mr. Ritchie: Thank you, Mr. Chairman. I have many comments. I think old age security, of course, with other things is important, because it really reduced the necessity to save money and it is wise that people know what their rights are.

One other thing, which may be of general interest, is this idea of social assistance being welfare as opposed to a pension. Personally, I try to break it down when I am involved. You often see people in their fifties and sixties who need assistance, and they say, "Why can I not get a pension?" when I say "You need social assistance." So I say, "Well, it all comes out of the same pot. Society has said to you that you have fallen on hard times and you need some assistance out of the public purse, and it is no different from the old age pension." I think if more people regarded it as that it might work things out a little better.

The one thing that bothers me though, that I wonder about, is that for the people coming into Canada this is the minimum 10-year residence for payment, whereas you have 20-year payment abroad. It seems to me that there is an element of discrimination here. It seems to me you are going to encourage people to come in their fifties—probably parents of immigrants—who are not likely to be very productive because circumstances will prevent them from being productive. On the other hand you have Canadians—and I can think of one Air Force pilot in his forties, whose wife got serious bronchial troubles and she would have died if she had stayed here so they had to go to Arizona and she is still alive—that you are going to discriminate against in favour of somebody who could have contributed quite a bit less. Now, why do you not make it equal?

• 1220

Mr. Lalonde: Well, if he has been in Canada for 20 years, there is no problem. How old is the person you are referring to?

Mr. Ritchie: I really do not know the actual years here. I would point out that if you are going to make it one way on one side, then why do you not make it the same on the other?

[Interpretation]

Mr. Lalonde: Mr. Clermont, as Mrs. Liljefors has just pointed out, we are reviewing the whole matter and I thank you for drawing it to our attention.

Mr. Clermont: I hope this review will be carried out as quickly as possible and that we will not have to go through the same experience as those who have already turned 65. They cannot collect unemployment insurance and now they see that a court has handed down a decision from which they cannot benefit. I hope you will carry out this review as quickly as possible so that retired people can also benefit from this very generous formula.

Mr. Lalonde: Thank you very much.

The Chairman: Thank you, Mr. Clermont. Monsieur Ritchie, vous avez la parole.

M. Ritchie: Merci, monsieur le président. J'ai beaucoup de remarques à faire. Les prestations supplémentaires de vieillesse sont importantes puisqu'elles nous libèrent de la nécessité de faire des économies. Il faut que tout le monde soit au courant de ses droits.

En même temps, il ne faut pas penser qu'une pension est tellement différente de l'assistance sociale, en tant qu'une forme de bien-être social. On voit souvent des hommes et des femmes dans la cinquantaine et la soixantaine qui ont besoin d'aide et qui se demandent pourquoi ils ne peuvent pas obtenir une pension. Quand je leur dis qu'il leur faut de l'assistance sociale, je leur fais remarquer que l'argent vient de la même source. La société déclare que vous avez besoin de l'aide et que l'argent viendra des fonds publics. Ce n'est pas tellement différent d'une pension de vieillesse. Si plus de gens le regardait ainsi, il y aurait moins de difficulté.

Il y a cependant une disposition qui m'inquiète. Il faut qu'on reste au Canada pendant dix ans au moins afin de recevoir une pension, alors qu'il faut rester dans un pays étranger pendant vingt ans avant d'en recevoir. Cette pratique me semble discriminatoire. A mon avis, cela va encourager la venue au pays de gens dans la cinquantaine, notamment des parents d'immigrants déjà établis ici et qui ne vont vraisemblablement pas travailler. Par contre, je connais le cas d'un pilote âgé d'une quarantaine d'année dont la femme est atteinte d'une grave maladie des bronches et qui serait déjà décédée, s'il n'était allé s'établir dans l'Arizona où elle se porte bien; or, le règlement est discriminatoire pour ces gens, alors qu'il est favorable à d'autres qui ont contribué beaucoup moins au pays. Pourquoi ne pas égaliser les chances?

M. Lalonde: Il n'y a aucun problème à condition que votre pilote ait résidé au Canada pendant 20 ans. Quel âge a cette personne?

M. Ritchie: Je ne connais pas son âge exact. Pourquoi ne pas prendre des dispositions égales pour tous?

[Texte]

Mr. Lalonde: Well, it is a matter of judgment. It is felt that, in order to receive the full pension abroad, the citizen concerned should have stayed in Canada for a substantial period of time and should have made an appreciable contribution to the Canadian economy. If he goes away and receives that pension indefinitely abroad, you may be paying a substantial pension over a period of possibly 30 years to a person living abroad who is going to spend that money abroad which is not bringing anything to the Canadian economy. It is felt that, preferably, that person should have contributed to the Canadian economy during his working life for a more extended period than merely 10 years.

Mr. Ritchie: But many people . . .

Mr. Lalonde: You can not have an arbitrary judgment but it is not . . .

Mr. Ritchie: The minimum . . .

Mr. Lalonde: It has justifications in fact.

Mr. Ritchie: With the minimum 10 years residence in Canada, there are going to be a lot of people who will have really contributed practically nothing to the economy.

Mr. Lalonde: Contributed what, I am sorry?

Mr. Ritchie: In the term "minimum 10 years resident of Canada" there will be a lot of people at the end of the line who will have contributed anything or very little to the economy.

Mr. Lalonde: Well, they will only get one fourth of a pension and again, that money will be spent in Canada most likely, more than if that person is living abroad.

Mr. Ritchie: For these people who do not get a pension now, what is their social and economic status, that is, those who have immigrated here for some reason and are not eligible or who would not qualify for the minimum 10? Have you any experience or any opinions, or . . .

Mr. Lalonde: We have not made a specific study or survey of this group of persons, but they are in the same situations as people below 65 who are on social assistance. If they are in need, they will be entitled to the same benefits as people who are 64, 63, or 59 at the present time, and who are in need.

Mr. Ritchie: Have you any figures on how many people are in Canada over 65 who are not eligible for pension.

Mr. Lalonde: Sixty five who are not what?

Mr. Ritchie: Eligible for pension.

Mr. Lalonde: Who are eligible for pension. Around 50,000.

Mr. Ritchie: Around 50,000. You have no idea how many of those are on social assistance.

Mr. Lalonde: No, we do not have that information.

Mr. Ritchie: The people abroad will get the guaranteed income supplement, is that right? Those receiving pensions, do they receive the guaranteed income supplement?

Mr. Lalonde: No.

[Interprétation]

M. Lalonde: Une question de jugement. Nous estimons que pour avoir droit à une pension complète si l'on habite à l'étranger, l'intéressé doit avoir résidé au Canada pendant une période de temps assez longue de façon à avoir contribué de manière appréciable à l'économie nationale. Une personne qui toucherait indéfiniment sa pension à l'étranger pendant une trentaine d'années par exemple dépenserait cet argent à l'étranger, ce qui est une pure perte pour le Canada. C'est pourquoi nous avons estimé que pour toucher une pension complète, il faut avoir vécu et travaillé au Canada pendant plus de 10 ans.

M. Ritchie: Il y a beaucoup de gens . . .

M. Lalonde: Il n'est pas question d'un jugement arbitraire.

M. Ritchie: Le minimum . . .

M. Lalonde: Les faits justifient.

M. Ritchie: Beaucoup de personnes ayant résidé le minimum de 10 ans au Canada n'auront néanmoins contribué que fort peu à l'économie nationale.

M. Lalonde: Contribué à quoi, dites-vous?

M. Ritchie: De nombreuses personnes ayant résidé un minimum de 10 ans au Canada n'auront en fin de compte contribué que fort peu à l'économie du pays.

M. Lalonde: D'accord, mais elles ne toucheront qu'un quart de la pension, et l'argent sera dépensé au Canada, ce qui est déjà plus que si elles allaient s'établir à l'étranger.

M. Ritchie: Qu'est-ce qui arriverait aux personnes ayant émigré au Canada, mais qui ne remplissent pas la condition d'admissibilité d'une période de résidence de 10 ans minimum?

M. Lalonde: Nous n'avons pas étudié cette question en particulier, mais ces personnes se trouveraient dans une situation identique aux personnes âgées de moins de 65 ans et touchant des prestations de l'assistance sociale. Si elles sont dans le besoin, elles auront droit aux mêmes prestations que les personnes dans le besoin âgées de 64, 63 ou 59.

M. Ritchie: Combien y a-t-il de personnes âgées de plus de 65 ans qui n'ont pas droit à la pension?

M. Lalonde: Je n'ai pas saisi la question.

M. Ritchie: Qui n'ont pas droit à la pension.

M. Lalonde: Environ 50,000.

M. Ritchie: Savez-vous combien d'entre elles sont des assistés sociaux?

M. Lalonde: Non, je ne sais pas.

M. Ritchie: Les personnes établies à l'étranger toucheront le supplément de revenu garanti. Est-ce que les personnes recevant une pension toucheront également le supplément de revenu garanti?

M. Lalonde: Non.

[Text]

Mr. Ritchie: They just get the old age security.

Mr. Lalonde: Those can get it for six months when they leave.

Mr. Ritchie: I see. But those in Canada with the 10 years minimum will receive the guaranteed income supplement.

Mr. Lalonde: Right.

Mr. Ritchie: I think that is all I have to ask. Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Alexander: Mr. Chairman.

The Chairman: Yes, Mr. Alexander.

Mr. Alexander: I know that I am on the list and I just want to raise two questions, and I am not expecting the answer now because I do not want to hold this thing up. I will just put it to you Mr. Minister, and hope that you will give me the answer later on. Why are missionaries exempted when we have the armed forces and the diplomatic corps overseas, who have a residency exception? I would like to know about the reasons behind the 50 members who have to ratify the agreements. There is a provision in the act for that. Further, how soon do you expect to have agreements signed with the Italian government, French government, the U.K. and the U.S.A.? The Immigration Department indicates who is coming from where in terms of the several countries throughout the world. Could you indicate to me by the lists that are given, those countries that have social security benefits which can apply or cannot apply, so we will just know what countries we are talking about?

That is all I have, Mr. Chairman.

• 1225

The Chairman: Thank you, Mr. Alexander. There is no time to answer the questions now, since we have reached our time of adjournment. The Minister will take those under advisement, I am sure.

The next questioner was Mr. Marceau, and if he is here at the beginning of the next meeting I will see that he is on first.

The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Interpretation]

M. Ritchie: Elles ont droit uniquement aux prestations de la sécurité de la vieillesse.

M. Lalonde: Si elles quittent le pays, elles y ont droit pendant six mois seulement.

M. Ritchie: D'accord, mais les personnes ayant résidé 10 ans au moins au Canada auront droit au supplément de revenu garanti.

M. Lalonde: C'est exact.

M. Ritchie: C'est tout ce que j'avais à dire. Je vous remercie, monsieur le président.

M. Alexander: Monsieur le président.

Le président: Allez-y, monsieur Alexander.

M. Alexander: J'ai deux questions à poser et je ne m'attends pas à ce qu'on y réponde maintenant. J'espère, monsieur le ministre, que vous vous voudrez bien me répondre en une autre occasion. Pourquoi les missionnaires sont-ils exclus, alors que les membres des forces armées et du corps diplomatique en poste à l'étranger sont admissibles? Je voudrais également savoir pourquoi 50 députés doivent ratifier ces accords comme prévu dans la loi. Quand est-ce que les accords seront conclus avec les gouvernements de l'Italie, de la France, de la Grande-Bretagne et des États-Unis? C'est le ministère de l'Immigration qui nous fait savoir de quel pays ces personnes sont des ressortissants. Pourriez-vous nous dire lesquels de ces pays ont des programmes d'assistance sociale et s'il y a réciprocité.

C'est tout ce que j'avais à dire, monsieur le président.

Le président: Je vous remercie monsieur Alexander. Il ne nous reste plus assez de temps pour répondre aux questions, mais le ministre ne manquera certainement pas d'y répondre par la suite.

Ce serait maintenant normalement le tour de M. Marceau et s'il est ici au début de la prochaine réunion, c'est lui qui aura la parole le premier.

La réunion est levée.

MINISTER OF NATIONAL HEALTH AND WELFARE
AND
MINISTER RESPONSIBLE FOR THE STATUS OF WOMEN

MINISTRE DE LA
SANTÉ NATIONALE ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL
ET
MINISTRE CHARGÉ DE LA SITUATION DE LA FEMME

APPENDIX "HWSA-1"

UPDATED MATERIAL ON THE PROPOSED LEGISLATION AMENDING THE OLD AGE SECURITY (OAS) ACT

To assist you in responding to inquiries from your constituents, I am pleased to attach updated material on the proposed legislation amending the Old Age Security (OAS) Act, presented in the form of questions and answers. I should also like to make certain comments concerning the features and purposes of the proposed legislation.

The amendments have four important features:

- (1) changes relating to the residence requirements;
- (2) provision to pay partial pensions;
- (3) provision to gradually implement these first two features; and
- (4) provision for inclusion of the OAS program in international agreements.

These features are intended to cope with problems relating to equity, consistency among the three tiers of the Canadian retirement income system (i.e. Old Age Security, Canada/Quebec Pension Plan and private pension schemes), and international agreements.

The present OAS rules are based on an all-or-nothing principle, (a beneficiary qualifies for a full pension or gets none at all) and on residence requirements which give a different weight to the same number of years of residence in Canada. The 10-year period immediately preceding retirement - normally 55 to 65 - qualifies a resident of Canada for a full pension but earlier 10-year periods do not. This can cause difficult

equity problems. For example, a person can live in Canada for as many as 37 years after age 18, then go abroad and be eligible for nothing at age 65 unless s/he returns to Canada for one year. Meanwhile, a person can arrive in Canada for the first time at, say, age 55 and qualify just ten years later for receipt of a full pension in Canada.

The three tiers of the Canadian retirement income system lack consistency with one another:

- (1) CPP/QPP and private pension plan benefits are prorated to contributions and earnings while OAS benefits are not payable on a prorata basis;
- (2) upon reaching retirement, one can apply from abroad for CPP/QPP or private plan benefits. Under OAS - unless one has completed 40 years of residence here - the applicant must be a resident of Canada in order to qualify for the OAS pension; and
- (3) CPP/QPP have provision for international agreements while OAS does not.

International social security agreements of the standard type are described in some detail in the attached material. The lack of provision for such agreements in the current OAS legislation as well as the different sets of residence rules make it impossible to relate the present OAS to the corresponding programs of other countries.

Under the proposed legislation:

- (1) each year of residence in Canada after age 18 would have the same weight;
- (2) the 10-year requirement would be retained for entitlement to a minimum pension in Canada, but it would refer to any 10 years of residence after age 18 as opposed to the present "magic ten";

- (3) the 20-year rule for export of the pension would be retained;
- (4) persons receiving either a full or partial pension would be eligible in Canada for consideration under the Guaranteed Income Supplement, as they now are, and the Spouse's Allowance would be integrated with the OAS program; and
- (5) the OAS program could be included in international agreements.

The proposed legislation would in effect provide for persons to earn pensions the amount of which is consistent with their contribution to the Canadian economy and society. To cite certain examples of this:

- (1) some would receive partial pensions under the new rules for periods of residence for which they would have received nothing under the current rules;
- (2) some would qualify for a partial pension under the new rules at an earlier date than they would have qualified for a full pension under the current rules; and
- (3) in the future some persons subject to the new rules would earn partial pensions for periods of residence which, under the current rules, would have qualified them for a full pension.

I would once again emphasize that, when the proposed legislation comes into force, the more beneficial set of rules as between the current ones and those under the amended legislation would apply immediately to anyone who:

- is 25 years or older; and
- is a resident of Canada; or

- has had prior legal residence here after age 18; or
- holds an immigrant visa.

Such persons would have the opportunity to qualify for a full pension because the more beneficial set of rules would apply.

Everyone else without prior residence here, regardless of age, would "earn" the OAS pension through residence in Canada, a year at a time. In other words, the vast majority of Canadians would not be affected by the amendments: those 25 and over could qualify under the more beneficial set of rules and those under 25 when the proposed legislation comes into force would have the opportunity to qualify for the full pension because they could have 40 years of residence in Canada before retirement.

In conclusion, as regards international social security agreements, I would again emphasize that under them, a significant amount of foreign benefits which are not presently payable in Canada would become so. Should Parliament enact the proposed legislation, the Government of Canada will be ready to negotiate with interested foreign governments in order to protect the social security credits which residents of Canada have acquired elsewhere in the world.

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'Marc Lalonde', with a horizontal line drawn through it.

Marc Lalonde

QUESTIONS AND ANSWERS ON THE PROPOSED LEGISLATION
AMENDING THE OLD AGE SECURITY ACT

1. Q. What would the new residence rules be?

A. Under the new rules, the Old Age Security pension would be "earned" by residents of Canada a year at a time, that is at the rate of one-fortieth of the eventual full pension for each year of residence here after age 18.

Receipt of the pension in Canada would continue to be subject to a minimum residence period of 10 years after age 18 and receipt of the pension abroad, to a minimum residence period of 20 years.

- 40 years of residence after age 18 = a full OAS pension, in Canada or abroad;
- 20 years (or more) of residence after age 18 (but less than 40) = half a pension (or more) in Canada or abroad;
- 10 years of residence after age 18 (but less than 20) = a quarter of a pension (or more, up to 19/40) payable in Canada only.

2. Q. To whom would the new residence rules apply?

A. After a transition period of 40 years, to everybody. During the transition period, however, only to residents of Canada under the age of 25 when the new rules come into force, and to anyone, irrespective of age, who at that time, is not residing in Canada, has not had prior legal residence here after the age of 18, or does not hold an immigrant visa.

Persons 25 and over residing in Canada, having had prior legal residence here after the age of 18 or holding an immigrant visa when the new rules come into force, will have the opportunity, as they have now, to qualify for a full pension under the existing residence requirements. If they cannot qualify for a full pension under the existing rules, they could receive a partial pension related to their years of residence in Canada, under the new rules.

3. Q. Would the new rules affect pensions already in pay?

A. The proposed amendments would not affect OAS pensions currently in pay nor would they apply to persons who, when the proposed new rules come into force, are 25 years of age or over and are residents of Canada, have had prior legal residence hereafter the age of 18, or hold an immigrant visa, unless those persons so elect.

4. Q. At what age would the pension be payable under the new rules?

A. It would be payable at age 65 at the earliest. However, the application for benefit could be delayed beyond age 65 at the discretion of the applicant.

5. Q. Could the amount of a partial pension be increased if the beneficiary resided for additional years in Canada?

A. Once in pay, the amount of a pension could not be increased by virtue of additional residence in Canada.

6. Q. Once the proposed legislation comes into effect, would persons already in receipt of the full OAS pension, or who subsequently qualify for it under the present rules, be able to take it abroad?

A. Yes, if they have resided in Canada for 20 years, after the age of 18, as the present rules require. The same 20-year minimum for export of the pension abroad would be retained under the new rules. In other words, you could export a half-pension under the new rules. Currently, of course, this is not possible since there are no partial pensions.

7. Q. How are former residents of Canada treated under present rules, and how would the new rules affect them?

A. If they have resided here for a full 40 years after age 18, former residents can receive their full pension abroad at age 65. If they have less than 40 years residence in Canada, however, they may qualify under the "3-for-one" rule - but they have to return to Canada and reside here during the year preceding commencement of the pension. Under the new rules, a former resident of Canada with at least 20 years of prior legal residence here after age 18 would be entitled to receive a portion of the full pension abroad at age 65, without returning to Canada.

8. Q. Is it correct that under current rules an immigrant coming to Canada at age 55 can qualify for a full pension at 65?

A. Yes. This is possible under the 10-year rule.

9. Q. Can a pension be taken abroad in such an instance?

A. If the beneficiary has resided in Canada for 20 years after the age of 18. In the case mentioned under 8 above, the full pension would be payable abroad when the pensioner reached the age of 75.

10. Q. Under the new rules, how would a person coming to Canada for the first time at age 55 be affected?

A. Such a person would "earn" the pension a year at a time under the new rules: at age 65, such an immigrant could qualify for 10/40ths - or a quarter of a pension in Canada.

11. Q. Under the new rules, could a person who came to Canada for the first time at age 55, applied for and received in Canada a 10/40ths pension at age 65, and then completed an additional ten years of residence in Canada for a total of twenty, subsequently take his 10/40ths pension abroad?

A. Yes.

12. Q. Would the quarterly escalation which now applies to full OAS pensions apply as well to partial OAS pensions?

A. Yes.

13. Q. The proposed legislation would allow inclusion of the OAS program in agreements with other countries. Could advantages be gained from such arrangements by persons who come to Canada at age 55?

A. In all likelihood yes. The great majority of social security benefits, in Europe, are tied to participation in the labour force. Someone coming to Canada at age 55 would therefore have qualified in full or in part in his country of origin for a retirement pension, as a minimum. Most countries, however, place explicit restrictions on the payment of social security benefits outside of their national boundaries. These restrictions may take one or more of the following forms:

- (i) payment abroad only to beneficiaries having a certain minimum period of residence or contributions (as does Canada in the case of OAS);
- (ii) payment abroad only to nationals (Federal Republic of Germany);
- (iii) non-escalation of benefits paid abroad (United Kingdom);
- (iv) payment abroad only on the basis of a social security agreement (Poland).

Thus in the absence of reciprocal agreements, migrants may be deprived of benefits earned in their former countries of residence.

14. Q. What is the purpose of reciprocal agreements?

A. In essence, reciprocal agreements make social security benefits portable between the contracting countries and allow for the coordination of their social security programs.

15. Q. What is meant by coordination of social security programs of contracting states?

A. This refers essentially to the plugging of gaps in social security coverage, to the removal of duplicate social security coverage and to the use of totalizing and prorating in determining an applicant's eligibility for receipt of benefit(s). It is interesting to note that arrangements exist for coordinating the Canada and Quebec Pensions Plans, which are basically identical programs.

16. Q. What is meant by the plugging of gaps in social security coverage?

A. Gaps in social security coverage may occur because, for example, country A has a retirement pension program based on employment, while country B's retirement pension scheme is based on residence. Persons migrating between countries A and B or residing in A and working in B will obviously experience difficulty unless both countries agree to protect the rights of the migrant.

17. Q. What is meant by duplicate social security coverage?

- A. Being required to contribute to the social security programs of two countries, as is frequently the case for residents of Canada working in the United States and for residents of the United States working here. International Social Security agreements allow for removal of such duplicate coverage.

18. Q. What is meant by totalizing and prorating and how do they work?

- A. Totalizing is the combining together of periods of residence or contributions in each of the contracting states for the purpose of determining eligibility in one or both of them. In other words, periods of residence or contributions in each contracting state are considered as periods of residence or contributions in the other.

Prorating is the calculation of the amount of benefits payable by each contracting state in proportion to the periods of residence or contributions in each of them. Each contracting state calculates the amount of benefit payable under its own legislation and is then responsible for paying that fraction of the composite benefit.

19. Q. Under an agreement, who would pay what to whom?

- A. Each contracting country would pay its fraction of the composite benefit direct to the beneficiary.

20. Q. Under an agreement, could totalizing and prorating be applied to an OAS pension earned under the present rules?

- A. No. The pension is an all-or-nothing proposition.

21. Q. Under an agreement, could totalizing and prorating be applied to an OAS pension earned under the new rules?

- A. Yes. The 10 and 20-year minimum could be satisfied under an agreement, each country paying its share of benefit under its own rules. For example:

- (i) 1 year of residence in Canada after age 18 plus 9 years of residence or contributions in the other country = 1/40th of an OAS pension payable in Canada.
- (ii) 15 years of residence in Canada after age 18 plus 5 years of residence or contributions in the other country = 15/40ths of an OAS pension payable in Canada or abroad.

22. Q. Under an agreement, could totalizing and prorating be applied to CPP benefits?

- A. Yes, with the exception of retirement pensions which are payable anywhere after the required contribution has been made in a year. The techniques could assist applicants to satisfy the prescribed minimum eligibility conditions with respect to survivors' benefits (3 to 4 years of contributions at present) and disability benefits (5 of the last 10 years of contributions at present).
23. Q. Have some countries indicated an interest in having reciprocal social security agreements with Canada?
- A. Italy, the United States and the United Kingdom have been pressing for an agreement with us. Others - Belgium, Bermuda, France, Guyana, Jamaica, Malta, Norway and Turkey have also expressed such an interest.
24. Q. What Canadian social security programs would these countries wish to cover in such agreements?
- A. In most instances, the OAS and the CPP (QPP) pensions, which cover retirement, invalidity, survivors' and death benefits, and also the provincial Workmen's Compensation schemes. In some instances foreign countries also wish to include sickness and maternity benefits, unemployment insurance and family allowances.
25. Q. Why is it necessary to amend OAS to include it in international agreements?
- A. Because:
- a) present legislation does not provide for agreements;
 - b) the corresponding programs of most other countries yield benefits that are prorated to periods of residence or contributions, whereas ours is an all-or-nothing proposition.
26. Q. With which foreign countries would Canada first negotiate agreements?
- A. Our tendency would be to start with those that have been pressing Canada for agreements: Italy, the U.S.A. and the U.K., since the largest number of potential beneficiaries would be covered in agreements with these three countries. I should note that Canada already has a convention on social security with the Federal Republic of Germany which is not an agreement of the standard type. If the proposed legislation is passed, it may be desirable to consider renegotiation of our convention with West Germany.
27. Q. How about France?
- A. As I indicated in the House of Commons on April 14, 1976, France would be a natural candidate for social security negotiations if it should wish to protect the rights of its migrants coming to Canada.

28. Q. Would Canada and Canadian residents be net gainers under such agreements or would the other countries and their residents?
- A. There can only be a complete answer to this question after we have entered into agreements, since total benefit flows between countries depend upon such factors as the number of beneficiaries who qualify, their age and length of connection to the labour force, the number of immigrants remaining in Canada, and the programs included in individual agreements. Because a greater number of people come here to live than leave Canada, the balance of expenditures is likely to be in Canada's favour.
29. Q. Is Canada prepared to enter into agreements with all interested countries?
- A. Yes, whenever this is in the interests of Canada and of residents of Canada.
30. Q. Would all such agreements be similar?
- A. Not necessarily. Reciprocity would apply to all agreements and the types of programs to be included would therefore depend upon the willingness or ability of individual countries to match ours.
31. Q. You have also announced that the views of the provinces will be sought prior to the introduction of the new legislation. Does this imply that the provinces have some sort of veto?
- A. Prior consultation with the provinces, as I stated in the House, is a matter of courtesy and common sense, not a matter of provincial veto. We have just concluded a review of the the whole field of social security in the country and they should have the opportunity to express any specific concern they may have on implications of partial OAS pensions for social assistance recipients. In respect of comprehensive international agreements, certain countries have requested the inclusion of programs under provincial jurisdiction such as Workmen's Compensation and Hospital and Medical Insurance. Provinces will therefore need to determine whether they wish to participate in such agreements.
32. Q. If enacted, will the proposed legislation increase or reduce the total cost of the OAS program?
- A. The proposed amendments will not alter the cost of the program to any significant degree. As a matter of fact, they may result in a marginal reduction in the total cost of the OAS program after, say, the first ten years of operation. What will happen, however, under reciprocal social security agreements, is that a significant amount of foreign benefits which are not presently payable in Canada will become so.

February, 1977

MINISTER OF NATIONAL HEALTH AND WELFARE
AND
MINISTER RESPONSIBLE FOR THE STATUS OF WOMEN

MINISTRE DE LA
SANTÉ NATIONALE ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL
ET
MINISTRE CHARGÉ DE LA SITUATION DE LA FEMME

APPENDICE "HWSA-1"

UN DOCUMENT À JOUR SUR LE TEXTE LÉGISLATIF PROPOSÉ POUR MODIFIER LA LOI SUR LA SÉCURITÉ DE LA VIEILLESSE (S.V.)

Pour vous permettre de satisfaire aux demandes de renseignements qui proviennent de vos électeurs, j'ai le plaisir de vous envoyer ci-joint un document à jour sur le texte législatif proposé pour modifier la Loi sur la sécurité de la vieillesse (S.V.), et présenté sous forme de questions et réponses. J'aimerais aussi apporter ici certaines observations sur les caractéristiques et les objectifs de ce projet de loi.

Les modifications comportent quatre caractéristiques importantes, à savoir:

- (1) des modifications relatives aux conditions de résidence;
- (2) une disposition concernant le paiement de pensions partielles;
- (3) une disposition permettant d'appliquer par étapes les deux premières caractéristiques; et
- (4) une disposition destinée à inclure le programme de S.V. dans les accords internationaux.

L'objet de ces modifications est de rendre le Régime de sécurité de la vieillesse plus équitable, d'assurer la cohérence entre les trois volets du système canadien de revenu de retraite (soit la sécurité de la vieillesse, le Régime de pensions du Canada et le Régime de rentes du Québec, et les régimes de rentes privés), et de faciliter les ententes internationales.

En ce qui concerne la Sécurité de la vieillesse, les règles actuelles s'appuient sur le principe du tout-ou-rien (le bénéficiaire a droit à la pleine pension, sinon il ne touche rien) et sur les conditions de résidence qui pondèrent différemment un nombre égal d'années de résidence au Canada. La période de 10 années qui précède immédiatement la retraite, habituellement la période de 55 à 65 ans, donne droit à une pleine pension à la personne qui réside alors au Canada, contrairement aux périodes de même durée à une autre époque de sa vie. Cette mesure peut entraîner de graves injustices. Ainsi, une personne peut demeurer au Canada pendant 37 ans après l'âge de 18 ans, vivre ensuite à l'étranger, et n'avoir droit à rien, à 65 ans, à moins de revenir au Canada pour une période d'une année. En revanche, une personne peut immigrer au Canada à l'âge de 55 ans et, dix ans plus tard seulement, être admissible à une pleine pension payable au Canada.

Il y a des incohérences entre les trois volets du système canadien de revenu de retraite. Ainsi:

- (1) les prestations du R.P.C., du R.R.Q. et des régimes du secteur privé sont établies proportionnellement aux cotisations et aux gains tandis que les pensions de vieillesse ne sont pas payables sur une base proportionnelle;
- (2) au moment de la retraite, une personne peut, de l'étranger, présenter une demande de prestations dans le cadre du R.P.C., du R.R.Q. et des régimes de rentes privés. Aux termes de la Loi sur la sécurité de la vieillesse - à moins de compter 40 années complètes de résidence au Canada - le requérant doit effectivement y résider pour se qualifier à la pension de vieillesse; et
- (3) le R.P.C. et le R.R.Q. peuvent être inclus dans des accords internationaux, tandis que la Loi sur la S.V. ne contient aucune disposition à cet effet.

Vous trouverez, dans la documentation ci-annexée, des détails sur les accords internationaux types en sécurité sociale. L'absence de disposition relative aux accords de cette nature, dans la loi actuelle sur la sécurité de la vieillesse, ainsi que la pondération différenciée des périodes de résidence, rendent impossible la coordination du régime actuel de S.V. et des programmes qui y correspondent dans d'autres pays.

Voici ce qu'il en serait, dans le cadre de la loi proposée:

- (1) chaque année de résidence au Canada après l'âge de 18 ans aurait la même valeur;
- (2) la règle des 10 années de résidence serait maintenue comme minimum donnant droit à une pension partielle au Canada, mais elle s'appliquerait à n'importe quelle période de 10 années de résidence après 18 ans contrairement à la situation actuelle privilégiant les 10 années qui précèdent la retraite;
- (3) la règle des 20 années permettant le paiement de la pension à l'étranger serait conservée;
- (4) les personnes touchant soit une pleine pension soit une pension partielle pourraient être admissibles, si elles sont au Canada, au supplément de revenu garanti, comme cela existe actuellement; et l'allocation au conjoint serait intégrée au programme de S.V.; et
- (5) le programme de S.V. pourrait être inclus dans les accords internationaux.

Effectivement la loi proposée assurerait aux gens l'acquisition de pensions dont le montant correspondrait à leur contribution à l'économie et à la société canadiennes. En voici des exemples:

- (1) certains toucheraient, en vertu des nouveaux règlements, des pensions partielles pour des périodes de résidence qui ne leur auraient rien rapporté selon les règlements actuels;
- (2) d'autres auraient droit, d'après les nouveaux règlements, à une pension partielle plus tôt qu'ils n'auraient eu droit à une pleine pension sous les règlements actuels; et
- (3) à l'avenir, certaines personnes assujetties aux nouveaux règlements acquerraient des pensions partielles pour des périodes de résidence qui, selon les règlements actuels, leur auraient donné droit à une pleine pension.

J'aimerais rappeler qu'une fois en vigueur la loi proposée, le plus avantageux des deux régimes - celui qui existe actuellement ou celui que contient la loi modifiée - s'appliquerait immédiatement à quiconque:

- a 25 ans ou plus; et
- réside au Canada; ou
- compte une période de résidence légale au pays après l'âge de 18 ans; ou
- est en possession d'un visa d'immigrant.

Ces personnes pourraient être éligibles à une pleine pension, du fait de l'application dans leur cas des règlements qui les avantage le plus.

Par ailleurs, quiconque n'a jamais résidé au Canada, indépendamment de son âge, devra acquérir le droit à la pension par sa résidence ici, année par année. Autrement dit, la grande majorité des Canadiens ne serait pas touchée par les modifications: les 25 ans et plus seraient admissibles en vertu des règlements les plus avantageux tandis que les moins de 25 ans auraient

la possibilité de compléter 40 années de résidence au Canada avant la retraite, et donc de se qualifier à la pleine pension.

Pour conclure, j'insisterai sur ce point: aux termes d'accords internationaux sur la sécurité sociale, un montant considérable de prestations étrangères deviendrait payable au Canada, contrairement à ce qui prévaut présentement. Si le Parlement vote la loi proposée, le Gouvernement du Canada sera prêt à négocier avec les gouvernements étrangers intéressés des ententes qui permettront de protéger les crédits de sécurité sociale acquis ailleurs dans le monde par les résidents du Canada.

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'Marc Lalonde', with a long horizontal flourish extending to the right.

Marc Lalonde

QUESTIONS ET RÉPONSES RELATIVES AUX DISPOSITIONS PROPOSÉES
MODIFIANT LA LOI SUR LA SÉCURITÉ DE LA VIEILLESSE

1. Q. Quelles seraient les nouvelles dispositions régissant la résidence?

R. En vertu des nouvelles dispositions, la pension de la sécurité de la vieillesse serait "acquise", par les personnes résidant au Canada, année par année, soit au taux d'un quarantième du montant de la pleine pension pour chaque année de résidence au Canada après l'âge de 18 ans.

Comme actuellement, la pension ne pourrait être versée au Canada qu'après un minimum de 10 ans de résidence après l'âge de 18 ans et à l'étranger après un minimum de 20 ans.

- 40 ans de résidence après l'âge de 18 ans donneraient la pleine pension de la sécurité de la vieillesse, payable au Canada ou à l'étranger;
- 20 ans ou plus (mais moins de 40 ans) de résidence après l'âge de 18 ans donneraient la moitié (ou plus) du montant total de la pleine pension, payable au Canada ou à l'étranger;
- 10 ans ou plus (mais moins de 20 ans) de résidence après avoir atteint l'âge de 18 ans donneraient un quart du montant total de la pension (ou plus, jusqu'à concurrence de 19/40^e), payable au Canada seulement.

2. Q. À qui s'appliqueraient les nouvelles dispositions relatives à la résidence?

R. À tout le monde, après une période de transition de 40 ans. Cependant, pendant cette période, les dispositions ne s'appliqueraient qu'aux résidents du Canada de moins de 25 ans au moment de l'entrée en vigueur des nouvelles dispositions, et à toute personne, quel que soit son âge, qui ne réside pas au Canada à ce moment là, n'a pas eu auparavant de résidence légale au pays après ses 18 ans, ou ne détient pas un visa d'immigrant.

Les personnes âgées de 25 ans et plus, résidant au Canada ou qui ont résidé au pays de façon légale alors qu'elles avaient plus de 18 ans, ou qui détiennent un visa d'immigrant lorsque les nouvelles dispositions entrent en vigueur, auront le droit, de même qu'à l'heure actuelle, de prétendre à la pleine pension en vertu des dispositions existantes sur la résidence. Si elles ne sont pas admissibles à la pleine pension en vertu des dispositions actuelles, elles pourraient recevoir, aux termes du nouveau règlement, une pension partielle dont le montant sera fonction du nombre d'années de résidence au Canada.

3. Q. Les nouvelles dispositions modifieraient-elles les pensions déjà en versement?

- R. Les modifications proposées ne toucheraient pas les pensions de la sécurité de la vieillesse versées présentement ni les personnes qui, au moment de l'entrée en vigueur des nouvelles dispositions, ont 25 ans ou plus et résident au Canada ou ont résidé au pays de façon légale alors qu'elles avaient plus de 18 ans, ou détiennent un visa d'immigrant, à moins que ces personnes ne choisissent de se soumettre aux nouvelles dispositions.
4. Q. À quel âge, aux termes des nouvelles dispositions, une personne pourrait-elle toucher la pension?
- R. Elle pourrait toucher la pension à 65 ans au plus tôt. Cependant, la demande de prestations pourrait être soumise après 65 ans si une personne le désirait.
5. Q. Le montant de la pension partielle pourrait-il être augmenté si le bénéficiaire continuait à résider au Canada?
- R. Le montant d'une pension en cours de versement ne pourrait pas être augmenté du fait d'années supplémentaires de résidence au Canada.
6. Q. Lorsque les dispositions proposées entreront en vigueur, les personnes recevant déjà la pleine pension de la sécurité de la vieillesse, ou qui y auront subséquemment droit en vertu des dispositions actuelles pourront-elles recevoir ce montant à l'étranger?
- R. Oui, si elles ont résidé au Canada pendant 20 ans, après l'âge de 18 ans, comme l'exige la présente Loi. En vertu des nouvelles dispositions, cette période minimale de 20 ans serait conservée. En d'autres termes, vous pourriez toucher une demi-pension à l'étranger en vertu des nouvelles dispositions. À l'heure actuelle, bien sûr, ceci n'est pas possible puisqu'il n'existe pas de pension partielle.
7. Q. Quelles sont les dispositions actuelles pour les personnes ayant déjà résidé au Canada et dans quelle mesure seront-elles touchées par les nouvelles dispositions?
- R. Si elles ont résidé au pays pendant au moins 40 ans alors qu'elles avaient plus de 18 ans, ces personnes peuvent recevoir la pleine pension à l'étranger à l'âge de 65 ans. Si elles comptent moins de 40 ans de résidence au Canada, elles peuvent cependant être admissibles aux termes de la règle des "trois pour un" - mais doivent revenir au Canada et y résider pendant l'année précédant le début du versement de la pension. En vertu des nouvelles dispositions, une personne ayant résidé de façon légale au Canada pendant au moins 20 ans alors qu'elle avait plus de 18 ans serait admissible à recevoir à l'étranger, à l'âge de 65 ans, une partie de la pleine pension et ce, sans avoir à revenir au Canada.
8. Q. Est-il vrai qu'un immigrant peut, en vertu des présentes dispositions, venir au Canada à 55 ans et être admissible à recevoir la pleine pension à l'âge de 65 ans?
- R. Oui, aux termes du règlement exigeant 10 ans de résidence.

9. Q. Une personne peut-elle recevoir la pension à l'étranger dans un pareil cas?
- R. Si le bénéficiaire a résidé au Canada pendant 20 ans, après ses 18 ans, oui. Dans le cas de la question 8 ci-dessus, la pleine pension pourrait être versée à l'étranger lorsque la personne atteindrait 75 ans.
10. Q. De quelle façon les nouvelles dispositions toucheraient-elles une personne venant au Canada pour la première fois à l'âge de 55 ans?
- R. Aux termes des nouvelles dispositions, une telle personne pourrait "acquérir" la pension une année à la fois: à 65 ans, l'immigrant serait admissible aux 10/40^e, soit le quart de la pension, au Canada.
11. Q. D'après les nouvelles dispositions, est-ce qu'une personne arrivée au Canada pour la première fois à l'âge de 55 ans, qui fait la demande et obtient à l'âge de 65 ans 10/40^e de la pension au Canada, et ensuite réside pendant encore dix années au Canada, soit 20 années au total, peut partir subséquemment à l'étranger et continuer à recevoir les 10/40^e?
- R. Oui.
12. Q. Est-ce que l'augmentation trimestrielle, qui s'applique actuellement à la pleine pension de la vieillesse, s'appliquerait aussi à la pension partielle?
- R. Oui.
13. Q. Les dispositions proposées permettraient d'inclure le programme de la sécurité de la vieillesse dans les accords conclus avec les autres pays. Les personnes venant au Canada à l'âge de 55 ans pourraient-elles tirer profit de telles dispositions?
- R. Il est vraisemblable que oui. La plupart des prestations de sécurité sociale en Europe, sont liées à la participation au marché du travail. Une personne venant au Canada à l'âge de 55 ans serait donc admissible à une pension de retraite, pleine ou partielle, dans son pays d'origine. Cependant, la plupart des pays apportent des restrictions explicites au versement de prestations de sécurité sociale au delà de leurs frontières nationales. Ces restrictions peuvent prendre les formes suivantes:
- i) versement à l'étranger seulement aux bénéficiaires répondant à des critères minimaux relatifs à la période de résidence ou de cotisation. (Comme le fait le Canada dans le cas de la sécurité de la vieillesse);
 - ii) versement à l'étranger aux ressortissants seulement (République fédérale d'Allemagne);
 - iii) aucune révision des prestations versées à l'étranger (Royaume-Uni);
 - iv) versement à l'étranger effectué uniquement aux termes d'un accord en matière de sécurité sociale (Pologne).

Par conséquent, en l'absence d'accords de réciprocité, les migrants peuvent perdre les prestations qu'ils ont acquises dans leur ancien pays de résidence.

14. Q. Quel est le but des accords de réciprocité?
- R. Grosso modo, les accords de réciprocité permettent, aux pays contractants, de transférer les prestations de sécurité sociale et de coordonner leurs programmes de sécurité sociale.
15. Q. Que signifie la coordination des programmes de sécurité sociale qu'effectuent les pays contractants?
- R. Le travail consiste essentiellement à combler les lacunes dans la garantie de sécurité sociale, à supprimer l'obligation de cotiser à deux régimes, et à avoir recours à la totalisation et au calcul proportionnel du (ou des) versement(s) afin de déterminer l'admissibilité du requérant. Il est intéressant de noter qu'on a conclu des accords pour coordonner le Régime de pensions du Canada et le Régime des rentes du Québec, qui sont essentiellement identiques.
16. Q. Que signifie combler les lacunes dans la garantie de sécurité sociale?
- R. En voici un exemple: deux pays administrent chacun un régime de pension de retraite; le premier se fonde sur l'emploi des requérants, le second, sur la résidence. Les personnes qui passent d'un pays à l'autre ou les résidents de l'un qui travaillent dans l'autre éprouveront, bien entendu, des difficultés si les deux pays ne s'entendent pas pour protéger leurs droits.
17. Q. Que veut dire l'obligation de cotiser à deux régimes?
- R. C'est lorsqu'il faut cotiser aux régimes de sécurité sociale de deux pays, comme c'est fréquemment le cas des résidents du Canada qui travaillent aux États-Unis et des résidents des États-Unis qui travaillent chez nous. Les accords internationaux de sécurité sociale permettent de supprimer ces cas de double cotisation.
18. Q. Qu'est-ce que la totalisation et le calcul proportionnel et comment y arrive-t-on?
- R. La totalisation consiste à combiner les périodes de résidence ou de cotisation d'un requérant dans chacun des pays contractants, en vue de déterminer s'il est admissible au régime de l'un ou l'autre, ou des deux. En d'autres termes, les périodes de résidence ou de cotisation dans un pays contractant sont considérées au même titre dans l'autre pays.
- Le calcul proportionnel consiste à déterminer le montant des prestations payables par chaque pays contractant en fonction des périodes de résidence ou de cotisation du requérant dans chacun des pays. Chaque pays contractant calcule le montant des prestations payables en vertu de ses propres lois et doit ensuite verser cette partie de la prestation mixte.
19. Q. Lorsqu'il y a un accord, qui paie le prestataire?
- R. Chaque pays contractant paie directement sa part de prestations au bénéficiaire.

20. Q. Moyennant un accord, est-ce qu'on pourrait appliquer la totalisation et le calcul proportionnel à une pension S.V. acquise aux termes des dispositions actuelles?
- R. Non. La pension est accordée en totalité seulement, lorsqu'elle est accordée.
21. Q. Moyennant un accord, est-ce qu'on pourrait appliquer la totalisation et le calcul proportionnel aux crédits de pension S.V. accumulés aux termes des nouvelles dispositions?
- R. Oui. Il pourrait être satisfait aux conditions minimales de résidence, de 10 ou 20 ans, aux termes d'un accord, chaque pays versant sa part des prestations conformément à ses propres règles. Par exemple:
- i) un an de résidence au Canada après l'âge de 18 ans, plus 9 ans de résidence ou de cotisation dans l'autre pays = 1/40^e d'une pension S.V. payable au Canada.
 - ii) 15 ans de résidence au Canada après l'âge de 18 ans, plus 5 ans de résidence ou de cotisation dans l'autre pays = 15/40^e d'une pension S.V. payable au Canada ou à l'étranger.
22. Q. Moyennant un accord, est-ce qu'on pourrait appliquer la totalisation et le calcul proportionnel aux prestations du R.P.C.?
- R. Oui, exception faite des pensions de retraite qui sont payables, en tout lieu, après le versement de la cotisation requise pour une année. Ces techniques pourraient aider les requérants à satisfaire aux conditions d'admissibilité minimales en ce qui concerne les prestations aux survivants (3 ou 4 ans de cotisation, à l'heure actuelle) et les prestations d'invalidité (5 des 10 dernières années de cotisation, à l'heure actuelle).
23. Q. Est-ce que certains pays se sont montrés intéressés à conclure, avec le Canada, des accords de réciprocité en matière de sécurité sociale?
- R. L'Italie, les États-Unis et le Royaume-Uni souhaitent vivement conclure un accord avec nous. La Belgique, les Bermudes, la France, la Guyane, la Jamaïque, l'île de Malte, La Norvège et la Turquie en ont aussi manifesté le désir.
24. Q. Advenant la conclusion des accords, à quels programmes canadiens de sécurité sociale les pays en cause s'intéressent-ils?
- R. Dans la plupart des cas, il s'agit des pensions de S.V. et du R.P.C. (R.R.Q.), qui recouvrent les pensions de retraite et d'invalidité, les prestations aux survivants et les prestations de décès, ainsi que les régimes provinciaux d'indemnisation des accidentés du travail. Certains pays étrangers désirent comprendre également, dans les accords, les prestations de maladie et de maternité, l'assurance-chômage et les allocations familiales.

25. Q. Pourquoi est-il nécessaire de modifier le régime S.V. pour l'inclure dans des accords internationaux?

R. Parce que:

- a) la législation actuelle ne prévoit pas de tels accords; et que
- b) les régimes correspondants de la plupart des autres pays offrent des prestations qu'on calcule proportionnellement aux périodes de résidence ou de cotisation, tandis que notre régime n'a pas de pensions partielles.

26. Q. Quels sont les premiers pays étrangers avec qui le Canada négocierait des accords?

R. Notre tendance serait de négocier en premier avec les pays qui cherchent présentement à conclure des accords, c.-à-d. l'Italie, les États-Unis et le Royaume-Uni, étant donné que ces trois accords toucheraient éventuellement le plus grand nombre de prestataires. J'aimerais mentionner que le Canada a déjà ratifié, avec la République fédérale d'Allemagne, une convention de sécurité sociale, qui n'est pas un accord type. Si les modifications sont adoptées, il serait peut-être souhaitable de renégocier cette convention.

27. Q. Et à propos de la France:

R. Comme je l'ai indiqué à la Chambre des communes le 14 avril 1976, la France serait un pays tout désigné pour des négociations de sécurité sociale, si elle voulait protéger les droits de ses émigrants au Canada.

28. Q. De tels accords profiteraient-ils, dans l'ensemble, au Canada et aux Canadiens, ou bien aux autres pays et à leurs résidents?

R. On ne pourra donner une réponse complète à cette question qu'une fois les accords conclus, puisque le mouvement total des prestations entre les pays dépendra de facteurs tels que le nombre de prestataires admissibles, leur âge et la durée de leur participation au marché du travail; le nombre d'immigrants qui resteront au Canada; et les programmes compris dans les différents accords. Vu que plus de gens viennent s'établir au Canada qu'il n'en émigre, la différence entre les dépenses du Canada et les prestations versées par d'autres pays sera vraisemblablement en faveur du Canada.

29. Q. Le Canada est-il prêt à conclure des accords avec tous les pays intéressés?

R. Oui, pourvu que ce soit dans l'intérêt du Canada et de ses résidents.

30. Q. Est-ce que tous ces accords se ressembleraient?

R. Pas nécessairement. Tous les accords seraient réciproques et leur contenu dépendrait de la volonté ou de la capacité des autres pays d'y inclure des programmes analogues aux nôtres.

31. Q. Vous avez également annoncé qu'on demanderait les vues des provinces avant d'introduire les modifications. Est-ce que cela veut dire que les provinces ont un certain droit de veto?

R. Comme je l'ai déclaré en Chambre, la consultation des provinces est une question de courtoisie et de bon sens, et non pas une question de veto provincial. Nous venons de conclure un examen d'ensemble des mesures de sécurité sociale au pays et il convient qu'elles puissent se prononcer quant aux effets de pensions S.V. partielles versées aux bénéficiaires d'assistance sociale. En ce qui concerne les accords internationaux complets, certains pays ont demandé d'y inclure des programmes relevant de la compétence provinciale, tels que l'indemnisation des accidentés du travail, l'assurance-hospitalisation et l'assurance-maladie. Les provinces devront donc déterminer si elles désirent participer à ces accords.

32. Q. Advenant leur adoption, est-ce que ces modifications feraient augmenter ou diminuer le coût total du régime S.V.?

R. Les modifications projetées n'auraient aucun effet notable sur le coût du régime. De fait, elles pourraient entraîner une réduction marginale dans l'ensemble des coûts, disons après les dix premières années d'exploitation. Ce qui arriverait, toutefois, aux termes d'accords réciproques de sécurité sociale, c'est qu'un nombre important de prestations de régimes étrangers deviendraient payables aux prestataires établis au Canada. Ce qui n'est pas le cas actuellement.

février 1977

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of National Health and Welfare:

Mr. Norbert Préfontaine, Assistant Deputy Minister,
Bureau of International Liaison (Welfare);

Mr. Gordon J. Parker, Acting Director, Legislation and
Policy Development, Income Maintenance Branch; and

Mrs. K. Liljefors, Director, Programs Planning and Evalua-
tion, Income Security Programs.

Du Ministère de la Santé nationale et du Bien-être social:

M. Norbert Préfontaine, sous-ministre adjoint, Bureau de
liaison internationale (Bien-être);

M. Gordon J. Parker, Directeur intérimaire, étude des lois
et de la politique, Direction générale du maintien du
revenu; et

M^{me} K. Liljefors, Directeur, Planification et évaluation des
programmes, Programmes de la sécurité du revenu.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 20

Tuesday, February 22, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CAI XC28
1439
CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 20

Le mardi 22 février 1977

Président: M. Kenneth Robinson

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages du
Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

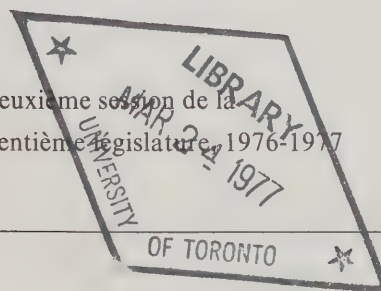
(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977



STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson
Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Brisco	Flynn
Clermont	Fortin
Clarke	Grafftey
(<i>Vancouver Quadra</i>)	Gray
De Bané	Herbert

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson
Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Huntington	McRae
Lajoie	Philbrook
Lambert	Ritchie
(<i>Edmonton West</i>)	Rodriguez
Marceau	Stevens—20

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Tuesday, February 22, 1977:

Mr. Brisco replaced Mr. Alexander;
Mr. Clarke (*Vancouver Quadra*) replaced Mr. Epp;
Mr. Huntington replaced Mr. Yewchuk;
Mr. Lambert (*Edmonton West*) replaced Mr. McKinnon;
Mr. Stevens replaced Mr. Munro (*Esquimalt-Saanich*);
Mr. Rodriguez replaced Mr. Knowles (*Winnipeg North Centre*).

Conformément à l'article 65(4) b) du Règlement

Le mardi 22 février 1977:

M. Brisco remplace M. Alexander;
M. Clarke (*Vancouver Quadra*) remplace M. Epp;
M. Huntington remplace M. Yewchuk;
M. Lambert (*Edmonton-Ouest*) remplace M. McKinnon.
M. Stevens remplace M. Munro (*Esquimalt-Saanich*);
M. Rodriguez remplace M. Knowles (*Winnipeg-Nord-Centre*).

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing Supply and
Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services
Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, FEBRUARY 22, 1977
(21)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 8:07 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Brisco, Clermont, Corbin, Flynn, Huntington, Lambert (*Edmonton West*), Marceau, Philbrook, Robinson, Rodriguez and Stevens.

Witnesses: From the Canadian Advertising Advisory Board: Miss M. Hamilton, Chairman; Mr. Robert E. Oliver, President and Mr. Jacques Marchand Director. *From the Association of Canadian Advertisers Incorporated:* Mr. Tom Blakely, President and Mr. Wayne McCracken, Counsel.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

Miss Hamilton and Messrs. Oliver and Blakely made statements.

The witnesses answered questions.

At 10:02 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 22 FÉVRIER 1977
(21)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 20 h 07, sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Brisco, Clermont, Corbin, Flynn, Huntington, Lambert (*Edmonton-Ouest*), Marceau, Philbrook, Robinson, Rodriguez et Stevens.

Témoins: Du Bureau Consultatif de la Publicité au Canada: M^{lle} M. Hamilton, présidente; M. Robert E. Oliver, président suppléant et M. Jacques Marchand, administrateur. *De l'Association canadienne des annonceurs incorporée:* M. Tom Blakely, président et M. Wayne McCracken, conseiller.

Le Comité reprend l'étude du Bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité poursuit l'étude de l'article 2.

M^{lle} Hamilton et MM. Oliver et Blakely font des déclarations.

Les témoins répondent aux questions.

A 22 h 02, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, February 22, 1977

• 2008

*[Text]***The Chairman:** The meeting will come to order, please.

Our order of the day is Bill C-16, The Borrowers and Depositors Protection Act. We have before us tonight, as witnesses from the Canadian Advertising Advisory Board, Miss M. Hamilton, Chairman, who is second from my right; Mr. Robert E. Oliver, President, who is on my immediate right; and Mr. Jacques Marchand, Director, who is third over from me on my right.

We also have another group, from the Association of Canadian Advertisers Incorporated. Representing them this evening are Mr. Tom Blakely, the President, who is fourth from my right, and, next to him, Mr. Wayne McCracken, their Counsel.

In view of the fact that we have the two groups tonight and we have approximately two hours, the proposal has been made, and it has been agreed by both groups of witnesses appearing before us, that we hear a statement from both groups and then it will be open to the members to ask questions of either group. Is that agreeable?

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: At this time, then, I would ask Miss Hamilton if she would like to introduce Mr. Oliver to us.

Miss M. Hamilton (Chairman, Canadian Advertising Advisory Board): Thank you. The Canadian Advertising Advisory Board is sponsored and supported by all three advertising sectors, the media—radio and television, newspapers, magazines and week-end outdoor advertising, by advisers and by advertising agencies. Most of the CAAB's staff and dollar resources are directed into developing and administering industry codes of ethics. These codes include: Canadian Code of Advertising Standards, Broadcast Code for Advertising to Children, Code of Consumer Advertising Practices for Non-Prescription Medicines and the Code of Consumer Advertising Practices for Cosmetics, Toiletries and Fragrances.

• 2010

In the group tonight we have, as the Chairman has indicated, one of our Board of Directors, Mr Jacques Marchand of Molson's Brewery. To present some of the comments, we thought we would like to put before the Committee tonight, Robert Oliver who is long time president of the Canadian Advertising Advisory Board and he is going to speak on behalf of the Association and the Board.

The Chairman: Mr. Oliver.

Mr. Robert E. Oliver (President, Canadian Advertising Advisory Board): Thank you, Mr. Chairman. I would like to express our appreciation for the opportunity to be with you. As our Chairman has indicated the nature of our structure makes us very sympathetic to the direction and main thrust of this bill as we see it. We, certainly agree that adequate consumer

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mardi 22 février 1977

*[Interpretation]***Le président:** A l'ordre s'il vous plaît.

Notre ordre du jour est l'étude du Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants. Comparaisent devant nous ce soir, comme témoins du Bureau consultatif de la publicité au Canada, M^{lle} M. Hamilton, présidente, qui est la seconde personne assise à ma droite; M. Robert E. Oliver, président, assis immédiatement à ma droite; et M. Jacques Marchand, directeur, qui est le troisième à ma droite.

Comparent également ce soir un groupe de représentants de l'Association canadienne des annonceurs incorporée. Il s'agit de M. Tom Blakely, président, qui est le quatrième à ma droite, et à côté de lui, M. Wayne McCracken, conseiller.

Étant donné que les deux groupes doivent comparaître ce soir et que nous avons environ deux heures, on a proposé que chaque groupe lise sa déclaration. Cela a été accepté par les deux groupes de témoins qui comparaissent. Il sera ensuite loisible aux députés de poser des questions à chaque groupe. D'accord?

Des voix: D'accord.

Le président: Je prie donc M^{lle} Hamilton de bien vouloir nous présenter M. Oliver.

Mlle M. Hamilton (présidente, Bureau consultatif de la publicité au Canada): Merci. Le Bureau consultatif de la publicité au Canada reçoit la commandite et le support des trois secteurs de l'industrie de la publicité: les media, soit la radio-télévision, les journaux, les périodiques et les agences de publicité. La majeure partie du personnel et des ressources financières du Bureau, servent à l'élaboration, à la distribution et à l'application des codes d'éthique relatifs à la publicité. Ces codes sont: le Code canadien des normes de la publicité, le Code de la publicité radio-télévisée destinée aux enfants, le Code de la publicité aux consommateurs des médicaments dispensés sans ordonnance médicale et le Code de la publicité destinée au grand public des cosmétiques, articles de toilette et parfums.

Notre groupe de ce soir comprend, comme l'a indiqué le président, un membre de notre conseil d'administration, M. Jacques Marchand de la Brasserie Molson, qui présentera certaines observations que nous aimerions soumettre au Comité ce soir, Robert Oliver qui est depuis longtemps le président du Bureau consultatif de la publicité au Canada et qui prendra la parole au nom de l'Association et du Conseil.

Le président: Monsieur Oliver.

M. Robert E. Oliver (président, Bureau consultatif de la publicité au Canada): Merci monsieur le président. Nous sommes très heureux de nous trouver parmi vous ce soir. Ainsi que notre présidente l'a indiqué, nous sommes favorables à l'orientation principale de ce projet de loi en raison de notre structure. Nous convenons sans réserve que des renseignements

[Texte]

information should be made available both for personal choice and for comparative purposes. That is through both borrowing and lending services.

It might interest you to know that in administering our codes we are a little unusual in that we have public representatives on le Conseil des Normes de la Publicité and on the Advertising Standards Councils so that there is an input from the public sector and it is not just a trade organization deciding whether a message is clear or not. Fundamentally we look on ourselves as a supplement to the law itself. We realize there is a place for both and we think we can serve both the industry and the consumer by acting on behalf of better advertising and a better understanding of advertising.

I think there are two or three main concerns we have about the bill. One is, and I think this has not entirely escaped the attention of the Committee, the lack of regulations. Our concern is, once the bill becomes effective or has the force of law, that the regulations are often what give force and thrust and direction to the bill. I think the parliamentary process and ourselves are not too well served when we have no opportunity for input.

We have two or three specific suggestions on how we might overcome some of that. We think the bill itself so far as possible should make it clear what the regulatory thrust is to be. Second, we are concerned that in trying to create a uniform Code—as advertisers we realize there are a great many advantages to that because there has been a spate of consumer protection legislation in the last decade with both the federal authorities and the provincial authorities participating—and when you get minute changes across the country, it will make it enormously difficult for national media. I also suggest it greatly increases the hazards and the probabilities of unintentional violations. We think there could be considerable advantage in many of these areas particularly from the viewpoint of national media, national advertising in having uniformity across the country.

On the other hand, we are concerned that in this particular instance the federal proposed legislation takes a somewhat different and to us a much more confusing approach than the provinces themselves have. We think there should be a distinction between those messages that merely refer to the availability of credit and those messages that are directed to promotion of credit. Clause 6 as it now reads—and the same kind of wording applies to deposits as well—says:

No person shall publish an advertisement or otherwise make any representation to the public indicating the availability of credit . . .

The provinces say that once you mention a rate or amount of deposit, then you must give the relevant facts. That started in Nova Scotia and Ontario has followed suit. I think that makes a great deal of sense and we have learned to live with that. One suggestion is that there be a simple deletion so that

[Interprétation]

adéquats doivent être disponibles au consommateur, afin qu'il puisse exercer des choix personnels et comparatifs. C'est la raison d'être des services de prêts et d'emprunts.

Vous trouverez sans doute intéressant d'apprendre que nous administrons nos codes de façon un peu inhabituelle dans la mesure où nous collaborons avec des représentants du secteur public qui siègent à nos côtés au Conseil des normes de la publicité et aux divers Advertising Standards Councils. Il y a donc une participation du secteur public et il ne s'agit pas uniquement d'un organisme commercial qui décide de la clarté de tel ou tel message. Nous nous considérons essentiellement comme un prolongement de la loi elle-même. Nous nous rendons compte que la loi, de même que notre Association, ont chacune leur place et nous pensons pouvoir rendre service à l'industrie et en même temps aux consommateurs, en agissant pour assurer une meilleure publicité et une meilleure compréhension de la publicité.

Nous avons deux ou trois préoccupations principales au sujet de ce bill. La première et je crois que celle-ci n'a pas entièrement échappé à l'attention du Comité, c'est l'absence de règlement. Nous pensons que lorsqu'un bill entre en vigueur ou a force de loi, les règlements permettent souvent de lui donner du mordant et de définir son orientation. Le processus parlementaire et nous-mêmes n'avons rien à gagner si nous n'avons pas la possibilité de participer.

Nous avons deux ou trois suggestions précises quant à la façon de résoudre cette question. Le bill lui-même devrait dans la mesure du possible définir clairement ses pouvoirs de réglementation. Deuxièmement, en essayant d'établir un code uniforme—et en tant qu'annonceurs nous connaissons les avantages d'une telle uniformité en raison de la recrudescence des lois relatives à la protection du consommateur au cours des dix dernières années, recrudescence à laquelle ont participé les autorités tant fédérales que provinciales—et lorsque vous avez affaire à des changements infimes d'une région à l'autre, cela pose des difficultés énormes aux media nationaux. Je pense par ailleurs que cela accroît énormément les risques et les probabilités d'infractions involontaires. Je crois qu'il serait très avantageux d'établir un code uniforme pour l'ensemble du pays, surtout du point de vue des media nationaux et de la publicité à l'échelon national.

D'autre part, nous nous rendons compte que dans ce cas-ci que la loi proposée par le gouvernement fédéral adopte une attitude tout à fait différente et selon nous beaucoup moins précise que celles des provinces elles-mêmes. Nous pensons qu'il devrait exister une distinction entre les messages qui se rapportent uniquement à la disponibilité du crédit et ceux qui sont directement liés à la promotion du crédit. L'article 6 de la loi est formulé de telle façon que les mêmes termes peuvent s'appliquer aux dépôts. Voici ce qu'il stipule:

Est interdite la publicité qui offre des prêts d'argent ou traite divers aspects des frais de crédit . . .

Dans les lois provinciales, si vous mentionnez le taux du crédit ou le montant du dépôt, vous devez donner aussi les détails pertinents. Ce processus s'est amorcé en Nouvelle-Écosse et l'Ontario a suivi. Je crois que cela est très sensé et nous avons appris à nous y conformer. Nous proposons de

[Text]

it reads "make any representation to the public relating to a credit rate or charge" and insert the word "rate" if you like.

• 2015

That would eliminate a great many of our problems and the problems are practical. For example, the way it now reads we have to take the precise wording, of course, you could not put a decal on your window saying what kind of credit card you could use. You could not mention an in-store promotion that credit terms are available. Gasoline stations could not indicate which credit cards you should use. Restaurants could not let people know what credit cards were available. The small little retailer could not say credit terms may be arranged.

I think there are two questions here. One, is there really serious social damage to that kind of statement? And I wonder too—if you can answer this much better than I—are we seriously suggesting it is a criminal offence to make that kind of statement which, in effect, this would do? If you go along with the provinces immediately you solve a great deal of that dilemma, and we are also going with something that seems to be working and working pretty well. So that is one suggestion. The other is that the difficulties I have mentioned with in-store promotion have already been covered with the rebroadcast. It applies to billboard advertising. It applies to transit advertising. I think you are creating a complexity for business that is not really going to serve the consumer very well.

the other suggestion is that the regulations become part of the bill itself as an alternative. But even then I would suggest that spelling out that if you merely mention credit, you have got to give all this detail, this means that for all practical purposes you might as well forget a lot of the media that people normally use. The other suggestion, Mr. Chairman, is that as this is now worded, it does not include what we think is a very wise provision in the Combines Investigation Act. It says:

No person shall publish an advertisement, etc.

There are two suggestions here. Either you have that rephrased so it says, "No advertiser shall do so and so," because it is the advertiser who knows his products or service and knows the details and takes the responsibility. We think either that should be rephrased or there should be a separate inclusion as there is in the Combines Act so that if we accept a message in good faith they are discharged from legal onus in case the requirements of the bill have not been met.

I think most of the other main issues, sir, have been covered or will be covered, and we would be happy to answer questions when that time comes.

The Chairman: Thank you very much for your statement, Mr. Oliver. We will now hear from Mr. Tom Blakely, the

[Interpretation]

modifier un mot afin que l'article se lise comme suit: «Est interdite la publicité qui offre des prêts d'argent ou traite divers aspects du taux ou des frais de crédit». Je propose d'insérer le terme «taux» si vous le voulez bien.

Cela permettra d'éliminer une partie de nos problèmes d'ordre pratique. Par exemple, dans la formulation actuelle de cet article, nous devons respecter l'énoncé précis bien sûr. Cela signifie que vous ne pouvez pas placer une vignette sur votre fenêtre en indiquant le type de carte de crédit que l'on peut utiliser. Vous ne pouvez plus mentionner dans un magasin la possibilité de conditions de crédit. Les stations d'essence ne peuvent plus indiquer quelles cartes de crédit elles acceptent. Les restaurants non plus. Le petit détaillant ne peut plus annoncer qu'il offre des conditions de crédit.

Ce problème soulève deux questions. La première: une telle mesure représente-t-elle un danger social réellement grave? Et je me demande, car vous pouvez sans doute répondre beaucoup mieux que moi à cette question: ce type de promotion du crédit constitue-t-il un délit criminel? Si vous adoptez la même attitude que les provinces, vous résolvez immédiatement une grande partie de ce dilemme. Par ailleurs, vous adoptez un système qui marche très bien. C'est donc une suggestion. La seconde est la suivante: les difficultés dont j'ai parlé au sujet de la promotion dans les magasins ont déjà été couvertes par la retransmission. Cela s'applique à la publicité par panneau d'affichage et à la publicité de transit. Je crois que vous créez des difficultés aux hommes d'affaires, ce qui risque de nuire aux consommateurs.

Nous proposons par ailleurs que le règlement devienne partie intégrante du bill lui-même comme solution alternative. Mais même dans ce cas, je propose que la seule mention de la disponibilité d'un crédit entraîne nécessairement l'énumération de tous les détails des conditions à remplir. Cela signifie qu'à toutes fins pratiques vous pouvez aussi bien laisser de côté les media que la plupart des gens utilisent normalement. L'autre suggestion, monsieur le président, est la suivante: le bill dans son énoncé actuel n'inclut pas une disposition de la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions, disposition que nous jugeons très sage. Voici ce qu'elle stipule:

Est interdite la publicité qui . . . etc.

Il y a ici deux suggestions. Soit vous reformulez cet article de la façon suivante: «Seront interdites à tout annonceur telle et telle chose». En effet, c'est l'annonceur qui connaît en détail ses produits ou services et c'est lui qui assume la responsabilité. Nous pensons que cet article doit être reformulé ou qu'il faut y introduire une disposition séparée comme c'est le cas dans la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions. De telle sorte que si nous acceptons de bonne foi un message, les annonceurs sont déchargés de toute responsabilité légale dans le cas où les exigences du bill n'ont pas été satisfaites.

Je crois que la plupart des autres questions, monsieur, ont été traitées ou le seront, et je serai heureux de répondre à vos questions au moment voulu.

Le président: Merci beaucoup pour votre déclaration, monsieur Olivier. Nous entendrons maintenant M. Tom Blakely,

[Texte]

President of the Association of Canadian Advertisers Incorporated.

Mr. Tom Blakely (President, Association of Canadian Advertisers Incorporated): Thank you, Mr. Chairman. In view of the fact that we are two very similar groups, it would probably be of assistance to the Committee if we drew some lines to tell you approximately how we differ and who we are. But before I do that from our point of view, I would like to thank you, Mr. Chairman, for the invitation to the Association of Canadian Advertisers to appear before you. Gentlemen, we hope that you have received our written submission and that you have had the opportunity to read it.

As you see in our position paper, we have confined our comments on Bill C-16 to matters affecting advertising only. I said I would like to take a minute to tell you precisely who we are. We are the Association of Canadian Advertisers; we call ourselves ACA. We are the representatives of the people that actually spend the money. We are not representatives of the advertising agencies. Advertising agencies are employed by the members of our association and the advertising agencies place the advertisements paid for by our members in the media.

ACA consists of 230 companies that produce and sell goods and services in Canada and they represent approximately 75 per cent of all national advertising placed in Canada. Our members, therefore, do not represent any one industry group or a group of companies providing a similar kind of goods or services. Rather, we represent the business function of advertising.

Before I describe our major concerns with Bill C-16, I would like to make this general observation. Members of ACA are highly conscious of the fact that their continued existence as companies depends on the continued acceptance of their goods and services by their customers. That will happen only if these customers are satisfied with the quality of these goods and services and if they believe in the integrity of the companies that supply them.

• 2020

This applies to industrial advertisers as much as to consumer product manufacturers. With regard to consumer products that is just one of the reasons that the members of ACA have in the past supported and will continue to support all workable legislation passed in Canada that is designed to help protect consumers against unethical business practices in any form, in any field and in any industry.

We believe in and support many of the underlying concepts of Bill C-16. In particular, we endorse the idea of providing consumers with complete information regarding borrowing and lending transactions, but we do not believe advertising is a practical vehicle to communicate effectively detailed information.

[Interprétation]

président de l'Association canadienne des annonceurs incorporés.

M. Tom Blakely (Président, Association canadienne des annonceurs incorporés): Merci, monsieur le président. Étant donné que nous sommes deux groupes très similaires, il sera sans doute utile aux membres du Comité que nous vous expliquions dans les grandes lignes qui nous sommes et en quoi nous sommes différents. Mais auparavant, je voudrais vous remercier, monsieur le président, d'avoir invité l'Association canadienne des annonceurs incorporés à comparaître devant vous. Messieurs, nous espérons que vous avez reçu notre rapport écrit et que vous avez eu l'occasion de le lire.

Comme vous vous êtes rendu compte en lisant notre rapport, nous avons limité nos remarques sur le Bill C-16 aux questions qui concernent directement la publicité. J'ai dit que je me proposais d'expliquer en une minute qui nous sommes. Nous représentons l'Association canadienne des annonceurs, l'ACA. Nous sommes les représentants de ceux qui paient les annonces. Nous ne sommes pas des représentants des media, pas plus que des agences publicitaires. Les agences publicitaires sont employées par les membres de notre Association, ce sont elles qui diffusent par l'intermédiaire des media, les publicités payées par nos membres.

L'ACA comprend 230 sociétés qui produisent et vendent des biens et services au Canada et celles-ci sont à l'origine d'environ 75 p. 100 de toutes les annonces publicitaires réalisées au Canada à l'échelle nationale. Nos membres ne représentent donc ni un groupe de l'industrie ni un groupe de sociétés fournissant des biens et services semblables. Nous représentons plutôt la fonction commerciale de la publicité.

Avant de vous faire part de notre préoccupation essentielle au sujet du Bill C-16, j'aimerais faire la remarque suivante d'ordre général. Les membres de l'ACA sont très conscients du lien entre l'existence de leur société et l'acceptation de leurs biens et services par leur clients. Leur société n'existe que si les clients sont satisfaits de la qualité des biens et services et s'ils croient à l'intégrité des sociétés qui les leur fournissent.

Cela s'applique autant aux annonceurs industriels qu'aux fabricants de produits de consommation. En ce qui concerne les biens de consommation, c'est là une des raisons pour lesquelles les membres de l'ACA ont, par le passé, appuyé et continueront à appuyer toute loi pratique adoptée au Canada et visant à protéger les consommateurs contre les pratiques commerciales amORAles, sous quelque forme, dans quelque domaine et dans quelque industrie que ce soit.

Nous faisons confiance aux principes sous-jacents du Bill C-16 et nous les appuyons. En particulier, nous cautionnons le principe qui consiste à fournir aux consommateurs des renseignements complets sur les transactions d'emprunt et de prêt, mais nous ne pensons pas que la publicité soit un moyen pratique de communiquer de façon efficace des renseignements détaillés.

[Text]

I would like to explain briefly three major concerns which ACA has with Bill C-16, and I think you will find that there is some repetition here. First, if advertising relating to credit or the availability of credit and advertising relating to deposits is to be governed by new legislation, we are most concerned about the rules governing it: they are not set out in Clauses 6 and 20.

Like other witnesses who have appeared before you ACA feels that the legal obligations of advertisers should be made public at this time, should be contained in this statute and should not be determined by regulation later.

It is vital to us that those obligations be made public now before the bill is passed so that our commentary can be informed, and we would hope be helpful to you rather than based upon speculation as to those obligations.

We recognize that the bill gives interested persons a reasonable opportunity to make representations concerning proposed regulations. But we still feel strongly that matters of substance affecting our function should be contained in the statute. Before enactment they should be examined by the elected representatives of the Canadian people, we feel. In that way, those provisions which could vitally affect us, as well as the consumer who is to be protected, would have the full public debate.

Second, in our submission we have pointed out that our understanding that in many cases the decision to grant credit and the negotiations of the terms and conditions upon which credit will be granted are largely dependent upon discussions between the lender and the potential borrower. We understand that usually occurs in a personal interview.

As a result we question how useful it would be to consumers to advertise credit charges or a range of credit charges when any particular consumer will not know with certainty what his or her borrowing status will be until a natural approach is made, and the information is exchanged between that consumer and that lender.

Our third problem is that it is certainly possible, we feel, especially in newspapers and magazines to present a great deal of detailed specific wide-ranging information. It would be much more difficult in broadcast media: posters, billboards, transit advertisements and in-store signs including decals. We share what we are certain was the desire of the author of the bill that any information which is required to be disclosed to consumers should not only be received by consumers but also clearly understood by them.

In that regard, we should remember that a guiding principle of communicating through mass media is to keep the message simple. For that reason we are concerned about what may be the ultimate requirements of Clauses 6 and 20 of Bill C-16.

Although we know that the Minister of Consumer and Corporate Affairs has said the regulations, and I quote him here, "will have to be in considerable detail", we do not yet

[Interpretation]

J'aimerais vous expliquer brièvement quelles sont les trois préoccupations essentielles de l'ACA au sujet du Bill C-16, il y aura sans doute quelques répétitions. Tout d'abord, si la publicité sur le crédit ou la disponibilité du crédit ainsi que la publicité sur les dépôts, doit être régie par une nouvelle loi, nous nous inquiétons de ce que les règles la régissant ne sont pas définies aux articles 6 et 20.

Comme d'autres témoins qui ont comparu devant vous, l'ACA estime que les obligations légales des annonceurs devraient être rendues publiques, prévues dans cette loi et non déterminées par un règlement ultérieur.

Il est capital que nous connaissions ces obligations dès maintenant, avant l'adoption du projet de loi afin de pouvoir faire de la loi une critique documentée, utile, et non fondée sur de simples spéculations.

Nous admettons que ce bill donne aux intéressés la possibilité de présenter des instances au sujet des règlements proposés. Mais nous croyons cependant fermement que les questions importantes qui affectent notre fonction devraient être précisées dans la loi. Avant d'être mis en vigueur, ces règlements devraient être examinés par les représentants élus du peuple canadien. De cette façon, les dispositions qui nous touchent directement et qui touchent les droits des consommateurs pourraient faire l'objet d'un débat public.

Deuxièmement, nous avons souligné dans notre rapport ce que nous croyons avoir compris, à savoir que très souvent la décision d'accorder un crédit ainsi que la négociation des conditions d'octroi de ce crédit dépendent largement des discussions qui ont lieu entre le prêteur et l'emprunteur potentiel. Nous croyons savoir que cela prend habituellement la forme d'une entremise personnelle.

Par conséquent, nous nous demandons s'il est bien utile pour le consommateur que les frais de crédit ou l'éventail des frais de crédit soient révélés par la publicité, alors que le consommateur ne connaît pas avec certitude quel sera son statut d'emprunteur avant une entrevue personnelle et avant un échange de renseignements entre ce consommateur et le prêteur.

Notre troisième problème est le suivant: il est, selon nous, certainement possible de présenter, en particulier dans les journaux et les revues, des renseignements de tout genre et de façon très détaillée. Cela est beaucoup plus difficile quand on recourt à la radiodiffusion, aux affiches, aux panneaux-réclame, à la publicité dans les transports et à l'intérieur des magasins, y compris les vignettes. Tout comme l'auteur de ce bill, nous souhaitons que tous les renseignements nécessaires soient divulgués aux consommateurs, qu'ils ne soient pas seulement reçus par eux, mais aussi clairement compris.

A cet égard, nous ne devons pas oublier qu'un des principes directeurs de la communication par les moyens d'information est la simplicité du message. Pour cette raison, nous nous préoccupons de ce que peuvent être les exigences ultimes des articles 6 et 20 du Bill C-16.

Bien que nous sachions que le ministre de la Consommation et des Corporations a dit et je le cite: «Les règlements devront être formulés avec force détails», nous ne savons pas encore ce

[Texte]

know what they will be, and based on indications contained in the background notes, we think consumers may receive through advertising now less information and understand less of the information they receive if detailed information must be contained in credit and deposit advertisements.

Advertisers in some cases would simply choose not to mention credit availability in their advertisements. Now, we feel in such cases consumers would be deprived of useful information. When credit availability is advertised, if the required information is very detailed in nature, we feel the results may be increased confusion rather than a more informed consuming public.

For these reasons ACA, that is the advertiser, feels that the most effective and efficient time and place for disclosing detailed information concerning lending and depositing transactions is at the time and place that an interested consumer meets with the other party to negotiate a proposed transaction.

• 2025

Mr. Chairman, I think that completes our opening remarks.

The Chairman: Thank you, Mr. Blakely. We are now open for questioning, and the first questioner is Mr. Huntington, followed by Mr. Corbin and then Mr. Rodriguez. Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman. I will ask the witnesses to forgive me for any confusion which results in the direction of my question in that I have three briefs here I am trying to keep track of.

We have mentioned the matter of provincial legislation, and I would like to ask the witnesses, Mr. Chairman, if in their view there is any evidence to show that the Department of Consumer and Corporate Affairs and/or the people from Justice who were responsible for the drafting of this bill reviewed the provincial legislation in an attempt to provide the uniformity that you suggest through federal legislation.

Mr. Oliver: I do not have any evidence of that, sir. I know that we were told that one reason it would take such a long time to get the regulations available was the need for hearing with the provinces. It seemed to me that if they took the same approach as the provinces, that time period might be enormously minimized.

Mr. Huntington: Well, your associations collectively are dealing across the country and in the different provincial jurisdictions. As a result of studying the various provincial pieces of legislation pertaining to this subject matter, have you brought in any suggestions to the department or that you might now or in the future leave with the Committee?

Mr. Oliver: Yes, and I think I have covered those this evening. Using the provincial approach of rate or charge, once you specify that, we would concur that then there is an adequate case to be made that you should indicate what the qualifying terms are. Our primary concern is two for one where it says, reference to the availability of credit, which none of the provinces do. We would be in a peculiar dilemma if the federal legislation said, once you give this you must also

[Interprétation]

qu'ils seront et, d'après les indications contenues dans la documentation, nous redoutons que les consommateurs reçoivent moins de renseignements par l'intermédiaire de la publicité et ils comprennent moins bien si l'on doit donner des détails dans la publicité sur la possibilité de crédit et de dépôt.

Dans certains cas, les annonceurs préféreraient ne pas mentionner la disponibilité du crédit dans leurs annonces. En ce cas, nous estimons que les consommateurs seront privés de renseignements utiles. Si la disponibilité du crédit est annoncée et que les renseignements exigés sont très détaillés, nous pensons que cela provoquera davantage de confusion au lieu de mieux informer le public consommateur.

Pour ces raisons, l'ACA, c'est-à-dire les annonceurs estimant que c'est au moment où un consommateur rencontre l'autre partie pour négocier une transaction, que les renseignements détaillés concernant les opérations de prêt et de dépôt doivent être divulgués.

Monsieur le président, je crois que cela met fin à notre déclaration d'ouverture.

Le président: Merci, monsieur Blakely. Nous passons maintenant à la période des questions, et le premier questionneur est M. Huntington, suivi de M. Corbin et M. Rodriguez. Monsieur Huntington.

M. Huntington: Merci, monsieur le président. Je demanderai aux témoins de me pardonner si je ne sais trop à qui poser ma question, car j'ai trois rapports sous les yeux que j'essaie de garder à l'esprit.

Nous avons abordé la question de la législation provinciale, et j'aimerais demander aux témoins, monsieur le président, si selon eux, il existe des preuves démontrant que le ministère de la Consommation et des Corporations ou les responsables du ministère de la Justice chargés de la rédaction du bill ont examiné les lois provinciales afin de favoriser l'uniformité dont vous parlez par le biais d'une loi fédérale.

M. Oliver: Je n'en ai aucune preuve, monsieur. On nous a dit que les règlements ne seraient pas disponibles tant qu'il n'y aurait pas consultation avec les provinces. Il me semble que si le gouvernement fédéral adoptait la même attitude que les provinces, ce délai en serait réduit d'autant.

M. Huntington: Vos associations travaillent collectivement dans l'ensemble du pays et ont affaire à différentes compétences provinciales. Après avoir étudié les diverses lois provinciales relatives à ce sujet, avez-vous fait au ministère des propositions dont vous pourriez aujourd'hui ou ultérieurement faire part aux membres du comité?

M. Oliver: Oui, et je crois que j'en ai déjà parlé ce soir. Si nous adoptons la méthode provinciale qui consiste à annoncer le taux ou frais du crédit, nous convenons qu'il est nécessaire d'indiquer quelles sont les conditions d'accès au crédit. Nous nous inquiétons essentiellement de ce que ce bill fait allusion à la disponibilité du crédit, ce que ne fait aucune loi provinciale. Nous nous trouverions face à un grave dilemme si la loi fédérale exigeait de divulguer tel et tel renseignement supplé-

[Text]

give that. Then the provincial legislation also says, once you give certain things you must give a whole range of things, so it would become a multiplying sort of process.

We do hope to have further meetings with the department. We have, I hope, made our position clear on that.

Mr. Huntington: So then, as a member of this Committee, I can be satisfied that your brief here does cover the points you want made and the points that you suggest for national uniformity and that these points have come from a consideration of provincial legislation.

Mr. Oliver: I would have to concede that in our brief, while we referred to the change, we did not mention provincial legislation. We did it in face to face conversation, and it occurred to me afterwards that probably we should stipulate that the same good faith provision that is in the Combines Investigation Act should be covered. We have not yet presented that but we will.

Mr. Huntington: Do you have amendments? Has your association worded specific amendments that you would like to see in Clause 6 or Clause 20?

Mr. Oliver: The one I have already covered would be a simple deletion in Clause 6, which would be the deletion of the phrases "indicating the availability of credit or". And similarly the same type of comment would apply to Clause 20 where, instead of saying "make any representation to the public regarding the deposit", it said, "relating to rate paid on deposit". Then you would have the parallelism with the provinces and I think also what I would consider adequate social justification for asking for more detail. To date I would agree with what Mr. Blakely has said, that in terms of practical things, more and more as an advertiser I have found that if you make one point in an advertisement you are doing very well. Fundamentally I think advertising is not the place to give all that detail, but I find it hard to respond when someone says, if you are going to say 6 per cent, surely you should say 6 per cent on what basis. I think it is a very fair request and should be met.

Mr. Huntington: Have you seen the amendment to Clause 6 that was submitted by the Canadian Association of Broadcasters?

Mr. Oliver: Yes.

Mr. Huntington: And do you have any comment on that amendment?

Mr. Oliver: I think that fundamentally meets our point, sir.

Mr. Huntington: So you are in basic agreement with the amendments that they have suggested?

• 2030

Mr. Oliver: Yes. Certainly with the spirit of it, yes.

[Interpretation]

mentaire et si les lois provinciales faisaient de même. Il y aurait une sorte d'effet d'entraînement.

Nous espérons rencontrer à nouveau les responsables du ministère. Je crois que nous nous sommes exprimés clairement à ce sujet.

M. Huntington: En ma qualité de membre du comité, je suis maintenant convaincu que votre rapport contient les points que vous vouliez souligner ainsi que vos propositions d'un code uniforme à l'échelon national. Je suis par ailleurs convaincu que vous avez étudié les lois provinciales avant d'en arriver à vos conclusions.

M. Oliver: Je dois avouer que, tout en faisant allusion dans notre rapport aux changements possibles, nous n'avons pas mentionné les lois provinciales. Nous l'avons fait au cours de conversations personnelles et il m'est venu à l'idée, après coup, que nous pourrions probablement demander que la disposition sur la bonne foi contenue dans la loi sur les enquêtes relatives aux coalitions soit introduite. Nous n'avons pas encore proposé cela, mais nous le ferons.

M. Huntington: Avez-vous des modifications? Votre association a-t-elle formulé des modifications précises que vous aimeriez voir apporter à l'article 6 ou à l'article 20?

M. Oliver: J'ai parlé de supprimer une partie de l'article 6, c'est-à-dire la phrase «annonçant la disponibilité du crédit ou». Le même type de remarque s'applique également à l'article 20 où il est stipulé «est interdite la publicité des établissements qui traitent divers aspects de dépôts». On pourrait remplacer cette phrase par «qui traitent du taux payé sur le dépôt». Il existerait alors un parallélisme avec les lois provinciales, et j'estime également que les consommateurs seraient parfaitement justifiés à demander plus de détails. Jusqu'à présent, je suis d'accord avec M. Blakely lorsqu'il dit qu'en pratique—et de plus en plus souvent en ma qualité d'annonceur, je m'en suis rendu compte—si vous arrivez à faire passer une idée par la publicité, c'est une réussite. Il est évident qu'une publicité ne peut pas se permettre d'être très détaillée, mais lorsque quelqu'un me dit, «si vous proposez 6 p 100, vous devez me dire quelles sont vos conditions», j'ai de la difficulté à répondre. Je crois que c'est une question tout à fait justifiée et à laquelle il faut répondre.

M. Huntington: Avez-vous pris connaissance de la modification à l'article 6 proposée par l'Association canadienne des radiodiffuseurs?

M. Oliver: Oui.

M. Huntington: Avez-vous des remarques à faire sur cette modification?

M. Oliver: Je crois que cela correspond profondément à ce que nous pensons.

M. Huntington: Vous êtes donc en accord avec les modifications qu'ils ont proposées?

M. Oliver: Oui, nous acceptons certainement l'esprit de cette modification.

[Texte]

Mr. Huntington: You do not have any change to that wording. It basically covers it.

Mr. Oliver: No, I have not. Certainly the spirit of it is in the same spirit as our suggestion.

Mr. Huntington: Now if I can just move over to another brief here, Mr. Chairman. How is my time?

The Chairman: You have five minutes.

Mr. Huntington: Now, in referring to the brief of the Canadian Advertising Advisory Board, on page 3, paragraph 7,

We recommend that a distinction be made between advertising which merely records the availability of credit and that which actively promotes the use of credit.

Can you give me some example of how this distinction might be made in the statute? Do you have wording that would take care of that exactly?

Mr. Oliver: I think what we have already suggested, sir, does cover precisely that.

Mr. Huntington: That is covered in that one. Good.

Mr. Oliver: Yes.

Mr. Huntington: Page 3, paragraph 6: would you mind giving into the record an explanation of paragraph 6?

Mr. Oliver: Again, it comes back to that tricky phrasing, saving the availability of credit. Some of the international credit cards, as you know, are promoted extensively in the magazine and some people who use those credit cards would benefit from that kind of advertising. But the Canadian retailer, if he wants to say anything, is going to have to give a lot of detail that is not called for in the United States regulations. So I think there are cases where peculiarly enough it is going to operate against the interests of the small retailers. Once again, if the retailer mentions a rate, then we would support the requirement. I think there is another advantage to giving details once you give the rate, and the Minister has pointed this out, it then enables the consumer to make comparisons.

Mr. Huntington: In light then of what you have said here this evening, I guess paragraph 10 is explained.

Mr. Oliver: Yes.

Mr. Huntington: Now, in Clause 20:

Rather than the phrase "any representation to the public relating to deposits", we recommend a stipulation that when a deposit rate is mentioned,

then the qualifying terms should also be spelled out. Now, would that apply to radio and television as well?

Mr. Oliver: What happens there for practical purposes is that because of that stipulation most people do not mention rates on radio because if you are promoting a product you have 30 or 60 seconds, and by the time you give a lot of detail on rate, I really think you are confusing them and not helping. So most people now just simply do not mention rates on radio. I

[Interprétation]

M. Huntington: Vous n'avez aucune modification à apporter à cet énoncé.

M. Oliver: Non. Je crois que notre proposition correspond tout à fait à l'esprit de cette modification.

M. Huntington: J'aimerais maintenant passer à un autre rapport, monsieur le président. Est-ce qu'il me reste du temps?

Le président: Vous avez cinq minutes.

M. Huntington: Je vous renvoie au rapport présenté par le Bureau consultatif de la publicité au Canada, à la page 3, paragraphe 7.

Nous recommandons qu'une distinction soit établie entre la publicité qui ne fait que mentionner la disponibilité du crédit et celle qui fait vraiment la promotion de l'usage de ce crédit.

Pouvez-vous me donner un exemple de la façon dont cette distinction peut-être établie dans la loi? Envisagez-vous un énoncé qui rendrait compte exactement de cette distinction?

M. Oliver: Je crois que ce que nous avons déjà proposé, monsieur, couvre précisément ceci.

M. Huntington: Réellement? Bien.

M. Oliver: Oui.

M. Huntington: A la page 3, paragraphe 6. Verriez-vous un inconvénient à nous expliquer le contenu du paragraphe 6?

M. Oliver: C'est encore le problème de l'ambiguïté de l'énoncé, relatif à la disponibilité du crédit. Certaines cartes internationales de crédit, font l'objet, comme vous le savez, d'une promotion énorme dans les revues, et certaines personnes qui les utilisent en tirent avantage. Mais si le petit détaillant canadien veut dire quoi que ce soit, il doit donner un grand nombre de détails qui ne sont pas exigés par les règlements en vigueur aux États-Unis. Je pense donc qu'en certains cas cette mesure risque de se retourner contre les intérêts des petits détaillants. Si le détaillant annonce un taux, alors nous acceptons les exigences du règlement. Je crois qu'il y a un autre avantage à ce que les détails soient communiqués en même temps que le taux, et le ministre l'a souligné: cela permet en effet au consommateur de faire des comparaisons.

M. Huntington: A la lumière de ce que vous nous avez dit ce soir, je pense que le paragraphe 10 est expliqué.

M. Oliver: Oui.

M. Huntington: Maintenant, à l'article 20, nous proposons de supprimer l'expression

«La publicité des établissements qui traitent divers aspects des dépôts» et de préciser le taux du dépôt et les conditions d'accès au crédit.

Cela s'applique-t-il également à la radio et à la télévision?

M. Oliver: La plupart des annonceurs ne mentionnent pas les taux à la radio pour des raisons pratiques. En effet, vous avez 30 ou 60 secondes pour faire la promotion d'un produit et si vous voulez en plus donner des détails sur le taux, je crois que vous semez la confusion chez les consommateurs au lieu de les aider. La plupart des annonceurs ne mentionnent donc pas

[Text]

do not think that is a serious social damage because before people borrow presumably they will go out to some lending source and get the detail there. But that is a practical effect of provincial legislation.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, in the brief of the Association of Canadian Advertisers on page 2, I notice they make reference that,

ACA has reviewed certain background notes on proposed regulations under the bill.

This is a privilege that we on the Committee have not had. I am wondering if those notes are around.

An hon. Member: For a fee we would be glad to provide some. I think they went out with the original material with the bill. It was not special material.

Mr. Huntington: It was notes pertaining to that point then?

The Chairman: It is my understanding that these notes were already passed out to the members.

Mr. Huntington: They were. Okay. I guess I have read them and did not realize they were notes.

I will put myself down on second round, Mr. Chairman. Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Huntington.

Mr. Corbin.

Mr. Corbin: Mr. Chairman, my first round of questions is to the Canadian Advertising Advisory Board.

• 2035

I would like them to circumscribe a little more and reply more precisely, and that was the reference to "adequate" consumer information. What is your understanding of the word "adequate" that you used earlier?

Mr. Oliver: I think that varies with the product you are selling. If we are talking about borrowing and lending, I think the provincial legislation tends to say that if you mention an amount you should mention the rate, the amount of the down payment, the number of total payments, the amount of the total cost. I think those are things people should know. Once you get into the rate structure . . . For instance, to me it would not be adequate to say, "We are going to pay you 6 per cent per annum on a deposit", and then you find out later that that is on a minimum six months' balance.

Mr. Corbin: Okay, that is good for a start. Secondly, in the appendix to your brief, which is the description of what you are all about I have the French text with me here—you refer to the *Code Canadienne des normes de la publicité*, whatever you call it in English. Is there anything in that code, as it now stands, that has anything at all to do with the subject matter of the bill now before us?

Mr. Oliver: I would not think so, except in terms of misleading advertising. You might find that there are times when the omission of certain information per se created deception. There have been instances where that has come up. The banks

[Interpretation]

les taux à la radio. Je ne crois pas que cela présente un danger social grave, car, avant de contracter un emprunt, l'individu s'adresse à l'agence prêteuse afin d'obtenir tous les détails. Mais c'est là un effet pratique de la loi provinciale.

M. Huntington: Monsieur le président, à la page 2 du rapport présenté par l'Association canadienne des annonceurs, je lis que:

L'ACA a passé en revue certaines notes de documentation concernant les règlements proposés par le projet de loi.

C'est un privilège que nous, membres du Comité, n'avons pas eu. Je me demande si ces notes sont disponibles.

Une voix: Nous serions heureux de vous les donner moyennant une légère redevance. Je crois qu'elles se trouvaient parmi la documentation du bill. Il ne s'agit pas de documents spéciaux.

M. Huntington: Il s'agit de notes de documentation qui se rapportent à cette question, alors?

Le président: Je crois comprendre que ces notes ont déjà été distribués aux députés.

M. Huntington: Je les ai peut-être lues sans m'apercevoir qu'il s'agissait de notes.

Je vous prie d'inscrire mon nom au second tour, monsieur le président. Merci.

Le président: Merci, monsieur Huntington.

Monsieur Corbin.

M. Corbin: Monsieur le président, mon premier tour de questions s'adresse au Bureau consultatif de la publicité au Canada.

J'aimerais qu'ils soient plus précis et qu'ils nous disent ce qu'ils entendent par une «information adéquate» du consommateur.

M. Oliver: Tout dépend de ce que l'on vend. Quand il s'agit de prêts et d'emprunts, la législation provinciale tend à exiger que le montant soit accompagné d'une indication du taux d'intérêt, du paiement initial, du nombre de versements et du coût total. Ce sont des choses que l'on doit savoir. En ce qui concerne les taux d'intérêt, il ne suffit pas de dire que l'intérêt est de 6 p. 100 par an sur l'épargne, car on s'aperçoit ensuite que ce taux d'intérêt ne s'applique qu'au solde minimum des 6 derniers mois.

M. Corbin: C'est un bon début. Dans l'appendice de votre mémoire dont j'ai ici la version française, vous vous référez au Code canadien de normes de la publicité. Ce Code, tel qu'il se présente actuellement, a-t-il un rapport quelconque avec le projet de loi que nous étudions?

M. Oliver: Je ne le crois pas, excepté en ce qui concerne la publicité mensongère. Parfois l'omission d'un renseignement peut induire en erreur. On a vu des cas de ce genre. Comme

[Texte]

have their own code, as you know, which does deal with a great many of the issues facing this Committee.

Mr. Corbin: Okay. You refer to the banks as one of the financial institutions. Are you aware that the other lending institutions are also governed by some kind of code of ethics or professional code relative to . . .

Mr. Oliver: I think that is probably true. I do know, for example, that the term "easy payment" the banks no longer use; it is forbidden in their code. And I was speaking to one of the finance companies and they say, "We do not use it either." I think that is a progressive step.

Mr. Corbin: Would it not be your view and your experience that over the years Canadian broadcasting and advertising generally has been considerably influenced by the easy-credit advertising and all the abuses that one may imply with the use of that term? It seems to me at one time Canadian advertising took a much more responsible approach to the consumer. But as one who has been exposed to television and radio considerably over the years, and I read just about everything that comes under my eyes, or at least skim the surface to pick up general impressions, it seems to me that somewhere along the way we have been unduly influenced by the sort of sloppy advertising that I have witnessed on the other side of the border. I say this because I live on the border and I am subjected quite regularly to cheap advertising. I cannot use any other word for it. Would you not say that there has been—Well, I have made my point. I would like to see what you have to say about that.

Mr. Oliver: I see three things. I think there is a distinct difference between Canadian and American advertising. I think it may be a little historic. They are committed to the hard sell; we tend to follow the British more gentle sell. It is partly a matter of temperament.

Secondly, oddly enough, and you may thoroughly disagree with this, I think Parliament was responsible for some of the changes in credit advertising that have taken place. In the postwar years most businessmen and Parliament expected a postwar depression. The interest rate was set at 6 per cent, which was lower than the depression rate of 7 per cent, and one consequence was that this kind of limitation meant the Canadian banks did not get into consumer credit advertising. The Bank of Commerce was an exception, but it advertised very little.

In the mid-fifties, by the time the banks went into this, the public had a pretty general impression that there was no point going to the bank to buy a TV set or a household appliance or a car and so the banks had to undertake a very aggressive promotion to create the opposite kind of impression. That may have led to some of the things that you see as retrograde. But when you are trying to undo a 20-year image it is not an easy task, and I am sure you still find some people who think if they want that kind of money they have to go to a finance company or to the bank? In actual fact, that kind of legislation helped to permit the entry of American-owned finance companies into

[Interprétation]

vous le savez, les banques possèdent leur propre code où sont traités un grand nombre des problèmes qui vous occupent.

M. Corbin: Très bien. Vous parlez des banques, mais elles ne constituent qu'un certain type d'institutions financières. Savez-vous que les autres sont également régies par un code d'éthique ou un code professionnel . . .

M. Oliver: C'est probable. Je sais par exemple que les banques n'utilisent plus l'expression «facilités de paiement»; leur code le leur interdit. Une compagnie de finances me l'a également confirmé. Je crois que c'est un progrès.

M. Corbin: D'après votre expérience, ne pensez-vous pas que la radio et la télévision ont fait beaucoup de publicité pour le crédit et ses facilités, avec tous les abus que le terme implique? Il fut un temps où la publicité avait un sens des responsabilités beaucoup plus grand envers le consommateur. Mais après avoir beaucoup écouté la radio et regardé la télévision, et je lis ou du moins je parcours tout ce qui me tombe sous les yeux, j'ai l'impression que nous avons subi l'influence exagérée de la mauvaise publicité qui nous vient de l'autre côté de la frontière. Je le dis, car j'habite à la frontière et je subis régulièrement cette publicité facile. Il n'y a pas de meilleur terme. Qu'en pensez-vous?

M. Oliver: Il y a trois choses. Je crois qu'il existe une différence fondamentale entre la publicité canadienne et la publicité américaine. On peut peut-être l'expliquer par la tradition. Les Américains veulent vendre massivement, alors que nous avons tendance à suivre la méthode britannique qui est moins agressive. C'est en partie une question de tempérament.

Deuxièmement, et vous ne serez peut-être pas d'accord, la publicité pour le crédit a subi une évolution dont, je crois, le Parlement est responsable. Après la guerre, les hommes d'affaires et le Parlement s'attendaient à une crise économique. Le taux d'intérêt a été fixé à 6 p. 100, ce qui était inférieur aux 7 p. 100 qui existaient au moment de la dépression. Les banques n'ont donc pas fait de publicité pour le crédit à la consommation, hormis la Banque de Commerce, mais de façon très limitée.

Dans les années 50, c'est-à-dire au moment où les banques s'y sont mises, le public estimait qu'il était inutile de s'adresser à une banque pour acheter un poste de télévision, un appareil ménager ou une voiture, impression contre laquelle les banques ont lutté par une publicité intensive. Cela a pu aboutir à certaines choses que vous ressentez comme rétrogrades. Cependant, il n'est pas facile de dissiper une image qui s'est formée sur une période de 20 ans. Et vous trouverez encore des gens pour qui il faut s'adresser à une compagnie de finances ou à une banque si l'on veut obtenir de l'argent. En réalité, la législation a permis aux compagnies de finances américaines

[Text]

this country. People began paying interest rates of 18 to 24 per cent, and I am not saying they were excessive under the circumstances, but once the banks did get in and undertook aggressive promotion, rates came down to the area of 12 per cent or so, which I think was a consumer gain. I think that was one of the real factors.

• 2040

I think, too, yes, you could bring me some specific ads and I would say well, that rather borders on the irresponsible. I would agree if you said so-called "easy credit" really is not easy. But I have done a lot of work in the welfare field, and I have worked with several banks, and on the average those people who get into financial trouble represent 1½ per cent of borrowers. The lower income groups are just as responsible as upper income groups in handling their income. They may not earn as much money; it does not mean they are less intelligent. When we studied Regent Park, the merchants there said: look, when times get tough the people in this community stop borrowing. I think we often fail to give the consumer credit for the kind of responsible person he or she is.

Mr. Corbin: That is an interesting observation. There is one other thing I would like to follow up on some of the information contained in your background paper. You refer to the financing of university research . . . portant sur les conséquences de la publicité dans les domaines social et économique. Est-ce que votre organisme a par le passé encouragé la recherche dans le domaine du contenu du projet de loi que nous étudions présentement? Y a-t-il eu de la recherche dans le domaine des prêts usuriers?

M. Oliver: Non il n'y en a pas en ce moment. We offer the doctoral fellowship; a group of university professors decided whether or not the study is worthwhile; the university decides if the study should go on and be continued. If it is published, we only stipulate that a copy should be made available to the government and the Consumers' Association. But, so far, that specific subject has not been broached by anybody, even unsuccessful applicants, as it happens.

I would be happy to give you a list if you would like, Mr. Chairman, of the various awards that have been given. Several of them have just come to fruition now: one is on multicultural promotion; another is on premium advertising to children, and the third also deals with the language problem in this country.

The Chairman: Mr. Oliver, if you wish to provide the Clerk of the Committee with that, we could have it circularized to the members.

Mr. Corbin: Now my next question on that same line is . . .

Mr. Oliver: Excuse me. There is one more I should mention. There was one case where we did finance a study and it is available. Through York University, we financed a study, not on credit, but does advertising add to the cost of goods? Unfortunately, it turned out to be a study in methodology of research, but that is available and we did provide it to Consumer and Corporate Affairs a couple of years ago.

[Interpretation]

de pénétrer dans ce pays. Les gens ont commencé à payer entre 18 et 24 p. 100 d'intérêt, ce qui n'était peut-être pas excessif étant donné les circonstances: cependant, lorsque les banques se sont lancées dans une publicité intense, les taux ont été ramenés à 12 p. 100 environ, et le consommateur y a gagné. C'est sans aucun doute un des facteurs importants.

En revanche, vous pourriez certainement nous montrer des annonces publicitaires, et je vous dirai qu'elles sont à la limite de l'irresponsable. Si vous me dites que les soi-disant «facilités de paiement» ne sont pas si faciles, j'en conviendrai. Toutefois, j'ai une bonne expérience de l'assistance sociale, j'ai travaillé dans plusieurs banques et, dans l'ensemble, les gens qui ont des difficultés financières représentent 1½ p. 100 des emprunteurs. Les gens qui gagnent peu peuvent tout aussi bien gérer leur budget que les autres. Ils gagnent moins d'argent, mais cela ne signifie pas qu'ils sont moins intelligents. Lorsque nous avons étudié le cas de Regent Park, les commerçants nous ont dit que les gens de ce quartier cessaient d'emprunter lorsqu'ils avaient des difficultés pécuniaires. On oublie souvent que le consommateur est une personne responsable.

M. Corbin: Cette remarque est intéressante. Je voudrais reprendre certains éléments de votre rapport. Vous parlez du financement de la recherche universitaire . . . bearing upon the impact of advertising on social and economic areas. Has your organization previously encouraged research on the content of the bill which is now before us? Have you done any research on loan sharking?

Mr. Oliver: No, not right now. Nous offrons des bourses de doctorat; un groupe de professeurs d'université se prononce sur la validité de l'étude. Si la thèse est publiée, nous exigeons seulement qu'un exemplaire en soit remis au gouvernement et à l'Association des consommateurs. Mais jusqu'à présent, le sujet n'a intéressé personne, même pas les candidats malheureux.

Je me ferai un plaisir de vous communiquer la liste des recherches que nous avons subventionnées. Plusieurs viennent d'être achevées, dont une sur la promotion du multiculturalisme, une autre sur les enfants et la publicité et une troisième sur les problèmes linguistiques de ce pays.

Le président: Monsieur Oliver si vous voulez bien remettre cette liste au greffier, il la distribuera à tous les membres du Comité.

M. Corbin: Ma question suivante se rapporte également à . . .

M. Oliver: Excusez-moi. J'ai oublié une étude que nous avons financée et qui est actuellement disponible. Cette étude qui a été réalisée à l'université York ne porte pas sur les crédits mais sur la question suivante: la publicité augmente-t-elle le coût des produits? Malheureusement, cette étude se présente davantage comme une étude sur la méthodologie de la recherche; elle est toutefois disponible et nous en avons fait parvenir

[Texte]

Mr. Corbin: In your deliberations with the members of your board, did you at any time, up to the time that the government moved forward with this legislation, discuss or become preoccupied with the type of advertising with which the consumer was being bombarded with respect to easy credit and everything else along that line?

Mr. Oliver: Yes, I was approached in a private capacity, because of my relationship with the board, to work on the proposed credit code and, indeed, the board was asked to administer that code, because I think there is a merit to having a group that includes the public handle complaints. But, at the time the banks came to us, only five of them had subscribed and it seemed to us that, as a body representing all sectors, we could hardly say, well, this is going to apply to five banks but not to four. I think now we nearly all endorse it; we take a different point of view.

Occasionally, but very occasionally, we have received complaints about bank advertising. I can think of only two. We would treat them as we would any other. Our only authority lies in the code itself. If it is a matter of good taste, we would let the advertiser know what the public protest was so they would be aware of it. If we found it was in grievous bad taste, we would certainly say so but we do not have censorship authority nor do I think we should have.

Le président: Une dernière question monsieur Corbin.

• 2045

Mr. Corbin: Merci, monsieur le président. All right, now, again you are one group. I guess every group has made some reference to the unavailability of the regulations at this stage of the game, if I may use that term. Do you in any way come under existing government regulations?

Mr. Oliver: We work very closely with federal and provincial authorities, sometimes on a confidential basis. I tend to spend about a week a month here. Very often a government will call us and say, "Look, this is an ethical matter but we think you should do something," and we do so. Sometimes there is a health and safety factor and the government said, "Look, we are going to prosecute but it will take six months; can you do something in the meantime?" We are not regulated as a body because our associations are regulated by the laws. We do make it clear in our code that these are supplemental to provincial and federal legislation.

Mr. Corbin: That was not quite the thrust of my question, Mr. Chairman.

Mr. Oliver: I am sorry.

Mr. Corbin: I may not have expressed myself clearly. I may have a problem tonight; I am a little tired. What I mean is that as a body are you now governed by an act of the provincial or federal parliaments?

[Interprétation]

un exemplaire au ministère de la Consommation et des Corporations il y a deux ans.

M. Corbin: Avant que le gouvernement n'introduise ce projet de loi, avez-vous discuté avec les membres du Bureau de la publicité sur les facilités de crédit dont le consommateur est bombardé? Vous en êtes-vous vous-même préoccupé?

M. Oliver: Étant donné mes rapports avec le Bureau, on m'a personnellement demandé de travailler au nouveau Code du crédit et, en fait, on a demandé au Bureau lui-même de veiller à l'application de ce code; à mon sens, il est utile d'avoir un groupe qui représente le public pour étudier les plaintes. Mais cinq banques seulement se sont adressées à nous et y ont souscrit; en tant qu'organisme représentant tous les secteurs, il nous a semblé difficile de décréter que cela pouvait s'appliquer à cinq banques et non à quatre. Actuellement, nous l'avons pratiquement tous endossé bien qu'il y ait des divergences de points de vue.

A l'occasion, mais très rarement, nous avons reçu des plaintes concernant la publicité faite par les banques. Il n'y en a eu que deux, et nous les avons examinées comme n'importe quelle autre plainte. Nos pouvoirs se limitent au code. Si c'est une question de bon goût, nous avertissons l'annonceur des protestations du public. Si nous estimons que c'est d'un mauvais goût flagrant, nous le disons, mais nous n'avons aucun pouvoir de censure, ce qui d'ailleurs n'est pas souhaitable.

The Chairman: One last question, Mr. Corbin.

Mr. Corbin: Thank you, Mr. Chairman. Vous formez donc à nouveau un groupe. Tous les groupes ont parlé de l'absence de réglementation. Êtes-vous régi par le gouvernement d'une manière ou d'une autre?

M. Oliver: Nous travaillons en étroite collaboration avec les autorités fédérales et provinciales, et parfois de façon confidentielle. Je passe ici une semaine ou un mois. Fréquemment, un gouvernement nous appelle pour nous mettre au courant d'un problème d'ordre éthique face auquel il estime que nous devrions agir, et nous agissons. Parfois, c'est la santé et la sécurité qui sont en jeu et le gouvernement, étant donné la longueur des procédures judiciaires, nous demande d'intervenir entre-temps. Notre organisme n'est soumis à aucune réglementation puisque nos associations sont régies par les lois. Notre code indique clairement que cela vient en complément de la législation fédérale et provinciale.

M. Corbin: Ce n'était pas exactement ce que je vous demandais.

M. Oliver: Je suis désolé.

M. Corbin: Je me suis peut-être mal fait comprendre. Je suis un peu fatigué ce soir. Est-ce que votre organisme est régi par une loi du Parlement provincial ou du Parlement fédéral?

[Text]

Mr. Oliver: Not the CAAB as a body. We are a voluntary body that has been asked by the industry to administer codes of ethics and to work for better advertising and a better understanding of the process.

Mr. Corbin: In any case what I was coming to, Mr. Chairman—I am concluding very rapidly—is that as far as I know, and I have had almost nine years of parliamentary experience, the regulations always follow the proclamation of the act and as far as I have experienced as a member here, there is ample opportunity when regulations are published for the trade, the industry, and the Canadian public generally, at least that sector which is affected by regulations, to respond to the government with comments. It may be rather unfair to say that you will have no opportunity to make your views known on the specifics of the legislation which is usually contained in the legislation.

The act itself deals with matters of principle; matters of contingency are essentially flexible and that is the reason why they come under regulations. As I say, we may not agree on what is a matter of principle and what should be essentially flexible but it has been my experience—and I stand to be corrected by people with more experience here—that ample opportunity has always been provided for the public sector to react to the regulations once they have been worded by government counsel or what have you.

The Chairman: Do you care to respond to that, Mr. Oliver?

Mr. Oliver: I was wondering if Counsel of ACA would like to respond first. Mr. McCracken.

The Chairman: Mr. McCracken.

Mr. W. McCracken (Counsel, Association of Canadian Advertisers Incorporated): I believe we would agree that reasonable people can differ as to what is a matter of principle and what is a matter of detail. We consider the rules, if you wish, which will permit the advertising of credit or deposit aspects to be matters of principle at this time.

The Chairman: *Merci, Monsieur Corbin.*

Mr. Corbin: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Thank you, Mr. Chairman. I will start off by saying that I think when a bill is made up completely of all the major sections that have to do with what is going to be in the regulations, members of Parliament do not see these regulations beforehand and we end up being sort of purchasers of pigs in the poke, much in the same way the consumers are left to purchase stuff strictly from the surface advertising. I want to say right off the bat that I think much can be done to strengthening the quality of advertising.

First I want to comment, Mr. Chairman, that I look here at the list of directors of the CAAB, and I see that it is an in-family type of operation. I see people from Molson's of Quebec, Distilleries Corby Limited, Domtar Fine Papers, Simpson-Sears are all on it and I just wonder if it is not like having the same people who are responsible for the advertising policing their own advertising. It seems to me that there has been an incestuous kind of relationship when I look at that

[Interpretation]

M. Oliver: Pas le BCPC. Nous sommes un organisme bénévole auquel l'industrie s'est adressée pour faire appliquer des codes d'éthique, améliorer la publicité et l'information.

M. Corbin: Je terminerai très vite, monsieur le président. Je compte près de neuf ans d'expérience au Parlement et pour autant que je sache, les règlements suivent toujours l'adoption de la loi; le public ou le secteur commercial ou industriel, c'est-à-dire le secteur que la réglementation intéresse, a la possibilité de faire connaître sa réaction au gouvernement. Il est donc injuste de dire qu'il est impossible de faire connaître son opinion sur les dispositions de la loi.

La loi porte sur les questions de principe mais les cas particuliers qui, par définition, sont variables, font pour cette raison l'objet d'une réglementation. Il se peut qu'on ne soit pas d'accord sur ce qui constitue une question de principe par opposition à ce qui est flexible, mais jusqu'à preuve du contraire, on a toujours permis au secteur public de se prononcer sur les textes réglementaires émanant du gouvernement.

Le président: Voulez-vous répondre, monsieur Oliver?

M. Oliver: Le conseiller de l'ACA peut répondre en premier. Monsieur McCracken.

Le président: Monsieur McCracken.

M. W. McCracken (conseiller, Association canadienne des annonceurs, incorporée): Certes, les opinions divergent sur ce qui constitue une question de principe par opposition à ce qui n'est qu'un détail. Pour l'instant, nous considérons que les règles régissant la publicité du crédit ou de l'épargne constituent des questions de principe.

Le président: Thank you, mister Corbin.

M. Corbin: *Merci, monsieur le président.*

Le président: Monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: *Merci, monsieur le président.* Lorsque le projet de loi est complet et renferme les principaux articles qui font ensuite l'objet d'une réglementation, les députés ne voient pas cette réglementation à l'avance, de sorte qu'ils peuvent se faire avoir comme le consommateur qui se fie à la publicité. Je crois qu'on pourrait grandement améliorer la qualité de la publicité.

Après avoir parcouru la liste des administrateurs du BCPC, je constate que tout se passe en famille. Je constate que des représentants de Molson à Québec, des Distilleries Corby Limited, de Domtar Fine Papers et de Simpson-Sears en font partie, ce qui revient à confier le contrôle de la publicité aux publicitaires eux-mêmes. La composition du conseil me fait penser à une relation incestueuse. Or ils nous demandent

[Texte]

kind of board. We have them now here before us saying do not put any restrictions on us with respect to the advertising of the cost of credit.

• 2050

I just want to ask a couple of questions. What are the components of a good advertisement? Can you very succinctly tell me, what are the components of a good advertisement?

Mr. Oliver: First I would like to make it clear that it is quite in-accurate to say that we are opposed to information advertising. We are merely suggesting that the simple line availability of credit should not require all this other information. Once you get into rates or deposits we are quite prepared to live with the kind of legislation the provinces have set.

So far as the incestuous relationship is concerned, I am probably getting a little old for that.

On the administration of the code, that is why we deliberately set up a separate body, the Advertising Standards Council, on which 30 per cent are public representatives. These people are picked not to represent an industry point of view, they are given a code and they are asked to administer it. I would challenge you to come to one of those meetings and to be able to distinguish, from the points of view expressed, those people that are business representatives and those people that are public representatives. But it is a natural suspicion and this is why we set up the separate entity.

When you say what is a good ad, Mr. Blakely is probably a much better one to answer. I will give my point of view when he is through, if you like.

Mr. Blakely: Mr. Chairman, I have been asked to answer in simple form and I think in simple form a good advertisement will tell you what it is that is being advertised, where you get it and how much it costs. Its purpose in philosophic terms is to arouse interest and attention, it is often to build store traffic where information is given out.

I think a lot of the concern about information advertising is really misconceived. Advertising is always incomplete; it requires 30 seconds, 60 seconds, billboards, etc. It is highly repetitive. Its job is to arouse curiosity and interest but the decision is made at the counter. Now there, I think, you can do a job in lading and certainly the consumer should be aware at that point of the kind of commitments they are making.

Mr. Rodriguez: Well, is not the aim as well to create a want or a desire for the item?

Mr. Oliver: I would hope so. Nothing is more disheartening to an ad man like myself than to work for weeks on an advertising concept with an agency and you are on the subway in the morning and there it is, it takes a quarter page of the paper and nobody is looking at it. They flip right by it.

When I was with the Bank of Nova Scotia we had loan ads and deposit ads in the same issue of the paper and we found through reader studies that those who wanted to borrow money read the loan ad, those who wanted to save read the

[Interprétation]

maintenant de ne pas imposer de restrictions à la publicité et au coût du crédit.

Pourriez-vous me dire rapidement en quoi consiste une bonne publicité.

M. Oliver: Il est faux de dire que nous sommes contre la publicité d'information. Nous estimons simplement qu'une demande de crédit ne devrait pas nous obliger à fournir automatiquement tous ces renseignements. Par contre en ce qui concerne les taux d'intérêts et les dépôts, les lois provinciales sont à notre avis tout à fait acceptables.

Quant à une relation incestueuse, je suis trop âgé pour m'y adonner.

Une institution spéciale, le Conseil des normes de publicité a été institué pour la mise en œuvre du code, conseil dont 30 p. 100 des membres relèvent du secteur public. Ces personnes ont été sélectionnées non pas pour traduire notre point de vue à nous, mais bien pour mettre en œuvre le code tel qu'il existe. Je parie que si vous veniez assister à une réunion du conseil, il vous serait impossible de distinguer entre les points de vue des représentants des firmes publicitaires et ceux des représentants du secteur public. C'est justement pour éviter ce genre de soupçons que nous avons créé un organisme séparé.

M. Blakely est bien mieux placé que moi pour vous dire en quoi consiste une bonne publicité. Si vous le voulez, je vous donnerai mon point de vue lorsqu'il aura terminé.

M. Blakely: Un bon message publicitaire est celui qui décrit l'objet de la publicité, l'endroit où on peut se le procurer et à quel prix. Il s'agit de susciter l'intérêt et l'attention des clients éventuels.

Une grande partie des préoccupations au sujet de la publicité d'information est à mon avis non fondée. En effet la publicité est toujours incomplète; un message publicitaire est très bref, 30 ou 60 secondes, ou bien il figure sur des panneaux; on y répète toujours la même chose. La publicité vise à susciter la curiosité et l'intérêt, mais c'est au guichet que la décision est prise dans un sens ou dans l'autre. Les clients doivent bien entendu comprendre à quoi ils s'engagent.

M. Rodriguez: Mais est-ce que vous ne cherchez pas également à susciter l'envie de posséder l'objet figurant dans la réclame?

M. Oliver: Du moins nous l'espérons. En effet rien n'est plus décourageant pour un publicitaire comme moi que de voir, après deux semaines de travail consacrées à l'élaboration d'une réclame, occupant un quart de page du journal que cette réclame ne retient l'attention de personne.

Lorsque je travaillais à la Banque de la Nouvelle-Écosse, nous avions en même temps lancé une campagne publicitaire dans les journaux pour les prêts et les comptes de dépôts. Nous avons constaté à l'issue d'une enquête que les personnes qui

[Text]

savings ad. If my message does not strike some kind of interest and response in you, you certainly will not do anything about the advertising.

Mr. Rodriguez: All right, but I look at page 4 and number 11 says:

Consumers do not want credit for its own sake but as a means to an end, finance an education, a trip, a car, home furnishings or appliances.

Well, from my own experience, a lot of the advertisements I see on television or I hear on radio seem to be geared towards creating a want and yet I do not see any corresponding advertisement that also relates that want to the fact that there is a responsibility that goes with it.

I will give you an example. I watched television on Saturday night because I am going to be doing something on Thursday with CBC regarding advertisements. There were, in one hour, four advertisements advertising Molson's, drinking the good time—to have a good time is to drink beer, and to be young you drink beer. That is another question all to itself about the quality of that kind of advertising. But then there was one advertisement in that hour that dealt with the responsibility of drinking, and I think it was sponsored by the Brewers Association. And I see a relationship four to one, and it seems to me that the two things go hand in hand; that while there is an attraction to want the new boat, to want the car, there is also a responsibility that must be inculcated through the advertising that these things also indicate a responsibility; that the payments have to be made, and the cost to society when a debt goes bad, and that interest is to be paid for the money borrowed.

• 2055

Mr. Oliver: Yes. I think if you are promoting credit per se, that is a very legitimate request and I think there are some advertisements today that too closely intermingle the promotion of the product and the promotion of credit, and I think one of the things this bill will do is to separate the two. I am merely questioning the restriction on the one line indicating that you can use your Eaton's charge card. I really think the potential of social damage there is minuscule, and I wonder if that should be a matter of parliamentary regulation. Can I read something, Mr. Chairman?

A few years ago, the Association of Canadian Advertisers and the Institute of Canadian Advertising went to four theologians and asked them to look at this advertising process, and like you, they said there were many areas where there could be more responsibility. But they made a very interesting comment about the concept of some people that you should think of people as very credulous and simple-minded. They were opposed to this because they said,

The "credulous man" category cannot be recommended to *anybody* in the community as a morally viable criterion. It is, in its extreme and strict form, as irrelevant as the

[Interpretation]

voulaient emprunter de l'argent lisaient la publicité se rapportant aux emprunts tandis que celles qui comptaient mettre de l'argent de côté lisaient la publicité se rapportant aux comptes de dépôts. Il faut donc que le message publicitaire suscite l'intérêt des clients éventuels.

M. Rodriguez: Le point numéro 11 à la page 4 dit ce qui suit:

Les consommateurs n'ont pas besoin de crédit en soi mais uniquement pour atteindre certaines fins, tels l'éducation de leurs enfants, un voyage, l'achat d'une voiture, de meubles ou d'appareils électro-ménagers.

Une grande partie de la publicité télévisée et radiodiffusée vise essentiellement à susciter l'envie d'acheter sans dire le moindre mot des responsabilités que cela entraîne.

Je vais vous donner un exemple. Je regardais la publicité samedi soir, car je compte participer à une émission jeudi sur Radio-Canada concernant la publicité justement. En une heure, il y a eu quatre messages publicitaires pour la bière Molson, disant notamment que pour bien s'amuser, il faut boire de la bière et que pour rester jeune, il faut également boire de la bière. Je ne parlerai pas ici de la qualité de ce genre de réclame. L'Association des brasseurs a pour sa part diffusé un message publicitaire concernant la responsabilité de ceux qui boivent; ce qui donne un rapport de quatre contre un. Or, il faut à mon sens, tout en soulignant l'attrait d'un nouveau bateau ou d'une nouvelle voiture que, la publicité évoque également les responsabilités des clients à savoir les paiements à effectuer, les intérêts sur les emprunts éventuels ce qui arrive en cas de défaut de paiement.

M. Oliver: Je suis tout à fait d'accord avec vous en ce qui concerne la publicité pour le crédit, et j'estime qu'il y a effectivement trop de publicité qui ne distingue pas suffisamment entre la promotion d'un produit donné et la promotion du crédit, distinction que le présent bill va justement mettre en vigueur. Je m'élève uniquement contre l'interdiction de publier la ligne disant que le client peut utiliser sa carte de crédit d'Eaton's. Je trouve pour ma part que le préjudice social ne justifie pas l'immixtion du Parlement dans ce domaine. Vous permettez que je lise quelque chose, monsieur le président?

Il y a quelques années, l'Association des annonceurs canadiens et l'Institut de publicité canadienne se sont adressés à quatre théologiens et leur ont demandé d'étudier la publicité. Comme vous, ils ont dit qu'il y avait lieu bien souvent de souligner davantage la responsabilité. Mais ils ont en outre exprimé une idée extrêmement intéressante concernant les gens soi-disant crédules et simples d'esprit.

A leur avis la notion de personne crédules n'est pas un critère moral acceptable; tout comme la notion d'homme raisonnable en vogue au 18^{ième} siècle, il s'agit d'un concept

[Texte]

18th century reasonable man and it contains signal dangers. It involves the use of the lowest possible common denominator; further, it implies an unacceptable contempt for the intelligence and sophistication of the receiver *or else* amounts to an unacceptably romantic desire to protect even the tiniest minority. It smacks of paternalism. But the real and present moral danger it risks is that of *excessive protectiveness which imperils freedom*. It shows disdain for the capacities of citizens to bear the risks and responsibilities of freedom.

Mr. Stevenson: Hear.

The Chairman: Mr. Blakely, you had something to respond to there, did you?

Mr. Blakely: Mr. Chairman, if I might reply also to the honourable gentleman, today I decided that it was important to see how many individuals in Canada last year found themselves in sufficient personal financial straits to undergo personal bankruptcy. It amounted to 1,009 people, and it is interesting that that is about one in 16,000 adults who have been able to negotiate this kind of financial arrangement with a lending or borrowing institution. It is also equally interesting to note the breakdown of where these incidences of personal bankruptcy occur. They occur almost on the trading pattern in Canada. For instance, 10 per cent of them or 102 people were in British Columbia. In the total three Prairie provinces, there were 96. In Ontario there were 436, and Ontario generally is considered to make up about 40 to 45 per cent of the market of the Canadian fabric. Quebec had 298. Quebec is seen as about 30 per cent and that is right on the mark. And the Atlantic provinces show 77.

So, it would seem to me that the concept that the public does exercise some good judgment and does not in this instance borrow for the fun of borrowing is borne out by these figures.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez. Your time has expired.

Mr. Brisco, you are next.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Chairman. It is unfortunate that Mr. Grafftey is absent tonight. I am not going to assume his mantle of attacking the Chair except to remark that I am glad to see that the Band-Aid has been removed from your chin.

• 2100

I think questions I have asked at committee stage of various witnesses with reference to this bill have demonstrated my concern, more particularly for the low-income borrower and the person who becomes the victim of a loan shark. Having said that, I must say that I was not surprised that our friend had inevitably to remark on the presence of such companies as Molson's and Simpson-Sears and the other big corporate rip-off giants. It is unfortunate that he did not comment on the Radio Bureau of Canada, the Better Business Bureau of Canada, the Canadian Community Newspaper Association, the Advertising Standards Council and others. I just say this because he is running true to form.

[Interprétation]

dénué de sens, voire dangereux. Il implique l'appel au plus bas commun dénominateur, ainsi qu'une attitude méprisante vis-à-vis de l'intelligence des intéressés, ou bien au contraire le désir romantique de protéger telle ou telle minorité, ce qui dans les deux cas, est une attitude paternaliste. Ce qu'il y a de plus dangereux dans pareille attitude, c'est le désir excessif de protéger les intéressés, au risque de porter atteinte à leur liberté. De plus, c'est mépriser l'aptitude des citoyens à assumer les risques et les responsabilités de la liberté.

M. Stevenson: Bravo!

Le président: Vous voulez ajouter quelque chose, n'est-ce pas, monsieur Blakely?

M. Blakely: J'ai vérifié le nombre de personnes qui, l'an dernier, se sont déclarés en faillite; il y en avait 1,009, contre 16,000 personnes adultes ayant demandé et obtenu un prêt d'une institution financière. Il est également intéressant à ce propos de constater que ces déclarations de faillite personnelle suivent dans l'ensemble l'évolution commerciale du pays. Ainsi 10 p. 100, soit 102 des personnes s'étant déclarées en faillite étaient originaires de la Colombie-Britannique; dans les 3 provinces des Prairies, il y en avait 96. Il y en avait 436 en Ontario, province qui représente 40 à 45 p. 100 de l'ensemble du marché national. Québec qui représente 30 p. 100 du marché avait 298 faillites et les provinces atlantiques, 77.

A mon avis, ces chiffres montrent que les gens ne sont pas si bêtes qu'on le dit, et qu'ils n'empruntent pas simplement pour le plaisir d'emprunter.

Le président: Je vous remercie, monsieur Rodriguez.

La parole est maintenant à M. Brisco.

M. Brisco: Je vous remercie, monsieur le président. Je regrette que M. Grafftey n'ait pas pu venir ce soir. Je n'ai pas l'intention de m'attaquer au président, comme il a l'habitude de le faire, bien que je sois heureux de constater que votre menton n'est plus orné d'un bandage adhésif.

Je me préoccupe tout particulièrement du sort des petits emprunteurs et des personnes qui risquent de devenir victimes d'usuriers. Ce que notre ami a dit concernant des sociétés telles que *Molson*, *Simpson Sears* et autres géants du commerce et de l'industrie ne m'a guère étonné; je regrette seulement qu'il n'ait rien dit au sujet du *Radio Bureau of Canada*, du *Better Business Bureau of Canada*, de l'Association des journaux communautaires du Canada, du Conseil des normes de la publicité etc.. Tout ce qu'il a dit était donc parfaitement prévisible.

[Text]

Mr. Rodriguez: A voice in the wilderness.

Mr. Brisco: Having said that, would you view this bill in its context, rather than the clauses to which you have addressed your concern, as an attempt to reverse the psychology of credit buying?

Mr. Oliver: No. I think the intent of the bill is excellent and a great portion of it we support. We are really talking about the blanket condemnation. When I talked to the drafter he said the easiest thing to do is forbid it entirely and then list the exceptions. That to me sounds like a bureaucrat, and somebody said to me once that government by bureaucracy is a contradiction in terms. I am inclined to agree.

Mr. Brisco: I was interested in a comment that you made earlier because I think it is the first comment of its nature that has been made, that lower-income groups are just as responsible as higher-income groups in their borrowing practices.

Mr. Oliver: Yes. I probably should qualify that this way, that unfortunately those often are the people, and a few banks are making steps in this direction, who think they cannot go to banks and others for credit. So they go to people who never advertise at all; they go to loan sharks and get into enormous trouble. I do not think advertising is part of that problem. I think maybe a new social approach is needed and some banks are experimenting with it.

Mr. Brisco: I notice that you made reference to the fact that some people go to—You say, “. . . the lenders who are the real perpetrators of consumer injustice do not advertise at all.” You are referring specifically to the loan shark in that context, are you?

Mr. Oliver: Yes. Could I add one other comment?

Mr. Brisco: Yes.

Mr. Oliver: I talked to some people in the financial counseling business and they said—and some of them agreed with this—that in most cases those people who get into trouble financially are neither stupid nor greedy, that it is a change in circumstances. There was a strike, both parties were working and the wife became pregnant or the husband lost his job, or there was an illness; something happened to change their economic circumstances. Then instead of going in and talking it over, they got frightened and got into deeper and deeper trouble. They said in most cases what has caused their problem is a change in circumstances.

Mr. Brisco: I see. That does not necessarily tie in to your comment about the lower-income groups being . . .

Mr. Oliver: No.

Mr. Brisco: . . . just as responsible as the higher-income groups. Do you have any statistics to back that up that perhaps your Association could submit to the Committee at a later date?

Mr. Oliver: I can look into it. I was really going on personal experience.

Mr. Brisco: Right. I suspected that. My next question is . . .

[Interpretation]

M. Rodriguez: Une voix dans le désert.

M. Brisco: Est-ce qu'à votre avis, le bill dans son ensemble cherche à freiner la tendance des gens à acheter à crédit.

M. Oliver: Non, je trouve qu'en soi l'objet du bill est excellent, et nous l'approuvons d'ailleurs en grande partie. Par contre nous nous opposons à la condamnation générale qui y figure. Le rédacteur de cet article m'a dit que la chose la plus facile à faire, c'est de prononcer une condamnation générale, quitte à énumérer ensuite les exceptions. Or ceci, à mon avis, est un exemple typique de bureaucratie incompatible avec un bon gouvernement.

M. Brisco: Vous avez été le premier à exprimer l'avis que les personnes à faibles revenus ont recours à l'emprunt de façon aussi judicieuse que les personnes à revenus élevés.

M. Oliver: Oui, et j'ajouterai que malheureusement les personnes à faibles revenus croient souvent, à tort d'ailleurs, qu'elles ne peuvent pas s'adresser aux banques pour obtenir du crédit. C'est pourquoi elles s'adressent à des individus qui ne font aucune publicité et qui pratiquent des taux usuraires. Ce n'est pas la publicité qui est en tort en l'occurrence. Il nous faut élaborer une nouvelle approche sociale, ce que certaines banques ont justement commencé à faire.

M. Brisco: En parlant des individus qui ne font aucune publicité et qui prêtent de l'argent à des taux exorbitants, vous aviez, bien entendu, à l'esprit les usuriers, n'est-ce pas?

M. Oliver: Évidemment et je voudrais encore ajouter un mot.

M. Brisco: Allez-y.

M. Oliver: Des conseillers financiers à qui j'ai eu l'occasion de parler m'ont dit que la plupart du temps, les personnes qui ont des difficultés financières ne sont ni stupides ni cupides mais sont le plus souvent victimes des circonstances: une grève, la femme devient enceinte et cesse de travailler, le mari perd son emploi ou une maladie frappe, changeant ainsi la situation financière du ménage. Plutôt que d'en discuter avec des spécialistes, ces gens prennent peur et s'enfoncent de plus en plus dans le pétrin.

M. Brisco: Ceci ne corrobore toutefois pas ce que vous avez dit concernant les personnes à faibles revenus qui seraient . . .

M. Oliver: Non.

M. Brisco: . . . tout aussi responsables que les personnes ayant des revenus élevés. Avez-vous des statistiques pour corroborer ces dires?

M. Oliver: Je vais vérifier mais je parlais plutôt de ma propre expérience.

M. Brisco: C'est ce que je pensais.

[Texte]

Mr. Oliver: I think the Royal Bank covered that point. They have been surprised to find that the branch in the low-income neighbourhood is actually making a profit at a very early stage, and some of the borrowers are now becoming savers.

Mr. Brisco: I see, okay. I would appreciate it if you could determine whether those statistics are available.

Mr. Oliver: Yes, I will check.

Mr. Brisco: Perhaps this is the same question put in another way, but then again it is not. What, in your perception, is the ratio of responsible lender to responsible buyer or borrower, or the responsible lender to the irresponsible borrower or buyer? That is perhaps really not the same type of statistic that I am looking at, but I wondered whether you had any comment on that.

Mr. Oliver: Perhaps it does not answer your question because perhaps I do not understand it, but within the industry, from those to whom I have spoken, about 1.5 per cent of borrowers renege on their payments. Let us put it another way, the loss ratio—and it is pretty consistent—is about 1.5 per cent.

Mr. Brisco: Would you subscribe to the view that advertising is a common practice, it takes many forms and that contrary to the comments of my friend to the left here, even his girlfriend or his wife advertises when she makes herself look attractive for him when he comes at the end of a hard day of work on the Hill.

Mr. Oliver: I could see why she would want to do that, certainly.

• 2105

Mr. Brisco: I have one final question Mr. Chairman.

The Chairman: Order, please.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman on a point of order.

The Chairman: Mr. Rodriguez on a point of order.

Mr. Rodriguez: We are considering a bill and how my wife looks has nothing to do with what the committee is discussing. The man who wants to make a sexist remark about my wife can step outside, and I will paste his face across the wall.

The Chairman: Order. Order.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, you are in control of the meeting. If this member of the Conservative party makes smart remarks, with your CAAB man he had better leave my wife out of it.

The Chairman: I am afraid you have missed the point.

Mr. Rodriguez: I am not missing the point. My family has nothing to do with this discussion on this bill.

The Chairman: Order. Order.

[Interprétation]

M. Oliver: Je crois que la banque Royale a examiné ce problème. Ils ont en effet été surpris de constater qu'une de leurs succursales située dans un quartier modeste était très rapidement devenue rentable et que des clients qui avaient commencé par emprunter de l'argent commençaient maintenant à en mettre de côté.

M. Brisco: D'accord, mais j'aimerais si possible que vous nous fournissiez ces chiffres.

M. Oliver: Je vais voir ce que je peux faire.

M. Brisco: Quel est à votre avis, le rapport entre le nombre de prêteurs responsables et celui d'acheteurs ou d'emprunteurs responsables d'une part, et le rapport entre les prêteurs responsables et les emprunteurs et acheteurs irresponsables de l'autre?

M. Oliver: Je ne suis pas sûr d'avoir bien saisi votre question; tout ce que je puis vous dire c'est que 1.5 p. 100 des personnes qui empruntent de l'argent ne le remboursent pas. Autrement dit, le coefficient de perte est assez stable à un 1.5 p. 100.

M. Brisco: Êtes-vous d'accord pour dire que la publicité est une pratique commune qui se manifeste sous diverses formes et que, contrairement aux observations de mon collègue de gauche, même son amie ou sa femme fait une certaine publicité lorsqu'elle se fait belle pour l'accueillir chez lui après une dure journée de labeur sur la colline.

M. Oliver: Je n'aurais pas de difficulté à comprendre ses motifs.

M. Brisco: J'ai une dernière question, monsieur le président.

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît.

M. Rodriguez: Monsieur le président, j'invoque le Règlement.

Le président: M. Rodriguez, pour un rappel au Règlement.

M. Rodriguez: Nous sommes en train d'examiner un bill et l'apparence de ma femme n'a rien à voir avec la discussion du Comité. Que celui qui veut faire une remarque sexiste au sujet de ma femme me suive à l'extérieur de cette pièce et je lui montrerai de quel bois je me chauffe.

Le président: A l'ordre, à l'ordre.

M. Rodriguez: Monsieur le président, c'est vous qui dirigez cette réunion. Si ce député conservateur veut échanger des mots d'esprit avec le témoin, il ferait mieux de s'abstenir de parler de ma femme.

Le président: J'ai bien peur que vous n'ayez pas tout à fait compris de quoi il s'agissait.

M. Rodriguez: Pas du tout. Ma famille n'a rien à voir avec la discussion de ce bill.

Le président: A l'ordre, à l'ordre.

[Text]

Mr. Rodriguez: You ruled me out of order, Mr. Chairman, on asking question on Bill C-16.

The Chairman: I am certain . . .

Mr. Rodriguez: I am sick and tired of their racist remarks. I am sick and tired of their sexist remarks and personal remarks about my family. I do not make remarks about him, or his wife, or his girlfriend or whatever he has got.

The Chairman: Mr. Rodriguez, if the remark was made in the context that you are alleging, then I would agree it should be ruled out of order. I did not take it that way at all.

Mr. Rodriguez: I took it, and that is important. All right.

The Chairman: Fine, you have made your point.

Mr. Rodriguez: And that is the same for your witness as well. I take it personally and that is important. Maybe in advertising they do not think the individual is important.

The Chairman: Mr. Corbin on the same point of order.

Mr. Corbin: No, not on that point of order, Mr. Chairman. Can you hear my other point now?

The Chairman: Yes.

Mr. Corbin: On the quotes given by the witness earlier, I understand they are from some eminent theologian.

Mr. Oliver: Yes.

Mr. Corbin: Could we have the authors of that quote or the source of it?

Mr. Oliver: Yes, the text is, unfortunately, out of print, but we can get copies for you. There were four theologians at the University of Toronto. The study was founded by advertising agencies and advertisers through their association. They were: the Reverend Arthur Gibson, who is Chairman, of the Department of Religious Studies at St. Michaels College; Professor Douglas Jay, who is Director of the Toronto School of Theology; Professor Herb Richardson, who is at the Institute of Christian Thought at St. Michaels College and the Reverend Richard Roach of St. Regis College. As clergymen they make some very constructive and critical remarks about advertising, but I think it is a very rational discussion of its role in our kind of society, which they agree may change. But they say for the time being it looks as though a marketing kind of society is going to be part of our economy, and that therefore we should judge it in that framework.

Mr. Corbin: Thank you.

Mr. Oliver: Mr. Chairman would you like copies for everybody?

The Chairman: If you can make copies available, it would be appreciated.

Mr. Brisco: Mr. Chairman I think I still have one more question.

The Chairman: Yes, you have.

[Interpretation]

M. Rodriguez: Monsieur le président, vous avez dit que ma question relative au Bill C-16 n'était pas conforme au Règlement.

Le président: Je suis persuadé que . . .

M. Rodriguez: J'en ai jusque-là de leurs remarques racistes, sexistes et personnelles au sujet de ma famille. Je n'ai jamais fait de commentaire à son sujet, ni à celui de sa femme, de son amie ou de quelles que soient ses relations.

Le président: Monsieur Rodriguez, si cette observation a été faite dans l'esprit que vous supposez, je suis alors d'accord avec vous pour dire qu'elle est contraire au Règlement. Cependant, ce n'est pas du tout ainsi que je l'ai comprise.

M. Rodriguez: Moi si, et c'est ce qui importe.

Le président: Bon, nous avons compris.

M. Rodriguez: La même chose s'applique à votre témoin. J'ai l'impression que ses remarques s'adressaient à moi, et c'est ce qui importe. Peut-être qu'en publicité le particulier n'a aucune importance.

Le président: Monsieur Corbin, sur le même rappel au Règlement.

M. Corbin: Non, monsieur le président, ma question porte sur un autre sujet. Puis-je la poser?

Le président: Oui.

M. Corbin: Je crois comprendre que les auteurs de certaines citations fournies par les témoins plus tôt étaient d'éminents théologiens.

M. Oliver: En effet.

M. Corbin: Pouvez-vous nous donner leurs noms ou la source des citations?

M. Oliver: Malheureusement, les copies de ce texte sont épuisées, mais nous pouvons toutefois vous en faire parvenir un exemplaire. Cette étude a été effectuée par les agences de publicité et leurs associations. Les quatre théologiens de l'Université de Toronto étaient le révérend Arthur Gibson, président du Département des études religieuses du *St. Michael's College*; le professeur Douglas Jay, directeur de l'École de théologie de Toronto; le professeur Herb Richardson, du Institute of Christian Thought du St. Michael's College et le révérend Richard Roach, du St. Regis College. En leur qualité d'ecclésiastiques, ils ont fait certaines critiques très constructives sur la publicité, et ont discuté de façon très rationnelle son rôle dans notre type de société qui, selon eux, doit changer. A leur avis, le type de société commerciale fait présentement partie de notre économie, et c'est dans cette optique qu'il faut juger la situation.

M. Corbin: Je vous remercie.

M. Oliver: Monsieur le président, est-ce que chacun en voudrait un exemplaire?

Le président: Si c'est possible, nous serions très heureux d'en avoir chacun un exemplaire.

M. Brisco: Monsieur le président, je pense qu'il me reste encore une question.

Le président: En effet.

[Texte]

Mr. Brisco: I think on the same point of order as raised by Mr. Rodriguez, I think I should say to him that I would be very quick to apologize to the gentleman if I in any way felt that my remarks were insulting or uncomplimentary. Perhaps if he reads the text he will realize that I was perhaps paying a compliment to his wife and to womenkind that they do indeed advertise by making themselves attractive, as you do and as I do. We do not want to walk around the streets looking like slovenly bums, at least I do not.

Now, if I make one more point. You remarked that I have antagonized you before. Now I want this to go on the record clearly Mr. Chairman, that the previous engagement that I had with this member was on the basis of remarks that he implemented and instituted in the House of Commons in an inside and at that time he invited me to go outside. I am quite prepared to settle it in this fashion if you have the guts to go outside.

The Chairman: Mr. Brisco, with respect, I think this is out of order.

Mr. Brisco: Anytime you want, buster. Anytime you want.

Mr. Rodriguez: You are pretty brave.

The Chairman: It is totally out of order Mr. Brisco.

Mr. Brisco: I know, but he was totally out of order, and I just wanted to give him satisfaction; if he wants to meet me outside, I will meet him.

The Chairman: Never mind.

Mr. Brisco: I still have one question.

The Chairman: Mr. Brisco you still have time for one question.

• 2110

Mr. Brisco: Is there any system of control which you people exercise or any recommendations you have made in the past to government with reference to advertising coming into Canada from the United States or, for that matter, from other countries? I am not referring to television, I am referring to it coming through the mail.

Mr. Oliver: Our control comes through the media. If the Council decides an advertisement is misleading or violates some other clause of the Code, and if the advertiser lives abroad or refuses to accept that, and that has only happened twice in ten years to Canadian National Advertisers—there have been about eight cases of out and out con-artists, but a couple of those we referred to government—since it appears in Canadian media, if the advertiser from abroad will not change it, we still notify the media and the ad is by them judged unacceptable.

There have been several instances, yes, where advertisements originated abroad, in the United Kingdom or the United States. In one case the media wrote and thanked us, because a consumer had written and said this ad is not giving me what it promised. It was placed abroad. We checked into it. This leading national newspaper wrote and thanked us for drawing it to their attention and had the ad changed.

[Interprétation]

M. Brisco: Au sujet de la remarque de M. Rodriguez tout à l'heure, je tiens à l'assurer que je m'empresserais de lui exprimer mes excuses si j'avais l'impression que mes remarques étaient insolentes ou désobligeantes. S'il lit le compte rendu de la réunion, il verra en fait que c'est un compliment que j'adressais à sa femme et à toutes les femmes qui font une certaine publicité en se faisant belles, tout comme vous et moi d'ailleurs. Nous faisons habituellement attention à notre apparence, du moins c'est mon cas.

J'aimerais maintenant ajouter quelque chose. Vous avez laissé entendre que je vous ai insulté auparavant. Je tiens à enregistrer clairement au compte rendu, monsieur le président, que les propos que j'ai échangés antérieurement avec le député concernaient certaines remarques qu'il avait faites aux Communes, et c'est à ce moment-là qu'il m'a invité à le suivre à l'extérieur. Je suis prêt à régler la question de cette façon s'il a toutefois le courage de sortir de cette pièce.

Le président: Monsieur Brisco, sauf votre respect, vos propos sont contraires au Règlement.

M. Brisco: Je suis prêt à y aller quand vous voudrez.

M. Rodriguez: Vous avez pas mal de courage.

Le président: Vos propos sont tout à fait contraires au Règlement, monsieur Brisco.

M. Brisco: Je le sais, mais les siens aussi, et je tenais simplement à le satisfaire. S'il veut me rencontrer dehors, je serai là.

Le président: Laissez tomber.

M. Brisco: J'ai encore une question.

Le président: Monsieur Brisco, vous avez encore le temps de poser une question.

M. Brisco: Votre organisme exerce-t-il un contrôle sur la publicité provenant des États-Unis ou d'autres pays étrangers, ou a-t-il fait des recommandations au gouvernement à ce sujet? Je ne parle pas de la publicité télévisée mais plutôt des réclames envoyées par la poste.

M. Oliver: Notre contrôle s'exerce par les média. Le conseil peut décider qu'une annonce mise par un annonceur résidant à l'étranger est trompeuse ou enfreint un article du Code. Notre association nationale a été saisie de ce genre de cas seulement deux fois en 10 ans. Nous avons eu affaire à environ 8 cas d'activités carrément frauduleuses et nous en avons signalé certains au gouvernement. Si l'annonceur étranger refuse de changer son annonce ou sa publicité dans les média canadiens, nous en informons le propriétaire du journal ou le radiodiffuseur qui interdit ensuite l'annonce.

Dans plusieurs cas, des annonces d'origine étrangère, notamment des États-Unis ou du Royaume-Uni, ont fait l'objet d'une enquête. Une fois nous avons reçu une lettre d'un consommateur qui prétendait que l'annonce ne donnait pas une description exacte du produit. Il s'agissait d'une annonce d'origine étrangère. Nous avons examiné la question. Le prestigieux journal national qui avait publié cette annonce nous a remer-

[Text]

Mr. Brisco: They will do this? They will withdraw or remove the ad?

Mr. Oliver: Yes. There is only one case I can remember where an ad primarily appeared in U.S. publications but sometimes ran here. It was a Writer's School where they implied that a lot of famous writers were on their staff and helping do the course. Actually the writers had drawn up the course but did not administer it, and, after considerable pressure, they changed both the Canadian and U.S. versions. It is idle to pretend we have any influence on U.S. publications, but, if it appears in Canadian publication, then, regardless of the country of origin, our council can be and has been effective.

The Chairman: Thank you, Mr. Brisco.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Chairman.

Le président: Monsieur Clermont, vous avez la parole.

M. Clermont: Dans son mémoire, le Bureau consultatif de la publicité au Canada mentionne que si la publicité devait se conformer à tous les détails que le Projet de loi semble exiger, à certains moments ce serait presque impossible de faire de la publicité. En plus, vous prétendez que ce serait surtout la petite entreprise qui en souffrirait. La grande entreprise par ailleurs pourrait avoir recours à d'autres moyens pour faire de la promotion, comme par exemple annoncer dans les journaux américains. Mais comment, dans un tel cas, le consommateur du Canada pourrait-il prendre connaissance d'une telle publicité contenue dans des journaux américains?

M. Olivier: En anglais s'il vous plaît. C'est mieux pour moi.

think if you went to any newstand, 23 out of 25 consumer publications would be American in origin. It is one of our problems in Canada: The enormity of space and small population, the costs of printing and distribution. But I would like to make it clear that we are not objecting to that information in credit advertising. We are merely saying that if you use a simple line, credit available, we do not think that stipulation should apply. If somebody is really promoting credit per se, then we support the bill. I am just talking about the simple deletion of a phrase.

M. Clermont: Vous voudriez que l'article 6 du Projet de loi C-16 fasse une différence importante entre la publicité visant le crédit disponible et celle visant la promotion du crédit.

M. Oliver: D'accord.

M. Clermont: Mais, au Bureau consultatif de la publicité au Canada, vous faites différents genres de publicité, pas seulement celle visant le crédit disponible, mais aussi celle visant la promotion du crédit. Ne trouvez-vous pas qu'à certains moments, cette publicité donne l'impression, surtout en ce qui concerne des prêts aux particuliers, que tout le monde peut y

[Interpretation]

ciés de lui avoir signalé cette question et il a fait modifier l'annonce.

M. Brisco: Sont-ils prêts à retirer l'annonce?

M. Oliver: Oui. Je me souviens de seulement un cas où une réclame paraissait surtout dans des publications américaines mais parfois dans les revues canadiennes aussi. Il s'agissait d'un cours de rédaction qui, d'après la publicité, faisait appel aux services d'un grand nombre d'écrivains connus. En réalité, ces écrivains avaient simplement établi le programme, mais n'y participaient pas. Nous avons exercé des pressions de sorte qu'on a fini par changer la version canadienne et américaine de l'annonce. Évidemment, nous ne prétendons pas avoir une influence sur les publications américaines, mais si une réclame paraît dans une publication canadienne, quel que soit son pays d'origine, notre conseil a son mot à dire.

Le président: Merci, monsieur Brisco.

M. Brisco: Merci, monsieur le président.

The Chairman: Mr. Clermont, you have the floor.

Mr. Clermont: In its brief, the Canadian Advertising Advisory Board claims that if advertising had to comply exactly with all the provisions in this bill, in some cases it would almost be impossible to engage in any advertising at all. You also maintain that small businesses would be the ones to suffer most from this. Large concerns would be able to use other means in carrying out promotion activity, such as advertising in American newspapers. But how would the Canadian consumer be affected by such advertising if it were to appear in American newspapers?

Mr. Oliver: I will answer you in English.

Si vous jetez un coup d'œil sur un kiosque à journaux, vous constaterez que 23 sur 25 publications de renseignements pour consommateurs sont d'origine américaine. C'est effectivement un problème au Canada, étant donné l'étendue de notre territoire, notre population relativement faible, les coûts d'impression et de distribution. Je tiens à souligner que nous ne nous opposons pas à l'inclusion de ces renseignements dans la publicité sur le crédit. Mais nous estimons que cette exigence ne devrait pas s'appliquer dans les annonces qui indiquent simplement que le crédit est disponible. S'il s'agit d'une annonce destinée à promouvoir le crédit, nous acceptons cette disposition. Ce qui nous intéresse, c'est seulement la suppression d'une expression.

Mr. Clermont: You would like Clause 6 of Bill C-16 to make a clear distinction between advertising relating to the availability of credit and that which actively promotes credit.

Mr. Oliver: Yes.

Mr. Clermont: But the Canadian Advertising Advisory Board is concerned with different types of advertising, not only that relating to the availability of credit but also advertising promoting the use of credit. Do you not agree that such advertising, particularly when it deals with personal loans, gives the impression that credit can be made available to

[Texte]

avoir accès et ce sans distinction? Je vois surtout ce danger dans la publicité visuelle.

M. Oliver: D'accord.

• 2130

M. Clermont: ... Entre autres, je l'avais mentionné aux représentants de l'Association canadienne des radiodiffuseurs quand ils sont venus devant ce Comité. Ils m'ont dit d'attirer l'attention d'un groupe comme le vôtre car vous êtes responsables de la préparation de ce genre de publicité.

M. Oliver: Non, cela ne relève pas de nous. C'est l'Association des annonceurs. We only administer a code of ethics. Nous ne sommes pas les créateurs.

M. Clermont: Pourriez-vous nous résumer en quelques mots ce Code d'éthique dont vous êtes responsables?

Mr. Oliver: I will make copies available of them all.

M. Clermont: Pourriez-vous spécifier deux ou trois dispositions contenues dans le Code? Quelle est la différence entre votre groupe et le groupe de l'Institut de la publicité canadienne?

Mr. Oliver: Our group is an association of associations and it only acts in areas of social and economic concern. Once we created a campaign on Canadian unity in 1967, in the mid-fifties, a campaign to support Canadian education and we regularly produced campaigns saying to the public, "If you have had a problem with an advertisement, write to us and we will examine it to see if it has been misleading or violates some other clause of the code." The other association, *les annonceurs*, their members create advertising and pay for advertising. We are a very small specialized body to work in the field primarily of ethics and information.

We will give you copies of all our codes.

The Chairman: We would be pleased to receive it. You could send it to the Clerk of the Committee and we will see that it is distributed to the members.

M. Clermont: Vous semblez remettre en question la publicité visant la promotion du crédit pour l'achat, disons, de téléviseurs, d'automobiles... Certaines personnes qui ont comparu devant ce Comité, croient que la publicité donne l'impression que cette forme de crédit est très facile d'accès. Alors pourquoi semblez-vous affirmer qu'il n'y a pas d'inconvénients à préciser dans la publicité pourquoi le crédit est disponible?

Mr. Oliver: I just think it is an unreasonable inhibition on the private entrepreneur to say to somebody who is coming in to eat in a restaurant, "You can use any one of a variety of credit cards." I do not see why he should not know that before he goes in. And I do not think you need to spell it all in detail. That is spelled out in his contract with the credit card company.

M. Clermont: Une autre question, monsieur le président. N'y a-t-il pas parmi vous un M. Jacques Marchand? Monsieur

[Interprétation]

anyone without distinction? I think that this is particularly dangerous in the case of visual advertising.

Mr. Oliver: I see.

Mr. Clermont: I mentioned this matter to the representatives of the Canadian Association of Broadcasters when they appeared before this Committee. They told me that I should draw this to the attention of a group such as yours since you are responsible for preparing this type of advertising.

Mr. Oliver: No, this does not come under us. It is the Association of Canadian Advertisers. Nous administrons simplement un code de déontologie. We are not the creators.

Mr. Clermont: Could you briefly summarize the contents of this code of ethics for which you are responsible?

M. Oliver: Je vais vous en fournir des exemplaires.

Mr. Clermont: Could you give us details on some of the provisions of this code? What is the difference between your group and Institute of Canadian Advertising?

M. Oliver: Notre bureau regroupe différentes associations et travaille uniquement dans le domaine social et économique. Par exemple, nous avons lancé une campagne sur l'unité canadienne en 1967 et, dans les années 50, une campagne pour promouvoir l'instruction au Canada. Nous expliquons souvent aux membres du public qu'ils peuvent nous contacter s'ils ont des réclamations à faire concernant une annonce et que nous ferons une enquête pour déterminer s'il s'agit d'une annonce trompeuse ou si elle enfreint une disposition de notre code. C'est l'autre association, celle des annonceurs, dont les membres créent et paient la publicité. Nous constituons un petit groupe spécialisé surtout dans le domaine de l'éthique professionnelle et la publicité.

Nous ferons parvenir des exemplaires de tous nos codes.

Le président: Nous serions heureux de les recevoir. Vous pouvez les envoyer au greffier du Comité et nous les distribuons aux membres du Comité.

Mr. Clermont: You seem to be questioning advertising aimed at promoting credit for the purchase of television sets, cars and so forth. Some of the witnesses who have appeared before this Committee believe that this advertising gives the impression that this type of credit is very easily obtained. In view of this, why do you maintain that there is no harm in advertising and there is no need to say why credit is made available?

M. Oliver: Je ne crois pas qu'il soit raisonnable de s'attendre à ce que le propriétaire d'un restaurant informe chaque client de la possibilité de se servir de plusieurs cartes de crédit quand le client pourrait être mis au courant de cela avant d'entrer dans le restaurant. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de donner tous les détails. Les détails sont précisés dans le contrat avec la société qui fournit la carte de crédit.

Mr. Clermont: I have another question, Mr. Chairman. Is there not a Mr. Jacques Marchand appearing as a witness?

[Text]

Marchand pourriez-vous ajouter quelque chose aux informations données par M. Hamilton. Non. Pardon!

M. Oliver. Est-ce que vous avez des commentaires à ajouter aux réponses de M. Oliver à la suite des deux questions que j'ai posées?

M. Jacques Marchand (administrateur, Le Bureau Consultatif de la Publicité au Canada): Pourriez-vous préciser votre dernière question, monsieur?

M. Clermont: Dans votre mémoire, vous exprimez votre assentiment à l'un des objectifs du présent projet de loi à savoir d'augmenter l'uniformité dans les termes et concepts relatifs au crédit. Pourriez-vous nous donner des informations sur l'étendue des problèmes résultant de la grande diversité des règlements provinciaux et sur le Projet de loi que nous avons à l'étude?

• 2120

M. Marchand: Notre président, M. Oliver suggère que les règlements sur l'application du crédit, des emprunts soient uniformes à travers le Canada. Même si les nuances sont minimales d'une province à l'autre, cela peut créer de la confusion chez le rédacteur qui prépare l'annonce de même que chez le public acheteur. Si le règlement était uniforme partout au Canada, cette confusion n'existerait pas.

M. Marceau: Que faites-vous de la juridiction provinciale? Est-ce que vous tenez compte des différentes juridictions des provinces?

Mr. Clermont: I hope, Mr. Chairman, you will not take that from my time.

M. Marchand: Pas de chicane, vous.

Le président: Vous n'avez qu'une autre question, monsieur Clermont.

M. Clermont: Je vais adresser mon autre question à l'Association canadienne des annonceurs incorporée. Vous semblez croire que trop d'information n'aidera pas le consommateur et que le meilleur moyen d'aider le consommateur lorsqu'il veut acheter de la marchandise ou solliciter un prêt est de lui donner tous les renseignements nécessaires au moment où le prêt ou l'achat se fait. Ce n'est qu'à ce moment qu'on devrait lui donner les renseignements comme le prix, la garantie et dans le cas d'un prêt, le taux d'intérêt, la méthode de paiement, et ainsi de suite. Dans le cas d'un dépôt, il y a de nombreuses modalités: il y a des dépôts d'un an, de deux ans, de trois ans, de cinq ans. Bref, vous croyez qu'il serait préférable de donner tous ces détails quand le consommateur est prêt à faire l'achat, le dépôt ou l'emprunt. Par ailleurs, d'autres prétendent que si l'emprunteur ou l'acheteur ne connaît pas ces renseignements avant de se décider, il ne pourra pas faire un choix judicieux. Il est trop tard pour lui donner ces renseignements au moment de l'achat, de l'emprunt ou du dépôt. Le consommateur n'est pas suffisamment renseigné pour espérer avoir le plus haut rendement pour son dépôt ou son placement.

[Interpretation]

Mr. Marchand, could you add anything to the information given by Mr. Hamilton?

Excuse me, I mean Mr. Oliver. Do you have any comments to add to Mr. Oliver's reply to my two questions?

Mr. Jacques Marchand (Director, Canadian Advertising Advisory Board): Would you please explain your last question, sir?

Mr. Clermont: In your brief, you say that you go along with one of the objectives of the present bill, namely that of increased uniformity in terms and concepts relating to credit. Could give us some information on the extent of problems resulting from the great diversity in provincial regulations and on the effects of this bill which we are studying?

Mr. Marchand: Our president, Mr. Oliver, suggests uniformity throughout Canada in regulations relating to the application of credit and loans. Even if there are very slight differences from one province to another, this may give rise to confusion in the mind of the writer preparing the advertisement and also in that of the consumer. If regulations were uniform throughout Canada, there would no longer be such confusion.

Mr. Marceau: What do you do with provincial jurisdiction? Are you taking into account the different jurisdictions which come under the provinces?

M. Clermont: J'espère, monsieur le président, que vous ne considérerez pas cette question comme faisant partie de mon tour.

Mr. Marchand: No squabbling, please.

The Chairman: You have one question left, Mr. Clermont.

Mr. Clermont: I will address my question to the association of Canadian Advertisers Incorporated. You seem to be of the opinion that too much information will not help the consumer and that the best way of helping the consumer when he wants to buy an item or obtain a loan is to give them all the information necessary at the time when the loan or the purchase is being made. It is only at this point that he should be informed of the price, the guarantee, and in the case of a loan, the interest rate, the method of repayment and so forth. In the case of a deposit, there are a great number of possibilities: there are one-year, two-year, three-year and five-year deposits. You believe that it would be preferable to provide all these details when the consumer is ready to make the purchase, the deposit, or the loan. Contrary to your position, others have maintained that, if the borrower or the purchaser is not made aware of these matters before making up his mind, he is not able to make a reasonable choice. It is too late to give him such information when the transaction is about to take place. The consumer is not well enough informed to be able to obtain the highest yield on his deposit or investment.

[Texte]

Mr. Blakely: Mr. Chairman, if I may reply in English.

Mr. Clermont: I am going to repeat myself. Two official languages we have in Canada: English and French. I am directing my question in French and I have no objection at all if you reply in English.

Mr. Chairman, you just told me that that was my last question. I am going to repeat myself as I have done in other committees. Because I am directing my questions in French, I do not get my full 10 minutes, but I do not blame the witnesses because they have to wait for the interpretation. I think this should be taken into consideration.

The Chairman: You have already had an extra couple of minutes.

Mr. Clermont: All right. Thank you.

The Chairman: Would you like to respond?

Mr. Blakely: Mr. Chairman, I think that advertising of credit or deposit arrangements has to be just as competitive as the advertising for any other goods or services. Therefore, it seems to me that if Company A wants to advertise the fact that it has credit available at *X* per cent and Company B thinks it can allow credit under similar terms at something less than *X* per cent, the battle of who is going to do business with the borrower is joined.

Because there is so much information that is necessary before a financial institution can reasonably lend money, even to someone who is a good credit risk—as a matter of fact, I counted some questions on an application form today and there are 85 and they are all pretty reasonable questions. For instance: Where do you work? Do you have a job? Are you married? Have you had a loan before? This kind of question. There is so much of that kind of information that has to happen, information transfer that happens at the point of sale, if we might use that phrase.

• 2125

One of the things that concern me deeply is the fact that if an announcement is simply made that goods or services can be bought from a given company on credit arrangements, then the simple announcement of the fact that that type of purchasing is available I think should not need to carry with it a great display, but if indeed the specific percentage is mentioned then I think some important details about that percentage should be given.

Now the thing that concerns me, and certainly everyone does not have a copy of those background remarks, I would like to read one paragraph on page 5 into the record and it is the source of our concern. It is point 1 on the bottom of page 5 and it says:

The increase and improvement of the flow of relevant credit-related information . . .

This is one of the objectives that will be pursued.

. . . The increase and improvement of the flow of relevant credit-related information . . .

[Interprétation]

M. Blakely: Monsieur le président, si vous le permettez, je réponds en anglais.

M. Clermont: Je vais me répéter. Nous avons deux langues officielles au Canada, l'anglais et le français. Je pose ma question en français et je ne m'oppose pas à ce que vous me répondiez en anglais.

Monsieur le président, vous venez de me dire que c'était ma dernière question. Je vais me répéter comme j'ai déjà fait dans d'autres comités. Parce que je pose mes questions en français, je n'ai pas toutes les dix minutes auxquelles j'ai droit. Je ne blâme pas les témoins parce qu'ils doivent attendre l'interprétation. Je crois qu'il faudrait tenir compte de cela.

Le président: Vous avez déjà eu quelques minutes supplémentaires.

M. Clermont: Très bien. Merci.

Le président: Voulez-vous répondre?

M. Blakely: Monsieur le président, je crois que la publicité sur le crédit ou les dépôts doit être aussi concurrentielle que celle qui vise à promouvoir d'autres produits ou services. Donc, il me semble que lorsqu'une compagnie veut annoncer qu'elle offre le crédit à tel taux d'intérêt et qu'une autre société estime pouvoir offrir le crédit à des conditions semblables ou à un taux d'intérêt moindre, nous y voyons un exemple de concurrence pour attirer l'emprunteur.

Avant de pouvoir prêter de l'argent, même à quelqu'un qui est un bon risque, une institution financière doit disposer d'une grande quantité d'information. En fait, j'ai compté aujourd'hui les questions sur une formule de demande; il y en avait 85 et elles étaient toutes assez raisonnables. Par exemple, où travaillez-vous? Avez-vous un emploi? Êtes-vous marié? Avez-vous déjà obtenu un prêt? Ce genre de question. Il y a beaucoup de renseignements qui s'échangent avant que la transaction ne soit décidée.

Une chose me préoccupe beaucoup. Si l'on annonce simplement que des biens ou des services peuvent être achetés à crédit auprès d'une entreprise donnée, à mon sens, cette simple annonce ne devrait pas être accompagnée de grand déploiement. Toutefois, si le pourcentage précis d'intérêt est mentionné, je pense que certains détails importants au sujet de ce pourcentage devraient être fournis.

Certes, tout le monde ne dispose pas d'un exemplaire de ces observations. Il en est toutefois une qui me préoccupe et que j'aimerais lire. Il s'agit du point 1 au bas de la page 5:

L'accroissement et l'amélioration du flux de renseignements pertinents liés au crédit . . .

Il s'agit là d'un des objectifs à atteindre.

. . . l'accroissement et l'amélioration du flux de renseignements pertinents liés au crédit . . .

[Text]

We are really in favour of that. We think that is a good idea. However, the next sentence troubles me.

This will be accomplished by requiring complete and accurate disclosure of all of the conditions attached to a credit transaction in every phase of lending from pre-contract solicitation to contract termination.

Now we think that to simply say these credit cards are honoured by this store and yet have to go into this kind of detail is really not in the best interest of anyone.

The Chairman: Thank you, Mr. Blakely. Mr. Stevens, you are next.

Mr. Stevens: Mr. Chairman, I think it would be helpful, Mr. Oliver, if you or one of the other witnesses could establish for us to what degree, if any, there is a need for this type of control over advertising, be it with respect to borrowing or putting funds on deposit.

Now I note that you through your organization have set up this Advertising Standards Council and that you have offices in certain regional areas. I take it that you hear complaints and solicit complaints from advertisers with respect to whatever advertising is going on in the area. Could you indicate to what extent you have actually had complaints from people who say that they feel advertising with respect to some type of credit has been unfair or they are unwise. I am trying to get to what may have led some bureaucrat to end up saying that he thinks this section should be in the act.

Mr. Oliver: I do not believe in 10 years we have ever had a complaint about that kind of advertising. But on the other hand in an economy that seems to depend more and more on credit and where advertising is said to be part of the communication process, I would support the legislation that the provinces have adopted, that if you start to mention the rate then surely you should indicate what the qualifying terms are, whether it is a loan or a deposit. And I think that serves the consumer interest and I think it makes for better advertising.

Mr. Stevens: Through you, Mr. Chairman, now in 10 years then you are not aware of any complaint with respect to lending or credit advertising. What is your position on the deposit side? Has there been a complaint that you know of with respect to what people regard as unfair, or whatever you like to call it, advertising dealing with deposits?

Mr. Oliver: Yes, I would say with the RRSPs of a couple of years ago I think some of the headlines tended to be exaggerated. I felt there was a little undue emphasis on the tax saving side. This is really a plan to help people prepare for retirement. We sent out a bulletin two years ago suggesting that more emphasis should be made on that side and, secondly, that financial institutions should not make exaggerated promises in their headlines. I think those are the only ones. It has not always been clear to some depositors in certain types of savings accounts that the interest paid was not on a monthly basis but on a minimum six months' balance. I think that kind

[Interpretation]

Nous sommes vraiment en faveur de cela. Nous pensons que c'est une bonne idée. Toutefois, la phrase qui suit m'inquiète.

Cela s'effectuera en demandant une divulgation complète et précise de toutes les conditions touchant une transaction de crédit, au cours de chaque étape du prêt, en partant des sollicitations précontractuelles et en finissant pas l'achèvement du contrat.

Or, nous pensons que c'est ne servir les intérêts de personne d'avoir à fournir des renseignements fort détaillés simplement parce qu'on annonce que telle carte de crédit est acceptée.

Le président: Merci, monsieur Blakely. Monsieur Stevens, à vous la parole.

M. Stevens: Monsieur le président, je pense qu'il serait utile que M. Oliver ou tout autre témoin puisse nous dire dans quelle mesure nous avons besoin de recourir à un tel contrôle de la publicité, en ce qui a trait soit à l'emprunt, soit au dépôt de fonds.

Je note que, par l'entremise de votre organisme, vous avez établi un conseil des normes de la publicité et que vous disposez de quelques bureaux régionaux. Si je comprends bien, vous demandez aux annonceurs de vous faire parvenir leurs plaintes et vous écoutez les plaintes qu'ils vous adressent au sujet de toute publicité effectuée dans la région. Pourriez-vous indiquer dans quelle mesure vous avez réellement reçu des plaintes de personnes trouvant que la publicité ayant trait à certaines formes de crédit est incorrecte ou malsaine. Je songe à ce qui peut avoir poussé un bureaucrate à dire qu'il pense que cet article devrait figurer dans la loi.

M. Oliver: Je ne pense pas qu'en 10 ans nous ayons jamais reçu une plainte au sujet de ce type de publicité. D'autre part, dans un système économique qui semble dépendre de plus en plus du crédit, un système où la publicité est considérée comme faisant partie du processus de communication, j'appuie les lois adoptées par les provinces. Si vous commencez à mentionner le taux, vous devez certes indiquer quels sont les conditions, qu'il s'agisse d'un prêt ou d'un dépôt. Je pense que cela est dans l'intérêt des consommateurs et que cela rendrait la publicité meilleure.

M. Stevens: Vous dites que, depuis 10 ans, à votre connaissance, vous n'avez reçu aucune plainte en ce qui a trait à la publicité portant sur les prêts ou sur le crédit. Qu'en est-il des dépôts? Y a-t-il eu, à votre connaissance, des plaintes de certaines personnes jugeant que la publicité sur les dépôts n'était pas très franche.

M. Oliver: Oui, pour ce qui est des REER, il y a deux ans, certaines annonces tendaient à l'exagération. Je trouve qu'on a un peu trop souligné l'aspect d'épargne fiscale. Il s'agit au fond d'un régime visant à aider les gens à préparer leur retraite. Nous avons alors envoyé une circulaire laissant entendre qu'il faudrait s'attacher plus à cet aspect et, deuxièmement, que les institutions financières ne devraient pas faire de promesses exagérées dans leurs annonces. Je pense que ce sont là les seules circonstances. Il n'a pas toujours été clair, pour certains déposants, que dans certains types de compte d'épargne, l'intérêt n'est pas mensuel, mais se fonde sur le solde minimum

[Texte]

of information should be known when you undertake to save in that kind of instrument.

Mr. Stevens: When you say that there have been complaints can you quantify that? How many?

• 2130

Mr. Oliver: Very few. But then we take the position that if the act is wrong, it is wrong even if it is only one person. I think it troubles us in advertising that there seems to be so much talk about misleading advertising when all our experience and the government experience seems to indicate it is less than one per cent. But if I am the consumer who has been taken in by it, whether it is one per cent or not is not important, it is important to me.

Mr. Stevens: Yes, Mr. Oliver, but I think one thing is very, very important for us to consider at this Committee. If you are correct in stating that in 10 years there has never been what you would regard as a complaint with regard to credit advertising, that there have been very few complaints concerning the deposit side, why do you suggest that you cannot just self-regulate it within your own industry? Why do you wish to impose the tremendous cost that this is going to be, for the inspectors and the operatives who are going to go into the field, and who are going to start regulating your business as you have never been regulated before. I just do not understand that rationale.

Mr. Oliver: I would be quite happy, since several of the provinces already have the regulation . . .

Mr. Stevens: No, but we are dealing with the federal.

Mr. Oliver: Yes, that is correct.

Mr. Stevens: Why would you want the federal, for that matter, to be superimposed on the provinces?

Mr. Oliver: I would be quite happy if all the provinces would agree. One of our real problems in the advertising community is that, with the state of consumer legislation at the provincial level and the federal level, there is a lot of legislation that is overlapping and contradictory. Let me take a tiny example. One province says that if you mention the portion of a price of an article, and you going to buy on instalments, you must then give the total price in equally prominent type. That is fine. Another province is proposing legislation that says it must be in larger type, and so on. And that is just a tiny thing. B.C., in its guidelines—not in its legislation, and I as an unlegal mind, do not think it would stand up in court—says you should not use the word “free” if you have to purchase something. If we sold a package of detergent for 79 cents last year and this year, to try to pick up our sales, we put in a free towel, but the price is still 79 cents, B.C. says that is a violation, but you can say “bonus” or “at no extra charge”. I think that is semantic hairsplitting. So we would see some merit, as advertisers, if you are going to legislate, in having uniform federal legislation. It does make great difficulties for the media, but my associates are quite happy with existing provincial legislation. If that were standardized, that would be fine. We could live with that. I think

[Interprétation]

d'une période de six mois. Je pense que tout épargnant ayant un compte de ce genre devrait savoir cela.

M. Stevens: Vous dites qu'il y a eu des plaintes. Combien?

M. Oliver: Très peu. Toutefois, nous sommes d'avis qu'une mauvaise action demeure mauvaise, même si elle ne touche qu'une seule personne. Nous trouvons troublant que l'on parle tellement de publicité tendancieuse, alors que, d'après nos chiffres et ceux du gouvernement, elle semble être inférieure à 1 p. 100. Toutefois, si je suis le consommateur qui s'est laissé prendre, qu'elle constitue ou non 1 p. 100 de toute la publicité, a peu d'importance; ce qui est important, c'est que je me suis fait prendre.

M. Stevens: Oui, monsieur Oliver, mais il est une chose qu'il est très important que le Comité étudie. S'il est vrai qu'il n'y a jamais eu de plainte véritable contre la publicité portant sur le crédit, qu'il y a eu très peu de plaintes contre la publicité portant sur les dépôts, pourquoi dites-vous que vous ne pouvez pas simplement vous discipliner vous-même, au sein de votre industrie? Pourquoi voulez-vous imposer les dépenses considérables qu'entraînera la présence d'inspecteurs et d'agents chargés de réglementer votre travail sur le terrain, et ce, comme jamais auparavant? Je ne comprends simplement pas ce raisonnement.

M. Oliver: Je serais fort heureux, étant donné que plusieurs provinces disposent déjà de règlements . . .

M. Stevens: Non, nous traitons de l'administration fédérale.

M. Oliver: Oui, c'est exact.

M. Stevens: Pourquoi d'ailleurs voudriez-vous que l'autorité fédérale vienne s'ajouter à l'autorité provinciale?

M. Oliver: Je serais très heureux si toutes les provinces parvenaient à un accord. Dans l'industrie de la publicité, nous avons un problème véritable, à savoir que les lois provinciales et fédérales portant sur les consommateurs se chevauchent souvent et sont parfois même contradictoires. Permettez-moi de prendre un petit exemple. D'après une province donnée, si vous mentionnez une partie du prix d'un article achetable en plusieurs versements, vous devez également mentionner le prix total en caractères au moins aussi gros. Très bien. Or, il y a une autre province qui propose une loi disant que ce deuxième chiffre doit être imprimé en caractères plus gras, et ainsi de suite. Et cela n'est qu'un détail infime. Dans ses directives, quoique non dans ses lois—et bien que je ne sois pas juriste je ne pense pas que cela puisse être soutenu par un tribunal—la Colombie-Britannique déclare qu'il ne faudrait pas se servir du mot «gratuit» s'il faut acheter quelque chose. Si, l'an dernier, nous vendions une boîte de détergent à 79c et que, cette année, afin d'améliorer nos ventes, nous incluons une serviette gratuite dans la boîte, dont le prix reste toujours de 79c, la Colombie-Britannique nous interdit de nous servir du terme «gratuit», mais nous permet de dire «en prime» ou «sans frais supplémentaires». Ce sont là des jeux de sémantique. Si vous comptez légiférer, nous trouverions avantageux, en notre qua-

[Text]

Nova Scotia took the first steps in consumer credit disclosure. I think everybody has been well served by it and everybody is prepared to live with it.

Mr. Stevens: But I think the key words in your statement, Mr. Oliver, were, "if you are going to legislate".

Mr. Oliver: Yes.

Mr. Stevens: And surely that is the question that we should be considering: is something needed here. If you had come to us and said, "look, we are inundated with complaints from the borrowing side, we are inundated with complaints from the deposit side, we are throwing up our hands, we do not think that we can self-regulate this any longer. Please, you fellows on high in Ottawa, come in and do something", I could understand it. But I do not understand when you in one breath say that there are virtually no complaints to speak of and yet you seem to countenance the intrusion into a sector that, from what you say, I do not think is in great need of further regulation.

Mr. Oliver: Well . . .

Mr. Stevens: The bureaucrat has an appetite you will never satisfy as far as regulation is concerned. If there is one person out of 23 million that once every ten years has some complaint, he is going to say that you need somebody in Ottawa to handle him. But, surely you have to get some prudence here and I would hope from your industry that you would have come in with a stronger brief, saying, not that you feel the thrust is excellent and this is excellent and what not, but that in your view there is not a clear need for this type of an intrusion.

Mr. Oliver: Well, I have a proposed bill on my desk from Saskatchewan in this kind of field. Now, our point of view is that, if all the provinces are going to develop individual regulations, then for national media and national advertisers it is a horrendous task. I am personally appalled by the number of advertisers who have their advertising checked by their company lawyer and their agency lawyer, not to see how they could get around the law, but to make sure that in some inadvertent way they do not transgress one or the other. I agree with you. That is adding enormously to the complexity of living in this business. I agree with your general comments on bureaucracy but I cannot fight on principle the freedom of access to competitive information for the borrower or the lender. I think that is one of the purposes of the bill.

The Chairman: Thank you, Mr. Stevens.

• 2135

Mr. Stevens: Mr. Chairman, there is just one further question I would like to get . . .

The Chairman: One short one.

[Interpretation]

lité d'annonceurs, d'avoir une loi fédérale uniforme. Les lois provinciales actuelles causent beaucoup de difficultés aux médias, mais mes associés en sont fort satisfaits. Il serait bon que la situation soit normalisée. Nous en serions contents. Je pense que c'est la Nouvelle-Écosse qui a fait les premiers pas pour ce qui est de la divulgation des conditions de crédit aux consommateurs. Je pense que cela a profité à tout le monde et que tout le monde est prêt à s'en contenter.

M. Stevens: Monsieur Oliver, je pense que les mots clés de votre déclaration étaient: «si vous comptez légiférer».

M. Oliver: Oui.

M. Stevens: Et c'est certes de cela que nous devrions nous préoccuper: y a-t-il un besoin à cet égard? Si vous étiez venu nous dire: «Écoutez, les emprunteurs nous inondent de plaintes, les déposants nous inondent de plaintes, nous ne savons plus où donner de la tête, nous ne pensons plus pouvoir nous régler nous-mêmes; veuillez, je vous en prie, messieurs d'Ottawa, intervenir et corriger la situation», je vous comprendrais. Toutefois, je comprends mal que vous disiez d'une part qu'il n'y a pratiquement pas de plainte et d'autre part que vous favorisiez l'ingérence du gouvernement dans un secteur qui, d'après ce que vous dites, n'a vraiment pas besoin de règlements supplémentaires.

M. Oliver: Eh bien . . .

M. Stevens: Les bureaucrates ont une soif de règlements que vous n'apaiserez jamais. S'ils trouvent, sur 23 millions de personnes, une seule qui, en 10 ans, a une plainte quelconque à formuler, ils vont vous dire qu'il faut quelqu'un à Ottawa pour s'occuper de cette plainte. Je crois toutefois qu'il faut faire preuve d'une certaine prudence. J'espérais de votre industrie qu'elle nous présente un mémoire plus vigoureux, disant non pas qu'elle trouve l'idée excellente et ainsi de suite, mais que, d'après vous, il n'est pas clairement établi que ce type d'ingérence soit nécessaire.

M. Oliver: J'ai, sur mon bureau, un projet de loi de la Saskatchewan portant sur cette question. D'après nous, si toutes les provinces comptent avoir leurs règlements respectifs, les médias et les annonceurs nationaux vont devoir faire face à une tâche exténuante. Je trouve renversant le nombre d'annonceurs qui font vérifier leurs annonces par l'avocat de leur entreprise et l'avocat de leur agence de publicité, non afin de contourner la loi, mais afin de s'assurer qu'ils ne désobéissent à aucune loi. Je suis d'accord avec vous. Cela ne fait que compliquer notre travail davantage. Je suis d'accord avec vos observations générales sur la bureaucratie, mais, par principe, je ne peux pas lutter contre le droit des emprunteurs ou des prêteurs d'obtenir des renseignements sur les conditions offertes par divers concurrents. Je pense que c'est là un des objets du projet de loi.

Le président: Merci, monsieur Stevens.

M. Stevens: Monsieur le président, j'aimerais poser une question supplémentaire.

Le président: Pourvu qu'elle soit très courte.

[Texte]

Mr. Stevens: It is a very short one. Have you had, as a matter of your supervision through the Advertising Standards Council, any complaint with respect to Loto Canada advertising, the fact that there seems to be very extravagant claims being made? They conjure up the image of people dropping into a million-dollar fortune overnight. As far as I can make out, rarely if ever have they ever shown the very stiff odds that are running against the people that are sucker enough to buy those tickets. Has there been any type of complaint made to your Council concerning this Loto Canada advertising?

Mr. Oliver: Is it an adequate answer to say that we consider that matter confidential?

Mr. Stevens: Not really because if you say that I can only assume there must be complaints because you have been open about the other complaints.

Mr. Rodriguez: How about Wintario?

Mr. Oliver: We have not received complaints about them. We did get a complaint about a national one and we felt it was warranted and the advertising was changed in the next campaign. As a private individual I very much doubt that that conforms to federal legislation frankly.

Mr. Stevens: What? The Loto Canada Advertising?

Mr. Oliver: In my opinion.

Mr. Stevens: Is it cheap advertising? You used that term on some American advertising.

Mr. Oliver: No, I think it is . . .

Mr. Stevens: All right. That term was used.

The Chairman: Did you have a further response? Mr. Marceau. Miss Hamilton.

Miss Hamilton: Could I just add a brief word in response to the comment you have made? To answer your questions about why we do not seem to be more concerned about the amount of legislation in various areas, I suppose one of the things that happens to us is that you begin to get rather in to a feeling of acceptance that one way and another a government is going to become more and more intrusive into the business and private life of people and you sort of get the feeling that these things are going to happen anyway and, therefore, your response to it is, "Well, let us try to take a practical response; let us try to be helpful and positive," particularly as we are an association representing a large group.

One of the things that really worries us considerably about the legislation which is proposed and which Mr. Oliver touched on briefly is that there seems to be an indication in the bill that it will be the responsibility of the various media carrying this advertising to make sure that the individual advertisement lives up to these particular guidelines and any other guidelines in any other area that we get into. Perhaps that sounds reasonable if you are going to consider that the CBC is going to double check an advertisement before it runs on television; perhaps it sounds reasonable if you expect the Toronto *Star* may have knowledgeable people that will look at every retail advertisement that comes in.

[Interprétation]

M. Stevens: Elle l'est. Le Conseil des normes de la publicité a-t-il reçu des plaintes en ce qui a trait à la publicité de Loto-Canada et à l'extravagance de ses annonces? On y évoque la joie de personnes devenues millionnaires du jour au lendemain, mais pour autant que je sache, on n'y évoque jamais le peu de chances qu'a la personne assez naïve pour acheter ces billets. Votre conseil n'a-t-il jamais reçu une plainte au sujet de la publicité de Loto-Canada?

M. Oliver: Est-ce répondre adéquatement que de dire que nous considérons cette question comme confidentielle?

M. Stevens: Pas vraiment, parce que si vous dites cela, je ne peux que supposer qu'il y a eu des plaintes, étant donné que vous avez parlé sans embage des autres plaintes.

M. Rodriguez: Qu'en est-il de Wintario?

M. Oliver: Nous n'avons reçu aucune plainte à leur sujet. Nous avons reçu une plainte au sujet d'une loterie nationale, plainte que nous avons trouvée justifiée, et la publicité a été modifiée lors de la campagne suivante. Franchement, à titre personnel, je doute fort que cela soit conforme aux lois fédérales.

M. Stevens: Quoi? La publicité de Loto-Canada?

M. Oliver: À mon avis.

M. Stevens: Est-ce de la basse publicité? Vous vous êtes servi de ce terme en ce qui a trait à certaines annonces américaines.

M. Oliver: Non, je pense que . . .

M. Stevens: Très bien. Vous vous êtes servi de ce terme.

Le président: Voulez-vous ajouter quelque chose? Mademoiselle Hamilton.

Mlle Hamilton: Puis-je ajouter quelque chose au sujet des observations que vous avez faites? Si nous semblons nous préoccuper plus du nombre de lois adoptées dans diverses régions, je suppose que c'est parce que nous commençons à trouver inévitable que, d'une manière ou d'une autre, le gouvernement s'ingère de plus en plus dans les affaires et la vie privée des citoyens. On finit par avoir l'impression que cela se produira de toute façon et l'on répond: «Eh bien, tâchons d'opter pour une solution pratique; tâchons d'aider et d'être positif», étant donné surtout que nous sommes une association qui représente un grand groupe.

Il est une chose qui nous inquiète beaucoup dans la loi proposée, chose dont M. Oliver a traitée brièvement. On semble indiquer dans le projet de loi qu'il incombera aux divers média où figurera l'annonce de s'assurer que ladite annonce satisfait aux directives et à toute autre directive en vigueur dans la région où l'annonce est diffusée. Cela semble peut-être raisonnable lorsqu'on songe à Radio-Canada vérifiant par deux fois une annonce avant de la télédiffuser; cela semble peut-être raisonnable si l'on songe au *Star* de Toronto qui dispose sans doute de personnes compétentes pour examiner chaque annonce de vente au détail à publier.

[Text]

To me it becomes very unreasonable if I think of the publisher of a weekly newspaper or the operator of a small newspaper, who gets a small advertisement from a retailer, to double check the copy of every advertisement, including classified advertising that may talk about buying a used car on credit or any other reason, to put the responsibility on media, to police every one of millions of individual advertising messages that carry comments regarding credit before they publish it.

I see no way in which that can be done practically and I see no way in which a central body can properly police that in Ottawa or anywhere else. There is just too much to be done. I have deep concerns. To answer your question as to the practicality of really making the details of this kind of bill, I think a broad concept which we already have in our approaches to advertising, that advertising must be truthful, it must not be misleading, covers a great many of the areas we are talking about. Some of that is a personal comment because it is not directly related to the presentation which our Board has presented but I think it is one that could be held quite generally by people in our business.

• 2140

The Chairman: Thank you, Miss Hamilton. I understand Mr. Blakely has a further comment to make.

Mr. Blakely: Mr. Chairman, I would like to speak to the point that was raised about whether or not this legislation should be easily accepted by the advertiser. I realize that the question was not directed to the advertiser, but I would like to draw attention to page 5 of the ACA brief and I would like to read just a couple of sentences.

ACA does feel that existing legislation including the Combines Investigation Act and provincial legislation dealing with credit as well as nationally accepted advertising codes (such as The Canadian Code of Advertising Standards) form a basic framework that even now more than adequately protects the consumer.

We think, frankly, that there is an extra amount of work here, when one might consider this one person in 16,000 and only 1009 people in a twelve-month period in trouble. When I hear the figures of the problems with the loans in banks, I think anyone in business realizes that there is a problem with collection. I think anyone realizes that in collections of any kind, if you have no bad debts, obviously you have too tight a set of credit regulations. So there have to be some bad debts in business.

I would like to say that, because the advertiser must live with all these laws and lives with them with concern, we do feel that there is enough legislation about.

The Chairman: Thank you Mr. Blakely. Mr. Marceau.

M. Marceau: Merci, monsieur le président. Je pense que tous s'accordent pour dire qu'il faut qu'il y ait une loi en vertu de laquelle on devrait donner plus de renseignements aux

[Interpretation]

Toutefois, quant à moi, cela devient fort irraisonnable si l'on songe à l'éditeur d'un journal hebdomadaire ou d'un petit journal qui obtient les annonces publicitaires d'un détaillant. Il est impossible de lui demander de vérifier toutes les annonces portant sur l'achat à crédit, d'une voiture d'occasion, ou de tout autre objet; c'est, pour les média, une lourde responsabilité que celle de surveiller chacun des millions de messages publicitaires individuels où figure la notion de paiement à crédit.

Je ne vois aucune manière pratique de réaliser cela et je ne vois pas comment un organisme central pourrait adéquatement surveiller cela, que ce soit à Ottawa ou ailleurs. Il y a tout simplement trop de travail. J'ai de grandes inquiétudes à ce sujet. Vous avez demandé s'il était pratiquement possible de préciser les détails d'un bill de ce genre. Je pense qu'une de nos notions publicitaires de base, à savoir que la publicité doit être sincère et ne doit pas induire en erreur, permet de respecter un grand nombre d'exigences dont nous traitons. Je fais certaines de ces observations à titre personnel, car elles ne sont pas directement liées à notre exposé d'aujourd'hui. Je pense toutefois que la plupart des gens de notre milieu partagent mes opinions à ce sujet.

Le président: Merci, mademoiselle Hamilton. Je crois que M. Blakely a une autre observation à faire.

M. Blakely: Monsieur le président, j'aimerais répondre à cette question de savoir si oui ou non ce projet de loi serait facilement accepté par l'annonceur. Je sais que cette question n'a pas été posée à l'annonceur, mais j'aimerais vous signaler ce qui est dit à la page 5 de l'exposé de l'ACA, et vous en lire un extrait.

L'ACA estime que la législation existante qui comprend la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions et les lois provinciales traitant du crédit, ainsi que les codes de publicité acceptés dans tout le pays (comme le Code canadien des normes en matière de publicité), forment un cadre qui, même à présent, assure une protection plus que suffisante du consommateur.

Franchement, nous estimons que la charge de travail supplémentaire est très importante quand on pense qu'il s'agit d'une personne sur 16,000 et le nombre total de 1,009 personnes dans une période de 12 mois. Quand j'entends parler du nombre des mauvaises créances dans le cas des emprunts accordés par les banques, je crois que tout homme d'affaires comprend que le recouvrement va toujours causer un problème. Il est évident que si vous n'avez pas de créances véreuses, vos règlements sur le crédit sont trop stricts. Quand on est dans les affaires, il faut s'attendre à un certain nombre de créances irrécouvrables.

Je tenais à préciser cela parce que l'annonceur devra se conformer à toutes ces lois, et nous estimons qu'il en existe suffisamment déjà.

Le président: Merci, monsieur Blakely. Monsieur Marceau.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman. I think that we all agree that there is a need for legislation requiring that depositors and borrowers be provided with more information.

[Texte]

déposants et aux emprunteurs. Mais, comme le dit la chanson, "Tout le monde veut aller au ciel, mais personne ne veut mourir". Et lorsque nous présentons une loi, il est clair que nous limitons certains droits. Quelque part dans votre mémoire, vous reconnaissez que lorsque vous mentionnez un taux, vous devez accompagner ce renseignement de tous les détails concernant le prêt. D'autre part, à un autre endroit de votre mémoire, vous vous réferez à l'article 6 et vous dites que si l'article 6 est mis en application, il ne sera plus possible de donner des renseignements. Comment pouvez-vous concilier cette admission que vous faites d'une part concernant le taux et les explications additionnelles et le fait que vous n'approuvez pas l'article 6 qui, selon vous, limiterait de façon indue la liberté d'information?

Mr. Oliver: Only because, as presently worded, it includes the phrase "any reference to the available date of credit". A great many small advertisements, or quick advertisements, just say you can use your credit card, and they are really not promoting credit. We are trying to draw a distinction between advertisements that promote credit where we say yes, information should be available and those ads that simply *en passant* say . . .

M. Marceau: Est-ce que vous ne croyez pas, monsieur Oliver, qu'il est beaucoup plus dangereux de ne donner qu'un renseignement général sur le crédit que de donner des renseignements complets? Quand une personne regarde la télévision ou écoute la radio et qu'elle entend simplement: "Il y a du crédit disponible," cette personne croit qu'elle va avoir du crédit facilement et lorsqu'elle sera avec le prêteur, celui-ci pourra lui présenter les choses de façon à l'inciter à emprunter. Est-ce que justement il ne faudrait pas empêcher de façon bien précise que des mentions de crédit soient faites à tout moment puisque, à mon avis, c'est là qu'est le problème. C'est cela qui induit les gens en erreur. Ils croient qu'ils vont facilement obtenir du crédit. À mon avis, c'est là qu'est le problème.

Mr. Oliver: Well, we do not agree, Monsieur.

• 2145

Mr. Marceau: I suppose. Yes.

Mr. Oliver: When you are sitting in front of your TV set, I do not really think that is an incitement to go out and borrow. All my experience with people is that they are not nitwits. There are a few people who in any kind of economy would get into trouble. If you try to design legislation for them you are going to tie the whole economy up in red tape. Certainly in our experience, granted, I am sure you and I, certainly I, have made the odd foolish purchase, not necessarily related to credit at all. But in a highly diversified world sometimes the only way I can find out whether I like something is to make a purchase and try it.

I do not believe, and I do speak from fairly extensive experience, the reference to available credit makes people become irresponsible. I also believe changing the advertising will not make the irresponsible purchaser responsible, and the clergymen mention this in their book. The real answer is what

[Interprétation]

But, as the French song says, «Everyone wants to go to heaven, but no one wants to die». And when we draw up legislation, it is obvious that we are limiting certain rights. At Some point in your brief, you acknowledge that when you mention a rate, this information should be accompanied with all details relating to the loan. At another point in this brief, referring to Clause 6, you say that if this clause is applied, it will no longer be possible to advertise. How can you reconcile this acknowledgment which you make concerning rates and the need for additional explanations with your opinion on Section 6 to the effect that this constitutes an unreasonable limitation on the freedom of information?

M. Oliver: Dans son libellé actuel, cet article parle de publicité qui offre des prêts d'argent. Beaucoup d'annonces disent qu'il est possible de se servir d'une carte de crédit et elles ne visent pas à promouvoir l'utilisation du crédit. Nous voulons faire une distinction entre les annonces qui visent à promouvoir le crédit, pour lesquelles nous estimons que les renseignements devraient être inclus, et ces annonces qui mentionnent simplement en passant la possibilité d'acheter à crédit.

Mr. Marceau: Do you not think, Mr. Oliver, that it is much more dangerous to give only a general indication about the possibility of credit rather than full information? When a person watching television or listening to the radio hears that credit is available, he thinks that such credit can be easily obtained and the lender may present things to him in such a way as to encourage borrowing. Should we not be quite clear about prohibiting these constant references to credit since, in my opinion, they constitute the crux of the problem. It is this which deludes people, they think that credit will be easy. In my opinion, this is where the problem lies.

M. Oliver: Nous ne sommes pas d'accord avec vous, monsieur.

M. Marceau: Effectivement.

M. Oliver: Je ne crois pas que le fait de rester assis devant le téléviseur puisse constituer une incitation à l'emprunt. D'après mon expérience, les gens ne sont pas des imbéciles. Il y a certaines personnes qui s'attireraient des ennuis dans n'importe quel système économique. Si vous essayez de concevoir des droits pour les protéger, vous allez en même temps noyer toute l'économie en paperasserie. Je crois que tout le monde à un moment ou à un autre a fait un achat irréfléchi, qui, d'ailleurs, n'était pas forcément lié au crédit. Mais dans une économie hautement diversifiée, parfois la seule façon d'apprendre si quelque chose vous plaît, c'est de l'acheter et de l'essayer.

D'après ma large expérience, je n'estime pas que mentionner la possibilité de crédit rende les gens irresponsables. J'estime, en outre, que la modification de la publicité ne change rien dans l'attitude de l'acheteur irresponsable. Ce fait est signalé par les théologiens dans leur livre. C'est l'approche des associa-

[Text]

the Consumers' Association is working towards—consumer education beginning in the schools. I think we do need to teach people how to handle credit. It is part of everyday living. There is no point in pretending it will go away. It is there. We must learn to live with it and we should help people to know how to handle it. I agree, and the bank's new code does emphasize this, that if you are going to talk about borrowing you should make it clear there is an obligation to repay. It is not free money.

M. Marceau: Vous reconnaissez tout de même, monsieur Oliver, que la société actuelle est une société de consommation. Est-ce que vous admettez que le problème est grave et qu'il faut de façon générale, tant au niveau des gouvernements qu'au niveau du secteur public, faire des lois beaucoup plus sévères qui vont restreindre le crédit et l'appétit des gens, et que, comme le gouvernement, vous avez un rôle à jouer, vous aussi?

Mr. Oliver: No, I do not agree at all. I think one thing we forget is that the postwar baby boom is causing an enormous number of young family formations. It is the 25- to 35-year group that does the heavy borrowing. They are today buying homes and having a second mortgage. I live in Don Mills and when I went there everybody had two mortgages. Now they are down to one and it is nearly paid off. The Royal Commission on Banking and Finance in 1964 said that most consumers handle their credit far more responsibly than is generally believed. That is my experience.

M. Marceau: Partout au Canada? Across Canada? Can you give me the breakdown?

Mr. Oliver: I think Quebec *malheureusement* is an unfortunate area where there has long been high unemployment, and a big upsurge with Expo and then a big drop. I am not sure what the figures are in Newfoundland where there is high unemployment. I do not think Newfoundlanders get into debt, though. They are great savers. As far as the banks were concerned, Newfoundland was a deposit country, not a borrowing country.

Mr. Marceau: My last question, Mr. Chairman.

The Chairman: Yes, Mr. Marceau.

M. Marceau: Monsieur Oliver, est-ce que vous croyez que vous avez un rôle social à jouer? Tout à l'heure, j'écoutais les commentaires des témoins qui disaient qu'ils ne devraient pas être obligés d'assumer la responsabilité des annonces qu'ils présentent au public. Cela me semble un peu négatif, bien que je ne considère pas que vous devriez être les seuls responsables. Mais est-ce que vous croyez que vous avez un rôle social à jouer? Et dans ce rôle social, qu'est-ce que le gouvernement devrait faire de concert avec vous? Qu'est-ce que pourrions-nous faire ensemble afin de trouver des solutions aux problèmes actuels, comme celui du crédit, ou de l'information?

The Chairman: Mr. Oliver.

[Interpretation]

tions des consommateurs qui constitue la véritable réponse, c'est-à-dire la formation dans le domaine de la consommation dès l'école. Je crois qu'il faut enseigner aux gens comment se servir du crédit. Cela fait partie de notre façon de vivre. Il ne sert à rien de s'imaginer qu'il va disparaître. Le crédit est là. Il faut apprendre aux gens comment s'en servir. Je conviens que, si on veut parler d'emprunt, il faut en même temps souligner l'obligation de rembourser et le nouveau code des banques précise cela. Il ne s'agit pas d'un cadeau.

Mr. Marceau: You realize, Mr. Oliver, that our society is a consumer society. Do you recognize that the problem is serious enough to warrant, at the government and the public sector level, the making of much stricter laws so as to limit credit and people's expectations, and that, like the government, you also have a role to play?

M. Oliver: Non, je ne suis pas du tout d'accord. Il ne faut pas oublier que, comme résultat de l'explosion démographique après la guerre, nous voyons maintenant beaucoup de jeunes familles et c'est cette catégorie d'âge, entre 25 et 35 ans, qui fait maintenant les plus gros emprunts. Ces personnes achètent des maisons et prennent une deuxième hypothèque. J'habite à Don Mills et quand je m'y suis établi, tout le monde avait deux hypothèques. Maintenant, ils n'en ont qu'une, qui est presque remboursée. La Commission royale sur les banques et les finances disaient en 1964 que la plupart des consommateurs savent se servir de crédit avec beaucoup plus de sens de responsabilité qu'on ne le croit généralement. Mon expérience a confirmé cela.

Mr. Marceau: Everywhere in Canada? Partout au Canada? Pouvez-vous me donner une ventilation?

M. Oliver: Malheureusement, je crois que le Québec n'est peut-être pas dans la même situation, étant donné le taux élevé de chômage, la relance provoquée par l'Expo et la baisse importante qui l'a suivie. Je ne sais pas quels seraient les chiffres pour Terre-Neuve où il existe également beaucoup de chômage. Je ne crois pas que les habitants de Terre-Neuve aient tendance à s'endetter. Ils épargnent beaucoup. Les banques ont toujours compté sur Terre-Neuve pour les dépôts et non pour les emprunts.

M. Marceau: Ma dernière question, monsieur le président.

Le président: Oui, monsieur Marceau.

Mr. Marceau: Mr. Oliver, do you believe that you have a social role to play? A while ago some witnesses said that they should not be held responsible for the advertisements which they present to the public. This strikes me as a rather negative approach. Even though I do not consider you the only ones to be responsible. But do you believe that you have a social role to play? And in this social context, how should the government co-operate with you? What could we do together to find solutions to the existing problems such as credit or information?

Le président: Monsieur Oliver.

[Texte]

• 2150

Mr. Oliver: One thing we have done in another field is set up a task force to look at the role of women in advertising. We did give a university a grant to look at whether or not advertising adds to the cost of goods and there was very inconclusive evidence there.

I think, had all the banks subscribed to their code, which I think meets many of the concerns that have come up this evening, we would have been glad to have undertaken the administration of it but when only five did, it did not seem to us reasonable. I think now the situation is different. I think the terminology that is there was an endeavour to cope responsibly with these issues, but I think maybe the finance companies should have the same kind of code. I happen to think a private body like our own will work far more quickly, far more effectively and at far less cost. If it has the consumers represented as we do, you are going to get a balance in judgment, and I think you will avoid what Mr. Blakely has pointed out that concerns many of us, the enormous proliferation of regulations into every area of our lives.

In the last three weeks, two learned judges, the head of the Law Reform Commission and Judge Estey, have both said the courts are cluttered with regulations. I think we need to find an answer to that. I think we are part of the answer.

The Chairman: Merci. Monsieur Marceau.
Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, I want to take up the questioning that Mr. Stevens left off with. You said you had very few complaints; as a matter of fact, none, to your standards council.

Mr. Oliver: About misleading credit or deposit advertising.

Mr. Rodriguez: Yes. And I just want to know how widespread is your organization. Is your standards council on the lips and breath of every Canadian in every part of the country who anxiously know who you are and know they can turn to you whenever they feel the advertising has in some way offended them or in some way not given them all the information they ought to have? How widespread are you in all those two little communities like Nickel Belt, because I never knew you existed until tonight?

Mr. Oliver: Well, I would that that were so. It is not so. I have back at the office an all-media campaign for radio, television, outdoor and newspapers, to bring it to the attention of the public because I agree with you if they do not know about it there is no protection there. We are fairly new. It is a matter partly of funds but periodically, every two or three years, we do a fairly massive campaign. We get all kinds of requests . . .

[Interprétation]

M. Oliver: Dans un autre domaine, nous avons créé ensemble un comité d'étude chargé d'examiner le rôle de la femme en matière de publicité. Nous avons accordé une subvention à une université afin de voir si la publicité contribue à augmenter le coût des produits, et les résultats ont été très peu concluants.

A mon avis, si toutes les banques s'étaient conformées à leur code, ce qui aurait d'ailleurs évité bien des inquiétudes exprimées ici ce soir, nous aurions été heureux de nous charger de l'administration, mais puisque cinq institutions seulement ont accepté, cela n'a pas valu la peine. Mais les choses ont changé. Cette terminologie avait pour but de régler ces questions de manière responsable, mais je pense que les institutions financières devraient toutes adopter le même code. J'estime qu'un groupe privé tel que le nôtre pourra travailler beaucoup plus rapidement, de façon plus efficace tout en minimisant les coûts. Si les consommateurs sont représentés, comme ils le sont au sein de notre groupe, les décisions seront beaucoup plus impartiales, et l'on pourra ainsi éviter l'incroyable prolifération de règlements à tous les niveaux sociaux, ce qui inquiète bon nombre d'entre nous, comme M. Blakely l'a indiqué tout à l'heure.

Au cours des trois dernières semaines, deux juges réputés, c'est-à-dire le président de la Commission de réforme du droit et le Juge Estey, ont déclaré qu'il y a tellement de règlements que les tribunaux ne savent plus où donner de la tête. Il faut remédier à cette situation. Je pense que nous apportons une partie de la solution.

Le président: Merci. Monsieur Marceau.
Monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Monsieur le président, j'aimerais donner suite aux questions de M. Stevens. Vous avez dit que jusqu'à présent personne ne s'était plaint à votre conseil des normes.

M. Oliver: Au sujet de la mauvaise représentation en matière de publicité concernant le crédit ou les dépôts.

M. Rodriguez: Oui. J'aimerais maintenant savoir quelle est l'étendue de votre organisation. Est-ce que tous les Canadiens sont au courant de l'existence de votre conseil des normes et savent comment vous atteindre lorsqu'une publicité quelconque les a offensés ou les a privés de certains renseignements qu'ils jugent nécessaires? Êtes-vous représentés dans les petites collectivités telles que Nickel Belt? Je vous pose cette question, car j'ignorais votre existence jusqu'à ce soir.

M. Oliver: J'aimerais bien qu'il en soit ainsi, mais ce n'est malheureusement pas le cas. Au bureau nous avons préparé une campagne qui s'adresse à tous les média, radio, télévision et journaux, afin d'attirer l'attention du public sur notre organisation, car je suis d'accord avec vous pour dire que si le public ignore notre existence, il ne peut faire appel à notre protection. Notre organisation est assez récente. Cela dépend en partie des fonds, mais je dois dire que tous les deux ou trois ans, nous faisons une campagne relativement importante. On nous a fait parvenir toutes sortes de demandes . . .

[Text]

Mr. Rodriguez: But you would agree that you are not exactly widespread and well known to every little consumer across the country.

Mr. Oliver: We hope to change that.

Mr. Rodriguez: That is it. Right now you are not that.

The other question I want to deal with is why is it in a country that prides itself on being multicultural, being very concerned about the fact that we are an immigrant country, that so few blacks or so few people of what the Green Paper on Immigration called "of distinctive features", appear in advertising in Canada?

Mr. Oliver: Is that within the framework of this session this evening?

The Chairman: It is closely aligned, I could . . .

Mr. Rodriguez: Well, you are concerned about the social impact of advertising.

Mr. Oliver: When you speak about widely known I should mention that we have Le Conseil des normes de la publicité which does its own advertising. We work with them *en français*. We have a council in Vancouver, in Edmonton, in Calgary, in Winnipeg and we should be in the Atlantic provinces. But I would consider it a fair social criticism that we have not invested the resources we should in making ourselves widely known.

When it comes to this other question, I think one of the problems with advertising—to which I do not know an answer—is that you tend to deal in stereotypes. If you are talking to cowboys, the man you use has to be an obvious cowboy. If you are talking to a woman and you are selling household products, she is going to be a housewife in a housewife's role.

• 2155

Mr. Rodriguez: Yes, but there are mass housewives and red housewives and yellow housewives.

Mr. Oliver: But you know when you are buying national advertising, you are buying a tiny—you are appealing to the whole mass, and you tend to speak in terms of the mass.

Mr. Rodriguez: Well, large numbers of immigrants came into this country last year. We have had a great influx and a great complaint about the fact that we are having people of distinctive . . .

Mr. Oliver: That is true—a great influence.

Mr. Rodriguez: . . . and novel features. We see problems in Toronto and yet your advertising puts forward a stereotype that is alien to many Canadians.

Mr. Oliver: I think it is probably true that society is changing so fast that advertising often does not keep up with those changes.

[Interpretation]

M. Rodriguez: Mais vous n'avez pas tellement d'envergure et vous n'êtes pas très bien connu des consommateurs au pays.

M. Oliver: Nous espérons modifier cette situation. C'est tout.

M. Rodriguez: Mais pour le moment vous n'en êtes pas là.

J'aimerais également savoir pourquoi, dans un pays qui s'enorgueillit de son caractère multiculturel et de son importante proportion d'immigrants, très peu de Noirs ou d'autres personnes, que le Livre vert sur l'Immigration décrit comme ayant «des traits distinctifs», paraissent dans les annonces publicitaires.

M. Oliver: Est-ce que cette question relève de la discussion de ce soir?

Le président: Elle est assez pertinente, et je pourrais . . .

M. Rodriguez: Bien, vous vous préoccupez de l'impact de la publicité sur la société.

M. Oliver: Lorsque vous m'avez demandé si notre organisme était connu, j'aurais dû dire que le Conseil des normes de la publicité fait également sa propre publicité. Nous travaillons en collaboration avec lui en français. Le conseil est également représenté à Vancouver, Edmonton, Calgary, Winnipeg et dans les provinces de l'Atlantique. Mais il est vrai que nous n'avons pas consacré toutes les ressources que nous aurions dû afin de nous faire connaître davantage.

Pour ce qui est de votre autre question, l'un des problèmes de la publicité, que je ne puis résoudre, est qu'on a tendance à avoir recours à des stéréotypes. Si l'on s'adresse à des cowboys, on se servira de quelqu'un qui a tout du cow-boy. Si l'on vend des produits ménagers, on se servira d'une ménagère pour jouer le rôle d'une ménagère.

M. Rodriguez: Oui, mais il y a toutes sortes de ménagères, des ménagères rouges et des ménagères jaunes.

M. Oliver: Oui, mais lorsqu'on fait une publicité à l'échelle nationale, on s'adresse à la masse, et l'on se conforme à la majorité.

M. Rodriguez: De nombreux immigrants sont venus s'installer au pays l'an dernier. Nous avons reçu beaucoup de plaintes parce que nous avions accepté beaucoup d'immigrants de traits distinctifs . . .

M. Oliver: C'est vrai—il y a eu une grande influence de ce côté.

M. Rodriguez: . . . et de traits nouveaux. On constate les problèmes qui existent à Toronto, et cependant la publicité se sert de stéréotypes qui ne correspondent pas à de nombreux canadiens.

M. Oliver: Il est vrai que la société se transforme à un rythme tel que la publicité a du mal à suivre tous ces changements.

[Texte]

Mr. Rodriguez: So you see that you have to do something about encouraging your Association of associations to get people of distinctive and novel features featured in the commercial.

Let me ask another question, Mr. Chairman, with respect to . . .

Mr. Oliver: Are you giving the question and the answer too?

Mr. Rodriguez: Pardon?

Mr. Oliver: Are you giving the question and the answer too?

Mr. Rodriguez: Well, you can comment, and everyone up front can comment.

The Chairman: One more question, Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, it is the whole question—you see, I think we have got to make a distinction because I think you are assuming that we are against—at least those of us who have questioned you on this matter—you may think we are opposed to advertising, and somehow you got the impression that we think consumers may be stupid or can be led by advertising. But I am also very fully aware from observing the advertising on television that there is a certain psychology packed into the 30 seconds or 60 seconds of the commercial. You play on such things as acceptance by the neighbour, and I think of the fellow with the Volkswagen *Rabbit*, and all the neighbours want to come and have a *Rabbit* like this fellow has. So, very subtly, you develop a consumer pattern, and I think that is what we are really concerned about.

The effect is we end up purchasing things; we are convinced we need things that we do not really need; we want things that we do not really need, and we end up headlong in purchasing things, having convinced ourselves that those things are what we really need. You convince a woman that for a woman in 1976 she must smell a certain way; she must look a certain way. And, she is unacceptable if she does not use a certain deodorant. I suggest to you that what you are doing is portraying or at least projecting a kind of image, very subtly, very psychologically, that that woman is attracted to a man or a man is attracted to that woman by that sort of consumer pattern. I think that is what we are concerned about.

More and more as that takes over, we get away from truth in advertising: what it is we want to purchase, what quality it has, a definable quality, and what it is going to cost us to purchase the thing.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: I do not know if they want to comment on that but I would like to hear what they think, because we are not suggesting that the consumer is stupid.

The Chairman: Mr. Blakely, do you wish to comment.

Mr. Blakely: I, in a sense, have agreed with Mr. Rodriguez in that it has sounded from time to time this evening as though advertising possesses some greater power than I think it does. I think there has been a great tendency in recent years to make

[Interprétation]

M. Rodriguez: Vous voyez donc qu'il est important d'encourager votre association à tenir compte des gens de traits distinctifs et nouveaux dans la publicité.

Permettez-moi de vous poser une autre question, monsieur le président, au sujet de . . .

M. Oliver: Est-ce que vous posez une question tout en y répondant?

M. Rodriguez: Pardon?

M. Oliver: Est-ce que vous posez une question tout en y répondant?

M. Rodriguez: Vous pouvez me répondre si vous le voulez, et vos collègues également.

Le président: Une dernière question, monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Monsieur le président, je pense qu'il faut faire une distinction ici, car vous supposez que nous nous opposons—du moins ceux d'entre nous qui vous ont interrogé à cet égard—à la publicité, et que nous prenons les consommateurs pour des êtres stupides et facilement impressionnés par la publicité. Cependant, après avoir observé la publicité à la télévision, je me rends compte qu'il y a toute une psychologie derrière une annonce de 30 ou 60 secondes. On joue beaucoup entre autres sur ce qu'en pensent les voisins, par exemple dans l'annonce de la *Rabbit* de Volkswagen où tous les voisins du type qui s'est acheté une *Rabbit* en veulent une également. Ainsi, on peut très subtilement établir un modèle de consommation, et c'est précisément ce qui nous inquiète.

Tout cela a pour effet de nous faire acheter certains produits qui nous paraissent indispensables, mais qui au fond sont inutiles. On se dépêche ainsi d'acheter toutes sortes de produits après s'être convaincu soi-même que c'est exactement ce qu'il nous faut. On essaie de convaincre les femmes qu'en 1976 elles doivent utiliser tel ou tel parfum, qu'elles doivent s'habiller de telle ou telle façon. Si elles n'utilisent pas tel désodorisant, elles seront inacceptables. Selon moi, donc, de façon très subtile et très psychologique, vous projetez une image démontrant que la femme attire l'homme ou que l'homme attire la femme suivant un modèle de consommation bien précis. C'est justement cela qui nous inquiète.

De plus en plus, la publicité s'éloigne de la vérité: tel est le produit que l'on veut réellement acheter, sa qualité, et son prix.

Le président: Je vous remercie, monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Je ne sais pas si les témoins ont quelque chose à dire à ce sujet, mais j'aimerais entendre leurs opinions, car nous n'avons pas du tout l'impression que le consommateur est stupide.

Le président: Monsieur Blakely, voulez-vous répondre?

M. Blakely: Je suis d'accord avec M. Rodriguez en ce sens que certaines personnes ce soir semblaient attribuer à la publicité des pouvoirs qu'elle ne possède pas. Au cours des dernières années, on a eu tendance à commettre deux erreurs

[Text]

two clear mistakes about advertising, and very often the two mistakes are made by the same people. Mistake number one, is to believe that it is slightly more powerful than hypnotism and prompts people to do almost anything that the advertisement suggests, and error number two, is to believe that all advertising is silly, inane and not to the point. Now, it is a little bit difficult for me, who is in the business, and I am not a great psychologist and I do not really understand all of the subtleties that are attributed to advertising—although I have probably written thousands of ads—to understand how it can be at once more powerful than hypnotism and inane at the same time.

The Chairman: Thank you, Mr. Blakely. Mr. Oliver.

Mr. Oliver: I remember when Mr. Barrett was elected for the first time in British Columbia. The Social Credit Party spent about four times as much on advertising as did Mr. Barrett's Party, but he was swept in by a landslide. So—and I think if you talk to any politician—and sometimes I think they are better at selling new expectations . . .

Mr. Rodriguez: They just completed the ratio on the next election and they swept into power.

• 2200

Mr. Oliver: Yes, but not because of the advertisers. If that were so, then every party that is in power would never change.

If you study the big four in any industrial category, you will find it is constantly shifting and changing. It is not just advertising, of course; it is product improvement and a good many other things, but I think you raised a very fundamental point. I would like to send you a copy of something called *The Morality of Advertising* by Theodore Levitt, a Harvard professor who shares many of your criticisms of advertising.

He points out that in a poor society advertising has no place. Advertising is only for those communities that have extra income and extra energy and extra time. So you are not discussing basic needs. We do not advertise fresh water or sunlight or fresh air. They are essential. We advertise the extras in life and you make your personal choices of all of them. And so we tend, because so many of the products are related to simple, every day needs and you know a car gives you transportation, to talk about satisfaction, and that is the nature of modern advertising. I think it reflects the kind of society in which we live.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, I would like to suggest to Mr. Oliver that I will send him a book, as well, called: *Truth Shall Make You Free But Not Necessarily So* by John Fisher.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez. Our time has expired.

Before we adjourn, however, I would like to say I have received a letter from a Professor of Law at the University of

[Interpretation]

très évidentes au sujet de la publicité, et ce sont souvent les mêmes personnes qui commettent ces deux erreurs. La première est de croire que la publicité est plus puissante que l'hypnotisme et qu'elle fait faire au public ce qu'elle veut, et la deuxième erreur est de croire que toute la publicité est idiote, dénuée de tout sens et trompeuse. Je travaille moi-même dans cette industrie, mais je ne suis pas psychologue et je ne comprends pas toutes les subtilités qu'on attribue à la publicité—bien que j'aie probablement créé des milliers d'annonces—et j'ai beaucoup de difficulté à concevoir comment elle peut à la fois être plus puissante que l'hypnotisme et dénuée de tout sens.

Le président: Je vous remercie, monsieur Blakely. Monsieur Oliver.

M. Oliver: Je me souviens de l'époque où M. Barrett a été élu pour la première fois en Colombie-Britannique. Le Crédit social avait fait à peu près quatre fois plus de publicité que le parti de M. Barrett, et pourtant ce dernier a été élu par une formidable majorité. Ainsi—et vous pouvez en parler à n'importe quels hommes politiques qui sont parfois les meilleurs lorsqu'il s'agit de vendre de nouvelles idées . . .

M. Rodriguez: Mais ils ont augmenté encore plus leurs dépenses pour les prochaines élections et les voilà au pouvoir.

M. Oliver: Oui, mais ce n'était pas à cause de la publicité. Si cela était vrai, les partis au pouvoir y resteraient éternellement.

Si vous suivez les progrès des quatre grands noms dans n'importe quelle catégorie industrielle, vous observerez qu'il y a toujours un mouvement fluctuant. Ce mouvement n'est pas seulement le résultat de la publicité mais dépend également de l'amélioration du produit et beaucoup d'autres facteurs. Mais je crois que vous avez soulevé un point essentiel. J'aimerais vous envoyer un exemplaire du livre intitulé *The Morality of Advertising* par Theodore Levitt, professeur à l'université Harvard qui formule à l'encontre de la publicité beaucoup des critiques que vous avez exprimées.

Il fait remarquer que dans une société pauvre la publicité n'a aucune place. La publicité est utile seulement dans les collectivités où l'on dispose d'un revenu supplémentaire et de loisirs. Il ne s'agit pas d'un besoin fondamental. Nous ne faisons pas la publicité d'eau fraîche, de soleil et d'air. Ces choses-là sont essentielles. Nous faisons la publicité pour tout ce qui est supplémentaire dans la vie, et chacun fait ses choix personnels. Beaucoup de nos produits sont quand même reliés aux besoins simples, la voiture, par exemple, étant un moyen de transport. Je crois que la publicité reflète le genre de société dans laquelle nous vivons.

M. Rodriguez: Monsieur le président, je voudrais également envoyer à M. Oliver un livre intitulé *Truth shall Make You Free but Not Necessarily So* par John Fisher.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez. Il est maintenant temps de terminer la séance.

Avant d'ajourner, je voudrais parler d'une lettre que j'ai reçue d'un professeur en droit de l'université de Toronto qui a

[Texte]

Toronto, who appeared previously before this Committee on behalf of the Consumers Association of Canada and made the same complaint as he did at that time, that he thought the briefs should all be read into the record and become part of the minutes. I pointed out at that time the excessive costs involved, that it had been a decision of the Committee that this not be done but that if anybody wished a copy of the brief, all he needed to do was to contact the Clerk.

Now we are on the record in the *Minutes* that if anybody requires a copy of any brief, the Clerk will be ready to provide him with same.

The next meeting of this Committee will be tomorrow, Wednesday, February 23, 1977, in Room 269 West Block at 3.30 p.m., at which time we will have before us witnesses from the Canadian Institute of Advertising.

Mr. Corbin: Mr. Chairman, we have been the only people working since Christmas and now they kick us out of this room. What is going on?

The Chairman: I really do not know but I will check with the Clerk. Maybe he has the answer somewhere.

We have a steering committee meeting tomorrow afternoon at 1.30 in my office, 536 Confederation Building.

I understand that the members who will probably be attending will be Corbin, Philbrook, Grafftey, Rodriguez, Marceau and Stevens, or their alternates.

The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Interprétation]

déjà comparu devant le Comité pour représenter l'Association des consommateurs du Canada. Comme il l'a fait remarquer lors de cette séance, il dit dans sa lettre qu'il estime que tous les exposés auraient dû être consignés au procès-verbal. J'avais signalé que cela entraînerait des coûts excessifs et que le Comité avait décidé de faire autrement. J'avais également fait remarquer que si quelqu'un voulait obtenir un exemplaire d'un mémoire, il n'avait qu'à demander au greffier.

Ainsi, j'ai promis officiellement que le greffier fournira un exemplaire du mémoire précisé à toute personne qui le demande.

Laprochaine séance du Comité aura lieu mercredi le 23 février 1977 dans la pièce 269, Édifice de l'Ouest, à 15 h 30, pour entendre les témoins de l'Institut de la publicité canadienne.

M. Corbin: Monsieur le président, nous sommes les seuls à travailler depuis Noël et maintenant on nous chasse de cette salle. Qu'est-ce qui se passe?

Le président: Je ne sais pas, mais je vais vérifier auprès du greffier. Peut-être trouvera-t-il la réponse.

Le comité directeur se réunira demain après-midi à 13 h 30 dans mon bureau, 536, Édifice de la Confédération.

Assisteront à cette réunion MM. Corbin, Philbrook, Grafftey, Rodriguez, Marceau et Stevens ou leurs substituts.

La séance est levée jusqu'à nouvel ordre.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Canadian Advertising Advisory Board:

Miss M. Hamilton, Chairman;
Mr. Robert E. Oliver, President;
Mr. Jacques Marchand, Director.

From the Association of Canadian Advertisers Incorporated:

Mr. Tom Blakely, President;
Mr. Wayne McCracken, Counsel.

Du Bureau Consultatif de la Publicité au Canada:

M^{lle} M. Hamilton, présidente;
M. Robert E. Oliver, président suppléant;
M. Jacques Marchand, administrateur.

De l'Association canadienne des annonceurs incorporée:

M. Tom Blakely, président;
M. Wayne McCracken, conseiller.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 21

Wednesday, February 23, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 21

Le mercredi 23 février 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

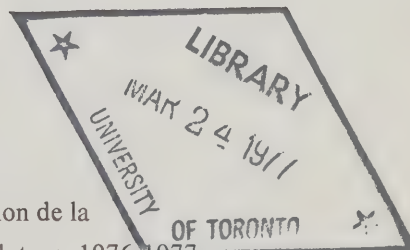
(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977



STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Brisco
Clermont
Clarke
(*Vancouver Quadra*)
De Bané

Flynn
Fortin
Grafftey
Gray
Herbert

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Huntington
Lajoie
Lambert
(*Edmonton West*)
Marceau

McRae
Philbrook
Ritchie
Rodriguez
Stevens—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and
Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services
Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, FEBRUARY 23, 1977
(22)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 3:45 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Clermont, Corbin, Flynn, Grafftey, Huntington, Lajoie, Lambert (*Edmonton West*), Marceau, Robinson and Rodriguez.

Witnesses: From the Institute of Canadian Advertising: Mr. T. D. Jotcham, President; Mr. K. W. McCracken, Counsel and Mr. J. N. Milne, Managing Director.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

Mr. Jotcham made a statement.

The witnesses answered questions.

At 5:28 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 23 FÉVRIER 1977
(22)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 15 h 45, sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Clermont, Corbin, Flynn, Grafftey, Huntington, Lajoie, Lambert (*Edmonton-Ouest*), Marceau, Robinson et Rodriguez.

Témoins: De l'Institut de la publicité canadienne: M. T. D. Jotcham, président; M. K. W. McCracken, conseiller et M. J. N. Milne, directeur de l'administration.

Le Comité reprend l'étude du Bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité poursuit l'étude de l'article 2.

M. Jotcham fait une déclaration.

Les témoins répondent aux questions.

A 17 h 28, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Wednesday, February 23, 1977

• 1544

[Text]

The Chairman: The meeting will come to order, please. Our order of the day is Bill C-16, the Borrowers and Depositors Protection Act. This afternoon we have before us these witnesses: from the Institute of Canadian Advertising, Mr. T. D. Jotcham, President, who is on my immediate right; next to him, Mr. J. L. Foley, a director. On his right, Mr. K. W. McCracken, the counsel; and next to him is Mr. J. N. Milne, Managing Director.

I understand that Mr. Jotcham will be making a statement, and I would now ask him to do so.

M. T. D. Jotcham (Président, Institut de la publicité canadienne): Merci beaucoup, monsieur le président, merci beaucoup pour m'avoir invité à comparaître devant votre Comité.

• 1545

Comme vous l'avez lu, messieurs, mon nom est Denis Jotcham, je suis président de l'Institut de la publicité canadienne et je suis aussi président de Foster Advertising Company Limited et membre de l'IPC depuis longtemps. M. Foley est président de McKim Advertising Limited. M. McCracken est le conseiller juridique de notre Association et M. Milne en est le directeur général.

You have received—and I am sure have had a chance to read it—our intervention, so I propose today merely to summarize our interests and concerns and then with the help of my colleagues, to answer any questions you or your Committee members may wish to pose of us.

The question that we would like to pose is why is ICA concerned about the Borrowers and Depositors Protection Act as proposed in the form of Bill C-16. The answer is quite simple. ICA is the national trade association for advertising agencies. As opposed to the people who appeared here last night, the Association of Canadian Advertisers, their purpose is to represent the manufacturers, if you like, of products who are in the process of marketing whereas our stock-in trade is the planning, creation and placement of paid advertising in mass communications media on behalf of advertisers of all varieties. Obviously, then, our members are deeply involved in the advertising utilized by institutions and companies that are affected by Bill C-16.

ICA is in full accord with the principal aim of the bill, which seeks to broaden the rights of consumers and to put them in the position of knowing precisely what is at stake when they enter into borrowing or depositing transactions. Furthermore, we thoroughly favour workable legislation that will achieve such a worthwhile objective.

We do, however, have some concerns arising out of the specific piece of legislation before you and our two main concerns are these: first, there is already a plethora of legislation dealing with credit advertising in every province. Also, consumer protection, dealing with false and misleading advertising, exists in the Combines Investigation Act, the Ontario

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mercredi 23 février 1977

[Interpretation]

Le président: A l'ordre, s'il-vous-plaît. L'ordre de renvoi prévoit l'étude du bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants. Nous accueillons cet après-midi des témoins de l'Institut de la publicité canadienne: M. T. D. Jotcham, président, à ma droite; puis, M. J. L. Foley, administrateur; M. K. W. McCracken, conseiller juridique; enfin, M. J. N. Milne, directeur général.

Je pense que M. Jotcham va faire une déclaration d'ouverture; je lui cède tout de suite la parole.

Mr. T. D. Jotcham (Président, Institute of Canadian Advertising): Thank you, Mr. Chairman. We are grateful to you for your invitation to appear before the Committee.

As you have probably read by now, my name is Denis Jotcham, and I am President of the Institute of Canadian Advertising. I am also Chairman of the Foster Advertising Company Limited and a long standing member of the ICA. Mr. Foley is Chairman of McKim Advertising Limited. Mr. McCracken acts as counsel for the Institute and Mr. Milne is Managing Director.

Vous avez déjà reçu notre mémoire. Je suis sûr que vous avez eu l'occasion de le lire. Je me propose donc aujourd'hui de le résumer et de répondre, avec l'aide de mes collègues, aux questions que vous voudrez bien me poser.

Nous voulons d'abord vous indiquer les raisons pour lesquelles l'I.P.C. s'inquiète du Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants, dans sa forme actuelle. Ses raisons sont simples. L'I.P.C. représente les agences de publicité, contrairement à l'organisme qui a comparu hier, l'Association canadienne des annonceurs, dont l'objectif est de défendre les intérêts des fabricants dans la commercialisation de leurs produits. En ce qui nous concerne, nous planifions, nous créons et nous faisons passer des messages publicitaires dans les divers moyens de communication, pour les annonceurs. Nos membres ont donc directement à voir avec la publicité suscitée par les institutions et les compagnies qui sont touchées par le Bill C-16.

L'I.P.C. endosse le but principal du bill, qui est d'accroître les droits des consommateurs et de leur permettre de savoir exactement à quoi s'en tenir lorsqu'ils empruntent ou lorsqu'ils déposent. Nous sommes entièrement d'accord avec une mesure législative réaliste qui permette d'atteindre cet objectif fort valable.

Cependant, nous avons des sujets de préoccupation que nous voulons vous exposer: d'abord, il y a déjà une pléthore de lois provinciales qui traitent de la publicité concernant le crédit. Ensuite, pour ce qui est de la protection du consommateur, pour ce qui est de la publicité fausse ou trompeuse, il y a la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions, la Loi sur les pratiques

[Texte]

Business Practices Act, the Alberta Unfair Trade Practices Act and the B.C. Trade Practices Act, to name a few.

In addition, our own code of ethics administered as you know by the CAAB through the Advertising Standards Council and le Conseil des Normes, augments this legislation, and we ask the question is that not sufficient so far as controls of the advertising function are concerned.

Second, the legislation that you propose in Clauses 6 and 20 refers to regulations which do not exist. In other words, we find it difficult to comment on the rules when we have not yet been told the rules.

In short, we do not feel we need any more legislation that affects advertising and hereby re-state the recommendation made in our brief:

Accordingly, ICA recommends the deletion of Sections 6 and 20 of the bill and the replacement if necessary and we do not feel it necessary

by sections clearly setting out the requirements which must be met by the kinds of advertisements with which those sections deal.

Clause 6 of the bill prohibits the publication of an advertisement with respect to the availability of credit, credit charges and lending transactions. Clause 20 does the same for deposits, unless, in each instance, the advertisement discloses information yet to be prescribed by the regulations. Without those regulations we, and I am sure like you and all others, are completely at sea.

Despite this uncertainty, one point is we feel still valid. In the absence of a precise and restrictive definition of the word advertisement, and with the expectation that the regulations will probably require extensive information within advertisements, effective communication is most difficult. For example, many media—television, radio, outdoor and transit—do not lend themselves to lengthy messages of the type that, it seems to us, will be required and, to their economic loss, may well not be used by the type of advertisers affected by Bill C-16, particularly the smaller advertisers. Furthermore, the literature of the behavioural sciences is replete with indications that there are finite limits to the ability of human beings to assimilate and process information during a given unit of time.

• 1550

Thus, if the Government wishes to impose further credit advertising legislation on top of that already existing in provincial legislation, we strongly recommend that it follow the same rules. In general, that is where a term of a credit transaction is advertised, additional basic information must be spelled out. Communicating the availability of credit only need not be so specific.

In summary, then, we feel, first, there is enough credit advertising legislation already in existence. Secondly, if we have to have more, tell us in detail what it is. Thirdly, if and when preparing it, recognize the functional limitations, which are both physical and, secondly, perceptual and comprehensive.

[Interprétation]

commerciales, de l'Ontario, la Loi sur les pratiques commerciales déloyales, de l'Alberta, et la Loi sur les pratiques commerciales, de la Colombie-Britannique, pour n'en nommer que quelques-unes.

De plus, il y a notre code déontologique, appliqué, comme vous le savez, par le D.C.P., par l'intermédiaire du Conseil des normes relatives à la publicité et du Conseil des normes. Nous demandons donc si tout cela ne suffit pas à assurer le contrôle de la fonction publicitaire.

D'autre part, les dispositions des articles 6 et 20 font appel à des règlements qui n'existent pas encore. En d'autres termes, il nous est difficile de dire ce que nous pensons des règles sans les connaître.

Bref, nous ne voyons pas le besoin d'avoir une autre mesure législative qui réglemente la publicité et nous répétons cette recommandation de notre mémoire:

Par conséquent, l'I.P.C. recommande que les articles 6 et 20 du bill soient supprimés et remplacés, si nécessaire . . . nous ne croyons pas que ce soit le cas,

. . . par des articles qui stipulent clairement les conditions qui doivent être remplies par les catégories de publicité visées dans ces articles.

L'article 6 interdit toute publicité touchant la disponibilité du crédit, les frais de crédit et les prêts. L'article 20 fait de même pour les dépôts, à moins que la publicité en question ne donne les renseignements prévus dans les règlements. Mais sans ces règlements, nous sommes complètement perdus, comme vous l'êtes sans doute vous-mêmes.

Malgré toute cette incertitude, nous croyons pouvoir présenter cet argument. Sans une définition précise et restrictive de la publicité, et dans l'attente de règlements qui prévoient sans doute une multitude de renseignements donnés dans cette publicité, il devient extrêmement difficile d'établir une véritable communication. Par exemple, la télévision, la radio, les enseignes à l'extérieur, la publicité dans les moyens de transport public ne se prêtent pas aux conditions qui, selon nous, seront posées. Les annonceurs touchés par le bill C-16, surtout les petits annonceurs, auront à en souffrir, puisqu'ils ne pourront pas utiliser ces moyens. Par ailleurs, toutes les études sur le comportement humain indiquent qu'il y a des limites à la faculté de l'homme de pouvoir assimiler l'information en un temps donné.

Si le gouvernement fédéral désire imposer une mesure législative traitant de la publicité qui entoure le crédit, en plus de toutes les lois provinciales existant déjà, nous recommandons qu'il suive la même ligne de pensée. De façon générale, dans la publicité sur les prêts et les dépôts, des renseignements de base supplémentaires doivent être indiqués. Le seul fait d'annoncer que le crédit est disponible ne doit pas donner lieu à autant de détails.

En résumé, nous croyons qu'il y a déjà suffisamment de lois concernant la publicité sur le crédit. Si nous devons en avoir une autre, qu'elle nous soit communiquée en détail. Enfin, dans la préparation de cette loi, il faut reconnaître les limites de l'homme, tant physiques qu'intellectuelles.

[Text]

Mr. Chairman, those are my opening remarks. We would be very happy to receive any questions the Committee might have.

The Chairman: Thank you, Mr. Jotcham. Did any of the other witnesses have any remarks to make in addition to yours?

Mr. Jotcham: Not at this time.

The Chairman: That is all right. Thank you. The first questioner is Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Foley and members of your association, we would like to thank you very much for your very useful brief and for your presentation today.

Have you already, by any chance, read the brief brought to us, I believe, two weeks ago by the television and radio association of ...

Mr. Corbin: The CAB. The Canadian Association of Broadcasters.

Mr. Grafftey: ... yes, the Canadian Association of Broadcasters?

Mr. K. W. McCracken (Counsel, Institute of Canadian Advertising): I had an opportunity just to skim it last night.

Mr. Grafftey: Their concerns were not unlike yours although, I believe, so far as you are dealing more with the written form of communication as well as the radio and television, you may or may not have other concerns.

At first reading of the bill, and after reading your briefs, hopefully—I say, hopefully—even reading Clauses 6 and 20, did it occur to you, as it occurred to me, that maybe—I say maybe and underline the word “maybe”—the bill would not apply to advertising per se? I know there is a great deal of uncertainty, or you would not be here in the first place. But surely, as a consumer, if I may just delineate the problem as I see it, does it strike you that it is possible, and that hopefully the regulations will determine it this, that no matter what advertising says, whether it is on a billboard or on radio or on television or in a newspaper or in a magazine, or in any area in which you people advertise, the guts of this bill only really should affect and are affecting the terms of the contract once.

Let us say, for example, the consumer or the potential borrower is before the people in the financial institution to sign a document. Whether I have misread the bill or not I do not know but it strikes me that the advertising and the declaration provisions of the bill, unless I read it the wrong way, only affect the few minutes, let us say, before the customer or the client puts his John Henry on the line. The advertising and the disclosure regulations surely only apply to a contract per se in front of the prospective client. Now I have read Clauses 6 and 20, as you have but is it because of that uncertainty that you are here, that it may apply to advertising? I mean, the radio and television people said that in no way could a 30-second or 1-minute spot on radio or television satisfy the contemplated regulations and terms of this law. I wondered if this would not extend to the written media as well.

[Interpretation]

Monsieur le président, ce sont là les quelques observations que je voulais faire au départ. Je me ferai un plaisir, avec l'aide de mes collègues, de répondre aux questions du Comité.

Le président: Merci, monsieur Jotcham. Y a-t-il quelqu'un d'autre, parmi les témoins, qui désire faire une brève déclaration?

M. Jotcham: Pas pour le moment.

Le président: Très bien. Je vous remercie. Le premier à poser une question est M. Grafftey.

M. Grafftey: Merci, monsieur le président.

Monsieur Foley, je tiens d'abord à vous remercier, vous et les membres de votre groupe, d'avoir bien voulu comparaître devant nous aujourd'hui.

Je ne sais pas si vous avez eu l'occasion de lire le mémoire qui nous a été présenté il y a deux semaines par l'Association des radiodiffuseurs ...

M. Corbin: L'ACR. L'Association canadienne des radiodiffuseurs.

M. Grafftey: ... en effet, l'Association canadienne des radiodiffuseurs.

M. K. W. McCracken (conseiller juridique, Institut de la publicité canadienne): J'ai pu le parcourir rapidement hier.

M. Grafftey: Ses sujets de préoccupation rejoignaient les vôtres. Je sais que vous vous intéressez à la presse écrite comme à la radio et à la télévision. Vous pouvez fort bien avoir les mêmes inquiétudes.

A la lecture du bill et à la lecture des mémoires que vos deux organismes ont présentés, même avec les articles 6 et 20, ne croyez-vous pas qu'il se pourrait que le bill ne s'applique pas à la publicité comme telle? Je sais que ce n'est pas si sûr; vous ne seriez pas ici autrement. Ne croyez-vous pas qu'il soit possible—j'essaie ici de cerner le problème pour vous, et les règlements viendront apporter des précisions là-dessus—que la publicité comme telle, que ce soit sur des enseignes, à la radio, à la télévision, dans les journaux, dans les magazines, n'importe où, ne soit pas visée par le bill, que le bill s'applique simplement aux contrats?

Supposons qu'un consommateur ou un emprunteur se présente dans une institution financière pour signer un document quelconque. Je ne sais pas si j'ai bien compris le bill, mais il me semble qu'il ne vise que les instants où ce consommateur ou client s'apprête à signer le contrat. La publicité et les règlements concernant la divulgation des renseignements ne doivent s'appliquer en principe qu'au contrat présenté au client. Comme vous, j'ai lu les articles 6 et 20, et c'est parce qu'ils peuvent s'appliquer à la publicité que vous êtes ici. Les gens de la radio et de la télévision ont dit qu'il était impossible qu'un commercial de 30 secondes ou d'une minute à la radio ou à la télévision se conforme aux règlements et aux conditions prévus dans cette loi. Je me demande si cela ne s'appliquerait pas également à la presse écrite.

[Texte]

• 1555

Mr. Jotcham: This is exactly the point. There is some, if you like, fuzziness in this. You see, there are really two kinds of credit advertising. There is credit advertising that specifies term credit in which we have agreed that the information should be spelled out to whatever degree is necessary so the consumer is aware of it. There is the other kind of advertising that refers to credit as being available, which is only a one-line thing and is not going to hurt the consumer one way or the other. In other words, it is going to advise him of the service or the convenience that a credit card has. But this actually does spell out. It says: "... shall publish an advertisement..." which means an advertisement, and it even says: "... indicating the availability of credit..." so any of the advertising relating to Chargex or many other areas, even a department store advertising credit terms as available, that would come into this Act and would have to spell out, according to the way this reads now, as we see it, everything to do with the kind of credit represented. We have no idea, and we do not think that is necessarily the thrust of the bill, but that is really what this says now and that is why we have concern.

If I can carry that a little bit further to try and clarify it for you, I think, Wayne, you mentioned that you had gone in to look at a form one of the banks had for a person to fill out re credit. There were something like 89 questions and each one of those questions was pertinent to having them make that loan. Now, if you had to publish that in a newspaper every time you mentioned credit, that would be quite a difficult thing to do. How are we to know, or how are we to judge, when no regulations exist, how much or how little of this is pertinent and how much can be left out and so on. For the small lender, shall we say, it becomes very difficult because he would not even be able to afford it in newspapers, which is the only place you could get...

Mr. Grafftey: Hopefully, the drafters of the regulations will be aware of the dialogue we are having now.

Mr. Jotcham: Hopefully they will. That is why we are saying it.

Mr. Grafftey: But, surely, this applies to any other field of advertising. If you were advertising a motor car I am sure that before you advertised you are going to be very aware of the plethora of misleading advertising rules and regulations in laws that exist at all levels of government, and by law you are not going to be directly or indirectly obliged to discuss every aspect of that motor car. Surely the intention of this law is not going to make you spell out in any ad all the substantive provisions in terms of disclosure that are going to have to be spelled out, let us say, in a financial contract before the person signs.

Mr. Jotcham: We do not know that, though.

Mr. Grafftey: Well, neither do we, because we have not seen the regulations. But it struck me as I read Clauses 6 and 20, which are the centripetal aspects of your presentation, that unless they are going to get into details—Incidentally, Mr. Foley, we have the same difficulties as you do without the regulations before us. But anybody with any practical knowl-

[Interprétation]

M. Jotcham: C'est précisément le problème, parce que c'est un peu flou, si vous voulez. Voyez-vous, il y a deux formes de publicité sur le crédit. Il y a la publicité sur le crédit à terme, où nous sommes d'accord qu'il faut fournir les renseignements nécessaires, afin que le consommateur en soit informé. Ensuite, il y a l'autre genre de publicité disant simplement que le crédit est disponible; c'est un simple exposé qui ne va pas toucher le consommateur d'une façon ou d'une autre. En d'autres mots, cette publicité va le renseigner sur le service ou l'utilité d'une carte de crédit. Mais, en fait, cela est dit clairement. On peut lire: «Est interdite la publicité...» ce qui signifie une annonce, et l'on dit même: «... qui offre des prêts en argent...», donc toute publicité au sujet de Chargex ou de beaucoup d'autres domaines; même un grand magasin annonçant la possibilité d'achat à crédit tomberait sous le coup de la loi et devrait divulguer tous les renseignements sur le crédit annoncé; du moins, c'est la façon dont nous interprétons le libellé actuel. Nous ne savons pas, et nous ne pensons pas que c'est l'essentiel de ce bill, mais c'est ce qui est dit et c'est pourquoi nous sommes préoccupés.

Si je peux poursuivre un peu afin de tâcher d'éclaircir cela, je crois, Wayne, que vous avez étudié un formulaire de demande de crédit d'une banque. Il contenait environ 89 questions, et chacune de ces questions avait trait à l'obtention du prêt. Il serait très difficile de publier tout cela dans les journaux chaque fois que vous parlez de crédit. Comment savoir, ou comment juger, alors qu'il n'y a pas de règlement, quelle partie s'y rapporte, quelle partie on peut laisser tomber, et ainsi de suite. Disons que pour le petit prêteur, ce serait très difficile, parce qu'il ne pourrait même pas se permettre de l'annoncer dans les journaux, qui sont le seul endroit où vous pourriez...

M. Grafftey: Espérons que les rédacteurs des règlements auront vent du dialogue que nous avons présentement.

M. Jotcham: C'est à espérer. C'est pour cela que nous le disons.

M. Grafftey: Mais cela s'applique certainement à la publicité dans les autres domaines. Si vous voulez annoncer une voiture, je suis sûr qu'avant de le faire, vous vous serez renseigné sur la pléthore de règles et de règlements sur la publicité trompeuse existant à tous les niveaux de gouvernement, et pourtant la loi ne vous oblige pas directement ou indirectement à discuter de tous les aspects de cette voiture. L'intention de cette loi n'est sûrement pas de vous amener à expliquer dans une annonce toutes les dispositions importantes en termes de divulgation que vous devrez faire avant qu'une personne signe un contrat de financement, par exemple.

M. Jotcham: C'est ce que nous ignorons.

M. Grafftey: Eh bien, nous aussi, parce que nous n'avons pas vu les règlements. Mais je me suis rendu compte en lisant les articles 6 et 20, qui constituent l'essentiel de votre mémoire, qu'à moins d'avoir plus de précisions... En passant, monsieur Foley, sans les règlements, nous avons les mêmes difficultés que vous. Mais quiconque ayant une connaissance pratique de

[Text]

edge in the bureaucracy of the advertising people would realize that this certainly cannot be done in a 30-second radio ad, it certainly could not be done in a 45- or 60-second TV ad, and I suppose what you are telling us is that the same would be true of much of the print media.

Mr. Jotcham: It could be done in print media but at great expense, certainly to some of the smaller advertisers.

This is one of the notes that was provided with the detailed background to the bill:

The increase and improvement of the flow of relevant credit-related information: this will be accomplished by requiring complete and accurate disclosure of all the conditions attached to a credit transaction in every phase of lending from precontract solicitation to contract termination.

• 1600

That is the note that accompanies the bill; it seems pretty specific and pretty extensive. That is really what we are basing it on.

Mr. Grafftey: You have more than a concern for being here. In your view, would this very possibly obliterate all 30-second spots or one-minute spots on radio and television encouraging people to borrow money?

Mr. Jotcham: It would depend to what degree the regulations follow this guideline in terms of what they come out with as to how much information. We have been in advertising a long time and there are ways in which we might be able to do it, but if it goes as extensively as this indicates it might go we think it would be impossible.

Mr. Grafftey: Would not meeting most of the regulations already before you—and you are more aware of the details of them than I am—in the “Truth in Advertising Regulations” bring you into compliance with this?

Mr. Jotcham: This is the point that we make; there is already legislation in existence that would cover the points. If we used anything in our advertisements, even on the basis of credit, that is false and misleading, there are ways and means of bringing us to heel, if you like.

Mr. Grafftey: Would it be fair to say, arguing by analogy and arguing by extension, that if this philosophy was carried into other forms of advertising—let us say, for an automobile—you are going to have to comply with a whole series of negatives and positives vis-à-vis that automobile before you can put out an ad?

Mr. Jotcham: Yes, that has to be a concern. If you want to take this further, this is referring to one type of advertising only: credit. Is there going to be another one on automobile advertising? Is there going to be another one, as we kind of indicate there, on alcohol? Is there going to be one on soap? Is there going to be one on furniture? Is there going to be one on health? How far is it going to go?

[Interpretation]

la bureaucratie de la publicité comprendrait que c'est impossible à faire dans un commercial radiodiffusé de 30 secondes, ou dans un commercial télédiffusé de 45 ou 60 secondes, et je présume que vous me dites que la même chose s'applique à la presse écrite.

M. Jotcham: Ce serait possible dans la presse écrite, mais cela coûterait très cher, en tout cas pour certains petits annonceurs.

Voici l'une des notes qui accompagnaient les renseignements concernant le bill:

L'augmentation et l'amélioration de la diffusion de renseignements relatifs au crédit: ce but sera atteint en exigeant une divulgation complète et précise de toutes les conditions rattachées à une transaction de crédit, à chaque phase du prêt, à partir de la demande précédant le contrat jusqu'à l'expiration du contrat.

C'est la note qui accompagne le présent projet de loi; elle semble plutôt précise et complète. Voilà ce sur quoi nous nous fondons.

M. Grafftey: Vous êtes ici parce que vous êtes préoccupés par autre chose aussi. D'après vous, est-ce que cela entraînerait la disparition des annonces publicitaires de 30 secondes ou une minute à la radio ou à la télévision, qui encouragent les gens à emprunter?

M. Jotcham: Tout dépendra des règlements et de leur contenu. Il y a longtemps que nous nous occupons de publicité et on peut toujours se débrouiller jusqu'à un certain point, mais si tout est poussé à la limite, la situation deviendra impossible.

M. Grafftey: Et si vous respectiez la plupart des règlements qui existent déjà—vous les connaissez mieux que moi, les règlements concernant la vérité en publicité—ne respecteriez-vous pas ainsi les nouveaux règlements?

M. Jotcham: C'est là où nous voulons en venir; il existe déjà des lois pour ce genre de situation. Grâce aux règlements et lois actuels, on peut toujours nous ramener à la raison si nous essayons de faire passer une publicité fausse ou trompeuse concernant les prêts.

M. Grafftey: Si je me sers d'analogie et que j'extrapole un peu, serait-il juste de dire que, si ces lois et règlements concernaient, par exemple, les automobiles, vous devriez analyser les aspects négatifs et positifs d'une auto précise avant d'en faire la publicité?

M. Jotcham: Oui, ce serait là une de nos préoccupations. Si vous voulez aller plus loin, nous ne parlons ici que d'un domaine de la publicité: le crédit. Y aura-t-il autre chose pour la publicité concernant l'automobile? Y aura-t-il autre chose concernant l'alcool, comme nous le disons ici? Y aura-t-il autre chose pour le savon? Pour l'ameublement? Pour la santé? Jusqu'où ira-t-on?

[Texte]

Mr. Grafftey: I am not saying that the initial advertising should be completely unregulated, and you already have regulations, but the pith and substance of the present bill before us in terms of, let us say, financial contracts, should really, in terms of the advertising and disclosure provisions, relate just to the forms themselves and not necessarily to the advertising.

Mr. Jotcham: In any lending situation or credit situation there has to be a transaction between one individual and another, and at that stage of the game all these questions must be asked. Without going through that situation a person cannot get the loan, let us say.

Mr. Grafftey: If you gave the wrong interest rate, for example, you would be in conflict with the Truth in Advertising Regulations anyway.

Mr. Jotcham: That is correct.

The Chairman: Thank you, Mr. Grafftey. Mr. Clermont.

M. Clermont: Merci, monsieur le président.

Dans votre mémoire, messieurs, vous nous dites que vous représentez 220 agences. Cela représente dans une année, d'après vous, 40 p. 100 de la publicité au Canada, dont 60 p. 100 de ce montant concerne la petite entreprise et la publicité locale. Tout au long de votre mémoire, vous nous parlez surtout de la publicité pour l'offre de crédit. Vous ne mentionnez pas la promotion du crédit. Est-ce que votre association pourrait nous dire quel est le pourcentage réservé à la publicité concernant l'offre de crédit et la publicité pour la promotion du crédit, parce que je crois que ce sont deux choses différentes?

Les représentants d'un groupe nous ont dit que l'article 6 ne faisait pas assez de distinction entre l'offre de crédit et la promotion du crédit. Est-ce votre préoccupation, et pouvez-vous nous renseigner en nous fournissant les chiffres que je vous ai demandés?

M. Jotcham: Oui, c'est cela. L'offre de crédit, c'est différent, comme vous l'avez dit.

• 1605

M. Clermont: Votre association peut-elle nous donner les chiffres qui concernent la publicité pour l'offre de crédit et ceux de la publicité pour la promotion du crédit? Ou bien le tout est-il groupé?

M. Jotcham: Oui, dans la publicité de la promotion du crédit, il est nécessaire de donner les faits, hein?

Mr. Clermont: This is not my question. My point is that there is a kind of publicity saying that credit is available, and another kind of publicity for credit, promotion of sales of cars, sales of TVs, and so on. Has your association the figures available to make a distinction between publicity for credit available and publicity available for promotion of sales?

Mr. Jotcham: The percentage, I think, would be very difficult to find. No, we do not have that information.

M. Clermont: Je vous remercie monsieur.

[Interprétation]

M. Grafftey: Je ne dis pas qu'il ne devrait pas y avoir de règlement concernant la publicité, et il existe déjà des règlements, mais le fond du présent bill ne devrait toucher que la forme des contrats, en ce qui a trait à la publicité et à la divulgation, et ne devrait pas nécessairement toucher l'aspect publicitaire.

M. Jotcham: Lorsqu'il est question d'emprunt, il est question d'une transaction entre deux personnes, et toutes ces questions doivent être soulevées. Disons qu'une personne ne peut emprunter si ces questions ne sont pas posées.

M. Grafftey: De toute façon, on contrevient au règlement sur la véracité des annonces publicitaires si, par exemple, on ne dévoile pas le véritable taux d'intérêt.

M. Jotcham: C'est exact.

Le président: Merci monsieur Grafftey. Monsieur Clermont.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman.

Gentlemen, in your brief you say you represent some 220 agencies. According to you, this represents, per year, 40 per cent of all publicity in Canada of which 60 per cent is for small enterprises and local publicity. All through your brief you touch mainly upon publicity concerning credit offer. You do not mention credit promotion. Could you tell us what percentage of publicity goes towards offering credit and which percentage goes to credit promotion because I believe that those are two different things?

The representatives of one group told us that Section 6 did not sufficiently differentiate between the offer of credit and credit promotion. Does that concern you and are you in a position to give us the figures I have asked for?

Mr. Jotcham: Yes, that is it. The offer of credit . . . that is different, as you say.

Mr. Clermont: Can your Association give us the figures on publicity concerning offers of credit and publicity on credit promotion? Or is all this put together in a lump?

Mr. Jotcham: Yes, in publicity on credit promotion it is necessary to give the facts, eh?

M. Clermont: Ce n'est pas là ma question. Il y a une certaine forme de publicité où on dit qu'on peut vous faire crédit et une autre forme de publicité où on mousser la vente d'autos, de téléviseurs et tout le reste. Votre association a-t-elle les chiffres qui nous permettraient de voir combien il se fait de publicité pour mousser le crédit et combien il y a de publicité qui sert à mousser la vente?

M. Jotcham: Ce serait très difficile de trouver ce genre de pourcentage. Non, nous n'avons pas ces renseignements.

Mr. Clermont: I thank you, sir.

[Text]

Dans un autre domaine, vous dites que votre responsabilité est de planifier et de créer la publicité, acheter l'espace ou le temps requis dans les principaux média d'information au nom de vos clients. Et vous mentionnez aussi dans votre mémoire que la loi fédérale, présentement, couvre ce qui est défendu concernant la publicité, la fausse publicité, la publicité fallacieuse. Mais d'un autre côté, un certain genre de publicité peut aiguïser la curiosité ou l'intérêt du consommateur et le pousser à acheter. Comme vous dites que la responsabilité d'une agence de publicité c'est de planifier et de créer la publicité, ne croyez-vous pas que certaines publicités créent l'intérêt, donnent l'idée aux consommateurs d'acheter certaines choses que normalement ils n'achèteraient pas? Et il n'y a pas seulement que la publicité tout court. Vous parlez aussi de la publicité à la télévision, à la radio ou sur des panneaux... la fameuse publicité visuelle peut frapper plus à certains moments que la publicité écrite. Lorsque vous êtes appelés à planifier, à créer la publicité, ne pourriez-vous pas enlever certains passages qui créent cette... ou bien si c'est la raison d'être de la publicité?

Mr. Jotcham: Perhaps I can respond in this way: advertising is encouraging and trying to persuade people to buy. There is no question about that. We try to place before people messages that we feel they will benefit from, if you like. This is the whole basis of our economic society and I would hate to get into an ideological discussion...

Mr. Clermont: I know.

Mr. Jotcham:... at a meeting like this. So in those terms, I guess there would be, in the case of credit advertising—and I think there was in the past—the concern that it would be easy to buy something on credit terms, for example, get a Cadillac; it is easy.

That kind of advertising no longer exists, as we see it, today. If that is where you are seeing the danger, the answer is, yes, we would be concerned. We have a social responsibility in that regard.

Does that answer your question?

Mr. Clermont: Lorsque vous parlez de promotion de crédit ou de crédit disponible, n'arrive-t-il pas que ce crédit-là ne soit pas disponible sur les différents plans universels? Il y a certaines conditions à remplir. Je me souviens, j'avais posé cette question à un groupe de témoins venu ici, et il m'avait été suggéré qu'il valait mieux en parler à ceux qui ont la responsabilité de préparer cette publicité-là. C'était au sujet de la publicité visuelle. Vous avez une publicité visuelle qui paraît à la télévision, pour une institution financière. C'est un couple qui se promène sur le trottoir, mais voici qu'il arrive à la porte de cette institution financière et il entre dans la succursale. Le directeur a sa porte ouverte. Le couple le voit et, quelques instants après sort avec un chèque. Cela ne donne-t-il pas l'impression que le crédit est très facile à obtenir? Ne serait-il pas possible à un certain moment de clarifier le fait que ce crédit-là est disponible mais qu'il y a beaucoup de conditions préalables. En effet, des témoins sont venus ici représenter l'Association des consommateurs et ils ont attiré notre attention sur ce point et au moins l'un d'entre eux, sinon les trois, nous a dit que la question d'un risque de crédit n'existe pas.

[Interpretation]

On another subject, you say that your responsibility is to plan and implement publicity, to buy space or time in the mass media for your clients. You also mention in your brief that the present federal law covers everything that is prohibited concerning publicity, false publicity, misleading publicity. On the other hand, a certain kind of publicity can arouse the curiosity or interest of the consumer and push him into buying. If you say that the responsibility of advertising agency is to plan and implement publicity, do you not think that certain kinds of publicity create interest and lead the consumer to purchase something which he would not have thought of buying otherwise? And there is not just publicity. You also say something about publicity on television, on radio and on signs... visual publicity can often hit home harder than written publicity. When you are asked to plan and implement publicity, could you not delete certain things that create this... or is that the reason why publicity exists?

M. Jotcham: Peut-être pourrais-je vous répondre de la façon suivante: la publicité cherche à encourager les gens à acheter. C'est évident. Nous essayons de placer devant eux des annonces publicitaires qui leur serviront, si vous voulez. C'est le fondement même de notre économie, mais je ne voudrais pas entreprendre un débat idéologique...

M. Clermont: Je le sais.

M. Jotcham:... pendant cette réunion-ci. Donc, dans le cas des annonces publicitaires concernant le crédit, je crois qu'on a eu tendance par le passé à faire miroiter la question de facilité d'achat; par exemple, acheter une Cadillac, c'est facile.

Ce genre de publicité-là n'existe plus aujourd'hui. Si c'est là le danger qui vous préoccupe, je dois vous avouer que cela nous préoccuperait. Nous avons une responsabilité sociale à cet égard.

Est-ce que j'ai répondu à votre question?

Mr. Clermont: When you talk about credit promotion or available credit, does it not happen that that credit is not available under any and all conditions? There are certain conditions that must be met. I remember having asked that question to a group of witnesses here and they had suggested that it might be better to put it to those who are responsible for preparing that kind of publicity. This was on visual advertising. There is one advertisement that can be seen on television for a financial institution. It is a couple walking along and all of a sudden they come up to the door of this particular financial institution and they walk in. The manager's door is open. The couple walk in and, a few moments later, come over with a cheque. Does that not give the impression that credit is very easy to get? Would it not be possible at some point to clarify the fact that credit is available but that certain conditions must be met beforehand. Some witnesses came here representing the Consumers Association and they brought this point to our attention and at least one of them, if not the three, told us that there was no such thing as a credit risk. Whoever

[Texte]

Quelqu'un qui acceptait d'ouvrir un crédit chargeait un intérêt et, ensuite, si ce prêt-là n'était pas remboursé, bien c'était . . . That is too bad for them.

• 1610

Mr. Jotcham: Yes, I have to admit in that case, that in essence to make it look as though it would be easy for everybody would be misleading.

M. Clermont: Mais à propos d'un autre secteur vous dites que donner trop de renseignements pourrait embrouiller le consommateur et trop le renseigner sur la publicité; que, lorsque la personne s'adresse à une institution financière pour un prêt, ou faire un achat dans un magasin, le tout devrait se régler à cette occasion. Mais d'un autre côté, ne serait-ce pas aussi enlever au consommateur la possibilité de s'adresser à d'autres concurrents étant donné le manque de renseignement fournis au consommateur?

Mr. Jotcham: Let me try to answer it in this way. I see nothing wrong in an institution saying that we are anxious to help you purchase a house, that we have ways and means of doing it by offering mortgages, and please come in and see us and let us talk it over.

Mr. Clermont: But that is not answering my question.

Mr. Jotcham: However, if an advertisement appears that says we want to give you the mortgage, you can have a mortgage, say, at our institution, a 30-year mortgage, and it will only cost you \$100 a month, I do not think that is sufficient information for the individual. I think in that case it should be spelled out what they mean by 30 years, \$100 a month, how much the mortgage is and how much it will cost them a month to pay. Does that answer your question?

Mr. Clermont: No. My question was this. You say in your brief that giving too much information may complicate the situation for the consumer, but at least he needs some kind of information to make a choice, because in your brief you are saying that all this should be settled at the borrowing time or at the purchasing time.

Mr. Jotcham: That is correct.

Mr. Clermont: But for other people they will say they need more information to make a choice, say, for instance, to borrow money. If they know at one place it will be 10 per cent and at another place 11 per cent, it is okay, you get the information the newspaper had, but you may not get this information on a radio program or on a TV program.

Mr. Jotcham: No, it would be very difficult. Again, as I said we are not sure how much information is needed. This is our concern in terms of the present bill. We recognize that in certain cases and when certain information is offered that sufficient information should be given so the person can make a judgement on whether they feel that they can afford to get this loan, which can be done on television or on radio provided you do not have to put down everything. In other words, if it is sufficient to give him enough information to know what he is

[Interprétation]

accepts to expend credit charges interest and if the loan is not repaid it was . . . Tant pis pour eux.

M. Jotcham: Oui, dans ce cas-là, je dois avouer qu'il serait faux de prétendre que tout un chacun peut facilement se faire consentir un prêt.

Mr. Clermont: But then you say that if you give too much information this could mix up the consumer; that when a person goes to a financial institution to get a loan or goes to a store to buy something then everything should come out in the wash there. However, does this not prevent the consumer from going to see other competitors because there is a lack of information?

M. Jotcham: J'essaierai de répondre de la façon suivante. Il n'y a rien de mal à ce qu'une institution vous dise qu'elle veut vous prêter de l'argent pour acheter une maison,—nous pouvons vous offrir une hypothèque, venez nous voir et nous en parlerons.

M. Clermont: Vous ne répondez pas à ma question.

M. Jotcham: Cependant, si cette institution fait paraître une annonce publicitaire prétendant qu'on peut vous accorder une hypothèque de 30 ans et qu'il n'en coûtera que \$100 par mois, je ne crois pas que ce soit là renseigner suffisamment la personne. On devrait préciser ce qu'on entend par 30 ans, par \$100 par mois, de combien sera l'hypothèque et combien il en coûtera de remboursement chaque mois. Cela répond à votre question?

M. Clermont: Non. Ma question était la suivante. Dans votre mémoire, vous dites que donner trop de renseignements peut compliquer la situation pour le consommateur, mais qu'il a besoin d'un minimum de renseignements pour faire son choix, parce que, dans votre mémoire, vous dites que tous ces détails devraient se régler au moment de la vente où, encore, au moment où le prêt est consenti.

M. Jotcham: C'est exact.

M. Clermont: Cependant, d'autres prétendront qu'ils ont besoin de plus de renseignements pour faire un choix, par exemple, avant d'emprunter. S'ils savent qu'on prête à 10 p. 100 quelque part et à 11 p. 100 ailleurs, c'est parfait, vous trouvez ce renseignement dans le journal, mais il se peut fort bien que ce renseignement ne soit pas donné à la radio ou à la télévision.

M. Jotcham: Non, ce serait très difficile. Encore une fois, nous ne savons pas jusqu'où il convient d'aller. Voilà ce qui nous préoccupe dans le cas actuel. Nous savons que, dans certains cas et quand on offre certains renseignements, il faut donner suffisamment de renseignements pour que la personne puisse juger si elle peut ou non rembourser un emprunt, ce qu'on peut faire grâce à la radio ou à la télévision à condition, toutefois, qu'il ne faille pas donner tous les détails. En d'autres termes, nous ne nous opposons absolument pas à ce que le

[Text]

getting into and is not misleading, we have no objection to that. Does that answer your question?

The Chairman: Merci, Monsieur Clermont.

• 1615

Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, there are a few aspects of the detail we have heard concerning advertising in the bill that I would just like to touch on to see if I could get the reaction and the opinion of the witnesses here. We all know of examples of advertising relating to the sale of a product—a vacuum cleaner or a used car—that contain vacuum-cleaner-like statements. In other words, they suck you into the premises and in no way come up to what you expected as a result of having read the ad. When we are dealing with advertising that involves the mention of credit and terms and interest rates, some of us who have been through the rough-and-tumble of life have seen and have been victims of situations where there have been abuses. The drafters of the bill and the Department of Consumer and Corporate Affairs are saying really that advertising must be fair. If everybody in the game was fair in the use of advertising, there would be no need for this type of legislation and the trauma we are going through in this Committee.

I personally prefer some kind of heavy penalty system for advertising that abuses that and causes this type of legislation. I think the legislation would be much simpler if it had a heavy penalty section for abuses, rather than trying to get in and regulate or trim and prune the tree so that it disturbs everything. Really, advertising, when we are dealing with credit, should relate to the material aspects of a transaction.

Mr. Chairman, could our witnesses describe some of the aspects of lending that they feel are the material aspects that a consumer or a buyer or user of credit is entitled to understand and the abuses he should be aware of? Could we have the benefit of their experience on this?

Mr. Jotcham: Well, before I answer the second half of your question, I think penalties exist in law now that are quite stiff for people who give false and misleading advertising. So on that point, I would have to agree with you. As an association, I think we have not only provided, if you like, self-regulation but have been very interested in and supportive of legislation that has come forward.

Mr. Huntington: Is that legislation being enforced?

Mr. Jotcham: Yes, it is.

Mr. Huntington: Regularly and uniformly?

Mr. Jotcham: Well, I cannot quote the number of cases, but we do get reports on the number of cases that are brought up and do take place, and the complaints that are received, and so on. To what degree it is enforced, I am not sure. But if it is not enforced to a very great degree, it may be an indication of how little of the advertising is false or misleading.

[Interpretation]

consommateur ait suffisamment d'informations pour savoir dans quoi il se lance et pour être sûr de ne pas se faire rouler. Cela répond-il à votre question?

Le président: Thank you, Mr. Clermont.

Monsieur Huntington.

M. Huntington: Monsieur le président, j'aimerais aborder certains aspects du projet de loi et connaître l'opinion des témoins à leur sujet. Nous avons tous présents à l'esprit des exemples de publicité pour la vente de produits, comme un aspirateur ou une voiture d'occasion. Généralement, cette publicité ne sert qu'à vous attirer dans le magasin, car, une fois que vous vous y êtes rendu, vous constatez que le produit ne correspond plus à ce que vous avez lu dans la publicité. Cependant, lorsque nous en arrivons à la publicité concernant le crédit, les conditions de prêt et les taux d'intérêt, il suffit d'avoir un peu d'expérience et, parfois, malheureusement, d'en avoir été victime, pour savoir qu'il y a des abus. Les rédacteurs du projet de loi et le ministère de la Consommation affirment que la publicité doit être équitable. Si tel était le cas, ce genre de projet de loi serait tout à fait inutile, tout comme ces longues séances laborieuses de notre Comité.

Pour ma part, je préférerais un système d'amendes sévères qui seraient imposées à ceux qui abusent de la publicité et qui nous obligent donc à élaborer un tel projet de loi. En fait, celui-ci serait beaucoup plus simple s'il comportait des sanctions sévères à l'encontre de ceux qui commettent des abus car, en essayant de réglementer et d'assainir la situation, il ne fait qu'aggraver la confusion. A mon avis, la publicité concernant le crédit devrait porter essentiellement sur les aspects matériels d'une transaction.

Monsieur le président, j'aimerais que nos témoins décrivent ces aspects matériels du crédit, ainsi que les risques d'abus, qu'un consommateur a le droit de connaître.

M. Jotcham: Avant de répondre à la seconde partie de votre question, j'aimerais vous faire remarquer que des sanctions sévères existent déjà dans la loi actuelle contre ceux qui font de la publicité trompeuse ou erronée. Sur ce point, je suis donc d'accord avec vous. Par ailleurs, notre association non seulement a établi ses propres règlements, mais s'intéresse et soutient activement toute loi adoptée dans ce domaine.

M. Huntington: Cette loi est-elle appliquée?

M. Jotcham: Oui.

M. Huntington: De façon régulière et uniforme?

M. Jotcham: Je ne pourrais pas vous donner le nombre exact de cas, mais nous recevons des rapports à ce sujet, ainsi que sur le nombre de plaintes qui sont déposées. Quant à savoir dans quelle mesure la loi est appliquée, je n'en sais rien. Cependant, si elle ne donne pas lieu à de nombreuses plaintes,

[Texte]

Frankly, we were always supportive of this kind of legislation because we are in a respectable business. We are just as much concerned about the fly-by-nights and the people who suck you in on the vacuum cleaner situation as is anybody, because the criticism of advertising comes because of these situations. This hurts us and hurts our business, and this we do not like. So we are very concerned about that.

Now, in terms of material things, I am not quite sure what you mean. Could you give me one example of what you mean?

Mr. Huntington: Well, items of materiality that are of interest to the borrower, and then there are items of materiality that are of interest to the lender. He is interested in its being a profitable situation and in collectibility and the worthiness of the borrower. There are items of materiality of interest to the borrower: the rate, whether it is the true rate or whether there are all kinds of advance loading charges, and if there is insurance involved in the protection of this loan and the loan is prepaid, what happens to the insurance he has had to take out to protect the lender? These are items of materiality that I am concerned about. And there are two sides to it. There are the items of materiality that the lender is interested in and the items of materiality that the borrower is interested in. Apparently there has been an abuse on the part of lenders in society that interferes with those items that are fair to the borrower. Thus, we have this type of legislation.

• 1620

I am just trying to seek a definition in calling for advertising that is fair to the borrower. I am trying to get on the record the items that are material in nature that are of interest to the borrower, or should be of interest to the borrower.

Mr. Jotcham: In very brief terms, I think you have almost answered your own question, because if you are borrowing and if they have a specific rate, they should know the rate and they should know the terms, and they should be spelled out.

Mr. Huntington: All right. Let us move over, say, to a credit union that is advertising and has an interest rate on loans. So there is an interest rate. But that credit union might require a deposit in a deposit account. Does that become an item of materiality in the advertising of that rent?

Mr. Jotcham: I would say in that case, yet.

Mr. Huntington: What about a used car operator who has to use advertising, radio and T.V. and so on and so forth, to get people to flow in to view his merchandise? What about all the gimmicks that are involved in credit there? You know, Western Canada has been in the past just full of abuses in this area.

This is why the bill is here. Advertising has been used to such people in and there has not been full disclosure. And I think everybody at this table today would say full disclosure is necessary. Then we immediately get into the items of materiality that are the concern of the lender and you say that if you

[Interprétation]

cela signifie peut-être que peu d'annonces publicitaires sont trompeuses.

Très sincèrement, nous avons toujours appuyé ce genre de loi, car nous exerçons une profession respectable. Nous nous inquiétons tout autant que vous de ces cas de publicité abusive ou trompeuse, car cela se retourne finalement contre notre profession. Ce genre d'abus nous nuisent et nous devons essayer de les supprimer.

En ce qui concerne les aspects matériels de la transaction, je ne suis pas sûr de bien vous comprendre. Voulez-vous me donner un exemple de ce que vous voulez dire?

M. Huntington: Je veux dire que certains aspects matériels intéressent essentiellement l'emprunteur et que d'autres intéressent essentiellement le prêteur. Ce dernier cherche naturellement à réaliser un bénéfice, tout en s'assurant de la solvabilité de l'emprunteur. L'emprunteur, lui, s'intéresse à d'autres aspects matériels; notamment, il veut connaître le taux d'intérêt, et j'entends le taux d'intérêt réel car, parfois, des avances sont exigées; il veut également savoir si une assurance est prévue pour la protection du prêt, si celui-ci est payé à l'avance et ce qu'il advient de l'assurance qu'il a dû contracter pour protéger le prêteur. Ce sont des détails qui me préoccupent également. Ces aspects matériels se classent donc en deux catégories, ceux qui intéressent le prêteur et ceux qui intéressent l'emprunteur. Apparemment, certains prêteurs se sont livrés à certains abus dont l'emprunteur a été la victime. C'est pour cela que nous avons préparé ce projet de loi.

Je cherche simplement à définir ce qu'est une publicité équitable pour l'emprunteur. Je voudrais que soient consignés au dossier, par votre intermédiaire, ces détails matériels qui sont de nature à intéresser l'emprunteur.

M. Jotcham: Vous avez pratiquement répondu à votre propre question en disant que l'emprunteur voulait d'abord connaître le taux d'intérêt, les conditions de crédit, etc. Tous ces détails devraient être précisés.

M. Huntington: Bien. Prenons maintenant le cas d'une caisse de crédit qui fait de la publicité sur ses taux d'intérêt. Le taux d'intérêt figure donc dans la publicité. Or, il se peut que cette même caisse de crédit exige un dépôt dans un compte de dépôt. Ce détail devrait-il faire partie de la publicité dans ce cas-là?

M. Jotcham: Je pense que oui.

M. Huntington: Que pensez-vous alors du concessionnaire de voitures d'occasion qui fait de la publicité à la radio et à la télévision pour attirer de la clientèle? Que pensez-vous de tous les trucs dont il se sert pour offrir du crédit à sa clientèle? Vous savez sans doute que, dans l'Ouest, il y a eu pléthore d'abus de ce genre.

C'est la raison d'être de ce bill. En effet, la publicité a trop souvent été utilisée pour rouler le consommateur en lui cachant un certain nombre de détails. Je pense que tout le monde ici est d'accord pour dire que la publicité doit fournir tous les

[Text]

start getting into all these nuts and bolts, this is going to happen.

Mr. Jotcham: Well, I have to say, frankly, that in terms of the used car dealer that you mention, I am not equipped really to comment on this kind of advertising because I am not aware of it, if it is taking place out West. And I am very surprised if false or misleading advertising from used car dealers is allowed . . .

Mr. Huntington: It is getting cleaned up.

Mr. Jotcham: . . . on television out West because most used car advertising that I have seen—and a lot of it is transborder—certainly from the Montreal team—is advertising the car itself, and often the price of the car, and to my knowledge it has not mentioned the credit terms available.

Mr. Huntington: “And terms are available”, you know.

Mr. Jotcham: As I say, you tell me this. I have not been aware of that being said. If it is, and they do say “terms are available”, I see nothing false or misleading in that because, when the person goes to this place and makes his contract, as we discussed with Mr. Grafftey before, everything must be spelled out there. A contract must take place at that time. AND if the dealer is—I guess to use your terms—a phoney dealer and is false or misleading in his making out of that contract with the person, then he should be certainly brought to justice. And I support that 100 per cent. I guess what I am saying is that if he had to take that contract and tell everybody about it on television piece by piece, it would just be impossible.

Mr. Huntington: He would not be able to advertise on television.

Mr. Jotcham: He would not be able to advertise on television.

Mr. Huntington: That is our dilemma. Yet we all agree that full disclosure of anything advertised should be available. You are saying it is available at the time of signing the contract.

Mr. Jotcham: That is right.

Mr. Huntington: I would just like to turn to a couple of items in the brief here. You mention that Clause 36(3) . . .

Mr. Jotcham: Excuse me, but may I just interrupt for a second?

Mr. Huntington: Yes.

Mr. Jotcham: I think Wayne wanted to make a point here.

The Chairman: Mr. McCracken.

[Interpretation]

détails possibles. Nous en arrivons alors à ces aspects matériels qui intéressent essentiellement le prêteur.

M. Jotcham: Vous venez de donner l'exemple du concessionnaire de voitures d'occasion et je dois vous avouer que je ne suis pas en mesure de faire des commentaires sur ce genre de publicité, car je ne sais pas très bien ce qui se passe dans l'Ouest. Cependant, je serais très surpris que l'on y autorise les concessionnaires de voitures d'occasion à faire de la publicité trompeuse . . .

M. Huntington: La situation s'améliore.

M. Jotcham: . . . à la télévision, car la plupart des annonces publicitaires que j'ai vues sur les voitures d'occasion portaient sur la voiture elle-même, indiquaient souvent le prix et, que je sache, ne parlaient pas des possibilités de crédit.

M. Huntington: On rajoute toujours «possibilités de crédit».

M. Jotcham: C'est vous qui le dites, je ne suis pas au courant. S'ils rajoutent «possibilités de crédit», je ne vois pas en quoi cela pourrait être une publicité trompeuse, puisque le client doit être informé de tous les détails au moment où il signe son contrat. Par contre, si le concessionnaire en question est un filou, je suis tout à fait d'accord pour qu'il soit traîné en justice. Cependant, il serait pratiquement impossible de donner tous les détails d'un contrat dans une annonce publicitaire à la télévision.

M. Huntington: Ce concessionnaire ne pourrait pas faire de la publicité à la télévision.

M. Jotcham: C'est exact.

M. Huntington: C'est bien là le dilemme dans lequel nous nous trouvons. Nous sommes tous d'accord pour dire qu'une annonce publicitaire doit donner tous les détails relatifs au crédit alors que vous estimez que ces détails sont disponibles au moment de la signature du contrat.

M. Jotcham: C'est exact.

M. Huntington: J'aimerais maintenant en revenir à votre exposé. Vous dites que l'article 36(3) . . .

M. Jotcham: Puis-je vous interrompre une seconde?

M. Huntington: Je vous en prie.

M. Jotcham: Je crois que Wayne a quelque chose à dire à ce sujet.

Le président: Monsieur McCracken.

• 1625

Mr. McCracken: Mr. Chairman, in relation to your question as to whether misleading advertising legislation is being enforced, or enforced vigorously, I have a copy of a quarterly bulletin put out by Consumer and Corporate Affairs, a mis-

M. McCracken: Monsieur le président, en ce qui concerne votre question au sujet de l'application de la loi contre la publicité trompeuse, j'ai ici un exemplaire du bulletin trimestriel publié par le ministère de la Consommation et des Corpo-

[Texte]

leading advertising bulletin. It provides some information for the fiscal year ended 1976. The division received 6,203 complaints and did 1,373 investigations. One hundred cases were instituted, and there were 72 convictions. In that quarter fines total \$50,000 in round figures.

Mr. Huntington: You say there were 100 cases instituted out of a total of how many?

Mr. McCracken: Out of a total of 1,000 and some investigations. If you will bear with me for a moment I will get that figure.

Mr. Huntington: We are dealing with a fairly small percentage of allegations that actually stand up to charge. Is that the inference I can draw from those statistics?

Mr. McCracken: Yes, I have these figures here.

Mr. Jotcham: I think you can, and as a matter of fact in some of the complaints that come into the Advertising Standards Council, an awful lot of them are based on personal taste and things of that nature and they are not necessarily false or misleading.

The Chairman: Thank you, Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Is that it?

The Chairman: I will put you down for another round. You have already gone an extra minute as it is. Monsieur Marceau, c'est votre tour de questionner.

M. Marceau: Merci, monsieur le président. Messieurs, je pense que nous avons eu l'occasion d'avoir plusieurs mémoires qui ressemblent, en quelque sorte, au vôtre, et qui nous donnent des renseignements utiles mais plusieurs questions ont déjà été posées à ce sujet. Je vais donc essayer de me résumer, car vous avez déjà répondu à des questions qui m'intéressaient d'une façon spéciale.

Vous avez dit, tout à l'heure, que plusieurs lois, que vous avez énumérées, contrôlaient déjà la publicité.

M. Jotcham: Aussi la publicité sur le crédit.

M. Marceau: Sur le crédit?

M. Jotcham: Oui.

M. Marceau: Pouvez-vous nous donner des exemples de ces lois...?

M. Jotcham: Oui.

M. Marceau: ...qui contrôlent et de quelle façon? Parce que, moi je crois que le projet de loi actuel contrôle la publicité, mais d'une façon différente des lois existantes. Mais si vous me dites que certaines lois déjà existantes atteignent exactement le même but, eh bien, je pense que le Comité serait intéressé à les connaître.

M. Jotcham: Très bien. Je vais vous donner un exemple. Connaissez-vous la Loi de l'Ontario, par exemple? Have you got the Ontario example there?

Mr. McCracken: I have a memorandum of which I would be pleased to provide a copy to the Committee. I have a memorandum which was prepared by my office which is a compendium of all the advertising of credit laws in Canada, of

[Interprétation]

rations, qui traite de la publicité trompeuse. Ces documents donnent quelques renseignements pour l'année financière qui se termine en 1976. Leur division a reçu 6,203 plaintes et ils ont effectué 1,373 enquêtes. Dans 100 cas, des poursuites judiciaires ont été entamées, et il y a eu 72 condamnations. \$50,000 en amendes ont été imposées au cours de ce trimestre.

M. Huntington: Il y a 100 cas de poursuites sur un total de combien?

M. McCracken: Sur un total de 1,000 enquêtes environ. Si vous attendez un instant, je vous donnerai ce chiffre.

M. Huntington: Il s'agit d'un petit nombre d'accusations pour lesquelles il y avait des preuves à l'appui. Vous ai-je bien compris?

M. McCracken: C'est exact, et j'ai les chiffres devant moi.

M. Jotcham: Beaucoup de plaintes reçues par le Conseil des normes publicitaires sont basées sur les goûts personnels des plaignants et elles n'ont pas nécessairement de rapport avec la publicité trompeuse.

Le président: Merci, monsieur Huntington.

M. Huntington: Mon temps est-il écoulé?

Le président: Votre nom est sur la liste pour le deuxième tour. Je vous ai déjà donné une minute supplémentaire. Mr. Marceau now has the floor.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman. Gentlemen, we have already received a number of briefs which resemble yours. They all give us useful information. Since you have already answered the questions I was going to ask, I shall try to sum up.

Earlier you said that there were already a number of laws controlling advertising.

Mr. Jotcham: Which includes credit advertising.

Mr. Marceau: Do you mean the advertising of credit?

Mr. Jotcham: Yes.

Mr. Marceau: Could you give us some examples of these laws?

Mr. Jotcham: Certainly.

Mr. Marceau: How do they control advertising? I think the legislation now being studied controls advertising in a different fashion. If existing legislation does exactly the same thing, I think the members of the Committee would be interested in hearing about it.

Mr. Jotcham: Certainly. Are you familiar with the legislation in Ontario? Avez-vous les lois de l'Ontario ici?

M. McCracken: J'ai un mémoire qu'il me ferait plaisir de présenter au Comité. Ce mémoire a été préparé par mon bureau et consiste en un recueil de toutes les lois canadiennes qui s'appliquent à la publicité sur le crédit, mis à part le bill

[Text]

course with the exception of Bill C-16. Such laws exist in every province. Although they are not identical they are surprisingly uniform. As I read them, and I would appreciate your review and if you differ . . .

Mr. Marceau: But could you give me some examples, some main examples?

The Chairman: I wonder, Mr. McCracken, just before you answer the question, could this compendium to which you are referring be made available to the Committee to be circularized?

Mr. McCracken: Certainly. At this time?

The Chairman: Either now or later.

Mr. McCracken: If an advertisement of a credit situation, a credit availability or a proposed credit transaction mentions in it any term of the eventual credit agreement, or mentions a credit charge, then a number of specific additional disclosures are expressly required by each of the provincial acts. That is the technique that the provinces have adopted, and if I might add one more thing, Regulation Z in the United States, under their Truth in Lending Act, adopts the same approach.

• 1630

Mr. Marceau: This is the law in Ontario?

Mr. McCracken: In Ontario and all other provinces. I repeat that the laws are not absolutely identical. There are changes in words here and there, but in my view as a lawyer the substance of the control or regulation is as I have described it in Ontario. Is that responsive to your question?

Mr. Marceau: Yes. Monsieur Jotcham, vous dites que l'information doit être donnée au moment de la signature du prêt ou de l'achat plutôt que par des informations antérieures. Est-ce que vous avez des statistiques pour me donner le nombre de personnes qui se rendent chez un emprunteur et qui refusent d'emprunter après avoir pris connaissance des conditions? J'ai l'impression que 99 p. 100 des gens qui se rendent chez un emprunteur, empruntent parce que déjà leur décision est prise. Et ce qui est important, à mon avis, c'est de donner l'information nécessaire avant, pour que l'emprunteur puisse faire un choix. Je ne sais pas s'il existe des informations de cette nature-là, mais je pense que ce serait très utile, pour le débat, de les connaître.

Mr. Jotcham: Je ne le sais pas non plus. I do not think any of that information is available.

Mr. Marceau: But what is your own idea about that?

Mr. Jotcham: This is why I feel the responsibility is therefore on the lender to make sure that this person is not misled and does not get in over his head. Furthermore, what people seem to forget is that the lender wants to be paid back.

Mr. Marceau: Yes.

Mr. Jotcham: And if the lender misleads the borrower in any way, and is not going to be paid back and is going to be a bad debt, that is his protection too. Wayne, I think, you had

[Interpretation]

C-16. Chaque province a de telles lois, et bien qu'elles ne soient pas toutes identiques, elles se ressemblent beaucoup. Vous pourriez y jeter un coup d'œil, et si vous n'êtes pas de mon avis . . .

M. Marceau: Mais pourriez-vous me donner quelques exemples?

Le président: Avant de répondre à cette question, monsieur McCracken, voulez-vous nous donner ce résumé pour que tout le comité puisse le consulter?

M. McCracken: Bien sûr. Maintenant?

Le président: Maintenant ou plus tard.

M. McCracken: Si on fait de la publicité pour informer le public du crédit disponible ou si on parle de transaction à crédit ou de frais à payer au cours d'une telle transaction, plusieurs divulgations supplémentaires sont exigées en vertu des lois provinciales. C'est ainsi que les provinces procèdent, ainsi que les États-Unis, dans l'application du *Regulation Z*, en vertu de la *Truth in Lending Act*.

M. Marceau: C'est la loi en Ontario?

M. McCracken: En Ontario et dans toutes les autres provinces. Je vous fais remarquer en passant que ces lois ne sont pas tout à fait identiques. Le libellé diffère, mais je vous ai donné, en tant qu'avocat, la teneur fondamentale des lois régissant la publicité sur le crédit en Ontario. Ai-je répondu à votre question?

M. Marceau: Oui. Mr. Jotcham, you said that this information should be given out at the time of the transaction when the person is receiving the loan, rather than beforehand. Could you tell me how many people turn up at a moneylending institution and then refuse to borrow once they become acquainted with the terms and conditions of the contract? I feel that 99 per cent of the people who borrow money do so because they make up their minds beforehand. I think it is very important to provide the borrower with the necessary information so that he can make a wise choice. I do not know if that information is available and that is why I am putting the question to you. It could be very useful to us.

Mr. Jotcham: I do not know either. Je ne pense pas que ces renseignements soient disponibles.

M. Marceau: Mais qu'en pensez-vous, personnellement?

M. Jotcham: Je suis d'avis que c'est au prêteur de s'assurer que l'emprunteur n'est pas induit en erreur, pour qu'il ne s'endette pas. D'ailleurs, on a tendance à oublier que le prêteur veut se faire rembourser.

M. Marceau: C'est exact.

M. Jotcham: C'est dans l'intérêt du prêteur de se protéger. S'il essaie de tromper l'emprunteur et que ce dernier ne le rembourse pas, il sera pris avec une dette. Wayne, je pense que

[Texte]

some figures on the percentages of personal bankruptcies there were in Canada.

The Chairman: Mr. McCracken.

Mr. McCracken: Mr. Chairman, my office was informed by the district bankruptcy office in Toronto, the Department of Bankruptcy, that for the year ended June 1976, which was the most recent annual figure available, there were approximately 1,009 personal bankruptcies in Canada, the geographic distribution roughly according to the distribution of the population in Canada. I might add that I certainly do not believe this association would put forward that figure as an indication that only 1,009 people suffered grief arising out of credit transactions, but it is the only figure that I could put my hands on which gave any indication of the order of magnitude, which was not apparent to me or to my clients, of personal financial problems.

Mr. Jotcham: Does that give you some way . . .

M. Marceau: Si je comprends bien, vous pensez surtout à protéger les compagnies pour éviter qu'elles ne fassent faillite. Mais nous, ce que nous voulons, c'est protéger le consommateur. Et en donnant plus d'informations au consommateur, cela éliminera nombre de problèmes dans la société, parce que l'endettement est un problème sérieux. J'en parle comme Québécois, et je sais que cela existe dans les autres provinces; mais chez nous, dans nos régions, l'endettement est un problème sérieux; le crédit est un problème sérieux. Nous constatons qu'il y a un manque d'information.

Je voudrais vous poser une dernière question, monsieur. Vous dites qu'il devient impossible, à un certain moment, aux médias, à la radio, de donner suffisamment d'information.

M. Jotcham: Je ne sais pas. Non, je ne dis pas suffisamment . . .

M. Marceau: Oui.

• 1635

M. Jotcham: . . . dans une information.

M. Marceau: Prise hors d'une cour . . .

M. Jotcham: Je dis que c'est difficile de renseigner. Beaucoup de questions nécessitent une réponse—when you are borrowing.

Mr. Marceau: Yes.

Mr. Jotcham: It would be difficult. We did not say that it was not possible to give a certain amount of information, and this is why we are saying that in the provincial laws, in provincial legislation where it is spelled out, which Mr. McCracken referred to, there is sufficient information that can be made available to the consumer so that he knows in general terms what he is getting into, without going into all the details.

Mr. Marceau: But why do you think it is so important to say, "credit is available"?

Mr. Jotcham: Because . . .

Mr. Marceau: Why is it so important to say that, why not wait until the person has gone to the finance company or elsewhere? Why is this so important?

[Interprétation]

vous aviez quelques chiffres sur le pourcentage de faillites personnelles au Canada.

Le président: Monsieur McCracken.

M. McCracken: Le bureau de district de la Direction des faillites à Toronto m'apprend qu'il y a eu environ 1,009 faillites personnelles au Canada au cours de l'année qui s'est terminée en juin 1976. C'est le chiffre annuel le plus récent qui soit disponible, et on trouve que ces cas de faillites se répartissent de façon plus ou moins égale partout au pays. Je dois ajouter que notre association ne veut pas vous faire croire que seulement 1,009 personnes ont souffert ainsi à la suite de transactions de crédit. Mais c'est le seul chiffre que j'ai pu trouver pour vous donner une idée de l'importance du problème, qui n'était pas si évidente, ni à moi ni à mes clients.

M. Jotcham: Est-ce que cela vous donne une idée . . .

Mr. Marceau: If my understanding is correct, you are trying to protect companies from going bankrupt, whereas we want to protect the Canadian consumer. If the consumer was better informed he would have fewer problems and would be less likely to go into debt. I speak as a Quebecer, but I know the same problem is to be found in the other provinces. Abuse of credit and people getting deeply in debt is a very serious problem. We also realize that there is not enough information on this phenomena.

I have one last question. You say that it is impossible to give enough information to the public over the radio or through the other media.

Mr. Jotcham: No, I did not say that the public is not getting enough information.

Mr. Marceau: I see.

Mr. Jotcham: . . . in an information.

Mr. Marceau: Outside of the court . . .

Mr. Jotcham: I say it is difficult to inform people. Many questions need answers . . . lorsque, vous empruntez.

M. Marceau: Oui.

M. Jotcham: Ce serait très difficile. Nous n'avons pas dit qu'il serait impossible de donner un certain nombre d'informations et c'est la raison pour laquelle nous avons mentionné que les lois provinciales exigent que des informations suffisantes soient mises à la disposition du consommateur, afin que celui-ci sache parfaitement dans quoi il se lance; cependant, ces lois n'exigent pas de donner tous les détails.

M. Marceau: Mais pourquoi pensez-vous qu'il est tellement important de mentionner «possibilités de crédit»?

M. Jotcham: Parce que . . .

M. Marceau: Ne pourrait-on pas attendre que la personne intéressée se rende à la société de crédit ou ailleurs? Pourquoi est-ce si important?

[Text]

Mr. Jotcham: The people who say that credit is available are usually departmental stores who are in competition with other departmental stores. Some people like to know, certainly when they are going shopping, whether they can use their credit card. What worries me actually is the use of the words "credit card" . . .

Mr. Marceau: Yes.

Mr. Jotcham: . . . because I guess it really should be referred to as a "convenience" card.

Mr. Marceau: Yes.

Mr. Jotcham: It is a convenience to the consumer to be able to use it and not carry cash around with him where they can be robbed or knocked over the head and so on.

Mr. Marceau: Yes.

Mr. Jotcham: It is a convenience card and, therefore, it is useful to the consumer to know that where they have a credit card, they can use it in a situation like that.

Le président: Merci, monsieur.

M. Marceau: Merci.

Le président: Monsieur Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Thank you, Mr. Chairman. First of all, I notice some familiar faces. Last night we had another advisory board, I do not know what your relationship is to that, but I see the fellow who was the legal representative for that group is the legal representative for this group. So maybe I should just ask what is your relationship to the group we saw last night when you were here last night?

Mr. McCracken: Mr. Chairman, I am Legislative Legal Counsel to the Association of Canadian Advertisers, which was the Association with whom I appeared last night. I am Legal Counsel in all matters for the Institute of Canadian Advertising for whom I am now acting. I am a partner in the law firm of Campbell, Godfrey and Lewtas and have many clients involved in advertising and concerned with advertising law. It is my pleasure to act in respect of this bill for both of these Associations.

Mr. Rodriguez: Fine, thank you, Mr. Chairman. Now, does this body have a disciplinary committee?

Mr. Jotcham: We have a code of ethics, if that is what you mean, but we are also major supporters of the CAAB, which is made up of many associations . . .

Mr. Rodriguez: But you have a code of ethics.

Mr. Jotcham: . . . of which we are one. Yes.

Mr. Rodriguez: You have a code of ethics and the advertising agencies that belong to your Association, you hope would conform to the code of ethics.

Mr. Jotcham: Advertising agencies, yes.

Mr. Rodriguez: Is there any way that you follow up to find out if a particular agency is adhering to the code of ethics, or is it just something on paper and they forget about it?

[Interpretation]

M. Jotcham: Ce sont surtout les grands magasins qui mentionnent «possibilités de crédit», car ils sont en concurrence très serrée avec les autres grands magasins. Lorsque les consommateurs se rendent dans ces magasins, ils veulent savoir s'ils peuvent utiliser leurs cartes de crédit. En fait, cette expression «carte de crédit» ne me plaît guère . . .

M. Marceau: Ah bon.

M. Jotcham: . . . on devrait plutôt l'appeler «carte de facilité».

M. Marceau: Bien.

M. Jotcham: En effet, cela rend la tâche plus facile au consommateur, qui n'est pas obligé d'avoir de l'argent sur lui et risquer ainsi de se faire voler.

M. Marceau: Oui.

M. Jotcham: C'est donc une carte de facilité et il est donc utile pour le consommateur de savoir où il peut en avoir une et quand il peut l'utiliser.

The Chairman: Thank you, Mr. Jotcham.

Mr. Marceau: Thank you.

The Chairman: Mr. Rodriguez.

M. Rodriguez: Merci, monsieur le président. Je constate tout d'abord que certaines têtes ne me sont pas inconnues. Hier soir, nous entendions des représentants d'un autre conseil consultatif, avec lequel je ne sais pas quel lien vous avez, mais je constate que le conseiller juridique de l'association représentée ce soir est le même que celui du groupe d'hier soir. J'aimerais donc vous demander quelles sont vos relations avec le groupe que nous avons entendu hier au soir?

M. McCracken: Monsieur le président, je suis conseiller juridique de l'Association des annonceurs canadiens, qui a comparu hier soir. Je suis également conseiller juridique de l'Institut de la publicité canadienne qui comparaît ce soir. Je fais également partie du cabinet Campbell, Godfrey et Lewtas et un grand nombre de mes clients s'occupent de publicité et s'intéressent donc aux lois relatives à la publicité. Je suis heureux de représenter ces deux associations à propos de ce projet de loi.

M. Rodriguez: Parfait. J'aimerais savoir si cet organisme a un comité disciplinaire?

M. Jotcham: Nous avons un code de déontologie, mais nous sommes également membres de la CAAB, qui est composée d'un grand nombre d'associations . . .

M. Rodriguez: Vous avez donc un code de déontologie.

M. Jotcham: Oui.

M. Rodriguez: Et vous espérez donc que les agences de publicité qui sont membres de votre association respectent ce code de déontologie.

M. Jotcham: Oui.

M. Rodriguez: Avez-vous un moyen de vérifier qu'une agence respecte bien ce code de déontologie, ou bien n'est-ce simplement qu'un morceau de papier?

[Texte]

Mr. Jotcham: The product of the advertising agencies is on display at all times and the method exists through the Advertising Standards Council as to whether any advertising they produce is false or misleading. They are requested, if you like, to conform to that, and if they do not conform to the requests of the Advertising Standards Council—this, of course is the manufacturer—then there are ways and means of making it stick.

Mr. Rodriguez: But your Association really has no power over your associated members to enforce any code of ethics?

Mr. Jotcham: Yes, they do.

Mr. Rodriguez: You do.

Mr. Jotcham: Yes, we do. We have a system whereby that if we find that anybody is not conforming to the code of ethics, they appear before a committee and a complaint is taken . . .

Mr. Rodriguez: All right.

Mr. Jotcham: . . . before the board and they can be suspended from the Association.

Mr. Rodriguez: How do you do this? Do I make a complaint to you or how do you do it? Do you have a watchdog who monitors advertising of your members or what?

Mr. Jotcham: No, we do not.

Mr. Rodriguez: Then, how would you know if one of your associated members is not adhering to the code of ethics?

Mr. Jotcham: If we receive a complaint from another member.

Mr. Rodriguez: Also, you watch each other.

• 1640

Mr. Jotcham: That is right.

Mr. Rodriguez: That is a nice little game.

Mr. Jotcham: Thank you.

Mr. J. N. Milne (Managing Director, Institute of Canadian Advertising): I think it is important to add to that, Mr. Chairman, possibly two things.

The Chairman: Mr. Milne.

Mr. Milne: Under the Combines Investigation Act, which started on July 1 as far as services are concerned, we have some doubts as to how far we can go in regulating ourselves. We are feeling our way because, as you know, services are all learning how to live under the Combines Investigation Act. Secondly, your comments referred to the product advertising. The code our members have does not cover the product, it covers their action as members, as advertising agencies.

Mr. Rodriguez: Oh, yes. Well, that is what I am getting at.

Mr. Milne: So there is no reason for an advertiser to complain, literally, about a member; it is more a member that says a fellow member is not behaving the way he should. These are the kinds of complaints we receive.

[Interprétation]

M. Jotcham: Les produits pour qui nos agences font de la publicité sont connus et, par l'intermédiaire du Conseil des normes de la publicité, nous pouvons déterminer si une annonce publicitaire est fausse ou trompeuse. Nos membres sont donc priés de respecter ce code, ainsi que les exigences du Conseil des normes de la publicité . . .

M. Rodriguez: Cependant, votre association n'a aucun pouvoir pour obliger ses membres à respecter le code de déontologie?

M. Jotcham: Si.

M. Rodriguez: Ah bon?

M. Jotcham: Oui. Selon un système que nous avons instauré, toute agence qui ne respecte pas notre code de déontologie est convoquée devant un comité et une plainte . . .

M. Rodriguez: Très bien.

M. Jotcham: . . . est déposée devant le Conseil, et l'agence risque d'être expulsée de l'association.

M. Rodriguez: Comment vous y prenez-vous? Dois-je déposer une plainte auprès de votre association? Quelqu'un est-il chargé de surveiller tous vos membres?

M. Jotcham: Non.

M. Rodriguez: Alors, comment pouvez-vous savoir qu'un de vos membres ne respecte pas le code de déontologie?

M. Jotcham: Lorsqu'un autre membre dépose une plainte.

M. Rodriguez: Vous vous surveillez donc les uns les autres.

M. Jotcham: C'est exact.

M. Rodriguez: Drôle de petit jeu.

M. Jotcham: Merci.

M. J. N. Milne (Directeur général, Institut de la publicité canadienne): Je crois qu'il est important d'ajouter deux choses, monsieur le président.

Le président: Monsieur Milne.

M. Milne: Étant donné que la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions s'applique aux services depuis le 1^{er} juillet, nous nous demandons dans quelle mesure nous pouvons nous réglementer nous-mêmes. En ce qui concerne les services, ils sont réglementés par cette loi sur les coalitions. Par contre, en ce qui concerne le produit, il n'est pas réglementé par le code de déontologie auquel nos membres sont soumis.

M. Rodriguez: C'est justement là où je veux en venir.

M. Milne: Donc, littéralement, un annonceur n'a aucune raison de se plaindre d'un membre; il ne pourra le faire que dans la mesure où ce membre n'a pas un comportement conforme au code. C'est là le genre de plaintes que nous recevons.

[Text]

Mr. Rodriguez: Yes, I know how the club works. I just wanted to get it on paper because, in effect, Mr. Chairman, we would not need any laws written down and passed by Parliament to regulate behaviour of advertisers, saying the kinds of things that should be put into advertising, if we could somehow have an effective way of making sure that the advertisers govern themselves accordingly. In other words, we would not be sitting on this legislation if there was not some expressed or felt need for this kind of legislation.

Mr. Jotcham: You make an interesting point and if I may reply to it, you have such organizations as the Canadian Bar Association which have jurisdiction over their members. On previous occasions and I am talking many years back, we have mentioned that if this same agreement was given to an advertising agency association, to which all advertising agencies would have to belong, and with the same legal punch, if you like, it could accomplish the same purpose. But we doubt very much—in fact we have been told, I guess—that no government would give us that jurisdiction in the same way they would give it to the Canadian Bar Association or so on. There would be no more legislation of that type given to associations.

The Chairman: I wonder, Mr. Jotcham, if when you referred to the Canadian Bar Association you should not have mentioned the law societies and not the Canadian Bar Association. It is the law society that has control of the membership and discipline, not the Canadian Bar Association.

Mr. Jotcham: Yes, my apology, sir.

Mr. Rodriguez: Just to respond to that, Mr. Chairman, I would not want you to become a closed, little, self-regulating body because I have great fears about that. I have grave doubts about the Law Society of Upper Canada and the medical profession. Justice McRuer had a lot to say about these self-regulating bodies, because they can abuse the rights of the individual members who do belong to them, and we have seen examples of that.

I wanted to ask you about a statement you made in the section headed "Legislative Purpose of the Bill," the last sentence:

However, as drafted, the bill could impinge upon commercial transactions between business enterprises.

Now I have never seen more innocuous clauses than Clauses 6 and 20, and I really do not see how you could accuse it of the possibility of impinging upon commercial transaction between business enterprises. I thought the idea was competition. If you are competing with me then the public has a right to know how what you are offering them is a better deal than what I am offering, because they have to make choices. I do not see any impingement there.

The Chairman: Mr. Jotcham.

Mr. Jotcham: Mr. Chairman, may I ask Mr. McCracken to answer that?

The Chairman: Yes. Mr. McCracken, would you care to respond?

[Interpretation]

M. Rodriguez: Je sais très bien comment marche votre club. Je voulais simplement que tout cela soit consigné au procès-verbal. En effet, nous n'aurions pas besoin d'adopter des lois pour réglementer le comportement des annonceurs et la qualité de leurs produits si nous avions d'autres moyens de nous assurer qu'ils sont capables de se réglementer eux-mêmes. En d'autres termes, nous ne serions pas ici si ce bill ne répondait pas à un besoin évident.

M. Jotcham: Votre remarque est intéressante et j'aimerais vous signaler à ce sujet que certaines organisations, comme l'Association du barreau canadien, exercent un contrôle sur leurs membres. Il y a plusieurs années, nous avons déclaré qu'un tel pouvoir de contrôle pourrait être accordé à une association d'agences de publicité. Cependant, il est fort peu probable qu'un gouvernement nous accorde ce pouvoir.

Le président: Monsieur Jotcham, lorsque vous avez parlé de l'Association du barreau canadien, vous vouliez sans doute parler de l'ordre des avocats, car l'Association du barreau canadien n'exerce pas de contrôle disciplinaire sur ses membres.

M. Jotcham: Vous avez raison, je m'en excuse.

M. Rodriguez: À cet égard, monsieur le président, je ne voudrais pas que cette association devienne un organisme fermé et auto-réglementaire, car je me méfie beaucoup de l'ordre des avocats, tout comme de l'ordre des médecins. Le juge McRuer a d'ailleurs dit beaucoup de choses sur ce genre d'organisme qui abuse des droits de ses membres, comme on en a eu des exemples.

J'aimerais maintenant en revenir à la dernière phrase du paragraphe de votre mémoire intitulé «Objet du Bill recherché par le législateur»:

Toutefois, ce Bill, tel que rédigé à ce jour, serait de nature à empiéter sur le domaine des transactions commerciales entre les entreprises et maisons de commerce.

Or, je n'ai jamais vu d'articles plus inoffensifs que les articles 6 et 20 et je ne vois pas comment ils risquent d'entraver les transactions commerciales entre différentes entreprises. Je pensais que le principe fondamental était la concurrence et que, dans ce cas, le public a le droit de savoir qui offre les meilleures conditions.

Le président: Monsieur Jotcham.

M. Jotcham: Monsieur le président, je vais demander à M. McCracken de répondre.

Le président: Monsieur McCracken, vous avez la parole.

[Texte]

Mr. McCracken: Mr. Chairman, as drafted and as understood by me, and because of the definition clause, Clause 2.(1), which, incidentally, is referred to and explained in the section of our intervention called "Scope of the Bill" on page 3 of that intervention, this could apply to lending transactions involving closely held corporations. Now, closely held corporations could well include somebody to whom an advertising agency, quite apart from their advertising function, extends credit. It is a technical legal point, and it was because of that that we included that reference and that portion of the brief.

Recently an article appeared in the *Financial Post* indicating that the honourable Mr. Abbott had presented to this Committee, I believe, information or a letter indicating that he is reviewing the inclusion of closely held corporations within the aegis of the bill. Our impression is that that is now, hopefully, a moot point, that that is being re-examined because many commercial enterprises may be closely held corporations and, therefore, receive all the benefits of consumers under this bill. It was a technical, legal point, Mr. Chairman.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, I just have one more last question, because in effect what is said here was said last night also, so I think we have sort of sucked the bone dry.

• 1645

But I asked a question last night that you allowed to the previous group that came, it was with respect to the advertising. I am concerned about the morality of the advertising. I think you have a direct input to that because you are the association of advertisers. I asked the question: why is it that our advertising nationally does not reflect the multicultural nature of our country? I spoke to one of the gentlemen there, and he said why do you not ask me that today—and I am going to ask him that today, Mr. Chairman.

Mr. Jotcham: Mr. Milne will reply, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Milne.

Mr. Milne: Thank you, Mr. Chairman. In 1975, if my memory is correct, the Human Rights Commission of the Province of Ontario called a series of hearings on this very subject. We—the ICA, that is—and ACTRA, the Association of Canadian Radio and Television Artists, and a number of other organizations were invited to make submissions at that hearing, which we did. These, of course, are now all a matter of record.

Following the hearings the Commission issued a quite comprehensive report. I do not happen to have one with me but it is quite easy to get one if you wish. You can either get one yourself or we would be happy to arrange to get one for you. I do not remember all the details of the report but, nevertheless, the question you asked was answered in some detail. I am sort of ranging through my memory now, going back two or three years to try to remember some of the things they said.

Certain major points that came out of those hearings and out of their reports stick in my memory. Most advertising is directed at specific segments of the buying public. In other

[Interprétation]

M. McCracken: Monsieur le président, si je comprends bien l'article 2(1) qui porte sur les définitions, et dont il est question dans notre paragraphe intitulé «Portée du Bill», ceci pourrait s'appliquer aux transactions de prêts impliquant des sociétés fermées. Or, des sociétés fermées peuvent être composées de personnes ayant obtenu un crédit auprès d'une agence de publicité. C'est un détail technique, mais c'est la raison pour laquelle nous l'avons mentionné dans notre mémoire.

Récemment, un article a paru dans le *Financial Post* indiquant que l'honorable Abbott avait présenté à ce Comité une lettre indiquant qu'il étudiait la possibilité d'inclure les sociétés fermées dans ce projet de loi. Nous avons l'impression que c'est maintenant, nous l'espérons, un point de droit qui est en train d'être réexaminé, car bien des entreprises commerciales peuvent être des sociétés fermées et, par conséquent, elles pourraient recevoir tous les avantages des consommateurs en vertu de ce bill. C'est un point technique et juridique, monsieur le président.

M. Rodriguez: Monsieur le président, j'ai une dernière question à poser, parce que ce qu'on dit ici, nous l'avons dit hier soir; par conséquent, nous avons en quelque sorte vidé la question.

Toutefois, j'ai posé une question hier soir au groupe précédent qui est venu, et qui avait trait à la publicité. Je m'inquiète de l'aspect moral de la publicité. Je crois que vous êtes directement impliqués, car vous êtes une association de publicitaires. J'ai posé la question suivante: pourquoi notre publicité nationale ne traduit-elle pas la nature multiculturelle de notre pays? J'ai parlé à un des messieurs là-bas, et il m'a dit pourquoi ne nous posez-vous pas la question aujourd'hui—c'est ce que je vais faire, monsieur le président.

M. Jotcham: M. Milne va répondre, monsieur le président.

Le président: Monsieur Milne.

M. Milne: Merci, monsieur le président. En 1975, si ma mémoire est fidèle, la Commission des droits de l'Homme de la province d'Ontario a tenu une série d'audiences sur ce sujet. Nous, de l'ACI, c'est-à-dire de l'ACTRA, *Association of Canadian Radio and Television Artists*, de même que quelques autres organisations, avions été invités à présenter des mémoires à ces audiences, et c'est ce que nous avons fait. Tout cela fait partie évidemment des archives.

À la suite des audiences, la Commission a publié un rapport très complet. Je ne l'ai pas avec moi, mais il serait très facile d'en obtenir un si vous le désirez. Vous pouvez l'obtenir vous-même ou nous serons heureux de vous aider à l'obtenir. Je ne me souviens pas de tous les détails du rapport mais, néanmoins, la question que vous avez posée y avait reçu une réponse très détaillée. J'essaie de me rappeler, de mémoire, de revenir deux ou trois ans en arrière pour me souvenir de certaines des choses qui y avaient été dites.

Certains points importants émergeaient de ces audiences et de ces rapports, et je les ai encore en mémoire. La plupart des annonces publicitaires s'adressaient directement à des secteurs

[Text]

words, you decide when you are going to advertise and, with the aid of your agency, who the dickens you want to talk to. You tend to direct your advertising to those specific objectives. If those objectives include ethnic groups, or whatever you may want to call them beyond wasps, or white Celtic Protestants—which I happen to be, rather than a WASP—if they are justified, then nonwhites or ethnic people are used. I use as examples: Coca Cola advertising has used ethnic groups—those “sing along with us” commercials; airlines have used ethnic groups—CP particularly has, Mr. Foley may want to add to that later; the railroads have used ethnicity—tend to utilize the people who come from those countries, even though the advertising may be produced in Canada; and beer advertising has, too.

Thinking in terms specifically of broadcast advertising, I would like to remind you that the talent we hire to appear in a commercial must be members either of ACTRA, the Association of Canadian Television and Radio Artists, or UDA, which is the Montreal French equivalent, *L'union des Artistes*, under the agreements we have with them. If you cannot find people, if you cannot find somebody within their ranks, you are entitled to ask them may you get a permit to use somebody else. This is done on occasion.

in quotes, I do not know what other word to use; nonwhite maybe or other than purely white, purely English or Anglo-Saxon—people available within these “damned” unions. Damned is the wrong along with them very well. There are not very many available. I do not remember precisely but it seems to me that the actual list of members has something like five or six people that are either black or Eskimo or Indian in the ethnic area—they look different from the rest of us; is that it?—I think it was the intent of your remark. But competent talent, there are a few of them, is not necessarily available when you go outside that group.

Mr. Rodriguez: Yes. But, Mr. Chairman, I just want to follow this . . .

• 1650

The Chairman: Mr. Rodriguez, this will have to be your last question.

Mr. Rodriguez: Let me put three quick questions and one of them is . . .

The Chairman: One question, Mr. Rodriguez.

[Interpretation]

précis du public consommateur. Autrement dit, vous décidez quand vous voulez faire votre publicité et, avec l'aide de votre agence, à qui vous voulez vous adresser. Votre publicité vise des objectifs bien précis. Si ces objectifs comprennent des groupes ethniques, ou peu importe comment vous voulez les appeler, à part les WASPS ou les protestants celtes blancs—ce que je suis, plutôt qu'un WASP—si ces objectifs sont justifiés, alors on se sert des groupes ethniques ou des gens qui ne sont pas blancs. Je prends comme exemple la publicité de Coca-Cola, qui s'est servi de groupes ethniques—pour ses annonces publicitaires du genre «chantez avec nous»; les lignes aériennes, qui se sont servi aussi des groupes ethniques—surtout le CP; peut-être que M. Foley voudra en parler un peu plus tard; les chemins de fer l'ont fait également, de nouveau le CP; la publicité sur les jouets à l'époque de Noël utilisait des enfants noirs aussi; les annonces de voyages le font évidemment, si vous faites de la publicité pour la Jamaïque ou les Barbades,—il y en a encore bien d'autres—vous vous servez des gens qui viennent de ces pays, même si la publicité est faite au Canada; c'est la même chose pour la publicité des brasseries.

Pour parler plus précisément de la publicité de diffusion, j'aimerais vous rappeler que les talents que nous engageons, qui doivent paraître dans l'annonce publicitaire, doivent être membres soit de l'ACTRA, *Association of Canadian Television and Radio Artists* ou de l'UDA, qui est l'équivalent français à Montréal, l'Union des Artistes, en vertu des accords que nous avons signés avec eux. Si vous ne trouvez personne dans ces associations, vous avez le droit d'obtenir d'eux un permis pour vous servir de quelqu'un d'autre. Cela se fait à l'occasion.

Une des difficultés que nous avons, c'est qu'il y a peu de «non WASPS» et je mets ces mots entre guillemets, je ne sais pas quel autre mot utiliser; les personnes qui ne sont pas blanches, ou encore autres que purs Blancs, purs Anglais ou Anglo-Saxons—les personnes qui sont disponibles dans ces «damnés» syndicats. Damné n'est peut-être pas le bon mot, je l'ai aussi mis entre guillemets. Je ne veux pas dire qu'ils sont damnés, car nous nous arrangeons assez bien avec eux. Il n'y en a pas tellement de disponibles. Je ne me souviens pas très bien, mais il me semble que la liste des membres ne comporte que cinq ou six personnes qui sont soit noires ou esquimaudes ou indiennes dans les groupes ethniques—ils ont l'air différents des autres, n'est-ce pas?—je pense que c'était ce que vous aviez dans l'idée. Mais pour obtenir des personnes qui ont du talent, qui sont compétentes, il y en a peu, et elles ne sont pas nécessairement disponibles lorsque vous sortez de ce groupe.

M. Rodriguez: Oui. Cependant, monsieur le président, j'aimerais poursuivre . . .

Le président: Monsieur Rodriguez, ce sera votre dernière question.

M. Rodriguez: J'aimerais en poser trois courtes et une de celles-là . . .

Le président: Une question, monsieur Rodriguez.

[Texte]

Mr. Rodriguez: Can you tell me if you are satisfied that the members of your association are using enough multiculturals in advertising? And, surely, to go to interview Mrs. Jones about Tide or whatever it is, you do not have to have an actual member because they are telling you that that is a housewife in an actual situation. So, surely, in that situation you do not have to have an accomplished actor or actress when you are doing what they tell me, and I believe it is true, that that, in effect, is the housewife or a person that is actually using a particular product.

Mr. Milne: I am going to let somebody else answer the second part of your question, Mr. Rodriguez. Are we satisfied? No, because part of the thing that came out of the Human Rights Commission hearings was that we had not all been doing enough in this area and now we are trying to improve.

Mr. Rodriguez: Yes, but that was 1975. This is 1977. All Saturday night I watched television and I did not see one multicultural on the advertising which was national advertising, in the Molson or in any of the others. And everybody drinks; you know, it is not just Anglo-Saxons who drink.

The Chairman: Does someone else wish to answer the second part of the question?

Mr. Jotcham: I would be happy to, in possibly two ways.

The Chairman: Mr. Jotcham.

Mr. Jotcham: I do not think one Saturday night is a measurement of all the advertising it takes on, with all due respect. Had you watched the Canada Cup, I think you would have seen actual commercials put on there by a bank in which the ethnic language was used. And I thought they were very good and very effective commercials. In addition, if you had watched the Olympic Games you would also have seen, in a number of the beer commercials, a great deal of ethnic feeling, if you like, to those commercials.

But apart from that, when we are concerned with mass marketing and mass media, a lot of times we have to appeal to the audiences that are going to respond and have to appear to the large mass of individuals, not necessarily entirely or even to any agree, to the minority group.

Just to answer your question, as a matter of interest, sure, we want to do better, as I mentioned to him, if we can. But it is difficult to deal with a mass audience when you want to depict a real situation which is mass in nature. I went to Tokyo last year and turned on the television set and, if you look at the advertising in Tokyo, I would say 75 per cent of what I saw on television in Tokyo were American commercials . . .

Mr. Rodriguez: And you think that is good?

Mr. Jotcham: . . . with American people and I do not necessarily think that is right. But the appeals of the commercial still sold the products, if you like. To the people, the product appeals were still there.

[Interprétation]

M. Rodriguez: Pouvez-vous me dire si, à votre avis, les membres de votre association montrent suffisamment l'aspect multiculturel dans la publicité? Et je suppose que, pour interviewer M^{me} Tremblay au sujet du savon *Tide*, vous n'avez pas vraiment à faire appel à un membre de l'association, car vous nous dites qu'il s'agit d'une maîtresse de maison qui a été filmée chez elle. Dans ce genre de situation, vous n'avez certainement pas à faire appel à un acteur ou une actrice accompli, étant donné que vous nous dites, et je vous crois, qu'il s'agit d'une personne qui se sert en fait de ce produit.

M. Milne: Je vais laisser quelqu'un d'autre répondre à la seconde partie de votre question, monsieur Rodriguez. Est-ce que nous sommes satisfaits? Non, car d'après les audiences de la Commission des droits de l'Homme, nous n'avons pas fait suffisamment dans ce domaine, et nous essayons de nous améliorer.

M. Rodriguez: 'Oui, mais c'était en 1975. Nous sommes maintenant en 1977. J'ai regardé la télévision toute la soirée samedi soir, et je n'ai pas vu une annonce publicitaire ayant un aspect multiculturel dans les annonces nationales, dans celles de la Molson ou des autres. Et tout le monde boit, vous savez, il n'y a pas seulement les Anglo-Saxons qui boivent.

Le président: Est-ce que quelqu'un veut répondre à la seconde partie de la question?

M. Jotcham: Je serai heureux de le faire, de deux façons.

Le président: Monsieur Jotcham.

M. Jotcham: Je ne pense pas que la télévision du samedi soir soit une mesure de la publicité qui se fait, sauf votre respect. Si vous aviez vu la coupe Canada, je pense que vous auriez vu des annonces publicitaires commanditées par une banque qui se sert des langues ethniques. Je crois que ces annonces publicitaires étaient très bonnes, très efficaces. De plus, si vous avez vu les Jeux olympiques, vous avez vu également dans certaines annonces publicitaires de bière qu'il y avait un côté ethnique dans ces annonces.

Indépendamment de cela, lorsque nous nous occupons de la commercialisation de masse et des media, il nous faut très souvent faire appel à des audiences qui doivent répondre et nous devons nous adresser à une masse importante de personnes, et pas nécessairement complètement, ni même à un certain degré, aux groupes minoritaires.

Pour répondre à votre question, qui est intéressante, il est évident que nous voulons faire mieux, si nous le pouvons. Mais il est difficile de faire appel à des audiences importantes si vous voulez décrire une situation réelle qui est vraiment une situation de masse. Je me suis rendu à Tokyo l'an passé et j'ai regardé la télé; je dois dire que les annonces publicitaires à Tokyo, je dirais 75 p. 100 de ce que j'ai vu à la télévision, étaient des annonces publicitaires américaines . . .

M. Rodriguez: Et vous croyez que c'est bon?

M. Jotcham: . . . avec des Américains, et je ne crois pas nécessairement que ce soit bien. Mais ces annonces font vendre les produits, si vous voulez. Pour les gens, ce qui les attire vers un produit était présent.

[Text]

Mr. Rodriguez: So, the colour does not matter so there is no argument there.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez.

Mr. Jotcham: It did not really matter in that case.

The Chairman: I will put you down for another round.

Mr. Rodriguez: Thank you.

The Chairman: Mr. Lambert.

Mr. Lambert (Edmonton West): I take it from page 2 of your brief that the word "consultation" with anybody from the government in regard to your association or any of your clients is a sort of missing word, "prior consultation to the preparation of Bill C-16."

The Chairman: Mr. Milne.

Mr. Milne: Mr. Chairman, no, there has been no consultation. I happen to know the Honourable Mr. Abbott, he and I happen to be friends. He and I have discussed it very briefly but it was not a consultation.

Mr. Rodriguez: Riding associations.

Mr. Lambert (Edmonton West): No, actually this bill's conception was much longer than that of the elephant. And I would have thought your body, much like any other, would not have been consulted by any of the officials of the department.

This may be something for Counsel rather than you, Mr. Jotcham. When you refer to Clause 31.(2), there is a proviso that when the regulations, whatever they are, made are to be published and then there shall be an opportunity for the public to make representations. But you would recognize that this is after somebody has made up his mind and has decided to print them. What influence do you think that public opinion would have on getting them to reverse themselves once they are committed?

Mr. Jotcham: I will refer that to our legal counsel.

• 1655

The Chairman: Mr. McCracken.

Mr. McCracken: I think the chances are slight, unless the particular Regulation, that was being promulgated, was outlandish, was perceived as being outlandish or likely to be so perceived by the general public.

Mr. Lambert (Edmonton West): Now, then you follow along, with what I find to be a rather strange recommendation, with regard to Clauses 6 and 20 which are the two Clauses covering advertising. You wish these to be deleted and to be replaced by Clauses that spell out what you would think will be the Regulations. Would you not, also, then, enshrine the Regulations in a statute which are very difficult to amend without that prior consultation? In other words, the sin would be even greater to eradicate. To amend a statute you have got to talk not only to St. Peter, you have got to talk also to God to get priority on the legislative calendar. There is hesitancy, in departments, of opening their Bills, for amendment, and, to that extent, I can see what you are getting at. You are

[Interpretation]

M. Rodriguez: Ainsi, la couleur n'a rien à voir, il n'y a pas de matière à discussion ici.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez.

M. Jotcham: Ça n'avait pas tellement d'importance dans ce cas.

Le président: Je vais vous inscrire pour le prochain tour.

M. Rodriguez: Merci.

Le président: Monsieur Lambert.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je vois à la page 2 de votre mémoire que le mot «consultation» avec quelqu'un du gouvernement au sujet de votre association ou de vos clients est en quelque sorte le mot qui manque, «avant consultation pour la préparation du Bill C-16».

Le président: Monsieur Milne.

M. Milne: Monsieur le président, non, il n'y a pas eu consultation. Je connais l'honorable M. Abbott; nous sommes amis. Nous en avons discuté très brièvement, mais il n'y a pas eu consultation.

M. Rodriguez: Dans les associations de ma circonscription.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Non, en fait, la conception de ce bill a été beaucoup plus longue que celle d'un éléphant. J'aurais cru que votre organisme, plus que tout autre, aurait été consulté par un des hauts fonctionnaires du ministère.

Cette question s'adresse peut-être plus à votre conseiller qu'à vous-même, monsieur Jotcham. Dans l'article 31(2), il y a une disposition prévoyant que, lorsque les règlements, quels qu'ils soient, seront publiés, le public aura l'occasion de présenter son opinion. Mais il vous faut reconnaître que ce sera après que quelqu'un se sera fait une idée et aura décidé d'imprimer les règlements. L'opinion publique pourrait-elle les obliger à changer le règlement, une fois qu'il sera adopté?

M. Jotcham: Je vais demander à notre conseiller juridique de répondre à cette question.

Le président: Monsieur McCracken.

M. McCracken: Il y a peu de chances que l'opinion publique puisse les faire changer, à moins que le public soit d'avis que le règlement en question n'a vraiment pas de sens.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Vous faites une recommandation plutôt curieuse au sujet des articles 6 et 20, qui se rapportent à la publicité. Vous aimeriez qu'on les remplace par d'autres articles plus précis qui définiraient les règlements. Ne serait-il pas ainsi impossible d'amender les règlements sans consultation antérieure? En d'autres termes, il serait même plus difficile de changer ces règlements que de modifier la loi. Il faut parler à saint-Pierre, et au bon Dieu aussi, si vous voulez amender une loi. Certains ministères hésitent à faire amender leurs bills, et, jusqu'à un certain point, je comprends leur point de vue. Neuf témoins sur dix se plaignent de la même façon que vous: ils veulent voir les règlements tout de

[Texte]

complaining just like about every nine out of the ten witnesses, that have come forward, that you would like to see the Regulations, now. You would like to have a look at the iceberg because all you are seeing, now, is the tip.

Mr. Jotcham: That is correct. Actually, initially, in our opening remarks, our recommendation was that we delete Clauses 6 and 20 altogether because we felt that there was other legislation that already covered this, both provincial legislation and the Combines Investigation Act. But, if you insist on including something on advertising, then, we feel it should be spelled out in more detail than it is at the moment.

Mr. Lambert (Edmonton West): I agree with you that there is legislation covering this sort of thing in certain provincial jurisdictions. But, the big brother, here, in Ottawa, Consumer and Corporate Affairs says, it has got to be the same across Canada, but as we say, not as the provinces say. There is this conflict, all the way through, inherent, in this Bill, but, then, if you are going to have a Bill, such as this, Clauses 6 and 20 are essential to it.

Mr. Jotcham: Well, in that case, our recommendation is that it conform to the thrust of the provincial legislation, that already exists in every province, in which the detail is spelled out without regulation.

Mr. Lambert (Edmonton West): The details are spelled out in a statutory form?

Mr. Jotcham: Yes.

Mr. Lambert (Edmonton West): I hope none of them require amendment because it becomes extraordinarily difficult to amend, although some of the provinces may be a lot easier to get along with than the federal time-table.

Mr. Jotcham: May I ask Mr. McCracken?

The Chairman: Yes, Mr. McCracken.

Mr. McCracken: It is not entirely accurate to say "spelled out in detail without regulation". I have tendered, to the Clerk of this Committee, a compendium of all the credit advertising legislation in Canada, excluding Bill C-16. He has that in his possession. This legislation exists in all provinces and it is surprisingly uniform. I have read transcripts of hearings before this Committee, of other delegations, and I had the impression that there was an impression that the legislation, in the provinces, was all over the lot. It is not. It is quite uniform but you can satisfy yourself on that. But there are regulations, also, under such legislation in each province. The legislation is the bare bones, and some of the detail, required, is, however, enshrined in the provincial statutes.

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes. I am not concerned so much about seeing a purity code for advertising in this Bill because, to me, that is totally irrelevant to the Bill. The only question of advertising here is in relation to advertising of credit terms, or the fact that credit does exist. That is the point.

Mr. Jotcham: But that is the point that he is making. He is talking specifically about credit advertising.

[Interprétation]

suite. Vous aimeriez voir tout l'iceberg parce que vous ne voyez que le bout maintenant.

M. Jotcham: C'est exact. De fait, dans notre recommandation, nous voulions supprimer tout à fait les articles 6 et 20, parce que nous étions d'avis qu'il existait déjà des lois provinciales qui parlent de la publicité, sans oublier la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions. Si vous voulez inclure dans ce bill des dispositions régissant la publicité, nous sommes d'avis qu'il faudrait préciser davantage.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Vous avez raison de nous faire remarquer qu'il existe déjà des lois provinciales qui s'occupent de la publicité. Mais le ministère de la Consommation et des Corporations, à Ottawa, veut créer un système national. Il y a donc un conflit entre le fédéral et les provinces, comme d'habitude. De toute façon, s'il faut adopter un tel bill, les articles 6 et 20 en seront une partie essentielle.

M. Jotcham: Dans ce cas, nous recommandons que ce bill se conforme aux lois provinciales existantes, où il y a suffisamment de détails sans règlement.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Vous dites que les détails se trouvent dans les lois?

M. Jotcham: Oui.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): J'espère qu'ils ne seront jamais obligés de les amender, parce qu'il est très difficile d'amender une loi. Il se peut cependant que ce procédé soit moins compliqué dans les provinces qu'au niveau fédéral.

M. Jotcham: Puis-je demander à M. McCracken d'ajouter quelque chose?

Le président: Oui.

M. McCracken: Ce n'est pas exact de dire que tous les détails y sont sans règlement. J'ai donné au greffier de ce Comité un résumé de toutes les lois canadiennes qui traitent de la publicité sur le crédit, mis à part le Bill C-16. Ces lois existent dans toutes les provinces et elles se ressemblent toutes. J'ai lu des témoignages présentés par d'autres témoins devant ce Comité et ces procès-verbaux donnent l'impression que les lois provinciales existent sans règlement. Ce n'est pas le cas, puisqu'il existe des règlements dans chaque province. Les lois provinciales contiennent des directives générales et les règlements se trouvent dans les lois.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je comprends. L'aspect moral de la publicité ne me semble pas pertinent dans le contexte de ce bill. Ce projet de loi ne traite de la publicité que dans la mesure où elle concerne les conditions de crédit, c'est tout.

M. Jotcham: C'est justement ce dont il parle.

[Text]

• 1700

Mr. Lambert (Edmonton West): Just in that narrower sector.

Mr. Jotcham: He is talking about credit advertising in his remarks.

Mr. Lambert (Edmonton West): All right. That is all I have got to say.

The Chairman: Thank you, Mr. Lambert.

Mr. Clermont.

Mr. Clermont: If we are going to stop at five o'clock, I am willing to forget about my questions.

The Chairman: Well, I think Mr. Grafftey has one question, and I had Mr. Huntington down for another question.

M. Clermont: Ma question porte sur votre allusion à l'article 36 du projet de loi C-16. Vous recommandez de supprimer le paragraphe 36(3). Et vous apportez différentes raisons. Ma question est celle-ci: sur quoi vous basez-vous pour dire que, dans ce cas-là, le particulier ou la compagnie seront portés à plaider coupables plutôt que d'aller en cour, ce qui leur occasionnerait des délais et des dommages additionnels?

Mr. Jotcham: Mr. McCracken will answer that.

The Chairman: Mr. McCracken.

Mr. McCracken: I am sorry but I missed the very last part of the question. I know the thrust of the question, but you made an observation.

M. Clermont: Voici, ma question était celle-ci: dans votre mémoire, vous faites allusion à l'article 36 du projet de loi C-16 et vous recommandez la suppression du paragraphe 3 de l'article 36. Ensuite, dans vos explications, vous en venez à la conclusion que le particulier ou la compagnie qui seraient poursuivis préféreraient souvent plaider coupables plutôt que d'aller en cour et vous donnez comme raisons les coûts additionnels et les délais occasionnés. Sur quoi appuyez-vous une telle conclusion? Vous donnez quelques-unes des raisons, mais ne pourriez-vous pas développer ce sujet? Il faudrait que ce soit très court parce que, normalement, au deuxième tour, nous n'avons seulement que cinq minutes.

Mr. McCracken: In addition to the reasons set out in that portion of the brief, in recommending to my clients that they consider this question, and in receiving instructions, I indicated that, in my experience and that of many colleagues of mine, with a significant potential civil liability virtually automatically flowing—or perhaps if not automatically, almost automatically flowing—from a conviction, because of the reverse onus contained in Clause 36 (3), it would be in most cases folly for a counsel to recommend a guilty plea; although in the absence of such a reverse onus, counsel might well do so for many reasons, only one of which might be that offence proceedings under the act would cost more to defend than the matter was worth. As I am sure you know, there are many parameters that go into counsel judgment in advising guilty plea, one of which is guilt; but there are a number of others.

M. Clermont: Merci, monsieur le président.

The Chairman: Thank you, Mr. Clermont.

[Interpretation]

M. Lambert (Edmonton-Ouest): C'est uniquement ce secteur très restreint.

M. Jotcham: Il parle justement de la publicité relative au crédit.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Très bien. C'est tout ce que j'avais à dire.

Le président: Merci, monsieur Lambert.

Monsieur Clermont.

M. Clermont: Si nous ajournons à 17 heures, je suis prêt à passer mon tour.

Le président: J'ai encore sur ma liste les noms de MM. Grafftey et Huntington.

Mr. Clermont: I would like to refer to what you said about Clause 36 of Bill C-16. You recommend the deletion of paragraph 36(3). You give several reasons and I want to ask this question: why do you say that, in this particular case, the individual or the company would rather plead guilty than go to court, which would entail additional delays and expenses?

M. Jotcham: M. McCracken va vous répondre.

Le président: Monsieur McCracken.

M. McCracken: Je suis désolé, mais je n'ai pas très bien compris la dernière partie de la question. J'en ai compris l'ensemble, mais pas votre dernière remarque.

Mr. Clermont: In your brief you refer to Clause 36 of Bill C-16 and you recommend the deletion of paragraph 3 of this clause. Then, in your explanations, you conclude that the individual or the company which would be prosecuted would rather plead guilty than go to court; among several reasons, you mention additional costs and delays. I want to know how you can make such a conclusion. You mention some reasons but could you elaborate a little? I will ask you to be brief because usually on the second round we only have five minutes.

M. McCracken: D'après mon expérience et celle de mes collègues, il serait déraisonnable, dans la plupart des cas, de recommander à nos clients de plaider coupables, car une responsabilité civile importante découle presque automatiquement d'une accusation, étant donné que l'article 36(3) prévoit la responsabilité réciproque; de toute façon, même si ce paragraphe ne le prévoyait pas, l'avocat pourrait prendre cette décision pour beaucoup d'autres raisons, ne serait-ce que pour éviter des dépenses inutiles. Vous savez sans doute qu'un avocat tient compte de nombreux paramètres en conseillant à son client de plaider coupable.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman.

Le président: Merci, monsieur Clermont.

[Texte]

Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: I am going to question by extreme here to possibly bring out—and anybody on the panel can answer this question—what seems to me to be what happens when civil servants do not consult.

Let us say that in the middle of a great metropolitan area like Montreal, on top of a large building, there is a \$20,000 neon sign, and just the words of the finance company—you know, X Finance Company. That would be considered advertising, right?

Mr. Jotcham: Yes.

• 1705

Mr. Grafftey: And hopefully, in the realistic terms of the advertising world, that \$20,000 investment by the company would be part of its advertising budget to draw people into that company to do business.

Mr. Jotcham: If it was not a sign on top of a person's building advertising its occupancy, yes.

Mr. Grafftey: I assume if I am the president of a large company and I put \$20,000 in a neon sign anywhere in the city, just with the name of my company, hopefully as a realistic businessman that \$20,000 investment will be part of my advertising budget to draw people into my company.

Mr. Jotcham: Or to make people aware of your company.

Mr. Grafftey: Well, not only aware of my company. To do business with my company.

If I read, sir, the letter you have read to this Committee today, plus Clause 20 and Clause 6, it is quite possible that if the bureaucrats keep dreaming they are going to force the neon company to put the whole terms of that contract in the sign.

Mr. Jotcham: That is correct. That is our concern.

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, if I sound annoyed it is because I am annoyed. This is what happens when government does not consult. How stupid! Here are people who have better things to do than come before a committee like this to testify because of the stupidity of government. Really! I must take objection to the fact that they have been bothered this much—not that I am on their side or anybody's else's side, but the fact is that we do not know the rules of the game. The fact is, at what point will an advertisement be considered an advertisement somewhere along that gray line before you will have to spell out all the terms of a contract.

I would like to tell the witnesses today, you are one of about a thousand situations that are in the same mess because this legislation was tabled before there was proper consultation. If my analogy sounds ridiculous, it is because it is ridiculous. A neon sign on top of a building under the terms of this legislation, plus a letter you have—unless the boys in the bureaucracy have some different definition of advertising than I have after reading Clauses 20 and 6 and your letter.

[Interprétation]

Monsieur Grafftey.

M. Grafftey: J'aimerais maintenant parler d'un cas extrême, peut-être, mais qui risque de se produire lorsque les fonctionnaires ne consultent pas les personnes intéressées.

Supposons qu'en plein milieu d'une grande ville comme Montréal, au sommet d'un grand édifice, on installe un tube de néon de \$20,000 pour faire de la publicité sur telle société de crédit. Il s'agirait bien de publicité?

M. Jotcham: Oui.

M. Grafftey: Et, de la façon réaliste dont le monde de la publicité voit les choses, on espère que cet investissement de \$20,000 de la compagnie ferait partie de son budget publicitaire pour attirer les gens à transiger avec elle.

M. Jotcham: S'il ne s'agit pas d'un panneau érigé sur l'édifice de la société pour signaler qu'elle y a une place d'affaires, oui.

M. Grafftey: Et si je suis le président d'une grosse compagnie et que j'érige un panneau de néon de \$20,000 en ville, avec le nom de ma compagnie seulement, en homme d'affaires réaliste, cet investissement de \$20,000 fera partie de mon budget publicitaire et servira à attirer une clientèle.

M. Jotcham: On pour signaler l'existence de votre compagnie au public.

M. Grafftey: Pas seulement ça. Je veux les amener à faire affaire chez nous.

Si je me fie à votre lettre d'aujourd'hui et aux articles 20 et 6 du bill, il serait possible qu'un bureaucrate rêveur puisse obliger la compagnie à inscrire toutes les conditions du contrat sur le panneau réclame de néon.

M. Jotcham: C'est exact. C'est cela qui nous préoccupe.

M. Grafftey: Monsieur le président, si je prends un ton enragé, c'est que je le suis. Voilà ce qui arrive quand le gouvernement ne consulte personne. C'est idiot! Voici des gens qui ont autre chose à faire que de venir témoigner devant un Comité comme le nôtre à cause de la stupidité du gouvernement. Franchement! Ce n'est pas que je sois de leur côté plus que du côté de quiconque, mais personne ici ne connaît les règles du jeu. Mais enfin, jusqu'où peut aller une annonce publicitaire avant qu'on ne vous oblige à y inscrire tous les détails d'un contrat?

Les témoins ici présents ne sont pas les seuls à vivre cette situation ridicule, il y en a des milliers comme eux, et tout cela parce qu'on n'a pas pris la peine de consulter les gens avant de rédiger le bill. Ma comparaison est ridicule, je vous l'accorde. Mais n'empêche que si les bureaucrates le veulent, grâce aux articles 20 et 6 du bill, comme on nous l'explique dans la lettre, ils peuvent bien faire ce qu'ils veulent avec ce panneau de néon.

[Text]

Where do we go from here, Mr. Chairman, without the regulations? It is a colossal waste of time, frankly, to be honest with you. I do not know what to say. Have you discussed with anybody in the bureaucracy at what point an advertisement would be considered an advertisement within the terms of this bill and their letter? Quite frankly, there are many more people on this Committee more learned than I am vis-à-vis the drafting of regulations, but how could regulations deal with this situation?

I think the only thing we can say is that you have to be bound by truth of advertising regulations as they now exist, and it seems to me that these Clauses 6 and 20 could not apply to anything but written documents in the hands of borrowers or lenders just prior to signing a contract. If I use the question of the neon sign, I argue by extreme and I am sure that the same argument must hit radio, television and a plethora of other advertising media I know nothing about.

How do you reply to these observations of mine? Are there any other methods of advertising apart from print, radio, television and the neon sign? We are in deep trouble with legislation like this. Not that I am on one side or another, but let us be practical. We have created some difficulties here. How are we going to get out of them?

The Chairman: Mr. Jotcham.

Mr. Jotcham: Is that a question?

Mr. Grafftey: Yes. Have you any other observations? I am almost embarrassed to talk about the neon sign, but it is a fact that this is such bad legislation. No regulation is going to improve your situation, and I am not here to pretend it can. How could it?

Mr. Jotcham: This is our point, that at the present time the bill itself is confusing in that it could mean exactly what you are saying, that a billboard would have to spell out all the regulations of which we as yet do not know what the regulations are, or what must be spelled out.

Mr. Grafftey: Let us go one step further. Is it your impression that there are people, possibly in Consumer and Corporate Affairs, who have a philosophical attitude that there is no place for advertising in the credit and borrowing fields?

Mr. Jotcham: I would not go so far as to say that.

• 1710

Mr. Grafftey: Well, all you need is a stringent regulation and your letter read into the record on Clauses 6 and 20. It is going to be very difficult for you people to advertise using many of the media that I know of in the credit and borrowing field.

The Chairman: Thank you, Mr. Grafftey. Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, I notice in the submission before us today that it is suggested that Clauses 6 and 20 be

[Interpretation]

Que peut-on faire, monsieur le président, sans les règlements? Franchement, nous perdons notre temps. Je ne sais que dire. Y a-t-il quelqu'un ici qui ait demandé à un bureaucrate jusqu'où il peut pousser les choses en interprétant le bill? Il y a bien des membres du Comité qui en connaissent beaucoup plus que moi lorsqu'il est question de rédiger un règlement, mais quel genre de règlement rédige-t-on dans un cas comme celui-ci?

Les règlements sur la véracité des annonces publicitaires existent toujours et il me semble que ces articles, 6 et 20, ne pourraient s'appliquer que dans le cas de documents écrits que remet le prêteur à l'emprunteur lorsque vient le moment de signer le contrat. En me servant de l'exemple du panneau publicitaire de néon, je me sers de la méthode *ab absurdo* et je suis sûr qu'on peut se servir de la même argumentation pour la radio, la télévision et une pléthore d'autres véhicules publicitaires dont je ne connais rien.

Comment peut-on répondre à mes arguments? Y a-t-il d'autres véhicules publicitaires à part la presse, la radio, la télévision et l'enseigne lumineuse au néon? Une telle loi sème la pagaille. Ce n'est pas que j'aie un parti pris, mais soyons pratiques. Nous avons créé certains problèmes. Comment nous en sortirons-nous?

Le président: Monsieur Jotcham

M. Jotcham: C'est une question, ça?

M. Grafftey: Oui. Avez-vous d'autres observations à faire? Je me sens presque gêné de parler de cette enseigne au néon, mais ce projet de loi est tellement mauvais. Aucun règlement ne pourra jamais améliorer votre situation et je ne prétendrai jamais le contraire. Comment cela se pourrait-il?

M. Jotcham: C'est ce que nous disons; à l'heure actuelle, le bill lui-même est un tel embrouillamini qu'on pourrait en arriver à la situation que vous décrivez, c'est-à-dire qu'on devrait trouver sur l'enseigne au néon tous les règlements et détails dont nous ne connaissons pas encore la teneur, règlements qui restent encore à rédiger.

M. Grafftey: Faisons un pas de plus. Avez-vous l'impression qu'au ministère de la Consommation et des Corporations, par exemple, il y a certaines personnes qui ont une attitude presque philosophique d'après laquelle on devrait interdire toute publicité dans les domaines du prêt et du crédit?

M. Jotcham: Je n'irais pas jusque là.

M. Grafftey: Écoutez, tout ce dont on a besoin, C'est un règlement draconien, et que votre lettre concernant les articles 6 et 20 soit consignée au compte rendu. Ce sera très difficile pour vous d'essayer de vous servir des différents moyens d'information pour faire passer des annonces publicitaires dans le domaine du crédit et du prêt.

Le président: Merci, monsieur Grafftey. Monsieur Huntington.

M. Huntington: Monsieur le président, dans le mémoire qu'on nous a présenté aujourd'hui, on propose d'abroger les

[Texte]

deleted and I refer back to the submission of the Canadian Association of Broadcasters on page 8 of their submission where they suggested an alternative text for Clause 6. I would like to ask if the witnesses are familiar with that and do they find that satisfactory in overcoming their objection or would they still prefer to see Clauses 6 and 20 deleted?

Mr. Jotcham: Can I ask Mr. McCracken to answer that?

The Chairman: Mr. McCracken.

Mr. McCracken: I am rereading that submission right now.

Mr. Huntington: On my time.

The Chairman: Well you asked the question, Mr. Huntington.

Mr. McCracken: I would have to take more time than I believe is available to me now to compare the changes made in the CAB redraft of the original Clause 6. It appears at first glance that what they have done is delete at least the phrase "the availability of credit". What other changes they might have made is difficult for me to tell.

Mr. Huntington: And the first two words, "no person".

Mr. McCracken: Yes, it becomes "no advertiser".

Mr. Jotcham: May I respond to that in essence?

The Chairman: Yes, Mr. Jotcham.

Mr. Jotcham: If they took out the words indicating the availability of credit, there is still a little concern that we would have. If this was proceeded with, it still says, "or any other aspect". The question is what does that mean, so to us it is still confusing.

Mr. McCracken: If I might supplement Mr. Jotcham for a moment.

The Chairman: Mr. McCracken.

Mr. McCracken: One thing I do note from a brief perusal is that we are still in the hands so to speak of unpublished and unknown regulations. I am not certain that this is at all a complete solution but certainly the deletion of that phrase, "the availability of credit", is an assist.

Mr. Huntington: On the same question, Mr. Chairman, would your association favour or disapprove of regulations that had two sets of rules, say one for radio and TV operators where there is a time limit and a cost factor, and one for the advertisers using the newspaper or pamphlet media?

Mr. Jotcham: I would have to say that I find it difficult to answer that without knowing what the regulations would be. I mean it basically is a theoretical question and you would have to look at it.

Mr. Milne: Mr. Chairman, my immediate reaction would be that this is militating against one media at the expense of another. I think the media then would have to have a say as to which is fair and which is not. If what you did prevented these advertisers from appearing on broadcasts and chased them into print, I think the print people would be very happy and the broadcaster would be annoyed as the devil.

[Interprétation]

articles 6 et 20 et je vous renvoie au mémoire de l'Association canadienne des radiodiffuseurs, page 8 de son mémoire, où on propose une formule de rechange à l'article 6. J'aimerais demander aux témoins s'ils connaissent ce mémoire, si cela pourrait les satisfaire ou s'ils préféreraient toujours qu'on abroge les articles 6 et 20?

Mr. Jotcham: Peut-être M. McCracken pourrait-il répondre à cette question?

Le président: Monsieur McCracken.

Mr. McCracken: Je relie justement ce mémoire.

M. Huntington: Vous épuisez mon temps.

Le président: C'est vous qui avez posé la question, monsieur Huntington.

Mr. McCracken: Cela me prendrait beaucoup trop de temps que de comparer maintenant les différences qui pourraient exister entre l'article 6 et le texte proposé par l'Association canadienne des radiodiffuseurs. A première vue, ils semblent avoir éliminé la partie du texte portant sur les «prêts d'argent». Il me serait difficile de dire quels autres changements ont été apportés au texte.

M. Huntington: Et le premier mot «personne».

Mr. McCracken: Oui, c'est maintenant «aucun annonceur».

M. Jotcham: Puis-je dire un mot?

Le président: Oui, monsieur Jotcham.

M. Jotcham: Si on a éliminé la mention concernant les prêts d'argent, il y a tout de même autre chose qui nous préoccupe. Si on adoptait ce texte, on y trouve toujours «ou des catégories de prêt». Il s'agit de savoir ce que cela veut dire, et nous sommes toujours un peu perdus.

Mr. McCracken: Si vous me permettez d'ajouter un mot à ce que vient de dire M. Jotcham.

Le président: Monsieur McCracken.

Mr. McCracken: Après avoir lu cela en diagonale, il ne faut tout de même pas oublier qu'il est toujours question de règlements qui n'ont pas encore été ou rédigés ou publiés. Je ne suis pas sûr que ce soit là une solution parfaite, mais en éliminant l'expression «prêt d'argent», cela ne nuit pas.

M. Huntington: Monsieur le président, est-ce que l'association serait en faveur ou non de deux règlements, soit l'un pour la radio et la télévision, où tout doit se faire vite parce que tout coûte cher, soit un autre pour la publicité où on se servirait de la presse, de feuillets publicitaires ou autre chose du genre?

M. Jotcham: Il est très difficile de répondre à cette question sans savoir ce que seraient les règlements. C'est une question théorique et il faudrait l'étudier.

M. Milne: Monsieur le président, de prime abord, il me semble qu'on joue deux moyens de communication l'un contre l'autre. Je crois que ce sont les représentants des moyens d'information qui devraient vous dire ce qu'ils estiment être juste ou non. Si vos règlements empêchaient les gens de recourir à la radiodiffusion pour leur publicité et que tous se précipitaient dans les bras des imprimeurs, je crois que les

[Text]

Mr. Huntington: Or you would be putting an unfair restriction on the print and letting the other go free. So you would not favour such an inference in regulations?

Mr. Milne: Not personally, I think it would be a mistake.

Mr. Huntington: You have mentioned today provincial legislation—and I believe it is on record that your association has done a study on this—do you find that provincial legislation across the country on the points that we are discussing today is uniform?

The Chairman: Mr. McCracken.

Mr. McCracken: I find provincial legislation which is confined in the disclosure credit advertising area is surprisingly uniform. No it is not identical from province to province and the document that I have provided the Clerk of the Committee with indicates the differences from province to province. There is extensive cross-referencing.

• 1715

In the misleading advertising area, at present the federal Combines Investigation Act, criminal law stands as the touchstone of a federal prohibition of misleading advertising. The provinces have prohibited the same kind of conduct; British Columbia, Alberta, Ontario. Within the next six months I expect similar legislation to be enacted in Newfoundland, Manitoba and Saskatchewan. All the bills and acts at the provincial level, which in a general sense I call business practices acts, are again quite uniform but by no means identical. They are far less uniform than the credit advertising provisions of the provincial consumer protection acts.

Mr. Huntington: Does the interpretation of the differences that exist give counsel trouble or concern, and does it really affect the borrower or the patient from one province to the other?

The Chairman: Mr. McCracken.

Mr. McCracken: Mr. Chairman, in the credit advertising area I believe the financial institutions have been able in national campaigns to satisfactorily comply with all 10 of the statutes. It is always vexing to a lawyer when dealing with a national problem to have provincial legislation dealing with that problem that is not identical. One likes identity, of course. But there is a surprising amount of identity which the financial institutions in their advertising obviously have managed to deal with.

On the other hand, in the misleading advertising area, in which I deal a great deal, I find tremendously vexing not just different statutes but policies. This was referred to by Mr. Oliver. For example, the size of stipulation of total price as between British Columbia and Alberta. That is a matter of policy of their respective departments of consumer and corporate affairs. This is very vexing. Federally the problem does not exist because you have one statute.

[Interpretation]

radiodiffuseurs seraient malheureux et que ce serait le contraire pour les autres.

M. Huntington: Oui, ou cela reviendrait à faire subir à la presse des restrictions injustes tandis que les radiodiffuseurs s'en tireraient à bon compte. Donc, vous ne seriez pas en faveur d'une telle mesure?

M. Milne: Personnellement, je crois que ce serait une erreur.

M. Huntington: Je crois que votre association a étudié les lois provinciales—vous en avez parlé aujourd'hui—et j'aimerais savoir si vous croyez que les lois provinciales d'un bout à l'autre du pays sont uniformes?

Le président: Monsieur McCracken.

M. McCracken: Les lois provinciales concernant ce qui devrait être divulgué dans la publicité sur le crédit sont étonnamment uniformes. Ce n'est pas identique d'une province à l'autre, et le document que j'ai remis au greffier du comité fait état des différences qui existent d'une province à l'autre. Il y a énormément de renvois.

Dans le domaine de la publicité trompeuse actuellement, la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions constitue la pierre de touche de l'interdiction fédérale à l'égard de la publicité trompeuse. Les provinces ont interdit le même genre de conduite: la Colombie-Britannique, l'Alberta et l'Ontario. Je m'attends que, d'ici six mois, des lois semblables seront adoptées par Terre-Neuve, le Manitoba et la Saskatchewan. Tous les bills et les lois provinciales, que j'appelle en général des lois de pratiques commerciales, sont très uniformes sans pour cela être identiques. Elles sont toutefois moins uniformes que les dispositions touchant la publicité sur le crédit des lois provinciales de protection du consommateur.

M. Huntington: L'interprétation de ces différences est-elle une source de difficulté ou de préoccupation pour le conseiller, et affecte-t-elle l'emprunteur d'une province à l'autre?

Le président: Monsieur McCracken.

M. McCracken: Monsieur le président, dans le domaine de la publicité sur le crédit, je crois que les institutions financières ont pu se conformer de façon satisfaisante à toutes les dix lois, dans les campagnes nationales. C'est toujours vexant pour un avocat, lorsqu'il s'occupe d'un problème national, d'avoir à tenir compte de lois provinciales qui ne sont pas identiques. Bien sûr, tout le monde veut son identité. Mais il est surprenant de voir toutes les identités dont les institutions financières ont su tenir compte dans leur publicité.

D'autres part, dans le domaine de la publicité trompeuse, dont je m'occupe beaucoup, ce que je trouve extrêmement vexant, ce ne sont pas les seules lois mais les politiques. M. Olivier y a fait allusion. Par exemple, la différence dans l'ampleur de la disposition sur le prix total entre la Colombie-Britannique et l'Alberta. C'est une question de politique de leurs ministères respectifs des Consommateurs et des Corpora-

[Texte]

Mr. Huntington: I wonder, Mr. Chairman, referring to the conclusion in your paper, if it is too much to ask of the association and its counsel to give us actual redrafts of the clauses that cause trouble. I gather that Clauses 2 and 20 will not cause you any trouble in that you just need the word "delete", but you might give consideration to the submission of the Canadian Broadcasters in that. Then in the other clauses, if you could give us the wording that overcomes the problems you are wrestling with for our consideration, if that request is in order, Mr. Chairman, and suitable.

The Chairman: Do you wish to respond to that, Mr. Jotcham?

Mr. Jotcham: Yes, we will prepare something.

The Chairman: If you will send it to me or to the clerk of the Committee we will see that it is distributed to all the members. Thank you, Mr. Huntington.

Mr. Huntington: One more question.

The Chairman: All right. One then, Mr. Huntington.

Mr. Huntington: A closely-held corporation, how would you complete that definition if it was to remain in the act?

The Chairman: Mr. McCracken.

Mr. McCracken: I would like, if possible, to deal with that in the redraft.

Mr. Huntington: All right. Thank you. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Rodriguez.

An hon. Member: My colleague wants a gold door on a straw house.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, we have the author of last night's brief and we have the author here this afternoon. Last night we heard from the group called- . . .

Mr. McCracken: Association of Canadian Advertisers.

Mr. Rodriguez: Yes. They were here last night and they said that they saw no objection with respect to advertising the rate of interest paid on deposit, and they had no objection to requiring that the rate of interest paid on a loan be part of the advertising package. The only thing they objected to was credit available, and they thought it was too much when you start getting into, say, the credit card thing and the whole bit. Are you of the same opinion, Mr. McCracken?

Mr. McCracken: Mr. Chairman, at the suggestion of the Chair last night two groups appeared together, a group called the Canadian Advertising Advisory Board—M. Oliver was the chief spokesman for that group—and my client, the Association of Canadian Advertisers. My recollection, and I trust the transcript will prove that it is not inaccurate, in respect of that point is that that suggestion was made by Mr. Oliver, speaking

[Interprétation]

tions. C'est très ennuyeux. Au niveau fédéral, il n'y a pas de problème parce qu'il y a une seule loi.

M. Huntington: Monsieur le président, je me demande, relativement à la conclusion de votre mémoire, si l'on peut demander à l'Association et à ses conseillers de nous fournir le nouveau libellé des articles qui sont source de difficultés. Je crois que les difficultés sont aplanies pour les articles 2 et 20, en ce que vous avez seulement besoin du mot «supprimer», mais vous pourriez tenir compte de la soumission des radiodiffuseurs canadiens. Ensuite, pour les autres articles, pouvez-vous nous donner le libellé qui résout vos problèmes afin que nous l'étudions, si cette demande est recevable, monsieur le président, et convenable.

Le président: Monsieur Jotcham, voulez-vous répondre à cela?

M. Jotcham: Oui, nous préparerons quelque chose.

Le président: Vous pouvez me le faire parvenir ou au greffier du Comité; nous verrons à le distribuer à tous les membres. Merci, monsieur Huntington.

M. Huntington: Une autre question.

Le président: Très bien. Une autre alors, monsieur Huntington.

M. Huntington: Si la définition d'une corporation fermée demeurerait dans la loi, comment la complétez-vous?

Le président: Monsieur McCracken.

M. McCracken: Si possible, j'aimerais traiter de cela dans le nouveau libellé.

M. Huntington: Très bien. Merci. Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Rodriguez.

Une voix: Mon collègue veut une porte d'or sur une maison de paille.

M. Rodriguez: Monsieur le président, nous avons avec nous, cet après-midi, l'auteur du mémoire d'hier soir. Hier soir, nous avons entendu le groupe qui s'appelle . . .

M. McCracken: L'Association canadienne des annonceurs incorporée.

M. Rodriguez: Oui. Ils ont comparu, hier soir. Ils ont déclaré qu'ils ne s'objectaient pas à publier les taux d'intérêt versés sur les dépôts, et qu'ils n'avaient aucune objection à ce que les taux d'intérêt payés sur les prêts soient inclus dans la publicité. La seule chose à laquelle ils s'objectaient, c'était les offres de crédit, et ils pensaient que c'était vraiment trop compliqué lorsqu'on parle, disons, des cartes de crédit et de tout cela. Pensez-vous la même chose, monsieur McCracken?

M. McCracken: Monsieur le président, sur votre suggestion, deux groupes ont comparu ensemble, hier soir, dont l'un s'appelait le Bureau consultatif de la publicité au Canada. M. Olivier était le porte-parole de ce groupe, et mon client est l'Association canadienne des annonceurs. Si je me souviens bien, et j'espère que les comptes rendus des délibérations prouveront que j'ai raison, la suggestion a été faite par M.

[Text]

not for the Association of Canadian Advertisers, but on behalf of his group.

Mr. Rodriguez: But you are the legal representative for that group and this group.

• 1720

Mr. McCracken: No. I will endeavour to clarify something which, in committee submissions, is almost always confusing, almost by definition. The Institute of Canadian Advertising represented by these gentlemen is a trade association of advertising agencies. The Association of Canadian Advertisers for whom I acted last night is a trade association of manufacturing and distributing companies: Kellogg's, the Ford Motor Company, General Motors. If General Motors wants to advertise its products it will probably retain an agency which would probably be a member of the Institute of Canadian Advertising, these people. Last night it was the manufacturers, the retailers. The confusion on your point arises from Mr. Oliver's group, the Canadian Advertising Advisory Board.

Mr. Rodriguez: How do you feel about his suggestion? It may be his personal opinion or his group's opinion, but what is your reaction? Do you see anything wrong with it? He did not see anything wrong with advertising the rate of interest paid on deposits being part of the advertisement, or the rate of interest to be paid on a loan being made part of the advertisement. He said he had no quarrel with that. The thing he had a quarrel with was where it said "credit available" and making them put in the full picture about the credit transaction.

The Chairman: Mr. McCracken.

Mr. McCracken: Before giving a definitive view I would want to consider that suggestion in far more detail. In reviewing this bill and the business of advertising and the more review I have given the various aspects of this industry in relation to these clauses the more complicated the consideration quickly became. I would not want to say, "Yes, Mr. Oliver is right", or, "No, he is wrong." However, it seems to me that the less detailed information the bill calls for in relation to advertising—that is another whole question, what will the bill consider to be advertising—certainly the clearer the message will be for my clients to give to consumers and also the easier, presumably, it would be for my clients to prepare that message, whether it be in broadcast advertising, in newspapers or on store signs. I just cannot commit this association or the Association of Canadian Advertisers to a yes or no answer to that question without giving it very careful consideration.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, this will be my last question. I believe Clause 20 specifically outlines that where in fact an advertisement is advertising credit or deposits that the rates be included in the advertising. I think there is a specific suggestion about such advertising, if you will look at Clause 20.

Mr. McCracken: Clause 20 provides that it is an offence to publish an advertisement to the public or make a representation to the public:

...relating to deposits in an institution that accepts deposits without at the same time disclosing, in a form

[Interpretation]

Oliver, parlant au nom de son groupe, et non pas au nom de l'Association canadienne des annonceurs.

M. Rodriguez: Mais vous agissez en tant que conseiller juridique pour ce groupe et pour le groupe de cet après-midi.

M. McCracken: Non. Je vais essayer d'expliquer une situation qui se présente souvent au Comité et qui prête à confusion. L'Institut de la publicité canadienne, auquel appartiennent ces messieurs, regroupe des agences de publicité. L'Association canadienne des annonceurs incorporée, que je représentais, hier soir, regroupe des fabricants et des distributeurs comme Kellogg's, Ford Motor Company, General Motors. Si la General Motors fait annoncer l'un de ses produits, elle fait appel à une agence de publicité qui est probablement membre de l'institut de la publicité canadienne, soit les gens qui sont ici actuellement. Hier, il s'agissait des fabricants et des détaillants. Vous confondez avec le groupe de M. Oliver, le Bureau consultatif de la publicité au Canada.

M. Rodriguez: Que pensez-vous de sa suggestion? Qu'il s'agisse de ses vues personnelles ou des vues de son groupe, vous avez sûrement une réaction quelconque? N'êtes-vous pas d'accord avec lui? Il ne voyait pas d'inconvénient à ce que la publicité fasse mention du taux d'intérêt payé sur les dépôts ou du taux d'intérêt imposé sur les prêts. Il était seulement contre les dispositions visant le crédit disponible et le fait qu'il fallait donner tous les renseignements concernant ce genre de transaction.

Le président: Monsieur McCracken.

M. McCracken: Avant d'avoir à répondre d'une façon définitive, je voudrais pouvoir examiner la suggestion en détail. Je me suis aperçu que plus j'examinais le bill et plus j'examinais le domaine de la publicité tel qu'il est visé par le bill, plus la question devenait complexe. Je ne puis dire, pour l'instant, si M. Oliver a raison ou tort. Il n'en reste pas moins que moins le bill demandera de renseignements dans la publicité, et il reste à définir ce que veut dire exactement ce terme de publicité, plus le message que mes clients donneront aux consommateurs sera clair et plus il leur sera facile de faire part de ce message aux consommateurs, que ce soit par la voie de la télévision, de la radio, des journaux ou des affiches. Pour l'instant, je ne puis engager la présente association ou l'Association canadienne des annonceurs incorporée sans réfléchir davantage à la question.

M. Rodriguez: Ce sera ma dernière question, monsieur le président. Je pense que l'article 20 prévoit précisément que la publicité entourant le crédit ou le dépôt doit indiquer les taux. L'article 20 éclaire à ce sujet.

M. McCracken: L'article 20 interdit la publicité:

...qui traite divers aspects des dépôts que les établissements reçoivent sans divulguer simultanément, dans la

[Texte]

prescribed by the regulations, such information as is prescribed by the regulations regarding or in any manner relating to the interest rate . . .

Mr. Rodriguez: Right. Okay.

Mr. McCracken: It says, "regarding or in any manner relating to the interest rate". As a lawyer it seems reasonably clear that concerns a lot more than just the interest rate.

• 1725

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, I have to assume that Mr. Oliver was an expert witness. He knows his business; he is in the business, certainly, he felt that he could see no objection, personally, to any advertisement, which advertises deposits, carrying the interest rate relating to those deposits. In effect, he saw nothing wrong; he could live with that. All right. You heard him last night because you were here. You were sitting right there and you followed the procedure. Surely, if you are the legal representative for that Association, or were representing them last . . .

Mr. McCracken: I was not.

Mr. Rodriguez: All right, but you were there last night. You were sitting right there.

Mr. McCracken: Correct.

Mr. Rodriguez: So you heard his presentation.

Mr. McCracken: Correct.

Mr. Rodriguez: . . . and you have no thoughts on the matter today?

Mr. McCracken: I have thoughts on the matter. One thought, for example, if I can endeavour to explain why I refused to jump and say: "Yes, that is great", or "No way.", is the questions: What is an advertisement? I am a layman in advertising; I am neither an advertiser nor an agency person; I am a lawyer. But mentioning the interest rate, in a print ad, does not seem to me to present any tremendous difficulties. If, to use the other hon. member's example, a neon sign on a building is an advertisement, then, I have serious problems.

Mr. Rodriguez: All right, you have made a point, but let me swing into the argument with you another way: do you not think that the consumer has a right to know, as he is shopping around, where is the best place to deposit his money, which particular bank, or which particular deposit-taking institution, offers him the best deal? Has he not got the right to know that?

Mr. McCracken: I can answer that, I believe, on behalf of both Associations which, I repeat, do not include Mr. Oliver's group, unequivocally: "Yes", he has the right to know that".

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez. Before we adjourn the Committee, I would like to mention, to the members, that we had a meeting of the subcommittee on Agenda and Procedure, earlier today, and discussed future meetings on Bill C-16. It was agreed, at that time, that the Committee conclude its hearings on or about March 16, 1977, with the witnesses, at that time, being representatives from the

[Interprétation]

forme réglementaire, les renseignements prescrits sur les taux d'intérêt applicables aux catégories de dépôts qu'elle vise . . .

M. Rodriguez: Très bien.

M. McCracken: Je dis bien: «...sur les taux d'intérêt applicables aux catégories de dépôts qu'elle vise.» En tant qu'avocat, j'estime que c'est beaucoup plus que simplement le taux d'intérêt.

M. Rodriguez: Monsieur le président, je suppose que M. Oliver était un témoin expert. Il s'y connaît bien en la matière. Il ne voyait pas d'inconvénients à ce que la publicité en matière de dépôts et de prêts indique le taux d'intérêt. Il était prêt à accepter les dispositions en ce sens. Vous l'avez entendu parce que vous étiez là aussi, hier soir. Vous avez suivi les délibérations. Si vous représentiez ce groupe, hier . . .

M. McCracken: Je ne le représentais pas.

M. Rodriguez: Vous étiez là quand même.

M. McCracken: C'est exact.

M. Rodriguez: Vous avez entendu les suggestions . . .

M. McCracken: En effet.

M. Rodriguez: . . . et vous ne pouvez pas me dire ce que vous en pensez aujourd'hui?

M. McCracken: J'ai certainement une opinion, mais une des raisons pour lesquelles je ne puis répondre de façon définitive par oui ou par non, c'est qu'il reste à définir ce qu'est la publicité. Je ne suis pas expert en matière de publicité, je ne suis pas publicitaire; je suis avocat. Indiquez le taux d'intérêt dans le texte écrit ne me semble pas présenter de grandes difficultés. Cependant, si l'on inclut, dans la publicité, selon l'exemple soumis par l'honorable député tout à l'heure, l'affiche au néon sur un grand immeuble, il peut avoir des problèmes.

M. Rodriguez: Très bien. Je vous pose la question différemment. Ne croyez-vous pas que le consommateur a le droit, lorsqu'il essaie de voir quel est le meilleur endroit où il peut placer son argent, que ce soit dans une banque ou dans une autre institution, de savoir où est la meilleure affaire? N'a-t-il pas ce droit?

M. McCracken: Je puis sûrement répondre, au nom des deux associations que je représente, celle de M. Oliver n'en étant pas une, que le consommateur a sûrement ce droit.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez. Avant que le Comité ne s'ajourne, je tiens à signaler qu'il y a eu une réunion du sous-comité du programme et de la procédure tôt, aujourd'hui, et qu'il a été question des réunions à venir concernant le Bill C-16. Il a été décidé que le Comité devait mettre fin à ses audiences vers le 16 mars 1977, les témoins prévus pour cette date étant les représentants de l'Association du barreau cana-

[Text]

Canadian Bar Association. However, the Committee will still receive written submissions on the Bill.

After this date the Committee will commence Clause-by-Clause consideration of the Bill and commence with the Main Estimates. The dates for these meetings, however, will be discussed at a subsequent Subcommittee meeting.

I want to thank our witnesses for being with us, today, from the Institute of Canadian Advertising, Mr. Jotcham, Mr. Foley, Mr. McCracken and Mr. Milne. The meeting is adjourned now, to the call of the Chair.

[Interpretation]

dien. Le Comité pourra toujours recevoir des mémoires écrits sur le bill.

Après cette date, il commencera son étude du bill, article par article, ainsi que l'examen des prévisions budgétaires. Les dates de ces réunions seront fixées plus tard par le sous-comité.

Je tiens à remercier les témoins d'aujourd'hui qui représentaient l'Institut de la publicité canadienne: MM. Jotcham, Foley, McCracken et Milne. Le Comité s'ajourne maintenant jusqu'à nouvelle convocation du président.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Institute of Canadian Advertising:

Mr. T. D. Jotcham, President;
Mr. K. W. McCracken, Counsel;
Mr. J. N. Milne, Managing Director.

De l'Institut de la Publicité canadienne:

M. T. D. Jotcham, président;
M. K. W. McCracken, conseiller;
M. J. N. Milne, directeur de l'administration.

CA 1 XC 28

H39

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 22

Thursday, February 24, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 22

Le jeudi 24 février 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

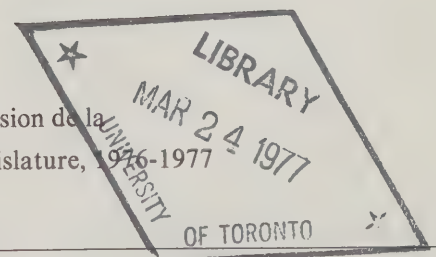
(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977



STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Brisco
Clermont
Clarke
(*Vancouver Quadra*)
De Bané

Flynn
Fortin
Grafftey
Gray
Herbert

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Huntington
Lajoie
Lambert
(*Edmonton-Ouest*)
Marceau

McRae
Philbrook
Ritchie
Rodriguez
Stevens—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and
Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services
Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, FEBRUARY 24, 1977
(23)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 11:07 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Brisco, Clermont, Corbin, Grafftey, Huntington, Lambert (*Edmonton West*) and Robinson.

Witnesses: From the Housing and Urban Development Association of Canada: Mr. Eric Bergman, President and Mr. Keith Morley, Member, Administrative Council.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

Messrs. Bergman and Morley made a statement and answered questions.

At 12:48 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 24 FÉVRIER 1977
(23)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 11 h 07, sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Brisco, Clermont, Corbin, Grafftey, Huntington, Lambert (*Edmonton-Ouest*) et Robinson.

Témoins: De l'Association canadienne de l'habitation et du développement urbain: M. Eric Bergman, président et M. Keith Morley, membre, Conseil d'administration.

Le Comité reprend l'étude du Bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gage et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité poursuit l'étude de l'article 2.

MM. Bergman et Morley font des déclarations et répondent aux questions.

A 12 h 48, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Thursday, February 24, 1977

• 1107

[Text]

The Chairman: The meeting will come to order, please.

We have an order of reference, our continuation of Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection Act, and the witnesses today are from the Housing and Urban Development Association of Canada. On my right is Mr. Eric Bergman, the President, and on his right, Mr. Keith Morley, Member of the Administrative Council.

I would now invite Mr. Bergman to make his statement. Mr. Bergman.

Mr. Eric Bergman (President, Housing and Urban Development Association of Canada): Gentlemen, I would point out to you that as builders we are primary borrowers and our customers are buying a package from us that includes the mortgage already arranged. Now as builders we endeavour to get the best possible package for our purchasers because the house-building business is a very competitive one and very often the better term on a mortgage means the difference between selling a house from one builder to another.

I draw to your attention a sentence in our brief on page 3. It says:

Rarely is the builder at the same time the lender; in a sense he represents the borrower when he arranges financing on a house he intends to sell. It is in the builder's interest to obtain the most favourable terms for the purchaser, because in that way he can most readily market the house.

We have never had any long-standing complaint with the lenders that we have dealt with. In fact, any differences of opinion have usually been resolved in our own favour. We would submit that those lenders who are presently lending under the auspices of the National Housing Act or through their mortgage insurers such as CMHC and MICC should be exempt from this act for all their mortgage lending operations, and if not on all their mortgage operations, at least on new housing. Our reasoning here is that these lenders are all supervised by government agencies already. They are not offering problems to us, and consequently to our customers. Were you to impose more regulations on them it could impede the flow of mortgage money, which is unacceptable to the building industry. We are having a tough enough time competing for money with the other money markets; it is so much easier to go out and buy a bond than it is to deal with a mortgage. We would anticipate that were there some more onerous regulations placed on our lenders, not only would it reduce the amount of money we would have available but it would raise its cost.

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le jeudi 24 février 1977

[Interpretation]

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît.

Nous allons reprendre l'étude du bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et des déposants; nos témoins ce matin sont des représentants de l'Association canadienne de l'habitation et du développement urbain. A ma droite se trouvent M. Eric Bergman, président, et M. Keith Morley, membre du conseil administratif.

Je vais maintenant laisser la parole à M. Bergman.

M. Eric Bergman (président, Association canadienne de l'habitation et du développement urbain): Messieurs, je voudrais tout d'abord vous signaler qu'en tant qu'entrepreneurs, nous sommes essentiellement des emprunteurs et que nos clients nous achètent, avec un logement, une hypothèque dont les conditions sont déjà définies. A titre d'entrepreneurs, nous essayons d'obtenir les meilleures conditions pour nos acheteurs étant donné que le secteur de la construction fait l'objet d'une concurrence très serrée et que l'acheteur éventuel s'adressera plutôt à l'entrepreneur offrant les meilleures conditions de crédit.

Je voudrais maintenant attirer votre attention sur une phrase de notre mémoire qui se trouve à la page 3:

L'entrepreneur et le promoteur sont rarement une seule et même personne; l'entrepreneur représente l'emprunteur en quelque sorte lorsqu'il conclut un accord sur le financement d'une maison qu'il a l'intention de vendre. L'entrepreneur a donc tout intérêt à obtenir les conditions d'achat les plus favorables car il peut alors vendre la maison immédiatement.

Nous n'avons jamais eu de longues disputes avec les prêteurs auxquels nous nous adressons. En fait, nos divergences d'opinions ont souvent été résolues en notre faveur. Nous vous proposons donc que ces prêteurs, qui exercent actuellement leur profession dans le cadre de la Loi nationale sur l'habitation ou par l'intermédiaire d'assureurs d'hypothèque comme la SCHL ou la MICC, devraient être dispensés de cette loi pour toutes leurs activités de prêts hypothécaires, tout au moins pour les maisons neuves. Nous estimons en effet que ces prêteurs, étant donné qu'ils sont réglementés par des organismes du gouvernement, ne nous posent aucun problème, pas plus qu'ils n'en posent à nos clients. Si vous leur imposez davantage de règlements, cela risquerait de diminuer le volume de fonds disponibles pour les prêts hypothécaires, ce qui aurait des conséquences néfastes pour l'industrie du bâtiment. Nous avons déjà beaucoup de mal à intéresser ces investisseurs, car il leur est beaucoup plus facile d'acheter des obligations que d'investir dans les prêts hypothécaires. Nous craignons donc que l'imposition de règlements plus stricts détourne les investisseurs du marché hypothécaire et réduise ainsi le volume de fonds disponibles pour ce genre de prêts. De plus, une telle mesure risquerait d'augmenter encore le coût du prêt hypothécaire.

[Texte]

Unless Mr. Morley has anything to add . . .

• 1110

The Chairman: Do you wish to add anything?

Mr. Keith Morley (Member, Administrative Council, Housing and Urban Development Association of Canada): Mr. Chairman, I would like to explain to the Committee that for many years the builders, through HUDAC, have had an on-going relationship with the lending community. It has been a fighting relationship, a relationship in which we have constantly been striving for better terms, in the broad sense—not only on interest rates, but on the front-end costs and all the rest of it. We have done this because it comes naturally, and we need it for our own self-interest. But we feel we have done such a good job here that there can be no complaint on the part of a purchaser of a new house, as far as the mortgage is concerned, and we have not heard of them. We believe we do get the best possible terms.

Now, we are very concerned that any unnecessary legislation is going to worsen that position, and we see no need for it. We look on this as being an excellent example of how industry has, in fact, monitored its operations. We have fought the lending industry, as a building industry, constantly. We are constantly in juxtaposition with them. We believe because of our interests we have, in fact, kept them clean. Therefore, we do not want any additional intrusion of legislation—not in our field. We believe we already have all the protection we need, and that protection we get is the protection the purchaser gets.

The Chairman: Thank you, Mr. Morley. We are now ready for questioners. The first question is from Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: Mr. Bergman and Mr. Morley, I first of all would like to thank you, from this side of the Committee, most sincerely for your able presentation this morning and for the brief, which we have already had in our hands for a couple of days and which both myself and my staff have read most carefully. It sounds both constructive and helpful.

The first question, Mr. Bergman, that I put to you is, was your association in any way consulted by the Government? And I mean really consulted, I do not mean just a cursory telephone call or a letter. Do you feel that in the true sense of the word you were properly consulted, as a very important association, before this legislation saw the light of day?

Mr. Morley: We were not aware of any.

Mr. Bergman: I think the first awareness was when we got a copy of the proposed bill.

Mr. Grafftey: We have already had similar testimony from other groups, and now you are fortifying their testimony with the general observation—although you are very specific about how it would come about—that were this legislation to go through the House unamended it would have a serious effect on mortgages available for housing, and thus for building in general and construction. Would you differentiate between

[Interprétation]

A moins que M. Morley n'ait quelque chose à ajouter . . .

Le président: Avez-vous quelque chose à ajouter?

M. Keith Morley (Membre du Conseil administratif, de l'Association canadienne de l'habitation et du développement urbain): Monsieur le président, je tiens à faire remarquer aux membres du Comité que les entrepreneurs, par l'intermédiaire de notre association, entretiennent des relations régulières avec les prêteurs. Certes, ces relations sont souvent houleuses car il nous faut constamment lutter pour obtenir de meilleures conditions de crédit, non seulement en ce qui concerne les taux d'intérêt mais également les frais supplémentaires. Nous avons agi ainsi car il était tout naturel que nous protégions nos propres intérêts. Nous estimons également que nos efforts ont bénéficié à nos clients, et d'ailleurs nous n'avons jamais reçu de plaintes de leur part en ce qui concerne les hypothèques. Nous sommes donc convaincus d'obtenir les meilleures conditions de crédit.

Nous craignons cependant que ce projet de loi, à nos yeux inutile, ne serve qu'à aggraver la situation. Je pense que notre industrie a suffisamment prouvé qu'elle était capable de régir ses propres activités puisque nous avons constamment lutté contre les prêteurs pour obtenir de meilleures conditions. Je pense que cette lutte est extrêmement saine, en quelque sorte, puisqu'elle oblige les prêteurs à nous offrir des conditions raisonnables. Nous ne voulons donc pas que d'autres lois viennent s'immiscer dans notre secteur d'activités. Nous estimons en effet que nous avons déjà toute la protection dont nous avons besoin, et que cette protection rejailit automatiquement sur l'acheteur.

Le président: Merci, monsieur Morley. Nous allons maintenant passer aux questions. Je vais d'abord céder la parole à M. Grafftey.

M. Grafftey: Monsieur Bergman, monsieur Morley, j'aimerais tout d'abord vous remercier, au nom de mon parti, des déclarations que vous avez faites ce matin, ainsi que du mémoire que vous nous avez envoyé il y a quelques jours, et que nous avons donc eu le temps de lire attentivement. Tout cela me semble très intéressant.

J'aimerais savoir, monsieur Bergman, si votre association a été consultée de quelque façon que ce soit par le gouvernement? J'entends une consultation réelle et non pas simplement un coup de téléphone, ou une courte lettre d'information. Estimez-vous avoir été réellement consulté, étant donné que vous représentez une association importante, avant le dépôt de ce projet de loi?

M. Morley: Nous n'en avons jamais entendu parler.

M. Bergman: Nous ignorions tout de ce projet de loi jusqu'au moment où nous en avons reçu un exemplaire.

M. Grafftey: D'autres témoins nous ont dit la même chose, et il semble donc que vous soyez d'accord à ce sujet. Cependant, vous estimez que si ce projet de loi est adopté dans sa forme actuelle, il aurait des conséquences néfastes sur le prêt hypothécaire et sur le secteur de la construction en général. Faites-vous une distinction entre les maisons existantes et les maisons neuves? Vous avez catégoriquement déclaré que:

[Text]

existing housing and new housing? After hearing you today and reading your brief, you categorically stated:

This bill, unamended, would have a serious effect on the building market in Canada.

• 1115

Mr. Bergman: That is correct. The provision of new housing would be seriously affected.

Mr. Grafftey: More so than existing housing?

Mr. Bergman: Well, we cannot isolate the existing housing market in that people who are living in existing houses have to obtain mortgages in order to buy new houses and free the older house for new purchasers coming into the market.

Mr. Grafftey: This merits very serious consideration. There will be those, Mr. Bergman, and not on this side of the House—we are dealing with the real world as it is—who would consider this a threat from the business community if we do not have our way, and this is what is going to happen. We do not take that view. We believe we, like yourselves, are dealing with the real world. And if this bill does go through unamended, what you say will happen in terms of affecting a very serious thing in Canada, namely our housing market.

Mr. Morley, do you feel then that the corrective measures involved can be done by route of amendment to this legislation, or just that the terms of the legislation are plucked from the act? Do you feel there are any amendment procedures? I have read your brief vis-à-vis any specific clauses in the act that will rectify this situation. Or should relevant clauses just be obliterated, in your view.

Mr. Morley: We are only concerned with mortgage lending, of course.

Mr. Grafftey: Yes.

Mr. Morley: As far as mortgage lending is concerned, we believe there should be exemption from the legitimate, and by that we mean the approved lenders in the community. There should be exemption for their operations. We feel that there is no way or need for any possible legislation affecting the operations of the approved lenders. Did you ask what the approved lender is . . .

Mr. Grafftey: Yes. What you are really telling us is that this legislation will so affect the mortgage field that other avenues of investment would be more attractive.

Mr. Morley: Yes, indeed, but we are not blind to the fact that there are peripheral or marginal lending operations that have nothing to do with our industry that go on that maybe are unfortunate. There are probably private mortgages lent in some situations, in certain resale situations, that are not our concern here as an industry of new house building.

Mr. Grafftey: I understand.

Mr. Morley: But, as far as the new house building field is concerned and the majority of the lending which feeds up to it, as Mr. Bergman says, to free up a resale purchaser, you have

[Interpretation]

Ce bill, s'il est adopté dans sa forme actuelle, aura des conséquences néfastes sur le secteur de la construction au Canada.

M. Bergman: C'est exact. La construction de nouvelles maisons en souffrira.

M. Grafftey: Plus que les maisons existantes?

M. Bergman: On ne peut pas isoler ces deux marchés étant donné que ceux qui habitent dans des maisons existantes doivent demander des hypothèques pour acheter des maisons neuves et libérer ainsi l'ancienne maison pour les nouveaux acheteurs.

M. Grafftey: C'est très intéressant. D'aucuns estiment et certainement pas les membres de mon parti, car nous savons faire face à la réalité, que cette déclaration représente une menace de la part du secteur industriel. Nous, au contraire, nous savons faire face à la réalité. Si ce projet de loi est adopté dans sa forme actuelle, vous dites qu'il aura des conséquences néfastes sur la conjoncture canadienne, notamment sur le marché de la construction.

M. Morley, pensez-vous que les mesures correctives dont il est question, peuvent être prises par voie d'amendement au projet de loi? J'ai lu attentivement votre mémoire en me reportant aux articles de la loi qui pourraient rectifier la situation et je me demande, si à votre avis, ces articles devraient tout simplement être supprimés?

M. Morley: Nous ne nous intéressons qu'aux prêts hypothécaires.

M. Grafftey: Bien sûr.

M. Morley: A ce sujet, nous estimons que les prêteurs légitimes, c'est-à-dire les prêteurs reconnus, devraient être dispensés des dispositions de la loi. En effet, nous jugeons inutile toute loi destinée à réglementer les activités des prêteurs reconnus. Vous m'avez demandé ce qu'était un prêteur reconnu . . .

M. Grafftey: Oui. Au fait, vous voulez nous faire croire que cette loi va rendre plus difficile le prêt hypothécaire de sorte que les autres possibilités de placement seront plus attrayantes pour les investissements.

M. Morley: C'est tout à fait cela; cependant, nous n'ignorons pas qu'il existe certains prêteurs marginaux qui, eux, n'ont rien à voir avec notre industrie; en effet, des hypothèques privées peuvent être accordées dans le cas de la revente d'une maison, mais cela ne nous concerne absolument pas. Puisque nous nous occupons principalement de maisons neuves.

M. Grafftey: Je comprends.

M. Morley: Or, en ce qui concerne la construction de maisons neuves et la majorité des prêts qui sont accordés pour libérer un acheteur au moment de la revente, toutes les

[Texte]

to finance his house and all those legitimate operations done by the major lenders would be hindered substantially by any legislation at all.

Mr. Grafftey: Mr. Bergman, I notice you say at the bottom of page 2, last paragraph:

... it is feared that the introduction of new restrictions and complexities in the mortgage investment process will result in a sharp fall in the interest of pension funds.

That is an obvious deduction to be made from your general presentation, but would you elaborate on that a little?

Mr. Bergman: We have had a great deal of difficulty persuading the various pension funds to get into the mortgage business, and they are just gradually beginning to see the light of day. They are beginning to realize that that is a good vehicle for them to invest their funds in. As you are aware, there is a tremendous amount of money being generated through the various pension funds. Now, if there is another impediment thrown in their way that could scare them off, it is sort of a very delicate situation right now that we are dealing with.

Mr. Grafftey: I will just end, Mr. Chairman, by putting again a general question. I have read the brief, my colleagues have read the brief, and we have heard you this morning.

Would you just tell us in layman's language, if you will, your concern about how the lending market is going to be affected. It is in your brief and you have already alluded to it, but I am going to come at you a second time and ask you if you could be more specific. In respect of the status quo, I know what happens. Tell us about the status quo, tell us what this legislation does again, and the results. Give us a concrete example for the purposes of the Committee. Could you give us a concrete example? I am not saying that these are generalities but let us bring it down to Mr. X and Mr. Y and a house in W and lead us through the provisions of the act by a concrete example of where we are in trouble here.

• 1120

Mr. Bergman: Well, currently there is a good supply of mortgage money on the market because of the economic conditions in Canada. The lenders are competing one with the other to get that money out, but they have not yet reached the point where they are cutting rates to do it. Were there an impediment placed...

Mr. Grafftey: Would you spell out, not for the Committee but the public at large, the contemplated impediment?

Mr. Bergman: Well, If there was more red tape, shall we say, thrown in their way in making the loan. As I understand it one of the provisions of the act was that if an innocent mistake had been made, the borrower could then negate the interest factor. It has been my experience in the past that these mistakes do happen, particularly with computers, and when they get solved, everybody is happy again. But I do not think the remedy is in penalizing the lender that heavily. But if he

[Interprétation]

opérations légitimes exécutées par les principaux prêteurs pour le financement d'une maison, seraient considérablement entravées par ce genre de loi.

M. Grafftey: Monsieur Bergman, vous dites, dans l'avant-dernier paragraphe de la page 2, que:

... l'industrie craint que ces nouvelles restrictions et complexités apportées au prêt hypothécaire n'entraînent une baisse importante de l'intérêt que les fonds de pension ont manifesté.

Je pense que c'est une conclusion directe de votre exposé, mais j'aimerais que vous nous donniez un peu plus de détails.

M. Bergman: Nous avons eu beaucoup de mal à persuader les gestionnaires de caisses de retraite à investir dans les prêts hypothécaires, et leur intérêt commence tout juste à se manifester. Ils se rendent compte en effet que c'est un bon placement. Or, vous le savez, ces caisses de retraite immobilisent des montants d'argent considérables et si on leur met des bâtons dans les roues, leurs gestionnaires, vont tout simplement se détourner du marché, épouvantés. C'est donc une situation très délicate.

M. Grafftey: Je voudrais terminer en vous posant une question plus générale. J'ai lu, comme mes collègues, le mémoire que vous avez adressé et je vous ai écouté attentivement ce matin.

Pourriez-vous m'expliquer en termes simples, dans quelle mesure les prêteurs d'hypothèques vont être affectés par cette loi. Vous en avez déjà parlé dans votre mémoire, je le sais, mais je voudrais revenir sur cette question en vous demandant d'être un peu plus précis. Pouvez-vous nous décrire le statu quo et les conséquences de cette loi. Pouvez-vous même nous donner un exemple concret? Pourriez-vous nous donner un exemple concret? Je ne veux pas dire par là que notre discussion jusqu'à présent ne comportant que des généralités, mais prenons un cas précis où M. Untel veut acheter la maison de M. Lautre; donnez-nous un exemple où les dispositions prévues dans la loi ne conviennent pas.

M. Bergman: A l'heure actuelle, le prêt hypothécaire est un placement recherché en raison de la conjoncture canadienne. Les prêteurs se font une concurrence saine, mais pas au point d'être obligés de diminuer leurs taux pour attirer des clients. Or, si on leur crée des difficultés...

M. Grafftey: Pourriez-vous nous préciser un peu de quelles difficultés il s'agit?

M. Bergman: Vous savez, s'ils sont obligés de remplir un plus grand nombre de formulaires pour accorder une hypothèque, cela ne leur facilitera pas les choses. Or, la loi prévoit que si une erreur est commise par inadvertance, l'emprunteur peut refuser de payer l'intérêt. Or, je sais, par expérience, que ce genre d'erreur se produit, surtout avec les ordinateurs, et qu'il est possible de les rectifier à la satisfaction de tous. Je ne pense donc pas que la bonne solution est de pénaliser autant le

[Text]

has to face those possibilities—he knows he has to make a buck—if you cause his expenses to go up because of the provisions of this bill, then he is going to charge more for his services. And who is going to pay for it? It is going to be the consumer.

I submit that these lenders we are dealing with are already well supervised through various acts of Parliament now. They are very concerned about their images and lean backwards to protect those images.

We have been able to negotiate within a period of declining interest rates on existing mortgages. We have been able to negotiate reductions down to the now current rate that a new loan would demand, even though the house has not been sold.

We have built the house. We have a mortgage on it. The mortgage is perhaps at 11.5 per cent. We have been able to negotiate with those lenders to bring that rate down to 10 per cent, that is on an NHA loan, or 10.25 per cent on the conventional loans.

Now if these guys were that bad, or we did not have the clout that we do have as builders, we would not have been able to do that, and we would still be trying to sell houses to customers at the high rate of interest. So I think, in that respect, the influence that HUDAC and the building industry has on the lenders is a good indication of what we have been able to do, and can do and are doing.

The Chairman: Thank you, Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Corbin.

Mr. Corbin: Thank you, Mr. Chairman.

I would like the witnesses to know that I am far from an expert on these matters but I am learning, and, your answers will contribute to my better understanding of these problems as a parliamentarian. So I put these questions to you in that spirit.

First of all, I have a general question. How do building contractors react to the lowering of the prime interest rate as it has happened in recent months? What is your immediate reaction to that?

Mr. Bergman: With glee.

Mr. Corbin: With glee.

Mr. Bergman: The high cost of money has made our product very difficult to sell. In many cases it has placed the housing beyond the reach of many of our potential customers. The lowering of rates brings them back into our market.

• 1125

Mr. Corbin: All right. You have said in your brief and again verbally this morning that you tried to obtain the best possible deal for your eventual customer from the lenders. It is my understanding that a number of lenders are not so happy with the successive repeated lowering of the prime interest rates over the past few months. Can you appreciate their feeling for reacting that way?

[Interpretation]

prêteur. Si vous l'obligez à faire toute cette paperasserie, il se verra contraint de majorer le coût de ses services; car son objectif est, avant tout, de faire des bénéfices. Or, qui va payer cette augmentation du coût des services? Le consommateur, bien entendu.

Je prétends que les prêteurs avec qui nous faisons affaire sont des gens suffisamment réglementés par les différentes lois existantes. Par ailleurs, ils se préoccupent beaucoup de leur réputation et font tout pour la protéger.

Nous avons réussi à leur faire diminuer leurs taux d'intérêt sur des hypothèques déjà négociées, même quand la maison n'était pas encore vendue.

Prenons un exemple. Nous avons construit la maison, avec une hypothèque de 11.5 p. 100. Or, par la suite, nous avons réussi à faire baisser ce taux à 10 p. 100, qui était celui de la loi nationale sur l'habitation, ou à 10.25 p. 100, qui était celui des prêts conventionnels.

Si ces prêteurs étaient vraiment des requins comme certains le prétendent, ou si nous n'avions pas exercé les pressions suffisantes, nous n'aurions pas pu obtenir une telle diminution du taux d'intérêt et nous essayerions toujours de vendre ces maisons au taux d'intérêt le plus élevé. Je pense donc qu'à cet égard, l'influence qu'exerce notre association et l'industrie du bâtiment sur les prêteurs est nettement positive.

Le président: Merci, monsieur Grafftey.

M. Grafftey: Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Corbin.

M. Corbin: Merci, monsieur le président.

Je tiens tout d'abord à signaler aux témoins que je suis loin d'être un expert en la matière et que j'espère donc que leurs réponses seront simples afin que je puisse en tirer quelque chose.

Tout d'abord, j'aimerais vous poser une question d'ordre général. Comment les entrepreneurs ont-ils réagi à la diminution du taux préférentiel qui est survenu au cours des derniers mois? Quelle a été votre réaction immédiate?

M. Bergman: Nous étions ravis.

M. Corbin: Bien.

M. Bergman: Lorsque l'argent est cher, nous avons beaucoup de difficultés à vendre notre produit, car une maison devient alors inabordable pour beaucoup de nos clients. La diminution des taux d'intérêt leur redonne la possibilité d'acheter une maison.

M. Corbin: Très bien. Vous dites dans votre mémoire et vous l'avez répété ce matin, que vous essayez de conclure le meilleur marché possible avec les prêteurs pour le bénéfice de vos clients éventuels. A ma connaissance, un grand nombre de prêteurs ne sont pas très heureux parce que le taux préférentiel a été abaissé plusieurs fois au cours des derniers mois. Pouvez-vous comprendre pourquoi ils réagissent de cette façon?

[Texte]

Mr. Bergman: Yes, I can, particularly those lenders that have borrowed the money to lend out at a higher rate of interest and then being caught into a position where they have to lend their money in some cases at less than they borrowed it for.

Mr. Corbin: But does a situation like that make it more difficult for you to obtain the best possible deal for your customer? You face a tough situation.

Mr. Bergman: You have to realize that it is very competitive right now. You have the banks that rely on short term money; they are working with deposit money and when the rates come down, the money they are paying out to borrow at goes down as well.

Trust companies, if they have taken out a 5-year certificate, are tied in; they have to pay those rates to the people they are borrowing from and they have to get the best possible rate back. It is those lenders that have been using a 5-year piece of paper to get their money on that we have had the most difficulty in dealing with. Because the insurance companies and the banks are to a degree lending with current incoming funds, they are not so badly hurt and they can come in there with reduced rates. So if the trust companies want to be competitive they have to follow suit.

Mr. Corbin: Have you discussed the impact of some of the clauses of this bill with the lending institutions before preparing your brief?

Mr. Bergman: Yes, I would have to say we discussed it with them. We see their concerns and can recognize them and are only too well aware that if some of their concerns are not met, then it can only mean one of two things; higher costs to us, and if the cost goes up we squeeze out more people from the affordability of the house. At least somebody made the remark that the recent drops in interest rate had met a reduction in monthly payments on the average house of between \$50 and \$60 a house depending on the size of the mortgage.

Mr. Corbin: Yes.

Mr. Bergman: That is an appreciable amount of money and that has an appreciable effect on the affordability of the house. The house and the lot that it is built on, that is the capital cost, is one thing; but the carrying cost of the mortgage that is on the house is another thing and, at a 9-per-cent rate, the multiplier effect is about three times.

Mr. Corbin: To your knowledge, sir, are you aware that in the past or in the immediate past some of your members have been adversely affected by government regulations, whether they be provincial or federal in nature, to the point that it has had an adverse impact on their operations and ultimately that it may have forced them out of business?

Mr. Bergman: From one point of view, I think the housing industry is the most regulated industry in Canada and perhaps of any industry in North America.

[Interprétation]

M. Bergman: Oui, je comprends très bien, surtout dans le cas des prêteurs qui ont emprunté de l'argent à un taux d'intérêt plus élevé pour le prêter et qui sont maintenant dans la position peu enviable, dans certains cas de prêter leur argent à un taux inférieur à celui qu'ils ont dû verser pour l'emprunter eux-mêmes.

M. Corbin: Une telle situation vous rend-elle la tâche plus difficile lorsqu'il s'agit pour vous d'obtenir la meilleure affaire possible pour vos clients? Vous êtes dans une situation difficile.

M. Bergman: Il faut se rendre compte que la situation est très compétitive en ce moment. D'une part, il y a les banques qui utilisent de l'argent à court terme; elles utilisent l'argent des dépôts et lorsque les taux diminuent, l'intérêt qu'elles doivent payer pour emprunter diminue également.

Les sociétés de fiducie, si elles ont acheté des certificats d'épargne de cinq ans, ont les mains liées; il leur faut verser ces taux à leurs prêteurs tout en obtenant le meilleur retour possible sur leurs investissements. Ce sont justement ces prêteurs qui placent leur argent pour des périodes de cinq ans qui nous ont donné le plus de fil à retordre. Puisque les compagnies d'assurance et les banques prêtent dans une certaine mesure à partir de leurs rentrées courantes d'argent, elles ne sont pas si touchées et elles peuvent réduire leurs taux. Et par la suite, si les sociétés de fiducie veulent faire concurrence, il leur faut suivre l'exemple.

M. Corbin: Aviez-vous discuté de la portée de certains des articles du présent projet de loi avec les maisons de prêts avant de préparer votre mémoire?

M. Bergman: Oui, j'admets que nous en avons discuté. Nous sommes au courant de leurs préoccupations nous en admettons le bien-fondé et nous ne savons que trop que si l'on ne fait rien pour elles, il va se passer l'une de deux choses; nous paierons plus cher et dans ce cas nous éliminerons des acheteurs de maisons qui n'auront plus les moyens d'acheter. Au moins une personne a noté que la diminution récente du taux d'intérêt signifie une réduction d'environ \$50 à \$60 des mensualités sur la maison moyenne selon l'importance de l'hypothèque.

M. Corbin: Oui.

M. Bergman: C'est une somme assez rondelette qui influence grandement la possibilité d'acheter une maison. Il ne faut pas oublier que le coût de la maison et le coût du terrain représentent la mise de fonds, mais les frais de l'hypothèque si nous supposons un taux d'intérêt de 9 p. 100, multiplient le coût par trois.

M. Corbin: A votre connaissance, monsieur, se peut-il que par le passé ou tout récemment, certains de vos membres aient eu à souffrir à cause de la réglementation gouvernementale, que ce soit au niveau provincial ou fédéral, à un point tel qu'ils se sont vus acculés à la faillite?

M. Bergman: D'un point de vue, je crois que l'industrie du logement est l'industrie la plus réglementée au Canada et peut-être en Amérique du Nord.

[Text]

Mr. Corbin: When you use the word "regulated", do you use it in the sense that it comes under law or that it abides by pre-agreed standards or both?

• 1130

Mr. Bergman: Both. Not only at the federal level but the provincial level, the municipal level, all the way across. But we are not complaining. We know we would like to see some of these regulations lifted so that we would have more ease of operation, but the builder is a very versatile fellow and when road blocks are thrown in his way, he manages to overcome them. Otherwise, if we had not done that we would not have had 273,000 starts last year as opposed to the Minister's target of 235,000.

Mr. Corbin: What would be the rate or proportion of bankruptcies in your industrial sector on an annual or three year basis?

Mr. Bergman: That is a question I do not think I could answer.

Mr. Corbin: But there are bankruptcies.

Mr. Morley: Builders go broke. The saying is that builders go broke.

Mr. Corbin: Builders go broke.

Mr. Morley: A very high incidence.

Mr. Corbin: Very high?

Mr. Morley: A very high incidence, yes.

Mr. Bergman: There could be a problem currently with some buildings carrying some rather unusually high inventories, but it is a matter of judgment on their part.

Mr. Corbin: Do you feel that people in the building business, which you are chiefly concerned with, should also be their own real estate agencies and sometimes their own lending institutions?

Mr. Bergman: Well, many of the larger builders have their own in-house sales arm. The reasoning here is that a new house sale is considerably different from a used house sale.

Mr. Corbin: But some of your members, I understand, are also engaged in real estate transactions in the ordinary sense of the word, and they are not only dealing with their own new buildings but they also carry on transactions in all spheres.

Mr. Bergman: I think those would be people who were originally in the real estate business and got into the housebuilding business as an adjunct to their real estate business.

Mr. Corbin: And you welcome them all?

Mr. Bergman: Yes.

Mr. Morley: I think it is a very unusual circumstance in our membership and I do not know of any who are members. I think in some of the very small areas you may find that a builder acts in many things including being an undertaker.

[Interpretation]

M. Corbin: Lorsque vous dites «réglementée», voulez-vous dire assujettie à beaucoup de lois, ou assujettie à des normes préconvenues, ou les deux?

M. Bergman: Les deux. Non seulement au niveau fédéral, mais au provincial et au municipal, partout, mais nous ne nous plaignons pas. Évidemment, nous aimerions voir certains de ces règlements abolis afin d'avoir plus de liberté, mais le constructeur est très débrouillard et lorsqu'il y a des obstacles, il réussit à les surmonter. S'il en était autrement, nous n'aurions pas réussi à mettre en chantier 273,000 maisons l'an dernier alors que l'objectif du Ministre était de 235,000 mises en chantier.

M. Corbin: Quel serait le taux ou la proportion de faillites dans votre genre d'entreprise, par année ou par trois ans?

M. Bergman: Je ne crois pas pouvoir répondre à cette question.

M. Corbin: Mais il y a tout de même des faillites?

M. Morley: Des constructeurs se ruinent. On dit que des constructeurs se ruinent.

M. Corbin: Des constructeurs se ruinent.

M. Morely: Le taux est très élevé.

M. Corbin: Très élevé?

M. Morley: Oui, le taux est très élevé.

M. Bergman: Actuellement, certains constructeurs pourraient avoir un problème parce qu'ils ont trop de maisons en main c'est une question de jugement.

M. Corbin: A votre avis, les entrepreneurs en construction devraient-ils être leurs propres agents immobiliers et parfois même leurs propres prêteurs?

M. Bergman: Beaucoup des constructeurs importants ont leurs propres vendeurs de maisons. Et ce, parce que la vente de nouvelles maisons diffère beaucoup de la vente d'une maison ancienne.

M. Corbin: J'ai cru comprendre que certains de vos membres font également des transactions immobilières, au sens habituel du terme, ils ne s'occupent pas seulement de leurs propres nouveaux immeubles, mais effectuent des transactions dans d'autres domaines.

M. Bergman: Je crois qu'il s'agirait de personnes qui à l'origine étaient dans l'immobilier et qui construisent des maisons en plus de vendre des immeubles.

M. Corbin: Et vous les accueillez tous?

M. Bergman: Oui.

M. Morley: Ce serait assez exceptionnel et je ne connais pas de nos membres qui se trouvent dans cette situation. Peut-être dans les petites localités, trouverez-vous un entrepreneur qui s'occupe de bien des choses y compris les pompes funèbres.

[Texte]

Mr. Corbin: That is the point I was coming to. I come from a small area and that is a circumstance that these people operate under.

Mr. Morley: He may be also an undertaker. But the majority of our members, and certainly the majority of the housing produced in Canada is carried out by builders per se.

Mr. Corbin: New housing.

Mr. Morley: New housing, yes. Very, very few are involved in other operations.

Mr. Corbin: I do not quite understand the point you are trying to make here when you refer to the legislation as intrusive. Can you clear that up a little more. I have read your brief but I think it was you, sir, who used the term intrusive.

The Chairman: Mr. Morley.

Mr. Morley: Well, I think it would appear that way to you, sir, if you were involved in an operation which is running well. None of us wants government to concern itself with activities that are already properly controlled and are working well with proper checks and balances. And we suggest that this is one of the best examples certainly, of where there is a proper check and balance situation. I know some of your questions were leading to an inference that there could be a conflict of interest. I can assure you there is very, very little input in HUDAC on the part of lenders. The vast majority of our membership are pure builders or land developers and we take an adversary position to the lender. I would like to make that quite clear. We have associations with the lenders on an adversary position. We have an annual lenders conference in which we meet with them to hear what their gripes are and they hear what our gripes are. We are on good relationships with them, maybe on a personal basis, but we fight them. The upshot of this is that we make a deal with those people, in general terms, such that we get the best possible lending terms we can. And we believe we are far better off than the American builder. The American builder pays front-end costs that are unheard of here. So we believe we have done extremely well, and I therefore think it would be an intrusion for there to be any legislation on our particular operations.

• 1135

The Chairman: Merci, Mr. Corbin.

Mr. Corbin: I had just one final question. If I could dispose of it, it may be useful.

The Chairman: Does the Committee agree?

Some hon. Members: Agreed.

Mr. Corbin: You have made the case that you are a self-disciplining, self-policing . . .

Mr. Morley: Excuse me, sir. It is not ourselves. We are disciplining the lending industry, because they are not part of us. We are disciplining that industry because we buy from them on behalf of our purchasers. Now we have to get the best deal

[Interprétation]

M. Corbin: Voilà où je voulais en venir. Je viens d'une petite localité et ce sont exactement les conditions auxquelles doivent ces gens se plier.

M. Morley: Il peut également être entrepreneur de pompes funèbres. Mais la majorité de nos membres, c'est-à-dire les entrepreneurs, sont ceux qui construisent la majorité des logements au Canada.

M. Corbin: Des nouveaux logements.

M. Morley: Oui, des nouveaux logements. Bien peu d'entre eux s'occupent d'autre chose.

M. Corbin: Je ne comprends pas très bien où vous voulez en venir lorsque vous dites ici que la loi constitue un obstacle. Pouvez-vous me donner quelques précisions? J'ai lu votre mémoire, mais je crois que c'est vous, monsieur, qui avez utilisé le mot obstacle.

Le président: Monsieur Morley.

M. Morley: Je crois que vous seriez du même avis, monsieur, si votre entreprise fonctionnait bien. Personne ne veut que le gouvernement se mêle d'activités qui sont déjà suffisamment réglementées et qui d'ailleurs fonctionnent bien, qui sont bien gérées et dont les bilans indiquent des profits. Nous croyons que notre secteur est l'un des meilleurs exemples d'un domaine bien réglementé et bien équilibré. Je sais où vous voulez en venir avec vos questions, vous vouliez laisser entendre qu'il pourrait y avoir conflit d'intérêts. Je puis vous assurer qu'il y a très très peu de participation des prêteurs à l'ACHDU. La grande majorité de nos membres sont des entrepreneurs ou des promoteurs et c'est en adversaires que nous rencontrons le prêteur. J'aimerais que cela soit bien clair. Nous rencontrons les prêteurs comme des adversaires. Nous avons une conférence annuelle des prêteurs au cours de laquelle nous les rencontrons afin d'échanger des plaintes. Nous nous entendons peut-être bien avec eux personnellement, mais en groupe nous les combattons. Le point principal c'est que nous concluons des transactions avec eux de façon à obtenir les meilleurs termes possibles pour nos prêts. Nous croyons en cela être en bien meilleure posture que l'entrepreneur américain. L'entrepreneur américain doit verser des forfaits qui sont inconnus ici. Je crois donc que nous avons très bien réussi et par conséquent, il me semble que ce serait de l'ingérence que de légiférer dans le cas de notre secteur.

Le président: Merci, monsieur Corbin.

M. Corbin: J'avais encore une dernière question. Si je pouvais la poser, cela pourrait nous être utile.

Le président: Les membres du Comité sont-ils d'accord?

Des voix: D'accord.

M. Corbin: Vous avez fait valoir que vous êtes autodisciplinés et autosurveillés . . .

M. Morley: Excusez-moi, monsieur. Il ne s'agit pas de nous. Si nous disciplinons le milieu du prêt, c'est parce qu'il est distinct du nôtre. Nous le disciplinons parce que nous achetons chez lui au nom de nos acheteurs. Il nous faut donc, vu le

[Text]

because in a competitive climate our purchasers demand the best deal.

Mr. Corbin: Okay. I fully appreciate that, and I commend you for that; you are helping me get a better deal, and that is fair. But the point I was wanting to make is that in, say, the case of proposed gun-control legislation what the government is trying to achieve, and it may not succeed, is trying to control all of the society because of a few culprits at either end of the spectrum. Would you not agree that it is government's responsibility to do the same thing in this area of activity? We are not pointing the finger, but there are culprits somewhere down the line who deserve to be monitored and from whom the Canadian consumer must be protected. That is what the legislation is attempting to do. Would you not say that that is a fair approach to correcting some of the imbalances and injustices in Canadian society?

Mr. Bergman: I would have to agree with you, but by the same token I do not feel that the government is justified in unjustifiably raising the cost to the consumer. When I say "unjustifiably", if he does not require protection in certain areas then those areas should be exempt. We are quite aware that there are the loan sharks and the unscrupulous—lenders those are the fellows you should be controlling and going after.

Mr. Corbin: That is what we intend to do. Thank you.

Mr. Chairman: Thank you, Mr. Corbin. Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman.

Like the single government member who is with the Committee today—he confessed that he was not an expert in this area—I, too, have to confess that I am not an expert and I guess that is why I am a vice-chairman and not a chairman, because I do not know the full and complete definition, and perhaps your definition, of what an approved lender is. I would like to ask Mr. Morley if he could describe an approved lender to me.

Mr. Morley: An approved lender, Mr. Chairman, is one who is approved by an insuring body. Typically, in the first instance, and under the National Housing Act, Central Mortgage and Housing was required to approve certain lenders on whose loans they would arrange insurance. So now you have a situation in which there are numbers of lenders that have been approved by CMHC for operating under the National Housing Act. In more recent years MICC, Mortgage Insurance Corporation, and the other two private lenders have done the same thing and they followed, more or less, the same list.

Mr. Huntington: You mentioned approved insurance or assurance.

Mr. Morley: Approved for insurance.

[Interpretation]

climat compétitif, conclure la meilleure transaction possible car nos acheteurs exigent un bon marché.

M. Corbin: Très bien. Je comprends cela, et je vous en félicite; vous m'aidez à conclure une meilleure affaire, ce qui est juste. Mais voici à quoi je voulais en venir: prenons par exemple le cas du projet de loi sur la réglementation des armes à feu que le gouvernement tente de faire adopter, peut-être sans succès, mais ce projet de loi essaie de réglementer toute la société à cause de quelques coupables. Ne croyez-vous pas que c'est la responsabilité du gouvernement de faire la même chose dans votre domaine d'activité? Nous n'accusons personne, mais il y a certainement des coupables, ici et là, qui méritent d'être surveillés et desquels il faut protéger le consommateur canadien. C'est ce que la loi tente de faire. Ne croyez-vous pas qu'une telle approche permettrait de corriger certaines des iniquités et des injustices qui existent dans la société canadienne?

M. Bergman: Je dois me dire d'accord avec vous, mais en même temps, je ne crois pas que le gouvernement soit justifié d'augmenter de façon déraisonnable le coût pour le consommateur. Lorsque je dis «déraisonnable», je veux dire que si le consommateur n'a pas besoin d'être protégé dans certains domaines, alors il faudrait exempter ces domaines. Nous savons fort bien qu'il y a des requins, des usuriers sans scrupules, et c'est eux que vous devriez surveiller et pourchasser.

M. Corbin: C'est bien ce que nous avons l'intention de faire. Merci.

Le président: Merci, monsieur Corbin. Monsieur Huntington.

M. Huntington: Merci, monsieur le président.

Tout comme le seul représentant du gouvernement, qui est ici aujourd'hui et qui a admis qu'il n'était pas un expert dans ce domaine, je dois avouer que moi non plus je ne suis pas un expert. C'est sans doute pourquoi je suis vice-président et non président, parce que je ne connais pas la définition complète et exhaustive, votre définition peut-être de ce qu'est un prêteur approuvé. J'aimerais demander à M. Morley de m'expliquer ce qu'est un prêteur approuvé.

M. Morley: Un prêteur approuvé, monsieur le président, c'est un prêteur qui est approuvé par un organisme assureur. Au départ, aux termes de la Loi nationale sur le logement, c'était la Société centrale d'hypothèques et de logement qui devait approuver certains prêteurs dont ils assuraient les prêts. Et par conséquent, à l'heure actuelle, nombre de prêteurs ont été approuvés par la SCHL pour répondre aux exigences de la loi nationale sur le logement. Ces dernières années, la MICC, la *Mortgage Insurance Corporation* (la Corporation d'assurance hypothécaire du Canada) et deux autres sociétés prêteuses ont fait la même chose en adoptant plus ou moins la même liste.

M. Huntington: Vous parlez d'assurance ou de garantie approuvée.

M. Morley: Approuvée pour fins d'assurance.

[Texte]

Mr. Huntington: Approved for insurance. In the experience of your association, how many of the mortgages placed require insurance, through either CMHC or MICC?

Mr. Morley: Well, "require" is perhaps not the best word; it is a very free choice on the part of the builder, and he will choose according to his particular market. As a matter of fact, I think the figures for 1975 were something like 90,000 or 100,000 insured

Mr. Bergman: Those were NHA insured.

Mr. Morley: NHA were 90,000 or 100,000.

Mr. Huntington: Are you saying 100,000 mortgages?

Mr. Bergman: No, no. Of the total number of units produced last year, in excess of 50 per cent achieved were NHA insured.

• 1140

Mr. Huntington: Can I have that again? I want to understand that.

Mr. Bergman: Out of the 273,000 housing starts in 1976, in excess of 50 per cent were NHA insured loans.

Mr. Huntington: Were NHA insured loans.

Mr. Bergman: In other words, Central Mortgage and Housing had a direct involvement with each one of those, not that they were direct lenders because the private lenders we are talking about were making the loans and CMHC was insuring them.

An hon. Member: Approved lenders.

Mr. Huntington: Of 275,000 housing starts . . .

Mr. Bergman: Of 273,000 . . .

Mr. Huntington: Of 273,000, 50 per cent of those . . .

Mr. Bergman: In excess of 50 per cent, I am not sure of the exact figures, but we were . . .

Mr. Huntington: That is a very interesting figure in light of other testimony the Committee has received.

Mr. Bergman: You could get the exact figures from Central Mortgage and Housing.

Mr. Huntington: To what extent is MICC involved?

The Chairman: Mr. Morley.

Mr. Morley: I do not know the figures, I am sorry, Mr. Chairman, but they are fairly considerable.

Mr. Huntington: Is this one of the variables in front end loading costs on mortgages?

Mr. Bergman: I would not call it a variable, it is a fixed 1 per cent.

Mr. Huntington: It is a fixed 1 per cent and paid by the lender.

Mr. Bergman: It is paid by the borrower.

[Interprétation]

M. Huntington: Approuvée pour fins d'assurance. Votre association a-t-elle constaté qu'il fallait assurer les hypothèques consenties soit par l'entremise de la SCHL ou de la MICC?

M. Morley: «Qu'il fallait» n'est peut-être pas l'expression juste; le choix en est laissé à l'entrepreneur qui choisit en fonction du marché qu'il vise. A vrai dire, je crois que les chiffres pour 1975 étaient de l'ordre de 90,000 ou 100,000 assurés.

M. Bergman: Assurés aux termes de la LNL.

M. Morley: Oui.

M. Huntington: Vous dites donc 100,000 hypothèques.

M. Bergman: Non, non. Du nombre total d'unités construites l'an dernier, plus de 50 p. 100 étaient assurés aux termes de la LNL.

M. Huntington: Pouvez-vous répéter s'il vous plaît? Je veux bien comprendre.

M. Bergman: Des 273,000 mises en chantier en 1976, plus de 50 p. 100 étaient assurés aux termes de la LNL.

M. Huntington: Il s'agissait de prêts assurés par la CHL.

M. Bergman: En d'autres mots, la Société centrale d'hypothèques et de logement était impliquée directement dans chacun de ces prêts, bien qu'elle n'ait pas agi à titre de prêteur direct puisque ce sont des prêteurs privés qui ont consenti l'hypothèque mais c'est la Société centrale d'hypothèques et de logement qui les a assurés.

Une voix: Des prêteurs approuvés.

M. Huntington: Des 275,000 mises en chantier . . .

M. Bergman: Des 273,000 . . .

M. Huntington: Des 273,000, 50 p. 100 étaient . . .

M. Bergman: Plus de 50 p. 100, je ne connais pas les chiffres exacts, mais nous sommes . . .

M. Huntington: Ces chiffres sont très intéressants, vu un autre témoignage que le Comité a entendu.

M. Bergman: Vous pourriez obtenir les chiffres exacts de la Société centrale d'hypothèques et de logement.

M. Huntington: Quelle est la participation de la MICC?

Le président: Monsieur Morley.

M. Morley: Je regrette, monsieur le président, mais sa participation est assez importante.

M. Huntington: Est-ce là une des variables des frais fixes d'une hypothèque?

M. Bergman: Je ne dirais pas que c'est une variable, c'est un pourcentage fixe.

M. Huntington: C'est un pourcentage fixe payé par le prêteur.

M. Bergman: Il est payé par l'emprunteur.

[Text]

Mr. Huntington: So half of the borrowers are facing a fixed 1 per cent, and half are not?

Mr. Bergman: No, no, no, no. The NHA loans are those that are under the National Housing Act. The other, what we call the private insurers, there are three of them, insure a substantial portion of the other 45 or 46 per cent. We do not know just how much.

Mr. Huntington: But this is a charge to the borrower?

Mr. Bergman: Then you must realize that of those 273,000 a considerable number of units would be built for cash, or other arrangements made.

Mr. Morley: Can I make a contribution there? I think I know what you are reaching for. There is a fee for that insurance, but NHA insured loans are almost always one-quarter per cent rate lower than the conventional rate.

Mr. Huntington: Than MICC . . .

Mr. Morley: MICC in many of their loans replace expensive second mortgages.

Mr. Huntington: Have you read the figures produced by Central Mortgage and Housing on the profitability of this insurance to them?

Mr. Morley: May I?

The Chairman: Yes, Mr. Morley.

Mr. Morley: I do not know what you mean by profitability. They have built up a very large reserve fund.

Mr. Huntington: That is right.

Mr. Morley: You do not know, none of us know when the next slump is going to come along when there is going to be a large number of repossession, and that has to stand for that. Insurance is a very difficult situation.

Mr. Huntington: It has an unusually high residual in terms of normal insurance and it is a very profitable activity, is it not?

Mr. Morley: Yes, but the fee has been reduced. It was 2 per cent to start with, and under pressure from the industry, as a matter of fact, they have reduced that fee. Is it 1½ or 1 per cent now?

Mr. Bergman: It is 1 per cent, it came down.

Mr. Huntington: The rate in B.C. is one quarter of one per cent below the rate.

Mr. Bergman: The mortgage rate.

Mr. Huntington: Is this one of the variables that is involved in the frontend loading that is giving us trouble in calculating a package? It is okay for somebody to advertise an 11 per cent mortgage rate, but what is the quality of that package vis-à-vis the package from life insurance industry, and so on and so forth? Do you have experience in the variables that make up a mortgage package with the different frontend loading costs that go on it?

[Interpretation]

M. Huntington: Donc, la moitié des emprunteurs doivent verser un pourcentage fixe de 1 p. 100 alors que l'autre moitié pas?

M. Bergman: Non, mais non. Les prêts de la SCHL sont ceux consentis aux termes de la Loi nationale sur le logement. D'autre part, ce que nous appelons les assureurs privés, il y en a trois, assurent une bonne partie des 45 ou 46 p. 100 des autres prêts. Nous ne savons pas combien.

M. Huntington: Mais c'est toujours aux frais de l'emprunteur?

M. Bergman: Il ne faut pas oublier que de ces 273,000 maisons, un grand nombre sont payées au comptant ou alors aux termes d'autres dispositions.

M. Morley: Puis-je ajouter quelque chose? Je vois où vous voulez en venir. Cette assurance coûte quelque chose, mais les prêts assurés aux termes de la LNL le sont presque toujours à un quart de 1 p. 100 de moins que le taux d'intérêt officiel.

M. Huntington: Alors la MICC . . .

M. Morley: Dans beaucoup de cas, cette société refinance les deuxièmes hypothèques qui sont plus coûteuses.

M. Huntington: Avez-vous vu les chiffres publiés par la Société centrale d'hypothèques et de logement sur les profits de cette assurance?

M. Morley: Puis-je?

Le président: Oui, monsieur Morley.

M. Morley: Je ne sais pas ce que vous entendez par profit. La Société a accumulé un fonds de réserve très important.

M. Huntington: Justement.

M. Morley: Vous ne savez pas, personne ne sait quand nous devrons faire face à la prochaine restriction qui entraînera un grand nombre de saisies et c'est pourquoi il faut ces réserves. La situation de l'assurance est souvent très délicate.

M. Huntington: Ces réserves sont extraordinairement élevées si l'on compare à l'assurance normale; c'est une activité très profitable, n'est-ce pas?

M. Morley: Oui, mais le taux a été réduit. Au départ, il était de 2 p. 100 et à la suite des pressions exercées par l'industrie, on l'a réduit. Le taux est maintenant de 1½ ou de 1 p. 100?

M. Bergman: Il est de 1 p. 100, il a baissé.

M. Huntington: Le taux en Colombie-Britannique est d'un quart de 1 p. 100 inférieur à celui-là.

M. Bergman: Le taux hypothécaire.

M. Huntington: Est-ce là l'une des variables qui constituent des frais fixes et qui nous donnent du mal lorsque nous calculons le taux d'un hypothèque? Quelqu'un peut fort bien annoncer un taux hypothécaire de 11 p. 100, mais comment cela se compare-t-il à ce qu'offrent les sociétés d'assurance-vie, et les autres? Est-ce que vous connaissez les variables qui servent à calculer une hypothèque, les divers frais fixes dont il faut tenir compte?

[Texte]

Mr. Morley: Sure, we know what those are. There are very few. That is probably the main one, would you not say, Eric?

Mr. Bergman: Mortgage lenders legal fees and the mortgage insurance fee.

Mr. Huntington: Any appraisal fees?

Mr. Bergman: Yes, there is an appraisal fee, \$35 generally.

• 1145

Mr. Huntington: You have presented quite well the problem of people's trying to match funds and get back-to-back GIC's. You are trying to attract funds from the pension industries, those managing the pension funds. The industry is getting funds from the life insurance industry, and then trust companies work on GIC's. You are making the point here that any tampering with that, as the bill is written, is going to reduce the funds available or increase the cost of those funds.

Now that point has been made by quite a few people from industry or quite a few of the submissions before the Committee to date, but here is the other dilemma that a member of Parliament has in trying to represent the total community.

I have a letter from a constituent who in March of 1976 bought a house and had a \$41,800 encumbrance on it. The encumbrance was a 10 per cent encumbrance and it was at a time when mortgage rates were at 11¾ per cent. He wanted to pay that off to a trust company and was told that he could do so by paying a three-months' interest penalty, which amounted to some \$1,100. He found this excessive, particularly in view of the fact that the interest rate had dropped on the market. He found that excessive and so he thought about it for a while and then in December of the same year he inquired again about making a prepayment, as he had concluded that the \$1,100 would be the best answer but he did not show his cards when he went in and the trust company told him that the prepayment penalty would be \$260 but that the company would not accept prepayment on the basis of \$260.

This man is more than a little perturbed and we as elected representatives from the community are getting an increasing number of such situations. I have a son who faces the same thing; fortunately, the purchaser of the home could take over the existing mortgage. But this is the political pressure that is on the scene and somehow or other we are going to have to amend or come up with an act that represents this concern but at the same time does not dry up the funds or increase the cost of any funds that are available.

On the other hand you have organizations—and there is one in Vancouver—advertising in full-page ads, no penalty money. You can have an 11 per cent first mortgage and there is no penalty and I believe they say no penalty, open-term mortgages and you pay only simple interest. Best of all, the more frequent your payments or the more you pay, the less your total interest charges. You get that kind of ad out and the buyer gets an image and they do not understand the fact that

[Interprétation]

M. Morley: Bien sûr, nous les connaissons tous. Ils sont peu nombreux. C'est probablement la principale, ne diriez-vous pas Eric?

M. Bergman: Il y a les honoraires de l'avoué et le coût de l'assurance.

M. Huntington: Et pour l'évaluation?

M. Bergman: Oui, l'évaluation coûte en général \$35.

M. Huntington: Vous avez très bien présenté le problème de ceux qui essaient de trouver de l'argent et d'obtenir des certificats assurés par le gouvernement. Vous voulez attirer de l'argent des régimes de retraite, des administrateurs de ces régimes. L'industrie se procure de l'argent des sociétés d'assurance-vie et les sociétés de fiducie essaient d'avoir des certificats assurés par le gouvernement. Vous voulez dire que d'après le libellé actuel du projet de loi, toute modification réduirait les fonds disponibles ou en augmenterait le coût.

Cet argument a été avancé par de nombreux représentants de ce secteur et dans plusieurs des mémoires qui nous ont été présentés. Toutefois, les députés qui cherchent à défendre les intérêts de tous leurs commettants se trouvent aux prises avec un autre dilemme.

En mars 1976, un de mes commettants m'a fait parvenir une lettre dans laquelle il m'expliquait qu'il avait acheté une maison grevée d'une hypothèque de \$41,800 au taux de 10 p. 100 alors qu'à l'époque le taux de l'intérêt hypothécaire s'élevait à 11 et trois quart pour cent. La société de fiducie à laquelle il voulait rembourser la totalité de la somme lui a répondu que ce serait possible à condition de verser une pénalité équivalant à 3 mois d'intérêt, ce qui représentait \$1,100. Cela lui a paru excessif dans la mesure où les taux d'intérêt avaient diminué. Après y avoir réfléchi pendant un certain temps et avoir conclu que le versement de ces \$1,100 était la meilleure solution, il s'est à nouveau adressé à la compagnie de fiducie en décembre de la même année, sans toutefois dévoiler son jeu: cette fois, on lui a répondu que la sanction s'élèverait à \$260 mais que la compagnie n'accepterait pas de remboursement anticipé pour \$260.

Cette personne est très ennuyée mais ce n'est pas un cas isolé. Des situations semblables ne cessent d'être portées à l'attention des députés. Mon fils est dans la même situation; heureusement, l'acquéreur de la maison a bien voulu reprendre l'hypothèque. Il faudra bien modifier la loi ou en adopter une autre qui tienne compte de cette pression politique, sans toutefois restreindre la disponibilité des fonds ou en augmenter le coût.

Il existe par ailleurs des organismes, comme celui de Vancouver, qui sur des pages entières annoncent des hypothèques sans pénalité. On peut obtenir un prêt en première hypothèque au taux de 11 p. 100, sans limite et sans pénalité. On ne paie que l'intérêt. Mieux encore, plus vite on rembourse, plus les intérêts diminuent. Ce genre de publicité crée une certaine image dans l'esprit de l'acheteur qui ne réalise pas l'existence des problèmes auxquels ce secteur est confronté. Parallèle-

[Text]

there are problems in the industry. Obviously, the drafters of the act do not understand the matching problem that portfolio managers meet. So this is the dilemma. You have organizations advertising no-penalty mortgages.

Mr. Bergman: May I ask a question? What was the date of that ad?

Mr. Huntington: The date of the ad is not on the thing but I gather it is attached to a letter of information involved in March of 1976.

Mr. Bergman: March of 1976. The NHA rate was probably about 10 or 10½ per cent, so your spread in rate would indicate the fact that they added to their rate in order to come up with that type of money.

Mr. Huntington: Now you have said it. They have added to their rate in order to come up with this kind of sales package. This is also one of the things that we have heard four briefs on in the last two or three days about advertising. You see, there is a variable in a package. Here is a rate being advertised and it offers things that are not available from say 70 per cent of those organizations that are prepared to put money into the mortgage market, and you have this great debate and dilemma that is causing a lot of confusion.

Mr. Morley: Mr. Chairman, could I make a comment?

The Chairman: Yes, Mr. Morley.

Mr. Morley: I would like to go back to the first one. I think that your attempts are contradictory. There is no way that you can give the facility for repayment and at the same time not increase costs. That is a contradiction in terms. Put yourself in the position of the lender, the saver, who deposited money which went towards that \$41,000 mortgage. You put that money in and expected to 9 per cent return for five years. When rates go down, how can you possibly accept that money back? The difficulty we have is that institutions are big people; they have big offices, marble and all the rest of it. But in actual fact they are using the money of individual savers. And I think if this bill were to go through, unamended, you would have more trouble from the savers than you are getting at the present time.

• 1150

Mr. Huntington: I agree and I understand that completely, Mr. Morley. The point is that you do get advertising like this at a higher rate, or a rate above the best package available, say, from the life insurance companies where a prepayment is required. Yet there are other organizations within the community that advertise their penalty. Is it fair advertising?

Mr. Morley: May I suggest that is the first time that I have ever seen anything like that, and I would suggest that it is a phoney. Now if you have seen Confederation Life, Mutual Life of Canada, or Excelsior Life advertise that, all right. But who is this?

Mr. Huntington: This is Vancouver City Savings, and they advertise this way all the time.

[Interpretation]

ment, il est évident que les législateurs ne comprennent pas le problème des gérants de portefeuilles. Voilà donc le dilemme.

Mr. Bergman: Quelle est la date de cette annonce?

Mr. Huntington: La date n'y figure pas mais cette annonce était jointe à une lettre datée de mars 1976.

Mr. Bergman: Mars 1976. Le taux de la L.N.L. s'établissait probablement entre 10 et 10 et demi pour cent; l'écart indiquait donc qu'ils ont augmenté leur taux pour gagner de l'argent.

Mr. Huntington: Précisément. Ils ont augmenté leur taux d'intérêt pour pouvoir offrir ces conditions. Ce problème de la publicité a d'ailleurs été évoqué dans 4 mémoires en l'espace des 2 ou 3 derniers jours. Les conditions varient. Par exemple, on annonce un certain taux et on offre des choses que ne peuvent pas offrir 70 p. 100 des organismes qui sont prêts à investir de l'argent dans les hypothèques, d'où la controverse et la confusion.

Mr. Morley: Permettez-moi de faire une observation.

Le président: Oui, monsieur Morley.

Mr. Morley: Vos efforts, me semble-t-il, sont contradictoires. Je ne vois pas comment on peut faciliter le remboursement sans augmenter les coûts. C'est une contradiction. Mettez-vous à la place du prêteur, de l'épargnant, dont l'argent a servi à couvrir cette hypothèque de \$41,000. Il s'attend à ce que cet argent qu'il a investi lui rapporte 9 p. 100 pendant 5 ans. Lorsque les taux d'intérêt diminuent, comment peut-on accepter que cet argent soit remboursé? Le problème est que les sociétés financières sont puissantes; leurs bureaux et leurs escaliers en marbre sont impressionnants. En réalité, elles se servent de l'argent des épargnants. Si ce bill était adopté sans amendement, les épargnants vous causeraient encore plus de difficultés que vous n'en avez à présent.

Mr. Huntington: J'en conviens, monsieur Morley. Le problème est que vous avez des annonces comme celles-ci dont le taux est supérieur ou du moins supérieur aux conditions les meilleures que l'on puisse obtenir auprès des compagnies d'assurance-vie, par exemple, où l'on exige un remboursement anticipé. Il existe pourtant des organismes qui informent le public sur l'existence de la pénalité. Est-ce de la publicité honnête?

Mr. Morley: C'est la première fois que je vois cela et je n'y crois pas. Si cela émanait de compagnies comme la *Confederation Life*, la *Mutual Life of Canada* ou encore la compagnie *Excelsior Life*, d'accord. Mais de qui s'agit-il?

Mr. Huntington: Il s'agit de la Société *Vancouver City Savings* et c'est leur publicité habituelle.

[Texte]

Mr. Morley: How long are they going to be in business?

Mr. Huntington: They are a fairly substantial organization. They just failed in an attempt to take over Block Brothers.

The Chairman: Thank you, Mr. Huntington.

Mr. Huntington: I am not finished yet.

The Chairman: I will put you down for another round.

Mr. Huntington: Thank you, sir.

The Chairman: Mr. Brisco.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Chairman.

First of all I would like to say to our witnesses today, as an aside, that I appreciate receiving the HUDAC newsletter. I find items of interest in your newsletter and I just wanted you to know that it is appreciated. I am sure you circulate it to all Members of Parliament and that they would like to continue to receive the information that you provide. In fact, not too long ago I had occasion to contact one of your officers who provided me with some useful information for one of my constituents—information that I frankly could not obtain through House of Commons procedures and so on, and through The minister.

If I decide that I am going to buy a small hotel in a small community or something like that and I am looking at, say the need to obtain \$50,000, when I make my arrangements with the FBDB one of the provisions that applies is that over a period of five years I can in the first year pay a 5 per cent penalty, if I wish to pay off that loan, in the second year I pay 4 and it is reducing down to 1, and so at the sixth year there is no penalty. How does that sit with you?

Mr. Bergman: It is a matter of matching costs, I guess, with income.

Mr. Brisco: I recognize the problem that has arisen in your discussion with my hon. friend and I recognize your concern regarding early payment, of a mortgage. And I suppose I can see a situation developing, if it is allowed, whereby it would be in the interest of a company perhaps to buy up my mortgage for early repayment rather than me being in a position of not having the money to make that early repayment. I can see that happening. On the other hand, what do you really believe would be the percentage or number of home owners across Canada who, by their own right, without any involvement of any third party, would be in a position to repay a mortgage well in advance of its, say, 15 or 20-year expiry date, if there was no penalty for early repayment? Statistically, what do you think we are looking at?

Mr. Bergman: It would have to be pure speculation but I do not think it would be that number. I think it would be a large number. As you are well aware, we are primarily concerned with a new house and a new house sale, and also in certain circumstances the resale of an older one where perhaps the mortgage has to be refinanced.

[Interprétation]

M. Morley: Combien de temps resteront-ils en affaires?

M. Huntington: Il s'agit d'un organisme assez important. Il s'en est fallu de peu qu'ils obtiennent une part prépondérante de la *Block Brothers*..

Le président: Merci, monsieur Huntington.

M. Huntington: Je n'ai pas encore fini.

Le président: Je vous inscris pour le prochain tour.

M. Huntington: Merci, monsieur.

Le président: Monsieur Brisco.

M. Brisco: Merci, monsieur le président.

Tout d'abord je remercie nos témoins pour le communiqué de presse de l'ACDHU qui contient des éléments intéressants. Vous en avez distribué à tous les députés et je suis sûr qu'ils aimeraient continuer à recevoir cette information. Récemment je me suis mis en rapport avec l'un de vos représentants qui m'a donné des renseignements utiles à l'intention de l'un de mes mandants, renseignements qu'il m'était impossible d'obtenir par la voie normale de la Chambre des communes par l'intermédiaire des ministres.

Si pour obtenir les \$50,000 qu'il me faut pour acheter un petit hôtel dans une petite localité, je m'adresse à la FBDB. Il est entendu que si je rembourse par anticipation ce prêt établi pour 5 ans, je devrai verser une pénalité de 5 p. 100 la première année, de 4 p. 100 la deuxième année et finalement de 1 p. 100 la dernière année, de sorte que la sixième année il n'y a plus de pénalité. Êtes-vous d'accord avec cela?

M. Bergman: Il faut que les coûts soient en rapport avec les revenus.

M. Brisco: Je comprends le problème qui a été soulevé au cours de votre discussion avec mon honorable ami et je comprends votre préoccupation concernant le remboursement anticipé d'un prêt hypothécaire. On peut prévoir qu'il serait dans l'intérêt d'une compagnie de racheter mon hypothèque en vue d'un remboursement anticipé plutôt que de se trouver dans l'impossibilité de rembourser par anticipation, faute d'argent. Cela peut se produire. Par ailleurs, quel est à votre avis le pourcentage ou le nombre de propriétaires au Canada qui, de leur plein gré et sans l'intervention d'une tierce partie, seraient en mesure de rembourser un prêt hypothécaire bien avant le terme qui est de 15 ou 20 ans, si cela ne comportait aucune pénalité? Qu'est-ce que cela représente statistiquement parlant?

M. Bergman: C'est une simple hypothèse mais je pense qu'ils seraient très nombreux. Vous le savez bien, ce qui nous intéresse surtout c'est la vente des maisons neuves et aussi, dans certains cas, la revente d'une maison plus ancienne qui est encore hypothéquée.

Mr. Brisco: Right.

M. Brisco: Exact.

[Text]

Mr. Bergman: We recognize in the refinancing of that older house that if the older mortgage has to be discharged a cost is going to be involved and that has to be part of the over-all package.

Mr. Brisco: In terms of new housing, I would like to suggest to you—and I may be wrong—that a private homeowner, such as the Chairman, Mr. Huntington or myself, when he becomes a buyer on the market of a new home with the inevitable mortgage that would have to be attached, that when he takes out that mortgage he is not taking it out with the idea in mind that two years down the line he is suddenly going to be able to repay the whole thing and get out. We know, unless Loto Canada comes to our aid, that we are locked in for 15 to 20 years or longer. I would suggest to you, sir, that people who take out a mortgage on a new home have no concept whatsoever, they do not even dwell on the possibility of early payment, they do not dwell on it.

Mr. Morley: May I add something?

Mr. Bergman: Wait a minute. All right.

The Chairman: Mr. Bergman.

Mr. Bergman: A provision of the National Housing Act provides for retirement after three years.

Mr. Brisco: Yes.

Mr. Bergman: And the average mortgage that is being written today is on a five-year basis . . .

Mr. Brisco: Right.

Mr. Bergman: . . . -and on a five-year term, so in effect you are only locked in for five years.

Mr. Brisco: Yes. Okay, so I am locked in for five years and one year later I receive this windfall from Loto Canada.

Mr. Bergman: So you have four more years.

Mr. Brisco: I am facing a penalty and maybe I resent that penalty. Let us say there is a provision in law that there is no penalty or the penalty will be sharply reduced. Do you think the number of people involved in that kind of a circumstance is going to make it more difficult for the money market to attract pension funds or other revenue into the mortgage market?

Mr. Bergman: I am afraid those are statistics that I do not have.

Mr. Morley: May I say something, please?

Mr. Brisco: Yes.

The Chairman: Mr. Morley.

Mr. Morley: The answer is a clear yes because this takes place when interest rates go down, and when interest rates go down everybody has the incentive to refinance—they do not have the money—at a lower rate, and that is a very serious matter.

Mr. Brisco: Okay. Good argument.

[Interpretation]

M. Bergman: Nous reconnaissons qu'en refinançant cette ancienne maison c'est-à-dire en purgeant l'ancienne hypothèque, on subira une pénalité et cela doit faire partie de la transaction.

M. Brisco: Lorsqu'il s'agit d'un nouveau logement, je voudrais vous faire remarquer, je puis me tromper, qu'un propriétaire privé tel que M. le président, M. Huntington ou moi-même, lorsqu'il veut acheter une maison doit prendre nécessairement une hypothèque et que lorsqu'il accepte cette hypothèque il ne songe pas au fait qu'il pourrait être en mesure de la payer dans deux ans. Nous savons qu'à moins que Loto Canada ne vienne à notre aide, nous sommes pris pour 15 ou 20 ans ou pour plus longtemps encore et je dirais que lorsqu'on prend ainsi une hypothèque on ne songe même pas à la possibilité d'un remboursement anticipé.

M. Morley: Puis-je ajouter quelque chose?

M. Bergman: Un instant, très bien.

Le président: Monsieur Bergman.

M. Bergman: Une disposition de la Loi nationale sur l'habitation permet le remboursement après trois ans.

M. Brisco: Oui.

M. Bergman: Et l'hypothèque en moyenne actuellement est basée sur cinq ans . . .

M. Brisco: C'est exact.

M. Bergman: . . . sur une durée de cinq ans. Vous n'êtes donc lié pendant cinq ans.

M. Brisco: D'accord, donc je suis lié pendant cinq ans et si un an après avoir pris mon hypothèque je gagne à Loto Canada?

M. Bergman: Il vous reste quatre années à faire.

M. Brisco: Oui dans ce cas je peux être pénalisé. Or supposons, qu'il n'y ait plus de pénalisation dans la loi ou que celle-ci soit fortement réduite. Est-ce que vous pensez que le nombre accru de gens jouissant de circonstances de ce genre rendrait moins attrayant le placement de fonds qui seraient peut-être mis dans des fonds de pension et autres sources de revenus vers le marché des hypothèques?

M. Bergman: Je crains de ne pas avoir ces données statistiques ici.

M. Morley: Puis-je dire quelque chose?

M. Brisco: Oui.

Le président: Monsieur Morley, vous avez la parole.

M. Morley: La réponse est catégorique: oui. Cette situation se produit lorsque le taux d'intérêt baisse et tout le monde dans ce cas est motivé pour refinancer son hypothèque à un taux moins élevé. Or, les gens n'ont pas cet argent disponible et c'est là une question très sérieuse.

M. Brisco: D'accord; l'argument est excellent.

[Texte]

Mr. Morley: It is only then that they have the incentive to do it and it is only then that it hurts the lender.

Mr. Brisco: Okay. That is a good point and one that I certainly accept.

If I may, I would like for a moment to turn to your brief, where you say on page 2:

Better disclosure, which will similarly introduce new costs of administration and will lengthen the time taken in loan processing.

Whose wording is that? Is that your wording, "Better disclosure"?

Mr. Morley: Yes.

Mr. Brisco: What is better about it?

Mr. Morley: Greater disclosure. You see, at the present time there is sufficient disclosure, we believe, in the new house mortgage. There is no need for any more disclosure.

Mr. Brisco: Okay. Then may I say "Broader disclosure" might have been a better choice of words. Maybe I am hairsplitting and nit picking, but from a semantics standpoint you are saying it is better disclosure and then you are saying it is not. I would suggest that perhaps a better choice of words would be "wider" or "broader" disclosure.

Mr. Bergman: If we could amend it, we would say "broader".

Mr. Brisco: Okay. You have examined the context of the entire bill, I am sure.

Mr. Morley: No.

Mr. Brisco: You have not?

Mr. Morley: No.

Mr. Bergman: There are many areas that do not concern us as house builders.

Mr. Morley: Mr. Chairman, in the submission we state that we are not attempting to answer all these things. What we are saying, if you will read it, is that we would like to draw the attention of the Committee to the seriousness of tampering with this matter.

Mr. Brisco: In connection with the sections with which you are concerned, but you did not address yourself to the entire bill, therefore you are not prepared to comment on what you feel is the validity of the entire bill . . .

Mr. Morley: No.

Mr. Brisco: . . . and the usefulness of it or the problems that it is likely to generate.

Mr. Morley: As far as our particular concerns exist, we are competent to discuss those, but we are not competent to discuss the fine points of blending.

Mr. Brisco: Okay.

Mr. Morley: We are not in the business.

[Interprétation]

M. Morley: Ce n'est qu'alors que les gens ont cette motivation mais c'est aussi dans cette circonstance que le prêteur souffre.

M. Brisco: D'accord, ce que vous dites est très pertinent.

Si vous le permettez, je voudrais en revenir à votre mémoire où vous dites à la page 1:

La divulgation de renseignements supplémentaires entraînera une hausse des coûts administratifs et retardera la conclusion des prêts.

De qui vient ce libellé? Est-ce de vous que vient ce libellé: «la divulgation de renseignements supplémentaires»?

M. Morley: Oui.

M. Brisco: De quels renseignements supplémentaires s'agit-il?

M. Morley: De divulguer des renseignements supplémentaires; à l'heure actuelle, les renseignements divulgués sont suffisamment nombreux dans le cas des hypothèques grevant une nouvelle maison. Et il n'y a aucune nécessité de fournir des renseignements supplémentaires.

M. Brisco: Il aurait peut-être mieux valu alors dire: «une plus grande divulgation», mais peut-être que je joue sur les mots.

M. Bergman: Si nous modifions le texte nous dirions: «une plus ample divulgation».

M. Brisco: D'accord. Vous avez examiné tout le contexte du bill, j'en suis sûr.

M. Morley: Non.

M. Brisco: Vous ne l'avez pas fait?

M. Morley: Non.

M. Bergman: Il y a bien des questions-là qui ne nous intéressent pas nous, les constructeurs de maisons.

M. Morley: Nous avons indiqué, dans notre exposé, monsieur le président, que nous ne voulions pas répondre à toutes les questions. Ce que nous disons c'est que nous voulons attirer l'attention du Comité sur la gravité de jouer avec cette question.

M. Brisco: Donc vous vous êtes occupés des articles qui vous intéressent et non de tout le bill et par conséquent vous n'êtes pas en mesure de faire des observations sur la validité de ce bill . . .

M. Morley: Non.

M. Brisco: . . . ni sur l'utilité du bill où les problèmes qui pourraient découler de son adoption.

M. Morley: Nous ne sommes qualifiés que pour discuter de ce que nous connaissons, mais non pas de l'intégration de l'ensemble.

M. Brisco: D'accord.

M. Morley: Nous ne sommes pas dans les affaires.

[Text]

• 1200

Mr. Brisco: Mr. Morley, when you use the word "competent" with reference to your point, I have to agree that you have addressed yourself to the issues on the basis of your competency, and I do not argue your competency. I just am obliged to observe that, really, we as parliamentarians do not necessarily have any competency, unless by virtue of our background, in dealing with the bill other than our experience that we accumulate in listening to witnesses and asking questions.

So I must say in that context, which puts you certainly at the same level as we in your scope of knowledge, I am mildly disappointed that you did not address yourself to the impact on the business community, if you will, and on all segments of the entire bill—comments that have been made by other witnesses. We have had other witnesses who have, in general terms, expressed their concerns or their approvals of the bill as it is presently drafted.

No further comment or questions, Mr. Chairman. I do appreciate the point that you did raise about the drop in the mortgage market in the interest rate.

The Chairman: Thank you, Mr. Brisco. Mr. Corbin.

Mr. Corbin: Mr. Chairman, I asked for an extension of time in my previous questioning. I am afraid I am going to draw the ire of my friends opposite by wanting to get back on the roster, but there have been a number of statements made that prompt me to ask certain questions very briefly.

Coming back to one original question I put to you, would it be your experience that lending institutions automatically lower their interest rates when the prime rate goes down at the bank—the Bank of Canada, or what have you?

Mr. Bergman: To the builder? When we pressure him, yes.

Mr. Corbin: They will do that?

Mr. Bergman: They will do that; we have to pressure them.

Mr. Corbin: All right. Now, you say you are out to get the best possible deal for your customer, and then you say they will lower it when you pressure them. Do you not always pressure them to get the best possible deal?

Mr. Bergman: We do.

Mr. Morley: What Mr. Bergman is saying is they may not do it without our pressure, but they get the pressure.

Mr. Corbin: I see.

Mr. Morley: May I add, Mr. Chairman, that we have to be careful not to assume that short-term rates and long-term rates necessarily fall in line. There are times when they do not, in fact, follow immediately. And in most cases, the mortgage rate is slower to move and adjust to changes in the general

[Interpretation]

M. Brisco: Monsieur Morley, lorsque vous employez le mot «qualifiés», je dois admettre que vous vous êtes consacré à ce problème en vous appuyant sur votre compétence, et je ne la mets nullement en doute. Je voudrais simplement faire remarquer que, en notre qualité de députés, nous n'avons pas nécessairement la compétence voulue, à moins que nos antécédents nous qualifient, pour étudier sur ce bill. Nous pouvons seulement nous fonder sur notre expérience et sur ce que nous ont appris l'audition des témoins et les réponses qu'ils ont faites à nos questions.

Puisque dans ce contexte nous sommes logés à la même enseigne, je dois dire que je suis assez déçu que vous n'ayez pas entrepris étude de l'incidence probable de ce bill dans le monde des affaires, si vous voulez, et de tous les autres secteurs, ce qui a d'ailleurs fait l'objet de nombreuses observations de la part d'autres témoins. D'autres témoins ont comparu devant nous et ils ont exprimé de façon générale leur préoccupation ou leur approbation au sujet du bill tel qu'il est actuellement rédigé.

Monsieur le président, je n'ai pas d'autres remarques à faire ni de questions à poser. J'ai trouvé particulièrement intéressant le point que vous avez soulevé au sujet de la baisse du taux d'intérêt sur le marché des hypothèques.

Le président: Merci monsieur Brisco. Monsieur Corbin.

M. Corbin: Monsieur le président, j'ai demandé que vous prolongiez le temps qui m'a été accordé pour mes dernières questions. Je crains de déchaîner le courroux de mes collègues de l'autre bord qui veulent eux aussi reprendre le crachoir, mais les déclarations qui ont été faites me poussent à poser quelques brèves questions.

Pour en revenir à la question initiale que je vous ai posée, pouvez-vous nous dire si, d'après votre expérience, les institutions prêteuses abaissent automatiquement leur taux d'intérêt lorsque le taux de base de la banque baisse, que ce soit la Banque du Canada ou une autre banque?

M. Bergman: Pour les constructeurs? Si nous les poussons à le faire, oui.

M. Corbin: Est-ce qu'ils le feront?

M. Bergman: Ils le feront; nous devons les y pousser.

M. Corbin: D'accord. Vous dites que vous vous efforcez de conclure le meilleur marché possible pour votre client, et vous dites ensuite qu'ils baisseront le taux d'intérêt si vous les y poussez. Vous ne les poussez donc pas chaque fois à baisser le taux d'intérêt pour obtenir le meilleur marché possible?

M. Bergman: Si.

M. Morley: M. Bergman veut simplement dire qu'ils risquent de ne pas baisser le taux d'intérêt si nous ne les y poussons pas, mais nous exerçons des pressions en ce sens.

M. Corbin: Je comprends.

M. Morley: J'aimerais ajouter monsieur le président, que les taux à court terme et ceux à long terme finiront nécessairement par correspondre. Il arrive qu'ils ne se suivent pas dans l'immédiat. Et dans la plupart des cas, le taux hypothécaire est plus lent à changer et à s'adapter aux modifications de la

[Texte]

interest-rate structure than the short-term. This is an economic fact.

Mr. Corbin: Because—?

Mr. Morley: The inflation rate is one thing. A lot of the high cost of long-term money is a function of the inflation rate. Short-term money does not have very much of an inflationary premium in it, so there is a fluctuation of the long-term that does not relate to the short.

Mr. Corbin: All right.

Mr. Bergman: May I answer one more part of that question? When there is announcement of the prime rate decrease, just about every builder is on the phone the next day to his lender saying, what are you going to do about the mortgage rate? And when I say "the pressure," you are . . .

Mr. Corbin: Because that activates your own, it sparks your own activity. It is in your interest, and the interest of the potential buyer.

Mr. Morley: It is a marketing tool for us.

Mr. Bergman: In simple terms, it brings more people into our market area, more people can afford to buy the houses we are building.

Mr. Corbin: With respect to the area of disclosure of interest rate, generally speaking, the advertising community, media—what have you—have raised a number of objections in that respect as the bill now reads. It seems to me that perhaps I should have made the comment to them at that time, but you may be involved somewhere along the line as well, as contractors, builders or possibly in your connections with the real estate people and the lending institutions. My family lives in Ottawa, I own my house here in Ottawa, there is a mortgage on it, fine. I have some equity in that house. And from time to time, I will get folders, mailers, sometimes personalized letters addressed to me or my wife; sometimes it will be simply a householder from a lending institution in the area, saying that on the basis of the equity I have in my house they are prepared to consider lending me money for home improvements, and that sort of thing. These are sometimes fancy brochures, on heavy-coated paper, two colours and what-have-you. And there is nothing in there at all indicative of the conditions under which they would make me that loan. It is simply a marketing gimmick, and yet these same people come to this committee and tell us that this will increase costs, it will increase burdens, and in the final analysis it is the borrower who will have to pay those costs. But it would be so simple for them to include this additional information in their folders and what-have-you.

• 1205

It has not struck me yet that those people who have been complaining along these lines really have a good point because, as a consumer on the receiving end, I would tend to say that there seems to be a concerted effort not to give the information that the consumer needs, and to make a decision at home, rather than under pressure in the lending institution's office. If

[Interprétation]

structure générale des taux d'intérêt que les taux à court terme. C'est là une donnée d'économie.

M. Corbin: Comment cela?

M. Morley: Il y a d'abord le taux d'inflation. Le coût élevé des prêts à long terme est fonction du taux d'inflation. Les prêts à court terme subissent beaucoup moins les effets de l'inflation, ce qui fait que la fluctuation des taux à long terme est indépendante de celle des taux à court terme.

M. Corbin: D'accord.

M. Bergman: Je voudrais répondre à une autre partie de cette question. Lorsqu'on annonce une baisse du taux de base, tous les constructeurs se précipitent le lendemain sur leur téléphone pour demander à leur prêteur ce qu'il entend faire au sujet du taux hypothécaire? Et lorsque je parle de pression, il faut vous . . .

M. Corbin: Car cela stimule votre propre activité. Il y va de votre intérêt de même que de celui de l'acheteur.

M. Morley: C'est pour nous un outil de commercialisation.

M. Bergman: En termes simples, cela attire davantage de clients sur notre marché. Beaucoup plus de gens peuvent se permettre d'acheter les maisons que nous construisons.

M. Corbin: Pour ce qui est de la divulgation du taux d'intérêt, et d'une façon générale, les responsables de la publicité, les media etc. ont soulevé un certain nombre d'objections à l'encontre du bill tel qu'il est formulé. Il me semble que j'aurais pu leur faire part de cette remarque à ce moment-là mais en qualité de promoteur immobilier, ou de constructeur, vous avez peut-être entrepris quelque chose de similaire dans vos rapports avec les agents immobiliers et les institutions prêteuses. Ma famille habite à Ottawa, je suis propriétaire de ma maison. J'ai une hypothèque. J'ai un certain avoir dans cette maison. De temps en temps, je reçois des brochures, des imprimés et aussi des lettres adressées à mon nom ou celui de ma femme. Parfois c'est tout simplement le représentant d'une agence prêteuse qui me propose un prêt pour améliorer ma maison sur la base de l'avoir que j'ai dans cette maison. Ce sont parfois des brochures de luxe, sur papier glacé, polychromées, etc. Il n'y a rien là-dedans qui me donne les conditions du prêt qu'ils veulent me faire. C'est encore là un truc de commercialisation et pourtant ces gens viennent au comité nous dire qu'ils vont augmenter les coûts, augmenter le fardeau. En définitive, c'est l'emprunteur qui devra payer. Ce serait si simple pour eux d'inclure ces renseignements complémentaires, entre autres dans leurs dépliant.

Je n'ai pas encore réalisé que ces personnes qui se plaignent aient une juste cause, car en tant que consommateur en fin de ligne, je serais porté à dire qu'il semble y avoir un effort concerté pour ne pas donner les renseignements dont le consommateur a besoin pour prendre une décision à la maison plutôt que d'agir sous pression dans le bureau de prêts. S'il est

[Text]

he is fidgety, if he is nervous, if he is tight for money, it seems to me that the best place for him to make decisions is in his own living room and not to be drawn into the offices of the lending institution to make those decisions under pressure.

So I do not have too much sympathy for the objections raised along those lines, I must confess.

I do not have too much sympathy either for the case that you are trying to make, and that other people have tried to make, to the effect that the lenders are not going to have any more money to lend. Well, I think that is just a big club that is being waved around to perhaps intimidate the government into letting the borrowers have their day again.

One of the responsibilities of all governments is to make sure that everybody gets fair and equal treatment, and a decent chance of getting the good things that Canada offers; and surely you must have experienced the fact that people on the lower end of the wage scale are not getting the best possible deals.

And I have no sympathy for lenders who come to this committee and say that the government is making it increasingly difficult for them to lend money. Well, damn it, they should be happy in the first instance that they do have money to lend. I am not in that position; 99 per cent of my constituents are not in that position; and they look to governments, legislators, to provide them with an easier way out of a tight situation. That is not taking anything from the guy who has loads of money to lend.

No, I have no sympathy for that approach, I must say. Perhaps you would want to comment and enlighten me.

Mr. Morley: There are three points that were raised. In the first place, one reason why the brochure may not have all the information is because interest rates fluctuate, and even if they were to put a little flyer in there with the current rates, then I think it would not be unusual for a customer to pick this up five months later and say, "Well, look, I got this brochure and it said I can get this loan at 9 per cent. You now say it is 10 per cent." It would be rather difficult to print that two-coloured brochure in that fashion.

Mr. Corbin: Yes, but all they have to do is put a date on the offer.

Mr. Morley: Well, then it can be misleading, the consumer being what he is: often uninitiated. The second thing is that the nature of the loan will vary depending on the proportion of the total value of the house he wants to borrow on. If he wants to borrow 90 per cent, then it is a bigger risk than if he wants to borrow 30 per cent; and there are some institutions that will change the rate according to that.

Then again, the ability of the purchaser to repay—the nature of his job and so on—is an important factor in assessing the risk that the lender has to undertake. So there may be a reason for it, although we are not batting for the lender here.

The shortage of money is a very, very real concern. As it has been mentioned earlier on here, mortgage lending is at the bottom of the totem pole. We are competing with bonds. The

[Interpretation]

impatience, s'il est nerveux, s'il n'a pas beaucoup d'argent, il me semble que le meilleur endroit où il puisse prendre des décisions c'est chez lui et non pas dans les bureaux des établissements de prêts où il doit le faire sous pression.

Je n'aime donc pas beaucoup les objections qui ont été soulevées dans ce sens, je l'avoue.

Je n'aime pas non plus la cause que vous essayez de présenter, comme d'autres l'ont fait avant vous, que les prêteurs n'auront plus d'argent à prêter. Je suis d'avis que c'est un épouvantail pour intimider peut-être le gouvernement pour qu'il laisse les emprunteurs continuer à emprunter.

Une des responsabilités de tout gouvernement c'est de s'assurer que chacun soit traité de façon juste et équitable, que chacun ait l'occasion d'obtenir les bonnes choses qu'offre le Canada; vous avez sûrement pu vous rendre compte que les économiquement faibles n'ont pas la meilleure part.

Je n'ai pas de sympathie pour les prêteurs qui viennent au comité dire que le gouvernement leur rend la tâche de plus en plus difficile de prêter de l'argent. Eh bien tant pis, ils devraient se compter chanceux d'avoir de l'argent à prêter. Je ne suis pas dans cette situation, 99 p. 100 de mes électeurs ne le sont pas non plus, ils voient le gouvernement, les législateurs comme ceux qui lui permettront de se sortir d'une situation difficile. Cela n'enlève rien à celui qui a des tonnes d'argent à prêter.

Non, je n'ai pas du tout de sympathie pour cette méthode, je dois dire. Vous voudrez peut-être me répondre et m'apporter des précisions.

M. Morley: Vous avez soulevé trois points. Tout d'abord, une des raisons pour lesquelles la brochure ne contient pas tous les renseignements c'est que les taux d'intérêts varient et même si nous insérons un petit feuillet avec les taux courants, le consommateur pourrait s'en approprier et quelques mois plus tard venir nous dire: «Voyez j'ai obtenu cette brochure qui dit que mon prêt me sera accordé à 9 p. 100, et maintenant on me dit qu'il est de 10 p. 100». Ce serait difficile d'imprimer des brochures polychromées de cette façon.

M. Corbin: Tout ce qu'ils ont à faire c'est d'inscrire la date de l'offre.

M. Morley: Cela peut prêter à confusion, le consommateur étant dans bien des cas peu initié. Deuxièmement, la nature du prêt varie selon le pourcentage de la valeur totale de la maison qu'il veut hypothéquer. S'il veut emprunter 90 p. 100, le risque est plus grand que s'il veut emprunter 30 p. 100. Il y a des établissements qui changent leur taux au prorata de la valeur.

Il y a encore la facilité qu'a l'acheteur de rembourser, la nature de son emploi, etc, ce sont des facteurs importants dans l'évaluation d'un risque que le prêteur doit assumer. Il y a donc des raisons à cela, mais aussi nous ne voulons pas défendre le prêteur ici.

La pénurie d'argent est une inquiétude qui est très, très réelle. On l'a mentionnée plus tôt ici, les prêts sur hypothèque sont à la base du totem. Nous faisons la concurrence avec les

[Texte]

institutions find it much easier to invest in bonds. The bondsmen and the mortgage men are constantly buying for the insurance dollar. The bondsman says: I can buy a bond tomorrow and I can give you that interest rate beginning tomorrow, and if you do not want it I can sell it the next day. The mortgage man has to admit that he will commit loans to a builder in January and may not get that money taken down until September, may get it taken down in little draws, a bit at a time. By that time the rate may be lower than it is when they commit, and when they have the mortgage they cannot sell it very easily. So the mortgage man is constantly at a disadvantage. What we are saying is that if you hurt the mortgage terms money will flow out of mortgages into these other opportunities.

• 1210

Then finally, talking about the people with money, in the last analysis you and I are all the people with money, we have all got a little trust savings account somewhere, and some of us have got more than others. But the big institution is acting as the intermediary for us, and they are getting the money from those savers, and if they worsen those terms they will not get the money. The trust companies say that the five-year GIC rate is just like turning a tap on and off. If they are paying 9 per cent and they are not getting enough money in, if they put another quarter on the money flows just like that. If they take a quarter off it stops dead. And that is from the savers of Canada who are putting their money in or taking it out, and that is where a large part of our mortgage finance comes from, the individual saver.

The Chairman: Yes, Mr. Bergman.

Mr. Bergman: Maybe I could make one remark on the disclosure factor. It has been our experience that the consumer of our product, mortgages, is more interested in the absolute dollars he has to pay and not in the rate. He wants to know his estimated real estate taxes—and if you have ever dealt with municipalities you know what a job it is estimating that—the principal and the amount of the interest. But generally speaking he compares the total package and very rarely do you find a builder—you will find them, and there are exceptions in every rule—but very rarely will you find a builder advertising an interest rate. If anything, he advertises the monthly payment.

The Chairman: Thank you, Mr. Corbin.

Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman. I compliment these gentlemen on their description of the answer to the question of my colleague on the other side, the balancing of money and the fact that it comes from investment certificates and trust account certificates and so on and so forth, and it is packaged up and made available as mortgages to the industry. I think you put on the record a very excellent treatise on that.

[Interprétation]

obligations. Les établissements trouvent qu'il est beaucoup plus facile d'investir dans les obligations. Celui qui vend des obligations et celui qui vend des hypothèques cherchent constamment à assurer le dollar. Celui qui a des obligations dit: Je peux acheter une obligation demain et vous donner le taux d'intérêt à partir de demain, et si vous la voulez plus, je peux la vendre le jour suivant. Celui qui a des hypothèques doit admettre qu'il engage des prêts à un autre preneur en janvier et qu'il ne reverra son argent qu'en septembre, petit à petit. Dans l'intervalle, le taux est peut-être plus bas que celui auquel il a prêté et les hypothèques ne se revendent pas toujours aussi facilement. Par conséquent, le prêteur sur hypothèques est constamment désavantagé. Il prétend donc que si vous attaquez les hypothèques à terme, l'argent ne sera plus facile à trouver pour les hypothèques, il sera dirigé vers d'autres occasions.

Finalement, pour parler des personnes qui ont de l'argent, en dernier ressort vous et moi et tous ceux qui ont de l'argent, avons tous un petit compte d'épargne quelque part, certains en ont plus que d'autres. Le gros établissement sert d'intermédiaire pour nous, il obtient de l'argent des épargnants et si les conditions deviennent plus difficiles, il n'obtiendra plus cet argent. Les sociétés de fiducie prétendent que les certificats de placements garantis de 5 ans sont comme un robinet que vous ouvrez et fermez. Si elles paient 9 p. 100 et qu'elles n'obtiennent pas suffisamment d'argent, elles ajoutent un autre quart et l'argent coule facilement. Si elles retirent un quart tout s'arrête. Cet argent provient des épargnants du Canada qui placent leur argent ou le retirent, et c'est en grande partie d'où vient l'argent pour financer les hypothèques, de l'épargnant individuel.

Le président: Oui, monsieur Bergman.

M. Bergman: Permettez-moi de dire un mot au sujet de la divulgation. D'après notre expérience, le consommateur de notre produit, des hypothèques, est plus intéressé au dollar absolu qu'il doit payer qu'au taux. Il veut savoir à combien ses taxes immobilières sont évaluées—et si vous vous êtes déjà occupé des municipalités, vous savez quel travail cela représente—le principal et les intérêts. Mais en général, il compare l'ensemble et c'est très rare qu'un entrepreneur—il y en a, il y a toujours des exceptions à la règle—publie un taux d'intérêt. Il donnera plutôt le paiement mensuel.

Le président: Merci monsieur Corbin.

Monsieur Huntington.

M. Huntington: Merci monsieur le président. Je félicite ces messieurs des détails qu'ils ont donnés à la question qu'a posée mon collègue de l'autre côté, au sujet de l'alignement de l'argent et du fait qu'il provient des certificats d'investissements, des certificats des comptes de fiducie, et le reste, et le tout est rassemblé et rendu disponible sous forme d'hypothèques à l'industrie. Je pense que c'est un excellent traité sur le sujet que vous avez fait consigner au procès-verbal.

[Text]

But just prior to that we heard that the money is locked in for five years on five-year GICs. Well, we had a group of trust companies before us the other night and they advised us that their average term was 4.64 years, indicating that there is some prepayment and penalty paid in that term, I found it fascinating today to learn that of some 273,000 new housing starts 50 per cent of the mortgage financing on these housing starts involved insurance. And I am also aware from the industry that this insurance, as you have put on the record today, is paid by a rate and that there is a better rate from CMHC than there is from MICC or other organizations. Is it the same rate or is there . . .

Mr. Bergman: One quarter of one per cent. We are talking about the mortgage interest rate generally speaking because there is a higher risk for the privately insured versus a government insured loan. They put a quarter per cent variance on that.

Mr. Huntington: On the insurance portion.

Mr. Bergman: No, no, on the mortgage

Mr. Huntington: On the mortgage.

Mr. Bergman: In other words the person who is lending the money says: I have got a slightly greater risk lending my money in that route than I do if I am dealing with a government insured mortgage. Let us say we have a recession and there is suddenly a big batch of foreclosures. The fund that the insurers have been able to build up towards meeting such a contingency is not as great as the fund that the federal government has behind it.

• 1215

Mr. Huntington: Right, and there is a revenue to that insurance fund. We have an example as a result of testimony from the other night that GICs today are locked in and yet the average term of a GIC is 4.64 years, so there has to be a degree of prepayment on five-year certificates within the total community. Can you accept that?

Mr. Morley: Could I question, Mr. Chairman?

The Chairman: Surely, Mr. Morley.

Mr. Morley: What was the 4.64? Is that the length of time that a saver leaves his GIC in?

Mr. Huntington: That is the average term of a GIC.

Mr. Morley: In other words, he commits for five years but then he wants his money out so he in fact pays a penalty and gets it out sooner.

Mr. Huntington: I gather there is prepayment involved on that term.

Mr. Bergman: He suffers a penalty.

[Interpretation]

Mais avant cela, nous avons entendu que l'argent est bloqué pendant 5 ans dans les certificats de placements garantis. Nous avons reçu la visite d'un groupe de sociétés fiduciaires l'autre soir qui nous ont dit que la période moyenne était 4.64 années, ce qui semble indiquer qu'il y a un paiement anticipé et une amende de versée dans ce cas. Je trouve qu'il est fascinant aujourd'hui d'apprendre que de quelque 273,000 mises en chantier, 50 p. 100 du financement sur hypothèques de ces mises en chantier comprenaient de l'assurance. Je sais également que cette assurance, comme vous l'avez mentionné aujourd'hui, est soumise à un taux et que le taux est meilleur à la Société centrale d'hypothèques et de logement qu'elle ne l'est à la MICC ou d'autres organisations. Est-ce que c'est le même taux ou est-ce qu'il y a . . .

M. Bergman: Un quart de un pour cent. Il s'agit du taux d'intérêt sur hypothèque dont nous parlons généralement car le risque est plus élevé pour celui qui est assuré privément comparativement au prêt assuré par le gouvernement. Il y a donc une variante de ¼ p. 100.

M. Huntington: Sur la partie assurance.

M. Bergman: Non, non, sur l'hypothèque.

M. Huntington: Sur l'hypothèque.

M. Bergman: Autrement dit, la personne qui prête de l'argent dit: Je cours un risque un peu plus grand à prêter de l'argent de cette façon que je ne le ferais pour une hypothèque assurée par le gouvernement. Supposons qu'il y ait une récession et que tout d'un coup il y ait toute une série de forclusions. Les fonds dont disposent les assureurs pour faire face à une telle éventualité ne sont pas aussi abondants que ceux dont dispose le gouvernement fédéral.

M. Huntington: C'est exact. Et ce fonds d'assurance fournit un profit. Nous en avons eu un exemple à la suite du témoignage fait l'autre soir qui a indiqué que les certificats d'investissement garanti étaient actuellement bloqués et que, pourtant, l'échéance moyenne de ces certificats était de 4.64 années. Il y a donc eu un certain pourcentage de paiements anticipés pour les certificats à cinq ans d'échéance. Pouvez-vous accepter cela?

M. Morley: Puis-je poser une question, monsieur le président?

Le président: Certainement monsieur Morley.

M. Morley: Ce chiffre de 4.64 constitue-t-il la durée du temps pendant laquelle un épargnant ne touche pas à son certificat d'investissement garanti?

M. Huntington: C'est la durée moyenne de placement dans un certificat d'investissement garanti.

M. Morley: En d'autres termes, il s'engage pour cinq ans, mais s'il veut son argent plus tôt, il doit subir une pénalisation.

M. Huntington: Je suppose que le paiement anticipé se fait à ces conditions.

M. Bergman: Il doit donc subir une pénalité.

[Texte]

Mr. Huntington: This is the simple point I am trying to get at, Mr. Chairman, but I am having trouble meeting after meeting on it. It would appear as a result of the 4.64 years that was put in the other evening—and I hope I am not taking that in the wrong context—that the cost of this insurance is on the front end to some borrowers and there is a prepayment factor but that the borrower is never getting the rebate on the insurance he pays for; that this rebate is normally held by the trust companies.

Mr. Morley: Oh, no. Excuse me . . .

Mr. Huntington: Or the lender.

Mr. Morley: The insurance fee is paid to CMHC or to the private insurer.

Mr. Huntington: Right.

Mr. Morley: Paid and left there and never refunded.

Mr. Huntington: For a term.

Mr. Morley: Yes. It is paid. It is a front-end payment.

Mr. Huntington: It is an insurance factor and it is a front-end payment for the service of having that loan insured.

Mr. Morley: Right.

Mr. Huntington: If there is a prepayment factor, why is not the payer of that premium allowed a rebate, or why does he not get the rebate?

Mr. Morley: We have never thought about it in the industry as worth going after. It is too small.

Mr. Huntington: I want to submit, Mr. Chairman, that these rebates are a large source of revenue to lending companies.

Mr. Bergman: No.

Mr. Huntington: That is the point I want to get on the record.

Mr. Bergman: The insurance factor—the lender is not involved in it.

Mr. Morley: The lender gets nothing out of that.

Mr. Bergman: That is paid. It is like a fire insurance policy. It is paid to an insuring company and it becomes an insurance premium.

Mr. Huntington: And you are saying here that I am wrong in saying that there is any rebate on that premium?

Mr. Bergman: When you are referring to the mortgage insurance fees, you are not referring to the lenders. It is a fee that is collected from the builder and paid to an insuring company who is at arm's length from the lender generally.

Mr. Huntington: For a term?

Mr. Morley: A term at the most.

Mr. Huntington: And if there is a prepayment before the mortgage matures, there is no rebate due on that fee?

[Interprétation]

M. Huntington: Cette question est simple et pourtant je rencontre des difficultés à ce sujet, séance après séance. Il semble qu'à la suite de 4.64 années dont on a parlé l'autre soir, et j'espère que je ne situe pas la question dans le mauvais contexte, le coût de cette assurance se trouve intégré dans les frais du début pour certains emprunteurs et qu'on tienne compte de ce facteur de paiements anticipés. Mais il semble ici que l'emprunteur ne profite jamais de cette ristourne et qu'elle est normalement retenue par les compagnies de fiducie.

M. Morley: Oh, mais non! Excusez-moi . . .

M. Huntington: Ou par le prêteur.

M. Morley: Les frais d'assurance sont payés à la Société centrale d'hypothèques et de logement ou à un assureur privé.

M. Huntington: C'est exact.

M. Morley: Versé et laissé là sans être jamais remboursé.

M. Huntington: Pour un certain temps.

M. Morley: Oui. Ces frais sont versés et constituent le paiement du début.

M. Huntington: C'est un facteur de l'assurance et cela fait partie du paiement de début pour le service fourni d'assurance du prêt.

M. Morley: D'accord.

M. Huntington: S'il y a un facteur de paiement anticipé, pourquoi celui qui paie la prime n'obtient-il pas un rabais ou pourquoi n'obtient-il pas cette ristourne?

M. Morley: Cette somme est trop petite, c'est pourquoi nous n'avons jamais songé à nous en occuper.

M. Huntington: Je prétends, monsieur le président, que ces ristournes constituent une grande source de revenus pour les compagnies prêteuses.

M. Bergman: Non.

M. Huntington: C'est ce que je veux faire consigner au compte rendu.

M. Bergman: Quant au facteur assurance . . . le prêteur n'est pas impliqué.

M. Morley: Le prêteur n'obtient rien dans ce cas.

M. Bergman: Le versement est fait. C'est comme dans le cas d'une assurance-incendie, ce versement devient une prime d'assurance.

M. Huntington: Et vous prétendez que j'ai tort de dire qu'il y a un rabais de cette prime?

M. Bergman: Lorsque vous discutez des frais d'assurance et d'hypothèque, vous ne discutez pas des prêteurs. Ce sont des frais qui sont obtenus du constructeur et versés à une compagnie d'assurances qui n'a aucun lien de dépendance avec le prêteur en général.

M. Huntington: Pour une période déterminée?

M. Morley: Oui, au maximum.

M. Huntington: Et si avant que l'hypothèque vienne à échéance il y a paiement anticipé, aucun rabais ne sera dû sur ces frais de début?

[Text]

Mr. Morley: The insurance company keeps it.

Mr. Bergman: I might add that the federal government through Central Mortgage and Housing established the principle I guess that we are working under.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, I wonder if the witnesses have any opinions on interest rates in Canada for mortgages vis-à-vis interest rates in the United States, which are three to four points lower than in Canada, and why does this differential exist, particularly when we in Canada do not have the privilege of deducting interest on mortgages? What are the reasons? Have you done any studies on any justification?

Mr. Morley: Can we first of all correct your statement, sir.

Mr. Huntington: Yes.

Mr. Morley: The average rate in the United States at the present time is just under 9 per cent.

Mr. Huntington: Yes.

Mr. Morley: So that it is not 3 or 4 per cent; it is close to 2 or 2.5.

Mr. Huntington: If you went back over the last four years . . .

Mr. Morley: If we went back over the last four years it would probably be even less than that.

Mr. Huntington: So I am exaggerating if I say 3 to 4.

Mr. Morley: You are exaggerating. It has been high in the last few months.

Mr. Huntington: All right. I accept the fact that the information I have is wrong and that it is your figure, 2.5 per cent. That is still a very serious differential in terms of cost and cash flow and amortization periods on mortgages to the wage earner retiring that mortgage. Have you done any studies as to why that differential exists between the U.S. and Canada?

• 1220

Mr. Morley: We know that it is a function of the economies, the relative economies, and it is reflected in the bond market as well and therefore out of our reach. If you take the trust company lending, they need about a 1.5 per cent spread to do the job.

Mr. Huntington: Yes.

Mr. Morley: And so we are always watching that, and if the spread gets much above 1.5 per cent we complain and they rarely go over 1.75 per cent. If you look at the graph, you will see that occasionally it widens to 1.75 per cent or 2 per cent but it comes back again to about 1.5 per cent, sometimes 1.25 per cent if they are under pressure. So we know that if we watch that differential we are getting a proper deal. But it is all a function of the Canadian economy, the exchange rate of the Canadian dollar, import-export trade balances and so on, which we can do nothing about.

[Interpretation]

M. Morley: C'est la compagnie d'assurances qui conserve l'argent.

M. Bergman: J'ajouterais que c'est le gouvernement fédéral qui, par l'intermédiaire de la Société centrale d'hypothèques et de logement a établi, je suppose, ce principe qui nous lie.

M. Huntington: Monsieur le président, je me demande si les témoins ont quelque chose à nous dire sur le fait que les taux d'intérêt hypothécaires aux États-Unis sont trois ou quatre points moins élevés qu'au Canada? Pourquoi y a-t-il cette différence alors que nous au Canada n'avons pas le droit de déduire de l'impôt l'intérêt sur nos hypothèques? Quelles en sont les raisons? Avez-vous fait des études en ce sens, y a-t-il des justifications?

M. Morley: Tout d'abord, permettez-nous de rectifier votre déclaration, monsieur.

M. Huntington: Oui.

M. Morley: Le taux en moyenne aux États-Unis est à l'heure actuelle d'un peu moins de 9 p. 100.

M. Huntington: Oui.

M. Morley: Ce n'est donc pas 3 ou 4 p. 100, mais plutôt 2 ou 2.5

M. Huntington: Si vous revenez en arrière de quatre ans . . .

M. Morley: Si nous revenions en arrière, ce taux serait probablement encore moins élevé.

M. Huntington: J'exagère donc en disant 3 à 4.

M. Morley: Oui. Il a monté ces derniers mois.

M. Huntington: Très bien. J'accepte le fait que les renseignements dont je dispose sont faux et j'accepte votre chiffre de 2.5 p. 100. C'est toujours une grosse différence au point de vue des coûts, des mouvements de trésorerie, des périodes d'amortissement pour les hypothèques pour le salarié qui veut rembourser cette hypothèque. Avez-vous fait des recherches pour savoir la raison de cette différence entre le Canada et les États-Unis?

M. Morley: Nous savons que cela dépend de l'économie, de l'état relatif des économies respectivement et que cette situation se reflète sur le marché des obligations qui n'est pas de notre ressort. Supposons qu'une compagnie de fiducie fasse des prêts, il lui faut une latitude de à peu près 1.5?

M. Huntington: Oui.

M. Morley: Aussi, ces compagnies surveillent toujours cette situation et si la différence dépasse 1.5 p. 100 nous nous plaignons et elle dépasse rarement 1.75 p. 100. Si vous examinez le graphique, vous verrez que quelquefois c'est 1.75 p. 100 ou 2 p. 100 mais que l'écart se rétrécit à nouveau à 1.5 quelquefois même à 1.25 p. 100 lorsqu'il y a pression. Donc, nous savons qu'en surveillant ces différences, nous serons bien servis. Mais tout dépend de l'économie du Canada, du taux de change du dollar canadien, de la balance du commerce des

[Texte]

Mr. Huntington: The point you are making, then, is that if the mortgage industry is to have funds . . .

Mr. Morley: For lending.

Mr. Huntington: . . . to make available for lending to the home purchaser, it is geared to the over-all market, including the bond market.

Mr. Morley: Yes. That is all related to the bond market. Again we come to this choice on the part of the investor. He can go to the bond market or he can go to the mortgage market. And typically, at the present time most are saying the bond market is a far better deal than the mortgage market. At present the investment men are saying, I would rather buy bonds than mortgages right now. We cannot afford that to happen very often or very long; otherwise we are out of business.

Mr. Huntington: Why does CMHC keep its rates so high? Why does it not make available a lower rate?

Mr. Morley: That would be a subsidy. We have that through the AHOP program.

Mr. Huntington: A subsidy?

Mr. Morley: Yes. It would be tantamount to a subsidy if they did anything else; if they lent at other than market rates it would be a subsidy.

Mr. Huntington: We are lending hundreds of millions of dollars at lower rates than CMHC.

Mr. Morley: Who is we?

Mr. Huntington: The government, the people of Canada.

Mr. Morley: Yes, but that is using the faith and credit of the government. It is a subsidy in a sense.

Mr. Huntington: Well, if you look at the average cost of money in Air Canada, which a year ago was 5.63 per cent, government money.

Mr. Morley: We use \$7 billion, \$8 billion or \$9 billion a year, and if you start shaving the interest rate on the lending on housing, then you are really . . .

Mr. Huntington: So, it is one of scale?

Mr. Morley: . . . depriving the country of its credit. You are eating into its credit.

Mr. Huntington: Its credit with whom?

Mr. Morley: With the rest of the world.

Mr. Bergman: I think you are suggesting, why is the CMHC lending rate as high as it is.

Mr. Huntington: Yes.

Mr. Bergman: CMHC is essentially—the lending rate here is essentially a court of last resort, if the lenders will not lend

[Interprétation]

importations et des exportations etc. sur lesquels nous n'avons aucune emprise.

M. Huntington: Vous dites donc que si l'industrie des hypothèques veut obtenir des fonds . . .

M. Morley: Pour prêter.

M. Huntington: . . . pour les fournir aux acheteurs de maisons elle doit tenir compte du marché global, y compris le marché des obligations.

M. Morley: Oui. Si c'est en rapport avec le marché des titres. Mais il y a aussi le choix de l'investisseur qui peut choisir entre le marché des obligations et celui des hypothèques. Et pour l'instant, par exemple, la plupart pensent que le marché des obligations est meilleur que celui des hypothèques. Actuellement, ceux qui s'occupent d'investissements préfèrent acheter des obligations à des hypothèques. Nous ne pouvons pas nous permettre que cette situation dure trop longtemps autrement nous ferons faillite.

M. Huntington: Pourquoi la Société centrale d'hypothèques et de logement maintient-elle ses taux à un niveau aussi élevé? Pourquoi ne donne-t-elle pas un taux moins élevé?

M. Morley: Si elle le faisait, ce serait alors une subvention. Les subventions de ce genre sont fournies par le Programme d'aide à l'accession à la propriété.

M. Huntington: Une subvention?

M. Morley: Oui. Cela équivaudrait à une subvention si la société prêtait à un taux différent de celui qui existe sur le marché.

M. Huntington: Nous prêtons des centaines de millions de dollars à des taux moins élevés que la Société centrale d'hypothèques et de logement.

M. Morley: De qui parlez-vous lorsque vous dites: «Nous».

M. Huntington: Du gouvernement, des Canadiens.

M. Morley: Oui mais vous faites appel là au crédit du gouvernement et à la confiance qu'on lui fait ce qui est une subvention en un certain sens.

M. Huntington: Si vous examinez ce que coûtent en moyenne les fonds d'Air Canada il y a un an, ils s'établissaient à 5.63 p. 100 et c'est de l'argent du gouvernement.

M. Morley: Nous utilisons 7, 8 ou 9 milliards par an et si vous commencez à réduire le taux d'intérêt des prêts sur les maisons, alors, en fait . . .

M. Huntington: Il s'agit donc d'une question de barème?

M. Morley: . . . de supprimer le crédit au pays. Nous éro-dons son crédit.

M. Huntington: Son crédit auprès de qui?

M. Morley: Auprès du reste du monde.

M. Bergman: Essayez-vous de nous expliquer pourquoi le taux d'intérêt de la Société centrale d'hypothèques et de logement est aussi élevé.

M. Huntington: Oui.

M. Bergman: La Société centrale d'hypothèques et de logement est essentiellement . . . le taux d'intérêt est essentielle-

[Text]

in a certain area or they lend in subsidized housing. Most of the lending is done by the approved lenders. CMHC did a lot of lending in the past and they recognized that that was not what they were set up to do. By influencing the lenders to come into the field, they cut down on the amount of moneys they were directly lending on mortgages.

Mr. Huntington: Thank you very much, Mr. Chairman.

Le président: Le prochain invité est M. Clermont.

M. Clermont: Je m'excuse, monsieur le président. Je viens d'une réunion du Comité permanent des Finances du Commerce et des questions économiques . . . Merci.

A la lecture de votre mémoire, la raison, pour votre organisme, de paraître devant ce Comité, est que vous ne partagez pas l'optimisme du ministre qui a proposé cette législation concernant le paiement par anticipation d'hypothèques, les deux premières années je pense pour 10 p. 100, et par la suite à 100 p. 100. De plus vous dites que ce ne sera pas une bonne politique si l'emprunteur peut réembourser son hypothèque, par anticipation. Vous donnez comme exemple à la page 2 de votre mémoire le cas des fonds de pension et de leur participation dans les placements hypothécaires. Ma première question est celle-ci: Avez-vous un pourcentage de la participation des fonds de pension dans le secteur hypothécaire?

• 1225

The Chairman: Mr. Morley.

Mr. Morley: Yes. I understand the question then to be on pension funds.

Mr. Clermont: Yes. You are saying in your brief that, first of all, you are against payment in advance, and you give an example of why you are against it. And on page 2 of your brief you say that pension funds are used to a certain degree for mortgages.

Mr. Morley: Yes.

Mr. Clermont: Have you the percentage?

Mr. Morley: Yes, the pension funds today are investing about 12 per cent in mortgages. Under pressure from CMHC and from the housing industry, this has been built up over the last few years. It is very slow. But we have to bear in mind that the amount of money flowing into the pension funds is increasing all the time, so that we are getting more as time goes on. But it is a very important source of financing for the industry and we cannot ignore it.

So, if you would let me explain why it is so critical to pension funds, pension funds have to have a certain degree of liquidity in their investments. They do not know when they are going to be called upon sometimes for paying out pensions. They have a constant outflow. Therefore, for right or wrong, they say they need liquidity, and many of them object to the mortgage medium as an investment. They say, we do not want too many mortgages.

[Interpretation]

ment un tribunal de dernière instance auquel on fait appel lorsque les prêteurs ne veulent pas fournir d'argent dans certains domaines ou lorsqu'ils ne prêtent que pour des logements subventionnés. La plupart des prêts qui sont fournis le sont par des prêteurs agréés. La Centrale d'hypothèques et de logement dans le passé a fait toutes sortes de prêts mais elle a reconnu que ce n'était pas l'objectif pour lequel elle avait été créée. En influençant les prêteurs pour les attirer, on réduit les fonds disponibles pour prêter directement en hypothèques.

M. Huntington: Merci beaucoup, monsieur le président.

The Chairman: Our next speaker is Mr. Clermont.

Mr. Clermont: I apologize, Mr. Chairman, because I had to attend the Standing Committee on Finance, Trade and Economic Affairs . . . Thank you.

In reading your brief I see that the reason why you appear here is that you are not as optimistic as the minister who is introducing this legislation concerning the prepayment of a mortgage during the first two years, I think being 10 per cent then later on 100 per cent. Moreover, you state that it will not be a good policy if the borrower is allowed to prepay his mortgage loan. You give as an example, on page 2 of your brief, the case of the pension funds and their involvement in mortgage investments. My first question is the following: Do you know what percentage of pension funds money is invested in mortgages?

Le président: Monsieur Morley.

M. Morley: Oui. Si j'ai bien compris, la question porte sur les régimes de retraite.

M. Clermont: Oui. Vous dites, dans votre mémoire, tout d'abord, que vous vous opposez au remboursement anticipé et vous expliquez pourquoi. Or, à la page 2 de votre mémoire, vous dites que les fonds des régimes de retraite sont investis en partie, dans le marché des hypothèques.

M. Morley: Oui.

M. Clermont: Avez-vous le pourcentage?

M. Morley: Oui, les régimes de retraite investissent aujourd'hui environ 12 p. 100 dans le marché des hypothèques. A la suite de pressions de SCHL et de l'industrie de la construction, il y a eu augmentation, ces dernières années. Et cela, très lentement. Il ne faut pas oublier, néanmoins, que l'argent investi dans les régimes de retraite augmente constamment et qu'il y en aura encore plus à l'avenir. Cela constitue tout de même une source importante de financement pour l'industrie et nous ne pouvons pas l'ignorer.

Permettez-moi de prendre l'occasion pour vous expliquer pourquoi la loi touchera de façon critique les régimes de retraite. Un régime de retraite doit avoir un certain montant d'argent liquide. On ne sait pas quand il faudra verser une pension de retraite. L'argent sort constamment. Par conséquent, à tort ou à raison, ses administrateurs prétendent avoir besoin d'argent liquide et beaucoup s'opposent à investir dans

[Texte]

Second, they are not experienced in mortgage lending. They believe, if they have a certain amount of money to invest, they should be able to put it to work immediately, and the trouble with the mortgage investment is it is not that kind of vehicle. To do satisfactory mortgage lending, one has to commit ahead of time and be prepared sometimes for delay in the taking down of that loan. Now, this upsets the pension funds. They like to be able to make a phone call, put their money to work right away, and know that it is rolling in, and then, as I say, to have the liquidity at the other end.

M. Clermont: Vous me donnez le chiffre de 12 p. 100 pour les fonds de pension employés pour des prêts hypothécaires. Est-ce que ce 12 p. 100 provient surtout des plans de pension privés ou bien des plans de pension d'employés civils, du gouvernement fédéral, des gouvernements provinciaux ou des municipalités?

Mr. Morley: As I understand it, it is across the board.

M. Clermont: Au sujet des fonds disponibles dans les plans de pension, vous dites que ce serait plus intéressant peut-être pour ces groupes-là d'acheter des obligations ou d'acheter des actions. Vous savez cependant qu'en ce qui regarde le marché des actions depuis quelques années, le marché est très variable et surtout à la baisse plutôt qu'à la hausse. C'est un problème que vous n'avez pas pour des prêts placés sur hypothèques, et aussi sur les obligations. Bien entendu, si vous me dites que quelqu'un achète pour \$1,000 de certificat d'épargne du gouvernement fédéral ou d'une province et que c'est négociable sur demande et que vous présentez un certificat d'épargne de \$100 à une institution financière, ils vont vous payer \$100. Mais tel n'est pas le cas pour des obligations de compagnies ou de municipalités, et aussi pour les actions.

Ensuite, en ce qui regarde le taux d'intérêt... Eh bien, le taux d'intérêt..., vous savez que vous pouvez le changer. Pour certaines institutions financières c'est tous les ans, soit en hausse, soit en baisse. Présentement, je crois que depuis les trois baisses du taux d'escompte de la Banque du Canada c'est plutôt à la baisse; mais pour les obligations vous n'avez pas cet avantage-là. Parce que si vous achetez une obligation de dix ans à tel taux d'intérêt, vous allez me dire: "Oui, mais on peut la vendre". Oui, mais vous pouvez la vendre avec une perte.

Pourriez-vous nous donner autres explications? Parce que quand vous comparez les fonds placés sur prêts hypothécaires, les responsables de ces fonds de pension seraient peut-être enclins à aller dans le secteur des actions ou des obligations. Il y en a qui vont vous apporter des objections comme les miennes. Ils peuvent vous prouver que c'est peut-être préférable pour ces... Bien entendu, ils ne peuvent pas placer tous les fonds disponibles seulement que dans un secteur, parce que la loi ne leur permettrait pas. Avez-vous des commentaires à faire à propos de mes réponses aux arguments que vous invoquez dans votre mémoire: qu'il serait plus avantageux pour ces personnes-là d'acheter des actions ou des obligations plutôt que d'acheter des hypothèques, si le projet de loi était adoptée tel que nous l'avons devant nous; qu'un emprunteur pourrait,

[Interprétation]

les hypothèques. Leur attitude est: «Nous ne voulons pas avoir trop d'hypothèques».

Deuxièmement, les administrateurs n'ont acquis aucune expérience dans le prêt hypothécaire. Ils croient que s'ils ont un certain montant d'argent à investir, ils devraient le faire produire immédiatement; or, le problème avec les hypothèques, c'est qu'on ne voit pas un bénéfice immédiatement. Pour bien réussir, on doit se compromettre et être disposé à attendre avant que le prêt ne se fasse. Cela ennuie les régimes de retraite. C'est un milieu où l'on aime bien pouvoir faire un appel téléphonique, faire produire son argent tout de suite, et savoir que les profits rentreront, de façon à avoir, comme je l'ai dit précédemment, de l'argent liquide en main.

Mr. Clermont: You said 12 per cent of the pension funds are used for mortgages. Does this 12 per cent come mostly from private pension plans or from public employee pension plans, government employees, federal, provincial or municipal?

M. Morley: A ma connaissance, d'un peu partout.

Mr. Clermont: About the money available from pension plans, you said that it might be more interesting for this group to buy bonds or shares. Nevertheless, you are not without knowing that if one looks at the stock market these last few years the market is very unstable, downwards rather than upwards. This problem may not exist if you are investing in mortgages or in bonds. Of course, if you tell me that someone buys one thousand dollars of federal or provincial government bonds, that is negotiable upon request as is a \$100 savings certificate from a financial institution, you get your \$100 back. This is not the case with company bonds or municipal bonds or shares.

Now, as for the interest rate—well, the interest rate—you know that it can change. Some financial institutions change it every year, either by increasing it or by decreasing it. At the present time, I think, since the Bank of Canada has brought down three times the preferential rate, it is probably going down; but you do not have that advantage with bonds. If you buy a 10-year bond with a fixed interest rate, of course, you will tell me that it can always be sold, which is true, but you might have to sell it at a loss.

Could you therefore give us any other explanations? When you compare the money invested in mortgages, pension fund institutions might be inclined to invest in shares or bonds. Others will bring up the same objections as I have. They may prove to you that it is perhaps preferable for these—of course, they cannot really invest all their available money in one area, since the law does not allow it. Do you have any remarks you would like to make in response to the questions and arguments I have raised about your brief; that it might be to the advantage of these investors to buy shares or bonds rather than mortgages, if the bill were adopted in its present form; that is to say that if a borrower could, after three years, pay back 100 per cent of his loan without penalty?

[Text]

après trois ans, rembourser sans pénalité 100 p. 100 de son prêt.

• 1230

The Chairman: Mr. Morley.

Mr. Morley: These are the arguments we use against the pension funds. We have been using them for many years. We refer to this, that we are constantly trying to encourage them to change their attitude toward mortgages. We bring out the good points and we soft peddle the bad ones.

We are not really in competition with equities. We are in competition with bonds and I have already mentioned the major factor that they raise, that is, the unpredictability of the timing of the investment, which upsets them very considerably. I know in my case I have a commitment in January and I have not taken the money down until the end of the year. A pension fund manager is not used to that sort of thing.

What we are concerned with is that if we worsen the terms of mortgages in any way, if we make it an even less reliable source of investment, it will make it even more difficult for us to encourage them to turn to mortgages, which they are doing in increasing amounts. But this will make it more difficult for us. As we all know, investment moneys are flowing in proportion in greater quantities into pension funds and we are very concerned, therefore, that we do not lose their interest.

M. Clermont: Voici ma dernière question. Nous n'avons qu'un certain nombre de minutes pour poser les questions, mais j'aurais aimé continuer sur le sujet que nous venons de discuter.

Dans votre mémoire, vous dites qu'il y a peu de preuves à l'effet que des acheteurs auraient été induits en erreur lors du financement de leurs propriétés. Je crois que dans l'ensemble, peu de personnes pourraient dire que ce que vous avancez est exact. Mais vous savez aussi qu'il y a des cas marginaux où certaines institutions financières peuvent profiter de la situation d'un emprunteur mal pris en affaires. Moi, je me rappelle avoir vu autrefois quelques cas de ce genre où le pauvre propriétaire d'une maison a payé un taux d'intérêt exorbitant. Comme il ne pouvait pas emprunter des organismes réguliers, on s'est servi, on a abusé de sa situation. Mais aussi, êtes-vous au courant du fait qu'un autre problème doit être pris en considération? J'ai l'impression que les constructeurs-vendeurs ne le connaissent peut-être pas: c'est celui des pénalités imposées au moment des remboursements anticipés des hypothèques. Mon collègue a mentionné tout à l'heure, que dans le cas des assurances, il devrait y avoir un rabais sur la prime d'assurance. On nous dit aussi que lorsqu'un emprunteur veut rembourser son hypothèque, il peut encourir des pénalités en certains cas.

Mr. Bergman: I think it might be the same thing as with an insurance policy. There is a cost . . .

[Interpretation]

Le président: Monsieur Morley.

M. Morley: Ce sont justement les arguments que nous faisons valoir contre les régimes de retraite. Cela fait des années que nous les formulons. Nous avons déjà dit que nous tentons constamment de les encourager à changer leur attitude envers les hypothèques. Nous tentons de faire valoir les bons points et de taire les mauvais.

Nous ne faisons pas vraiment concurrence à ce genre d'investissement. Nous faisons plutôt concurrence aux obligations et, comme je l'ai déjà dit, le secteur principal qu'on tente de faire valoir est le délai imprévisible de l'investissement, ce qui les ennuie énormément. Je sais que, pour ma part, je m'étais engagé à rembourser de l'argent, au mois de janvier, et je ne suis pas allé le porter avant la fin de l'année. Un administrateur de régime de retraite n'est pas habitué à ce genre de chose.

Ce qui nous préoccupe, c'est que si, de quelque façon, nous rendons plus difficiles que ce soit les prêts hypothécaires, cela deviendra une source encore moins viable d'investissement et ce sera encore plus difficile d'encourager les investissements dans ce secteur alors que justement il y avait eu augmentation des investissements. Cela nous rendra la vie plus difficile. Comme nous le savons tous, il y a de plus en plus d'argent d'investi dans les régimes de retraite et, par conséquent, nous ne voulons à aucun prix perdre leur intérêt.

Mr. Clermont: Here is my last question. We only have a limited time to ask questions, but I should have liked to continue on the topics that we were discussing.

In your brief, you say that there is very little evidence to show that buyers were cheated when they financed their property. On the whole, I think very few people could say that what you are claiming is true. You know that there are certain marginal cases where financial institutions will try to profit from the situation of a borrower in a difficult situation. I remember having seen, in the past, a few cases of this type, the poor owner of a home having to pay an exorbitant interest rate. Because he could not borrow from the regular sources, he was abused. Have you thought that one must take into consideration another problem? I have the feeling that builders-sellers are not aware of it; I am talking of the penalties involved with prepayment of a mortgage. My colleague mentioned a while ago that in the case of insurances there should be a discount on the premium. Nevertheless, we have been told that when a borrower wants to pay back his mortgage, he might in certain cases face a penalty.

M. Bergman: Je crois que c'est un peu la même chose qu'une police d'assurance. Il en coûte . . .

[Texte]

Mr. Clermont: You said that for the insurance company the loaner or the contractor has nothing to do with the insurance, but I do not think it is the case in the subject that I just brought to your attention.

Mr. Bergman: I am using an insurance policy as an example where you pay your premium in the first year and a certain portion of that premium is going to the agent who sold the policy. They have incurred expenses. When they place the mortgage they incur expenses, and theoretically they amortize those expenses over the lifetime of the mortgage, if the mortgage is retired early then they do not have the money to pay for the initial work in setting that up. Basically that is where a large portion of that so-called penalty goes, it goes towards their initial costs. There is not a frontend load as they do have in the purchase of an insurance policy.

• 1235

Mr. Clermont: You are telling me and you are telling the Committee that in a case of fire insurance a certain percentage of the premium is returned to the agent as commission, the agent or the brokers. I would agree with you in that, but in the case of a mortgage all papers have to be paid by the buyers. In Quebec it is before notaries. In other provinces it would be lawyers. I may agree with you to a certain point about insurance, but mortgages for the first year have additional costs and that cost is spread within, say, a period of five years. I have hesitation to follow you on that ground, but as the Chairman is looking at me, it means that my time is up. Thank you very much.

The Chairman: Merci, Mr. Clermont. Mr. Corbin.

Mr. Corbin: Mr. Chairman, we have other commitments to meet shortly, but I want to put one final question. I have been rereading the brief very attentively. There are two points on which you are very emphatic, and those two points you make are nevertheless taken in isolation, and you make the statement that they may be valid inasmuch as they are isolated from each other. However, the rest of your brief appears to me to be based on a nonsubstantiated fear, indeed, perhaps the hypothetical situation that the mortgage funds will disappear if we go ahead with the clauses that have awakened some concern with you.

I would like you to be more emphatic. I will put the question directly, are you saying that all forms of prepayment should be eliminated altogether? Is that what you are telling us? Are you saying that you are in principle against prepayment?

Mr. Bergman: We are against prepayment without some sort of recompense to the lender for the costs he incurred in setting up that mortgage in the first place.

The Chairman: Mr. Morley.

[Interprétation]

M. Clermont: Mais vous avez dit que dans le cas d'une compagnie d'assurance, le prêteur ou l'entrepreneur n'avait rien à voir avec l'assurance, mais je ne crois pas que ce soit le cas ici.

M. Bergman: Je parlais de la police d'assurance, à titre d'exemple, puisque lorsque l'on verse la prime, la première année, une certaine partie de cette prime est versée à l'agent qui vous a vendu la police. On a fait certaines dépenses. Lorsqu'ils fournissent une hypothèque, ils ont des frais et, théoriquement, l'amortissement de ces frais se fait sur la durée de l'hypothèque, mais si l'hypothèque est remboursée plus tôt, alors ils n'ont pas l'argent nécessaire pour rembourser le travail fait à l'origine pour cette hypothèque. C'est donc pour cette raison qu'une grande partie de la pénalité, ainsi qu'on l'appelle, est constituée par ces frais initiaux. Il n'y a pas de frais initiaux de la même façon que ceux qui existent lors de l'achat d'une police d'assurance.

M. Clermont: Et vous me dites donc et vous dites au Comité que, dans le cas d'une assurance-incendie, un certain pourcentage de la prime est remboursé à l'agent à titre de commission, que ce soit à l'agent ou au courtier. Je suis d'accord avec vous, mais dans le cas d'une hypothèque, c'est l'acheteur qui paie tout. Au Québec, la transaction se fait devant les notaires; dans les autres provinces, elle se fait devant les avocats. Je suis d'accord avec vous jusqu'à un certain point au sujet de l'assurance, mais il y a des frais additionnels lorsqu'on prend des hypothèques, la première année, et ces frais sont répartis, mettons, sur une période de cinq ans. J'ai du mal à vous suivre là, mais vu que le président me regarde cela signifie que mon temps est terminé. Merci beaucoup.

Le président: Thank you, Mr. Clermont. Monsieur Corbin, vous avez la parole.

M. Corbin: Monsieur le président, nous avons d'autres engagements très bientôt et j'aimerais poser une dernière question. J'ai relu attentivement le mémoire, et il y a deux points que l'on souligne beaucoup mais, cependant, l'on indique qu'ils ne sont valables que dans la mesure où ils sont séparés l'un de l'autre. Toutefois, le reste du mémoire me semble basé sur une crainte non fondée, soit que les fonds hypothécaires disparaîtraient si l'on adoptait les articles qui vous ont inquiété.

J'aimerais que vous soyez plus catégorique et je vous poserais la question directement. Est-ce que vous pensez qu'il faut supprimer toute espèce de paiements anticipés? Êtes-vous, en principe, contre les paiements anticipés?

M. Bergman: Nous sommes contre les paiements anticipés à moins que le prêteur ne reçoive un dédommagement pour les coûts qu'il a dû subir en établissant à l'origine cette hypothèque.

Le président: Monsieur Morley.

[Text]

Mr. Morley: Mr. Chairman, we will wind this up. We are not speaking on behalf of the lenders. We are the borrowers ourselves. We can see that they need some recompense.

Mr. Corbin: Yes, but you invoke the lender to support your position, though. This is what you do throughout the brief.

Mr. Morley: We do what?

Mr. Corbin: You invoke the position of the lender.

Mr. Morley: Yes, because we have to understand the lender's problems to be able to remain in business, and we have to be able to tailor our cloth to get the best possible lending. We have to understand his problems. So we say that he has these matching problems, and he has these frontend cost problems. We can see that 10 per cent a year, probably—maybe we could push that one over and they would not penalize us too much on it, but we can see that if after 3 years you can pay it all off, it is going to hurt us, because we know they gear to GICs mainly and we know that the purchaser will refinance as soon as the rates go down. We are living in a time of fluctuating rates, they are going down now, and people will refinance if they have 11.5 or 12 per cent mortgages. If they could do this now, there would be a flood of them, after three years they would be refinancing.

Mr. Corbin: Okay, again, you bring up this matter of fluctuating rates between the bond market and the mortgage market. What other competitors do you have?

• 1240

Mr. Bergman: We are talking about the general rate fluctuations.

Mr. Corbin: General rates.

Mr. Morley: Fluctuating through the period of time.

Mr. Corbin: Are there not situations where mortgage rates are more attractive than bonds, and vice versa, and how often does this fluctuate?

Mr. Morley: No, no, there is very little change, sir, in that. They keep in line very—if you will look at the graph . . .

Mr. Corbin: Bonds first.

Mr. Morley: Yes, you can see the corporate bonds. The Canada bonds are the lower ones and up above that is the NHA rate and then the conventional rate, and they all more or less move in concert.

Mr. Corbin: They are all parallel to each other.

Mr. Morley: Yes, pretty well. There are sometimes small variations but they are not big enough for anyone to take advantage of; you cannot trade in them, or anything like that.

Mr. Corbin: And usually those variations are for a very short period.

Mr. Morley: Yes.

[Interpretation]

M. Morley: Monsieur le président, nous allons clore cette question. Nous ne parlons pas au nom des prêteurs; nous sommes des emprunteurs nous-mêmes. Nous comprenons qu'ils aient besoin de recevoir quelque récompense.

M. Corbin: Mais, pour appuyer votre position, vous citez le prêteur partout dans votre mémoire.

M. Morley: Est-ce vrai?

M. Corbin: Vous évoquez la situation du prêteur.

M. Morley: Oui, car il faut comprendre les problèmes du prêteur qui doit continuer à survivre et il faut que les prêts soient les meilleurs. Nous indiquons donc qu'il lui faut tenir compte de ces problèmes, de ces coûts initiaux. Peut-être qu'avec les 10 p. 100, nous ne serions pas trop pénalisés mais, si après trois années, vous pouvez rembourser toute l'hypothèque, il n'y a pas de doute que cela nous lésera, car le marché hypothécaire est en rapport principalement avec le marché des certificats d'investissements garantis et nous savons que l'acheteur va refinancer son hypothèque dès que les taux baisseront. Nous sommes à une époque où les taux fluctuent; ils sont en train de baisser et les gens sont prêts à refinancer leurs hypothèques si elles sont à 11.5 ou à 12 p. 100. S'ils pouvaient le faire maintenant, nous serions inondés; après trois ans, les gens refinanceraient leurs hypothèques.

M. Corbin: A nouveau, vous parlez de ces taux qui fluctuent entre le marché des obligations et le marché hypothécaire. Quels sont vos autres concurrents?

M. Bergman: Nous parlons des fluctuations du taux ordinaire.

M. Corbin: C'est cela.

M. Morley: Et ces fluctuations se produisent à une certaine époque.

M. Corbin: N'y a-t-il pas des cas où les taux hypothécaires sont plus intéressants que les obligations, et vice-versa? Ces fluctuations sont-elles fréquentes?

M. Morley: Non, il y a très peu de changements dans ce domaine. Les taux respectent les mêmes tendances . . . si vous vous reportez au graphique . . .

M. Corbin: Parlons d'abord des obligations.

M. Morley: Vous avez d'abord les obligations des sociétés. La courbe du bas correspond aux obligations du Canada; ensuite, il y a celle des taux de la LNH et, ensuite, celle des taux conventionnels; ces trois courbes évoluent à peu près de la même façon.

M. Corbin: Oui, elles sont toutes parallèles.

M. Morley: Sensiblement, oui. Il y a de petites variations, mais elles ne permettent à personne d'en tirer profit; je veux dire par là qu'on ne peut pas spéculer sur ces variations des taux.

M. Corbin: Et ces variations sont généralement de très courte durée.

M. Morley: C'est exact.

[Texte]

Mr. Corbin: It is more a period of adjustment. Mr. Chairman, I appreciate the witnesses testimony, it has been helpful. Thank you very much.

The Chairman: Thank you, Mr. Corbin. Mr. Lambert.

Mr. Lambert (Edmonton West): I apologize, gentlemen, but we have another committee sitting just across on the other side where we were into other matters, and Mr. Clermont was there too.

I have been puzzled by the requirements of the Act and particularly when you say on page 2, subparagraph 2, that with regard to mortgages there shall be better disclosure or there is an inference that both the Act and the interpretation is that there shall be greater disclosure. In the past, having been solicitor for a number of traditional mortgage companies, I always found it very difficult to see how there could be better disclosure.

Mr. Bergman: I think we felt that the word "better" should be "broader", and we agree with you. I do not know where you could . . .

Mr. Lambert (Edmonton West): The terms are in the agreement. On the purchase of a home, condominium or apartment the purchaser should and must go to a solicitor, and have an independent solicitor, and is he does not go to an independant solicitor, then that borrower, so help me, does not deserve one shred of compassion at all. It is there. The terms of the mortgage are there and they may be explained. As indicated in your brief, the builder is not the lender, he is the initial borrower, and that market is so competitive and so heavily regulated that I cannot see how the proponents of this bill can ask for "better" disclosure or "broader" disclosure in mortgages on real estate, residential purchasing. That is where the consumer is. They are not concerned with the purchaser of an industrial property that is subject to mortgage financing because that person is not a consumer. We are looking at that broad band, and I am asking you what do you figure they are after? Have you been able to interpret what they want?

The Chairman: Mr. Morley.

Mr. Morley: Mr. Chairman, we have not gone into this in great detail. We have rather assumed that they will be caught up in a lot of this kind of description here; the requirement that from time to time lenders will have to inform the borrower of the total amount of the loan, the total amount of repayment required, the dollar amount of interest per annum, the effective annual percentage rate, and all those things, and we could see that they would be required at periodic intervals to send this out. We agree with you that we do not believe the lenders are in any doubt about their situation.

Mr. Lambert (Edmonton West): That is already an existing feature. On my mortgage, which is with one of the leading Canadian insurance companies every January I get a statement which shows precisely how much has been paid, how much has gone toward taxes, how much went to principal, how much went into interest and the opening and closing balance on the mortgage, and they have been doing this for the past 10 years. How anyone can dream that you want greater information than that I fail to see. This is done as a matter of course.

[Interprétation]

M. Corbin: Il s'agit donc plutôt d'une période d'ajustement. Monsieur le président, je remercie le témoin de ces explications qui m'ont été très utiles. Merci beaucoup.

Le président: Merci, monsieur Corbin. Monsieur Lambert.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je vous demanderais de m'excuser, messieurs, mais j'avais un autre comité, juste de l'autre côté, avec M. Clermont, d'ailleurs.

Les exigences prévues par la loi me déconcertent beaucoup, comme d'ailleurs ce que vous dites au bas de la page 1, à savoir que l'on devra divulguer des renseignements supplémentaires en ce qui concerne les hypothèques. J'ai déjà travaillé comme avoué, dans un certain nombre de sociétés d'hypothèques, et je me suis toujours demandé comment il serait possible de divulguer davantage de renseignements.

M. Bergman: Nous estimons que le mot «better» en anglais devrait être remplacer par «broader» et nous sommes d'accord avec vous. Nous ne voyons pas en effet comment . . .

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Toutes les conditions de l'hypothèque figurent dans l'accord. Lorsqu'il achète une maison ou un appartement en co-propriété, le client devrait s'adresser à un avoué indépendant, et s'il ne le fait pas, tant pis pour lui, il ne mérite pas qu'on s'appitoie sur son sort. Toutes les conditions de paiement de l'hypothèque sont mentionnées dans le contrat et, si le client a besoin d'explications, il n'a qu'à en demander. Comme vous l'avez indiqué dans votre mémoire, l'entrepreneur n'est pas le prêteur, il est en fait l'emprunteur initial. Ce marché est tellement compétitif et tellement réglementé que je ne vois pas comment les auteurs de ce bill peuvent exiger la divulgation de renseignements supplémentaires en ce qui concerne le prêt hypothécaire. Les rédacteurs de la loi ne visent pas l'acheteur d'une propriété industrielle puisque cette personne n'est pas un consommateur. Alors, je me demande simplement ce qu'ils cherchent?

Le président: Monsieur Morley.

M. Morley: Nous n'avons pas étudié cette question dans les détails. Je suppose que, selon les dispositions de la loi, les prêteurs devront dorénavant donner à l'emprunteur tous les détails concernant le montant total du prêt, le montant total de la somme à rembourser, le montant annuel de l'intérêt, le taux annuel réel, etc. Le prêteur sera alors obligé d'envoyer à l'emprunteur toutes ces informations, à intervalles réguliers.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): C'est ce qui existe déjà. Personnellement, j'ai contracté une hypothèque auprès d'une société d'assurance canadienne inportante et, chaque 1^{er} janvier, je reçois un état de compte m'indiquant précisément combien j'ai payé, combien j'ai payé en taxes, en capital, en intérêts, et ce qu'il me reste à payer sur l'hypothèque; je reçois cela depuis dix ans. Je me demande vraiment quel genre de renseignements on peut exiger en plus. Cela se fait automatiquement. Il y a 20 ans, j'avais une autre maison, et je recevais

[Text]

And on a previous house 20 years ago I got the same information. It was available to me, as a matter of fact, when I signed the application for the mortgage of so much on a 25-year basis. Then the tables were given. There it was. I could say, All right, at 15 years 10 months, providing I have made my payments, there will be remaining that much principal. I do not know what greater disclosure there can be.

So I am worried when you say it is going to require more and more administration, more and more administrative costs. I do not know what they are after and I do not suppose you have figured it out either.

• 1245

Mr. Morley: Well, until we see the regulations, we cannot tell. But we are afraid that it is a bureaucratic . . .

Mr. Bergman: Somebody might interpret this as a statement required every month, every time a payment comes in; not as how much you have left on your loan. I think that was a worry.

Mr. Lambert (Edmonton West): Well, that could be.

Mr. Morley: It is not our major concern.

Mr. Lambert (Edmonton West): No, I think that is all that I want. On the other, the second last paragraph, the question of lock-in provisions, I do not know whether today, with condominiums and some of the desires of owners to convert to condominiums, that causes more problems to the consuming public than does anything else in the purchasing or leasing of residential property, I am surprised that the federal Department of Consumer and Corporate Affairs has not decided to move into that field. The provinces, in many instances, have been very slow to move in because the thing is so complex.

But there is no doubt about it that in the field of residential accommodation, the indiscriminate permission to convert to condominium of existing properties, in some instances of 16-unit apartment blocks, is a very grave hardship on the renter. I am only sorry that the provinces have not moved faster.

On the other hand, there is not even a smell of a provision of that kind in this particular bill. The grounds for jurisdiction would be the same as in a number of other fields they have moved into.

The Chairman: Thank you, Mr. Lambert.

Just before we adjourn, I would like to mention that the next meeting of this Committee is tomorrow morning, February 25, at 9.30 a.m. in the same room, 371 West Block, at which time we will have as a witness Captain Detective Henri Marchessault, Loan Shark Squad, Montreal Urban Community Police.

Mr. Lambert (Edmonton West): Now we are going to learn something.

[Interpretation]

les mêmes informations. On me les a même données au moment où j'ai signé ma demande de prêt hypothécaire pour 25 ans. Tous ces chiffres m'ont été donnés à ce moment-là. J'étais donc en mesure de voir qu'au bout de 15 ans et 10 mois, si j'avais fait régulièrement mes paiements, il me resterait tant à payer sur le capital. Je ne vois pas comment on pourrait nous donner davantage de renseignements.

Je suis donc inquiet lorsque vous dites que ces dispositions de la loi vont accroître les services administratifs et, en conséquence, les coûts. Je me demande donc ce que les rédacteurs de la loi cherchent vraiment et je me demande également s'ils ont pensé à cela.

M. Morley: Tant que nous n'aurons pas vu les règlements, nous ne pourrions pas savoir. Cependant, nous nous méfions, car les bureaucrates, vous savez ce que c'est . . .

M. Bergman: Il se peut, en effet, que ces dispositions obligent le prêteur à envoyer toutes ces informations, chaque mois, à chaque paiement de l'emprunteur. Je pense que c'est vraiment de la paparasserie inutile.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): C'est possible.

M. Morley: Mais ce n'est pas là notre principale préoccupation.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Bien sûr. C'est tout ce que j'avais à dire. A l'avant-dernier paragraphe, vous parlez des dispositions sur le blocage. Je me demande si, à l'heure actuelle, le fait que beaucoup de propriétaires d'appartements désirent les convertir en condominiums ne cause pas plus de problèmes aux consommateurs que la simple acquisition ou location de propriétés résidentielles. Je suis surpris que le ministère fédéral de la Consommation ne soit pas encore intervenu dans ce secteur. Les provinces, dans la plupart des cas, ont longtemps hésité avant de le faire, car c'est un domaine très complexe.

Cependant, il est évident que le fait de permettre, sans discrimination aucune, à un propriétaire de convertir ses appartements en condominiums crée de graves difficultés pour les locataires. Je regrette simplement que les provinces ne soient pas intervenues plus vite.

Malheureusement, ce projet de loi ne traite absolument pas de ce problème. Or, le fédéral a tout autant de compétence dans ce domaine que dans d'autres où il est déjà intervenu.

Le président: Merci, monsieur Lambert.

Avant de lever la séance, j'aimerais vous rappeler que notre prochaine séance aura lieu demain matin, le 25 février, à 9 h 30, dans la même pièce, c'est-à-dire dans la salle 371 de l'Édifice de l'ouest; nous recevrons alors, comme témoin, le capitaine détective Henri Marchessault, de l'Escouade contre le prêt usuraire, de la police de la Communauté urbaine de Montréal.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Nous allons enfin apprendre quelque chose.

[Texte]

The Chairman: I would mention that we do not yet have the brief, but we expect it today sometimes and it will be circulated by hand as soon as it arrives.

I want to thank our witnesses who have appeared before us this morning from the Housing and Urban Development Association of Canada, Mr. Bergman and Mr. Morley, for attending here today and giving us the benefit of their advice and their brief. Thank you very much.

The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Interprétation]

Le président: Nous n'avons pas encore reçu son mémoire, mais cela ne devrait pas tarder. Nous vous le ferons distribuer dès que possible.

J'aimerais remercier nos témoins d'aujourd'hui, c'est-à-dire les représentants de l'Association canadienne de l'habitation et du développement urbain. Je remercie particulièrement MM. Bergman et Morley de nous avoir donné des explications fort intéressantes. Merci beaucoup.

La séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

WITNESSES—TÉMOINS

*From the Housing and Urban Development Association of
Canada:*

Mr. Eric Bergman, President; and

Mr. Keith Morley, Member, Administrative Council.

*De l'Association canadienne de l'habitation et du Développe-
ment urbain:*

M. Eric Bergman, président; et

M. Keith Morley, membre, Conseil d'administration.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 23

Thursday, February 24, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 23

Le jeudi 24 février 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-35, An Act to amend the Old Age Security
Act

CONCERNANT:

Bill C-35, Loi modifiant la loi sur la sécurité de la
vieillesse

APPEARING:

The Honourable Marc Lalonde,
Minister of Health and Welfare.

COMPARAÎT:

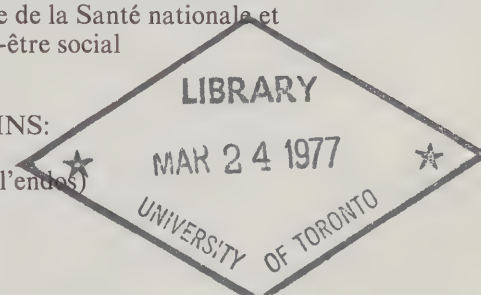
L'honorable Marc Lalonde,
Ministre de la Santé nationale et
du Bien-être social

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Alexander
Appolloni (Mrs.)
Brisco
Clermont
Epp

Flynn
Fortin
Gray
Herbert
Knowles
(*Winnipeg North Centre*)

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Lajoie
Marceau
McKinnon
Munro
(*Esquimalt-Saanich*)

McRae
Philbrook
Ritchie
Yewchuk—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Thursday, February 24, 1977:

Mr. Alexander replaced Mr. Grafftey

Mr. Epp replaced Mr. Brisco

Mr. Yewchuk replaced Mr. Clarke (*Vancouver Quadra*)

Mr. Malone replaced Mr. Huntington

Mr. McKinnon replaced Mr. Lambert (*Edmonton West*)

Mr. Munro (*Esquimalt-Saanich*) replaced Mr. Stevens

Mr. Knowles (*Winnipeg North Centre*) replaced Mr.
Rodriguez

Mrs. Appolloni replaced Mr. De Bané

Mr. Brisco replaced Mr. Malone

Conformément à l'article 65(4) (b) du Règlement

Le jeudi 24 février 1977:

M. Alexander remplace M. Grafftey

M. Epp remplace M. Brisco

M. Yewchuk remplace M. Clarke (*Vancouver Quadra*)

M. Malone remplace M. Huntington

M. McKinnon remplace M. Lambert (*Edmonton-West*)

M. Munro (*Esquimalt-Saanich*) remplace M. Stevens

M. Knowles (*Winnipeg-Nord-Centre*) remplace M.
Rodriguez

M^{me} Appolloni remplace M. De Bané

M. Brisco remplace M. Malone

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, FEBRUARY 24, 1977
(24)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 8:09 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Mr. Alexander, Mrs. Appolloni, Messrs. Brisco, Clermont, Corbin, Epp, Flynn, Gray, Knowles (*Winnipeg North Centre*), Marceau, Munro (*Esquimalt-Saanich*), McRae, Philbrook, Ritchie and Robinson.

Appearing: The Honourable Marc Lalonde, Minister of National Health and Welfare.

Witnesses: From the Department of National Health and Welfare: Mr. Norbert Préfontaine, Assistant Deputy Minister, Bureau of International Liaison (Welfare); Mr. Gordon J. Parker, Acting Director, Legislation and Policy Development, Income Maintenance Branch; Miss K. Liljefors, Director, Programs Planning and Evaluation, Income Security Programs and Mr. C. T. Mullane, Director, Legal Services.

The Committee resumed consideration of Bill C-35, An Act to amend the Old Age Security Act.

The Committee resumed consideration of Clause 1.

The Minister and the witnesses answered questions.

Clauses 1 to 7, inclusive, carried.

On Clause 8

Mr. McRae moved,—That Clause 8 be amended by striking out lines 44 to 46, inclusive, on page 8.

After debate, the question being put on the amendment, it was agreed to.

And the question being put on Clause 8, as amended, it was carried on division.

Clause 9 carried.

On Clause 10

On motion of Mr. McRae, it was agreed—

That Clause 10 be amended by striking out in the French version, lines 37 and 38, on page 11 and substituting the following:

“montant de la prestation, prévu au paragraphe 10(1) payable, pour tout mois

And the question being put on Clause 10, as amended, it was carried.

Clauses 11 to 14, inclusive, carried.

The Title carried.

The Bill, as amended, carried.

Ordered.—That the Chairman report Bill C-35, with amendments, to the House.

On motion of Mr. McRae, *Ordered.*—That the Committee order a reprint of Bill C-35, as amended, for use of the House of Commons at the report stage.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 24 FÉVRIER 1977
(24)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 20 h 09, sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: M. Alexander, M^{me} Appolloni, MM. Brisco, Clermont, Corbin, Epp, Flynn, Gray Knowles (*Winnipeg-Nord-Centre*), Marceau, Munro (*Esquimalt-Saanich*), McRae, Philbrook, Ritchie et Robinson.

Comparaît: L'honorable Marc Lalonde, ministre de la Santé nationale et du Bien-être social.

Témoins: Du ministère de la Santé nationale et du Bien-être social: M. Norbert Préfontaine, sous-ministre adjoint, Bureau de liaison internationale (Bien-être); M. Gordon J. Parker, directeur intérimaire, Etude des lois et de la politique, Direction générale du maintien du revenu; M^{lle} K. Liljefors, directeur, Planification et évaluation des programmes, Programmes de la sécurité revenu et M. C. T. Mullane, directeur, Contentieux.

Le Comité reprend l'étude du Bill C-35, Loi modifiant la Loi sur la sécurité de la vieillesse.

Le Comité poursuit l'étude de l'article 1.

Le Ministre et les témoins répondent aux questions.

Les articles 1 à 7 inclusivement sont adoptés.

L'article 8

M. McRae propose,—Que l'article 8 soit modifié en y supprimant, à la page 8, les lignes 44 à 47 inclusivement.

Après débat, l'amendement, mis aux voix, est adopté.

L'article modifié, mis aux voix, est adopté sur division.

L'article 9 est adopté.

Article 10

Sur motion de M. McRae, il est convenu—

Que l'article 10 soit modifié, en y remplaçant, à la page 11, les lignes 37 et 38 par ce qui suit:

«montant de la prestation, prévu au paragraphe 10(1) payable, pour tout mois»

L'article 10 modifié, mis aux voix, est adopté.

Les articles 11 à 14 inclusivement sont adoptés.

Le titre est adopté.

Le bill, modifié, est adopté.

Il est ordonné.—Que le Président fasse rapport du Bill C-35 avec ses amendements à la Chambre.

Sur motion de M. McRae, *il est ordonné.*—Que le Comité ordonne la ré-impression du Bill C-35 modifié pour l'usage de la Chambre des communes à l'étape du rapport.

At 10:35 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call
of the Chair.

A 10 h 35, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle
convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Thursday, February 24, 1977

• 2009

[Texte]

The Chairman: The meeting will come to order, please. Our order of the day is Bill C-35, an Act to amend the Old Age Security Act. We have before us this evening, as we did at the last meeting, the Honourable Marc Lalonde, Minister of National Health and Welfare, together with a number of his officials; namely, Mr. Norbert Préfontaine, Mr. R. W. Nadeau, Mr. Gordon J. Parker and Mrs. K. Liljefors. Before we commence the questioning, I would mention to the members that the briefing notes the Minister referred to last week have, I understand, been distributed to all of the members.

• 2010

On Clause 1—1972, c. 10, s.2

The Chairman: We are now open for questioning, and I guess the first questioner is Mr. Alexander.

Mr. Alexander: I really do not have any questions right now, but I did ask four questions at the termination of the last meeting. I wonder if you now have any information. I first asked if you could give us any indication as to when you expect agreements to be entered into with the United States, the United Kingdom, Italy, and France. That was the first question.

The second question had to do with missionaries who, I would respectfully state, do have a legitimate cause overseas, and yet their period of residency overthere is not counted as is the residency period of diplomats and military service for old age security. You were going to look into that.

The next question was with respect to proposed new Section 22.4 calling for the usual fifty members regarding any agreement. In other words, you may enter into an agreement with any of these countries and others, as the case may be, and it would come into effect, but if fifty members raise the usual petition, then it is a debate. I am just wondering, because of the seriousness of this matter and because of the fact that you have indicated your hope that the bill would be proclaimed by July 1, does not this sort of provision within the Act stall or block the intention of the government when we are talking about early implementation of reciprocal agreements? I think we have waited long enough for this particular aspect of the bill regarding a reciprocal agreement. Therefore I would like to know why the fifty members, and I would also like to know why it is taking so long for you to indicate that July 1 would be the day of proclamation.

The last question was to relate the lists of countries from which we are acquiring immigrants to the social security benefits that those respective countries have, so we can see just where we are at.

Those are all the question I have. I am sorry, Mr. Chairman, I lumped them all in, but I know the Minister has notice of them.

Hon. Marc Lalonde (Minister of National Health and Welfare): Thank you, Mr. Alexander. On the first questions,

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le jeudi 24 février 1977

[Interprétation]

Le président: A l'ordre s'il vous plaît. C'est le Bill C-36, Loi modifiant la loi sur la sécurité de la vieillesse qui fait l'objet de notre ordre du jour. Nos témoins sont encore une fois l'honorable Marc Lalonde, ministre de la Santé nationale et du Bien-être social ainsi que certaines de ses adjoints, notamment M. Norbert Préfontaine, M. R. W. Nadeau, M. Gordon J. Parker et M^{me} Liljefors. Avant de passer aux questions, je vous signale que les notes explicatives évoquées par le ministre la semaine passée et ont été distribuées à tous les membres du comité.

Article 1—1972, c. 10, art. 2

Le président: Nous pouvons donc passer aux questions et ce sera d'abord à M. Alesander.

M. Alexander: Je n'ai pas de question pour le moment mais j'en ai posé quatre à la fin de la dernière réunion. Avez-vous pu obtenir les renseignements voulus? Je vous avais d'abord demandé de nous indiquer quand les conventions pourraient être signées avec les États-Unis, le Royaume-Uni, l'Italie et la France. C'était ma première question.

La deuxième portait sur les missionnaires qui, je pense, sont bien à l'étranger pour une cause légitime et pour qui la période de résidence là-bas n'est pas comptée au même titre que la période de résidence des diplomates ou militaires dans le calcul de leur pension de vieillesse. Vous deviez vous renseigner.

La question suivante portait sur un projet de nouvel article 22.4 qui stipule que pour toute convention, il y a comme à l'habitude la clause des 50 députés. Autrement dit, si vous signez un accord avec un de ces pays ou un autre, selon le cas, il entrerait en vigueur mais 50 députés signaient la pétition habituelle, il y aurait un débat. Étant donné que la question est très grave et que vous avez dit que vous espériez voir proclamer le projet de loi d'ici le 1^{er} juillet, ce genre de dispositions ne risque-t-il pas de gêner le gouvernement dans son intention de mettre rapidement en application ces accords réciproques? Je crois qu'on a attendu assez longtemps cette partie du projet de loi sur un accord réciproque. Aussi pourquoi ces 50 députés et pourquoi vous aura-t-il fallu si longtemps pour dire que la proclamation aurait lieu le 1^{er} juillet?

Ma dernière question portait sur la liste des pays d'où nous recevions des immigrants et sur les prestations d'assurance vieillesse qu'offrent ces pays respectifs afin que nous sachions où nous allons.

C'est tout ce que je voulais demander. Je suis désolé, monsieur le président, j'ai tout regroupé mais j'en avais déjà donné avis au ministre.

L'hon. Marc Lalonde (ministre de la Santé nationale et du Bien-être social): Merci, monsieur Alexander. Tout d'abord,

[Text]

as I said, we will start negotiations right away. As a matter of fact, informal contacts have already started. In some cases they have been going for years.

Mr. Alexander: They have been going on for three or four years.

Mr. Lalonde: I have given instructions that these discussions be reactivated without delay. We are eager to reach agreements, but obviously it takes two to reach an agreement. I would be very hard put to tell you how fast we will have an agreement with the United States, or with the United Kingdom or with France. The only thing I can tell you is our sense of urgency and our readiness to sit down with the parties who have indicated they were interested in negotiating an agreement with us. We want to negotiate an agreement that will be fair for us and fair for them. So it is negotiation.

If it is only a matter of signing anything, we could do it tomorrow, but I think as you realize this is a negotiation. This is a matter that may take a few months, but our willingness and readiness to proceed speedily is there, and it has been made known to our colleagues in the other countries concerned. I would be very presumptuous if I were to tell you even an approximate date for any of these particular agreements because, as I said, it does not all depend on us.

As to your second question, I would ask Mr. Parker to comment on that. But before he does I would comment on your third question concerning the negative resolution by fifty members. The reason for this is that it is felt that Parliament should have a say in those agreements. Several pieces of legislation did not provide for a mechanism like this, but we have copied this format from the amendments concerning the avoidance of double taxation between countries. Their latest to run was Bill S-32, an Act to implement conventions for the avoidance of double taxation with respect to income tax between Canada and France, Canada and Belgium and Canada and Israel. This was on May 6, 1976, and if I understand correctly, Mr. Lambert is the one who proposed an amendment to this effect, to which the government agreed, which meant that such agreements could come into effect as soon as they were ratified by both countries; however, Parliament would still have the right to intervene by way of a negative resolution if it felt that such an agreement was not agreeable to Parliament. So it means that the agreements can become effective the moment the two signatory governments give agreement to it, but it is still the right of Parliament to negative such an agreement, as is the case with taxation agreements between Canada and foreign countries.

• 2015

The second question, therefore, will be answered by Mr. Parker, and Mr. Préfontaine will answer the fourth.

The Chairman: Mr. Parker.

Mr. Gordon J. Parker (Acting Director, Legislation and Policy Development, Income Maintenance Branch, National Health and Welfare): Mr. Alexander, concerning your question about missionaries, you did in fact mention that certain residents of Canada who may have absences from Canada are deemed to be residents of this country, such as public servants. Missionaries are indeed covered under this provision under

[Interpretation]

j'ai dit que les négociations allaient commencer immédiatement. On a d'ailleurs déjà pris certains contacts et même dans certains cas depuis plusieurs années.

M. Alexander: Oui depuis trois ou quatre ans.

M. Lalonde: J'ai demandé que ces pourparlers soient repris sans délai. Nous sommes pressés de parvenir à des accords mais il est évident qu'il faut être deux pour le faire. Il me serait très difficile de vous dire quand nous pourrions signer un tel accord avec les États-Unis, le Royaume-Uni ou la France. Tout ce que je puis exprimer c'est notre sentiment que la chose est urgente et notre volonté de négocier avec les parties qui se sont déclarées intéressées à conclure un tel accord avec nous. Nous devons aboutir à un accord qui soit juste pour les uns et les autres. Il s'agit donc de négocier.

S'il suffisait de signer, on pourrait le faire demain, mais vous devez comprendre qu'il s'agit là de négociations. Cela prendra peut-être plusieurs mois mais il n'y a aucun doute que nous voulons et que nous sommes disposés à le faire le plus vite possible et que nous l'avons indiqué aux pays concernés. Il serait très présomptueux de ma part de vous donner même une date approximative pour ces accords particuliers car, comme je l'ai dit, cela ne dépend pas entièrement de nous.

Pour votre deuxième question, je demanderais à M. Parker de répondre, mais avant cela, je vais passer à la troisième sur la résolution négative de 50 députés. C'est parce que l'on estime que le Parlement devrait avoir son mot à dire dans de telles conventions. Dans certains textes législatifs, ce système n'existe pas, mais nous avons copié cette formule sur les modifications législatives visant à éviter une double imposition des Canadiens domiciliés à l'étranger. Le dernier exemple est le Bill S-32, Voie de mise en œuvre des conventions conclues entre le Canada et la France, entre le Canada et la Belgique et entre le Canada et Israël, tendant à éviter les doubles impositions en matière d'impôt sur le revenu. C'était le 6 mai 1976 et sauf erreur de ma part, c'est M. Lambert qui avait proposé un amendement en ce sens, et qui avait d'ailleurs été accepté par le gouvernement. Il est donc stipulé que de telles conventions pourraient entrer en vigueur dès qu'elles auraient été ratifiées par les deux pays, mais que le Parlement conserverait le droit d'intervenir par voie de résolution négative s'il estimait qu'une telle convention n'était pas acceptable. Ainsi, les conventions peuvent-elles s'appliquer dès que les deux gouvernements signataires se sont mis d'accord, mais le Parlement aura toujours le droit de s'y opposer comme dans le cas des conventions entre le Canada et certains pays étrangers en matière d'imposition.

M. Parker répondra à votre deuxième question et M. Préfontaine se chargera de la quatrième.

Le président: Monsieur Parker.

M. Gordon J. Parker (directeur intérimaire, Étude des lois et de la politique, Direction générale du maintien du revenu, Santé nationale et Bien-être social): Monsieur Alexander, pour les missionnaires, vous avez dit que certains résidents du Canada qui peuvent s'absenter du pays, restent toutefois considérés comme résidents et c'est le cas des fonctionnaires. Les missionnaires sont également couverts par cette disposition

[Texte]

Regulation 15(3)(b)(6). Inherent in this is the concept that the missionary must have been a resident of Canada at the time he left to embark upon his mission, that he must return to Canada within six months of the cessation of his employment as a missionary in order that the absence may be deemed to be residence; or that he must have attained pensionable age while employed abroad in that particular function.

Mr. Alexander: I want to thank you for that . . .

Mr. Epp: Could I just have that last point? I am sorry for interrupting; you gave three criteria but I only picked up the first two.

Mr. Parker: Do you have the text?

Mr. Epp: Must be residents of Canada and must return to Canada six months after cessation of employment. I am sorry, I did not catch the third.

Mr. Parker: Or he must have reached pensionable age while employed abroad in that function.

Mr. Epp: Thank you.

Mr. Parker: That would cover individuals who do not in fact return to Canada prior to age 65.

Mr. Alexander: I want to thank you for that answer. I believe it has been pointed out to one of my colleagues, and I think perhaps Mr. Epp would like to follow it further. I am glad there is some clarification in that area and I think it will be followed up by Mr. Epp.

Now the last question: the list of the countries as related to the countries with social benefits.

Mr. Norbert Préfontaine (Assistant Deputy Minister, Bureau of International Liaison (Welfare) National Health and Welfare): In answer to the question tabled at the last hearing, we prepared a tabulation covering the two points made: countries of immigration to Canada and numbers of immigrants coming in, and a very rough comparative listing of the countries with programs of social security compatible with the Canadian system taken as a whole—and this is the first column on the table—or countries where there is a compatibility as between pension schemes; that is, RSGPP taken singly. Then there is a third column on the sheet which lists those countries that have systems without apparent compatibility with Canadian systems—compatibility rather than comparability. And there is a fourth column that says, No information available. The table which lists all countries from which immigrants have come to Canada over the last 20 years covers the period 1946 to 1974, and it covers something like seven or eight pages. It has a lot of cautionary notes to it because, of course, the simplifying of the information does not do justice to everybody's social security system; however, it may be helpful for getting an indication of who has what type of system and in which areas Canada would presumably be able to reach some form of agreement.

Could we table this, Mr. Chairman?

Mr. Alexander: I would certainly like that.

The Chairman: If it is agreeable, we could run it off and circulate it to all members.

[Interprétation]

dans le Règlement 15(3)(b)(6). Il faut pour cela que le missionnaire soit domicilié au Canada lorsqu'il part en mission, retourne au Canada dans les six mois après son emploi de missionnaire ou atteigne l'âge de la retraite alors qu'il se trouve à l'étranger dans cette fonction.

M. Alexander: Je vous remercie . . .

M. Epp: Pouvez-vous redire ce dernier point? Je suis désolé d'interrompre, mais vous avez donné trois critères et je n'ai saisi que les deux premiers.

M. Parker: Avez-vous le texte?

M. Epp: Doivent être domiciliés au Canada et retourner au Canada six mois après la cessation de leur emploi. Je suis désolé, je n'ai pas saisi la dernière condition.

M. Parker: Ou avoir atteint l'âge de la retraite pendant la mission à l'étranger.

M. Epp: Merci.

M. Parker: Cela couvrirait donc les personnes qui ne rentraient pas au Canada avant l'âge de soixante-cinq ans.

M. Alexander: Je vous remercie de votre réponse. Je crois que M. Epp reviendra là-dessus tout à l'heure. En tout cas je vous remercie de cet éclaircissement.

Maintenant, ma dernière question. La liste des pays et des prestations sociales qu'ils offrent.

M. Norbert Préfontaine (sous-ministre adjoint, Bureau de liaison internationale (Bien-être), Santé nationale et Bien-être social): En réponse à la question déposée lors de la dernière réunion, nous avons préparé un tableau couvrant ces deux points: les pays d'émigration au Canada et le nombre d'immigrants, plus une comparaison très grossière énumérant les pays offrant des programmes de sécurité sociale compatible avec le système canadien en général, c'est la première colonne du tableau, ou, deuxième colonne, les pays dont les régimes de pensions sont compatibles aux nôtres, à savoir, seulement RSV-PPC. Puis, dans la troisième colonne sont énumérés les pays dont les systèmes ne semblent pas compatibles avec les systèmes canadiens, compatibles plutôt que comparables. Dans la quatrième colonne, les pays dont on ne sait rien. Le tableau qui énumère tous les pays d'où sont venus les immigrants depuis vingt ans, couvre la période de 1946 à 1974, et cela représente de sept à huit pages. Il y a des tas de mises en garde, car il est évident qu'en simplifiant ces données, tous les systèmes de sécurité sociale ne sont pas considérés pleinement; toutefois, cela peut servir à comprendre qui a quel type de système et avec qui le Canada devrait parvenir à quelque forme d'entente.

Peut-on déposer ceci, monsieur le président?

M. Alexander: Cela me semblerait certainement très utile.

Le président: Si tout le monde est d'accord, on en fera des photocopies pour les distribuer à tous les députés.

[Text]

• 2020

Mr. Alexander: I think that would be an excellent idea, Mr. Chairman. It is hard for me to ask any questions on it because I have not seen it. But in any event, I want to thank you for the answers given to the question, Mr. Minister, subject to having a little something later on.

The Chairman: Thank you, Mr. Alexander.

The next questioner is Mrs. Appolloni.

Mrs. Appolloni: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Minister, as a representative of a large ethnic community in Toronto, obviously I very much welcome the first part of the bill. It is the second part, Spouse's Allowances, on page 8, that fills me with a great deal of dread.

I am wondering if I could quote Barbara Ward in this instance, you know, she said in many of her books that: "One of the problems with decision-making in this day and age is that decisions are more apt to be based on political and economic reasons, without any regard to the social consequences." And I think perhaps, with due respect, Mr. Minister, this may be a very marvellous example of the lack of foresight as to the social consequences.

I am particularly worried, as I said, about the spouse's allowances. I had intended to speak at the first reading of this bill but unfortunately I was ill and unable to do so; and because of the time limit, I will not be able to tell you all I wanted to say at that time.

I wanted to give a historic resumé of the history of the feminist movement because I think it is particularly important in this instance, Mr. Minister. And we are referring in this instance particularly to women who are 50 years of age and over.

If you look back through our history, they were born probably just before the first World War. Women did not even have the right to vote and there were an awful lot of other rights they did not have.

I am quite aware of this particular period in history because my mother happened to be one of the suffragettes. One of the things that I did learn from her, and from my aunts and my grandmother, was that at that period in our history, in the history of the civilized world, we had not moved very much further from the Jane Austin novel when women either had to get married or, if they were less say, beautiful, they had to stay at home and mind their aged parents. What I think this bill is doing, in essence, is perpetuating the sins of our forefathers. We are really discriminating against those women who, for one reason or other, usually a cultural reason, could not get married. That worries me very much. It upsets me.

Another thing that I think is quite horrendous is the fact that if the contributing spouse dies, the remaining one—and here again I presume it is inevitably the woman; and I am going back again to the historic facts that, at that time, a man used to say, "I do not care if a wife is one hour older than I am as long as she is older." Therefore, the spouse . . .

[Interpretation]

M. Alexander: Je pense, monsieur le président, que ce serait une excellente idée. Il me serait difficile de poser des questions là-dessus étant donné que je ne l'ai pas vu. De toute façon, je vous remercie des réponses apportées, monsieur le ministre, et je me réserve le droit de vous réinterroger un peu plus tard.

Le président: Merci, monsieur Alexander.

Je donne maintenant la parole à M^{me} Appolloni.

Mme Appolloni: Merci, monsieur le président.

Monsieur le ministre, je représente une collectivité ethnique importante à Toronto, et il est évident que je suis très favorable à la première partie du projet de loi. Quant aux dispositions de la seconde partie, les allocations payables au conjoint, à la page 8, elles m'inquiètent beaucoup.

Sans doute ferais-je bien de citer dans ce cas Barbara Ward qui dans nombre de ses livres répète que: «Un des problèmes dans l'élaboration des décisions aujourd'hui est que ces décisions sont en général fondées sur des considérations politiques et économiques, sans aucun égard aux conséquences sociales». Or, monsieur le ministre, je dirais avec déférence que c'est peut-être là un excellent exemple de cette absence totale de considération des incidences sociales.

Je répète que ces allocations payables aux conjoints me préoccupent beaucoup. J'avais l'intention de prendre la parole lors de la première lecture du projet de loi mais malheureusement j'étais malade à ce moment-là et comme nous n'avons pas beaucoup de temps, je ne pourrai vous dire tout ce que j'aurais voulu.

Je voulais faire l'historique du mouvement féministe. Cela me semble en effet particulièrement à propos dans ce cas, monsieur le ministre. Il s'agit là particulièrement de femmes de 50 ans et plus.

Ces femmes sont donc probablement nées juste avant la première guerre mondiale. A l'époque les femmes n'avaient pas le droit de vote et des tas d'autres droits leur étaient refusés.

Je connais particulièrement bien cette période car ma mère était justement parmi les suffragettes. Elle m'a appris, tout comme mes tantes et ma grand-mère, qu'à cette époque de notre histoire, de l'histoire du monde civilisé, nous n'avions pas fait grand progrès sur les situations décrites par la romancière Jane Austin où les femmes devaient soit se marier soit, si elles étaient, par exemple, moins belles, rester à la maison à s'occuper de leurs parents âgés. Essentiellement ce projet de loi répète les péchés de nos ancêtres. Il s'agit en fait de discrimination contre ces femmes qui, pour une raison ou pour une autre, généralement une raison culturelle, n'ont pu se marier. Cela me semble extrêmement regrettable. C'est bouleversant.

Autre chose d'affreux, si le conjoint assuré meurt, celui qui reste—et là encore c'est presque inévitablement la femme; enfin l'histoire prouve qu'alors l'homme disait: «Peu importe qu'une femme ait une heure de plus que moi du moment qu'elle est plus âgée». Aussi, le conjoint . . .

[Texte]

The Chairman: Mrs. Appolloni, I hate to interrupt you but I wonder what relevance this really has to this bill.

Mrs. Appolloni: Old age security. Part II.

The Chairman: Which page?

Mrs. Appolloni: Part II.

What I am saying is that I find it discriminatory against those women who did not get married. And further on, I think that if the allowance is going to be withdrawn on the death of the spouse, that is inhumane.

Furthermore, I wonder about page 8, Clause 17.1(1)(b)(ii): "is not separated from the pensioner, ...". Now, I wonder what this word "separated" means. I assume it means legal separation under the terms of, say, quasi divorce proceedings. I would hope so. But could the interpretation be a little bit broader? If the spouses are separated by reason of long illness, for instance; one of them, presumably the contributing spouse, is in hospital: therefore they are separated physically. That is the kind of thing that bothers me because ...

The Chairman: Is that the question, Mrs. Appolloni, that you are posing?

• 2025

Mrs. Appolloni: One of the questions is, what is the interpretation of separation? And the other one is on my page 10, proposed section 17.1(5), limitation:

No spouse's allowance may be paid to a spouse unless a joint application of the pensioner and the spouse has been made therefor ...

Why the insistence on the joint application? Just suppose the contributing spouse is incapable, for one reason or another, presumably of illness, of making that application. Does that mean that his spouse has to do without?

These are the kinds of social effects that worry me and that I can see this bill could possibly cause—albeit unwittingly—but they are the one I would like to avoid.

Mr. Lalonde: Thank you, Mrs. Appolloni.

The first part of your remarks are a little bit late, I would say, in terms of time because they relate really to the spouse's allowance bill that was passed by this House now at least a year ago. Three years?

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): In 1975. Who made these protests then?

Mr. Lalonde: Yes, well what this bill does is guarantee that the person entitled to spouse's allowance will continue to be entitled to spouse's allowance even though it is on the basis of the new formula, that is, the formula of the percentage of number of years they have been in this country.

Now, we debated this extensively at the time. This is called the spouse's allowance; it is not called a wife's allowance. It applies equally to the wife and the husband. If you are a husband and you are 61 and you are not earning an income and your wife is 65, you are just as entitled to it as if your wife

[Interprétation]

Le président: Madame Appolloni, je ne voudrais pas vous interrompre mais en quoi cela peut-il se rapporter au projet de loi?

Mme Appolloni: C'est la sécurité de la vieillesse. Partie 2.

Le président: Quelle page?

Mme Appolloni: Deuxième partie.

Je dis simplement que je trouve qu'il y a là une discrimination contre les femmes qui ne se sont pas mariées. En outre, j'estime que si l'allocation est retirée à la mort du conjoint, c'est absolument inhumain.

Et à la page 8, article 17.1(1)(b)(ii): «N'est pas séparé du pensionné,—». Que veut dire ce mot «séparé». Je suppose que c'est la séparation légale dans le cadre d'une instance de divorce. Je l'espère du moins, mais l'interprétation ne pourrait-elle pas être un peu plus souple? Si les conjoints sont séparés pour raison de longue maladie, par exemple; si l'un d'eux, probablement l'assuré, est à l'hôpital, ils sont physiquement séparés. C'est le genre de chose qui m'ennuie car ...

Le président: Est-ce votre question, madame Appolloni?

Mme Appolloni: Une de mes questions porte sur l'interprétation du terme «séparé»? L'autre sur ma page 10, article 17.1(5), restriction:

Le paiement de l'allocation est surbordonné à la présentation, par le pensionné et son conjoint, d'une demande à cet effet ...

Pourquoi insister sur une demande conjointe? Supposez simplement que le conjoint assuré soit incapable, pour une raison ou une autre, probablement pour cause de maladie, de faire cette demande. Cela signifie-t-il que son conjoint doit s'en passer?

C'est le genre de conséquence sociale qui m'inquiète et qui pourrait résulter de ce projet de loi—même si ce n'est pas à dessein—et que je voudrais éviter.

M. Lalonde: Merci, madame Appolloni.

La première partie de vos observations arrive un peu tard, dirais-je, car elle porte en fait sur le projet de loi d'allocation au conjoint adopté par la Chambre il y a au moins un an. Trois ans?

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): En 1975. Qui avait alors protesté?

M. Lalonde: Bon, le projet de loi qui nous occupe garantit que la personne ayant droit à une allocation payable au conjoint conservera ce droit dans la nouvelle formule, à savoir la formule du pourcentage d'années passées dans ce pays.

On en a beaucoup débattu alors. Cela s'appelle l'allocation payable au conjoint; et non pas l'allocation payable à la femme. Cela s'applique également à la femme et au mari. Si vous êtes le mari et que vous avez 61 ans, vous avez tout

[Text]

is 61 and you are 65. So to talk about discrimination in this sense is certainly not doing justice to the bill.

As far as your reference to the single individual, what you appear to be arguing is, in practice, a reduction of the old age pension to 60. You are entitled to argue for that if you wish but...

Mrs. Appolloni: I would love to.

Mr. Lalonde: Well sure, I have said I would love to have it at 47, so I am even more progressive than you are.

Mr. Epp: I think we can arrange that.

Mr. Lalonde: But then we are in another debate, so it is very definitely another issue the question of reducing old age pensions to everybody at the age of 60, or even reducing it on an income-tested basis, is one that has very substantial cost implications and social implications also. I do not think this is the time for me to get into that debate now.

So I would like to make it clear that this is not a new development in terms of provisions in this bill. What this bill does is guarantee the continuation of spouse's allowance to persons who are at present entitled to spouse's allowance on the same legal entitlement that existed when the bill was passed in 1975. Concerning entitlement, however, we say that it is going to be on the basis of the number of years you have been in this country.

You have raised two specific points: one, the definition of separation, and two, regarding the requirements for joint applications. I will ask Mr. Parker to comment on these two particular points.

The Chairman: Mr. Parker.

Mr. Parker: In terms of the definition of separation, we defined the definition of separation to be desertion by either spouse or a de facto or legal separation or divorce. The particular point you mentioned about the case where a spouse had been in an institution, we would not consider that to be a separation. They would, in fact, be considered to be married because they were separated due to forces beyond their control. We call this an involuntary separation, which we do not consider as separation under our regulations.

Mr. Lalonde: There is no definition of separation, as such, in the bill.

Mr. Parker: The definition is contained in our Regulation 11.2, the existing Regulations.

Mr. Alexander: That is the meat of any bill, the regulations.

• 2030

Mr. Parker: So in the case of an involuntary situation, where people are separated for reasons beyond their control, they are not considered to be separated for the purpose of our legislation.

Mr. Lalonde: The requirement for joint application.

Mr. Parker: Yes. The joint-application requirement is essentially tied in to the requirement that the benefit be paid to the

[Interpretation]

autant droit à cette allocation que si c'est votre femme qui a 61 ans et vous 65.

Donc, parler de discrimination ici n'est certainement pas justifié. Quant à la personne seule, ce que vous semblez souhaiter est en fait de ramener l'âge de la retraite à 60 ans. Vous pouvez prôner cela si vous voulez mais...

Mme Appolloni: J'en serais ravie.

M. Lalonde: Oui, bien sûr, j'ai dit que j'aimerais le ramener à 47 ans, je suis alors donc encore plus progressiste que vous.

M. Epp: Je crois qu'on pourrait arranger cela.

M. Lalonde: Mais alors ce serait un autre débat, un tout autre problème. La question de payer une pension à quiconque atteint l'âge de 60 ans ou même d'envisager un système fondé sur le revenu a des implications financières extrêmement importantes sans parler des implications sociales. Je ne pense pas devoir maintenant m'engager dans ce genre de débat.

Qu'il soit donc bien clair que les dispositions de ce projet de loi ne permettent pas d'y parvenir. Ce que fait le projet de loi en fait c'est garantir le maintien de l'allocation payable aux conjoints, aux personnes qui ont actuellement droit à cette allocation, dans les mêmes conditions que lorsque la loi a été adoptée en 1975. Pour l'admissibilité, toutefois, nous disons que cela sera maintenant basé sur le nombre d'années passées au pays.

Vous avez soulevé deux points particuliers: tout d'abord, la définition de la séparation, et, deuxièmement, la nécessité d'une demande par les deux conjoints. Je demanderais à M. Parker de revenir sur ces deux points.

Le président: Monsieur Parker.

M. Parker: Pour la définition de la séparation, nous entendons le départ d'un des conjoints, de facto ou par séparation légale ou divorce. Vous avez parlé du cas où le conjoint se trouve enfermé. Nous ne considérerions pas qu'il y a séparation mais qu'ils sont mariés car ils sont en fait séparés contre leur gré. Nous qualifions cela de séparation involontaire, ce qui n'est pas une séparation aux termes de nos règlements.

M. Lalonde: Il n'y a pas de définition de la séparation, en tant que telle, dans le projet de loi.

M. Parker: La définition se trouve dans l'article 11.2 du règlement actuel.

M. Alexander: Les règlements constituent la partie essentielle de tout bill.

M. Parker: Lorsque des personnes sont séparées pour des raisons indépendantes de leur volonté, on ne les considère pas séparées aux fins de la loi.

M. Lalonde: L'obligation de soumettre une demande conjointe.

M. Parker: Oui. L'obligation de soumettre une demande conjointe se rattache à l'obligation de verser les prestations au

[Texte]

spouse of the pensioner on the application form both the spouse and the pensioner are required to testify that they are in fact married, and that the income required is the joint income of the couple.

Mrs. Appolloni: But what happens if he is temporarily mentally incapable?

Mr. Parker: In that case it is quite simple. We have a trusteeship procedure whereby a person who is mentally incompetent . . .

Mrs. Appolloni: Is that in the bill?

Mr. Parker: This is not in the bill. This is in our existing administration of the law as it presently exists.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): What if he is just ornery?

Mrs. Appolloni: Right. That too.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Supposing he is just ornery and will not apply?

Mr. Parker: If the pensioner does not . . .

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Yes, just stubborn.

Mrs. Appolloni: He is just bloody minded. Here we are talking about human beings. It is one thing to make beautiful legislation which no one in their right mind really understands unless he is a lawyer, but it is another thing when we are dealing with perhaps the weakest of our mankind.

Mr. Lalonde: That is why we have officials who are available and who are helping these people when they are in trouble.

The Chairman: Thank you, Mrs. Appolloni.

Mr. Epp.

Mr. Epp: Thank you, Mr. Chairman. I want to concentrate on two areas, Mr. Minister, the missionary question and the immigrants. First of all, I would like to thank you for clarifying the regulations as to missionaries if they are resident in Canada at the time they receive employment, or whatever we want to call it, from the Mission Board, also the six-month cessation or if they reach pensionable age abroad. I would like a little more clarification on that. Let us construct a case. A person over the age of 18 is a missionary with a Canadian-based missionary organization, goes abroad and continues his employment, contractual or otherwise, with that Mission Board, but returns to Canada while he waits for another assignment. In other words, his term abroad has ended, he comes back to Canada and is waiting for another placement. Making sense?

Mr. Parker: Yes.

Mr. Epp: Is that regarded as a cessation of employment? In other words, I take it that that the six month-cessation means when his contract or whatever ends, let us say in India.

Mr. Parker: Yes.

Mr. Epp: Within the six-month period he must return to Canada.

Mr. Parker: That is correct, sir.

[Interprétation]

conjoint d'un pensionné. Donc le pensionné et son conjoint sont tenus d'attester sur le formulaire de demande qu'ils sont effectivement mariés et que leur revenu constitue bien le revenu conjoint du couple.

Mme Appolloni: Qu'est-ce qui arrive en cas d'incapacité mentale temporaire?

M. Parker: C'est bien simple, il existe des procédures de tutelle aux termes desquelles une personne frappée d'incapacité mentale . . .

Mme Appolloni: Est-ce ceci figure dans le bill?

M. Parker: Non pas dans le bill, mais dans les modalités d'application de la loi actuelle.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Et si le conjoint refuse.

Mme Appolloni: En effet, cela peut arriver.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Qu'est-ce qui arrive si le conjoint refuse de soumettre une demande.

M. Parker: Si le pensionné . . .

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): S'il est entêté.

Mme Appolloni: N'oublions pas qu'il s'agit d'êtres humains. C'est très joli d'élaborer de beaux projets de loi que seuls les avocats peuvent comprendre, mais la situation se présente tout autrement pour les gens de conditions plus modeste.

M. Lalonde: C'est justement pourquoi nous avons des agents chargés d'aider ceux qui sont en difficulté.

Le président: Je vous remercie, madame Appolloni.

Monsieur Epp.

M. Epp: Je vous remercie, monsieur le président. Je vais interroger le ministre au sujet des missionnaires et des immigrants. Je tiens tout d'abord à vous remercier de nous avoir expliqué les règlements concernant les missionnaires résidant au Canada au moment où ils sont nommés à un poste par leur mission, ainsi que le règlement concernant la période de six mois suivant la cessation de l'emploi ou s'ils arrivent à l'âge de la retraite, alors qu'ils se trouvent à l'étranger. Prenons un exemple: une personne âgée de plus de 18 ans, employée par une mission canadienne se rend à l'étranger pour travailler pour cette mission et revient ensuite au Canada en attendant d'être nommée à un autre poste. Ce missionnaire revient donc au Canada après avoir terminé son travail à l'étranger en attendant d'être renvoyé ailleurs. Vous me suivez?

M. Parker: Oui.

M. Epp: Est-ce qu'aux fins de la loi, ceci est considéré comme une cessation d'emploi? Dans ce cas, son contrat prendrait fin par exemple aux Indes.

M. Parker: Oui.

M. Epp: Il est tenu de revenir au Canada dans les six mois qui suivent la fin de son contrat.

M. Parker: C'est exact.

[Text]

Mr. Epp: What if he does not return to Canada, but is posted to another country?

Mr. Parker: By the same Mission Board?

Mr. Epp: By another one.

Mr. Parker: If the transfer of employment takes place abroad and the person goes from one mission to another, and the second mission is also a Canadian mission.

Mr. Epp: All right.

Mr. Parker: He is basically funded from Canada. His home base is Canada.

Mr. Epp: All right.

Mr. Parker: Then we would accept that transfer, and that would continue as deemed residence for our purpose.

Mr. Epp: Sorry to belabour the point, but you say that funding comes from Canada. I referred to Canadian-based mission organization.

Mr. Parker: Yes.

Mr. Epp: First of all, define for me a mission organization which would be eligible under your regulation. Does it have to be registered as a charitable organization?

Mr. Parker: Yes, they do in Canada.

Mr. Epp: Is that the criterion you would use?

Mr. Parker: This is one of them.

Mr. Epp: What are the others.

Mr. Parker: Basically, we define a mission to be a mission to do good works, which I realize is quite general.

• 2035

Mr. Epp: That is every M.P.

An hon. Member: Hear, hear.

Mr. Parker: The person must essentially have a home base in Canada. The mission must be centrally based in Canada, as opposed, say, to an organization based in the United States.

Mr. Epp: All right. That is in my next point that I want to get in.

For instance, what happens when a Canadian citizen, resident in Canada after the age of 18, goes abroad under a mission board whose headquarters are outside of Canada, but receives Canadian funding—not the missionary but that mission board—not for their total operations, obviously, but for part of their operation. Do they then qualify?

Mr. Parker: If he received his support from the Canadian organization as opposed to the headquarters based in the other country. Another criterion would be that he does report to the Canadian-based organization. If he comes back on furlough, for instance, the Canadian organization would pay for his return fare or support him in some way. There has to be some effort of tangible connection to a Canadian organization.

[Interpretation]

M. Epp: Qu'est-ce qui arrive si le missionnaire, au lieu de revenir au Canada, est directement envoyé dans un autre pays?

M. Parker: Toujours par la même mission.

M. Epp: Non par une autre mission.

M. Parker: Vous voulez dire que le transfert est effectué à l'étranger, le missionnaire passant d'une mission à une autre, cette dernière étant toujours une mission canadienne.

M. Epp: D'accord.

M. Parker: Son port d'attache est toujours le Canada et c'est une organisation canadienne qui paie son salaire.

M. Epp: C'est cela.

M. Parker: Pareil transfert serait accepté et serait assimilé à une résidence au Canada aux fins de la loi.

M. Epp: Je m'excuse d'insister, mais vous dites que le salaire vient du Canada. J'ai parlé d'une mission basée au Canada.

M. Parker: Oui.

M. Epp: Comment définissez-vous une mission admissible aux fins de ce règlement. Est-ce qu'elle doit être inscrite comme une organisation de charité?

M. Parker: Oui.

M. Epp: Est-ce là le critère que vous utilisez?

M. Parker: C'est un des critères.

M. Epp: Il y en a d'autres.

M. Parker: Une mission est une organisation qui s'occupe de bonnes œuvres, ce qui, je l'admets, est une définition bien générale.

M. Epp: On pourrait en dire autant de tous les députés.

Une voix: Bravo.

M. Parker: Le missionnaire doit avoir un point d'attache au Canada. De plus, la mission doit avoir sa maison-mère au Canada, et non par exemple aux États-Unis.

M. Epp: D'accord.

Est-ce qu'un ressortissant canadien domicilié au Canada depuis l'âge de 18 ans et se rendant à l'étranger pour travailler pour une mission ayant sa maison-mère à l'étranger, mais financée en partie par le Canada est admissible?

M. Parker: A condition que le missionnaire en question soit financé par la filiale canadienne de la mission et non par la maison-mère située à l'étranger. Il faut aussi que le missionnaire rende des comptes à la filiale canadienne de sa mission. S'il rentre au pays pour les vacances, c'est la filiale canadienne de la mission qui doit payer son voyage et subvenir à ses besoins. Il faut donc qu'il y ait des liens tangibles entre le missionnaire et la filiale canadienne de la mission.

[Texte]

Mr. Epp: I do not want to belabour the point but I want to have it very clear. I think that is important for future reference as well. What frequently happens is that a number of Canadians will receive employment—it is really not a contract; it is a strange relation—with the Canadian-based mission board. I take from your comments that there is no difficulty in those cases. But it is still murky in my mind where a Canadian hires on with a mission board that might have fairly extensive activities in Canada but their base of operations, headquarters office staff, administrative staff, is not in Canada.

Mr. Lalonde: And the source of payment.

Mr. Epp: Okay, and the source of payment. There are two types: the so-called faith mission in which the missionary, before he goes abroad, gets a certain number of people to sponsor him or her. That is a faith mission. But there are other mission boards that receive charitable donations and take upon themselves the responsibility of payment of salaries and other benefits. Do I make sense? And those cheques might go through New York, and you cannot find that *X* percentage of the revenues received by that mission board came from Canada, even though you know there was *X* percentage. How do you handle that case?

Mr. Parker: We have had cases of the type that you mention, and it is possible to determine through the Canadian mission whether or not they do support the person abroad.

Mr. Epp: I am sorry. I am worried about the type of operation that is a business operation, and all missionaries, whether they have Canadian citizenship, American citizenship or whatever, get a basic support from the annual budget of that mission operation. I am not trying to belabour the point but . . .

Mr. Parker: You are also saying that there is an organization in Canada that is supporting this man indirectly.

Mr. Epp: Yes.

Mr. Parker: Either through the transfer of funds or . . .

Mr. Epp: Either individually or—Right.

Mr. Parker: Right. We do consider that as support from Canada. We have had a number of cases that fall within those criteria. It is, admittedly, difficult to determine exactly who is supporting many of these people.

Mr. Epp: I will just use examples. Perhaps it is a little clearer that way.

Mr. Lalonde: I would have thought that the answer Mr. Parker has given surely clarifies the situation.

Mr. Epp: Let us take an example. All right I can see where Wycliffe which are based in the Carolinas in the United States have a Calgary office. No problem. I can see that.

But there are mission boards—New Tribes, for example—that have a base in the United States and do not have offices necessarily in Canada. A Canadian citizen goes out under the auspices of New Tribes, U.S.A. Are you with me?

Mr. Parker: Yes.

[Interprétation]

M. Epp: Je tiens à tirer cette affaire au clair, cela pourrait encore nous être utile à l'avenir. Si j'ai bien compris vos explications, il n'y aurait pas de difficulté pour les missionnaires canadiens travaillant pour une filiale canadienne d'une mission, même en l'absence d'un réel contrat d'emploi. Je n'ai toujours pas compris cependant ce qui arrive lorsqu'un missionnaire canadien travaille pour une filiale canadienne d'une mission dont les bureaux principaux sont situés à l'étranger.

M. Lalonde: Ainsi que les sources de paiement.

M. Epp: D'accord. Il y a deux types de missionnaires: ceux qui sont parrainés par différentes personnes avant de se rendre à l'étranger et ceux qui touchent un salaire de missions qui, elles, reçoivent des dons. Si les chèques passent par New-York, par exemple, il est très difficile de distinguer entre l'argent provenant du Canada et celui provenant de l'étranger. Que faites-vous en pareil cas?

M. Parker: Nous avons déjà eu des cas de ce genre, mais il y a toujours moyen de vérifier auprès de la mission canadienne si elle finance effectivement le missionnaire en poste à l'étranger.

M. Epp: Ce qui me préoccupe, c'est les missionnaires canadiens ou étrangers, appointés par une mission qui fonctionne comme une entreprise commerciale. Je m'excuse d'insister sur ce point.

M. Parker: Ces missionnaires seraient indirectement financés par une mission canadienne.

M. Epp: Oui.

M. Parker: Soit au moyen de transferts de fonds ou encore . . .

M. Epp: C'est cela, par des dons individuels ou . . .

M. Parker: Ceci est assimilé à un financement canadien. Nous avons déjà eu plusieurs cas de ce genre. Il est en effet difficile parfois de déterminer les sources de revenu.

M. Epp: Je veux prendre un exemple.

M. Lalonde: Il me semble que la réponse donnée par M. Parker est parfaitement claire.

M. Epp: La mission de Wycliffe basée dans l'État de la Caroline aux États-Unis a un bureau à Calgary, donc il n'y a pas de problème.

D'autres missions par contre, telles les New Tribes également basées aux États-Unis, n'ont pas de bureau au Canada. Qu'est-ce qui arrive lorsqu'un missionnaire canadien se rend à l'étranger sous les auspices de la mission New Tribes? Est-ce que vous me suivez?

M. Parker: Oui.

[Text]

Mr. Epp: Does that person qualify?

Mr. Parker: I would say, no, offhand.

Mr. Epp: All right. If that person goes out under New Tribes Mission, as an example, and there is *X* amount of money monthly coming into New Tribes coffers in the United States for the support of that person. Those funds are Canadian, either individual or probably church or group. Does that person qualify then?

• 2040

Mr. Parker: We do not just consider the funding. The point I tried to make earlier is that we also consider to whom the person reports, and what he normally considers his home base to be. If there is an organizational link say between Calgary, Alberta and New York City but the person normally reports to Calgary, and he comes back home to Canada to Calgary as opposed to New York City, we would consider him as a missionary for our purposes and deem that his absences were residence for our purposes. If on the other hand there was no link with Calgary other than the fact that they contributed a general sum of money to New York City and the person reported to New York City, and he did in fact returning from abroad go back to New York City or the United States as opposed to Canada, then we would say, I am sorry, but . . .

Mr. Epp: In other words, you are saying that to qualify he must have a Canadian base.

Mr. Parker: That is correct.

Mr. Epp: That is really what you are saying.

Mr. Parker: That is correct.

Mr. Epp: Just as a last shot, for example a mission board has an office outside of Canada's borders but that person reports back to his or her "church". Do they qualify?

Mr. Parker: They could. It becomes very difficult to say unequivocally yes or no, because it depends upon the reporting relationships, his return to Canada, what he considers his home base to be, and where the support actually comes from. But in the case I cited earlier, it becomes clear that if he has a home base here, and it is considered to be his home base both by the church and himself, then we would consider . . .

Mr. Epp: I think most of them would retain—I think we are running into semantics here, but that is important I find out in this kind of legislation. Most of them will retain a home base, that is, a Canadian address, whether they are associated with a mission board based in Canada or not. They also will retain ties with a home church, so their base really remains Canadian.

The only hook I see in this is that it does not seem to be totally clear if having retained those home bases, those addresses, their mail is even forwarded from those addresses, and in some cases we have seen this over a 20-year period, that if their mission board does not have an office in Canada, that is the only situation where they could run into some difficulty,

[Interpretation]

M. Epp: Est-ce que cette personne est admissible?

M. Parker: A première vue, non.

M. Epp: Bon, et si ce missionnaire est envoyé par la mission New Tribes, laquelle, chaque mois, touche de l'argent pour subvenir aux besoins du missionnaire, et que cet argent provienne du Canada, soit de particuliers, soit d'une église ou d'un groupe de personnes, est-ce que, dans ce cas, le missionnaire est admissible?

M. Parker: Nous ne tenons pas compte uniquement de la source de financement. Je vous ai déjà dit que l'on tient compte aussi du supérieur hiérarchique direct du missionnaire, ainsi que de son point d'attache. S'il existe des liens de travail entre le siège de la mission à New York et Calgary, mais que le missionnaire en question rend compte au bureau de Calgary et rentre à Calgary pour ses congés plutôt qu'à New York, il sera assimilé à un missionnaire aux fins de la loi et ses absences seront assimilées à des périodes de résidence toujours aux fins de la loi. Si, par contre, il n'existe aucun lien entre Calgary et New York, sauf qu'une certaine somme d'argent a été envoyée de Calgary à New York et que le missionnaire en question rend compte exclusivement à la mission de New York, et qu'en outre, c'est à New York ou ailleurs aux États-Unis qu'il rentre de l'étranger plutôt qu'au Canada, dans ce cas . . .

M. Epp: Donc pour être admissible, il faut qu'il ait un point d'attache au Canada.

M. Parker: C'est exact.

M. Epp: Voilà donc l'essentiel.

M. Parker: C'est exact.

M. Epp: Un missionnaire rendant compte à son église au Canada, mais employé par une mission étrangère, est-il admissible?

M. Parker: Cela dépend des cas. Il faut voir qui sont ses supérieurs hiérarchiques directs, s'il rentre ou non au Canada régulièrement, quel est son point d'attache et sa source de financement. Comme je l'ai dit tantôt, si un missionnaire a un point d'attache au Canada reconnu comme tel par lui-même et son église . . .

M. Epp: Nous commençons à ergoter sur les mots, mais c'est très souvent important dans ce type de loi. La plupart des missionnaires conservent un point d'attache au Canada, même s'ils travaillent pour une mission étrangère. Ils conservent également des liens avec leur église. On peut les considérer comme des missionnaires canadiens.

La seule chose qui n'est pas parfaitement claire, c'est que même en ayant conservé un point d'attache au Canada et même si on fait suivre leur courrier à partir d'une adresse canadienne, ce qui est bien souvent le cas, si la mission n'a pas de bureau au Canada, cela pourrait néanmoins créer des difficultés au titre du règlement 140.

[Texte]

to establish a residency from abroad as qualifying for the 140 rule.

The Chairman: Thank you, Mr. Epp. Your time is up. Mr. Knowles.

Mr. Epp: Can I have an answer to that?

Mr. Parker: It is possible, but it is very difficult to be unequivocal in these cases. Each case presents a different situation when we deal with missionaries.

The Chairman: Mr. Knowles.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Mr. Chairman, I have said most of what I wanted to say the other day, at least until we get to the clauses, but I have one or two questions. The statement was made the other day that negotiations were in some sort of stage with a number of countries, but when reference was made to Germany the response was that we already have a bilateral agreement with Germany, which was achieved under the provisions of the Canada Pension Plan. May I ask if there are things that will now be possible under this act in our negotiations with Germany which will exceed or go beyond what was possible under the other?

The Chairman: Mr. Préfontaine.

Mr. Préfontaine: Because at the time we negotiated with Germany there was no authority under the Old Age Security legislation to include OAS pensions in the agreement, we have a very unstandard, if I may so express it, agreement with Germany. Because of our non-capacity to negotiate OAS, the Germans have inserted into the agreement under their principle that no one individual should draw from more than one state-supported insurance scheme benefits for the same risks for the same period of time. The Germans have de-escalated their own contributions because we were paying full OAS benefits to those who were qualified for OAS through their own residence in Canada. Am I making myself clear?

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): To me, at any rate.

• 2045

Mr. Préfontaine: One of the things that could now happen, because this creates obviously some difficult situations in Canada as there are different categories of German recipients of foreign pensions, is that we could, perhaps, at some date in the future, ask for renegotiation of the agreement.

Mr. Knowles: I hope that is possible in view of the many complaints that there are from German-Canadians.

In the same vein, may I ask if you have run into any difficulty in your preliminary discussions with other countries over the possibility that this bill does not go far enough. Are there countries that say it is going to take too long before this legislation matures? Are there things that you see that you may have to do by way of amending this in order to get agreement? I am particularly concerned about the United Kingdom, as will my friend to the left be.

Mr. Préfontaine: It is too early for us to know formally. We have spoken with counterparts on a technical level within the U.K. Their doubts were not with respect to the elements in the

[Interprétation]

Le président: Vous avez épuisé votre temps, monsieur Epp. Monsieur Knowles.

M. Epp: Est-ce que le témoin pourrait me répondre?

M. Parker: C'est possible, car certains de ces cas sont très difficiles à trancher. Avec les missionnaires, chaque cas est un cas d'espèce.

Le président: Monsieur Knowles.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Monsieur le président, j'ai épuisé la plupart de mes questions l'autre jour, mais il m'en reste encore une ou deux. Il paraît que des négociations sont en cours avec différents pays; nous aurions toutefois déjà conclu un accord bilatéral avec l'Allemagne au titre du régime de pensions du Canada. Est-ce que la présente loi nous permettra de réaliser des progrès dans nos négociations avec l'Allemagne par rapport à ce qui avait déjà été obtenu?

Le président: Monsieur Préfontaine.

M. Préfontaine: La Loi sur la sécurité de la vieillesse ne nous permettant pas d'inclure les pensions de vieillesse dans l'accord que nous avons conclu avec l'Allemagne, cet accord est assez spécial. Les pensions de vieillesse n'étant pas négociables pour nous, les Allemands ont fait inclure dans l'accord une disposition interdisant aux bénéficiaires d'être couverts par deux régimes d'assurance de l'État pour un même risque et pour une même période. De plus les Allemands ont réduit leur contribution, étant donné que nous versons déjà des pensions de vieillesse complètes à ceux qui y ont droit du fait de leur domiciliation au Canada. Est-ce que vous me suivez?

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Pour moi, du moins.

M. Préfontaine: Puisque ceci peut évidemment créer des situations difficiles au Canada à cause des différentes catégories de récipiendaires allemands de pensions étrangères, il se peut que l'on renégocie l'entente à l'avenir.

M. Knowles: J'espère que cela sera possible, car on reçoit beaucoup de plaintes des Canado-Allemands.

Dans le même esprit, avez-vous eu des difficultés dans vos discussions préliminaires avec d'autres pays parce que ce bill pourrait ne pas répondre à tous les besoins. Y a-t-il des pays qui croient que ce projet de loi ne sera pas mis en vigueur assez tôt? Y a-t-il des modifications à faire au bill afin de pouvoir conclure certaines ententes? Le Royaume-Uni m'inquiète un peu, comme ce doit être le cas de mon collègue de gauche.

M. Préfontaine: Il est trop tôt pour donner une réponse officielle. Nous avons parlé à nos homologues du Royaume-Uni sur les aspects techniques. Leur doute ne porte pas sur les

[Text]

legislation itself but rather were with respect to whether we could get the legislation through Parliament early enough to start negotiating for real, because their system is different from ours with respect to international agreements. They proceeded by order-in-council, etc., and they thought that going the way we chose to go would make it more difficult and would retard implementation of the amendments and thereby delay further negotiation.

The one point that is becoming rather clear with respect to the U.K. is that officials at this point are wary that the last loans negotiated by the U.K. with the IMF may very well have some influence on how the U.K. government reacts to new social security agreements.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): In other words, if what we are counting on materializes, the U.K. would have to send far more money to Canada than we would send to the U.K., in terms of indexing the pensions of those who are here, for example.

Mr. Préfontaine: That is unclear yet. The logic of it would indicate that it would be so because we have more British retirees in Canada than we have Canadian retirees in Britain; and because currently we are paying overseas unilaterally not only pensions but equalness of pensions, then the effort would appear to be bigger on the U.K. part than on the Canadian part. But the statistics are so very, very fuzzy with respect to the personal history of British retirees in Canada, the length of stay in Canada, and those who are here who have no other source of pension but their U.K. frozen pension.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): I realize we cannot resolve this problem here tonight but I join with some others in saying that I hope that you will follow it pretty closely. Half the pensioners on Vancouver Island are counting on this bill resulting in an indexing of their U.K. pensions.

I am moving on because I have a number of things to try to get in, Mr. Chairman.

In the briefing session that some of you people held for staff people and a few of us . . .

Mr. Lalonde: . . . and members of Parliament.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Yes, but only those of us most interested turned up.

In that session, there was some reference to the Common Market countries having some sort of an internal agreement, which might mean that with one agreement we would take in a number of countries; but I noticed the other day when you were naming the countries of Europe that you named only three or four. Can you comment on that? Is there developing a Common Market pattern or something?

• 2050

[Interpretation]

éléments même du projet de loi, ils se demandent si le projet de loi sera adopté par le Parlement assez tôt pour permettre des négociations sérieuses, car leur système est différent du nôtre quant aux ententes internationales. Ils procèdent par décret en conseil, etc., et ils croient que notre façon d'agir rendra plus difficile et retardera l'application des amendements et ainsi toute négociation future.

Il devient très clair qu'à l'égard du Royaume-Uni, les hauts fonctionnaires craignent que les derniers prêts négociés par le Royaume-Uni avec la FMI n'influencent les réactions du gouvernement britannique au sujet de nouvelles ententes sur les programmes de sécurité sociale.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): En d'autres termes, si l'on amène à bonne fin ce qu'on cherche, le Royaume-Uni aura envoyé beaucoup plus d'argent au Canada que nous n'en enverrons au Royaume-Uni, à cause de l'indexation des pensions des sujets britanniques qui résident ici.

M. Préfontaine: Ce point n'est pas encore tiré au clair. Logiquement, c'est certainement le cas, car il y a beaucoup plus de pensionnés britanniques au Canada que de pensionnés canadiens au Royaume-Uni; et parce qu'actuellement nous payons plus de pension et de prestations d'indexation de pension unilatéralement outre-mer, il est évident que le Royaume-Uni devra faire un plus grand effort que le Canada. Mais nous n'avons pas de statistiques claires sur l'histoire personnelle de certains pensionnés britanniques au Canada, c'est-à-dire sur la longueur de leur séjour ici, ni au sujet de ceux qui n'ont aucune autre source de pension que leur pension britannique bloquée.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Évidemment, nous ne pouvons résoudre ce problème ici ce soir mais je me fais le porte-parole des autres pour demander que vous suiviez cette situation de très près. La moitié des pensionnés sur l'île de Vancouver comptent sur cette loi pour obtenir l'indexation de leur pension britannique.

Je passe à un autre point, car j'en ai plusieurs à aborder, monsieur le président.

Dans l'exposé que vos fonctionnaires ont présenté au personnel et à quelques-uns d'entre nous . . .

M. Lalonde: . . . et aux députés.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Oui, mais seuls les plus intéressés se sont présentés.

Dans cet exposé, on a mentionné que les pays du Marché commun avaient une entente interne, ce qui fait croire qu'on pourrait se mettre d'accord avec un certain nombre de pays par une seule entente; mais au moment où vous avez fait la liste des pays d'Europe, vous n'en avez nommé que 3 ou 4. Pourriez-vous donner plus de détails à cet égard? Se dessine-t-il une tendance quelconque avec le Marché commun?

Mr. Préfontaine: The design of a multilateral convention that would cover all of the countries of the Common Market is being attempted. It is extremely complex, they have not pro-

M. Préfontaine: On tente de concevoir une entente multilatérale pour couvrir tous les pays du Marché commun. C'est un problème extrêmement complexe; jusqu'à maintenant on a pu

[Texte]

ceeded yet beyond agreeing in principle that this is desirable and that work must proceed. Their pattern of course is that they share—or they did until recently—migrant labour. Their schemes cover a much wider net than an agreement with Canada would because they have people migrating from one country to the other for restricted periods of time and the need is apparent for continuity of coverage; and for some agreement between the nations of the Common Market regarding continuity not only of pension rights but unemployment insurance benefits and sick leave and maternity benefits. With respect, the model agreement has received agreement in principle; it is not made operative yet and it appears that negotiations to make it operative are meeting with heavy headwinds.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): A few years from now this could be pretty important when this plan comes into effect and we have Europeans who have worked in two or three different countries in the Common Market area.

Mr. Chairman, I would like to have taken the time to ask someone at the table to pronounce some of the items on page 4 of these briefing notes, how to grade formulas always interests me.

Mr. Lalonde: I tell you I have learned them by heart by now.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): I can pronounce "population in (th) age", and I can pronounce "beginning of the (th) time interval", but I have a little difficulty with the last one "population on the I plus I (th) age".

Mr. Lalonde: Well, Mr. Knowles, I warned you when I tabled this document the other day that I did it with a lot of hesitation and reluctance. Now you have got it in spades. You are fortunate because you have got the document, but I have to work with officials who prepare those documents and I have here Mrs. Liljefors who has the profession of an econometrician I am told. She is the one who is the mother of this document, so I will ask her to explain that particular formula by heart.

Miss K. Liljefors (Director, Programs Planning and Evaluation, Income Security Programs): Mr. Knowles it is not the I plus L, it is the I plus 1.

Mr. Lalonde: It is obvious.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Oh, all right, but still . . .

Miss Liljefors: Our typewriter does not distinguish between L's and I's.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): So it is I plus L brackets—you still have not said the whole phrase.

Miss Liljefors: I do not, I simply read it.

The Chairman: Thank you, Mr. Knowles, your time has expired. I will put you down for another round.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): I will settle, Mr. Chairman; the rest of what I want to say can be said under clauses and I hope we get to them.

[Interprétation]

s'entendre sur le principe que c'est souhaitable et que le travail doit continuer. Jusqu'à récemment, les différents pays partageaient les travailleurs immigrants. Leurs régimes de pensions sont beaucoup plus étendus que ne le serait une entente avec le Canada, car ils ont des gens qui émigrent d'un pays à l'autre pour des périodes limitées et il faut assurer la continuité des droits à la pension; les nations du Marché commun doivent aussi s'entendre sur la continuité non seulement des droits à la pension, mais aussi des droits aux prestations d'assurance-chômage, aux congés de maladie ou de maternité. L'entente n'est adoptée qu'en principe; on ne l'a pas encore mise en vigueur, et l'on semble rencontrer beaucoup de difficultés dans les négociations.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Une telle entente deviendra assez importante dans quelques années lorsque le nouveau régime sera mis en vigueur, car nous avons des Européens qui ont travaillé dans deux ou trois différents pays de la CEE.

Monsieur le président, j'aurais voulu qu'un des témoins lise certaines des formules de la page 4 des notes du ministère; les formules de gradation m'intéressent toujours.

M. Lalonde: Moi je les ai apprises par cœur déjà.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Je peux lire «population selon tel âge», et «commencement de telle période», mais j'ai un peu de difficulté avec la dernière «population selon l'âge I plus L».

M. Lalonde: Eh bien, monsieur Knowles, je vous ai averti quand j'ai déposé ce document l'autre jour que je le faisais avec beaucoup d'hésitation. Maintenant vous en voyez les répercussions. Vous êtes chanceux, car vous avez le document, moi je dois travailler avec des fonctionnaires qui les préparent, et j'ai, avec moi, M^{me} Liljefors qui est économétricienne de profession. Elle est l'auteur de ce document; je lui demande donc d'expliquer cette formule.

Mlle K. Liljefors (Directeur, Planification et évaluation des opérations, Programmes de la sécurité du revenu): Monsieur Knowles, ce n'est pas I plus L, mais plutôt I plus 1.

M. Lalonde: Cela est évident.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Bon très bien, mais . . .

Mlle Liljefors: Notre machine à écrire ne distingue pas entre les I et les 1.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): C'est dont I plus 1 entre parenthèses—vous n'avez quand même pas dit toute la phrase.

Mlle Liljefors: Je ne la dis jamais, je la lis.

Le président: Merci, monsieur Knowles, votre temps de parole est terminé. Je vous inscris pour le second tour.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Je m'en passerai, monsieur le président, je ferai mes autres remarques au

[Text]

The Chairman: I hope so too. Monsieur Marceau.

M. Marceau: Monsieur le président, étant donné que les commentaires des journalistes sont assez ambivalents, je voudrais demander au Ministre si le projet de loi s'applique d'une façon indiscutable uniquement aux gens qui ont moins de 25 ans. Est-ce vrai? Voulez-vous nous donner des précisions à ce sujet-là.

M. Lalonde (ministre de la Santé nationale et du Bien-être social): Je suis content que vous souleviez encore une fois la question, monsieur Marceau, parce que j'étais hier dans mon comté, où je tenais une assemblée publique, et j'ai eu plusieurs questions de personnes âgées justement sur ce même problème. Alors, c'est clair et net, et je voudrais être très catégorique à ce sujet-là: toute personne résidant au Canada ou qui détient un visa d'immigration valable à l'heure actuelle, et qui est âgée de 25 ans et plus, pourra bénéficier du choix le plus avantageux, soit de la loi telle qu'elle existe actuellement, soit de la nouvelle loi. C'est donc clair et catégorique, et toutes les personnes qui bénéficient à l'heure actuelle d'une pension de vieillesse continueront de recevoir leur pension exactement comme elles le font maintenant en vertu de la loi qui existe en ce moment.

Il y a des personnes de 25 ans et plus, particulièrement des Canadiens résidant à l'étranger, qui ne sont pas admissibles à des pensions, mais qui deviendront admissibles à une pension au moins partielle en vertu de cette nouvelle loi. En outre, toute personne de moins de 25 ans vivant au Canada à l'heure actuelle, et tout nouvel arrivant au Canada seront cependant assujettis aux clauses de cette loi seulement, cela à partir de l'adoption du projet de loi.

M. Marceau: Cela m'amène à vous demander, monsieur le ministre, quelle est la motivation derrière ce projet de loi? Ce projet de loi a-t-il pour but d'aider les Canadiens ou plutôt d'aider les gens qui sont à l'extérieur du Canada? Qu'est-ce qui a motivé en fait ce projet de loi?

M. Lalonde: Ce projet de loi a été surtout motivé par deux facteurs: tout d'abord afin de simplifier le système d'admissibilité au droit de recevoir des pensions au Canada à l'heure actuelle; ensuite de lier davantage ce droit à la contribution que les personnes ont apporté à la construction de notre pays par leur main-d'œuvre et par leur résidence au Canada.

Le deuxième motif, ou deuxième objectif de cette loi, est de nous permettre d'intégrer davantage notre Régime de sécurité de la vieillesse, en particulier, avec les Régimes de sécurité de la vieillesse des pays étrangers de façon à ce que les gens qui immigreront au Canada ou les Canadiens qui émigreront à l'étranger pourront recevoir plus facilement les prestations auxquelles ils auront eu droit tant au Canada qu'à l'étranger grâce aux contributions qu'ils auront versées ou tout simplement aux années qu'ils auront passées au Canada ou à l'étranger.

Vous êtes dans une situation où, de plus en plus, il y a une certaine mobilité internationale. Et les gens... vous prenez le cas du Marché commun européen, où c'est évident, mais même entre l'Amérique et l'Europe à l'heure actuelle, vous avez de

[Interpretation]

moment du vote article par article, qui, j'espère, sera fait ce soir.

Le président: Moi de même. M. Marceau.

Mr. Marceau: Mr. Chairman, since the commentaries of the press are rather ambivalent, I want to ask the minister if this bill will apply strictly and solely to persons who are less than 25 years. Is it so? Could you give me some details in this regard?

Mr. Lalonde (Minister, National Health and Welfare): I am happy that you have again brought up this matter, Mr. Marceau, because I attended a public meeting in my riding yesterday and senior citizens asked several questions regarding this very problem. I can state categorically: any person residing in Canada, or one who has a current valid immigrant status, and who is 25 years of age or older may benefit from the most advantageous choice of either the existing act or this new bill. It is clear and definite that persons who are presently drawing an old age pension will continue to do so under the existing act.

There are persons 25 years or more, particularly Canadians residing abroad, who are not presently eligible for pensions, but who would become eligible for a partial pension under the provisions of the new bill. Moreover, any person under 25 presently living in Canada, and any new immigrant to Canada, will, however, be subject to the clauses of the new act only on promulgation of this bill.

Mr. Marceau: Mr. Minister, what is the purpose for this new bill? Is it to help those people presently residing in Canada or is it to help those living abroad? What brought about this bill?

Mr. Lalonde: The bill was motivated by two factors: first immediately to simplify eligibility to pensions in Canada, and to tie in more closely this right to the contributions of persons who by their labour and residence in Canada have helped to build the country.

The second factor, or objective of this bill, is to allow the closer integration of our old age security plan, particularly with the plans of other countries, so that persons immigrating to Canada or Canadians emigrating abroad may more easily receive the benefits to which they are entitled, in Canada as well as abroad, in view of the contributions they have or simply the number of years they have spent in Canada or abroad.

More and more there is greater international mobility. And persons... for instance, within the European Common Market, obviously, or even between America and Europe now, there are more and more people who will work for a few years

[Texte]

plus en plus de gens qui vont travailler quelques années en Europe, qui reviennent ici, qui sont envoyés aux États-Unis, qui reviennent, non seulement pour des fins gouvernementales, mais pour des fins d'affaires ou même tout simplement parce que ces gens-là désirent avoir une expérience du travail à l'étranger.

De plus en plus de citoyens, avec les règles actuelles, se trouvaient privés ou se trouvaient à mettre en danger, si vous le voulez, leurs droits à la pension de vieillesse au Canada ou encore risquaient de ne pas être en mesure de réclamer d'un pays étranger dans lequel ils auront travaillé pendant quelques années, les droits qu'ils y auront acquis.

Alors, la formule adoptée ici, va permettre ce qu'on appelle la mise au pro rata des prestations entre les pays où on sera demeuré et aussi ce qu'on appelle la totalisation des prestations et des droits acquis. C'est-à-dire que vous pourrez, par exemple, avoir travaillé trois ans en Europe et sept ans au Canada. Eh bien, si vous regardiez ces deux aspects-là individuellement, cela ne vous donnerait pas droit à la pension ni dans l'un ni dans l'autre des pays, mais en additionnant ces deux périodes-là, vous arrivez à dix ans, ce qui vous donnera le droit de recevoir une pension au Canada et probablement aussi une pension dans le pays étranger en cause. Et le Canada paierait... disons, les sept dixièmes de la pension et le pays étranger en paierait les trois dixièmes. En somme, nous en arrivons ainsi à une plus grande équité entre les prestataires.

M. Marceau: C'est ce qui m'amène à vous demander, monsieur le ministre, si ce système-là n'est tout de même pas un système privilégié au Canada par rapport à ceux des autres pays? Est-ce que nous n'innovons pas par rapport à ce que font les autres pays? Il n'y a pas tellement de pays qui favorisent comme nous le faisons actuellement. Je ne blâme pas le fait que le Canada favorise, mais ne sommes-nous pas quand même des chefs de file dans ce domaine-là et à l'avant-garde de la plupart des autres pays?

M. Lalonde: Eh bien, la plupart des autres pays ont un système qui est justement lié aux années de contribution. C'est un système qui ressemble davantage, si vous le voulez, au Régime des pensions du Canada plutôt qu'à notre Régime de sécurité de la vieillesse. Et le montant de la pension que vous recevez à votre retraite est lié au nombre d'années où vous aurez contribué. Et alors que notre système actuel est un système de non contribution en vertu duquel vous obtenez la pension au complet ou vous n'obtenez rien du tout selon que vous êtes qualifié ou pas. Ce n'est pas relié au nombre d'années pendant lesquelles vous avez travaillé au Canada, en particulier, puisqu'on n'y contribue pas.

Le nouveau système sera plus compatible avec les systèmes qui existent dans la plupart des pays développés économiquement à l'heure actuelle.

• 2100

M. Marceau: Monsieur le ministre, vous précisez à un certain moment dans une de vos déclarations que les modifications qui seront adoptées apportent trois améliorations. Pou-

[Interprétation]

in Europe, come back to Canada, then move to the United States and eventually return, not only government employes or businessmen but others also, simply because they wish to acquire work experience abroad.

More and more citizens under the present regulations could be deprived or could be risking their rights to an old age pension in Canada, or risking not being able to claim from a foreign country in which they may have worked for a number of years, the rights which they have acquired.

The formula included in the bill will allow a prorating of pensions between countries of residence, and will also allow the totalization of pensions and acquired rights. Let us say, for example, that you have worked three years in Europe and seven years in Canada. If you took each work period individually you would not be entitled to a pension in either country, but by adding these two periods you have a total of ten years which gives you a right to receive a pension in Canada and probably in the foreign country in question. Canada would then pay, say, seven-tenths of the pension and the foreign country three-tenths. In this way we achieve greater equity for pension recipients.

Mr. Marceau: Mr. Minister, is this system then not special to Canada in relation to other countries? Are we innovating in relation to what is being done in other countries? There are not too many countries who have plans as favourable as ours. I am not against this, but are we not in fact leaders in this area compared to most other countries?

Mr. Lalonde: Well, most other countries use a contributory system of pensions. It is a system similar to our Canada Pension Plan, rather than our old age security plan. In such a system the amount of pension that you receive is related to the number of years that you have contributed. Our present system is non-contributory, and you either receive a full pension or none at all, depending on whether you qualify or not. It is not tied to the number of years that you have worked in Canada specifically, since it is non-contributory.

The new system will be more compatible with the existing systems in most economically developed countries.

Mr. Marceau: Mr. Minister, you stated in one of your interventions that the amendments to the act will make three definite improvements. Could you state what are, in fact, those improvements which you are bringing to the existing Act?

[Text]

vez-vous me préciser quelles sont en fait ces améliorations que vous apportez à la situation précédente?

M. Lalonde: Eh bien, premièrement cela va faciliter l'établissement d'ententes entre les pays étrangers dans le domaine de la sécurité sociale, ce qui permettra, comme je le disais plus tôt, aux citoyens canadiens comme aux citoyens venant de l'étranger de recevoir des bénéfices auxquels ils n'ont pas droit à l'heure actuelle.

Deuxièmement, les critères d'admissibilité vont être simplifiés. Il y a trois critères d'admissibilité à l'heure actuelle qui sont assez complexes. Je n'ai pas besoin d'y revenir, vous les connaissez. Ils seront remplacés par un seul critère, c'est-à-dire que chaque année de résidence au Canada après l'âge de dix-huit ans, compte pour un quarantième de votre pension.

Et, le troisième avantage qui est relié au deuxième, c'est que des pensions partielles seront ainsi établies, et un grand nombre de citoyens qui n'ont pas droit à des pensions à l'heure actuelle deviendront éligibles pour des pensions.

M. Marceau: Dans un document que vous venez de nous distribuer, monsieur le ministre, et je vous avoue que j'ai quelques difficultés à le comprendre, vous dites que le Royaume-Uni du point de vue de l'immigration est à 984.6 p. 100. À quoi vous référez-vous exactement?

M. Lalonde: Ce sont des centaines de mille; alors cela fait 980,000, c'est presque un million d'immigrants. Ce ne sont pas des pourcentages.

M. Marceau: Ah bon, ce ne sont pas des pourcentages...

De toute façon, monsieur le ministre, croyez-vous que ce projet de loi constitue un pas en avant vers la protection des Canadiens à l'intérieur du pays, et à l'extérieur? Croyez-vous vraiment que c'est un avantage sérieux pour les Canadiens, surtout pour les gens qui ont vécu à l'extérieur?

M. Lalonde: Nous croyons que c'est un projet de loi qui est une amélioration sur la situation existante, à la fois pour les Canadiens et pour les résidents à l'étranger. Ce projet de loi a fait l'objet d'études et de consultations très élaborées avec les pays étrangers. Par l'analyse que nous avons fait des systèmes étrangers, nous en avons discuté au cours de la révision de la sécurité sociale avec les provinces, et il ne fait pas de doute que c'est un projet de loi qui va introduire une plus grande équité entre tous les prestataires, ceux qui sont au Canada comme ceux qui viennent de l'étranger, ceux qui vont venir de l'étranger.

Cependant, nous avons voulu le mettre en œuvre seulement sur une longue période de temps, car vous auriez risqué d'aboutir à une situation où tous ceux qui ont vingt-cinq ans et plus par exemple auraient pu se sentir lésés. Afin d'éviter qu'une personne qui a vingt ans au Canada, et qui a moins de quarante ans à attendre pour avoir droit à sa pension, afin d'éviter qu'aucune de ces personnes-là ne puisse se sentir lésée, nous avons dit que tous ces gens-là pourront bénéficier de la formule la plus avantageuse, à leur choix. Nous avons voulu éviter qu'il y ait un certain nombre de ces personnes-là qui puissent se sentir lésées durant cette période intérimaire qui va se prolonger comme vous le voyez durant quarante ans.

[Interpretation]

Mr. Lalonde: First, it will make it easier to establish agreements between foreign countries in the area of social security, allowing, as I mentioned earlier, Canadian citizens as well as citizens coming from abroad to receive benefits to which they are not presently entitled.

Secondly, the eligibility criteria have been simplified. At the moment there are three eligibility criteria which are fairly complex. I shall not describe them; you are already aware of them. They will be replaced by a single criterion, whereby each year of residence in Canada after the age of 18 will account for one-fortieth of the pension.

The third advantage is linked to the second, in that partial pensions will therefore be established, and a great number of citizens who presently have no right to a pension will then become eligible.

Mr. Marceau: In the document which you distributed, Mr. Minister, and with which I have some difficulties, you say that the United Kingdom has an immigration rate of 984.6 per cent. What do you mean exactly?

Mr. Lalonde: Those are hundreds of thousands; therefore, there have been some 980,000 or almost a million immigrants from the United Kingdom. Those are not percentage points.

Mr. Marceau: Those are not percentages...

In any case, Mr. Minister, do you consider this bill a real step forward in protecting Canadians both in Canada and abroad? Do you feel that this gives a real advantage to Canadians, particularly those who have lived abroad?

Mr. Lalonde: We believe that this bill is an improvement on the existing situation, for Canadians as well as for residents abroad. This bill was the object of many elaborate studies and consultations with foreign countries. Following the analysis of foreign systems and discussions during the social security review with the provinces, there is no doubt that this bill will provide greater equity for all pensioners, those presently in Canada or those coming from abroad.

However, its implementation must be carried on over a long period of time, otherwise a situation could be created where those over 25 years of age, for instance, might feel wronged. In order to avoid encroaching upon anyone's right—for instance, a person in Canada who is less than 20 years old or one who is less than 40 years old before drawing a pension,—we have allowed such persons to choose the most advantageous formula. We wanted to avoid injuring a certain number of them during the interim period which will last 40 years.

[Texte]

Mr. Marceau: My last question, Mr. Chairman.

Le président: Dernière question.

M. Marceau: Est-ce que ce projet de loi-là est sujet à la signature d'ententes? Ou s'applique-t-il sans nécessairement que des ententes soient signées avec d'autres pays?

M. Lalonde: Les règles qui concernent l'éligibilité ne sont pas conditionnelles à la signature d'ententes. Elles s'appliquent immédiatement, à partir du moment de l'adoption de cette loi; si un immigrant arrive au Canada, après l'adoption de cette loi, s'il reçoit un visa d'immigration après l'adoption de cette loi, il tombera sous le coup de cette nouvelle loi. Donc, avant qu'il puisse avoir droit à une pension de vieillesse, il faudra qu'il ait été au Canada au moins dix ans et au bout de dix ans s'il prend sa retraite, il aura droit à un quart ou dix quarantièmes de la pension de base.

• 2105

Maintenant, là où il sera nécessaire d'en arriver à des ententes, c'est lorsqu'on en arrive à ce que j'ai expliqué tantôt, soit la mise au prorata des bénéfices, soit la totalisation des périodes donnant droit aux bénéfices.

M. Marceau: Merci monsieur le ministre.

Le président: Merci monsieur Marceau. Mr. Munro followed by Mr. Gray.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Merci monsieur le président. Je voudrais aborder deux questions, monsieur le ministre, par votre intermédiaire monsieur le président.

D'abord à propos des agents des services à l'étranger, des agents canadiens, il n'y a rien de précis dans la loi qui sauvegarde leurs intérêts pour la pension à la fin de leur carrière. Il y en a par exemple qui travaillent, disons, la moitié de leur carrière à l'étranger. Est-ce qu'ils gardent leur résidence au pays pour les fins de cette loi, en travaillant à l'étranger?

M. Lalonde: Ma réponse est oui. Maintenant M. Parker pourra peut-être vous donner des explications plus détaillées, en se référant à la loi ou aux règlements.

Le président: Mr. Parker.

Mr. Parker: In the case you mentioned, all employees of the Government of Canada.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): Is that in the regulations?

Mr. Parker: Yes, it is, sir.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): It is not in the law?

Mr. Parker: No, it is in regulations; it is not in the Act.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): I suppose we ought to be in another committee to sort out which is law and which is regulation, but it does seem a little odd.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Il y a des cas où des Canadiens travaillent pour des compagnies à l'étranger, que ce soit des compagnies canadiennes ou des compagnies améri-

[Interprétation]

M. Marceau: Ma dernière question, monsieur le président.

The chairman: Your last question.

Mr. Marceau: Is the bill subject to the signing of agreements? Or will it be applicable even if no agreement is signed with other countries?

Mr. Lalonde: The regulations concerning eligibility are not conditional upon signing any agreement. They apply immediately, on promulgation; if an immigrant arrives in Canada after the promulgation of this bill or, if he has landed-immigrant status after the adoption of this act, he comes under the new act. So before acquiring the right to an old age pension, the immigrant must have spent 10 years in Canada; should he draw his pension at that time he would be entitled to one-quarter or ten-fortieths of the basic pension.

Now, where it will be necessary to sign agreements is on the prororation of benefits, or the totalization of the periods of residence which entitle to benefits.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Minister.

The Chairman: Thank you, Mr. Marceau. Monsieur Munro, puis M. Gray.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): Thank you, Mr. Chairman. I have two questions for the Minister.

First, regarding canadian foreign service agents, nothing in the bill protects their interests to a pension at the end of their career. There are some, for instance, who spend half of their career abroad. Under this bill, would they maintain canadian residence while working abroad?

Mr. Lalonde: My answer is yes. However, Mr. Parker can give more details included in the bill or in the regulations.

The Chairman: Mr. Parker.

M. Parker: Dans le cas que vous mentionnez, ce sont tous des employés du gouvernement du Canada.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Est-ce inclus dans les règlements?

M. Parker: Oui, monsieur.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Mais ce n'est pas dans la loi?

M. Parker: Non, cela fait partie des règlements; non pas de la loi.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Peut-être devrions-nous passer à un autre comité pour essayer de démêler ce qui est loi et ce qui est règlement; cela me semble un peu curieux.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): There are many Canadians working for companies abroad, whether they be Canadian, American or British companies. Would they maintain

[Text]

caines ou britanniques. Est-ce qu'ils gardent, eux, leurs droits avec cette loi-ci en tant que Canadiens revenant à la fin de leur carrière à l'étranger, même s'ils y ont passé une vingtaine d'années? Est-ce qu'ils gardent une résidence légale au Canada? Est-ce qu'il leur faut garder une résidence légale ou bien est-ce qu'ils peuvent aller en dehors du pays et y revenir, et en même temps conserver leurs droits, avec cette loi?

M. Lalonde: Monsieur Parker, s'il vous plaît.

Mr. Parker: The situation in respect of employees of Canadian firms abroad is somewhat similar to the earlier situation with missionaries. Essentially, they must be residents of Canada when they leave Canada to be employed abroad and they must be employed by a Canadian firm.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): It must be a Canadian firm.

Mr. Parker: And they must return to Canada within six months of cessation of employment, or reach pensionable age while employed abroad.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): But it must be a Canadian firm. If someone is working for the Bank of America, let us say . . .

Mr. Lalonde: The answer is no.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): I have one other case and it is a very small service. I think I can think of one, and that is in the service of the Vatican as a Canadian. I think I know of one *nonce apostolique*, or papal delegate, who is a Canadian and who may spend his whole career or maybe part of his career abroad. What would his situation be? That is a missionary job abroad.

Mr. Lalonde: As a Roman Catholic I think I will have to answer that he is probably employed by a foreign state. But I will leave that to Mr. Parker who I am sure will give you a vere ecumenical answer to your question.

An hon. Member: I wonder if we can reach an agreement with that state.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): We are walking a very narrow line now.

Mr. Parker: This could perhaps be called the bible hour.

An hon. Member: It could be the bible hour.

Mr. Parker: We have had a number of cases similar to what you have mentioned, where individuals have gone abroad and who were employed by the Vatican. In some cases we have said yes, and in some cases no. The basic difference boiled down, once again, to whether or not he had his ties with the Canadian organization or whether he or she had severed ties and were employed fully by the Vatican. In many cases of the nature that you describe, the person is employed in the Vatican but is in fact supported from Canada. They do in fact intend to return to Canada, in which case we would consider their employment to be residence in Canada.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): Each case would have to be studied on its own, presumably.

[Interpretation]

their rights under this bill as Canadians coming back from abroad at the end of their career, even if they have been away 20 years? Do they maintain their legal residence in Canada? Must they maintain a legal residence, or may they just simply work abroad and return and still keep their rights under this bill?

Mr. Lalonde: Mr. Speaker, please.

M. Parker: Le cas des employés de compagnies canadiennes à l'étranger est semblable au cas des missionnaires mentionnés plus tôt? En fait, ils doivent être résidents du Canada au moment de leur départ pour l'étranger, et être employés par une compagnie canadienne.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Il faut qu'ils soient employés d'une compagnie canadienne.

M. Parker: Et ils doivent retourner au Canada dans les six mois suivant la fin de l'emploi, ou avoir atteint l'âge de la retraite pendant leur emploi à l'étranger.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Il faut qu'ils soient employés quand même par une compagnie canadienne. Quelqu'un travaillant pour la *Bank of America* disons . . .

M. Lalonde: La réponse est non.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Je pense au cas d'un autre petit service à l'étranger. Je connais au moins un Canadien qui est au service du Vatican. Il est nonce apostolique, ou délégué papal et pourrait toute une carrière ou une partie de sa carrière à l'étranger. Quelle est sa situation? C'est en fait une mission à l'étranger.

M. Lalonde: En tant que catholique, je dois répondre qu'il est sans doute employé par un État étranger. Mais je laisse à M. Parker le soin de donner une réponse œcuménique à votre question.

Une voix: Est-il possible de conclure une entente avec cet État?

M. Munro (Esquimalt-Saanich): On joue un jeu dangereux maintenant.

M. Parker: Peut-être devrions-nous appeler ceci l'heure de la bible.

Une voix: C'est peut-être le cas.

M. Parker: Nous avons eu plusieurs cas semblables à celui que vous mentionnez, où des individus travaillant à l'étranger pour le Vatican. Dans certains cas, on a reconnu leur admissibilité, et dans d'autres, non. La différence étant s'ils avaient ou non maintenu leurs liens avec l'organisation canadienne ou s'ils étaient employés directement par le Vatican. Dans bien des cas comme celui-là, la personne est employée au Vatican, mais le salaire est versé au Canada. La personne entend revenir au Canada et son travail, pour nous, lui donne qualité de résident de notre pays.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Il faudrait probablement étudier chaque cas en particulier.

[Texte]

• 2110

Mr. Parker: Each case has to be studied on its own merits.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): White Fathers would be one thing.

Mr. Parker: That is right.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): Jesuits would be something else. I see.

Mrs. Appolloni: They are not married.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): We are not talking about spouses' allowances.

The next question—I have asked whether they could be . . . les sœurs du Sacré-Cœur à l'étranger, celles travaillant pour le Vatican par exemple.

The other thing is the reciprocal arrangements or agreements. I am wondering whether I am correct in understanding that it is because the Canadian pension has now been divided into fortieths, so to speak, the qualifications have been divided into fortieths, that this bill does something that was not in the existing law, thereby enabling us to reach agreement. Or is there something else in this law that I have missed that enables us to make reciprocal agreements with such countries as the United Kingdom? I was told that they are incompatible. They just will not work. I get that from both sides. No, I got it from your side, and then from the other side that we have submitted suggestions and the Canadians will not even talk to us.

M. Lalonde: Monsieur Préfontaine, s'il vous plaît.

Mr. Préfontaine: Yes, you are right. That is the short answer. It is because the Old Age Security pension is now pro-ratable to the length of residence in Canada, which brings it closer into the schemes of other countries, most of which have either a straight contributory base, such as the CPP has, or have a mixed flat-rate-plus-contributions element in them. Therefore all other countries said to Canada, sure, we would be interested in reaching an agreement with you provided OAS is in the package, because negotiating for the CPP portion, which sits on top of OAS, which is really a flat-rate component to the Canada Pension Plan, is not sufficient for us. So that is one factor.

The other factor is, of course, that the current legislation does not even mention international agreements. There is no authority to bring it to the table as such, but the determining point is of course the splitting into partial pensions. Otherwise if you have a horse over here and there is a rabbit in the other country, how do you compare?

Mr. Alexander: That is a good question.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): You mention that the contributions that are possible to the Canadian Pension Plan—I am wondering if it might be possible that someone in the situation I have been describing who makes voluntary contributions from abroad to his Canada Pension Plan might qualify on those grounds for the OAS pension, although working abroad for an American company abroad. Would that be

[Interprétation]

M. Parker: Oui, étudier chaque cas précis.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): D'une part, il y a les Pères blancs.

M. Parker: Exactement.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Les Jésuites, c'est un autre cas. Je comprends.

Mme Appolloni: Ils ne sont pas mariés.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Il ne s'agit pas d'allocation payable au conjoint.

La prochaine question . . . J'ai posé une question concernant . . . the Sacred Heart Sisters working outside of Canada, for the Vatican, for example.

Le seul autre détail est celui des accords réciproques. Est-ce que je me trompe en disant que c'est parce que la pension du Canada a été divisée en quarantièmes, façon de parler, que les conditions ont été divisées en quarantièmes, que ce bill nous permet d'en arriver à un accord parce qu'il modifie quelque chose à la loi actuelle? Ou y a-t-il autre chose que je n'ai pas vu et qui nous permet de conclure des accords réciproques avec des pays comme le Royaume-Uni? On m'a dit qu'il y avait incompatibilité. Que cela ne pourrait marcher. Cela me vient des deux côtés. Non, c'est d'abord votre parti, puis l'autre parti, qui nous ont dit que les Canadiens ne voulaient pas en parler, même si certaines propositions avaient été faites.

Mr. Lalonde: Mr. Préfontaine, please.

M. Préfontaine: Oui, vous avez raison. C'est une réponse concise. La pension de sécurité de la vieillesse est versée en proportion du nombre d'années de résidence au Canada, ce qui nous rapproche des régimes des autres pays, dont la plupart fondent leur régime sur une base contributive directe, comme c'est le cas pour le Régime de pensions du Canada, mais on y trouve aussi des régimes mixtes à contribution directe et à forfait. Donc, les autres pays ont fait savoir au Canada qu'ils aimeraient bien négocier un accord, pourvu que le régime de sécurité de la vieillesse soit inscrit à l'entente, puisque nous ne trouvons pas qu'il suffit de négocier au sujet du régime de pensions du Canada seulement, régime qui coiffe le Régime de sécurité de la vieillesse et qui est un régime forfaitaire. Voilà le premier facteur.

Deuxièmement, les lois actuelles n'abordent même pas le sujet d'accords internationaux. Il n'y a rien qui nous permette d'entamer des négociations comme telles, mais la pierre d'achoppement est évidemment la question des pensions partielles. Comment additionne-t-on la pomme du Canada, à l'orange d'un autre pays?

M. Alexander: Bonne question.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Vous dites qu'on peut verser ces primes au Régime de pensions du Canada . . . Quelqu'un qui se trouve dans la situation que j'ai décrite pourrait-il verser volontairement ses primes au Régime de pensions du Canada pour retirer une pension de sécurité de la vieillesse, même s'il travaille pour une société américaine à l'étranger?

[Text]

tantamount to maintaining his substantial connection with Canada by making his contribution to the Canada Pension Plan?

The Chairman: Mr. Parker.

Mr. Parker: No, sir. It is an indicator, but it is not the only indicator.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): I assume that under the reciprocal arrangements it will be the country in which the pension is earned or granted, as the case may be, that will be doing the paying, whether five-fortieths—and I think I heard this case cited, a three and a seven proposition, that the three would be paid, let us say, three parts of it would be paid for Britain or three years, and seven years in Canada.

The present rate of the British pension is approximately, I believe, £22. It started at £7 or something, or £4. I have examples of £4 a week, and now I believe it is about £22. I assume that there—Let me put it another way; I had better not make any assumptions. Is there any likelihood of retroactivity in any agreement that might be concluded?

Mr. Préfontaine: Certainly that would be counted as a starting point.

• 2115

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): Retroactivity would be the starting point?

Mr. Préfontaine: Yes. I doubt that it is sellable—or is the proper word “salable”?

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): Yes, that is right.

The Chairman: Thank you, Mr. Munro.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): I just have one more.

The Chairman: One?

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): Yes.

The Chairman: I will give you one question.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): The one question is this: What is it that Canada has to offer in international negotiating terms? I am thinking of the case of Britain now. With the indexing, Britain is now paying Canadians who are resident in Britain. What is it that Canada has to offer that will encourage the British in the negotiations to accept a better deal than just a straight-across-the-board one? What is it? I do not see it.

Mr. Préfontaine: Of course, the moral leverage is equity, but in harder terms leverage is prorating under the minimum for exporting; that is, under 20 years under agreement. If a British pensioner is in Canada and totals 25 years of contributions overseas with residence in Canada, but of those 25 years has only 10 years in Canada, he could not under our rules take his partial pension overseas. Payment would stop six months after the pensioner left the country. Under agreement with Britain, if we were to reach an agreement with Britain, any party who had more than a combined 20 years of residence and contributions in the two countries—in this illustration, 10 years in Canada and 15 years in Britain—could take the

[Interpretation]

Est-ce que les primes qu'il verserait au Régime de pensions du Canada constitueraient un lien étroit entre lui et le Canada?

Le président: Monsieur Parker.

M. Parker: Non, monsieur. C'est un indice, mais il y en a d'autres.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Supposons qu'en vertu des accords réciproques, c'est le pays où les primes sont versées qui versera la pension, qu'il s'agisse de cinq quarantièmes... Et il me semble avoir entendu parler d'un cas où les proportions étaient de trois et de sept, disons donc que trois parties de la pension seraient versées par la Grande-Bretagne, c'est-à-dire trois années de pension, et sept années versées par le Canada.

La pension britannique actuelle est d'environ 22. Je crois qu'elle était de £7 environ ou £4. J'ai des exemples à £4 la semaine, mais il me semble que c'est maintenant environ £22. J'imagine que... Je recommence; je ne veux présumer de rien. Pourrait-il être question de rétroactivité dans tout accord éventuel?

M. Préfontaine: Ce serait un bon point de départ.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): La rétroactivité serait un bon point de départ?

M. Préfontaine: Oui. Je ne sais pas si on pourrait faire accepter ce principe.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Oui, c'est vrai.

Le président: Merci, monsieur Munro.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Une autre.

Le président: Une?

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Oui.

Le président: Je vous accorde une autre question.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Voici donc ma question. Qu'est-ce que le Canada peut offrir lors de négociations internationales? Je pense au cas de la Grande-Bretagne. La Grande-Bretagne verse déjà des pensions indexées aux Canadiens qui y résident. Qu'est-ce que le Canada peut offrir pour encourager ce pays, pendant les négociations, à accepter quelque chose de mieux que du simple donnant-donnant? Qu'est-ce qu'on pourrait offrir? Je me le demande.

M. Préfontaine: Évidemment, du côté moral, c'est une question de justice, mais en termes plus concrets, il s'agit de se servir d'une proportion inférieure à la moyenne pour fins d'exportation; c'est-à-dire, moins de 20 ans en vertu de l'accord. Par exemple, si un citoyen de la Grande-Bretagne retire une pension, au Canada, fondée sur 25 ans de cotisations outre-mer avec résidence au Canada, mais que sur ces 25 années il n'a passé que dix ans au Canada, en vertu de nos règlements actuels, il ne pourrait recevoir sa pension outre-mer. Les versements cesseraient six mois après le départ de la personne. En vertu de l'accord éventuel avec la Grande-Bretagne, toute personne qui aurait résidé pendant plus de 20 ans

[Texte]

partial pension in Canada abroad, because the party would meet the 20-year rule in our legislation. Is that clear?

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): The 20-year rule is in here somewhere?

Mr. Préfontaine: Yes. You cannot take your pension abroad unless you have resided in Canada for 20 years.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): And the two combined will make 20 years, whether it be 17 and 3 or 10 and 10.

Mr. Préfontaine: Right.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): Good.

The Chairman: Mr. Gray.

Mr. Gray: Thank you, Mr. Chairman.

Will this legislation do anything about the problem that has come to light about a spouse losing spouse's allowance when the older partner passes away before the younger one achieves pensionable age?

Mr. Lalonde: No. As I mentioned, the spouse's allowance legislation passed in 1975 was aimed to cover the case where one of the spouses was forced to retire and where two people had to live on the pension of one. When the spouse given entitlement to the spouse's allowance dies, then that person becomes eligible for social assistance, the same as people who are not married to a person who is retired.

Mr. Gray: Do you not see a practical problem where the person has been living at a level, and not really a very generous one, made possible through getting the spouse's allowance, and then when the older spouse passes away they are forced back to the social assistance level?

Mr. Lalonde: Yes, it is a problem; I recognize that. It is one I wish could be remedied by improvement in the social assistance rates, which are provided for by the provinces. I hope it eventually will be remedied by the establishment of a better form of guaranteed income.

Mr. Gray: You do not contemplate a remedy, for example, through an amendment to this bill?

Mr. Lalonde: No.

Mr. Gray: If I can pass on to another area, I have learned that under the United States Social Security Act and the United States Federal Insurance Contributions Act, American citizens employed outside the United States by American employers are considered subject to compulsory social security contributions. Under this American law, subsidiaries in Canada of U.S. companies are considered American employers and American law consider these companies obliged to collect social security contributions from Canadian residents who are American citizens, even if these people do not wish this to be done.

[Interprétation]

dans les deux pays, tout en y versant des cotisations—voici un exemple, dix ans au Canada et 15 ans en Grande-Bretagne—pourrait tout de même recevoir une pension partielle du Canada outre-mer, parce qu'elle répondrait aux exigences du règlement concernant la période de 20 ans. C'est clair?

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Ce règlement de 20 ans se trouve ici, quelque part?

M. Préfontaine: Oui. Vous ne pouvez recevoir votre pension à l'étranger à moins d'avoir résidé 20 ans au Canada.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Donc, on pourrait additionner les deux périodes de séjour pour arriver au total de 20 ans, que ce soit 17 plus 3 ou 10 plus 10.

M. Préfontaine: Exactement.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Parfait.

Le président: Monsieur Gray.

M. Gray: Merci, monsieur le président.

Cette loi servira-t-elle à résoudre le problème du conjoint qui perd son droit à l'allocation payable au conjoint quand le conjoint le plus âgé meurt avant que le plus jeune n'ait atteint l'âge requis pour recevoir la pension?

M. Lalonde: Non. Comme je l'ai dit, la loi concernant l'allocation payable au conjoint, adoptée en 1975, s'applique dans le cas où l'un des conjoints devait prendre sa retraite et où deux personnes devaient se contenter de la pension d'une seule. Quand le conjoint ayant droit à l'allocation de l'autre meurt, cette personne a droit à l'assistance sociale, tout comme s'il s'agissait de personnes qui ne sont pas mariées à une personne qui est à sa retraite.

M. Gray: Vous ne voyez pas de problème pratique là où une personne avait un certain niveau de vie à cause de l'allocation que recevait son conjoint, même si le niveau n'est pas élevé, et quand le conjoint plus âgé meurt, le survivant doit s'en remettre à l'assistance sociale?

M. Lalonde: Oui, c'est un problème; je le sais. J'aimerais bien pouvoir y trouver une solution en améliorant les régimes d'assistance sociale qui relèvent des provinces. J'espère qu'on pourra un jour améliorer la situation en mettant sur pied un régime de revenu garanti.

M. Gray: Cependant, vous ne croyez pas pouvoir trouver de solution au problème en vertu du présent bill?

M. Lalonde: Non.

M. Gray: Dans un autre ordre d'idées, j'ai appris qu'en vertu de la *United States Social Security Act* et de la *United States Federal Insurance Contributions Act*, les citoyens américains au service d'un employeur américain, qui travaillent pour cet employeur à l'extérieur des États-Unis, sont obligés de verser leur quote-part aux services sociaux des États-Unis. En vertu de cette loi américaine, les succursales de sociétés américaines qui se trouvent au Canada sont toujours des sociétés américaines, et ces sociétés doivent retenir à la source les cotisations pour la sécurité sociale américaine, au nom des employés qui résident au Canada, mais qui sont citoyens américains, même si ces derniers s'y opposent.

[Text]

• 2120

Now, I can see that there may be an argument for this being done for American citizens temporarily working in Canada for U.S.-controlled Canadian companies. But I think it is an unacceptable extra-territorial extension of American law into Canada for contributions to be collected from American citizens permanently resident in Canada who do not wish these contributions to be made. They may have no intention of ever returning to the United States. In fact, they may never have worked there in the first place. They may have come to Canada as children or have American citizenship through their parents and have been born in Canada.

Now, the government has been aware of this, both the External Affairs Department and your department, for some time. And the answer to my questions about this has been that this is being allowed to go on pending the negotiation of a standard comprehensive convention with the United States which, hopefully, would eliminate the dual coverage involved in this extra-territorial application of the foreign law in question.

Do you intend to use this bill, especially proposed section 22 of the bill, to negotiate an agreement to eliminate this particular extra-territorial application of American law for U.S. citizens in Canada who are permanent residents here and who do not wish U.S. social security coverage, even though they are working for subsidiaries of U.S. firms?

Mr. Lalonde: The answer is yes, absolutely.

Mr. Gray: Now for this to be possible, I understand it is necessary for the American Congress to pass similar legislation to the legislation we are considering here to allow it to enter into a broad convention on social security. Has the American Congress passed such legislation?

Mr. Lalonde: Mr. Préfontaine.

Mr. Préfontaine: Not yet, but it is in process.

Mr. Gray: Do you have any indication as to the pace of consideration there? I realize the difficulty in answering that kind of question.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Just like ours.

Mr. Préfontaine: Eighteen months ago, they were hoping that within eighteen months they would have the bill.

Mr. Gray: So that even though we pass this legislation, with all due dispatch . . .

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): With all what?

Mr. Gray: . . . we cannot really anticipate a convention of the type I am mentioning being entered into for some indefinite period?

Mr. Préfontaine: Well, maybe the possibility of administrative agreements, to bridge the gap to the time when the U.S.A. has a full fledged totalization agreement, bill.

[Interpretation]

Je comprends fort bien qu'on fasse cela pour des citoyens américains résidant au Canada et n'y travaillant que de façon temporaire pour des sociétés américaines établies ici. Mais je crois qu'il est inacceptable que la loi américaine jouisse d'extra-territorialité et qu'on puisse imposer à des résidents canadiens de payer des cotisations quand ils n'ont nullement l'intention de le faire. Peut-être ces gens n'ont-ils pas l'intention de retourner aux États-Unis. Peut-être même n'y ont-ils jamais travaillé, d'ailleurs. Ils sont peut-être venus au Canada lorsqu'ils étaient enfants, ou peut-être leur citoyenneté américaine leur vient-elle de leurs parents, même si les enfants sont nés au Canada.

Cela fait déjà quelque temps que le gouvernement, le ministère des Affaires extérieures et votre ministère sont au courant de la situation. On m'a toujours répondu, lorsque j'ai soulevé la question, que cette situation durerait tant que les négociations concernant ce genre d'extra-territorialité n'auront pas été menées à bonne fin.

Entendez-vous vous servir du présent projet de loi, et surtout de l'article 22, pour négocier un accord visant à éliminer cette application extra-territoriale de la loi américaine à des citoyens américains résidant de façon permanente au Canada et qui ne veulent pas participer aux mesures sociales des États-Unis, même s'ils travaillent ici pour des succursales de sociétés américaines?

M. Lalonde: Oui, absolument.

M. Gray: Pour ce faire, donc, je crois savoir que le Congrès américain doit adopter une loi semblable à celle que nous étudions actuellement, pour qu'on puisse en venir à un accord général concernant les questions de sécurité sociale. Le Congrès américain a-t-il adopté une telle loi?

M. Lalonde: Monsieur Préfontaine.

M. Préfontaine: Pas encore, mais on y arrive.

M. Gray: Savez-vous combien cela peut prendre de temps avant de faire adopter une telle loi là-bas? Je sais bien que c'est difficile de répondre à une telle question.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Le même temps que nous.

M. Préfontaine: Il y a 18 mois, déjà on nous disait qu'on espérait que cela prendrait 18 mois environ.

M. Gray: Donc, même si nous adoptions le présent projet de loi incessamment . . .

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Incessamment, dites-vous?

M. Gray: . . . nous ne pouvons nous attendre à une entente dans le genre de celle dont je viens de parler avant quelque temps encore?

M. Préfontaine: On pourrait peut-être en venir à certains accords administratifs, en attendant que les lois soient adoptées des deux côtés de la frontière.

[Texte]

Mr. Gray: Until now, the Canadian federal government, in spite of what I consider to be its primary obligation to protect Canadian sovereignty, has stood back from this and even though, as I understand it, negotiations or discussions with the Americans for such a convention has been going on since 1966, if there appears to be a delay in having such a convention, would you be willing to enter into discussions with the Americans to see if they will agree to withhold this compulsory exaction of contributions through Canadian subsidiaries for people who do not want to pay?

Mr. Lalonde: Yes, Mr. Gray, but I frankly hope, and would expect, that the required legislation would be passed by Congress without delay. I am confident that Congress will proceed with this legislation.

Mr. Gray: Yes, And it is your intention to end the situation for people who do not wish U.S. social security coverage.

A final question, Mr. Chairman and this may have been dealt with at the first meeting. I note the concept in the bill for a negative motion to be submitted to Parliament with respect to agreements. Does this indicate that there is going to be a trend for doing this for international treaties and agreements generally?

Mr. Lalonde: Well, I could not answer on the general policy question that you raise except to say what I have said earlier this evening, that this is copied on the model that was in the legislation covering a double taxation agreement with a certain number of countries.

Mr. Gray: I think this is desirable from the point of view of Parliamentary control and I think this is worth while.

Mr. Lalonde: So did we, Mr. Gray, and I will transmit your views to the . . .

Mr. Gray: This raises the question why this is done for this kind of international agreement and not others. I leave this question for you. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Gray. Mr. Clermont.

M. Clermont: Je n'ai seulement qu'une courte question à poser au Ministre. Mardi dernier, monsieur le ministre, lorsque vous êtes venu devant ce Comité à propos du Bill C-35, j'ai attiré votre attention et celle de vos fonctionnaires sur un cas qui porte à la discrimination. C'est quand une personne qui, à l'âge de 65 ans, veut évaluer ses revenus et n'a pas le droit d'employer la formule disponible pour le travailleur, l'homme d'affaires et le professionnel. Vous m'aviez laissé entendre que ce cas-là était en révision depuis quelque temps. Est-ce qu'il y a un certain déblocage ou bien doit-on attendre encore quelque temps?

• 2125

M. Lalonde: Eh bien, monsieur Clermont, tout d'abord je tiens à vous remercier d'avoir porté cette situation à mon attention. Deuxièmement, certains commentaires impliquaient ce soir peut-être une certaine suspicion ou certains soupçons vis-à-vis de la technique des règlements plutôt que des amendements législatifs comme tels. D'autre part je pense

[Interprétation]

M. Gray: Jusqu'ici, le gouvernement fédéral canadien, nonobstant son premier devoir, qui est de veiller à la souveraineté du Canada, a reculé devant la tâche; même s'il y a des négociations et pourparlers avec les Américains concernant un tel accord depuis 1966, et s'il semble que les retards pourraient encore s'accumuler, seriez-vous prêts à entamer des négociations avec les Américains pour voir s'ils seraient prêts à laisser le choix, tout de même, aux gens qui ne veulent pas participer à leurs régimes?

M. Lalonde: Oui, monsieur Gray, mais j'espère franchement que la loi pertinente sera adoptée incessamment par le Congrès. Je suis sûr que le Congrès l'adoptera.

M. Gray: Oui, et vous entendez mettre fin à cette situation.

Une dernière question, monsieur le président, dont on a peut-être traité lors de notre première réunion. Dans le Bill, il est prévu de présenter une motion négative au Parlement concernant les accords. Cela deviendra-t-il monnaie courante lorsqu'il sera question d'accords ou de traités internationaux à l'avenir?

M. Lalonde: Je ne peux donner de réponse précise à cette question de politique générale, mais comme je l'ai dit plus tôt ce soir, nous nous sommes fondés sur l'idée qui se trouve dans la loi concernant un accord sur la double taxation passé avec un certain nombre de pays.

M. Gray: Je crois que ce genre de chose en vaut la peine, surtout du point de vue contrôle parlementaire.

M. Lalonde: Nous aussi, monsieur Gray, et je ferai connaître votre opinion . . .

M. Gray: Cela nous mène à poser la question suivante, c'est-à-dire pourquoi le fait-on pour ce genre d'accord international, mais pas dans d'autres cas. Je vous laisse réfléchir à tout cela. Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Gray. Monsieur Clermont.

Mr. Clermont: I only have one short question. Last Tuesday, Mr. Minister, when you came before this Committee for Bill C-35, I draw your attention, and the attention of your officials to a case of discrimination. It is when a person who is 65 wants to calculate his revenue and is not allowed to use the form available to the worker, the businessman, and the professional. You seemed to say that case has been under revision for a while. Have any results been achieved or must we still wait a while?

Mr. Lalonde: Well, Mr. Clermont, first of all I would like to thank you for having brought this case to my attention. Secondly, certain comments here tonight implied that maybe there was a certain suspicion concerning the technicalities of the regulations rather than legislative amendments as such. On the other hand, I think we have there a beautiful example

[Text]

qu'on a là un exemple où il y a avantage par ailleurs à recourir aux règlements, parce qu'il est beaucoup plus facile, évidemment, d'amender les règlements que d'amender la législation. Cette législation dont on parle, et qui est devant vous, elle est en préparation depuis au moins 18 mois, et elle arrive seulement. Ce problème, vous l'avez porté à mon attention il y a deux jours; il est vrai que mes fonctionnaires sont en train de l'examiner depuis un certain temps et je peux vous dire que vos remarques, à mon avis, sont justifiées et j'ai l'intention de recommander un amendement à l'article 10 des règlements dans ce domaine, de façon à ce que les réductions dans les paiements, en vertu soit du Régime des pensions du Canada, soit du Régime des rentes du Québec, pour incapacité ou en ce qui concerne la pension des veufs, soit les pensions alimentaires, soit des bénéfices d'incapacité provenant d'un régime d'assurance privée, soient prises en considération lorsqu'on en viendra à calculer les éligibilités au supplément de revenu garanti. Ce qui fera en sorte que le problème que vous avez porté à mon attention mardi dernier, n'existera plus à l'avenir, dès que ces amendements aux règlements auront été passés par le Gouverneur en conseil. Ces gens-là pourront être exactement dans la même situation que les autres qui peuvent établir leur droit au supplément de revenu garanti en se basant sur l'estimation du revenu pour l'année en cours durant laquelle ils font la demande pour le revenu garanti.

Je tiens à vous remercier pour avoir porté ce problème à mon attention et je vais faire en sorte que les amendements nécessaires, si mes collègues y concourent au Cabinet, soient passés le plus tôt possible. Maybe I should repeat this in English to make sure that the record is straight. I would recommend that we proceed to draft an amendment to 10 of the regulations to allow reductions in CPP, QPP, disability, and widower's pensions; alimony payments and disability benefits from a private insurance carrier, to be taken into account when calculating GIS entitlement.

There are still other sources of income that . . .

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): In the current year.

Mr. Lalonde: In the current year, yes. There may be other sources of income which are more subject to fluctuations and which may be more difficult to evaluate such as rental income or estate income. And we continue examining this situation. But, for the cases that I have mentioned, and particularly the case that was raised by Mr. Clermont last Tuesday, I will recommend to my colleagues that we proceed immediately to amend the regulations to cope with this particular situation.

M. Clermont: Je vous remercie, monsieur le ministre, ainsi que vos fonctionnaires, pour avoir corrigé un cas où il y avait de la discrimination, et je suis certain que de nombreuses personnes vont bénéficier d'un privilège, ou peut-être d'une facilité qui existait depuis quelques années pour d'autres.

[Interpretation]

where it is advantageous to do things through regulations because it is much easier, of course, to amend regulations than to amend legislation. The legislation we are talking about and which is before you took 18 months to prepare. You brought this problem to my attention two days ago; it is true that my officials have been studying this for a while and I can say that your remarks, I think, are justified and I have the intention of recommending an amendment to paragraph 10 of the regulations in that field so that reductions in payment either through CPP or QPP for disability or concerning widowers' pensions, alimony and disability benefits coming from a private insurance plan be taken into consideration when entitlement to guaranteed income supplement is to be calculated. Therefore, the problem that you brought to my attention last Tuesday will no longer exist in the future as soon as these amendments to the regulations are passed by the Governor in Council. Those people will be in the same situation as the others who can establish their rights to a guaranteed income supplement by basing themselves on an estimate of their revenue for the current year during which they are asking for guaranteed income.

I thank you for having brought this problem to my attention and I will see to it that the necessary amendments, if my Cabinet colleagues agree with me, are passed as soon as possible. Peut-être devrais-je répéter en anglais pour m'assurer que tout est bien clair. Je recommande que nous rédigeons un amendement à l'article 10 des règlements pour permettre des réductions en vertu du Régime de pensions du Canada, du Régime des rentes du Québec, de la pension des veuves, de la pension alimentaire, des prestations d'incapacité provenant d'un régime d'assurance privée, pour que tout cela entre en ligne de compte lorsqu'on calcule l'admissibilité au supplément de revenus garanti.

Il y a d'autres sources de revenus qui . . .

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Pendant l'année en cours.

M. Lalonde: Oui, pendant l'année en cours. Il peut y avoir d'autres sources de revenus qui sont plus sujettes à fluctuation et dont il est peut-être plus difficile de calculer la valeur, comme des revenus provenant de location ou de succession. Nous étudions toujours la situation. Cependant, dans les cas dont je viens de parler, et surtout dans le cas qui a été soulevé par M. Clermont mardi dernier, je recommanderai à mes collègues que nous nous en occupions immédiatement et que nous amendions les règlements de façon à résoudre ce problème précis.

Mr. Clermont: I thank you, Mr. Minister, and your officials for having solved this problem of discrimination and I am sure that many people will benefit from this privilege or facility which others have been able to use for so long.

[Texte]

• 2130

M. Lalonde: En fait, j'aimerais ajouter, monsieur Clermont, que la mise en vigueur d'une telle procédure et la nécessité d'informer les citoyens m'amènent à désirer que ce nouveau règlement entre en vigueur en même temps que le projet de loi que nous étudions en ce moment de façon à ce que les citoyens soient tous informés en même temps à ce sujet. Alors, vous pourriez prévoir la mise en vigueur de ce nouveau règlement vers le 1^{er} juillet de cette année.

M. Clermont: Mais, monsieur le ministre, cela pourrait-il permettre à des personnes qui se sont vues refuser une telle procédure de revenir à la charge auprès de vos fonctionnaires et de pouvoir bénéficier d'un rattrapage ou d'arrérages qui pourraient aller jusqu'à peut-être de six à douze mois?

M. Lalonde: Monsieur Parker, j'aimerais que vous répondiez à cette question—and this is assuming the regulation would come into effect on July 1, could they apply in the current year for a review of their G.I.S. entitlement?

Mr. Parker: It would seem to me that we would have to bring this to the attention of the clients affected.

Mr. Lalonde: Yes, that is what we intend to do.

Mr. Parker: We would do a research of our files and we could resurrect the issue after July 1 and re-examine it in light of the new law. In which case, the people who have currently been denied could have, in many instances, the advantage of the new law.

Mr. Clermont: There is a possibility?

Mr. Lalonde: Yes, but the people apply after the regulation would come into effect.

M. Clermont: Votre interprétation est beaucoup plus généreuse que ce qu'on a vu dans le cas des personnes qui ont eu 65 ans et qui avaient des droits acquis, mais qui ne peuvent pas bénéficier de l'assurance-chômage à cause d'une interprétation.

Mr. Lalonde: But could this be retroactive to earlier in the year?

Mr. Parker: At present, we can take advantage of the option clause which allows an option to be retroactive to the fiscal year previous to this fiscal year. So in that case, if the issue comes up again after July 1, it is certainly possible to re-examine the issue.

Mr. Clermont: Thank you very much. Merci beaucoup, monsieur le ministre.

The Chairman: Mr. Knowles, a supplementary?

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Will this mean that when you have made these changes in that regulation, you will have covered just about all the forms of pension or insured income that has been stopped in the course of the year? Sometimes there are persons who have a five-year policy of some kind, an annuity, and the husband died and the annuity was good for only so many years. You may have corrected this already, but it used to be that something like that stopping in

[Interprétation]

Mr. Lalonde: In fact, I would also like to add, Mr. Clermont, that the implementation of such procedure and the fact that citizens must be informed make it seem preferable to me that this new regulation be passed at the same time the bill we are studying now in such a way that the people will be informed of both these things at the same time. So this new regulations should probably be implemented around July 1 of this year.

Mr. Clermont: But, Mr. Minister, would that allow the people who have been refused such a procedure to come back before your officials and benefit from a catching or arrears clause which could be anywhere from six to twelve months?

Mr. Lalonde: Mr. Parker, I would like you to answer this question. En supposant que le règlement soit mis en vigueur dès le 1^{er} juillet, ce gens pourraient-ils demander que soit réétudiée, pour l'année en cours, la question de leur admissibilité au supplément de revenu garanti?

Mr. Parker: Il me semble que nous devrions d'abord pouvoir en avertir nos clients.

M. Lalonde: Oui, c'est ce que nous entendons faire.

M. Parker: Nous devrions réétudier nos dossiers et nous pourrions étudier le cas après le 1^{er} juillet, lorsque la nouvelle loi sera adoptée. Dans un tel cas, dans bien des cas, on pourrait probablement se prévaloir des dispositions de la nouvelle loi.

M. Clermont: Ce serait possible?

M. Lalonde: Oui, mais il faudrait que les gens fassent leur demande après l'adoption du règlement.

Mr. Clermont: Your interpretation of this is much more generous than what was decided in the case of those over 65 who had already acquired some rights but who cannot benefit from unemployment insurance because of an interpretation.

M. Lalonde: Est-ce qu'il y aurait rétroactivité?

M. Parker: À l'heure actuelle, il y a une disposition prévoyant une rétroactivité jusqu'à l'année financière précédente. Donc, si la question est soulevée après le 1^{er} juillet, il serait certainement possible de réévaluer le dossier.

M. Clermont: Merci beaucoup. Thank you very much, Mr. Minister.

Le président: Monsieur Knowles, une question supplémentaire?

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Donc, quand tous ces changements auront été apportés au règlement, tout ce qui s'appelle pension ou revenu assuré, qui aura cessé d'être versé au cours de l'année, sera analysé. Il y a parfois des gens qui ont une police de cinq ans ou une espèce de rente, et dont le conjoint meurt, ce qui signifie que la rente n'a plus que quelques années à courir. Peut-être le problème ne se pose-t-il déjà plus, mais, à l'époque, si vous cessiez de recevoir ce

[Text]

the middle of the year did not entitle one to get the benefit of that in that year. Has that been covered or, if not, will it now be covered?

Mr. Parker: In the case of the private disability insurance, that will be covered, Mr. Knowles. We are going through something like 18 different types of income.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Well I am talking not just about disability but annuities. Even government annuities are sometimes for a certain number of years. The husband dies, the wife lives on, the end of that time comes, and the annuity stops in the middle of the year. It is not a disability.

Mr. Parker: That is covered under the existing law.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): That is covered.

Mr. Parker: That is right, sir.

The Chairman: Thank you, Mr. Knowles.

Mr. Alexander: Mr. Chairman, I have just one short supplementary.

Is it possible for the witness to let the Committee know the types of income you are now studying? I think you said there are about 18. I do not want them now. Is there a possibility of your letting us have that information subsequently?

Mr. Parker: Certainly.

Mr. Alexander: Good. Thank you.

The Chairman: Mrs. Appolloni.

Mrs. Appolloni: Mr. Minister, a while ago I have seen this edition you were giving out tonight: Immigration to Canada from 1946 to 1973. It seems to me that the two countries having the highest number of immigrants who will be affected by this law come from two countries in which I personally spent a number of years of my life. I know these two countries extremely well. I am referring to the United Kingdom and Italy. I would appeal to you on cultural grounds if not humane grounds to find out if there is any way that I could persuade you to delete totally proposed section 17.1(5) of Clause 8. It is on page 10. I am talking about the limitation again: "No spouse's allowance may be paid to a spouse unless a joint application of the pensioner and spouse has been made..." I would delete that totally. If you cannot see your way to doing so, would you agree to putting in some kind of an appeal procedure? Here again, I repeat, I am appealing on cultural and practical grounds. I could go into further details, but I do not think it is necessary.

Mr. Lalonde: Would you give me the reference again, Mrs. Appolloni?

• 2135

Mrs. Appolloni: It is page 10, subsection (5), headed Limitations.

Mr. Lalonde: I would like maybe Mr. Parker to comment on this: when the law was drafted the first time in 1975, again this is a repetition of the law that exists at the present time...

[Interpretation]

revenu en plein milieu de l'année, vous n'aviez tout de même pas droit aux avantages sociaux accordés par le gouvernement pendant le reste de l'année. Est-ce que ce problème est résolu ou le sera-t-il?

M. Parker: En ce qui concerne l'assurance privée pour invalidité, c'est prévu, monsieur Knowles. Nous avons 18 genres différents de revenus à analyser.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Il ne s'agit pas que d'invalidité, il s'agit surtout de rentes. Même certaines rentes du gouvernement ne valent que pour une période définie. Le mari meurt, la femme survit, arrive l'échéance et on cesse de verser la rente en plein milieu de l'année. Il ne s'agit pas d'invalidité.

M. Parker: La loi actuelle prévoit ce cas.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): C'est déjà prévu?

M. Parker: Oui, monsieur.

Le président: Merci, monsieur Knowles.

M. Alexander: Monsieur le président, une courte question supplémentaire.

Le témoin pourrait-il dire au Comité quels sont les genres de revenus qu'il analyse actuellement? Il y en avait 18, me semble-t-il. Je n'en veux pas la liste immédiatement. Pourriez-vous nous faire parvenir ces renseignements?

M. Parker: Certainement.

M. Alexander: Parfait. Merci.

Le président: Madame Appolloni.

Mme Appolloni: Monsieur le ministre, il y a quelque temps, j'ai vu ce document que vous nous avez donné ce soir: *Immigration au Canada de 1946 à 1973*. Il me semble que les deux pays d'où nous viennent le plus grand nombre d'immigrants, et qui seront touchés par cette loi, sont deux pays où j'ai déjà passé plusieurs années de ma vie. Je connais très bien ces deux pays. Il s'agit du Royaume-Uni et de l'Italie. D'un point de vue culturel, sinon humanitaire, pourriez-vous me dire ce que je devrais faire pour vous convaincre d'abroger, à la page 10, l'alinéa 17.1(5) de l'article 8? Je reviens sur les restrictions: «Le paiement de l'allocation est subordonné à la présentation, par le pensionné et son conjoint, d'une demande à cet effet...», je supprimerais cela totalement. Si vous ne pouvez l'envisager, conviendriez-vous de prévoir une procédure d'appel? Là encore, je répète, pour des raisons culturelles et pratiques. Je pourrais vous donner d'autres détails, mais je ne pense pas que cela soit nécessaire.

M. Lalonde: Voulez-vous me redonner la référence, madame Appolloni?

Mme Appolloni: C'est à la page 10, paragraphe (5), intitulé Restrictions.

M. Lalonde: J'aimerais laisser cette question à M. Parker: lorsque la loi a été rédigée en 1975, là encore c'est une répétition de la loi qui existe à l'heure actuelle...

[Texte]

Mrs. Appolloni: A repetition of our sins.

Mr. Lalonde: That may be your point of view, but we have gone extensively into this. I may want to reflect on your suggestion in this respect and see if there is a possibility of doing something else. But I would like Mr. Parker to comment on the problems that are faced because we have to arrive at the total income of the two. Mr. Parker, would you comment on that?

Mr. Parker: The purpose of the joint applications is essentially simple: the spouse must be a spouse of the pensioner. On the application form the spouse must declare her marital status, her residence and we also ask for their joint income. The pensioner is requested to sign the application to indeed certify that the spouse is his spouse. That is a requirement for two signatures on the application.

If, as was mentioned earlier—and I do not think I got to the point of answering the question—a pensioner does not wish to sign his spouse's application, the law then prevents the spouse's allowance from being payable. The law is quite clear; it requires two signatures on an application. The other basic reason for requiring the husband's signature on the application is to...

Mr. Lalonde: The other spouse.

Mr. Parker: I am sorry.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): You were speaking realistically, that is the way it is.

Mrs. Appolloni: Exactly. In 98 per cent of the cases.

Mr. Parker: ... assist in certifying that the person is indeed the spouse of the pensioner. The pensioner is in fact testifying to it as well as the spouse.

Mrs. Appolloni: Mr. Chairman, with all due respect, that is the kind of answer the people who I am worried about will never understand. We are talking about a human condition. People, especially if they get on in age, one of them may be a little bit... I will accept any of those words—we all know what I am trying to get at. Why should the other be penalized just for a bureaucratic indictment? I just do not see it. Therefore, I repeat my question: if it cannot be revoked, could we allow for an appeal procedure? It seems quite humane.

Mr. Parker: There is an appeal procedure laid down and which flows from the Act. This is contained in regulations. There is a laid-down appeal procedure.

Mrs. Appolloni: But how many of the people to whom this Act is addressed are going to even know of these regulations, much less read them or much less be able to understand them?

Mr. Parker: I would like to raise one other observation, Mrs. Appolloni. Under the new rules we provide for partial pensions and partial spouse's allowances. In some situations it may be more beneficial for the pensioner himself to draw the OAS and GIS pensions than for him and his wife to fall under the spouse's clauses. At the lower end of the income scale, and where there is a small, partial pension equivalent to the spouse's allowance, there are in fact situations where it would be more beneficial for the pensioner to be paid OAS plus GIS

[Interprétation]

Mme Appolloni: Une répétition de nos péchés.

M. Lalonde: C'est peut-être votre avis, mais nous avons très longuement réfléchi à cela. Peut-être pourrais-je songer à votre suggestion et voir s'il est possible de faire quelque chose d'autre. Mais j'aimerais que M. Parker vous explique les problèmes qui se posent, car il nous faut arriver au revenu total des deux conjoints. Monsieur Parker, s'il vous plaît?

M. Parker: L'objectif visé est très simple: le conjoint doit être le conjoint du pensionné. Sur le formulaire de demande, le conjoint doit déclarer sa situation de famille, sa résidence et nous demandons également à quoi se chiffre le revenu global. Le pensionné doit signer la demande pour en fait certifier qu'il est bien le conjoint de son conjoint. C'est pourquoi l'on demande deux signatures sur la demande.

Si, comme on le disait tout à l'heure—et je ne pense pas avoir répondu à la question—un pensionné ne veut pas signer la demande de son conjoint, la loi interdit de verser l'allocation payable au conjoint. La loi est très claire; elle exige deux signatures pour la demande. L'autre raison fondamentale pour exiger la signature du mari sur la demande est de...

M. Lalonde: De l'autre conjoint.

M. Parker: Oui, excusez-moi.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Vous étiez simplement réaliste, c'est bien cela.

Mme Appolloni: Exactement. Dans 98 p. 100 des cas.

M. Parker: ... permettre de certifier que la personne est véritablement le conjoint du pensionné. De fait, le pensionné témoigne tout autant que le conjoint.

Mme Appolloni: Monsieur le président, c'est justement le genre de réponse que les gens pour lesquels je m'inquiète ne comprendront jamais. Il s'agit d'une condition humaine. Les gens, surtout en vieillissant, peuvent être un peu... oui j'accepterais l'un ou l'autre de ces termes—nous savons tous de quoi je veux parler. Pourquoi pénaliser l'autre pour une simple exigence bureaucratique? Je ne vois pas. Je répète donc ma question: si on ne peut pas révoquer complètement ce paragraphe, peut-on prévoir une procédure d'appel? Cela semble humain.

M. Parker: Il existe une procédure d'appel qui découle de la loi. Elle est contenue dans les règlements. Elle existe.

Mme Appolloni: Mais combien de ces gens à qui s'adresse cette loi vont savoir seulement que ces règlements existent et, à plus forte raison, combien vont les lire, sinon les comprendre?

M. Parker: Je voudrais faire une autre remarque, madame Appolloni. Dans les nouvelles règles, nous prévoyons des pensions partielles et des allocations partielles payables au conjoint. Dans certains cas, il sera peut-être plus avantageux que le pensionné lui-même touche sa pension de sécurité de la vieillesse et son supplément de revenu garanti plutôt que d'être avec sa femme couvert par les dispositions relatives au conjoint. Au bas de l'échelle des revenus, et lorsqu'il y a une petite pension partielle comparable à l'allocation payable au conjoint,

[Text]

rather than to be paid a reduced GIS and have his spouse receive spouse's allowances.

The Chairman: Thank you, Mrs. Appolloni.

Mrs. Appolloni: One more question?

The Chairman: One more.

Mrs. Appolloni: Thank you. I almost dread to ask this question because I am afraid the answer might be even more complicated. Has any allowance been made for devaluation of foreign currencies? That has happened quite drastically in several countries, as we all know.

Mr. Lalonde: Mr. Préfontaine.

• 2140

Mr. Préfontaine: International agreements will do nothing about fluctuations in exchange rates. The pattern is for each country to calculate its composite benefit and then under its own rules pay its own share of the composite benefit. So Canada would pay its share in Canadian dollars, obviously. The United Kingdom, if that is the country you have in mind, or Italy would pay its share in pounds or in lire. The pensioner then has to convert the currency into the currency of his country of residence.

The Chairman: Mr. Epp.

Mr. Epp: Mr. Chairman, I will try to be as brief as possible.

At the time of the second reading debate I raised the matter of immigrants who come to Canada. I will not argue with the formula. I think it is fair under the residency clause, but I have one difficulty. I am just wondering if you have made any calculations or checked with immigrant groups on this. When I take a look at the document, *Immigration to Canada from 1946 to 1973*, it bears out really what I said in second reading, namely that immigrants who come from more developed countries have generally received or have already earned certain benefits in the countries of former residency. That, coupled with their Canadian benefits that they might earn, for all intents and purposes will place them at relatively the same level as a person who has lived in Canada all his life. But in view of the fact that there are many more immigrants to Canada who are coming from the so-called developing world, and this document would seem to bear that out as well, have you discussed with the provinces what effect it would have if a person coming from the developing world has been here for 10, 12 or 15 years and is getting a quarter or that proportion of 40 for his pension? Do you have any more light on that?

Mr. Lalonde: This has been raised and discussed with the provinces. Obviously it is very hard to set a figure, especially figures on what this would mean in terms of social assistance, in effect. You know we are going to pay for the full GIS. They are entitled to it, plus a partial OAS, which would leave a certain percentage to be paid by social assistance, in some cases social assistance out of which the federal government

[Interpretation]

il peut se trouver qu'il soit plus avantageux pour le pensionné de se voir verser sa pension de sécurité de la vieillesse, plus son supplément de revenu garanti, que de recevoir un supplément de revenu garanti diminué, pendant que son conjoint reçoit les allocations payables au conjoint.

Le président: Merci, madame Appolloni.

Mme Appolloni: Une dernière question?

Le président: La dernière.

Mme Appolloni: Merci. J'hésite presque à poser cette question, car j'ai peur que la réponse soit encore plus compliquée. A-t-on prévu la dévaluation des devises étrangères? C'est une réalité bien évidente dans plusieurs pays, comme chacun sait.

M. Lalonde: Monsieur Préfontaine.

M. Préfontaine: Les conventions internationales ne pourront rien changer aux fluctuations du change. Habituellement, chaque pays calcule son bénéfice composé et, selon ses propres règles, paie sa part du bénéfice composé. Ainsi, le Canada paierait-il sa part en dollars canadiens. Le Royaume-Uni, si vous pensez à ce pays, ou l'Italie, paierait sa part en livres ou en liras. Le pensionné doit alors convertir la devise en devises de son pays de résidence.

Le président: Monsieur Epp.

M. Epp: Monsieur le président, je vais essayer d'être aussi rapide que possible.

Au cours du débat en deuxième lecture, j'ai parlé des immigrants venant au Canada. Je ne veux pas contester la formule. J'estime qu'elle est juste pour ce qui est de la résidence, mais il me semble y avoir un problème. Avez-vous calculé ou vérifié auprès de groupes d'immigrants? Si j'examine le document *Immigration au Canada de 1946 à 1973*, il en ressort en fait ce que j'ai dit au moment de la deuxième lecture, à savoir que les immigrants venant de pays plus développés ont en général reçu ou gagné certains avantages dans les pays de leur ancienne résidence. Ceci, ajouté aux avantages canadiens qu'ils pourraient gagner, les mettrait à tous points de vue à un niveau relativement similaire à celui d'une personne ayant passé toute sa vie au Canada. Mais comme il y a beaucoup plus d'immigrants qui viennent de pays en voie de développement, et ce document semble le prouver, avez-vous discuté avec les provinces des répercussions que cela pourrait avoir si une personne venant d'un pays en voie de développement vivait ici 10, 12 ou 15 ans et recevait un quart, ou cette part de 40, pour sa pension? Avez-vous d'autres détails à ce sujet?

M. Lalonde: On a soulevé la question et on en a discuté avec les provinces. Il va de soi qu'il est extrêmement difficile de fixer un chiffre, surtout de savoir ce que cela représenterait en assistance sociale. Vous savez que l'on va payer tout le supplément de revenu garanti. Ils y ont droit, plus une pension partielle de sécurité de la vieillesse. Il resterait donc encore un pourcentage à payer par l'assistance sociale; dans certains cas,

[Texte]

already pays 50 per cent. So there may be some additional cost to the provinces through this particular arrangement, but it is estimated that a total cost in terms of budgets of social assistance of the provinces does not appear to be of such significance as to be a real matter of debate or issue.

Mr. Epp: It is not going to be a large issue between . . .

Mr. Lalonde: It has not been a large issue with the provinces. It has been raised as an issue, that for the provinces it might mean an additional cost that they do not have to incur at the present time. On the other hand, there are other cases where—well, all around anyway it has not been a significant issue.

The Chairman: Mr. Munro.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): One question has occurred to me. We have been talking about spouses and I have just wondered whether the definition of a spouse is the definition drawn from the Interpretation Act, or does it have a special significance in this act?

Mr. Lalonde: Mr. Parker.

Mr. Parker: I am sorry, sir, I missed that question.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): The definition of a spouse—is it drawn from the Interpretation Act or is it drawn from regulations? Is it a legally married pair? Does that make two spouses or one spouse? What is the definition of a spouse?

Mr. Parker: It is not drawn from the Interpretation Act.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): It is not. Then is it in that part of the act which is not amended?

• 2145

Mr. Lalonde: Yes, it is in the Old Age Security Act.

Mr. Parker: An allowance is paid to a spouse who is not separated from the pensioner.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): Yes, separated.

Mr. Parker: By exclusion, anyone who is not separated from the pensioner is considered to be a spouse for the purposes of our legislation.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): Well, I am thinking of the common law relationship. Is that included?

Mr. Lalonde: Yes.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): It is included.

Mr. Lalonde: Yes. The law provides for certain requirements, which we could read into the record if you wish, but it was part of the law that was considered here in 1975. You have a similar provision, I think, in the Canada Pension Plan. The same requirements are made for common-law marriages, in both the C.P.P. and the spouse allowance, if I remember.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): A certain amount of time expiates the sin.

[Interprétation]

cette assistance sociale est déjà payée à 50 p. 100 pour le gouvernement fédéral. Cela coûtera donc peut-être un peu plus cher aux provinces, mais on estime que le coût total dans les budgets d'assistance sociale des provinces ne devrait pas être si important que cela fasse des problèmes.

M. Epp: Cela ne sera pas un gros problème entre . . .

M. Lalonde: Ça n'a pas été un gros problème avec les provinces. Néanmoins, il est certain que cela pourrait représenter des coûts supplémentaires pour les provinces. Par ailleurs, il y a d'autres cas—oh, dans l'ensemble, de toute façon, cela n'a pas posé de gros problèmes.

Le président: Monsieur Munro.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Je viens de penser à quelque chose. On a parlé des conjoints. Je me demande si la définition d'un conjoint est tirée de la Loi d'interprétation ou s'il y a un sens spécial dans ce projet de loi?

M. Lalonde: Monsieur Parker.

M. Parker: Excusez-moi, monsieur, je n'ai pas entendu la question.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): La définition d'un conjoint—est-elle tirée de la Loi d'interprétation ou de règlements? Est-ce un couple légalement marié? Est-ce que cela fait deux conjoints ou un conjoint? Quelle est la définition d'un conjoint?

M. Parker: Cela ne vient pas de la Loi d'interprétation.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Non? Alors est-ce dans cette partie de la loi qui n'est pas modifiée?

M. Lalonde: Oui, c'est la loi sur la sécurité de la vieillesse.

M. Parker: Une allocation est versée au conjoint qui n'est pas séparé du pensionné.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Pas séparé, dites-vous?

M. Parker: toute personne qui n'est pas séparée du pensionné est considérée comme étant son conjoint aux fins de la loi.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Est-ce que l'union de droit commun est comprise dans cette disposition?

M. Lalonde: Oui.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): vous dites oui.

M. Lalonde: Oui. La loi prévoit certaines exigences, que nous pouvons consigner si vous le voulez, mais qui ont déjà été examinées ici en 1975. Le Régime des pensions du Canada contient une disposition analogue. Le Régime des pensions du Canada ainsi que les allocations au conjoint imposent des exigences analogues pour les mariages selon le droit coutumier.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Le péché est pardonné avec le passage du temps.

[Text]

Mr. Lalonde: And public co-habitation. You may want to read it there, Mr. Parker.

Mr. Alexander: The word "marriage" is not even in the definition, if I recall the spouse allowance correctly.

Mr. Parker: It is defined in the current legislation.

The spouse in relation to a pensioner includes a person of the opposite sex who has lived with the pensioner for three or more years where there is a bar to their marriage for at least one year, or there is no bar.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Discrimination.

The Chairman: Are you finished, Mr. Munro?

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): You have discriminated against two of Ursula's widows who want to live together.

Mr. Alexander: I thought we had something about consenting adults around here in the Criminal Code.

The Chairman: Order please.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): We have been talking about legislation and we have been talking about regulations. Are the regulations under the existing law, and as will be under the new law, so bulky that they could not be appended to today's proceedings—or could they be appended to today's proceedings?

Mr. Parker: Are you speaking about the existing regulations Mr. Munro? They are not bulky, sir.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): We have an office consolidation copy.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): Would the Committee be interested in . . .

The Chairman: We could have them circulated.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): I think they could be appended to today's proceedings.

An hon. Member: Will that cost another \$600.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Why not circulate it? I think you have an office consolidation of the Old Age Securities Acts and the regulations thereunder.

An hon. Member: Yes, we do.

Mr. Parker: That is correct.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): All right. That will be fine.

The Chairman: You are finished Mr. Munro? Dr. Philbrook.

Mr. Philbrook: Thank you, Mr. Chairman. I just have one short question.

Regarding the statement of conclusion on the briefing note on cost estimates, it sounds as though the new system will be less costly than the old system in the way it reads. I presume there will be some people receiving pensions or partial pensions who otherwise would have had to draw welfare payments from

[Interpretation]

M. Lalonde: Ainsi que la cohabitation publique. Vous pourriez lire le texte, monsieur Parker.

M. Alexander: Si je me souviens bien, le mot mariage ne figure même pas dans la définition de l'allocation au conjoint.

M. Parker: Mais le mot est certainement défini dans l'actuelle loi.

Le conjoint d'un pensionné comprend une personne du sexe opposé qui a vécu avec le pensionné pendant 3 ans au moins lorsqu'il y a empêchement de mariage pendant un minimum d'un an, ou lorsqu'il n'y a pas d'empêchement.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): C'est de la discrimination.

Le président: Vous avez fini, monsieur Munro?

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): C'est de la discrimination contre les deux veuves d'Ursula qui voulaient vivre ensemble.

M. Alexander: Il me semble que le Code pénal prévoyait le cas d'adultes consentants.

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Il a été question de loi et de règlements. Est-ce que les règlements afférants quant à la loi actuellement en vigueur et quant à la nouvelle loi ne pourraient pas être un annexe au compte rendu de la présente réunion?

M. Parker: Vous parlez de règlements existants, monsieur Munro? Ils ne sont pas tellement volumineux.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Nous en avons une codification au bureau.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Est-ce que le Comité voudrait . . .

Le président: Nous pourrions les faire distribuer.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): On pourrait les annexer au compte rendu de la réunion.

Une voix: Cela coûterait \$600 de plus.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Pourquoi ne pas les faire distribuer? Nous devons avoir une codification de bureau de toutes les lois sur la sécurité de la vieillesse ainsi que des règlements d'application.

Une voix: Certainement.

M. Parker: C'est exact.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Cela ira.

Le président: Vous avez terminé, monsieur Munro? Monsieur Philbrook.

M. Philbrook: Je vous remercie, monsieur le président. Je n'ai qu'une courte question à poser.

D'après les prévisions de coût, le nouveau régime devrait être moins coûteux que l'ancien. Il y aura des personnes qui toucheront des pensions complètes ou partielles qui sans cela auraient touché des prestations d'assistance sociale de leur province. Avez-vous tenu compte de ce facteur lors de vos

[Texte]

the province. Is this factor included in the calculations or could there be an estimate of which plan is more or less expensive, including the welfare payment concept?

Mr. Lalonde: Miss Liljefors.

Miss Liljefors: I am afraid that that could not be estimated. To try to make that kind of comparison we would need to find out how many people you would expect in the future would require social assistance, as compared with those who would have required social assistance under the current system. And that simply just would not be possible.

Mr. Philbrook: Could it be possible in retrospect, a few years down the road, measuring the first three years?

Miss Liljefors: That would, to a large extent, depend on whether or not they are prepared to keep that kind of information, you see, and very often they do not keep information on social assistance, their welfare population, in a form that can be used. Also, we are likely to deal with 10 different systems of collecting statistics. So it would be very difficult even to make them consistent.

The Chairman: Thank you, Dr. Philbrook.

Shall Clause 1 carry?

Mr. Alexander: Just one question. It will be short.

The Chairman: Mr. Alexander.

Mr. Alexander: On page 12, Mr. Minister, I notice Table B, estimated total cost of existing and revised O.A.S. selected years. Could you tell me what we are talking about here? I see the year 1980; existing O.A.S. we are spending \$2.910 billion, and revised O.A.S.—I would assume that we are talking about this particular bill—we are talking about \$2.922 billion. So there is a plus there in terms of outlay, and then I notice that as we go on there seems to be a minus. Is this a clear picture as to the financial repercussions of this particular bill?

Mr. Lalonde: Miss Liljefors.

• 2150

Miss Liljefors: Yes, I believe they are. All the figures they have shown here are based on the 1975 O.A.S. rate for the first seven months. So they are not at all representative of the actual cost of the program. They were only done for comparative purposes, and that should be stressed. The initial increase—it was actually a small increase in the cost of the new program—is due essentially to the payment of partial pensions to former Canadians now living abroad.

Later on we begin to pay partial pensions to people who would have received full benefits, or full pension benefits under this current act. In other words - for new immigrants the balance will shift somewhat. But as you can realize, these percentage differences are very small and probably not significant from a statistical point of view, and at best they show that the difference between the two types of programs is going to be marginal.

Mr. Lalonde: We would not hang our reputation on the exact amount of five billion, six hundred and twelve thousand

[Interprétation]

calculs et pourriez-vous nous dire lequel des deux régimes sera le moins cher, compte tenu des prestations d'assistance sociale?

M. Lalonde: Mademoiselle Liljefors.

Mlle Liljefors: Je ne pense pas que l'on puisse le faire. Il faudrait alors savoir combien de personnes auront besoin d'assistance sociale par rapport au nombre d'assistés sociaux actuels. Il n'y a vraiment pas moyen de faire ces calculs.

M. Philbrook: Est-ce qu'il y aurait moyen de faire des comparaisons d'ici quelques années?

Mlle Liljefors: Il faudrait que les responsables maintiennent des dossiers des assistés sociaux donnant le renseignement d'une façon que nous puissions utiliser. De plus, les statistiques ne seraient pas compilées de façon uniforme, ce qui nous rendrait la tâche d'autant plus difficile.

Le président: Je vous remercie, monsieur Philbrook.

L'article 1 est-il adopté?

M. Alexander: Une brève question.

Le président: Allez-y monsieur Alexander.

M. Alexander: Je constate que le tableau B à la page 12 donne les coûts globaux prévus pour les prestations de sécurité de la vieillesse pour certaines années. De quoi s'agit-il au juste? L'année 1980 y figure; actuellement nous dépensons 2,910 millions au titre de la sécurité de la vieillesse, et au titre de l'actuel bill nous dépenserions 2,922 millions. Il y a là un accroissement des dépenses alors que plus loin il semble diminuer. Est-ce que ceci nous donne une image véridique des repercussions financières du présent bill?

M. Lalonde: Je demanderais à M^{lle} Liljefors de vous répondre.

Mlle Liljefors: Je pense que oui. tous les chiffres figurant dans ce tableau sont basés sur le taux de sécurité de la vieillesse pour les sept premiers mois de 1975. Ils ne sont pas tous représentatifs du coût actuel du programme. Je tiens à souligner que ces statistiques ont été établies uniquement aux fins de comparaison. La légère augmentation enregistrée dans le nouveau régime représente le versement de pensions partielles à d'anciens ressortissants canadiens établis actuellement à l'étranger.

Par la suite, nous avons commencé à verser des pensions partielles à des personnes qui auraient droit à des pensions complètes aux termes de l'actuelle loi. Les montants varieront donc légèrement pour les nouveaux immigrants. Mais il s'agit de toute façon de différences minimes n'ayant pas de signification statistique et qui montrent que l'écart entre les deux régimes sera insignifiant.

M. Lalonde: je ne voudrais pas jurer qu'en l'an 2016 nous dépenserons exactement \$5,000, 612,000. S'il nous manque

[Text]

dollars in the year 2016. If we miss by a few hundred thousand dollars at that time, I promise to resign.

An hon. Member: Not necessarily.

Mr. Alexander: I was going to say something but I will let you off the hook, Mr. Lalonde. But I just wanted to know what we were talking about here, and it does indicate to me that in the figures you had here now—and rough as they can be—you can see that there is a minus factor that is coming in down the line, even though you cannot be too exact about the thing.

Miss Liljefors: The numbers are comparative and deal with 1975 dollar figures. The reasons they change all the time is strictly because of population changes, the changing demography of our country.

Mr. Lalonde: I would like to stress, when you look at those figures, that because of international agreements that we hope to be able to sign, Canadians in total will be receiving more money but it will be because there will be more money coming from abroad that they are not receiving at the present time.

The Chairman: Shall clause 1 carry? Mr. Knowles.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Mr. Chairman, on Clause 1 there are one or two words I would like to say briefly because I said it the other day. This clause includes the new scheme of partial pensions based on the fortieth principle, and I have indicated that I welcome it. I think the whole thing is a good idea.

I still am concerned about problems that will develop about eleven years from now. I do not think we will have them in the meantime, but about ten or eleven years from now we will start to run into persons who have been here from age 55 to 65 who get only the one fortieth pension. I know all the arguments about equality, about it being fair and being consistent, but I can see Members of Parliament in that day saying, these are people who came to Canada, made this their home, came at Canada's invitation to contribute to the economy, and that is all they get.

Someone stands up on the government side—whatever the government is in those days—and says, it is the same as we are paying those that have gone away. Those that have gone away have forsaken Canada. The reason I do not press hard for it now is because I have seen this place operate long enough to know that when that time comes there will be some pretty strong protests and this 40-year law will start to change.

Mr. Lalonde: We will wait for your representation eleven years from now.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): I give notice.

The Chairman: Thank you, Mr. Knowles.
Clauses 1 and 2 agreed to.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): I have something to say to Clause 3.

[Interpretation]

quelques centaines de milliers de dollars, je vous promets de démissionner de mon poste.

Une voix: Pas nécessairement.

M. Alexander: J'allais dire quelque chose, mais je m'abstiens de vous mettre dans l'embarras, monsieur Lalonde. Ces chiffres, bien qu'approximatifs, montrent qu'il y aura une différence tôt ou tard, bien qu'il soit impossible de la chiffrer d'ores et déjà.

Mlle Liljefors: Ce sont des chiffres comparatifs basés sur le dollar de 1975. Ils varient en fonction de l'évolution de la démographie.

M. Lalonde: Je tiens à souligner qu'à la suite des accords internationaux que nous espérons pouvoir conclure, les Canadiens toucheront davantage d'argent, cette augmentation étant due à l'augmentation des pensions versées par l'étranger.

Le président: L'article 1 est-il adopté? Monsieur Knowles.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Je voudrais dire quelques mots concernant l'article 1. Cet article comprend le nouveau régime des pensions partielles basées sur les quarantièmes, système que j'approuve entièrement.

Mais je suis convaincu que d'ici environ onze ans il y aura des difficultés. A ce moment, nous commencerons à entendre parler de personnes arrivées au Canada entre l'âge de 55 et 65 ans et qui ne touchent qu'un quarantième de la pension. Vous avez dit et répété qu'il faut assurer un régime juste et logique; mais je vois d'ici des députés qui dans dix ans interviendront en faveur de ces personnes venues s'établir au Canada, qui auront contribué à l'économie nationale et ne toucheront néanmoins qu'un quarantième de la pension.

A ce moment, un député gouvernemental, quel que soit le gouvernement au pouvoir à cette époque, répondra bien entendu que c'est le même montant que nous versons à ceux qui ont quitté le pays et que ceux qui partent à l'étranger ont abandonné le Canada. Si je n'insiste pas davantage aujourd'hui, c'est que je sais de par ma longue expérience parlementaire que ceci ne manquera pas de susciter des protestations véhémentes. Il faudra bien alors modifier la loi.

M. Lalonde: Nous attendrons onze ans pour voir ce que vous aurez à dire alors.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Je vous préviens à l'avance.

Le président: Je vous remercie, monsieur Knowles.
Les articles 1 et 2 sont adoptés.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): J'ai un mot à dire au sujet de l'article 3.

[Texte]

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): To be very brief, there is no need to keep this clause in the act, it was put in to cover a five-year period, but I would like the Minister to take a good look at it and realize what a good pattern it would be to follow again, to reduce the pension age from 65 to 60 a year at a time.

Mr. Lalonde: If and when we do it, Mr. Knowles, I guarantee you that we will look at this.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Can you not shorten that to "when we do it"? Mrs. Appolloni is with me on this now, too.

Mr. Lalonde: Well I am even with you at 47, I told you.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Yes, young man. Clause 3 agreed to.

On Clause 4—Suspension of pension where pensioner ceases to reside in Canada

The Chairman: Mr. Alexander.

Mr. Alexander: Clause 4, page 5, I cannot read these subsections, it is on page 5 it is (1.2):

(1.2) Notwithstanding subsection (1.1), payment of a pension may be continued . . .

and I emphasize that word "may":

. . . may be continued after the time provided in that subsection if the pensioner establishes . . .

and notice that word "establishes":

—that at the time he ceased to reside in Canada he had resided in Canada for at least twenty years after attaining the age of eighteen years.

I am questioning the word "may".

Mr. Lalonde: I think it is just a question of legal drafting, Mr. Alexander, but . . .

Mr. Alexander: Why not "shall"?

Mr. Lalonde: . . . I will defer to legal advisers of the Crown in this respect. I think this is the type of formulation that is followed in all bills where there is a condition. Would you move to the table, please.

Mr. Mullane, legal adviser for the Department.

Mr. C. T. Mullane (Director, Legal Services, Department of National Health and Welfare): There is some discretion on the Minister to make pension payments, and if the applicant is unhappy with that discretion he has an appeal procedure to follow which normally rectifies any position where there is a judgment to be made.

Mr. Alexander: Where is the discretion on the part of the minister if the pensioner establishes at the time he has ceased to reside in Canada that he had resided in Canada for at least 20 years after attaining the age of 18 years, I think that that is a conclusion that has been reached and in accordance with the law that we are about to pass now he has met the requirements, he has met the criteria, so where does the discretion

[Interprétation]

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): En bref, je ne vois pas l'utilité de cet article dans la loi, car l'article original visait simplement à répartir le changement sur une période de cinq ans. J'aimerais cependant que le ministre étudie de plus près cette façon de procéder, car à mon avis ce serait un très bon modèle à suivre encore une fois, c'est-à-dire de réduire une année à la fois l'âge de la pension de 65 à 60 ans.

M. Lalonde: Si jamais nous le faisons, monsieur Knowles, je puis vous assurer que nous y songerons.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Ne pouvez-vous pas dire tout simplement «quand nous le ferons»? M^{me} Appolloni est d'accord avec moi là-dessus.

M. Lalonde: Je vous ai déjà dit que même à 47 ans je suis d'accord avec vous.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Oui, jeune homme. L'article 3 est adopté.

L'article 4—Suspension en l'absence de résidence

Le président: Monsieur Alexander.

M. Alexander: A l'article 4, page 5, je ne comprends pas certains paragraphes, comme par exemple le paragraphe (1.2):

(1.2) Par dérogation au paragraphe (1.1), il est possible de continuer à payer une pension . . .

et je souligne le mot «possible»:

—après la date visée à ce paragraphe, à un pensionné qui établit . . .

et remarquez le mot «établit»:

—que, au moment où il a cessé de résider au Canada, il y avait résidé pendant au moins vingt ans après avoir atteint l'âge de dix-huit ans.

Je n'aime pas que l'on utilise l'expression «il est possible».

M. Lalonde: Je crois que ce n'est qu'une question de rédaction de loi, monsieur Alexander, mais . . .

M. Alexander: Pourquoi ne pas dire «on continuera»?

M. Lalonde: Si vous le permettez, je vais vous référer aux conseillers juridiques de la Couronne. Je crois que c'est le genre de libellé utilisé dans tous les projets de loi où une condition est fixée. Pourriez-vous venir à la table, s'il vous plaît?

M. Mullane, conseiller juridique du Ministère.

M. C. T. Mullane (directeur du contentieux au ministère de la Santé nationale et du Bien-être social): Le ministre jouit d'un pouvoir discrétionnaire, il décide s'il y a lieu de verser des pensions ou non, et si le candidat n'est pas satisfait de la décision prise, il peut avoir recours à une procédure d'appel pour faire rectifier la situation.

M. Alexander: En quoi le ministre exerce-t-il son pouvoir discrétionnaire, si le pensionné établit qu'au moment où il a cessé de résider au Canada, il y avait résidé pendant au moins 20 ans après avoir atteint l'âge de 18 ans? Je crois qu'il s'agit tout simplement d'arriver à une conclusion, et d'après la loi que nous sommes sur le point d'adopter, le candidat doit satisfaire à toutes les exigences, aussi en quoi le ministre

[Text]

come in with respect to the Minister's having a right to pay or not to pay?

Mr. Mullane: The discretion really is within the establishment of those conditions, that the applicant must satisfy in evidence that that is the situation, and if the applicant is unhappy with that he has an appeal procedure to follow with the Minister's discretionary power.

In addition to the Minister's discretion, he also has a procedure under the Federal Court to challenge the Minister's discretion if it is acted on unreasonable grounds. So there is plenty of protection for the individual if he can factually establish those conditions.

Mr. Alexander: I guess I have been hanging around here too long and I forget my law, but it is good experience to have that interpreted. I still do not like the word "may" if he has already established the criteria, but I am not going to argue the point. I just want to let you know that I notice it.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): I would like to pick up that point too, if I may, and another point on this same clause. There is nothing in this particular section or Section 7 of the existing act, unless I am mistaken, which really grants the Minister discretionary powers. The "may" is the only suggestion that the Minister has discretionary power. Normally when the Minister has discretionary power it is specifically stated in that particular clause, that the Minister may grant—in this case it is that the pension may be paid, may be continued.

The Chairman: Mr. Mullane, do you wish to respond?

Mr. Mullane: While it is a drastic technique, "may" is permissive on the Minister but it is permissive only to the extent that the Minister must within a reasonable basis make that decision. As I say, there is an appeal procedure for anyone who challenges the Minister on any "may" in that section or any place else. In addition, he has a right to challenge before the Federal Court and on to the Supreme Court if he feels he has been hard done by a discretionary act.

• 2200

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): For a pension? Oh, come on, let us be reasonable. Does every "may" in the law of Canada give a minister discretion, whether the minister is mentioned in that or not?

Mr. Lalonde: I will have to act here as a former lawyer like Mr. Alexander, and not as a legal adviser to the Crown. But, if you look at legislation, statute over statute in the federal and provincial statutes, the expression, "when practised", is always construed as almost a matter of right, or automatic upon the

[Interpretation]

peut-il user de son pouvoir discrétionnaire pour décider s'il doit verser ou non une pension?

M. Mullane: Le pouvoir discrétionnaire réside en réalité dans l'établissement des conditions à satisfaire, pour que le candidat prouve son admissibilité, et s'il n'est pas satisfait, il peut avoir recours à une procédure d'appel pour faire renverser la décision prise par le Ministre.

En plus de pouvoir en appeler du pouvoir discrétionnaire du Ministre, le candidat peut également s'adresser à la Cour fédérale pour contester la décision du Ministre, si celui-ci a agi à partir de motifs non justifiés. Le particulier dispose donc de bien des dispositifs de protection, s'il peut démontrer qu'il remplit les conditions.

M. Alexander: Je suppose que je suis ici depuis trop longtemps et que mes connaissances en droit sont tombées dans l'oubli, mais je suis très heureux que l'on interprète ces questions pour moi. Je n'aime toujours pas l'expression «il est possible», car à ce moment-là le candidat est censé avoir déjà démontré qu'il répondait aux normes, mais je ne vais pas vous disputer ce point. Je voulais simplement vous faire savoir que je l'avais remarqué.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): J'aimerais reprendre ce point également, si vous le permettez, et aborder une autre question relative au même article. Si je ne me trompe, il n'y a rien dans l'article en question ni dans l'article 7 de la loi actuelle, qui accorde vraiment au ministre des pouvoirs discrétionnaires. L'expression «il est possible» suggère tout simplement que le ministre dispose d'un pouvoir discrétionnaire. En général, lorsque le ministre dispose d'un pouvoir discrétionnaire, un article précis de la loi dit spécifiquement que le Ministre peut accorder— dans le cas présent, il s'agit du paiement de la pension qui peut être continué.

Le président: Monsieur Mullane, avez-vous quelque chose à répondre?

M. Mullane: Bien que ce soit une façon rigoureuse de procéder, l'expression «il est possible» laisse une certaine latitude au Ministre, mais cette latitude l'oblige quand même à raisonner sa décision. Comme je vous l'ai dit, il existe une procédure d'appel pour quiconque n'est pas d'accord avec la décision du Ministre lorsqu'il exerce son pouvoir discrétionnaire en vertu de cet article ou d'un autre. En outre, le candidat insatisfait peut en appeler devant la Cour fédérale et ensuite devant la Cour suprême, s'il croit qu'il a été lésé par l'utilisation d'un pouvoir discrétionnaire.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Dans le cas d'une pension? Allons, soyons raisonnables. Est-ce que chaque fois que l'on emploie l'expression «il est possible» dans une loi au Canada, on donne un pouvoir discrétionnaire au Ministre, que le ministre soit mentionné ou non?

M. Lalonde: Je vais devoir me prononcer en tant qu'ancien avocat, comme monsieur Alexander, et non pas comme conseiller juridique de la Couronne. Si vous regardez les lois fédérales et provinciales les unes après les autres, vous verrez que l'expression «quand en pratique» a toujours le sens d'un

[Texte]

government or upon the minister. It is generally drafted in the form of "may" consistently. Well, Mr. Knowles has been around much longer than I have, but this is . . .

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): I think it is even in our pay bill, but we still get paid.

Mr. Lalonde: Yes. I think it has been a question of, first of all, drafting technique. If I remember, those of you who are lawyers around this table, I think it has to do with the privilege of the Crown to pay or the Queen to pay or refuse to pay or . . . Well, it has to do with something. It goes back to the middle ages and the right of the King to withhold payment.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): To withhold.

Mr. Lalonde: Or to withhold payment.

Mr. Alexander: It is becoming clear now, first year law school. It is starting to hit me now.

Mr. Lalonde: Those of us who are so far away from it . . .

Mr. Alexander: It is a long time ago; a long time ago.

Mr. Lalonde: All right. But, I think it is the basis of this type of drafting.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): That is what we used to be told in more monarchical days. You do not say the Queen "shall"; you say the Queen "may". What she may do, she does.

The Chairman: Yes.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): The other point that I wanted to raise there was this question of residence and the establishment of residence. Now, here again, there are absences for certain purposes for certain people. Is residence dependent upon the regulations, for example, if he had resided in Canada for at least 20 years? There may be interruptions for good reason, of continuous period. Say, even 10 years of those 20 years might be an absence. How is that determined?

Mr. Parker: In answer to your first question, residence is defined in the regulation. The act was permissive in the sense that . . .

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): It is becoming clearer and clearer that we do need to have a look at the regulations.

Mr. Lalonde: They are public and available.

Mr. Parker: That is right. Residence is generally defined to be the place where the person lives and ordinarily makes his home, that is, in Canada. And, going back to our earlier discussions, there are certain absences which may be deemed to be residence in Canada. These are all defined by Regulation 15.

The Chairman: Thank you, Mr. Munro.
Clauses 4 and 5 agreed to.

[Interprétation]

droit automatiquement accordé au gouvernement ou au ministre. On utilise généralement l'expression «il est possible». M. Knowles est ici depuis bien plus longtemps que moi, mais c'est . . .

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Je crois que l'expression figure même dans la loi relative à notre rémunération, mais nous sommes payés quand même.

M. Lalonde: En effet. Je crois qu'il s'agit avant tout d'une technique de rédaction des lois. Si je me souviens bien, et ceux d'entre vous qui sont des avocats s'en souviennent également, je crois qu'il s'agit du privilège qu'a la Couronne de payer, ou plutôt du droit de sa Majesté de payer ou de refuser de payer ou— Je ne sais pas exactement, mais la coutume remonte à l'époque médiévale où le roi avait le droit de refuser un paiement.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): De refuser.

M. Lalonde: De refuser un paiement.

M. Alexander: Tout devient clair maintenant, c'est tout comme durant la première année de droit. Je commence à comprendre.

M. Lalonde: Pour ceux d'entre nous qui n'ont pas pratiqué depuis longtemps . . .

M. Alexander: Oui, Il y a bien longtemps.

M. Lalonde: Très bien. Mais je pense que c'est une technique fondamentale de rédaction dans ce genre de texte.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): C'est ce que l'on nous disait en des temps plus monarchiques. On ne dit pas la reine «doit»; on dit la reine «peut». Ce qu'elle peut faire, elle le fait.

Le président: En effet.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Je voulais également aborder la question de la résidence et de la preuve de la résidence. Certaines personnes peuvent être absentes pour diverses raisons. Est-ce que les conditions relatives à la résidence dépendent des règlements, par exemple, si la personne a résidé au Canada pendant au moins 20 ans? Il peut y avoir eu des interruptions pour de très bonnes raisons. On pourrait même dire qu'une absence de dix ans pendant ces 20 ans n'est qu'une «absence». Comment peut-on déterminer la résidence?

M. Parker: Pour répondre à votre première question, le terme «résidence» est défini dans le règlement. La loi laisse une certaine latitude en ce sens que . . .

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Il devient de plus en plus évident qu'il nous faut jeter un coup d'œil aux règlements.

M. Lalonde: Ils sont à la disposition de tous.

M. Parker: C'est exact. On définit généralement la résidence comme l'endroit où une personne vit et établit ordinairement son domicile, dans ce cas-ci au Canada. Pour en revenir à nos délibérations précédentes, il y a certaines absences que l'on peut considérer comme périodes de résidence au Canada. Elles sont toutes définies à l'article 15 du règlement.

Le président: Merci, monsieur Munro.
Les articles 4 et 5 sont adoptés.

[Text]

On Clause 6 . . .

Mr. Alexander: Not so fast, Mr. Chairman. I know how you guys operate around here.

The Chairman: Mr. Alexander, on Clause 6.

Mr. Alexander: Now, where am I with these? They are so hard to read. I am on page 6. At the very bottom, Mr. Minister, clause 6, proposed section 10(1)(b)(ii):

(ii) the ratio that the Consumer Price Index for the first adjustment quarter that relates to that payment quarter bears to the Consumer Price Index for the second adjustment quarter that relates to that payment quarter . . .

And you have lost me there.

An hon. Member: Second year law school.

Mr. Alexander: Yes, second year law school.

. . . minus one dollar for each full two dollars of his monthly base income.

And we are still talking about that, are we? We are going to penalize with respect to the income that he makes minus one dollar for each full dollar of his monthly base income?

An hon. Member: Each full two dollars.

Mr. Alexander: Yes. Minus one dollar for each full two dollars of his monthly base income. Will you explain that to me, please, sir?

Mr. Lalonde: Well, it is the same rule that you have at present, that whatever outside income you have, you lose 50 cents for every dollar, or one dollar out of two of supplement. The indexing formula is the same that we have at present.

Mr. Alexander: Well, do you think that is fair, Mr. Minister? Have you been giving that some profound consideration?

Mr. Lalonde: We have. As a matter of fact, I would say it is very fair. The alternative is to have a universal old age pension at the maximum supplement or at \$450, as Mr. Knowles would like to have on a monthly basis.

• 2205

As long as you have an income-tested program you have to have a system whereby you take into account the income of the people. At the present time we have what we call a 50 per cent tax-back rate. A lot of people argue that it should be a 100 per cent tax-back rate, and it is like this in some cases of social assistance, for instance. We have kept a 50 per cent tax-back rate, which is a pretty generous system, because theoretically this tax-back rate is left there to act as an incentive to work. But these people are retired, and one can argue that we do not expect them to be part of the work force as such. However, we have kept on with the 50 per cent tax-back rate.

[Interpretation]

L'article 6.

M. Alexander: N'allez pas si vite, monsieur le président. Je connais votre façon de procéder.

Le président: Monsieur Alexander, vous voulez parler de l'article 6?

M. Alexander: Où est-ce que j'en suis? Ces articles sont si difficiles à lire. Je suis à la page 6. Au bas de cette page, monsieur le ministre, on propose dans l'article 6 un nouvel article 10(1)b(ii):

(ii) La proportion que l'indice des prix à la consommation pour le premier trimestre de rajustement qui se rapporte à ce trimestre de paiement représente par rapport à l'indice des prix à la consommation pour le second trimestre de rajustement qui se rapporte à ce trimestre de paiement, . . .

Et je m'y perds ici.

Une voix: C'est la deuxième année de l'école de droit.

M. Alexander: Oui, la deuxième année de l'école de droit.

—moins un dollar pour chaque tranche entière de deux dollars de son revenu mensuel de base.

C'est encore de cela que nous parlons, n'est-ce pas? Nous allons pénaliser un particulier à cause du revenu qu'il gagne en diminuant sa pension d'un dollar pour chaque tranche entière d'un dollar de son revenu mensuel de base?

Une voix: Pour chaque tranche entière de deux dollars.

M. Alexander: Oui. C'est moins un dollar pour chaque tranche entière de deux dollars de son revenu mensuel de base. Pourriez-vous m'expliquer cela, s'il vous plaît, monsieur?

M. Lalonde: C'est la même règle qu'à l'heure actuelle, selon laquelle, quel que soit votre revenu, vous perdez 50 cents de supplément de revenu pour chaque dollar ou un dollar pour chaque tranche de deux dollars. La formule d'indexation est la même qu'à l'heure actuelle.

M. Alexander: Croyez-vous que c'est juste, monsieur le ministre? Avez-vous étudié cet aspect de près?

M. Lalonde: Oui. En fait, je dirais que c'est très juste. La seule autre solution est d'offrir un système d'universalité de la sécurité de la vieillesse qui accorderait le montant maximal de supplément de revenu, soit \$450 par mois, comme M. Knowles le voudrait.

Tant que le programme est relié à la vérification du revenu, il faut un système dans lequel on tient compte du revenu des particuliers. A l'heure actuelle, nous avons ce que nous appelons une réduction proportionnelle de 50 p. 100. Bien des gens voudraient que ce soit 100 p. 100, ce qui est le cas en matière d'assistance sociale, par exemple. Nous gardons tout de même ce dégrèvement proportionnel de 50 p. 100, qui est très généreux, car en théorie cette réduction est laissée dans la loi pour servir d'encouragement au travail. Ces personnes sont à la retraite et l'on ne peut s'attendre à ce qu'elles aillent sur le marché du travail comme tel, mais nous avons gardé cependant le taux de réduction proportionnelle de 50 p. 100.

[Texte]

Clause 6 agreed to.

On Clause 7 . . .

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Mr. Chairman, I would like to extend a very warm welcome to Clause 7. I think the Minister said in the House that it would affect about 10,000 people.

Mr. Alexander: Right.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): They did not all write me but a number of them did. The ones who wrote me were all grandparents bringing up children, and because of what really must have been a fluke, the family allowance being received for those children counted as income against their GIS. As far as I can read this, and I am not a first-year law student or anything else, it looks as though you have covered it. Are you satisfied that you have?

Mr. Lalonde: I hope to God it does.

Mr. Alexander: Well, that is good enough. I echo Mr. Knowles' sentiments in that regard.

Clause 7 agreed to.

On Clause 8 . . .

Mr. McRae: Mr. Chairman, I have an amendment to Clause 8. I move that Bill C-35, an Act to amend the Old Age Security Act, be amended in clause 8 by deleting lines 44 to 46 on page 8. These lines are repeated on the next page.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): The three bottom lines . . . La version française du Bill C-35, Loi modifiant la Loi sur la sécurité de la vieillesse, est modifié à l'article 8, en y supprimant à la page 8, les lignes 44 à 47.

The Chairman: Shall the amendment to Clause 8 carry?

Mrs. Appolloni: Just one moment. I still seem to have a different printer's edition of this. Maybe I have a fantastic first edition.

Mr. Lalonde: You must have a leaked copy.

Mrs. Appolloni: Well, if it makes money for my election expenses I will have it.

My Clause 8 contains the particular part to which I was hoping, Mr. Minister, you would give some very special consideration—the limitation clause.

Mr. Lalonde: I will certainly review this matter with my officials over the next 24 hours, Mrs. Appolloni, to make sure the matter is going to be settled to cover your concern. However, I cannot promise you that it is possible to take that into account because of several problems which have been mentioned.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Mr. Chairman, on Clause 8 I would like to support very strongly the case that Mrs. Appolloni has made tonight; not just for the clause about the joint application, but for the whole proposition of spouse's allowance, which discriminates against spinsters and widows, bachelors and widowers. They are in the same age bracket and they are just as needy. I still think the Minister had no valid

[Interprétation]

L'article 6 est adopté.

L'article 7.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Monsieur le président, j'aimerais dire que je suis ravi de voir un article comme l'article 7. Le Ministre a dit à la Chambre, je crois, qu'il profiterait à 10,000 personnes environ.

M. Alexander: En effet.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Ces personnes ne m'ont pas toutes écrit, mais un certain nombre l'ont fait. Ce sont des grands-parents élevant des enfants qui m'ont écrit, car on comptait, probablement par inadvertance, les allocations familiales reçues pour ces enfants comme un revenu à opposer au supplément de revenu garanti qu'ils auraient pu recevoir. En lisant l'article dont nous discutons, et je ne suis plus un étudiant de première année en droit, je crois que vous venez de régler la question. Est-ce bien ce que vous pensez?

M. Lalonde: Je l'espère certainement.

M. Alexander: Fort bien. Je suis absolument du même avis que M. Knowles à ce sujet.

L'article 7 est adopté.

L'article 8.

M. McRae: Monsieur le président, je voudrais proposer un amendement à l'article 8. Je propose que le bill C-35, Loi modifiant la Loi sur la sécurité de la vieillesse, soit modifié en supprimant les lignes 44 à 46 à la page 8, version anglaise. Ces lignes se retrouvent à la page suivante.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Ce sont les trois lignes du bas . . . in the French version, that Bill C-35, an Act to Amend the Old Age Security Act, be amended in Clause 8 by deleting on page 8 lines 37 to 40.

Le président: L'amendement à l'article 8 est-il adopté?

Mme Appolloni: Un instant, s'il vous plaît. J'ai toujours l'impression d'avoir une édition différente du projet de loi. J'ai peut-être une première édition de fantaisie.

M. Lalonde: Vous devez avoir un exemplaire clandestin.

Mme Appolloni: Si cela veut dire une plus grande contribution à mes dépenses électorales, je suis d'accord.

L'article 8 dans mon exemplaire traite entre autres d'un point que j'aurais bien aimé voir étudier de très près, monsieur le ministre . . . il s'agit de l'article sur les restrictions.

M. Lalonde: Je vais certainement revoir la question avec mes collègues d'ici 24 heures, madame Appolloni, afin de m'assurer que nous réglons bien le point qui vous préoccupe. Je ne peux cependant pas vous promettre que nous pourrions en tenir compte, en raison de diverses difficultés déjà mentionnées.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): En ce qui concerne l'article 8, monsieur le président, j'aimerais souligner que j'appuie sans réserve l'argument présenté par M^{me} Appolloni ce soir; ce n'est pas seulement à cause de l'article sur la demande conjointe, c'est à cause de toute la question des allocations payables au conjoint, car c'est une disposition injuste à l'endroit des veufs et des veuves, ainsi que des célibataires,

[Text]

argument when he said that the whole purpose was to solve the problem of two people trying to live on one pension. When we asked, What about one person living on no pension, the answer was: welfare.

We pointed this out two years ago, right in this room. We got the statistics on the number of people who have their pensions cut off every month, and the figures I get by means of the Order Paper indicate that each month about 200 of the people who get it are cut off when the older spouse dies. It is just inhuman, as Mrs. Appolloni has said. When the Minister says that we have been all over it and we have been through debate a good many times, I just tell the Minister that the issue will not die.

Mr. Lalonde: My point of view is still the same on this, and social assistance is a right just as much as old age pension is a right.

• 2210

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Mr. Chairman, Mr. Chairman, there is fighting words. All these definitions that you want to put on them notwithstanding all the speeches I may make in one way or the other, there is a different feeling that people have about OAS and even OAS and GIS, I will admit that, compared with social assistance. I know that in a sense anything that the law gives you is a right. If it gives you a means test, free pension or a means test, it is a right in either case. But the feeling that people have about their right to OAS and even GIS is a totally different thing from the stigma that people feel because it is welfare.

Now, I have been through all this. I remember the days of the old old age pension with a means test when people of that day and generation did not like to admit they were on pensions. But now people are proud to be. Like me, I am proud of it. And the same pride extends to those who are OAS and GIS but to force people on to welfare is forcing them on to something that they feel has a stigma attached to it. And I will be glad to see Mrs. Appolloni waxing warm about it tonight and I hope that you will consider that this is a live issue coming not just from this side of the House but from your own side of the House. The one point that you say you will look at is not enough.

Mr. Lalonde: Would you boast as much if you were on GIS, Mr. Knowles . . .

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): It is a pretty . . .

Mr. Lalonde: . . . as being on OAS?

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): It is a pretty hypothetical question, is it not? I do not think I can answer that question because I do not know how I would feel. But I do know . . .

[Interpretation]

hommes ou femmes. Ils sont tous à peu près du même âge et ils sont tout autant dans le besoin. Je ne vois pas la validité de l'argument présenté par le ministre, selon lequel la proposition vise à régler les difficultés qu'éprouvent deux personnes essayant de vivre avec une seule pension. Lorsque nous avons demandé ce qu'il advenait d'une personne qui vivait sans pension, on nous a répondu: assistance sociale.

Nous avons formulé cet argument il y a déjà deux ans, justement dans cette pièce. Nous avons les chiffres concernant le nombre de prestataires qui voient leur pension réduite, chaque mois, et les chiffres que j'ai trouvés au Feuilleton montrent que chaque mois, environ 200 prestataires voient leurs pensions réduites quand leur conjoint plus âgé décède. C'est tout simplement inhumain, comme l'a dit M^{me} Appolloni. Lorsque le Ministre répond que nous avons déjà discuté de tout cela à plusieurs reprises, je lui dis tout simplement que nous n'en resterons pas là.

M. Lalonde: Je suis toujours d'avis que l'assistance sociale est un droit tout comme la sécurité de la vieillesse en est un.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Monsieur le président, monsieur le président, voilà des mots bien obstinés. Quelles que soient les définitions que vous vouliez imposer aux gens, et quoi que je puisse en dire moi-même, le Canadien ne réagit pas de la même façon s'il reçoit la pension de sécurité de la vieillesse ou le supplément au revenu garanti, que s'il reçoit de l'assistance sociale. Je sais que dans un certain sens, tout ce que vous accorde la loi devient un droit. Si l'on analyse vos revenus et qu'on vous accorde une pension gratuite, c'est un droit. Mais ce que ressent le Canadien quand il s'agit de son droit à la pension de vieillesse ou même au SRG est tout à fait différent de la tare attachée au bien-être social.

J'ai vécu tout cela. Je me souviens de l'époque de l'ancienne pension de vieillesse rattachée à l'évaluation du revenu; or, le Canadien de cette époque, de cette génération n'aimait pas avouer qu'il recevait une pension. Maintenant, on est fier d'en recevoir une. Pour moi, c'est une fierté. C'est la même chose dans le cas de ceux qui reçoivent la pension de vieillesse ou le SRG; mais de forcer les gens à accepter de l'assistance sociale c'est les pousser à accepter une forme d'aide entachée d'une tare. J'ai bien hâte de voir M^{me} Appolloni s'y opposer fermement ce soir. J'ose espérer que vous vous rendrez compte que cette question n'intéresse pas seulement ce côté-ci de la Chambre, mais votre propre parti. Dire que vous allez examiner un seul point ne suffit pas.

M. Lalonde: Est-ce que vous vous vanteriez autant, monsieur Knowles, si vous receviez le supplément?

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): C'est assez . . .

M. Lalonde: . . . outre la pension de vieillesse?

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): La question est assez hypothétique, n'est-ce pas? Je ne crois pas pouvoir répondre à la question, puisque je ne sais pas comment je réagirais. Mais il y a une chose que je sais . . .

[Texte]

Mr. Lalonde: Well, the spouse's allowance is all income-tested, all of it, just like the social assistance is means-tested.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): I know.

Mr. Lalonde: So our job as responsible politicians is to make people realize that they have a right to either and if it happens that they lose the spouse's allowance for any particular reason, like becoming a widow or a widower, there is nothing demeaning for them to apply for social assistance when they have had spouse's allowance.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): You can sit here in this room and say that all you want. Why do you not take it out there?

The Chairman: Order. Order, please.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Canadians do not feel that way about it. There are plenty of widows and spinsters who feel the gross unfairness that they have to fall back on the welfare whereas the woman who . . .

An hon. Member: Agreed.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): . . . is living with a man, either married or the other relationship, gets it. You may argue that it is not logical, but that is the public feeling and the things you say in this room just do not correspond . . .

Mr. Lalonde: Yes.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): . . . to the view out there. And I ask you to listen to your Liberal member over there.

Mr. Lalonde: But you are trying to bring pension to 60 by the back door and I am telling you that this is not government policy at the present time. The government policy is rather to go for a form of guaranteed income, to income support and income supplementation, which will be eligible for families which have been, and everybody over 55. And this is going to be covering those cases in a much fairer and a much more socially responsible way at the present time than just lowering old age pensions.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Mr. Chairman, I am not trying to get it by the back door. I want it by the front door. And I say . . .

Mr. Lalonde: Well . . .

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): . . . it quite frankly. I well remember the night in the 1974 election campaign, I could tell you precisely where I was, on television, I was watching it when the Prime Minister first announced this. In his announcement, of course, he said yes, it will create problems but it is a start. Well, you created the problems but you are not solving them.

The Chairman: Mr. Munro.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): Yes, I join with the other speakers in support of some attempt to eliminate that taint

[Interprétation]

M. Lalonde: Eh bien, l'allocation au conjoint dépend du revenu global, tout comme l'assistance sociale du revenu moyen.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Je sais.

M. Lalonde: Notre rôle de politiciens responsables consiste donc à nous assurer que le public se rend compte qu'il a droit à l'un ou à l'autre et s'il arrive qu'une personne perde l'allocation au conjoint, quelle qu'en soit la raison, en devenant par exemple veuf ou veuve, alors cela ne devrait pas la gêner de demander l'assistance sociale alors qu'auparavant elle recevait l'allocation au conjoint.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Vous pouvez dire ça tant que vous voudrez ici dans cette salle. Mais pourquoi ne pas aller le dire dehors?

Le président: A l'ordre, à l'ordre, s'il vous plaît.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Ce n'est pas là le sentiment des Canadiens. Il y a beaucoup de veuves et de célibataires qui trouvent extrêmement injuste d'avoir à demander l'assistance sociale alors que la femme qui . . .

Une voix: D'accord.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): . . . habite avec un homme, soit en étant mariée ou non, l'obtient. Vous pouvez prétendre que cela n'est pas logique, mais c'est le sentiment du public et ce que vous dites ici dans cette salle n'a rien à voir avec . . .

M. Lalonde: Oui.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): . . . ce qu'on pense dans le pays. Et je vous demanderais d'écouter ce qu'a à dire votre député libéral qui est là.

M. Lalonde: Mais vous essayez par des moyens détournés, de réduire à 60 ans l'âge donnant droit à la pension. Or, ce n'est pas la politique du gouvernement à l'heure actuelle. La politique du gouvernement tend plutôt vers une formule de revenu garanti, d'appoint au revenu, de supplément au revenu à l'intention des familles y ayant droit, dans lesquelles tous les membres ont plus de 55 ans. On aidera ainsi les gens d'une façon beaucoup plus juste et beaucoup plus responsable à l'échelle sociale que si nous abaissions l'âge donnant droit à la pension de vieillesse.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Monsieur le président, je n'utilise pas de moyens détournés, J'entre par la porte de devant. Et je le dis . . .

M. Lalonde: Eh bien . . .

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): . . . très franchement. Je me souviens très bien d'un soir au cours de la campagne électorale de 1974, je pourrais même vous dire où je me trouvais à ce moment-là et je regardais à la télévision le premier ministre lorsqu'il a annoncé ce régime. Au cours de son allocution il a déclaré que bien sûr cela pourrait engendrer des problèmes, mais que c'était un départ. Eh bien, vous avez créé des problèmes, mais vous n'avez rien résolu.

Le président: Monsieur Munro.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Oui, je veux me joindre aux autres pour appuyer leur tentative pour éliminer la tare

[Text]

which people feel, that they would feel if they had to come under the strictures of this particular clause, and find themselves applying for social assistance. But I see a word here again that we spoke of just a few minutes ago, which gives the Minister the permission to waive that. There is a "may" in that one. So why should we not ask the Minister if he will not make a generality, an undertaking right here in the law that he will be able, in his discretion, to permit the pension to continue since "may" is there. Or do we need a third word?

Mr. Lalonde: I would say that I am sure I could not do that. What you are proposing is a matter of such a general nature that I would have to call the Minister of Justice to examine all the statutes in that particular respect. This is not certainly something that could be entertained.

The Chairman: Mr. Epp.

• 2215

Mr. Epp: Mr. Minister, you will recall that during second reading I raised this matter. I said it was wrong; I said it was totally wrong. I have been disturbed for some time that we are giving tacit agreement to common law arrangements because they are recognized for purposes of spouse's allowance. I am just wondering: do you as a Minister feel comfortable on the one hand paying for arrangements such as that—I do not call them marriages because they are not—and then, on the other hand, widows are not included?

Mr. Lalonde: I am not passing moral judgements on situations but I have to recognize that there are people who are living married by legal contract that is recognized formally and that in our society, there are also quite a lot of people who are living in a situation which has been recognized by law for a long time as common law marriage; and in all fairness to those citizens I think we have to recognize that.

Mr. Epp: But while you might not want to reflect on the morality of the nation or individuals, you have a responsibility as a Minister of the Crown to show more leadership, do you not?

Mr. Lalonde: Well, I have my personal moral values but I do not think I have a right to impose them on the rest of society.

Mr. Munro (Esquimalt-Saanich): What about in all fairness to those who are legally married? You said "in all fairness" to those who are not. Why not in all fairness to those who are?

Mr. Lalonde: What is the point you are raising?

The Chairman: Mr. Epp.

Mr. Epp: Thank you, Mr. Chairman. I think you answered the point that I was raising, Mr. Minister. Of course, we totally disagree there, and I guess we will continue to disagree.

The other point you raised was whether a person receiving GIS, which is, in a sense, on the basis of a means test, was for

[Interpretation]

que ressentiraient les gens, s'ils devaient être ainsi forcés de demander l'assistance sociale. Mais je constate qu'il y a dans cette disposition un mot dont nous avons parlé il y a à peine quelques minutes, qui donne au ministre la permission de faire des exceptions. Il y a un «peut» dans cet article. Alors pourquoi ne pas demander au ministre, s'il ne fera pas une exception générale et s'il ne s'engagera pas à se prévaloir, à sa discrétion, de cette lacune dans la loi afin de permettre que l'on continue à verser la pension. Ou peut-être faudrait-il ajouter plus de précision dans l'article?

M. Lalonde: Je vous dirai que je suis convaincu de ne pas pouvoir le faire. Ce que vous proposez est tellement général qu'il me faudrait demander au ministre de la Justice d'examiner toutes les lois pour voir si c'est possible. Ce n'est donc pas une idée à retenir.

Le président: Monsieur Epp.

M. Epp: Monsieur le ministre, vous vous appellerez qu'au cours de la deuxième lecture, j'avais déjà soulevé cette question. J'avais déclaré que c'était mal; que c'était très mal. Depuis quelque temps déjà, je suis ennuyé parce que nous reconnaissons tacitement les ménages qui vivent en concubinage puisqu'ils sont admis aux fins de la pension au conjoint. Je me pose donc une question: à titre de ministre, cela ne vous gêne-t-il pas d'une part de verser de l'argent dans le cas de tels arrangements—je ne parle pas de mariage puisqu'il n'y en a pas—et d'autre part d'exclure les veuves?

M. Lalonde: Je n'ai pas à juger la situation du point de vue moral, mais je ne peux que me rendre compte que certains couples vivent ensemble en fonction d'un contrat légal alors que d'autres vivent ensemble en vertu de ce que l'on appelle en droit et ce depuis longtemps, l'union de droit commun et en toute justice à l'égard de ces citoyens, je crois qu'il nous faut l'admettre.

M. Epp: Mais sans vouloir porter jugement sur la moralité de la nation ou des individus, n'avez-vous pas une responsabilité comme ministre de la Couronne d'assumer le rôle de dirigeant?

M. Lalonde: J'ai mes propres valeurs morales, mais je ne crois pas avoir le droit de les imposer aux autres membres de la société.

M. Munro (Esquimalt-Saanich): Oui mais ne faut-il pas être juste aussi envers ceux qui sont bel et bien mariés? Après tout, vous venez de dire «en toute justice» envers ceux qui ne le sont pas. Pourquoi ne pas agir en toute justice envers ceux qui le sont?

M. Lalonde: Où voulez-vous en venir?

Le président: Monsieur Epp.

M. Epp: Merci, monsieur le président. Je crois que vous avez répondu à ma question, monsieur le ministre. Évidemment, nous ne sommes pas du tout d'accord, et je suppose que nous ne le serons jamais.

Vous avez déclaré qu'une personne qui recevait le SRG qui se fonde sur l'analyse du revenu, n'était pas, à toute fin

[Texte]

all intents and purposes the same as one receiving social assistance; and I submit it is not. While you might arrive at the payment of those two in the same way, namely through a means test one way or another, the fact of the matter is that the results to the person are dramatically and totally different, and the difference is this.

If they receive a spouse's allowance, let us say as widows, they have all their assets that they had formerly, and can dispose of those assets, use those assets, as they see fit; and it gives them a certain dignity, gives them an independence; and I believe that that is extremely important, especially to persons getting older to whom it seems that the world is fading away from them.

The reverse, though, is that on the social assistance, there are threats of liens against their property; there is the constant examination, almost on a month-by-month basis, of benefit officers as to whether or not they have a coloured telephone when they should only have a black telephone; and that is demeaning.

I can see why you would have raised that point in defence of your position but the result on people is just totally and dramatically different. I am not in favour of the age 60, back door, front door, at this stage but simply from a responsible position. I share that with you, and that might not be a very popular view to take with some people. But I cannot see for the life of me how a person who has qualified previously, because he or she were married to a pensioner, getting partial or total GIS and therefore qualifying for spouse's allowance, is totally wiped out financially, totally wiped out; and yet by law we allow them to "shack up"—the words I used in debate on second reading—we allow them to "shack up" and tacitly say, "That is okay"; and to the poor widow we are saying, "Go ahead. Go get social assistance and live with it".

I am sorry, I just cannot accept it.

Mr. Lalonde: As far as your distinction between the social assistance qualifications and the GIS or income supplement qualifications are concerned, I quite agree with you; and I have spent a lot of time explaining this in the House to Mr. Knowles, who . . .

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): You loved that.

Mr. Lalonde: . . . who sometimes did not want to see the distinction. So there is no dispute at all about that. But the fact is that both are there as a matter of right to citizens who are in need in this country.

• 2220

I recognize it is a problem to explain it to people who find themselves in the situation, after having qualified for it, suddenly finding themselves having to have recourse to social assistance. I receive letters as you do, and I do not like it. But

[Interprétation]

pratique, dans la même situation que celle qui reçoit l'assistance sociale; je prétends le contraire. Bien qu'on arrive à la décision de verser des prestations dans les deux cas, de la même manière, soit par l'analyse du revenu, il n'en demeure pas moins que les résultats sont tout à fait et complètement différents pour le prestataire; la différence est la suivante.

Si l'on reçoit l'allocation payable au conjoint, dans le cas d'une veuve par exemple, elle peut garder tous les biens qu'elle avait auparavant et en disposer, les utiliser, comme elle l'entend; elle garde ainsi une certaine dignité, une certaine indépendance ce qui à mon avis est extrêmement important surtout lorsque l'on vieillit et qu'on a l'impression que le monde autour de soi s'éloigne.

Par contre, si la même veuve reçoit l'assistance sociale, elle trouve ses biens menacés de saisie; il y a une surveillance constante, presque mensuelle par l'agent des prestations afin de savoir s'il y a ou non un appareil téléphonique couleur alors qu'elle ne devrait avoir qu'un téléphone noir; c'est humiliant.

Je comprends très bien pourquoi vous avez fait valoir ce point pour défendre votre position, mais les conséquences pour les intéressés sont tout à fait et complètement différentes. Je ne suis pas en faveur d'abaisser l'âge à 60 ans, soit indirectement, soit directement, du moins maintenant, mais je veux une position responsable. Je suis d'accord avec vous à certains égards bien que cela ne soit pas très populaire comme point de vue. Mais en vérité, je ne peux absolument pas comprendre comment une personne ayant droit auparavant, parce qu'il ou elle était marié(e) à un(e) retraité(e) qui recevait en partie ou en totalité le supplément au revenu, ce qui permettait au conjoint de recevoir une allocation, se trouverait-elle complètement ruinée financièrement; pourtant, en vertu de la loi nous permettons à d'autres de «vivre ensemble»—ce sont les mots que j'ai utilisés lors du débat en deuxième lecture—nous leur permettons de «vivre ensemble» et nous disons tacitement: «C'est parfait»; par le fait même nous disons à la pauvre veuve: «Allez-y, demandez l'assistance sociale et vivez avec cela.»

Je regrette, je ne peux pas l'accepter.

M. Lalonde: Pour ce qui est de la distinction que vous faites entre les normes ouvrant droit à l'assistance sociale et les normes ouvrant droit au supplément du revenu garanti, je suis tout à fait d'accord avec vous; j'ai d'ailleurs passé beaucoup de temps à expliquer cette distinction, en Chambre à M. Knowles, qui . . .

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Vous avez bien aimé cela.

M. Lalonde: . . . qui ne voulait parfois pas voir la distinction. Je ne vous contredis donc pas du tout là-dessus. Mais il n'en demeure pas moins, que les citoyens de ce pays ont droit à ces deux régimes, s'ils en ont besoin.

Je me rends compte que c'est difficile d'expliquer les choses à ceux qui se trouvent dans cette situation, qui après y avoir eu droit, se trouvent soudainement dans la situation de devoir demander l'assistance sociale. Moi aussi je reçois des lettres, et

[Text]

at the same time, you should understand the purpose of the legislation, which is to prevent a couple once more having to live on the pension of one—and this is the qualifying criterion, that there is somebody whom the state or the system has forced to retire at 65, and then he gets a pension, and he gets only a pension for one while he has to support two. So we said: "We will cover that particular situation".

If you cover the widower, I say you have to cover everybody else between 60 and 65, because why would you stop at the widower? You have to cover everybody else; then you have to have an old age pension for everybody between 60 and 65.

Mr. Epp: I can see where the soul searching will go on.

Mr. Lalonde: What answer will you have to give? That is my situation. And as I say, you have to adopt a position that is clear and that is logical in the line of the policy that has been developed.

The Chairman: Mrs. Appolloni.

Mrs. Appolloni: Mr. Chairman, on this same point; if we are going to be logical, what then is the difference between a 65-year old pensioner whose sister aged 60 or over is keeping him as a wife would keep him, and then he dies? Whether he lives or dies, she is not going to benefit from it. If we are going to be logical about it, anybody who is supporting in any way that pensioner should have the money. But it does not work out that way—a sister cannot get it. It has to be either a common-law spouse or a legal spouse. The logic is going out one window and yet we are expected to accept . . .

Mr. Lalonde: The argument is not that the younger person is supporting the older person; the argument is based on the fact that the older person, who has been forced to retire, is legally required to support the younger person, who happens to be the spouse between 60 and 65.

Mrs. Appolloni: When I was speaking of supporting, I was speaking of the human comforts, like cooking his meals—and I do not know but whatever one does—not supporting him financially. The logic eludes me; it really does. I think it is an essentially inhumane part—I really do.

Mr. Lalonde: I will have to refer you to the hours of discussions we spent on this in 1975, Mrs. Appolloni. It is on the record.

The Chairman: Thank you, Mrs. Appolloni.

Mr. Alexander.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): You were wrong then and you are wrong tonight.

Mr. Alexander: Mr. Minister, that is all I was going to say. You were wrong then and you were wrong tonight.

I have travelled this country and this is a source of great aggravation. You have created a hardship which, in the long result, will bring about a very traumatic experience for people. I want you to know that we did not like it then and we do not like it now, notwithstanding that very excellent explanation which you gave back in 1975.

[Interpretation]

je n'aime pas cela. Mais par la même occasion, il faut comprendre l'intention de la loi qui est d'empêcher qu'un couple ne soit forcé de vivre avec une seule pension, c'est là le critère, alors qu'il s'agit de quelqu'un que l'État ou le système a forcé à prendre sa retraite à 65 ans, et qui va recevoir une seule pension alors qu'il doit subvenir aux besoins de deux personnes. Donc, nous avons dit: «Nous allons y pourvoir.»

Si vous indemnisez le veuf, alors d'après moi il faut indemniser toutes les personnes âgées de 60 à 65 ans, pourquoi s'arrêter aux veufs? Et s'il faut indemniser tous les autres, alors pourquoi ne pas verser la pension de sécurité de la vieillesse à toutes les personnes âgées de 60 à 65 ans.

M. Epp: Je peux voir jusqu'où il faudrait aller.

M. Lalonde: Quelle serait votre réponse? C'est ma situation. À mon avis, il faut adopter une position claire, logique dans le cadre de la politique élaborée.

Le président: Madame Appolloni.

Mme Appolloni: Monsieur le président, toujours à ce même sujet, si nous voulons être logiques, c'est la même chose dans le cas d'un retraité de 65 ans dont la sœur, âgée de 60 ans ou plus, prend soin de lui comme le ferait une épouse, s'il meurt. Qu'il vive ou qu'il meure, elle n'en retirera rien. Si nous voulons être logiques, toute personne qui subvient aux besoins d'un retraité devrait avoir l'argent. Mais ce n'est pas ainsi que cela fonctionne . . . une sœur ne peut pas l'avoir. Il faut être soit la concubine soit l'épouse. La logique a pris le bord et pourtant on s'attend à ce que nous acceptions . . .

M. Lalonde: Mais ce n'est pas la personne plus jeune qui subvient aux besoins de la personne plus âgée; le principe repose sur le fait que c'est l'ainé forcé de prendre sa retraite, qui doit en loi subvenir aux besoins de la personne plus jeune, c'est-à-dire le conjoint âgé de 60 à 65 ans.

Mme Appolloni: Lorsque je parlais de subvenir aux besoins, je parlais des besoins humains, préparer les repas . . . et je ne sais pas quoi d'autre il faut faire . . . mais non pas du point de vue financier. La logique m'échappe; oui vraiment. Je crois que c'est tout à fait humain . . . je le crois vraiment.

M. Lalonde: Je ne puis que vous renvoyer au procès-verbal des heures de discussion que nous avons consacrées à ce sujet en 1975, madame Appolloni.

Le président: Merci, madame Appolloni.

Monsieur Alexander.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Vous aviez tort auparavant et vous avez tort ce soir.

M. Alexander: Monsieur le ministre, c'est exactement tout ce que j'avais à dire. Vous aviez tort alors, et vous avez tort ce soir.

J'ai beaucoup voyagé dans le pays, et ceci constitue une grande source d'irritation. Vous créez une situation qui à longue échéance, constituera une expérience très traumatisante pour certaines personnes. Je veux que vous compreniez bien que nous ne l'aimions pas lorsque vous l'avez présentée, et nous

[Texte]

Mr. Clermont: You cannot move an amendment. You should know that.

Mr. Epp: Do you agree with it?

Mr. Clermont: You cannot move an amendment because it will increase the cost to the government and you are not allowed to do it as a private member.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): He knows that!

Mr. Clermont: He knows that, but he is trying to make a . . .

Mr. Epp: Do you agree with it?

Mr. Clermont: I accept the explanation given by the Minister. I would like, like the Minister, to have it at 47 or 63. I am 63; I could have the pension like we have now.

Mrs. Appolloni: I do not think we are discussing the lowering of the pension age per se.

Mr. Epp: No.

Mr. Alexander: No.

Mrs. Appolloni: What I am discussing is the inhumanity of suddenly cutting somebody off from benefits that he or she was receiving, at the worst possible moment in life: when they are already bereaved. That is what I am discussing, essentially.

The Chairman: Thank you, Mrs. Appolloni.

Mrs. Appolloni: It is double jeopardy.

I hope that when we say, "I am sorry that your spouse is dead. Now you are losing your money", I hope that we pay for the funeral, or something. As I repeat, we are talking about human beings.

The Chairman: Shall the amendment to Clause . . .

Mr. Alexander: Just a minute. Mr. Minister, if I understand it, there are something like 200 persons a month who are involved in this. Have we determined what kind of money we are talking about, because I think this goes into the picture as well.

Mr. Lalonde: It could be pretty easy to determine but the question in this particular matter is not a question of money.

Mr. Alexander: Well, I am glad to hear that.

• 2225

Mr. Lalonde: As I said, if you do that you have to provide the same benefits for people who are single and you end up with an income tested program for everybody over 60. There is no logic to that, no logic at all.

Mr. Alexander: Mr. Minister, what I want to say is that I am sorry you brought this section in because it is really creating a definite hardship with a lot of people. There is no point telling us now you can go on social assistance because as Mr. Epp has pointed out it is certainly not the same thing. I

[Interprétation]

ne l'aimons pas maintenant, malgré l'excellente explication que vous aviez donnée en 1975.

M. Clermont: Vous ne pouvez pas proposer un amendement. Vous devriez le savoir.

M. Epp: Êtes-vous d'accord avec lui?

M. Clermont: Vous ne pouvez pas proposer un amendement parce que cela augmenterait les dépenses du gouvernement et que, à titre de simple député, vous ne pouvez pas le faire.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Il le sait!

M. Clermont: Il le sait, mais il essaie de faire . . .

M. Epp: Êtes-vous d'accord avec cette disposition?

M. Clermont: J'accepte l'explication donnée par le ministre. J'aimerais bien, tout comme le ministre, qu'on abaisse l'âge à 47 ans ou à 63 ans. J'ai 63 ans; je pourrais avoir ma pension de vieillesse.

Mme Appolloni: Je ne crois pas qu'il soit question d'abaisser l'âge de la pension.

M. Epp: Non,

M. Alexander: Non.

Mme Appolloni: Pour ma part, je parle de l'aspect inhumain que constitue l'annulation soudaine des prestations qu'une personne recevait, au plus mauvais moment de sa vie: lorsque cette personne est déjà en deuil. C'est de cela que je parle au fond.

Le président: Merci, madame Appolloni.

Mme Appolloni: C'est un double affront.

Lorsque nous disons: «je regrette que vous ayez perdu votre conjoint, mais maintenant vous allez perdre votre argent», j'espère que nous payons le coût des funérailles. Je le répète, il s'agit d'être humains.

Le président: L'amendement propose à l'article . . .

M. Alexander: Une minute. Monsieur le ministre, si j'ai bien compris, il y a quelque chose comme 200 personnes par mois qui sont visées par ces dispositions. Avons-nous calculé le montant d'argent en jeu, car il faut en tenir compte aussi.

M. Lalonde: Cela serait assez facile de le calculer, mais là n'est pas la question, ce n'est pas une question d'argent.

M. Alexander: Je suis content de l'entendre.

M. Lalonde: Je l'ai déjà dit, si vous faites cela, vous devez offrir les mêmes avantages à ceux qui sont célibataires. Il en résulte donc un programme basé sur le critère du revenu pour tous ceux qui ont plus de 60 ans. Ce n'est pas du tout logique, pas du tout.

M. Alexander: Monsieur le ministre, il est regrettable que vous ayez inséré cet article, car il cause beaucoup de difficultés à beaucoup de gens. Il n'est pas nécessaire de nous dire maintenant qu'on peut avoir recours à l'aide sociale, car, comme l'a souligné M. Epp, ce n'est certainement pas la même

[Text]

will tell you, it is wrong and in my view it would have been much better if you had not brought that section in.

Mr. Lalonde: I totally disagree with you on that.

Mr. Alexander: All right.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Mr. Chairman, the Minister says that the line that is being argued by some of us here means you have an old age pension system that is means tested for everybody, or income tested for everybody. I remind him that for a number of years we had universal pension at age 70 and a tested pension from 65 to 70 and I think that maybe it is not all that I want but I think what Mrs. Appolloni is arguing for and what Mr. Epp is arguing for is a regime under which there are pensions from 60 to 65 on an income tested basis rather than on the basis of a marital test. I think what is wrong is introducing that marital test. In my view it should be an employment test. I would even accept an income test but I do not like this business of a marital test.

The Chairman: Shall the amendment to Clause 8 carry?

Amendment agreed to.

Clause 8 as amended agreed to on division.

Clause 9 agreed to.

The Chairman: Shall clause 10 carry?

On Clause 10 . . .

Mr. McRae: Mr. Chairman, and it is again the house-keeping amendment. I move that Bill C-35, an Act to amend the Old Age Security Act, be amended in clause 10 by striking out lines 37 and 38 in the French version on page 11 and substituting the following:

montant de la prestation, prévu au paragraphe 10(1)
payable, pour tout mois

It is just that it is a paragraph where a line and the (b) comes out.

The Chairman: Shall the amendment to clause 10 carry?

Amendment agreed to.

Clause 10 as amended agreed to.

Clauses 11 and 12 agreed to.

The Chairman: Shall clause 13 carry?

On clause 13 . . .

Mr. Alexander: I am looking at 42 here, I think. It is clause 13. Let us just have some clarification of page 14. I guess you have answered this, Mr. Minister, because somebody was asking about veterans' disability payments, if you can recall that, where under any law of a country other than Canada provision is made for the payment of old age or other benefits including survivors or disability benefits. Now, we can stop there. There was some question as to veterans' disability, et cetera. Is there any elaboration required at this particular time so that we know what we are talking about in terms of the disability aspect of this particular section? In terms of veterans' pensions. Are we talking about veterans' pensions here in the event of the reciprocal agreement? We are not talking

[Interpretation]

chose. Laissez-moi vous dire ceci, ce n'est pas juste et ce serait beaucoup mieux si cet article n'avait pas été inséré.

M. Lalonde: Je ne suis pas du tout d'accord avec vous.

M. Alexander: Très bien.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Monsieur le président, selon le ministre, certains d'entre nous estimerait qu'il faut, pour tout le monde un régime de pensions de vieillesse fondé sur les besoins ou le revenu. Je dois lui rappeler que depuis bien des années, nous avons une pension universelle à l'âge de 70 ans, et une pension qui est basée sur ces critères de 65 à 70 ans. A mon avis, ce n'est pas tant ce que je veux, mais ce que demandent M^{me} Appolloni et M. Epp, c'est un régime en vertu duquel il y aurait des pensions de 60 à 65 ans, basées sur le revenu plutôt que sur la situation maritale. Ce qui n'est pas juste, c'est d'introduire ce dernier critère. A mon avis, il faudrait que ce soit un critère d'emploi. J'accepterais même un critère de revenu, mais je n'aime pas du tout le critère marital.

Le président: L'amendement à l'article 8 est-il adopté?

L'amendement est adopté.

L'article 8 modifié est adopté sur division.

L'article 9 est adopté.

Le président: L'article 10 est-il adopté?

Article 10 . . .

M. McRae: Monsieur le président, il s'agit encore d'un amendement interne. Je propose que le bill C-35, Loi modifiant la Loi sur la sécurité de la vieillesse soit modifié à l'article 10, par le retrait des lignes 37 et 38 de la version française, à la page 11 et l'addition de ce qui suit:

montant de la prestation, prévu au paragraphe 10(1)
payable, pour tout mois

Dans ce paragraphe, il s'agit simplement d'enlever une ligne et le petit (b) de l'alinéa.

Le président: L'amendement à l'article 10 est-il adopté?

L'amendement est adopté.

L'article 10, tel que modifié, est adopté.

Les articles 11 et 12 sont adoptés.

Le président: L'article 13 est-il adopté?

Article 13 . . .

M. Alexander: Je vois ici 42; je crois qu'il s'agit de l'article 13. J'aimerais obtenir plus de précisions au sujet de la page 14. Mais je pense que vous y avez déjà répondu, monsieur le ministre, parce que quelqu'un s'est déjà informé des pensions d'invalidité versées aux anciens combattants, si vous vous en souvenez, lorsque en vertu d'une loi dans un pays, autre que le Canada, des dispositions sont prises pour le versement de prestations de vieillesse ou autres, y compris des prestations aux survivants ou des prestations d'invalidité. Nous pouvons nous arrêter ici. On a posé des questions, notamment au sujet de l'invalidité des anciens combattants. Devrions-nous obtenir des précisions maintenant pour savoir de quoi nous parlons dans cet article? S'agit-il de la question des pensions d'invalidité?

[Texte]

about veterans' disability? It is all based on social security as we know it now?

Mr. Lalonde: Correct.

Mr. Préfontaine: In the current state of the art each state normally pays its war pension to its own veterans even outside its own borders.

Mr. Alexander: All right.

The Chairman: Shall clause 13 carry?

Clause 13 agreed to.

The Chairman: That was clause 13, Mr. Alexander. Shall clause 14 carry?

On clause 14...

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Mr. Chairman, I understand that whatever date fixed by the proclamation that that business about grandparents back in clause 7 will apply to the whole of 1977. That is what it says.

Mr. Lalonde: It will do what it says, Mr. Knowles.

• 2230

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Does that mean there would be a recalculation of GIS payments of persons who had had their GIS renewed because they were receiving family allowances for the grandchildren?

Mr. Parker: It refers to income declared for 1977, Mr. Knowles.

Mr. Alexander: What page is that?

An hon. Member: Page 17.

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): What is the effect then for a person who has been getting less GIS in the first part of 1977 than he would have got had this been law.

Mr. Parker: The intent here, Mr. Knowles, was to make this with effect for income declared in 1977 which means that the effect is for the fiscal year 1978-79 for people renewing their applications. For the purposes of options it would become effective immediately. The reason behind this is essentially simple. At the time they were drafting the bill, it was not known how swiftly the bill would pass.

Secondly, with regard to people who have family allowances under the existing system of processing applications for the renewal this year, it was not possible to identify family allowances as an individual income item on the application. So we used 1977 for application purposes so that by the time we get to declarations for 1977 we will be able to effect measures that we can identify family allowances as income and effectively advise the people prior to applying for the renewal of their GIS at that time.

[Interprétation]

dité aux anciens combattants, dans le cas où il y aurait accord réciproque? Il n'est pas vraiment question d'invalidité des anciens combattants, n'est-ce pas? Tout cela n'est-il pas fondé sur la sécurité sociale, telle que nous la connaissons actuellement?

M. Lalonde: C'est exact.

M. Préfontaine: Actuellement, chaque État paye habituellement des pensions de guerre à ses propres anciens combattants, même à ceux qui sont hors du pays.

M. Alexander: Très bien.

Le président: L'article 13 est-il adopté?

L'article 13 est adopté.

Le président: Il s'agissait de l'article 13, monsieur Alexander. L'article 14 est-il adopté?

Article 14...

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Monsieur le président, si j'ai bien compris, quelle que soit la date fixée par la proclamation, pour revenir à l'article 7 concernant les grands parents, il s'appliquera à l'ensemble de 1977. C'est bien ce qui est dit.

M. Lalonde: Ce qui est dit sera fait.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Est-ce que cela signifie qu'il y aura un nouveau calcul des versements du SRG aux personnes qui ont vu leur supplément de revenu garanti renouvelé, puisqu'elles recevaient aussi des allocations familiales pour leurs petits enfants?

M. Parker: Cela se rapporte au revenu déclaré pour 1977, monsieur Knowles.

M. Alexander: A quelle page trouvez-vous cela?

Une voix: A la page 17.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Quel effet cela aurait-il pour une personne qui reçoit moins de supplément de revenu garanti au cours de la première partie de 1977 qu'elle en aurait reçu si ce bill avait été en vigueur.

M. Parker: Voilà ce que ça signifie, monsieur Knowles: l'effet se fera sentir sur le revenu déclaré pour 1977, c'est-à-dire pour l'année financière 1978-1979, pour les personnes qui renouvelleront leur demande. Dans le cas des choix, cela s'applique immédiatement. La raison derrière tout cela est très simple, au moment où l'on a rédigé le bill, on ne savait pas avec quelle rapidité le bill serait adopté.

Deuxièmement, pour les personnes qui reçoivent des allocations familiales, en vertu du régime actuel du traitement des demandes pour le renouvellement de cette année, il n'était pas possible d'identifier les allocations familiales comme revenu individuel dans les demandes. Par conséquent, nous nous sommes servis de l'année 1977 aux fins de la demande, afin que, lorsque nous recevrons les déclarations d'impôts pour 1977, nous pourrions mettre en vigueur les mesures nous permettant d'identifier les allocations familiales comme revenu

[Text]

Mr. Knowles (Winnipeg North Centre): Some of those people by that time will be in a situation where the child will have gone beyond family allowance age and it will drop anyway. It seems to me if the Minister is going to have this bit of humanity towards grandparents, I am now speaking for my generation, that he ought to make it possible to cover it for this year. You have decided you are going to do it and here are grandparents bringing up their grandchildren and even if you accept all the arguments about GIS and that any money that the grandparents get for their own purposes should be subject to the \$1 for \$2 formula, it is fair to say that money they get for those grandchildren does not go into the pot for the grandparents and they will spend more money on the grandchildren. I mean, you are doing the right thing, but I gather from what Mr. Parker is saying that the effect in terms of dollars will not apply until next year.

Mr. Lalonde: I assure you that I will look into this matter and make sure at least that we are applying the laws that have been drafted here as generously as possible.

Mr. Alexander: Mr. Minister, I guess this question is for your legal adviser.

On page 17, subsection (7), I see something in here that I just do not quite follow. It states, and we are talking about the 50-member motion:

22.4 (7) Where a motion taken up and considered in accordance with this section is adopted by the House in which it was introduced and is concurred in by the other House, the particular order to which the motion relates . . .

these are the governing words

—shall stand revoked but without prejudice to the making of a further order of a like nature to implement a subsequent agreement between the Government of Canada and the government of the country that was a party to the agreement to which the order related.

You know what that says. It says that even though Parliament may say, "We do not like what you have done", you have indicated here, Mr. Minister, that . . .

Mr. Lalonde: It has to be under agreement.

Mr. Alexander: That is right. Now, all I want to know, is there the protection under this particular section that we can then bring the motion back again?

Mr. Lalonde: We have to come back. The new agreement will be subject to the same procedure as the previous agreement that would have been nullified.

Mr. Alexander: Is this clear in this section?

Mr. Mullane: No, it is a new order so you come back on the procedure all over again.

Mr. Alexander: I see.

Mr. Mullane: In other words, if the motion fails, what would happen is the government . . .

[Interpretation]

et informer les gens avant qu'ils fassent une demande de renouvellement de leur supplément de revenu garanti.

M. Knowles (Winnipeg-Nord-Centre): Pour certaines de ces personnes, à ce moment-là les enfants auront dépassé l'âge de l'allocation familiale et les chèques ne seront plus émis de toute façon. Il me semble que, si le ministre voulait se montrer un peu humain envers les grands-parents, je ne parle pas en faveur de ma génération, il devrait faire tout son possible pour l'accepter cette année. Vous avez décidé d'aller de l'avant, mais vous avez des grands-parents qui élèvent leurs petits enfants. Même si vous acceptez tous les arguments en faveur du supplément de revenu garanti et que tout argent que les grands-parents obtiennent pour eux devrait être soumis à la formule de un dollar sur deux dollars, il est juste de dire que l'argent qu'ils retirent pour leurs petits enfants ne va pas dans le même sac et qu'ils vont dépenser plus d'argent pour leurs petits enfants. Vous faites peut-être la bonne chose; si j'ai bien compris M. Parker, il a dit que les effets du point de vue du nombre de dollars ne se feront pas sentir avant l'an prochain.

M. Lalonde: Je vous assure que je vais examiner cette question pour être certain que nous appliquons les lois qui ont été rédigées ici de façon aussi généreuse que possible.

M. Alexander: Monsieur le ministre, je pense que cette question s'adresse à votre conseiller juridique.

A la page 17, au sous-alinéa (7), il y a quelque chose que je ne comprends pas très bien. Il est question de la motion concernant cinquante députés:

22.4 (7) Au cas où une motion, adoptée par une Chambre après étude conformément au présent article, est approuvée par l'autre Chambre, le décret visé par la motion . . .

voici les mots importants

—est annulé sans préjudice de l'établissement d'un décret analogue rendant exécutoire un accord ultérieur entre le gouvernement du Canada et celui de l'État partie à l'accord visé par le décret.

Vous savez ce que cela veut dire, cela signifie que même si le Parlement disait: «nous n'aimons ce que vous avez fait», vous dites ici, monsieur le ministre, que . . .

M. Lalonde: Il faut que ce soit en vertu d'un accord.

M. Alexander: C'est juste. Mais si voudrais savoir, s'il y a une protection en vertu de cet article pour que la motion soit de nouveau présentée?

M. Lalonde: Il nous faut y revenir. Le nouvel accord sera soumis à la même procédure que l'accord précédent qui aura été annulé.

M. Alexander: Est-ce que c'est clair dans cet article?

M. Mullane: Non, il s'agit d'un nouveau décret, par conséquent on reprend de nouveau toute la procédure.

M. Alexander: Je vois.

M. Mullane: Autrement dit, si la motion est rejetée, le gouvernement . . .

[Texte]

Mr. Alexander: The whole procedure is then reactivated?

Mr. Mullane: The government would probably, have taken into consideration the causes for the revocation of an order.

• 2235

Mr. Alexander: That is right.

Mr. Mullane: I assume they change those things and bring it back immediately.

Mr. Alexander: That is right. Yes, I can understand that, but all I want to know is that the procedure that is laid down then comes back into effect. That is all I want to know.

Mr. Mullane: Well, it would come back under Section 22.3(1): "The Governor in Council may, by order . . ." It's another order.

Mr. Alexander: All right.

The Chairman: Thank you, Mr. Alexander.

Clause 14 agreed to.

Title agreed to.

Bill as amended agreed to.

The Chairman: Shall I report the bill with amendments to the House?

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: May I have a motion that the Committee order a reprint of Bill C-35 as amended for the use of the House of Commons at the report stage.

Mr. McRae: I so move.

Motion agreed to.

The Chairman: The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Interprétation]

M. Alexander: Toute la procédure sera remise en marche?

M. Mullane: Le gouvernement prendra probablement en considération les causes de l'annulation du décret.

M. Alexander: C'est exact.

M. Mullane: Je suppose que les responsables font les changements et présentent de nouveau immédiatement le décret.

M. Alexander: Bien. Je comprends très bien cela; tout ce que je voulais savoir, c'est si la procédure qui est établie revient en vigueur.

M. Mullane: Elle pourrait revenir en vertu de l'article 22.3(1): «Le gouverneur en conseil peut, par décret . . .»

M. Alexander: Très bien.

Le président: Merci, monsieur Alexander.

L'article 14 est adopté.

Le titre est adopté.

Le Bill, tel que modifié, est adopté.

Le président: Puis-je faire rapport du Bill et des amendements à la Chambre.

Des voix: D'accord.

Le président: J'aimerais que quelqu'un propose une motion pour que le comité puisse faire réimprimer le Bill C-35, tel que modifié, pour la Chambre des communes à l'étape du rapport.

M. McRae: Je propose cette motion.

La motion est adoptée.

Le président: La séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of National Health and Welfare:

Mr. Norbert Préfontaine, Assistant Deputy Minister,
Bureau of International Liaison (Welfare);

Mr. Gordon J. Parker, Acting Director, Legislation and
Policy Development Income Maintenance Branch;

Miss K. Liljefors, Director, Programs Planning and Evaluation,
Income Security Programs;

Mr. C. T. Mullane, Director, Legal Services.

Du Ministère de la Santé nationale et du Bien-être social:

M. Norbert Préfontaine, sous-ministre adjoint, Bureau de
liaison internationale (Bien-être);

M. Gordon J. Parker, directeur intérimaire, Étude des lois et
de la politique, Direction générale du maintien du revenu;

M^{lle} K. Liljefors, directeur, Planification et évaluation des
programmes, Programmes de la sécurité du revenu;

M. C. T. Mullane, directeur, Contentieux.

CA1 XC28
H39

D

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 24

Friday, February 25, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 24

Le vendredi 25 février 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

INCLUDING:

The First Report to the House

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

Y COMPRIS:

Le premier rapport à la Chambre

WITNESSES:

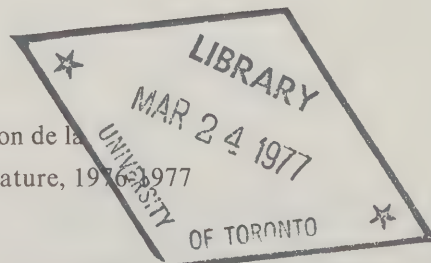
(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-77



STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Appolloni (Mrs.)
Brisco
Clarke
(*Vancouver Quadra*)
Clermont

Flynn
Fortin
Grafftey
Gray
Herbert

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Huntington
Lajoie
Lambert
(*Edmonton West*)
Marceau

McRae
Philbrook
Ritchie
Rodriguez
Stevens—20

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Pursuant to S.O. 65(4)(b)

On Friday, February 25, 1977:

Mr. Rodriguez replaced Mr. Knowles (*Winnipeg North Centre*);

Mr. Grafftey replaced Mr. Alexander;

Mr. Clarke (*Vancouver Quadra*) replaced Mr. Yewchuk;

Mr. Huntington replaced Mr. Epp;

Mr. Lambert (*Edmonton West*) replaced Mr. McKinnon;

Mr. Stevens replaced Mr. Munro (*Esquimalt-Saanich*).

Conformément à l'article 65(4) (b) du Règlement

Le vendredi 25 février 1977:

M. Rodriguez remplace M. Knowles (*Winnipeg-Nord-Centre*);

M. Grafftey remplace M. Alexander;

M. Clarke (*Vancouver Quadra*) remplace M. Yewchuk;

M. Huntington remplace M. Epp;

M. Lambert (*Edmonton-Ouest*) remplace M. McKinnon;

M. Stevens remplace M. Munro (*Esquimalt-Saanich*).

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and
Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services
Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

REPORT TO THE HOUSE

Friday, February 25, 1977

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs has the honour to present its

FIRST REPORT

In accordance with its Order of Reference of Wednesday, February 9, 1977, your Committee has considered Bill C-35, An Act to amend the Old Age Security Act, and has agreed to report it with the following amendments:

Clause 8

Strike out lines 44 to 46, inclusive, on page 8.

Clause 10

In the French version, strike out lines 37 and 38, on page 11 and substitute the following therefor:

«montant de la prestation, prévu au paragraphe 10(1) payable, pour tout mois»

Your Committee has ordered a reprint of Bill C-35, as amended, for the use of the House of Commons at the report stage.

A copy of the Minutes of Proceedings and Evidence relating to this Bill (*Issue Nos. 19 and 23*) is tabled.

Respectfully submitted,

Le président

KENNETH ROBINSON

Chairman

RAPPORT À LA CHAMBRE

Le vendredi 25 février 1977

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales a l'honneur de présenter son

PREMIER RAPPORT

Conformément à son Ordre de renvoi du mercredi 9 février 1977, votre Comité a étudié le Bill C-35, Loi modifiant la Loi sur la sécurité de la vieillesse et a convenu d'en faire rapport avec les modifications suivantes:

Article 8

Retrancher les lignes 44 à 47, à la page 8.

Article 10

Dans la version française, retrancher les lignes 37 et 38, à la page 11 et les remplacer par ce qui suit:

«montant de la prestation, prévu au paragraphe 10(1) payable, pour tout mois»

Votre Comité a ordonné la réimpression du Bill C-35, tel que modifié, pour l'usage de la Chambre des communes à l'étape du rapport.

Un exemplaire des procès-verbaux et témoignages relatifs à ce Bill (*fascicules n^{os} 19 et 23*) est déposé.

Respectueusement soumis,

MINUTES OF PROCEEDINGS

FRIDAY, FEBRUARY 25, 1977
(25)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 9:46 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Brisco, Clermont, Corbin, Flynn, Gray, Lambert (*Edmonton West*), Marceau, Philbrook, Robinson, Rodriguez and Stevens.

Witnesses: From the Montreal Urban Community Police: Captain-Detective Henri Marchessault, Loan Shark Squad and Mr. Guy Lafrance, Legal Adviser.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

Captain-Detective Marchessault made a statement.

The Chairman authorized that the documents entitled "A Brief of the Montreal Urban Community Police Concerning the Borrowers and Depositors Protection Act Bill C-16" and "Report on Shylocking Activities", submitted by Captain-Detective Marchessault be printed as appendices to this day's Minutes of Proceedings and Evidence. (*See Appendix "HWSA-2" and Appendix "HWSA-3"*).

The witnesses answered questions.

At 11:09 O'clock a.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE VENDREDI 25 FÉVRIER 1977
(25)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 9 h 46, sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Brisco, Clermont, Corbin, Flynn, Gray, Lambert (*Edmonton-Ouest*), Marceau, Philbrook, Robinson, Rodriguez et Stevens.

Témoins: Du Service de la police de la communauté urbaine de Montréal: Capitaine-détective Henri Marchessault, Unité d'enquête sur les prêts usuraires; et M. Guy Lafrance, conseiller juridique.

Le Comité reprend l'étude du Bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, le Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité poursuit l'étude de l'article 2.

Le Capitaine-détective Marchessault fait une déclaration.

Le président autorise que les documents intitulés: «Mémoire présenté par la Communauté urbaine de Montréal, Service de la police, Projet de loi sur la protection des emprunteurs et déposants, Bill C-16,» et «Rapport comptable sur les activités du prêt usuraire», présenté par le Capitaine-détective Marchessault, soient joints aux procès-verbal et témoignages de ce jour. (*Voir appendices "HWSA-2" et "HWSA-3"*).

Les témoins répondent aux questions.

A 11 h 09, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Friday, February 25, 1977

• 0947

[Texte]

The Chairman: Our order of the day is Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection Act. We have as witnesses before us today representatives from the Montreal Urban Community Police. We have in particular Captain-Detective Henri Marchessault, Loan Shark Squad, and Mr. Guy Lafrance, Legal Adviser.

I will ask Captain-Detective Henri Marchessault to make a statement, after which we can commence the questioning.

M. Henri Marchessault (Capitaine-détective, Unité d'enquête sur les prêts usuraires, Services de la police de la communauté urbaine de Montréal): Afin de bien situer le cadre de notre intervention devant cette Commission, il convient, à notre avis, d'examiner le "prêt usuraire" à la lumière des résultats du travail qui a été accompli par notre Service depuis 1973.

Depuis août 1973, en effet, une unité d'enquête spéciale a été formée avec l'objectif d'étudier ce problème pour en déterminer l'importance, en étudier le fonctionnement et en calculer les implications policières et sociales.

Pour ce faire nous avons procédé systématiquement à la détection et à l'arrestation de prêteurs opérant sur notre territoire et nous avons entrepris des poursuites devant les tribunaux en vertu de deux lois distinctes, La loi des petits prêts (SRC 251, article 1) et la loi de la protection du consommateur de la province de Québec, mieux connue sous l'appellation de Bill 45.

Depuis le commencement de nos activités dans ce domaine, nous avons détecté et identifié plus de 400 prêteurs dont 110 environ furent mis en état d'arrestation. Les travaux d'enquête qui s'ensuivent nous ont permis de faire la rencontre et d'interroger près de 7,000 victimes de ce système de prêts.

Il va sans dire que nous avons expérimenté pleinement la loi des petits prêts puisque plus de 3,000 accusation ont été portées en vertu de cette loi, suite à ces arrestations. Nous sommes en mesure d'affirmer que la loi des petits prêts n'a pas la force souhaitable pour contrer un tel problème, tant au niveau des sentences imposables, qu'au niveau des montants de prêts visés par la loi, et des délais encourus pour procéder à la mise en accusation.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Monsieur le président, j'invoque le Règlement.

Sans déplaire au capitaine, nous avons son mémoire. J'espère qu'il n'a pas l'intention de le lire parce qu'il sera imprimé dans notre procès-verbal. Peut-être pourrait-il aborder les faits saillants et nous pourrions ensuite le questionner. Parce que nous n'avons qu'une heure et dix minutes et je pense que bien souvent, c'est dans les réponses à nos questions que vous nous aidez le plus.

Le président: Comprenez-vous monsieur Marchessault?

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le vendredi 25 février 1977

[Interprétation]

Le président: Le Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants, est à l'ordre du jour. Nos témoins aujourd'hui sont les représentants du Service de la police de la communauté urbaine de Montréal. Ce sont le capitaine-détective Henri Marchessault, de l'Unité d'enquête sur les prêts usuraires, et M. Guy Lafrance, conseiller juridique.

Je demanderais au capitaine-détective Henri Marchessault de faire une déclaration, et ensuite, nous passerons aux questions.

Mr. Henri Marchessault (Captain-Detective, Loan Shark Squad, Montreal Urban Community Police): In order to properly establish an outline of our statement for this committee, it would be appropriate, we believe, to make a brief examination of «shylocking» in the light of work results obtained by our department in 1973.

A special inquiry unit was formed in August, 1973, with the purpose of studying this problem, of determining its importance, and of studying its operation, as well to assess its implications for the police and for society.

To do this, we have proceeded systematically with the detection and the arrest of moneylenders operating in our territory and we have undertaken court action under two separate laws; the Small Loans Act (R.C. 251, section 1) and the Act for consumer protection in the Province of Quebec (Bill 45).

Since the beginning of our work in this field, more than 400 loans sharks have been detected and identified and about 110 of them have been arrested. Investigations following these arrests brought us into contact with, and enabled us to interrogate more than 7,000 victims of this lending system.

It goes without saying that we have full experience of the Small Loans Act since more than 3,000 charges were laid under this law following the arrests. We are in a position to affirm that the Small Loans Act lacks the desirable force to contend with such a problem, from the aspect of the sentences imposable, the size of loans which fall within its scope and the delays encountered for arraignment procedure.

Mr. Lambert (Edmonton-West): Mr. Chairman, on a point of order.

Without wishing to be disagreeable, we have the captain's brief. I hope he does not intend to read it because it is going to be included in the proceedings. Perhaps he could deal with the main points and then we could question him. We only have one hour and ten minutes and I believe that often we draw the most benefit from the answers to our questions.

The Chairman: Do you understand, Mr. Marchessault?

[Text]

Capt. Marchessault: Yes. I have no objection concerning that.

M. Corbin: Monsieur le président, s'il vous plaît . . .

Le président: Monsieur Corbin?

M. Corbin: Monsieur le président, sur le même rappel au règlement, je voudrais soumettre, et ce n'est certainement pas dans un esprit d'antagonisme, monsieur Lambert, croyez-moi bien . . . Cependant le témoignage de la communauté urbaine de Montréal et de son service de police, vu son expérience dans le domaine des taux usuraires, est le seul de son genre que nous aurons devant le Comité, pour autant que je sache.

• 0950

Nous avons entendu jusqu'à ce jour les témoignages de grandes sociétés canadiennes qui veulent protéger leurs intérêts, de sociétés de prêteurs, d'institutions de tout genre qui ont voulu nous faire croire que nous portions préjudice à leurs pratiques. Nous étions en train de démolir un système traditionnel de faire les choses au Canada. Et voici que ce matin nous avons un témoignage que je considère capital, qui soutient tous les efforts du gouvernement tels qu'ils sont contenus dans le Projet de loi C-16. Et encore une fois, monsieur Lambert, je ne dis pas ceci dans un esprit d'antagonisme, mais je verrais comme essentiel et même très utile pour la poursuite des travaux de ce Comité, que nous entendions le mémoire mot pour mot, d'autant plus que le Comité a décidé, à cause des coûts exorbitants que cela implique, que nous ne pouvons pas réimprimer les mémoires qui nous sont soumis.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Cela, c'est de la bêtise!

M. Corbin: Pardon!

M. Lambert (Edmonton-Ouest): C'est de la bêtise, cela.

M. Corbin: Eh bien, c'est de la bêtise . . . Cela coûte environ 600 dollars pour chaque mémoire. Nous avons eu jusqu'à ce jour au-delà d'une vingtaine de témoins . . . Mais ce mémoire est particulier. Il est spécial. C'est le seul du genre. L'objectif du Bill même c'est de contrevenir à toutes les pratiques de taux usuraires au pays et nous avons un témoin d'importance capitale devant nous. Ou alors on s'entend pour faire imprimer le témoignage mot à mot, ou on entend le témoin nous débiter son . . .

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Mais c'est compris, cela, c'est . . . Écoutez, sans vouloir . . .

M. Corbin: Alors, réglons donc cette question-là.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Moi, je m'attends . . .

The Chairman: Mr. Corbin, I think, in view of the fact that this brief only reached some of us today and others only yesterday, and it is rather short, I would be prepared to let our witness read it. Mr. Lambert, there will be an opportunity for you.

Mr. Lambert (Edmonton West): No, I beg to differ, Mr. Chairman. Now, listen: we have precious little time to do questioning.

The Chairman: We are wasting a lot of it now.

Mr. Lambert (Edmonton West): With the greatest respect, we are not here to engage in seeing whether the captain or any

[Interpretation]

Le capitaine Marchessault: Oui. Je n'y vois aucune objection.

Mr. Corbin: Mr. Chairman, please . . .

The Chairman: Mr. Corbin.

Mr. Corbin: Mr. Chairman, on the same point of order, I would like to suggest, and this is not meant to be antagonistic in any sense, Mr. Lambert . . . However, the evidence of the Montreal Urban Community Police, with their experience in the area of loan sharking, is the only one of its kind before this Committee, to my knowledge.

Until now we have received evidence from major Canadian companies which want to protect their interests, of lending institutions of all kinds, which wanted us to believe that this bill would be prejudicial to their practices, that we would be destroying a traditional way of operating in Canada. But the evidence we are receiving this morning is of capital importance and supports the action taken by the government and included in Bill C-16. Once again, Mr. Lambert, I do not want to begin an argument, but I think it is essential for this Committee's proceedings that the witness read his brief, word for word, especially since the Committee has decided not to print the briefs which are submitted because of prohibitive costs.

Mr. Lambert (Edmonton West): That is ridiculous.

Mr. Corbin: I beg your pardon?

Mr. Lambert (Edmonton West): That is ridiculous.

Mr. Corbin: You think it is ridiculous, but the printing of each brief costs approximately \$600, and to date, we have heard more than 20 witnesses. But in this case, the brief is very special, and unique. The intent of the bill itself is to contend against all loan sharking practices in our country and we are welcoming today a witness of capital importance. We have to agree, on the one hand, to print the brief word for word, or, on the other hand, to let the witness read his . . .

Mr. Lambert (Edmonton West): We agreed to that, it is . . . without wanting to . . .

Mr. Corbin: In that case, we must take a decision on that.

Mr. Lambert (Edmonton West): As far as I am concerned, I expect to . . .

Le président: Monsieur Corbin, étant donné que certains députés n'ont reçu ce mémoire qu'aujourd'hui, et d'autres hier, et qu'il est assez court, je serais disposé à laisser le témoin nous le lire. Monsieur Lambert, vous aurez l'occasion de prendre la parole.

M. Lambert (Edmonton-Wuest): Non, permettez-moi d'être d'un autre avis, monsieur le président. Nous avons très peu de temps pour poser nos questions.

Le président: Nous en perdons beaucoup à discuter ainsi.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Avec tout le respect que je vous dois, nous ne sommes pas ici pour vérifier les qualités de

[Texte]

other witness is a good reader. They have gone to the extent of preparing a brief, and I received a copy of the mimeographed brief last night, and I want to question the man on this. It will take him 20 minutes to read it, and you have here how many people who each have the same rights? I am sorry, but for one thing it is always the practice that there shall be only a summary of the brief to begin with.

Mr. Corbin: You missed my point.

Mr. Philbrook: Mr. Chairman, I wonder if you could compromise by asking the witness just to make a few brief remarks off the cuff in about two minutes without referring to the brief.

Mr. Lambert (Edmonton West): But we will cover the whole brief, surely.

Mr. Gray: I think asking the witness to give a summary is acceptable providing we print the brief. This Committee has followed the practice, which I think should be reconsidered, of not printing the entire brief as an appendix. I have had complaints from people who do not have access to all the briefs, they only have access to the Minutes, that they do not have an opportunity to study the briefs because we have not been printing them. I would certainly support the concept of asking our distinguished witness today to give a summary, provided the brief is printed in full. I would also ask that the steering committee reconsider an earlier decision not to print the briefs, and propose that by the time our hearings end we print all the briefs as an appendix to the total set of hearings.

Mr. Corbin: Mr. Chairman, I would like to make a motion that we lay aside the earlier collective wisdom of the Committee not to print all the briefs and that we make an exception in this instance in the interests of time. I agree with Mr. Lambert's proposition that if we listen to the full brief we will be wasting precious time. We have one hour and five minutes left.

The Chairman: If we had not stated this we probably would have had the brief finished by now.

Mr. Corbin: Let us print the brief.

The Chairman: There are only about six pages left.

Mr. Corbin: I move that this brief be printed as an appendix to today's *Minutes of Proceedings*.

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: There is no point in making a motion because we do not have a quorum.

Mr. Lambert (Edmonton West): Oh, come on.

Mr. Corbin: By consensus we can do it.

Mr. Philbrook: We have a unanimous vote on it.

The Chairman: Do I understand that everyone wants the brief printed?

Some hon. Members: Agreed.

The Chairman: All right. Then the Chair will use its prerogative and suggest that it be printed. There is nothing

[Interprétation]

lecteur du capitaine ou de tout autre témoin. Ils ont pris la peine de préparer un mémoire; j'en ai reçu une copie hier soir et je veux maintenant poser des questions au témoin. Il lui faudra 20 minutes pour le lire, et combien sommes-nous ici à vouloir poser des questions? Je regrette beaucoup, mais habituellement, le témoin présente toujours un résumé du mémoire au début de la réunion.

M. Corbin: Vous n'avez pas compris ce que j'ai dit.

M. Philbrook: Monsieur le président, on pourrait peut-être arriver à un compromis en demandant au témoin de faire quelques observations pendant deux minutes environ sans lire le mémoire textuellement.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Mais nous discuterons certainement du mémoire dans son ensemble.

M. Gray: Nous pourrions demander au témoin de donner un résumé, pourvu que nous imprimions le mémoire intégralement. Le Comité a décidé de ne pas annexer intégralement les mémoires aux procès-verbaux; je crois qu'on devrait envisager cette question de nouveau. J'ai reçu des plaintes de certaines personnes qui n'ont pu consulter tous les mémoires, seulement les procès-verbaux, et qui n'ont pas eu l'occasion d'étudier les mémoires. J'accepte volontiers de demander à notre distingué témoin de donner un résumé, pourvu que le mémoire soit imprimé intégralement. J'aimerais aussi que le comité directeur revise la décision qu'il a prise de ne pas imprimer les mémoires, et étudie la possibilité d'annexer tous les mémoires à la suite de l'ensemble des comptes rendus de nos réunions, à la fin de notre étude.

M. Corbin: Monsieur le président, j'aimerais présenter une motion. Je propose que nous fassions abstraction de la décision qu'a prise le Comité de ne pas imprimer tous les mémoires et que nous fassions exceptions dans le cas présent pour ne pas perdre trop de temps. Je conviens avec M. Lambert que si nous écoutons la lecture intégrale du mémoire, nous perdrons du temps très précieux. Il nous reste une heure et cinq minutes.

Le président: Si cette discussion n'avait pas eu lieu, le témoin aurait probablement fini de lire le mémoire.

M. Corbin: Décidons d'imprimer le mémoire.

Le président: Il ne reste que six pages environ.

M. Corbin: Je propose que ce mémoire soit annexé au compte rendu de la réunion d'aujourd'hui.

Des voix: D'accord.

Le président: Il ne sert à rien de présenter une motion, le quorum n'est pas atteint.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Allons-donc.

M. Corbin: Nous pouvons le faire en obtenant le consentement unanime du Comité.

M. Philbrook: Tout le monde est d'accord.

Le président: Donc, tout le monde souhaite que le mémoire soit imprimé?

Des voix: D'accord.

Le président: Très bien. Le président autorise donc l'impression du mémoire. Je n'ai rien d'autre à ajouter, sauf que nous

[Text]

further to be said except that we will come to the questioning. I will ask Mr. Lambert to begin.

[Interpretation]

pouvons commencer les questions. M. Lambert peut commencer.

• 0955

Mr. Lambert (Edmonton West): Well I was expecting this. Since the terms apparently are more popular in English I will make the comparison. In some ways there is I think a clear distinction in the two types of operations that I think are aimed at in this bill: one, which the Captain has called shylocking which usually concerns the lower income person, whereas loan sharking is something else again, and that usually has elements of extortion with it. How do you view loan sharking as such? What do you understand by loan sharking?

M. Marchessault: Je crois, que par *loan sharking*, il faut de toute façon englober tous les prêts qui sont faits à des taux d'intérêt qui, selon notre expérience, dépassent tout au moins 100 p. 100 annuellement . . .

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Vous avez dit 100 p. 100?

M. Marchessault: Oui, et dont les pratiques qui visent à collecter de l'argent ou le repaiement impliquent des méthodes non usuelles dans le marché traditionnel de l'argent. C'est-à-dire que cela implique de la violence, des menaces et toutes sortes de procédés qui sont pour le moins que l'on puisse dire, criminels.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Les clients de cette pratique sont-ils plutôt des gens de la pègre ou des gens qui contractent des dettes aux jeux de cartes ou aux courses, etc . . . , au *gambling*, comme on dit, ou encore des gens qui n'aimeraient pas trop voir le public ou la police au courant de leurs activités?

M. Marchessault: Dans le mémoire nous rappelons que d'après un échantillonnage de 7,000 personnes interrogées, de 7,000 clients du système de prêt usuraire, 80 p. 100 de ces personnes connues sont des gens à faible revenu qui n'ont pas d'autre alternative pour emprunter de l'argent que de s'adresser à ce système de prêt. Dans 20 p. 100 des cas, par contre, nous admettons que les clients sont issus de toutes les classes de la société, même du monde des affaires, hommes d'affaires et professionnels et cela comprend évidemment les joueurs professionnels. Quant à nous, au service de la police, nous avons accordé une attention tout à fait particulière à ce 80 p. 100 des défavorisés, des personnes à faible revenu ou des assistés sociaux qui doivent déboucher obligatoirement sur les possibilités de ce système de prêt parce qu'ils n'ont pas d'autre alternative.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Bon, vous avez identifié la clientèle. Maintenant, où ont-ils recours ces gens-là? Pouvez-vous nous décrire avec des chiffres, des pourcentages ou en termes de votre choix, qui sont ceux qui pratiquent le *shylocking*?

M. Marchessault: Si je comprends bien vous voulez parler des prêteurs?

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Qui sont les usuriers?

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je m'attendais à ce que cela arrive. Étant donné que l'on connaît mieux les termes en anglais, je ferai la comparaison dans cette langue. Je crois qu'il y a une distinction très nette à faire entre les deux types d'activités visées par ce bill. Premièrement, celle que le capitaine a nommée «*shylocking*», qui implique normalement la personne à faible revenu, et le prêt usuraire, qui est autre chose encore, et qui comporte les éléments d'extorsion. Comment voyez-vous le prêt usuraire? Qu'est-ce que vous comprenez par le terme «prêt usuraire»?

Mr. Marchessault: I believe that loan sharking includes all loans made at an interest rate which, from our experience, exceeds at least 100 per cent per annum . . .

Mr. Lambert (Edmonton West): You said 100 per cent?

Mr. Marchessault: Yes. And the practice of this type of lending aims at collecting money or repayment through methods not normally used by conventional money lenders. It usually involves violence, threats and various procedures which are, to say the least, criminal.

Mr. Lambert (Edmonton West): Are the clients involved usually from the underworld or are they people who have debts from card games or from betting or gambling, or are they people who do not wish the public or the police to be aware of their activities?

Mr. Marchessault: In the brief, we state that according to a survey in which 7,000 victims of the lending system were interrogated, 80 per cent of those persons were in the low-income bracket and had no other alternative for borrowing money other than this illicit system of lending. On the other hand, in 20 per cent of the cases, clients came from all classes of society, even the business world; there were business men and professionals and, of course, professional gamblers. In the police department, we have paid particular attention to this 80 per cent from the low-income and welfare groups who must become involved in this system because they have no other alternative.

Mr. Lambert (Edmonton West): Well, you have indentified the clientele. Now, where do these people go? Could you describe to us, in figures, in percentages, or in the terms of your choice, who the shylockers are?

Mr. Marchessault: If I understood correctly, you are referring to the lenders?

Mr. Lambert (Edmonton West): Who are the shylockers?

[Texte]

M. Marchessault: Il y a une chose qu'il faut admettre dès le début, c'est que les prêteurs ne sont pas des gens indépendants. Ce sont des organisations. Je crois que la Commission d'enquête sur le crime organisé a démontré d'une façon assez claire qu'à Montréal il existe deux groupes criminels bien structurés qui opèrent chacun dans leur secteur de la ville. Et quant au prêt usuraire, les prêteurs arrêtés dans le passé dans les différentes parties de la ville, après avoir procédé à une analyse, nous en sommes venus à la conclusion, qu'ils appartenaient ou qu'ils étaient dirigés par des groupes criminels d'envergure. Maintenant quels sont ces gens qui prêtent? Parmi les prêteurs que nous avons arrêtés, nous en avons échantillonné 110, je crois. Nous retrouvons là d'anciens *holdup men*, d'anciens fraudeurs; nous y retrouvons aussi des gens qui n'ont pas de dossier judiciaire antérieur. Nous y retrouvons, par contre, une quantité assez impressionnante de criminels qui opéraient il y a quelques années dans des activités qui étaient, à l'époque, évidemment lucratives mais où les risques étaient sûrement plus importants que dans les entreprises de prêts usuraires. Alors, je crois qu'une chose à retenir pour identifier les prêteurs, c'est qu'on retrouve parmi eux des criminels de tout acabit.

• 1000

Ceux qui risquent des actions criminelles punies par des sentences sévères se dirigent vers une activité qui, elle, n'en-court aucune sentence ou quelque chose de très léger. C'est donc rattaché à la pègre. Nous sommes d'avis qu'il existe peut-être à Montréal quelques prêteurs indépendants n'appartenant pas aux organisations criminelles structurées, mais il n'y en a que très peu. Quant à nous, sur 110 prêteurs que nous avons arrêtés, nous n'en avons identifié qu'un de ceux-ci.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Mais, comment font les clients pour pouvoir trouver les usuriers? Est-ce simplement par enquête, par paroles entre voisins, entre gens du voisinage ou bien est-ce que ce sont des gens qui se placent dans les tavernes? Il doit y avoir quelqu'un qui vous donne des informations, pas à vous, mais à celui qui cherche. Le pauvre diable qui veut avoir \$200 pour la fin de semaine, où va-t-il? Et comment parvient-il à s'y rendre?

M. Marchessault: Quand on vit dans les quartiers de Montréal, je parle de Montréal, mais j'imagine que toutes les grandes villes canadiennes pourraient être comparées pour ce qui est de ce problème... Si nous parlons des 20 p. 100 d'hommes d'affaires, professionnels ou personnes plus à l'aise qui empruntent, je crois que ces gens-là connaissent d'avance un nombre assez important de prêteurs auxquels ils peuvent s'adresser. Quand nous parlons des gens défavorisés dans les quartiers plus pauvres, nous constatons que le point de rencontre pour arriver à connaître un prêteur, eh bien, c'est la taverne du quartier d'une façon habituelle. Nous avons fait des enquêtes, nous avons fait ce que nous appelons de «l'intelligence criminelle» dans plusieurs tavernes de Montréal, et dans un échantillonnage d'environ 40 tavernes nous avons trouvé dans chacune d'elles un prêteur. Cela nous permet maintenant d'affirmer qu'il n'y en a peut-être pas dans chacune des

[Interprétation]

Mr. Marchessault: One thing that must be stated at the outset is that lenders are not independent. They are organizations. I think that CECO has illustrated quite clearly that two well-structured criminal groups exist in Montreal and that each operates in its own particular section of the city. After analysing the loan sharks arrested in the in the past in various parts of the city, we concluded that they belonged or were managed by large criminal organizations. But who are the lenders? We have interrogated 110, I believe, of the lenders we arrested. In that category, we find ex-hold-up men and ex-defrauders, but we also find people without any criminal record. However, we also find an enormous number of criminals who were involved a few years ago in operations which were obviously very profitable at that time but also more dangerous than loan sharking operations. So we must not forget, when we try to indentify lenders, that they include all kinds of criminals.

Those involved in criminal activities subject to harsh sentences try to get involved in other activities subject to very light sentences or none whatsoever. So, those operations are related to the underworld. We think that there are may be, in Montreal, a few independent lenders who do not belong to organized crime, but only quite a few. We identified only one of these among the 110 lenders we arrested.

Mr. Lambert (Edmonton West): But, how do the customers get in touch with the loan sharks? Do they simply enquire or talk to neighbours, or do loan sharks get jobs in taverns? There must be someone who gives information to those who want to borrow. Where goes the poor fellow who wants \$200 for the weekend? And how does he get in touch with lenders?

Mr. Marchessault: Someone who lives in Montreal, I am talking about Montreal, but I suppose all the great cities of Canada have the same problem... If we talk about the 20 per cent of borrowers who are businessmen, professionals or well-off people, I think these people know in advance quite a number of lenders. But we have found that the underprivileged of poorer neighbourhoods usually go to the neighbourhood tavern to try and find a lender. We have made investigations, we have undertaken what we call «criminal intelligence» in several taverns of Montreal and we have found one lender in each of the 40 taverns we investigated. So we can now state that there must be one lender not necessarily in each tavern of Montreal, but certainly in the majority of them.

[Text]

tavernes de Montréal, mais certainement dans la plupart des tavernes de Montréal.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Maintenant, parce que mon temps va expirer dans quelques instants, une question... Constatez-vous que vous pouvez agir contre ces prêteurs en vertu du Code criminel ou d'une loi comme la Loi fédérale sur les petits prêts ou de la Loi provinciale du Québec sur le crédit aux consommateurs.

M. Marchessault: Voici, quant à nos remarques concernant le fait qu'une loi pourrait être incluse dans le Code criminel, nous soulignons dans le mémoire qu'elle pourrait l'être. Maintenant, pour nos policiers, je crois que l'inclusion d'une loi au Code criminel n'a pas d'importance. Qu'elle existe! C'est déjà la base de tout. Si la loi existe, nous nous en servons pour contrer les problèmes que nous avons identifiés. Maintenant, si on nous parle de la Loi sur la protection du consommateur dans la province de Québec, cette loi existe mais cette loi n'est pas structurée pour combattre un problème de l'envergure de celui du prêt usuraire. Bien sûr, c'est une loi accessoire dont nous nous servons parce qu'il n'y en a pas d'autre. Il faut se rendre compte que la Loi sur les petits prêts qui est à notre disposition pour combattre le prêt usuraire sur notre territoire ne visait que des montants de \$1,500 et moins. Alors tous les montants de prêts supérieurs à \$1,500 n'étaient visés par aucune loi et nous nous servions à ce moment-là de la Loi sur la protection du consommateur parce que celle-ci stipule qu'il doit exister un écrit qui est remis au client lors d'un prêt. Bien sûr les prêts usuraires et autres du même type sont des prêts sur parole où il n'y a jamais aucun document n'est échangé. Autrement, nous pourrions attaquer les prêteurs. C'est donc une loi qui n'a pas pour objectif de combattre un problème de cette envergure.

• 1005

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Merci.

The Chairman: Mr. Philbrook.

Mr. Philbrook: Mr. Chairman, I would like to thank the witnesses not only for their brief but for their activities against this miserable business of loan-sharking. I would like to ask them first in regard to the Montreal area just how big this operation is in terms of dollars. Is it growing and, if so, how rapidly? What is happening to the loan-sharking movement?

M. Marchessault: Il est tout de même assez difficile pour nous d'établir des montants. Nous avons annexé à notre mémoire une étude comptable qui révèle que dans 10 comptabilités saisies, représentant 10 arrestations effectuées le 10 février, les montants investis étaient de l'ordre de cent quatre-vingt et quelques mille dollars. Jusqu'à maintenant, nous avons effectué à peu près 110 arrestations et cet échantillonnage, qui a servi à l'étude comptable, représente à notre avis une moyenne fiable de ceux qui ont été arrêtés.

Par ailleurs, nous croyons qu'en arrêtant 110 prêteurs à Montréal, nous avons atteint à peu près 5 p 100 du problème du *loan-sharking*, ce qui révèle, à notre avis, la présence à

[Interpretation]

Mr. Lambert (Edmonton West): My time will be up in a moment. I would just like to ask another question. Do you feel you can take action towards these lenders under the Criminal Code or under other acts, like the Federal Small Loans Act or the provincial Consumer Protection Act.

Mr. Marchessault: We state in our brief that an act could be included in the Criminal Code. But for our policemen, whether that act is included in the Criminal Code or not is not important, as long as it exists. That is fundamental. If there is an act, we will use it to solve the problems we have described. You talk about the Consumer Protection Act of the Province of Quebec; the structure of this act does not enable us to fight against a problem as big as loan sharking. Of course, it is an accessory act we use because there is no other. You must realize that the Small Loans Act, which enables us to fight against loan sharking on our territory, relates only to amounts of \$1,500 or less. Since all loans over \$1,500 are not subject to any law, we would use the Consumer Protection Act because it states that a written document must be handed to be customer upon any loan transaction. Of course, illegal loans such as those we are talking about are made verbally and nothing is ever written down. Otherwise, we could get after the lenders. The purpose of this law is not, in fact, to fight a problem of this dimension.

Mr. Lambert (Edmonton West): Thank you.

Le président: Monsieur Philbrook.

M. Philbrook: Monsieur le président, j'aimerais dire aux témoins toute ma gratitude non seulement pour leur mémoire mais pour leur travail de lutte contre ce misérable commerce du prêt usuraire. J'aimerais d'abord leur demander quelle est l'importance, en dollars, de cette activité dans la région de Montréal. Est-elle en expansion et, dans l'affirmative, croît-elle rapidement? Quelle est l'évolution du prêt usuraire?

Mr. Marchessault: It is rather difficult for us to quote figures. We have annexed to our brief an accountant's report showing that for ten loan records confiscated from ten individuals arrested on February 10, the investment totalled more than \$180,000. We have made up until now some 110 arrests and this sample, which was the basis of the accountant's report, represents in our opinion a valid average for the individuals arrested.

On the other hand, we think that the arrest of 110 lenders in Montreal represents approximately 5 per cent of the problem of loan sharking; in other words, we estimate that there are, in

[Texte]

Montréal d'environ 2,000 prêteurs actifs en ce moment dans le système du prêt usuraire.

Cela nous amène à dire que les seuls chiffres que nous pouvons présenter ou donner publiquement proviennent d'une extrapolation basée sur des chiffres réels connus. Dans cette extrapolation, en voulant rester conservateurs, nous pouvons trouver; mais nous pouvons dire sans trop de risques d'erreur que les montants globaux des profits accumulés au cours d'une année à Montréal pourraient être de l'ordre d'environ 400 millions de dollars.

Mr. Philbrook: You mentioned, sir, the business of loan sharks investing their money. Is there a parallel crime problem here with the laundering of this money, or do they just invest directly the money they receive from their victims?

M. Marchessault: Le réinvestissement des fonds dans le prêt usuraire se fait bien sûr, mais il ne peut se faire continuellement parce que les profits accumulés sont tels qu'il devient impossible, pour un prêteur, de contrôler de telles sommes d'argent sur le marché et d'avoir à sa disposition le nombre de clients nécessaire pour réinvestir ces sommes.

Les études que nous avons faites sur le problème nous amènent donc à dire qu'il est fort probable que les fonds provenant des prêts usuraires sont réinvestis pour accumuler des profits jusqu'à un certain point et par la suite sont de nouveau réinvestis dans des affaires légales aussi bien que dans n'importe quelle autre activité du crime organisé: celles des narcotiques, de la prostitution et toutes les autres.

Mr. Philbrook: This is my last question, Mr. Chairman.

Do you have any significant amount of knowledge of this activity in other areas, particularly the Toronto area, and other parts of Canada in general? Do you work with crime investigating and enforcing agencies outside Canada with regard to the same problem of loan-sharking?

M. Marchessault: Quant à l'existence au Canada du même problème, nous sommes conscients que la recherche de marché faite par le crime organisé pour instituer ce système de prêt qui vise avant tout les gens à faible revenu, a dû se faire, j'imagine, dans toutes les grandes villes canadiennes où vivent des personnes à faible revenu, des joueurs et des gens qui ont besoin d'argent rapidement. Il y a là sûrement du prêt usuraire.

Nous sommes, bien sûr, en communication avec toutes les villes canadiennes. Nous donnons des conférences sur ce sujet. Cet après-midi même, je serai au Collège canadien de la police pour un cours qui s'adresse à tous les policiers canadiens. Les autres villes canadiennes, dans certains cas, comme Toronto, ont commencé à travailler sur ce problème-là. Ils détectent des activités de prêt usuraire qui sont certaines. Ils n'en connaissent pas l'ampleur exacte actuellement.

• 1010

Dans d'autres villes canadiennes, par contre, ce problème a ceci de particulier, que si vous ne vous y attaquez pas, vous ne le connaissez pas et, il n'existe pas.

[Interprétation]

Montreal, presently, approximately 2,000 lenders who practice loan sharking.

In other words, the only figures we can provide or publish are an extrapolation based on known figures. While we do make conservative estimates, we do believe we can estimate without too much risk of making a mistake that the profits made over one single year, in Montreal, could be around \$400 million.

M. Philbrook: Vous avez parlé des prêteurs usuraires qui investissent leur argent. S'agit-il d'un problème parallèle de blanchissage de cet argent, ou du simple réinvestissement de l'argent qu'ils obtiennent de leurs victimes?

Mr. Marchessault: Reinvestment of money in loan sharking occurs, of course, but it cannot be done forever because the profits are such that the lender cannot control such an amount of money on the market and cannot handle enough customers to reinvest his profits.

Our studies of the problem indicate that most probably the money made from loan sharking is reinvested for profit purposes up to a certain point, and then, reinvested in legal businesses or other activities of organized crime; for example, narcotics, prostitution, et cetera.

M. Philbrook: Une dernière question, monsieur le président.

Êtes-vous au courant de ce qui se passe dans les autres régions, tout particulièrement dans la région de Toronto, et dans les autres régions du Canada en général? Collaborez-vous avec les autres équipes d'enquête sur le crime et avec les forces policières de l'étranger pour lutter contre ce problème du prêt usuraire?

Mr. Marchessault: We are aware that this problem also exists elsewhere in Canada and we believe the marketing studies made by organized crime to set up this loan system for low-income people must have been done in all important Canadian cities where there are low-income people, gamblers and people who need money rapidly. There must surely be loan-sharking there.

We, or course, remain in contact with all Canadian cities. We give conferences on the topic. This afternoon, I will be giving a conference at the Canadian Police College for a course for all Canadian policemen. Other Canadian cities have, in some cases, such as Toronto, started to work on this problem. They have detected loan sharking activity in some cases but they do not know right now what is the extent of this practice.

As far as other Canadian cities are concerned, the problem is such that if you do not tackle it, you are not aware of it and it does not exist.

[Text]

Mr. Philbrook: Can you tell us how serious the situation is in the Toronto area compared to the Montreal area?

M. Marchessault: Comme je le disais, la police de Toronto métropolitain et les corps de police de l'Ontario commencent, en principe, à s'attaquer à ce problème; et les évaluations qui nous parviennent de cette ville, ne sont pas complètes, ne sont pas valables, si vous voulez, pour faire des comparaisons avec la ville de Montréal où nous travaillons depuis trois ans et demi spécifiquement sur le problème. Seulement les corps de police de la région de Toronto sont assurés que le problème existe et qu'il a une ampleur qui pourrait être semblable à celle de Montréal.

M. Philbrook: Merci beaucoup, monsieur.

The Chairman: Thank you, Mr. Philbrook. Mr. Brisco, followed by Mr. Clermont and then Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Excuse me, Mr. Chairman, on a point of order, please.

The Chairman: Yes.

Mr. Rodriguez: I thought the procedure is we go to the parties, one speaker from each party. Now, you have already had Mr. Lambert from the Conservatives. You have had Mr. Philbrook. Now this party has a right to have a lead off of 10 minutes.

The Chairman: These other people were all here before you.

Mr. Corbin: You have to arrive on time.

Mr. Rodriguez: Well now look, let us not get into arriving on time now. Let us not get into that again.

The Chairman: Mr. Brisco.

Mr. Rodriguez: No, Mr. Chairman, I am going to get on a point of order again.

Mr. Brisco: Okay. I am quite prepared to let my turn pass.

The Chairman: All right, Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Thank you, Mr. Brisco.

Mr. Brisco: You are welcome.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, I would like to ask the Captain: who are these people who go to loan sharks? You say the bulk of them are low-income earners, welfare recipients, etc., etc. Well, why do they go to the loan shark? Is it to borrow money to go to the race track or is it to pay for things in the home?

M. Marchessault: Quand nous parlons de ce pourcentage de 80 p. 100 de la clientèle connue, clientèle qui comprend les gens à faible revenu, nous ne parlons pas évidemment de ces gens qui sont joueurs ou des gens qui ont des dettes de jeu. Nous parlons de ces gens qui doivent recourir à ce système de prêts parce qu'ils n'ont pas d'autre possibilité pour obtenir de l'argent à court terme pour financer des obligations journalières, pour financer des dépenses de la vie courante, pour financer des accidents de la vie courante. Il s'agit de dépenses inattendues, de dépenses qui n'étaient pas prévues ou qui sont, de toute façon, mal supportées par un budget qui est déjà très limité.

[Interpretation]

M. Philbrook: Pouvez-vous nous dire dans quelle mesure la situation dans la région de Toronto se compare à celle de la région de Montréal?

Mr. Marchessault: As I said, the Metropolitan Toronto Police and the Ontario police forces have started to tackle this problem; the evaluations which have been produced are incomplete, some are not valid enough to make comparisons with Montreal where we have been working specifically on this problem for the last three years and a half. The Police Department of the region of Toronto is nonetheless convinced that the problem exists and that it could be as generalized as the one in Montreal.

Mr. Philbrook: Thank you, sir.

Le président: Merci, monsieur Philbrook. M. Brisco, suivi de M. Clermont et de M. Rodriguez.

M. Rodriguez: Je m'excuse, monsieur le président, j'invoque le Règlement.

Le président: Oui.

M. Rodriguez: Je pensais que la pratique voulait que nous donnions tout d'abord la parole à un représentant de chaque parti. Nous avons déjà entendu M. Lambert, du parti conservateur, et M. Philbrook. Notre parti a maintenant le droit de poser des questions pendant dix minutes.

Le président: Ces gens étaient ici avant vous.

M. Corbin: Il vous faut arriver à l'heure.

M. Rodriguez: Ne commençons pas à parler d'arriver à l'heure. Ne nous lançons pas là-dedans encore une fois.

Le président: Monsieur Brisco.

M. Rodriguez: Non, monsieur le président, je vais à nouveau invoquer le Règlement.

M. Brisco: D'accord, je suis prêt à céder mon tour.

Le président: D'accord, monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Merci, monsieur Brisco.

M. Brisco: Vous êtes le bienvenu.

M. Rodriguez: Monsieur le président, j'aimerais demander au capitaine qui sont ces gens qui s'adressent aux prêteurs usuriers? Vous dites qu'il s'agit en majorité de gagne-petit, d'assistés sociaux, ect. Pourquoi s'adressent-ils à l'usurier? Veulent-ils emprunter pour aller aux courses ou pour payer leurs dépenses à la maison?

Mr. Marchessault: When we talk about 80 per cent of the known customers who are low income people, we are, of course, not talking about gamblers or people who have gambling debts. We are talking about people who must use this loan system because they have no other way of borrowing money on the short term to finance daily expenses, everyday expenses, to finance the little accidents of everyday life. These are unexpected expenses, expenses which were not foreseen or which cannot be borne in a budget already stretched to its limit.

[Texte]

Mr. Rodriguez: And would these people then not be able to go to a finance company or bank and be able to get a small loan? Is it their inability to get a loan from an established financial institution that they then turn to the loan shark?

M. Marchessault: C'est exact. Ils sont dans l'impossibilité d'obtenir des prêts sur le marché conventionnel parce que leur cote de crédit ou leur réputation financière n'est pas bonne. Souvent, il faut l'admettre aussi, je crois qu'il est bon de l'ajouter, c'est par ignorance du fait qu'ils pourraient peut-être. C'est une question d'information.

Dans plusieurs cas, nous avons rencontré des gens qui avaient eu recours aux prêts usuraires et qui en fait, s'ils avaient été voir une compagnie de finances, une banque j'en doute, auraient peut-être été acceptés comme clients. Mais, ils n'osaient pas le faire ou ils croyaient qu'ils n'étaient pas éligibles à un prêt de cette façon-là.

Mr. Rodriguez: From your experience, have you run into low-income earners who have loans with finance companies and other financial institutions who, because of the refinancing, have got themselves right up to their necks with the legal lending institution and are being pressured by them through phone calls and lawyers' letters, and have now turned to the loan shark to try and meet those commitments?

• 1015

M. Marchessault: Nous avons rencontré, bien sûr, à l'intérieur de la clientèle identifiée comme étant des personnes à faible revenu, des personnes qui avaient déjà fait affaire avec des compagnies de finance et qui avaient dépassé, largement, leur possibilité de remettre de l'argent. N'étant plus éligibles, justement à cause de la mauvaise réputation financière créée par le fait qu'ils ne remettaient pas ou remettaient mal leurs emprunts, ils avaient été obligés de se référer à un système de prêts illégal pour financer des dettes.

Mr. Rodriguez: on the fourth page in the second last paragraph, you have a sentence there:

... In truth, amongst the arrested money lenders we find small, medium, and large lending enterprises ...

What do you mean by large lending enterprises? I am thinking of Avco.

M. Marchessault: Nous nous référons toujours, bien sûr, à des entreprises de prêt illégal. Les *shylocks*, comme les compagnies structurées, les corporations canadiennes de prêt, existent à différentes tailles. On peut rencontrer dans certaines tavernes de quartier, des prêteurs usuriers ou des *shylocks* qui vont travailler avec une douzaine de clients. Pour d'autres, par contre, on dénombre dans leurs livres comptables, jusqu'à 150 ou 175 clients. Évidemment, à ce moment-là, l'investissement est très, très différent. Quand on parle d'entreprises de prêt, on parle d'entreprises illégales de prêt.

Mr. Rodriguez: In the last paragraph of the third last page of your brief, you say:

The text of the bill allows the efficient control of credit agencies, which operate in a normal manner, but in cases

[Interprétation]

M. Rodriguez: Et ces gens ne pourraient pas s'adresser à une compagnie de finance ou à une banque pour obtenir un petit prêt? Est-ce cette incapacité d'obtenir un prêt d'une institution financière reconnue qui les pousse à s'adresser à l'usurier?

Mr. Marchessault: Right. They cannot get a loan on the traditional market because their credit rating or their financial reputation is not good. We must also recognize, and I believe it is important to underline it, that often they do this because they do not know they could possibly get a loan. It is a question of information.

In many cases, we have seen people who went to loan sharks and who could have, in fact, gone to a finance company, maybe not a bank, and been accepted as customers. But they did not dare to do so or believed they were not eligible for such a loan.

M. Rodriguez: Avez-vous déjà rencontré des cas de travailleurs à faible revenu qui se sont tournés vers les prêteurs usuriers pour essayer de faire face aux obligations qu'ils avaient assumées en empruntant, au départ, de sociétés de finance et d'autres institutions financières lesquelles, après refinancement de leur dette, les avaient placé dans des difficultés intolérables et exerçaient des pressions auprès d'eux par appels téléphoniques et lettres d'avocats?

Mr. Marchessault: We did find, naturally, amongst the customers identified as low income earners, some people who did have dealings with finance companies and had exceeded by far their possibility of refunding the loans. Since they could not get new loans because of their bad financial reputation, due to their inability to refund their loans or due to their poor record in refunding them, they had been forced to use the illegal loan system to finance their debts.

M. Rodriguez: A la page 4, dernier paragraphe, vous dites:

... en effet, nous retrouvons parmi les usuriers arrêtés, des petites, moyennes et grosses entreprises de prêt ...

Que voulez-vous dire par grosses entreprises de prêt? Je pense à Avco.

Mr. Marchessault: We are, of course, referring ourselves to illegal lending enterprises. The *shylocks* are like any other structured company, any Canadian lending company; they are of different size. You can meet, in some neighbourhood taverns, shark lenders or *shylocks* who have a dozen customers. Others, on the other hand, can have in their record books up to 150 or 175 customers. Of course, the investment in such a case is very, very different. When we talk about lending enterprises, we are talking illegal lending enterprises.

M. Rodriguez: A l'avant-dernière page de votre mémoire, dernier paragraphe, vous dites:

Le texte du projet de loi permet de contrôler efficacement les agences de prêt qui opèrent normalement, mais

[Text]

which really concern the police department certain problems exist, the principal one being at the legal procedure level, where cases should be followed up in order to recuperate the money by the borrower.

How was that a problem, then? Can you be specific?

M. Marchessault: Nous nous référons à certains articles du projet de loi qui permettent à des emprunteurs, sur le marché conventionnel de l'argent, d'avoir des recours contre le prêteur, en ce sens qu'ils peuvent demander une révision du taux d'intérêt. Maintenant, nous nous référons, dans la dernière remarque, à cette disposition qui existe actuellement dans la loi des petits prêts et qui permet au juge, devant lequel les offenses contre cette loi sont présentées, de statuer sur la dette elle-même, de la annuler, et même, dans certains cas, la disposition existe dans la loi des petits prêts, d'obliger le prêteur à rembourser le trop perçu d'intérêt à son client. C'est ce à quoi nous faisons référence dans ce paragraphe.

Mr. Rodriguez: In this bill, as you know, there has been much criticism of this by all the lending institutions which have come before this Committee. They say that the bill in effect shifts the responsibility from the borrower to the lender. And I note with some interest that on the second last page it shifts the onus from the borrower to the lender with respect to the interest rate and the borrower can stop making his payments and all the rest of it.

I notice on your second last page you point out the difficulty with poor people. In the second paragraph you say:

We believe that if the bill obliged these people to take civil action for the annulment of their debts as well as the criminal procedures that would be undertaken, there are strong chances that they would consider these steps too complicated . . .

In effect, it has been your experience that poor people would not take on the Royal Bank.

Have you got it, Capt. Marchessault?

M. Marchessault: Oui, je l'ai trouvé là.

• 1020

M. G. Lafrance (Conseiller juridique): Voici la raison majeure pour laquelle nous avons émis cette opinion. Effectivement, pour quelqu'un à faible revenu, le fait d'être obligé en plus de prendre des procédures criminelles, de son propre chef, comme aller voir un avocat, que ce soit de l'aide juridique ou autre, pour instituer des procédures afin de diminuer sa dette, ou de récupérer le trop payé, le montant trop payé en intérêt, implique des procédures judiciaires qui à son niveau à lui sont quand même trop complexes pour pouvoir les utiliser favorablement. Et, ce que nous disons, c'est qu'il serait préférable qu'il puisse en même temps s'adresser au service policier, et lors d'une plainte criminelle, devant le même juge, faire la même demande. Et que ceci se ferait dans un même temps; au lieu d'exiger deux procédures différentes, une en matière civile et une en matière pénale.

[Interpretation]

dans les cas qui préoccupent réellement les services policiers, il existe certains problèmes dont le principal apparaît au niveau de la procédure judiciaire qui doit être suivie pour récupérer les pertes d'argent subies par l'emprunteur.

Quel est le problème? Pouvez-vous préciser?

Mr. Marchessault: We are referring to some clauses of the bill which allow the borrower on the traditional money market to have recourse against the lender in so far as he can ask for a revision of the interest rate. We are referring in this comment to a clause which is presently found in the Small Loans Act and which allows the judge before whom violations of this act are brought, to rule on the debt itself, to cancel it and even to come up, in certain cases—this is provided in the Small Loans Act—to force the lender to reimburse the excessive rate of interest to his customer. This is what we are referring to in this paragraph.

M. Rodriguez: Vous savez que ce projet de loi a fait l'objet de maintes critiques par toutes les institutions de prêt qui ont comparu devant le Comité. Elles prétendent, en fait, que le bill déplace la responsabilité de l'emprunteur au prêteur. Je note avec intérêt à l'avant-dernière page ce déplacement de la responsabilité de l'emprunteur au prêteur en ce qui concerne le taux d'intérêt et la possibilité que l'emprunteur puisse mettre fin à ses paiements.

Je prends note de la mention à l'avant-dernière page des difficultés que cela pose pour les gens pauvres. Vous dites, au troisième paragraphe:

Nous croyons que si le projet de loi obligeait ces personnes à prendre des procédures civiles pour faire annuler leur dette en plus des procédures criminelles qui seront intentées, il y aurait de fortes chances qu'elles considèrent ces mécanismes trop complexes.

En fait, vous avez constaté que les gens pauvres ne s'attaqueraient pas à la Banque royale.

Avez-vous compris, capitaine Marchessault?

Mr. Marchessault: Yes, I have.

Mr. G. Lafrance (Counsel): We have said this for the following reasons. It is a fact that for a low income earner, the obligation to decide to take criminal action, to go see a lawyer, even if it is from legal aid, or another one, to start procedures so as to get his debt reduced, recuperated an excessive amount of interest, implies procedure which are for him too complex to be able to use them. We feel it would be preferable if he could at the same time as he puts in a criminal complaint to the police force to a judge, make the same request. This would be done in one shot instead of having to follow two different procedures, a civil procedure and a criminal procedure.

[Texte]

M. Marchessault: Je crois qu'on peut même ajouter que les témoins ou les victimes du prêt usuraire font tout de même un effort méritoire en venant se présenter à la cour comme témoins, quand on sait que ce système de prêt ne fonctionne qu'avec l'imposition d'une psychose de peur et de violence. Nous sommes à peu près certains, si la disposition n'existe pas dans la loi, à savoir que le juge en matière criminelle pourrait, à ce moment-là, statuer sur la dette, qu'ils ne se présenteront pas à une autre procédure civile ou criminelle pour récupérer leur argent. Alors, il faudrait que ce soit fait en même temps.

Mr. Rodriguez: One last question.

The Chairman: One further question, Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: One last question, Mr. Chairman. On the last page of your brief you are recommending that there be a criminal rate in the bill. You support that concept and you say that it ought to be five times the preferential rate.

All right, let us say the preferential rate is 9 per cent so a legal lending institution can go to 45 per cent. I want to ask you to respond to the proposition that if they are low-income borrowers, the bulk of the people who borrow from the loan shark are low-income earners, poor people or welfare recipients, why would 45 per cent be more of a reasonable amount for them to pay as opposed to 60 per cent or 100 per cent? It would seem to me that for the low-income earners one ought to push that they ought to pay a lower interest rate than, say, I would pay if I went into the Royal Bank. I am making the salary of an M.P.; I can get a loan at 13 per cent.

M. Marchessault: Nous sommes très loin de l'opinion qui veut que cinq fois le taux préférentiel représenterait le taux idéal pour des personnes à faible revenu désirant emprunter. Loin de là notre prétention!

Maintenant, puisque le projet de loi stipule qu'un taux criminel sera fixé par un règlement ultérieur à l'adoption de cette loi, et que nous avons oui-dire, par certains commentateurs, que ce taux pourrait être de sept fois le *prime rate*, nous nous inscrivons alors en faux, contre ce sept fois le *prime rate* et nous recommandons fortement que le taux criminel soit fixé à un niveau plus bas.

Je pense que le monde du crime organisé pourrait se structurer en compagnies qui puissent opérer juste en deça du niveau criminel du taux d'intérêt.

Nous suggérons à cette Commission, que le taux criminel d'intérêt soit fixé au niveau le plus bas possible pour ne pas interférer dans le cours des affaires légales mais non pas à un niveau assez haut pour permettre au crime organisé de se structurer en compagnie opérant en deça du taux criminel.

Mr. Rodriguez: So you do not necessarily accept five times the preferred rate as a model in your view, only within the context of this bill.

• 1025

M. Lafrance: Si vous me permettez, nous n'avons pas à intervenir dans les dispositions légales. ce qui nous intéresse effectivement, c'est que le taux soit décrété d'une façon telle qu'il permette à notre service policier de contre-carrer le loan

[Interprétation]

Mr. Marchessault: We must add that the witnesses or victims of loan sharking are doing a worthwhile effort when they come to the court as witnesses; you must remember that this loan system works by imposing a psychosis of fear and violence. If this provision is not in the Act so that the criminal judge may make a decision on the debt itself, we are pretty well convinced the victim will not undertake civil or criminal procedures to recuperate his money. This would have to be done at the same time.

M. Rodriguez: Une dernière question.

Le président: Une dernière question, monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Une dernière, monsieur le président. A la dernière page de votre mémoire, vous recommandez l'imposition d'un taux criminel. Vous êtes en faveur de ce principe et affirmez qu'il devrait être de cinq fois le taux préférentiel.

D'accord, supposons que le taux préférentiel soit de 9 p. 100. Le taux légal de prêt d'une institution pourrait atteindre 45 p. 100. Ne pensez-vous pas que, s'ils sont des gens à faible revenu, c'est-à-dire la majorité des gens qui empruntent des usuriers sont des personnes à faible revenu, des pauvres et des assistés sociaux, pourquoi un taux de 45 p. 100 serait-il plus raisonnable qu'un taux de 60 ou de 100 p. 100? Il me semble que nous devrions plutôt tenter d'obtenir pour les personnes à faible revenu des taux d'intérêt moins élevés que ceux que je paierais, par exemple, à la Banque Royale. J'ai un traitement de député; je peux obtenir un prêt à 13 p. 100.

Mr. Marchessault: We are far from saying that five times the prime rate would represent the ideal rate for low income earners who want to borrow money. We are far from pretending that.

However, since the bill specifies that a criminal rate will be established by regulation following the adoption of the bill and since we have heard said by commentators that this rate could be as high as 7 times the prime rate, we do not agree with this rate of 7 times the prime rate; we recommend strongly that the criminal rate be much lower.

I believe the world of organized crime could structure itself in companies operating just below the criminal rate of interest.

We would suggest to the Committee that the criminal rate of interest be as low as possible so as not to interfere with legal businesses but not enough to allow organized crime to structure itself into companies operating below the criminal rate.

M. Rodriguez: Vous n'acceptez donc pas nécessairement que cinq fois le taux préférentiel soit un modèle à adopter dans le cadre du bill?

Mr. Lafrance: I would like to point out that we do not have to comment on legal provisions. What we are interested in is to set a rate which would allow our police force to fight against loansharking. As far as loans, rates, and rate reductions are

[Text]

sharking. Quant à tout le reste du projet de loi sur ce qui touche les prêts comme tels, le taux de la possibilité de demander des réductions du taux lorsque celui-ci est trop élevé, je pense que le projet de loi comporte des dispositions spécifiques sur la question des prêts normaux consentis par les institutions ordinaires. Ce que nous voulons éviter c'est surtout que le taux illégal soit fixé à un tel niveau que les gens du milieu criminel trouvent intéressant d'encourir ce risque-là.

Mr. Rodriguez: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Chairman. I would like to thank the witnesses for appearing before us this morning and for offering the quality of testimony which they have already demonstrated and for providing a totally different insight into the problems of Bill C-16 and the problems of money-lending. I do not have many questions. I would rather read and listen, but there are a couple of things I would like to ask you about. On page 3 of your brief, you say:

As a rule we had to calculate this interest rate for them and, even when confronted with these figures, they often had no reaction and contented themselves by repeating that this moneylender was the only man who had accepted to advance them money.

When you seize these accounts do you seek out the other borrowers? Let us say that you make an arrest of a loan shark. Do you seek out the other borrowers that may be on his list to make a determination as to why they fell into this loan-sharking trap, or do you just deal with the one individual who instigated the arrest of the loan shark?

Mr. Marchessault: Chaque fois que nous avons eu l'occasion d'arrêter un usurier, nous avons mis un soin particulier à rencontrer chacun des clients qui étaient identifiables dans les livres comptables de ce prêteur. C'est pourquoi l'arrestation de 110 prêteurs nous a permis de rencontrer 7,000 personnes. Alors, les résultats des analyses que nous donnons dans le mémoire proviennent de notre synthèse des déclarations de chacun des clients rencontrés. Quand nous disons que, dans plusieurs cas, les gens n'étaient même pas conscients du taux d'intérêt qui leur était chargé, c'est la stricte vérité, et nous faisons alors référence au manque d'éducation, au manque d'information constaté chez cette catégorie de gens qui empruntent par exemple \$100 pour lesquels il faudra rendre \$125 dans un mois. Ces emprunteurs ont la ferme conviction que ce prêt porte intérêt à 25 p. 100. Cependant, si on multiplie le 25 p. 100 par 12, on trouve un autre taux d'intérêt.

Mr. Brisco: Yes, right. In your contact with people who have become victims of loan-sharking, and dealing principally with low-income people, do you find there are two categories of people in the low-income area who patronize or do business with a loan shark; the category which is truly low-income earners who need money for one valid reason or another, and those who have very unsatisfactory credit records with chartered banks or other lending institutions. Do you find that you can break it down into two categories in the low-income sector? If I may add a little bit to that, I base that on the remarks that you have made in your brief regarding the

[Interpretation]

concerned, I think that the bill contains specific provisions about regular loans granted by regular institutions. What we want to avoid is that the illegal rate be set at such a level that criminals will still find it interesting to run the risk.

M. Rodriguez: Merci.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez. Monsieur Brisco.

M. Brisco: Merci, monsieur le président. J'aimerais remercier les témoins d'être venus, aujourd'hui, et de nous avoir présenté un témoignage aussi intéressant sur les différents problèmes du Bill C-16 et sur les problèmes du prêt. Je n'ai pas beaucoup de questions. Je préférerais certainement lire et écouter, mais il y a cependant quelques petites choses que j'aimerais éclaircir. A la page 3 de votre mémoire, vous dites:

Il nous fallait en principe calculer pour eux ce taux d'intérêt et, même mis en face des chiffres, souvent ils n'avaient aucune réaction, se contentant de répéter que cet usurier était quand même le seul homme qui acceptait de leur avancer de l'argent.

Lorsque vous saisissez ces comptes, recherchez-vous les autres emprunteurs? Par exemple, vous arrêtez un usurier. Recherchez-vous alors les autres emprunteurs qui peuvent se trouver sur sa liste afin de savoir pourquoi ils sont tombés dans ce piège? Ou bien vous limitez-vous simplement à celui qui est à l'origine de l'arrestation?

Mr. Marchessault: Whenever we had the opportunity of arresting a loan shark, we endeavored to meet everyone of his customers who were identified in his accounts. That is why the arrest of 110 lenders allowed us to meet 7,000 persons. The results which are contained in our brief come from our synthesis of the declarations of each of those customers. When we say that in several cases the people were not even aware of the interest rate they were charged, it is the pure truth. We then refer to the lack of education and information of those people who borrow, for example, \$100 for which they have to repay \$125 a month later. Those borrowers are convinced that this loan has a 25 per cent interest. Yet, if we multiply 25 per cent by 12 we get another interest rate.

M. Brisco: Vous avez raison. Au cours de vos contacts avec les victimes d'usuriers, et surtout avec les groupes à faible revenu, avez-vous constaté qu'il y avait deux catégories parmi les clients des usuriers? Tout d'abord, vous avez les petits salariés qui ont besoin d'argent pour une raison ou pour une autre et ceux qui n'ont pas une solvabilité suffisante pour les banques à charte ou d'autres organismes de prêt. Pensez-vous qu'il y ait vraiment deux catégories parmi ces petits salariés? Je fais ces remarques étant donné ce que vous dites, dans votre mémoire, à propos du succès rapide apparemment enre-

[Texte]

apparent early success of this operation by the Royal Bank of Canada:

• 1030

... the rate of delinquent loans ... easily compares with the rate of delinquency registered in the regular loans of this bank.

That is one of the reasons why I bring that question up.

M. Marchessault: Je suis d'avis qu'une vue générale des clients à faible revenu impliqués dans le système des prêts usuraires et l'échantillonnage de la clientèle des succursales communautaires de la Banque Royale révèlent une analogie très remarquable, à savoir que la plupart de ces gens-là n'ont jamais fait affaire avec les banques à charte. Quelques-uns par contre ont, bien sûr, fait affaire avec des compagnies de finance, mais dans plusieurs cas ils n'ont même jamais fait affaire avec des compagnies de finance. Des études faites dans la ville de New York sur le prêt usuraire font, dans ce milieu américain appeler le prêt usuraire *subculture*. Je crois que le terme est extrêmement juste. C'est devenu une habitude. C'est une chose admise et on dit aussi à un certain endroit du mémoire que, dans certains milieux, devoir à un prêteur, à un usurier, c'est un peu comme payer son abonnement au gaz. C'est normal. On retrouve dans les familles, le père, la mère et deux enfants qui doivent au même *shylock*.

The Chairman: Thank you, Mr. Brisco.

Mr. Brisco: May I have one more question?

The Chairman: Oh, very short because I want to get everybody on and we are down to five minutes each.

Mr. Brisco: Yes, very short. Is there a small proportion or a large proportion of the people that seek money from a loan shark that are doing so to support either a drug or an alcohol habit? Is it insignificant?

M. Marchessault: Malheureusement, notre analyse n'a pas tenu compte de toutes les raisons ou des habitudes sociales des gens pour lesquelles ils s'adressent au prêt usuraire, mais j'imagine qu'il y en a de toutes les catégories, bien sûr.

The Chairman: Thank you, Mr. Brisco.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Chairman.

Le président: Monsieur Clermont.

M. Clermont: Merci, monsieur le président.

Capitaine Marchessault, dans le mémoire vous dites que:

... nous avons expérimenté pleinement la loi des petits prêts puisque plus de 3,000 accusations ont été portées en vertu de cette loi suite à ces arrestations.

Vous dites que:

Nous sommes en mesure d'affirmer que la loi des petits prêts n'a pas la force souhaitable pour contrer un tel problème, tant au niveau des sentences imposables qu'aux niveaux des montants de prêts visés par la loi et des délais encourus pour procéder à la mise en accusation.

[Interprétation]

gistré par la Banque royale du Canada dans ce genre d'activité:

... le taux de délinquance de ses prêts ... à un niveau qui se compare facilement au taux de délinquance enregistré dans les prêts réguliers de la banque.

C'est une des raisons pour lesquelles je vous pose cette question.

Mr. Marchessault: I think that the general view of how income customers of loan sharks and the sampling of the customers of the Royal Bank's community branches do reveal a very remarkably analogy, namely that most of those people never dealt with chartered banks. Some of them, of course, have dealt with finance companies but, in some cases, they have never even dealt with those companies. According to studies which were made in New York, loan sharking is called *subculture*. I think it is the right word. It has become a habit. Among those people, as it is said in that study, it is quite normal to owe something to a lender, to a loan shark; that is like paying hydro. In some families, it may happen that the father, the mother and two children are in debt with the same *shylock*.

Le président: Merci, monsieur Brisco.

M. Brisco: Puis-je poser une autre question?

Le président: Soyez bref car je voudrais donner cinq minutes à tout le monde.

M. Brisco: Je vous le promets. Parmi tous les clients d'un usurier, y en a-t-il beaucoup qui empruntent de l'argent pour satisfaire leurs besoins de drogues ou d'alcool?

Mr. Marchessault: Unfortunately, we could not take into account in our analysis all the reasons or social habits why people deal with a *shylock*, but I presume that there are all sorts of reasons, of course.

Le président: Merci, monsieur Brisco.

M. Brisco: Merci, monsieur le président.

The Chairman: Mr. Clermont.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman.

Captain Marchessault, you say in your brief that:

We have full experience of the Small Loans Act since more than 3,000 charges were laid under this law following the arrests.

You say that:

We are in a position to affirm that the Small Loans Act lacks the desirable force to contend with such a problem, from the aspect of the sentences imposable, the size of loans which fall within its scope and the delays encountered for arraignment procedures.

[Text]

Dans votre mémoire, pour ce qui se rapporte aux sentences imposables, vous suggérez, à la suite d'une étude comptable, une sentence minimale de \$2,000 à \$5,000. Mais pour ce qui se rapporte au taux, au montant du prêt, vous ne faites aucune allusion. En êtes-vous arrivés à un montant? Vous savez le montant actuel auquel s'applique la Loi sur les petits prêts. En êtes-vous arrivés à un montant quelconque? L'Association des consommateurs canadiens nous avait donné comme chiffre, si ma mémoire est fidèle, \$7,500.

M. Marchessault: Je suis d'avis que le montant visé par une telle loi ne devrait comporter aucun plafond. Ici, je vais être obligé de vous faire un historique très court. Dans une organisation de prêt usuraire, vous avez tout d'abord la bande ou l'organisation criminelle qui dispose de fonds. Ces fonds peuvent être de l'ordre d'un million ou de \$500,000 selon l'importance de l'organisation. Ces fonds sont d'abord répartis entre des lieutenants, des gens de confiance pour isoler l'organisation de la police. Après cela, ces lieutenants-là vont redistribuer l'argent à d'autres gens sous leurs ordres qui vont, eux, devenir les prêteurs de la rue. Alors, si on admet qu'il pourrait y avoir un montant, un montant maximal qui serait visé par la loi, à ce moment-là, on empêcherait les corps policiers de pouvoir remonter à l'intérieur des organisations.

• 1035

Actuellement, ce qui nous arrive c'est que la loi des petits prêts ne visait que des prêts de 1,500 dollars et moins. Nous avions beaucoup de prêts au niveau de la rue qui n'étaient pas visés par la loi parce qu'ils étaient supérieurs à 1,500 dollars et en plus, même quand nous avons détecté ou identifié les prêteurs de la rue qui avaient été arrêtés et qui auraient été consentants jusqu'à un certain point pour témoigner contre l'échelon supérieur dans l'organisation, ou en a été empêché parce qu'on avait pas de loi qui visait ces prêts-là. Parce que les prêts à l'intérieur de l'échelle d'isolation-là, qui s'est créée dans le système de prêts usuraires, évidemment, plus vous arrivez à la tête de l'organisation, plus le montant est important. Alors, si la loi devait ne viser qu'une catégorie de prêts, la loi serait fort incomplète.

M. Clermont: Dans l'autre cas, quels sont vos commentaires lorsque vous dites:

... prêts visés par la loi et des délais encourus pour procéder à la mise en accusation.

Avez-vous des suggestions à faire dans ce secteur-là?

M. Marchessault: Le Bill C-16 prévoit déjà un délai possible de trois ans pour réunir la preuve nécessaire pour accuser. Dans la loi des petits prêts, évidemment, comme nous en étions avec une condamnation sommaire strictement, nous n'avions que le délai applicable aux condamnations sommaires qui est de six mois. Ce qui veut dire que du moment de l'arrestation, au moment de la mise en accusation, nous ne disposions que de six mois pour, et rencontrer les clients et les convaincre de venir à la Cour, et faire faire les expertises comptables nécessaires pour prévoir les mises en accusation, formuler les mises en accusation et servir les sommations au prêteur qui lui, bien

[Interpretation]

In your brief, as far as sentences imposable are concerned, you suggest a minimum sentence of \$2,000 to \$5,000. But you do not say anything about the rate and the amount of the loan. Have you already calculated such an amount? You know the present amount to which the Small Loans Act applies. Have you already calculated such an amount? The Canadian Consumers Association has given us the figure of \$7,500, if I remember well.

Mr. Marchessault: I think that this act should not provide for any ceiling, and I have to explain shortly the background of it. In a loan sharking organization, you have first of all the gang or the criminal organization which has the funds. Those funds may represent \$1 million or \$500,000, according to the size of the organization. First of all, these funds are distributed among the lieutenants, those people who have to keep the police at a distance. Then those lieutenants will redistribute those funds to other people, that is the street lenders. So, if a ceiling is put on the amount under the law, the police departments would then be prevented from penetrating these organizations.

Now, the Small Loans Act only provides for loans of \$1,500 or less. A great number of loans on the street were not covered by the law because they exceeded \$1,500 and, also, even when we detected or identified street lenders who had been arrested and who had consented to testify against the upper levels of the organization, we were impeded because the law did not provide for these loans. The loans within the loan sharking system obviously increase as one goes higher up into the organization. So, should the act only provide for one category of loans, it will be very incomplete.

Mr. Clermont: In the other case, what is your comment on:

... loans which fall within its scope and the delays encountered for arraignment procedures.

Do you have any suggestion to make in this area?

Mr. Marchessault: Bill C-16 already provides for a period of three years to gather necessary evidence for arraignment. Under the Small Loan Act, as we were dealing strictly with a summary conviction, we only had the time period allotted for summary convictions, which is six months. This means that at the time of arrest and at the time of arraignment, we only had six months to meet the clients, to convince them to come to court, to assemble the accounting receipts necessary for arraignment, to draw up the charges and to serve notice to the lender who, of course, would arrange to disappear into air for some time and, therefore, be very difficult to contact.

[Texte]

sûr, s'arrangeait pour disparaître dans la nature pour un petit bout de temps et pour être très difficile à rejoindre.

Nous sommes donc d'avis que la loi actuelle qui prévoit un délai de trois ans pour permettre aux corps policiers de réunir les éléments de la preuve, eh bien, c'est là un article qui est fort souhaitable.

M. Clermont: Dans votre mémoire, vous mentionnez que votre enquête a touché environ 5 p. 100 des activités du prêt usuraire. Est-ce que vous avez l'impression, capitaine, que présentement la situation est stabilisée dans ce secteur-là ou prévoyez-vous que les activités de prêt usuraire par les organismes que vous nous avez mentionnés vont continuer d'augmenter si on n'apporte pas des lois pour aider la police à faire son travail?

Je m'excuse, quand je dis pour aider la police à faire son travail, je veux dire l'aider à faire un travail plus positif.

M. Marchessault: Nous sommes fort conscients que jusqu'à maintenant les travaux que nous avons faits dans la communauté urbaine de Montréal relativement aux prêts usuraires n'ont pas eu pour effet, et sont loin d'avoir eu pour effet, de ralentir les activités des prêteurs. Ils n'ont eu que pour effet de nous permettre de prendre la dimension du problème et d'en faire une analyse qui est valable en vertu d'échantillonnages que nous possédons.

Maintenant, il est bien évident, que jusqu'à ce jour, les sentences imposées en vertu du fait que ces gens-là font des profits fabuleux, ne représentent pour eux qu'une taxe d'amusement.

Le président: Merci, monsieur Clermont.

Est-ce que vous avez une autre question? Une question seulement.

M. Clermont: Capitaine, vous suggérez qu'une sentence minimum de 2,000 à 5,000 dollars, et vous dites que cela pourrait être une force de persuasion... Vous venez de nous dire qu'il y a des profits énormes qui se font dans ce commerce illégal. Qu'est-ce donc qu'une sentence de 2,000 à 5,000 dollars pourrait tenter de persuader...

M. Marchessault: Il faut comprendre que quand nous arrêtons un prêteur, il n'est pas accusé que sous un seul chef d'accusation. Il est accusé pour chacun des prêts qu'il a faits. Alors, si nous nous référons aux sentences actuelles dans la loi des petits prêts qui ne possède pas de minimum mais qui possède un maximum de 1,000 dollars, il est bien évident que de telles sentences ne sont pas faites pour décourager le risque qui est encouru vis-à-vis de l'application de la loi.

• 1040

Maintenant si les prêteurs faisaient face à une amende minimale de \$5,000 par exemple, et que nous les accusions sous soixante chefs d'accusation, le total de l'amende à ce moment-là s'élèverait à \$300,000. C'est un montant qui est fort important et qui, je crois, découragerait un nombre assez important de prêteurs!

M. Clermont: Merci, monsieur le président. Merci, monsieur Marchessault.

[Interprétation]

We, therefore, believe that under the present act, the clause which allows three years for a police department to gather evidence, is a very desirable one.

Mr. Clermont: In your brief, you mention that your inquiry dealt with approximately 5 per cent of loansharking activities. Are you under the impression, captain, that the situation is becoming stabilized or do you believe that the loansharking activity by the organizations you have mentioned will continue to increase if laws are not enacted to help police in their work?

I am sorry when I say "to help the police do their work" I mean to help them do more positive work.

Mr. Marchessault: We are well aware that to date the work we have done in the urban community of Montreal on loan sharking has far from succeeded in impeding the activity of lenders. The only result has been to allow us to size up the problem and to analyze the valid parts of the survey we have made.

Now, it is quite obvious that, to date, the sentences imposed on these people who make enormous profit only represent an amusement tax for them.

The Chairman: Thank you, Mr. Clermont.

Do you have another question? Only one question.

Mr. Clermont: Captain, you suggest a minimum fine of \$12,000 to \$5,000 and you say that this would be a form of dissuasion... You just told us that there are enormous profits to be made in this illicit trade. So, how is a fine of \$2,000 to \$5,000 going to have a deterrent effect...

Mr. Marchessault: You must understand that when we arrest a lender, he is not charged on only one account. He is charged for each loan he has made. So, if you refer to the present sentences under the Small Loans Act, which have no minimum but have a ceiling of \$1,000; it is obvious that these sentences are not designed to discourage the risk that is taken in the application of the act.

Now, if the lenders had to face a minimal fine of \$5,000, and if we raised 60 different charges against them, the total fine would amount to \$300,000. This is a lot of money and this would discourage many lenders.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman. Thank you, Mr. Marchessault.

[Text]

Le président: Merci, monsieur Clermont.

Mr. Stevens.

Mr. Stevens: Mr. Chairman, I note in the brief, I guess it is about page 3, that the Captain refers to violence. He says that borrowers become the object of threats and violence and they have no other recourse than to go into hiding or, as has unfortunately been noted in many cases, to commit criminal acts in order to extricate themselves.

To what extent is this unsavoury practice international? Is there some connection with the international activities of the Mafia involved in the shylocking or loan-sharking that you have been investigating?

M. Marchessault: Voici . . . quant aux relations qui peuvent exister au plan international au niveau du prêt usuraire, nous possédons des critères d'analyse sérieux qui nous permettent de penser que les prêteurs à taux usuraires sont tous reliés à des organisations criminelles d'envergure, ou pratiquement tous reliés à des organisations criminelles d'envergure. De fait un de ces critères-là, je vous l'expose, est le fait que, ou à Los Angeles, ou à New York, ou à Chicago, ou à Montréal ou à Toronto, vous retrouvez les mêmes structures dans les systèmes de prêts illégaux. Vous retrouvez les mêmes méthodes, vous retrouvez les mêmes taux, vous retrouvez les mêmes façons de procéder, de détecter la clientèle et de l'amener à être impliquée dans ce système de prêt. C'est déjà un critère qui est valable je crois, pour vous dire que tous ces gens ne sont pas indépendants; ils n'ont pas tous trouvé les mêmes méthodes d'eux-mêmes.

Quant à la violence qui existe dans le système de prêts usuraires, il faut faire un discernement entre la violence physique sauvage ou grave et la violence qui existe dans ce système de prêts. Nous étions de ceux, au début de nos opérations, qui croyaient retrouver tout un tas de meurtres, de jambes brisées, de bras brisés. Nous devons dire aujourd'hui que parmi les 7,000 clients que nous avons rencontrés, la blessure la plus grave que nous avons vue est un nez cassé. Dans les autres cas, il y a des menaces, il y a une escalade de violence qui commence par les menaces et de la violence physique, mais de la violence physique qui est plus légère que celle qu'on est habitué de rencontrer dans le monde du crime organisé. Il y a une bonne raison à cela: c'est qu'un client qui a les deux jambes brisées et qui est à l'hôpital ne paie pas, il est incapable de payer. Vous n'avez plus de moyen de pression sur lui. Vous n'êtes pas capable de le faire voler; il ne marche pas. Si c'est une femme, vous n'êtes pas capable de la faire se prostituer; elle n'est pas capable de le faire, elle est à l'hôpital. Alors, on crée ce qu'on appelle une psychose de peur. On va s'attaquer à un client, et si on voit qu'on ne l'intimide pas assez, on va s'attaquer à sa famille, à sa femme, à ses enfants. C'est assez insécurisant pour un individu d'arriver chez lui le soir, de constater que sa femme a eu une bonne volée à cause de ses propres dettes à lui. Cela fait honte un peu à un gars. C'est un peu ce système-là qu'on exploite. On exploite toutes les façons d'insécuriser des gens pour les amener en face d'une seule solution: voler, devenir des criminels.

[Interpretation]

The Chairman: Thank you, Mr. Clermont.

Monsieur Stevens.

M. Stevens: Monsieur le président, je remarque, dans le rapport, vers la page 3, que le capitaine fait allusion à la violence. Il dit que les emprunteurs deviennent parfois l'objet de menaces et de violence physique et il note alors d'autres solutions que de se chacher ou, comme, hélas, il a été constaté dans plusieurs cas, de commettre des actes criminels pour s'en sortir.

Dans quelle mesure cette pratique répugnante est-elle répandue à l'échelon international? Y a-t-il un rapport avec les activités internationales de la Mafia pour ce qui est des opérations de prêt usuraire sur lesquelles vous avez enquêté?

Mr. Marchessault: Well, as for the connections which might be involved in the international loan sharking transactions, we have serious analytic criteria which indicate that all or almost all loan sharks are connected with widespread criminal organizations. In fact, as I say, one of those criteria is that you find the same structures in the illegal loan systems in Los Angeles, New York, Chicago, Montreal or Toronto. You find the same methods, the same rates, the same procedures, the same ways to find customers and to involve them in that kind of loan system. This is, I think, a valuable criteria which implies that all these people are not independent; they did not find by themselves the same methods.

As for the violence which is involved in the loan sharking system, we must draw a distinction between wild or serious physical violence and the violence inherent in that type of system. At the beginning of our operations, we used to think that we would have to deal with a lot of murders, broken legs and arms. We must say today that among the 7,000 customers that we have met, the most seriously hurt man had a broken nose. In the other instances, there are threats, there is an escalation of violence which starts with threats and physical violence of a minor kind than the violence we are used to face the world of organized crime. There is a good reason for this: a customer whose both legs are broken has to go to the hospital and cannot afford to pay. You cannot pressure him any more. You cannot exert pressure on him because he does not walk. If it is a woman, you cannot urge her to prostitute herself: she cannot do it as she is in the hospital. This creates what we call a fear psychosis. They are going to attack a customer and if this is not sufficient, they will attack his family, his wife, his children. You really feel deeply insecure when coming home at night and find out that your wife has got a good thrashing just because of your own debts; they guy really feels ashamed. They use that kind of system. They use all kinds of ways to make people feel insecure so that they are left with one alternative: to steal, to become criminals.

[Texte]

On n'a pas mis de pourcentage de gens qui nous ont avoué cela, mais on en a tout de même des exemples flagrants. On a un nombre assez important d'aveux de ce côté-là. Des clients qui ont dit: "Eh bien oui, dans le passé, même récemment j'ai dû faire une couple de vols pour essayer de payer mon *shylock*." C'est sur cela qu'on s'appuie pour dire que le prêt usuraire est tout de même la cause d'une prolifération assez importante de la criminalité.

• 1045

The Chairman: One question, Mr. Stevens.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman. Following on that then, is the more violent type of crime generally performed by a so-called enforcer that may come from another city or even another country such as New York or Los Angeles? In short, if there is something of a violent nature to be done—you mentioned there are even examples of murder—is that generally done by an enforcer or somebody coming from outside the jurisdiction? Would you feel more comfortable if the federal provisions that are trying to counteract this activity were shifted into the Criminal Code not only to the extent that you suggest but also that the Criminal Code be amended so that restitution could be ordered by the criminal judge in addition to whatever sentence he might otherwise wish to apply?

M. Marchessault: Pour répondre à votre première question, où vous avez parlé de meurtres, il faut dire, évidemment, que nous n'en avons pas vus dans ce système de prêts. Au sujet de la deuxième partie de votre première question, les gens qui servent à imposer la discipline ou à faire des menaces ou à faire croître cette psychose de peur, à l'intérieur du système de prêts, n'ont pas à venir d'autres villes: chaque ville possède, ce qu'on appelle ses "bras". Et ce sont les mêmes, de toute façon, c'est un autre des critères d'analyse qui nous permet de dire que ces organisations de prêts sont intimement liées aux activités criminelles des grands groupes structurés. Ce sont les mêmes gens qui mettent en activité les systèmes de *rackets* de protection ou des systèmes d'extorsion et qui deviennent, à ce moment-là, ceux qui convainquent les clients, de payer leurs dettes ou de commettre des actes criminels pour tenter de se renflouer.

Quant à votre deuxième question, nous avons dit tout à l'heure qu'à titre de policiers, notre optique est à peu près la suivante: que la Loi existe dans le Code criminel, ou qu'elle existe dans la législation fédérale, pourvu que ce soit une loi criminelle, qui soit applicable, qui ait de la souplesse et qui possède les dispositions nécessaires pour résoudre le problème, nous sommes satisfaits si elle vient à exister.

The Chairman: Thank you, Mr. Stevens.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Il ne faudrait pas, par exemple, qu'il y ait plus d'administration ni, que cela prenne une éternité avant de faire comparaître les gens.

M. Marchessault: C'est le problème des tribunaux.

Le président: M. Corbin.

[Interprétation]

We do not have any percentage of the people who have confessed this, but we have obvious examples. We receive many confessions to that effect. Some customers have told us: «Yes, I recently had to steal once or twice to pay off my shylock.» This is the reason why we say that shylocking is one of the causes of the rising increase of criminality.

Le président: Une question, monsieur Stevens.

M. Stevens: Merci, monsieur le président. Suite à ce que nous venons d'entendre, est-ce que le type de crime le plus violent est généralement commis par un fort-à-bras qui vient d'une autre ville ou d'un autre pays, de New-York ou de Los Angeles, par exemple? Bref, si un acte violent doit être commis, et vous avez cité plusieurs exemples de meurtres, fait-on généralement appel à un tueur à gages ou à un étranger? Seriez-vous plus satisfait si les dispositions fédérales qui tendent à mettre un terme à ces activités faisaient l'objet du Code criminel pour les raisons que vous avez soulignées, et si le Code criminel lui-même était modifié afin de permettre aux juges du tribunal criminel de prononcer une ordonnance de restitution en plus de la sanction qu'il désire infliger par ailleurs?

Mr. Marchessault: To answer your first question which deals with murders, we must admit that we did not have any in this kind of loan system. As far as the second part of your question is concerned, the people which are used to enforce discipline or threats or to create such a fear psychosis, within the loan sharking system, those persons do not have to come from other cities: each city has its own enforcers. And anyway, they are the same. This is another criterion of analysis which allows us to say that those loan sharking organizations are tightly connected with criminal activities of largely structured groups. They are the same people who operate rackets to protect people or to extort money from them. Then, they have to convince the customers to pay off their debts or to commit crimes in order to get money.

As far as the second question is concerned, we have said earlier that as policemen we see things in the following way. Whether it is in the Criminal Code or in federal legislation, providing it is a workable, flexible, criminal piece of legislation with the necessary provisions to solve this problem, we will be satisfied when it comes into force.

Le président: Merci, monsieur Stevens.

Mr. Lambert (Edmonton West): It does not mean that administration should disappear or that it should take years for people to appear.

Mr. Marchessault: This is a problem for the courts.

The Chairman: Mr. Corbin.

[Text]

M. Corbin: Merci, monsieur le président. Je ne veux pas utiliser le temps de ceux qui n'ont pas posé de questions. Je serai très précis. Pourriez-vous nous donner un profil type de l'emprunteur à taux usuriers, tel que vous en avez fait l'expérience à Montréal. Je pourrais peut-être vous orienter sur le sens de ma question. Est-ce un chômeur, un assisté social, un manoeuvre sans travail? Est-ce un homme? Est-ce une femme? Est-il marié? A-t-il une bonne vie de famille, une mauvaise vie de famille? Est-il divorcé, séparé, "accoté"; enfin, tout ce qui s'ensuit?

M. Marchessault: Comme le mentionne l'étude comptable annexée à notre mémoire, il n'y a pas de discrimination de sexe pour les prêteurs à taux usuraires. On rencontre parmi eux autant de femmes, que d'hommes. Quant au profil type de l'emprunteur, je devrais vous le faire, pour être logique, en prenant une personne qui travaille, mais qui a un revenu ne lui permettant pas d'avoir accès au système de crédit conventionnel.

M. Corbin: Revenu de quelle catégorie: \$7,000, \$8,000, \$10,000, \$5,000?

M. Marchessault: Cela dépendra du nombre d'enfants qu'a ce monsieur. Prenons le bonhomme qui gagne \$175 par semaine et qui a cinq enfants à la maison. Ce monsieur-là, ne me demandez pas de vous expliquer pourquoi, mais il est reconnu que dans les milieux à faible revenu, les gens ont une tendance assez marquée à fréquenter la taverne du quartier.

M. Corbin: C'est le club social.

• 1050

M. Marchessault: C'est cela. Alors, si vous voulez, le cheminement type qui arrive dans un prêt est à peu près celui-ci: le monsieur, une semaine donnée, a des petits problèmes à la maison, il a des dépenses imprévues. Il va tout de même à la taverne du quartier et il fait marquer la bière pour commencer, cette semaine-là, parce qu'il n'a pas d'argent pour la payer. Alors, le serveur de la taverne va accepter qu'il boive à crédit.

M. Corbin: Cela, c'est illégal, en fait.

M. Marchessault: Oui. Vous allez voir comment cela l'est plus aussi. Supposons qu'il boive pour \$10 cette semaine-là. Il est fort naturel pour lui, la journée de la paye, de donner \$15 au *waiter*, parce que celui-ci lui a avancé de l'argent. Seulement, il vient de se créer un besoin artificiel d'argent, parce qu'il a dépensé \$5 de plus. Puis, la semaine suivante, plutôt que de manquer d'argent le mercredi, ce sera peut-être le lundi qu'il en manquera. Puis, il va faire marquer toute la semaine. Là, il va devoir de \$15 à \$18 pour lesquels il va donner \$25, et ainsi de suite. On va monter jusqu'à \$50 environ, puis ce que nous en savons c'est que les dépisteurs du prêt usuraire qui se trouvent dans les tavernes et qui sont des serveurs ne dépassent jamais \$50 comme avance de fonds. A ce moment-là, eh bien, ils trouvent une raison fort bonne d'exiger le paiement total de la somme en question, sachant très bien que le client n'est pas en mesure de le faire. Puis là, on en profite pour lui présenter le prêteur, qui lui, sans poser de question, sans même demander le nom du client, d'une façon très facile, lui offre de l'argent. Il lui dit: "Tu as besoin de combien?" Alors l'autre

[Interpretation]

Mr. Corbin: Thank you, Mr. Chairman. I do not want to waste the time of those who did not ask any questions. I will be very precise. From your experience in Montreal, could you give us a standard profile of the borrower who will go to loan sharks. Maybe I should clarify my question. Is he unemployed, is he on welfare, is he a jobless skilled worker? Is it a man? Is it a woman? Is he married? Does he have a good family life, a bad family life? Is he divorced, separated? Does he live with someone? In other words, what type of person is he.

Mr. Marchessault: The study which is annexed to our brief illustrates the fact that there is no sex discrimination among the clients of the loan sharks. There are as many men as women. You asked me to draw a standard profile of the borrower. In order to be consistent I should say that he works, but his income does not give him access to the traditional credit system.

Mr. Corbin: What income class, \$7,000, \$8,000, \$10,000 or \$5,000?

Mr. Marchessault: This depends upon the number of children. Let us take the case of a man who makes \$175 a week and who has five kids at home. This man, do not ask me why, but it is well known that in lower income groups, people have a clearer tendency to go to the local pub.

Mr. Corbin: It is the social club.

Mr. Marchessault: So, if you want, this is how somebody has to make such a loan. On a given week he has some real problems at home, some unexpected expenses. He still goes to the local tavern and, as he has no money to pay for his beer, he must ask for credit. The waiter will accept to give him credit.

Mr. Corbin: In fact, that is illegal.

Mr. Marchessault: Yes. You will see how that is even more illegal. Let us suppose he has a ten dollar bill for that particular week. On payday, it is quite natural for him to give \$15 to the waiter as he gave him credit. But, he has just created himself an artificial need for money because he has spent \$5 more. The following week instead of being short of money on Wednesday, it will be perhaps on Monday. Then, he is going to ask for credit all week long. He will owe from \$15 to \$18 and will then give \$25 and so on. It will go up to approximately \$50 and what we know is that those who are tracking down loan sharking, the waiters, never give more than \$50 credit. Then, they have a good reason to demand payment of the total amount, even if they know that the customer cannot pay. Thus, they introduce him to the lender who, without asking any question, without even asking for the name of the customer, is quite ready to offer money. He says: «How much do you need?» The other one answers: «How much? I already owe \$50 to my waiter.» He says «What about \$100?» «Of course»; then he takes \$100 out of his pocket and gives

[Texte]

lui dit: "Combien? Là, je dois déjà \$50 à mon *waiter*". Il dit: "Cent dollars, ça t'arrangerais-tu?"—"Évidemment, oui". Alors, il prend \$100 dans sa poche et il les lui donne sans poser de question. Voilà donc la facilité du système. Le client, lui, se sent respecté par quelqu'un. Un homme lui prête \$100 sans poser de question, sans même lui demander son nom! Évidemment nous, nous savons qu'il n'a pas besoin de lui demander. Le *waiter* le sait, il sait où il travaille, il sait combien il gagne, il sait combien il a d'enfants. Mais, l'autre, le client ne pense pas à cela à ce moment. Il se sent honoré du fait qu'une personne lui fait confiance et lui prête \$100. Puis, là, évidemment, arrivent les paiements de \$25 par semaine. S'il n'est pas capable de faire le paiement, c'est \$10 d'amende ou de *top* qu'il va payer, et cela n'influence pas le résidu du prêt.

Le président: Monsieur Corbin, avez-vous une autre question?

M. Corbin: Eh bien, enfin, je suis satisfait de cela. Après tout ce qui a été dit ce matin, nous commençons à en avoir un assez bon portrait. Merci.

Le président: Monsieur Marceau, vous êtes le prochain à poser des questions.

M. Marceau: Merci, monsieur le président. Pour aller dans la même ligne de pensée que mon collègue, M. Corbin, pour quel genre de besoins ces gens-là vont-ils emprunter? Vous venez de citer le cas d'une personne qui doit dans une taverne pour de la bière, mais est-ce que ce sont des besoins essentiels ou des besoins qui représentent un luxe?

M. Marchessault: Voice, dans la mesure où les victimes de *shylocks* sont concernées, pour celles que nous avons entrevues, il nous a été pratiquement impossible d'identifier le besoin initial qui a provoqué leur entrée dans le système.

M. Marceau: Je voulais dire: s'agit-il de luxe ou de besoins essentiels?

M. Marchessault: J'arrivais au dénouement de la question. Diverses analyses qui ont été faites parmi la clientèle des succursales communautaires de la Banque Royale nous y avons participé avec beaucoup d'attention. Nous avons aussi pris notre expérience parmi la clientèle des prêteurs à taux usuraire. Tout cela nous fait dire que ce n'est pas nécessairement du luxe, que les besoins pour lesquels on emprunte sont souvent des priorités mal identifiées. Cela provient intimement d'un manque de formation de la clientèle en question. Mais, vous allez voir quelqu'un qui va s'embarquer dans le prêt usuraire, disons, comme client pour faire un *party* de première communion à sa petite fille. Il s'agit de toutes sortes de besoins qui semblent, au premier abord, fort louables mais qui, si vous les comparez aux capacités de rembourser...

M. Marceau: Les cadeaux de Noël, les cadeaux d'anniversaire?

M. Marchessault: Oui. Toutes sortes de raisons comme celles-là.

M. Marceau: Maintenant, monsieur Marchessault, avec l'expérience que vous en avez, quelle mesure est la plus susceptible d'influencer le plus ces gens-là de les placer dans une

[Interprétation]

them to him without asking any question. This is a very easy system. The client feels respected. Somebody loans him \$100 without asking any questions, without even asking for his name! Of course, we know that he does not have to ask his name. The waiter knows it, he knows where that man works, he knows how much he makes, he knows how many children he has. But the other one, the customer does not think about that, at the moment. He feels honoured by the fact that somebody trusts him and lends him \$100. Then, of course, he has to pay \$25 each week, and if he is unable to, he has to pay a \$10 fine, or top, which has no incidence on the remainder of the loan.

The Chairman: Mr. Corbin, do you want to ask another question?

Mr. Corbin: Well, I am quite satisfied with that. We are beginning to have a fairly good image after what has been said this morning. Thank you.

The Chairman: Mr. Marceau, you are next as far as questions are concerned.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman. I want to follow on my colleague's—Mr. Corbin's—question and ask for what type of needs these people have to borrow money? You have just referred to a person who owes money in a tavern for beer, but is it essential needs or needs which are a luxury?

Mr. Marchessault: As far as the victims of the *shylocks* are concerned, those we have met, we just could not identify why they, at the beginning, had to come into the system.

Mr. Marceau: I meant: is it luxuries or essential needs?

Mr. Marchessault: I was about to answer the last part of your question. We participated very attentively to various analyses that have been made among the customers of the Royal Bank community branches. We also got some experience from the customers of the loan sharks. From all this, we can say that people borrow money not necessarily for a luxury but, quite often, they need to borrow money because of some hard to identify priority. This comes essentially from the fact that these customers are not well informed. Sometimes, somebody will have to turn to a loan shark because, for example, he wants to throw a first Holy Communion party for his daughter. There are all kinds of needs which, at first glance, seem quite commendable, but, if you compare them to the refunding capacities...

Mr. Marceau: Christmas and birthday presents?

Mr. Marchessault: Yes, all kinds of reasons like that.

Mr. Marceau: Now, Mr. Marchessault, with your experience of that problem, what is the best method to influence these people to give them some kind of fear? What do they fear most? Jail or stiff fines?

[Text]

situation de crainte? Est-ce la prison ou est-ce les amendes élevées?

• 1055

M. Marchessault: Mon opinion à ce sujet-là est que, en fait, ces gens pensent que le système de prêt usuraire est de faire des profits énormes. Il est encore plus intolérable pour ces gens-là de se faire imposer des amendes énormes que de se faire jeter en prison. Parce que je crois qu'entre une amende de \$300,000 et une année de prison, l'année de prison est vite choisie. Quant à moi, pour réprimer un problème comme celui-là, je préfère de beaucoup l'amende de \$300,000.

M. Marceau: Ma dernière question, monsieur Marchessault. Est-ce que vous pouvez identifier quelle proportion de ces gens qui sont des prêteurs usuraires sortent du milieu après avoir fait un certain profit et reprennent une vie normale? Est-ce que la plupart demeure dans ce secteur-là ou, si après un certain temps, ne quittent pas pour faire des activités légales? Parce que vous avez mentionné dans votre témoignage, à un certain moment, que ces gens-là se servaient souvent de l'argent pour faire des activités légales. Mais je voudrais savoir s'ils sortent du milieu à un certain moment ou s'ils sont portés à y demeurer en permanence?

M. Marchessault: On n'a pas encore réussi à chasser des prêteurs du milieu parce que justement on n'a pas réussi à leur prouver que le risque était trop fort. Mais il est évident qu'on a rencontré des organisations de prêt, je pourrais en citer, mais les causes sont devant les cours, et il serait malhabile de divulguer les noms, qui tout en faisant des profits énormes dans le prêt usuraire investissaient aussi dans une compagnie, dans une corporation formée par eux, de prêts hypothécaires, vous savez. Alors on se faisait là un coussin d'investissements légaux pour l'avenir. Si ça devient trop chaud dans le secteur du prêt usuraire, eh bien on se contente d'agir légalement avec une compagnie légalement constituée; on va faire du prêt hypothécaire. Et on a retrouvé dans les actifs de la compagnie de prêts hypothécaires, une somme qui dépasse 2 millions et demi de dollars.

M. Marceau: Est-ce qu'il y a des ramifications américaines ou autres dans la plupart de ces compagnies-là ou est-ce que cela se limite au Canada?

M. Marchessault: On peut se contenter de dire que le prêt usuraire est intimement relié au crime organisé, c'est-à-dire qu'il est dirigé par lui. Les activités criminelles du prêt usuraire ont-elles des ramifications américaines? Il faudrait étudier le crime organisé dans son ensemble pour le déceler.

Maintenant dans les compagnies où on investit légalement, ce sont des compagnies qui sont strictement d'opération locale, du moins celles que nous connaissons.

M. Marceau: Avez-vous besoin d'utiliser l'écoute électronique pour...

M. Marchessault: Évidemment; vous avez au moins 80 p. 100 du système de pressions, comme des menaces ou de la psychose de la peur qui est établi par téléphone. Il est certain que c'est bien moins coûteux que des communications de personne à personne.

[Interpretation]

Mr. Marchessault: In my opinion, these people really think that loan sharking is a way to make huge profits. They find it even more intolerable to be heavily fined than to be thrown in jail. I believe that given a choice between a \$300,000 fine and one year in jail, they would rapidly opt for the year in jail. I personally believe that to solve such a problem, I would much prefer a \$300,000 fine.

Mr. Marceau: One last question, Mr. Marchessault. Could you tell us what is the proportion of people who are loan sharks and who get out of the racket to get back to a normal way of life since they believe they have made enough profit? Do most of them stay in this field? Do they not, after a certain while, leave to get into legal activities? You did mention that these people often use their money towards legal activities. However, I would like to know whether these people leave this environment at a given moment or whether they are given to permanently staying within it?

Mr. Marchessault: Up to now, no one has succeeded in kicking loan sharks out of the underworld precisely because no one has succeeded in proving that the risks were too high. Obviously, we have seen lending organizations—I could name them but their cases are currently before the courts and it would not be wise to reveal their names—who made enormous profits by loan sharking and yet invested money in a company, a corporation which they had formed and which dealt in mortgage loans. In a way, this was a legal investment, a bumper for the future. If things become too hot in loan sharking, they act legally through legally-constituted companies; they get into mortgage loans. This is how we found, in the assets of the mortgage loan company, an amount of more than \$2.5 million.

Mr. Marceau: Are there any American or other national infiltration in most of these companies, or is that limited to Canada?

Mr. Marchessault: Let us say that loan sharking is closely related to organized crime, and is indeed led by it. Do loan sharks have American connections? To find that out, we ought to study the whole field of organized crime.

As for the legal investment companies, they are strictly local operations, at least those that we know.

Mr. Marceau: Do you need to resort to bugging devices to...

Mr. Marchessault: Obviously; at least 80 per cent of the pressure system such as threats and intimidation is handled by phone. This is obviously less costly than person-to-person communications.

[Texte]

Le président: Merci, monsieur Marceau.

M. Marceau: Je vous félicite, merci.

Le président: Mr. Gray.

M. Gray: Merci, monsieur le président.

Il est évident que nous devons suggérer à ces types bénévoles de la Banque royale du Canada de s'installer dans les tavernes au lieu de dans leurs succursales . . .

Mais il y a quelques phrases dans votre mémoire qui me frappent, monsieur Marchessault. Vous avez dit à la page 3:

Il nous fallait en principe calculer pour eux ce taux d'intérêt et, même mis en face des chiffres, souvent ils n'avaient aucune réaction, se contentant de répéter que cet usurier était tout de même le seul homme qui acceptait de leur avancer de l'argent.

Et à la page 2, vous avez dit parlant de cette même catégorie de gens:

Il devient pratiquement normal, pour cette catégorie de gens, de rembourser continuellement un usurier, aussi normal que de payer le compte de téléphone, de gaz, etc.

Évidemment, cette même catégorie de gens qui sont refusés par les institutions soi-disant régulières et légales parce qu'ils n'ont pas l'habitude de payer régulièrement, trouvent bien possible de faire des paiements réguliers au *shylock*.

M. Marchessault: Ce qui est important, je crois, pour une personne qui est enfermée dans un problème d'argent et qui croit ne pas avoir la chance de s'en sortir, ce qui devient important à ses yeux, c'est d'obtenir l'argent dont elle a besoin, aujourd'hui. Évidemment, il faut à ce moment-là, se situer dans le contexte où des gens vivent au jour le jour, bien sûr, et puis qui diront «A chaque jour suffit sa peine, demain on s'arrangera.» Si vous voulez, cela prouve justement le manque d'information dont souffre cette couche-là de la population.

M. Gray: Vous avez dit que la plupart de ces gens qui font affaires avec le *shylock* commencent avec des prêts de \$100 à \$200.

• 1100

M. Marchessault: Oui.

M. Gray: Et même avec des faibles revenus, etc., il est évident qu'avec toutes les pressions des usuriers il est possible de faire des paiements réguliers . . . , et en même temps il n'est pas possible pour les gens qui font des décisions dans les institutions légales de constater que les mêmes personnes puissent payer de façon régulière. A mon avis, cela prouve une lacune sérieuse dans notre système soi-disant légal d'institutions financières. En conclusion, il y a, à mon avis, quelque chose de très sérieux dans l'attitude de nos institutions légales, soi-disant légales.

M. Marchessault: C'est ce que nous soulignons à la fin du mémoire en parlant de l'expérience merveilleuse de la Banque Royale de Montréal qui, avec des assistés sociaux, avec des gens à faible revenu, a trouvé le moyen avec beaucoup de compréhension, d'éducation populaire ou d'éducation budgétaire de prouver que les gens à faible revenu, même des assistés

[Interprétation]

The Chairman: Thank you, Mr. Marceau.

Mr. Marceau: Congratulations on your work; thank you.

The Chairman: Mr. Gray.

Mr. Gray: Thank you, Mr. Chairman.

Obviously, we should suggest to these voluntary workers of the Royal Bank of Canada to set up shop in taverns rather than in their branches . . .

However, there are a few sentences in your brief which strike me, Mr. Marchessault. You say on page 3:

As a rule we had to calculate this interest rate for them and, even when confronted with these figures, they often had no reaction and contented themselves by repeating that this moneylender was the only man who had accepted to advance them money.

And on page 2, speaking about this same group of people, you say:

It becomes almost normal for this category of people to continuously pay back a shylocker as it does to pay a telephone or a gas bill, et cetera.

Obviously, this category of people who are refused by so-called regular and legal institutions because they do not pay their debts regularly find the means to do so when confronted by a shylock.

Mr. Marchessault: I believe that for a person who is locked into a money problem and who does not believe she has the means to get out of it, it becomes very important to obtain the money that is needed immediately. Obviously, in those circumstances, one has to understand the situation wherein these people live and understand that they might say: «Sufficient to the day is the labour thereof», tomorrow will get by. This proves precisely the lack of information that plagues this social class.

Mr. Gray: You have said that most people who deal with the shylocks start with \$100 to \$200 loans.

Mr. Marchessault: Yes.

Mr. Gray: In spite of their low incomes, et cetera, yet with due pressure from the loan sharks, they manage to pay regularly. On the other hand, decision makers in legal institutions find it impossible for these people to make regular payments. As far as I am concerned, this proves that there is a serious gap within our so-called legal financial institution system. In concluding, I believe there is something very serious to be considered about the approach of our so-called legal institutions.

Mr. Marchessault: This is what we talk about at the end of our brief when we mention the wonderful experience of the Royal Bank in Montreal. This is a branch that has proved that welfare recipients and people with low-income, given a lot of understanding and a lot of popular or commercial education, can be helped by the traditional loan system. This is what we

[Text]

sociaux, peuvent avoir recours au système conventionnel de prêts. C'est ce qu'on qualifie un motif d'espoir valable. Parce que nous croyons fermement que pour avoir participé à cette expérience, qu'il est possible réellement avec de l'éducation populaire, pour des institutions financières légales d'en arriver à faire affaires avec cette clientèle.

M. Gray: Deux questions, monsieur le président. Sur la page 2, vous avez aussi dit:

Cependant, nous soulignons que certaines dispositions de cette loi...

Vous parlez de Loi actuelle de petits prêts.

...sont excellentes et il serait fort souhaitable de les retrouver dans la nouvelle législation proposée.

De quelles dispositions parlez-vous?

M. Marchessault: Ce sont les dispositions qui prévoient que le juge devant lequel est inscrite la cause criminelle, relativement à un prêt illégal, peut statuer sur le prêt, peut l'annuler et peut aller jusqu'à commander le remboursement du trop-perçu d'intérêt. Ce sont deux dispositions de la loi des petits prêts qui sont fort valables et qu'on aimerait énormément retrouver dans la Loi criminelle...

M. Gray: Je trouve votre suggestion excellente, mais je suis troublé par le fait que le projet de loi que nous étudions actuellement prévoit qu'on ne tient pas tellement à la loi sur les petits prêts, y inclus cette disposition dont vous avez parlé de façon si louable. Et je désire attirer l'attention du Comité sur le manque de ces dispositions dans le projet de loi que nous étudions.

Finalement, j'ai lu dans un journal de Montréal, je regrette je n'ai pas la copie avec moi, qu'il y a une nouvelle escouade ou une unité spéciale de la Gendarmerie royale qui travaille dans ce domaine-là.

M. Marchessault: Il y a actuellement un effort qui est fait dans ce sens-là par la Gendarmerie royale du Canada à Montréal, et cet effort a été fait en étroite collaboration avec notre bureau et nous avons d'ailleurs promis à la Gendarmerie royale du Canada un nombre illimité de dossiers que nous possédons déjà et pour lesquels nous n'avons pas eu le temps de prendre des actions, et actuellement, je crois que nous leur en avons transmis une quinzaine pour débiter.

M. Gray: Est-ce qu'il est dans votre idée que l'on doit centraliser les efforts dans les mains de la Gendarmerie? Il faut une collaboration entre les forces policières des villes et la Gendarmerie..?

M. Marchessault: Je crois qu'il serait peut-être maladroit de laisser à un seul corps de police l'obligation de faire observer une loi. Je crois que chaque corps de police canadien devrait se soucier énormément de ces obligations sociales envers un tel problème et devrait faire les efforts nécessaires pour identifier le problème et le combattre.

M. Gray: Merci.

Le président: Merci, monsieur Gray.

[Interpretation]

consider as a valid reason for hope. Having participated in this experience, we firmly believe that it is truly possible for legal financial institutions to deal with these types of customers, through popular education.

Mr. Gray: Mr. Chairman, I would like to ask two questions. On page 2, you have also said:

However, we emphasize that certain provisions of this law...

You are talking about the present Small Loans Act.

...are excellent and it would be highly desirable that they be found in the proposed new legislation.

What provisions are you talking about?

Mr. Marchessault: These are the provisions according to which the judge handling the case of an illegal loan may issue judgment on the matter, may cancel the loan and may even order the repayment of excess interest. These are two extremely valid provisions of the Small Loans Act and we would truly love to find them in the criminal law.

Mr. Gray: I find your suggestion excellent, but I am upset by the fact that the present bill does not pay much attention to the Small Loans Act nor to the provisions which you have just lauded. I wish to attract the attention of the Committee on the absence of these provisions in the bill that we are studying.

Finally, I read in a Montreal newspaper—I am sorry but I do not have a copy with me—that the RCMP has a new squad or special unit working in this field.

Mr. Marchessault: The RCMP is currently working in this field in Montreal, and its efforts have met with the close co-operation of our office. Indeed, we have promised them limitless access to the files that we already have and that we have not yet had time to act upon. So far, I believe we have already transmitted to them 15 files just for starters.

Mr. Gray: Do you believe that all efforts should be centralized by the RCMP? Should there be a co-operation between municipal police forces and the RCMP?

Mr. Marchessault: I believe it might be awkward to let one single police force be in charge of implementing an act. I think that all Canadian police forces should concern themselves with the social obligations of such a problem and put up all the necessary effort to identify the problem and fight it.

Mr. Gray: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Gray.

[Texte]

• 1105

Our time has really expired, but we could have one question. Mr. Lambert can have one and then Mr. Rodriguez.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Dans une activité soi-disant indépendante, j'aimerais savoir si vous avez des informations à ce que nous avons pu sous-entendre dans les témoignages donnés devant la Commission Cliche, à savoir que dans certains secteurs de la production et dans certaines usines des agents de syndicat ont travaillé comme prêteurs usuriers, parce qu'ils avaient le contrôle de l'emploi en plus? Ça c'était leur... comment dirais-je leur bras... Ils avaient le contrôle absolu de l'emploi de l'individu et par ce fait même il y avait un encouragement à pratiquer le prêt usuraire.

M. Marchessault: Mon bureau a présenté à la Commission Cliche quelques dossiers de prêts usuraires à l'intérieur même des syndicats. Évidemment le mémoire qu'on a présenté aujourd'hui ne donne qu'un aperçu léger de toutes les constatations faites à l'intérieur même du problème du prêt usuraire. Nous sommes conscients que chaque grosse industrie, chaque endroit qui réunit des employés en un assez grand nombre possède à l'intérieur même de ces cadres, possède sa propre industrie du prêt usuraire bien souvent. Nous sommes sûrs que certains syndicats, dans le passé, et peut-être même à présent, emploient aussi ce système. Mais je serais loin de qualifier ces gens comme étant des prêteurs indépendants. Parce que ce qui a été démontré devant la Commission Cliche nous prouve que ces prêteurs-là étaient intimement liés aux activités criminelles locales.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): C'est de là que venaient leurs sources de revenus... c'est-à-dire leurs capitaux?

M. Marchessault: ...Leurs capitaux et leurs moyens de persuasion aussi.

The Chairman: Mr. Rodriguez, one question.

M. Clermont: Monsieur le président, s'il vous plaît. Il est courant, et M. Lambert le sait très bien, que durant une période de question les Comités ne siègent pas. M. Rodriguez a eu 10 minutes, M. Lambert a eu 10 minutes, nous, nous avons eu seulement que cinq minutes. Il est 11h07; monsieur le président faites respecter le Règlement. Habituellement à 11h00 la séance ajourne. Nous pourrions tous poser des questions à ces messieurs, parce qu'ils nous ont présenté un travail très bien préparé. Monsieur le détective nous a très bien répondu. Nous pourrions rester ici jusqu'à 12h30, 13h00 et nous apprendrions énormément. Mais je crois que nous devons respecter la loi non-écrite qui veut que durant la période des questions, les Comités ne siègent pas.

The Chairman: The Committee does not really have to adjourn just because it is 11 o'clock, Mr. Clermont.

Mr. Clermont: That is all right, but...

The Chairman: I am prepared to let Mr. Rodriguez have one further question.

Mr. Rodriguez: Captain Marchessault, how extensive is the other form of loansharking where the loansharker guarantees a loan at the bank? He may be a wealthy person, he is known at

[Interprétation]

La séance devrait être terminée, mais nous pourrions encore poser quelques questions. M. Lambert et M. Rodriguez peuvent en poser chacun une.

Mr. Lambert (Edmonton West): With regard to so-called independent operations, I would like to know if you have information on what was implied during the evidence given before the Cliche Commission, that union agents of some plants have practiced loan sharking because they had control over jobs. That was a means of persuasion. Because they had absolute control over any employee's job, they were prone to practice loan sharking.

Mr. Marchessault: My office has submitted to the Cliche commission a few files concerning loan sharking practices inside unions. Obviously, the brief we have submitted today only gives a slight idea of all our findings concerning the loan sharking problem. We are aware that each big industry, each factory where a great number of employees are working, often has inside its ranks its own loan sharking industry. We know for sure that some unions, in the past, and maybe even now, also resort to loan sharking. But I would never say that these people are independent members. It was proved before the Cliche Commission that these lenders were closely related to local criminals operations.

Mr. Lambert (Edmonton West): That was their source of financing, that is where they got their capital?

Mr. Marchessault: Their financing and also their powers of persuasion.

Le président: Monsieur Rodriguez, une question.

Mr. Clermont: Mr. Chairman, if I may, usually, and Mr. Lambert knows it, committees do not sit during the question period. Mr. Rodriguez and Mr. Lambert each had 10 minutes, but we only had 5. It is now 11.07 a.m., you must apply the rules, Mr. Chairman. Usually, the meeting is adjourned at 11.00 a.m. We could easily all ask questions to the witnesses because they have submitted a very well documented brief. Their detective has very well answered our questions. We could stay here until 12.30 p.m., or 1.00 p.m., and we would learn many things. But I think we must apply the non written rule to the effect that committees do not sit during question period.

Le président: Nous ne sommes pas tenus d'ajourner seulement parce qu'il est 11 heures, monsieur Clermont.

M. Clermont: C'est vrai, mais...

Le président: Je suis disposé à laisser M. Rodriguez poser une autre question.

M. Rodriguez: Capitaine Marchessault, quelle est l'importance de l'autre forme de prêts usuraires, à savoir lorsque l'usurier se porte garant d'un prêt consenti par une banque?

[Text]

the bank and he guarantees the loan for an individual who wants to borrow, say, \$3,000. The person reneges on paying the loan. The guarantor pays the loan at the bank and now he turns to the individual whom he guaranteed. How extensive is that from your experience?

M. Marchessault: Nous avons détecté quelques opérations qui répondent à la description que vous venez de faire, mais, strictement, ce n'est pas dans cet aspect du prêt usuraire qui touche les personnes à faibles revenus. C'est à l'intérieur du système de prêt usuraire qui est utilisé par certains hommes d'affaires et certains joueurs professionnels, strictement. Mais le nombre d'opérations telles que celles que vous avez décrites est très très rare en principe. Normalement, dans les opérations de prêt usuraire, le prêteur possède ses fonds et ne se tourne pas vers la banque pour financer un prêt; il le fait directement.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez.

Before we adjourn, I would just like to mention that the next meeting of this Committee will be Tuesday, March 1, 1977, at 9.30 a.m. in this same room, 371 West Block, at which time we will have before us as witnesses people from the Ontario Mortgage Brokers Association.

At this time I would like to thank Captain-Detective Henri Marchessault and Mr. Guy Lafrance for appearing before us today and giving us evidence from the Montreal Urban Community Police.

The meeting is now adjourned to the call of the Chair.

[Interpretation]

Supposons qu'une personne riche, connue à la banque se porte garant d'une personne qui veut emprunter, disons \$3,000. Cette personne refuse de rembourser le prêt. Celui qui est garant du prêt le rembourse à la banque et se charge ensuite de récupérer son argent de la personne en question. Quelle est l'importance d'activités de ce genre, à votre connaissance?

Mr. Marchessault: We have found a few operations similar to the one you have described, but this form of loan sharking does not affect low income people. This form of loan sharking is resorted to only by businessmen and professional gamblers, but there are only a very few operations of the kind you have described. Usually, loan sharks have their own funds and do not ask banks to finance a loan, they do it themselves.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez.

Avant de terminer, j'aimerais ajouter que la prochaine réunion du Comité aura lieu le mardi 1^{er} mars, à 9 h 30, dans cette salle, 371, de l'Édifice de l'ouest, et nous entendons les représentants de l'Ontario Mortgage Brokers Association.

J'aimerais aussi remercier le capitaine-détective Henri Marchessault et M. Guy Lafrance d'avoir comparu devant nous, aujourd'hui, au nom du Service de la police de la communauté urbaine de Montréal.

La séance est levée.

APPENDIX "HWSA-2"

A BRIEF BY THE
Montreal Urban Community Police Department
CONCERNING THE BORROWERS AND
DEPOSITORS PROTECTION ACT

BILL C-16

PRELIMINARY NOTES ON SHYLOCKING

In order to properly establish an outline of our statement before this Commission, it would be appropriate, we believe, to make a brief examination of "shylocking" in the light of work results obtained by our Department, since 1973.

A special inquiry unit was formed, in fact, in August 1973 with the object of studying this problem so as to determine its importance and to study its functioning as well as to assess its implications with the police and society.

To do this, we have proceeded systematically with the detection and the arrest of moneylenders operating on our territory and we have undertaken court action by virtue of two separate laws; the small loans act (SRC 251, art. 1) and the law for consumer protection in the province of Quebec (Bill 45).

Since the beginning of our work in this field, more than 400 loansharkners have been detected and identified and about 110 of them have been arrested. Investigations following these arrests brought us into contact with, and enabled us to interrogate, more than 7,000 victims of this lending system.

It goes without saying that we have full experience of the small loans act, since more than 3,000 charges were laid by virtue of this law, following the arrests. We are in a position to affirm that the small loans act lacks the desirable force to contend with such a problem, from the aspect of the sentences imposable, the size of loans which fall within its scope and the delays encountered for arraignment procedures.

However, we emphasize that certain provisions of this law are excellent and it would be highly desirable that they be found in the proposed new legislation. These provisions will be set out in our recommendations.

A first conclusion emerges from this work. There exists, in our opinion, two different categories of shark-lending; one aimed at gamblers, businessmen and professionals experiencing temporary difficulties with credit, whilst the other is aimed at people with low incomes, welfare recipients, etc...

In analyzing a sample of the known clientele, we have determined that 80% of it is formed from amongst the low income group, welfare recipients, etc., and that 20% is formed from the other category of borrowers.

We have also noted that the percentage of people ready to collaborate with the law is much higher amongst low income people and welfare recipients than amongst people belonging to the other category. The principal reason for this state of affairs is, in our opinion, that gamblers, businessmen, professionals etc., participate in this system in a very conscious way and they accept in advance to pay the price; whilst the other category of people becomes involved in this system because they have no other solution for helping themselves in a financial crisis and, often, they do not realise that they will be unable to get free by their own means. It becomes almost as normal, for this category of people, to continuously pay back a shylocker as it does to pay a telephone or gas bill, etc...

It goes without saying that the efforts we have utilized have been aimed primarily at this last category of people.

It becomes clearly evident that the greater part of the loan-sharker's clientele suffers from a lack of formation, so much so that the majority of them has proven to be totally ignorant of the interest rate applied to their debt. As a rule we had to calculate this interest rate for them and, even when confronted with these figures, they often had no reaction and contented themselves by repeating that this moneylender was the only man who had accepted to advance them money.

A careful analysis of the account ledgers seized during the arrests of moneylenders, reveals, in a very significant way, that the interests rates are very much higher on loans of \$100.00 to \$500.00 than on loans of greater importance. By way of example, we mention that we have seen rates of 200% to 2,000% on small loans whilst we have never noted rates higher than 250% on loans of \$5,000 and more.

We have also very definitely noted that the greater part of the economically feeble become implicated in the shylocking system for little loans between \$100.00 to \$200.00. It is clear, too, that the incapacity to pay in time quickly swells the amount of the fee to several hundred dollars within the first three or four months of the loan; so surely, that it becomes impossible for the borrower to envisage the refund and he often contents himself by paying a weekly fine, which has no effect whatsoever on the rest of the debt, but which ensures him freedom from the threats or physical violence of the shylocker. If he is unable to pay this weekly fine to his moneylender, he becomes the object of threats and violence and has no other recourse than to go into hiding or, as has unfortunately been noted in many cases, to commit criminal acts in order to extricate himself.

During the interrogation of moneylenders, at the moment of their arrest, we were able to establish that their philosophy aims precisely at fixing the weekly refund rate at such a level that they are almost inevitably assured of their client's incapacity to effect repayments and hence their obligation to pay the weekly fine. It is in this way that the interest rates generally reach such fabulous heights.

We stated, a little earlier, that we have arrested about 110 shylockers. We have also seized more or less complete accountable receipts; in these accountable receipts, at the moment of seizure, we find a sum exceeding four million dollars.

So as to demonstrate the functioning of the system and to establish the possibilities of profit, we have annexed to this document the results of an auditor's study, made at our request, and covering an average sample (10 cases) of the total cases studied.

We are of the opinion that the arrested moneylenders represent a valid sample as far as the importance of the illegal loan business, existing on our territory, is concerned. In truth, amongst the arrested moneylenders we find small, medium and large lending enterprises.

On the other hand, we consider that the arrested shylockers represent about 5% of the problem. This enables us to affirm that there are about 2,000 moneylenders operating on our territory and that these shylockers would cater to a potential clientele of about 200,000 peoples.

Thus it is easy, by extrapolation, to determine up to what point the sums in question are fantastic and to evaluate, after that, all the social problems caused by the existence of the loan-sharker.

An analysis of the complete results of our work in this field brings to light a disturbing fact. The shylocking system draws the largest proportion of its criminal profits from a section of society which lives already on the margin of poverty, if not total misery. The main effect of this is to perpetuate this poverty, to accentuate it and, in too many cases, to contribute in a very definite way to the increase in the crime rate.

It goes without saying that the proliferation of shylocking in our country has been made possible by various factors of which the two principal ones are lack of rigid legislation to counteract this problem, plus the incapacity to transact a loan with a conventional credit system, for a certain category of citizens.

Regarding this last factor, we take the liberty to cite, though briefly, an extremely interesting experience that we have passed with the Royal Bank of Canada, in the operation of a community branch in Montreal. This bank is, in fact, experimenting a pilot project, through the operating of a so-called "community" branch, whose objective is to determine whether it is possible for the economically feeble to compound within a conventional credit system, as the majority of Canadian citizens do.

It is not within our realm to recount the progress of this experience; we hopefully take note, however, that the 1976 published returns show that this branch, even though according credit to low income clients, has succeeded through popular education, understanding and trust, to keep the rate of delinquent loans at a level which easily compares with the rate of delinquency registered in the regular loans of this Bank.

This then, to us, is a very valid sign of hope. We believe firmly that were this type of experiment to be taken up by all the money lending institutions of Canada, an important part of the shylocking problem would be solved.

The second factor that should be studied in anticipation of a solution to loansharking is, undoubtedly, the establishment of strong, extremely punitive legislation, which would result in the cessation of the proliferation of shylocking and, possibly, its regression.

In general, we endorse the provisions of this Bill, but we believe that in order to carry out an effective fight against shylockers, certain modifications should be made.

The text of the bill allows the efficient control of credit agencies, which operate in a normal manner, but in cases which really concern the police department certain problems exist, the principal one being at the legal procedure level, where cases should be followed up in order to recuperate the money by the borrower.

As we stated previously, the majority of people who do business with shylockers are underprivileged and one of their primary motives in seeking assistance from our department, apart from the fact that they fear for their personal security, is that they foresee the possible cancellation of their debt.

We believe that if the bill obliged these people to take civil action for the annulment of their debts as well as the criminal procedures that would be undertaken, there are strong chances that they would consider these steps too complicated. So as to remedy this situation, there should be provision, during a procedure by virtue of article 37 of the said bill, whereby the judge might render a decision in conformity with article 36 of the same law. The principal aim of this modification will not result in the police department being considered as collectors but would allow its members to obtain the necessary information for the undertaking of this type of pursuit.

We believe, moreover, that it would be preferable for the criminal code to contain a special provision relative to shylocking, but if this provision were to appear in the criminal code then we believe the judge should have the necessary authority to render judgements as to the remission and the annulation of the debt. So as to permit an effective fight against organized crime, offenses falling under the realm of articles 37 and 38 to article 178.1 of the criminal code, should be included, thus permitting the use of electronic surveillance and giving the police department an efficient means to stamp out this type of crime. This measure is essential since these moneylenders frequently make use of telephonic communications either to threaten, or to collect the amounts due them.

We have noted, moreover, that the sub-paragraph "d" and "e" of article 37, paragraph 1, provide an identical minimum penalty of \$1,000.00. We consider that if legal action is to be taken on a declaration of guilt, following an accusation, the minimum penalty should be superior to that provided when legal action is to be taken on a summary declaration of guilt.

Taking into consideration the possible revenues of illegal moneylenders, as demonstrated in the study by Accountants Bergeron, Dubé and Associés, in the case of legal proceedings following an act of accusation the minimum should be fixed between \$2,000.00 and \$5,000.00.

It is evident that this modification aims at assuring that the penalty imposed will have a dissuasive effect on the moneylender rather than being a risk worth the taking.

The bill allows a criminal rate to be fixed by regulation. We think this criminal rate should be fixed in a manner to allow legally constituted enterprises to lend to the category of borrowers who now do business with shylockers without being allowed to collect profits such as would interest the members of organized crime. We would suggest that a rate of five (5) times the preferential rate would be reasonable.

We would like to express our appreciation to you for this opportunity to present our comments which, we sincerely hope, will prove to be of use to you.

APPENDIX "HWSA-3"

REPORT

ON

SHYLOCKING ACTIVITIES

Prepared by:

BERGERON, DUBE & ASSOCIES,
Chartered Accountants,
1 Place du Commerce,
1570 Provencher Blvd.,
suite 320,
Brossard, Quebec J4W 1Z2
Tel: 465-2220

We propose to set before you, in this report, information regarding the importance and the financial ramifications of shylocking activities.

To do this, we have prepared a synthesis of the ten (10) cases we had under investigation for both the loan sharks section of the M.U.C. under Detective Captain Henri Marchessault and for the Quebec Organized Crime Commission.

The appendix contains a table resuming the number of individuals affected by shylocking, the importance of the sums of money involved and the profits made by usurious moneylenders.

The shylock's clientele

The annexed table illustrates the importance of shylocking on our society. To arrive at it we compiled the cases of "431 known clients" who dealt with the ten (10) moneylenders under investigation, which represents an average of 43 clients per moneylender; but, in one instance, we counted 137 borrowers for a single lender.

Our study was based on an analysis of 248 clients, that is 57% of the 431 known clients. It was impossible to analyse all of them due to the fact that many clients did not lay charges for fear of reprisals from the loan sharks.

It is interesting to note that the usurious moneylender seeks his clients from amongst all classes of society and from men and women alike. Thus, of the 248 clients studied we notice that 20%, or 49 borrowers, are women whilst 80%, or 199 borrowers, are men.

Finally, it should be noted that the "431 known clients" are not necessarily representative of the whole clientele because this figure was determined following police inquiries and/or following figures obtained from certain documents or accounting books, seized during police raids. However, it is highly probable that other individuals, whose identity we do not know, have also borrowed money.

NUMBER AND IMPORTANCE OF LOANS

The 248 clients studied by us obtained 454 loans from the ten (10) loan sharks; which means an average of 1.8 loans per client. On the other hand, we have noted extreme cases where moneylenders have granted up to 11 and even 14 loans to the same individual. However, more than 50% of the clients borrowed once only.

The following table demonstrates the relation between the clients and the amount of loans granted them.

<u>DISTRIBUTION OF CLIENTS</u>	<u>NUMBER OF LOANS GRANTED EACH CLIENT</u>
141	1
58	2
25	3
16	4
4	5
1	6
1	7
1	11
1	14
<u>248 clients</u>	

Average of 1.8 loans per client.

The ten (10) moneylenders had to advance \$187,562 in capital (representing their initial investment) so as to grant these 454 loans; the amount of their loans varies from \$15 to \$9,000 per loan for an average of \$413 per loan.

The following table shows, in order of importance, the category of loans responding most to the demands of borrowers.

<u>AMOUNT OF LOAN</u>	<u>NUMBER OF INDIVIDUALS</u>
\$ 50	17
\$ 100	82
\$ 150	17
\$ 200	64
\$ 250	20
\$ 300	37
\$ 350	12
\$ 400	14
\$ 500	43
\$1,000	13
	<u>319 loans</u>

It is easy to ascertain that loans of \$100 to \$500 are most frequent and it is only exceptionally that we come across loans of \$1,000 or more.

Incidentally, we must insist that victims of shylocks are found, in general, amongst the underprivileged class of our society. Financially, one has to be in most deprived state when one cannot count on ones own savings and/or the aid of a chartered bank or other financial institution to raise the \$100 or \$500 dollars needed to balance the family budget.

RETURN (PROFITS) FROM LOANSHARKING

The ten (10) moneylenders charged a total of \$80,427 in interest; this amount represents the basic interest, that is interest payable according to the agreement made at the time of the loan without taking into account fines or supplementary charges.

The 454 loans yielded \$80,427 in interest, that is an average interest of \$177 per loan. It is noted, in the annexed table, that according to the case, the average interest varies from \$36 to \$977 and the periods of repayment vary, in general, from one to twelve weeks.

In percentage terms, the annual average profit, taking into account only the interest charged, is 238% varying from 136% to 546% according to the moneylender's rate. It has been impossible for us, due to the lack of sufficient information, to determine the average annual profit from interest alone.

The average rate of 238% is in itself highly eloquent of the profits realized by shylocks. However, it must not be forgotten that this average does not take into account certain supplementary charges that borrowers often have to meet, such as "tops" or penalties. What's more, amongst these 454 loans, we find several loans that have reached a profit rate of around 800% to 1,000% a year and certain even reach 1,700% a year.

Borrowers have often to meet supplementary charges when they cannot adequately meet the mode of repayment arranged upon. These penalties are generally referred to, in the world of the loan shark, as "tops".

The borrower will pay a "top" of from \$1 to \$50 for every failure to meet an arranged repayment. For example, the following cases are those most frequently found to be the cause of penalties (tops):

- issuing of N.S.F. cheques,
- failure to meet a payment,
- prolonging the repayment period,
- refinancing of loans,
- collection costs when a client is late with his payments.

Our analysis of the 10 cases revealed that 6 shylocks did, in fact, charge "tops" amounting to \$18,391. In the four other cases studied it was impossible for us to separate the "tops" (penalties) from the interest charged.

The 6 moneylenders who charged "tops" did so on a total of 269 loans, which represents an average of \$68 in fines for each loan granted; the penalties vary in average, according to the case, from \$12 to \$228 per loan.

The annual average profit, taking into account interest and penalties, is 246% per year; for averages, according to the case, varying from 115% to 633% per year. Again here, it is not unusual to find annual rates of about 1,000%, even 1,950%, if one were to examine each of the loans individually.

CONCLUSION

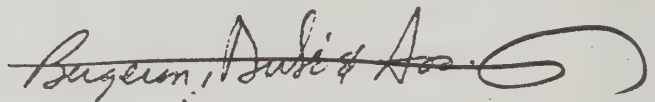
By way of conclusion, we can sum up the results of the activities of these ten (10) shylocks as follows:

- a) The individuals have loaned a sum of \$187,562, representing their initial investment;
- b) They granted 454 loans to 248 individuals;
- c) The loans yielded the sum of \$80,427 in interest only;
- d) The loans yielded the sum of \$18,391 in penalties (tops);
- e) Their profit, spread over a period of one (1) to twelve (12) weeks, was \$98,818;
- f) Their average annual return was 246% per year.

PROFITS REALIZED BY SHYLOCKS

Basic interest	\$80,427
Penalties or "tops"	<u>18,391</u>
Profits realized	\$98,818

If we presume, hypothetically, that the shylock reinvests his profits yearly, then with an investment of \$187,562 and an average annual profit of 246% per year, this individual would realize the fantastic sum of \$41,043,720 for a total profit of \$40 million dollars, after five (5) years.



BERGERON, DUBE & ASSOCIATES,
Chartered Accountants.

SHYLOCKINGSYNTHESIS OF CASES STUDIED

FILE	NUMBER OF KNOWN CLIENTS	NUMBER OF CLIENTS STUDIED	NUMBER OF LOANS GRANTED	AVERAGE NUMBER OF LOANS PER CLIENT	LOANS GRANTED	AVERAGE LOAN
1	26	24	53	2.2	\$ 7,105	\$134
2	55	55	111	2.0	60,775	548
3	61	35	44	1.3	15,067	342
4	59	43	55	1.3	19,893	361
5	3	3	7	2.3	890	127
6	29	18	44	2.4	21,086	479
7	6	6	17	2.8	21,400	1,259
8	30	30	37	1.2	11,170	302
9	25	25	44	1.7	8,020	182
10	137	10	42	4.2	22,156	528
	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>
	431	248	454	1.8	\$187,562	\$413
	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>

APPENDIX

BASIC INTEREST CHARGED	AVERAGE INTEREST PER CLIENT	PENALTIES CHARGED	AVERAGE PENALTY PER LOAN	AVERAGE ANNUAL PROFIT	
				WITH INTEREST	WITH INTEREST AND PENALTIES
\$ 3,855	\$ 73	\$ 6,486	\$122	546%	633%
24,015	216	1,340	12	139%	147%
4,678	106	?	?	?	172%
4,047	73	?	?	?	115%
250	36	680	97	?	400%
9,110	207	?	?	?	118%
16,615	977	265	15	136%	137%
2,865	77	8,440	228	150%	231%
2,318	53	1,180	27	221%	256%
12,674	302	?	?	?	247%
<hr/>					
\$80,427	\$177	\$18,391	\$68	238%	246%
<hr/>					

APPENDICE "HWSA-2"

MEMOIRE PRESENTE PAR
Communauté urbaine de Montréal
Service de la Police
PROJET DE LOI SUR LA PROTECTION
DES EMPRUNTEURS ET DEPOSANTS

NOTES PRELIMINAIRES SUR LE PRET USURAIRES

Afin de bien situer le cadre de notre intervention devant cette Commission, il convient, à notre avis, d'examiner le "prêt usuraire" à la lumière des résultats du travail qui a été accompli par notre Service depuis 1973.

Depuis août 1973, en effet, une unité d'enquête spéciale a été formée avec l'objectif d'étudier ce problème pour en déterminer l'importance, en étudier le fonctionnement et en calculer les implications policières et sociales.

Pour ce faire, nous avons procédé systématiquement à la détection et à l'arrestation de prêteurs opérant sur notre territoire et nous avons entrepris des poursuites devant les tribunaux en vertu de deux lois distinctes, la loi sur les petits prêts (SRC 251, art. 1) et la loi de la protection du consommateur de la Province de Québec (Bill 45).

Depuis le commencement de nos activités dans ce domaine, nous avons détecté et identifié plus de 400 prêteurs dont 110 environ furent mis en état d'arrestation. Les travaux d'enquête qui s'ensuivent nous ont permis de faire la rencontre et interroger près de 7,000 victimes de ce système de prêts.

Il va sans dire que nous avons expérimenté pleinement la loi des petits prêts puisque plus de 3,000 accusations ont été portées en vertu de cette loi suite à ces arrestations. Nous sommes en mesure d'affirmer que la loi des petits prêts n'a pas la force souhaitable pour contrer un tel problème, tant au niveau des sentences imposables qu'aux niveaux des montants de prêts visés par la loi et des délais encourus pour procéder à la mise en accusation.

Cependant, nous soulignons que certaines dispositions de cette loi sont excellentes et il serait fort souhaitable de les retrouver dans la nouvelle législation proposée. Ces dispositions seront exposées dans nos recommandations.

Une première conclusion se dégage de ce travail. Il existe, à notre avis, deux catégories différentes de prêt usuraire, l'une s'adresse aux joueurs, hommes d'affaires, professionnels qui rencontrent des difficultés temporaires de crédit et l'autre s'adresse aux gens à faibles revenus, assistés sociaux, etc.

En faisant une analyse de l'échantillonnage de clientèle connue, nous avons déterminé que 80% de cette clientèle se situe parmi les gens à faibles revenus, assistés sociaux, etc., et que 20% se situe dans l'autre catégorie d'emprunteurs.

Nous avons aussi constaté que le pourcentage de gens prêts à collaborer avec la justice est de beaucoup plus élevé chez les gens à faibles revenus et assistés sociaux que chez les gens appartenant à l'autre catégorie. A notre avis, la cause principale d'une telle situation provient du fait que les joueurs, hommes d'affaires, professionnels, etc., s'engagent dans ce système d'une façon très consciente et acceptent d'avance d'en payer le prix, tandis que l'autre catégorie de gens s'engage dans ce système parce qu'ils n'ont pas d'autre solution pour se dépanner financièrement et, souvent, ils ne réalisent pas qu'ils seront incapables de s'en sortir par leurs propres moyens. Il devient pratiquement normal, pour cette catégorie de gens, de rembourser continuellement un usurier, aussi normal que de payer le compte de téléphone, de gaz, etc.

Il va sans dire que les efforts que nous avons déployés ont surtout visé cette dernière catégorie de gens.

Il ressort clairement que la plus grande partie de la clientèle des usuriers souffre d'un manque de formation telle que la grande majorité d'entre eux s'est révélée totalement ignorante du taux d'intérêt qui s'appliquait à leur emprunt.

Il nous fallait en principe calculer pour eux ce taux d'intérêt et, même mis en face des chiffres, souvent ils n'avaient aucune réaction, se contentant de répéter que cet usurier était tout de même le seul homme qui acceptait de leur avancer de l'argent.

Une analyse attentive des livres comptables saisis lors de l'arrestation de prêteurs révèle, de façon très significative, que les taux d'intérêt sont extrêmement plus élevés dans les petits prêts de \$100.00 à \$500.00 que dans les prêts plus importants. A titre d'exemple, citons que nous avons rencontré des taux de 200% à 2,000% dans les petits prêts, tandis que nous n'avons pas constaté de taux plus élevés que 250% dans les prêts de \$5,000.00 et plus.

Nous avons aussi constaté très clairement que la grande majorité des économiquement faibles s'engage dans le système des usuriers à partir d'un petit prêt entre \$100.00 et \$200.00. Il ressort, de plus, que l'incapacité de payer à temps fait vite gonfler le montant des redevances à plusieurs centaines de dollars à l'intérieur des trois ou quatre premiers mois du prêt; tant et si bien qu'il devient impossible à l'emprunteur d'envisager de rembourser et souvent il se contente de payer hebdomadairement une amende qui n'influence pas le résidu du prêt, mais qui lui permet de ne pas faire l'objet de menaces ou de violence physique de la part de l'usurier.

S'il venait à être incapable de payer cette redevance hebdomadaire à son prêteur, il deviendrait l'objet de menaces, de violence et il n'aurait alors d'autre solution que de se cacher ou comme hélas il a été constaté dans plusieurs cas, il serait forcé de commettre des actes criminels pour s'en sortir.

Lors de l'interrogatoire de prêteurs au moment de leur arrestation, nous avons pu établir que la philosophie des prêteurs visait justement à fixer le montant hebdomadaire de remboursement à un niveau tel qu'ils s'assuraient pratiquement que le client serait incapable d'effectuer la remise et qu'il devrait se contenter de payer l'amende hebdomadaire. C'est de cette façon, en principe, que les taux d'intérêt atteignent des niveaux fabuleux.

Nous avons dit, un peu plus tôt, que nous avons procédé à l'arrestation de 110 usuriers environ. Nous avons aussi procédé à la saisie de pièces comptables plus ou moins complètes. En additionnant les actifs démontrés dans ces pièces comptables au moment de la saisie, nous trouvons une somme dépassant quatre millions de dollars.

Afin de bien démontrer le fonctionnement du système et d'établir les possibilités de profit, nous avons annexé à ce document le résultat d'une étude comptable faite à notre demande et couvrant un échantillonnage moyen (10 cas) du total des cas étudiés.

Nous sommes d'avis que ces usuriers arrêtés représentent un échantillonnage valable quant à l'importance des entreprises de prêts illégaux qui existent sur notre territoire. En effet, nous retrouvons parmi les usuriers arrêtés, des petites, moyennes et grosses entreprises de prêts.

D'autre part, nous considérons que les prêteurs arrêtés représentent environ 5% du problème. Ceci nous permet d'affirmer qu'il y aurait environ 2,000 usuriers opérant sur notre territoire et que ces usuriers desserviraient potentiellement une clientèle d'environ 200,000 personnes.

Il est, dès lors, facile, par voie d'extrapolation, de déterminer jusqu'à quel point les sommes en jeu sont fantastiques et d'évaluer, par la suite, tous les problèmes sociaux causés par l'existence du prêt usuraire.

A l'analyse de tous les résultats de notre travail dans ce domaine, il y a un fait troublant qui ressort de façon très claire. Le système de prêt usuraire tire la plus large proportion de ses profits criminels d'une couche de la société qui, déjà, vit au seuil de la pauvreté, si ce n'est dans la misère totale. Ceci a pour effet premier de perpétuer cette pauvreté, de l'accroître et dans de trop nombreux cas, de contribuer de façon fort sensible à l'augmentation du taux de criminalité.

Il va sans dire que la prolifération du prêt usuraire dans notre pays a été rendue possible par divers facteurs dont les deux principaux sont le manque de législation rigide pour contrer ce problème et l'impossibilité pour une catégorie de citoyens de pouvoir transiger avec le système conventionnel de crédit.

Relativement à ce dernier facteur, nous nous permettons de citer, de façon très résumée, une expérience hautement intéressante que nous avons vécue avec la Banque Royale du Canada, dans l'opération d'une succursale communautaire à Montréal.

En effet, cette banque mène une expérience pilote, via l'opération d'une succursale dite "communautaire", qui a pour objectif de déterminer s'il est possible pour les économiquement faibles de transiger à l'intérieur du système conventionnel de crédit, comme la majorité des citoyens canadiens.

Il n'est pas de notre ressort de raconter le cheminement de cette expérience, cependant, nous constatons avec espoir, lors de la publication du bilan 1976, que cette succursale, même en faisant crédit à des économiquement faibles, a réussi, grâce à l'éducation populaire, de la compréhension et de la confiance, à garder le taux de délinquance de ses prêts à un niveau qui se compare facilement au taux de délinquance enregistré dans les prêts réguliers de la Banque.

Voilà, à notre avis, un signe d'espoir fort valable. Nous croyons fermement que si ce genre d'expérience était repris par toutes les institutions prêteuses du Canada, une partie importante de l'énorme problème de l'usure serait solutionnée.

Le deuxième facteur qu'il convient d'étudier pour espérer une solution au prêt usuraire est bien sur l'avènement d'une législation forte et extrêmement punitive qui aura pour effet de faire cesser la prolifération du problème de l'usure et si possible le faire régresser.

D'une façon générale, nous endossons les dispositions de ce projet de loi, mais nous croyons que pour effectuer une lutte efficace aux prêts usuraires, certaines modifications devraient y être apportées.

Le texte du projet de loi permet de contrôler efficacement les agences de prêts qui opèrent normalement, mais dans les cas qui préoccupent réellement les services policiers, il existe certains problèmes dont le principal apparaît au niveau de la procédure judiciaire qui doit être suivie pour récupérer les pertes d'argent subies par l'emprunteur.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, la majorité des personnes qui font affaires avec les prêteurs usuraires sont des personnes défavorisées et un de leur principal motif pour s'adresser aux services policiers, en plus du fait qu'elles ont peur pour leur sécurité personnelle, est la possibilité qu'elles entrevoient l'annulation de leur dette.

Nous croyons que si le projet de loi obligeait ces personnes à prendre des procédures civiles pour faire annuler leur dette en plus des procédures criminelles qui seront intentées, il y aurait de fortes chances qu'elles considèrent ces mécanismes trop complexes. Afin de remédier à cette situation, il y aurait lieu de prévoir, lors d'une poursuite en vertu de l'article 37 dudit projet de loi, que le juge puisse rendre les ordonnances conformément à l'article 36 de la même loi. Le but principal de cette modification n'aura pas pour effet de faire considérer les services policiers comme des collecteurs mais permettra aux services policiers d'obtenir les informations qui sont nécessaires pour intenter ce genre de poursuite.

Nous croyons, de plus, qu'il serait peut être préférable que le code criminel prévoit une disposition particulière relativement aux prêts usuraires, mais si cette disposition apparaît dans le code criminel, nous croyons que le juge devrait avoir l'autorité nécessaire pour rendre des ordonnances quant à la remise et l'annulation de la dette. Afin de permettre une lutte efficace au crime organisé, on devrait inclure les offenses tombant sous le coup des articles 37 et 38, à l'article 178.1 du code criminel, permettant ainsi d'obtenir de la surveillance électronique et donner aux services policiers un moyen efficace d'enrayer ce genre de crime. Cette mesure est essentielle puisque ces prêteurs utilisent fréquemment les communications téléphoniques pour soit lancer des menaces ou recouvrer des montants qui leur sont dûs.

De plus, nous remarquons que les sous-paragraphes "d" et "e" du paragraphe 1 de l'article 37 prévoient une peine minimale identique de \$1,000.00. Nous considérons que si une poursuite devait être intentée sur déclaration de culpabilité à la suite d'un acte d'accusation, l'amende minimale devrait être supérieure à celle prévue lorsque des poursuites sont intentées sur déclaration sommaire de culpabilité.

En prenant en considération les revenus possibles en matière de prêts usuraires, comme le démontre l'étude des Comptables Bergeron, Dubé et Associés, dans le cas de poursuite à la suite d'un acte d'accusation, le minimum devrait être fixé entre \$2,000.00 et \$5,000.00.

Vous comprendrez que cette modification a pour but de s'assurer que la pénalité imposée aura un effet désuasif sur le prêteur et non pas seulement un risque qui vaut la peine d'être pris.

Le projet de loi permet de fixer par règlement un taux criminel. Nous croyons que ce taux criminel devrait être fixé de façon à permettre aux entreprises légalement constituées de prêter à cette catégorie d'emprunteurs qui actuellement font affaires avec les prêteurs usuraires sans pour autant permettre de rapporter des profits tels, que les membres du crime organisé seraient intéressés à l'utiliser. Nous suggérons qu'un taux de cinq (5) fois le taux préférentiel serait valable.

Nous vous prions d'agréer l'expression de notre vive appréciation pour le privilège que nous avons eu de vous présenter nos commentaires qui, nous le souhaitons, sauront vous être utiles.

APPENDICE "HWSA-3"

RAPPORT COMPTABLE

SUR LES

ACTIVITES

DU

PRET USURAIRE

Présenté par

BERGERON, DUBE & ASSOCIES
Comptables Agréés,
1 Place du Commerce,
1570 boul. Provencher,
Ste 320,
Brossard, Que. J4W 1Z2
Tel: 465-2220

Dans ce dossier, nous nous proposons de vous exposer l'importance et les ramifications financières des activités du prêt usuraire.

Pour ce faire, nous avons fait une synthèse des dix (10) dossiers que nous avons à l'étude tant pour l'escouade du prêt usuraire du Capitaine Détective Henri Marchessault de la police de la C.U.M., que pour la Commission d'Enquête sur le Crime Organisé.

En annexe nous vous présentons un tableau qui résume l'ampleur des individus touchés par le prêt usuraire, l'importance des sommes d'argent impliquées ainsi que le rendement que réalise les prêteurs à taux usuraire.

CLIENTELE DES PRÊTEURS A TAUX USURAIRE

Le tableau en annexe nous fait ressortir l'importance du prêt à taux usuraire sur notre société; ainsi nous avons compilé "431 clients connus" faisant affaires avec les dix (10) prêteurs que nous avons à étudier, ce qui représente une moyenne de 43 clients par prêteur; mais dans un cas en particulier, nous avons dénombré 137 clients pour un seul d'entre eux.

Notre étude a porté sur une analyse de 248 clients, soit 57% des 431 clients connus. L'impossibilité de tous les analyser provient du fait que plusieurs clients ne portent pas plainte de peur de représailles de la part des prêteurs à taux usuraire.

Il est intéressant de noter que le prêteur à taux usuraire va chercher ses clients dans toutes les classes de la société et ce, tant chez les hommes que chez les femmes. Ainsi, sur les 248 clients étudiés, nous constatons que 20% de cette clientèle, soit 49 emprunteurs, sont des femmes et 80%, soit 199 emprunteurs, sont des hommes.

Finalement, il faut noter que les "431 clients connus" ne représentent pas nécessairement toute l'importance de la clientèle, car ce chiffre a été déterminé suite aux enquêtes policières et/ou suite au dénombrement obtenu par certains documents ou livres comptables saisis lors des perquisitions policières. Toutefois, il est fort possible que d'autres individus aient emprunté sans que l'on en connaisse l'existence.

NOMBRE ET IMPORTANCE DES PRETS CONSENTIS

Les 248 clients étudiés ont obtenu 454 prêts de la part des dix (10) prêteurs à taux usuraire; ce qui signifie qu'en moyenne 1.8 prêt a été consenti par client étudié. Par contre, nous retrouvons des cas extrêmes où des prêteurs ont consenti jusqu'à 11 et même 14 prêts au même individu. Cependant, plus de 50% des clients n'empruntent qu'une fois.

Le tableau suivant fait ressortir d'une façon globale la répartition des clients par rapport au nombre de prêts qui leur ont été consentis:

<u>REPARTITION DES CLIENTS</u>	<u>NOMBRE DE PRETS CONSENTIS PAR CLIENT</u>
141	1
58	2
25	3
16	4
4	5
1	6
1	7
1	11
<u>1</u>	14
<u>248 clients</u>	

Moyenne de 1.8 prêt par client

Les dix (10) prêteurs à taux usuraire ont dû avancer \$187,562 en capital (représentant leur mise de fonds) afin de consentir les 454 prêts; le montant de leurs prêts varie de \$15 à \$9,000 par prêt pour une moyenne de \$413 par prêt.

Le tableau qui suit fait ressortir par importance la catégorie des prêts qui répond le plus à la demande des emprunteurs.

<u>MONTANT PRETE</u>	<u>NOMBRE DE PERSONNES</u>
\$ 50	17
\$ 100	82
\$ 150	17
\$ 200	64
\$ 250	20
\$ 300	37
\$ 350	12
\$ 400	14
\$ 500	43
\$1,000	<u>13</u>
	<u>319 prêts</u>

Nous constatons facilement que les prêts entre \$100 et \$500 sont les plus fréquents et ce n'est qu'exceptionnellement que nous retrouvons des prêts de \$1,000 et plus.

Incidemment, nous ne pouvons qu'insister sur le fait que les victimes du prêts usuraire se retrouvent généralement dans la classe défavorisée de notre société. Financièrement, il faut être des plus démunis lorsqu'on ne peut compter sur ses propres économies et/ou sur l'aide d'une banque à charte ou toute autre institution financière afin de trouver les 100 ou 500 dollars pour boucler le budget familial.

RENDEMENT DES PRETS

Les dix (10) prêteurs ont chargé un total de \$80,427 en intérêts; ce montant représente les intérêts de base, c'est-à-dire les intérêts à payer selon l'engagement prévu lors du prêt sans tenir compte des pénalités ou des frais supplémentaires.

Les 454 prêts ont rapporté \$80,427 en intérêts, soit un intérêt moyen de \$177 par prêt. Nous remarquons au tableau en annexe que selon le cas, l'intérêt moyen par prêt varie de \$36 à \$977 et ce, pour des périodes de remboursement variant généralement de une à 12 semaines.

En terme de pourcentage, le rendement moyen annuel, en ne tenant compte que des intérêts chargés, est de 238% variant de 136% à 546% selon les prêteurs. Dû au manque de données suffisantes, il nous a été impossible dans 5 des 10 cas, d'établir le rendement moyen annuel avec les intérêts seulement.

Déjà à lui seul, le taux moyen de 238% est très révélateur du rendement que réalise les prêteurs à taux usuraire. Cependant, il ne faut pas oublier que cette moyenne ne tient pas compte de certains frais supplémentaires que les emprunteurs ont souvent à rencontrer, tels les "tops" dits pénalités. De plus, à l'intérieur des 454 prêts, nous retrouvons plusieurs prêts qui ont atteint des taux de rendement de l'ordre de 800% à 1000% l'an et certains atteignent même 1700% l'an.

Les emprunteurs ont souvent à payer des frais supplémentaires lorsqu'ils ne rencontrent pas adéquatement les modalités de remboursement prévues. Ce sont des pénalités généralement connues dans le milieu du prêt usuraire comme étant des "tops".

Les emprunteurs paient des "tops" variant généralement de \$1 à \$50 pour chaque écart au remboursement prévu. A titre d'exemple, les cas suivants sont ceux que nous retrouvons le plus fréquemment comme étant la cause de pénalités (tops):

- présentation de chèques sans fonds
- omission de rencontrer un versement
- prolongation de la période de remboursement
- refinancement des prêts
- frais de collection lorsqu'un client est en retard dans ses versements

L'analyse comptable des 10 cas nous a permis de déceler que 6 prêteurs à taux usuraire auraient effectivement chargé des "tops" pour un total de \$18,391. Dans les 4 autres cas étudiés, il nous a été impossible de disséquer les pénalités "tops" des intérêts chargés.

Les 6 prêteurs qui ont chargé des "tops" l'ont fait sur un total de 269 prêts, ce qui représente une moyenne de \$68 en pénalité pour chaque prêt consenti; les pénalités variant en moyenne selon le cas, de \$12 à \$228 par prêt.

Le rendement moyen annuel, en tenant compte des intérêts et des pénalités, est de 246% l'an; pour des moyennes selon les cas variant de 115% à 633% l'an. Encore ici, il n'est pas rare de retrouver des taux annuels de l'ordre d'environ 1000% l'an et même de 1950% l'an, si l'on examine spécifiquement chacun des prêts.

CONCLUSION

En terme de conclusion, nous pouvons résumer le résultat des activités des dix (10) prêteurs à taux usuraire comme suit:

- a) Les individus auraient prêté une somme de \$187,562, ce qui représente leur mise de fonds;
- b) Il auraient consenti 454 prêts à 248 individus;
- c) Leur prêts leur auraient rapporté en intérêts seulement, une somme de \$80,427;
- d) Ces prêts leur auraient rapporté en pénalités ou "tops", la somme de \$18,391;
- e) Leur profit aurait été de l'ordre de \$98,818 s'échelonnant sur une période de une (1) à douze (12) semaines;
- f) Leur rendement moyen annuel s'établit à 246% l'an.

PROFITABILITE DU PRET USURAIRE

Intérêts de base	\$80,427
Pénalités ou "tops"	<u>18,391</u>
Profit réalisé	<u>\$98,818</u>

Si hypothétiquement, nous présumons que le prêteur à taux usuraire réinvestit ses profits annuellement, avec une mise de fonds de \$187,562 à un rendement moyen annuel de 246% par année, cet individu réaliserait après cinq (5) années, la somme fantastique de \$41,043,720 pour un profit total de \$40 millions de dollars.



BERGERON, DUBE & ASSOCIES,
Comptables Agréés.



PRET USURAIRESYNTHESE DES CAS ETUDIES

<u>DOSSIER</u>	<u>NOMBRE DE CLIENTS CONNUS</u>	<u>NOMBRE DE CLIENTS ETUDIES</u>	<u>NOMBRE DE PRETS CONSENTIS</u>	<u>NOMBRE MOYEN DE PRETS PAR CLIENTS</u>	<u>PRETS CONSENTIS</u>	<u>PRETS MOYENS</u>
1	26	24	53	2.2	\$ 7,105	\$134
2	55	55	111	2.0	60,775	548
3	61	34	44	1.3	15,067	342
4	59	43	55	1.3	19,893	361
5	3	3	7	2.3	890	127
6	29	18	44	2.4	21,086	479
7	6	6	17	2.8	21,400	1,259
8	30	30	37	1.2	11,170	302
9	25	25	44	1.7	8,020	182
10	137	10	42	4.2	22,156	528
	<u>431</u>	<u>248</u>	<u>454</u>	<u>1.8</u>	<u>\$187,562</u>	<u>\$413</u>

ANNEXE

<u>INTERETS DE BASE CHARGES</u>	<u>INTERETS MOYENS PAR CLIENTS</u>	<u>PENALITES CHARGEES</u>	<u>PENALITE MOYENNE PAR PRET</u>	<u>RENDEMENT MOYEN ANNUEL AVEC INTERETS</u>	<u>AVEC INTERETS ET PENALITES</u>
\$ 3,855	\$ 73	\$ 6,486	\$122	546%	633%
24,015	216	1,340	12	139%	147%
4,678	106	?	?	?	172%
4,047	73	?	?	?	115%
250	36	680	97	?	400%
9,110	207	?	?	?	118%
16,615	977	265	15	136%	137%
2,865	77	8,440	228	150%	231%
2,318	53	1,180	27	221%	256%
12,674	302	?	?	?	247%
<u>\$80,427</u>	<u>\$177</u>	<u>\$18,391</u>	<u>\$68</u>	<u>238%</u>	<u>246%</u>

WITNESSES—TÉMOINS

From the Montreal Urban Community Police:

Captain-Detective Henri Marchessault, Loan Shark Squad;

Mr. Guy Lafrance, Legal Adviser.

Du Service de la police de la communauté urbaine de Montréal:

Capitaine-détective Henri Marchessault, Unité d'enquête sur les prêts usuraires;

M. Guy Lafrance, conseiller juridique.

CN 1 70 57
151
HOUSE OF COMMONS

Issue No. 25

Tuesday, March 1, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES *Gouvernement
Publications*

Fascicule n° 25

Le mardi 1^{er} mars 1977

Président: M. Kenneth Robinson

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson
Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Appolloni (Mrs.)	Flynn
Brisco	Fortin
Clarke	Grafftey
(<i>Vancouver Quadra</i>)	Gray
Clermont	Herbert

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson
Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Huntington	McRae
Lajoie	Philbrook
Lambert	Ritchie
(<i>Edmonton West</i>)	Rodriguez
Marceau	Stevens—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and
Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services
Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MARCH 1, 1977
(26)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 9:40 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Brisco, Clarke (*Vancouver Quadra*), Clermont, Corbin, Grafftey, Lambert (*Edmonton West*), Marceau, Philbrook and Robinson.

Witnesses: From the Ontario Mortgage Brokers Association: Mr. Howard Stulberg, Chairman on Bill C-16; Mr. Ernest Balmer, President, Society of Accredited Mortgage Brokers for the Province of Ontario and Mr. Eric Exton, Past President, Society of Accredited Mortgage Brokers for the Province of Ontario.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

Messrs. Stulberg and Balmer made a statement.

The witnesses answered questions.

At 11:26 o'clock a.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 1 MARS 1977
(26)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 9 h 40, sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Brisco, Clarke (*Vancouver Quadra*), Clermont, Corbin, Grafftey, Lambert (*Edmonton-Ouest*), Marceau, Philbrook et Robinson.

Témoins: De l'«Ontario Mortgage Brokers Association»: M. Howard Stulberg, président sur le Bill C-16; M. Ernest Balmer, président, «Society of Accredited Mortgage Brokers for the Province of Ontario» et M. Eric Exton, président sortant «Society of Accredited Mortgage Brokers for the province of Ontario».

Le Comité reprend l'étude du Bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité poursuit l'étude de l'article 2.

MM. Stulberg et Balmer font des déclarations.

Les témoins répondent aux questions.

A 11 h 26, le Comité suspend ses travaux, jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, March 1, 1977

• 0941

[Text]

The Chairman: The meeting will come to order, please.

Our order of the day is Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection Act. We have with us as witnesses today from the Ontario Mortgage Brokers Association, Mr. Howard Stulberg, Chairman, on my right; Mr. Ernest Balmer, President, Society of Accredited Mortgage Brokers for the Province of Ontario on his right and next to him, Mr. Eric Exton, Past President, Society of Accredited Mortgage Brokers for the Province of Ontario.

At this time I would invite Mr. Stulberg to make a statement after which we can commence with the questions.

Mr. Stulberg, please.

Mr. H. Stulberg (Chairman, Ontario Mortgage Brokers Association): Good morning, ladies and gentlemen. As I was introduced, my name is Howard Stulberg. I am President of Multivest Financial Services Limited and the Secretary of the Ontario Mortgage Brokers Association. My colleagues and I represent the OMBA, an association whose members constitute 68 per cent of all those who are active mortgage brokers in the Province of Ontario.

Mortgage brokers are those who could be defined as those representing both prospective lenders and borrowers in the arrangement of loans on the security of real estate, and it has been estimated that in the Province of Ontario alone over \$1 billion of mortgage money is placed in this manner annually.

In 1960 our association was formed to improve the conduct and education of all those engaged in this field, field which until that time was for the most part unregulated and disorganized. In co-operation with the government of Ontario these objectives have been very well met.

The following are a number of key factors that are pertinent to our discussion today and which have gone a long way to make the industry in Ontario vital and competitive to the benefit of both borrower and lender alike.

One, the Ontario Mortgage Brokers Act was passed. A copy of this legislation is submitted for your perusal in the information kit.

Two, one of the regulations of the Act stipulates that 24 hours before a prospective borrower signs any other documents, he must receive a copy of a Statement of Mortgage form detailing all aspects of the mortgage transaction. A copy of this form is also enclosed in your material.

Three, no one in Ontario can lend money on the security of real estate in the province unless licensed under the act or other enabling legislation.

Four, a tribunal of government and industry representatives was formed to hear complaints against registered mortgage brokers. To complement this the OMBA has established an ethics committee to deal with complaints lodged against members of the association. The success of the appeal tribunal and

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

La mardi 1^{er} mars 1977

[Interpretation]

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît!

Nous avons ce matin à l'ordre du jour le Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants. Nos témoins sont M. Howard Stulberg, président de *Ontario Mortgage Brokers Association*, à ma droite; M. Ernest Balmer, président de la *Society of Accredited Mortgage Brokers for the Province of Ontario* et à côté de lui, M. Eric Exton, président sortant de cette même société.

J'inviterai maintenant M. Stulberg à faire sa déclaration avant que nous ne passions aux questions.

Monsieur Stulberg, s'il vous plaît.

M. H. Stulberg (président, Ontario Mortgage Brokers Association): Bonjour, mesdames et messieurs. Comme on vous l'a dit, je m'appelle Howard Stulberg. Je suis président de *Multivest Financial Services Limited* et secrétaire de *Ontario Mortgage Brokers Association*. Mes collègues et moi représentons l'OMBA, association dont les membres représentent 68 p. 100 des négociants en hypothèques de l'Ontario.

Les négociants en hypothèques représentent à la fois les bailleurs de fonds et les emprunteurs éventuels lorsqu'il s'agit de prêts garantis par de l'immobilier, et l'on estime qu'en Ontario seulement de tels placements hypothécaires représentent 1 milliard de dollars par an.

En 1960, notre association s'est constituée pour améliorer les méthodes de tous ceux qui travaillaient dans ce secteur, secteur qui, jusque là, était en général tout à fait désorganisé et non réglementé. En collaboration avec le gouvernement de l'Ontario, les objectifs poursuivis ont été atteints.

Voici quelques-uns des facteurs clés, se rapportant à notre débat d'aujourd'hui, qui ont permis à notre secteur d'être, en Ontario, à la fois prospère et concurrentiel et de servir tout autant l'emprunteur que le bailleur de fonds.

Tout d'abord, l'adoption de l'*Ontario Mortgage Brokers Act*. Le texte vous en a été soumis à titre d'information dans la chemise bleu.

Deuxièmement, un des règlements de cette loi stipule que l'emprunteur doit, 24 heures avant de signer tout autre document, recevoir copie de l'état d'hypothèques contenant tous les détails sur le prêt hypothécaire. Cet imprimé vous est également fourni dans la documentation.

Troisièmement, personne en Ontario ne peut prêter de l'argent garanti par de l'immobilier situé dans la province sans un permis délivré aux termes de la loi ou d'autres textes habilitants.

Quatrièmement, un tribunal formé de représentants du gouvernement et du secteur a été mis sur pied pour entendre les plaintes contre les négociants d'hypothèques agréés. En outre, l'OMBA a formé un comité d'éthique pour étudier les plaintes formulées contre les membres de l'association. Le succès du

[Texte]

the ethics committee is evidenced by the fact that there have been virtually no cases before the appeal tribunal in the past few years.

Five, our association in conjunction with the Ontario government is currently preparing mandatory courses of study for prospective mortgage brokers. Voluntary courses for anyone interested are currently provided by the association.

Six, the association several years ago formed the Society of Accredited Mortgage Brokers. To receive the designation AMB a broker must have been in business for at least five years, have taken mandatory association educational courses and have demonstrated his knowledge, skill and ethical conduct to his peers.

With me today is Mr. Eric Exton, President of Seel Mortgage Investment Corporation, past director of the OMBA and immediate past chairman of the Society of Accredited Mortgage Brokers. Mr. Bernard Greenbaum, President of the OMBA, who was to have been with us, unfortunately took ill at the last minute and sends his regrets.

To address you now, I would like to introduce Mr. Ernest Balmer, President of the Credit Realty Corporation Limited and Rosemont Investments Limited, past director of the OMBA and current Chairman of the Society of Accredited Mortgage Brokers.

The Chairman: Mr. Balmer.

Mr. E. Balmer (President, Society of Accredited Mortgage Brokers for the Province of Ontario): Thank you, Howard.

You have received our submission, a copy of which is enclosed in the kit that we have given you, and as we have indicated in it, we wholeheartedly support the objectives of the Borrowers and Despositors Protection Act as well as the spirit in which it is proposed. It is absolutely mandatory to the citizens of this country that usury and unconscionable transactions be eliminated.

• 0945

Further, a prospective borrower must know in advance all the facts and details of any borrowing transaction that he is contemplating. He must also be prevented from making a transaction that is unfair, not only at the time that the transaction is consummated, but also one that is unfair during the life of the transaction. Any information that is given to these borrowers or prospective borrowers should be presented in a way that makes comparative shopping relatively easy for him.

The steps taken in Ontario that Mr. Stulberg outlined to you have served the consumer extremely well without disrupting the money or mortgage market. In the case of the proposed legislation we think it would be a disservice to the consumer if the very legislation that was designed to protect him would, by curing some of the problems, at the same time create new ones. We believe the problems outlined in our brief, as far as the mortgage industry is concerned, will create additional unnecessary administrative costs. Certain aspects of the proposed legislation will most certainly increase interest rates charged to borrowers. Brokers and lenders alike will find it

[Interprétation]

tribunal d'appel et du comité d'éthique est incontestable puisque le tribunal d'appel n'a pratiquement pas eu à entendre de plaintes ces dernières années.

Cinquièmement, notre association, en collaboration avec le gouvernement de l'Ontario, a entrepris de mettre sur pied des cours obligatoires pour tout nouveau négociant en hypothèques. L'association offre déjà des cours facultatifs à quiconque est intéressé.

Sixièmement, il y a plusieurs années, l'association formait la *Society of Accredited Mortgage Brokers*. Pour être ainsi agréé, le négociant doit être dans les affaires depuis au moins 5 ans, avoir suivi les cours obligatoires de l'association et avoir prouvé à ces pairs ses connaissances, compétences et principes d'éthique.

J'ai ici avec moi M. Eric Exton, président de *Seel Mortgage Investment Corporation*, administrateur sortant de l'OMBA et président sortant de la *Society of Accredited Mortgage Brokers*. M. Bernard Greenbaum, président de l'OMBA, devait également venir mais il est malheureusement tombé malade à la dernière minute et vous prie de bien vouloir l'excuser.

J'aimerais maintenant passer la parole à M. Ernest Balmer, président de *Credit Realty Corporation Limited* et *Rosemont Investments Limited*, administrateur sortant de l'OMBA et président actuel de la *Society of Accredited Mortgage Brokers*.

Le président: Monsieur Balmer.

M. E. Balmer (président, Society of Accredited Mortgage Brokers for the Province of Ontario): Merci, Howard.

Vous avez reçu notre mémoire, et vous en trouverez d'ailleurs un exemplaire dans la chemise que nous vous avons distribuée. Comme nous le mentionnons là-dedans, nous approuvons tout à fait les objectifs poursuivis dans la Loi sur la protection des emprunteurs et déposants, ainsi que l'esprit dans lequel celle-ci est proposée. Il est absolument impératif d'éviter aux citoyens canadiens les opérations usuraires et abusives.

En outre, celui qui cherche à emprunter doit savoir à l'avance tout ce que cela comporte et dans tous les détails. On doit également l'empêcher d'effectuer une opération injuste, non seulement au moment même de l'opération mais également pendant la durée de l'opération. Toute information donnée à ces emprunteurs en puissance doit leur permettre de comparer facilement les diverses possibilités qui leur sont offertes.

M. Stulberg vous a exposé les mesures prises en Ontario, qui se sont révélées très efficaces pour le consommateur sans toutefois déranger le marché financier ou hypothécaire. Quant au projet de loi qui vous occupe, nous estimons qu'au lieu de protéger le consommateur, en remédiant à certains des problèmes, il en créerait d'autres et ainsi ne lui rendrait pas grand service. Les problèmes soulevés dans notre mémoire engendreront pour le secteur hypothécaire des coûts administratifs supplémentaires inutiles. De toute évidence, certains des aspects du projet de loi obligeront à majorer les taux d'intérêt réclamés aux emprunteurs. Les négociants et bailleurs de

[Text]

considerably more difficult to attract funds for mortgage investment.

The legislation as now proposed shifts a considerable burden of determination on our already very much overburdened courts, a shift that should be avoided both because of the tremendous cost involved and because potential lenders will shy away from such a distasteful and potentially expensive contingency.

Certainly the data supporting our opinions have already been presented to you very well by others in both the real estate and other lending industries, and I guess you will be hearing other briefs about it. You have also from them received a lot of constructive solutions that we have read about in the press. We would like to spend this time, therefore, with you to set out some specific objections as they affect us and an outline of alternative methodologies.

The bill defines a borrower in part as a natural person or closely held corporation. Our association recommends that loans that are secured principally by real estate and which exceed \$50,000 be excluded from the legislation. I think one can reasonably expect that on real estate borrowings of over \$50,000 the prospective borrower, whether he is corporate or personal, will have the expertise or, in the alternative, will be able to afford and will seek professional advice when negotiating or arranging mortgage loans, provided he has received the facts in advance. Regardless of any legislation we very strongly urge that there be a consumer education program to inform the public about the complexities involved in loans, mortgages and other personal financial transactions.

I would like to speak for a moment on the unwarranted credit charge rates. These credit charges are regularly published and widely distributed by several sources including the newspapers. We have enclosed copies in your kits of a couple of publications available in Ontario. With the implementation of full disclosure of the cost of loans and standardization of the method of calculating credit charge rates, along with the regulation of the advertising of credit, a prospective borrower will be able to ascertain prior to the closing of the lending transaction whether or not the credit charge made is warranted.

We are concerned that legal remedies entitling the borrower at any time to stop payment on a loan if he finds the charges unreasonable, thus forcing the lender to take legal action proving the rate is warranted, will without doubt lead to frivolous actions on the part of unscrupulous borrowers.

The resulting increased costs to the lender have to be passed on eventually to the borrowing consumer. This provision will certainly have serious consequences for the insurers of high ratio mortgage loans. An increased rate of litigation will likely result in increased claims and higher losses. Private mortgage insurers may be forced to lower lending ratios to the detriment of the house buying consumer, who is probably the consumer that we are most trying to protect with this bill.

[Interpretation]

fonds s'apercevront qu'il est beaucoup plus difficile de trouver des fonds à investir dans des hypothèques.

Le texte législatif proposé ajoute considérablement au fardeau de nos tribunaux déjà débordés. Il faudrait éviter cela d'une part parce que ce serait extrêmement coûteux et d'autre part parce que les bailleurs de fonds éventuels tourneront le dos devant des perspectives aussi désagréables et probablement coûteuses.

Vous avez déjà certainement entendu ce genre d'argument tant du côté immobilier que du côté d'autres bailleurs de fonds, et vous recevrez encore probablement d'autres témoignages à ce sujet. Beaucoup de solutions ont été proposées d'après ce que l'on a pu lire dans les journaux. Aussi voudrions-nous ici vous exposer certaines des objections qui nous sont plus particulières et vous suggérer d'autres méthodes.

Le projet de loi définit un emprunteur comme une personne physique ou une société fermée. Notre association recommande que les prêts garantis principalement par de l'immobilier et dépassant \$50,000 soient exclus du projet de loi. En peut en effet penser que pour les emprunts immobiliers de plus de \$50,000, l'emprunteur, qu'il s'agisse d'une société ou d'un particulier, aura les connaissances voulues ou pourra s'offrir les conseils d'un avocat pour négocier et finaliser ce genre de prêt hypothécaire, à condition évidemment qu'il ait reçu les détails nécessaires à l'avance. Quelle que soit la législation, nous préconisons beaucoup la mise sur pied d'un programme d'éducation du consommateur pour informer le public des complexités des prêts, hypothèques et autres opérations financières personnelles.

J'aimerais maintenant revenir un instant sur les frais de crédit exagérés. Ceux-ci sont régulièrement publiés et largement divulgués par plusieurs sources, notamment les journaux. Nous avons mis dans les dossiers qui vous ont été distribués deux publications disponibles en Ontario. Avec la divulgation de tous les coûts des prêts et la normalisation de la méthode de calcul des taux de frais de crédit, et la réglementation de la publicité visant le crédit, l'emprunteur pourra s'assurer, avant la clôture de son contrat, que les frais sont bien justifiés.

Nous craignons que les recours légaux autorisant l'emprunteur à arrêter n'importe quand ses versements s'il juge les frais déraisonnables et à forcer ainsi le bailleur de fonds à intenter une poursuite en justice pour prouver le contraire, conduisent les emprunteurs peu scrupuleux à des actes pour le moins frivoles.

Ainsi en résulterait-il des frais accrus pour le bailleur de fonds, qui devrait finalement les faire supporter par l'emprunteur, autrement dit le consommateur. Cette disposition aura certainement des conséquences très graves pour les assureurs de prêts hypothécaires à taux élevés. La multiplication des procès augmentera vraisemblablement les créances et les pertes. Les assureurs d'hypothèques privées seront peut-être forcés de limiter leurs prêts au détriment de l'acheteur de logement qui est probablement le consommateur qu'on essaie surtout de protéger par ce projet de loi.

[Texte]

• 0950

Uncertainty as to the validity of the credit charge rate set out in a mortgage document will discourage institutional investors purchasing mortgages in the secondary mortgage market. The consequences could be quite serious and the resulting contraction of the secondary market will ultimately result in higher credit charge rates.

An investor looking to put money into a mortgage market such as this wants to know that he has a valid and subsisting document that is going to last him throughout the term of the transaction, and we think a part of the legislation destroys this security.

Solicitors acting on behalf of lenders will be unable to give unqualified certification of title because the loan will be attackable in this regard. In order to minimize the impact of this section of the proposed act and at the same time provide adequate protection to the foreign consumer, we would like to suggest that all actions with respect to unwarranted credit charge rates be initiated within 48 hours of the applicant's receiving a statement disclosing the terms of the lending transaction. In other words, that statement would be received before the transaction was really entered into and he would have time to examine it, take it to counsel or whatever and make up his mind whether or not the credit charge is warranted.

In regard to the prepayment of mortgages, the provisions of the bill relating to the prepayment of fixed rate mortgages will have severe implications for life insurance companies and pension funds, which are committed to long-term payouts at guaranteed interest rates, and trust companies attempting to match maturities of investment certificates and mortgage investments. I understand you have had some submissions from these companies in that regard.

We certainly do not object to the concept of prepayment of mortgages, provided that the lender is compensated for losses resulting from the reduction in interest rates and the administrative staff's reinvestment of the funds that are repaid. The investment of funds for a mortgage lender is sometimes very, very difficult, because one has to wait for a proper type of application to come along, it has to be investigated, the legal fees again have to be paid. These matters can take a lot of time and funds can lie idle during this period. When that happens, of course, the lenders will try to recover some of these costs through higher charges of one kind or another.

With regard to credit disclosures, as Mr. Stulberg and I have emphasized, the Ontario Mortgage Brokers Association is very much in favour of uniform disclosure methods. We have had them in Ontario for a long time, in the mortgage industry. The Ontario Mortgage Brokers Act requires the mortgage brokers to provide a statement of mortgage on a prescribed form to all borrowers at least 24 hours before the borrower is asked to sign any mortgage documents. We have

[Interprétation]

L'incertitude quant à la validité des taux de frais de crédit fixés dans les papiers d'hypothèque découragera les sociétés d'investissement qui achètent des hypothèques sur le marché de deuxième hypothèque. Les conséquences pourraient donc être très graves si le marché secondaire venait à diminuer, car les taux de frais de crédit s'en trouveraient du même coup majorés.

Un investisseur cherchant à mettre de l'argent dans un marché d'hypothèques comme celui-ci, veut être assuré que les papiers seront valables tout au long de l'opération, et nous pensons qu'une partie du projet de loi supprime cette garantie.

Les avocats représentant les bailleurs de fonds ne pourront plus certifier inconditionnellement des titres, car le prêt sera attaqué à cet égard. Pour minimiser les conséquences de cet article du projet de loi tout en protégeant suffisamment le consommateur étranger, nous suggérons que toute poursuite intentée relativement à des frais de crédit exagérés le soit dans les 48 heures suivant la réception de tous les détails et conditions du prêt par l'emprunteur éventuel. Autrement dit, ces renseignements seraient fournis avant que l'opération elle-même ne soit finalisée, et l'emprunteur aurait le temps de les examiner, de les soumettre, entre autres, à son avocat et de juger si les frais de crédit lui semblent ou non justifiés.

Quant au paiement anticipé des hypothèques, les dispositions du projet de loi portant sur le paiement anticipé d'hypothèques à taux fixe auront des répercussions sérieuses sur les compagnies d'assurance-vie et les fonds de pension, qui se sont engagés à des remboursements à long terme à des taux d'intérêt garantis, et sur les compagnies fiduciaires essayant de faire correspondre l'échéance des certificats d'investissement avec les investissements hypothécaires. Je crois que ces compagnies vous ont d'ailleurs déjà dit ce qu'elles en pensaient.

Nous n'avons certainement aucune objection au paiement anticipé d'hypothèques à condition que le bailleur de fonds soit indemnisé pour les pertes essuyées en cas de diminution des taux d'intérêt et pour les frais administratifs que comporte le réinvestissement des fonds remboursés. En effet l'investissement est quelquefois pour le prêteur hypothécaire extrêmement difficile, car il faut attendre qu'une demande appropriée se présente, qu'on l'ait examinée, et que les frais judiciaires soient à nouveau payés. Cela peut prendre très longtemps et les fonds peuvent rester oisifs dans l'intervalle. Dans ce cas, évidemment, les bailleurs de fonds essayeront de recouvrer une partie de ces coûts en majorant d'une façon ou d'une autre les frais.

Quant à la divulgation des frais de crédit, comme M. Stulberg et moi l'avons précisé, l'*Ontario Mortgage Brokers Association* est tout à fait favorable à des méthodes de divulgation uniformes. Cela existe en Ontario depuis longtemps dans notre secteur. L'*Ontario Mortgage Brokers Act* exige que les négociants d'hypothèques fournissent un état d'hypothèque sur un imprimé imposé à tous les emprunteurs au moins 24 heures avant que ne soient signés tout papier relatif à l'hypo-

[Text]

inserted a copy of that form in your kits and would like you to have a look at it at some time.

There are, however, some easily surmountable but important objections to the presently contemplated legislation. Because of the overlapping provincial and federal legislation, two differing disclosure forms might be required. This would be both expensive and confusing, and certainly unnecessary. We strongly urge that only one form be required.

Secondly, the problem is compounded with both the broker and the lender involved, since each will be required to provide a statement of mortgage form. The one provided by the lender . . .

• 0955

The Chairman: We will circularize these sheets now, if you wish.

Mr. Balmer: All right. Obviously two forms would be most confusing if one is required by the federal government and one by the provincial government. The whole problem is considerably compounded when both a broker and a lender are involved since each will be required to provide a statement of mortgage form.

The form provided by the lender will not include the charges by the broker and hence the two forms will provide both different figures and, in the final results, different rates. With the provincial form providing a third rate, the prospective borrower will indeed be in a turmoil. We suggest that if a broker is licensed under provincial legislation, the lender be entitled to rely on a declaration by the broker to the lender that the applicant has been provided with a statement as called for by the legislation. With this simple step we think that the consumer will be protected and the spirit of the legislation will be complied with.

We think there are tremendous conceptual problems involved—and I guess you have heard a lot about this already—in calculating a credit charge rate which includes all credit charges as provided for in the act. In some cases credit charges are not directly related to the principal sum and other terms of the loan. Appraisal and lawyers' fees are examples. Including these charges in the credit charge rate will result in the smaller loans reflecting higher credit charge rates than larger loans. This could confuse or will confuse a prospective borrower, who naturally assumes that a smaller loan should warrant a lower credit charge rate because it involves less risk. A similar distortion of the credit charge rate will occur in comparing short and long-term loans. Shorter-term loans will reflect higher credit charge rates because the legal fees, appraisal fees and finder's fees must be amortized over the shorter term.

Now, that is just a little bit confusing and I would ask you to refer to the example in the kit headed "distortions in credit-charge rate calculations". I would just like to go over that with you now, if I may. It is in the blue folder.

In that particular example, good old Mr. and Mrs. Smith have bought a house for \$50,000 with a \$10,000 down payment. They have been offered a first mortgage of \$40,000

[Interpretation]

thèque. Nous avons inséré cet imprimé dans la chemise bleue et nous aimerions que vous puissiez y jeter un coup d'œil.

Néanmoins certaines de nos objections importantes seraient surmontables. Étant donné que les législations fédérales et provinciales se recoupent, on risque d'exiger deux formulaires de divulgation distincts. Cela coûtera cher, embrouillera tout le monde et est parfaitement inutile. Nous suggérons donc fortement qu'on se limite à un formulaire.

Deuxièmement, le problème se multiplie pour le négociant et le bailleur de fonds puisque chacun devra fournir un état d'hypothèque. Celui qui sera fourni par le bailleur de fonds . . .

Le président: Si vous voulez, nous pourrions distribuer ces feuilles maintenant.

M. Balmer: Très bien. Il est évident que deux formulaires seraient très embrouillants si le gouvernement fédéral en exige un et le provincial un autre. Le problème se trouve passablement multiplié quand il concerne à la fois le négociant et le bailleur de fonds, car chacun devra fournir son état d'hypothèque.

Le formulaire du bailleur de fonds ne comprendra pas les frais du négociant si bien que les deux formulaires donneront des chiffres différents et donc finalement des taux différents. Le formulaire provincial donnant un troisième taux, l'emprunteur éventuel sera complètement perdu. A notre avis, si le négociant est agréé en vertu de la législation provinciale, le bailleur de fonds devrait pouvoir s'en tenir à une déclaration de sa part lui disant que le client a reçu le papier officiel exigé par la loi. Ainsi le consommateur serait-il protégé et l'esprit de la loi respecté.

Calculer un taux de frais de crédit comprenant tous les frais de crédit énumérés dans la loi posera d'énormes problèmes dont on a déjà dû beaucoup vous parler. Dans certains cas, en effet, les frais de crédit ne sont pas directement liés au principal et autres conditions du prêt. Par exemple, les frais d'appréciation et d'avocat. Compter ces frais dans le taux de frais de crédit donnera pour les petits prêts un taux plus élevé que pour les prêts plus importants. Cela embrouillera immanquablement l'emprunteur qui, naturellement, suppose qu'il peut emprunter une faible somme à un taux plus intéressant puisqu'il y a moins de risques. Même distorsion du taux de frais de crédit dans la comparaison des prêts à court et à long terme. Les prêts à court terme sembleront consentis à des taux supérieurs parce qu'il faudra compter les frais judiciaires, les frais d'évaluation et les frais de protection qui doivent être amortis à plus court terme.

Ceci est un peu compliqué et je vous demanderai de vous reporter à l'exemple intitulé "*distortions in credit-charge rate calculations*" dans la chemise. Si vous me permettez, on va le passer en revue. C'est dans la chemise bleue.

Nous avons ici ces braves Monsieur et Madame-Tout-le-monde qui ont acheté une maison de \$50,000 et ont fait un premier versement de \$10,000. Leur banque leur a offert une

[Texte]

from their bank on the following terms: the interest rate is 10½ per cent, the term is 5 years, it is amortized over 25 years. In other words, equal payments made monthly will completely pay off the loan in 25 years if the term is 25 years. There is an appraisal fee charged of \$100, and the legal fees in this theoretical transaction are \$265. The effective credit charge rate in this particular transaction calculated actuarially is 10½ per cent per annum. Now, what would the credit charge rate have been if Mr. and Mrs. Smith had had a \$40,000 down payment and required only a \$10,000 first mortgage on the same terms as above? Even though the interest rate would probably remain the same, because it is the prime rate, the charges of an appraisal fee and legal fees would remain the same or certainly almost the same, and therefore the actuarially correct answer is 11.27 per cent. It would appear, and it would be difficult to explain to Mr. and Mrs. Smith, that a smaller and obviously more secure loan on the same house requires a credit charge rate more than three-quarters per cent higher than the larger loan.

• 1000

In the second example we take the prior set of figures and show two other alternatives, with all the other terms and conditions being the same. In these two alternatives you will notice that the amounts are the same but the interest rate in alternative 1 is 9.75 per cent as opposed to an interest rate of 10.25 per cent in alternative 2. Under the first plan the borrower only requires the money for one year, but under the second plan he requires it for five years. The other facts are the same as they were on the previous page. In these two cases you will see that there are two different credit charge rates again, one being 10.78 per cent and the other being 10.5 per cent.

It appears from these examples that even though it would appear that a shorter-term loan, but providing for a lower interest rate, in fact costs the borrower a lot more in the end. This is not always the case in practice, however, and this is where we get some of these distortions. Most institutional lenders offer renewals at prevailing interest rates for a nominal renewal fee because, of course, the appraisal and the originating legal fees are not all necessary. A renewal is usually made by a renewal document, which is a very simple document to sign and register.

What would the effective credit charge rate be in the above example if the loan is renewed each year at the same interest rate for a renewal fee of \$60 per renewal? For the five-year term, the effective credit charge rate will be 10.13 per cent, as opposed to the 10.5 per cent that you see above, which is almost a half percentage point difference. From a practical point of view, the one-year loan renewed each year for the five-year term will be less expensive than the loan for five years. How can we tell this to Mr. and Mrs. Smith and have it make any sense to them?

It is our feeling that the form prescribed under the federal regulations and the definition of charges should delineate between what is the interest cost and those charges in real

[Interprétation]

première hypothèque de \$40,000 aux conditions suivantes: Taux d'intérêt, 10¼ p. 100, renouvelable tous les cinq ans, amortissement sur 25 ans. Autrement dit, des paiements mensuels uniformes leur permettant de rembourser totalement le prêt en 25 ans. Les frais d'évaluation sont fixés à \$100 et les frais judiciaires à \$265. Le taux de frais de crédit réel calculé par un actuaire serait de 10½ p. 100. Maintenant qu'aurait-il été si M. et Mme-Tout-le-monde avaient d'abord versé \$40,000 et demandé seulement \$10,000 en première hypothèque dans les mêmes conditions que tout à l'heure? Même si le taux d'intérêt devait rester le même, puisque c'est le taux préférentiel, les frais d'évaluation et les frais judiciaires demeureraient les mêmes aussi et l'actuaire arriverait alors à un taux de 11.27 p. 100. Il semble—et il est difficile d'expliquer cela à M. et à Mme Tout-le-monde—que le taux de frais de crédit pour cette hypothèque plus petite et, par conséquent, plus facile à garantir, est de ¾ p. 100 plus élevé.

Dans le deuxième exemple, nous reprenons les mêmes chiffres et indiquons deux autres possibilités, les conditions et modalités étant les mêmes. Vous pouvez constater que, dans les deux cas, les montants sont les mêmes, mais que le taux d'intérêt pour le premier est de 9.75 p. 100, alors que pour l'autre, il est de 10.25 p. 100. Dans le premier cas l'emprunteur n'a besoin de cet argent que pour une année, dans le deuxième pour cinq années. Les autres éléments restent les mêmes qu'à la première page. Dans ces deux cas, vous pouvez constater qu'une fois de plus, il y a deux taux différents de frais de crédit, l'un étant de 10.78 p. 100 et l'autre, 10.5 p. 100.

Ces exemples montrent que bien que, pour un prêt à court terme, le taux d'intérêt est inférieur, cela coûte en définitive plus à l'emprunteur. Toutefois, ce n'est pas toujours le cas dans la pratique, et c'est là que se situent les différences. La plupart des bailleurs de fonds offrent des renouvellements aux taux d'intérêt courants en ne faisant verser qu'une commission nominale de renouvellement, car, bien entendu, il n'y a pas forcément renouvellement des frais d'évaluation et des honoraires juridiques. Généralement pour un renouvellement, il suffit d'un document de renouvellement qu'il faut simplement ratifier et enregistrer.

Quel serait le véritable taux de frais de crédit dans l'exemple précédent si le prêt était renouvelé chaque année au même taux d'intérêt et pour une commission de renouvellement de \$60? Dans le cas du contrat de cinq ans, ce taux véritable serait de 10.13 p. 100, alors que dans l'autre il serait de 10.5 p. 100, ce qui représente presque ½ p. 100 de différence. Du point de vue pratique, le prêt d'une année renouvelé chaque année pendant cinq ans coûte moins cher que le prêt sur cinq ans. Comment peut-on expliquer cela à M. et Mme-Tout-le-monde?

Nous estimons que la formule prescrite par les règlements fédéraux et la définition des frais devrait faire la distinction entre les frais d'intérêt et les frais fonciers, à savoir les

[Text]

estate, for instance, that are concerned with appraisal fees, legal fees and normal brokerage fees. Today this is a very competitive industry in most parts of the country. Therefore these fees are normally competitive and normally constitute a very small percentage of the over-all cost of the loan. However, they do distort the figures if the disclosure to the prospective borrower has to be made in the way prescribed by the Act. We think, therefore, that the federal form should follow the very good example set by the Province of Ontario in the design of its form, a form that has withstood the test of about 15 years of practice.

We hope these preliminary remarks have given you some insight into our position. Earlier we presented you with our brief and we have given you an extra copy in the kit, and what we would really like to do is to have a discussion with you and answer any questions you might have about the matters that we have mentioned today, or anything else that you would like to discuss.

The Chairman: Thank you, Mr. Balmer, for your statement, and also Mr. Stulberg for his statement. We are now ready for questioning and the first questioner will be Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: Mr. Stulberg, Mr. Balmer and your associates, I want to thank you very much for the brief you submitted some time before these hearings, and which I have read most carefully with my staff. It is extremely helpful. I would also like to thank you for your testimony this morning. If you find some of our questions rather general it is because we are under a time limit and perhaps, like yourself, without the regulations before us, we find it somewhat difficult when going through this, even some of the general areas, to be too specific. So, I sort of forewarn you that we are going to try to elicit some general concerns in our conversation with you this morning. Again, I thank you for a very helpful and useful brief.

To either Mr. Stulberg or Mr. Balmer, was your association in any way consulted before this bill saw the light of day? Do you feel you had some input into its main provisions?

• 1005

Mr. Balmer: Perhaps if I may, I would like Mr. Exton to answer that question.

The Chairman: Mr. Exton.

Mr. Eric Exton (Past President, Society of Accredited Mortgage Brokers for the Province of Ontario): To the best of my knowledge no member of the association officially was involved prior to this bill having been sent to us in its present form.

Mr. Grafftey: You made the statement a few minutes ago that, like us on this side of the Committee, you support the general objectives of this bill. But from reading your brief and hearing you this morning, I gather that, if this bill goes

[Interpretation]

honoraires d'évaluation, les honoraires juridiques et les commissions de courtage. Aujourd'hui, la concurrence dans ce secteur est très forte partout au Canada. Par conséquent, ces honoraires sont généralement concurrentiels et ne représentent normalement qu'un très petit pourcentage du coût total du prêt. Cependant, ils déforment les chiffres s'il faut les divulguer à l'emprunteur en puissance de la manière prescrite dans la loi. Par conséquent, nous estimons que la formule fédérale devrait suivre le très bon exemple donné par la province de l'Ontario dans la conception de sa formule, formule qui a fait ses preuves au cours des quinze dernières années.

Nous espérons que ces observations préliminaires vous ont un peu fait comprendre notre position. Nous vous avons déjà fait parvenir notre mémoire et nous vous en avons remis un exemplaire supplémentaire dans ce dossier; ce que nous souhaiterions à la vérité, c'est discuter avec vous et répondre à toutes questions que vous pouvez vous poser au sujet de ce que nous venons de mentionner aujourd'hui, ou au sujet de toute autre chose que vous aimeriez discuter.

Le président: Monsieur Balmer je vous remercie, de votre exposé, ainsi que M. Stulberg. Nous sommes prêts maintenant à passer aux questions, et le premier sera M. Grafftey.

M. Grafftey: Je veux tout d'abord, monsieur Stulberg, monsieur Balmer, messieurs, vous remercier infiniment du mémoire que vous nous avez fait parvenir quelque temps avant ces audiences, mémoire que moi-même et mon personnel avons lu avec la plus grande attention. Il est extrêmement utile. J'aimerais également vous remercier de votre témoignage de ce matin. Si certaines de nos questions vont vous sembler assez générales, c'est parce que nous sommes limités par le temps et que peut-être tout comme vous-même, sans avoir les règlements en main, il nous est quelque peu difficile en étudiant cette question d'être trop précis même dans certains domaines généraux. Je vous préviens en quelque sorte qu'au cours de notre discussion de ce matin nous allons essayer d'obtenir de vous des observations plutôt générales. Une fois de plus, je vous remercie de nous avoir transmis un mémoire aussi utile et instructif.

Votre association a-t-elle été d'une manière ou d'une autre consultée avant que ce projet de loi ne voie le jour? Estimez-vous avoir influé sur la rédaction de ses principales dispositions?

M. Balmer: J'aimerais, avec votre permission, que monsieur Exton réponde à cette question.

Le président: Monsieur Exton.

M. Eric Exton (Président sortant, «Society of Accredited Mortgage Brokers for the Province of Ontario): A ma connaissance, aucun membre de l'association n'a participé officiellement à la rédaction de ce projet de loi qui nous a été envoyé sous sa forme actuelle.

M. Grafftey: Vous avez déclaré il y a quelques instants, tout comme nous de ce côté-ci de la table, que vous appuyiez les objectifs généraux de ce projet de loi. Mais après avoir lu votre mémoire et vous avoir entendu ce matin, j'ai l'impression que,

[Texte]

through unamended, these laudable objectives will not be attained. Am I right in assuming that?

Mr. Exton: Well, Mr. Grafftey, I think we are saying that the Society of Accredited Mortgage Brokers is very much in favour of attempting to eliminate loan sharking because we are very much against it.

Mr. Grafftey: We are not just talking about loan sharking; we are talking about . . .

Mr. Exton: The inclusion of the mortgage industry, which is extremely well regulated as it is now, both federally and provincially, and the onerous terms of the existing bill would hurt the mortgage industry very badly. One item that I think has been completely overlooked is that there are enormous numbers of unscrupulous borrowers.

The way we understand the present Act, Mr. Grafftey, is that the borrower has the right to prepay up to 10 per cent from the beginning of the loan.

Mr. Grafftey: Right. I am afraid time is of the essence. I am allotted 10 minutes and your testimony has been quite lengthy. There are many clear objectives in this bill. We are all aware of them. We do not have to go over them and repeat them. But I gather from your brief and your testimony that you share the fear we do; that these objectives, rather than being aided and abetted by the bill, in some instances will be virtually impeded.

Mr. Exton: We agree.

Mr. Grafftey: Do you feel that the loan sharking provisions would better be handled in the Criminal Code *per se*, rather than in this bill?

Mr. Exton: That is our position.

Mr. Grafftey: That is your position. You also say in your brief, though it is not spelled out, that there will be great distortions and an upset in the money markets if this bill goes through unamended. Previous testimony has indicated that, in general, the housing field will be seriously affected by this bill if it goes through unamended, specifically new housing as opposed to existing housing.

First, could you elaborate this morning on how you feel the housing market will be adversely affected by this legislation if it goes through unamended?

Second, I read this morning in the newspapers about current difficulties already being experienced in the second mortgage field. Does this bill have any specific implications vis-à-vis the second mortgage field and new housing if it goes through unamended, and could you cast further light on this?

Mr. Exton: The second question will be answered by Mr. Balmer. I will take the first one.

The new housing market and the small builder will effectively be eliminated from the Canadian construction industry.

• 1010

Mr. Grafftey: Could you repeat that?

[Interprétation]

si ce projet de loi est adopté tel quel, ces objectifs louables ne seront pas atteints. Mon impression est-elle exacte?

M. Exton: Monsieur Grafftey, nous disons que la *Society of Accredited Mortgage Brokers* approuve entièrement toute tentative d'élimination du prêt usuraire, car nous sommes tout à fait contre.

M. Grafftey: Il ne s'agit pas uniquement de prêt usuraire; il s'agit . . .

M. Exton: Inclure le secteur des hypothèques qui est extrêmement bien réglementé à l'heure actuelle, aussi bien sur le plan fédéral que sur le plan provincial, étant donné les modalités onéreuses du projet de loi existant, frapperait ce secteur très durement. Un aspect semble avoir été totalement négligé: le nombre énorme d'emprunteurs sans scrupule.

Selon notre interprétation de la loi actuelle, monsieur Grafftey, l'emprunteur a le droit de rembourser par anticipation jusqu'à 10 p. 100 dès le début du prêt.

M. Grafftey: D'accord. J'ai peur que le temps ne joue contre moi. Je n'ai que 10 minutes et votre réponse a été assez longue. Nombre des objectifs de ce projet de loi sont clairs. Nous les connaissons tous. Il n'est pas besoin d'y revenir. Mais votre mémoire et votre témoignage me font penser que vous partagez notre crainte, la crainte que ce projet de loi, en pratique et contrairement à l'intention du législateur, ne nuise à ces objectifs.

M. Exton: Nous sommes d'accord.

M. Grafftey: Estimez-vous que des dispositions touchant au prêt usuraire seraient plus efficaces si elles figuraient dans le Code criminel en tant que tel plutôt que dans un projet de loi de ce genre?

M. Exton: C'est ce que nous pensons.

M. Grafftey: C'est ce que vous pensez. Vous dites également dans votre mémoire, bien que cela ne soit pas explicite, que si ce projet de loi est adopté tel quel, il entraînera de grands bouleversements sur le marché monétaire. Des témoins précédents nous ont indiqué que d'une manière générale, le domaine du logement sera gravement touché par ce projet de loi s'il est adopté sans amendement, surtout les constructions neuves par opposition aux constructions déjà existantes.

Tout d'abord, pourriez-vous nous dire pourquoi, selon vous, cette mesure législative, si elle est adoptée sans amendement, nuirait au marché du logement?

Deuxièmement, j'ai lu dans les journaux ce matin qu'il y avait déjà des difficultés dans le domaine des deuxièmes hypothèques. Ce projet de loi, s'il est adopté sans amendement, aura-t-il des incidences précises dans le domaine des deuxièmes hypothèques et sur les nouvelles constructions?

M. Exton: M. Balmer répondra à la deuxième question, je vais répondre à la première.

Le marché de constructions nouvelles et le petit entrepreneur seront éliminés au Canada.

M. Grafftey: Est-ce que vous pourriez répéter?

[Text]

Mr. Exton: The small builder, if this bill remains as is unamended . . .

Mr. Grafftey: The small builder . . .

Mr. Exton: . . . would effectively be removed from the building and construction market in Canada.

Mr. Grafftey: What you are saying is that the small builder in new housing will be eliminated . . .

Mr. Exton: Completely eliminated.

Mr. Grafftey—if this bill goes through unamended.

Mr. Exton: That is right. I will explain to you why. A small builder needs temporary financing. It is impossible to calculate the exact credit charge. When you make a construction loan for \$100,000 for six months, there is a privilege of repayment after three months . . .

Mr. Grafftey: That is right.

Mr. Exton: . . . with advances to be made as the builder requires it, with the builder paying on the unadvanced funds a portion of the cost, and you do not know how many construction advances are being made. In fact it is impossible to make a construction loan. Therefore only the large building industry can remain in business. They can work with banking or their own funds. The small builder is effectively being eliminated.

Mr. Grafftey: Would that not have been nice if you were able to tell the bureaucrats that before this bill saw the light of day?

Mr. Exton: I thank you for the privilege of being able to tell you today.

Mr. Grafftey: At any rate, this bill, unamended, will effectively eliminate . . .

Mr. Exton: It will obliterate and eliminate the small builder.

Mr. Grafftey: . . . the small builder in the new housing market.

Mr. Exton: In the new housing market. A man who builds three or four houses who must have interim financing cannot get it under this existing proposed draft legislation.

Mr. Grafftey: What, if any, effects will this bill have on the second mortgage market?

Mr. Exton: I would prefer Mr. Balmer to deal with this.

The Chairman: Mr. Balmer.

Mr. Balmer: Mr. Chairman, it is important not only to have borrowers in this country but it is also important to have lenders. People who have money available to lend put it out in a way in which they feel they will be best secured and in a way in which they will know that for a certain period of time their money is going to be invested. They also do not want that kind of investment to be attackable in the courts any day of the week. That is expensive. It is embarrassing and it is unreasonable.

[Interpretation]

M. Exton: Le petit entrepreneur, si ce projet de loi n'est pas amendé . . .

M. Grafftey: Le petit entrepreneur . . .

M. Exton: . . . se verra éliminé du marché de la construction au Canada.

M. Grafftey: Vous dites que le petit entrepreneur sera éliminé du marché de la construction nouvelle . . .

M. Exton: Complètement éliminé.

M. Grafftey: . . . si ce projet de loi est adopté sans amendement.

M. Exton: Exactement. Je vais vous expliquer pourquoi. Un petit entrepreneur a besoin de financement temporaire. Il est impossible de calculer les frais de crédit exacts. Dans tous prêts à la construction de \$100,000 sur une durée de six mois, il y a une clause de possibilité de remboursement après trois mois . . .

M. Grafftey: C'est exact.

M. Exton: . . . avec des avances à verser à la demande de l'entrepreneur, qui, lui, paye une partie des frais sur les fonds non-avancés, et on ne sait pas combien d'avances sont faites. Un prêt à la construction est en fait pratiquement impossible. Par conséquent, seuls les gros entrepreneurs peuvent subsister. Ils peuvent travailler en faisant jouer leur propre caisse. Cela élimine donc, dans la pratique, le petit entrepreneur.

M. Grafftey: Ne pensez-vous pas qu'il aurait été utile que vous puissiez le dire aux bureaucrates avant que ce projet de loi ne voie le jour?

M. Exton: Nous vous sommes reconnaissants de pouvoir vous le dire aujourd'hui.

M. Grafftey: De toute manière, ce projet de loi, sans amendement, éliminera dans la pratique . . .

M. Exton: Il fera totalement disparaître le petit entrepreneur.

M. Grafftey: . . . le petit entrepreneur du marché de la construction nouvelle.

M. Exton: Du marché de la construction nouvelle. Celui qui construit trois ou quatre maisons et qui a besoin de financement temporaire se le voit nié par ce projet de mesures législatives.

M. Grafftey: Quelle incidence pourra avoir ce projet de loi sur le marché de la deuxième hypothèque?

M. Exton: Je préférerais que M. Balmer réponde.

Le président: Monsieur Balmer.

M. Balmer: Monsieur le président, il importe d'avoir non seulement des emprunteurs mais également des bailleurs de fonds. Ceux qui ont de l'argent à leur disposition le placent là où, selon eux, il y a le moins de risque et là où ils savent que, pendant un certain temps, leur argent va être investi. Ils ne veulent pas non plus d'investissements susceptibles à tout moment d'être contestés par les tribunaux. Cela revient cher. C'est embarrassant et c'est déraisonnable.

[Texte]

Mr. Grafftey: Yes.

Mr. Balmer: Therefore, it is much easier for them to go out and buy a Bell Telephone bond or any other kind of security that might be available that does not pose these difficulties.

Mr. Grafftey: Yes.

Mr. Balmer: The government, and certainly the mortgage brokers, have been instrumental and interested in attracting as much money as possible to the real estate investment field. This bill is going to deter to a great extent people from investing money in mortgages. If you thought of your own hard-earned dollars, hopefully hard-earned dollars, going into an investment, you would take the one with the least risk and the least problems.

Mr. Grafftey: In other words, it makes that second mortgage, as well as other mortgages increasingly unattractive in comparison to other investments.

Mr. Balmer: Correct.

Mr. Grafftey: I have one more question, Mr. Chairman. How am I doing for time here?

The Chairman: You have about a minute and a half.

Mr. Grafftey: In terms of credit disclosure—I found your testimony vis-à-vis the forms very useful, but hair-raising in a way. To think that a young country like Canada gets into a constitutional overlap like that is mind-boggling. But at any rate, that is just an aside.

On the credit disclosure, having read your testimony, having heard it this morning and seen the two forms, I understand only too well your objections to lumping all ancillary charges with interest charges and then coming out with one global interest charge, in terms of what you said this morning.

We have discussed this at length in our party committee, on this disclosure business. What would your view be about simply stating interest charges, the pure and simple interest charge, in one calculation, the second calculation, other charges, including as you have said your legal charges, etc., then total charges, and quite possibly reconstituting the total charges in another interest charge? Without getting into euphemisms and misnomers and technicalities, you could say it was a total—I do not know what you would call it—but expressing that total charge in some comparative rate so that the shopper can have a comparative rate.

• 1015

Mr. Balmer: Mr. Grafftey, if I might answer that.

Mr. Grafftey: Maybe I have misunderstood your original statement. Could we have a little dialogue there?

Mr. Balmer: Yes. If you check the form required under the Ontario Act, that is exactly what we are doing now and that is exactly what has been done in Ontario since 1960.

Mr. Grafftey: Yes.

[Interprétation]

M. Grafftey. Oui.

M. Balmer: Par conséquent, il leur est beaucoup plus facile d'acheter une obligation de la société Bell ou tout autre action disponible sur le marché, car elles ne courent pas ce genre de risque.

M. Grafftey: Oui.

M. Balmer: Le gouvernement, et bien sûr les courtiers en hypothèques, ont cherché les moyens d'attirer le plus possible d'argent dans l'investissement foncier. Ce projet de loi, dans une grande mesure, va dissuader les investisseurs d'investir dans les hypothèques. Lorsque vous envisagez d'investir les dollars que vous avez gagnés à la sueur de votre front, vous choisissez l'investissement qui constitue le moins de risque et le moins de problème.

M. Grafftey: En d'autres termes, cela rend les deuxièmes hypothèques, tout comme les autres hypothèques, beaucoup moins attrayantes par rapport aux autres investissements.

M. Balmer: Exact.

M. Grafftey: J'ai encore une question, monsieur le président. Combien de temps me reste-t-il?

Le président: Il vous reste environ une minute et demie.

M. Grafftey: Pour ce qui est de la divulgation des données relatives au crédit... je trouve votre témoignage sur les formulaires très utile, mais en même temps effrayant. Penser qu'un jeune pays comme le Canada s'enlise dans un tel imbroglio constitutionnel est incompréhensible. Mais là n'est pas la question.

En ce qui concerne la divulgation des données relatives au crédit, ayant lu votre témoignage, vous ayant entendu ce matin et ayant vu les deux formulaires, je ne comprends que trop bien pourquoi vous vous opposez à ce que l'on regroupe tous les frais auxiliaires avec les frais d'intérêt pour arriver à des frais d'intérêt globaux.

Nous avons longuement discuté au sein du Comité du parti de cette question de la divulgation. Que penseriez-vous d'une formule où l'on indiquerait simplement dans un premier chiffre les frais d'intérêt, simplement les frais d'intérêt, et dans un second chiffre, les autres frais, y compris comme vous l'avez dit les frais juridiques, etc., pour indiquer ensuite les frais totaux, quitte à les exprimer par un deuxième taux d'intérêt? Sans euphémisme, sans terme susceptible d'induire en erreur et sans détails techniques, on pourrait dire que c'est un total—je ne sais pas comment vous l'appelleriez—, exprimer ces frais totaux en pourcentage afin que le client ait un moyen de s'en rendre compte.

M. Balmer: Si vous permettez, je vais répondre à cette question, monsieur Grafftey.

M. Grafftey: Il se peut que j'aie mal compris ce que vous vouliez dire. Pourriez-vous me donner plus de renseignements?

M. Balmer: Bien sûr. Si vous jetez un coup d'œil sur le formulaire qui est exigé en vertu de la Loi de l'Ontario, vous allez voir qu'on procède ainsi dans cette province depuis 1960.

M. Grafftey: C'est exact.

[Text]

Mr. Balmer: Now that form being filled in by prospective borrowers, states the interest rate on the loan, it states the other charges, it shows the total deductions from the loan and it shows what the borrower will receive. It covers all the points you mention.

Mr. Grafftey: Yes.

Mr. Balmer: I think the success of that particular form in practice will be found by the fact that the tribunal formed to hear complaints from consumers has, to the best of my knowledge, not heard from the consumer in the last two or three years. Our ethics committee, which is very, very tough on our own members, as you can well imagine, in many, many years has had no complaints dealing with this type of lack of disclosure, or problems that borrowers did not know what they were getting into. Therefore, we think the form should follow the format of the Ontario form now in use.

Mr. Stulberg: Let me just add one comment here; I like to think I am somewhat of an expert when it comes to these kinds of calculations. These two examples which we presented to you on the distortions are ultimately going to crop up if you try to disclose the cost of the loan in one interest-type of calculation, and I think that is what you suggested, showing first the pure rent of the money, then the ancillary cost and then coming up with the calculation to reflect the whole thing.

Mr. Grafftey: Yes.

Mr. Stulberg: It is going to create distortions. I do not care how you do this, you are going to have problems. I do not know the answer is, but certainly, giving them one global figure is not the answer. These two simple examples, which happen every single day of the week in lending transactions, are only minor problems that are going to crop up. There are going to be much more severe ones, and I am sure you have been spoken to on this by other people. I do not know what the answer is. I do not think there is an answer, except to delineate each cost to them as accurately as you can and let them check at other lending institutions.

The Chairman: Mr. Exton, would you like to add something?

Mr. Exton: Mr. Grafftey, I would add to this. If a lender wants to be unscrupulous and follow your suggestion that there be another calculation made and then a percentage, he may turn around and make a loan for 15 years instead of 5 years, and that figure looks ridiculous compared to a bank rate where the interest is lower. You must not fall into the trap—and I am using this word carefully—of coming to the conclusion that the total dollar-and-cent figure should be recalculated in an interest factor. There should be the interest rate on the mortgage as set out in the Ontario form, there should be the legal costs or other costs in dollars and cents, but no recalculation of interest because that is where you are falling into the trap—and I repeat that word—because if the loan is for six months or for fifteen years, it distorts that end percentage figure, and it must not be there.

Mr. Grafftey: Right.

[Interpretation]

M. Balmer: Il s'y trouve le taux d'intérêt qui s'applique au prêt, les autres frais, toutes les déductions, ainsi que le montant que reçoit l'emprunteur. Tous les éléments dont vous avez parlé s'y trouvent.

M. Grafftey: Je comprends.

M. Balmer: On a formé un tribunal pour entendre des plaintes des consommateurs. Que je sache, il n'y a pas eu de plaintes depuis deux ou trois ans. Cela pourrait vous donner une idée du succès qu'on a eu avec ce formulaire. Nous avons un comité qui travaille scrupuleusement sur les pratiques éthiques de nos membres, et depuis de longues années déjà, le comité ne reçoit aucune plainte au sujet de ce genre de divulgation de renseignements de la part d'emprunteurs qui n'étaient pas au courant des termes et conditions de la transaction. Pour ces raisons, nous sommes d'avis que ces nouveaux formulaires devraient ressembler à celui qu'on emploie déjà en Ontario.

M. Stulberg: Permettez-moi d'ajouter une observation. Je suis spécialiste de ce genre de transaction. Les deux exemples de distorsion qu'on vous a donnés vont se produire si vous essayez de divulguer le coût d'un prêt représenté par un seul taux d'intérêt, un peu comme vous le proposez. Vous indiquerez d'abord le coût de l'argent et ensuite les frais supplémentaires avant de calculer le coût total.

M. Grafftey: C'est exact.

M. Stulberg: Une telle formule créera des distorsions, peu importe comment on procède. Je ne saurais vous dire quelle devrait être la solution au problème, mais un chiffre unique ne l'est certainement pas. Les deux cas qu'on vous a donnés en exemple se produisent tous les jours lorsqu'on prête de l'argent, des difficultés bien plus graves en résulteront. D'autres témoins vous en ont parlé, j'en suis persuadé. La seule solution véritable serait d'expliquer à l'emprunteur tous les frais séparément et de la façon la plus précise, tout en lui donnant le choix d'aller ailleurs s'il le veut.

Le président: Voulez-vous ajouter quelque chose, monsieur Exton?

M. Exton: Si un prêteur veut se montrer peu scrupuleux, et s'il fait d'autres calculs avant d'arriver à un pourcentage global, comme vous le proposez, il peut fort bien consentir un prêt pour une période de 15 ans au lieu de 5, ce qui donne un chiffre ridicule si on le compare au taux d'intérêt moins élevé offert par les banques. Il ne faut pas tomber dans le piège—et je choisis bien le mot—de vouloir exprimer un taux d'intérêt le coût total du prêt. Il faudrait plutôt préciser le taux d'intérêt qui s'applique à l'hypothèque, ainsi que les frais judiciaires et les frais d'administration, comme le fait le formulaire employé en Ontario. Mais il ne faut pas calculer de nouveau le taux d'intérêt parce que le chiffre final est ainsi faussé, peu importe si le prêt est consenti pour une période de six mois ou quinze ans.

M. Grafftey: Vous avez raison.

[Texte]

The Chairman: Thank you, Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: Thank you, very much.

Le président: Monsieur Clermont.

M. Clermont: Monsieur le président, est-ce que les témoins consentent à ce que je pose mes questions dans l'autre langue?

The Chairman: Yes they are, Mr. Clermont

M. Clermont: Vous insistez beaucoup, dans votre mémoire, sur le remboursement anticipé sur hypothèque. Vous vous objectez aux recommandations du projet de loi. Vous insistez pour qu'il y ait un système de pénalité, bien qu'une des plaintes le plus souvent reçues vise ces pénalités imposées à l'emprunteur même si le taux d'intérêt stipulé au contrat est inférieur au taux courant. Quelle est précisément la position de votre Association sur cette question? Il s'agit d'une des plaintes les plus fréquentes adressées au ministère de la Consommation et des Corporations.

• 1020

The Chairman: Just a moment. I think we have a problem with the translation.

M. Clermont: Est-ce que les témoins ont reçu . . .

The Chairman: I do not believe so, Mr. Clermont.

Répétez, s'il vous plaît.

Possibly Mr. Exton could reply as he appears to have understood.

Mr. Exton: If I understand correctly, the question is that the consumer is being punished because rates of interest have been reduced . . .

Mr. Clermont: No, that is not my question. My question was that many complaints have been received by the department about the penalty charged to borrowers, even if the rate of interest in the contract is lower than the current rate charged on mortgage loans—and you are insisting in your brief that there should be a penalty if a borrower wants to repay his mortgage before the contract term. Say, for instance, if the mortgage is for five years; then the company that lent the money should be entitled to charge penalty—even if the interest rate in the contract is lower than the current rate on the money market.

Mr. Stulberg: One would expect, in a completely competitive market, that should a borrower decide to prepay his mortgage with the rate at lower than current market, then he should be entitled to some kind of a profit for repaying his loan early. I do not think we, as an association, disagree with that concept, providing that taken out of whatever profit the borrower might receive is the additional cost to the lender of re-investing the money; so that the net profit after administrative costs is the profit paid to the borrower.

I think that you will find, generally speaking, that the incidence of early repayment of mortgage when the rate is lower than current market is going to be very small.

M. Clermont: D'après l'expérience de votre association, est-ce que cela s'applique? Vous dites que vous êtes en faveur d'une telle politique mais d'après l'expérience de votre associa-

[Interprétation]

Le président: Merci, monsieur Grafftey.

M. Grafftey: Merci beaucoup.

The Chairman: Mr. Clermont.

Mr. Clermont: Mr. Chairman, would the witnesses mind if I asked my questions in French?

Le président: Bien sûr que non, monsieur Clermont.

Mr. Clermont: In your brief, you speak at length about prepayment of mortgages. You object to the recommendations in the bill and insist on retaining a system of penalties, although one of the complaints most often made by borrowers concerns the penalties, even when the interest rate in the contract is below the current rate. What exactly is the position of your association? We are dealing here with one of the most common complaints received by the Department of Consumer and Corporate Affairs.

Le président: Un instant, s'il vous plaît. Nous avons un problème avec l'interprétation.

Mr. Clermont: Did the witnesses get . . .

Le président: Je ne le pense pas, monsieur Clermont.

Would you mind repeating your question?

M. Exton pourrait peut-être y répondre. Il semble qu'il a compris la question.

M. Exton: Si je vous ai bien compris, vous dites que le consommateur se croit puni parce qu'on a baissé les taux d'intérêt . . .

M. Clermont: Non, ce n'était pas ma question. Je vous disais que le ministère recevait beaucoup de plaintes au sujet des pénalités imposées aux emprunteurs, même si le taux d'intérêt dans leurs contrats est moins élevé que le taux courant. Vous dites dans votre mémoire qu'il doit y avoir des pénalités si un emprunteur rembourse son hypothèque avant la fin du contrat. Par exemple, si l'hypothèque s'étale sur une période de cinq ans et que le prêteur la rembourse avant, le prêteur devrait pouvoir imposer une pénalité, même si le taux d'intérêt dans le contrat est moins élevé que le taux courant.

M. Stulberg: Compte tenu d'un marché où la concurrence est serrée, on pourrait bien s'attendre à ce que l'emprunteur qui rembourse son hypothèque d'avance puisse réaliser des bénéfices quelconques. En tant qu'association, nous ne rejetons pas ce concept, si l'on déduit des bénéfices réalisés par l'emprunteur les frais supplémentaires encourus par le prêteur pour réinvestir l'argent. Il faudrait donc que ce montant soit déduit des bénéfices de l'emprunteur.

De façon générale, vous allez trouver qu'il y a très peu de personnes qui remboursent leurs hypothèques d'avance, lorsque le taux d'intérêt est moins élevé que le taux courant.

Mr. Clermont: But is this the policy of the members of your association? You said that you approve of such a concept, but do lenders actually give borrowers credit under such circum-

[Text]

tion, est-ce que le prêteur accorde un crédit à l'emprunteur dans une telle situation ou s'il tient pour acquis qu'il a le droit de lui imposer une pénalité? Aussi, cette politique est-elle suivie?

Mr. Stulberg: This varies, quite frankly, from institution to institution. I have seen examples where, for one reason or another, even when the borrower was prepared to repay the loan with no premium to himself, the lender would not receive payment even though the interest on the contract was considerably below the current market. The lenders—and these are primarily life insurance companies—seem to have it fixed in their minds that the money is out for a certain number of years, and that they do not care if the interest rate is 2 per cent per annum: that money is going to stay out until the contract is due and they do not want it repaid.

The Chairman: Mr. Exton.

Mr. Exton: I may give you an answer from my very personal experience on a mortgage I had on my house with Great West Life at 6¾ per cent. I wanted to pay it out; and I was told, yes, I could pay it out upon payment of a bonus of three months' interest.

The reason is that they, in their books, have to cancel that loan; the funds may have to be re-invested; and they may be sitting around for a certain length of time while the funds were being matched, while being committed to pay to other people by way of fixed guaranteed returns—and that administrative cost was equal to the three months' bonus.

I can also add to that, that in the last year-and-a-half, the amount of requests for prepayment I had were minimal, except that in the last three months, every second day, somebody wants to pay out because now rates are lower. But the fact that we, in turn, must pay to our debenture holders, fixed for five years—that the other side does not want to know.

I come back now to the unscrupulous borrower who will find ways of opening that mortgage by just not making his payments and hoping that we will foreclose and exercise power of sale, and that the mortgage will be open. There are ways and means by which the unscrupulous borrower can do these things, unfortunately, and this is in no way reflected in the present bill, that the lender be protected against the unscrupulous borrower. If this bill were to remain as it is at the moment you would have a situation where the lender must give a new amortization schedule whenever prepayment is made. So the unscrupulous borrower can go ahead and pay you \$1 every third day and you must prepare a new amortization schedule, and the cost of that would be absolutely prohibitive. But the lender is not protected in any way, shape or form against such methods in this bill.

• 1025

M. Clermont: Dans un autre endroit de votre mémoire, vous laissez entendre en ce qui concerne la question du taux d'intérêt, etc., que vous préférez que ce soit fait sur une base provinciale plutôt que nationale. Ne trouvez-vous pas qu'il serait préférable d'avoir un taux uniforme dans tout le

[Interpretation]

tances or do they take it for granted that they have the right to impose penalties? To what extent is this policy followed by your association?

M. Stulberg: Cela varie d'institution à institution. J'ai connu des cas où le prêteur refusait d'accepter le paiement anticipé, même si l'emprunteur n'allait pas réaliser de bénéfices et lorsque le taux d'intérêt dans le contrat était beaucoup moins élevé que le taux courant. Les prêteurs, qui sont surtout des sociétés d'assurance-vie, semble croire que l'argent a été prêté pour un certain nombre d'années, et ils ne veulent pas se faire rembourser avant la fin du contrat, même si le taux d'intérêt est 2 p. 100 par an.

Le président: Monsieur Exton.

M. Exton: Je vais vous donner un exemple personnel. J'avais hypothéqué ma maison à 6¾ p. 100 chez *Great West Life*. Je voulais rembourser l'hypothèque d'avance, et on m'a dit que je pouvais le faire à condition de payer une prime de trois mois d'intérêt.

Ils m'ont dit que cette pénalité était nécessaire parce qu'ils étaient obligés d'annuler le prêt, de réinvestir les fonds et peut-être de perdre du revenu dans l'intervalle. Ils devraient payer à d'autres clients des bénéfices garantis fixés d'avance, et ils m'ont dit que les trois mois d'intérêt allaient payer les frais d'administration.

Je peux vous dire aussi que j'ai reçu très peu de demandes de ce genre au cours des derniers 18 mois, bien que beaucoup de clients veulent faire des versements hypothécaires anticipés depuis trois mois, à cause des taux moins élevés. Nous devons à notre tour payer des bénéfices aux clients ayant des débentures, lesquels bénéfices sont fixés pour une période de cinq ans. Mais l'emprunteur ne veut pas en entendre parler.

Retournons au cas de l'emprunteur sans scrupules qui trouve toujours un moyen d'ouvrir l'hypothèque de nouveau en arrêtant tout simplement de faire ses paiements. Il cherche ainsi à nous obliger à saisir l'immeuble hypothéqué et à le vendre, ce que nous avons le droit de faire, pour que l'hypothèque soit ouverte. Les emprunteurs sans scrupules peuvent se comporter ainsi et pour cette raison, il ne faut pas oublier de protéger le prêteur, ce qui ne se fait pas dans le bill actuel. Si le bill était adopté sous sa forme actuelle, le bailleur de fonds serait obligé de rédiger un nouveau bilan d'amortissement dans chaque cas de paiement anticipé. Donc, si un prêteur malhonnête voulait lui rembourser au taux de \$1 tous les trois jours, il lui faudrait rédiger un nouvel bilan d'amortissement chaque fois, ce qui entraînerait des coûts exorbitants. Le bill ne comprend aucune disposition visant à protéger le bailleur de fonds contre de telles pratiques.

Mr. Clermont: In your brief, you intimated that you would prefer to have interest rates established on a provincial rather than a federal basis. Do you not think that it would be preferable to have a uniform rate throughout Canada? You do not give the reasons for which you prefer to have provincial

[Texte]

Canada? Vous ne donnez pas les raisons pour lesquelles vous préférez des règlements sur une base provinciale. Vous les avez peut-être données dans vos propos d'ouverture, mais je ne les ai pas comprises.

Mr. Balmer: Yes, we are very much in favour of uniform disclosures throughout the country. We have dealt largely with the Ontario forms and the Ontario legislation because it is my understanding that it was one of the first acts that was in existence, and we found through our own experience that it has worked very well. And there are very few complaints in the press or elsewhere in regards to mortgage transactions in Ontario today. Even in the probe columns that you see in the paper, where consumers write in, I do not think I have ever seen a problem on a mortgage transaction. So, obviously, in Ontario the system has worked very well. We think the federal government, with its regulation of the industry throughout the country should to some extent, where it has worked so well, follow the Ontario example. We are really only referring to Ontario because of our familiarity with the legislation and because we are the Ontario Mortgage Brokers Association.

M. Clermont: Avez-vous une certaine expérience des politiques établies dans d'autres provinces, entre autres, au Québec? Ou bien votre expérience se restreint-elle à la politique suivie en Ontario sur ce chapitre?

Mr. Exton: I think I would like to repeat that we of the Ontario Mortgage Brokers Association are limited . . .

Mr. Clermont: I know that.

Mr. Exton: . . . in our experience outside Ontario. I have some experience in Alberta and the disclosure, in my opinion, that Ontario requires is much superior to that; it is more detailed. And I feel that the Ontario forms, because of the success they have had in the last 15 years, have been tested and are good forms. And the Ontario Mortgage Brokers Association was very much involved in preparing the forms back in 1960.

M. Clermont: Dans un autre domaine sur la question de savoir si le taux devrait refléter le coût total imposé aux emprunteurs, vous laissez entendre que cela pourrait en certains cas compliquer la situation de l'emprunteur. Ne trouvez-vous pas que ce serait ainsi plus facile à un emprunteur de savoir combien va lui coûter le prêt? Pourtant il n'y a pas seulement que le taux d'intérêt; il peut avoir d'autres coûts: au Québec, les contrats sont faits par l'entremise des notaires. Je sais que le Québec est la seule province où nous avons des notaires . . . Mais ne trouvez-vous pas que ce serait plus pratique pour l'emprunteur ordinaire, je ne parle pas des compagnies ou d'autres organismes, mais de l'emprunteur ordinaire . . . Vous ne trouvez pas, dis-je, que ce serait plus facile pour celui-ci de dire: "Eh bien, voici: mon prêt va me coûter tant, y compris le taux d'intérêt, la commission etcd Je crois en effet que le but de votre association est la création de possibilités d'emprunt pour le prêteur et l'emprunteur. Sans doute votre organisme charge-t-il une commission pour rendre des fonds disponibles. Ne trouvez-pas que ce serait préférable? Parce que vous nous dites dans votre mémoire qu'un taux unique de frais pourrait compliquer la question. Avez-vous

[Interprétation]

regulations. Perhaps you gave them in your opening statement, but I did not understand.

M. Balmer: Oui, nous favorisons des divulgations uniformes à travers le pays. Si nous avons parlé des modalités et de la législation ontariennes, c'est que la loi de cette province était, je crois, l'une des premières et que, d'après notre expérience, elle s'est montrée très efficace. En Ontario, les organes d'information reçoivent très peu de plaintes sur les opérations hypothécaires. Même dans les articles de journaux où les consommateurs ont l'occasion de s'exprimer, je n'ai jamais entendu parler de plaintes au sujet de prêts hypothécaires. Il est évident que le système adopté par l'Ontario a très bien fonctionné. Nous croyons donc que le gouvernement fédéral, dans son adoption d'une politique nationale, devrait suivre dans certaine mesure la politique qui s'est montrée si efficace en Ontario. Si nous parlons de l'Ontario, c'est que nous connaissons les lois et nous représentons l'*Ontario Mortgage Brokers Association*.

Mr. Clermont: Are you familiar with the policies of other provinces, Quebec among them? Or is your experience in this matter limited to Ontario?

M. Exton: Nous voulons insister sur le fait que l'expérience de l'*Ontario Mortgage Brokers Association* se limite . . .

M. Clermont: Je le sais.

M. Exton: . . . à l'Ontario. Je connais un peu l'Alberta et à mon avis, l'Ontario exige une divulgation beaucoup plus grande que cette province-là, sa politique est beaucoup plus détaillée. Je crois que les formulaires utilisés en Ontario, en raison du succès qu'ils ont connu au cours des 15 dernières années, se sont montrés adéquats. L'*Ontario Mortgage Brokers Association* a joué un grand rôle dans la préparation des formulaires en 1960.

Mr. Clermont: With regard to another aspect of the question as to whether rates should reflect the total cost paid by the borrower, we are given to understand that this could complicate things for the borrower in certain cases. Do you not feel that this would make it easier for the borrower to know how much the loan will cost him? This involves not only the interest rate, but other costs: In Quebec, contracts are drawn up by notary publics. I know that Quebec is the only province where notary publics are used. But do you not feel that it would be more practical for the ordinary borrower, I am not referring to companies or other organizations, but to the ordinary borrower, to be able to say: «Well, my loan will cost me this much, including interest, commissions etc.» I believe that the goal of your association is the creation of borrowing possibilities for the borrower and the lender. No doubt your organization charges a fee for making funds available. Do you not think that this would be preferable? You mentioned in your brief that a uniform rate of charge could complicate the situation. Could you provide us with information other than that contained in your brief?

[Text]

d'autres renseignements à nous donner en plus de ceux que nous avons dans votre mémoire?

• 1030

Le président: C'est votre dernière question, monsieur Clermont.

Mr. Balmer, would you care to respond?

Mr. Balmer: Yes, sir. I wonder if I could refer you to the statement of mortgage bond that is in the blue kit we presented you with this morning.

Mr. Clermont: Speaking for myself, I did not have time to go through all that documentation.

Mr. Balmer: No, we just gave you that this morning as backup material.

The Chairman: It is a white sheet entitled "Statement of Mortgage."

Mr. Balmer: I am sorry, we did not have this translated, sir.

Mr. Clermont: That is all right.

Mr. Balmer: You will notice that on the left-hand side there are numbers, and I will refer to those.

In Ontario, we first have to put exactly the property that is being mortgaged; in other words, so that Mr. Smith knows he is mortgaging this half of his house and not the other half of his house. There has to be a full description of the property being mortgaged. He then is told exactly the kind of mortgage he is getting, whether it is a first, second or third, which we think is important, and whether it is a regular mortgage or whether there is other collateral security. The principal amount that he has to repay in total is then shown. Number 2 takes all the deductions that will be taken from the principal amount, and Number 3 shows the amount he is actually going to receive.

Mr. Clermont: Just a second. To give more time to my colleagues, now that you have drawn my attention to this form I will look it over myself. Otherwise, it will take time away from my colleagues.

Mr. Balmer: Sir, may I make just one comment on this. With the more liberal—and that is not a political remark—repayment privileges that are today permitted in loans, if you take those costs and include them in an over-all rate—in other words, the deductions shown in Number 2 and detailed more carefully under Number 8—it would be very simple for a lender to say to a borrower, this loan is for a term of 20 years; therefore all those costs amortized over the 20-year period, and calculating the true rate of interest, will make absolutely no difference to the interest being charged.

Obviously, however, most loans do not run for a term of 20 years, and therefore that cost should be amortized over a shorter period of time. It is there that the distortions we have discussed this morning arise, and it is in that regard that we think it is fairer to the borrower to show the charges as a separate item from the actual interest rate. What we do think is important, although we have not really gotten into it, is that

[Interpretation]

The Chairman: This will be your last question, Mr. Clermont.

Monsieur Balmer, voulez-vous répondre?

M. Balmer: Oui, monsieur. Vous pourriez peut-être examiner la déclaration du titre hypothécaire contenue dans le cahier bleu que nous vous avons présenté ce matin.

M. Clermont: Pour ma part, je n'ai pas eu le temps de lire toute la documentation.

M. Balmer: Non, nous vous l'avons remise ce matin à titre d'information.

Le président: Il s'agit d'une feuille blanche intitulée «déclaration d'hypothèque».

M. Balmer: Nous regrettons, monsieur, mais nous ne l'avons pas fait traduire.

M. Clermont: Cela ne fait rien.

M. Balmer: J'attirerais votre attention sur les chiffres à gauche, dont je vais parler.

En Ontario, il faut décrire la propriété qui fait l'objet de l'hypothèque; autrement dit, M. Tout le monde doit savoir quelle partie de sa maison est grevée de l'hypothèque. Il faut inclure une description complète de la propriété hypothéquée. Ensuite, on lui explique le genre d'hypothèque dont il s'agit: d'une première, d'une deuxième ou d'une troisième hypothèque, ce qui est important, d'une hypothèque ordinaire ou d'une hypothèque sur garantie. Le plein montant du principal remboursé est inscrit. Au numéro 2, on inscrit toutes les déductions du principal; au numéro 3, le montant que l'emprunteur va recevoir.

M. Clermont: Attendez un moment. Puisque vous avez attiré mon attention sur le formulaire, je vais l'étudier moi-même afin d'accorder plus de temps à mes collègues. Autrement, je leur couperai la parole.

M. Balmer: Si vous me permettez, monsieur, j'ajouterai une remarque. Avec la libéralisation actuelle—il ne s'agit pas d'une allusion politique—des conditions de remboursement, si vous intégrez ces coûts au montant total d'intérêt, autrement dit, les déductions paraissent au numéro 2 et au numéro 8 sous une forme plus détaillés, le bailleur de fonds pourrait très facilement dire à l'emprunteur, il s'agit d'un prêt remboursable sur 20 ans; les coûts en seront donc amortis sur 20 ans. Le fait de calculer le taux actuel d'intérêt ne changera absolument pas le montant d'intérêt demandé.

Il est évident, cependant, que la période d'amortissement n'est pas normalement de 20 ans et que le prêt sera donc amorti plus rapidement. Voilà ce qui donne lieu aux distortions dont nous avons parlé ce matin. C'est la raison pour laquelle nous croyons qu'il est plus équitable pour l'emprunteur de faire la distinction entre les frais et le taux d'intérêt comme tel. Nous croyons qu'il est important, même si nous ne l'avons pas

[Texte]

the interest rate be expressed in the same time of annual compounding, and that the method of calculating the interest on the actual loan be correct and uniform.

Mr. Clermont: Thank you, sir. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Clermont and Mr. Balmer.

Mr. Corbin: On a point of clarification, Mr. Chairman.

The Chairman: Yes, Mr. Corbin.

Mr. Corbin: Is this statement of mortgage included in the consolidation of the act and regulations? Would that be Form 2 on page 31?

Mr. Exton: Form 3. 0 Reg.461/71 Form 3. Is that not the form?

Mr. Stulberg: It is Form 2.

Mr. Exton: It is Form 2? Oh, this one.

Mr. Corbin: Form 2. Thank you.

The Chairman: Mr. Clarke, you are the next questioner.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Thank you, Mr. Chairman.

I agree with much that has been said this morning, Mr. Chairman, and I do not want to go over the same ground. However, I would like to say to the witnesses that I am the holder of a valid salesman's licence in British Columbia and a director of a company out there which is licensed under the British Columbia Mortgage Brokers' Act. We do not yet have a clear, concise form like this one, but I think it is coming under our regulations; and I understand all the problems you have outlined to us here this morning.

I just wanted to ask a couple of questions. One of them arises out of what Mr. Stulberg said, I think, about the broker for whom he acts. It sounded to me as if he were acting for both sides in the transaction. I did not think that was the way it was done but could Mr. Stulberg explain what he said?

• 1035

The Chairman: Mr. Stulberg.

Mr. Stulberg: I think, perhaps, in my opening remarks there was a comment made to that effect. Often the broker is not paid for by both parties to the transaction but he is generally the only person in the middle and he has to satisfy both parties to the transaction. Therefore, for him to be successful as a mortgage broker, he really has to work for both parties. He cannot try just to benefit either the lender or the borrower, depending on who is paying him. He has got to try to benefit both parties and satisfy both of them, and, to that extent, I believe he is working for both sides of the transaction.

The Chairman: Mr. Balmer.

Mr. Balmer: May I just elaborate a little bit on that, Mr. Chairman? Mr. Clarke, normally, the mortgage broker, in Ontario, technically acts for the borrower and is paid by the borrower and the fee is shown on the statement of mortgage.

[Interprétation]

encore fait, que le taux d'intérêt paraisse avec l'intérêt accru chaque année et que la méthode de calcul des intérêts sur le prêt soit exacte et uniforme.

M. Clermont: Merci, monsieur. Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, messieurs Clermont et Balmer.

M. Corbin: Je demanderai une précision, monsieur le président.

Le président: Oui, monsieur Corbin.

M. Corbin: La déclaration d'hypothèque fait-elle partie de la loi et du règlement unifiés? S'agirait-il du formulaire 2 à la page 31?

M. Exton: Le formulaire 30 Reg. 461/71 form. 3. N'est-ce pas le bon?

M. Stulberg: C'est le formulaire 2.

M. Exton: Le formulaire 2? Oh, celui-ci.

M. Corbin: Le formulaire 2. Merci.

Le président: Monsieur Clarke, vous avez la parole.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Merci, monsieur le président.

J'approuve la grande majorité des témoignages entendus ce matin, monsieur le président, et je ne veux pas soulever encore une fois les mêmes questions. Toutefois, je voudrais signaler aux témoins que je détiens un permis de commerçant en Colombie-Britannique et que je suis directeur d'une société autorisée conformément au *British Columbia Mortgage Brokers' Act*. Nous espérons voir adopter dans un avenir prochain un formulaire aussi clair et concis que celui-ci. Je comprends très bien les problèmes que vous avez signalés ce matin.

Je voulais simplement poser une ou deux questions. Et tout d'abord revenir sur ce que disait M. Stulberg, je crois, sur le rôle du négociant. J'ai cru comprendre qu'il disait agir pour les deux parties à l'opération. Je ne savais pas que c'était comme cela, mais peut-être pourrait-il expliquer ce qu'il a dit exactement?

Le président: Monsieur Stulberg.

M. Stulberg: Peut-être en ai-je en effet parlé dans mes observations préliminaires. Il arrive souvent que le négociant ne soit pas payé par l'une et l'autre des parties à l'opération, mais c'est en général le seul à se trouver au milieu, et il doit satisfaire les deux parties. Aussi, pour réussir, il doit en fait travailler pour les deux parties. Il ne peut se contenter de satisfaire le bailleur de fonds ou l'emprunteur, selon qu'il reçoit des fonds de l'un ou de l'autre. Il lui faut essayer de satisfaire les deux, et je crois donc qu'il travaille ainsi pour les deux côtés.

Le président: Monsieur Balmer.

M. Balmer: Me permettez-vous, monsieur le président, de préciser un peu cela? Normalement, monsieur Clarke, le négociant d'hypothèques, en Ontario, agit théoriquement pour l'emprunteur qui le paie, et les frais sont indiqués dans l'état

[Text]

However, there are brokers, like our own company, who have certain lending clients who have given the broker a certain mandate to try to invest funds for them. In that case it is possible that a broker could be acting for a lender. In most cases, the broker is acting for the borrower, technically, but in some cases, of course, an insurance company will give an allocation of funds to a particular broker to put out for them.

The Chairman: Mr. Exton, do you have anything to add?

Mr. Exton: The broker may go and shop on behalf of the borrower. He then finds a lender who fits that bill. If there are minor variations, he may have to go back to the borrower and say: "Well I can get you a better rate from this lender, if you vary this and that". So it is really a negotiation process between the borrower and the lender, but I think the fact remains the borrower pays the broker and, therefore, the borrower is represented by the broker. The broker acts for the borrower.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Thank you.

Mr. Chairman, I think each of the witnesses, this morning, made a reference to unscrupulous borrowers. I think I know what they mean but it strikes me that that would be quite a small problem compared to others that are contained in this Bill because a borrower will only be unscrupulous once. I mean, you gentlemen all use the credit information services that are available, I am sure, and I do not see how a borrower could behave in an unacceptable way very often. In fact, probably, he will not succeed more than once, so I am not clear about how this can be a great problem.

The Chairman: Mr. Exton.

Mr. Exton: Mr. Clarke, I think it is against good judgment for us to use names, but there are available, to you, files, in Toronto, of certain individuals who have been doing this for years. It is very simple; you just have another corporation, and you do the same things over and over again. I know of one particular case where it took the legal firm six years to get foreclosure. I know of another case where it took the lender four and a half years and he was taken to the Supreme Court of Canada on a foreclosure. I do not have to tell you that speculators invariably purchase properties with closed mortgages and know how to open them by not making payments. I can give you examples over and over again of what the unscrupulous borrower can do, if this Bill would become law in its present form. I can give you an example of a \$5 million property and maybe a \$3.5 million mortgage, and the payments may be \$40,000 a month. It takes two years to go through the courts and the equity is completely eaten up while the institution must make payments on its debenture, and only because he has not got the money. It is much cheaper to pay a lawyer a couple of hundred dollars to issue a writ against the lender, and it would, in fact, ruin financial institutions.

[Interpretation]

d'hypothèque. Néanmoins il existe des négociants, comme notre société, qui ont certains clients parmi les bailleurs de fonds. Ceux-ci confient en effet au négociant un certain mandat en leur demandant d'investir pour eux certaines sommes. Dans ce cas le négociant pourrait travailler pour un bailleur de fonds. Dans la plupart des cas toutefois, c'est pour l'emprunteur qu'il travaille théoriquement, mais il arrive bien sûr qu'une compagnie d'assurances confie à un négociant le placement de certaines sommes.

Le président: Monsieur Exton, voulez-vous ajouter quelque chose?

M. Exton: Le négociant peut aller prospecter pour l'emprunteur, il trouve alors le bailleur de fonds qui convient. S'il y a des différences mineures, il devra peut-être recontacter son client et lui annoncer qu'il peut obtenir un taux plus intéressant auprès de tel ou tel prêteur si l'on accepte de changer ceci ou cela. Il s'agit donc véritablement d'un processus de négociation entre l'emprunteur et le bailleur de fonds, mais il n'en reste pas moins que l'emprunteur paie le négociant et que c'est donc lui que ce dernier représente. C'est pour l'emprunteur qu'il travaille.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Merci.

Monsieur le président, je crois que tous les témoins ce matin ont fait allusion aux emprunteurs peu scrupuleux. Je pense comprendre ce qu'ils veulent dire, mais j'aurais pensé que c'était là un problème assez mineur comparé aux autres, car un emprunteur ne peut manquer de scrupule qu'une fois. Je veux dire que vous, messieurs, utilisez tous les services d'information de crédit qui existent, et je ne vois pas comment un emprunteur pourrait se comporter très souvent de façon inacceptable. De fait il ne réussira probablement pas plus d'une fois et je ne comprends pas en quoi cela peut poser un gros problème.

Le président: Monsieur Exton.

M. Exton: Monsieur Clarke, je crois qu'il serait mal avisé de notre part de donner des noms, mais vous pouvez aller consulter des dossiers à Toronto sur certains individus qui font cela depuis des années. C'est très simple; il suffit de changer de société, de refaire la même chose indéfiniment. Je connais un cas en particulier où il a fallu six ans avant que le cabinet juridique n'obtienne la saisie. Je connais un autre cas où le prêteur a mis quatre ans et demi à obtenir la saisie après avoir été traîné jusque devant la Cour suprême du Canada. Inutile de vous dire que les spéculateurs achètent toujours des propriétés sur lesquelles les hypothèques sont closes et savent très bien comment les réouvrir en n'effectuant pas les paiements. Je peux vous donner des tas d'exemples de ce que pourraient faire les emprunteurs peu scrupuleux si le projet de loi devait être adopté tel quel. Je puis vous donner l'exemple d'une propriété de \$5 millions et d'une hypothèque de peut-être \$3.5 millions avec des paiements mensuels de quelque \$40,000. Il faut deux ans pour une procédure judiciaire et la part du débiteur est complètement absorbée, alors qu'il doit effectuer les paiements sur sa débeture, tout simplement parce qu'il n'a pas l'argent. Il est bien plus intéressant de payer un avocat \$200 pour qu'il

[Texte]

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I think I understand it better now. What you are saying is that the unscrupulous borrower gets into the act by purchasing a property on which existing . . .

• 1040

Mr. Exton: That is one way but he also can borrow himself.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): But even if he gets a new corporation I am sure that sophisticated lenders would see through the corporation and would not deal with this kind of person.

Mr. Exton: Not necessarily, sir. It could be some secretary in a legal office. You do not know who the people behind it are.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): That is your problem to find out.

Mr. Exton: It is almost impossible to do so.

The Chairman: Mr. Balmer.

Mr. Balmer: Mr. Chairman, if I may just add to that, if there is enabling legislation that gives privileges that the Board does not already have—we are not talking about disclosure; we are talking about some of the things that we and others have talked to you about—that becomes something that is not necessarily unscrupulous and it is true that the vast majority of people have a morality that would not permit them to go through that procedure. However, the doubling or tripling or quadrupling of the number of people that do take the lender to court over issues that are permitted by the proposed legislation make an additional load on the lender in costs that is quite tremendous. In our case we have a certain reserve for collection expenses which is today very, very low because we have so little trouble on so few loans. If that had to be quadrupled it would have to be reflected in higher credit charges.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): That is all, Mr. Chairman. Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Clarke. Mr. Corbin.

Mr. Corbin: Thank you, Mr. Chairman. I would like to put my first question in terms of the Ontario Mortgage Brokers Act which we have in front of us this morning in the form of a consolidation with the regulations and forms added to it. Under the act there is provision for the drafting of regulations and what have you depending, of course, on the length of your involvement in this field. Can you tell me if there was consultation with the Government of Ontario or officials before the regulations were drawn up?

Mr. Exton: May I?

The Chairman: Yes, Mr. Exton.

Mr. Exton: I have been in the business since 1954 and there was a very happily close association with the industry and the

[Interprétation]

intente un procès au prêteur et cela finirait par ruiner les institutions financières.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Je crois que je comprends mieux maintenant. Vous dites que l'emprunteur peu scrupuleux achète une propriété sur laquelle . . .

M. Exton: C'est une solution, mais il peut également emprunter lui-même.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Mais même s'il crée une nouvelle société, je suis persuadé que des bailleurs de fonds dignes de ce nom s'en rendront compte et ne traiteront pas avec ce genre de personne.

M. Exton: Pas forcément, monsieur. Cela peut être le secrétaire d'un bureau juridique. Vous ne savez pas qui est derrière.

M. Clarke (Vancouver Quadra): C'est votre problème.

M. Exton: Il est pratiquement impossible de savoir.

Le président: Monsieur Balmer.

M. Balmer: Monsieur le président, je me permettrai d'ajouter que si une législation habilitante confère des droits que la Commission n'a pas déjà . . . il ne s'agit pas ici de divulgation, il s'agit de ce dont nous, ainsi que d'autres, vous avons parlé—cela devient quelque chose qui n'est pas nécessairement sans scrupule et il est vrai que la vaste majorité des gens ont une moralité qui ne leur permettrait d'emprunter cette procédure. Cependant, doubler, tripler ou quadrupler le nombre de personnes pouvant traîner les bailleurs de fonds devant les tribunaux comme le permet cette proposition de loi accroît d'une manière énorme les frais des bailleurs de fonds. Dans notre cas nous avons une réserve pour les dépenses de recouvrement, qui aujourd'hui est extrêmement légère, car ces problèmes sont relativement minimes. S'il fallait la quadrupler, cela se traduirait au niveau des frais de crédit.

M. Clarke (Vancouver Quadra): C'est tout, monsieur le président. Je vous remercie.

Le président: Je vous remercie, monsieur Clarke. Monsieur Corbin.

M. Corbin: Je vous remercie, monsieur le président. Ma première question portera sur la *Mortgage Brokers Act* de l'Ontario qu'on nous a remise ce matin sous sa forme révisée avec les règlements et formulaires. Dans cette loi, il y a une disposition concernant la rédaction des règlements. En fonction, bien entendu, de votre expérience dans ce domaine, pourriez-vous me dire si le gouvernement de l'Ontario a ouvert des consultations avant de rédiger ces règlements?

M. Exton: Puis-je répondre?

Le président: Oui, monsieur Exton.

M. Exton: Mon expérience remonte à 1954, et la rédaction de chacune de ces formules s'est faite en collaboration étroite

[Text]

Ontario Mortgage Brokers Association in the drafting of each and every one of these forms.

Mr. Corbin: Would you carry that further to say that many of the amendments or modifications to regulations were done at your suggestion on the basis of your experience?

Mr. Exton: In some cases they were strengthened at our suggestion because the Ontario Mortgage Brokers Association was keenly interested in eliminating shady practices. I can say that the Province of Ontario has been very successful in doing it and many of the regulations in fact were strengthened by the government at our suggestion.

Mr. Corbin: Good. Well that should make you happy, Mr. Grafftey.

Now my second question—that is the way it ought to be I feel in all fairness; you should have ample opportunity for consultation—do you regard the opportunity you have now in front of this Committee as an excellent one for stating your case?

Mr. Exton: Sir, this is the reason we are here this morning.

Mr. Corbin: Good.

Mr. Exton: We asked for permission to appear. We are very grateful to you for having been able to appear and we hope that we have been able to give you some insight into what our problems are and what we indeed feel would be the problems of Canada if this act were not to be amended.

Mr. Corbin: Okay. That is clear; I like to hear that. Now I would like to address myself specifically to the paragraph in your presentation entitled "Administration of the Act". That is one which seems to cause some problem to you. Let me just read from your text:

The Ontario Mortgage Brokers Association is extremely concerned about the powers delegated to the Administrator appointed under the Act. Where "there is reasonable and probable grounds" that the legislation is being violated, the Administrator is empowered to enter the office of a lender, and search and seize all records.

The second paragraph states:

There is . . .

that is in your opinion, of course.

. . . no reason to assign such dangerous and arbitrary powers to a government official.

• 1045

The books of all recognized lenders are already open to inspection by the federal government for tax purposes. Furthermore, provincially chartered organizations are closely regulated by provincial governments. Such stringent measures . . .

—I underscore the word stringent

[Interpretation]

et harmonieuse avec les représentants de ce secteur et de l'Ontario Mortgage Brokers Association.

M. Corbin: Iriez-vous jusqu'à dire que nombre des amendements ou des modifications apportés aux règlements l'ont été à votre suggestion ou sur la base de votre expérience?

M. Exton: Dans certains cas, les dispositions ont été renforcées sur notre suggestion, car l'Ontario Mortgage Brokers Association avait pour objectif l'élimination des pratiques douteuses. Je peux dire que la province de l'Ontario a connu un grand succès dans ce domaine et nombre des règlements ont, en fait, été renforcés par le gouvernement à notre suggestion.

M. Corbin: Bien. Cela devrait vous rendre heureux, monsieur Grafftey.

Maintenant ma deuxième question . . . en toute justice, c'est ainsi que les choses devraient se faire; les possibilités de consultation devraient être nombreuses . . . considérez-vous votre présence devant le Comité comme une excellente possibilité d'exposer votre point de vue?

M. Exton: Monsieur, c'est la raison pour laquelle nous sommes ici ce matin.

M. Corbin: Bien.

M. Exton: Nous avons demandé la permission de comparaître. Nous vous sommes très reconnaissants de nous avoir laissés comparaître et nous espérons avoir pu vous faire comprendre quels étaient nos problèmes et quels seraient, à notre avis, les problèmes du Canada si cette loi n'était pas amendée.

M. Corbin: D'accord. C'est clair, et j'aime vous l'entendre dire. J'aimerais maintenant m'arrêter au paragraphe de votre mémoire intitulé «Application de la Loi». Il semble que cela pose certains problèmes. Permettez-moi de vous citer:

L'Ontario Mortgage Brokers Association s'interroge également sur les pouvoirs que confère la loi au directeur. En effet, si ce dernier «a des motifs raisonnables de croire qu'il est probable qu'une infraction à la loi était commise», il peut perquisitionner les locaux du prêteur, chercher et saisir tous les livres comptables.

Au deuxième paragraphe, vous dites:

Il n'y a . . .

c'est votre opinion, bien entendu.

. . . aucune raison pour conférer des pouvoirs aussi dangereux et arbitraires à un haut fonctionnaire.

Les registres de tous les prêteurs agréés peuvent être librement consultés par les autorités fédérales, en effet, aux fins de l'impôt sur le revenu. De plus, les institutions provinciales à charte sont strictement réglementées par les autorités provinciales. Il convient toutefois de remarquer que des mesures aussi draconiennes.

Je souligne le mot draconien.

[Texte]

... may be necessary to combat criminal lending. Applied to reputable lending organizations, they will only serve to intimidate and alienate.

Now, is it not possible that somewhere along the line some of your members or lending institutions may abuse a situation and get involved in criminal activities, even though I accept your statement that generally speaking these are professional people operating under a strict code of ethics, already substantially regulated by the provincial authorities? Cases may nevertheless develop where some unscrupulous person, lender or institution may make the most of the situation and indulge in some criminal act. In fact has that not already occurred?

Mr. Balmer: Mr. Chairman, I think one of the difficulties of the proposed act is that there are advantages to having it cover all types of lending but there are also disadvantages. In the case of lending on the security of real estate, it is necessary to have a company chartered specifically for that purpose and those companies are already closely regulated in most jurisdictions—perhaps not in all jurisdictions, but certainly in Ontario there is very strong provincial legislation controlling corporations.

If the administrator, one person, feels under the terms of this proposed legislation that there is a problem in a particular office, he can go in and grab all the records of that particular office. That has been done by other federal agencies in offices where they have turned out at a later date to be incorrect. But in the meantime that kind of action has led to the bankruptcy of the corporation because they did not have their records anymore. In addition to that, if by any chance that corporation should be innocent, its reputation in the community when the RCMP arrives on the doorstep is for sure ruined.

Therefore there should be remedies for the administrator in the case of a complaint or in the case of his suspicion that something is wrong or amiss. But it should not be as general as just being able to knock at the door one day and come in and grab the records.

Mr. Exton: May I...

The Chairman: Mr. Exton.

Mr. Corbin: You are taking my time, Mr. Chairman.

The Chairman: All right.

Mr. Corbin: Perhaps you will want to add your comment after I make the following remark.

The Chairman: Fine, Mr. Corbin.

Mr. Corbin: I did read the two paragraphs stating your concerns about the administration of the proposed act. Now, what you are complaining about, it seems to me, is the very same thing that is already included in the Ontario Mortgage Brokers Act. If I may refer briefly to Sections 25, 25 (a) on pages 13, 14 and 15. I would like to make a parallel here when in your brief you say:

Where there is reasonable and probable grounds that the legislation is being violated the administrator is empowered to enter the office.

[Interprétation]

... peuvent être justifiées pour combattre les pratiques usuraires; par contre appliquées à des institutions prêteuses agréées, elles ne pourront qu'intimider, voire même aliéner.

N'est-il pas quand même possible que certains de vos membres ou de vos institutions prêteuses puissent abuser de certaines situations et se trouver mêlés à des activités criminelles, même si je conviens avec vous que, d'une manière générale, il s'agit de professionnels respectant un code d'éthique strict, déjà réglementé strictement par les gouvernements provinciaux? Il peut néanmoins arriver que des personnes, des prêteurs ou des institutions sans scrupules abusent de la situation et sortent de la légalité. Cela d'ailleurs n'est-il pas déjà arrivé?

M. Balmer: Monsieur le président, une des difficultés du projet de loi, c'est que couvrir toutes les formes de prêts présente des avantages, mais également des inconvénients. Dans le cas de prêts fonciers, il est nécessaire d'avoir une société constituée spécialement dans ce but, et ces sociétés sont déjà strictement réglementées dans la plupart des juridictions—peut-être pas dans toutes les juridictions, mais il est certain qu'en Ontario il existe une loi provinciale très stricte contrôlant ces sociétés.

Si le directeur, une personne, estime, en vertu de cette proposition de loi, qu'il y a un problème dans un bureau en particulier, il peut perquisitionner les locaux et saisir tous les dossiers et livres comptables. Cela a été fait par d'autres agences fédérales dans des bureaux où il s'est avéré par la suite que les renseignements étaient inexacts. Mais entretemps, ce genre d'action a conduit la société à la faillite parce qu'elle n'avait plus ses dossiers. De plus, même s'il s'avère que cette société est innocente, sa réputation dans la collectivité après l'irruption de la Gendarmerie Royale est assurément ruinée.

Par conséquent, le directeur devrait avoir d'autres moyens en cas de plaintes ou lorsqu'il a des coupçons. Mais il ne faudrait pas qu'en règle générale il ait la possibilité de perquisitionner n'importe quand et de saisir les livres comptables.

M. Exton: Puis-je me permettre...

Le président: Monsieur Exton.

M. Corbin: Vous prenez sur mon temps de parole, monsieur le président.

Le président: Très bien.

M. Corbin: Vous pourrez peut-être faire votre commentaire après que j'aie fait la remarque suivante.

Le président: Très bien, monsieur Corbin.

M. Corbin: J'ai lu les deux paragraphes où vous exposez votre inquiétude quant à l'application de la loi proposée. Or, il me semble que ce dont vous vous plaignez figure déjà dans la Mortgage Brokers Act de l'Ontario. J'aimerais vous renvoyer rapidement aux articles 25, 25(a), aux pages 13, 14 et 15. J'aimerais faire le parallèle avec ce que vous dites dans votre mémoire, à savoir:

En effet, si ce dernier «a des motifs raisonnables de croire qu'il est probable qu'une infraction à la loi a été commise», le directeur peut perquisitionner les locaux.

[Text]

Section 25a—(1) of the Ontario act reads:

Where, upon a statement made under oath, the Director believes on reasonable and probable grounds that any person has,

- (a) contravened any of the provisions of this Act . . .
- (b) committed an offence . . .
- (c) by any false, misleading or deceptive statement or advertisement, representation or promise . . .
- (d) induced or attempted to induce any person to pay or be responsible for the payment of excessive or exorbitant fees . . .

the Director may by order appoint one or more persons to make an investigation to ascertain whether such a contravention of the Act or regulation or the commission of such an offence . . .

• 1050

And so on and so forth—I should finish that:

. . . or such conduct has occurred and the person appointed shall report the result of his investigation to the director.

(2) For purposes relevant to the subject-matter of an investigation under this section, the person appointed to make the investigation may inquire into and examine the affairs of the person in respect of whom the investigation is being made and may, (a) upon production of his appointment, enter at any reasonable time the business premises of such person and examine books, papers, documents . . . (b) inquire into negotiations, transactions . . .

And it goes so far as obtaining a search warrant from a provincial judge. I do not see that the federal bill now under consideration is any more stringent or more severe or contains dangerous and arbitrary powers any more than those already contained in the Ontario Mortgage Brokers Act.

The Chairman: Mr. Exton.

Mr. Exton: I was privileged to chair two such investigations on behalf of the provincial government. There is no right to enter and to remove documents. The right is to prepare and audit on that particular transaction, investigate that particular transaction and have a search warrant by the court and a court order to remove documents. There is a considerable difference between an administrator on his own and without investigation saying, "Go in and take all the records of that company", or being authorized to investigate, audit, check, search warrant and court order. There is quite a difference, and we are quite content that this is what the Ontario act provides for.

Mr. Corbin: You make a pretty brash statement. This Act is giving too much power to certain people.

Mr. Exton: To one man.

[Interpretation]

L'article 25a (1) de la loi de l'Ontario se lit comme suit:

Lorsque, dans une déclaration faite sous serment, le directeur a des motifs raisonnables de croire qu'il est probable qu'une personne a,

- a) violé une des dispositions de cette loi . . .
- b) commis un délit . . .
- c) en faisant des déclarations, de la publicité ou des promesses fausses ou trompeuses . . .
- d) forcé ou essayé de forcer une personne à plier ou à être responsable pour le paiement d'honoraires excessifs ou exorbitants . . .

le directeur peut charger par décret une ou deux personnes de faire une enquête pour s'assurer si une telle infraction à la loi ou au règlement ou si un tel délit . . .

Etc., etc. Pour terminer, l'article prévoit ce qui suit:

. . . ou une telle conduite a eu lieu et la personne nommée fera rapport du résultat de son enquête au directeur.

(2) Aux fins d'une enquête en vue du présent article, la personne nommée pour faire l'enquête doit étudier et examiner la situation de la personne sur qui porte celle-ci et peut, (a) après avoir présenté la preuve de sa nomination, faire en tout moment opportun une perquisition dans le bureau d'affaires de cette personne et en examiner les livres, les papiers, les documents . . . (b) poser des questions en ce qui concerne des négociations, des transactions, . . .

Et cela peut même aller jusqu'à l'obtention d'un mandat de perquisition d'un juge provincial. Je ne crois pas que le projet de loi fédéral maintenant à l'étude soit plus strict ou sévère, ni qu'il prévoit le recours à des pouvoirs dangereux et arbitraires que ne prévoit déjà la *Mortgage Brokers Act* de l'Ontario.

Le président: Monsieur Exton.

M. Exton: J'ai eu le privilège de présider à deux enquêtes de ce genre pour le compte du gouvernement provincial. La Loi ontarienne ne prévoit pas la perquisition ni la saisie de documents. Elle prévoit la possibilité de vérifier les transactions, de faire enquête sur celles-ci et de rechercher un mandat de perquisition auprès des tribunaux ainsi qu'une injonction en vue de saisir les documents. Il y a une différence importante entre un administrateur qui, de son propre chef et sans enquête, ordonne la perquisition et la saisie de tous les documents d'une compagnie et le fait de pouvoir faire enquête, de vérifier, de demander un mandat de perquisition et une injonction. Il y a une grosse différence et nous prétendons que c'est cela que la Loi ontarienne prévoit.

M. Corbin: Il me semble que vous allez un peu loin. Cette loi donne trop de pouvoir à certaines personnes.

M. Exton: A une personne.

[Texte]

Mr. Corbin: To one man, but you forgot to add the search warrant provision by a court.

Mr. Exton: We do not know about it.

Mr. Corbin: No, but would you make that as a suggestion? That is what I am asking you.

Mr. Exton: We will make the suggestion.

Mr. Corbin: That would make you happy.

Mr. Exton: Sir, if this was followed in the manner of the Ontario proposal, whereby the administrator has the right to have him ordered to investigate and to enter the premises and check the transaction, but before he removes all of the company's files he has to get a search warrant and a court order. By all means, sir. We have no objection. The objection we have is that one individual, without recourse to anyone else, such as the courts...

Mr. Corbin: A responsible individual, I would hope.

Mr. Exton: Sir, we do not know who the individual is. Today the Government of Canada will appoint someone who is very responsible. We do not know what the government will be like 15 or 20 years from now. We say it should go through the court procedures.

Mr. Corbin: What if the government appointed you?

Mr. Exton: I would not want that responsibility, sir.

Mr. Corbin: You would not.

Mr. Exton: I think the people of Canada are being served well with an excellent court system and should have the protection of a judge and of a court to confirm that this should be done. It is just a safeguard. We are not against investigation and we are not against audit. It is a safeguard that we feel is not incorporated in the present Act.

The Chairman: Mr. Corbin, your questioning time is up, but Mr. Balmer wanted to respond. I will allow him to respond.

Mr. Balmer: Mr. Corbin, there are many examples of people who singularly and unilaterally thought they were equipped to do things and run countries; Franco and a few of his—Nixon perhaps, although Nixon is a little different case. Certainly we do not think our system in Canada is such that one person should have the type of power where he can go into one office and take all the records. I think the type of safeguards provided in the Ontario legislation is the type of thing to which we would be very agreeable and, as a matter of fact, would very much support. There has to be a reasonable way of doing it, but this business of backing a truck up to the door because somebody in Ottawa happens to think it should be done, is not correct.

Mr. Corbin: I share your concern, gentlemen, I am one legislator who feels there is too much bureaucracy, too much...

Mr. Philbrook: Arbitrary power.

Mr. Corbin:... arbitrary power. My friend put his words in my mouth. A lot of privacy is being eroded by this legislation

[Interprétation]

M. Corbin: A une personne, mais vous oubliez de dire qu'elle prévoit également que le tribunal peut accorder un mandat de perquisition.

M. Exton: Nous n'en savons rien.

M. Corbin: Non, mais est-ce que vous proposeriez une telle façon de procéder? C'est ce que je vous demande.

M. Exton: Nous la proposerions.

M. Corbin: Cela vous contenterait.

M. Exton: Si l'on suivait le même processus qu'en Ontario où l'administrateur a le droit d'ordonner une enquête, de faire enquête, de perquisitionner et de vérifier la transaction sans pouvoir saisir les dossiers de la compagnie tant qu'il n'a pas obtenu un mandat de perquisition et une injonction. Si tout se passait ainsi, nous serions d'accord. Nous nous opposons à ce qu'une seule personne, sans devoir en obtenir l'autorisation des tribunaux,...

M. Corbin: Une personne responsable, je suppose.

M. Exton: Nous n'en savons rien. Aujourd'hui, le gouvernement du Canada peut très bien nommer une personne responsable, mais nous ne savons pas ce qui se passera dans 15 ou 20 ans. Notre recommandation est que l'on suive la procédure judiciaire.

M. Corbin: Et si le gouvernement décidait de vous nommer?

M. Exton: Je n'accepterais pas une telle responsabilité.

M. Corbin: Vraiment?

M. Exton: Je crois que notre système judiciaire est excellent et que ce serait au juge et à la cour de décider. Il s'agit là simplement d'une protection. Nous ne nous opposons pas à une enquête ni à une vérification. Nous voulons simplement prévoir une protection, qui n'existe pas dans la loi actuelle.

Le président: Monsieur Corbin, vous avez épuisé votre temps, mais je laisserai à M. Balmer, la possibilité de répondre à votre question.

M. Balmer: Monsieur Corbin, nous connaissons de nombreux exemples de personnes qui, de façon unilatérale, ont pensé qu'elles étaient à même de faire toutes sortes de choses, de diriger un pays, nous connaissons le cas de Franco, de Nixon, qui est peut-être différent. Nous ne croyons pas qu'au Canada le système soit tel qu'une seule personne doive disposer d'un pouvoir lui permettant de perquisitionner et de saisir tous les dossiers d'une compagnie. Nous serions prêts à appuyer toutes dispositions qui protégeraient le public, comme le fait la Loi ontarienne. Il faut faire les choses de façon raisonnable, il ne faut pas saisir les dossiers d'une compagnie tout simplement parce qu'une personne à Ottawa en a décidé ainsi.

M. Corbin: Je comprends votre inquiétude, messieurs. Je suis un de ces législateurs qui estiment que la bureaucratie devient trop importante, qu'il y a trop...

M. Philbrook: De pouvoir arbitraire...

M. Corbin:... de pouvoir arbitraire. Mon ami vient de me dicter mes paroles. On nous demande d'adopter un projet de

[Text]

we are asked to pass. I share a lot of your concern. I have no experience in the field of business, but certainly as an individual, Mr. Chairman, I feel the granting of arbitrary powers, has to stop somewhere. I am glad that the gentlemen made the statements they did.

• 1055

The Chairman: Mr. Lambert.

Mr. Lambert (Edmonton West): Mr. Chairman, this brief points out many of the points I was making at the time of second reading debate, in that there is more than adequate provincial legislation in most of the provinces to deal with these particular points, and the federal act will either introduce points of conflict or there will be terrible overlapping. I am just wondering when people like those in this organization come in. They say:

The Borrowers and Depositors Protection Act is legislation of good intentions.

What are the good intentions?

Mr. Stulberg: I will be glad to answer on that point.

It appears to me, from reading the legislation and some of the background information I have had on the legislation, that the intent is to protect the ignorant, and I use that word not in a derogatory fashion, but the ignorant consumer who just does not have available to him the information necessary to evaluate a financial transaction. To that extent, we feel that the legislation is well intended. It also is intended to protect the unwitting, unknowing consumer against loansharking and against other despicable people. However, that is about as far as I think it goes.

Mr. Lambert (Edmonton West): Just briefly commenting on that. The question of loansharking: I think we had a clear indication—I would refer you to the testimony last week of the captain of detectives of the Montreal Urban Community, dealing with, what is loansharking? What is the professional? What is real loansharking and what is usurious lending? Unfortunately, because it is a glib term and it has lots of coats around it, “loansharking” sounds good. But, in essence, what it is is a protection of the public from usurious lending. Loansharking has had a criminal element of enforcement, and so forth and so on, but has nothing at all to do in an act of this kind.

Mr. Balmer: Mr. Chairman, if I might say, we think the idea of this particular bill is very, very sound, because there are vast areas in Canada where there is little protection offered the borrower. Also, because more and more business is done across provincial boundaries we think a uniform act is probably of considerable advantage, provided it does not overlap and duplicate work that is already being done or obviate the necessity for the earlier work.

Mr. Lambert (Edmonton West): You are saying that on advice of counsel? Have you looked into the constitutional problems of property and civil rights?

Mr. Balmer: You are going to hear from the Ontario Government about that in a later brief, I understand, and we

[Interpretation]

loi qui porte atteinte à la vie privée. Je partage vos inquiétudes. Je n'ai aucune expérience dans le domaine des affaires, mais j'estime, monsieur le président, qu'il faut mettre un frein au pouvoir arbitraire. Je suis heureux d'avoir entendu les témoins faire les déclarations qu'ils ont faites.

Le président: Monsieur Lambert.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Monsieur le président, ce mémoire met l'accent sur de nombreux points que j'avais fait remarquer au cours du débat en deuxième lecture. En effet, il semble que dans la plupart des provinces, les lois provinciales suffisent très adéquatement à régler le problème et que la loi fédérale ne saura que créer des conflits. Le mémoire débute par cette phrase:

La Loi sur la protection des emprunteurs et déposants est une loi pleine de bonnes intentions.

Lesquelles?

M. Stulberg: Je serais heureux de répondre à votre question.

En lisant le projet de loi et les notes à son sujet, il est clair que le but est de protéger les ignorants, et je ne donne pas un sens péjoratif à ce terme, je veux parler des consommateurs qui n'ont pas à leur disposition les renseignements nécessaires leur permettant d'évaluer une transaction financière. A cet égard, nous estimons que la loi part d'une bonne intention. Elle vise également à protéger le consommateur non averti contre les usuriers et autres personnes de ce genre. Cependant, je ne crois pas que la loi aille plus loin.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): J'ai quelques remarques à cet égard. Quand on parle des requins de la finance, je pense au témoignage qui a été fait ici la semaine passée par le capitaine et détective de la Communauté urbaine de Montréal. Qui sont les professionnels, qui sont ces requins de la finance, qu'est-ce que le prêt usuraire? Malheureusement, le terme requin de la finance sonne bien, cela recouvre de nombreuses notions. On veut protéger le public contre les prêts usuraires. Le prêt usuraire est un crime puni par la loi etc., mais il ne devrait pas être visé par une loi de ce genre.

M. Balmer: Monsieur le président, à notre avis, l'intention du projet de loi est très bonne, étant donné que dans de nombreuses régions du Canada l'emprunteur est très peu protégé. Également, puisque les affaires se font de plus en plus d'une province à l'autre, nous estimons qu'il est probablement très avantageux d'avoir une loi uniforme, pourvu que cette loi n'entre pas en conflit avec la loi provinciale ou qu'elle n'en soit pas simplement le double.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Avez-vous consulté des avocats à cet égard? Avez-vous étudié les problèmes constitutionnels en matière de propriété et de droit civil?

M. Balmer: Le gouvernement de l'Ontario vous fera parvenir un mémoire à cet égard; nous n'avons pas traité de cette

[Texte]

have not dealt with it. We have not dealt with it because it is not within our province of expertise, but I understand that Mr. Handleman is presenting a brief to the Committee next week . . .

The Chairman: That is correct.

Mr. Balmer: . . . or in a couple of weeks, and those matters will be dealt with.

However, there is a basic problem of protecting the consumer in Canada. This is something that should be done and we are very supportive of it. We think anybody in Canada who goes out to borrow money should be entitled to know exactly what he is getting into. As well, as we have talked about unscrupulous borrowers we are certain that there are unscrupulous lenders. Maybe they have been wiped out in Ontario in the mortgage industry, but there are other fields where, perhaps, this has not occurred. What we are saying is that the intent of the legislation is excellent. What we are saying is that there must be a delineation between, for instance, a mortgage loan and somebody lending money in a bar—as was reported to you last week. There has to be a difference between someone who collects mortgages by sending a letter in the mail, as our company might do, and somebody who sends somebody by personal delivery . . .

Mr. Lambert (Edmonton West): With a baseball bat.

• 1100

Mr. Balmer: That is right. And people have to be protected. In that regard this bill is a wonderful piece of legislation, but we think the way it is worded, and the regulations under which every lender in the country might have to live, are wrong.

The Chairman: Mr. Exton, do you wish to have . . .

Mr. Exton: One of the recent attempts made by the Royal Bank in Toronto, where they opened branches in these areas where loan sharks are particularly active, has been, from what I understand from recent newspaper reports, very successful. There people can borrow twenty dollars until the next payday, and that kind of social awareness by financial institutions on that level may do a great deal more to eliminate loan sharking than this bill ever will.

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes, I was going to say that after all the actions of the Royal Bank and any others so minded to establish a form of credit granting institution or process is not to be influenced one way or another in precedence by this type of legislation.

I am going to put to you, for instance, that this legislation does not only cover mortgages. This covers anything sold under a term payment. When there is credit granted . . .

Mr. Exton: May I suggest that we only address ourselves, as the Ontario Mortgage Brokers Association, to you this morning on those sections off the bill dealing with mortgages. We are not addressing ourselves to the other areas in which we have no expertise.

Mr. Lambert (Edmonton West): You have your Statement of Mortgage. This is a question of communication. It was

[Interprétation]

question dans notre mémoire parce qu'elle ne relève pas de notre compétence. Je crois comprendre que M. Handleman viendra présenter le mémoire du gouvernement ontarien au Comité la semaine prochaine . . .

Le président: Oui.

M. Balmer: Ou dans quelques semaines et qu'il traitera de ces questions.

Cependant, il existe le problème fondamental de la protection du consommateur. Il s'agit là d'une question à régler et nous sommes tout à fait d'accord pour qu'elle le soit. Nous estimons que tout emprunteur devrait savoir exactement ce à quoi il s'engage. S'il existe des emprunteurs sans scrupules, il existe certainement des bailleurs de fonds sans scrupules. Il est possible qu'il n'y en ait plus en Ontario dans l'industrie hypothécaire, mais il y a d'autres domaines où il en existe encore. A notre avis, le but de la loi est excellent. Ce que nous disons, c'est qu'il devrait y avoir une différence entre un bailleur de fonds hypothécaires et quelqu'un qui prête de l'argent dans un bar. On vous a parlé de cette question la semaine passée. Il devrait y avoir une différence entre une compagnie comme la nôtre qui sollicite des paiements hypothécaires en envoyant une lettre à l'emprunteur et une autre qui harcèle le client . . .

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Avec un bâton de baseball.

M. Balmer: C'est juste. Les gens doivent être protégés. A cet égard, ce projet de loi est excellent, mais nous pensons que les termes dans lesquels il est rédigé ainsi que la réglementation qui en découlera et qui s'appliquera à tous les prêteurs du pays, sont à rejeter.

Le président: Monsieur Exton, voulez-vous . . .

M. Exton: A Toronto, la Banque royale a récemment ouvert des succursales dans les quartiers où le prêt usuraire était particulièrement florissant, et s'il faut en croire la presse, cet effort a été très fructueux. Les gens peuvent emprunter \$20 jusqu'à la paie suivante. L'intérêt social manifesté à ce niveau par les sociétés financières réussira mieux que ce projet de loi à éliminer le prêt usuraire.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): J'allais dire que ce projet de loi n'influencera nullement par anticipation le résultat des efforts entrepris par la Banque royale, notamment, dans le but de créer une sorte d'institution de crédit.

Ce projet de loi ne couvre pas seulement les hypothèques. Il couvre toutes les ventes à tempérament. Lorsqu'un crédit est accordé . . .

M. Exton: Permettez-moi de vous faire remarquer que ce matin notre association ne discute que des articles concernant les hypothèques, car nous ne sommes pas compétents dans les autres domaines.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Vous avez la déclaration de l'hypothèque. C'est une question de communication. On a fait

[Text]

pointed out that this form required under the Mortgage Brokers Act, the Ontario mortgage act, is perhaps the leading, shall we say the best, in the country to protect the borrower. No, I will not say protect him, but at least it gives him the information. I would suggest to you, as I have suggested to others, that for the borrower, the average type of borrower or the average type of consumer who is buying on term, there is one thing and one thing only that interests him or her, and that is the bottom line figure of how much a month, how much a month. All that goes into it may be of some interest to them . . .

Then we talk about the protection. Then there is the legal protection. But, for instance, nobody has talked about, and I doubt very much if many of the advisers back of this bill have ever heard of, the Adjudicators Act of the Province of Alberta, which since the 1930s has made Alberta what is known as the creditors' heaven. I can assure you that going to a legal process on behalf of either a lender or a vendor under a term agreement is a very perilous and expensive journey. The protection there is—Well, an unscrupulous borrower, an unscrupulous purchaser, under that legislation is home free. He is home free. Yet we see these attempts to legislate almost on the basis of motherhood. This is, as you said, based on good intentions, but then there is the translation of good intentions. Are the good intentions exactly well-founded?

You indicated earlier that there should also be some good intentions there on behalf of lenders, and I can assure you that there should also be some good intentions expressed on behalf of vendors, who get regularly taken to the cleaners. Again, what there is not much attention paid to, or what is not taken into account, is that the losses suffered by a vendor or a lender come into that bottom-line figure. There is no magical money tree to which the costs and the losses can be passed down. So that a big credit granter—say a big department store chain—suffers losses on its big-ticket items and on the stuff it sells on terms. I pay for that when I go and pay cash; or I pay higher charges on a term agreement. Having been a solicitor for several mortgage companies prior to coming into politics, I can assure you that many losses were taken on some bad mortgages. A judge would say, "Oh, well we will give you a nine-month adjournment on this application." But the next borrower was paying for it. So, again, it comes down to the bottom line figure, to the consumer.

• 1105

The Chairman: Thank you, Mr. Lambert.

Mr. Balmer: Mr. Chairman, I would like to answer a number of the points that you have raised. First of all, you mention that the borrower is only interested in the amount of the payments that he is going to have to pay.

Mr. Lambert (Edmonton West): Essentially.

Mr. Balmer: That is true. But that is the uneducated borrower, and that is the very borrower that requires protection. In other words, a lender of any type, charging 18 per cent and spreading the payments over 5,000 years, is certainly providing a disservice to that particular consumer when that

[Interpretation]

remarque que ce formulaire exigé aux termes de la Loi ontarienne sur les hypothèques constitue peut-être la meilleure protection pour l'emprunteur. Le terme est peut-être mal choisi; du moins, l'emprunteur est informé. Prenons le cas de l'emprunteur moyen ou du consommateur moyen qui achète à tempérament; la seule chose qui l'intéresse est le montant de la mensualité. Il se peut que le reste l'intéresse dans une certaine mesure . . .

Parlons maintenant de la protection, de la protection juridique. On n'a jamais parlé de l'*Adjudicators Act* qui, depuis 1930, a fait de l'Alberta le paradis des emprunteurs. Je vous assure que des procédures judiciaires entamées par un prêteur ou un vendeur à propos d'un contrat de crédit, constituent une entreprise périlleuse et qui coûte cher. Autrement dit, un emprunteur ou un acheteur sans scrupules à toujours le dessus. Et pourtant on essaie de légiférer, et cela part de bonnes intentions; encore faut-il s'entendre sur les termes. Ces bonnes intentions sont-elles justifiées?

Vous avez dit tout à l'heure qu'il faudrait également faire preuve de bonnes intentions à l'égard des prêteurs, et je vous assure en effet qu'il faudrait également faire preuve de bonnes intentions à l'égard des vendeurs qui se font régulièrement avoir. On oublie trop souvent les pertes subies par un vendeur ou un prêteur. Comme il n'existe pas de formule magique qui permettrait de répercuter ailleurs les coûts et les pertes, les grandes sociétés de crédit ou les grands magasins à succursales multiples perdent sur la vente à tempérament des gros articles. Quand j'y vais, je paie et je paie comptant. Ou je paie plus cher si j'achète à crédit. J'ai servi d'avocat à plusieurs sociétés hypothécaires avant de faire de la politique et je peux vous assurer que certaines hypothèques ont entraîné de lourdes pertes. L'application du jugement pouvait être repoussée à neuf mois, mais c'est l'emprunteur suivant qui payait. En fin de compte, c'est le consommateur qui en fait les frais.

Le président: Merci, monsieur Lambert.

M. Balmer: Je voudrais reprendre un certain nombre des arguments que vous avez soulevés. Vous avez dit tout d'abord que seul le montant de chaque mensualité intéresse l'emprunteur.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Avant tout.

M. Balmer: C'est juste, mais il s'agit alors d'un emprunteur qui n'est pas informé et c'est précisément lui qu'il faut protéger. Autrement dit, c'est lui rendre un bien mauvais service que de lui prêter de l'argent à 18 p. 100 et dont le remboursement s'étale sur 5,000 ans. Alors qu'il ne devrait payer que du

[Texte]

consumer should be paying, let us say, 10 per cent amortized over 10 or 15 years. And it is that equal payment type of thing that this act to some extent is trying to control. And that is certainly controlled through the Statement of Mortgage form being used in Ontario. And we agree that that kind of thing should be controlled.

As far as the cost of collections is concerned, as they now are, there should be fair recourse to a borrower to go to court and, through the due process of law, lodge a complaint or commence litigation, if he feels he has been unfairly treated. By the same token, the lender should be provided, legislatively, with recourse to the courts to see his case heard fairly quickly and promptly, and to see a resolution of the affair.

It is true that there are collection costs in doing these things that all of us pay for, and when there is a bad debt, when somebody does not pay his bill, everybody in Canada pays for that. But, by the same token, when you go into a jewellery store you are also paying for the bars on the windows. Those bars are not for everyone; they are for the one tenth of one per cent of the people who steal jewellery. Therefore I think an act like this, to some extent, does become essential—as long as it does not, as this act does, hamper the normal flow of business. And that is really the problem with it—that, because of the way it is written, it is a shotgun approach to so many problems that cannot be all covered in one act.

If it is to be covered in one act then there should be, in my opinion—and this is a personal opinion—a distinction between a department store or a credit transaction that is for the purchase of goods, something secured by a lien or a chattel mortgage, and a real estate mortgage transaction where I believe the lender is in all jurisdictions of Canada already covered by legislation, and the guy in Montreal who is at a bar for the purpose of shyster loans. I mean there has to be distinctions. I have never seen the President of the Canadian Imperial Bank of Commerce in any bar trying to press a 5 for 6 loan on anybody in that bar. Therefore you just cannot cover everything in one definition.

Now, if the act were broken down into sections, perhaps the one act could serve to protect the consumer and yet permit the normal flow of business to continue. And in that respect we, in the Ontario Mortgage Brokers Association, would be more than willing to help in any way that we could to help draft proper legislation.

Mr. Lambert (Edmonton West): Thank you very much.

The Chairman: Mr. Exton, would you be short, please.

Mr. Exton: Very short. The Ontario act, by the way, only covers mortgage loans under \$40,000.

• 1110

Mr. Stulberg: No, it does not.

Mr. Exton: The statement of mortgage bonds?

Mr. Stulberg: It is only to deposit. You cannot take them to court.

Mr. Exton: Oh, the deposit form. I am sorry. Yes. Correct me, please. Okay. Forget it.

[Interprétation]

10 p. 100, par exemple, avec amortissement sur 10 ou 15 ans. Cette égalité représente l'un des objectifs de cette loi. Nous sommes convaincus de la nécessité de cette surveillance qui, en Ontario, s'exerce grâce aux relevés d'hypothèques.

En ce qui concerne le recouvrement des créances et le coût qu'il entraîne, l'emprunteur devrait pouvoir entamer des procédures judiciaires s'il s'estime lésé. De même, la loi devrait permettre au prêteur de recourir aux tribunaux de manière à ce que le litige soit équitablement et rapidement réglé.

Il est entendu que nous faisons tous les frais du recouvrement de ces mauvaises créances. Pourtant, quand on achète un bijou, on paie aussi les barreaux, qui protègent la vitrine; or, ces barreaux ne sont pas là pour tout le monde, ils sont là pour le 10 de des 1 p. 100 de la population qui vole des bijoux. J'estime, par conséquent, qu'une loi de cet ordre est indispensable à condition qu'elle ne fasse pas obstacle à conduite normale des affaires, contrairement à la loi qui nous intéresse car tel est bien le problème. Les problèmes sont très nombreux et ne peuvent pas être couverts par une seule loi.

S'ils le sont, j'estime qu'il faut alors faire une distinction entre le grand magasin, qui vend à crédit et où il existe un contraste, l'hypothèque sur le bien immobilier, où le prêteur est déjà couvert par la loi, et enfin, l'usurier de Montréal qui exerce ses activités dans un bar. Il faut établir des distinctions. Je n'ai encore jamais vu le président de la Banque impériale de Commerce essayer d'imposer un prêt de cinq contre six à quelqu'un dans un bar. Une définition ne saurait être universelle.

L'introduction d'un certain nombre d'articles protégerait peut-être le consommateur tout en permettant le déroulement normal des activités. Notre association se ferait un plaisir de participer à la rédaction d'un texte allant dans ce sens.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Merci beaucoup.

Le président: Monsieur Exton, soyez bref, s'il vous plaît.

M. Exton: Très bref. Je signale en passant que la loi ontarienne ne couvre que les prêts hypothécaires inférieurs à \$40,000. Peu importe s'il s'agit... Pardon?

M. Stulberg: Non, ce n'est pas exact.

M. Exton: La déclaration du titre hypothécaire?

M. Stulberg: Elle permet de déposer. Elle n'a pas de valeur légale.

M. Exton: Oh, la formule de dépôt. Je m'excuse. Oui. Je vous prie de rectifier mon erreur. D'accord. Laissons tomber.

[Text]

The Chairman: Mr. Exton, do you want to start that point again?

Mr. Exton: There is no deposit under \$40,000 on mortgage applications; in excess of \$40,000, deposits are permissible. I got confused there.

The Chairman: Is that cleared up?

Mr. Stulberg: If it is on the record, yes.

Mr. Exton: It is on the record that in Ontario this Act does not permit mortgage loans under \$40,000 to have any deposits with the application. Mortgage loans over \$40,000 are permitted deposits.

Le président: Monsieur Marceau.

M. Marceau: Merci monsieur le président. En tant que Québécois, je suis toujours très heureux de rencontrer nos amis les financiers et les hommes d'affaires d'Ontario qui viennent nous témoigner, par leur présence, l'intérêt qu'ils portent aux lois fédérales.

M. Corbin: Je croyais que tu étais un Canadien.

M. Marceau: Monsieur le président. Messieurs, j'ai l'impression que vous essayez de faire une distinction entre ce qui est dans le cours normal des affaires mais qui dépasse parfois la limite et ce qui est véritablement criminel. En tant que membres du Parlement, nous n'avons pas à faire la distinction entre celui qui est un criminel et celui qui prête à des conditions excessives. Je comprends votre point de vue. Vous avez un commerce ou des activités honnêtes. Je pense qu'on n'en doute pas. Mais, nous devons protéger le consommateur quelle que soit la source des abus. Nous n'avons pas à passer de jugement même si en fait, nous comprenons que ce que vous pouvez faire dans certains cas n'est pas nécessairement criminel. Je pense que notre responsabilité est de protéger de façon générale le consommateur.

Je voudrais vous poser deux questions précises. La première... could you clarify the position of your association on the question of the renewal of long amortization mortgages that have reached a five-year term? In particular, do you feel that a borrower who has previously met all his payments should have a guaranteed right of renewal at the five-year point? Second, I know that if general interest rates have increased in a five-year period, a mortgage being renewed with a write-in at a higher rate, does your association have any evidence of the reverse happening, of renewal at reduced rates when general rates have gone down?

The Chairman: Mr. Stulberg.

Mr. Stulberg: I have had quite a lot of experience in this particular area, and the policy of most of the larger lending institutions that put out the bulk of the residential mortgages, in the Province of Ontario anyway, has been to renew mortgages when a borrower has made his payments faithfully throughout the term of the mortgage and has been in good standing. I do not think it can be a unilateral option on the part of the borrower to be able to renew his loan for the simple reason that there are often situations in which private investors are lending the money to the individuals, and when the five-

[Interpretation]

Le président: Monsieur Exton, voulez-vous recommencer?

M. Exton: Lorsqu'on fait une demande de prêt hypothécaire inférieure à \$40,000, on ne peut pas verser d'acompte; si le montant du prêt est supérieur, il est possible de verser un acompte. Je me suis embrouillé.

Le président: Est-ce clair?

M. Stulberg: Oui, si c'est officiel.

M. Exton: La loi de l'Ontario interdit de verser un acompte sur un prêt hypothécaire dont le montant est inférieur à \$40,000. Les prêts hypothécaires supérieurs à \$40,000 peuvent faire l'objet d'un acompte.

The Chairman: Mr. Marceau.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman. As a Quebecer, I am always pleased with businessmen and financiers from Ontario who, by their presence, confirm their interest in federal law.

Mr. Corbin: I thought you were a Canadian.

Mr. Marceau: Mr. Chairman, gentlemen, I am under the impression that you are trying to make a distinction between normal business practices which have perhaps overstepped certain limits and what is distinctly criminal. As members of Parliament, we have no reason to distinguish between the criminal and the lender who charges unwarranted rates. I understand your point of view. You have a business or are engaged in honest undertakings. I do not think there can be any doubt about that. However, we must protect the consumer regardless of the source of abuse. We are not here to pass judgment, even if we realize that certain practices are not necessarily criminal. I think that our responsibility is to protect the consumer in a very broad sense.

I would like to ask two specific questions. The first... Pourriez-vous préciser la position de votre association vis-à-vis du renouvellement d'hypothèques amorties sur cinq ans? Plus précisément, croyez-vous qu'on devrait accorder à l'emprunteur qui a remboursé le plein montant, dans le passé, le droit de renouveler son hypothèque après cinq ans? Deuxièmement, je sais que si les taux d'intérêt courant augmentent au cours des cinq ans, l'hypothèque est renouvelée aux taux plus élevés. Votre association a-t-elle vu des cas où le contraire s'est produit; le renouvellement serait-il accordé à un taux d'intérêt réduit si le taux courant avait baissé?

Le président: Monsieur Stulberg.

M. Stulberg: D'après mon expérience dans ce domaine, la plupart des grandes sociétés de prêt de la province d'Ontario, celles qui accordent le plus d'hypothèques sur les maisons, renouvellent les hypothèques si l'emprunteur a effectué ses paiements au cours de la période d'amortissement et s'est montré de bonne foi. Je ne crois pas qu'il serait possible d'accorder à l'emprunteur le droit de renouveler son prêt de façon unilatérale pour la simple raison que des investisseurs privés accordent souvent des prêts aux particuliers; à la fin de la période d'amortissement de cinq ans, la conjoncture pourrait

[Texte]

year term comes up, their investment posture may change. They may require the funds for something else. I do not think they can then give a unilateral option to the borrower to keep renewing indefinitely until the loan is fully paid off over the amortization period.

• 1115

On the second point in question, most definitely when the renewal period comes up on mortgages, lending institutions are renewing at their prevailing market rates or close to the prevailing market rates.

Mr. Marceau: Merci.

The Chairman: Yes, Mr. Exton.

Mr. Exton: As a matter of fact, very often there is a new one written at a quarter point less than new money going out because of the history they have. Also there are many mortgages written for 10-year terms still today but renewable at the end of 5 years at the then current rate of interest at the option of the Board. It used to be that loans were written for 25 years, open at the option of the borrower every 5 years. You also had cases where mortgages were written for limited companies which were not open every 5 years but they were written on the basis that they are renewable every 5 years at the then current rate of interest. So there are various variations of mortgages written but I have not heard of a lending institution that would renew mortgages at a higher rate than they would give the new borrowers; I have never seen that.

Mr. Marceau: Thank you.

Le président: En avez-vous terminé, monsieur Marceau?

M. Marceau: Oui.

The Chairman: Mr. Philbrook.

Mr. Philbrook: Thank you, Mr. Chairman. First I would like to congratulate the witnesses on a good brief and for being very good witnesses in person. I would like to discuss with them the subject of competition very briefly. In the brief, recommendation Number 2 states:

We do not believe there is a need for costly, restrictive and disruptive legislation in order to ensure that recognized lending markets be competitive.

I think we would all agree that certainly that should not be introduced if it is not necessary. The recommendation mentions about three specific points all of which are reasonable in a way. Firstly, there is the *Combines Investigation Act* but that refers to a specific action which affects competition in a certain way only partially. That is good as it stands. Secondly, there is a recommendation for a consumer education program; although it is recommended to be funded by business and government, it would be interesting to go into that one.

Mr. Stulberg: We would be taxed.

Mr. Philbrook: I see. That takes care of that. And then an explanation that problems arise simply because the mortgages

[Interprétation]

avoir changé. L'investisseur pourrait avoir besoin de fonds pour d'autres projets. Je ne crois pas qu'on puisse accorder à l'emprunteur des droits unilatéraux de continuer à renouveler son hypothèque à l'infini jusqu'à ce que le plein montant du prêt soit remboursé au cours de la période d'amortissement.

En ce qui concerne la deuxième partie de votre question, je peux vous dire que les emprunteurs renouvellent les hypothèques à des taux d'intérêt qui sont tout près sinon identiques aux taux courants.

M. Marceau: Merci.

Le président: Oui, M. Exton.

M. Exton: De fait, très souvent le nouveau contrat comporte un taux d'intérêt qui est un quart de 1 p. 100 moins élevé que le taux d'intérêt employé par les emprunteurs dans leurs nouvelles transactions, puisqu'ils font affaires avec un ancien client. Il y a aussi beaucoup d'hypothèques qui s'étalent sur une période de dix ans mais qui peuvent se renouveler après cinq ans et au taux d'intérêt courant, selon la décision de la Commission. Il y avait une époque où le remboursement de ces prêts s'étalait sur une période de 25 ans, et l'emprunteur pouvait le renouveler tous les cinq ans. Il y avait aussi des hypothèques consenties à des sociétés qui pouvaient se renouveler tous les cinq ans au taux d'intérêt courant, bien que cette disposition ne se trouvait pas dans le contrat. Il existe tant de sortes d'hypothèques, mais je ne connais pas de prêteurs qui renouvellent une hypothèque à un taux d'intérêt plus élevé que celui accordé aux nouveaux clients.

M. Marceau: Merci.

The Chairman: Was that your last question, Mr. Marceau?

Mr. Marceau: Yes.

Le président: Monsieur Philbrook.

M. Philbrook: Merci, monsieur le président. Je tiens tout d'abord à féliciter nos témoins pour leurs excellents témoignages et leur mémoire. Je voudrais discuter brièvement avec eux de la concurrence parmi les prêteurs. Dans leur mémoire, leur seconde recommandation se lit comme suit:

Nous ne pensons pas qu'il soit besoin de mettre en vigueur une loi à la fois coûteuse, restrictive, et fractionnée, pour assurer une saine concurrence sur les marchés de crédit.

Nous sommes tous d'accord qu'une telle loi ne devrait pas être adoptée si elle n'est pas nécessaire. Dans cette recommandation, vous faites trois suggestions qui me paraissent acceptables. Il y a tout d'abord la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions, mais cela se rapporte à une mesure précise qui n'aura que des répercussions partielles sur la concurrence. Des modifications ne seraient pas nécessaires. Deuxièmement, vous proposez un programme d'éducation des consommateurs; et un tel programme pourrait certainement être fort utile, même si le gouvernement et le monde des affaires doivent le financer.

M. Stulberg: On pourrait nous imposer des taxes.

M. Philbrook: Je vous comprends. Voilà donc la deuxième suggestion que vous faites. Vous poursuivez en disant que des

[Text]

and credit are complicated enough. That is fair enough but whatever area of business it applies to there is a general public feeling now that maybe competition has gone by the board somehow or other and perhaps this is how we get into problems like inflation. If there is still some competition it is probably in an area like retailing, whether it applies to the TV repair man or the corner grocery store or the lending market.

I think there is also a feeling for those who look into it a little more deeply that competition may be a difficult thing at some periods of time because of what are called structural rigidities and so on, fixed costs. When we are in a period of inflation there really is not much room to compete on the basis of price, perhaps quality, but certainly on price all competitors seem to have the same ideas, seem to have the same costs, seem to have some informal communication and costs just keep going up. A lack of competition may in some cases be a bad thing, in other cases it may be an inevitable thing. I would like to hear what your feeling is on the actual state of competition at the present time in the lending market, particularly among members of your Association.

The Chairman: Mr. Stulberg.

Mr. Stulberg: From first hand experience I can tell you that certainly within certain ranges it is a very competitive industry and it is particularly noticeable at times. For example, over the past 12 months there has appeared to be an overabundance of funds available for the mortgaging product in the industry. In the area of residential loans, I think you will be able to see now that institutional lenders are investing their funds at a rate which would be in the range of about 1.5 per cent over their 5-year investment certificates and that would establish a market range for rates today. When money is tighter, I have seen the rate go as high as 2 or 2¼ per cent over. So, within that range, in the residential area, there seems to be a fair amount of competition. A guy stuck with the money in a bank account: he has got to put it out—and he will lower his rate, and rates have come tumbling down; albeit the government's action in reducing prime lending rates has certainly helped the whole procedure.

• 1120

In the area of mortgage brokering per se, I have seen brokers, when money was plentiful, reduce commissions and lower interest rates. It happens, and it is a very competitive industry. When money is tight, brokers will try to charge perhaps a higher commission and perhaps a higher interest rate.

So, within certain guidelines, it is a very competitive industry. There are points below which you cannot reduce your rate. The spread has to cover your costs. You do not want to put the money out and lose money on it.

There are, obviously, a wide range of market rates of interests for varying risks and sizes of loans; but it appears to be a fairly competitive industry.

The Chairman: Mr. Exton.

[Interpretation]

problèmes résultent du fait que les hypothèques et les transactions de ce genre sont déjà très compliquées. L'observation est bien faite, mais peu importe le domaine, il y a un sentiment général qu'il n'y a plus de véritable concurrence, ce qui nous mène aux problèmes de la spirale inflationnaire. S'il existe encore de la concurrence, elle est sans doute dans le domaine du détail, qu'elle s'applique aux réparations effectuées à un téléviseur, à l'épicerie du coin ou au marché de crédit.

Ceux qui se penchent sur la question ont l'impression qu'il y a moins de concurrence à certains moments à cause de frais fixés d'avance et des invariables. Dans une période d'inflation, on peut faire de la concurrence quant à la qualité des services, mais non pas lorsqu'il s'agit du prix. Tous les concurrents ont l'air d'avoir les mêmes prix et ils semblent s'accorder entre eux. Dans l'intervalle, les prix montent toujours. Dans certaines circonstances, un manque de concurrence peut nuire, mais il se peut aussi qu'un tel phénomène soit inévitable. Je voudrais savoir ce que vous pensez de la concurrence sur le marché du crédit, à l'heure actuelle, surtout parmi les membres de votre association.

Le président: Monsieur Stulberg.

M. Stulberg: Je peux vous dire de façon certaine qu'il se fait beaucoup de concurrence et qu'elle est très évidente parfois. La concurrence est plus forte à certaines époques qu'à d'autres; par exemple, au cours des derniers douze mois, il semble y avoir eu beaucoup de fonds disponibles pour les prêts hypothécaires. En ce qui concerne les prêts d'habitation, les prêteurs consentent des prêts à un taux d'intérêt qui est 1.5 p. 100 plus élevé que le taux qui s'applique à leurs certificats d'investissement de cinq ans. Cela détermine le taux sur le marché. Lorsque l'argent se fait rare, le taux peut monter jusqu'à 2 ou 2¼ p. 100 de plus. Il semble donc y avoir assez de concurrence dans le domaine de l'habitation. Quelqu'un se trouve pris avec de l'argent dans un compte, il doit l'investir, il baisse son taux et les autres font la même chose. Remarquez, le gouvernement a facilité ce procédé en baissant le taux de base accordé aux emprunteurs.

Lorsqu'il y a un bon approvisionnement, les courtiers hypothécaires paient des commissions peu élevées et offrent aux emprunteurs un taux d'intérêt plus bas. Dans de telles circonstances, la concurrence est vive. Mais lorsqu'il y a moins d'argent, les commissions et les taux d'intérêts ont tendance à augmenter.

Tout cela pour dire qu'il se fait beaucoup de concurrence dans ce domaine, bien qu'il y ait des limites. Cependant, il y a un taux minimal qui permet aux prêteurs de payer leurs frais. Après tout, ils ne veulent pas subir des pertes.

Évidemment, il y a toute une gamme de taux d'intérêts, selon les risques et le montant du prêt, mais de façon générale, ils suscitent beaucoup de concurrence.

Le président: Monsieur Exton.

[Texte]

Mr. Exton: Which, of course, means that it is conceivable that the lender could lose substantial amounts of money if this bill were enacted in its present form; because, after three years, if the loan is open for repayment on three months' bonus of interest and you are committed to pay 10 per cent on the debenture, and you can only put that money out at 9 per cent, you then have a 1½ per cent cost plus 1 per cent loss, which is 2½ per cent loss; and in fact would ruin the loan and trust industry.

Mr. Philbrook: You are saying that that could be another structural rigidity which . . .

Mr. Exton: Oh, absolutely fatal.

Mr. Philbrook: . . . which might contribute to decreasing price competition?

Mr. Exton: Well, how are you going to operate a business when you have fixed costs for five years and you cannot put that fixed cost out for a five-year period—if you cannot match it. Obviously the borrower—and I would be the first one to do it, and everybody in this room would—if he has got a mortgage at 11.5 per cent, which the lender locked in because he was paying 10 per cent, and rates have come down to 9 per cent: why should he not want to pay it out? It is much better for him to pay the three months' bonus of interest and get a new mortgage.

Now, who is the lenders are the same people as the borrowers, except that they have been a little more thrifty and invested in buying some shares in our Canadian corporations. They are the same people: the same public at large that we all represent.

Mr. Philbrook: Over-all, would you say that price competition is still a prime motivator in the lending business, where conditions permit?

Mr. Balmer: Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Balmer.

Mr. Balmer: I would like to answer that by referring to a document—and if you have not received a copy, I will be glad to give you this one: we have only a limited number—called *The Toronto Real Estate Board Reporter*, which lists all the lenders who want to be listed there, in which you will see that there are a tremendous number of lenders who are all at present trying to get their money out.

I think that one of the distinctions that is usually not made between money and other commodities is that there is very little distinction between money and selling furniture. Money has a certain basic cost. It is the cost that the bank charges to an institution or a borrower; it is the cost at which people will invest their money with an institution. Those are the wholesale costs of money.

To that particular cost, a lender or an institution or a broker has to add a certain amount in order to cover his overhead and to make a profit. But there are so many brokers and so many real estate lenders today—they have multiplied very, very rapidly in the last two or three years, as a matter of fact—that there is intense competition and a tremendous amount of

[Interprétation]

M. Exton: Cela veut dire que le prêteur pourrait subir des pertes importantes si le bill était adopté dans sa forme actuelle. Disons que l'emprunteur peut rembourser le prêt après trois ans, à condition de payer une prime de trois mois d'intérêt. Si l'emprunteur doit payer 10 p. 100 sur la débenture, et s'il ne peut gager que 9 p. 100 lorsqu'il investit cet argent ailleurs, il subit une perte totale de 2½ p. 100 ce qui serait une catastrophe pour les prêteurs et les fiducies.

M. Philbrook: Vous dites que ce manque de souplesse pourrait nuire . . .

M. Exton: Ce serait un coup mortel.

M. Philbrook: Et il y aurait moins de concurrence.

M. Exton: Comment pouvez-vous fonctionner si vous avez des frais fixés qui s'étalent sur une période de cinq ans et si vous ne pouvez pas investir ce montant. Évidemment, si un emprunteur paie 11.5 p. 100 sur son hypothèque, et si le prêteur se trouve lié par le contract parce qu'il payait 10 p. 100, il est normal pour l'emprunteur de rembourser son hypothèque d'avance si les taux baissent à 9 p. 100. Tout le monde en ferait autant. Il serait dans l'intérêt de l'emprunteur de payer les trois mois d'intérêt et d'acheter une nouvelle hypothèque.

Mais qui sont-ils, ces prêteurs? Il n'y a pas de différence entre les prêteurs et les emprunteurs, mais ceux-là ont fait plus d'économies et ils ont acheté des actions dans les corporations canadiennes. Nous représentons tous un seul et même public.

M. Philbrook: De façon générale, pensez-vous que la concurrence est toujours un mobile important parmi les prêteurs qui cherchent à attirer des clients?

M. Balmer: Monsieur le président.

Le président: Monsieur Balmer.

M. Balmer: Si vous le permettez, je vais répondre à cette question en me reportant à ce document. Il s'agit de *The Toronto Real Estate Board Reporter*, lequel donne une liste de tous les prêteurs qui veulent s'y faire inscrire. Si vous n'en avez pas d'exemplaire, je serai heureux de vous donner celui-ci. Il ne nous en reste que quelques-uns. En y jetant un coup d'œil, vous verrez qu'il y a beaucoup de prêteurs qui cherchent actuellement à libérer leurs fonds.

Il est rare qu'on se rende compte qu'il y a très peu de distinction entre l'acte de prêter de l'argent et la vente d'un meuble. L'argent coûte tant, et c'est un coût que l'emprunteur où l'institution doit payer à la banque ou au prêteur. Je parle ici du coût de l'argent en gros.

Il faut y ajouter un montant supplémentaire qui permette au prêteur, à l'institution ou au courtier de payer ses frais généraux et de réaliser des bénéfices. Mais, depuis quelques années, les prêteurs et les courtiers se sont multipliés. La concurrence est très dense et beaucoup de prêteurs demandent des frais

[Text]

fee-cutting; of people trying to shave a little bit off the loan here in order to be able to attract the borrower to his particular shop. There is very intense competition for the mortgage loans that are today available.

Mr. Philbrook: Thank you.

May I just make one other comment, Mr. Chairman. Under your first recommendation, criminal lending, you make two recommendations: one, an adjustable ceiling for interest rates, to be set by the government; and two, a self-financing consumer loan agency to be set up by the government. They sound like interesting suggestions; but I wonder if it is possible to get more information. Not right now, but perhaps you could send us more on that.

Mr. Balmer: We would be very happy to, sir.

Mr. Philbrook: Thanks very much. Just flush it out a bit.

The Chairman: Thank you, Mr. Philbrook.

• 1125

Before we adjourn, I would like to mention that the next meeting of this Committee will be on Thursday, March 3, 1977, at 3.30 p.m. in this room, 371 West Block, at which time we will have witnesses from the Nova Scotia Savings and Loan Company and from the Canadian Petroleum Credit Association.

I want to thank our witnesses from the Ontario Mortgage Brokers Association for appearing before us today and assisting us with regard to this bill.

Mr. Philbrook: Who will be the next witness?

The Chairman: The next witnesses are from the Nova Scotia Savings and Loan Company and the Petroleum Credit Association.

Mr. Philbrook: On the same day.

The Chairman: On the same day.

Mr. Corbin: When is that, again?

The Chairman: That is on Thursday, March 3, 3.30 p.m., the same room.

Mr. Exton: Mr. Chairman, on behalf of the Association, may we thank you very much for the courtesy extended to us in giving us the opportunity to appear before you this morning.

The Chairman: Thank you, Mr. Exton. The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Interpretation]

moins élevés afin d'attirer des clients. Dans le domaine des hypothèque surtout, il se fait beaucoup de concurrence.

M. Philbrook: Merci.

J'ai une dernière observation, monsieur le président. Dans votre première recommandation, vous faites deux suggestions. Vous recommandez que les gouvernement crée un plafond ajustable supérieur au taux préférentiel et qu'on crée également une société d'autofinancement des prêts au consommateur. Ces deux suggestions m'intéressent beaucoup, et j'aimerais que vous nous en parliez davantage. Vous pourriez nous envoyer des renseignements supplémentaires plus tard si le temps nous manque aujourd'hui.

M. Balmer: Nous en serions heureux.

M. Philbrook: Merci beaucoup. Je veux seulement quelques détails supplémentaires.

Le président: Merci, monsieur Philbrook.

Avant l'ajournement, je voudrais mentionner que la prochaine séance du Comité aura lieu le jeudi 3 mars 1977, à 15 h 30, dans la salle 371, de l'Édifice de l'ouest. Nous aurons comme témoins les représentants de la Nova Scotia Savings and Loan Company et de l'Association de Crédit de l'industrie pétrolière du Canada.

Je voudrais remercier les témoins de l'Ontario Mortgage Brokers Association d'avoir comparu aujourd'hui et de nous avoir aidé dans l'étude du bill.

M. Philbrook: Qui seront les prochaines témoins?

Le président: Les prochains témoins sont des représentants de la Nova Scotia Savings and Loans Company et de l'Association de Crédit de l'Industrie pétrolière du Canada.

M. Philbrook: Le même jour?

Le président: Le même jour.

M. Corbin: Quand, s'il vous plaît?

Le président: Le jeudi 3 mars à 15 h 30, dans cette même pièce.

M. Exton: Monsieur le président, au nom de l'Association, nous vous remercions de nous avoir permis de comparaître devant vous, ce matin.

Le président: Merci, monsieur Exton. La séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Ontario Mortgage Brokers Association:

Mr. Howard Stulberg, Chairman, on Bill C-16;
Mr. Ernest Balmer, President, Society of Accredited Mortgage Brokers for the Province of Ontario;
Mr. Eric Exton, Past President, Society of Accredited Mortgage Brokers for the Province of Ontario.

De l'«Ontario Mortgage Brokers Association»:

M. Howard Stulberg, président, sur le Bill C-16;
M. Ernest Balmer, président, «Society of Accredited Mortgage Brokers for the Province of Ontario»;
M. Eric Exton, président sortant, «Society of Accredited Mortgage Brokers for the Province of Ontario».

C10 78 58
139
HOUSE OF COMMONS

Issue No. 26

Thursday, March 3, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 26

Le jeudi 3 mars 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

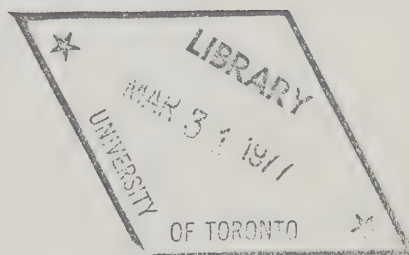
(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977



STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Appolloni (Mrs.)
Brisco
Clarke
(*Vancouver Quadra*)
Clermont

Flynn
Fortin
Grafftey
Gray
Herbert

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Huntington
Lajoie
Lambert
(*Edmonton West*)
Marceau

McRae
Philbrook
Ritchie
Rodriguez
Stevens—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and
Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services
Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MARCH 3, 1977
(27)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 3:42 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Brisco, Grafftey, Huntington, Lambert (*Edmonton West*), Marceau, Philbrook and Robinson.

Witnesses: From the Nova Scotia Savings and Loan Company: Mr. G. C. Piercey, President and Chief Executive Officer and Mr. Barrie Black, Supervisor, Mortgages and Securities. *From the Canadian Petroleum Credit Association:* Mr. D. F. Aitken, Acting Chairman; Mr. J. M. Esdaile and Mr. B. E. Brophy.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

Messrs. Piercey and Black made a statement and answered questions.

Mr. D. F. Aitken made a statement.

The Chairman authorized that a document entitled "Credit Card Invoice" submitted by the Canadian Petroleum Credit Association be filed with the Clerk of the Committee as an exhibit (Exhibit "1").

The witnesses from the Canadian Petroleum Credit Association answered questions.

At 5:36 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 3 MARS 1977
(27)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 15 h 42, sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Brisco, Grafftey, Huntington, Lambert (*Edmonton-Ouest*), Marceau, Philbrook et Robinson.

Témoins: De la Nova Scotia Savings and Loan Company: MM. G. C. Piercey, président et officier exécutif en chef et Barrie Black, directeur, Hypothèques et sûretés. *De l'Association de crédit de l'industrie pétrolière du Canada:* MM. D. F. Aitken, président intérimaire, J. M. Esdaile et B. E. Brophy.

Le Comité reprend l'étude du bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité reprend l'étude de l'article 2.

MM. Piercey et Black font des déclarations et répondent aux questions.

M. D. F. Aitken fait une déclaration.

Le président autorise que le document intitulé «Relevé de crédit» présenté par l'Association de crédit de l'industrie pétrolière du Canada soit déposé auprès du greffier du Comité (Pièce «1»).

Les témoins de l'Association de crédit de l'industrie pétrolière du Canada répondent aux questions.

A 17 h 36, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Thursday, March 3, 1977

• 1543

[Text]

The Chairman: Would the meeting come to order, please. Our order of reference today is Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection Act. We have as witnesses today, from the Nova Scotia Savings and Loan Company, Mr. G. C. Piercey, President and Chief Executive Officer, and Mr. Barrie Black, Supervisor, Mortgages and Securities.

I understand that Mr. Piercey will be making a short statement, followed by Mr. Black, who will make a supplementary statement, and then we will be open to questioning. Mr. Piercey, would you like to lead off?

Mr. G. C. Piercey (President and Chief Executive Officer, Nova Scotia Savings and Loan Company): Thank you, Mr. Chairman. Mr. Chairman and members of the Committee, it is indeed an honour and a privilege for my colleague, Mr. Black, and me to appear before your Committee today in support of the written brief Nova Scotia Savings and Loan Company had delivered to the Committee a few days previously.

Nova Scotia Savings and Loan Company is a federally-incorporated mortgage loan company based in the Atlantic provinces and has recently expanded its operations into Saskatchewan and Alberta. Our mortgage portfolio is approaching the \$300 million mark and 75 per cent of this portfolio is invested in housing.

Our business began in the year 1850 as a building society modelled after the older building societies in Great Britain, and we believe we are today the oldest mortgage company in Canada. The Company's lending policies in the Atlantic provinces have long been centred on housing, particularly in rural areas where services and utilities are frequently unavailable. These loans are not accepted by the large national companies for the most part. Our prime concern is the record of the borrower and not whether central water and sewer services are available.

With the advent of the chartered banks into the mortgage field, the competition now facing our company, and loan companies generally, is causing deep concern. Proposed amendments to the Bank Act and other federal statutes that will require all companies such as ours to maintain substantial reserves with the Bank of Canada, not subject to interest, or, at most, rather marginal rates, will put added pressures on our profit margin, which is already low, and will make it more difficult to remain competitive.

Far more alarming, however, are the increased administrative costs that will inevitably occur if many of the proposals of Bill C-16, the Borrowers and Depositors Protection Act, are made applicable to mortgage companies. We can understand, and support, the desire of government to make, mandatory,

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le jeudi 3 mars 1977

[Interpretation]

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît. Nous poursuivons l'étude du bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants. Nous avons comme témoins aujourd'hui de la *Nova Scotia Savings and Loan Company*, M. G. C. Piercey, président et administrateur délégué, et M. Barrie Black, surveillant des hypothèques et garanties.

M. Piercey présentera un court exposé, M. Black en présentera un après, et nous pourrions ensuite poser nos questions. Monsieur Piercey, voulez-vous commencer?

M. G. C. Piercey (Président et administrateur délégué, Nova Scotia Savings and Loan Company): Merci, monsieur le président. Monsieur le président, et messieurs les membres du Comité, c'est un honneur et un privilège pour mon collègue M. Black et moi-même de comparaître devant vous aujourd'hui afin de soutenir le mémoire que vous a fait parvenir il y a quelques jours la *Nova Scotia Savings and Loan Company*.

La *Nova Scotia Savings and Loan Company*, société de prêts hypothécaires constituée en société par le gouvernement fédéral, a été créée dans les provinces de l'Atlantique et vient d'étendre ses services en Saskatchewan et en Alberta. Le montant total de nos prêts hypothécaires s'élève à presque 300 millions de dollars, et 75 p. 100 de ces hypothèques portent sur des maisons.

Au départ, notre société qui a été créée en 1850 était une société de construction fondée sur le modèle des anciennes sociétés de construction de la Grande-Bretagne, et nous croyons être la plus ancienne société de prêts hypothécaires du Canada. Depuis longtemps, la compagnie a eu pour politique de consentir des prêts hypothécaires dans les provinces de l'Atlantique, surtout dans les régions rurales où souvent il n'existait pas de service public. La majorité des grandes sociétés nationales refusent de consentir ce genre de prêts. Nous nous préoccupons tout d'abord des antécédents de l'emprunteur et non pas de l'existence de services d'adduction d'eau et d'égouts.

Notre compagnie, et les sociétés de prêts en général, sont grandement préoccupées par la concurrence des nouvelles arrivées sur le marché hypothécaire, les banques à charte. Les amendements qu'on se propose d'apporter à la Loi sur les banques et à d'autres lois fédérales obligeront toutes les sociétés comme la nôtre à maintenir des réserves considérables auprès de la Banque du Canada, sans aucun intérêt ou tout au plus avec un intérêt nominal. Cela réduira notre marge de profit déjà minime et il nous sera plus difficile de demeurer concurrentiels.

Toutefois, nous sommes encore plus préoccupés par l'augmentation des frais d'administration qui se produira inévitablement si une grande partie des dispositions du bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants, s'appliquent aux sociétés de prêts hypothécaires. Nous appuyons entièrement

[Texte]

full disclosure to the borrower of the costs of his loan. We agree that legislation aimed at curbing loan-sharking is also desirable. However, it is our considered opinion that the creation of one statute, covering all types of credit granting institutions, including retailers, banks, finance companies, trust companies, mortgage companies, etc., is ill-advised and will have consequences far more detrimental to borrowers, in the long run, than the existing injustices which the Bill seeks to remove.

On the subject of Regulations, in addition to objectionable provisions which we find in the Bill, as presently drafted, we note that a number of the nuts and bolts provisions, if I can use that term, some of the major provisions of the proposed legislation, will be contained in Regulations. As these provisions have not been made public, it is impossible to assess their impact at this time, and, yet, these Regulations will have a major effect on the cost of doing business. Further, the Regulations will be subject to amendments and changes at the discretion of the Governor in Council without providing for the normal procedures of public scrutiny and Parliamentary debate. As stated in our brief, we feel that many of these Regulations go to the very foundation of the proposed Act and therefore, we recommend that, wherever possible, the Regulations should form part of the Act.

Some key examples are set out on page 16 of the English translation of our brief and on page 17 of the French translation. One example is the method to be used in calculating the credit charge rate. In Clause 2.(1), of the Bill, it refers to charges which are to be excluded in calculating the credit charge, as prescribed by the Regulations. It is of fundamental importance that the lender be aware of these exclusions in order to comply with the statute regarding the calculation of the credit-charge rate, as failure to make this calculation accurately results in substantial penalties against the lender, in accordance with Clause 7.(1), which provides that no credit charge is payable, by the borrower, in such event. Therefore, it is essential that these exclusions form part of the Bill rather than form part of the Regulations.

Now, as to the unwarranted credit charge rate, which is referred to in Clause 8, of the Bill, we wish to point out that there are no guidelines with respect to the point at which the credit charge rate becomes unwarranted. Furthermore, the mortgage lender does not know if the rate will ever be challenged. Probably, it will only become an issue when the borrower is in arrears. He has nothing to lose and everything to gain by raising this objection at the time of foreclosure proceedings. For example, the borrower may allege that his problems were caused, chiefly, by a high credit charge rate and thus shift the burden on the lender to show otherwise, even though for many months, and even years, the borrower had accepted the rate he was charged. The foreclosure proceedings, thus, would be stalled indefinitely at the whim of the defaulting borrower. In our experience there is no other single factor contributing to the growing losses experienced by mortgage companies as delays in realization of the mortgage security. Gentlemen, I am sure you are aware that losses in the mortgage industry are certainly pyramiding in these days and have been for the last several months. By this procedural device,

[Interprétation]

l'intention du gouvernement de rendre obligatoire la complète divulgation à l'emprunteur du coût réel de son emprunt. Nous convenons aussi qu'il est souhaitable d'adopter une loi visant à mettre un frein aux prêts usuraires. Cependant, nous estimons qu'il est inopportun d'englober dans une seule loi tous les types d'institutions de prêts, que ce soit les détaillants, les banques, les sociétés de finance, les sociétés de fiducie, les sociétés de prêts hypothécaires, etc., et que les répercussions d'une telle mesure nuiront beaucoup plus aux emprunteurs en fin de compte que les injustices actuelles que vise à supprimer le projet de loi.

Non seulement nous nous opposons à certaines dispositions du bill actuel, mais nous avons remarqué qu'un certain nombre de dispositions essentielles du projet de loi seront incluses dans les règlements. Étant donné que ces dispositions n'ont pas été rendues publiques, il nous est impossible d'évaluer leur impact pour le moment, quoique ces règlements auront des conséquences graves sur le coût de nos opérations. De plus, le gouvernement en conseil pourra modifier ces règlements comme il le jugera bon, sans que ces modifications n'aient pu faire l'objet d'un débat parlementaire ou d'un examen public comme d'habitude. Comme nous le disons dans notre mémoire, nous estimons qu'un bon nombre de ces règlements touchent au fondement même du projet de loi, et c'est pourquoi nous recommandons qu'autant que possible les règlements fassent partie de la loi.

Nous donnons des exemples clés à la page 16 de la version anglaise de notre mémoire et à la page 17 de la version française. Nous donnons comme exemple la méthode de calcul des taux des frais de crédit. Le paragraphe 1 de l'article 2 du bill exclut du calcul des frais de crédit certains frais qui seront indiqués dans les règlements d'application. Il importe beaucoup que le prêteur connaisse ces exclusions afin de pouvoir se conformer à la loi pour ce qui est du calcul du taux des frais de crédit. En effet, si le prêteur ne calcule pas de façon exacte ce taux, il peut encourir des peines sévères, car conformément à l'article 7(1) dans ce cas l'emprunteur est libéré de l'obligation de payer les frais de crédit. C'est pourquoi il est essentiel que ces exclusions soient incluses dans le bill plutôt que dans les règlements.

Pour ce qui est des taux excessifs, visés à l'article 8, nous désirons signaler qu'aucune directive ne décrit de façon précise ce que l'on entend par taux excessif. De plus, le prêteur sur hypothèques ne peut savoir si on alléguera éventuellement que le taux est excessif. Cela se produira probablement lorsque l'emprunteur sera en retard dans ses paiements. A ce moment-là, il n'aura rien à perdre et tout à gagner en alléguant que le taux est excessif au moment de procédures de saisie de son hypothèque. Par exemple, l'emprunteur peut prétendre que tous ses problèmes viennent de ce qu'on lui a demandé un taux excessif et, à ce moment-là, c'est le prêteur qui aura la responsabilité de faire la preuve du contraire, même si l'emprunteur a accepté le taux demandé pendant des mois et même des années. L'emprunteur en défaut pourrait ainsi empêcher indéfiniment les procédures de son hypothèque à son gré. D'après notre expérience, c'est en grande partie à cause des retards accusés dans la réalisation des garanties hypothécaires que les sociétés de prêts hypothécaires subissent des pertes de plus en plus importantes. Vous savez certainement, messieurs, que les pertes subies par les sociétés de prêts

[Text]

which the borrower can employ at a very late stage, the onus shifts to the lender to justify the credit charge rate.

• 1550

This has serious and costly implications and will require detailed documentation to be kept by the lender with respect to the five areas which the court looks at under Clause 8(1) in determining whether or not the credit charge rate is unwarranted. This burden must be discharged to "the satisfaction of the court", and it is undetermined whether this is on the balance of probabilities, beyond a reasonable doubt, or somewhere in between.

In the matter of offences under the proposed act, as previously stated, we are in agreement with the need for the federal government to protect Canadian borrowers from loan sharking and the payment of excessive interest charges. However, we respectfully submit that the Criminal Code is the appropriate act to deal with such offences. Clause 37 of Bill C-16 imposes harsh sanctions which in all likelihood will not apply to the bona fide lending institutions. However, the inclusion of these provisions covering a criminal credit charge rate in the proposed act has the effect of attaching a stigma to all credit granting institutions, in effect, tarring all with the same brush.

Further, the threat of imprisonment for failure to comply with administrative procedures, as set forth in the bill, we submit is an excessive penalty. The following clauses deal with these procedures: Clause 6 dealing with advertisements with respect to lending and the availability of credit; Clause 7, dealing with disclosure; Clause 20, advertisements with respect to depositions; Clause 21, dealing with the calculation of interest. In Clause 38, failure to comply with these administrative provisions can result in a fine plus imprisonment for a term of one year. This is extremely harsh. Though corporate lending institutions are not liable to imprisonment the undesirable stigma will undoubtedly exist. It is our submission that a monetary fine for breaches of administrative procedures is an adequate penalty and far more appropriate.

In regard to the pre-payment provisions of the bill, we are aware that several submissions have been made to your Committee with regard to Clauses 13, 14 and 15 of the bill and we dealt with these matters at some length in our written brief. These provisions are of great concern to us as mortgage lenders. We are pleased to note press reports that the Minister contemplates certain changes in these proposals in an effort to meet the submissions that have been made. Accordingly, I do not propose to say more on these matters of pre-payment other than the following by way of summary.

One, we believe the bill should authorize a fee to be charged by the lender to cover the administrative costs in cases of pre-payment of consumer loans.

[Interpretation]

hypothécaires ont grimpé rapidement au cours des derniers mois. A cause de ce recours dont peut se prévaloir l'emprunteur n'importe quand, c'est le prêteur qui doit justifier le taux des frais de crédit.

Cette disposition aura des conséquences très graves et très coûteuses et obligera le prêteur à conserver des dossiers très détaillés portant sur les cinq domaines que doit étudier le tribunal en vertu de l'article 8(1) pour déterminer si le taux demandé était excessif ou non. Aux termes du bill, le prêteur doit établir cette preuve «à la satisfaction du tribunal», mais on ne dit pas s'il s'agit d'une satisfaction au-delà de tout doute raisonnable, selon toute probabilité ou quelque part entre les deux.

Pour ce qui est des infractions prévues dans le projet de loi, comme nous l'avons déjà déclaré, nous convenons que le gouvernement fédéral se soit de protéger les emprunteurs canadiens contre le prêt usuraire et les taux d'intérêt excessifs. Cependant, nous estimons que de telles infractions devraient être prévues de façon plus appropriée au code criminel. L'article 37 du bill C-16 impose des sanctions sévères qui, selon toute vraisemblance, ne s'appliqueront pas aux institutions de prêts hypothécaires de bonne foi. Cependant, l'inclusion de dispositions visant les taux des frais de crédit criminels dans le projet de loi nuit à l'image de toute institution de prêt et, en fait, n'établit aucune distinction entre les unes et les autres.

De plus, nous estimons que la peine d'emprisonnement en cas d'infraction aux procédures administratives est excessive. Les articles suivants portent sur ces procédures: l'article 6 porte sur la publicité où l'on offre des prêts d'argent; l'article 7 porte sur la divulgation des renseignements; l'article 20 porte sur la publicité à l'égard des dépôts; l'article 21 porte sur le calcul de l'intérêt. Aux termes de l'article 38, toute infraction à ces dispositions d'ordre administratif peut entraîner une amende et un emprisonnement d'un an. C'est une sanction extrêmement sévère à notre avis. Bien que les sociétés de prêts ne soient pas passibles d'emprisonnement, il s'ensuivra sans aucun doute une atteinte peu souhaitable à leur réputation. Nous prétendons qu'il est beaucoup plus approprié de n'imposer qu'une amende en cas d'infraction aux procédures administratives.

Pour ce qui est des dispositions du bill ayant trait aux remboursements avant l'échéance, nous savons que plusieurs mémoires ont été présentés au comité au sujet des articles 13, 14 et 15 et nous traitons de ces questions en détail dans notre mémoire. Ces dispositions nous préoccupent beaucoup en tant que prêteurs sur hypothèques. Heureusement, certains communiqués de presse nous ont appris que le ministre envisage d'apporter certaines modifications à ces dispositions pour tenir compte des objections qui ont été faites. Je ne ferai donc qu'un résumé de ce que nous pensons des dispositions ayant trait aux remboursements avant échéance.

Tout d'abord, nous estimons que le projet de loi devrait autoriser le prêteur à imposer une prime pour couvrir les frais d'administration qu'entraîne le paiement anticipé des prêts aux consommateurs.

[Texte]

Two, a penalty of at least one month's interest should be permitted to cover the costs of pre-payment of variable rate mortgages, where the variable rate mortgage is greater than one year.

Three, a concept of the five-year term mortgage should be encouraged by providing for a three months' interest penalty where the mortgage term exceeds five years.

• 1555

In addition, a scale of penalties should be provided for prepaying a percentage of the loan on any anniversary date of the mortgage after the first anniversary and prior to the date of maturity.

At this point, Mr. Chairman and gentlemen, I would like to pass the microphone to my colleague, Mr. Black, who is going to deal with the matter of disclosure.

The Chairman: Thank you, Mr. Piercey. Mr. Black.

Mr. Barrie Black (Supervisor, Mortgages and Securities, Nova Scotia Savings and Loan Company): Mr. Chairman, members of the Committee, as indicated by Mr. Piercey, we now propose to comment on Clause 7 of Bill C-16, which is of course the disclosure provision.

As you are no doubt aware, failure to comply with this section will result in no credit charge being payable by the borrower. This in our opinion is an extremely harsh penalty and that a discretionary monetary fine would be suitable where the section is not complied with.

Our position would appear to be further supported by Clause 8 of the bill in that the courts have the power to amend the terms of the loan agreement if the credit charge rate is unwarranted.

We further submit that the proposed act is aimed at the relatively unsophisticated borrower. Disclosure by way of the development of a new concept such as the credit charge rate is in our opinion overly complex and difficult for him to comprehend.

The complexity of calculating the annual effective rate of interest would appear to have been reduced by steps undertaken to have tables prepared dealing with this rate.

We have gone into some length in our written brief dealing with the complexity of calculating this but if tables are supplied I would submit that the complexity of preparing the necessary calculations is no longer going to be a problem. However, the lessening of the complexity of calculating this charge does not result, we would submit, in the figure becoming any more meaningful to the borrower, and the use of this figure is to be a comparable between competing lending institutions.

We submit that the average borrower in the market for a mortgage loan is more concerned with the following:

[Interprétation]

Deuxièmement, il faudrait prévoir l'imposition d'une pénalité correspondant à l'intérêt d'au moins un mois pour couvrir les frais qu'entraîne le remboursement anticipé des hypothèques à taux variable, lorsque l'échéance de cette hypothèque est de plus d'une année.

Troisièmement, il faudrait maintenir le concept de la remise en question de l'hypothèque après 5 ans en permettant l'imposition d'une pénalité équivalant à trois mois d'intérêt lorsque l'échéance de l'hypothèque est de plus de 5 ans.

Il faudrait aussi prévoir certaines pénalités en cas de remboursement anticipé d'une partie des prêts à la date d'anniversaire du contrat après la première année et avant l'échéance.

Monsieur le président et messieurs les membres du Comité, j'aimerais maintenant passer la parole à mon collègue, M. Black, qui vous parlera de la divulgation.

Le président: Merci, monsieur Piercey. Monsieur Black.

M. Barrie Black (Surveillant, Hypothèques et garanties, Nova Scotia Savings and Loan Company): Monsieur le président, messieurs les membres du Comité, comme l'a dit M. Piercey, je me propose maintenant de faire des observations sur l'article 7 du bill C-16, qui porte bien entendu sur la divulgation.

Comme vous le savez sans doute, si le prêteur omet de se conformer à cet article, l'emprunteur est libéré de l'obligation de payer les frais de crédit. C'est à notre avis une peine extrêmement sévère, et il faudrait mieux prévoir l'imposition d'une amende en cas d'infraction à cet article.

Notre position semble d'autant plus justifiée que l'article 8 du bill stipule que les tribunaux ont le pouvoir de modifier les conditions de la transaction s'ils jugent que le taux des frais de crédit est excessif.

Nous estimons que le projet de loi s'adresse à l'emprunteur assez peu averti. A notre avis, il lui sera très difficile de comprendre les renseignements divulgués si on inclut un nouveau concept comme le taux des frais de crédit, qui est très complexe.

Il semble que les dispositions qui ont été prises pour la préparation du barème sur ce taux rendra plus facile le calcul du taux d'intérêt annuel réel.

Dans notre mémoire, nous parlons en détail de la complexité d'un tel calcul, mais je crois que ces calculs ne poseront plus de problème étant donné qu'on fournira des barèmes. Cependant, même si l'on rend plus facile le calcul de ces prêts, le résultat ne sera pas beaucoup plus significatif pour l'emprunteur, alors qu'il doit s'en servir pour établir une comparaison entre les différentes institutions de prêts.

Nous estimons que l'emprunteur ordinaire qui cherche à obtenir un prêt hypothécaire se préoccupe beaucoup des questions suivantes:

[Text]

First of all, he wishes to know the head-end charges and whether or not he can meet these costs with the available capital that he has at his disposal.

Second, we submit that he wishes to know the monthly payments that he will be making throughout the initial term of the mortgage.

Third, the interest rate applicable to the mortgage loan is very important to him. This rate must be consistent throughout the industry and can be used as a comparable between the various competing lending institutions.

And lastly, I would submit, the fourth important consideration that the unsophisticated borrower wishes to have is the rights of prepayment that he will have under the mortgage loan.

We have prepared a disclosure statement which we respectfully submit will meet the information requirements of the unsophisticated borrower. This has been handed out to members of the Committee this afternoon. We apologize we were unable to have a French copy of it drawn up. However, you will note in the English version of this disclosure statement that we first of all set out the head-end charges which are ascertainable at the time of the mortgage application.

We would submit that these charges should be the responsibility of the mortgage lender at the time of the application. And we have a subheading under those head-end charges dealing with the nonascertainable charges at the time of the mortgage application.

We would submit that the borrower who is going to be responsible for having these services completed is in a better position to find out what the actual costs of these areas are going to be.

• 1600

We would submit that by having a mortgage company merely make estimates of these costs, it is really not going to be all that useful a figure for the mortgage borrower in that he will have an estimate of what his costs are going to be, but I would suggest that when entering into a mortgage application he will want to know with a certain degree of particularity what those costs will be.

The second factor set out is the interest charge. You will note that we have placed, first of all, the interest rate calculated half-yearly not in advance and then in the alternative, the interest rate as an annual effective rate of interest. This was done because of the fact that when this was prepared we were not aware that tables would be made so as to allow us to calculate the annual effective rate of interest as easily as it is done with the half-yearly not in advance amortization tables.

The third matter we have set out in this statement deals with the monthly payments which are, of course, very important for the mortgage borrower to calculate whether or not he is going to be able to meet the demands of his mortgage throughout the initial term.

The fourth matter deals with the term and amortization period, and the fifth matter in the disclosure statement deals

[Interpretation]

Tout d'abord, il veut connaître les frais initiaux, pour savoir s'il pourra régler ces frais avec le capital dont il dispose.

Deuxièmement, il veut savoir à quel paiement mensuel il devra s'attendre pendant toute la durée de l'hypothèque.

Troisièmement, il lui importe beaucoup de connaître le taux d'intérêt du prêt hypothécaire. Ce taux doit être uniforme dans toute l'industrie, et il faut pouvoir s'en servir pour établir une comparaison entre les différentes institutions de prêt.

Quatrièmement, le petit emprunteur veut savoir quels seront ses droits quant au remboursement anticipé aux termes de son hypothèque.

Nous avons préparé une formule de divulgation qui, à notre avis, fournira tous les renseignements nécessaires à l'emprunteur non averti. Nous en avons distribué des copies aux membres du Comité cet après-midi. Nous nous excusons de n'avoir pu le faire traduire en français. Cependant, vous remarquerez que dans la version anglaise de cette formule de divulgation, nous inscrivons tout d'abord les frais initiaux dont nous sommes certains au moment de la demande de l'emprunteur.

Nous estimons que le prêteur sur hypothèques devrait être chargé de divulguer ses frais au moment de la demande. Ensuite, nous inscrivons les frais initiaux qu'il est impossible de fixer d'une façon précise au moment de la demande.

Nous estimons que l'emprunteur qui devra voir à ce que ces services soient rendus, sera plus en mesure de se renseigner sur les coûts réels sous cette rubrique.

La société d'hypothèques peut établir une prévision de ces coûts, mais si elle s'en tient à cela, cela ne sera guère utile au créancier hypothécaire, car c'est au moment où il demande un prêt sur hypothèque qu'il désire connaître ces renseignements.

Le deuxième facteur concerne l'intérêt. Nous avons tout d'abord demandé le calcul de l'intérêt semestriel ou annuel. Nous ignorions à l'époque qu'on dresserait des tableaux qui nous permettraient de calculer l'intérêt annuel aussi facilement que l'on calcule l'intérêt semestriel grâce aux tableaux d'amortissement.

Le troisième point de ce document porte sur le calcul des mensualités qui, bien entendu, est très important pour le créancier hypothécaire, qui doit savoir dès le départ s'il sera en mesure d'y faire face.

Le quatrième point du document porte sur la période d'amortissement, et le cinquième point sur le remboursement

[Texte]

with the prepayment provisions, and of course this will, of necessity, have to be complying with the terms of the act once it comes into effect.

It is our respectful submission that a disclosure statement prepared in this manner has several advantages over the anticipated disclosure statement pursuant to Clause 7 of Bill C-16. The first is that the information would appear to be able to be supplied at less cost. Second, the terms of reference, which are included in this disclosure statement, are not foreign to the majority of the unsophisticated borrowers. Third, the information supplied deals with the areas of most concern to the prospective borrower and sets out comparables which he can use effectively, that is, (a) the head-end costs, (b) his monthly payments, (c) the interest rate, (d) the term of the mortgage and (e) the prepayment privileges.

All of which is respectfully submitted, and we thank you very much.

The Chairman: Thank you, Mr. Black.

Before we commence the questioning, I would point out that our time is going to be somewhat limited because we have two groups to hear this afternoon. I think it is agreed by both groups that each would have an hour. So this group would have to cut off the time at exactly—about 20 minutes to five. Yes. That is about it.

The first questioner of each party will have 10 minutes and five minutes thereafter. I will have to be very strict, and we will carry on as long as we have time. Mr. Grafftey, you are first.

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, thank you very much.

Mr. Piercey and Mr. Black, I would like to thank you from this side of the Committee for an excellent submission which we have read with great care, underlined many parts, and it will be very useful in our deliberations, and I assume in the government's future deliberations before this bill is finalized. So, I would like to thank Mr. Black and Mr. Piercey both for coming here to testify here and for your verbal conclusions and brief that was submitted in advance of these hearings.

Some of my questions are very general. I have done that on purpose, largely because of the constraints of time. We have noted with interest your detailed remarks relating to loan-sharking and share your view that provisions should be in the Criminal Code and not in this bill. We have noticed, not only today but in your brief, the details regarding disclosure, and share most of your views there. Also we share your concern vis-à-vis the unwarranted rate and the jurisdictional disputes and conflicts that we contemplate can come about if this proposed act goes through unamended.

The first question I would ask either you, Mr. Piercey, or Mr. Black, do you or any association of like bodies such as yourself in your part of the world feel that you had any real, and I underline the word "real", input by consultation into this bill before it saw the light of day? Were you consulted by the bureaucracy? Were you consulted by the powers that be in

[Interprétation]

anticipé; cela devra naturellement être conforme à la loi dès que celle-ci entrera en vigueur.

Révéls sous cette forme, les renseignements présentent plusieurs avantages par rapport à ce que prévoit l'article 7 du bill C-16. Premièrement, cela coûterait moins cher. Deuxièmement, les termes en seraient compris par la majorité des emprunteurs. Troisièmement, ces renseignements sont ceux qui intéressent le plus le futur emprunteur et ils lui fournissent les éléments d'une comparaison utile, à savoir: (a) le coût total de l'emprunt, (b) le montant de mensualités, (c) le taux d'intérêt, (d) la durée de l'hypothèque et (e) les modalités de remboursement anticipé.

Nous vous remercions.

Le président: Merci, monsieur Black.

Avant de vous céder la parole, je signale que le temps sera limité puisque nous devons entendre deux groupes cet après-midi. Ils sont d'accord pour qu'une heure leur soit accordée à chacun. En ce qui concerne le groupe actuel, le débat devra se terminer à 5 heures moins 20 environ.

Chaque parti a droit à dix minutes pour une première intervention et à cinq minutes pour les interventions suivantes. Je serai très strict, mais nous poursuivrons la discussion jusqu'à ce que le temps soit épuisé. La parole est à M. Grafftey.

M. Grafftey: Merci beaucoup, monsieur le président.

Je tiens à remercier Messieurs Piercey et Black de cet excellent mémoire que nous avons lu très attentivement, dont nous avons souligné un certain nombre d'éléments et qui nous sera très utile au cours du débat qui se poursuivra jusqu'à l'adoption de ce projet de loi. Je remercie donc encore une fois Messieurs Black et Piercey d'être venus témoigner et de nous avoir communiqué leurs mémoires avant ces audiences.

Certaines de mes questions ont une portée très générale. C'est indécent, car le temps nous est compté. Nous avons lu avec intérêt les remarques précises que vous faites à propos du prêt usuraire, et comme vous, nous estimons que les dispositions s'y rattachant devraient faire partie du code criminel et non pas de ce projet de loi. Nous avons également pris bonne note de vos remarques concernant les renseignements à fournir à l'emprunteur et nous partageons en grande partie votre opinion. Nous partageons également vos préoccupations concernant les taux d'intérêt à justifier ainsi que les conflits de juridiction auxquels cette loi pourrait donner lieu si elle était adoptée sans modification.

Ma première question s'adressera à M. Piercey ou à M. Black. Estimez-vous avoir été suffisamment consultés avant l'introduction de ce projet de loi, et j'insiste sur le mot suffisamment? Cela vaut non seulement pour vous, mais aussi pour les autres organismes qui représentent votre secteur. Avez-vous été consultés par l'administration? Vous a-t-on

[Text]

terms of having meaningful input into the conclusions of this bill before it was tabled in the House of Commons?

• 1605

The Chairman: Mr. Piercey.

Mr. Piercey: Mr. Chairman, the answer to that question is our company had no consultations whatsoever with anybody, as you call it, in bureaucracy or in government about this bill. Our company is not a trust company and, therefore, we are not a member of the trust companies association. I am not able to say whether members of that association had any consultation with government or officialdom about this bill, but I do know in our specific case, there were no such consultations, no communications with us.

Mr. Grafftey: Let me assure you, Mr. Piercey, in direct reply to some of the remarks that both you and Mr. Black alluded to vis-à-vis regulations, that it is a principle we on this side of the Committee have been most concerned about, not only with this bill, but many bills and we reiterate your view vis-à-vis the absence of regulations. It is very, very difficult to discuss many of the substantive aspects of this bill without regulations before us.

One fear, we might as well be very frank with you, that we have now contemplated on this side of the Committee, that because you have been called upon as a witness so late in the day as other witnesses to testify that some of the suggested amendments go to the very principles of this bill and it is going to be very difficult to amend the principles of the bill at this stage, but we hope that many of the amendments that you suggest in the areas of criminal rate, unwarranted rate, prepayment, et cetera, too lengthy to discuss in our time constraints now, will be amendments that we can get through without going to the exact principle of the bill.

The general area I would like to hit with you, Mr. Piercey, this afternoon relates directly to the mortgage field and your experience in the Province of Nova Scotia. We have had much testimony, as you are probably aware, from other associations and groups up to this date. Do you share the view that if this bill goes through unamended there will be a great dislocation in the money market in general and in the mortgage field in particular?

Mr. Piercey: We are very strong in our views about that, Mr. Chairman, particularly in this business of no longer being able to match assets and liabilities. We fear that with the demise of the five-year mortgage, which will inevitably occur if this bill goes through unamended, there will be certain instability in the investment market, because the five-year debenture or, in the case of trust companies, the five-year guaranteed investment certificate will go by the board as well. We think medium-term investments of that kind add to the stability of the economy and if these are no longer going to exist it is certainly not a matter of progress, but something to be deplored.

Mr. Grafftey: Mr. Piercey, then generally speaking in the mortgage field it is your view, by your verbal submissions and

[Interpretation]

consultés au point de vous faire participer de façon importante à l'élaboration de ce projet de loi avant qu'il ne soit déposé à la Chambre des communes?

Le président: Monsieur Piercey.

M. Piercey: Personne ne nous a consultés, qu'il s'agisse de l'administration, comme vous dites, ou du gouvernement. Nous n'appartenons pas à l'association des sociétés de fiducie, puisque notre société n'est pas une société de fiducie. J'ignore si les membres de cette association ont été consultés par le gouvernement ou les autorités à propos de ce projet de loi, mais en ce qui nous concerne, je peux vous dire qu'il n'y a eu aucune consultation.

M. Grafftey: Pour répondre directement à certaines des remarques que vous avez faites, ainsi que M. Black, au sujet de la réglementation, permettez-moi de vous dire que, de notre côté, il s'agit d'un principe qui fait l'objet d'une vive préoccupation; et cela ne s'applique pas seulement à ce projet, mais à beaucoup d'autres. Nous sommes d'accord avec vous sur ce point. En l'absence d'une réglementation, il est très difficile de discuter d'un grand nombre d'aspects essentiels de ce projet de loi.

Soyons très francs avec vous. Nous craignons qu'il soit trop tard pour apporter des modifications profondes au projet de loi, mais nous espérons que la plupart des amendements que vous proposez en ce qui concerne les taux d'intérêt excessifs ou criminels, le remboursement anticipé dont nous n'avons pas le temps de discuter, seront adoptés sans qu'on s'attaque au principe même du projet de loi.

Je voudrais aborder avec vous le problème des hypothèques dont vous avez l'expérience en Nouvelle-Écosse. Comme vous le savez peut-être, nous avons déjà entendu beaucoup d'autres organismes ou associations. Pensez-vous également que l'adoption du texte actuel entraînerait une dislocation du marché monétaire en général et du marché hypothécaire en particulier?

M. Piercey: Nous avons des idées bien arrêtées et nous redoutons qu'il ne soit plus possible d'équilibrer l'actif et le passif. Nous craignons que la suppression du principe des cinq ans, qui se produira inévitablement si ce bill est adopté sans modifications, entraîne une certaine instabilité du marché des investissements, car ce sont également les obligations sur cinq ans ou, dans le cas des sociétés de fiducie, des certificats d'investissement garanti pour cinq ans qui disparaîtront. Nous pensons que ces investissements à moyen terme contribuent à la stabilité économique et il faudra, par conséquent, en déplorer la disparition.

M. Grafftey: Dans le domaine des hypothèques, il ressort de vos remarques et de votre mémoire que l'adoption du texte

[Texte]

by your brief, that if this bill goes through unamended, we understand that it will affect pension funds, it will affect the whole investment area. Would it be correct to summarize your view by saying that if this legislation goes through unamended it would make other areas of investment more attractive than the mortgage field for potential investors, thus directly and indirectly affecting the housing market?

Mr. Piercey: My answer to that question in all sincerity is in the affirmative, a distinct, yes.

Mr. Grafftey: Mr. Piercey, I would like then to zero in in more detail on the housing market. Like bodies such as yourselves have suggested that if this legislation goes through unamended that it will not only affect the mortgage and housing market, in general, but from your experience, would it have serious affect on new housing, mortgages for new housing?

Mr. Piercey: It certainly will in the Atlantic Provinces which I know best. Of course, I cannot speak for Ontario and the centre part, but in the Atlantic Provinces there is no question it will have a major effect on that.

Mr. Grafftey: Mr. Piercey, before you took the trouble to come and testify before this Committee today, I did some background research into the experience of your company and association in the Province of Nova Scotia. As I understand it you do much business in the built-up urban area of Halifax but am I right in saying that you carry on much business in small-town and rural Nova Scotia?

• 1610

Mr. Piercey: That is correct, Mr. Chairman. We are noted for the manner over the years in which we have catered to the rural-housing-mortgage trade. We are not downgrading the part that other companies play but we do know that the large national companies are by their own policies prohibited in some ways of going into the villages and the rural areas particularly where there are no central services and utilities, and this is not a matter of great concern to us at all.

Mr. Grafftey: Right. But one concern to me, Mr. Piercey, and this has been one of my experiences over the years in dealing with Central Mortgage and Housing Corporation and, let us say, approved lenders—and I want to say this very responsibly—I understand how the realistic market works but it is sometimes very difficult to attract housing funds into rural and small-town areas. I have read this act over a number of times as I am sure you have. Do you share the view of many who have testified before this Committee before you that if the act goes through unamended in many cases it could obliterate small builders and if the act goes through unamended in many cases it could obliterate small builders who, in rural Canada, not only in rural Nova Scotia, are responsible for new housing starts in rural and small-town areas? This particular bill will have a particular prejudice on the realistic operations if we view past history of organizations such as yours that work with small builders in rural and small-town Canada.

Mr. Piercey: I can think, Mr. Chairman, of several small builders, and they are small in the sense that they have a work

[Interprétation]

actuel aurait des répercussions sur les fonds de pension et le domaine des investissements dans son ensemble. En bref, peut-on dire sans vous trahir que l'adoption du texte actuel ferait que les investisseurs éventuels se tourneraient vers des investissements plus attrayants que les hypothèques, ce qui directement ou indirectement affecterait le marché du logement.

M. Piercey: En toute sincérité, je dois vous répondre affirmativement.

M. Grafftey: Je voudrais maintenant aborder plus en détail le problème du logement. Des organismes analogues au vôtre ont laissé entendre que l'adoption du texte actuel affecterait le marché des hypothèques et du logement dans son ensemble, mais d'après votre expérience, pensez-vous qu'elle aurait également des répercussions sur les hypothèques s'appliquant au logement neuf?

M. Piercey: Dans les provinces atlantiques que je connais le mieux, cela ne fait aucun doute. Bien entendu, je ne peux pas me prononcer sur le cas de l'Ontario ou du centre du pays.

M. Grafftey: Avant que vous veniez, je me suis renseigné sur l'expérience acquise par votre association en Nouvelle-Écosse. Je crois savoir que vous avez beaucoup d'activités dans la région urbaine d'Halifax, mais n'êtes-vous pas également très actif dans les petites villes et les régions rurales de Nouvelle-Écosse?

M. Piercey: C'est exact. Au cours des années, nous avons bâti notre réputation sur les hypothèques des logements ruraux. Nous ne voulons pas minimiser le rôle des autres compagnies, mais de par leurs propres politiques, les grandes sociétés nationales n'ont pas accès aux villages et aux zones rurales, surtout lorsqu'il n'existe aucun service d'utilité publique; et cela ne nous préoccupe pas beaucoup.

M. Grafftey: Une chose me préoccupe, monsieur Piercey. D'après ce que je sais de la Société centrale d'hypothèques et de logement, ainsi que des prêteurs agréés, je sais comment fonctionne le marché, mais il est parfois très difficile d'attirer des capitaux pour le logement dans les petites agglomérations ou les zones rurales. Tout comme vous, j'en suis sûr, j'ai lu et relu ce projet de loi. Êtes-vous du même avis que de nombreux organismes qui ont témoigné avant vous, à savoir que l'adoption du projet de loi sans modification pourrait entraîner la disparition des petits entrepreneurs de construction qui, non seulement en Nouvelle-Écosse mais également dans les régions rurales du Canada, sont responsables des nouvelles mises en chantier? Ce projet de loi sera préjudiciable à la construction, si nous en croyons l'expérience des organismes tels que le vôtre, qui travaillent en collaboration avec les petits entrepreneurs des régions rurales du Canada.

M. Piercey: Je songe en particulier à plusieurs de ces entrepreneurs qui n'ont qu'une douzaine d'ouvriers, 15 à 20 au

[Text]

force perhaps of up to a dozen men, perhaps 15 or 20 at the most, who are building just half a dozen houses a year and in many rural areas of Nova Scotia and New Brunswick particularly where we have engaged in that kind of housing-loan operation they will be greatly affected by the impact of this bill.

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, this will be my last question to Mr. Piercey—I do not imagine I could ask from my point of view a more important question to you, Mr. Piercey, because what you will say now to me not only affects rural and small-town building in Nova Scotia but if this bill goes through unamended it will be same story right across this country. Could you describe in general outline how the small builder in rural and small-town Canada would be specifically prejudiced against as opposed to other larger builders or approved lenders by the passage of this legislation unamended? Could you give the Committee a general outline? My God, I wish the bureaucrats had knowledge of this before this legislation was tabled. Could you tell this Committee how the small builder in small-town Canada would be adversely affected by this legislation unamended, Mr. Piercey?

Mr. Piercey: It is a difficult question, Mr. Chairman, to be specific about it. The first thing, of course, that comes to my mind is the obvious one that we have a very genuine fear that investment moneys devoted to the mortgage industry, and we have to depend on the investment community for our funds, will tend to dry up and certainly diminish; that is inherent in your earlier question. When that happens, perhaps the first area that is going to feel it and suffer in the building area is the rural communities. There is not much doubt about that. It is becoming quite competitive throughout all the areas in the construction trades for housing but predominantly it is going to be very difficult for the builder to obtain enough funds to carry on his housing program if this bill is passed unamended. Now Mr. Black may want to amplify that.

Mr. Grafftey: Would I be correct in saying . . .

The Chairman: Your time is up, Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: There we are.

The Chairman: You have used your time. I will have to be pretty strict but I will put you on again for another round. Mr. Philbrook.

• 1615

Mr. Philbrook: Thank you very much, Mr. Chairman. Through you to the witnesses, I would like to thank them first for their brief and their presentation. Referring to their covering letter, I would just like to ask two or three quick questions, which I do not think require very long answers.

In the first paragraph you refer to conventional mortgage companies such as your own. How do you define conventional mortgage companies?

Mr. Piercey: We are conventional in the sense that we are regulated either federally or provincially by law and are engaged in the first-mortgage lending field, mortgages of improved real estate, whereas we are not involved with second

[Interpretation]

maximum, et qui ne construisent pas plus d'une demi-douzaine de maisons par an dans les zones rurales de Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick en particulier, où nous nous occupons des prêts au logement. Ils seront très touchés par ce projet de loi.

M. Grafftey: Ce sera ma dernière question, mais je ne pense pas qu'il puisse y en avoir de plus importante. En effet, l'adoption de ce projet de loi affectera la construction dans les petites agglomérations et les régions rurales non seulement de la Nouvelle-Écosse, mais du pays tout entier. Pouvez-vous nous exposer dans les grandes lignes pourquoi les petites entreprises de construction des régions rurales seront plus touchées que les entreprises plus importantes ou encore les prêteurs agréés, si ce projet de loi est adopté sans modification? Il aurait été souhaitable de le savoir avant de déposer ce projet de loi.

M. Piercey: Il est difficile de répondre avec précision. Tout d'abord, et c'est la chose qui me vient tout de suite à l'esprit, nous redoutons la disparition ou du moins la diminution des investissements hypothécaires, car nous dépendons de l'investissement. Si cela se produit, le secteur de la construction en milieu rural sera le premier à en subir les conséquences. Cela ne fait guère de doute. Si le texte actuel est adopté, l'entrepreneur de construction trouvera difficilement des crédits lui permettant de continuer à exercer ses activités.

M. Grafftey: Peut-on dire que . . .

Le président: Votre temps est écoulé, monsieur Grafftey.

M. Grafftey: Et voilà.

Le président: Votre temps est écoulé. Je dois être strict, mais je vous inscris pour un second tour. Monsieur Philbrook.

M. Philbrook: Merci, monsieur le président. Je tiens tout d'abord à remercier les témoins pour leur mémoire et leur exposé. En ce qui concerne leur lettre, je voudrais poser rapidement deux autres questions qui n'exigent pas de réponses très longues.

Dans le premier paragraphe, vous parlez de sociétés d'hypothèques conventionnelles, telle que la vôtre. Qu'entendez-vous par là?

M. Piercey: «Conventionnel» signifie que nous sommes assujettis à la réglementation fédérale ou provinciale et que nous accordons des prêts en première hypothèque et non en seconde hypothèque, et que nous ne couvrons pas non plus les prêts à la

[Texte]

mortgages to any extent whatsoever or consumer loans to any major extent. That is what I call a conventional mortgage company.

Mr. Philbrook: Thank you very much. Skipping down to the third paragraph on the first page of the covering letter, you refer to short-term debentures. I think this is the business of bringing your investment into line with what would become short-term loans if people opted out after three years and the fact that this would make your liquidity difficult. How would that work? How would it make your liquidity situation difficult if you had to resort to shorter-term debentures, of three years or less?

Mr. Piercey: Our mortgage funds, by and large, are put out on the five-year mortgage term, with an amortization, of course, of something longer, 15, 20, 25 years, but the mortgage matures in five years. We borrow our funds to match that term, so we have become used to the five-year debenture, and investors have become used to it and they are popular. It is medium term and that is what they want. They have the stability of an interest rate for five years.

If it becomes necessary to shorten the mortgage term because of the passage of this bill with the changes in prepayment penalties whereby after three years the borrower can suddenly pay you off with a minimum three months' penalty, and you have borrowed your funds on a five-year basis to match that, you can see immediately what impact that would have on your liquidity in very short order.

Mr. Philbrook: Have your money tied up.

Mr. Piercey: That is what we are concerned about. You have paid for your borrowing at a given rate, you try to match that on the other side by putting your money out on mortgage at a given rate, but suddenly your mortgage term is going to be reduced to three years. It is going to be very upsetting and a real problem to your liquidity.

Mr. Philbrook: Is one of the factors there the interest rate at which you borrow over three years or five years?

Mr. Piercey: Yes, yes. You try to aim for a spread of two per cent but you are not getting it any more.

Mr. Philbrook: If you have to bring it down it is going to cost you more money and affect your liquidity in that way.

Mr. Piercey: That is right. It would inevitably happen.

Mr. Philbrook: Okay. In the last paragraph on the first page you refer to the chartered banks getting into the mortgage field and creating stiff competition and it is making it difficult to compete with banks and national trust companies. Is this the situation at the present time or are you referring to the proposed new Bank Act that is coming along?

Mr. Piercey: I am referring to the present situation. I have it from banking officials direct, sir, that if we think we have seen competition from banks up to the present, it is nothing like that we are going to see starting very, very soon. They are going to become very bullish in the mortgage market.

Mr. Philbrook: Then your position is that it is difficult enough now . . .

[Interprétation]

consommation. Voilà ce que j'entends par société d'hypothèques conventionnelle.

M. Philbrook: Je passe immédiatement au troisième paragraphe qui se trouve à la première page de votre lettre explicative où vous parlez de créances à court terme. Il faudrait que les investissements soient suffisants pour couvrir ce qui deviendrait des prêts à court terme si les gens remboursaient au bout de trois ans. Quelle difficulté est-ce que cela entraînerait du point de vue de vos liquidités?

M. Piercey: En général, nos crédits hypothécaires s'étendent sur une période de cinq ans, avec bien entendu un amortissement de 15, 20 ou 25 ans, mais l'échelle de l'hypothèque est de cinq ans. Nous empruntons de l'argent en fonction de cette période, à laquelle nous nous sommes habitués, tout comme les investisseurs. C'est très populaire, car il s'agit de prêts à moyen terme, et c'est ce qu'ils veulent. L'intérêt reste stable pendant cinq ans.

Si par suite de l'adoption du bill, il devient nécessaire de réduire le terme de l'hypothèque et qu'au bout de trois ans l'emprunteur peut vous rembourser en versant une pénalité minimum correspondant à trois mois d'intérêt, on voit immédiatement quelles en seront les conséquences du point de vue de nos liquidités à très court terme puisque l'argent a été emprunté pour cinq ans.

M. Philbrook: Vous êtes lié.

M. Piercey: C'est ce qui nous préoccupe. On emprunte à un certain taux d'intérêt et l'intérêt du prêt hypothécaire est calculé en conséquence; or, soudain, le terme de l'hypothèque est ramené à trois ans. Ce sera très gênant et cela va poser de graves problèmes du point de vue des liquidités.

M. Philbrook: Est-ce que le problème provient du taux d'intérêt auquel vous avez emprunté pour trois ou cinq ans?

M. Piercey: Oui. On vise deux pour cent, mais c'est actuellement impossible.

M. Philbrook: Si vous devez encore le réduire, cela vous coûtera davantage et affectera par conséquent vos liquidités.

M. Piercey: Inévitablement.

M. Philbrook: Dans le dernier paragraphe de la première page, vous indiquez que les banques à charte s'intéressent aux hypothèques et font une concurrence serrée aux autres banques et aux sociétés nationales de fiducie. Cela correspond-il à la situation actuelle ou à ce qui se produirait si la nouvelle loi sur les banques était adoptée?

M. Piercey: Il s'agit bien de la situation actuelle. Ce sont des banquiers eux-mêmes qui me l'ont dit; nous croyons savoir ce qu'est la concurrence des banques, mais nous n'avons encore rien vu, et elles ne tarderont pas à se manifester avec vigueur sur le marché des hypothèques.

M. Philbrook: Vous considérez que la situation est déjà suffisamment difficile . . .

[Text]

Mr. Piercey: That is right.

Mr. Philbrook: ... but this particular bill, C-16, would make it that much more difficult?

Mr. Piercey: Yes.

Mr. Philbrook: I suppose you accept that as a part of the normal difference of the world of business that happens in any ...

Mr. Piercey: Yes, that is right, sir.

Mr. Philbrook: ... type of business. The bigger companies make it harder for the smaller companies.

Mr. Piercey: They do, but we think we have a special axe to grind if this country is concerned about housing, and a company like ours is devoted to that matter, as we have proven to be over the years. I think competition is a great thing, but let us not put too many rocks in our way, and I think this bill is going far towards doing that.

• 1620

Mr. Philbrook: In the preamble you refer to there being a profit problem for mortgage companies at the present time. Is that for all sizes of mortgage companies, or just the smaller ones, perhaps? If so, how would you define the difference?

Mr. Piercey: In connection with the impact of this bill?

Mr. Philbrook: I thought you were referring to there already being a profit problem, and one which might become worse.

Mr. Piercey: Yes, I see. Yes, there is no question about it that the traditional 2 per cent spread between what you have paid for your invested funds and what you hope to realize at the other end when you put it out on mortgages has not been realized in the mortgage industry across this country for several years and, quite frankly, I do not think we are going to see it realized in the future. In our case we notice it is about 1.5 per cent, which is getting pretty close to the low point of the scale where it is going to become very difficult if it falls much more. So, I think this is a general feeling in the mortgage industry, yes. Naturally the national companies, because of their volume, are able to get along much better with that lower rate than a company of our size.

Mr. Philbrook: Can you see any possible provision in a bill like this to distinguish between larger and smaller mortgage companies in relation to things like profit margin, the effect the bill has on the profit margin? Would it be possible to define the difference, to declare a cut-off point that would be ...

Mr. Piercey: No, I think that would be extremely difficult.

Mr. Philbrook: Yes. It would be a little impractical to work with.

Mr. Piercey: My own view, sir—and I know this leads to perhaps undesirable results—is that I cannot see this bill including the mortgage loan companies in its ambit. I really cannot see that.

[Interpretation]

M. Piercey: C'est exact.

M. Philbrook: Mais le Bill C-16 l'aggraverait encore.

M. Piercey: Oui.

M. Philbrook: Vous acceptez cela, je présume, comme une donnée du milieu des affaires ...

M. Piercey: Oui, c'est exact.

M. Philbrook: Les grandes compagnies rendent la vie difficile aux compagnies plus petites.

M. Piercey: En effet, mais il y a pour nous un enjeu, car une société comme la nôtre a prouvé tout au long des années qu'elle était consacrée au logement; la concurrence, c'est bien, mais ne mettons pas trop d'obstacles sur notre chemin et je crois que ce projet de loi va trop loin dans cette direction.

M. Philbrook: Dans votre introduction, vous avez dit que les sociétés hypothécaires devaient faire face à un problème de rentabilité. S'agit-il de sociétés hypothécaires de toutes tailles, ou seulement des petites? Si c'est le cas, pouvez-vous nous expliquer cette différence?

M. Piercey: Par rapport à l'impact du bill?

M. Philbrook: Il me semble que vous aviez parlé d'un problème de rentabilité qui risque de s'aggraver.

M. Piercey: Oui, je comprends. Il est incontestable que l'écart traditionnel de 2 p. 100 qui existe entre ce que vous avez payé pour votre investissement et ce que vous espérez réaliser au bout du compte en éteignant votre hypothèque, n'a pas été réalisé depuis plusieurs années par l'industrie de l'hypothèque du Canada. Je ne crois pas que cela se fasse à l'avenir. Dans notre cas, nous avons noté un écart d'environ 1.5 p. 100, qui se rapproche du point minimal de l'échelle, et la situation sera très grave s'il baisse encore. Je crois que c'est une impression générale dans l'industrie de l'hypothèque. Naturellement, les sociétés nationales en raison de leur volume s'accommodent certainement beaucoup mieux d'un taux faible qu'une société comme la nôtre.

M. Philbrook: Pensez-vous qu'une disposition de ce projet de loi pourrait établir une distinction entre sociétés hypothécaires de différentes tailles pour ce qui est de la marge de profit et des conséquences du projet de loi sur celle-ci? Serait-il possible de préciser la différence et de convenir d'un seuil qui serait ...

M. Piercey: Non, je crois que cela serait extrêmement difficile.

M. Philbrook: Oui. Cela ne serait pas très commode en pratique.

M. Piercey: Selon moi, monsieur, et je sais que cela conduit peut-être à des résultats indésirables, je ne vois pas comment le bill peut inclure les sociétés de prêts hypothécaires.

[Texte]

Mr. Philbrook: What you are saying is that you think it should be a bill on loan sharking by itself?

Mr. Piercey: Exactly.

Mr. Philbrook: Wherever it is.

Mr. Piercey: Exactly.

Mr. Philbrook: You reject all . . .

Mr. Piercey: When you say to me after that, if you people are excluded, then the banks will want to be excluded and the finance companies will want to be excluded. I do not know where that would end, but . . .

Mr. Philbrook: As a matter of fact, there already are provincial provisions, I believe, in this field and they are quite different in some cases, there is quite a variation.

Mr. Piercey: Yes, there are.

Mr. Philbrook: The point that has been made is that if it offers some standardization, or at least a lead, a model, a standard for standardization, it might be worthwhile.

Mr. Piercey: I agree.

Mr. Philbrook: Possibly in that case. In regard to the business of the borrower stopping payments without penalty on the unwarranted rate provision, can you suggest any alternative to that provision that you could live with, considering the concerns the borrowers sometimes have where they feel they have gotten themselves into a rather bad situation, whether it is their fault or not and whether they should have known better or have been more vigilant, and so on, in trying to provide some protection for the borrower and yet, at the same time, being fair to the lender?

Mr. Piercey: May I ask Mr. Black to comment on that.

The Chairman: Mr. Black.

Mr. Black: The over-all concept of the unwarranted credit charge rate I do not really think is that repugnant to us. However, the provisions contained under that section that deal with the burden on the lender, and the following provision that flows from that that once a mortgage lender has been convicted that that is prima facie evidence of guilt in a subsequent hearing, I think certainly those provisions are an overkill of what the proposed act intends. Certainly it is a very difficult calculation that the proposed act is putting the onus on the mortgage company in the first instance. We have to look at the cost of the money to us and then the other costs involved, the administrative costs, and then we have to go and look at the degree of risk. There is also the relationship between the borrower and the lender. These are not matters that can easily be defined. It will take a judgment call at each stage of these five different considerations, and if a mistake is made, and in particular I refer to the four and five which are very difficult to assess. If a mistake is made it will result in no credit charge being paid or in an adjustment by the court, in any event, of the agreement somewhere down the road, and certainly something in hindsight can be dealt with totally differently than it was at the time of the actual application.

[Interprétation]

M. Philbrook: Voulez-vous dire que le bill devrait se limiter au prêt usuraire?

M. Piercey: Exactement.

M. Philbrook: Dans quel que domaine que ce soit.

M. Piercey: Exactement.

M. Philbrook: Vous rejetez tout . . .

M. Piercey: Vous allez me dire que si vous, vous êtes exclus du bill, les banques et les sociétés de financement voudront également l'être. Je ne sais pas où cela finira, mais . . .

M. Philbrook: En réalité, il existe déjà des dispositions provinciales, je crois, dans ce domaine, et elles sont tout à fait différentes dans certains cas. Il y a plusieurs variantes.

M. Piercey: Oui, c'est vrai.

M. Philbrook: Je voulais dire que ce bill vaut peut-être la peine d'être étudié dans la mesure où il permet un certain degré d'uniformisation, ou du moins un modèle, une norme.

M. Piercey: Je suis d'accord.

M. Philbrook: Peut-être en ce cas. Pour ce qui est de la disposition sur les taux excessifs, selon laquelle l'emprunteur peut cesser ses paiements sans pénalité, voyez-vous une solution alternative qui soit acceptable et qui réussisse à protéger l'emprunteur tout en étant juste pour le prêteur, étant donné que les emprunteurs réalisent parfois qu'ils sont dans de mauvais draps et—peu importe que ce soit ou non de leur faute—qu'ils auraient dû se renseigner ou être plus vigilants?

M. Piercey: J'aimerais demander à M. Black de nous dire ce qu'il en pense.

Le président: Monsieur Black.

M. Black: Le concept général de taux excessif ne nous semble pas une si mauvaise chose. Cependant, j'estime que certaines dispositions du même article vont à l'encontre des objectifs du projet de loi, et en particulier celle qui a trait à la charge de la preuve, ainsi que la disposition suivante qui en découle et selon laquelle la déclaration de culpabilité d'un prêteur hypothécaire constitue à première vue une preuve de culpabilité lors des audiences suivantes. Tout d'abord, je trouve qu'imposer la charge de la preuve à la société de prêts hypothécaires est un très mauvais calcul. Nous devons tenir compte du coût que cela représente pour nous, ainsi que tous les autres types de coûts et les coûts administratifs. Ensuite nous devons évaluer les risques à courir. La question des rapports entre l'emprunteur et le prêteur intervient à nouveau. Ce sont là des questions délicates. Il faudra porter un jugement à chacune des cinq étapes différentes pour déceler les erreurs possibles, et je fais en particulier allusion aux étapes 4 et 5, qui sont très difficiles à évaluer. Si une irrégularité est décelée, les possibilités seront les suivantes: les frais de crédit ne devront pas être versés, ou la cour décidera d'un ajustement s'il y a eu accord à un moment donné des négociations, et le problème sera réglé rétrospectivement d'une façon totalement différente de la solution choisie au moment de la demande.

[Text]

• 1625

[Interpretation]

The Chairman: Thank you, Dr. Philbrook; your time is up.

Mr. Philbrook: Thank you, Mr. Chairman. Just one word: I have to leave for another Committee but I will try to get back for the second group.

The Chairman: Thank you, Dr. Philbrook. Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman. First, may I congratulate Mr. Piercey and Mr. Black on one of the finest submissions I think the Committee has received. It is clean, concise, explicit, and gets right to the points that are troubling many in the consideration of this bill. I would like to particularly thank you for the careful outline you have given front-end charges and the fact that they should be separated from the rate—your Schedule A disclosure statement and the disclosure statement circulated today. These are very valuable, I am sure, to the Committee.

In the matter of the front-end charges on credit charges, I note on page 4 of your brief that in Item 5, insurance fees, you have a high ratio insurance premium, a fire insurance premium and a life insurance premium. These are front-end charges. In the event a mortgage is prepaid within the term or before the expiry of the term of any of these insurance items, is it the habit of your particular industry or grouping of industry in the financial field to return unexpired fees or rebated unexpired premiums to the borrower?

Mr. Piercey: Mr. Chairman, the answer is no, and the reason is that it is out of our hands. That fee goes to the co-operating company, such as the MICC, Insmor or Sovereign Insurance. They get that fee.

Mr. Huntington: But if that fee were, say, a seven-year term and the mortgage was repaid at 61 months, they have an obligation removed from them in the prepayment of that mortgage. Would not that fee be a returnable item to the borrower? Should it not be?

Mr. Piercey: I do not think so. He pays a fee of one per cent plus \$20 in each of those cases. The administrative charges that have gone into that are the same whether he prepays or not. My quick answer is that I do not think it is unconscionable that that fee is not returned but, as I say, it is something that we do not have any control of.

Mr. Chairman, would Mr. Black have another answer to that?

The Chairman: Mr. Black.

Mr. Black: No, I defer to your reply to that, Mr. Piercey. It is a difficult consideration certainly when we are dealing with insurance concepts. The company has been at a risk during the six months and I think they are perhaps the people better suited to answer that. That is their charge.

Mr. Huntington: Does the same answer apply to the fire insurance premium and the life insurance premium?

Le président: Merci, monsieur Philbrook. Votre temps est écoulé.

M. Philbrook: Merci, monsieur le président. Encore un mot: je dois assister à une autre séance de comité, mais j'essaierai de revenir pour entendre le second groupe de témoins.

Le président: Merci, monsieur Philbrook. Monsieur Huntington.

M. Huntington: Merci, monsieur le président. Je voudrais tout d'abord féliciter MM. Piercey et Black pour ce qui est l'un des meilleurs rapports présentés devant le Comité. Il est clair, concis, explicite, et va droit aux difficultés que nous pose le projet de loi. J'aimerais en particulier vous remercier de ce que vous avez dit au sujet des frais initiaux, à savoir que les taux et les frais initiaux devraient faire l'objet de deux rubriques différentes; la formule de divulgation qui se trouve à l'annexe A de vos rapports d'une part et la formule de divulgation employée aujourd'hui sont très précieuses pour le Comité.

Pour ce qui est des frais initiaux de crédit, je note à la page 4 de votre mémoire et au numéro 5, que vous avez des frais d'assurance, qui comportent une prime d'assurance pour une proportion élevée de la valeur, une prime d'assurance contre l'incendie et une prime d'assurance-vie. Ce sont des frais initiaux. Au cas où une hypothèque est payée avant terme ou avant l'expiration de ces primes d'assurance, votre industrie ou groupe d'industries dans le domaine financier a-t-elle l'habitude de rembourser à l'emprunteur ses primes non expirées ou de faire un rabais sur ces dernières?

M. Piercey: Monsieur le président, la réponse est non, pour la bonne raison que cela n'est pas en notre pouvoir. Ces sommes vont aux sociétés coopératives comme MICC, Insmor et *Sovereign Insurance*. C'est elles qui perçoivent ces sommes.

M. Huntington: Mais si cette prime porte sur, disons sept ans, et si l'hypothèque est remboursée au bout de 61 mois, ces sociétés ne sont plus obligées de garantir le remboursement de l'hypothèque. Ce montant ne devrait-il pas être remboursé à l'emprunteur?

M. Piercey: Je ne crois pas. Dans chacun de ces deux cas, il paie un taux de 1 p. 100 majoré de \$20. Qu'il rembourse à l'avance ou non son hypothèque, les coûts administratifs sont les mêmes. Je vous répondrai rapidement que j'estime que cette pratique n'est pas malhonnête et comme je l'ai dit, cela n'est pas en notre pouvoir.

Monsieur le président, M. Black voudrait-il donner une autre réponse à cela?

Le président: Monsieur Black.

M. Black: Non, je me range à votre réponse, monsieur Piercey. C'est une question très difficile quand on touche au domaine de l'assurance. La société a couru des risques pendant six mois et les assureurs sont peut-être mieux placés pour vous répondre. Ce sont eux qui perçoivent ces primes.

M. Huntington: La même réponse s'applique-t-elle aux primes d'assurance-incendie et aux primes d'assurance-vie?

[Texte]

Mr. Piercey: No, no. Certainly the fire insurance premium is short-term rebated.

Mr. Huntington: And that would be rebated to the borrower?

Mr. Piercey: If the policy is cancelled. Prepayment alone will not cancel the policy.

Mr. Huntington: Is that the habit or the practice within your industry at large?

Mr. Piercey: Yes, I am sure it is, Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Those rebates are not kept by the lending company.

Mr. Piercey: No, no way; definitely not. Any rebate at all belongs to the borrower.

Mr. Huntington: I am very glad to hear that.

We have heard from the life insurance companies that they pretty well work on a standardized package of a mortgage contract. Is there a great deal of variance within mortgages transacted through trust companies and loan companies? Is there a standardization to the package, or are there items at variance from one company to the other?

Mr. Piercey: There are variances. There are variances in the length of the mortgage document, and this affects your registry costs; there are variances, of course, in the rate, which affects your monthly payment; and there are differentials in these front-end charges. We are all for this business of disclosing this to the borrower to the fullest extent so that he will know and be able to compare, as Mr. Black has said. We are only saying, in addition to that there are some of those front-end charges that we cannot ascertain at the time of the application. We feel that it should be sufficient for us to advise him that there are some of these front-end charges, that we cannot give him an ascertained amount but that he should make his own inquiry.

• 1630

The Chairman: You have one further question, Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Oh, good gracious, Mr. Chairman. Going back to variance, as I have watched the industry one of the variances that troubles me is the game that is played by one lending institution compared to another with the interest rate, the various combinations of compounding and what have you, and this is a problem that the unsophisticated average borrower of a mortgage is not knowledgeable on and does not watch. For instance, in your testimony here, you mentioned half yearly, not in advance. How many other combinations of interest rate calculation might there be from one mortgage package to another?

Mr. Piercey: There are none in common use. There are many variances but they are not used. The mortgage industry and trust companies use this compounding half yearly not in advance. You could compound it monthly. Finance companies do that and that is where you get this 24 per cent. It is 2 per

[Interprétation]

M. Piercey: Non, non. La prime d'assurance-incendie fait l'objet d'une remise à court terme.

M. Huntington: Et cette remise est consentie à l'emprunteur?

M. Piercey: Si sa police d'assurance est annulée. Le remboursement préalable de l'hypothèque ne suffit pas à annuler la police d'assurance.

M. Huntington: Est-ce une pratique courante de votre industrie?

M. Piercey: Oui, j'en suis sûr, monsieur Huntington.

M. Huntington: Ce n'est pas la société de prêts qui garde ces remises.

M. Piercey: Non, absolument pas. C'est l'emprunteur qui bénéficie de ces remises.

M. Huntington: Je suis très heureux d'entendre cela.

Les compagnies d'assurance-vie nous ont laissé entendre qu'elles ont des méthodes normalisées dans le cas d'un contrat d'hypothèque. Y a-t-il des différences importantes entre les hypothèques accordées par les sociétés de fiducie et les sociétés de prêts hypothécaires? Les conditions sont-elles normalisées ou diffèrent-elles d'une société à l'autre?

M. Piercey: Il y a des différences. Il y a des différences au niveau de la longueur du contrat d'hypothèque et cela a une conséquence directe sur les coûts d'enregistrement; il y a des différences de taux bien sûr qui se répercutent sur les paiements mensuels et il y a des différences au niveau des frais initiaux. Nous sommes tout à fait en faveur de la divulgation de ces frais à l'emprunteur afin de lui permettre de faire des comparaisons, comme l'a dit M. Black. Nous avons seulement ajouté que certains frais initiaux ne peuvent pas être évalués au moment de la demande. Nous estimons qu'il suffit que nous prévenions l'emprunteur de l'existence de ces frais initiaux, même si nous ne pouvons pas lui donner un montant fixe, et que nous lui recommandions de faire sa propre enquête.

Le président: Monsieur Huntington, vous avez encore une question.

M. Huntington: Mon Dieu, monsieur le président. Pour en revenir aux différences, j'ai remarqué que les institutions de prêt se livrent à des tas de petits jeux pour ce qui est du taux d'intérêt, et des diverses combinaisons de l'intérêt composé, et que sais-je, moi. C'est un problème qui m'inquiète. L'emprunteur moyen qui n'est pas averti n'y prend pas garde. Par exemple, dans votre témoignage, vous avez mentionné que le taux d'intérêt était calculé deux fois par an, mais pas à l'avance. Combien de combinaisons différentes du calcul du taux d'intérêt peut-il exister d'un contrat d'hypothèque à l'autre?

M. Piercey: Il n'en existe aucune dans l'usage courant. Les différentes sont nombreuses, mais on ne s'en sert pas. L'industrie du prêt hypothécaire calcule deux fois par an l'intérêt composé, mais pas à l'avance. Vous pourriez calculer l'intérêt composé tous les mois. Les sociétés de financement le font, et

[Text]

cent per month but you asked is it common in the mortgage and trust company industry, and it is not common. They all use the half yearly compounding not in advance.

Mr. Huntington: Now part of the same question, Mr. Chairman.

The Chairman: Oh, you are stretching it a point. You better make it a short one or we will not have time to get Mr. Marceau on.

Mr. Huntington: Well I want to be fair to my colleagues. I have another point and if there is time at the end I would like to come back to it.

Le président: Monsieur Marceau, vous êtes le prochain.

M. Marceau: Merci, monsieur le président.

Messieurs, nous sommes heureux d'entendre votre opinion exprimée d'une façon très valable. Je peux vous dire que le Parti au pouvoir est très intéressé à connaître vos commentaires. D'ailleurs s'il vous a invités c'est parce qu'il attachait de l'importance à votre opinion.

Contrairement à ce que mon collègue d'en face disait, il n'est pas possible de consulter toutes les personnes intéressées dans un projet de loi de cette nature. Mais, je pense qu'aujourd'hui, vous avez l'occasion d'exprimer votre opinion. Vous pouvez être sûr qu'elle sera transmise en haut lieu.

Je vais vous poser quelques questions très précises. Quelle est l'attitude de votre compagnie concernant le renouvellement des prêts? Est-ce qu'un emprunteur qui a respecté les termes, qui s'est conformé aux exigences du contrat qu'il a signé avec votre compagnie, a le droit à un renouvellement? Par ailleurs, vous objectez-vous à ce que dans la loi nous précisions que quelqu'un qui a respecté ses engagements a le droit au bout de 5 ans à un renouvellement du prêt qu'il a contracté avec des compagnies comme la vôtre?

Mr. Piercey: Mr. Chairman, the industry generally and we particularly encourage borrowers to renew their mortgages. We go to every length to get the mortgage renewed. The only thing the borrower has to compare is what the renewal rate will be. It is not necessarily going to be the same rate it was during the first five years. It depends upon the cost of money at that time, but so far as encouraging renewals, it is in our interest certainly as well as in the borrower's to have the mortgage renewed, otherwise, he will be put to a great deal more expense by going elsewhere.

• 1635

M. Marceau: Pour faire suite à votre réponse, tenez-vous compte de la fluctuation de l'intérêt? En d'autres mots, est-ce que votre contrat stipule que si le taux de l'intérêt a diminué lors du renouvellement vous allez en tenir compte? En fait, tenez-vous compte du fait que l'intérêt a pu diminuer après cinq ans? Puis, est-ce que vous en faites bénéficier celui qui emprunte?

[Interpretation]

c'est ce qui vous donne un pourcentage de 24 p. 100. Cela représente 2 p. 100 par mois, mais je vous dirai que ce n'est pas là une pratique courante au sein de l'industrie du prêt hypothécaire et des sociétés de fiducie. Elles calculent deux fois par an l'intérêt composé.

M. Huntington: Cela fait toujours partie de la même question, monsieur le président.

Le président: Vous l'étirez en longueur, vous feriez mieux d'abréger, sinon M. Marceau n'aura pas le temps de poser ses questions.

M. Huntington: Bon, je veux me montrer juste envers mes collègues. J'ai une autre question à soulever; si nous avons le temps à la fin de la séance, nous y reviendrons.

The Chairman: Mr. Marceau, you are next.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman.

Gentlemen, we are glad to hear you express your opinions in such valuable ways. I could tell you that the party in power is very interested in knowing your remarks. By the way, you have been invited because we are very much concerned with what you think.

Contrary to what my colleague on the opposite side was saying, it is not possible to consult all the persons interested in such a bill. But you have the opportunity to express yourselves. You can be sure that your opinions will be transmitted to whom it may concern.

I would like to ask you a few precise questions. What is the attitude of your company regarding the renewing of loans? I would like to know whether a borrower who has complied with the terms, with the requirements of the contract he has signed with your company, would have the right to renew his loan? On the other hand, would you raise any objection if we were to provide in the bill that anyone who has respected his commitments has the right after five years to renew the loan that he has contracted with such companies as yours?

M. Piercey: Monsieur le président, l'industrie en général et notre société en particulier encourage les emprunteurs à renouveler leurs hypothèques. Nous faisons tout notre possible pour que les hypothèques soient renouvelées. Il suffit que l'emprunteur compare le taux de son hypothèque avec le taux du renouvellement. Le taux ne sera pas nécessairement le même que dans les cinq premières années. Cela dépend du coût de l'argent à cette époque, mais pour ce qui est d'encourager le renouvellement, nous avons tout à fait intérêt, et les emprunteurs aussi, à ce que les hypothèques soient renouvelées. Si l'emprunteur devait s'adresser ailleurs, il perdrait beaucoup plus d'argent.

Mr. Marceau: Following your answer, would you tell us if you take into account the interest rate fluctuation? In other words, does the contract provide that you will consider the fact that the interest rate might have decreased at the time of the renewal? In fact, do you take into account the fact that the insurance rates might have decreased after five years? Then, do you allow the borrower to take advantage of the situation?

[Texte]

Mr. Piercey: No, Mr. Chairman, the lender must take into consideration a reduced rate if the interest rate structure in the country has declined. There is no question about that. This is a highly competitive business. If we did not do that, there is no question the borrower would go elsewhere. So if rates have dropped in that five-year period, that is going to be reflected in the new rate that we are asking for from that particular borrower.

As far as putting it in the contract is concerned, it is not done. There is no reason why it could not be put in there, but as a matter of practice, there is no clause in the mortgage that says that at the end of five years, if rates have dropped, the offer to the borrower will drop. But, in fact, sir, that is what happened.

M. Marceau: Ma dernière question, monsieur le président, est en deux parties. La première: Vous dites à la page 3 de votre mémoire qu'il y a un problème de juridiction. Cependant, vous n'apportez pas tellement de précisions. Voyez-vous un conflit de juridictions en ce qui a trait à ce Projet de loi? Reconnaissez-vous que le gouvernement fédéral ou le Parlement canadien a juridiction en ce domaine?

Et la seconde partie de ma question: Je ne sais pas si j'ai bien saisi tout à l'heure, avez-vous dit que vous ne prêtiez pas en deuxième hypothèque? Mais si vous prêtez en deuxième hypothèque, à quelles conditions le faites-vous? Y a-t-il des conditions de remboursement? Prévoyez-vous des pénalités? Quelles sont les conditions, si vous en avez, et si vous prêtez en deuxième ou troisième hypothèque?

Mr. Piercey: Mr. Chairman, until a very few recent years, we were not permitted to get into the second-mortgage field, the reason being that we were limited years ago to lending up to two-thirds of the value of the property; more recently up to 75 per cent of the value of the property. It is only in very recent years that we were allowed to make high-ratio loans at all, which means over 75 per cent.

But with the passage of that legislation, we have made some loans which have involved second mortgages. The rates normally are not much higher than the first mortgage but they do carry a higher rate, as most second mortgages do. So that we are not in the business of second mortgages; we do not intend to get into the business of second mortgages but we do have some in our portfolio.

Le président: Merci, monsieur Marceau.

Mr. Marceau: On my first question, may I ask Mr. Black to answer?

The Chairman: Oh yes. Mr. Black.

Mr. Black: Yes, Mr. Marceau.

The reason this particular aspect was included in the brief is that in conversation that I have had, and I suspect Mr. Piercey has had, with members of the Canadian Bar Association, it has become apparent that it is their considered opinion that there is a jurisdictional problem with Bill C-16. Nova Scotia Savings and Loan Company has not undertaken to look into this particular aspect and I feel that it would be inappropriate

[Interprétation]

M. Piercey: Non, monsieur le président, le prêteur doit tenir compte de la réduction du taux d'intérêt si les taux d'intérêt dans le pays ont changé. Cela est incontestable. Les taux d'intérêt sont soumis à une concurrence très forte. Si nous ne modifions pas les taux, inévitablement les emprunteurs iraient ailleurs. Si les taux ont diminué pendant cette période de 5 ans, nous en tiendrons compte dans les nouveaux taux que nous consentirons à cet emprunteur.

Pour ce qui est d'inscrire cela dans le contrat, cela ne se fait pas. Il n'y a aucune raison de ne pas le faire, mais en pratique, il n'existe aucune clause qui stipule qu'au bout de 5 ans, les taux consentis à l'emprunteur seront diminués si les taux d'intérêt ont baissé dans l'ensemble du pays. Mais en fait, monsieur, c'est ce qui se passe.

Mr. Marceau: This is my last question, Mr. Chairman, and there are two parts to it. The first is as such: you say at page three of your brief that there is a problem of jurisdiction. However, you do not give so many precisions. Would you foresee a conflict of jurisdictions as far as this bill is concerned? Would you recognize that the federal government of the Canadian Parliament has jurisdiction in that field?

The second part of my question is as follows: I do not know if I understood what you said earlier, did you say that you would not give a loan in second mortgage? But if you give a loan in second mortgage, what would be the terms of the loan? Are there conditions of reimbursement? Do you provide penalties? Which are the conditions, if any, when you give a loan for a second or third mortgage?

M. Piercey: Monsieur le président, jusqu'à très récemment, nous n'avions pas le droit d'accorder des prêts en seconde hypothèque, car nous ne pouvions prêter que les deux tiers de la valeur de la propriété; tout récemment nous avons pu consentir des prêts s'élevant à 75 p 100 de la valeur de la propriété. Ce n'est que depuis ces dernières années que nous pouvons consentir des prêts pour une proportion élevée de la valeur, c'est-à-dire supérieure à 75 p 100 de la valeur.

Mais à la suite de l'adoption de nouvelles lois, nous avons consenti des prêts en seconde hypothèque. Les taux ne sont habituellement pas beaucoup plus élevés que ceux des premières hypothèques, mais cependant le taux n'en n'est pas moins plus élevé. Nous ne prêtons donc pas en seconde hypothèque; nous n'avons pas l'intention de le faire, bien que cela arrive de temps en temps.

The Chairman: Thank you, Mr. Marceau.

M. Marceau: J'aimerais que M. Black réponde à ma première question.

Le président: Ah bon. Monsieur Black.

M. Black: Oui, monsieur Marceau.

Si nous avons fait allusion à cette question particulière dans notre rapport, c'est que M. Piercey et moi-même avons eu plusieurs conversations avec des membres de l'association du barreau canadien. Et à leur avis, le Bill C-16 soulève un problème de compétence. La *Nova Scotia Savings and Loan Company* n'a pas étudié cet aspect et il serait tout à fait déplacé que nous fassions des remarques dans un sens ou dans

[Text]

for us to make a comment either way. I think the Canadian Bar Association obviously will be dealing with this matter at some point in presenting the brief to the Committee.

The Chairman: Thank you.

Mr. Marceau: But do you agree there is a federal jurisdiction in this case?

Mr. Black: There certainly are matters of interest that are within the federal jurisdiction. However, it would appear that an act of this scope—and it would have to have a wide scope—is also going to cover areas of provincial jurisdiction.

Mr. Marceau: Thank you.

Le président: Merci, monsieur Marceau.

Mr. Huntington, I will give you one question and then we will be finished with this.

Mr. Lambert (Edmonton West): I will take number one on the next bill.

The Chairman: Fine.

Mr. Huntington: Well, you caught me with my head in the other brief, Mr. Chairman. I will have to pass.

The Chairman: Sorry. I want to thank our witnesses, Mr. Piercy and Mr. Black for appearing on behalf of Nova Scotia Savings and Loan Company and providing us with their excellent brief, and their additional comments in answering the questions.

Thank you very much, gentlemen.

Mr. Piercy: We want to thank you, Mr. Chairman, and members of the Committee.

• 1640

Mr. Huntington: Thank you for your excellent brief.

The Chairman: Now, I would ask the representatives of the Canadian Petroleum Credit Association to come up to the head table, and if they would come in this order, sitting from my right: Mr. D. F. Aitken, the Acting Chairman, Mr. J. M. Esdaile, Mr. W. G. Aitken, Mr. W. S. MacAlpine, Mr. B. E. Brophy and Mr. D. H. Boucher.

Members of the Committee, we have with us from the Canadian Petroleum Credit Association, Mr. D. F. Aitken, the Acting Chairman, who will be making a short statement at this time. I have already read into the record the names of the members of the association who are along with him, so I will not do that again. I would at this time ask Mr. Aitken if he would make his statement.

Mr. D. F. Aitken (Acting Chairman, Canadian Petroleum Credit Association): Mr. Chairman, honourable Members, on behalf of those in the oil industry who are involved with the credit and customer service aspect of petroleum marketing, may I thank you kindly for granting us the privilege of appearing before your Committee. I presume that you have had the opportunity to review our brief and unless you object, I do not propose to impose on your time by representing it in detail. Rather, I would like to touch on the reasons why we felt

[Interpretation]

l'autre. Je crois que l'association du barreau canadien devra se pencher sur la question lorsqu'elle présentera son mémoire au comité.

Le président: Merci.

M. Marceau: Mais vous admettez qu'il s'agit d'un domaine de compétence fédérale?

M. Black: Certaines questions d'intérêt relèvent assurément de la compétence fédérale. Cependant, il semble qu'un projet de loi de cette envergure, et il doit être de grande envergure, couvrira des domaines appartenant à la compétence provinciale.

M. Marceau: Merci.

The Chairman: Thank you, Mr. Marceau.

Monsieur Huntington, je vous accorde une autre question et ce sera tout.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je voudrais que mon nom soit le premier pour l'étude du prochain bill.

Le président: Très bien.

M. Huntington: Vous m'avez fait perdre le fil de mes idées, monsieur le président. Je passerai donc.

Le président: Je m'excuse. Je voudrais remercier les témoins, M. Piercy et M. Black, qui ont comparu devant nous ce soir au nom de la *Nova Scotia Savings and Loan Company*. Je voudrais les féliciter pour leur excellent mémoire et pour les remarques qu'ils ont faites en réponses à nos questions.

Merci beaucoup, messieurs.

M. Piercy: Nous voulons vous remercier, monsieur le président ainsi que les membres du Comité.

M. Huntington: Merci de votre excellent mémoire.

Le président: Je demanderai maintenant aux représentants de l'association de crédit de l'industrie pétrolière du Canada de venir s'asseoir à la table dans l'ordre suivant: à ma droite, M. D. F. Aitken, président intérimaire, M. J. M. Esdaile, M. W. G. Aitken, M. W. S. MacAlpine, M. B. E. Brophy et M. D. H. Boucher.

Membres du Comité, M. D. F. Aitken, président intérimaire, Association de crédit de l'industrie pétrolière du Canada, a quelques observations préliminaires à nous faire. J'ai déjà lu les noms des membres de l'association qui l'accompagnent et je peux donc tout de suite lui passer la parole.

M. D. F. Aitken (président intérimaire, Association de crédit de l'industrie pétrolière du Canada): Monsieur le président, honorables députés, au nom des responsables du crédit et du service aux clients dans le secteur pétrolier, je vous remercie de nous accorder le privilège de comparaître devant votre Comité. Je présume que vous avez eu l'occasion de regarder notre mémoire, et si vous n'y voyez pas d'objection, je pense préférable de ne pas vous en redonner tous les détails. Je vous dirai plutôt pourquoi nous avons estimé souhaitable de venir

[Texte]

that representation to your Committee was advisable, to mention the very few items in Bill C-16 which give us cause for concern, and then make myself and my colleagues available to answer any questions the Committee may have concerning our credit-related activities.

First, I have read the transcripts of the prior proceedings and there is not a significant point in our submission which has not been covered by one or more of the distinguished groups which have preceded us. Additionally, the Minister himself has stated his willingness to consider amendments to four important areas of the bill. Two of the four he mentioned were subjects of serious concern to us: the matter of including closely held corporations within the definition of borrower, and that section which relates the payment date to the postmark. It appears, therefore, that many of our concerns may already be enjoying your sympathetic consideration.

You will have noted that our main concerns relate to the perhaps inadvertent impact that legislation may have on our massive processing systems. We have had little serious difficulty in complying with the provincial Acts which bear on our activities, largely because we were given the opportunity to make representation such as this to the departments concerned and because industry practice really left little to be desired in the field of consumer protection.

In most cases it has been our practice to design the form and content of our paper in such a manner as to meet the most stringent provincial regulations, and thereby avoid the necessity for having different forms for different jurisdictions. We would, of course, prefer to be able to maintain that option on a federal statute appearance.

The computer age married us to this 51-column card. There is a blizzard of them in every oil company on every working day. Their small size and the requirement for clear space for electronic reading of account numbers and money amounts serve to limit the area that can be used to record information. If, for instance, some new disclosure requirement called for a statement of terms and conditions on every invoice, we could probably accommodate that statement, but only on the back of the card.

Our concerns, then, are certainly not with the intent of the legislation, but rather with the burden of costs that would be imposed on us if it became necessary to make massive changes in our systems and procedures.

We appreciate, therefore, the opportunity to appear before the Committee personally so as to ensure that the hon. members have firsthand knowledge of the scope and complexity of our operations and of our current efforts in the furtherance of consumer protection philosophy.

Let me just touch on the main points in the brief. Clause 2(1)—“closely held corporation”. Our recommendation is that closely held corporations be excluded from the provisions of the bill. Very simply, we do not know who they are.

[Interprétation]

indiquer à votre Comité les quelques rares articles du Bill C-16 qui nous inquiètent. Mes collègues et moi pourrions ensuite répondre à vos questions sur nos activités liées au crédit.

Tout d'abord, j'ai lu la transcription de vos délibérations jusqu'ici et à peu près tout ce que nous avons à dire a déjà été abordé par l'un ou l'autre des groupes distingués qui nous ont précédés. D'autre part le ministre s'est déclaré disposé à envisager des amendements sur les quatre principaux points du projet de loi. Deux d'entre eux nous préoccupent en effet sérieusement: le fait d'inclure les sociétés fermées dans la définition d'emprunteur et l'article liant la date de paiement au cachet de la poste. Il est donc probable que bon nombre de nos préoccupations ont déjà retenu votre attention.

Vous devez avoir remarqué que ce qui nous inquiète le plus, c'est l'incidence peut-être involontaire que risque d'avoir une telle loi sur nos systèmes de transformation. Nous n'avons pas vraiment eu de mal à nous conformer aux lois provinciales touchant nos activités et ce, principalement, parce que nous avons pu présenter aux ministères intéressés des recommandations comme celles que nous faisons aujourd'hui, et parce que les pratiques de notre industrie laissaient en fait très peu à désirer en matière de protection du consommateur.

En général la pratique est de concevoir le fond et la forme de nos imprimés de façon à satisfaire aux exigences provinciales les plus strictes et à éviter ainsi d'avoir des formulaires distincts pour les différentes juridictions. Il va de soi que nous préférierions pouvoir maintenir cela dans le cadre de la législation fédérale.

L'âge de l'ordinateur nous a fait adopter cette carte en 51 colonnes. Il en tombe plein chaque jour ouvrable dans toutes les sociétés pétrolières. Leur format réduit et le fait qu'elles doivent être claires pour la lecture électronique des numéros de comptes et des montants permet de limiter l'espace à utiliser pour enregistrer des informations. Si, par exemple, une nouvelle exigence de divulgation demandait d'énoncer les termes et conditions sur chaque facteur, nous pourrions probablement le faire, mais au dos de la carte.

Notre préoccupation ne touche donc certainement pas l'intention de la loi, mais plutôt les frais que cela représenterait s'il nous fallait modifier considérablement nos systèmes et méthodes.

Nous vous sommes donc très reconnaissants de nous permettre de comparaître devant votre Comité pour nous assurer que les députés comprennent bien l'envergure et la complexité de nos activités et de nos efforts actuels en matière de protection des consommateurs.

J'aimerais revenir sur les principaux points du mémoire. Article 2(1)—«Société fermée». Nous recommandons que les sociétés fermées soient exclues des dispositions du projet de loi. Tout simplement parce que nous ne savons pas de qui il s'agit.

[Text]

Clause 2(1)—Definition of “borrower”. In suggesting a redefinition of the term “borrower” our purpose was simply to recommend that perhaps legitimate open-handed business transactions do not lend themselves to a classification which includes unconventional or even criminal activities. We would prefer that the two be handled separately, perhaps even in different pieces of legislation. It is not a critical point, in our submission, but we thought it worthy of mention, as did the bankers and, as I recall, the Canadian Association of Chiefs of Police, and latterly the people who just appeared from Nova Scotia.

Again in Clause 2(1)—“lending transaction”. We encountered some difficulty with the term “lending transaction” because the functions of a lender differ widely from those associated with the sale of goods on credit. We would prefer to see a clear differentiation between the two activities; merchants like us on the one hand and moneylenders on the other.

Clause 2(2) concerning when a customer's payment is deemed to be made. We and others before us have delineated the problems associated with introducing a payment system dependent upon the postmark date. In a word, such a system would be impossible for us to administer. We credit payments to customers accounts as soon as it is physically and electronically possible, and that is usually within one day.

In Clause 2(6) relating to variable credit arrangements, our concern with this clause refers only to the possibility that routine daily credit card transactions might be deemed to fall within the definition of a new variable credit arrangement, particularly if there has been a long interval between the customer's purchases.

Some of those involved with the interpretation of the bill felt that additional documentation might be required at the threshold of each new transaction. We do not feel that that was the intent, and ask only for clarification of that clause.

Clause 5 refers to the statement of a true annual rate of interest. We have no real difficulty with that. The industry can and will comply with whatever rate disclosure requirements the regulations call for. All we ask is that we be given sufficient time to clear existing paper stocks and introduce new forms.

Clause 6 refers to credit advertising. Here again I know you have reviewed many briefs and heard many representations regarding the rather rigorous requirements of this clause. Without belabouring the point, perhaps it is sufficient to say that the constraints of time and the costs involved in radio and television advertising are such as to render the inclusion in an advertising message a lengthy recitation of credit terms, conditions and costs is quite undesirable. Full information is available to our customers on credit applications, on statements, on mailing pieces and directly at the point of sale. We would much prefer that the requirement for detailed credit information in all advertising material be modified in some manner.

We refer to Clause 7, relating to the information to be disclosed to the borrower, again only to seek clarification. We would be pleased to submit all of our pertinent material for the

[Interpretation]

Article 2(1)—Définition d’«emprunteur». En suggérant de redéfinir le terme «emprunteur», nous recommandons simplement que des opérations commerciales tout à fait légitimes ne soient peut-être pas classifiées dans une catégorie comprenant des activités étranges, voire criminelles. Nous préférierions voir établir une distinction entre les deux, peut-être même d’envisager deux textes législatifs. Ce n’est pas un des points essentiels, mais nous avons jugé qu’il fallait le mentionner, comme l’ont fait les banquiers et, si je me souviens bien, l’Association canadienne des chefs de police, ainsi qu’en dernier lieu les témoins de Nouvelle-Écosse.

Toujours dans l’article 2(1)—«Prêt». Ce terme nous a posé quelques problèmes, car les fonctions du prêteur diffèrent considérablement de celles qui sont associées à la vente de marchandise à crédit. Nous préférierions voir une distinction claire entre les deux activités; d’un côté les commerçants comme nous, de l’autre les bailleurs de fonds.

Article 2(2), sur la date du versement. Nous avons, comme d’autres avant nous, isolé les problèmes que pose l’introduction d’un système de paiements reposant sur le cachet de la poste. Bref, un tel système serait impossible à administrer. Nous inscrivons les paiements au crédit des comptes de clients aussitôt que c’est physiquement et électroniquement possible, et cela demande en général une journée.

A l’article 2(6) portant sur les marges de crédit, ce qui nous inquiète, c’est uniquement la possibilité que les opérations quotidiennes et routinières par carte de crédit soient considérées dans la définition d’une nouvelle marge de crédit, surtout si les achats du client sont très espacés.

Ceux qui ont essayé d’interpréter le projet de loi ont estimé qu’il faudrait probablement fournir des pièces supplémentaires avant toute nouvelle opération. Nous ne pensons pas que c’était là l’intention du législateur, et c’est pourquoi nous demandons que cet article soit précisé.

L’article 5 porte sur la stipulation du véritable taux d’intérêt annuel. Cela ne nous semble pas poser de problèmes. L’industrie se conformera à toute exigence quant à la divulgation des taux. Tout ce que nous demandons, c’est un délai nous permettant d’épuiser nos stocks de papeterie et de préparer de nouveaux imprimés.

L’article 6 porte sur la publicité et là encore, je sais que vous avez examiné de nombreux rapports et entendu bien des recommandations sur les exigences plutôt rigoureuses de cet article. Sans trop insister, il suffit probablement de dire que le temps très limité et les coûts de la publicité radiotélévisée sont tels que l’inclusion dans un message publicitaire de tous les détails des conditions et coûts de crédit est peu souhaitable. Toutes les informations voulues sont fournies à nos clients dans les demandes de crédit, les états ou autres documents envoyés par la poste ainsi qu’au point même de vente. Nous préférierions nettement que cette exigence quant aux informations détaillées sur le crédit dans tout matériel publicitaire soit modifiée.

Sur l’article 7, portant sur les renseignements à divulguer à l’emprunteur, là encore c’est simplement un éclaircissement que nous demandons. Nous nous ferions un plaisir de soumet-

[Texte]

prior approval of an administrator so as to avoid any danger of our unknowingly contravening any disclosure regulations, if that is all that is intended by that clause.

With reference to Clause 10, which concerns the calculation of credit charge and the application of payments, on reading it and rereading it we now conclude that if our most recent interpretation is correct, we need not be duly concerned. If the intent is to ensure that lenders credit the customer's payment to the oldest balance outstanding and to the credit charges included in that balance, we should have no problem. We all operate on balanced forward systems in credit cards and in household heating oil, and that is the way those systems function.

• 1650

This clause could be clarified, however, to make it more easily understandable for our legal people as well as by ourselves. We would appreciate that.

Clause 12 refers to the penalties for late payment. Now the industry assesses credit charges but it does not impose any penalties. This proposed section does not therefore apply to our activity and we refer to it only so as to record our interpretation of that.

Clause 17 refers to the maintenance of books and records. Very simply, that blizzard of paper which I mentioned earlier, which descends on our data centres every working day, is such as to preclude our retaining source documents and even microfilms for any prolonged length of time. Credit card applications and credit card authorization data is usually maintained for two years in microfilm form, and data related to our bulk sales activity is retained for six or seven years. Indeed all billing information is retained on microfilm for seven years, a point which I regrettably did not make clear in the brief. We recommend that this accepted practice continue.

We can pass over our reference to Clause 26 as it is mentioned only in relation to Clause 7, which we have already discussed.

Finally we make reference to Clause 38 (c) dealing with the unreasonable publication or communication of information during collection activity. The intent is clear and commendable, but the collection process involves contact with people, by letter, by telex, by telephone and in person, and the consequent probability that persons other than the debtor may become aware of the circumstances of the collection activity. The brief offers three examples of inadvertent publication or communication of information. A garnishee discloses information to an employer; a telephone call may be correctly interpreted by a relative or a friend as a collection procedure; and a registered letter, similarly so. We recommend that collection procedures not be so stricured by law as to render them ineffective.

[Interprétation]

tre tous les documents pertinents à l'approbation préalable d'un administrateur afin d'éviter tout danger de contrevenir par mégarde à tel ou tel règlement sur la divulgation, si c'est cela tout ce qui est demandé dans cet article.

Quand à l'article 10, il porte sur le calcul des frais de crédit et la demande de paiement, à force de le relire, nous concluons que si notre dernière interprétation est la bonne, il n'y a pas raison de trop nous inquiéter. Si l'intention est d'assurer que le prêteur crédite le paiement du client au dernier solde et aux frais de crédit qu'il comporte, cela ne devrait pas nous poser de problème. Nous avons tous des systèmes de report de solde pour les cartes de crédit et le mazout domestique, c'est la méthode utilisée.

On pourrait cependant clarifier cet article, afin qu'il soit plus facile à comprendre pour nos conseillers juridiques aussi bien que pour nous-mêmes. Nous apprécierions.

L'article 12 traite des pénalités pour arriérés. Actuellement l'industrie charge des frais de crédit, mais sans imposer de pénalités. L'article proposé dans le projet de loi ne s'applique donc pas à notre activité et nous en parlons seulement pour signaler la façon dont nous l'interprétons.

L'article 17 traite de la tenue des registres et livres de comptabilité. Je dois vous dire que l'avalanche de documents dont j'ai parlé plus tôt, et qui nous arrivent de nos centres de données tous les jours ouvrables, nous empêche de garder les documents originaux et même des microfilms pour une durée prolongée. Les données relatives aux demandes de cartes de crédit et à leur autorisation sont ordinairement conservées sur microfilms pendant deux ans, tandis que les données relatives à nos activités globales de ventes sont conservées pendant six ou sept ans. En fait, tous les renseignements relatifs à la facturation sont conservés sur microfilms pendant 7 ans, mais j'ai malheureusement oublié de le mentionner dans mon mémoire. Nous recommandons qu'une telle pratique soit continuée.

Nous pouvons sauter le passage où il est question de l'article 26, étant donné que nous le mentionnons uniquement en rapport avec l'article 7, dont nous avons déjà discuté.

Finalement, nous parlons de l'article 38(c) qui traite de la diffusion ou publication de renseignements sans justification, pendant que l'on prend des mesures de recouvrement. L'objectif de cet article est clair et louable, mais le processus de recouvrement implique des communications avec des personnes, par lettre, par télex, par téléphone et en personne; il est donc probable que des personnes autres que les débiteurs soient au courant des circonstances de ces mesures de recouvrement. Le mémoire offre trois exemples de publication ou diffusion inappropriée de renseignements. Un tiers saisi divulgue des renseignements à un employeur, un appel téléphonique peut être correctement interprété par un parent comme une mesure de recouvrement, et la même chose vaut d'une lettre sous pli recommandée. Nous recommandons que la loi ne rende pas les procédures de recouvrement à ce point rigides qu'elles en perdent toute efficacité.

[Text]

We ask your indulgence regarding our several requests for clarification. You will appreciate that this brief represents a distillation of the views of many people, some of whom were lawyers and some of whom were not. Consequently clauses of the bill were interpreted differently by our respondents. What seemed perfectly clear to some was unclear to others.

Mr. Chairman, members of the Committee, having summarized the industry brief, I would like to add only that if it is practicable and possible we would very much like the opportunity to review the draft regulations prior to their issuance. Also, after your studies of so many briefs and your reviews of so much testimony, the honourable members of this Committee must be the most informed group in Canada on the state of consumer credit. Nevertheless, my colleagues and myself are pleased to offer to answer any questions pertaining to the credit and collection activities of the petroleum industry.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Aitken, for your statement. We will now commence questioning with Mr. Lambert. There is one thing just before you start, Mr. Lambert. You referred, Mr. Aitken, to the credit card form?

Mr. D. F. Aitken: Yes.

The Chairman: Would you like to give that to the Clerk so that this could be appended to the minutes?

Mr. D. F. Aitken: Sure.

The Chairman: I guess we will file it as an exhibit then. That is probably the best way to handle it.

Mr. Lambert, will you proceed?

Mr. Lambert (Edmonton West): Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Aitken, was your association consulted at all by the government's representatives prior to the introduction of this bill?

Mr. D. F. Aitken: No, sir.

Mr. Lambert (Edmonton West): Since the bill has been introduced have you had any discussions with any of the officials of Consumer and Corporate Affairs?

Mr. D. F. Aitken: Yes, sir, we have.

Mr. Lambert (Edmonton West): With what result?

Mr. D. F. Aitken: With what we thought were encouraging results.

Mr. Lambert (Edmonton West): Was there any undertaking to modify any of the legislation?

Mr. D. F. Aitken: Oh, no, they only offered to record our concerns and take them into consideration.

Mr. Lambert (Edmonton West): Well, I am just wondering how you people feel that you are under this bill. First of all, of

[Interpretation]

Nous demandons votre indulgence devant les nombreuses demandes d'explications que nous présentons. Vous comprendrez que le mémoire représente l'essentiel des opinions de plusieurs personnes, dont certains sont avocats et d'autres ne le sont pas. Pour cette raison, les articles du projet de loi ont été interprétés différemment par nos interlocuteurs. Ce qui semblait parfaitement clair à l'un, était plutôt nébuleux pour d'autres.

Monsieur le président, messieurs les membres du Comité, maintenant que j'ai résumé le mémoire présenté par l'industrie, j'aimerais ajouter que nous aimerions vraiment pouvoir examiner le projet de règlement avant sa publication, si c'est possible. En outre, après avoir étudié un si grand nombre de mémoires et entendu autant de témoignages, les honorables membres du Comité doivent être les mieux renseignés au Canada sur la situation du crédit à la consommation. Néanmoins, mes collègues et moi-même, nous nous ferons un plaisir de répondre aux questions que vous voudriez nous poser au sujet des activités de l'industrie du pétrole en matière de crédit et de recouvrement.

Le président: Je vous remercie beaucoup, monsieur Aitken, de votre déclaration. Nous allons maintenant commencer les questions avec M. Lambert. J'aurais quelque chose à demander avant que vous ne commenciez, monsieur Lambert. Vous avez fait allusion, monsieur Aitken, à la formule de carte de crédit?

M. D. F. Aitken: Oui.

Le président: Voudriez-vous la remettre au greffier, afin que nous la fassions annexer au compte rendu des délibérations?

M. D. F. Aitken: Certainement.

Le président: Je suppose que nous la classerons comme pièce au dossier. C'est probablement la meilleure façon de procéder.

Monsieur Lambert, voulez-vous commencer?

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je vous remercie, monsieur le président.

Monsieur Aitken, est-ce que des représentants du gouvernement ont consulté votre association avant de déposer ce projet de loi?

M. D. F. Aitken: Non, monsieur.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Depuis que le projet de loi a été déposé, avez-vous eu des conversations avec des représentants du ministère de la Consommation et des Corporations?

M. D. F. Aitken: Oui, monsieur.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Quels ont été les résultats?

M. D. F. Aitken: Nous les croyons encourageants.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): A-t-il été question de tenter de modifier une partie du projet de loi?

M. D. F. Aitken: Non, on nous a simplement offert de consigner les points qui nous font problème pour qu'ils soient étudiés.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je me demande pourquoi vous vous pensez assujettis au projet de loi. Tout d'abord, bien

[Texte]

course, the title does not apply—Borrowers and Depositors Protection Act. Secondly, in the definition of a borrower, it is a person or closely held corporation who:

- (a) receives or agrees to receive, either alone or together with any other person, a net principal sum otherwise than in respect of a purchase of goods for resale, and
- (b) agrees to pay a credit charge.

• 1655

Well, all right, in this transaction, I suppose, whoever signs an application for a credit card agrees to pay a credit charge; but, there is no lending transaction, because afterwards we get into what is the determination of a lending transaction:

“lender” means a party to a lending transaction under which he provides, agrees to provide, arranges for the provision of or offers to provide or arrange for the provision of a net principal sum otherwise than in respect of a purchase of goods for resale, and includes any person that by law, agreement or testamentary instrument assumes the rights and obligations of a lender in respect of a lending transaction;

Then we look at the “lending transaction”. It includes a loan of money, a payment of money, the refinancing of a lending transaction or the consolidation of a lending transaction; a transaction providing for the transfer of the title to property, and for the payment for that property at a future time—that is an agreement for sale—and a transaction providing for the supply of a service and for the payment for that service at a future time or over a period of time; and, lastly, a variable credit arrangement—and I presume that is where you seem to come under.

Mr. Aitken: That is right, sir.

Mr. Lambert (Edmonton West): But the variable credit arrangement is further defined as one . . .

. . . where a credit charge is provided for in respect of the loan, payment, refinancing, consolidation or other transaction or arrangement . . .

and then there are exceptions. We have the definition of a mortgage transaction. We have the definition of a net principal sum. Then we have something to do with NHA home ownership loan rates, non-chequable savings deposits, official fees, payments. Then, I am wondering, do you feel that you are caught by this act under the definition of the “variable credit arrangement”? That means

. . . an arrangement under which credit is extended by a lender to a borrower . . .

but we have already had the definition of a lender and we have had the definition of a borrower

who may, from time to time, avail himself of it in whole or in part in accordance with the terms of the arrangement and, without limiting the generality of the foregoing, includes a credit card, credit account, budget account and revolving credit account agreement or arrangement and any other similar agreement or arrangement;

[Interprétation]

sûr, le titre ne s'applique pas à vous . . . Loi sur la protection des emprunteurs et des déposants. Deuxièmement, dans la définition d'un emprunteur, il est dit qu'il s'agit d'une personne ou d'une corporation fermée qui s'engage:

- «(a) à recevoir ou à accepter de recevoir, elle-même ou conjointement avec d'autres personnes, un capital net non destiné à l'achat de marchandises pour la revente,
- (b) à payer des frais de crédit.

Très bien, dans cette transaction, je suppose, quiconque signe une demande de carte de crédit accepte de payer des frais de crédit; mais il n'y a pas de prêt comme tel, car si nous regardons ensuite comment se définit un prêt:

«prêteur» désigne la partie au prêt qui prête, s'engage à prêter, à faire prêter ou à faire offrir de prêter un capital net non destiné à l'achat de marchandises pour la revente et comprend toute personne qui par l'effet de la loi, d'une convention ou d'une disposition testamentaire assume les droits et obligations du prêteur au titre de prêt;

Ensuite, nous pouvons jeter un coup d'œil à la définition de «prêt». Elle comprend un prêt d'argent, le versement d'une somme d'argent, la consolidation ou la reconduction d'un prêt, une opération prévoyant le transfert de la propriété d'un bien et le paiement ultérieur de ce bien—c'est-à-dire un contrat de vente—et un contrat de service prévoyant le paiement ultérieur d'une contre-partie payable à terme ou par versements échelonnés; et enfin, elle comprend également une marge de crédit—et je suppose que c'est en vertu de cette disposition que vous êtes assujettis au projet de loi.

M. Aitken: C'est exact, monsieur.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Mais on définit plus loin ce que l'on entend par marge de crédit:

. . . lorsque des frais de crédit sont prévus au titre du prêt, des versements, de la consolidation, du refinancement ou d'une autre opération, . . .

Et puis on mentionne des exceptions. Nous avons également la définition d'un prêt hypothécaire, ainsi que la définition du capital net. Ensuite, on définit les taux de prêt LNH, les taux d'intérêt des dépôts non transférables par chèque, les honoraires des officiers publics et les paiements. Je me demande donc si vous croyez être assujettis à cette loi à cause de la définition de l'expression «marge de crédit»? Car l'expression désigne:

—la convention par laquelle le prêteur met des fonds à la disposition de l'emprunteur . . .

Mais nous avons déjà eu la définition d'un prêteur et celle d'un non prêteur . . .

—et comprend l'autorisation d'utiliser une carte de crédit ou un compte de crédit, un compte budgétaire ou un compte de crédit rotatif et autres conventions de même nature.

[Text]

I presume that is where you feel that you are caught.

Mr. D. F. Aitken: Yes, sir.

Mr. B. E. Brophy (Canadian Petroleum Credit Association): Mr. Lambert, I think members of this Association would be delighted if members of this Committee were able to advise us that the legislation in its final form would not be applicable to our business transactions, but, unfortunately, we feel we fit within the definition of variable credit. We also feel that, because of the manner in which we carry on our business of the selling of goods and giving credit accommodation, for example, a 30-day term, we fit within the definition of a lender. Perhaps, if the honourable members wish to do so, one could restructure the bill so that it would achieve the end of regulating criminal interest, covering other types of transactions, dealing with money lenders, and exclude sales of goods and services in which there is an accommodation of time to pay. If that were members' desire, we would have no objection.

• 1700

Mr. Lambert (Edmonton West): Well, the only point is that what I am concerned with is not giving a legal opinion. I am not here to... and this Committee will not give a legal opinion. But I am sure that the association and its members, with very highly qualified counsel, have considered this point. But I wanted to pinpoint precisely what in your thinking or your advice that you had received, you felt you were covered by the Act. Because, you know, under the Act, entitled Borrowers and Depositors Protection Act, I find it stretching credibility to believe that those persons who are buying gasoline and oil and tires at service stations for their consumption are borrowers or depositors and that there is a lending transaction. There is a transaction on the basis of a term sale, but a term sale, in my book as a lawyer, is not a lending transaction. And I am wondering whether perhaps, if it is not, then I would suggest that you go back to counsel and have this examined to see whether you actually come under this act.

I raise the question and I am not going to deliver a legal opinion here. But I raise the question as to whether this is within the intent of the legislation because we are not entering into a big ticket item, say in the department store, where there is an agreement that there shall be monthly payments of so much and so much. There may be a trade-in; there will be credit charges; there may be a registration charge at a local court—all of this. Then we can see that there is a borrowing or that there is an extension of credit on that basis. I am charging up goods on a 30-day account—charge—and it is simply within 30 days. And that is what I consider that my transaction on my credit cards with my own companies happens to be; that once a month they will give me a statement and then I must pay. I am not borrowing, I am not depositing. So I raise the question as to whether you really are under this Act.

[Interpretation]

Je suppose que c'est là la disposition qui vous assujettit à la loi, selon vous.

M. D. F. Aitken: Oui, monsieur.

M. B. E. Brophy (Association de crédit de l'industrie pétrolière du Canada): Je crois, monsieur Lambert, que les membres de notre association seraient ravis si les membres du comité pouvaient nous dire que dans sa forme définitive la loi ne s'appliquerait pas à nos opérations financières; mais malheureusement nous croyons que la définition de marge de crédit nous englobe. Nous pensons également qu'étant donné la façon dont nous procédons dans le cas de la vente de produits, lorsque nous consentons un crédit, par exemple, pour une période de 30 jours, nous tombons exactement sous la définition du prêteur. Si les honorables députés voulaient bien restructurer le projet de loi de manière à exclure la vente de biens et de services pour lesquels on offre des facilités de paiements à terme, mais tout en réalisant l'objectif qui est de réglementer la question des intérêts criminels, qui comprend d'autres genres de transactions, c'est-à-dire les prêteurs d'argent, nous ne nous opposerions aucunement au projet de loi.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je ne tiens pas à donner d'avis juridique. Je ne suis pas ici pour—Et les membres du Comité ne donneront pas d'avis juridique, mais je suis persuadé que l'association et ses membres, aidée d'un conseiller juridique très compétent, ont bien étudié cette question. Je voulais simplement préciser exactement pour quelle raison vous pensiez être assujetti à cette loi, selon vous ou selon les avis que vous avez pu recevoir. La loi est intitulée Loi sur la protection des emprunteurs et déposants, et je trouve que c'est pousser les choses un peu loin que de faire croire que les personnes qui achètent pour leur propre usage de l'essence, de l'huile et des pneus à des stations-services, sont des emprunteurs ou des déposants et qu'il y a là un véritable prêt. Il y a une opération, mais il s'agit d'une vente à tempérament, et d'après mon expérience d'avocat, une vente à tempérament n'est pas un prêt. Si ce n'est pas le cas, je me demande si vous ne pourriez pas demander à nouveau à vos conseillers d'étudier cette question pour voir si vraiment vous êtes assujetti à cette loi.

Je pose simplement la question, je ne veux pas donner d'opinion juridique. Je demande donc si la loi vise vraiment à vous inclure, car il ne s'agit pas ici de gros achats, comme par exemple dans les magasins à rayons, où l'on conclut un contrat permettant de régler une facture par versements mensuels de tant et tant. Il peut y avoir un échange, il y a aussi des frais de crédit, et peut-être des frais d'enregistrement auprès d'un tribunal local—et ainsi de suite. On peut facilement voir qu'un emprunt est fait à ce moment-là, ou du moins qu'il y a une extension de crédit. Par contre, avec une carte de crédit, je fais débiter sur un compte de 30 jours le prix de mes achats—il s'agit d'un débit—et il n'est que pour 30 jours. C'est ainsi que je vois les opérations que je fais grâce à mes cartes de crédit; une fois par mois les compagnies de cartes de crédit m'envoient leur état de compte et je dois payer. Je ne fais pas d'emprunt ni de dépôt. Je vous demande si vous êtes vraiment assujetti à cette loi.

[Texte]

Mr. Piercey: Well, sir, I will re-examine the question because I gave the original opinion.

Mr. Lambert (Edmonton West): Well, I invite you because I find that you, in your second paragraph of the preamble, say you endorse the intent of the legislation and pledge full support of its implementation and you have not seen the regulations yet. And I and my colleagues are absolutely trembling to think of what the regulations might be. And so, those are the two points that I would like to make at this stage.

M. Marceau: Merci, monsieur le président.

Je pense que mon collègue, M. Lambert, a laissé croire, sans le vouloir sans doute, que ce projet de loi était différent des autres en ce sens qu'il ne mettait pas au courant la population du règlement concernant le projet de loi lui-même. Mais c'est une situation qui est en conformité avec la coutume en vigueur à la Chambre des communes... Je sais que mon confrère a beaucoup plus d'expérience que moi, mais je pense que d'une façon générale, les règlements ne sont pas déposés en même temps que le projet de loi. Je reconnais qu'à certains moments, cela pourrait, peut-être, être plus facile; mais il est difficile de concevoir, monsieur le président, que l'on puisse déposer les règlements avant que la loi ne soit acceptée, parce que si le projet de loi est modifié, les règlements doivent être modifiés en conséquence.

De toute façon, c'est un point de vue avec lequel je ne suis pas d'accord. Je reconnais cependant qu'il y a un problème.

Monsieur le président...

• 1705

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Mauvaise pratique!

M. Marceau: Ah! Peut-être, peut-être! Mais c'est une pratique qui existe depuis déjà le début de la Confédération.

Messieurs, je voudrais premièrement savoir, sur des buts assez précis, combien de temps il s'écoule entre le moment où vous recevez un paiement et le moment où ce paiement est crédité au compte du client?

Deuxièmement, si quelqu'un ne paie pas le montant total de la facture, de quelle façon le traitez-vous? Est-ce que vous créditez la somme qu'il vous a fait parvenir, ou attendez-vous de recevoir le paiement total pour accordez un crédit total sur la facture?

The Chairman: Mr. Aitken.

Mr. D. F. Aitken: Mr. Chairman, all the payments that arrive in our data centre before 2 o'clock in the afternoon are credited on the same day of receipt; the rest are credited the next morning. If a customer pays a portion of his account, it is credited immediately, and customarily we ask him for the balance.

M. Marceau: Si quelqu'un paie deux jours ou trois jours en retard, est-ce que vous lui imposez le montant total de l'intérêt, ou lui imposez-vous un intérêt pour les deux, trois ou quatre jours, suivant le cas?

[Interprétation]

M. Piercey: Je vais réexaminer la question, monsieur, car c'est moi qui ai donné cet avis au départ.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je vous y invite, car au deuxième paragraphe du préambule, vous dites que vous êtes d'accord quant à l'objet du projet de loi et que vous accordez tout votre appui à son application, et vous n'avez pas encore vu les règlements. Mes collègues et moi-même avons déjà la chair de poule, rien qu'à songer à ce que ces règlements pourraient être. Ce sont donc là les deux points que je voulais formuler pour l'instant.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman.

I think that my colleague Mr. Lambert has given the impression, perhaps unwittingly, that this bill is different from the others in that it does not make the regulations public. But this procedure is quite in accordance with the tradition at the House of Commons—I know that my colleague is much more experienced than I am, but I think that as a general rule, the regulations are not tabled at the same time as the bill itself. I admit that it would sometimes make things easier, perhaps, but it is difficult to imagine, Mr. Chairman, how the regulations could be tabled before the bill is passed, since it can be amended, and then the regulations would have to be amended accordingly.

Anyway, I do not agree with that view. I recognize however that there is a problem.

Mr. Chairman...

Mr. Lambert (Edmonton West): Bad practice!

Mr. Marceau: Maybe, maybe! But it is the usual practice since the very beginning of Confederation.

Gentlemen, I would first like to know, in rather precise cases, what period of time there is between the moment you receive a payment and the moment this payment is credited to the customer's account?

Secondly, should someone not pay the total amount of the bill, how do you deal with him? Do you deduct from the bill the amount he sent you, or do you wait for the total payment to be received, before you give total credit for the whole bill?

Le président: Monsieur Aitken.

M. D. F. Aitken: Monsieur le président, tous les versements qui parviennent à notre centre de données avant 2 h. de l'après-midi sont crédités le jour de leur réception; les autres sont crédités le lendemain matin. Si un client acquitte une partie de son compte, il en est crédité immédiatement, et nous lui demandons habituellement d'acquitter ensuite le solde.

Mr. Marceau: If someone pays two or three days late, do you charge him the total amount of interest, or do you charge an interest for the two, three or four days, as the case may be?

[Text]

Mr. D. F. Aitken: If I understand you correctly, when the customer pays two days late, he is paying in fact 32 days late, so he is subject to an interest charge.

Mr. Marceau: Of 32 days or 2 days?

Mr. D. F. Aitken: No. He has got to be 30 days late before he gets any charge. So when it is two days later, he has the charge.

Mr. Marceau: Okay.

Vous dites, à un moment donné, dans votre mémoire que vous voudriez que le paiement soit considéré comme étant fait, deux ou trois jours après sa réception au centre de crédit.

Ne considérez-vous pas que c'est un peu injuste? Parce que selon la loi, dès l'instant où quelqu'un met à la poste son paiement, celui-ci appartient à celui qui a prêté l'argent.

Je vais peut-être ajouter autre chose... Seriez-vous prêt à accepter, à titre de compromis, que la date soit celle à laquelle le prêteur est censé avoir reçu le paiement? Cela serait-il acceptable?

Mr. Brophy: Mr. Chairman.

The Chairman: Yes, Mr. Brophy.

Mr. Brophy: Two points. First of all, title to any letter deposited in our Canadian post office system is under the Post Office Act deemed to pass at the time it is deposited. That is primarily for the purpose of defining a theft case—if someone steals from the post office—so that you can tell precisely where title lies and so some individual can lay a charge. It does not mean—and I will use my client's name here—that Imperial Oil has received payment when someone puts it in a mailbox in Vancouver. All it does is says, legal title to what is in that envelope has passed to Imperial Oil, so if someone steals it, Imperial Oil can lay a charge against them, if the Post Office does not.

Next, the cheque that is in that envelope may well be NSF.

• 1710

Mr. Marceau: Yes.

Mr. Brophy: The suggestion in the brief was not intended to say that we in industry want the right to take someone's funds and hold them for three days and then process them. It is not practical in this country to say that payment is deemed received when it is put in the mailbox. If there is a problem of some unscrupulous businessmen holding people's cheques, not depositing them in the bank, not showing them on the records and running up interest charges, say at year end, in order to get them into another tax year, if that is the problem, why do not we place an obligation on any person who receives payment from some other person to process that immediately. We suggested; give two banking days. Why: because if you receive something late on Friday, there is no way you can get into the bank until Monday.

So the intent of our suggestion is not to give us time to play with other people's money at their expense and have their

[Interpretation]

M. D. F. Aitken: Si je comprends bien votre question, vous parlez d'une personne qui paie toujours en retard, et par conséquent cette personne paie en réalité 32 jours en retard, aussi doit-on exiger des intérêts.

M. Marceau: Pour 32 jours ou 2 jours?

M. D. F. Aitken: Non, il doit avoir 30 jours de retard avant de devoir payer un intérêt. Aussi, lorsqu'un client paie deux jours en retard, il doit payer les intérêts.

M. Marceau: Très bien.

You say somewhere in your brief, that you would like to see the payment considered as being made two or three days after being received at the credit centre.

Don't you think this is a bit unfair? Because according to the law, as soon as someone has made his payment, the money belongs to the lender.

I might add something else... would you be willing to accept, as a compromise, that the date the debt when the lender is deemed to have received the payment? Would that be acceptable?

M. Brophy: Monsieur le président.

Le président: Oui, monsieur Brophy.

M. Brophy: J'ai deux points à signaler. Tout d'abord, aux termes de la Loi sur les postes, toute lettre confiée au service des postes du Canada est censée changer de propriétaire au moment où elle est déposée à la poste. Cette disposition vise surtout à préciser à qui appartient le courrier, en cas de vol... c'est-à-dire si un vol a lieu au bureau de postes... afin que l'on puisse dire exactement à qui appartient le courrier volé, de sorte qu'un particulier puisse porter plainte. Cela ne veut pas dire—et je vais nommer mon client—que *Imperial Oil* a reçu un paiement aussitôt qu'une lettre a été postée à Vancouver. Selon la loi, le contenu de cette enveloppe devient aussitôt la propriété de *Imperial Oil*, et en cas de vol, cette société peut accuser le coupable, si le bureau de poste ne le fait pas.

Ensuite, il se peut qu'il n'y ait pas assez de fonds à la banque pour couvrir le chèque.

M. Marceau: Je comprends.

M. Brophy: Nous ne voulions pas dire dans notre mémoire que nous voulions avoir le droit d'accepter un paiement et de garder l'argent pendant trois jours avant de créditer le compte du client. Il ne serait pas pratique dans le pays de dire que le paiement est fait aussitôt que la lettre est postée. Si vous craignez que des hommes d'affaires sans scrupule attendent avant de créditer au compte de leurs clients les chèques qu'ils reçoivent afin de toucher l'intérêt supplémentaire à la fin de l'année et afin de tout reporter à l'année financière suivante, il faudrait peut-être obliger tous ceux qui reçoivent des paiements à les déposer aussitôt à la banque. Nous avons proposé un délai de deux jours ouvrables parce que si vous recevez un paiement vendredi vers la fin de la journée, vous ne pouvez pas aller à la banque avant lundi.

En faisant cette suggestion, nous ne cherchons pas à obtenir plus de temps afin de faire plus d'argent sur le dos du client.

[Texte]

interest go up. It is a suggestion of a device whereby a person has an obligation in law to process it very quickly after he receives it. It also allows the federal authorities, if they feel that some individual is violating this law, to put some letters in the postal system and follow them through. You have the power with the Post Office and with the RCMP that you can trace a letter to a person who is a money lender. You can prove it has been delivered to his place and you can look at his bank records afterwards and find that it has taken him two weeks to put it in. That is what our suggestion was. It was not an attempt to get a customer's money, let the interest run up and us make more money.

The Chairman: Thank you, Mr. Brophy.

M. Marceau: Ma dernière question... My last question, Mr. Chairman.

Elle est en deux parties. À la page 2, on page 2, ... de votre mémoire, vous parlez d'une distinction quant au genre d'emprunteur. Vous voulez que nous fassions une distinction entre l'emprunt ordinaire et l'emprunt criminel. Est-ce que vous ne trouvez pas que pour nous, législateurs, il est difficile de faire ce genre de distinction? Pour nous, celui qui abuse du consommateur, que ce soit de façon criminelle ou de façon illégale reste toujours celui qui abuse du consommateur et il nous est extrêmement difficile de faire cette distinction. D'ailleurs, dans votre mémoire, après avoir mentionné cela à la page 2, vous ne semblez pas continuer dans le même sens. Pourriez-vous me préciser quelle est véritablement pour vous cette distinction et pourriez-vous décrire cette différence entre l'emprunteur ordinaire et l'emprunteur criminel?

Voici la deuxième partie de ma question. Vous dites à la page 8... on page 8... que la divulgation de l'information vous occasionnerait des frais additionnels importants. Pourriez-vous me dire comment la divulgation de l'information dans l'intérêt du public pourrait vous coûter beaucoup plus cher. Je suppose que vous donnez déjà des renseignements. Alors, comment le projet de loi peut-il vous imposer des coûts additionnels importants?

The Chairman: Mr. Aitken, would you care to respond? Or maybe somebody else from your group would care to respond.

• 1715

Mr. D. F. Aitken: I will take it. First of all, I have to give it as a personal view rather than as a view of the Association. I do not believe that an alliance of civil legislation and criminal legislation is a marriage made in heaven, which is a point I believe the Chiefs of Police made, and I agree 100 per cent with that. In trying to keep our brief short and succinct, we said however, if, that is going to be the case, if you are going to do that, then please differentiate between us, the good guys, and the bad guys and make it easier for us. Legislation which is often totally ineffective against the criminal element, can be very effective against us, and costly, to no advantage.

The second question is one that refers to advertising and the question there is very simple. Advertising spots are 30 seconds, or 60 seconds, in order to get your message across, in our case,

[Interprétation]

Nous voulons tout simplement qu'on soit obligé de déposer ces paiements à la banque le plus tôt possible. Cela donnerait également aux autorités fédérales l'occasion de faire des vérifications en envoyant des paiements par la poste et en les retraçant par la suite. Le bureau de poste et la Gendarmerie royale ont les pouvoirs nécessaires pour déterminer l'heure de réception d'un paiement. Vous pourriez consulter les dossiers du prêteur et s'il a pris deux semaines avant de déposer le paiement, vous le constaterez aussitôt. Voilà ce que nous voulions accomplir en faisant cette suggestion. Nous ne voulions sûrement pas abuser du client.

Le président: Merci, monsieur Brophy.

Mr. Marceau: This is my last question... C'est ma dernière question, monsieur le président.

It has two parts. On page 2, ... A la page 2... of your brief, you speak of making a distinction between consumer borrowing and criminal-type borrowing. Do you not think it will be difficult for legislators to make such a distinction? As far as we are concerned, anyone who takes advantage of the consumer in a criminal or illegal fashion is simply someone exploiting the consumer. Besides, you do not seem to stick to this distinction further on in your brief. How exactly do you distinguish between consumer borrowing and criminal-type borrowing?

Now for the second part of my question. On page 8 of your brief... A la page 8... you say that disclosing information would be more expensive for you. How did you reach this conclusion? I assume you already disclose information to borrowers, and since this is the case, how could this bill cause you additional expenditure?

Le président: Monsieur Aitken, voulez-vous répondre à la question? Sinon, un autre témoin pourrait le faire.

M. D. F. Aitken: Je répondrai. J'aimerais tout d'abord préciser qu'il s'agit de mon opinion personnelle et non de celle de l'association. Je ne pense pas que l'alliance d'une législation civile et d'une législation criminelle soit un mariage béni des dieux; je pense que les chefs de police l'ont souligné et je suis tout à fait d'accord avec eux. Nous avons tenté de garder notre mémoire bref et succinct et nous avons dit que si tel devait être le cas, nous vous demandions de faire la différence entre nous, les bons, et les méchants afin de nous simplifier les choses. Très souvent, des lois qui sont tout à fait inefficaces contre les criminels peuvent se révéler très efficaces et très dispendieuses contre nous, sans aucun avantage.

La deuxième question porte sur la publicité et elle est très simple. Le message publicitaire prend 30 secondes, ou 60 secondes, pour transmettre un message. Dans notre cas, il

[Text]

where the car drives through the white piece of paper. But, if you added to that. . .

Mr. Brophy: That was a paid political announcement.

Mr. D. F. Aitken: If you were forced, by legislation, to add to that 30-second announcement, please remember that you can pay for this on receipt of your statement at no charge. You can pay it in 25 days at no charge; you can pay it in 45 days but there will be a charge of 1.5 per cent per month for the 15 days that you are overdue. You can elect to pay it on a deferred payment plan; or you can pay it in three instalments. The 30 seconds would quickly become a minute and a half and that is where the costs come from.

Mr. Marceau: Thank you, gentlemen.

Le président: Merci, monsieur Marceau.

Mr. Huntington:

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman. May I, again, thank the witnesses, before us, and their Association, for this brief. It is very helpful.

I would like to ask how many interest-charge charges have there been in the last 10 years within the credit-card industry and, particularly, within your Association?

Mr. D. F. Aitken: In my company, there has been only one.

Mr. Huntington: One in the last 10 years?

Mr. D. F. Aitken: Yes.

Mr. Huntington: Is there uniformity of rate charged on past-due payments within your Association and, in general, by the credit-card industry?

Mr. D. F. Aitken: Yes.

Mr. Huntington: Is the past-due charge higher?

Mr. Brophy: No.

The Chairman: Mr. Esdaile.

Mr. J. M. Esdaile (Canadian Petroleum Credit Association): There are certainly at least two rates in common usage at the present time.

Mr. Huntington: Would you mind quoting those rates?

Mr. Esdaile: It is 1.5 per cent per month or 1.75 per cent per month.

Mr. Huntington: So some members of the industry have moved up to 1.75 per cent. Have they given notice of that?

Mr. Esdaile: Yes.

Mr. Huntington: That notice is in what form? Is it by advertising or by a monthly notice with the credit-card statement?

Mr. Esdaile: It is in written form to the card holder. Depending on the provincial legislation, in some cases it is six months prior to the change; in other cases, it is two months prior to the change.

[Interpretation]

s'agit d'une voiture qui défonce une feuille de papier blanc. Toutefois, s'il faut ajouter à ce message . . .

M. Brophy: C'était là un message politique dûment payé.

M. D. F. Aitken: Si, en vertu de la loi, il fallait ajouter à ce message de 30 secondes: «N'oubliez pas que vous pouvez payer sur réception du relevé sans aucun frais. Vous pouvez payer dans un délai de 25 jours sans aucun frais; vous pouvez payer dans un délai de 45 jours mais des frais de 1.5 p. 100 par mois seront exigés pour les 15 jours de retard. Vous pouvez choisir un mode de paiement par versements, ou vous pouvez effectuer trois versements,» les 30 secondes deviendraient rapidement une minute et demie et c'est là que les coûts entrent en ligne de compte.

M. Marceau: Merci, messieurs.

The Chairman: Thank you, Mr. Marceau.

Monsieur Huntington:

M. Huntington: Merci, monsieur le président. J'aimerais également remercier les témoins et leur association de leur très utile mémoire.

J'aimerais demander combien de fois le taux d'intérêt a été modifié depuis 10 ans dans l'industrie des cartes de crédit et, plus particulièrement, par votre association?

M. D. F. Aitken: Ma compagnie n'a effectué qu'une seule modification.

M. Huntington: Une seule depuis 10 ans?

M. D. F. Aitken: Oui.

M. Huntington: Est-ce que votre association et, de façon générale, l'industrie des cartes de crédit imposent des tarifs uniformes sur les paiements en retard?

M. D. F. Aitken: Oui.

M. Huntington: Ce tarif est-il plus élevé?

M. Brophy: Non.

Le président: Monsieur Esdaile.

M. J. M. Esdaile (Association de crédit de l'industrie pétrolière du Canada): Au moins deux tarifs sont aujourd'hui couramment utilisés.

M. Huntington: Pourriez-vous nous les donner?

M. Esdaile: Ce sont 1.5 p. 100 par mois ou 1.75 p. 100 par mois.

M. Huntington: Certains membres de l'industrie sont donc passés à 1.75 p. 100. En ont-ils donné avis?

M. Esdaile: Oui.

M. Huntington: Cet avis a été donné sous quelle forme? Par voie de publicité, ou par un avis mensuel avec leur relevé de la carte de crédit?

M. Esdaile: Il s'agit d'un avis écrit au détenteur de la carte. Selon les législations provinciales, il s'agissait dans certains cas d'un préavis de six mois et dans d'autres d'un préavis de deux mois relatif au changement.

[Texte]

Mr. Huntington: I am wondering, Mr. Chairman, if Mr. Esdaile could confirm the statement of Mr. Aitken that there have been only two rate changes in the last 10 years.

Mr. Esdaile: You say in 10 years?

Mr. Huntington: Yes.

Mr. Esdaile: In our case, it would be two changes.

Mr. Huntington: So there has been a great stability, within your industry, in spite of the fact that deposit money has changed and fluctuated quite extensively?

Mr. Esdaile: I would say so, sir, yes.

Mr. Huntington: Am I right or wrong in concluding that the case you are making here, today, is very similar to the problem that is facing department stores who offer a similar type of consumer credit?

Mr. D. F. Aitken: Yes. I guess it would be identical except theirs would be larger.

Mr. Huntington: Yes, it is massive with them particularly in the advertising component.

Mr. D. F. Aitken: Yes.

Mr. Huntington: I am wondering if the witnesses, Mr. Chairman, could describe any questionable behaviour practices, that have existed within the credit-card industry, that would prompt this type of legislation to be drafted and to bring their industry, which has a very stable record within the community, under the variable credit terms, the credit arrangement here, of the Bill under the clause in question.

Have there been questionable behavioural practices within your association or within others offering a credit-card type of credit that would prompt the inclusion of you under this definition?

• 1720

Mr. D. F. Aitken: Mr. Chairman, I would say that there have been no questionable practices in the oil industry. Where we came under fire in the provincial acts, prior to this one, was that perhaps we were not getting out enough information for the naive consumer; and while we have always told the consumer what sort of terms we have and what the service or finance charges would be, the only requirement that we encountered after the flood of provincial consumer legislation was that we start including an example of how much it costs for each of those cases, and we have since done that.

Mr. Huntington: You know of no bad behavioural practices that would prompt this type of legislation on your industry?

Mr. D. F. Aitken: I cannot think of any.

Mr. Brophy: Mr. Chairman . . .

The Chairman: Mr. Brophy.

Mr. Brophy: . . . a supplement to that answer. Perhaps one of the reasons why this area of business has been virtually

[Interprétation]

M. Huntington: Monsieur le président, j'aimerais savoir si M. Esdaile peut confirmer l'affirmation de M. Aitken que deux modifications de tarifs seulement ont été effectuées depuis dix ans.

M. Esdaile: Vous dites depuis dix ans?

M. Huntington: Oui.

M. Esdaile: Dans notre cas, il s'agit de deux changements.

M. Huntington: Votre industrie a donc connu une très grande stabilité même si les dépôts ont suivi des fluctuations considérables?

M. Esdaile: Je répondrai par l'affirmative, monsieur.

M. Huntington: Ai-je raison ou tort de conclure que l'argument que vous présentez aujourd'hui est très semblable à celui des grands magasins qui offrent un type similaire de crédit à la consommation?

M. D. F. Aitken: Oui. Je suppose qu'il est identique sauf que leur crédit est supérieur.

M. Huntington: Oui, dans leur cas, il est beaucoup plus important, surtout au niveau de la publicité.

M. D. F. Aitken: Oui.

M. Huntington: Monsieur le président, est-ce que les témoins pourraient décrire des pratiques douteuses qui ont déjà existé dans l'industrie de la carte de crédit et qui auraient entraîné la rédaction d'une loi de ce genre, loi qui soumet leur industrie, une industrie qui a fait preuve d'une grande stabilité au sein de la collectivité, au niveau de la variation des conditions et des marges de crédit, aux dispositions de l'article pertinent du projet de loi?

Y a-t-il des compagnies, au sein de votre association ou d'autres, qui se sont adonnées à des pratiques douteuses, qui ont offert du crédit au moyen de cartes d'une façon qui rend souhaitable leur inclusion sous la présente définition?

M. D. F. Aitken: Je puis dire qu'il n'y a pas eu de pratiques douteuses dans l'industrie du pétrole. Ce que les lois provinciales ont pu nous reprocher avant maintenant, c'est le fait que nous n'ayons pas donné suffisamment d'informations au consommateur naïf; nous avons toujours informé le consommateur de nos conditions et de nos frais d'administration ou intérêts, de sorte qu'au moment où toutes ces lois provinciales sur la protection du consommateur ont été adoptées nous n'avons eu qu'à inclure en plus un exemple de la façon dont les coûts s'appliquaient dans chaque cas. Nous respectons cette exigence depuis.

M. Huntington: Vous ne pouvez songer à aucune pratique douteuse qui rendrait souhaitable l'application de cette loi à votre industrie?

M. D. F. Aitken: Je n'en vois aucune.

M. Brophy: Monsieur le président . . .

Le président: Monsieur Brophy.

M. Brophy: . . . je voudrais ajouter à ce que mon collègue vient de dire. Une des raisons pour lesquelles cette industrie

[Text]

trouble-free is because of the very deep involvement of the various provincial governments, through their consumer protection legislation, on establishing legal requirements which must be met in the various jurisdictions. I know, speaking directly for my own client, that we virtually bend over backwards to ensure that all of these requirements, both in spirit and in substance, are met because we wish to continue carrying on our business; and we are concerned about our reputation and we do not want to blemish it.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, I wonder if I might ask Mr. Brophy if there is a lack of uniformity across the provinces with their various acts that cover this?

Mr. Brophy: There is, depending, in many instances, on the age of the consumer-protection legislation. However, we have found, in my own experience, a great deal of communication between the provinces to the point now where it has become easier to provide a standard form of credit system coast to coast. There are some exceptions, yes; but for the most part, we are able to devise systems that are both fair and good to the consumer and comply with the most stringent of regulations.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, through you, may I ask Mr. Brophy if he sees any need for federal intervention to make any of the variables that might exist in provincial legislation uniform across the country?

Mr. Brophy: As it relates to variable credit, my own personal view is, no; I see no need.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, may I ask Mr. Aitken if, in their meetings with the Department of Consumer and Corporate Affairs, this matter that was raised by my honourable colleague, Mr. Lambert of Edmonton West, the variable rate proposition that he presented to you and your group, was a matter of discussion?

Mr. D. F. Aitken: I am sorry but I do not recall a reference to a variable rate.

Mr. Huntington: Well, he questioned the point in the bill on variable credit arrangements, that brings the credit card association in under the bill. Was that particular point in the legislation, as drafted, discussed with the department?

Mr. D. F. Aitken: No, that particular point was not, and perhaps I can tell you why. We did not consider ourselves as falling under the umbrella of variable credit in each of the provincial jurisdictions as their consumer protection legislation appeared. We lost the battle every time; and so we said, "All right. We are variable credit and we will do whatever we have to do." In looking at this one, we said, "Well, even if we did fight the variable credit connotation, in the next sentence it says credit cards' and we have credit cards."

Mr. Huntington: There is one other point, Mr. Chairman—and am I exhausting you?

The Chairman: No, carry on.

[Interpretation]

n'a pas eu de problèmes est que les divers gouvernements provinciaux, par leurs lois de protection du consommateur, ont veillé à ce qu'il y ait des exigences légales à respecter. Je sais que je parle au nom de mon client lorsque je dis que nous avons fait pratiquement l'impossible pour nous assurer que toutes ces exigences étaient satisfaites, en principe et en pratique. Nous voulons continuer de faire affaire dans les diverses provinces. Nous avons également notre réputation à maintenir.

M. Huntington: Monsieur le président, je voudrais demander à M. Brophy s'il y a un manque d'uniformité dans les diverses lois provinciales portant sur le sujet.

M. Brophy: Il y a un manque d'uniformité qui est souvent dû au fait que les lois sur la protection du consommateur n'ont pas toutes été adoptées en même temps. Cependant, nous avons pu noter, au fil de notre expérience, une excellente communication entre les provinces, au point que maintenant nous pouvons avoir un système de crédit uniforme d'un océan à l'autre. Il y a des exceptions, mais de façon générale, nous pouvons élaborer des systèmes qui sont avantageux pour les consommateurs et qui répondent aux règlements les plus stricts.

M. Huntington: Monsieur le président, je voudrais savoir si M. Brophy estime que le gouvernement fédéral doit intervenir pour faire en sorte que les lois provinciales en la matière soient uniformes partout.

M. Brophy: Pour ce qui est des marges du crédit, à mon avis, non. Je n'en vois pas le besoin.

M. Huntington: Monsieur le président, je voudrais demander à M. Aitken si, au cours des réunions qu'il a eues avec les représentants du ministère de la Consommation et des Corporations, le sujet des marges de crédit, qu'abordait mon honorable collègue d'Edmonton-Ouest, M. Lambert, a été discuté. En a-t-il été question?

M. D. F. Aitken: Je ne me souviens pas qu'il ait été question des marges de crédit.

M. Huntington: Mon collègue a parlé des dispositions concernant les marges de crédit, dispositions qui font que les associations de compagnies de cartes de crédit sont assujetties au bill. Est-ce que ces dispositions du projet de loi, tel qu'il est rédigé présentement, ont été discutées avec le ministère?

M. D. F. Aitken: Non, et je puis vous dire pourquoi. Nous n'avons pas pensé que nous pouvions tomber sous le coup des dispositions concernant les marges de crédit dans chacune des provinces de la façon dont leurs lois sur la protection du consommateur s'appliquaient. Nous avons perdu toutes les batailles cependant et nous avons décidé de faire ce qui était exigé de nous. Dans le cas présent, nous nous sommes dit que même si nous pouvions contester le fait que les dispositions sur les marges de crédit pouvaient s'appliquer à nous, il était question plus loin des cartes de crédit et nous avions des cartes de crédit.

M. Huntington: Il y a un autre point, monsieur le président... J'abuse peut-être...

Le président: Pas du tout, poursuivez.

[Texte]

• 1725

Mr. Huntington: The matter was discussed by Mr. Brophy and my colleague from the other side concerning post office and date of mailing, and the fact that the date of mailing, would indicate that title to the package mailed is that of the receiver. I would just like to point out that that in itself is quite misleading. I know of a case where a gas station mailed in its vouchers and what have you by registered post and it would normally be considered title of the receiving company but that turned out not to be the case. The thing was sent by registered mail; the registered mail was stolen from the Vancouver Post Office. The letter never arrived, yet the sender has been completely liable for some five thousand dollars because it did not carry real and tangible property; it carried cash or vouchers.

I think we have to be careful that there are hazards in leaving anyone with the thought that title to that package is actually the property of the receiver. That was a false sense of security that perhaps many people have and it does not exist.

Mr. Brophy: Mr. Chairman, my reference on that certainly was not an intent to give an all-exhaustive legal opinion.

Mr. Huntington: I appreciate that.

Mr. Brophy: We anticipated that this question might be raised and the only rational explanation that we could come to in law for the purpose of this clause was just so that in the event something was stolen, there would be someone clearly in law who had title and who could assert a right.

The Chairman: Thank you, Mr. Brophy. Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Thank you. In closing, Mr. Chairman, I might point out to our guest that in the book in front of me are submissions broken down into the various clauses of the bill which will obviously require amending and that is without seeing any reference to regulations which were referred to in at least 20 points in the bill. This is a very questionable piece of legislation in its present form. There is an awful lot of work to be done on it.

The Chairman: Thank you, Mr. Huntington. Mr. Marceau.

M. Marceau: Oui. Je n'ai qu'une seule question, monsieur Aitken.

What is the position of members of your Association on the question of the authorized card holders' responsibilities when the card has been stolen? How many of your members have imposed the \$50 limit as in Manitoba and Alberta?

Mr. D. F. Aitken: Mr. Chairman, I cannot speak for the whole membership. In my company we publicize the fact that the customer whose card is lost or stolen is only responsible to the limit of statutory regulation which is \$50 in some provinces. We state that to encourage the customer not to treat his credit card with disdain and to leave it in the glove compartment. In actual practice we have never charged anyone any-

[Interprétation]

M. Huntington: Monsieur Brophy et mon collègue d'en face ont parlé de la date d'envoi postal et du fait que la date d'envoi indiquerait que la paquet envoyé appartiendrait au destinataire. Je signalerais simplement que ceci est en soi tout à fait trompeur. Je connais un cas de station-service qui a envoyé ses bons et autres par courrier recommandé, ce qui devrait normalement être considéré comme appartenant à la société destinataire, mais justement pas. Cela avait été envoyé par le courrier recommandé; celui-ci a été volé au bureau de poste de Vancouver. La lettre n'est jamais arrivée mais l'expéditeur a été tenu entièrement responsable de cette perte de quelque \$5,000 parce que l'envoi ne portait pas véritablement de propriété tangible; c'était de l'argent ou des bons.

Je crois qu'il nous faut donc bien considérer qu'il y a quelque danger à laisser quiconque penser que le paquet appartient en fait au destinataire. C'est un faux sentiment de sécurité qu'ont peut-être beaucoup de gens, alors qu'il n'existe pas.

M. Brophy: Monsieur le président, en parlant de cela, je ne voulais absolument pas vous donner un avis juridique tout à fait exhaustif.

M. Huntington: Je comprends.

M. Brophy: Nous avons prévu que la question pourrait être soulevée et la seule explication rationnelle à laquelle nous ayons pu penser était que dans le cas où quelque chose serait volé, on pourrait clairement et légalement déterminer qui était propriétaire et pouvait exercer certains droits.

Le président: Merci, monsieur Brophy. Monsieur Huntington.

M. Huntington: Merci. Pour finir, monsieur le président, je signalerai à notre invité que dans le livre que j'ai devant moi, il y a des propositions sur les divers articles du projet de loi qui devront de toute évidence être modifiés, et ceci sans même qu'il soit question des règlements auxquels on a fait allusion au moins 20 fois dans le projet de loi. Ce texte législatif est très discutable dans sa forme actuelle. Il y a énormément à faire.

Le président: Merci, monsieur Huntington. Monsieur Marceau.

Mr. Marceau: Yes. I only have one question, Mr. Aitken.

Quelle est la position des membres de votre association quant à la question des responsabilités des détenteurs de cartes autorisées lorsqu'une carte est volée? Combien de vos membres ont imposé la limite de \$50 fixée au Manitoba et en Alberta?

M. D. F. Aitken: Monsieur le président, je ne puis parler au nom de tous les membres. Dans ma société nous informons nos clients qu'ils ne sont responsables de perte de leur carte que dans la limite des règlements statutaires fixée à \$50 dans certaines provinces. Ceci afin d'encourager le client à ne pas traiter sa carte de crédit à la légère en la laissant par exemple dans sa boîte à gants. En fait, on n'a jamais fait payer quoi que

[Text]

thing and I would submit that that is probably the case in the whole industry.

Mr. Marceau: C'est ma dernière question, monsieur le président. Je pense que dans votre mémoire vous faites une distinction entre votre compagnie et les prêteurs ordinaires. De fait, croyez-vous être sur un pied d'égalité avec les compagnies qui prêtent de façon ordinaire? Et quelle est cette distinction que vous faites? De plus, comment pourrions-nous, selon vous, faire cette distinction dans la loi? Qu'est-ce que nous pourrions dire pour faire cette distinction?

• 1730

Mr. Brophy: Mr. Chairman, we are in fact suggesting that there is a distinction between ourselves and money lenders.

• 1730

We are not in the business of lending money, we are in the business of selling goods and services and we do provide a credit accommodation. We say to the gentleman who brings in his car, gets it fixed and puts it on his Imperial card, fine, you have 30 days to pay it with no interest or if you want to defer it over a period of time, fine, but it all relates back to the sale of goods or services. When we deliver a product and we leave a delivery invoice, it is a credit accommodation that we are extending to him. We are not in the money-lending business. If you come to the Company I work for and say, give me \$20,000, it is not our habit to say, sign a demand note payable to Imperial Oil at such-and-such an interest rate and yes, we will give you \$20,000, so long as you fill out this application and comply with this and have these assets and give us the security. That is not our business. We sell goods and services.

So, the distinction is based upon—all we are doing is giving accommodation for goods and services, and we feel that it is a valid distinction—and we would like to see this reflected in the bill, so that if people are involved in giving credit accommodation on goods and services, it is not deemed to be a lending transaction under the bill.

Mr. Marceau: Are you ready to give information concerning the rate of interest?

Mr. Brophy: Oh yes.

Mr. Marceau: All information . . .

Mr. Brophy: It is printed on our invoices. I would prefer not to have us assume an obligation that if some person in Temiskaming phoned his local regional office and said, I want to buy a case of such-and-such oil, that we say, well before we can send you that case, you had better drive down here and I will explain that if you do not pay in 30 days, there will be 1.5 per cent per month charge. I do not think that is beneficial to the consumer, to us or to anyone else, but it is published on all our invoices. If he asks us on the phone what our terms are, we will tell him, because they are stated, and our people are instructed, these are our terms, tell any customer. So, it is a valid distinction, we feel. It is not really a lending transaction;

[Interpretation]

ce soit à quiconque et c'est probablement le cas pour toute autre société.

Mr. Marceau: This is my last question, Mr. Chairman. In your brief, you seem to differentiate between your company and ordinary lenders. Do you in fact think that you are on the same footing as other lenders? What distinction do you make? Furthermore, according to you, how could we make this distinction in the bill? What could we say?

M. Brophy: Monsieur le président, nous suggérons en fait d'établir une distinction entre des sociétés comme la nôtre et les bailleurs de fonds.

Notre commerce ne consiste pas à prêter de l'argent mais à vendre des produits et services et nous offrons pour cela les facilités d'une carte de crédit. Ainsi disons-nous au monsieur qui nous apporte sa voiture à réparer et qui nous tend sa carte de crédit: «Très bien, vous avez trente jours pour payer sans intérêt et si vous voulez allonger votre paiement, c'est possible», mais il s'agit toujours de vendre des produits ou services. Lorsque nous livrons un produit et laissons une facture, c'est une facilité de crédit que nous offrons au client. Toutefois nous ne nous occupons pas de prêts d'argent. Si vous vous présentez à la société où je travaille et demandez \$20,000, nous ne vous dirons pas de signer un bon à vue payable à Imperial Oil à tel ou tel taux d'intérêt et qu'ainsi nous pourrions vous donner \$20,000 si vous remplissez un imprimé et vous y conformez tout en nous garantissant vos avoirs. Ce n'est pas notre affaire. Nous vendons des produits et des services.

Aussi la distinction est-elle basée sur le simple fait que nous contentons d'accorder des facilités de paiement pour des produits et services. Nous pensons qu'il y a là une distinction très claire et nous aimerions qu'il en soit tenu compte dans le projet de loi de sorte que ceux qui accordent de telles facilités de crédit sur des produits et services ne soient pas considérés au même titre que des prêteurs.

M. Marceau: Vous êtes prêts à donner les renseignements voulus quant au taux d'intérêt?

M. Brophy: Oh, oui!

M. Marceau: Tous les renseignements . . .

M. Brophy: Ils sont imprimés sur nos factures. Je préférerais que nous ne soyons pas obligés au cas où quelqu'un à Témiscamingue téléphone à son bureau régional pour acheter une caisse de telle ou telle huile de lui dire qu'avant de lui envoyer cette caisse nous préférierions le voir venir au bureau pour que nous lui expliquions que s'il ne paie pas dans les 30 jours, il devra payer 1.5 p. 100 d'intérêt par mois. Je ne pense pas que cela puisse être très avantageux pour le consommateur, pour nous ou pour quiconque, mais c'est indiqué sur toutes nos factures. S'il nous demande au téléphone quelles sont nos conditions, nous les lui donnerons, car elles sont énoncées et notre personnel les connaît et peut très bien les donner au

[Texte]

it is just an accommodation of credit, giving a time to pay, and, sir, I believe the whole business community would be eternally grateful if the bill in its final form were to reflect this. It is one of the facts of life going on in the world and we do not feel that it has a negative effect on any consumer.

Mr. Marceau: But you are making some profit with your accommodation.

Mr. Brophy: All we are doing, sir, is getting back a portion of what it costs us for money. Money costs money.

Mr. Marceau: Much more than that.

Mr. Brophy: I have never broken it down. I have never asked anyone to break it down.

Mr. Marceau: Is it possible to have some information about the real profit you are making?

Mr. Brophy: The real profit we are making on what, sir?

Mr. Marceau: On the loan you are making, the interest and the interest rate.

Mr. Brophy: Number one, sir, we maintain we are not making a loan, it is just a credit accommodation.

Mr. Marceau: Oh . . .

Mr. Brophy: If a man wants to run it out for 12 months . . .

Mr. Marceau: Yes.

Mr. Brophy: . . . you take 1.5 per cent of what the bill is, and multiply it by 12. It compounds every month. If you go downtown to buy something, and the person says, I will give you 30 days to pay, and if you do not pay in 30 days, you will pay a penalty of 1.5 per cent, all you have to do is multiply it by 1.5 per cent.

Mr. Marceau: Yes.

Mr. Brophy: I do not know that we have ever done any statistical studies to show what is involved. The normal trade terms have always been that 30 days is the same as cash. If you want to go beyond that, you will at least have to pay some sort of a charge.

Mr. Marceau: Yes.

Le président: Merci, monsieur Marceau.

Mr. Huntington, do you have a final question?

Mr. Huntington: Just one final question, and I thank you, Mr. Chairman. I wonder whether I could ask Mr. Aitken, Mr. Chairman, if there is any reason or if he knows of any reason why records would have to be kept more than the seven years that is your present practice.

Mr. D. F. Aitken: I cannot conceive of any reason, sir, but the way the bill is worded, it says you must keep them until someone gives you permission to destroy them.

[Interprétation]

client. Il y a donc là une distinction à notre avis très réaliste. Il ne s'agit vraiment pas d'un prêt; simplement d'une facilité de crédit, de donner un délai de paiement et, monsieur, je crois que tout le monde des affaires vous sera éternellement reconnaissant si le projet de loi définitif reflète cette distinction. C'est la réalité et nous ne pensons vraiment pas que cela puisse nuire au consommateur.

M. Marceau: Mais vous faites un bénéfice là-dessus.

M. Brophy: Tout ce que nous faisons, monsieur, c'est de récupérer une partie de ce que cela nous coûte. L'argent coûte de l'argent.

M. Marceau: Beaucoup plus que cela.

M. Brophy: Je n'ai jamais fait le détail. Je n'ai jamais demandé à personne de le faire.

M. Marceau: Serait-il possible de savoir à peu près quel bénéfice vous faites?

M. Brophy: Le bénéfice réel que nous faisons sur quoi, monsieur?

M. Marceau: Sur le prêt que vous consentez, l'intérêt et le taux d'intérêt.

M. Brophy: Premièrement, monsieur, nous ne consentons pas de prêt, nous faisons simplement crédit.

M. Marceau: Oh . . .

M. Brophy: Si quelqu'un veut le prolonger sur 12 mois . . .

M. Marceau: Oui.

M. Brophy: . . . vous prenez 1.5 p. 100 du montant de la facture et le multipliez par 12. Cela se multiplie tous les mois. Si vous allez acheter quelque chose en ville et que l'on vous propose 30 jours pour payer, si vous ne payez pas dans les 30 jours, vous paierez une pénalité de 1.5 p. 100, il vous suffit donc multiplier par 1.5 p. 100.

M. Marceau: Oui.

M. Brophy: Je ne pense pas que nous ayons jamais établi de statistique pour savoir ce que cela représentait. Les conditions normales de commerce ont toujours été que 30 jours équivalaient à du comptant. Si vous voulez dépasser ces 30 jours, il vous faudra payer quelques frais.

M. Marceau: Oui.

The Chairman: Thank you, Mr. Marceau.

Monsieur Huntington, vous vouliez poser une dernière question?

M. Huntington: Oui une dernière, et je vous remercie, monsieur le président. Puis-je demander à M. Aitken s'il sait par hasard pourquoi il faudrait garder les registres au-delà des 7 ans actuellement requis?

M. D. F. Aitken: Je ne vois vraiment pas pourquoi, monsieur, mais d'après le libellé du projet de loi, ils doivent être conservés jusqu'à ce que l'on vous autorise à les détruire.

[Text]

Mr. Huntington: There is no reason, there are no investigative procedures that you are aware of, that use those records or . . .

Mr. D. F. Aitken: I cannot conceive of any need beyond the statute of limitation, sir.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Huntington.

Before we adjourn, I would like to mention to the members that the next meeting of this Committee is tomorrow, Friday, March 4, 1977 at 9.30 a.m. in this room, 371 West Block, at which time we will have before us as a witness the Honourable Ed Whelan, Minister of Consumer Affairs from the Province of Saskatchewan.

• 1735

I want to thank our witnesses from the Canadian Petroleum Credit Association for meeting with us this afternoon: Mr. Aitken, Mr. Esdaile, the other Mr. Aitken, Mr. MacAlpine, Mr. Brophy and Mr. Boucher. I want to thank them for being here and providing us with their brief and their comments and answering our questions.

Thank you very much, gentlemen.

The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Interpretation]

M. Huntington: Il n'y a pas de raison, il n'y a pas de procédure d'investigation qui, à votre connaissance, exigerait ces registres ou . . .

M. D. F. Aitken: Je n'en vois vraiment pas sinon la loi, monsieur.

M. Huntington: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Huntington.

Avant d'ajourner, je signalerais aux députés que notre prochaine réunion aura lieu demain, vendredi 4 mars 1977 à 9 h 30 dans cette même salle, 371, édifice de l'Ouest, et que nous entendrons l'honorable Ed Whelan, ministre de la Consommation de la Saskatchewan.

Je tiens à remercier MM. Aitken, Esdaile, MacAlpine, Brophy, Boucher et l'autre M. Aitken, nos témoins de l'Association de crédit de l'industrie pétrolière du Canada. Leur mémoire et leurs témoignages nous ont beaucoup appris.

Merci beaucoup, messieurs.

La séance est levée jusqu'à nouvelle convocation.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Nova Scotia Savings and Loan Company:

Mr. G. C. Piercey, President and Chief Executive Officer;
Mr. Barrie Black, Supervisor, Mortgages and Securities.

From the Canadian Petroleum Credit Association:

Mr. D. F. Aitken, Acting Chairman;
Mr. J. M. Esdaile;
Mr. B. E. Brophy.

De Nova Scotia Savings and Loan Company:

M. G. C. Piercey, président et officier exécutif en chef;
M. Barrie Black, directeur, Hypothèques et sûretés.

De l'Association de crédit de l'industrie pétrolière du Canada:

M. D. F. Aitken, président intérimaire;
M. J. M. Esdaile;
M. B. E. Brophy.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 27

Friday, March 4, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 27

Le vendredi 4 mars 1977

Président: M. Kenneth Robinson

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

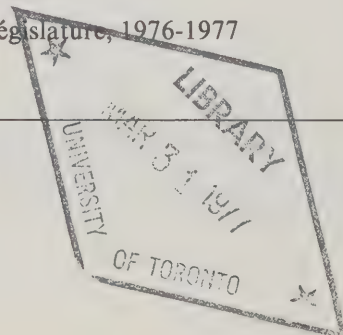
(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977



STANDING COMMITTEE ON HEALTH
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Appolloni (Mrs.)

Brisco

Clarke

(*Vancouver Quadra*)

Clermont

Flynn

Fortin

Grafftey

Gray

Herbert

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Huntington

Lajoie

Lambert (*Edmonton West*)

Marceau

McRae

Philbrook

Rodriguez

Stevens—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

FRIDAY, MARCH 4, 1977

(28)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 9:38 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Clarke (*Vancouver Quadra*), Corbin, Flynn, Grafftey, Huntington, Lambert (*Edmonton West*), Marceau, Philbrook, Robinson and Rodriguez.

Witnesses: From the Government of Saskatchewan: The Honourable Ed Whelan, Minister of Consumer Affairs and Mrs. Arleen Hynd, Deputy Minister of Consumer Affairs.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

The Honourable Ed Whelan made a statement.

The witnesses answered questions.

At 11:00 o'clock a.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE VENDREDI 4 MARS 1977

(28)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 9 h 38 sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Clarke (*Vancouver Quadra*), Corbin, Flynn, Grafftey, Huntington, Lambert (*Edmonton-Ouest*), Marceau, Philbrook, Robinson et Rodriguez.

Témoins: Du gouvernement de la Saskatchewan: L'honorable Ed Whelan, ministre de la Consommation et M^{me} Arleen Hynd, sous-ministre de la Consommation.

Le Comité reprend l'étude du bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autre lois. (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité poursuit l'étude de l'article 2.

L'honorable Ed Whelan fait une déclaration.

Les témoins répondent aux questions.

A 11 heures, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Friday, March 4, 1977.

• 0938

[Text]

The Chairman: The meeting will come to order please. Our Order of Reference is Bill C-16, the Borrowers and Depositors Protection Act.

We have as witnesses this morning from the Government of Saskatchewan, Honourable Ed Whelan, Minister of Consumer Affairs on my right and next to him Mrs. Arleen Hynd, Deputy Minister of Consumer Affairs and on her right Mr. Tom Rogers, Director of Planning and Policy Branch, Ministry of Consumer Affairs. Next to him is Mr. Dave Abbey, Research Officer, Minister of Consumer Affairs. At this time, I will ask Mr. Whelan to make his statement after which we can commence the questioning. Mr. Whelan.

Hon. Ed Whelan (Minister of Consumer Affairs, Government of Saskatchewan): Honourable members, I understand that all members have had an opportunity to study our submission. Accordingly, I will make only a few brief remarks concerning our views on Bill C-16.

The Government of Saskatchewan considers the protection of borrowers and depositors to be of the utmost importance. We hope to see Bill C-16 passed in this session with some important amendments. For these reasons, Mr. Chairman, we are pleased to accept your invitation to appear before this Committee.

Our interest in the subject of credit stems from the fact that credit has a major impact on consumers especially low income consumers. Any increase in the cost of credit to consumers increases the cost of all goods and services purchased on credit. It is also vitally important that consumers have a clear understanding of the credit contracts they undertake. These considerations lead us to be very concerned about the repealing of interest rate ceilings and the fact that prepayment penalties on mortgage loans have not been eliminated.

We are also greatly concerned about the impact of federal legislation that relate to areas already covered by provincial legislation on consumers and lenders. In my opinion the unwarranted rate concept is not in any way an adequate replacement for interest rate ceilings on small loans.

I understand that the Consumers Association of Canada has supported the retention of interest rate ceilings, and I certainly support them in this respect. At a time when all Canadians are concerned about controlling prices it would be foolhardy, in my view, to do away with controls on interest rates for consumers.

There is a great deal of doubt that the unwarranted rate concept will ensure fair and reasonable interest rates, particularly for low-income borrowers. That being so, there is no

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le vendredi 4 mars 1977.

[Interpretation]

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît. Notre ordre de renvoi est le Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et des déposants.

Nous avons comme témoins, ce matin, des représentants du gouvernement de la Saskatchewan, à savoir l'honorable Ed Whelan, ministre de la Consommation, qui se trouve à ma droite, M^{me} Arleen Hynd, sous-ministre de la Consommation, M. Tom Rogers, Directeur de la planification et de la politique, et M. Dave Abbey, documentaliste du ministre de la Consommation. Je vais maintenant laisser la parole à M. Whelan pour lui permettre de faire sa déclaration préliminaire; ensuite, nous passerons aux questions. Monsieur Whelan.

L'honorable Ed Whelan (ministre de la Consommation, gouvernement de la Saskatchewan): Messieurs, je crois que vous avez tous eu l'occasion d'étudier notre mémoire. En conséquence, je me contenterai de faire quelques remarques au sujet du Bill C-16 que vous étudiez actuellement.

Le gouvernement de la Saskatchewan considère la protection des emprunteurs et des déposants comme étant de la plus haute importance. Nous espérons que le Bill C-16 sera adopté au cours de cette session avec, cependant, des amendements importants. Pour ces raisons, monsieur le président, nous sommes heureux d'accepter votre invitation de comparaître aujourd'hui devant ce comité.

Nous nous intéressons à cette question du crédit car elle a des conséquences très importantes pour les consommateurs, surtout pour les gagne-petit. En effet, toute augmentation du coût du crédit à la consommation augmente automatiquement le coût des biens et des services achetés à crédit. Il est également extrêmement important que les consommateurs comprennent parfaitement les contrats de crédit auxquels ils souscrivent. En conséquence, nous sommes très préoccupés par l'abolition des plafonds pour les taux d'intérêt et par le fait qu'on n'ait pas éliminé les pénalités imposées pour les remboursements anticipés du prêt hypothécaire.

Nous nous préoccupons également des conséquences qu'aura cette loi fédérale sur les consommateurs et les prêteurs en ce qui concerne tous les secteurs déjà couverts par des lois provinciales. A mon avis, la notion des taux excessifs n'est en aucune façon un substitut adéquat aux plafonds fixés pour les taux d'intérêt sur les petits prêts.

Je crois savoir que l'Association canadienne des consommateurs est en faveur du maintien de ces plafonds, et je suis tout à fait d'accord avec elle. A une époque où tous les Canadiens se préoccupent du contrôle des prix, il serait insensé de supprimer tout contrôle sur les taux d'intérêt à la consommation.

Il est fort peu probable, à mon avis, que la notion de taux excessif garantisse des taux d'intérêt justes et raisonnables, surtout pour les gagne-petit. En conséquence, je suis absolu-

[Texte]

question in my mind that interest rate ceilings should be retained.

I also question the retention of prepayment penalties on mortgage loans. Prepayment penalties penalize those who would be trifty to the point that there is no incentive to repay mortgages any faster than the required payments. In fact many homeowners are forced into paying these penalties when they change jobs and move to another centre. I believe most prepayment penalties are set at a level that discourages any prepayment, and therefore they diminish the level of competition over mortgage interest rates.

Surely the Canadian consumer deserves a better deal, especially when one considers the fact that in Saskatchewan credit unions do not charge prepayment penalties.

I have a few comments on the consultation process and problems resulting from it. The provinces met with the federal government on a number of occasions. Federal officials were told of many problems and concerns the provinces had with the bill, yet this advice fell on deaf ears. As a result there are some areas of the bill which duplicate areas already covered by provincial legislation. In my view this can only result in confusion and hardship for both borrowers and lenders.

Our concern is not so much with the invasion of provincial jurisdiction by certain parts of Bill C-16, but rather with the practical consequences of such action.

This brings me to my last point, Mr. Chairman. The Province of Saskatchewan is willing to work with the federal government in the regulation of credit. We respect the ability of the federal government to give leadership in this area. We highly recommend that the federal government work closely with the provinces in ensuring an adequate level of protection for all Canadian consumers.

The Chairman: Thank you for your statement, Mr. Whelan. We can now commence the questioning. First is Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: Mr. Whelan, we would like to thank you and your associates most sincerely for an excellent brief and for your verbal testimony this morning. My usual procedure is that three or four days before you come, I go over the brief and underline some items. I find your brief so good that it is mostly underlined, every page. So it is hard to know where to begin and where to start.

Mr. Rodriguez: You said that to the bankers, Heward.

Mr. Grafftey: I do not think I said that to the bankers. I think it is an excellent brief and in spite of Mr. Rodriguez' intervention I have never said those remarks to anyone before, Mr. Whelan. It is the first time I have said it in Committee.

[Interprétation]

ment convaincu que les plafonds des taux d'intérêt devraient être maintenus.

Je mets en doute également le maintien des pénalités imposées en cas de remboursement prématuré des prêts hypothécaires. Ces pénalités lèsent, en fait, ceux qui se montrent économes, étant donné qu'ils ne sont nullement encouragés à rembourser leurs hypothèques plus rapidement que prévu. En fait, beaucoup de propriétaires fonciers sont obligés de payer ces pénalités lorsqu'ils changent d'emploi ou lorsqu'ils doivent déménager dans une autre ville. A mon avis, la majorité de ces pénalités sont fixées à un niveau si élevé qu'il décourage tout paiement prématuré et, en conséquence, diminue la concurrence par rapport aux autres taux d'intérêt hypothécaires.

Il est évident que le consommateur canadien mérite de meilleures conditions de crédit, surtout si l'on songe que les caisses de crédit de la Saskatchewan n'imposent aucune pénalité en cas de remboursement anticipé.

J'aimerais faire quelques commentaires sur le processus de consultation et les problèmes qui en résultent. Les provinces ont rencontré le gouvernement fédéral à plusieurs reprises; les représentants fédéraux ont ainsi eu connaissance des nombreux problèmes que nous pose ce projet de loi, mais il semble malheureusement que nos remarques soient tombées dans l'oreille d'un sourd. En conséquence, certaines dispositions de ce bill réglementent certains secteurs déjà couverts par des lois provinciales. A mon avis, cela ne peut qu'aggraver la confusion et multiplier les difficultés qui se posent déjà aux emprunteurs et aux prêteurs.

Nous ne nous inquiétons pas tellement de l'invasion de notre juridiction provinciale par certaines dispositions du Bill C-16, mais plutôt des conséquences pratiques d'une telle situation.

J'aimerais terminer, monsieur le président, en disant que la province de Saskatchewan est prête à travailler avec le gouvernement fédéral en ce qui concerne la réglementation du crédit. Nous respectons également la volonté du gouvernement fédéral d'exercer un certain leadership dans ce domaine. Cependant, nous recommandons avec insistance que le gouvernement fédéral travaille en relation plus étroite avec les provinces afin d'assurer un niveau adéquat de protection à tous les consommateurs canadiens.

Le président: Merci, monsieur Welland. Nous allons maintenant passer aux questions. Le premier nom que j'ai sur ma liste est celui de M. Grafftey.

M. Grafftey: Monsieur Welland, j'aimerais tout d'abord vous remercier, ainsi que vos collègues, du mémoire excellent que vous nous avez fait parvenir ainsi que de la déclaration que vous venez de faire. De façon générale, lorsqu'un mémoire m'est adressé trois ou quatre jours avant la réunion, je prends le temps de le lire pour en souligner les points principaux. Or, votre mémoire était si intéressant que j'ai pratiquement tout souligné. Il m'est donc difficile de choisir par où je vais commencer.

M. Rodriguez: C'est ce que vous avez dit aussi aux banquiers, Heward.

M. Grafftey: Vous vous trompez. Je viens de dire qu'il s'agissait d'un mémoire excellent et, quoiqu'en dise M. Rodriguez, je m'en ai jamais dit autant à propos des mémoires qui

[Text]

Mr. Rodriguez: Not a bit.

Mr. Grafftey: I draw the attention of the Chairman and the Committee to the paragraphs on consultation. It seems incredible to me, Mr. Whelan. Whether we are into pure constitutional problems or not, we are certainly into problems of duplication with provincial governments. Am I led to believe, from your paragraphs on lack of adequate federal-provincial consultation, that a matter of this concern where the provinces have already legislated—were your officials or were you not consulted at all by the federal government, either the Minister or officials? I do not mean a phone call or a few cursory letters. Were you not profoundly consulted by federal officials and the Minister about some of the provisions of this bill before it saw the light of day before this Committee, Mr. Whelan?

Mr. Whelan: A direct answer to the question by the honourable member would be—I am going back to the word “profoundly”—no, we were not. But I am going to ask my deputy, who has been in charge of the department since it was organized, to review in detail for the Committee just exactly how the consultations, if there were any, took place.

Mr. Grafftey: I have only ten minutes and perhaps she would give us a general outline. Do you feel satisfied that you were consulted?

• 0945

Mr. Whelan: She will give you a date headline of the meetings and the type of meetings quickly, if that would satisfy you.

Mr. Grafftey: Yes.

Mrs. Arleen Hynd (Deputy Minister of Consumer Affairs): Mr. Chairman, I believe we have had approximately five meetings at the officials level with the federal department, two of which were formal federal-provincial meetings. We also have had two ministerial meetings. The first meeting, which was a rather informal meeting of federal officials coming out to Saskatchewan, was in March 1975. That was really the first occasion we had to discuss general parameters with the federal people.

Mr. Grafftey: But still you go on in paragraph 2 to say that there was a profound, in your view, lack of adequate federal-provincial consultation before.

Mr. Whelan: There were meetings but no consultations as such.

Mr. Grafftey: In case this bill went through virtually unamended, or not amended to your satisfaction—this is a very important question from our point of view, because other provinces have testified and others may testify—because of what you see to be constitutional difficulties, overlapping and duplication, what would be your province's future position?

[Interpretation]

nous ont été soumis antérieurement. C'est la première fois, en fait, que je le dis au Comité.

M. Rodriguez: C'est faux.

M. Grafftey: J'aimerais attirer votre attention sur les paragraphes concernant la consultation, car tout cela me paraît incroyable. Qu'il s'agisse de problèmes essentiellement constitutionnels ou pas, je n'en sais rien, mais il y a une chose dont je suis sûr, par contre, c'est que nous avons des problèmes de chevauchement avec les gouvernements provinciaux. Vous dites, dans votre mémoire, qu'il n'y a pas eu de consultation fédérale-provinciale véritable, et que cela est fort regrettable, étant donné que de nombreuses provinces ont déjà légiféré dans le secteur du crédit. J'aimerais donc savoir exactement dans quelle mesure vous avez été consulté par le gouvernement fédéral, et j'entends une consultation plus approfondie qu'un simple appel téléphonique ou quelques lettres de courtoisie. En résumé, avez-vous été consulté réellement par le gouvernement fédéral au sujet des dispositions du projet de loi avant celui-ci ne soit présenté au Comité?

M. Whelan: Vous parlez de consultations véritables, et je suis obligé de vous répondre qu'il n'y en a pas eues. Cependant, je vais demander à mon sous-ministre, qui est responsable du ministère depuis sa réorganisation, de vous dire combien de consultations nous avons eues exactement, s'il y en a eues.

M. Grafftey: Je n'ai que dix minutes et je lui demanderai simplement de nous donner un aperçu général de ces consultations. En d'autres termes, êtes-vous satisfaits de la manière dont vous avez été consultés?

M. Whelan: Elle va vous indiquer rapidement les dates auxquelles nous nous sommes réunis, si cela vous satisfait.

M. Grafftey: Oui.

Mme Arleen Hund (sous-ministre de la Consommation): Monsieur le président, si je me souviens bien, nous avons eu environ cinq réunions avec le ministère fédéral, dont deux étaient des réunions fédérales-provinciales officielles. Nous avons également eu deux réunions au niveau ministériel, dont la première, qui était plutôt officieuse, a eu lieu en mars 1975, en Saskatchewan. C'était, en fait, la première fois que nous avions l'occasion de discuter des paramètres généraux du projet de loi avec les représentants du gouvernement fédéral.

M. Grafftey: Vous affirmez cependant, au paragraphe 2, qu'il y a eu une absence totale de consultation fédérale-provinciale.

M. Whelan: Nous avons eu des réunions mais pas de consultation en tant que telle.

M. Grafftey: Si ce projet de loi était adopté dans sa forme actuelle, ou si les amendements qui y étaient apportés ne vous satisfaisaient pas, quelle serait votre position? Cela m'intéresse beaucoup car beaucoup d'autres provinces ont déjà témoigné, et d'autres le feront sans doute encore, et j'aimerais bien connaître votre opinion étant donné les difficultés constitution-

[Texte]

Would you challenge it in the courts? What would be your position vis-à-vis nonsatisfaction of the outcome of this?

Mr. Whelan: That is a hypothetical question because we hope it will be amended, in answer, Mr. Chairman, to the hon. member's question.

Mr. Grafftey: So do we, Mr. Whelan. I found most interesting one of your well thought out representations regarding the unwarranted rate and the lifting of rate ceilings. And I might say to you, Mr. Rodriguez, in passing, and quite sincerely, that we share your views and the views of many witnesses relating to the federal responsibilities for getting in on the rate ceilings and the unwarranted rate principle.

But our concern, Mr. Whelan, is this, and I would like to dialogue with you on it. If I read your brief correctly, and I hope I do, if we embraced all your amendment proposals, and most of them we do, the bill should be withdrawn. For example, you say you hope to see amendments relating to the unwarranted rates. We share your concern; we do not think it is workable. And we largely share your recommendations vis-à-vis the federal responsibility on rate ceilings. I am no parliamentary expert, Mr. Whelan, but in my view, at this stage of our federal proceedings, I question seriously the right of the House of Commons or the Minister to amend that substantive clause without going to the heart and principle of the bill. Very often there are grey areas, but I would suggest this is black and white. I am from Missouri, if the unwarranted rate is not a fundamental principle, a new principle albeit of this bill.

So I put before you, Mr. Whelan, the proposition that we are faced with. As much as we would like to see it amended, and again I repeat for the second time, I am not a parliamentary procedural expert, you were getting the unwarranted rate, if nothing else, as a fundamental principle of this bill, not susceptible to being amended at this stage of our proceedings without the retraction of the whole bill. In other words, because of lack of consultation, we feel the bureaucrats up here in Ottawa would do an awful lot better, having heard your testimony and other testimony, if they put this bill on the shelf and went back to the drafting boards again.

Mr. Whelan: Mr. Chairman, in answer to the hon. member, we cannot define unwarranted. We find it difficult to understand how it would be interpreted in the courts or in other areas. It is like the term unconscionable; it is a very difficult term to define when you are handling it in legal procedures.

There are other aspects of the bill that disturb and concern us. As we have said in the presentation and in direct answer to your question as to whether we think it should be withdrawn. We are hopeful that the discretion and judgment of the members will amend it to such a degree that it could be acceptable.

There are some aspects of this bill that we think the people across Canada need, so we have not suggested that it be

[Interprétation]

nelles de chevauchement que ce projet de loi risque de provoquer. Contesteriez-vous ce projet de loi devant un tribunal? Quelle position adopteriez-vous si nous adoptions un projet de loi qui ne vous satisfait pas?

M. Whelan: C'est une question tout à fait hypothétique car nous espérons qu'il sera amendé à notre satisfaction.

M. Grafftey: Nous aussi, monsieur Whelan. Vous avez fait des remarques extrêmement intéressantes au sujet du taux excessif et de l'abolition des plafonds pour les taux d'intérêt. J'aimerais dire en passant, monsieur Rodriguez, que je suis tout à fait d'accord avec vous à ce sujet, comme d'ailleurs, un grand nombre de témoins qui ont déjà comparu devant ce comité.

J'aimerais cependant entamer une discussion à ce sujet car, si nous adoptions toutes les propositions d'amendement que contient votre mémoire, le projet de loi devrait être retiré. Par exemple, vous espérez que des amendements seront apportés au projet de loi en ce qui concerne les taux excessifs. Nous partageons votre inquiétude car nous ne pensons pas que cette notion soit applicable en pratique. Nous sommes également d'accord avec vos recommandations en ce qui concerne la responsabilité du gouvernement fédéral pour la fixation de plafond pour les taux d'intérêt. Je ne suis pas un expert en procédure parlementaire mais, étant donné le stade où nous en sommes, je doute fort que la Chambre des communes ou le ministre ait le droit de modifier cet article important sans attaquer, en fait, le principe même du projet de loi. Si la notion de taux excessif n'est pas un principe fondamental de ce projet de loi, je ne m'appelle plus Heward Grafftey.

Je crains donc, monsieur Whelan, que nous fassions face à un dilemme. Nous aimerions, tout comme vous, que cette notion de taux excessif soit remaniée mais, étant donné que c'est un principe fondamental de ce projet de loi, je ne pense pas que nous puissions le faire à ce stade, sans remettre en cause la raison d'être de ce projet de loi. En d'autres termes, étant donné qu'il n'y a pas eu de consultation véritable avec les provinces, nous estimons que les bureaucrates d'Ottawa feraient bien mieux, étant donné tous les témoignages que nous avons entendus, de reléguer ce bill aux oubliettes et de repartir à zéro.

M. Whelan: Monsieur le président, nous avons beaucoup de mal à définir ce qu'est un taux excessif. Nous craignons également que cette expression fasse l'objet de différentes interprétations devant les tribunaux ou dans d'autres secteurs. C'est comme le terme «déraisonnable»; c'est très difficile à définir, surtout lorsqu'il est employé au cours de procédures juridiques.

Il y a d'autres aspects du bill qui nous préoccupent. Vous me demandez si, à notre avis, le bill devrait être retiré. Nous espérons que le Comité saura faire preuve de jugement et modifiera ce projet de loi à notre satisfaction.

Nous estimons que certaines dispositions de ce projet de loi sont absolument nécessaires pour l'ensemble des consommas-

[Text]

withdrawn: we have suggested in our brief that it be amended drastically.

• 0950

Mr. Grafftey: Do you not feel, Mr. Whelan, since we have the Small Loans Act, etc. etc., and because of the existence of the Criminal Code for loan sharking, do you not feel—and I know how governments love to be able to tell future generations they passed legislation—that we could not attain the same goals and satisfy you by future consultation with the provinces and by the concrete responsible amendment of already existing acts; that if we put loan sharking provisions in the Criminal Code and tightened it up there, as many associations have recommended be done, and if we get uniform—in consultation with the provinces—uniform credit disclosure laws, and if the federal government really comes in and does its duty, fulfils its responsibilities in the loan ceiling fields, do you not feel that we have enough acts already, provincial and federal, in the hopper that can be amended?

I know that it would not be as dramatic, and I know that the bureaucrats up here could not announce to their children and their grandchildren that they put an act on the order paper. But do you not feel that that is a more orderly and proper way to attain your goals? Because, Mr. Whelan, if—and we do—we supported your paper, there is no way that that bill should not be withdrawn.

We do not, any more than you, like to throw out—what is the expression?—the baby with the bath water, and there are some good provisions in the bill: we admit that; but it is going to be awfully hard to save them in light of your submission.

Take your summary, there. How can we save the bill and act on that summary? That is our dilemma. That is all we are saying. And I was wondering if you feel that possibly we would not attain the same goals by a thorough re-consultation with the provinces, real consultation, and the amendment of the already existing legislation.

Mr. Whelan: We would probably agree with you providing it did not delay the needed action too long . . .

Mr. Grafftey: Right.

Mr. Whelan: . . . because in some areas there is a need for action.

Mr. Grafftey: Would you specify those areas, Mr. Whelan?

Mr. Whelan: Well, there are a couple of areas that come to mind immediately: the prepayment penalties, the loan sharking, the depositor area—these need immediate attention.

Mr. Grafftey: But they could, could they not, Mr. Whelan, be done via the route of amendment of already existing

[Interpretation]

teurs canadiens et c'est la raison pour laquelle nous n'avons pas suggéré son retrait; par contre, nous demandons, dans notre mémoire, qu'il soit modifié considérablement.

M. Grafftey: Ne pensez-vous pas, monsieur Whelan, étant donné que nous avons déjà la Loi sur les petits prêts, des dispositions dans le Code criminel sur le prêt usuraire, etc., que nous n'atteindrons pas les mêmes buts en modifiant les lois déjà existantes, après consultation avec les provinces? Certes, je sais bien que les gouvernements se glorifient de pouvoir dire aux générations futures qu'ils ont réussi à faire adopter telle ou telle loi. Cependant, il suffirait peut-être de renforcer les dispositions du Code criminel relatives au prêt usuraire, comme nous l'ont recommandé beaucoup d'associations, d'uniformiser les lois sur la divulgation des conditions de crédit, après consultation avec les provinces . . . Par la suite, si le gouvernement fédéral veut vraiment s'acquitter de ses responsabilités, il pourra intervenir pour fixer un plafond au taux d'intérêt. Ne pensez-vous donc pas que nous avons déjà assez de lois sur le crédit, aux niveaux provincial et fédéral, pour que nous nous contentions de les modifier au lieu d'en créer une nouvelle?

Certes, ce ne serait pas aussi spectaculaire et on priverait ainsi les bureaucrates d'Ottawa d'annoncer à nos enfants et à leurs petits-enfants qu'ils ont réussi à faire inscrire une loi au *Feuilleton*. Ne pensez-vous pas que ce serait une façon de faire beaucoup plus efficace, si l'on veut réellement atteindre nos objectifs? De toute façon, nous sommes d'accord avec votre mémoire, mais il est maintenant trop tard pour exiger le retrait de ce projet de loi.

Comme vous, nous ne rejetons pas toutes les dispositions de ce projet de loi, car il y en a certaines qui sont bonnes. Cependant, j'ai l'impression qu'il va être difficile d'épargner ces quelques bonnes dispositions, étant donné les remarques que vous faites dans votre mémoire.

D'après le résumé de vos recommandations, quelles mesures devrions-nous prendre pour sauver le projet de loi? C'est là notre dilemme. Je me demandais donc si, à votre avis, on n'atteindrait pas les mêmes objectifs en entamant des consultations véritables avec les provinces et en modifiant les lois déjà en vigueur.

M. Whelan: Nous serions d'accord avec vous, à la condition que ces consultations ne retardent pas les mesures attendues depuis si longtemps . . .

M. Grafftey: Vous avez raison.

M. Whelan: . . . car certains secteurs exigent des mesures immédiates.

M. Grafftey: Pourriez-vous préciser ces secteurs?

M. Whelan: Il y en a plusieurs qui me viennent immédiatement à l'esprit, notamment les pénalités imposées en cas de remboursement prématuré, le prêt usuraire, tout ce qui concerne les déposants, etc. Tous ces secteurs exigent des mesures immédiates.

M. Grafftey: Mais ces secteurs ne pourraient-ils pas être réglementés par voie de modifications aux lois déjà en vigueur,

[Texte]

legislation, both federal and provincial, in your view? We take the view that loan sharking should be dealt with in the Criminal Code.

Mr. Whelan: We think there should be a look at the ceilings on interest rates for small loans.

The Chairman: Thank you, Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: Thank you, Mr. Whelan; and again we thank you for coming up here and for an excellent presentation.

Mr. Whelan: We are glad to have had the invitation.

The Chairman: Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Thank you, Mr. Chairman. I want to extend to Mr. Whelan and his officials my deepest gratitude for having brought a very excellent brief that certainly reflects the concern of the Minister of Consumer Affairs from a province that puts the interests of people first and foremost.

An hon. Member: Hear, hear!

Mr. Rodriguez: I do not say that very often to witnesses here.

An hon. Member: Why not?

Mr. Rodriguez: There is something which you said in your introductory remarks and which you seemed to stress in your brief, and which I took as being a very major point in your brief, that I would want you to comment on. We have had the bankers' association, we have had the mortgage brokers, we have had the trust companies, we have had the insurance companies, we have had them all; and they have all said, "If you take out prepayment penalties and go to three-year mortgages it will disrupt the mortgage market. We could not do it. We could not do it"; and they threatened, literally threatened, that mortgage funds would dry up and housing would go to rot and all the rest of it.

• 0955

Mr. Lambert (Edmonton West): The camera is off this morning.

Mr. Rodriguez: Mr. Whelan, in your brief you are suggesting this, and I want to know what the basis is for the suggestion that we should eliminate any prepayment penalties on mortgages and on loans, et cetera. What is your experience in Saskatchewan? Have you had any experience in this area?

Mr. Whelan: Mr. Chairman, in answer to the honourable member's questions, perhaps I should tell the committee that I was a vice-president of a bank in the Province of Saskatchewan, a very successful bank. It started out with \$18 million assets and now has \$170 million assets. It operated without any prepayment penalties. It is a credit union, the Sherwood Credit Union. As a matter of fact, the credit unions right across this country operate without any prepayment penalties.

A prepayment penalty is a distinct hardship to anyone who wants to move from one mortgage to another. As a matter of fact, in this country where we put forward the argument for free competitive activity, the prepayment penalty forbids exactly that if you are going to have competitive interest rates.

[Interprétation]

à la fois au niveau fédéral et au niveau provincial? A notre avis, le prêt usuraire pourrait être réglementé par une disposition du Code criminel.

M. Whelan: On devrait également se préoccuper de la fixation de plafonds au taux d'intérêts imposés aux petits prêts.

Le président: Merci, monsieur Grafftey.

M. Grafftey: Merci, monsieur Whelan; je vous remercie encore de nous avoir fait un exposé excellent.

M. Whelan: Nous avons été ravis de recevoir une invitation.

Le président: Monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Merci, monsieur le président. J'aimerais me faire l'écho de M. Grafftey en manifestant à M. Whelan ma plus profonde reconnaissance pour le mémoire excellent qu'il nous a adressé et qui reflète très clairement les préoccupations du ministre de la Consommation d'une province qui s'intéresse avant tout aux intérêts de sa population.

Une voix: Bravo!

M. Rodriguez: Je n'en dis pas autant à tous les témoins qui comparaissent devant nous.

Une voix: Pourquoi pas?

M. Rodriguez: J'aimerais revenir sur une remarque que vous avez faite dans votre déclaration préliminaire et sur laquelle vous insistez beaucoup dans votre mémoire. Nous avons entendu des représentants d'associations de banquiers, de courtiers en hypothèques, de sociétés de fiducie, de sociétés d'assurances, etc.; or, ils nous ont tous déclaré que la suppression des pénalités en cas de remboursement anticipé et l'adoption d'un système d'hypothèque sur trois ans bouleverseraient complètement le marché hypothécaire; ils ont même brandi le sceptre du trissemment des fonds investis sur les marchés hypothécaires.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Les cinéastes ne sont pas là ce matin.

M. Rodriguez: Monsieur Whelan, j'aimerais savoir pourquoi vous proposez que nous supprimions toutes les pénalités pour remboursement anticipé des hypothèques, des prêts, et ainsi de suite. Avez-vous acquis une expérience à ce sujet en Saskatchewan?

M. Whelan: Monsieur le président, peut-être devrais-je préciser que j'ai été vice-président d'une banque en Saskatchewan, une banque fort prospère. Son actif est passé de 18 millions de dollars au début à 170 millions maintenant. Elle n'a jamais imposé de pénalités en cas de paiements anticipés. Il s'agissait d'une caisse de crédit, la Sherwood Credit Union. D'ailleurs, les caisses de crédit de notre pays n'imposent pas de pénalités en cas de paiements anticipés.

Ces pénalités causent bien sûr des difficultés à celui qui veut changer d'hypothèque. D'ailleurs, dans notre pays, nous défendons le principe de la libre concurrence. Les pénalités en cas de paiements anticipés vont tout à fait à l'encontre de ce principe, parce qu'on veut que les taux d'intérêt soient compétitifs. Si

[Text]

We are arguing with this bill that we should have competitive interest rates for low-income people. The prepayment penalty says that you have got to stick with what you have got or pay the penalty, and the penalty is too high; so they have to stick with what they have got. They do not have any choice. They cannot take advantage of the free, competitive market for interest rates as long as the prepayment penalty exists. If a credit union as large—and this applies right across the country, but I know the activities of the Sherwood Credit Union very well: \$170 million assets, \$126 million currently in mortgages. If they can operate successfully and expand to the point where they have eight branches in the City of Regina and two in the rural area, without a prepayment penalty—I must admit to the honourable member that they do not operate for profit, they operate for service; but if they can operate and bring credit facilities to people at cost, then I suggest that there is no justification for a prepayment penalty clause at all. Furthermore, I call as a witness the Prime Minister of this country who, two weeks before the last election, made a promise to the people of this country to do exactly that: to introduce a program for doing away with prepayment penalties. I think that is a good idea; it is one way of giving low-income people an opportunity to move from a higher interest rate to a lower one.

I am absolutely opposed to prepayment penalty clauses. I have had three mortgages of one kind or another and never paid a prepayment penalty clause when I paid them out.

Mr. Rodriguez: Thank you, Mr. Whelan.

I wonder if you would comment on another aspect that we have been trying to get at, and that is the whole question of lending money to low-income borrowers. I want to know what experience you have had in Saskatchewan with regard to guaranteed loans for low-income borrowers. That was another promise that the Prime Minister made, if I recall, in the 1974 campaign. Have you had any experience in Saskatchewan with guaranteed loans for low-income borrowers?

Mr. Whelan: Mr. Chairman, in answer to the honourable member, we have in Saskatchewan a counselling service in the credit union field in three of the larger credit unions where money is loaned to low-income people, and we are at the present time developing the same kind of counselling service in two other credit unions. They have been highly successful. The losses have been negligible. I admit that the experience they have had is limited to two years, but the experience has been excellent.

• 1000

Mr. Rodriguez: There is another comment we have had from witnesses before the Committee, and again it has been strictly from the corporate sector in the financial field. They said, that this bill reverses the situation and puts the stress, the onus, on the lender to justify his operation, and that that is not fair. Have you any comments? Do you see this bill as being unduly harsh with respect to the corporate financial sector in that whole question of reversing the present situation?

[Interpretation]

nous ne sommes pas d'accord avec le bill, c'est que, à notre avis, les taux d'intérêt que doivent payer les emprunteurs à faible revenu devraient être compétitifs. Comme les pénalités sont élevées, on doit se contenter de ce que l'on a. Les gens ne pourront pas profiter des avantages d'un marché libre des taux d'intérêt tant que l'on imposera ce genre de pénalités. La Sherwood Credit Union a un actif de 170 millions et elle a accordé 126 millions en hypothèques. Elle est prospère au point d'avoir huit succursales dans la ville de Regina et deux dans les régions rurales et elle n'impose pas de pénalités en cas de paiements anticipés. Je dois dire à l'honorable député que, avant de chercher à réaliser des bénéfices, elle cherche surtout à offrir des services; toutefois, quand une caisse de crédit octroie des prêts à prix coûtant, il n'y a aucune raison pour justifier l'imposition de pénalités en cas de remboursement anticipé. En outre, je prendrai à témoin le premier ministre de notre pays qui, deux semaines avant les dernières élections, avait promis aux Canadiens de lancer un programme visant à supprimer les pénalités en cas de remboursement anticipé. A mon avis, il s'agissait là d'une bonne idée; c'était un moyen de donner aux gagne-petit la possibilité d'emprunter à un taux d'intérêt moins élevé.

Je m'oppose catégoriquement aux dispositions relatives aux pénalités en cas de remboursement anticipé. J'ai déjà pris trois hypothèques et jamais je n'ai payé de pénalités parce que je les avais remboursées par anticipation.

M. Rodriguez: Monsieur Whelan, je vous remercie.

J'aimerais que vous fassiez quelques observations à propos d'un autre domaine qui nous intéresse; je veux parler de la question des prêts aux gagne-petit. J'aimerais savoir quelle est l'expérience de la Saskatchewan en ce qui concerne les prêts garantis octroyés aux personnes à faible revenu. Si je me souviens bien, il s'agit là d'une autre promesse que le premier ministre avait faite lors de la campagne électorale de 1974. Quelle est l'expérience de la Saskatchewan à ce sujet?

M. Whelan: Monsieur le président, trois des plus importantes caisses de crédit de la Saskatchewan qui accordent des prêts aux gagne-petit ont créé des services de conseillers et, à l'heure actuelle, nous sommes en train de mettre sur pied ce même genre de service dans deux autres caisses de crédit. Les résultats ont été très positifs et les pertes fort négligeables. Certes, notre expérience se limite à une période de deux ans, mais les résultats ont été excellents.

M. Rodriguez: Les représentants des institutions financières qui ont comparu devant le Comité nous ont fait d'autres observations. Ils ont déclaré que le bill renversait la situation et exigeait du prêteur qu'il justifie ses activités ce qui, à leur avis, était injuste. Avez-vous des remarques à faire à ce sujet? Pensez-vous que le bill impose des difficultés injustifiées aux institutions financières par le fait qu'il renverserait la situation actuelle?

[Texte]

Mr. Whelan: I can quote the Saskatchewan experience. It seems to me that the history of legislation in the area, in that province, has indicated clearly that the borrower has needed some legislative help. I cannot perceive, and I just cannot imagine, a borrower who borrowed \$100 to fix his daughter's teeth or something being able to overpower the Royal Bank or the Bank of Nova Scotia or Household Finance or somebody of that sort. The predicament has always been exactly the opposite in Saskatchewan. Every government that has ever sat in the Saskatchewan Legislature—Conservative, Liberal, CCF, New Democratic—have, in succession, introduced pieces of legislation to help the borrower. The Limitation of Civil Rights Act, the Debt Adjustment Act; the Farm Security Act, the Land Contracts (Actions) Act, the Tax Enforcement Act, the Farm Security Act—all these are always to help the borrower. The Limitation of Civil Rights Act, which was introduced many years ago during the thirties, and the Debt Adjustment Act, which was introduced by one government and managed by another type of government, had to help the borrower because the borrower is in a difficult position. The record suggests that that is just not the kind of argument that will hold water in our province.

Mr. Rodriguez: One last question, Mr. Chairman. In your brief, you touch on—and this has been a concern of the Committee as well—the fact that in effect so much of this bill is left to regulation. From your experience as a responsible minister in a provincial government what is your response to this whole question? Are these the kinds of things, in this bill, that are said to be left to order in council and regulation? How do you view that?

Mr. Whelan: I think every government should attempt to govern without regulation, as far as it is humanly possible, in order to get both sides of an argument, both positions, before a legislature so that the public can hear the discussion and will know what it is all about. I am, therefore, automatically opposed to regulations in legislation of this kind unless they are absolutely necessary. We have had a look at this bill, and my officials tell me there are in the bill 28 references to areas where regulations will decide how the bill is going to be interpreted, and they are going to be the legislation, actually. If you like, I will read the more important ones into the record; if not, I will file the whole 28 references with the Committee. We are short of time.

The Chairman: I wonder if you would just file the 28 with the Committee.

Mr. Whelan: Fine. There are 28 areas where, we feel, there will be regulations, according to the bill. We disagree strongly with that sort of approach.

Mr. Rodriguez: Would you talk to your brother and tell him to shake up his colleague, the Minister of Consumer Affairs, to change this situation?

Mr. Whelan: My brother is so busy shaking up everybody else.

[Interprétation]

M. Whelan: Je puis vous parler de l'expérience que nous avons eue en Saskatchewan. Les lois de notre province montrent clairement que les emprunteurs ont dû être protégés, du point de vue législatif. Je ne puis imaginer qu'une personne qui emprunte \$100 pour faire soigner les dents de sa fille, ou pour quelque autre raison, soit en mesure de danser le pion à la Banque royale, à la Banque de Nouvelle-Écosse, à la Household Finance ou à un autre organisme du genre. C'est toujours la situation opposée qui a prévalu dans notre province. Tous les gouvernements qui se sont succédés à l'Assemblée législative de la Saskatchewan, qu'ils fussent conservateurs, libéraux, PSD ou néo-démocrates ont présenté des mesures législatives visant à aider les emprunteurs. La loi sur la limitation des droits civils (*Limitation of Civil Rights Act*), la loi sur le rajustement des dettes (*Debt Adjustment Act*), la loi sur les fermes servant de cautionnement (*Farm Security Act*), la loi sur les contrats fonciers (*Land Contracts Act*) et la loi sur l'application des mesures fiscales (*Tax Enforcement Act*) ont toujours visé à aider les emprunteurs. La loi sur la limitation des droits civils, qui fut proposée il y a longtemps, pendant les années 30, et la loi sur le rajustement des dettes, qui fut proposée par un gouvernement et appliquée par un autre, visaient à aider les emprunteurs parce qu'ils étaient dans une position délicate. Les faits montrent qu'un tel argument ne tient pas debout dans notre province.

M. Rodriguez: Monsieur le président, permettez-moi de poser une dernière question. Dans votre mémoire, vous dites que de nombreux points importants du bill seront traités par règlements et le Comité s'est également préoccupé de cette question. Que pouvez-vous nous dire à ce propos, compte tenu de votre expérience en tant que ministre dans un gouvernement provincial?

M. Whelan: Je pense que, dans toute la mesure du possible, un gouvernement devrait éviter de recourir à des règlements. Les avis devraient être exposés devant les assemblées législatives et le public devrait savoir quelle est la situation. Par conséquent, je m'oppose catégoriquement à ce que l'on traite par règlements certains points d'un bill de ce genre, à moins que cela ne soit absolument nécessaire. Mes collaborateurs m'ont dit que, dans le bill, il y a 28 domaines qui seront traités par règlements. Si vous le voulez, je vous indiquerai les plus importants, aux fins du compte rendu; sinon, je déposerai la liste de ces 28 domaines devant le Comité. Nous ne disposons pas de beaucoup de temps.

Le président: Il vaudrait mieux peut-être que vous déposiez la liste devant le Comité.

M. Whelan: Très bien. Il s'agit de 28 domaines qui seront traités par règlements. Nous nous opposons fermement à ce genre de chose.

M. Rodriguez: Voudriez-vous demander à votre frère de secouer un peu son collègue, le ministre de la Consommation, afin qu'il modifie la situation?

M. Whelan: Mon frère est déjà bien occupé à secouer un peu tout le monde.

[Text]

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez.

Mr. Corbin: Mr. Chairman, for the record, who was the brother being referred to here? We all suspect who he is.

Mr. Whelan: The Minister of Agriculture.

• 1005

Mr. Corbin: Thank you.

Mr. Chairman, again here, with Mr. Whelan as another provincial witness appearing before Committee, we are faced with a situation of complaint with respect to the so-called alleged lack of consultation. I will grant that there obviously has not been the degree of consultation which provincial authorities feel they are entitled to. Okay, let us accept that.

My question to the witness would be the following: would it not be simpler for the provinces, that have quite a bit of jurisdiction in this field we are at present examining, to get their heads together to try to arrive at some uniform legislation right across Canada rather than have the federal government intervene in the way it is doing, and at some considerable displeasure to the provinces? It seems to me that once you have made the claim that much of the subject matter that the bill deals with is already being regulated under provincial legislation, then I would submit that perhaps the provinces should be attempting to make more uniform legislation and regulations right across Canada. To some extent, I suspect that this may have been the better course to follow. I would like to have your comments on that.

Mr. Whelan: Mr. Chairman, my first reaction to the honourable member's comment is that I am a firm believer in Confederation, and I think there is a real value to be had from leadership at the federal level to co-ordinate all the provinces and get the best kind of legislation in a federal area that would therefore guarantee that citizens of Canada, wherever they live, would have the advantage of that legislation.

Some hon. Members: Hear! hear!

Mr. Corbin: I have no quarrel with that.

Mr. Whelan: I do not in any way disagree with your contention or your suggestion that the provincial ministers should meet and try and put together the best aspects of legislation in each province. But unless the federal minister and his staff take us into their confidence before legislation is written and consult us in detail in each of the areas, for instance, that we have raised today before the Committee, I think meeting of the federal ministers would be sort of routine that would be useless.

Mr. Corbin: Do you mean provincial ministers?

Mr. Whelan: Provincial ministers. If they met together without something before them in concrete terms—proposals. They would not know where the federal people were giving leadership or what they were suggesting. We have meetings as provincial ministers and I think you have to get your leadership from the federal people if you want everybody in Canada to have the advantage of good legislation.

[Interpretation]

Le président: Monsieur Rodriguez, je vous remercie.

M. Corbin: Monsieur le président, j'aimerais savoir, aux fins du compte rendu, qui était le frère auquel on faisait allusion ici. Nous devinons tous qui il est.

M. Whelan: Le ministre de l'Agriculture.

M. Corbin: Merci.

Monsieur le président, M. Whelan vient devant notre comité représenter une province. À nouveau, on se plaint d'un prétendu manque de consultation. J'admets que, de toute évidence, les autorités provinciales n'ont pas été consultées comme elles auraient dû l'être, à leur avis. Nous acceptons cela.

Je voulais poser au témoin la question suivante: ne serait-il pas plus simple pour les provinces qui ont une certaine compétence dans le domaine à l'étude de collaborer en vue de parvenir à une certaine unification des lois dans l'ensemble du Canada, au lieu que le gouvernement fédéral n'intervienne comme il le fait actuellement, ce qui est d'ailleurs loin de satisfaire les provinces? On nous avait dit qu'une grande partie des domaines que traite le bill font déjà l'objet de lois provinciales; aussi, à mon avis, les provinces devraient essayer d'uniformiser les lois et règlements en vigueur au Canada. Je pense que, dans une certaine mesure, il aurait été préférable d'agir ainsi. J'aimerais que vous nous fassiez quelques observations à ce propos.

M. Whelan: Monsieur le président, je dirai tout de suite au député que j'ai foi dans la Confédération, et il serait bon, je pense, que, au niveau fédéral, on veille à coordonner l'action des provinces, de façon à ce que la loi soit la meilleure possible. Aussi, on pourrait garantir aux citoyens canadiens, quelle que soit la région où ils vivent, qu'ils tireront profit de cette loi.

Des voix: Bravo!

M. Corbin: Je n'ai rien à redire à cela.

M. Whelan: Je suis tout à fait d'accord avec vous quand vous dites que les ministres provinciaux devraient se rencontrer pour uniformiser du mieux possible les diverses lois provinciales. Toutefois, si nous ne pouvons obtenir la confiance du ministre fédéral et de ses collaborateurs avant qu'une loi soit rédigée et s'il ne nous consulte pas en détail à propos, par exemple, de chacun des points que nous avons soulevés aujourd'hui devant le Comité, à mon avis, une réunion des ministres fédéraux n'aurait pas grande utilité.

M. Corbin: Vous voulez dire des ministres provinciaux?

M. Whelan: Oui, des ministres provinciaux. S'ils se réunissaient sans qu'on leur ait soumis des propositions concrètes, ils ne sauraient pas, bien sûr, quel genre d'initiatives on envisage de prendre au niveau fédéral. Il y a des réunions de ministres provinciaux, mais il nous faut bien sûr être motivés par le gouvernement fédéral si on veut que les Canadiens disposent de bonnes mesures législatives.

[Texte]

Mr. Corbin: That is a statement I certainly can endorse.

Nevertheless I take the view that perhaps there is nothing preventing the provinces from trying to better co-ordinate their respective legislation in this field. A parallel would be the field of education. There have been private members bills in front of this Parliament over the years almost asking the federal government to step in to attempt to convince, or even maybe go a little further than that, the provincial governments to come forward with more uniform standards or norms in the field of education, and this for one of the very reasons you touched upon a few minutes ago, Mr. Whelan: essentially the mobility of Canadians today. You want packages that can be essentially transported from one area, from one province to the other, indeed from one end of Canada be it from Newfoundland to British Columbia. We all recognize the essential mobility of Canadians generally, whether they be civil servants, refinery workers at Come-by-Chance who will now have to go to Western Canada to continue practicing their trade, for example, and that sort of thing. I am not sure whether what you are telling me now is that you are asking that the federal government not only exercise leadership in a general way by way of consultation and co-operation, but I have a feeling that you are asking it to go maybe a little further and impose standard norms right across the country in this field. Would you clarify that for me, please?

• 1010

Mr. Whelan: The word "impose" does not belong to my vocabulary.

Mr. Corbin: Okay.

Mr. Whelan: You are putting words in my mouth. Take that one out.

Mr. Corbin: I would not want to do that.

Mr. Whelan: Let me say this. There are areas where Saskatchewan has good legislation. We see no reason why every person in Canada should not have as good, why their legislation should not be as good. That is a challenge I throw out to the federal people, to bring your legislation to a standard with Saskatchewan's legislation. There are certain aspects about the operation of credit unions; I think the Saskatchewan legislation would help credit unions. There are certain practices that finance companies and loaning institutions have that Saskatchewan legislation would influence—I will use the word "influence"—influence their activities. This kind of legislation I am not suggesting you impose, but with consultation bring forward. It would be a much better situation than we have at the present time, if you did it at the federal level.

Mr. Corbin: Okay.

Mr. Whelan: We see no reason now, for instance, for legislation's being passed at the federal level with jurisdiction over some of the lending institutions in our province. Your federal legislation is not as good as the legislation we have, and we would not want to take a step backwards.

[Interprétation]

M. Corbin: Je suis certainement d'accord avec cette déclaration.

A mon avis, rien n'empêche cependant les provinces de chercher à mieux coordonner leur loi respective dans ce domaine. Nous pourrions faire un parallèle avec le domaine de l'éducation. Au cours des années, le Parlement a été saisi de propositions de loi par lesquelles on demandait au gouvernements provinciaux d'uniformiser leurs normes relatives à l'éducation, en raison, comme vous l'avez dit il y a quelques instants, de la mobilité des Canadiens à l'heure actuelle. On veut faciliter les mouvements d'une région à l'autre, d'une province à l'autre, de Terre-Neuve à la Colombie-Britannique. Nous savons tous qu'en général, les Canadiens sont très mobiles, qu'il s'agisse des fonctionnaires, des métallurgistes de Come-by-Chance qui devront aller travailler dans l'Ouest du Canada, et ainsi de suite. Je ne sais pas exactement si vous demandez au gouvernement fédéral de faire preuve de plus d'initiative, par le biais de consultations et en collaborant, ou si vous voulez qu'il aille jusqu'à imposer des normes dans l'ensemble de notre pays. Voudriez-vous me donner des précisions à ce sujet?

M. Whelan: Le terme «imposer» n'appartient pas à mon vocabulaire.

M. Corbin: Très bien.

M. Whelan: Vous me prêtez des termes que je répugne à employer.

M. Corbin: Je m'en garde bien.

M. Whelan: Dans un certain domaine, la Saskatchewan a de très bonnes lois. Nous ne voyons pas pourquoi il n'en serait pas de même pour les autres Canadiens. Je demande donc au gouvernement fédéral de faire en sorte que la loi fédérale soit du même niveau que la loi de la Saskatchewan. A mon avis, la loi de la Saskatchewan serait fort utile pour les caisses de crédit. Elle pourrait avoir une incidence et j'utiliserai le terme «incidence»—sur les pratiques de certaines institutions financières et de certains établissements de prêt. Je ne vous propose pas d'imposer une telle loi, mais d'en proposer une à l'issue de consultations. On pourrait améliorer la situation en prenant des mesures au niveau fédéral.

M. Corbin: Très bien.

M. Whelan: A l'heure actuelle, nous ne voyons absolument pas pourquoi une loi fédérale viserait certains établissements de prêt de notre province. La loi fédérale n'est pas aussi bonne que la nôtre et nous ne voudrions pas revenir en arrière.

[Text]

Mr. Corbin: I think that is a very true statement you are making there. As a New Brunswicker I can say that legislation governing credit unions and Caisse Populaire Is pretty advanced.

This brings me to my final point, Mr. Chairman. It seems to me that this bill, and I would like to get Mr. Whelan's reaction to that statement, is trying to deal simultaneously with two different basic philosophical approaches to consumer credit, leaving that part of the bill that deals with loansharking aside for a minute. We have the traditional financial institutions of this country, namely banks and IAC and all these types, on the one side, and then credit unions, which have grown tremendously all across Canada, over the last 15 years especially. On the one side you have institutions basically governed by a profit motive. On the other side you have the down-to-earth institutions governed by the service motive, that is, the credit unions. I think one of the difficult tasks of this Committee is to attempt to reconcile those two basic philosophical approaches as to how best to regulate consumer credit in Canada.

Mr. Whelan: I think the comment by the honourable member is very interesting. We find the bill itself very contradictory in many respects—as I stated earlier, regarding prepayment. But in the over-all philosophy, particularly at this time of inflation, we are controlling people, particularly workers' wages, and we are trying to put some kind of checkrein on the spiral of inflation. Yet we are saying that the answer to getting low interest rates for the low-income consumer is to take all the ceilings off.

It is hypocritical. It is inconceivable to me that we could be so obvious and so inconsistently obvious. If I were a working man with my wages controlled, I would be in here pounding the table. I would be making a racket—a tremendous racket. You are going to let the interest rates, all the main components in the whole inflationary spiral, just run wild. You are going to take the cap off. We have a phrase that calls it "unwarranted" or something—we have an "unwarranted" phrase in there. If you are going to take this ceiling off, I think it should perhaps be raised and carefully considered. But we are going to take it off; meanwhile, we have been controlling their wages. I would not want to try to explain that to a working man—I think that is a pretty difficult one to explain.

• 1015

The Chairman: Merci, M. Corbin. Mr. Huntington, you are next.

Mr. Huntington: Thank you, Mr. Chairman.

I would like to thank the Minister and his staff for the brief, and I welcome this opportunity to receive comment on presentations—the other side of the coin, so to speak.

I think one of the key things mentioned in your brief is that we are really after a resolution to the problem of lending to low-income, high-risk borrowers. During the proceedings here we have had a most interesting dialogue with the Royal Bank in their experimental street-bank concept where they find that they have to involve the high-risk, low-income borrower in a total involvement in order to get an understanding of credit

[Interpretation]

M. Corbin: Je pense que vous avez tout à fait raison. Je suis originaire du Nouveau-Brunswick et je puis dire que la loi qui concerne les caisses de crédit et les caisses populaires est tout à fait à l'avant-garde.

Monsieur le président, j'en arrive à mon dernier point. Il me semble que, dans ce bill, on traite simultanément de deux méthodes d'octroi de crédit aux consommateurs. Nous laissons de côté les dispositions du bill relatives aux prêts à taux usuraires. D'une part, il y a les établissements financiers classiques, à savoir les banques, la IAC, et ainsi de suite et, d'autre part, les caisses populaires, dont les activités ont augmenté de façon considérable dans notre pays, en particulier depuis les 15 dernières années. D'un côté, il y a des organismes qui cherchent à réaliser des bénéfices et, de l'autre, des organismes qui cherchent à fournir un service, les caisses de crédit. Le Comité a la tâche fort délicate de concilier les deux systèmes et de chercher à réglementer les systèmes de prêt aux consommateurs.

M. Whelan: Cette remarque est très intéressante. A bien des égards, le bill est en contradiction avec lui-même, notamment en ce qui concerne les remboursements anticipés. En cette époque inflationniste, nous imposons des mesures de contrôle, notamment sur les salaires des travailleurs, et nous nous efforçons d'enrayer l'inflation. Pourtant, on dit que, en supprimant tous les plafonds, les gagne-petit pourront obtenir des prêts à faibles taux d'intérêt.

Voilà une attitude bien hypocrite. Je ne comprends pas comment nous pouvons faire preuve d'une telle incohérence. Si j'étais un travailleur et que mon salaire était soumis aux mesures de contrôle, je serais ici en train de frapper sur la table. Je n'hésiterai pas à me faire entendre, et à me faire bien entendre. Vous allez laisser les taux d'intérêt grimper en flèche, vous allez laisser la bride sur le cou à l'inflation. Quelque part, on utilise le terme «excessif». Il faudrait soigneusement étudier la situation avant de supprimer ce plafond. Toutefois, nous allons le supprimer. Pendant ce temps, on impose des mesures de contrôle sur les salaires. Je ne voudrais pas essayer de donner des explications aux travailleurs, ce serait bien difficile à faire.

Le président: Thank you, Mr. Corbin. Monsieur Huntington, vous êtes le suivant.

M. Huntington: Merci, monsieur le président.

Je voudrais remercier le ministre et ses collaborateurs pour leur mémoire et je suis heureux d'entendre ses remarques, de me voir présenter l'envers de la médaille, si je puis parler ainsi.

Dans votre mémoire, vous signalez surtout le fait que nous nous efforçons de résoudre le problème du prêt aux gagne-petit, aux emprunteurs qui présentent des risques élevés. Nous avons eu des témoignages fort intéressants de la part des représentants de la Banque Royale, qui a ouvert des banques de quartier, à titre expérimental. Ils ont constaté qu'il fallait véritablement mettre en situation les gagne-petit, les emprun-

[Texte]

and the responsibility required for a credit system to work. We have been anxious that that activity of the Royal Bank be expanded, and we want to know how it can be multiplied. As you expressed the same concern and recognition of this problem, I would like to ask if your credit union has duplicated or expanded any of its activities into this area of need.

Mr. Whelan: In answer to the hon. member, they are working in this area. Three large credit unions have been operating for two years in this area, and two more will be undertaking this kind of program, a combination of counselling—sitting down with the consumer and discussing his financial affairs—and they have had excellent success.

The other aspect of it is contained in the Prime Minister's statement that goes back to June 25, 1974. In his statement he compares the proposal with what has taken place in the student-loan area. We think that some kind of a guarantee would reach out and get all of these people, particularly in the credit union area. The credit unions would give them money at cost. If you take in mortgages, consumer loans and everything, our average interest rate for the Sherwood Credit Union is 12.5. With a guarantee and with counselling, we could reach all of these people.

Mr. Huntington: The concept of the guarantee is perhaps needed in some areas, but we have heard from banks involved in this street experiment that, really, a guarantee is not needed and perhaps would handicap the program they are developing. Would the Province of Saskatchewan, for instance, with all the abuses of guarantees, be prepared to move on a guaranteed program in this area?

Mr. Whelan: I think it is an interesting area where a combination of counselling and guarantees, federally and provincially, would be well worth consideration. We have this kind of arrangement in many areas at the present time and they work well. In my estimation you would not use the guarantee very often if you had a good counselling service.

Mr. Huntington: If the counselling service was working, and the involvement.

Mr. Whelan: The cost of the guarantee would be negligible.

Mr. Huntington: Yes.

Mr. Whelan: At the present time we have in the Department of Co-operation and Co-operative Development three people who are working in this field 12 months of the year trying to develop counselling to help the low-income people.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, through you, to Mr. Whelan you mentioned that you have experience in a credit union that had, I think, \$170 million in assets. I am not sure if I have the figure, but did you mention that that has placed \$126 million in mortgages in the market?

Mr. Whelan: That is right.

[Interprétation]

teurs qui présentent des risques élevés, afin de bien comprendre le système du crédit et ce qui est nécessaire pour que ce système fonctionne. Nous sommes impatients de savoir si l'expérience de la Banque Royale pourra être étendue. Comme vous vous préoccupez de ce même problème, j'aimerais savoir si vos caisses de crédit ont élargi leurs activités dans ce domaine particulier.

M. Whelan: Trois caisses de crédit importantes fonctionnent dans ce domaine depuis plus de deux ans et deux autres vont également s'y lancer. On donne des conseils aux consommateurs et on étudie avec eux leur situation financière. Les résultats ont été excellents.

J'aimerais maintenant parler de la déclaration qu'a faite le premier ministre le 25 juin 1974. Il comparait cette proposition à la situation dans le domaine des prêts aux étudiants. En offrant un certain type de garantie, nous pourrions intéresser toutes ces personnes, nous pourrions notamment les attirer vers les caisses de crédit. Les caisses de crédit octroyeraient des prêts à prix coûtant. En tenant compte des hypothèques, des prêts aux consommateurs, et ainsi de suite, vous pourriez constater que le taux d'intérêt moyen de la Sherwood Credit Union est de 12.5 p. 100. En offrant un certain type de garantie et en donnant des conseils, nous pourrions intéresser toutes ces personnes.

M. Huntington: Certes, le principe de la garantie est nécessaire dans certains domaines, mais nous savons qu'il pourrait constituer une entrave dans le cas des succursales de quartier dont certaines banques ont fait l'expérience. Compte tenu de tous les abus, la Saskatchewan envisage-t-elle de lancer un programme de ce type?

M. Whelan: Il s'agit d'un domaine très intéressant où il serait bon de voir si, au niveau fédéral comme au niveau provincial, on ne pourrait pas offrir un service de conseillers et fournir des garanties. A l'heure actuelle, ce système fonctionne parfaitement bien dans beaucoup de domaines. A mon avis, on aurait rarement recours aux garanties si le service de conseillers fonctionnait correctement.

M. Huntington: Si le service de conseillers fonctionnait, sans parler de la participation.

M. Whelan: Le coût des garanties serait négligeable.

M. Huntington: D'accord.

M. Whelan: A l'heure actuelle, trois fonctionnaires de notre ministère de la Coopération et du Développement coopératif s'efforcent de mettre sur pied des services de conseillers destinés aux gagne-petit.

M. Huntington: Vous avez dit que vous connaissiez une caisse de crédit qui dispose de 170 millions de dollars d'actif. N'avez-vous pas dit qu'elle avait octroyé des hypothèques pour un montant total de 126 millions de dollars?

M. Whelan: C'est exact.

[Text]

• 1020

Mr. Huntington: And there is a financial institution that has no prepayment penalty, can you tell me how that \$126 million is backed up and secured internally within your organization?

Mr. Whelan: Some of them in term share deposits. For instance, you can sign your money to them for five years or ten years. I did recently, three or four days ago: \$600 for a 10-year period returns me 9¼ per cent interest.

Mr. Huntington: So we are back into GICs—guaranteed income certificates?

Mr. Whelan: Well this has been going on in the Sherwood Credit Union Limited for 10 years, long before there was . . .

Mr. Huntington: Of your \$126 million, how much of that is secured with back-to-back instruments—five and ten-year GICs?

Mr. Whelan: Well, your mortgages would be secured with the property to start with.

Mr. Huntington: No, I am talking about the money that you have lent out. You have not got a prepayment penalty, so as interest rates start to fall and the mortgages are prepaid, you have a sum of that money involved in guaranteed income certificates. How is that protected?

Mr. Whelan: The credit union statement indicates the amount of shares that are pledged in every credit union in the province. I cannot give you the figure for Sherwood, but it is pledged in shares and the loans are made against the shares . . .

Mr. Huntington: You have \$126 million in mortgages that you have placed, you have no prepayment penalty on that, you have falling interest rates now in the market place, so you can accept, as interest rates come down, a rollover of these loans. What percentage of that \$126 million, what funding on that \$126 million, is, one, by shares in the credit union—which is equity, I guess . . .

Mr. Whelan: Right.

Mr. Huntington: . . . and two, by guaranteed income certificates, such as you have just described?

Mr. Whelan: I cannot give you those figures. I do not sit on the board of Sherwood Credit Union Limited. I can give you the round figures but . . .

Mr. Huntington: I would like to have those, if we could, Mr. Chairman, because this is a very critical point that is being made, that is in the resolution of this debate that is before the Committee.

Mr. Whelan: We will provide it. But with Sherwood Credit Union Limited: their losses have been negligible, their income has been continuous, their expansion is . . .

Mr. Huntington: How many years has it been operating? Has it come through the postwar era?

[Interpretation]

M. Huntington: Et si cette institution financière n'impose de pénalité pour remboursement anticipé, pouvez-vous me dire comment votre organisme garantit 126 millions de dollars?

M. Whelan: On peut faire des dépôts à long terme. Par exemple, on peut prêter son argent pour une période ferme de cinq ou dix ans. Je l'ai fait moi-même il y a trois ou quatre jours: \$600 pour dix ans à un taux d'intérêt de 9 ¾ p. 100

M. Huntington: Donc, il s'agit tout simplement de certificats de revenu garanti?

M. Whelan: Il y a déjà dix ans, à la Sherwood Credit Union Limited, que cela existe, c'est-à-dire bien avant . . .

M. Huntington: Sur ces 126 millions de dollars, quel pourcentage est garanti par des certificats de revenus garantis de cinq ou dix ans?

M. Whelan: Évidemment, lorsqu'il est question d'un prêt hypothécaire, il y a déjà la propriété en garantie.

M. Huntington: Non, je parle des prêts que vous avez consentis. Vous n'avez pas de pénalité pour remboursement anticipé, ce qui veut dire que, lorsque les taux d'intérêts commencent à baisser et que les gens remboursent leurs hypothèques par anticipation, il y a un certain montant d'argent qui vous vient tout de même de ces certificats de revenu garanti. Comment ces fonds sont-ils protégés?

M. Whelan: Dans les états financiers de chaque caisse de crédit de la province, vous verrez qu'on indique bien le montant du capital social. Je ne peux pas vous dire quels sont les chiffres pour la caisse de Sherwood, mais il y a un montant de capital social qui garantit les prêts . . .

M. Huntington: Vous avez pour 126 millions de dollars d'hypothèques, il n'y a pas de pénalité pour remboursement anticipé, et les taux d'intérêt sont actuellement à la baisse, ce qui veut dire que les gens vous rembourseront ces emprunts au fur et à mesure que les taux d'intérêt diminueront. Quel pourcentage de ces 126 millions de dollars est garanti par le capital social . . .

M. Whelan: Oui.

M. Huntington: . . . et quel pourcentage est garanti par ces certificats de revenu garanti dont vous venez de nous parler?

M. Whelan: Je ne puis vous donner ces chiffres. Je ne fais pas partie du conseil d'administration de la caisse de crédit de Sherwood. Je puis vous donner des chiffres approximatifs, mais . . .

M. Huntington: J'aimerais avoir ces chiffres, si c'est possible, monsieur le président, car il s'agit d'une question très importante qui peut nous aider à résoudre le problème dont nous discutons.

M. Whelan: Nous vous ferons parvenir ces chiffres. Cependant, en ce qui concerne la caisse de crédit de Sherwood, les pertes ont été négligeables, le revenu est régulier, l'expansion est . . .

M. Huntington: Depuis quand cette caisse existe-t-elle? A-t-elle connu l'après-guerre?

[Texte]

Mr. Whelan: Yes.

Mr. Huntington: Did it come through the thirties?

Mr. Whelan: It started in the late thirties when the original treasurer had the money in his hip pocket and . . .

Mr. Huntington: Other than slight dips, it has not faced a sustained drop in interest? The point I am getting at is . . .

Mr. Whelan: It has sustained a continuous rise in its income and a continuous expansion.

Mr. Huntington: Mr. Chairman . . .

Mr. Whelan: I cannot give you the operations of Sherwood Credit Union Limited but I can tell you that the credit union movement, over the province, is healthy and is active; it is expanding and . . .

Mr. Huntington: Can I get at this point, Mr. Chairman . . .

Mr. Whelan: . . . and it gives a good return on the money that you have invested.

Mr. Huntington: . . . You just took out a ten-year certificate in your credit union.

Mr. Whelan: Five-year, I believe.

Mr. Huntington: Five-year? Well You mentioned ten . . .

Mr. Whelan: Maybe a ten, too. I have got some five-year and some ten-year.

Mr. Huntington: Yes, but what interest rate did they guarantee to pay you on that?

Mr. Whelan: Nine-and-three-quarters.

Mr. Huntington: Nine-and-three-quarters.

Now, it is conceivable, with the falling market and no prepayment, that mortgages are going to have to be rolled over. Let us get to the hypothetical situation where the earning on it is less than 9% per cent. How is your credit union going to guarantee solvency to its shareholders in the future if there is a serious dip, and you have got a lot of money tied up at 9% per cent.

Mr. Whelan: The credit union has many plans for automatic deposits and savings, regardless of the return on them. It is one of the plans that they carry on all the time; so we have never faced this sort of problem.

Mr. Huntington: That is the point I wanted to get . . .

Mr. Whelan: There have been drops in interest rates: there have been variations in interest rates over the years; that is true. If you look back to the thirties, the interest rate has gone up and down; but the credit union, because of its continuous savings plan—people, you see, do not put money in a credit union for profit: they put money in so that it will be available . . .

[Interprétation]

M. Whelan: Oui.

M. Huntington: A-t-elle connu les années trente?

M. Whelan: Elle a été fondée vers la fin des années trente, quand le premier trésorier a découvert un peu d'argent dans ses poches et . . .

M. Huntington: A part quelques légères fluctuations, a-t-elle connu une époque où les taux d'intérêts ont baissé de façon soutenue? Je veux tout simplement . . .

M. Whelan: Son revenu n'a cessé d'augmenter et elle a toujours pris de l'expansion.

M. Huntington: Monsieur le président, . . .

M. Whelan: Je ne puis vous donner des détails concernant la caisse de crédit de Sherwood, mais je puis vous assurer que tout le système des caisses de crédit, à la grandeur de la province, est en bonne santé et actif, il prend de l'expansion et . . .

M. Huntington: Puis-je avoir certaines précisions, monsieur le président . . .

M. Whelan: . . . et on vous y donne un bon intérêt sur l'argent que vous investissez.

M. Huntington: . . . vous venez d'acheter un certificat de dix ans à votre caisse.

M. Whelan: De cinq ans, me semble-t-il.

M. Huntington: Cinq ans? Eh bien, vous aviez dit dix . . .

M. Whelan: Peut-être en ai-je de dix ans aussi. J'en ai de cinq ans et d'autres de dix ans.

M. Huntington: Oui, mais quel est le taux d'intérêt qu'on vous garantit là-dessus?

M. Whelan: Neuf et trois quarts p. 100.

M. Huntington: Neuf et trois quarts p. 100.

Avec les taux d'intérêts hypothécaires qui diminuent et l'absence de pénalité pour remboursement anticipé, il se pourrait fort bien qu'on veuille remprunter pour se débarrasser de l'ancienne hypothèque. Supposons que les taux d'intérêts hypothécaires soient de moins de 9% p. 100. Comment votre caisse de crédit pourra-t-elle garantir sa solvabilité auprès de ses actionnaires à l'avenir, s'il y a une diminution sérieuse comme celle-là et que vous ayez emprunté beaucoup d'argent à 9 ¾ p. 100?

M. Whelan: La caisse de crédit a bien des régimes d'épargne et de dépôts automatiques, nonobstant les taux d'intérêts qui s'y appliquent. C'est un de nos régimes continus; donc, nous n'avons jamais eu à faire face à ce genre de problème.

M. Huntington: Voilà ce que je voulais . . .

M. Whelan: Il y a déjà eu des diminutions de taux d'intérêts: les taux d'intérêts ont changé par le passé; c'est vrai. Si vous remontez jusqu'aux années trente, les taux d'intérêts ont augmenté et diminué; mais la caisse de crédit, à cause de son régime d'épargne continu . . . voyez-vous, les gens ne confient pas leurs économies à une caisse de crédit pour en tirer un profit: ils les lui confient pour qu'elles soient disponibles . . .

[Text]

Mr. Huntington: Why did you put your money into the share certificates, then?

Mr. Whelan: Because I used somebody else's money when I had a mortgage and I felt that I should put my money in there so that somebody else could use it.

An hon. Member: Hear, hear.

Mr. Huntington: Altruistic.

Mr. Whelan: But that is why I did it. That is precisely why I did it.

Mr. Huntington: Mr. Chairman, there is one . . .

The Chairman: One further question, Mr. Huntington.

Mr. Huntington: Yes, sir. I am trying to . . .

Mr. Whelan: You do not conceive of anybody operating for service rather than profit?

• 1025

Mr. Huntington: Yes, sir, I certainly do. I have experienced that all through my life in the community, people operating for service.

We had a trust company before us that indicated that it had no penalty prepayment clauses or it had one-year roll-over clauses on its mortgages but it only had 30 per cent of its funding ability out in that form, that 70 per cent of its mortgage business, really to be secure and to guarantee solvency down through the variabilities in the market place, had to be on back-to-back certificates in the five-year term range. What percentage of the credit unions' financial muscle can be placed in mortgages that have a continuing roll-over? Can you put as high as 70 per cent of your lending credit into mortgages that could roll-over without any kind of protection at all on a falling or declining interest rate market? I am saying this in light of the fact that two or three years ago analysts studying the trust company industry at large in Canada were very concerned with their solvency in the event of extreme conditions. That was a matter of national concern to those sophisticated analysts working in that field. What percentage are you prepared to place into mortgages and what kind of a favour are we doing borrowers that need some kind of stability in terms of a monthly payment?

Mr. Whelan: I am not prepared to speak on behalf of the credit union organizations; I understand you had them before the Committee. In the Province of Saskatchewan a common statement is that loan companies are the sort of organizations that give you an umbrella when the sun is shining and they take it away when it rains. The real purpose of a credit union is to have money available when you need it and I think that is the basic difference in a comparison between the two. In the ten years of negotiation that I spent with the provincial mediation board, there is a vast difference in the attitude between credit unions and financial institutions when they are dealing with a farmer who has a mortgage or someone who has a debt. I suggest to you in all sincerity that the credit unions

[Interpretation]

M. Huntington: Pourquoi avez-vous acheté ces certificats d'action, alors?

M. Whelan: Parce que d'autres m'ont déjà prêté de l'argent lorsque j'ai eu besoin d'une hypothèque, et j'ai cru bon d'acheter ces certificats pour que quelqu'un d'autre puisse emprunter mon argent.

Une voix: Bravo, bravo.

M. Huntington: Altruiste.

M. Whelan: Mais c'est pour cela que je l'ai fait. C'est précisément pour cela.

M. Huntington: Monsieur le président, il y a une . . .

Le président: Une autre question, monsieur Huntington.

M. Huntington: Oui, monsieur. J'essaie . . .

M. Whelan: Vous ne concevez pas qu'on puisse être motivé par autre chose que le profit?

M. Huntington: Au contraire, monsieur. Pendant toute ma vie, j'ai vu des gens rendre service aux autres sans penser au profit.

Une société de fiducie qui a témoigné ici nous a dit qu'elle consentait des prêts hypothécaires d'un an où n'était pas prévue aucune pénalité pour remboursement anticipé, mais qu'elle n'y consacrait que 30 p. 100 de ses fonds et que 70 p. 100 de ses prêts hypothécaires étaient consentis pour une période de cinq ans environ et qu'ils étaient financés grâce à des dépôts placés auprès de la société pour cinq ans. Quel pourcentage des fonds d'une caisse de crédit peut-on placer dans des prêts hypothécaires qu'on peut rembourser n'importe quand? Peut-on engager 70 p. 100 de ces fonds en prêts hypothécaires remboursables n'importe quand lorsque les taux d'intérêts sont à la baisse sur ce marché? On ne doit pas oublier qu'il y a deux ou trois ans, certains experts ont étudié la situation des sociétés de fiducie au Canada et se sont montrés très inquiets de leur solvabilité advenant des conditions extrêmes. C'était une question d'intérêt national pour ces experts en ce domaine. Quel pourcentage de vos fonds pouvez-vous consacrer aux prêts hypothécaires et quel service rendez-vous aux emprunteurs qui ont tout de même besoin d'une certaine stabilité lorsqu'ils doivent faire face à leur mensualité?

M. Whelan: Je ne peux pas parler au nom de l'organisation des caisses de crédit; je crois qu'elle a envoyé des témoins à votre Comité. Dans la province de Saskatchewan, on dit que les sociétés de prêts sont le genre d'organisme qui vous prête un parapluie quand il fait soleil et qui vous l'enlève lorsqu'il pleut. La raison d'être des caisses de crédit est de vous prêter de l'argent lorsque vous en avez besoin, et je crois que c'est la différence fondamentale qui existe entre ces deux genres d'organisme. J'ai passé dix ans comme négociateur au Conseil provincial d'arbitrage et il y a toute une différence d'attitudes entre les caisses de crédit et les autres institutions financières lorsqu'il s'agit de l'hypothèque d'un agriculteur ou de quelqu'un d'autre qui leur doit de l'argent. Sincèrement, je crois

[Texte]

right across Western Canada enunciate the feeling of the average citizens regarding financial institutions.

The Chairman: Thank you, Mr. Huntington. Mr. Marceau.

M. Marceau: Merci, monsieur le président.

Je pense que le Comité est très heureux de rencontrer des Canadiens d'autres provinces venus exprimer des opinions sur un sujet aussi important que celui du présent projet de loi.

Personnellement, je suis tout à fait heureux de constater, comme membre du gouvernement, que vous appuyez les objectifs de ce projet de loi et que vous demandez au gouvernement fédéral de procéder avec rapidité à la mise en place des dispositions relatives au droit de remboursement par anticipation lors des prêts non hypothécaires ainsi que des dispositions touchant au prêt usuraire, à la protection des déposants de même qu'aux hypothèques.

Cependant, monsieur Whelan, nous avons traité, mes collègues d'en face, en particulier, de la question de la juridiction. A un certain moment, vous dites que le projet de loi, dans les cas de la divulgation et du taux d'intérêt injustifié, vient en conflit avec la juridiction provinciale. Ce sont là deux domaines que vous mentionnez. A votre avis, y a-t-il dans le projet de loi C-16 d'autres domaines qui entrent en conflit avec la législation provinciale de la Saskatchewan et des autres provinces en général.

Mr. Whelan: Mr. Chairman, there are four pieces of legislation in Saskatchewan with which, to some degree, the federal bill conflicts. I will list them quickly and try to give you in just a headline manner, the type of conflict I see.

One, the credit disclosure legislation conflicts with the disclosure section of the bill before your Committee and the advertising aspects; two, the Collection Agents Act in the Province of Saskatchewan; three, the Unconscionable Transactions Relief Act legislation which is on our books in the Province of Saskatchewan; and finally, the Credit Union Act—we feel there would be a duplication of work; they would have to report provincially and federally.

M. Marceau: Vous dites, monsieur Whelan, que toutes les institutions, à l'exception des banques à charte, se plient aux exigences des règlements provinciaux. C'est ce que vous dites dans votre mémoire. Vous laissez donc supposer que les banques bénéficient d'avantages spéciaux puisque, selon vous, la Loi sur les banques est moins sévère que le projet de loi ou les lois provinciales. Pouvez-vous me dire en quoi les banques sont favorisées en ce qui concerne la divulgation; en d'autres termes, de quelle façon les exigences en ce qui concerne la divulgation sont-elles moins dures et moins sévères pour les banques que pour les autres institutions prêteuses?

Mr. Whelan: Mr. Chairman, generally speaking the Bank Act is not specific, and I will give you just two examples, if I may. Under the Bank Act, the banks are required to disclose—and I am quoting right from the Act:

[Interprétation]

que les caisses de crédit à travers tout l'Ouest du Canada nous révèlent les sentiments véritables des citoyens moyens face aux institutions financières.

Le président: Merci, monsieur Huntington. Monsieur Marceau.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman.

I think that this Committee is very happy to meet Canadians from other provinces who have come here to make their opinions known on a subject as important as this bill.

Personally, as a member of this government, I am quite happy to see that you support the thrust of this bill and that you are asking the federal government to set up as soon as possible the measures concerning prepayment on non-mortgage loans as well as the measures concerning usury, the protection of depositors and mortgages.

However, Mr. Whelan, my colleagues on the other side have been especially interested in jurisdictions. At one point, you said that the bill, especially concerning disclosure and unwarranted interest rates come into conflict with provincial jurisdiction. Those are the two areas you mentioned. Do you think there are other areas in Bill C-16 where there is conflict with legislation in the Province of Saskatchewan and in other provinces in general.

M. Whelan: Monsieur le président, il y a 4 lois en Saskatchewan où il y a, jusqu'à un certain point, conflit avec le présent projet de loi. Je vous résume rapidement quelles sont ces 4 lois et dans quel domaine il peut y avoir conflit.

D'abord, il y a conflit entre notre loi sur la divulgation et l'article où il est question de divulgation et de publicité, deuxièmement, il y a conflit avec la Loi sur les agents de perception (The Collection Agents Act) de la province de la Saskatchewan; troisièmement, avec la Loi sur les transactions abusives (Unconscionable Transactions Relief Act) de notre province; et enfin, la Loi sur les caisses de crédit (Credit Union Act). Nous croyons que cela mène à un dédoublement de travail; il faudrait des rapports, et pour le gouvernement provincial et pour le gouvernement fédéral.

Mr. Marceau: Mr. Whelan, you said that all the institutions except for chartered banks follow provincial regulations. That is what you say in your brief. We are therefore led to believe that the banks have special advantages because, according to you, the Bank Act is less strict than the bill or provincial legislation. Could you tell me how the banks are privileged concerning disclosure; in other words, how is the legislation concerning disclosure less harsh and less strict for banks than for other lending institutions?

M. Whelan: Monsieur le président, en général, la Loi sur les banques n'est pas assez précise, et je vous en donnerai deux exemples, si vous me le permettez. En vertu de la Loi sur les banques, les banques doivent divulguer, et je cite la Loi:

[Text]

Costs of borrowing expressed as a nominal annual percentage rate equal to the cost of borrowing . . .

Which is a very general sort of thing. And there is another section:

Banks are also required to express the cost of borrowing as an amount in dollars and cents.

I could quote the position we take as opposed to that, if you like.

Mr. Marceau: Yes.

Mr. Whelan:

In Saskatchewan, the sum actually received by the borrower and by any other person other than variable credit, by any other person including official fees and insurance fees . . . price of goods or services plus any official fees and insurance fees, the amount credited to borrower as down payment or as a trade-in, the cost of borrowing in dollars and cents. The percentage of the cost of borrowing bears to one and four expressed as an annual rate on the unpaid balance of the obligation from time to time, the basis for any additional charges in the case of default, any amount included for insurance or official fees. The rate I quoted for credit unions includes 1 per cent for insurance, for instance. Does that help you to some degree?

• 1035

Mr. Marceau: Is it possible to have a copy of your legislation?

Mr. Whelan: Yes, we would be glad to give you that. We also have a special separate section on variable credit and we would be prepared to give you that.

An hon. Member: It is in the library.

Mr. Whelan: Plus the regulations, if you like.

Mr. Corbin: Could that be circulated to the members, Mr. Chairman?

Mr. Whelan: Yes, certainly.

Mr. Marceau: Monsieur le président, vous dites dans votre mémoire, monsieur Whelan, que selon vous, le concept du taux excessif ne peut pas fonctionner et vous semblez assez catégorique sur ce point. Pouvez-vous me dire sur quoi vous basez pour affirmer de façon aussi convaincue, si je puis m'exprimer ainsi, que le concept du taux excessif ne peut pas fonctionner?

Voici ma deuxième question. Vous dites souvent que le fédéral doit consulter les provinces; vous l'avez mentionné à plusieurs reprises. Ne croyez-vous pas que les provinces devraient elles aussi consulter le fédéral? On dit toujours que le fédéral doit consulter les provinces mais on ne dit jamais que les provinces devraient consulter le fédéral. Est-ce que vous avez une idée personnelle, ou en tant que ministre, sur cet autre aspect de la consultation, soit la consultation du fédéral par les provinces?

Mr. Whelan: Mr. Chairman, in answer to the honourable member, we have never taken a step in credit union or co-operative legislation, or more recently, in trade practices,

[Interpretation]

Les frais d'emprunt doivent être exprimés sous forme d'un taux annuel nominal égal aux frais d'emprunt . . .

Ce qui est plutôt général. Il y a un autre article:

Les banques doivent aussi divulguer les frais d'emprunt exprimés sous forme d'un montant en dollars et en cents.

Je puis vous dire ce que nous faisons, par opposition à cela, si vous le voulez.

M. Marceau: Oui.

M. Whelan:

En Saskatchewan, la somme vraiment reçue par l'emprunteur et par toute autre personne, sauf s'il s'agit d'un montant variable, par toute autre personne, y compris les frais officiels et les frais d'assurance. Le prix des biens ou des services, plus tout frais officiel ou frais d'assurance, le montant crédité à l'emprunteur comme premier versement ou comme objet pris en échange, le coût d'emprunt en dollars et en cents. Le pourcentage du coût de l'emprunt porte de 1 à 4 exprimé comme taux annuel du solde impayé de la dette de temps à autre, la base pour tous frais additionnels dans le cas de défaut de paiement, tout montant compris comme frais d'assurance ou frais officiels. Le taux que je vous ai donné pour les caisses de crédit comprend 1 p. 100 pour les assurances, par exemple. Cela vous aide-t-il?

M. Marceau: Pourrait-on avoir un exemplaire de votre loi?

M. Whelan: Oui, nous serions heureux de vous le faire parvenir. Nous avons aussi une partie réservée au crédit variable et nous serions prêt à vous le donner aussi.

Une voix: On trouve tout cela à la bibliothèque.

M. Whelan: Et les règlements aussi, si vous le désirez.

M. Corbin: Pourrait-on faire circuler ce document, monsieur le président?

M. Whelan: Oui, certainement.

Mr. Marceau: Mr. Chairman, you say in your brief, Mr. Whelan, that, according to you, the concept of unwarranted rates cannot be applied and you seem to be rather categorical on that point. Could you tell me on what you base yourself to seem so convinced, if I may use that word, that the unwarranted rate concept cannot work?

Here is my second question. You often say that the federal government must consult the provinces; you have mentioned that several times. Do you not think that the provinces should also consult the federal government? We always say that the federal should consult the provinces but we never say that the provinces should consult the federal. Do you have a personal idea, or a minister's opinion, on this other aspect of consultation, that is consultation of the federal by the provinces?

M. Whelan: Monsieur le président, pour répondre à l'honorable député, nous n'avons jamais rien fait en ce qui concerne les caisses de crédit ou les lois sur les coopératives ou, plus

[Texte]

warranties or wherever we are taking an initial step, without consultation with the federal people. This is something we practise. I applaud your statement. I suggest that there is nothing wrong with that. I think that is the way the country will work best.

Mr. Marceau: Including Quebec.

Mr. Whelan: You were talking about the unwarranted rate. We have been following your Committee and we have been trying to figure out what the unwarranted rate is.

Mr. Lambert (Edmonton West): That is what the judge said.

Mr. Whelan: Which judge?

An hon. Member: A Superior Court judge.

Mr. Whelan: Let me take, for instance, the Unconscionable Transactions Relief Act. The onus is on the borrower, this borrower who hits banks over the head with a club, goes really rough on banks and we are supposed to be afraid of him. I think in all the time that the Unconscionable Transactions Relief Act has been in existence across this country—and nobody can tell me that there are just these few unconscionable transactions, with the courts to deal with and a procedure that takes God knows how long—12 cases have gone before the courts. I suggest to you that there is a reason for that. Who and what judge is going to agree on what is unconscionable? The same applies to unwarranted.

The better argument, I think, is to have a ceiling established by some sort of a committee with consumer representation on it, preferably credit union representation. The little fellow that is being mistreated or exploited with a loan is, generally speaking, afraid of the courts, generally speaking, will not go near the courts. I think to have a procedure of this sort before the courts is not as good as having a ceiling rate that is established periodically—maybe there is a need for an increase, but periodically by a committee in which the consumer and the elected people across the country, provincially or federally, have confidence. That is the sort of thing I would prefer and our government would prefer. This is what we are suggesting.

• 1040

The Chairman: Mr. Lambert.

Mr. Lambert (Edmonton West): To take up a point that was made, I think a reading of clause 8 of this bill will tell you what the unwarranted—it sets out—I am no apologist for this bill, gracious only knows. But a reading of it determines what is the unwarranted credit charge rate as determined by the judge, and then under subclause (2), where he finds there has been an unwarranted rate, he reopens the transaction and he then sets the rate on the basis of the prime rate applicable at the time the transaction was entered into, or was deemed by clause 2(6) to be last entered into. I am reading there from clause 8, subparagraph (2)(b). Then there are orders to repay any excesses and adjustments and so forth and so on. So that is it.

[Interprétation]

récemment, les pratiques commerciales, les garanties, ou tout autre domaine où nous faisons un premier pas, sans consulter le gouvernement fédéral. C'est une habitude que nous avons. Je suis d'accord avec vous. Il n'y a rien de mal à cela. Je crois que c'est de cette façon que le pays fonctionnera le mieux.

M. Marceau: Y compris le Québec.

M. Whelan: Vous parliez de taux excessifs. Nous suivons de très près les débats de votre Comité et nous nous demandons toujours ce que peut bien être un taux excessif.

M. Lambert (Edmonton Ouest): C'est ce qu'a dit le juge.

M. Whelan: Quel juge?

Une voix: Un juge de la Cour supérieure.

M. Whelan: Par exemple, prenons la Loi sur les transactions abusives (*Unconscionable Transactions Relief Act*). C'est à l'emprunteur de s'attaquer aux banques et de leur faire un mauvais parti et il est censé leur faire peur. Dieu sait si, depuis que cette loi est entrée en vigueur, il y a eu de nombreuses transactions abusives, mais, pourtant, les tribunaux n'ont été saisis que de 12 de ces cas. Il y a une raison à cela. Quel juge peut décider de ce qui est abusif? Il en va de même pour les taux excessifs.

Je crois qu'il serait préférable de faire fixer un plafond par un comité où seraient représentés les consommateurs, de préférence par le biais des caisses de crédit. Le petit qui se fait maltraiter ou exploiter à cause d'un emprunt, en général, a peur des tribunaux et préfère habituellement ne pas avoir affaire à eux. Je pense que le recours aux tribunaux n'est pas aussi efficace que l'imposition d'un plafond aux taux d'intérêt, plafond qui serait établi périodiquement, par un comité composé de consommateurs et de représentants élus du pays, au niveau provincial ou au niveau fédéral. C'est ce que nous proposons dans notre mémoire.

Le président: Monsieur Lambert.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): A propos de cette question, je pense que si vous lisez l'article 8 de ce projet de loi, vous trouverez tout ce que vous voulez savoir au sujet du taux excessif. Certes, je me garderai bien de défendre ce projet de loi; loin de moi cette idée. Cependant, le paragraphe 2 de cet article indique que le taux de crédit excessif est déterminé par le juge qui, dans ce cas, rouvre la transaction et fixe un nouveau taux en fonction du taux préférentiel applicable au moment où la transaction a été conclue. Il s'agit de l'alinéa 2(b) de l'article 8. Des ordonnances sont ensuite émises pour le remboursement de tout excédent et pour l'ajustement des montants.

[Text]

Under the Small Loans Act, Mr. Whelan—the whole of the Small Loans Act is being repealed. The Small Loans Act had an interest ceiling of six times prime rate, but in those days prime rate was an unheard of something between three and four per cent. Therefore in practice the rule of thumb was twenty-five per cent under the small Loans Act. Therefore there were lots of loans at twenty-four and a half, as long as you got in under that ceiling.

This is the effect, where they are now saying if the borrower feels that the transaction is just too heavy, and this takes you right down into the loan shark too, the borrower can go, at least this is what is spelled out, to county court or superior court and say this is unwarranted, and the burden is on the lender under this proposed act to show that his charge was not unwarranted. They have laid out the factors that the judge has to consider and if he says, the rate was unwarranted—having said that, he then has to come down to the prime rate.

I do not know. There are too many regulations here. I am fully with you that Section 31 of this proposed act can totally rewrite this act, because that is the one that gives power to do anything under regulation.

I fully agree with you about consultation. I will not share your views that Saskatchewan is the be-all and end-all of good legislation. I come from Alberta. I think we have some pretty fair legislation there too. But let us get uniformity of legislation in this regard. That is all that was required. I do not see where the federal government had to step in here at all, on what are civil transactions.

I am surprised that your Saskatchewan Attorney General has not raised a hullaballoo about property and civil rights here. There is just the fact that they think they are playing around with interest and that under the constitution you have jurisdiction but the federal government has total jurisdiction to walk in because the word "interest" is mentioned somewhere along the line. But this is property and civil rights. It is the relationship between you, Mr. Whelan, and your neighbour to whom you may have sold a piece of farmland under an agreement for sale, or from whom you have bought a piece of land and given a mortgage back. That was under your property and civil rights, and that is what all this is about.

I want to make references to your summaries. I am a little concerned, where you do spell out a maximum rate. Just under that then becomes the practicable ceiling and everybody is scot-free. As of today if you said six times prime you are into the 50 per cent mark, so I would say, all right, 51 per cent. Now 51 per cent is a pretty usurious rate under any circumstances, therefore, this bill would do nothing with regard to that.

Now let us get back to these prepayment penalties.

• 1045

Mr. Whelan: Am I going to get a chance to answer these?

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes, all right, you can answer now. I am just putting some . . .

[Interpretation]

Je sais que la Loi sur les petits prêts a été abrogée, mais elle stipulait que le plafond pour les taux d'intérêt représentait six fois le taux préférentiel; à cette époque, le taux préférentiel se situait aux alentours de 3 ou 4 p. 100 et on n'en entendait jamais parler. Donc, en pratique, le plafond fixé par la Loi sur les petits prêts était d'environ 25 p. 100, et beaucoup de prêts étaient accordés à 24½ p. 100.

Selon ce projet de loi, si l'emprunteur estime que les modalités d'une transaction sont beaucoup trop contraignantes, comme dans le cas d'un prêt usuraire, il peut s'adresser au tribunal local ou à un tribunal supérieur et prétendre qu'il s'agit d'un taux excessif; c'est alors au prêteur, selon la loi, de prouver que le taux d'intérêt qu'il a imposé n'est pas excessif. La loi indique également les facteurs que le juge doit prendre en considération pour déterminer si un taux est excessif, auquel cas le juge doit calculer un nouveau taux en fonction du taux préférentiel.

J'ai l'impression qu'il y a beaucoup trop de règlements. Je suis d'accord avec vous lorsque vous dites que l'article 31 du projet de loi en est le principe fondamental, car c'est lui qui donne les pouvoirs nécessaires pour l'établissement des règlements.

Je suis également d'accord avec vous en ce qui concerne la consultation. Par contre, la Saskatchewan n'est pas le seul refuge des bonnes lois. Je viens de l'Alberta et je pense qu'il y en a de bonnes également dans cette province. Cependant, il est nécessaire que les lois soient uniformes dans ce domaine. Je ne comprends pas pourquoi le gouvernement fédéral intervient ici, alors qu'il s'agit de transactions civiles.

Je suis étonné que le procureur général de la Saskatchewan n'ait pas soulevé un tollé, étant donné que ce projet de loi traite du droit à la propriété et des droits civils. Selon la Constitution, le gouvernement fédéral a toute compétence partout où le mot «intérêt» apparaît. Or, il me semble qu'il s'agit ici de droit à la propriété et de droits civils. Ces projets de loi touchent directement la relation qui existe entre vous et celui à qui vous voulez vendre un morceau de terrain ou à qui vous achetez du terrain en échange d'une hypothèque.

J'aimerais maintenant revenir au résumé qui figure au début de votre mémoire. La fixation d'un taux maximum me préoccupe un peu. Car, tant qu'ils sont en-dessous, les prêteurs s'estiment libres. A l'heure actuelle, si ce maximum représentait six fois le taux préférentiel, il serait aux alentours de 50 p. 100, peut-être 51. Or, ce taux est maintenant considéré comme usuraire dans n'importe quelle situation et ce projet de loi n'aurait aucun résultat.

Revenons-en maintenant aux pénalités imposées en cas de remboursement anticipé.

M. Whelan: Puis-je répondre à vos remarques précédentes?

M. Lambert (Edmonton-Ouest): D'accord. Je voulais simplement . . .

[Texte]

Mr. Whelan: I am having great difficulty. I have to write them down, I am losing them.

Mr. Lambert (Edmonton West): Mr. Whelan, I have the option of using my 10 minutes for making statements or observations on your brief, or asking you questions. All right, I will let you answer so far. I have many more questions and observations . . .

Mr. Whelan: All right, I . . .

Mr. Lambert (Edmonton West): . . . and they are not all negative, by the way.

Mr. Whelan: . . . am well aware, Mr. Chairman, of the hon member's qualifications as a lawyer and a Rhodes scholar and I fully defer to him. I understand his ability to put forth the case for legal procedures, but I am going to put the case for the poor little fellow who is the low income consumer because he does not go to the courts. If you go back to the old Debt Adjustment Board which the Conservative government of Saskatchewan operated effectively and one member of that board is still alive and still live in Saskatoon at the age of 92. If you take the Provincial Mediation Board, all the procedures that were used, they went around the courts because the courts took too long and the people who had debt problems needed some sort of help quickly.

We can argue all day about prime rates, what this interest should be and what we should set it at. I am suggesting that we have a committee of some sort that is thoroughly knowledgeable that will set it out. I think we have good courts, I am not casting any reflections, but I see that the person that is in trouble needs help immediately, and that is one of the reasons why under the Unconscionable Transactions Relief Act nobody has ever used the thing because they are faced with courts and lawyers and a barrage of procedures that they do not understand and that absolutely terrifies the poor little guy on the street that is in trouble.

I know your argument, I have heard it probably thousands of time at the Provincial Mediation Board for taking this sort of thing to court, but it will not give them the kind of help they need quickly.

I think I could put up a case against to show that the word "unwarranted" is just as difficult to define legally as "unconscionable" and . . .

Mr. Lambert (Edmonton West): Same as reasonable.

Mr. Whelan: Yes, all right, I agree. I think it is a difficult word to put in. I was going to say it was a political word, but as a politician I will not say that. It is the sort of word that fits every sort of situation.

You talked about civil rights. We are concerned about civil rights, but we are more concerned about . . .

Mr. Lambert (Edmonton West): But that is your authority in the province, property and civil rights.

[Interprétation]

M. Whelan: J'ai beaucoup de mal à me souvenir de toutes vos questions, et j'avoue que je m'y perds un peu.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Monsieur Whelan, j'ai le droit d'employer mes dix minutes à des remarques sur votre mémoire ou à des questions. Je vais cependant vous laisser la possibilité de répondre, car j'ai beaucoup d'autres questions à vous poser.

M. Whelan: Très bien . . .

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Et elles ne sont pas toutes négatives.

M. Whelan: Je m'incline devant les qualifications de l'honorable député, car je sais que c'est un avocat expérimenté, et un boursier de la Fondation Rhodes. Il connaît donc parfaitement les procédures juridiques, mais mon rôle consiste surtout à défendre le gagne-petit qui n'a généralement pas recours à la procédure juridique. Prenez l'exemple de l'ancienne Commission d'ajustement des dettes, créée par un gouvernement conservateur de la Saskatchewan; cette commission fonctionnait bien et, d'ailleurs, un de ses membres vit toujours à Saskatoon, à l'âge de 92 ans. Prenez également l'exemple de la Commission de médiation provinciale et vous constaterez que toutes ses procédures se faisaient en dehors des tribunaux, car ceux-ci en prenaient généralement beaucoup trop de temps avant de se prononcer, et ceux qui avaient des problèmes d'endettement avaient besoin d'une aide immédiate.

Nous pourrions parler pendant des heures des taux préférentiels . . . cependant, je pense qu'un comité composé de représentants compétents devrait être chargé de fixer un plafond aux taux d'intérêt. Nous avons de très bons tribunaux, je ne leur rejette par le blâme, mais je constate cependant que ceux qui ont des problèmes ont besoin d'une aide immédiate. Dans le cadre de la Loi sur les transactions abusives, les petits emprunteurs n'ont généralement pas recours aux tribunaux, car ils savent qu'ils vont devoir faire face à des avocats, à toutes sortes de formalités juridiques qu'ils ne comprennent pas, et cela les terrifie.

Je comprends très bien votre argument, je l'ai d'ailleurs entendu sans doute des milliers de fois à la Commission de médiation provinciale. Cependant, celui qui a des ennuis a besoin d'une aide immédiate.

J'estime d'ailleurs que le terme «excessif» est tout aussi difficile à définir, sur le plan juridique, que le terme «abusif» et . . .

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Comme le terme raisonnable.

M. Whelan: C'est exact. C'est donc un terme très difficile à employer, et j'allais même dire que c'était un terme politique mais, puisque je suis moi-même homme politique, je m'en garderai. C'est donc le genre de mot qu'on mélange un peu à toutes les sauces.

Vous avez parlé des droits civils. Vous les défendez certainement, mais nous aussi . . .

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Oui, mais votre province a autorité en la matière.

[Text]

Mr. Whelan: I know and I fully agree, but we are more concerned about the consumer who is in desperate need of help. That is our first concern. Sure we know the problems of civil right and we know the conflict and we have talked this over with the Attorney General. We will keep our eye on that area that Saskatchewan enjoys, sure, but we are also going to be fighting to help the consumer.

We talked about the maximum rate and I say, again, I would like to see it reviewed and I would like to see it reviewed by people who are thoroughly knowledgeable in the area.

You talked about a 50 per cent rate. I could take you through the credit union annual report and show you their interest rates. Their total average rate for everything that they loan is 12.5. So you can imagine how we feel about something like 50 per cent.

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes, but this is what the Small Loans Act provides for today as it stands.

Mr. Whelan: But there was no need as far as the credit unions were concerned, there was no need for that sort of legislation as far as they were concerned.

Mr. Lambert (Edmonton West): Neither does it exist with the banks. The banks and the trust companies do not charge that, but where you get into the unconscionable transactions is usually between private individuals, between private individuals, that is where you get this shocking thing.

The Chairman: Thank you, Mr. Lambert.

• 1050

Mr. Whelan: You had some more you wanted to say . . .

The Chairman: Unfortunately, Mr. Lambert's time has expired.

Mr. Lambert (Edmonton West): The last observation I would like to make, Mr. Chairman, is that all our rights are ultimately embodied in a court proceeding that can enforce your rights. Whether you are going to set aside a contract, somebody, or a judicial body, will have to have the right to abrogate an unconscionable contract or to establish certain rights as between the parties. Ultimately, you are always down into the court.

The Chairman: Thank you, Mr. Lambert.

Mr. Whelan: Let me recognize that, but if his rights are being considered in the courts and meanwhile he is on the street because he has lost his home, what good are the rights to him?

The Chairman: Mr. Clarke, you are next.

Mr. Lambert (Edmonton West): He cannot lose his home without someone taking it by right.

The Chairman: Yes, he is using your time, Mr. Clarke.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Through you, Mr. Chairman, I am glad to hear that Mr. Whelan wants to help the little man, because that is who we are interested in too. But I am afraid that I am going to have to take issue with Mr. Whelan's methods of helping the little man. I hope to show

[Interpretation]

M. Whelan: Tout à fait d'accord, mais nous nous préoccupons davantage du consommateur qui a besoin d'une aide immédiate. C'est là notre priorité. Il est évident qu'il y a des conflits au sujet des droits civils, et nous en discutons souvent avec le procureur général. Bien sûr, nous conservons jalousement l'autorité dont nous jouissons dans ce domaine, mais nous cherchons en même temps à défendre le consommateur.

Nous avons parlé du taux maximum et j'aimerais qu'il soit revu par un comité de personnes très compétentes en la matière.

Vous avez parlé d'un taux de 50 p. 100. Je pourrais vous montrer le rapport annuel des caisses de crédit, et les taux d'intérêt qu'elles imposent. Le taux moyen pour l'ensemble des prêts qu'elles accordent est de 12.5 p. 100. Vous pouvez donc facilement imaginer ce que nous pensons d'un taux de 50 p. 100.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Certes, mais c'est le plafond actuellement fixé par la Loi sur les petits prêts.

M. Whelan: En ce qui concerne les caisses de crédit, cette loi était tout à fait inutile.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Comme pour les banques, d'ailleurs. En effet, les banques et les sociétés de fiducie n'imposent pas de tels intérêts, et les transactions abusives dont vous parlez sont généralement des transactions conclues entre simples particuliers.

Le président: Merci, monsieur Lambert.

M. Whelan: Vous aviez autre chose à dire . . .

Le président: Malheureusement, M. Lambert a épuisé le temps qui lui était accordé.

M. Lambert (Edmonton Ouest): Monsieur le président, je voudrais tout simplement ajouter que tous nos droits se trouvent, à la fin, en jeu devant un tribunal, qui peut faire valoir vos droits. Si vous voulez abroger un contrat, quelqu'un, ou un organisme judiciaire, devra avoir le droit d'abroger un contrat abusif ou d'établir quels sont les droits entre les parties. A la toute fin, on se retrouve toujours devant un tribunal.

Le président: Merci, monsieur Lambert.

M. Whelan: Je vous l'accorde, mais si les tribunaux délibèrent de ses droits et qu'il se retrouve dans la rue parce qu'il a perdu sa maison, que lui sert d'avoir des droits?

Le président: Monsieur Clarke, c'est votre tour.

M. Lambert (Edmonton Ouest): Il ne peut perdre sa maison sans que quelqu'un ait eu le droit de la prendre.

Le président: Oui, monsieur Clarke, il épuise votre temps.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Monsieur le président, je suis heureux d'entendre que M. Whelan veut aider le petit, parce que c'est aussi ce qui nous intéresse. Malheureusement, je ne suis pas d'accord avec les méthodes de M. Whelan.

[Texte]

that he is somewhat misguided, in that his efforts are not going to do what he says he wants to do.

I think you would concede, Mr. Whelan, or I hope you would concede, that it costs money to make loans. You can take your depositors' money, when you were in the—I would like to talk about the credit union operation because I think that is the one you are most familiar with. Maybe I should ask first, the Province of Saskatchewan does not have anything like the Treasury Branch in Alberta, does it?

Mr. Whelan: No, we do not, no.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): You are not in the financial business in the province.

Mr. Whelan: No.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): You do not have banks or ...

Mr. Whelan: No, we do not have Treasury Branches like Alberta.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): You do not make loans or anything like that?

Mr. Whelan: Not in the same way, no.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): All right.

When the depositors' money is loaned out I think you would agree that it costs money to make those loans in the first place. Would you agree that there is a cost involved?

Mr. Whelan: Oh yes, sure. The costs appear in every credit union statement, yes.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): And as I understand it, you think the person should be able to pay off his loan at any time without penalty?

Mr. Whelan: Precisely. If the credit unions could do it for 30 years ...

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I would suggest to you that that is working a hardship on the poorer individual borrower, because somebody along the line has to bear the cost of re-placing that mortgage, and you are saying that the fellow who causes that cost, i.e., the guy who pays off his mortgage, should not be required to pay it and that the other borrower, or depositor, depending on how you want to look at it, should bear the costs that that person causes. I think in your answer you used the phrase that somebody should be allowed to get ahead by paying off his mortgage without penalty, moving ahead into presumably a more expensive house or something like that. Did you use that term?

Mr. Whelan: I think I used that sort of illustration. I was really saying that we should get, we have argued in this field for competition to lower interest rates for the low-income people ...

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Yes.

Mr. Whelan: ... but I say that if you keep the pre-payment clauses he cannot even move out of the mortgage he has ...

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): But that is not true, sir. That is not true.

[Interprétation]

J'espère bien lui prouver qu'il se trompe et qu'il ne pourra parvenir à ses fins par ces moyens.

J'espère que vous avouerez, monsieur Whelan, que prêter coûte de l'argent. Vous pouvez prendre l'argent de vos déposants, quand vous faites partie de ... J'aimerais en revenir aux caisses de crédit, parce que vous semblez très bien connaître ces institutions. Tout d'abord, la province de Saskatchewan a-t-elle une Direction du trésor comme il en existe une en Alberta?

M. Whelan: Non.

M. Clarke (Vancouver Quadra): La province ne s'occupe pas de ce domaine.

M. Whelan: Non.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Vous n'avez pas de banques ou ...

M. Whelan: Non, nous n'avons pas de Direction du trésor comme en Alberta.

M. Clarke (Vancouver Quadra): La province ne prête pas d'argent de cette façon ou autrement?

M. Whelan: Non, pas de la même façon.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Parfait.

Quand l'argent du déposant est prêté, vous êtes bien d'accord que ces prêts entraînent tout de même certains frais. Il y a bien des frais, n'est-ce pas?

M. Whelan: Oui, évidemment. Vous les trouverez dans les états financiers de n'importe quelle caisse de crédit.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Et si je vous ai bien compris, vous croyez que l'emprunteur doit pouvoir rembourser le prêt en tout temps sans pénalité?

M. Whelan: Précisément. Si les caisses de crédit ont réussi à fonctionner de cette façon pendant 30 ans ...

M. Clarke (Vancouver Quadra): Je prétends que vous imposez là un fardeau à l'emprunteur le plus pauvre, parce que quelqu'un devra tout de même subir les frais lorsque l'hypothèque sera remboursé, et vous dites que le bonhomme qui crée ces frais, c'est-à-dire le bonhomme qui rembourse son hypothèque, ne devrait pas avoir à payer ces frais et que l'autre emprunteur, ou déposant, tout dépend où on se place, devrait subir les frais créés par l'autre. Dans votre réponse, je crois que vous avez dit qu'on devrait permettre à quelqu'un de rembourser son hypothèque sans pénalité pour pouvoir s'acheter une maison plus chère ou quelque chose du genre. C'est bien ce que vous avez dit?

M. Whelan: Je crois m'être servi de cet exemple. Tout de même, n'oublions pas que dans ce domaine nous cherchons, grâce à la concurrence, à consentir des prêts à taux d'intérêt plus bas aux gens à faible revenu ...

M. Clarke (Vancouver Quadra): Oui.

M. Whelan: ... mais si vous avez une pénalité pour remboursement anticipé, l'emprunteur à faible revenu ne pourra jamais se débarrasser de son hypothèque ...

M. Clarke (Vancouver Quadra): Mais ce n'est pas vrai, monsieur. Ce n'est pas vrai.

[Text]

Mr. Whelan: ... because he just cannot get the money to pay the pre-payment ...

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): But what your scheme would do, if your scheme were enacted, would be to cause the little guy who cannot afford to pay off his mortgage to bear the costs of paying off the mortgage of this fellow who is better off and who can afford to pay off his mortgage. You are going to transfer those costs down to the guy who cannot pay off.

Mr. Whelan: Let me ask you this.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Well, I am asking.

Mr. Whelan: All right, I will answer it with a question that will clearly indicate the answer, then.

Mr. Chairman, the honourable member must make his case, then, to the millions of credit union members across this country, and maybe they will listen. They have not listened up to now, because there is no pre-payment clause in credit union activity anywhere in this country, and they operate successfully. I challenge you to look at the operating statements of credit unions anywhere in Saskatchewan. They have no pre-payment penalty for small loans, mortgage loans. They have to take into consideration the cost of their money and they have to take into consideration the cost of their operations, just as anyone else does.

• 1055

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Mr. Chairman, I must stop the answer, because it is not an answer. I do not want to hear Mr. Whelan's speech on the credit union movement. I am really trying to establish a principle, that the costs must go somewhere and, under Mr. Whelan's scheme, they are being paid in the credit union by the depositor and by the borrower who cannot afford to prepay his mortgage. Now, where else can they go?

Mr. Whelan: Well, that may be true.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Thank you. That is all I want to hear—just as long as you realize that there are costs. I find that you and Mr. Rodriguez often do not realize that these costs must go somewhere, and I cannot understand why you think somebody who does not want to service ...

Mr. Whelan: Are you objecting on behalf of the credit union members? I do not think so.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): No, I am objecting to the principle of this bill which you support, that is that the prepayment privilege should be denied, because I know who is going to pay for it. It will be the little depositor and the little borrower.

Mr. Rodriguez: I am not going to pay for it.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): That is because you are not a borrower or a lender probably.

Mr. Rodriguez: I am a depositor.

[Interpretation]

M. Whelan: ... parce qu'il ne pourra jamais mettre la main sur suffisamment d'argent pour rembourser la pénalité ...

M. Clarke (Vancouver Quadra): Mais si on devait adopter votre régime, le gagne-petit qui ne peut pas rembourser son hypothèque devrait tout de même prendre sur lui les frais de remboursement de l'hypothèque du bonhomme qui est mieux nanti que lui et qui, lui, peut rembourser son hypothèque. C'est encore le petit qui n'a pas les moyens de payer qui va écoper de ces frais.

M. Whelan: Je vais vous poser une question.

M. Clarke (Vancouver Quadra): C'est moi que les pose.

M. Whelan: D'accord, je vous réponds avec une question qui servira de réponse.

Monsieur le président, l'honorable député devra convaincre des millions de sociétaires de caisses de crédit à travers tout le pays, qui l'écouteront peut-être. Ils n'ont pas encore accepté ce genre d'argument jusqu'à ce jour, parce que les pénalités pour remboursement anticipé n'existent pas, dans aucune caisse de crédit au pays; cependant, ces caisses se débrouillent très bien. Je vous mets au défi: étudiez les états financiers de n'importe quelle caisse de crédit, n'importe où en Saskatchewan. Il n'y a pas de pénalité pour remboursement anticipé d'hypothèques ou de petits prêts. Elles doivent tenir compte du coût de leur argent, sans oublier les frais d'administration, comme toute autre institution financière.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Monsieur le président, je dois couper court à cette réponse, parce que ce n'est pas une réponse. Je n'ai pas demandé à M. Whelan de faire l'éloge des caisses de crédit. J'essaie tout simplement d'éclaircir un principe, c'est-à-dire que quelqu'un doit payer la note et qu'en vertu du régime de M. Whelan, la note, aux caisses de crédit, est payée par le déposant et l'emprunteur qui n'a pas les moyens de rembourser son hypothèque par anticipation. Après tout, vers qui peuvent-ils se tourner?

M. Whelan: C'est peut-être vrai.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Merci. C'est ce que je voulais entendre, du moment que vous savez qu'il y a des frais. M. Rodriguez et vous-mêmes ne semblez pas comprendre que ces frais existent, et je ne comprends pas pourquoi vous pensez que quelqu'un qui ne veut pas servir ...

M. Whelan: Posez-vous vos objections au nom des sociétaires des caisses de crédit? Je ne le crois pas.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Non, je m'oppose au principe de ce projet de loi que vous appuyez, c'est-à-dire abolir les pénalités pour remboursement anticipé, parce que je ne sais pas encore qui va en faire les frais. Ce sera encore le petit déposant et le petit emprunteur.

M. Rodriguez: Ce n'est pas moi qui vais payer la note.

M. Clarke (Vancouver Quadra): C'est probablement parce que vous n'êtes ni emprunteur ni prêteur.

M. Rodriguez: Je suis un déposant.

[Texte]

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): What is the spread of the credit union? I think you said you are getting 9.75 per cent on your deposit. Is that what you said?

Mr. Whelan: And an average interest rate of 12.5 per cent.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): That is not what I asked, but okay. They lend it out at 12.5. It seems quite normal then that the credit unions will be doing beautifully, because no commercial enterprise in this country can get a 2.75 per cent spread on its deposits compared to what it lends out at.

Mr. Whelan: Am I supposed to comment on this?

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Yes, I will welcome a comment on this. You can disagree or agree, as you wish.

Mr. Whelan: Well, I would suggest to the honourable member there is a component part in the area where you are making the case that does not exist in the credit union area, namely that there is a profit area. The credit union operates at cost.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Yes, but they are charging less than you are. No wonder you are making money. You do not have a profit thing, or whatever you call it. But they are lending out at about a 1.50 spread and you have just told me that yours is 2.75. I think the banks would love to have a spread like that.

Mr. Whelan: Who are they?

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): The banks. Who owns your credit unions anyway?

Mr. Whelan: The people.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Well who do you think owns the banks? Who owns the trust companies?

Mr. Whelan: We will not go into that. That will take a long time.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): You have shareholders. If I joined your credit union, could I not buy a share in it and deal there?

An hon. Member: Five bucks.

Mr. Whelan: It is \$1 at Sherwood. That is the best you can get.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Some people are sucked in by your advertising, I guess, or your ideas, but anybody can go along the street and buy a share in any bank or trust company and go in and do business. Or he does not have to buy a share. And it is cheaper for him to go and do that.

Mr. Whelan: The proof of the pudding is in the eating.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Well, sure, they have hundreds of millions and you have \$17 million, or whatever you said.

Mr. Whelan: We have 25 per cent of all the activity in loans in Saskatchewan.

[Interprétation]

M. Clarke (Vancouver Quadra): Quelle est la marge d'opération des caisses de crédit? Je crois qu'on vous accorde 9¾ p. 100 sur votre dépôt. C'est bien cela?

M. Whelan: Le taux d'intérêt moyen des prêts consentis est de l'ordre de 12½ p. 100.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Ce n'est pas ce que je voulais savoir, mais c'est parfait. Les caisses prêtent à 12.5 p. 100. Il me semble donc normal que les caisses de crédit font de bonnes affaires, parce qu'il n'y a aucune institution financière au pays qui fonctionne avec une marge de 2.75 p. 100 entre les dépôts et l'argent prêté.

M. Whelan: Vous voulez savoir ce que j'en pense?

M. Clarke (Vancouver Quadra): Oui, j'aimerais bien savoir ce que vous en pensez. Vous pouvez être d'accord ou non, comme vous le voulez.

M. Whelan: J'aimerais dire à l'honorable député que les caisses de crédit, contrairement aux institutions financières dont il parle, ne cherchent pas à faire un profit. Les caisses de crédit couvrent tout simplement leurs frais.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Oui, mais ces institutions ont des taux inférieurs aux vôtres. Ce n'est pas étonnant que vous fassiez de l'argent. Vous ne cherchez pas à faire des profits, chez-vous. Mais la marge chez les autres institutions est de 1.50 et vous venez de me dire que la vôtre est de 2.75. Les banques aimeraient bien avoir une telle marge.

M. Whelan: Qui sont-elles?

M. Clarke (Vancouver Quadra): Les banques. Mais à qui appartiennent les caisses de crédit?

M. Whelan: Au peuple.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Et à qui appartiennent les banques? A qui appartiennent les sociétés de fiducie?

M. Whelan: Je n'embarque pas. Le débat irait beaucoup trop loin.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Vous avez des actionnaires. Si je voulais faire partie de votre caisse de crédit, je pourrais bien acheter ma part sociale et faire affaire avec vous?

Une voix: Cinq piastres.

M. Whelan: La part sociale est de un dollar à Sherwood. C'est la meilleure affaire qu'on puisse faire.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Il y a bien des gens qui se laissent embobiner par votre publicité, j'imagine, ou vos idées, mais n'importe qui peut entrer dans n'importe quelle banque, ou n'importe quelle société de fiducie, y acheter une action et y faire affaire. On n'a même pas besoin d'acheter une action. Et c'est beaucoup moins cher ainsi.

M. Whelan: C'est à l'œuvre qu'on connaît l'artisan.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Évidemment, ils ont des centaines de millions et vous avez 17 millions ou quelque chose du genre.

M. Whelan: Nous avons 25 p. 100 de tous les prêts en Saskatchewan.

[Text]

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Well, that means 75 per cent is in the other.

Mr. Whelan: That is 25 per cent of the people. And it takes a cross section of all the people in the province, of every political stripe, and so 25 per cent of the people have to be wrong then.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Well, there are always probably 50 per cent of the people wrong, Mr. Whelan, otherwise there would not be any courts.

Mr. Chairman, I think I am not going to be able to convince Mr. Whelan, and the bells are about to ring.

The Chairman: Thank you, Mr. Clarke.

Mr. Whelan: I want to tell the honourable member that I have enjoyed the exchange.

The Chairman: Before we adjourn I might mention that the next meeting of this Committee is Tuesday, March 8, 1977 at 8.00 p.m. in this room, 371 of the West Block, at which time we will have appearing before us witnesses from the National Anti-Poverty Organization and also Ray's Income Tax Services Limited.

I want to thank the Minister for appearing before us today, with his officials. The meeting is now adjourned to the call of the Chair.

[Interpretation]

M. Clarke (Vancouver Quadra): Cela veut dire que les autres institutions en ont 75 p. 100.

M. Whelan: C'est 25 p. 100 des gens. Il y a des gens de tous les milieux, de tous les partis politiques, et cela veut donc dire que 25 p. 100 des gens se trompent.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Il y a toujours 50 p. 100 des gens qui se trompent, monsieur Whelan, sinon, pourquoi y aurait-il des tribunaux?

Monsieur le président, je ne pourrai jamais convaincre M. Whelan, et je crois que la cloche va bientôt sonner.

Le président: Merci, monsieur Clarke.

M. Whelan: Je veux tout simplement dire au député que j'ai bien aimé cette passe d'armes.

Le président: Avant de lever la séance, permettez-moi de vous rappeler que le Comité se réunit mardi, le 8 mars 1977, à 20 heures, dans cette même salle, 371, édifice de l'ouest, et nos témoins seront des représentants de l'Organisation nationale contre la pauvreté et de Ray's Income Tax Services Limited.

Je veux remercier le ministre d'être venu témoigner aujourd'hui avec ses fonctionnaires. La séance est levée jusqu'à nouvelle convocation du président.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Government of Saskatchewan:

The Honourable Ed Whelan, Minister of Consumer Affairs;
Mrs. Arleen Hynd, Deputy Minister of Consumer Affairs.

Du Gouvernement de la Saskatchewan:

L'honorable Ed Whelan, Ministre de la Consommation;
Mme Arleen Hynd, sous-ministre de la Consommation.

CA1XC2B

- H39

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 28

Tuesday, March 8, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 28

Le mardi 8 mars 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and
Depositors Protection Act

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection
des emprunteurs et déposants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Appolloni (Mrs.)

Brisco

Clarke

(*Vancouver Quadra*)

Clermont

Flynn

Fortin

Grafftey

Gray

Herbert

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Huntington

Lajoie

Lambert (*Edmonton*

West)

Marceau

McRae

Philbrook

Ritchie

Rodriguez

Stevens—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and
Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services
Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, MARCH 8, 1977
(29)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 8:15 o'clock p.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Clermont, Flynn, Grafftey, Lambert (*Edmonton West*), Marceau, Philbrook, Robinson and Stevens.

Witnesses: From the National Anti-Poverty Organization: Mrs. Marjorie Hartling, Executive Director and Mr. Andrew J. Roman, Counsel. *From Ray's Income Tax Services Limited:* Mrs. Linda Goodman.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

Mrs. Hartling and Mr. Roman made a statement and answered questions.

Mrs. Goodman made a statement and answered questions.

At 10:04 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 8 MARS 1977
(29)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 20 h 15 sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Clermont, Flynn, Grafftey, Lambert (*Edmonton-Ouest*), Marceau, Philbrook, Robinson et Stevens.

Témoins: De l'Organisation nationale d'anti-pauvreté: M^{me} Marjorie Hartling, Directrice exécutive, et M. Andrew J. Roman, conseiller. *De «Ray's Income Tax Services Limited»:* M^{me} Linda Goodman.

Le Comité reprend l'étude du bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité poursuit l'étude de l'article 2.

M^{me} Hartling et M. Roman font des déclarations et répondent aux questions.

M^{me} Goodman fait une déclaration et répond aux questions.

A 22 h 04, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Tuesday, March 8, 1977.

• 2014

[Text]

The Chairman: Will the meeting come to order please?

Our order of the day is Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection Act.

We have with us tonight two groups to hear from.

The first is with us at the table at the present time. From the National Anti-Poverty Organization, we have Mrs. Marjorie Hartling, Executive Director; next to her is Mr. Andrew J. Roman, the Counsel. I understand that both will have a very short statement to make and then we will be open to questioning. It is understood that this group will probably go on until almost 9.30 o'clock at which time we will hear from the other witnesses for tonight. That has been agreed upon by all parties concerned.

Mrs. Hartling would you like to make a statement?

Mrs. Marjorie Hartling (Executive Director, National Anti-Poverty Organization): Yes, thank you. I would like to deal very briefly with the points made in our brief. I also have another concern that I would like to raise that has been raised in very minimal detail in our brief.

I feel very uncomfortable and I guess I have to say one thing to begin with and that is regarding small crowds. I have gone out to a couple of meetings and had a very few number of people and I have always said that the best people are probably in the room, so I would like to thank the people who have attended. I am disappointed that the Minister could not be here and perhaps a few others.

The main points that we are trying to bring forward are with regard to poor people and access to credit. We feel that access to credit has been one of the greatest problems that the poor have. They are continually condemned for being poor. They are condemned on the basis that they will not pay back any loan they are given, so they are not given any loans. As a result it has created great problems for the poor, in fact, problems that cause them to pay more for their everyday life because they do not have access to credit.

In addition to that, we have tried to come forward with some constructive proposals to give a limited access, at least, to the poor for low cost loans. We feel it should not be the poor that pay the highest amount in interest rates in this country because they are considered high risk borrowers but that they should be given some opportunity to have access to credit at low cost. As a result, you find one of our recommendations is that the Bank Act to be amended to ensure that a minimum amount of assets from banks are put aside for high risk borrowing to individual borrowers.

Another matter of extreme concern to us with regard to the proposed act is that it brings forward, in our minds, the need for a tremendous educational campaign. People are going to have a lot of difficulty understanding what their rights are under the new act. If the bill is passed without a commitment to a major educational campaign to ensure that borrowers and

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mardi 8 mars 1977

[Interpretation]

Le président: A l'ordre, s'il vous plaît.

Nous avons à l'ordre du jour aujourd'hui l'étude du bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants.

Nous avons deux groupes de témoins ce soir.

Nous avons d'abord de l'organisation nationale anti-pauvreté: Mme Marjorie Hartling, directeur général et M. Andrew J. Roman, conseiller juridique. Les deux vont faire une brève déclaration après quoi vous pourrez poser des questions. Nous continuerons avec ces témoins jusqu'à 21 h 30, environ, puis nous entendrons l'autre groupe. Tous les intéressés sont d'accord.

Voudriez-vous faire une déclaration, madame Hartling?

Mme Marjorie Hartling (Directeur général, Organisation nationale anti-pauvreté): Oui, merci. J'aimerais vous résumer notre mémoire. J'aimerais également soulever un autre problème à peine abordé dans le mémoire.

Je me sens un peu mal à l'aise et je dois vous avouer quelque chose au sujet des auditoires peu nombreux. Je suis allé à plusieurs assemblées auxquelles assistaient très peu de gens et, chaque fois, je me suis dit que les présents étaient sans doute les meilleurs; j'aimerais donc remercier les présents. Je suis déçu que le ministre n'ait pu venir.

Nous nous intéressons surtout aux pauvres et à l'accès au crédit, car c'est probablement leur plus grande difficulté. On les condamne continuellement à cause de leur pauvreté. On les condamne parce qu'ils ne peuvent rembourser les prêts contractés en refusant de leur en donner d'autres. Cela a pour résultat que les pauvres doivent payer plus cher leurs besoins quotidiens parce qu'ils n'ont aucun accès au crédit.

De plus, nous avons tenté de concevoir des propositions constructives visant à rendre relativement accessibles aux pauvres des prêts à faible taux d'intérêt. Les pauvres ne devraient pas payer les taux les plus élevés sous prétexte de risques d'insolvabilité, ils devraient au contraire bénéficier de faibles taux d'intérêt. En conséquence, nous recommandons entre autres que la Loi sur les banques soit modifiée afin qu'une part minime de l'actif des banques soit réservée aux emprunteurs présentant des risques élevés.

Ce projet de loi nous suggère également la nécessité d'une vaste campagne d'information. Certains auront énormément de difficulté à comprendre quels sont leurs droits en vertu de la nouvelle loi. Si le bill est adopté sans que soit organisée une vaste campagne éducative, afin de s'assurer que les emprun-

[Texte]

depositors know what their rights are, then the bill itself will have very little meaning.

As I mentioned, one concern that I wanted to bring forward that is not emphasized in this brief that we have presented relates to the letter that is appended, not the one from the Public Interest Advocacy Centres but the one entitled Appendix B from Edmonton, Alberta. I would, first of all, like to tell you the sequel to that. Since we wrote that brief, the Reed's have left that home and have given up. The foreclosure proceedings have begun and foreclosure is taking place under the second mortgage holders in an effort for them to retain at least a portion of their interest that they hold. But the family lost their home and lost what they were trying to protect. As they stated in the letter, they realized there was nothing we could do for them and there was nothing under the existing law that could protect them. But they are losing their home, and we are very concerned about this.

• 2020

Mr. Lambert (Edmonton West): Mr. Chairman, on a point of information, may I ask Mrs. Hartling if she is referring to Edmonton and to the Reed family? Is that George Reed on 134th Street to whom you are referring?

Mrs. Hartling: No, the address is at the top of the letter. It is 89th Street in Edmonton, Alberta. It is 12027 89th Street.

Mr. Lambert (Edmonton West): It is not in the brief that I have.

The Chairman: It is attached to the last three pages of the brief.

Mrs. Hartling: An appendix to it.

The Chairman: Called Appendix B.

Mr. Lambert (Edmonton West): Oh, it is not in the brief, all right. I am sorry to interrupt, Mrs. Hartling.

Mrs. Hartling: No, that is all right.

Mr. Lambert (Edmonton West): But I will tell you why. We had a most notorious mortgage defaulter by the name of Reed when I was a solicitor practising in Edmonton.

Mrs. Hartling: Not the same Reid.

Mr. Lambert (Edmonton West): There was not a court, there was not a lawyer that could catch up to him. I thought that maybe you had finally succeeded.

Mrs. Hartling: No, in fact . . .

Mr. Andrew J. Roman (Counsel, National Anti-Poverty Organization): Some lawyer obviously caught up to this Mr. Reid.

Mrs. Hartling: I know the personal history of this family, and it is the second home they have owned. They referred to both homes in the letter.

Mr. Lambert (Edmonton West): No, it was R-E-E-D.

Mrs. Hartling: Thank you.

The Chairman: We will note for the record that this name is spelled R-E-I-D.

[Interprétation]

teurs et les déposants connaissent véritablement leurs droits, alors il n'aura que très peu de signification.

Comme je vous l'avais annoncé au début, j'aimerais vous faire part d'une autre préoccupation qui n'est que brièvement évoquée dans le mémoire que nous vous présentons. Il s'agit de la lettre d'Edmonton, Alberta, appendice B de notre mémoire, et non pas celle du Centre pour la défense de l'intérêt public. Laissez d'abord vous en donner l'épilogue. Depuis la rédaction de ce mémoire, les Reed ont abandonné cette maison. Les procédures de saisie ont été entamées et la saisie sera menée sous la surveillance des courtiers de la deuxième hypothèques car ils espèrent récupérer une partie de l'intérêt dû. Mais la famille a perdu sa maison et tout ce qu'elle essayait de protéger. Comme M^{me} Reid le dit dans sa lettre, ils se sont rendu compte que nous ne pouvons rien pour eux et que la loi actuelle ne pouvait absolument pas les protéger. Le fait qu'ils perdent leur maison nous inquiète énormément.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Monsieur le président, j'aimerais avoir des renseignements s'il vous plaît. Puis-je demander à M^{me} Hartling s'il s'agit de la famille George Reed qui habite sur la 134^e rue à Edmonton.

Mme Hartling: Non, l'adresse se trouve en en-tête: 12097, 89^e rue à Edmonton, en Alberta.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je ne crois pas l'avoir.

Le président: Oui, ce sont les trois dernières pages du mémoire.

Mme Hartling: C'est en appendice.

Le président: L'appendice B.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Ah bon, ce n'est donc pas dans le mémoire. Je suis désolé de vous avoir interrompu, madame Hartling.

Mme Hartling: Cela ne fait rien.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Mais je vais vous dire pourquoi. Quand j'étais avocat à Edmonton, il y avait un dénommé Reed célèbre pour ses fraudes hypothécaires.

Mme Hartling: Ce n'est pas le même Reid.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Il n'y avait pas un tribunal, et pas un avocat qui n'arrivait à lui mettre la main dessus. Je pensais que vous aviez peut-être enfin réussi.

Mme Hartling: Non, d'ailleurs . . .

M. Andrew J. Roman (conseiller juridique, Organisation nationale anti-pauvreté): De toute évidence, un avocat a attrapé ce M. Reid.

Mme Hartling: Je connais personnellement l'histoire de cette famille et je sais que c'était leur seconde maison. Ils en parlent d'ailleurs dans la lettre.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Ah je vois, le Reed dont je parle s'appelle R-e-e-d.

Mme Hartling: Merci.

Le président: Le nom de cette famille est R-e-i-d.

[Text]

Mrs. Hartling: One of the concerns I had was the reference to a discount mortgage, on page 12 in our brief. I realized too late that the practice of discounting extends not only to mortgages, but also very often to finance companies. In consulting our accountants, and doing some very simple arithmetic that even I can understand, and I do not have that much education, I realized that those people are paying interest on interest when they receive a discount mortgage or a discount loan of any form.

I feel very strongly that this Act must take into account this practice of discounting. I feel it should be disallowed. In expressing two interest rates, the people in this case we have outlined have not in fact been paying 13.5 per cent mortgage, they have been paying higher than that because on \$1,477 which they did not receive in addition to the \$1,477 which was discounted, they also paid 13.5 per cent interest—that is, for the lifetime of the mortgage on that \$1,477. I feel this is a practice that should be stopped; it is no more than an accountant's game. In looking at the different ways that different firms have of keeping books and accounting, I realize that it is far from a science, that there are many different ways you can keep books and still try to say that it does the same thing. It really does not.

That comes to another point in our brief, the calculation of interest. We are very concerned that although they do not seem to be excluded there has been no indication that any regulated industries will be required under this Act to obey the Act. We cited one example of Bell Canada that titles things like "administrative costs". If you do not pay your bill on time then you pay certain administrative costs. In our opinion this is nothing more than pure interest on those bills, with the exception of the flood of paper that companies like Bell like to send out. That is an administrative process they decide on themselves. The administrative costs are very little, and in reality what they are charging is interest.

The same applies to power companies. In fact, we cited the Nova Scotia Power Corporation here. Where I live Gloucester Hydro says that if you pay before a certain date you pay x number of dollars and if you pay after a certain date you pay a higher amount. We submit that this is an interest charge that is being made by these companies and we feel that they should definitely be cited as coming under the jurisdiction of such a bill.

With respect to many of the legal points that are being made in the brief, and many of the other points, I would like to ask that Mr. Roman be allowed to continue our presentation because many of the points are brought out in his legal opinion, which is included as an appendix to our brief.

• 2025

The Chairman: Thank you, Mrs. Hartling. Mr. Roman.

Mr. Roman: Thank you. I will also summarize, without going through the legal rationale of the points in the appendix. First of all, having examined the bill, I came to the conclusion—also being somewhat familiar with the Small Loans Act—that there is some worthwhile protection in Small Loans

[Interpretation]

Mme Hartling: A la page 12, nous disons qu'il s'agit d'une hypothèque à valeur décroissante. Cela nous pose un problème. Je me suis rendu compte trop tard que cette formule à valeur décroissante ne s'appliquait pas seulement aux hypothèques, mais également aux compagnies de crédit. En consultant nos comptables, et en faisant des petits calculs simples que même moi j'arrive à comprendre, malgré mon manque d'instruction, je me suis rendu compte que lorsqu'on obtient une hypothèque ou un prêt à valeur décroissante, on finit par payer de l'intérêt sur l'intérêt.

J'espère sincèrement que le bill contiendra des dispositions concernant cette pratique. Je crois qu'elle devrait être interdite. Comme la famille dont il est question dans la lettre avait deux taux d'intérêt et en fait ne remboursait pas une hypothèque à 13.5 p. 100. L'intérêt était beaucoup plus élevé car pour les \$1,477 qu'ils n'ont pas reçus, plus les \$1,477 que l'on a soustraits, ils ont quand même dû payer un intérêt de 13.5 p. 100 pendant la durée de l'hypothèque. Pour moi, c'est un jeu de comptabilité auquel on devrait mettre fin. En plus, lorsque l'on se rend compte de la variété des méthodes comptables employées par les diverses entreprises, on se rend compte que ce n'est pas très scientifique et que l'on a beau dire, toutes ces méthodes différentes de tenir les livres ne reviennent pas au même.

Cela m'amène à cette question du calcul de l'intérêt. Les entreprises réglementées, bien que semblant ne pas faire l'objet d'une exception, ne semblent pas pour autant être assujetties à la loi. Nous citons l'exemple de Bell Canada et de ses soi-disants «frais administratifs». Lorsque l'on ne règle pas son compte à temps, il faut payer certains frais administratifs. A notre avis, il s'agit purement et simplement d'intérêts sur les comptes, à moins qu'elle ne nous fasse payer l'avalanche de papiers dont elle adore nous inonder. C'est une décision administrative personnelle. Les frais administratifs sont minimes et donc il s'agit bel et bien d'un intérêt.

C'est la même chose pour les compagnies d'électricité. Nous citons l'exemple de la Nova Scotia Power Corporation. Chez moi, Hydro Gloucester indique un montant de tant avant une certaine date, et un montant plus élevé après cette date. Selon nous, il s'agit d'intérêts et ces entreprises devraient par conséquent relever de cette loi.

Pour ce qui est des multiples aspects juridiques du mémoire, et de bien d'autres encore, je vais demander à M. Roman de poursuivre car il en parle longuement dans sa lettre annexée à notre mémoire.

Le président: Merci madame Hartling. Monsieur Roman.

M. Roman: Merci. Moi aussi, je vais résumer ma lettre sans donner toutes les explications juridiques. D'abord, après avoir étudié le bill, j'en suis venu à la conclusion que la Loi sur les petits prêts, que je connais assez bien, apporte une assez bonne protection. Certains veillent encore à contracter des prêts d'un

[Texte]

Act. People are still bothering to make loans under it, although the amount of such loans obviously has been decreasing and is very much related to the rate of interest.

Secondly, large sections of the bill are probably ultra vires the federal government and there is a good chance that they will be set aside by the courts. If that is the case, and because this bill also proposes to repeal several statutes that now exist, there is a possibility that consumers will be left with nothing until the government can again work out, by going back to the drawing board, what their approach should be.

Mr. Lambert (Edmonton West): That is the best point in your brief.

Mr. Roman: I am glad you endorse it, sir.

The other major problem I have with it is that the enforcement of the proposed act is entirely dependent upon the initiative of consumers to commence lawsuits, and I do not mean lawsuits in the Small Claims Court, but in the County Court or the Supreme Court, where we are really talking about quite a lot of money and where we are talking about lawyers. In fact, the whole bill is written in such a way that you have no access to the benefits of the act unless you have a lawyer. It is designed to do that.

You must remember that when you look at the benefits, as opposed to the costs in relation to any particular consumer, it may well be that the only benefit you will get is the difference between the rate that you should have received and the rate you did get on your loan, and that may be a very small difference indeed.

On the other hand, you may wind up paying a very massive amount of legal costs. I have checked with a number of lawyers on what evidence they would use in order to take on such a case, and particularly if you are the first lawyer who has ever taken such a case you would not want to get creamed. The law is pretty complicated. What it comes down to is that you would be a fool if you went in without a whole bunch of expert evidence as to what the standard practice is in the credit industry.

An hon. Member: That is right.

Mr. Roman: These people will not testify for you for nothing, you have to pay them, assuming that you could even find one who would be willing to testify, and most of those people would be employees of the credit industry who would not be very happy to testify against other members of the industry.

However, let us say you got them and that they would be willing to testify. Remember, the only benefit that you could gain would be the marginal difference between winning and losing, between the rate that you should have received and the rate you did get, and I estimate that unless you are talking about a loan of something like \$35,000 to \$40,000, it would hardly be worth your while to go to court.

In other words, you come to the conclusion that the borrowers protection portion of the bill is rather unenforceable. I also do not know any lawyer who would recommend to a consumer, on the basis of the lawyer's own knowledge of the credit industry, not to pay a loan and then have the finance company come and sue you. I think that would be most risky advice,

[Interprétation]

montant inférieur à la limite même si leur nombre diminue de plus en plus et est directement lié au taux d'intérêt

De plus, plusieurs parties du bill sont anticonstitutionnelles si bien qu'elles ne seront probablement pas respectées par les tribunaux. Le cas échéant, parce que le bill annonce l'abrogation de plusieurs lois, le consommateur se retrouvera tout à fait démuné jusqu'à ce que le gouvernement conçoive une toute nouvelle loi.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): C'est là l'observation la plus intéressante de votre mémoire.

M. Roman: Je suis heureux que vous soyez d'accord.

Je me demande aussi comment on a l'intention de faire respecter cette loi puisqu'elle repose entièrement sur l'initiative des consommateurs qui devront eux-mêmes entamer des poursuites judiciaires, non devant la cour des petites créances, mais devant la cour municipale ou la cour suprême. Pour ce faire, il faut énormément d'argent et de bons avocats. De fait, tout le bill est rédigé de façon à n'avoir aucun recours à moins d'être représenté par un avocat.

Lorsque l'on compare les avantages aux coûts, pour les consommateurs, on se rend compte que le seul avantage du bill sera probablement la différence entre le taux que l'on aurait dû obtenir et celui que l'on a obtenu pour un prêt, différence presque insignifiante.

En revanche, on pourrait se voir obligés d'assumer des coûts juridiques très élevés. J'ai demandé à plusieurs avocats quelle procédure ils utiliseraient. En matière de jurisprudence, on n'est jamais trop prudent. La loi est relativement complexe. A leur avis, sans une armée d'experts connaissant à fond les pratiques des sociétés de crédit, toute tentative est suicidaire.

Une voix: Exactement.

M. Roman: En plus, ces experts ne témoignent pas pour rien; il faut les payer, en supposant qu'ils veuillent bien témoigner, la plupart étant employés de ces sociétés et donc peu enclins à témoigner contre leurs frères.

Supposons que vous ayez trouvé ces oiseaux rares, le seul gain sera la différence entre le taux que vous auriez dû obtenir et celui que vous avez payé. Et à moins que votre prêt ne soit de l'ordre de \$35,000 ou \$40,000, le jeu en vaudra difficilement la chandelle.

Autrement dit, en ce qui concerne la protection des emprunteurs, les dispositions du bill sont inapplicables. Je ne vois pas non plus d'avocat en toute connaissance de cause recommandant à un consommateur de ne pas rembourser un prêt et d'attendre que la société de crédit le poursuive. Ce conseil comporterait beaucoup trop de risques même si dans le bill et

[Text]

although the suggestion in the bill and in the material that comes with it is that that is what lawyers will do. I do not know of any such lawyers. I am not even sure, but I think there is a possibility that if that were to happen and if the consumer were to lose, that his lawyer might be responsible or might well be called up before some sort of disciplinary committee of the Bar, or might well be sued for negligent advice.

Therefore it is quite possible that the net result of the bill, if passed, at least the borrower's portion, is to leave the consumer worse off, particularly the low income consumer, than at present.

I think there are really two problems that need to be solved, and perhaps the bill should address itself to these or, if not to some other act. From the viewpoint of the low income consumer, one is discrimination, particularly against those who are principally living on some form of transfer payment.

• 2030

I can give you an illustration of something that perhaps is not right on point but is very revealing. I spent the day, and will probably spend the rest of the month, in the Bell Canada rate increase application before the CRTC. Yesterday the company was required by the Commission to file on the public record all of its training manuals for customer service representatives to determine what criteria should be used to assess whether or not a particular consumer should be required to make a security deposit. There are some 22 volumes of this information. I spent many hours yesterday reading it, and I think it is not unfair to summarize it as being essentially full of old wives' tales about who pays his bills and who does not. They have quizzes. In one column they list occupations and then they ask you to show which of those occupations are stable, as though you could tell the credit worthiness of a person by the occupation he has. Naturally I am flattered to say that lawyers are very high on the list, although some of my best friends who are lawyers I probably would not loan money to. All the professionals are very high and all those people with nice respectable middle-class backgrounds are very high, and the credit ratings going from A through M can be almost neatly categorized in terms of rather conventional attitudes towards socio-economic status. The same kind of reasoning is often used in deciding who gets credit in other fields, and there is that kind of problem that needs to be dealt with.

The Chairman: Mr. Lambert.

Mr. Lambert (Edmonton West): Just a question here. Perhaps Mr. Roman might explain this. Philosophically, why should there not be some form of rating?

Mr. Roman: I have no objection to any form of rating that is based on some sort of objective assessment. In this particular case we asked Bell Canada whether they had any correlation between those who were given good or bad credit ratings and those who pay their bills, and they had made no such studies.

Mr. Lambert (Edmonton West): And you would substitute what?

[Interpretation]

dans tous les documents qui l'appuient on laisse entendre que c'est ce que les avocats feront. Si le cas se produisait et que le consommateur perdait, je ne suis même pas certain qu'on ne puisse tenir son avocat pour responsable ou même le convoquer devant un comité disciplinaire du Barreau, ou encore le poursuivre pour négligence.

J'ai donc bien l'impression que si ce bill est adopté, l'emprunteur se retrouvera en pire posture qu'avant, surtout le consommateur à faible revenu.

Il faut absolument régler deux problèmes dans le cadre de ce projet de loi ou dans un autre si ce n'est pas possible. D'abord le problème de la discrimination envers les personnes à faible revenu surtout celles qui vivent avant tout de prestations.

Je peux vous donner un exemple qui ne s'applique peut-être pas directement mais qui est très révélateur. J'ai passé la journée et je passerai probablement le reste du mois à contester devant le CRTC la hausse des tarifs de Bell Canada. Hier la Commission a demandé à la compagnie de déposer tous les manuels qui servent à la formation des représentants afin de déterminer en vertu de quels critères il faut exiger d'un usager plutôt que d'un autre le versement d'une caution. Il existe là-dessus 22 volumes. J'ai passé hier un certain nombre d'heures à les parcourir et, honnêtement, je dois dire qu'ils sont remplis de lieux communs sur les gens qui paient leurs factures et ceux qui ne les paient pas. On y trouve des questionnaires. Dans une colonne figure la liste des professions et on vous demande d'indiquer lesquelles sont stables, comme si la solvabilité de quelqu'un dépend de la profession qu'il exerce. Bien entendu je suis flatté de voir que les avocats figurent au sommet de la liste bien que je ne prêterais pas d'argent à certains avocats de mes amis. Tous les professionnels et les bourgeois respectables figurent au sommet de la liste et l'on peut nettement classer les cotes de crédit, qui vont de A à M, en fonction des attitudes conventionnelles envers le statut socio-économique. C'est souvent en vertu de ce même principe que l'on décide d'accorder un crédit dans d'autres domaines. Or, c'est un problème dont il faut s'occuper.

Le président: Monsieur Lambert.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Une simple question à laquelle M. Roman pourra peut-être répondre. Théoriquement, pourquoi ne pourrait-il pas y avoir une gradation?

M. Roman: Je n'y vois aucune objection, à condition que ce soit basé sur un critère objectif. Dans ce cas précis, nous avons demandé à Bell Canada s'il y avait un lien entre les bonnes et les mauvaises cotes de crédit et le paiement des factures; or, cette étude n'a pas été faite.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Et que proposez-vous à la place?

[Texte]

Mr. Roman: I would substitute at the very least some sort of objective study to determine the backgrounds of those individuals who did not pay their bills.

Mr. Lambert (Edmonton West): Established by whom?

The Chairman: Mr. Lambert, it is not questioning period yet.

Mr. Roman: Let me just answer that question. In the case of Bell Canada, there is a regulatory commission to do that. In the case of others, this bill, for example, purports to deal with people selling at a discount their income tax refunds and things of that sort. It may be possible to create, either under the auspices of the department or hopefully under some more active officer under this borrowers and depositors protection legislation—By an active person I mean somebody such as the provinces have created: a director who has an enforcement function, not an administrator who merely collects statistics. As part of that enforcement function, people should be able to complain to them and say, I was turned down for a loan, and the reason I was given for being turned down for a loan is that I am on welfare. That may be a legitimate reason and it may not; it depends on the individual. If no further assessment is made, then in addition to all the disadvantages that people on welfare or on some form of transfer payment normally receive, we are adding the middle-class prejudices of the credit granter, and that is inexcusable; it is not objective and it is not based on any legitimate assessment of the magnitude of the problem.

The second problem is the question of high interest rates. So we have said that discrimination is the first and high interest rates is the second. In that respect, I think what we have to look at in some detail in the proposal is the question of some form of subsidy. If the government can justify maintaining, as it now does, some form of price control over various types of services, and if there are in fact specialized subsidies to groups such as farmers or students or whatever, then surely there is a stronger case for subsidies for those who really need it, where that is demonstrated on the basis of need or income. That is very often easy to determine when the principal source of income is the government itself in some form of transfer payment.

Another approach would be to retain the present Small Loans Act ceiling and to relate it in some way to something useful. Presumably there was some rationale for that when it was passed. It had some use in 1956. The ceiling set at that time was related to the interest rate that was appropriate at that time, and the fact that 20 years later it is inappropriate is not surprising; a lot has changed in 20 years, including interest rates.

Mr. Lambert (Edmonton West): And inflation.

• 2035

Mr. Roman: And inflation. I do not think the fact that a 20-year old interest rate ceiling does not work today is at all proof that interest ceilings per se do not work. I think it only means that if you have legislation that is in effect a regulation of a particular economic valve, if you will, then you cannot let

[Interprétation]

M. Roman: Il faudrait, au minimum, déterminer de manière objective les raisons pour lesquelles les gens ne paient pas leurs factures.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Qui le ferait?

Le président: Monsieur Lambert, ce n'est pas encore la période des questions.

M. Roman: Permettez-moi d'y répondre. Dans le cas de Bell Canada, il existe à cet effet une commission de réglementation. Pour le reste, ce projet de loi propose par exemple de s'occuper des gens qui cède leur trop-perçu fiscal avec escompte. Ce serait possible sous les auspices du ministère ou de quelqu'un de plus puissant aux termes de cette loi sur la protection des emprunteurs et déposants. Je songe ici aux directeurs mis en place par les provinces et qui ont un pouvoir exécutif au lieu d'être de simples administrateurs qui se contentent de rassembler des statistiques. Les gens devraient pouvoir se plaindre à eux si on leur a refusé un prêt sous prétexte qu'ils étaient des assistés sociaux. Cela peut ou ne pas être une raison légitime; tout dépend de la personne. En l'absence d'une enquête plus poussée, nous allons ajouter à l'inconvénient d'être un assisté social les préjugés bourgeois des créanciers, et cela est inexcusable; ce n'est pas objectif et ce n'est pas fondé sur une véritable étude du problème.

Le problème qui vient après celui de la discrimination, est celui des taux d'intérêt élevés. À cet égard, je crois qu'il faut envisager une forme de subvention. Si le gouvernement peut justifier le maintien d'un certain contrôle des prix s'appliquant à différents services, et si les fermiers ou les étudiants peuvent bénéficier de subventions spéciales, pourquoi ceux qui en ont réellement besoin ne pourraient-ils pas en bénéficier également, lorsque leurs revenus le justifient. C'est très facile à déterminer lorsque ce revenu provient principalement d'une allocation de l'État.

Une autre méthode consisterait à maintenir le plafond actuellement imposé par la loi sur les petits prêts en l'appliquant à quelque chose d'utile. Cela se justifiait probablement au moment où la loi a été adoptée, c'est-à-dire en 1956. Le plafond s'appliquait au taux d'intérêt que l'on considérait approprié à l'époque et qui ne l'est plus 20 ans plus tard, ce qui n'est pas surprenant. Beaucoup de choses ont changé en 20 ans, y compris les taux d'intérêt.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Et l'inflation.

M. Roman: Et l'inflation. Le fait que la limite des taux d'intérêt imposée il y a 20 ans soit devenue inactuelle ne prouve pas que cette limite ne doive jamais s'appliquer. Cela signifie simplement qu'une loi qui joue en quelque sorte le rôle de soupape économique ne peut être maintenue pendant 20 ans sans aucune modification. C'est tout ce que cela prouve.

[Text]

that regulations become 20 years old without updating it. That is all that proves.

The final thing I want to talk about is regulated industries. To go back to Mrs. Hartling's example of Bell Canada, Bell Canada charges 1.5 per cent per month administrative charges, or so it is alleged. In fact, it is not 1.5 per cent a month, it is 1.5 per cent for 20 days. What happens is that the company takes into account the time mentioned on the bill as being your billing date and the time they receive the payment. Typically it takes them between six to eight days to mail the bill to you, and during that time the meter is running and you are being charged. If you get paid every second week it takes a certain period of time, if you normally make payment after payday, to send it in. If there is a mail strike, as I understand there is in Ottawa this afternoon, it takes a little while for your payments to get back to Bell Canada, and if it is not received on time then next month on your bill, automatically by computer, is an administrative charge. What is significant, I think, is that the relevant time period for purposes of that are the time Bell's computer happens to punch out your bill and the time their computer happens to punch in your cheque; in effect you are charged 1.5 per cent for 20 days for that, and it is called an administrative charge.

In this particular case again, the National Anti-Poverty Organization filed an interrogatory to Bell Canada asking Bell Canada to demonstrate what the cost relationship was of overdue accounts of various amounts, and Bell Canada admitted that they had no idea. This means there has been no valid pre-estimate of the cost of administering overdue accounts; it is simply an interest rate, and a very, very high interest rate. Just as regulated industries have been allowed to escape the anti-inflation controls, it seems they are perhaps being allowed to escape this legislation. I think it is an oversight that ought to be remedied.

That is all I have to say.

The Chairman: Thank you, Mr. Roman. We are now open for questioning and the first questioner is Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: I would like to thank you very much, Mr. Roman and Mrs. Hartling, for your excellent brief and for your testimony here tonight. We, especially those of us who represent what are sometimes termed low-income ridings, fully appreciate the magnitude of the problem you are discussing here tonight both in your brief and in your verbal testimony. We thank you.

Either Mr. Roman or Mrs. Hartling, I would like to talk briefly tonight in the ten minutes—I guess my questions should be brief, as should the answers, so we can cover the waterfront here—about constitutionality and the unwarranted rate and the availability of credit. Mrs. Hartling, do you feel that if this bill went through the House unamended that generally speaking low-interest credit would be even less available to low-income people than it is now? We are faced in the opposition with the same problem you are faced with. I am not going to say they are motherhood objectives, but some of the objectives of this bill as stated are clearly good, clearly good. Who can argue with them? What we are seriously concerned with in many instances is that the bill as now drafted will not

[Interpretation]

Enfin, je voudrais parler des secteurs réglementés. Pour en revenir à l'exemple de M^{me} Hartling, Bell Canada facture 1.5 p. 100 de frais administratifs par mois; c'est du moins ce qu'on affirme. En réalité, ce n'est pas 1.5 p. 100 par mois mais 1.5 p. 100 tous les 20 jours. La compagnie tient compte du temps qui s'écoule entre la date de la facturation et la date du paiement. Il faut entre six et dix jours pour que la facture vous parvienne, mais pendant tout ce temps le compteur tourne et cela vous est facturé. Si vous touchez votre salaire tous les 15 jours, et si vous réglez vos factures le lendemain de la paie, cela prend un certain temps. A supposer qu'il y ait une grève des postes comme cet après-midi à Ottawa, vos paiements mettent un certain temps avant de parvenir à Bell Canada; mais s'ils ne parviennent pas à temps, des frais administratifs figureront automatiquement sur votre facture suivante. Ce qui importe c'est la période qui s'écoule entre le moment où l'ordinateur de Bell mécanographie votre facture et le moment où il mécanographie votre chèque; en fait, vous payez 1.5 p. 100 tous les 20 jours pour cela, et c'est ce qu'on appelle les frais administratifs.

Encore une fois, dans ce cas précis, l'organisation nationale d'anti-pauvreté a demandé à Bell Canada de lui communiquer les coûts s'appliquant aux comptes en souffrance. Bell Canada a répondu qu'elle n'en avait aucune idée. Cela signifie qu'on n'a fait aucune estimation des frais administratifs s'appliquant aux comptes en souffrance; il s'agit donc en réalité d'un taux d'intérêt extrêmement élevé. De même que les secteurs réglementés ont pu échapper aux contrôles anti-inflationnistes, de même ils pourront échapper à cette loi. C'est un défaut auquel il faudrait remédier.

C'est tout ce que j'ai à dire.

Le président: Merci, monsieur Roman. Le débat est ouvert et la parole est à M. Grafftey.

M. Grafftey: Je tiens à remercier M. Roman et M^{me} Hartling de leur excellent mémoire et de leur témoignage. Ceux qui représentent des circonscriptions pauvres connaissent bien l'ampleur du problème que vous venez d'exposer. Nous vous remercions. Comme je ne dispose que de dix minutes, mes questions aussi bien que leurs réponses devront être brèves.

Je voudrais interroger M. Roman ou M^{me} Hartling sur le problème de la constitutionnalité, du taux excessif et de la disponibilité du crédit. Si le texte actuel de ce projet de loi était adopté sans modification, pensez-vous, madame Hartling, que le crédit à faible taux d'intérêt serait encore moins accessible aux économiquement faibles? L'opposition est confrontée aux mêmes problèmes que vous. On ne peut pas dire que tous les objectifs du projet de loi soient bons, mais certains le sont nettement. Qui peut le contester? Mais nous estimons dans bien des cas que le texte actuel ne permettra pas d'atteindre ces objectifs; en réalité, je pense sincèrement qu'il ne fera qu'aggraver la situation des économiquement faibles. Ma première question qui s'adresse à M^{me} Hartling ou à M. Roman

[Texte]

obtain these objectives; in fact, for low-income people it will, in my sincere and objective opinion, exacerbate the situation. So my first question to you, Mrs. Hartling or Mr. Roman, is, do you feel if this bill went through unamended, inadvertently facing the real world, that credit at a reasonable interest rate for low-income people would become even more restrictive than it is today?

Mrs. Hartling: We feel definitely that if it went through unamended credit would be more expensive, and it is going to do absolutely nothing in terms of those people who do not have access to credit today. It probably will increase the number of people who do not have access to credit if it goes through unamended.

Mr. Grafftey: Mrs. Hartling, I have in my riding four counties. Two of those counties would be classed by any definition as small town or rural, and as low income—by any definition. There is not one lawyer, Mr. Roman, in those two counties.

• 2040

I would like to be able to go home and help some of these people, but I am in Parliament and I am not a lawyer. I am not very sanguine about the storefront operation for these people. So would you share my view that telling these guys the unwarranted-rate concept as constituted in this bill—A legal letter scares the devil out of them, let alone court proceedings. What practical implications would the unwarranted rate, telling these people they could sue through the courts, have for most low income people who have absolutely no access to a lawyer?

Mr. Roman: There are two comments I can make about that. First of all, if we assume that the purpose of the bill or the function of the bill is to create a new cause of action that does not exist, quite apart from any constitutional problems the last thing low income people need is a new cause of action, because they do not have the money to sue, certainly, not in the County Court or the Supreme Court or, in your case, Mr. Grafftey, the Quebec Superior Court. But I am not even convinced that it creates a new cause of action. Certainly, in those provinces where there is an unconscionable transactions relief act, since the unwarranted-rate concept is essentially the same thing it does not add anything to provincial legislation in most of those provinces except to make the provinces mad, probably, because you are duplicating their legislation.

But it is clear that it has not been used in those provinces. So we already have, in effect, a test of the utility of that legislation, which is in Ontario and other provinces that have it, and it has not been used there and there is no reason to believe that now that you are going to incorporate it in the federal bill it is going to be any more used.

Mrs. Hartling: Could I just add one point, too? I would assume that most people in your riding are the way I was myself in the past. It is only when I got my back hard enough against a wall that I could even stand to look at a lawyer. I always looked on a lawyer as some guy on the other side and I was scared stiff of him.

[Interprétation]

est donc la suivante: pensez-vous que l'adoption du texte actuel restreigne l'accès des économiquement faibles au crédit à un taux d'intérêt raisonnable?

Mme Hartling: Nous sommes persuadés qu'en l'absence de modifications, ce projet de loi augmentera le coût du crédit et qu'il n'aidera absolument pas les gens qui actuellement ne peuvent pas obtenir de crédit. Leur nombre augmentera probablement.

M. Grafftey: Il y a quatre comtés dans ma circonscription dont deux que l'on peut qualifier de ruraux et de pauvres. Il n'y a pas un seul avocat dans ces deux comtés.

Je voudrais pouvoir les aider; malheureusement je suis au Parlement et je ne suis pas avocat. Je ne suis pas très optimiste sur les avantages que présentent pour ces gens-là des sociétés de crédit ayant pignon sur rue. Êtes-vous d'accord avec moi pour les informer de l'existence du concept de taux excessif. Ils sont épouvantés par une lettre d'avocat, sans parler d'un procès. Quelles seraient les conséquences pratiques? A quoi servirait-il de dire à ces gagne-petit qu'ils peuvent intenter des poursuites judiciaires alors qu'ils n'ont pas les moyens de se payer un avocat?

M. Roman: J'ai deux remarques à faire. Premièrement, si nous partons du principe que ce projet de loi prévoit une infraction qui n'existait pas, indépendamment des problèmes constitutionnels, c'est bien la dernière chose dont ces gens aient besoin puisqu'ils n'ont pas les moyens d'intenter une action auprès des tribunaux de comté, ou de la Cour suprême ou, dans votre cas, monsieur Grafftey, auprès de la Cour supérieure du Québec. Mais je ne suis même pas convaincu que ce bill introduise réellement le principe d'une nouvelle infraction. Il existe dans certaines provinces une législation contre les transaction malhonnêtes de sorte que ce concept de taux excessif n'ajoute rien à cette législation, sinon qu'il peut mécontenter les provinces dans la mesure où il fait double emploi.

Il est clair que cette législation n'a jamais été invoquée dans ces provinces. Cela prouve donc l'utilité d'une législation de ce genre qui existe déjà en Ontario et dans certaines autres provinces, mais où elle n'a jamais été invoquée. Il n'y a aucune raison de croire qu'une loi fédérale le serait davantage.

Mme Hartling: Une remarque, si vous m'y autorisez. Je suppose que la plupart de vos administrés ont la même attitude que j'avais auparavant. Il fallait vraiment que je sois acculée au pied du mur pour oser ne serait-ce que regarder un avocat en face. Je considérais que l'avocat était toujours de l'autre bord, et j'étais terrorisée.

[Text]

Mr. Graftey: From your testimony, Mr. Roman and Mrs. Hartling, both written and oral, you are not too sanguine about the unwarranted-rate principle. You feel that if the government, apart from the constitutionality aspect of this, amended the Small Loans Act vis-à-vis global amount ceilings and interest ceilings, lived up to its responsibilities there, a lot of the grievances that you now outline could be partially, at least, rectified.

Mr. Roman: I do say in my portion, Mr. Graftey, that there is another alternative, and I do not want to foreclose this, and that is the alternative taken by the Province of British Columbia and some other provinces. They set up a director under the act who can and has brought class actions on behalf of consumers and so on. He is paid by the government and an individual consumer goes to him and says, "I would like to bring a case," and he does it, at their request. He cannot preclude them from bringing their own cases if they want.

But that entails, I know in B.C., a fairly large, and I do not use the term pejoratively, bureaucratic enterprise. If the federal government were to do this they would probably have to set one up in every province, because they would need a lawyer who could practice in each province. How would they set one up in most provinces where they already have existing provincial agencies doing that? It would be very awkward from a federal-provincial viewpoint, I think, quite apart from a tremendous duplication of cost. Failing that approach, I think we are left with doing something reasonable with the Small Loans Act, or that concept.

Mr. Graftey: I am not going to go into details, but in principle, Mr. Roman and Mrs. Hartling, I share your views. I believe by scrapping the Small Loans Act and the unwarranted rate—it is hard to prove this and to document it—I can see the rates skyrocketing for low-income people and the amounts available becoming even more restrictive than they are today. If in effect, Mr. Roman and Mrs. Hartling, we attack the principle of the unwarranted rate, as you have it in your brief while sharing our view that many of the objectives in the bill are very praiseworthy, we have no choice but to state that the unwarranted rate—I am no parliamentary expert—is surely a centrifugal principle of this bill, plus your views on disclosure, and the disclosure regulations, we understand from past testimony from the provinces, are also, Mr. Roman, running into a high degree of constitutional conflict. But the bill has to go back to the drawing board again.

• 2045

Mr. Roman: Well, perhaps I could just qualify that. I see the Bill, as really having two parts, as the name implies, a borrowers' part and a depositors' part. I have not had a chance to examine in the same kind of detail, the depositors' part, and I have not looked at the constitutionality of that, partly because my initial gut reaction was that it was mostly all right because what it proposed to do was define these things and there is no doubt that some finance company executive who does not like the fact that disclosure, now, will have to be made will come before this Committee, or will make representations to the government, saying that something is unconstitu-

[Interpretation]

M. Graftey: Vous n'êtes donc pas très optimiste en ce qui concerne ce principe de taux excessif. Indépendamment de l'aspect constitutionnel, vous estimez que si le gouvernement modifiait le plafond des prêts et des intérêts dans la Loi sur les petits prêts qui a fait ses preuves, beaucoup de problèmes seraient résolus.

M. Roman: Pour ma part, j'estime qu'il existe une autre solution que je ne veux pas écarter; il s'agit de la solution adoptée par la Colombie-Britannique et certaines autres provinces. On a mis en place un directeur que la loi autorise à intenter des procès au nom des consommateurs. Il est payé par le gouvernement et, à la requête du consommateur qui vient lui exposer son cas, il intente une action en justice. Les consommateurs peuvent d'ailleurs défendre leurs propres causes s'ils le désirent.

Mais en Colombie-Britannique du moins, cela entraîne une bureaucratie assez lourde, et ce n'est pas péjoratif de ma part. Le gouvernement fédéral devrait probablement nommer un directeur pour chaque province mais comment ferait-on dans les provinces où il en existe déjà? Il y aurait des problèmes du point de vue fédéral-provincial, sans parler des coûts qui s'en trouveraient démultipliés. Cette solution mise à part, il ne reste qu'à modifier la Loi sur les petits prêts.

M. Graftey: Je n'entrerai pas dans les détails, mais en principe je suis d'accord avec vous. Il est difficile à prouver qu'un taux d'intérêt est excessif et je vois déjà les taux d'intérêts monter en flèche pour les bas revenus qui auront encore plus de difficultés que maintenant. Nous nous opposons au principe du taux excessif, comme vous le faites dans votre mémoire, et si nous pensons comme vous que les objectifs du projet de loi sont très louables, en revanche, nous n'avons pas d'autres solutions que de nous prononcer contre ce taux excessif. Je ne suis pas expert en matière parlementaire, mais ce que vous dites de l'information du public et de sa réglementation, de même que les témoignages antérieurs des provinces à ce propos, posent des problèmes constitutionnels. Il faut donc revoir le texte du projet de loi.

M. Roman: Je voudrais apporter ici quelques réserves. Comme son nom l'indique, ce bill comprend 2 parties; une partie qui concerne les emprunteurs et une autre qui concerne les déposants. Je n'ai pas étudié de manière aussi approfondie la partie qui s'applique aux déposants et je ne me suis pas penché sur le problème de la constitutionnalité; cela est partiellement dû au fait qu'instinctivement j'ai pensé que ce bill définissait, à juste titre, un certain nombre de choses; et si le directeur d'une société financière déteste l'idée de révéler les informations que ce texte rend obligatoire, il viendra s'en expliquer devant le Comité ou il présentera des instances au

[Texte]

tional. But, from what I have seen of it, it looks a lot more solid to me. I mean nothing is unassailable but the depositors' part looks a lot more solid to me on constitutional grounds. I think that the Bill could really be divided in two, that the depositors' part might be passed as with whatever amendments are made and that the borrowers' part should really go back to the drawing board and be rethought.

Mr. Grafftey: Well, I do not want to be negative. I really do not. I share your views but you have posed an unprecedented Parliamentary obstacle for us. My colleague here says it cannot be done. I am not going to . . .

Mr. Roman: That sounds like a challenge.

Mr. Grafftey: We would like to think it could be done but we are not sure it can be.

I see you have got a reference to the criminal rate. Would you rather see it tackled in the Criminal Code as opposed to in this Bill?

Mr. Roman: Well, just before I say that, a thought suddenly occurred to me, in response to Mr. Lambert's comment, that it cannot be done. It seems to me that, if the Bill were amended to remove those clauses that dealt with the borrowers' portion of it, the depositors' clauses would remain and that could do it could it not?

Mr. Lambert (Edmonton West): No. From a procedural point of view it would derogate from the second-reading principle and therefore[—]

Mr. Grafftey: You cannot amend the principle. You know, the unwarranted rate to me. I found the Bill very hard to understand, after two or three readings, but the unwarranted rate, at the very least, is one of the centrifugal principles of the Bill. And it is hard to follow. Certainly it would be hard to take it out of the Bill without sending the whole Bill back to the drawing board.

Mr. Roman: Well, the desire to do something about loan-sharking, I think, is a desirable one.

Mr. Grafftey: Excellent. Excellent.

Mr. Roman: There is two things that bother me about the criminal rate. One is that, in principle, it is a ceiling and, in logic, if you are saying that a ceiling is no good under the Small Loans Act, why is the ceiling good here? In other words, it is to impose a ceiling and say somehow it will not work here but it will work here. Either ceilings work or they do not. It is at least, logically, inconsistent. The second point is, that it is not for the lack of a criminal rate that people have trouble with loan sharks and that the police have trouble with loan sharks, it is because people are not willing to testify because loan sharks have methods of collection that are not available to the general mass of creditors.

Mr. Grafftey: Right.

Mr. Roman: So there are, and I detail in the brief, several Sections under the Criminal Code, whereby this could be dealt with and those are such broad sections. There all kinds of crime inquiries and other ad hoc things that can be done, such

[Interprétation]

gouvernement, en affirmant que c'est inconstitutionnel. Rien n'est inattaquable, mais d'après ce que j'en ai vu, la partie consacrée aux déposants me semble beaucoup plus solide du point de vue de la constitutionnalité. Je crois que le projet de loi pourrait être scindé, et la partie consacrée aux déposants pourrait être adoptée après quelques amendements, tandis que la partie consacrée aux emprunteurs devrait être entièrement révisée et repensée.

M. Grafftey: Je ne veux pas être négatif. Je suis d'accord avec vous, mais vous nous posez un problème parlementaire sans précédent. Mon collègue affirme que c'est impossible. Je ne vais pas . . .

M. Norman: C'est un défi.

M. Grafftey: Nous aimerions que ce soit possible, mais nous n'en sommes pas certains.

Je vois que vous parlez ici de taux criminel. Préférez-vous que ce soit prévu dans le code criminel plutôt que dans le projet de loi?

M. Roman: Avant de vous répondre, je voudrais vous faire part d'une pensée qui m'est venu à l'esprit suite à la remarque de M. Lambert qui affirme que c'est impossible. Si l'on supprimait de ce projet de loi les articles concernant les emprunteurs, les articles se rapportant aux déposants subsisteraient, et le problème serait réglé, n'est-ce pas?

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Non. Du point de vue de la procédure, nous dérogerions au principe de la deuxième lecture, et par conséquent . . .

M. Grafftey: On ne peut pas changer le principe. J'ai lu ce projet de loi 2 ou 3 fois mais j'ai eu beaucoup de mal à le comprendre. Le taux excessif constitue l'un des principes fondamentaux du bill, et c'est du à suivre. Il serait difficile de l'éliminer sans repenser entièrement le projet de loi.

M. Roman: Il est souhaitable de faire quelque chose contre les prêts usuraires.

M. Grafftey: Excellent.

M. Roman: Ce taux criminel m'ennuie doublement. D'une part, il fixe en principe un plafond et si l'on déclare que ce plafond est inacceptable en vertu de la Loi sur les petits prêts, il est illogique de dire qu'il est acceptable ici. Autrement dit cela revient à fixer un plafond qui s'appliquera dans un cas et pas dans l'autre. Mais de deux choses l'une, ou bien il s'applique partout ou bien il ne s'applique pas du tout. C'est parfaitement illogique. Deuxièmement ce n'est pas parce que la loi ne parle pas de taux criminel que les gens et la police ont des difficultés avec les usuriers; c'est parce qu'ils hésitent à témoigner de crainte de se faire casser la figure et de subir les méthodes généralement inutilisées par la majorité des créanciers.

M. Grafftey: Bien.

M. Roman: Le code criminel contient donc plusieurs articles suffisamment englobant pour régler ce problème. Lorsqu'on a affaire à un gang particulièrement renommé, on peut procéder à des enquêtes et adopter des solutions ad hoc, comme c'est

[Text]

as are happening in Quebec, when a particularly notorious ring, if you will, surfaces. But it does highlight a problem which is the reason why people go to loan sharks, and sometimes very prominent people as we have read in the newspapers, lately, and that is because it may be that they may be being excluded from the normal channels of credit. And that plays back to Mrs. Hartling's point about making sure that the channels of credit are open to people who, for all kinds of unjustified reasons, are seen as being high-risk borrowers.

Mr. Grafftey: My last observation on your testimony, both written and verbal, Mr. Roman and Mrs. Hartling, which again we thank you for, is that when I look at your recommendations vis-à-vis the unwarranted rate, when I look at your excellent brief, and I also was made aware of your appendix on constitutional problems this evening and I have read it, when I see your views on the unwarranted rate, on the problems regarding constitutionality and your views about the desirability of updating and amending the Small Loans Act, it becomes, then, more than problematic of how we can accept these views, even one or two of them, without challenging the principles of this Bill, at this stage, if it is proceeding before the House of Commons.

The Chairman: Thank you, Mr. Grafftey. Mr. Marceau.

Monsieur Marceau.

• 2050

M. Marceau: Merci, monsieur le président.

Je voudrais tout d'abord dire à Mme Hartling que l'absence du ministre n'indique pas un manque d'intérêt de sa part. Nous avons eu 30 réunions et durant chacune d'elles nous avons eu des messages très intéressants et très importants. S'il avait fallu que le ministre soit présent chaque fois! Je pense qu'il aurait été normal qu'il le soit pour tous. Alors, ce n'est pas un manque d'intérêt. Il vous a donné l'occasion de venir le rencontrer, c'est parce qu'il est intéressé aux commentaires de votre organisation.

D'ailleurs, je suis évidemment très impressionné par le fait, comme vous le dites dans votre mémoire, que vous représentez 1800 organisations locales et que vous vous consacrez entièrement à l'élimination des injustices du système dans le but d'assurer aux pauvres des chances égales de participer dans la société canadienne. Il s'agit je pense d'un objectif que nous partageons et que nous essaierons d'atteindre ensemble.

Vous dites dans votre mémoire, que le renversement du fardeau de la preuve pour que le prêteur en soit responsable, n'est pas quelque chose d'impressionnant. Et pourtant, c'est un changement assez complet des lois existantes au Canada et tout particulièrement au Québec.

Vous dites que l'approche voulant que le consommateur n'ait simplement qu'à cesser le remboursement d'un prêt pour obtenir justice n'est pas réaliste. Selon votre expérience, certains prêteurs ont des moyens de perception assez violents. Vous parlez même à un certain moment du risque d'être placé sur la liste noire.

[Interpretation]

actuellement le cas au Québec. Cela met en relief les raisons pour lesquelles les gens s'adressent à des usuriers, y compris des gens très connus, comme les journaux nous l'on appris récemment; et c'est peut-être parce qu'ils ne peuvent pas obtenir de crédit par les voies normales. Et cela nous ramène à l'argument de M^{me} Hartling. Elle demandait que le crédit soit accessible aux gens qui, pour toutes sortes de raisons non justifiées, sont considérés comme des emprunteurs insolubles.

M. Grafftey: Une dernière remarque sur vos observations dont je vous remercie encore une fois. Après avoir étudié votre excellent mémoire et vos recommandations portant sur le taux excessif ainsi que l'appendice de ce soir sur les problèmes constitutionnels, et après avoir entendu vos remarques sur la nécessité de réaménager la Loi sur les petits prêts, il me paraît difficile de mettre en pratique ne serait-ce qu'une ou deux de vos suggestions, sans remettre en question les principes de ce projet de loi.

Le président: Merci, monsieur Grafftey. Monsieur Marceau.

Mr. Marceau.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman.

I would first like to say to Mrs. Hartling that the Minister's absence does not indicate a lack of interest on his part. We have held thirty meetings in the course of which we have heard a great deal of interesting and important testimony. If the minister were to attend one meeting, I would think it only fair that he attend all of them. So it is not through lack of interest, that he is not here. He has given you the opportunity to present your case because he is interested in your organization's comments.

I am most impressed with the fact, stated in your brief, that you represent 1,800 local organizations and are totally dedicated to the elimination of the injustices of the system and to ensuring that the poor are given an equal opportunity to participate in Canadian society. I think that this is a goal we all share and should try to attain together.

You note in your brief that you are not very impressed by the shifting of the burden of proof to the lender. Yet this represents a radical change in Canadian legislation, especially that of Quebec.

You say that it is not realistic to assume that a consumer has only to stop payment on a loan to obtain justice. You have found from experience that certain lenders use rather violent collection methods. You even spoke of the risk of being placed on a black list.

[Texte]

Je voudrais vous demander, si le renversement du fardeau de la preuve n'est pas une solution, qu'est-ce que vous proposez comme solution? Et deuxièmement, lorsque vous parlez de méthodes de collection violentes, de quoi parlez-vous exactement? Et quand vous parlez de liste noire, à quoi faites-vous référence?

The Chairman: Mrs. Hartling.

Mr. Roman: Perhaps I had better address that, Mr. Chairman. If you do not mind I will speak in English because these...

Mr. Marceau: Right, sir.

Mr. Roman: ... are rather complicated questions and I do not think my knowledge of French extends to that.

First of all, changing the burden of proof.

Mr. Marceau: Yes.

Mr. Roman: The answer I give would depend, Mr. Marceau, on whether you yourself are a lawyer or not.

Mr. Marceau: I am.

Mr. Roman: All right. Then, you would know that there are two burdens of proof in fact. One is the initial burden that you have to overcome such that you do not get thrown out of court because you have proved nothing at all or you have no case, and the second is the burden of proof that arises when the evidence is exactly balanced, or to use the metaphor, when the scales of justice are exactly at neutral and the judge has to decide in which way the balance of the case swings. At that point the plaintiff has to prove the burden of his case.

Now, in theory, shifting the burden would sound like a very important thing but then, when you look in practice at the manner in which both the primary and the secondary burden are discharged, you will see that it is not very difficult. What happens is this: the lender comes into court with his lawyer, as he would have to, and with somebody who is an expert in that business. He could be the manager of the company or someone who has spent 20 years assessing credit, and he says, "On the basis of my 20 years in this business, I think this is not an unwarranted rate. After my interview or talk to that dead beat over there, they came to the conclusion that they were not a very good risk, and I have 20 years' experience in this business and I know what I am talking about." At that point no judge in his right mind would substitute his judgment for that of somebody with 20 years' experience in the business.

Mr. Marceau: I am not sure of that.

• 2055

Mr. Roman: I think it would be very difficult for a judge to say, or to imply, that he knows more about credit, what is a worthwhile credit risk and making judgments about credit, than does the credit manager of Household Finance, let us say, to name a company, or some other finance company. And, that being the case, the judge would have to look at the evidence and the consumer would have to call some evidence, too. And in a typical case, where the consumer did not have the money or did not want to hire an expert or simply could not get an

[Interprétation]

Since the shifting of the burden of proof is no solution, I would like to ask you what you would suggest? Secondly, what exactly do you mean by violent collection methods? What do you mean when you refer to a black list?

Le président: Madame Hartling.

M. Roman: Il vaudrait peut-être mieux que je réponde à la question, monsieur le président. Avec votre permission, je parlerai anglais parce qu'il s'agit...

M. Marceau: D'accord.

M. Roman: ... d'une question assez complexe et je ne crois pas être en mesure de répondre en français.

D'abord, la question du renversement du fardeau de la preuve.

M. Marceau: Oui.

M. Roman: Si vous êtes avocat, monsieur Marceau, je formulerai ma réponse en conséquence.

M. Marceau: Je le suis.

M. Roman: Très bien. Vous savez donc qu'il existe deux fardeaux de la preuve. Il faut d'abord prouver qu'il y a matière à procès; ensuite, lorsque la balance est en équilibre, pour employer une métaphore, le juge doit la faire pencher d'un côté ou de l'autre. A ce moment-là, le fardeau de la preuve incombe au plaignant.

En théorie, le renversement du fardeau semblerait avoir une grande signification. Mais, si vous examinez la manière dont on s'acquitte de ces deux fardeaux, vous verrez que cela ne présente pas de difficultés. Voici ce qui arrive: le prêteur se présente devant le tribunal accompagné de son avocat, ce qui est obligatoire, et d'un expert. Il peut s'agir du directeur d'une société ou d'une personne ayant vingt ans d'expérience dans le domaine du crédit. Et s'il dit: «D'après mes vingt ans d'expérience dans ce domaine, je ne crois pas que ce taux est excessif. Mon entrevue avec ce minable m'a convaincu qu'il présentait un risque élevé. Vingt ans d'expérience ne peuvent se tromper», n'importe quel juge se fiera à cette opinion fondée sur vingt ans d'expérience.

M. Marceau: Je n'en suis pas certain.

M. Roman: A mon avis, un juge peut difficilement prétendre qu'il en connaît plus sur le crédit, ou qu'il est plus en mesure de juger de la solvabilité de quelqu'un, que le directeur des services de crédit d'*Household Finance*, par exemple, pour nommer une société, ou de toute autre société de crédit. Le juge ne peut qu'étudier les preuves présentées et le consommateur est aussi tenu d'apporter des preuves. Si le consommateur par exemple n'a pas l'argent nécessaire ou ne veut pas embaucher d'expert ou n'arrive pas tout simplement à trouver un

[Text]

expert to testify—and I spend a lot of time trying to find experts to testify and I know how difficult it is; they always back out at the last minute when they find out who you are acting for—the problem would be that there would be very little countervailing evidence that you could call and, in practice, the way it would work out at the end of every single case, if there ever were any, would be that the burden of proof would be discharged by the lender very easily. That is just the way litigation works. So I do not think the creation of a private remedy is effective. I think this is a case that calls for public remedy, or a private remedy that is enforced at public expense, such as they have in the Province of British Columbia, the example I used earlier. Now, because that would be awkward and unwieldy, I think what we are left with is some kind of self-enforcing public remedy like the Small Loans Act or some other kind of interest ceiling.

The second question you had related to violence, and obviously I was referring there to loan-sharking and the criminal rate. In my opinion, the criminal rate does not in practical terms add anything to the existing provisions of the Criminal Code in reducing loan-sharking. I do not think the loan-sharking problem is a statutory drafting problem; I think it is an enforcement problem.

Now, as to the blacklist, I will let Mrs. Hartling comment on credit ratings.

Mrs. Hartling: I would like to comment on perhaps a little more than just credit ratings.

The violence that we speak of in our brief can be in two forms. It can be in a form of mental persecution on people. It has been my own personal experience, as well as the experience of many, many thousands of poor in this country, that the kind of collection tactics used by finance companies before they ever resort to the use of the court to make a collection border on a violence, but generally of a mental form, in which they persecute you continuously simply because of nonpayment. That is really why we stated on page three that if you stop payment on the loan the next thing you are going to get is maybe six months of mental persecution before something ever comes before the courts, and it has been our experience that consumers just do not have enough knowledge of their own right of protection that exists to take something to court themselves. Nor can they afford it, nor can the legal aid systems cope with it. And they are still enough afraid of legal aid systems that they do not even want to go to the local community legal aid centres. It is not that much of a way of Canadian life today.

In terms of blacklists, about the only way that I can speak about blacklists is to speak of my own personal experiences since I started in this organization. When I started in this organization I started because we were poor and because we bloody well could not pay our bills. And my husband was working full-time. We just could not afford to feed our family, we had too many bills to pay, and it got to the point one day where we had a choice between eating or paying the bills and finally got mad enough that I threw all the bills in the wastepaper basket. We got our telephone cut off because we did not pay the bill. So at least I did not have to answer the

[Interpretation]

expert voulant témoigner,—et je passe mon temps à chercher des experts voulant bien témoigner, c'est très difficile, ils refusent toujours à la dernière minute lorsqu'ils apprennent qui est votre client,—dans ce cas, il lui est très difficile de produire des contre-preuves et en pratique, le prêteur peut facilement en fin de compte s'acquitter du fardeau de la preuve. Ainsi marche la justice. Je ne crois donc pas qu'il soit utile de prévoir un recours privé. Dans le cas présent, il faut un recours public, ou un recours privé aux frais de l'État, comme celui qui existe en Colombie-Britannique comme je l'ai dit tantôt. Étant donné que ce serait assez difficile à appliquer, je crois qu'il ne reste que le recours public automatique du genre de la Loi sur les petits prêts, c'est-à-dire la fixation d'un plafond.

Votre deuxième question portait sur la violence, et je parlais bien entendu du prêt usuraire et des taux d'intérêt criminels. A mon avis, cette notion de taux criminel n'ajoute rien sur le plan pratique aux dispositions visant à éliminer l'usure existant déjà dans le Code criminel. Je ne crois pas que le problème du prêt usuraire se situe au niveau des textes législatifs, mais plutôt à celui de leur exécution.

Pour ce qui est de la liste noire, je laisserai M^{me} Hartling vous parler des cotes de crédit.

Mme Hartling: J'aimerais aussi parler d'autre chose que des cotes de crédit.

La violence dont nous parlons dans notre mémoire peut prendre deux formes. Il peut s'agir d'un genre de persécution mentale. D'après ma propre expérience, et celle de milliers de pauvres gens du pays, avant de s'adresser aux tribunaux, pour percevoir ce qu'on leur doit, les sociétés de crédit ont recours à toutes sortes de tactiques qui ressemblent beaucoup à de la violence, mais une violence mentale qui consiste à harceler continuellement ceux qui ne remboursent pas leurs dettes. C'est pourquoi nous disons à la page 4 que si un emprunteur cesse de rembourser son prêt, le prêteur le harcèlera pendant six mois peut-être avant d'intenter une action en justice, car d'après notre expérience, les consommateurs ne connaissent pas assez leurs droits pour envisager d'intenter des poursuites judiciaires eux-mêmes. Ils n'ont pas les moyens et les cabinets d'assistance juridique ne peuvent s'en occuper. Ils ont tellement peur de l'assistance juridique qu'ils ne veulent même pas s'adresser au centre d'assistance juridique communautaire. Cela ne fait pas encore partie des habitudes de la population canadienne.

Je ne puis vous parler des listes noires que d'après ma propre expérience depuis que je fais partie de cet organisme. Je me suis jointe à cet organisme parce que nous étions pauvres et parce qu'il nous était absolument impossible de régler nos factures. Et pourtant mon mari travaillait à plein temps. Nous n'avions tout simplement pas les moyens de nourrir notre famille, nous avions trop de comptes à payer, et à un moment donné il nous a fallu choisir entre manger ou payer les comptes et cela m'a mis tellement en colère que j'ai tout simplement jeté tous ces comptes au panier. Le téléphone nous a été enlevé parce que nous n'avions pas payé notre compte. Au moins je

[Texte]

telephone. But then they started coming to the door. And, believe me, I know those pressure tactics. The kind of pressure that they put on your family is just fantastic. I had to teach my children how to lie by saying: she is not home; he is not home, there is nobody here, I am sorry, you cannot get them. When the bailiff came, the same deal. It teaches you to lie, to hide, to do anything just to get away from the kind of pressure that they can put on you. In terms of blacklists, there was no way that we could get any kind of even minimal credit to buy anything that we happened to need. If our refrigerator broke down, then it broke down and all of our food rotted. We would have to go to the corner grocery daily because we could not store food in the fridge—you did not have one anymore. You could not buy one.

• 2100

When you get into that kind of a situation, there are differences which I have noticed. The differences is in the way the bank threatened me as I was at that time and as I am today. I do not see that I am any different a person. Today I am the Executive Director of the National Anti-Poverty Organization, fighting the same thing I was fighting when I was only a mother of eight children and we did not have a national anti-poverty organization. That made a lot of difference to me. I can walk into the bank today and they smile and say, "Hello, Mrs. Hartling". If maybe I am out of town and I do not deposit my pay cheque in time and a cheque goes through, what does the bank do? They pay it, and they do not charge me for having bounced a cheque, but essentially that is what I did. If I had bounced a cheque when we were living out in British Columbia, I got charged \$2.50. That cheque got sent back and that company got after me and the bank got after me, and the persecution was never ending. That is the kind of discrimination that I know we express very inadequately in this brief.

But just from my own personal experience, this kind of discrimination is absolutely ludicrous. Today I am no more responsible about paying my bills than I was 10 years ago, but somebody somewhere thinks I am. In fact, my own bank manager told me that I can have more credit because I am the Executive Director of the National Anti-Poverty Organization today: more credit than I can afford to have.

Le président: C'est votre dernière question, monsieur Marceau.

M. Marceau: Merci. Vous dites que vous seriez prête à collaborer avec le gouvernement si jamais il décidait de lancer une campagne d'éducation et d'information. Pouvez-vous me donner des précisions sur le genre de collaboration que vous seriez prête à offrir? De quelle façon seriez-vous prête à travailler avec le gouvernement?

J'aurais une deuxième question: Vous parlez de la divulgation et vous recommandez qu'un mécanisme soit créé pour aider les gens à obtenir justice dans le cadre de cette loi. Vous recommandez également que le gouvernement fournisse des services de conseillers. N'existe-t-il pas dans la plupart des

[Interprétation]

n'étais pas obligée de répondre au téléphone. Mais ensuite nos créanciers sont venus frapper là notre porte. Croyez-moi, je connais toutes les tactiques d'intimidation. La pression qu'ils sont capables d'exercer sur votre famille est tout simplement incroyable. J'ai dû apprendre à mes enfants à mentir en disant «Elle n'est pas à la maison, il n'est pas à la maison, il n'y a personne ici.» Lorsque l'huissier est venu nous avons fait la même chose. Cela vous apprend comment mentir, vous cacher, faire n'importe quoi pour échapper aux pressions qu'ils exercent sur vous. Pour ce qui est de la liste noire, il nous a été impossible d'obtenir quelque crédit que ce soit, même minime, pour acheter ce dont nous avons besoin. Si notre réfrigérateur tombait en panne, toute notre épicerie pourrissait. Il fallait donc aller tous les jours à l'épicerie du coin, parce que nous ne pouvions pas utiliser le réfrigérateur. On n'avait tout simplement plus de réfrigérateur. On ne pouvait pas s'en acheter un.

Lorsqu'on se retrouve dans une situation semblable, on s'aperçoit de certaines différences. Je me suis aperçue que les banques ont changé d'attitude depuis cette époque-là. Pourtant, je suis la même personne. Aujourd'hui, je suis directrice de l'Organisation nationale anti-pauvreté, je mène le même combat que je menais quand j'étais mère de 8 enfants et il n'y avait pas d'organisation nationale anti-pauvreté. Cela fait une différence. Aujourd'hui, si j'entre dans une banque, on me dit en souriant: «Bonjour, madame Hartling». S'il m'arrive de ne pas pouvoir déposer mon chèque à temps parce que je ne suis pas en ville et que j'émette un chèque, que fait la banque? Elle l'honore, sans même me pénaliser pour avoir émis un chèque sans provision. En réalité, c'est ce que j'ai fait. Quand je vivais en Colombie-Britannique, on me demandait \$2.50 chaque fois que j'émettais un chèque sans provision. On me renvoyait le chèque. La société était à mes trousses, la banque était à mes trousses et la persécution ne cessait pas. Voilà le genre de discrimination dont nous parlons, quoiqu'assez mal, dans notre mémoire.

D'après mes expériences, cette discrimination est tout à fait absurde. Aujourd'hui, je ne suis pas plus responsable en ce qui concerne le paiement de factures qu'il y a 10 ans, mais quelqu'un a l'impression que je le suis. Mon gérant de banque m'a même dit que j'avais droit à plus de crédit parce que je suis directrice de l'Organisation nationale anti-pauvreté; plus de crédit, en fait, que je ne puis me permettre.

The Chairman: This will be your last question, Mr. Marceau.

Mr. Marceau: Thank you. You said that you would be willing to co-operate with the government if it decided to launch an education and information campaign. Could you tell us in what ways you would be willing to co-operate? How would you work with the government?

I have a second question. With regards to disclosure, you recommend that a mechanism be provided which would allow people to demand fair treatment under the law. You also recommended that the government supply legal counsel. Could existing provincial legal aid services not look after this matter?

[Text]

provinces un service d'aide juridique qui peut se charger de cela?

Mrs. Hartling: First of all, on the collaboration we offer, we feel that legislation such as this, in the area of consumer protection, is only of benefit when the consumer knows that he has that protection. We feel that the kind of collaboration we would offer is that it is in the best interests of the poor to know what legislation protects them. We would make every effort to find ways of reaching all poor persons in this country to ensure that they have some knowledge of the kind of protection that is available to them through whatever resources that are available to us.

One of the most effective means of communication, we realize, is not the printed word, but rather the spoken word, and it is those kinds of resources that we are continually researching to find better ways of expanding the number of people to whom the people who have that knowledge can talk.

Le président: Merci, monsieur Marceau.

Mr. Marceau: The second one. The second section.

Mrs. Hartling: The second part of the question, concerning the legal-aid system.

Mr. Marceau: Yes.

Mrs. Hartling: There are adequate legal-aid systems in a very limited number of sections of the country. I am aware of some of the legal-aid clinics that are very successful—in Quebec, for example, and in British Columbia. If you go to New Brunswick, forget it. If you go to Newfoundland, forget it; they are just not working. You hear about the famous ones, like the Parkdale Legal Clinic. They do great work, but they cannot reach all the people, and there are not enough resources available to them.

• 2105

Mr. Roman: Parkdale does 5,000 cases a year approximately, of which more than half are landlord and tenant matters, I believe. The Ontario Legal Aid Plan spends the bulk of its budget on criminal legal aid, and most of what is left for civil legal aid goes to matrimonial stuff.

Le président: Monsieur Lambert, c'est à votre tour de poser des questions.

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes, Mr. Chairman. I would like to ask Mrs. Hartling just who is a consumer?

Mrs. Hartling: Everyone in this country is a consumer. The consumers that we are most concerned with are those who have too little income to live on.

Mr. Lambert (Edmonton West): Well, if you are a consumer and you go out and make a purchase and the purchase made is made on the basis of a desire and a decision, it is made as the result of an agreement to buy, an agreement to sell, is there no payment involved, or is there a right to consume without an obligation to pay?

Mrs. Hartling: No, there is a payment involved. I am not quite certain about the matter of decision; it may be a matter

[Interpretation]

Mme Hartling: D'abord, en ce qui concerne notre collaboration avec le gouvernement, je crois qu'une loi comme celle-ci ne protège le consommateur que dans la mesure où il sait avoir droit à cette protection. Nous essaierons donc de convaincre les pauvres qu'ils ont avantage à savoir que la loi les protège. En utilisant les ressources qui nous sont accessibles, nous essaierons de joindre tous les pauvres du pays pour les renseigner sur la protection prévue par la loi.

Nous nous rendons compte que la meilleure façon de joindre les gens, c'est de leur parler. Nous essayons donc de trouver des moyens de joindre le plus grand nombre de gens possible afin de partager nos connaissances avec eux.

The Chairman: Thank you, Mr. Marceau.

M. Marceau: La deuxième partie.

Mme Hartling: La deuxième partie de la question portait sur les services d'assistance juridique.

M. Marceau: Oui.

Mme Hartling: Les services d'assistance juridique ne sont satisfaisants que dans un nombre très limité de régions. Je sais que les cabinets d'assistance juridique ont connu un grand succès au Québec, par exemple, et en Colombie-Britannique. Mais au Nouveau-Brunswick, il n'y a rien. Ni à Terre-Neuve. Cela ne marche pas. On entend parler des cliniques célèbres telles la *Parkdale Legal Clinic*. Elles sont formidables, mais elles ne peuvent aider tout le monde à cause du manque de fonds.

M. Roman: Parkdale défend environ 5,000 affaires par an, dont la moitié sont des litiges entre propriétaires et locataires. L'assistance juridique de l'Ontario consacre la majeure partie de son budget aux affaires criminelles, et la presque totalité de ce qui reste est consacrée aux affaires civiles, aux affaires matrimoniales.

The Chairman: Mr. Lambert, you're the next questioner.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Oui, monsieur le président. Qu'est-ce qu'un consommateur pour M^{me} Hartling?

Mme Hartling: Tous les habitants de ce pays sont des consommateurs. Ceux qui nous intéressent le plus sont ceux dont le revenu est insuffisant pour vivre.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Si vous êtes consommateur et si vous faites un achat, cet achat part d'un désir et d'une décision et il est le résultat d'un contrat d'achat et d'un contrat de vente; le paiement n'intervient-il pas? A-t-on le droit de consommer sans être obligé de payer?

Mme Hartling: Non, cela implique un paiement. Je ne comprend pas très bien cette notion de décision; cela peut

[Texte]

of desire, it may be a matter of need but I am not certain that every consumer that goes out and spends makes a decision consciously. That is why I might dispute your term "decision". I feel a person has to make that consciously to call it a decision.

Mr. Roman: I would also like to add something brief to that. That language sounds very familiar to me, sir; it is the language of the Law of Contracts.

Mr. Lambert (Edmonton West): Because your brief is based upon law.

Mr. Roman: Yes, it is.

Mr. Lambert (Edmonton West): Your letter to Mrs. Hartling on behalf of your association, Mr. Roman, if I may say so—and that is an admirable point—is a lawyers' brief.

Mr. Roman: That is right. I do not deny that. I wanted to deal with your point, though, about an agreement to buy and agreement to sell because that particular phraseology was developed in the nineteenth century as a way of describing the kinds of mercantile transactions that took place then when the Law of Contracts was developed. In those days there were a large number of buyers and a large number of sellers but nowadays we have restrictive trade practices legislation and we have a high deal of oligopoly in the economy, to such an extent that it becomes very difficult for governments even to deal with the economy, and as such it is somewhat fictitious to talk about an agreement to buy and an obligation to pay when, let us say, you are dealing with a telephone company, where there is only one person you can buy from and if you do not come to an agreement on their terms, then you do not get telephone service.

Mr. Lambert (Edmonton West): But that telephone service was put in there as the result of public action which determined that there shall only be one franchise.

Mr. Roman: Oh, yes. I am not saying there is anything wrong with it.

Mr. Lambert (Edmonton West): So it is not a self-assumed oligopoly.

Mr. Roman: No.

Mr. Lambert (Edmonton West): It is a state-directed one.

Mr. Roman: Sure. I am not being critical. What I am suggesting is that you do not have the same kind of freedom to arrive at an agreement as if there were 20 or 30 or 50 telephone companies where you could pick the one that offered you the best deal. That is just the consequence of monopoly.

Mr. Lambert (Edmonton West): And also, I suppose, pick the one to whom you would not pay.

Mr. Roman: Well, let me just deal with that point. We learned from Bell Canada that they have five or six credit ratings, and it may not surprise you, sir, that the number A credit rating is granted to members of Parliament and government officials, who are given, from the documentation I have seen, virtually unlimited credit.

Mr. Lambert (Edmonton West): But I do not have to pay for it.

[Interprétation]

correspondre à un désir ou à un besoin, mais je ne suis pas certaine que le consommateur attache toujours une décision consciente à cet achat. C'est pourquoi je serais tentée de contester l'utilisation du terme «décision». Une décision doit être consciente.

M. Roman: Une brève remarque. Ce langage m'est très familier, monsieur; c'est le langage juridique des contrats.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): C'est parce que votre mémoire a un fondement juridique.

M. Roman: En effet.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): La lettre que vous avez envoyée à M^{me} Hartling au nom de votre association est un mémoire d'avocat.

M. Roman: C'est juste. Je ne le nie pas; mais je voudrais revenir à ce contrat d'achat et ce contrat de vente dont vous parlez, car ces expressions ont été forgées au dix-neuvième siècle pour décrire les transactions commerciales lorsque le droit des contrats s'est constitué. En ce temps-là, les acheteurs et les vendeurs étaient nombreux tandis qu'il existe aujourd'hui une législation qui limite les pratiques commerciales et que l'économie est en majeure partie soumise au monopole; les gouvernements ont déjà beaucoup de mal à s'y retrouver et on peut difficilement parler de contrat d'achat et d'obligation de paiement quant on a affaire à une seule et unique compagnie de téléphone, par exemple. Si vous n'acceptez pas les conditions qu'elle vous impose, vous n'avez pas le téléphone.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Mais le téléphone résulte d'une action du public qui a déterminé qu'il n'y aurait qu'une seule concession.

M. Roman: Bien entendu. Je ne dis pas que c'est mal.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Ce n'est pas un monopole indépendant.

M. Roman: Non.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Il est dirigé par l'État.

M. Roman: Certainement. Ce n'était pas une critique de ma part. Je fais simplement remarquer que la liberté n'est pas la même que s'il existait 20, 30 ou 50 compagnies de téléphone et que vous pouviez choisir celle qui vous offre le meilleur prix. C'est donc une conséquence du monopole.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Vous pourriez également choisir celle à laquelle vous ne paieriez rien.

M. Roman: Permettez-moi de vous répondre. Bell Canada nous a indiqué qu'elle avait cinq ou six cotes de crédit; vous ne serez pas surpris d'apprendre que la cote A est accordée aux parlementaires et aux représentants officiels du gouvernement qui, d'après la documentation que j'ai vue, disposent d'un crédit pratiquement illimité.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Mais je n'ai pas à payer.

[Text]

Mr. Roman: That may be one desirable sidelight.

Mr. Lambert (Edmonton West): But you as a lawyer rate as high.

Mr. Roman: I would get B, unless I am on the VIP list, in which case I would get A, but I do not think I would qualify for Bell Canada's VIP list. The point I am making is this: that kind of discrimination that Mrs. Hartling was referring to earlier very much colours your ability to enter freely into an agreement to buy or an agreement to use some services. It is no longer, and perhaps has not been for some 50 years in a large segment of the economy, a freedom of choice, and it is because of the need to have some kind of countervailing power that this bill was drafted, and in that sense it is a good idea and it is necessary.

• 2110

Mr. Lambert (Edmonton West): Well, are you getting to this philosophy, Mr. Roman— and, Mr. Chairman, I apologize for drifting a little bit away from this—of to each according to his wants and from each according to his ability?

Mr. Roman: No, I am not really talking about anything at that level of philosophical generality; I am really dealing with the consequence of a more concentrated economy in which you have a smaller number of sellers and supplier of services now than in the days when the concept of a willing buyer and a willing seller and an offer and acceptance were evolved. What I am saying is that the market-place has changed, and as a result of that . . .

Mr. Lambert (Edmonton West): I think you are talking beside the point. Outside of the telephone and the hydro, the consumer has a fair range of choice. He can go to the corner grocery store or he can go to the supermarket; he can go to the department store or he can go to the local haberdashery or dress shop or what have you. Go down Bank Street; go down Rideau Street. Those people, according to the philosophy that you have enunciated, just have no place in this society because they are part of an oligopoly or they are of a restricted market. But they are in themselves a total denial of that philosophy by their mere existence.

Therefore, the consumer, Mr. and Mrs. Ottawa, have the choice here of the shopping centres, of neighbourhood marketing areas, of Bank Street, of Rideau Street—even the streets down in lower town that we all know. That is for their basic needs—as a matter of fact for almost all their needs except hydro and telephone. In my city you do not have the choice of fuel because there is only one basic fuel, natural gas, and it has a government operated franchise.

Mr. Roman: Let us look perhaps at money, Mr. Lambert, because that is what we were dealing with before.

Mr. Lambert (Edmonton West): All right, fine, this is income. You may be arguing an economic case as to the distribution of income.

Mr. Roman: No, I am referring to credit now. You go to 10 different shopping centres or 50 different shopping centres.

[Interpretation]

M. Roman: C'est peut-être une précision souhaitable.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Mais vous, comme avocat, votre cote est aussi élevée.

M. Roman: On me donne un B, à moins que je ne figure sur la liste des personnalités importantes auquel cas on me donne un A; mais je ne crois pas pouvoir me qualifier sur cette liste. La discrimination dont parlait M^{me} Hartling tout à l'heure a une influence très grande sur la possibilité d'acheter ou d'utiliser un service. Dans un vaste secteur de l'économie, il n'existe plus de liberté de choix, et cela date peut-être d'il y a 50 ans. Or, ce projet de loi constitue une réaction contre cela, et en ce sens il est nécessaire.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Monsieur le président, je suis désolé d'avoir à m'écarter un peu du sujet, mais, monsieur Roman, en venez-vous à cette philosophie où l'on donne à chacun selon ses besoins et où l'on prend de chacun selon ses capacités?

M. Roman: Non, je n'en suis pas rendu à ce niveau général de philosophie; il s'agit plutôt des conséquences d'un système économique où tout est plus concentré et où il y a moins de vendeurs ou moins de gens pour fournir leurs services qu'à l'époque qui a vu naître le concept de l'acheteur et du vendeur consentants, de l'offre et de la demande et du libre marché, quoi! Autrement dit, le marché a changé, ce qui donne le résultat . . .

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Vous ne répondez pas à la question. Mis à part le téléphone et l'hydro, le consommateur a tout de même certains choix. Il peut aller voir l'épicier du coin ou acheter au super-marché; il peut acheter au magasin à rayons ou préférer les boutiques. Faites la rue Bank ou la rue Rideau. Ces gens, d'après le principe philosophique que vous venez d'énoncer, n'ont pas leur place dans notre société parce qu'ils font partie d'un oligopole ou d'un marché restreint. Mais, par leur existence même, ils réduisent toute cette philosophie à néant.

Donc, le consommateur, M. ou M^{me} Ottawa, a le choix entre les centres commerciaux, les marchés locaux, les marchands de la rue Bank ou de la rue Rideau, sans parler, évidemment, de tous ces autres magasins partout en ville. Voilà pour leurs besoins essentiels, en vérité, pour la plupart de leurs besoins, sauf pour l'hydro ou le téléphone. Dans la ville d'où je viens, nous n'avons pas le choix du combustible parce qu'il n'y en a qu'un, le gaz naturel, et c'est un monopole du gouvernement.

M. Roman: Parlons d'argent, monsieur Lambert, puisque c'était notre point de départ.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Parfait, je vous l'accorde, c'est un revenu. Peut-être vous engagez-vous dans le domaine de la distribution du revenu.

M. Roman: Non, je veux surtout parler de crédit. Vous faites vos courses dans dix ou même dans 50 centres commer-

[Texte]

How many banks are there in Canada and how much do they compete for the account of the low-income consumer?

Mr. Lambert (Edmonton West): You would be surprised.

Mr. Roman: I am sure I would.

Mr. Lambert (Edmonton West): You would be very surprised if you knew anything about banking. I have some past experience, albeit some years ago, as a member of the staff of one of our chartered banks. I have a son who is a member of the staff of a chartered bank and they do talk about the change in practices over the years. But as a member of the staff, one does not necessarily expect to be, shall we say, grinding the axe for the boss.

Have you checked out, for instance, the requirements in a neighbourhood shopping plaza branch bank as to what they demand of their customers? If you want to get down to the lower income level—and I have the letters to show that I know what I am talking about—let us get down to the neighbourhood credit union and *la caisse populaire* down at the parish level or down at the shop local level. They are credit granting and they operate with lower income people.

Now the point is, yes, there are lower income people and they express demands by their purchases. But then what about the question of payment for those purchases? And this, seems to me, to be the nub of a disclaimer of responsibility for those purchases—somehow, somehow, somewhere—whether they are even a 30-day credit account or a 30-60-90, or whether they are a time purchase at say 1.5 per cent per month, or what have you . . .

• 2115

Mr. Roman: I think we may . . .

Mr. Lambert (Edmonton West): And I am not referring only to this week. I mean I have seen this. This somehow is unconscionable.

The Chairman: This will be your last question, Mr. Lambert.

Mr. Roman: I think we may be talking about different things, Mr. Lambert. I did not see anything in Mrs. Hartling's brief, nor is there anything in my legal opinion, that would provide a justification for going out and taking things from stores or obtaining services and doing so without any intention of paying for them.

Mr. Lambert (Edmonton West): The person who says: "I can't pay my bills". You answer me that question.

Mr. Roman: That may very well be true.

Mrs. Hartling: I think one of the points that has to be made, here, is that there are two sides of the story that are very often forgotten, the second side to me, at least, seems to be forgotten, and that is not necessarily the bank but more often the finance company or other lending institutions, including loan sharks . . .

[Interprétation]

ciaux différents. Combien y a-t-il de banques, au Canada, et quelle concurrence se livrent-elles pour attirer le consommateur à faible revenu?

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Vous auriez la surprise de votre vie.

M. Roman: J'en suis sûr.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Vous en seriez étonné si vous aviez un minimum de renseignements sur les banques. Il y a déjà quelques années, je vous l'accorde, je faisais partie du personnel d'une des banques canadiennes. Il y a un de mes fils qui travaille actuellement pour une banque et les choses ont changé au fil des années. Vous savez, quand on fait partie du personnel, on ne s'attend pas nécessairement à ce qu'on chante les louanges du patron.

Êtes-vous allé voir ce qu'exigent de leurs clients les petites succursales qu'on trouve un peu partout dans tous les centres commerciaux? Quant aux gens à faible revenu, et j'ai des lettres pour vous prouver que je sais ce dont je parle, allons voir les caisses de crédit et les caisses populaires dans toutes les paroisses ou petites municipalités. Ces dernières accordent des prêts et font affaires avec les gens à revenu modeste.

Oui, il y a des gens à faible revenu et leurs achats contribuent aussi à faire fluctuer la demande. Mais il faut quand même payer pour ces achats. Et voilà, essentiellement, où l'on peut essayer de décliner toute responsabilité pour ces achats, que l'achat ait été fait grâce à une échéance de 30 jours, 30, 60, 90 ou quelque chose du genre à, disons, 1.5 p. 100 d'intérêt par mois ou quelque chose du genre . . .

M. Roman: Je crois que nous pouvons . . .

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Et je ne parle pas seulement de cette semaine. J'ai déjà vu cela. C'est abusif.

Le président: C'est votre dernière question, monsieur Lambert.

M. Roman: Je ne crois pas que nous parlions de la même chose, monsieur Lambert. Je n'ai rien vu dans le mémoire de M^{me} Hartling, ni dans l'opinion de l'avocat, qui pourrait justifier quelqu'un d'aller prendre des choses dans un magasin ou d'obtenir un service sans avoir l'intention de payer.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Celui qui dit: «Je ne peux payer mes comptes». Répondez-moi à cette question.

M. Roman: Ce pourrait fort bien être vrai.

Mme Hartling: Il ne faudrait pas oublier qu'il y a toujours deux côtés à la médaille et l'on semble oublier ici que ce n'est pas nécessairement la banque, mais plus souvent la compagnie de finance ou les autres institutions prêteuses, y compris les usuriers . . .

[Text]

Mr. Lambert (Edmonton West): Or the corner grocery store.

Mrs. Hartling: Yes I include that corner store. In fact access to credit, obviously, is more available to a low-income person in the corner grocery store because the only way he can compete with the supermarket is by granting that kind of credit.

However, the responsibility in terms of both this Bill and also what you are saying, is thrown totally onto the consumer. That person is assumed to be a very knowledgeable person, somebody like yourself, that reads the Borrowers and Depositors Protection Act and understands it and goes out and makes a decision—your own term. My concern about this word “decision” is that our whole system, right from going to grade school, does not teach the average consumer, and most certainly does not teach most consumers, the fact that they are making a decision when they purchase something. And I do not feel that it is fair to put that total responsibility on those people. I think there is a certain amount of responsibility . . . In fact a more knowledgeable group of people, in institution like a bank, in giving credit, a finance company in giving credit, does so unconscionably when it knows very well that that person is already in over his head and really cannot afford to pay.

As in the case, for example, that we mentioned with this mortgage, nobody should ever have been given a 13.5 per cent mortgage. And as they said, they did not know. They know now, they learned a lesson—but that is a hard way to learn, to lose your home.

The Chairman: Thank you, Mr. Lambert. Dr. Philbrook.

Mr. Philbrook: Mr. Chairman, this might sound like a rather unusual thing to say and I could be wrong, but I had the feeling that Mr. Lambert wanted to pursue that a bit more, that he was not quite finished in terms of how we resolve this business of responsibilities of the purchaser and the consumer.

If in fact he did, I for one, on this Committee, would be willing to give him a few more minutes to try to resolve that because I think it is a pretty basic point. I understand what Mrs. Hartling is saying and I have a great deal of sympathy with it but I find, myself, that it still is not resolved in my mind.

The Chairman: Sure.

Mr. Lambert (Edmonton West): I will tell you, Mr. Chairman, Dr. Philbrook is right. Mrs. Hartling is now starting to make the point that Shirley Carr and others have been making, around here, about the teaching of consumer practices right down in the schools. There is where we start, teaching the kids. And I do not care whether they are down in lower-town streets or they are on rich kids avenue, because those basic consumer decisions, bad decisions, are being made at both levels. Mrs. Hartling has been talking about bad debts and consumer debt at the low-income level. I list a point here in her brief. She says:

[Interpretation]

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Ou l'épiciier du coin.

Mme Hartling: Oui, je n'oublie pas l'épiciier du coin. Et le plus souvent l'épiciier du coin fait crédit aux gagne-petit parce que ce crédit est la seule concurrence qu'il puisse offrir face aux super-marchés.

Cependant, en ce qui concerne la question de la responsabilité, d'après le présent projet de loi et d'après vous, c'est le consommateur qui a toute la responsabilité. Ce consommateur est quelqu'un d'instruit, quelqu'un comme vous-même qui lit la Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants, qui comprend tout et qui, ensuite, prend une décision, le mot que vous avez employé. En ce qui concerne la «décision», il n'y a rien dans tout notre système, à partir de la petite école, qui soit prévu pour enseigner aux consommateurs moyens, et surtout pas à la plupart des consommateurs, qu'ils prennent une décision lorsqu'ils achètent quelque chose. Il n'est pas juste de donner toute cette responsabilité aux gens. Je crois qu'il y a aussi une certaine responsabilité . . . En vérité, lorsque des gens renseignés, comme ceux qui font partie des banques ou des compagnies de finance, consentent des prêts, ces prêts sont consentis abusivement lorsqu'on sait fort bien que l'emprunteur nage déjà dans une mer de dettes et qu'il n'a vraiment pas les moyens de rembourser.

Dans le cas des hypothèques dont nous avons parlé, par exemple, personne n'aurait jamais dû consentir d'hypothèque à 13.5 p. 100. Comme le disaient les emprunteurs, il ne savaient pas dans quelle galère ils s'embarquaient. Évidemment, ils le savent maintenant, on leur a servi une dure leçon, mais c'est une très dure leçon que de perdre sa maison.

Le président: Merci, monsieur Lambert. Monsieur Philbrook.

M. Philbrook: Monsieur le président, c'est peut-être inhabituel et il se pourrait fort bien que je me trompe, mais j'avais l'impression que M. Lambert avait d'autres questions à poser et qu'il avait autre chose à dire concernant la question des responsabilités de l'acheteur et du consommateur.

Si tel est le cas, je suis prêt à lui accorder quelques minutes de mon temps pour lui permettre ainsi d'essayer de résoudre cette question épineuse, mais fondamentale. Je comprends très bien ce que dit M^{me} Hartling et je sympathise avec elle, mais, pour moi, la question n'a pas encore été vidée à mon entière satisfaction.

Le président: Parfait.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Monsieur le président, M. Philbrook a raison. M^{me} Hartling soulève la même question que Shirley Carr et bien d'autres, c'est-à-dire qu'on devrait en apprendre beaucoup plus sur la consommation à l'école. Voilà le point de départ, il faut renseigner les enfants. Peu importe que ces enfants viennent de taudis ou de palais, ces décisions fondamentales concernant la consommation se prennent, bonnes et mauvaises, dans les taudis comme dans les palais. M^{me} Hartling a parlé des mauvaises créances et des dettes d'achat des petits salariés. A un moment donné dans son mémoire elle dit:

[Texte]

• 2120

Since low income consumers are much more likely to be borrowers than substantial depositors, this portion of the bill is of particular importance.

I just put a question: how do you know? How do you know? Do we have information as to the indebtedness of middle-income and higher-income earners? And where is the big bulk, where today is that big, big bulk of credit buyers? It is in the middle and higher-income people. And do you know what? They are in debt right above their eyes. Ignorance of consumer practices, Mrs. Hartling, is not the prerogative of low-income people. Let us get that straight?

So all I am going to take on from—Thank you, Dr. Philbrook for saying this. Here I agree entirely with Mrs. Carr, even though I did not agree with some of the other things she was saying, and there have been other witnesses who have come before us and who have said it, that the answer is in consumer education. I do not care how good a Borrowers and Depositors Protection Act you are going to have, unless you have people who understand and who are not going to get into these problems, they are not going to make it. You can have all sorts of legislation at the provincial level or at the federal level, and I question the federal level, but until we get into that point of teaching people how to be reasonable consumers, that if you buy you have to pay, because do you know what? Some day you are going to be selling and by jiggers you want to be paid, you are entitled to be paid. So, okay, fine, I think you and I have come on to common ground now. Thank you, Dr. Philbrook.

The Chairman: Thank you, Mr. Lambert. And I want to thank our witnesses, Mrs. Hartling and Mr. Roman, for appearing before us this evening and providing us with their brief and answering the questions. Thank you very much of coming.

Now I will ask Mrs. Linda Goodman from Ray's Income Tax Services Limited to come up to the head table.

We have with us this evening Mrs. Linda Goodman from Ray's Income Tax Services Limited. She will make a short statement and then she will be prepared to answer questions. Mrs. Goodman.

Mrs. Linda Goodman (Ray's Income Tax Services Limited): Good evening. I am one of the tax discounters that are so widely talked of, and I just wanted to come here tonight and present myself to show you just what a real tax discounter looks like.

Briefly, I have been with Ray's Income Tax for three years. My husband and I own Ray's Income Tax and we started out very small. As a matter of fact, Ray worked for a competitive company for a few years and then went on his own. He went on his own for a lot of reasons. He felt that the service he was giving there was a necessary one. He also felt that there could be some necessary changes made and that was exactly what Ray ventured out to do.

[Interprétation]

Puisque les consommateurs à petits revenus sont probablement des emprunteurs plutôt que des déposants importants, cette partie du bill revêt une importance particulière.

Comment le savez-vous? Avons-nous des renseignements sur les dettes des titulaires de revenus moyens et élevés? Et où est l'ensemble, la plus grande partie des acheteurs à crédit? Ce sont justement ceux-là. Et je ne sais pas si vous le savez, mais ils sont dans les dettes jusqu'au cou. L'ignorance des pratiques des consommateurs, M^{me} Hartling, n'est pas la prerogative des petits salariés, tant s'en faut.

Donc, ce dont je vais parler à partir de maintenant... Merci d'avoir dit cela, M. Philbrook. Et si je suis tout à fait d'accord avec M^{me} Carr, quoique pas avec tout ce qu'elle a dit, et d'autres témoins qui ont comparu devant nous ont dit la même chose, que la réponse est l'éducation du consommateur. Aussi bonne que puisse être la loi sur la protection des emprunteurs et des déposants, à moins que les gens comprennent et ne s'embarquent pas dans ces problèmes, ça ne va pas marcher. On peut avoir toutes sortes de lois au niveau provincial ou au niveau fédéral, peu importe, il faut d'abord enseigner aux gens à être des consommateurs modérés, car si on achète il faut payer. Si, un de ces jours vous vendez quelque chose, vous voudrez être payé, car vous y avez droit. Donc, très bien, ça va, je pense que vous et moi parlons des mêmes idées. Merci, monsieur Philbrook.

Le président: Merci, monsieur Lambert. Et je veux remercier nos témoins, M^{me} Hartling et M. Roman, d'avoir comparu ici ce soir, de nous avoir présenté un mémoire et d'avoir répondu aux questions. Merci beaucoup d'être venus.

Je vais maintenant demander à M^{me} Linda Goodman de *Ray's Income Tax Services Limited* de prendre place à la table.

Nous avons devant nous ce soir m^{me} Linda Goodman de *Ray's Income Tax Services Limited*. Elle fera une courte déclaration et ensuite elle répondra aux questions. Madame Goodman.

Mme Linda Goodman (Ray's Income Tax Services Limited): Bonsoir. Je suis l'un de ces escompteurs de remboursement d'impôt dont on parle tant, et je suis venue ici ce soir afin de vous montrer à quoi ressemble un vrai escompteur de remboursement d'impôt.

En résumé, ça fait trois ans que je suis avec *Ray's Income Tax*. Mon mari et moi sommes propriétaires de *Ray's Income Tax* et nous avons commencé par les petits. En fait, Ray a travaillé pour un concurrent pendant quelques années et s'est ensuite établi à son compte. Il s'est établi à son compte pour de nombreuses raisons. Il croyait que le service qu'il donnait était nécessaire. Il croyait également qu'il y avait des changements nécessaires qu'il pourrait apporter et c'est exactement ce que Ray s'est appliqué à faire.

[Text]

I think we have really come a long way in the last three years of our business. We are Albertans. I have come a long way to talk to everyone here tonight and I appreciate the opportunity to come here. There seems to be so much controversy over tax discounting that I really do not understand. The bad reputation and the violence and all that, I do not know what anyone is talking about, really. I have no idea, because it is all false as far as I am concerned.

• 2125

I think a lot of it has been misinformed information given to someone who is really not aware of what is going on, just someone just yapping off. That is just about what has happened. It is given to one fellow and passed on to the next and the next, and by the time the last guy gets it it is so blown up and over-exaggerated. Try to fight your way out of that one. Really, that is the basic thing.

I have statements here to the fact of everything that I stand here with tonight, and I really think Ray's Income Tax is a necessary service. I am just sorry that some of the other discounters are not as open with their business as I am. I do not have anything to hide, I really do not. I think that I have just as respectable a business as the Hudson's Bay Company and I just do not understand why we are so condemned and put down and every other type of reputation that we may have. I just do not understand it, because I do not feel that it is really fair.

To this point I probably have been the only girl and company that would stand up in front of anyone and tell him exactly what a discounter is. I think all the fellows that are here to talk to me—Marcel Lambert I know of from home—are aware of what I am here for, and I would just like to give you the opportunity of asking a few questions and maybe I can inform you as to the proper answers.

The Chairman: Fine. Thank you, Mrs. Goodman, for your statement. I have Mr. Stevens, followed by Mr. Flynn, and then Mr. Lambert.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman.

I must thank you for coming down to Ottawa to be with us tonight. It is certainly appreciated by myself and I am sure by my colleagues on this Committee. For my own information, I think it would be helpful if you could describe in a very simple way exactly what is the nature of your business. Frankly, I am not too familiar with it and I am sorry you think there is unfair comment about your business. It is something, as I say, I am not familiar with. How many customers would you have in your business in total?

Mrs. Goodman: On the first question, it is just a very simple transaction, really. It is a matter of your income tax refund. This here is the basic problem. It is so visible. It is money; we are dealing with money. It becomes so out on top of the table and that is why a lot of people do not understand. Anyway, I will just sort of brief you in.

A fellow has a refund, say, of \$120.

[Interpretation]

Je pense, que depuis trois ans, nous avons vraiment parcouru beaucoup de chemin avec notre entreprise. Nous sommes Albertains. Je suis venue de loin pour parler à tous ceux qui sont ici ce soir et j'apprécie cette occasion de venir ici. Je ne comprends vraiment pas qu'il y ait tellement de controverse au sujet de l'escompte des remboursements fiscaux. Cette mauvaise réputation, la violence et tout cela, je ne sais vraiment pas de quoi il s'agit. Je n'en ai pas la moindre idée, parce que, en ce qui me concerne, tout cela est faux.

Je pense qu'il y a beaucoup de faux renseignements fournis à des gens qui ne savent vraiment pas ce qui se passe et qui ne font que gueuler. C'est à peu près ce qui est arrivé. Cela se transmet de bouche à oreille et en fin de compte c'est tellement gonflé et tellement exagéré qu'on ne sait plus de quoi il retourne. Vraiment, c'est ainsi.

J'ai de la documentation à l'appui de tout ce que je suis venue vous dire ce soir, et je pense vraiment que *Ray's Income Tax* est un service nécessaire. Je regrette simplement que d'autres escompteurs ne sont pas aussi francs que nous le sommes relativement à leurs affaires. Je n'ai rien à cacher, absolument rien. Je pense que mon commerce est aussi respectable que la compagnie de la Baie d'Hudson et je ne comprends vraiment pas pourquoi on nous condamne tant et qu'on nous dénigre, en nous accusant de toutes sortes de méfaits. Je ne comprends vraiment pas, parce que je prétends que c'est injuste.

Jusqu'ici je suis probablement la seule fille et la seule compagnie osant se présenter devant quiconque pour expliquer ce qu'est vraiment un escompteur. Je pense que tous les gars qui sont ici pour me parler—je reconnais Marcel Lambert de chez nous—savent pourquoi je suis là, et je vais vous donner l'occasion de poser quelques questions auxquelles j'espère pouvoir répondre.

Le président: Très bien. Merci pour votre déclaration madame Goodman. Ce sera d'abord M. Stevens, suivi de M. Flynn, et ensuite de M. Lambert.

M. Stevens: Merci, monsieur le président.

Je tiens à vous remercier d'être venue nous rencontrer à Ottawa ce soir. Je vous en suis reconnaissant, ainsi que mes collègues du Comité j'en suis sûr. A titre d'information personnelle, je voudrais que vous nous expliquiez, de façon simple, ce qu'est la nature exacte de votre commerce. Franchement, je ne suis pas très bien renseigné sur le sujet et je regrette que vous pensiez qu'il y a des commentaires injustes concernant votre commerce. Je le répète, c'est un domaine que je ne connais pas. Quel serait le nombre de vos clients?

Mme Goodman: En réponse à la première question, c'est en réalité une transaction très simple. Cela concerne votre remboursement d'impôt. C'est là le problème fondamental. C'est tellement visible. C'est de l'argent; nous faisons le commerce de l'argent. Cela devient trop visible et c'est pourquoi beaucoup de gens ne comprennent pas. De toute façon, je vais vous initier, en quelque sorte.

Disons qu'un type a droit à un remboursement de \$120.

[Texte]

Mr. Stevens: First of all how do you identify the amount of this refund?

Mrs. Goodman: All right. A fellow comes in with his T-4 slips and at that time his refund is told to him as close to the dollar as we can get it. A quick calculation on the adding machine can just about tell you. So that is the first process. Then the fellow is told that he probably has \$100 coming back. He then says, "What would you like to give me for it?" My turn in the questioning would be, well, depending on who I was with, but say I was wondering why he was there. I might question him as to why he was selling his income tax and hear the reason why he was there in the first place. Now it goes to the...

Mr. Stevens: Why would you be curious about that?

Mrs. Goodman: Because I do not think anyone should sell his income tax refund. Personally, I do not understand why anybody would want to sell his refund cheque.

Mr. Stevens: But you are in the business to facilitate it.

• 2130

Mrs. Goodman: Yes, I am, and I do not like the business for the reputability of it. I hope you can follow my thinking. I am in the business because I have to be in the business; it is a necessary service. The fellow tells me why he is there and I say to him, "Well, I can only give you x amount of dollars for it." He can either refuse me at that time or he can take the offer as accepted, or he may say, "Could you give me \$20 more?". Depending on the circumstances, and there are lots of circumstances, I may go up \$20 or \$25 or I may stay steadfast at my offer, and he can either accept that offer or he can walk out the door as he walked in.

No one forces him to our offices; we use no violent tactics. I have heard that we grab them from the bar and break their arms and drag them across the street, and all this. We do not do that; they come in at their own will. Amazingly enough, in the past years the reputation of our business, as far as Ray and I are concerned, is a very good reputation, for the simple fact that a lot of the fellows who sell their tax are from various walks of life. I am quite surprised as a matter of fact, but probably it is because of the credit situation today which, as we know from discussions we have had, is pretty hard to get. You have to come up with a fair amount of security on a loan to get any money.

Mr. Stevens: Sorry, but my time is rather limited.

Mrs. Goodman: No, that is fine.

Mr. Stevens: If we could just take you through that limited example. A chap comes in and he appears to have a refund coming of \$120, so you make him an offer generally of what? About 50 per cent of that amount?

Mrs. Goodman: Ray's Income Tax pays more than 50 per cent. The average customer gets 60 per cent, second-year customers get 70 per cent, and a lot of our customers get 74 per cent or 75 per cent after the second year around. Even at

[Interprétation]

M. Stevens: D'abord comment pouvez-vous connaître le montant de ce remboursement?

Mme Goodman: Très bien. Une personne vient nous voir avec ses feuillets T-4, et alors on calcule son remboursement à quelques dollars près. Il suffit d'un calcul rapide sur la machine. Donc c'est la première étape. Ensuite on lui dit qu'il lui reviendra probablement \$100. Alors il dit: «Combien m'en donnez-vous?». Alors à mon tour, bien, selon le bonhomme, je me demande pourquoi il est là. Je pourrais lui demander pourquoi il vend son remboursement d'impôt et c'est ce que je veux savoir. Ensuite cela va...

M. Stevens: Pourquoi voudriez-vous savoir cela?

Mme Goodman: Parce que je prétends que personne ne devrait vendre son remboursement d'impôt. Personnellement, je ne comprends pas pourquoi quelqu'un voudrait vendre son chèque de remboursement.

M. Stevens: Mais votre commerce se prête à cette pratique.

Mme Goodman: Oui, et je ne l'aime pas à cause de cette renommée. J'espère que vous pouvez suivre mon raisonnement. Je suis dans ce commerce parce qu'il le faut; c'est un service nécessaire. Le type me dit pourquoi il est là et je lui dit, «Ma foi, je peux seulement te donner autant.» A ce moment-là il peut refuser, ou il peut accepter, ou il peut dire, «Pourriez-vous me donner \$20 de plus? Selon les circonstances, il y a de nombreuses circonstances, je peux augmenter de \$20 ou \$25 ou je peux maintenir fermement mon offre, il peut accepter l'offre ou il peut s'en aller comme il est venu.

Personne ne l'oblige à venir chez nous; nous ne forçons la main à personne. J'ai entendu dire qu'on les attrapait dans un bar, qu'on leur brisait les bras, qu'on les traînait dans la rue, et ainsi de suite. Nous ne faisons pas cela; ils viennent de leur propre gré. Il est étonnant de constater qu'au cours des dernières années la réputation de notre commerce, pour autant que cela nous concerne, est très bonne, pour la simple raison que beaucoup de personnes qui vendent leur remboursement d'impôt proviennent des diverses couches de la société. En fait je suis très surprise, mais c'est probablement dû à la conjoncture actuelle du crédit qui, nous le savons par les discussions que nous avons eues, est très difficile à obtenir. Vous devez présenter beaucoup de garanties pour obtenir un prêt.

M. Stevens: Je regrette, mais mon temps est limité.

Mme Goodman: Non, cela va.

M. Stevens: Si vous pouviez nous parler d'un cas. Un quidam entre et semble avoir un remboursement de \$120, de façon générale combien lui offrez-vous? Disons la moitié de ce montant?

Mme Goodman: Ray's Income Tax paie plus que cela. En moyenne le client reçoit 60 p. 100, les clients de la deuxième année reçoivent 70 p. 100, et beaucoup de nos clients reçoivent 74 ou 75 p. 100, après la deuxième année. Même à cela,

[Text]

that, believe it or not, I have had a customer that has dealt with me for three years, and I turn around and I do not get a cheque last year. You know, it is just circumstance; I cannot tell you why. Maybe he did not report one job to me that was worth a fair amount of money. That T4 got put in after I got back the income tax refund. I asked him over and over and over again; "Is this all your income?" "Yes it is." "Do you swear on that?" "Yes it is." And a week later he comes in just smiling and he says, "I forgot my other T4." "Six thousand dollars earnings and you forgot it?" "Yes I did." What are you going to do with the guy? And he wants all of his money.

Mr. Stevens: Right. Okay, you have had your bargaining session and you end up paying, let us say, 60 per cent. What then happens? When does he get his cash?

Mrs. Goodman: He gets the cash immediately.

Mr. Stevens: What does he sign prior to this?

Mrs. Goodman: In the past years we have not had too much of a program to follow. I sort of set it up myself other than this year, and then thanks to the Alberta government we did get some type of system set up, probably because of my working so close to the government there in trying to set up a disclosure statement, which we have right now; a disclosure of my telling him what his refund is or what it appears to be, hopefully, and what I will give him for that refund at this time. Now every person that comes in is different and every deal that is made is different. Some fellows have dealt with us for a long period of time.

Mr. Stevens: If I could come to that point though, what exactly does he sign? What does he give you?

Mrs. Goodman: He signs a document as a bill of sale. It is a bill of sale and on that also is a disclosure statement, and on that disclosure statement I must state the man's name, social insurance number, address—hopefully, if he has one—the date of birth, how much his refund is worth and what we are giving him.

Mr. Stevens: Once he has signed that bill of sale, as you call it, what then happens to the eventual refund? Does it come directly to you or does it go to him?

Mrs. Goodman: Oh, it goes directly to my box number, and then I get the cheque . . .

Mr. Stevens: Is it in his name as the cheque comes through?

Mrs. Goodman: It is in his name. I also get a power of attorney signed at the time he sells his income tax.

Mr. Stevens: I see. So you get him to . . .

Mrs. Goodman: He turns the right to me.

Mr. Stevens: In other words, you act like his agent.

Mrs. Goodman: That is right.

Mr. Stevens: The cheque comes there and you have a power of attorney to then take that to your bank?

Mrs. Goodman: Yes, that is right.

[Interpretation]

croyez-le ou non, j'ai eu un client avec qui j'avais fait affaire pendant trois ans, et l'an dernier je n'ai pas reçu de chèque. Vous savez, c'est seulement les circonstances; je ne peux pas vous dire pourquoi. Il a peut-être oublié de mentionner un emploi représentant un salaire important. Le T4 a été envoyé après que j'ai reçu le remboursement d'impôt. Je lui ai demandé maintes et maintes fois: «Est-ce là tout ce que vous avez gagné?» «Oui, c'est tout». «En êtes-vous absolument sûr?» «Oui, c'est tout». Et une semaine plus tard, il vient en souriant et il dit: «J'ai oublié mon autre T4». «Un salaire de \$6,000 et vous l'avez oublié?» «Oui, je l'ai oublié». Que pouvez-vous faire avec ce bonhomme? Et il veut tout son argent.

M. Stevens: Oui. Très bien. Vous avez débattu le prix et vous lui donnez, disons, 60 p. 100. Qu'est ce qui se passe alors? Quand reçoit-il son argent?

Mme Goodman: Il reçoit son argent immédiatement.

M. Stevens: Que doit-il signer pour cela?

Mme Goodman: Dans les années précédentes, nous n'avions pas de programme d'établi. Avant cette année je l'organisais moi-même, et grâce au gouvernement de l'Alberta, nous avons sur pied un genre de système, probablement parce que je collabore étroitement avec le gouvernement pour essayer d'établir une formule de divulgation; c'est ce que nous avons présentement, une formule de divulgation lui disant ce que sera son remboursement ou ce qu'il semble être, c'est à souhaiter, et ce que je lui paie pour ce remboursement. Mais chaque personne qui vient est différente et chaque affaire est conclue de façon différente. Certaines personnes font affaire avec nous depuis longtemps.

M. Stevens: Oui, mais que doit-il signer exactement? Qu'est-ce qu'il vous donne?

Mme Goodman: Il signe un document, un acte de vente. C'est un acte de vente contenant une formule de divulgation, sur laquelle je dois mentionner le nom de l'intéressé, son numéro d'assurance sociale, son domicile, s'il en a un, sa date de naissance, la valeur de son remboursement et le montant que nous lui accordons.

M. Stevens: Une fois qu'il a signé cet acte de vente, comme vous l'appellez, qu'arrive-t-il au remboursement éventuel? Le recevez-vous directement ou est-ce lui qui le reçoit?

Mme Goodman: Oh, c'est envoyé directement à ma case postale, et lorsque je reçois le chèque . . .

M. Stevens: Le chèque que vous recevez est-il à son nom?

Mme Goodman: Le chèque est à son nom. Au moment de la vente de son remboursement d'impôt je lui fais également signer une procuration.

M. Stevens: Je vois. Donc, vous lui demandez de . . .

Mme Goodman: Il me cède son droit.

M. Stevens: En d'autres mots, vous agissez à titre d'agent.

Mme Goodman: En effet.

M. Stevens: Vous recevez le chèque et vous avez une procuration pour le présenter à votre banque?

Mme Goodman: Oui, c'est cela.

[Texte]

Mr. Stevens: And without any further recourse to him the cheque is signed by you as his attorney.

• 2135

Mrs. Goodman: That is right.

Mr. Stevens: Where do you get the money to pay him in the first place? Have you got a line of credit with a bank?

Mrs. Goodman: Yes, thank heavens we do, because, as I said, our service is a necessary one and Ray and I we do not have any money really and it has been kind of tough for us because the first few years we were in it, we did not have enough money. Last year and the year before, we ran out of money and had to close which was not really too good because I feel, personally, and so does Ray, if he was here to speak for himself, that we do pay the most for the refund. We are open every day of the year, all year round, for the fellows to come in and check. We have their files right there, in our accounting office, which I can take out at any given time and show them exactly the transaction or the cheque that has come in or . . .

Mr. Stevens: I am certainly not disputing the way you are running your business.

Mrs. Goodman: No.

Mr. Stevens: But, what I am curious on though is . . . Let us say you give your 60 per cent, which would be \$72 on that \$120 refund, and then you go to your bank, does the bank accept that as a security, the fact that you have that refund coming or are they giving you money on your personal covenant or . . .

Mrs. Goodman: Yes, just personally. I take it that this is the story. My banker says that it is too high a risk so they take my home and my car and anything that my husband and I own and, due to the fact that we do not have an extreme amount, I have to go to private lenders and, of course, this like anyone else, you are not going to come in any differently than the bank really. I have to pay to them as well and we profit share with them, that is what we do.

Mr. Stevens: All right. As far as the bank is concerned they are essentially just lending to you as a person . . .

Mrs. Goodman: Yes, they do, just personal.

Mr. Stevens: . . . with your home as security. They do not take security of the refund?

Mrs. Goodman: No.

Mr. Stevens: Do the other financial institutions, or whoever you raise your money from, do they take security of these refunds?

Mrs. Goodman: To this point, we have never dealt with any other financial—they refuse to speak to me. They do not want anything to do with me. They said it is such a high risk they would not even give me a nickel. I cannot get a . . .

Mr. Stevens: How much credit do you get from the bank?

[Interprétation]

M. Stevens: Et, sans avoir recours à lui, vous signez le chèque à titre de fondé de pouvoir.

Mme Goodman: C'est bien cela.

M. Stevens: D'où provient l'argent avec lequel vous le payez? Avez-vous une manche de crédit à la banque?

Mme Goodman: Oui, Dieu merci nous l'avons, parce que, je le répète, notre service est nécessaire, et Ray et moi n'avons vraiment pas d'argent et ce fut vraiment difficile parce que les premières années, nous n'avons pas assez d'argent. L'année dernière et l'année précédente, nous avons fermé à cause du manque d'argent, ce qui n'est pas bon parce que je pense, personnellement, et Ray aussi, s'il était ici il le dirait, que nous payons le maximum pour les remboursements. Nous sommes ouverts toute l'année, tout le monde peut venir et se renseigner. Nous avons leurs dossiers là, dans notre bureau de comptabilité et à n'importe quel moment je peux leur montrer exactement la transaction ou le chèque qui a été reçu ou . . .

M. Stevens: Je ne mets pas en doute la façon dont vous gérez votre entreprise.

Mme Goodman: Non.

M. Stevens: Mais, par contre ce que je voudrais savoir . . . disons que vous donnez 60 p. 100, ce qui ferait \$72 pour un remboursement de \$120, et ensuite vous allez à la banque, votre banque accepte-t-elle cela comme une garantie, le fait que ce remboursement vous revient ou vous prête-t-elle de l'argent sur votre signature ou . . .

Mme Goodman: Oui, c'est strictement personnel. Je prends cela pour acquis. Mon banquier me dit que c'est un trop grand risque, donc ils prennent en garantie ma maison, ma voiture et tout ce que mon mari et moi possédons, et étant donné que nous n'avons pas beaucoup de biens, je dois aller chez des prêteurs privés et, bien sûr, comme tout le monde, ce n'est pas tellement différent de la banque. Je dois les payer également et nous partageons notre profit avec eux, c'est ce que nous faisons.

M. Stevens: Très bien. Pour ce qui est de la banque, ils vous prêtent essentiellement à titre personnel . . .

Mme Goodman: Oui, c'est ça, strictement à titre personnel.

M. Stevens: . . . en prenant votre maison comme garantie. Ils n'acceptent pas le remboursement comme une garantie?

Mme Goodman: Non.

M. Stevens: Les autres institutions financières, ou quiconque vous prête de l'argent, acceptent-ils ces remboursements comme garantie?

Mme Goodman: Jusqu'ici, nous n'avons jamais fait affaire avec d'autres institutions financières . . . ils ne veulent pas en entendre parler. Ils ne veulent pas faire affaire avec moi. Ils disent que le risque est trop grand, qu'ils ne me donneraient même pas un sou. Je ne peux même pas obtenir un . . .

M. Stevens: Quel montant de crédit la banque vous accorde-t-elle?

[Text]

Mrs. Goodman: This year we have got a little bit more than what I did last year and just when I left, here, yesterday, we were running out, so I do not know.

Mr. Stevens: How much was that?

Mrs. Goodman: I have probably up to \$200,000 in equity. I do not know if it is worth that or what. What is equity really?

Mr. Stevens: Is your credit from the bank about \$200,000? Is that what you are saying?

Mrs. Goodman: I think they have extended it a bit more than that. I have only got the \$200,000 in equity really. I think, on my being with the bank for 15 years and Ray, they have just put a little extra bit on there and, hopefully, they will get it back. Last year we hit the bank for a little more and they got their money back and I guess government cheques are not supposed to be NSF. So let us hope and when I do get my refund cheques they are good.

Mr. Stevens: You have a loan facility, then, with the bank for somewhere around that \$200,000 level?

Mrs. Goodman: Right and, then, I have private lenders.

The Chairman: One last question, Mr. Stevens?

Mr. Stevens: Yes, thanks, Mr. Chairman.

My last question would be this. What is the smallest refund that you have been able to give cash on and what is your biggest one? What type of range are you generally dealing with?

Mrs. Goodman: Up to last year, and I am being honest with you, I cannot really tell you why this has happened, we have been buying refunds from \$100 to about maybe \$400 or \$450, and so, therefore, we could buy a few more returns but, last year and this year, the refunds are much higher and, therefore, it is costing us a lot of money to buy them. So, hopefully, Ray is getting some money together this week to buy more because the demand is just unbelievable. I am just amazed myself as to how many people really, really have to have that money. By putting in new legislation of this type, you will abolish someone, as myself, because of the fact that it is high risk but these people are going to get their refund money somewhere else, believe it. If you work in the offices, you would find out that they will go to the bottom of the pit to get their money. That is right. And then they will go to people who are un reputable, who will not come out and talk to you the way I have. They are going to get their money because if they do not get their money some alternatives are available in some other fashion.

• 2140

The Chairman: Thank you, Mr. Stevens.

Mr. Stevens: What is the biggest refund you have cashed?

Mrs. Goodman: This year we bought one for about \$2,000. I was really annoyed at Ray, really. He paid out a lot of money for it and I have a funny feeling that the guy owes a lot of money to the tax department. May I also add that should he

[Interpretation]

Mme Goodman: Cette année, nous avons obtenu un peu plus que ce que j'avais obtenu l'an dernier et hier, quand j'ai quitté, nous étions presque à sec, donc je ne sais pas.

M. Stevens: C'était combien?

Mme Goodman: J'ai probablement des biens valant \$200,000. Je ne sais pas si ça vaut cela ou pas. Qu'est-ce que c'est vraiment?

M. Stevens: Votre crédit à la banque est-il de \$200,000? Est-ce cela que vous voulez dire?

Mme Goodman: Je crois qu'ils m'en ont accordé un peu plus, mais en réalité je ne vaud pas plus que \$200,000. Étant donné que Ray et moi faisons affaire avec cette banque depuis plus de 15 ans, je pense qu'ils nous en ont accordé un peu plus et j'espère bien pouvoir les rembourser. L'an dernier nous avons obtenu un peu plus de la banque et ils ont été remboursés et je présume que les chèques du gouvernement ne sont jamais sans provisions. Donc, espérons que les chèques que je recevrai seront bons.

M. Stevens: Donc, vous avez une possibilité de crédit d'environ \$200,000 à la banque?

Mme Goodman: Oui, et puis il y a les prêteurs particuliers.

Le président: Une dernière question, monsieur Stevens?

M. Stevens: Oui, merci monsieur le président.

Voici ma dernière question: Quel est le plus petit et le plus gros remboursement que vous avez acheté? Quelle est la marge dans laquelle vous faites affaire habituellement?

Mme Goodman: Jusqu'à l'an dernier, et franchement, je ne peux vraiment pas vous dire pourquoi ça s'est passé comme ça, nous avons acheté des remboursements allant de \$100 à \$400 ou \$450, et ainsi de suite, donc, nous pouvions acheter plus de remboursements mais, l'an dernier et cette année, les remboursements sont plus élevés et, ça nous coûte plus cher pour les acheter. Ray essaie d'obtenir plus d'argent cette semaine parce que la demande est absolument incroyable. Je suis tout étonnée de voir combien de gens ont vraiment besoin de cet argent. En adoptant ce nouveau genre de législation, vous allez éliminer des gens comme moi, parce que les risques sont gros, mais ces personnes vont vendre leurs remboursements ailleurs, croyez-moi. Si vous travaillez dans un bureau, vous vous apercevrez qu'ils feront absolument tout pour obtenir leur argent. C'est vrai. Ensuite ils vont voir les gens de mauvaise réputation, qui ne viendront pas ici vous parler comme je l'ai fait, et ils auront leur argent parce que s'ils n'ont pas leur argent ils peuvent l'obtenir d'autres manières.

Le président: Merci, monsieur Stevens.

M. Stevens: Quel est le plus gros remboursement que vous avez encaissé?

Mme Goodman: Cette année nous en avons acheté un d'environ \$2,000. Vraiment, j'en voulais à Ray pour cela. Il l'a payé très cher et j'ai bien l'impression que ce bonhomme doit beaucoup d'argent au fisc. Je tiens à ajouter que s'il doit de

[Texte]

owe money to the tax department, I get no money? There is no recourse on the man. We have no recourse at all.

The Chairman: Mr. Flynn.

Mr. Flynn: Thank you very much, Mr. Chairman.

Linda, you make Ray sound like an awfully nice guy. I wonder why Ray is not sitting beside you to help you out in answering some of the questions that could be very thick coming your way.

Mrs. Goodman: Well, right now it is income tax season and Ray is extremely busy. As a matter of fact, I myself just about had to cancel. I am running about five days late on filling out the income tax refunds. It is pretty hectic around there, believe me. And then, as I said, Ray ran out of money. He was getting close to the bottom of the pit yesterday. He was planning on coming here with me, but as it turned out, he stayed home and kept up the home front.

Mr. Lambert (Edmonton West): That is \$650 return fare for a pair.

Mr. Flynn: Mr. Chairman, Linda and Ray sound like they are a couple of people that should have a lot of employees. How many do you have?

Mrs. Goodman: We have 30 employees right now.

Mr. Flynn: And those 30 employees are busy during November to February. What do you do with those 30 people the rest of the year?

Mrs. Goodman: Well, Ray and I pay them wages and I keep them on for a number of reasons. We handle a large amount of cash, and all the fellows that I have working with me now are very reputable. They are hard to replace, let us put it that way. Should I let them go after the tax season is over, they may take a permanent job elsewhere.

Mr. Flynn: Do they collect personally from your customers?

Mrs. Goodman: Do they collect money? I do not quite follow the question. No, they do not. I do not understand what he means.

The Chairman: I think what he is really asking is, do these workers that you have . . .

Mrs. Goodman: Get any money from anybody else?

The Chairman: Collect the money from the individual, or do you collect it?

Mrs. Goodman: Collect what?

The Chairman: Money for selling you income tax rebates.

Mrs. Goodman: No. No, no.

Mr. Flynn: I am a little confused how you keep 30 people busy all year, because you only lend money in two- to three-month periods.

Mrs. Goodman: Pardon me. We do not lend money. We do not lend money. We are on a buy-and-sell basis, just like the Bay, just like Eaton's, any other place. Those fellows who come in to sell their tax refunds, they come in and they sell

[Interprétation]

l'argent au ministère du Revenu, je n'obtiens rien. Il n'y a aucun recours contre le contribuable. Nous n'avons absolument aucun recours.

Le président: Monsieur Flynn.

M. Flynn: Merci beaucoup, monsieur le président.

Linda, d'après ce que vous dites Ray m'a l'air d'un gars fantastique et je me demande pourquoi il n'est pas assis à côté de vous pour vous aider à répondre à certaines colles qu'on pourrait bien vous poser.

Mme Goodman: Eh bien, c'est actuellement la saison des impôts et Ray est très occupé. En fait, j'ai presque été obligée de contremander ma comparution. Je suis 5 jours en retard dans le calcul des remboursements d'impôt. Croyez-moi, c'est pas mal agité chez nous, et, je le répète, Ray a manqué d'argent. Hier il était presque à sec. Il comptait m'accompagner, mais il a dû rester pour s'occuper du bateau.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): L'aller-retour pour deux, cela fait \$650.

M. Flynn: Monsieur le président, Linda et Ray ont l'air de gens qui devraient avoir un personnel nombreux. Combien d'employés avez-vous?

Mme Goodman: Actuellement nous avons 30 employés.

M. Flynn: Et ces 30 employés sont occupés de novembre à février. Qu'est-ce que vous en faites pendant le reste de l'année?

Mme Goodman: Bien, Ray et moi leur payons des salaires et je les garde pour plusieurs raisons. Nous manipulons de grosses sommes, et tous les gars qui travaillent pour moi ont une bonne réputation. Disons qu'il serait difficile de les remplacer. Si je les laissais aller après la période d'impôt, ils pourraient se trouver un emploi permanent ailleurs.

M. Flynn: Perçoivent-ils directement de vos clients?

Mme Goodman: Perçoivent-ils de l'argent? Je ne comprends pas la question. Non, je ne comprends pas. Je ne sais pas ce qu'il veut dire.

Le président: Je crois que ce qu'il demande, c'est si vos employés . . .

Mme Goodman: Reçoivent de l'argent de quelqu'un d'autre?

Le président: Perçoivent de l'argent des clients, ou est-ce vous qui percevez?

Mme Goodman: Percevoir quoi?

Le président: L'argent pour la vente des remboursements d'impôt.

Mme Goodman: Non, mais non.

M. Flynn: Je ne comprends pas comment vous gardez 30 personnes occupées toute l'année, puisque vous prêtez seulement de l'argent pendant 2 à 3 mois.

Mme Goodman: Excusez-moi. Nous ne prêtons pas d'argent, pas du tout. Nous achetons et nous vendons, comme La Baie, comme Eaton ou toute autre maison. Ces types viennent nous voir pour vendre leur remboursement d'impôt, ils viennent et

[Text]

their refunds to me. I buy it; I give them the cash, and they leave. I hope I get the tax refund cheque, and then I put it in the bank and it covers my expenses. It covers my bank loan; it covers my investors.

Mr. Flynn: Well, how could you use 30 employees?

Mrs. Goodman: Very easily. We have a lot of offices to run. Because we have a lot of offices to run, I must have at least two people in every office.

Mr. Flynn: But only for a couple of months of the year.

Mrs. Goodman: Not a couple of months of the year. They are in their offices, sitting at their desks from October to February. March is our busiest month, then April, May, and June. At the end of June it is summertime and we let them have a break because of the high pressures in the job.

Mr. Flynn: You give them a six-month break at that time?

• 2145

Mrs. Goodman: No. Six months from July—August, September—October 1 is only three months away.

Mr. Lambert (Edmonton West): Joe, you do not know the business.

Mrs. Goodman: No, you do not understand the business.

Mr. Flynn: Obviously, I do not.

Mrs. Goodman: I will just cite an example which maybe you do not quite understand. The type of people we deal with are there for a reason. They come into our office because they want immediate money. They do not understand why they need that money particularly, why they got themselves in a position; maybe a jail sentence is warranted if they do not pay the fine by three o'clock in the afternoon, they have been to court in the morning and the only feasible way to get that \$300 would be to sell their refund cheque. They come to our offices, they explain to us why they are selling their income tax. We give them the money, they go back to the courts, they pay their \$300, they go back to work the next morning and carry on their regular routine. Now, honest to God, as sure as I am standing here, and as sincere as I am standing here, I really think our service is a necessary one, provided that it is given fairly, that the business is run properly, and provided that there is enough of a disclosure and enough of a rule set. All this criminal rate and everything, I do not understand what that is all about. Why should that come into play when I am buying something, and I do not even know whether I am getting it for sure?

Mr. Flynn: Right.

May I go back? You mentioned to Mr. Stevens that you buy this up in a regular sort of way through the T-4 slip.

Mrs. Goodman: Yes.

Mr. Flynn: If you do not have a T-4 slip in November and December and January, how do you establish the amount of money that you are going to be buying?

[Interpretation]

ils me vendent leur remboursement. Je l'achète, je paie comptant, et ils s'en vont. J'espère bien que je recevrai le chèque de remboursement d'impôt, et alors je le mets en banque et cela fait mes frais. Cela paie mon prêt bancaire, cela paie mes bailleurs de fonds.

M. Flynn: Oui, mais comment pouvez-vous garder 30 employés?

Mme Goodman: Très facilement. Nous avons beaucoup de bureaux. Parce que nous avons beaucoup de bureaux, il me faut au moins deux personnes dans chaque bureau.

M. Flynn: Mais seulement quelques mois par an.

Mme Goodman: Pas seulement quelques mois par an. Ils sont là, assis à leurs bureaux, d'octobre à février. Mars est le mois le plus occupé, ensuite il y a avril, mai et juin. A la fin juin c'est l'été et nous leur donnons congé à cause des pressions de l'emploi.

M. Flynn: Vous leur donnez six mois de congé?

Mme Goodman: Non, à partir de juillet; le 1^{er} octobre ne vient que trois mois plus tard, juillet, août, septembre.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Joe, vous ne comprenez pas comment ça marche.

Mme Goodman: Non, vous ne comprenez pas.

M. Flynn: En effet, je n'y vois goutte.

Mme Goodman: Je vais vous rappeler un exemple que peut-être vous n'avez pas bien compris. Les gens avec qui nous faisons affaire viennent dans nos bureaux pour une raison bien simple: ils veulent de l'argent immédiatement. Ils ne savent pas exactement pourquoi ils se trouvent dans une telle situation. Par exemple, une personne passe devant un tribunal et est passible d'emprisonnement si elle ne paie pas une certaine amende avant trois heures de l'après-midi. Elle se voit contrainte de vendre son chèque de remboursement afin d'obtenir les \$300. Elle va venir dans nos bureaux nous expliquer pourquoi elle doit vendre ce chèque. Nous accordons l'argent, elle retourne devant le tribunal où elle paie les \$300 et, le lendemain matin, elle retourne au travail et reprend son train de vie habituel. Je puis vous affirmer en toute sincérité que les services que nous fournissons sont nécessaires; ils sont offerts en toute équité et nous travaillons tout à fait correctement dans la mesure où on fournit des renseignements suffisants et où l'on respecte certaines règles. Je ne comprends absolument pas pourquoi on parle d'un taux criminel. Je ne vois pas pourquoi ce point devrait entrer en ligne de compte puisque j'achète quelque chose et que je ne suis même pas certaine de pouvoir obtenir ce que j'achète.

M. Flynn: Très bien.

Permettez-moi de revenir quelque peu en arrière. Vous avez dit à M. Stevens que vous vous fondiez sur les bordereaux T-4.

Mme Goodman: C'est exact.

M. Flynn: Si, par exemple, une personne n'a pas de bordereau T-4 en novembre, décembre ou janvier, comment déterminez-vous le montant d'argent que vous allez obtenir?

[Texte]

Mrs. Goodman: That has created a bit of a problem with us. Last season I stressed a rate at which we should stop giving them any money. The only people we would give money to in December would be those who dealt with us in previous years, those we have a track record of, of course—which you can appreciate. I would not, certainly, start giving out any money to them on their pay slips if I did not know who they were.

Mr. Flynn: So you have no way of really buying a new customer?

Mrs. Goodman: Not at that time, no, not until the T-4 slips come out. There is no way. We give out money in December only to someone who has dealt with us in previous years, with a track record we can see what has happened and we will advance him a small amount of money.

I really, personally, think we should abolish that. I do not think it is necessary. I do not think there should be any funds given out. Number one: last year we gave out maybe \$50 to each one of these fellows to keep them sort of on the road and running. This year it was \$150. They do not want \$50 anymore, they want \$150. They are not satisfied with just \$50 anymore. I guess it is the pressure that is being put upon each and every one of us today. We are no different from the people who are selling their income tax refunds, really. I have pressures put on me that are pretty heavy, and you have as well, I am certain. Living today is high strain and high pressure, and fellows who do sell their income tax refunds are selling them for a reason. They have to sell them, they want the money now, they do not want the money now, they do not want to wait for six months, or whatever it is, for the federal Government to send them their refund cheques. Who knows whether they are even going to be in Edmonton in six months, or two days or four weeks?

Mr. Flynn: Right. Thank you.

The Chairman: Mr. Lambert.

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes, Mr. Chairman. I take it that the business of dealing in T-4 slips is primarily with a very mobile labour force, fellows who take three, four months to do a job and then they are laid off. They get a T-4 slip right away because the employer must give them a T-4 slip. They do not know when the next job comes along. Many of them are in union hiring halls and they are under the control of the hiring policy of the union. They need cash, some of them have been working in isolated situations and, well, money goes, they are going to have a good time and one thing and another. For others, it is a question of grocery bills, car repair bills, what have you, and they need cash. All right, fine, you have explained all that; one thing you have not explained though is that having sold you a T4 slip with a power of attorney and so forth, what if there is a shortage and the guy owes tax? Do you have to pick up any of that?

• 2150

Mrs. Goodman: Yes, as a matter of fact that is why it is so misleading.

[Interprétation]

Mme Goodman: Cela nous a causé des difficultés. La saison dernière, j'ai imposé une limite sur les sommes d'argent que nous octroyons. Pendant le mois de décembre, nous n'acceptons de donner de l'argent qu'à ceux avec qui nous avons fait affaire au cours des années précédentes, ceux à propos desquels nous avons des dossiers, ce que, bien sûr, vous comprendrez fort bien. Je ne vais pas donner de l'argent à quelqu'un que je ne connais pas sur la seule base de ses feuilles de paie.

M. Flynn: Par conséquent, vous n'avez aucun moyen de vous faire de nouveaux clients?

Mme Goodman: Non, pas avant que les bordereaux T-4 n'aient été envoyés. En décembre, nous donnons de l'argent seulement à ceux avec qui nous avons fait affaire les années précédentes, ceux à propos desquels nous avons des dossiers.

En fait, nous devrions abolir cela, je ne pense pas que cela soit nécessaire. Nous ne devrions pas donner de l'argent. Premièrement, l'année dernière nous donnions peut-être cinquante dollars à certaines personnes pour les aider à tenir le coup. Cette année, ce n'est pas cinquante dollars qu'ils voulaient mais cent cinquante. Je pense que cela est dû aux difficultés auxquelles chacun de nous doit faire face aujourd'hui. En fait, nous ne sommes pas différents de ceux qui doivent vendre leur chèque de remboursement d'impôt. Comme vous, j'en suis certaine, je dois faire face à de grandes difficultés. Aujourd'hui, la vie est loin d'être facile et quand des gens vendent leur chèque de remboursement d'impôt, c'est qu'ils ont des raisons de le faire. Ils veulent l'argent immédiatement, ils ne veulent pas attendre six mois ou plus que le gouvernement fédéral leur envoie leur chèque de remboursement. Qui sait s'ils seront encore à Edmonton dans six mois, deux jours ou quatre semaines?

M. Flynn: Très bien. Je vous remercie.

Le président: Monsieur Lambert.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Merci monsieur le président. Je présume que vous faites ce genre de transaction avec des gens particulièrement mobiles qui sont par exemple licenciés après avoir travaillé pendant trois ou quatre mois. Ils obtiennent un bordereau T-4 immédiatement parce que leur employeur doit leur en remettre un. Ils ne savent pas à quel moment ils trouveront un autre emploi. Beaucoup fréquentent les bureaux d'emploi des syndicats et sont soumis à la politique des syndicats en matière d'embauche. Ils ont besoin d'argent, certains ont travaillé dans des endroits isolés, l'argent part vite, on cherche à s'amuser et ainsi de suite. D'autres ont besoin d'argent parce qu'il faut payer les factures de l'épicier, du mécanicien etc. Vous nous avez expliqué cela, mais vous ne nous avez pas dit ce qui se passe quand celui qui vous a vendu son bordereau T4 en vous signant une procuration doit encore de l'argent au fisc? Est-ce que c'est vous qui payez?

Mme Goodman: Oui; c'est d'ailleurs pourquoi on peut se faire rouler.

[Text]

Mr. Lambert (Edmonton West): How is it that under the law, having bought a T8 claim on a refund which might turn out to be erroneous on your part, there is a continuing liability for a tax in excess of what had been computed when they sent out the T4 slip?

Mrs. Goodman: When we do not get a refund cheque, Ray's Income Tax is out the money.

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes, I can see that on just about a saw-off. But now let us assume that having purchased a T4 slip that was worth, say, \$280 on the face of it and you have paid oh, let us make it a round figure of \$180, and it turns out that he was not entitled to that \$280, as a matter of fact he should have paid maybe \$175 of tax, who gets the bill for \$175?

Mrs. Goodman: Ray's Income Tax.

Mr. Lambert (Edmonton West): You do.

Mrs. Goodman: Ray's Income Tax.

Mr. Lambert (Edmonton West): Is that liability limited to the income for which there was a T4 slip or is it on the basis of the whole year?

Mrs. Goodman: It is on the year of the tax purchased. If we buy a 1976 income tax refund, we are responsible for it. Just let me add one thing here: if we get a refund cheque we are liable for it. Now just let me go one step further so that you can understand this.

Mr. Lambert (Edmonton West): Oh, I see; oh, yes, yes, yes.

Mrs. Goodman: Say the Revenue Department sends me a cheque for \$280 and then in turn the fellow is assessed for \$175 then...

Mr. Lambert (Edmonton West): On a subsequent—oh, yes, I get it.

Mrs. Goodman: Right away then the Director of the national tax office sends me a white letter and says: "Please pay back the money; you did not deserve to get it."

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes, yes, I can quite understand it.

Mrs. Goodman: And I have to pay it.

Mr. Lambert (Edmonton West): What I had in mind is correct then.

Mr. Goodman: Yes.

Mr. Lambert (Edmonton West): Let us assume that a guy worked on five jobs in a year, and that is quite possible in the construction trade...

Mrs. Goodman: Oh, very possible, yes; we have a lot that do that.

Mr. Lambert (Edmonton West): ... and he came in to you with his third T4 which gave him an entitlement, say, to a refund of \$300...

Mrs. Goodman: Right.

Mr. Lambert (Edmonton West): ... for which you paid him, say, \$200. But on his fourth and fifth jobs—because I

[Interpretation]

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Comment se fait-il que vous soyez légalement tenus à payer le supplément d'impôt dans les cas où vous avez pensé, à tort, qu'il y aurait un chèque de remboursement?

Mme Goodman: Quand Ray's Income Tax ne reçoit pas de chèque de remboursement, nous perdons cet argent.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Oui, je comprends que l'on puisse être roulé. Supposons que quelqu'un vous vende \$180 un bordereau T-4 qui aurait pu donner droit à un remboursement de \$280 mais, qu'en fait, il doive payer un supplément d'impôt de \$175. Qui doit payer les \$175?

Mme Goodman: Ray's Income Tax.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): C'est donc vous.

Mme Goodman: Ray's Income Tax.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Est-ce que votre responsabilité est limitée au revenu faisait l'objet du bordereau T-4 ou est-ce qu'elle s'étend sur toute l'année?

Mme Goodman: Elle s'étend sur toute l'année en cause. Quand nous achetons un chèque de remboursement d'impôt, nous engageons notre responsabilité. Permettez-moi de vous donner une autre précision afin que vous puissiez bien comprendre cela.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je vois. Allez-y.

Mme Goodman: Disons que le ministère du Revenu m'envoie un chèque de \$280 et que le montant de l'impôt que la personne doit verser est estimé à \$175...

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Par après... oui, je comprends.

Mme Goodman: Aussitôt, le directeur des services fédéraux de l'impôt m'envoie une lettre me demandant de rembourser l'argent parce que je n'y avais pas droit.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Oui, je comprends maintenant.

Mme Goodman: Je dois donc payer.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je ne me suis donc pas trompé.

Mme Goodman: Non.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Prenons le cas d'un type qui a eu cinq emplois différents pendant une année, ce qui est tout à fait possible dans le domaine de la construction...

Mme Goodman: C'est exact, nous avons beaucoup de gens dans ce cas.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): ... et supposons que ce type vienne vous présenter le bordereau T-4 correspondant à son troisième emploi qui lui donne droit à un remboursement de \$300...

Mme Goodman: Très bien.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): ... et que vous le lui achetez par exemple pour \$200. Cependant, ce contribuable n'a pas

[Texte]

have said he had five jobs that year—or on his first and second jobs he underpaid his income tax or it was underdeducted, and at the end of the line, at the bottom figure, you know, the bottom line figure . . .

Mrs. Goodman: Right.

Mr. Lambert (Edmonton West): . . . he was owing some money, and you having receive a refund cheque with regard to the third earning period, notwithstanding that the tax was owed as the result of another earning period, you would get the "Dear John" letter, would you not?

Mrs. Goodman: Yes, I would.

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes, pay up.

Mrs. Goodman: Pay up right now; and it an immediate pay-up.

Mr. Lambert (Edmonton West): Oh, yes, very much; the tax collector does not wait for nobody.

Mrs. Goodman: No.

Mr. Lambert (Edmonton West): And you in your position would not want to keep him waiting.

Mrs. Goodman: No.

Mr. Lambert (Edmonton West): Now in addition to income T4 slips, do you do any UIC entitlement discounting?

Mrs. Goodman: Never. Never, Ray and I, there is no way. I have nothing to do with welfare and I have nothing to do with UIC.

Mr. Lambert (Edmonton West): But that is done though, is it not?

• 2155

Mrs. Goodman: Yes, I believe it is. I do not know. Really I do not know what the others are doing because I do not participate in anything that they are doing.

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes, there are some fringe . . .

Mrs. Goodman: Probably, yes.

Mr. Lambert (Edmonton West): As there are in pubs, in the beer parlours.

Mrs. Goodman: Yes, probably.

Mr. Lambert (Edmonton West): They are all with discounters.

Mrs. Goodman: That is right.

Mr. Lambert (Edmonton West): Well, that is fine.

This is to classify the category of people who come to you in a city like Edmonton. Are they regular, shall we say, construction or industrial workers?

Mrs. Goodman: Basically.

Mr. Lambert (Edmonton West): Or are they people who are what they call, or who are being called in many briefs—and

[Interprétation]

payé le montant total de l'impôt correspondant au revenu de l'une de ses autres périodes d'emploi et, à la fin . . .

Mme Goodman: Très bien.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): . . . il doit encore de l'argent. Vous avez reçu un chèque de remboursement correspondant à la troisième période d'emploi mais l'impôt dû correspond à une autre période d'emploi. Dans ce cas, est-ce que vous recevez une lettre du percepteur?

Mme Goodman: Oui, bien sûr.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Une lettre dans laquelle on vous demande de payer.

Mme Goodman: Oui, il faut payer immédiatement.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je vois très bien, le percepteur n'attend pas.

Mme Goodman: Non.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Et, bien sûr, vous ne voudriez pas le faire attendre.

Mme Goodman: Non.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): En plus des bordereaux T-4, faites-vous des transactions sur la base des chèques d'assurance-chômage?

Mme Goodman: Jamais, au grand jamais. Nous n'avons rien à voir avec l'assistance sociale ni avec l'assurance-chômage.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Certains le font, n'est-ce pas?

Mme Goodman: Je pense que oui. Je n'en suis pas certaine. Je ne sais pas ce que les autres font parce que je ne m'occupe pas de leurs affaires.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Oui, dans certains quartiers . . .

Mme Goodman: Oui, probablement.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Comme dans certaines tavernes.

Mme Goodman: Oui, probablement.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Il y a des escompteurs partout.

Mme Goodman: C'est exact.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Bien, c'est parfait.

Je voulais voir quelle sorte de gens viennent à vous dans une ville comme Edmonton. Est-ce que ce sont toujours des travailleurs de la construction, des ouvriers d'usine?

Mme Goodman: La plupart, oui.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Ou bien s'agit-il de ceux que, dans beaucoup de mémoires, on nomme les économiquement faibles.

[Text]

you were here tonight—in other words they are the marginally low income people.

Mrs. Goodman: Right.

Mr. Lambert (Edmonton West): Well, all right. You and I know Edmonton.

Mrs. Goodman: 97th Street.

Mr. Lambert (Edmonton West): Well, people who live in the Boyle Street district.

Mrs. Goodman: Right.

Mr. Lambert (Edmonton West): And in some of the others. They are not all bad, but there are spots.

Mrs. Goodman: That is right.

Mr. Lambert (Edmonton West): People who are always behind. People who happen to find it necessary to visit the pawn broker from time to time. People who are borrowing \$25 in the beer parlour or at some other place.

Mrs. Goodman: Right.

Mr. Lambert (Edmonton West): Do you see those people?

Mrs. Goodman: On occasion. Ray and I, you know, like I say, we try to make our business more reputable. Ray has a few of the old fellows that are friends of his, and he will give them \$5 if he sees them on the street. They are really not customers of ours. He knows of them, and he knows them. He has been down there for eight years now, Ray has, and he knows them all. So they are sort of friends of Ray and they really look up to Ray. You would be amazed at how many . . .

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes, that is fine. For the members of the Committee and even for my benefit, would you identify Ray? Who is Ray?

Mrs. Goodman: Ray is my husband.

Mr. Lambert (Edmonton West): All right, fine. But what is his last name?

Mrs. Goodman: Goodman. Ray Goodman.

Mr. Lambert (Edmonton West): All right. That is fine, Mrs. Goodman.

Mrs. Goodman: I wish that Ray could have been here to answer the questions.

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes, I know. I understand. It would cost him \$650 between the two of you to come down here on a return plane trip, let alone your hotel expenses.

Do you think that you, and the people who run businesses like you that we have heard—we have read reports in the press that you people make profits, or shall we say you charge in effect 80 per cent or 100 per cent, maybe 200 per cent. I have seen some newspaper articles that say 200 per cent profit on a single transaction. Is it possible to do that in your industry? I will say in your business.

Mrs. Goodman: Well, it just depends how they are calculating it.

Mr. Lambert (Edmonton West): Can you shylock it that hard?

[Interpretation]

Mme Goodman: C'est exact.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Très bien. Comme moi, vous connaissez Edmonton.

Mme Goodman: La 97^e rue.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Oui, les gens qui habitent le quartier de la rue Boyle.

Mme Goodman: C'est bien cela.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Et dans certains autres quartiers. Il y en a qui ne valent pas cher.

Mme Goodman: C'est exact.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Des gens qui sont toujours à la traîne, en quelque sorte. Des gens qui, de temps en temps, doivent se rendre chez le prêteur sur gage. Des gens qui empruntent vingt-cinq dollars à la taverne ou ailleurs.

Mme Goodman: C'est exact.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Avez-vous à faire avec ces gens-là?

Mme Goodman: Oui, parfois. Comme je l'ai dit, Ray et moi voulons que notre entreprise ait une bonne réputation. Ray donnera volontiers \$5 à l'un de ces vieux qu'il connaît bien. Ce ne sont pas vraiment nos clients. Depuis huit ans qu'il est là-bas, Ray connaît leur histoire et il les connaît. Ce sont en quelque sorte ses amis et ils le respectent. Vous seriez étonné de voir le nombre . . .

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Oui, c'est très bien. Pourriez-vous préciser aux membres du Comité qui est Ray?

Mme Goodman: Ray est mon mari.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Très bien. Quelle est son nom de famille?

Mme Goodman: Goodman. Ray Goodman.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Très bien madame Goodman.

Mme Goodman: J'aurais aimé que Ray soit ici pour répondre à vos questions.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Je le sais et je comprends. Il vous en aurait coûté \$650 pour faire le voyage aller et retour en avion, sans compter les frais d'hôtel.

Nous avons appris, par la presse, que vous demandiez des taux d'intérêt de 80 ou 100 p. 100, de 200 p. 100 même. Dans certains articles de journaux on parle d'un bénéfice de 200 p. 100 pour une seule transaction. Est-ce que cela est possible dans votre entreprise? Dans votre affaire, disons?

Mme Goodman: Cela dépend comment on calcule.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Pouvez-vous ainsi jouer au shylock?

[Texte]

Mrs. Goodman: No. With Ray and I, I would . . .

Mr. Lambert (Edmonton West): No, but I mean—all right. You have been in the business for eight years.

Mrs. Goodman: Oh, yes. I can imagine that someone could do that.

Mr. Lambert (Edmonton West): You have heard stories on the street . . .

Mrs. Goodman: Yes, I have.

Mr. Lambert (Edmonton West): . . . where they have shylocked it.

Mrs. Goodman: That is right, yes.

Mr. Lambert (Edmonton West): They really went along.

Mrs. Goodman: The problem here lies—I will just give you a prime example of what happened here. In Winnipeg they have set legislation on it, 95 per cent pay-out legislation. So I went there. I just wanted to see what the fellows had to say about tax discounters. I went there and I spoke to the fellows, as I am with you tonight. I was amazed, and they were totally amazed as well, at how versed I really was about the situation. But nevertheless they passed the legislation.

• 2200

And get a load of this one. Ray's Income Tax went there last year for the first year and we bought 2,000 income tax refunds. We completely demolished Mike's Income Tax from their business. He was at a dead standstill. If anybody went in the door, it was amazing, really, because Ray's Income Tax with the record ability that we have and the way that we run our business, we went in there, we cleaned up the city so bad that Mike's had no business whatsoever. Okay. What does that tell you? Just one little thing, but that is okay. They passed the legislation in Winnipeg. Fine, due to the legislation it was a 95 per cent payout which is just utterly impossible and they were trying to tell me that community income tax was doing it when they were breaking their own bloody laws because they were being government subsidized. Somebody had to pay for something, which the government was. They were even going on their own law wrong, and yet they tried to argue with me, so I said, "Fine, would you let me know in a couple of weeks what your decision is." And in two weeks I phoned back to Pat Gannon. He said: "We are passing the law. Saul Miller, I phoned him: "We are passing the law." I said, "That is fine. Ray's Income Tax Services Limited will no longer be in Winnipeg due to the situation that it is high risk business; No. 1., I do not want to get a criminal record, No. 2, and I will leave it that you can have the whole town of Winnipeg which I am telling you right to your face." They had no legitimate reason why they wanted us out of the city. All right. Now, listen to this . . .

Mr. Lambert (Edmonton West): Are you fulfilling the business?

Mrs. Goodman: Now listen to this. Ray's Income Tax Services Limited left the city—left the town of Winnipeg,

[Interprétation]

Mme Goodman: Non. Ray et moi . . .

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Non, mais je voulais dire . . . Très bien. Voilà huit ans que vous travaillez dans ce domaine.

Mme Goodman: Oui. Je pense qu'on pourrait agir ici.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Vous avez entendu ces histoires que l'on raconte . . .

Mme Goodman: Oui.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): . . . à propos des usuriers.

Mme Goodman: C'est exact.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Ils se sont vraiment bien débrouillés.

Mme Goodman: Je vais vous donner un exemple de ce qui s'est passé à ce sujet. A Winnipeg, on a adopté une loi qui prévoyait des versements de l'ordre de 95 p.100. J'y suis allée. Je voulais savoir ce que l'on avait à dire à propos de ceux qui font l'escompte des chèques de remboursement d'impôt. On a été surpris de voir combien je connaissais la situation à fond. Néanmoins, la loi a été adoptée.

Ray's Income Tax s'est installé là-bas l'année dernière et, au cours de la première année, nous avons fait l'escompte de 2,000 chèques de remboursement d'impôt. Nous avons fait crouler la Maison *Mikes Income Tax*. Nous gérons tellement bien nos affaires que nous avons complètement nettoyé la ville et que Mikes s'est retrouvé sur le pavé. Très bien. Qu'est-ce que cela vous apprend? Une petite chose seulement. La loi que l'on a votée à Winnipeg prévoyait des versements de l'ordre de 95 p.100, ce qui était tout à fait impossible. On a essayé de me dire que les services communautaires agissaient ainsi alors qu'ils enfrenaient leur propre loi parce qu'ils étaient subventionnés par le gouvernement. J'ai demandé qu'on me fasse part de la décision plusieurs semaines plus tard. Quinze jours après, je téléphonais à Pat Gannon qui m'a déclaré qu'on allait adopter la loi. Saül Miller m'a répondu la même chose quand je lui ai également téléphoné. J'ai alors déclaré que *Ray's Income Tax Services Limited* ne ferait plus affaire à Winnipeg parce que, premièrement, la situation était trop risquée et que, deuxièmement, je ne voulais pas avoir de casier judiciaire. J'ai donc déclaré que nous partirions, leur laissant s'occuper de toute la ville de Winnipeg. Ils n'avaient pas de motif valable pour nous faire partir de la ville. Maintenant, écoutez ceci . . .

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Est-ce que vous accomplissez votre tâche?

Mme Goodman: Ecoutez ceci. *Ray's Income Tax Services Limited* a quitté la ville de Winnipeg. La maison *Mike's*

[Text]

Mike's Income Tax carried on his business there. I phoned Pat Gannon last week and I asked him why was Mike's Income Tax still buying income tax refunds there? He said: "Not to worry. He has been charged, and so on." But in the meantime, it is just fine for someone of Mike's Income Tax to keep buying refunds there. Do you follow the picture?

Mr. Lambert (Edmonton West): Yes. I have got it. In other words, they do not worry about the law.

Mrs. Goodman: No, they do not worry about the law nor do they worry about the reputability of the business.

The Chairman: Thank you, Mr. Lambert.

Mr. Lambert (Edmonton West): Thank you very much.

Mrs. Goodman: Thank you. It is a pleasure.

The Chairman: Before we adjourn I would like to say that our next meeting is Thursday, March 10, 1977 in Room 371, West Block at 11:00 a.m. to consider Bill C-16 with witnesses from the Association of Canadian Financial Corporations.

I want to thank Mrs. Linda Goodman from Ray's Income Tax Services Limited for being with us this evening and presenting her brief and she did extremely well in answering questions.

The meeting is now adjourned to the call of the Chair.

Mr. Lambert (Edmonton West): Before you adjourn, Mr. Chairman, what are you going to do with this Committee about Supplementary Estimates? With a deadline of Friday morning, March 18th, with the biggest spending Department in government having had its estimates referred to you, what are you going to do about Supplementary Estimates (D)?

The Chairman: Estimates will be commencing on March 17.

Mr. Lambert (Edmonton West): A fat lot of consideration you are going to give them, are you not?

The Chairman: All our periods are taken up until then.

Mr. Lambert (Edmonton West): Mr. Chairman . . .

The Chairman: We cannot tell these witnesses not to appear and we are taking all the times that we can.

Mr. Lambert (Edmonton West): Have you tried to get the supplementary sessions?

The Chairman: We have others that want to do exactly the same thing. This is not the only committee.

Mr. Lambert (Edmonton West): We have done it in the Finance Committee.

The Chairman: Maybe that is why we cannot get it.

Mr. Lambert (Edmonton West): I will tell you, Mr. Chairman, it will result in that I have instructed every committee chairman on our side to absolutely refuse any legislation

[Interpretation]

Income Tax y a poursuivi ses activités. La semaine dernière, j'ai demandé à Pat Gannon pourquoi la société *Mike's Income Tax* faisait toujours l'escompte des chèques de remboursement d'impôt. Il m'a dit de ne pas m'inquiéter, que des poursuites avaient été intentées et ainsi de suite. Pendant ce temps-là, la société *Mike's Income Tax* peut continuer de faire l'escompte des chèques de remboursement d'impôt. Comprenez-vous ce qui se passe?

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Oui. Je comprends très bien. En d'autres termes, on ne se préoccupe pas de la loi.

Mme Goodman: Non, on ne se préoccupe pas de la loi, pas plus que de la réputation de notre entreprise.

Le président: Monsieur Lambert, je vous remercie.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Merci beaucoup.

Mme Goodman: Je vous remercie. C'était un plaisir.

Le président: Avant d'ajourner, j'aimerais vous dire que notre prochaine réunion aura lieu à 11 h du matin le mardi 10 mars 1977 dans la pièce 371 de l'édifice de l'ouest. Le bill C-16 sera à l'ordre du jour et nous aurons comme témoins des représentants de l'Association des compagnies financières canadiennes.

Je tiens à remercier M^{me} Linda Goodman, de la société *Ray's Income Tax Services Limited*, d'être venue parmi nous ce soir et de nous avoir présenté son mémoire. Elle a fort bien répondu aux questions qui lui ont été posées.

Le comité s'ajourne jusqu'à la prochaine convocation du président.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Monsieur le président, avant de lever la séance, j'aimerais savoir quand le Comité étudiera le Budget supplémentaire (D). La date limite a été fixée au vendredi 18 mars au matin et le Comité a été saisi des budgets des ministères dont les dépenses sont les plus importantes.

Le président: L'étude du budget débutera le 17 mars.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Il y a beaucoup de travail en perspective, n'est-ce pas?

Le président: Jusqu'à cette date, le programme de toutes nos séances est déjà rempli.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Monsieur le président . . .

Le président: Nous ne pouvons pas demander aux témoins de ne pas comparaître et nous utilisons tout le temps que nous pouvons.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): A-t-on essayé d'organiser des séances supplémentaires?

Le président: D'autres comités veulent le faire. Notre Comité n'est pas le seul.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): C'est ce que nous avons fait au Comité des Finances.

Le président: C'est peut-être pourquoi nous ne pouvons pas organiser de séances supplémentaires.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Monsieur le président, j'ai dit à tous les présidents des comités qui sont membres de notre

[Texte]

between now and May 26. That is all. Estimates have the prime consideration now.

The Chairman: We are all aware that the estimates have to be considered.

Mr. Lambert (Edmonton West): All right.

The Chairman: We are doing what we can do to get slots for them, as well. But we cannot tell our witnesses who are coming on this Bill C-16 not to show up. They have been slotted into times that are convenient for them and convenient for us, and this was before the estimates were presented to us.

Mr. Lambert (Edmonton West): But you have got \$1 billion—\$1 billion worth of estimates and you want to slough them through committees . . .

The Chairman: No, I am not saying we are going to slough them through committee.

Mr. Lambert (Edmonton West): . . . in less than two weeks. All right.

The Chairman: The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Interprétation]

parti de refuser l'étude de tout bill d'ici le 26 mai. C'est le budget qui doit avoir la priorité.

Le président: Nous savons tous qu'il faudra étudier le budget.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Très bien.

Le président: Nous faisons notre possible à ce sujet. Nous ne pouvons annuler les rendez-vous que nous avons pris avec les témoins qui comparaitront à propos du Bill C-16. Nous avons choisi des dates qui convenaient à tous avant que nous ne fûmes saisis du budget.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): Mais vous avez un budget d'un milliard de dollars et vous voulez que les comités en expédient l'étude . . .

Le président: Non, je n'ai pas dit que les comités allaient en expédier l'étude.

M. Lambert (Edmonton-Ouest): En moins de deux semaines. Très bien.

Le président: Le comité s'ajourne jusqu'à prochaine convocation du président.

WITNESSES—TÉMOINS

From the National Anti-Poverty Organization:

Mrs. Marjorie Hartling, Executive Director;
Mr. Andrew J. Roman, Counsel.

From Ray's Income Tax Services Limited:

Mrs. Linda Goodman.

De l'Organisation nationale d'anti-pauvreté:

M^{me} Marjorie Hartling, Directrice exécutive;
M. Andrew J. Roman, conseiller.

De «Ray's Income Tax Services Limited»:

M^{me} Linda Goodman.

CA 1XC28
- H39

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 29

Thursday March 10, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 29

Le jeudi 10 mars 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Appolloni (Mrs.)

Brisco

Clarke

(*Vancouver Quadra*)

Clermont

Flynn

Fortin

Grafftey

Gray

Herbert

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Huntington

Lajoie

Lambert

(*Edmonton West*)

Marceau

McRae

Philbrook

Ritchie

Rodriguez

Stevens—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, MARCH 10, 1977
(30)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 11:13 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Brisco, Clermont, Corbin, Grafftey, Lajoie, Lambert (*Edmonton West*), Marceau, Philbrook, Robinson and Rodriguez.

Witnesses: From the Association of Canadian Financial Corporation: Mr. H. E. Dynes, Chairman; Mr. J. A. Anderson, First Vice-Chairman; Mr. C. Bray, President; Mr. D. E. MacKenzie, Chairman, Legal and Legislative Committee and Mr. R. W. Stevens, Counsel.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

Mr. Dynes made a statement.

The witnesses answered questions.

At 1:12 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 10 MARS 1977
(30)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 11 h 13 sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Brisco, Clermont, Corbin, Grafftey, Lajoie, Lambert (*Edmonton-Ouest*), Marceau, Philbrook, Robinson et Rodriguez.

Témoins: De l'Association des compagnies financières canadiennes: M. H. E. Dynes, président; M. J. A. Anderson, premier vice-président; M. C. Bray, président suppléant; M. D. E. MacKenzie, président, Comité juridique et législatif et M. R. W. Stevens, conseiller.

Le Comité reprend l'étude du bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois.

Le Comité poursuit l'étude de l'article 2.

M. Dynes fait une déclaration.

Les témoins répondent aux questions.

A 13 h 12, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Thursday, March 10, 1977

• 1112

*[Text]***The Chairman:** The meeting will come to order, please.

Our Order of Reference for the day is Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection Act.

We have with us today as witnesses from the Association of Canadian Financial Corporations, Mr. H. E. Dynes, Chairman; next to him, Mr. C. Bray, President; on his right, Mr. J. A. Anderson, First Vice-Chairman; and next to him, Mr. R. W. Stevens, counsel; and then, Mr. D. E. MacKenzie, Chairman, Legal and Legislative Committee.

I understand that Mr. Dynes will make a statement after which we will be able to question him.

Mr. Dynes, would you make your statement now, please.

Mr. H. E. Dynes (Chairman, Association of Canadian Financial Corporations): Thank you, Mr. Chairman, and thank you for the opportunity to address this important Committee. Merci, monsieur le président. Je vous remercie de nous donner l'occasion de nous adresser à cet illustre Comité. Étant donné que je suis plus familier avec la terminologie anglaise du domaine financier, je présenterai en anglais les remarques que j'ai préparées. Toutefois, je m'efforcerai de répondre aux questions en français, si certains membres du Comité le désirent.

L'Association s'est efforcée de vous fournir une période de temps suffisante pour l'étude de son exposé et elle n'a donc pas pu faire vérifier l'exactitude de la traduction française. Une révision ultérieure du texte français par nos solliciteurs québécois a conduit à faire plusieurs changements dans la terminologie. Ceux-ci ne sont pas des changements majeurs, mais ils rendent le texte plus clair. Des copies révisées de l'exposé en français ont été distribuées aujourd'hui.

The Association of Canadian Financial Corporations is pleased to have this opportunity to submit its comments regarding Bill C-16, the Borrowers and Depositors Protection Act. Standardizing the provisions regarding interest rates and consumer protection and credit transactions, and requiring all consumer credit-granting institutions to conform to the same body of law will benefit both consumers and the financial institutions which serve them.

• 1115

Bill C-16 does, however, go further than to consolidate and rationalize existing federal and provincial consumer protection statutes. It proposes the introduction of new fundamental concepts, and the social, economic and legal ramifications of these concepts must be thoroughly examined.

At the outset we would like to comment on five issues that are implicit in Bill C-16 or referred to in the supporting material prepared by the Department of Consumer and Corpo-

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le mardi 10 mars 1977

*[Interpretation]***Le président:** La séance est ouverte.

Nous étudions aujourd'hui le bill C-16, loi sur la protection des emprunteurs et déposants, conformément à notre ordre de renvoi.

Nos témoins aujourd'hui sont, de l'Association des compagnies financières canadiennes, M. H. E. Dynes, président, à sa droite, M. C. Bray, président, à la droite de ce dernier M. J. A. Anderson, premier vice-président, à côté de lui, M. R. W. Stevens, conseiller juridique, et finalement, M. D. E. MacKenzie, président du Comité juridique et de la législation.

Je crois comprendre que M. Dynes fera une déclaration, après quoi nous pourrions lui poser des questions.

M. Dynes, voulez-vous faire votre déclaration maintenant, s'il-vous-plait?

M. Dynes (président, Association des compagnies financières canadiennes): Monsieur le président, je vous remercie de la possibilité que nous avons de témoigner devant votre important comité. I thank you, Mr. Chairman, for giving us the opportunity to appear before your important committee. Since I am more familiar with the English terminology in the financial field, I will present my brief in English. However, I will do my best to answer questions in French if certain members of the Committee so desire.

Because the Association wanted to give you enough time in order to study its brief it was not able to check the French translation. Our solicitors from Quebec who have since revised the text brought in a few changes in terminology. These are not major changes, but they clarify the meanings. Revised copies of the French version have been distributed today.

L'Association des compagnies financières canadiennes est heureuse d'avoir l'occasion de présenter ses commentaires sur le bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants. Il est dans l'intérêt des consommateurs comme des institutions financières qui les servent de normaliser les dispositions relatives aux taux d'intérêt, à la protection des consommateurs et aux opérations de crédit, et d'exiger que toutes les institutions de crédit à la consommation se conforment aux mêmes lois.

Mais le Bill C-16 ne se limite pas à une consolidation et une refonte logique des lois actuelles, fédérales et provinciales, régissant la protection des consommateurs. Il propose l'introduction de nouvelles notions fondamentales dont les ramifications sociales, économiques et juridiques doivent être examinées de très près.

Tout d'abord, nous tenons à commenter cinq questions implicites dans le Bill C-16 ou mentionnées dans la documentation s'y rapportant préparée par le ministère de la Consom-

[Texte]

rate Affairs which has been subject to comment in the House of Commons and the media. We refer to loan sharking, credit for those with low income, rate limits on credit charges—sometimes referred to as rate ceilings—the constitutionality and enforceability of the provisions of the bill, and the exemptions that may be granted from the application of the bill.

Concerning Loan Sharking, the venal practices of what is now commonly referred to as loan sharking are not new. Certain members of the Canadian Consumer Loan Association were sponsors of the Small Loans Act in 1938 and 1939, which legislation was directed at the licensing of money lenders and the elimination of loan sharking. Without exception the members of this association support and will continue to support any legislation enacted by the Parliament of Canada that is intended to eliminate loan sharking. It is our recommendation that the definition of the prohibited practices and the consequences of contravention be set forth in the Criminal Code in proper context with other criminal offences. To include this topic in the bill is to colour by inference the activities of all legitimate credit grantors.

About credit for those with low income, credit worthiness, particularly discretionary income, is to consumer credit as age is to life insurance, a principal determinant of whether credit can be obtained, the amount of credit that can be obtained, and of the cost or rate of interest at which it can be obtained.

Discretionary income, referred to as the person's capacity to repay, is that portion of total income that remains after deductions at source and allowance for expenditures on the necessities of life such as food, shelter, clothing, transportation and existing commitments. Capacity is one of the famous three C's of credit worthiness; the others are character and collateral.

The costs to the credit grantor of completing a consumer credit transaction are also a determinant of rate because these costs involving credit investigation and setting up the account vary only slightly with the size of the transaction and must be recovered in the rate charged. Therefore credit for a small amount of money over a short term will typically carry a higher rate than credit for a larger amount over the same term.

Speaking generally, and the incidence of exception is significant, persons with low incomes will have a smaller amount of discretionary income both in absolute and relative terms than persons with higher incomes, and their assets which may be pledged as collateral will also be limited. It follows that persons with low income, notwithstanding excellent character, will tend to represent a higher risk factor, will frequently not be able to qualify for credit, and when they can qualify for credit the amount of the credit will be comparatively small and will be available in a competitive market only at higher rates.

From the foregoing it will be appreciated that the low-income person will only be able to obtain the credit he needs

[Interprétation]

mation et des Corporations et qui ont été discutées à la Chambre des Communes et par la presse. Nous voulons parler des prêts à usure, de l'accès au crédit des personnes à faible revenu, des limites relatives aux frais de crédit (les taux plafonds), de la constitutionnalité et des possibilités d'application du projet de loi et des dérogations possibles à son application.

En ce qui concerne le prêt à usure, les procédés sordides associés aux «prêts à usure» ne sont pas nouveaux. Certains membres de l'Association canadienne des sociétés de prêts aux consommateurs avaient collaboré à la préparation de la Loi sur les petits prêts en 1938 et 1939. Cette loi visait l'imposition d'un permis aux prêteurs d'argent et l'élimination des prêts à usure. Les membres de cette Association sont et resteront tous, sans exception, en faveur de toute loi adoptée par le Parlement du Canada visant à éliminer ces procédés. Nous recommandons que la définition de ces méthodes interdites et que les conséquences en cas de contravention figurent dans le Code criminel dans le contexte approprié, soit celui des infractions criminelles. En incorporant cette question au projet de loi, on ternit par inférence les activités de tous les honnêtes créanciers.

Quant à l'accès au crédit des personnes à faible revenu, la cote de solvabilité, et surtout le revenu discrétionnaire, est en matière de crédit à la consommation ce que l'âge est en assurance-vie, soit le critère déterminant si le crédit peut être accordé, jusqu'à quel plafond et moyennant quel coût au taux d'intérêt.

Le revenu discrétionnaire, c'est-à-dire la capacité de remboursement de l'intéressé, correspond à la partie du revenu total dont l'intéressé peut disposer après déduction des retenues à la source et des frais de subsistance tels que nourriture, logement, habillement, transport et engagements contractés. Cette capacité est l'un des trois éléments fondamentaux déterminant la cote de crédit, les autres étant la réputation de l'intéressé et la garantie offerte.

Le taux est également fonction des frais engagés par le créancier pour effectuer une opération de crédit à la consommation puisque ces frais, occasionnés par l'enquête de crédit et l'ouverture du compte, ne varient que très peu quelle que soit l'importance de la transaction et doivent être recouverts dans le taux exigé; par conséquent, le taux d'un emprunt à court terme d'un montant moindre est plus élevé que le taux d'un emprunt dont le montant est important pour une même durée.

D'une manière générale—et le nombre des exceptions est significatif—les personnes ayant un faible revenu disposent d'un revenu discrétionnaire moins élevé (en termes absolus et relatifs) que celui dont jouissent les personnes à un revenu plus élevé et l'actif qu'ils peuvent donner en nantissement est également limité. Il s'ensuit que même si leur réputation est irréprochable, les personnes à faible revenu constituent en général un risque plus élevé, que souvent elles ne remplissent pas les conditions leur permettant d'obtenir un crédit et que lorsqu'elles remplissent ces conditions, le crédit accordé est relativement faible et le marché, concurrentiel, commande des taux plus élevés.

D'après ce qui précède, on comprend aisément que la personne à faible revenu ne peut obtenir le crédit dont elle a

[Text]

through someone other than himself sharing the risk his situation represents.

If the federal government believes such an objective is worthy and in the public interest, a program with that objective is possible, and the members of this association will be prepared to work with the government in the development and implementation of such a program.

The Chairman: Mr. Dynes, just before you go on any further, is it your intention to read your 73-page brief into the record or are you just reading the first few pages?

Mr. Dynes: No, just the first few pages.

The Chairman: All right, I just wondered because you seem to be reading verbatim from the text you provided us with, which has been circulated to all members.

• 1120

Mr. Dynes: There is some variation to it at the end but I am over half way through.

The Chairman: All right then, Mr. Dynes.

Mr. Dynes: In the first instance, however, it is our suggestion that the purpose and effects of the program be characterized definitively. Is it to be a subsidized loan program or is it to be a grant and aid program pursuant to which repayments will not be required? If it is the latter, the Association's participation therein would not be appropriate.

Rate limits on credit charges. The bill proposes that there be no direct limitation or ceiling on credit charges other than as set forth in Clause 37, which clause makes it an offence to demand, exact or collect a credit charge in respect of a lending transaction in excess of the rate prescribed by the regulations. This is a substantial departure from the philosophy that was incorporated in the Small Loans Act in 1939; and we confirm and support this change and the reasons for it set forth in the background to the bill.

The imposition of rate limits on credit charges has the effect of determining which consumers the ethical credit industry will service and which it will not serve. The Small Loans Act produces these results and determines which customers will obtain loans and which will not. The experience under the Small Loans Act indicates that what was originally intended as a control upon rates to protect the borrower has become a restriction on the funds available to borrowers requiring loans of \$1,500 or less. We have no indication that the needs of this group of consumers are being adequately and universally met by the other legitimate sources of credit. The imposition of ceilings on interest rates frustrates normal market processes by preventing the credit granter from raising the rate, however slightly, to match the risk inherent in the applicant's situation if such a warranted rate would exceed the legal limit. Instead, the applicant is refused credit.

[Interpretation]

besoin que si quelqu'un d'autre partage le risque présenté par sa situation.

Si le gouvernement fédéral considère qu'un tel objectif vaut d'être pris en considération dans l'intérêt du public, il est possible de concevoir un programme visant à sa réalisation et les membres de l'Association seraient disposés à collaborer avec le gouvernement à l'élaboration et à l'application d'un tel programme.

Le président: Monsieur Dynes, avant que vous ne continuiez, j'aimerais savoir si vous avez l'intention de nous lire tout votre mémoire de 73 pages ou si vous allez simplement nous lire les quelques premières pages?

M. Dynes: Simplement les quelques premières pages.

Le président: Très bien, je vous posais la question parce que vous semblez lire mot à mot le texte que vous nous avez donné, qui a déjà été distribué à tous les membres.

M. Dynes: Il y a certains changements à la fin et je suis à la moitié de l'exposé.

Le président: Très bien alors, monsieur Dynes.

M. Dynes: Tout d'abord, nous suggérons que le but et les conséquences du programme soient précisés de manière définitive. S'agira-t-il d'un programme de prêts subventionné ou d'un programme d'assistance sous forme de subventions dont le remboursement ne sera pas exigé? Dans ce dernier cas, il serait inapproprié que l'Association y participe.

Quant aux plafonds des frais de crédit, le projet de loi propose de ne pas plafonner directement les frais de crédit, si ce n'est de la façon prévue à l'article 37 qui stipule que le fait d'exiger, de réclamer ou de percevoir des frais de crédit relatifs à un prêt supérieur au taux prescrit par les règlements constitue une infraction. On s'éloigne ainsi très nettement de l'esprit de la Loi sur les petits prêts préparée en 1939, et nous confirmons et approuvons ce changement ainsi que les raisons qui y président, énoncées dans la documentation relative au projet de loi.

Le plafonnement des frais de crédit a pour effet de déterminer les consommateurs qui seront desservis par les créanciers honnêtes de l'industrie du financement et ceux qui ne le seront pas. La Loi sur les petits prêts a le même effet et dicte quels clients pourront obtenir des prêts. Il découle de l'application de la Loi sur les petits prêts que les mesures prévues à l'origine pour contenir les taux, dans le but de protéger l'emprunteur, sont devenues des mesures de restriction des fonds pouvant être accordés aux emprunteurs sollicitant un prêt de \$1,500 ou moins. Rien ne nous permet de croire que les besoins de ce groupe de consommateurs sont satisfaits de manière convenable et universelle par les autres sources légitimes de crédit. Le plafonnement des taux d'intérêt entrave le fonctionnement normal du marché puisque les créanciers ne peuvent relever le taux, même légèrement, de sorte qu'il corresponde au risque que présente la situation du débiteur éventuel lorsqu'un tel taux «justifié» se trouve être supérieur au plafond prescrit. Dans ce cas, le crédit est refusé.

[Texte]

On the constitutionality of the bill, we urge that prior to its enactment the necessary opinions will be obtained to establish to your satisfaction that each provision of the bill is within the power of the federal government or, in the alternative, appropriate arrangements be made with the provinces for the enactment of enabling legislation adopting the bill, thereby ensuring its universal application throughout the country. This procedure was followed in the implementation of Part X of the Bankruptcy Act, Section 213, and in a modified form in the anti-inflation legislation. Notwithstanding acceptance of the argument that in addition to power over interest rates the federal government is entitled to legislate with regard to credit generally, the bill appears to encroach upon the powers of the provinces to regulate in respect of contracts, property and civil rights. In certain instances the provinces have already occupied these fields with their consumer protection legislation.

The matters dealt with in the bill which are of questionable constitutional validity include: (a) the creation of rights of prepayment in a lending transaction, which in certain instances conflict with the provisions as to repayment contained in a provincial statute; (b) the structuring of credit-charge rates and the limitation imposed on contractual relationships by which a lender is precluded from being recompensed for his costs on prepayment; (c) the control of the content of advertising of any lending transaction or financial service regardless of the medium of the advertisement; and (d) the restriction on the rights of a lender to collect the loan. This enumeration is not intended as a criticism of the substance of any of the provisions referred to, but is our declaration to this Committee that notwithstanding the assurances of the Department of Consumer and Corporate Affairs the enforceability of some of the provisions of the bill will require modification or provincial confirmation. It is our hope that the legislation will apply not only to all credit granters but uniformly throughout the country without any duplication or inconsistency from province to province.

Annexed to our brief as Appendix B is a list of the statutes of the provinces of Canada which deal directly with consumer protection and consumer trade practices. If you would turn to Appendix B, which is at the end of our brief, you will note that in the Province of Alberta alone there are 13 statutes with which we are concerned. A comparison of the provisions of the provincial legislation referred to in Appendix B with the provisions of the bill will identify the many areas of conflict and duplication. It is essential, in our opinion, that the legislation authority having jurisdiction over each area be identified and the necessary amendments to the provincial legislation and the bill be made to ensure that both the consumer and the credit granter are not confused or adversely affected as a result of a province and the federal government legislating in the same field with conflicting provisions.

[Interprétation]

Quant à la constitutionnalité du projet de loi, nous recommandons vivement qu'avant la promulgation de la Loi, tous les avis nécessaires soient obtenus de sorte que vous ayez la conviction que chaque disposition du projet de loi est de la compétence du gouvernement fédéral sinon, que les mesures nécessaires soient prises en collaboration avec les provinces pour qu'elles légifèrent de façon à permettre l'adoption du projet de loi en vue d'en assurer l'application universelle dans tout le pays. C'est ce procédé qui a été employé pour l'application de la partie X de la Loi sur la faillite (article 213) et, sous une forme modifiée, de la Loi anti-inflation. Nonobstant le fait généralement accepté que le gouvernement fédéral, outre d'avoir juridiction sur les taux d'intérêt, a le droit de légiférer de façon générale en matière de crédit, le projet de loi semble empiéter sur le pouvoir qu'ont les provinces de réglementer les questions touchant les contrats, les biens et les droits civils, et dans certains cas, les provinces ont déjà fait valoir ce pouvoir par l'adoption de lois pour la protection des consommateurs.

Parmi les questions traitées dans le projet de loi dont la validité constitutionnelle est douteuse, citons: a) la création d'un droit de remboursement anticipé d'un prêt qui, dans certains cas, peut entrer en conflit avec les dispositions contenues dans la loi provinciale en matière de remboursement; b) la structuration des taux de frais de crédit et la restriction des relations contractuelles ayant pour effet d'empêcher le prêteur d'obtenir dédommagement pour les frais qu'il supporte lors d'un remboursement anticipé; c) le droit de regard sur la teneur des réclames publicitaires offrant des services financiers ou des prêts quel que soit l'organe d'information utilisé; et d) la restriction des droits du prêteur de recouvrer le prêt consenti. Le but de cette énumération n'est pas de critiquer la substance de l'une quelconque des dispositions en question. Le Comité entend plutôt faire remarquer que nonobstant les affirmations du ministère de la Consommation et des Corporations, certaines dispositions du projet de loi devront être modifiées ou obtenir la confirmation de la province concernée avant d'être appliquées et nous espérons que la loi ne s'appliquera pas seulement à tous les créanciers, mais uniformément dans tout le pays, et que tout double emploi ou divergence d'une province à l'autre seront évités.

On trouvera à l'Annexe B des présentes une liste des lois des provinces du Canada portant directement sur la protection des consommateurs et sur les méthodes commerciales touchant les consommateurs. En vous reportant à l'Annexe B à la fin du mémoire, vous noterez qu'en Alberta, nous devons tenir compte, par exemple, de 13 lois provinciales. La comparaison des dispositions des lois provinciales mentionnées à l'Annexe B avec celles du projet de loi fera ressortir les nombreuses possibilités de conflit et de double emploi. Il est crucial, à notre avis, de déterminer l'autorité législative compétente en chaque matière et d'apporter les modifications nécessaires à la loi provinciale et au projet de loi pour éviter que le consommateur et le créancier soient déroutés ou désavantagés, ce qui serait le cas si un même sujet était régi à la fois par des lois fédérales et provinciales contradictoires.

[Text]

• 1125

Next to our brief, as Appendix C, is a comparison of the disclosure requirements of the Credit and Loan Agreements Act for the Province of Alberta, the Consumer Protection Act of the Province of Ontario, and the bill in connection with a specific transaction, which will serve to illustrate the conflicts and the redundancies which will exist if uniformity is not achieved.

Exemptions. The success of this legislation, from the standpoint of the consumer, is dependent upon its universality. In our opinion, and it would appear from the backgrounder to be the opinion of the department, that to succeed the bill must apply to all credit grantors. The comments hereinafter set forth are submitted with that intent and commitment. If any group or any credit grantor is exempted from the bill, or provided with special treatment in the regulations, the philosophy of the bill will be defeated, those remaining within its ambit will be discriminated against and the borrower will be deprived of true conferability.

The remainder of our brief is in the form of comments on and recommended amendments to specific clauses of the bill, which we will be pleased to review with you on a clause-by-clause basis, or attempt to answer any questions you may have thereon. In particular we refer to the parts of the brief dealing with: a) the definitions of borrowers and closely held corporations which are interrelated, and which in their present form would bring a substantial number of commercial transactions within the ambit of the bill; b) the expanded definition of credit charge which directly or indirectly affects virtually every clause of the bill, and Clause 8 which deals with the provocative concept of unwarranted rate.

Our approach to these areas of concern, and to the bill in its entirety, has been to provide you with what is intended as, and we hope will be received as, a constructive criticism and where appropriate, amendments or alternatives to the provisions of the bill which, in our opinion, require change or modification.

Mr. Chairman, the bill is of great importance, not only to the members of our association but to virtually every consumer in Canada.

It is our preference to review with you our comments on the bill on a clause-by-clause basis. With your permission, we would like to read our brief in its entirety, however, if this procedure is in conflict with your time constraints, we would be pleased to limit our reading to those major items to which I have referred earlier in my opening statement so our recommendations thereon will form part of the official record of this Committee.

The Chairman: Thank you, Mr. Dynes, for your statement. I am afraid it would be impossible to read it all into the record, or we would not have any time whatsoever for questions. With 73 pages plus annexes, it would be just entirely too much. However, as I mentioned before, the brief has been circula-

[Interpretation]

On trouvera à l'annexe C une comparaison des conditions de divulgation en vertu des lois suivantes: *the Credit and Loan Agreements Act* de la province de l'Alberta, *the Consumer Protection Act* (Loi sur la protection des consommateurs) de la province d'Ontario et le projet de loi; cette comparaison se fera à l'aide d'un exemple d'opération qui permettra de faire ressortir les contradictions et redondances qui découleront de l'absence d'uniformité.

Exemptions. Du point de vue du consommateur, cette loi ne sera valable que si elle est universelle. A notre avis, que semble partager le ministère d'après la documentation publiée, pour que le projet de loi soit efficace, il doit s'appliquer à tous les créanciers, et les commentaires ci-après sont avancés dans ce sens. Si un groupe quelconque ou un créancier est exempté de l'application du projet de loi ou bénéficie d'un traitement particulier conformément aux règlements, cela sera contraire à l'esprit du projet de loi, les autres groupes faisant alors l'objet de discrimination et l'emprunteur étant privé du moyen d'effectuer une comparaison valable.

Dans le reste de notre mémoire, nous faisons des commentaires à propos de certains articles du bill et nous proposons également quelques amendements. Nous sommes prêts à examiner ces articles avec vous et à répondre aux questions que vous voudrez bien nous poser. Je fais particulièrement allusion à ce qui, dans notre mémoire, a trait d'une part aux définitions des termes «emprunteurs» et «corporation fermée». En raison de leur forme actuelle, un grand nombre de transactions commerciales seraient assujetties aux dispositions du bill. D'autre part, nous faisons aussi allusion à la nouvelle définition des frais de crédit qui touche, directement ou indirectement, presque tous les articles du bill, et, finalement, à l'article 8 qui traite du taux excessif, et qui constitue en quelque sorte une provocation.

Nous avons voulu faire des critiques constructives à propos du bill, et nous espérons qu'elles seront comprises ainsi, et nous avons voulu proposer des amendements ou des solutions de rechange à certaines dispositions du bill qui, à notre avis, devraient être modifiées.

Monsieur le président, le bill est très important non seulement pour les membres de notre association mais aussi pour chaque consommateur canadien.

Nous préférierions que vous étudiez notre mémoire article par article. Peut-être serait-il possible de le lire en entier; cependant, si le temps ne le permet pas, nous nous contenterons de lire seulement les principaux points auxquels j'ai fait allusion dans ma déclaration d'ouverture. Ainsi, les recommandations que nous pourrions formuler à ce sujet pourront-elles être consignées au compte rendu.

Le président: Monsieur Dynes, je vous remercie pour votre déclaration. Si nous consignons l'ensemble du mémoire au compte rendu, nous n'aurons pas de temps pour poser des questions. Le mémoire comporte 73 pages, sans compter les appendices, et ceci est beaucoup trop. Comme je l'ai signalé

[Texte]

rized to all of the members who I am quite sure are aware of its content and will be asking questions about it.

At this time I would ask Mr. Grafftey to be the first questioner.

Mr. Grafftey: First of all, thank you for coming here today, for your global testimony, and we have read your brief with great interest.

Mr. Rodriguez: An excellent brief, underlined.

Mr. Grafftey: I am afraid you will find that some of our socialist colleagues are not too well-mannered—they interrupt.

You say you will support legislation that is “intended”. You use that expression. We do too; we support legislation that is intended to do good things. We have only 10 minutes to talk this morning, under the rules and regulations of the Committee, but in those five areas you delineate, does the bill as set out, as now drafted, attain its stated intentions?

Mr. Dynes: Not in our view.

Mr. Grafftey: When we heard the bill announced from the other side of the House, it would have been very difficult to argue with the intentions of the bill—loan sharking, more money available for low-income people. But is it your general submission that, in the five areas you have touched on, the bill, as now drafted, will not attain its stated intentions? In what particular area—and under the rules we have to be quite brief here—would you stress of the five that it is definitely not going to attain its intentions as currently drafted?

• 1130

Mr. Dynes: I would request that Mr. Stevens tell you a little of the background of some of the collaboration that has existed among various ministers of Consumers and Corporate Affairs over a period of time and our efforts to co-operate with them in order to produce a good piece of legislation. It is the first opportunity, of course, that we have had to see this bill, despite various meetings, and we will highlight to you the extent of our co-operation with that Department.

The Chairman: Mr. Stevens.

Mr. Grafftey: Before this bill saw the light of day in terms of its current drafting, did you have any real substantive input, in your view . . .

Mr. Dynes: That is the area that I would like Mr. Stevens to comment on, Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: . . . with the bureaucracy?

The Chairman: Mr. Stevens.

Mr. R. W. Stevens (Counsel for Association of Canadian Financial Corporations): Mr. Chairman and Mr. Grafftey, I think you have to appreciate, as we must emphasize from time to time, that we are dealing with a bill of the House of Commons and not a White Paper, as we all know it.

Mr. Grafftey: Right.

Mr. Stevens: And as a result, to our knowledge, no one outside the government, be it federal or provincial, as the case

[Interprétation]

auparavant, tous les membres en ont pris connaissance et ils vont vous poser des questions.

Je vais donc donner la parole à M. Grafftey.

M. Grafftey: Tout d’abord, je vous remercie d’être venu parmi nous ce matin et aussi pour votre témoignage. Nous avons lu votre mémoire avec beaucoup d’intérêt.

M. Rodriguez: C’est un excellent mémoire, souligné.

M. Grafftey: Vous constaterez, j’en ai peur, que certains de nos collègues socialistes ne connaissent pas parfaitement les belles manières—they interrompent leurs collègues.

Vous dites que vous appuierez un bill à visées. Nous aussi. Nous appuyons les mesures qui visent des résultats positifs. En vertu du règlement du Comité, nous n’avons que dix minutes pour parler ce matin mais j’aimerais vous demander, à propos des cinq domaines que vous avez désignés, si le bill, dans son état actuel, atteint les objectifs visés?

M. Dynes: A notre avis, non.

M. Grafftey: Il nous aurait été bien difficile de remettre en cause les intentions du bill quand celui-ci a été présenté à la Chambre—je pense à la lutte contre les usuriers, à l’aide aux gagne-petit. Cependant, pensez-vous que, dans les cinq domaines désignés, vu la façon dont le bill est rédigé, on n’aura pas atteint les objectifs visés? A votre avis, dans lequel des cinq domaines que vous avez identifiés n’atteindra-t-on pas les objectifs fixés?

M. Dynes: J’aimerais que M. Stevens vous donne des précisions à propos de la collaboration entre les divers ministres de la Consommation et des Corporations et des efforts que nous avons fournis pour collaborer avec eux afin d’arriver à une mesure positive. C’est bien sûr la première fois que nous avons l’occasion d’étudier ce bill, en dépit de diverses réunions que nous avons déjà eues, et nous vous préciserons dans quelle mesure nous avons collaboré avec ce ministère.

Le président: Monsieur Stevens.

M. Grafftey: Avant que le bill ne fût rédigé, aviez-vous des propositions importantes à faire . . .

M. Dynes: Monsieur Grafftey, j’aimerais que M. Stevens fasse des commentaires à ce sujet.

M. Grafftey: . . . aux bureaucrates?

Le président: Monsieur Stevens.

M. R. W. Stevens (Conseiller de l’Association des compagnies financières canadiennes): Monsieur le président, monsieur Grafftey, il faut tenir compte du fait que nous étudions un bill de la Chambre des communes et non pas un Livre blanc.

M. Grafftey: Très bien.

M. Stevens: Pour autant que nous sachions, aucune personne extérieure au gouvernement fédéral ou aux gouverne-

[Text]

may be, has been consulted with respect to the bill as such. The very nature of the business of the Association's membership necessitates continuing dialogues with both federal and provincial ministries and departments. In the last few years, by way of example, representatives of the Federated Council of Sales Finance Companies and the Canadian Consumer Loan Association—the two associations that were merged into the Association of Canadian Financial Corporations—have met with five ministers of Consumer and Corporate Affairs; Mr. Gray, who is a member of this Committee now, Mr. Basford, Mr. Andras, Mr. Ouellet and, of course, the incumbent, Mr. Abbott. At these meetings we have expressed our views on the manner in which the legislation in the interest and credit field at the federal level should be developed, and in part our submissions have been reflected in the bill. We did not, however, have an opportunity to review the bill in a preliminary form and provide the Department with our comments thereon. Indeed, this is the first opportunity we have had to comment on the language of the bill, and accordingly it is of substantial importance to us that the comments set forth in our brief form a part of the record of this Committee.

Your question also raises a concern we have had since the Minister's announcement that the bill is to be amended. We would appreciate the opportunity of consulting with the government with respect to these amendments and the regulations...

Mr. Grafftey: And the regulations.

Mr. Stevens: ... and we hope we will have the opportunity of returning to this Committee to review the same with you.

Mr. Grafftey: Mr. Chairman, I have noted with more than great interest that you have alluded to the regulations on page 70, and I would suggest that—I am not here to preach—every single member of every committee in this house read that submission on page 70. I fully support what you have to say and, having read page 70, any member of this Committee, in my view, Mr. Chairman—I do not care what party they are from; if I were in the party in power and I had the same views 15 years ago that I have now—who takes his job conscientiously, having read page 70 on the regulations, how he can let this piece of legislation get on to the floor or the House of Commons is another thing.

I fully support and thank you for your submission vis-à-vis the regulations, which will be very useful in our future examination of the bill.

I would like to get on to the unwarranted rate. I am not clear. I have read with great interest your views on rate ceilings and I do not entirely share them with you, but that is neither here nor there. However, where do you stand on the unwarranted rate? Are you willing to see the concept? I read your recommendations or your comments on the principle of the unwarranted rate, and I am not clear whether your Association supports the unwarranted rate principle or not. You have outlined the difficulties of it that the Anti-Poverty League outlined the night before last with great clarity, I would say, the problems they saw with the unwarranted rate principles

[Interpretation]

ment provinciaux n'a été consultée à propos du bill. Vu les activités de notre association, il nous faut être en liaison permanente avec les ministères provinciaux et fédéraux. Ces dernières années, des représentants de la Fédération des sociétés de financement des ventes et de l'Association canadienne des compagnies de prêts aux consommateurs (Canadian Consumer Loan Association)—les deux associations qui ont fusionné pour créer l'Association des compagnies financières canadiennes—ont rencontré cinq ministres de la Consommation et des Corporations: M. Gray, qui est actuellement membre de ce Comité, M. Basford, M. Andras, M. Ouellet et, bien sûr, le ministre actuel, M. Abbott. Lors de ces réunions, nous avons formulé des recommandations à propos de la manière dont le bill devrait être rédigé, dans l'intérêt des usagers du crédit, recommandations dont on a d'ailleurs tenu compte dans le bill à l'étude. Cependant, nous n'avons pas eu l'occasion d'étudier le bill avant qu'il ne fût présenté et de fournir des commentaires au ministère à son propos. En fait, c'est aujourd'hui la première fois que nous avons la possibilité de faire des remarques et nous tenons tout particulièrement à ce que certaines des observations qui figurent dans notre mémoire soient consignées au compte rendu.

Votre question a également trait à une préoccupation qui nous est chère puisque le ministre a déclaré que le bill devrait faire l'objet de modifications. Nous aimerions pouvoir consulter le gouvernement à propos de ces modifications et des règlements...

M. Grafftey: Et des règlements.

M. Stevens: ... et nous espérons pouvoir revenir devant le Comité afin de les étudier avec vous.

M. Grafftey: Monsieur le président, j'ai noté avec énormément d'intérêt qu'à la page 64 vous faites allusion aux règlements. Je ne suis pas ici pour prêcher mais j'aimerais que tous les membres de chaque comité de la Chambre lisent ce que vous y proposez. Je suis tout à fait d'accord avec vous et, monsieur le président, je pense que tous les membres de ce Comité, peu importe leur appartenance politique, devraient prendre le soin de lire cette page 64 relative aux règlements. Quant à savoir comment un tel bill peut être présenté à la Chambre, ça c'est une autre chose.

Je vous appuie entièrement et je vous remercie pour les recommandations que vous formulez à propos des règlements, elles nous seront très utiles lorsque nous étudierons le bill ultérieurement.

J'aimerais parler des taux excessifs. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt ce que vous dites à propos des plafonds, cependant, je ne suis pas totalement d'accord avec vous. Quelle est votre position à propos des taux excessifs? Je ne sais pas vraiment si votre association appuie le principe des taux excessifs. Vous avez signalé certaines difficultés que les représentants de l'Organisation nationale anti-pauvreté a extrêmement bien exposées l'autre soir. Je pense aux problèmes qui se posent, à leur avis, à propos des taux excessifs quand il s'agit de trouver des avocats dans les régions défavorisées. Pensez-vous qu'il convient de tenir compte de ce principe?

[Texte]

vis-à-vis the availability of lawyers, et cetera, in low-income areas. Do you feel that is a principle we should even be considering?

• 1135

Mr. Dynes: No. Insofar as we are concerned we have made our points in items 704 to 714 of our submission. But we do say that the unwarranted-rate concept, as outlined in Clause 8. Of the bill, permitting a consumer to stop payment until the case is adjudicated, would simply increase the risk to the lender and will end up increasing the rates. We also feel that it will eliminate a group of consumers from the availability of credit, i.e. the higher-risk borrower. So no, we are not in favour of it. If we have the time, if you would like us to review the points covered in 704 to 714 we would be delighted.

Mr. Grafftey: I have really read those with great interest, which enabled me to speak quickly to you on that.

The Chairman: Did you have a comment to make, Mr. Stevens?

Mr. Stevens: Just as a supplementary to the answer to Mr. Grafftey's question, Mr. Chairman: the philosophy the Association has adopted in the preparation of this brief has been to review as carefully as we can, within our limited abilities, the provisions of the brief and accept the substantive principles incorporated therein. The first portion of our Section 7, which deals with the unwarranted-rate concept, sets forth the difficulties we envisage. We did not feel that we could leave it there. Accordingly, the second portion provides you with our recommendations on changes that would make the section operative. Mr. Dynes has expressed his opinion, and that of his company, on the efficacy or appropriateness of an unwarranted—rate concept. If it is the decision of the House to emulate the British Consumer Act, by way of example, these are the ways we think, as practitioners and credit grantors, we can work with you in accomplishing your objective.

Mr. Grafftey: On page 6, at the middle paragraph, 2.06, are you, in effect, outlining your willingness, if the Government decides to go ahead on a government-guaranteed scheme for low-income borrowers such as, let us say—transposing the principle—that already adopted in farm loans and other loans, student loans I guess, is this, in effect, your association's articulated willingness to cooperate in a government—guaranteed scheme of loans for low-income people?

Mr. Stevens: May I? Excuse me, we have attempted to anticipate the questions that were going to be asked by your Committee and arbitrarily, amongst the five of us, have allocated answers. It turns out that I am the fortunate one to respond to your first two questions.

Mr. Grafftey: Right.

Mr. Stevens: We have considered a number of ways in which a program directed at making funds available to the poor might be implemented. In our brief we have drawn the distinction, however, between what we describe as a grant-in-

[Interprétation]

M. Dynes: Non. Nous avons exprimé notre opinion aux paragraphes 7.05 et 7.14 de notre soumission. Nous pensons cependant que le principe des taux excessifs tel qu'il est établi à l'article 8 du bill et qui permet à un consommateur d'arrêter les versements tant qu'une décision n'a pas été rendue, augmenterait les risques auxquels le prêteur doit faire face et provoquerait par conséquent une augmentation des taux. D'autre part, certains consommateurs ne pourront plus obtenir du crédit, je pense aux emprunteurs qui présentent des risques élevés. Non, nous n'appuyons pas ce principe. Si nous en avons le temps, nous serions heureux d'étudier avec vous les paragraphes 7.04 et 7.14.

M. Grafftey: Je les ai lus avec beaucoup d'intérêt et c'est pourquoi j'ai pu immédiatement vous demander des précisions à ce sujet.

Le président: Monsieur Stevens, avez-vous des remarques à faire?

M. Stevens: Monsieur le président, nous avons préparé notre mémoire avec le plus grand soin possible. Dans la Partie 7 qui traite des taux excessifs, nous avons précisé les difficultés que nous prévoyons rencontrer. Cependant, nous avons pensé que cela ne suffisait pas, aussi avons-nous également proposé certaines modifications grâce auxquelles l'article 8 pourrait s'appliquer de façon plus efficace. M. Dynes a exprimé son opinion et celle de son association, à propos du principe des taux excessifs. Peut-être la Chambre des communes du Canada veut-elle être l'émule de son homologue britannique? En tant que créanciers, nous pensons que ce sont là les moyens qui nous permettront de vous aider à atteindre les objectifs que vous vous êtes fixés.

M. Grafftey: À la page 6, au milieu du paragraphe 2.06, vous vous dites disposés à collaborer avec le Gouvernement à l'élaboration et à l'application d'un programme de prêts garantis pour les gagne-petit semblable à celui qui a été appliqué en ce qui concerne les prêts aux agriculteurs, aux étudiants, et ainsi de suite.

M. Stevens: Nous nous sommes efforcés de prévoir les questions que les membres du Comité nous poseraient et nous avons choisi, de façon arbitraire, ceux d'entre nous qui y répondraient. Il se trouve que j'ai la chance de répondre à vos deux premières questions.

M. Grafftey: Très bien.

M. Stevens: Nous avons étudié certains moyens qui permettraient d'appliquer un programme visant à accorder des fonds aux défavorisés. Dans notre mémoire, nous distinguons entre ce que nous appelons les programmes d'assistance sous forme

[Text]

aid program and a subsidized-loan program. If it is a grant-in-aid program, I do not think the members of this Association, indeed, any faction of the credit-granting industry, are proper participants therein. If it is subsidized-loan program, certainly loans guaranteed by the federal Government would be one possibility. There are others.

Mr. Grafftey: Is it the fact that loans are guaranteed by the federal Government for low-income people that creates the expression "a subsidized-loan program"?

Mr. Stevens: In my definition of the two categories, it would fall within the subsidized-loan program.

Mr. Grafftey: I am not here to comment.

The Chairman: One more question, Mr. Grafftey.

Mr. Grafftey: I can only say that—well, right. At the end of your brief you note quite clearly your involvement in the mortgage lending field. Sir, for the Committee's information: as opposed to the mortgage lenders, whom we have already had before the committee—the various associations—is the mortgage field percentagewise, a large part of your business?

Mr. Dynes: It represents about 7 per cent of our industry's outstandings.

• 1140

Mr. Grafftey: Do you feel that if this legislation goes through unamended it will have a detrimental effect on the availability of mortgage moneys, for low-income people for housing, especially new housing?

Mr. Dynes: As far as we are concerned, we do lend and we do permit prepayment with a minor penalty, and our mortgage are relatively short-term compared with the industry—or the trust industry, or what have you.

In general principles, however, if you go back to our approach when we made a submission on the Bank Act, we do not think it is wise for lenders to be borrowing short term and lending long. When you borrow long term to match more your five-year mortgages, you pay the going rate at that particular time; if rates come down you get prepaid and it does cause and would cause considerable difficulty for any of the mortgage lenders. I think it will have a detrimental impact, not on our industry because of the nature of our business, but on other mortgage lenders.

Mr. Grafftey: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Grafftey. Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Thank you, Mr. Chairman.

To our witnesses, Mr. Chairman, through you, are there not some individuals to whom members of our association would not lend any money at all? There would be certain individuals who apply for loans to whom you would not lend at all?

Mr. Dynes: That is quite correct.

[Interpretation]

de subventions et les programmes de prêts subventionnés. Je ne pense pas que les membres de cette association, pas plus d'ailleurs qu'un quelconque créancier, participeraient à un programme d'assistance sous forme de subventions. Cependant, le gouvernement fédéral pourrait participer à un programme de prêts subventionnés. Il y a d'autres possibilités.

M. Grafftey: L'expression «programme de prêts subventionnés» vient-elle du fait que le gouvernement fédéral garantit certains prêts accordés aux gagne-petit?

M. Stevens: Selon nos définitions, ces prêts rentreraient dans la catégorie des programmes de prêts subventionnés.

M. Grafftey: Je ne suis pas ici pour faire des commentaires.

Le président: Monsieur Grafftey, vous voulez poser une autre question?

M. Grafftey: Je dirai simplement ceci—très bien. A la fin de votre mémoire, vous signalez très clairement que votre association s'intéresse aux prêts hypothécaires. Est-ce qu'en pourcentage, les prêts hypothécaires représentent une partie importante de vos transactions?

M. Dynes: Les hypothèques représentent 7 p. 100 environ de nos créances à recouvrer.

M. Grafftey: Si le bill est adopté sans aucune modification, pensez-vous que les gagne-petit éprouveront plus de difficultés pour contracter une hypothèque, notamment en vue de l'achat d'un nouveau logement?

M. Dynes: Nous accordons des prêts hypothécaires, nous autorisons les paiements anticipés et nous n'imposons que de faibles pénalités. Nos hypothèques sont à court terme comparées à celles des sociétés spécialisées, des compagnies de fiducie, et ainsi de suite.

Cependant, compte tenu de l'attitude que nous avons prise à propos de la Loi sur les banques, nous ne pensons pas qu'il soit bon pour les prêteurs d'emprunter à court terme et de prêter à long terme. Quand on emprunte à long terme pour mieux compenser les hypothèques sur cinq ans, on doit accepter le taux en vigueur; si les taux baissent, les emprunteurs remboursent par anticipation, ce qui entraîne de profondes difficultés pour tous ceux qui accordent des prêts hypothécaires. Je pense que le bill aurait une incidence défavorable non pas sur nous, compte tenu de la nature de notre travail, mais sur les autres sociétés qui accordent les prêts hypothécaires.

M. Grafftey: Je vous remercie.

Le président: Monsieur Grafftey, je vous remercie. Monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Monsieur le président, je vous remercie.

Monsieur le président, par votre intermédiaire, j'aimerais demander au témoin s'il n'y a pas certaines personnes à qui les membres de l'Association refuseraient de prêter de l'argent? Je suis certain que certaines personnes se voient refuser les prêts qu'elles demandent.

M. Dynes: C'est exact.

[Texte]

Mr. Rodriguez: And that is based on their credibility, whether they have a job, etc. etc. Right?

Mr. Dynes: That is one of the reasons; their eligibility, including their personal disposable income.

Mr. Rodriguez: Then, why are you suggesting—and I get that explicit suggestion—that you are so much in favour of taking off the rate limits on credit charges, as if by taking the ceiling off, somehow or other you are going to start lending money to these low-income borrowers who may be very poor credit risks? I suggest to you that you would not lend them money anyway, at 90 percent interest. Am I not right?

Mr. Dynes: What we tried to highlight to you in our opening comments was that the people with lower incomes are going to be entitled to smaller loans, there is a higher cost of handling, and that the rate must reflect necessarily the risk inherent in the transaction. So yes, we can lend to some of them, but it will be at a higher rate because of the very size of the loan and the fact that they lack collateral. Higher rates would permit you to absorb, probably, a small sector, to take more chances in your lending, somewhat compensated for by higher rates.

Mr. Rodriguez: Right, fine.

Mr. Dynes: It is not the complete solution to the problem, and that is why we think it has to be studied. Government has to decide, as Mr. Stevens . . .

Mr. Rodriguez: Okay, let me just deal with that question. You say that somehow or other because they are a high risk—they may be a low-income earner, high risk—you have to do some more, what was it, some more paper work or whatever it is, that is why you have to have a higher interest rate for them?

Mr. Dynes: It is the same handling charge for a small account with a \$500 balance as an account with a \$5,000 balance.

Mr. Rodriguez: Yes, I cannot understand the point. If you charge a high interest rate surely you are interested in collecting; if, obviously, the guy is a pretty high risk, it does not matter what interest rate you charge—if you cannot collect that money, that is it.

Mr. Dynes: That is absolutely correct. We will not lend to somebody on the premise that we are not going to be repaid.

Mr. Rodriguez: So why are you so quick to support the removal of the ceiling? Surely they provide a protection for the low-income earner who does manage to qualify and to get a loan from one of your member organizations.

• 1145

Mr. Dynes: What we are saying is that there are some who are being turned down because of the ceiling, because of the cost of handling the smaller loans to low-income earners and because the losses are heavier in that category, but there are people today that are going elsewhere on that basis. There are others that we would not lend to at any rate. You are quite right on that.

The Chairman: Mr. Anderson.

[Interprétation]

M. Rodriguez: Il faut savoir si on peut leur faire confiance, si elles ont un emploi et ainsi de suite, n'est-ce pas?

M. Dynes: C'est l'une des raisons; il y a la question de leur admissibilité, il faut qu'elles disposent d'un revenu personnel.

M. Rodriguez: Pourquoi donc préconisez-vous de supprimer les plafonds relatifs aux frais de crédit? S'il en était ainsi, est-ce que vous prêteriez de l'argent aux gagne-petit qui présentent des risques très faibles? Je pense que, de toute façon, vous ne prêteriez pas d'argent, même à un taux de 90 p. 100. Ai-je raison?

M. Dynes: Dans notre déclaration d'ouverture, nous avons essayé de vous montrer que les gagne-petit pourront se voir octroyer des prêts relativement faibles mais, compte tenu des coûts, les taux devront nécessairement refléter les risques que présentent de telles transactions. Certes, nous pouvons prêter de l'argent à certains gagne-petit mais à un taux plus élevé, compte tenu de l'importance du prêt et du fait qu'il ne peut y avoir de nantissement. En imposant des taux plus élevés, il sera possible de prendre de plus grands risques en matière de prêts.

M. Rodriguez: Très bien.

M. Dynes: Cela ne résout pas le problème de façon définitive et c'est pourquoi il faudra encore l'étudier. Le gouvernement a décidé . . .

M. Rodriguez: Vous dites que, puisque ces personnes présentent des grands risques, il vous faut imposer un taux plus élevé en raison de toute la paperasserie et je ne sais quoi encore.

M. Dynes: Les frais de gestion sont les mêmes, qu'il y ait un solde de \$500 ou de \$5,000 sur un compte.

M. Rodriguez: Oui, je comprends. Si vous imposez un taux d'intérêt élevé, c'est que vous voulez recouvrer l'argent prêté; quand une personne présente des risques élevés, peu importe le taux d'intérêt que vous imposez si vous ne pouvez pas en recouvrer l'argent prêté.

M. Dynes: C'est tout à fait exact. Nous ne prêtons pas de l'argent si nous pensons ne pas pouvoir le recouvrer.

M. Rodriguez: Pourquoi donc préconisez-vous la suppression du plafond avec autant d'empressement? Il est certain qu'il constitue une protection pour le gagne-petit qui réussit à obtenir un prêt de la part de l'un des membres de votre association.

M. Dynes: On refuse des prêts à cause des plafonds, à cause des frais de gestion des petits prêts accordés aux personnes à faible revenu et à cause du fait que les pertes sont importantes dans cette catégorie. Certains refusent de prêter, quel que soit le taux. Vous avez tout à fait raison à ce sujet.

Le président: Monsieur Anderson.

[Text]

Mr. Anderson: Could I interject here?

Mr. Rodriguez, you started your question off by asking if we turn down people in the low-income area. Yes, that is true. Could I throw a question at you, if I may. What do you consider as a low-income prospective borrower? Where is the cut-off? Is it in relationship to total income per year? You would help us if you could tell us what your interpretation of a low-income borrower is.

The Chairman: I might point out to our witnesses that the questions normally go in the other direction. However, if Mr. Rodriguez wishes to make a comment, that is up to him.

Mr. Rodriguez: I think I do not really have to answer because it is the witnesses who are here to answer our questions, as you correctly pointed out, Mr. Chairman.

One has to look at what the average income is across Canada. You have to look at areas especially like my own where the income is not that high and there are other areas of the country where people are working, but are receiving \$5,000, \$4,000, et cetera, et cetera. I have a woman who is supporting herself and two children and earning \$75 a week as a dishwasher. I will bet you if she walked into one of your fine institutions, she would not get past the front door for a loan.

There is another question I want to ask. You did not recommend anything about lifting the ceilings on the amount of money that could be loaned in the sense of a small loan. Right now \$1,500 is the ceiling. This is 1977, should that not be lifted?

Mr. Dynes: We assume that it is going to be lifted by this new piece of legislation.

Mr. Rodriguez: Have you any idea? What is your expert opinion that the small loans should be now? What ceiling should it have now, \$7,000, \$5,000?

Mr. Dynes: I would like to defer to Mr. Anderson.

Mr. Anderson: We probably have not decided among ourselves as to what a ceiling—how high is up, Mr. Rodriguez? Would it not depend on eligibility of the customer and the funds available? If you are talking consumer loans, that is one area; if you are talking mortgage loans, that is another area which would naturally be a higher amount. I do not believe within our industry we have come up with any figure as to how high we should go.

Mr. C. Bray (President, Association of Canadian Financial Corporations): May I put a supplement to that, Mr. Chairman?

We prepared our remarks on the basis of the proposition put forth by the Department that rate ceilings and loan sizes would not be in the new statute. We support that position, so we have not contemplated the question of raising the ceilings or raising loan size ceilings. It is inappropriate to the bill.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, could I put a question to the witnesses? We have received other witnesses before this Committee and many of them have said, at least the ones who tend

[Interpretation]

M. Anderson: Puis-je interrompre?

Monsieur Rodriguez, vous avez demandé si on refusait d'accorder des prêts aux gagne-petit. C'est exact. Permettez-moi de vous poser une question. Qu'entendez-vous par emprunteur à faible revenu? Où se fait le clivage? S'agit-il d'une question de revenu annuel total? Vous nous aideriez beaucoup si vous nous disiez ce que vous entendez par emprunteur à faible revenu.

Le président: Permettez-moi de dire à nos témoins que, d'ordinaire, les questions sont adressées dans l'autre sens. Quoi qu'il en soit, si M. Rodriguez désire faire des commentaires, il est tout à fait libre.

M. Rodriguez: Monsieur le président, je ne pense pas devoir vraiment répondre car, comme vous l'avez fort bien signalé, ce sont les témoins qui sont ici pour répondre à nos questions.

Il faut tenir compte du revenu moyen dans notre pays. Il faut tenir compte de régions comme la mienne où les revenus ne sont pas élevés et des autres régions de notre pays où certaines personnes travaillent pour \$5,000 ou \$4,000 par année. Je connais une femme qui est plongeuse et qui n'a que \$75 par semaine pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses deux enfants. Je vous parie que si elle venait vous voir, elle ne ressortirait pas avec un prêt dans la poche.

Il est une autre question que j'aimerais poser. Vous n'avez pas préconisé un relèvement du plafond relatif aux petits prêts. A l'heure actuelle, le plafond est fixé à \$1,500. Nous sommes en 1977, le plafond ne devrait-il pas être relevé?

M. Dynes: Nous pensons que ce sera le cas, compte tenu du présent bill.

M. Rodriguez: En tant que spécialiste, quel devrait être, à votre avis, le plafond des petits prêts? \$7,000, \$5,000?

M. Dynes: Je préfère laisser la parole à M. Anderson.

M. Anderson: Nous n'avons pas décidé d'un plafond entre nous. Cela ne dépendrait-il pas de l'admissibilité du client, des fonds disponibles? Les prêts à la consommation sont un domaine particulier; les prêts hypothécaires en sont un autre dans lequel bien sûr les plafonds seraient plus élevés. Je ne pense pas que nous ayons déterminé un plafond.

M. C. Bray (président, Association des compagnies financières canadiennes): Monsieur le président, permettez-moi de donner des précisions à ce propos.

Nous avons préparé nos remarques en tenant compte du fait que le ministère avait précisé que les plafonds et les montants des prêts ne figureraient pas dans la nouvelle loi. Comme nous sommes d'accord avec cela, nous n'avons pas envisagé d'élever les plafonds ou d'accroître le montant des prêts. Cela n'a rien à voir avec le bill.

M. Rodriguez: Monsieur le président, permettez-moi de poser une question aux témoins. Beaucoup des témoins qui ont comparu devant le Comité, tout du moins ceux qui se préoccupent

[Texte]

to have a consumer interest foremost in their minds, that we keep the ceilings on small loans, but that these ceilings be reviewable by Cabinet with input from the community from time to time so that it is not written in stone and waits until Parliament 25 or 30 years later reviews it. I know, Mr. Chairman, there seems to be a concerted effort across North America wherever there are small loans acts enforced—in the United States, the latest one was in the California elections recently—and there has been a push by financial institutions wherever there are ceilings to have those ceilings lifted, and equally as vehement has been the push-back by the consumer to say no, they want the protection of a ceiling rate. I wonder whether a way to handle that would not be to have a ceiling rate, but have it reviewable on an annual basis or biannually.

• 1150

Mr. Dynes: That is not our recommendation. Our recommendation and support is for the complete removal of the ceilings, consistent with the government's bill.

Mr. Rodriguez: It just seems to me, Mr. Chairman, as I go through the brief, that all the concerns are being projected by the financial institutions, and I do hope that somewhere along the line we will see some concerns for the consumer coming through. The only one I noticed is on page 57, and it is a sort of back-handed concern for the consumer. It is where he wants to prepay, and you suddenly become very concerned about those who are not so well off and who cannot afford to prepay. Suddenly there is a great realization and a concern for those who cannot afford to prepay, but right through the brief you are all for ceilings; you do not want the unwarranted rate, you do not want the administrator prying in, you do not want to provide the consumer with all sorts of information that you have in his file and about your institutions. All of these things. If you are going to project that kind of image I think it is only fair that I press you to come out at least in some areas on the side of the consumer from time to time.

The other one was the unwarranted rate.

The Chairman: This will be your last question, Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Why? I have only asked three.

The unwarranted rate. You are really putting me on and you are putting the Committee on, I think, in 37 and 38. You suddenly see all these unscrupulous borrowers; suddenly all these unscrupulous borrowers will refuse to make payments. You can imagine a person going out to make a loan. You have control over whether you are going to lend or not; you see the person's file and you determine whether or not you are going to lend to him. And suddenly you see him as a very unscrupulous borrower. Corrupting consumers; this legislation is going to corrupt consumers. Those are your words: "the effect of corrupting consumers".

[Interprétation]

pent des consommateurs, ont proposé que l'on maintienne les plafonds relatifs aux petits prêts mais que ces plafonds puissent être réexaminés de temps en temps par le Cabinet, qui tiendrait compte de l'opinion publique. Ainsi, il ne serait pas nécessaire d'attendre, pendant 25 ou 30 ans, que le Parlement procède à ce genre d'examen. Monsieur le président, je sais que, partout en Amérique du Nord où l'on a adopté des lois sur les petits prêts, les institutions financières ont fait des pressions pour que les plafonds soient supprimés et, de l'autre côté, les consommateurs ont fait des pressions tout aussi fermes pour que les plafonds soient maintenus. Je songe aux élections récentes en Californie, aux États-Unis. Je me demande s'il ne serait pas possible de maintenir les plafonds et de les examiner tous les ans ou tous les deux ans.

M. Dynes: Là n'est pas notre recommandation. Nous recommandons et appuyons l'élimination complète des plafonds, en conformité du projet de loi du gouvernement.

M. Rodriguez: Monsieur le président, il me semble, à la lecture du mémoire, que toutes les inquiétudes sont manifestées par les institutions financières, et j'espère qu'au cours de nos délibérations, nous prendrons également connaissance des inquiétudes des consommateurs. La seule inquiétude que j'ai remarquée se trouve à la page 57, et encore n'est-ce qu'une inquiétude indirecte pour ce qui est des intérêts des consommateurs. Il s'agit du paiement anticipé et vous devenez soudainement très préoccupés des gens qui ne sont pas aussi à l'aise qui ne peuvent se permettre d'effectuer des paiements anticipés. Soudainement, on se rend compte que ces gens qui ne peuvent se permettre de faire les paiements anticipés existent et on s'inquiète de ce fait; toutefois, dans l'ensemble du mémoire, vous êtes en faveur des plafonds; vous ne voulez pas des taux sans garantie, vous ne voulez pas de l'interférence de l'administrateur, vous ne voulez pas communiquer aux consommateurs tous les renseignements que vous avez à son sujet dans vos dossiers ni les renseignements au sujet de vos institutions. Cela fait de nombreuses choses. Si vous avez l'intention d'adopter une telle attitude, je pense qu'il n'est que juste que je vous demande de prendre la part des consommateurs au moins à l'occasion.

Mon autre question a trait au taux sans garantie.

Le président: C'est là votre dernière question, monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Pourquoi? Je n'en ai posé que trois.

Le taux sans garantie. Aux articles 37 et 38, vous essayez vraiment de m'avoir et d'avoir le Comité à mon avis. Soudainement, vous voyez ces emprunteurs sans scrupules: soudainement, tous ces emprunteurs sans scrupules refuseront d'effectuer leurs paiements. Vous vous imaginez quelqu'un qui a l'intention de faire un emprunt. C'est vous qui prenez la décision à savoir si vous allez prêter ou non; vous consultez les dossiers de l'emprunteur et vous déterminez si oui ou non vous allez lui accorder un prêt. Et soudainement, vous le voyez comme étant un emprunteur sans scrupules. Il y a corruption du consommateur; cette loi va corrompre des consommateurs.

[Text]

Seriously, gentlemen, you do not think if this goes into law that consumers are all going to stop making payments on their loans and take you all to court. I suggest to you that the present situation is rather ridiculous. If the onus is put on the borrower to take one of your institutions to court, can you imagine a poor person taking AVCO to court and paying the costs of taking AVCO to court to prove that the rate was unwarranted? Surely you are not sitting there and suggesting to this Committee that all these people who have borrowed from your institutions are suddenly going to stop paying; they are going to become unscrupulous all of a sudden.

Mr. Stevens: Mr. Chairman, may I refer Mr. Rodriguez to the provisions of Clause 8 of the bill. There are at least two ways in which the concept of unwarranted rate can come before the courts—and I emphasize the fact that it must come before the courts, because only the court can determine what is warranted or unwarranted. That can be done by one of the members of this association, a bank, a credit union or what have you, commencing an action to collect an account that is in default, where, after due deliberation on behalf of the credit granter and a determination that there is an ability on the part of the borrower to pay, the borrower refuses to pay. At that point the credit granter commences the action. My reading of Clause 8 is such that the borrower may then allege that the rate is unwarranted, and that case must go to court for the determination of whether or not the allegation is correct.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Excuse me, Mr. Chairman; on a point of order. That is not my interpretation of what is here. It seems to me that what is here is if the borrower . . .

The Chairman: That is not a point of order, Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Well, it flies in the face of what the gentleman has just said.

Mr. Stevens: Possibly we could read the section, sir.

Mr. Rodriguez: If the borrower feels his rate is unwarranted he can refuse to make any more payments, take the matter to the administrator and then proceed with it from there.

• 1155

Mr. Stevens: He does not have to do so. All he need do is refuse to pay. If the action is commenced to collect the account, than he alleges the rate is unwarranted.

Mr. Rodriguez: Okay, then it has to be proved.

Mr. Stevens: Then under the bill the credit granter must go to court to prove that it is warranted.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez. I will put you down for another round if you wish.

Mr. Rodriguez: Please do.

Le président: Monsieur Corbin, vous êtes le prochain.

[Interpretation]

Ce sont là vos propres mots: «Effet de corruption du consommateur».

Sérieusement, messieurs, si ce projet de loi est accepté, vous ne pensez pas que les consommateurs vont tous cesser d'effectuer leurs paiements sur leurs emprunts et vous amener tous en cour. A mon avis la situation actuelle est plutôt ridicule. Si le consommateur est responsable d'amener vos institutions en cour, vous imaginez-vous ce pauvre citoyen qui fait un procès à Avco et qui en défraie les coûts afin de prouver que le taux n'était pas garanti? Vous n'avez certainement pas l'intention de dire à ce Comité que toutes ces personnes qui ont emprunté dans vos institutions vont soudainement cesser de vous payer; qu'elles vont soudainement devenir sans scrupules.

M. Stevens: Monsieur le président, puis-je demander à M. Rodriguez de lire l'article 8 du projet de loi. Le concept des taux excessifs peut être présenté à la cour d'au moins deux façons—et je souligne que la question doit être présentée à la cour parce qu'elle seulement peut déterminer ce qui est excessif et ce qui ne l'est pas. Un des membres de cette association, une banque, une coopérative de crédit ou que sais-je encore, peuvent entreprendre de relever un compte en souffrance, alors qu'après délibération au nom du créateur, et après avoir déterminé que l'emprunteur peut rembourser, on constate que le dit emprunteur refuse de payer. Alors, le créateur prend des mesures. Si je comprends bien l'article 8, l'emprunteur peut alors présumer que le taux est excessif et l'affaire doit être présentée au tribunal afin de déterminer si ses allégations sont justes.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Pardon, monsieur le président; j'invoque le Règlement. Ce n'est pas là mon interprétation de ce qui est écrit. Il me semble plutôt que si l'emprunteur . . .

Le président: Ce n'est pas là un appel au Règlement, monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Mais cela correspond exactement à ce que vient de dire ce monsieur.

M. Stevens: Nous pourrions peut-être lire cet article, monsieur.

M. Rodriguez: Si l'emprunteur estime le taux excessif, il peut refuser de faire d'autres paiements, présenter le cas à l'administrateur puis poursuivre.

M. Stevens: Il n'est pas obligé de procéder ainsi. Tout ce qu'il a besoin de faire, c'est de refuser de payer. Si des mesures sont prises afin de recouvrer la créance, alors il présume que le taux est excessif.

M. Rodriguez: D'accord, alors il faut en faire la preuve.

M. Stevens: Alors en vertu du projet de loi, le créateur doit aller en cour pour prouver que le taux n'est pas excessif.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez. Je vous inscrirai à la prochaine série de questions si vous le désirez.

M. Rodriguez: S'il vous plaît.

The chairman: Mr. Corbin, you are next.

[Texte]

M. Corbin: Je voudrais céder le premier tour à M. Marceau, monsieur le président. Mettez-moi en deuxième position sur la liste, s'il vous plaît.

Le président: Monsieur Marceau.

M. Marceau: Merci, monsieur le président.

Messssieurs, il est facile de constater que vous avez apporté à la préparation de ce mémoire une attention tout à fait particulière, et je pense que nous devons vous féliciter pour avoir pris aux sérieux le projet de loi que nous étudions depuis déjà quelque temps.

A un certain moment, dans votre mémoire, vous vous déclarez en faveur de l'abolition des plafonds. Vous savez que la loi des petits prêts fixait un plafond. Est-ce que cette loi-là était un obstacle au cours normal de vos affaires? Est-il exact que vous trouviez les moyens de prêter aux gens beaucoup plus que le plafond de \$1,500, de manière à éviter cette loi-là? Cette loi-là était-elle un obstacle, et quelle proportion de vos clients emprunte jusqu'à \$1,500?

The Chairman: Mr. Anderson, would you like to answer that?

Mr. Anderson: I believe I can answer your question.

May I ask this first? You used the words, "does the Small Loans Act "or" did the Small Loans Act... There was one word you used in there. Was it "detrimental"?"

Mr. Marceau: Was it detrimental for your company?

Mr. Anderson: Yes, we found it was, particularly in the area between \$1,000 and \$1,500 where, as you know, the rate is 6 per cent per annum. With the cost of money today you just cannot loan money in that area of 6 per cent per annum, even though it may be a mixed rate.

You talked, I believe, of taking the rate caps off, if you will. Our feeling on that is, and it is the same with retail stores or any other group of merchants, that competition will keep the rate under control. If we, Household, for example, charge a very large rate, we are not going to attract very many customers. They can shop around, which we would hope they would do, and they are doing that today. But we feel that competition will keep that rate quite within reason across the board. Does that answer your question?

M. Marceau: Okay. Je vais vous poser une autre question. Est-ce que vous faites la plus grande partie de vos affaires avec des prêteurs, en-dessous de \$1,500 ou au-dessus de \$1,500?

The Chairman: Mr. Anderson.

Mr. Anderson: I cannot speak for our Association: I can speak for our own company, that the amount of receivables in the particular area up to, say, \$1,000 continually decreases. On the other hand, salaries have been going up, people's needs and wants have been going up. As a result, instead of the \$500 loan they wanted 15 years ago now they are looking at \$2,500, and we just feel that they have the ability to be able to handle that loan. The customer himself has moved that up, in essence.

[Interprétation]

Mr. Corbin: I would like to give the first place to Mr. Marceau, Mr. Chairman. Make me the second on the list, please.

The chairman: Mr. Marceau.

Mr. Marceau: Thank you, Mr. Chairman.

Gentlement it is easy to see that you have put much care in the preparation of this brief and I think we must commend you for having worked earnestly on this bil we have been studying for some time.

At some point in your brief, you support the abolition of ceilings. You know that the Small Loans Act established ceilings. Did the Small Loans Act have any detrimental effect on your normal business? Is it true that you managed to loan much more than the established ceiling of \$1,500 so as to go round this law? Was this particular law a hindrance in any way and what percentage of your customers borrowed up to \$1,500?

Le président: Monsieur Anderson, voulez-vous répondre à cette question?

M. Anderson: Je pense pouvoir répondre.

Puis-je d'abord demander ceci? Vous avez utilisé les mots «est-ce que la Loi sur les petites créances» ou «la Loi sur les petites créances... ? Il y a un mot que vous avez utilisé. Était-ce «obstacle»?

M. Marceau: Cette loi était-elle un obstacle pour votre société?

M. Anderson: A notre avis, c'en était un, particulièrement pour ce qui est des prêts variant entre \$1,000 et \$1,500 car, comme vous le savez, le taux est établi à 6 p. 100 par année. Le prix de l'argent de nos jours ne nous permet pas de prêter à ce taux, même s'il s'agit d'un taux composé.

Je crois que vous avez parlé d'éliminer les taux limites. A notre avis, et c'est également l'avis des magasins de détail ou de tout autre groupe de commerçants, la concurrence suffira à assurer le contrôle du taux. Prenons la Household comme exemple, si nous avons un taux très élevé, nous n'allons pas attirer un grand nombre de clients. Ils peuvent comparer, ce que nous espérons qu'ils feront, et ce qu'ils font aujourd'hui. Mais nous croyons que, dans l'ensemble, la concurrence gardera le taux à un niveau raisonnable. Cela répond-il à votre question?

Mr. Marceau: Okay. I will put to you another question. Is most of your business done with people borrowing less than \$1,500 or more than this sum?

Le président: Monsieur Anderson.

M. Anderson: Je ne peux parler au nom de notre Association. Je peux parler au nom de notre société: le nombre d'emprunts inférieurs à \$1,000 décroît continuellement. D'autre part, les salaires ont augmenté, les besoins des gens et leurs nécessités ont suivi la même courbe. Conséquemment, plutôt que d'emprunter \$500 comme ils le faisaient il y a 15 ans, ils veulent plutôt \$2,500 et nous croyons qu'ils sont capables de respecter leurs engagements. C'est le client lui-même qui a manifesté cette tendance, essentiellement.

[Text]

• 1200

Mr. Bray: Mr. Chairman, there is a table being distributed now which may assist. The difficulty in your question, sir, is when you couch it in terms of number of customers. What we do have on record from official sources, namely Statistics Canada, is the amount of small loan outstandings. You will notice in column two of this table that it shows a fairly regular dropping in the amount of outstandings in the regulated loan area. You see it reach a peak somewhere in 1966 at \$648 million outstanding and then declining regularly down until the end of 1976, when there is only \$236 million outstanding in that particular loan category.

That does not answer your question with respect to number of clients but it does give an indication of where things are moving.

M. Marceau: Messieurs, vous dites dans votre mémoire que vous vous objectez au fait que nous enlevions les pénalités dans le cas des personnes qui veulent rembourser leurs prêts avant échéance? Vous dites dans votre mémoire que vous aimeriez que certaines pénalités demeurent.

Pouvez-vous me dire, dans le cas de vos compagnies, quelles sont les pénalités imposées aux personnes qui veulent rembourser leurs prêts avant échéance? Quelle est la pratique en vigueur chez vous pour que nous puissions savoir si vraiment des abus flagrants existent chez vous, ou si la situation est vraiment assez bonne dans le cas de vos compagnies?

Mr. Bray: Yes, I believe I can supply an answer to that. First of all, the amount of the prepayment penalty, if you wish to call it that, is governed by provincial statute and therefore it varies somewhat from province to province. And I am sure Mr. Stevens could give the particulars. I think we can talk about Ontario, as an example though, where at the time of the prepayment there is a certain amount of unearned finance charges related to that account and the person is entitled to a rebate of those unearned finance charges with some modifications, namely that the credit grantor is allowed to retain \$15 or one half of the unearned finance charge, whichever is the lesser. And that is the extent of that «prepayment penalty» under that statute. It varies, as I say, according to provincial jurisdiction or provincial law, but that is an example of it.

Mr. Stevens: Could we clarify or add to the answer, Mr. Chairman? Of course, there is no prepayment penalty on a small loan where the interest is calculated on a diminishing balance basis, and anybody can make a payment at any time in whole or in part. Similarly, the situation with respect to the large loans, loans that are made in excess of the small loans ceiling, that are calculated in the same fashion as distinct from a precomputed contract, which is the type that Mr. Bray was referring to, would also have that full right of prepayment. And from a preliminary canvass that we did of a selected number of our members, it would appear that in mortgage transactions—I certainly recognize that the trust companies and the insurance companies and the banks are much more involved in mortgage transactions from a dollar amount and

[Interpretation]

M. Bray: Monsieur le président, on distribue présentement un tableau au sujet duquel je voudrais des explications. Ce qui est difficile, monsieur, c'est de déterminer le nombre de clients. Les chiffres que nous avons de sources officielles, notamment de Statistique Canada, ne font état que des petits prêts en souffrance. Vous verrez qu'à la colonne 2 de ce tableau, les chiffres indiquent une diminution constante du nombre de comptes en souffrance pour ce qui est des prêts réglementés. Il y a une crête en 1966 alors que 648 millions de dollars étaient en souffrance, puis il y a diminution constante jusqu'à la fin de 1976, alors qu'il n'y a plus que 236 millions de dollars en souffrance pour ce qui est de cette catégorie de prêts.

Cela ne répond pas à votre question pour ce qui est du nombre de clients, mais cela vous donne un indice de la tendance.

Mr. Marceau: Gentlemen, in your brief you indicate that you oppose to our removal of penalties for people who want to pay back for their loans before term. In your brief you say you wish that certain penalties be maintained.

Can you tell me, in terms of your companies, what are the penalties imposed to people who want to pay back their loans before term? How do you proceed so that we can really know if there is flagrant abuse in your case or if the situation is really healthy enough as far as your companies are concerned?

M. Bray: Oui, je crois pouvoir répondre à cette question. D'abord, l'importance des pénalités dans le cas des paiements avant terme, si vous désirez utiliser ces mots, est déterminée par un statut provincial et, conséquemment, elle varie quelque peu d'une province à l'autre. Et je suis persuadé que M. Stevens pourrait vous donner des détails. Nous pouvons parler de l'Ontario, par exemple, où, au moment du remboursement prématuré, l'emprunteur a droit, avec changement, à une ristourne sur les frais de crédit non courus qui sont rattachés à cet emprunt, notamment, le créancier peut garder \$15 ou la moitié des frais de crédit non courus, ne retenant que la moins importante de ces sommes. Ce sont là les «pénalités pour paiements avant l'échéance» qui sont prévues par ce statut. Comme je l'ai dit, cela varie de province à province, mais je viens de vous donner un exemple.

M. Stevens: Pourrions-nous préciser ou ajouter des éléments à la réponse, monsieur le président? Évidemment, une telle pénalité n'existe pas pour un prêt où l'intérêt est compté sur le solde décroissant, et n'importe qui peut faire un versement à n'importe quel moment, que ce soit pour le tout ou pour une partie. Également, pour ce qui est des prêts plus importants, les prêts dépassant le plafond établi par la Loi sur les petits prêts, et où les intérêts sont calculés de la même façon contrairement aux intérêts établis dans un contrat, ce dont parlait M. Bray, les mêmes droits aux paiements anticipés sont accordés. Et après enquête chez certains de nos membres, à mon avis, il semble que les sociétés de fiducie, les sociétés d'assurance, de même que les banques, sont beaucoup plus engagées que les membres de cette Association dans les tran-

[Texte]

possibly from a percentage amount than the members of this association—by and large, you will find, because of the nature of the mortgage business of these members, they provide a much more flexible prepayment arrangement on their mortgage transactions.

Le président: Monsieur Marceau, est-ce que vous n'avez qu'une seule question?

• 1205

M. Marceau: Oui. Messieurs, dans votre mémoire vous parlez également de la définition des frais de crédit et, évidemment, vous vous opposez jusqu'à un certain point à cette définition. Vous savez sans doute, (je ne dirai pas que c'est uniquement le cas de vos compagnies,) qu'il existe des abus assez flagrants et assez considérables et nous, en tant que députés canadiens, nous croyons qu'il est de notre devoir d'essayer de les éliminer. Nous ne dirigeons pas cette loi contre vous en particulier, mais contre ceux qui abusent des prêteurs.

Pourriez-vous me dire quelle est la politique de votre compagnie ou plutôt de vos compagnies vis-à-vis de ce que j'appellerais les frais supplémentaires, c'est-à-dire, les bonis, les points, les frais d'administration, les frais légaux. Quelle est la politique générale de vos compagnies en ce qui concerne ces frais qui, pour certains, sont de l'intérêt déguisé. Il y a peut-être des justifications mais nous, nous voudrions bien connaître exactement la façon dont vous procédez. Nous comprenons que vous jouez un rôle important dans la société et nous ne voulons pas le diminuer mais par contre, nous voulons protéger les plus faibles. Vous êtes du côté du plus fort, ce qui est parfois avantageux; à d'autres moments, c'est peut-être plus difficile, mais je pense que nous sommes ici pour essayer de mieux nous comprendre.

Le président: Monsieur Dynes.

M. Dynes: Je peux peut-être essayer de vous répondre en français.

M. Marceau: Comme vous voudrez, monsieur. Il y a deux langues officielles au pays.

M. Dynes: Je pourrais tout simplement vous dire que la plupart de nos compagnies n'imposent pas de frais supplémentaires. Je ne peux pas répondre pour ce qui est de toutes les compagnies, mais je connais les compagnies les plus importantes et lorsqu'on impose des frais légaux, c'est parce que ces frais sont réellement déboursés, par exemple pour obtenir une hypothèque. Si nous déboursions de l'argent pour de l'assurance-collision pour une voiture, encore une fois, nous déboursions cet argent sans en tirer aucun profit. Les compagnies les plus importantes de notre Association n'imposent pas de frais supplémentaires. Nous avons...

M. Marceau: Les bonis et les frais d'administration...

M. Dynes: Il n'y a pas de boni ni de frais d'administration non plus. Ces choses sont entièrement calculées dans les frais.

Deuxièmement, vous dites que vous avez des exemples où, selon vous, on a imposé des frais exorbitants. Est-ce que vous avez jamais pensé d'écrire directement au président de la compagnie en question? Je n'ai pas la traduction. Je vais

[Interprétation]

sactions hypothécaires, tant en termes de dollars qu'en termes de pourcentage. Dans l'ensemble, de par la nature même des transactions hypothécaires de ces membres, vous verrez qu'ils ont des modes de paiement beaucoup plus flexibles dans le domaine des transactions hypothécaires.

The Chairman: Mr. Marceau, did you have only one question?

Mr. Marceau: Yes. Gentlemen, in your brief you also speak of the definition of the credit charges and, of course, in a certain way you are opposed to this definition. Undoubtedly you know—I will not say this is the case only for your companies—of the existence of quite important and flagrant abuses and we, as Canadian members of Parliament believe that it is our responsibility to try to eliminate them. We do not aim this bill at you particularly, but at those who abuse.

Could you tell me what is the policy of your company or rather of your companies towards what I would call the added charges, that is, the bonus, the points, the administrative charges, the legal charges. What is the over-all policy of your companies in terms of these charges that, for some constitute hidden interests? There might be a good reason, but we would really like to know exactly how you proceed. We appreciate that you play an important role in society and we would not want to bring you down, but on the other hand, we want to protect the weakest. You are on the good side of the fence, which is sometimes advantageous. At other times it might be more difficult, but I think we work here in the sense of better understanding.

The Chairman: Mr. Dynes.

Mr. Dynes: I might try to answer in French.

Mr. Marceau: As you wish, sir. This country has two official languages.

Mr. Dynes: I could simply tell you that most of our companies have no supplementary charges. I cannot speak for all companies, but I know the most important ones and when legal charges are asked, it is because these expenses have really been made, for example, in order to obtain a mortgage. If we spend money on accident insurance for a car, then again, we spend this money with no profit at all. The larger companies in our association do not make supplementary charges. We have...

Mr. Marceau: The bonus and the administrative charges...

Mr. Dynes: There is no bonus and no administrative charges. These are completely integrated in the general charges.

Secondly, you say you have examples where, according to you, excessive charges have been made. Have you ever thought of writing directly to the president of this company? I do not have the translation. I will speak in English. Nous avons un

[Text]

parler en anglais . . . we have a code of ethics . . . que toutes les compagnies ont accepté et nous allons le distribuer. Nous en envoyons un exemplaire à chaque nouveau client, à tous les membres et nous les invitons, s'il y a quelque chose d'anormal ou quelque chose dont ils ne sont pas satisfaits ou qu'ils ne comprennent pas à écrire à leur succursale locale, ou au président de la compagnie en question . . .

M. Marceau: En français ou en anglais?

M. Dynes: Comme ils le veulent. S'ils n'obtiennent pas satisfaction, ils peuvent alors écrire au président du bureau de notre Association. Et depuis la fondation de notre nouvelle Association il y a un an seulement, aucune plainte n'a été réglée directement par le président de la compagnie. Aucun client ne s'est adressé à notre bureau.

Le président: Merci, monsieur Dynes, monsieur Marceau.

Mr. Brisco, you are next.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Chairman.

First, gentlemen, I would turn your attention to page 6 of your brief, which was remarked upon by Mr. Grafftey, in which you clarified your position with reference to point 206 and point 207. I get the impression from what you say here that your Association is proposing that the government become involved in the loan business other than to the extent to which it is already involved, that is, CMHC, farm credit loans, and student loans. Are you suggesting that the government become involved in this particular form of loan? Is that the suggestion that you have here?

The Chairman: Mr. Bray.

• 1210

Mr. Bray: Mr. Chairman, I am sorry . . .

The Chairman: I thought you wanted to answer the question I am sorry.

Mr. Stevens.

Mr. Stevens: I do not think there was any suggestion on the part of the membership that we were recommending to the government that this be done, Mr. Brisco. In the background, and in a number of statements that the Minister of Consumer and Corporate Affairs has made, it has been suggested this is one of the objectives of the Department which would be peripheral to, or consequence of this legislation. We have attempted to reply to that and, in so doing, we use as an example guaranteed loans as one way in which the objectives of the government could be implemented.

Mr. Brisco: At what cost to you? At what cost to the taxpayer? I am astounded, frankly, at this statement, that you would suggest that this is another ball park in which the governments would become involved. And I wonder, in view of the early indication, that a bank, in Montreal, is making a very significant impact, among the low-income earners, in getting them away from the loan shark, that you would suggest that government, now, be involved on a national scale in providing loans to low-income people. Such a program would cost an enormous sum of money. I can see this type of policy being proposed out in Saskatchewan, if there were poor people out

[Interpretation]

code déontologique. . . that all companies have accepted, and we will circulate it. We send a copy to each new customer, to each member and we invite them if there is anything abnormal, or anything about which they are not satisfied, or that they do not understand, to write to the local branch or to the president of the said company . . .

Mr. Marceau: In French or in English?

Mr. Dynes: As they wish. If they are not satisfied, they can then write to the president of the executive of our association. And since the establishment of our new association, one year ago only, no complaints have been settled directly by the president of the company. No customers have written to our executive.

The Chairman: Thank you, Mr. Dynes, Mr. Marceau.

Monsieur Brisco, c'est votre tour.

M. Brisco: Merci, monsieur le président.

D'abord, messieurs, puis-je attirer votre attention sur la page 6 de votre mémoire, qui a été soulignée par M. Grafftey, et où vous précisez votre position quant aux articles 2.06 et 2.07. D'après ce que vous dites, j'ai l'impression que votre Association propose que le gouvernement s'engage dans le domaine des prêts en allant plus loin que ce qu'il fait actuellement, c'est-à-dire la SCHL, le Crédit agricole et les Prêts-étudiants. Vous proposez que le gouvernement s'engage dans ce genre particulier de prêts? Est-ce bien ce que vous proposez ici?

Le président: Monsieur Bray.

M. Bray: Monsieur le président, je suis désolé . . .

Le président: Je pensais que vous vouliez répondre à la question. Je suis désolé.

Monsieur Stevens.

M. Stevens: Je ne pense pas que les membres recommandaient au gouvernement de procéder ainsi, monsieur Brisco. Dans les documents d'accompagnement et au cours de nombreux discours prononcés par le ministre de la Consommation et des Corporations, il était dit que c'était là l'un des objectifs du ministère, ce qui serait encore un corollaire ou une conséquence de cette loi. Nous avons essayé de répondre à ceci et, en le faisant, nous avons pris, comme exemple, les prêts garantis pour démontrer comment les objectifs du gouvernement pouvaient être atteints.

M. Brisco: Comment cela vous coûterait-il? Combien cela coûterait-il aux contribuables? Franchement, je suis étonné de cette déclaration, de vous entendre proposer que ce serait là un autre domaine dans lequel le gouvernement ferait affaires. Puisqu'on nous a dit au début qu'une banque de Montréal crée un impact assez important parmi les travailleurs à faible revenu en les éloignant des prêteurs à taux usuraires, je me demande si vous proposez que le gouvernement s'engage maintenant à l'échelle nationale dans les prêts aux travailleurs à faible revenu. Un tel programme entraînerait des dépenses fabuleuses. Je verrais bien ce genre de politique proposée en

[Texte]

there, a lot of them, or in Manitoba, but frankly, you astound me.

But anyway, to move away from that, I would like to ask you . . .

Mr. Stevens: Excuse me, sir. I do not want this to be lost or passed on misunderstanding.

Mr. Brisco: All right.

Mr. Stevens: The statement that we make in Section 2.06 of our brief is, and I quote:

If the federal government believes that such an objective is worthy and in the public interest, a program with that objective is possible, and the members of this Association would be prepared to work with the government in the development and implementation of such a program.

The operative word there is "if."

Mr. Brisco: I still think you are guilty by association. I think it would be better left out. I note that you represent a variety of interests and organizations. Whom do you represent in Canada that is involved in factoring?

Mr. Dynes: Myself.

Mr. Brisco: I see.

Mr. Dynes: Together with the bank that you referred to.

The Chairman: Mr. Dynes.

Mr. Brisco: Pardon?

Mr. Dynes: Together with the bank that you referred to. We are partners with the Royal Bank and Aetna Factors Corporation Limited.

Mr. Brisco: And what company is that?

Mr. Dynes: Aetna Factors.

Mr. Brisco: Aetna Factors.

Are there any other factoring companies that are involved, that are members of your Association?

Mr. Dynes: No. There are no others. I think the next-largest would be Scotia Factors Limited and they are not members of an association.

Mr. Brisco: Let me comment that it is unfortunate, sir, that they are not, because, perhaps, as you have made reference, you have a code of ethics. Perhaps you might be able to persuade one or two other factoring firms, in Canada, that it might be in their best interest, not only to become members of your Association but also to adhere to your code of ethics.

May I ask what range of interest rates your factoring company has employed in the factoring business?

The Chairman: Mr. Dynes.

Mr. Dynes: I am not going to try to avoid that, but I will send you, if you would like, a list of the factoring rates. I am not as conversant, as I am in our normal business, nor am I as directly involved. I happen to have a range of interests in all

[Interprétation]

Saskatchewan, s'il y avait des gens pauvres là-bas, un grand nombre, ou encore au Manitoba, mais, franchement, vous m'étonnez.

Mais, de toute façon, pour nous écarter de cette question, je voudrais vous demander . . .

M. Stevens: Pardon, monsieur. Je ne veux pas que ceci soit perdu ou mal compris.

M. Brisco: D'accord.

M. Stevens: Nous affirmons à l'article 2.06 de notre mémoire que, et je cite:

Si le gouvernement fédéral croit qu'un tel but est valable et va dans le sens de l'intérêt public, un programme en ce sens est possible et les membres de cette association seraient disposés à travailler en collaboration avec le gouvernement à l'élaboration et à l'application d'un tel programme.

Le mot important ici est le «si».

M. Brisco: Je crois toujours que vous êtes coupable par association. Je crois qu'il vaudrait mieux laisser tomber. Je remarque que vous représentez différents intérêts et organisations. Qui représentez-vous au Canada qui fasse du courtage?

M. Dynes: Moi-même.

M. Brisco: Je vois.

M. Dynes: De même que la banque dont vous avez parlé.

Le président: Monsieur Dynes.

M. Brisco: Vous dites?

M. Dynes: De même que la banque dont vous avez parlé. Nous sommes les partenaires de la Banque royale et de l'Aetna Factors Corporation Limited.

M. Brisco: Et quelle est cette société?

M. Dynes: Aetna Factors.

M. Brisco: Aetna Factors.

Y a-t-il d'autres sociétés de courtage qui sont membres de votre Association?

M. Dynes: Non. Il n'y en a pas d'autres. A mon avis, l'autre société la plus importante serait la Scotia Factors Limited et elle ne fait pas partie de notre association.

M. Brisco: Monsieur, à mon avis, il est malheureux qu'elle n'en fasse pas partie, car peut-être, comme vous l'avez dit, avez-vous un code déontologique. Peut-être pourriez-vous convaincre une ou deux sociétés de courtage au Canada qu'il irait dans leur intérêt, non seulement de devenir membres de votre association, mais également de respecter votre code déontologique.

Puis-je demander quel éventail de taux d'intérêt votre société de courtage a employé dans ses opérations?

Le président: Monsieur Dynes.

M. Dynes: Je n'essaierai pas d'éviter la question, mais si vous le désirez, je vous enverrai une liste des taux de courtage. Je ne connais pas si bien le sujet de notre exploitation normale et je ne m'en occupe pas directement. J'ai divers intérêts dans

[Text]

portfolios. I do not know if I have the factoring or not. I do not believe I have the factoring here.

• 1215

No, I have them grouped as the different areas of the consumer and the different areas of business financial services, but I do not have the factoring. It is a separate company and I do not have them with me.

Mr. Brisco: Bearing the fact in mind, then, Mr. Chairman, that you do not have those figures with you, just off the top of your head are you familiar with the range of interest rates that have been employed in the marketplace by other factoring companies?

Mr. Dynes: They vary so much because they relate to the volume that is being generated by the different manufacturers, how fast the accounts receivable turn over and what other services are involved with it. Basically, I do not have the range of rates, but I would be very pleased to send you a copy if you would like them, sir, to follow this up.

The Chairman: Yes, Mr. Dynes, you could send them to me as Chairman of the Committee.

Mr. Brisco: May I ask a question, Mr. Chairman, that does not directly relate to the bill, but particularly because of your association both with the bank and with Aetna Factoring, how do you feel about proposed changes in the Bank Act that would permit a wider use of factoring by the banks?

Mr. Dynes: In so far as we were concerned, we owned Aetna Factors Corporation Limited and, all told, management sold 10 per cent and we sold 30 per cent to the Royal Bank. We did that four years ago under the premise that banks would probably be allowed into factoring, and the Royal Bank was prepared to say that this would be their factoring arm even if they were allowed to get into factoring. So, we made that arrangement four years ago, and therefore I cannot personally object to the banks being involved in factoring. I think it will develop the market. I think it is a needed service. As far as I am concerned, I have no objections.

Mr. Brisco: It might even also clean up the market.

My final question is do you feel that the inclusion of Clause 8 in the bill could be a causative factor in future or subsequent increases in interest rates?

Mr. Anderson: Causative or positive?

Mr. Brisco: Causative, as a causative factor. Taking into consideration the impact of Clause 8 of the bill, do you feel you would have to look at that clause and say that because that clause is in place we have to have an additional margin?

The Chairman: Mr. Stevens.

Mr. Stevens: I do not think so, Mr. Brisco. Mind you, I am speaking as a lawyer . . .

Mr. Brisco: Yes.

[Interpretation]

tous les portefeuilles. J'ignore si j'ai les taux ici. Je ne crois pas les avoir.

Non, je les ai regroupés tout comme les différents services aux consommateurs et les différents services financiers aux sociétés, mais je n'ai pas les services de courtage. Il s'agit d'une société indépendante et je n'ai pas les chiffres ici.

M. Brisco: Alors, étant donné que vous n'avez pas ces chiffres ici, connaissez-vous à pied levé l'éventail des taux d'intérêt utilisés sur le marché par les autres sociétés de courtage?

M. Dynes: Ils sont très variables car ils dépendent du volume produit par les différents manufacturiers, de la rapidité de roulement des créances à recouvrer de même que des autres services offerts. Donc, je ne connais pas l'éventail des taux, mais je vous en enverrai volontiers un exemplaire, si vous le désirez, afin de répondre à ceci.

Le président: Oui, monsieur Dynes, vous pourriez me les envoyer en tant que président du Comité.

M. Brisco: Monsieur le président, puis-je poser une question qui n'a pas directement trait au projet de loi, mais qui découle plutôt de l'association tant avec les banques qu'avec l'Aetna Factoring; que pensez-vous des changements proposés à la Loi sur les banques qui permettraient à cette dernière d'utiliser plus largement le courtage?

M. Dynes: Quant à nous, nous étions propriétaires de l'Aetna Factors Corporation Limited et, pour tout dire, l'administration a vendu 10 p. 100, et nous avons vendu 30 p. 100 des actions à la Banque royale. Nous avons fait ceci, il y a quatre ans, en présumant que les banques auraient probablement la permission de faire du courtage et la Banque royale était disposée à affirmer que cela constituerait leur succursale de courtage, si jamais elle était autorisée à faire affaires dans ce domaine. Alors, nous avons conclu cette entente, il y a quatre ans, et conséquemment, je ne peux personnellement m'opposer au fait que les banques soient autorisées à faire du courtage. A mon avis, cela fera évoluer le marché. Je crois que c'est un service nécessaire. Quant à moi, je n'ai aucune abjection.

M. Brisco: Cela pourrait même purifier le marché.

Comme dernière question, croyez-vous que l'inclusion de l'article 8 dans le projet de loi pourrait être la cause d'augmentations subséquentes du taux d'intérêt?

M. Anderson: La cause ou la pause?

M. Brisco: La cause; pourrait être cause d'une augmentation. Étant donné l'impact de l'article 8 du projet de loi, pensez-vous qu'à cause de cet article, vous devriez obtenir une marge additionnelle?

Le président: Monsieur Stevens.

M. Stevens: Je ne crois pas, monsieur Brisco. Toutefois, je parle en tant qu'avocat . . .

M. Brisco: Exact.

[Texte]

Mr. Stevens: ... and I happen to have a great deal of confidence in the judicial process of this country, particularly in the manner in which it is administered at the provincial level.

Mr. Brisco: It is a difficult question. I recognize that it may in fact ...

Mr. Stevens: It will create a confusion.

Mr. Brisco: Yes.

Mr. Stevens: By virtue of the fact that you are dealing with a definition of "credit charge" and "credit charge rate", which is something that has not been employed in any jurisdiction to the extent that is contemplated by this bill, so you may end up with those ludicrous situations where the credit charge rate in a transaction—or what we describe as the true interest rate—being around 17 per cent, it floats up to 100 per cent by virtue of the fact that aspects that are beneficial to the borrower, such as personal property and public liability insurance, are included in the definition of "credit charge" and, of course, have to be disclosed as a credit charge rate. Let us not confuse that increase with what we consider to be our normal interest charge in a transaction of this nature.

Mr. Brisco: Would you say that it would plug already-jammed court rooms?

Mr. Stevens: We suspect that that would be the case but, with that in mind, we have recommended changes that we hope will alleviate that congestion.

• 1220

Mr. Brisco: I would like to suggest, Mr. Chairman, as a final comment that in looking at Clause 8 I cannot help but feel, at least in the small communities where a rapport is established between the consumer and the merchant. But the average borrower would—well, not necessarily borrower, but the average user of credit, particularly in the small communities where they are dealing one-to-one, would deem Clause 8 to be an unfair imposition on the lender, whether that lender is a merchant or whatever.

The Chairman: Mr. Bray.

Mr. Bray: Mr. Chairman, I am concerned a little bit about the nature of the questions that you started off with at the beginning, with respect to factoring. It is our hope that commercial transactions, purchase of revenue-producing equipment by a business, will be taken out of this bill to prevent confusion in commercial transactions. It is also my understanding that factoring, since it involves the purchase of goods for resale, would be already outside the ambit of the bill. Are you telling us that there is some consideration for including ...

Mr. Brisco: No. I think my question was: how you would see this bill affecting factoring if, in fact, you think it does affect factoring.

The Chairman: Mr. Dynes.

Mr. Dynes: Oh, I thought you were relating your question also to the Bank Act—which you did as well.

[Interprétation]

M. Stevens: ... et j'ai une grande confiance dans le processus judiciaire de notre pays, particulièrement en ce qui touche à l'administration au niveau provincial.

M. Brisco: C'est une question difficile. Je reconnais que cela pourrait, de fait, ...

M. Stevens: Cela entraînera une certaine confusion.

M. Brisco: C'est vrai.

M. Stevens: Du fait que vous traitiez d'une définition de «frais de crédit» et de «taux des frais de crédit», ce qui n'a jamais été utilisé par une juridiction dans la même mesure que dans ce projet de loi, nous pourrions bien connaître ces situations malencontreuses où le taux des des frais de crédit, lors d'une transaction—ou ce que nous appelons les véritables taux d'intérêt—seraient d'environ 17 p. 100, ils varient jusqu'à 100 p. 100 du fait que les aspects qui sont à l'avantage de l'emprunteur, tels les assurances sur la propriété personnelle et sur la responsabilité civile, sont compris dans la définition de «frais de crédit» et, évidemment, ont été décrits comme faisant partie du taux des frais de crédit. Ne confondons pas cette augmentation avec ce que nous considérons être notre taux d'intérêt normal dans une transaction de cette sorte.

M. Brisco: D'après vous, cela déborderait-il complètement les tribunaux qui sont déjà encombrés?

M. Stevens: Cela pourrait se produire, mais à cet effet, nous avons recommandé des changements qui, nous l'espérons, réduiront ces encombrements.

M. Brisco: Comme dernière remarque, je voudrais indiquer, monsieur le président, en examinant l'article 8 et son application dans les petites communautés où un rapport s'établit entre le vendeur et le marchand, que l'emprunteur moyen, pas nécessairement l'emprunteur mais l'utilisateur moyen de crédit trouverait que cet article 8 constitue un charge injuste pour le prêteur. Que le prêteur soit un marchand ou autre.

Le président: Monsieur Bray.

M. Bray: Monsieur le président, je m'inquiète un peu de la nature de la question que vous avez lancée au début au sujet du courtage. Nous espérons que les transactions commerciales et officielles, les achats de matériel fournissant des recettes par une affaire seront exclues du bill afin d'empêcher qu'il y ait confusion dans les transactions commerciales. Je crois comprendre aussi que, vu que le courtage sous-entend l'achat de biens pour la revente, il n'entre pas dans le cadre du bill. Est-ce que vous nous dites que l'on a songé à l'inclure?

M. Brisco: Non. Je crois que la question que j'avais posée était la suivante: En quoi ce bill, à votre avis, toucherait-il le courtage si vous pensez qu'en fait il le vise.

Le président: Monsieur Dynes.

M. Dynes: Je croyais que votre question se rapportait aussi à la Loi sur les banques.

[Text]

Mr. Brisco: Well, I did that as a supplementary. But my basic concern is, frankly, the entire practice of factoring and the fact that it is operating with very little control in Canada, to the detriment of many industries.

The Chairman: Mr. MacKenzie.

Mr. D. E. MacKenzie (Chairman, Legal and Legislative Committee, Association of Canadian Financial Corporations): We have a considerable amount of concern about the fact that commercial transactions are brought under this. It is going to be very disruptive of all credit granters' operations.

In the case of my own company, we have what we call our commercial branches who do nothing but commercial transactions, and we have our consumer branches. To the extent that this bill is proposing that, with one exception and that is goods for resale or inventory financing, all transactions with an individual or a partnership, or with a closely-held company, are going to come under this, this is going to make the existing market completely change around in order to encompass what is going to be.

You are going to have a situation where the same type of loan to the same type of business, with the same security for the same amount, is going to show, in this case over here, under the proposed act—if you involve real estate or something like that and have legal searches—a much higher rate than the one with, say, a widely-held corporation that does not come under the proposed act.

I think all I am indicating is that it is just going to disrupt the whole marketplace if the bill continues as it is presently set up.

The Chairman: Thank you, Mr. Brisco.

Mr. Brisco: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Corbin.

Mr. Corbin: Thank you, Mr. Chairman.

I was just reading one paragraph which provoked a few silent chuckles on my part. That is the paragraph at the bottom of page 64 which reads:

There should not be one rule of law applicable to society in general and another applicable to credit grantors and their employees.

The reason why this particular passage provoked a chuckle is that we are talking about democratic rights, it seems to me, and I know of one instance, and I will not name anyone or name the place or the date when this occurred, but I remember very well the manager of a branch office of a credit company being fired because he had dared to indulge in an open, legitimate political activity. So, that sort of passage there really provokes a chuckle—a serious one, though.

I would like to address some of my questions with respect to the powers vested, under the bill, in the Administrator. This is one section that I take seriously because, to me, it has the appearance of unduly infringing on a lot of private matters, certainly with respect to the business sector of the community. To some extent as well, it may be unduly infringing on personal privacy. So, in paragraph 1301, page 62, when you say that the powers of the administrator are broader and

[Interpretation]

M. Brisco: Oui, mais à titre de question supplémentaire. Ce qui m'inquiète au fond, c'est que tout ce courtage est très peu réglementé au Canada et cela nuit à beaucoup d'industries.

Le président: Monsieur MacKenzie.

M. D. E. MacKenzie (président, Comité juridique et législatif, Association des compagnies financières canadiennes): Nous nous inquiétons beaucoup du fait que les transactions commerciales se trouvent incluses. Cela va nuire aux opérations de crédit de ceux qui fournissent les options.

Dans ma société, nous avons des services commerciaux qui s'occupent uniquement de transactions commerciales et nous avons des services qui s'occupent des consommateurs. Dans la mesure où ce bill le propose, à la seule exception des biens destinés à la vente ou au financement des stocks, d'englober toute transaction faite avec un particulier ou en participation, ou avec une société fermée de droit privé, il se produira un bouleversement du marché.

Il en résultera que pour le même prêt, fait au même genre de commerce avec la même garantie, pour le même montant, en vertu de cette loi, nous aurons un taux beaucoup plus élevé dans le domaine de l'immobilier que celui utilisé par une société ouverte qui n'est pas régie par la loi proposée.

Ce que je veux dire ici, c'est qu'il va y avoir une dislocation de tout le marché si l'on applique ce bill tel qu'il se présente.

Le président: Merci, monsieur Brisco.

M. Brisco: Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Corbin.

M. Corbin: Merci, monsieur le président.

Je lisais justement un paragraphe qui m'a fait sourire. C'est celui qui se trouve au bas de la page 64:

Il ne devrait pas y avoir une Loi qui s'applique à la société en général et une autre qui s'applique à ceux qui fournissent le crédit ainsi qu'à leurs employés.

J'ai souri là parce que nous parlons de droit démocratique, car j'ai eu connaissance d'un cas dont je ne donnerais ni le nom ni les autres détails mais dont je me souviens très bien où le directeur d'une succursale d'une société de crédit a été renvoyé parce qu'il s'est permis de s'occuper d'une activité politique légitime.

J'aimerais discuter des pouvoirs qui, en vertu de ce bill, sont transférés à l'administrateur. C'est là un article que je prends très au sérieux car, à mon avis, il semble violer indûment pas mal de droits privés dans le domaine des affaires de la communauté. Il se peut même qu'il viole jusqu'à un certain point le droit qu'a la personne à avoir une vie privée. Donc, au paragraphe 1301, de la page 62, lorsque vous dites que les pouvoirs de l'administrateur sont plus vastes et qu'ils empiètent plus sur

[Texte]

encroach more on the civil rights of individuals than any other of the statutes we have reviewed, I would like you to expand a little bit as to how much broader are these powers and in what way do they encroach more.

The Chairman: Mr. Stevens, do you wish to respond to this?

• 1225

Mr. Stevens: Going through that part of the bill, Mr. Corbin, starting with clause 24, I think we are not concerned about the right of access to any branch by the administrator or to any corporate office but I think we are concerned about the manner in which he exerts his powers and can so do, as provided by the bill, once he is there. By way of example, there is authority to seize the records and take them away from the office so that the evidence of the alleged breach is indeed in the hands of the Crown.

Mr. Corbin: In your view, as you see things now spelled out in the bill, is this authority granted to the administrator by legislation or by regulation?

Mr. Stevens: By legislation. It is in Clause 28(3).

Mr. Corbin: ... Is it controlled by forthcoming regulation, in your opinion?

Mr. Stevens: Now, under the Combines Investigation Act ...

Mr. Corbin: Oh, I am sorry, I understand your point. You are talking about the Combines Act?

Mr. Stevens: By way of analogy.

Mr. Corbin: Yes, OK.

Mr. Stevens: And the rights set forth in this bill, which are to be vested in the administrator, go beyond those given to the Combines Investigation Branch under the Combines Investigation Act.

Mr. Corbin: Would you say that the rights under the Combines Investigation Act should be a benchmark forever, a granite monument, and that by legislation we should not go any further?

Mr. Stevens: It depends on what we are talking about, Mr. Corbin. As far as the Combines Investigation Act is concerned, you are dealing with the allegation that a criminal offence has occurred. Here, it may be an inquiry that the administrator is conducting, and he has not suggested that a criminal rate has been charged. He may be merely reviewing the operations of a particular corporation.

Mr. Corbin: Well let us follow that up with paragraph 1304 of your submission on page 63 and 64, where you object to such practices. Well, let me read it out.

In Section 28 of the Bill the lender must not only produce his records but (a) provide assistance, (b) answer questions, (c) give sworn testimony, all of which is done without the lender being informed if the inquiry is being conducted as an annual audit, a general audit by the

[Interprétation]

les droits civils des particuliers que toute autre loi que nous avons examinée, j'aimerais que vous précisiez un peu.

Le président: Monsieur Stevens, est-ce que vous êtes prêt à répondre?

M. Stevens: Pour examiner cette partie du bill, monsieur Corbin, en commençant par l'article 24, je crois que nous ne nous occupons pas du droit d'accès qu'a l'administrateur à tout service ou à tout bureau de sociétés, mais nous nous inquiétons de la façon dont il exerce ses pouvoirs dans le cadre du bill, une fois qu'il se trouve là. Par exemple, a-t-il le droit de saisir des dossiers et de les emporter du bureau afin que la preuve de cette violation prétendue se trouve réellement dans les mains de la Couronne?

M. Corbin: A votre avis, d'après le libellé du bill, est-ce que vous croyez qu'on a donné ce pouvoir par loi ou par règlement à l'administrateur?

M. Stevens: De par la loi, oui. On trouve ce pouvoir à l'article 28(3).

M. Corbin: ... est-ce qu'il y aura un contrôle qui résultera des règlements qu'on établira par la suite, à votre avis?

M. Stevens: A l'heure actuelle, en vertu de la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions ...

M. Corbin: Je m'excuse, je comprends votre point de vue. Vous parlez de la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions?

M. Stevens: Par analogie.

M. Corbin: D'accord.

M. Stevens: Et les droits établis de par ce bill qui seront transférés à l'administrateur, vont plus loin que ceux qui sont établis par la direction qui administre la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions.

M. Corbin: Est-ce que vous voulez dire que les droits qui sont établis en vertu de la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions constituent un point de repère, un monument de granit que nous ne devons pas dépasser?

M. Stevens: Cela dépend de quoi nous parlons, monsieur Corbin. Dans le cadre de la Loi relative aux enquêtes sur les coalitions, vous supposez qu'un crime a été commis. Dans notre cas, il peut s'agir d'une enquête que l'administrateur effectue et il n'a pas laissé entendre qu'il y avait accusation criminelle. L'administrateur était tout simplement en train d'examiner les opérations d'une société.

M. Corbin: Continuons avec le paragraphe 1304 de votre mémoire aux pages 63 et 64, où vous vous objectez à de telles pratiques. Je vais le lire:

Dans l'article 28 du bill, il est prévu que le prêteur doit non seulement fournir les dossiers mais a) fournir de l'aide, b) répondre aux questions, c) donner les témoignages sous serment, et tout cela, sans qu'il soit informé si l'enquête constitue une vérification annuelle ou une vérifi-

[Text]

Administrator into the industry, or because of a complaint made against the lender.

Not being at the receiving end of this legislation, I question very simply and openly would the first reaction of the lender not be to ask under what specific powers he must produce his records, provide assistance and answer questions on them? That would be a very primary, fundamental human reaction: the guy comes in and the officer comes in and asks you for these things; your first reaction would be, under what power do you do this?

Mr. Stevens: All that inquiring officer need have is the authorization under Section 30.(1) of the proposed act, which the administrator will presumably obtain on a regular basis to facilitate the inquiries. If a branch manager of a bank or a trust company, or a member of this Association, is confronted by a representative of the administrator and he has that authorization, the way I read the bill there is no need for the individual who is conducting the inquiry to elaborate any further on the reason why he is there. This is one of the aspects we are concerned about.

Mr. Corbin: I am concerned about that too, sir, that the lender would not be given adequate explanation as to the presence of the officer in your office.

Mr. Stevens: This is not in any way an attempt to criticize, or impede the ability of an administrative body to obtain information concerning the affairs of any member of this Association. Since 1939, by way of example, the Superintendent of Insurance of Canada has, through his investigators, had that authority with respect to any licensing under the Small Loans Act. He has exercised it regularly, usefully, and in a discerning fashion. There has never been any criticism by any licensees of the manner in which that has been done.

What I am suggesting is that we should attempt to incorporate in this bill the principles that have stood the test of time under the Small Loans Act, I do not think these excessive rights are necessary, would be used; but certainly, they should not be encouraged by having them implanted in the legislation.

Mr. Bray: Mr. Chairman, as a supplement to that, I am sure that some of the comments we made in Part 13, to which you have referred, sir, have been based upon the feeling that the loan sharking provisions would be placed in the Criminal Code, as is referred to in paragraph 2.02 Undoubtedly the department—and in its background there it states it—is attempting to control loansharking per se and, therefore, the powers of the administrator have probably been written with that particular objective in mind.

If our recommendations were followed that loansharking be treated in the Criminal Code—as we referred to in that paragraph 2.02—our suggestion is that the powers of the administrator be modified with respect to civil actions as opposed to criminal actions. Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Bray. Thank you, Mr. Corbin.

Mr. Corbin: Is that it?

[Interpretation]

cation générale de l'industrie par l'administrateur, ou si elle résulte d'une plainte qui a été faite contre lui.

Je me demande si la première réaction du prêteur ne sera pas de demander en vertu de quel pouvoir on l'oblige à présenter les dossiers, à fournir de l'aide et à répondre aux questions... Je crois que ce serait là la première réaction d'un être humain. Lorsque quelqu'un se présente et vous demande de fournir ces dossiers, etc., votre première réaction est de lui demander en vertu de quel droit il le fait.

M. Stevens: Tout ce que cet enquêteur a besoin, c'est d'avoir l'autorisation en vertu de l'article 30(1) de la loi proposée. Je suppose que l'administrateur recevra ce pouvoir régulièrement pour faciliter les enquêtes. Si un directeur de succursale de banque ou de compagnie de fiducie ou un membre de cette association se trouve en face d'un représentant de l'administrateur qui a l'autorisation, d'après ma compréhension du bill, la personne qui conduit l'enquête ne devrait pas avoir à donner plus de détails pour justifier sa présence et c'est là un des aspects qui nous inquiète.

M. Corbin: Je m'en inquiète aussi, monsieur, du fait que le prêteur ne recevra pas suffisamment d'explication justifiant la présence de cet agent dans son bureau.

M. Stevens: Je ne voudrais pas critiquer ou empêcher un administrateur d'obtenir des renseignements sur les affaires d'un membre de l'association. Depuis 1939, par exemple, le surintendant des assurances du Canada a, par le truchement de ses enquêteurs, ce pouvoir dans le cas des émissions de permis, en vertu de la Loi sur les petits prêts. Il utilise ce droit très régulièrement, utilement et avec discernement. Les titulaires de permis n'ont jamais critiqué cette procédure.

Je prétends cependant qu'on devrait intégrer, dans ce bill, les principes qui ont été éprouvés en vertu de la Loi sur les petits prêts. Je ne crois pas que ces droits excessifs indiqués soient utilisés, mais il ne faudrait pas qu'on pousse à les utiliser en les incluant dans la loi.

M. Bray: Monsieur le président, pour faire suite, je suis certain que certaines remarques que nous avons énoncées au sujet de la partie 13 dont vous avez parlé étaient basées sur le sentiment qu'on intégrerait, dans le Code criminel, ces dispositions relatives aux escroqueries dans les prêts, comme cela est indiqué au paragraphe 2.02. Il n'y a pas de doute que le Ministère s'efforce de juguler ces pratiques d'escroqueries en matière de prêts, en soi, et que les pouvoirs de l'administrateur ont été écrits dans cette optique.

Si l'on avait suivi nos recommandations pour les intégrer dans le Code criminel, comme cela est indiqué dans le paragraphe 2.02, nous recommanderions que les pouvoirs de l'administrateur soient changés quand il s'agit d'actions civiles par rapport à des actions criminelles. Merci.

Le président: Merci, monsieur Bray. Merci, monsieur Corbin.

M. Corbin: Est-ce tout?

[Texte]

The Chairman: Yes. One short one, if you have it.

Mr. Corbin: All right. I would have wanted to have gone into that in more detail, but one of the general questions I had intended to put, if time had allowed, was to ask the Association and their membership if in the past they have lobbied—it is a legitimate term—the provincial governments to ask them, cajole or convince them, to get together and standardize their legislation in this field right across Canada?

The Chairman: Mr. Bray.

Mr. Bray: Yes, sir, we have. There was one meeting of . . .

Mr. Corbin: Tell me about the response, too, while you are at it.

Mr. Bray: There was one meeting in 1968 when one of the predecessor organizations of ACFC submitted a brief to the interprovincial ministers of consumer affairs. I think that was the only public meeting they have held to which industry representation was invited. At that time, the whole subject of our brief was directed toward providing some uniformity across jurisdictions. We are in favour of that and have been in favour of that all the way along.

You asked, what was the response?

Mr. Corbin: Right.

Mr. Bray: The fact is that these acts in the several provinces do vary now from place to place and with respect to different items. Therefore, I guess the response is that they enjoyed the notion but were not able to incorporate our recommendations.

The Chairman: Mr. MacKenzie, do you have anything to add?

Mr. MacKenzie: I just want to add one comment to that: all the provinces have not done this at the same time but each time a provincial statute has been reviewed, where they are introducing a consumer protection act, we had attempted to have them standardized because as it operates now we have 10 provinces all with minor variations. All are trying to do the same thing and it is costly for us to have to comply with some particular thing in this province and not in the next province, and then another province does it altogether differently. We have attempted in each representation we have made to get a degree of standardization or uniformity in these statutes.

Mr. Corbin: I think that is a fundamental matter, Mr. Chairman. I wonder if the witness could provide us with a copy of the brief that they presented at that time to the ministers. It would be very helpful, I think.

The Chairman: Did you aim to do that, Mr. Bray?

Mr. Bray: Yes, sir. . .

Mr. Corbin: Thank you very much.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Clermont.

[Interprétation]

Le président: Oui. Vous pouvez poser encore une courte question.

M. Corbin: J'aurais aimé approfondir la question, mais l'une des questions générales que je voulais poser, si le temps le permettait, était de demander à l'Association et à ses membres si elle avait, par le passé, fait des manœuvres, c'est le mot légitime, auprès des gouvernements provinciaux pour leur demander ou les convaincre de s'entendre et de normaliser leurs lois, au Canada, dans ce domaine.

Le président: Monsieur Bray.

M. Bray: Oui, nous l'avons fait. Il y a eu une réunion de . . .

M. Corbin: Quelle a été la réaction?

M. Bray: Il y a eu une réunion, en 1968, où une organisation antérieure à l'Association des compagnies financières canadiennes a soumis un mémoire au ministre des Affaires des consommateurs des diverses provinces. Je crois que c'est la seule séance publique où l'industrie ait été invitée. A l'époque, tout notre mémoire visait à assurer une certaine uniformité partout. Nous sommes en faveur de procéder ainsi et nous l'avons toujours été.

Vous avez demandé quelle était la réaction?

M. Corbin: Oui.

M. Bray: Il faut dire que les lois sont différentes, de province en province, et qu'elles sont différentes selon les sujets en cause. Par conséquent, je suppose que la réponse est qu'ils ont été heureux de voir cette notion mais qu'ils n'ont pas pu tenir compte de nos recommandations.

Le président: Monsieur MacKenzie, avez-vous quelque chose à ajouter?

M. MacKenzie: Je veux simplement ajouter que toutes les provinces n'ont pas agi ainsi, au même moment, mais que chaque fois qu'une loi provinciale était révisée ou qu'elles présentaient une loi pour la protection des consommateurs, elles s'efforçaient d'apporter une normalisation car, actuellement, il n'y a que peu de différence entre les dix provinces. Nous avons tous le même objectif et il est très coûteux de devoir suivre telle règle dans une province et non pas dans une autre, etc. Dans chaque requête que nous avons faite, nous avons essayé d'obtenir une certaine normalisation ou uniformité des lois.

M. Corbin: Je crois que c'est fondamental, monsieur le président. Je me demande si le témoin pourrait nous fournir un exemplaire du mémoire présenté à l'époque aux ministres. Ce serait très utile.

Le président: Est-ce que vous aviez l'intention de le faire, monsieur Bray?

M. Bray: Oui.

M. Corbin: Merci beaucoup.

Le président: Merci beaucoup. M. Clermont vous avez la parole.

[Text]

M. Clermont: Merci, monsieur le président. Je ne vais poser que deux ou trois questions et si elles ont déjà été posées, vous m'arrêterez et je lirai le compte rendu de la séance d'aujourd'hui.

La question que je vais poser, monsieur le président, a peut-être déjà été posée par M. Marceau. Voici ce qu'on lit à la page 65:

Version anglaise et version française.

15.4 Nous n'avons pas fait procéder à une comparaison détaillée des versions anglaise et française du projet de loi; toutefois, une revue rapide de certains articles révèle que la version en français est sensiblement différente de la version en anglais dans les articles 7.2, 7.3 et 12.1 du projet de loi. Nous recommandons que ce Comité fasse une révision de chaque clause pour s'assurer que les droits des emprunteurs et des prêteurs seront identiques dans les deux langues.

Depuis l'émission de ce mémoire, avez-vous eu l'occasion de continuer votre étude du projet de loi dans les deux langues et si oui, est-ce qu'il y a d'autres articles sur lesquels vous désirez attirer notre attention?

M. Dynes: Je répondrai en partie à votre question et je demanderai à M. Stevens de continuer. Non, nous n'avons pas continué notre étude; nous avons décidé de faire notre propre traduction du projet de loi et vous l'avez devant vous. Malheureusement, nous avons dû faire vérifier notre première traduction par nos avocats à Montréal; nous voulions vous soumettre notre version du projet de loi assez tôt pour vous permettre de l'étudier mais lorsque notre traduction nous est revenue, il y avait des changements qui ont nécessité une deuxième édition, et c'est celle que vous avez maintenant entre vos mains.

M. Clermont: C'est une version modifiée.

M. Dynes: Oui, c'est cela, exactement. Si nous avions été entièrement satisfaits de la traduction, nous n'aurions probablement pas fait notre propre traduction.

M. Clermont: Vous n'avez pas d'autres articles sur lesquels vous voulez attirer l'attention du Comité?

Mr. Dynes: I could ask you now, Mr. Stevens... may I, through the Chair?

The Chairman: Yes. Mr. Stevens.

Mr. Stevens: Actually, Mr. Chairman and Mr. Clermont, certainly we did not try to make a careful consideration of the French sections of the bill; and when Mr. Dynes referred to a preparation of a translation it was a translation of our brief, not the bill. The thing that intrigued us the most was the fact that there were substantially fewer words required to be employed in the French counterpart than in the English.

Mr. Clermont: I am quite surprised; usually it is the opposite.

Mr. Stevens: I have always realized that the English were verbose but I did not realize it was to that extent. Really we noted two or three sections and then with, I must admit, a degree of admiration, put the comment in the brief because we

[Interpretation]

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman. I will put two or three questions and if they have already been asked, you will stop me and I will read the *Minutes* of today's meeting.

The questions I wanted to ask, Mr. Chairman, have maybe already been asked by Mr. Marceau. This is what we read on page 65:

Versions anglaise et version française

15.4 We did not proceed to a detailed comparison of the English and French version of the bill; however, a quick review of some of the clauses shows that the French version is slightly different from the English version especially for clauses 7.2, 7.3 and 12.1 of the bill. We recommend that the Committee revise every clause so as to make sure that the borrowers' and lenders' rights are identical in the two languages.

Since the issue of this brief, were you able to carry on your study of the bill in the two languages, and if so, are there other clauses to which you want to draw to our attention?

Mr. Dynes: I will partly reply to your question and I will ask Mr. Stevens to carry on. No, we have not carried on with our study; we decided to do our own translation of the bill and you have it in front of you. Unfortunately we had to have our first translation checked by our lawyers in Montreal; we intended to submit to you our version of the bill early so as to allow you enough time to study it, but when our translation came back, changes had been made which required a second edition to be made and this is the one you have now in your hands.

Mr. Clermont: Is it a modified version?

Mr. Dynes: Yes, exactly. If the translation had been entirely satisfactory, it is likely that we would not have had to do our own translation.

Mr. Clermont: Are there not any other clauses to which you want to draw the attention of the Committee?

M. Dynes: Je pourrais vous répondre tout de suite, monsieur Stevens... Puis-je, monsieur le président?

Le président: Oui. Monsieur Stevens vous avez la parole.

M. Stevens: En fait, monsieur le président et monsieur Clermont, nous n'avons très certainement pas essayé d'étudier de près l'article en français du bill. Lorsque M. Dynes a mentionné la préparation d'une traduction, il s'agissait de la traduction de notre mémoire et non pas du bill. Ce qui m'a intrigué le plus, c'est que la version française était beaucoup plus courte que la version anglaise.

M. Clermont: J'en suis très surpris car d'habitude c'est l'inverse.

M. Stevens: Je savais que les Anglais étaient prolixes, mais je ne me rendais pas compte jusqu'à un tel point. En fait, nous avons remarqué deux ou trois articles et puis, je dois l'admettre, avec une certaine admiration, mis ce commentaire dans le

[Texte]

want to make certain that there is a common law for all parties.

Mr. Clermont: I had the same reaction myself and they told me that now the laws are prepared in English and in French without translation; that is probably why some of the French lawyers have shortened expressions to bring it into law.

• 1240

Mr. Stevens: Obviously, the French-speaking lawyer is much more precise in the drafting of the legislation or he uses fewer words.

M. Clermont: Je vous remercie beaucoup, messieurs.

Une autre question... à propos de l'accès au crédit des personnes à faible revenu. Pour accorder un crédit, vous avez trois principaux barèmes. Vous avez premièrement ce que l'on connaît, le revenu discrétionnaire. Deuxièmement, il y a la réputation de l'intéressé, et enfin la garantie offerte. Et je vois page 5, paragraphe 2.04, vous dites:

Le taux est également fonction des frais engagés par le créancier pour effectuer une opération de crédit à la consommation puisque ces frais, occasionnés par l'enquête de crédit et l'ouverture du compte, ne varient que très peu quelle que soit l'importance de la transaction et doivent être recouverts dans le taux exigé; par conséquent, le taux d'un emprunt à court terme d'un montant moindre est plus élevé que le taux d'un emprunt dont le montant est important pour une même durée.

Le taux d'intérêt peut donc fluctuer pour un emprunt plus important que moins important. Mais vous parlez de l'ouverture d'un compte. Sans doute que certains de vos emprunteurs reviennent. Parce que si je me base sur la publicité que vous faites dans les média d'information, plusieurs de vos premiers clients vous reviennent parce qu'ils sont satisfaits du crédit que vous leur avez accordé, du mode de paiement, etc. Je ne sais pas si cela se fait encore aujourd'hui, main un membre de votre Association avait même l'habitude, il y a quelques années, lorsqu'un client avait payé son compte d'une manière régulière, sans retard, etc., de remettre une carte, attestant que cette personne-là a rencontré ses obligations d'une manière régulière... bref un certificat de bon rendement.

Mais si cette personne-là se représente pour avoir un autre prêt, l'étude et l'évaluation de possibilités d'un risque ne sont pas les mêmes que la première fois. Est-ce que vous prenez ceci en considération pour le taux d'intérêt que vous lui demandez ou bien cette personne-là, comme la première fois, paie-t-elle le même taux d'intérêt? Pour un prêt d'un an, X montant d'argent, le paiement incluant l'intérêt est-il le même que pour un nouveau client? L'exemple que je vous donne tient compte de l'émission d'un deuxième ou d'un troisième, ou d'un quatrième prêt.

M. Dynes: Naturellement, quelqu'un qui a fait affaires avec un de nos membres, et qui a très bien payé, aura plus de facilités... il aura une carte de crédit ou quelque chose comme cela pour lui permettre d'avoir un nouveau crédit assez facilement. Ce qui arrive surtout c'est que le montant qui lui est disponible devient plus élevé. On lui proposera plus de

[Interprétation]

mémoire car nous voulions nous assurer que toutes les parties sont régies par une loi commune.

M. Clermont: J'ai eu la même réaction et l'on m'a dit que maintenant les lois sont préparées en anglais et en français sans qu'il y ait de traduction. C'est probablement pourquoi certains des juristes français ont raccourci les expressions pour les insérer dans la loi.

M. Stevens: De toute évidence, l'avocat de langue française est plus précis dans sa rédaction de la loi où il utilise moins de mots.

Mr. Clermont: Thank you very much, gentlemen.

I have another question concerning the access to credit for people with low incomes. To give credit you have three main scales; first you have the discretionary income, secondly you have the reputation of the person and then you have the guarantee. I notice that in paragraph 2.04, on page 5, you state:

The rate is also related to the expenses incurred by the creditor to give a consumer credit as these expenses resulting from the investigation of credit and the opening of an account, do not vary very much, whatever the size of the transaction and must be recovered in the rate. So, the rate of the short-term borrowing of a lesser amount is higher than the rate of a higher loan for the same term.

The interest rate can vary, but you are talking about the opening of an account. It may be that some of your borrowers come back, and if I look at your publicity, you say that several of your former clients come back because they are satisfied with the credit you are giving them, and so on. I do not know if it is still done, but a member of your association used to, a few years ago, when a client had paid his account without delay give him a card as a testimony that that client had fulfilled in a regular way his obligation.

So, if that person comes again for a loan, he will be better treated than the first time. Do you take this in consideration for the interest rate or does that person pay the same rate of interest the second time? For a loan of a term of one year, does the repayment include the same interest as in the case of a new client? And by a second time, I mean also for a third and fourth, and so on.

Mr. Dynes: Of course, the person who has a good credit rating will receive better treatment; we will give him a credit card and usually the amount which he is allowed to borrow is higher. The rate does not vary so much for the good reason that it is virtually impossible to evaluate a client in the field of personal loans. It would cost too much. We assess what is the

[Text]

crédit, s'il le faut, que dans son compte original. Le taux ne change pas tellement pour la bonne raison que l'on essaie de faire une évaluation par client, chose qui est absolument impossible pour une occupation comme la nôtre dans le domaine des prêts personnels. Ce serait beaucoup plus coûteux. Et on détermine quel est notre meilleur taux au point de vue de la compétition qu'on rencontre; et ce taux-là est disponible à tous nos meilleurs clients et même parfois à ceux qui sont un peu moins bons.

M. Clermont: Ce que je viens donc de lire n'est pas tout à fait exact. Quand vous dites, «occasionnés par l'enquête de crédit», le deuxième prêt ne demande pas le même genre d'enquête; l'enquête est beaucoup plus courte, surtout si l'habitude de la compagnie à laquelle je pense se perpétue et que cette personne-là a un certificat de «bon emprunteur». Alors l'enquête est beaucoup plus courte. Le taux d'intérêt, selon votre Association, est donc plutôt basé sur l'importance du prêt que sur la... possibilité d'un emprunteur à rembourser?

• 1245

M. Dynes: Monsieur Clermont, disons que le client, même s'il a bien payé... Naturellement, nous ne lui aurions pas consenti de prêt, si nous n'avions pas cru qu'il paierait très bien. Après avoir tenu compte du revenu dont il dispose, nous lui avons attribué un certain montant. Même s'il a bien remboursé ce montant-là cela ne veut pas dire non plus que nous pouvons lui attribuer un nouveau taux, ni que nous pouvons nécessairement augmenter le montant mis à sa disposition. Nous allons essayer de l'augmenter, mais seulement s'il a la capacité de nous rembourser.

M. Clermont: Donc, si je vous prends au mot, vous dites que si on croit cette personne-là inapte à recevoir de vous un prêt ou si son crédit n'est pas conforme à vos exigences, vous ne lui consentirez pas de prêt? Un groupe a dit ici devant le Comité qu'il n'y a pas de mauvais risques puisque les compagnies de finance imposent un taux d'intérêt énorme lors d'un prêt. Alors, que répondez-vous à la recommandation de ce groupe voulant que si l'emprunteur ne paie pas, ce soit le prêteur qui doive en subir les conséquences? Le même groupe nous a aussi recommandé qu'un article du projet de loi devrait défendre à un prêteur de poursuivre un emprunteur qui n'honore pas ses obligations.

M. Dynes: Monsieur Clermont, je dois demander...

I would like to ask Mr. Anderson who is more experienced than I am in the personal loan field to answer that particular question, if he understood the translation.

The Chairman: Mr. Anderson, did you hear the question?

Mr. Anderson: I am sorry, Mr. Chairman, I missed it, back there.

Le président: Répondez à la question, s'il vous plaît.

Mr. Clermont: Yes, I understand that... Je me suis fâché, excusez-moi... Parce que c'est une chose qui m'arrive souvent. Je pose une question en français et la question est

[Interpretation]

best rate, taking into account the competition and this rate is available to our best clients, sometimes even to clients who are not quite our best.

Mr. Clermont: What I have just been reading is then not quite exact. When you say "resulting from investigation on credit", the second loan does not require the same investigation; the investigation is shorter, especially if that person had a certificate as being a good borrower. The rate of interest in your association is then rather based on the amount of the loan than on the way in which the borrower reimbursed the loan?

Mr. Dynes: Mr. Clermont, if we had not believed that this customer would not be able to pay back, we would not have granted him a loan. Taking into account his disposable income, we have set a certain amount. Even if he has paid back this amount, that does not mean that we will not set him another rate or that we will not increase the amount which is available to him. Indeed, we will try to increase this amount, but only if he is able to pay back.

Mr. Clermont: If I understand you correctly, this customer will not be granted a loan if you believe that he is unable to pay it back or if his credit rating does not meet your requirements? Some witnesses said, in this Committee, that there were no bad risks since finance companies set a very high interest rate for loans. What do you think of the recommendation of those witnesses who said that, if the borrower does not pay, the lender should bear the consequences? Those same witnesses also recommended that a section of the bill should prevent the lender to sue a borrower who is unable to pay.

Mr. Dynes: Mr. Clermont, I must ask...

J'aimerais demander à M. Anderson, qui est plus compétent en la matière, de répondre à cette question, s'il a compris l'interprétation.

Le président: Monsieur Anderson, avez-vous entendu la question?

Mr. Anderson: Je suis désolé, monsieur le président, mais je ne l'ai pas entendue de là-bas.

The Chairman: Can you answer the question, please?

M. Clermont: Je comprends. I am sorry, Mr. Chairman, I got mad... You know, it happens to me a lot of times... I ask a question in French and this question is referred to two or

[Texte]

transmise à deux ou trois autres personnes qui, elles, ne l'ont pas comprise et je suis obligé de répéter.

Voici, un groupe de témoins a comparu devant nous et ceux-ci nous ont affirmé qu'il n'y avait pas de mauvais crédit. Or, M. Dynes m'avait dit que si on croit que quelqu'un n'a pas la solvabilité voulue pour recevoir un prêt on ne lui en consent pas. Ce groupe-là nous a donc dit qu'une fois un prêt consenti, étant donné surtout le fait que dans certains cas le taux d'intérêt est très élevé, si l'emprunteur a des raisons valables de ne pas rembourser son prêt, il ne devrait pas y avoir de poursuite. Dans ce même mémoire, on nous a aussi fait la recommandation que le prêteur ne devrait pas avoir le droit de poursuivre cet emprunteur, ni de prendre une saisie contre lui.

The Chairman: Mr. Anderson, did you get that?

Mr. Anderson: Yes, I did. You were very loud and clear, sir. But I do not know what you are relating to, sir; I really do not. You were talking about a credit certificate . . .

Mr. Clermont: The credit certificate came before.

Mr. Anderson: I understand that.

Mr. Clermont: One group of people came before this Committee and, first, there were some remarks; and one of the remarks was that there is no such thing as a bad risk. When a loan is accepted and granted, there should be no recourse in law because the rate of interest is so high that it is within the risk you take when you make such a loan. A recommendation that was made to this Committee by the same group was that a company making loans should not be allowed to sue such a borrower.

Mr. Stevens: I think we were referring to garnishee proceedings; are we not, Mr. Clermont?

• 1250

Mr. Clermont: Yes.

Mr. Stevens: The garnishee, in our opinion, acts as a deterrent and the removal of the procedures that are set forth therein would, I think, encourage consumers not to pay their debts. It is not something that we, as a membership, or I suspect the Parliament of Canada, feel is a proper posture to take with respect to a legal and, indeed, a moral obligation. There is no doubt that the abolition of garnishment proceedings would increase risks and also increase costs. These costs would be borne by those who pay their accounts and not by the offenders. The trade unions, in their submission, alluded to the elimination of garnishees but did not discuss the elimination of irrevocable check-offs or wage assignments or payroll deduction arrangements which are used by unions themselves and by credit unions. Their attitudes toward garnishees may well change if the availability of these other vehicles is eliminated as surely a wage assignment and forced payroll deduction, as a condition of employment, is just as "evil", which I believe is the word that they used, as any garnishee.

I think it should also be recognized that a garnishee order can only be obtained after a court has issued a judgment and that garnishee applies to the particular payment that is due

[Interprétation]

three persons who did not hear or understand it and I have to repeat.

Some witnesses have appeared before us and told us that there were no bad risks. Yet, Mr. Dynes said that, if he believes that a customer's credit rating does not meet the requirements, he does not grant the loan. Therefore, those witnesses said that, once a loan is granted, since the interest rate is often very high, the lender should not be allowed to sue the borrower if the latter is unable to pay. Those witnesses also recommended the elimination of garnishee proceedings.

Le président: Monsieur Anderson, avez-vous compris la question?

M. Anderson: Oui, Vous avez parlé avec une voix claire, monsieur, mais je ne vois pas bien à quoi vous faites allusion. Voulez-vous parler d'un certificat de crédit . . .

M. Clermont: C'était avant.

M. Anderson: Je comprends.

M. Clermont: Un groupe de témoins ont comparu devant ce comité, ont affirmé qu'il n'y avait pas de mauvais risques. Une fois qu'un prêt est accordé, il ne devrait y avoir aucune possibilité de recours devant un tribunal, car le taux d'intérêt est tellement élevé que le risque présenté par le client est pratiquement couvert. Le même groupe de témoins avait suggéré au Comité qu'une société de prêt ne devrait pas être autorisée à poursuivre un emprunteur.

M. Stevens: Vous voulez sans doute parler des procédures de saisie, monsieur Clermont?

M. Clermont: Oui.

M. Stevens: A notre avis, la saisie a un effet de dissuasion et la suppression de cette procédure encouragerait les consommateurs à ne pas rembourser leurs dettes. Je ne pense pas que ce serait une décision souhaitable de la part du Parlement du Canada, étant donné qu'il s'agit ici du principe même de l'obligation juridique et morale. Il est évident que l'abolition des procédés de saisie augmenterait les risques et les coûts, et ces coûts seraient assumés par ceux-là mêmes qui remboursent leurs dettes, et non pas par les délinquants. Les syndicats, dans leur témoignage, ont parlé de la possibilité d'éliminer les saisies mais n'ont pas parlé de l'élimination des déductions à la source, car c'est une procédure largement utilisée par les syndicats et les caisses de crédit. En conséquence, il se pourrait fort bien qu'ils changent d'avis si l'on supprimait le système des déductions à la source.

Il ne faut pas oublier qu'une ordonnance de saisie ne peut être obtenue qu'après jugement du tribunal et cette saisie

[Text]

and owing at the time the garnishee is delivered to the debtor of the consumer. It is not a continuing obligation as a check-off for union dues or as a wage assignment may be.

Mr. Clermont: Thank you, sirs.

Mr. Dynes: May I just add one thing? Mr. Clermont, there is one thing that we do as well. The incidence of legal action is very minimal, and less than 0.5 per cent of our accounts have any legal action whatsoever. The second thing is the only time that our industry takes legal action in the consumer areas is when a consumer has the ability to pay but refuses to do so. We never pursue somebody who cannot afford to meet his payments.

Mr. Clermont: Thank you.

The Chairman: Yes, Mr. Bray.

Mr. Bray: Mr. Chairman, as a further supplement to that, the former clerk of the Small Claims Court in Metropolitan Toronto reported that in his experience, which was extensive, with difficulties with that, in his opinion 95 per cent of the clients that he had handled and which were in difficulty with that were in difficulty as a result of unpredictable change in circumstances after the loan was taken out. With respect to the notion that you were provided with that there is no such thing as a bad risk, that may very well be the way it is on the way into the contract at inception but persons and circumstances change. That was the evidence that was provided with respect to that person's experience with people in difficulty with debt.

The Chairman: Mr. Philbrook.

Mr. Philbrook: Thank you very much, Mr. Chairman. I will try to be brief. The witness, in particular Mr. Dynes, touched on five major issues of concern in the brief. I would just like to touch briefly on each of those.

First of all, on loan sharking. I believe there is ample precedent for including in one bill matters which touch on both civil law and criminal law such as the competition bill, but you seem to reflect some concern on the fact that the association of loan sharks in one bill might be a bad reflection on legitimate lenders. Would you have any good reason to feel that the public would not be able to distinguish easily between loan sharks and legitimate lending firms? I do not mean that to be as facetious as it sounds, but I tried to make a point.

• 1255

Mr. Dynes: I hope there has been considerable progress in clarifying our image of what we do, how we go about it and the ethics of our industry. We have spent an awful lot of time and effort in trying to do that. I think an example of the way we are trying to co-operate in all areas is the time and money that has been spent on this particular brief and the positive attitude that we have tried to take in order to end up with good legislation which will be to the advantage of not only the industry but also the consumers and the various clients that we deal with. I cannot say that it will completely clarify the misconceptions that exist in some people's minds, but we are making headway in that regard, in my opinion.

[Interpretation]

s'applique au montant dû au moment où la saisie est accordée au créancier du consommateur.

M. Clermont: Merci, messieurs.

M. Dynes: Puis-je ajouter quelque chose? Monsieur Clermont, le pourcentage de poursuites juridiques est très minime, puisqu'il est inférieure à 0.5 p. 100 de nos comptes. Deuxièmement, je voudrais vous signaler que nous n'intentons des poursuites juridiques que dans le cas où le consommateur peut rembourser mais refuse de le faire. En effet, nous ne poursuivons jamais celui qui est incapable de rembourser ses dettes.

M. Clermont: Merci.

Le président: Monsieur Bray.

M. Bray: Monsieur le président, j'aimerais ajouter que l'ancien greffier de la Cour des petites créances de Toronto a indiqué que, selon sa longue expérience, dans 95 p. 100 des cas qu'il a examinés, les clients se trouvaient en difficulté à la suite d'un changement imprévu de leur situation financière après l'octroi du prêt. En conséquence, vous avez beau dire qu'il n'y a pas de mauvais risques, il ne faut pas oublier qu'après la signature du contrat, les personnes et les circonstances peuvent changer.

Le président: Monsieur Philbrook.

M. Philbrook: Merci beaucoup, monsieur le président. Je vais essayer d'être bref. J'aimerais tout d'abord revenir sur les cinq principales préoccupations mentionnées dans le mémoire et dont a parlé M. Dynes particulier.

La première concerne le prêt usuraire. Je pense qu'il y a suffisamment de précédents pour inclure, dans ce projet de loi, des questions portant à la fois sur le droit civil et le droit criminel, mais vous semblez craindre que l'emploi du terme «usurier» nuise à la réputation des prêteurs légitimes. Ne pensez-vous pas que le public est capable de faire nettement la distinction entre les usuriers et les prêteurs légitimes? Vous pensez peut-être que c'est une plaisanterie, mais je suis sérieux.

M. Dynes: J'espère que nous avons réussi, comme on dit, à redorer notre blason, et à faire valoir la moralité de notre industrie. Je dois vous avouer que nous avons déployé beaucoup d'efforts dans ce sens. A titre d'exemple, j'aimerais vous dire que nous avons consacré beaucoup de temps et beaucoup d'argent à la rédaction de ce mémoire et je pense que nous avons adopté une attitude très positive en vous montrant que nous étions prêts à coopérer avec vous pour améliorer ce projet de loi qui doit servir l'intérêt, non seulement de l'industrie, mais aussi des consommateurs. Certes, je ne veux pas dire qu'il ne reste aucun malentendu dans l'esprit du public, mais je puis

[Texte]

Mr. Philbrook: I would like to suggest that the public probably has a pretty clear idea of the difference, and that you have no real concern in that area. I cannot see that you would suffer by the association, but it seems to me that there is a similarity of subjects here in terms of handling money at an interest rate, and that is why it is being brought in under one package, under one bill.

Mr. Dynes: I understand that a statement was made by other banks pertaining to the association of loan sharking in this bill as well. I do not think we are the only ones that are concerned.

Mr. Philbrook: Not by any means, no. We have debated this back and forth, but it depends on which way you look at it.

The Chairman: Mr. Stevens.

Mr. Stevens: There is another aspect to this, Mr. Philbrook. Of course, it is one that we do not want to be unduly critical of, and it is this concept of the criminal rate which supposedly is going to be provided by regulation. We object to that concept, or we would like to comment and bring it to your attention that if it is a criminal rate it should be set forth in the legislation, not in the regulations. However, with the definition of "credit charge" and "credit charge rate" at the present time it is going to be almost impossible to determine what is or is not a "criminal rate".

The concept of loan sharking, however, which has received a great deal of comment throughout the deliberations of your Committee, and of course we have referred to it in our brief, and someone—I cannot remember who it was—made the comment earlier in an appearance before your Committee, Mr. Chairman, that loan sharking is really something that is related to some other form of criminal or quasi-criminal activity. The unfortunate consumer finds himself in a position where he resorts to a loan shark because of a gambling debt, or whatever the case might be, and he does not feel he can go to a legitimate lender in order to have that lender take him out of his dilemma and the problem that he is suffering from.

The Chairman: Mr. MacKenzie, do you wish to add something?

Mr. MacKenzie: I have just a very brief remark to make. I think the other point we tried to make in the brief about loan sharking is that by including legitimate lending and loan sharking you make the requirements, and so on, so tough for everybody that it has to be nonproductive simply by trying to combine the two things, the criminal activity with a legitimate activity, and in order to encompass the concept of loan sharking they have put stricter requirements in this. I think we talked about that very briefly when we were talking on Mr. Corbin's question about the powers of the administrator, which powers are non very tough probably because loan sharking is encompassed within the bill.

[Interprétation]

affirmer cependant que nous avons fait beaucoup de progrès dans ce domaine.

M. Philbrook: Je crois que le public a une idée très nette de la différence qui existe dans ce domaine, et vous n'avez donc rien à craindre de l'emploi du terme «usurier» dans le projet de loi. Nous traitons ici de toute une série de transactions comportant un taux d'intérêt, et c'est la raison pour laquelle nous les avons réunies dans un même projet de loi.

M. Dynes: Je crois que d'autres banques ont manifesté leur inquiétude devant l'emploi du terme «prêts usuraires», dans ce projet de loi. Nous ne sommes donc pas les seuls à nous en inquiéter.

M. Philbrook: Bien au contraire. Nous avons étudié ce problème sous tous ses angles, mais tout dépend de quel côté vous vous placez.

Le président: Monsieur Stevens.

M. Stevens: Il y a un autre aspect, monsieur Philbrook, que j'aimerais aborder ici. Bien sûr, nous ne voulons pas nous montrer trop critiques, mais le fait est que le taux criminel sera, apparemment, déterminé par voie de règlement. Nous nous opposons à ce concept car, à notre avis, s'il s'agit d'un taux criminel, il devrait être défini par la loi et non pas par les règlements. Cependant, avec la définition des «frais de crédit», il sera extrêmement difficile de déterminer ce qu'est un taux criminel.

Le concept du prêt usuraire a fait l'objet de nombreuses discussions au cours de vos délibérations et nous en parlons d'ailleurs dans notre mémoire. Un des témoins précédents a d'ailleurs déclaré que le prêt usuraire était pratiquement un délit criminel ou quasi-criminel. Certains consommateurs se retrouvent dans une situation telle qu'ils sont obligés d'avoir recours à un usurier, parce qu'ils ont contracté une dette de jeu ou pour toute autre raison; ces consommateurs s'imaginent qu'ils ne peuvent pas s'adresser à un prêteur officiel, d'où le dilemme dans lequel ils se trouvent.

Le président: Monsieur MacKenzie, avez-vous quelque chose à ajouter?

M. MacKenzie: Je serai très bref. Nous indiquons également, dans notre mémoire, que le projet de loi, étant donné qu'il porte également sur le prêt usuraire, impose des conditions rigoureuses pour tout le monde, aussi bien pour les activités criminelles que pour les activités légitimes. En quelque sorte, l'imposition de normes plus strictes, qui visent directement les usuriers, pénalise les prêteurs légitimes. Nous avons d'ailleurs parlé brièvement de cette question tout à l'heure, en réponse à une question de M. Corbin, sur les pouvoirs de l'administrateur, lesquels pouvoirs sont très sévères parce que ce projet de loi englobe également le prêt usuraire.

[Text]

Mr. Philbrook: We have had quite a bit of debate on that and I appreciate those arguments. I still think it is possible to include two sections like that, notwithstanding.

The second point was on credit rating, and particularly as it applied to low-income people. We seem to have a genuine social dilemma here. As Mr. Rodriguez said, we have had some consumer-oriented groups that have put forth the argument that the lower-income people seem to have difficulty in that they are not credit rated as well. Their interest rates are set higher, but they are the least able to pay, not through intention but through circumstance.

• 1300

I cannot help but wonder if we were trying to reason this out with these consumer-oriented groups, how we would resolve that with the fact that, on your side, there is a tendency to feel there is less ability to pay. They are a higher risk and, therefore, you must charge a higher interest rate, which would seem a reasonable commercial argument, but it is hard to put those two things together.

The Chairman: Mr. Bray.

Mr. Bray: Mr. Chairman, a question came up, several years ago, along these same lines, and I give you the analogy of an older person attempting to obtain insurance. The premium is higher—it must necessarily be higher—unless there is an implicit transfer payment from those who are younger, and more healthy, to the older person. So, if there is to be a transfer payment, that is another matter, but I guess it is irrevocable in economics that rate will match risk and lower-income people can represent a higher risk and, therefore, warrant a higher rate.

It is unfortunate and we are aware, from a humanitarian point of view, of the dilemma of those people, but, also, we have the dilemma of being equitable with respect to those with a lower-risk factor.

Mr. Philbrook: That points up the difficulty of the risk of analogies too. On the life insurance thing it is fairly true that the older you get the greater chance there is of dying with some variations on that one, but what the consumer groups would point out is that with lower-income people this is not true. In fact, many of these people are more reliable than the upper-income people who get themselves away over their heads and they are in a much larger state of debt and yet, for some reason or other this generality is made.

Why do not the lending institutions look at the actual track record of the low-income people, and charge them interest rates on the basis of that track record, not on the fact that they are in a lower-income category.

Mr. Bray: If I may, Mr. Chairman, respectfully, we do acknowledge that point and in our brief, in paragraph 2.05, we say that generally speaking persons with low incomes will have a smaller amount of discretionary income. But we add that important qualifier in the middle that says, "and the incidence

[Interpretation]

M. Philbrook: Nous avons longuement parlé de ce problème et je comprends votre position. Je reste cependant convaincu qu'il est possible de couvrir les deux aspects à la fois.

Ma seconde question concerne la solvabilité des clients, et plus spécialement, des gagne-petit. Il semble que nous nous trouvions dans un véritable dilemme social. Comme l'a dit M. Rodriguez, certains groupes de défense du consommateur nous ont affirmé que les difficultés que connaissaient les gagne-petit étaient dues au fait que leur solvabilité n'était pas déterminée avec exactitude. En conséquence, ils se voient imposer des taux d'intérêt plus élevés alors qu'ils sont les moins en mesure de payer. Ce n'est pas une question d'intention, c'est une question de circonstance.

Si nous devons discuter de ce problème avec des groupes de défense du consommateur, je me demande comment nous pourrions concilier ces deux aspects étant donné que, de votre côté, vous estimez que les gagne-petit sont les moins en mesure de rembourser et que, par conséquent, ils présentent un risque plus grand, d'où la nécessité de leur imposer un taux d'intérêt plus élevé; sur le plan commercial, c'est assez logique, mais il est difficile de concilier ces deux choses.

Le président: Monsieur Bray.

M. Bray: Monsieur le président, ce genre de problème a déjà été soulevé, il y a plusieurs années, et j'aimerais vous citer le cas d'une personne âgée essayant d'obtenir une assurance. La prime qu'elle devra payer est nécessairement plus élevée, à moins qu'il n'y ait un transfert implicite des jeunes assurés aux personnes âgées. Donc, le cas d'un transfert est un autre problème; cependant, sur le plan purement économique, il est tout à fait normal que le taux d'intérêt soit calculé en fonction du risque et que les gagne-petit, puisqu'ils présentent un risque plus élevé, se voient imposer des taux d'intérêt plus élevés.

Cette situation est fort regrettable, surtout sur le plan humanitaire, mais il faut, par ailleurs, que nous soyons équitables vis-à-vis de ceux qui présentent moins de risques.

M. Philbrook: Cela nous montre bien que les analogies ne sont pas toujours justes. En ce qui concerne l'assurance-vie, il est vrai que plus vous êtes d'un âge avancé, plus il y a de risques de décès, à quelques variantes près; cependant, les groupes de défense du consommateur vous diront que cela ne s'applique pas à la situation des gagne-petit. En fait, la plupart d'entre eux sont beaucoup plus «sûrs» que les personnes plus fortunées, car celles-ci dépensent beaucoup plus et contractent souvent des dettes plus importantes.

A mon avis, les organismes de prêt devraient étudier soigneusement le dossier des gagne-petit et ne leur imposer des taux d'intérêt qu'en fonction de ce dossier et non pas simplement en fonction du fait qu'ils appartiennent à la catégorie des gagne-petit.

M. Bray: Monsieur le président, j'aimerais vous faire remarquer que nous en parlons justement dans notre mémoire, au paragraphe 2.05, où nous disons que, en règle générale, les gagne-petit disposent d'une marge beaucoup moins grande de revenu disponible. Nous ajoutons également que le nombre

[Texte]

of exceptions is significant." We acknowledge the point that there can be good risks associated with a low-income person. It is sorting them out that makes it extremely difficult.

Mr. Philbrook: Well, one can appreciate that, and, hopefully, perhaps, the private sector will appreciate that very same point where the government has a problem in terms of things like unemployment insurance too, sorting out the bad risks and the good risks, which does not always seem to be appreciated from the private side.

Mr. Chairman, I just want to touch briefly on those other three points. Do I have a minute or so?

The Chairman: You have about one minute.

Mr. Philbrook: If I can just go through them without having them answered, I will go through them more quickly. The third point was rate limits on credit charges. As you say, this was intended as a control and it became a restriction on the supply of funds, especially for low-income people.

I presume, here, your situation is like that of any commercial person, a person who runs a grocery store; you must cover your costs. That is about it and there is nothing beyond that. If you can reasonably cover your costs, then you can set the most reasonable interest rates.

Fourth, on the subject of jurisdiction, I am sure you realize that these matters are always checked out by the Department of Justice before the Bill ever sees the light of day. We seem to have to keep re-introducing that particular point. And I presume, here, that you would accept the inherent value . . .

The Chairman: Mr. Philbrook, can you finish? This is your last question.

Mr. Philbrook: You would accept the inherent value of some initiative, at the federal level, which would introduce some uniformity, or standardization, across the country, if possible, if there was enough co-operation and co-ordination between the federal level and the provincial level. That is probably a reasonable assumption.

Finally, on the matter of exemptions, I really was not sure what you were getting at. One would agree that universality is important. There should be no favoritism to any credit-granter. I suppose, really, I was just groping for a concrete example, there, of what you had in mind in terms of actual every-day commercial practice or experience.

The Chairman: Mr. Stevens, followed by Mr. Dynes.

Mr. Stevens: In answer to your last question, first, Doctor, the Small Loans Act is a federal statute of general application, but it applies exclusively to those entities that are licensed thereunder. By way of example, it does not apply to banks, it does not apply to trust companies, it does not apply to insurance companies and it does not apply to credit unions. Similarly, in respect of the provincial disclosure legislation that has been in place, the first instance was in the Province of Nova Scotia, in 1966, the discussions that we had with those departments, indicated that they intended to apply the legislation universally to all credit granters. As a result of closer examina-

[Interprétation]

d'exceptions est assez important. Nous reconnaissons que des gagne-petit peuvent ne présenter que de faibles risques, mais il est difficile de les identifier.

M. Philbrook: Espérons que le secteur privé comprendra dans quelle situation se trouve le gouvernement lorsqu'il doit déterminer ceux qui présentent des risques élevés et ceux qui présentent de faibles risques pour l'assurance-chômage.

Monsieur le président, j'aimerais maintenant passer aux trois autres préoccupations mentionnées dans ce mémoire. Me reste-t-il du temps?

Le président: Il vous reste environ une minute.

M. Philbrook: Je vais donc tout simplement les mentionner rapidement sans attendre de réponse. La troisième préoccupation concernait les limites des taux sur les frais du crédit. Comme vous l'avez dit, il s'agissait au départ d'exercer un certain contrôle, mais cette disposition a entraîné une diminution des fonds disponibles, surtout pour les gagne-petit.

Je suppose que, comme tout homme d'affaires, votre objectif est de couvrir vos coûts et, si cela est possible, de fixer les taux d'intérêt les plus raisonnables.

Quatrièmement, en ce qui concerne la juridiction, vous savez sans doute que toutes ces questions sont soigneusement examinées par le ministère de la Justice avant que le projet de loi ne voie le jour. Je crois qu'il n'est jamais inutile de révéler cela et je pense que vous acceptez la valeur intrinsèque . . .

Le président: Monsieur Philbrook, c'est votre dernière question. Pouvez-vous être bref?

M. Philbrook: Il est raisonnable de supposer que vous reconnaîtrez la valeur intrinsèque de certaines initiatives qui pourraient être prises par le gouvernement fédéral dans le but d'établir une certaine uniformité dans le pays, si les provinces sont d'accord.

Pour terminer, je ne vois pas bien où vous voulez en venir en ce qui concerne les exemptions. Nous sommes d'accord pour affirmer qu'elles devraient être universelles et qu'il ne devrait pas y avoir de favoritisme. J'aimerais cependant que vous m'en donniez un exemple concret dans vos activités quotidiennes.

Le président: M. Stevens, qui sera suivi de M. Dynes.

M. Stevens: Pour répondre à votre dernière question, j'aimerais vous dire que la Loi sur les petits prêts est une loi fédérale d'envergure nationale mais qu'elle s'applique exclusivement aux sociétés mentionnées dans cette loi. A titre d'exemple, elle ne s'applique pas aux banques, aux sociétés de fiducie, aux sociétés d'assurance et aux caisses de crédit. De même, en ce qui concerne les lois provinciales sur la divulgation, dont la première a été adoptée par la Nouvelle-Écosse, en 1966, les discussions que nous avons eues avec ces ministères indiquent qu'ils avaient l'intention d'appliquer universellement cette loi à tous les organismes de prêt. Après un examen plus approfondi,

[Text]

tion, however, it was restricted to those that make up the members of this association and other similar organizations, retail credit granters and the like. Again the banks, the trust companies and the insurance companies were excluded. And this is what we mean by universality. In one sense the federal government occupied the field from the standpoint of disclosure with respect to banks as a result of the amendments to the Bank Act where, as you know, there is an interest disclosure concept set forth that is not similar either to the ingredients in this bill or the ingredients that are contained in the provincial legislation.

The Chairman: Mr. Dynes, do you wish to add something to that?

Mr. Dynes: No, I think it was adequately answered.

Mr. Stevens: You did make a comment that took me by surprise, and it very well may be my ignorance in the matter. You suggested that this bill had been cleared through Justice.

Mr. Philbrook: That was my understanding, this and every other one. We had the same problem over the last two years with the competition bill, C-2, the same concern about jurisdiction, and we were told that by the time we see the bill it has been well cleared by Justice.

Mr. Stevens: I stand corrected, because I had thought it had been reviewed by the advisers in Consumer and Corporate Affairs and not by Justice.

Mr. Philbrook: As to jurisdictional matters.

Mr. Stevens: Constitutional.

Mr. Philbrook: Constitutional and jurisdictional matters. I stand to be corrected on that, but this has been the consistent story in my experience.

The Chairman: Well, it is my understanding that Justice always does look at the bill, but they look at them in various stages, too. Certainly before it becomes law they would be looking at it again.

Thank you, Mr. Stevens and Dr. Philbrook. One question for Mr. Rodriguez, as our time has already expired.

Mr. Brisco: Mr. Chairman, on a point of order, after Mr. Rodriguez has posed this question.

The Chairman: All right.

Mr. Rodriguez: What I am really interested in is something that has been difficult to pin down with the witnesses who are in the business of lending money.

What is the difference between what you pay to borrow money and what you charge for lending that money? Can I get that spread? I know you say in your brief that it varies from day to day because of the various things you are into, but give me any average day.

Mr. Dynes: I am Traders Group Limited and I am in every conceivable portfolio and it depends on your mixes of finance companies, because we are grouped together.

[Interpretation]

nous nous sommes rendu compte que ces lois provinciales étaient limitées aux membres de cette association et à d'autres organismes semblables, c'est-à-dire les prêteurs du commerce de détail, etc. Les banques, les sociétés de fiducie et les sociétés d'assurance en étaient à nouveau exclues. C'est ce que nous voulons dire par universalité. Le gouvernement fédéral a modifié la Loi sur les banques en ce qui concerne les procédures de divulgation que devaient observer les banques; cependant, ce projet de loi ne contient pas exactement les mêmes dispositions que la Loi sur les banques ou les lois provinciales en ce qui concerne les dispositions sur la divulgation du taux d'intérêt.

Le président: Monsieur Dynes, avez-vous quelque chose à ajouter?

M. Dynes: Non, je pense que la réponse était complète.

M. Stevens: Vous avez fait une remarque qui m'a quelque peu surpris, et c'est sans doute mon ignorance en la matière. En effet, vous avez dit que ce projet de loi avait soigneusement été examiné par le ministère de la Justice.

M. Philbrook: C'est ce qui se fait pour tous les projets de loi. Nous avons eu le même problème de juridiction, il y a deux ans, avec le Bill C-2 sur la concurrence et, à cette époque, on nous avait dit que le bill avait été soigneusement examiné par le ministère de la Justice.

M. Stevens: Je me trompais donc puisque je croyais que ce projet de loi avait été revu par les conseillers du ministère de la Consommation et des Corporations et non pas par ceux du ministère de la Justice.

M. Philbrook: Je parle seulement des problèmes de juridiction.

M. Stevens: Et de constitution.

M. Philbrook: Oui. Je me trompe peut-être mais, jusqu'à présent, il en a toujours été ainsi.

Le président: Le ministère de la Justice étudie toujours les projets de loi, mais il le fait à différentes étapes. Il est évident que le Ministère réexaminera ce projet de loi avant qu'il ne soit adopté.

Merci, monsieur Stevens et monsieur Philbrook. Je vais permettre à M. Rodriguez de poser une question car notre temps est déjà écoulé.

M. Brisco: Monsieur le président, j'aimerais invoquer le Règlement une fois que M. Rodriguez aura posé sa question.

Le président: Très bien.

M. Rodriguez: J'aimerais aborder un sujet dont il est très difficile de discuter avec des représentants d'organismes de prêt.

Quelle différence existe-t-il entre le montant que vous payez pour emprunter de l'argent et le montant que vous imposez pour prêter cet argent? Vous dites, dans votre mémoire, que cette différence varie d'un jour à l'autre, en fonction de vos activités, mais j'aimerais avoir une idée, en moyenne.

M. Dynes: Je fais partie de Traders Group Limited et nos taux d'intérêt dépendent de toutes sortes d'activités financières car nous constituons un groupe de sociétés.

[Texte]

Mr. Rodriguez: Well, give me an average.

Mr. Dynes: All right. On industrial commercial large transactions we presently are lending at 2.5 over prime and it goes up to 28 or 29 per cent on small ticket items in appliances and so on.

Mr. Rodriguez: In that particular category you are paying what, 8 to 10 per cent?

Mr. Dynes: Our money costs are about 10 per cent, yes.

Mr. Rodriguez: And then you are lending it from 12.5 up to?

Mr. Dynes: It could be, as I say, just under 30 per cent on what we call appliances.

Mr. Rodriguez: And what other categories do you have?

Mr. Dynes: We have industrial and commercial financing on equipment, we have mortgage lending, we have automobile financing, and we have personal loans.

Mr. Rodriguez: Suppose a guy goes to buy a second hand car, for example, what is the ceiling in that category?

Mr. Dynes: There is no such thing, first of all, as a ceiling. It depends largely on competitive practice, what your loss experience is and what your cost of handling is.

Mr. Rodriguez: What is the average?

Mr. Dynes: The average would be around the 17 per cent mark.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez.

Mr. Brisco, on a point of order.

Mr. Brisco: Mr. Chairman, when Mr. Bray was responding to Dr. Philbrook he quoted from 205 and I did not quite follow what you said. It was a question dealing with low income borrowers and the fact that they are classified as a higher risk.

Mr. Bray: Yes, I think the point was being made by Dr. Philbrook that representations have been heard by the Committee to the effect that some low income people are even a better risk than some higher income people who are overloaded with debt.

• 1310

Mr. Brisco: Right.

Mr. Bray: I was responding to that by saying, yes, we appreciate that point and hence the insertion of the qualifier, «the incidence of exceptions are significant.»

The Chairman: Thank you, Mr. Brisco.

Mr. Brisco: I did not see the section that you quoted, though.

Mr. MacKenzie: It is at the bottom of page 5 over to the top of page 6:

The incidence of exceptions is significant . . .

Mr. Brisco: Right. I am sorry. I just missed it. Thank you very much.

[Interprétation]

M. Rodriguez: Donnez-moi une moyenne.

M. Dynes: Parfait. Pour des transactions commerciales importantes, nous prêtons actuellement à 2.5 p. 100 au-dessus du taux préférentiel, et cela va jusqu'à 28 ou 29 p. 100 pour des petits prêts, comme l'achat d'appareils ménagers, etc.

M. Rodriguez: Pour ce genre de prêt, vous payez 8 à 10 p. 100?

M. Dynes: L'argent que nous empruntons nous coûte environ 10 p. 100, c'est exact.

M. Rodriguez: Et ensuite, vous le prêtez à 12.5 p. 100 et plus?

M. Dynes: Jusqu'à un peu moins de 30 p. 100, pour les appareils ménagers.

M. Rodriguez: Avez-vous d'autres catégories?

M. Dynes: Nous nous occupons également du financement d'équipement industriel commercial, de prêts hypothécaires, du financement d'automobiles, de prêts personnels, etc.

M. Rodriguez: Prenons l'exemple de celui qui veut acheter une voiture d'occasion; quel est le plafond des taux d'intérêt pour cette catégorie de prêt?

M. Dynes: Il n'y a absolument pas de plafond. Tout dépend de la concurrence, des pertes que vous avez pu enregistrer récemment et de ce que vous coulera l'octroi de ce prêt.

M. Rodriguez: Quelle est la moyenne?

M. Dynes: Environ 17 p. 100.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez.

Monsieur Brisco, vous voulez invoquer le Règlement.

M. Brisco: Monsieur le président, en réponse à une question de M. Philbrook, M. Bray a cité le paragraphe 2.05 et je n'ai pas très bien compris. Il s'agissait de gagne-petit et du fait qu'ils présentaient des risques plus élevés.

M. Bray: Oui, monsieur Philbrook disait que des témoins avaient déclaré au Comité que certains gagne-petit présentaient des risques beaucoup moins élevés que d'autres personnes plus fortunées qui s'endettaient jusqu'au cou.

M. Brisco: Bien.

M. Bray: J'avais répondu que j'étais d'accord et que c'était la raison pour laquelle le paragraphe en question indiquait que «le nombre d'exceptions est considérable».

Le président: Merci, monsieur Brisco.

M. Brisco: Je n'ai toujours pas trouvé le paragraphe dont vous parlez.

M. MacKenzie: Il se trouve au bas de la page 5 et se poursuit en haut de la page 6:

Le nombre d'exceptions est considérable.

M. Brisco: Je ne l'avais pas vu. Merci beaucoup.

[Text]

The Chairman: Thank you, Mr. Brisco. Before we adjourn, for the record I would like to say that the next meeting of this Committee will be on Friday, March 11, 1977, at 9.30 a.m. in Room 371 of the West Block, when we will once again be discussing Bill C-16. We will have before us a witness the Honourable Sidney Handleman, Minister of Consumer and Commercial Relations for the Province of Ontario.

At this time I would like to thank our witnesses from the Association of Canadian Financial Corporations for appearing before us today and giving us some valuable information and their brief.

Mr. Brisco: An excellent brief it was, too.

The Chairman: The meeting is now adjourned to the call of the Chair.

[Interpretation]

Le président: Merci, monsieur Brisco. Avant de lever la séance, j'aimerais vous rappeler que notre prochaine réunion aura lieu le vendredi 11 mars 1977, à 9 h 30, dans la pièce 371 de l'édifice de l'Ouest. Nous continuerons notre étude du Bill C-16 en présence de l'honorable Sidney Handleman, ministre de la Consommation et des Relations commerciales de l'Ontario.

J'aimerais maintenant remercier nos témoins de l'Association des compagnies financières canadiennes d'avoir comparu devant nous aujourd'hui et de nous avoir donné un témoignage intéressant.

M. Brisco: Le mémoire était excellent également.

Le président: La séance est levée.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Association of Canadian Financial Corporations:

Mr. H. E. Dynes, Chairman;

Mr. J. A. Anderson, First Vice-Chairman;

Mr. C. Bray, President;

Mr. D. E. MacKenzie, Chairman, Legal and Legislative Committee;

Mr. R. W. Stevens, Counsel.

De l'Association des compagnies financières canadiennes:

M. H. E. Dynes, président;

M. J. A. Anderson, premier vice-président;

M. C. Bray, président suppléant;

M. D. E. MacKenzie, président, Comité juridique et législatif;

M. R. W. Stevens, conseiller.

CA 1 XC 28
-1439

5

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 30

Friday, March 11, 1977

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 30

Le vendredi 11 mars 1977

Président: M. Kenneth Robinson

Government
Publications

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Standing Committee on*

Health, Welfare and Social Affairs

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité permanent de la*

Santé, du bien-être social et des affaires sociales

RESPECTING:

Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection
Act

CONCERNANT:

Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et
déposants

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the
Thirtieth Parliament, 1976-77

Deuxième session de la
trentième législature, 1976-1977

STANDING COMMITTEE ON HEALTH,
WELFARE AND SOCIAL AFFAIRS

Chairman: Mr. Kenneth Robinson

Vice-Chairman: Mr. Eymard Corbin

Messrs.

Appolloni (Mrs.)

Brisco

Clarke (*Vancouver Quadra*)

Clermont

Flynn

Fortin

Grafftey

Gray

Herbert

Huntington

COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ, DU
BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DES AFFAIRES
SOCIALES

Président: M. Kenneth Robinson

Vice-président: M. Eymard Corbin

Messieurs

Lajoie

Lambert (*Edmonton West*)

Marceau

McRae

Philbrook

Ritchie

Rodriguez

Stevens—(20)

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

Published under authority of the Speaker of the
House of Commons by the Queen's Printer for Canada

Available from Printing and Publishing, Supply and
Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité de l'Orateur de la Chambre
des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada

En vente: Imprimerie et Édition, Approvisionnements et Services
Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

FRIDAY, MARCH 11, 1977
(31)

[Text]

The Standing Committee on Health, Welfare and Social Affairs met at 9:39 o'clock a.m. this day, the Chairman, Mr. Kenneth Robinson, presiding.

Members of the Committee present: Messrs. Clarke (*Vancouver Quadra*), Clermont, Lajoie, Robinson, Rodriguez and Stevens.

Witnesses: From the Government of Ontario: The Honourable Sidney Handleman, Minister of Consumer and Commercial Relations and Mr. Ralph Lewis, Counsel, Business Practices Division, Ministry of Consumer and Commercial Relations.

The Committee resumed consideration of Bill C-16, An Act to provide for the protection of borrowers and depositors, to regulate interest on judgment debts, to repeal the Interest Act, the Pawnbrokers Act and the Small Loans Act and to amend certain other statutes in consequence thereof (*Borrowers and Depositors Protection Act*).

The Committee resumed consideration of Clause 2.

The Honourable Sidney Handleman made a statement.

The witnesses answered questions.

At 11:01 o'clock a.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE VENDREDI 11 MARS 1977
(31)

[Traduction]

Le Comité permanent de la santé, du bien-être social et des affaires sociales se réunit aujourd'hui à 9 h 39 sous la présidence de M. Kenneth Robinson (président).

Membres du Comité présents: MM. Clarke (*Vancouver Quadra*), Clermont, Lajoie, Robinson, Rodriguez et Stevens.

Témoins: Du Gouvernement de l'Ontario: L'honorable Sidney Handleman, Ministre de la Consommation et du Commerce et M. Ralph Lewis, conseiller, Division des affaires pratiques, Ministère de la Consommation et du Commerce.

Le Comité reprend l'étude du Bill C-16, Loi visant à assurer la protection des emprunteurs et déposants et ayant pour objet de réglementer l'intérêt sur les créances judiciaires, d'abroger la Loi sur l'intérêt, la Loi sur les prêteurs sur gages et la Loi sur les petits prêts et d'apporter des modifications corrélatives à d'autres lois (*Loi sur la protection des emprunteurs et déposants*).

Le Comité poursuit l'étude de l'article 2.

L'honorable Sidney Handleman fait une déclaration.

Les témoins répondent aux questions.

A 11 h 01, le Comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Richard Rumas

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

Friday, March 11, 1977

• 0938

*[Text]***The Chairman:** Will the meeting come to order, please?

Our order of reference for the day is Bill C-16, Borrowers and Depositors Protection Act. We have witnesses with us today from the Government of Ontario: the Honourable Sidney Handleman, Minister of Consumer and Commercial Relations; next to him, Mr. Robert Simpson, Executive Director, Business Practices Division, Ministry of Consumer and Commercial Relations; and on his right, Mr. Ralph Lewis, Counsel, Business Practices Division, Ministry of Consumer and Commercial Relations.

Mr. Handleman, would you like to make your statement now?

Mr. Sidney Handleman (Minister of Consumer and Commercial Relations, Government of Ontario): Thank you very much, Mr. Chairman. First of all, I would like to thank you and the members of the Committee for inviting me to appear here. As you probably know, it has not been the practice of the Government of Ontario to make its case before parliamentary committees, we have preferred, in the past, to deal on a government-to-government basis. But it was felt that this particular bill was of such wide ranging importance that I should make our position clear, and in public.

I am not going to be lengthy. I know your hearings have extended over several months and you have not heard anything new, probably, for the last month or so. Certainly, the Government of Ontario's brief, which has been filed with you, makes points that have been made by others. But I do want to talk about the interest we have in the procedure that led up to the bill. I think it is extremely important, particularly in our present stage of history in this country, to let you know how we feel about the system of co-operative federalism and how it is working or not working.

• 0940

The Ontario view, which is shared by most other provinces including those that have not appeared before you, is that the handling of this piece of legislation has become an important indicator of federal-provincial relations in the consumer field. The problems, which are inherent in the act and the fact that we are talking at this late stage after the bill has been tabled, indicate to us a possible breakdown in the spirit of co-operative federalism.

We know that we have been involved as a government through our officials in consultations of a kind and that because of that process we were able to persuade the Minister of Consumer and Corporate Affairs to consider substantial changes to the original form of the bill. It seems to us that we had to inject ourselves in that process and the recriminations during the meetings have come to my attention in my office and I must say that my personal relationship with the various ministers who have been involved in the preparation of this bill

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

Le vendredi 11 mars 1977

*[Interpretation]***Le président:** A l'ordre, s'il vous plaît.

Notre ordre du jour porte sur le Bill C-16, Loi sur la protection des emprunteurs et déposants. Nos témoins aujourd'hui représentent le gouvernement de l'Ontario, ce sont: l'honorable Sidney Handleman, ministre de la Consommation et du Commerce; à côté de lui M. Robert Simpson, directeur exécutif, division des Pratiques commerciales, ministère de la Consommation et du Commerce, et à sa droite M. Ralph Lewis, conseiller, division des Pratiques commerciales, ministère de la Consommation et du Commerce.

M. Handleman, voudriez-vous faire votre déclaration maintenant.

M. Sidney Handleman (ministre de la Consommation et du commerce, gouvernement de l'Ontario): Je vous remercie infiniment, monsieur le président. Tout d'abord j'aimerais vous remercier, ainsi que les membres du comité, de m'avoir invité à comparaître. Comme vous le savez probablement, le gouvernement de l'Ontario n'a pas pour habitude de défendre son point de vue devant les comités parlementaires, il a toujours préféré traiter de gouvernement à gouvernement. Mais nous avons estimé que ce projet de loi en particulier avait une telle importance qu'il nous fallait bien faire connaître notre position, et cela publiquement.

Je ne serai pas long. Je sais que vos audiences durent depuis plusieurs mois et que vous n'avez rien entendu de nouveau, probablement, depuis un ou deux mois. Il est certain que le mémoire du gouvernement de l'Ontario que nous vous avons transmis contient des arguments déjà présentés par d'autres. Mais je veux vous parler de l'intérêt que nous portons à la procédure qui a mené à l'élaboration du projet de loi. A ce tournant particulier de l'histoire de notre pays, je crois qu'il importe de vous faire connaître ce que nous pensons du système du fédéralisme coopératif et de son fonctionnement.

Le point de vue de l'Ontario, partagé par la plupart des autres provinces y compris celles qui n'ont pas comparu devant vous est que la procédure adoptée pour cette mesure législative constitue un indicateur important pour ce qui est des relations fédérales-provinciales dans le domaine de la consommation. Les problèmes inhérents à la loi et le fait que nous discussions aient lieu bien après le dépôt du projet de loi montrent que l'esprit de fédéralisme coopératif pourrait disparaître.

Nous savons que notre gouvernement a plus ou moins participé à des consultations par l'intermédiaire de certains de nos fonctionnaires et que, grâce à ce processus, nous avons pu suggérer au ministre de la Consommation et des Corporations des modifications considérables au projet de loi initial. Nous avons l'impression d'avoir dû nous imposer, et le récit des récriminations au cours de ces réunions est venu jusqu'à mon bureau, je dois d'ailleurs ajouter que mes rapports personnels avec les différents ministres participant à la préparation de ce

[Texte]

have been cordial and we have found that they have been sympathetic to our views. But some of the provisions that have appeared in print are a far cry from the actual matters that were discussed during the developmental stage. The bill took a particular form at the beginning and following all of the various meetings of course we now have the Bill C-16 which is before you, and which we understand that the Minister will be amending substantially. Of course the fact that those amendments will follow our presentation makes it somewhat difficult to try to anticipate the points that he will be attending to.

There is no clear-cut jurisdictional responsibility in the field of consumer protection. Ottawa and the provinces share that responsibility. I want to point out very quickly to this Committee, Mr. Chairman, that Ontario is willing to move out of areas that we now occupy and allow the federal government to occupy them in our place if we are persuaded that it is in the public interest. We would like to see a similar attitude of co-operation on the part of the federal government so that we can, working together, develop a balanced marketplace and a proper respect for the provincial role.

Our concern has been where we do occupy a place—and there is no clear-cut jurisdictional provision in the constitution—that we should be discussing who should best occupy it before the federal government moves in and says we now occupy it. I want to make it quite clear that we always welcome the initiative in dealing with loan sharks, and tax rebaters, and government-checke discounters. In fact, we have asked for this action, time and time again. We had hoped that effective legislation could be developed in these areas whether through this type of bill or in the Criminal Code. These are clearly federal responsibilities and we will support any effective measures wholeheartedly.

As we pointed out in the brief, our concern is mainly in four basic areas: the first is with the concept of the bill and its potential effect on the lending and borrowing communities. They are very concerned because of our philosophy that the free market place is the best place to determine the price of a commodity; that Bill C-16 will embrace the entire financial community from the criminal element through to those who have given us no cause for concern and whose activities we feel are now adequately governed by provincial legislation. We pointed out the concept of unwarranted rate and the effect it could have in a marketplace by giving delinquent debtors a method of procrastinating. That delay in payment will of course cost the lender money which will have the effect of driving up interest on small loans, decrease the availability of mortgage funds, and, while well intentioned, will obviously have the effect in a free marketplace of damaging the position of the high-risk borrower who may then of course be forced to the very source which we are trying to eliminate in the bill.

We are convinced that the bill as it stands will create constitutional problems. I want to make it quite clear, Mr. Chairman, that it will not be Ontario who will initiate any

[Interprétation]

projet de loi ont été cordiaux, et que leur réaction à nos idées était positive. Mais certaines des dispositions figurant dans le texte actuel sont très éloignées de ce qui avait été discuté au cours de la préparation. Le projet de loi a pris une forme particulière au début, mais à la suite de toutes les différentes réunions nous avons maintenant bien entendu le Bill C-16 dont vous êtes saisi, et qui, nous croyons comprendre, doit être considérablement modifié par le Ministre. Bien entendu le fait que ces amendements seront apportés après notre présentation ne nous rend pas la tâche facile puisque nous ne savons pas quelle forme ils prendront.

Le partage des responsabilités dans le domaine de la protection du consommateur n'est pas net. Ottawa et les provinces se les partagent. Je veux d'ailleurs vous signaler tout de suite, monsieur le président, que l'Ontario est tout à fait prêt à se retirer de certains domaines qu'il occupe à l'heure actuelle et à permettre au gouvernement fédéral de les occuper à sa place s'il est persuadé que cela sert l'intérêt public. Nous aimerions voir une attitude de coopération analogue de la part du gouvernement fédéral afin que nous puissions, de concert, créer un marché équilibré et obtenir le respect dû au rôle provincial.

La constitution ne tranchant pas définitivement le problème juridictionnel, nous estimons que, lorsque nous occupons un domaine, nous devrions déterminer qui est mieux en mesure de l'occuper avant que le gouvernement fédéral ne s'y installe et dise simplement que dorénavant il s'en chargera. Je veux que vous sachiez bien que nous sommes favorables à toute initiative menée contre les usuriers, les escompteurs d'impôt et les escompteurs de chèques du gouvernement. En fait, nous n'avons cessé de le réclamer. Nous espérons que des dispositions dans un projet de loi de ce genre ou dans le Code criminel pourraient régler définitivement ce problème. Il s'agit sans aucun doute de responsabilités fédérales et nous appuierons de tout cœur toute mesure effective allant dans ce sens.

Comme nous l'avons signalé dans notre mémoire, quatre domaines fondamentaux font l'objet principal de notre préoccupation: tout d'abord, il y a le concept du projet de loi et de ses éventuels effets sur les prêteurs et les emprunteurs. Il sont très préoccupés car selon notre philosophie le marché libre est le meilleur endroit pour déterminer le prix d'un produit. De plus, le Bill C-16 touche tous les organismes financiers, des éléments criminels à ceux qui ne nous ont donné aucun sujet de préoccupation et dont les activités sont maintenant, selon nous, régies de façon adéquate par la législation provinciale. Nous avons également souligné les conséquences que pourrait avoir sur le marché la fixation d'un taux excessif en permettant aux débiteurs malhonnêtes de recourir à des attermoiements. Ce délai dans les remboursements coûtera bien entendu de l'argent aux prêteurs, ce qui aura pour effet de majorer l'intérêt pour les petits prêts et de réduire les ressources hypothécaires; ainsi malgré ses bonnes intentions, cette mesure aura pour effet évident de rendre encore plus difficile sur le marché la position des emprunteurs présentant de grands risques, ils seront alors pratiquement obligés de recourir justement aux sources que nous essayons d'éliminer par le projet de loi.

Nous sommes convaincus que le projet de loi sous sa forme actuelle soulèvera de sérieuses difficultés sur le plan constitutionnel. Sachez bien, monsieur le président, que ce n'est pas

[Text]

constitutional dispute. But those who are in the marketplace, those lenders who are aware of the constitutional difficulties, will undoubtedly take advantage of the murky area of constitutional jurisdiction and as a result, delay the effective provisions of Bill C-16.

• 0945

Many of the matters which are covered by the bill, such as the cost of credit disclosure, collections and unconscionability are regulated in Ontario under existing legislation. There is no question in our mind that the problem of which legislation applies will eventually go to the Supreme Court of Canada, and that will simply create uncertainty for both borrowers and lenders. This duplication of legislation will be challenged by the first major institution that finds itself caught in the vice of conflicting regulations and legislation.

Our third concern, of course, is with the administrative problem caused by the overlap with provincial legislation; and I know that my colleague Mr. Harle was here from Alberta and pointed this out to you as clearly as he could. I have read his brief and I see no need to repeat what he said. There is simply clear indication that any businessman in Ontario could face prosecution under one piece of legislation simply by complying with the other—and I am not casting blame on either piece of legislation—so that under those circumstances, consumers could find themselves without the protection which obviously the government intends to provide by bringing in this bill.

And, of course, concern has been expressed to you about the fact that the main impact of the bill depends on the regulations which are written under it; and as a Minister who quite often relies on regulations in order to provide flexibility, we sympathize with the Minister and the government in having to depend on regulations.

I must say to you, sir, that our procedure in Ontario has been to distribute draft regulations for comment to those who will be affected by them. We expect, of course, that the federal government will at least take us into their confidence before any regulations under this proposed act are promulgated. It will remove some of our fears about the legislation if we have some assurance from the Minister that we will be taken into his confidence.

Again, Mr. Chairman, I just want to thank you for inviting me to represent Ontario here today. We look forward to the recommendations that will come out of these Committee hearings and we hope that they will take into consideration respective concerns that we and others have expressed to you.

I would be pleased to answer any questions from members of the Committee.

Thank you again. I hope, of course, that you will accept that the staff has been involved in this for quite some time and may have some comments to make on the details of the bill. Thank you very much, Mr. Chairman.

[Interpretation]

l'Ontario qui engagera cette dispute constitutionnelle. Mais ceux qui, sur le marché, connaissent ces problèmes constitutionnels les exploiteront à leur profit et, par là même, retarderont l'application des meilleures dispositions du Bill C-16.

Nombre de questions traitées par le projet de loi, par exemple la divulgation des données relatives au crédit, les recouvrements et les abus sont déjà régies par des lois en Ontario. Il ne fait aucun doute pour nous que le problème de préséance législative finira par aboutir devant la Cour suprême du Canada, et il n'en résultera qu'incertitude chez les emprunteurs et les prêteurs. Cette duplication législative sera contestée par la première grande institution qui se trouvera aux prises avec des règlements et des mesures législatives conflictuels.

Notre troisième préoccupation, bien entendu, est le problème administratif provoqué par la confusion avec la loi provinciale; et je sais que mon collègue, M. Harle, représentant l'Alberta a essayé de vous éclairer de son mieux à ce sujet. J'ai lu son mémoire et je ne vois pas la nécessité de répéter ce qu'il a dit. Il est clair qu'en Ontario, on pourra faire l'objet de poursuites en vertu d'une mesure législative simplement pour s'être conformé à l'autre—et je ne blâme ni l'un ni l'autre des deux mesures législatives—si bien que, dans ces circonstances, les consommateurs pourront se retrouver sans cette protection que, de toute évidence, le gouvernement voulait leur offrir par le projet de loi.

Et, bien entendu, vous n'ignorez pas que l'on s'inquiète des règlements, non encore parus, car ce sont eux qui donneront à la loi sa véritable portée; certes je suis moi-même ministre et très souvent je m'en remets aux règlements pour apporter à la loi une certaine souplesse, je comprends donc très bien que le ministre et le gouvernement s'en remettent aux règlements.

Je dois vous dire, monsieur, qu'en Ontario nous avons pour habitude de communiquer nos projets de règlements pour que les intéressés les commentent. Nous attendons donc du gouvernement fédéral—et c'est la moindre des choses—qu'il nous mette dans la confiance avant de promulguer tout règlement relatif à cette proposition de loi. Si le ministre nous assure qu'il nous mettra dans la confiance, nos craintes relatives à cette mesure législative en seront moins fortes.

Une fois de plus, monsieur le président, je veux simplement vous remercier de m'avoir invité à venir représenter l'Ontario ici aujourd'hui. Nous attendons avec impatience les recommandations qui sortiront de ces audiences de comité et nous espérons qu'elles tiendront compte des préoccupations respectives que nous-mêmes ainsi que d'autres vous ont exprimées.

Je serai heureux de répondre aux questions des membres du Comité.

Une fois de plus, merci. J'espère, bien entendu, que vous comprendrez que notre personnel se penche depuis quelque temps sur cette question et pourra avoir quelques observations à faire sur les détails du projet de loi. Je vous remercie infiniment, monsieur le président.

[Texte]

The Chairman: Thank you very much for your statement, Mr. Handleman.

We are now ready for questioning, and the first questioner is Mr. Sinclair Stevens.

Mr. Stevens: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Handleman, on behalf of my colleagues on this Committee I would like to thank you very much for being with us today, giving us your views and being willing to spend the time that you are in trying to help us in dealing with this piece of legislation. I would also particularly like to thank you for your rather candid brief, which I think was very clear in its wording and which I enjoyed reading.

Mr. Handleman, I think it is fairly safe to say that you are not very impressed with the draft legislation now before us. You are an experienced person in the legislative process. What would you recommend to this Committee as the most practical thing we can do? I have heard it estimated that there may be 40 to 50 amendments needed in this bill if it is ever to see the light of day. As an experienced legislative person, would you recommend that perhaps as a Committee we simply suggest to the Minister that he pull the bill back and re-introduce a new bill if he feels it is necessary, perhaps dealing with two or three different things—amending the Criminal Code and being more specific in his legislative approach as opposed to this rather omnibus approach that he has used in Bill C-16?

Mr. Handleman: Mr. Chairman, Mr. Stevens, far be it from me to come into these hallowed halls and tell you how we do it at Queen's Park; but I really do feel that if there are to be substantial amendments to a bill, perhaps they rather should be in the hands of the Committee at the outset of its deliberations and known to those who appear before it so that we can comment on the effect of those amendments. We have just finished a bill of similar magnitude; our new Credit Union Act is popular. It was developed over a period of six years, and when we got the bill into the legislature we knew there were to be amendments, and we immediately circulated something like 104 amendments to all the members and to those who were going to be providing input. I think that enabled everybody involved in the bill to understand what he was talking about.

• 0950

For example, if the Minister were to come in here and remove the concept of unwarranted rate or to change the procedure for determining what is the unwarranted rate, it would change, in our view, a great deal of our opposition to the bill. We feel that the onus to establish what is warranted and unwarranted is now on the lender. Now, if that is the situation, we think legitimate lenders are going to be inhibited in their lending policies, and therefore it would defeat the purpose of the bill, the principle being to provide borrower protection. It would make money more difficult to get.

So that when you say, what would I suggest to you on behalf of the Government of Ontario? I would simply say that our primary objective at the outset of our deliberations with the

[Interprétation]

Le président: Je vous remercie infiniment de votre déclaration, monsieur Handleman.

Nous sommes maintenant prêts à passer aux questions, et le premier sera M. Sinclair Stevens.

M. Stevens: Je vous remercie, monsieur le président.

Monsieur Handleman, au nom de mes collègues, j'aimerais vous remercier infiniment d'être présent aujourd'hui, de nous donner votre point de vue et de bien vouloir consacrer tout ce temps à nous aider dans notre étude de cette mesure législative. J'aimerais également vous remercier tout particulièrement pour ce mémoire très clair et très franc, que j'ai lu avec plaisir.

Monsieur Handleman, je ne pense pas trop m'engager en disant que le projet de loi dont nous sommes saisis ne vous enthousiasme pas. Vous avez une longue expérience de la procédure législative. Quelles recommandations pratiques pourriez-vous nous faire? J'ai entendu dire qu'on estimait peut-être nécessaire d'apporter 40 à 50 amendements au projet de loi, s'il doit jamais voir le jour. Vu votre expérience législative, recommanderiez-vous à notre Comité de proposer simplement au ministre de retirer son projet de loi, d'en présenter, s'il estime cela nécessaire, un nouveau, ne traitant peut-être que de deux ou trois choses, modifiant le Code criminel et étant plus précis par opposition au caractère de la loi cadre du Bill C-16?

M. Handleman: Monsieur le président, monsieur Stevens loin de moi l'idée d'être venu ici pour vous dire comment nous faisons à Queen's Park; mais j'estime que si des amendements considérables doivent être apportés à un projet de loi, il serait peut-être préférable qu'il soit entre les mains du Comité dès le début de ses délibérations, qu'il soit connu de ceux qui comparait devant lui afin que nous puissions discuter des effets des amendements. Nous venons de terminer un projet de loi d'une ampleur analogue; notre nouvelle mesure le *Credit Union Act* est populaire. Sa préparation a pris 6 années; lorsque nous avons déposé le projet de loi au Parlement, nous savions qu'il y aurait des amendements, nous avons immédiatement distribué quelque 104 amendements à tous les députés et à ceux qui participaient à la discussion. Je crois que cela a permis à tous les intéressés de comprendre de quoi ils parlaient.

Par exemple, si le ministre devait venir ici et supprimer le concept de taux excessif ou modifier la procédure permettant de déterminer ce qu'est un taux excessif, cela réduirait de beaucoup, à notre avis, notre opposition au projet de loi. Nous estimons qu'à l'heure actuelle la responsabilité d'établir ce qui est excessif et ce qui ne l'est pas incombe aux prêteurs. Si l'on en reste aux mesures prévues, nous estimons que les prêteurs légitimes vont être inhibés dans leur politique de prêts, et que, par conséquent, cela ira à l'encontre de l'objectif du projet de loi qui est avant tout d'assurer une protection à l'emprunteur. L'argent sera encore plus difficile à trouver.

Vous m'avez demandé ce que je proposerais au nom du gouvernement de l'Ontario. Je dirai simplement que notre principal objectif au début de nos délibérations avec le gouver-

[Text]

federal government was to bring under federal legislation, preferably criminal legislation, the activities of those whose activities we cannot control, or do not at present control. We feel that that is critical.

Of course, you have had some correspondence, I am sure, about the spreading nature of the income tax rebaters. I understand you had a witness here from that industry in the last couple of days. We have tried to do that. Other provinces have even brought in legislation to do it, I think in full recognition of the fact that they may not have jurisdiction. We think that is critical. It is the kind of thing that should be done quickly. And coming from a legislature where it is not uncommon to pass 100 to 150 bills in a session, I do not think it is all that difficult to do; you put your heads to it and you get some good strong officials to draft the kind of legislation you need to deal with an immediate problem. And you drop the activities which are now fairly well handled by the provinces and negotiate the ground with the provinces.

As I said, we are not jealous. We are not standing on constitutional jurisdictions. We are quite prepared to vacate the field and, in the national interest, perhaps we should.

I am not making that commitment here today but perhaps in order to have a national system of uniformity in this field, Ontario, Quebec, British Columbia, those that are now in it should be vacating it. But I think that vacating, that leaving the field, has to be negotiated with us.

Of course, we would like to see some sharing of the responsibility in the whole consumer field. We will be meeting with Mr. Abbott on that general concept later.

So I am not going to tell you what you should be doing. You have had the experience of three months of briefs. But our position is that this bill is confusing. It leaves too many murky areas and therefore is not likely to achieve what it set out to achieve—and we agree with its goals.

Mr. Stevens: So I take it then, just to summarize your remarks, you are saying that, in the case, for example, of loansharking, to the extent it is a problem, any legislative approach should preferably be through a Criminal Code amendment.

Mr. Handleman: Yes. Or as in this bill, Mr. Chairman, it is maybe criminal activity, and if it so difficult to amend the Criminal Code—and that is what we are told—then perhaps it is better to bring it in in a separate bill; make it a criminal activity but leave alone those activities in the market place which, for the most part, are self-regulatory. Again, we speak from the point of view of a philosophy: our belief is that the less intrusion in this kind of thing, the better.

You do have a central agency, the Bank of Canada, which has the prime function of determining the price of a commodity—in this case money in the market-place—and that the market will work, provided there are limitations on this kind of

[Interpretation]

nement fédéral était de faire relever de la loi fédérale, de préférence de la loi criminelle les activités incontrôlables, tout au moins incontrôlables à l'heure actuelle. Nous estimons que c'est essentiel.

Bien entendu, je suis certain que vous avez entendu parler de la prolifération actuelle des escompteurs d'impôt. Sauf erreur, un de leurs représentants est venu témoigner devant vous il y a quelques jours. Nous avons essayé de faire quelque chose. D'autres provinces ont même introduit des mesures législatives pour ce faire, reconnaissant parfaitement que cela ne relevait pas de leur juridiction. Nous pensons que c'est très important. C'est le genre de problème qui doit être réglé rapidement. Et venant d'un Parlement où il n'est pas inhabituel d'adopter 100 à 150 projet de loi par session, je ne pense pas que cela soit si difficile. Il suffit de s'y mettre et de confier aux meilleurs fonctionnaires la rédaction des mesures législatives nécessaires pour régler un problème immédiat. Vous laissez aux provinces les problèmes qu'elles règlent maintenant de façon satisfaisante et vous négociez avec elles.

Comme je l'ai déjà dit, nous ne sommes pas jaloux. Nous n'en faisons pas une affaire de juridiction constitutionnelle. Nous sommes tout à fait disposés à quitter la place, et l'intérêt national semble d'ailleurs le demander.

Ce n'est pas une promesse que je fais ici aujourd'hui, peut-être que pour avoir un système uniforme et national dans ce domaine, l'Ontario, le Québec, la Colombie-Britannique, les provinces qui occupent à l'heure actuelle ce terrain devraient le quitter. J'estime néanmoins que cela doit faire l'objet de négociations.

Bien entendu, nous aimerions une certaine forme de partage des responsabilités dans tous les domaines de la consommation. Nous devons rencontrer M. Abbott ultérieurement à ce sujet.

Je ne vais donc pas vous dire ce que vous devriez faire. Vous avez une expérience de trois mois de mémoires derrière vous. Pour nous, ce projet de loi est source de confusion. Il laisse trop de zones dans l'ombre et par conséquent il est fort peu vraisemblable qu'il atteigne les objectifs qu'il s'était fixés, objectifs que néanmoins nous approuvons.

M. Stevens: Si je vous ai bien compris, en résumé, vous dites que, par exemple, l'usure, dans la mesure où c'est un problème, devrait être réglée par des mesures législatives par un amendement du Code criminel.

M. Handleman: Oui. Ou comme dans ce projet de loi, monsieur le président, c'est peut-être une activité criminelle, et s'il est si difficile d'amender le Code criminel, ce que l'on nous a dit, il serait peut-être préférable de faire un projet de loi distinct, de faire de cette activité une activité criminelle, mais de ne pas toucher aux activités du marché qui, dans la plupart des cas, s'autorèglementent. Une fois de plus, il s'agit d'une question de principe, moins nous intervenons dans ce genre de domaine, mieux c'est.

Il y a un organisme central, la Banque de Canada, dont la fonction principale est de déterminer le prix des produits, dans ce cas le prix de l'argent sur le marché, et le marché règle lui-même ce genre de problème, à condition que les activités

[Texte]

criminal activity, such as loansharking and the other practices that are now starting to emerge.

Mr. Stevens: In your brief, you mention that, in the case of the tax rebaters, you felt perhaps an amendment to the Income Tax Act would be the way to get after that. Could you be more explicit? What type of amendment do you feel would shut off the type of activity that our witness—what? one meeting ago?

The Chairman: Two meetings.

Mr. Stevens: . . . two meetings ago, related to us?

• 0955

Mr. Handleman: Mr. Chairman, our view is that the suggestion we have in mind would probably not eliminate the practice, but it would certainly make it less profitable and more difficult.

If the Minister of National Revenue could see fit to deprive the recipient of an income tax refund the right to assign it before receiving it, then the person who receives the cheque would have it in his or her hands and could not do other than use it as security for a loan. Now, as security for a loan I think you would have full control, and so would we. At the present time it is considered to be a negotiable document. You simply sign over your income tax form and you get some money. The person who is handling the business gets the refund. It is our view that the taxpayer should receive the refund, and therefore if they want to go into a bank and say, "I have asked for an income tax rebate and here is my income tax return. I think I am entitled to \$300. Will you lend me some money?" "That would be one form of curbing the activities of those people who are now taking it and buying it. They would not, then, be able to receive the money and there would be no place for them on the market. They could still operate as lenders of money, I assume, but they are now buying a negotiable instrument at a fairly high discount.

As you know, during the postal strike we had, an experience with government cheques, and the same thing was happening. People were getting their government cheques in advance so they would not be held up in the mails because of the strike, and organizations opened up which would pay 85 per cent or 90 per cent. Of course, it did not seem like a large discount, but in terms of annual rate it is as much as 500 per cent or 600 per cent.

So, that kind of practice can be curbed in the income tax legislation or by making the transaction a lending transaction, which it is not now. If it was a lending transaction we could have jurisdiction. We are told by our advisors that it is completely within federal jurisdiction because you are talking about negotiable instruments.

Mr. Stevens: Mr. Handleman, an area that seems to have received quite a bit of comment in briefs, and witnesses have dealt with it, is this question of what is a relatively undesirable interest rate level. Once you get into that area of trying to define what is unwarranted interest there seems to be a great difference of opinion. Some people may say it should be 20 points, say, above the prime rate, and you get into that murky

[Interprétation]

criminelles, telles que l'usure et les autres pratiques qui commencent maintenant à réapparaître, soient limitées.

M. Stevens: Dans votre mémoire, vous dites que, pour ce qui est des escompteurs d'impôt, un amendement de la Loi sur l'impôt serait peut-être la meilleure solution. Pourriez-vous être plus explicite? Quel genre d'amendement, selon vous, mettrait fin aux genres d'activités dont notre témoin—pardon, celui de la dernière réunion . . .

Le président: De l'avant-dernière réunion.

M. Stevens: . . . de l'avant-dernière réunion nous a parlé?

M. Handleman: Monsieur le président, à notre avis, cela ne mettrait pas totalement fin à cette activité, mais cela la rendrait certainement moins profitable et plus difficile.

Si le ministre du Revenu national estimait convenable de nier aux bénéficiaires d'un remboursement d'impôt le droit de le céder avant de l'avoir perçu, le récipiendaire du chèque qui l'aurait alors entre les mains ne pourrait s'en servir que comme garantie d'emprunt. Votre contrôle—et le nôtre—sur une garantie d'emprunt serait alors total. A l'heure actuelle, on considère que c'est un document négociable. Il suffit de signer la formule d'impôt pour avoir de l'argent. C'est l'escompteur qui perçoit le remboursement. A notre avis, c'est le contribuable qui devrait percevoir ce remboursement. Il a la possibilité de se rendre dans une banque, de dire qu'il pense recevoir un remboursement de \$300 et, sur présentation de sa déclaration d'impôt, de demander un prêt. Cela permettrait de mettre fin aux activités de ceux qui prennent ces remboursements et les achètent. Ils ne pourraient plus alors recevoir ces remboursements et ils n'auraient plus de place sur le marché. Ils pourraient toujours demeurer en tant que prêteurs, je suppose, mais à l'heure actuelle, ils achètent un document négociable à un prix très réduit.

Comme vous le savez, pendant la grève des postes, nous avons connu ce phénomène avec les chèques du gouvernement. Les employés obtenaient leurs chèques du gouvernement par anticipation afin qu'ils ne soient pas bloqués dans le courrier à cause de la grève, et des officines se sont ouvertes qui leur versaient 85 ou 90 p. 100. Bien entendu, ce taux ne semble pas très important, mais calculé sur un an cela fait tout de même de 500 ou 600 p. 100.

On peut donc freiner ce genre d'activité grâce à une disposition dans la Loi sur l'impôt ou en faisant de cette transaction un prêt, ce qu'elle n'est pas à l'heure actuelle. S'il s'agissait d'un prêt, nous pourrions avoir la juridiction. Nos conseillers nous informent que cela relève totalement de la juridiction fédérale, car il s'agit de documents négociables.

M. Stevens: Monsieur Handleman, il semble que les taux d'intérêt relativement indésirables aient fait l'objet de nombreux commentaires dans les mémoires, ainsi que de la part des différents témoins. La définition de ce qu'est un taux d'intérêt excessif semble créer bien des divergences. Pour certains, cela devrait correspondre à, disons, vingt points au-dessus du taux courant, mais alors on se retrouve dans une

[Text]

kind of a situation where the prime rate might be jumping up and down, or other people say arbitrarily maybe 70 per cent is the area and that you should not go over that range. As an official in the Ontario consumer and corporate affairs field, do you have any view as to what is an undesirable interest rate?

Mr. Handleman: First of all, this is one area, Mr. Chairman, in which all the provinces, including our friends to the east of us, agree is completely a federal jurisdiction, the establishment of interest rates, and the legislation of interest is for you to determine.

Speaking philosophically, it is my view that money is a commodity, that there is a control mechanism which takes place at the outset of the flow of money into the market and, provided there is sufficient decentralization of financial institutions, perhaps the price for money should find its own level.

There may be a need for the government to intervene under special circumstances. We felt that the establishment of a criminal rate was probably more important than the establishment of an unwarranted rate. There is provision under our Unconscionable Transactions Relief Act for activity, and I would leave to the discretion of the courts whether under particular circumstances a rate was unwarranted. I think that is probably a better mechanism than tying to fix it by regulation, because you can always run into circumstances where what is warranted under one circumstance is not warranted under another, and by and large the lenders, will have to meet their competition.

The Chairman: Thank you, Mr. Stevens. Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman . . .

Mr. Stevens: I wonder if we could have a clarification. What would you regard as a criminal rate?

Mr. Handleman: We have batted this around, Mr. Chairman, in our meetings with the Minister and our officials have talked about it, and as a province we have sort of shied away from saying what is a criminal rate. As you know, as members of this Committee know, something like seven times prime has been spoken of, and of course at first glance that is a shocking suggestion. Anything up to that would not be criminal.

• 1000

We are prepared to accept the federal government's judgment on this through regulation. Hopefully it will be flexible enough so that they can amend it according to circumstances. But seven times prime did not shock me that much as a criminal rate because we know that there are people who are charging 20 and 30 and 40 times prime. That is really criminal, so there is no question about those rates being criminal and requiring classification.

The Chairman: Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, I too want to thank the Minister for taking time to come and be questioned by the Committee on this very important bill, particularly as it respects consumers.

[Interpretation]

situation un peu confuse, ce taux pouvant varier; d'autres arbitrairement, parlent d'un seuil de 70 p. 100 qui ne devrait jamais être dépassé. En tant que responsable dans le domaine de la consommation et des corporations en Ontario, qu'est-ce qu'un taux d'intérêt indésirable pour vous?

M. Handleman: Tout d'abord, il s'agit d'un domaine, monsieur le président, dont toutes les provinces, y compris nos amis de l'Est, admettent qu'il relève uniquement de la juridiction fédérale. L'établissement des taux d'intérêt ainsi que la législation de l'intérêt vous reviennent de droit.

Du point de vue philosophique, à mon avis, l'argent est une denrée, des mécanismes de contrôle règlent le débit de l'argent sur le marché et, à condition que la décentralisation des institutions financières soit suffisante, l'argent devrait peut-être déterminer son propre prix.

Les circonstances peuvent parfois pousser le gouvernement à intervenir. Nous avons estimé que l'établissement d'un taux criminel était probablement plus important que l'établissement d'un taux excessif. Notre *Unconscionable Transactions Relief Act* (Loi sur les transactions déraisonnables) contient des dispositions, et je m'en remettrai aux tribunaux pour déterminer si dans telle ou telle circonstance un taux est excessif. A mon avis, c'est une méthode bien préférable à la réglementation, car ce qui est excessif dans certaines circonstances peut ne pas l'être dans d'autres, et la loi de la concurrence entre prêteur fait le reste.

Le président: Je vous remercie, monsieur Stevens. Monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Monsieur le président . . .

M. Stevens: Pourrions-nous avoir une précision? Qu'est-ce qu'un taux criminel pour vous?

M. Handleman: Nous en avons longuement discuté, monsieur le président, au cours de nos réunions avec le ministre ainsi qu'avec nos fonctionnaires, et, au niveau provincial, nous avons en quelque sorte décidé de ne pas décider. Comme vous le savez, on a parlé de sept fois le meilleur taux pratiqué par les banques, et au premier coup d'œil, bien entendu, cette proposition est choquante. Tout ce qui ne dépasserait pas ce chiffre ne serait pas criminel.

Nous sommes disposés à accepter la décision que le gouvernement fédéral prendra par voie de règlements. Nous espérons que cela sera suffisamment souple pour épouser les circonstances. Mais sept fois le meilleur taux pratiqué ne m'a pas choqué, car nous connaissons des gens qui multiplient ce taux par 20, 30 ou 40. Là, c'est vraiment criminel, il n'y a aucun doute, et il faut ramener l'ordre dans ces taux.

Le président: Monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Monsieur le président, je veux également remercier le ministre d'avoir pris le temps de venir et répondre aux questions du comité au sujet de ce projet de loi très important, surtout dans ces aspects touchant les consommateurs.

[Texte]

I must draw your attention to page 2. On page 2 you point out very correctly the difficulty that low-income borrowers will find in obtaining institutional credit. That seems to have been some of the evidence we have received from even the financial corporations yesterday, that in effect it does not matter if the interest rate goes to 90 per cent. There are a group of people, albeit excellent in character who will never get credit or will not get credit from them.

I am surprised that Ontario does not give us a suggestion. For example, what is your response to the government guaranteed loans for such low-income borrowers who may find it difficult to get credit? Albeit they are excellent persons in the words of the financial corporations yesterday, they will be unable to get credit from those legitimate institutions. What are your ideas about government guaranteed loans?

Mr. Handleman: I assume, Mr. Chairman, that we are talking about the suggestions that have been made because there is nothing in this bill about guaranteed loans as far as I can recall. The suggestion has been made to the Committee and from members of the Committee for the government to step in and fill this void by making it possible.

Mr. Rodriguez: That was a promise from the Prime Minister in the 1974 election.

Mr. Stevens: He did not keep those.

Mr. Rodriguez: You must recognize this problem as well.

Mr. Handleman: Yes, and we are really concerned about the fact that, as you say, there are many people of good character who are unable to obtain credit. If the federal government could see its way clear to guaranteeing those loans, I assume that the institutions obviously would then respond. You are asking me to advise the federal government on a matter of that nature.

Mr. Rodriguez: No, I am asking you for your opinion as a member of this Committee.

Mr. Handleman: I suppose the only thing I could say, Mr. Chairman, is that we have not devoted a great deal of thought to that. It sounds like an attractive proposal but if I was to give it more thought I am quite sure I could come up with a thousand reasons why it should not be done. First of all, if the person is that high a risk and the lending institution says we think you are of good character but you are simply not going to be able to repay the loan, and that is their test, then it is quite possible that you would be, in fact, paying these people a grant.

It may be an income problem rather than a lending problem. In other words, if these people simply do not have sufficient income, then you should be devoting yourself to that question rather than encouraging them to have credit which is beyond their capacity to pay, no matter how good their character. I do not think good character is necessarily the test for lending, and if the federal government wishes to guarantee those people money, I am sure they would want to have some indication at least that they have a chance of getting repayment as they do in student loans or other kinds of guaranteed loans.

[Interprétation]

Je dois attirer votre attention sur la page 2. A la page 2, vous signalez avec raison les éventuelles difficultés d'obtention de crédit pour les emprunteurs à faible revenu. D'après les témoignages que nous avons entendus, même ceux des sociétés de financement comparaissant hier, il semble importer peu que le taux d'intérêt monte à 90 p. 100. Il y aura toujours une couche de la population, à laquelle ces sociétés ne feront jamais crédit, quelles que soient les circonstances.

Je suis surpris que l'Ontario ne nous fasse pas de proposition. Par exemple, que pensez-vous de ces prêts garantis par le gouvernement pour les emprunteurs à faible revenu qui ont des difficultés à obtenir du crédit? Sans mettre en doute la respectabilité de ces emprunteurs, ces sociétés de financement ne leur feront jamais crédit. Que pensez-vous des prêts garantis par le gouvernement?

M. Handleman: Je suppose, monsieur le président, qu'il s'agit des propositions relatives à l'absence, dans le projet de loi, de toute disposition du sujet des prêts garantis, si je ne m'abuse. Il vous a été proposé que le gouvernement comble cette lacune.

M. Rodriguez: C'est une promesse que le premier ministre a faite au cours de la campagne de 1974.

M. Stevens: Il ne l'a pas tenue.

M. Rodriguez: Vous devez reconnaître également que ce problème existe.

M. Handleman: Oui, et le fait que de nombreuses personnes respectables ne puissent obtenir de crédit nous préoccupe vraiment. Si le gouvernement pouvait trouver le moyen de garantir ces prêts, je suppose que les sociétés de crédit réagiraient positivement. Vous me demandez de conseiller le gouvernement fédéral au sujet d'une question de cette nature?

M. Rodriguez: Non, je vous demande votre avis.

M. Handleman: Tout ce que je peux dire, monsieur le président, c'est que nous n'avons pas vraiment beaucoup réfléchi à ce problème. Cette proposition semble attrayante, mais si je devais y réfléchir plus avant, je suis pratiquement certain que je pourrais trouver 1,000 raisons de m'y opposer. Tout d'abord, si l'emprunteur présente un tel risque et si l'institution de prêts dit qu'à son avis il est tout à fait respectable et qu'il ne pourra pas rembourser l'emprunt, et c'est ce qui emporte la décision, il est fort possible que cela débouche en réalité sur le subventionnement de ces personnes.

Il s'agit peut-être plus d'un problème de revenu que d'un problème de prêt. En d'autres termes, si ces personnes ont un revenu insuffisant, il faudrait mieux alors essayer de palier cette insuffisance plutôt que de les encourager à recourir à un crédit qu'il leur est impossible de rembourser, si grande soit leur respectabilité. La respectabilité n'est pas nécessairement déterminante pour un prêt, et si le gouvernement fédéral souhaitait garantir de l'argent à ces personnes, je suis sûr qu'il voudrait pour le moins être assuré d'avoir une chance d'être remboursé, comme il le fait pour les prêts aux étudiants ou pour d'autres prêts garantis.

[Text]

I would probably, if that proposal was made to the Ontario government, want to examine it very closely before endorsing it. What you are trying to do, of course, is to make sure that that particular borrower does not fall into the hands of those who are trying to eliminate by the bill.

Mr. Rodriguez: That is exactly the point.

Mr. Handleman: I understand the goal and I agree with the concept. The actual technique might give me some problems.

Mr. Rodriguez: On page number 3 your comments really disturb me. Here we have a federal government that talks about federal-provincial relationships and meaningful consultation, and you have a statement here that says:

In our opinion the preparation process has been wrong and the public may well be the loser.

A bill such as this should not rest on academic theory alone, but on genuine and open consultation with all interested parties.

Are you telling this Committee that Ontario was not properly consulted in a meaningful way when this bill was drafted?

Mr. Handleman: Mr. Chairman, I do not think that is any secret. You have heard that from others here before. We have recently received a document from Professor Romero of the University of Saskatchewan in which he severely criticizes both the provincial and federal governments for the kind of suspicion and hostility which has been on both sides, I think, during the time this bill has been in the officials' hands for preparation.

We feel that the whole process of federal-provincial relations has to be improved, particularly in a situation like this where there is no clear constitutional jurisdiction. We occupy certain grounds. The federal government's position is that we occupy it because of inactivity on their part and that we were forced to move in. We claim we occupy it because we belong there. Now when they seek to occupy ground that we already occupy, we simply feel that we should be talking about who is going to occupy it and not both trying to occupy it. That is the kind of consultation I would like to see.

I met with the Minister in Ottawa yesterday. He has assured me that what has happened in the past will not happen in the future, that we will be talking about an exchange of functional jurisdiction. The constitution where it is clear is clear, and there is no argument about that. But I think we should be exchanging jurisdiction where the grey areas are. And this is one area where we might very well have removed ourselves from the field willingly—and may in the future in the national interest. That is the kind of consultation we would hope for and anticipate in the future.

Mr. Rodriguez: Page 5 has a very interesting paragraph, the second last paragraph:

An even more serious consequence is that with the disappearance of the rate ceiling of the Small Loans Act, some borrowers may not be able to obtain credit at a price they can afford.

[Interpretation]

Si cette proposition était faite au gouvernement de l'Ontario, je voudrais certainement l'étudier de très près avant d'y souscrire. Bien entendu, votre objectif est de vous assurer que ces emprunteurs ne tombent pas entre les mains de ceux que nous essayons d'éliminer du marché par ce projet de loi.

M. Rodriguez: Exactement.

M. Handleman: Je comprends votre objectif et votre idée. Ce sont les problèmes techniques qui m'arrêtent.

M. Rodriguez: Vos commentaires en page 3 me laissent vraiment perplexe. Nous avons un gouvernement fédéral qui parle de relations fédérales-provinciales et de l'importance des consultations, et pourtant vous dites ici:

A notre avis, le processus de préparation a été mauvais et le public pourrait bien être le perdant.

Un bill comme celui-là ne devrait pas se baser seulement sur la théorie, mais sur une consultation véritable et ouverte avec toutes les parties intéressées.

Prétendez-vous que l'Ontario n'a pas été véritablement consulté lors de la préparation de ce projet de loi?

M. Handleman: Monsieur le président, je ne pense pas que cela soit un secret. Vous en avez déjà entendu d'autres le dire ici. Nous venons de recevoir un document du professeur Romero de l'Université de Saskatchewan dans lequel il critique sévèrement à la fois les gouvernements provinciaux et fédéral pour le genre de suspicion et d'hostilité qui a entouré de part et d'autre la préparation de ce projet de loi.

Nous estimons que tout le processus de relations fédérales-provinciales doit être amélioré, surtout dans une situation comme celle-ci où il n'y a pas de juridiction constitutionnelle claire. Nous occupons certains terrains. Selon le gouvernement fédéral, si nous les occupons, c'est à cause d'un manque d'activité de sa part qui nous a forcés à nous y installer. Selon nous, nous les occupons parce qu'ils nous appartiennent. Maintenant quand le gouvernement fédéral tente d'occuper un domaine que nous occupons déjà, nous estimons simplement que nous devrions déterminer qui devrait l'occuper plutôt que d'essayer de l'occuper tous les deux. C'est à ce niveau que j'aimerais voir des consultations.

J'ai rencontré le ministre hier à Ottawa. Il m'a assuré que le passé était mort, que nous discuterions d'un échange de juridiction fonctionnelle. Lorsque la constitution est claire, elle est claire, il n'y a pas à discuter. Mais nous devrions pratiquer des échanges de juridiction dans les domaines indéterminés. Et dans ce domaine particulier, nous aurions très bien pu nous retirer de nous-mêmes, et il est possible que nous le fassions dans l'intérêt national. C'est ce genre de consultations que nous aimerions et que nous souhaitons pour l'avenir.

M. Rodriguez: La page 4 de votre mémoire contient un paragraphe très intéressant, le deuxième:

Avec la disparition du taux d'intérêt-plafond de la Loi sur les petits prêts, certains emprunteurs ne seront peut-être plus en mesure d'obtenir un crédit à un prix abordable, ce qui aura des conséquences encore plus graves.

[Texte]

I am sure the Minister has read the speeches at second reading, and I am sure you have read the background paper by the Minister in which they said that the reason for removing the rate ceiling is so that the rate can float up to match the risk, and that the reason why the financial institutions are not lending is because this rate is controlled now and it cannot float up to match the risk. Then we are told on the other hand by the financial corporations that it does not matter if the rate were 90 per cent; there is a group of people who will not get credit, even though they may be people of fine character.

Here you are coming to us—and I want to tell you that we have been saying to the government that the rate ceiling should be kept on—and you are saying that the rate ceiling should be kept on because you are concerned about what would happen to the borrower.

Can you expand on that for us?

Mr. Handleman: Mr. Chairman, Mr. Rodriguez may be misunderstanding our position. What we are doing is pointing out the consequence of the disappearance of the rate ceiling. I must say that we have not, in the meetings that we have had with the federal government, objected to the removal of the rate ceilings. So I think the conclusion you draw from my statement in the brief is erroneous.

Mr. Rodriguez: What does this mean then?

Mr. Handleman: We feel the removal of the rate ceiling is perhaps a justifiable technique. In other words, if you are going to have small loans at all, you have to have lenders that are willing to lend. And in order to lend, of course, they have to get an economic return on the money they are lending. But what we are saying is, that the consequence of taking off the rate ceiling is that some of these borrowers may not be able to obtain credit at the price they can afford.

Now, I think the federal government's response to that—and this is why we are so interested in the regulations—is that at present that person can probably obtain money but he overborrows; he is tempted into the market beyond his capacity. And with the disappearance of the rate ceiling . . .

Mr. Rodriguez: But with all due respect, Mr. Chairman, that is what I find so wrong. Ontario is one of the most powerful provinces in the country. You have been working on a brief. You recognize the problem. Okay? But you do not give any sort of concrete projection. You say that there could be a problem for the borrowers who are at the low income level if you remove the ceiling. You recognize that problem. Well, what are your thoughts about how we deal with that as legislators?

• 1010

Mr. Handleman: We have pointed out the consequences in removal of the ceiling, and we are not objecting to the removal of the ceiling.

Mr. Rodriguez: But it can create a problem.

[Interprétation]

Je suis certain que le ministre a lu des discours de deuxième lecture, et je suis certain que vous avez lu le document de travail préparé par le ministère, dans lequel la raison invoquée pour la suppression du taux d'intérêt-plafond est que ce taux peut flotter pour répondre aux risques encourus, et que si les institutions financières ne prêtent pas, c'est parce que ce taux est maintenant fixe et ne peut flotter pour correspondre aux risques encourus. Maintenant, d'autre part, les sociétés de crédit nous disent qu'il importe peu que le taux soit à 90 p. 100, il y a une couche de la population qui n'obtiendra pas de crédit, même si elle est respectable.

Vous venez nous voir,—et je veux que vous sachiez que nous avons dit au gouvernement de maintenir le plafond du taux d'intérêt,—et vous nous dites que le plafond du taux d'intérêt devrait être maintenu, car les conséquences pourraient être graves pour les emprunteurs.

Pouvez-vous vous expliquer un peu plus?

M. Handleman: Monsieur le président, M. Rodriguez a peut-être mal compris notre position. Nous ne faisons que signaler la conséquence de la disparition de ce taux d'intérêt-plafond. Je dois dire qu'au cours des réunions avec le gouvernement fédéral, nous ne nous sommes pas opposés à sa suppression. Par conséquent, la conclusion que vous tirez de ma déclaration dans ce mémoire est erronée.

M. Rodriguez: Que voulez-vous dire alors?

M. Handleman: Nous estimons que la suppression de ce taux d'intérêt-plafond est peut-être justifiable du point de vue technique. En d'autres termes, pour qu'il y ait des petits prêts il faut que les prêteurs soient disposés à prêter. Et pour prêter, bien entendu, ils exigent en retour un profit sur l'argent qu'ils prêtent. Mais ce que nous disons, c'est que la disparition du taux d'intérêt-plafond aura pour conséquence que certains emprunteurs ne seront peut-être plus en mesure d'obtenir un crédit à un prix abordable.

Le gouvernement fédéral répond alors,—et c'est la raison pour laquelle ces règlements nous intéressent tant,—qu'à l'heure actuelle cet emprunteur ne peut probablement pas obtenir d'argent, mais il suremprunte; il est tenté d'emprunter plus sur le marché qu'il n'en a les moyens. Et avec la disparition du taux d'intérêt-plafond . . .

M. Rodriguez: Mais sauf votre respect, monsieur le président, c'est ce que je trouve justement de si mauvais. L'Ontario est l'une des provinces les plus puissantes du pays. Vous avez préparé un mémoire. Vous avez cerné le problème. D'accord? Mais vous ne faites aucune projection concrète. Vous dites que la disparition de ce plafond pourrait poser un problème aux emprunteurs à faible revenu. Vous reconnaissez ce problème. Comment proposez-vous que les législateurs s'y attaquent?

M. Handleman: Nous avons signalé les conséquences de la suppression du plafond, mais nous ne nous y opposons pas.

M. Rodriguez: Mais cela peut créer un problème.

[Text]

Mr. Handleman: Well, of course it can create a problem. Trying to anticipate the marketplace is something that is very, very difficult. There are many people who of course claim the ability to be able to anticipate everything that is going to happen in a few months. We say it is a very fine-tuned machine and if we accept one part of it another part may be distorted. We are pointing out the possible consequences. The wording is very fair. We say some borrowers may not be able to obtain credit at a price they can afford.

The response of the government has been, and this is something we want to listen to, that when they borrow less—because they will now be able to borrow less; they will not be encouraged to over-borrow—they may be able to afford it. And what we are saying is that this is almost a wait-and-see situation. The danger is there and of course we should recognize it.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Mr. Chairman, could I have one small one, Mr. Chairman? When we had the financial corporations before us, they were saying that the problem with the low-income borrowers is the risk involved. All right? It is really the risk. If you can eliminate that risk, then they would be prepared to lend. And so that is the problem. It is not that the people cannot make the payments. On the basis of what they are earning, they can make the payments. But they may be too old. They may not have enough collateral. Then they may have had a mental breakdown in the past. So there is a risk involved. And therefore that is what they want protection against: that they would get their money back. And putting the interest rate up is not going to guarantee them any more getting their money back than the interest rate at, say, 13 per cent or 19 per cent.

Mr. Handleman: Well, Mr. Chairman, I just want to point out that Mr. Rodriguez of course appeared before a committee I was a member of and at that time we accepted the fact that there was a philosophical difference between us and I hope you will accept that here.

We feel that with a diversification of institutions, with more competition in the lending market, that rates will find a level which will enable most people to borrow. Now, if you are saying that there are people who will never be able to borrow, that they require government assistance . . .

Mr. Rodriguez: And that is something to say . . .

Mr. Handleman: That is possible. They require government assistance, and government assistance obviously has to be considered. I would far prefer to see credit unions strengthened, *caisses populaires* strengthened, so that they are in a position to compete against the larger institutions for that kind of customer. I think they can under our new credit unions and *caisses populaires* act. I hope they can. But if we are wrong, obviously then governments have to respond to those kinds of distortions on the market. I hope it will not occur. And I am not a fortune-teller.

[Interpretation]

M. Handleman: Bien sûr, cela peut créer un problème. Il est très difficile de prévoir les changements qui peuvent survenir sur le marché. Il y a bien des gens qui prétendent pouvoir prévoir tout ce qui va se passer dans les prochains mois. Noéus disons qu'il s'agit d'un mécanisme très délicat et qu'une modification apportée à un aspect peut provoquer une distortion dans d'autres parties. Nous signalons les conséquences éventuelles. Notre observation est exprimée de façon claire. Nous disons que certains emprunteurs ne pourront peut-être pas obtenir le crédit à un prix qui correspond à leurs moyens.

A cette crainte, le gouvernement a répondu que ces emprunteurs vont emprunter moins d'argent, ils ne seront pas encouragés à prendre des prêts excessifs et, par conséquent, ils auront peut-être les moyens de faire appel au crédit. Nous faisons remarquer que les résultats de ce changement restent imprévisibles et que nous apprendrons seulement par l'expérience. Nous devrions admettre qu'il existe quand même un danger.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Monsieur le président, pourrais-je poser une brève question? Lorsque nous avons entendu les représentants des institutions financières, ils disaient que l'élément de risque constituait la difficulté dans le cas des emprunteurs à faible revenu. S'il était possible d'éliminer ce risque, ils seraient disposés à accorder des prêts. C'est là où se trouve le problème. Il ne tient pas au fait que les emprunteurs n'arrivent pas à effectuer les paiements de remboursement. Leur salaire leur permet de faire ces paiements, mais ils sont peut-être trop vieux ou ils n'ont peut-être pas le nantissement nécessaire. Il y a également le cas des personnes qui ont eu une dépression nerveuse à un moment de leur vie. Toute cela ajoute à l'élément de risque. Dans des cas semblables, les institutions financières veulent une garantie de remboursement. La hausse du taux d'intérêt, toutefois, ne garantit pas plus le remboursement de la dette.

M. Handleman: Monsieur le président, permettez-moi de dire d'abord que monsieur Rodriguez a comparu devant un comité dont j'étais membre, et il est ressorti de cette rencontre que nous avons des idées sensiblement différentes. Je crois que vous serez conscients de ce fait dans ce contexte.

Nous estimons que la diversification des institutions et davantage de concurrence dans le marché des prêts fixeront les taux à un niveau permettant à la plupart des gens d'emprunter. Si vous voulez parler du cas des gens qui ne pourront jamais emprunter et qui ont besoin de l'aide du gouvernement . . .

M. Rodriguez: Et leur cas demande de l'attention . . .

M. Handleman: C'est possible. Ces personnes ont besoin de l'aide du gouvernement, et c'est une question qu'il faudrait considérer. J'aimerais beaucoup mieux que les caisses populaires soient renforcées pour qu'elles soient en mesure de faire concurrence aux institutions plus importantes afin d'attirer ce genre de client. Je crois que cet objectif peut être atteint par notre Loi sur les caisses populaires. J'espère que ce sera le cas. Mais si ce n'est pas le résultat, il est évident que le gouvernement devra réagir à ces distortions créées dans le marché.

[Texte]

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez. Monsieur Clermont vous êtes le prochain.

M. Clermont: Monsieur le président, monsieur Handleman, je me joins à mes deux préopinants pour vous féliciter vous et vos conseillers juridiques d'avoir bien voulu prendre le temps de venir témoigner devant ce Comité.

A une question que vous a posée mon collègue, M. Stevens, à savoir s'il ne serait pas préférable pour le Comité de demander au ministre de présenter un autre projet de loi, au lieu de continuer l'étude de ce Bill, (ou quelque chose comme cela), si je vous ai bien compris, vous avez fait allusion à la procédure en vigueur à la Législature de l'Ontario. Lorsque vous déposez un bill, vous déposez aussi une série de modifications . . .

La chose se fait ici aussi, monsieur Handleman. Dernièrement, lorsque le ministre des Finances, M. Macdonald, est venu devant le Comité permanent des finances avec un projet de loi qui vous intéresse énormément, j'en suis certain, le Bill C-37, il a déposé en même temps une série de modifications. Les membres présents à cette réunion ont cependant préféré lui poser des questions pour qu'il explique ces modifications.

• 1015

Je crois que cela est très important dans un système comme le nôtre qui permet à des témoins de venir présenter leurs points de vue sur les projets de loi à l'étude. Aujourd'hui, le Comité étudie le Bill C-16 sur la protection des emprunteurs et des déposants et nous avons des témoins qui viennent exposer leurs points de vue. Je n'hésite pas à dire, comme le ministre l'a dit à quelques reprises, que le projet de loi, tel qu'il est actuellement, ne sera pas le projet de loi qui sera renvoyé à la Chambre des communes. Des modifications seront suggérées lorsque nous étudierons le projet de loi article par article.

Est-ce que vous avez des commentaires à faire, monsieur Handleman, à la suite de ce que je viens de dire sur notre façon de procéder? Je ne dis pas que c'est la meilleure façon, je ne dis pas non plus que notre façon est moins bonne que la vôtre, à la Législature de l'Ontario ou que celle d'autres législatures, comme l'Assemblée nationale. Je ne suis pas très familier avec le mécanisme des commissions ou comités de la Législature de l'Ontario.

Mr. Handleman: Mr. Chairman, thank you very much for considering the possibility of our procedure. I think it would be very constructive to all the witnesses who appear before this Committee to have as much information about the final bill, the bill that is going to be sent to the House of Commons for third reading and royal assent, so that they can intelligently comment.

The Minister has commented before this Committee that he was going to be bringing in amendments in response to some of the early submissions to the Committee. Our criticism, of course, is that those submissions have been made over the past three years, during the preparatory stage, that they are not new and that they should have been considered in the drafting of the original bill. We are concerned that there is an immedi-

[Interprétation]

J'espère que cela ne se passe pas ainsi, mais je ne peux pas prévoir l'avenir.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez. Mr. Clermont, you are next.

Mr. Clermont: Mr. Chairman, Mr. Handleman, I would like to join the two previous speakers in commending you and your advisors for having taken the time to come before this Committee.

In answer to a question asked by Mr. Stevens about the advisability of this Committee asking the Minister to present another bill instead of continuing with the study of this bill, or something like that, if I have understood you correctly, you referred to the procedure which applies in the Ontario legislature. When you table a bill, you also table a series of amendments.

This is also done here, Mr. Handleman. When the Minister of Finance, Mr. Macdonald, came before the Standing Committee on Finance with a bill which is of great interest to you no doubt, Bill C-37, he tabled at the same time a series of amendments. The members attending this meeting preferred to ask for explanations relating to the amendments.

I think that in a system such as ours it is very important to have this possibility to hear the points of view of different witnesses on a piece of legislation under study. Today, the Committee is studying Bill C-16, the Borrowers' and Depositors' Protection Act, and we have the chance to hear our witnesses' opinions. I have no hesitation in pointing out, as the Minister has done on several occasions, that the bill will not be sent back in its present form to the House of Commons. Amendments will be suggested when we begin our clause by clause study of the bill.

Do you have any comments to make, Mr. Handleman, on what I have just said relating to our procedure? I am not saying that it is the best way, nor that the procedure followed in the Ontario or Quebec legislatures is any better. I am not very familiar with the way the Ontario legislature committees work.

M. Handleman: Monsieur le président, je suis heureux que vous envisagiez de suivre notre procédure. Je crois que tous les témoins qui comparaissent devant le comité auraient avantage à disposer d'autant de renseignements que possible sur le projet de loi définitif qui sera renvoyé à la Chambre pour la troisième lecture de façon à pouvoir faire les observations les plus pertinentes.

Le ministre a dit au Comité qu'il a l'intention de soumettre des modifications inspirées des exposés déjà été faits au Comité. Mais ces recommandations ont déjà été exprimées au cours de l'étape préparatoire de trois ans, elles ne sont pas nouvelles, il aurait fallu en tenir compte lors de la rédaction du projet de loi. Ce qui nous préoccupe, c'est qu'il existe actuelle-

[Text]

ate crisis and a critical situation that must be dealt with almost immediately.

Loansharking has been described to you by police groups. We are exceptionally concerned about the criminal activity of loan sharks in Ontario. It is becoming a source of great concern to us and to the police. So we feel, on balance, if we have to lose the bill and lose action against loansharking, we would rather keep the action against loansharking. If you can quickly develop a legislative technique to combat loansharking, tax discounting and cheque discounting, then we would rather see that done and more time and more deliberations given to the situation of the normal lending market, where there are already measures in place in most provinces to deal with some of the problems. I am not suggesting that our measures are adequate, that they are the best measures, but they are there. The other problem is critical and should be dealt with immediately, with no further delay. We really cannot accept further delay in dealing with loansharking. It is becoming a problem out of all proportion.

M. Clermont: Monsieur Handleman, à quelques reprises dans votre mémoire, vous insistez sur la nécessité d'établir une division rationnelle et fonctionnelle des juridictions en matière de consommation et plus particulièrement dans le domaine du crédit à la consommation. Vous indiquez que vous voulez collaborer à un tel effort mais vous ne précisez pas comment vous envisagez ce partage de responsabilités.

En réponse à une question que mon collègue, M. Stevens, vous posait, vous avez parlé d'une ou de deux possibilités. Est-ce que vous pourriez élaborer là-dessus? Pourriez-vous même nous donner d'autres possibilités?

Mr. Handleman: Yes, Mr. Chairman, one of the things we are in now under the Consumer Protection Act is credit disclosure. The cost of credit must be disclosed to the buyer of credit. I have looked at our provisions. They are quite general, they are vague, they are being complied with but not really policed, and I feel that for the sake of having national consistency of disclosure rules we would be quite prepared to remove ourselves from that activity in favour of the federal government doing it on a coast-to-coast basis. We really think that is a national standard that should be established by Ottawa.

• 1020

We feel that in many other areas of consumerism which have nothing to do with credit, that things such as product safety should be completely the responsibility of the federal government, and that we should be more in the field of education and information. We do not want to get involved, for example, in administering our own small loans act if this bill becomes law. We will probably have to amend our small loans act so that they coincide, but we feel that this should be again a national system and that it should not be on a regional basis. With the federal government's clear jurisdictional responsibility for establishing interest rates and governing matters of interest, we think that we can negotiate out of some of the activities that we are now in. On the other hand—and I do not want this to be a complete surrender of our functional jurisdiction—we think the federal Department of Consumer and

[Interpretation]

ment une situation de crise à laquelle il faut faire face immédiatement.

Les représentants de la police vous ont décrit les pratiques d'usuriers. Nous sommes très préoccupés par l'activité criminelle des usuriers en Ontario. Les prêt usuraires nous causent à nous et la police un grand souci. S'il fallait choisir entre le reste du projet de loi et les mesures prévues contre les usuriers, nous voudrions garder les dernières. Si vous pouvez vite mettre au point une loi contre les prêts usuraires, les crédits d'impôt et les crédits accordés sur des chèques, nous aimerions mieux que vous fassiez cela et que vous consacriez davantage de temps et d'étude au marché des prêts déjà visé par des règlements provinciaux dans la plupart des provinces. Je ne dis pas que nos mesures sont adéquates mais elles existent. L'autre question est critique et exige une réponse immédiate. Nous ne pouvons pas accepter qu'on regarde davantage les mesures contre les prêts usuraires. Ce problème commence à prendre des proportions très alarmantes.

Mr. Clermont: Mr. Handleman, on several occasions in your brief you emphasize the need for establishing a rational and functional decision of jurisdiction in the field of consumer affairs, more particularly in the field of consumer credit. You say that you are willing to co-operate in such an effort, but you do not specify how you see such a sharing of responsibilities.

In answer to a question of Mr. Stevens, you referred to one or two possibilities. Could you elaborate? Do you have any other possibilities to suggest?

M. Handleman: Oui, monsieur le président, notre Loi sur la protection du consommateur oblige de divulguer à l'acheteur du crédit le coût du crédit. J'ai examiné nos dispositions. Elles sont assez générales et vagues, elles sont respectées mais pas vraiment contrôlées et, afin d'avoir une réglementation uniforme sur la divulgation, nous serions prêts à laisser sur ce point le champ libre au gouvernement fédéral pour qu'il y ait une loi nationale. Nous croyons qu'Ottawa devrait déterminer une norme nationale.

A part le crédit, nous estimons que d'autres secteurs touchant la consommation comme, par exemple, les normes de sécurité des produits, devraient relever complètement du gouvernement fédéral et que nous devrions participer davantage à la sensibilisation du public. Si ce bill est adopté, nous ne voulons pas, par exemple, devoir administrer une loi provinciale sur les petites créances. Nous devons probablement modifier notre loi sur les petites créances pour qu'elle se conforme à la loi fédérale mais nous estimons que les mesures dans ce domaine doivent être prises à l'échelle nationale plutôt que régionale. Étant donné la responsabilité clairement définie du gouvernement fédéral dans le domaine de l'établissement de l'intérêt et des questions connexes, nous croyons pouvoir nous retirer de certaines activités auxquelles nous participons maintenant. D'autre part, et je ne veux pas que l'on

[Texte]

Corporate Affairs is beginning to engage in activities where we are not only proficient but have considerable investment, and we would like to see them voluntarily remove themselves from those fields. We are not about to compete with the federal government I think that is the essence of our position. It might be considered by some as anticombine, but we would like to arrange with the federal government who does what and stay out of each others hair, if we can.

M. Clermont: Dans un autre domaine, monsieur, quand vous avez émis quelques commentaires sur le problème des réglementations, vous avez laissé entendre que cette question pourrait comporter des pièges et entraîner des difficultés que la plupart des participants à ce débat sont en mesure de reconnaître. Toutefois, vous ne précisez pas davantage ces difficultés, et nous pouvons nous demander sur quoi s'appuie cette assertion. Pourtant, il semblerait qu'une loi aussi complète que le Bill C.16 ait tout à gagner en s'appuyant sur une réglementation qui permette de faire des ajustements des plus flexibles. Alors, pourriez-vous préciser vos commentaires sur la question des règlements? Comme certains l'ont fait, vous suggérez sans doute d'éviter le plus possible les règlements. Vous proposez que tout apparaisse dans le projet de loi au lieu de prévoir des règlements d'application. Mais ne croyez-vous pas que pour suivre la situation des marchés, il est préférable en certaines occasions d'assouplir une loi par la promulgation de règlements?

Mr. Handleman: Yes. Mr. Chairman, as I said in my opening remarks, I fully sympathize with the position of the Minister because our government, of course, is quite often accused, and sometimes with some ground, of legislating through regulation. Also, there are times when you are torn between the conflicting problems of being completely open and above board, and having fixed in statute the will of the legislature while, at the same time, wanting to be flexible, as you said, sir, in meeting the conditions and the changing conditions of society in the marketplace. That is always a conflict, and I think governments must find within themselves and in their parliaments the way to achieve an appropriate compromise, and it is always a compromise.

We feel in this particular bill that the regulations which are proposed—obviously not the future regulations of some years down the road but those that are proposed to be promulgated as the act is proclaimed—should be discussed in advance. They are not really Cabinet secrets. They are not the kinds of things that should not be known to people in the private sector and other government levels. So, we at least can try to anticipate some of the problems that may arise from regulations, but I fully subscribe to the wish of the Minister to have the flexibility inherent in regulations because you are dealing with the marketplace and the marketplace moves quickly, and governments have to be able to adapt to those moves quickly, too. So, I would not take the power of regulation away from the Minister or the government, but I would like to have some

[Interprétation]

interprète mes remarques comme un abandon total de notre juridiction effective—nous croyons que le ministère fédéral des Corporations et des Consommations commence à s'immiscer dans des domaines où nous avons déjà fait nos preuves et investi beaucoup d'argent et nous aimerions qu'il accepte de se retirer de ces secteurs. Nous ne voulons pas faire concurrence au gouvernement fédéral. Je crois que cela résume notre position. Nous voudrions en arriver à un accord avec le gouvernement fédéral sur les responsabilités de chaque gouvernement pour qu'il n'y ait pas d'empiètement, si cela est possible.

Mr. Clermont: Turning to another subject, Mr. Handleman, in your reference to the problem of regulation, you implied that there were some pitfalls and difficulties involved, which most of the participants in this debate are aware of. But you do not elaborate on these difficulties and we are left wondering about the basis of this assertion. On the face of it, it would seem that a legislation as complete as Bill C-16 would stand to gain by having regulations which would allow for very flexible adjustment. Could you give more details on your opinion relating to this matter of regulations? You seem to be suggesting, as others have done, that we should avoid regulations as much as possible. You prefer having everything specified in the legislation to the enacting of regulations for implementation. But do you not think that in order to follow the market situation, it is preferable on certain occasions to make legislation more flexible by enacting regulations?

M. Handleman: Oui. Monsieur le président, comme j'ai dit dans ma déclaration préliminaire, je comprends fort bien la position du ministre parce qu'on accuse assez souvent, parfois avec raison, le gouvernement de légiférer par voie de règlements. On est parfois déchiré entre le désir de tout faire ouvertement, de tout préciser dans la loi, et la volonté de faire preuve de souplesse pour s'adapter à l'évolution du marché. Il y a toujours un conflit, et je crois que les gouvernements doivent trouver une solution de compromis, puisque c'est forcément un compromis.

Dans le cas du bill, nous estimons que les règlements qui doivent être promulgués après la proclamation de la loi devraient faire l'objet d'une discussion préalable. Il ne s'agit pas d'un secret du Cabinet. Le secteur privé et d'autres niveaux du gouvernement pourraient en être informés. De cette façon, nous pourrions essayer de prévoir certains des problèmes que pourraient soulever les règlements, mais j'approuve tout à fait la volonté du ministre de pouvoir réagir avec souplesse par des règlements à l'évolution du marché puisque le marché change très vite et que les gouvernements doivent s'adapter vite à ces changements. Donc, je ne propose pas la suppression du pouvoir de réglementation, mais j'aimerais participer à l'élaboration de ces règlements avant leur adoption définitive.

[Text]

input into the content of those regulations before they are finally accepted.

Le président: C'est votre dernière question, monsieur Clermont.

M. Clermont: Merci, monsieur le président.

Monsieur, à la page 6 de votre mémoire, vous faites une courte déclaration dont les implications, je crois, vont au-delà de la portée du présent projet de loi. Vous ne donnez cependant pas d'explications. Je cite:

• 1025

...le traitement de cette loi est devenu un indicateur important des relations fédérales-provinciales dans le domaine de la consommation.

Alors, quelle position cet énoncé reflète-t-il exactement? Est-ce que vous pourriez élaborer sur cette remarque devant le Comité?

Mr. Handleman: Mr. Chairman, I think I have devoted myself somewhat to it.

Mr. Clermont: Yes, you did, sir.

Mr. Handleman: Our chief concern really, and I suppose there may be a subtle difference between Ontario's position and that which has been expressed by other provinces because I know their position, is that there is no clear constitutional exclusion in this field of credit disclosure, credit advertising. Both governments can legitimately occupy the ground. We do not feel that the possibility of a national system or a regional system has been properly explored in the consultations at the official level.

I must say that in meetings with three successive Ministers that we have always had congenial meetings and discussions of this principle have always been pleasant and with some mutual concern for each other's responsibilities, but we do not seem to have achieved any progress at all in what I call functional jurisdiction. We must make it clear to each other what we think each other should be doing and I think that can be done regardless of political powers and differences because we represent the same people. All the consumers of Ontario are Canadian consumers and I have discussed this with Ministers in other provinces. While they may not go as far as Ontario in being willing to give up jurisdiction that they now have, they accept that there should be some progress in this area. I certainly hope in future federal-provincial meetings of Ministers and officials that we do make some progress that the public can see to remove what is becoming a chronic complaint of over-government. It is a fact that we have to accept that criticism.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman.

Le président: Merci, monsieur Clermont. Mr. Clarke.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Thank you, Mr. Chairman. I would like to ask you, Mr. Handleman, about the interest disclosure provisions that Ontario has in place and the ones I am referring to were presented to us by the representa-

[Interpretation]

The Chairman: Your last question, Mr. Clermont.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman.

On page 6 of your brief, you make a short statement, the implications of which would appear to exceed the scope of the present bill. Nevertheless, you give no explanation. I quote:

... The handling of this piece of legislation has become an important indicator of federal-provincial relations in the consumer field.

What particular position is meant by this statement? Would you amplify on this for the Committee?

M. Handleman: Monsieur le président, c'est une question que j'ai étudiée très sérieusement.

M. Clermont: Oui, absolument.

M. Handleman: En fait, nous pensons qu'il existe peut-être une différence subtile entre la position de l'Ontario et celle qui a été exprimée par les autres provinces; en effet, je connais leur position, elles prétendent qu'il n'existe aucune exclusion constitutionnelle dans ce domaine du crédit et de la publicité faite sur le crédit. Les deux gouvernements peuvent légitimement revendiquer l'autorité. Nous ne pensons pas que la possibilité d'un système national ou d'un système régional ait été suffisamment étudiée dans des consultations officielles.

J'ajouterai qu'au cours de discussions avec les trois ministres successifs, nous avons toujours entretenu les meilleures relations et nous nous sommes toujours sincèrement inquiétés des responsabilités respectives; malgré tout, il semble que nous n'ayons pas accompli grand-chose de pratique en matière de juridiction. Chacun doit expliquer clairement ce que, à son sens, l'autre devrait faire indépendamment de toute question de pouvoirs politiques et de divergence d'opinion car nous représentons les mêmes gens. Tous les consommateurs de l'Ontario sont des consommateurs canadiens et c'est une question dont j'ai discuté avec les ministres des autres provinces. Ceux-ci ne sont peut-être pas autant que l'Ontario prêts à abandonner leurs pouvoirs actuels dans ce domaine, mais il admettent tout de même qu'en principe quelque chose doit être fait. J'espère que les futures réunions fédérales-provinciales de ministres et de fonctionnaires seront plus fructueuses, et que le public comprendra que nous cherchons vraiment à nous débarrasser de cette maladie de sur-gouvernement. En effet, c'est une critique que nous devons accepter.

M. Clermont: Merci, monsieur le président.

The Chairman: Thank you, Mr. Clermont. Monsieur Clarke.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Merci monsieur le président. M. Handleman, je voudrais que vous m'expliquiez la différence qui existe entre les dispositions de divulgation de l'intérêt en vigueur en Ontario et celles qui nous ont été

[Texte]

tives of the Ontario Mortgage Brokers Association. Do you think the disclosure requirements of Bill C-16 are practical in that they go farther than the disclosure requirements of your legislation?

Mr. Handleman: I suppose it could be premature to say that the method of enforcement of Bill C-16 will result in an impracticality of the legislation. Our legislation, as you know, is vague, general and requires disclosure and we have tried to achieve some degree of uniformity in the disclosure methods in Ontario, but we have not policed it. To the best of my knowledge since I have been Minister we have not had a single prosecution for failure to disclose or erroneous disclosure. So I feel that perhaps stronger measures than we have in Ontario are required and I am not objecting to the requirements in the bill in its present form.

The fears that have been expressed to you by those who are in the business and, particularly, the advertisers, I think, have some legitimate foundation. If it is the intention of the government to literally enforce the kind of thing that we see evolving in statements being made by government officials and the Minister, certainly an advertisement of a credit union's place of business could be construed as offering credit and, therefore, requiring full disclosure of interest rates, repayment terms, all the things that go and will probably come in the regulations. So we think that kind of thing has to be kept in perspective by the government in the administration of the bill, but I would say that our own requirements, while they work relatively well, certainly leave a hole in the fence wide open. You can drive a truck through our disclosure requirements.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I did not mean to ask you about the advertising thing because I think that is a different question, but the complaint has been made by lenders that it would, in fact, be misleading to try to lump all the charges into an over-all interest rate as appears to be required by Bill C-16, whereas in your disclosure the interest rate is required plus the disclosure of charges as fixed dollar amounts. Do you agree with the criticisms that are being levelled against this?

• 1030

Mr. Handleman: No, I do not think I would agree completely with those criticisms that provided the charges are charges for money. I think this is the big problem. If it is a charge for money then it is a part of the interest rate and should be disclosed, there is not any question in my mind. I do not think, for example, that the life insurance that covers a loan is necessarily a charge for the money and therefore it may not necessarily be a part of the interest rate. I just picked that out as an example of the kind of charge I am sure that people would object to showing as part of the rate.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): And legal fees, for example, they have been cited. If you have all these charges on a short-term loan then it shows up as a much higher interest rate than it would on a long-term loan even though the rate on the money is exactly the same, or even less.

Mr. Handleman: Exactly, and that is one of the reasons we hesitate to get into the discussion of what is a warranted rate?

[Interprétation]

présentées par les représentants de l'*Ontario Mortgage Brokers Association*. Pensez-vous que les exigences de divulgation contenues dans le Bill C-16 soient praticables et qu'elles aillent plus loin que celles contenues dans votre loi?

M. Handleman: Il est peut-être un peu tôt pour dire que les dispositions du Bill C-16 seront impossibles à appliquer. Comme vous le savez, notre loi est assez vague, rédigée en termes généraux et exige la divulgation; dans ce domaine, nous avons essayé de mettre une certaine uniformité dans les méthodes de divulgation en Ontario, mais le système n'est pas parfait. Pour autant que je sache, depuis que je suis ministre, il n'y a jamais eu de poursuite pour refus de divulgation ou de fausse divulgation. Les mesures ontariennes ne sont peut-être pas suffisamment fermes et je ne m'oppose pas aux exigences du bill sous sa forme actuelle.

Certains membres de la collectivité, en particulier du secteur de la publicité, ont exprimé des craintes qui, à mon sens, sont en partie fondées. Évidemment, si le gouvernement a l'intention d'appliquer à la lettre les mesures que ses fonctionnaires et le ministre ont annoncées publiquement, on pourrait considérer qu'une publicité contenant l'adresse d'une caisse de crédit constitue une offre de crédit et que, par conséquent, les taux d'intérêt, les termes de remboursement, tout ce qui sera probablement stipulé par réglementation doit être divulgué. En appliquant le bill, le gouvernement devra faire la part des choses, mais je dois reconnaître que notre loi, qui fonctionne relativement bien, est loin d'être à toute épreuve. Un corps d'armée pourrait passer à travers les dispositions relatives à la divulgation.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Je ne vous ai pas parlé de publicité, car, à mon sens, c'est une question différente, mais certains prêteurs ont prétendu qu'en regroupant tous les frais en un taux d'intérêt général comme semble l'exiger le Bill C-16, on donnerait une image fautive de ces frais, alors qu'aux termes de vos dispositions de divulgation, les taux d'intérêt doivent être donnés séparément des frais exprimés en une somme d'argent fixe. Êtes-vous d'accord avec ces critiques?

M. Handleman: Non, je ne suis pas tout à fait d'accord avec ces critiques qui veulent que les frais soient exprimés en sommes fixes. C'est d'ailleurs le gros problème, s'il s'agit de frais pour de l'argent, cela fait partie du taux d'intérêt et doit être divulgué, cela ne fait pas le moindre doute. Je ne pense pas, par exemple, que l'assurance-vie qui accompagne un prêt constitue forcément un frais de crédit et par conséquent, cela ne doit pas forcément faire partie du taux d'intérêt. C'est un exemple que je vous donne du genre de frais qu'on s'opposera sans aucun doute à voir figurer dans le taux d'intérêt.

M. Clarke (Vancouver Quadra): On a cité également les frais juridiques. Pour un prêt à court terme, tous ces frais aboutissent à un taux d'intérêt beaucoup plus élevé que pour un prêt à long terme, même si le taux du prêt est exactement le même, ou même inférieur.

M. Handleman: Exactement, c'est une des raisons pour lesquelles nous ne voulons pas nous lancer dans une discussion

[Text]

Because if it is warranted under one set of circumstances it may not be warranted under another. If you are going to include every ancillary charge that a lender incurs in making a loan as part of the interest rate, you could distort it out of all recognition.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I take it then that you do to some degree agree with the criticisms of the proposals under Bill C-16.

Mr. Handleman: As I say, where they are not directly a part of the price of money, yes, I would certainly say those should not be included in the rate.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): All right, thank you.

On the business of tax discounting I raised in Committee and in the House with the Minister the possibility of the government, that has the money after all, making available to the taxpayer his own money when he needs it if he can demonstrate that he is going to have a large refund, or a refund of any size for that matter. Now the Minister kindly replied and raised a very strong objection that until February 28 in the following taxation year the government does not know how much an individual taxpayer has paid in because the money is not kept in his account, it is kept in the employer's account. And I realize that is a strong objection.

However, some entrepreneur, i.e., the tax discounter, has found himself able to determine to his satisfaction the amount of money that a taxpayer has a right to claim back later on. My question to you, and it may be unfair to you as a provincial minister, do you see any reason why a government could not adopt a procedure which would enable it to determine how much money is due back to the taxpayer, in the same way that the entrepreneur who is in the tax discounting business does, and make some arrangement to give that taxpayer his own money back to him when he needs it? I mean, really the government has deducted too much is what it amounts to under these particular circumstances.

Mr. Handleman: Mr. Chairman, I do not want to be facetious, but expecting the same degree of efficiency from a government operation as that in the private sector I think is asking a little bit too much.

Really what happens of course is the tax discounter is taking a very high risk in trying to anticipate the amount of a rebate, and this is one of the reasons they justify the high discount rate obviously. But they really do not start to operate until very late in the tax return year. Generally they open up on a full scale some time about February 1, and close down some time around May 2 because by that time everybody has his return in.

What you are really saying is the government should be more efficient at being able to anticipate the amount of the refunds. I really do not feel that it is possible with the apparatus that is in place, as I understand it, in National Revenue to do that. Our suggestion is, of course, that those people who want to make out their income tax returns early, and some of them can, should be able to use that return as security for a loan from a legitimate lender, and that nobody should be able to receive the refund cheque except the taxpayer

[Interpretation]

sur ce qu'est un taux garanti. En effet, s'il est garanti dans certaines circonstances, il peut ne pas l'être dans d'autres circonstances. Si vous tenez compte de tous les frais secondaires d'un prêteur et que vous les incorporez au taux d'intérêt, celui-ci finit par ne plus ressembler à rien.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Dans ce cas, vous admettez assez les critiques des mesures proposées par le bill C-16.

M. Handleman: Comme je l'ai dit, cela n'est pas directement lié au prix de l'argent, effectivement, et à mon sens, cela ne devrait pas faire partie du taux d'intérêt.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Très bien, merci.

A propos d'escompte fiscal, j'ai parlé au ministre en Comité et à la Chambre de la possibilité pour le gouvernement, qui après tout détient tout l'argent, de mettre à la disposition du contribuable son propre argent, lorsqu'il en a besoin, et s'il peut prouver qu'il a droit à un remboursement important ou à n'importe quel remboursement, d'ailleurs. Le ministre m'a répondu par une objection très convaincante: le gouvernement ne sait pas combien chaque contribuable a payé avant le 28 février de l'année suivante, car cet argent n'est pas dans son compte, mais dans le compte de l'employeur. Je comprends l'importance de l'objection.

Pourtant, un entrepreneur, je veux parler de l'escompteur fiscal, a pu déterminer convenablement quelle somme d'argent un contribuable avait le droit de réclamer plus tard. Je ne devrais peut-être pas vous poser ces questions à vous qui êtes ministre provincial, mais voyez-vous une raison valable pour qu'un gouvernement ne puisse adopter une procédure lui permettant de déterminer combien d'argent doit être remboursé au contribuable, tout comme l'escompteur fiscal; cela permettrait de rembourser son argent à ce contribuable lorsqu'il en a besoin? En fait, dans ces circonstances, le gouvernement a trop déduit, c'est aussi simple que cela.

M. Handleman: Monsieur le président, je ne voudrais pas faire de l'humour, mais s'attendre à la même efficacité de la part d'un gouvernement que de la part du secteur privé, c'est beaucoup demander.

En fait, l'escompteur fiscal court un risque assez considérable lorsqu'il essaie de prévoir un remboursement; c'est d'ailleurs une des façons qu'il a de justifier le haut taux d'escompte. Mais en fait, il commence ses opérations assez tard dans l'année. En général, il ne commence vraiment que vers le premier février pour terminer vers le 2 mai, car à ce moment-là, tout le monde a rendu sa déclaration.

Vous voulez dire que le gouvernement devrait pouvoir prévoir plus précisément les remboursements futurs. Avec le mécanisme dont nous disposons, je ne vois pas comment cela serait possible pour le revenu national. Bien sûr, il serait souhaitable que les individus qui font leur déclaration d'impôt très tôt, puissent se servir de leur remboursement futur pour garantir un prêt auprès d'un prêteur légitime, il faudrait également que seul le contribuable puisse toucher le chèque de remboursement. Cela arrangerait certainement les choses. Je

[Texte]

er himself. That would certainly curb the affair. I do not think the government could really get into a competition in that field, and it might not be legitimate.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I agree with you that tax refunds should only come to the taxpayer, and that would solve some of the problems. But I do question your statement that you just repeated, that the taxpayer could take his completed tax return to the bank and get a loan. I would suggest that the individual who is in that position, if he is able to get a bank loan he could get it without the completed tax return. If he is one of the people that we are concerned about, who are a bad credit risks or not of sufficient ability to repay, he would not get it on the tax return anyway. The banks would then be putting themselves in the tax discounting business even though they do not actually take the cheque.

• 1035

Mr. Handleman: There is no question about that. That person, of course—we talk about him in the abstract—is really for the most part a transient. It is not the person who is in a stable employment situation who could go to his credit union or bank or lending agency and get a loan. These are people who see an opportunity to have immediate cash. They are not really borrowers. They want fast cash and this is one way of getting it. They are not worrying about borrowing against their future earnings. They want the cash, they need it for whatever purpose. So that if the government was to get into that they would, first of all, have to find these people and that means opening up store front offices the way the tax discounters have done. I really do not think the government should get into the field. Where there is a legitimate need for a loan, I would say that that person should, with a copy of his tax return, go to the bank on a fully confidential basis and say, "I am going to get back \$300 some time in April or May, I am going to send in my tax return immediately, but I need some cash." Now he may normally, as you say, qualify for a loan but he may be able to get a little better rate because of the fact that this is a bit of security and it is better than going without any collateral at all.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Do you think there are actually some people who should not be allowed to borrow money?

Mr. Handleman: That is a difficult question, MrChairman. I have never really been involved in the lending business. It does seem that there are some people who misuse credit. There is a responsibility there on us as persons interested in consumer education to teach people the wise use of credit, in order to reduce the numbers who might very well abuse it. The person who abuses it obviously should not have it and will not have it because of the natural working of the marketplace. But there probably are some people who really do not know how to handle credit. The responsibility for that really lies with the government for not having trained them in how to use credit.

[Interprétation]

ne pense pas que le gouvernement puisse concurrencer le secteur privé dans ce domaine, cela ne semblerait pas très légitime.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Je suis d'accord avec vous, les remboursements d'impôt doivent être faits directement au contribuable, cela résoudrait une partie des problèmes. Mais je ne suis plus d'accord lorsque vous dites que le contribuable devrait pouvoir obtenir un prêt à la banque en présentant sa formule de remboursement d'impôt remplie. Dans cette situation, un individu devrait pouvoir obtenir un prêt sans présenter la formule de déclaration d'impôt. S'il fait partie des gens dont le cas nous préoccupe, de ceux qui constituent un risque ou qui n'ont pas des possibilités suffisantes de remboursement, il n'obtiendrait pas plus facilement un prêt en présentant sa déclaration d'impôt. Cela reviendrait pour les banques à se lancer dans l'escompte fiscal même en ne prenant pas vraiment le chèque.

M. Handleman: Cela ne fait aucun doute. Bien sûr, cette personne, une entité abstraite, a, le plus souvent une situation instable. Nous ne parlons pas ici de l'employé régulier qui pourrait s'adresser à sa banque, sa caisse de crédit ou un organisme de prêt pour obtenir un prêt. Nous parlons de gens qui cherchent à se procurer rapidement du liquide. Ce ne sont pas vraiment des emprunteurs. Ils veulent de l'argent liquide, c'est une façon d'en obtenir. Ce ne sont pas des prêts garantis par des gains futurs qui les intéressent. Ils veulent le liquide dont ils ont besoin, pour une raison ou pour une autre. Ainsi, si le gouvernement voulait vraiment se lancer dans ce genre d'entreprise, il devrait commencer par trouver sa clientèle, c'est-à-dire par ouvrir des bureaux au public, comme les escompteurs fiscaux. Il n'appartient pas au gouvernement de remplir ce rôle. Par contre, si un individu a véritablement besoin d'un prêt, il devrait pouvoir s'adresser à la banque avec un exemplaire de sa déclaration d'impôt et déclarer confidentiellement: je vais recevoir \$300 vers le mois d'avril ou de mai, j'envoie immédiatement ma déclaration d'impôt, mais j'ai besoin d'argent liquide.» Bien sûr, comme vous dites, il aurait peut-être pu obtenir un prêt sans présenter sa déclaration d'impôt, mais il aura peut-être un taux un peu plus intéressant, car sa déclaration constitue, dans une certaine mesure, une garantie, et cela vaut mieux que rien.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Pensez-vous vraiment qu'il faudrait interdire à certaines personnes d'emprunter de l'argent?

M. Handleman: Monsieur le président, c'est une question très difficile. Je ne me suis jamais occupé directement de prêts, mais il semble effectivement que certaines personnes utilisent le crédit à mauvais escient. Nous devons, nous qui nous intéressons à l'éducation des consommateurs, apprendre aux gens la meilleure façon d'utiliser le crédit pour réduire le nombre de ceux qui s'en servent à mauvais escient. Bien sûr ceux qui abusent du crédit ne devraient pas en obtenir, c'est d'ailleurs très souvent le cas à cause du fonctionnement du marché. Mais il y a certainement des gens qui ne savent

[Text]

The Chairman: One further question, Mr. Clarke.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): All right. The disappearance of the ceiling on Small Loans Act, as you point out, has serious consequences but it has more than one set of consequences, I suggest. It will prevent some people from borrowing money when they need it, but on the other hand, having a ceiling does not guarantee them the money because the money just is not there for them to borrow now. Your concern expressed here is that they would not be able to obtain credit at a price they can afford. I think perhaps if one follows your statement onwards it comes to the point that those people will be driven up the scale of interest rates and eventually into the hands of the loan sharks that we are trying to get at in the end. Is that the natural progression that you see?

Mr. Handleman: Yes. I see that happening but perhaps not as often as it happens now. That is why we are not opposing the removal of the interest rate ceiling.

We see the interest rate ceiling driving people into the hands of the loan sharks when they might be better off in the hands of a financial institution even at a higher loan. With the rate ceiling off they will be able to borrow a lower amount at a higher rate and perhaps the total cost to them will be less than it is now. But there will be some who will look at the high rate of interest and say, I cannot afford it and therefore they will go into the criminal lenders field. I think that is the working of the marketplace and if you take measures to deal with the criminal lender, then that person will go without credit. That is what it will really amount to.

The Chairman: Thank you, Mr. Clarke. I have Mr. Rodriguez followed by Mr. Clermont followed by Mr. Stevens. Five minutes each, I will have to be very careful on the time. Mr. Rodriguez.

Mr. Rodriguez: Yes, I want to question the Minister about prepayments. You said you have just completed a review of the Credit Unions Act in Ontario and the Credit Unions and Caisses Populaires Act (1976) in Ontario. Then, are there any prepayment charges on loans through the credit unions in Ontario and the few mortgages through the credit unions.

• 1040

Mr. Handleman: Yes, there are. They are permitted under the new Credit Union Act.

Mr. Rodriguez: Are they in force now? Do they have a prepayment charge?

Mr. Handleman: It is permitted. The Credit Union Act does not remove the right of the mortgagor to charge a prepayment penalty.

Mr. Rodriguez: Well what is the practice?

Mr. Handleman: The practice of the credit unions is to charge it. They have been using a standard mortgage. I think most of them are using the three-month interest charge.

[Interpretation]

vraiment pas comment s'en servir, et c'est sans doute la faute du gouvernement qui n'a pas su leur apprendre comment faire.

Le président: Une dernière question, monsieur Clarke.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Très bien. La suppression du plafond de la Loi sur les petits prêts, comme vous l'avez dit, a des conséquences graves et, entre autres conséquences, je pense que cela empêchera certaines personnes d'emprunter de l'argent quand elles en ont besoin. Par contre, ce n'est pas en imposant un plafond qu'on leur assure des prêts lorsqu'elles en ont besoin et qu'il n'y a tout simplement pas d'argent pour elle. Vous craignez qu'elles ne puissent obtenir du crédit à un prix abordable. Mais si l'on poursuit votre raisonnement, on s'aperçoit que ces gens finiront par être forcés de monter à l'échelle des taux d'intérêt et par retomber aux mains des usuriers dont nous voulions les protéger. Cela vous semble-t-il l'évolution naturelle?

M. Handleman: Oui. C'est probablement ce qui se produira, mais peut-être pas aussi souvent qu'aujourd'hui. C'est la raison pour laquelle nous ne nous sommes pas opposés à la suppression du plafond des taux d'intérêt.

Nous pensons que ce plafond peut jeter des gens entre les mains des usuriers, alors qu'ils feraient mieux de s'adresser à une institution financière, même si cela signifie un taux d'intérêt plus élevé. Une fois le plafond supprimé, ils pourront emprunter des sommes plus faibles à des taux plus élevés, ce qui risque de leur revenir moins cher qu'actuellement. Mais certains devant les hauts taux d'intérêt diront: je n'en ai pas les moyens, je vais m'adresser aux prêteurs illégaux. Le marché fonctionne ainsi, et si vous prenez des mesures pour contrecarrer les prêteurs illégaux, l'individu qui aura tenu ce raisonnement se passera de crédit. Voilà à quoi nous aboutissons.

Le président: Merci, monsieur Clarke. M. Rodriguez qui sera suivi de MM. Clermont et Stevens. Cinq minutes chacun, et je vais devoir être strict pour le temps. Monsieur Rodriguez.

M. Rodriguez: Oui, je voudrais parler des remboursements. Vous avez dit que vous venez de procéder en Ontario à une révision de la Loi sur les caisses de crédit et de la Loi sur les caisses populaires et les caisses de crédit (1976). Dans ce cas, y a-t-il des frais de paiement anticipé pour les prêts des caisses de crédit de l'Ontario et les quelques hypothèques qui sont consenties par les caisses de crédit?

M. Handleman: Oui, il y en a. Ils sont autorisés en vertu de la nouvelle loi sur les caisses de crédit.

M. Rodriguez: Sont-ils déjà en vigueur? Les frais de paiement anticipé existent-ils?

M. Handleman: Ils sont autorisés. La Loi sur les caisses de crédit ne supprime pas au détenteur d'une hypothèque le droit d'imposer des frais de paiement anticipé.

M. Rodriguez: Quelle est la pratique courante?

M. Handleman: Les caisses de crédit exigent ces frais. La plupart d'entre elles se servent d'un formulaire d'hypothèque standard et de taux d'intérêt calculés sur trois mois. M.

[Texte]

Perhaps Mr. Simpson or Mr. Lewis might know in detail but I understand from the Ontario Credit Union League Limited that they want to retain that right and we have continued it in our act.

The Chairman: Mr. Lewis.

Mr. R. Lewis (Counsel, Business Practices Division, Ministry of Consumer and Commercial Relations, Government of Ontario): I am sorry but I do not know, with regard to credit unions.

Mr. Rodriguez: Well, we had information here from a previous witness who said that the credit unions across Canada do not have prepayment charges for credit loans, for consumer loans, and in many parts of the country there is no prepayment on mortgages, and they have had no problems expanding the credit union movement as you well know.

Mr. Handleman: Mr. Chairman, it is a matter of choice for the credit union. In other words, there is no ban on the prepayment penalty in Ontario. The act permits them to charge it. The information that we received during the committee hearings was that they do in fact charge it. Now these were spokesmen for a number of credit unions but obviously, not all of the credit unions in Ontario appeared before us. The Caisse Populaire from your part of the country who appeared before us said, yes, they do; in fact, they wanted permission to lend up to 95 per cent, I think, of the appraised value without insurance, which we denied them—in other words, they are in the same position as other mortgage lenders as far as insured loans are concerned—but they did say that they had the prepayment penalty and therefore they felt that they are adequately covered.

Mr. Rodriguez: How extensive is credit counselling in Ontario through your department?

Mr. Handleman: Not at all through our department, Mr. Chairman. It is done through our Ministry of Community and Social Services on a jobbed-out basis. In other words, we pay grants to the Ministry of Community and Social Services to local counselling agencies, and there is a large number of those agencies.

Mr. Rodriguez: How much money would you be paying to Community and Social Services, say, in the last fiscal year?

Mr. Handleman: I cannot answer that question, Mr. Chairman. We would have to look at the Community and Social Services estimates. There was some talk a few years ago about transferring it to our ministry but our understanding is that the agencies are quite happy with the present relationship and therefore there was no point in transferring it to our ministry.

Mr. Rodriguez: And a personal opinion from the Minister—is the Minister satisfied that the interests of consumers, by and large—and he can speak for his own jurisdiction or extrapolate it to Canada—that the interests of consumers are really protected and served in the marketplace?

[Interprétation]

Simpson ou M. Lewis pourra peut-être mieux vous expliquer cela, mais je crois que la *Ontario Credit Union League Limited* désire conserver ce droit, et nous avons accédé à leur demande dans notre loi.

Le président: Monsieur Lewis.

M. R. Lewis (conseiller juridique, Division des pratiques commerciales, ministère de la Consommation et des Relations commerciales du gouvernement de l'Ontario): Je suis désolé, mais je ne sais pas ce qu'il en est pour les caisses de crédit.

M. Rodriguez: D'autres témoins nous ont déjà dit que les caisses de crédit du Canada n'imposaient pas de frais de paiement anticipé pour les prêts aux consommateurs et que, dans de nombreuses régions, il n'y avait pas de frais de paiement anticipé pour les hypothèques; comme vous le savez, le mouvement des caisses de crédit a, d'autre part, pris une expansion considérable.

M. Handleman: Monsieur le président, c'est un choix qui appartient à chaque caisse de crédit. Autrement dit, les frais de paiement anticipé ne sont pas interdits en Ontario. La loi autorise les caisses de crédit à exiger ces frais. D'après ce que nous avons entendu dire au Comité, c'est d'ailleurs ce qu'elles font. Bien sûr, les gens que nous avons entendus étaient les porte-parole de certaines caisses de crédit, mais ils ne les représentaient pas toutes. Les caisses populaires de votre région qui ont comparu devant nous nous ont dit qu'elles exigeaient ces frais et qu'elles réclamaient, d'ailleurs, l'autorisation de prêter jusqu'à 95 p. 100 de la valeur évaluée sans assurance, ce que nous leur avons refusé—autrement dit, elles sont dans la même position que les autres prêteurs sur hypothèque pour ce qui est des prêts assurés—mais elles nous ont dit qu'elles imposaient des frais de paiement anticipé, ce qui leur permettait de se couvrir suffisamment.

M. Rodriguez: Quel est le rôle joué en Ontario par les conseillers en crédit de votre ministère?

M. Handleman: Pas de notre ministère, monsieur le président. Les conseils en matière de crédit sont assurés par notre ministère des Services sociaux et communautaires aux termes de contrats. Autrement dit, nous versons des subventions au ministère des Services sociaux et communautaires, qui se charge de l'installation d'agences d'experts-conseil en matière de crédit; ces agences sont très nombreuses.

M. Rodriguez: Pouvez-vous nous donner une idée de ce que vous avez payé au ministère des Services sociaux et communautaires pendant la dernière année financière?

M. Handleman: Je n'en sais rien, monsieur le président, il faudrait que je consulte le budget du ministère. Il y a quelques années, on a envisagé de transférer ces services à notre ministère, mais les agences sont satisfaites du système actuel, si bien que le transfert ne nous a pas semblé justifié.

M. Rodriguez: Je vais maintenant demander au ministre d'exprimer une opinion personnelle: est-il convaincu que les intérêts des consommateurs en général, ceux des consommateurs de l'Ontario ou même ceux du Canada entier, sont

[Text]

Mr. Handleman: Mr. Chairman, if you are seeking perfection, I would have to say no. There is an awful lot still to do.

Mr. Rodriguez: No, not perfection; but adequate.

Mr. Handleman: Well, adequate: yes. I think that the degree of protection in the various provincial and federal legislations is adequate. Where we have fallen down and where we would like to enlarge on our activities is in the area of consumer education and information so that people know what their rights are. The rights are there in the legislation: the problem is that consumers are perhaps not as aware of them as they should be and know how to exercise them.

Mr. Rodriguez: And one last question, Mr. Chairman. I must say to the Minister that I read his statement the other day with respect to the advertisement "Let us Free Enterprise" and with respect to the insurance companies, that they spend much time advertising why their rates have to go up; and I want to say to you that it was a very brave statement to make. But the Minister seems to make statements about the marketplace as if it is some magic stone, some elixir that somehow or other works for the benefit of the consumer.

I am just a little schoolteacher from Northern Ontario so I do not know much about this world, but I get very concerned about this marketplace and the competition you tell me that operates there for the benefit of consumers. But after the Bank of Canada announced a drop in rates, two days later every single bank had exactly the same mortgage interest rate for mortgages, and all the insurance companies, with maybe a variation of five cents or a penny, had the same rate coverage for house insurance and automobile insurance.

Mr. Handleman: Oh, no.

Mr. Rodriguez: Well, except for the CIAG, which is the credit union arm.

But I want to know, how does this thing work to the benefit of consumers? It has always struck me that there is no difference in the rates they charge.

• 1045

Mr. Handleman: Mr. Chairman, I do not want to get back into our response to the revisions to the Bank Act. What we said was that the provision would tend to centralize lending institutions. We would like to see more diversification, which is one of the reasons we think our new Credit Unions and Caisses populaires Act, 1976 will provide the kind of competition in the marketplace that we think works.

I must say, Mr. Rodriguez, that we think we do live in a fairly affluent consumer society, and the system that we have, while not perfect, has probably worked better than other

[Interpretation]

vraiment protégés et véritablement servis sur le marché actuel?

M. Handleman: Monsieur le président, si vous voulez parler de perfection, je vous répondrai que non. Il reste énormément à faire.

M. Rodriguez: Non, je ne veux pas parler de perfection, je vous demande si c'est suffisant.

M. Handleman: Suffisant, oui. Je pense que les différentes lois provinciales et fédérales assurent une protection suffisante. Les principales lacunes, et c'est dans ce secteur que nous devons intensifier nos activités, se trouvent dans le domaine de l'éducation et de l'information des consommateurs; il faut que les gens connaissent leurs droits. Ces droits existent dans la loi, mais les consommateurs ne les connaissent peut-être pas autant qu'il serait souhaitable, ils ne savent pas toujours comment les faire respecter.

M. Rodriguez: Une dernière question, monsieur le président. J'ai lu l'autre jour la déclaration du ministre au sujet de la publicité «*Let us Free Enterprise*» et au sujet des compagnies d'assurance qui expliquent longuement dans leur publicité pourquoi leurs taux d'intérêt doivent augmenter; et je dois dire au ministre qu'il a fait une déclaration très courageuse; par contre, il semble parler du marché comme d'une baguette magique, d'un élixir qui finit toujours par défendre les intérêts du consommateur.

Je ne suis qu'un petit instituteur du Nord de l'Ontario et je ne suis donc pas très au courant de la façon dont va le monde, mais cette histoire de marché m'inquiète, de même que cette question de la concurrence, qui, à notre avis, fonctionne toujours au bénéfice du consommateur. En effet, deux jours après que la Banque du Canada eut annoncé une baisse des taux d'intérêt, toutes les banques canadiennes annonçaient le même taux d'intérêt sur les hypothèques; et toutes les compagnies d'assurance à une différence de 5c. ou de 1c. près, avaient les mêmes taux pour les assurances domiciliaires et automobiles.

M. Handleman: Oh, non.

M. Rodriguez: À l'exception, évidemment, de la compagnie CIAG qui est l'organe des caisses de crédit.

Dites-moi comment cela peut fonctionner à l'avantage des consommateurs? Je suis toujours frappé de constater qu'il n'y a aucune différence entre les taux imposés.

M. Handleman: Monsieur le président, je ne veux pas répéter notre réponse concernant les modifications à la Loi sur les banques. Nous avons dit que les dispositions seraient susceptibles de provoquer la centralisation des institutions de prêt. Nous voulons encourager la diversification, et c'est pour cette raison, entre autres, que nous avons adopté en 1976 la Loi sur les *Credit Unions* et les caisses populaires. Nous croyons que cette loi stimulera la concurrence qui nous semble souhaitable sur le marché.

Je dois dire, monsieur Rodriguez, que nous vivons dans une société de consommation qui est plutôt prospère et même si notre système n'est pas parfait, il fonctionne sans doute mieux

[Texte]

systems which are competitive to it. While it has flaws, and we have to deal with those, we do not feel that the system itself is imperfect. So, the competition that we suggest in the lending field will arise as a result of a variety of institutions. Sure, the banks, which might be described as an oligopoly, may very well have the same rate. I hope the credit unions, I hope the finance companies, I hope the life insurance companies and the car insurance companies will have different rates for the same commodity. If they do not, then obviously government must step in and you have the vehicle here in the Competition Act.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez. Mr. Clermont.

M. Clermont: Merci, monsieur le président.

Monsieur Handleman, lorsque des représentants du Congrès du Travail du Canada sont venus devant ce Comité, en faisant référence à l'article 37, paragraphe (3) du Bill C-16 qui défend de menacer les emprunteurs de recourir à la saisie de salaire et autres procédures similaires en recouvrement de dettes tant que ce recours a été pris devant un tribunal, le CTC nous a dit que c'est une pratique employée couramment au Canada et que dans le cas de travailleurs qui ne sont pas protégés par un syndicat, cela pourrait peut-être apporter une perte d'emploi. Et le CTC suggère au gouvernement de prohiber cette pratique en en faisant une offense criminelle, ou si cela pose un problème d'ordre constitutionnel, les autorités fédérales devraient rechercher une entente avec les provinces dans le but d'éliminer la saisie des salaires.

Est-ce qu'il vous serait possible de faire des commentaires à ce sujet (parce qu'il me semble que cela pourrait créer un problème constitutionnel entre le gouvernement fédéral et les provinces), avant de considérer une telle suggestion ou recommandation?

Mr. Handleman: Mr. Chairman, as we understand the threat of recourse against the borrower, the provision would be there to deal with the practice of loan sharking. The normal garnishee process is one that if it were removed completely would probably increase the price of money again. It is rarely used. Credit unions have one privilege which others do not have; that is, the right of wage assignment from their members, which the credit unions claim they must have in order to maintain their low lending rate.

I have not heard of loss of job as a potential penalty for non-payment of a loan. The problem arises, of course, in the process of garnishee that the employer looks on it as a nuisance and as something he would rather do without, and that of course is where the union protection is extremely valuable. Under those circumstances I do not think the union permits dismissal.

The union, of course, suggested that the government back small loans as the technique, and I think that is a matter for the federal government to consider in balance with the other problems. I really do not feel that we would want to curtail the provisions in the Act against threat or coercion, because

[Interprétation]

que les remplacements que l'on nous propose. Il comporte des défauts que nous devons essayer d'éliminer, mais c'est quand même, à notre avis, le meilleur système. Nous croyons qu'une plus grande variété d'institutions augmentera la concurrence dans le domaine des prêts. Évidemment, les banques, qui peuvent être décrites comme un oligopole, peuvent fort bien offrir le même taux. J'espère que les caisses populaires, les sociétés de fiducie, les compagnies d'assurance-vie et d'assurance-automobile offrent des taux différents pour le même produit ou service. Si ces organismes n'offrent pas des taux différents, il est évident que le gouvernement doit intervenir en invoquant la Loi sur la concurrence.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez: Monsieur Clermont.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Handleman, when representatives of the Canadian Labour Congress appeared before the Committee, with reference to Clause 37, subclause (3) of Bill C-16, which forbids lenders to threaten borrowers with garnishment of wages and similar procedures for the collection to a debt when no order to this effect has been made by a court, the CLC told us that is is a practice which is often used in Canada and that it could result in the loss of a job for a worker who is not protected by a union. The CLC suggests that the government prohibit this practice by making it a criminal offence or, should this pose a constitutional problem, that federal authorities reach an agreement with the provinces in order to do away with garnishment of wages.

Would you comment on this since I think it might give rise to a constitutional problem between the federal government and the provinces, before actually considering the recommendation?

M. Handleman: Monsieur le président, d'après notre interprétation de cette interdiction, il s'agit d'une disposition qui s'applique dans le cas de prêts usuraires. Si la pratique normale de saisie était complètement supprimée, cela provoquerait sans doute une hausse du prix de l'argent. C'est une pratique qui est rarement appliquée. Les caisses populaires jouissent d'un privilège que n'ont pas les autres institutions, c'est-à-dire, du droit de percevoir une partie du salaire de leurs membres. Elles prétendent qu'elles doivent avoir ce droit pour continuer à offrir leur taux de prêt peu élevé.

Je n'ai pas entendu parler de la perte d'un emploi comme punition possible du non-remboursement d'un prêt. Évidemment, dans les cas de saisies, l'employeur préfère souvent éviter la difficulté, et c'est à ce moment-là que la protection offerte par le syndicat est très utile. Dans des circonstances semblables, je ne crois pas que le syndicat permette le congédiement.

Le syndicat a proposé que le gouvernement appuie un programme de petits prêts, et je crois que le gouvernement fédéral devrait envisager cette proposition en tenant compte des autres problèmes. Nous ne voulons pas diminuer la portée de dispositions contre les menaces ou les mesures coercitives

[Text]

certainly that has to be dealt with and you have to be able to eliminate that practice, otherwise you are leaving the door wide open to legitimate loan sharking. At the present time, if the police can get information they can get convictions.

M. Clermont: Monsieur Handleman, avez-vous en Ontario une loi comme au Québec qui défend à tout employeur dont le salaire d'un de ses employés est saisi, de le congédier? Allez-vous aussi loin ou plus loin que la loi du Québec?

Mr. Handleman: No, not that I know of, Mr. Chairman. I am not aware of any legislation of that nature. Mr. Lewis, do you know of anything?

The Chairman: Mr. Lewis.

Mr. Lewis: I do not think it does.

M. Clermont: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Clermont.

• 1050

Mr. Clarke.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Mr. Chairman, on page 3 of Mr. Handleman's brief it says:

In our opinion the preparation process has been wrong and the public may well be the loser.

It continues in the next paragraph:

The federal government in this case has fostered the image of consultation with the provinces without any real will to enter into dialogue. It was only after Ontario and other provinces had insisted strenuously on participation that any attempt was made to examine the ramifications of the bill. Even then the federal officials did not address themselves to many of the serious issues.

I would like to know whether Mr. Handleman thinks the federal government has learned anything from its previous omissions and, to try to determine that, I would like to ask if there has been any consultation with the Government of Ontario by the federal government on Part II of the competition act, which we understand may be introduced later this month?

Mr. Handleman: Mr. Chairman, first of all I hope we have all learned something from this process. And, again, I refer to Professor Romero's report to the Minister in which he criticizes equally the provincial and federal officials. So we are not really trying to lay all the blame at the federal doorstep.

There has been some consultation at the official level on the competition act, phase 2, there has been none at the ministerial level, and the reports that I have received indicate that many of our concerns have still not been fully dealt with. However, we will not know obviously until the bill is introduced. We have the same privilege as you do, of seeing legislation before it is introduced in the House of Commons.

[Interpretation]

puisque'il faut éliminer ces pratiques. Autrement, on laisse le champ libre aux usuriers. A l'heure actuelle, si la police peut obtenir des preuves, elle peut punir l'infraction.

Mr. Clermont: Mr. Handleman, is there a statute in Ontario, similar to that in Quebec which forbids an employer to dismiss an employee because of garnishment of his wages? Are you as explicit as the Quebec law on this point?

M. Handleman: Non, pas à ma connaissance, monsieur le président. Je ne connais pas de loi de ce genre Monsieur Lewis, êtes-vous au courant?

Le président: Monsieur Lewis.

M. Lewis: Je ne crois pas que notre loi prévoit cela.

Mr. Clermont: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Clermont.

Monsieur Clarke.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Monsieur le président, à la page 3 du mémoire présenté par M. Handleman, on lit:

A notre avis, le processus de préparation a été mauvais et le public pourrait bien être le perdant.

On lit au prochain paragraphe:

Dans le cas présent, le gouvernement fédéral a entretenu l'image de la consultation avec les provinces sans la moindre volonté réelle d'engager le dialogue. Ce n'est qu'après que l'Ontario et d'autres provinces eurent insisté vigoureusement pour participer qu'on a tenté pour la première fois d'examiner toutes les implications du bill. Même à ce moment-là, les hauts fonctionnaires fédéraux ne se sont pas penchés sur beaucoup des problèmes sérieux soulevés par le bill.

J'aimerais savoir si M. Handleman estime que le gouvernement fédéral a appris quelque chose de ses omissions précédentes et, afin de mieux déterminer cela, j'aimerais savoir si le gouvernement fédéral a consulté le gouvernement ontarien sur la partie II de la Loi sur la concurrence qui, apparemment, peut être présentée au cours de ce mois?

M. Handleman: Monsieur le président, j'espère que nous avons tous appris quelque chose de ce processus. Dans ce rapport, le professeur Romero critique autant les fonctionnaires du gouvernement fédéral que ceux des gouvernements provinciaux. Nous n'essayons pas de rejeter le blâme sur le gouvernement fédéral.

Il y a eu une certaine consultation au niveau des fonctionnaires au sujet de la partie II de la Loi sur la concurrence, mais il n'y en a pas eu au niveau ministériel. D'après les rapports que j'ai reçus, j'ai tout lieu de croire que beaucoup de nos préoccupations n'ont pas été traitées en détail. Mais nous ne le saurons pas avant la présentation du bill. Nous avons le même privilège que vous de voir les projets de lois avant leur présentation à la Chambre des communes.

[Texte]

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): May I ask a question or two about the loansharking practice? I understand the concern that Mr. Handleman has expressed but I am not entirely clear as to why the Province of Ontario cannot now prosecute or enforce the provisions of the Criminal Code, which we have heard earlier in testimony do prohibit the kinds of practices that loan sharks carry out.

Mr. Handleman: Mr. Chairman, as all legislators know, you can get prosecutions if you have evidence. We can prosecute against assault, prosecute against extortion, and those prosecutions do take place where we have victims who are prepared to provide the necessary information. And I understand the federal government's dilemma in this situation, in which they at first felt that the proper way of dealing with loan sharks was to license lenders and those who did not license themselves would obviously be guilty of an offence immediately. We felt of course that was ineffective and objected to it, and that has been taken out of the bill.

The act of loansharking itself is not a criminal offence. It is the activities of the loan sharks in recovery of payment that become criminal. And where we have evidence we do prosecute. But it is something the same as the income tax prosecutions in the United States against organized crime; they are being prosecuted for an offence in order to get them out of circulation, but it is not really their major crime. And this is what we are doing. We are prosecuting because they beat somebody up. This is a crime by anybody, but what led to it is not being prosecuted anywhere.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): I will put my final question, Mr. Chairman.

I appreciate the concern, but if we do not do anything other than is proposed in this bill I cannot see that loan sharks are going to be affected. Mr. Handleman has just said that they can only prosecute when there is evidence. What I fear is that there will still be people who cannot get loans in the areas that they can afford, or even at the higher areas because they are bad risks. I do not know what the criminal rate is going to be, but let us suppose it is 70-something per cent. They cannot even get it at that. But they are going to borrow that money. I mean some people have an impelling need to borrow money and they are willing to pay anything for it at the time. You know that. I think it is obvious.

Mr. Handleman: Sure.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): On the other hand, there are other people that will not pay more than say 12 or 13 per cent for money. And maybe they can get it at that.

But I fear that there is not going to be anything to stop the loansharking business or to stop the person who needs the money so badly from going to the loan sharks. And I fear that there still will not be any evidence—I think that is the word Mr. Handleman used—because these people will not be willing to testify and got what they wanted, so how is it going to change ultimately, the loansharking business?

[Interprétation]

M. Clarke (Vancouver Quadra): J'aimerais poser quelques questions sur les prêts usuraires. Je comprends la préoccupation exprimée par M. Handleman, mais je ne sais pas pourquoi l'Ontario ne peut pas maintenant faire respecter les dispositions du Code criminel qui interdisent le genre de pratiques que font les usuriers.

M. Handleman: Monsieur le président, comme tous les législateurs savent, il est possible de commencer des poursuites judiciaires si l'on a des preuves. Nous pouvons poursuivre dans les cas d'agressions et d'extorsions, et les poursuites ont effectivement lieu lorsque les victimes sont disposées à fournir les renseignements nécessaires. Je comprends la première réaction du gouvernement fédéral qui croyait que la meilleure façon de s'attaquer au problème des usuriers était d'autoriser les bailleurs de fonds. Ceux qui n'obtenaient pas leur permis ou leur autorisation seraient automatiquement en faute. Nous avons estimé que c'était une mesure inefficace et nous avons fait savoir notre position. Elle a été supprimée.

Le fait d'accorder des prêts usuraires ne constitue pas en lui-même une infraction criminelle. Les activités destinées à faire rembourser le prêt deviennent criminelles. Lorsque nous avons des preuves, nous entamons des poursuites judiciaires. Mais c'est un peu comme les poursuites pour fraudes fiscales aux États-Unis pour lutter contre le crime organisé; il s'agit d'une façon de faire cesser leurs activités, mais on ne les inculpe pas pour leur crime le plus important. C'est comme ça que nous procédons actuellement. Nous poursuivons la personne qui a recouru aux voies de faits sans attaquer le fond du problème.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Je vais poser ma dernière question, monsieur le président.

Je comprends votre préoccupation, mais je ne vois pas comment les dispositions du bill vont toucher les usuriers. M. Handleman vient de dire que les poursuites peuvent avoir lieu seulement quand il y a des preuves. Je crains qu'il reste toujours des personnes incapables d'obtenir des prêts même à un taux élevé en raison du risque. Je ne sais pas quel sera le taux criminel, mais disons qu'il sera dans les 70 p. 100. Les personnes dont je parle ne pourront même pas obtenir des prêts à ce taux-là, mais elles vont trouver une façon d'emprunter. Certaines personnes ont tellement besoin d'emprunter qu'elles sont prêtes à payer n'importe quoi sur le coup. Vous savez cela. Je crois que c'est évident.

M. Handleman: Bien sûr.

M. Clarke (Vancouver Quadra): D'autre part, il y a des personnes qui ne veulent pas payer plus de 12 ou 13 p. 100 pour avoir le crédit. Mais peut-être qu'elles peuvent l'obtenir à ce taux-là.

Mais je crains qu'il n'y ait rien qui puisse supprimer totalement les prêts usuraires et empêcher certaines personnes d'y avoir recours. Évidemment, nous n'aurons pas de preuve puisque ces personnes ne seront pas prêtes à témoigner. En fin de compte, qu'est-ce que cela va changer aux pratiques des usuriers?

[Text]

• 1055

Mr. Handleman: Our discussions have indicated that the prosecutions might not necessarily have to rely entirely on the evidence of the victim, that the practice of loan sharking would be known to others who would not be in the same position as the victim and be inhibited by the isolation.

The type of loan shark we are talking about is what is known I suppose as the 6 for 5 kind of thing that takes place in factories, on the docks in Newfoundland; the fisherman comes on the dock and needs some money, borrows \$5 and pays \$6 at the end of the week. And that is a known practice. It is not now illegal to do it. We would say that the practice should be declared a criminal practice, therefore illegal, and anyone could lay the information not necessarily just the victim.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): What is the effective rate of that?

Mr. Handleman: We worked it out, it is something like 1,000 per cent.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Is that right?

The Chairman: Mr. Rodriguez, do you have a question?

Mr. Rodriguez: Yes, you must have read the evidence given by Captain Marchessault from the Montreal Loan Shark Squad in which he pointed out that a large percentage of people who become involved with the loan sharks are low-income earners, people who have jobs and earn small amounts of money. In effect they end up paying exorbitant charges for loans which they have not been able to obtain going to so-called legitimate institutions.

I want to come back again to the proposition which you, I got the idea, skated along very nicely on, and that is that the government guaranteeing loans to these persons and the money can be lent by the institution, but the government guarantees the loan. It seems to me that is the most effective way of putting an end to the loan shark. It seems to me that we spend a hell of a lot of money going through the courts, having a force set up to ferret out these people and going through the whole process of the legal procedures, while with a government guaranteed loan, which is publicized to low-income earners, these people then would not have the need to go to the unscrupulous lender.

You have taken a risk with the students. After all, they have no jobs. You do not know what their potential is; you do not know if they are going to graduate and yet we guarantee loans to students but we will not guarantee loans to people who are working but make small amounts and God knows if they push for higher wages, we condemn them as being a cause of inflation, and we control their wages. You are prepared to keep the controls on wages, but take the ceilings off the loans. I do not understand that thinking.

Mr. Handleman: Mr. Chairman, first of all, many people who are denied legitimate loans end up with loan sharks. There are many people who have never been to a legitimate lender who end up with loan sharks and the situation I have just described, Mr. Clarke, is one of them. There are gamblers

[Interpretation]

M. Handleman: D'après nos discussions, il ressort que les poursuites ne doivent pas forcément dépendre des preuves de la victime, puisque l'activité de l'usurier peut être connue d'autres personnes qui n'auraient pas les mêmes raisons de se taire que la victime.

Le genre d'usurier dont nous parlons, c'est probablement le type qui attend sur les quais à Terre-Neuve, prêt à donner \$5 au pêcheur pour en recevoir \$6 à la fin de la semaine. C'est une pratique connue. Actuellement, elle ne constitue pas une infraction. Nous estimons que cette pratique devrait être déclarée une infraction criminelle, et n'importe qui pourrait fournir les preuves, non seulement la victime.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Quel est le taux réel dans ce cas?

M. Handleman: Nous avons calculé qu'il est approximativement de 1,000 p. 100.

M. Clarke (Vancouver Quadra): Vraiment?

Le président: Monsieur Rodriguez, vous avez une question?

M. Rodriguez: Oui. Vous avez sans doute vu les témoignages du capitaine Marchessault de la police de Montréal, division de lutte contre les usuriers. Il a dit que bon nombre de gens qui ont à faire affaire aux usuriers sont des travailleurs à faible revenu. Ils finissent par payer des taux d'intérêt exorbitants parce qu'ils n'ont pas pu obtenir de prêt par l'entremise des institutions reconnues.

Je voudrais revenir à une question à laquelle vous avez très bien réussi à ne pas répondre. Il s'agit d'un programme de prêt garanti par le gouvernement à l'intention de ces personnes. L'argent peut être prêté par les institutions reconnues, mais le gouvernement garantit le prêt. Cela me semble la façon la plus efficace de mettre fin aux activités usuraires. Nous dépensons énormément d'argent en poursuites judiciaires; il nous faut également une division spéciale pour attraper ces usuriers, ce qui coûte beaucoup d'argent, tandis qu'un programme de prêt garanti par le gouvernement à l'intention de travailleurs à faible revenu éliminerait le recours à des usuriers.

Dans le cas des étudiants, vous avez été prêts à accepter le risque. Après tout, les étudiants n'ont pas d'emploi. Vous ne savez pas ce qu'ils peuvent faire, s'ils vont obtenir des diplômes, et pourtant nous garantissons leurs prêts. Mais nous ne voulons pas garantir des prêts pour les petits salariés; et s'ils veulent obtenir une augmentation de salaire, nous les dénonçons comme cause d'inflation et nous contrôlons leur salaire. Vous êtes prêts à garder les contrôles des salaires, mais vous voulez en même temps supprimer le plafond imposé sur les prêts. Je ne comprends pas votre raisonnement.

M. Handleman: Monsieur le président, tout d'abord, beaucoup de personnes qui ne peuvent pas obtenir des prêts d'une source légitime finissent par avoir affaire aux usuriers. Il y a également des gens qui n'ont jamais fait de demande à un bailleur de fonds légitime et qui font des transactions avec un

[Texte]

who borrow from loan sharks because their cash has run out and the friendly loan shark is there willing and able to let them continue gambling. There are people who are addicted to alcohol who end up in loansharking not because they have been to the bank and turned down but because he is there, he is available and he is very friendly. He is willing to lend money. And that is the kind of loansharking that we would not see being eliminated by government guarantee of loans.

Mr. Rodriguez: Captain Marchessault said there are a large number who borrow for Christmas presents, for christenings and I say a working class person is entitled to those enjoyments. Why should he not be able to give his child a christening party or why should he not be able to give his children some Christmas presents. He has every right to do that.

Mr. Clarke (Vancouver Quadra): Draw on his savings.

Mr. Rodriguez: But the point is that he ends up going to a loan shark and there is a large number, because 60 per cent are low-income earners, not bums, people who are working but earning large amounts of money and it seems to me that is an effective way of getting at that group.

The Chairman: Thank you, Mr. Rodriguez.

Just before we adjourn, I would like to mention that the meeting scheduled for this Committee on Tuesday, March 15 at 9.30 a.m. at which time we were to have the Honourable A. J. Murphy, Minister of Provincial Affairs and Environment, Province of Newfoundland, has been cancelled as he is unable to attend. As a result of that, I am trying to schedule a meeting on supplementary estimates at that time and so far I have been unsuccessful in getting a department to fill in the slot.

I would also mention that the next meeting of this Committee concerning Bill C-16 will be Wednesday, March 16, 1977 in this room, and at that time the witnesses will be from the Canadian Bar Association.

• 1100

I will also mention that the Supplementary Estimates (D), Votes under National Health and Welfare, will be before us on Thursday, March 17, 1977. Appearing at that time will be the Honourable Marc Lalonde.

Before I adjourn the meeting I would like to say I thank the Minister for appearing with his officials. We thank him for his presentation, his statement, and for answering the questions of the Committee today.

The meeting is adjourned to the call of the Chair.

[Interprétation]

usurier, comme c'est le cas dans l'exemple que j'ai donné à M. Clarke. Il y a des joueurs qui empruntent à des usuriers parce qu'il ne leur reste plus d'argent et que l'usurier leur offre le moyen de continuer à jouer de l'argent. Les alcooliques peuvent également avoir recours à un usurier parce qu'il est facilement abordable. Il est disposé à prêter de l'argent. Ce genre de situation ne serait pas éliminée par un régime de prêt garanti.

M. Rodriguez: Le capitaine Marchessault a dit que bon nombre de personnes empruntent de l'argent pour acheter des cadeaux de Noël, pour des baptêmes, par exemple. Je crois que le travailleur a le droit de s'offrir quelques fêtes. Pourquoi ne pas fêter le baptême de son enfant ou donner des cadeaux de Noël à ses enfants. C'est tout à fait son droit.

M. Clarke (Vancouver Quadra): En puisant dans ses économies.

M. Rodriguez: Il finit par avoir recours à un usurier. Après tout, 60 p. 100 des clients des usuriers sont des petits salariés, pas des clochards. Il me semble que la proposition dont j'ai parlé serait très utile pour ce groupe.

Le président: Merci, monsieur Rodriguez.

Avant l'ajournement, j'aimerais vous signaler que la réunion prévue pour le 15 mars à 9 h 30 avec, comme témoin, l'honorable A. J. Murphy, ministre des Affaires provinciales et de l'Environnement de Terre-Neuve, a été annulée, puisque le témoin ne peut pas comparaître. J'essaie d'arranger une séance sur le budget supplémentaire à cette même heure, mais jusqu'ici je n'ai pas réussi à conclure d'arrangements.

Je tiens également à mentionner que la prochaine séance du Comité sur le Bill C-16 aura lieu le mercredi 16 mars 1977 dans cette même pièce, séance à laquelle nous entendrons des témoins de l'Association canadienne du barreau.

Je voudrais également vous dire que le jeudi 17 mars, nous serons saisis du budget supplémentaire D, notamment des crédits du ministère de la Santé et du Bien-être. Nous entendrons l'honorable Marc Lalonde.

Avant de lever la séance, j'aimerais remercier le ministre et ses collaborateurs. Nous le remercions de son exposé, de sa déclaration et d'avoir répondu aux questions des membres du Comité.

Le séance est levée jusqu'à nouvel ordre.

WITNESSES—TÉMOINS

From the Government of Ontario:

The Honourable Sidney Handleman, Minister of Consumer and Commercial Relations;

Mr. Ralph Lewis, Counsel, Business Practices Division, Ministry of Consumer and Commercial Relations.

Du Gouvernement de l'Ontario:

L'honorable Sidney Handleman, Ministre de la Consommation et du Commerce;

M. Ralph Lewis, conseiller, Division des affaires pratiques, Ministère de la Consommation et du Commerce.

